{BnF

gallica
BIBLIOTHÈQUE
NUMÉRIQUE

Malte-Brun, Victor-Adolphe (1816-1889). La France illustrée : géographie, histoire, administration statistique. 1881.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici pour accéder aux tarifs et à la licence

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

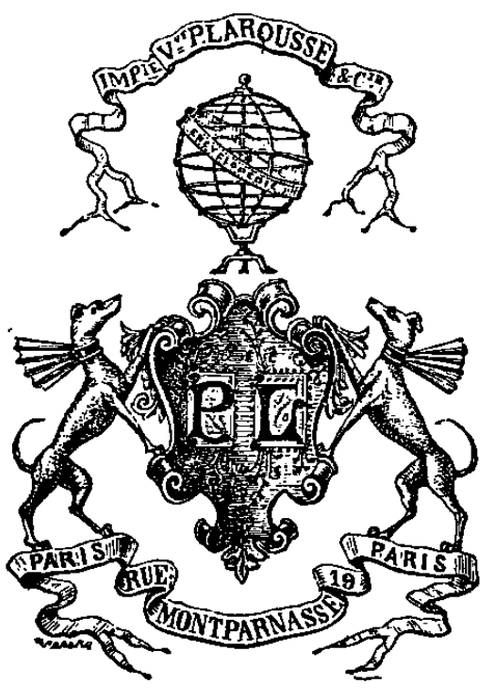
7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.

LA

FRANCE ILLUSTRÉE

III

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France


IMPIE V.VE P. LAROUSSE & Cie
PARIS
RUE
MONTPARNASSE
19
PARIS

LA

FRANCE ILLUSTRÉE

GÉOGRAPHIE — HISTOIRE — ADMINISTRATION

STATISTIQUE

PAR

V.-A. MALTE-BRUN

Secrétaire général honoraire et ancien Président de la Commission centrale
ou Conseil de la Société de Géographie de Paris
etc., etc.

ILLUSTRATIONS PAR LES PREMIERS ARTISTES

Cartes et Plans gravés par ERHARD

NOUVELLE ÉDITION, REVUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE

TOME TROISIÈME

Approuvé par M. le Ministre de l'Instruction publique

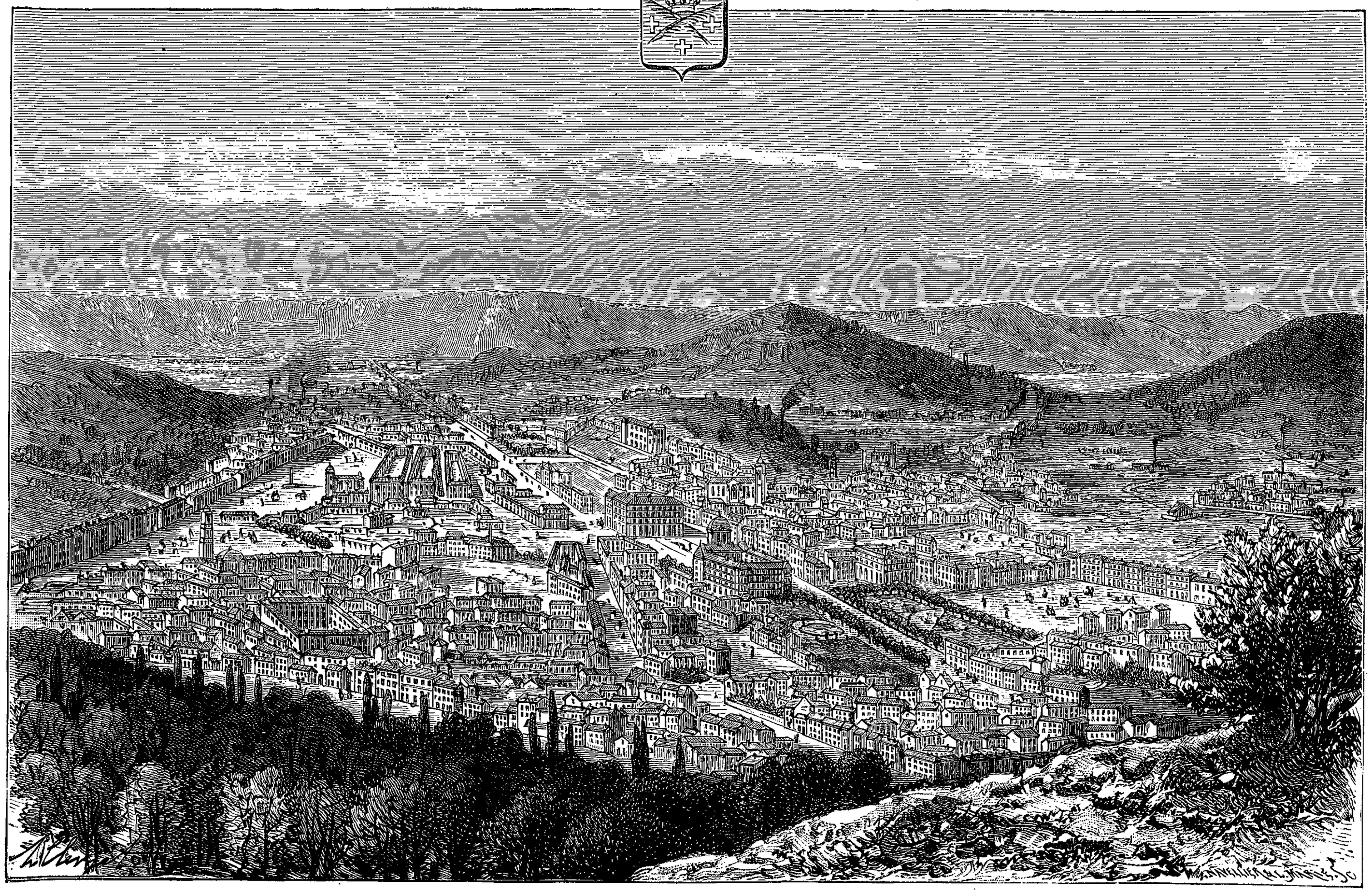
PARIS

JULES ROUFF, ÉDITEUR

14, CLOITRE-SAINT-HONORÉ, 14

1882

Tous droits réservés



SAINT-ETIENNE

LOIRE

Chef-lieu : SAINT-ÉTIENNE

Superficie : 4,760 kil. carrés. — Population : 590,613 habitants.

3 Arrondissements. — 30 Cantons. — 329 Communes.

DESCRIPTION PHYSIQUE ET GÉOGRAPHIQUE.

Situation, limites. — Le département de la Loire doit son nom au beau fleuve qui le traverse dans toute son étendue du sud au nord; c'est un des départements de la région centrale de la France. Il est situé presque en totalité dans le bassin de la Loire, sauf une très petite partie, qui, au sud-est, appartient au bassin du Rhône. Formé principalement de l'ancienne province du Forez, ainsi que d'une partie de celles du Lyonnais et du Beaujolais, il fut compris, en 1790, lors de la nouvelle division de la France en départements, dans celui de Rhône-et-Loire; mais ce dernier fut dédoublé en 1793, et forma les deux départements du Rhône et de la Loire.

Ses limites sont : au nord, le département de Saône-et-Loire; à l'est, ceux du Rhône et de l'Isère; au sud, ceux de l'Ardèche et de la Haute-Loire; et à l'ouest, ceux du Puy-de-Dôme et de l'Allier.

Aspect physique, nature du sol, montagnes, plaines, plateaux, anciens volcans. — Le département de la Loire est un pays élevé et montagneux, traversé au sud-est par la chaîne des Cévennes, mais en grande partie encaissé entre cette chaîne et celle des montagnes du Forez, qui bornent le bassin supérieur de la Loire. Les Cévennes, qui le séparent à l'est du département du Rhône, forment, sous le nom de montagnes du Lyonnais, du Beaujolais et du Charolais, la continuation des montagnes du Vivarais. Elles vont se joindre aux montagnes de la Côte-d'Or. Les points culminants de cette chaîne sont : le mont Pilat, qui a 1,434 mètres au-dessus du niveau de la mer et 460 mètres au-dessus du niveau de la plaine; le pic des Trois-Dents, 1,209 mètres; le Bois-Panère, 1,346 mètres; le mont de Boussièvre, 1,004 mètres. Comme les sommets principaux de cette partie de la chaîne des Cévennes se trouvent plus à l'est, sur le territoire du département du Rhône, celui-ci ne possède que les sommets secondaires situés sur le versant occidental de la chaîne, dont l'altitude ne dépasse pas 1,000 mètres; tels sont : un sommet au sud-est de Saint-Étienne, 866 mètres; un autre près de Saint-Héand, 760; au nord de Saint-Galmier, 746; près de La Chapelle-Saint-Loup, 829; près de Saint-Cyr-de-Valorges, 671; près de Combre, 477, et le mont Pinay, 881 mètres. La chaîne des monts du Forez part des montagnes de l'Auvergne, court également du midi au nord, et va se terminer par des collines dans le département de l'Allier; elle sert en partie de limite entre le département et ceux du Puy-de-Dôme et de l'Allier. Ses points culminants sont : Pierre-sur-Haute, 1,640 mètres, point culminant du département; le pic de Procher, 1,543; le Puy-Gros, 1,434; la Pirouze, 1,387; la Roche-Gourgon, aux sources du Lignon, 1,435; le pic de Noirétable, à la source de l'Auzon, 1,255 mètres; le puy de Montoncel, 1,292, et les sommités de la Madeleine, 1,255 mètres. La plupart de ces montagnes sont couvertes de simples et abondent en pâturages excellents, où l'on nourrit beaucoup de bestiaux et où l'on fait des fromages estimés; quelques-unes sont cultivées jusqu'à une certaine hauteur; d'autres sont plantées de vignes qui donnent des vins d'assez bonne qualité, et de châtaigniers dont les fruits se vendent à Paris sous le nom de *marrons de Lyon*.

L'espace qui sépare ces deux chaînes de montagnes forme deux plaines : l'une au midi, connue sous le nom de plaine du Forez, et l'autre au nord, appelée la plaine de Roanne; ces deux plaines sont séparées par une ramification de montagnes, ou plutôt par un plateau élevé qui les joint de l'est à l'ouest. Ce plateau a 12 kilomètres de longueur sur autant de largeur. Le point le plus déprimé du département est à l'embouchure du canal de Givors, qui se trouve à 169 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Le Forez a eu ses volcans comme le Vivarais, le Velay et l'Auvergne; mais ils ont laissé des traces bien différentes. On n'y voit ni cratères anciens, ni lacs formés par des cratères inondés ou produits par des affaissements, ni scories de laves ou de basaltes éparses. Les volcans du Forez ne paraissent être que des fusées qui se sont fait jour de bas en haut et ont formé des buttes volcaniques surgissant hors de terre non seulement dans la plaine et au pied des montagnes de l'ouest, mais encore dans la haute montagne, à près de 500 mètres au-dessus du niveau de la mer. Ces buttes se composent, en général, de basaltes noirs, compacts, pesants, sans cellules; quelques-unes sont prismatiques à quatre ou cinq faces; leur surface longtemps exposée à l'air prend une couleur gris foncé, et elles se changent en une argile cendrée noirâtre et très fertile. Plusieurs des buttes volcaniques du Forez, parmi lesquelles on cite le mont d'Uzore, la butte de Montbrison, celle de Saint-Romain-le-Puy, le mont Supt, le mont de Châteauneuf, etc., étaient jadis couronnées de châteaux forts ou d'anciennes abbayes. Il en subsiste quelques ruines. Elles ont été, ou sont encore, entourées d'habitations, et l'on y découvre des souterrains, des caves, des citernes. On compte environ trente de ces buttes dans le département. Leur direction passe par une ligne qui se dirige du nord au sud. A l'exception de trois qui s'élèvent dans la plaine du Forez, la majeure partie se trouve sur le bord occidental de cette plaine et au pied de la montagne. Les principales sont: le pic de Montauboux, le pic de Marcilly, le pic de Montverdun, le pic d'Usoré ou mont d'Uzore, 540 mètres; le pic de Montbrison, 376 mètres; le pic de Saint-Romain-le-Puy; le mont Supt, le mont Claret, etc.

La superficie du département est de 475,962 hectares, et le sol se divise, d'après sa nature, en pays de montagnes, 406,965 hectares; pays de bruyères ou de landes, 36,877; sol de riche terreau, 12,800; sol de craie ou calcaire, 7,000; sol pierreux, 15,000; sol sablonneux, 160,000 hectares.

Hydrographie. — Le département de la Loire est situé presque en totalité dans le bassin du grand fleuve qui lui donne son nom; sauf une petite partie, qui, au sud-est, appartient au bassin du Rhône et est arrosée un instant par ce fleuve, qui lui sert de limite, et par le Gier, son affluent. La pente générale du département est donc du sud vers le nord.

La Loire prend sa source au Gerbier-de-Joncs, dans le département de l'Ardèche, à 1,551 mètres au-dessus du niveau de la mer, et, après avoir traversé celui de la Haute-Loire, elle entre dans le département de la Loire même, à Saint-Paul-en-Cornillon, à environ 92 kilomètres de sa source, passe à Saint-Paul-en-Cornillon, Saint-Victor-sur-Loire, Saint-Just-sur-Loire, près de Saint-Rambert, Andrézieux, Veauche, Montrond, Saint-Laurent-la-Conche, Feurs, Saint-Paul, Saint-Georges-de-Baroille, Saint-Maurice-sur-Loire, Villeret, Roanne, Aiguilly, Pouilly-sous-Charlieu et Briennon, Saint-Pierre-la-Noaille, à 2 kilomètres duquel le fleuve entre dans le département de Saône-et-Loire, après un parcours de 124 kilomètres dans celui de la Loire. Le fleuve est flottable dans toute l'étendue du département, et navigable à la descente et à la remonte depuis Roanne. Sa pente est rapide, et il est sujet à des inondations qui causent toujours de grands ravages. Au sortir du département, la Loire traverse ensuite le département de Saône-et-Loire, sert de limite entre celui-ci et celui de l'Allier, pénètre dans le département de la Nièvre, sert de limite entre ce département et celui du Cher; elle entre alors dans le Loiret où elle va changer de direction et tourner vers l'ouest; elle traverse ce département et ceux de Loir-et-Cher, d'Indre-et-Loire, de Maine-et-Loire, de la Loire-Inférieure (voir l'hydrographie du département du Loiret et de la Loire-Inférieure), où, après un cours total d'environ 980 kilomètres, dont 825 navigables et 48 flottables, elle vient se jeter dans l'Océan par une large embouchure entre Paimbœuf et Saint-Nazaire. La pente du fleuve est de 1 mètre par 3 kilomètres. La superficie totale de son bassin est de 131,000 kilomètres carrés, environ le quart de la superficie de la France, comprenant en tout ou partie 27 départements et 32 rivières d'un parcours total considérable.

Ses principaux affluents sont dans le département : à droite, la Dondaine, le Furens, la Coize, l'Anzieux, la Toranche, la Loise ou Oise, le Rhins grossi de la Tramouse et du Gand, le Trombouzan, la Jarnossin et le Sornin; à gauche, la Bouson, la Mare, le Lignon grossi du Vizezy, l'Aix grossi de l'Isable, la Renaison et la Teissonne. Le Furens et le Lignon sont les deux plus importantes de ces petites rivières. Le Furens, qu'il faudrait écrire

Furand, prend sa source au-dessous du village de Bessat, dans un contrefort du mont Pilat, à 1,201 mètres d'altitude; il emmagasine une partie de ses eaux dans le réservoir du gouffre d'Enfer et parcourt, en passant par la ville de Saint-Étienne, 35 kilomètres avant de se jeter dans la Loire près d'Andrézieux. Les Romains connaissaient l'excellence de ses eaux pour la trempe des fers. Cet intéressant cours d'eau sert de principe moteur à plus de 300 usines pour la fabrication du papier, de l'acier, des armes à feu, des lacets, etc. Son cours est de 42 kilomètres.

Le Lignon, qu'il ne faut pas confondre avec un autre affluent de la Loire du même nom, situé dans le département de la Haute-Loire, est une petite rivière célèbre dans l'histoire littéraire de la France, et sur les bords de laquelle Honoré d'Urfé a placé les principales scènes de son roman de l'*Astrée;* elle prend sa source au pied du pic de Procher, reçoit le ruisseau de la Morte, le Lignon de Chalmazelle, le Chagnon, l'Auzon, le Vizezy, et vient se jeter dans la Loire au-dessous de Feurs, après un cours de 52 kilomètres, à travers une vallée pleine de sites pittoresques. Il arrose Saint-Georges-en-Couzan, Ligneux, Boën et Saint-Étienne-le-Molard.

Le Rhône limite sur sa rive droite le département sur une longueur d'environ 10 kilomètres, et passe par les communes de Saint-Pierre-de-Bœuf, de Chavanay et Saint-Michel. Il reçoit le Gier, rivière d'environ 45 kilomètres de cours, qui prend sa source au pied du Crêt-de-la-Perdrix, dans le mont Pilat, arrose Saint-Chamond, Rive-de-Gier, prête ses eaux à l'utile canal de Givors, et se jette dans le Rhône à Givors même (département du Rhône).

On compte dans le département 583 étangs, dont 450 dans le seul arrondissement de Montbrison, 45 dans celui de Roanne, et 5 dans celui de Saint-Étienne; leur superficie totale est évaluée à 3,010 hectares. Il en est quelques-uns d'une étendue considérable : l'étang Lecomte, à Précieux, a 120 hectares; les étangs du Roi, de Lavernay, de Savigneux, ont de 50 à 20 hectares. La présence de ces étangs est une cause d'insalubrité pour le pays; aussi cherche-t-on à les dessécher pour les rendre à l'agriculture.

Le canal latéral de Roanne à Digoin, qui, dans le département, a 19 kilomètres de longueur, et celui de Givors, qui va de Rive-de-Gier à Givors (Rhône), sur une longueur de 7 kilomètres dans le département, sont les canaux principaux que nous devions citer.

Voies de communication. — Le département de la Loire est traversé par 6 routes nationales d'un parcours total de 340 kilomètres, par 13 routes départementales d'un parcours de 472 kilomètres; par 54 chemins vicinaux de moyenne communication ou d'intérêt commun; et par 1,970 chemins vicinaux ordinaires dont le parcours n'est pas moindre de 3,880 kilomètres.

Les premiers chemins de fer qu'ait possédés la France sont situés dans le département de la Loire; ce sont ceux d'Andrézieux à Saint-Étienne, de Saint-Étienne à Lyon, et enfin d'Andrézieux à Roanne.

Les chemins de fer qui le sillonnent aujourd'hui appartiennent au grand réseau de Paris-Lyon-Méditerranée.

La ligne principale qui le traverse est celle de Paris à Lyon par le Bourbonnais, avec raccordement à Saint-Étienne sur Le Puy. La ligne de Paris à Lyon par Tarare a pour stations dans le département : La Pacaudière, Saint-Germain-l'Espinasse, Roanne (421 kilomètres de Paris, 108 de Moulins), Le Coteau, L'Hôpital, Regny-Saint-Symphorien, et Saint-Victor-Thizy.

La ligne de Roanne à Lyon par Saint-Étienne a pour stations dans le département, à partir de Roanne : Le Coteau, Saint-Cyr-de-Favières, Vendrange-Saint-Priest, Saint-Jodard, Balbigny, Feurs, Montrond, Saint-Galmier, La Renardière, Saint-Just, La Fouillouse, Villars, Saint-Étienne (503 kilomètres de Paris, 190 de Moulins, 158 de Lyon), Terre-Noire, Saint-Chamond, La Grand-Croix, Lorette et Rive-de-Gier (22 kilom. de Saint-Étienne).

L'embranchement, qui de Saint-Étienne se dirige sur Le Puy, et va rejoindre à Langeac la grande ligne de Paris à Cette, a pour stations dans le département : Le Clapier, Bellevue, La Ricamarie, Le Chambon-Feugerolles, Firminy et Le Pertuiset. Le Puy est à 86 kilomètres de Saint-Étienne.

De Saint-Étienne part une ligne de 137 kilomètres qui se dirige sur Clermont-Ferrand, en desservant dans le département les stations de : Villars, La Fouillouse, Saint-Just, Andrézieux, Bonson, Sury-le-Comtal, Saint-Romain-le-Puy, Montbrison (34 kilom. de Saint-Étienne, 537 de Paris), Champdieu, Marcilly-le-Pavé, Boën, Sail-sur-Couzan,

L'Hôpital-sur-Rochefort, Saint-Thurin et Noirétable.

A Montbrison se rattache une ligne de 79 kilom. qui se dirige sur Lyon, en desservant dans le département les stations de : Grézieux-le-Fromental, Boisset-le-Cérizet, Montrond, Bellegarde-Saint-Galmier et Viricelles-Chazelles sur Lyon. Enfin de Bonson part une amorce de ligne qui s'arrête aujourd'hui à Saint-Bonnet-le-Château et qui doit être continuée plus loin. D'autres petites lignes industrielles desservent Saint-Étienne et ses environs.

Parmi les lignes projetées, nous citerons celles de Châlon-sur-Saône à Roanne par Cluny, qui mettra les grands centres industriels de la Loire en communication avec les lignes de l'Est et du Nord.

En 1877, on évaluait la longueur des lignes livrées à la circulation à 321 kilomètres, et celle des lignes en construction ou à construire à 108 kilomètres.

Ces nombreux moyens de communication, routes, fleuves, canaux, chemins de fer, viennent bien à propos en aide à l'immense mouvement industriel de ce riche département, en l'aidant à écouler les beaux produits de sa fabrication.

Climat. — Le département de la Loire appartient au climat girondin. Ce climat est ici très sain; mais la température est bien loin d'être uniforme dans toutes ses parties, et naturellement celle des hautes montagnes diffère essentiellement de celle des plaines, et elle varie nécessairement selon que les vents viennent de l'est ou de l'ouest; aussi n'est-il pas rare de voir succéder le froid au chaud, et le chaud au froid, d'une manière subite et instantanée. Toutefois, les plus fortes chaleurs n'ont jamais excédé + 30 degrés du thermomètre centigrade, et les plus grands froids ont atteint — 23 degrés. Année commune, les jours de pluie ou de neige sont au nombre de 145, et il tombe annuellement 622^{mm} d'eau. Le vent dominant est le vent du nord; viennent ensuite ceux du nord-ouest, du sud et du sud-ouest; ces derniers amènent des pluies abondantes; les vents d'est sont peu fréquents.

Productions naturelles. — Le département de la Loire appartient à la région naturelle dite du plateau central; sa hauteur moyenne est d'environ 700 mètres; il est découpé par une multitude de vallées étroites, escarpées, de 3 à 400 mètres de profondeur, et formé par des terrains primitifs. Il se distingue surtout par ses productions minérales, et il est, après le département du Nord, le plus important de la France entière par l'inépuisable richesse de son bassin houiller. Parmi les mines métalliques en exploitation, on cite celles de fer lithoïde, de plomb sulfuré et d'alquifoux (sulfure de plomb). Le département possède des carrières de marbre, de granit, de porphyre, de pierre à aiguiser, de pierre à fusil, etc. Les grès et les argiles s'y montrent sur un grand nombre de points.

Il y a des sources d'eaux minérales acidules gazeuses à Saint-Alban, Montbrison, Moingt, Renaison et Saint-Galmier; elles se prennent soit en bain, soit en boisson, et elles se trouvent à la température ordinaire. Les eaux de Saint-Galmier sont les plus répandues à Paris et en France; elles ont acquis une place distinguée parmi les eaux de table. A Roanne, il existe des sources ferrugineuses et sulfureuses à la température ordinaire; Sail-les-Bains possède des eaux alcalines, dont la température est de 42 degrés du thermomètre centigrade; d'autres sources alcalines, mais à la température ordinaire, existent à Salt-en-Donzy, Saint-Priest-la-Roche et Cremeaux; mais elles ne sont pas utilisées. Enfin, à Feurs, il y a des sources ferrugineuses froides.

La récolte des céréales est ici insuffisante pour les besoins de la consommation des habitants; on cultive le froment, le seigle, l'orge, l'avoine, etc. La pomme de terre et les marrons dits *de Lyon* donnent les récoltes les plus abondantes, et sont d'une grande ressource pour l'alimentation des habitants des campagnes. Le surplus des céréales est fourni par les départements voisins de l'Isère, de la Haute-Loire et du Puy-de-Dôme. Le chanvre est cultivé avec succès dans l'arrondissement de Montbrison; on récolte aussi d'excellents fruits, de la gaude et des graines oléagineuses. Les vins, qui donnent, année moyenne, près de 400,000 hectolitres, sont, en général, de bonne qualité, surtout ceux de la vallé du Rhône, qui renferme plusieurs crus de vins blancs fins. Citons ceux de La Chapelle, de Chuynes et de Saint-Michel-sous-Condrieu. Celui de Château-Grillat, propriété isolée à 2 kilomètres de Condrieu (Rhône), au-dessous de Saint-Michel, appartient aux meilleurs de France. Les meilleurs vins rouges, ceux de Luppé, Chuynes, Chavenay, Saint-Pierre-de-Bœuf, Boën et Saint-Michel-sous-Condrieu, sont d'excellents vins d'ordi-

naire. Renaison et Saint-Haon-le-Châtel produisent des vins d'une couleur foncée, assez spiritueux et de bon goût, mais épais et pâteux. La flore des montagnes est riche et variée.

En 1871, la production des vins dans le département a été de 486,100 hectolitres, estimés 18,228,750 francs ; en 1874, elle était de 364,806 hectolitres, valant 10,214,568 francs ; en 1875, la production a été de 443,427 hectolitres ; en 1877, de 350,175 hectolitres ; enfin en 1880, elle descendait à 167,782 hectolitres, à cause de la maladie de la vigne. On voit, par ces chiffres, que la production vinicole est une des principales sources de revenus de cet intéressant département.

Les essences dominantes dans les forêts, presque toutes placées sur les montagnes, sont : le sapin, le chêne et le hêtre. Parmi les principales, nous citerons celles de la Tarentaise, de Paradis, de l'Ermitage, de Sorillard, de Fleur-de-Lière, etc. La forêt de Bas s'étend en partie dans la plaine de Roanne ; il n'y a que quelques petits bouquets de bois dans la plaine de Montbrison. Les bois exploités dans les forêts en planches, merrain, grume, etc. ; la térébenthine, la résine, le goudron que produisent les sapins sont l'objet d'un commerce qui enrichit les communes où ils se trouvent.

Les races d'animaux domestiques n'offrent dans ce département rien de particulier : on y élève des chevaux d'espèce moyenne et de taille commune, des bêtes à cornes de petite taille, des moutons de race indigène recherchés pour la délicatesse de leur chair, et quantité de volailles. Le gibier abonde : chevreuils, lièvres, perdrix, cailles, etc. Les grives et les oiseaux aquatiques sont très multipliés. Au nombre des animaux nuisibles du département, nous devons mettre au premier rang le loup dans les montagnes, et le renard dans la plaine.

Les affluents de la Loire sont très poissonneux, et la Loire elle-même a de gros saumons. Les étangs nourrissent des brochets, des tanches et des carpes.

Industrie agricole, manufacturière et commerciale. — Le département de la Loire est un pays manufacturier et d'exploitation, beaucoup plus qu'agricole. Le sol y est, en général, assez ingrat, et jusque dans ces dernières années, l'agriculture y était peu en progrès ; mais nous sommes heureux de constater une grande amélioration sous le rapport des pratiques agricoles depuis quelque temps. La pauvreté de la plaine est due à son sous-sol, et l'on pense qu'un drainage habilement dirigé, joint au desséchement des étangs, pourrait seul donner à l'agriculture une impulsion telle que le département ne serait plus tributaire de ses voisins sous le rapport des céréales. Ajoutons qu'il y a dans le département des associations agricoles et des comices cantonaux qui contribuent puissamment à l'amélioration de l'agriculture. Il y a aussi deux fermes-écoles à la Corée, commune de Champdieu, et à Mably, canton de Roanne.

La superficie du département se partage en : superficie bâtie et voies de communication, 27,300 hectares. Ce dernier se subdivise lui-même en : céréales, 120,781 hectares ; farineux, 28,300 ; cultures potagères et maraîchères, 5,510 ; cultures industrielles, 2,655 ; prairies artificielles, 18,555 ; fourrages annuels, 16,021 ; autres cultures, jachères mortes, etc., 65,050 ; vignes, 15,523 ; bois et forêts, 68,332 ; prairies naturelles et vergers, 77,048 ; pâturages et pacages, 12,305 ; terres incultes, 18,582 hectares.

Ce département est classé le premier : pour la fabrication de l'acier, pour la production de la houille, pour le nombre des broches actives dans les manufactures de soie et dans les filatures de mélange de soie.

Le commerce de l'arrondissement de Montbrison a pour aliment principal les produits du sol. Andrézieux est l'entrepôt du charbon de terre destiné à descendre par la Loire dans les départements du centre et de l'ouest. Il y a dans le pays quelques teintureries estimées, des fabriques de dentelle et de linge de table. On y trouve principalement de grands ateliers de construction de bateaux en chêne et en sapin, pour le transport des houilles et des autres produits du département. Outre la construction des bateaux et le transit des marchandises, l'industrie de l'arrondissement de Roanne comprend la fabrication des machines, la filature, le tissage et la teinture du coton. Mais c'est dans l'arrondissement de Saint-Étienne que se trouve en quelque sorte concentrée l'industrie du département. Elle s'y exerce sur deux genres bien différents : l'un embrasse l'extraction des mines et le travail des métaux à l'aide de la houille ; l'autre, la fabrication des rubans de soie et des tissus de coton et de fil. La valeur des objets fabriqués, du produit des mines et des produits divers exportés dépasse

annuellement 120 millions de francs. Les mines de houille sont un des principaux éléments de la prospérité du pays. Les houillères fournissent annuellement 30 à 32 millions de quintaux métriques de charbon de terre valant 34 millions de francs, dont trois cinquièmes sont extraits du bassin de Rive-de-Gier et deux cinquièmes de ceux de Saint-Étienne et de Firminy Sur cette quantité 15,000,000 de quintaux sont transportés, soit par le canal de Givors, soit par les routes de terre, dans le bassin du Rhône ; 6,500,000 descendent la Loire ; et le surplus est consommé dans le pays. La réputation des fabriques d'armes de guerre et de chasse de Saint-Étienne s'est étendue dans le monde entier. La quantité d'acier fabriqué annuellement représente une valeur de 8 à 10 millions de francs. La verrerie, vitres, bouteilles, etc., est représentée dans le chiffre de la production générale que nous avons donné plus haut par 5 millions de francs. En 1880, on a employé dans la rubanerie pour 46,630,150 francs de soie brute, et les produits fabriqués de l'industrie rubanière représentent une valeur de 70 millions de francs.

Le nombre des foires du département est de 302, se tenant dans 83 communes, et durant 317 journées. On vend principalement des chevaux et des mulets aux foires de Montbrison ; des moutons, à celles de Saint-Germain-Laval et de La Pacaudière ; des bois et du sapin, à celles de Boën, de Renaison, de Bourg-Argental ; des grains, à celles de Boën, à Chazelles et à Saint-Georges ; du lin et du chanvre, à celles de Saint-Haon-le-Châtel ; et des toiles aux foires de Saint-Just, Saint-Georges.

Division politique et administrative. — Le chef-lieu du département de la Loire est à Saint-Étienne ; il compte 3 arrondissements, 30 cantons, 329 communes ; le tableau statistique que nous donnons plus loin les fera connaître. Il appartient à la région agricole de l'est de la France.

Le département forme, avec celui du Rhône, le diocèse particulier de l'archevêché de Lyon ; il possède 7 cures de première classe, 24 de seconde, 266 succursales et 143 vicariats ; il y a des petits séminaires à Montbrison, à Saint-Jodard et à Verrières. Saint-Étienne possède une chapelle pour le culte réformé.

Les tribunaux de première instance de Saint-Étienne, de Montbrison et de Roanne sont du ressort de la cour d'appel de Lyon.

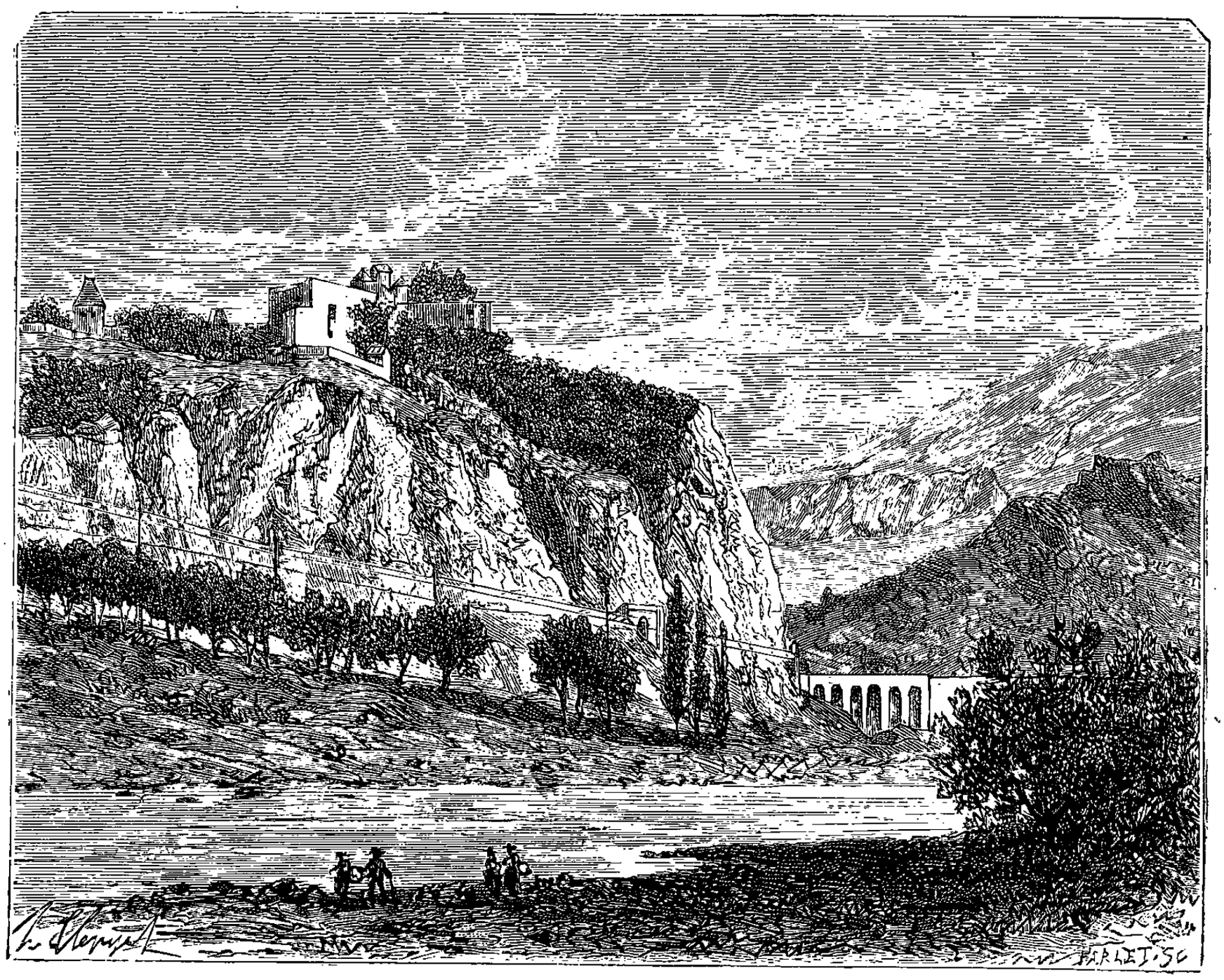
Au point de vue universitaire, le département dépend de l'académie de Lyon ; il y a 1 lycée à Saint-Étienne, 4 institutions secondaires libres à Montbrison, à Saint-Chamond, à Roanne, à Saint-Étienne, une école normale d'instituteurs à Montbrison et 730 écoles primaires. Saint-Étienne possède plusieurs sociétés savantes et des musées ; Montbrison, une société historique et archéologique du Forez, dite de la *Diana*.

Le département de la Loire dépend de la circonscription du 13e corps d'armée et de la 13e région de l'armée territoriale dont l'état-major est à Lyon ; Saint-Étienne possède une belle manufacture d'armes à feu. Le département et celui de la Haute-Loire forment la circonscription de la légion 13 *bis* de gendarmerie dont l'état-major est à Saint-Étienne.

Le département forme avec celui du Rhône un arrondissement minéralogique (région du Centre) dont le chef-lieu est à Saint-Étienne ; il y a dans cette ville une école de mineurs. Le département est compris dans la 15e inspection divisionnaire des ponts et chaussées, et il fait partie du 21e arrondissement forestier. Le nombre des perceptions des finances est de 51 ; les contributions et revenus publics atteignent 27 millions de francs.

HISTOIRE DU DÉPARTEMENT

« Auprès de l'ancienne ville de Lyon, du costé du soleil couchant, il y a un pays nommé Forests, qui, en sa petitesse, contient ce qui est de plus rare au reste des Gaules ; car, estant divisé en plaines et en montagnes, les unes et les autres sont si fertiles et situées en un air si tempéré, que la terre y est capable de tout ce que peut désirer le laboureur. Au cœur du pays est le plus beau de la plaine, ceinte, comme d'une forte muraille, de monts assez voisins, et arrousée du fleuve de Loire, qui, prenant sa source assez près de là, passe presque par le milieu, non point encore enflé et orgueilleux, mais doux et paisible. Plusieurs autres ruisseaux en divers lieux la vont baignant de leurs claires ondes ; mais l'un des plus beaux est Lignon, qui, vagabond en son cours aussi bien que douteux en sa source, va serpentant par cette plaine depuis les hautes montagnes de Cervières et de Chalmazel, jusques à Feurs, où Loire le recevant et lui faisant perdre son nom propre l'emporte pour tribut à l'Océan. » C'est ainsi que l'auteur de l'*Astrée* dé-



Saint-Paul-en-Cornillon.

crit le pays anciennement habité par les Ségusiens. Alliés, sous Vercingétorix, des Éduens (Autunois) leurs voisins, et placés entre le Rhône et les Arvernes, ils avaient pour cité *Forum*, aujourd'hui *Feurs*, d'où le Forez paraît avoir tiré son nom. César et Ptolémée font mention des Ségusiens, peuple libre, suivant Pline, *Segusiani liberi*. On croit qu'ils se livraient au commerce. Ils prirent une part active à la guerre de l'indépendance par l'envoi d'un contingent de 10,000 hommes à l'armée nationale. On dit même que c'est près de Saint-Haon-le-Vieux que César défit complètement Vercingétorix. Au milieu d'une prairie s'élève un rocher sur lequel sont sculptées de grandes clefs en relief, en mémoire, racontent les habitants du pays, de la victoire de César.

Après la conquête romaine, cette contrée, comprise dans la Lyonnaise, devint une colonie florissante. Des temples et des palais s'élevèrent; des voies romaines et des aqueducs sillonnèrent le pays dans tous les sens. Pendant près de cinq siècles, les Romains y dominèrent. On y voit encore plus d'une trace de leur long séjour. Comme dans la plupart des cités gallo-romaines, le christianisme naissant y eut ses persécuteurs et ses martyrs. Conquis par les Bourguignons en 478, puis par les Francs en 534, le *Pagus forensis* fut compris dans le partage que firent entre eux les enfants de Clovis, en 534. Plus tard, en 727, les Sarrasins le ravagèrent. Après un assez long déclin, il refleurit sous Charlemagne. Il faisait alors partie du comté du Lyonnais, dont le gouvernement était confié à des comtes amovibles.

Sous le règne de Charles le Chauve, l'un de ces comtes, appelé Guillaume, parvint à rendre son pouvoir héréditaire. Il se qualifiait de *comte par la grâce de Dieu* (900). Après lui, Artaud Ier, son fils, régna sur les Forésiens, avec le titre de *comes Forensium*. A ce comte succéda Artaud II. Burchard, archevêque de Lyon, s'étant permis, dans cette

ville, des actes d'autorité qui blessaient les droits de ce prince, celui-ci entra à main armée sur les terres de l'Église lyonnaise et les ravagea (999). Artaud III contribua à chasser les Maures du Dauphiné. Son frère, Giraud II, qui lui succéda, réunit au comté de Lyon son apanage particulier, le comté de Forez, et continua contre les archevêques de Lyon la lutte commencée par Artaud II; mais il fut chassé de cette ville par les troupes de Conrad le Salique. Ce comte avait une fille qui s'appelait Prêve. Celle-ci, désirant se retirer du monde, fit part de son dessein à son père et à sa mère, qui lui assignèrent comme retraite le château de Pommiers. Prêve était jeune et belle. Un jeune seigneur s'en éprit et la rechercha en mariage; mais elle rejeta ses propositions, disant qu'elle avait fait choix de son époux. « Soit erreur, dit la chronique (*Histoire du Forez*, par A. Bernard), sur le sens de ces paroles, soit que son amour-propre fût blessé de ce refus, ce jeune seigneur vint dire aux frères de Prêve, qui étaient ses amis et l'avaient même encouragé dans sa demande, que leur sœur s'était déshonorée et qu'elle vivait en concubinage. Les deux plus jeunes, sans chercher à s'assurer du fait, croyant en avoir assez appris par ce seul refus de mariage, viennent la trouver dans son château de Pommiers, et, l'ayant engagée à une promenade, lui coupèrent la tête et la jetèrent avec le cadavre dans un puits, « qui est celui qui encore aujourd'hui sert à l'usage du public du bourg. » Après Giraud II régna Guillaume III, dont Guillaume de Tyr parle avec éloge. Poussé, dit-on, par des chagrins domestiques, il fut l'un des premiers à se croiser. Quoi qu'il en soit, réputé pour ses vertus et pour ses talents militaires, il périt au siège de Nicée, laissant son héritage à Guillaume IV, son fils, qui mourut sans postérité. Ainsi finit, après deux siècles d'existence, la première race des comtes de Forez (1107).

Alors, par le mariage d'Yde-Raymonde, fille d'Artaud IV, avec Gui-Raymond d'Albon, dauphin de Viennois, le comté passa dans une autre maison, et la seconde race des comtes de Forez commença. Gui Ier laissa trois fils : l'un se fit chartreux, le second succéda à son père, et le troisième, Raymondin, épousa la fameuse Mélusine dont il est si souvent parlé dans les anciens romans de chevalerie et surtout dans l'*Astrée*. Armé chevalier par le roi lui-même, Gui II eut à défendre le Forez contre les entreprises de Guillaume, comte de Nevers. Saint Bernard intervint dans la querelle des deux comtes. « Il trouva dans le comte de Forez, dit Jean l'Hermite, toute la docilité qu'il pouvait désirer; mais celui de Nevers protesta qu'il n'accorderait ni paix ni trêve à son ennemi qu'il ne l'eût chassé de ses terres; et aussitôt, ayant rassemblé ses troupes, il entra dans le Forez. Le comte Gui, ne pouvant éviter le combat, se recommanda aux prières du saint homme, qui lui promit la victoire, et l'événement justifia la promesse; car Gui, plein de foi, s'étant jeté comme un lion furieux sur les troupes de son ennemi, les tailla en pièces, de telle sorte qu'à peine deux ou trois de ses gens purent échapper au carnage et que le comte de Nevers lui-même fut fait prisonnier. » Cependant les archevêques de Lyon n'avaient point renoncé à ce qu'ils appelaient leurs droits sur cette ville, dont les comtes de Forez se disaient possesseurs de temps immémorial. Héracle en occupait alors le siège. Il voulut faire valoir ses prétentions. Alors Gui II entra dans le comté avec une armée, prit Lyon, y maltraita les partisans d'Héracle, surtout les clercs, dont les maisons furent pillées, et força le prélat lui-même à se retirer dans le Bugey. Il y eut des pourparlers, mais qui n'aboutirent qu'après de longues disputes dont le roi et le pape durent se mêler. Les deux prétendants se partagèrent la ville (1157).

Plus tard, cependant, en 1173, Gui céda à l'archevêque le comté de Lyonnais, en échange de plusieurs domaines que celui-ci possédait dans le Forez, et moyennant onze cents marcs d'argent. Philippe-Auguste et le pape ratifièrent ce traité, en 1180. C'est de cette époque que les chanoines de Saint-Jean, à Lyon, furent appelés *comtes* de Lyon, comme ayant succédé aux droits des comtes de Forez.

Après Gui II, Gui III gouverna le comté. Il partit avec Renaud de Dampierre pour la croisade, en 1096, et mourut, en 1202, sous les murs de Tyr, regretté de toute l'armée. Son fils, Gui IV, eut en 1214 des démêlés avec le sire de Beaujeu, son voisin. Philippe-Auguste intervint et tout s'arrangea par arbitrage. Ce même Gui s'opposa, en 1215, au passage du *Bugre d'Avignon*, qui voulait traverser le Forez pour aller rejoindre son neveu, Ferdinand de Portugal. Ayant rassemblé une forte armée, le comte alla à la rencontre du *Bugre,* lui livra bataille le même jour que Philippe-Auguste livrait celle de Bouvines, et, l'ayant battu et fait prisonnier, « il le mena triomphant à Paris. » Huit ans

après, en 1223, il octroya une charte d'affranchissement aux habitants de Montbrison. C'est le premier comte de Forez qui ait fait cet octroi à ses serfs. Son exemple fut suivi par les autres petits seigneurs ses vassaux. Outre Montbrison, Saint-Rambert, Saint-Haon-le-Châtel, Saint-Bonnet, Cornillon, Valleret obtinrent le droit de s'ériger en communes.

Dans la guerre des Anglais, les comtes de Forez se signalèrent par leur dévouement à la cause nationale; l'un d'eux, Gui III, contribua puissamment à la reprise de Miremont et de Villefranche sur l'ennemi (1345). Deux ans après, il se trouva dans l'armée du roi, « marchant, dit Froissart, à l'encontre de l'Anglois. » Cependant le Forez eut sa large part de malheurs dans cette guerre. Montbrison tomba au pouvoir de l'ennemi qui la livra aux flammes.

Après les Anglais vinrent les *mange-lard*, puis les *croquants,* les *redonteurs*, et enfin les *tard-venus,* tous bandits ou voleurs qui se mirent à ravager le pays sous des chefs hardis et expérimentés qu'ils se choisissaient eux-mêmes. Déjà ils avaient jeté un camp volant jusqu'à la ville de Charlieu, d'où ils menaçaient de se ruer sur le Forez, quand Jacques de Bourbon, comte de la Marche, ayant reçu mission du roi Jean d'aller donner la chasse à ces pillards, passa par ce pays. Il prit avec lui ses deux neveux de la maison de Forez, savoir : le comte Louis et Jean son frère, que leur oncle Renaud, seigneur de Malleval, voulut accompagner (1362). « Ce prince, dit un vieux chroniqueur, se rend donc à Lyon avec ces trois seigneurs, qui composoient alors toute la maison de Forez, et, ayant tenu son conseil de guerre avec les principaux officiers de son armée, il fut délibéré, pour ne donner temps à ces bandits de s'approcher davantage de la ville de Lyon, ou de s'épancher davantage dans le pays voisin et spécialement dans celui de Forez qui estoit cher à ce prince, à cause de ses neveux, de les aller combattre. Ce prince donc, avec le comte d'Uzez et Renaud de Forez, seigneur de Malleval, et quelques autres seigneurs de l'armée, choisissent des coureurs pour aller reconnoître les ennemis, qui, se prévalant de la commodité d'une montagne voisine de Brignais, ne firent paroître sur l'éminence qui regardoit Lyon qu'environ cinq mille hommes, le reste, par ruse de guerre, s'estant caché derrière la montague, qui avoit encore pour eux cet avantage qu'elle estoit pierreuse et leur fournissoit des cailloux à commodité pour en accabler ceux qui les y viendroient attaquer. Ces coureurs ayant fait rapport du petit nombre qu'ils avoient aperçu, et n'ayant pas remarqué les amas de pierres qui estoient sur cette montagne, le prince, croyant avoir l'avantage de son costé et pour le nombre d'hommes et pour le courage des combattants, mit son armée en bataille pour aller à eux, et dans cette marche fit plusieurs grands seigneurs chevaliers, qui levèrent bannière, selon les formes et coutumes de ce temps-là. » Parmi ces chevaliers était « ce Louis, comte de Forez, son neveu, lequel, en effet, avant ce grade de chevalerie, et pour ne l'avoir pas encore, estoit qualifié, avant qu'il fust comte, de simple nom de damoiseau, *nobilis vir Ludovicus de Foresio*, *domicellus,* comme on le voit en la bulle de dispense de son mariage avec Jeanne de Turenne. » A la vue de cette armée, dont l'avant-garde comptait seize cents combattants, les tard-venus, « qui avoient paru dessus leur montagne, attendirent de pied ferme qu'on les y vînt attaquer, et sitôt qu'ils virent l'armée assez près d'eux pour la combattre, ils jetèrent d'en haut de toutes parts une telle grêle de cailloux qu'ayant d'abord enfoncé et mis en déroute l'avant-garde, ils mirent aussi en désarroi le corps de bataille, dans lequel, après les bannières ou enseignes du prince commandant et de son fils marquées des armes de Bourbon, paroissent celles de ses neveux, le comte de Forez et son frère. Ils renversèrent à force de pierres les meilleurs bataillons de ce corps d'armée; après quoi leurs autres troupes, qui estoient cachées derrière la montagne, serrant leurs files et courant en diligence, vinrent donner à dos sur l'arrière-garde, dont s'ensuivit une mêlée entre les deux armées où il y eut un grand carnage de part et d'autre; mais, enfin, la victoire s'inclinant du côté des tard-venus, le champ de bataille leur demeura, et ce qui resta de l'armée des princes se retira en grande confusion. » Telle fut cette bataille de Brignais, « bataille, dit Froissart, qui fit si grand profit aux compaignons et porta un coup funeste au Forez et à la seconde race de ses comtes. » Louis, en effet, y périt, et Renaud, son oncle, y fut fait prisonnier. Seul, Jean de Forez, frère du comte et qui lui succéda, en revint sain et sauf; mais il ne tarda pas de ressentir les effets de ce grand désastre : « Il tomba en un délire qui lui causa une faiblesse et imbécillité d'esprit qui lui demeura le

reste de sa vie, et obligea la princesse sa mère et ses autres parents de lui nommer pour curateur son oncle Renaud de Forez, sitôt qu'il fut sorti de prison; » mais celui-ci vendit le Forez à Louis de France, second fils du roi Jean, et dès lors ce comté passa dans l'immense apanage des ducs de Bourbon.

Sous ces ducs, le Forez, souvent visité par eux, jouit d'une longue prospérité. Ils y régnèrent jusqu'à la mort de Suzanne de Bourbon, arrivée en 1521. Louise de Savoie, mère de François Ier, hérita de ce comté, qui fut réuni à la couronne en 1531.

Après les comtes de Forez et les ducs de Bourbon, les d'Urfé ou d'Ulphé (*Ulphiacum*) ont laissé le plus de souvenirs dans ce pays. Si les premiers en furent les maîtres, ceux-ci en furent les pères et les bienfaiteurs. Ainsi que toutes les grandes familles, les d'Urfé ont leur légende. On croit qu'ils sont originaires d'Allemagne. Un comte Welphe, que les chroniques des Pays-Bas appellent duc de Bavière, et qui vivait au moyen âge, serait, suivant l'opinion générale, leur premier ancêtre connu: De ce duc naquit Welphe, dit le Robuste, célèbre dans les croisades. Son fils, Welphe le Vaillant, vint à la cour du roi Louis le Gros et le suivit dans son expédition contre les sires de Polignac dans le Velay. Comme il revenait du Puy avec ce prince, en passant dans le pays de Forez, il fut si fort épris de la beauté d'une parente de Gui Ier, comte de Forez, appelée Aymée, qu'il demanda et obtint sa main. Il se fixa dans le pays et y fit bâtir, sur l'un des plus hauts lieux, un château auquel il donna son nom, *Welphe* ou *Ulphe*, qui se modifia plus tard en celui d'*Urphé* ou *Urfé*. Telle est l'origine de cette famille célèbre. Sa fortune fut rapide. Déjà puissants sous la seconde race des comtes, les d'Urfé représentèrent la troisième et plus tard lui succédèrent. Héritiers des comtes, presque étrangers au pays, les ducs de Bourbon sentant la nécessité d'y avoir un représentant, Guichard d'Urfé, qui était déjà l'ami et le confident du duc Louis II, fut par lui pourvu de la charge de bailli de Forez, qui resta depuis presque toujours dans sa famille. A ce titre, la faveur des princes attacha, dans la suite, de grands et nombreux privilèges dont les d'Urfé jouirent jusqu'au règne de Louis XIV. Alors l'esprit centralisateur « vint, dit un biographe des d'Urfé, étouffer les provinces et leurs patrons, et la maison de d'Urfé, qui n'avait tiré toute son illustration que de son pays, alla quelque temps végéter à Paris, puis s'y éteignit presque sans gloire dans le XVIIIe siècle. »

Cependant les sages efforts des d'Urfé ne parvinrent pas toujours à préserver ce pays. C'est ainsi qu'à peine sorti des guerres féodales et étrangères il eut à souffrir des guerres de religion. Plusieurs « ministres et prédicants qui s'estoient perchez ez villes de Feurs, Saint-Galmier et Saint-Bonnet-le-Chastel » ayant été arrêtés et conduits dans les prisons de Montbrison (1562), les protestants armèrent en diligence. Bientôt le baron des Adrets parut dans le Forez. Après avoir pris Feurs, le 3 juillet, il marcha sur Montbrison à la tête de quatre mille hommes et s'en empara. De Montbrison, il alla droit au château de Montrond, où le gouverneur du Forez s'était renfermé. Il y entra le lendemain; puis, y laissant Quintel, un de ses lieutenants, il se retira à Lyon, non sans avoir laissé derrière lui de nombreuses traces de sang. On dit qu'à Montrond il pilla l'église; et parce qu'ils étaient trop lents à lui apporter les vases sacrés, il fit, ajoute la chronique, jeter en bas du clocher le curé et le marguillier. Ainsi maîtres de la principale place du Forez, les calvinistes faisaient chaque jour des expéditions contre les villes voisines qui n'étaient nullement en état de défense, et que Saint-Aubin nomme les *villottes du Forez;* ils envoyèrent à Saint-Bonnet-le-Château une compagnie d'archers, qui revint après avoir brûlé tous les papiers de l'église. Boën, Saint-Galmier, Saint-Germain se souviennent encore de leur terrible visite. De pareils excès étaient loin de concilier aux huguenots les habitants du Forez; les catholiques prirent les armes, et, sous la conduite de Saint-Chamond, de Saint-Hérand et de Saint-Vidal, firent la chasse aux soldats de des Adrets. Après son expédition contre Saint-Étienne, Sarras, capitaine huguenot, s'en revenait, avec les siens, chargé d'armes et de butin. Saint-Chamond, qui avait environ quinze cents hommes, dont sept à huit cents arquebusiers, le surprit, et, l'ayant battu, il vint mettre le siège devant Annonay, alors ville forésienne et qui tenait pour le parti protestant. Cette ville capitula; mais, contre la foi des traités, Saint-Chamond fit passer au fil de l'épée tous ceux qui furent pris les armes à la main et précipiter en bas ceux qui étaient dans les tours. Puis, apprenant que des Adrets marchait au secours de cette ville, « avec quatre cents argoulets, il lui accourcit le

chemin et l'affronta à Beaurepaire, si rudement, que des Adrets, voyant ses gens taillez en pièces, se retira de la meslée et gaigna Lyon à la course (1562). »

Après la bataille de Moncontour, des bandes de l'armée protestante se jetèrent dans ce pays, disant qu'elles voulaient plumer les *oizons du Forez;* elles y séjournèrent près d'un mois, pendant lequel elles « firent de grands bruslements et saccagements; tellement que du donjon de Montbrison de jour à autre on voyoit le feu allumé en divers lieux (1569). » Au fléau de la guerre civile vinrent se joindre la peste, la famine et le débordement de la Loire. Jamais le Forez n'avait plus souffert: la tradition rapporte qu'il ne resta que vingt-cinq habitants à Bourg-Argental. A Montbrison, l'herbe croissait dans les rues. Dans la seule année 1589, Saint-Étienne compta 7,000 morts.

« Henri III estoit mort, dit un vieux chroniqueur du Forez; messire Anne d'Urfé, gouverneur de ce pays pour la Ligue, fit lever la main à tous ceux qui vouloient suivre ce party en l'assemblée générale du pays qui fut faicte à Montbrison. Plusieurs y firent serment de fidélité à la Ligue; mais pourtant il fut remarqué que plusieurs habitants de Montbrison tenoient le party du roy. C'est pourquoy le marquis d'Urfé ayant en ladicte ville sa compagnie de gens d'armes dict qu'il leur feroit affront s'ils ne changeoient de party; et, en effet, le 15 août 1589, ils se mirent à battre ceux de Montbrison qui ne tenoient pour la Ligue et en blessèrent plusieurs. » Cependant, en 1595, Montbrison se rendit au roi; mais son château fut rasé ainsi que ceux de Bourg-Argental, de Donzy et autres.

Compris, en 1790, dans le département de Rhône-et-Loire, le Forez paya largement son tribut à la Révolution par le pillage de ses châteaux et de ses églises et par un grand nombre de victimes envoyées à l'échafaud.

Depuis ce temps, à part la grève de Ricamarie, en 1869, sa répression sanglante et l'émeute de Saint-Étienne, pendant la Commune, en 1871, ce pays s'est livré tout entier au commerce et à l'industrie. Jusque-là l'exploitation des mines de plomb, d'étain, de cuivre, d'or, d'argent et autres métaux, dont un bourgeois de Lyon avait obtenu le privilège, en 1405, s'était peu développée; grâce à des temps plus calmes, elle prit une grande extension. Mais on songeait peu alors aux mines de houille qui ont fait plus tard la fortune de ce pays. Depuis 1572, on parlait de rendre la Loire navigable. Ce projet tant de fois ajourné reçut enfin un commencement d'exécution. On fit plus : on tenta, au moyen d'un canal de jonction entre le Rhône et la Loire, d'ouvrir sur les deux mers un débouché à l'industrie de cette contrée. Cette entreprise gigantesque n'a pu être achevée, et le canal ne vient encore que du Rhône à Givors; mais les chemins de fer y ont suppléé.

C'est surtout à partir de 1820 que ce pays s'est successivement élevé au degré de prospérité industrielle qu'on y remarque aujourd'hui, et qu'il doit à l'abondance de ses combustibles minéraux, à ses nombreux établissements métallurgiques et à ses nouvelles voies de communication. Son industrie minérale et sa fabrication de rubans y contribuent, il est vrai, d'une manière inégale, la première en créant une valeur beaucoup au-dessous de celle que produit la seconde. Néanmoins, elles se fécondent l'une par l'autre. De là une source intarissable de travail pour une population qui peut s'accroître en conservant un grand bien-être.

HISTOIRE ET DESCRIPTION DES VILLES, BOURGS ET CHATEAUX LES PLUS REMARQUABLES.

Saint-Étienne (lat. 45° 26′ 9″; long. 2° 3′ 20″ E.). — Saint-Étienne, station de la ligne du chemin de fer de Roanne à Lyon, qui se détache à Roanne de la grande ligne de Paris à Lyon par le Bourbonnais (réseau de Paris-Lyon-Méditerranée), point de départ des lignes de Saint-Étienne à Langeac par Le Puy et de Saint-Étienne à Clermont-Ferrand (même réseau), est une des plus importantes villes industrielles de France, sur le ruisseau du Furens, chef-lieu du département, d'un arrondissement et de quatre cantons, avec tribunaux civil et de commerce, recette particulière, lycée, bibliothèque, musée, école des mineurs, école de tissage, chambre de commerce, conseil de prud'hommes, etc. Elle était jadis chef-lieu d'élection, dépendait du parlement de Paris, du diocèse et de l'intendance de Lyon, et possédait bailliage, sénéchaussée, etc. Sa population est de 126,019 habitants.

Voltaire a dit qu'il fallait des siècles de prospérité pour qu'une ville s'accrût d'un dixième. De nos jours, la chose paraît plus facile : témoin la ville de Saint-Étienne, qui, depuis le commencement du siècle, a vu quintupler sa population et centupler sa

richesse. Cette ville se vante d'une origine romaine. Cinquante-six ans avant notre ère, les Romains, à ce qu'on croit, vinrent habiter l'étroite vallée où elle est assise. Ils la nommèrent *Furanum*. Pendant la guerre des Gaules, Labienus, l'un des lieutenants de César, y cantonna une légion de vétérans et y fit construire une forteresse à Rochetaillée et un pont sur la Loire pour le passage des troupes. On en voit encore les restes à Saint-Just-sur-Loire. Plus tard, après la conquête, les Romains y élevèrent un temple à Jupiter. Déjà *Furanum* avait quelque importance, on y fabriquait des armes et des ustensiles de guerre. Au moyen âge, elle s'appelait *Furens* ou *Furania;* et les comtes de Forez y avaient déjà un château sur le penchant du Mont-Dor, aujourd'hui Sainte-Barbe. Vers le XIe siècle, ils y firent bâtir une église qui fut dédiée à saint Étienne, dont cette ville prit le nom. Alors simple bourgade, presque entièrement peuplée d'ouvriers forgerons et rubaniers, elle comptait à peine deux cents maisons, qui se groupaient autour de l'église. Un acte daté de 1410 fait mention de la *commune* de Saint-Étienne, gouvernée par des consuls au nombre de quatre. Pendant la guerre des Anglais, Charles VII, en 1444, la fit clore de murs pour la mettre à l'abri d'une surprise. Il reste encore quelques vestiges de cette enceinte, qui était percée de quatre portes, dont la principale, celle de l'Est, s'ouvrait sur le *Pré-de-la-Foire*, lieu affranchi de tous droits seigneuriaux, et où se rendaient les marchands des environs. Ce Pré-de-la-Foire se trouve aujourd'hui au centre de la ville. C'est en 1535, selon Duplessy, ou en 1516, suivant les chroniques de Saint-Étienne, qu'une manufacture d'armes y fut établie par l'ingénieur français Georges Virgile. Dans les guerres civiles du XVIe siècle, Saint-Étienne eut sa part de calamités. Coligny, le roi de Navarre, le prince de Condé et Jean de Montgomery y entrèrent « sur la fin du mois de may (1569), avec plus de neuf ou dix mille reistres, sans les compagnies françoises. Toute ceste armée demeura dans ladicte ville ou ez environs dix-sept jours, et firent faire le dégast à leurs chevaux, non seulement aux prairies, mais encore aux bleds qui estoient en herbe; ils tuèrent beaucoup de personnes, brisèrent toutes les croix qu'ils trouvèrent, bruslèrent les bancs du chœur de l'église, rompirent la plupart des cloches, de sorte que toute l'église estoit pleine de chevaux, et toutes les chapelles. Ils firent dans ladicte église mille sacrilèges et infamies; ils en bruslèrent les portes, se chauffoient des tableaux, et, enfin, n'y laissèrent rien, sinon le fumier de leurs chevaux; de sorte qu'elle sembloit une estable ou grange. Leur séjour dans ladicte ville y laissa telle infection, qu'on y prit une maladie populaire qu'on nomma la *picorée*, qui estoit presque autant irrémédiable et soudaine que la peste. » Coligny y tomba malade. On dit que « le doulx ieu d'amour n'avoit esté estranger à sa maladie. » Il y eut à Saint-Étienne des pourparlers entre les chefs des deux partis; mais on ne put s'entendre. Coligny, en quittant cette ville, y établit un prêche qui subsista fort longtemps.

Après le massacre de la Saint-Barthélemy, Jean de Saint-Priest, seigneur de Saint-Étienne, ayant à se venger des protestants, qui, en 1562, l'avaient fait prisonnier, leva une compagnie de cent *pistoliers*, et se mit en campagne.

Comme le baron des Adrets, « il se faisoit un jeu de la vie de ses ennemis. Ayant forcé un jour la garnison de Saint-Pal-de-Murs à lui ouvrir les portes de ce château, à condition qu'elle auroit vies et bragues sauves,» il fit passer au fil de l'épée presque tous les défenseurs de la place, n'en réservant que six qu'il emmena à son châleau de Saint-Priest où ils furent massacrés. Puis, ayant mis leurs cadavres mutilés sous une charrette, il les fit porter à Saint-Étienne sur la place du Pré-de-la-Foire, afin d'effrayer les religionnaires.

Aux guerres civiles et religieuses succédèrent la famine et la peste, qui, en 1585, enleva à la ville plus de 7,000 habitants. Ses désastres réparés, grâce à la paix et à l'activité de son industrie, Saint-Étienne voyait sa prospérité s'accroître, quand la peste y reparut avec une violence toute nouvelle. Un chroniqueur de la ville a porté à 12,000 le nombre des victimes de cette épidémie, qui sévit pendant près de dix-huit mois avec une rigueur inconnue (1628-1629). Réduits, par la cessation du commerce et l'interruption des communications, à la plus affreuse misère, les ouvriers désertèrent la ville. Au milieu de ce désastre, ses trois consuls firent, le 21 novembre 1629, avec les habitants, le vœu solennel de célébrer à jamais comme dimanche la fête de la Présentation de la sainte Vierge, et de faire ledit jour à perpétuité la procession générale. Un tableau, placé dans la grande église, représente ces trois hommes généreux, vêtus de leur costume

consulaire et faisant le vœu, au nom de leurs concitoyens.

Après les calamités de la peste, Saint-Étienne eut à subir l'oppression de son seigneur, le marquis de Saint-Priest. Ce tyranneau féodal avait pris le titre de haut juticier, fait abattre les armes de la ville et établi des impôts extraordinaires; en vain les consuls portèrent plainte au juge châtelain; ne pouvant obtenir justice, ils recoururent à la cour des Grands-Jours qui siégeait à Clermont, en 1665, demandant qu'il fût ordonné que la police de la ville fût à l'avenir exercée par lesdits consuls et habitants, sans que les officiers ordinaires du seigneur pussent s'ingérer des faits d'icelle; que défense fût faite audit seigneur d'exiger, à l'avenir, desdits habitants aucune corvée ou charrois, sous quelque prétexte que ce pût être, comme aussi d'exiger des revendeurs, revenderesses et marchands forains en la place de la foire, aucune somme de deniers, à peine de concussion; que les armes de la ville fussent rétablies aux mêmes endroits où elles étaient posées, etc. La cour fit droit aux plaintes des consuls et condamna le seigneur de Saint-Priest à se voir la tête tranchée sur la place du Pré-de-la-Foire; mais le marquis parvint à se dérober au châtiment (1667); toutefois, cinq ans après, il expirait misérablement sur une botte de paille, dans une obscure maison de la ville. Déjà son château avait été détruit par la foudre.

Ainsi délivrée et constituée en commune par un édit du roi, la ville de Saint-Étienne redevenait florissante. Régie par six échevrins électifs, outre ses compagnies de l'arbalète et de l'arquebuse, elle avait une milice urbaine, divisée en 6 compagnies, et pour chacune deux cents hommes à pied. D'après un recensement de cette époque, la ville comptait une population de 27,000 habitants, parmi lesquels 2,858 contribuables, payant la grande taille; 300 couteliers, 50 fabricants de canons de fusil, 600 armuriers, 40 quincailliers, 30 fabricants de rubans, 20 mouliniers ou préparateurs de soie, 4 teinturiers, etc. — C'était le grand règne, et l'industrie stéphanaise avait pris un grand essor, surtout les fabriques d'armes de chasse et de luxe; de tous côtés, les étrangers affluaient dans la ville et ses produits s'exportaient dans le monde entier; cependant, à la révocation de l'édit de Nantes, sa prospérité subit un moment d'arrêt.

Saint-Étienne, qui avait tant souffert sous le régime féodal, dut saluer avec joie la Révolution de 1789. Chef-lieu d'un district du département de Rhône-et-Loire, lors de la nouvelle division de la France en 1790, il fit partie, en 1793, du département de la Loire et prit le nom d'*Armes-Ville* ou *commune d'Armes*. Cependant, si son industrie rubanière se ressentit de ces jours d'orage, sa fabrication d'armes ne se ralentit pas. Cette fabrication, qui existait déjà au commencement du XVI^e^ siècle, avait pris depuis un accroissement rapide : en 1764, elle produisait 3,000 armes de guerre; en 1773, 23,000; en 1810, près de 100,000; en 1833, 150,000; en 1868, environ 200,000; après 1870-1871, le nombre des chassepots fabriqués par jour s'élevait à près de 1,000; mais depuis le travail s'est ralenti.

Aujourd'hui, Saint-Étienne est le chef-lieu du département de la Loire. Un moment troublée par le contre-coup des événements de la Commune, en 1871, elle a repris son calme et son activité. C'est la ville la plus importante du centre de la France.

Située au centre de vastes mines de houille, à la jonction du chemin de fer de Lyon à Saint-Étienne et de ceux qui communiquent de cette ville à Andrézieux et à Roanne, sur le Furens qui, dans un cours de 12 kilomètres, fait mouvoir plus de cent usines pour le fer et l'acier, dans un vallon peu profond, au pied de la chaîne des montagnes du Pilat, elle est environnée, au nord et au midi, de prairies qui se prolongent, sur un terrain plat et humide, à la distance d'environ 5 kilomètres. Son horizon n'est pas très étendu; il est limité, sur chacun de ces points, par des coteaux qui, en quelques endroits, la cernent de si près qu'elle se trouve en partie sisé sur leur penchant. Le paysage assez triste, semé çà et là de quelques arbres solitaires; la végétation est faible et languissante. Mais la stérilité des coteaux est rachetée par les richesses intérieures que la nature y a placées et par l'aspect des prairies dans les petites vallées environnantes et où serpentent des ruisseaux. Jadis les Stéphanais habitaient dans des maisons basses, humides, peu aérées; mais peu à peu ils ont agrandi leurs habitations et accru leur bien-être. Si la vieille ville est mal bâtie, la ville neuve a de fort belles constructions, de vastes places, des rues larges et bien percées, de charmantes promenades ombragées d'ormes, etc. C'est ainsi qu'un petit bourg du XV^e^ siè-

cle est devenu, au XIXe, une grande ville, grâce à l'activité de ses habitants, à ses nombreuses manufactures et à l'abondance de ses mines de houilles. « Le voyageur qui visite Saint-Étienne, dit M. Villermé, est fort étonné de trouver des ateliers de rubans et de passements de soie dans cette ville où tant de forges alimentées par la houille vomissent continuellement dans l'atmosphère une fumée noire et salissante. Il semble d'abord que la confection si propre, si délicate de ces rubans, et les ateliers sans nombre de dévidage et d'ourdissage de la soie ne puissent être trop éloignés de lieux si enfumés, où l'on fond des métaux, où l'on fabrique des bêches, des pioches, des enclumes, des sabres, des baïonnettes, etc.; et l'on a peine à concevoir comment des industries qui s'exercent sur des matières et dans des conditions si différentes ne s'excluent pas l'une l'autre. Aussi, depuis quelques années, les ouvriers en rubans quittent-ils l'intérieur de la ville pour aller demeurer, à une petite distance, dans des maisons nouvellement construites pour eux, très souvent par eux-mêmes, et où les ateliers d'armes, de taillanderie, de quincaillerie ne les suivent point. Ils y sont encore déterminés par le désir de se soustraire aux octrois levés sur leurs aliments et leurs boissons à l'entrée de la ville. »

Il y a à Saint-Étienne quatre églises. Une seule se recommande par son antiquité, que l'on fait remonter au temps de Childebert. Cette ville possède, en outre, un temple protestant, un hôtel de ville, qui sert à la fois de préfecture et de mairie, un Hôtel-Dieu, un lycée, un palais des Arts où est installé le musée d'artillerie, un jardin des plantes, un palais de justice, une salle de spectacle, une assez jolie fontaine, un cabinet d'histoire naturelle, une bibliothèque, qui s'est enrichie de celle que le célèbre critique Jules Janin a léguée à la ville.

Cette ville est la patrie du savant Fauriel, des graveurs en médailles Galle et Dumarest, du peintre et sculpteur Antoine Moyne et de Jules Janin.

Outre son immense extraction de houille, Saint-Étienne produit une prodigieuse quantité de rubans, de tissus mécaniques, de pièces de forge, faux, lames de scie, etc. Sa manufacture d'armes, placée sous la direction d'un corps d'officiers d'artillerie, est la seule où les canons de fusil subissent une épreuve légale attestée par un poinçonnage particulier.

Les armes de Saint-Étienne sont : *d'azur, à deux palmes de sinople posées en sautoir, cantonnées d'une couronne d'or close en chef, et de trois croisettes d'argent pierrées d'or, deux en chef et une en pointe.*

ROCHETAILLÉE. — Rochetaillée doit son nom à sa situation sur un rocher pittoresque qui semble avoir été séparé des montagnes voisines. C'est un bourg de 920 habitants, situé près du Furens, dans l'arrondissement, le canton sud-est et à 6 kilom. au sud-est de Saint-Étienne. C'était autrefois une place forte qui fut souvent assiégée, surtout pendant les guerres de religion.

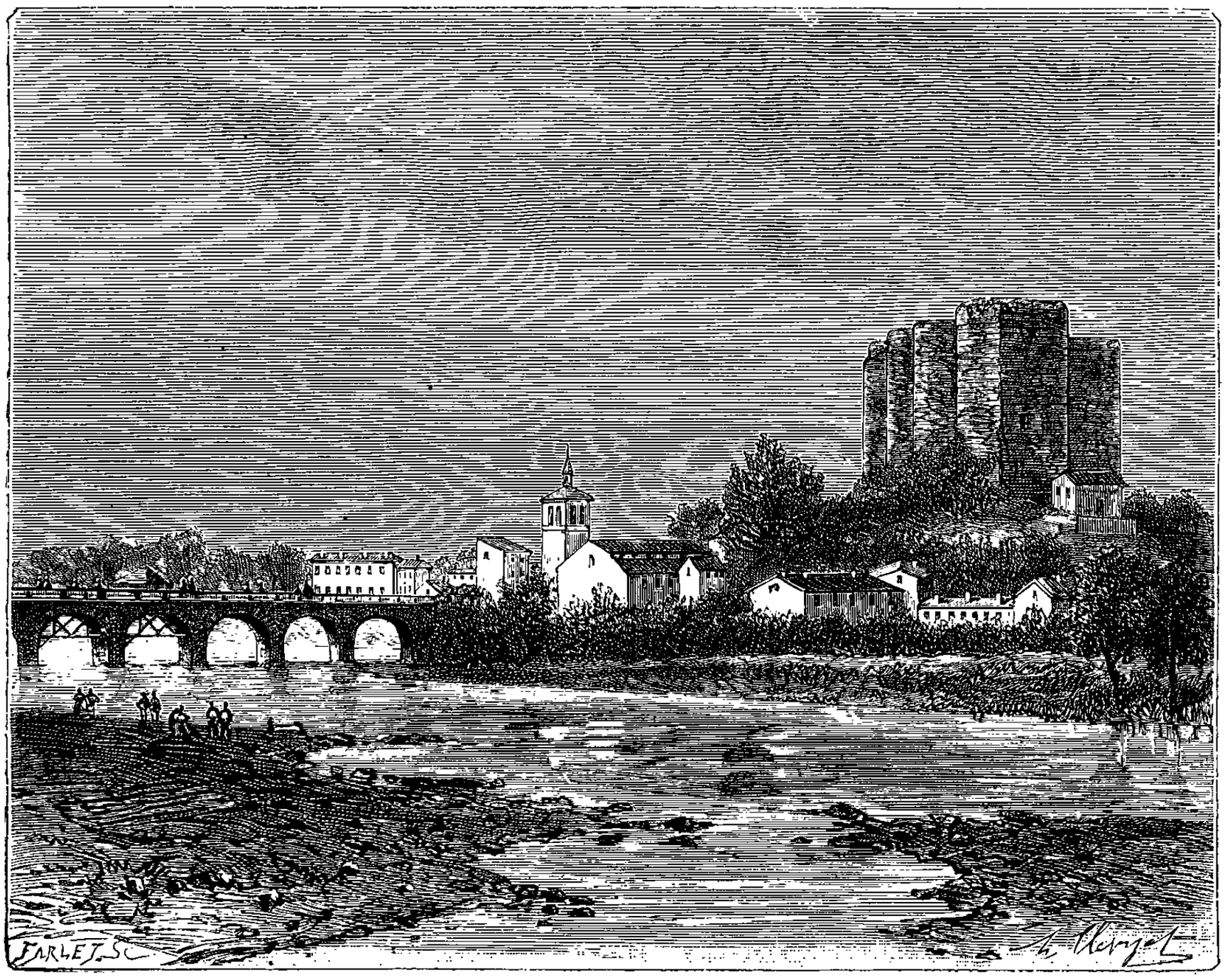
Cette commune possède une papeterie, une fonderie et une belle usine; sur son territoire, on exploite la houille. On visite, à 2 kilomètres au sud, le réservoir du *Gouffre d'enfer*, barrage de plus de 100 mètres de longueur, sur 40 de largeur et 50 de hauteur, qui peut contenir 1,500,000 mètres cubes d'eau et qui est destiné à l'aménagement des eaux du Furens pour les besoins de la ville et des usines de Saint-Étienne. Le trop-plein forme ce que l'on appelle la *Cascade du Gouffre d'enfer*.

SAINT-PAUL-EN-CORNILLON. — Saint-Paul-en-Cornillon, canton et à 9 kilomètres du Chambon-Feugerolles, arrondissement et à 18 kilomètres au sud-est de Saint-Étienne, bâti sur un promontoire entouré par la Loire, est un village de 537 habitants. Sur la crête d'un rocher que baigne le fleuve, on voit les ruines considérables d'un ancien château fort.

LA RICAMARIE. — La Ricamarie, station de la ligne du chemin de fer de Saint-Étienne à Langeac par Le Puy, n'était au commencement du siècle qu'un petit hameau de quelques centaines d'habitants; c'est aujourd'hui une commune de 6,700 habitants, qui doit son importance à ses mines de houille et à ses usines. Elle est située sur la Dondaine, dans le canton de Chambon-Feugerolles, à 6 kilomètres au sud de Saint-Étienne.

Sur son territoire se trouve la *Mine qui brûle*, qui est en ignition depuis le XVe siècle. Elle donne lieu au phénomène des *côtes brûlées;* pendant certaines nuits, celles-ci laissent apercevoir des traînées de fumée, et parfois des langues de feu.

SAINT-HÉAND. — Saint-Héand, chef-lieu de can-



Montrond.

ton, est une commune agricole et manufacturière, située près de la rivière de Malleval, à 12 kilomètres au nord de Saint-Étienne et peuplée de 2,901 habitants.

La manufacture nationale d'armes de Saint-Étienne occupe environ deux cents ouvriers sur différents points de la commune; elle y entretient deux reviseurs ou contrôleurs et un capitaine d'artillerie pour diriger ses travaux. D'autres ouvriers sont employés aux armes de luxe. On en compte environ cent cinquante à deux cents. Le reste de la population est occupé à l'agriculture.

Les armes de Saint-Héand sont: *d'argent, au chevron de sable, chargé de six croissants d'or, trois sur chaque flanc, et accompagné de trois merlettes, aussi de sable.*

Saint-Chamond. — Saint-Chamond (*Castrum Annemundi*), station de la ligne du chemin de fer de Roanne à Lyon, qui se détache à Roanne de la grande ligne de Paris à Lyon par le Bourbonnais (réseau de Paris-Lyon-Méditerranée), est une ville manufacturière florissante, chef-lieu d'un canton, située à 12 kilomètres au nord-est de Saint-Étienne. Elle était autrefois le siège d'un marquisat et elle possède aujourd'hui : justice de paix, conseil de prud'hommes, chambre consultative des arts et manufactures, hospice, bibliothèque, avec une population de 14,420 habitants.

Cette petite ville ne remonte qu'au VII^e^ siècle. Quelques-uns veulent qu'elle doive son nom à la montagne sur laquelle elle fut bâtie (*Mons calidus*); mais saint Ennemond ou Chaumond y ayant fait construire une église vers l'an 640, ne paraît-il pas plus vraisemblable qu'elle ait pris le nom de son fondateur? C'est, du reste, celui qu'elle porte dans les anciennes chartes (*Castrum sancti Annemundi*). Au XII^e^ siècle, Saint-Chamond était la capitale d'une petite principauté que l'on appelait le *Jarret*, et qui s'étendait sur la vallée du Gier.

Saint-Chamond dut son accroissement aux seigneurs qui l'habitèrent d'abord dans un petit château bâti près de la rivière du Janon, et plus tard dans le château fort qui domine la ville. Ces seigneurs descendaient des d'Urgel, dont le principal apanage était le château de Saint-Priest, qui étendait sa circonscription territoriale sur la ville de Saint-Étienne.

Située au pied d'une colline, dans une vallée au confluent du Gier et du Janon, environnée de bosquets, de vergers et de vignes, la ville de Saint-Chamond est généralement bien bâtie. On y remarque plusieurs maisons élégantes, deux églises, celles de Saint-Pierre et de Notre-Dame, et une jolie promenade. Il ne reste de son ancien château que la longue galerie de la Sentinelle et la grande salle du musée. Bâti vers le milieu du XVII^e^ siècle par Melchior Misle de Chevrières, il pouvait, avec ses remparts, ses bastions, ses larges fossés et ses vastes souterrains, soutenir un long siège. Il ne reste également que des ruines de l'ancienne église de Saint-Ennemond. Cette église, par une singularité remarquable, était construite en forme de trèfle et se trouvait placée sous un parterre dont on pouvait faire le tour en voiture; le clocher était dessous l'église, et, pour y arriver de la ville, il y avait environ deux cents marches d'escalier à monter.

Ville active et laborieuse, Saint-Chamond doit son importance et son bien-être à sa fabrique de rubans, qui date du XV^e^ siècle, à ses moulins à soie, à l'exploitation des mines de houille qui se trouvent sur son territoire; à sa grande forge, d'où sortent pour plus de 8 millions de francs d'articles fabriqués pour la marine et les chemins de fer; enfin à sa chaudronnerie, à ses importantes teintureries et à ses fabriques de lacets.

C'est la patrie du littérateur Dugas-Montbel.

Les armes de Saint-Chamond sont : *parti, le 1^er^ d'argent à la fasce de gueules; le 2^e^ d'azur plein.*

RIVE-DE-GIER. — Rive-de-Gier, station de la ligne du chemin de fer de Roanne à Lyon par Saint-Étienne, qui se détache à Roanne de la grande ligne de Paris à Lyon par le Bourbonnais, sur le Gier, à la naissance du canal de Givors, à 24 kilomètres au nord-ouest de Saint-Étienne, est un chef-lieu de canton important, peuplé de 15,004 habitants. Jadis assise sur une seule rive du Gier, elle en occupe aujourd'hui les deux bords. Cette ville n'était, au XIII^e^ siècle, qu'un chétif bourg, appartenant à l'Église de Lyon. Renaud de Forez, archevêque de Lyon, la fit clore de murs et de fossés, en 1224. Sur la hauteur s'élevait un château fort que le temps et la guerre ont détruit, mais dont il reste encore des vestiges. Rive-de-Gier appartenait aux comtes de Lyon. Un châtelain et un subdélégué y résidaient sous leur suzeraineté. Comme Roanne, elle ne fut pendant très longtemps qu'un simple bourg; mais, après 1815, l'industrie et le commerce ayant pris un nouvel essor, sa population et sa richesse rapidement accrues en ont fait une des villes les plus importantes de la Loire. Rive-de-Gier doit principalement sa prospérité à ses mines de houille, déjà exploitées au XIV^e^ siècle, et à ses fabriques de verres; elle possède, en outre, des fonderies, des moulinages de soie, etc. A part le grand et bel hôtel de la compagnie du canal de Givors, on n'y trouve aucun monument remarquable; mais le bassin de Couzon, qui est à 2 kilomètres de la ville, mérite d'être cité. C'est un grand réservoir creusé dans une des gorges du mont Pilat et formé par une digue haute de 30 mètres et épaisse de 60, qui s'appuie sur le flanc des deux montagnes. Principalement alimenté par le petit ruisseau dont il a pris le nom, et qui forme, en s'échappant, une belle cascade, le bassin de Couzon contient environ 1,500,000 mètres cubes d'eau, quantité suffisante pour remplacer les eaux du Gier en temps de sécheresse et pour fournir à tous les besoins de la navigation.

Les armes de Rive-de-Gier sont : *d'or, à une patte d'ours de sable.*

LUPÉ. — Lupé est une petite commune de 313 habitants, située dans le canton de Pélussin, à un peu plus de 3 kilomètres du Rhône et à 42 kilomètres à l'est de Saint-Étienne. C'est un ancien village fortifié du Forez viennois, adossé à une colline; il est couronné par son vieux château féodal. Cette antique seigneurie a toujours appartenu à de grandes familles, et elle doit être distinguée des Luppé de Gascogne. Au VII^e^ siècle, elle appartenait à un comte du nom de Valdebert, et après lui aux Folaties, aux Gaste de Lupé, aux d'Apchon, aux La Baume-Suzel et enfin à la famille princière de Mayol, dont une branche existe encore.

Le vieux château de Lupé était destiné à deux

époques bien différentes à servir d'asile à des religieux ; c'est dans ses souterrains qu'au VII^e^ siècle saint Ennemond, persécuté par le maire du palais Ébroïn, se réfugia ; c'est encore dans ce château qu'au XIX^e^ siècle les religieuses de Saint-Joseph furent établies par la famille de Lupé.

Les armes de Lupé sont, d'après Anne d'Urfé : *mi-parti d'or et de gueules, à trois fasces d'azur sur les gueules.* (Ce sont les armes des Gaste.)

MONTBRISON (lat. 45° 36′ 22″; long. 1° 43′ 45″ E.). — Montbrison (*Mons Briso, Mons Brisonis, Montbrisonium*), station de la ligne du chemin de fer de Saint-Étienne à Clermont-Ferrand et point de départ de la ligne du chemin de fer de Montbrison à Lyon, est une ancienne ville située sur le Vizezy et au pied d'une butte volcanique, à 447 kilomètres au sud-sud-est de Paris et à 35 kilomètres au nord-ouest de Saint-Étienne, chef-lieu d'un arrondissement et d'un canton, avec tribunal civil, recette générale, petit séminaire, bibliothèque, société d'agriculture et une population de 6,363 hubitants. Elle était jadis chef-lieu d'élection, siège de bailliage, dépendait du parlement de Paris, du diocèse et de l'intendance de Lyon. Cette ancienne cité forésienne porte dans les vieilles chartes les noms de *Mons-Briso, Mons-Bruso, Mont-Briso, Monsbriso* et *Montbrisonium;* les Romains y établirent une colonie. On croit même qu'ils y firent bâtir une forteresse. « Il y avoit là, dit un vieux chroniqueur, un grand pacquage marécageux et inhabitable, à cause que la rivière de Loyre regorgeoit en ce lieu par la grande plaine de Forez. » Alors les druides, d'autres disent les Romains, entreprirent d'ouvrir un passage à cette rivière, qui, en s'écoulant, laissa de fertiles terrains. Vers la fin du V^e^ siècle, Montbrison vit naître saint Aubin, plus tard archevêque de Lyon et patron de son lieu natal. On y montre encore dans la basse ville une maison bâtie, à ce qu'on croit, sur l'emplacement de celle où ce saint était né et où, depuis plusieurs siècles, les habitants vont chaque année, le 15 juillet, faire solennellement leurs dévotions.

Cependant Montbrison n'était encore qu'un simple bourg. Prise par les Bourguignons, elle passa dans la suite aux comtes de Forez, qui en firent leur principale résidence. Nous voyons, en effet, dans une ancienne charte que, vers 1090, ces comtes y avaient déjà depuis longtemps un château. C'était l'une des plus belles et des plus fortes places de la province : il commandait non seulement la ville, mais toute la plaine. Les murailles n'avaient pas moins de 700 mètres de circonférence. Il y avait en ce château une chapelle dédiée à la Vierge, et autour des groupes d'habitations que les comtes avaient permis à leurs vassaux d'élever en ces temps d'éternelles guerres. Alors le bourg ne s'avançait guère hors de la butte. Un grand pré s'étendait tout le long de la rivière, et c'est de là que sont venus les noms de rue *Pra-Comtale* et de commanderie de *Saint-Jean-des-Prés*. Au XIII^e^ siècle, le comte Gui IV octroya aux habitants plusieurs franchises.

C'est à ce même comte que Montbrison doit la fondation de son église de Notre-Dame. Ne se croyant pas digne de le faire lui-même, il en fit poser la première pierre par son jeune enfant, plus tard Gui V. Il dota cette église de grands privilèges : il institua treize chanoines, « et, pour leur entretien, donna librement et dévotement à Dieu, à la bienheureuse et toujours vierge Marie, » son château de Moingt et ses dépendances, les dîmes de Verrières et six-vingts livres annuellement sur la seigneurie de Montbrison, avec privilège aux chanoines de pouvoir acquérir dans tout le comté des fiefs ou rentes nobles sans aucun droit d'amortissement. Il les exempta, en outre, de tout péage, aides, payement au greffe de la cour de Forez en cas de procès, et leur permit de vendre leur vin en tout temps, excepté lors du ban du comte. Bientôt cette église, quoique inachevée, devint le centre d'un nouveau quartier sur l'autre rive. Ce fut d'abord la Grand'rue, qui rejoignait l'église en traversant un pont; puis la rue Neuve et la rue Pracomtale. Après vinrent les rues Traversière et de la Tapinerie, cette dernière ainsi nommée, sans doute, des *tapins* ou marchands de marmites qui y demeuraient, et où on avait coutume « de brusler les sorciers et hérétiques. » Peu à peu donc il se forma là une ville dont les habitants conservaient toutefois un pied-à-terre dans le château pour se mettre à l'abri en cas d'invasion. Alors Saint-Étienne, Roanne, Rive-de-Gier existaient à peine, ou n'étaient qu'à l'état de *villottes*, suivant l'expression d'un contemporain ; l'antique cité des Ségusiens n'était plus qu'une ruine. Héritière de sa puissance, chef-lieu de comté, résidence ordinaire des comtes de Forez, siège d'un bailliage très étendu et des états de la province, Montbrison en était vraiment la capitale Cependant elle resta

longtemps « devant que d'estre fermée de murailles. Pour quoy ses habitants estoient grandement travaillés par les fréquents voleries et saccagements des Anglois, qui avoient déjà bruslé une partie du bourg. » Ce qui obligea les chanoines de l'église collégiale d'acheter une maison dans l'enclos de l'ancien château de Montbrison, et de s'y retirer avec le trésor de leur église jusqu'à ce que la fin de la guerre leur permît de retourner « en leur dévot cloistre. »

Cette ville occupait une position trop importante pour être négligée. Aussi, à peine relevée de ses ruines sous les ducs de Bourbon, successeurs des comtes de Forez, se vit-elle entourée de hautes et épaisses murailles flanquées de grosses tours à deux étages. Charles VII vint à Montbrison en 1441. A la vue de ces belles fortifications qui avaient été achevées par ses ordres, et considérant que cette ville était la clef principale de son comté, il l'accrut de cent feux sur les paroisses voisines.

S'il faut en croire la tradition, une effroyable peste aurait ravagé Montbrison au commencement du XVI^e^ siècle.

L'an mil cinq cent et sept
Que Montbrison estoit infect,
Il en mourut de compte faict
Trois mille sept cent et sept.

C'est à Montbrison que le connétable de Bourbon signa le traité qui le liait à Charles-Quint.

Après la réunion du Forez à la couronne, François I^er^ visita cette ville en 1536. « Il y fut receu, dit la chronique, à la porte qui y est dicte de Saint-Jean, où le poyple luy estant présenté par les consuls de ladicte ville, il fut conduict dessoubz, au bruit des acclamations du peuple, au beau cloistre de l'église collégiale de Nostre-Dame où il fut logé avec la royne et messieurs ses enfants... Le séjour que ce grand roy fit en ce dévot et agréable cloistre des chanoines de Montbrison fut marqué et descript par quatre vers françois conceus au style et à la façon de ce temps-là :

Le jour de Saint-Marc, mil cinq cens trente-six
Fut le séjour du très chrestien François,
Premier du nom, puissant roi des François,
Par seize jours en ce logis assis. »

A ces jours de calme et de prospérité succédèrent, pour Montbrison, d'épouvantables malheurs. Apprenant que ses coreligionnaires y étaient persécutés, le terrible baron des Adrets vint, en 1562, l'assiéger en personne, y entra « sans trouver grande résistance, à cause de l'ivrognerie et lâcheté de six cents hommes étrangers qui y étoient en garnison. » C'est aux cris de *Tue! tue!* que les huguenots entrèrent dans la ville. Alors commença un horrible massacre. Vieillards, femmes, enfants, nul ne fut épargné. « Que si Dieu n'eust avancé le cours du soleil, comme il l'arresta du temps de Josué, dit un contemporain, il ne fust pas resté un homme vivant en toute la ville. » On compta le lendemain dans les rues plus de sept cents cadavres. Joignant au meurtre le viol, le pillage et l'incendie, les soldats de des Adrets se ruèrent dans les maisons et dans les églises, chassant et tuant les prêtres, renversant les autels. Ils brûlèrent deux portes de la ville et précipitèrent en bas de la tour du donjon trois capitaines roannais, un prêtre et plusieurs soldats. Un de ces malheureux prisonniers, nommé Sautel, s'avança jusqu'à deux fois vers le parapet, sans le franchir. — « Tu as bien de la peine à faire le saut, » lui dit des Adrets. — « Monseigneur, je vous le donne en dix, » répondit gravement le pauvre diable. Cette rare présence d'esprit en un moment si critique plut tellement au baron qu'il accorda la vie à Sautel. » A quelque temps de là cette tour, d'où l'on voyait tout le pays, fut renversée à fleur de rocher par le feu du ciel; « et par sa ruine attira à soy l'encogneure des prisons royalles ayant regard sur la cour, et enfonsa plusieurs maisons et caves voisines. » Dans la suite, comme si ce lieu eût été maudit, un autre coup de foudre vint bouleverser ces ruines et mit le feu au palais de justice, qui était placé dans les bâtiments du château.

Après cinquante-cinq jours d'occupation, les protestants évacuèrent la ville, qui, en mémoire de ce massacre, ajouta cette devise à ses armes : *Ad expiandum hostile scelus.* A peine délivrée des huguenots, Montbrison fut en proïe aux fureurs de la Ligue. Nemours, en 1590, s'empara du château par surprise; mais, en 1595, il le rendit au duc de La Guiche, qui en prit possession au nom de Henri IV et le fit raser. Il en reste à peine quelques vestiges. Cent cinquante ans après, Mandrin, à la tête de sa bande, surprit Montbrison. Après avoir fait mettre en liberté quelques détenus, disant qu'il « aimait à répandre les bienfaits, » il se rendit chez le receveur de la gabelle et y soupa fort tranquillement.

Seulement après boire il se fit apporter l'argent de la gabelle et mit à sa place son reçu, « libérant ainsi, dit un historien du Forez, son hôte forcé de tout recours de la part de l'autorité supérieure. »

A la Révolution, Montbrison fit partie du département de Rhône-et-Loire; mais, pas plus que pour la Réformation, cette ville ne prit parti pour le nouvel état de choses. — « Sa population, un peu gentilhommière, ajoute le même historien, voyait trop les prérogatives qu'elle avait à perdre et pas assez les avantages que le pays avait à gagner à un changement. » Aussi, lorsque Lyon leva l'étendard de la révolte en 1793, « les Montbrisonnais se hâtèrent-ils de se ranger sous sa bannière, comme ils avaient fait deux siècles plus tôt, au temps des guerres de religion. » — Après la prise de Lyon par l'armée républicaine, Montbrison expia cruellement la part qu'elle avait prise à cette équipée royaliste. Un grand nombre de ses habitants furent envoyés à la mort; Montbrison reçut le nom de *Montbrisé*, et perdit son tribunal de district qu'il ne recouvra qu'en 1794; l'année suivante, le chef-lieu du département de la Loire y fut transféré et y demeura jusqu'en 1856, époque à laquelle il fut transporté à Saint-Étienne.

Située au pied d'une colline volcanique d'où l'on jouit d'une fort belle vue sur le Vizezy et sur la fertile plaine du Forez, à l'embranchement du chemin de fer qui se dirige sur Montrond, et communique au chemin de fer de Saint-Étienne à Roanne, cette ville est d'un aspect triste et mal bâtie. Ses boulevards, ornés d'une double rangée d'arbres, et sur lesquels s'élèvent des maisons élégantes et d'autres édifices d'assez bon goût, ne servent qu'à faire paraître encore plus tristes ses rues mal percées et ses habitations basses et étroites. C'est l'une des villes les moins importantes du département, et ce n'est qu'à sa position centrale et à ses souvenirs historiques qu'elle avait dû, pendant plusieurs années, d'en être le chef-lieu.

Avant 1789, il y avait à Montbrison un collège d'oratoriens célèbre et plusieurs maisons religieuses. Aujourd'hui, les édifices les plus remarquables sont : la sous-préfecture, qui occupe les bâtiments du collège des oratoriens, le palais de justice, l'hospice, la mairie, la salle de spectacle, la halle aux grains dans l'ancien couvent des cordeliers, la bibliothèque fondée par M. Bernard aîné et possédant plus de 6,000 volumes, etc. Mais ce que le voyageur admire surtout dans cette ville, c'est son église de Notre-Dame de l'Espérance (monument historique), fondée au XIII^e^ siècle par Gui IV, qui la choisit pour la sépulture de sa famille. On y voit encore le tombeau de ce comte, orné de sa statue couchée sur une table de marbre, les pieds appuyés sur un lion. On croit que l'église a été bâtie sur pilotis, le lieu étant marécageux. Bien qu'on y ait travaillé longtemps, elle n'est point encore achevée. Sa façade est incomplète. Cependant le portail est d'une grande finesse de travail. Derrière le chœur de Notre-Dame se trouve la grande salle de la *Diana*, monument historique, ainsi nommée de ce qu'elle servait aux réunions du chapitre (*decana*). Un cloître aujourd'hui détruit la faisait communiquer avec l'église. La noblesse du Forez y tint aussi quelques assemblées. « La *Diana*, longue de 20 mètres, haute et large de 8 mètres environ, est couronnée d'une vaste ogive, composée de longs ais de bois couverts de peintures héraldiques. Cette décoration est disposée de manière à former 48 bandes verticales : sur chacune est peint un écusson répété trente-six fois sur chaque bande, de telle sorte que ces 48 blasons différents donnent 1,488 écussons couvrant toute la voûte de la salle; au bas règne un cordon ou bordure couverte d'animaux fantastiques, de dragons à queues palmées qui supportent 130 écussons. La date de la construction de cette salle n'est pas bien connue. On l'a placée à l'an 1300. On attribue la décoration de la Diana à Jeanne de Bourbon, veuve de Gui ou Guignes VIII, lequel, après la mort de Jean II, son second fils, arrivée en 1373, se mit en possession du comté de Forez qu'il garda jusqu'en 1382. La Diana a été restaurée par Viollet-le-Duc. Elle renferme des vitrines qui contiennent tous les matériaux historiques que l'on a pu recueillir sur le Forez, et les archives de la *Société la Diana.* » (Ad. Joanne.)

Montbrison a vu naître : Florimond Robertet, secrétaire des finances sous les rois Charles VIII, Louis XII et François I^er^, et le ministre Chantelauze, l'un des signataires des funestes ordonnances de juillet 1830.

Cette ville possède de beaux moulins; elle fabrique des rubans et fait commerce de grains. Elle a aussi des eaux minérales froides.

Les armes de Montbrison sont : *de gueules, à une tour crénelée d'argent tenant à un mur crénelé de même; au chef d'azur, chargé de trois fleurs de lis*

d'or; — aliàs : *d'azur, au château d'argent sommé de trois girouettes d'or et trois fleurs de lis d'or en chef;* — aliàs : *d'or, au chevron de gueules, chargé d'un croissant d'argent.*

Saint-Étienne-le-Molard. — Saint-Étienne-le-Molard est un village peuplé de 1,757 habitants, situé à 16 kilomètres au nord de Montbrison.

C'est dans cette commune qu'est situé le *Château de La Bâtie*, où les d'Urfé vinrent se fixer après l'abandon de leur manoir féodal d'Urfé. Pendant plus d'un siècle, ils y jouèrent un rôle brillant ; et François Ier n'oublia pas de visiter le château de La Bâtie, lorsque, en 1536, après la réunion du Forez à la couronne, il vint à Montbrison recevoir l'hommage de ses nouveaux vassaux. On a prétendu, mais à tort, qu'Honoré d'Urfé y avait composé son célèbre ouvrage de l'*Astrée;* car il paraît que c'est pendant son séjour à Nice qu'il l'écrivit. C'est du moins sous l'inspiration des beaux paysages de La Bâtie qu'il composa cet ouvrage. Élevé dans un site pittoresque sur les bords du Lignon, au milieu d'un bois qui laisse à peine entrevoir ses tours gothiques, ce château est de tous ceux du Forez celui qui a conservé le plus de restes de son ancienne splendeur.

Saint-Bonnet-le-Chateau. — Saint-Bonnet-le Château, station terminale du petit embranchement qui se détache à Bonson de la ligne du chemin de fer de Saint-Étienne à Clermont-Ferrand, chef-lieu de canton, est une petite ville située sur la haute montagne, en pays âpre et sauvage, à 30 kilomètres au sud de Montbrison, et peuplée de 2,351 habitants.

C'est l'ancien *Castrum Vari* des Romains, nom qu'elle avait pris peut-être de Varus, l'un des lieutenants de César. Alors protégée par une forteresse et située sur la voie romaine ouverte par Agrippa le long des monts Cévennes, et qui conduisait de Lyon en Auvergne, dans l'Aquitaine et jusqu'à l'extrémité de l'Espagne et du Portugal, cette ville jouissait d'une certaine importance comme position militaire. On y a trouvé des vases, des instruments de sacrifice, des médaillons à l'effigie des empereurs, et d'autres fragments d'antiquité, qui témoignent du long séjour des Romains dans la contrée.

Vers l'an 712, les reliques de saint Bonnet, évêque de Clermont, passèrent à *Castrum Vari* (Château-Vair), qui, en mémoire du saint évêque, en prit le nom; celui de Varus, son fondateur, ne lui rappelant plus qu'une origine païenne. Que de révolutions ont fait plus de bruit que celle-là !

Ceinte de remparts flanqués de tours, cette ville était place forte au moyen âge. Régie par des seigneurs particuliers, mais qui relevaient des comtes de Forez, elle obtint, en 1270, de Robert, son seigneur, une charte d'affranchissement, qui fut plus tard confirmée par Jean de Châtillon, époux de Delphine, seule héritière des seigneurs de Saint-Bonnet.

Jadis renommée pour ses ciseaux, Saint-Bonnet l'est aujourd'hui pour ses serrures et ses dentelles communes ; elle fait un important commerce de bois. Il y avait avant la Révolution un couvent de capucins et un couvent d'ursulines. Outre de fort beaux restes de ses anciennes fortifications, Saint-Bonnet possède une église assez remarquable. C'est un vaste et bel édifice gothique, surmonté de deux clochers et composé de trois nefs, avec peintures murales et une chapelle des morts où on voit des cadavres momifiés. Des prêtres sociétaires y faisaient autrefois le service de chanoines dont ils portaient l'habit de chœur.

Cette petite ville fait un commerce important de bois et de bestiaux.

Saint-Galmier. — Saint-Galmier, station de la ligne du chemin de fer de Roanne à Lyon, qui se détache à Roanne de la grande ligne de Paris à Lyon par le Bourbonnais, est une ancienne petite ville, située sur un coteau élevé, près de la rivière de Coise, à 20 kilomètres à l'est de Montbrison, et peuplée de 2,396 habitants. Saint-Galmier n'est autre que l'*Aquæ Segestæ* des Romains. Quelques-uns croient que ce nom de *Segestæ* venait de *Segeste*, nom d'une famille ségusienne; selon d'autres, cette ville devrait son origine à une divinité que Pline appelle *Segesta*. Quoi qu'il en soit, à l'exemple de *Castrum Vari*, elle quitta son nom d'*Aquæ Segestæ* pour prendre celui d'un saint. Tombée au pouvoir des protestants au XVIe siècle, elle subit toutes les horreurs de la guerre. « Ils firent, dit un chroniqueur, de l'église leur establerie, leur boucherie et voerie, s'en servant pour faire leurs ordures et nécessitez de nature, et qui plus est, traisnoient les femmes pour les forcer et violer sur les autels ; sans parler de leur mesnage accoustumé de rompre et briser les images et autels. Ouvroient les tombes et sépultures, tellement qu'il sembloit

qu'ils vouloient représenter la résurrection générale des morts. Ils prirent un prestre de la maison du Puy, secrétaire de Bellegarde, lequel ils pendirent par le col à une grosse cheville de bois... » Le malheureux, laissé pour mort sur la place, fut néanmoins emporté et ranimé par ses amis.

Avant la Révolution, Saint-Galmier était le siège d'une châtellenie royale dont la juridiction était fort étendue. Il n'y existe d'autres monuments qu'une église vaste et d'un bon style, et un hôtel de ville moderne. Au pied de Saint-Galmier et à l'extrémité d'un de ses faubourgs se trouvent les sources minérales qui font la réputation de la ville; elles sont au nombre de cinq : la source Badoit, la source Remy, la source Centrale, la source Noël et la source Courbière; les deux premières sont les plus fréquentées. Ces eaux sont froides, bicarbonatées, calciques, gazeuses, d'une pureté admirable; on en exporte huit millions de bouteilles par an.

Les armes de Saint-Galmier sont : *d'argent, à un chevron de gueules, chargé d'une macle d'argent.*

Montrond. — Montrond, station de la ligne du chemin de fer de Roanne à Lyon, avec bifurcation sur Montbrison, est un village dépendant de la commune de Meylieu-Montrond, dans le canton de Saint-Galmier. On y voit les ruines imposantes d'un château du XIVe et du XVIe siècle.

Feurs. — Feurs (*Forum Segusianorum*), station de la ligne du chemin de fer de Roanne à Lyon, qui se détache à Roanne de la grande ligne de Paris à Lyon par le Bourbonnais, est une ancienne petite ville située sur la rive droite de la Loire, dans une vaste plaine fertile en grains, à 23 kilomètres au nord-ouest de Montbrison. Jadis cité des Ségusiens, résidence des comtes de Forez, ville forte, siège d'une châtellenie, elle est aujourd'hui chef-lieu de canton avec une population de 3,216 habitants.

C'est cette ville qui a donné son nom au Forez. C'est la plus ancienne de la contrée. Il en est fait mention dans Ptolémée. Agrandie par les Romains, elle renfermait alors dans son enceinte différents lieux qui l'avoisinent. Il y avait un temple élevé par les maîtres charpentiers en l'honneur du dieu Sylvain, ainsi que l'atteste une inscription trouvée dans les ruines de cet édifice. Jusque-là très florissante, Feurs ne tarda pas à se ressentir du voisinage de la nouvelle colonie de *Lugdunum* qui, comblée de faveurs par les Romains, ses fondateurs, lui enleva sa suprématie sur ces contrées. Ravagée par les Germains et les Sarmates, Feurs dut sa délivrance à l'empereur Maximin, et c'est pour en perpétuer le souvenir que les Ségusiens lui érigèrent dans leur cité quatre colonnes qu'on a retrouvées, en 1600, dans un couvent d'ursulines. Aujourd'hui, par une idée singulière, elles figurent près d'un tombeau élevé à la mémoire de plusieurs habitants de Feurs fusillés en 1793.

Au moyen âge, les comtes de Forez avaient à Feurs un château où ils résidaient. C'était à la fois une place forte et une maison de plaisance. Pendant longtemps, Feurs conserva le titre de *Marché des Ségusiens*, qu'il devait à sa position; mais, à partir du jour où les comtes de Forez transportèrent leur résidence dans leurs châteaux voisins et particulièrement dans celui de Montbrison, Feurs, « réduite à l'état de simple châtellenie, ne fut plus que le théâtre de quelques événements isolés et sans caractère général. »

Brûlée par les Anglais, puis reconstruite et ceinte de murailles, à la fin du XIVe siècle, Feurs reçut, en 1452, Charles VII et sa cour. C'est même dans cette ville que se célébrèrent les noces de son fils le dauphin (plus tard Louis XI) avec une princesse de Savoie.

Pendant les guerres de religion, Feurs, en 1562, fut prise par le baron de Strube, après deux jours de siège. Reprise par les Ségusiens, elle se rendit enfin à Henri IV, en 1594.

Au XVIIIe siècle, Mandrin y pénétra avec sa bande et rançonna les habitants.

Quand la Révolution éclata, la population de Feurs se montra assez favorable aux idées nouvelles. Vainement les royalistes lyonnais essayèrent d'y recruter des partisans; si quelques riches se joignirent aux insurgés, les paysans s'armèrent pour les combattre. Royalistes et républicains en vinrent aux mains à Salvizinet, le 3 septembre 1793. Victorieux, les royalistes rentrèrent dans Feurs, se saisirent du maire Berthuel, et le promenèrent à travers les rues de la ville, attaché à un canon; puis ils regagnèrent Lyon, assiégé alors par l'armée républicaine.

Après la prise de cette ville, la Convention érigea Feurs en chef-lieu du département de la Loire et y installa un tribunal révolutionnaire qui,

dirigé par Javogue, ci-devant avocat à Montbrison et représentant du peuple en mission dans ces contrées, envoya un grand nombre de victimes à la mort; la plupart étaient des Montbrisonnais qui avaient pris part à la révolte de Lyon, et sur lesquels, dit-on, le conventionnel vengea les haines de l'avocat. Comme le couteau de la guillotine n'était pas assez expéditif, il eut recours aux fusillades. C'est ainsi que périrent vingt-huit personnes à la fois, le 28 pluviôse an II (8 février 1794). Mais l'arrestation de Javogue mit fin aux supplices. Décrété d'accusation par la Convention, il fut arrêté à Feurs et conduit à Paris, où plus tard il fut condamné à mort.

Sous la Restauration, un monument expiatoire fut élevé à Feurs, en mémoire des vingt-huit royalistes qui y furent exécutés en 1794.

Cette ville est pleine de ruines qui attestent sa grandeur passée. Chaque jour on y découvre des statues, des pavés de mosaïque, des fûts de colonnes, des tombeaux, des restes d'aqueducs, de temples et de palais. Avant 1789, on voyait encore au fronton et à la voûte de l'église de Feurs des pierres qui portaient des traces de l'art et du culte païens. A quelque distance de la ville, dans une plaine où serpentent un grand nombre de ruisseaux, on remarque les restes d'un vieux palais et des Thermes de César.

Feurs est la patrie du célèbre anatomiste Duvernet, du jurisconsulte Claude Duquer et du colonel Combes, tué glorieusement sous les murs de Constantine, en 1837, et à qui sa ville natale a érigé, sur la place de l'église, une statue, œuvre du sculpteur Foyatier.

Les armes de cette ville sont : *d'argent, à un pot à anses et à trois pieds de sable, d'où sort une flamme de feu d'or et de gueules.*

Saint-Rambert. — Saint-Rambert est une petite ville de 2,432 habitants, sur un bras du Bouson et près de la rive gauche de la Loire, à 18 kilomètres au sud-est de Montbrison. C'est l'ancien *Occiacum* des Romains. Il y avait là un prieuré célèbre, dit de Saint-André. Un homme, raconte la légende, honorait particulièrement saint Rambert. Ce saint lui apparut et lui témoigna le désir que son corps fût transporté dans le prieuré de Saint-André. Porteur du précieux fardeau, notre homme arrive à Iseron et y rencontre Widelin, comte de Forez, qui chassait. Celui-ci l'interroge. « Je vais, lui répond le paysan, au prieuré de Saint-André porter les reliques de saint Rambert suivant sa volonté. » Alors le comte enjoint à sa suite d'accompagner les saintes reliques. Arrivé au bord de la Loire, le pieux cortège, ajoute encore la légende, vit tout à coup les eaux du fleuve s'arrêter dans leur cours comme pour lui livrer passage; et c'est ainsi que s'opéra la translation du corps de saint Rambert dans le prieuré qui en prit le nom et le donna à la ville.

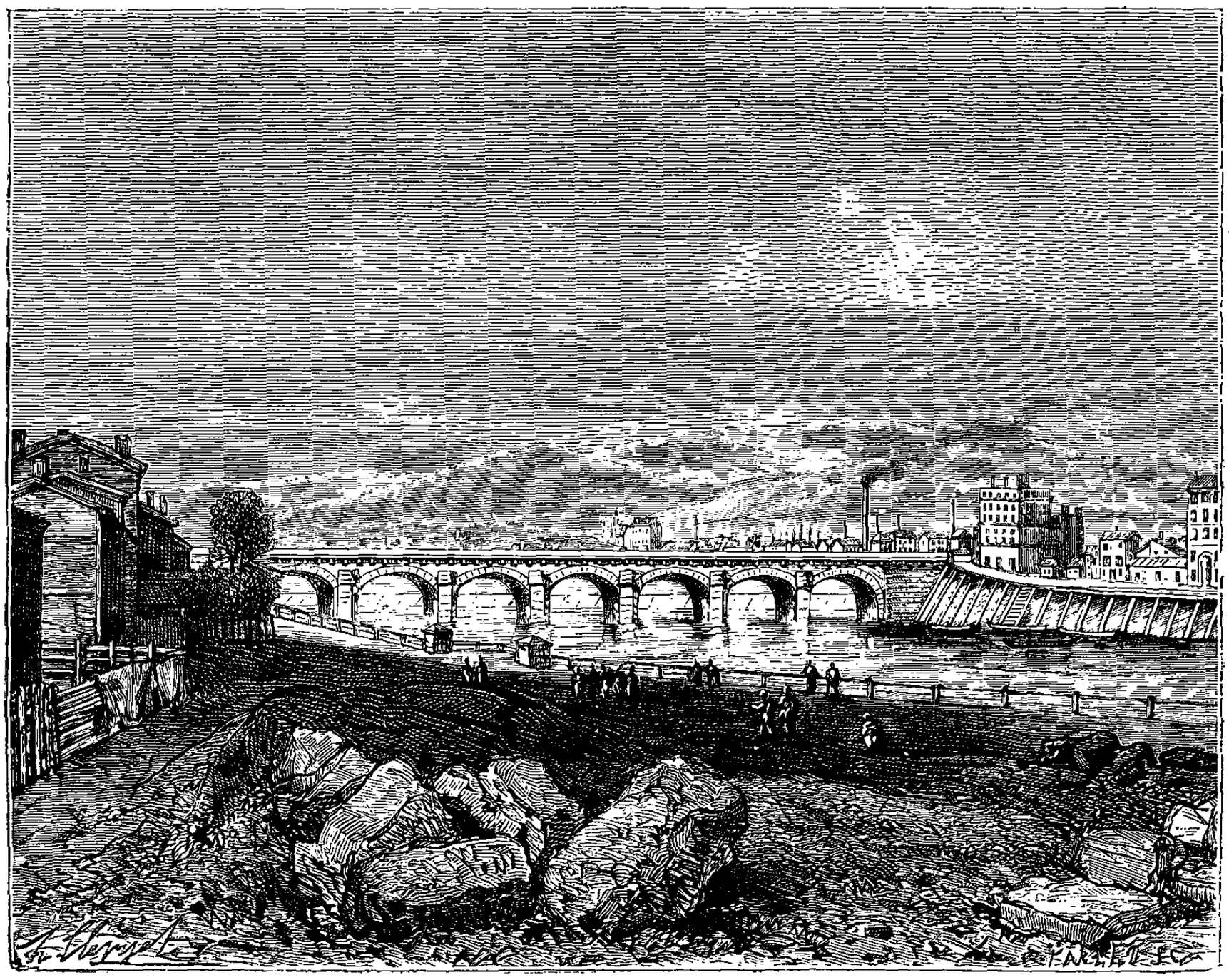
Saint-Rambert est entourée d'épaisses murailles flanquées de tours en ruine; elle possède une assez belle église. Bâtie sur les restes d'un édifice romain, cette église se fait remarquer par ses colonnes et ses chapiteaux. A droite, en entrant par la petite porte, on découvre une archivolte composée de groupes d'anges d'une exécution admirable. L'intérieur de l'église est divisé en trois nefs dont les voûtes portent sur des piliers carrés; mais l'ogive gothique y est rare, et c'est généralement le plein cintre qui domine.

Cette ville doit son importance à ses chantiers de construction. Près de trois mille bateaux en sortent chaque année et descendent la Loire, transportant à Roanne les houilles de Rive-de-Gier et de Saint-Étienne. C'est le centre de la fabrique des toiles communes dites de Saint-Rambert.

Les armes de Saint-Rambert sont : *d'argent, à une corneille de sable, becquée et membrée de gueules;* — aliàs : *de gueules, à un chevron d'or, chargé d'une macle d'azur.*

Roanne (lat. 46° 2′ 26″; long. 1° 44′ 8″ E.). — Roanne (*Rodumna*), importante station de la ligne du chemin de fer de Paris à Lyon par le Bourbonnais, point de départ de la ligne de Roanne à Lyon par Saint-Étienne (réseau de Paris-Lyon-Méditerranée), sur la rive gauche de la Loire, à la jonction du chemin de fer d'Andrézieux avec le canal de Roanne à Digoin, à 80 kilomètres au nord-ouest de Saint-Étienne, chef-lieu d'arrondissement et de canton, avec recette particulière, tribunal civil, tribunal de commerce, collège communal, bibliothèque, est une ancienne ville peuplée de 22,797 habitants. Elle était jadis chef-lieu d'élection et siège d'une sénéchaussée, dépendait du parlement de Paris, du diocèse et de l'intendance de Lyon, et possédait bailliage ducal, lieutenance de maréchaussée, collège, couvents, etc.

C'est l'antique *Rodumna*, une des cités princi-



Roanne.

pales des Ségusiens. Il en est fait mention dans Ptolémée. Il paraît que les Romains y séjournèrent longtemps. Roanne, surtout dans sa partie haute, en a conservé plus d'un souvenir. Ce sont des restes d'anciens thermes, des statues, des vases, des tombeaux, etc. Il y a quelques années, non loin de la ville, sur la route de Saint-Alban, on voyait encore une grande table de pierre supportée par quatre petites colonnes et que les gens du pays appelaient le *palet du Diable.*

Roanne ne fut pendant longtemps qu'un simple bourg. Chef-lieu d'un seul *pagus* de la province lyonnaise, au x^e^ siècle, il eut plus tard des seigneurs particuliers, qui résidaient dans un château dont il reste encore une tour. Au xiii^e^ siècle, ce château devint la possession des comtes de Forez qui y établirent un châtelain et un prévôt.

Au xv^e^ siècle, Roanne, grâce au développement de son commerce, avait déjà quelque importance. Mais c'est après l'achèvement du canal de Briare que sa prospérité prit un rapide essor. Ce canal, qui a 56,000 mètres de développement sur les départements de la Loire, de Saône-et-Loire et de l'Allier, communique à Roanne avec la Loire et le chemin de fer de Roanne à Lyon. Aujourd'hui, grâce à ce débouché, Roanne est devenue en peu de temps, après Saint-Étienne, la plus grande et la plus importante ville du département. Son principal commerce est le transport à Paris et dans les villes de l'Ouest de la houille extraite des mines de Saint-Étienne. Roanne est encore l'entrepôt des marchandises du Midi qu'on y embarque sur la Loire pour les départements du Nord. C'est par des commissionnaires établis dans une espèce de bourg situé entre deux bras du fleuve, et qu'on appelle l'*Ile*, qu'est fait ce genre de commerce.

Située dans une position agréable, Roanne est assez bien bâtie et les rues en sont propres, larges et spacieuses. On y traverse la Loire sur un pont de pierre; jadis on l'y passait dans un bac; de là

des accidents fréquents. On dit qu'un intendant de Lyon faillit y périr avec toute sa famille. Cette aventure lui causa tant de frayeur qu'il ordonna la construction de deux ponts au lieu d'un. La Loire ne passait sous le second que dans les grandes crues : il a été démoli en 1787, et c'est sur son emplacement qu'a été établi le nouveau pont de pierre.

Roanne possède quelques édifices remarquables, entre autres l'hôtel de ville, le musée, la bibliothèque, la caserne, le pont sur la Loire; mais la plupart de ses églises sont modernes et sans grand caractère.

Après les Cents Jours, le maréchal Ney, proscrit, vint se réfugier à Saint-Marc, dans les environs de Roanne. C'est là que M. Baude, alors sous-préfet dans cette ville, et le général Chabert, porteurs d'un passe-port pour l'illustre proscrit, vinrent le trouver. M. Baude, en l'abordant, lui ayant donné selon l'usage, le titre de *Monseigneur* : « Laissez ce titre, lui dit le maréchal avec douceur ; il contraste trop avec ma situation présente. Dites : Monsieur le maréchal ou général, et si vous vouliez me donner le titre dont j'ai été le plus fier, et que je crois avoir mérité le mieux, vous remonteriez plus haut, et vous m'appelleriez citoyen. »

Mais, plus préoccupé des dangers de la France que des siens propres, il avait, dit M. Baude, dix voies pour se sauver et n'en voulut prendre aucune. Il partit dans la nuit. Tout le monde connaît sa triste fin.

Roanne a vu naître Jean de La Mure, historien du Forez, et M. de Champagny, duc de Cadore.

Cette ville possède des fabriques de cotonnades, dites *toiles de Vichy*, les plus anciennes de France, des filatures de lainages, des fabriques de broderies de soie, de toiles, de poteries, etc.

Les armes de Roanne sont : *d'azur, à un croissant montant d'argent;* — aliàs : *d'argent, au chevron de gueules chargé d'une merlette d'or.*

Charlieu. — Charlieu (*Charus locus* ou *Caroli locus*), dans un site agréable et abondant en pâturages, sur la rivière du Sornin, à 20 kilomètres au nord-est de Roanne, est aujourd'hui un chef-lieu de canton peuplé de 4,139 habitants. Avant la fondation de cette ville, le lieu qu'elle occupe s'appelait la *Vallée noire*. Si l'on en juge par d'anciens titres, les rois de France y auraient eu un château. Sous le roi Jean, les habitants présentèrent une requête au dauphin Charles, plus tard Charles V, à l'effet d'en obtenir l'autorisation d'abattre les murs de son château. De là l'opinion que le nom de *Charlieu* serait la traduction des mots latins *Caroli locus*. Quoi qu'il en soit, c'est une des villes les plus remarquables du Forez. Ses constructions ne rappellent pas seulement le moyen âge, mais le Bas-Empire. Après tant de siècles, Charlieu n'a pas changé d'aspect : elle a vieilli seulement. Vers l'an 876, une abbaye de bénédictins y fut fondée. Cette abbaye devint puissante et célèbre dans la suite, et saint Guillaume, de la maison des ducs d'Aquitaine, en fut abbé. Odolric, archevêque de Lyon, « estant au monastère de Charlieu, receut à pénitence, en 1044, vn insigne vsvrpateur des biens de ce monastère, nommé Gérard Cheualier.» Les bénédictins exerçaient à Charlieu une justice seigneuriale. Plus tard, lorsque l'abbaye de Cluny devint chef d'ordre des bénédictins, celle de Charlieu ne fut plus qu'un prieuré sous son obédience. Dans l'église, bâtie par les religieux eux-mêmes, on voyait encore avant 1789 nombre de sépultures en pierres chargées d'inscriptions gothiques. Il ne reste plus de l'abbaye que des pans de mur et un portail orné de figures mutilées, mais qui suffisent pour prouver son origine romane.

Siège d'une châtellenie royale, outre son abbaye de bénédictins, Charlieu possédait un couvent de capucins et un couvent d'ursulines. Ce sont aujourd'hui d'utiles fabriques.

Les armes de Charlieu sont : *d'azur, à un chevron d'or, chargé d'une merlette de gueules.*

Non loin de cette ville, on voit encore un vieux pont appelé le *Pont du Diable*. « Sa construction remarquable, dit M. A. Bernard dans son *Histoire du Forez*, ne détruit pas l'opinion qu'il date de l'époque des Romains. »

Champoly. — Champoly, village à 35 kilomètres au sud-ouest de Roanne, ne doit sa célébrité qu'à son *château d'Urfé*, qui s'élève sur une haute montagne, dans un site sauvage. Bâti par Welphe le Vaillant, sous le règne de Louis le Gros, ce château domine toute la contrée et s'aperçoit presque de tous les points de l'horizon. Vers 1418, il se passa dans ses murs une sanglante tragédie. Alors il avait pour seigneur Jehan d'Urfé. « Jehan, dit un vieux chroniqueur, estant sur le point d'achepter la terre de Cremeaux pour lors en vente, et les valets ayant sceu qu'il avoit préparé l'argent pour cest effet, le

tuèrent et enlevèrent ledit argent. » Heureusement le fils aîné de Jehan, Pierre d'Urfé, à peine âgé de dix ans alors, se trouvait à Paris, où il était élevé près de la personne du roi. Quant à Antoine, le cadet, il fut sauvé comme par miracle. Si l'on en croit, en effet, la tradition rapportée par un biographe des d'Urfé, les assassins, après avoir massacré tout ce qu'ils rencontrèrent, et le maître lui-même qui, surpris sans défense, ne put qu'opposer une résistance inutile (et dont les mains sanglantes étaient restées empreintes sur le mur), les assassins, ajoute le biographe, trouvèrent un enfant au berceau, qui sembla leur sourire : Cet aspect désarma l'un d'entre eux, lassé de cette boucherie. — « A quoi servirait de le tuer? dit-il, il ne nous trahira pas. » — Après un moment de délibération, ils résolurent de le faire lui-même l'arbitre de son sort, et lui présentèrent une pomme et une pièce d'or, croyant pouvoir découvrir par là s'ils auraient un jour à redouter sa vengeance. — « S'il prend la pomme, dirent-ils, laissons-le vivre; s'il prend la pièce d'or, tuons-le. » L'enfant prit la pomme et fut sauvé.— « Dieu ne laissa pas ce forfait impuny, car le seigneur de Saint-Forgeux d'Albon, parent de Jehan d'Urfé, qui se trouva pour lors au pays, entreprit si vivement ces voleurs que, par une extrême diligence, il les fist tous attraper et les fist mettre sur la rouë prosche le chasteau où despuis peu de temps on a veu le pillier qui soubstenoit ladite rouë qui fust bruslée d'un coupt de foudre (1570).»

C'est après cette catastrophe que les d'Urfé abandonnèrent leur manoir féodal pour aller se fixer sur les bords du Lignon, au château de La Bâtie. Depuis, le souvenir de ce meurtre est resté vivant dans la contrée; le château semble encore imprimer une sorte de respect et d'effroi. Honoré d'Urfé, l'auteur d'*Astrée*, a placé dans les environs de ce séjour pittoresque plusieurs scènes de son roman.

Sail-les-Bains. — Sail-les-Bains, situé au pied du Mont-Jars, un des premiers sommets des montagnes du Forez, dans un pays accidenté, sur un affluent de l'Urbise, à 8 kilomètres au nord de La Pacaudière, son chef-lieu de canton, et à 32 kilomètres au nord-ouest de Roanne, est un bourg peuplé de 660 habitants. L'étymologie de son nom, *salio*, je jaillis, témoigne de son origine romaine ; ses eaux étaient connues des Romains, qui y avaient un établissement dont on retrouve des vestiges, ainsi que des médailles de Vespasien et de Caracalla. Ce dernier paraît avoir fait faire de grands travaux à Sail.

Les chroniqueurs du Forez assurent que les eaux de Sail étaient très fréquentées au XVI^e^ siècle par les dames de cette province et des provinces voisines. Délaissées et oubliées pendant un certain laps de temps, elles furent retrouvées et rendues à l'exploitation, en 1847. Aujourd'hui, l'établissement de Sail-lès-Bains a été mis au niveau des meilleures stations balnéaires ; on y trouve tous les éléments d'hygiène et de distraction que l'on rencontre à Néris, à Vichy, à Royat. Les sources, au nombre de quatre, dont trois thermales silicatées de 25° à 34° et une froide à goût ferrugineux, conviennent principalement aux affections de la peau et du foie; on les prend en boisson, en bains et en douches.

Saint-Alban. — Saint-Alban est une commune de 675 habitants, située sur une colline qui domine le ruisseau l'Alban, affluent de la Renaison, dans le canton de Saint-Haon-le-Châtel et à 12 kilomètres à l'ouest de Roanne.

Elle tire son importance de son établissement balnéaire et des eaux minérales froides, ferrugineuses, bicarbonatées, gazeuses, qui proviennent de quatre sources. Ces eaux paraissent avoir été connues des Romains; elles s'emploient en boisson, en douches, en bains, en inhalations, contre les affections de l'estomac, des intestins, du foie, des veines, et aussi contre la chlorose, l'anémie et certaines maladies de la peau. Il s'en exporte au loin des millions de bouteilles.

Les environs de Saint-Alban offrent de charmantes promenades.

Renaison. — Renaison, situé à 2 kilomètres au sud de Saint-Haon-le-Châtel, son chef-lieu de canton, et sur la rive gauche de la petite rivière dont elle porte le nom, est une petite ville industrielle de 2,142 habitants, qui possède de nombreux moulins, une féculerie, une scierie et des tanneries. Elle est surtout connue par ses deux sources minérales gazeuses, dont les eaux s'expédient en bouteilles au loin. Les vins de son territoire constituent aussi une de ses principales richesses. Dans les environs, on peut visiter les ruines de deux vieux châteaux.

STATISTIQUE DU DÉPARTEMENT DE LA LOIRE

RANG DU DÉPARTEMENT

Superficie : 78ème. — Population : 12ème. — Densité de la population : 5ème.

I. STATISTIQUE GÉNÉRALE

SUPERFICIE.	POPULATION.	ARRONDISSEMENTS.	CANTONS.	COMMUNES.	REVENU TERRITORIAL.	CONTRIBUTIONS et REVENUS PUBLICS
4.760 kil. carrés ou 475.962 hect.	Hommes, 299.012 Femmes, 291.601 Total.. 590.613 125 hab. par kil. carré	3	30	329	Propriétés bâties... 8.200.000 fr. — non bâties 18.000.000 » Revenu agricole... 74.000.000 »	27.000.000 fr.

II. STATISTIQUE COMMUNALE

ARRONDISSEMENT DE SAINT-ÉTIENNE

Superficie, 1.034 kil. carrés ou 103.445 hect. — Population, 299.803 hab. — Cantons, 11. — Communes, 77.

CANTON, sa population.	NOM de LA COMMUNE.	POPULATION.	Distance au chef-lieu d'arr.
Saint-Étienne, 4 cantons, 8 comm., 140.307 hab.	Saint-Étienne (Nord-Est)	36.252	»
	Saint-Jean-Bonnefonds	4.316	6
	Talaudière (La)	2.676	8
	Terre-Noire	6.376	3
	Saint-Étienne (Nord-Ouest)	20.452	»
	Saint-Étienne (Sud-Est)	40.159	»
	Rochetaillée	920	6
	Saint-Étienne (Sud-Ouest)	29.156	»
Bourg-Argental, 8 c., 11.028 h.	Bourg-Argental	3.664	30
	Burdigne	1.129	36
	Colombier	703	24
	Graix	366	21
	Saint-Julien-Molin-Molette	1.762	30
	Saint-Sauveur	1.943	30
	Thélis-la-Combe	642	27
	Versanne (La)	819	24
Chambon-Feugerolles, 11 c., 41.490 h.	Chambon-Feugerolles (Le)	8.314	7
	Caloire	192	21
	Chazeau	618	12
	Firminy	11.972	12
	Fraisse	1.150	13
	Ricamarie (La)	6.700	6
Pélussin, 13 comm., 14.134 habitants.	Suite de Chambon-Feugerolles. — Roche-la-Molière	3.843	6
	Saint-Genest-Lerpt	3.632	5
	Saint-Paul-en-Cornillon	537	17
	Saint-Victor-sur-Loire	1.091	12
	Unieux	3.441	13
	Pélussin	3.590	30
	Bessey	443	36
	Chapelle (La)	338	36
	Chavanay	1.746	36
	Chuyer	969	36
	Lupé	313	42
	Maclas	1.226	36
	Malleval	592	42
	Roizey	760	33
	Saint-Apollinard	819	34
	Saint-Michel	649	40
	Saint-Pierre-de-Bœuf	1.835	42
	Véranne	854	30
Rive-de-Gier, 16 comm., 36.438 habitants.	Rive-de-Gier	15.004	24
	Cellieu	971	21
	Chagnon	425	21
	Châteauneuf	524	27
	Cula (La)	402	30
	Dargoire	201	33
	Farnay	519	20
	Grand'-Croix (La)	4.299	18
	Lorette	4.171	20
	Pavezin	911	30
	Saint-Genis-Terre-Noire	1.950	27
	Saint-Joseph	645	»
Saint-Chamond, 8 comm., 33.461 hab.	Suite de Rive-de-Gier. — Saint-Martin-la-Plaine	1.624	30
	Saint-Paul-en-Jarret	3.448	18
	Saint-Romain-en-Jarret	1.044	24
	Tartaras	320	30
	Saint-Chamond	14.420	12
	Bessat (Le)	529	14
	Doizieux	2.300	24
	Izieux	5.194	10
	Saint-Christo-Lachal-Valfleury	668	18
	Saint-Julien-en-Jarret	6.230	14
	Saint-Martin-en-Coailleux	2.108	14
	Valla (La)	2.012	18
St-Genest-Malifaux, 7 c., 8.558 hab.	Saint-Genest-Malifaux	2.626	15
	Jonzieux	1.142	18
	Marlhes	2.141	24
	Planfoy	784	8
	Saint-Régis-du-Coin	769	22
	Saint-Romain-les-Atheux	691	12
	Tarentaise	405	12
Saint-Héand, 9 c., 14.367 hab.	Saint-Héand	2.901	12
	Fontanès	450	18
	Fouillouse (La)	2.126	12
	Marcenod	493	16
	St-Christo-en-Jarret	1.327	18
	Saint-Priest	1.489	6
	Sorbiers	1.990	12
	Tour (La)	1.532	6
	Villars	2.059	6

ARRONDISSEMENT DE MONTBRISON

Superficie, 1.941 kil. carrés ou 194.055 hect. — Population, 135.422 hab. — Cantons, 9. — Communes, 139.

CANTON, sa population.	NOM de LA COMMUNE.	POPULATION.	Distance au chef-lieu d'arr.
Montbrison, 20 communes, 18.589 habitants.	Montbrison	6.363	»
	Bard	633	9
	Chalain-d'Uzore	373	12
	Chalain-le-Comtal	633	12
	Chambéon	525	15
	Champdieu	1.240	4
	Ecotay-l'Olme	448	3
	Essertines-en-Châtelneuf	671	9
	Grézieux	179	6
	Hôpital-le-Grand (L')	420	12
	Lérigneux	324	12
	Lézigneux	1.080	6
	Magneux-Haute-Rive	454	12
	Moingt	1.044	1
	Mornand	503	12
	Précieux	806	6
	Roche	605	12
	Saint-Paul-d'Uzore	170	12
	Savigneux	786	1
	Verrières	1.332	12
Boën, 22 communes, 15.674 habitants.	Boën	2.399	18
	Ailleux	362	30
	Arthun	659	23
	Bussy-Albieux	765	26
	Cezay	502	26
	Cleppé	593	23
	Débats-Rivière-d'Orpra	210	24
	Hôpital-sous-Rochefort (L')	456	24
	Leigneux	478	19
	Marcilly-le-Pavé	1.007	12
	Marcoux	784	26
	Mizérieux	359	24
	Montverdun	557	37
	Nervieux	1.230	26
	Poncins	835	18
	Pralong	295	7
	Sainte-Agathe-la-Bouteresse	530	16
	Saint-Etienne-le-Molard	757	16
	Sainte-Foy-Saint-Sulpice	505	23
	Saint-Laurent-Rochefort	826	26
	Saint-Sixte	1.035	25
	Trelins	530	15
Feurs, 18 c., 21.004 h.	Feurs	3.216	23
	Civens	601	29
	Cottance	1.312	29
	Epercieux-Saint-Paul	500	29
	Essertines-en-Donzy	807	35
Suite de Feurs, Noirétable, 10 comm., 8.690 habit.	Jas	345	29
	Marelopt	281	18
	Montchal	1.238	37
	Panissières	5.017	32
	Pouilly-lès-Feurs	1.245	29
	Rozier-en-Donzy	1.150	32
	Saint-Barthélemy-Lestra	846	26
	Saint-Cyr-les-Vignes	1.058	23
	Saint-Laurent-la-Conche	508	18
	Saint-Martin-Lestra	1.267	29
	Salt-en-Donzy	408	26
	Salvizinet	525	29
	Valeille	680	23
	Noirétable	2.359	45
	Cervières	458	47
	Chamba (La)	518	37
	Côte-en-Couzan (La)	300	37
	Saint-Didier-sur-Rochefort	1.519	37
	Saint-Jean-la-Vêtre	860	40
	Saint-Julien-la-Vêtre	851	38
	Saint-Priest-la-Vêtre	367	40
	Salles (Les)	1.061	47
	Valla (La)	397	35
Saint-Bonnet-le-Château, 11 habitants.	Saint-Bonnet-le-Château	2.351	30
	Alboën	610	32
	Apinac	1.028	35
	Estivareilles	1.546	29
	Merle	921	29
	Rozier-Côtes-d'Aurec	1.237	30
	Saint-Hilaire-Cusson-la-Valmitte	995	29
	Saint-Maurice-en-Gourgois	2.005	25
	Saint-Nizier-de-Fornas	1.003	29
	Tourette (La)	334	26
	Usson	3.341	36
Saint-Galmier, 21 comm., 22.529 habit.	Saint-Galmier	2.936	20
	Aveizieux	915	29
	Bellegarde	1.453	18
	Bouthéon	910	18
	Chambœuf	378	20
	Châtelus	269	41
	Chazelles-sur-Lyon	5.915	29
	Chevrières	1.480	35
	Cuzieu	612	18
	Gimond (La)	201	35
	Grammond	832	47
	Maringes	843	26
Suite de Saint-Galmier.	Meylieu-Montrond	789	15
	Rivas	192	12
	Saint-André-le-Puy	447	15
	Saint-Bonnet-les-Oules	812	23
	Saint-Denis-sur-Coise	706	35
	Saint-Médard	759	26
	Veauche	701	18
	Viricelles	574	29
	Virigneux	805	35
St-Georges-en-Couzan, 9 comm., 8.008 habit.	Saint-Georges-en-Couzan	1.111	23
	Chalmazelle	1.232	27
	Châtelneuf	314	9
	Jeansagnière	434	31
	Palogneux	269	26
	Sail-sous-Couzan	847	20
	Saint-Bonnet-le-Courreau	1.827	14
	Saint-Just-en-Bas	1.032	29
	Sauvain	942	20
Saint-Jean-Soleymieux, 14 communes, 9.698 habitants.	Saint-Jean-Soleymieux	1.276	15
	Boisset-Saint-Priest	810	12
	Chapelle-en-Lafaye (La)	379	23
	Chazelles-sur-Lavieu	686	12
	Chenereilles	619	15
	Gumières	940	12
	Lavieu	279	10
	Luriecq	1.229	20
	Margerie-Chantagret	595	12
	Marols	814	18
	Montarcher	335	23
	Saint-Georges-Haute-Ville	577	6
	St-Thomas-la-Garde	338	6
	Soleymieux	821	15
Saint-Rambert, 14 communes, 15.859 habit.	Saint-Rambert	2.432	18
	Andrézieux	902	19
	Boisset-lès-Montrond	404	12
	Bonson	282	15
	Chambles	696	23
	Craintilleux	420	18
	Périgneux	1.789	20
	Saint-Cyprien	429	18
	Saint-Just-sur-Loire	2.242	19
	Saint-Marcellin	1.936	15
	Saint-Romain-le-Puy	1.030	6
	Sury-le-Comtal	2.782	12
	Unias	193	15
	Veauchette	322	18

Mal classé en Agriculture

ARRONDISSEMENT DE ROANNE

Superficie, 1.785 kil. carrés ou 178.462 hect. — Population, 155.388 hab. — Cantons, 10. — Communes, 113.

CANTON, sa population.	NOM de LA COMMUNE.	POPULATION.	Distance au chef-lieu d'arr.
Roanne, 11 c., 33.122 hab.	Roanne	22.797	»
	Bénissons-Dieu (La)	763	15
	Briennon	1.321	15
	Lentigny	592	10
	Mably	1.434	6
	Ouches	438	7
Suite de Roanne.	Pouilly-les-Nonnains	756	9
	Riorges	1.472	5
	Saint-Maurice-sur-Loire	1.225	12
	Villemontais	1.097	12
	Villerêt	1.227	6
Belmont, 9 c., 14.028 hab.	Belmont	3.957	35
	Arcinges	575	25
	Belleroche	861	37
	Cergne (La)	843	»
	Cuinzier	1.256	23

SUITE DE L'ARRONDISSEMENT DE ROANNE

CANTON, sa population.	NOM de LA COMMUNE.	POPULATION.	Distance au chef-lieu d'arr.
Suite de Belmont.	Ecoche	1.679	30
	Gresle (La)	2.661	21
	Saint-Germain-la-Montagne	1.000	40
	Sevelinges	1.196	25
Charlieu, 14 communes, 18.554 habitants.	Charlieu	4.139	20
	Boyer	270	15
	Chandon	1.449	20
	Jarnosse	1.550	18
	Maizilly	533	29
	Mars	1.579	23
	Nandax	544	15
	Pouilly-sous-Charlieu	1.821	14
	Saint-Denis-de-Cabanne	1.529	23
	Saint-Hilaire	947	15
	Saint-Nizier	1.342	15
	St-Pierre-la-Noaille	547	23
	Villers	973	18
	Vougy	1.331	10
Néronde, 10 comm., 12.681 habit.	Néronde	1.327	32
	Balbigny	1.533	30
	Bussières	2.138	33
	Pinay	456	25
	Ste-Agathe-en-Donzy	315	35
	Sainte-Colombe	1.508	29
	Saint-Cyr-de-Valorges	837	30
	Saint-Jodard	824	23
	Saint-Marcel-de-Félines	1.630	25
	Violay	2.113	35
La Pacaudière, 9 c., 9.462 hab.	Pacaudière (La)	1.862	23
	Changy	1.022	18
	Crozet (Le)	794	»
	Sail-les-Bains	660	32
	Saint-Bonnet-des-Quarts	1.320	23
Suite de la Pacaudière.	Saint-Forgeux-l'Espinasse	687	15
	Saint-Martin-d'Estréaux	1.793	30
	Urbise	510	35
	Vivans	814	23
Perreux, 9 comm., 11.427 habit.	Perreux	2.461	6
	Combre	495	20
	Commelle-Vernay	713	6
	Coteau (Le)	2.447	1
	Coutouvre	2.028	15
	Montagny	2.080	15
	Notre-Dame-de-Boisset	378	7
	Parigny	367	6
	Saint-Vincent-de-Boisset	458	5
Saint-Germain-Laval, 15 communes, 11.346 habitants.	Saint-Germain-Laval	2.167	35
	Amions	531	23
	Bully	1.014	20
	Dancé	305	23
	Grezolles	562	26
	Luré	308	26
	Nollieux	354	37
	Pommiers	632	35
	Saint-Georges-de-Baroille	677	28
	Saint-Julien-d'Oddes	396	30
	Saint-Martin-la-Sauveté	1.650	36
	Saint-Paul-de-Vezelin	672	18
	Saint-Polgues	369	20
	Saint-Thurin	839	40
	Souternon	870	25
Saint-Haon-le-Châtel, 12 communes, 12.771 habit.	Saint-Haon-le-Châtel	731	15
	Ambierle	2.267	20
	Arçon	425	20
	Noailly	969	14
	Noës (Les)	510	20
	Renaison	2.142	14
	Saint-Alban	675	12
	Saint-André-d'Apchon	1.531	15
	Saint-Germain-l'Espinasse	912	12
	Saint-Haon-le-Vieux	1.009	16
	Saint-Rirand	590	18
	St-Romain-la-Motte	1.010	10
St-Just-en-Chevalet. 8 c., 10.206 hab.	Saint-Just-en-Chevalet	2.528	30
	Champoly	976	35
	Cherier	1.156	20
	Cremeaux	1.701	23
	Juré	656	27
	Saint-Marcel-d'Urfé	729	30
	Saint-Priest-la-Prugne	1.080	35
	Saint-Romain-d'Urfé	1.380	35
Saint-Symphorien-de-Lay, 16 communes, 21.791 habitants.	Saint-Symphorien-de-Lay	2.933	18
	Chirassimont	1.112	26
	Cordelle	1.437	14
	Croizet	530	23
	Fourneaux	1.188	23
	Lay	1.356	19
	Machézal	1.082	26
	Neaux	788	15
	Neulise	2.512	18
	Pradines	1.009	12
	Régny	1.460	17
	Saint-Cyr-de-Favières	703	12
	Saint-Just-la-Pendue	3.123	25
	Saint-Priest-la-Roche	677	18
	Saint-Victor	1.325	23
	Vendranges	556	13

III. STATISTIQUE MORALE (1)

Par M. Eug. BOUTMY, ancien Professeur.

Les chiffres en caractères gras inscrits dans chacune des trois petites colonnes de ce tableau indiquent le rang du département relativement à la mention devant laquelle ils sont placés.

Religion (2).

	Catholiques	541.694
	Protestants	2.659
	Israélites	290
	Clergé catholique	769
	Pasteurs	4
	Rabbins	1

Mouvement de la population.

	Naissances	17.114
	Mariages	4.943
	Décès	12.754
76e	Durée moyenne de la vie	31 a. 11 m.

Instruction (3).

74e	Nombre des jeunes gens sachant lire, écrire et compter sur 100 jeunes gens maintenus sur les listes de tirage	67.96
	Nombre des établissements d'enseignement secondaire de l'État	2
	Nombre des écoles primaires (publiques ou libres)	791

Crimes contre les personnes (4).

COURS D'ASSISES.

70e	Rapport du nombre des accusés à la population	1 sur 29.530 hab.
	Nombre total des accusés	20

Infanticides.

70e	Rapport du nombre des infanticides à celui des enfants naturels	1 sur 727
	Nombre total	1

Suicides.

67e	Rapport des suicides au chiffre de la population	1 sur 13.423 hab.
	Nombre total	44

Crimes contre les propriétés.

24e	Rapport du nombre des accusés à la population	1 sur 13.124 hab.
	Nombre total	45

Tribunaux correctionnels.

18e	Nombre des affaires	2.257
	Nombre des prévenus	2.668
	Nombre des condamnés	2.464

Procès.

	Affaires civiles (5)	3.248
	Affaires commerciales (6)	3.215
11e	Faillites (7)	80

Paupérisme.

25e	Rapport des indigents au chiffre de la population	1 sur 34 hab.
	Nombre total	16.919
	Bureaux de bienfaisance	166
	Hôpitaux et hospices	22
	Aliénés à la charge du département	579
	Sociétés de secours mutuels	40

Contributions directes (8).

38e	Foncière	1.755.376
	Personnelle et mobilière	546.853
	Portes et fenêtres	561.207

(1) Les chiffres contenus dans ce tableau sont empruntés, pour la plupart, à l'*Annuaire statistique de la France* (1878), publié par le ministère de l'agriculture et du commerce, ou calculés d'après des données puisées dans cet ouvrage.

(2) Ces chiffres sont antérieurs au recensement de 1876, qui a négligé ce point de vue.

Culte catholique. — Archevêché à Lyon, dont les suffragants sont les évêchés d'Autun, de Langres, de Dijon, de Saint-Claude et de Grenoble. Le diocèse de Lyon comprend le département du Rhône, moins le canton de Villeurbanne, et le département de la Loire tout entier. Voir le *Rhône* pour le nombre des cures, succursales, etc.

(3) Le département relève de l'académie de Lyon. Lycée à Saint-Étienne, auquel sont annexés des cours préparatoires à l'École des mineurs de la même ville; collège communal à Roanne; 2 établissements libres pour l'enseignement secondaire. École normale d'instituteurs primaires à Montbrison. Au point de vue du nombre d'élèves inscrits dans les écoles primaires de 6 à 13 ans, sur 100 enfants recensés, la Loire occupe le 61e rang. Ce département occupe le 31e rang d'après le nombre d'enfants présents à l'école par 10,000 habitants.

Caractère, mœurs, costume, langage. — La douceur et la bonté paraissent être les qualités dominantes des habitants de ce département. Attachés à leur pays et à leur famille, ils ont un grand penchant pour les idées religieuses qui, dans certains cantons, dégénère en superstition. Il s'agit ici, bien entendu, de l'habitant des campagnes; car les ouvriers des villes ont une intelligence plus développée que celle des cultivateurs, encore esclaves des habitudes, des routines et des préjugés. Dans les villes, la population se trouve partagée en deux classes principales : les commerçants et les artisans, ces derniers subdivisés eux-mêmes en *rubaniers* et en *ferronniers*. — Un pantalon, une veste ronde ou longue, un chapeau rond à grands bords, les cheveux pendants et retombant sur le collet de la veste, tel est, en général, le costume des paysans. Les sabots sont la chaussure ordinaire des deux sexes; les souliers ne sont d'usage que le dimanche et seulement parmi les campagnards aisés. — Le langage est un patois particulier et assez expressif, mais qui n'a point de caractère précis; d'ailleurs, la langue française, plus ou moins correcte, est généralement répandue dans toutes les classes.

(4) Au point de vue judiciaire, le département de la Loire ressortit à la cour d'appel de Lyon. Montbrison est le siège de la cour d'assises. Chaque chef-lieu d'arrondissement possède un tribunal de première instance; ceux de Saint-Étienne et de Montbrison sont divisés chacun en deux chambres. Des tribunaux de commerce sont établis à Saint-Étienne et à Roanne.

(5) Ce chiffre indique le nombre des affaires civiles terminées pendant l'année.

(6) Ce chiffre comprend les affaires contentieuses à juger pendant l'année.

(7) Terminées pendant l'année.

(8) Trésorier-payeur général à Saint-Étienne; receveur particulier dans chacun des deux autres chefs-lieux d'arrondissement; 51 percepteurs.

BIBLIOGRAPHIE

1654. Les Antiquités du déuot prieuré des religieuses de Beaulieu en Roannais (canton de Riorge), par *de La Mure*.

1674. Histoire universelle, civile et ecclésiastique du pays de Forez, par *de La Mure*. 1 vol. in-4°.

1748. Mémoires historiques sur la province du Forez, par *de Rhins* (Mercure, février 1674, in-12).

1765. Mémoire pour servir à l'histoire naturelle des provinces de Lyonnais, de Forez et de Beaujolais, par *Alléon Dulac*. 2 vol. in-8°.

1774. Traité analytique des eaux minérales de Forez, par *Raulin*. In-12.

1778. Analyse et vertus des eaux minérales de Forez, par *Richard de la Prade*. 1 vol. in-12.

1781. Observations sur l'état ancien et actuel des tribunaux de la province du Forez, par *J.-B. Sonyer-Dulac*. In-8°.

1785. Essai sur la lithologie des environs de Saint-Étienne, par *Bournon*. In-8°.

1807. Précis historique et statistique sur le département de la Loire, par *Hector de La Tour-Dulac*. 2 vol. in-8°.

1816. Notice et analyse des eaux minérales de Saint-Alban, par *Cartier*. In-8°.

1818. Essai statistique sur le département de la Loire, par *J. Duplessy*. 1 vol. in-12.

1821. Voyage agronomique en Beaujolais, Forez, etc., par *A. Puvis*. In-8°.

1828. Coup d'œil sur l'arrondissement de Saint-Étienne, par *Smith*. In-8°.

1829. Observations sur l'insalubrité de la plaine de Montbrison. In-8°.

1831. Sur les mines de Saint-Étienne et de Rive-de-Gier (*Annales des Voyages*, t. III).

1833. Histoire des eaux des mines du bassin houiller de Rive-de-Gier. In-8°.

1834. Observations sur le transfert de la préfecture de la Loire, par *H. Levet*. In-8°.

1835. Biographie et bibliographie forésienne, par *Aug. Bernard* (jeune).

Histoire de Forez, par *Aug. Bernard* (jeune). 2 vol. in-8°.

Statistique industrielle du département de la Loire, par *A. Peyret*. In-8°.

1836. Quelques notes sur l'Histoire du Forez de M. *Aug. Bernard*. In-8°.

Notice sur les eaux minérales du Sail-sous-Couzon, par *de Viry*. In-8°.

1839. Les d'Urfé, souvenirs historiques et littéraires du Forez, par *Aug. Bernard*. In-8°.

1841. Aperçu sur l'Histoire de la ville de Saint Étienne, par *Isid. Hedde*. In-8.

1843. Des eaux minérales de Saint-Alban, par *Nepple*. In-8°.

1843. Lettres sur la bibliothèque de Saint-Étienne, par *Jules Janin*. In-8°.

1844. La Diana, sous le point de vue historique et héraldique, par l'abbé *E. Renom*. 1 vol. in-8°.

1845. Recherches historiques sur la ville de Rive-de-Gier, par *J.-B. Chambeyron*. In-8°.

1845. Chronique de la très dévote abbaye de Sainte-Claire de Montbrison, par messire *J.-M. de La Mure* (réimpression). 1 vol. in-8°.

1845. Statistique agricole du Forez, par *Bernard* (aîné).

1846. Mémoire sur les origines du Lyonnais (Rhône-et-Loire), par *Aug. Bernard*. 1 vol. in-8°.

1853. Observations sur le tracé du chemin de fer dans le département de la Loire, par *Bernard* (aîné). In-8°.

1854. Observations relatives à la suppression des étangs insalubres du Forez, par *Bernard* (aîné). In-8°.

1854. Études historiques sur le Forez; Chroniques des châteaux et des abbayes, par M. *de La Tour-Varan*. 1 vol. in-8°.

1856. La France par cantons et par communes : département de la Loire, par *Th. Ogier*. 3 vol. in-8°.

1857. Description géologique et minéralogique du département de la Loire, par *L. Gruner*. 1 vol. in-8°.

1861. Voyage au mont Pilat, ou Visite à mon pays, par M. *Seytre*. Brochure in-8°.

1862. Étude historique sur le Forez, par le vicomte *de Meaux*. 1 vol. in-8°.

1862. Notice historique, archéologique et géologique sur la ville et l'arrondissement de Roanne. Brochure in-16.

1863. Recueil de poésies en français et en patois de Lupé en Forez, par *J.-Ant. Teyssier*. Brochure in-8°.

1864. Voyage à Pierre-sur-Haute et sur les bords du Lignon, par *L.-P. Gras*. Brochure in-8°.

1866. Essai sur les eaux minérales de Saint-Alban, par le docteur *Frédéric Monin*. 2e édition, in-8°.

1866. Histoire de la ville de Charlieu, par *Desevelinges*. 1 v. in-8°.

1867. Dictionnaire géographique ancien et moderne du canton de Saint-Haôn-le-Châtel, par *Fréd. Noëlas*. Brochure in-8°.

1868. Guide pittoresque, historique et médical de Saint-Alban et de ses environs, par *Pésadan* fils. 1 vol. in-18.

1869. Histoire de la ville de Feurs et de ses environs, par *Aug. Broutin*. 1 vol. in-8°.

1869. Les eaux silicatées de Sail-lès-Chateau-Morand, par le docteur *F. Hugues*. 1 vol. in-8°.

1870. Souvenirs du mont Pilat et de ses environs, par *E. Mulsant*. 2 vol. in-8°.

1872. Géographie du département de la Loire, par *Ad. Joanne*. 1 vol. in-12.

1879. Excursions forésiennes, par *A. Rimaud*. 1 vol. in-18.

1880. Auvergne, Morvan, Velay, Cévennes, dans la collection des Itinéraires de la France, par *Ad. Joanne*. 1 vol. in-18.

1880. Guide pour Sail-les-Bains, dit Lès-Châteaumorand, par le chevalier *X...* Une brochure in-8°. 1re édition en 1866.

Annuaire administratif, commercial et statistique du département de la Loire (voir la collection). In-8°.

Annales de la Société industrielle d'agriculture, arts et commerce de Saint-Étienne. Mémoires et documents sur l'histoire du Forez, publiés par la Société de la *Diana* depuis 1873. Volume in-8°.

Cartes de *Cassini* et de *Capitaine*.

Cartes du Forez.

Carte cadastrale du département de la Loire.

Cartes géologiques du département de Saint-Étienne.

Cartes du gisement houiller du bassin de Saint-Étienne et de Rive-de-Gier.

Voir les feuilles : 147, 158, 167, 168, 176, 177 de la grande *carte* de France dite *de l'État-Major*, publiée par le Dépôt de la guerre.

Cartes du département de la Loire, par *Charle*, *Frémin*, *Dufour*, *Duvotenay*, *Ad. Joanne*, etc.

Paris. — Imp. Vve P. Larousse et Cie, rue Montparnasse, 19.

Pl. 42

DÉPARTEMENT DE LA LOIRE PAR V.A. MALTE-BRUN.

Nouvelle Édition

Atlas de la France Illustrée

J. Rouff, Éditeur, 14, Cloître St. Honoré

Imp. Erhard, Paris.

Gravé par Erhard, 8 rue Nicole.

PLAN DE St ÉTIENNE

Légende

1. Préfre et Hel de Ville
2. Palais de Justice
3. Eglise St Roch
4. — St Ennemond
5. Caserne
6. Palais des Arts
7. Ecole des Mines
8. Hospice de la Charité
9. Eglise St Etienne
10. id de Notre Dame
11. Hôtel-Dieu
12. Eglise St Louis et Lycée
13. Puits de Houille

Échelle au 1:5000

Explication des Signes

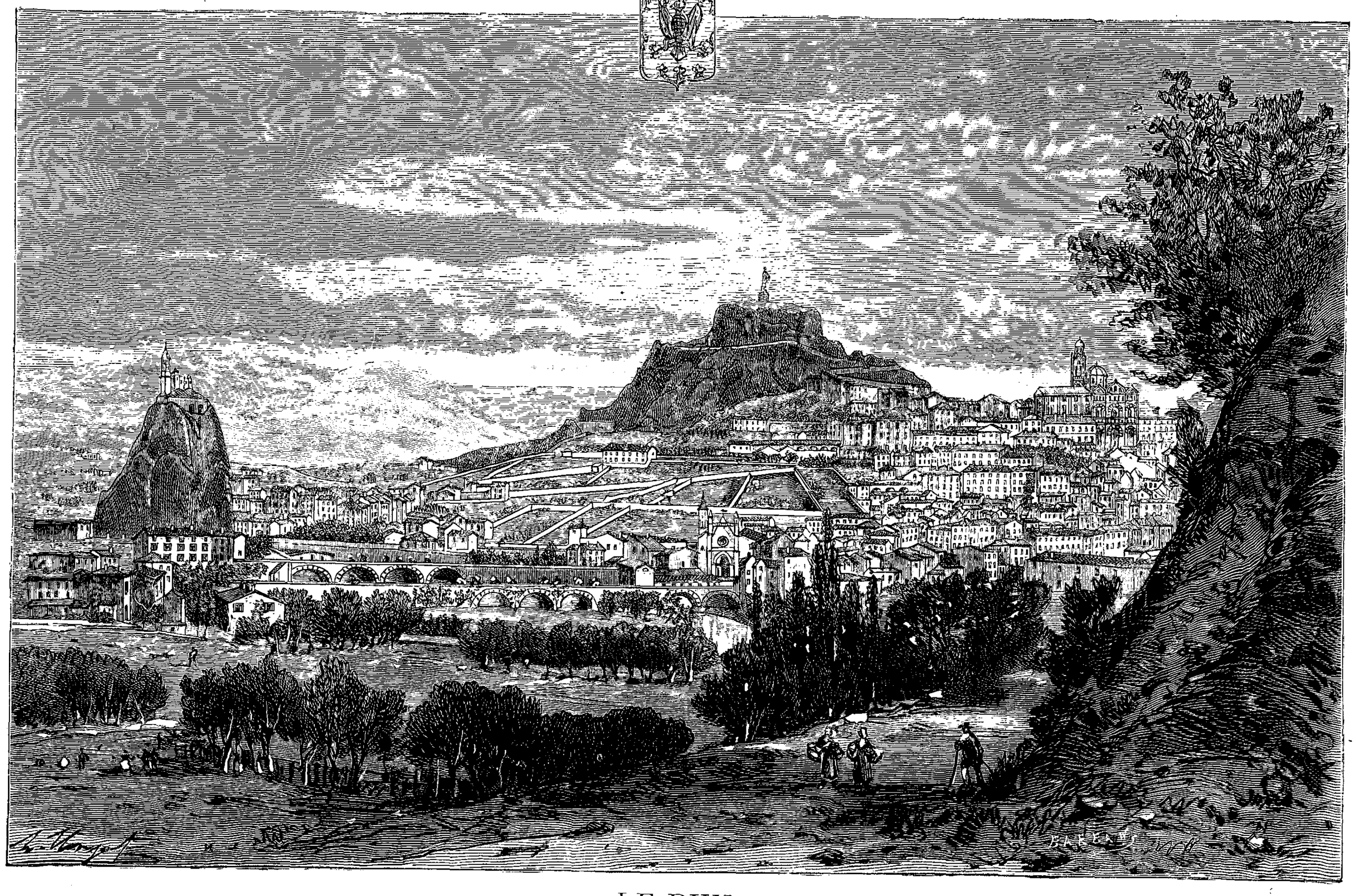
- CHEF-LIEU DE DEPt
- CHEF LIEU D'ARRONt
- Chef lieu de Canton
- Commune
- Evêché
- Route Nationale
- Route Départementale
- Chemin Vicinal
- Canal et Rivières
- Chemin de Fer et Stion
- Limite de Département
- Limite d'Arrondissement
- Limite de Canton

Nota: Les Chiffres indiquent les hauteurs audessus du niveau de la mer

Échelle au 1:400.000me

15 10 5 4 3 2 1 0 kil

30' 2° 30'



LE PUY

HAUTE-LOIRE

Chef-lieu : LE PUY

Superficie : 4,962 kil. carrés. — Population : 313,721 habitants.

3 Arrondissements. — 28 Cantons. — 263 Communes.

DESCRIPTION PHYSIQUE ET GÉOGRAPHIQUE.

Situation, limites. — Le département de la Haute-Loire tire son nom de sa situation physique sur le cours supérieur de la Loire, qui le traverse du sud au nord-est. C'est un des départements de la région centrale de la France. Il est compris tout entier dans le bassin de la Loire. Il a été formé de l'ancienne province de Velay et de quelques parties du Gévaudan, du Forez et de l'Auvergne.

Ses limites sont : au nord, les départements du Puy-de-Dôme et de la Loire; à l'est, ceux de la Loire et de l'Ardèche; au sud, ceux de l'Ardèche et de la Lozère; à l'ouest, ceux de la Lozère et du Cantal.

Nature du sol, montagnes. — Le département de la Haute-Loire est presque entièrement circonscrit à l'est, au sud et à l'ouest par la partie la plus élevée de la ligne de ceinture du bassin de la Loire, c'est-à-dire par les hautes montagnes du Vivarais et de la Margeride, qui enveloppent les sources de la Loire et de l'Allier. Ce n'est qu'une large et profonde vallée, ceinte de trois côtés par une ligne d'élévations considérables, partagée en deux bassins, celui de la Loire et celui de l'Allier, par une chaîne secondaire qui se détache des monts du Vivarais à l'ouest des sources de la Loire pour courir du sud vers le nord, sous le nom de montagnes du Velay et du Forez, entre la Loire et l'Allier. La pente générale du département est celle de ces deux vallées qui sont dirigées du sud vers le nord; c'est de ce dernier côté seulement qu'il est ouvert.

Les montagnes du Vivarais, qui séparent à l'est le département de celui de l'Ardèche, appartiennent aux Cévennes septentrionales; elles ont pour point culminant, dans la Haute-Loire, le mont Mézenc, ancien centre d'éruptions volcaniques, élevé de 1,754 mètres au-dessus du niveau de la mer. A partir de ce point, un rameau se sépare pour former entre la Loire et le Lignon la chaîne du Mégal ou Meygal, qui présente les hauteurs suivantes : les Estables (village), 1,353 mètres; le rocher Tourte, 1,356; le mont d'Alambre, 1,695; Saint-Front (village), 1,228; Montusclat (village), 1,035; le mont Meygal, 1,438; le château de Queyrières, 1,244 (ou 1,035 selon d'autres observations); le mont Chanis, 1,234; le pic de Lizieux, 1,391; le mont Rand, 1,266; le mont Pidigier, 1,070; le mont Loségal, 1,130; le mont Jaurence, 1,189; la montagne de la Marine, 1,390; et le mont Gerbizon, 1,049.

Les montagnes de la Margeride, qui lient les Cévennes aux montagnes de l'Auvergne, ont une hauteur moyenne de 1,000 mètres. Elles séparent un instant au sud-ouest le département de ceux de la Lozère et du Cantal, auxquels elles appartiennent davantage. Le mont Chauvet, 1,486 mètres; le mont Mouchet, 1,497; les sommets près de Pinols, 1,147 et 1,358; et le pic près de Ferrussac, 1,052 mètres, paraissent être les points culminants des monts de la Margeride dans le département.

Les montagnes du Velay et du Forez traversent entièrement le territoire de la Haute-Loire; elles séparent la vallée de la Loire de celle de l'Allier; leurs points culminants sont : le pic à l'ouest du village de Pradelles, où elles se séparent des montagnes du Vivarais, 1,149 mètres; la montagne de Tartas, 1,348; le mont Farnier, 1,329; la Croix-de-la-Chèvre, 1,262; une montagne au nord-ouest de Cayres, 1,423; le volcan de Bizac, au sud de Solignac-sur-Loire, 1,116; la montagne de la Durande, 1,294; le village de Fix-Villeneuve, le point culminant de la route du Puy à Brioude, 1,117; le mont Briançon, 1,043; le mont de Bar, près d'Allègre, 1,167, et le bourg de La Chaise-Dieu, 1,060 mètres.

A l'est du département, et sur la limite de celui de l'Ardèche, court, à partir du mont Mézenc, la la chaîne des Boutières, dépendance des monta-

gnes du Vivarais. Elle sépare les tributaires de la Loire de ceux du Rhône; sa hauteur moyenne est d'environ 1,000 mètres; le Grand-Felletin, 1,390 mètres, et le mont Pyfara, 1,383, en marquent les principaux sommets.

De ces montagnes, où la neige séjourne pendant plusieurs mois, descendent dans de petites vallées transversales des cours d'eau torrentueux qui vont grossir la Loire ou l'Allier. Elles sont couvertes de forêts et de vastes pâturages où l'on élève une quantité considérable de bestiaux, de mules et de mulets, qui font la principale richesse du pays. Quelques coteaux sont couverts de châtaigniers et de vignes cultivées avec soin; dans les vallées, on trouve des plaines étendues et fertiles. Le sol est couvert de laves et de pouzzolanes de toute espèce; la plupart des montagnes sont de formation volcanique, et conservent encore des traces flagrantes de leur origine. Dans la vallée où se trouve la ville du Puy, on remarque plusieurs volcans intermédiaires, ainsi que dans les environs de Saint-Paulien.

Les curiosités naturelles sont très nombreuses dans le département; les voyageurs visitent avec intérêt : les rochers de Corneille et de Saint-Michel-du-Puy; les rochers basaltiques d'Espaly, nommés, à cause de leur apparence, les Orgues d'Espaly; le panorama du Mézenc, d'où l'on jouit d'un horizon immense; le cratère du Bar, volcan éteint qui s'élève près du bourg d'Allègre, et qui est remarquable par sa belle forme conique, son isolement et sa hauteur; les cascades de la Roche et de la Beaume, formées par des chutes d'eau de 30 mètres de hauteur, sur le versant occidental du Mézenc; le remarquable rocher de Polignac, que couronnent les restes d'une des plus formidables forteresses du moyen âge; le beau vallon de la Dolaison, et tant d'autres merveilles de la nature, sites sauvages et pittoresques, qui rendent ce département cher aux artistes et aux savants.

Le sol, qui est presque partout stérile sur le flanc des montagnes et sur leurs sommets, mais qui est très fertile sur le penchant des coteaux et dans les vallées, se divise, d'après sa nature, en pays de montagnes, 400,000 hectares; pays de bruyères ou de landes, 30,000; sol de riche terreau, 1,000; sol de craie ou calcaire, 8,000; sol de gravier, 20,000; sol pierreux, 139,000; sol sablonneux, 300,000 hectares. La superficie du département est de 496,225 hectares.

Hydrographie. — Le département de la Haute-Loire est généralement incliné du sud vers le nord. Les montagnes du Velay et du Forez le partagent en deux vallées latérales d'inégale longueur : la vallée de la Loire à l'est, qui est la plus large et la plus étendue, et la vallée de l'Allier.

La Loire entre dans le département, près de Lafarre, à environ 16 kilomètres de sa source au Gerbier-de-Joncs (voyez l'hydrographie du département de l'Ardèche). Elle passe à Salettes, à Goudet, près de Solignac-sur-Loire, près du Puy, à Chadrac, à La Voûte, à Vorey, où le fleuve devient flottable; à Retournac, à Bas-en-Basset, au Chambon et à Aurec; au-dessous de ce dernier village, elle entre dans le département de la Loire (voyez l'hydrographie de ce département), après un parcours de 75 kilomètres dans la Haute-Loire. Elle reçoit par sa rive droite, outre un grand nombre de torrents ou de ruisseaux, la Colanse, la Laussonne, la Gagne, la Sumène, le Ramet, le Lignon du sud grossi de la Dunières et de l'Auze, et la Sémène, qui lui viennent des montagnes du Vivarais et du Lyonnais; et par sa rive gauche, la Méjeanne, la Borne, l'Arzon et l'Ance du nord, qui descendent des montagnes du Forez.

L'Allier (voir l'hydrographie du département de l'Allier) entre dans le département au-dessous de Langogne (Lozère), passe à Saint-Étienne-du-Vigan, Vabres, Alleyras, Monistrol, Prades, Saint-Julien-des-Chazes, Saint-Arcons, où il est flottable, Langeac, La Voûte-Chilhac, Vieille-Brioude, Fontannes, où il est navigable, près d'Azérat et d'Auzon, et pénètre dans le département du Puy-de-Dôme après un parcours de 105 kilomètres, dont les 3 derniers sont seuls navigables. Cette rivière, affluent de gauche de la Loire, reçoit, outre un grand nombre de ruisseaux et de torrents, par sa rive droite : la Javaux et la Sénouire, qui descendent du versant occidental des montagnes du Forez; et par sa rive gauche, l'Ance du sud, la Suéjols, la Dège, la Cronce, la Céloux et l'Alagnon, qui descendent des monts de la Margeride. L'Alagnon n'appartient au département que pour une petite portion de son cours; sa partie supérieure et la plus étendue est sur le département du Cantal, et son confluent dans celui du Puy-de-Dôme; il reçoit dans le département la Vaucenge, la Sionne et l'Auze.

Les cantons de Paulhaguet et de La Chaise-Dieu présentent quelques étangs. L'arrondissement du Puy compte deux lacs : celui du Bouchet et celui

de Saint-Front. Le lac du Bouchet remplit le cratère d'un volcan situé entre les villages de Cayres et du Bouchet, au sud de la ville du Puy. Sa forme est celle d'une coupe; sa circonférence est de 4,500 mètres, et sa profondeur de 28 mètres; il n'a pas d'issue apparente. Le lac de Saint-Front, que l'on appelle aussi lac d'Arcone, élevé d'environ 1,200 mètres au-dessus du niveau de la mer, a une circonférence de 3 kilomètres et une profondeur moyenne de 6 mètres. Il donne naissance à la Gagne. Ses eaux, quoique très froides, nourrissent de grosses truites et de belles tanches fort recherchées des gourmets du pays.

Voies de communication. — Le département de la Haute-Loire est traversé par 6 routes nationales, d'une longueur de 356 kilomètres; par 15 routes départementales, 460; par 16 chemins vicinaux de grande communication, 394; par 27 chemins vicinaux de moyenne communication ou d'intérêt commun, 467; et par 1,270 chemins vicinaux ordinaires, 3,050 kilomètres.

Les chemins de fer qui traversent le département appartiennent au grand réseau de Paris-Lyon-Méditerranée. La principale ligne est celle de Paris-Saint-Germain-des-Fossés-Nîmes; elle pénètre dans le département à 5 kilomètres en amont de la station d'Arvant, et dessert successivement les stations de : Arvant, Brioude (490 kilomètres de Paris, 135 de Saint-Germain-des-Fossés), Frugières-le-Pin, Paulhaguet, Saint-Georges-d'Aurac, Langeac, Chanteuges, Saint-Julien-des-Chazes, Monistrol-d'Allier, Alleyras, Chapeauroux et Jonchères, d'où elle pénètre, en côtoyant toujours l'Allier, dans les départements de l'Ardèche et de la Lorèze.

A la station de Saint-Georges-d'Aurac un embranchement transversal de 139 kilomètres se dirige sur Saint-Étienne, par Le Puy, en coupant le département de l'ouest au nord-est; il dessert les stations de Rougeac, La Chaud, Fix-Saint-Geneys, Darsac, Borne, Le Puy (212 kilomètres de Saint-Germain-des-Fossés, 574 kilomètres de Paris, 86 kilomètres de Saint-Étienne), La Voûte-sur-Loire, Saint-Vincent, Vorey, Chamalières, Retournac, Pont-de-Lignon, Bas-Monistrol et Aurec.

A Arvant se détache un embranchement de 17 kilomètres qui va rejoindre transversalement à Capdenac la grande ligne de Paris à Toulouse; cet embranchement ne dessert dans le département que les deux stations de Lempdes et de Blesle.

D'autres lignes sont à l'étude ou projetées; citons celle de Vichy au Puy, par Thiers et Ambert; celle de Brioude à Millau par Marvejols; et celle d'Aurec ou du Bas-Monistrol à Yssingeaux et au Cheylard.

En 1877, on évaluait la longueur des lignes exploitées à 236 kilomètres et celle des lignes en construction ou à construire à 58 kilomètres.

Climat. — Le département de la Haute-Loire appartient à la région climatoriale du sud-ouest ou au climat girondin. Mais, environné et couvert de hautes montagnes, sa température est bien loin d'être uniforme et régulière. La hauteur absolue du Mézenc est de 1,754 mètres, celle des eaux de l'Allier à Vézezoux, à sa sortie du département, est de 390 mètres au-dessus du niveau de la mer; la différence entre le point le plus élevé et le point le plus bas du département est ainsi de 1,384 mètres, et la température a donc à parcourir cette échelle verticale; on comprend dès lors combien elle doit varier selon la hauteur, selon l'exposition du lieu d'observation. La température moyenne a été, au Puy, en deux années, de 13°,82 centigrades; le maximum de température a été, en juin 1822, de + 31°,30, et le minimum, en décembre, de — 5°,50. La hauteur moyenne du baromètre était de 705^{mm},91, tandis qu'à Paris elle est de 756^{mm},50. Il tombe annuellement au Puy 544^{mm} d'eau. Les vents du nord-ouest sont les plus fréquents; celui du sud-est est ordinairement violent et peut durer des semaines entières en n'amenant que très peu de pluie dans la Haute-Loire, tandis qu'il amène des pluies continues dans l'Ardèche. Les vents du nord-ouest et d'ouest amènent des pluies de longue durée, mais qui sont intermittentes.

Productions naturelles. — Le département de la Haute-Loire appartient à la région géologique dite du plateau central; la nature géognostique du sol est très variée; les terrains volcaniques abondent. Le granit, le gneiss, le micaschiste se montrent dans les roches primordiales; le grès houiller se rencontre fréquemment dans les terrains secondaires; enfin, les terrains tertiaires présentent des argiles, du gypse, de la marne et des calcaires marneux. Plusieurs mines de houille sont exploitées, ainsi que deux mines d'antimoine et de plomb; il y a aussi des gisements de fer, de cuivre et de zinc. Le département possède, en outre, des marbres, différentes sortes de

pierres dures, des améthystes, des tourmalines, des jaspes, des grenats, du granit, du gneiss, du quartz en roche, des pierres meulières, de la lave, des basaltes, du grès blanc, des pierres de taille, du plâtre et de l'argile. Les sources minérales qui, d'ailleurs, ne sont pas exploitées, appartiennent généralement à la classe des eaux salines et acidules; les principales sont celles d'Estreys, des Salles, des Poudreaux, de Margeaix, de Laprat, de la Soucheyre, de Coubon, d'Andruéjols, de Prades et de Paulhac. Ces eaux surgissent presque toutes au bord et au niveau du lit des rivières qu'elles avoisinent, et les moindres crues les rendent inaccessibles.

Le département, quoique pauvre, et encore arriéré sous le rapport des pratiques agricoles, produit des céréales en quantité suffisante pour la consommation des habitants; le froment, le méteil, le seigle, l'orge et l'avoine sont principalement cultivés. Les pommes de terre et les légumes secs, tels que : haricots, fèves et lentilles, sont cultivés en grand. La récolte des vignes produit environ 80 à 90,000 hectolitres de vin de très médiocre qualité, et en quantité insuffisante pour les besoins de la consommation du département, qui demande le surplus au Languedoc, à la Bourgogne et à la côte du Rhône. Les meilleurs de ces vins ordinaires sont ceux de Bas, de Monistrol, de Brioude, d'Auzon, de La Voûte, de Vaurey. En 1874, la production vinicole totale du département était de 118,142 hectolitres, estimés à 2,835,408 francs; en 1877, la production a été de 97,538 hectolitres, et, en 1880, elle est descendue à 40,232 hectolitres seulement. Il y a beaucoup d'arbres à fruits, et, dans la montagne, les châtaigniers produisent une récolte abondante qui vient en aide aux familles les plus pauvres. Les prairies naturelles abondent dans les vallées, et les prairies artificielles commencent à être plus nombreuses, par suite des encouragements et de l'exemple donné par l'importante société d'agriculture du Puy. La flore des montagnes est très riche, et nous devons une mention toute particulière à la violette du Mézenc, qui est recherchée par les parfumeurs et les distillateurs du Midi. Les essences dominantes dans les forêts sont : le pin, le sapin, le hêtre et le chêne. Les bois de Ceyroux, de Mozun et de Montdésir sont les plus étendus; mais ils sont loin d'égaler les forêts au nord de la Loire; la superficie des premiers ne dépasse pas 400 hectares. Depuis plusieurs années, on s'occupe sérieusement du reboisement des montagnes.

Les troupeaux de bêtes à laine du département appartiennent à la race indigène. L'engrais des bêtes à cornes et des porcs donne des résultats avantageux; on élève la volaille, et l'éducation des abeilles s'y fait en grand dans certaines localités; sur quelques points du département, on a même introduit avec succès les vers à soie. On a depuis quelque temps un peu perfectionné la race chevaline; mais les cultivateurs préfèrent s'adonner à la production des mules et des mulets, qui ont en Espagne un débouché assuré, et qui, d'ailleurs, sont d'une grande utilité pour le transport dans le département même. Parmi les animaux sauvages, on cite le blaireau, la loutre, la martre et le chat sauvage; on rencontre aussi quelques lynx, beaucoup de loups dangereux et qui font de grands dégâts. Le renard est moins commun. Les lièvres sont très nombreux; le sanglier et le chevreuil ont presque disparu par suite de la destruction des forêts. Le gibier ailé abonde; on estime les grives parfumées de genièvre, les becfigues et les cailles. On trouve des oiseaux de toute sorte et même des oiseaux de proie. Les cours d'eau sont poissonneux; on y pêche notamment le saumon, la truite saumonée, la truite, l'ombre, le tacon et la lamproie.

Industrie agricole, manufacturière et commerciale. — Le département de la Haute-Loire est un pays pauvre et presque exclusivement agricole; l'agriculture y est encore bien arriérée; cependant on doit reconnaître qu'elle est, depuis quelques années, entrée dans la voie du progrès et que les nouvelles méthodes commencent à y être propagées par la société d'agriculture du Puy et par la ferme-école de Nolhac. La récolte des céréales est suffisante, celle des vins ne l'est pas, et on laisse encore beaucoup trop de terres en jachères chaque année; remarquons que l'irrigation des prairies naturelles est bien entendue. L'engrais des bêtes à cornes, des porcs, l'élève des mulets, l'éducation des abeilles et des vers à soie tiennent un rang important dans l'industrie agricole. La superficie du département, qui est de 496,225 hectares, se partage en superficie bâtie et voies de communication, 61,151 hectares, et en territoire agricole, 435,074 hectares. Ce dernier se subdivise lui-même en : céréales, 118,062 hectares; farineux, 16,900; cultures potagères et maraîchères, 2,722; cultures industrielles, 915; prairies artificielles, 7,248; fourrages annuels, 4,857; autres cultures et ja-

chères, 58,000; vignes, 7,303; bois et forêts, 70,865; prairies naturelles et vergers, 89,980; pâturages et pacages, 52,262; terres incultes, 5,160 hectares.

Les seules fabrications un peu considérables sont celles des dentelles et blondes de fil de soie, et celle des rubans, qui forment l'occupation accessoire d'un très grand nombre de femmes et d'habitants des campagnes. Les communes du Puy, de Saint-Pal-de-Chalançon, de Roche-en-Régnier, de Saint-André-de-Chalançon, de Saint-Pierre-Duchamp, de Beaune, de Craponne, de Saint-Julien-d'Ance et de Saint-Georges-Lagricol, se distinguent particulièrement dans la fabrication des dentelles. Parmi les autres produits fabriqués, nous citerons les soies organsinées, les papiers, les cuirs et les peaux, les outres à vin, les lainages et les draps communs, les grelots, les tuiles, les briques et la poterie. L'exploitation des forêts, le sciage des planches et la construction des bateaux occupent encore un certain nombre d'habitants.

Les bois, la houille, le miel, un peu de grains et de bestiaux sont, avec les dentelles et les rubans, les principaux articles de l'exportation.

Ce département est l'un de ceux où le manque de ressources et d'occupation fait annuellement émigrer pour une partie de l'année un assez grand nombre d'habitants; environ 3,000 ouvriers vont pendant 6 ou 8 mois chercher ailleurs du travail comme hommes de peine, commissionnaires, etc. Le nombre des foires est de 300; elles se tiennent dans 65 communes et durent 325 journées. Les plus importantes sont celles du Puy, qui durent de 1 à 3 jours; de Pradelles, qui dure 3 jours; de Blesle, de Paulhaguet et du Monastier, qui durent 2 jours. Les grains de toute espèce, le gros et le menu bétail, les mules, les chevaux, la quincaillerie, la poterie, la draperie, les denrées de toute sorte et les bois de construction sont les principaux objets du commerce qui s'y fait.

Division politique et administrative. — Le département de la Haute-Loire a pour chef-lieu Le Puy, il compte: 3 arrondissements, 28 cantons, 263 communes; le tableau que nous donnons plus loin les fera connaître. Il appartient à la région agricole du sud-est de la France. Le département forme le diocèse d'un évêché dont le siège est au Puy, et qui est suffragant de l'archevêché de Bourges; il y a au Puy un grand séminaire diocésain et des petits séminaires à la Chartreuse (commune de Brives-Charensac) et à Monistrol. Le département compte 7 cures de première classe, 26 de seconde classe, 243 desservants et 220 vicariats.

Les protestants ont une église consistoriale à Saint-Voy et des temples au Chambon-de-Tence, aux Vastres et à Champelouse.

Les tribunaux de première instance du Puy, de Brioude et d'Yssingeaux, ainsi que les tribunaux de commerce du Puy et de Brioude, ressortissent à la cour d'appel de Riom.

Au point de vue universitaire, le département ressortit à l'académie de Clermont-Ferrand; il y a un lycée au Puy, un collège particulier à Brioude, un externat secondaire libre à Yssingeaux, 2 pensions, 1 école industrielle au Puy, 1 école normale primaire d'instituteurs, 2 écoles normales supérieures, 637 écoles primaires. Le Puy possède une Société d'agriculture, des sciences, des arts et du commerce.

Le département appartient à la circonscription du 13e corps d'armée, et à la 13e région de l'armée territoriale dont l'état-major est à Clermont-Ferrand. Le Puy est le siège d'une des subdivisions. La compagnie de gendarmerie départementale dépend de la légion 13 *bis* dont l'état-major est à Saint-Étienne.

Le département appartient à l'arrondissement minéralogique de Clermont-Ferrand, qui est compris dans la région du centre; à la 16e inspection divisionnaire des ponts et chaussées, et au 28e arrondissement forestier dont le conservateur réside à Aurillac.

Il y a, dans le département de la Haute-Loire. 44 perceptions des finances; les contributions et revenus publics atteignent 10 millions de francs.

HISTOIRE DU DÉPARTEMENT

Sur les limites de l'Auvergne et du Languedoc s'élève un groupe de froides et rudes montagnes. Rien de sauvage et de grandiose comme l'aspect de cette contrée, où le voyageur rencontre, à chaque pas, des traces des révolutions physiques qui l'ont violemment agitée dans les temps anciens. Ce ne sont que rochers à pics basaltiques, aux flancs déchirés et dont les cimes, à défaut de végétation, sont hérissées de ruines, tristes et derniers restes d'antiques forteresses, qui semblent avoir été con-

struites par une race de géants. C'est là, sur le versant occidental des Cévennes, qu'habitaient les *Velauni*, *Vellavi* ou Vellaviens, c'est-à-dire, en langue celtique, *montagnards*. Voisins des Arvernes, ils en étaient, suivant César, les clients: *Velauni qui sub imperio Arvernorum esse consueverant*.

Avant l'arrivée des Massaliotes, qui les premiers y pénétrèrent, on ne voyait point de routes dans ce pays, mais seulement quelques étroits sentiers perdus dans les rochers ou dans les ravins. Borné au nord par le pays des Arvernes; au midi, par celui des Helviens et des Volces Arécomices; à l'est, par celui des Ségusiens et des Allobroges; à l'ouest, par le territoire des Gabales, le pays des Vellaviens n'avait pas moins, dit-on, de cent soixante-cinq lieues carrées. *Ruessio,* aujourd'hui Saint-Paulien, en était la capitale. Comme tous les peuples primitifs, les Vellaviens vivaient de la chasse ou de la garde des troupeaux. Dans plusieurs communes du Velay, notamment au Puy, à Vals, à Saint-Julien, à Pradelles, à La Roche-Aubert, à La Terrasse, au Monastier, à Tarsac, etc., on voit encore des vestiges de leurs habitations. « Rien, dit l'auteur de l'*Ancien Velay*, rien ne saurait donner une idée plus exacte d'un *vicus* et de certains *oppida* dont parle César que la vue de ces roches disséminées dans les campagnes du Velay, et qui, jadis citadelles, servaient d'asile à des populations entières. »

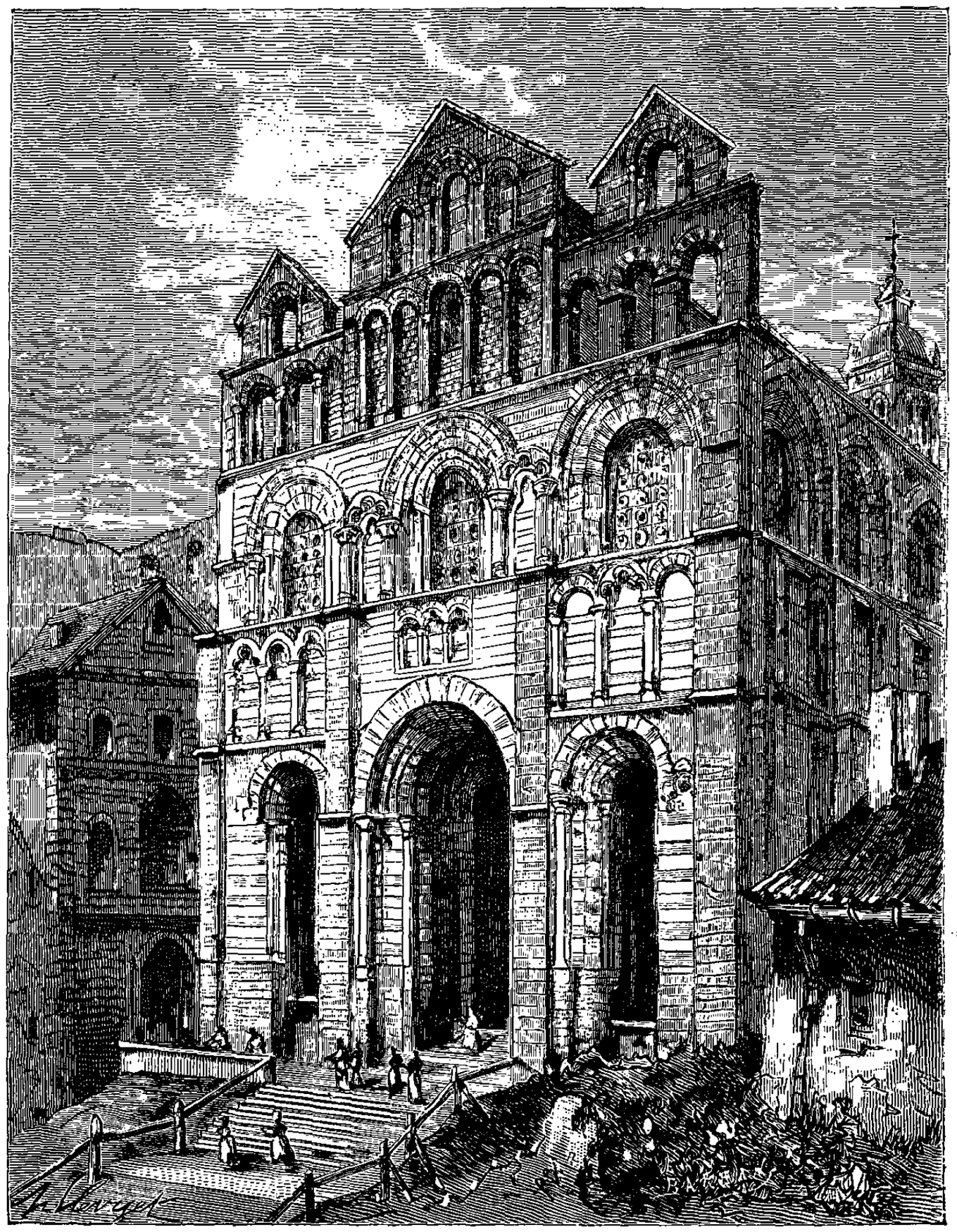
Auguste affranchit les Vellaviens des liens qui les unissaient aux Arvernes. Alors, compris dans la première Aquitaine, ils formaient, suivant Strabon, une cité particulière. Peu à peu la civilisation romaine tempéra l'âpreté et la rudesse de ce peuple à demi sauvage. *Ruessio, Icidmagus, Condate, Aquis Segete*, où elle avait fondé des colonies, devinrent des cités florissantes. A ces sombres grottes, à ces rustiques huttes couvertes de chaume, enduites d'argile, et au fond desquelles les Vellaviens vivaient pêle-mêle avec leurs bœufs et leurs chèvres, succédèrent des palais, des villas, des temples, des cirques, des prétoires, des aqueducs. Des voies romaines s'ouvrirent dans tous les sens: la principale conduisait de *Ruessio* à *Lugdunum*, et, par un embranchement, à *Mediolanum* (Moingt, près de Montbrison). On l'appelait la *via Bolena.*

Bien que d'un abord difficile, ce pays n'en fut pas moins visité par les barbares. Après les Burgondes, qui prirent et pillèrent *Brivas* (Brioude), vinrent les Wisigoths, puis les Francs. On croit que les Sarrasins y pénétrèrent en 725. Après avoir ravagé l'Aquitaine, les Normands, en 863, envahirent le Velay, réduisirent en cendres *Ruessio* et en dispersèrent les habitants.

Dans les divers partages qui eurent lieu entre les rois francs et leurs héritiers, le Velay échut successivement à Sigebert, puis, en 506, à Théodebert II, et, plus tard, à Sigebert III. Sous Charlemagne, il eut pour gouverneur le comte Bullas.

S'il faut en croire la tradition, saint Georges l'un des soixante-douze disciples de Jésus-Christ et envoyé dans le Velay par saint Pierre, y aurait le premier prêché l'Évangile. « Pour lors, dit le père Eudes de Gissey, notre saint n'épargna rien contre le paganisme, baptisant à troupes les gentils, brisant les idoles, abattant les temples. » Dans un pré de Chaumel, sur les bords du ruisseau de Chalan, s'élève, sur une pierre renversée et entaillée, un fût de colonne : c'était, dit-on, un autel païen avant l'arrivée du glorieux saint Georges. Quand l'apôtre eut converti les Vellaviens à la foi chrétienne, sa première œuvre fut de renverser la pierre maudite; il le fit même avec une telle colère, ajoutent les gens du pays, qu'on voit encore, sur la pierre, les marques de sa crosse et celles de ses pieds. A saint Georges succéda saint Macaire, puis saint Marcellin, qui rendait, dit-on, la parole aux muets, l'ouïe aux sourds, la vue aux aveugles, et chassait le malin esprit du corps des possédés. Au IXe siècle, l'église du Velay était puissante et renommée; ses évêques, grâce aux libéralités des rois et des empereurs, jouissaient de grands privilèges. Sur les ruines des temples païens s'élevaient de riches abbayes ou des chapelles, célèbres par les miracles qui s'y opéraient. Notre-Dame-du-Haut-Solier, dans la *Civitas Vetula,* et l'Oratoire des Anges, sur le mont Anis, attiraient de nombreux pèlerins.

C'est dans le Velay que devait se tenir le concile convoqué par le pape Urbain II au sujet de la première croisade; mais le pape ayant changé d'avis, le concile s'assembla à Clermont (1095). Néanmoins, le Velay prit une grande part à la sainte entreprise. On sait que Raymond, comte de Toulouse, et Aymar de Monteil, évêque du Puy, en furent les chefs. Homme d'église et homme d'épée, fils d'un seigneur dauphinois, élevé dans le métier des armes, Aymar fut choisi par le pape pour le représenter. Il partit à la tête de quatre cents enfants



Cathédrale du Puy.

de sa ville épiscopale. C'est lui qui, après la prise d'Antioche, en juin 1098, releva le courage des croisés, lorsque le sultan de Mossoul, Kerbogha, vint les assiéger dans leur nouvelle conquête, accompagné de Kilidje-Arselan, sultan des Turcs Seldjoucides, avec une armée de 200,000 combattants. On prétend que ce fut un prêtre du Velay, du nom de Pierre Barthélemy, qui découvrit, après une révélation divine, la sainte lance qui avait jadis percé le sein de Jésus-Christ, et dont la vue ne contribua pas peu à relever le moral de l'armée, déjà décimée par la désertion, la disette et les maladies. Les Turcs furent défaits sous les murs d'Antioche, ce qui augmenta la ferveur des gens de la langue d'oc; mais ceux de la langue d'oil niaient le miracle de la sainte lance. Aymar, évêque du Puy, qui semblait partager leur avis, mourut alors, et l'on ne manqua pas d'attribuer cette catastrophe, que rendaient toute naturelle la disette et l'épidémie, à une juste punition du ciel. Il mourut, dit un chroniqueur, et *moult fut pleuré;* mais mal lui avait pris de douter de la sainte lance, car la nuit de sa mort il apparut à Pierre Barthélemy et lui dit qu'il avait été conduit en enfer. « Là, ajoutait-il, j'ai été flagellé très rudement, et mes cheveux et ma barbe ont été brûlés. » Tel fut, suivant la légende, le châtiment d'Aymar.

Cependant, de grands débats s'étant élevés à

cette occasion, et ceux de la langue d'oil persistant à méconnaître le miracle, Pierre Barthélemy s'offrit pour subir l'épreuve du feu ; il en mourut, disent les historiens français de la croisade, et la *sainte lance* demeura fort discréditée. Les Provençaux soutiennent, au contraire, qu'il triompha de cette terrible épreuve, et que les spectateurs enthousiasmés, le regardant comme un saint, se précipitèrent à l'envi sur lui pour toucher ses vêtements ; si bien qu'il fut renversé à terre, foulé aux pieds, et qu'il eût péri sans l'assistance d'un chevalier.

Après les croisades vinrent les guerres féodales. Chaque montagne du Velay avait son château crénelé, redoutable retraite d'où le châtelain envoyait ses hommes d'armes piller et ravager le pays. Au commencement du XII^e^ siècle, Armand de Polignac et ses deux fils, Héracle et Pons, avaient fait bâtir aux abords des principales routes des tours d'observation, où des archers veillaient nuit et jour, prélevant sur tout ce qui passait un droit de péage. Voyageurs, pèlerins, marchands, nul ne pouvait s'y soustraire. A l'exemple des sires de Polignac, les autres seigneurs du Velay se retranchèrent sur plusieurs points, et prirent à leur solde des compagnies armées. La terreur fut grande dans le pays ; le citadin n'osait sortir de ses murailles, le paysan de sa chaumière ; l'étranger ne s'aventurait qu'en tremblant à travers les montagnes. Un coupe-gorge, voilà ce que les seigneurs avaient fait du Velay au moyen âge ! Pierre III, évêque du Puy, fit un appel à ses vassaux et réprima les brigandages des châtelains. Héracle et Pons de Polignac s'engagèrent à livrer trente chevaliers comme otages ; mais, loin de tenir leurs promesses, ils recommencèrent leurs spoliations. Cette fois, l'évêque en appela au roi Louis VII qui vint en personne châtier les tyrans du Velay.

A la mort de Pierre III, nouveaux troubles. Plus accommodant que son prédécesseur, Pierre IV, après avoir anathématisé le sire de Polignac, se réconcilia tout à coup avec lui. Cette paix n'était qu'un piège. Adalbert, évêque de Mende, s'en plaignit au roi : « Paix a été faite entre l'église du Puy et le vicomte de Polignac, lui écrivait-il ; mais cette paix, qui n'en est pas une, est un dangereux exemple, qui met en péril l'Église de Dieu. L'évêque du Puy, comme la dignité et la justice l'exigeaient, avait d'abord excommunié le vicomte, à cause de ses exactions sur les voies publiques ; cependant, à cette heure, l'église ancienne et le vicomte de Polignac se sont réunis et ont conclu entre eux une ombre de paix, en vertu de laquelle ils partagent les produits des péages et des rapines, de telle sorte que l'église participe aux spoliations pour lesquelles elle avait excommunié le vicomte, et qu'un secret amour du gain lui a fait approuver à son profit ce qu'elle avait condamné quand elle n'y avait pas d'intérêt... Ils veulent changer l'ordre des choses, ajoutait le digne prélat, et faire du temple de la mère de Dieu, qui doit être l'asile des affligés, une caverne de voleurs. Ceux qui ont été établis pour pleurer sur les souffrances du peuple, ceux qui lui remettent ses fautes, se sont préparés à se réjouir de ses larmes et à remplir leur bourse des produits du vol ; mais la justice de notre seigneur le roi s'étend sur tous ces hommes ; plaise au ciel qu'ils reconnaissent la vanité de leurs projets ! » — Alors le roi se trouvait à Souvigny : il y manda le vicomte et l'évêque. Tous deux protestèrent qu'ils n'avaient eu en vue, dans cette paix, que le bien de l'Église. Mais comme il avait trompé l'évêque, Héracle trompa le roi. A peine de retour dans ses montagnes, en effet, il reprend les armes. Non moins violent que son frère, Pons se joint à lui. « Saisis d'un instinct diabolique, dit un chroniqueur contemporain, ils faisaient du pillage à main armée l'emploi ordinaire de leur misérable vie. » Ils allaient, en effet, détroussant les voyageurs, ravageant les villes et les campagnes, dévastant les églises et les abbayes. Selon eux, « c'estoit un abus insupportable que des gens si inutiles à l'État que l'estoient les moines égalassent les princes en richesses ; » et, pour y remédier, ils les volaient. Alexandre III en écrivit au roi Louis VII, l'invitant à mettre un terme à tant d'excès. « Le très pieux roi, ému de compassion et de colère, ajoute le chroniqueur, rassembla aussitôt son armée ; et comme il estoit prompt à saisir la verge du châtiment, il se hâta d'aller combattre ces grands coupables. Il les atteignit sur le théâtre de leurs méfaits, les attaqua avec vigueur, en véritable prince qu'il estoit, et leur fit sentir la pointe de son épée. Les ayant vaincus, il les prit, les emmena avec lui, et les garda prisonniers jusqu'à ce qu'ils eussent juré et promis sous les plus fortes garanties de renoncer désormais et à toujours à inquiéter les églises, les pauvres et les voyageurs (1163-1165). » Comme toujours, les sires de Polignac jurèrent et promirent ; mais se parjurer n'était pas ce qui leur coûtait le plus, et le Velay souffrit encore de leurs

exactions. Après avoir ravagé les terres de l'abbaye de la Chaise-Dieu, ils se disposaient à en faire le siège, quand le retour de Louis VII dans le Velay les força de se retirer. Vainement ils se retranchèrent dans le château de Nonnette; ne pouvant résister, ils se rendirent, « jurant, sur le salut de leur âme, qu'ils se soumettoient par avance à tout ce que le roi ordonneroit. » Le roi les ramena prisonniers à Paris. Après trois ans de captivité, Héracle et Pons redevinrent libres; mais Armand, leur père, qui les avait poussés à la révolte, fut condamné, par sentence arbitrale, à réparer tous les dommages qu'il avait causés à l'église du Puy, à restituer toutes les sommes que lui ou les siens, ses gens ou ses chevaliers avaient imposées sur les routes aux voyageurs, aux pèlerins et aux marchands. Ses fiefs furent confisqués au profit de la couronne, et sa personne déclarée prisonnière jusqu'à l'entière exécution de la sentence. Ces conditions étaient dures; néanmoins le vieux châtelain s'y soumit et fut rendu à la liberté. Après sa mort, ses fils, ne pouvant se résoudre à les exécuter, demandèrent et obtinrent qu'elles fussent modifiées.

Pons, par un traité signé en 1173, eut : 1° la moitié de la *leude* et des autres produits de la ville du Puy; 2° deux des quatre châteaux Ceyssac, Aynac, Saint-Quentin et Seneulh. On lui rendit les deux autres. Après avoir fait amende honorable à la ville et à l'église de Brioude et légué son château de Casse à l'abbaye, Héracle partit pour la terre sainte et y mourut. De son côté, Pons fit hommage de sa vicomté à l'évêque du Puy, et se retira dans une abbaye de l'ordre de Cîteaux. Ainsi finirent ces terribles chefs de routiers.

Plus tard, en 1380, le Velay eut à souffrir du passage des grandes compagnies; elles s'emparèrent de plusieurs châteaux. Bertrand du Guesclin, l'intrépide guerrier, vint leur faire la chasse. Les consuls du Puy lui envoyèrent « beaucoup de vaillantes gens tant à cheval qu'à pied, artilleurs, archiers, arbalestriers, et en oultre force artillerie, traits, canons, pouldre, arcs, arbalestes, engins et telles autres munitions belliqueuses; force pain, vin, victuailles, desquelles choses ledit connétable se tint très content. » On sait comment il mourut. On lui fit les funérailles d'un roi; il fut enseveli à Saint-Denis. Son cœur fut donné à la Bretagne, sa patrie, et ses entrailles furent religieusement transportées au Puy, qui lui éleva un tombeau.

Au XV^e^ siècle, dans la guerre des Bourguignons et des Armagnacs, le Velay resta fidèle au roi. Bien qu'elle eût fort à souffrir, la ville du Puy envoya « vers monseigneur le Dauphin dix notables pour lui offrir toute obéissance de corps et de biens jusqu'à la mort. » Cependant, les Bourguignons, ayant à leur tête le sire de Rochebaron, voulurent se rendre maîtres du Velay. Ils s'emparèrent de plusieurs points importants et s'avancèrent jusque sous les murs du Puy; mais les seigneurs du Velay l'avaient mis à l'abri de toute surprise. Après un long siège, « voyant que guière ne pouvoient profiter, vu que la ville estoit moult bien garnie de gens de défense pour leur résister, ils (les Bourguignons) s'en retournèrent à honte et à confusion, et allèrent parmi le pays faisant maux indicibles. »

Sous la domination des Wisigoths ariens, le Velay était resté catholique; il persévéra dans sa foi pendant les longues et sanglantes guerres du XVI^e^ siècle: Vainement Blacons, lieutenant du baron des Adrets, vint mettre le siège devant Le Puy; il y trouva l'élite de la noblesse du Velay prête à défendre la ville. Ne pouvant pénétrer dans la place, les assiégeants vont s'emparer du château d'Espaly, dans le voisinage; puis, se rapprochant de la ville, ils essayent de la prendre de vive force; mais, repoussés vigoureusement, ils sont contraints de lever le siège. Plus tard, en 1621, Blacons revint dans le Velay et y surprit Yssingeaux; mais le curé, vieillard septuagénaire, se mit à la tête de ses paroissiens et chassa de la ville Blacons et ses bandes. Ces résistances vigoureuses arrêtèrent le progrès des idées nouvelles dans le Velay. Depuis plus d'un siècle, ce pays jouissait du plus grand calme, lorsque Mandrin y parut en 1754. Après avoir rançonné les campagnes, il entre au Puy, pille la maison du capitaine général des fermes, force les prisons, enlève plusieurs détenus, et se retire chargé de butin. Bientôt il tente une seconde expédition dans le Velay. Attaqué, cette fois, par cent hommes de cavalerie, il parvient à leur échapper à la faveur de la nuit, et se réfugie en Savoie. Depuis ce temps, aucun fait remarquable ne s'est passé dans le Velay.

Pendant la guerre de 1870-1871, ce pays a envoyé son contingent de mobiles à l'armée de la Loire.

HISTOIRE ET DESCRIPTION DES VILLES BOURGS ET CHATEAUX LES PLUS REMARQUABLES

Le Puy (lat. 45° 2′ 46″; long. 1° 32′ 55″ E.). — Le Puy (*Anicium*, *Podium Sanctæ Mariæ*, *Podium*),

station importante de la ligne de Saint-Étienne à Langeac par Le Puy (réseau de Paris-Lyon-Méditerranée), est une ancienne ville, sur le mont Anis, à 574 kilomètres au sud-sud-est de Paris, peuplée de 19,852 habitants, chef-lieu du département, d'un arrondissement et de deux cantons, avec évêché, tribunaux de 1re instance et de commerce, séminaire diocésain, lycée, sociétés savantes, etc. Elle était autrefois évêché et comté, et dépendait du parlement de Toulouse et de la généralité de Montpellier. Il y avait, en outre, un commandant, un subdélégué, une sénéchaussée, un présidial, un bailliage, un collège, un chapitre, un séminaire et plusieurs couvents.

Jadis, au sommet du mont Anis, s'élevait un temple consacré à Diane chasseresse. Aux environs de ce temple, dont on voit encore les vestiges, se groupèrent des habitations, et peu à peu un bourg se forma. On l'appela *Anicium*, du nom de la montagne sur la pente et au pied de laquelle il était situé. Il y avait, en ce temps-là, dit la légende, proche la petite rivière de la Borne, une femme dévote qui était affligée d'une fièvre quarte, et en serait morte si la bonne Vierge ne l'eût visitée une nuit, lui disant : « Lève-toi, ma fille, rends-toi au plus tôt sur la montagne d'Anis ; c'est là que je veux te délivrer de ton mal. » Dès le matin, la dame se fit porter au lieu assigné ; elle y remarqua une pierre large et carrée en guise d'autel, et, s'y reposant, le sommeil la saisit. Nouvelle apparition de la Vierge. « C'est ici, lui dit-elle en lui montrant la place où elle voulait qu'un oratoire lui fût élevé, c'est ici que, te réveillant, ton mal s'en ira. » Ce qui arriva, en effet. Aussitôt la matrone de crier au miracle et d'en informer saint Georges, qui prêchait alors l'Évangile dans le Velay. Saint Georges, suivi de la dame et du peuple, se rendit sur le mont Anis. « Chose merveilleuse ! dit le père Eudes de Gissey dans son *Histoire de Notre-Dame-du-Puy*, on était en juillet, au plus fort de la chaleur ; cependant, par un miracle digne de mémoire, la neige recouvrait la terre de cette partie de la montagne ; et, comme s'il pouvait rester encore quelques doutes dans l'esprit de l'assistance sur les volontés d'en haut, tout à coup apparut un cerf qui, dans une course rapide, se mit à tracer sur la neige le plan de l'édifice, et disparut ensuite sans qu'on pût savoir d'où il était venu et comment il était parti. »

Cependant, le cerf, en traçant le plan, n'avait pas enseigné le moyen de l'exécuter ; et saint Georges, malheureusement trop pauvre, ne savait comment s'y prendre. Il se contenta de faire planter une haie à l'endroit où le cerf avait passé. Bientôt le bruit de ce miracle se répandit au loin. Saint Martial, apôtre d'Aquitaine, vint en pèlerinage au mont Anis. Il y dressa un autel à la Vierge.

Mais la Vierge avait hâte de voir s'élever son oratoire, et elle chargea une matrone de Ceyssac de le faire savoir à l'évêque. C'était vers l'an 500 ou 570, sous l'épiscopat de saint Évode ou saint Vosy, comme on l'appelle communément dans le Velay. Saint Vosy fit bâtir l'église ; mais l'église faite, il fallait la consacrer. L'évêque partit donc pour Rome avec Scutarius, qui avait présidé à la construction de l'édifice ; mais, ô prodige ! à peine eurent-ils fait une demi-lieue, qu'ils rencontrèrent sur les bords de la Loire, près de Coursac, deux vénérables vieillards, vêtus de blanc, graves et mystérieux. Saisi d'étonnement, Vosy leur demanda qui ils étaient et quel motif avait pu les décider à venir dans ces montagnes. L'un d'eux répondit : « Nous arrivons de Rome et sommes envoyés par le saint père pour vous remettre de sa part ce que nous portons. » Il dit, et sur-le-champ leur donna deux petits coffrets remplis de reliques ; puis il ajouta : « Prenez-les avec respect, quittez vos sandales, et allez déposer religieusement ce trésor dans l'endroit du sanctuaire qui vous paraîtra le plus convenable. Votre voyage est désormais inutile, la main des hommes ne doit point sacrer le temple du mont Anis ; aux anges seuls est réservé cet insigne honneur. Telles sont les volontés de Dieu ; et, pour que vous ne doutiez pas de mes paroles, je vous annonce qu'au moment où vous vous présenterez devant l'église les portes s'ouvriront, les cloches sonneront d'elles-mêmes ; tout l'intérieur du temple sera resplendissant de torches, de flambeaux, de cierges ardents ; vous entendrez une harmonie céleste, et vous sentirez le doux parfum de l'huile divine, qui aura servi à la consécration faite par les anges. » A ces mots, les deux vieillards, ou plutôt les deux messagers miraculeux, dépouillant leur humaine figure, s'évanouirent.

Vosy et Scutarius furent longtemps à revenir de leur surprise. Cependant ils ne pouvaient douter de la réalité de l'apparition ; ils tenaient en leurs mains les précieux coffrets ; aussi firent-ils prévenir le peuple de ce qui venait d'arriver. A cette

nouvelle, on accourut en foule au-devant des saintes reliques si merveilleusement apportées ; puis chacun s'achemina vers la montagne. Quand on fut au moment d'entrer dans l'église, les portes s'ouvrirent d'elles-mêmes, les cloches sonnèrent ; en un mot, la prédiction des deux vieillards fut en tous points accomplie. — C'est ainsi que les légendaires racontent l'origine de l'église du Puy ; citons, parmi les reliques alors données ou plus tard apportées à Notre-Dame, une cruche des noces de Cana, le doigt de saint Jean-Baptiste, le cornet de saint Hubert, deux sandales de saint Martial, etc. Ajoutons, pour sortir du domaine des fables, que le savant archiviste du département, M. Aymar, donne à cette église une origine plus ancienne. Selon lui, elle aurait été construite sur les débris d'un temple païen, ou peut-être même sur l'emplacement d'un *oppidum* gaulois, antérieurement à l'édifice romain. Quoi qu'il en soit, saint Vosy quitta *Ruessio*, l'ancienne métropole, et transféra le siège épiscopal à *Anicium*. C'est, du moins, ce que semble confirmer une inscription trouvée au Puy en 1712. D'autres, cependant, donnent à cette église pour premier évêque saint Georges, qu'ils font disciple de saint Pierre et dont l'église collégiale, dans la ville du Puy, a conservé son nom et ses reliques. Après saint Vosy, l'église de cette ville ne fit que prospérer. Sous saint Bénigne, elle hérita du *logis de la Tête de Bœuf*, riche hôtellerie qui appartenait à un homme appelé Gras-Nanant. Celui-ci, n'ayant pas d'enfants, légua, pour le salut de son âme, tous ses biens à l'évêque. A Bénigne succéda saint Agrève, d'origine espagnole. Alors le Velay gémissait sous le joug des Wisigoths ariens. Saint Agrève, en combattant l'hérésie, s'attira la persécution. Ses ennemis résolurent de le faire périr. Ils subornèrent son barbier, qui devait lui couper la gorge au moment de le raser. « Dieu, dit la légende, ne voulut pas que ce crime s'accomplît ; il en prévint son fidèle disciple par un pressentiment. C'est pourquoi, quand l'assassin s'avança son rasoir à la main, Agrève le saisit vivement par le bras, lui dit qu'il connaissait son cruel projet, mais qu'il ne l'accomplirait pas, parce que son heure de mourir n'était pas venue ; puis, sans s'émouvoir, le saint évêque s'assit tranquillement, tendit le cou et ordonna à cet homme de le raser. Le barbier fut si étonné, si épouvanté de cette soudaine révélation, qu'il éprouva un profond repentir de ce qu'il allait faire. Cependant, il obéit et, en mémoire de ce miracle, recueillit religieusement un poil de la barbe du protégé de Dieu. Cette précieuse relique fut, dit-on, donnée par lui à l'église de Grenoble, où son simple attouchement guérissait les maladies du visage.

Charlemagne, ayant soumis le Bigorre, vint assiéger le château de Mirambel, dont les Sarrasins, sous les ordres de Mirat, s'étaient emparés. « Ce château, dit la chronique, était sur le point de se rendre faute de vivres, lorsque, par la faveur de Notre-Dame du Puy, un aigle y apporta dans son bec un grand poisson. Mirat envoya aussitôt ce poisson à Charlemagne, pour lui montrer qu'il avait encore des ressources ; mais l'évêque du Puy n'y fut point trompé, et il proposa une capitulation que Mirat accepta. Le Sarrasin se reconnut vassal de Notre-Dame du Puy, et donna à l'évêque une poignée de foin pour lui tenir lieu de reconnaissance. Charlemagne, ayant ratifié le traité, Mirat et tous ceux de sa suite, portant au bout de leurs lances des bottes de foin, allèrent au Puy pour y faire hommage à la Vierge et y recevoir le baptême. » C'est en mémoire de cette capitulation que les comtes de Bigorre portaient à Notre-Dame du Puy, lorsqu'ils allaient y prendre leur chevalerie, des bottes de foin coupé dans les prés du château de Mirat.

D'abord circonscrite au rocher de Corneille, où étaient l'église, le cloître, la maison des chanoines et un château fort, la ville des Aniciens se développa rapidement. Bientôt l'invasion des barbares obligea les habitants à s'abriter derrière de hautes murailles. Ainsi protégée par sa vierge miraculeuse, et défendue par ses remparts, elle souffrit peu des guerres qui agitèrent l'empire. Son église était riche, puissante et renommée, et ses évêques avaient de grands privilèges. Au x° siècle, ils régnaient sans partage sur le Velay. Cependant les seigneurs féodaux commençaient à remuer. Caractère ferme, esprit résolu, l'évêque Gui II les tint en respect. On dit qu'il fut l'un des premiers à saluer roi le comte de Paris, Hugues Capet. Jusque-là, les évêques du Puy n'avaient point reconnu l'autorité royale. Relevant immédiatement du saint-siège, ils avaient le privilège de porter le *pallium*, de rendre la justice, de battre monnaie, etc. Outre la ville du Puy et son territoire, ils possédaient de nombreux châteaux. On comptait jusqu'à cent fiefs mouvant de leur siège. Aussi était-il ambitionné par les plus grandes familles non seulement du Velay, mais de la chrétienté. Il y avait alors, au château de Po-

lignac, un seigneur riche et puissant. Il s'appelait Hermann ou Armand. Déjà *roi des montagnes*, il aspirait à régner sur le Velay. Il fit élire évêque du Puy l'un de ses fils, Étienne, dit Brise-Fer, ainsi nommé à cause de son caractère violent et emporté. Celui-ci prit possession de son siège moins en pasteur qu'en conquérant. Il entra dans sa ville épiscopale au bruit des fanfares et aux acclamations des hommes d'armes de son père. Après quoi, il alla à Rome se jeter aux pieds du pape, qui le confirma dans son élection. A son retour, fort de la puissante position de sa famille, il ne se fit aucun scrupule de trafiquer des choses saintes. C'était sous le pontificat de Grégoire VII. On sait la rude guerre que ce grand pape fit aux simoniaques; il menaça de l'anathème Brise-Fer qui, loin de se soumettre, en appela aux armes. Il fut excommunié. Hugues de Die, légat du pape, se rendit au Puy et y publia, au milieu d'une messe solennelle, la sentence fulminée contre *le simoniaque* et *l'homicide*. Brise-Fer feignit la soumission et se retira dans le château de son père, laissant passer l'orage; mais à peine le légat fut-il parti qu'il reprit violemment possession de son église. Nouveaux anathèmes de Grégoire VII, qui enjoignit aux chanoines et aux fidèles du Puy de secouer le joug de l'oppresseur et de se séparer de lui, « pour ne pas servir le démon auquel il s'était livré. » Brise-Fer mourut impénitent.

N'ayant pu réussir à s'emparer de l'église du Velay, Armand de Polignac s'appliqua à en diminuer la puissance. Il associa à ses projets ses deux autres fils, Héracle et Pons, dignes instruments de son ambition. Aymar de Monteil occupait alors le siège du Puy. C'était un homme ferme et courageux : il les contint dans le devoir; mais il dut partir pour la croisade, et, profitant de son absence, ils se jetèrent à main armée sur les terres de l'église ancienne, pillant les fermes et les abbayes. Maîtres de toutes les routes qui conduisaient à la ville, ils s'y fortifièrent, mettant à contribution les marchands et les passagers. Aymar de Monteil était mort en terre sainte. Trop faible pour lutter contre ces terribles chefs de routiers, Pierre III, son successeur, recourut au roi Louis VII. Alors, la royauté, s'éveillant de son long sommeil, commençait à se faire sentir dans le pays. Louis VII se rendit au Puy avec son armée. « C'était la première fois, dit Sismondi, qu'un roi de la troisième race passait les frontières de la Septimanie, enseignant ainsi aux peuples que leurs seigneurs avaient eux-mêmes un seigneur auquel ils pouvaient recourir. » Non seulement il confirma, mais il étendit les privilèges de l'évêque du Puy; il ordonna qu'il ne serait « permis à personne soit de la cité, soit dans les autres lieux dépendant de l'autorité dudit évêque et de son église, soit même sur les limites des domaines de l'évêché, c'est-à-dire du Rhône à la Loire, d'Alest jusqu'à Montbrison, de Saint-Alban au Puy, d'exercer aucune violence ou de faire aucune levée d'impôts, d'établir aucune coutume, d'exiger aucun péage, d'élever de nouvelles forteresses, etc. De son côté, l'évêque jura fidélité au roi et à ses successeurs, et s'engagea à lui remettre, quand il l'exigerait et chaque fois qu'il viendrait au Puy, tous les forts de la ville. Ainsi la royauté, en octroyant des franchises, faisait ses réserves. Cependant, la lutte des évêques du Puy et des sires de Polignac se prolongea longtemps encore, et le vieil Armand était mort que ses deux fils, Héracle et Pons, cent fois parjures, résistaient toujours; mais enfin la royauté y mit ordre.

Chaque année, le 15 août, on célébrait au Puy la fête de Notre-Dame. Cette fête y attirait un grand nombre de pèlerins, nobles, seigneurs, paysans. C'était la fête de l'église et de la ville; mais les routiers ravageant les environs, les présents que l'on portait à Notre-Dame couraient grand risque de passer en d'autres mains. Comment purger le pays de ces bandes dévastatrices? Il fallait un miracle; un chanoine se chargea de l'opérer. « Il parla donc, dit un vieux chroniqueur, à un jeune homme subtil en langaige, non connu en la ville. Ils ordonnèrent ensemble que le jeune homme seroit habillé en guise de Notre-Dame, et se apparoîtroit de nuict à un simple homme de très bonne renommée qui avoit nom *Durand* et qui était charpentier. Yceluy Durand avoit accoustumé d'estre en dévotion par nuict à l'église. Ainsi fut faict comme ils l'avoient décidé; car le jeune homme, une heure devant le jour, apparut à Durand en guise de Nostre-Dame et lui dit certaines paroles et commandements. Le simple homme cuida pour vray que ce fust Nostre-Dame, et alla, quand il fit jour, raconter sa vision. Et vindrent ceulx de la cité en l'église pour sçavoir ce que c'estoit, car le prud'homme Durand estoit de bonne foy.

» Pour quoy la chose fut plus créable, le chanoine (par qui le prud'homme avoit été deceu) print la parole pour Durand; car il estoit saige et avoit ouï

de Durand ce qu'il lui avoit faict dire. Il print thème et parla au peuple par manière de sermon, et dit : que la reyne de miséricorde avoit impétré paix au monde par les prières qu'elle avoit faictes à son benoist fils, le Dieu tout-puissant, et que celuy qui vouldroit voter ou celuy qui empescheroit ceste paix mourroit de mort subite. Les conditions sont que ceulx de ceste paix auront chaperon de toile blanche et une enseigne de plomb ou d'estaing, où il y aura escript :

Agnus Dei, qui tollis peccata mundi, da nobis pacem.

» Après, celuy qui entrera dans ceste paix ne jouera aux dez, ni aux tables (échecs), ni ira aux tavernes, ne aura vestements en bombant, ne costel à pointe, ne fera faulx serment, ne deshonnestement ne nommera le nom de Dieu, ne de Notre-Dame, ne de sainct et saincte, ne de aulcun membre dessoubs le nombril. Et aussi jureront tous ceulx qui sont de ceste paix de détruire les ennemis, c'est-à-dire *les routiers*.

» Ceste paix fut bientôt espandue par plusieurs pays; et venoient de toutes parts evesques et gens de tous estats prendre ycelle, que ils cuidoient venue du ciel; car qui ne vouloit prendre ce chaperon de toile, ils le tenoient comme ennemy et pour ennemy. Et payoit chacun à l'entrée douze deniers de la monnoye du Puy.

» Or advint que les routiers s'en venoient une grande partie d'Aquitaine vers Bourgoigne, et quand les chaperons d'Auvergne le sceurent, ils leur coururent sus et en occirent dix-sept mille, et, en aultre partie aussi, en fut occis neuf mille par les chaperons, lesquels portarent la teste du capitaine, qui avoit nom Curbarant, en signe de victoire. Mais, ajoute le chroniqueur, ceste chose, qui avoit été faicte par faincte et simulée religion, ne dura pas longuement; car *Lupparius* (ung capitaine des routiers), puissant et fort, desconfit les chaperons en telle manière qu'il ne fust depuis luy nul qui s'osât dire qu'il fust de la confrérie. » (*Chronique manuscrite de Médicis, bourgeois du Puy.*)

A peine délivré des Polignac et des routiers, Le Puy eut à souffrir de ses évêques, devenus plus tyrans et plus exacteurs que les terribles châtelains auxquels ils n'avaient fait une guerre si rude et si longue que pour s'enrichir de leurs dépouilles et dominer dans le Velay. Robert de Mehun, entre autres, y fit sentir sa main de fer. Parent de Philippe-Auguste, esprit fier et hautain, cœur impitoyable, il prêcha la croisade contre les Albigeois et établit une sorte d'inquisition dans la province. « Sachez, disait-il, que rien ne me coûtera pour conserver pur l'air qu'on respire dans ce pays. » Ses gens d'armes allaient par la ville, vexant le peuple, se faisaient ouvrir les tavernes même après le couvre-feu, passaient la nuit à boire et à jouer, et payaient souvent leur écot en battant ou en injuriant leurs hôtes. « Ils en faisoient tant et tant, disent des mémoires contemporains, que le pauvre peuple en perdit patience. » Le 15 février 1217, il se révolta. Des bandes armées de fourches, de piques et de torches ardentes, parcourent la ville, frappant à toutes les portes et criant : « Alerte! compaignons, descendez et venez avec nous! la chasse sera bonne; on court enfumer le renard! » Bientôt la foule assiège le palais de l'évêque; mais les archers font pleuvoir du haut des créneaux une grêle de traits sur les assaillants; puis, prenant l'offensive, ils les refoulent dans une sortie. Cependant le peuple revient à la charge. Après un combat nocturne dans les rues, les archers sont dispersés, le château épiscopal pris et saccagé; mais Robert s'était sauvé par une secrète issue. Vainement, du fond de sa retraite, il prie, il menace, rien ne peut fléchir le peuple. Alors il en appelle au pape, qui se hâte d'envoyer trois légats à son secours. Arrivés au Puy, les légats trouvèrent la ville tranquille, mais indifférente. Des moines fanatiques essayèrent en vain d'ameuter le peuple contre ce qu'ils appelaient les rebelles hérétiques. Ceux-ci reprennent les armes, plusieurs moines sont tués; on met le feu aux maisons des zélés partisans de l'évêque, les trois légats s'en retournèrent comme ils étaient venus; mais le pape déféra la cause à Philippe-Auguste. Ce prince se rendit au château de Vernon et y assigna les parties. Robert de Mehun se présenta, accompagné de quelques amis; la ville était représentée par dix notables (1218). On convint que les habitants du Puy auraient le droit de voter l'impôt, d'élire leurs magistrats, d'avoir un sceau et une maison commune, sans préjudice des intérêts et des privilèges de l'évêque.

Cette demi-satisfaction obtenue, Robert rentra dans sa ville épiscopale; mais, à la vue de son palais dévasté, il ne put maîtriser ses ressentiments; il menaça de sa vengeance les chefs de la révolte. Bertrand de Cares, l'un d'eux qu'il avait excom-

munié, résolut sa perte. Secondé par une vingtaine de conjurés, il se jeta sur le prélat tandis qu'il sortait du village de Saint-Germain, et le massacra avec une partie de sa suite. On dit qu'ayant obtenu de la cour de Rome l'absolution de leur crime, les meurtriers en furent quittes pour faire pénitence.

A Robert de Mehun succéda Bertrand de Montaigu, qui, voyant l'abaissement du siège épiscopal du Velay, essaya de le relever. Il se fortifia dans son château; le peuple, craignant pour ses franchises, prévint les desseins de l'évêque, et l'obligea de prendre la fuite. Sur la plainte du prélat, le roi saint Louis lui envoya des troupes qui le rétablirent dans sa ville épiscopale. Ce prince même, à son retour de la Palestine, passa par Le Puy; il y reçut le *droit de gîte* de la part des bourgeois, de l'évêque et du chapitre (1254); il ne se contenta point de protéger l'église du Puy, il la dota de nouveaux privilèges et la combla de ses libéralités. On croit qu'il lui fit présent d'une épine de la couronne du Christ et d'une statue de Notre-Dame, dont l'arrivée au Puy fut une grande et mémorable fête.

Cependant les évêques ne se lassaient pas d'opprimer la ville, ni le peuple de se plaindre ou de se révolter. Vers la fin du XIII^e^ siècle, Guillaume de La Roue, étant évêque, « ce prélat choisit, pour son bayle, messire Guillaume de Rochebaron, homme de pravité et si plein de malices que merveilles.

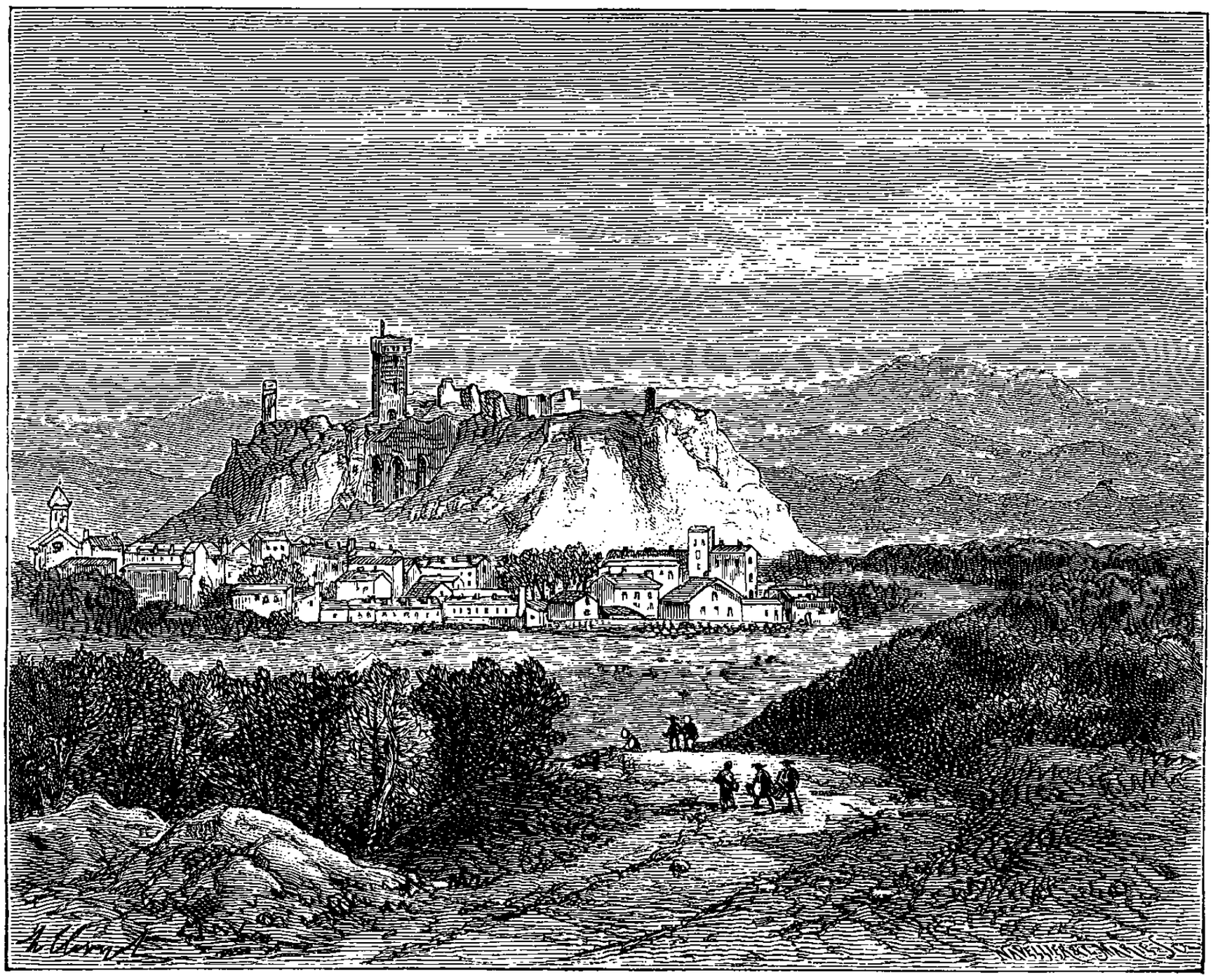
» Ce bayle, institué avec ses sergents, la cour fust soubz luy conduite tellement quellement. Toutes fois est-il à présumer que ce bayle estoit de mauvaise conversation, ébesté et charnel; car, par succession de temps après, trouvons qu'il convoita tant une jeune femme qui mariée estoit à un jeune compaignon de bouchier, ressent et estourdy, lequel demeuroit en la boucherie que nous appelons le *Mazel-Soubteyre*. Et fust si très espris de son amour pour la grande pulchritude et formosité dont elle estoit comblée, qu'il en devenoit perdu et ne pouvoit penser quel moyen il pourroit trouver pour en avoir ce qu'il désiroit.

» Toutes fois se délibérast-il soubz la couleur et ombre de justice de l'envoyer querir, pour aulcun affaire secret, en son hostel; ce qu'il fist. Et quand la paoure jeune innocente jouvencelle, qui pas ne considéroit la dolosité et mauldicte fin que ce damnable bayle prétendoit, fust au-devant de lui en sa chambre, il fist signe à ses familiers et domestiques que chacun se retirast; à quoy ne désobéirent point. Et, alors, cet homme se essaya la calomnier par doulces collocutions et amoureux propos, luy priant qu'elle se voulust condescendre à l'exécution de son maudict vouloir, la pensant trouver imbécille et ignorante. Mais la vertueuse et prudente femme ayant Dieu en son conspect, et craignant l'honte et dilacération de son honneur, ne y voulust onc consentir, mais toujours le payoit de très honnestes refus.

» Accoy voyant, cet homme comme désespéré fust si très assailly des aiguilhons de la chair, que oncques les faulx juges qui accusèrent saincte Suzanne, ne Tarquin, l'oppresseur de Lucrèce, ne furent plus. Pourquoy de faict oustrageusement la print, tant pour assouvir le plaisir de sa charnelle volupté, que aussi pour vindiquer son escondissement, toutes résistances que la pauvre femme ne sut faire, et il cultiva en son irréprochable jardin et parfist par violence ce qu'il avoit entreprins.

» Ce trop cher lui costa, car ceste femme, triste et douloureuse avec face trop esplorée, s'en retourna en sa maison, et ainsi demeura par aulcuns jours sans se pouvoir jamais saouller de gémir et de pleurer amèrement. Toutes fois, n'osoit-elle rien dire, toujours cuidant affabler le cas. Mais par son mary et par aulcuns ses parents fust si estroitement examinée sur la cause de son grand dueilh, qu'elle, nonobstant grosse exubescence, leur confessa tout le cas comme il avoit été faict, sans rien obmettre de la vérité; et que, pour qu'elle ne fust respudiée, ne l'osoit descouvrir.

» Le mary et ses parents, ouyant l'horreur de cette mauldicte et vilaine entreprinse, furent fortement esmeus et troublés, car bouchiers sont gens de sang et de facile motion. » — Après avoir fait serment de tuer le bayle, ils se répandent dans la ville en criant: Aux armes! soulèvent le peuple et mettent en fuite le bayle, le viguier et les sergents, qui se retirent dans le couvent des cordeliers; mais le peuple les y poursuit et menace de mettre le feu au couvent. Alors un des pères alla prendre le saint sacrement, vint à la porte et l'ouvrit. « Que » voulez-vous faire? leur dit-il; voicy Dieu! Pour » l'honneur de luy, ne procédez oultre. » — « Qu'est » cecy! » s'écrie le peuple. Et plus furieux que oncques print Nostre-Seigneur et beau père, et tout fust illec rué sus vilainement, et entrèrent parmy ledict couvent, battant, frappant, cherchant bayle, viguier, sergents; en telle sorte qu'ils occirent le



Château de Polignac.

viguier, quatre sergents et le bayle, qui, au clocher de ladicte église, s'estoit caché. Ils le jetèrent en bas et l'occirent, et encore après sa mort plusieurs grants coups de fauchiers et d'aultres arnoys luy lancèrent à travers son corps mort que chose aigre et scandaleuse estoit. » Cependant, plusieurs furent pris, jugés et pendus ; un arrêt du conseil (1277) supprima les consuls et déclara les habitants « privés du sceau et de l'arche commune, des clefs de la ville et de la garde des clefs, des portes et fossés et de toutes les forteresses, des armes communes, chaynes, syndicat, confréries, assemblées, congrégations, convocations avec trompettes ou aultrement et généralement de tous droits et privilèges. (Médicis, *Chronique manuscrite d'un bourgeois du Puy.*) » Mais les citoyens du Puy sollicitèrent et obtinrent de Philippe de Valois, moyennant, toutefois, la somme de cinq mille cinq cents livres tournois, la révocation de cette sentence (1349) ; ce contre quoi l'évêque protesta, comme contraire aux droits et privilèges de son siège et de son église. Alors l'évêque de Paris proposa sa médiation et régla le différend à la satisfaction des deux parties.

Charles VI, pendant sa maladie, vint deux fois au Puy, en pèlerinage ; il fixa à six le nombre des consuls, et, ne trouvant pas sans doute que la couleur de leurs robes, manteaux et chaperous fût de bon goût, il ordonna que désormais, au lieu d'être faits de drap bleu (pers), ils le seraient d'écarlate.

Dans la guerre contre les Anglais, la ville du Puy tint pour la cause royale et repoussa l'assaut d'une armée commandée par le prince d'Orange (1419).

A son avènement au trône, Charles VII vint en personne remercier les habitants de leur courage et de leur fidélité (1424). Il fit son entrée solennelle au Puy ; l'évêque et les consuls allèrent au-devant de lui jusqu'à l'oratoire du Collet, à 1 kilomètre du Puy, et lui offrirent les clefs de la ville. Le roi, les recevant, leur dit : « Gardez-les vous-

mêmes pour moi. » Après un assez long séjour, il en partit, et y revint plusieurs fois dans la suite. Il y tint même les états généraux du Languedoc (1425-1439). Pendant la ligue du Bien public, Le Puy se déclara pour Louis XI, malgré les excitations de son évêque, Jean, bâtard de Bourbon, qui avait embrassé le parti contraire. En vain ce prélat fit-il publier dans les rues et dans les carrefours, « par cris et par préconisations publiques, que n'y eust homme qui eust à payer tailhes ou subsides, car monseigneur de Berry les affranchissoit ; » les habitants ne cédèrent à aucune séduction ; « mais les bonnes gens du plat pays ne sçavoient quel party tenir, tant ils estoient tourmentés de divers assauts. » Parvenu à l'âge de quarante-cinq ans sans avoir d'enfant mâle, Louis XI avait fait vœu de se rendre en pèlerinage à Notre-Dame du Puy si la bonne Vierge lui en accordait un. A quelque temps de là, la reine ayant mis au monde un dauphin, Louis XI accomplit son vœu. Après avoir fait ses dévotions et déposé ses largesses sur l'autel de cette *benoiste dame*, la glorieuse Vierge Marie, qui lui avait fait tant de bien, il repartit pour Paris. Depuis ce temps, il portait, attachée à son chapeau, une petite figure de Notre-Dame en or, dont lui avait fait présent l'abbé de Saint-Vosy.

Charles VIII, en 1496, François Ier, en 1533, vinrent également au Puy. Quatorze ans plus tard, cette ville fut ravagée par une peste qui obligea les habitants et les consuls eux-mêmes à se retirer de la ville. On raconte que l'herbe croissait dans les rues.

Au XVIe siècle, Le Puy tint pour le parti catholique ; mais la sagesse de son évêque le préserva des horreurs de la Saint-Barthélemy. Ne pouvant s'y rendre en personne, le baron des Adrets, pour réduire la ville, détacha Blacons, son lieutenant, qu'il mit à la tête de sept à huit mille hommes (1562). Celui-ci arriva, à la pointe du jour, devant la place, défendue par l'élite de la noblesse du Velay. Repoussé vigoureusement, il se retira, mais en pillant le petit bourg d'Aiguilhe, les couvents des cordelières et des jacobins ; puis, s'emparant du château d'Espaly, il en détruisit les fortifications, et revint contre la ville ; mais toutes ses attaques échouèrent, et il dut en lever le siège. Après le baron des Adrets et Blacons, Châtillon, fils de l'amiral de Coligny, essaya de surprendre Le Puy (1585). Ayant choisi une nuit fort obscure et deux mille quatre cents hommes d'une hardiesse éprouvée, il s'approcha de l'une des portes, où un pétard fut attaché ; « mais il ne produisit aucun effet. Une terreur panique même s'empara des religionnaires, et fut attribuée à la protection du ciel. La mémoire des prodiges et des miracles que l'on croit être arrivés à cette époque se célébrait le 3 décembre de chaque année par une procession générale. » (H. du Lac de la Tour, *Histoire du département de la Haute-Loire.*) Plus tard, Saint-Vidal, ardent ligueur, ayant été nommé gouverneur du pays, fit jurer aux habitants du Puy la *sainte union*. Ceux-ci, à l'exemple des ligueurs de Paris et de Toulouse, choisirent vingt-quatre d'entre eux et les chargèrent du gouvernement de la cité. A l'avènement de Henri IV, les ligueurs du Puy ne voulurent pas le reconnaître ; ils se fortifièrent dans la ville, confisquèrent les biens des *politiques*, qu'ils firent vendre en place publique, et déclarèrent leurs femmes prisonnières ; puis ils se mirent en campagne, prirent d'assaut le château de Polignac, dont ils rasèrent les fortifications et s'emparèrent du château d'Espaly (1589-1590). Cependant les royalistes, ayant à leur tête les principaux seigneurs du Velay, tentèrent, mais inutilement, de surprendre la ville, qui ne se rendit qu'en 1596. D'après le traité de paix, les habitants furent exemptés de la taille pendant cinq ans.

Depuis ce temps, la ville n'avait vu se passer dans ses murs aucun événement important, lorsque, en 1734, Mandrin y pénétra avec sa bande, pillant les maisons du capitaine général des fermes, et forçant les prisons d'où il enleva plusieurs détenus.

Avant 1789, Le Puy était la capitale du Velay et le siège des états particuliers de ce pays. Ses évêques assistaient de droit aux séances des états généraux du Languedoc et présidaient les états particuliers du Velay, qui se composaient de trente votants : neuf pour l'église, dix-huit pour la noblesse, et trois pour le tiers. Ils prenaient le titre de comtes du Velay et de Brioude, et partageaient avec le roi l'administration de la justice. La ville était régie par ses magistrats. Chaque année, les corps et métiers s'assemblaient et élisaient six consuls chargés du gouvernement et de la police de la cité.

La ville du Puy s'élève en amphithéâtre et au pied d'une montagne conique. Cette montagne, appelée anciennement *Avicium*, *Anicium* (Anis), et plus tard *Podium*, est surmontée d'un énorme rocher connu sous le nom de *Rocher de Corneille*.

Au pied de ce rocher, dont le sommet a 132m,50 de hauteur au-dessus du niveau de la principale place publique du Puy et 757 mètres au-dessus du niveau de la mer, s'élèvent trois grands édifices qui couronnent la ville; ce sont l'église Notre-Dame, son clocher isolé, et une haute tour carrée nommée *Tour Saint-Mayol* ou *du Chapitre*. Vers le haut et dans sa partie orientale est un joli bois, qui forme autour comme une fraise de verdure. Au-dessus se dressent les sombres ruines de l'antique château de Corneille.

De ce point, on découvre l'un des plus beaux paysages de la France centrale. Voici la description qu'en fait George Sand dans une page admirable de ses œuvres (le *Marquis de Villemer*) : « Rien, dit-elle, ne peut donner l'idée de la beauté pittoresque de ce bassin du Puy, et je ne connais point de site dont le caractère soit plus difficile à décrire. Ce n'est point la Suisse, c'est moins terrible ; ce n'est pas l'Italie, c'est plus beau : c'est la France centrale avec tous ses vésuves éteints et revêtus d'une splendide végétation ; ce n'est pourtant ni l'Auvergne ni le Limousin..... Ici, point de riche Limagne....., point de plateaux fertiles, fermés de fossés naturels. Non, tout est cime et ravin, et la culture ne peut s'emparer que de profondeurs resserrées et de versants rapides. Elle s'en empare; elle se glisse partout, jetant ses frais tapis de verdure, de céréales et de légumineuses avides de la cendre fertilisée des volcans, jusque dans les interstices des coulées de lave qui la rayent dans tous les sens.

» L'horizon est grandiose. Ce sont d'abord les Cévennes. Dans un lointain brumeux, on distingue le Mézenc avec ses longues pentes et ses brusques coupures, derrière lesquelles se dresse le Gerbier-de-Joncs, cône volcanique qui rappelle le Soracte, mais qui, partant d'une base plus imposante, fait un grand effet. D'autres montagnes de formes variées, les unes imitant dans leurs formes hémisphériques les ballons vosgiens, les autres plantées en murailles étroites, çà et là vigoureusement ébréchées, circonscrivent un espace de ciel aussi vaste que celui de la campagne de Rome; mais profondément creusé en coupe, comme si tous les volcans qui ont labouré cette région eussent été contenus dans un cratère commun, d'une dimension fabuleuse.

» Au-dessous de cette magnifique ceinture, les détails du tableau se dessinent parfois avec une prodigieuse netteté. On distingne une seconde, une troisième, et par endroits, une quatrième enceinte de montagnes également variées de formes, s'abaissant par degrés. Vers le niveau central les trois rivières qui sillonnent ce que l'on peut appeler la plaine; mais cette plaine n'est qu'une apparence relative : il n'est pas un point du sol qui n'ait été soulevé, tordu ou crevassé par les convulsions géologiques. »

Située au centre de trois vallées où coulent deux torrents, la Borne et le Dolaison ou Dolezon, qui vont près de là se jeter dans la Loire, la ville elle-même offre une admirable perspective avec ses maisons blanches à tuiles rouges et courbes, ses coteaux couverts de vignes et de riants vergers, ses vallées entrecoupées de jardins et de prairies ; mais, vue à l'intérieur, elle perd considérablement. Les rues sont mal percées, étroites et souvent d'une pente difficile, surtout dans une partie de la haute ville; et, comme elles sont pavées avec les débris de la brèche volcanique de Corneille, la pluie, la glace, la sécheresse les rendent plus ou moins glissantes ou dangereuses. Tout autre, cependant, est la physionomie de la ville basse, se composant d'un long boulevard, bordé de beaux édifices. Sur la place du Breuil s'élèvent le palais de justice, l'hôtel de la préfecture, le musée et une fontaine monumentale, œuvre du sculpteur Bosio, et due aux libéralités de Crozatier, un artiste du Puy.

Cette ville est pleine de ruines et de monuments, vestiges d'antiquités celtiques, romaines ou mérovingiennes, tombeaux antiques, inscriptions et fragments, restes de voies romaines, qui attestent son ancienne splendeur. Son église de Notre-Dame est remarquable par la hardiesse de sa construction et par l'effet pittoresque de sa façade. On y monte par un large perron composé de cent trois marches. Une grande partie de l'édifice, soutenue par une belle voûte de vingt mètres environ de hauteur sous clef, s'avance et recouvre la portion supérieure de ce magnifique escalier. Deux belles colonnes du porphyre rouge ornent la porte principale; les arcs des colonnes et des portiques qui parent la façade sont à plein cintre. Au milieu du chœur s'élève l'autel en marbre de diverses couleurs. L'orgue et la chaire sont chargés de sculptures. « Avant la Révolution, on y voyait au-dessus de l'autel, dans une niche, la célèbre statue de *la Vierge noire*, dit Notre-Dame du Puy. Assise sur un siège, à la manière de certaines divinités égyp-

tiennes, et enveloppée de la tête aux pieds, comme une momie, de plusieurs bandes d'une toile assez fine et collée sur le bois, le front ceint d'une couronne en forme de casque, le visage noir, on la disait venue d'Égypte, d'où saint Louis l'avait apportée pour en faire présent à l'église du Puy. D'autres, au contraire, croient que c'était une statue d'Isis tirée d'un temple païen et convertie en Vierge par les chrétiens. Quoi qu'il en soit, elle a été pendant quatorze siècles la sauvegarde et la richesse de la ville du Puy. Il serait trop long d'énumérer tous les rois, princes ou seigneurs, toutes les reines et toutes les grandes dames, tous les pèlerins et autres de toute condition, de tout sexe, de tout âge, que la réputation de la sainte Vierge du Puy y amenait en foule; nous nous contenterons de dire qu'il y eut, en 1406, le jour de l'Annonciation, à cause de la simultanéité de cette fête avec le vendredi saint et de l'indulgence plénière qui y était attachée, un tel concours de pèlerins à Notre-Dame du Puy, qu'on ne compta pas moins de deux cents personnes étouffées dans cette prodigieuse affluence. » Cette Vierge noire n'existe plus. Brûlée pendant la Révolution, on recueillit de ses cendres une pierre de jaspe représentant les principaux attributs d'Isis. Celle qui lui a succédé, couronnée d'un diadème d'or, et revêtue d'une écharpe d'or, est par conséquent très moderne. C'est pour rendre hommage à son antique patronne que la ville du Puy a vu ériger, sur la plate-forme la plus élevée du rocher Corneille, en 1860, une statue colossale de la Vierge (*Notre-Dame de France*), due à Bonnassieux, et coulée en fonte avec 213 canons pris à Sébastopol. Cette statue, qui représente la Vierge portant l'enfant Jésus, a 16 mètres de hauteur; le pourtour de la tête de l'enfant mesure 4^{m},80, et la longueur du serpent que foule la Vierge, 17 mètres. Les cheveux de la Vierge n'ont pas moins de 7 mètres de long; l'avant-bras a 3^{m},75 et la main 1^{m},56 de la naissance du poignet à l'extrémité des doigts; sa largeur est de 1^{m},20. Modelé et fondu en 100 pièces, le groupe pèse environ 10,000 kilogrammes. On monte dans l'intérieur de la statue par un escalier tournant à trois étages, éclairés chacun par quatre petites fenêtres percées aux quatre points cardinaux.

Dans l'église de Saint-Laurent, ancienne église des Dominicains et sépulture des seigneurs de Polignac, on remarque le tombeau de Bertrand du Guesclin. C'est un monument fort simple; la statue du héros est de grandeur naturelle, et couchée sur la pierre tombale.

Cette ville est renommée pour sa fabrique de dentelles, de guipures et surtout de blondes; c'est la seule qui en produise dans les bas prix. Les négociants les achètent directement aux femmes qui les font au Puy et dans les villages environnants. C'est au Puy que, depuis plus d'un siècle, les muletiers et les rouliers du centre et du midi de la France viennent s'approvisionner de grelots.

Le Puy est la patrie du pape Clément VI, des peintres célèbres Guy, père et fils, l'un surnommé le Grand et connu en Italie sous le nom de *Guido Francisco*, l'autre, l'Illustre, et du sculpteur fondeur Crozatier.

Les armes de cette ville sont : *d'azur, semé de fleurs de lis d'or à un aigle d'argent au vol abaissé, brochant sur le tout; l'écu accolé de deux palmes de sinople liées d'azur.* Ces armes furent accordées à la ville d'*Anis* par Hugues Capet, vers 992, à la sollicitation de Gui Foulques, évêque du Velay.

Espaly-Saint-Marcel. — Espaly-Saint-Marcel, bourg de 2,217 habitants, à 1 kilomètre à l'ouest du Puy, s'élève autour d'un rocher volcanique, taillé à pic et baigné par la Borne.

Au moyen âge, il possédait un château fondé en 1280 par l'évêque du Puy, Guillaume de La Roue, et achevé par un de ses successeurs, Jean de Bourbon, château dont les ruines couvrent encore le sommet du rocher. Visité par Charles VI, habité par Charles VII, alors qu'il était dauphin, assiégé plusieurs fois au xvi^{e} siècle par les protestants et les catholiques, il tomba, en 1591, au pouvoir de Saint-Vidal, chef des ligueurs du Velay, qui le détruisit.

Sur l'autre rive de la Borne, en face d'Espaly, on remarque la *Croix de la Paille*, énorme massif présentant trois étages superposés de colonnes basaltiques, auxquelles on a donné le nom d'*Orgues d'Espaly*, leur disposition rappelant les jeux d'un grand orgue.

Polignac. — Polignac (*Podemiacum* ou *Podempniacum*), ancien bourg peuplé de 2,553 habitants, est situé à 4 kilomètres au nord-ouest du Puy.

Au milieu d'un pays sauvage s'élève un gigantesque rocher d'un aspect majestueux. Debout et dominant toutes les hauteurs de la contrée, cette

grande masse volcanique « est d'une forme tellement régulière, dit M. F. Mandet, qu'on la prendrait pour une œuvre des hommes, si sa colossale grandeur ne révélait la main qui l'a faite ainsi. » C'est là, sur cette cime inaccessible, que s'élevait le vieux manoir des sires de Polignac, l'un des plus formidables du moyen âge. Son origine a divisé et divise encore les savants et les archéologues : les uns veulent que le lieu sur lequel il a été bâti ait servi aux sacrifices des druides; d'autres, qu'il y ait eu là un temple d'Apollon. « Au fond d'une des tours du château, on voit encore le masque célèbre dont la bouche béante, disent les partisans de cette dernière opinion, rendait des oracles. Ce masque est vraiment colossal. C'est une œuvre antique; mais ce fragment, apporté dans un château du moyen âge, on ne sait à quelle époque, ne peut mener à aucune conclusion, « si ce n'est, dit » P. Mérimée, peut-être à prouver le goût et la » curiosité d'un des seigneurs du pays. » Cette tour, ce masque, un vieux donjon, quelques pans de murs d'une chapelle romane, celle-là même que la vieille concierge montre à tous les visiteurs comme l'ancien temple d'Apollon, quoique par sa construction cet édifice appartienne aux XI^e^, XII^e^ et XIII^e^ siècles; c'est tout ce qui reste de cet antique château. Cependant, des fouilles récentes ordonnées par le prince de Polignac ont fait reconnaître, dans ces ruines, des vestiges se rapportant, avec les bâtiments qui subsistent, à trois constructions, savoir : la forteresse proprement dite et son système de fortifications, avec deux chapelles, les écuries et les appartements des officiers de la garnison; l'habitation du seigneur et de sa famille; enfin les établissements du service général (boulangerie, magasins, etc.), les forges et la fabrique des monnaies. Le plateau qui porte ces bâtiments est entouré d'une muraille crénelée, munie de courtines et de talus; on y voit aussi des débris de quatre portes par lesquelles passait le chemin étroit et ardu qui conduisait à la forteresse. » Ad. Joanne, *Itinéraire général de la France.*) Sidoine Apollinaire fait mention de ce château comme de sa maison paternelle. Son bisaïeul, nommé également Apollinaire, issu d'une ancienne famille patricienne qui avait donné des sénateurs à Rome, fut préfet du prétoire des Gaules. Son fils eut les mêmes dignités. Son descendant, père de Sidoine, succéda aux dignités de ses ancêtres et les transmit à sa postérité. Après la mort de Papianilla, sa femme, et fille de l'empereur Avitus, Sidoine entra dans les ordres, et fut, en 472, élu évêque de Clermont. On prétend qu'il fit élire son frère vicomte du Velay, et que c'est de lui que sont issus les vicomtes de Polignac; mais cette assertion et cette filiation sont plus que douteuses. Ce qui paraît certain, c'est que, au X^e^ siècle, le château de Polignac n'avait point encore donné son nom à ses possesseurs. Ce n'est qu'en 1112 qu'on voit, dans les *Chroniques de l'abbaye Saint-Pierre-du-Puy*, un *Pontius vice-comes Podemniacensis*. C'est le premier ancêtre connu de cette famille, qui a joué un si grand rôle dans les guerres, et dont nous avons plus haut raconté l'histoire.

Blacons, n'ayant pu s'emparer du Puy, fit, en 1562, une tentative sur Polignac, dont il fut repoussé avec perte; mais, en 1585, les religionnaires s'emparèrent du château, qui leur fut enlevé par les milices du Puy et la noblesse du Velay.

Outre ces curieuses ruines, Polignac possède aujourd'hui une ancienne église, dans les murs de laquelle sont incrustés des fragments lapidaires de l'époque romaine.

Polignac fait aujourd'hui un commerce de grains et de bestiaux; on y fabrique des dentelles, et il possède quelques fabriques.

Les armes de Polignac sont : *fascé d'argent et de gueules de six pièces.*

AIGUILHE. — A 1 kilomètre au nord du Puy, dans la vallée de la Borne, est le petit village d'AIGUILHE où naquit Raymond d'Aiguilhe, ou d'Agyles, le célèbre chroniqueur de la première croisade. Cette commune tire son nom du rocher d'*Aiguilhe* ou de *Saint-Michel*, qui est une production volcanique des plus étonnantes. « On conçoit difficilement au premier abord, dit M. du Lac, la manière dont a pu se former ce roc sourcilleux, qui a environ 265 pieds d'élévation sur 510 de circonférence. Les uns supposent un feu souterrain, qui, ayant trouvé une issue momentanée, a formé dans un de ses jets ce pic miraculeux. » D'autres, au contraire, croient que ce rocher n'est point une éruption volcanique, mais un produit de l'eau qui a détruit l'ouvrage des volcans et formé un rocher des matières secondaires répandues pendant leurs éruptions. Quoi qu'il en soit, « tout porte à croire, ajoute M. du Lac, que, dans la nuit des siècles, le

rocher de Saint-Michel était un prolongement du mont Corneille, et était lui-même adossé à la montagne voisine. » Au sommet de ce rocher pyramidal est une chapelle romane sous le vocable de Saint-Michel, et dont la construction, commencée en 965, ne fut achevée qu'en 984, sous l'épiscopat de Gui II, qui en fit la dédicace et l'érigea en abbaye, qu'on appelait *de Séguret*. On monte à cette chapelle par un long escalier dont une partie ressemble à une coquille de limaçon : les marches sont au nombre de 249, taillées pour la plupart dans le roc. Autour de la chapelle est un parapet, où l'on voit une pierre portant, dit-on, l'empreinte de deux pieds. La tradition veut qu'une jeune fille, suspectée dans sa virginité, ait sauté de cette élévation prodigieuse pour prouver son innocence, et que, par un prodige céleste, la pierre ait gardé la trace de ses pieds.

Saint-Julien-Chapteuil. — Saint-Julien-Chapteuil, du mot provençal *capdehls* (garde ou fanal), près de la Sumène, au centre du canton dont il est le chef-lieu, à 17 kilomètres à l'est du Puy, est une ville peuplée de 3,305 habitants. Quelques-uns croient qu'il y avait là anciennement un temple de Jupiter Capitolin, dont plus tard on aurait fait une église sous le vocable de Saint-Julien.

Au milieu de ce bourg, on voit encore une immense porte surmontée de mâchicoulis et soutenue par deux larges pans de murailles. C'est, avec les ruines d'une tour carrée sur le rocher, tout ce qui reste du vieux manoir de Chapteuil, rendez-vous, dans le moyen âge, des seigneurs et des dames de la contrée. Il avait pour châtelain Pons de Capdeul, *gentil troubadour et vaillant chevalier,* dit la chronique. Il aima la belle Azalaïs de Mercœur et en fut aimé, et tant qu'elle vécut, il n'en aima jamais d'autre (*e tant quan ela visquet, non amet autra*). Ainsi s'exprime le naïf conteur provençal. Joutes, fêtes, tournois, Pons n'épargna rien pour plaire à *sa dame*. Il la célébra dans ses vers; mais, hélas! Azalaïs mourut, laissant son chevalier inconsolable.

Cependant, la troisième croisade vint rendre Pons à lui-même. Aux chants d'amour il fit succéder des hymnes guerriers. « Heureux, chantait-il, celui qui prend la croix (*qui fait la crotz mout l'es bens pres!*) ; » et, donnant l'exemple, il partit, mais pour ne plus revenir!

Aujourd'hui, le silence et la solitude règnent dans ces lieux jadis si gais; et sur les ruines de la tour, où flottait la bannière féodale, s'élève, comme sur une tombe, le signe de l'égalité, la croix!

Saint-Paulien. — Saint-Paulien (*Ruessio, Ruessium, Vellava Civitas, Vetula*) est une petite ville peuplée de 2,853 habitants, située à 14 kilomètres au nord du Puy.

« Qui donc, s'écrie un archéologue, pourrait aujourd'hui reconnaître dans cette petite ville, si triste, si semblable à un village, l'antique *Ruessio*, cité des Vellaviens? » Ravagée par les barbares, elle ne pouvait rivaliser avec *Anicium*, dont la prospérité et la population croissaient chaque jour. Aussi tomba-t-elle bientôt en ruine; mais, en mourant, elle enrichit sa rivale de ses dépouilles. On voit, en effet, dans la ville du Puy plusieurs églises dont les murs ont été construits avec des fragments provenant des ruines de *Ruessio*. Aujourd'hui, la charrue passe où fut la cité gallo-romaine, et ce n'est que par hasard que le laboureur en fait sortir quelques débris.

Sur les ruines de *Ruessio* s'éleva un village qui s'appela Saint-Paulien, du nom d'un des premiers évêques du Velay. Plus tard, il prit de l'importance et fut entouré de fortifications que le duc de Nemours fit raser en 1593.

Saint-Paulien est maintenant un chef-lieu de canton qui fait un important commerce de grains et de bestiaux.

Dans les environs s'élevait l'antique chapelle de Notre-Dame-du-Haut-Solier, célèbre dans le pays par ses miracles. C'est maintenant une ferme.

Borne. — Borne, sur la rivière de son nom, arrondissement et à 11 kilomètres au nord-nord-ouest du Puy, dans le canton et à 5 kilomètres au sud de Saint-Paulien, est un village peuplé de 411 habitants. On remarque sur le territoire de cette commune le château de La Roche-Lambert, près duquel est un gîte de lignites; on y voit aussi de vastes grottes habitées, creusées dans une brèche argileuse que recouvre le basalte.

Saugues. — Saugues, chef-lieu de canton peuplé de 3,982 habitants, situé à 42 kilomètres à l'ouest du Puy, sur le penchant d'une colline, près de la petite rivière de la Seuge, jouit d'une

certaine importance, grâce à la renommée de ses fromages et de ses fabriques d'étoffes grossières. Au moyen âge, il possédait un château qui fut assiégé et pris, en 1361, par les grandes compagnies; mais les seigneurs de la contrée parvinrent à les chasser. Saugues est remarquable par la tour de son clocher, dont la sonnerie est très curieuse. Aux environs, on peut visiter le joli vallon de *la Margeride* et le monument connu sous le nom de *Tombeau du général anglais*.

Craponne. — Craponne est une petite ville située dans une contrée montagneuse, chef-lieu de canton, arrondissement et à 39 kilomètres au nord du Puy, et peuplée par 3,713 habitants. Au moyen âge, Craponne était ceinte de remparts. Il en reste une tour carrée sous laquelle existe encore un passage qui servait de porte. Cette tour possède une horloge avec un cadran sur chaque face. Prise et reprise par les protestants et les catholiques, pendant les guerres du XVI^e^ siècle, Craponne se soumit à Henri IV. Avant 1789, elle envoyait des députés aux états du Velay. Son église est remarquable par sa structure et par son ancienneté.

Il y a à Craponne plusieurs fabriques de dentelles et de blondes.

Saint-Pierre-du-Champ. — Saint-Pierre-du-Champ est un village de 1,526 habitants, situé dans le canton de Vorey, à 27 kilomètres au nord du Puy.

Au nord du vieux château d'Arzon, il y a peu d'années, le voyageur s'arrêtait devant une pierre célèbre et mystérieuse. On l'appelait dans le pays *la Tsadaïre de la Damma* (la Chaise de la dame). Suivant une tradition, rapportée par l'auteur de *l'Ancien Velay*, des esprits invisibles avaient apporté en ce lieu cette pierre, sans qu'on ait pu savoir à quelle époque. Seulement, ajoutent les mêmes légendaires, on assurait que, jadis, lorsque les nuits d'hiver étaient tellement froides, tellement obscures que les voyageurs ne distinguaient plus leur chemin, et couraient grand risque de mourir glacés dans les neiges, une femme vêtue de blanc, couronnée de houx sauvage, venait s'asseoir à cet endroit et chantait en s'accompagnant avec une harpe. Ses chants étaient d'une tristesse profonde, sa voix plaintive comme le murmure des vents s'élevait par intervalles plus haut que celle de la Loire et faisait entendre par delà le fleuve un cri de mortel désespoir; puis, on voyait s'échapper de ses yeux de grosses larmes qui tombaient en flammes et s'éteignaient sur son sein.

Allègre. — Allègre, chef-lieu de canton, à 26 kilomètres du Puy, situé sur le versant oriental d'une montagne volcanique, et peuplé de 1,732 habitants, était autrefois le siège d'une baronnie, érigée en marquisat par le roi Henri II, en 1551. Il possédait un château fort dont le duc de Nemours, au nom de la Ligue, s'empara en 1593. Il en reste encore deux tours, le portail et plusieurs pans de mur.

Allègre fait un grand commerce de dentelles et se recommande aux touristes par le voisinage du *Mont-de-Bar*, vieux volcan qui s'élève isolé à 1,167 mètres, sur un vaste plateau très nu et assez triste. « Il est là comme une borne plantée à la limite de l'ancien Velay et de l'ancienne Auvergne. Du sommet de ce cône tronqué, la vue est admirable et s'étend jusqu'aux Cévennes. Une vaste forêt de hêtres couronne la montagne et descend sur ses flancs qui se déchirent vers sa base. Le cratère est une vaste coupe de verdure, parfaitement ronde et couverte d'un gazon tourbeux où croissent de pâles bouleaux clairsemés. Il y avait là jadis un lac qui, selon quelques antiquaires, était déjà tari au temps de l'occupation romaine... La tradition du pays est plus étrange. Les habitants du Forez se seraient plaints des orages que le lac de Bar attirait et déversait sur leurs terres. Ils seraient venus à main armée le dessécher avec du vif argent. » (George Sand, *Jean de la Roche*.)

A 6 kilomètres se trouve le grand étang de Malaguet, très poissonneux.

Les armes d'Allègre sont : *d'azur, à une bande losangée d'or et de sinople*.

Le Monastier. — Le Monastier, chef-lieu de canton, situé à 20 kilomètres du Puy, sur la rive droite de la Colanse, et peuplé de 3,698 habitants, doit son nom à une ancienne abbaye de bénédictins, fondée vers l'an 680, par un duc des Arvernes, détruite par les Sarrasins et rétablie, en 804, par Louis le Pieux.

Ville close de murailles avant 1789, Le Monastier n'en a conservé que quelques parties; mais, de son ancienne abbaye dédiée à saint Théofrède ou saint Chaffre, il reste encore l'église, remarquable par sa façade et son clocher romans, et classée parmi les monuments historiques.

Cette petite ville possède des fabriques de den-

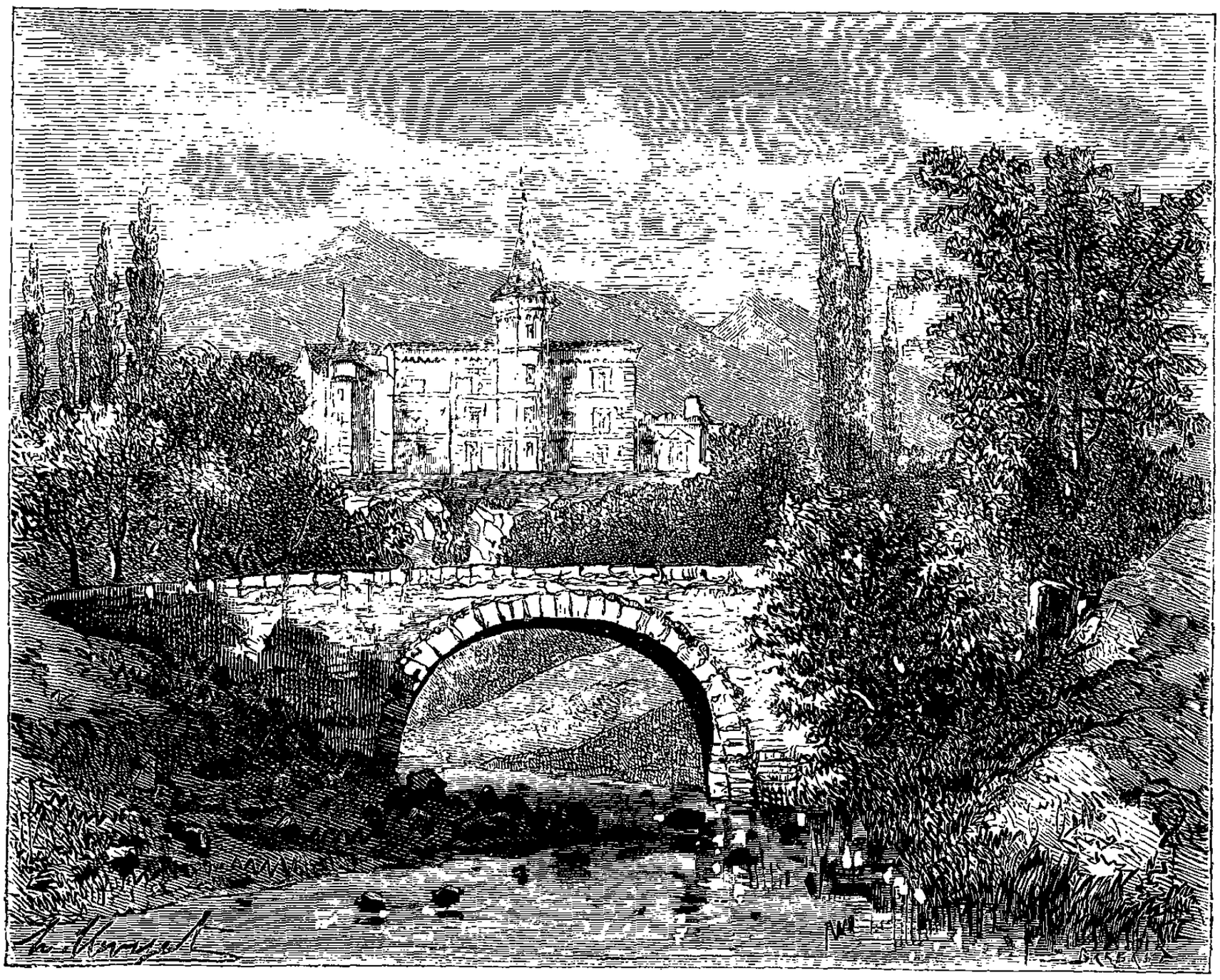
telles, des filatures de laine, des tuileries, des briqueteries, etc.

Brioude (lat. 45° 17′ 39″; long. 1° 2′ 52″ E.). — Brioude (*Brivas, Brivatum*), station de la ligne Paris-Saint-Germain-des-Fossés-Nîmes (réseau de Paris-Lyon-Méditerranée), est une ville très ancienne, située sur la rive gauche de l'Allier, à 64 kilomètres à l'ouest-nord-ouest du Puy, chef-lieu d'arrondissement et de canton, avec tribunal civil et tribunal de commerce, recette particulière, collège libre, société d'agriculture, etc. Elle était jadis chef-lieu d'élection, ressortissait au diocèse de Saint-Flour, au parlement de Paris, à l'intendance de Riom, avec prévôté, bailliage, juges consuls, brigade de maréchaussée, chapitre, couvents.

C'est l'ancienne *Brivas*, chantée par Sidoine Apollinaire, ville considérable, comme semblent le démontrer ses ruines et ses vieilles fondations. Au temps des invasions, les Wisigoths, les Burgondes s'en emparèrent, pillèrent l'église et firent main basse sur les habitants. Après quoi, ils s'en retournèrent au delà de l'Allier. Déjà ils se partageaient le butin et les captifs ; « mais, dit la légende, voici qu'un certain Hillidius, venant de Vellavie (*Ruessio*), à la tête d'un corps de troupes, s'avance contre les Burgondes. A peine s'est-il mis en marche, une colombe vient à sa rencontre, voltigeant autour de lui à chaque halte qu'il faisait, volant en avant dès qu'il se remettait en route, et revenant vers lui de temps à autre comme pour le prier de se hâter. » Ainsi dirigé par cette messagère mystérieuse, Hillidius tombe à l'improviste sur ces pillards, en tue un grand nombre, délivre les captifs et repasse avec eux le fleuve. A cette nouvelle, le peuple de *Brivas* vole au-devant du libérateur et l'accompagne en chantant jusqu'à l'église du bienheureux Julien. Après les Burgondes vinrent les Sarrasins. *Brivas* vit ses murs renversés, son abbaye et son église pillées et livrées aux flammes, ses religieux dispersés (732). Jamais elle n'avait plus souffert. Quand elle passa, avec le Velay, aux comtes de Toulouse, Béranger, l'un d'eux, la releva de ses ruines (819). Après avoir fait rebâtir l'église et la citadelle, « il créa trente-quatre chanoines prêtres pour le service divin et vingt chanoines chevaliers pour la défense du château ; prêtres et chevaliers portaient tous le camail et la croix, ceux-ci sur la cotte d'armes, ceux-là sur la robe cléricale. » Béranger, voulant de plus que le chapitre jouît de grands privilèges, l'exempta de toute juridiction, sujétion et redevance. Ainsi, grâce aux libéralités des comtes de Toulouse, l'église et la ville de Brioude prospéraient. Déjà, sous les Mérovingiens, cette ville avait possédé un atelier monétaire assez important. Avec son chapitre, l'un des plus riches et des plus illustres du royaume, elle ne tarda pas à reprendre son rang de seconde capitale du Velay. Cependant les sires de Polignac la ravagèrent dans le XIIe siècle. Plus tard, en 1173, en témoignage de son repentir, et en réparation des dommages que lui ou les siens avaient fait subir à la ville et à l'église de Brioude, Héracle de Polignac se condamna lui-même à leur faire amende honorable. Au jour dit, il entra nu-pieds dans la ville, la traversa le corps couvert d'une robe de toile, la corde au cou, un cierge à la main, récitant des prières tout le long du chemin. Arrivé sous le porche de l'église, il s'agenouilla sur les dalles, demanda pardon à Dieu et aux hommes, et reçut la flagellation. Après cette réparation publique, il fit cession à l'abbaye d'un de ses châteaux, s'engagea à payer aux religieux 2,000 marcs d'argent, et promit de fonder un prieuré. Ces engagements remplis, il partit pour la croisade et ne revint plus.

Alors Brioude était une des bonnes villes de l'Auvergne. Ceinte de remparts, elle avait sa municipalité et sa milice. Ses chanoines prenaient le titre de comtes. Située dans une plaine fertile, au pied des montagnes, Brioude était naturellement exposée aux ravages des bandes armées qui, sous le nom de grandes compagnies, mettaient nos provinces à contribution. Séguin de Badifol, chevalier gascon, s'empara de cette ville, en 1361, et en fit son quartier général. Après qu'il eut « guerroyé le pays et assez conquis, dit Froissart, il s'en retourna en Gascogne, au prix de 10,000 florins, » laissant Rambaut, l'un de ses capitaines, dans la place de Brioude. Ce Rambaut était la terreur du pays. Un jour qu'il allait chevauchant, il tomba dans une embuscade, fut pris, conduit à Nonnay, « et là, ajoute Froissart, emprisonné. Assez tost après, on en ordonna. Il me semble, à ce que j'ai ouï recorder, qu'il ot la tête coupée à Villeneuve-lez-Avignon. » Brioude fut délivrée, « et furent tous lies ceux qui enclos, quand on les laissa partir sauves leurs vies. »

Dans la suite, les habitants de Brioude se prirent de querelle avec les chanoines, leurs seigneurs



Château de La Roche-Lambert (commune de Borne).

temporels, qui ne voulaient pas leur accorder une charte d'affranchissement. Au XVIe siècle, ils furent des premiers à s'armer pour la Réforme. Ils ouvrirent leurs portes à Blacons, lieutenant du baron des Adrets. Alors l'abbaye était une véritable forteresse, entourée de murs très épais, et défendue par une vaste et forte tour carrée; les religieux s'y réfugièrent. On ne put les forcer dans cette retraite. Brioude fut reprise par les catholiques en 1583.

Cette ville, dont la population est de 4,747 habitants, est agréablement située dans un grand bassin environné de montagnes dominées au loin par les cimes du Montcelet et du Puy de Dôme; mais, sauf ses boulevards, elle est en général mal bâtie et mal percée. Ses édifices les plus remarquables sont le palais de justice, l'hôtel de ville, le collège et l'église. Celle-ci a été classée parmi les monuments historiques. Bâtie sous Constantin ou Constance-Chlore, au lieu même où saint Julien fut martyrisé, ruinée par les Sarrasins, puis rebâtie par Louis le Débonnaire, elle garde encore, malgré le défaut d'ensemble résultant des réparations gothiques et d'autres plus modernes et plus barbares, de nombreux vestiges de son ancienne splendeur.

Divisée en trois nefs et de forme très allongée, « la basilique de Saint-Julien, dit Prosper Mérimée dans ses *Notes d'un voyage en Auvergne,* est terminée par cinq absides semi-circulaires. Ses trois nefs sont un peu étroites; mais les arcades sont très hautes... Au-dessus et à l'entrée du chœur, sur des arcs en ogive, s'élève une tour carrée d'abord, puis octogone à ses étages supérieurs, naguère surmontée d'une flèche qui a été détruite. Les fenêtres du chœur et celles des chapelles qui l'entourent sont à plein cintre. Quant à la nef, elle était éclairée autrefois par trois fenêtres à plein cintre surmontées d'une rose au sommet de chaque travée; mais, dans une réparation qui paraît avoir eu lieu dans le XIVe siècle, cette disposition a

été modifiée. Quelques fenêtres sont devenues ogivales, se sont élargies, et leur tympan s'est orné. Un seul toit couvre toute l'église. On conserve dans l'église deux *ex-voto* très curieux, qui la représentent telle qu'elle était encore au XVIIe siècle. Alors une enceinte crénelée et flanquée de tours environnait tout l'édifice. La porte de cette enceinte, pratiquée dans une tour plus grosse que les autres, était encore défendue par une redoute. On dit que Saint-Julien était autrefois pavé en mosaïque. Aujourd'hui, l'abside centrale seulement a conservé quelques petits carreaux bizarrement découpés, noirs et blancs, qui forment une espèce de marqueterie grossière. » Quant à l'ornementation intérieure, elle est des plus remarquables, « et dans aucune église byzantine, ajoute P. Mérimée, on ne verra des sculptures plus fines, un travail plus soigné, une plus grande variété de motifs. Par leur composition, quelquefois même par leur exécution, plusieurs de ces chapiteaux se rapprochent tellement de l'antique, qu'ils justifient jusqu'à un certain point l'opinion de quelques antiquaires, qui, dans l'église actuelle, voudraient voir un monument du IVe siècle. Sur un des chapiteaux de la nef, par exemple, un génie ailé tenant un thyrse, et monté sur un tigre, paraît une copie de quelque bas-relief enlevé à un temple de Bacchus. Plus loin, des griffons buvant dans une coupe rappellent un grand nombre de sculptures romaines... D'autres chapiteaux, et c'est le plus grand nombre, reproduisent les sujets favoris du moyen âge, surtout les supplices des damnés. Dans ce nombre, on remarque un diable à tête de taureau étranglant deux joueurs de harpe : avertissement charitable donné aux jongleurs, ennemis naturels des prêtres.

Brioude fait un grand commerce de grains, de vins, de bois et de chanvre.

Les armes de Brioude sont : *d'or, à deux clefs adossées de sable, accompagnées en chef d'une fleur de lis du même ;* — aliàs : *parti, le 1er d'azur, à trois fleurs de lis d'or ; le 2e d'azur, à la lettre capitale* B *couronnée d'or.*

VIEILLE-BRIOUDE. — Vieille-Brioude est un bourg de 1,564 habitants, situé à 4 kilomètres de Brioude, à près de 500 mètres au-dessus de la rive droite de l'Allier, très resserré en cet endroit, et que l'on franchit sur un pont en pierre d'une seule arche. Vieille-Brioude possède une église romane et des restes d'anciennes fortifications.

LANGEAC. — Langeac, station de la ligne de Paris-Saint-Germain-des-Fossés-Nîmes, avec embranchement à Saint-Georges-d'Aurac sur Saint-Étienne (réseau de Paris-Lyon-Méditerranée), chef-lieu de canton, dans une situation agréable sur la rive gauche de l'Allier, à 28 kilomètres au sud de Brioude, est une petite ville peuplée de 4,552 habitants. Elle donne son nom à un bassin houiller situé dans la vallée de Morange, et dont l'étendue ne comprend pas moins de 687 hectares. Elle possède des eaux minérales froides, carbonatées, ferrugineuses.

C'était jadis une prévôté royale.

Il y a dans les environs, au nord et au nord-est, une source d'eau minérale et des pierres druidiques auprès desquelles le peuple croit que des fées pâles et blondes viennent toutes les nuits. « Quand l'ombre couvre les montagnes, dit la légende, les petites fées quittent en silence le bois de Gilbertez, où elles se réfugient pendant le jour; elles cheminent, en filant leur quenouille de laine blanche et noire, et portent sur leur tête, sans le moindre effort, ces énormes pierres de Talhac, dont une seule écraserait vingt hommes. Quand elles sont arrivées, elles déposent leur fardeau, qui leur sert pour s'asseoir; puis, tout en continuant leur travail, elles prédisent l'avenir aux bonnes gens du pays. »

Langeac fait un commerce de bois, de vins et de chanvre; elle possède des manufactures de dentelles en tous genres. Dans ses environs se trouvent les houillères de Morange, produisant charbon à gaz et à forges; elle a aussi des fabriques de poterie et de tuiles; sur son territoire, on exploite des carrières de pierres de taille, etc.

Les armes de Langeac sont : *de gueules, à un chef d'or, chargé de trois fleurs de lis d'azur.*

LA CHAISE-DIEU. — La Chaise-Dieu (*Casa Dei*), près des sources de la Sénouire, sur un plateau, à 1,090 mètres d'altitude et à 38 kilomètres à l'est de Brioude, est une petite ville peuplée de 1,652 habitants, et chef-lieu d'un canton. Elle doit son origine à une célèbre abbaye qui y fut fondée, en 1043, par saint Robert. Bientôt, enrichie par les présents et les donations des princes et des seigneurs, cette abbaye vit se grouper autour d'elle des habitations, puis un bourg auquel Robert donna le nom mystique de *Casa Dei*. A peine fondée, La Chaise-Dieu eut à souffrir des guerres féodales. Après s'être

emparé de plusieurs terres appartenant à l'abbaye, Héracle de Polignac « s'avança jusque sous ses murs, et, parvenant à saisir quelques moines, il fixa leur rachat à une énorme rançon ; puis, quand ils l'eurent payée, les raillant lui-même de leur crédulité en la foi jurée, il fit traîner les uns à la queue de chevaux farouches et percer les autres de flèches par ses archers. L'épouvante régnait sur les montagnes, et nul n'osait apporter assistance aux religieux. Si un paysan de courage parvenait parfois jusqu'à eux, il ne cessait de raconter des traits de la barbarie d'Héracle ; bien heureux si, après avoir déposé les faibles secours qu'il avait su dérober à sa vigilance, il s'en retournait sans péril par de secrets sentiers. Souvent il rencontrait dans son chemin un pauvre compagnon, plus hardi que fortuné, gisant à terre, baigné dans son sang ou bien pendu aux branches d'un arbre... Otant son chaperon, il s'agenouillait un instant pour prier pour l'âme du trépassé ; il l'ensevelissait en tremblant, et plantait sur sa fosse une croix de bois, qui pût apprendre aux bûcherons de la forêt qu'en ce lieu reposait une victime de ce qu'Héracle appelait dérisoirement sa justice. Réduits à la misère, ne pouvant sortir de leur cloître sans s'exposer à tomber comme leurs frères dans les mains de leur ennemi, les religieux s'adressèrent au roi Louis VII. » (F. Mandet, *l'Ancien Velay.*) Se plaignant d'Héracle de Polignac : « Selon sa coutume, écrivirent-ils au roi, il pille nos biens, entre à main armée sur nos terres. Dernièrement encore, il osa attaquer notre père abbé à la tête de ses routiers ; il le mit en fuite après l'avoir battu, lui avoir enlevé sa mule et tué plusieurs de ceux qui l'accompagnaient. Ce dur ennemi nous a réduits à une si grande misère que nous manquons souvent de pain, et qu'il nous est impossible d'en avoir. Nous sommes aussi forcés d'aller couper au loin notre bois dans la forêt et de le rapporter sur nos épaules pendant une longue lieue, le tout au grand péril de notre vie. » Bientôt le roi parut dans le Velay, à la tête de son armée ; il mit le pillard à la raison et lui fit rendre gorge. Depuis ce temps, les moines de La Chaise-Dieu vécurent en paix, et leur nombre s'accrut rapidement. Au moyen âge, il s'élevait à plus de trois cents. Plus tard, en 1564, Blacons, l'un des lieutenants du baron des Adrets, vint saccager la ville. Habitants et moines, pour échapper à la mort, durent se réfugier dans la tour qui s'élève au-dessous du chevet de l'église, et que le pape Clément VI, dont elle porte le nom, avait, dit-on, fait bâtir.

Jusqu'à la Révolution, l'abbaye de La Chaise-Dieu fut l'une des plus célèbres et des plus riches de la chrétienté ; elle compta parmi ses abbés les cardinaux de Richelieu, de Mazarin, de La Rochefoucault, les d'Armagnac, le pape Clément VI et le cardinal de Rohan.

« Deux bâtiments imposants et vastes, flanqués de hautes tours carrées, encore munies de herses, se relient, dit George Sand (dans *Jean de La Roche*), par plusieurs cours immenses, à l'église abbatiale, l'une des plus belles de l'Auvergne. Il ne reste rien des premières constructions. Rebâtie, en 1343, sous Clément VI, achevée sous Grégoire IX, grande et simple, supportée par vingt-deux colonnes, elle est divisée en trois nefs, toutes les trois fort élevées. Cinq absides la terminent à l'est. Nulle ornementation, point de chapiteaux aux piliers. On monte dans l'église par un large escalier. La façade est flanquée de tours massives. On compte cent cinquante-six stalles dans le chœur. Celui de Saint-Remi de Reims, qui passait pour l'un des plus beaux du royaume, n'en a guère que vingt-huit. Au milieu du chœur s'élève le tombeau de Clément VI. Sa statue est en marbre blanc. Sur la paroi nord de la clôture du chœur s'étend une fresque représentant une ronde fantastique que la Mort danse avec des gens de tout âge et de tous états ; mais, altérées par le temps et par l'humidité, plusieurs figures sont à peine visibles. Cette église possède une collection de tapisseries fort curieuses. Prosper Mérimée cite une *Cène* où l'on voit un apôtre se curant les dents avec son couteau, tandis qu'un autre essuie le sien à la nappe.

Outre ces restes importants, La Chaise-Dieu possède plusieurs maisons anciennes.

Il s'y fait un commerce de bois de pin, de sapin, de navigation et de construction.

Les armes de La Chaise-Dieu sont : *d'or, à deux clefs passées en sautoir de gueules.*

YSSINGEAUX (lat. 45° 8′ 37″; long. 1° 47′ 13″ E.). — Yssingeaux, chef-lieu d'arrondissement et de canton, à 28 kilomètres à l'est-nord-est du Puy, est une ville irrégulièrement bâtie et assez triste, peuplée de 8,371 habitants. On y remarque cependant une jolie église.

C'est l'ancien *Icidmagus* de la Table de Peutinger, à 14 milles de *Ruessio*. Jadis une des huit

villes qui avaient droit de députation aux états du Velay, avec recette particulière, tribunal civil, collège communal, société d'agriculture, Yssingeaux doit toute son importance actuelle à ses fabriques de dentelles, de blondes et de rubans, à son organsinage de la soie, à son commerce de bois, de grains et de bestiaux.

Située sur une colline rocailleuse au milieu d'un pays aride et sauvage, cette ville a passé par diverses vicissitudes. Prise par les Wisigoths et par les Francs; ravagée par les Sarrasins en 729, par les Normands en 863; incorporée, plus tard à l'Auvergne et au comté de Toulouse par Raymond VII, placée enfin sous la juridiction du sénéchal de Beaucaire et de Nîmes, elle tomba au pouvoir des ligueurs pendant les guerres religieuses du XVI^e^ siècle. Sous Louis XIII, en 1611, les protestants en prirent un moment possession. « Ceux de Privas, au nombre de 400, sous la conduite de Blacons, se portèrent vers le Velay et surprirent la ville d'Yssingeaux où ils entrèrent; mais ils furent si vivement repoussés par le curé, homme septuagénaire, à la tête des habitants, qu'ils furent obligés de prendre la fuite après avoir laissé plusieurs des leurs sur la place » (Dom Vaissette, *Histoire générale du Languedoc.*)

Yssingeaux a pour armes : *cinq coqs* (en patois du pays *cinq jaux*); d'où son nom, suivant quelques-uns.

MONISTROL-SUR-LOIRE. — Monistrol-sur-Loire (*Monasteriolum*), chef-lieu de canton, sur la rive droite de la Loire, à 20 kilomètres au nord d'Yssingeaux, est située sous un beau ciel, entre deux vallons, sur un coteau d'où la vue s'étend sur la vallée de la Loire, et peuplée de 4,722 habitants. On croit que cette ville doit son origine et son nom à un monastère d'antonins, qui aurait été détruit vers le milieu du IX^e^ siècle. Quoi qu'il en soit, elle s'appelait, avant la Révolution, *Monistrol-l'Évêque*, comme relevant de l'évêque du Puy, qui en avait le haut domaine et y résidait une partie de l'année, dans un château qui subsiste encore. Au XVI^e^ siècle, elle fut prise et pillée par le baron des Adrets. C'était une des huit villes qui députaient aux états du Velay. Elle dépendait du parlement de Toulouse et de l'intendance de Montpellier, et possédait un chapitre collégial composé de douze chanoines, un couvent de capucins, un couvent d'ursulines, un collège et un beau château qui servait de maison de plaisance aux évêques du Puy. On en a fait une fabrique. Elle possède un petit séminaire, une bibliothèque et de belles promenades. Ses marchés pour la vente des grains sont renommés. Il y a quelques tanneries, mégisseries, teintureries, et des fabriques de cordes, de couteaux, de tuiles, etc.

SAINTE-SIGOLÈNE. — Sainte-Sigolène, petite ville du canton de Monistrol, située à 19 kilomètres d'Yssingeaux et peuplée de 3,303 habitants, est renommée pour sa fabrication de rubans. Près de cette ville, sur les dunières, sont les ruines du château de La Tour, d'où la maison La Tour-Maubourg a tiré son nom.

SAINT-DIDIER-LA-SÉAUVE. — Saint-Didier-la-Séauve est une petite ville de 4,906 habitants, aujourd'hui chef-lieu d'un canton et située sur un plateau qui domine la Sumène, à 30 kilomètres au nord-est d'Yssingeaux; son église a été rangée au nombre de nos monuments historiques. C'est une ville industrielle qui fabrique des rubans, de la passementerie, du papier, des cartons, de la gaze, des taffetas; elle possède des moulinages de soie et de des scieries.

A 3 kilomètres de cette ville se trouve l'abbaye des bénédictines de La Séauve, fondée en 1228 et reconstruite en 1785; elle fut pendant longtemps le but d'un pèlerinage très fréquenté au tombeau de sainte Marguerite, religieuse de ce monastère. On y a établi un orphelinat pour les enfants des ouvriers des nombreuses fabriques des environs.

Saint-Didier-la-Séauve, qui autrefois envoyait des députés aux états du Vélay, a conservé peu de restes des anciens monuments du moyen âge. Sur son territoire se trouvent les châteaux de Chantemule, de la Foussange et quelques ruines.

TENCE. — Tence, sur la rive droite du Lignon du sud, et à 16 kilomètres à l'est d'Yssingeaux, est une petite ville de 4,736 habitants, aujourd'hui chef-lieu de canton, située dans une charmante position, sur la route d'Annonay à Yssingeaux et au Puy. Elle fabrique de la dentelle, des blondes, du papier, des chapeaux et possède des moulins à soie; ses foires sont importantes et très fréquentées.

Sur son territoire sont les ruines du château de La Brosse, le manoir de Pélissac, et celui de Besset, dont la tour est remarquable.

STATISTIQUE DU DÉPARTEMENT DE LA HAUTE-LOIRE

RANG DU DÉPARTEMENT

Superficie : 75ème. — Population : 57ème. — Densité de la population : 37ème.

I. STATISTIQUE GÉNÉRALE

SUPERFICIE.	POPULATION.	ARRONDISSEMENTS.	CANTONS.	COMMUNES.	REVENU TERRITORIAL.	CONTRIBUTIONS & REVENUS PUBLICS
4.962 kil. carrés, ou 496.225 hect.	Hommes, 152.880 Femmes, 160.841 Total. . 313.721 63 hab. 21 par kil. carr.	3	28	263	Propriétés bâties... 2.500.000 fr. — non bâties 14.000.000 » Revenu agricole.... 65.000.000 »	10.000.000 fr.

II. STATISTIQUE COMMUNALE

ARRONDISSEMENT DU PUY

Superficie, 2.236 kil. carrés ou 223.637 hect. — Population, 144.973 hab. — Cantons, 14. — Communes, 114.

CANTON, sa population.	NOM de LA COMMUNE.	POPULATION.	Distance au chef-lieu d'arr.
LE PUY, 2 cantons, 16 communes, 36.210 habit.	Puy (Nord-Ouest)...	10.798	»
	Aiguilhe.....	657	1
	Ceyssac.....	336	4
	Chadrac.....	251	3
	Espaly-Saint-Marcel.	2.217	1
	Malrevers.....	1.160	12
	Monteil (Le).....	365	3
	Polignac.....	2.553	4
	Saint-Quentin-Chaspinhac.....	734	7
	Puy (Sud-Est).....	8.452	»
	Brives-Charensac....	1.554	4
	Coubon.....	2.523	7
	Ours-Mons.....	339	3
	St-Germain-la-Prade.	2.679	8
	Taulhac.....	588	3
	Vals-près-le-Puy....	1.004	2
ALLÈGRE, 7 comm., 8484 h.	Allègre.....	1.732	26
	Céaux-d'Allègre.....	1.600	21
	Fix-Saint-Geneys....	538	34
	Monlet.....	1.536	27
	Saint-Just-près-Chomelix.....	1.653	26
	Varennes-St-Honorat.	219	30
	Vernassal.....	1.206	22
CAYRES, 7 c., 4.873 hab.	Cayres.....	1.407	18
	Alleyras.....	790	26
	Bouchet (Le).....	582	23
	Ouïdes.....	343	23
	Saint-Didier-d'Allier.	239	21
	Saint-Jean-la-Chalm.	980	19
	Séneujols.....	532	15
CRAPONNE, 6 comm., 9.034 h.	Craponne.....	3.713	39
	Beaune.....	728	32
	Chomelix.....	1.502	29
	Saint-Georges-Lagricol.....	1.084	33
	Saint-Jean-d'Aubrigoux.....	1.029	43
	Saint-Julien-d'Ance..	978	34
FAY-LE-FROID, 6 c., 7.423 h.	Fay-le-Froid.....	870	34
	Champelause.....	1.064	27
	Chaudeyrolles.....	710	32
	Estables (Les).....	1.057	31
	Saint-Front.....	2.633	25
	Vastres (Les).....	1.089	37
LOUDES, 9 comm., 8.476 hab.	Loudes.....	1.617	15
	Chaspuzac.....	537	13
	Saint-Jean-de-Nay...	1.571	18
	Saint-Privat-d'Allier..	1.518	21
	Saint-Vidal.....	423	9
	Sanssac-l'Eglise.....	1.001	10
	Vazeilles-Limandre..	503	19
	Vergezac.....	844	16
	Vernet (Le).....	162	20
LE MONASTIER, 11 comm., 13.275 habit.	Monastier (Le).....	3.698	20
	Alleyrac.....	800	28
	Chadron.....	787	12
	Freycenet-la-Cuche..	808	30
	Freycenet-la-Tour...	616	25
	Goudet.....	518	23
	Laussonne.....	1.911	18
	Moudeyres.....	463	26
	Présailles.....	1.132	24
	Saint-Martin-de-Fugères.....	1.145	26
	Salettes.....	1.397	19
PRADELLES, 12 communes, 9.749 habitants.	Pradelles.....	1.971	35
	Arlempdes.....	514	27
	Barges.....	426	28
	Lafarre.....	528	29
	Landos.....	1.149	25
	Rauret.....	748	30
	Saint-Arcons-de-Barges.....	783	31
	Saint-Etienne-du-Vigan.....	436	35
	Saint-Haon.....	1.418	29
	Saint-Paul-de-Tartas.....	1.078	32
	Sauvetat (La).....	297	24
	Vielprat.....	401	30
ST-JULIEN-CHAPTEUIL, 8 c., 11.902 hab.	Saint-Julien-Chapteuil	3.305	17
	Lantriac.....	1.668	12
	Montusclat.....	780	22
	Pertuis (Le).....	994	19
	Queyrières.....	1.152	20
	St-Etienne-Lardeyrol.	1.106	13
	Saint-Hostien.....	1.309	16
	Saint-Pierre-Eynac..	1.588	13
SAINT-PAULIEN, 7 c., 7.502 hab.	Saint-Paulien.....	2.855	14
	Blanzac.....	434	9
	Borne.....	411	11
	Lavoute-sur-Loire...	807	12
	Lissac.....	630	15
	Saint-Geneys-près-Saint-Paulien.....	732	15
	Saint-Vincent.....	1.433	13
SAUGUES, 14 communes, 11.950 habit.	Saugues.....	3.982	42
	Chanaleilles.....	830	44
	Croisances.....	214	33
	Cubelles.....	413	36
	Esplantas.....	329	48
	Grèzes.....	746	41
	Monistrol-d'Allier....	1.173	26
	St-Christophe-d'Allier	455	33
	Saint-Préjet-d'Allier.	746	30
	Saint-Vénérand.....	347	»
	Thoras.....	1.606	46
	Vabres.....	248	28
	Vazeilles-près-Saugues.....	256	30
	Venteuges.....	1.175	37
SOLIGNAC-SUR-LOIRE, 5 c., 5.742 h.	Solignac-sur-Loire...	1.260	12
	Bains.....	1.282	10
	Brignon (Le).....	1.687	16
	Cussac.....	588	7
	Saint-Christophe-sur-Dolaison.....	925	8
VOREY, 7 c., 10.853 h.	Vorey.....	2.180	20
	Beaulieu.....	1.396	13
	Chamalières.....	1.099	26
	Mézères.....	474	19
	Roche-en-Regnier...	1.776	25
	Rosières.....	2.402	15
	St-Pierre-du-Champ..	1.526	27

ARRONDISSEMENT DE BRIOUDE

Superficie, 1.571 kil. carrés ou 157.092 hect. — Population, 80.221 hab. — Cantons, 8. — Communes, 106.

CANTON, sa population.	NOM de LA COMMUNE.	POPULATION.	Distance au chef-lieu d'arr.
Brioude, 15 communes, 14.472 habitants.	Brioude	4.747	»
	Beaumont	339	5
	Bournoncle	955	9
	Chaniat	502	1
	Fontannes	611	3
	Javaugues	327	9
	Lamothe	990	4
	Lavaudieu	758	7
	Paulhac	491	3
	Saint-Beauzire	652	11
	Saint-Ferréol-de-Cohade	533	6
	Saint-Géron	328	10
	St-Just-près-Brioude	1.440	7
	Saint-Laurent-Chabreuges	235	4
	Vieille-Brioude	1.564	4
Auzon, 12 comm., 12.116 habit.	Auzon	1.546	11
	Agnat	623	9
	Azérat	619	9
	Champagnac	1.005	14
	Chassignolles	747	17
	Frugères-les-Mines	403	15
	Lempdes	1.423	15
	Sainte-Florine	2.504	15
	Saint-Hilaire	792	12
	Saint-Vert	768	17
	Vergongheon	1.214	12
	Vézezoux	472	13
Blesle, 10 comm., 4.987 hab.	Blesle	1.529	20
	Autrac	179	24
	Chambezon	255	18
	Espalem	466	14
	Grenier-Montgon	288	16
	Léotoing	556	17
	Lorlanges	532	12
	Lubilhac	645	14
	St-Etienne-sur-Blesle	289	24
	Torsiac	248	17
La Chaise-Dieu, 13 comm., 9.965 habitants.	Chaise-Dieu (La)	1.652	38
	Berbezit	343	20
	Bonneval	424	33
	Chapelle-Geneste (La)	836	27
	Cistrières	1.058	23
	Connangles	871	24
	Felines	970	34
	Jullianges	990	40
	Laval	510	21
	Malvières	494	33
	Saint-Pal-de-Murs	632	26
	Saint-Victor-sur-Arlanc	495	36
	Sembadel	690	26
Langeac, 15 communes, 13 985 habitants.	Langeac	4.552	28
	Auteyrac	531	34
	Chanteuges	881	32
	Charraix	377	39
	Mazeyrat-Crispinhac	823	26
	Pébrac	994	36
	Prades	421	40
	Reilhac	423	23
	Saint-Arcons-d'Allier	587	36
	Saint-Bérain	608	45
	Saint-Eble	684	26
	Saint-Julien-des-Chazes	553	38
	Sainte-Marie-des-Chazes	452	38
	Siaugues-Saint-Romain	1.703	35
	Vissac	396	32
Lavoute-Chilhac, 13 comm., 8.087 hab.	Lavoute-Chilhac	749	18
	Ally	724	18
	Arlet	166	21
	Aubazat	523	21
	Blassac	588	16
	Cerzat	504	20
	Chilhac	707	18
	Mercœur	518	15
Lavoute-Chilhac, 13 c., 8.087 h.	Saint-Austremoine	276	23
	Saint-Cirgues	589	19
	Saint-Ilpize	1.000	13
	Saint-Privat-du-Dragon	698	15
	Villeneuve-d'Allier	1.045	13
Paulhaguet, 19 communes, 11.940 habitants.	Paulhaguet	1.528	16
	Chapelle-Bertin (La)	429	26
	Chassagnes	560	19
	Chomette (La)	340	11
	Collat	483	22
	Couteuges	436	17
	Domeyrat	610	11
	Frugères-le-Pin	510	10
	Jax	509	35
	Jozat	530	24
	Mazeyrat-Aurouze	766	21
	Montclard	371	18
	Saint-Didier-sur-Doulon	1.614	14
	Sainte-Eugénie-de-Villeneuve	314	28
	Saint-Etienne-près-Allègre	216	22
	Saint-Georges-d'Aurac	1.700	21
	Saint-Préjet-Armandon	397	16
	Salzuit	417	14
	Vals-le-Chastel	210	13
Pinols, 9 comm., 4.669 hab.	Pinols	904	39
	Besseyre-Saint-Mary (La)	592	48
	Chastel	638	29
	Chazelles	211	37
	Croncc	502	26
	Desges	436	37
	Ferrussac	471	26
	Nozeyrolles	510	41
	Taillhac	405	34

ARRONDISSEMENT D'YSSINGEAUX

Superficie, 1.155 kil. carrés ou 115.496 hect. — Population, 88.527 hab. — Cantons, 6. — Communes, 43.

CANTON, sa population.	NOM de LA COMMUNE.	POPULATION.	Distance au chef-lieu d'arr.
Yssingeaux, 8 c., 21.391 hab.	Yssingeaux	8.371	»
	Araules	2.108	11
	Beaux	1.226	7
	Bessamorel	622	5
	Grazac	1.606	11
	Lapte	2.883	12
	Retournac	3.515	13
	Saint-Julien-du-Pinet	1.060	9
Bas, 8 comm., 12.279 h.	Bas-en-Basset	3.067	26
	Boisset	933	28
	Malvalette	1.250	40
	Saint-André-de-Chalançon	1.106	26
	St-Pal-de-Chalançon	2.286	38
	Solignac-sous-Roche	666	21
	Tiranges	1.637	34
	Valprivas	1.334	41
Monistrol-sur-Loire, 6 comm., 14.334 h.	Monistrol-sur-Loire	4.722	20
	Beauzac	2.514	20
	Chapelle-d'Aurec (La)	703	26
	Sainte-Sigolène	3.303	19
	Saint-Maurice-de-Lignon	2.062	10
	Villettes (Les)	1.032	15
Montfaucon, 7 comm., 10.995 h.	Montfaucon	1.028	18
	Dunières	2.513	25
	Montregard	1.705	22
	Raucoules	1.310	17
	Riotord	2.697	30
	Saint-Bonnet-le-Froid	717	32
	Saint-Julien-Molhesabate	1.025	29
Saint-Didier-la-Séauve, 8 comm., 16.082 hab.	Saint-Didier-la-Séauve	4.906	30
	Aurec	2.613	30
	Pont-Salomon (Le)	1.152	14
	Saint-Ferréol-d'Auroure	1.152	32
	Saint-Just-Malmont	2.014	36
	Saint-Pal-de-Mons	2.054	21
	St-Romain-la-Chalm	1.225	25
	Saint-Victor-Malescours	966	26
Tence, 6 c., 13.446 h.	Tence	4.736	16
	Chambon (Le)	2.170	23
	Chenereilles	630	17
	Mas-de-Tence (Le)	679	18
	Saint-Jeures	2.704	11
	Saint-Voy	2.527	19

III. STATISTIQUE MORALE (1)

Par M. Eug. BOUTMY, ancien Professeur.

Les chiffres en caractères gras inscrits dans chacune des trois petites colonnes de ce tableau indiquent le rang du département relativement à la mention devant laquelle ils sont placés.

Religion (2).

	Catholiques	301.311
	Protestants	7.397
	Israélites	»
	Clergé catholique	602
	Pasteurs	6
	Rabbins	»

Mouvement de la population.

	Naissances	9.463
	Mariages	2.594
	Décès	6.878
28e	Durée moyenne de la vie.	38 a. 6 m.

Instruction (3).

82e	Nombre des jeunes gens sachant lire, écrire et compter sur 100 jeunes gens maintenus sur les listes de tirage	62
	Nombre des établissements d'enseignement secondaire de l'État	2
	Nombre des écoles primaires (publiques ou libres)	637

Crimes contre les personnes (4).

COURS D'ASSISES.

85e	Rapport du nombre des accusés à la population	1 sur 78.430 hab.
	Nombre total des accusés	4

Infanticides.

27e	Rapport du nombre des infanticides à celui des enfants naturels	1 sur 129.5
	Nombre total	2

Suicides.

72e	Rapport des suicides au chiffre de la population	1 sur 17.428 h.
	Nombre total	18

Crimes contre les propriétés.

53e	Rapport du nombre des accusés à la population	1 sur 20.914 h.
	Nombre total	15

Tribunaux correctionnels.

80e	Nombre des affaires	789
	Nombre des prévenus	962
	Nombre des condamnés	914

Procès.

	Affaires civiles (5)	1.556
	Affaires commerciales (6)	902
47e	Faillites (7)	32

Paupérisme.

60e	Rapport des indigents au chiffre de la population	1 sur 73 h.
	Nombre total	4.254
	Bureaux de bienfaisance	36
	Hôpitaux et hospices	18
	Aliénés à la charge du département	181
	Sociétés de secours mutuels	6

Contributions directes (8).

69e	Foncière	1.056.500
	Personnelle et mobilière	231.119
	Portes et fenêtres	151.600

(1) Les chiffres contenus dans ce tableau sont empruntés, pour la plupart, à l'*Annuaire statistique de la France* (1878), publié par le ministère de l'agriculture et du commerce, ou calculés d'après des données puisées dans cet ouvrage.

(2) Ces chiffres sont antérieurs au recensement de 1876, qui a négligé ce point de vue.

Culte catholique. — Évêché au Puy, suffragant de la métropole de Bourges. Le diocèse du Puy, qui comprend le département tout entier, compte 33 cures, 243 succursales et 220 vicariats rétribués par l'État. Le nombre des congrégations et communautés religieuses établies dans le département était, avant 1880, de 32 : 5 pour les hommes et 27 pour les femmes.

Culte réformé. — Le département possède à Saint-Voy (arrondissement d'Yssingeaux) une église consistoriale desservie par six pasteurs et divisée en trois sections : Saint-Voy, Tence et Les Vastres.

(3) Le département relève de l'académie de Clermont-Ferrand. Lycée au Puy; collège particulier à Brioude. École normale d'instituteurs primaires au Puy. Au point de vue du nombre d'élèves inscrits dans les écoles primaires de 6 à 13 ans, sur 100 enfants recensés, la Haute-Loire occupe le 86e rang. Elle occupe le 45e rang d'après le nombre d'enfants présents à l'école par 10,000 habitants.

Caractère des habitants. — « L'habitant de la Haute-Loire est avide de progrès à sa manière, de nouveautés, de jouissances matérielles; il a cela de commun avec l'universalité de l'espèce humaine. Où il se distingue, c'est quand il dit à son ambition : « Tu » n'iras pas plus loin ! » Il vise au bien-être, point à l'opulence; il se retire des affaires après s'être assuré une modeste aisance et à ses enfants une position convenable. Il est le plus heureux des mortels, s'il peut envisager le lendemain sans inquiétude et s'il a un pied à terre à la campagne. Voilà le négociant de la Haute-Loire; les industriels qui liquident avec trois cent mille francs sont rares; le demi-million est considéré comme une anomalie; le million serait fabuleux..... Ce que nous disons des commerçants ne saurait s'appliquer aux riches propriétaires de biens-fonds, qui ont parfois des capitaux considérables. L'opulence terrienne est la première dans la Haute-Loire; elle a généralement des goûts fort simples; assez casanière, elle suit d'un peu loin les transformations capricieuses de la mode. Aussi elle ne consomme pas ses revenus et son avoir, comme la boule de neige, va toujours grossissant. » (*Hippolyte Malègue :* Guide de l'étranger dans la Haute-Loire.)

(4) Au point de vue judiciaire, le département de la Haute-Loire ressortit à la cour d'appel de Riom. Le Puy est le siège de la cour d'assises. Chaque chef-lieu d'arrondissement possède un tribunal de première instance; celui du Puy est divisé en deux chambres. Des tribunaux de commerce sont établis à Brioude et au Puy.

(5) Ce chiffre indique le nombre des affaires civiles terminées pendant l'année.

(6) Ce chiffre comprend les affaires contentieuses à juger pendant l'année.

(7) Terminées pendant l'année.

(8) Trésorier-payeur général au Puy; receveur particulier dans chacun des deux autres chefs-lieux d'arrondissement; 44 percepteurs.

BIBLIOGRAPHIE

Fondation de la sainte église et singulier oratoire de Notre-Dame du Puy, traduit de latin en français, et comment le devot image fut trouvé par Jérémie le prophète. In-16.

1630. La Véléyade ou Délicieuse merveille de l'image de Notre-Dame du Puy-en-Velay, écrite en vers par *Hugues Davignon*. In-8°.

1644. Discours historique de la très ancienne dévotion de Notre-Dame du Puy-en-Velay, et plusieurs belles remarques concernant particulièrement les évêques du Velay, et autres choses tant ecclésiastiques que séculières, par *Eudes de Gissey*. In-8°.

1693. Histoire de l'église angélique de Notre-Dame du Puy, par *Rochard de Sarron*. In-8°.

1791. Description du Velay, au tome XXXII du Voyageur français de l'abbé *Delaporte*. In-12.

1805. Chronologie du ci-devant chapitre de Saint-Julien de Brioude, par *Doutil*. In-8°.

1811. Essai sur l'histoire naturelle et sur l'agriculture de l'arrondissement du Puy, par *Vital Bertrand*. In-8°.

1813. Histoire du département de la Haute-Loire (canton du Puy), par *du Lac de La Tour*. In-8°.

1816. Histoire du Velay jusqu'à la fin du règne de Louis XV, par *J.-A.-M. Arnaud*. 2 vol. in-8°.

1820. Dictionnaire topographique du département de la Haute-Loire, par *Deribier de Cheissac*. In-8°.

1823. Aperçu sur la géologie et l'agriculture du département de la Haute-Loire, par *Alp. Aulanier*. In-8°.

1824. Description statistique du département de la Haute-Loire, par *Deribier de Cheissac*. In-8°.

1824. Description géognostique des environs du Puy-en-Velay, par *Bertrand Roux*. In-8°.

Considérations minéralogiques et géologiques sur les buttes volcaniques de Saint-Michel, de Corneille, de Polignac, de Denise, de Geyssac et d'Espaly, par *Bertrand de Lom*. 1/2 feuille.

1825. Flore du département de la Haute-Loire, par *J.-A.-M. Arnaud*. In-8°.

1826. Essais historiques sur les antiquités du département de la Haute-Loire, par *Mangon de La Lande*. In-8°.

1829. Notice historique sur l'église et le chapitre de Brioude, par *G. de Talayrat*. In-8°.

Manuscrit de l'ancienne abbaye de Saint-Julien de Brioude, par *Trognon*. In-8°.

Recherches sur les églises de Langeac, par *J. Branche*. In-8°.

1835. Le Département de la Haute-Loire au tome II de la France pittoresque d'*Abel Hugo*. Gr. in-8°, cart. et grav.

1838. Le Département de la Haute-Loire au tome IV du Guide du voyageur en France de *F. Didot*. In-8°, cart. et grav.

1840. Mémoire sur les origines étymologiques du Velay, par *Sauzet*. In-8°.

1840. Lettre archéologique sur l'église de La Chaise-Dieu. In-4°.

1842. Documents relatifs à l'histoire du Velay, par *F. Mandet*. In 4°.

1842. Le Puy (Haute-Loire) et toutes ses antiquités, par *Mazoyer*. In-8°.

1846. Dictionnaire des communes de France de *Girault Saint-Fargeau*, articles Haute-Loire, Le Puy, Brioude. 3 vol. in-4°, grav. et blas.

1847. Le Puy, Brioude, Yssingeaux, au tome VI de l'Histoire des villes de France d'*Aristide Guilbert*. Gr. in-8°.

1853. Histoire du Monastier, par l'abbé *de C. de l'Herm*. 1 vol. in-16.

1857. Album photographique d'archéologie religieuse, par *H. Malègue*, texte par M. *Aymard*, archiviste. In-f°.

1860. Guide du touriste à Notre-Dame du Puy-en-Velay, par *Decatin*. 1 vol. in-12.

1860. Histoire du Velay, par *Francisque Mandet*. 6 vol. in-16.

1860. Rapport à la Société académique du Puy, sur des antiquités gallo-romaines découvertes au Puy par M. *Aymard*. Broch. in-8°.

1862. Histoire des guerres de religion dans le Velay, par M. *Louis de Vinols*. 1 vol. gr. in-8°.

1865. Deux mille cent (2,100) cotes d'altitudes de la Haute-Loire, par *Hipp. Malègue*. In-8° de 100 pages (nouvelle édition en 1871).

1866. Guide de l'étranger dans la Haute-Loire, par *Hipp. Malègue*. 1 vol. in-18.

1868. Fouilles au Puy et recherches historiques sur cette ville, par *Aymard*, archiviste de la Haute-Loire. Broch. in-8° de 80 pages (Extrait des Annales de la Société d'agriculture, des sciences et des arts du Puy).

1871. Les Baronnies du Velay, par *Truchard du Molin*. 1 vol. gr. in-8°.

1872. Éléments de statistique générale du département de la Haute-Loire, par *Hipp. Malègue*. In-8°.

1872. Géographie du département de la Haute-Loire, par *Ad. Joanne*. 1 vol. in-12.

1872. Notes historiques sur les monastères de La Séauve, Bellecombe, Clavas et Montfaucon, par *Theillière*, curé de Retournaguet. 1 vol. in-8°.

1876. Petite géographie du département de la Haute-Loire, par M. *Marsein* (Collection E. Levasseur). In-12.

1877. La noble église de Saint-Julien de Brioude, par l'abbé *Bonnefoi*. In-8°.

1877-1880. Tablettes historiques du Velay.

1879. Les Châteaux du Velay, par l'abbé *Theillière*. 1 vol. in-18.

1880. Auvergne, Morvan, Velay, dans la Collection de l'Itinéraire général de la France, par *Ad. Joanne*. 1 vol. in-18.

Almanach historique et agricole de la Haute-Loire, publié par la Société d'agriculture, sciences et arts du Puy.

Annuaires de la Haute Loire. Voir la collection in-18.

Mémoires de la Société des antiquaires de France.

Histoire de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

Mémoires de la Société des amis des sciences, de l'industrie et des arts du Puy. In-8°.

Annales de la Société d'agriculture, sciences et arts du Puy. In 8°.

Voir les feuilles : 175, 176, 177, 185, 186, 187, 197 de la grande *Carte* de France, dite *de l'État-Major*, publiée par le Dépôt de la guerre.

Cartes du département de la Haute-Loire, par *H. Giraud*.

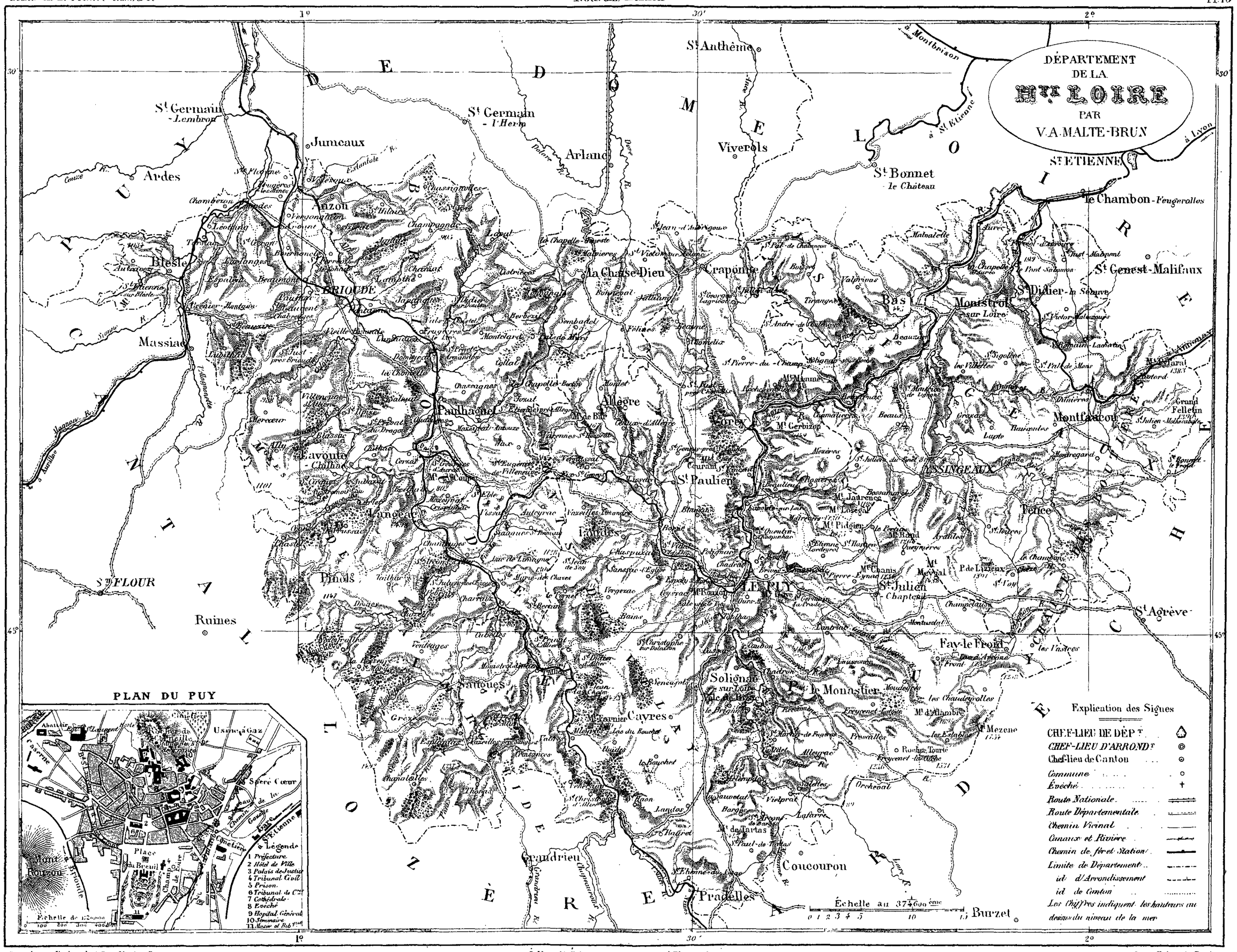
Cartes du département de la Haute-Loire, par *Donnet, Charle, Frémin, Dufour, Logerot, Ad. Joanne*.

Carte du département de la Haute-Loire, à l'échelle de 1/125000e, dressée par M. *Malègue*, d'après les *Cartes de l'État-Major*.

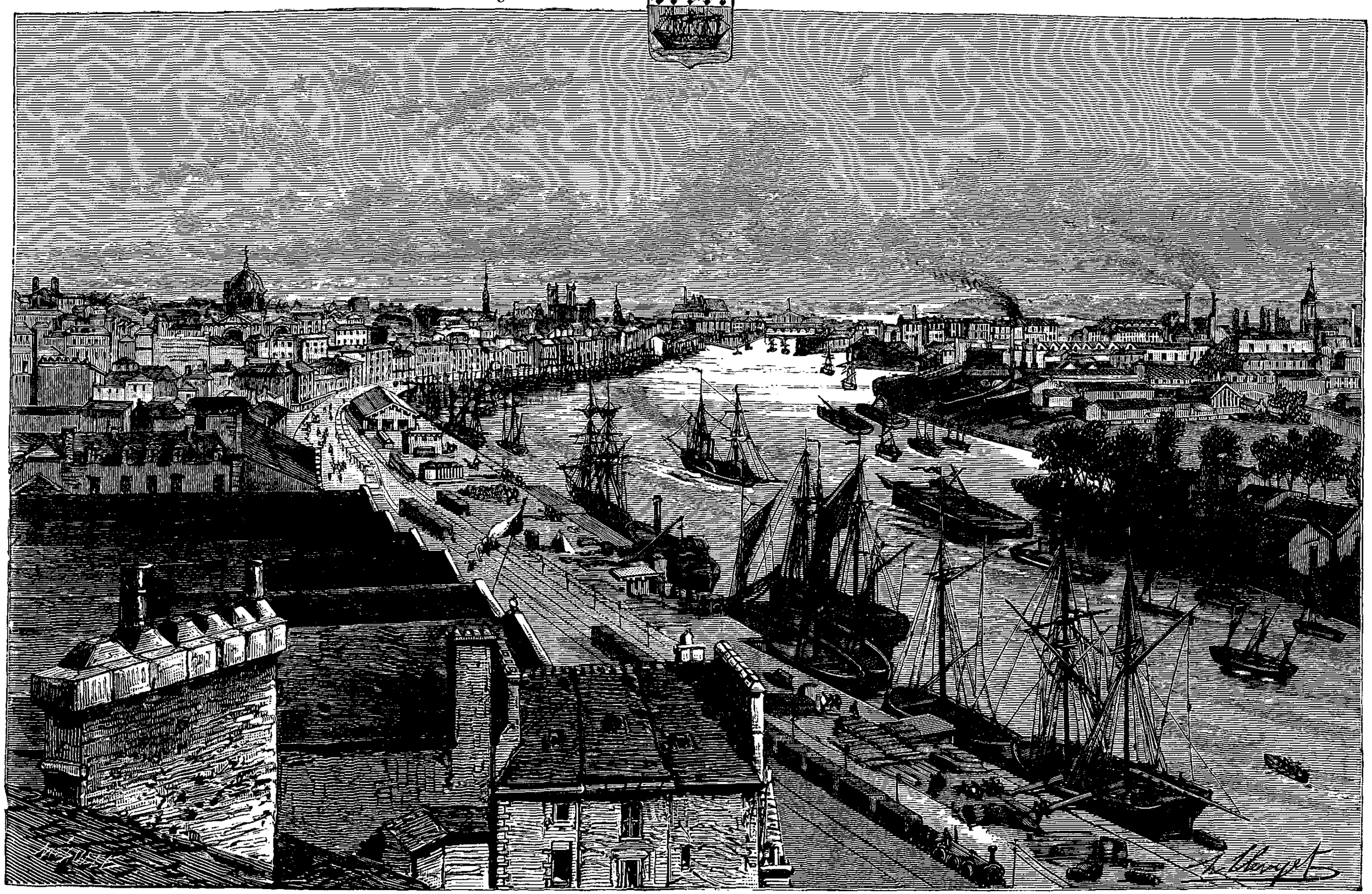
Paris. — Imprimerie Vve P. Larousse et Cie, rue Montparnasse, 19.

DÉPARTEMENT DE LA Hte LOIRE

PAR V.A. MALTE-BRUN



Gravé par Erhard 8 Rue Nicole Paris — J. Rouff Éditeur 14 Cloitre St Honoré — Imp. Erhard Paris.



NANTES

LOIRE-INFÉRIEURE

Chef-lieu : NANTES

Superficie : 6,875 kil. carrés. — Population : 612,972 habitants

5 Arrondissements. — 45 Cantons. — 217 Communes.

DESCRIPTION PHYSIQUE ET GÉOGRAPHIQUE

Situation, limites. — Le département de la Loire-Inférieure tire son nom de la Loire, qui, arrivée à l'extrémité de son cours, en traverse le territoire de l'est à l'ouest et vient s'y jeter dans la mer. C'est donc un de nos départements maritimes ; il appartient à la région occidentale. Il a été formé de la partie méridionale de l'ancienne Bretagne, appelée jadis évêché ou comté de Nantes. Ses limites sont : au nord, le département d'Ille-et-Vilaine ; au nord-ouest, celui du Morbihan ; au nord-est, un instant, l'espace de 3 kilomètres au plus, le département de la Mayenne ; à l'est et au sud-est, celui de Maine-et-Loire ; au sud, celui de la Vendée et, à l'ouest, l'océan Atlantique.

Nature du sol, montagnes, côtes et baies. — La surface de ce département offre un pays plat, entrecoupé de collines, sans montagnes proprement dites et sillonné par un grand nombre de cours d'eau. C'est surtout dans sa partie septentrionale, de Nantes à Pontchâteau, que l'on rencontre le plus d'ondulations ; le *sillon de Bretagne*, où l'on trouve les points culminants du département (60 à 70 mètres), forme une série de collines dont la pente, presque insensible sur le versant opposé à la Loire, est beaucoup plus prononcée du côté du fleuve ; sur toute l'étendue de ce coteau, où donne le cours inférieur de la Loire, qu'on aperçoit jusqu'à son embouchure dans l'Océan, le sol n'offre, sur plus d'un tiers de son étendue, que des forêts, des landes et des marais ; le reste consiste en terres labourables, en vignes, en prairies et en pâturages. Le département a sur l'Océan plus de 90 kilomètres de côtes, que les atterrissements de la mer agrandissent sans cesse en certains endroits ; les marais salants qui s'y trouvent sont d'un petit rapport. La seule île maritime du département est l'île Dumet, à 7 kilomètres nord-ouest de Piriac ; elle a environ 2 kilomètres de circonférence. La côte, au nord de l'embouchure de la Loire, outre un grand nombre d'anses et d'anfractuosités, est découpée par les baies de Pennebé et de Mesquer, la belle rade du Croisic et le havre du Pouliguen. La côte méridionale, sur laquelle s'ouvre la baie de Bourgneuf, offre le havre de Pornic, les petites anses du Porteau et de Port-Min, et la rade de la Bernerie ; un banc de sable considérable, nommé banc de Quirouard ou Kerouars, se trouve à l'entrée de cette baie, entre Pornic et la pointe de Saint-Gildas. Outre cette dernière, les principales pointes que le sol projette vers l'Océan sont : la pointe de Castelli et celle du Croisic, qui comprennent la rade du Croisic, la pointe de Painchâteau, qui abrite le port du Pouliguen, et la pointe de Chemoulin, qui commande l'embouchure de la Loire. Le sol du département, qui est en général assez fertile, offre, d'après sa nature, les espèces suivantes : pays de montagnes, 800 hectares ; pays de bruyères ou de landes, 129,352 hectares ; sol de riche terreau, 1,440 hectares ; sol de craie ou calcaire, 500 hectares ; sol sablonneux, 3,880 hectares ; sol marécageux, 9,600 hectares.

Hydrographie. — Ce département appartient naturellement au bassin de la Loire. Ce beau fleuve le partage en effet, de l'est à l'ouest, sur une longueur de 100 kilomètres, en deux parties inégales, la plus étendue étant la partie septentrionale ; il y entre un peu en amont du petit village Montrelais, près de Varades, à 780 kilomètres de sa source, située au Gerbier-des-Joncs, près du village de Sainte-Eulalie (Ardèche), et après avoir traversé onze départements. Les rives de la Loire sont délicieuses, bordées de coteaux et de belles prairies, surtout dans sa partie inférieure. Ce beau fleuve est sujet à des débordements terribles, et c'est pour les combattre que l'on élève de chaque côté de son lit, depuis le département du Loiret, les digues con-

nues sous le nom de levées de la Loire. Sa pente est peu considérable, puisqu'elle n'est, de Nantes à Paimbœuf, que de 3 mètres seulement. Son cours est obstrué par un grand nombre d'îles à l'aspect pittoresque; les principales du département sont : les îles Batailleuse, d'Oudon, d'Arrouix, de la Chesnaye, du Héron, des Chevaliers, de Cheviré, d'Indret, de Pivin, de Bois, des Masses, de Belle-Ile, de la Maréchale et du Carnet.

La Loire charrie des sables légers qui rendent souvent la navigation très difficile, en formant des bancs de sable mobiles que la marée déplace. Celle-ci pénètre jusqu'à 8 kilomètres en amont (au-dessus) de Nantes et quelquefois même jusqu'à 20 kilomètres. On affirme qu'autrefois le flot remontait jusqu'à Ancenis. L'entrée de la Loire, qui est indiquée par les deux phares d'Aiguillon et du Commerce, distants l'un de l'autre de 1,950 mètres, est très dangereuse; son embouchure et son golfe sont semés d'une quantité de récifs et de hauts-fonds qui réclament toute l'attention, toute la science d'un pilote expérimenté. Elle n'a pas de rade au large et n'offre pas d'abri à la côte. Saint-Nazaire, avant les travaux qui y ont été exécutés, n'était guère tenable autrefois dans les gros temps; c'est aujourd'hui un bon port de refuge.

La Loire reçoit sept affluents principaux dans le département, quatre sur la rive droite et trois sur la rive gauche.

L'Erdre, le plus important des affluents de la rive droite, prend naissance à 11 kilomètres de Candé (Maine-et-Loire), entre dans le département à Saint-Mars-la-Jaille, passe à Bonnœuvre, Riaillé, Joué, Nort, Sucé et vient se jeter dans la Loire, à Nantes, sous le nom de *rivière de Barbin*, après un cours de 90 kilomètres. Cette belle rivière, dont les bords sont très pittoresques, reçoit le Quiheix et le Cens, ou Aulxence; elle est navigable depuis Nort et forme, dans la partie inférieure de son cours, la première section du canal de Nantes à Brest. Les autres affluents de la rive droite sont : le Havre ou Donneau, qui se jette dans la Loire, à Oudon; la Chézine et le Brivet ou Brivé. Ce dernier, qui reçoit plusieurs ruisseaux, a 48 kilomètres de cours, de Brivé à Méan, où il prend le nom d'*Étier de Méan*.

Les affluents de la rive gauche sont : la Divate ou Divatte qui, après un cours de 18 kilomètres, se jette dans un bras de la Loire, que les mariniers nomment le *Boire d'Anjou;* la Chenau ou l'Achenau, qui débouche dans l'*Étier de Buzay*, canal construit en 1713 par les moines de Buzay pour dessécher les rives du lac de Grand-Lieu, et la Sèvre, dite *Nantaise*, pour la distinguer de celle qui passe à Niort. Cette dernière rivière prend sa source près de Vernoux (Deux-Sèvres), passe à Clisson et se jette dans la Loire, près de Rezé, après un cours de 110 kilomètres, dont 30 appartiennent au département; elle y reçoit la Sanguèsse et la Moine; ses bords sont pittoresques et ses eaux d'une extrême pureté.

La Vilaine forme pendant quelques kilomètres la limite commune du département et de ceux d'Ille-et-Vilaine et du Morbihan; dans cet intervalle, elle reçoit le Semnon, grossi de la Brutz; la Chère, le Don ou Uldon, l'un des cours d'eau les plus considérables du département, et l'Isac ou Isar, qui forme une partie considérable du canal de Nantes à Brest et se jette dans la Vilaine.

Le Falleron et la Haute-Perche se jettent directement à la mer.

Le département de la Loire-Inférieure renferme un des plus grands lacs de France : c'est le lac de Grand-Lieu, situé dans le canton de Saint-Philbert et dont on évalue la superficie à 3,895 hectares; il a environ 8 kilomètres du nord au sud et 6 kilomètres de l'est à l'ouest; il sert de déversoir aux petites rivières de l'Ognon, du Tenu et de la Boulogne, qui sont en partie navigables; l'Achenau le met en communication avec la Loire. Dans certains endroits, il n'a pas plus d'un mètre d'eau; dans d'autres, au contraire, sa profondeur est assez considérable; le fond, en général, est de vase, la côte méridionale de tourbe et la septentrionale de sable, qui repose sur un vaste plateau de roche serpentineuse; il est très poissonneux et ses pêcheries forment l'industrie principale des riverains. La croyance populaire est que ce lac occupe l'emplacement d'une cité jadis florissante, nommée *Herbadilla*, capitale du pays d'Herbauge, qui, comme l'antique Sodome, aurait été engloutie vers l'an 580, en punition des dérèglements de ses habitants. Dans la commune de Massérac, on remarque encore le petit lac de Murin, qui a 164 hectares.

Les principaux étangs du département de la Loire-Inférieure sont ceux de la Bretèche, commune de Missillac; du Moulin-Aumé, commune de Fégréac; de Deil, de Choiseil et du Chêne-au-Borgne, commune de Châteaubriant; enfin ceux de la Provotière et de la Poitevinière, commune de Riaillé.

Le département est traversé sur une longueur de 90 kilomètres par le canal de Nantes à Brest. Ce canal a une pente de 18 mètres du côté de la Loire et de 19 mètres du côté de la Vilaine ; sa longueur totale est de 370 kilomètres, sur une largeur de 10 mètres au fond et une profondeur de 1 mètre 62 centimètres. Il est en partie formé par le cours de l'Erdre et de l'Isac.

Voies de communication. — Le département de la Loire-Inférieure est traversé par 7 routes nationales d'un parcours de 574 kilomètres ; par 12 routes stratégiques (1), sur une longueur de 150 kilomètres ; par 22 routes départementales, dont le développement est de 535 kilomètres.

Les chemins vicinaux de grande communication ont une longueur de 2,241 kilomètres. Il y a 70 chemins de moyenne communication, ayant un parcours de 630 kilomètres ; enfin on peut évaluer à environ 800 les chemins vicinaux ordinaires et leur longueur à près de 2,000 kilomètres.

Les chemins de fer du département appartiennent principalement au grand réseau d'Orléans. La ligne principale : celle de Paris, Tours, Nantes et Saint-Nazaire, pénètre dans le département au delà d'Ingrande (Maine-et-Loire), à 6 kilomètres de la station de Varades ; elle continue à suivre la rive droite de la Loire et passe aux stations de : Varades, Anetz, Ancenis (394 kilomètres de Paris, 160 kilomètres de Tours), Oudon, Clermont-sur-Loire, Mauves, Thouaré, Sainte-Luce, Nantes (427 kilomètres de Paris, 193 kilomètres de Tours, 88 kilomètres d'Angers), La Bourse, Chantenay, Basse-Indre, Couëron, Saint-Étienne-de-Montluc, Cordemais, Savenay (39 kilomètres de Nantes), Donges, Montoir, Saint-Nazaire (491 kilomètres de Paris, 64 kilomètres de Nantes). La ligne a été continuée jusqu'au Croisic, en desservant Guérande.

De Nantes, un embranchement se dirige sur La Roche-sur-Yon, Saintes et Limoges, desservant dans le département les stations de : Vertou, La Haie-Fouassière, Le Pallet, Clisson (24 kilomètres de Nantes).

De Nantes, un autre embranchement de 61 kilomètres va rejoindre, à Châteaubriant, le tronçon d'Angers, Segré-Châteaubriant ; il dessert dans le département les stations de : Saint-Joseph, La Chapelle-sur-Erdre, Sucé, Nort, Abbaretz, Issé, Châteaubriant. De Savenay, un troisième embranchement de 42 kilomètres va, à Redon, rejoindre la ligne de Bretagne (réseau de l'Ouest), en desservant dans le département les stations de : Pontchâteau, Drefféac, Saint-Gildas, Sévérac, Redon.

Nantes est aussi en communication avec Pornic, Paimbœuf et Machecoul. La ligne est d'abord commune à ces trois tronçons jusqu'à Sainte-Pazanne et dessert, à partir de Nantes, les stations de : Pont-Rousseau, Bouguenais, Bouaye, Port-Saint-Père, Sainte-Pazanne. A Sainte-Pazanne (27 kilomètres de Nantes), elle se dirige, d'une part, sur Pornic, par les stations de : Saint-Hilaire, Bourgneuf, Les Moutiers, La Bernerie, Le Clion, Pornic (57 kilomètres de Nantes), et, d'autre part, sur Machecoul (40 kilomètres de Nantes) et de là sur Challans et Les Sables-d'Olonne. A la station de Saint-Hilaire se détache l'embranchement de Paimbœuf, qui dessert les stations de : Chémeré, La Feuillardaie, Saint-Père-en-Retz, Saint-Viaud et Paimbœuf (59 kilomètres de Nantes).

D'autres lignes sont en construction ou projetées ; nous citerons celles de : Châteaubriant à Redon, de Sablé à Châteaubriant.

La longueur totale des chemins de fer exploités en 1878 était de 372 kilomètres, et celle des chemins de fer en construction ou projetés de 116 kilomètres.

Climat. — Le département de la Loire-Inférieure est situé sur la limite des régions climatériques dites climat séquanien et climat girondin. Le climat est généralement sain et tempéré, excepté dans quelques contrées marécageuses sujettes aux fièvres ; mais l'atmosphère est souvent chargée d'humidité. A Nantes, principalement, la situation de la ville, au confluent de trois rivières, ajoute à cette disposition naturelle.

La température moyenne annuelle du jour est de 12°,6 ; la température moyenne annuelle de l'été est de 20°,9 ; celle de l'hiver de 4°,9. Le maximum de température observé en dix années, de 1824 à 1834, a été de 40°,4 au-dessus de zéro, et le minimum de 15°,6 au-dessous de zéro. Le nombre annuel moyen des jours de pluie est de 122. Les orages avec tonnerre sont assez rares ; il tombe aussi peu de neige et de grêle, mais les tourmentes

(1) On donne ce nom à des routes que des nécessités politiques ont fait ouvrir depuis 1833 dans les départements de l'Ouest, après les guerres de Vendée. Elles sont au nombre de 38, et elles ont coûté 14 millions à l'État.

de vent, surtout à l'époque des équinoxes, sont fréquentes. Les vents dominants sont ceux qui soufflent du large, ou de l'ouest et du sud-sud-ouest; le premier est relativement plus froid en été et plus chaud en hiver. Ces vents règnent surtout au commencement de l'automne et pendant le printemps, qui d'ordinaire est pluvieux et variable.

Productions naturelles. — Le département de la Loire-Inférieure est formé par des terrains primitifs et de transition; on y rencontre des roches granitiques et schisteuses, de la houille, des argiles, d'immenses tourbières, des marais salants. Il y a, dans les arrondissements d'Ancenis et de Châteaubriant, des mines de fer assez abondantes; on les exploite à ciel ouvert. On trouve de l'aimant à l'embouchure de la Loire, sur la rive droite, à la surface du sol, en morceaux isolés. Un gisement d'étain, mélangé d'un peu d'or, existe à Piriac, sur la côte de Penhareng; sa direction est sous-marine. Enfin, on a reconnu près de Pontchâteau un filon de plomb.

Quelques sources ferrugineuses sont répandues dans le département. Aucune d'elles n'est remarquable; on cite néanmoins celles de la Plaine ou plutôt de Quirouard, de Pornic, de La Chapelle-sur-Erdre, dont les eaux sont employées au traitement des personnes atteintes d'affection des voies digestives.

Les récoltes des céréales, dans le département de la Loire-Inférieure, suffisent pour la consommation des habitants; les principales sont le froment, le seigle, le sarrasin; la culture de l'orge paraît moins en faveur. Les nombreuses îles qui entravent le lit de la Loire offrent de belles prairies. Sur la rive gauche du fleuve on rencontre aussi d'excellents pâturages, qui prennent de jour en jour plus d'importance. Parmi les arbres fruitiers, nous citerons le pommier, le poirier et le cormier, dont les fruits servent à faire le cidre; le cerisier vient bien, le noyer est rare et l'amandier presque inconnu. Les vignes sont cultivées sur une grande étendue de la partie méridionale du département; elles donnent, en moyenne, 1,600,000 hectolitres de vin; en quelques endroits, il est de bonne qualité. Les meilleurs crus sont ceux des coteaux voisins de l'Anjou et ceux des cantons de Vallet, de Varades, de Riaillé, du Loroux, de Vertou et de Clisson. Tous ces vins sont consommés dans le département; une partie des vins blancs de moindre qualité remontent la Loire jusqu'à Orléans pour y être convertis en vinaigre. En 1874, la production des vins a été de 2,030,000 hectolitres, évalués à 27,608,000 francs; en 1876, la production a été de 1,375,029 hectolitres. La plupart des légumes réussissent dans la Loire-Inférieure; le chou, la pomme de terre et la betterave sont même cultivés en grand pour la nourriture des bestiaux. Le chanvre et le lin se cultivent avec succès; les graines servent à faire de l'huile et les tiges de la filasse. Sur la côte, on recueille du varech ou goémon, que l'on emploie comme engrais. Le département de la Loire-Inférieure est un de ceux où le bois se trouve en plus grande abondance; les plus importantes forêts sont dans sa partie nord-est. La plupart des coteaux sont boisés, et, dans le Bocage, chacune des petites propriétés est entourée de haies vives, dont la taille, mêlée aux sarments de vigne, fournit au chauffage des habitants. Les principales forêts sont celles de la Bretèche, du Gavre, d'Aveize, de Teillays, de Juigné, de Maumusson, de Saffré, de Princé, du Cellier et de Machecoul. Parmi leurs principales essences, on emploie le chêne, l'ormeau, le frêne aux constructions et au charronnage; le châtaignier, à la confection des articles de boissellerie et de tonnellerie; le hêtre et le bouleau, à faire des sabots. Les châtaignes sont aussi l'objet d'un grand commerce.

Le gros bétail est d'une belle espèce dans ce département; les chevaux sont petits, mais pleins d'ardeur; les bœufs servent au labourage et au charroi; on en engraisse beaucoup sur la rive gauche de la Loire; les vaches fournissent un lait abondant et un beurre exquis. Sur la rive droite de la Loire, on élève les moutons dans les landes; mais sur la rive gauche, on les élève sur les côtes de l'Océan; ils sont petits, et leur chair délicate est connue des gourmets sous le nom de *présalé* (prés salés). Les porcs sont assez nombreux; mais les chèvres sont, au contraire, en petite quantité. Dans quelques cantons on emploie souvent des mulets, surtout dans ceux où il se trouve des marais salants.

Les animaux sauvages sont: le loup, le sanglier, le renard, le chevreuil, le cerf, le blaireau, le lièvre, le lapin, l'écureuil, la belette, la martre, le putois et l'hermine. Les volailles de Nantes ont quelque célébrité. Les perdrix, les oiseaux de passage, ceux des bords du lac de Grand-Lieu et des marais payent aussi leur tribut à l'alimentation des habitants.

La mer et les rivières fournissent un grand nombre de poissons : les maquereaux, les harengs, les turbots, les sardines, les raies, les soles et les coquillages ; les saumons, les aloses et les lamproies. Le poisson du lac de Grand-Lieu est généralement estimé pour son excellente qualité. Enfin, du côté d'Ancenis et de Châteaubriant, l'élève des abeilles est assez productive.

Industrie agricole, manufacturière et commerciale. — Le département de la Loire-Inférieure est un département de moyenne et de petite culture, car les exploitations sont, en général, peu étendues et se font les unes à la main, les autres au moyen d'un, de deux ou de trois attelages de deux bêtes de trait chacun. Le froment, le seigle, le blé noir, le mil, un peu d'avoine et d'orge sont les céréales les plus communes. On ne cultive aucune plante tinctoriale ; le lin n'est cultivé que pour les besoins de chaque ménage, et le chanvre n'a d'importance que dans les vallées et les îles de la Loire, en amont de Nantes.

La superficie du département se partage en : superficie bâtie et voies de communication, 11,297 hectares, et territoire agricole, 676,159 hectares. Ce dernier se subdivise en : céréales, 198,550 hectares ; farineux, 21,009 hectares ; cultures potagères et maraîchères, 52,300 hectares ; cultures industrielles, 5,500 hectares ; prairies artificielles, 40,000 hectares ; fourrages annuels, 30,000 hectares ; autres cultures et jachères, 67,500 hectares ; vignes, 34,300 hectares ; bois et forêts, 47,000 hectares ; prairies naturelles et vergers, 106,000 hectares ; pâturages et pacages, 49,000 hectares ; terres incultes, 25,000 hectares.

Les progrès de l'agriculture augmentent chaque jour ; on fait de grands défrichements, l'emploi des engrais devient plus fréquent ; enfin, un établissement agricole, situé à Grand-Jouan, est destiné aux études supérieures d'agriculture et d'économie rurale.

L'industrie manufacturière s'est beaucoup développée dans le département ; elle embrasse un grand nombre d'objets ; la grande et belle ville de Nantes en est le centre. Nous mentionnerons surtout les constructions navales, la fabrication de tout ce qui tient à la marine ; les conserves alimentaires, si perfectionnées dans ce département ; les raffineries de sucre, les tanneries, les produits chimiques, la filature des laines et des cotons, la chandellerie, la poterie, la verrerie, les engrais et tous les articles de nécessité secondaire ou de luxe. Vient ensuite le travail des métaux, qui n'occupe pas seulement les nombreux ouvriers du bel établissement d'Indret, mais qui met en activité les forges de La Hunaudière, La Forge-Neuve, La Jahotière, La Provotière et la belle usine à laminer le fer, située à La Basse-Indre. L'exploitation des marais salants est une des branches importantes de l'industrie départementale ; elle a lieu principalement aux environs de Guérande, du Croisic et de Bourgneuf.

Nantes doit à son heureuse position des relations commerciales très étendues ; il s'y fait beaucoup d'expéditions maritimes, et c'est, après Marseille, Le Havre et Bordeaux, le quatrième port commerçant de France. On évalue à 18,000 le nombre des navires entrés ou sortis de son port pendant l'année 1875. Ils jaugeaient ensemble 800,000 tonneaux et étaient montés par 80,000 hommes d'équipage. Le fret d'importation consiste surtout en denrées coloniales ; l'île Bourbon ou de la Réunion importe surtout à Nantes son sucre et son café ; l'Angleterre, ses houilles, et les contrées du Nord leurs sapins et leurs fers. Nantes exporte à son tour, dans les différents pays du monde, des blés, des sucres raffinés, de la farine, des salaisons, des conserves et du vinaigre. Le port de Saint-Nazaire, grâce à la construction de son beau bassin à flot, est devenu le rival de celui de Nantes ; c'est aujourd'hui une escale principale de la grande navigation à vapeur transocéanique. Outre les ports de Nantes et de Saint-Nazaire, le département en compte encore plusieurs ; nous citerons ceux de : Mesquer, La Turballe, Le Croisic, Le Pouliguen, Méans, Paimbœuf, Pornic et Bourgneuf. Le tonnage de tous ces ports dépasse 900 bâtiments de 70,000 tonneaux, et leur mouvement de 20,000 navires de près de 700,000 tonneaux. La navigation se fait à deux degrés, cabotage et long cours. Nantes armait jadis pour la pêche de la baleine, et aussi pour celle de la morue. La pêche de mer et celle de Loire occupent, ainsi que nous l'avons dit, beaucoup de bras et sont l'objet d'un commerce très actif. Le roulage et la navigation intérieure entretiennent aussi les rapports commerciaux du département avec l'intérieur de la France. Le nombre des foires est de 324 ; elles se tiennent dans 122 communes, les principaux articles qui s'y vendent sont les draps, la mercerie, la quincaillerie, les laines, la poterie et les bestiaux.

Division politique et administrative. — Le département de la Loire-Inférieure a pour chef-lieu Nantes ; il est divisé en 5 arrondissements, 45 cantons, 217 communes ; nous en donnons plus loin le tableau. Il appartient à la région agricole de l'Ouest. Nantes est le siège d'un évêché suffragant de l'archevêché de Tours et dont le diocèse, qui comprend tout le département, compte un grand séminaire à Nantes et deux petits séminaires à Nantes et à Guérande, 18 cures de première classe, 34 de seconde et 207 succursales. Le culte protestant a un temple à Nantes, et le culte israélite une synagogue. Les cinq tribunaux de première instance (un dans chaque chef-lieu) ressortissent à la cour d'appel de Rennes, ainsi que le tribunal de commerce de Nantes.

Au point de vue universitaire, le département ressortit à l'académie de Rennes ; il y a, à Nantes, un lycée important ; Ancenis et Paimbœuf ont des collèges communaux ; il y a, en outre, 13 institutions secondaires libres et 676 écoles primaires. Nantes possède, en outre, une école normale primaire, une école publique et gratuite de dessin, une école des sourds et muets, etc.

Sous le rapport maritime, Nantes est un sous-arrondissement de la préfecture maritime de Lorient. Ce sous-arrondissement comprend les quartiers maritimes de Nantes, de Paimbœuf, de Saint-Nazaire et du Croisic, ayant chacun une école d'hydrographie.

Nantes est le quartier général du 11e corps d'armée, qui comprend les départements régionaux de la Loire-Inférieure, du Finistère, du Morbihan et de la Vendée ; Nantes et Ancenis sont des chefs-lieux de subdivision de région. Le département fait partie de la 11e région de l'armée territoriale. Nantes est le siège de l'état-major de la 11e légion de gendarmerie, dont les compagnies occupent les départements de la Loire-Inférieure, du Morbihan, du Finistère et de la Vendée.

Le département de la Loire-Inférieure dépend de l'arrondissement minéralogique de Nantes, qui appartient à la région du Centre, et qui comprend les départements de la Loire-Inférieure, de la Vendée, des Deux-Sèvres et de Maine-et-Loire ; à la 12e inspection des ponts et chaussées et au 23e arrondissement forestier, dont le chef-lieu est à Nantes, et qui comprend les départements de la Loire-Inférieure, du Finistère, des Côtes-du-Nord, du Morbihan, d'Ille-et-Vilaine et de Maine-et-Loire.

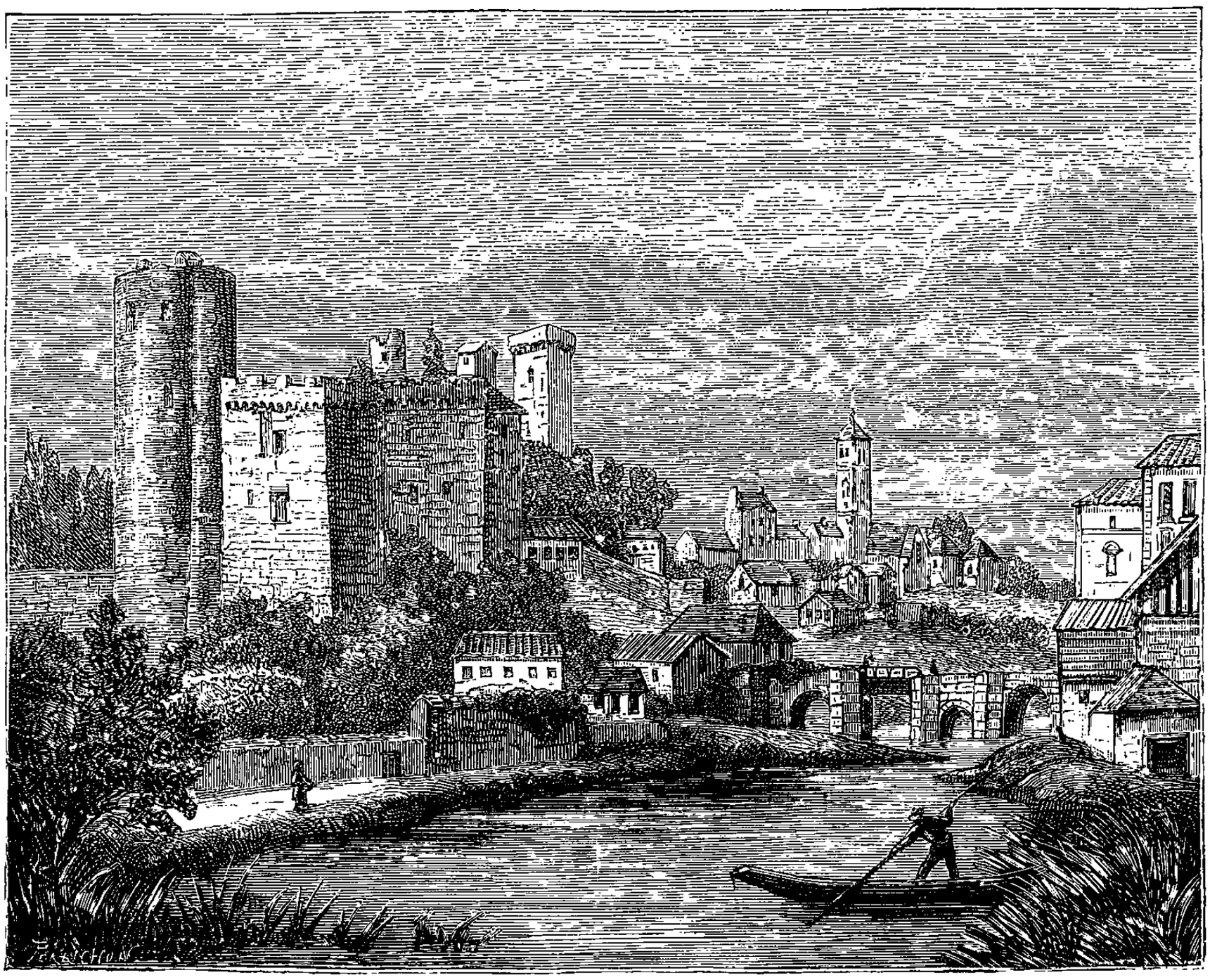
Le département a quatre bureaux de douane, dépendant de la direction de Nantes ; ce sont ceux de : Bourgneuf, Paimbœuf, Nantes et Guérande ; plus celui de Noirmoutier (Vendée).

On compte dans le département 50 perceptions des finances ; les contributions et revenus publics atteignent 30,000,000 de francs.

HISTOIRE DU DÉPARTEMENT

Le département de la Loire-Inférieure était occupé dès la plus haute antiquité par un peuple appelé les *Namnètes*. Comme il y a eu des historiens qui ont fait descendre les Francs d'un Troyen appelé Francus, on en trouve aussi qui ont fait descendre les Namnètes d'un fils de Noé, appelé Namnès, personnage fort peu historique, comme on s'en doute bien, et qui aurait fondé Nantes. D'autres, avec aussi peu de certitude, marquent l'année 1620 avant Jésus-Christ pour la date de l'origine de cette ville. Ce sont des fables. Tout ce qu'on peut dire de certain sur ces époques reculées, c'est que le célèbre navigateur marseillais Pythéas, qui vivait vers 280 avant Jésus-Christ, cite *Corbilo*, un des ports des Namnètes, comme une ville comparable à Marseille ou à Narbonne, d'où l'on peut induire que ce pays prospérait déjà depuis longtemps. Que les Nantais n'aillent pas chercher plus loin ; ce sont là déjà d'assez beaux titres. La capitale des Namnètes était *Contigwic*, qui s'élevait au confluent de l'Erdre et de la Loire, à la place qu'occupe aujourd'hui Nantes ; les Romains donnèrent à ce nom une tournure latine, *Condivicnum*. Les Namnètes formaient une république, comme les autres parties de l'Armorique. Ils furent les alliés des Vénètes (Vannes) dans le combat naval livré à César. Soumis aux Romains, et compris d'abord dans la Gaule chevelue, puis dans la Ire, enfin dans la IIIe Lyonnaise, ils virent Nantes devenir un des chefs-lieux les plus importants de l'administration romaine. Vers 275, saint Clair vint prêcher l'Évangile dans cette contrée et en fut le premier évêque. Deux jeunes patriciens, Donatien et Rogatien, qui se convertirent des premiers, subirent le martyre (290) à Nantes, où ils sont appelés les *enfants nantais*.

A la chute de l'empire, Clovis conquit ce pays. Le système de partage qui divisa ses États entre ses fils ayant atteint aussi la Bretagne, elle fut divisée en quatre comtés, dont l'un était celui de



Château de Clisson.

Nantes, tributaire des rois francs. Depuis lors, l'histoire du comté de Nantes présente la lutte continuelle des comtes de cette cité et des ducs de Bretagne, ceux-ci s'efforçant de ramener le comté dans leur dépendance, ceux-là de l'en affranchir; les ducs de Bretagne finirent par l'emporter et résidèrent à Nantes; mais ce ne fut pas pour une bien longue durée, car les rois de France survinrent avec une puissance irrésistible et englobèrent le tout dans le royaume de France. Le comté de Nantes faisait partie de la haute Bretagne, ainsi que la sirerie de Clisson, la baronnie de Retz, etc. Nous réservons de plus amples détails pour l'histoire particulière de chacune de ces villes.

HISTOIRE ET DESCRIPTION DES VILLES, BOURGS ET CHATEAUX LES PLUS REMARQUABLES.

Nantes (lat. 44° 13′ 8″; long. 3° 53′ 18″ O.). — Nantes (*Condivicnum Namnetum*), ancienne, grande, riche et belle ville maritime, chef-lieu du département de la Loire-Inférieure, à 107 kilomètres au sud de Rennes, et à 391 sud-ouest de Paris. Population, 122,247 habitants.

Nous ne reparlerons pas de l'origine de Nantes. Qu'il suffise de dire que cette ville, dont l'importance commerciale tenait absolument à la navigation de la Loire, se trouva bien du régime de la conquête romaine, qui, unissant ensemble tant de pays, faisait disparaître tant de barrières. Elle devint l'entrepôt des métaux de l'Armorique et de la Grande-Bretagne, qui de là s'en allaient à Lyon, à Marseille, à Rome, pour s'y échanger contre les denrées et les produits industriels du Midi et de l'Orient. Longtemps subsista, près de la porte Saint-Pierre, un monument qui attestait cette prospérité; c'était une salle voûtée longue de 50 pieds, large de 25, qui paraît avoir été une bourse ou un tribunal de commerce, d'après une inscription découverte en ce lieu et où l'on voit que cet édifice était consacré au dieu Janus ou Volianus.

Il fallut dire un long adieu à cette richesse, à ce

mouvement commercial, quand vint l'invasion barbare. Clovis, vainqueur des Wisigoths, domina toute la Loire. Un des chefs qui l'accompagnaient parut, avec une bande de Frisons, sous les murs de Nantes. La ville était perdue. Le barbare, qui depuis deux mois la bloquait, s'en croyait déjà maître, quand une nuit, à minuit, tourmenté par une insomnie que lui envoyait sans doute le Très-Haut pour l'avertir, il vit de son camp se dessiner, s'allonger dans le lointain une procession de personnages vêtus de blanc, qui sortaient lentement, un cierge en main, de l'église des martyrs Donatien et Rogatien. L'épouvante le saisit; il s'écria que« Christ était le vrai fils de Dieu » et s'enfuit avec ses barbares.

Nantes fut rattachée à la Bretagne et devint le chef-lieu d'un comté séparé. Mais bientôt Clotaire Ier la fit tomber sous le joug des Francs et s'y fit représenter par l'évêque Félix, que Grégoire de Tours a chargé d'anathèmes et que les Nantais révèrent. Félix commença la série de ces évêques de Nantes que nous verrons plus tard y exercer une souveraineté temporelle. Il fut un grand bienfaiteur du pays. L'Erdre se répandait en marais, il l'endigua. Nantes était à quelque distance de la Loire, au confluent de l'Erdre et du Seil; il amena la Loire à ce même confluent, de telle sorte que la ville fut baignée par trois cours d'eau, dont un grand fleuve. « C'est votre génie, Félix, écrivait le poète Fortunat, qui, leur donnant un meilleur cours, force les fleuves à couler dans un nouveau lit.... O Félix! que vous devez être habile à diriger la mobilité des hommes, vous qui avez su soumettre à vos lois des torrents rapides. » Félix s'illustra surtout par l'inauguration de la cathédrale (560), commencée par son prédécesseur, Évhémère, à la place même où s'élève la cathédrale actuelle. « Le vaisseau estoit si superbe en sa structure, dit le P. Albert, et si riche en ornemens et parures, qu'il ne s'en trouvoit point de pareil en toute la France. Toutes les parois en dedans estoient revestues d'images et de peintures très riches faites à la mosaïque; la voûte, tout azurée, semée de grosses estoiles d'or, représentoit le firmament; tout le bastiment estoit couvert de fin estain de Cornouaille insulaire, si clair, qu'aux rayons du soleil ou de la lune il ressembloit à l'argent. Sur la croisée s'eslevoit une tour pyramidale, pareille à deux autres qui estoient de part et d'autre du portail;... les arcades et voustes estoient enrichies à la romaine de belles figures pétries de stuc et de plastre.... » On peut juger, par cette description, et du style de l'architecture de ce temps et de la richesse du clergé nantais, qui était grande. Une des abbayes les plus riches de la contrée était celle de Vertou, près de Nantes, fondée par saint Martin. Or, un jour, Martin, voyageant avec un compagnon, s'éloigna, laissant à celui-ci la garde de l'âne qui portait leur bagage. Le malheureux s'endormit, et, pendant son sommeil, un ours vint manger l'âne. Le désespoir du dormeur fut grand au retour de Martin. Mais celui-ci, souriant de ses craintes, appela l'ours, lui mit sur le dos le bagage et le lui fit porter jusqu'au couvent, qui s'empressa de reconnaître pour saint un homme à qui Dieu déléguait si manifestement sa puissance sur les bêtes féroces. Ce saint fut très fêté dans la suite par les habitants du pays. Mais Dagobert trouva que le clergé nantais était déjà trop riche et lui retira près des trois quarts de ce qu'il possédait. On voit que les rois francs faisaient leur volonté dans le comté de Nantes. Ils ne cessaient pas d'y envoyer des gouverneurs, que les habitants du pays acceptaient, bien moins hostiles aux Francs qu'à leurs voisins les Bas-Bretons, avec lesquels ils étaient sans cesse en guerre. Nantes et Rennes étaient les deux marches où les Francs rencontraient les Bas-Bretons. Un certain Warroch, comte de Vannes, tombait périodiquement sur les bords de la Loire au temps des moissons et de la vendange et venait couper à coups de sabre et de hache le blé et les raisins que les malheureux Nantais avaient fait fructifier. Genre de calamité bien fréquent au moyen âge!

Ce n'était, au reste, que le prélude des ravages plus terribles des Northmans. Un prétendant au comté de Nantes, nommé Lambert, évincé par Charles le Chauve, appela ces pirates qui marquent une époque de deuil dans l'histoire de presque toutes nos provinces. Trois fois ils le ravagèrent au temps de Noménoë. Ils égorgèrent au pied des autels l'évêque Gohard et son clergé, scène qu'un de nos peintres a représentée à l'Exposition de 1852. Au moins Noménoë et Erispoë, rois de Bretagne, les combattirent; mais Salomon, qui leur succéda, laissa les barbares saccager Nantes de fond en comble, si bien que tous les habitants s'enfuirent. Les Nantais savent-ils que leur ville riche et populeuse ne fut pendant trente ans qu'un désert, et que, lorsque le jeune comte Alain *Barbe-Torte*, qui défit les Northmans, voulut aller en rendre grâces à Dieu dans cette belle basilique dont on vient de

lire la description, il lui fallut, de son sabre, se frayer un chemin à travers les ronces qui avaient poussé sur les ruines? Ce n'est point sans miracle que le vaillant guerrier triompha. Dans la *prée d'Aniane* (aujourd'hui quartier de Sainte-Catherine), il avait rencontré les barbares païens. La soif dévorait ses soldats. Il invoqua la Vierge; une fontaine jaillit, qui fut appelée la *Fontaine de Notre-Dame*.

Relevée de ses ruines, Nantes retrouva son existence troublée par les attaques de ses voisins. Tombée au pouvoir du duc de Bretagne, Conan le *Tors*, délivrée par Foulques d'Anjou qui battit le duc à Conquereul (992), annexée enfin au trône ducal de Bretagne en 1084, plus tard révoltée contre les ducs, recevant Geoffroy d'Anjou, frère du roi d'Angleterre Henri II, prise ensuite par ce roi lui-même, et enfin tombant sous le protectorat de Philippe-Auguste après l'assassinat d'Arthur, telles furent les vicissitudes par lesquelles passèrent la ville et le comté de Nantes au XI^e^ et au XII^e^ siècle. Dans ce même XII^e^ siècle, elle fut victime d'une calamité bien plus terrible. Un incendie la consuma en 1118, si complètement, qu'il ne resta debout qu'un ou deux édifices. Pour la seconde fois, il fallut la rebâtir en entier. De là vient qu'aujourd'hui, à dix pieds au-dessous du pavé de la nouvelle ville, on retrouve celui de l'ancienne. Nantes eut du moins la consolation de recevoir saint Bernard, qui l'honora d'un miracle : depuis six ans un démon lascif tourmentait une femme de qualité avec tant d'obstination qu'il se glissait jusque dans le lit de la malheureuse, même lorsqu'elle y était avec son époux. Saint Bernard le chassa et lui imposa la loi de s'abstenir à l'avenir de cette femme et de toute autre.

Alain *Barbe-Torte* avait divisé Nantes en trois parts; il en avait pris une, donné la seconde aux seigneurs ses compagnons et la troisième à l'évêque. Ce partage fut une source de discordes. L'évêque se montra toujours fort jaloux de ses droits; quand ses hommes prêtaient serment au duc, c'était sous cette réserve : « sauf la fidélité que nous devons à l'évêque. » Le tiers des revenus de la ville lui appartenait. Il percevait rigoureusement les droits de *tierçage* et de *past nuptial*. En temps de guerre, son armée, sous la bannière épiscopale, marchait distincte de l'armée ducale. Il prétendait de plus à une juridiction tout à fait indépendante de celle du duc; et on le voit même, dans un acte du XIII^e^ siècle, affirmer que son église est un fief plus noble que comté ou baronnie et ne relève ni de duc ni de prince, mais du pape seul. Enfin, lorsqu'il entrait dans la ville de Nantes, les quatre plus puissants seigneurs du comté, barons de Châteaubriant, d'Ancenis, de Retz (ou Rais) et de Pontchâteau le portaient sur leurs épaules depuis le parvis de la cathédrale jusqu'au maître-autel. De ces prélats orgueilleux le plus obstiné dans ses prétentions fut Étienne de La Bruère, qui voulut empêcher le duc Pierre de Dreux d'étendre les remparts de Nantes à la portion qui lui appartenait, en appela au pape et quitta son évêché. L'affaire au reste s'arrangea plus tard, et les évêques furent plus modérés, sans renoncer toutefois à leurs arrogants privilèges. On vit un duc de Bretagne lui-même, Jean IV, comme baron de Retz et de Châteaubriant, placer sa noble épaule sous la chaise épiscopale.

Par des concessions mutuelles, un rapprochement s'était opéré entre les Nantais et les Bretons bretonnants. En effet, si Nantes ne marqua pas d'une manière prononcée dans les guerres de parti dont la Bretagne fut le théâtre au XIV^e^ siècle, elle se déclara pourtant avec énergie contre le roi Charles V, et, obligée d'ouvrir ses portes à Du Guesclin, elle saisit la première occasion de revenir au duc. Jean V y établit ensuite sa résidence, et tous ses successeurs firent de même, jusqu'à l'époque de la réunion du duché au royaume.

Ainsi, à la fin du moyen âge, Nantes devint non seulement une ville toute bretonne, mais même la capitale du pays. Elle profita à tous égards de son nouveau titre. D'abord, Jean V lui accorda une *communauté* avec des droits et franchises fort étendus, tandis qu'auparavant les bourgeois n'avaient jamais pris qu'une part accidentelle et passagère aux affaires de la cité. Ensuite, Jean la dota d'une cathédrale nouvelle. L'ancienne, échappée à l'incendie de 1118, tombait en ruine. La nouvelle fut bâtie dans le style gothique flamboyant, qui était celui de l'époque. Elle est remarquable par sa belle façade, son portail à trois entrées, ornées de figurines en pierre d'un dessin fort pur, et par sa nef élevée, que soutiennent seulement dix piliers. Elle fut dédiée à saint Pierre, dont on y plaça le portrait avec cette inscription :

L'an mil quatre cent trente-quatre,
A my-avril sans moult rabattre :
Au portail de cette église
Fut la première pierre assise.

Les évêques de Nantes avaient plié devant le duc de Bretagne. Mais comment se résoudre à laisser éclipser leur ancienne puissance par la présence de ce grand souverain féodal? Dès que l'occasion fut favorable, ils reprirent leur ancien esprit d'indépendance. Or, à ce moment, les grands seigneurs féodaux étaient énergiquement attaqués par un bien habile et bien puissant adversaire, Louis XI. Tout occupé qu'il était à détruire la puissance bourguignonne, Louis XI n'en songeait pas moins à cet autre grand fief, la Bretagne, qu'il eût bien trouvé moyen, s'il eût vécu davantage, de détruire à son tour. Il s'en préparait les voies et accueillit successivement deux évêques de Nantes, Guillaume de Malestroit et Amaury d'Acigné, chassés de leur diocèse, à la suite de violents démêlés avec le duc. Il les garda précieusement sous sa main, afin d'avoir, au premier moment, un prétexte de s'immiscer aux affaires du duché. Il vint même deux fois à Nantes sous couleur de médiation; mais quelle médiation que celle qui n'a pour but que de fomenter les discordes et d'en recueillir les fruits!

Après tout, ce qu'il ne put faire, son successeur le fit, et François II fut le dernier duc de Bretagne. C'est François II qui acheva, en 1480, et flanqua de quatre grosses tours ce beau château de Nantes, fondé en 938 par Alain Barbe-Torte, et qui fit dire plus tard à Henri IV : « Ventre-saint-gris! les ducs de Bretagne n'étaient pas de petits compagnons! » C'est dans ce château que se passa une des dernières scènes de la lutte de l'indépendance bretonne contre la France. C'est de là que fut arraché Landais, ce favori fameux, si hostile à la royauté française, et qui, durant tout le temps de sa faveur, fit de la Bretagne la tête des ligues féodales. Ce fils d'un tailleur de Vitré avait pris un empire absolu sur l'esprit du duc, autrefois dominé par Lescun, chef du parti français. Ce parti l'emporta. Le peuple de Nantes, soulevé par lui, se précipita dans le château où se trouvait le duc. François II résista d'abord; puis, s'étant fait assurer qu'on ne réservait pas à son favori d'autre châtiment que la prison, il alla ouvrir l'armoire où le malheureux s'était blotti. On l'emmena, on le mit à la torture, on le pendit. Pendant ce temps, François II disait à Lescun : « Compère, j'ai su que l'on besogne au procès de mon trésorier. Ne savez-vous rien? — Oh! répondait Lescun, on y trouve de merveilleux cas dont on vous soumettra le jugement. — Ainsi je veux, reprit le duc; car, quelque cas qu'il ait commis, je lui donne grâce et ne veux point qu'il meure! » Peu de temps après, on apporta la nouvelle de la mort du favori. « Ah! traître de compère! » s'écria le bon duc en repoussant Lescun. C'était plus qu'un homme, c'était l'indépendance bretonne qui périssait. Livré à l'influence française, François II fit bientôt la paix, et, quand il eut cessé de vivre, son héritière, la duchesse Anne, ne tarda pas à tomber au pouvoir de Charles VIII qui l'épousa. Mais on conçoit l'attachement que les Bretons conservèrent pour leurs derniers souverains nationaux, lorsqu'on remarque que l'époque de François II et d'Anne est l'époque brillante de la Bretagne indépendante. Alors fut établie l'université de Nantes; alors florissait le poète nantais, Meschinot, ennemi des grands, ennemi de l'évêque, partant cher au peuple, et dont Marot prisait beaucoup les vers. Les arts jetaient aussi de l'éclat. Michel Colomb élevait (1507) le mausolée de François II, qui est une des belles productions de la Renaissance et que l'on admire encore dans la cathédrale. Les statues de François II et de Marguerite de Foix, sa seconde femme, y sont couchées avec un lion et un lévrier à leurs pieds; trois anges agenouillés soutiennent les coussins de marbre à broderies sur lesquels reposent les têtes des deux époux. Quatre statues de femmes allégoriques sont debout aux quatre angles : l'une d'elles représente la Justice sous les traits d'Anne de Bretagne; une autre est la Providence à deux visages, ingénieuse allégorie, d'un côté un vieillard de type bas-breton bien prononcé, de l'autre une jeune fille fort ressemblante aux beautés de Saint-Pol-de-Léon; la troisième statue est la Force, dont la tête est crénélée et qui étouffe un monstre dans sa main. La quatrième, la Tempérance, qui tient un mors de bride et une horloge. C'est bien là l'esprit ingénieux de la sculpture de la Renaissance, et l'exécution n'est pas inférieure à la conception.

Le commerce de Nantes ne prospérait pas moins que les lettres et les arts. Dès le XIV^e^ siècle, elle faisait le commerce du blé, du vin, du sel et du poisson avec tous les points des rives de la Loire, et par ses vaisseaux avec Bordeaux, La Rochelle, l'Espagne, l'Angleterre et les pays du Nord. François II conclut avec toutes les puissances du Nord des traités de commerce. La marine nantaise se perfectionnait; elle envoya à Charles VIII deux navires de mille tonneaux chacun, et plus tard, au-devant d'Éléonore de Portugal, épouse de Fran-

çois Ier, deux galiotes à chambres vitrées, somptueusement meublées. Pourtant, devenue française, Nantes gagna encore en prospérité, parce qu'elle eut plus de repos et de sécurité. La Réforme, qui agita si profondément la France dans le siècle suivant, la troubla peu. Les protestants firent de grands efforts pour y établir leur influence déjà fort répandue dans l'Ouest; ils n'y réussirent pas, et la majorité demeura catholique; mais, si l'on excepte l'extravagance cruelle d'un de ses évêques, Antoine de Créqui, lequel s'en alla, avec une pièce de canon, dissiper, sans sommation, une réunion de protestants au Croisic, elle se montra généralement modérée. Les magistrats refusèrent de prendre part à la Saint-Barthélemy, et on lit encore aujourd'hui dans le livre de ses délibérations :

« Rassemblés dans la maison commune, le 3 septembre 1572, le maire de Nantes, les échevins et suppôts de la ville, les juges consuls firent le serment de maintenir celui precédemment fait de ne point contrevenir à l'édit de pacification rendu en faveur des calvinistes et firent défense aux habitants de se porter à aucun excès contre eux. »

Nantes se montra fort attachée au duc de Mercœur, à qui Henri IV donna la Bretagne, et, lorsqu'il se déclara contre Henri IV, elle le soutint énergiquement et fut des premières à proclamer le roi de la Ligue, Charles X. Elle ne céda que lorsqu'il lui fut impossible de continuer la résistance. Alors Henri IV y vint en personne et y rendit ce fameux édit de Nantes, par lequel la tolérance religieuse devint une loi de l'État, violée, il est vrai, depuis, plus d'une fois, mais ineffaçable dans ses résultats. Toutefois, Nantes eut alors à faire tant de dépenses, soit pour des indemnités au duc de Mercœur, soit pour la réception du roi, qu'elle garda toujours des sentiments assez hostiles à l'égard du *renégat*, comme elle appelait Henri IV. Depuis Charles VIII, les économes Nantais se plaignaient de la répétition trop fréquente de ces onéreuses visites royales. C'étaient des 16,000 francs de vin, des 10,000 francs de confitures, des joutes sur l'eau, des processions, des fêtes de toutes sortes qu'il fallait organiser. Louis XIII y vint trois fois pour faire cesser les intrigues de la maison de Vendôme dans la province. La dernière fois, Richelieu l'accompagnait et fit tomber une tête illustre, celle de Henri de Talleyrand, comte de Chalais, au pied de ce vieux château du Bouffay (1), qui fut témoin de tant d'exécutions. Ce n'est qu'au trente-cinquième coup de hache qu'elle se détacha complètement du corps (1626). Au château de Nantes fut plus tard enfermé le fameux cardinal de Retz, qui s'en échappa au moyen d'un corde, comme il nous l'a lui-même si bien raconté dans ses *Mémoires*. Louis XIV y parut à son tour en 1661 et y fit arrêter Fouquet. C'est encore à Nantes, et sur la place du Bouffay, que furent décapités quatre nobles bretons, complices de Cellamare, sous la Régence : Du Couédic, de Pontcallec, de Talhouet, de Montlouis. L'exécution eut lieu à neuf heures du soir, le 18 mars 1720, au milieu du morne silence de la population.

Au reste, Nantes n'était pas seulement le théâtre des rigueurs du gouvernement, elle était aussi l'objet de ses faveurs. Richelieu avait saisi d'un coup d'œil l'importance de cette ville et pris des mesures pour elle. Colbert y établit une des chambres de direction de la Compagnie des Indes orientales. C'est alors, c'est-à-dire à la fin du XVIIe siècle et pendant tout le XVIIIe, que Nantes jouit de la plus brillante prospérité. Vers 1700, elle occupait trente vaisseaux à la pêche de la morue et de la baleine et recevait dans son port soixante bâtiments de pêche de La Rochelle et des autres ports. En 1715, elle expédiait quatre-vingt-sept bâtiments de cent à trois cents tonneaux aux Antilles. Elle fit surtout la traite des noirs sur une grande échelle. De 1720 à 1790, devenue riche, elle s'embellit et se fortifia. Son enceinte gallo-romaine, dont la circonvallation paraît avoir été conservée près de sept cents ans, avait son point de départ à la tour de la Poissonnerie, près du Bouffay, sur la Loire; elle suivait les rues de la Poissonnerie, des Carmes et de Saint-Léonard, jusqu'à l'église de ce nom, où elle se retournait presque à angle droit, en longeant la rue Garde-Dieu, jusqu'à l'église des Cordeliers; de là, elle gagnait la tour du Trépied, dont l'emplacement correspondait à la maison n° 7 de la rue Royale, pour se réunir ensuite avec le long côté

(1) Ce château occupait, avec la tour du beffroi, le vaste emplacement sur lequel on a élevé en 1848, place du Bouffay, une belle construction. Il avait été bâti vers la fin du Xe siècle, par Conan, comte de Rennes, qui s'était emparé de Nantes; sa forme était quadrangulaire, avec une tour à chaque angle. Ce château devint un palais de justice en 1477. La tour de l'Horloge datait de 1661; l'horloge et la tour, élevées aux frais de la ville, avaient coûté 16,905 livres, ainsi que l'attestait une inscription de 1664.

qui bordait la rive droite de la Loire sur l'emplacement même du château.

L'enceinte des fortifications, commencée par Guy de Thouars en 1707, était beaucoup plus étendue; elle montait du château vers la cathédrale, devant laquelle elle passait, et descendait vers l'Erdre, dont elle suivait ensuite le cours sur la rive gauche, à peu près jusqu'à l'emplacement de l'écluse actuelle; puis elle traversait l'Erdre et allait contourner l'église Saint-Nicolas, pour descendre de là sur la Loire, dont elle remontait la rive droite jusqu'au château. On comptait cinq entrées principales, toutes flanquées de deux tours et précédées d'un ouvrage avancé en forme de demi-lune (ajouté dans la suite), destiné à les couvrir, savoir : la porte Saint-Pierre, dont l'ouvrage avancé s'étendait sous la colonne Louis XVI; la tour Gillet, présentant une grande saillie dans l'Erdre, et au devant de laquelle existait, sur cette rivière, un pont qui semblait plutôt établi pour les sorties des défenseurs que pour servir d'entrée naturelle aux habitants; la porte Sauvetour, sur la rive droite de l'Erdre; la porte Saint-Nicolas, près de l'église de ce nom; et enfin la porte de la Poissonnerie, à laquelle aboutissait la ligne des ponts sur la Loire. Les fortifications étaient, en outre, flanquées d'un grand nombre de tours, parmi lesquelles on remarquait la tour du Trépied, du Papegai, du Connétable; les tours du Râteau, au confluent de l'Erdre; la tour Saint-Jacques, sur la tour du Bouffay, et la tour du Port-Maillard. Cette enceinte formait une nouvelle ville autour de la paroisse Saint-Léonard, qui n'était pas comprise dans les anciennes murailles.

De 1722 à 1730, les constructions de l'île Feydeau s'élevèrent : le palais de la cour des comptes, aujourd'hui préfecture, en 1763; le magnifique cours des États et cette belle plantation d'ormes sous lesquels se déchargent les marchandises sont du même temps; de 1785 à 1790, le fermier général Graslin fit construire la ville nouvelle qui s'élève autour de la place Graslin. On évaluait la population de Nantes, en 1789, à 90,000 habitants.

Lorsque la Révolution éclata, Nantes en reçut de rudes ébranlements. Sa riche population commerçante entra dans les idées nouvelles, mais en s'arrêtant à un juste milieu. L'insurrection vendéenne avait gagné toutes les campagnes à l'entour. Les Nantais la tinrent quelque temps en échec par leurs victoires, mais elle reprit le dessus; tout le cours de la Loire jusqu'à Saumur tomba en son pouvoir; il ne lui manquait plus que Nantes, d'où elle eût tendu la main aux émigrés et aux Anglais. La ville ne paraissait pas en état de résister. Elle n'avait que 11,000 hommes contre près de 100,000. Mais l'énergie du maire Baco et la froide habileté du général Canclaux la sauvèrent. « Soyons tous soldats, s'écria Baco, et s'il faut mourir, que ce soit au cri de vive la République! Décrétons la peine de mort contre quiconque parlera de capituler. » Cet homme héroïque fut blessé; mais, de l'autre part, le meilleur des chefs vendéens, Cathelineau, tomba frappé à mort. Cette belle résistance est du 29 juin 1793.

Mais Nantes ne marcha pas du même pas que la Convention. Elle laissa même paraître des tendances fédéralistes, dans lesquelles tomba le maire Baco. Il fut jeté à l'Abbaye pendant un voyage qu'il fit à Paris, et Nantes vit paraître des commissaires : d'abord Foucher et Villers, représentants du peuple pour le département de la Loire-Inférieure, puis Merlin et Gillet, enfin Carrier, qui déshonora la République par les crimes affreux dont il ensanglanta Nantes et dont il souilla la Loire. Rappelé à Paris, Carrier porta sa tête sur l'échafaud. Mais Nantes ne fit plus rien de remarquable pour la République, qui lui avait été si cruelle. Elle vit seulement tomber sous les balles des soldats, sur la place de Viarmes, le Vendéen Charette, fait prisonnier, et qui lui-même commanda le feu en montrant son cœur : « Soldats, frappez là. »

Nantes fut visitée par Napoléon et Joséphine. En 1830, elle prit part à la révolution. En 1832, on arrêta dans ses murs la duchesse de Berry. Après avoir parcouru cinq mois les villages de la Vendée, sous des habits de paysanne, elle s'était réfugiée chez les demoiselles du Guigny, rue du Château, et s'y tenait cachée. Un juif, nouvellement converti et comblé de ses bontés, nommé Deutz, la trahit. La police fit une descente, mais d'abord sans succès. On croyait déjà la duchesse évadée, lorsque deux gendarmes, ayant allumé du feu dans une des cheminées, entendirent sortir de derrière la plaque du foyer une voix suppliante : « Otez le feu, nous allons sortir. » La duchesse était là depuis seize heures avec mademoiselle de Kersabiec et MM. de Mesnard et Guibourg, dans l'impossibilité de faire un mouvement. Ainsi, Nantes vit expirer la monarchie légitime, comme elle avait vu expirer jadis, avec Landais, avec François II, l'indépendance féodale.

Depuis, Nantes n'a pas cessé de grandir, à la faveur de la paix. De nouveaux édifices, de nouveaux quartiers, couverts de belles constructions, de nombreuses fontaines, des statues élevées sur ses places ou dans ses promenades, plusieurs boulevards ou avenues, le canal de Nantes à Brest en ont fait une des plus belles villes de la France. La construction du bassin à flot de Saint-Nazaire, le chemin de fer qui relie cette ville à la capitale sont venus augmenter encore et sa richesse et sa prospérité commerciale. Sa population est aujourd'hui de 122,247 habitants.

Nantes n'a pas eu à souffrir de la guerre de 1870-1871. C'est une ville bien moderne, bien française; elle a plus de seize cents rues, de fort beaux quais, plusieurs ponts sur la Loire. Parmi ces derniers, il faut remarquer cette chaîne de ponts qui se développent en ligne à peu près droite d'une rive à l'autre de la Loire, soudant ses îles entre elles. Ces ponts, d'abord construits en bois, puis successivement réparés ou reconstruits, mais dont l'origine remonte à plus de dix siècles, sont : le pont de la Poissonnerie ou d'Aiguillon, reconstruit en 1670 et réparé depuis en 1757; son arche unique est d'une construction hardie; celui de la Belle-Croix, construit en 1476, la pyramide est de 1635; celui de la Madeleine, dont la première pierre fut posée en 1580; il a été considérablement élargi en 1845; le pont Toussaint et celui des Récollets; enfin, le pont de Pirmil, construit en pierre en 1563, clos en 1605, garni de nouvelles arches en 1711, réparé en 1830 et 1842; sa longueur est de 253 mètres. A l'extrémité on voyait encore, il y a une trentaine d'années, les ruines de la tour de Pirmil, construite en 1365 par l'amiral Bouchard, d'après les ordres du duc Jean IV. Nous avons décrit plus haut la vieille cathédrale Saint-Pierre, la plus grande de toute la Bretagne (elle a plus de 100 mètres de longueur), et dont le chœur, les chapelles, et les bas-reliefs ont été récemment restaurés. C'est un monument historique. Nantes possède plusieurs autres églises remarquables, notamment Sainte-Croix, qui occupe l'emplacement d'un ancien temple païen; Saint-Jacques, qui date du XII^e^ siècle; Saint-Nicolas, dont on admire la belle flèche en pierre; la Madeleine, Notre-Dame de Bon-Port, Saint-Donatien, Saint-Clair, Sainte-Anne; les chapelles du grand et du petit séminaire, la Visitation, etc. Citons encore, parmi les nombreux monuments de Nantes : le Temple protestant, le Château, ancienne résidence des ducs de Bretagne, et qui a servi de prison au cardinal de Retz, à l'intendant Fouquet et à la duchesse de Berry; l'ancien Palais de la Cour des comptes (aujourd'hui l'Hôtel de la préfecture), l'Hôtel de ville, dont le portique est surmonté des statues de la Loire et de la Sèvre; le Palais de justice, la Bourse, édifices modernes; le Théâtre, le Muséum d'histoire naturelle, le Musée de peinture et de sculpture, l'un des plus remarquables de France; la Bibliothèque, riche en manuscrits et en estampes; l'Hôpital général, l'Hôtel-Dieu, la Halle aux grains, l'École des sciences, la Poissonnerie, le Musée archéologique, le cimetière de la Miséricorde, où s'élèvent les tombeaux de Cambronne et du général de Bréa; le beau Jardin des plantes, etc. — Nantes possède des chantiers de construction de navires, des raffineries de sucre et des fabriques de conserves alimentaires; ces deux dernières industries surtout y ont pris une grande extension. — Son port est l'un des plus importants de France; le mouvement d'importation et d'exportation s'y est élevé, en 1875, à 624,797 tonnes.

Nantes a vu naître les deux martyrs chrétiens saints Donatien et Rogatien; Anne de Bretagne, reine de France; Jacques Cassard, ce marin si hardi et si brave, qui, un jour, présenté à la cour du grand roi, ne recueillit que les rires moqueurs des courtisans à cause de ses habits grossiers et mal taillés. « Messieurs, s'écria Duguay-Trouin le prenant par la main, voici le premier homme de mer de ce temps et de ce pays. » Joseph Fouché, duc d'Otrante; le général Cambronne, dont la statue en bronze, par Debay, s'élève au milieu du cours Cambronne; le général Lamoricière, à qui Nantes vient d'ériger un magnifique tombeau par Paul Dubois; M^me^ Mélanie Waldor et M^lle^ Élisa Mercœur, poètes, doivent également le jour à cette ville.

Les armes de Nantes sont : *de gueules, au navire d'or aux voiles éployées d'argent semées d'hermine, au chef aussi d'argent, chargé de cinq hermines de sable*, avec la légende : *Favet Neptunus eunti.*

HAUTE-GOULAINE. — Haute-Goulaine, peuplée de 1,841 habitants, à 10 kilomètres de Nantes, possède un des châteaux les plus curieux de la Loire-Inférieure. Cet édifice a été construit vers l'an 944 sur les ruines d'un château beaucoup plus ancien, détruit par les Northmans; il a été réparé vers la fin du XV^e^ ou le commencement du XVI^e^ siècle, ainsi que le témoignent quelques détails de la

façade; mais il ne parait pas avoir été terminé, car une aile manque à sa régularité. Sur une des portes en ogive d'une des tours d'entrée, on voit un buste de femme. La tête est coiffée d'un casque, et un poignard est rapproché du sein. C'est une Yolande de Goulaine qui, en l'absence de son père, défendit, si nous en croyons la chronique, le château contre les Anglais. Elle avait résisté plusieurs semaines; les provisions manquaient aux assiégés; il fallait se rendre. Elle préférait la mort et allait se la donner, lorsque, du haut d'une tour, elle aperçut des hommes d'armes; c'était le sire de Goulaine qui les conduisait. Avec ces renforts, il battit les Anglais, sauva sa fille et délivra le toit de ses pères. Ce qui est plus certain, c'est que Guillaume Eder, abbé de Saint-Gildas, élu évêque de Quimper en 1539, y fut sacré dans la chapelle, et que Henri IV et Lous XIV y séjournèrent; on montre encore la chambre où ils couchèrent. Plusieurs salles de l'intérieur sont encore décorées avec luxe; on admire leurs plafonds dorés, les restes d'une ancienne tapisserie de cuir, quelques tableaux et des meubles de l'époque du grand roi. Le trumeau de la cheminée du grand salon présente le portrait de Claude de Cornulier, mariée en 1620 à Gabriel II de Goulaine, en faveur duquel la terre fut, l'année suivante, érigée en marquisat.

On donne au village le nom de Haute-Goulaine pour le distinguer de celui de Basse-Goulaine, qui en est voisin, mais qui est situé plus près de la Loire.

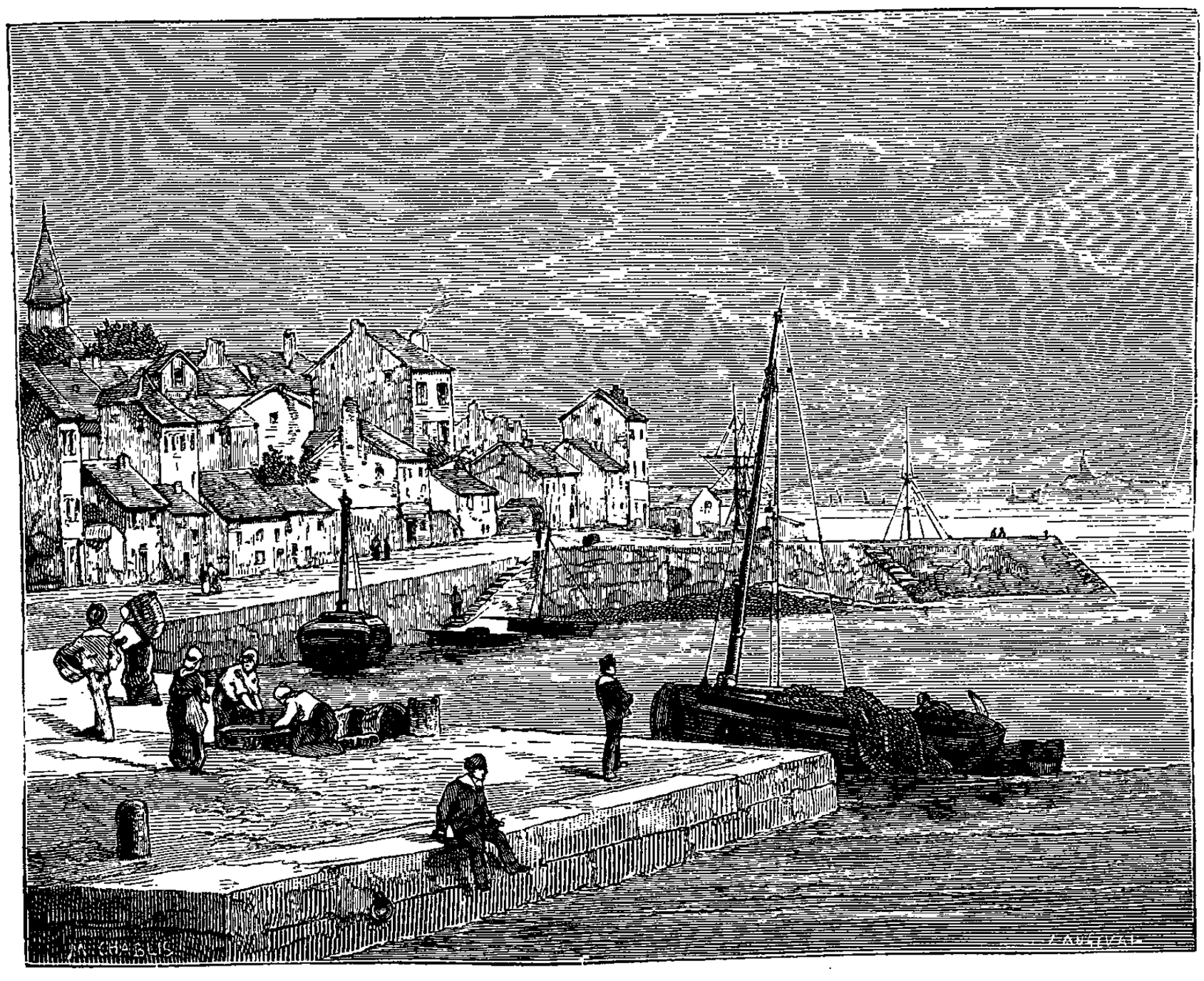
Dans ces deux communes, on cultive des légumes que l'on expédie sur Nantes par le canal de Goulaine et la Loire.

SAINT-PHILBERT-DE-GRAND-LIEU.—Saint-Philbert-de-Grand-Lieu est un chef-lieu de canton, situé à 23 kilomètres au sud-ouest de Nantes, sur la baie la plus méridionale du lac de Grand-Lieu et près de l'embouchure de la Boulogne; sa population est de 3,883 habitants. Son port sert de débouché à dix communes environnantes. On y voit une belle chaussée qui date de 1486. Ce bourg doit son origine à un village nommé *Adias* ou *Déas*, qui était situé dans le comté d'Herbauge. Les moines de Noirmoutier, redoutant les vexations des Northmans, vinrent, avec l'autorisation de Louis le Débonnaire, s'y réfugier, en 839, et y transportèrent le corps de saint Philbert, leur fondateur. ils n'y restèrent que jusqu'en 875, qu'ils se transportèrent à Tournus. A la place de leur monastère il se forma un riche prieuré, qui subsista jusqu'à la Révolution. L'église paroissiale est celle de cet ancien prieuré qui avait reçu le nom de Saint-Philbert. Ce bourg fait un certain commerce de grains, de vins et de chevaux. Les vignobles de Saint-Philbert donnent un vin estimé dans le pays Nantais. On voit dans les environs le château des Jamonières et les fermes de La Moricière, nom devenu illustre dans nos annales militaires.

CLISSON.—Clisson (*Clichio*), chef-lieu de canton, à 25 kilomètres de Nantes, petite ville de 2,826 habitants, station du chemin de fer de Nantes à Limoges.

En remontant le cours de la Sèvre Nantaise, on arrive à la jolie petite ville de Clisson. Tout y semble neuf, élégant, prospère, au premier abord. Mais regardez vers l'extrémité de l'arc qu'elle décrit, ces hautes tours en ruine, ces débris énormes, c'est le château de Clisson. Dès le temps des Romains existait là un bourg (*Clichio*), qui était en voie de s'agrandir lorsque les Northmans l'incendièrent (843). Il se releva et passa sous l'autorité du comte de Nantes, qui l'incorpora dans la Bretagne; car, situé aux confins de cette province, du Poitou et de l'Anjou, il appartenait autant jusque-là à l'une qu'à l'autre Au XIII^e^ siècle, le sire de Clisson était Olivier I^er^, qui fut en guerre avec le duc de Bretagne et invoqua le secours de Louis IX. Ce même Olivier partit ensuite pour la croisade et, quand il en revint, fit bâtir le fameux château de Clisson, dans le genre mauresque et avec des fenêtres à croix de pierre. Sur la rive gauche de la Sèvre, à la jonction de ce cours d'eau et de la Maine, s'éleva ce donjon énorme, qui baignait par le pied dans la rivière et dépassait, par son sommet, une colline rapide à laquelle il était adossé. Le plus dur granit y fut employé; on n'épargna rien pour le rendre inexpugnable, et en effet, plus tard, il résista même au canon.

On voit souvent, au moyen âge, les petits seigneurs limitrophes entre deux grandes puissances louvoyer entre elles, selon le profit du moment, et se reposer sur la force de quelque donjon inexpugnable. Tels furent les sires de Clisson. Olivier III soutint d'abord Charles de Blois, puis Jean de Montfort. Le roi de France le fit arrêter déloyalement à Paris et exécuter, il confisqua ses biens. Sa femme, Jeanne de Belleville, le vengea par d'auda-



Vue de Paimbœuf.

cieuses entreprises contre les Français et mit au monde Olivier IV, le plus fameux des Clisson, le célèbre connétable de France. Olivier IV n'avait pu devenir connétable avant d'avoir embrassé le parti français; aussi avait-il passé de Jean de Montfort à Charles de Blois. Il accrut ses domaines du château de Blain, sur la rive droite de la Loire, au nord-ouest de Nantes. Il voulut avoir celui de Gavre, à une lieue de là. Le duc de Bretagne le lui refusa et annonça l'intention de le donner à Jean Chandos. « Je me donne au diable, dit Clisson, si jamais un Anglais devient mon voisin ! » Et il se jeta sur Gavre, le démolit et en transporta les pierres à Blain. Alors le duc le dépouilla de tous ses domaines. « Bien ! lui dit Clisson, me voilà *Olivier sans terre*, mais vous ne serez pas *duc sans guerre*, » et il alluma cette guerre civile qui désola vingt-trois ans la Bretagne. Il recouvra ses domaines, et, aussi rapace qu'habile à la guerre, il se trouva bientôt possesseur d'une foule de châteaux (Josselin, Lamballe, Broon, Jugon, Blain, Guingamp, la Roche-Derrien, Clisson, Chantoceaux, etc.) qu'il meublait somptueusement, qu'il agrandissait et fortifiait sans cesse. Il avait, en un mot, 18,699 feux en Bretagne (presque le quart de cette province), et son trésor n'était épuisé par aucune dépense.

Cette grande puissance inspirait aux Clisson une ambition égale. Quand le duc Jean IV mourut, Marguerite de Penthièvre, fille du connétable et épouse du fils aîné de Charles de Blois, dit à son père : « Monseigneur mon père, or ne tiendra-t-il plus qu'à vous, si mon mari ne recouvre son héritage; nous avons de si beaux enfants ! Monseigneur, je vous supplie que vous nous y aidiez. — Eh ! comment le pourrai-je? — Il n'y a, reprit-elle, qu'à faire mourir les enfants du duc Jean avant l'arrivée du duc de Bourgogne. — Ah ! cruelle et perverse, s'écria le connétable, si tu vis longuement, tu seras cause de détruire tes enfants d'honneur et de bien. » Et, disant cela, sa colère était si grande qu'il prit une bûche et courut après elle pour l'assommer; en se sauvant devant lui, elle se cassa une jambe. Quand le connétable fut mort sans laisser d'enfants mâles, elle songea fort à réaliser ses desseins et maria son fils, Olivier de Blois, comte de Penthièvre, à la fille de Jean sans Peur. Jean V, inquiet et irrité, envahit ses terres ; mais la médiation de la France arrêta les hostilités. Alors Marguerite usa

d'une insigne fausseté. Elle affecta longtemps pour le duc une extrême fidélité, et même un attachement inébranlable, et, quand elle eut effacé en lui toute trace de méfiance, elle l'attira à une fête. Jean V, parti de Nantes avec quelques compagnons, sans armes, rencontra en chemin Olivier et quelques seigneurs, qui venaient comme pour lui faire honneur. On devisa du meilleur cœur, puis l'on arriva à un pont de bois que l'on passa ; mais, quand on fut sur l'autre bord, un des hommes de la suite de Penthièvre se mit à enlever les planches disjointes et à les jeter les unes après les autres dans la rivière. Le duc pensait que ce fût plaisanterie et, voyant qu'on riait autour de lui, riait aussi. Mais quand toutes les planches furent à l'eau, il vit les visages changer, s'enflammer de colère, de menace, puis quarante hommes sortir d'un bois voisin et se jeter sur lui. On lui banda les yeux; on lui lia les pieds sous, le ventre de son cheval, et on le mena ainsi, sans débrider, nuit et jour, en passant par Clisson, jusqu'au château de Palluau, en Poitou, d'où on le ramena à Chantoceaux. Cette audacieuse famille des Clisson-Penthièvre, qui trahissait ainsi son duc, en fut punie par toute la noblesse bretonne ; Jean V, délivré (1420), s'empara de toutes ses possessions et réunit au domaine ducal le château de Clisson. François II, duc de Bretagne, l'un de ses successeurs, résida souvent à Clisson, qu'il aimait; il y donna de magnifiques tournois. En souvenir de ces fêtes guerrières, une prairie voisine de la Garenne conserve le nom de *Prairie des guerriers*. Ce domaine passa ensuite à la maison d'Avaugour, puis à celle de Rohan-Soubise, à qui elle appartenait lors de la Révolution. Les guerres de la Vendée furent fatales à Clisson : village, château, tout fut détruit. On montre, dans la seconde cour du manoir, un if, appelé l'*if des victimes*, qui ombrage un puits, maintenant comblé, où furent jetés vivants des vieillards, des enfants, des femmes. Clisson n'offrirait encore aujourd'hui que des ruines sans les soins que le sénateur Cacault, au temps du Directoire et de l'Empire, et le sculpteur Lemot ont pris de réparer et de relever la ville et d'embellir le parc du château. Rien n'est plus gracieux, au contraire, que cette vallée de la Sèvre, décorée, par ces riches amis des arts, d'élégantes villas, de chapelles grecques, de statues, d'urnes, de stèles, d'obélisques, au milieu des bosquets, tandis que la sévère et grande ruine du château donne au tableau le contraste et l'ombre. De là, pour la nouvelle ville, le surnom de *Tivoli de l'Occident*.

Un pont magnifique, construit en 1841, a établi une communication facile entre les deux rives de la Moine ; le viaduc se compose de quinze arcades, sur lesquelles la route de Nantes à Poitiers franchit le vallon à près de 20 mètres de hauteur.

Les armes de Clisson sont : *de gueules, au lion d'argent.*

Basse-Indre et Indret. — Basse-Indre est un petit port de la Loire, chef-lieu de la commune d'Indre, à 8 kilomètres à l'ouest de Nantes. Indret est une île de la Loire, située en face de La Basse-Indre, à 10 kilomètres à l'ouest de Nantes. Ces deux petites villes sont remarquables par leurs usines considérables. Dans les usines d'Indret, plus spécialement affectées à la fabrication de machines à vapeur pour la marine, on n'emploie que des ouvriers français. Ils sont au nombre de plus de 2,000. Cette situation est très favorable, parce que la Loire y apporte aisément du Berry, de la Nièvre, de Saint-Étienne, de Decize la fonte, le fer et le combustible. D'un autre côté, trois grands ports sont à peu de distance, Brest, Lorient et Rochefort, et l'on a toute facilité pour transporter par eau les plus lourdes machines, soit à l'intérieur du pays, soit à l'extérieur. Les produits de La Basse-Indre sont fabriqués à la fonte, affinée au charbon de bois ; ses fers laminés sont réputés les meilleurs de France. Ceux des habitants qui ne se livrent pas à l'industrie du fer sont pêcheurs ou marins ; les femmes apportent chaque jour à Nantes leurs provisions de poisson et surtout de chevrettes de Loire. De la hauteur où s'élève le calvaire de La Basse-Indre et que couronnait jadis une vieille abbaye, fondée au XI^e^ siècle par Budic, comte de Nantes, la vue embrasse un immense panorama sur la Loire, de Nantes à Paimbœuf. Une chaussée rattache l'île d'Indret à la rive sur laquelle s'élève le village de La Montagne. La population de La Basse-Indre et d'Indret, qui lui est aujourd'hui annexé, est de 3,351 habitants.

Machecoul. — Machecoul (*Machicolium*) est un chef-lieu de canton, à 38 kilomètres de Nantes, situé dans une vaste plaine appelée la vallée de Chaumes, sur le ruisseau du Falleron et à peu de distance de la forêt de ce nom. Sa population est de 3,720 habitants.

Toute la splendeur de cette petite ville est dans son passé. Elle fut longtemps la capitale du pays de Retz, autrefois *Rais*, riche contrée située entre la Loire, la mer, le Poitou et le lac de Grand-Lieu. Harcouet, qui vivait au XI^e^ siècle, est le premier baron de Retz dont il soit question dans l'histoire; après lui la baronnie de Retz appartint à la famille de Chabot et à celle de Laval; cette dernière la conserva pendant plus de deux siècles. Le plus fameux de ses sires est Gilles de Laval, qui fut maréchal de France et assista au sacre de Charles VII qu'il servit avec valeur; mais, entraîné par le vertige, il se laissa aller à un amour épouvantable du meurtre et de la débauche; les sanglantes orgies dont furent témoins ses châteaux de Machecoul, de Tiffauges et de Chantocé lui méritèrent une mort infamante : il fut pendu et brûlé en 1440. Après de grandes vicissitudes, la baronnie de Retz fut achetée par Albert de Gondi, Florentin, fils de ce Jérôme de Gondi qui était venu à la suite de Catherine de Médicis « au beau pays de France pour y gaaignier. » C'est en faveur d'Albert de Gondi que la baronnie de Retz fut érigée, en 1581, en duché-pairie; le plus fameux de ses descendants fut Jean-François-Paul de Gondi, plus connu sous le nom de cardinal de Retz, esprit inquiet et brouillon qui, après avoir joué un rôle important au temps des guerres de la Fronde et mené une existence des plus orageuses, mourut, en 1679, abbé de Saint-Denis. Les biens de la maison de Retz passèrent des mains de la duchesse de Lesdiguières, dernier rejeton de cette famille, entre celles du maréchal de Villeroi, et plus tard ce domaine fut démembré. Le château de Machecoul, contemporain de celui de Clisson, fut détruit pendant la Révolution; les eaux du Falleron baignent à peine aujourd'hui quelque pan de murailles, que se disputent le lierre et les pariétaires.

Pendant la Révolution, un affreux événement tira de son obscurité la ville de Machecoul. Quand les guerres de la Vendée commencèrent, les républicains nantais, entrant à Machecoul, y trouvèrent les cadavres de cinq cents prisonniers, égorgés par les royalistes. Ce fut le point de départ de toutes les atrocités de cette funeste guerre.

Les armes de Machecoul sont : *de gueules, à trois chevrons d'argent,* ou *d'argent, à trois chevrons de gueules.*

LE PALLET. — Le Pallet est un bourg de 1,623 habitants, situé à 20 kilomètres de Nantes, sur la route de Poitiers. Il doit toute sa célébrité à la naissance d'Abailard. On montre encore, derrière l'église, une enceinte fermée de vieilles murailles, à demi rasée et convertie en cimetière. Ce sont, dit-on, les restes du château de Bérenger, père d'Abailard. Là naquit en 1079 le fameux rival de saint Bernard, l'époux infortuné d'Héloïse, dont la gloire est aussi populaire que les malheurs. C'est au Pallet qu'Abailard envoya, chez sa sœur, la tendre Héloïse quand elle se sentit mère et qu'elle l'eut appris, pleine d'une joie sublime, à son époux; elle y séjourna jusqu'à ce qu'elle eût mis au monde un fils qu'elle appela Astrolabe. Sur le bord de la Sèvre, à peu de distance, s'offre une grotte mystérieuse, où la tradition raconte qu'elle venait s'asseoir et songer à ses joies et à ses douleurs. On y lit une inscription en vers français du temps de l'Empire qui y fait allusion.

ANCENIS (lat. 47° 22′ 1″; long. 3° 30′ 47″ O.). — Ancenis (*Ancenis, Andenesium, Ancenesium, Ancenisum*), chef-lieu de l'arrondissement du même nom, est bâtie en amphithéâtre sur la rive droite de la Loire, à 38 kilomètres au nord-est de Nantes; sa population est de 5,177 habitants. Cette ville est dans une situation avantageuse, à mi-chemin entre Nantes et Angers, sur la rive droite de la Loire, et précieuse comme escale aux mariniers de ce fleuve. Autrefois, dit-on, c'est-à-dire aux XV^e^ et XVI^e^ siècles, le flux de la mer, qui s'arrête maintenant à deux lieues au-dessus de Nantes, remontait jusqu'à Ancenis, qui se trouvait port de mer. On y construisit certainement des navires de guerre avec le bois de la forêt toute voisine dont la ville tire son nom (*andennès*, forêt et rivière en breton, d'où *Andenesium, Ancenesium*).

En 987, la comtesse de Nantes y fit élever un château fort; elle fut fortifiée davantage encore plus tard par le roi d'Angleterre Henri II. Sa situation aux confins de la Bretagne et de l'Anjou la fit souvent changer de maître; elle fut prise par saint Louis, par Louis XI (1472), par La Trémouille sous Charles VIII (1488), après un siège où l'artillerie royale renversa tous ses murs. Souvent aussi Ancenis fut choisi comme lieu d'entrevue. C'est là que Philippe le Hardi, duc de Bourgogne, chargé, en 1394, de réconcilier le duc de Bretagne avec les Clisson, reçut les serments des deux parties. C'est là que les envoyés de Henri IV et du duc de Mercœur tinrent des conférences.

Aujourd'hui, Ancenis continue de jouir de sa belle position sur la Loire, en un point où ce grand fleuve débite par seconde, aux grandes eaux, 10,000 mètres cubes d'eau. Au milieu des ruines de son ancienne forteresse féodale s'élève un château du XVII^e^ siècle. Le collège communal d'Ancenis est établi dans l'ancien couvent des Cordeliers, fondé en 1448 par Jeanne d'Harcourt, veuve du maréchal Jean de Rieux, tuteur de la duchesse Anne. Un pont suspendu joint son rivage avec celui du département de Maine-et-Loire. Ses coteaux fertiles alimentent son commerce de vins, de grains, de bois de construction et de bestiaux. C'est une des stations du chemin de fer d'Angers à Nantes.

Les armes d'Ancenis sont : *de gueules, à trois quintefeuilles d'hermine, deux et une.* Alias : *d'azur, à cinq quintefeuilles d'hermine.*

OUDON. — Oudon, à 9 kilomètres d'Ancenis, est qualifiée de ville par les vieilles chartes et par ses habitants actuels, quoiqu'elle ne se compose guère que d'une longue rue, tortueuse et étroite, et que sa population ne dépasse pas 1,767 habitants. Cette petite ville est très agréablement située au milieu d'un pays fertile en grains et en vins, sur la rive droite de la Loire, au confluent du Havre, qui y forme un petit port, et à la fois sur le chemin de fer de Tours à Nantes et la grande route de Paris à Nantes. Le territoire est très accidenté. Du coteau de la Durandière, on découvre un magnifique panorama ; sur la rive gauche du fleuve s'élève, au sommet d'un coteau boisé, le bourg de Champtoceaux, avec les ruines de son ancien château. Au couchant, on aperçoit la cathédrale de Nantes ; vers l'orient, la vue s'étend jusqu'aux environs d'Angers.

Mais ce qui attire surtout les curieux dans cette petite ville, c'est sa belle *tour* octogone, avec ses larges fenêtres, ornées de meneaux en croix latine, et ses quatre étages couronnés de mâchicoulis à trèfles. De la plate-forme on jouit d'une vue magnifique sur le cours de la Loire. Cette tour, ou plutôt ce donjon, reste d'un château depuis longtemps disparu, ne semble pas remonter au delà du XV^e^ siècle ; mais sans doute elle avait remplacé un château plus ancien, car il en est question dès le XI^e^ siècle. Jean sans Terre, le meurtrier d'Arthur de Bretagne, l'assiégea en 1214 ; mais Philippe-Auguste le délivra. Saint Louis le reprit en 1235 sur les Anglais qui y tenaient garnison, lors de la ligue de Pierre Mauclerc, duc de Bretagne, et de Henri II d'Angleterre contre la France. Les ducs Jean et Julien de Malestroit y fabriquaient de la fausse monnaie qu'ils forçaient leurs vassaux d'accepter.

François I^er^, irrité de cette déloyale usurpation de ses droits, les fit assiéger dans leur château. Ils furent pris, conduits au Bouffay, à Nantes, jugés et exécutés dans la prairie de Mauves. Leur seigneurie fut confisquée et vendue à Raoul de Juch ; elle passa, dans la suite, dans la maison de Condé, à laquelle elle appartenait en 1789. Aux environs d'Oudon et sur les bords du Havre, on voit, dans une situation très pittoresque, les ruines du château de la Vieille-Cour.

CHATEAUBRIANT (long. 47°43′10″ ; lat. 3°42′53″O.). — Châteaubriant, chef-lieu d'arrondissement, à 64 kilomètres de Nantes, et dont la population est de 5,228 âmes. Le nom de Châteaubriant a été plusieurs fois célèbre. Aujourd'hui, il nous rappelle tout d'abord le grand écrivain qui a ouvert à notre littérature du XIX^e^ siècle ses voies nouvelles. M. de Chateaubriand n'est pourtant pas né dans cette petite ville, mais à Saint-Malo, dans le département d'Ille-et-Vilaine. Il paraît seulement qu'il descendait d'un cadet de Geoffroy IV, comte de Châteaubriant, contemporain de saint Louis.

Cette petite ville, importante station de chemin de fer des lignes de Bretagne et d'Anjou, située au nord-est du département de la Loire-Inférieure, aux confins de la Bretagne et de l'Anjou, fut autrefois un poste militaire, nommé *Cadetum*, Cadète, établi par les Romains. Mais il n'en est plus .question ensuite jusqu'en 1015. On voit alors un seigneur nommé Brien ou Brient, comte de Penthièvre, y fonder un château, d'où le nom de ce lieu. Ce château ne joua pas un rôle considérable dans le siècle suivant ; mais au XIII^e^, Pierre de Dreux, Mauclerc, dans la guerre qu'il soutenait contre les vicomtes de Léon et les principaux seigneurs du duché, remporta une victoire sous ses murs. Le comte de Geoffroy III, rétabli, reçut des garnisons françaises.

Geoffroy IV fut célèbre par la part qu'il prit à la septième croisade et par l'épisode touchant qui s'y rattache. Fait prisonnier par les Sarrasins en Égypte (1250), auprès de saint Louis, il ne sortit de captivité qu'au bout de plusieurs années, en payant rançon. Il revint dans son pays. Personne ne l'attendait plus. A peu de distance de son château, il envoya un messager annoncer son retour.

Sa femme Sibylle, aussi vertueuse, aussi fidèle que Pénélope, courut au-devant de ce nouvel Ulysse et se jeta dans les bras de son cher époux, qu'elle reconnut sans hésitation. Mais la joie se changea tout à coup en larmes. Cette tendre épouse, qui se croyait veuve depuis longtemps, ne put supporter l'excès de son bonheur et mourut dans les bras de celui qu'elle venait de retrouver. Inconsolable, Geoffroy IV fit peindre cette scène sur les vitraux de l'église des Pères de la Trinité; on l'y voyait encore au XVII^e^ siècle.

Moins fidèle, mais plus célèbre fut cette autre comtesse de Châteaubriant, qui devint la maîtresse de François I^er^. Jean de Laval était alors maître du comté de Châteaubriant, qui avait passé dans sa famille par les femmes. Anne de Bretagne lui fit épouser, en 1509, la belle, la spirituelle Françoise de Foix, fille du vicomte de Lautrec. François I^er^ la vit, vers l'époque de son avènement, et en fut épris. Tous deux s'aimèrent, et la comtesse gouverna l'esprit du roi, malgré la haine de Louise de Savoie, jalouse de son influence. Son crédit ne cessa qu'au milieu des désastres de 1522 et de 1525 (bataille de Pavie). Sorti de captivité, François I^er^ passa dans les bras de la duchesse d'Étampes. Pourtant, il n'oublia pas tout à fait sa première maîtresse, qui reparut à la cour plusieurs fois, et même il l'alla visiter, en 1531, à Châteaubriant. Elle avait supporté la fin de l'amour du roi et de son propre crédit avec courage et fierté et mourut en 1537. Son mari, à qui François I^er^ avait donné le gouvernement de la Bretagne, lui fit élever un beau mausolée dans l'église du couvent de la Trinité, avec une épitaphe composée par Marot et entourée de ces deux devises : *point de plus, prou de moins.* Le dernier vers est beau .

Cy-gît un rien, là où tout triompha.

Mais, si l'on en croit la tradition populaire et les soupçons qui coururent alors, sous ces apparences de pardon et d'honneurs funèbres, l'époux outragé aurait déguisé une vengeance affreuse. On raconte que la comtesse, étant revenue auprès de lui, fut enfermée par ses ordres, avec sa fille, âgée de sept ans, dans une chambre du château. Cette chambre était sombre comme un tombeau, tendue et meublée de noir. L'enfant mourut, la mère prenait le même chemin ; alors Jean, qui se plaisait à observer chaque jour, par une lucarne cachée, le désespoir des deux victimes, entra dans la chambre avec deux chirurgiens et six hommes masqués et fit saigner aux quatre membres jusqu'à la mort celle qui s'était presque assise sur le trône de France.

En mourant, Jean de Laval déshérita les parents de sa femme et donna la baronnie de Châteaubriant au connétable Anne de Montmorency; elle passa ensuite aux maisons de Condé et d'Orléans. C'est lui qui, en 1524, fit construire le château, dont plusieurs parties sont encore debout, avec sa galerie aux quarante arcades, sa cour d'honneur, son bel escalier de pierre, ses cheminées et ses boiseries richement sculptées dans le style de la Renaissance. Une porte, quatre tours et un donjon de l'ancien château subsistent également, fort imposants à voir.

Henri II, Charles IX vinrent à Châteaubriant. Le duc de Mercœur rendit la place à Henri IV. Sous ses murs s'était réuni le premier synode protestant de la Bretagne. Dans les guerres de Vendée, les chouans l'occupèrent deux fois.

Châteaubriant et ses environs sont un des points de la Bretagne où les anciennes coutumes, l'ancienne pureté de mœurs se sont le mieux conservées. Là encore, quand l'étranger entre dans la maison du paysan breton, celui-ci se lève gravement de son large foyer, prend sur la table le *pichet* toujours plein de vin, de cidre ou de lait, y porte ses lèvres, le passe au nouveau venu et ne lui adresse qu'ensuite la parole. Comme au temps d'Homère, l'hôte craindrait, en questionnant d'abord l'étranger, de paraître se méfier de lui et hésiter à l'admettre à sa table. Là encore, l'habitation se compose d'une seule chambre où sont rangés à la file quatre, cinq, six lits, enveloppés de rideaux; séparés seulement par l'épaisseur de la toile, garçons et filles dorment chastement, sans que jamais une mauvaise pensée suspende leur prompt sommeil. Là, on dit d'une jeune fille : « Elle est bien sage; mais quel dommage que sa grand'mère ait failli ! » Voilà, du moins, ce que rapportait un voyageur qui visita ce pays, il y a près de cinquante ans. Tout cela est sans doute déjà bien changé.

Les armes de Châteaubriant sont : *d'azur, à trois fleurs de lis d'or, deux et une, brisé en cœur d'un bâton raccourci et péri en bande de gueules.* Quelquefois encore : *de gueules, semé de fleurs de lis d'or.*

DERVAL. — Derval, à 24 kilomètres au sud-ouest de Châteaubriant, est un chef-lieu de canton de

2,993 habitants, situé sur la route de Nantes à Rennes. A 3 kilomètres de cette petite ville, on voit une vieille tour en ruine, qui s'élève encore à plus de 20 mètres au-dessus du sol, et quelques pans de murailles noircies par le temps, que se disputent le lierre et les pariétaires. C'est là tout ce qui reste aujourd'hui d'un château que l'on regardait autrefois comme une des places fortes les plus considérables de la Bretagne. En 1373, ce château était occupé par Robert Knolles, un des plus braves et des plus redoutés aventuriers anglais qui, au temps de Charles V, ravageaient la France. Du Guesclin vint l'y assiéger. Le duc d'Anjou, frère du roi de France, irrité du manque de foi de Knolles qui avait promis de rendre les armes à un jour fixé, fit trancher la tête aux otages qui lui avaient été livrés. Knolles, de son côté, plaça un échafaud près d'une fenêtre très élevée et fit couper la tête à trois de ses prisonniers, en face des assiégeants. Le duc d'Anjou, à cet affreux spectacle, se hâta de lever le siège. En 1590, le château de Derval fut assiégé et pris par les troupes du duc de Mercœur. Enfin, il fut pris pour la dernière fois, en 1593, par les troupes de Henri IV, qui en fit démolir les fortifications.

Les armes de Derval sont : *d'azur, à une croix d'argent frettée de gueules.*

La Meilleraye. — La Meilleraye, et mieux Melleray (*Mellarium*), à 19 kilomètres de Châteaubriant, est un gros bourg de 1,775 habitants, qui doit toute sa célébrité à une *abbaye* voisine, fondée en 1145 par des religieux de Pontron, de l'ordre de Cîteaux, et soumise à la règle de saint Benoît. Une partie seulement de *l'église* abbatiale de cette époque subsiste encore; les autres bâtiments ont été construits au XVIII^e^ siècle.

Les moines, en fondant leur abbaye au milieu des forêts d'Ancenis, de Larche et de Vioreau, y trouvèrent une ruche d'abeilles et appelèrent le lieu *Mellarium*, d'où le nom actuel. Les trappistes y sont établis depuis 1817. Le séjour des religieux a rendu la vie au monastère, longtemps abandonné; la maison a été réparée, de nombreux bestiaux achetés, l'agriculture développée par les engrais, les prairies artificielles substituées aux landes; les jardins potagers sont magnifiques. La règle du couvent est très austère. Au nombre de près d'une centaine, vêtus d'une longue robe, sans linge, la tête rasée, dormant sur une planche, avec une seule couverture, les frères se couchent entre sept et huit heures du soir, et se lèvent vers une heure du matin. On compte parmi eux des charpentiers, des maçons, des tailleurs, des cordonniers, tous les métiers enfin. Comme ils ne vivent que de légumes et de laitage, ils donnent surtout leurs soins aux bestiaux et à de magnifiques jardins potagers. Les visiteurs reçoivent une généreuse hospitalité à Melleray. Cette abbaye est la mère de plusieurs autres du même ordre; elle a fondé à Staoueli, en Afrique, une colonie qui prospère, et, en 1848, elle en a fondé une nouvelle aux États-Unis. Il y a, dans le département de la Loire-Inférieure, deux localités du nom de La Meilleraye; la première, dont nous venons de parler, est dans le canton de Moisdon-Larivière; la seconde est un petit village situé sur le bord de la Loire, à 2 kilomètres de la petite ville de Varades.

Paimbœuf (lat. 47° 17′ 17″; long. 4° 22′ 23″ O.). — Paimbœuf, petite ville maritime de 2,612 habitants et chef-lieu d'arrondissement, sur la rive gauche de la Loire, et à 40 kilomètres ouest-nord-ouest de Nantes.

Les sables de la Loire ont fait la fortune de Paimbœuf qui n'était, il y a cent quatre-vingts ans, qu'un misérable hameau, *Pen-Ochen* (Tête-de-Bœuf), où vivaient des pêcheurs. Quand la Loire, accumulant peu à peu les sables à son embouchure, ne permit plus aux gros navires de remonter jusqu'à Nantes, ils furent obligés de se décharger à Paimbœuf, sur des barges ou gabares de 60 à 100 tonneaux, qui portèrent les denrées jusqu'à Nantes.

Au commencement du XVIII^e^ siècle, Paimbœuf fut dans toute sa prospérité. Une ordonnance royale y fit élever un hôpital en 1716, et elle fut érigée en paroisse en 1750. On y construisit un quai pour le déchargement des marchandises, un môle (1782) de 200 pieds de long sur 20 de large, élevé au-dessus du niveau des plus fortes marées, tout revêtu de pierres de taille, enfin un port. Sa population monta à 5,525 habitants; mais elle déchut pendant la Révolution et surtout sous l'Empire. Les désastres maritimes en furent la cause. Mais il faut ajouter que la Loire, malgré ses 4 kilomètres de largeur, s'ensable même en cet endroit, et le temps n'est peut-être pas éloigné, si l'on n'y porte remède, où Paimbœuf, à son tour, ne pourra plus être visité par les gros navires.

La ville se divise en trois parties distinctes : la ville proprement dite, le haut et le bas Paimbœuf. De l'est à l'ouest, elle a plus de 2 kilomètres de longueur, mais elle a peu de largeur. Sous le rapport commercial, Paimbœuf n'a guère d'importance que pour les fournitures maritimes et les armements.

On fait à Paimbœuf de bonnes constructions de navires. On y voit de belles corderies, des scieries à vapeur, des minoteries, des presses à four. Plusieurs bateaux à vapeur font le service de Paimbœuf à Nantes et desservent de nombreuses escales.

Bourgneuf. — Bourgneuf-en-Retz, à 30 kilomètres au sud de Paimbœuf, est une petite ville de 2,850 habitants, située à quelques kilomètres de la baie à laquelle elle donne son nom. Elle est bâtie sur un terrain légèrement incliné vers la baie, assez bien bâtie et se compose de trois places et de quinze rues régulières. Ses marchés sont importants; elle fait un grand commerce d'eau-de-vie, de sel et de poisson. Le voisinage des terrains abandonnés par la mer est pour les habitants une source de richesse.

C'est sur le territoire de cette commune, dans l'ancienne paroisse de Saint-Cyr, qu'est né, au manoir de La Noë-Briord, le brave La Noue, dit *Bras de fer*, célèbre capitaine calviniste, qui devait son surnom au bras de fer qui remplaça le bras gauche qu'il perdit des suites d'une blessure reçue au siège de Fontenay.

Le port de Bourgneuf est à quelque distance de la ville; l'ancien port, le port Robard, où des bâtiments de 150 tonneaux venaient prendre leur chargement, est aujourd'hui à plus de 3 kilomètres du rivage. Le bassin maritime de Bourgneuf, exposé aux vents du nord-ouest, s'ensable de plus en plus et menace de disparaître.

Pornic. — Pornic, chef-lieu de canton, peuplé de 1,666 habitants, à 26 kilomètres au sud de Paimbœuf, s'échelonne en amphithéâtre sur un coteau élevé de plus de 25 mètres au-dessus du niveau de la mer. Il se divise en deux parties, la ville haute et la ville basse, appelée aussi les Sables. Devant l'entrée de l'ancien château se trouve la belle promenade de la Terrasse, d'où l'on jouit d'une vue étendue sur la baie de Bourgneuf et sur les environs. La ville est ancienne et dépendait autrefois de la seigneurie de Rais ou Retz; elle passa ensuite aux ducs de Bretagne. Son port, qui est profondément encaissé, reste à sec à la marée basse; ses pêcheurs sont réputés pour leur habileté. Pornic fait un certain commerce de cabotage et surtout d'engrais que l'on transporte de l'autre côté de la Loire; sa baie y attire chaque année un grand nombre de baigneurs, et dans ses environs, dans l'anse de Malmy, on trouve une source d'eau ferrugineuse qui convient au traitement des maladies de l'estomac.

L'air de Pornic est vif et très sain; il convient parfaitement aux valétudinaires. Les femmes du pays se distinguent par la fraîcheur du visage et la beauté de leur teint; elles ont conservé un costume élégant et coquet.

Pornic, Bourgneuf et Paimbœuf sont aujourd'hui unis à Nantes par des lignes de chemin de fer.

Saint-Nazaire (long. 47° 16′ 22″; lat. 4° 32′ 11″ O.). — Saint-Nazaire, ville maritime, chef-lieu d'arrondissement et de canton, à 60 kilomètres à l'ouest de Nantes, compte 18,300 habitants. Elle possède un tribunal de première instance, des pensions, une école d'hydrographie; c'est un des quartiers maritimes de l'arrondissement de Lorient et en même temps une place de guerre de 3e classe.

Cette ville, qui se présente à l'entrée de la Loire, rive droite, est d'origine fort ancienne. Ce qui en fait l'importance, c'est que ses marins, fort habitués aux récifs et aux sables de l'embouchure du fleuve, sont en possession de piloter tous les navires marchands qui remontent à Paimbœuf. La position de Saint-Nazaire a quelque analogie avec celle du Havre; aussi en a-t-on fait l'avant-port de Nantes, en le reliant à cette ville par un chemin de fer et en creusant, dans sa rade, deux bassins à flot destinés à recevoir de grands bâtiments. C'est une des têtes de ligne de la navigation à vapeur pour les Antilles et l'Amérique du Sud. Une jetée, à l'extrémité de laquelle s'élève un petit phare, amortit la force des marées montantes.

Saint-Nazaire se compose aujourd'hui de deux villes, l'ancienne ville qui se groupe autour de l'église et la nouvelle qui s'élève, chaque jour, autour des nouveaux bassins et des docks. Elle n'a encore d'autre monument remarquable qu'un dolmen, le plus entier, le plus considérable, le plus curieux du département. Il se compose d'une pierre de

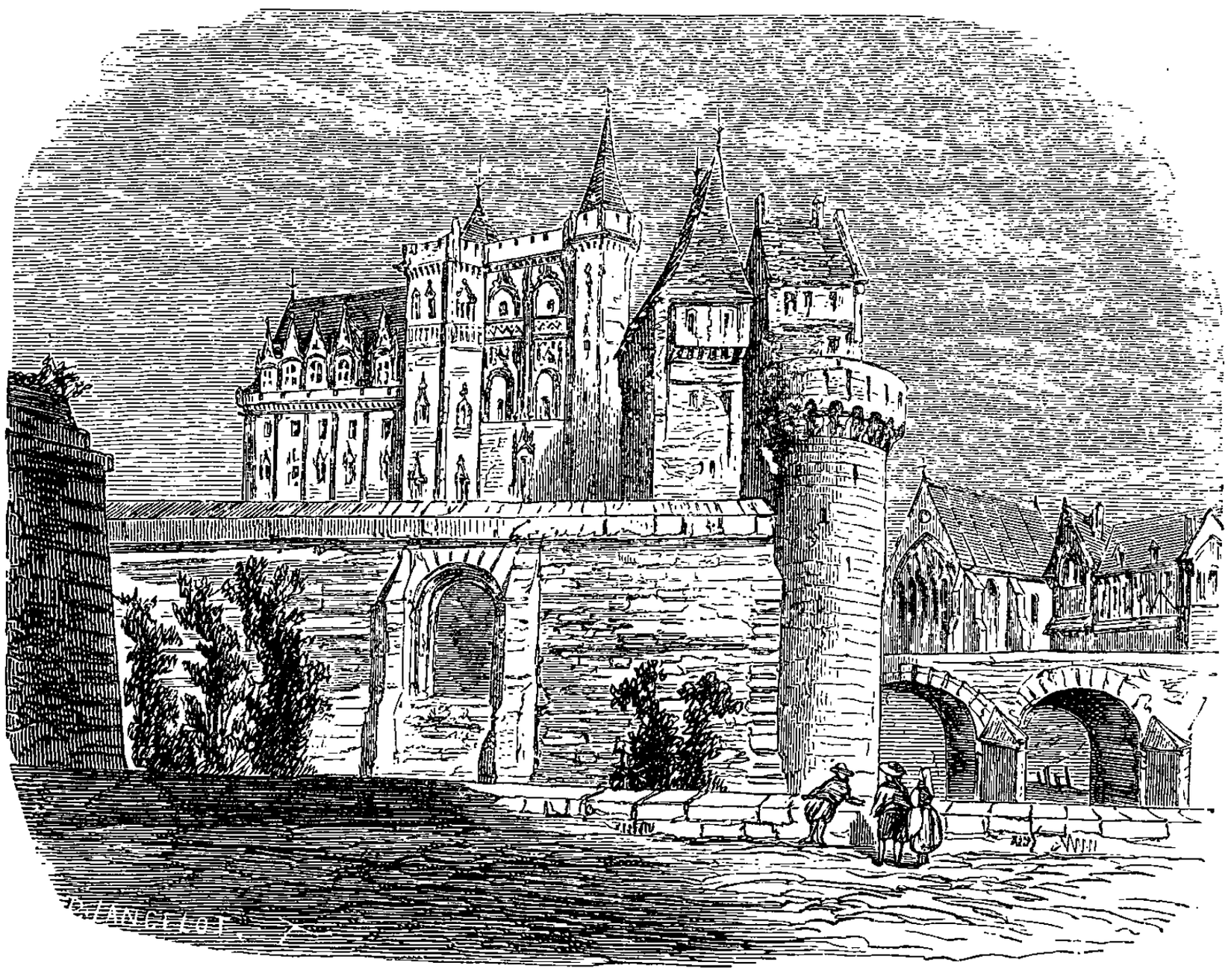
3 mètres 26 centimètres de longueur sur 1 mètre 64 centimètres de largeur et 40 centimètres d'épaisseur ; elle est supportée par deux autres pierres, enfoncées en terre et élevées de 2 mètres au-dessus du sol. On a, dit-on, trouvé dessous, en creusant la terre, des urnes et des monnaies d'or, d'argent et de cuivre.

Savenay. — Savenay, chef-lieu de canton, situé sur le penchant d'un coteau qui domine la Loire, est à 34 kilomètres au nord-ouest de Nantes, à 25 de Saint-Nazaire, et compte 2,902 habitants. C'est une importante station de la ligne de Bretagne.

Le moyen âge n'a laissé à Savenay d'autre trace que le couvent des Cordeliers; bâti, en 1419, par Jean V, il sert aujourd'hui de tribunal, de gendarmerie et de prison. On sait de plus qu'elle était le siège de la plus ancienne juridiction de la province. Mais son nom n'a été tiré de l'oubli que par l'action sanglante et mémorable dont elle fut le théâtre pendant la Révolution. La population des environs s'insurgea, en 1793, contre les décrets de la Convention, entraîna les habitants de Guérande et égorgea plusieurs fonctionnaires républicains. Bientôt les Vendéens s'y établirent. L'armée de la Convention, commandée par Kléber, Marceau, Westermann, courut sur ce point pour les empêcher de se jeter au delà de la Loire ou de la Vilaine. Une bataille acharnée se livra sous les murs, puis dans les rues de la ville. Trois fois les Vendéens en furent chassés et trois fois ils rentrèrent. Ils ne cédèrent que décimés par la mort et épuisés de lassitude. Ceux qui s'échappèrent furent poursuivis et précipités dans la Loire et les marais par la cavalerie de Westermann. Environ dix mille hommes périrent dans ce combat.

Le Croisic. — Le Croisic (*Crociliacum, Corbilum, Cruciatum*) est une jolie petite ville maritime de 2,151 habitants, située à 25 kilomètres à l'ouest de Saint-Nazaire, dans une position fort agréable, à l'extrémité d'une langue de terre qui s'avance dans l'Océan, sur la rive méridionale d'un petit golfe, qui y forme un port excellent et animé, surtout à l'époque de la vente du sel et de la pêche des sardines. Elle possède une école d'hydrographie de troisième classe, fondée en 1691. C'est une des meilleures de France. Autrefois, c'était une île de la langue de terre située entre l'embouchure de la Loire et celle de la Vilaine. Elle fut fondée dans le v^e^ siècle après J.-C., par des Saxons qui s'y établirent. Ils y étaient venus sur des vaisseaux qui n'étaient autres qu'un assemblage de claies, revêtues de peaux cousues ensemble. De ce poste, les Saxons incommodèrent longtemps le comté de Nantes, malgré la garnison établie à Guérande pour les surveiller. En 557, ces Saxons furent convertis par saint Félix et plantèrent sur le rivage une croix (*Vicus Cruciatus*), Croisic; d'autres font dériver ce nom du mot celtique *groaz*, qui signifie *grève*, *sable*, auquel ils ajoutent la terminaison *ic*, diminutif breton. Il s'y forma une population d'excellents marins qui obtinrent des ducs de Bretagne des privileges, respectés ensuite par les rois de France. Ils furent des premiers à aller pêcher la morue sur les côtes de Terre-Neuve. Leur patriotisme eut mainte occasion de se signaler contre les Espagnols et les Anglais. En 1513, après l'union de la Bretagne à la France, cette province fut menacée par une flotte anglaise; mais on fit à Brest un armement considérable; les Anglais, attaqués par les Franco-Bretons, furent complètement repoussés. On fut redevable de cette victoire à quatre vaisseaux armés par les habitants du Croisic. Le vaisseau *la Cordelière*, qui avait été construit dans le port de Morlaix par ordre de la reine Anne, l'an 1500, sauta et périt dans les flammes avec le vaisseau amiral anglais *le Régent*. Il était monté par Primauguet, gentilhomme breton, qui se signala dans le combat. Les habitants du Croisic écrivirent, le 29 avril 1557, au duc d'Étampes, gouverneur de Bretagne, pour lui apprendre qu'ils avaient chassé les Espagnols de Belle-Ile et pris une de leurs barques, où il s'était trouvé du sucre et des olives, et lui annoncer qu'ils lui conservaient quatre pains de sucre et un baril d'olives, provenant de cette prise.

Deux pasteurs protestants, Fleuri et Villiers, après avoir parcouru la Bretagne, s'étaient rendus, en 1558, au Croisic; Antoine de Créqui, évêque de Nantes, accourut pour s'opposer aux progrès de l'hérésie, qui menaçait de lui enlever une partie de son troupeau. Il arriva au Croisic le 7 juin 1558, et, pour raviver la foi de ses ouailles, il fit faire une procession en tête de laquelle on porta le saint sacrement. La maison où l'on disait que les ministres protestants s'étaient retirés était une des plus fortes de la ville et appartenait à Guillaume Roi, homme distingué parmi ses concitoyens. Elle fut attaquée par ordre du prélat, qui, pour enflammer



Château de Nantes.

le courage de ses soldats, fit placer dans les différents carrefours plusieurs barriques de vin de Bordeaux ; elle fut battue avec une grosse coulevrine qui tira cinq cents coups. Les calvinistes qui la défendaient étaient au nombre de dix-neuf. Ils tinrent bon toute la journée ; mais ils se sauvèrent à la faveur de la nuit au château de Carheil, qui est à 8 kilomètres du Croisic, pendant que le prélat était à souper. La fuite des assiégés fit cesser le siège. L'évêque retourna à Nantes, couvert de confusion et fut fortement blâmé de la cour.

En 1759, les Croisicais repoussèrent, par le feu de leurs batteries, une flotte anglaise qui venait de battre une escadre française en vue de la côte. Aujourd'hui, la population du Croisic a diminué ; après avoir été de 6,000 âmes au XVIII^e^ siècle, elle n'est plus que de 2,151 habitants. Elle s'occupe principalement du commerce du sel et de la pêche de la sardine. Sa marine se compose d'une trentaine de caboteurs et de soixante-quinze barques employées à la pêche. Le port s'obstrue de jour en jour ; mais le clocher de pierre de taille de Notre-Dame-de-Pitié sert encore de point de repère aux navigateurs. En face du Croisic, à deux lieues en mer, s'élève sur un rocher le phare du Four, dont la hauteur est de 18 mètres, et le diamètre de 3. Là veillent sans cesse deux guetteurs qui allument le phare dans les tempêtes, et à qui l'on apporte tous les huit jours leur nourriture ; il leur est défendu de s'éloigner jamais, et même d'avoir un canot près de la tour.

L'église du Croisic date de la Renaissance.

On a ouvert au Croisic, depuis 1845, un bel établissement de bains de mer, qui reçoit, pendant la belle saison, une foule de baigneurs des départements voisins.

Le Croisic est la patrie du mathématicien et hydrographe Pierre Bouguer, de l'Académie des sciences, lequel, en 1735, alla, avec Godin et La Condamine, au Pérou, y faire les observations nécessaires à la détermination de la figure de la terre.

Les armes du Croisic étaient autrefois : *d'azur, à la croix d'argent, cantonnée de quatre hermines d'or.*

GUÉRANDE. — Guérande, ville fort ancienne et chef-lieu de canton, peuplée de 6,804 habitants, est située à 19 kilomètres au nord-ouest de Saint-

Nazaire, et à 5 kilomètres de la mer. Cette petite ville héroïque, la seconde du département, qui fut quelquefois rivale de Nantes, n'est pas récompensée aujourd'hui de son beau passé, puisqu'elle n'est pas même une sous-préfecture et relève, à cet égard, de Saint-Nazaire. Sur la hauteur qui domine cette ville, les Romains avaient élevé une forteresse de *Grannona*, dont le nom, associé au mot breton *ker* (cité), a produit *Ker-rann*, Guérande. Des Saxons du Croisic s'établirent au pied de cette éminence et fondèrent la ville. Aujourd'hui encore, malgré un long mélange, la population guérandaise se distingue de la population celtique qui l'environne par des traits de physiologie et des mœurs qui lui appartiennent. Population vive, pétillante comme ce bon vin blanc qui mûrit sur ses coteaux; élégante dans son costume comme la cité elle-même, qui présente, vue par le sud, un mélange de maisons, de vieux manoirs, d'arbres, de bouquets d'œillets, de giroflées, de chèvrefeuilles, de lauriers-roses, le tout encadré par l'épaisse et noire muraille de granit à mâchicoulis, flanquée de dix tours (il y en eut d'abord onze), que Jean V a construite, et dominée par le clocher de la collégiale de Saint-Aubin.

Sur les murailles de cette église de Saint-Aubin se voient encore les traces de crosses et de mitres d'évêque sculptées, ainsi qu'une chaire épiscopale taillée dans la pierre. Ce sont là des souvenirs nationaux pour les Guérandais. Au IXe siècle, en effet, ils eurent un évêque, un certain Gislard, que soutint le roi breton Érispoë, et qui fut longtemps en lutte avec l'évêque de Nantes, Actard, soutenu par le roi franc. Ici donc nous retrouvons une trace de la lutte des populations limitrophes. Les Guérandais, il est vrai, étaient Saxons; mais les rois francs n'avaient-ils pas fait aux Saxons des bords du Wéser et de l'Elbe une guerre d'extermination? Ceux de Guérande furent les soutiens fidèles de l'indépendance bretonne. Ils durent céder, il est vrai, et rentrer sous l'autorité de l'évêque de Nantes; mais ils conservèrent fièrement leur collégiale, qui prenait place dans les synodes immédiatement après le chapitre métropolitain.

La vaillante petite ville sut repousser les attaques des Northmans, devant lesquels on tremblait partout ailleurs. Ce ne fut point, il est vrai, sans le secours de saint Aubin, son patron, qui apparut en guerrier et guida les habitants dans la mêlée. Récompensée de son courage, Guérande prospéra; les marais salants qui l'environnent lui fournissaient les éléments d'un commerce de sel, qu'elle faisait d'autant mieux que, par le golfe du Grand-Trait, la mer visitait alors le pied même de la colline où elle est bâtie. Elle eut jusqu'à 12,000 habitants; mais une catastrophe terrible arrêta cette prospérité, par la faute non des habitants, mais de la fortune. En 1340, Louis d'Espagne amena une flotte castillane au secours de Charles de Blois et assiégea la ville. La résistance fut admirable : prêtres, femmes, enfants, vieillards y prirent part. Mais une brèche négligée servit de passage aux assiégeants. La ville fut saccagée, noyée dans le sang; saint Aubin ne vint pas! et laissa la voûte de son église, livrée aux flammes, s'écrouler sur la tête des malheureux qui s'y étaient réfugiés.

Jean de Montfort releva la malheureuse cité, et elle eut l'honneur, sous Jean IV, son fils, d'être choisie pour le congrès qui pacifia la Bretagne en 1365. « On s'y assembla de part et d'autre, dit un historien, à cause du carême, afin d'avoir du poisson plus abondamment. » La paix de Guérande, conclue sous la médiation du roi de France, représenté par l'archevêque de Reims, fut proclamée dans l'église de Saint-Aubin. Le comte de Montfort jura sur son âme de la respecter; les procureurs de la comtesse de Blois jurèrent sur l'âme de leur maîtresse.

Quand la guerre se ralluma, Guérande, fidèle à sa haine contre la France, tint ferme contre Du Guesclin, qui la prit pourtant (1373), et contre Olivier de Clisson, qui ne put la prendre. Mais plus tard, quand le calvinisme eut pris pied dans la ville, elle fut des premières à se prononcer pour Henri III et Henri IV contre Mercœur, qui était de la Ligue, et qui d'ailleurs s'appuyait sur Nantes. Au temps de la Révolution, elle fut prise par les royalistes (1793). En 1815, sa garnison soutint contre eux un siège, quoique les habitants leur fussent favorables.

Outre le traité de 1365, Guérande fut plusieurs fois le théâtre de solennités du même genre. En 1381, Jean IV y vint, avec une grande foule de chevaliers, pour signer un traité nouveau. En 1625, les états de Bretagne y furent réunis.

Nous avons déjà raconté quelques traits héroïques des Guérandais; en voici deux autres : En 1379, la flotte castillane débarque 300 hommes qui menacent la ville; seize habitants, sous les ordres de Guillaume du Châtel, frère du fameux Tanneguy,

se précipitent sur eux et les mettent en fuite. En 1457, les Espagnols débarquent encore, mais en plus grand nombre, et désolent toute la côte; Chavaignes, le sénéchal de Guérande, rassemble 300 hommes dans la ville et les faubourgs et rejette les assaillants sur leurs vaisseaux. On ne s'étonnera pas qu'une telle cité ait donné à la France, dans notre siècle, un de ses plus glorieux officiers, le général Bedeau. Guérande n'a plus de faits d'armes à accomplir sur son propre territoire; mais elle envoie ses enfants représenter son esprit héroïque dans l'armée française.

Outre les beaux restes de ses anciennes murailles et sa vieille église de Saint-Aubin, monument historique, restauré en partie en 1869, Guérande possède les ruines d'un ancien couvent de dominicains et plusieurs pierres druidiques.

Guérande est le centre d'un commerce fort actif. Elle s'était creusé, à 3 kilomètres de ses murs (la mer s'est retirée), un port qui recevait jadis des caboteurs, des bateaux pêcheurs et quelques navires. Son principal commerce d'exportation est le sel.

Cette ville fabrique aussi des toiles et des basins assez renommés pour porter son nom. Les armes de Guérande sont : *de gueules à deux lions passants d'argent*, ou bien encore d'*hermines pleines, en losange, soutenues par des lions casqués*.

Batz. — Batz, dont le nom en langue bretonne signifie *immersion*, est une des communes les plus importantes du département. Située à 3 kilom. du Croisic et à 4 kilom. de Guérande, au milieu des marais salants, sur les bords de l'Océan, où elle a un port très favorable pour la pêche, elle est fort agréable et bien bâtie; sa population est évaluée à 2,689 habitants. Ce qui les distingue particulièrement, c'est un costume qu'on ne retrouve sur aucun point de la France. Les hommes, qui sont généralement blonds et de haute stature, ont conservé, outre la veste et les braies, pour les jours de cérémonie, le petit manteau à l'espagnole et le chapeau à la Henri IV, avec grands rebords et trois petites plumes tombantes. Les femmes, fraîches, jolies, remarquables par la blancheur de leur teint et par des formes qui annoncent une constitution robuste, portent l'habillement des paludières, mais avec plus de recherche et d'élégance. Lorsqu'elles sont en deuil, elles s'enveloppent les épaules et la tête d'une demi-cape d'étoffe à long poil.

Le seul monument de la ville est l'église, consacrée à saint Guinolay, et mieux Guenolé (*tout blanc*). Bâtie dans le XIIIe siècle, elle s'élève sur un monticule à 100 mètres de l'Océan, qu'elle domine au loin. La foudre en détruisit le clocher en 1657; trente-trois ans plus tard, on le remplaça par une belle tour carrée en granit de 55 mètres de hauteur, que termine une coupole élégante. Cette tour sert de point de repère aux navigateurs pour doubler les deux écueils dangereux du Four et de la Banche.

L'industrie des paludiers s'est emparée des marais salants qui environnent Batz, et dont on évalue la surface à plus de 400 hectares.

Le Pouliguen. — Parmi les villages qui avoisinent Batz, nous devons nommer *Le Pouliguen* (en breton *Poull-guen*, baie blanche); il possède un petit port, une plage superbe et une raffinerie de sel. Sa population est de 1,012 habitants. A droite du village s'élèvent les rochers accidentés de Painchâteau, où l'on va visiter dans une chapelle un curieux bas-relief en albâtre; à gauche, et sur une longueur de 6 à 7 kilomètres, s'étend en demi-cercle une grève solide, tandis que l'entrée de la Loire apparaît semée d'écueils redoutables, tels que les *Escu*, la *Pierre-Percée* et les *Charpentiers*. Quelques essais de plantation dans les dunes ont été tentés avec assez de succès.

Donges. — Donges, station du chemin de fer de Nantes, à 15 kilomètres à l'est de Saint-Nazaire, est situé au sud des marais auxquels cette commune a donné son nom. C'est une ancienne vicomté qui possédait un château dont il ne reste d'autre trace que le nom donné à une des places. La tour de son ancien prieuré de Saint-Benoît sert de point de direction aux navires qui entrent en Loire; son église offre quelques parties d'architecture romane, et on voit encore dans le bourg un monument assez curieux qui remonte au moyen âge: c'est l'ancien auditoire où se tenait la justice de la vicomté, qui comprenait dix-sept communes.

Donges est en communication journalière avec Paimbœuf; et, dans son petit port, la chaussée Halgan, construite en 1822, sert d'abri aux barques de passage qui vont d'une rive à l'autre. Cette commune, dont la population est de 2,889 habitants, fait un commerce important de vins, de bestiaux et de blé; elle exporte aussi, en grand, en Angle-

terre, les sangsues que l'on recueille dans les marais voisins.

Ces marais, que la Loire recouvre en hiver, se tapissent au printemps d'une belle verdure; l'été les convertit en une plage aride coupée de canaux et de flaques d'eau, du milieu desquelles émergent des buttes de terres cultivées et habitées, reliées entre elles par des chaussées. De la butte de Cesmes, qui est dans le voisinage de Donges, on jouit d'un admirable coup d'œil sur la Loire et sur les environs. On signale aussi près de Donges plusieurs monuments mégalithiques.

Donges est la patrie du vice-amiral Halgan, du jurisconsulte Boulay-Paty et du poète Evariste Boulay.

Montoir-de-Bretagne. — Montoir est une petite ville de 4,603 habitants, située à 10 kilomètres à l'est de Saint-Nazaire, on lui ajoute le qualificatif *de Bretagne*, pour la distinguer d'une autre Montoire, située dans le Vendômois. On a cru y voir l'ancienne *Corbilo;* mais d'Anville et Adrien de Valois placent cet ancien marché important, avec plus de raison, à Couëron. La principale industrie et le principal commerce du pays consistent dans l'exploitation des tourbes, des foins de la Grande-Brière, vaste prairie tourbeuse qui s'étend au nord-ouest de Montoir sur une longueur de 15 kilomètres et une largeur de 10, sur l'emplacement d'une vaste forêt renversée par un terrible ouragan. Les habitants du pays retirent, dit-on, sans cesse, de ce sol marécageux, un grand nombre de troncs d'arbres, de chênes surtout, dont le bois est devenu aussi noir, aussi dur que l'ébène. Ces troncs, par leur position, semblent indiquer qu'ils ont été abattus par un ouragan venu de la mer dans la direction du sud-ouest. Cette tourbière immense est coupée de canaux qui se déchargent dans la Loire par l'étier de Méans.

Blain. — Chef-lieu de canton, à 45 kilom. au nord-est de Saint-Nazaire et à 30 kilom. au nord de Nantes, est une petite ville de 6,807 habitants, avantageusement située pour son commerce, près du canal de Nantes à Brest, et entre Nantes, Rennes et Saint-Nazaire; elle posssède des tanneries, des fabriques de produits chimiques et fait un important commerce de grains, de laine et de bestiaux. Blain est une ville fort ancienne; on y a trouvé des débris de constructions gallo-romaines, et sept voies en partaient. Plus tard, défendue par un château fort, construit en 1105 par Alain Fargent, duc de Bretagne, elle devint une des places les plus importantes de Bretagne. Devenu la propriété de la famille de Clisson, Blain fut habité par le fameux connétable et passa dans la famille de Rohan par le mariage de la fille de Clisson avec le vicomte de Rohan. En 1628, Louis XIII, pour punir le duc de Rohan de s'être joint aux calvinistes, ordonna la démolition du château, dont une partie fut alors rasée. Il ne reste plus que deux tours des neuf qui le défendaient; l'une d'elles, construite par Olivier de Clisson, porte encore le nom de tour du Connétable. Ce qui reste des bâtiments témoigne de l'importance et de la richesse de cette antique demeure féodale, qui est accompagnée d'un beau parc de près de 40 hectares.

Couëron. — Couëron est une petite ville de 4,343 habitants, agréablement située, dans le canton de Saint-Étienne-de-Montluc, sur la rive droite de la Loire, à 49 kilomètres au sud-est de Saint-Nazaire, et au pied de collines couvertes de la plus belle végétation. C'est une station de la ligne de Nantes à Saint-Nazaire.

C'était autrefois une place importante, défendue par un château, dont l'emplacement est aujourd'hui occupé par un calvaire. C'est au château de Couëron que se retira, en 1488, François II, duc de Bretagne, après la bataille de Saint-Aubin-du-Cormier; il y mourut d'une chute de cheval.

Autrefois, les gros vaisseaux qui se rendaient à Nantes, située à 14 kilomètres en amont, déchargeaient une partie de leurs marchandises et faisaient escale au port de Couëron. Aujourd'hui, ce dernier est à demi ensablé; cependant les bateaux à vapeur et les petits navires y font encore escale.

Couëron possède une belle verrerie fondée en 1785 et une fonderie de métaux. Son église n'a rien de bien remarquable; on y voit seulement de belles stalles sculptées de l'époque de la Renaissance, qui proviennent de l'ancienne abbaye de Buzay.

STATISTIQUE DU DÉPARTEMENT DE LA LOIRE-INFÉRIEURE

RANG DU DÉPARTEMENT

Superficie : 20ème. — Population : 10ème. — Densité de la population : 15ème

I. STATISTIQUE GÉNÉRALE

SUPERFICIE.	POPULATION.	ARRONDISSEMENTS.	CANTONS.	COMMUNES.	REVENU TERRITORIAL.	CONTRIBUTIONS et REVENUS PUBLICS
6.875 kil. carrés ou 687.456 hect.	Hommes, 299.627 Femmes, 313.345 Total.. 612.792 89 hab. 16 par kil. carré	5	45	217	Propriétés bâties ... 9.000.000 f. — non bâties. 22.000.000 » Revenu agricole.... 154.000.000 »	30.000.000 fr.

II. STATISTIQUE COMMUNALE

ARRONDISSEMENT DE NANTES

Superficie, 1.740 kil. carrés ou 174.011 hect. — Population, 278.020 hab. — Cantons, 17. — Communes, 71.

CANTON, sa population.	NOM de LA COMMUNE.	POPULATION.	Distance au chef-lieu d'arr.
Nantes, 10 com., 140.545 hab.	Nantes (1er canton)..	23.651	»
	Nantes (2e canton)...	22.370	»
	Nantes (3e canton)...	16.351	»
	Nantes (4e canton)...	20.828	»
	Nantes (5e canton)...	22.281	5
	Nantes (6e canton)...	16.809	»
	Chantenay	9.953	»
	Indre.....	3.351	3
	Saint-Herblain.....	2.611	8
	Saint-Sébastien.....	2.340	7
Aigrefeuille, 7 com., 14.520 h.	Aigrefeuille	1.458	21
	Bignon (Le).....	1.805	15
	Maisdon.....	2.113	25
	Montbert.....	2 607	21
	Planche (La).....	1.840	»
	Remouillé.....	1.171	23
	Vieillevigne.....	3.526	31
Bouaye, 7 com., 16.655 h.	Bouaye	1.383	16
	Bouguenais.....	3.642	8
	Brains	1.179	18
	Pont-Saint-Martin...	1.717	11
	Rezé.....	6.849	5
	Saint-Aignan.....	1.280	14
	Saint-Léger	605	19
Carquefou 5 c., 9.587 h.	Carquefou.....	2.782	11
	Doulon	3.304	5
	Mauves	1.348	15
	Sainte-Luce.....	1.119	6
	Thouaré.....	984	10
Chapelle-S.-Erdre 6 c., 12.014 hab.	Chapelle - sur - Erdre (La)	2.595	12
	Grandchamps.....	1.953	18
	Orvault	2.118	8
	Sautron.....	999	11
	Sucé.....	2.380	16
	Treillières.....	1.969	14
Clisson, 7 com., 12.572 h.	Clisson.....	2.826	25
	Boussay.....	2.096	36
	Gétigné.....	2.244	30
	Gorges.....	1.772	26
	Monnières.....	1.058	20
	Saint-Hilaire-du-Bois.	1.287	28
	Sainte - Lumine - de - Clisson.....	1.289	25
Legé 4 c., 9.129 h.	Legé.....	4.430	39
	Saint-Étienne-de-Corcoué	1.427	29
	Saint - Jean - de - Corcoué.....	1.434	30
	Touvois.....	1.838	41
Loroux-Bottereau, 7 com., 16.507 hab.	Le Loroux-Bottereau.	4.105	18
	Barbechat.....	1.169	»
	Boissière (La).....	808	27
	Chapelle - Basse - Mer (La).....	3.270	19
	Landreau (Le).....	2.058	»
	Remaudière (La).....	1.126	25
	St-Julien-de-Concelles	3.971	15
Machecoul, 6 c., 10.577 h.	Machecoul	3.720	38
	Marne (La).....	1.103	33
	Paulx.....	1.842	36
	Saint-Étienne-de-Mer-Morte.....	1.345	38
	Saint-Mars-de-Coutais.....	1.625	33
	Saint-Même.....	922	38
Saint-Philbert-de-Grand-Lieu, 5 comm., 11.030 hab.	Saint - Philbert - de - Grand-Lieu.....	3.883	23
	Chevrolière (La).....	2.075	15
	Limouzinière (La)....	1.384	27
	Saint-Colombin.....	2.384	25
	Sainte - Lumine - de - Coutais	1.304	30
Vallet, 5 c., 11.130 h.	Vallet.....	5.200	23
	Chapelle-Heulin (La).	1.571	17
	Mouzillon.....	1.502	25
	Pallet (Le).....	1.623	20
	Regrippière (Le).....	1.234	»
Vertou, 7 c., 13.867 h.	Vertou.....	5.471	8
	Basse-Goulaine.....	1.226	8
	Château-Thébaud.....	1.708	17
	Haie-Fouassière (La)	1.789	14
	Haute-Goulaine.....	1.841	10
	Saint-Fiacre.....	572	13
	Sorinières (Les).....	1.260	»

ARRONDISSEMENT D'ANCENIS

Superficie, 791 kil. carrés ou 79.113 hect. — Population, 52.782 hab. — Cantons, 5. — Communes, 27.

CANTON, sa population.	NOM de LA COMMUNE.	POPULATION.	Distance au chef-lieu d'arr.	CANTON, sa population.	NOM de LA COMMUNE.	POPULATION.	Distance au chef-lieu d'arr.	CANTON, sa population.	NOM de LA COMMUNE.	POPULATION.	Distance au chef-lieu d'arr.
Ancenis, 7 c., 15.494 h.	Ancenis	5.177	»	Riaillé, 5 c., 9.597 h.	Riaillé	2.349	22	Suite de Saint-Mars.	Saint-Sulpice-des-Landes	1.381	27
	Anetz	889	6		Joué-sur-Erdre	2.796	28		Vritz	1.774	31
	Mésanger	3.010	10		Pannecé	1.494	15				
	Oudon	1.767	9		Teillé	1.741	15				
	Pouillé	798	12		Trans	1.217	22				
	Saint-Géréon	986	2					Varades, 5 c., 10.202 h.	Varades	3.566	13
	Saint-Herblon	2.864	10	St-Mars-la-Jaille, 6 c., 8.873 h.	Saint-Mars-la-Jaille	1.927	20		Belligné	2.297	20
Ligné, 4 c., 8.619 h.	Ligné	2.632	18		Bonnœuvre	947	20		Chapelle-Saint-Sauveur	1.190	21
	Cellier (Le)	2.331	19		Maumusson	1 388	17		Montrelais	1.888	19
	Couffé	2.041	10		Pin (Le)	1.456	28		Rouxière (La)	1.261	14
	Mouzeil	1.615	17								

ARRONDISSEMENT DE CHATEAUBRIANT

Superficie, 1.395 kil. carrés ou 139.571 hect. — Population, 79.150 hab. — Cantons, 7. — Communes, 37.

Chateaubriant, 4 c., 11.189 hab.	Chateaubriant	5.228	»	Moisdon, 5 c., 9.258 h.	Moisdon	2.605	11	Suite de Nozay	Saffré	3.562	30
	Ruffigné	1.080	10		Grand-Auverné	1.904	16		Treffieux	1.132	17
	Saint-Aubin-des-Châteaux	2.219	8		Issé	2.123	13		Vay	3.162	33
	Soudan	2.662	6		Louisfert	851	7				
					Meilleraye (La)	1.775	19	Rougé, 5 c., 5.917 h.	Rougé	2.712	9
Derval, 6 com., 11.684 h.	Derval	2.993	24	Nort, 6 c., 16.481 h.	Nort	5.765	37		Fercé	937	10
	Jans	1.675	22		Casson	1.090	45		Noyal	515	7
	Lusanger	1.564	19		Héric	4.248	43		Soulvache	545	17
	Mouais	527	22		Petit-Mars	1.400	42		Villepôt	1.208	11
	Saint-Vincent-des-Landes	1.930	12		Saint-Mars-du-Désert	1.829	42	St-J.-de-Vouvantes 5 c., 8.414 hab.	Saint-Julien-de-Vouvantes	1.945	14
	Sion	2.995	17		Touches (Les)	2.149	33		Chapelle-Glain (La)	1.531	18
				Nozay, 6 c. 16207 h.	Nozay	3.857	26		Erbray	2.976	9
					Abbaretz	2.727	23		Juigné-des-Moutiers	940	16
					Puceul	1.767	30		Petit-Auverné	1.022	14

ARRONDISSEMENT DE SAINT-NAZAIRE

Superficie, 2.179 kil. carrés ou 217.891 hect. — Population, 155.995 hab. — Cantons, 11. — Communes, 55.

Saint-Nazaire 3 c., 25.792 h.	Saint-Nazaire	18.300	»	Guérande, 6 c., 16.106 h.	Guérande	6.804	19	St-Gildas-des-Bois, 5 c., 11.925 h.	Saint-Gildas-des-Bois	2.461	50
	Donges	2.889	15		Escoublac	1.223	12		Drefféac	852	47
	Montoir	4.603	10		Mesquer	1.704	28		Guenrouet	3.443	44
Blain, 5 c., 17.004 hab.	Blain	6.807	45		Piriac	1.320	30		Missillac	3.616	26
	Bouvron	3.118	35		Saint-André-des-Eaux	1.600	9		Sévérac	1.553	54
	Fay	3.575	39		Saint-Molf	1.234	20				
	Gâvre (Le)	1.644	49		Turballe (La)	2.221	26				
	Notre-Dame-des-Landes	1.860	45	Herbignac, 4 c. 9.717 h.	Herbignac	3.964	23	St-Nicol.-de-Redon 4 c., 13.556 h.	Saint-Nicolas-de-Redon	2.025	67
					Assérac	1.851	31		Avessac	3.425	73
Croisic, 3 c., 5.852 h.	Croisic (Le)	2.151	25		Chapelle-des-Marais (la)	2.103	21		Fégréac	2.952	60
	Batz	2.689	21		Saint-Lyphard	1.799	18		Plessé	5.154	46
	Pouliguen (Le)	1.012	20	Pontchateau, 5 c., 12.797 h.	Pont-Château	4.368	22				
					Besné	1.189	14				
Guéméné-Penfao, 5 c., 11.787 h.	Guéméné-Penfao	6.167	57		Crossac	1.615	17	Savenay, 9 com., 15.912 hab.	Savenay	2.907	25
	Conquereuil	1.316	62		Saint-Joachim	4.624	14		Bouée	909	31
	Marsac	1.691	60		Sainte-Reine	1.001	20		Campbon	3.496	32
	Massérac	954	65	St-Ét.-Montluc, 5 c., 15.547 h.	St-Étienne-de-Montluc	4.739	41		Chapelle-Launay (La)	1.593	28
	Pierric	1.659	67		Cordemais	2.506	36		Lavau	1.058	23
					Couëron	4.343	49		Malville	1.788	32
					Temple (Le)	524	38		Prinquiau	1.564	31
					Vigneux	3.435	42		Quilly	1.072	38
									Sainte-Anne	1.530	32

ARRONDISSEMENT DE PAIMBŒUF

Superficie, 769 kil. carrés ou 76.870 hect. — Population, 47.025 hab. — Cantons, 5. — Communes, 27.

CANTON, sa population.	NOM de LA COMMUNE.	POPULATION.	Distance au chef-lieu d'arr.
PAIMBŒUF, 3 c. 4.935 h.	Paimbœuf	2.612	»
	Corsept	1.108	2
	Saint-Brevin	1.215	11
BOURGNEUF, 6 c., 8.259 hab.	Bourgneuf	2.850	30
	Bernerie (La)	1.060	»
	Chéméré	1.254	21
	Fresnay	863	33
	Moutiers (Les)	690	26
	Saint-Hilaire-de-Chaléons	1.542	24
LE PELLERIN, 8 comm., 14.449 hab.	Pellerin (Le)	1.794	28
	Cheix	399	22
	Montagne (La)	2.106	»
	Port-Saint-Père	1.970	29
	Saint-Jean-de-Boiseau	1.883	30
	Sainte-Pazanne	2.421	27
	Rouans	2.310	19
	Vue	1.266	17
PORNIC, 6 c., 10.386 h.	Pornic	1 666	26
	Arthon	2.367	21
	Clion (Le)	2.180	20
	Plaine (La)	1.503	20
	St-Michel-Chef-Chef	1.134	14
	Sainte-Marie	1.536	24
ST-PÈRE-EN-RETZ 4 c., 9.296 h.	Saint-Père-en-Retz	2 954	11
	Chauvé	1.835	16
	Frossay	2.900	9
	Saint-Viaud	1.607	4

III. STATISTIQUE MORALE (1)

Les chiffres en caractères gras inscrits dans chacune des trois petites colonnes de ce tableau indiquent le rang du département relativement à la mention devant laquelle ils sont placés.

Religion (2).

Catholiques	601.040
Protestants	905
Israélites	122
Clergé catholique	763
Pasteurs protestants	2
Rabbins	1

Mouvement de la population.

	Naissances	13.468
	Mariages	3.961
	Décès	11.514
26e	Durée moyenne de la vie	38 a. 6 m.

Instruction (3).

14e	Nombre des jeunes gens sachant lire, écrire et compter sur 100 jeunes gens maintenus sur les listes de tirage	90,78
	Nombre des établissements d'enseignement secondaire	2
	Nombre des écoles primaires (publiques ou libres)	676

Crimes contre les personnes (4).

COURS D'ASSISES.

30e	Rapport du nombre des accusés à la population	1 sur 17.110 hab.
	Nombre total des accusés	36

Infanticides.

40e	Rapport du nombre des infanticides à celui des enfants naturels	1 sur 186,25
	Nombre total	4

Suicides.

74e	Rapport des suicides au chiffre de la population	1 sur 18.028 hab.
	Nombre total	34

Crimes contre les propriétés.

54e	Rapport du nombre des accusés à la population	1 sur 21.136 hab.
	Nombre total	29

Tribunaux correctionnels.

15e	Nombre des affaires	2.492
	Nombre des prévenus	2.915
	Nombre des condamnés	2.725

Procès.

	Affaires civiles (5)	1.577
	Affaires commerciales (6)	2.162
13e	Faillites (7)	75

Paupérisme.

34e	Rapport des indigents au chiffre de la population	1 sur 38 hab.
	Nombre total	15.935
	Bureaux de bienfaisance	121
	Hôpitaux et hospices	29
	Aliénés à la charge du département	457
	Sociétés de secours mutuels	51

Contributions directes (8)

36e	Foncière	1.835.194
	Personnelle et mobilière	683.354
	Portes et fenêtres	472.080

(1) Les chiffres contenus dans ce tableau sont empruntés, pour la plupart, à l'*Annuaire statistique de la France* (1878), publié par le ministère de l'agriculture et du commerce, ou calculés d'après des données puisées dans cet ouvrage.

(2) Ces chiffres sont antérieurs au recensement de 1876, qui a négligé ce point de vue.

Culte catholique. — Evêché à Nantes, suffragant de la métropole de Tours. Le diocèse de Nantes, qui comprend le département tout entier, compte 52 cures, 207 succursales et 237 vicariats rétribués par l'Etat. Il possédait, avant 1880, 10 congrégations.

Culte réformé. — Le département a une église consistoriale et un temple desservi par deux pasteurs.

(3) Le département relève de l'académie de Rennes. Ecole préparatoire de médecine et de pharmacie à Nantes, et école préparatoire à l'enseignement supérieur des sciences et des lettres. Lycée à Nantes; collèges communaux à Ancenis et à Paimbœuf; 13 établissements libres pour l'enseignement secondaire. Ecole professionnelle à Nantes; école normale primaire d'instituteurs, et cours normal d'institutrices à Campbon; école de mousses à Nantes. Au point de vue du nombre d'élèves inscrits dans les écoles primaires de 6 à 13 ans, sur 100 enfants recensés, la Loire-Inférieure occupe le 77e rang. Elle occupe le 66e rang d'après le nombre d'enfants présents à l'école par 10,000 habitants. — Il y avait autrefois à Nantes une Université célèbre; fondée en 1460, elle fut supprimée en 1791. Elle était composée de quatre Facultés : théologie, droit canon ou ecclésiastique, droit civil, médecine.

(4) Au point de vue judiciaire, la Loire-Inférieure ressortit à la cour d'appel de Rennes. Nantes est le siège de la cour d'assises. Chaque chef-lieu d'arrondissement possède un tribunal de première instance ; un tribunal de commerce et un conseil de prud'hommes sont établis à Nantes; un tribunal de commerce à Saint-Nazaire.

(5) Ce chiffre indique le nombre des affaires civiles terminées pendant l'année.

(6) Ce chiffre comprend les affaires contentieuses à juger pendant l'année.

(7) Terminées pendant l'année.

(8) Trésorier-payeur général à Nantes ; receveur particulier dans chaque chef-lieu d'arrondissement ; 50 percepteurs.

BIBLIOGRAPHIE

1514. Les Grandes cnroniques de Bretagne, par *Alain Bouchard*. In-folio, réimprimé en 1532 et 1541.

1580. Épimasie ou Antiquités de la Bretagne Armorique et principalement des villes de Nantes et de Rennes, par *P. Brie*. In-4°.

1588. Histoire de Bretagne, par *Bertrand d'Argentré*. In-folio, réimprimé en 1612, 1618, 1668.

1628. Privilèges et franchises des habitants de la Bretagne, par *B. d'Argentré*. In-folio.

1681. Armorial de Bretagne, par *Guy Le Borgne*. In-folio.

1707. Histoire de Bretagne, par *Dom G.-A. Lobineau*. In-folio.

1727. Principaux événements, arrêts et règlements de la mairie de Nantes, par *Gérard Meslier*. 8 vol. in-12.

1787. Histoire ecclésiastique de Bretagne, par l'abbé *Deric*. 3 vol. in-12.

1802. Statistique du département de la Loire-Inférieure, par *Huet de Coëtlizan*. In-8°.

1804. Recherches économiques et statistiques sur le département de la Loire-Inférieure, par *Huet de Coëtlizan*. In-4°.

1809. Statistique du département de la Loire-Inférieure, par *Peuchet* et *Chanlaire*. In-4°.

1817. Voyage pittoresque dans le Bocage de la Vendée ou Vues de Clisson et de ses environs, avec une notice de M. Lemot, par *Thiénon*. 1 vol. in-4°.

1819. Précis sur Guérande, Le Croisic et ses environs, par *Morlent*. In-8°.

1820. Voyage pittoresque dans le département de la Loire-Inférieure, par *Ed. Richer*. 2 vol. in-4°.

1826. Histoire de Bretagne, par *A.-N.-B. Daru*. 3 vol. in-12.

1826. Trois jours au monastère des trappistes de La Meilleraye, par l'abbé *de Villefort*. In-8°, 2e édition.

1828. Promenade au Croisic, par *G. Grandpré*. 3 vol. in-8°.

1829. Dictionnaire géographique de toutes les communes de la Loire-Inférieure, avec cartes et gravures, par *Girault de Saint-Fargeau*. In-8°.

1829. Histoire des rois et ducs de Bretagne, par *de Roujoux*. 4 vol. in-8°.

1830. Panorama de la Loire, voyage de Nantes à Angers. 2e édit. par *Mellinet*, 1 vol. in-18.

1832. Statistique et histoire du département de la Loire-Inférieure. In-8°.

1834. Histoire des évêques de Nantes, d'après un manuscrit, par l'abbé *Travers*. In-4°.

1835. Dictionnaire historique, géographique et topographique de Nantes et de l'ancien comté nantais, par *Macé de Vaudoré*. In-4°.

1836. Histoire de la ville de Nantes, par *Laurent* et *Lescadieu*, avec biographie. 1 vol. in-8°.

1836. Histoire civile, politique et religieuse de la ville et du comté de Nantes, par l'abbé *Travers*, avec notice de M. *A. Savagner*. 3 vol. in-4°, 1836 à 1843.

1836. Histoire de ce qui s'est passé en Bretagne pendant les guerres de la Ligue, par *Moreau*. In-8°.

1837. Archives curieuses de la ville de Nantes, etc., par *F.-J. Verger*. 5 vol. in-4°.

1838. Histoire de Nantes, par *A. Guépin*. In-8°.

1838. Histoire de la Révolution dans les départements de l'ancienne Bretagne, par *A. Duchâtellier*. 6 vol. in-8°.

1839. L'Église de Bretagne, par l'abbé *Tresvaux*. In-8°.

1840. La Commune et la milice de Nantes, par *C. Mellinet*. 11 vol. in-8°.

1840. Notice sur les villes et les principales communes du département de la Loire-Inférieure, par *J. Le Boyer*. 3e édit. 2 vol. in-12.

1842. Notes sur Le Croisic, par M. *Caille*. 1 vol. in-8°.

1843. Voyage à Clisson, par *Ed. Richer*. 7e édit., in-4°.

1844. La Bretagne ancienne et moderne, par *Pitre-Chevalier*. 1 vol. grand in-8°.

1844. Armorial général de Bretagne, par *Briant de Laurière*. In-8°.

1850. Petite géographie de la Loire-Inférieure, par *E. Talbot* et *A. Guéraud* (couronné par l'Institut). 1 vol. in-18.

1852. Dictionnaire de Bretagne, par *Ogée*. Nouvelle édition, 2 forts vol. grand in-8° (la 1re édition, en 4 vol. in-4°, est de 1778).

1853. Étrennes nantaises pour 1853, avec notices sur Nantes, par Mme veuve *C. Mellinet*. In-18.

1853. Biographie bretonne, par *Levot de Brest*.

1853. La Bretagne, son histoire, par *G. Lejean*. In-8°.

1853. Bibliographie bretonne et histoire de l'imprimerie en Bretagne, par *Armand Guéraud*.

1853. Guide du voyageur en Bretagne, par *A. Guéraud*.

1855. Notice sur Gilles de Rais, par *Guéraud*. In-8° (extrait de la Biographie bretonne).

1856. Procès de Gilles de Rais (Curiosités de l'histoire de France). par le *Bibliophile Jacob* (Paul Lacroix). In-18.

1857. Du commerce de Nantes, son passé, son état actuel, son avenir, par *E.-B. Le Beuf*. In-8°.

1858. Itinéraire de Nantes à Saint-Nazaire, par *M. A. Amaury*. In-8°.

1858. Nantes et la Loire-Inférieure, par *Benoît*, *Ciceri*, *Lalaisse*, etc 2 vol. in-fol.

1859. Statistique et histoire du département de la Loire-Inférieure. 1 vol. in 8°.

1860. Histoire d'Ancenis et de ses barons, par *E. Maillard*. Gr. in-8°.

1863. De Nantes à Lorient, à Saint-Nazaire, à Rennes, itinéraire descriptif et historique, par *Pol de Courcy*. Paris, gr. in-18, Hachette.

1864. Histoire de Pornic, accompagnée d'un plan, par *F.-J. Carou*. In-8°.

1867. Itinéraire de Nantes à Napoléon-Vendée et aux Sables-d'Olonne, précédé de l'histoire des chemins en France. par *Aug. Amaury*. Paris, Hachette, gr. in-18.

1868. Les Établissements impériaux de la marine française, Indret, *Revue maritime et coloniale* de mai 1868. Gr. in-8°.

1868. Le Territoire de Guérande, notes archéologiques, par le docteur *Gas. Foulon*. Nantes, in-8°.

1868. La Région du bas de la Loire, les paludiers des marais salants et les pêcheurs des côtes, par *A. Audiganne*, *Revue des Deux-Mondes* de novembre 1868. Gr. in-8°.

1869. Le Pays de Raiz et Rézé, sa capitale, par l'abbé Belley, d'Anville et Lagedant, par *Dugast-Matifeux*. Nantes, in-8°.

1869. La Bretagne, guide et itinéraire, par *Hachette*. 1 vol. in-18.

1874. Géographie de la Loire-Inférieure, par *Ad. Joanne*. In-12. Paris, Hachette.

1876. Petite géographie de la Loire-Inférieure, par *Chotard* (collection E. Levasseur). In-12.

Annales de la Société académique de Nantes. In-8°.

Bulletin de la Société archéologique de Nantes et du département de la Loire-Inférieure.

Feuilles 90, 91, 103, 104, 105, 117, de la *Carte* dite *de l'État-major*, publiée par le Dépôt de la guerre.

Cartes de Bretagne extraites des cartes de Cassini, Capitaine.

Carte de la Loire-Inférieure, au 160/000, par *Pinson*, agent voyer, gravée par Erhard. — Carte du département de la Loire-Inférieure, extraite de la grande carte du Dépôt de la guerre.— Cartes du département de la Loire-Inférieure par *Dufour*, *Charle*, *Frémin*, *Donnet*, *Logerot*, *Ad. Joanne*.

Paris. — Imprimerie Vve P. LAROUSSE et Cie, rue Montparnasse, 19.

PLAN DE NANTES

Légende
1 Préfecture
2 Hôtel-de-Ville
3 Château
4 Bourse
5 Jardin des Pl^tes
6 Cathédrale
7 Evêché
8 Eglise St. Nicolas
9 St. Similien
10 Notre Dame
11 Lycée
12 Hôtel-Dieu
13 Abattoir
14 Prison
15 Théâtre
16 Comm^ie de Roulage
17 Gd Séminaire
18 Cas^ne de Cavalerie
19 Cas^ne d'Infanterie
20 Embarcadère

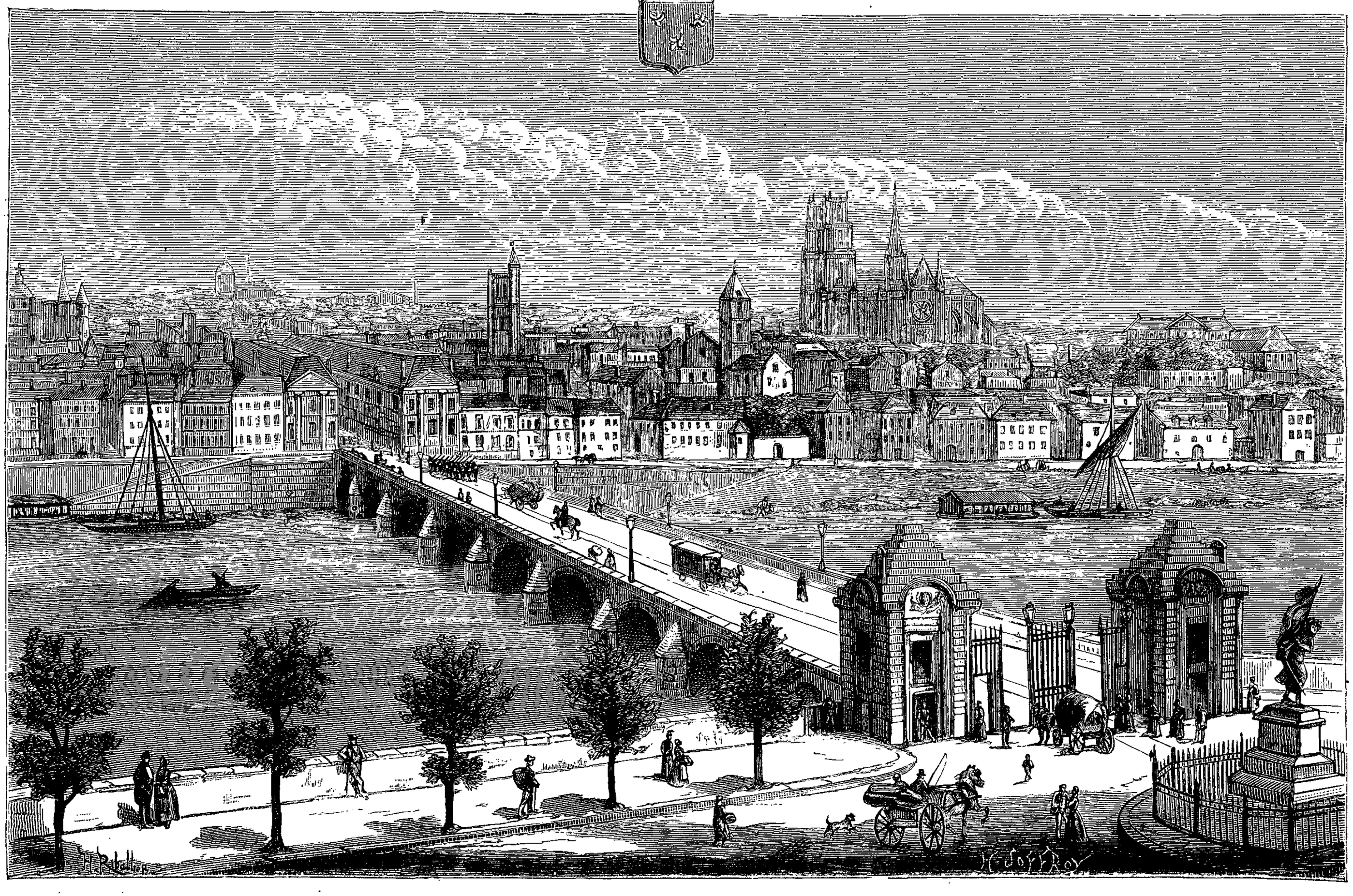
Echelle de 0^m02^c par Kil^tre
0 1 2 3 4 5 6 7 8 9 1000 M^es

DÉPARTEMENT DE LA LOIRE INFÉRIEURE PAR V.A. MALTE-BRUN.

Explication des Signes
CHEF-LIEU DE DÉPART^T
CHEF-LIEU D'ARROND^T
Chef-lieu de Canton
Commune
Évêché
Route Nationale
Route Départementale
Chemin Vicinal
Canal
Chemin de Fer et Station
Limite de Département
Limite d'Arrondissement
Limite de Canton
Les Chiffres indiquent les hauteurs au dessus du niveau de la mer

Échelle en Kilomètres
Kils 4 3 2 1 0 5 10 Kil.

Gravé par Erhard et fils, 12 rue Duguay-Trouin J. Rouff, Éditeur, 14, Cloître St. Honoré Imprimerie Erhard et fils. Paris.



ORLÉANS

6. — **Loiret.**

LOIRET

Chef-lieu : ORLÉANS

Superficie : 6,771 kil. carrés. — Population : 360,903 habitants.
4 Arrondissements. — 31 Cantons. — 349 Communes.

DESCRIPTION PHYSIQUE ET GÉOGRAPHIQUE.

Situation, limites. — Le département du Loiret, formé de l'Orléanais propre, du Gâtinais, du Dunois-Orléanais et d'une partie du Berry, tire son nom d'une petite rivière qui, après un cours de 12 kilomètres seulement, se jette dans la Loire, par sa rive gauche. Il fait donc partie du bassin de ce grand fleuve, et c'est un département qui appartient à la région centrale de la France; le méridien de Paris le traverse en son milieu.

Ses limites sont : au nord, les départements de Seine-et-Oise et de Seine-et-Marne; à l'est, celui de l'Yonne; au sud, ceux du Cher, de Loir-et-Cher et de la Nièvre; et, à l'ouest, ceux d'Eure-et-Loir et de Loir-et-Cher.

Nature du sol, montagnes. — La Loire divise le département du Loiret en deux parties bien distinctes, relativement à la nature du sol; la partie au nord de ce fleuve se compose : de plaines élevées fertiles et bien cultivées, de vastes forêts, parmi lesquelles celle d'Orléans, la plus grande de France (40,308 hectares de superficie) célèbre par la retraite de l'armée de la Loire en 1870, et la forêt de Montargis (8,516 hectares); de belles prairies et de nombreux pâturages; la partie au sud de la Loire qui dépendait de l'ancienne Sologne n'offre qu'un pays sablonneux et peu productif. Cependant, elle est en voie d'amélioration, par suite du desséchement des étangs et des marais, de la création du canal de la Sauldre et de routes agricoles et un système d'irrigation, qui tend chaque jour à l'assainir. On compte dans le département : pays de bruyères et de landes, 40,000 hectares; sol de riche terreau, 110,000; sol de gravier, 30,000; sol pierreux, 50,000; sol sablonneux, 400,000; sol de différentes sortes, 37,679 hectares.

Le département n'est, à vrai dire, traversé par aucune chaîne de montagnes; seulement, le bassin de la Seine est séparé de celui de la Loire par un immense plateau que l'on désigne sous le nom de *plateau d'Orléans*. Le développement de cette ligne s'étend, dans le Loiret, du sud-est au nord-ouest, et les dos de pays qu'elle forme ne dépassent pas 180 à 200 mètres; à l'est de Briare, un point atteint 221 mètres; à 4 kilomètres au sud de Château-Renard, un autre compte 188 mètres; la forêt d'Orléans, qui occupe le sommet du plateau, a des altitudes de 180 à 182 mètres. Au sud du fleuve, le canton de Châtillon-sur-Loire est le plus élevé; il présente des altitudes de 220 à 275 mètres. La Loire, devant Orléans, est à 93 mètres au-dessus du niveau de la mer. Considéré dans son ensemble, le département forme deux vastes plateaux : l'un, incliné du nord au nord-est, s'infléchit sur les bords de la Seine et s'appuie sur le versant septentrional du coteau d'Orléans; l'autre, au sud et au sud-est, est coupé par la Loire et naturellement divisé en deux parties, dont l'une, au nord, s'appuie sur le versant méridional de la ligne de partage des eaux des bassins de la Loire et de la Seine (ondulations qui, sur le plateau d'Orléans, semblent la continuation des monts du Morvan) et s'affaisse sur la rive droite du fleuve; l'autre, adossée sur la ligne d'entre Cher et Loire principalement, vient mourir par diverses ondulations très peu sensibles sur la rive gauche de la Loire.

Hydrographie. — La Loire traverse le département du Loiret du sud-est à l'ouest. Ce fleuve important prend sa source au mont Gerbier-de-Jonc, dans le département de l'Ardèche, après avoir traversé ou longé ceux de la Haute-Loire, de la Loire, de l'Allier, de Saône-et-Loire, de la Nièvre et du Cher. Il pénètre dans le Loiret, entre Bonny et Beaulieu, passe près des villes et bourgs de Briare, Gien, Sully, Châteauneuf, Jargeau, Orléans, Meung, Beaugency, et en sort entre Tavers et Lailly, après un cours de 133 kilomètres dans le

département. A sa sortie du département du Loiret, le fleuve parcourt encore quatre départements : ceux de Loir-et-Cher, Indre-et-Loire, Maine-et-Loire et Loire-Inférieure, où il mêle ses eaux à celles de l'Océan, entre Saint-Nazaire et Saint-Brévin, après un cours total de 1,008 kilomètres, dont 133 appartiennent au département qui nous occupe. Ce beau fleuve, dont la largeur moyenne est ici de 346 mètres, a une vitesse de 1 mètre 30 centimètres par seconde ; cette rapidité change souvent le lit naturel de la rivière et rend parfois la navigation dangereuse et quelquefois impossible. La Loire est sujette à de grandes inondations. Les plus remarquables depuis le commencement de ce siècle ont eu lieu en 1804, 1807, 1810, 1823, 1825, 1841, 1846, 1856, 1866 ; en 1866, la crue du fleuve a été de 5 mètres à 7 mètres 50. Aussi, pour parer à ce fléau, a-t-on élevé à partir d'Orléans deux digues, dont la construction primitive remonte aux temps des Carlovingiens, et que l'on entretient avec soin ; celle de la rive droite se nomme la *Levée* de la Loire. Ce grand fleuve a pour affluents, dans la portion de son cours qui appartient au département : sur la rive droite, la Trézée, canalisée pour la tête du canal de Briare ; le Ravoir, la Cens, canalisée pour la tête du canal d'Orléans, et la Mauve ; sur la rive gauche, la Notre-Heure ou Yèvre, la Thièle ou Quiaulne-la-Bedable, le Loiret, grossi du Dhuy ; l'Ardoux et un grand nombre de rivières secondaires. Toutes ces rivières, à l'exception du Loiret, ne sont que de faibles cours d'eau.

Le Loiret, qui donne son nom au département, prend naissance au château de la Source (commune de Saint-Cyr-en-Val) ; il coule de l'est à l'ouest, sur une longueur de 12 kilomètres seulement. Il sort de deux sources séparées par un espace de 30 mètres seulement. La plus ancienne de ces deux sources porte le nom d'*Abîme ;* elle est la moins abondante, mais sa profondeur est très grande, et au fond elle forme des cavités souterraines. L'autre source porte le nom de *Bouillant* et sortit de terre en 1672 ; elle doit son nom au bouillonnement impétueux qu'elle forme à sa surface ; c'est la plus remarquable des deux par son site pittoresque. Le Loiret ainsi formé reçoit encore plusieurs ruisseaux, dont le plus important est le Dhuy ou d'Huy, que l'on nomme quelquefois la Dève ; cette petite rivière, que l'on croit formée par une dérivation souterraine de la Loire, est navigable sur presque tout son parcours ; ses eaux, qui ne gèlent jamais, sont utilisées comme gare pour abriter en hiver les bateaux qui seraient exposés à quelques avaries sur le fleuve. Le Loiret, qui n'est très probablement qu'une infiltration de la Loire, passe à Olivet, à Saint-Hilaire et se jette dans le fleuve à Saint-Mesmin. On prétend que la crue inopinée du Loiret annonce de vingt-quatre heures les débordements de la Loire.

Le Loing, qui appartient au bassin de la Seine, ne baigne que la partie orientale du département du Loiret ; il prend sa source au hameau de Loing (département de l'Yonne), entre dans le département à Dammarie et traverse, du sud au nord, Châtillon, Montargis, Nangis, où il entre dans Seine-et-Marne. Le développement de cette rivière est de 65 kilomètres dans le Loiret, et ses principaux affluents sont, dans ce département, l'Ouanne, le Vernisson, le Cléry et le Fessard.

L'Essonne, autre affluent de la Seine, qui baigne le nord du département du Loiret, prend naissance dans la forêt d'Orléans ; elle est formée par la Rimarde et l'Œuf, petites rivières qui se réunissent à Aulnay-la-Rivière ; son cours, dans le département, est d'environ 50 kilomètres ; avant de quitter le Loiret, elle lui sert un instant de limite avec le département de Seine-et-Marne.

Le département est traversé par quatre canaux : ceux d'Orléans et de Briare, dont la continuation forme à Montargis le canal du Loing ; ils mettent en communication la Seine et la Loire. Le canal latéral à la Loire, qui remédie aux irrégularités du flot de ce fleuve entre Digoin et Briare, n'appartient au département que pendant 16 kilomètres sur les 198 kilomètres de son parcours total. Le canal d'Orléans, commencé en 1679, sous les auspices du duc d'Orléans, frère de Louis XIV, n'a été terminé qu'en 1690 ; il commence à Combreux, à 5 kilomètres d'Orléans, et se soude, à Buges, au canal du Loing, après un parcours de 73 kilomètres ; sa pente sur le versant de la Loire, qui est de près de 30 mètres, est rachetée par 11 écluses ; sur le versant de la Seine, elle est de plus de 41 mètres et est rachetée par 17 écluses ; le bief de partage est situé entre Combreux et Sury-aux-Bois.

Le canal de Briare, le plus ancien de nos canaux, commence à Briare-sur-Loire et se joint, au-dessus de Montargis, au canal du Loing, après un parcours de 55 kilomètres, dont 4 seulement appartiennent au département de l'Yonne. Sa pente sur le versant de la Loire, qui est de 38 mètres, est

rachetée par 12 écluses; celle du versant de la Seine, qui est de 78 mètres, est rachetée par 29 écluses; le bief de partage des eaux est entre les écluses de Garonne et de Rondeau. Il longe la rivière du Loing sans jamais se confondre avec elle. Le canal du Loing ou de Montargis n'est que la continuation des canaux d'Orléans et de Briare; il se confond quelquefois avec le Loing. Il date de 1720 et a dans le département une longueur de 18 kilomètres, sur laquelle on compte 21 écluses. A Nangis, il entre dans le département de Seine-et-Marne (voir la description de ce département), pour se joindre à la Seine près de Moret.

Le département du Loiret renferme encore près de 800 étangs, couvrant un espace de 3,949 hectares. Nous citerons, parmi les principaux, ceux de Beaulieu, de Saint-Florent, de Bonnée, d'Ouzouer, de Coullons, de Loury et de Brinvilliers.

Voies de communication. — Le département du Loiret est traversé par 6 routes nationales, d'un parcours de 437 kilomètres; 19 routes départementales, d'un parcours de 539 kilomètres; par 1,186 chemins vicinaux, ayant un développement total de 3,718 kilomètres; plusieurs autres chemins vicinaux sont en construction ou en projet.

La grande ligne du chemin de fer d'Orléans couvre le département de son réseau central. Elle y pénètre à Boisseaux, à 81 kilomètres de Paris, dessert les stations d'Arthenay, de Chevilly, de Cercottes, des Aubrais et arrive à Orléans, après un parcours total de 121 kilomètres, dont 40 appartiennent au département. D'Orléans, cette ligne se dirige sur Toulouse par Vierzon, en traversant la Sologne et en passant aux stations des Aubrais, de Saint-Cyr-en-Val, de La Ferté-Saint-Aubin; à 10 kilomètres de cette dernière station, la ligne pénètre dans le département de Loir-et-Cher pour se diriger sur La Motte-Beuvron. De Boisseaux à sa sortie du département, la ligne d'Orléans compte 70 kilomètres.

D'Orléans, une ligne importante se dirige sur Tours, Nantes et Saint-Nazaire, d'une part; Tours et Bordeaux de l'autre, en passant dans le département du Loiret aux stations des Aubrais, La Chapelle-Saint-Mesmin, Saint-Ay, Meung-sur-Loire, Beaugency (126 kilomètres d'Orléans), à 5 kilomètres de laquelle elle pénètre dans le département de Loir-et-Cher pour se diriger sur Mer. Un embranchement de 230 kilomètres unit Orléans à Rouen, en passant par Chartres et Louviers; il dessert, dans le département du Loiret, les stations de Villeneuve, Briey et de Patay (24 kilomètres d'Orléans) et pénètre dans le département d'Eure-et-Loir près d'Orgères. Un autre embranchement, de 64 kilomètres, unit Orléans à Malesherbes; il passe aux stations des Aubrais, Marigny, Loury-Rébrec, Neuville-aux-Bois, Chilleurs-Montigny, Escrennes, Pithiviers (45 kilomètres d'Orléans), Manchecourt; à Malesherbes, il rejoint la ligne de Paris à Corbeil, qui appartient au grand réseau de Paris à Lyon, et passe dans le Loiret aux stations de Malesherbes (77 kilomètres de Paris), La Brosse, Puiseaux, Beaumont, Beaune-la-Rolande, Lorcy, Mignères et Montargis (118 kilomètres de Paris). A Montargis, cet embranchement rejoint la grande ligne de Paris à Lyon par le Bourbonnais, qui dessert dans le département les stations de Ferrières (108 kilomètres de Paris), Montargis, Solterres, Nogent-sur-Vernisson, Gien (155 kilomètres de Paris), Briare, Châtillon-sur-Loing et Bonny.

Orléans est en communication avec Gien par un embranchement de 153 kilomètres, passant aux stations de Chécy-Mardié, Saint-Denis-Jargeau, Châteauneuf-sur-Loire, Saint-Benoît, Saint-Aignan, Sully-les-Bordes, Ouzouer-sur-Loire. Enfin, la ligne d'Orléans à Châlons passe à Bellegarde, Montargis, Château-Renard et Courtenay.

Plusieurs autres lignes sont projetées ou en construction, notamment celle d'Orléans à Bourges et celle de Gien à Bourges; l'ensemble de toutes ces lignes ou embranchements donne un développement total de 606,686 mètres, dont 449,686 en exploitation (en 1875) et 157,000 en construction ou à construire.

Climat. — Le climat du département est généralement tempéré; il appartient à la zone climatoriale dite *climat séquanien*, ou du nord-ouest. La température moyenne de l'hiver est de 2°,85 (du thermomètre centigrade); celle de l'été, de 19°,32, et la température moyenne annuelle est de 11°. Le mois le plus froid est le mois de janvier, où elle descend en moyenne à 1°,5; et le mois le plus chaud est celui de juillet, dans lequel le thermomètre monte en moyenne à 20°. Le nombre annuel des jours de pluie est de 115; mais, en moyenne, il est à Orléans de 124 jours. Les vents qui soufflent le plus fréquemment sont ceux du sud et du sud-ouest. On ne signale aucune maladie spéciale au

pays; cependant, quelques parties marécageuses de la Sologne et du Gâtinais sont exposées aux fièvres putrides. Les maladies les plus ordinaires du Loiret sont les affections pulmoniques, cutanées et rhumatismales.

Productions naturelles. — Le département du Loiret, surtout dans sa partie septentrionale, se compose de calcaire ou de sable reposant sur la craie chlorite et sur le grès vert. La partie septentrionale possède un sol très gras propre à la culture; la partie méridionale au sud de la Loire, comprend un terroir léger, sablonneux, essentiellement perméable, ce qui le rend sec et *aride*. Les métaux sont peu nombreux dans le département; cependant, il existe une mine de fer oxydé aux environs de Montargis. Les carrières de pierres de diverses qualités sont très multipliées; elles appartiennent à la classe des carbonates; les meilleures pierres sont celles de Briare, de Fay-aux-Loges, de La Chapelle-Saint-Mesmin, de Saint-Fiacre et de Beaugency. Il existe sur plusieurs points des tourbières, des marnières, des glaisières et de la terre à brique. On trouve à Olivet des pierres transparentes susceptibles d'être taillées et de recevoir le poli. Ces pierres sont connues sous le nom de *diamants d'Olivet*.

On trouve des eaux minérales ferrugineuses, acidulées, chaudes, à Ferrières; ferrugineuses, froides, à Segrais, Saint-Gondon, Noyers, Château-sur-Loire, à Beaugency et à L'Hermitage, quartier des Montées, près d'Orléans.

Le règne végétal n'offre rien de remarquable dans le département; les plantes qui y croissent sont à peu près les mêmes que celles des départements qui environnent le département de la Seine. Outre les céréales ordinaires, on cultive principalement le sarrasin, le maïs, le millet et le safran. Le chêne est la principale essence des forêts; les hêtres, les bouleaux et les trembles sont plus rares; le châtaignier l'est encore davantage et cultivé seulement pour son fruit. Les cours d'eau sont bordés de belles plantations d'aunes et de peupliers. Nous constaterons avec peine que la vigne, qui dans quelques cantons, celui de Beaugency, par exemple, jouit d'un certain renom, tend chaque jour à diminuer. M. Dubois, dans sa *Flore orléanaise*, présente 1,379 plantes, dont 1,021 plantes complètes et 358 cryptogames; on a depuis ajouté à son catalogue une centaine de plantes nouvelles.

Les animaux, oiseaux et insectes du département n'offrent aucune espèce différente avec ceux qui se trouvent communément au centre de la France. Les races d'animaux domestiques sont assez belles, et les espèces bovines et ovines ont été beaucoup améliorées; les moutons solognots sont petits, chétifs, mais recherchés pour la délicatesse de leur chair et la finesse de leur laine. Les loups, les renards, les fouines sont les animaux nuisibles. Les forêts regorgent de gibier à poil. La carpe et le brochet des rivières sont estimés; enfin, on trouve sur le bord de quelques cours d'eau des loutres dont la fourrure est estimée.

Industrie agricole, manufacturière et commerciale. — Le département du Loiret est spécialement agricole et manufacturier; le domaine agricole y occupe 605,055 hectares, savoir: céréales, 238,751 hectares; farineux, 12,329; cultures potagères et maraîchères, 3,000; cultures industrielles, 3,830; prairies artificielles, 48,410; fourrages annuels, 9,790; autres cultures et jachères, 101,320; vignes, 29,667; bois et forêts, 116,765; prairies naturelles et vergers, 19,893; pâturages et pacages, 5,125; terres incultes, 16,175 hectares.

La Beauce et le Gâtinais sont très fertiles en céréales; la première est surtout d'une richesse devenue proverbiale: *Avoir une ferme en Beauce*, c'est parler d'un riche propriétaire. Il n'en est pas de même pour la Sologne, qui produit à peine assez pour les besoins de ses habitants. La récolte des graines dans le Loiret dépasse, en général, de beaucoup la consommation (en 1876, elle était de 1,729,116 hectolitres); le surplus est expédié dans les pays voisins et fait l'objet d'une branche de commerce importante. Le safran et le miel sont pour quelques cultivateurs du Gâtinais une source avantageuse de production; les asperges des environs d'Orléans sont estimées; le cognassier, parmi les arbres fruitiers, donne des fruits dont on fait d'excellentes confitures; enfin, la vigne donne des produits assez considérables, et l'on connaît dans le commerce les vins d'Orléans et de Beaugency. Les plus estimés sont les vins rouges de Guignes, de Saint-Jean-de-Bray, de La Chapelle, de Saint-Gy, de Saint-Ay, de Saint-Jean-le-Blanc, de Meung, de Beaule, d'Olivet, et les vins blancs de Saint-Mesmin, de Marigny et de Rebrechien. En 1871, la production a été de 242,380 hectolitres, valant 8,483,500 francs;

en 1875, elle a été de 1,515,274 hectolitres et, en 1877, de 875,504 hectolitres. Une partie des vins communs est convertie en vinaigre.

L'industrie manufacturière n'est pas aussi développée dans le Loiret que l'industrie agricole; cependant, la ville d'Orléans tient un rang distingué parmi les villes manufacturières de la France; ses vinaigreries sont très renommées. On y trouve des manufactures de bonneterie orientale, des fabriques de draps, de limes et de râpes, de chocolat, des confiseries, etc., qui jouissent d'un grand renom. Dans les environs, les fabriques de poteries, de faïence font vivre un grand nombre d'ouvriers. On cite celle de Gien, comme l'une des plus importantes de France; elle est renommée par ses produits artistiques. Les autres industries du département sont: des fonderies de fer, de cuivre et de fonte; des tuileries, des fabriques de chaux, de plâtre; des filatures de coton, des papeteries, des tanneries, dont les cuirs sont fort estimés; des distilleries, des blanchisseries de cire, des fabriques de serge et de couvertures de laine. Le commerce du Loiret, facilité par un grand fleuve, 4 canaux, un réseau complet de chemins de fer et de routes tant nationales que départementales et vicinales, est très important. On peut le diviser en quatre branches : le commerce d'exportation, qui consiste principalement en céréales, bois, safran et vins; le commerce d'importation, qui consiste en denrées coloniales, meubles de luxe, librairie, modes, fers, houille, etc.; le commerce de transit et le commerce de consommation, qui consistent principalement dans la distribution et la manutention des produits du sol et des provenances extérieures. Dans 22 villes et communes, il y a, par an, 70 foires et marchés, sans compter les *assemblées, valteries* ou *corps-saints*, qui ont lieu généralement à l'occasion des fêtes patronales du lieu. Quelques-unes de ces foires et marchés ont de l'importance, notamment celles d'Orléans, de Montargis et de Gien.

Division politique et administrative. — Le département du Loiret a pour chef-lieu de préfecture Orléans; il est divisé en 4 arrondissements, 31 cantons et 349 communes. Il appartient à la région agricole du centre de la France.

Il forme un diocèse, dont le siège épiscopal est à Orléans, et qui est suffragant de l'archevêché de Paris; il a grand et petit séminaire, une école secondaire ecclésiastique, 41 cures, 293 succursales et 63 vicariats. Orléans est le siège d'une cour d'appel, dont le ressort s'étend sur les départements du Loiret, de Loir-et-Cher et d'Indre-et-Loire; il y a des tribunaux de première instance à Orléans, Gien, Pithiviers, Montargis; des tribunaux de commerce à Orléans et à Montargis.

Le Loiret dépend de l'académie universitaire de Paris, avec un lycée à Orléans, un collège communal à Montargis, des institutions secondaires libres et des pensions à Gien, Beaugency, Montargis, Pithiviers.

Le département appartient à la 1re division du 5e corps d'armée, dont le quartier général est à Orléans, et à la 5e région de l'armée territoriale (38e régiment à Montargis, 40e à Orléans). La compagnie de gendarmerie départementale dépend de la 6e légion de gendarmerie, dont l'état-major est à Orléans même, et qui est répartie dans les départements du Loiret, de Seine-et-Marne, de l'Yonne et de Loir-et-Cher. Il appartient à la 14e inspection des ponts et chaussées (Châlons), à l'arrondissement minéralogique de Paris, dépendant de la région du Nord-Ouest, et au 19e arrondissement forestier (Tours).

On compte dans le département 56 perceptions des finances. Les contributions et revenus publics atteignent 22,000,000 de francs.

HISTOIRE GÉNÉRALE DU DÉPARTEMENT

Plusieurs peuples gaulois ont primitivement habité le territoire qui forme le département du Loiret; les *Carnutes* occupèrent la partie septentrionale, et les *Senones* s'étendaient vers l'est, dans le pays appelé depuis Gâtinais. Ces deux confédérations ne se montrèrent pas hostiles à César dans les premières années de la guerre qu'il fit en Gaule. Mais, en l'année 52, lorsque toutes les populations se furent soulevées à la voix de Vercingétorix, un Senonais et un Carnute s'efforcèrent d'arracher leurs compatriotes à la servitude romaine. Le premier, Accon, échoua dans sa tentative et fut mis à mort; le second, Cotuatus, fut plus heureux. César s'était emparé de la ville principale de la contrée, *Genabum* (Orléans), et y avait réuni une partie de son armée et de ses munitions; Cotuatus surprit cette place, fit périr le commandant romain Fusius et tous les Italiens qu'il avait autour de lui. A cette nouvelle, César accourt, amenant avec lui les légions qu'il

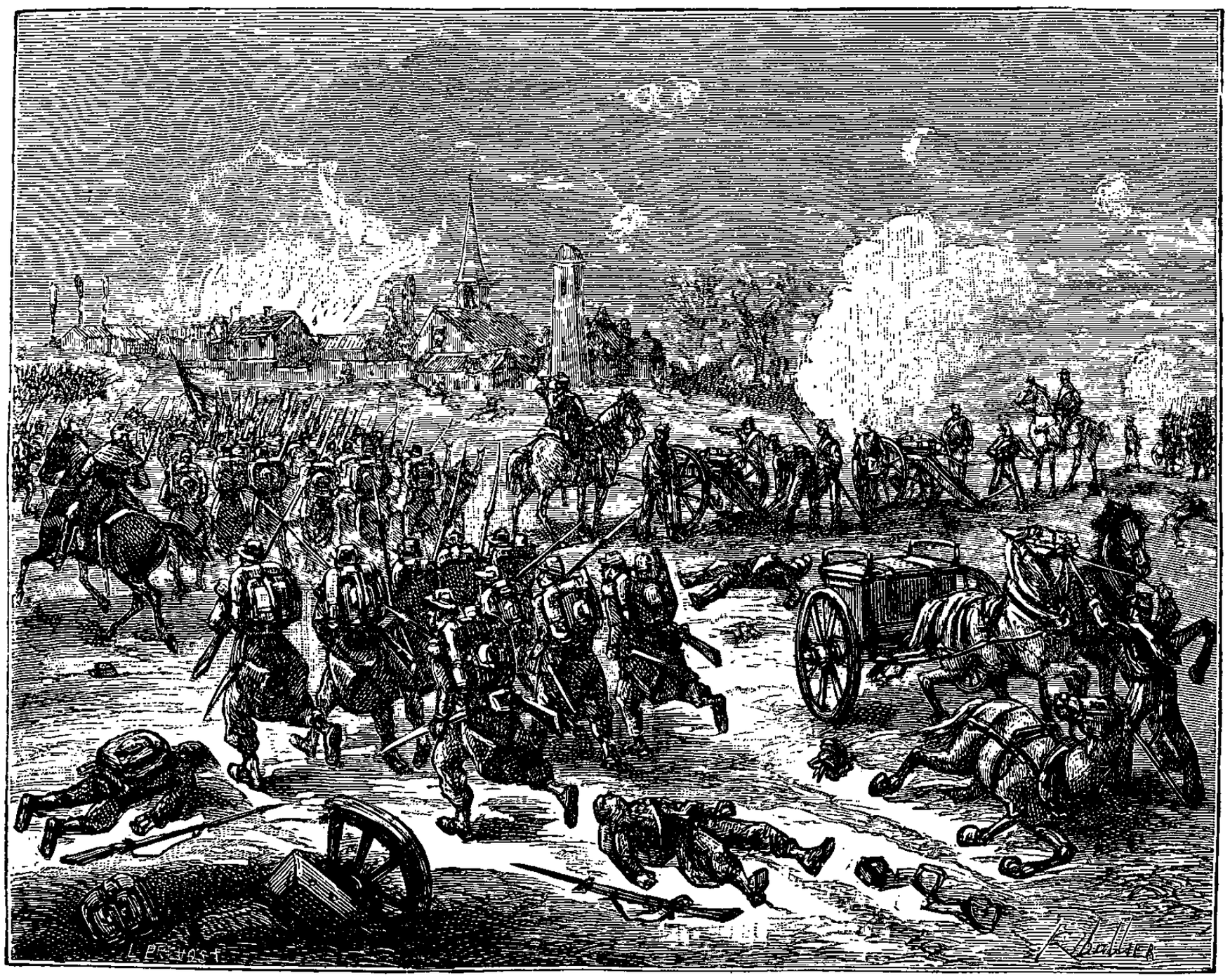
tenait en réserve à *Agendicum* (Sens), soumet les Senones révoltés et surprend Orléans. Les habitants jettent un pont sur la Loire et s'efforcent de fuir; César fait mettre le feu à leur ville, et presque tous périssent dans les flammes en expiation du meurtre des Romains. Le conquérant s'empara ensuite de la capitale des Bituriges, *Avaricum*, puis d'Alise; le héros de l'Arvernie fit sa soumission, et la Gaule fut domptée. Les Carnutes se résignèrent désormais à la domination romaine. Sous les empereurs, la capitale du pays, restaurée par Aurélien, prit de son bienfaiteur le nom d'*Aurelianum*, et Dioclétien rangea la partie du territoire des Carnutes et des Senones qui nous occupe dans la 4e Lyonnaise (292). Ce fut à peu près à cette époque que le christianisme fut apporté dans la contrée par saint Albin et qu'Orléans eut son premier évêque.

A l'époque des invasions, la position centrale des Carnutes et des Senones les exposait aux ravages de ces troupes immenses qui traversaient la Gaule du nord au sud. Orléans vit d'abord les Vandales, les Alains, puis les Huns et leur terrible chef Attila. Cette dernière invasion était plus désastreuse que toutes les précédentes; l'évêque de la ville, saint Aignan, se rendit sous la tente du barbare pour le fléchir; Attila imposa de si dures conditions, que les habitants et le prélat lui-même préférèrent courir les risques d'un siège plutôt que de se soumettre.

Leur ville, pressée de tous les côtés par des hordes innombrables, allait être emportée; ses habitants s'abandonnaient à un affreux désespoir; le pieux évêque était à l'autel environné des prêtres, n'espérant plus que dans la miséricorde céleste, quand du haut des murailles on signala les premiers cavaliers de l'armée romaine que le patrice Aétius amenait contre les barbares; les Huns abandonnèrent leur proie; poussés par ce nouvel ennemi, ils remontèrent vers le nord. On sait le résultat de la rencontre qui eut lieu à Châlons-sur-Marne (451).

Orléans était sauvé, mais tout le pays et les villes moins fortes avaient été si horriblement saccagés, que plusieurs d'entre elles ne se relevèrent pas de ce désastre.

Ceux des barbares qui s'établirent les premiers d'une manière définitive dans ce pays furent les Francs; la victoire de Soissons livra à Clovis la Gaule jusqu'aux bords de la Seine (486). Son alliance avec la nièce du roi Gondebaud, Clotilde, étendit sa domination jusqu'à la Loire. Les évêques de toute la Gaule centrale accueillirent avec empressement un roi qui, bien que païen encore, favorisait le catholicisme. Orléans fut l'une des premières villes qui reconnurent son autorité, et le chef franc en fit sa principale place d'armes, lorsqu'il porta ses armes au midi de la Loire contre les Wisigoths. A la mort de Clovis, un de ses quatre fils entra en possession de cette importante cité et prit le titre de roi d'Orléans (511). Ce jeune prince, Clodomir, périt en 524 dans une guerre contre les Bourguignons; il laissait trois jeunes enfants : deux furent égorgés par leurs oncles Childebert et Clotaire; le troisième, Clodoald, n'échappa à un sort pareil qu'en faisant couper sa longue chevelure, insigne de la dignité royale chez les Francs, et en se consacrant à Dieu; il fonda auprès de Paris un monastère qui a été l'origine du village de Saint-Cloud. Les États de Clodomir furent partagés entre Childebert et Clotaire. Ce dernier en fut seul possesseur et hérita de toute la monarchie franque à la mort de son frère, en 558. Trois années plus tard (561), Clotaire mourut; il n'y eut plus de roi d'Orléans; cette ville échut à Gontran, roi de Bourgogne, dans le partage que les quatre fils de Clotaire firent à leur tour des États de leur père. Cette période est pour toute la Gaule une époque d'anarchie. Les pays des Carnutes et des Senones eurent leur part des calamités générales; Orléans et son territoire furent plus d'une fois dévastés dans les guerres que se firent les rois francs, et dans la lutte de Frédegonde et de Brunehaut; cette cité vit aussi quelques bandes de l'armée arabe d'Abd-el-Rhaman; mais la victoire de Charles-Martel, à Poitiers (732), lui épargna de nouveaux désastres. Vingt ans après cette victoire qui sauvait la Gaule, la famille d'Héristal recueillait les fruits des services qu'elle avait rendus aux Francs, en remplaçant sur le trône la dynastie des Mérovingiens. A cette époque, les ducs d'Aquitaine s'efforcèrent de conquérir leur indépendance au midi de la Loire; les soumettre fut en partie l'œuvre du règne de Pépin; Orléans et son territoire virent plus d'une fois les opiniâtres ennemis du roi franc. Hunald et Waïfer reportèrent au nord de la Loire les ravages que le fils de Charles-Martel n'épargnait pas au midi. Le règne glorieux de Charlemagne fut une trêve entre deux époques calamiteuses; grâce à une administration bienfaisante et à une répression sévère des excès et des actes injustes, Orléans et les pays qui l'environnent jouirent d'un bien-être inaccoutumé. A cette époque existaient déjà les noms de Sologne et de Gâtinais, qui, sans jamais



Bataille de Coulmiers.

indiquer des divisions administratives et provinciales, se sont perpétués jusqu'à nous. Quand les Francs eurent envahi la Gaule, les anciennes divisions établies par les Romains s'effacèrent et furent remplacées par des divisions nouvelles tout à fait arbitraires, qui prirent, selon leur étendue, le nom de *pagi majores* ou *pagi minores*. Les *pagi majores* reproduisaient à peu près les cités dans toute leur étendue; les *pagi minores* en étaient des subdivisions; quant aux noms particuliers de ces *pagi*, ils eurent tous une origine diverse et souvent obscure. Dans le territoire qui aujourd'hui forme le Loiret, se trouva le vaste *pagus* d'Orléans, et en partie les *pagi minores* de *Magdunum* (Meung); de *Sigalonia* (Sologne), peut-être ainsi nommé de *secale* ou *segale*, seigle, ou de *siligo*, sorte de froment qu'on recueille aussi dans les terres de Sologne, peut-être encore de *Sabulonia*, nom qui devrait son origine à la nature du sol; de *Belsia* (Beauce); de *Gastum* (Gâtinais), dont nous avons cherché ailleurs *(Histoire de Seine-et-Marne)* une étymologie dans le mot *gastini*, venant de *vastare*, abatis d'arbres, mais qui, peut-être bien, a tout simplement son origine dans le mot *vastum*, à cause de son étendue.

Charlemagne régularisa ces divisions qui s'étaient établies d'elles-mêmes; dans la plupart des *pagi*, il plaça des comtes pour les administrer; ces bénéficiaires, tous amovibles et viagers, parvinrent à se rendre héréditaires sous les faibles successeurs de l'empereur carlovingien, quand ils ne furent plus surveillés par les *legati* et par les *missi dominici*, officiers impériaux qui rattachaient au centre les extrémités de l'empire et donnaient l'unité à la vaste administration de leur roi. En 861, Charles le Chauve accorda à Robert le Fort, tige des rois capétiens, le gouvernement du duché de France; le comté d'Orléans et tout le Gâtinais étaient com-

pris dans cette vaste donation; ce fut un bienfait pour ces provinces; elles avaient été ravagées à plusieurs reprises par les bandes de pirates normands qui, remontant les grands fleuves sur leurs bateaux, prenaient les villes riveraines et mettaient tout à feu et à sang sur leur passage. Orléans avait été pris et dévasté en 856 ; Robert et ses successeurs surent faire en partie respecter par ces pirates la province qu'ils gouvernaient. Sous ces puissants seigneurs, les principales villes eurent leurs comtes particuliers ; la capitale du Gâtinais; Château-Landon, avait été donnée par Louis II, le Bègue, à son sénéchal Ingelger, avec la main de l'héritière du comté, Adèle, fille de Geoffroy Ier. Les sires de Beaugency, Courtenay, Gien, Pithiviers, Sully furent autour d'Orléans les membres principaux de la hiérarchie féodale. Les évêques d'Orléans étaient à la même époque devenus grands vassaux ; ils possédaient en fiefs les terres de leurs églises, à charge seulement de service militaire. Lorsque Hugues Capet remplaça sur le trône les Carlovingiens, ses vastes possessions se trouvèrent, par le fait de son usurpation, réunies à la couronne, et ce fut dans la tour d'Orléans que le nouveau roi fit enfermer son compétiteur, l'héritier légitime, Charles de Lorraine, qui avait essayé de faire valoir son droit par les armes. Quelques-uns des vassaux secondaires s'étaient affranchis autour d'Orléans de la suprématie des ducs de France; il en avait été ainsi des comtes du Gâtinais; Philippe Ier, quatrième capétien, recouvra ce comté en 1062. Philippe mourut en 1108 et fut inhumé dans le monastère de Saint-Benoît-sur-Loire, qu'il avait particulièrement aimé et comblé de largesses de son vivant. Louis VI, son successeur, se fit sacrer à Orléans par l'archevêque de Sens; la vie de ce roi se passa, on le sait, à lutter dans un cercle restreint autour de ses domaines, contre des seigneurs féodaux ; le seigneur de la terre de Meung, vassal de l'évêque d'Orléans, s'empara du petit château de Meung, dont l'évêque s'était réservé la souveraineté immédiate; Louis, invoqué par l'évêque, marcha contre le comte rebelle, fut vainqueur et le fit périr. Ce fut ensuite contre le seigneur du Puiset, en Beauce, qui tyrannisait toute la contrée entre Chartres et Orléans, que l'actif roi de France tourna ses armes. Hugues du Puiset fut battu et perdit sa ville. Mais un fait qui se passa dans cette guerre donne une idée de la turbulence des vassaux : le sire de Beaugency avait accompagné le roi Louis le Gros; un engagement eut lieu près du château du Puiset; le comte abandonna tout à coup l'armée royale et se joignit à ses ennemis ; Louis, vainqueur de Hugues, tira vengeance du sire de Beaugency et le força à payer une forte amende. A l'autre extrémité du département du Loiret, vers l'est, les sires de Courtenay, seigneurs de Montargis, exigeaient un droit de péage de Sens à Orléans et n'en pillaient pas moins les marchands, quand même ils avaient acquitté ce droit.

Le mouvement religieux qui entraîna vers l'Orient un grand nombre de seigneurs délivra la royauté de beaucoup de ses ennemis; dans les pays qui nous occupent, plusieurs barons se joignirent à Godefroy de Bouillon et prirent part à la première croisade, et presque tous accompagnèrent le roi Louis VII à la seconde, qui eut lieu en 1147. C'est dans cette expédition que quatre des seigneurs de l'Orléanais furent, à ce que raconte une légende, délivrés du plus grand péril par un miracle.

Les sires de Sully, d'Yèvre-le-Châtel, d'Achères et de Rougemont, emportés par leur courage, avaient été entourés par un corps d'armée turque, faits prisonniers, et, le lendemain, au lever du soleil, ils devaient être pendus aux longues gargouilles ou gouttières du château où leurs vainqueurs les avaient enfermés. Dans un si grand péril, ils ne s'abandonnèrent pas au désespoir; l'un d'entre eux avait déjà eu occasion de recourir à la toute-puissante intervention de Notre-Dame-de-Sainte-Croix ; il engagea ses compagnons à lui adresser comme lui leurs prières, et les quatre chevaliers firent vœu de se consacrer à leur bienfaitrice si elle les délivrait des gouttières du château. Ils s'endormirent ensuite pleins de confiance ; à leur réveil, ils étaient transportés dans l'église d'Orléans. Ce fut l'origine d'une redevance en cire appelée *gouttières*, qui fut longtemps payée à l'église par les successeurs des quatre barons.

La même époque qui vit les croisades fut aussi témoin de l'affranchissement des communes. L'Orléanais participa peu, dans le principe, aux avantages accordés à un grand nombre de villes situées hors du domaine royal.

Les rois intervenaient volontiers chez leurs vassaux, accordaient des chartes aux bourgeois et évitaient soigneusement de faire aucune concession dans leurs propres domaines.

En 1137, les bourgeois d'Orléans voulurent s'ériger en commune malgré les officiers du roi ; il

s'ensuivit une répression terrible, et la commune fut supprimée par Louis VII, le Jeune, qui se contenta d'abolir la servitude dans la ville et dans la banlieue la dernière année de son règne (1180). Lorris reçut à cette époque une charte, faveur qui fut sollicitée par beaucoup d'autres villes.

Philippe-Auguste acquit au domaine royal les terres de Montargis (1184) et de Gien (1200); ce fut à cette époque que tous les pays de l'Orléanais et de la Champagne furent livrés aux déprédations des pastoureaux, qui parcouraient en grandes troupes les campagnes, y prêchant des doctrines d'égalité entre les pauvres et les riches et de destruction des puissants. Ces bandes dévastatrices furent dispersées. Les dernières années de Philippe-Auguste n'eurent de remarquable en Orléanais que la querelle de ce roi contre l'évêque Manassès, au sujet du service féodal dû par les prélats comme vassaux. Manassès obtint de ne pas conduire en personne ses milices à la guerre. Sous le règne de saint Louis, la contrée jouit d'un calme qui ne fut troublé que par des mouvements isolés. En 1236, une émeute sanglante éclata entre les bourgeois d'Orléans et le clergé; plusieurs jeunes nobles qui suivaient les cours de l'Université périrent dans un combat qui eut lieu sur la grande place. A la nouvelle de la mort de leurs proches, les seigneurs entrèrent dans la ville, tuèrent un grand nombre de bourgeois et mirent le feu à leurs maisons; ces désordres ne cessèrent que par l'intervention du roi.

Pendant la croisade que fit saint Louis en 1248, les pastoureaux se montrèrent de nouveau dans l'Orléanais; ils avaient pris la croix et annonçaient l'intention d'aller en Égypte au secours du roi prisonnier des musulmans. La régente Blanche, mère de saint Louis, les toléra d'abord dans cet espoir; mais, au lieu de tenir leur promesse, ils se mirent à ravager tous les pays par lesquels ils passaient; Orléans fut pillé et un grand nombre de prêtres y périrent égorgés.

Les successeurs de saint Louis continuèrent à agrandir le domaine royal. Philippe le Bel acheta, en 1292, le comté de Beaugency. Les Capétiens avaient plusieurs résidences dans le département du Loiret; ils affectionnèrent particulièrement les séjours de Gien, Montargis, Châteauneuf-sur-Loire, et la vaste forêt d'Orléans retentit souvent du bruit des fanfares des chasses royales. Philippe-Auguste avait établi à Orléans un bailli, officier chargé de l'administration de la justice, dont la juridiction s'étendait sur Beaugency; Montargis, Gien et le Gâtinais appartenaient au bailliage de Sens.

Philippe IV de Valois érigea, en 1345, l'Orléanais en duché en faveur de son second fils Philippe, auquel Humbert, dauphin de Viennois, avait cédé le Dauphiné. Le roi de France, pour rattacher plus directement à la couronne cette province éloignée, fit porter le titre de dauphin à son fils aîné Jean. Au duché d'Orléans, qui de la sorte était accordé à Philippe en échange du Dauphiné, il joignit les châtellenies de Beaugency, de Châteauneuf, d'Yèvre-le-Châtel, de Vitry, de Neuville-aux-Loges, d'Hyenville, de Château-Renard, de Lorris et de Bois-Commun; toutes ces seigneuries furent momentanément distraites du domaine royal.

La guerre de Cent ans ramena dans l'Orléanais des désastres que depuis longtemps cette province ne connaissait plus. Plusieurs de ses comtes périrent ou furent pris dans les batailles de Crécy (1346) et de Poitiers (1356). Après cette dernière défaite, des bandes d'aventuriers anglais et navarrais se répandirent autour d'Orléans et mirent toute la contrée à feu et à sang. Les villes de Châteauneuf et Châtillon-sur-Loire tombèrent en leur pouvoir et furent détruites. Après le traité de Brétigny (1360), ce fut le tour des grandes compagnies de désoler le pays; la paix leur avait enlevé leurs moyens d'existence; elles exercèrent autant de ravages qu'en pleine guerre. A la reprise des hostilités (1367), le prince de Galles ravagea le Gâtinais, et, trois ans plus tard, Robert Knolles dévasta l'Orléanais. Beaugency fut emporté d'assaut par une troupe de Gascons. Le prudent Charles V eut soin d'éviter tout engagement sérieux contre les Anglais et se garda bien de compromettre le sort de la France dans une grande bataille comme à Crécy et à Poitiers; il reprit une à une les villes dont les ennemis s'étaient emparés, mais il abandonna le plat pays, et le territoire dont nous nous occupons fut horriblement dévasté. Au commencement du règne de Charles VI, l'Orléanais fut réuni à la couronne par la mort de Philippe, duc d'Orléans, qui ne laissait pas d'héritiers. Malgré les sollicitations des bourgeois des villes qui demandaient à ne plus être séparés de la France royale, Charles VI donna l'Orléanais en apanage à son frère Louis. Avec ce prince commence une nouvelle période de désastres, la lutte des Armagnacs et des Bourguignons. La démence de Charles VI livre le gouvernement à Philippe le Hardi, duc de Bourgogne et oncle du roi, et à Louis, duc

d'Orléans, son frère; après la mort de Philippe, Jean sans Peur, son fils, hérita de son influence dans la direction des affaires. Le duc d'Orléans ne cessa d'être en opposition avec les deux ducs de Bourgogne; deux partis se formèrent dans l'État autour d'eux, mais la lutte ne devint directe qu'après que Jean, sur le soupçon d'une intrigue entre sa femme et le duc d'Orléans, eut fait assassiner celui-ci à Paris, rue Vieille-du-Temple (1407). Cet événement fut le signal des hostilités. Valentine de Milan, épouse de Louis d'Orléans, vint à Paris demander justice du meurtrier; mais le peuple de Paris s'était prononcé pour Jean sans Peur; le comte Bernard d'Armagnac, beau-père du jeune Charles d'Orléans, accourut du Midi au secours des jeunes princes d'Orléans; il eut à Gien une entrevue avec eux pour aviser au moyen de détruire l'influence des Bourguignons (1410), et cinq années se passèrent en combats et en guerres intestines. L'invasion de la France par les Anglais, qui furent victorieux à Azincourt (1415), n'établit qu'une trêve momentanée entre les partis. Le duc d'Orléans ayant été fait prisonnier dans cette journée désastreuse, le dauphin se chargea de sa querelle. Nous avons raconté ailleurs (Seine-et-Marne, Montereau) l'assassinat du pont de Montereau, qui fut la représaille de celui de la rue Vieille-du-Temple (1419). Les Bourguignons se jetèrent dans le parti des Anglais, y entraînèrent avec eux l'infortuné Charles VI, lui firent déshériter son fils Charles VII au profit du roi d'Angleterre, Henri V (traité de Troyes, 1420), et s'emparèrent si bien de toute la France que deux ans après, à la mort de Charles VI et de Henri V, le dauphin ne put être sacré à Reims, et que, dépouillé de la plupart des villes de son royaume, il était appelé en dérision *le roi de Bourges*. La monarchie était à deux doigts de sa ruine quand une jeune fille sauva la France. En 1423, Charles VII avait perdu la bataille de Cravant; en 1428, Jargeau, Pithiviers, Courtenay lui furent enlevés, et cette même année le siège fut mis devant Orléans. Une chanson populaire, dont on accompagnait le son des cloches sonnant au loin dans les campagnes, ne disait-elle pas:

A notre Dauphin si gentil,
Hélas! que lui reste-t-il?
Orléans, Beaugency,
Notre-Dame de Cléry,
Vendosme, Vendosme!

Orléans était donc le dernier boulevard de France; Jeanne Darc le délivra. (Voir Orléans.) Après avoir sauvé la capitale, Jeanne reprit une à une les villes de l'Orléanais, Jargeau, Beaugency, remporta une victoire complète à Patay et mena sacrer Charles VII à Reims.

Après la mort de l'héroïque jeune fille, les Anglais s'emparèrent de nouveau de Montargis; mais, en 1438, cette place rentra sous la domination française. L'année suivante eurent lieu, à Orléans, les fameux états généraux où la création d'une armée permanente et l'établissement d'une taille pour son entretien furent décidés. En 1440, Orléans fournit au duc Charles 9,000 écus d'or pour l'aider à payer sa rançon au roi d'Angleterre.

Le successeur de Charles VII, Louis XI, affectionna l'Orléanais; il se fit admettre chanoine de Saint-Aignan, offrit de riches présents à la cathédrale d'Orléans et reconstruisit l'église de Notre-Dame de Cléry. Mais cette église ayant été en partie détruite par les flammes en 1472, il la fit de nouveau réédifier telle qu'elle existe aujourd'hui. Pendant la régence d'Anne de Beaujeu, le duc d'Orléans, qui plus tard fut Louis XII, se souleva (*Guerre folle*). Il passa quelques années à Orléans, qu'il fit agrandir de près de moitié; ce fut de cette ville qu'il partit pour se mettre à la tête de l'armée de Bretagne qui fut dispersée à Saint-Aubin-du-Cormier. Son avènement au trône (1498) réunit pour la seconde fois l'Orléanais à la couronne.

Les rois Louis XII, François Ier et Henri II régularisèrent l'administration de la justice dans notre département. La coutume du bailliage d'Orléans, dressée en 1227, en même temps que celle de Paris, fut publiée en 1510; celle de Montargis date de 1531; en 1558, Henri II créa une généralité à Orléans, qui auparavant dépendait de la généralité de Bourges. Sous Charles IX, elle fut divisée en douze élections, au nombre desquelles se trouvaient Orléans, Beaugency, Pithiviers, Montargis et Gien. Dans la dernière année du règne de Henri II, un siège présidial fut établi à Orléans, avec ressort sur Montargis, Gien, Beaugency, etc.

Cette même époque vit les guerres de la Réforme ensanglanter les bords de la Loire; Calvin avait étudié à l'université d'Orléans, alors célèbre. Ses doctrines pénétrèrent dans l'Orléanais vers 1540. Gien les accueillit en 1542, et un des prêtres de cette petite ville fut brûlé à Auxerre en 1545. Les habitants de Châtillon-sur-Loire se distinguèrent parmi les plus fervents calvinistes. A Montargis, la

duchesse d'Este se fit la protectrice des réformés. En 1560, Orléans comptait autant de protestants que de catholiques; les premiers troubles éclatèrent dans cette ville et à Gien en 1561. Le prince de Condé s'empare d'Orléans après le massacre de Vassy qui fit éclater la guerre civile: Beaugency est pris et pillé en 1502; les tombeaux de l'abbaye de Cléry, où avait été enseveli Louis XI, sont profanés; l'abbaye de Saint-Benoît-sur-Loire est saccagée, celle de Fontaine-Jean est incendiée. Le capitaine Noisy, qui commandait dans la ville calviniste de Gien, s'empara de Saint-Brisson; mais le prince de Condé ayant été battu et pris à Dreux, le duc de Guise s'avança dans l'Orléanais, prit Jargeau et vint assiéger Orléans; il fut assassiné sous les murs de cette ville par Poltrot de Méré. Orléans ouvrit ses portes à Charles IX après la pacification d'Amboise (1563); la faveur que ce roi accorda aux catholiques souleva de nouveau les protestants en 1567. Le capitaine calviniste La Noue s'empara d'Orléans par surprise, Condé prit Beaugency; en 1569, le duc de Deux-Ponts amena une armée à l'amiral de Coligny jusqu'à Gien. Les succès des protestants ne furent arrêtés que par le terrible massacre de la Saint-Barthélemy; pendant deux journées entières, les protestants furent égorgés dans tous les quartiers de la ville, et l'on dit qu'il périt plus de 700 personnes. Jargeau et Beaugency furent également le théâtre de scènes sanglantes. La supériorité des catholiques fut de la sorte établie à Orléans, et cette ville entra dans le parti de la Ligue. Une rencontre eut lieu auprès de Montargis, à Vimory, entre une troupe de reîtres au service du roi de Navarre et les soldats du duc de Guise, qui furent vainqueurs. Dans ces circonstances, le roi de France, Henri III, menacé d'un côté par les Guises qui ne prétendaient à rien moins qu'à le remplacer sur le trône, et de l'autre par les protestants, fit la paix avec ces derniers, s'unit à Henri de Navarre et s'empara d'une partie de l'Orléanais; Jargeau, Gien, Pithiviers tombèrent en son pouvoir. Il fut assassiné à Saint-Cloud (1589); Orléans continua à tenir pour la Ligue et à résister à Henri IV jusqu'à ce que Paris lui eût ouvert ses portes. La soumission de la capitale (1594) entraîna celle de toutes les villes environnantes. Un fils de Henri IV, Gaston, reçut en apanage l'Orléanais. Louis XIV donna à son frère le duché au même titre, et ce dernier a été la tige de la maison d'Orléans qui arriva au trône en 1830.

Le frère de Louis XIII se mêla à toutes les intrigues et à tous les soulèvements de la noblesse contre le cardinal de Richelieu, puis, sous Mazarin, prit avec sa fille, M^lle^ de Montpensier, la fameuse *Mademoiselle*, une part active aux troubles de la Fronde. Son duché, l'Orléanais, fut le centre de la plupart des agitations politiques qu'il suscita; en 1643, Orléans voulut rester neutre entre la Fronde et Mazarin; mais *Mademoiselle* pénétra dans la ville et la détermina à prendre le parti des frondeurs. Turenne s'avança à cette nouvelle sur Gien; mais Condé, à la tête de 12,000 Allemands que lui avait amenés le duc de Nemours, prit l'offensive, s'empara de Montargis et battit à Bléneau une partie de l'armée royale.

Les guerres de religion, de la Ligue, puis de la Fronde avaient tellement appauvri le pays, que les habitants se trouvèrent dans l'impossibilité de payer aucune sorte d'impôt; en 1655, ceux qui résidaient dans les paroisses de Sully-sur-Loire et de Saint-Benoît se coalisèrent contre les percepteurs des tailles et ne purent être réduits que par un corps de troupes réglées.

En 1789, l'Orléanais adopta avec enthousiasme les principes de la Révolution; le chef-lieu du Loiret eut cependant sous la Convention à subir la sanglante oppression de ses proconsuls; Collot d'Herbois et Laplanche s'y signalèrent par leurs fureurs. Pendant les années suivantes, jusqu'en 1800, des bandes de brigands, connues sous le nom de *Chauffeurs*, ravagèrent les deux départements du Loiret et d'Eure-et-Loir. Ces désordres cessèrent sous le Consulat; mais en 1815 et plus tard en 1870, l'Orléanais eut à souffrir de l'invasion étrangère. A la suite du combat d'Artenay, le général Von der Tann, à la tête de 50,000 Bavarois, s'empara, le 11 octobre 1870, d'Orléans, d'où l'armée de la Loire, sous les ordres du général d'Aurelle de Paladines, le délogea, le 10 novembre, par la victoire mémorable de Coulmiers; mais le 5 décembre, après trois jours de combats, elle dut se retirer devant les forces supérieures de l'ennemi, qui prit de nouveau possession d'Orléans. Cependant, les 7, 8 et 10 décembre, les 15^e^, 18^e^ et 20^e^ corps, placés sous les ordres du général Chanzy, soutinrent vaillamment, sur les bords de la Loire, l'attaque des Prussiens; mais composés pour la plupart de mobiles, c'est-à-dire de soldats improvisés, pleins de bravoure, mais inexpérimentés et mal armés, ils ne pouvaient opposer une longue résistance aux troupes aguerries du prince Frédéric-Charles, et Chanzy dut battre en

retraite sur Vendôme, et de là sur Le Mans. Les pertes éprouvées par le département du Loiret, pendant la guerre de 1870-1871, se sont élevées à la somme de 37,886,906 fr. 66.

HISTOIRE ET DESCRIPTION DES VILLES, BOURGS ET CHATEAUX LES PLUS REMARQUABLES.

Orléans (lat. 47° 54′ 9″; long. 0° 25′ 35″ O.) [*Genabum*, *Aurelianum*], ancienne grande ville, importante tête de ligne de chemin de fer, à 121 kilomètres de Paris, 113 de Tours, 226 d'Angers, 452 de Bordeaux, 111 de Bourges, 279 de Limoges, 286 de Moulins, 630 de Toulouse, sur la rive droite de la Loire. Sa population est de 52,147 habitants.

De savantes discussions se sont élevées entre les érudits pour savoir si *Genabum* était bien Orléans. Dulaure, après l'abbé Lebeuf, a prétendu que le lieu désigné sous ce nom dans l'Itinéraire d'Antonin et la Table de Peutinger était Gien. Malgré les raisons qu'ils ont fait valoir, la question n'est pas encore vidée, et nous continuerons à attribuer à Orléans les faits qui, dans les *Commentaires* de César, se rapportent à Genabum. Cette ville était, après *Autricum* (Chartres), la principale ville des Carnutes; le conquérant de la Gaule s'en empara dans sa première campagne; il en fit le centre de ses opérations militaires dans la Celtique, et un grand nombre de Romains s'y établirent pour commercer. Mais, dans la campagne de Vercingétorix, les Carnutes s'unirent contre les Romains à toutes les autres confédérations gauloises, et les Italiens qui s'étaient établis à Genabum furent égorgés. Nous avons vu que César tira de cette trahison une vengeance éclatante: Genabum fut livrée aux flammes. Grâce à son heureuse situation sur la Loire, cette ville ne tarda pas à renaître; l'administration romaine lui fut favorable, et Genabum prospéra jusque vers la fin du IIIe siècle de notre ère. A cette époque, une invasion de barbares la ruina entièrement. L'empereur Aurélien, qui mérita le surnom de *Restitutor Galliarum*, la releva de nouveau et lui donna son nom (274). On raconte qu'un motif personnel amena Aurélien au cœur de la Celtique. Le pays des Carnutes, nom dont l'étymologie semble se retrouver dans les monuments funèbres, *cairns*, qui peuplaient les vastes solitudes du centre de la Gaule, était l'un des plus religieux de cette contrée. L'empereur avait entendu dire que les druides étaient visités par l'esprit de prophétie au fond de leurs forêts mystérieuses et lisaient dans l'avenir; il voulut les consulter pour savoir quel serait le sort de sa race et si elle régnerait.

Genabum profita du séjour d'Aurélien; cette ville s'éleva en peu de temps à une haute prospérité et s'entoura de fortifications qui la préservèrent des ravages des Alains et des Vandales pendant la grande invasion de 406. Nous avons vu plus haut que les fortes murailles d'Orléans et les prières de saint Aignan, son évêque, n'eussent pas préservé cette ville de la fureur des Huns conduits par Attila, sans l'intervention du patrice Aétius et d'une armée romaine. Clovis, Clodomir, Clotaire, Gontran, Clotaire II possédèrent successivement Orléans. Plusieurs assemblées des principaux seigneurs francs eurent lieu dans cette ville en 642 et 666 pour discuter les intérêts généraux de la nation, et un concile y fut tenu en 645 pour arrêter les progrès de l'hérésie monothélite. En 743, l'évêque d'Auxerre profita de l'absence d'Eucher, évêque d'Orléans, pour envahir les biens de son église et s'emparer d'Orléans même.

Charlemagne donna à Orléans pour évêque l'illustre Théodulfe, qui a attaché son nom, à côté de ceux d'Alcuin et d'Éginhard, à la renaissance littéraire de cette époque. Louis le Débonnaire visita plusieurs fois cette ville et y tint plusieurs assemblées à l'occasion des révoltes de ses fils. En 842, Charles le Chauve s'y fit couronner en grande pompe dans l'église Sainte-Croix. Le règne de ce roi fut marqué par les premières incursions de ces pirates normands qui, pendant un siècle et demi, ravagèrent tout l'empire carlovingien. Orléans ne fut pas épargné par ces terribles ennemis; en 856, ils saccagèrent la ville et y mirent le feu; neuf années plus tard, ils reparurent; la cathédrale Sainte-Croix résista aux flammes, mais les églises Saint-Aignan et Saint-Euverte, bâties hors des murs, furent entièrement détruites; les murailles de la ville furent renversées. L'un des successeurs de Louis le Bègue, Carloman, réédifia en partie la ville et lui accorda le droit d'élire ses évêques. En 895, les barbares se montrèrent de nouveau devant ses murs, mais une somme d'argent qui leur fut comptée par l'évêque les décida à remonter dans leurs barques. Robert le Fort avait été mis par Charles le Chauve en possession du comté d'Orléans, compris dans le duché de France; cette ville devint l'une des principales possessions des premiers Capétiens. Hugues Capet y tint, en 988, une grande

assemblée des principaux évêques et seigneurs de ses vastes domaines, dans laquelle il fit confirmer son usurpation et sacrer par avance son fils Robert pour lui assurer son héritage. Ce fut aussi dans cette ville que Hugues renferma son compétiteur, l'héritier carlovingien, Charles de Lorraine, après s'en être rendu maître, en 989. Robert, qui était né à Orléans, aima particulièrement cette ville et se plut à y résider avec sa seconde femme, la cruelle Constance. Une hérésie manichéenne fut découverte, en 1022, à Orléans; beaucoup de clercs furent condamnés aux flammes; on rapporte que, pendant le trajet de ces infortunés de la prison au bûcher élevé sous les murs de la ville, la femme du pieux Robert creva avec un poinçon les yeux du prêtre hérétique, Lisoie, qui avait été son confesseur. Les persécutions atteignirent, à la même époque, un grand nombre de juifs. Philippe Ier ne parut qu'une seule fois à Orléans ; ce fut en 1077, pour y tenir son parlement dans le palais du Châtelet. Louis VI le Gros se fit sacrer dans la cathédrale de cette ville par l'évêque de Sens, en 1108. Vers la fin du même règne, le pape Innocent II et le roi d'Angleterre Henri Ier se rencontrèrent dans cette ville du roi de France. Louis VI avait accordé de grands privilèges aux Orléanais, qu'il appelait ses compatriotes; leurs milices marchaient de pair avec celles de Paris; mais il se garda bien de donner à Orléans une charte comme aux villes de Noyon, Soissons, Beauvais, etc., qui se trouvaient sous la dépendance de ses vassaux. L'année de la mort de ce roi, en 1137, Orléans réclama quelques droits d'affranchissement; mais beaucoup des habitants qui *s'étaient rebellés périrent de male mort*. Louis VII fit cependant quelques concessions, mais n'alla pas jusqu'à accorder une charte communale; il interdit aux prévôts et officiers royaux toutes vexations contre les bourgeois d'Orléans et promit de ne plus altérer ses monnaies. Dix ans plus tard, le droit de mainmorte fut aboli, et, en 1163 et 1178, quelques abus et impôts vexatoires furent supprimés; enfin, en 1183, Philippe-Auguste exempta des tailles les habitants d'Orléans, moyennant une redevance de deux deniers sur chaque mesure de vin et de blé. Tous les privilèges d'Orléans se bornèrent à ces concessions; jamais cette ville n'obtint une juridiction municipale qui eût empiété sur celle de la prévôté du roi. Mais, si Orléans ne put réussir à devenir une commune comme plusieurs des cités courageuses et persévérantes des bords de la Somme ou de la Flandre, et comme quelques-uns des riches municipes du midi de la France, elle n'eut pas la vie orageuse de ces cités. Sa prospérité se développa dans le calme et sous la protection des rois dans tout le cours des premiers siècles de la dynastie capétienne jusqu'au temps des Valois, et des calamités qui n'épargnèrent presque aucun point du territoire français pendant la guerre de Cent ans.

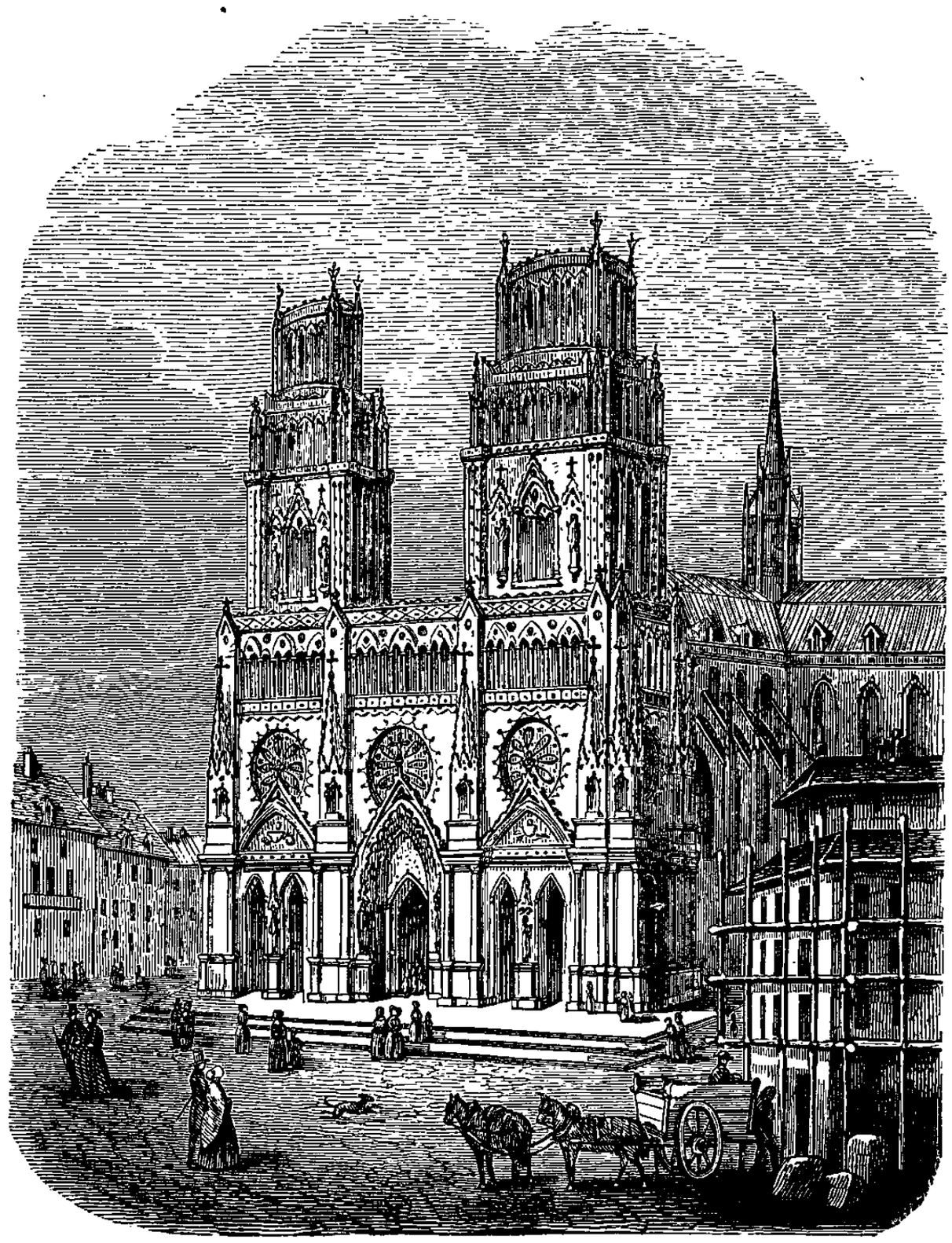
Sous les règnes de Philippe-Auguste et de saint Louis, Orléans composa le douaire de deux reines dont la destinée fut bien différente ; la première fut la malheureuse princesse danoise Ingelburge, femme de Philippe, qui avait quitté avec joie les froides régions du Nord pour la France, où on lui avait promis le bonheur. Elle était pieuse et assez belle; cependant, elle excita l'aversion du roi le jour même de son mariage, et, sans qu'il eût aucun motif de la haïr, il refusa le reste de sa vie d'habiter avec elle. Ingelburge se retira à Orléans, où elle passait ses jours à prier et à pleurer son étrange veuvage. Elle mourut à Corbeil en 1236, âgée d'environ soixante ans. La seconde reine qui eut en douaire Orléans fut Marguerite de Provence, pieuse compagne du roi saint Louis.

Les malheurs qui ne tardèrent pas à fondre sur Orléans commencèrent, dans le XIIIe siècle, par l'irruption des *pastoureaux* dans la ville. Leur chef, le *Maître de Hongrie*, se mit à prêcher le peuple; un des écoliers qui l'écoutaient lui reprocha de tromper les habitants de la ville et fut mis à mort; ce fut le signal d'un massacre général et d'un pillage de la part de ces brigands; aujourd'hui encore Orléans a une rue qui porte leur nom. Sous Philippe le Bel s'effectua dans la ville un changement important ; l'enceinte fut élargie et un bourg voisin y fut enfermé. Orléans fut alors partagée en douze quartiers, pour chacun desquels le roi Philippe institua un notaire (1302). Depuis longtemps les écoles d'Orléans étaient fameuses; les jeunes gens de la plus grande noblesse y venaient étudier, et leur nombre était considérable. Philippe le Bel, qui semble avoir affectionné particulièrement Orléans, accorda à ces écoles le titre d'université en 1309.

Dans les premières années de la guerre de Cent ans, Orléans échappa aux ravages des Anglais; le prince de Galles et Robert Knolles l'assiégèrent trois fois inutilement sous Jean le Bon et Charles V, en 1356, 1359 et 1370. La mort de Philippe, fils de

Philippe de Valois, réunit le duché d'Orléans à la couronne. Nous avons dit plus haut que Charles V jura aux habitants que jamais leur ville ne serait distraite de la monarchie, et que son faible successeur, Charles VI, fut le premier à violer la parole de son père; les résultats de l'élévation de Louis, frère de Charles VI, furent désastreux; la lutte des Armagnacs et des Bourguignons, l'alliance de ces derniers avec les étrangers fut la conséquence de cet acte impolitique. Les Anglais s'emparèrent de presque tout le royaume, prirent les villes situées autour d'Orléans et vinrent mettre le siège devant cette ville. Leur armée était commandée par le comte de Salisbury. Le roi Charles étai réduit à la dernière extrémité, il avait épuisé toutes ses ressources ; la plupart de ses serviteurs l'avaient abandonné. Quant au peuple, il était dans la plus grande misère et avait vu les bords de la Loire ravagés par la famine, les maladies et la guerre. Le dernier espoir de la royauté était placé dans Orléans; cette ville prise, les Anglais se répandaient au midi de la Loire, et le roi de France n'avait plus de retraite que dans les montagnes de l'Auvergne ou du Dauphiné. Mais, si Charles était abandonné des principaux seigneurs, il était aimé des petits gentilshommes et de la bourgeoisie ; les gens des campagnes savaient, même aux extrémités de la France, à quel abaissement la trahison avait réduit *leur gentil roi;* son malheur le rendit populaire ; eux, ils avaient vu leurs récoltes brûlées, leurs chaumières détruites, et dans leur imagination s'unissaient les malheurs du roi et du pauvre peuple. La triste guerre de Cent ans eut du moins pour résultat de faire sortir la nationalité du sol français. Ce fut du fond des campagnes que vint le salut de la monarchie; nous devons avec regret nous restreindre à ce qui, dans l'histoire de Jeanne Darc, concerne Orléans; mais chacun sait son enfance, sa piété, sa pieuse et patriotique vocation.

Toute l'attention des partis se concentra sur la ville assiégée ; on voyait que là allait se décider si la France resterait française ou appartiendrait aux Anglais ; ceux des plus braves capitaines qui étaient demeurés fidèles, Dunois, bâtard d'Orléans, le sire de Gaucourt, Xaintrailles, le sire de Vitry, le sire de Villars, le maréchal de Boussac, La Hire, le sire de Chabannes et plusieurs autres s'enfermèrent dans la ville avec des gens de guerre ; les habitants de leur côté firent bonne contenance et s'apprêtèrent à les aider de tout leur pouvoir. Le chef de l'armée anglaise, Salisbury, résolut d'avoir Orléans par famine et l'entoura de plusieurs *bastilles* (forts); mais la ville était trop vaste pour que le blocus pût être rigoureux ; les attaques commencèrent contre la place le 12 octobre 1428; Salisbury fut tué dès le début du siège et remplacé par Suffolk ; quelques secours vinrent aux assiégés à l'entrée de l'hiver; de son côté, le régent anglais, Bedford, envoyait souvent des subsistances à l'armée assiégeante. Le 12 février 1429 eut lieu à Rouvrai un combat dit *Journée des Harengs*, où les Français, qui avaient essayé d'intercepter un convoi de vivres aux ennemis, furent entièrement battus. Cet événement abattit beaucoup le courage des assiégés, et ils s'attendaient à succomber s'il ne leur venait quelque secours inespéré. Ce secours leur vint en effet. La vierge de Domremy et de Vaucouleurs arriva à Gien quelques jours après la Journée des Harengs, et les Orléanais reprirent courage au bruit des miracles qui s'accomplissaient autour d'elle, et de sa mission merveilleuse. Ce ne fut cependant qu'au mois d'avril que Jeanne put commencer à secourir la ville · elle se rendit d'abord à Blois, où l'on préparait un convoi de vivres pour les assiégés; là, elle s'entoura d'une troupe de chevaliers et de gens d'armes auxquels elle ordonna avant tout de se confesser et de cesser les blasphèmes et de mener bonne vie, car, à ses yeux, sa mission était toute religieuse et ses compagnons devaient comme elle se placer sous la protection divine. Le convoi fut introduit dans Orléans malgré les obstacles que présentait une semblable entreprise ; les hommes d'armes qui étaient venus avec Jeanne s'en retournèrent à Blois, et elle fit seule son entrée dans Orléans sur un cheval blanc, entourée du bâtard Dunois et de tous les vaillants hommes de la garnison. L'enthousiasme fut général dans la ville, et les Anglais, au contraire, furent saisis de crainte; ils répondirent à deux lettres que Jeanne leur avait fait tenir, pour les engager à lever le siège, par de grossiers outrages; mais ils se renfermaient dans leurs bastilles et n'osaient se montrer dehors. Quelques jours après l'arrivée du renfort conduit par la Pucelle, on apprit qu'un convoi allait arriver aux ennemis et qu'il serait conduit par l'Anglais Falstaff, qui avait battu les assiégés à la Journée des Harengs. Jeanne, accablée des fatigues qu'elle avait endurées dans une journée passée toute en marches et en batailles, était endormie lorsque la nouvelle se répandit dans la ville qu'un corps de troupes anglaises était aux



Cathédrale d'Orléans.

prises avec une partie de l'armée assiégée et avait le dessus. Jeanne se fit aussitôt armer, reprochant à ceux qui l'entouraient et à son écuyer d'avoir laissé couler le sang des braves gens sans l'avertir. Les hommes d'armes français, après avoir tenté une attaque d'abord heureuse sur une bastille anglaise, étaient accablés sous le nombre et fuyaient, lorsque arrivèrent la Pucelle et Dunois. A la vue de ce secours, ils retournent, le combat change de face; Jeanne y prend part et charge les Anglais avec le plus grand courage. Quelques jours après, elle se mit à la tête d'un petit nombre d'hommes d'armes, fit une sortie, prit et brûla une bastille aux Anglais. Dans plusieurs circonstances, la jeune fille se trouva en désaccord avec les chevaliers dans le conseil; à leurs résolutions elle opposait les avis qui lui venaient de Dieu, *son messire,* et elle avait pour elle les bourgeois et le peuple. Elle tenta, malgré l'avis du sire de Gaucourt, gouverneur de la place, une sortie du côté où les Anglais avaient un grand bastion bien fortifié et leurs meilleures troupes; l'assaut fut rude et dura depuis dix heures du matin jusqu'à une heure après midi sans succès. Jeanne, voyant que les siens étaient las et allaient céder, prit une échelle, l'appliqua contre le rempart et y monta la première; à ce moment, un trait la frappa entre le cou et l'épaule; elle fut renversée, et les Anglais l'entouraient déjà quand le sire de Gamaches arriva à son secours et la fit emporter dans la ville. On allait sonner la retraite; elle s'y oppose, remonte à cheval malgré ses souffrances, retourne au combat; la mêlée devient hor-

rible, sanglante; mais tous s'encourageaient à suivre la bannière de la jeune fille qui marchait toujours en avant, et on disait que saint Aignan, patron de la cité, et l'archange Michel combattaient avec les Français; les Anglais furent tournés dans leur forte position, et leur chef, Guillaume Gladesdale, périt avec un grand nombre de ses plus braves soldats. Quelques jours après, le siège fut levé (avril 1429). Nous avons dit plus haut les faits se rattachant à l'histoire d'Orléans pendant la Réforme, la Ligue, la Fronde et la Révolution; en 1814, la ville fut occupée par les alliés; en 1870, à la suite des combats de Toury, elle reçut, le 2 octobre, 27 officiers prussiens faits prisonniers par la jeune armée de la Loire; mais après le combat d'Artenay, le 11 octobre, elle tomba au pouvoir des Allemands, qui y mirent à feu et à sac les faubourgs des Aydes, Bannier et Saint-Jean. Dans la matinée du 10 novembre, les cloches d'Orléans et des villages voisins sonnèrent à toute volée : c'était la victoire de Coulmiers qu'elles célébraient, victoire qui, en délivrant Orléans, aurait pu ouvrir à l'armée de la Loire le chemin de Paris; mais déjà, pendant la nuit, l'armée allemande avait évacué la ville et pris la route d'Étampes, où, se rapprochant de sa base d'opérations, le cercle d'investissement de Paris, elle devait trouver de puissants renforts.

A la suite d'un conseil de guerre, il fut décidé qu'on fortifierait à la hâte Orléans et que Paris resterait l'objectif; mais pendant qu'on travaillait au camp retranché, le prince Frédéric-Charles et le duc de Mecklembourg approchaient avec leurs forces combinées. Alors les 15e, 16e, 18e et 20e corps reçurent l'ordre de se porter en avant, pendant que le 17e corps devait garder Orléans. Après trois jours de combats héroïques, ils durent céder au nombre et se replier sur la ville, qui n'était pas défendable, l'ennemi étant maître de tous les débouchés de la forêt. Sommée d'avoir à évacuer la place, sous peine de bombardement, l'armée française dut se retirer, et le 5 décembre, à minuit, les Prussiens occupèrent le chef-lieu du Loiret, qui ne fut libéré définitivement que le 16 mars 1871.

Située sur la pente d'un coteau fertile, au bord de la Loire, la ville d'Orléans est en général d'un aspect agréable; si les rues des vieux quartiers sont mal bâties, celles des quartiers neufs sont larges, bien percées et bordées de belles constructions; les faubourgs sont extrêmement étendus. Reliée au faubourg *Saint-Marceau* par un pont sur la Loire, elle possède de beaux quais, d'agréables promenades. Les monuments remarquables sont l'église cathédrale, l'une des plus belles de France; elle est connue sous le nom de Sainte-Croix et s'élève sur l'emplacement de la cathédrale qui portait ce nom au moyen âge. Sa construction fut commencée en 1600, sous le règne de Henri IV; l'ancienne église avait été détruite pendant les guerres de religion. Aujourd'hui, elle est entièrement achevée. Sa masse est imposante, et ses deux tours, qui s'élèvent en trois étages, soutenues par de minces colonnettes, ornées de clochetons et se terminant en forme de couronnes, sont d'une grâce et d'une légèreté pleines de charme. Beaucoup de détails de l'édifice portent le caractère du gothique flamboyant, et çà et là s'y trouvent comme involontairement mêlés des souvenirs de la Renaissance. L'aspect général au dedans et au dehors est d'un grand effet, et ce monument est digne d'être l'ornement principal d'une grande ville. Seulement, une flèche qui s'élève entre les deux tours et s'incline fortement vers la droite, sans doute faute de solidité dans sa construction, nuit à la beauté de l'ensemble. Après Sainte-Croix, on peut encore visiter à Orléans les églises de Saint-Aignan, où se trouve une confession ou chapelle souterraine; Saint-Pierre-le-Puellier, la plus ancienne des églises d'Orléans; l'hôtel de ville, monument du XVIe siècle, célèbre par le séjour qu'y firent Charles IX, Henri III, Henri IV, Catherine de Médicis, Marie Stuart et Marie de Médicis; l'hôtel de la préfecture, dans un ancien couvent de bénédictines; le Châtelet, vieux débris, dit-on, du palais des rois mérovingiens; la maison habitée par Jeanne Darc, rue du Tabourg, pendant le siège de 1429; celle de Diane de Poitiers, rue Neuve; celle dite d'Agnès Sorel, car il n'est pas certain qu'elle ait servi de demeure à la maîtresse de Charles VII. Cependant on y montre deux larges médaillons sculptés sur la muraille, qu'on dit être les portraits de cette femme célèbre et du roi Charles. A la partie extérieure du bâtiment, les croisées sont très ornées, et les deux portes d'entrée sont remarquables par des bas-reliefs en bois. La cour intérieure est pavée avec soin, et il y règne du côté gauche une galerie soutenue par de gracieuses colonnes; les baies des fenêtres ne sont pas ouvertes en ogive, mais forment des carrés longs encadrés dans d'élégants ornements de sculpture. La maison dite de François Ier, située rue de la Recouvrance, no 28, est moins bien con-

servée que celle d'Agnès; l'incurie des propriétaires a laissé dégrader ce joli monument de la Renaissance; des écussons et des armoiries qui se trouvaient dans les principales pièces ont été mutilés en 1793. Place du Martroy s'élève la statue équestre de Jeanne Darc. La bibliothèque de la ville compte près de 45,000 volumes, et le musée possède quelques tableaux de maîtres.

Le beau pont de pierre, sur la Loire, est l'œuvre de l'architecte Hupeau; on raconte qu'inquiété par des réflexions malveillantes sur sa solidité, il fit tous ses efforts pour que Mme de Pompadour, en revenant de son château de Ménars, passât la première dans sa voiture sur ce nouveau pont. Quelque mauvais plaisant fit alors courir cette épigramme :

Censeurs de notre pont, vous dont l'impertinence
Va jusqu'à la témérité,
Hupeau par un seul fait vous réduit au silence:
Bien solide est son pont: ce jour il a porté
Le plus lourd fardeau de la France.

Orléans fait un grand commerce en vins, eaux-de-vie, drogueries, etc. Cette ville a des filatures de laine et de coton; des fabriques de bonneterie, de poterie; des confiseries estimées, des tanneries et des blanchisseries de cire. Il s'y tient deux foires par an sur la place du Martroy, à la Saint-Jean et à la Toussaint, une sorte de foire appelée la *Louée des domestiques;* chaque fermier vient y chercher les hommes dont il a besoin pour son exploitation.

Orléans est la patrie du savant jésuite Peteau, qui vivait au XVIIe siècle, des historiens Poulain de Lumina et Ledoyen, du célèbre jurisconsulte Pothier, du fameux Montgomery qui, en 1559, tua Henri II dans un tournoi; de l'avocat Paillet et de l'orientaliste Stanislas Julien.

Les armes de cette ville sont: *de gueules, à trois cailloux en cœur de lis d'argent, deux et un; au chef d'azur, chargé de trois fleurs de lis d'or.*

Olivet, — 5 kilomètres au sud d'Orléans, sur le Loiret, possède une église des XIIe, XVe et XVIe siècles; sa population s'élève à 3,663 habitants. A peu de distance d'Olivet, on doit visiter le château de la Source, qui a reçu son nom de la source du Loiret, qui prend naissance au milieu de ses jardins. Cette rivière (*Ligerula*), dont le parcours est d'environ 12 kilomètres, traverse les communes de Saint-Mesmin, d'Olivet et de Saint-Hilaire; ses eaux jaillissent de terre avec force au milieu d'un bassin naturel. Les religieux de Saint-Mesmin en furent primitivement propriétaires; ils vendirent cette source à Jean de Marescot; plus tard, elle devint la propriété de Pierre de Meulles, qui, dans l'intention d'y faire des embellissements, l'obstrua tellement que les eaux cessèrent de sortir de terre; bientôt après elles se firent jour au milieu du bois du parc, où se trouve aujourd'hui la source principale. Près du château de la Source, le long du jardin potager, on voit un gouffre ou *gèvre* dans lequel se perd la d'Huy, et qui reçoit les eaux du Loiret quand celles-ci sont hautes, tandis qu'il lui verse les siennes quand les eaux du Loiret sont basses. On ignore la profondeur de cet abîme, au fond duquel la sonde n'a pu pénétrer.

Beaugency. — Beaugency, que l'on devrait écrire Baugenci, si l'on s'en rapportait à son ancien nom latin : *Balgenciacum*, *Baugenciacum*, *Castrum de Balgenci*, orthographe qui est d'ailleurs adoptée par la Société archéologique de l'Orléanais, aujourd'hui chef-lieu de canton, station de la ligne de Tours, à 26 kilomètres à l'ouest d'Orléans, avec une population de 4,466 habitants, doit sans doute son origine à une station établie au croisement de deux voies romaines importantes, celle de Chartres à Bourges et celle d'Orléans à Tours; on a du moins trouvé sur son emplacement des débris d'antiquités qui sembleraient l'attester. Elle fut de bonne heure entourée de murailles et défendue par un château, qui ne purent cependant la protéger contre les incursions et les ravages d'Attila en 451, d'Odoacre, roi des Saxons, en 480, et des Normands, en 854 et années suivantes. Beaugency eut, dès le VIIe siècle, des seigneurs particuliers; ils relevaient d'abord des évêques d'Amiens, à cause de l'hommage que leur prêta l'un d'entre eux à la suite d'une guérison due à l'intercession de saint Firmin. Les rois carlovingiens y eurent un palais, ou y résidèrent temporairement, car on possède un denier de Charles le Chauve qui porte le nom de cette ville. Il s'y tint un concile en 1104. Philippe Ier y fut absous de l'excommunication qu'il avait encourue pour son mariage avec Bertrade de Montfort. Au commencement du XIe siècle, vers l'an 1022, Beaugency appartenait à un seigneur puissant qui ne portait d'autre nom patronymique que celui de son fief. Le sire de Beaugency était un effronté pillard qui rançonnait tout le monde; aussi

se plaignait-on beaucoup de son voisinage, et un bon chanoine de Meung, qui, vers l'an 1150', écrivait les miracles de saint Liphard, son patron, ne pouvait-il s'empêcher de donner à Beaugency cette qualification si caractéristique : *Castrum nimium Magdunensibus vicinum.* Le premier seigneur connu de Beaugency est Lancelin ou Landri, qui vivait en 1033. Simon, l'un de ses descendants, reçut en 1152, dans son château, le roi Louis VII et la reine Éléonore, qui s'y étaient rendus pour faire annuler leur mariage par le concile assemblé à Beaugency. Le pape Alexandre III, réfugié en France, séjourna dans cette ville vers la fin du XII^e^ siècle.

Les habitants de Beaugency reçurent de leur seigneur, Simon II, en 1242, une charte par laquelle celui-ci renonçait au droit d'*agreslage*, qui consistait à prendre une certaine quantité de verjus dans les vignes de ses vassaux. En 1291, l'évêque d'Amiens abandonna ses droits sur la baronnie de Beaugency à la baronne de Blois, et l'année suivante Raoul II, sire de Beaugency, vendit sa baronnie au roi de France, Philippe le Bel. Beaugency devint ainsi une des villes du domaine royal et dut à cette circonstance un grand accroissement de prospérité et plusieurs franchises. Pendant la guerre de Cent ans, elle fut une première fois prise d'assaut et en partie brûlée par les Anglais en 1359 ; elle fit partie du duché d'Orléans, donné par Charles VI à son jeune frère Louis, duc de Berry, et passa ainsi dans la maison d'Orléans. Prise par le comte de Salisbury en 1428, elle fut reprise par Jeanne Darc. Au retour de la paix, Charles d'Orléans, fils du duc Louis, céda la baronnie de Beaugency à son frère, le bâtard Dunois, dont les descendants la possédèrent jusqu'au XVI^e^ siècle, époque à laquelle elle fit de nouveau retour à la couronne ; mais Henri IV en fit présent à Henriette de Balzac, et ce ne fut qu'au XVII^e^ siècle qu'elle rentra de nouveau dans la famille d'Orléans. Au temps des guerres de religion, le prince de Condé, chef des huguenots, s'empara de cette ville au mois de juillet 1562, la prit d'assaut jusqu'à trois fois et livra cette malheureuse ville au pillage, pour se venger de la reine mère qui l'en avait chassé par trahison. Les protestants y exercèrent tant de cruautés, que ce fut, dit le capitaine La Noue, *comme s'il y eust un prix proposé à qui pis feroit.* Ils y commirent de nouveaux ravages en 1567 et mirent le feu à toutes les églises. Elle tenta de nouveau, en 1568, de se soustraire au joug des protestants ; mais cette émeute, qui fut terrible, acheva la ruine de la ville, et toutes les maisons des catholiques furent pillées et incendiées. On comprend que la Saint-Barthélemy fut pour les catholiques l'occasion de terribles représailles ; aussi les annales de Beaugency sont-elles à cette époque marquées de plus d'une page sanglante. Elle commençait à peine à jouir de quelque repos, lorsqu'un fléau terrible vint décimer ses habitants : la peste y apparut en 1597 et enleva, en quelques jours, un grand nombre de citoyens. Pendant les troubles de la Ligue, elle suivit le parti du roi et reçut dans ses murs les autorités et l'université d'Orléans qui fuyaient cette ville.

Beaugency fut administrée par des procureurs de ville jusqu'au XVI^e^ siècle, époque où ces personnages prirent le nom d'échevins. Le bailli de Beaugency était le premier échevin. Les maires datent du milieu du XVII^e^ siècle. Au moment de la Révolution, il y avait à Beaugency un prieuré du Saint-Sépulcre, un couvent de capucins, un couvent d'ursulines et plusieurs chapelles. L'hôtel-Dieu remonte au moins au XII^e^ siècle. Il y avait autrefois dans la ville une église collégiale fondée au XI^e^ siècle sur les ruines d'une antique abbaye du VII^e^. On y voyait un grand nombre de tombeaux des seigneurs de Beaugency et des environs. Elle fut incendiée en 1568.

Beaugency est une ville fort agréablement située sur le penchant d'un coteau et dans le fond d'un vallon qui borde la Loire, que l'on traverse en cet endroit sur un pont en pierre de 39 arches ; il reste encore de rares débris de son enceinte fortifiée, une ancienne porte, la tour du Change et le donjon du vieux château, improprement appelé *Tour de César.*

Cette tour, étonnante par sa construction et son élévation, a remplacé au X^e^ siècle un château plus ancien encore. Elle offre un parallélogramme de 23 mètres de longueur sur 20 mètres de largeur ; en 1767, son élévation était de 41 mètres ; mais on a depuis été forcé d'en abattre plusieurs mètres qui menaçaient ruine. Elle était autrefois terminée par une plate-forme crénelée, aux angles de laquelle étaient des guérites ou *guettes* d'observation. La partie inférieure est séparée du reste du monument par des voûtes en pierre, bâties en plein cintre, et qui reposent sur de forts piliers carrés ; elle est éclairée par des jours étroits et à plein cintre ; on y trouve un puits profond. Ce donjon fut réparé à diverses époques, et notamment en 1439 par l'ordre

de Dunois, qui l'habita, et sous François Ier et Henri II; on retrouve même près de l'une des fenêtres, du côté de l'est, des traces de peinture. La tour de Beaugency offre encore aujourd'hui une masse imposante qui fait distinguer cette ville de très loin; elle est adossée du côté de l'ouest à un monticule d'environ 10 mètres de hauteur et de 34 mètres de superficie, qui paraît avoir été fait de main d'homme dans les temps les plus reculés, et qui sans doute supportait la tour du château primitif.

Outre son antique donjon, Beaugency renferme plusieurs édifices intéressants, tels que l'église de Notre-Dame, reste d'une ancienne abbaye; l'église de Saint-Etienne, qui date du XIe siècle; le clocher de Saint-Firmin (XVe siècle), et un Dépôt de mendicité.

Son hôtel de ville offre une façade élégante et gracieuse, presque semblable, mais dans des dimensions plus petites, à celle de l'ancien hôtel de ville d'Orléans. Cette façade est sculptée avec goût, ornée de bas-reliefs, de portraits et d'une salamandre qui caractérise le règne de François Ier. On attribue à l'architecte Viart la construction de ce charmant monument.

Dans l'intérieur de la ville, et au milieu d'un jardin maraîcher, jaillit une source si abondante, qu'à quelques mètres de là elle a pu être utilisée pour faire tourner un moulin; c'est la *source du Pissot*, qui a donné le nom à une rue.

On remarque aux environs de Beaugency le viaduc du chemin de fer de Tours, qui n'a pas moins de 25 arches de développement. Cette ville fait un grand commerce de vins estimés, de vinaigre et d'eau-de-vie. Elle possède des fabriques de drap, de sucre et des tanneries. Sa position au centre de l'Orléanais, de la France, de la Sologne, fait la fortune de ses six foires annuelles et de ses marchés du samedi, qui rivalisent avec ceux d'Orléans et de Blois.

A quelques kilomètres de Beaugency se trouve le clos qui produit l'excellent vin de Guignes, et, à peu de distance, on voit un *dolmen*, monument mégalithique d'une énorme dimension; des mousses et des lichens couvrent cet antique monument, et un orme, qui a crû dans des interstices de la pierre, s'élève à une assez grande hauteur pour l'abriter en partie de son feuillage.

Le littérateur Aignan, le médecin Pellieux, historien de Beaugency, et le physicien Charles, qui fit le premier aux aérostats l'application du gaz hydrogène, sont nés à Beaugency.

Les armes des premiers sires de Beaugency étaient : *échiqueté d'azur et d'or, à une fasce de gueules*, laquelle fasce, sans doute après la première croisade, fut *chargée de trois coquilles d'argent*.

Celles de la ville ont dû autrefois être : *de gueules, à la tour d'or;* elles sont aujourd'hui : *fascé d'or et d'azur de six pièces, semé de fleurs de lis de l'un à l'autre*. On y a ajouté la devise : *Manibus date lilia plenis*.

Cléry-sur-Loire — (*Clariacum*), à 12 kilomètres d'Orléans, a une population de 2,882 habitants.

Cette petite ville est fort ancienne; saint Liphard de Meung dit qu'un oratoire y était consacré à la Vierge en 550; elle obtint des privilèges communaux en 1201. Philippe de Valois y posa, en 1330, la première pierre de l'église gothique qui existe encore. Cette église, dédiée à *Notre-Dame*, est bâtie en forme de croix; au centre s'élève un clocher. L'intérieur est éclairé par vingt-trois croisées, dont il reste quelques vitraux remarquables. Le portail est majestueux et surmonté d'un élégant campanile une grosse tour carrée s'élève du côté septentrional. Ce lieu était, à cette époque, célèbre par une découverte qui remontait à près d'un siècle. Des laboureurs trouvèrent, en creusant dans les environs, une statue de femme et la portèrent dans l'oratoire de Cléry; sans doute c'était quelque image païenne, débris d'un antique *sacellum*, mais elle passa pour une statue de la sainte Vierge. Louis XI, dans un de ses accès de ferveur pieuse, vint à Cléry implorer, pour le rétablissement de sa santé, cette madone dont il portait constamment l'image en plomb sur son chaperon. Ce grand roi, qui ne fut faible que contre la mort, choisit l'église de Cléry pour le lieu de sa sépulture et y fit construire un caveau en pierre, « où, dit un contemporain, il se mit quelquefois pendant sa vie pour voir si le lieu était juste à son corps. » Il fit en outre exécuter son mausolée en bronze doré par des artistes allemands; mais ce monument fut complètement détruit par les réformés en 1563; Louis XIII le fit rétablir en 1622, et La Fontaine, qui le visita, le décrit de la manière suivante : « Louis XI est enterré à Cléry; on le voit à genoux sur son tombeau, quatre enfants aux coins : ce sont quatre anges, et ce pourrait être quatre Amours si on ne leur avait point arraché les ailes. Le bon apôtre de roi fait là le saint homme

et est bien mieux pris que quand le Bourguignon le mena à Liège.

> Je lui trouvai la mine d'un matois
> Aussi l'était ce prince dont la vie
> Doit rarement servir d'exemple aux rois,
> Et pourrait être en quelques points suivie.

A ses genoux sont ses heures et son chapelet et autres menus ustensiles, sa main de justice, son sceptre, son chapeau et sa Notre-Dame; je ne sais comment le statuaire n'y a point mis le prévôt Tristan. Le tout est en marbre blanc et m'a semblé d'assez bonne main. »

Jargeau — (*Gargolium*, *Gargogilum*), petite ville jadis bien fortifiée sur la rive gauche de la Loire, à 20 kilomètres à l'est d'Orléans; elle est chef-lieu de canton et a une population de 2,625 âmes. Cette ville a soutenu plusieurs sièges et a été reprise, en 1429, aux Anglais par Jeanne Darc et Dunois. Elle prit parti pour la Ligue et fut assiégée par Henri III, assisté de Henri de Navarre et du *roi d'Yvetot*. Sous la Fronde, elle fut fortifiée de nouveau par le prince de Condé. Son église, dédiée à saint Étienne et à saint Kain, est encore assez belle, bien qu'elle ait été mutilée, en 1560, par les religionnaires. On voit aussi des restes de ses fortes murailles. Un pont suspendu, à une seule voie, a rétabli, en 1834, les communications importantes de la Sologne et du Gâtinais par cette ville.

Le commerce de Jargeau consiste presque exclusivement en vins et vinaigres; ses andouillettes sont renommées.

Deux historiens, François Chemeau et Pierre Dubreuil, ont été chanoines de cette ville.

Ses armes sont : *d'argent, à trois annelets de gueules deux et un; au chef d'azur chargé de trois fleurs de lis d'or.*

Patay, — chef-lieu de canton de 1,216 âmes, à 22 kilomètres au nord-ouest d'Orléans. En 1429, après avoir fait lever le siège d'Orléans, Jeanne Darc prit Beaugency, puis engagea les capitaines de l'armée royale et le connétable de Richemont, qui était venu rejoindre l'armée, à poursuivre les ennemis vers Yanville et la Beauce, par où ils faisaient leur retraite; encourageant tous ces guerriers qui, au souvenir de Crécy, Poitiers, Azincourt, craignaient de combattre en rase campagne, elle leur disait : « En mon Dieu, il les faut combattre. Quand ils seraient pendus aux nues, nous les aurons, car Dieu nous a envoyés pour les punir. Le gentil roi aura aujourd'hui la plus grande victoire qu'il ait jamais eue; mon conseil m'a dit qu'ils étaient à nous. » Les étendards furent portés en avant. Lorsqu'on fut arrivé au lieu nommé les Coignées, près de la ville de Patay, un cerf partit tout d'un coup, se jeta dans l'armée anglaise et y porta le désordre. La Hire, qui tenait l'avant-garde, fut ainsi averti de la présence des ennemis. Les chefs anglais étaient dans l'incertitude s'ils devaient combattre; c'était l'avis de Talbot; sir Jean Falstaff, qui s'était distingué pendant le siège, s'y opposait. Pendant qu'ils hésitaient de la sorte, les Français, pleins d'ardeur, et voyant l'irrésolution et la mauvaise défense des ennemis, se précipitèrent sur eux avec impétuosité. Le combat ne fut pas long; sir Jean Falstaff, le bâtard de Thian et quelques autres capitaines s'enfuirent; Talbot ne put former *les batailles;* lui-même et la plupart des chefs furent pris; ce qui échappa au massacre dans l'armée anglaise fut dispersé.

On a trouvé à Patay, en 1724, en labourant un champ, des pièces d'or, d'argent et de bronze du Haut et du Bas-Empire, dont une est décrite dans le *Mercure de France* du mois de février de cette même année.

A plus de quatre siècles d'intervalle, en 1871, Patay devait être le théâtre de combats moins heureux, mais non moins héroïques, soutenus par l'armée française contre de nouveaux envahisseurs. Un monument, élevé en 1874, à la mémoire des soldats français tués dans ces divers combats, y témoigne de la reconnaissance nationale.

Meung — (*Magdunum, Maidunum Carnutum*), chef-lieu de canton, sur la rive droite de la Loire, à 18 kilomètres sud-ouest d'Orléans, et station de la ligne de Tours, est une jolie petite ville de 3,624 habitants, avec une *église* du XII^e^ siècle.

La légende de saint Liphard nous apprend que cette ville était un *castrum* à l'époque de la domination romaine. Son château fut rebâti sous Louis le Gros. Meung a plusieurs fois été pris et repris dans les guerres des Anglais et de la Réforme. Il y reste un assez joli château, qui faisait partie du domaine des ducs d'Orléans, et une ancienne porte, dite d'*Amont*, qui date du XVI^e^ siècle. L'église paroissiale, dédiée à Saint-Liphard, et aujourd'hui rangée au nombre des monuments historiques,

présente un beau portail roman et est entourée d'une enceinte crénelée.

Cette ville a été illustrée surtout par un de ses enfants, Jean Clopinel, qui, après Guillaume de Lorris, continua le *Roman de la Rose*. Il est connu sous le nom de Jean de Meung. On sait que le livre de ces auteurs des XIIIe et XIVe siècles est le monument le plus complet des mœurs, des usages et des opinions de leur époque.

Il se fait à Meung un commerce considérable en farines et cuirs estimés.

COULMIERS, — village de 360 habitants, canton de Meung, à 25 kilomètres à l'ouest d'Orléans, doit sa célébrité à la bataille qui s'y livra le 9 novembre 1870, entre les Allemands et les Français, et qui se termina par la défaite des premiers.

L'armée de la Loire, qui s'était formée en Sologne et à Bourges, composée de régiments de marche, cavalerie ou infanterie, pris dans les dépôts, et de bataillons de gardes mobiles, portait tous les caractères d'une organisation hâtive; elle était sous le commandement du général d'Aurelle de Paladines, qui, mis au cadre de réserve, depuis 1868, à soixante-sept ans, avait repris du service au moment de l'invasion. Dans les derniers jours d'octobre 1870, cette armée, à peine organisée, commença à se porter en avant ; elle passa la Loire à Gien et à Beaugency, et, le 7 novembre, les premiers engagements eurent lieu en avant de Saint-Laurent-des-Bois ; l'ennemi fut repoussé dans une reconnaissance, et ce petit succès eut un résultat excellent sur le moral de la jeune armée. Le 9, le général bavarois Von der Tann voulut repousser l'armée française avant sa jonction avec le corps du général Martin des Pallières, pour se retourner après contre celui-ci.

La bataille se concentra en quelque sorte dans le triangle formé par les villages de Huisseau-sur-Mauves, Baccon et Coulmiers. Les Bavarois s'étaient fortifiés dans Baccon, nos troupes les chassèrent à la baïonnette ; la position de la Renaudière fut également enlevée. Mais l'ennemi, en cédant le terrain, s'était concentré sur Coulmiers; les tirailleurs du général Poitevin, les mobiles de la Dordogne, commandés par le général Barry, commencèrent l'attaque et, en quelques heures, l'ennemi était culbuté, mis en déroute, et battait en retraite sur Saint-Péravy et Patay.

Le soir même, les têtes de colonne de l'armée victorieuse arrivaient à Orléans, et les Bavarois évacuaient la ville, qui recouvrait sa liberté et saluait avec un enthousiasme patriotique les couleurs françaises. La victoire de Coulmiers nous avait coûté 1,500 hommes.

ARTENAY — (*Artheniacum, Arthenia, Arthenacum, Arthencium*), station de la ligne d'Orléans, chef-lieu de canton, à 19 kilomètres au nord de cette ville, a une population de 1,033 habitants.

Arthenay est un ancien domaine du chapitre de Saint-Aignan d'Orléans. Son église, dédiée à saint Victor, n'a rien de remarquable. Près d'Artenay sont les terres d'Harbelay et de Haut-Villiers. On trouve dans ses environs, du côté de Pourprix et près de Baigneau, des restes d'habitations romaines, des médailles et de nombreux fragments d'ouvrages gallo-romains en poterie et en bronze. L'abbé Gallard, auteur d'une *Vie de Fénelon* et de l'*Éloge historique de M. de Senet*, est né à Artenay en 1744.

Artenay est surtout célèbre par l'un des premiers combats qu'y soutint l'armée de la Loire contre les Prussiens, le 11 octobre 1870. C'est à la suite de l'occupation de cette petite ville par l'armée ennemie que celle-ci prit possession d'Orléans.

PITHIVIERS — (*Piviers, Puviers, Pluviers, Pithiveris*) est un chef-lieu d'arrondissement, station de la ligne d'Orléans à Malesherbes, à 42 kilomètres au nord-est d'Orléans, La population de cette petite ville est d'environ 5,006 habitants.

L'origine de son nom est fort obscure ; quelques étymologistes prétendent qu'elle vient des oiseaux pluviers qui abondent dans les environs vers la fin de l'automne. Au Xe siècle, cette ville n'était qu'un bourg situé au lieu où se trouve aujourd'hui Pithiviers-le-Vieux, qui, dans les monuments, est appelé *Castrum Piveris* et *Castrum Pithiverense*. En 1251, les pastoureaux y commirent de grands désordres. Aux XIVe et XVe siècles, lorsque les Anglais furent maîtres du Gâtinais, ils échouèrent devant ses murailles ; la ville fut prise et dévastée en 1360 et en 1428. Louis XI la fit reconstruire. En 1559, un temple protestant y fut établi. Charles IX fut attiré souvent à Pithiviers par son amour pour Marie Touchet, qui habitait le château voisin du *Haillier*. Un jour il s'égara dans la forêt d'Orléans et tomba dans une bande de brigands qui le respectèrent.

En 1814, les Cosaques pillèrent Pithiviers.

En 1870, les Allemands l'occupèrent et s'emparèrent du télégraphe. Mlle Juliette Dodu, la jeune

directrice, quoique enfermée au premier étage, trouva moyen d'intercepter les dépêches allemandes, qu'elle envoya au sous-préfet, et sauva ainsi une brigade française. Dénoncée, elle fut condamnée à mort et sauvée grâce à l'armistice. La croix de la Légion d'honneur est venue, en 1878, récompenser son héroïque conduite.

Pithiviers, renommée pour ses pâtés de gibier et ses gâteaux d'amandes, fait un grand commerce de laines et de safran; on en exporte des grains, du miel et des volailles. Le naturaliste Descourtils et l'illustre mathématicien Poisson, auquel une statue a été élevée sur la grande place, y sont nés.

Les armes de cette ville sont : *d'azur, à trois chardons montants et feuillés d'or, deux et un; au chef d'azur, chargé d'une fleur de lis d'or.*

Yèvre-le-Chatel. — Yèvre-le-Chatel (*Eura Castrum*), à 6 kilomètres au sud de Pithiviers, sur la Rimarde, est remarquable par son *église* des XI^e^ et XII^e^ siècles, sa *chapelle* ogivale dans le cimetière, et par les restes d'un château fort du moyen âge. Les murailles et les tours sont assez bien conservées, excepté au sommet; on y voit encore deux portes dont l'une est presque entière, avec son pont-levis et une double herse. A l'intérieur existent deux enceintes; la seconde enfermait la citadelle. Sous la forteresse étaient de vastes souterrains qui avaient plusieurs sorties dans la campagne.

Malesherbes. — Malesherbes, autrefois Bois-Malesherbes, chef-lieu de canton, à 19 kilomètres au nord-est de Pithiviers, station du chemin de fer de Paris à Montargis et Gien par Corbeil, est une petite ville de 1,819 habitants, située dans un vallon marécageux, sur la rivière d'Essonne. Elle possède une fabrique de bonneterie en coton, des tanneries, des mégisseries, des vinaigreries, des distilleries de miel, qui donnent une certaine activité à son commerce. Ses marchés aux grains et aux bestiaux sont importants.

Les premiers seigneurs de Malesherbes portèrent le nom de cette terre. Marie de Bois-Malesherbes l'apporta en dot à Étienne de La Grange, dont la fille Jacqueline avait épousé Jean de Montagu, ministre de Charles VI. A la mort de ce dernier, sa veuve, Jacqueline de La Grange, épousa Jean Malet IV, seigneur de Graville, dont le fils, Jean Malet V, fut en 1436 seigneur de Graville de Bois-Malesherbes et de Marcoussis. Ce dernier était père de l'amiral de Graville, qui s'allia à la famille de Balzac d'Entragues. Celle-ci posséda la terre de Malesherbes jusqu'en 1726, époque à laquelle la seigneurie fut vendue à Chrétien-Guillaume-François de Lamoignon, intendant du Languedoc; son fils fut le fameux chevalier de Lamoignon, et son petit-fils, ministre sous Louis XVI, immortalisa son nom en défendant ce malheureux prince devant le tribunal révolutionnaire.

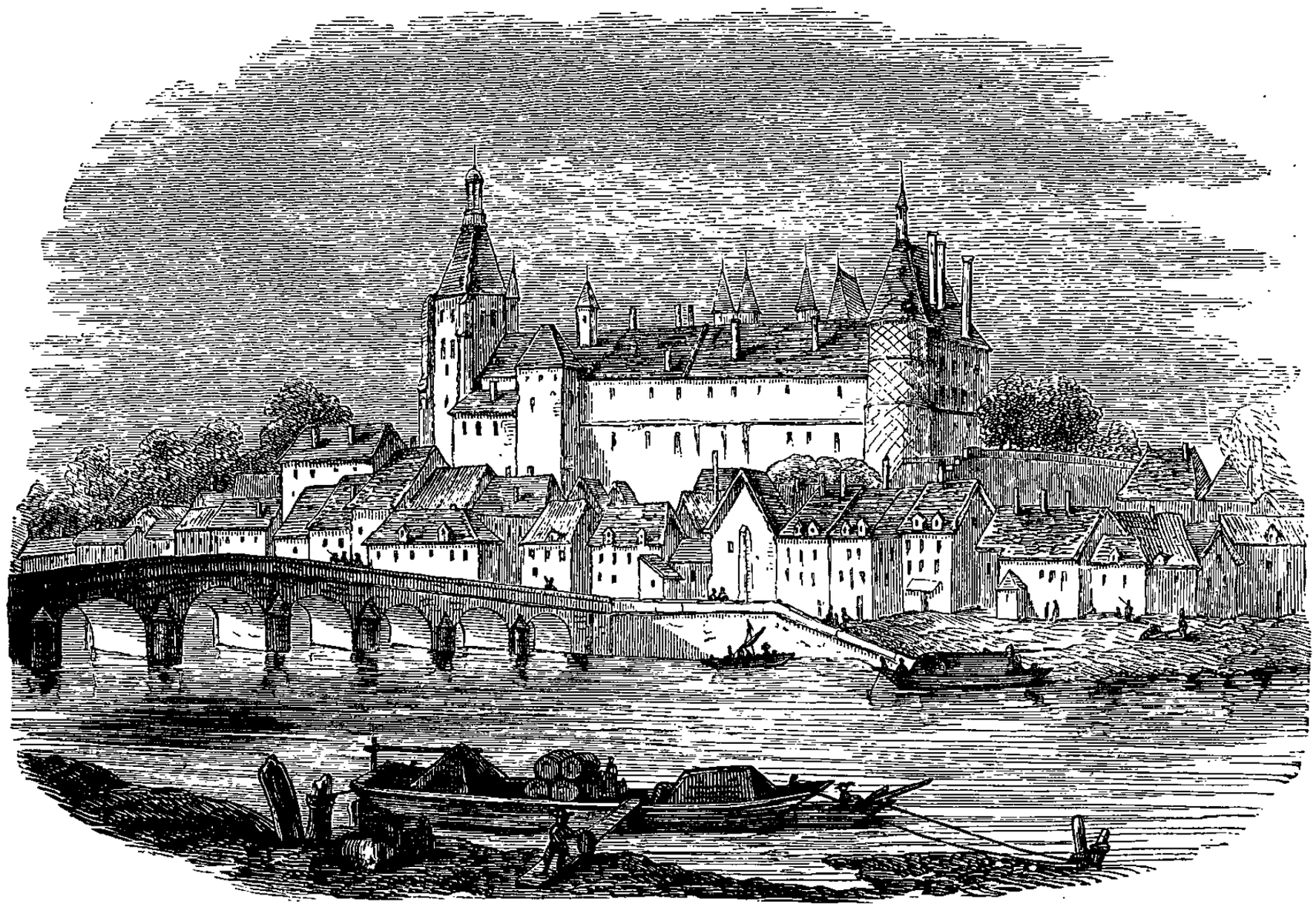
Le château s'élève sur la colline qui domine le bourg; il était autrefois fortifié de grosses tours; il a été réparé au commencement du XVII^e^ siècle; il n'en reste qu'un corps de logis principal, avec une aile en retour, le tout en brique et pierre. Ce château fut témoin des premières amours de Henri IV et d'Henriette d'Entragues. Plusieurs lettres de ce prince sont datées de ce lieu. La chapelle renferme les débris de plusieurs belles sépultures de la famille de Balzac d'Entragues. Autour du château s'étend un vaste parc de 150 hectares, dans lequel on retrouve encore plusieurs des arbres exotiques dont Malesherbes s'était plu à l'embellir. Le château appartient aujourd'hui à la famille du comte de Chateaubriand, frère aîné de l'illustre auteur du *Génie du Christianisme*, et petit-fils par sa mère du défenseur de Louis XVI. Dans le voisinage s'élève le château de Rouville, qui rappelle les châteaux fortifiés du moyen âge. On dit qu'Hector de Boissy, son fondateur, l'avait copié sur l'ancien château de Bois-Malesherbes, pour contrecarrer l'amiral de Graville, avec lequel il avait eu de grands démêlés en raison de leur voisinage seigneurial.

En 1495, l'amiral Louis de Graville avait fondé un couvent de cordeliers qu'il nomma Notre-Dame-de-Pitié et dans lequel il établit sa sépulture et celle de sa famille. Ce couvent, ruiné par les huguenots en 1563, rétabli en 1622, subsista jusqu'à la révolution de 1789. Son emplacement sert de potager au château.

L'église de Malesherbes, dédiée à saint Martin, date du XIII^e^ siècle; elle n'offre rien de particulièrement remarquable.

Malesherbes est la patrie du capitaine Lelièvre, qui, avec 123 braves, défendit avec succès le blockhaus de Mazagran contre des milliers d'Arabes.

Beaune-la-Rolande. — Beaune-la-Rolande, chef-lieu de canton de 1,967 habitants, et station de la



Ancien pont de Gien (détruit pendant la guerre 1870-1871.)

ligne de Paris à Lyon par le Bourbonnais, est située à 17 kilomètres au sud-est de Pithiviers; elle est fort ancienne, et certains auteurs ont voulu y voir *Vellaunodunum* de César. On montre sur son territoire une large voie ferrée connue dans le pays sous le nom de chemin de César.

Charles VII avait fait rebâtir son église, qui avait été incendiée pendant les guerres des Anglais; et sous le sanctuaire on montre une crypte spacieuse où repose le corps de saint Pipe, originaire de Beaune, et en grande vénération dans le pays. François Ier avait fait fermer cette petite ville de murailles; il en reste peu de traces.

Beaune-la-Rolande a été témoin d'un combat glorieux pour nos troupes, livré sous ses murs en 1870.

Montargis. — Montargis (*Mons Argi, oppidum Montis Argisi, Mons Regis, Mons Argisium, Morita Regulo*), importante station du chemin de fer de Paris à Lyon par le Bourbonnais, chef-lieu d'arrondissement, à 70 kilomètres à l'est d'Orléans, au confluent des canaux de Briare, d'Orléans et du Loing, a une population de 9,175 âmes.

Montargis est situé au pied d'un coteau élevé d'où le spectateur domine toute la campagne environnante; c'était en ce lieu, disait quelque légende, que Junon, la jalouse déesse, avait placé le berger Argus pour y épier la malheureuse Io, sa rivale; de là naturellement l'étymologie légendaire de Mons Argi. Quant au nom *Morita Regulo*, il aurait une origine plus historique; César, dans ses *Commentaires*, fait mention d'un petit roi de ce pays appelé Moritas, qui aurait, dit-on, donné son nom à la ville. Quoi qu'il en soit, Montargis est une ville fort ancienne; il est certain qu'au temps du roi franc Clovis il existait sur son emplacement une tour destinée à protéger le pays contre les invasions étrangères. Le premier seigneur de Montargis qui soit connu est Josselin, sire de Courtenay, qui fut contemporain du roi Robert. Pierre, quatrième fils de Louis le Gros, épousa Isabeau de Courtenay et reçut le comté en dot; il augmenta et fortifia le château, et, pour attirer des habitants à Montargis, il accorda en 1170, à tous ceux qui résideraient

dans cette ville, une charte de franchise par laquelle il les exempta de toutes tailles et corvées, hormis le charroi du vin du seigneur et la dîme d'un minot de seigle pour chaque laboureur cultivant avec une charrue ; de plus il garantit aux habitants la possession de leurs propriétés, quelque crime qu'ils pussent commettre, et établit de grandes sûretés pour les marchands qui fréquenteraient les foires de Montargis. En 1188, Pierre céda cette ville à Philippe-Auguste. Le roi Philippe le Bel confirma à cette ville ses privilèges, et, vers ce temps, celle-ci prit un grand accroissement. Les habitants de Montargis se distinguèrent particulièrement en 1427 contre les Anglais. Les comtes de Warwick et Suffolk, commandant un corps d'armée, vinrent assiéger cette place ; les habitants opposèrent une résistance courageuse ; ils rompirent les digues de plusieurs vastes étangs qui se trouvaient dans les environs et dominaient le camp anglais. Grand nombre d'ennemis furent noyés ; La Hire et Dunois survinrent au milieu du désordre que l'irruption soudaine des eaux avait jeté parmi les Anglais et en massacrèrent un grand nombre. Charles VII récompensa généreusement la ville où, selon sa propre expression, s'était trouvé le premier terme de son bonheur ; il lui accorda, en 1430, de grandes exemptions et des privilèges avec le titre de Montargis-le-Franc. La ville s'agrandit à cette époque de l'île d'Amadoux, qui s'élevait au milieu du Loing. En 1431, un capitaine anglais nommé l'Aragonais s'empara de Montargis, mais il en fut chassé par La Trémouille l'année suivante. En 1490, Charles VIII exempta les habitants du franc fief, du ban et de l'arrière-ban. C'est à cette époque qu'on place l'aventure du fameux chien de Montargis ; cette histoire est trop connue et a été trop souvent écrite pour que nous en racontions les détails : nous nous contenterons de rappeler qu'un méchant chevalier, Macaire, qui avait fait périr un jeune gentilhomme, Aubry de Montdidier, fut terrassé en combat singulier par le chien de sa victime. Louis XII, en parvenant au trône, réunit de nouveau à la couronne la ville de Montargis, qui avait été comprise dans le duché d'Orléans. François Ier engagea Montargis, en 1528, à sa belle-sœur Renée de France, fille de Louis XII. Cette princesse s'y retira après la mort de son mari, le duc de Ferrare, embrassa la religion réformée et y protégea ses coreligionnaires. En 1570, malgré les instances des habitants pour que leur ville demeurât attachée à la couronne, Charles IX confirma à perpétuité en faveur d'Anne d'Este, fille de Renée de France, l'engagement consenti par François Ier. En 1585, le château fut surpris par le cardinal de Bourbon, qui s'était révolté contre Henri III. En 1594, la ville et le château se soumirent à Henri IV. Marie de Médicis, femme de ce roi, racheta en 1612 Montargis des ducs de Guise et de Mayenne, petits-fils d'Anne d'Este, duchesse de Nemours. Comprise dans l'apanage de Gaston, frère de Louis XIII, la ville passa, sous Louis XIV, dans celui de Philippe d'Orléans.

A la fois ancienne et moderne, l'église paroissiale de Montargis est assez belle ; le chœur, œuvre de la Renaissance, est surtout remarquable ; ses vitraux étaient fort beaux. Montargis possède, en outre, un Hôtel-Dieu, dont la fondation est antérieure aux premières années du règne de Philippe-Auguste. Il y eut dans cette ville quatre couvents de femmes ; l'un d'eux, placé sous l'invocation de saint Dominique, remontait à l'an 1279 ; son église, dédiée en 1318, contenait les tombeaux de Blanche, fille de l'empereur Philippe II, de Marie de Luxembourg, femme de Philippe le Bel, et de la célèbre Isabeau de Bavière. Le château était très vaste et très remarquable ; il était défendu par huit grosses tours, dont une seule subsiste en partie. Cet édifice a été vendu à des démolisseurs en 1809 pour la somme de 60,000 francs et détruit. Montargis possède une Bibliothèque de 8,000 volumes et un musée.

La célèbre quiétiste Mme Guyon, connue par sa correspondance mystique avec Fénelon ; Pierre Manuel, procureur général de la commune de Paris en 1791 et mort sur l'échafaud en 1793, et l'illustre peintre Girodet-Trioson sont nés à Montargis.

Les armes de cette ville sont : *d'azur, à la lettre capitale* M *couronnée d'or, cantonnée de trois fleurs de lis d'or, deux en chef et une en pointe, qui est accompagnée de la lettre d'or* L *à gauche et de la lettre de même* F *à droite* (Montargis-le-Franc, L M F.).

Chatillon-sur-Loing. — Châtillon-sur-Loing (*Castillo*), chef-lieu de canton, à 22 kilomètres au sud de Montargis, sur le Loing et le canal qui en dérive, petite ville de 2,394 habitants, située dans une vallée agréable, fait un important commerce de bois et de charbon ; elle possède aussi des tanneries et des tonnelleries. Ses premiers seigneurs appartenaient à la maison de Melun ; vers le milieu

du XVI^e^ siècle, le comté de Châtillon passa par alliance dans la maison de Coligny; plus tard, en 1648, il fut érigé en duché-pairie en faveur du petit-fils de l'amiral.

Châtillon eut beaucoup à souffrir pendant les guerres de religion et devint tour à tour la proie des deux partis. Son église, ancienne collégiale qui datait des premières années du XIII^e^ siècle et qui était fort riche, fut pillée et brûlée.

On voyait dans la chapelle du château, qui domine à mi-côte le bourg, les tombeaux des seigneurs de Châtillon, entre autres celui de l'amiral de Coligny, pour lequel Scaliger avait composé une belle épitaphe. On raconte que François de Montmorency, petit-fils de l'amiral, qui s'était retiré à Chantilly, peu de temps avant la Saint-Barthélemy, envoya un de ses valets de chambre, nommé Antoine, avec ordre de détacher pendant la nuit le cadavre mutilé de l'amiral des fourches patibulaires de Montfaucon et de le faire transporter à Chantilly, ce qui fut exécuté; il défendit qu'on le mît dans la chapelle, de peur qu'on ne vînt l'en tirer. On fit depuis consumer les chairs dans la chaux, et les os furent gardés jusqu'en 1582, qu'on les transporta à Montauban. Ils furent remis à Louise de Coligny, fille de l'amiral et veuve de Téligny, qui les fit transporter plus tard à Châtillon. Cette ville est la patrie du chimiste Becquerel.

Les armes de Châtillon sont : *de gueules, à l'aigle au vol abaissé d'argent becqué et membré d'azur.*

FERRIÈRES. —Ferrières (*Ferrariæ*), chef-lieu de canton de 2,076 habitants, situé à 4 kilomètres au nord de Montargis et sur le chemin de fer de Paris à Montargis, doit son origine à des forgerons qui avaient groupé leurs usines primitives autour de la chapelle de Notre-Dame de Bethléem; elle devint bientôt célèbre, et Clovis y fonda un monastère que Clotilde enrichit. Le nombre des maisons du bourg étant accru, il fallut pour le protéger le fermer de murailles et de fossés, ce qui lui valut le triste honneur d'être souvent assiégé et dévasté au temps des guerres des Anglais et de celles de religion. L'abbaye, qui était fort riche, florissait principalement aux VIII^e^ et IX^e^ siècles. Pépin, Louis III et Carloman y furent sacrés. Les bénédictins de Ferrières tenaient une école qui eut une grande renommée pendant la première moitié du moyen âge. L'église seule reste debout; on y remarque l'élégante architecture du chœur et les vitraux du sanctuaire.

Les armes de Ferrières sont : *d'azur, à la lettre capitale* F *d'argent couronnée d'or.*

LORRIS. — (*Loriacum*, *Lauriacum*), chef-lieu de canton, à 21 kilomètres de Montargis; sa population est de 2,126 habitants. Cette ville, dont l'église, du XIV^e^ siècle, a été classée parmi les monuments historiques, est très ancienne; son vieux manoir fut habité par plusieurs rois de France. Il avait été rebâti sous le règne de Philippe I^er^, qui fit un séjour fréquent à Lorris. Louis VII affectionna particulièrement cette ville et y résida souvent; grand nombre de ses chartes sont datées de ce lieu. Philippe-Auguste aimait aussi Lorris, d'où il allait faire de grandes chasses dans la forêt d'Orléans. L'importance de cette ville diminua au XIII^e^ siècle; mais il resta à Lorris un monument précieux de l'affection de ses rois : ce fut sa coutume, célèbre entre toutes, et qui a régi une grande partie de la France centrale. Elle se composait de 35 articles. Nous regrettons que leur étendue ne nous permette pas de les reproduire; nous en citerons les principales dispositions. Il y avait un impôt foncier ou cens de six deniers par chaque maison; mais les habitants étaient exempts de toute redevance sur les subsistances; ils n'étaient astreints qu'à un service militaire d'une journée, exempts de tout péage de Melun à Orléans. Les foires de Lorris étaient libres pour qui que ce fût; on n'y pouvait pas arrêter les débiteurs; tous les plaids devaient se faire dans la commune, et le roi n'avait le droit d'exiger ni impôts ni tailles d'aucune sorte. Le roi avait quinze jours pour payer les vivres achetés pour lui et pour la reine. La seule corvée qui pût être exigée par le roi était le transport de son vin une fois par année à Orléans. Quiconque avait vécu un an et un jour à Lorris pouvait y vivre sans jamais y être inquiété. Le combat judiciaire de l'épée entre gentilshommes, et du poing entre roturiers, le premier jusqu'à la mort dans le seul cas de crime, était maintenu. Le combat entre roturiers avait donné lieu au proverbe :

C'est un proverbe et comme un ris
Qu'à la coutume de Lorris,
Quoiqu'on ait juste demande,
Le battu paye l'amende.

C'est qu'en effet le vaincu ou battu était con-

damné, le combat servant de preuve judiciaire. Lorris est la patrie du premier auteur du *Roman de la Rose* dont nous venons de parler (voy. Meung), Guillaume de Lorris.

Les armes de cette ville sont : *d'azur, à la lettre capitale* L *couronnée d'or, accompagnée de trois fleurs de lis d'or, deux en chef et une en pointe, surmontée d'un lambel d'argent de trois pendants en chef.*

GIEN — (*Giemum, Giemacum*), chef-lieu d'arrondissement, sur la rive droite de la Loire, à 62 kilomètres d'Orléans. Sa population est de près de 7,555 habitants.

Gien est fort ancien ; nous avons parlé plus haut de l'opinion qui en fait le *Genabum* des *Commentaires* de César (voyez Orléans). En 1429, cette ville vit s'arrêter dans ses murs l'héroïque jeune fille qui venait de délivrer Orléans et de gagner la victoire de Patay ; elle menait sacrer Charles VII à Reims, et la cour y séjourna quelques jours pour délibérer sur la route qu'il fallait tenir. En 1494, Anne de Beaujeu, fille de Louis XI et régente de France pendant la minorité de son jeune frère Charles VIII, fit réparer et agrandir le château et l'enceinte de la ville. François Ier l'habita en 1523. Les protestants s'en emparèrent quarante ans plus tard et rompirent une des douze arches du pont, bâti par Anne de Beaujeu, sur la Loire. Pendant les troubles de la Fronde, Louis XIV et sa cour firent à Gien un assez long séjour. En mai 1733, Gien eut beaucoup à souffrir d'une inondation de la Loire qui emporta plusieurs maisons, la chapelle Saint-Nicolas et deux arches du pont. Le château de Gien est dans un bon état de conservation. L'aspect général de la ville est fort agréable. Il s'y trouve une fabrique importante de faïence artistique et de faïence blanche, dite anglaise, ou terre de pipe. Le commerce a peu d'activité ; il consiste en merrains, écorces à tanner, bois à brûler, vins et craie dite de Gien.

Les armes de la ville sont : *d'azur, au chef de gueules, à un château d'argent, couvert en croupe, accompagné de deux tours couvertes du même.*

SAINT-BENOIT OU FLEURY-SUR-LOIRE, bourg à 30 kilomètres de Gien, a une population de 1,585 habitants. Une ancienne abbaye, consacrée à saint Benoît, et où l'on dit que les restes de ce réformateur illustre furent transportés du Mont-Cassin en 653, rend ce lieu célèbre. Les Normands ravagèrent cette abbaye à plusieurs reprises dans le IXe siècle, notamment en 864 et 866. Elle fut rétablie en 868 par l'abbé Théodebert. Presque tous les rois de la seconde race se plurent à l'enrichir de nombreuses donations, et Philippe Ier y fut enterré en 1108 ; on y voit encore son tombeau. Il ne reste de ce somptueux monastère qu'une tour dite *de Saint-Michel*, dont la fondation remonte au Xe siècle, et quelques débris de l'église qui fut construite deux siècles auparavant.

SULLY-SUR-LOIRE. — Sully (*Sulliacum*), chef-lieu de canton de 2,582 habitants, situé à 21 kilomètres au nord-ouest de Gien, dans une position agréable, sur la rive gauche de la Loire, montre encore, avec orgueil, au voyageur, le château où le bon et sage ministre de Henri IV écrivit ses mémoires. Ce château, masse carrée, flanquée de grosses tours rondes et entourée d'un fossé, avait été bâti par la famille de La Trémouille au XIVe siècle ; elle le posséda, à titre de baronnie, puis de comté, jusqu'en 1602, époque à laquelle Maximilien de Béthune, sieur de Rosny, en fit l'acquisition et y fit faire d'importantes réparations qui ne furent pas toutes heureuses. Le nouveau châtelain prit le nom de sa nouvelle acquisition, qui fut érigée en duché-pairie, en 1606, par Henri IV. A la mort de ce prince, Sully s'y retira et y résida longtemps ; il avait établi, dans la grosse tour dite *de Béthune*, une imprimerie, où l'on fit la première édition des *Économies royales*.

Ce château resta dans la famille de Sully jusqu'en 1807, où mourut le dernier des ducs de ce nom. L'un d'eux, amateur éclairé des lettres et des arts, avait disposé dans le château une salle de spectacle et y avait réuni Voltaire et quelques écrivains de cette époque ; ce fut là que Voltaire fit, pour la première fois, en 1716, jouer *Œdipe*, et que, dans les allées du parc, il composa, en partie, le poème de la *Henriade*.

Les armes de Sully étaient celles de ses barons, à savoir : *trois crapauds d'or sur azur.*

STATISTIQUE DU DÉPARTEMENT DU LOIRET

RANG DU DÉPARTEMENT

Superficie : 25ème. — Population : 44ème. — Densité de la population : 55ème.

I. STATISTIQUE GÉNÉRALE

SUPERFICIE.	POPULATION.	ARRONDISSEMENTS.	CANTONS.	COMMUNES.	REVENU TERRITORIAL.	CONTRIBUTIONS et REVENUS PUBLICS
6.771 kil. carrés. ou 677.119 hect.	Hommes, 178.747 Femmes, 182.156 Total.. 360.903 53 hab. 30 par kil. carré.	4	31	349	Propriétés bâties ... 8.000.000 f. — non bâties. 0.000.000 » Revenu agricole.... 18.000.000 »	21.620.873 fr.

II. STATISTIQUE COMMUNALE

ARRONDISSEMENT D'ORLÉANS

Superficie, 2.421 kil. carrés ou 242.057 hect. — Population, 162.289 hab. — Cantons, 14. — Communes, 107.

CANTON, sa population.	NOM de LA COMMUNE.	POPULATION.	Distance au chef-lieu d'arr.
Orléans, 5 cantons, 28 communes, 79.013 habitants.	Orléans (Est).....	18.944	»
	Orléans (Ouest).	13.923	»
	Orléans (Nord-Est).	5.485	»
	Boigny.....	326	10
	Bou.....	516	13
	Chécy.....	1.838	10
	Combleux.....	283	7
	Donnery.....	882	15
	Mardié.....	912	12
	Marigny.....	413	11
	Saint-Jean-de-Braye..	1.877	5
	Semoy.....	387	6
	Orléans (Nord-Ouest)	8.519	»
	Boulay.....	461	14
	Chaingy.....	1.645	11
	Chanteau.....	319	9
	Chapelle-St-Mesmin (La).....	1.727	5
	Fleury-aux-Choux....	1.302	4
	Ingré.....	2.566	6
	St-Jean-de-la-Ruelle..	1.057	3
	Saran.....	1.303	6
	Orléans (Sud).....	5.286	»
	Olivet.....	3.663	5
	Saint-Cyr-en-Val....	1.049	10
	Saint-Denis-en-Val...	1.138	6
	St-Hilaire-St-Mesmin	1.237	8
	Saint-Jean-le-Blanc..	1.177	1
	St-Pryvé-St-Mesmin.	778	3
Artenay, 11 c., 6.755 hab.	Artenay.....	1.033	19
	Bucy-le-Roy.....	255	29
	Cercottes.....	438	10
	Chevilly.....	1.443	15
	Creuzy.....	267	17
	Gidy.....	807	12
	Huêtre.....	362	15
	Lion-en-Beauce.....	193	3
Artenay, suite	Ruan.....	565	26
	Sougy.....	954	20
	Trinay.....	438	21
Beaugency, 7 c., 11.866 h.	Beaugency.....	4.466	26
	Baule.....	1.534	21
	Cravant.....	1.263	28
	Lailly.....	2.057	24
	Messas.....	868	24
	Tavers.....	1.094	28
	Villorceau.....	574	30
Châteauneuf-sur-Loire, 12 comm., 12.658 hab.	Châteauneuf-sur-Loire	3.371	26
	Bouzy.....	868	39
	Châtenoy.....	604	41
	Combreux.....	388	34
	Fay-aux-Loges.....	1.787	20
	Germigny-des-Prés...	603	30
	St-Aignan-des-Gués..	187	34
	St-Denis-de-l'Hôtel...	1.085	19
	Saint-Martin-d'Abbat.	1.029	30
	Seichebrières.....	160	30
	Sury-aux-Bois.....	1.064	36
	Vitry-aux-Loges.....	1.512	29
Cléry, 5 c., 6.333 h.	Cléry.....	2.882	15
	Dry.....	803	19
	Jouy-le-Potier.....	782	19
	Mareau-aux-Prés....	1.248	11
	Mézières.....	618	14
Ferté-St-Aubin, 7 c., 8.780 h.	Ferté-St-Aubin (La)..	2.836	20
	Ardon.....	598	13
	Ligny-le-Ribault.....	1.299	26
	Marcilly-en-Villette..	1.528	18
	Ménestreau-en-Villette	953	29
	Sennely.....	864	32
	Vannes.....	702	33
Jargeau, 9 c., 10.825 h.	Jargeau.....	2.625	20
	Darvoy.....	718	17
	Férolles.....	860	18
Meung-sur-Loire, 9 comm., 10.424 hab.	Meung-sur-Loire.....	3.624	18
	Baccon.....	727	26
	Bardon (Le).....	823	00
	Charsonville.....	963	27
	Coulmiers.....	374	21
	Épieds.....	1.249	25
	Huisseau-sur-Mauves.....	1.359	17
	Rozières.....	220	18
	Saint-Ay.....	1.085	13
Neuville-aux-Bois, 10 comm., 9.407 hab.	Neuville-aux Bois....	2.712	24
	Bougy.....	244	18
	Ingrannes.....	592	27
	Loury.....	1.405	18
	Rebrechien.....	900	16
	Saint-Lyé.....	825	16
	Sully-la-Chapelle....	563	23
	Traînou.....	1.150	18
	Vennecy.....	623	14
	Villereau.....	393	20
Patay, 13 communes, 6.728 habitants.	Patay.....	1.216	22
	Bricy.....	385	15
	Bucy-Saint-Liphard..	240	15
	Chapelle-Onzerain (La)	227	27
	Coinces.....	645	17
	Géminy.....	298	17
	Ormes.....	723	8
	Rouvray-Sainte-Croix.	216	22
	Sainte-Péravy-la-Colombe.....	645	19
	Saint-Sigismond.....	493	19
	Tournoisis.....	667	25
	Villamblain.....	656	30
	Villeneuve-sur-Conie.....	317	25

ARRONDISSEMENT DE GIEN

Superficie, 1.472 kil. carrés ou 147.159 hect. — Population, 57.482 hab. — Cantons, 5. — Communes, 49.

CANTON, sa population.	NOM de LA COMMUNE.	POPULATION.	Distance au chef-lieu d'arr.	CANTON, sa population.	NOM de LA COMMUNE.	POPULATION.	Distance au chef-lieu d'arr.	CANTON, sa population.	NOM de LA COMMUNE.	POPULATION.	Distance au chef-lieu d'arr.
Gien, 12 comm., 16.893 habit.	Gien	7.555	»	Suite de Briare.	Bussière (La)	1.066	13	Ouzouer-sur-Loire, 7 c., 6.771 hab.	Ouzouer-sur-Loire	1.128	14
	Arrabloy	157	7		Champoulet	246	31		Bonnée	366	22
	Boismorand	431	13		Dammarie-en-Puisaye	601	32		Bordes (Les)	800	22
	Choux (Les)	707	14		Escrignelles	247	15		Bray	715	25
	Coullons	2.734	16		Faverelles	510	27		Dampierre	1.083	11
	Langesse	288	18		Feins	182	20		Montereau	1.094	21
	Moulinet (Le)	351	19		Ousson	686	18		St-Benoît-sur-Loire	1.585	32
	Nevoy	707	5		Ouzouer-sur-Trezée	1.947	14				
	Poilly	1.227	2		Thou	530	24	Sully-sur-Loire, 10 comm., 8.863 hab.	Sully-sur-Loire	2.582	21
	Saint-Brisson	1.085	6						Cerdon	1.235	25
	Saint-Gondon	1.071	7	Châtillon-sur-Loire, 6 c., 16.299 h.	Châtillon-sur-Loire	3.133	16		Guilly	743	31
	Saint-Martin-sur-Ocre	580	4		Autry	1.545	10		Isdes	842	29
					Beaulieu	2.622	23		Lion-en-Sullias	517	12
Briare, 14 c., 14.656 h.	Briare	5.153	10		Cernoy	1.168	18		St-Aignan-le-Jaillard	604	16
	Adon	520	16		Pierrefitte-ès-Bois	1.008	24		Saint-Florent	520	13
	Batilly-sur-Loire	368	31		Saint-Firmin-sur-Loire	823	11		Saint-Père	418	21
	Bonny-sur-Loire	2.309	21						Viglain	693	30
	Breteau	291	28						Villemurlin	709	23

ARRONDISSEMENT DE MONTARGIS

Superficie, 1.676 kil. carrés ou 167.659 hect. — Population, 81.229 hab. — Cantons, 7. — Communes, 95.

Montargis, 15 communes, 20.154 habitants.	Montargis	9.175	»	Suite de Châteaurenard.	St-Firmin-des-Bois	591	16	Suite de Courtenay.	Saint-Loup-de-Gonnois	210	18
	Amilly	2.429	4		Saint-Germain-des-Prés	1.440	11		Selle-sur-le-Bied (La)	1.038	12
	Cepoy	1.001	6		Selle-en-Hermoy (La)	653	13		Thorailles	128	24
	Châlette	1.132	2		Triguères	1.626	21				
	Chevillon	692	8					Ferrières, 17 communes, 11.829 habitants.	Ferrières	2.076	11
	Conflans	258	7	Chatillon-sur-Loing, 13 communes, 12.133 habitants.	Châtillon-sur-Loing	2.394	22		Bignon (Le)	400	24
	Corquilleroy	839	6		Aillant-sur-Milleron	608	30		Chevannes	425	16
	Lombreuil	282	10		Chapelle-sur-Aveyron (La)	681	19		Chevry	377	19
	Mormant	222	6		Charme (Le)	476	35		Corbeilles	1.372	17
	Pannes	1.121	5		Cortrat	134	14		Courtempierre	349	16
	Paucourt	308	6		Dammarie-sur-Loing	750	28		Dordives	945	18
	St-Maurice-sur-Fessard	944	9		Montbouy	847	17		Fontenay	600	13
	Villemandeur	668	2		Montcresson	983	12		Girolles	604	8
	Villevoques	192	9		Nogent-sur-Vernisson	1.521	17		Gondreville	313	9
	Vimory	891	8		Pressigny	432	14		Grizelles	921	14
Bellegarde, 12 comm., 7.745 habit.	Bellegarde	1.213	23		Sainte-Geneviève-des-Bois	1.253	24		Mignières	316	12
	Auvilliers	551	19		St-Maurice-sur-Aveyron	1.701	30		Mignerette	320	13
	Beauchamp	584	24		Solterre	353	16		Nargis	1.018	15
	Chapelon	357	12						Préfontaines	371	13
	Fréville	322	22	Courtenay, 15 comm., 8.995 habitants.	Courtenay	2.921	25		Sceaux	1.040	17
	Ladon	1.348	15		Bazoches-sur-le-Betz	502	28		Treilles	382	12
	Mézières-sous-Bellegarde	458	27		Chantecoq	641	20				
	Moulon	401	13		Chapelle-St-Sépulcre (La)	301	9	Lorris, 13 comm., 8.300 habitants.	Lorris	2.126	21
	Nesploy	470	29		Courtemaux	508	18		Chailly	593	17
	Ouzouer-sous-Bellegarde	444	20		Ervauville	596	24		Changy	240	18
	Quiers	932	22		Foucherolles	141	26		Coudroy	416	24
	Villemoutiers	665	14		Louzouer	324	14		Cour-Marigny (La)	491	17
Châteaurenard, 10 c., 12,073 hab.	Châteaurenard	2.583	17		Mérinville	245	20		Noyers	516	19
	Chuelles	1.518	18		Pers	365	22		Oussoy	764	14
	Douchy	1.205	27		Rosoy-le-Vieil	242	25		Ouzouer-des-Champs	288	14
	Gy-les-Nonains	760	11		St-Hilaire-les-Andresis	833	24		Presnoy	425	15
	Melleroy	824	22						St-Hilaire-sur-Puiseaux	224	13
	Montcorbon	873	28						Thimory	522	14
									Varennes	1.025	18
									Vieilles-Maisons	670	27

ARRONDISSEMENT DE PITHIVIERS

Superficie, 1.202 kil. carrés ou 120.244 hect. — Population, 59.903 hab. — Cantons, 5. — Communes, 98.

Pithiviers, 23 c., 18.462 hab.	Pithiviers	5.006	»	Suite de Pithiviers.	Chilleurs-aux-Bois	1.823	14	Suite de Pithiviers.	Mareau-aux-Bois	1702	9
	Ascoux	656	5		Courcy	535	13		Marsainvilliers	310	6
	Bondaroy	263	1		Dadonville	677	2		Pithiviers-le-Vieil	924	4
	Bouilly	491	9		Escrennes	578	6		Santeau	466	11
	Bouzonville-aux-Bois	339	8		Estouy	539	5		Sébouville	253	9
	Bouzonville-en-Beauce	183	4		Givraines	561	9		Vrigny	765	11
	Boynes	1.505	10		Guigneville	513	6		Yèvre-la-Ville	644	7
					Laas	300	6		Yèvre-le-Châtel	429	6

SUITE DE L'ARRONDISSEMENT DE PITHIVIERS

CANTON, sa population.	NOM de LA COMMUNE.	POPULATION.	Distance au chef-lieu d'arr.
BEAUNE-LA-ROLANDE, 19 communes, 14.681 habitants.	Beaune-la-Rolande...	1.967	17
	Auxy.....	1.324	19
	Barville.....	537	13
	Batilly.....	744	15
	Boiscommun.....	1.152	19
	Bordeaux.....	237	23
	Chambon.....	923	14
	Chemault.....	471	17
	Courcelles.....	510	10
	Egry.....	605	16
	Gaubertin.....	460	16
	Juranville.....	860	23
	Lorcy.....	744	25
	Montbarrois.....	538	19
	Montliard.....	401	21
	Nancray.....	915	14
	Nibelle.....	1.329	18
	St-Loup-des-Vignes..	668	20
	Saint-Michel.....	296	16
MALESHERBES, 18 c., 7.628 h.	Malesherbes.....	1.819	19
	Audeville.....	288	12
	Césarville.....	238	9
	Coudray.....	290	15
	Dossainville.....	200	9
	Engenville.....	627	7
Suite de MALESHERBES.	Intville-la-Guétard...	161	10
	Labrosse.....	142	15
	Mainvilliers.....	290	14
	Manchecourt.....	677	10
	Morville.....	278	11
	Nangeville.....	201	16
	Orveau.....	390	15
	Pannecières.....	169	15
	Ramoulu.....	396	7
	Rouvres.....	286	17
	Sermaises.....	857	14
	Thignonville.....	319	13
OUTARVILLE, 25 comm., 14.805 hab.	Outarville.....	581	20
	Allainville.....	300	18
	Andonville.....	390	24
	Aschères.....	1.324	20
	Attray.....	367	12
	Autruy.....	860	16
	Bazoches-les-Gallerandes.	1.227	16
	Boisseaux.....	433	24
	Charmont.....	654	13
	Châtillon-le-Roi.....	343	12
	Chaussy.....	550	21
	Crottes.....	348	16
	Erceville.....	437	20
Suite d'OUTARVILLE.	Faronville.....	173	16
	Grigneville.....	541	11
	Guignonville.....	373	12
	Izy.....	447	14
	Jouy-en-Pithiverais..	412	12
	Léouville.....	129	14
	Montigny.....	370	13
	Oison.....	243	22
	Saint-Péravy-Epreux.	385	22
	Teillay-le-Gaudin....	243	21
	Teillay-Saint-Benoît..	177	16
	Tivernon.....	498	25
PUISEAUX, 13 comm., 7.327 hab.	Puiseaux.....	1.886	18
	Augerville-la-Rivière.	264	17
	Aulnay-la-Rivière....	634	9
	Boësse.....	803	16
	Briarres-sur-Essonne.	448	15
	Bromeilles.....	729	19
	Desmonts.....	209	20
	Dimancheville.....	134	15
	Échilleuses.....	831	16
	Grangermont.....	421	14
	Neuville (La).....	428	9
	Ondreville.....	326	12
	Orville	214	17

III. STATISTIQUE MORALE (1)

Par M. EUG. BOUTMY, ancien professeur.

Les chiffres en caractères gras inscrits dans chacune des trois petites colonnes de ce tableau indiquent le rang du département relativement à la mention devant laquelle ils sont placés.

Religion (2).

	Catholiques.....	351.078
	Protestants.....	1.479
	Israélites.....	91
	Clergé catholique.....	445
	Pasteurs.....	4
	Rabbins.....	1

Mouvement de la population.

	Naissances.....	9.244
	Mariages.....	2.787
	Décès.....	8.153
69e	Durée moyenne de la vie.	32 a. 11 m.

Instruction (3).

35e	Nombre des jeunes gens sachant lire, écrire et compter sur 100 jeunes gens maintenus sur les listes de tirage.....	81,94
	Nombre des établissements d'enseignement secondaire de l'État.....	2
	Nombre des écoles primaires (publiques ou libres)...	643

Crimes contre les personnes (4).

COURS D'ASSISES.

13e	Rapport du nombre des accusés à la population..	1 sur 12.817 hab.
	Nombre total des accusés....	28

Infanticides.

17e	Rapport du nombre des infanticides à celui des enfants naturels.....	1 sur 102,57
	Nombre total.....	7

Suicides.

14e	Rapport des suicides au chiffre de la population..	1 sur 5.012 hab.
	Nombre total.....	72

Crimes contre les propriétés.

56e	Rapport du nombre des accusés à la population..	1 sur 22.556 hab.
	Nombre total.....	16

Tribunaux correctionnels.

46e	Nombre des affaires....	1.361
	Nombre des prévenus..	1.643
	Nombre des condamnés...	1.502

Procès.

	Affaires civiles (5).....	893
	Affaires commerciales (6)..	1.069
40e	Faillites (7).....	35

Paupérisme.

16e	Rapport des indigents au chiffre de la population...	1 sur 25 hab.
	Nombre total.....	13.889
	Bureaux de bienfaisance...	106
	Hôpitaux et hospices....	23
	Aliénés à la charge du département.....	299
	Sociétés de secours mutuels.	32

Contributions directes (8).

31e	Foncière.....	1.987.051
	Personnelle et mobilière	491.046
	Portes et fenêtres....	319.425

(1) Les chiffres contenus dans ce tableau sont empruntés, pour la plupart, à l'*Annuaire statistique de la France* (1878), publié par le ministère de l'agriculture et du commerce, ou calculés d'après des données puisées dans cet ouvrage.

(2) Ces chiffres sont antérieurs au recensement de 1876, qui a négligé ce point de vue.

Culte catholique. — Évêché à Orléans, suffragant de la métropole de Paris. Le diocèse d'Orléans, qui comprend le département tout entier, compte 41 cures, 293 succursales et 63 vicariats rétribués par l'État. Les congrégations et communautés religieuses établies dans le département étaient, avant 1880, au nombre de 40 : 9 pour les hommes et 31 pour les femmes.

Culte réformé. — Le département possède à Orléans une église consistoriale comprenant les départements du Loiret, de Loir-et-Cher, d'Indre-et-Loire et de l'Yonne. Elle est divisée en 8 sections desservies chacune par un pasteur; 4 sections seulement sont dans le Loiret, Orléans (ville), Orléans (campagne), Châtillon-sur-Loire, Patay.

(3) Le département relève de l'académie de Paris. Lycée à Orléans; collège communal à Montargis; 5 établissements libres pour l'enseignement secondaire. École normale d'instituteurs primaires et une autre d'institutrices à Orléans; école professionnelle municipale dans la même ville. Au point de vue du nombre d'élèves inscrits dans les écoles primaires de 6 à 13 ans, sur 100 enfants recensés, le Loiret occupe le 24e rang. Il occupe le 29e rang d'après le nombre d'enfants présents à l'école par 10,000 habitants.

(4) Au point de vue judiciaire, le département du Loiret ressortit à la cour d'appel d'Orléans, qui est le siège de la cour d'assises. Chaque chef-lieu d'arrondissement possède un tribunal de première instance; celui d'Orléans est divisé en deux chambres. Des tribunaux de commerce sont établis à Orléans et à Montargis. Un conseil de prud'hommes existe à Orléans.

(5) Ce chiffre indique le nombre des affaires civiles terminées pendant l'année.

(6) Ce chiffre comprend les affaires contentieuses à juger pendant l'année.

(7) Terminées pendant l'année.

(8) Trésorier-payeur général à Orléans; receveur particulier dans chaque chef-lieu d'arrondissement; 56 percepteurs.

BIBLIOGRAPHIE

1561. Antiquités historiques de l'église royale de Saint-Aignan d'Orléans, par *Hubert*. 1 vol. in-4°.

1573. Les Antiquités de la ville et duché d'Orléans, par *L. Trippault*. In-12.

1589. La Levée et déroute du siège d'Orléans, avec la prise de la citadelle, par le chevalier *d'Aumale*. In-8°.

1608. Les Privilèges, franchises et libertés des bourgeois de Montargis, par *Lefranc*. Petit in-8°.

1613 Histoire de l'abbaye de Ferrières, par *Dom Guill. Morin*. In-12.

1615. Annales ecclesiæ Aurelianensis, par *Ch. La Saussaye*. 1 vol. in-4°.

1621. L'Histoire et Discours vrai du siège d'Orléans en 1418. 1 v.

1630. Histoire générale du pays de Gâtinois, de Senonois, Hurepoix, par *Guill. Morin*. In-4°.

1631. Histoire du siège d'Orléans et de la Pucelle, par *Dubreton*. In-12.

1636. Les Privilèges, franchises, libertés des bourgeois d'Orléans. In-4°.

1645. Histoire de la ville et antiquités du duché d'Orléans, par *Lemaire*. In-4°.

1647. Histoire de l'église, diocèse, ville et université d'Orléans, par *Symph. Guyon*. 2 parties en 1 vol. in-fol.

1736. Description de la ville et des environs d'Orléans, par *D. Polluche*. In-8°.

1756. Discours sur la Pucelle d'Orléans et sur la délivrance d'Orléans, par *C. Marolles*. In-12.

1778. Essais sur la ville d'Orléans, par *Beauvais de Préau*.

1780. Essais historiques sur Beaugency, par le Dr *Pellieux*. 2 vol. in-12.

1799. Observations sur la rivière du Loiret, par *Héricart de Thury* (Journal des mines).

1810. Essai sur la constitution minéralogique et géologique du sol des environs d'Orléans, par *B. de Morogues*. In-8°.

1826. Album du Loiret, par *C.-T. Vergnaud-Romagnesi*. — Orléans, *A. Gatineau*. Petit in-4°.

1832. Antiquités du grand cimetière d'Orléans, par *Jollois*. In-4°.

1832. Notice historique sur le fort des Tournelles, la porte Saint-Jean et l'ancien pont d'Orléans, par *Jollois*. In-8°.

1833. Histoire du siège d'Orléans, par *Jollois*. In-4°.

1833. De l'agriculture du Gâtinais et de la Sologne, par *A. Pavis*. In-8°.

1833. France pittoresque, par *A. Hugo*, t. II, article Loiret. Grand in-8°.

1836. Mémoire sur les antiquités du département du Loiret, par *Jollois*. 1 vol. in-4°.

1838. Souvenirs historiques de l'ancienne abbaye de Saint-Benoît-sur-Loire, par *L.-A. Marchand*. In-8°.

1839. Orléans et ses environs, par *Vergnaud-Romagnesi*. 1 v. in-16.

1842. Notes historiques et archéologiques sur l'ancien monastère de Fleury-Saint-Benoît, par *V. Romagnesi*. In-12.

1843. Orléans, recueil de ses anciens monuments civils et religieux par *Ch. Pensée, A. Gatineau*. In-4°.

1844. Monographie de l'église Sainte-Croix d'Orléans, par l'abbé *Jacquet* et *Gustave Frane*. Brochure in-8°.

1844. Dictionnaire géographique et historique des communes de France, par *Girault de Saint-Fargeau*. 3 vol. in-4°.

1845. L'Orléanais, par *Philippon de La Madelaine*. 1 v. in-8°, Paris.

1845. Histoire des villes de France, par *A. Guilbert*, t. V, article Orléanais, *E. Fournier* et *E. Lessène*. In-8°.

1845. Archéologie du département du Loiret et de quelques localités voisines, par *Vergnaud-Romagnesi*. In-8°, 1835 à 1845.

1845. Recherches historiques sur la ville et le canton de Beaugency, par *Ad. Duchalais*. In-18.

1846. Recherches historiques sur la ville d'Orléans, édité par *J.-B. Niel*. 8 vol. in-8°.

1849. Histoire architecturale de la ville d'Orléans, par *de Buzonnière*. 2 vol. in-8°.

1850. Notice sur la ville et l'église de Puiseaux, par *Dumesnil*. Grand in-8°.

1850. Géographie historique, classique du Loiret, chez *Alphonse Gatineau*. In-12.

1853. Histoire de l'Université de Lois d'Orléans, par *Bimbenet*. 1 vol. grand in-18.

1856. Histoire de Cléry, du chapitre et du pèlerinage de N.-D., des tombeaux de Louis XI et de Dunois, par *Emmanuel de Torquat*. 1 vol. in-8°.

1862. Notice sur la ville et le château de Malesherbes, par *M. De La Tour*. In-8°. (Extrait du Bulletin de la Société archéologique de l'Orléanais.)

1868. Plan d'une bibliothèque orléanaise ou Essai de bibliographie locale, par *H. Herluison*. In-8°.

1870-71. Recherches historiques sur l'Orléanais, par l'abbé *Patron*. 2 vol. in-8°.

1871. Bataille de Coulmiers, 9 novembre 1870, par *A. Boucher*. In-8°.

1871. Combat d'Orléans, 11 octobre 1870, par *A. Boucher*. In-8°,

1871. Bataille de Loigny, avec les combats de Villepion et de Pourpry, par *A. Boucher*. In-8°.

1872. Dictionnaire historique, archéologique et commercial du département du Loiret, par *Vergnaud-Romagnesi*. In-8°.

1874. Géographie du département du Loiret, par *Ad. Joanne*. In-12.

1874. Histoire du prieuré de la Magdeleine-lez-Orléans, de l'ordre de Fontevrault, par *Lud. Vauzelles*. In-8°.

1875. Recherches historiques sur Romorantin, par *A. Dupré*. In-8°.

Mémoires de la Société archéologique de l'Orléanais. In-8°.

Annuaires et Almanachs du Loiret.

Feuilles 80, 94, 95, 96, 108, 109, 110 de la grande carte de France, dite de l'*État-major*, publiée par le Dépôt de la Guerre.

Carte du Loiret extraite de la grande carte du Dépôt de la guerre.

Carte du Loiret exécutée par l'ordre du conseil général du département.

Carte du Loiret au 200/000e, par M. le baron *de La Touanne*, gravée par *Erhard*.

Plan d'Orléans, publié par *Gastineau*, gravé par *Erhard*.

Paris. — Imp. Vve P. Larousse et Cie, rue Montparnasse, 19.

DEPARTEMENT DU LOIRET

PAR

V. A. MALTE-BRUN

PLAN D'ORLÉANS.

Légende

1 Préfecture
2 Mairie
3 Musée
4 Bibliothèque
5 Bourse
6 Théâtre
7 Hôtel Dieu
8 Evêché
9 Cathédrale
10 St Paul
11 St Pithevine
12 St Ignan
13 St Donation
14 St Pierre
15 St Euverte
16 Hôtel de ville
17 Monument de Jeanne d'Arc

Échelle de 1/10 000e

Explication des Signes

- CHEF-LIEU DE DÉPART
- CHEF-LIEU D'ARROND.
- Chef-lieu de Canton
- Commune
- Évêché
- Route Nationale
- Route Départementale
- Chemin Vicinal
- Rivière
- Canal
- Chemin de Fer et Station
- Limite de Département
- Limite d'Arrondissement
- Limite de Canton

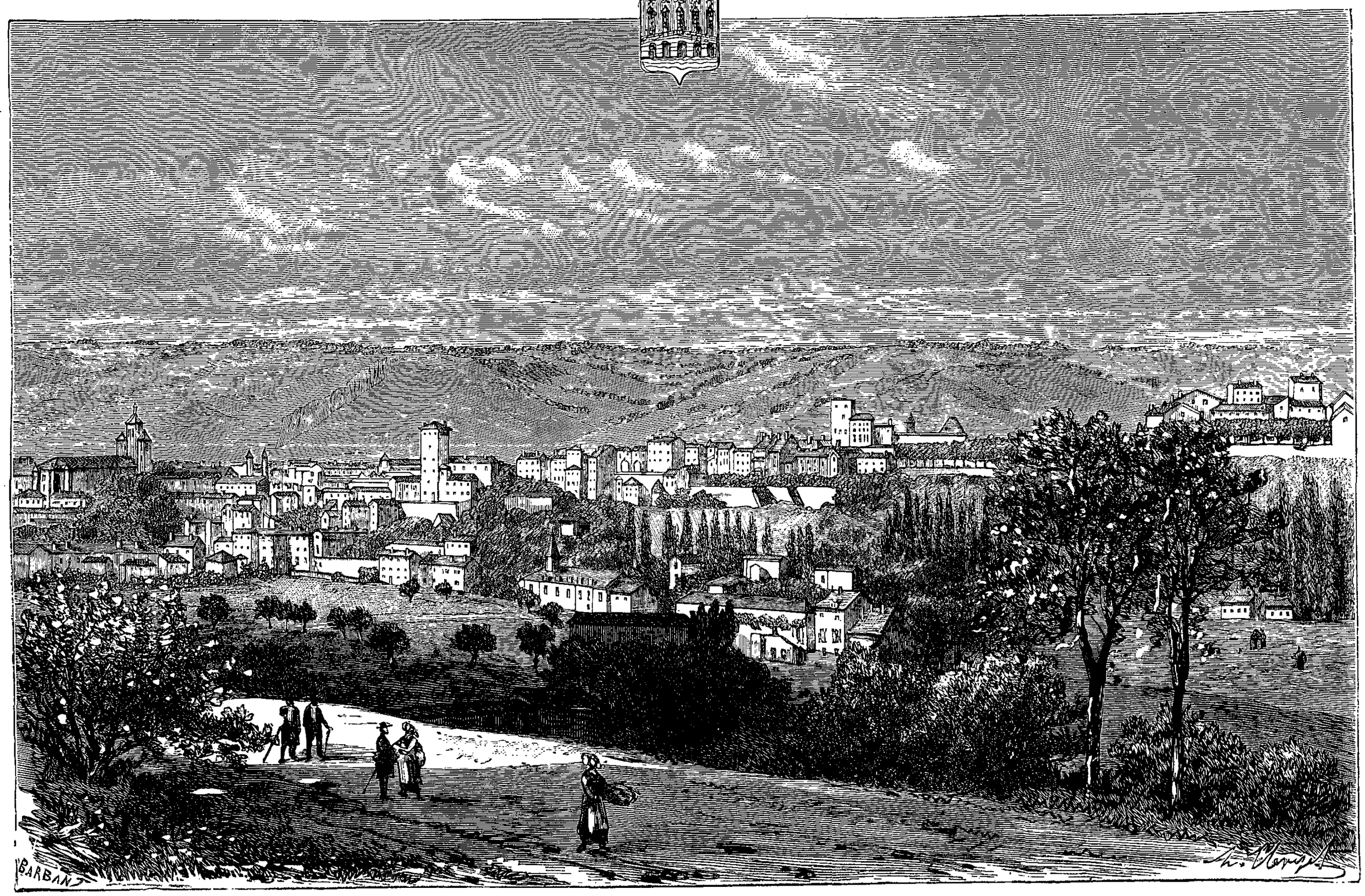
Les chiffres indiquent les hauteurs au-dessus du niveau de la mer.

Échelle au 1/500 000e — 10 Kil.

Gravé par Erhard, 12 rue Bonaparte-Tronin

J. Rouff, Éditeur, 14, Cloître St Honoré.

Imprimerie Erhard Paris.



CAHORS

72. — **Lot.**

LOT

Chef-lieu : CAHORS

Superficie : 5,212 kil. carrés. — Population : 276,512 habitants.

3 Arrondissements. — 29 Cantons. — 323 Communes.

DESCRIPTION PHYSIQUE ET GÉOGRAPHIQUE.

Situation, limites. — Le département du Lot appartient à la région sud-ouest de la France ; il doit son nom à la rivière principale qui le traverse de l'est à l'ouest, et il dépend du grand bassin de la Garonne. Il a été formé, en 1790, de la presque totalité de la province de Quercy (le haut Quercy).

Ses limites sont : au nord, le département de la Corrèze ; à l'ouest, ceux de la Dordogne et de Lot-et-Garonne ; au sud, celui de Tarn-et-Garonne ; et à l'est, ceux de l'Aveyron et du Cantal.

Nature du sol, montagnes, vallées. — La plus grande partie de ce département est formée par un vaste plateau calcaire appartenant à la seconde formation, et qui, d'espace en espace, est entrecoupé par des dépôts argileux et siliceux. Ce plateau, appelé *Causse du Quercy*, et dont l'altitude est d'environ 450 mètres au-dessus du niveau de la mer, est dominé, à l'est, par des montagnes granitiques et de première formation. Ces montagnes sont une ramification de celles du Cantal ; elles forment trois chaînes principales : l'une part de La Bastide-du-Haut-Mont, point culminant du département (781 mètres), et, après avoir décrit de nombreux contours, se termine par une chaîne calcaire. Elle a pour sommets La Bastide-du-Haut-Mont, sur la limite du département et de celui du Cantal, Saint-Bressou et le Peindit, qui s'élèvent à 7 ou 800 mètres au-dessus de l'Océan ; l'autre court de l'est à l'ouest, et finit non loin de la Bave et de la Dordogne ; la troisième suit la rive droite de la Cère.

Le plateau est coupé par les grandes vallées où coulent le Lot et la Dordogne ; formées par des alluvions, et par conséquent très fertiles, ces vallées sont généralement à 200 mètres au-dessus du niveau de la mer et sont inclinées vers l'ouest. On voit donc que le relief du département présente pour ainsi dire trois étages successifs : la vallée, le plateau et la montagne.

Outre les deux grandes vallées dont nous venons de parler, il existe dans le département du Lot un assez grand nombre de vallées secondaires arrosées par quelques maigres cours d'eau que la mauvaise saison change souvent en torrents redoutables ; d'autres sont sans issue et forment des bassins circulaires entourés de rochers à pic ou de pentes fortement prononcées qui leur donnent la forme de vastes cirques ; ces vallées ont reçu dans le pays le nom de *cloups* ou d'*igues*.

Les points culminants du département en occupent la partie orientale. Outre ceux que nous avons nommés, citons : un sommet près de La Tronquière, 701 mètres ; le Montet, 675 ; Saillac, 403 ; Parantière, 400 ; près de Figeac, 395 ; près de Mayrinhac, 449 ; Padirac, 459 mètres. A l'ouest du département, les hauteurs principales varient de 250 à 340 mètres ; la plus remarquable est le *Puy d'Issolu*, à 2 kilomètres à l'ouest de Vayrac ; il a 311 mètres d'altitude, et on sait que d'Anville et d'autres historiens y placent l'*Uxellodunum* des *Commentaires*.

On évalue la superficie du département à 521,174 hectares, qui, d'après la nature du sol, se divisent en : pays de montagnes, 86 079 hectares ; sol de craie ou calcaire, 258 237 ; sol de gravier, 86 658 ; sol sablonneux, 90 140 hectares.

Hydrographie. — Le département du Lot appartient au bassin de la Garonne ; il est arrosé par deux grandes rivières, le Lot, au sud, qui n'a d'autre affluent important que le Célé, affluent de droite ; et la Dordogne, au nord, qui reçoit dans le département la Cère, la Bave et l'Ouysse : ces deux rivières, qui coulent généralement de l'est vers l'ouest en faisant mille détours, sont seules navigables.

Le Lot prend sa source à 1,300 mètres d'altitude,

à la montagne du Goulet, dans les Cévennes, près du village du Bleymard (département de la Lozère). Cette rivière passe au Bleymard, à Bagnols-les-Bains, Mende, Chanac dans le département de la Lozère ; Saint-Geniez, Saint-Cosme, Espalion, Estaing, Entraigues où il reçoit la Truyère et devient navigable, Livignac dans le département de l'Aveyron ; près de cette commune, sa rive droite appartient seule au département du Lot; il passe à Capdenac, à Toirac, à Cadrieu, à Cajarc ; il pénètre alors dans le département, passe à Saint-Cirq, à Saint-Géry, à Cahors, à Saint-Vincent, à Luzech, à Puy-l'Évêque, près de Duravel ; à Touzac, près de Soturac, à peu de distance de laquelle il entre dans le département de Lot-et-Garonne, traverse Fumel, Penne, Villeneuve-d'Agen, Sainte-Livrade, et vient se jeter dans la Garonne, à quelque distance au nord d'Aiguillon, après un cours total de 481 kilomètres (en y comprenant ses nombreuses sinuosités) ou 250 kilomètres en ligne directe, dont 192 appartiennent au département. La largeur moyenne du Lot est de 100 mètres, sa profondeur de 1m,40, sa pente de 5 centimètres par 100 mètres. On a canalisé cette rivière depuis Bouquiès (Aveyron) jusqu'à son embouchure dans la Garonne, au moyen de 71 écluses.

Le Célé prend sa source dans le bois de Bousquet, au département du Cantal ; il passe dans le département du Lot à Figeac, à Marcilhac, à Saint-Géry, et vient se jeter dans le Lot, près de Saint-Cirq, après un cours d'environ 70 kilomètres.

La Dordogne (voyez l'hydrographie du département de la Dordogne) traverse la partie septentrionale du département sur une longueur de 59 kilom.; elle y entre près de Girac, en quittant le département de la Corrèze, et en sort près de la commune du Roc, pour entrer dans celui de la Dordogne ; elle passe à Tauriac, à Floirac, à Meyronne, à Pinsac et à Souillac. Flottable à bûches perdues dans toute l'étendue de son parcours dans le département, elle n'est navigable que depuis Meyronne pendant 25 kilomètres.

La Cère et la Bave, affluents de la Dordogne dans le département du Lot, sont flottables. Le pays est, en outre, arrosé par un grand nombre de ruisseaux. Quelques-uns, tels que celui de l'Ouysse, disparaissent dans des gouffres, coulent pendant quelque temps dans un lit souterrain et reviennent continuer leur cours à la surface du sol. D'autres, tels que les ruisseaux de Reyrevignes, de Sonac, de Miers, d'Assier, de Thémines, de Théminettes, se perdent pour ne plus reparaître. Le ruisseau de Théminettes parcourt une de ces vallées sans issue que nous avons nommées *cloups*, et se perd par trois étroites ouvertures dans un gouffre situé à la base d'un rocher qui le termine. Deux sources, celles du Bouley et du Gourg, offrent, en sortant de la montagne de Puymartin, près de Souillac, le curieux phénomène d'une intermittence alternative. Dans les fortes pluies, le Bouley commence par grossir, le Gourg reste encore presque à sec ; mais, au bout d'un certain temps, le Gourg grossit, s'élance avec impétuosité ; en même temps, la source du Bouley semble presque tarie. Dès que le Gourg cesse de jaillir, le Bouley recommence, et ainsi de suite jusqu'à l'épuisement des eaux.

Parmi les curiosités hydrographiques du département, citons encore : le gouffre du Saut de la Pucelle, près de Gramat; le gouffre de l'Igue-de-Biau, sur l'Alzou ; le gouffre du puits de Padirac, le gouffre de Roque-de-Corn, le gouffre de Bède, tous situés dans l'arrondissement de Gourdon.

Il n'existe pas de canaux importants dans le département, à moins que l'on ne veuille considérer comme tel le canal de dérivation qui, par les ruisseaux de Veyres, de Herbezon, et par la rivière du Célé, approvisionne Figeac de bois de chauffage. Ce petit canal remonterait, dit-on, au XIe siècle. Les canaux de Montbrun, de Capdenac et de Luzech, sont des dérivés du Lot destinés à abréger la navigation de cette rivière.

Le département ne renferme aucun étang considérable, et il n'offre que quelques marais sur les bords du Lot et de la Dordogne.

Voies de communication. — Le département du Lot est parcouru par quatre routes nationales d'une longueur de 278 kilomètres ; par 19 routes départementales, 586 ; par 19 chemins vicinaux de grande communication, 1,006 ; par 95 chemins vicinaux de moyenne communication ou d'intérêt commun, 1,301 ; et par 1,465 chemins vicinaux ordinaires, ayant une longueur totale de 3,240 kilomètres.

Les chemins de fer qui le traversent appartiennent au grand réseau d'Orléans ; la principale ligne, qui est celle de Paris à Toulouse, dessert dans le département les stations de : Les Quatre-Routes (523 kilom. de Paris), Saint-Denis-près-Martel, Montvalent, Rocamadour, Gramat, Assier, Le Pournel, Figeac (592 kilom. de Paris), et Capde-

nac. A Capdenac, cette ligne traverse le Lot pour pénétrer dans le département de l'Aveyron et se diriger sur Villefranche-de-Rouergue, tandis qu'un autre embranchement court sur Rodez. A Figeac, un embranchement transversal de 171 kilomètres unit par Aurillac cette ligne à celle de Paris-Saint-Germain-des-Fossés-Nîmes, appartenant au grand réseau de Paris-Lyon-Méditerranée; ses stations dans le département sont : Figeac et La Capelle-Banhac.

La ligne de Paris à Agen par Limoges, qui passe à l'ouest du département, dans ceux de la Dordogne et de Lot-et-Garonne, détache à la station de Monsempron-Libos un embranchement de 50 kilomètres qui va à Cahors, en desservant les stations de: Fumel, Soturac-Touzac, Duravel, Puy-l'Évêque, Castelfranc, Luzech, Parnac, Mercuès et Cahors (658 kilom. de Paris).

D'autres lignes sont à l'étude ou en construction; citons : celles de Cahors à Canderac, et de Cahors à Moissac, Montauban et Brive.

En 1877, on évaluait la longueur des lignes en circulation à 137 kilomètres, et celle des lignes en construction ou à construire à 300 kilomètres.

Climat. — Le département du Lot appartient à la région climatérique du sud-ouest ou au climat girondin ; mais il ne faudrait pas lui appliquer rigoureusement les caractères qui appartiennent à ce climat, car ils sont extrêmement modifiés par sa situation physique. Le climat du département du Lot varie, en effet, selon les zones d'élévation. Dans la région la plus élevée, il est humide et froid pendant neuf mois de l'année, et très chaud pendant l'été. Dans la zone intermédiaire, il est plus sec et plus tempéré; enfin il est très chaud dans les vallées inférieures. L'hiver règne encore sur les plateaux de la partie orientale de Figeac, quand le printemps commence dans les vallées du Lot et de la Dordogne; la douce température de l'automne se prolonge sur les plateaux calcaires, tandis que la neige tombe à gros flocons sur les parties les plus élevées du canton de La Tronquière, de La Capelle, de Saint-Céré et de Bretenoux. Après le vent du nord-ouest, ceux qui dominent sont les vents de l'ouest, du sud et du sud-ouest.

Productions naturelles. — Le département du Lot appartient à la région géologique du Quercy. C'est un plateau sec de calcaire jurassique, élevé de 400 mètres, traversé par des vallées qui ont 200 mètres de profondeur et qui donnent issue à des cours d'eau qui descendent du plateau central. On y rencontre les trois formations, granitique dans la montagne, calcaire sur le plateau, et d'alluvion dans les vallées. Le département est peu riche en métaux.: il renferme quelques mines de fer dans les cantons de Souillac, de Salviac, de Gourdon, de Cazals, du plomb et de la calamine, de la houille à Saint-Perdoux et à Fourmagnac; de la pierre calcaire, de la pierre de taille dure, de la pierre lithographique, de la pierre meulière, de beaux marbres, de l'albâtre, de la serpentine, du granit, du spath calcaire, des carrières d'argile savonneuse, de marne, d'argile à potier, de terre à foulon, et quelques tourbières. Il existe des sources minérales à Miers, à La Garde et à Gramat, à L'Hôpital, à Reyrevignes, à Rueyres, à Livernon ; mais elles sont peu exploitées. Les eaux de Livernon exhalent une forte odeur d'hydrogène sulfuré. On a récemment trouvé dans les environs de Cahors, à Bach, à Concots, etc., des gisements considérables de phosphate de chaux qui sont l'objet d'une importante exploitation.

Le département du Lot produit des céréales en quantité plus que suffisante pour la consommation de ses habitants. Les vignes y sont nombreuses et produisent, année commune, près de 600,000 hectolitres de vin, dont une moitié est consommée dans le pays, et l'autre exportée ou convertie en eau-de-vie. En 1874, la production a été de 675,000 hectolitres, valant 17,550,000 francs ; en 1877, la production a été de 559,129 hectolitres, et, en 1880, elle descendait à 330,275 hectolitres seulement à cause de la maladie de la vigne et du froid. Le département ne produit pour le commerce que des vins rouges de table, et les vins noirs renommés, dits « vins de Cahors, » employés seulement dans les mélanges. Ces vins sont presque tous de bonne qualité; cependant les meilleurs, ceux de Savagnac, Saint-Henri, Parnac, Saint-Vincent, La Pistoule, Camy, Prayssac, Le Montat, Larroque, Castelfranc, Grézels, Prémiac, Luzech, ne sont classés que parmi les bons vins ordinaires de France. Le mûrier blanc est cultivé dans toute l'étendue du département, et l'éducation des vers à soie y est très active ; la culture du tabac y est autorisée, et il produit une grande partie de ces truffes si estimées des gourmets sous le nom de « truffes du Périgord ; » le territoire de la com-

mune de Cressensac en fournit une grande quantité; les champignons d'espèce comestible abondent aussi. Le chanvre est une des productions les plus importantes.

Le chêne abonde dans les forêts. Après cet arbre, les essences principales sont : l'érable, le cornouiller, le hêtre et le bouleau. La sève de ce dernier arbre fournit aux habitants de quelques cantons une boisson sucrée qui devient acide par la fermentation; tandis que les fruits du châtaignier sont d'une grande ressource pour l'alimentation des habitants des campagnes. Sur le sol d'alluvion croissent l'aune et le peuplier; on trouve le frêne dans tous les terrains. Parmi les arbres des jardins, on remarque le tilleul, le platane, le micocoulier; parmi les arbres fruitiers, le noyer, le noisetier, le cerisier, le pêcher et le prunier; les fruits de ce dernier sont convertis en pruneaux qui, sous le nom de pruneaux d'Agen, centre de ce commerce, jouissent d'une grande réputation. Le département renferme des espèces particulières de pommes et de poires. Le grenadier réussit dans les rochers des bords du Lot, où croissent aussi le lentisque et le térébinthe.

Les races d'animaux domestiques sont généralement médiocres; cependant quelques propriétaires possèdent de beaux troupeaux de mérinos. Les chèvres du pays, surtout celles à poil court, ont un duvet très fin; les cultivateurs engraissent les porcs, les dindons et les oies en grand nombre, et en font des conserves dans la graisse. Les loups, les renards et les blaireaux sont très nombreux dans le pays, ainsi que les fouines, les putois, les belettes, les martres, les genettes, les chats sauvages, les écureuils. Les loutres y habitent les bords de l'Ouysse et de la Dordogne. Les lièvres et les lapins abondent; les premiers deviennent très gros dans le pays calcaire. Le gibier ailé et les oiseaux de toute espèce sont fort multipliés. Parmi les oiseaux de proie, on cite l'aigle, le duc, le hibou, le milan, le faucon, l'épervier. Les bords du Lot et de la Dordogne offrent, dans certaines saisons, des cormorans, des hérons, des grues, des cigognes; on y voit, dans les hivers rigoureux, la grande outarde et le cygne; les oies sauvages y paraissent plus souvent. La couleuvre et les salamandres sont assez communes; la vipère est rare et ne se trouve que dans les pays de montagnes. Les rivières sont poissonneuses; on pêche dans la Dordogne, outre la truite saumonée et tous les poissons d'eau douce, la lamproie, le saumon, la sole et l'alose. La Cère nourrit une grande quantité d'anguilles. Les carpes du Lot sont très belles, et les écrevisses des ruisseaux ont une chair très délicate.

Industrie agricole, manufacturière et commerciale. — Nous avons dit que la production des céréales excédait les besoins locaux; le pays est, en effet, à peu près exclusivement agricole; mais malheureusement la culture, qui se fait avec des bœufs, y est encore arriérée. Espérons que les méthodes nouvelles y seront propagées avec fruit par les sociétés d'agriculture et les comices agricoles qui, depuis une vingtaine d'années, ont généralement produit de si heureux résultats en France.

La superficie du département se partage en superficie bâtie et voies de communication, 17,019 hectares, et en territoire agricole, 504,155 hectares. Ce dernier se subdivise lui-même en : céréales, 169,000 hectares; farineux, 64,000; cultures potagères et maraîchères, 3,000; prairies artificielles, 7,500; cultures industrielles, 3,975; fourrages annuels, 500; autres cultures et jachères, 27,000; vignes, 68,600; bois et forêts, 90,000; prairies naturelles et vergers, 25,000; pâturages et pacages, 15,000; terres incultes, 25,580 hectares.

Les vins sont, avec les céréales, la principale richesse agricole du pays. On élève et on exporte des ânes, des moutons et des porcs; l'industrie agricole consiste aussi dans la préparation des pruneaux, l'engrais des porcs, des oies, des dindons, et leur conserve dans la graisse.

L'industrie manufacturière du département est encore à son aurore; deux forges à la catalane et un haut fourneau, un martinet à cuivre, quelques houillères mal exploitées, quelques tuileries et poteries, un petit nombre de fabriques de satins, de bonneterie, d'étoffes de coton et de toiles, une trentaine de tanneries et quatre ou cinq papeteries communes, sont les principaux établissements industriels du département. Les moulins à blé ont seuls quelque importance; on en compte aujourd'hui près de 1,000. Parmi les petites industries particulières au pays, nous devons cependant citer la fabrication des ouvrages en buis, moules, boutons, cuillers, qui occupe les habitants de Saint-Cirq.

Les vins sont, avec les farines et les grains, les châtaignes, les grands articles de l'exportation; après eux, le chanvre et les toiles, les laines, les

porcs gras, les conserves de volaille et les truffes. L'importation y est considérable et embrasse, outre les objets de luxe, ceux qui sont nécessaires à la vie et que l'on ne trouve pas dans le département. Près de 708 foires, durant 675 journées, se tiennent dans 150 communes du département ; elles sont toutes destinées à la vente des bestiaux de toute espèce. On vend particulièrement des mulets aux foires d'Assier, de Vaylats, de Prudhomat, de Limogne; des chevaux à celles d'Assier, La Capelle-Marival; des volailles, des oies, des dindons, à celles de Belaye, du Boulvé, Fontanes, L'Hospitalet, Luzech, Mondoumerc, Pern, Puy-l'Évêque, Vers; des laines à celles de Catus, Lalbenque, Aujols; du chanvre aux foires de Cahors, Puy-l'Évêque ; des cerceaux pour cuves à Luzech. Enfin on traite du prix des vins dits vins noirs à la foire de Saint-Vincent-de-Rive-d'Olt du 7 novembre.

Division politique et administrative. — Le département du Lot a pour chef-lieu Cahors ; il comprend : 3 arrondissements, 29 cantons et 323 communes ; le tableau que nous en donnons plus loin les fera connaître; il appartient à la région agricole du sud de la France.

Le département forme le diocèse d'un évêché suffragant de l'archevêché d'Albi, et dont le siège est à Cahors ; il y a dans cette ville un grand séminaire, le petit séminaire est à Montfaucon, et le département compte 5 cures de première classe, 28 de seconde classe, 449 succursales et 74 vicariats.

Les trois tribunaux de première instance des trois chefs-lieux d'arrondissement, et le tribunal de commerce de Cahors sont du ressort de la cour d'appel d'Agen.

Le département fait partie de l'académie universitaire de Toulouse ; il y a à Cahors un lycée, un collège communal à Figeac, une école normale d'instituteurs à Cahors, et, dans le département, 6 institutions secondaires libres et 731 écoles primaires.

Le département du Lot appartient à la circonscription du 17e corps d'armée et à la 17e région de l'armée territoriale, dont l'état-major est à Toulouse. La compagnie de gendarmerie nationale appartient à la légion 17e *bis*, dont l'état-major est à Agen.

Le département est compris : dans l'arrondissement minéralogique de Rodez, qui appartient à la région agricole du sud-ouest; dans la 9e inspection divisionnaire des ponts et chaussées, et dans le 18e arrondissement forestier, dont le conservateur réside à Toulouse.

Il y a, dans le Lot, 48 perceptions des finances; les contributions et les revenus publics atteignent 10 millions de francs.

HISTOIRE DU DÉPARTEMENT

Le département du Lot et celui de Tarn-et-Garonne ont été formés de la province qui portait, avant 1789, le nom de Quercy. Ce nom, que l'on a voulu faire dériver des chênes (*quercus*) dont le pays était autrefois couvert, vient des *Cadurci*, le peuple gaulois qui occupait cette contrée avant l'invasion romaine. Les *Cadurci* étaient de race celtique. Établis dans les bassins du Tarn, du Lot et de la Dordogne, presque au pied des montagnes d'Auvergne, dont les ramifications donnaient à leur pays cet aspect aride et escarpé qui rappelle l'Afrique au voyageur, ils étaient sur la zone même où se rencontraient les peuples celtiques et les peuples ibères. A leur droite et à leur gauche, les *Petrocorii* (Périgord) et les *Rutheni* (Rouergue) étaient Celtes comme eux; plus au sud et plus à l'ouest, l'origine ibérienne des habitants se reconnaissait et se reconnaît encore à leurs caractères physiologiques. Si les monuments celtiques ne sont pas aussi nombreux dans ce département que dans certains autres, ils n'y manquent point cependant. On y trouve particulièrement des monuments funèbres, des tombelles, dont quelques-unes renferment plusieurs cercueils de pierre superposés, par exemple celle qu'on nomme *Puy-les-Martres* (Puy-des-Martyrs) ; des dolmens, qui sont également des monuments funèbres, comme l'attestent les squelettes mis à découvert par les fouilles, et dont le principal est celui qu'on appelle la *Pierre Martine*, près de Livernon : il a plus de 7 mètres de longueur et plus de 3 de largeur; sa table supérieure oscille sur ses supports pendant une minute à la moindre pression de la main ; auprès des squelettes, on a trouvé des flèches et des haches en silex, des fragments de poterie, des ornements en os ou en pierre, des épées et des poignards en cuivre. Près de Prayssac, sur la montagne de Roquebert, on voit un cromlech assez considérable.

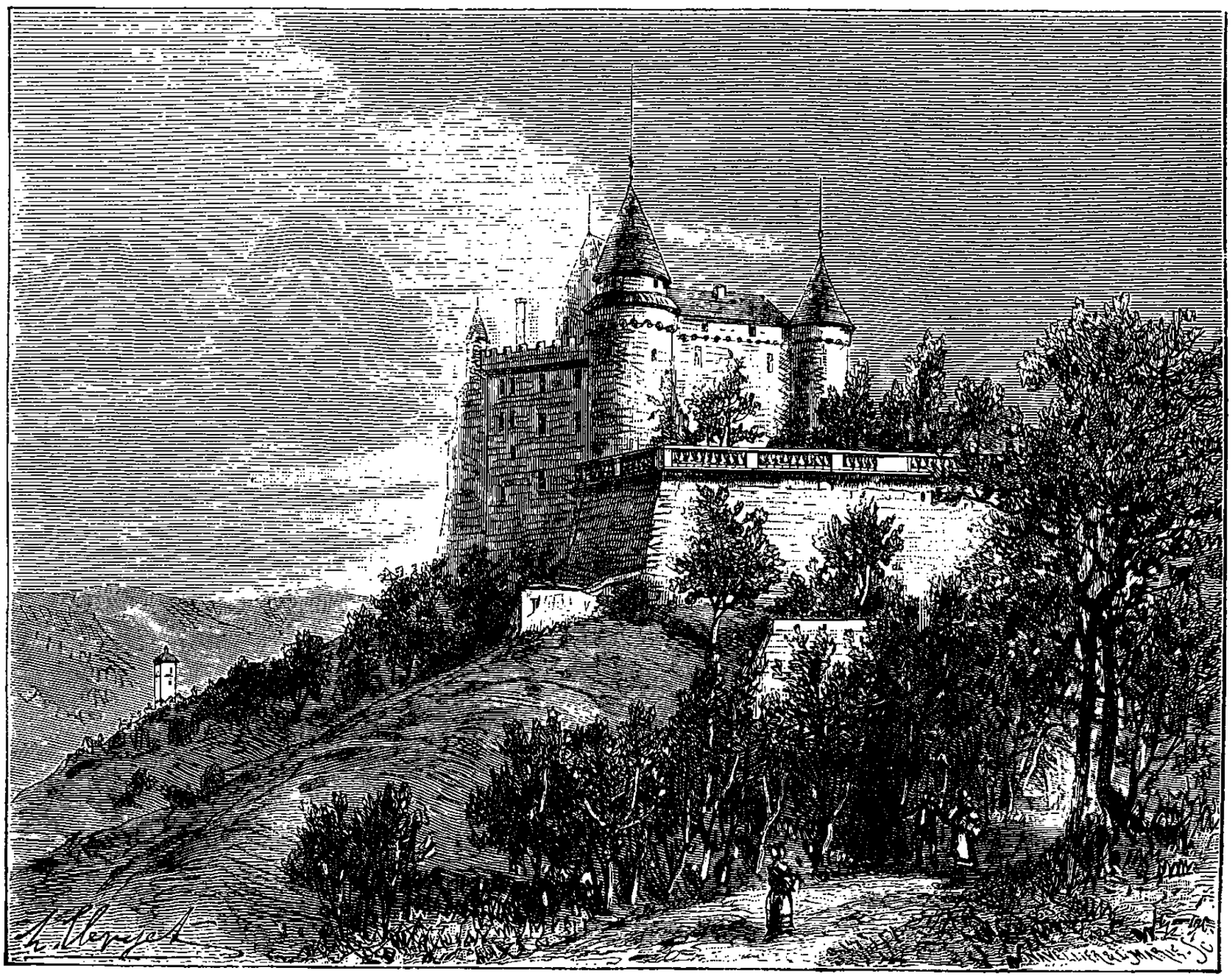
Les *Cadurci* formaient une *cité* qui dépendait de la grande confédération des Arvernes. Ils prirent

part avec ce peuple puissant à l'énergique résistance qu'il opposa aux généraux de Rome. Ils combattirent avec Britich sur les bords du Rhône contre Fabius. Plus tard, dans la grande lutte contre César, ils fournirent leurs contingents au camp d'Alésia, où Vercingétorix avait convoqué la Gaule entière, et enfin leur pays eut l'honneur de servir de théâtre aux derniers efforts de l'indépendance gauloise. On se demande à présent où était située la ville d'*Uxellodunum*. Cahors, Luzech, Puech-d'Usselou, Capdenac se sont disputé ce nom. Le Puech-d'Usselou ou Puy-d'Issolu, selon d'Anville, est l'ancienne *Uxellodunum*. D'après les recherches plus récentes et les fouilles pratiquées sous la direction du commandant Stoffel, cette opinion semble devoir l'emporter, malgré les assertions de Champollion-Figeac et de la commission de topographie des Gaules, qui penchent, celle-ci pour Luzech, et celui-là pour Capdenac. *Uxellodunum* était une place fortement située sur un rocher à pic, au pied duquel serpentait une rivière. Le lieutenant de César, Caninius, qui venait de vaincre Dumnacus, s'avança à la poursuite de Drapès et de Lucterius jusqu'à la place dont nous parlons et où les fugitifs se jetèrent. Lucterius était du pays; c'était un Cadurque à qui ses richesses et son esprit ambitieux avaient donné dès longtemps une grande influence et qui venait de l'accroître encore par des services rendus à la cause de la Gaule tout entière. Arrêté devant cette place inexpugnable, Caninius eut le bonheur de s'emparer de Drapès et de mettre en fuite Lucterius, à la suite d'une sortie qu'ils venaient de faire pour aller chercher des vivres, dont la disette se faisait sentir dans la ville. Avoir privé la ville de ses deux meilleurs défenseurs, ce n'était pourtant point l'avoir prise, et l'arrivée de César ne fut pas inutile à son lieutenant. Il commença par empêcher les habitants de venir puiser de l'eau à la rivière, et, comme ils étaient obligés pour cela de descendre le flanc escarpé de la montagne, il y réussit facilement en disposant en face des archers et des machines à projectiles. Privés de l'eau de la rivière, les assiégés recoururent à celle d'une fontaine qui coulait au pied de leurs murs. César voulut également les en écarter et fit construire près de ces murs une tour de bois à dix étages d'où les traits pleuvaient sur eux; ils s'en débarrassèrent en faisant rouler contre elle des tonneaux de suif et de bitume enflammé. César trouva alors un moyen fort efficace; une tranchée creusée dans le roc détourna les eaux de la source qui tarit subitement à la vue des assiégés; ce qui les jeta dans un tel désespoir qu'ils virent dans cet événement moins l'habileté humaine qu'un arrêt du ciel. Ils se rendirent. César leur laissa la vie et leur fit couper les mains, « afin de rendre plus visible à tous le châtiment des méchants, » comme dit singulièrement son compagnon de guerre et le continuateur de ses *Commentaires*, Hirtius. Drapès se laissa mourir de faim. Lucterius fut livré par la trahison d'un Arverne nommé Epasnact, « grand ami du peuple romain, » et mourut par la main du bourreau. La Gaule, saisie de terreur, n'osait plus remuer; elle tremblait au seul nom de César; et les voisins des Cadurques, redoutant leur sort, chantaient entre eux à voix basse ce refrain demeuré traditionnel :

« Prends garde, fier Pétrocorien,
Réfléchis avant de prendre les armes,
Car, si tu es battu,
César te fera couper les mains! »

Le pays des Cadurques fut compris, sous Auguste, dans la Gaule Aquitaine, et, sous Honorius, dans la Première Aquitaine. Il reçut, comme toutes les provinces gauloises, en dédommagement de la liberté perdue, les bienfaits de la civilisation romaine, des routes, des aqueducs, des édifices, dont nous parlerons à propos de Cahors. On ne cite guère néanmoins que trois localités du département qui datent de l'époque romaine : Cahors; Duravel (*Diolidinum*), et Mercuès (*Mercurii Castrum*).

Au v^e^ siècle, le Quercy eut sa part des malheurs de la Gaule et fut ravagé successivement par les Vandales, les Alains, les Suèves, enfin les Wisigoths qui s'y établirent, et en furent chassés par Clovis. Il suivit le sort de l'Aquitaine sous les rois francs de la première et de la deuxième race. Celle-ci, toute belliqueuse et résolue à dompter enfin le midi de la Gaule, toujours rebelle au nord, entreprit ces guerres terribles que signala la résistance des princes vascons Hunald et Waïfre. Associé par sa situation géographique à la lutte des Méridionaux, le Quercy fut un des principaux théâtres de cette guerre défensive que favorisaient ses montagnes et ses nombreux défilés. Après le triomphe des Carlovingiens, il forma, avec le Rouergue, l'un des neuf comtés établis par l'empereur d'Occident dans le royaume d'Aquitaine, échu à son fils.



Château de Mercuès.

Quoique éloigné de la mer, le Quercy n'en fut pas moins exposé, pendant les trois siècles qui suivirent la mort de Charlemagne, aux ravages des Normands. Avoir des fleuves et des rivières navigables, c'est une richesse pour un pays; mais, à cette époque désastreuse, c'était une calamité. Les Normands remontèrent la Dordogne jusqu'à Souillac, le Lot et le Célé jusqu'à Figeac, répandant partout la désolation.

Le régime féodal rendit au pays la sécurité. On regarde comme le premier comte héréditaire du Quercy un certain Rodolphe, qui vivait en l'an 900. Mais sa postérité ne posséda ce comté que pendant soixante ans. Robert, arrière-petit-fils de Rodolphe, ayant fait la guerre à Pons, comte de Toulouse, en fut complètement dépouillé. Depuis cette époque, le Quercy fut possédé, conjointement avec le Rouergue, par une branche de la maison des comtes de Toulouse que l'on croit avoir été la branche aînée. Enfin, en 1065, Berthe, comtesse de Quercy et de Rouergue, étant morte sans postérité, ces deux pays furent réunis au domaine des comtes de Toulouse et suivirent les destinées de la maison de Saint-Gilles. Le divorce d'Éléonore et de Louis VII, suivi du mariage de cette princesse avec le roi d'Angleterre, Henri II, livra la Guyenne aux Anglais et leur donna des prétentions sur le comté de Toulouse. Henri II entreprit aussitôt la guerre contre Raymond V et marcha sur Toulouse ; n'ayant pu s'en emparer, il prit du moins Cahors (1159); mais la paix qui se fit bientôt après lui enleva sa conquête. En 1188, la guerre recommença. Raymond V, offensé par l'un des fils du roi d'Angleterre, le fameux Richard Cœur de Lion, fit arrêter deux chevaliers anglais qui revenaient d'un pèlerinage à Saint-Jacques en Galice. Outré de colère, Richard se jeta sur le Quercy, y prit dix-sept châteaux et demeura en possession de cette province jusqu'en 1196. Devenu alors roi d'Angleterre, il fit la paix avec Raymond VI, qui avait succédé à Ray-

mond V, et, renonçant à ses prétentions sur le comté de Toulouse, lui rendit le Quercy.

La guerre des Albigeois répandit la désolation dans tout le Midi. Le Quercy fut envahi par Simon de Montfort et la possession lui en fut confirmée par le légat du pape. Un peu plus tard, Raymond VI ayant recouvré ses États, les transmit à son fils Raymond VII; mais celui-ci trouva un adversaire plus redoutable encore dans le roi de France. Le comté de Toulouse et ses dépendances furent presque entièrement annexés au domaine de la couronne. Le Quercy appartenait en effet au roi de France sous le règne de saint Louis; mais il fut au nombre des provinces que ce monarque abandonna à l'Angleterre par le traité de 1259, sous condition d'hommage lige. Plus tard, conquis par Du Guesclin sous Charles V, puis repris par les Anglais, il resta en leur pouvoir jusqu'à l'époque où ils furent chassés de France, c'est-à-dire jusqu'en 1453.

Louis XI incorpora le Quercy à la Guyenne, qu'il donna à son frère Charles de Berry. A la mort de ce dernier (1472), la province fut pour toujours réunie au domaine royal. Avant cette réunion, le Quercy avait ses états provinciaux. Ces états votaient les subsides que le pays accordait au comte; ils continuèrent d'exister et de voter les subsides pour le roi. Ils se composaient des trois ordres. Le tiers se formait des députés de 24 communes, villes et bourgs, dont les principales étaient Cahors, Montauban, Figeac et Moissac. Ils se réunissaient dans une de ces quatre villes. L'évêque de Cahors en avait la présidence. En 1552, Henri II institua à Cahors un présidial.

Les guerres de religion mirent en évidence un contraste, une rivalité même qui a toujours existé entre le haut et le bas Quercy. Le haut Quercy, où se trouvait Cahors, resta fidèle au catholicisme; le bas Quercy, plus méridional, se déclara pour les calvinistes qui y trouvèrent une de leurs plus fortes places, Montauban. Malgré cette hostilité si marquée, l'unité administrative du Quercy subsista jusqu'à la fin de la monarchie, si ce n'est qu'une faible partie de la province, celle qui était située au nord de la Dordogne, relevait du parlement de Bordeaux, tandis que tout le reste relevait de celui de Toulouse. L'organisation nouvelle de 1779, qui réunit, sous le nom d'administration de la haute Guyenne, le Quercy et le Rouergue, n'amena point encore de séparation, et il en fut de même, en 1790, de l'organisation départementale, qui enveloppa tout le Quercy dans l'unique circonscription du département du Lot. Sans doute les circonstances étaient trop graves et les préoccupations trop considérables pour que les législateurs de la France eussent le temps de songer aux petites jalousies de Montauban contre Cahors; mais, en 1808, comme Napoléon Ier revenait de Bayonne où il avait disposé de la couronne d'Espagne, les Montalbanais profitèrent de son passage pour lui exposer les griefs de leur vanité et solliciter le rang de chef-lieu de département. Il leur accorda ce qu'ils demandaient, et un sénatus-consulte, en détachant le bas Quercy pour en former le département de Tarn-et-Garonne, resserra celui du Lot dans les limites du haut Quercy.

HISTOIRE ET DESCRIPTION DES VILLES BOURGS ET CHATEAUX LES PLUS REMARQUABLES

Cahors (lat. 44° 26′ 52″; long. 0° 53′ 41″ O.). — Cahors (*Divona Cadurcorum, Cadurcum, Caturcum, Caturx, Catoræ, Caors, Caours*), station de la ligne de raccordement de Monsempron-Libos à Cahors, qui se rattache à la grande ligne de Paris à Agen (grand réseau d'Orléans), à 658 kilomètres de Paris par le chemin de fer, à 577 kilomètres directement au sud de Paris, ancienne ville épiscopale, capitale du Quercy, aujourd'hui chef-lieu du département du Lot, d'un arrondissement et de deux cantons, est bâtie dans une presqu'île que forme le Lot et peuplée de 13,660 habitants.

Cahors était déjà célèbre avant l'arrivée des Romains. Les Celtes l'appelaient *Divona*, c'est-à-dire la divine fontaine (*Diw*, divine, *wonan*, fontaine). Ce nom, que d'autres villes portaient également (Bordeaux, entre autres, au témoignage d'Ausone) lui venait, pense-t-on, d'une fontaine tout proche de la ville et qui a pris le nom de *fontaine des Chartreux*, depuis que des moines de cet ordre s'y sont établis au temps passé. Il faut entendre un enthousiaste habitant de Cahors qui a décrit la ville et le département : rien n'est pur, rien n'est limpide, comme cette belle fontaine, qui, après avoir fait tourner les quatre roues d'un moulin, va verser sa transparente émeraude dans les eaux souvent fangeuses du Lot; et rien n'est imposant, rien n'est sombre et poétique comme les rochers énormes qui forment au-dessus de son bassin une voûte pleine de ténèbres. « Quel dommage, s'écrie cet admirateur, que la belle Laure n'ait pas habité le

chef-lieu du Quercy ! Au lieu de résider à Avignon, de célébrer la fontaine de Vaucluse, Pétrarque aurait fixé son séjour à Cahors ; il aurait chanté la fontaine des Chartreux !... » Cette fontaine, en effet, n'est point au-dessous de pareils éloges, et elle est tout à fait digne d'avoir donné son nom à l'antique cité des Cadurques.

Après avoir pris part à la résistance nationale, les habitants de Cahors se soumirent à César, qui récompensa leur courage du surnom d'*Eleutheri*, libres. Déjà industrieux avant la conquête romaine, ils se trouvèrent tout à coup placés dans des conditions bien plus favorables pour développer leur activité ingénieuse. On vanta par tout l'empire la finesse et la beauté des toiles qu'ils fabriquaient ; l'élégance et la commodité de leurs meubles ; ces lits de plumes dont ils sont regardés comme les inventeurs ; ces rubans de lin qu'ils avaient su, les premiers, teindre de couleurs éclatantes ; surtout ces poteries que les potiers cadurques façonnaient avec tant de délicatesse et qui portaient le nom de *Cadurcæ*. Le gouvernement impérial traita Cahors comme il convenait de traiter une ville si précieuse pour les jouissances des maîtres du monde. Il l'éleva au rang de municipe, et elle fut du nombre des soixante villes qui élevèrent un autel à Auguste au confluent du Rhône et de la Saône. Quatre voies romaines, à peu près dans la direction des quatre points cardinaux, la mirent en communication avec Toulouse, Bordeaux, Périgueux, et Lyon par Rodez. Un vaste aqueduc, que l'on croit avoir été construit sous Constantin par l'architecte Polemius, et qui se prolongeait jusqu'à six lieues de la ville ; un forum, un pont, des thermes, consacrés à Diane par Auguste et son gendre Agrippa, et dont il reste un portique appelé par les habitants *temple de Diane ;* un théâtre qu'on nommait le *cirque des Cadourques*, également de l'époque d'Auguste, et dont il ne subsiste plus rien depuis 1867 : tels sont les différents ouvrages dont fut ornée la *Divona* des Cadurques, désormais appelée *Cadurcum*.

Vers le milieu du IIIe siècle de l'ère chrétienne, Cahors entendit prêcher l'Évangile par Genulfus, ou saint Genou, qui fut son premier évêque. Il fit de nombreux miracles. Dès son arrivée, il délivra des obsessions du démon le fils d'une veuve qui lui avait offert une généreuse hospitalité. Un peu plus tard, il ressuscita la fille d'un Cadurcien nommé Agilbert. Déjà il comptait plusieurs prosélytes, lorsque le gouverneur de la ville, Dioscorus, dont le devoir politique était de réprimer les chrétiens, fit appeler devant son tribunal l'intrépide confesseur de la foi, le fit battre de verges et jeter dans un four ardent avec plusieurs de ceux qu'il avait convertis. Ce n'était pas la première fois que Dieu retirait sains et saufs ses fidèles d'une si cruelle situation. Saint Genou et ses disciples sortirent du four comme ils y étaient entrés. Cet événement miraculeux ouvrit les yeux au peuple qui, par ses menaces, obligea le gouverneur à respecter désormais des hommes si manifestement protégés du ciel. Lui-même, Dioscorus, frappé bientôt d'une douleur cruelle par la mort subite de son fils, et, se croyant sans doute puni de ses rigueurs envers le saint, le supplia de ressusciter son enfant. Saint Genou voulut lui rendre le bien pour le mal et lui dit : « Prends le cadavre par la main droite et pose-le sur ses jambes. » A peine redressé, le cadavre marcha. Dioscorus se convertit avec sa femme, ses parents, ses amis. Saint Genou, après avoir installé le christianisme d'une manière si éclatante à Cahors et avoir fondé, dit-on, la première église de la Daurade, s'en alla prêcher l'Évangile dans le Berry avec le même succès, et y mourut. La cathédrale de Cahors s'est enrichie depuis de plusieurs reliques de saint Genou, rapportées au XVIIe siècle par des chanoines de la ville qui avaient fait un voyage dans le nord de la France. On dit que le successeur de saint Genou dans le siège épiscopal de Cahors fut ce fameux Exupère, rhéteur de Bordeaux, célébré par Ausone. L'évêché de Cahors, après que Constantin en eut réglé la circonscription, eut à peu près la même étendue qu'autrefois le territoire de *Divona* et plus tard la province de Quercy ; le Lot le partageait presque en deux parties égales.

L'évêque prit de bonne heure à Cahors, comme dans tous les municipes, une grande importance qu'il est utile de remarquer parce qu'elle ne cessa de croître jusque dans le moyen âge. Les révolutions politiques, les guerres désastreuses, les changements de domination n'arrêtèrent point ce progrès. Les Francs de Clovis se substituèrent aux Wisigoths. Les rois rivaux qui se partagèrent son royaume se disputèrent les armes à la main le midi de la France : Cahors fut même prise, brûlée, et ses murailles détruites par Théodebert (573). On n'en voit pas moins l'autorité épiscopale sortir de ces orages aussi ferme et aussi respectée. Sous Dagobert, l'évêque Rusticus fut assassiné dans une

émeute; mais, dès l'épiscopat de son successeur, qui était aussi son frère, saint Didier ou saint Géry (629-655), l'expiation du crime fut imposée à la corporation des bouchers, soupçonnée de l'avoir commis : il fut établi que tous les ans, le jour consacré à saint Étienne, patron de la cathédrale, deux bouchers placeraient deux haches de bois aux angles du maître-autel et assisteraient à l'office en restant tout le temps à genoux. Cette pénitence était assez douce, il est vrai ; mais il fallait encore de la puissance à l'évêque pour pouvoir imposer à une corporation redoutable une humiliation qui s'est perpétuée pendant des siècles. Au reste, saint Géry jouissait d'un crédit particulier à la cour du roi Dagobert ; ses richesses étaient si considérables qu'elles suffirent à relever les murs de la ville, à y fonder des monastères, des édifices publics et qu'il put encore laisser par testament à l'église cathédrale dix bourgs ou villages qui lui appartenaient dans le Quercy.

Les Normands ravagèrent Cahors. Elle passa aux comtes de Toulouse, leur fut disputée par les rois d'Angleterre et leur demeura enfin. Dans le court espace de temps pendant lequel Henri II en fut possesseur, il y établit pour gouverneur son chancelier, le fameux Thomas Becket, qui fit environner la ville de murailles aujourd'hui détruites.

Au milieu de ces troubles et de ces tiraillements dont souffrit la province disputée sans cesse entre les maîtres de la Guyenne et les comtes de Toulouse, Cahors fut érigée en un comté particulier, et son évêque, s'affermissant de plus en plus dans son pouvoir temporel et prenant rang dans la hiérarchie féodale, s'en mit en possession. Au temps de la croisade des Albigeois, Guillaume de Cardaillac était évêque de Cahors. Il prêta serment à Simon de Montfort, combattit sous sa bannière et, lorsque celui-ci fut assiégé dans Castelnaudary, courut pour le délivrer. Mais le comte de Foix le mit en déroute, et il fallut que Montfort sortît de la place et chargeât avec la garnison pour rétablir la fortune des croisés (1511). Ce fut, au reste, ce même Guillaume qui, en cette même année, ayant renoncé à la suzeraineté du comte de Toulouse pour se reconnaître l'homme lige de Philippe-Auguste, prit publiquement les titres de comte et baron de Cahors, et, comme signe de son pouvoir séculier dont il venait de donner des preuves si belliqueuses, il adopta l'usage, que ses successeurs perpétuèrent, de faire déposer sur l'autel, près de l'évangile, toutes les fois qu'il officiait, une armure complète d'homme d'armes : casque, cuirasse, brassards, glaive, cuissards, gantelets, etc.

Un autre usage, qui ne flattait pas moins l'orgueil des prélats de Cahors, était celui qui, à l'entrée de chaque nouvel évêque, obligeait le baron de Cessac, l'un des quatre barons vassaux de l'évêque, à conduire sa mule par la bride jusqu'à la cathédrale, nu-tête, en camisole blanche, la jambe gauche vêtue et la droite nue, puis à lui servir à boire à table ; ce seigneur, en récompense, gardait pour lui la haquenée du prélat toute caparaçonnée et le buffet qui avait servi à son repas de cérémonie, et qui devait valoir 3,000 livres.

L'évêque trouvait des sujets moins dociles dans les bourgeois de Cahors, où le régime municipal se réveillait alors comme dans toute la France. Les villes du Midi surtout, comme les républiques italiennes, retrouvaient, sous les débris des institutions romaines, toutes les traditions d'une antique industrie, qui étaient pour elles des éléments de puissance tout préparés. Aussi leurs bourgeois arrivèrent promptement à la richesse et à l'importance politique. C'est un riche marchand de Cahors, Raymond de Salvanhac, qui prêta de l'argent à Simon de Montfort pour la croisade. Dès le siècle précédent, les seigneurs du voisinage, absolument comme en Italie, sollicitaient le droit de bourgeoisie dans Cahors. La population urbaine avait dans ses consuls des magistrats qui défendaient ses intérêts et la représentaient vis-à-vis de la puissance féodale de l'évêque. En 1225, un différend s'éleva : il y avait une cloche que les consuls prétendaient avoir le droit de faire sonner sans permission · l'évêque leur contestait ce droit. Ce débat paraît ridicule au premier abord ; il n'en faut point rire pourtant, car il n'a rien de commun avec le lutrin ; avoir une cloche au moyen âge, c'était avoir une voix pour convoquer, au besoin pour soulever le peuple. Raymond VII, qui venait de recouvrer ses États, passant à Cahors cette même année, les consuls lui soumirent l'affaire. Naturellement mal disposé pour les évêques qui depuis si longtemps empiétaient sur les droits des comtes de Toulouse, il donna raison aux bourgeois et profita de l'occasion pour ressaisir plusieurs des usurpations épiscopales.

Un autre conflit s'éleva en 1251. Les consuls eurent le dessein fort légitime de faire construire un pont sur le Lot. L'évêque Barthélemy s'y oppo-

sait, objectant que cette construction lui ferait perdre les revenus de son bac. Il fallut, pour en finir, lui accorder un droit de péage sur ce pont, qui fut achevé en 1283. C'est celui qui est à l'est de la cathédrale et qu'on appelle encore aujourd'hui *Pont-Neuf*, quoiqu'il soit le plus ancien de la ville.

Une autre question de pont mit encore aux prises l'évêque et la municipalité. Si l'on en croit l'historien Cathala-Couture, que M. Mary-Lafon déclare « être au-dessous de la critique, » mais dont les assertions semblent justifiées en cette circonstance par l'inspection que le savant archéologue Didron a faite du *pont de Valentré,* ce pont remonterait à la seconde moitié du XIII^e^ siècle. Ce serait ce même évêque Barthélemy qui l'aurait fait construire, comme pour rivaliser avec les consuls. Dès l'an 1254, il se serait fait autoriser, par le pape Martin IV, à prélever deux cents marcs d'argent sur les amendes imposées à tous ceux qui exigeaient de leurs débiteurs au delà de 20 pour 100 par an: ceux-ci étaient nombreux, en effet, et l'on connaît la célébrité des usuriers cahorsins au moyen âge. Néanmoins l'expédient fut insuffisant, et l'évêque en employa un autre dont les seigneurs et les rois ne se faisaient point faute à cette époque; il altéra les monnaies. Mais la population cahorsine ne supporta point en silence ce vol déguisé : à l'instigation de ses consuls, elle se souleva et contraignit l'évêque à rétablir l'ancien titre de la monnaie. Toute cette histoire tomberait dans l'eau si l'on adoptait l'opinion contraire à celle de Cathala-Couture, et qui veut que la construction du pont de Valentré ait été décidée seulement en 1306, dans l'assemblée générale de la commune, commencée en 1308 et achevée en 1378. Quoi qu'il en soit, le pont de Valentré fut bâti tel qu'on le voit encore aujourd'hui. Il est en dos d'âne, comme tous les ponts du moyen âge, l'arche du milieu formant le point culminant. Trois tours carrées, sous lesquelles on passe, s'élèvent aux extrémités et au milieu. Il porte tous les caractères de l'architecture du XIII^e^ siècle, et il frappa tellement Michelet, lorsqu'il passa dans le Quercy il y a une cinquantaine d'années, qu'il pressa vivement M. Bazin, alors professeur de rhétorique au collège de Cahors, de protéger ce monument auprès du conseil municipal: « Faites tous vos efforts, lui dit-il, pour que ce pont, qui est réellement un joyau historique, soit, par des soins intelligents, transmis intact, de génération en génération. » Le pont de Valentré porte le nom de l'architecte qui l'a bâti; mais on l'appelle aussi le *Pont-du-Diable*, par suite d'une légende bizarre. On raconte que cet architecte, ne pouvant venir à bout de son œuvre, eut recours à Satan et fit un pacte avec lui. Satan s'engageait à l'aider par tous les moyens et à lui obéir ponctuellement, quelque ordre qu'il en pût recevoir. Le travail fini, l'âme de l'architecte en devait être le prix; mais si le démon, pour une cause quelconque, refusait de continuer son assistance jusqu'au bout, il perdait tous ses droits sur le prix en question. La besogne marcha vite avec un tel manœuvre. Pierres, ciment, matériaux de toute espèce arrivaient par enchantement: Satan n'y épargnait point ses ailes et ne laissait point chômer les ouvriers. Quand le pont fut presque fini: « Çà, se dit en lui-même l'architecte, voici le moment de songer à notre âme, afin que nous n'ayons point fait un sot marché. » Et il s'arrêta à la ruse que voici. Il porta un crible à son formidable associé: « Ami, lui-dit-il, je t'ai trouvé docile jusqu'ici, et tu sais que tu dois l'être jusqu'au bout. Prends ce crible, laisse-le tel qu'il est et l'emploie à puiser l'eau que tu porteras aux maçons pour délayer la chaux. » Le diable se mordit les lèvres de dépit ; il tenta pourtant l'expérience, elle échoua vingt fois: tout roi des enfers qu'il était, et tout rapide que fût son vol, jamais crible n'a gardé l'eau, même celle du Lot, et le sien était tout sec quand il arrivait. Confus, il vint avouer sa défaite, mais jura de se venger de la malice humaine. A quelque temps de là, en effet, lorsque les maçons eurent presque achevé de construire la tour du milieu du pont, ils en trouvèrent l'angle supérieur nord-est abattu. Étonnés, ils le reconstruisirent. Le lendemain, il était encore renversé. Ils eurent beau faire, impossible d'achever cette tour, encore incomplète aujourd'hui. Tous les hommes du métier admirent la dureté du ciment employé à la construction du pont de Valentré; il surpasse le ciment romain : c'est évidemment un ciment de l'autre monde...!

De nouveaux démêlés éclatèrent, en 1287, entre les consuls et l'évêque Dieudonné de Barsal, qui voulait leur enlever le droit de sceau, la garde des clefs, etc. Ils résistèrent, alléguant qu'ils possédaient ces droits par suite d'une concession royale: un arrêt du parlement de Paris leur donna raison. Mais Philippe le Bel, qui intervenait à son profit partout où des conflits éclataient, suivant en cela

l'habile politique des premiers Capétiens, se tourna du côté de l'évêque, dès que celui-ci (c'était le successeur de Barsal) lui eut offert de partager ses droits sur la ville. On dressa, en 1306, un acte qui fut appelé *acte de pariage*, et qui associait, en effet, la royauté à tous les droits de l'évêque. Le sceau porta désormais la double empreinte du roi et du prélat. Les consuls continuèrent d'exister, quoiqu'il n'en fût point fait mention dans l'acte de pariage; au reste, les viguiers royaux, depuis lors présents dans la ville, apaisèrent en général, par leur intervention pleine de conciliation et d'autorité, les anciens différends près de recommencer.

Cahors eut, à cette époque, l'honneur d'envoyer un de ses enfants sur la chaire de Saint-Pierre : Jacques d'Ossa ou d'Euse, né à Cahors en 1244, fils de gentilhomme, selon les uns, et de savetier, selon les autres, s'étant distingué au service de l'archevêque d'Arles, obtint une chaire de jurisprudence à l'université de Toulouse. Un fils de Robert d'Anjou, roi de Naples, était alors évêque de cette ville : il remarqua le jeune Cahorsin et le fit arriver aux évêchés de Fréjus et d'Avignon, puis à la chancellerie du royaume de Naples, enfin au cardinalat. Le trône pontifical étant devenu vacant en 1316, Jacques d'Euse fut désigné, dans le conclave de Lyon, pour le remplir, et devint pape sous le nom de Jean XXII. Il l'occupa jusqu'en 1334. Pendant tout son pontificat, il ne cessa de donner à son pays natal des témoignages de son souvenir et de sa prédilection, à ce point qu'il songea, dit-on, à y transférer le saint-siège, que le schisme avait fait passer en France. Il fit cardinaux plusieurs de ses compatriotes. Il acheta, moyennant deux mille cinq cents florins d'or de Florence, les biens que les templiers avaient possédés à Cahors, et y fonda, en 1328, le couvent de la Chartreuse, où s'établirent aussitôt après un prieur et douze religieux, venus de la Grande Chartreuse de Grenoble. En 1231, il fit bâtir l'église de Saint-Barthélemy, et, la même année, il fonda à Cahors une université composée des quatre Facultés de théologie, droit, médecine et arts ou belles-lettres. Cette université subsista avec éclat pendant quatre cent vingt ans; de savants théologiens et de grands jurisconsultes en occupèrent les diverses chaires; Roaldès, Govea, Cujas, Jean Lacoste, Dominicy, etc. Elle comptait seize cents élèves lorsqu'on la supprima en 1751, en la faisant rentrer dans celle de Toulouse. Ses étudiants jouissaient de tous les mêmes privilèges que ceux des universités de Paris et de Toulouse. La tour du pape Jean XXII, appelée aussi *tour d'Èze* (Euse, par corruption), perpétue aujourd'hui le souvenir du pontife né à Cahors. Elle s'élève au bout de la rue qui traverse le faubourg de la Barre, en face de la caserne; ses petites fenêtres ogivales à colonnettes indiquent son époque. Occupée successivement par les parents d'un pape, des moines, des religieuses, elle a eu aussi le triste avantage de loger le bourreau.

Le prince Édouard s'y établit en 1360, après que le traité de Brétigny eut cédé le Quercy à l'Angleterre. Choquée de la dureté des Anglais, et particulièrement du gouverneur Jean Chandos, Cahors se révolta. Comme elle ne reçut alors de la France aucun secours, elle fut obligée de céder et de laisser rentrer les Anglais; mais au siècle suivant elle les chassa définitivement (1428). Obligés de se retirer non seulement de la ville, mais des châteaux de Concorès et de Mercuès, ils capitulèrent et rendirent la place moyennant une pièce de damas et une faible somme d'argent. Cahors rentra définitivement sous la domination française et fut réunie au domaine de la couronne en 1471, après la mort du duc de Guyenne, frère de Louis XI. Elle était au nombre des soixante-quatre villes dont les députés assistèrent au couronnement de ce roi.

Cahors, qui avait donné le jour à un pape au XIVe siècle, vit naître, à la fin du XVe, une illustration d'un autre genre, un poète célèbre. Clément Marot naquit en 1495, d'un père normand, Jean Marot, de Caen, poète lui-même, et d'une mère probablement cahorsine, du moins parlant la langue d'oc. Plus tard, en prison, il écrivait :

A bref parler, c'est Cahors en Quercy
Que je laissay pour venir querre ici
Mille malheurs, auxquels ma destinée
M'avoit submis. Car, une matinée,
N'ayant dix ans, en France fus mené
Là où depuis me suis tant pourmené
Que j'oubliai ma langue *maternelle*
Et grossement apprins la *paternelle*,
Langue françoise, ès grands cours estimée,
Laquelle enfin quelque peu s'est limée.

L'existence de Marot fut agitée, comme il s'en plaint. En 1525, il prit part à la bataille de Pavie, et fut fait prisonnier par les Espagnols. A peine libre, il fut enfermé au Châtelet comme suspect d'hérésie. Il dit quelque part que sa mie, avec laquelle il s'était légèrement brouillé, l'accusa d'avoir fait gras en carême et que c'est là ce qui le

conduisit en prison. Il y retourna un peu plus tard pour avoir voulu délivrer un malheureux que les archers emmenaient. Enfin, quoiqu'il protestât contre toute accusation d'hérésie :

. . . . . point ne suis luthériste,
Ne zuinglien et moins anabaptiste ;
Bref celui suis qui croit, honore et prise
La saincte, vraye et catholique Église,

il n'en fut pas moins obligé, à la fin, de se réfugier à Ferrare, à Venise, à Genève. Sa traduction des Psaumes de David, à l'usage des Églises réformées, avait attiré sur sa tête un dernier orage. Il mourut à Turin dans la misère, en 1546. Jamet, un de ses amis et de ses imitateurs, fit pour lui cette épitaphe remarquable, malgré son emphase :

Icy devant au giron de sa mère
Gist des François le Virgile et l'Homère :
Cy est couché et repose à l'envers
Le nonpareil des mieux disans un vers ;
Cy gist celuy que peu de terre cœuvre,
Qui toute France enrichit de son œuvre,
Cy dort un mort qui toujours vif sera,
Tant que la France en françois parlera ;
Brief, gist, repose et dort en ce lieu-cy
Clément Marot de Cahors en Quercy.

Une rue de Cahors, celle qui joint la place au Bois ou place de la Daurade à la cathédrale, porte aujourd'hui le nom de Clément Marot.

Si le poète cahorsin pencha vers les doctrines protestantes, ce n'est point sa ville natale qui lui communiqua ce penchant. Les réformés ayant voulu, pendant les guerres de religion, établir un prêche à Cahors, dans la maison d'un certain d'Oriolle, le peuple s'ameuta et y mit le feu. Ils n'y reparurent plus, depuis, que les armes à la main, à la suite de Henri de Navarre (Henri IV). Ce prince avait épousé, en 1572, Marguerite de Valois, sœur de Charles IX, dont la dot comprenait la ville de Cahors. Depuis son mariage, Henri n'avait point encore pu se faire ouvrir les portes de cette cité. Il résolut de s'en emparer par surprise, et, dans la nuit du 29 mai 1580, pendant un orage qui empêchait les habitants de voir et d'entendre rien au dehors, il se présenta avec 1,500 hommes d'élite, devant le Pont-Neuf que défendaient deux tours, une à chaque extrémité. Des pétards appliqués aux portes de ces deux tours les firent successivement tomber, et Henri, avec ses huguenots, se précipita dans l'intérieur de la ville. Disons, en passant, que depuis lors on donne souvent au Pont-Neuf le nom de *Pont Henri IV*. Une résistance terrible attendait les envahisseurs. Le vaillant baron de Vesins, sénéchal du Quercy, se présente avec 40 gentilshommes et 300 arquebusiers. On se battit à bout portant, au milieu de l'obscurité et des éclats de l'orage. Les catholiques virent tomber leur chef, et ils allaient lâcher pied, quand une troupe de bourgeois survint et ranima la lutte. Ce fut le tour des huguenots de céder. Déjà ils repassaient le pont et on pressait le roi de Navarre de remonter à cheval, quand celui-ci, indomptable, fit appeler du dehors le capitaine Chouppes qui venait d'arriver avec de vieilles bandes, après avoir fait quatorze lieues d'une traite. Chouppes ramena les fuyards à coups d'épée, se précipita sur une barricade élevée par les assiégés, l'enleva et marcha sur l'hôtel de ville qui tomba en son pouvoir. Les Cahorsins se ralliaient devant le collège Pélegry ; il y courut ; mais toutes les rues étaient hérissées de barricades ; un feu terrible partait des fenêtres ; en deux jours on ne gagna que de dix pas devant le collège ; enfin le quatrième on prit ce bâtiment, et il fallut encore enlever ensuite quatorze barricades défendues pied à pied. Malgré la présence du bon Henri, la tradition raconte que pendant sept jours le sang coula dans la place escarpée du palais de justice comme dans les rigoles d'une boucherie. Ses lettres attestent, il est vrai, qu'il s'efforça ensuite de réparer le mal, de bien approvisionner Cahors, et d'y empêcher la démolition des monastères qu'on avait entreprise contre son intention. Toutefois, on ne voit point qu'il ait réussi à s'attacher bien fortement les Cahorsins, puisque, en 1589, à la sollicitation des députés du parlement de Toulouse, ils se déclarèrent pour la Ligue.

Avec ses troubles, son existence agitée, Cahors perdit depuis ce moment sa prospérité du moyen âge. On lui retira le privilège d'entrepôt pour les vins. Le coup le plus rude fut la suppression de cette université qui venait cependant de voir sortir de ses écoles un disciple bien illustre, Fénelon. Une place plantée d'arbres porte aujourd'hui à Cahors le nom de *Place Fénelon*. Une colonne s'y élève surmontée d'un buste de ce grand prélat.

Cahors n'est plus aujourd'hui une ville bien importante, si ce n'est par les souvenirs. Sa cathédrale, dédiée à saint Étienne, en est le monument le plus remarquable. On y trouve la trace de bien des époques, non pas cependant du VI^e^ siècle, comme l'ont prétendu quelques-uns, car il est probable

que de l'église primitive bâtie en ce lieu il ne reste plus rien dans l'édifice actuel. Les traces d'architecture romane et particulièrement les deux coupoles que l'on voit à l'intérieur paraissent être du XI^e^ siècle, époque où l'édifice aurait été bâti. On y voit, en outre, du gothique du XIII^e^ et du XIV^e^ siècle. Le cloître appartient au style gothique du XVI^e^ siècle, dont il a l'ornementation gracieuse et délicate.

L'église Saint-Urcisse, qui date du XII^e^ et du XIII^e^ siècle, et Notre-Dame qui ne remonte qu'au XIV^e^ siècle, sont les autres églises remarquables de Cahors. Les autres monuments du temps passé sont : le palais de Jean XXII et sa tour carrée dont nous avons parlé plus haut; le Château Royal, qui sert de prison, plusieurs vieilles maisons fortes, la maison Roaldès ou de Henri IV, ainsi que le collège Pélegry, datant du XV^e^ siècle, la tour de la Barre et les restes des anciens remparts. Il ne faut plus chercher de traces du théâtre antique, elles ont disparu il y a plusieurs années; mais le pont Valentré, aujourd'hui rangé parmi nos monuments historiques, a été restauré; et non loin de là on peut encore visiter la fontaine des Chartreux, qui valut à Cahors son nom gallo-romain de *Divona*. Sur le cours Fénelon s'élèvent les statues de deux des plus intrépides généraux de Napoléon I^er^ : Joachim Murat et Bessières. Parmi les monuments modernes, nous citerons la tour du lycée, les halles, les abattoirs, le pont Louis-Philippe et le monument récemment élevé à la mémoire des mobiles morts pendant la guerre de 1870-1871.

Cahors fait un commerce important des vins de son territoire, qui, au temps de Henri IV, jouissaient d'une grande réputation, et encore d'eaux-de-vie, de truffes noires, de noix et d'huile de noix, de pommes et de tabacs. Elle possède une filature de laine, des faïenceries, des tanneries, des distilleries, etc., etc.

Il y a à Cahors trois bibliothèques : celle de la ville, qui comprend 18,000 volumes; celle du lycée et celle de la Société des études du Lot, fondée en 1872.

Outre le pape Jean XXII et Clément Marot, Cahors a vu naître Léon Gambetta, fils d'un Génois qui était venu établir un commerce de denrées coloniales dans cette ville.

Les armes de Cahors sont : *de gueules, au pont d'argent sur une rivière d'argent, chargée de cinq tours couvertes de même, surmontées chacune d'une fleur de lis d'or mise en chef.*

Aux portes de la ville et près du pont de Valentré, sur une colline d'où l'on a une vue magnifique, la propriété dite de l'Ermitage offre aux curieux une jolie chapelle, une galerie pavée de mosaïque et des peintures murales.

Mercuès. — Mercuès (*Mercurii Castrum*), station de la ligne du chemin de fer de Monsempron-Libos à Cahors, à 8 kilomètres au nord-ouest de cette ville, est un village de 634 habitants, dont l'origine serait très ancienne, s'il est vrai qu'il doit son nom à un château qui lui-même aurait remplacé un temple de Mercure.

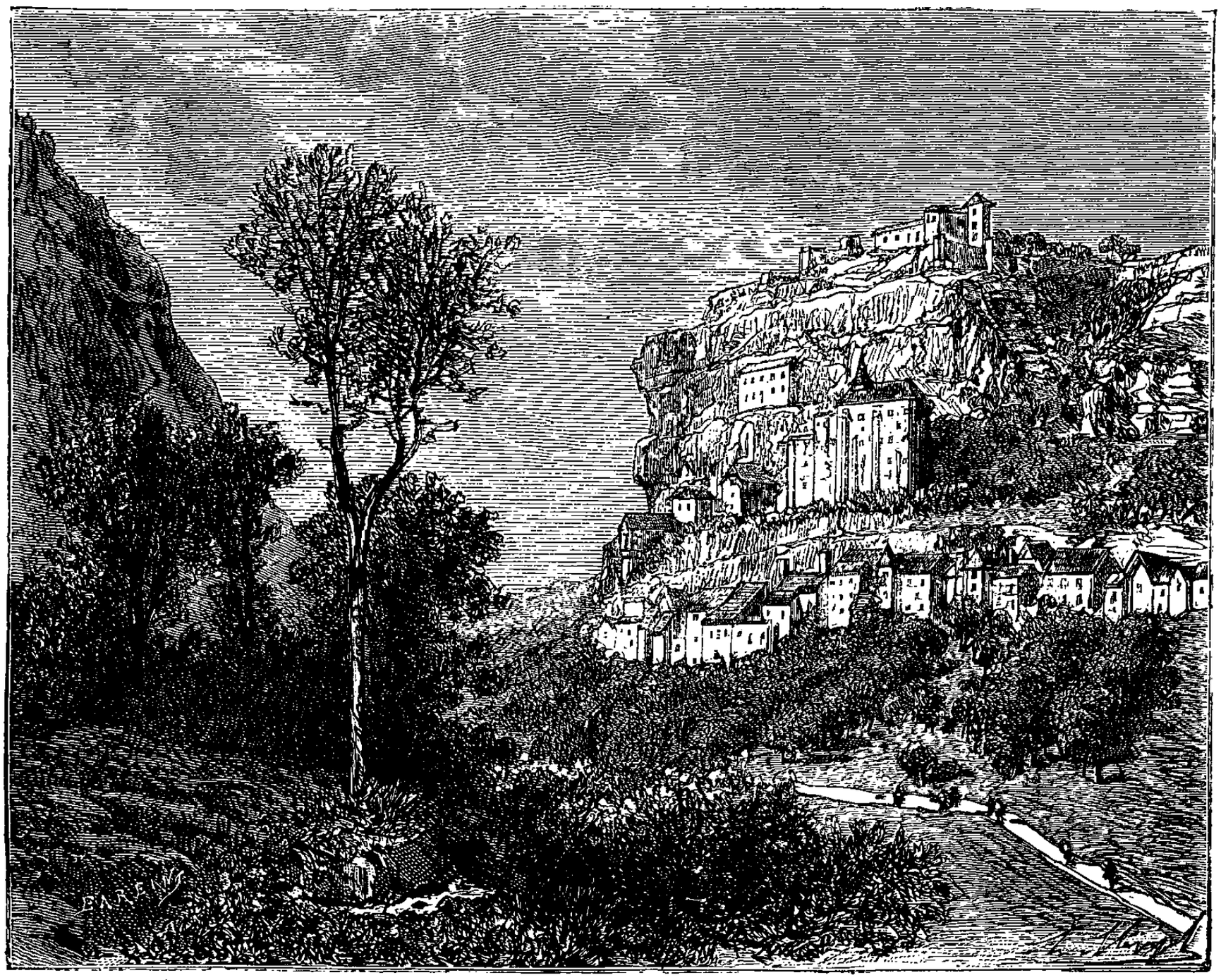
Ce château, qui s'élève à quelque distance du village et couronne une colline escarpée, date du XIII^e^ siècle; il était et est encore la propriété des évêques de Cahors. Les Anglais s'en emparèrent en 1426, et les protestants en 1562; une troupe de brigands le pilla en 1627. Quelques-uns de ses bâtiments présentent cinq étages. On y compte trois grandes salles, plusieurs appartements et une grande chapelle; de la terrasse on jouit d'une vue très étendue. Dans une de ses salles, on remarque une intéressante collection de portraits des évêques propriétaires de ce château.

Luzech. — Luzech, station de la ligne du chemin de fer de Monsempron-Libos à Cahors, chef-lieu de canton peuplé de 1,961 habitants, est situé à 18 kilomètres à l'ouest de Cahors, au pied d'une colline et sur l'isthme d'une presqu'île formée par un des méandres du Lot. Cette position lui a valu de la part de quelques historiens d'être assimilée avec l'*Uxellodunum* de César.

Luzech était autrefois fortifiée; pendant la guerre des Albigeois, elle tomba au pouvoir des évêques de Cahors, mais l'un d'eux la céda à Philippe le Bel. Les ruines de son château existent encore; elles sont dominées par celles de son donjon qui était carré.

Luzech fait un commerce de grains, de fruits, de bestiaux. L'isthme qu'y forme le Lot n'a pas plus de 100 mètres de largeur; il a été canalisé. Ce canal qui partage la ville en deux parties, abrège en cet endroit la navigation du Lot d'à peu près 5 kilomètres.

Aux environs, on voit de nombreux monuments mégalithiques, et le château de Caïx qui fut habité par Lefranc de Pompignan.



Rocamadour.

Dans le canton de Luzech est le hameau de *Cessac*, qui, autrefois fortifié et défendu par un château, fut longtemps le siège d'une puissante baronnie dont les seigneurs étaient feudataires de l'évêque de Cahors, et à ce titre ils étaient soumis à la singulière redevance dont nous avons parlé

Puy-l'Évêque. — Puy-l'Évêque, station de la ligne du chemin de fer de Monsempron-Libos à Cahors, chef-lieu de canton, est situé à 33 kilomètres à l'ouest de Cahors, sur les flancs d'une colline qui domine la rive droite du Lot et compte 2,482 habitants.

C'est une ville ancienne, quoique son origine soit inconnue ; elle joua un certain rôle pendant la guerre des Albigeois, et refusa de se rendre à Simon de Montfort. Elle devint un des fiefs des évêques de Cahors, et les Anglais, qui s'en étaient emparés pendant les guerres du XIVe et du XVIe siècle, l'occupèrent longtemps.

Elle est dans une situation agréable et commande un des nombreux méandres que dessine le Lot dans son cours. Son église, qui date du XIVe et du XVIe siècle, est rangée parmi les monuments historiques.

Puy-l'Évêque possède des forges et on exploite dans ses environs des minerais de fer très riches.

Castelnau-de-Montratier. — Castelnau-de-Montratier était appelé primitivement Castelnau-lès-Vaux (*Castellum de Vallibus*). Un certain Ratier, de la famille des seigneurs de Gourdon, en étant devenu possesseur, lui donna son nom. Dès le début du XIIIe siècle, on ajoutait *Montratier* à Castelnau. Cette famille des Ratier joua un rôle dans le pays. L'un d'eux, durant la guerre des Albigeois, était à la tête de tous les croisés du Quercy. En 1214, il s'empara traîtreusement de Baudouin, frère de Raymond VI. Du reste, la plupart de ces Ratier étaient quelque peu brigands. On en voit un, entre

autres, condamné par arrêt du parlement, en 1312, à 500 livres tournois d'amende pour avoir osé arrêter, lier et retenir six jours en prison, les fers aux pieds, un sergent du roi exerçant ses fonctions et muni du bâton royal. Castelnau était aux Anglais à l'arrivée de Jeanne Darc. Dans les guerres de religion, trente familles protestantes en furent expulsées et ce fut un des griefs allégués par le roi de Navarre dans le manifeste qu'il publia avant son entreprise contre Cahors.

En venant de Toulouse, on voit Castelnau se développer d'une manière pittoresque sur la crête de la montagne qu'elle occupe et qui domine le cours de la Lutte. Son église surtout est d'un effet imposant par sa masse; elle a conservé quelques-uns de ses anciens remparts, et de ses portes surmontées de tours. Cette petite ville, qui compte 3,627 habitants, est située à 28 kilomètres au sud de Cahors. Elle fait un commerce de grains, de bestiaux, et des vins de son territoire qui sont estimés.

Ses armes sont : *de sable, à une porte d'argent accompagnée en chef de trois tours de même.*

Dans ses environs, on peut voir les ruines du château de Génibredès, qui a appartenu aux templiers; celui du Pouget, et la butte de Maurélis, tumulus de 20 mètres de hauteur, de 50 de diamètre, qui est entouré de fossés.

Cézac. — Cézac, sur un affluent du Lendon, à 15 kilomètres au sud-ouest de Cahors et dans le canton de Castelnau-de-Montratier, est une commune de 487 habitants que nous ne mentionnerions pas sans cette circonstance que Clément Marot y avait deux terres patrimoniales, situées l'une dans le hameau de *Saint-Clément*, l'autre dans celui de *Marot*, qui en dépendait.

Montcuq. — Montcuq (*Mons Cugnus*, *Mons Cuneus*), chef-lieu de canton, est une petite ville de 2,111 habitants, à 28 kilomètres au sud-ouest de Cahors, autour d'une colline dont la base est baignée par la Barguelonne.

Elle eut autrefois une grande importance; elle était entourée de murailles, défendue par un château qui s'élevait au sommet de la colline sur laquelle elle s'appuie; c'était le chef-lieu d'un des douze bailliages du Quercy. Durant la croisade des Albigeois, au commencement du XIIIe siècle, Montcuq fut tour à tour pris et repris par les hérétiques. Le château fut donné par Simon de Montfort à Baudouin de Toulouse qui venait de trahir la cause de son frère Raymond VI; mais Ratier de Castelnau, aidé des châtelains de Lolmie et de Montlevard, s'empara par trahison de Baudouin, le fit conduire sous les murs du château de Montcuq et voulut le forcer à décider la garnison à se rendre. Baudouin, fidèle à la cause des croisés, engagea au contraire les défenseurs à la plus énergique résistance jusqu'à ce que Simon de Montfort vînt les dégager. Malgré cela, les assiégés, à qui on promettait la vie sauve, se rendirent; mais, par une indigne violation de la foi jurée, ils furent tous pendus. Baudouin éprouva le même sort quelques jours après et ce furent le comte de Foix, le vicomte de Foix et le chevalier Bernard de Portelle qui voulurent remplir eux-mêmes l'office de bourreaux.

Lorsque le traité de Meaux vint, en 1229, mettre fin à la guerre des Albigeois, une des clauses principales exigea la destruction des fortifications de Montcuq : c'est dire quelle devait être alors l'importance de cette place. Elle avait reçu de Raymond VII une charte communale; les rois de France, et notamment le roi Jean en 1351, lui avaient accordé de grands privilèges et des preuves de leur royale protection : cela n'empêcha pas que, lorsqu'en 1369 tout le Quercy se fut soulevé contre les Anglais, la ville de Montcuq fut la seule qui se piqua de fidélité envers eux. Elle en fut punie par la perte d'une grande partie de sa juridiction qui fut donnée et longtemps conservée aux consuls de Cahors. Au temps des guerres de religion, Montcuq fut dévastée par les troupes des deux partis et en dernier lieu elle appartenait aux calvinistes, lorsque, à l'époque du siège de Montauban, le roi Louis XIII s'en empara.

A la fin de l'année 1790, Montcuq fut, comme Castelnau, Saint-Cyprien et d'autres communes du département, le théâtre de luttes sanglantes entre les nobles du Quercy et les paysans insurgés. Aujourd'hui, cette petite ville est devenue l'un des marchés de céréales les plus importants du midi de la France. De son ancien château il ne reste qu'une grande tour carrée de plus de 30 mètres d'élévation qui couronne le sommet de la montagne.

Escayrac. — Au petit hameau d'Escayrac, situé à 6 kilomètres de Montcuq, et dépendant de la commune de Lascabanes (651 habitants), se ratta-

che le nom d'une des plus célèbres familles du Quercy. Les restes du château d'Escayrac, situé plus au sud du département, près de Castelnau, à Saint-Aureil, appartiennent encore à cette famille. Trois chevaliers d'Escayrac avaient accompagné saint Louis à sa croisade de Damiette, deux tombèrent avec Robert d'Artois, son frère, à la funeste bataille de Mansourah, en 1250; le troisième, qui avait le rang de banneret, resta, à cause de son grand âge, à Damiette auprès de la reine Marguerite de Provence qui était sur le point d'accoucher. C'est à lui que la jeune reine avait confié le triste devoir de la tuer dans le cas où les Sarrasins viendraient à s'emparer de la ville, et c'est lui qui, avec un stoïcisme digne des temps antiques, répondit ces simples paroles : « J'y songeais, madame! » Un de leurs descendants, le marquis d'Escayrac de Lauture, déploya une grande activité et un grand courage pour protéger dans le Quercy les propriétés menacées par des bandes de pillards et d'incendiaires, et il fut victime de son dévouement. Son petit-fils, le comte Stanislas d'Escayrac de Lauture, se distingua, sous le second Empire, par ses voyages scientifiques en Afrique et en Asie ; il mourut en 1868 des suites des mauvais traitements qu'il avait subis pendant sa captivité en Chine.

Sauliac. — Sauliac, commune de 595 habitants située à 33 kilomètres à l'est de Cahors, dans le canton de Lauzès, au milieu de coteaux couverts de bois qui dominent le cours du Célé. Elle est bâtie sur les saillies d'un rocher qui s'élève à pic à une hauteur de plus de 50 mètres. La plupart de ses maisons ne sont que les cavités de ce même rocher qu'on a fermées sur le devant avec quelques pierres placées presque sans art les unes sur les autres. On remarque dans ce rocher, au-dessus des habitations, une antique construction qui ferme l'entrée d'une grotte où l'on ne peut parvenir qu'à l'aide d'une longue échelle. Elle a souvent servi de refuge aux habitants pendant les guerres qui ont désolé le pays.

Duravel. — Duravel, station de la ligne du chemin de fer de Monsempron-Libos à Cahors, est une petite ville du canton de Puy-l'Évêque, à 39 kilomètres à l'ouest de Cahors, sur la rive droite du Lot, peuplée de 1,689 habitants. On croit que les Romains la connaissaient sous le nom de *Diolidinum;* c'était autrefois une des places les plus fortes du Quercy. Sous le règne de Charles V, la garnison de Cahors, craignant de ne pouvoir défendre cette ville contre les Anglais, se retira dans la place de Duravel dont les ennemis ne purent jamais s'emparer; Robert Knolles, le fameux capitaine anglais, échoua même devant cette ville en 1369. L'église de Duravel paraît fort ancienne; elle appartient à l'architecture romane : on y conserve les corps de trois saints, exposés tous les trois ans à la vénération des fidèles, qui accourent alors en foule de toutes les localités avoisinantes. On prétend que Charlemagne les y déposa en revenant de combattre les Arabes d'Espagne, en 778.

Cette petite ville possède un haut fourneau.

Les armes de Duravel sont : *de gueules, à une couronne fermée d'or; au chef d'azur chargé de trois fleurs de lis d'or.*

Prayssac. — Prayssac, station de la ligne d'Agen à Cahors, dans le canton de Puy-l'Évêque, et à 29 kilomètres à l'ouest de Cahors, sur la rive droite du Lot, dans une agréable position, est une commune de 1,920 habitants de laquelle dépendent les hameaux de Calvayrac, du Thouron et de Niaudou. On y a découvert, dans le XVII^e^ siècle, des urnes funéraires et un grand nombre de médailles romaines. L'armée de Simon de Montfort y démolit des châteaux de seigneurs soupçonnés de favoriser les Albigeois. Mais ce qui fixe l'attention des voyageurs sur ce bourg, c'est qu'il fut le berceau du maréchal Bessières, duc d'Istrie, qui y naquit le 6 août 1786, et à qui on a élevé, en 1845, une statue sur une petite place du bourg.

Prayssac possède une école secondaire libre.

Cénevières. — Cénevières est un village du canton de Limogne, peuplé de 648 habitants, à 36 kilomètres à l'est de Cahors, sur la rive gauche du Lot, qui n'a d'autre importance que les ruines de son château et les vignobles de Prémiac, réputés comme donnant les meilleurs vins du département.

Le château de Cénevières s'élève sur un rocher escarpé au-dessus du Lot ; ses murs ont 3 mètres d'épaisseur; il se compose de dix corps de bâtiments, appartenant à autant d'époques différentes, et il est défendu par de nombreuses tours. Plusieurs de ses salles sont encore ornées de belles et curieuses tapisseries. Il compte, dit-on,

parmi ses premiers possesseurs le fameux Waïfre, duc d'Aquitaine, qui s'y serait réfugié après sa défaite. Plus tard il appartint à l'une des branches de la famille de Gourdon. Les seigneurs de Céneviè-res se montrèrent ennemis acharnés des Anglais, et fidèles alliés des calvinistes.

Gourdon (lat. 44° 44′ 15″; long. 0°57′ 18″ O.). — Gourdon (*Gurto*, *Gordo*, *Gordonium*), située à 47 kilomètres au nord de Cahors, sur une colline qui domine la rive droite de la petite rivière du Bleu, sous-affluent de la Dordogne, présente l'aspect pittoresque d'une vieille ville aux rues tortueuses, aux maisons noircies, échelonnées sur les flancs d'un rocher. Les corbeaux, qui sont encore très nombreux dans le Quercy, avaient jadis particulièrement leur demeure sur ce rocher, si l'on s'en rapporte à l'étymologie *Gor-dun* (montagne aux corbeaux). La première charte où le nom de Gourdon paraisse est de 839. Un certain Odolric, d'origine wisigothe, en était seigneur. De lui sortit la famille des Gourdon, puissante et célèbre dans le pays. C'est l'un de ses membres qui tua Richard Cœur de Lion au siège de Chalus. Il faisait partie de la garnison. Ayant reconnu le roi d'Angleterre qui s'était assis à l'écart, mais à peu de distance, pendant un assaut pour observer plus à l'aise la défense du château, Bertrand de Gourdon l'ajusta si bien qu'il lui transperça l'épaule. Richard fut emporté dans un état désespéré; mais le château ayant été pris, on lui amena son meurtrier : « Quel mal t'avais-je fait, s'écria-t-il en le voyant, pour que tu aies voulu me tuer? — Je suis Bertrand de Gourdon, répondit sans trouble le jeune arbalétrier. Tu as égorgé de ta main mon père et mes deux frères; moi-même, tu voulais me faire pendre. Je me suis vengé. Fais de moi ce que tu voudras. — Par saint Georges, tu es un brave, s'écria Richard. Je te laisse la vie, te rends la liberté; qu'on lui donne cent schellings. » Malheureusement Richard mourut, et Marcadès, chef de ses routiers, au lieu d'exécuter cet ordre, fit, dit-on, écorcher vif l'héroïque Bertrand de Gourdon. Depuis ce temps, les aînés de la famille de Gourdon portèrent tous le nom de Richard, en souvenir de la glorieuse action de leur ancêtre.

Gourdon eut toujours de l'aversion pour les Anglais. Sous saint Louis, sous Philippe le Bel, elle résista tant qu'elle put aux conséquences des traités qui l'obligeaient à recevoir les étrangers. Elle avait alors un château entouré de très fortes murailles. Forcés de l'abandonner sous Charles VII, les Anglais le démolirent.

La ville eut de bonne heure sa charte communale que l'évêque de Cahors et le sénéchal de Quercy confirmèrent dans le milieu du XIII^e^ siècle. Elle est rédigée en languedocien, et chaque paragraphe commence par ces mots : *Costuma es de Gordo* (c'est la coutume de Gourdon). En 1396, Charles VI confirma les privilèges accordés à la ville par le duc d'Anjou, son oncle, gouverneur de Languedoc. On lit dans cette charte de confirmation : « Qu'aucun habitant de Gourdon, à l'instance du procureur fiscal ou de toute autre personne, pour un fait criminel ou civil, ne puisse être arraché hors du ressort des assises de Gourdon, mais qu'il soit tenu de répondre dans ledit ressort. Les consuls ont le droit de créer les consuls tous les ans, et possèdent un trésor, un sceau et une cloche communs. Nous accordons aux consuls et aux habitants que ceux qui viendront aux marchés de ladite ville, qui se tiennent ordinairement le jeudi, ne puissent y être arrêtés pour dettes fiscales ou autres, ni les denrées qu'ils apportent être prises ni saisies depuis l'heure de midi du mercredi jusqu'à la même heure du vendredi suivant. »

Gourdon fut prise par les calvinistes en 1562; mais les seigneurs de Thémines, qui en étaient maîtres, montrèrent une grande fidélité aux rois de France. Henri IV éleva l'un d'eux au rang de maréchal, et ce fut celui-là qui se chargea, en 1616, d'arrêter le prince de Condé par l'ordre de Marie de Médicis. Malgré ce service important, la régente, influencée par le duc d'Épernon, ne tarda pas à concevoir des soupçons contre le maréchal, qui s'était fortifié dans son formidable château de Gourdon. D'Épernon ordonna aux habitants de le chasser de cette position et leur fournit des troupes. Ils donnèrent en effet l'assaut, rasèrent les fortifications et brûlèrent la forteresse.

Un boulevard circulaire, qui entoure les restes de ses anciens remparts, partage Gourdon en ville haute et en ville basse.

L'église saint Pierre, rangée parmi les monuments historiques, a été commencée en 1304, achevée en 1514. Le style de cet édifice est sévère, la coupe hardie et élancée : la voûte est à près de 25 mètres au-dessus du pavé. Le vaisseau de l'église et ses deux tours carrées dominent toute

la ville et contribuent à rendre son aspect pittoresque.

Cette ville possède une prison départementale, un hospice et des pensions, des fabriques d'étoffes, de gros draps et de toiles, des teintureries, des corroiries; elle fait un important commerce des vins que l'on récolte sur son territoire, de noix, d'huile de noix et de truffes. De l'esplanade de l'ancien château on jouit d'une vue étendue sur les environs.

Le général Cavaignac, chef du pouvoir exécutif en 1848, était originaire de Gourdon par son père.

Les armes de la ville sont : *de gueules, à cinq gourdes d'or posées en sautoir.*

Lamothe-Fénelon, Carennac. — La commune de Lamothe-Fénelon, à 15 kilomètres au nord de Gourdon, canton de Payrac, a appartenu anciennement à la famille de l'illustre archevêque de Cambrai. Toutefois c'est une erreur de regarder ce village comme le lieu de sa naissance, honneur qui, de l'avis de tous les auteurs, doit revenir à Lamothe-Salignac (Dordogne).

C'est à Carennac qu'il faut chercher des souvenirs plus positifs du grand archevêque. Ce village, situé au bord de la Dordogne, dans le canton de Vayrac et à 41 kilomètres au nord-est de Gourdon, possédait un prieuré de l'ordre de Cluny, fondé au XI^e^ siècle, dont l'évêque de Sarlat, oncle de Fénelon, était abbé en 1681. Cet évêque résigna alors ce prieuré à son neveu, afin de l'aider à se soutenir dans la capitale. Fénelon, alors âgé de trente ans, fit à Carennac une entrée assez pompeuse, qu'il décrit avec un gracieux badinage dans une lettre à la marquise de Laval. Il y séjourna quelque temps, et l'on montre dans l'abbaye une chambre qu'on appelle le *cabinet de Fénelon*. La tradition rapporte qu'il y composa son *Télémaque;* mais ceci est invraisemblable, car le *Télémaque* est l'œuvre de son âge avancé, et il ne résidait plus alors à Carennac. Une île de la Dordogne a été baptisée par les paysans du nom d'*île de Calypso*.

Gramat. — Gramat, station de la ligne du chemin de fer de Paris-Limoges-Toulouse (réseau d'Orléans), est située à 3 kilomètres à l'est de Gourdon, sur la rive droite de l'Ouysse, et compte 4,056 habitants. Cette ville a joué son rôle au moyen âge, comme toutes celles qui l'environnent, dans la guerre de Cent ans, les guerres de religion, etc. Ce qu'elle offre néanmoins de plus remarquable, ce sont les tombelles qui se rencontrent en plus grand nombre dans son voisinage que dans les autres parties du département. Son nom même est étrange, car c'est par un mot tout à fait pareil que les Tartares de l'Irtisch désignent les monticules élevés en l'honneur des guerriers morts. Gramat a des eaux minérales où domine le sulfate de chaux, et qui sont, dit-on, favorables aux estomacs paresseux et aux tempéraments lymphatiques.

Les armes de Gramat sont : *d'azur, à une bande d'or.*

Rocamadour. — Rocamadour (*Rupis amator*), station de la ligne du chemin de fer de Paris-Limoges-Toulouse (réseau d'Orléans), est un bourg de 1,607 habitants, situé dans le canton de Gramat, sur les bords de l'Alzou et sur les flancs d'un rocher abrupt que couronne un ancien château aujourd'hui restauré. Il ne consiste qu'en une seule rue qui descend du rocher jusque sur les bords de l'Alzou, petit torrent souvent à sec, et, comme la pente est très rapide, il est des maisons bâties sur le bord de cette pente où l'on entre par le troisième étage.

Sur le sommet du rocher qui domine la vallée de l'Alzou s'élève un oratoire célèbre que les légendes font remonter aux premiers temps du christianisme. Il aurait été fondé par Zachée, celui même qui, selon l'Écriture, monta sur un figuier pour mieux voir Jésus-Christ parmi la foule. Après la passion, il s'attacha à la Vierge Marie, et, après l'assomption, quitta la Palestine avec sa femme Véronique, d'après l'ordre qu'il avait reçu en songe de la sainte Vierge. Les vents le conduisirent en Aquitaine, où il vit saint Martial. Ayant perdu Véronique, il se retira dans une affreuse solitude du Quercy, au pied du rocher même où est située la ville actuelle. Ce genre de vie le fit surnommer l'ami du rocher (*rupis amator*), *Rocamadour;* puis le lieu, à son tour, a pris le nom du saint homme, qui en reste patron. Ce qu'il y a de fabuleux dans cette légende ressort de soi-même, et l'on pense que c'est au III^e^ siècle après Jésus-Christ qu'un prêtre, nommé Amadour, vint s'établir dans le pays. Quoi qu'il en soit, Rocamadour devint de bonne heure un lieu de pèlerinage très célèbre. Roland y passa en se rendant à Roncevaux, et y déposa, dit-on, sur l'autel le pesant d'or de sa *Du-*

randal. On montre aujourd'hui, au même lieu, un morceau de fer, aplati et pointu, qu'on prétend être l'épée de Roland. Beaucoup de rois de France vinrent en pèlerinage à Rocamadour; nous citerons saint Louis avec sa mère Blanche de Castille, et avec lui, Robert d'Artois, Charles d'Anjou, Alphonse de Poitiers; et plus tard Charles le Bel, Jean, roi de Bohême, Louis XI, etc., etc. A Rocamadour se réunirent les états de la province pour demander au ciel l'extinction de l'hérésie des Albigeois. En 1546, un jubilé, accordé à l'église de Rocamadour, attira une telle affluence de pèlerins que la campagne se couvrit de tentes et qu'il y en eut d'écrasés dans la foule. Eudes de Gissey rapporte que, en 1562, les huguenots ayant pris Rocamadour, enlevèrent quinze cents quintaux d'or et d'argent qui s'y trouvaient; ce qui nous paraît exagéré. C'est le culte de la Vierge qui domine à Rocamadour.

Dès le XIIIe siècle, un trouvère écrivait:

La douce Mère au Créatour
A l'église, à Rochemadour,
Fait tant miracles, tant haut faits
Qu'un moult biax (beau) livres en est faits.

Ce qui surtout frappait autrefois la naïve imagination des habitants des campagnes voisines, c'était la croyance que la *cloche miraculeuse* de l'oratoire sonnait toute seule quand la sainte Vierge donne son assistance quelque part à quelque malheureux, si éloigné qu'il fût. Le modeste oratoire de saint Amadour, qui couronnait le rocher, a été remplacé depuis longtemps par une double église, à laquelle on arrive par un escalier de 200 marches que beaucoup de pèlerins montent à genoux. La première de ces églises, qui est à demi souterraine, est consacrée à saint Amadour et porte la date de 1166.

L'église supérieure, beaucoup plus grande, sert de paroisse aux habitants du bourg, et porte le nom de Saint-Sauveur. Ses voûtes et ses murs sont couverts de peintures; des inscriptions, des portraits rappellent le souvenir des principaux pèlerins qui visitèrent Rocamadour. Plusieurs chapelles accompagnent la double église; mais c'est surtout la chapelle de la Vierge qui mérite l'attention des visiteurs. Complètement restaurée, il y a quelques années, elle est entièrement ornée de peintures, de dorures et de magnifiques vitraux. La double église de Rocamadour est aujourd'hui rangée parmi nos monuments historiques.

Le bourg comprenait autrefois plusieurs couvents ou prieurés; aujourd'hui encore, le château est occupé par une congrégation de missionnaires.

Les armes de Rocamadour sont: *de sinople, au rocher d'or coupé d'argent, et un autre rocher de sable.*

Souillac. — Souillac (*Soliacum, Salliacum*), chef-lieu d'un canton, peuplé de 3,110 habitants, est une petite ville heureusement située près de la rive droite de la Dordogne, à 23 kilomètres au nord de Gourdon, sur la route de Paris à Toulouse. On y voit deux choses remarquables: la principale et la plus ancienne est l'église, de style byzantin, qui fut construite au VIIe siècle, par l'ordre et aux frais du fameux saint Éloi, ministre du roi Dagobert, mais qui, à la vérité, détruite par les Normands, ne date, telle que nous la voyons, que du XIe siècle; en somme un des plus curieux monuments d'architecture byzantine que la France possède, elle a été rangée au nombre de nos monuments historiques. La seconde merveille de Souillac est son beau pont de sept arches sur la Dordogne, dont la construction, ordonnée par Napoléon à son passage en 1808, fut commencée en 1812 et achevée en 1824.

Souillac joua un rôle sous la régence de Marie de Médicis. Le vieux Sully et son gendre, le duc de Rohan, chefs des protestants rebelles, s'en emparèrent.

L'abbaye de Sainte-Marie de Souillac, appartenant à la congrégation de Saint-Maur, a joui d'une grande prospérité: en 1715, elle avait dans sa dépendance plus de quatre-vingts prieurés ou paroisses dont les supérieurs ou curés étaient ou nommés ou présentés par l'abbé de Souillac.

Cette petite ville fait un commerce de cuirs, et merrains; elle possède des forges, une corderie de laine, une brasserie, une minoterie, des teintureries et des tanneries.

Souillac a donné naissance à Verninac de Saint-Maur, né en 1761, ambassadeur de France en Suède (1792), puis à Constantinople, préfet du Rhône en 1800, disgracié en 1804 pour avoir montré une franchise trop républicaine au premier consul qui voulait devenir empereur.

La Bastide-Murat. — La Bastide-Fortunière, aujourd'hui La Bastide-Murat, chef-lieu de canton

peuplé de 1,699 habitants, est situé à 22 kilomètres au sud-est de Gourdon, au point culminant de la route de Gramat à Cahors. Au XIIIe et au XIVe siècle, la route de Cahors à Paris passait par La Bastide. C'était, dans l'origine, une habitation de campagne fortifiée qui devait son nom à Fortunier de Gourdon, son fondateur ; bientôt les vassaux groupèrent leurs habitations autour de la demeure du maître; une église fut élevée, et le bourg se forma ; il était au XIIIe siècle entouré de murailles et protégé par un château.

C'est à La Bastide que naquit, le 5 mars 1768, Joachim Murat, fils d'un pauvre aubergiste qui le destinait à l'état ecclésiastique. Ce fut l'un des plus vaillants généraux de la première République et du premier Empire. Son courage lui valut le trône de Naples, et sa brillante carrière vint se terminer par la fatale catastrophe du Pizzo, où il fut fusillé le 14 octobre 1815.

MARTEL. — Martel (*Martelli*, *Martellum*), est une petite ville de 2,703 âmes, bâtie à 36 kilomètres au nord-est de Gourdon, sur un plateau calcaire situé à 3 kilomètres de la rive droite de la Dordogne; elle est mise en communication avec la ligne du chemin de fer de Paris-Limoges-Toulouse (réseau d'Orléans) par la station de Saint-Denis-près-Martel. Cette commune, selon toutes les probabilités, doit son nom à Charles-Martel, qui, revenant d'une expédition contre Eudes le Mérovingien, s'arrêta quelque temps dans un lieu appelé *Maur*, y construisit une ville fortifiée et fonda un monastère de bénédictins, ainsi qu'une église qu'il dédia à saint Maur. L'ensemble de ces constructions reçut plus tard le nom du prince carlovingien. C'était jadis une des principales villes de la vicomté de Turenne, et le lieu d'assemblée des états de cette petite principauté. Henri au Court-Mântel, fils de Henri II, roi d'Angleterre, y mourut en 1183 entre les bras des évêques de Cahors et d'Agen. Cette mort prématurée, car le jeune prince avait à peine vingt-trois ans, fut regardée par les habitants de la contrée comme une punition céleste; car le jeune prince révolté contre son père avait dévasté le pays pour payer les routiers, brabançons et cottereaux qui composaient son armée. On montre encore la maison où il mourut, c'est celle d'un pauvre paysan ; elle est ornée de fenêtres en ogives, de colonnettes en pierre et des léopards de l'écusson d'Angleterre. Martel a, en partie, conservé sa physionomie du moyen âge : elle a encore ses remparts flanqués de tours carrées ; son hôtel de ville du XIVe siècle dominé par un beffroi crénelé, ses vieilles maisons gothiques et de la Renaissance. Son église, qui date du XVe siècle, possède des vitraux remarquables; elle est surmontée d'un clocher en forme de tour carrée; elle offre intérieurement une vaste nef sans bas côtés. Les archives de cette petite ville renferment de précieux renseignements sur l'histoire du Quercy et de la vicomté de Turenne.

Les armes de la ville étaient : *de gueules, à trois marteaux ou martels d'argent au manche d'or 2 et 1.*

Près de Martel, on voit les ruines d'une ancienne commanderie de templiers.

VAYRAC. — LE PUY D'ISSOLU. — Vayrac, chef-lieu de canton peuplé de 1,852 habitants, situé à 45 kilomètres au nord-est de Gourdon, sur la Sourdoire, petit affluent de droite de la Dordogne, est une commune agricole qui fait un certain commerce de graines et de bestiaux ; sa foire et ses marchés sont très fréquentés non seulement par les habitants de son canton, mais par ceux du département voisin, celui de la Corrèze, dont elle n'est distante que de quelques kilomètres. Son église, qui date du XVe siècle, est assez intéressante; l'abside en est fortifiée. On sait peu de chose de son histoire, si ce n'est qu'elle s'est trouvée mêlée aux guerres des Albigeois, des Anglais et des Cévennes, sans qu'un fait particulièrement notable s'y soit accompli.

Vayrac a pour armes : *d'argent, au soleil de gueules.*

C'est à 2 kilomètres à l'ouest de cette commune que se trouve le PUY D'ISSOLU, regardé par quelques archéologues comme le véritable emplacement de l'antique *Uxellodunum*, ce rempart de l'indépendance gauloise. C'est une colline de 200 mètres de hauteur au-dessus de la plaine, entièrement isolée entre la Tourmente et le Maumont, petits affluents de droite de la Dordogne; ses pentes sont rapides, quelquefois à pic. Des fouilles, qui ont été exécutées il y a une vingtaine d'années, ont amené la découverte d'un grand nombre d'objets d'origine gallo-romaine.

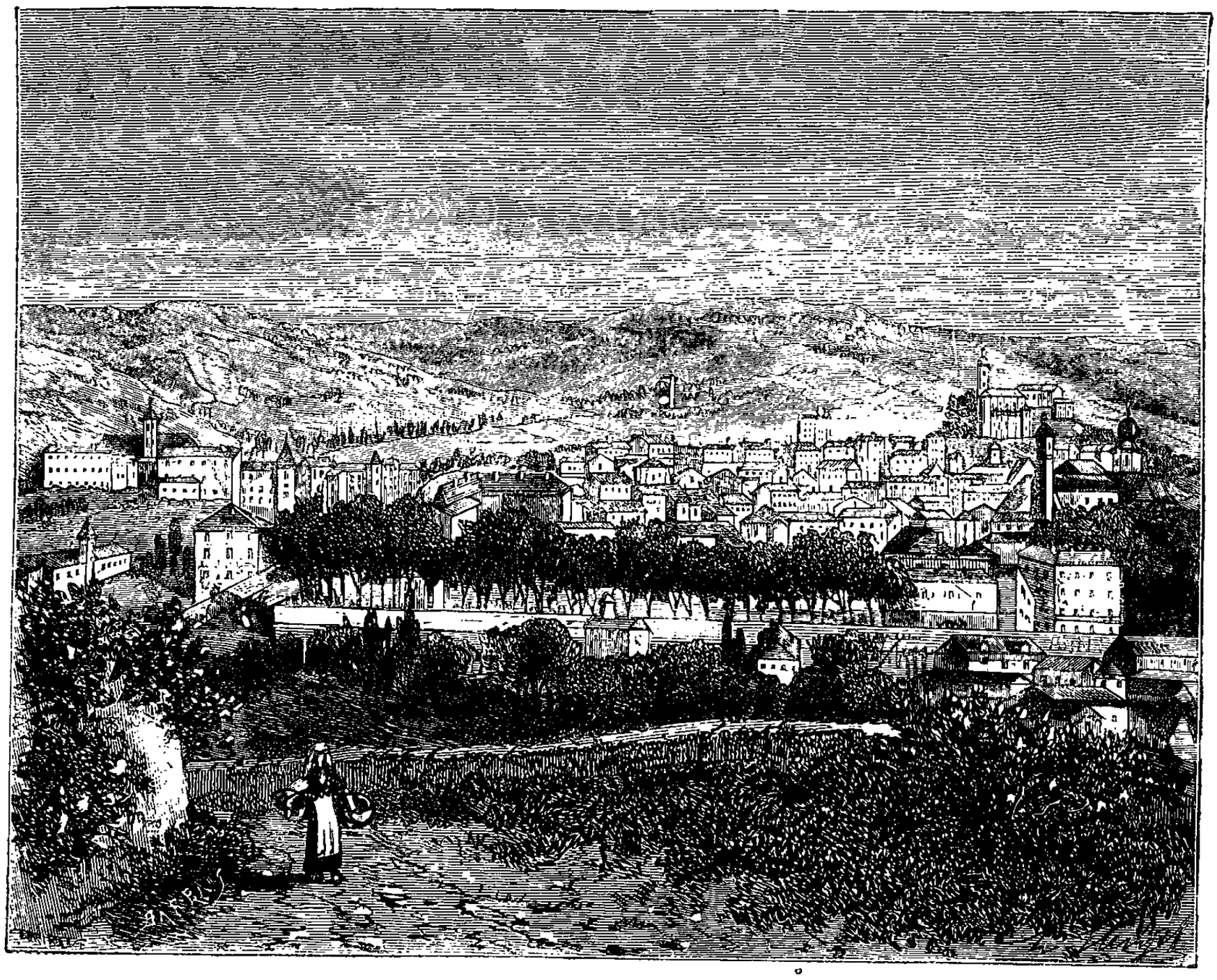
FIGEAC (lat. 44° 36′ 40″ ; long. 0° 18′ 6″ O.). — Figeac (*Fiacum, Figeacum in Caturcensi*) est une

ville de 7,333 habitants, chef-lieu d'un arrondissement et de deux cantons, station importante de la ligne de Paris-Limoges-Toulouse (réseau d'Orléans) avec embranchement sur Aurillac, située sur le penchant et au pied d'une colline que baigne le Célé. Elle doit son origine à une abbaye fondée sous la première race et qu'on appelait vallée Junaut (*Convallis Jonatensis*). Plus tard, une abbaye nouvelle fut fondée sur le même emplacement par Pépin. Quel Pépin? Ici est l'embarras. Il existe bien une charte de fondation de 755, d'après laquelle il faudrait nécessairement entendre Pépin le Bref; mais l'authenticité en est fort suspecte. Une légende concorde avec la charte, sans y ajouter, bien entendu, la moindre autorité. Pépin le Bref, ayant résolu de faire un acte agréable à Dieu, cherchait un emplacement pour y fonder un monastère. S'étant arrêté sur les bords du Célé pour y passer la nuit, un ange lui apparut qui lui dit : « Serviteur de Dieu, voici le moment de réaliser ton dessein; je te montre ici un emplacement digne de l'édifice que tu veux élever en l'honneur de le sainte Trinité. » Pépin secoua son sommeil et courut à la fenêtre : de blanches colombes voltigeaient de toutes parts et apportaient des rameaux verts qu'elles rangeaient sur le sol de manière à former une enceinte. Pépin n'hésita pas, fit bâtir à la même place un monastère superbe et appela le pape Étienne II avec une foule d'évêques pour en faire la dédicace. Mais ce fut bien autre chose. A minuit, tout dormait dans le pays, peuple, évèques, roi, pape, lorsqu'ils furent réveillés par une musique céleste et éblouis tout à coup d'une splendeur prodigieuse au milieu de laquelle apparaissait Jésus-Christ. Le lendemain, quand l'imposant cortège voulut entrer dans l'église, impossible. Une vapeur épaisse, mais divinement parfumée, en sortait à tourbillons. Enfin les portes s'ouvrent, la nuée se dissipe, on entre, on admire sur les murs des croix peintes avec une couleur surnaturelle. Le Christ lui-même avait fait la dédicace. Le pape se contenta de dire la messe et tous les évêques après lui. Pépin combla le monastère de richesses et y fit apporter de toutes parts ce qu'on put trouver de plus rare en fait de reliques : un morceau de la crèche, des lambeaux des langes du Christ, des grains de l'encens offert par les Mages, des miettes du pain avec lequel Jésus-Christ nourrit 5,000 personnes dans le désert, des cheveux de la Vierge, etc. Étienne déclara que l'abbaye de Figeac tiendrait le premier rang dans le diocèse après l'église cathédrale de Cahors; que le pape seul pouvait la frapper d'interdit. Pépin ne fut pas moins prodigue en privilèges : il déclara les moines indépendants de toute autorité temporelle et ne se réserva que le droit de les protéger et de leur demander des prières. Nous supposons que les moines de Figeac tenaient fort à cette excellente légende. Malheureusement l'abbaye de Figeac ne se trouvant point mentionnée dans le statut d'Aix-la-Chapelle, dressé en 817, et où sont énumérés tous les monastères de fondation royale, il est vraisemblable que le fondateur est Pépin Ier, fils de Louis le Débonnaire, qui devint roi d'Aquitaine cette même année.

Le nom de Figeac étant assez bizarre, on lui a cherché une étymologie plus bizarre encore. Vers la fin du XIe siècle, les moines s'égaraient souvent dans le voisinage. On demanda conseil à l'abbé : *Fige acum* « plantez une aiguille », répondit-il. On appelle *aiguille* dans le pays certains petits obélisques de pierre dressés autrefois dans la montagne pour guider les voyageurs.

Quoi qu'il en soit, l'abbaye était bien fondée dans la première moitié du IXe siècle, puisqu'en 821 les Normands y tuèrent soixante moines après avoir fait un affreux carnage des habitants réfugiés dans l'église, et que Raymond Ier, comte de Toulouse et de Quercy, prêta hommage en qualité d'avoué à l'abbé Aymar, qui mourut en 852. Au siècle suivant, quoique les Normands fussent venus renouveler leurs dévastations en 920, nous voyons que le seigneur de Caumont était tenu de fournir, pour la défense du monastère, 100 hommes à cheval; les vassaux de Capdenac, 30; ceux de Cardaillac et de Felsins, 60; les religieux leur donnaient un repas par jour et un sol par cavalier. Voilà des preuves de la puissance et de la richesse de l'abbaye de Figeac.

L'attachement de Figeac aux rois de France et les faveurs dont la plupart d'entre eux l'ont comblée sont remarquables. Saint Louis (1257), Philippe le Bel (1301), Philippe le Long (1318), Philippe de Valois (1334), Louis XI (1463) lui accordèrent ou confirmèrent des privilèges étendus. Depuis Philippe le Bel, ils furent seigneurs directs de Figeac par suite d'une cession de l'abbé. Philippe le Long, satisfait de l'empressement des Figeacois à le reconnaître lors de son avènement contesté, rendit en leur faveur une mémorable charte que voici : « Considérant la grande et antique illustration de



Figeac.

ladite ville et la probité de ses habitants, qui ont fait preuve jusqu'à nos jours d'une fidélité constante et d'un dévouement ardent à nos prédécesseurs, nous leur accordons les prérogatives, immunités, libertés et franchises suivantes, après avoir confirmé celles qu'ils ont déjà obtenues. La ville de Figeac aura à perpétuité une maison de consulat, un sceau commun, un drapeau, etc. Seuls, les consuls, au sortir de charge, pourront se donner des successeurs, choisis parmi les habitants de la ville, qui, en présence du peuple, jureront sur les saints Évangiles d'administrer bien et loyalement. Les consuls seront tenus de jurer devant le juge et le viguier royaux qu'ils garderont toujours foi, honneur et soumission à la majesté du roi. En même temps, les juges et viguiers jureront de maintenir les libertés et franchises de la ville et du consulat. Les consuls auront les murs, les tours, les remparts et les fossés; mais ils ne pourront pas ajouter d'autres fortifications sans une permission spéciale du roi. »

Les protestants firent une vaine tentative pour s'emparer de Figeac en 1568; mais, en 1576, les calvinistes qui se trouvaient à l'intérieur de la ville en ouvrirent les portes à ceux du dehors. Ils eurent le tort d'y venger les horreurs de la Saint-Barthélemy par des horreurs semblables, et livrèrent aux flammes une partie de la ville. Toutefois, ils s'y établirent fortement, y firent construire une citadelle et en firent tellement une place calviniste, qu'elle fut au nombre des places de sûreté que leur assigna l'édit de Nantes. Elle appartint, sous Henri IV, à Sully, qui voulut s'y maintenir après l'assassinat du roi, mais fut obligé de se soumettre à Louis XIII. Sully en resta pourtant en possession, puisqu'on voit encore quelques *doubles tournois* portant son effigie et la date de 1636.

Figeac possède deux églises intéressantes, toutes deux rangées au nombre de nos monuments historiques; la première, l'ancienne abbatiale de Saint-Sauveur, date des XII^e^, XIII^e^ et XIV^e^ siècles; elle a été

plusieurs fois réparée ; la seconde, l'église Notre-Dame-du-Puy, est un bel édifice du XII^e^ siècle qui domine la ville haute. Le palais de justice occupe l'ancien palais Balène, qui date du XIV^e^ siècle. On y voit aussi plusieurs vieilles maisons, et un hôtel de la Renaissance, dit l'hôtel de Sully. La ville possède une prison départementale et un hospice.

Mais ce qu'il y a de mieux à Figeac, c'est sa situation sur le penchant d'une colline, au bord du Célé, au milieu d'un pays parsemé de riches vignobles et de bois, et orné de jolies maisons de campagne. Son industrie et son commerce consistent en teintureries, tanneries, fabriques de toiles, d'étoffes de coton, de bonneterie de fantaisie, filatures de laines, vins et bestiaux.

Figeac a donné le jour à beaucoup d'hommes éminents. Nous citerons François de Boutaric, le plus célèbre jurisconsulte du XVII^e^ siècle ; Sisteron, armurier fameux sous Louis XIV, qui envoya à ce monarque une paire de pistolets admirables et obtint en récompense de demeurer en France, quoique protestant, ce qu'il eut soin de témoigner au public en faisant placer au-dessus de sa porte les panonceaux royaux avec ces mots : *Sauvegarde du roi;* Louis Siriès, né en 1675, le meilleur graveur en pierres fines de son époque, appelé par le duc de Toscane à la garde de son musée ; Auguste Vernhial, physiologiste distingué, mort à vingt-trois ans dans la retraite de Russie, et qui a laissé un livre remarquable intitulé : *Considérations sur les corps organisés et vivants;* enfin, et au-dessus de tous, le fameux Champollion le jeune (Jean-François), né en 1791, mort en 1831, dont le génie archéologique a su déchiffrer les hiéroglyphes et tirer d'une nuit qu'on croyait éternelle les mystères de l'antique Égypte. Sur la place voisine de l'église du chapitre, ses compatriotes lui ont élevé un obélisque orné de ces hiéroglyphes d'où il a tiré sa gloire. Son frère aîné, M. Champollion-Figeac, était aussi un savant distingué.

Les armes de Figeac sont : *d'azur, à la croix pleine d'argent.*

CAPDENAC. — Capdenac, station de la ligne du chemin de fer de Paris-Limoges-Toulouse (réseau d'Orléans), avec embranchement sur Rodez, est une petite et très ancienne ville de 1,200 habitants, située à 6 kilomètres au sud-est de Figeac, sur la rive droite du Lot et sur le sommet d'une montagne que cette rivière contourne de presque tous les côtés.

Nous ne reviendrons pas ici sur la question de l'identité de Capdenac et d'*Uxellodunum* (voy. plus haut). Nous ajouterons seulement que, si l'on en croyait la tradition bizarre du pays, cette identité serait réelle. César, dit-on, aurait fait couper le nez aux prisonniers d'*Uxellodunum* et depuis lors la ville prit le nom de Capdenac (*cap dé nas*, pas de nez). Une charte de Philippe le Bel admet aussi cette identité, mais fait venir Capdenac de *Capdenau* (tête de navire), et *Uxellodunum* de *Ucce-Lugdunum*, à cause de la ressemblance de cette ville avec celle de *Lugdunum* (Lyon). Capdenac fut occupée par Simon de Montfort pendant la guerre des Albigeois. Elle fut prise et reprise plusieurs fois pendant la guerre de Cent ans. Une fois, entre autres, pressée par la famine, elle allait se rendre lorsque l'un des habitants imagina de faire manger à un porc la seule ration de blé qui restât encore et de précipiter l'animal repu du haut des murs. Le porc étant tombé sur des rochers, son corps brisé et entr'ouvert laissa voir aux Anglais le blé dont on l'avait nourri, et ceux-ci, supposant, d'après cette prodigalité, que la ville avait encore de grandes provisions, levèrent le siège. On voit encore à Capdenac un donjon carré, deux portes avec barbacanes, les ruines de fortifications anciennes et d'autres du XIV^e^, du XV^e^ et du XVI^e^ siècle, et aussi de curieuses maisons du XIII^e^ et du XIV^e^ siècle. La position était formidable. Au XVII^e^, cette place appartenait à Sully qui y possédait un château qui existe encore. Aujourd'hui, on admire sous la montagne de Capdenac deux tunnels : l'un destiné au passage du chemin de fer, et l'autre à abréger considérablement la navigation du Lot.

Capdenac fait un certain commerce de ses volailles truffées, qui sont renommées.

ASSIER. — Assier, village du canton de Livernon, station de la ligne du chemin de fer de Paris-Limoges-Toulouse (réseau d'Orléans), est situé à 18 kilomètres au nord-est de Figeac ; il compte 801 habitants. Cette commune possède deux monuments dignes de l'attention des voyageurs et qui, tous deux de la Renaissance, sont rangés au nombre de nos monuments historiques. En effet, l'église et le château d'Assier, celui-ci en ruine, sont remarquables par leur élégante architecture et surtout par le caractère particulier de leur ornementation. Ce ne

sont que canons, boulets, casques, piques, cimeterres, etc., sculptés en relief : un cordon de ce style règne autour de l'église elle-même. Un mausolée s'y élève, couvert de bas-reliefs semblables, avec cette inscription : *Après la mort bone renomée demurée;* c'est celui de Galliot de Genouillac. « Je suis fort estonné, dit Brantôme, que nos histoires françoises n'ont plus parlé de M. le grand escuyer Galliot qu'elles n'ont fait. Ç'a esté un très bon et sage capitaine en son temps. Le roi Charles VIII le prit à Fornoue pour l'un de ses preux et l'appeloit pour lors le sieur de Genouillac. Il fut grand maistre de l'artillerie, pour entendre cet art aussi bien qu'homme de France, et, si le roi François l'eust voulu croire, peut-estre n'eust-il pas perdu la bataille de Pavie, ainsi le disoit-on alors ; car il faisoit si bien jouer son artillerie que l'ennemi s'en sentit fort endommagé; mais elle ne joua pas à demy, que le roy, bouillant de courage et d'ardeur de combattre, alla couvrir son artillerie de telle façon qu'elle ne put plus jouer, dont M. Galliot pensa se désespérer. Le roy connut bien sa faute, et le prit puis après, dont pour récompenser ledit M. Galliot, le fit grand escuyer... Ce vieillard est mort heureusement, et en belle réputation et en très honorable vieillesse de plus de quatre-vingts ans. »

Saint-Céré. — Saint-Céré est une petite ville de 4,027 habitants, chef-lieu de canton, située à 41 kilomètres au nord-ouest de Figeac, dans une île formée par la Bave, qui s'y partage en deux bras. Elle doit son origine à une chapelle bâtie en l'honneur de sainte Espérie; plus tard, cette petite ville prit le nom du château voisin, *Saint-Sérénus,* d'où est venu son nom actuel. Sainte Espérie, ou, comme on dit dans le pays, sainte Spérie, naquit vers l'an 740 au château de Saint-Sérénus, aujourd'hui de Saint-Laurent; elle était fille de Sérénus et de Blandine, restée seule avec son frère Clarus dans le château de ses ancêtres. Après la mort de ses parents, elle fut recherchée en mariage par un seigneur voisin du nom d'Ellidius, qui, après avoir longtemps dévasté les terres de Clarus, fit de cette union la principale condition de la paix. Clarus y consentit avec joie ; mais Spérie avait fait le vœu tacite de garder une virginité perpétuelle et de se consacrer à Dieu. Fuyant les exigences et les violences de son frère Clarus et d'Ellidius, elle s'enfuit dans la forêt de Leyme, où elle passa trois mois, n'ayant d'autre abri que le creux d'un chêne, d'autre nourriture que celle que lui procurait une servante dévouée. Elle fut découverte par ses persécuteurs ; sommée de consentir à l'union projetée par eux, elle refusa, et ceux-ci lui tranchèrent la tête. La légende rapporte que sainte Spérie prit alors sa tête dans ses mains, et poursuivit les meurtriers épouvantés jusqu'au *Ruisseau des Barbares*, comme on l'appela longtemps. On le nomme aujourd'hui ruisseau de la Bro ou de Narbonnez; il se jette dans la Bave, près du pont d'Hercule, qui mène dans la ville. L'église principale de Saint-Céré est dédiée à sainte Spérie. La tradition locale veut que cette sainte ait lavé sa tête et ses mains dans une source qui guérit, dit-on, de la fièvre, et qui est située à l'entrée du chœur à environ 1 mètre de profondeur sous le parvis de l'église principale.

C'est à Saint-Céré que mourut, en 1646, dans sa soixante-quatrième année, le poète Maynard, ami de Malherbe, qui, rebuté par Richelieu auquel, dans sa détresse, il s'était adressé, écrivait au poète réformateur :

Malherbe, en cet âge brutal,
Pégase est un cheval qui porte
Les grands hommes à l'hôpital.

On voit encore à Saint-Céré, dans le cabinet longtemps habité par ce poète philosophe, le quatrain suivant, que lui-même écrivit sur la muraille :

Las d'espérer et de me plaindre
Des Muses, des grands et du sort,
C'est ici que j'attends la mort
Sans la désirer ni la craindre.

Saint-Céré possède un hôpital, un pensionnat établi dans une partie de l'ancien château et une petite bibliothèque. Sur la colline qui domine au nord s'élèvent les tours Saint-Laurent.

Bretenoux, et Castelnau-de-Bretenoux. — Bretenoux, et Castelnau-de-Bretenoux, au confluent de la Cère et du Mansoul, à 2 kilomètres du confluent de la première avec la Dordogne, est un chef-lieu de canton de 942 habitants, situé à 46 kilomètres au nord-ouest de Figeac. Cette petite ville, que l'on appelait autrefois Villefranche-d'Orliendra, a conservé son aspect du moyen âge; elle possède encore en partie son enceinte fortifiée, ses quatre portes aboutissant à autant de rues qui conduisent à une belle place carrée à galeries couvertes.

A 3 kilomètres au sud, dominant un humble

hameau, sont les ruines de *Castelnau-de-Bretenoux*, qui comptent au nombre des plus belles du centre de la France, et dont les seigneurs avaient la prétention d'être les seconds barons chrétiens du royaume. Ce château est bâti sur la croupe qui termine la chaîne des montagnes, dont les ramifications séparent le bassin de la Bave de ceux de la Cère et de la Dordogne; sa forme est triangulaire; le côté oriental a 63 mètres de longueur, celui du nord 84, et celui du sud-ouest 86 mètres. Il est flanqué d'une grosse tour ronde à chacun de ses angles et sur les côtés. Du milieu de la masse que forme le corps de logis du sud-ouest s'élance le donjon; il est carré, flanqué de contreforts et n'a pas moins de 64 mètres de hauteur; c'est, après celui de Coucy (Aisne), le plus beau de France. Ce château était défendu du côté de l'est par un fossé de 12 mètres de largeur et de 8 de profondeur, par une terrasse élevée au-dessus du sol de 12 mètres et garnie de 5 bastions. A environ 50 mètres de distance de cette enceinte, une autre ligne de fossés l'entourait sur tous les points, excepté du côté du nord. On y parvient par un bastion situé à l'angle sud-est d'où l'on suit la terrasse des remparts qui conduit à la porte d'entrée défendue par deux tours, l'une ronde, et l'autre carrée. Sur le principal bâtiment d'habitation, reconstruit en 1685, on remarque les armes de Louis de Clermont, un bel escalier qui conduit à la galerie de 40 mètres de hauteur; l'auditoire, salle de la justice seigneuriale, est parfaitement conservé; il s'élève sur deux étages de caves; dans une petite pièce voûtée que l'on nomme les oubliettes, on remarque un puits profond dans lequel on aurait découvert, en 1819, sept squelettes enchaînés (?). La chapelle, la bibliothèque ont conservé des traces de peinture; dans la première, on voyait, il y a une cinquantaine d'années, une fresque représentant Jésus-Christ avec ses douze apôtres; dans l'autre, Apollon environné des Muses, peinture beaucoup plus moderne. Ce château était encore habité en partie en 1851, lorsque, à la suite d'un violent incendie, il fut définitivement abandonné.

Castelnau-de-Bretenoux avait obtenu des armes de concession que d'Hozier a figurées : *d'or, à un château de quatre tours de gueules.*

CAJARC. — Cajarc, chef-lieu de canton de 1,847 habitants, situé dans une belle plaine qu'arrose le Lot, et au pied d'une colline escarpée, à 25 kilomètres au sud-ouest de Figeac, est dans une charmante situation. C'est un centre agricole important; ses foires et ses marchés sont fréquentés, et elle possède une belle promenade située sur les bords du Lot et formée de quatre longues allées plantées de peupliers.

C'était autrefois une ville forte, et nous dirons, à l'honneur de ses habitants, que jamais ils ne prêtèrent serment au roi d'Angleterre et défendirent toujours vaillamment leur ville. Elle avait appartenu aux évêques de Cahors, qui l'érigèrent en commune dès le XIII^e^ siècle.

Les armes de Cajarc sont : *d'azur, à un château d'or donjonné de deux tours de même, la porte ouverte, et les donjons chargés chacun d'une croix de sable, et accostés d'une aigle d'argent.*

SAINT-JEAN-DE-LAUR. — Saint-Jean-de-Laur, commune du canton de Cajarc, située à 36 kilomètres au sud-ouest de Figeac, sur une causse, au pied d'une haute colline, et peuplée de 687 habitants, est dans une situation des plus pittoresques. Le territoire de cette commune est séparé de celui de l'Aveyron par un ruisseau qui sort du gouffre de Lantouy. Ce gouffre n'a que 12 mètres de diamètre; il est si profond que les torrents y entraînent chaque année sans le combler ni en exhausser le fond d'énormes blocs de pierre. Près du gouffre se trouvent les ruines d'un monastère fondé, dit-on, par Charlemagne.

STATISTIQUE DU DÉPARTEMENT DU LOT

RANG DU DÉPARTEMENT

Superficie : 71ème. — Population : 70ème. — Densité de la population : 58ème.

I. STATISTIQUE GÉNÉRALE

SUPERFICIE.	POPULATION.	ARRONDISSEMENTS.	CANTONS.	COMMUNES	REVENU TERRITORIAL.	CONTRIBUTIONS et REVENUS PUBLICS
5.212 kil. carrés ou 521.174 hect.	Hommes, 137.247 Femmes, 139.265 Total.. 276.512 53 hab. 05 par kil. carré.	3	29	323	Propriétés bâties.. 2.500.000 fr. — non bâties. 13.000.000 » Revenu agricole... 82.000.000 »	10.000.000 fr.

II. STATISTIQUE COMMUNALE

ARRONDISSEMENT DE CAHORS

Superficie, 2.164 kil. carrés ou 216.398 hect: — Population, 112.168 hab. — Cantons, 12. — Communes, 132

CANTON, sa population.	NOM de LA COMMUNE.	POPULATION.	Distance au chef-lieu d'arr.
Cahors, 2 cant., 12 comm., 20.774 h.	Cahors (Nord)	7.260	»
	Espère	402	10
	La Magdelaine	550	6
	Larroque-des-Arcs	528	5
	Mercuès	634	8
	Pradines	1.120	6
	Valroufié	583	12
	Cahors (Sud)	6.400	»
	Arcambal	1.052	7
	Labastide-Marnhac	855	8
	Montat (Le)	715	9
	Trespoux-Rassiels	675	13
Castelnau, 7 c., 7.855 hab.	Castelnau-de-Montratier	3.627	28
	Cezac	487	15
	Flaugnac	1.060	21
	Lhospitalet	609	10
	Pern	813	14
	Sainte-Alauzie	519	21
	Saint-Paul-Labouffie	740	19
Catus, 16 communes, 10.520 habitants.	Catus	1.584	18
	Boissières	654	15
	Calamane	417	12
	Craissac	701	15
	Francoulès	614	14
	Gigouzac	490	21
	Junies (Les)	716	25
	Labastide-du-Vert	685	21
	Lherm	790	26
	Maxou	871	13
	Mechmont	356	20
	Montgesty	776	23
	Nuzéjouls	387	14
	Pontcirq	531	22
	Saint-Denis	443	18
	Saint-Médard	505	19
Cazals, 10 comm., 7.039 hab.	Cazals	824	32
	Arques (Les)	757	27
	Cassagnes	585	32
	Frayssinet-le-Gélat	960	33
	Gindou	770	30
	Goujounac	557	30
	Marminiac	1.110	37
	Montcléra	868	33
	Pomarède	305	32
	Saint-Caprais	303	34
Lalbenque, 13 comm., 10.372 habitants.	Lalbenque	2.116	18
	Aujols	642	12
	Bach	668	26
	Belfort	1.396	26
	Belmont	457	28
	Cieurac	611	13
	Cremps	695	17
	Escamps	511	22
	Flaujac	459	9
	Fontanes	694	19
	Laburgade	404	12
	Montdoumerc	777	23
	Vaylats	942	23
Lauzès, 12 comm., 7.153 habitants.	Lauzès	428	22
	Blars	523	32
	Cabrerets	1.022	23
	Cras	509	19
	Lentillac	504	25
	Nadillac	241	24
	Orniac	384	27
	Sabadel	569	24
	Saint-Martin-de-Vers	608	24
	Saint-Sernin	786	25
	Sauliac	595	33
	Sénaillac	984	30
Limogne, 12 communes, 9.125 habit.	Limogne	1.408	36
	Beauregard	791	36
	Calvignac	659	36
	Cénevières	648	36
	Concots	782	25
	Laramière	959	46
	Lugagnac	415	33
	Promilhanes	746	40
	Saillac	692	34
	Saint-Martin-Labouval	621	32
	Varaire	957	31
	Vidaillac	447	39
Luzech, 13 c., 12.178 h.	Luzech	1.961	18
	Albas	1.670	25
	Anglars-Juillac	567	27
	Bélaye	807	31
	Caillac	604	12
	Cambayrac	328	18
	Castelfranc	811	26
Suite de Luzech.	Douelle	1.246	9
	Parnac	555	15
	Rouffiac	695	25
	Saint-Vincent	1.342	14
	Sauzet	731	20
	Villesèque	861	15
Montcuq, 16 communes, 9.367 habitants.	Montcuq	2.111	28
	Bagat	553	23
	Belmontet	376	31
	Boulvé (Le)	704	29
	Fargues	602	32
	Lascabanes	651	18
	Breil (Le)	360	32
	Montlauzun	228	29
	Sainte-Croix	300	30
	Saint-Cyprien	607	23
	Saint-Daunes	480	25
	Saint-Laurent	495	27
	Saint-Matré	323	31
	Saint-Pantaléon	683	21
	Saux	335	34
	Valprionde	559	34
Puy-l'Évêque, 14 communes, 12.467 habit.	Puy-l'Évêque	2.482	33
	Duravel	1.689	39
	Floressas	599	41
	Grézels	648	36
	Lacapelle-Cabanac	393	43
	Lagardelle	271	30
	Mauroux	795	46
	Montcabrier	914	41
	Pescadoires	192	34
	Prayssac	1.920	29
	Sérignac	634	43
	Soturac	1.012	46
	Touzac	428	43
	Vire	490	41
Saint-Géry, 8 c., 5.318 habit.	Saint-Géry	803	16
	Berganty	346	20
	Bouziès	327	20
	Cours	695	14
	Crégols	370	27
	Esclauzels	518	18
	Saint-Cirq-Lapopie	1.440	24
	Vers	819	13

ARRONDISSEMENT DE FIGEAC

Superficie, 1.562 kil. carrés ou 156.168 hect. — Population, 87.022 hab. — Cantons, 8. — Communes, 113.

CANTON, sa population	NOM de LA COMMUNE.	POPULATION.	Distance au chef-lieu d'arr.
Figeac, 2 cantons, 22 communes, 23.543 habitants.	Figeac (Est)	3.952	»
	Bagnac	2.020	17
	Cuzac	500	14
	Felzins	785	11
	Lentillac	463	11
	Linac	736	11
	Lunan	598	5
	Montredon	697	15
	Prendeignes	951	14
	Saint-Félix	1.039	9
	Saint-Perdoux	615	9
	Viazac	666	6
	Figeac (Ouest)	3.381	»
	Béduer	1.093	9
	Camboulit	473	9
	Camburat	565	7
	Capdenac	1.200	6
	Faycelles	1.063	8
	Fons	1.044	11
	Fourmagnac	340	9
	Lissac-et-Mouret	1.033	5
	Planioles	329	4
Bretenoux, 16 communes, 11.380 habitants.	Bretenoux	942	46
	Belmont	320	45
	Biars	304	51
	Cahus	936	58
	Comiac	940	47
	Cornac	1.530	47
	Gagnac	1.590	51
	Gintrac	342	45
	Girac	327	47
	Glanes	300	48
	Mativie (La)	290	52
	Prudhomat	808	44
	Puybrun	874	53
	Saint-Michel-Loubéjou	461	42
	Tauriac	633	53
	Teyssieu	683	46
Cajarc, 14 communes, 7.706 habitants.	Cajarc	1.847	25
	Cadrieu	201	23
	Carayac	262	13
	Frontenac	232	11
	Gréalou	542	17
	Larnagol	791	30
	Laroque-Toirac	351	15
	Marcilhac	855	29
	Montbrun	363	20
	Puyjourdes	296	38
	Saint-Chels	530	25
	Saint-Jean-de-Laur	687	36
	Saint-Pierre-Toirac	340	14
	Saint-Sulpice	409	25
Saint-Céré, 13 communes, 12.206 habitants.	Saint-Céré	4.027	41
	Autoire	566	38
	Bannes	582	33
	Bio	617	32
	Frayssinhes	623	37
	Lentillac	1.210	35
	Loubressac	1.193	41
	Mayrinhac	969	34
	Saignes	186	31
	Saint-Jean-Lespinasse	517	38
	Saint-Laurent-les-Tours	516	42
	Saint-Médard-de-Presque	660	39
	Saint-Vincent	540	38
La Capelle-Marival, 19 comm., 13.255 habit.	La Capelle-Marival	1.475	21
	Albiac	193	29
	Anglars	519	23
	Aynac	1.160	28
	Bourg (Le)	579	18
	Bouyssou (Le)	400	15
	Cardaillac	1.255	10
	Espeyroux	508	20
	Issendolus	844	29
	Labathude	570	18
	Leyme	1.140	28
Suite de La Capelle-Marival.	Molières	952	25
	Rudelle	478	20
	Rueyres	613	26
	Saint-Bressou	392	13
	Saint-Maurice	627	20
	Sainte-Colombe	568	14
	Thémines	659	25
	Théminettes	323	22
La Tronquière, 13 communes, 10,577 habitants.	Tronquière (La)	563	27
	Calviac	647	44
	Gorses	1.283	24
	Labastide-du-Haut-Mont	246	32
	Lauresses	1.038	24
	Montet-et-Bouxal	535	20
	Sabadel	458	20
	Saint-Cirgues	1.400	20
	Saint-Hilaire	658	27
	Saint-Médard-Nicourby	238	22
	Sénaillac	537	31
	Sousceyrac	1.922	38
	Terrou	1.052	23
Livernon, 17 communes, 8 355 habitants.	Livernon	814	18
	Assier	801	18
	Boussac	358	12
	Brengues	470	20
	Cambes	342	8
	Corn	600	13
	Durbans	521	26
	Espédaillac	847	24
	Flaujac	257	27
	Grèzes	408	19
	Issepts	525	14
	Quissac	452	28
	Rilhac	347	33
	Reyrevignes	530	12
	Sainte-Eulalie	379	16
	Saint-Simon	469	22
	Sonac	235	22

ARRONDISSEMENT DE GOURDON

Superficie, 1.846 kil. carrés ou 148.608 hect. — Population, 77.322 hab. — Cantons, 9. — Communes, 78.

CANTON, sa population	NOM de LA COMMUNE.	POPULATION.	Distance au chef-lieu d'arr.
Gourdon, 10 comm., 11.374 h.	Gourdon	5.098	»
	Milhac	424	10
	Nozac	588	7
	Payrignac	989	10
	Rouffilhac	520	12
	Saint-Cirq-Madelon	323	10
	Saint-Clair	507	13
	Saint-Projet	789	18
	Souillaguet	440	10
	Vigan (Le)	1.696	8
Gramat, 10 comm., 10.981 h.	Gramat	4.056	31
	Alvignac	739	25
	Bastit (Le)	500	20
	Carlucet	847	35
	Couzou	445	38
	Lavergne	564	38
	Miers	1.076	43
	Padirac	313	23
	Rocamadour	1.607	35
	Thégra	834	44
La Bastide-Murat, 9 comm., 7.295 hab.	Bastide-Murat (La)	1.699	22
	Beaumat	405	16
	Caniac	1.025	29
	Fontanes-Lunegarde	592	25
	Ginouillac	506	30
	Montfaucon	1.765	18
	Saint-Sauveur-la-Vallée	289	24
	Soulomès	470	25
	Vaillac	544	35
Martel, 10 comm., 10.965 hab.	Martel	2.703	36
	Baladou	628	31
	Cazillac	1.158	41
	Cressensac	1.074	39
	Creysse	770	36
	Cuzance	1.078	33
	Floirac	855	35
	Montvalent	806	29
	Saint-Denis	747	41
	Sarrazac	1.146	43
Payrac, 8 c., 5.839 hab.	Payrac	1.222	13
	Calès	623	21
	Fajoles	618	9
	Lamothe-Fénelon	695	18
	Loupiac	576	16
	Masclat	666	15
	Reilhaguet	639	11
	Roc (Le)	800	18
Saint-Germain, 10 comm., 7.686 hab.	Saint-Germain	1.115	23
	Concorès	1.219	18
	Frayssinet	1.011	14
	Lamothe-Cassel	524	34
	Montamel	362	20
	Peyrilles	1.208	25
	Saint-Chamarand	766	18
	Soucirac	480	27
	Ussel	410	40
	Uzech	591	25

SUITE DE L'ARRONDISSEMENT DE GOURDON

CANTON, sa population.	NOM de LA COMMUNE.	POPULATION.	Distance au chef-lieu d'arr.
SALVIAC, 6 c., 6.337 habit.	Salviac	2.159	13
	Dégagnac	1.889	25
	Lavercantière	606	30
	Léobard	620	10
	Rampoux	226	30
	Thédirac	837	25
SOUILLAC, 8 c., 9.436 habit.	Souillac	3.110	29
	Gignac	1.443	75
	Lacave	534	24
	Lachapelle-Auzac	966	43
	Lanzac	725	28
	Meyronne	479	33
	Pinsac	1.045	38
	Saint-Sozy	1.134	44
VAYRAC, 7 c., 7.409 habit.	Vayrac	1.852	45
	Bétaille	1.588	49
	Carennac	953	41
	Cavagnac	871	47
	Condat	507	45
	Saint-Michel-de-Bannières	611	58
	Strenquels	1.027	46

III. STATISTIQUE MORALE (1)

Par M. Eug. BOUTMY, ancien Professeur.

Les chiffres en caractères gras inscrits dans chacune des trois petites colonnes de ce tableau indiquent le rang du département relativement à la mention devant laquelle ils sont placés.

Religion (2).

Catholiques	281.366
Protestants	38
Israélites	»
Clergé catholique	572
Pasteurs	»
Rabbins	»

Mouvement de la population.

	Naissances	6.256
	Mariages	2.994
	Décès	6.340
16e	Durée moyenne de la vie	40 a. 8 m.

Instruction (3).

49e	Nombre des jeunes gens sachant lire, écrire et compter sur 100 jeunes gens maintenus sur les listes de tirage	77,73
	Nombre des établissements d'enseignement secondaire de l'État	2
	Nombre des écoles primaires (publiques ou libres)	731

Crimes contre les personnes (4).

COURS D'ASSISES.

80e	Rapport du nombre des accusés à la population	1 sur 46.085 hab.
	Nombre total des accusés	6

Infanticides.

5e	Rapport du nombre des infanticides à celui des enfants naturels	1 sur 81.5
	Nombre total	2

Suicides.

49e	Rapport des suicides au chiffre de la population	1 sur 10.060 hab.
	Nombre total	25

Crimes contre les propriétés.

82e	Rapport du nombre des accusés à la population	1 sur 55.302 hab.
	Nombre total	5

Tribunaux correctionnels.

79e	Nombre des affaires	811
	Nombre des prévenus	898
	Nombre des condamnés	867

Procès.

	Affaires civiles (5)	1.046
77e	Affaires commerciales (6)	556
	Faillites (7)	10

Paupérisme.

79e	Rapport des indigents au chiffre de la population	1 sur 105 hab.
	Nombre total	2.618
	Bureaux de bienfaisance	121
	Hôpitaux et hospices	13
	Aliénés à la charge du département	205
	Sociétés de secours mutuels	15

Contributions directes (8).

61e	Foncière	1.281.130
	Personnelle et mobilière	280.916
	Portes et fenêtres	145.361

(1) Les chiffres contenus dans ce tableau sont empruntés, pour la plupart, à l'*Annuaire statistique de la France* (1878), publié par le ministère de l'agriculture et du commerce, ou calculés d'après des données puisées dans cet ouvrage.

(2) Ces chiffres sont antérieurs au recensement de 1876, qui a négligé ce point de vue.

Culte catholique. — Évêché à Cahors, suffragant de la métropole d'Alby. Le diocèse de Cahors, qui comprend le département tout entier, compte 33 cures, 449 succursales et 74 vicariats, rétribués par l'Etat. Les congrégations et communautés religieuses établies dans le département étaient, avant 1880, au nombre de 26 : 6 pour les hommes et 20 pour les femmes.

(3) Le département relève de l'académie de Toulouse. Lycée à Cahors; collège communal à Figeac; 6 établissements libres pour l'enseignement secondaire. Au point de vue du nombre d'élèves inscrits dans les écoles primaires de 6 à 13 ans, sur 100 enfants recensés, le Lot occupe le 16e rang. Il occupe le 33e rang d'après le nombre d'enfants présents à l'école par 10,000 habitants.

(4) Au point de vue judiciaire, le département du Lot ressortit à la cour d'appel d'Agen. Cahors est le siège de la cour d'assises. Chaque chef-lieu d'arrondissement possède un tribunal de première instance; celui de Cahors est divisé en deux chambres. Un tribunal de commerce est établi à Cahors.

(5) Ce chiffre indique le nombre des affaires civiles terminées pendant l'année.

(6) Ce chiffre comprend les affaires contentieuses à juger pendant l'année.

(7) Terminées pendant l'année.

(8) Trésorier-payeur général à Cahors; receveur particulier dans chacun des deux autres chefs-lieux d'arrondissement; 48 percepteurs.

BIBLIOGRAPHIE

1586. Discours des choses mémorables advenues à Cahors, au pays de Quercy, en l'an 1428, par *F. de Roualdez*. In-8°.

1624. L'admirable vertu des eaux et fontaines nouvellement découvertes au pays de Quercy, au lieu de Mier, proche de Gramat, appelées eaux de Salmière, par *Fabry*. In-12.

1632. Histoire de Notre-Dame de Roquemadour, par *Odo de Gissey*. In-12.

1785. Histoire politique, ecclésiastique et littéraire du Quercy jusqu'en 1784, par *A. de Cathala-Couture*. 3 vol. in-8°.

1790. Description du Quercy et de Cahors au tome XXXIV du Voyageur français, par l'abbé *Delaporte*. In-12.

1820. Charte inédite de la ville de Capdenac, par *Champollion-Figeac*. In-4°.

1820. Nouvelles recherches sur la ville d'*Uxellodunum*, par *Champollion-Figeac*. 1 vol. in-4° et planches.

1820. Essai sur les antiquités du département du Lot, par *J.-F.-B. de Saint-Amans*. In-8°.

1820. Annuaire statistique et administratif du Lot, par *P.-F. Robert*. In-12.

1828. Annuaire statistique et administratif du Lot, par *P.-F. Robert*. In-18.

1829. Biographie des hommes célèbres du département du Lot, par *J.-B. Vidaillet*. In-8°

1830. Annales ecclésiastiques et politiques de la ville de Figeac en Quercy, par *J.-F. Debons*. In-8°.

1831. Statistique du département du Lot, par *Delpon*. 2 vol. in-4°.

1832. Annuaire statistique et administratif du département du Lot par *J. Giraud*, et années suivantes. In-8°.

1835. Description du département du Lot, au tome II de la France pittoresque de *A. Hugo*. Grand in-8°, cartes et figures.

1836. Coup d'œil architectonique sur l'église de Saint-Sauveur de Figeac, par *Chaudruc de Crazannes*. In-8°.

1838. Description du département du Lot au tome IV du Guide pittoresque du voyageur en France de Didot. In-8°, cartes et figures.

1811. Essais archéologiques et historiques sur l'ancien Quercy, par *F.-A. Calvet*. In-8°.

1845. Dictionnaire des communes de France, par *Girault de Saint-Fargeau*, articles Lot, Cahors, etc. 3 vol. in-4°.

1845. Histoire des villes de Cahors, Figeac, etc., au tome II de l'Histoire des villes de France, par *A. Guilbert*. Grand in-8°.

1846. La commune de Cahors au moyen âge, par *E. Dufour*. In-8°.

1850. Album historique du département du Lot, avec vues, par MM. *J.-B. Gluck* et *E. Gluck*. 1 vol. grand in-4°.

1861. Histoire politique, religieuse et littéraire du Quercy à partir des temps celtiques jusqu'en 1789, par *Raphaël Périé*. In-8°.

1862. *Uxellodunum*, aperçu historique, par *J.-B. de Cessac*. In-8°.

1864. Carte du département du Lot, extraite de la carte de France au 80,000e. Paris 1 feuille, grand-aigle.

1864. Études historiques sur le Quercy, par *E. Dufour*. In-8°.

1868. Mémoire sur la découverte d'un oppidum avec murailles et emplacement d'habitations gauloises à Mursens, commune de Cras, par *Castagné*, agent-Voyer. In-f°, 16 pages et planches.

1869. La commune de Martel au moyen âge, par *Combarieu*. In-8°.

1872. Guide du pèlerin à Rocamadour. 1 vol. in-8°.

1873. Notice sur Castelnau-de-Bretenoux, par l'abbé *Poulbrière*. Broch. in-8°.

1874. Notice sur le pèlerinage de Notre-Dame de Rocamadour. Broch. in-8°.

1874. Petite géographie du département du Lot, par *Baillart*. (Collection E. Levasseur.) In-12.

1875. Itinéraire général de la France, par *Ad. Joanne*, de la Loire à la Garonne. 1 vol. in-18.

1876. Notice sur l'Université de Cahors, par *J. Baudel*. In-8°.

1876. Biographie des hommes célèbres du département du Lot, par *Vidaillet*. In-8°, 2e édition.

1878. Le siège de Cahors par Henri de Navarre, par *J. Baudel*.

1879. Histoire de l'Université de Cahors, par *J. Baudel* et *Malinowski*. In-8°.

1880. Histoire des évêques de Cahors, traduite du latin de *G. De La Croix*, par *L. Ayma*. In-8°.

1880. Lettre sur les antiquités de Cahors, traduite du latin de *L. de Pompignan*, par *J. Baudel*. In-8°.

1881. Notice pour servir à l'histoire des états provinciaux du Quercy, par *J. Baudel*.

1881. Dictionnaire des communes du Lot, par *Combarieu*. 1 v. in-8°.

1882. Le Quercy en 1699, par *J. Baudel*. In-8°.

Annuaires du département du Lot.

Mémoires de la Société des antiquaires de France. — Journal des mines. — Bulletin monumental de M. de Caumont. — Bulletin de la Société des études du Lot.

Carte du Quercy extraite de *Cassini* et de *Capitaine*.

Voir les feuilles 183, 184, 193, 194, 195, 205, 206 de la grande *Carte* de France, dite de l'*État-Major*, publiée par le Dépôt de la guerre.

Cartes du département du Lot, par *Dufour*, *Donnet*, *Charle*, *Fremin*, *Logerot*, *Ad. Joanne*, etc.

Cartes cadastrales du département du Lot.

Paris. — Imp. Vve P. Larousse et Cie, rue Montparnasse, 19.

PLAN DE CAHORS

Légende
1 Hôtel de Ville
2 Préfecture
3 Palais de Justice
4 Banque
5 Théâtre
6 Evêché
7 Cathédrale
8 Eglise St Barthélemy
9 Théâtre
10 Gendarmerie
11 Caserne d'inf.ie
12 Manuf.re des Tabacs
13 Hospices
14 Lycée
15 Manitoire
16 Prison
17 Grand Séminaire

Échelle au 2/10000
0 50 100 200 300 m

DÉPARTEMENT DU LOT PAR V.A. MALTE-BRUN

Explication des Signes
CHEF-LIEU DE DEPART.
CHEF-LIEU D'ARRONDT.
Chef-lieu de Canton
Commune
Poëche
Route Nationale
— Départementale
Chemin vicinal
Canal et Rivière
Chemin de fer et Station
Limite de Département
— d'Arrondissemt
— de Canton

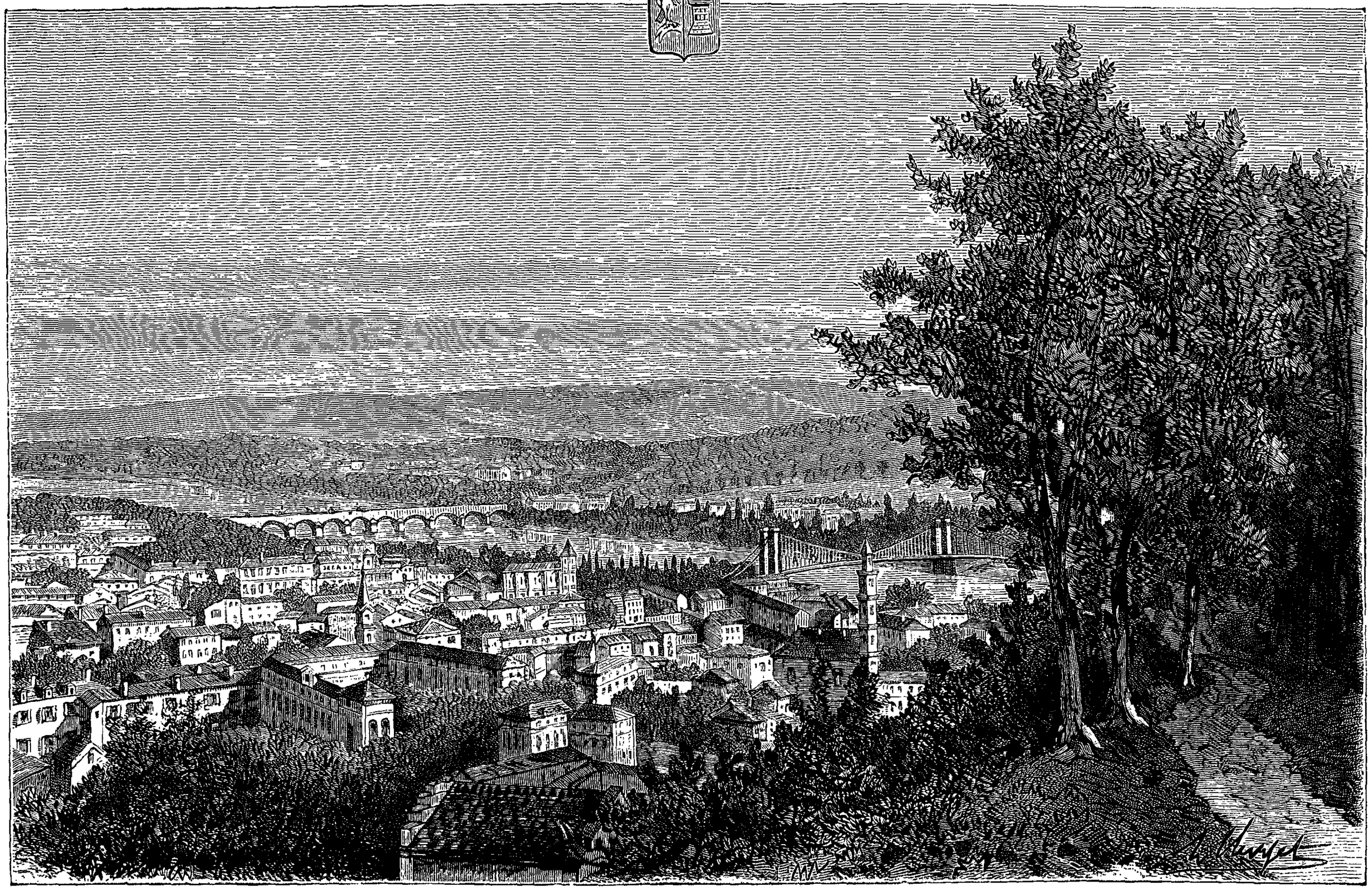
Nota Les chiffres indiquent la hauteur au dessus du niveau de la mer.

Échelle au 1:425.000e
0 5 10 15 20 Kilom.

Gravé par Erhard Sr à Paris

J. Rouff Editeur 14 Cloitre St Honoré.

Imp. Erhard. Paris.



AGEN

46. — **Lot-et-Garonne.**

LOT-ET-GARONNE

Chef-lieu : AGEN

Superficie : 5,354 kil. carrés. — Population : 316,920 habitants.

4 Arrondissements. — 35 Cantons. — 325 Communes.

DESCRIPTION PHYSIQUE ET GÉOGRAPHIQUE.

Situation, limites. — Le département de Lòt-et-Garonne doit son nom aux deux principales rivières qui arrosent son territoire; c'est un des départements de la région sud-ouest de la France; il est situé dans le bassin de la Garonne et sur les deux rives de ce fleuve. Il a été formé de l'Agénois et du Bazadois, qui appartenaient à la Guyenne, du Condomois et de la Lomagne, qui dépendaient de la Gascogne et de quelques portions de l'ancien diocèse de Cahors.

Il a pour limites : au nord, le département de la Dordogne; à l'ouest, celui de la Gironde; au sud-ouest, celui des Landes; au sud, celui du Gers; et à l'est, ceux du Lot et de Tarn-et-Garonne.

Nature du sol, montagnes. — Il ne faut pas chercher de montagnes, même d'une élévation ordinaire, dans ce département; on n'y rencontre guère qu'un dos de pays assez élevé (150 à 250 mètres), qui sépare le cours du Dropt de celui du Lot.

Les points les plus élevés du département sont : le sommet du Bel-Air, sur les confins du département et de celui de la Dordogne, à 6 kilomètres au nord de Blanquefort, il atteint 273 mètres; près de Gavaudun, 220; près du château de Laval, 215; au sud de Cançon, 218; Montségur, 232; près de Castelmoron, 194, et Montflanquin, 118 mètres.

On peut se représenter le sol comme une haute plaine, appartenant au terrain tertiaire moyen, sillonnée à différentes profondeurs par des vallées dont la longueur, la largeur et la direction varient comme la masse et la rapidité des eaux qui les ont creusées pour s'ouvrir un passage. Les coteaux qui bordent les plaines au milieu desquelles coule la Garonne sont couverts de vignes et d'arbres fruitiers; ceux qui se dirigent vers le Lot sont plus escarpés et souvent incultes; ceux des bords de la Baïse et du Dropt sont moins élevés que les précédents et plus fertiles. Au sud, on rencontre quelques collines qui appartiennent aux derniers rameaux des Pyrénées; elles n'ont guère plus de 150 à 200 mètres. Vers la partie septentrionale du département les terres sont médiocres, rebelles à l'agriculture, et les collines montrent le calcaire à nu; contiguë à celle-ci, on rencontre une zone argileuse fortement colorée par l'oxyde de fer, et qui n'est guère plus fertile, tandis que vers le sud-ouest les landes couvrent un huitième du département. Des plaines d'un sable aride, où s'élèvent quelques buttes au lieu de coteaux; des marécages dont les eaux, en s'évaporant, vicient l'atmosphère; des terres ingrates qu'un travail opiniâtre peut seul obliger à porter quelques maigres épis; des pâturages où languissent de maigres moutons, que garde un berger plus maigre encore; un triste horizon que termine un rideau de pins et d'arbres à liège, dont la verdure sombre et monotone fatigue plutôt l'œil qu'il ne le repose : tel est l'aspect que présentent ces landes de Lot-et-Garonne dans les arrondissements de Nérac et de Marmande. Mais combien le voyageur est-il dédommagé du triste spectacle qu'offrent les extrémités du département lorsqu'il parvient au centre, dans l'arrondissement d'Agen, où les cultures les plus diverses se disputent les campagnes les plus riantes et les plus fertiles, admirablement encadrées par des collines et des coteaux couverts de vignes entremêlées d'arbres fruitiers! C'est de ces belles plaines que sortent les richesses agricoles du département.

On évalue la superficie du département à 535,396 hectares, qui se divisent, d'après la nature du sol, en : pays de bruyères ou de landes, 24,719 hectares; sol de riche terreau, 65,587; sol de craie ou calcaire, 265,496; sol de gravier, 3,445; sol pierreux, 27,778; sol sablonneux, 55,038 hectares.

Hydrographie. — Le département de Lot-

et-Garonne est entièrement situé dans le bassin de la Garonne; il est dans son ensemble incliné à l'ouest, et la presque totalité de ses eaux lui vient des deux départements qui le bornent à l'est, ceux du Lot et du Tarn; il verse à son tour ses eaux réunies dans un seul lit, celui de la Garonne, sur le département de la Gironde, qui le confine à l'ouest. La Garonne a pour affluents dans le département, à droite : la Séoune, la Masse, le Lot grossi de la Lède, de l'Allemance, du Boudouyssou et les deux Tolzats. Le Dropt, autre affluent de droite de la Garonne, ne s'y réunit que dans le département de la Gironde. Les affluents de gauche sont : l'Auroue, le Gers, l'Auvignon, la Baïse grossie de la Gélise, et l'Avance. La Garonne, le Lot, le Gers, la Baïse et le Dropt sont seuls navigables.

La Garonne, qui prend sa source au val d'Aran, en Espagne (voir l'hydrographie des départements de la *Haute-Garonne* et de la *Gironde*), entre dans le département vis-à-vis de Malauze, au sortir de celui de Tarn-et-Garonne; elle coule dans la direction du sud-ouest au nord-ouest, baigne à sa gauche le pied du coteau d'Auvillars, laisse Valence à quelque distance sur la droite, et rencontre sur la même rive les villes d'Agen, du Port-Sainte-Marie, d'Aiguillon, Tonneins et Marmande, et en sort, après un cours navigable de 123 kilomètres, au-dessous de la petite commune de Jusix, après avoir rencontré sur sa gauche les villes d'Auvillars, de Layrac, du Mas-d'Agénois et de Meilhan. La largeur moyenne de la Garonne dans le département est de 205 mètres, sa pente moyenne de 23 millimètres par mètre; son lit est peu profond; la hauteur moyenne de ses berges n'est que de 4 mètres au-dessus de la moyenne des eaux; celle-ci n'est que de 2 mètres, tandis que les grandes crues la portent quelquefois à 8 mètres au-dessus de cette hauteur moyenne.

Le Lot (voir l'hydrographie du département du *Lot*), qui prend sa source dans le département de la Lozère, entre dans le département au sortir de celui du Lot, au-dessus de Libos, traverse Villeneuve-d'Agen, passe à Casseneuil, à Sainte-Livrade, à Clairac, à Aiguillon, et se perd dans la Garonne, un peu au-dessus de cette ville, à la pointe de Rebecquet, après avoir parcouru de l'est à l'ouest une ligne sinueuse de 81 kilomètres. La largeur moyenne de cette rivière est de 200 mètres; la hauteur moyenne de ses eaux est de 2 mètres, comme celle de la Garonne; mais son lit est plus profond, son cours est plus rapide, et ses berges, formées de pierres calcaires, sont très escarpées. Cette rivière est navigable dans toute l'étendue du département.

Le Gers (voir l'hydrographie du département du *Gers*) n'appartient au département de Lot-et-Garonne que pendant les 10 derniers kilomètres de son cours, sur lesquels 2 seulement sont navigables; il passe à Astaffort, près de Goulens, et se jette au-dessous de Layrac dans la Garonne.

La Baïse prend sa source dans le département du Gers; elle entre dans le Lot-et-Garonne au-dessus de Moncrabeau, passe à Nérac, à Pont-de-Bordes, où elle est navigable, à Lavardac, à Vianne, près de Feugarolles, et se jette dans la Garonne à Saint-Léger, un peu au-dessous d'Aiguillon, après un cours total de 150 kilomètres, dont 46 dans le département; elle est en partie canalisée, et est navigable pendant 25 kilomètres; sa largeur moyenne est de 38 mètres et sa profondeur est de 2 mètres.

Le Dropt ou Drot prend sa source à Capdrot, près de Montpazier, dans le département de la Dordogne, entre dans celui de Lot-et-Garonne à Parranquet, le borne depuis Cahuzac jusqu'à Terres, où il en sort pour y rentrer de nouveau à La Sauvetat, et en ressortir à Duras; de là il coule dans le département de la Gironde, et se jette dans la Garonne auprès de La Réole, après un cours de 60 kilomètres, dont 27 dans le département sont navigables. Sa largeur moyenne est de 7 mètres, et sa profondeur est de $1^{m},62$.

Le département est traversé par le canal latéral de la Garonne, destiné à faciliter la navigation du fleuve. Ce canal suit la rive droite de la Garonne depuis Toulouse jusqu'à Agen; au-dessous de cette ville, il traverse le fleuve sur un pont-aqueduc et suit la rive gauche. Il a été autrefois question de faire communiquer la Garonne et l'Adour à l'aide de la Baïse et de son affluent la Gélise canalisées, du Rhimbez, de l'Estampon et de la Douze, affluents de l'Adour; mais ce projet n'a pas reçu d'exécution. Il y a dans le département quelques marais; nous citerons ceux de Béguin, commune de Montesquieu, de Verneuil, de Coutures, et celui de Durance. Dans les landes, ils sont plus nombreux et forment des marécages souvent nuisibles à la salubrité de l'air.

Voies de communication. —Le département de Lot-et-Garonne est traversé par 6 routes nationales d'un développement total de 365 kilomètres; par 20 routes départementales, 450; par

55 chemins vicinaux de grande communication, 810; par 103 chemins vicinaux de moyenne communication ou d'intérêt commun, 984; et par 1,600 chemins vicinaux ordinaires dont on peut évaluer la longueur totale à 3,950 kilomètres

Les chemins de fer qui traversent ce département appartiennent aux grands réseaux du Midi et d'Orléans. La principale ligne est celle de Bordeaux à Cette; elle pénètre dans le département à 4 kilomètres en amont de Sainte-Bazeille, et dessert successivement les stations de : Sainte-Bazeille, Marmande (79 kil. de Bordeaux), Fauguerolles, Tonneins (96 kil. de Bordeaux), Nicole, Aiguillon, Port-Sainte-Marie, Fourtic, Saint-Hilaire, Colayrac, Agen (136 kil. de Bordeaux, 121 kil. de Toulouse), Bon-Encontre, Sauveterre-Ostende, Saint-Nicolas-la-Balerme et La Magistère.

D'Agen part un embranchement de 153 kilomètres, qui se dirige sur Tarbes en desservant, dans le département, les stations de Bon-Encontre, de Layrac, Goulens et d'Astaffort (19 kil. d'Agen).

A Port-Sainte-Marie un embranchement se dirige sur Condom, par Nérac.

La ligne de Paris-Limoges-Agen pénètre dans le département à 4 kilomètres en amont de Sauveterre et dessert les stations de : Sauveterre, Cuzorn, Monsempron-Libos, Trentels-Ladignac, Penne, La Roque, Pont-du-Casse, et Agen (651 kil. de Paris, 251 kil. de Limoges).

A Monsempron-Libos se détache un embranchement de 50 kilomètres qui se dirige sur Cahors, en desservant dans le département la station de Fumel et à Penne se détache aussi un tronçon de 9 kilomètres qui dessert Villeneuve-sur-Lot ou Villeneuve-d'Agen.

D'autres lignes sont en construction ou en projet; citons : celle de Villeneuve-sur-Lot à Tonneins, celle de Bergerac à Mont-de-Marsan, par Marmande, etc.

En 1877, la longueur des lignes exploitées était de 176 kilomètres, et celle des lignes en construction ou à construire, de 118 kilomètres.

Climat. — Le département de Lot-et-Garonne appartient à la région climatérique dite du sud-ouest, ou climat girondin. La température y est généralement douce et salubre, excepté dans la partie des landes, qui est glacée en hiver et brûlante en été, et où l'atmosphère est corrompue par les émanations des eaux stagnantes. Le climat est cependant capricieux et sujet à des alternatives de pluie et de sérénité, qui dérangent souvent le cours des saisons et nuisent beaucoup aux récoltes. L'hiver commence avant le 1er novembre : il est rigoureux dans le mois de janvier et ne cesse qu'en mai; le printemps ou n'existe pas, ou est très court ; l'été vient dès la fin de mai et le commencement de juin, et dure jusqu'à la mi-septembre; vient alors l'automne, qui est sans contredit la plus belle et la plus agréable saison de l'année.

A Agen, la température moyenne annuelle est de 13°,7; celle de l'hiver, de 6°,20; du printemps, de 13°,71; de l'été, de 22°,42; de l'automne, de 12°,38. Dans l'espace de trois années (1841 à 1843), le minimum de température a été, le 16 janvier 1842, de — 12 degrés, et le maximum, le 4 juillet 1842, de + 37 degrés.

A Marmande, la quantité annuelle moyenne de pluie tombée de 1838 à 1843 a été de de 762mm,4, dont 224mm pour le printemps et 204mm pour l'automne.

Les vents dominants sont le vent *solaire*, ou celui qui parcourt les points de l'horizon avec le soleil; c'est celui qui, en été, donne les plus beaux jours, et en hiver le temps le plus inconstant. Le vent d'ouest amène les jours pluvieux et tempérés de l'hiver; le nord-ouest, les pluies froides ou la neige. Les vents du nord et du nord-est règnent avec les froids rigoureux, les jours sereins, les fortes gelées et les frimas. Les affections bilieuses et catarrhales sont plus communes dans les plaines; les maladies inflammatoires, sur les coteaux.

Productions naturelles. — Le département de Lot-et-Garonne appartient à la région naturelle dite de l'*Aquitaine;* il est formé en partie de calcaire d'eau douce. La partie des landes est recouverte par des sables accompagnés de graviers. Le lit de la Garonne est un fond de galet. A l'est et au nord-est de Villeneuve, vers Biron et Monsempron, tous les calcaires sont à coquilles marines.

Les seules richesses minéralogiques du département consistent en mines de fer dans les landes et dans le nord du département, qui alimentent plusieurs forges et hauts fourneaux. On trouve de belles carrières de pierres de différentes qualités, du grès, des argiles, des faluns, du gypse, de la marne, de la tourbe et du sable. On a découvert en 1836 une source d'eau minérale à Casteljaloux.

Le département produit des céréales : blé, maïs, seigle, etc., en quantité suffisante pour les besoins de la consommation de ses habitants; dans les bonnes années, les récoltes excèdent même d'un quart. Les vignes sont nombreuses et produisent annuellement, en moyenne, 1,000,000 à 1,200,000 hectolitres de vin (en 1874, 1,519,100 hectol. ; en 1876, 1,119,900 hectol.; en 1880, 667,200 hect. seulement, à cause du phylloxera), dont la moitié est consommée dans le pays, et l'autre, convertie en eau-de-vie ou exportée. Les meilleurs vins sont les vins dits *pourris*, c'est-à-dire faits avec des raisins parvenus à leur extrême maturité, de Clairac, de Buzet, de Marmande et de Soumenzac, classés parmi les bons vins fins de France; les meilleurs vins rouges, ceux de Thézac, de Péricard, de Montflanquin, Buzet, Castelmoron, Soumenzac, La Chapelle, Marsac et Notre-Dame-de-Rech, ne sont que de bons vins d'ordinaire. Les arbres fruitiers à noyaux et à pépins sont d'une production fort importante dans ce département. Les communes de Clairac, du Temple, de Castelmoron, de Monclar, de Sainte-Livrade, etc., cultivent principalement le prunier d'ente ou de robe-serpent, dont les fruits confits, et connus sous le nom de *pruneaux d'Agen*, sont l'objet d'un commerce étendu. Les figues séchées de Clairac et les marrons sont aussi en réputation et contribuent à la richesse agricole du département. La culture du tabac est ici permise; elle a lieu dans les communes des cantons de Tonneins, de Port-Sainte-Marie et d'Aiguillon. Le chanvre, le lin, la gaude, la garance, le pastel, la betterave, les pommes de terre sont comptés parmi les productions importantes du pays. Les environs de Fumel et d'Agen produisent la truffe. Les prairies sont peu nombreuses, mais il y a de vastes pâturages pour les troupeaux. La flore offre une grande quantité de plantes, mais elle n'en présente aucune qui soit particulière au département. Les essences qui dominent dans les forêts, dont la plus grande partie occupe la région occidentale de l'arrondissement de Nérac, sont le pin maritime, qui produit de la résine et du goudron, et dont on extrait de la térébenthine, le chêne, le chêne-liège, qui abonde sur les bords de la Gélise, et fournit une grande partie du liège consommé en France. Les autres essences les plus répandues sont : le peuplier, le saule, l'érable, le micocoulier, etc.

Les animaux domestiques sont généralement d'espèce commune. L'espèce bovine est cependant fort remarquable, et également propre au travail et à l'engrais; elle constitue une race particulière connue sous le nom de *race agénoise*. Elle fournit de très beaux taureaux reproducteurs aux départements voisins. L'espèce chevaline est en progrès. On élève dans le pays beaucoup de porcs, un grand nombre d'oies d'une belle espèce, dont le foie et le duvet sont fort recherchés, et des dindons. Les cantons des landes nourrissent des abeilles. Le petit gibier à poil et à plume abonde. Les forêts renferment des loups, des renards, des blaireaux, des fouines, des belettes, des rats et des écureuils dans les bois de pins. On pêche dans les rivières et les ruisseaux, qui sont très poissonneux, la brème, le brochet la perche, la truite saumonée, etc. La Garonne renferme des esturgeons, des saumons, des aloses, des lamproies et des plies.

Industrie agricole, manufacturière et commerciale. — Le département de Lot-et-Garonne est à la fois agricole, vinicole et un peu manufacturier.

Quoique les pratiques agricoles soient loin encore de la perfection dont d'autres parties de la France offrent le modèle, on peut cependant citer d'honorables efforts vers l'amélioration. On doit espérer que de jour en jour les jachères deviendront plus rares, et les prairies artificielles plus communes. L'agriculture reçoit d'ailleurs une heureuse impulsion de la Société d'agriculture, des sciences et arts d'Agen, des comices agricoles d'Agen, Marmande, Nérac, Villeneuve, Montflanquin, Villeréal et Penne. Agen, Marmande, Nérac et Villeneuve possèdent des chambres consultatives d'agriculture, qui exercent aussi une heureuse influence. L'industrie agricole s'exerce sur les différents produits que nous avons déjà cités, tels que grains, vins, eaux-de-vie, fruits, bestiaux, volailles, tabac, chanvre, etc. La superficie du département se partage en : superficie bâtie et voies de communication, 17,671 hectares, et en territoire agricole, 517,725 hectares. Ce dernier se subdivise lui-même en : céréales, 188,261 hectares; farineux, 83,300; cultures potagères et maraîchères, 10,000; cultures industrielles, 8,827; prairies artificielles, 27,800; fourrages annuels, 8,000; autres cultures et jachères, 27,188; vignes, 85,091; bois et forêts, 70,035; prairies naturelles et vergers, 34,500; pâturages et pacages, 3,500; terres incultes, 23,228 hectares.

. Le principal produit de l'exploitation minérale est, ainsi que nous l'avons dit plus haut, le fer; puis viennent les extractions de pierres de taille, de gypse et de marne. L'industrie de fabrication est assez active. Parmi les établissements industriels les plus nombreux et les plus importants sont les minoteries et les distilleries d'eau-de-vie, les usises à fer (forges à la catalane perfectionnées) et des martinets à cuivre. Outre la manufacture de tabacs de Tonneins et des fabriques de bouchons, il y a encore dans le département de belles manufactures de toiles à voile à Agen, à Marmande; dans l'arrondissement de Tonneins, beaucoup de corderies; enfin, des papeteries, des tanneries, des teintureries, des scieries mécaniques, des filatures de laine, des manufactures de serges, de toiles peintes, de couvertures de coton, des fabriques de ganterie, de bonneterie, des amidonneries, des verreries, des fabriques de faïence et de poterie. La préparation des pruneaux d'Agen, des fruits secs et des conserves de volaille (terrines de Nérac et d'Agen), et celle de la résine, du brai, du goudron et de la térébenthine, sont encore des branches d'industrie importantes.

Le commerce embrasse tous les produits que nous venons de nommer. Les principaux articles de l'exportation sont: les vins, les eaux-de-vie, les farines, les conserves, les pâtés, les prunes, le tabac, les bouchons de liège, les toiles, les cordages, les fruits secs et le goudron. Il y a dans le département 686 foires, qui se tiennent dans 122 communes et durent 709 journées.

Division politique et administrative. — Le département de Lot-et-Garonne a pour chef-lieu Agen; il comprend : 4 arrondissements, 35 cantons et 325 communes; le tableau que nous donnons plus loin les fera connaître. Il appartient à la région agricole du sud-ouest de la France.

Le département forme le diocèse d'un évêché dont le siège est à Agen; il est suffragant de l'archevêché de Bordeaux. Agen possède un grand et un petit séminaire; il y a, à Saint-Caprais, un établissement ecclésiastique d'instruction secondaire. Le département compte: 10 cures de première classe, 37 de seconde, 397 succursales et 49 vicariats. Les congrégations et les communautés religieuses y étaient très nombreuses avant 1880.

Les protestants ont cinq églises consistoriales : à Tonneins, Nérac, Clairac, Castelmoron et Lafitte.

Agen est le siège d'une cour d'appel, qui comprend dans son ressort les tribunaux de Lot-et-Garonne, du Lot et du Gers. Chacun des quatre chefs-lieux d'arrondissement du département possède un tribunal de première instance et un tribunal de commerce. La maison centrale d'Eysses, près de Villeneuve-sur-Lot, est destinée aux condamnés de onze départements du sud-ouest de la France.

Le département relève de l'académie universitaire de Bordeaux; il y a un lycée à Agen, des collèges communaux à Marmande, à Villeneuve-sur-Lot et à Mézin, deux écoles secondaires ecclésiastiques à Agen et à Saint-Caprais, 12 établissements libres d'instruction secondaire dans le département, plusieurs pensionnats, une école normale d'instituteurs, 7 écoles primaires supérieures et 643 écoles primaires. Agen possède une Société d'agriculture, sciences et arts importante.

Le département de Lot-et-Garonne est compris dans la circonscription du 17e corps d'armée et dans la 17e région de l'armée territoriale dont l'état-major est à Toulouse; Agen et Marmande sont des chefs-lieux de subdivision. Il y a à Agen un dépôt de remonte relevant de la circonscription de Tarbes. La compagnie de gendarmerie départementale dépend de la 17e légion dont l'état-major est à Toulouse.

Le département de Lot-et-Garonne appartient à l'arrondissement minéralogique de Bordeaux (région du sud-ouest), à la 15e inspection divisionnaire des ponts et chaussées et au 29e arrondissement forestier, dont le conservateur réside à Bordeaux.

Il y a dans le département 70 perceptions des finances; les contributions et revenus publics atteignent 16 millions de francs.

HISTOIRE DU DÉPARTEMENT

Le département de Lot-et-Garonne correspond à peu près au territoire qu'occupait avant l'invasion romaine la peuplade celtique des *Nitiobriges*. Cette peuplade et celle des *Bituriges Vivisques* étaient les deux seules appartenant à la grande nation des Celtes, dont la domination s'étendit sur la rive gauche de la Garonne. Ce territoire formait le *Pagus Aginnensis*, ainsi appelé de la capitale *Agedinum*. Loin de s'associer à cette énergique résistance nationale dont leurs voisins leur offri-

rent tant d'exemples, les *Nitiobriges* trahirent la cause commune en livrant le passage de la Garonne aux Romains, lorsque Crassus, lieutenant de César (56 ans avant J.-C.), attaqua l'Aquitaine. La petite peuplade des *Sotiates* opposa seule de la résistance dans la forteresse de *Sos*, dont le nom se retrouve aujourd'hui à l'extrémité sud-ouest du département. C'est là que le chef Adcantuan se défendit avec un courage héroïque ; il pratiquait des mines jusque sous les travaux des assiégeants ; il faisait des sorties terribles, accompagné de ses six cents *Soldures*, ces hommes qui se dévouaient à la vie à la mort à un chef de tribu. Une capitulation honorable lui fut accordée. Les Nitiobriges avaient accepté le titre flétrissant d'alliés de la république romaine. Pourtant, lorsque Vercingétorix, assiégé dans Alésia, fit un dernier appel au patriotisme des Gaulois, ils revinrent à de meilleurs sentiments et fournirent cinq mille hommes sous le commandement de Teutomar, fils d'Ollovicon ; malheureusement, ce chef imprudent se laissa surprendre sous les murs de Gergovie, tandis qu'il faisait la méridienne dans sa tente, et vit son camp enlevé avant qu'il eût pu se reconnaître ; il n'eut que le temps de sauter demi-nu sur son cheval et faillit tomber aux mains des ennemis.

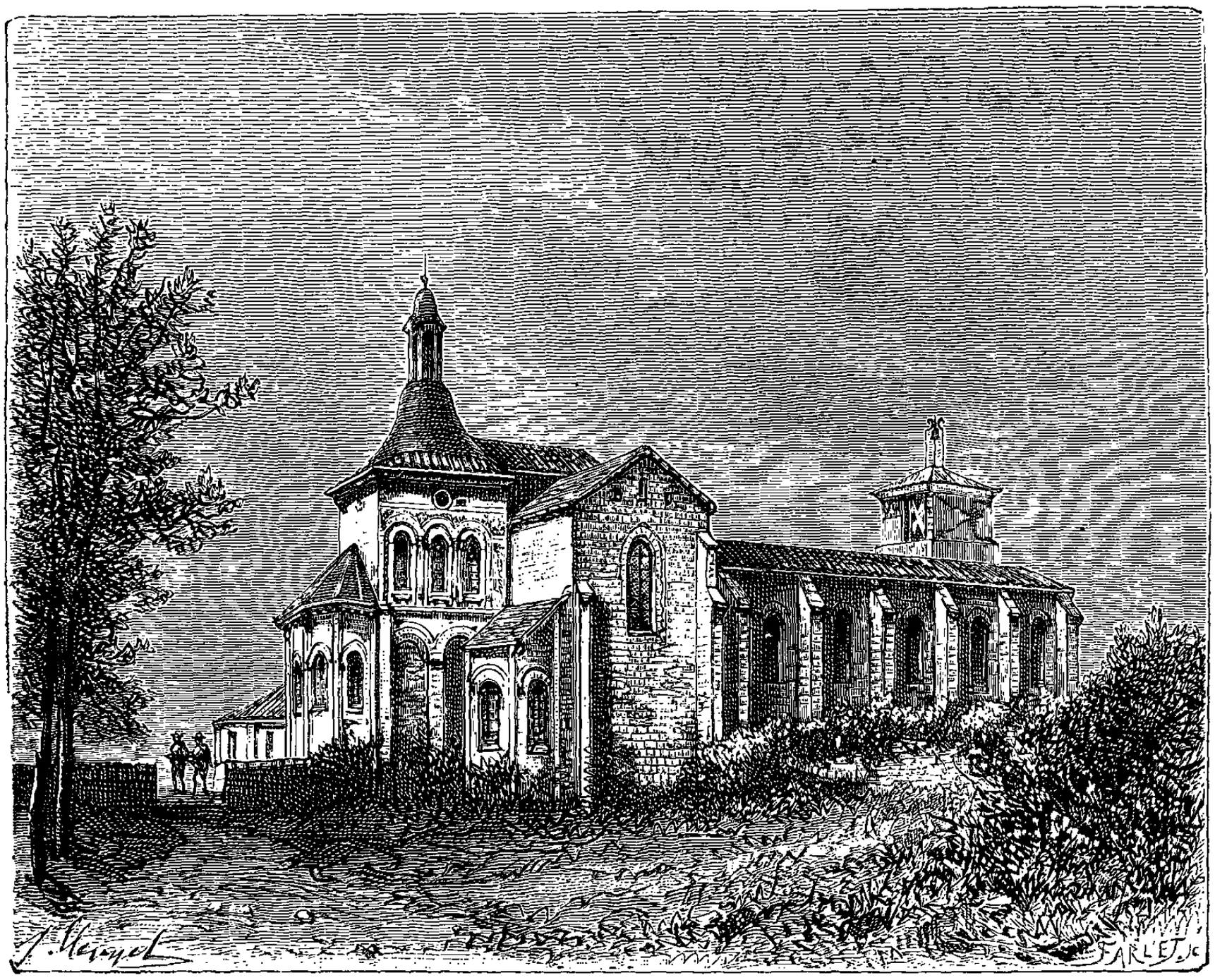
L'époque celtique n'a pas laissé des traces bien nombreuses dans le département de Lot-et-Garonne ; pourtant, on trouve dans les environs d'Agen et de Tournon des dolmens et des peulvens assez bien conservés ; à La Plaigne, près de La Montjoie, arrondissement de Nérac, on voit des ruines d'un vaste édifice qu'on suppose avoir été un temple druidique ; enfin on a déterré aussi en plus d'un endroit des monnaies gauloises, des haches en silex, en porphyre, en bronze, débris de la demi-civilisation qui précéda dans ces lieux la civilisation romaine.

Quand les Romains, maîtres de la Gaule, la divisèrent en dix-sept provinces, le *Pagus Aginnensis*, que nous appellerons désormais *Agénois*, fut compris dans la seconde Aquitaine, dont il forma l'angle méridional. L'Aquitaine était renommée pour la fertilité de son sol, même à cette époque de décadence où tant de parties de l'empire étaient devenues désertes, puisque Salvien l'appelle le « cœur des Gaules, les mamelles de la fécondité, l'image du paradis. » Or, dans l'Aquitaine, l'Agénois se distinguait encore par la richesse de ses belles vallées de la Garonne, du Lot et de la Baïse, par la grâce et la fraîcheur des nombreux vallons qui entrecoupent ses plateaux élevés ; il n'est donc pas surprenant que les riches Romains se soient plu à l'habiter, à y construire de somptueuses villas dont les fouilles, particulièrement celles que l'on a faites à Nérac et à Sainte-Pompogne, nous ont révélé l'existence. Statues, figurines, vases antiques, amphores, médailles, monnaies impériales, admirables mosaïques ont été recueillies avec soin. Les voies romaines sillonnaient le pays ; l'une d'elles subsiste encore aujourd'hui et conduit les voyageurs des rives de la Garonne vers la ville de Sos et l'Armagnac ; on l'appelle la *Ténarèse* (*iter Cæsaris*). Quiconque allait à Bordeaux, venant du centre de l'empire, traversait l'Agénois. Agen possédait une école qui le disputait à celles de Toulouse et d'Auch, sinon à celles de Bordeaux.

Le christianisme fut apporté dans l'Agénois, vers 250, par saint Vincent, qui fut martyrisé à *Vellanum*. Nous parlerons plus longuement, à l'occasion d'Agen, de saint Martial, de saint Firmin et de sainte Foi, qui vinrent ensuite. Les légendes parlent également de saint Maurin, martyrisé au lieu même où s'éleva depuis l'abbaye de Saint-Maurin, sur les confins de l'Agénois et du Quercy.

L'Aquitaine ayant été cédée par Honorius aux Wisigoths, l'Agénois appartint à ces nouveaux maîtres jusqu'en 507, que les Francs de Clovis les chassèrent du bassin de la Garonne. Les rois francs se le disputèrent. Gontran l'enleva à Chilpéric et le perdit en 587. Dagobert le comprit dans le royaume qu'il constitua à son frère Caribert. En 732, les Sarrasins l'envahirent. Pépin s'en empara sur Waïfre. Charlemagne, à la fin du VIIIe siècle, l'érigea en comté en faveur d'Ermiladius, arrière-petit-fils du duc Eudes.

Ce comté devint héréditaire et passa sous le régime féodal après la chute des Carlovingiens, révolution qui s'accomplit partout au milieu des incursions dont les Normands criblaient notre pays Pour ces pirates, les fleuves étaient des routes ouvertes. Ils remontèrent ainsi la Garonne jusqu'à Toulouse, en 863, semant l'incendie et la mort sur ces beaux rivages. Pépin, roi d'Aquitaine, les avait appelés pour se maintenir avec leur secours contre ses sujets révoltés. Enfin ce fléau s'épuisa. L'Agénois avait passé pendant ce temps à Wulfrin, comte d'Angoulême et de Périgord. Garcias le Courbé, duc de Gascogne, le lui enleva en 886. En effet, depuis que les Gascons, au VIe siècle, descendant du ver-



Église de Moirax.

sant des Pyrénées, s'étaient répandus vers le nord, la domination de leurs ducs atteignait la Garonne ; elle la dépassa dès lors, et, jusqu'en 1030, ils demeurèrent maîtres de l'Agénois ; ce comté fut alors donné en dot à la fille d'un des ducs gascons, laquelle le porta à la maison de Poitiers. Au siècle suivant, Éléonore de Guyenne, à son tour, le porta successivement aux rois de France et aux rois d'Angleterre, qui le gardèrent peu de temps, Richard Cœur de Lion l'ayant donné en dot (1196) à sa sœur Jeanne lorsqu'elle épousa Raymond VI, comte de Toulouse. Ces comtes, déjà suzerains de l'Agénois depuis deux siècles, en devinrent alors seigneurs directs.

Avec la domination toulousaine, l'hérésie albigeoise se répandit dans l'Agénois. Au reste, ce pays était particulièrement préparé à la recevoir puisque, dès la fin du x^e^ siècle et le commencement du xi^e^, il s'y trouvait un grand nombre de manichéens condamnés par plusieurs conciles et qu'un auteur contemporain, Rodolphus Ardens, désignait sous le nom d'*Agénois*. Il souffrit considérablement de la fatale croisade qui coûta alors au midi de la France sa prospérité et sa brillante civilisation. « O terres d'Agen, de Béziers, de Carcassonne, s'écrie un troubadour, quelles je vous vis et quelles je vous vois ! » Simon de Montfort y exerça le pouvoir en souverain et y établit un sénéchal. Moins heureux, son fils Amaury fut chassé et ne rentra qu'avec le secours de Louis VIII, auquel il céda ses droits peu de temps après. La mort de ce roi retarda la chute de l'Agénois sous la domination directe de la couronne de France ; il fut au nombre des pays que le traité de Meaux (1229) laissa à Raymond VII, et tomba des mains de ce dernier dans celles de son gendre Alphonse, frère de saint Louis, en 1245, et enfin de celles d'Alphonse à la couronne, en 1271.

Cependant les rois d'Angleterre protestaient et redemandaient l'Agénois comme un des pays que

saint Louis s'était engagé à céder par son traité avec Henri III. Henri III lui-même avait élevé cette prétention à la mort de Raymond VII, et chargé Simon de Montfort, comte de Leicester et deuxième fils du chef de la croisade anti-albigeoise, de réclamer la restitution de cette province aux exécuteurs testamentaires du dernier comte. Mais l'énergique opposition des habitants fit échouer cette réclamation. Des députés furent envoyés à la cour de France, et prêtèrent dans les mains de la reine mère leur serment de fidélité au comte Alphonse et à la comtesse Jeanne, « absents pour le service de Jésus-Christ, » c'est-à-dire à la croisade avec saint Louis. Henri III renonça à faire de nouvelles démarches ; mais Édouard Ier, son successeur, reprit l'affaire et la mena à meilleure fin. En effet, par le traité d'Amiens (1279), il se fit restituer l'Agénois et il en donna la jouissance à sa mère Éléonore. Cette province ne demeura pas longtemps sans contestation au pouvoir des Anglais. Lorsqu'en 1292 une querelle de matelots brouilla Philippe le Bel et Édouard, le roi de France, hautain et ambitieux, signifia au roi d'Angleterre, alors dans l'Agénois, une citation appuyée par de nombreux griefs, relatifs en grande partie à cette province. Il l'accusait, par exemple, d'avoir pendu deux sergents d'armes à qui la garde de Castelculier, près d'Agen, était confiée ; d'avoir « arrêté et détenu en prison un grand nombre de personnes, notamment maître Raymond de Lacussan, avocat d'Agen, parce qu'ils disaient qu'il était licite d'appeler du sénéchal de Gascogne et de toute la terre d'Agénois au roi de France. » Philippe le Bel envoya une armée qui s'empara du pays (1295) ; la guerre s'y fit avec des succès divers jusqu'en 1299. Elle recommença en 1324 à l'avantage des Français, puis en 1337, et cette fois le comte de Derby donna la supériorité aux armes anglaises ; Jean, duc de Normandie, fils du roi de France Philippe VI, échoua au siège d'Aiguillon (1345). Agen restait pourtant aux Français, et leurs plus habiles généraux, les comtes d'Armagnac, de Foix, de L'Isle-Jourdain, le roi de Navarre, le sire de Craon soutenaient dans l'Agénois une lutte opiniâtre contre les capitaines anglais. Le traité de Brétigny rendit ces efforts inutiles en livrant à Édouard cette province parmi tant d'autres. Charles V reprit les armes si honteusement déposées sous le règne de son père ; l'Agénois fut reconquis et fortement occupé par le duc d'Anjou. Pourtant les hostilités y recommencèrent sous Charles VI et s'y prolongèrent avec des succès divers et de grandes complications pendant tout son règne et pendant la première partie du règne de son successeur. La reprise d'Agen (1439) fut enfin le signal de la retraite définitive des Anglais. Bientôt après se termina cette terrible guerre de Cent ans dont l'Agénois avait été presque continuellement, comme on peut le remarquer, un des principaux théâtres.

Momentanément aliéné par Louis XI en faveur de son frère le duc de Berry, l'Agénois fut réuni à la couronne. Mais la partie sud-ouest du département de Lot-et-Garonne, celle où se trouvaient situées les deux villes alors importantes de Nérac et de Casteljaloux, appartenait à la maison d'Albret. Cette puissante maison accrut ses possessions déjà considérables par le mariage du comte Henri d'Albret avec Marguerite de Valois, sœur de François Ier, qui lui apporta en dot l'Armagnac. La faveur que cette savante princesse accorda aux réformés propagea dans le pays la religion nouvelle et en fit comme une lice ouverte où se rencontrèrent, pendant les guerres de religion, les plus fameux chefs des deux partis, entre autres le terrible Montluc. On en verra le détail à l'article des villes. En 1572, l'Agénois, avec le Quercy, fut donné en apanage par Charles IX à sa sœur, la seconde Marguerite de Valois, qui épousait Henri de Navarre. Celui-ci domina dès lors, en son nom et au nom de sa femme, dans toute l'étendue du pays qui forme le département ; mais il se fit des ennemis dans sa nouvelle province par ses scandales amoureux, et se vit bientôt obligé de la défendre contre les troupes royales, puis contre sa femme elle-même lorsqu'elle se fut tournée du côté de la Ligue. Avec Marguerite de Valois finit, en 1616, la liste des comtes apanagistes de l'Agénois. Toutefois, la sœur du cardinal de Richelieu, Mme de Combalet, acquit, en 1642, l'engagement du pays d'Agénois moyennant soixante mille francs, et les ducs d'Aiguillon, branche cadette de la maison de Richelieu, en ont joui jusqu'en 1789 ; les aînés de cette branche prenaient même le titre de comtes d'Agénois.

Quoique réuni définitivement à la couronne au commencement du XVIIe siècle, l'Agénois n'en fut pas moins un des pays qui ressentirent le plus vivement tous les troubles qui agitèrent les règnes de Louis XIII et de Louis XIV. C'était un des derniers foyers de la Réforme. Dès 1614, Louis XIII fut obligé d'aller assiéger Tonneins. Sept ans après (1621),

la défense des protestants dans l'Agénois ayant été confiée au marquis de La Force, Louis XIII s'y rendit de nouveau à la tête d'une armée : tout le pays se soumit, moins Clairac, qu'il fallut assiéger. Mais, à la nouvelle de l'échec des troupes royales devant Montauban, la révolte éclata de nouveau et obligea le roi de revenir sur ses pas ; la supériorité de ses forces lui donna promptement la victoire, et cette fois, avant de se retirer, il fit démanteler la plupart des villes et châteaux de l'Agénois. Pendant les troubles de la Fronde, le prince de Condé s'efforça d'entraîner cette province dans le parti des rebelles. Mais la plupart des habitants se déclarèrent pour le duc d'Harcourt qui y commandait les troupes royales,et firent leur soumission au roi. Depuis lors, plus rien de nouveau jusqu'en 1789. Nous ferons seulement observer que cette province non seulement n'est demeurée étrangère à aucun des grands épisodes de l'histoire de France, mais encore que, grâce sans doute à sa position à peu près centrale dans la Guyenne et la grande vallée de la Garonne, elle y a presque toujours joué un rôle considérable : croisade contre les Albigeois, guerre de Cent ans, guerres de religion, s'y sont en quelque sorte concentrées.

HISTOIRE ET DESCRIPTION DES VILLES BOURGS ET CHATEAUX LES PLUS REMARQUABLES

Agen (lat. 44° 12′ 27″; long. 1° 43′ 6″ O.). — Agen (*Aginum Nitiobrigum*, *Antobrogum*), point de jonction des lignes d'Orléans et du Midi, importante station des lignes de chemin de fer de Limoges à Agen (réseau d'Orléans), de Bordeaux à Cette (réseau du Midi), d'Agen à Tarbes (même réseau), est une grande, belle et très ancienne ville, chef-lieu du département, d'un arrondissement et de deux cantons ; évêché suffragant de Bordeaux, cour d'appel, avec tribunaux de 1re instance et de commerce, chambre des manufactures, société d'agriculture, lycée et collège Saint-Caprais, etc. ; anciennement capitale de l'Agénois, avec comté, évêché, dépendait du parlement et de l'intendance de Bordeaux, avait gouvernement particulier, présidial, sénéchaussée, élection, lieutenance de maréchaussée, etc. Elle est située à 651 kilomètres au sud de Paris, au milieu d'une vaste et riche plaine, sur la rive droite de la Garonne, et peuplée de 19,500 hab.

Agen existait avant la conquête romaine. Elle était la capitale des *Nitiobriges*. César l'appelle *Agedinum;* Ptolémée, *Aginon;* Grégoire de Tours et Frédégaire, *Aginum* et *Agenum*. Sous les Romains, quoiqu'elle ne fût pas située sur la grande route qui conduisait de Bordeaux à Arles et qui passait plus au sud par Bazas et Auch, elle eut néanmoins de l'importance et posséda une école qui jouissait de quelque réputation.

Le christianisme fut prêché à Agen par saint Martial, à qui saint Vincent venait de frayer la route par son martyre en 250. On lui attribue la fondation de la cathédrale de Saint-Étienne. Il paraît toutefois que l'église établie par lui fut promptement abandonnée, puisque l'évêque de Toulouse, saint Honorat, fut obligé d'envoyer à Agen un nouvel apôtre, saint Firmin, à qui il convient de rapporter véritablement l'établissement du christianisme dans cette ville. Les progrès de l'Évangile furent alors très rapides, si l'on s'en rapporte à la légende suivant laquelle Dacien, gouverneur de l'Aquitaine pour Dioclétien, entre 287 et 290, s'étant rendu à Agen, aurait fait arrêter et livrer au supplice 1,700 chrétiens. Dans le nombre était sainte Foi, qui fut grillée à petit feu et qui devint la patronne de la ville. Saint Caprais en était également ; mais c'est à tort qu'on l'a considéré comme le premier évêque d'Agen, titre qui appartient à saint Phœbade, auteur d'un livre contre les ariens.

L'histoire d'Agen n'offre rien de remarquable sous les diverses dominations qui se succédèrent depuis la chute de l'empire romain jusqu'à la chute de l'empire carlovingien. Vers cette dernière époque, nous voyons grandir le pouvoir des évêques. En 976, l'évêque Gombaut, frère du comte Guillaume Sanche qui meurt sans enfants,reçoit de lui le comté d'Agen, et c'est de là que ses successeurs sur le siège épiscopal continuèrent jusqu'en 1789 d'en porter le titre de comtes, quoiqu'ils en eussent depuis longtemps perdu le pouvoir. Ils n'en gardèrent pas moins une suzeraineté très réelle sur quatre puissants barons du voisinage, de Montpezat, de Boville, de Lastruc et de Bajamont, qui leur devaient l'hommage pour quelques châteaux, et qui portaient le prélat de la maison commune à l'église lors de son entrée dans la ville. Depuis le xie siècle, ils battaient monnaie à leur effigie ; le premier qui en avait donné l'exemple, étant Arnaud de Boville, qui se démit de l'épiscopat, on appelait cette monnaie *arnaldaise*, *arnaldensis moneta*, sols *arnaudins ;* elle avait cours dans l'Agénois. C'étaient alors des hardis

personnages que les évêque d'Agen et qui ne souffraient point l'insulte. En 1138, l'un d'eux prit les armes pour se venger de l'évêque de Bazas, qui avait empiété sur son territoire, prit et incendia sa ville épiscopale, et retourna chez lui tout aussi tranquille que s'il fût revenu de sa tournée diocésaine.

Peut-être faut-il considérer ce XII^e^ siècle comme l'époque de la plus grande puissance des évêques d'Agen, qui déclina ensuite par diverses causes. Pour parler d'abord de la diminution territoriale, les créations d'évêchés qui se firent dans cette partie de la France sous les premiers papes d'Avignon enlevèrent au diocèse d'Agen, en 1317, tout ce qu'il comprenait de territoire sur la rive gauche de la Garonne pour en doter l'évêché nouveau de Saint-Pierre de Condom. Dans le même intervalle, c'est-à-dire principalement pendant le XIII^e^ siècle, nos évêques subirent une autre diminution de pouvoir dans l'intérieur de la ville. C'est alors, en effet, que la municipalité d'Agen s'organisa et étendit son pouvoir. Son existence était fort ancienne, et, dès le XII^e^ siècle, on la voit accorder ou refuser sa sanction aux subsides demandés par le seigneur de la province, aux traités conclus par eux avec d'autres puissances. Ainsi, en 1242, elle adhéra par une délibération expresse au traité conclu par Raymond VII avec le roi d'Angleterre. L'élection des consuls d'Agen était réglée par la coutume écrite; ils devaient être choisis par le peuple et il fallait qu'ils fussent« prud'hommes loyaux, catholiques, nés d'un légitime mariage, point hérétiques, ni fils, ni frères d'hérétiques, ni sorciers, ni usuriers publics, ni enfin frappés de quelque peine infamante. » Leur rôle est de gouverner les habitants et d'être « médiateurs entre les puissants et les faibles, les riches et les pauvres. » Traits qui caractérisent à la fois l'état de la société d'alors et le but principal de cette magistrature. Ils faisaient des ordonnances de concert avec les prud'hommes. Ils nommaient des notaires. Clément V, passant à Agen, leur accorda le privilège de ne pouvoir être cités en jugement hors de la ville et du diocèse par le saint-siège et ses légats, sauf le retrait de ce privilège par des lettres pontificales ultérieures. Les Agénois, qui se gouvernaient par leurs consuls, ne pouvaient être jugés aussi, dans le cas de meurtre, que par le seigneur, assisté des consuls et des prud'hommes. Ils avaient donc leurs garanties dans la justice comme dans le gouvernement. Ils ne devaient, du reste, au seigneur le service militaire que pendant quarante jours. La pénalité inscrite dans les coutumes agénoises offre des dispositions curieuses. L'homme et la femme adultères sont conduits par la ville tout nus et attachés ensemble par une corde. Le faux témoin parcourt la ville la langue traversée d'une broche de fer. La peine du meurtre était de soixante-cinq sols arnaudins quand la victime survivait; mais, quand elle succombait, le meurtrier était enterré vivant sous le corps mort et ses biens confisqués au profit du seigneur. Différence énorme, comme on le voit, dans le châtiment de l'assassinat consommé et de l'assassinat ébauché. Atrocité de peines vraiment effrayante et digne de ce temps!

A l'époque de la croisade contre les Albigeois, Agen avait par malheur un évêque fanatique, Arnaud de Rovingha, lequel appela lui-même Simon de Montfort, c'est-à-dire la ruine et le sang, dans son diocèse. Le chef des croisés vint dans la ville et reçut le serment de l'évêque et des habitants. Quand Raymond se rendit à Rome avec son fils pour implorer la justice du pape, on vit ce même Arnaud accourir à sa suite, vociférer des injures devant le pontife, et s'efforcer de réprimer les moindres élans de compassion dans ce cœur déjà trop peu disposé à l'humanité. Les Agénois revirent Simon de Montfort l'année qui précéda sa mort; mais, en 1221, ils se déclarèrent contre son fils Amaury et rappelèrent Raymond VI. Le vieillard mourut avant d'avoir pu se rendre à leur appel; mais ils reçurent avec autant de joie son fils, Raymond VII, qui leur témoigna sa confiance en s'enfermant dans leur ville pour y attendre Louis VIII quelques années après. La mort du roi mit fin à cette nouvelle guerre, dont les coups les plus rudes eussent sans doute porté sur les Agénois. L'inquisition ne fut point établie à Agen; l'évêque (ce n'était plus Rovingha) s'y opposa; au reste, il y suppléa en instituant un commissaire dont les arrêts ne furent pas moins barbares que ceux du saint-office. En 1249, il fit brûler vifs quatre-vingts Albigeois sous les yeux de Raymond VII.

Les Agénois n'oublièrent point ces cruautés, et dès lors s'éleva entre l'évêque et les consuls un antagonisme qui se montra souvent et qui tourna à l'avantage de la municipalité. Ces magistrats, croissant en audace à mesure qu'on s'éloignait de la sanglante époque où tout était obligé de plier sous le gantelet de fer de Simon de Montfort, allè-

rent même jusqu'à attaquer tout le clergé et braver l'autorité du pape. Dès 1215, ils refusent de se soumettre à la surtaxe que le clergé veut imposer au peuple d'Agen. Plus tard, soutenus par le pouvoir vengeur de Philippe le Bel, ce fut leur tour de taxer les prêtres. Il s'agissait de réparer le pont de bois construit sur la Garonne à la fin du XIIe siècle. Les ecclésiastiques s'y refusèrent, alléguant leurs privilèges. Le roi, par lettres spéciales, ordonna que tout le monde contribuât à une réparation dont tous devaient profiter. Persistance du clergé dans son refus. Le lieutenant du sénéchal et le juge-mage, à la réquisition des consuls, font enlever les serrures et même les portes des maisons habitées par les prêtres. Bulle comminatoire du souverain pontife. Les consuls ne s'en soucient; ils saisissent les revenus des ecclésiastiques, mettent leurs biens en séquestre, occupent leurs caves et leurs greniers. Les prêtres voulurent se venger : le curé de l'église de Sainte-Foi, célébrant un jour la messe, aperçut l'un des consuls, Arnaud Anier, dont l'oncle avait été brûlé vif comme hérétique; il lui ordonna de sortir de l'église. Anier obéit; mais, élevant la voix, il invita le peuple à le suivre; tous l'accompagnèrent, et le curé resta seul à dire la messe. Le dimanche suivant, plutôt que de céder la place à l'archidiacre et à ses prêtres, les consuls les obligent de se retirer. Tout cela se passait sous Philippe le Bel; mais il ne paraît pas que les successeurs de ces hardis magistrats municipaux aient dégénéré, car, en 1454, ils osèrent bien faire brûler deux clercs, dans leurs habits ecclésiastiques, malgré toutes les réclamations de l'évêque Jean de Borgia. Fait presque inouï, en vérité, que cette justice consulaire d'une ville de médiocre importance, ne craignant pas d'enlever aux tribunaux ecclésiastiques deux coupables qui ne pouvaient, selon le droit de l'époque, être jugés que par ces tribunaux si jaloux de leur puissance. Le temps n'était pas fort éloigné pourtant où les consuls allaient perdre la confiance du peuple dont ils administraient les intérêts municipaux. Au commencement du XVIe siècle, la population agénoise se mit en pleine révolte contre eux, les accusant de perpétuer le consulat dans quelques familles et de détourner à leur profit les fonds consacrés à l'entretien du pont. Ce n'était plus le temps où, d'un seul mot, un consul agénois entraînait sur ses pas tous ses compatriotes hors de l'église.

Pendant la guerre des Anglais, Agen, fortifiée par l'ordre de Philippe de Valois, repoussa, en 1352, les troupes d'Édouard III. Le prince Noir y fit une entrée solennelle après que le traité de Brétigny l'eut cédée à l'Angleterre; mais la victoire de Castillon, en 1453, rendit cette importante ville à la France.

La Réforme calviniste, qui eut de bonne heure un de ses chefs-lieux à Nérac, ne pouvait manquer de réussir à Agen. Elle y trouva surtout faveur parmi les lettrés de la ville, le régent humaniste Charles Sarrasin, le précepteur Belleforest, le dominicain Jérôme Vendocin, professeur de philosophie dans la maison de son ordre, enfin le fameux Jules-César Scaliger, une des lumières de l'érudition au XVIe siècle, et qui était secrètement porté vers les réformés. Jules Scaliger, après avoir porté les armes avec honneur en Italie, était venu à Agen, en 1520, à la suite d'Antoine de La Rovère, lorsque celui-ci vint prendre possession du siège épiscopal. Il s'y éprit d'amour pour la belle Andriète de Loubéjac, qui devint sa femme et qui le retint dans le pays. Autour de lui venait se réunir tous les ans, à l'époque des vacances, une société choisie de savants et de littérateurs; c'étaient Arnaud Duperron, conseiller au parlement de Bordeaux; Tevins, jésuite, professeur de belles-lettres dans la ville; Buchanan, qui, avant de se retirer en Écosse, enseigna aussi dans la capitale de la Guyenne; Muret, qui professait le latin et le grec à Auch; enfin, Matthieu Bandello. Ce dernier, célèbre par ses *Nouvelles*, où se rencontre pour la première fois l'histoire de Roméo et Juliette, était un religieux dominicain qui, obligé de s'expatrier de l'Italie, après la bataille de Pavie, pour s'être déclaré en faveur des Français, était venu s'établir près d'Agen à la sollicitation de César Frégose, possesseur d'une terre dans le voisinage de la ville. Il devint évêque d'Agen en 1550. Scaliger recevait ces hommes illustres dans sa maison de l'*Escale*, située près d'Agen, dans un vallon délicieux, et qui appartenait encore à sa famille au commencement de notre siècle. C'est là sans doute aussi qu'il composa ses nombreux travaux d'une érudition si étendue et si variée, embrassant à la fois les lettres et les sciences, puisqu'il pratiqua la médecine avec succès : son *Traité de la poétique*, ses *Recherches sur l'origine de la langue latine*, ses *Exercitations contre Cardan*, ses *Commentaires sur les Traités des animaux* d'Aristote

et *des plantes* de Théophraste, ses *Problèmes* sur Aulu-Gelle, ses *Traités de physique,* ses lettres, ses harangues, ses poésies. Quant à ce nom de l'Escale, dont il baptisa sa maison, il rappelle celui de la grande famille italienne des *Scala,* à laquelle ce savant avait la vanité de vouloir appartenir. Les armoiries qu'il s'était données résumaient d'une façon bizarre ses prétentions à la noblesse et ses prétentions à la gloire ; elles représentaient un aigle portant une échelle. Il mourut à Agen en 1558, âgé de soixante-quatorze ans. Ses deux fils, Sylvius et Joseph-Juste Scaliger, y naquirent et y passèrent une partie de leur existence. Le second, dont la gloire approcha de celle de son père, l'imita dans ses tendances calvinistes et le dépassa même, puisqu'il embrassa les doctrines nouvelles. Il quitta Agen en 1593, à la prière des États de Hollande, qui le chargèrent de remplacer Juste Lipse à l'université de Leyde.

La Réforme, favorisée à Agen, soit en secret, soit ouvertement, par tant d'esprits éminents, y avait fait des progrès, lorsque ces progrès mêmes attirèrent sur les sectateurs de terribles persécutions. Vendocin, jeté dans la prison de l'évêché, en fut ensuite tiré pour être brûlé vif sur le Gravier, au bord de la Garonne (1539) ; il eut de nombreux compagnons de supplice. Joseph Scaliger rapporte qu'il y en périt trois cents. Ces cruautés arrêtèrent si peu les progrès du calvinisme, qu'à l'époque de la conjuration d'Amboise, deux mille réformés prirent les armes dans l'Agénois. On s'arquebusa dans Agen ; mais la majorité du peuple et les consuls étaient pourtant catholiques. Ceux-ci appelèrent dans la ville, pour y contenir les réformés, un terrible répresseur, Blaise de Montluc.

Montluc était né en 1500, dans le voisinage d'Agen, au château d'Estillac, où il finit aussi sa vie en 1577. Il s'était distingué dans les guerres d'Italie et avait écrit des *Commentaires* que Henri IV appelait la *Bible des soldats ;* mais si l'Italie avait été pour lui un théâtre d'exploits, la France devait être un théâtre de crimes que la postérité a heureusement flétris. Il se rendit à Agen, et fit comparaître devant lui le ministre La Fontaine, qui avait été mis en prison avec quelques autres huguenots. Théodore de Bèze, dans son *Histoire ecclésiastique,* nous a conservé le détail de la mémorable scène qui se passa alors. Il était entouré des présidiaux et des consuls, assis entre le premier consul de Nort et le chanoine Lalande, devant une table chargée de fruits et de flacons de vin blanc de Clairac, parce que c'était dans l'après-midi et qu'il faisait très chaud. Il était vêtu d'une robe de damas rouge, sous laquelle on entrevoyait l'épée et la cuirasse, à laquelle pendait un long poignard. Un feutre noir couvrait presque entièrement ses cheveux gris coupés ras. Petit, sec, l'œil froid et fixe, la joue balafrée, le nez déformé par une ancienne blessure, tel était l'aspect de ce juge sans pitié. Il interrogea brutalement le malheureux vieillard, et, par la menace d'affreuses tortures, il lui arracha les noms des personnes qui avaient fréquenté son prêche. Il les exila ou les fit mettre à mort.

Montluc était meilleur pour frapper que pour concilier. Il sortit d'Agen sans y avoir rétabli la concorde, et, peu de temps après, le capitaine Truelle, à la tête de huit cents calvinistes, s'empara de cette ville par surprise pendant la nuit (13 avril 1562). Montluc se présenta une première fois devant Agen ; mais sans oser l'attaquer, à cause de l'insuffisance de ses forces. Plus heureux une seconde fois, il s'en fit ouvrir les portes et en fit dès lors le centre de ses opérations militaires. Il y convoqua les états de la province en 1569 et s'y enferma la même année à l'approche de l'armée de Montgomery. Il raconte lui-même dans quelle situation il trouva les habitants. « Je trouvai tout le monde en crainte : les gens d'église, tous les conseillers et toute la cour présidiale, et les marchands empressés à empaqueter pour s'en aller. Je ne fais que descendre de cheval, et tout incontinent arrivèrent les seigneurs de Lalande, de Nort, ses enfants et plusieurs autres, et me dirent que toute la ville estoit en effroi. Je leur dis qu'incontinent ils s'en allassent à la maison de ville et qu'ils y appelassent tous les principaux et toute l'Église et toute la justice... et ne se firent point prier d'y venir, car pauvres et riches, tous y couroient pour me voir et pour entendre quel conseil je leur donnerois. » Ce conseil fut d'avoir bon courage, et Montluc leur promit de rester parmi eux, quoique ses amis lui conseillassent de s'enfoncer plutôt dans Lectoure. Ce fut sans doute sa présence qui préserva la ville d'être assiégée par les calvinistes. Agen avait reçu, en 1565, la visite du roi Charles IX et de Catherine de Médicis, accompagnés de leur brillante cour.

Après que l'Agénois eut été donné en apanage à

Marguerite de Valois, Henri de Navarre, son époux, se rendit à Agen et y séjourna quelque temps. Il y reçut, en 1576, les députés des états de Blois. Malheureusement pour lui, il s'y montra *trop vert galant* et *trop diable à quatre,* et se perdit dans l'esprit des Agénois par deux aventures qui ne font pas honneur à la délicatesse de ses procédés en matière amoureuse. Il s'éprit de Mlle de Cambefort, issue d'une des familles les plus distinguées du pays, mais ne put réussir auprès d'elle. Alors il trama un assez méchant complot pour s'emparer de sa personne. Il invita toutes les dames de la ville à un bal très brillant dans la grande salle de l'évêché. Au moment où la danse était le plus animée, tout à coup les bougies s'éteignent toutes à la fois, au grand scandale de l'assemblée. Mlle de Cambefort, plus alarmée que toutes les autres femmes et devinant combien elle était exposée, se jeta par la fenêtre et se cassa une jambe sur le pavé. Une vieille chanson, encore usitée il y a moins d'un demi-siècle dans la plaine d'Agen, rappelait la mémoire de cet événement :

Annou de Cambefort,
Aquello dansarello, etc.

Moins héroïque que la noble demoiselle, la fille d'un honnête médecin d'Agen succomba aux séductions princières ; mais, prise ensuite de remords et maltraitée par ses parents, la pauvre fille tomba dans le désespoir et se laissa mourir de faim. Deux événements aussi déplorables, causés par le caprice amoureux du roi de Navarre, lui aliénèrent tellement l'esprit des Agénois, qu'il quitta leur ville après en avoir confié le commandement à Lusignan.

Catherine de Médicis fit une entrée brillante à Agen avec Marguerite de Valois en 1578, et de là se rendit à Nérac. C'est alors que fut établie à Agen une chambre mi-partie, remplacée peu de temps après par une chambre de justice composée de douze conseillers du parlement de Paris. Le fameux de Thou faisait partie de cette commission. Un peu plus tard (1584), Marguerite revint seule dans cette ville, capitale de son comté, après que Henri de Navarre, irrité de ses désordres, l'eut obligée de sortir de Nérac. Elle indisposa tout le monde par les exactions de ses favoris, et bientôt après le maréchal de Matignon, approchant pour s'emparer d'elle par l'ordre de Henri III, elle fut obligée de s'enfuir en grand désordre.

Agen s'était rangée dans le parti de la Ligue, si bien que les jésuites y fondèrent un collège en 1689. La mort de Henri III y amena des troubles. Les protestants, repoussés une première fois, faillirent réussir la seconde (1591) : ils pénétrèrent dans la ville par surprise. On s'y battit ; deux cents hommes périrent, entre autres un des consuls.

Au XVIIe siècle, Agen devint le siège de la cour des aides de Guyenne (1630), et fut dotée à cette occasion d'un palais de justice. Ces bienfaits n'empêchèrent pas qu'une insurrection terrible n'éclatât en 1635 à l'occasion d'un impôt sur le vin dont on menaçait la province. Autres mouvements en 1647, provoqués par les exactions du duc d'Épernon. Il faut que les demoiselles agénoises soient bien jolies pour avoir si souvent tourné la tête à leurs gouverneurs. D'Épernon s'était épris de la belle Manon Lartigue, favorite hautaine et avide. A son intention il donna un carrousel magnifique, et pour elle il pressura si bien la province, qu'elle amassa, dit-on, une fortune de deux millions. Les Agénois perdirent patience et obtinrent le rappel du duc, qui céda la place au prince de Condé. Celui-ci, devenu factieux, essaya d'entrer dans Agen ; mais, tandis qu'il enlevait la porte Saint-Antoine, le duc d'Harcourt, avec l'armée royale, entrait par une autre porte, et n'ayant que deux compagnies avec lui, il dut se retirer.

Nous n'avons plus guère à mentionner à Agen que des travaux d'utilité publique. A ce même duc d'Épernon, qui les traita si mal, les Agénois doivent leurs belles promenades, leurs charmants jardins de Malconte, les écuries du roi. En 1684 et 1688, l'éloquent Mascaron, évêque de cette ville, fonda le séminaire et l'hôpital. Au siècle suivant, la vieille et magnifique cathédrale de Saint-Étienne, dégradée à plusieurs reprises dans les troubles religieux, fut réparée ; réparation qui ne la sauva pas, puisqu'elle fut de nouveau dévastée en 1793 et enfin démolie complètement de nos jours. Saint-Caprais, non moins remarquable, est devenue la cathédrale du diocèse. Comptée aujourd'hui au nombre de nos monuments historiques, on y remarque son abside du XIe siècle et le transept du XIIe. L'Empire fut particulièrement bienfaisant pour Agen. Napoléon et Joséphine s'y rendirent en 1808. Des décrets impériaux ordonnèrent le desséchement du marais de Brax, qui délivra la ville des épidémies terribles qui la ravageaient autrefois et

dont on compte jusqu'à treize, puis la construction du magnifique pont qui orne aujourd'hui Agen, et celle du pont-aqueduc du canal latéral de la Garonne. N'oublions pas la légère et élégante passerelle qui unit si gracieusement les deux rives du fleuve. La préfecture occupe les bâtiments de l'ancien évêché; sur la place s'élève le palais de justice et la prison, de construction moderne; l'hôtel de ville, avec son pignon aigu, la halle et le théâtre, tous deux modernes, et quelques maisons anciennes à arcades méritent aussi d'être cités. Les principales promenades de la ville sont celles de la *Terrasse* et celle du *Gravier;* cette dernière, comme l'indique son nom, a été conquise sur la rive du fleuve.

Agen possède des manufactures de toiles à voiles ou à sacs, des fabriques de serges, de molletons, de toiles peintes, de rubans de fil, fonderie de fer et de cuivre; il s'y fait un commerce considérable d'oies grasses, canards et porcs, de raisins estimés, de prunes très renommées, de vins, d'eaux-de-vie. Agen, en un mot, est l'entrepôt du commerce de Bordeaux et de Toulouse. Une des plus belles foires du Midi se tient sur la promenade du Gravier.

Cette ville est la patrie de Joseph Scaliger, de Bernard de Palissy, fils d'un potier et potier lui-même, « aussi grand physicien, dit Fontenelle, que la nature seule puisse en former; » du grand naturaliste Lacépède, du géographe Bory de Saint-Vincent et du poète gascon Jasmin.

Les armes d'Agen sont : *de gueules, au griffon d'or, tenant dans ses pattes un écu avec la devise:* NISI DOMINUS CUSTODIERIT, *et à dextre un château d'argent.* On les trouve encore : *Parti : au premier de gueules, à l'aigle essorante d'argent, tenant dans ses serres une légende de même, sur laquelle est écrit* Agen; *au deuxième, aussi de gueules, à la tour d'or crénelée de quatre pièces, ouverte et maçonnée de sable, donjonnée de trois tourelles couvertes en clocher et girouettées d'or.*

LE PASSAGE. — Le canal latéral de la Garonne franchit, comme nous l'avons dit plus haut, à Agen, le fleuve sur un pont-aqueduc; un pont de pierre et une passerelle permettent aux Agenais d'y passer également le fleuve; c'est ce qui a fait donner au bourg qui s'est formé à 1 kilomètre de la rive gauche et au milieu de verdoyantes prairies le nom de *Passage;* ce n'est, à proprement parler, qu'un faubourg d'Agen. Il compte 2,015 habitants; on y voit plusieurs usines, et il s'y fait un certain commerce de transit.

LE PORT-SAINTE-MARIE. — Le Port-Sainte-Marie, station de la ligne de Bordeaux à Cette (réseau du Midi), d'où se détache un embranchement sur Condom et Nérac, est un chef-lieu de canton peuplé de 2,651 habitants et situé à 20 kilomètres à l'ouest d'Agen, sur la rive droite de la Garonne. Cette ville doit son origine à un château qui défendait jadis les approches d'Agen. Elle fut prise et reprise durant la guerre des Albigeois, la guerre contre les Anglais et les guerres de religion. Elle est bâtie au pied d'une haute colline, qui ne laisse entre elle et la Garonne qu'un étroit espace où se trouvent quelques rues, dont quelques-unes, bordées de vieilles maisons, sont très pittoresques; elle possède deux églises du XIVe siècle, dont l'une a appartenu aux templiers. Le Port-Sainte-Marie fait un commerce important en vins, grains et bestiaux, de prunes et de raisins; elle a des fabriques de toiles, de cotonnades, de chapeaux, et des minoteries, des faïenceries, etc. Son port est commode et un des plus fréquentés de la Garonne, que l'on y traverse sur un pont suspendu de 180 mètres de longueur.

MOIRAX. — Moirax, canton et à 9 kilomètres au nord de Laplume, arrondissement et à 10 kilomètres au sud d'Agen, est un bourg peuplé par 660 habitants. Il y existait autrefois une abbaye de bénédictins et l'on y voit encore une église du XIe siècle très remarquable, classée parmi les monuments historiques; la voûte est romane, la nef divisée en trois parties; le portail et les chapiteaux sont ornés de sculptures.

AIGUILLON. — Aiguillon (*Acillio, Esquillonum, Aiquillionum*), station de la ligne du chemin de fer de Bordeaux à Cette (réseau du Midi), petite ville de 3,596 habitants, située à 30 kilomètres au nord-ouest d'Agen, au confluent du Lot et de la Garonne, est fort ancienne. Elle avait, au moyen âge, un château fort qui était occupé par les Anglais, et dont le duc de Normandie, Jean, depuis roi de France, fit le siège en 1346. Il fut obligé de le lever pour voler au secours de son père, Philippe VI de Valois, qui venait d'être battu à Crécy. Les Anglais s'emparèrent encore de la ville et la sacca-



Le vieux Nérac.

gèrent en 1430, sans avoir pu se rendre maîtres du château.

Aiguillon fut érigé en duché-pairie par Henri IV en faveur du duc de Mayenne. Le duché passa ensuite entre les mains de Puylaurens, que Richelieu convainquit de trahison envers Louis XIII. Richelieu fit donner le titre et l'apanage à Madeleine de Vignerod, qui les transmit, en 1731, au trop fameux comte d'Agénois, duc d'Aiguillon. La ville s'élève en amphithéâtre sur le sommet et le penchant d'un mamelon. Le vieux château et les murailles existent encore en partie et fixent la sérieuse attention de l'archéologue, tandis que le voyageur visite le château moderne que les ducs d'Aiguillon n'eurent pas le temps de terminer.

Aiguillon fait un commerce de grains, vins, eaux-de-vie, chanvre et tabac; elle fabrique des serges et des droguets et possède de belles minoteries, des corderies, des tonnelleries, etc. Sur son territoire, on cultive le tabac.

Astaffort.—Astaffort, autrefois *Estafort*, station de la ligne du chemin de fer d'Agen à Tarbes (réseau du Midi), chef-lieu de canton de 2,583 habitants, situé en amphithéâtre à 19 kilom. au sud d'Agen, sur la rive droite du Gers, paraît tirer son nom du nom anglais *Stafford*. Elle prenait pour devise ces deux mots latins : *Stat fortiter*. Sa position ne justifiait pourtant pas trop ses prétentions, car elle n'est pas forte. Une simple enceinte de murs flanqués de tours, aujourd'hui ruinée, défendait la ville. Au commencement du XIVe siècle, à l'époque de l'établissement des coutumes que reçut cette commune, cinq seigneurs la tenaient en *paréage*, c'est-à-dire s'en partageaient les dîmes, revenus, etc.; ces seigneurs étaient : Arnaud Durfort, Bezian de Lomagne, Guillaume Ramon de Rovinha, agissant pour son neveu Peiré de Moncaup, Ramon de Latour et Bertrand Moïs. Pendant les guerres de religion, le prince de Condé, étant parti du siège de Miradoux avec 400 hommes pour venir passer la

Garonne à Layrac, fut attaqué à Astaffort par les catholiques. Sa troupe fut entièrement détruite, et lui-même se sauva seul avec son valet de chambre. Les vaincus furent enterrés au lieu même du combat, qui a conservé depuis le nom de *Champ des huguenots*. Astaffort eut d'abord un maire et des consuls qu'elle nommait elle-même; plus tard, ils furent à la nomination du roi; c'est ainsi que Louis XIV, par un édit du 22 juin 1693, conférait, pour services rendus à l'État, l'office héréditaire de conseiller du roi et de maire perpétuel de la ville d'Astaffort à noble Isaac de Lacaze, ses hoirs et ayants cause héréditairement, âgés de vingt-cinq ans. Cet Isaac Lacaze était déjà capitaine de compagnie du roi.

Située sur la limite du département et de celui du Gers, cette petite ville fait un commerce très important de grains et de bestiaux; elle a de belles tanneries. Ses marchés et ses foires sont très fréquentés, et il s'y fait beaucoup d'affaires.

Puymirol.—Puymirol (*Pumerolium*), chef-lieu de canton de 1,430 habitants, situé à 17 kilom. à l'est d'Agen, sur la rivière de la Séoune, doit son origine au château qui fut bâti, en 1246, sur le coteau de ce nom, par Raymond, comte de Toulouse. Ce château, appelé le *Grand-Castel*, était très fort. Il n'en reste aujourd'hui que des ruines qu'on désigne du nom de *citadelle*. Puymirol avait pour devise : *Fiat pax in virtute tua, et abundantia in turribus tuis*. Un remarquable privilège était l'hommage que la femme du premier capitoul de Toulouse devait faire d'une paire de gants à la femme du premier consul de Puymirol. Cette place joua un rôle important dans les guerres de religion, et fut, en 1579, à la suite du traité de Nérac, donnée comme place de sûreté au roi de Navarre. C'est aujourd'hui une petite ville dont quelques maisons anciennes sont assez remarquables et que les richesses agricoles de son territoire enrichissent chaque jour davantage; ses pruneaux sont renommés.

Marmande (lat. 44° 29′ 55″; long. 2° 15′ 23″ O.). — Marmande (*Marmanda*), station de la ligne du chemin de fer de Bordeaux à Cette (réseau du Midi), à 79 kilomètres de Bordeaux et à 57 kilomètres au nord-ouest d'Agen, chef-lieu d'un arrondissement et d'un canton, avec tribunaux de 1re instance et de commerce, collège communal, société d'agriculture, etc., est peuplée par 8,336 habitants. Elle dépendait autrefois du parlement et de l'intendance de Bordeaux, de la juridiction et du diocèse d'Agen.

Marmande paraît avoir une origine fort ancienne. On a prêté à son nom une étymologie celtique (*mar* ou *mor*, mer, *man*, homme), qui ferait considérer ses premiers habitants comme des navigateurs. On y a trouvé des médailles d'or de Jules César et plusieurs médailles d'argent qui datent de la république romaine. Occupée par les Goths, détruite au VIIIe siècle par les Sarrasins, elle fut rebâtie et fortifiée en 1185 par Richard Cœur de Lion. Simon de Montfort la prit en 1214. Cinq ans après, son fils Amaury fut obligé de l'assiéger. Centule, comte d'Astarac, défendit la place avec une forte garnison et de vaillants chevaliers, qui, repoussant tous les assauts, firent essuyer aux assiégeants des pertes nombreuses.

Les Anglais, sous le captal de Buch, assiégèrent vainement Marmande en 1444. Une trahison la leur livra en 1447; mais les seigneurs d'Albret et de Montpezat la reprirent presque aussitôt.

Une peste terrible désola le pays en 1525 et Henri Ier de Navarre appela des habitants du Maine, de l'Anjou, du Poitou, dans plusieurs districts qui relevaient de son duché d'Albret. Ces étrangers ne se mêlèrent jamais complètement avec les indigènes, qui les appelèrent *Gavaches*, et leur pays *Gavacherie*, dénomination encore en usage il n'y a pas bien longtemps.

En 1576, Henri de Navarre entra dans Marmande par une ruse forte ingénieuse. La place était pleine de défenseurs et de munitions, et il en avait entrepris le siége un peu trop à la légère, n'ayant qu'une seule coulevrine, dont le canonnier d'ailleurs venait d'être tué. Comme il commençait à reconnaître sa faute, il apprit que les généraux catholiques, Biron et le comte de Foix, s'étaient approchés jusqu'à Sainte-Bazeille pour surveiller les assiégeants. Il paya d'audace et envoya à ces généraux Duplessis-Mornay pour les prier d'engager les habitants à se rendre plutôt que de souffrir l'assaut, et comme ils manifestaient de l'étonnement de ne plus entendre le canon des assiégeants: « C'est tout simple, répondit Duplessis, nous avons cessé le feu parce que la brèche est assez grande pour livrer l'assaut qu'il est encore en votre pouvoir d'empêcher. » Les deux généraux, ne soupçonnant point malice, firent dire aux habitants de Marmande de capituler, et Henri entra dans la place.

Depuis cette époque, l'histoire de Marmande ne présente aucun fait saillant. Disons cependant que, en 1814, quelques Français y tinrent tête à toute une division anglaise.

Marmande est une jolie ville, située sur un coteau rapide, au bord de la rive droite de la Garonne qui y reçoit le Trech ; son église, qui date en grande partie du XIVe siècle, est accompagnée d'un joli cloître; tous deux sont rangés au nombre de nos monuments historiques. La ville est entourée de beaux boulevards ; elle a une promenade agréable et un beau pont sur la Garonne. Son port, qui est très fréquenté, sert d'intermédiaire entre ceux d'Agen et de Bordeaux.

Il s'y fait un commerce de vins, de blés, d'eaux-de-vie, de prunes sèches, de tabac, de chanvre; on y trouve des corderies, des fabriques de toiles, de coutils, de chapeaux et d'étoffes de laine.

Les armes de Marmande sont: *de gueules, à quatre tours d'argeut posées en croix, les créneaux aux extrémités, tenant à une croix d'argent posée en cœur, au chef d'azur chargé de trois fleurs de lis d'or.*

Castelmoron. — Castelmoron (*Castellum Mauronis*) est une petite ville de 2,048 habitants, chef-lieu d'un canton, située sur la rive droite du Lot, à 29 kilomètres au sud-est de Marmande. C'était autrefois une vicomté appartenant à la famille d'Albret. Elle fut surprise, en 1315, par les Anglais. Le comte de Derby, qui les commandait, se présenta un jour devant la petite ville ; puis, feignant de se retirer, il ne laissa derrière lui qu'un corps de cent hommes d'armes, et cacha dans un vallon situé à 2 kilomètres de la ville une forte embuscade commandée par le sire de Mauny. Ceux de Castelmoron, voyant le petit nombre d'Anglais restés sous les murs de la ville, s'armèrent à la hâte, sortirent des murs et vinrent fondre sur eux. Les Anglais plièrent, se sauvèrent, entraînant les Français du côté de l'embuscade, qui, au cri de Mauny ! Mauny ! les attaquèrent vigoureusement, les poursuivirent, entrèrent avec eux dans Castelmoron et s'en emparèrent. Le comte de Derby sauva la ville du feu et du pillage. Castelmoron resta sous la domination anglaise pendant plus d'un siècle, et ne fut repris qu'en 1435 par le sire Raymond de Montpezat, qui en fit détruire les fortifications.

Cette petite ville, où l'on remarque une église moderne construite dans le style du XIIIe siècle et un beau port sur le Lot, fait un important commerce de prunes et de fruits secs; elle possède des minoteries, des tanneries, etc.

Lauzun. — Lauzun, sur un affluent du Dropt, à 30 kilomètres au nord-est de Marmande, chef-lieu de canton peuplé de 1,324 habitants, est une petite ville bâtie sur une éminence, fermée de murailles. On y voit les restes d'un ancien château fort appartenant à la famille de Biron. Un de ses seigneurs, Nompar de Caumont, sire de Lauzun, se distingua au XIVe siècle par sa fidélité à la France et par son refus de se soumettre au roi d'Angleterre. La ville, qui était d'abord une simple baronnie, fut érigée en comté en 1570, pour un des favoris de Charles IX, et enfin en duché en 1692 en faveur d'Antoine Nompar de Caumont, marquis de Puy-Guilhem, favori de Louis XIV, connu pour avoir épousé Mademoiselle de Montpensier, qu'il accablait de mauvais traitements et rouait de coups. L'église de Lauzun date du XIVe siècle ; son clocher est bien plus ancien : il appartient au style roman. Il s'y fait un commerce de grains, facilité par des marchés importants.

Meilhan. — Meilhan, chef-lieu de canton peuplé de 1,994 habitants, est situé à 12 kilomètres au nord-ouest de Marmande, sur la rive gauche de la Garonne. Cette petite ville doit son origine à un château fort dont les Anglais s'emparèrent en 1420, et que les troupes de Charles VII leur reprirent deux ans après. Elle est dominée par les ruines d'une vieille tour qui domine le fleuve, et que l'on aperçoit de très loin. Cette circonstance a donné naissance au proverbe: *Qui voit Meilhan n'est pas dedans*. Elle avait toutes ses relations avec Bordeaux ; c'est pourtant sur sa demande qu'elle a été comprise dans le département de Lot-et-Garonne, dont elle occupe l'extrémité occidentale.

Tonneins. — Tonneins (*Tonnantia*, *Toninum*), station de la ligne du chemin de fer de Bordeaux à Cette (réseau du Midi), à 96 kilomètres de Bordeaux et à 34 kilom. d'Agen, chef-lieu de canton de 8,199 habitants, situé à 18 kilomètres au sud-est de Marmande, sur la rive droite de la Garonne, est une petite et ancienne ville qui dépendait autrefois du parlement et de l'intendance de Bordeaux, du diocèse et de l'élection d'Agen. Cette ville, la plus agréable du département, est bâtie sur un rocher escarpé d'où l'on descend par

des rampes. Elle fut fondée au VII^e^ siècle par un riche seigneur d'origine gauloise, nommé *Tonnantius Ferreolus*. Elle avait deux paroisses, Saint-Pierre et Notre-Dame de Mercadil, qui devinrent ensuite deux baronnies distinctes, désignées par les noms de *Tonneins-Dessous* et *Tonneins-Dessus*. Les barons de Tonneins-Dessus prêtaient l'hommage et payaient des dîmes à ceux de Tonneins-Dessous. La famille des Ferréol joua un rôle actif dans le moyen âge, et fut toujours fidèle à la cause de la France dans la guerre de Cent ans. Elle se montra fort libérale envers ses sujets de Tonneins-Dessous, comme l'attestent les coutumes rédigées en 1301, qui ont plus d'un point de ressemblance avec celles de la ville d'Agen. La ville avait quatre consuls, qui s'adjoignaient un conseil de jurats choisis parmi les prud'hommes de la cité. Ils siégeaient, ainsi qu'une députation du corps de jurande, dans la cour de justice du seigneur. Tonneins-Dessus, moins favorisée, avait une coutume moins libérale, établie d'après le type de celle de Castel-jaloux, dont les seigneurs étaient aussi les siens.

La famille des Ferréol s'éteignit au XV^e^ siècle, et Tonneins-Dessous fut acheté par le fameux Poton de Xaintrailles, dont la veuve porta ensuite ce fief dans la famille des Stuer ; en 1758, Jean-Jacques de Quélen-Stuer réunit les deux baronnies, qui furent érigées en duché-pairie sous le titre de La Vauguyon.

Les habitants des deux Tonneins se convertirent de bonne heure au protestantisme, à la voix de Mélanchthon. Leur ville devint un séjour de prédilection pour Jeanne d'Albret et pour Henri de Navarre, qui, en 1581, en fit son quartier général. Rançonnés une fois par Montluc, ils furent plus heureux contre Marguerite de Valois, devenue l'alliée de la Ligue, et la forcèrent à s'éloigner de leurs murs avec son armée en grand désordre. En 1614, il s'y tint un synode de toutes les Églises réformées de France, auquel assistait l'ambassadeur du roi d'Angleterre : on y prêta le serment d'union. En 1622, le marquis de La Force, un des chefs des réformés, ayant mis garnison à Tonneins, le maréchal de Thémines et le duc d'Elbeuf en firent le siège avec les troupes royales. Les habitants de Tonneins-Dessous se réfugièrent à Tonneins-Dessus, dont la position était plus forte. La résistance y fut des plus énergiques ; mais, enfin, il fallut capituler. Louis XIII, dans sa colère, donna l'ordre, qui fut exécuté, de raser jusqu'aux fondements les deux Tonneins, et défendit aux habitants de rebâtir à moins de 500 pas de la Garonne. Les consuls ne tinrent point compte de cette défense, et la ville nouvelle s'éleva à la même place que l'ancienne.

Un siècle après (1721), le gouvernement royal donna un dédommagement tardif aux habitants de Tonneins, en autorisant l'établissement de la manufacture royale de tabacs. Ce privilège ayant été retiré plus tard, cinq manufactures particulières s'emparèrent de cette industrie, qui faisait la fortune de la ville, et elles réussirent si bien qu'elles produisaient plus de 2 millions de kilogrammes de tabac par an. Sous le premier Empire, en 1811, l'ancienne manufacture royale a été rétablie aux dépens de cette industrie aujourd'hui bien moins florissante.

Outre sa manufacture des tabacs, Tonneins possède des fabriques de cordages, des tanneries, et fait un commerce considérable de prunes sèches, vins, eaux-de-vie, chanvre, cordages, etc. Tonneins est une des plus agréables villes de France ; ses deux sections de Tonneins-Dessus et Tonneins-Dessous sont aujourd'hui réunies par l'*Esplanade*, magnifique promenade plantée sur une grande terrasse de 25 mètres d'élévation, terminée par une balustrade du côté du fleuve. La ville s'étend l'espace de près de 2 kilomètres le long du fleuve, et ses maisons, bâties pour la plupart en belles pierres blanches, lui donnent un aspect qui plaît à la vue. Ses principaux monuments sont l'hôtel de ville, la manufacture des tabacs et la salle de spectacle. On y traverse la Garonne sur un pont suspendu très élégant.

Tonneins est la patrie de M^me^ Cottin, qui, veuve à vingt ans, vécut dans la solitude, se consacrant à la littérature ; elle a écrit des romans sentimentaux dont elle distribuait le produit aux pauvres.

Le Mas-d'Agenais. — Le Mas-d'Agenais, à 14 kilomètres au sud-est de Marmande, sur la rive gauche de la Garonne et près du canal latéral à ce fleuve, est une petite ville de 1,963 habitants, aujourd'hui chef-lieu de canton ; son origine est ancienne. Gondebaud la pilla en 584, et, trois ans après, les Francs y passèrent la Garonne, la rançonnèrent et incendièrent l'église. Simon de Montfort l'assiégea en 1212 et fut obligé d'en lever le siège. Elle dépendit du duché d'Albret, et de bonne heure elle eut des consuls et soixante jurats chargés de faire respecter ses franchises. Ils furent souvent en lutte, soit avec l'évêque d'Agen,

soit avec le prieur du chapitre du lieu, qui jouissait d'un revenu considérable et tenait un grand état de maison. Plus tard, Le Mas-d'Agenais tint pour les Français contre les Anglais. Au temps des guerres de religion, cette petite ville tint pour les catholiques; mais Henri de Navarre parvint à s'en emparer. Les catholiques et les protestants s'en disputèrent la possession. Ces derniers occupaient le château, qui se trouvait dans le faubourg. Rohan vint en faire le siège en 1615, s'en empara, la fit démolir, et on employa ses matériaux à réparer les fortifications de la ville. Au temps de la Fronde, Le Mas-d'Agenais s'étant déclaré pour le roi, le comte de Marsin vint l'assiéger en 1652, l'emporta d'assaut, et la pauvre petite ville fut une fois encore pillée et saccagée. Quelques mois après, en février 1653, Maësmir, qui y commandait pour les frondeurs, feignit de s'y laisser surprendre pendant une nuit, et la livra aux troupes royales.

Le Mas-d'Agenais possède une église romane très curieuse. Cette ville fait un certain commerce de bestiaux, de légumes et de fruits.

Clairac (*Clairiacum*), petite ville de 4,156 habitants, située à 25 kilomètres au sud-est de Marmande, sur la rive droite du Lot, doit son origine à un monastère fondé en 767 par un seigneur du nom de Centule Maurelle, qui se fit à cet effet autoriser par le roi Pépin. C'est la première ville du Midi où fut prêchée la Réforme. L'abbé du monastère de cette ville, Géraud Roussel, l'y répandit en 1527, et entraîna à sa suite tous ses moines. La ville, qui est propre et bien bâtie, possède une église consistoriale réformée; elle fait un grand commerce de prunes, de grains, de farines et de vins blancs liquoreux très estimés, connus dans le pays sous le nom de *vins pourris*, parce qu'on les confectionne avec des raisins parvenus à leur extrême maturité. Le vin blanc de Clairac est un joli vin, pourvu de bouquet, de finesse et de sève; il peut être bu à trois ans, mais on ne le met guère en bouteilles avant sept ans : plus il vieillit, plus il acquiert de qualité.

Nérac (lat. 44° 8′ 12″; long. 2° 0′ 1″ O.). — Nérac, (*Nereides Aquæ*, *Neracum*), station de l'embranchement qui se détache à Port-Sainte-Marie de la ligne de Bordeaux à Cette, se dirigeant sur Condom par Nérac, est une très ancienne ville située à 27 kilomètres à l'ouest-sud-ouest d'Agen, sur la Baïse, qui la divise en Grand-Nérac ou ville neuve (rive gauche) et Petit-Nérac ou ville vieille (rive droite), peuplée de 7,586 habitants. C'est le chef-lieu d'un arrondissement, d'un canton, avec tribunal de 1re instance et tribunal de commerce, collège communal, etc. Elle dépendait autrefois du diocèse et de l'élection de Condom, du parlement et de l'intendance de Bordeaux.

Nérac existait au temps des Romains; car on a trouvé, en 1832, dans le parc du château, les restes d'un palais, d'un temple et de thermes, avec des médailles de Gallien et de Tétricus. Elle semble devoir son nom, *Nereides Aquæ*, à l'abondance de ses fontaines, consacrées aux néréides. Ce qu'elle devint, on ne saurait le dire; car c'est seulement au xie siècle qu'il est fait mention de la ville nouvelle. Le seigneur Arrius d'Olbion la donna, en 1011, à l'abbaye de Saint-Pierre-de-Condom, et, jusqu'en 1548, elle dépendit en effet de Condom. Quant à cette partie de la ville actuelle qui s'appelle le Petit-Nérac, il s'y trouvait un prieuré de bénédictins. Ces pères, ayant besoin de protection, prirent pour avoué le sire d'Albret; mais celui-ci, d'avoué devint maître, et c'est ainsi que Nérac appartint à cette puissante maison.

Arnaud-Amanieu d'Albret, grand chambellan de France et beau-frère de Charles V, commença sur la rive gauche de la Baïse la construction du château de Nérac, dont il fit bâtir le corps occidental. Environ un siècle après, Alain d'Albret, qui succéda, en 1472, à son grand-père Charles II, que ses contemporains appelaient Alain le Grand et qui s'intitulait sire d'Albret, comte de Gaure, de Dreux, de Penthièvre, de Périgord et de Castres, vicomte de Limoges et de Tartas, seigneur d'Avesnes et captal de Buch, cet Alain, disons-nous, fit construire le corps oriental, qui n'existe plus aujourd'hui.

Sous Alain le Grand, les habitants de Nérac établirent nettement leurs droits municipaux, à l'occasion d'un différend survenu entre eux et ce puissant seigneur. Martial de Cortète, docteur en droit et juge ordinaire d'Agen, fut pris pour arbitre et rendit une sentence qui fut une véritable charte de réorganisation de cette commune.

Henri d'Albret, petit-fils et successeur d'Alain, était déjà par son père et sa mère roi de Navarre, comte de Foix, etc. Son mariage avec Marguerite de Valois, veuve du duc d'Alençon et sœur de François Ier (1527), lui apporta encore les duchés

d'Alençon et de Nemours, et le comté d'Armagnac. Nérac eut le privilège de devenir en quelque sorte la capitale de ces nombreux domaines. Elle devint la résidence favorite de Marguerite de Valois, cette femme spirituelle et lettrée, « cette quatrième Grâce, cette dixième Muse, cette noble sœur et épouse de rois, » comme dit l'épitaphe latine composée par Valentine d'Assinois, l'une de ses femmes :

Musarum decima et Charitum quarta,
Inclyta regum et soror et conjux,
Margaris illa jacet.

C'est probablement dans les bosquets des vastes jardins du château de Nérac que Marguerite composa ses légers écrits. C'est à sa cour de Nérac qu'elle reçut les premiers réformateurs qui fuyaient devant les persécutions du roi de France, l'helléniste Le Febvre et Calvin lui-même. Gérard Roussel, Mélanchthon, Marot y furent accueillis également. Malgré son penchant pour les novateurs, Marguerite n'accepta pourtant pas la Réforme, et si son *Miroir de l'âme*, ouvrage en vers, renferme quelques traces d'hérésie, ses *Méditations pieuses de l'âme chrestienne,* sont tout à fait orthodoxes. Elle n'autorisa pas même Calvin à prêcher à Nérac, et c'est une tradition fausse qui fait appeler *chaire de Calvin* une petite tour qu'on montre dans la ville. Henri d'Albret suivit une politique à peu près semblable, et ne se prononça ni pour ni contre la Réforme. L'anecdote de Brantôme paraît donc controuvée. Il raconte que le roi de Navarre poursuivit un jour un ministre protestant qu'il voulait châtier jusque dans la chambre de Marguerite, et il ajoute que « les ruines de sa colère tombèrent sur sa femme, qui en reçut un soufflet, en disant : Madame, vous en voulez trop savoir. »

Nérac fut dotée, en 1555, du premier des quatre sièges de justice « ayant chacun lieutenants particuliers, gardes des sceaux, avocats, procureur, greffiers, sergents et autres officiers, » dont l'érection fut autorisée par lettres patentes du roi de France.

Vers ce temps, la Réforme acheva de s'établir à Nérac. Théodore de Bèze y fut envoyé, en 1559, par les seigneurs protestants du royaume, pour y conférer avec le roi de Navarre sur les affaires de religion. Il y exerça sur l'esprit de la reine Jeanne une telle influence qu'elle fit démolir les églises et les monastères de la ville et bâtir avec les débris un temple où se tinrent des prêches calvinistes. Quand la guerre civile éclata, les habitants de Nérac prirent les armes pour le parti du prince de Condé. Leur début ne fut pas heureux : 600 des leurs se firent battre par Montluc, qui les assaillit sur une hauteur voisine, leur passa sur le ventre, et les fit arquebuser comme du gibier par ses bandouliers. « Nous estions si peu, dit-il lui-même, que nous ne pouvions suffire à tuer tout ; car, de prisonniers, il ne s'en parloit point en ces temps-là, et si le roi eût fait payer les compagnies, je n'eusse permis en ces guerres d'introduire les rançons. » On enterra 300 morts, sans compter ceux qui s'étaient noyés dans la Baïse. Quoique ce succès lui frayât le chemin de Nérac, Montluc ne voulut pas se détourner de sa route pour en faire le siège.

Charles IX passa à Nérac en 1565, y rétablit l'ancienne religion, et ordonna qu'à l'avenir les magistrats seraient mi-partis ; mais le protestantisme ne tarda pas à reprendre le dessus, le roi de Navarre étant protestant. En 1577, Henri de Navarre se trouvait à Nérac ; il apprit que le marquis de Villars voulait l'y surprendre et fondit sur lui avec quelques vaillants compagnons. Le combat fut vif, mais la nuit le suspendit. L'année suivante, Catherine de Médicis se rendit à Nérac pour y traiter avec le roi de Navarre de la réconciliation des deux religions. Elle y vint accompagnée de sa fille Marguerite, l'épouse du roi de Navarre, toutes deux portant avec elles, comme l'avaient annoncé les ministres huguenots, les mœurs dissolues de la cour des Valois. La cour de Nérac retrouva l'éclat qu'elle avait eu sous la première Marguerite, mais c'était un éclat très scandaleux. Les fêtes étaient des prétextes aux galanteries. Le roi et la reine de Navarre se livraient, chacun de son côté, à de volages amours, dont ils ne rougissaient pas de se faire la mutuelle confidence. Pour Catherine, son principal travail était d'affecter une condescendance hypocrite pour la religion réformée, afin de séduire les ministres et les pasteurs. Elle avait tout un arsenal de locutions qu'elle appelait *consistoriales*, et dont elle assaisonnait ses paroles en public, comme d'*approuver le conseil de Gamaliel ;* de dire que *les pieds sont beaux de ceux qui portent la paix ;* de s'écrier souvent : *Dieu soit juge entre vous et nous ! J'atteste l'Éternel ! Devant Dieu et ses anges !* Et le soir, dans ses appartements, portes closes, elle faisait de tout cela des gorges chaudes avec ses dames d'honneur. L'une des plus rieuses,

la belle Anne d'Aquaviva, comtesse de Château-Vilain, fit une bonne prise sur le parti des huguenot, et, en vérité, c'était une petite armée bien dangereuse par ses charmes que celle que Catherine avait introduite dans la ville du roi de Navarre. La belle comtesse tourna la tête à un vieux gentilhomme huguenot nommé Ussac, et établi par Henri gouverneur de La Réole. Le vieux soupirant, qui était de plus balafré au visage, ne put supporter les railleries du comte de Turenne et même du roi de Navarre. Ce dernier apprit, en effet, quelque temps après que le gouverneur de La Réole s'était fait catholique et avait livré cette place aux officiers de Catherine. Au reste, Marguerite de Navarre rendit la pareille à sa mère. Elle charma le grave chancelier Pibrac, qui se laissa adoucir sur bien des points dans les conférences. Enfin, le 28 février 1579, on signa à Nérac un traité qui expliquait celui de Bergerac et accordait aux protestants onze nouvelles places de sûreté; puis Catherine de Médicis repartit. Marguerite était encore à Nérac en 1580, avec sa brillante cour, lorsque Biron vint attaquer la place. Le roi de Navarre, n'étant pas en forces, s'enferma dans la place. Les fêtes n'en continuèrent pas moins et les dames contemplaient de Nérac les combats du haut des remparts. Biron fut obligé de se retirer; mais, dans sa colère, ayant aperçu Marguerite et ses dames qui du haut de l'une des tours contemplaient sa retraite, il leur envoya cinq ou six volées de canon qui heureusement n'atteignirent que les murailles. Un peu plus tard, Marguerite s'aperçut du mépris que son mari avait pour elle et se retira à Agen (1585). Henri écrivait alors sur son compte à la comtesse de Gramont une lettre animée de sentiments fort peu conjugaux : « Il est venu un homme de la part de la dame aux chameaux, écrit-il en parlant de Marguerite, me demandant un passeport pour passer cinq cents tonneaux de vin, sans payer taxe, *pour sa bouche;* et ainsi est écrit en la patente. C'est se déclarer ivrognesse en parchemin. De peur qu'elle ne tombât de si haut que le dos de ses bêtes, je le lui ai refusé. C'est être gargouille à toute outrance. La reine de Tarvasset n'en fit jamais tant. Si je me croyois, toute cette feuille seroit remplie de bons contes. »

En 1586, Henri étant à Nérac faillit être enveloppé par Matignon et Mayenne, qui avaient résolu de le bloquer dans le Midi. Aussitôt il appelle autour de lui ses plus braves gentilshommes avec le dessein de se faire jour à travers les ennemis. « Monsieur de Batz, écrit-il à l'un d'eux, ils m'ont entouré comme la bête et croient qu'on me prend aux filets. Moi je leur veux passer à travers ou dessus le ventre. J'ai élu mes bons, et mon *faucheur en est.* Grand damné, je te veux bien garder le secret de ton cotillon d'Auch, à ma cousine. Mais que mon faucheur ne me faille pas en si bonne partie et ne s'aille amuser à la paille quand je l'attends sur le pré. » Comme on n'avait pas trouvé M. de Batz, il lui écrivit derechef et lui dépêcha M. de Montespan avec ce billet : « Mon faucheur, mets des ailes à ta meilleure bête; j'ai dit à Montespan de crever la sienne. Pourquoi? Tu le sauras de moi à Nérac; hâte, cours, viens, vole. C'est l'ordre de ton maître et la prière de ton ami. » Quelques jours après, il traversait le Garonne, dont les rives étaient couvertes d'ennemis, pendant la nuit sur une méchante barque, et Mayenne, qui avait déjà écrit à Henri III qu'il tenait le *Navarrais*, apprenait cette nouvelle avec désespoir.

Le XVI^e^ siècle est l'époque la plus brillante de l'histoire de Nérac. A la fin, le roi de Navarre, devenu roi de France, cessa d'y tenir sa cour, et ce ne fut plus simplement qu'une des villes dévouées à la Réforme. Sous Louis XIII, le duc de Rohan et le marquis de La Force en chassèrent les royalistes qui s'y trouvaient, et y mirent une forte garnison. Le duc de Mayenne ne put réduire la place que par un siège long et opiniâtre, et en permettant à la garnison de sortir tambours battants et enseignes déployées. Mais, par ordre du roi, les fortifications furent démolies ; la chambre de l'édit fut transférée à Agen et la chambre des comptes réunie à celle de Pau (1621-1624). Dans le cours du même siècle, Nérac fut engagée avec le duché d'Albret, dont elle était la capitale, au prince de Condé. Louis XIV y passa en 1656.

En 1789, cette ville se montra très favorable à la Révolution et envoya à l'assemblée constituante un don patriotique de cent trente-deux marcs d'argent avec des bijoux.

Nérac est agréablement située sur les deux rives de la Baïse, qui la partage en ville vieille sur la rive droite, et en ville neuve sur le plateau de la rive gauche et assez bien construite; elle offre aujourd'hui à la curiosité du voyageur les ruines de son château, achevé au XVI^e^ siècle par Jeanne d'Albret, qui y employa les ruines des églises et des couvents. Il n'en reste actuellement qu'un corps de

bâtiment, celui du nord. On montre aussi deux places, sur l'une desquelles s'élève une statue en bronze de Henri IV adolescent, avec cette inscription sur un piédestal en marbre blanc : ALUMNO, MOX PATRI NOSTRO, HENRICO QUARTO. Citons encore de beaux boulevards, et, dans la délicieuse promenade de *la Garenne*, ancien parc qui fut témoin des premières amours de Henri IV et de Fleurette, la fontaine Saint-Jean et les deux ormes qui les ombragent, plantés l'un par ce prince, l'autre par Marguerite.

Il se fait à Nérac un commerce de toiles, de chanvre, de lin, de farines, amidon, liège, vins, eaux-de-vie, gros draps, biscuits de mer, et surtout de ces terrines de perdrix truffées qui sont en si grande réputation.

Les armes de la ville sont : *d'azur*, *au soleil d'or*, et pour devise : SOL JUSTITIÆ CHRISTUS.

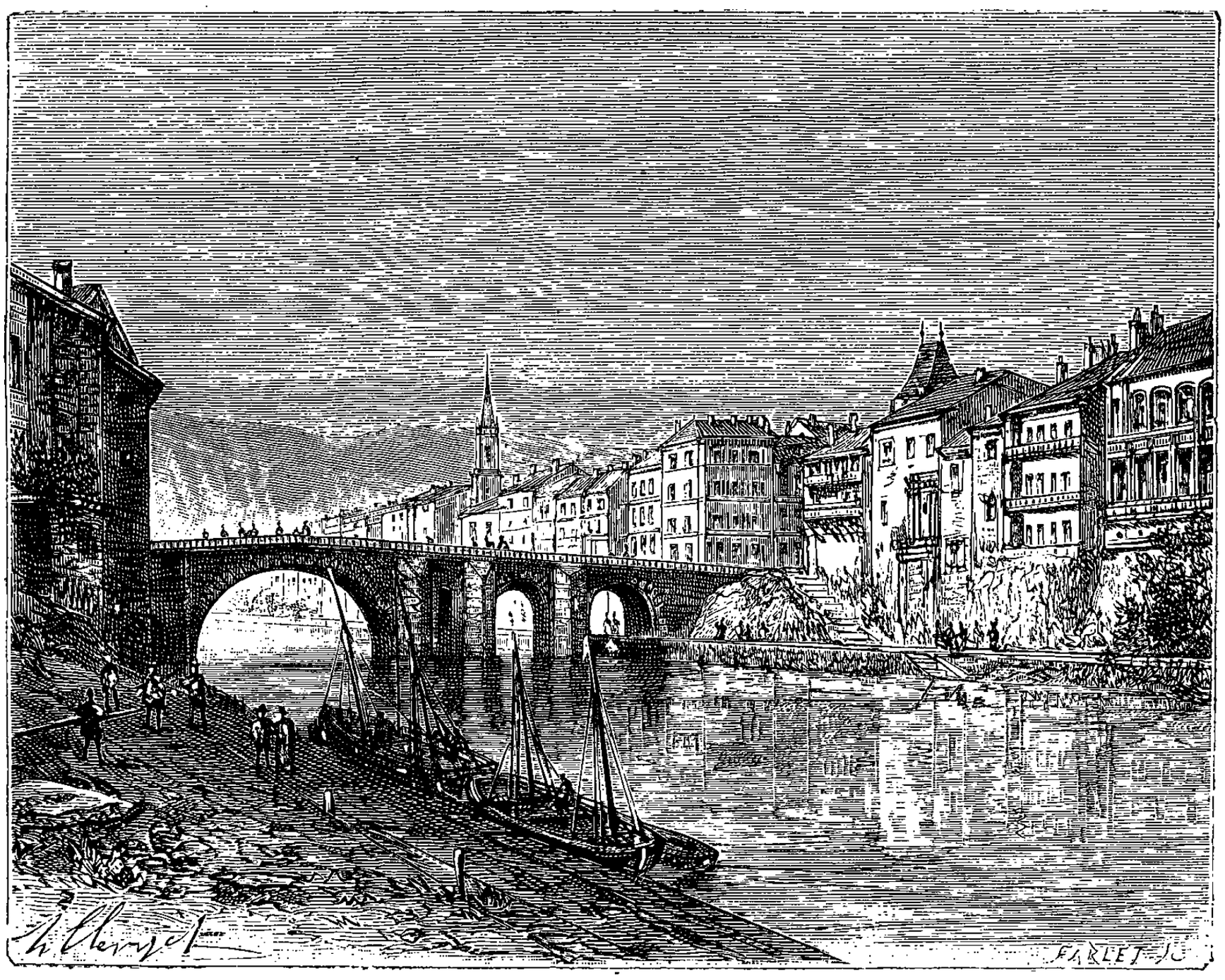
BARBASTE. — Barbaste, joli bourg de 1,920 habitants, est situé dans le canton de Lavardac, sur la rive gauche de la Gélise et à 7 kilomètres au nord-ouest de Nérac. C'est une des localités les plus industrieuses du département; elle fait un grand commerce des lièges, bruts ou fabriqués (bouchons, encriers, semelles, etc.), fournis par les chênes-lièges dont sont plantées les landes au sud-ouest du département. A la tête du pont de pierre, gothique, de sept arches, de Barbaste, on voit un bâtiment carré surmonté de quatre tourelles inégales entre elles. Ce bâtiment très ancien doit, dit-on, son origine à quatre sœurs qui, par l'inégalité des tourelles, voulurent marquer celle de leurs tailles et de leurs âges. C'était à la fois un fort ou tête de pont et un moulin. Henri IV, à qui il appartenait, y tenait garnison et se plaisait à s'appeler lui-même le *meunier de Barbaste*. Ce surnom lui sauva la vie en 1596, au siège de La Fère. Un soldat gascon, qui servait dans le parti de la Ligue, s'aperçut que le roi de Navarre, occupé à observer les fortifications, était placé sur une mine à laquelle on allait mettre le feu. Voulant sauver son prince qu'il aimait, quoique portant les armes contre lui, il cria en patois gascon, que personne dans la place ne pouvait comprendre : *Mounié de las tous de Barbaste, prends garde à la gate que ba gatoucé.* « Meunier de la tour de Barbaste, prends garde à la chatte qui va faire des petits. » Henri se rappela que *gate*, en gascon, signifie à la fois une mine et une chatte ; il se retira, et un instant après l'explosion eut lieu.

On trouve à Barbaste des minoteries, des fonderies et des fabriques de bouchons.

VIANNE. — Vianne, à 10 kilomètres au nord de Nérac, dans la canton de Lavardac et sur la rive gauche de la Baïse, est une petite ville de 1,185 habitants, qui paraît avoir eu autrefois une certaine importance. Elle portait jadis le nom de *Notre-Dame-de-Villelongue*, à cause de sa forme très allongée. On la trouve pour la première fois désignée sous son nom actuel dans une charte d'Édouard Ier, roi d'Angleterre. Au commencement du XIVe siècle, Vianne eut à soutenir un siège contre les Anglais. Un sire de Moncassin, dont le château était voisin de Montjaloux, la défendait; il repoussa de nombreux assauts, mais il reçut une blessure mortelle et succomba. Le bruit de sa mort s'étant répandu dans le camp des Anglais, ceux-ci revinrent à la charge. Or quel fut le premier défenseur qu'ils aperçurent sur les remparts de Vianne? Le sire de Moncassin, dont les habitants avaient revêtu le cadavre de ses armes et qu'ils avaient hissé et appuyé aux crénaux. A cette vue, l'ennemi s'écria : *Oh! voilà ce diable de Moncassin qui vit encore!* et, désespérant de prendre la place, il leva le siège. Les habitants de Vianne se montrèrent reconnaissants envers leur sauveur posthume : une place, une rue et une vigne portent encore son nom. En 1632, Vianne subit un nouveau siège; cette fois, c'étaient des bohémiens qui voulaient à toute force loger dans la ville; ils périrent tous, et leur chef, conduit à Bordeaux, y fut pendu.

Vianne possède encore son enceinte de murailles, percée de quatre portes et flanquée de tours. Des rues bien alignées se réunissent à une vaste place au centre de la ville; mais il s'en faut bien que l'intérieur soit entièrement habité: des jardins, des friches en occupent la plus grande partie, et les vestiges d'anciens bâtiments qu'on y aperçoit témoignent des ravages du temps et surtout des guerres dont ce pays fut le théâtre. Vianne possède des minoteries et fait un commerce de vins et de grains.

XAINTRAILLES. — Xaintrailles ou Saintrailles, à 12 kilomètres au nord-ouest de Nérac, est un village de 754 habitants, situé dans le canton de Lavardac et près de la source d'un des petits affluents de la Baïse, en pleines landes de Gascogne. Les habitants s'adonnent à l'industrie forestière et à



Villeneuve-sur-Lot.

l'exploitation des sapins et des chênes-lièges ; ils fabriquent de l'essence de térébenthine et des bouchons. On voit sur son territoire les ruines du château où naquit Poton de Xaintrailles, l'un des libérateurs de la France sous Charles VII, et compagnon de Jeanne Darc dans ses héroïques entreprises. La famille de Xaintrailles était une des plus anciennes du pays, et il en est question dès le x^e^ siècle. Elle s'allia plus tard aux Montesquiou et aux Lusignan.

Moncrabeau. — Moncrabeau (*Mons Capreoli*), petite ville de 2,044 habitants, située à 14 kilomètres au sud-ouest de Nérac, dans le canton de Francescas, doit son nom aux nombreux troupeaux de chèvres qu'on élève dans le pays et date du moyen âge. Sa forte position la rendait importante ; les trois fils du marquis de Trans, qui l'assiégeaient en 1587, trouvèrent successivement la mort devant son donjon. Elle fut prise et pillée par les protestants l'année suivante, et un combat sanglant se livra sous ses murs. Ses fortifications furent démolies en 1622. A 2 kilomètres de Moncrabeau, on voit, sur la rive gauche de la Baïse, le vieux château de Lescout, qui domine le cours de cette rivière ; il fut démantelé par Montgomery en 1569, à la suite d'un siège acharné.

Mézin. — Mézin (*Medicinum*, *Mesinum*) est une petite et ancienne ville, aujourd'hui chef-lieu de canton, peuplée de 2,940 habitants et située à 13 kilomètres au sud-ouest de Nérac, un peu au-dessous du confluent de la Baïse et de la Gélise.

Mézin (*Medicinum*) est ainsi nommée, dit-on, à cause de sa bonne exposition et de l'air salubre qu'on y respire ; elle doit son origine à un monastère de bénédictins dont le premier titre authentique est de 1077. Ces bénédictins étaient seigneurs spirituels et temporels de la ville. Les Anglais s'en emparèrent. La porte par laquelle ils sortirent, lorsqu'ils

en furent chassés par Charles V, s'appelle encore la *Porte anglaise*. Souvent prise et reprise encore, Mézin vit ses monastères détruits en 1569 par le capitaine Favas, lieutenant de Montgomery, qui fit pendre neuf moines augustins aux barreaux des fenêtres de leur église. En 1580, les catholiques la reprirent sur les protestants.

Cette ville, qui possède un collège communal, et dont l'église, en partie romane, est rangée au nombre de nos monuments historiques, est très remarquable; elle renferme des fabriques de droguets, de chapeaux, de toile de chanvre, de poteries de terre, de bouchons de liège et deux filatures de laine. Elle possède, en outre, de nombreux moulins à farine, une papeterie et des tanneries et fait un grand commerce de grains, farines, bouchons et objets en liège.

Sos. — Sos, au confluent de la Gélise et de la Gueuse, dans le canton de Mézin et à 23 kilomètres au sud-ouest de Nérac, a longtemps été regardée comme l'ancienne capitale des Sosiates, vaincus par Crassus, lieutenant de César, sans qu'aucun vestige d'antiquités vienne confirmer cette opinion. D'ailleurs quelques géographes placent ce peuple dans le diocèse d'Aire, d'autres auprès de Lectoure. Sos est pourtant sur cette grande voie romaine du midi que l'on appelle la *Ténarèse*. Cette petite ville, qui compte 1,340 habitants, est située sur les confins des grandes landes de Gascogne ; elle domine un vaste horizon dont l'aspect est très pittoresque. Un château fort la défendait autrefois contre les attaques du dehors ; il n'en reste plus que des ruines informes. Sos est le marché où viennent s'approvisionner les habitants des landes ; elle fabrique des poteries, des droguets, exploite le liège et possède des filatures de laine, des distilleries et des fours à chaux.

Villeneuve-sur-Lot (lat. 44° 24′ 31″; long. 1° 37′ 50″ O.). — Villeneuve-sur-Lot ou Villeneuve-d'Agen est une ville de 14,448 habitants, située à 30 kilom. au nord-est d'Agen, sur le Lot et sur la route d'Agen à Périgueux ; desservie par un embranchement de chemin de fer de 9 kilom., qui se soude à Penne à la grande ligne de Paris à Agen par Limoges. Chef-lieu d'un arrondissement communal et d'un canton, avec tribunal de 1re instance, tribunal de commerce, société d'agriculture, etc., cette ville dépendait autrefois du diocèse et de l'élection d'Agen, du parlement et de l'intendance de Bordeaux, et avait juridiction particulière. Dans l'origine, elle portait le nom de *Gajac* et appartenait à l'abbaye d'Eysses, qui en est peu éloignée ; elle fut détruite au XIIIe siècle, et l'abbé d'Eysses en céda le territoire à Alphonse, frère de saint Louis, pour y bâtir une ville nouvelle : de là vient le nom actuel. Villeneuve-d'Agen subit au XIVe et au XVe siècle la domination anglaise et fut assiégée au XVIe siècle par Marguerite de Valois. Elle était défendue par le jeune Ciotat, dont le père avait été fait prisonnier par les assiégeants. Ceux-ci amenèrent le vieillard sous les murs de la place, menaçant de le mettre à mort si son fils ne la rendait immédiatement. Ciotat, feignant d'écouter les propositions qui lui étaient faites, sort de la ville avec quelques gentilshommes dévoués, fond à l'improviste sur l'escorte de son père, la disperse et rentre triomphant avec lui dans Villeneuve, qui cette fois ne fut pas prise et résista aux assiégeants jusqu'à ce qu'elle fut secourue. Villeneuve est partagée en deux parties inégales par le Lot. Celle du nord est la plus considérable et la mieux bâtie ; elle est jointe à l'autre, qui porte le nom de faubourg Saint-Étienne, par un pont qui paraît dater de la reconstruction de la ville, au XIIIe siècle, et qui se fait remarquer par une arche principale extrêmement hardie. Villeneuve conserve des restes de ses anciennes fortifications deux portes et un mur. C'est une des villes du département où il se fait le plus d'affaires. Elle fabrique des toiles et possède des tanneries et des tuileries. Elle fait un commerce important de farines, de conserves alimentaires, de pruneaux très estimés, dits *prunes d'ente,* que produit son riche territoire, de vins, de bestiaux, de papiers, de fers, de cuirs, etc. Ses marchés sont très fréquentés.

Les armes de cette ville sont : *d'azur, à cinq losanges d'or posés en barre.*

A 1 kilomètre au nord de Villeneuve et sur l'emplacement de l'ancien *Excisum*, station romaine ou ville des *Nitiobriges*, existait autrefois l'ancienne abbaye d'*Eysses*, fondée, dit-on, par Charlemagne ; elle fut détruite par les Normands, et richement dotée par la munificence féodale. Les bâtiments de ce monastère, restaurés et considérablement augmentés, ont été affectés à une maison centrale de détention pour onze départements du sud-ouest où l'on peut renfermer douze cents condamnés. On y fabrique de la toile, des chaussures, des chapeaux, des bouchons et des peignes.

A 3 kilomètres au sud-ouest de Villeneuve, et sur une colline d'où l'on jouit d'un admirable panorama, la petite commune de Pujols, peuplée de 1,060 habitants, a conservé ses murailles du XII^e^ siècle et mérite l'attention des curieux.

Casseneuil. — Casseneuil (*Casanogilus*, *Cassinogilum*) est une petite ville de 1,870 habitants, située dans le canton de Cançon, sur la rive droite du Lot, au confluent de la Lède, à 10 kilomètres au nord-ouest de Villeneuve.

Casseneuil doit son origine à un château que Charlemagne fonda sur les bords du Lot pour être une de ses résidences d'été. Louis le Débonnaire y naquit, en 778, et y résida souvent dans son enfance comme roi d'Aquitaine. Une petite ville s'était bientôt formée autour de la royale résidence ; les Normands la détruisirent. Elle fut rebâtie dans les siècles suivants et entourée de fortes murailles et de fossés profonds. En 1214, Montfort éprouva sous ses murs une forte résistance. Il ne put s'en rendre maître qu'au moyen d'une tour à quatre étages et de toutes les ressources de l'art militaire du temps. Il passa au fil de l'épée ceux qu'il trouva dans la place et la fit brûler ensuite ; puis il la donna en cet état aux religieux de Saint-Dominique. Son église, qui date du XII^e^ siècle, compte au nombre de nos monuments historiques. Cette ville possède une filature de laine, des teintureries et fait un certain commerce de farines, de grains et de fruits.

Monflanquin. — Monflanquin est une petite ville de 3,299 habitants, aujourd'hui chef-lieu de canton, située à 17 kilomètres au nord de Villeneuve, sur une hauteur que contourne la Lède, ce qui donnait de l'importance à sa position ; elle figure souvent dans les guerres dont cette contrée a été le théâtre. Les Français et les Anglais, les catholiques et les protestants se la disputèrent. Montluc l'occupa ; mais Thoiras, chef des réformés, y rentra en son absence, brûla l'église et le couvent des Augustins, fit périr les moines, livra aux flammes les maisons des catholiques. Monflanquin avait des consuls annuels. C'est une ville assez bien bâtie, dont l'église, qui date du XIV^e^ siècle, est rangée au nombre de nos monuments historiques à cause de la beauté de son portail. Il y a à Monflanquin des tanneries, des papeteries et des fabriques de chapeaux. Il s'y fait un important commerce de bestiaux et de céréales.

Penne. — Penne (*Pinna Castrum, Pinna Agennensis*), station de la grande ligne du chemin de fer de Paris-Limoges-Agen (réseau d'Orléans), d'où se détache un embranchement qui dessert Villeneuve-sur-Lot, est une petite ville de 2,520 habitants, aujourd'hui chef-lieu de canton, située à 9 kilomètres à l'est de Villeneuve, sur la rive droite du Lot. Elle doit son nom de Penne, *Pinna Agennensis, crête de l'Agénois*, à l'élévation du coteau sur lequel elle est bâtie ; elle était dominée par un très fort château appelé le *Château du Roi*, entouré d'une triple enceinte de murailles. Au moyen âge, on disait que cette place *tenait en bride tout le pays de l'Agénois*. Pourtant Montfort s'en empara en 1212, à l'aide de ses puissantes machines de siège. Elle soutint un autre siège en 1562 contre Montluc. La garnison se défendit avec le plus grand courage. Montluc fit tirer plus de trois cents coups de canon ; cependant la place ne fut pas forcée par la brèche ; mais les assiégeants, ayant réussi à s'emparer de plusieurs maisons de la ville, communiquèrent de l'une à l'autre par des ouvertures et arrivèrent jusqu'aux murs du château qu'ils escaladèrent. Les trois cents soldats qui composaient la garnison furent assommés sans pitié, moins deux, auxquels Montluc fit grâce, et un qui s'échappa au moyen d'une corde le long du mur du château, « au milieu d'un monde d'arquebusades, » dit Montluc, et passa la rivière à la nage. On ne voit plus que les ruines de ce formidable château et une porte des anciennes murailles de la ville. Penne possède des foulonneries, des tanneries, une forge et un affinage de cuivre.

Sur un coteau voisin se trouve la chapelle de la Peyragride, but d'un pèlerinage très fréquenté, et à 3 kilom. au sud-est sont les ruines de Castel-Gaillard.

Casteljaloux. — Casteljaloux (*Castrum Gelosium*), chef-lieu de canton situé à 32 kilomètres au nord-ouest de Nérac, sur la rive gauche de l'Avance, affluent du Lot, est une petite ville qui compte 3,171 habitants. Elle doit son origine et son nom à un château construit par les seigneurs d'Albret et dont on voit encore quelques restes ; on l'appelait jadis *Château-du-Jaloux*, sans doute à cause de la jalousie reprochée à l'un de ses seigneurs, et peut-être ce surnom a-t-il été provoqué par quelque lugubre événement dont le souvenir n'est pas arrivé jusqu'à nous.

Casteljaloux eut de bonne heure une certaine

importance; elle était close de murailles, et, au VII[e] siècle, on vit les évêques de Béziers et d'Agen s'en disputer la suprématie spirituelle les armes à la main. Elle était administrée par vingt-quatre jurats formant un conseil à la tête duquel se trouvaient placés les quatre consuls. Le 8 juillet 1404, le connétable d'Albret, en prenant possession de cette baronnie, jurait *de maintenir les coutumes et franchises des habitants de tout son pouvoir ;* sans doute tint-il son serment, mais il n'en fut pas de même avec un de ses successeurs, car, en 1507, il fallut que le sénéchal d'Agénois et le juge de Bazadois intervinssent pour lui faire respecter les prérogatives communales.

En 1405, les Anglais avaient été chassés du pays par le comte d'Armagnac et le connétable Charles d'Albret. Charles VI, pour reconnaître leurs services, exempta les habitants de leurs terres de tous impôts, aides et gabelles. Casteljaloux bénéficia de cette exemption. Pendant les guerres de religion, cette ville s'était déclarée pour la Réforme; mais le terrible justicier du Midi, le maréchal de Montluc, força les habitants à la soumission, fit pendre le ministre et leur imposa pour gouverneur le sieur de Xaintrailles, dont la sagesse et la prudence évitèrent bien des maux aux habitants. Après la prise de Marmande et de Monheurt, Louis XIII fit abattre, en 1622, les fortifications de Casteljaloux; plus tard, cette ville fut désignée comme une des villes de refuge des protestants; ils y accoururent de tous les pays voisins. Il en résulta une telle agglomération de personnes, que la peste ravagea la ville. Jeanne d'Albret fit prendre par le sieur de Xaintrailles, qui y commandait pour elle, toutes les mesures nécessaires; c'est alors qu'on commença à assainir les bords marécageux de l'Avance. Au temps de la Fronde, en 1652, le comte d'Harcourt se présenta devant Casteljaloux, qui tenait pour le prince de Condé; il somma la ville de se rendre, elle y consentit. Le gouverneur, M. de Chabot, se retira au château, mais il fut obligé de se rendre après cinq jours de blocus. L'année suivante, Casteljaloux, en témoignage de sa fidélité au roi, détruisait le donjon de son château et achevait la ruine de ses fortifications déjà commencée en 1622. En 1653 et 1654, cette malheureuse ville fut encore cruellement éprouvée par la peste, à ce point que les assemblées des jurats se tenaient en dehors des murs. Enfin, en 1772, la cour des aides de Bordeaux y fut exilée et y resta deux ans. Outre son église collégiale de Saint-Pierre, Casteljaloux possédait plusieurs couvents, dont un de frères mineurs, dans lequel furent inhumés plusieurs de ses seigneurs et des princes ou princesses de la maison d'Albret. Elle est d'un aspect agréable, propre et bien bâtie; la mairie occupe l'emplacement d'une ancienne maison de templiers. Cette ville fabrique des bougies, des cierges; elle possède une papeterie, une tannerie; on y exploite la résine, le goudron, et les articles de son commerce sont les résines, le goudron, le liège, les bouchons et les bois de sapin. Il y a deux établissements hydrothérapiques et carbonatés, alimentés par des eaux ferrugineuses.

MONHEURT. — Monheurt, sur la rive gauche de la Garonne, dans le canton de Damazan et à 28 kilomètres au nord de Nérac, n'est plus aujourd'hui qu'un village de 672 habitants. C'était autrefois une place très forte; elle dépendait du duché d'Albret, dont elle formait l'une des baronnies. Les protestants s'y étaient établis, et de là ils ravageaient le pays environnant, attaquant ou pillant les villages ou les châteaux qui appartenaient aux catholiques. Louis XIII vint l'assiéger en personne. Après une vigoureuse résistance, les habitants se virent dans la nécessité de capituler; mais le roi, pour les punir de leur résistance, exigea qu'ils se rendissent à discrétion. La vie fut accordée à tous ceux qui étaient dans la ville; les gentilshommes sortirent avec leur épée, les soldats avec un bâton blanc à la main, et les habitants en chemise et tête nue. Ensuite, après avoir mis l'honneur des femmes à couvert, Monheurt fut livré au pillage et brûlé, en sorte qu'il ne subsista de cette malheureuse ville que ce que les flammes ne purent dévorer. Elle resta longtemps déserte et inhabitable; ce ne fut que peu à peu que quelques habitants revinrent enlever les cendres de leurs foyers; jamais elle ne s'est relevée d'un tel désastre et ce n'est plus aujourd'hui qu'une paisible commune agricole qui cherche dans le travail l'oubli de ce sanglant passé.

STATISTIQUE DU DÉPARTEMENT DE LOT-ET-GARONNE

RANG DU DÉPARTEMENT

Superficie : 66ème. — Population : 56ème. — Densité de la population : 47ème.

I. STATISTIQUE GÉNÉRALE

SUPERFICIE.	POPULATION.	ARRONDISSEMENTS.	CANTONS.	COMMUNES	REVENU TERRITORIAL.	CONTRIBUTIONS et REVENUS PUBLICS
5.354 kil. carrés ou 535.396 hect.	Hommes, 158.476 Femmes, 158.444 Total.. 316.920 59 hab. 19 par kil. carré	4	35	325	Propriétés bâties ... 4.500.000 fr. — non bâties. 25.000.000 » Revenu agricole..... 108.000 »	16.000.000 fr.

II. STATISTIQUE COMMUNALE

ARRONDISSEMENT D'AGEN

Superficie, 1.012 kil. carrés ou 101.203 hect. — Population, 76.926 hab. — Cantons, 9. — Communes, 72.

CANTON, sa population.	NOM de LA COMMUNE.	POPULATION.	Distance au chef-lieu d'arr.
AGEN, 2 cant., 10 c., 28.631 h.	AGEN (1er canton)....	6.766	»
	Foulayronnes.....	1.090	6
	Passage (Le)	2.015	1
	Saint-Cirq	1.068	6
	Saint-Hilaire.....	819	10
	AGEN (2e canton).....	12.737	»
	Bajamont	485	10
	Boé	1.101	5
	Bon-Encontre	1.370	5
	Pont-du-Casse.....	690	7
ASTAFFORT, 8 comm., 3.840 hab.	Astaffort	2.583	19
	Caudecoste.....	1.012	15
	Cuq	553	18
	Fals.	307	16
	Layrac.....	2.782	9
	Saint-Nicolas-de-la-Balerme	416	16
	Saint-Sixte	631	27
	Sauveterre	556	11
BEAUVILLE, 8 comm., 5.366 h.	Beauville	1.203	26
	Blaymont.....	567	23
	Cauzac.....	611	24
	Engayrac	396	28
	Gandaille.....	569	25
	Saint-Martin.....	372	20
	Saint-Maurin.....	1.091	26
	Tayrac.....	557	22
LAPLUME, 9 comm., 5.792 hab.	Laplume.....	1.559	13
	Aubiac.....	524	9
	Brax.....	410	6
	Estillac	396	7
	Marmont-Pachas.....	234	15
	Moirax	660	9
	Roquefort.....	251	7
	Sainte-Colombe	1.020	10
	Sérignac.....	738	12
LAROQUE-TIMBAUT, 8 comm., 4.215 hab.	Laroque-Timbaut	1.247	17
	Cassignas.....	275	20
	Castella.....	372	16
	Croix-Blanche (La) ..	605	14
	Monbalen.....	503	19
	Saint-Robert	272	13
	Sauvagnas	531	16
	Sauvetat-de-Savères (La).....	410	18
PORT-STE-MARIE 11 c., 11.243 h.	Port-Sainte-Marie...	2.651	20
	Aiguillon	3.596	30
	Bazens.....	600	20
	Bourran	954	31
	Clermont-Dessous ...	975	18
	Frégimont	439	20
Suite de PORT-STE-MARIE	Galapian.....	566	25
	Lagarrigue.....	303	30
	Lusignan-Grand.....	340	12
	Nicole.....	381	33
	Saint-Salvy.....	438	24
PRAYSSAS, 9 comm., 6.965 hab.	Prayssas.....	1.581	16
	Cours.....	443	17
	Granges.....	614	29
	Lacépède.....	658	22
	Laugnac	704	15
	Lusignan-Petit	375	13
	Madaillan.....	777	11
	Montpezat.....	1.209	23
	Saint-Sardos.....	604	24
PUYMIROL, 10 comm. 5.824 habit.	Puymirol	1.430	17
	Castelculier	736	8
	Clermont-Dessus.....	539	21
	Grayssas	295	24
	Lafox.....	362	9
	Saint-Caprais-de-Lerm.....	500	12
	Saint-Jean-de-Thurac.	401	12
	Saint-Pierre-de-Clairac.....	763	13
	Saint-Romain.....	483	15
	Saint-Urcisse	315	18

ARRONDISSEMENT DE MARMANDE

Superficie, 1.409 kil. carrés ou 140.907 hect. — Population, 93.805 hab. — Cantons, 9. — Communes, 101.

CANTON, sa population.	NOM de LA COMMUNE.	POPULATION.	Distance au chef-lieu d'arr.
MARMANDE, 14 communes, 19.250 habitants.	MARMANDE.....	8.961	»
	Agmé	270	17
	Beaupuy.....	624	5
	Birac.....	953	9
	Fauguerolles	594	10
	Gontaud	1.400	13
	Hautesvignes.....	335	19
	Longueville.....	311	7
	Sainte-Bazeille	2.519	6
	Saint-Pardoux-du-Breuil.....	370	4
	Saint-Pierre-de-Nogaret.....	851	15
	Sénestis.....	616	13
	Taillebourg	292	9
	Virazeil.....	1.154	6
BOUGLON, 9 comm., 5.263 hab.	Bouglon	702	16
	Antagnac	377	26
	Argenton	574	18
	Grézet-Cavagnan.....	543	18
	Guérin.....	471	16
	Labastide	1.105	21
	Poussignac.....	403	25
	Romestaing	566	19
	Ruffiac	522	23
CASTELMORON, 8 comm. 6.519 h.	Castelmoron.....	2.048	29
	Brugnac.....	558	28
	Coulx.....	680	30
	Grateloup.....	530	25
	Labretonic.....	402	21
	Laparade	888	30
	Saint-Gayrand.....	355	26
	Verteuil.....	1.058	25
DURAS, 15 communes, 9.458 habitants.	Duras	1.681	25
	Auriac.....	334	22
	Baleyssagues.....	426	28
	Esclottes.....	370	30
	Loubès-Bernac.....	921	37
	Moustier.....	490	23
	Pardaillan.....	818	25
	Saint-Astier.....	438	33
	Sainte-Colombe-de-Duras.....	265	31
	Saint-Jean-de-Duras .	553	32
	Saint-Sernin	800	30
	Sauvetat-du-Drot (La)	676	26
	Savignac.	524	29
	Soumensac.....	570	32
	Villeneuve-de-Duras.	592	35

SUITE DE L'ARRONDISSEMENT DE MARMANDE

CANTON, sa population.	NOM de LA COMMUNE.	POPULATION.	Distance au chef-lieu d'arr.
LAUZUN, 17 communes, 11.465 habitants.	Lauzun	1.324	30
	Agnac	518	28
	Allemans	664	21
	Armillac	344	22
	Bourgougnague	648	27
	Laperche	406	25
	Lavergne	846	24
	Miramont	2.002	22
	Montignac-de-Lauzun	898	29
	Peyrière	336	17
	Puysserampion	413	19
	Roumagne	533	23
	Saint-Colomb	875	32
	Saint-Nazaire	397	35
	Saint-Pardoux-Isaac	375	24
	Ségalas	613	35
	Sérignac	435	30
LE MAS-D'AGENAIS, 8 c., 7.837 h.	Mas-d'Agenais (Le)	1.963	13
	Calonges	890	18
	Caumont	935	8
	Fourques	1.036	6
	Lagruère	749	16
	Sainte-Marthe	668	13
	Samazan	1.071	10
	Villeton	625	20
MEILHAN, 8 c., 7.904 h.	Meilhan	1.994	12
	Cocumont	1.675	14
	Couthures	1.156	9
	Gaujac	552	5
	Jusix	378	11
	Marcellus	832	8
	Montpouillan	725	7
	St-Sauveur-de-Meilhan	592	16
SEYCHES, 17 c. 11067 h.	Seyches	1.348	15
	Cambes	313	17
	Castelnaud	840	8
	Caubon-St-Sauveur	440	14
Suite de SEYCHES.	Escassefort	723	9
	Lachapelle	236	14
	Lagupie	514	8
	Lévignac	1.231	18
	Mauvezin	790	7
	Monteton	576	19
	Montignac-Toupinerie	382	19
	Puymiclan	1.047	14
	Saint-Avit	366	10
	Saint-Barthélemy	1.176	20
	Saint-Géraud	208	16
	Saint-Martin-Petit	414	9
	Saint-Pierre-de-Lévignac	413	20
TONNEINS, 5 c. 15092 h.	Tonneins	8.199	18
	Clairac	4.156	25
	Fauillet	911	14
	Lafitte	1.019	30
	Varès	807	22

ARRONDISSEMENT DE NÉRAC

Superficie, 1.388 kil. carrés ou 138.820 hect. — Population, 59.202 hab. — Cantons, 7. — Communes, 62.

NÉRAC, 8 comm., 11.919 h.	Nérac	7.586	»
	Andiran	509	7
	Calignac	744	7
	Espiens	665	6
	Fréchou	550	8
	Moncaut	631	14
	Montagnac-sur-Auvignon	922	12
	Saumont	312	12
CASTELJALOUX, 7 c., 7.095 h.	Casteljaloux	3.171	32
	Anzex	589	26
	Beauziac	448	38
	Leyritz-Moncassin	664	31
	Réunion (La)	489	27
	Saint-Martin-Curton	840	32
	Villefranche-du-Queyran	874	27
DAMAZAN, 14 c. 8.652 h.	Damazan	1.827	22
	Ambrus	257	15
	Buzet	1.646	16
	Caubeyres	391	20
	Fargues	761	20
Suite de DAMAZAN.	Monheurt	672	28
	Puch	1.470	28
	Razimet	358	31
	Saint-Léger	318	22
	Saint-Léon	506	23
	Saint-Pierre-de-Buzet	446	16
FRANCESCAS, 7 comm., 5.915 h.	Francescas	1.063	13
	Fieux	630	10
	Lamontjoie	874	20
	Lasserre	292	12
	Moncrabeau	2.044	14
	Nomdieu	490	15
	Saint-Vincent-de-Lamontjoie	522	19
HOUEILLÈS, 7 c., 4.224 h.	Houeillès	1.024	30
	Allons	826	31
	Boussès	455	23
	Durance	568	17
	Pindères	586	32
	Pompogne	431	29
	Sauméjan	334	37
LAVARDAC, 11 comm., 11.932 hab.	Lavardac	2.663	7
	Barbaste	1.920	7
	Bruch	986	12
	Feugarolles	1.491	14
	Mongaillard	385	11
	Montesquieu	1.100	12
	Pompiey	268	13
	Saint-Laurent	680	19
	Thouars	460	18
	Vianne	1.185	10
	Xintrailles	794	12
MÉZIN, 11 comm., 9.485 hab.	Mézin	2.940	13
	Gueyze	460	26
	Lannes	801	15
	Lisse	365	90
	Meylan	231	23
	Poudenas	834	17
	Réaup	830	17
	Sainte-Maure-de-Peyriac	839	25
	Saint-Pé-Saint-Simon	610	32
	Sos	1.340	23
	Villeneuve-de-Mézin	235	19

ARRONDISSEMENT DE VILLENEUVE

Superficie, 1.545 kil. carrés ou 154.466 hect. — Population, 86.987 hab. — Cantons, 10. — Communes, 90.

VILLENEUVE-SUR-LOT 6 c., 17.546 h.	VILLENEUVE-SUR-LOT	14.448	»
	Lédat	585	7
	Pujols	1.060	3
	Saint-Antoine	498	9
	Sainte-Colombe-de-Villeneuve	606	8
	Sembas	349	14
CANCON, 10 comm., 8.316 hab.	Cancon	1.557	18
	Beaugas	734	17
	Boudy	310	19
	Casseneuil	1.870	10
	Castelnaud	839	12
	Monbahus	1.560	25
	Monviel	285	27
	Moulinet	568	22
	Pailloles	288	10
	Saint-Maurice	305	25
CASTILLONNÈS, 9 comm., 6.216 hab.	Castillonnès	2.055	32
	Cahuzac	480	36
	Cavarc	421	39
	Douzains	527	32
	Ferrensac	503	31
	Lalandusse	471	35
	Lougratte	884	24
	Montauriol	470	27
	Saint-Quentin	405	37
FUMEL, 7 c., 10.454 h.	Fumel	3.787	27
	Blanquefort	1.463	40
	Condezaygues	506	21
	Cuzorn	1.360	32
	Monsempron	918	25
	Saint-Front	944	37
	Sauveterre	1.176	42
MONCLAR, 10 comm., 7.270 hab.	Monclar	1.710	18
	Caubel	462	18
	Fongrave	651	15
	Hauterive	382	11
	Montastruc	903	21
	Saint-Étienne-de-Fougère	596	14
	Saint-Pastour	820	15
	Tombebœuf	928	28
	Tourtrès	451	30
	Villebramar	367	28
MONFLANQUIN 12 c., 10.174 h.	Monflanquin	3.299	17
	Gavaudun	855	27
	La Chapelle-Biron	942	33
	Lacaussade	374	17
	Laussou	492	25
	Monségur	428	20

SUITE DE L'ARRONDISSEMENT DE VILLENEUVE

CANTON, sa population.	NOM de LA COMMUNE.	POPULATION.	Distance au chef-lieu d'arr.
Suite de MONFLANQUIN.	Montagnac-sur-Lède	721	23
	Paulhiac	717	24
	Saint-Aubin	653	15
	Salles	611	25
	Sauvetat - sur - Lède (La)	580	10
	Savignac	502	12
PENNE, 10 comm., 8.092 hab.	Penne	2.520	9
	Auradou	410	15
	Dausse	387	16
	Frespech	435	17
	Hautefage	868	15
	Massels	225	19
	Massoulès	318	17
	Saint-Sylvestre	1.377	14
	Trémons	470	17
	Trentels	1.082	15
Ste-LIVRADE 4 c., 5.099 h.	Sainte-Livrade	2.818	10
	Allez - et - Cazeneuve	461	8
	Dolmayrac	824	12
	Temple (Le)	996	17
TOURNON-D'AGENAIS 9 comm., 6.420 hab.	Tournon-d'Agenais	1.371	25
	Anthé	511	»
	Bourlens	535	»
	Cazideroque	451	»
	Courbiac	329	»
	Masquières	439	»
	Montayral	1.188	»
	Saint-Vite	1.102	»
	Thézac	493	»
VILLERÉAL, 13 communes, 7.700 habitants	Villeréal	1.804	29
	Bournel	580	29
	Dévillac	309	27
	Doudrac	306	34
	Montaut	621	28
	Naresse	340	34
	Parranquet	345	33
	Rayet	401	31
	Rives	444	31
	Saint - Étienne - de-Villeréal	548	25
	Saint - Eutrope - de - Born	1.351	23
	Saint - Martin - de - Villeréal	356	32
	Tourliac	295	37

III. STATISTIQUE MORALE (1)

Par M. EUG. BOUTMY, ancien professeur.

Les chiffres en caractères gras inscrits dans chacune des trois petites colonnes de ce tableau indiquent le rang du département relativement à la mention devant laquelle ils sont placés.

Religion (2).

	Catholiques	309.796
	Protestants	9.428
	Israélites	23
	Clergé catholique	525
	Pasteurs	20
	Rabbins	»

Mouvement de la population.

	Naissances	5.768
	Mariages	2.238
	Décès	7.210
2e	Durée moyenne de la vie	45 a. 8 m.

Instruction (3).

39e	Nombre des jeunes gens sachant lire, écrire et compter sur 100 jeunes gens maintenus sur les listes de tirage	80,47
	Nombre des établissements d'enseignement secondaire de l'État	4
	Nombre des écoles primaires (publiques ou libres)	643

Crimes contre les personnes (4).

COURS D'ASSISES.

86e	Rapport du nombre des accusés à la population	1 sur 158.460 hab.
	Nombre total des accusés	2

Infanticides.

77e	Rapport du nombre des infanticides à celui des enfants naturels	» (5)
	Nombre total	»

Suicides.

57e	Rapport des suicides au chiffre de la population	1 sur 10.543 hab.
	Nombre total	30

Crimes contre les propriétés.

10e	Rapport du nombre des accusés à la population	1 sur 8.538 hab.
	Nombre total	37

Tribunaux correctionnels.

74e	Nombre des affaires	903
	Nombre des prévenus	1.008
	Nombre des condamnés	936

Procès.

	Affaires civiles (6)	934
	Affaires commerciales (7)	1.308
37e	Faillites (8)	37

Paupérisme.

50e	Rapport des indigents au chiffre de la population	1 sur 63 hab.
	Nombre total	5.013
	Bureaux de bienfaisance	175
	Hôpitaux et hospices	22
	Aliénés à la charge du département	163
	Sociétés de secours mutuels	49

Contributions directes (9).

28e	Foncière	2.168.946
	Personnelle et mobilière	409.099
	Portes et fenêtres	211.162

(1) Les chiffres contenus dans ce tableau sont empruntés, pour la plupart, à l'*Annuaire statistique de la France* (1878), publié par le ministère de l'agriculture et du commerce, ou calculés d'après des données puisées dans cet ouvrage.

(2) Ces chiffres sont antérieurs au recensement de 1876, qui a négligé ce point de vue.

Culte catholique. — Évêché à Agen, suffragant de la métropole de Bordeaux. Le diocèse d'Agen, qui comprend le département tout entier, compte 47 cures, 397 succursales et 49 vicariats, rétribués par l'État. Les congrégations et communautés religieuses établies dans le département étaient, avant 1880, au nombre de 36 : 6 pour les hommes et 30 pour les femmes.

(3) Le département relève de l'académie de Bordeaux. Lycée à Agen; collèges communaux à Marmande, à Mézin et à Villeneuve-sur-Lot; 8 établissements libres pour l'enseignement secondaire. Au point de vue du nombre d'élèves inscrits dans les écoles primaires de 6 à 13 ans, sur 100 enfants recensés, le Lot-et-Garonne occupe le 27e rang. Il occupe le 78e rang d'après le nombre d'enfants présents à l'école par 10,000 habitants.

(4) Au point de vue judiciaire, le département de Lot-et-Garonne ressortit à la cour d'appel d'Agen, qui est aussi le siège de la cour d'assises. Chaque chef-lieu d'arrondissement possède un tribunal de première instance et un tribunal de commerce.

(5) Aucun infanticide n'ayant été relevé dans le département pendant l'année qui a servi de type à notre statistique (*Compte général de la justice criminelle en France pendant l'année 1876*; imp. Nationale, 1878), nous établissons le rang d'après le nombre des enfants naturels, qui est de 174.

(6) Ce chiffre indique le nombre des affaires civiles terminées pendant l'année.

(7) Ce chiffre comprend les affaires contentieuses à juger pendant l'année.

(8) Terminées pendant l'année.

(9) Trésorier-payeur général à Agen, faisant fonction de receveur particulier; receveur particulier dans chaque chef-lieu d'arrondissement; 70 percepteurs.

BIBLIOGRAPHIE

1605. De la ville et pays d'Agénois, et des hommes signalés qui y ont vécu. In-8°.

1606. Remontrance faite aux ouvertures des plaidoyers d'après la Saint-Luc, en la sénéchaussée d'Agen; suivie des antiquités de la ville d'Agen et pays agénois, par *Jean Darnal*. In-8°.

1794. Le Duché d'Albret et l'Agénois, aux t. XXXIII et XXXIV du Voyageur français de l'abbé *Delaporte*. In-12.

1800. Description abrégée du département de Lot-et-Garonne, par *Boudon de Saint-Amans*. In-8°.

1803. Statistique du département de Lot-et-Garonne, par *Pieyre*. In-8°, an X.

1806. Topographie physique, philosophique et médicale du département de Lot-et-Garonne, par *J.-L. Belloc*. In-8°.

1806. Annuaire ou Description du département de Lot-et-Garonne, par *Lafont du Cujula*. In-8°.

1807. Notice historique sur Nérac, ses environs, le château des ducs d'Albret, etc., par *Christophe de Villeneuve*. In-8°.

1809. Statistique de Lot-et-Garonne, par *Peuchet* et *Chanlaire*. In-4°.

1820. Notice sur les antiquités de la ville d'Agen et du pays des Nitiobriges, par *Chaudruc de Crazannes*. In-8°.

1820. Flore agénoise ou Description des plantes de Lot-et-Garonne, par *Boudon de Saint-Amans*. In-8°.

1826. Trente années de la vie de Henri IV, son séjour et celui de sa sœur à Nérac, par *de Rougemont*. In-8°.

1828. Coup d'œil sur le département de Lot-et-Garonne en 1828, par *Boudon de Saint-Amans*. In-18.

1833. Promenade à Nérac, par *A. Saugeon*, dans la France littéraire de 1833.

1833. Rapport sur les antiquités découvertes à Nérac, par *A. Du Mège*. In-4°, avec une dissertation.

1834. Notice géologique sur les terrains de Lot-et-Garonne, par *Chaubard*. In-8°, 1834.

1835. Recherches historiques sur la ville et les anciennes baronnies de Tonneins, par *L.-F. Lagarde*. 2 vol. in-8°.

1835. Le département de Lot-et-Garonne au tome II de la France pittoresque, par *Abel Hugo*. Grand in-8°, gravures.

1836. Esquisse historique, archéologique et pittoresque sur Saint-Étienne, ancienne cathédrale d'Agen, par *B. Brecy*. Planches, in-4°.

1836. Histoire ancienne et moderne du département de Lot-et-Garonne jusqu'en 1814, par *Boudon de Saint-Amans*. 2 vol. in-8°.

1837. Histoire de Villeneuve-sur-Lot, par *A. Cassany-Mazet*. In-12.

1838. Description du département de Lot-et-Garonne au tome IV du Guide pittoresque du voyageur en France de *Firmin Didot*. In-8°, carte et gravures.

1839. Essais statistiques et historiques sur le 4e arrondissement du département de Lot-et-Garonne, par *Cassany-Mazet*. In-8°.

1839. Eaux minérales de Casteljaloux, découvertes en 1836, par *Samazeuilh*. In-8°.

1840. Notice historique sur la ville et l'église du Mas d'Agénois, par *L.-F. Lagarde*, dans l'Echo de Marmande et de Lot-et-Garonne du jeudi 14 mai 1840, n° 81.

1842. Excursions pittoresques dans le duché d'Albret, Nérac et quelques-uns de ses environs, par *Fréd. Andéran*. Album de 12 planches in-fol.

1845. Agen, Marmande, Tonneins, Nérac, etc., à l'article Guyenne, tome II de l'Histoire des villes de France, par *A. Guibert*. Grand in-8°.

1846. Articles Lot-et-Garonne, Agen, Marmande, Nérac, etc., du Dictionnaire des communes de *Girault de Saint-Fargeau*. 3 vol. in-4°, gravures et blasons.

1847. Histoire de l'Agénois, du Condomois et du Bazadois, par *Samazeuilh*. 2 vol. in-8°.

1854. Annuaire ou Calendrier du département de Lot-et-Garonne pour 1854, publié par *Noubel* et *Chairon*. In-18.

1859. Essai sur les antiquités du département de Lot-et-Garonne, par *J.-F. Boudon de Saint-Amans*. 1 vol. in-8°.

1862. La ville d'Agen pendant l'épidémie de 1628 à 1631, d'après les registres consulaires, par *A. Magen*. 1 vol. in-8°.

1864. Dictionnaire géographique, historique et archéologique de l'arrondissement de Nérac, par *J.-F. Samazeuilh*. 2 vol. in-16.

1867. Géographie du département de Lot-et-Garonne, à l'usage des écoles primaires, par *Amen* et *Maillé*. 1 vol. in-18.

1874. Petite géographie du département de Lot-et-Garonne, par M. *Sidouy*. (Collection E. Levasseur.) 1 vol. in-12.

1874. Études sur l'architecture religieuse dans l'Agénois, par *G. Tholin*. In-8°.

1875. Itinéraire général de la France, de la Loire à la Méditerranée, par *Ad. Joanne*. 1 vol. in-18.

1877. Atlas national de Lot-et-Garonne, par MM. *de Sevin-Tolive* et *Pitolet*. In-fol.

Collection des Annuaires du département.

Mémoires de la Société d'agriculture, sciences et arts d'Agen.

Bulletin monumental de M. *de Caumont*, tome IV.

Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres, etc.

Cartes de *Cassini* et de *Capitaine*.

Voir les feuilles : 192, 194, 204, 205, 216, 217 de la *Carte* de France, dite de l'*État-major*, publiée par le Dépôt de la guerre.

Cartes de Lot-et-Garonne, par *Charle*, *Dufour*, *Frémin*, *Logerot*, *Ad. Joanne*.

Paris. — Imprimerie Vve P. Larousse et Cie, rue Montparnasse, 19.

PLAN D'AGEN

DÉPARTEMENT DE LOT ET GARONNE PAR V.A. MALTE-BRUN

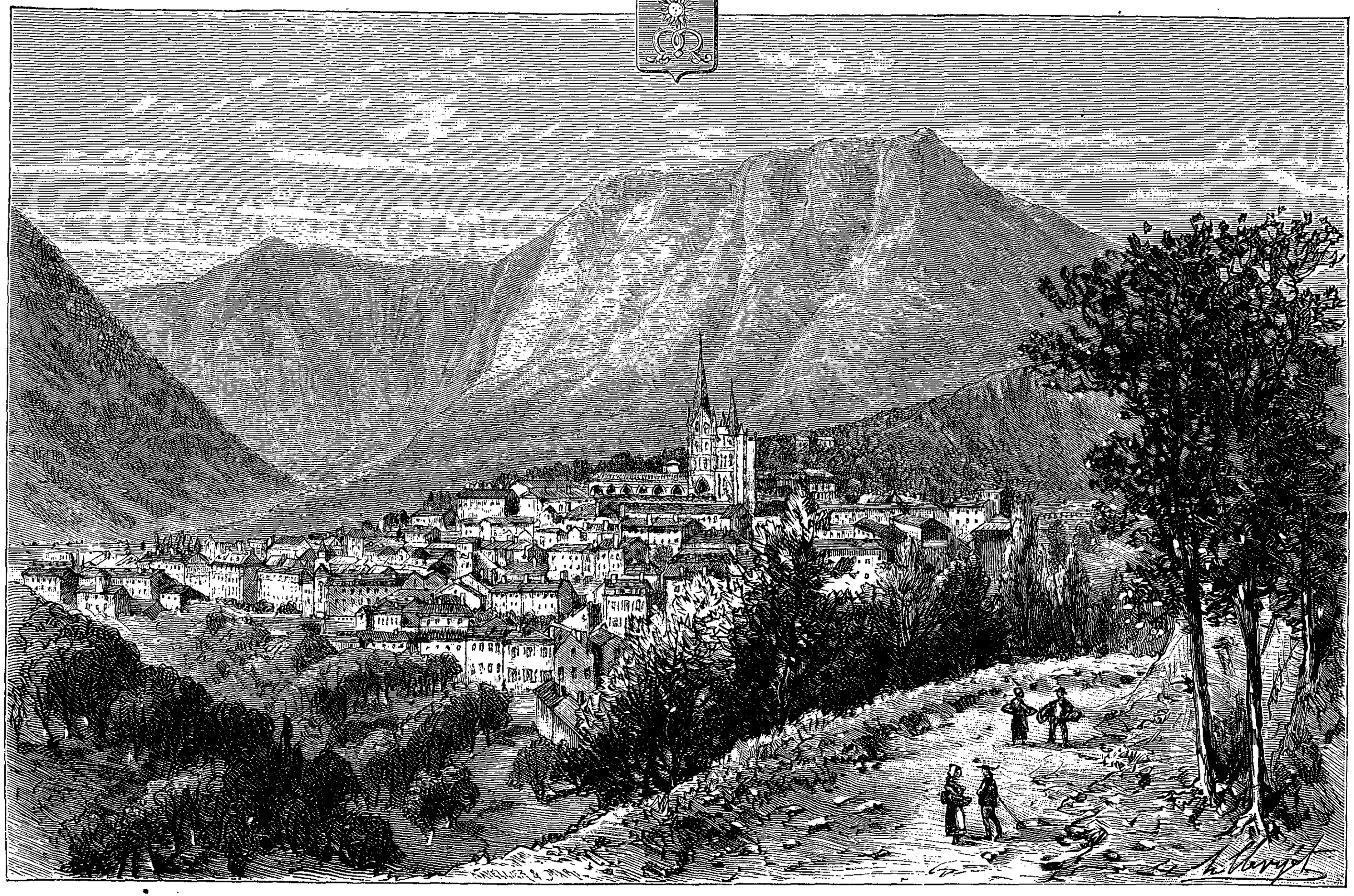
Explication des Signes

CHEF-LIEU DE DÉPT.
CHEF-LIEU D'ARROND.T
Chef lieu de Canton
Commune
Évêché
Route Nationale
Départementale
Chemin Vicinal
Canal et Rivière
Chemin de fer et Station
Limite de Département
d'Arrondissement
de Canton

Les chiffres indiquent les hauteurs au-dessus du niveau de la mer.

Échelle 1:460000es
0 5 10 15 20 K.

Gravé chez Erhard 12 Rue Dauphine-Trouin — J.Rouff Éditeur 14 Cloître St. Honoré. — Imprimerie Erhard, Paris.



MENDE

LOZÈRE

Chef-lieu : MENDE

Superficie : 5,170 kil. carrés. — Population : 138,319 habitants.

3 Arrondissements. — 24 Cantons. — 196 Communes.

DESCRIPTION PHYSIQUE ET GÉOGRAPHIQUE

Situation, limites. — Le département de la Lozère doit son nom à la principale montagne située sur son territoire ; c'est un des départements de la région méridionale de la France, et il est situé dans les trois bassins de la Loire, de la Garonne et du Rhône. Il a été formé de l'ancien pays de Gévaudan et d'une partie des anciens diocèses d'Uzès et d'Alais, qui appartenaient à l'ancienne province de Languedoc.

Ses limites sont : au nord, les départements de la Haute-Loire et du Cantal; à l'est, ceux de l'Ardèche et du Gard; au sud, ceux du Gard et de l'Aveyron; et à l'ouest, le département de l'Aveyron.

Nature du sol, montagnes. — Le département de la Lozère est un pays très élevé, entièrement montagneux, traversé à l'est par la chaîne des Cévennes, qui, par rapport au mont Lozère, prennent le nom de Cévennes septentrionales ou de Cévennes méridionales, suivant qu'elles sont au nord ou au sud de cette montagne; de l'est à l'ouest par deux des principaux contreforts de cette grande chaîne, les montagnes de la Margeride et celles de la Lozère; enfin par les montagnes d'Aubrac, contrefort de celles de la Margeride; les plateaux ou *causses* qui supportent les montagnes ont de 750 à 1,000 mètres d'altitude. Voici la hauteur des principales montagnes et de quelques lieux élevés du département: le plateau du Palais-du-Roi, au nord de la source du Lot, 1,548 mètres; la Margeride, entre la Truyère et l'Allier, 1,554, 1,543; le mont Lozère, roc des Aigles, 1,690, et Pic de Malpertuis, 1,683; l'Aigoual, 1,554; la source de l'Allier, 1,432; les monts du Bougés, 1,424; le Cham de la Roche, 1,328; le mont Mimat, 1,111; le Causse du Sauveterre, sur la route de Mende à Florac, 975; le pont de Langogne, 896; le Causse Méjan, 1,100, le Causse de Montbel, 1,221; le Causse de L'Hospitalet, 780; les sources du Tarn et de la Cèze, 770; enfin le col du bois des Armes, 770 mètres. A l'ouest, les montagnes d'Aubrac séparent le département de celui de l'Aveyron; elles offrent une hauteur moyenne de 1,000 à 1,200 mètres et des sommets de 1,471 (le pic de Mailhebiau), 1,361 et 1,372 mètres.

Le point culminant du département est le pic de Finiels, dépendant du groupe du mont Lozère, au nord du Pont-de-Montvert; il a 1,702 mètres d'altitude; un pic voisin mesure 1,690 mètres.

L'ensemble des montagnes présente des vestiges d'anciens volcans, des roches escarpées, des grottes ornées de stalactites, de belles cascades, des sites sauvages et gracieux; enfin tous les accidents pittoresques d'un pays montueux; elles sont pour la plupart couvertes de riches pâturages; on récolte sur leurs pentes du seigle et un peu d'orge. La partie centrale du département est la plus fertile : on la nomme *les Causses;* elle est composée de hauts plateaux, et elle produit du froment, de l'orge, de l'avoine, du fourrage et des fruits. Dans la partie méridionale, vers le sud-est, dite des Cévennes, on cultive avec succès le mûrier, et l'on récolte surtout beaucoup de châtaignes et de pommes de terre.

Le sol du département se divise d'après sa nature en: pays de montagnes, 125,400 hectares; pays de bruyères ou de landes, 54,600; sol de craie ou calcaire, 95,000; sol de gravier, 5,600; sol pierreux, 35,000; sol sablonneux, 90,200 hectares.

Hydrographie. — Les montagnes de la Lozère déterminent sur le département trois versants généraux : l'un à l'est, sur le Rhône, n'ayant qu'une très petite largeur, auquel appartiennent le Chassézac, affluent de l'Ardèche, les trois Gardons, qui donnent naissance au Gard; l'autre au

nord, sur la Loire, auquel appartiennent l'Allier et ses affluents, le Langouyron et le Chapeauroux, grossi du Grandrieu; le troisième à l'ouest, sur la Garonne, auquel appartiennent le Bès, affluent de la Truyère, la Truyère, affluent du Lot, le Lot, enfin le Tarn et son affluent le Tarnon.

L'Allier prend sa source dans la forêt de Mercoire ou de Mercœur, près du Palais-du-Roi et du hameau de Chabalier, à une altitude de 1,426 mètres; à quelque distance de sa source, il sert pendant l'espace de 35 kilomètres de limite entre le département et ceux de l'Ardèche et de la Haute-Loire, dans lequel cette rivière entre près de Saint-Bonnet, après avoir passé à La Bastide, Luc, Les Fournets, et près de Brugeyroles et de Langogne. Elle reçoit le Chapeauroux, petite rivière de 45 kilomètres de cours, qui passe près d'Arzenc, Pierrefiche, Soulages, Auroux et Saint-Bonnet-d'Auroux. Cette petite rivière reçoit elle-même la Clamouse et le Grandrieu.

Le Lot est aussi une des principales rivières du département. Elle prend sa source au revers méridional de la montagne du Goulet, au nord du mont Lozère et du village du Bleymard; elle passe au Bleymard, à Saint-Julien, Bagnols, Sainte-Hélène, Mende, Balsièges, Esclanèdes, Chanac, Villard, Moriès, la Tieule, Le Mazet, et, à 3 kilomètres du Viala, elle entre dans le département de l'Aveyron, après un cours sinueux d'environ 75 kilomètres dans le département. Elle reçoit dans la Lozère même la Colagne, qui passe à Coulagnes, Ribennes, Saint-Léger-de-Peyre, près de Marvejols et Chirac. Hors du département, le Lot reçoit la Truyère, qui prend sa source dans les montagnes de la Margeride et passe dans l'arrondissement de Marvejols à Serverette, Bigoses, Malzieu-Ville, Verdezun, Saint-Léger, Malzieu, Chaulhac.

Le Bès, affluent de la Truyère dans le département du Cantal, sert en partie de limite aux départements de la Lozère et du Cantal; il passe près de Grandvals et d'Arzenc-d'Apcher.

Le Tarn prend sa source sur le flanc méridional du mont Lozère, au-dessus de Concorlès, à une altitude de 1,550 mètres, entre Villefort et Le Pont-de-Montvert, et au pied du pic de Malpertus. Cette rivière passe dans le département : au Pont-de-Montvert, à Rampon, Cocurès, Ispagnac, Quézac, Sainte-Énimie, Saint-Chély-du-Tarn, La Malène, Saint-Préjet, La Bourgarie, et, à son confluent avec la Jonte, elle quitte le département pour entrer dans celui de l'Aveyron, après un parcours très sinueux et torrentueux d'environ 80 kilomètres, dans lequel elle reçoit un grand nombre de ruisseaux et de petites rivières parmi lesquels nous ne citerons que la Jonte et le Tarnon grossi de la Mimente.

Le Gardon de Mialet, le Gardon d'Anduze et le Gardon d'Alais, qui, par leur réunion, forment le Gard, prennent aussi leur source dans le département de la Lozère; mais ils ne sont à proprement parler que des torrents à demi desséchés pendant l'été, impétueux et redoutables pendant l'hiver.

Les montagnes d'Aubrac, à l'ouest du département, renferment quatre lacs : ce sont ceux de Bord, de Saint-Andéol, de Soubeyrol et de Saillans ou des Salhiens; la forme circulaire du premier fait croire qu'il occupe le cratère d'un ancien volcan. Le lac de Saint-Andéol est le plus grand, il paraît avoir été agrandi par la main des hommes; ceux de Soubeyrol et de Saillans communiquent ensemble par la petite rivière de la Garde, affluent du Bès.

Sur les plateaux ou causses, il existe des marécages.

Voies de communication. — Le département de la Lozère est un des plus pauvres de France, au point de vue des voies de communication. En 1877, il ne possédait que 435 kilomètres de routes nationales; 517 kilomètres de routes départementales; 509 kilomètres de chemins vicinaux de grande communication; 359 kilomètres de chemins d'intérêt commun, et 6,242 kilomètres de chemins vicinaux ordinaires.

La seule ligne de chemin de fer qui le traverse (1881) est celle de Paris à Nîmes par Saint-Germain-des-Fossés, appartenant au grand réseau de Paris-Lyon-Méditerranée; encore cette ligne n'en parcourt-elle que l'extrême lisière orientale, en remontant la vallée de l'Allier et en desservant les stations de Langogne, Luc, La Bastide, Prévenchères et Villefort.

D'autres lignes sont néanmoins à l'étude ou en construction, citons : celle de La Bastide à Rodez, qui unira par les vallées du Lot et de l'Aveyron les deux réseaux de Lyon et d'Orléans, en desservant Mende, Chanac, La Canourgue et Saint-Germain-du-Teil; la ligne de Murat (Cantal) à Millau (Aveyron), perpendiculaire à la précédente (du nord au sud), qui desservira dans le département : Saint-Chély-Ville, Marvejols et Saint-Germain-du-Teil; enfin

une ligne plus méridionale que la précédente est destinée à unir Alais (Gard) à Millau (Aveyron), en desservant dans le département Saint-Germain-de-Calberte et Meyrueis, et en envoyant un embranchement sur Florac.

En 1877, la longueur du chemin de fer exploité ne dépassait pas 50 kilomètres, et celle des lignes en construction ou à construire 104 kilomètres.

Climat. — Le département de la Lozère appartient à la région climatoriale dite du climat girondin, ou du sud-ouest; mais, en raison de l'élévation du sol et de son inégalité, ce climat est extrêmement variable, et sur certains points on éprouve deux ou trois températures dans une même journée. Dans la partie sepentrionale, l'hiver dure six mois, et dans certaines années, neuf mois; vers le sud, il ne dure que quatre mois. Le climat est assez doux dans les vallons et dans la partie des Cévennes exposée au midi.

Les étés sont souvent orageux, les automnes assez beaux, mais vers la fin de la saison seulement. Le commencement de l'équinoxe d'automne amène communément des pluies très abondantes qui grossissent les torrents et les rendent redoutables. Aux environs de Mende, le maximum de température est d'environ + 32° centigrades et le minimum — 19°. Alors la gelée pénètre la terre jusqu'à 70 centimètres de profondeur, tandis que dans la montagne elle va jusqu'à 1^{m},33. Les vents dominants sont ceux du nord et de l'est dans le nord du département, et ceux de l'ouest et du midi dans le sud. On craint d'ordinaire, pour les vers à soie, le vent d'est, qui est sec et chaud et qu'on nomme le *marin blanc*. En général, le pays est assez sain; les hommes et les animaux sont robustes et vigoureux.

Productions naturelles. — Le département de la Lozère est sur la limite de deux régions naturelles, le nord du département appartient au plateau central : cette région offre des terrains basaltiques et granitiques; celle du midi contient les *Causses*, grands plateaux secs et horizontaux de calcaire jurassique, encaissés dans une vaste dépression située à la partie méridionale du plateau central. Dans la région méridionale et orientale, où se trouvent les Cévennes, on rencontre des terrains de formation schisteuse.

Le sol recèle des richesses métalliques importantes, mais elles sont malheureusement pour la plupart inexploitées. Saint-Étienne-du-Valdonnez, L'Hospitalet, Saint-Georges-de-Levezac, possèdent des mines de fer que la pénurie d'eau et de bois ne permet pas d'exploiter. Il y a des mines de plomb, dites de vernis, au Bleymard, les Colombettes près d'Ispagnac, Saint-Julien et Alenc; cette dernière est seule exploitée, et ses produits sont vendus aux potiers d'Alais ou du Cantal. A Vialas, dans le canton de Villefort, on exploite, dit-on, une mine de plomb argentifère dont le produit en plomb couvre les frais de l'exploitation, tandis que les quantités d'argent extrait, évalué de 80 à 100,000 fr., restent pour le bénéfice; le canton est d'ailleurs fort abondant en minéraux de toute espèce. Le Collet-de-Dèze et Saint-Michel-de-Dèze possèdent des mines d'antimoine et de plomb sulfuré exploitées; dans l'arrondissement de Florac, on rencontre des gisements de minerai de cuivre, et dans le territoire de Saint-Léger-de-Peyre, d'où il sort plusieurs sources d'eau cuivreuse, on voit un beau filon qui mériterait certainement d'être exploité. On connaît des mines de manganèse, de houille et de kaolin. Enfin le Gardon et la Cèze roulent quelques paillettes d'or après les grandes pluies d'orage. On tire du département du plomb argentifère, du cuivre, de l'antimoine, de la litharge, de l'alquifoux, des marbres, du porphyre, du granit et du gypse.

Le département compte un grand nombre de sources minérales froides et acidules et des sources thermales. Les premières se trouvent près de Saint-Chély à Sarrons; à Saint-Pierre, près de Le Malzieu; à Javols, à Colagne, au Mazel-Chabrier, au Mazel-de-Laubies, au roc de Saint-Amand, à Laval-d'Auroux, à Laval-d'Atger, à Quérac, à Ispagnac, à Florac, etc., etc. Ces eaux sont apéritives et toniques; Saint-Léger-de-Peyre possède plusieurs sources d'eau cuivreuse que les habitants considèrent comme purgative parce qu'elle provoque de violents vomissements chez ceux qui en boivent quelques verres. Les eaux thermales et sulfureuses de Bagnols-les-Bains sont très renommées. Il y a aussi un établissement thermal à La Chaldette, dans la commune de Brion.

Le département ne produit des céréales qu'en petite quantité, bien insuffisante pour la nourriture de ses habitants; les montagnes présentent en beaucoup d'endroits des obstacles à l'agriculture; mais, dès qu'elles offrent la moindre surface plane, dans une position favorable, le paysan y transporte

quelques hottées de bonne terre, et, à force de patience et d'industrie, il transforme un endroit inculte en un jardin productif. Les procédés de grandes cultures ne pouvant être employés à cause des montagnes, on rencontre peu de grandes fermes. Les plateaux calcaires des Causses donnent des céréales, telles que : le froment, l'orge, l'avoine et un peu de seigle. Les montagnes ne produisent que du seigle et un peu d'avoine et d'orge, mais en compensation beaucoup de fourrages. On cultive et on récolte une assez grande quantité de pommes de terre dans les Cévennes, où elles réussissent parfaitement dans les terrains granitiques décomposés; le vallon de Mende donne de bons légumes; on estime les fruits de la vallée du Tarn, et dans quelques localités les habitants font de l'huile avec des baies de genièvre. Les plantations de mûriers sont assez multipliées dans l'est et le midi du département. Le chanvre et le lin prospèrent dans plusieurs cantons. La vigne n'est cultivée que dans quelques vallons, encore ne donne-t-elle que des vins de médiocre qualité et qui ne supportent pas le transport; la production moyenne est de 10,000 à 12,000 hectolitres; les habitants tirent des départements voisins la majeure partie de ceux nécessaires à leur consommation. Les châtaignes sont une véritable ressource pour les habitants des campagnes et leur servent quelquefois en hiver d'unique nourriture. On en fait même sécher des quantités considérables pour la marine. La flore du département est, en général, très riche; on cultive la garance et le pastel; on trouve un grand nombre de plantes tinctoriales et médicinales. Le chêne, le hêtre, le pin sont les essences principales des forêts; il y en a plusieurs grandes, telles que celles de Mercoire ou Mercœur, du Fau-des-Armes, du Calcadis, du Champeros, du Bois-Noir et de l'Aigoual; celle de Gourdouse est en partie composée de hêtres de l'espèce connue dans le pays sous le nom vulgaire de fayard.

Les races d'animaux domestiques sont peu remarquables; généralement de petite taille, elles ne manquent cependant ni de vigueur ni de qualités. Les mulets sont en plus grand nombre que les chevaux. Les moutons sont petits, mais produisent une laine douce et fine; les bêtes à cornes sont aussi de petite taille, mais vigoureuses. Les beaux pâturages des montagnes reçoivent de nombreux troupeaux transhumants. Les bois recèlent encore quelques chevreuils, beaucoup de lièvres et de lapins. On y rencontre aussi quelques blaireaux et quantité de renards. Les vastes forêts des montagnes donnent asile à des loups de grande taille très féroces. Le dogue, ou chien de parc, est de la belle race, très courageux et très utile pour garder les troupeaux. Parmi les oiseaux, on remarque l'aigle royal. Le gibier ailé abonde; le pluvier doré, la sarcelle, la perdrix, les grives, les cailles, les bécasses sont en réputation. Les rivières et les lacs fournissent des truites et des anguilles d'excellente qualité.

Industrie agricole, manufacturière et commerciale. — Le département de la Lozère est un pays agricole, mais très pauvre; l'agriculture dans son ensemble est peu avancée, quoique la mise en valeur de certaines parties des montagnes offre des prodiges d'industrie et de patience. Les grandes fermes, ainsi que nous l'avons dit plus haut, sont rares, et le labourage se fait avec des bœufs.

Les pâturages des montagnes sont excellents et nourrissent de nombreux troupeaux dont la laine est pour une partie de la population un important objet de travail. Quelques cultivateurs spéculent sur l'élève des mulets; mais une des principales branches de l'industrie agricole est surtout la plantation des mûriers et d'éducation des vers à soie, qui, depuis plusieurs années, a fait de notables progrès. La superficie du département, qui est de 516,973 hectares, se partage en : superficie bâtie et voies de communication, 51,080 hectares, et en territoire agricole 465,893 hectares; ce dernier se subdivise en : céréales, 99,489 hectares; farineux, 39,584; cultures potagères et maraîchères, 1,050; prairies artificielles, 7,010; fourrages annuels, 982; autres cultures et jachères, 50,400; vignes, 1,200; bois et forêts, 50,265; prairies naturelles et vergers, 18,155; pâturages et pacages, 12,704; terres incultes, 185,054 hectares.

L'exploitation des mines et le service des usines qu'elles alimentent occupent un grand nombre d'ouvriers à Mende, à Mervejols, à Meyrueis. Outre du plomb, de l'argent et du cuivre, la fonderie centrale de Villefort livre au commerce de la grenaille, de la litharge rouge et de l'oxyde blanc de plomb. La filature de la laine et la fabrication des serges et des cadis ont leur centre dans l'arrondis-

sement de Mende. Dans d'autres parties du département, il existe des fabriques d'escot, des manufactures de laines peignées et de couvertures de laine, des filatures et des fabriques de toiles de coton, des fabriques de tricots de laine; dans les campagnes, on fait de la dentelle. Il y a aussi dans le département des papeteries, des teintureries, des chapelleries, des tanneries, des parcheminneries, des tuileries, des poteries, etc., etc. La production et la filature de la soie sont particulières à l'arrondissement de Florac. La soie, les châtaignes, les bois et les métaux sont les principaux articles de l'exportation. Dans ce département, un grand nombre d'habitants émigrent pour une partie de l'année et vont dans les départements méridionaux chercher du travail, et surtout aider à faire la moisson et soigner les vers à soie.

Le nombre des foires est de 200; elles se tiennent dans 46 communes et durent 216 journées; les articles principaux de commerce sont : les bestiaux gras et maigres, les bœufs de labour, les chevaux, les mulets, la toile, les laines, la serge, les cadis, les fromages, les châtaignes. Les principales sont celles de Mende, de Florac, de Marvejols, de Langogne et de Saint-Chély.

Division politique et administrative. — Le département de la Lozère a pour chef-lieu Mende, il compte : 3 arrondissements, 24 cantons, 196 communes; le tableau que nous donnons plus loin les fera connaître. Il appartient à la région agricole du sud de la France.

Le département forme le diocèse d'un évêché dont le siège est à Mende et qui est suffragant de l'archevêché d'Albi. Il y a un grand séminaire à Mende et des petits séminaires à Mende et à Chirac. Le diocèse compte une cure de première classe, 25 de seconde, 191 succursales et 144 vicariats.

Les protestants ont dans le département 5 églises consistoriales à : Meyrueis, Florac, Barre, Vialas, Saint-Germain-de-Calberte et 8 temples de prières.

Les trois tribunaux de première instance des chefs-lieux d'arrondissement sont du ressort de la cour d'appel de Nîmes.

Le département dépend, au point de vue universitaire, de l'académie de Montpellier, il y a : des collèges communaux à Mende et à Marvejols, 3 écoles secondaires ecclésiastiques à Mende, à Langogne et à Chirac, une école normale d'instituteurs à Mende, et 748 écoles primaires. Mende possède une société d'agriculture, sciences et arts, une petite bibliothèque et un musée.

Le département est compris dans la circonscription du 16e corps d'armée et dans la 16e région de l'armée territoriale dont l'état-major est à Montpellier; Mende est un des chefs-lieux de subdivision. La compagnie de gendarmerie appartient à la 16e légion dont l'état-major est à Montpellier.

Le département de la Lozère appartient : à l'arrondissement minéralogique d'Alais, dépendant de la région du sud-est; à la 8e inspection divisionnaire des ponts et chaussées, et au 27e arrondissement forestier dont le conservateur réside à Nîmes.

Il y a dans la Lozère 28 perceptions des finances; les contributions et les revenus publics atteignent à peine 4,500,000 francs. C'est un des départements les plus pauvres de notre France.

HISTOIRE DU DÉPARTEMENT

Avant la conquête romaine, le pays qui forme aujourd'hui le département de la Lozère était habité par les *Gabali* ou *Gabales*, nom qui, en langue celtique, signifie *montagnards* ou *habitants des hautes terres*. César, Ptolémée, Strabon et Pline font mention de ce peuple, que les Arvernes confinaient au nord, les Vellaves et les Helviens à l'ouest; au midi, les Volces, et à l'orient, les Ruthènes. Ils avaient pour cité *Gabalum*, aujourd'hui Javols. Peuple libre comme les Arvernes (*Arverni et Gabali liberi*, suivant l'expression de Pline), ils furent les compagnons de Bellovèse et traversèrent les Alpes à la suite d'Asdrubal. Rome les eut toujours pour ennemis, jamais pour sujets; et lorsque plus tard, ayant pris parti pour les Allobroges, ils furent vaincus, ils restèrent indépendants. A l'abri derrière leurs montagnes couvertes de neige, ils se gouvernaient par leurs propres lois et n'obéissaient qu'à des chefs élus par eux. Il paraît que leur pays abondait en mines d'argent, déjà exploitées du temps des Romains. Pline vante les fromages de la montagnes de Lozère (*mons Lezuræ*). Ce pays est un de ceux qui ont conservé le plus de traces de l'ère celtique. A Javols, à L'Aumide, aux Fonds, à Grèzes, à Malavillette, au Montet, on voit encore des dolmens, des menhirs, des pierres druidiques, et l'on croit que la fontaine de la Canourgue est une fontaine gauloise. A

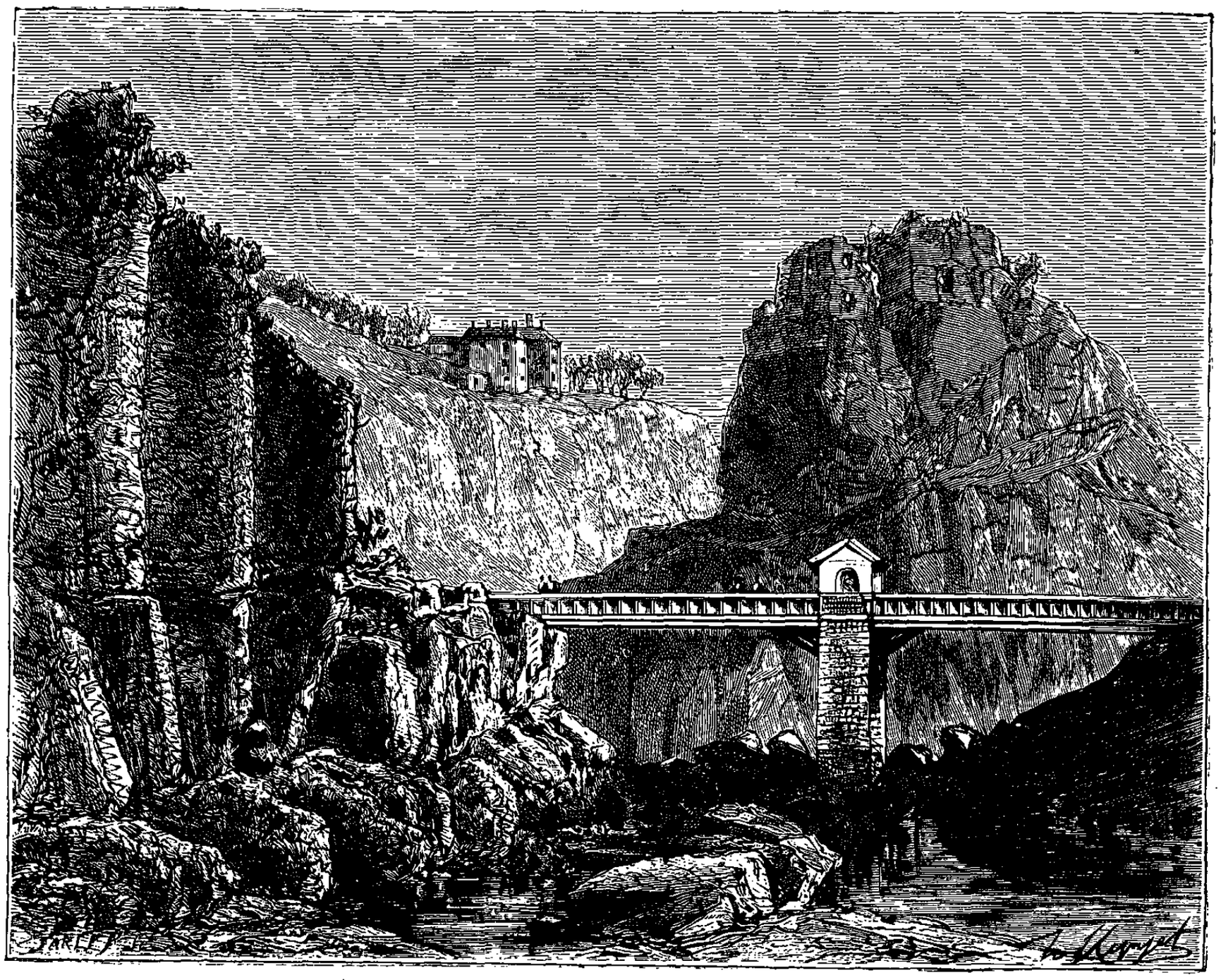
Sainte-Hélène, sur la rive droite du Lot, le voyageur s'arrête devant un peulven qu'on appelle dans le pays *lou Bertet de las fadas,* le Fuseau des fées.

Après avoir laissé des garnisons à Narbonne et dans la Province, César franchit les Cévennes et campa dans le pays des Gabales avant de pénétrer dans l'Arvernie. C'est, dit-on, dans la plaine de Montbel, près de la forêt de Mercoire, que le général romain fit reposer ses légions. Surpris de cette brusque apparition, les Gabales se lèvent en armes, forcent les Helviens leurs voisins, qui s'étaient déclarés pour César, à rentrer dans leurs murs (*intra oppida murosque*); puis ils vont se joindre à l'armée nationale, rassemblée par Vercingétorix. Après le désastre d'Alésia, ceux d'entre eux qui avaient survécu à la ruine de la patrie rentrèrent dans leurs montagnes; mais là encore Rome victorieuse dut compter avec eux et respecter leurs libertés et leurs lois. Cependant Auguste les affranchit des liens qui les unissaient aux Arvernes, et les comprit dans l'Aquitaine. Alors *Gabalum*, colonie romaine, devint la résidence d'un préteur ou proconsul. Il y avait un temple, un palais, un cirque, dont on voit encore les vestiges; un *castrum* s'élevait dans le Valdonnez, et la grande voie romaine, ouverte par Agrippa, qui conduisait de *Lugdunum* à la cité des Tectosages (Toulouse), avait, entre le Mas de la Tieule et le Bouchet, un embranchement sur *Gabalum*. Peu à peu, la civilisation romaine tempéra la rudesse et l'âpreté de ce pays. Du temps de Strabon, les arts et les sciences y avaient pénétré, et les habitants commençaient à y parler la langue latine. Ils se livraient à l'agriculture, au commerce et à l'exploitation des mines; mais leurs richesses firent leur malheur en excitant la cupidité et l'avarice des préteurs romains, et c'est pour se venger de leurs exactions qu'ils se révoltèrent sous Tibère.

Bientôt le christianisme vint achever l'œuvre de la colonisation, et ce peuple libre et fier, dont Rome n'avait conquis que le territoire, courba la tête sous le joug de la croix. C'est, suivant quelques-uns, à saint Martial, selon d'autres, à saint Séverin, qu'il dut de connaître l'Évangile. Quoi qu'il en soit, la cité des Gabales avait, au IIIe siècle, son église et son siège épiscopal relevant de la métropole de Bourges, et la persécution y avait fait plus d'un martyr. Quand les Vandales, au Ve siècle, parurent pour la seconde fois dans ce pays, saint Privat en était évêque. Après le sac de *Gabalum* par ces barbares, il se réfugia avec son troupeau dans la petite forteresse de Grèzes (*Gredonense castellum*), y soutint un siège contre l'ennemi et le força de se retirer.

Cependant, au VIe siècle, il y avait encore dans ce pays des restes de l'antique religion druidique. Tous les ans, le peuple se rendait auprès d'un étang du mont Helanus (le lac Saint-Andéol), dans lequel on jetait par manière de sacrifices, qui du linge et des vêtements, qui du fromage, du pain et de la cire. Alors, pour détourner les Gabales de ce culte grossier, le saint évêque Evanthius fit construire à peu de distance du mont Helanus une église, où il engagea le peuple à venir offrir au vrai Dieu ce qu'il destinait à l'étang. C'est ainsi que le christianisme faisait tourner à son avantage les pratiques les plus grossières du paganisme.

A la chute de l'empire romain, les Wisigoths s'emparèrent du pays des Gabales; mais Clovis les en chassa. Alors, ainsi que nous l'apprend Grégoire de Tours, ce pays s'appelait *Terminus Gabalitanus* ou *Regio Gabalitana*. Plus tard, il forma le *Pagus Gavaldanus*, dont parlent les écrivains du moyen âge; d'où le nom moderne de Gévaudan. Sous les rois francs, le Gévaudan eut des comtes particuliers. Au temps de Sigebert, roi d'Austrasie, il était gouverné par un certain Pallade, originaire d'Auvergne. Homme violent et emporté, ce Pallade, au dire des vieux chroniqueurs, vexait et pillait le peuple. Accusé devant le roi par l'évêque Parthenus, il prévint son châtiment en se transperçant de son épée. A la fin du VIe siècle, sous le règne de Childebert, un autre comte du nom d'Innocent gouverna ce pays en digne successeur de Pallade. Il persécuta entre autres saint Louvent (Lupentius), abbé du monastère de Saint-Privat de *Gabalum* (*Gabalitanæ urbs*), et l'accusa, pour faire sa cour à la reine Brunehaut, d'avoir mal parlé de cette princesse et de la cour d'Austrasie. Cet abbé ayant été mandé à Metz, où se trouvait Brunehaut, se justifia et fut renvoyé absous; mais il ne put échapper à la vengeance du comte, qui fut l'attendre à son retour, se saisit de sa personne et l'emmena à Pont-Yon en Champagne, où, après divers tourments qu'il lui fit souffrir, il lui permit de se retirer. Ce n'était qu'un piège, car à peine le pauvre moine libre et parti, le comte le poursuivit, et l'ayant surpris au passage de la rivière de l'Aisne, il l'égorgea et jeta son corps dans la rivière. Après son crime, le comte se présenta à la cour d'Austrasie. On a prétendu qu'il



Rochers de Sainte-Madeleine, près Planchamp.

obtint pour récompense l'évêché de Rodez, mais ce fait n'est rien moins que prouvé.

Réuni à l'Aquitaine, ce pays en suivit le sort : il obéit successivement aux rois d'Aquitaine et aux comtes de Toulouse. Raymond de Saint-Gilles, l'un d'entre eux, l'aliéna, dit-on, en faveur des évêques de Mende. Cependant, au XI^e^ siècle, un certain Gilbert, qui épousa Tiburge, comtesse de Provence, se qualifiait de comte de Gévaudan. Ce Gilbert laissa une fille qui, mariée à Raymond Bérenger, comte de Barcelone, lui apporta tous ses droits sur le Gévaudan ; mais l'évêque de Mende se disait aussi seigneur et comte du pays. De là de longs démêlés avec les comtes de Barcelone, qui néanmoins continuèrent à jouir de la seigneurie directe du Gévaudan, où ils possédaient le château de Grèzes. Jacques, roi d'Aragon et comte de Barcelone, céda, en 1225, ce château et le Gévaudan à l'évêque et au chapitre de Mende ; « mais il y a lieu de croire, dit un historien, que cette cession ne regardait que le titre seigneurial, et que Jacques se réservait le domaine utile, puisque, par une transaction passée en 1255 avec saint Louis, le roi d'Aragon renonça alors non seulement à ses droits sur la terre de Grèzes, mais encore à tous ceux qu'il avait sur le Gévaudan. » Dès lors, ce fut contre les rois de France que l'évêque de Mende eut à faire valoir ses prétentions ; mais la lutte était inégale. Après avoir conservé jusqu'en 1306 la souveraineté du pays, il dut, pour mieux s'assurer la possession du reste, en céder la moitié au roi Philippe le Bel, qui lui laissa le titre de comte de Gévaudan.

Au XIV^e^ et au XV^e^ siècle, ce pays fut ravagé par les Anglais, et par les guerres civiles et religieuses dans les deux siècles suivants. Alors, comme les vallées des Alpes, les Cévennes étaient peuplées d'Albigeois et de Vaudois dont les familles s'étaient réfugiées dans ces montagnes pendant la persécution ; mais là encore l'inquisition les avait poursuivis, et grand était le nombre des victimes

qui avaient péri sur le bûcher ou sous le poignard dans ces terribles jours qui suivirent la Saint-Barthélemy. Cependant les religionnaires prirent les armes. Après s'être rendus maîtres de Marvejols et de Quézac (1562), ils marchèrent sur Mende, qui leur ouvrit ses portes, et de là sur Chirac; mais comme la place était sur le point de se rendre, le capitaine Treillans, qui commandait un corps catholique, arrive à son secours et force les assiégeants à se retirer. Poursuivant son succès, il reprend Mende, où deux autres chefs catholiques, d'Apcher et Saint-Remisi, viennent le rejoindre. Bientôt les protestants se présentent de nouveau devant Chirac : la ville fut emportée et mise à feu et à sang. Il y périt plus de quatre-vingts catholiques; on brûla l'église et la place fut démantelée. De là les religionnaires marchèrent sur Mende; mais d'Apcher, qui s'y était renfermé avec plusieurs gentilshommes de l'arrière-ban, fit bonne contenance, et la capitale du Gévaudan resta au pouvoir des catholiques. Vint l'édit de Nantes (1598); mais la tranquillité dont jouirent les religionnaires des Cévennes ne fut pas de longue durée. Sans cesse menacés dans leurs privilèges, leur liberté et leur vie, patients et fidèles, ils se reposaient sur la foi des traités et sur le souvenir des services qu'ils avaient rendus à la monarchie en refusant de prendre part à la révolte de Montmorency, et plus tard à celle de Condé. Cependant la persécution était proche. Colbert, qui prévoyait qu'elle aurait pour résultat l'émigration d'une population essentiellement industrielle et l'exportation de grands capitaux, s'y opposa de tout son pouvoir. « Vous êtes roi, disait-il à Louis XIV, pour le bonheur du monde, et non pour juger les cultes. » Mais les conseils de Mme de Maintenon l'emportèrent, et l'édit de Nantes fut révoqué (1685).

Depuis longtemps, les protestants du Dauphiné et du Vivarais s'étaient insurgés contre la révocation de l'édit, que ceux des Cévennes, toujours soumis, n'avaient pas songé à remuer. « Néanmoins, dit Rabaut Saint-Étienne, on les ménageait alors parce que l'on appréhendait sans doute que les mauvais traitements que l'on faisait souffrir à leurs frères ne les jetassent dans le désespoir. On leur permit même de convoquer une assemblée générale des députés et des gentilshommes de leur province pour y passer un acte de fidélité au roi. « Cette assemblée eut lieu à Colognac, en septembre 1683. Cinquante pasteurs protestants, cinquante-quatre gentilshommes, trente-quatre avocats, médecins ou bourgeois notables, y protestèrent de leur attachement au roi, exhortant tous leurs coreligionnaires à la modération et à la patience. Après la paix de Ryswick (1697), les protestants espérèrent encore ; mais, au lieu de leur être favorable, cette paix tourna contre eux, et les maux qu'ils avaient soufferts depuis la révocation et qui s'étaient un peu relâchés pendant la guerre se renouvelèrent avec plus de violence que jamais. Pressés d'abjurer, ils répondirent qu'ils étaient prêts à sacrifier leur vie au roi, mais que leur conscience étant à Dieu, ils ne pouvaient en disposer. Alors la terreur et la proscription régnèrent dans ce pays. D'abord on leur envoya des dragons pour les convertir. Ces *missionnaires bottés*, comme ils les appelaient, entraient dans les maisons l'épée à la main : « Tue! tue! criaient-ils, ou catholique! » C'était leur mot d'ordre. Ces moyens expéditifs ne suffisant pas, on en inventa d'autres : on pendait ces pauvres gens à leurs cheminées par les pieds pour les étouffer par la fumée ; d'autres étaient jetés dans des puits ; il y en eut auxquels on arracha les ongles ou qu'on larda de la tête aux pieds d'aiguilles et d'épingles. C'est ainsi qu'on leur extorquait parfois leurs signatures; mais ces conversions *à la dragonne* ne faisaient que des hypocrites. Tel était, au commencement du XVIIIe siècle, le sort des protestants des Cévennes, et non seulement on les surchargea de gens de guerre, mais d'impôts. Les prêtres, abusant de leur influence, firent peser sur eux une capitation extraordinaire, et plus de vingt paroisses du Gévaudan se trouvèrent tout à coup ruinées par ces exactions. Au mois de juin 1702, de pauvres paysans qui n'avaient pu payer ayant été pendus, ceux des villages voisins se soulevèrent, surprirent pendant la nuit les receveurs du droit de capitation et les pendirent à des arbres leurs rôles au cou ; et comme ils s'étaient déguisés en mettant deux chemises, l'une par-dessus leurs vêtements et l'autre sur la tête, on les appela *camisards*, du mot *camise* (en patois du pays chemise). Cependant les historiens varient sur l'origine de ce mot : les uns le font dériver du mot *cami* (chemin), les autres le font remonter au siège de La Rochelle, les protestants qui entreprirent de secourir cette place s'étant couverts chacun d'une chemise pour se faire reconnaître; d'autres enfin prétendent que, comme les camisards étaient vêtus la plupart à la manière des paysans des Cévennes qui portaient

alors un justaucorps de toile, resemblant de loin à une chemise, ils en ont tiré leur nom. Quoi qu'il en soit, il est certain que ce sobriquet fut particulier à ceux des Cévennes.

Cependant la persécution ne se lassait pas. Les prisons regorgeaient de protestants; on confisquait leurs biens. Des pères de famille, des vieillards étaient condamnés aux galères; d'autres périssaient dans les supplices : roués, brûlés ou pendus. Une pauvre fille fut exécutée au Pont-de-Montvert; une autre fouettée par la main du bourreau. Chaque jour des proscriptions et des victimes. On arrachait les enfants des bras de leurs mères, et l'on jetait celles-ci dans des couvents pour être converties. « Bien plus, dit le savant Tollius, on soulevait les enfants contre leurs parents en les émancipant, en dépit de leur jeune âge. » Plus de temples que les couvents; point d'autre sépulture que les grands chemins; partout l'inquisition avec ses missionnaires expéditifs. Tels sont, en substance, les détails sur lesquels s'accordent les historiens protestants.

Alors le Gévaudan se divisait en pays haut et pays bas : le haut était presque tout entier dans les montagnes de la Margeride et d'Aubrac; le bas faisait partie des hautes Cévennes, et occupait la montagne de la Lozère. Cette montagne forme une chaîne connue sous divers noms, et qui s'étend jusqu'aux frontières du Rouergue et du diocèse d'Alais ou basses Cévennes. C'est là qu'est Le Pont-de-Montvert et le Bougès, une des montagnes de la Lozère dont le plus haut sommet, couvert de bois de hêtres, en a pris le nom d'*Altefage*, mot corrompu du latin, et qui signifie un hêtre élevé. Ces lieux sauvages servaient d'asiles aux proscrits. Comme les chrétiens dans les catacombes, ils s'y réunissaient la nuit, lisant la Bible, chantant des psaumes et s'exhortant au courage et à la patience. Or, il y avait au Pont-de-Montvert un prêtre d'une famille noble et guerrière : il s'appelait l'abbé du Chayla. C'était un homme naturellement impérieux, sombre et violent; mais, à la suite de graves maladies, il se relâcha de ses austérités. « Il mena, dit son biographe (1), une vie moins dure. » Il allait à cheval, pratiquait un peu moins l'abstinence, le jeûne, et traitait bien ses hôtes. Il paraît qu'il aimait aussi le jeu. Il avait été missionnaire à Siam. De retour dans son pays natal, il avait été nommé inspecteur des missions des Cévennes; animé d'un zèle que plusieurs, ajoute son biographe, ont traité d'indiscret, il faisait une rude guerre aux protestants. « Pour mieux réussir, il prit avec lui une mission volante, composée de plusieurs missionnaires, tant séculiers que réguliers, et se transportait partout où il y avait des hérétiques à combattre; mais, loin de travailler pour le bien de la religion et de l'État, sa mission ne leur suscitaient que des ennemis. Il avait fait de son château une prison, et ce que l'on racontait des tortures qu'il y faisait subir à ceux qu'il voulait convertir le rendait la terreur de la contrée. Un jour, à la tête d'une compagnie de soldats, il surprit une assemblée de protestants dans les montagnes. Plus de soixante personnes des deux sexes qui s'y étaient réunies pour prier furent enlevées; l'abbé commença par en faire pendre quelques-unes et fit conduire les autres dans son château; cependant plusieurs parvinrent à s'en échapper, convoquèrent leurs frères et leur firent le récit de ce qu'ils avaient souffert. Ils disaient que l'abbé faisait fendre des poutres avec des coins de fer et forçait ensuite ses prisonniers de mettre leurs doigts dans ces fentes dont il faisait retirer les coins. C'est ce qu'on appelait les *ceps de l'abbé du Chayla*. A ce terrible récit, la colère et le désespoir se peignent sur tous les visages. Tous jurent de venger leurs frères persécutés. Ils s'arment et se rendent à l'entrée de la nuit au Pont-de-Montvert, devant le château : le silence y régnait, les portes en étaient barricadées : l'abbé, qui avait eu vent de la conjuration, s'était mis en état de résister. Il avait avec lui quelques soldats et des domestiques résolus à vendre chèrement leur vie. Mais les assaillants enfoncent les portes, et mettent le feu au château. Déjà le toit est en flammes; l'abbé essaye de se sauver à l'aide d'une échelle de corde par une fenêtre qui donnait sur le jardin; mais, en glissant, il se laisse tomber et se casse une jambe. Néanmoins il parvient à se traîner dans une haie vive qui servait de clôture au jardin; il y est bientôt découvert. — « Allons garrotter ce persécuteur des enfants de » Dieu, » s'écrièrent les assaillants; et craignant pour sa vie, le malheureux abbé vient se jeter aux pieds de leur chef; en vain celui-ci voulut-il le sauver; plusieurs de sa troupe reprochèrent à

(1) *Relation de la mort de l'abbé de Langlade du Chayla, et de plusieurs autres personnes qui ont été massacrées par les fanatiques des Cévennes du diocèse de Mende*, par M. l'abbé Rescossier, doyen du chapitre de Marvejols. (Toulouse, in-18 de 78 pages, 1853.)

l'abbé toutes ses violences, ajoutant qu'il était temps de les expier. — « Hé ! mes amis, leur criait le pau- » vre abbé, si je me suis damné, en voulez-vous » faire de même? » A ces mots il fut frappé. — « Voilà pour ce que tu as fait souffrir à mon père ! » lui dit l'un. — « Voilà pour avoir fait condamner mon » frère aux galères ! » ajouta un autre. On dit qu'il reçut cent cinquante-deux blessures. Il expirait au moment où l'on arrivait à son secours. »

Telle est la version protestante de la mort de l'abbé du Chayla. Voici maintenant la relation catholique d'après son biographe, M. Rescossier, doyen du chapitre de Marvejols.

« Sur le soir, il y eut une conférence avec les autres missionnaires, dans laquelle on parla des peines du purgatoire ; et sur la fin on agita cette question : Si ceux qui souffraient le martyre étaient sujets à ces peines.

» Chacun s'étant retiré dans son logis pour se coucher, on le vint avertir qu'il y avait quelques étrangers qui commençaient à arriver dans le lieu. Il crut que c'était une fausse alarme, jusqu'à ce qu'il entendit un grand tumulte de gens qui avaient investi sa maison et qui tiraient des coups de fusil contre les fenêtres. Croyant qu'ils ne demandaient que l'élargissement de quelques prisonniers qu'on avait pris dans les assemblées des fanatiques, il donna ordre qu'on les fît sortir. Ces malheureux ne virent pas plus tôt la porte ouverte qu'ils se jetèrent en foule dans la maison ; ils enfoncèrent une porte d'une salle basse où on avait dressé un autel pour y dire la sainte messe, et, ayant fait un bûcher au milieu de cette chapelle, ils y mirent le feu pour faire périr M. l'abbé dans l'incendie de cette maison. Il essaya de se sauver par la fenêtre à l'aide de ses draps de lit ; mais ces liens n'étant pas assez longs, il tomba d'assez haut. Cette chute fracassa une partie de son corps ; il se traîna dans des broussailles, où il resta jusqu'à ce qu'il fût découvert, à la faveur de la lumière que jetait l'incendie de sa maison.

» On courut sur lui ; on le traîna par la rue de ce bourg (Le Pont-de-Montvert) qui va au pont. On lui fit toutes les insultes imaginables, le prenant par le nez, par les oreilles et par les cheveux, le jetant par terre avec la dernière violence, et le relevant en même temps, vomissant mille injures atroces contre ce saint prêtre, lui disant qu'il n'était pas aussi proche de la mort qu'il pensait, qu'il n'avait qu'à renier sa religion et à commencer de prêcher le calvinisme pour se garantir du péril. Cette proposition scandalisa notre saint abbé, qui demanda à faire sa dernière prière.

» On lui permit ce qu'il demandait. Alors, se jetant à genoux au pied de la croix qui est sur le pont, et élevant les mains vers le ciel, il recommanda son âme à Dieu avec une ferveur extraordinaire. Ces impies, transportés de rage de le voir à genoux au pied de cette croix, ne purent plus se retenir. Celui qui les commandait donna le signal de tirer un coup de fusil dans le bas-ventre de notre saint abbé. Alors cette troupe se jetant sur lui comme à l'envi, et chacun voulant avoir la satisfaction de lui donner le coup de la mort, ils criblèrent tout son corps de coups de poignard. Ceux qui ont fait la vérification de ses blessures ont rapporté qu'il en avait vingt-quatre de mortelles, et que les autres étaient dans un si grand nombre, qu'on ne pouvait les compter. »

L'abbé du Chayla fut enseveli à Saint-Germain-de-Calberte, dans le tombeau qu'il y avait fait préparer de son vivant ; et son convoi fut suivi de toute la population catholique des paroisses voisines du Pont-de-Montvert.

On se dira qu'il aurait mieux fait de se contenter de l'emploi de missionnaire sans y joindre celui d'inspecteur ; car par là il avait aigri tous les esprits en dénonçant leurs prédicants et ceux qui assistaient à leurs assemblées, ou en faisant renfermer leurs enfants dans des séminaires et dans des couvents pour y être instruits ; mais, dit encore son biographe, peut-on nier qu'il ne soit permis à un prêtre de dénoncer ceux qui sont rebelles à l'État et à la religion? Nous croyons qu'une pareille justification n'a pas besoin de commentaires.

Tel fut le prélude de l'insurrection des camisards, l'un des événements les plus remarquables de l'histoire du XVIII^e^ siècle. « Comparable dans son commencement à une étincelle qu'une goutte d'eau eût pu éteindre, elle s'alluma, dit un historien, au point de fixer toute l'attention de la cour, qui craignait avec raison que l'embrasement ne devînt général. » Alors, en effet, les montagnards cévennols se réunirent et s'armèrent pour la défense commune. Ils choisirent pour chefs les plus braves d'entre eux : Roland, Cavalier, Ravenel, et Catinat. Roland s'établit dans les montagnes, et Cavalier dans la plaine. Pendant trois ans que dura cette guerre, l'on vit une poignée d'hommes mal armés, sans expérience, tenir tête à des troupes

régulières, nombreuses et aguerries, commandées par des généraux habiles : Montrevel, qui se plaignait de voir sa réputation compromise avec « des gens de sac et de corde, » fut remplacé par Berwick et Villars. Ces derniers, en ouvrant des routes à travers les Cévennes, abrégèrent la durée de cette guerre en facilitant aux troupes les abords de ces montagnes et en rendant impossibles les soulèvements des protestants. Ces routes furent en même temps un bienfait pour le pays et réparèrent un peu les souffrances que ses habitants avaient éprouvées pendant un demi-siècle; souffrances dont le souvenir arrachait des larmes à l'évêque Fléchier, et qui n'auraient pas eu lieu si les prêtres des Cévennes avaient suivi ses sages conseils.

Quant à Jean Cavalier, le héros des camisards, après avoir traité de la paix avec le maréchal de Villars, en 1704, il passa en Angleterre, y prit du service et mourut gouverneur de Jersey.

Avant 1789, le Gévaudan avait ses états particuliers, qui chaque année s'assemblaient alternativement à Mende ou à Marvejols; ils étaient présidés par l'évêque de Mende, qui s'y rendait assisté de son grand vicaire; mais celui-ci n'y avait ni rang ni voix délibérative. Seulement, en l'absence de l'évêque, il présidait. Cinquante membres, y compris l'évêque président, composaient l'assemblée; savoir : sept du clergé, vingt de la noblesse et vingt-deux du tiers état. Un chanoine, député du chapitre de Mende, le dom d'Aubrac, le prieur de Sainte-Énimie, le prieur de Langogne, l'abbé de Chambons, le commandeur de Palhers et le commandeur de Gap-Francès y représentaient le clergé. Huit barons, qui entraient annuellement aux états du pays et par tour de huit en huit ans aux états généraux du Languedoc; savoir : les barons de Toumels, du Roure, de Florac, de Bèges (auparavant de Mercœur), de Saint-Alban (auparavant Conilhac), d'Apcher, de Peyre, de Thoras (auparavant Senarer); douze gentilshommes possesseurs de terres, ayant le titre de *gentilhommeries;* savoir : Allenx, Montauroux, Dumont, Montrodat, Mirandal, Séverac, Barre, Gabriac, Portes, Servières, Arpajon et La Garde-Guérin, dont le possesseur prenait dans l'assemblée la qualité de *consul noble de La Garde-Guerin;* tels étaient les représentants de la noblesse. Ceux du tiers étaient : les trois consuls de Mende, soit que les états se tinssent à Mende ou à Marvejols; les trois consuls de Marvejols, quand les états se tenaient dans cette ville, et seulement le premier consul quand ils s'assemblaient à Mende; un député de chacune des seize villes ou communautés. Quant aux barons et aux gentilshommes, ils pouvaient se faire représenter par des envoyés qui n'avaient pas à faire preuve de noblesse; il suffisait qu'ils fussent d'un état honorable, tel que celui d'avocat ou de médecin. Chaque année, l'assemblée instituait ou confirmait le syndic et le greffier; c'étaient les officiers du pays. A Marvejols, un bailli et des officiers royaux; à Mende, un bailli et des officiers nommés par l'évêque administraient alternativement la justice du bailliage du Gévaudan. Ces deux baillis étaient alternativement commissaires ordinaires dans les assemblées du pays.

A la Révolution, le Gévaudan forma le département de la Lozère. C'était avant ce temps un pays stérile et pauvre : les habitants quittaient leurs montagnes pour aller cultiver la terre dans les provinces méridionales. Ils passaient en grandes bandes jusqu'en Espagne, dans le royaume d'Aragon. On prétend qu'ils en rapportaient beaucoup d'argent; mais, s'ils mettaient à contribution la paresse des Espagnols en travaillant pour eux, d'un autre côté, ils étaient peu estimés de ceux-ci, qui les regardaient comme des mercenaires et les appelaient *gavachos,* terme de mépris que par la suite ils ont étendu à tous les Français. Certains écrivains, grands amateurs d'étymologies, prétendent même que c'est de l'ancien nom des *Gabales* que les Espagnols ont formé le mot *gavacho,* dont ils se servent comme d'un sobriquet injurieux. Plus tard, cependant, les montagnards des Cévennes trouvèrent dans l'industrie des ressources contre la pauvreté. Ils n'émigrèrent plus et s'occupèrent à tisser des cadis et des serges dont la renommée se répandit jusque dans les pays étrangers. « Il n'y a presque pas de paysan qui n'ait chez lui un métier sur lequel il travaille dans la saison où il ne cultive pas la terre, et surtout pendant l'hiver, qui est très long dans ces montagnes durant six mois entiers. Les enfants mêmes filent la laine dès l'âge de quatre ans. » Ainsi s'exprimait un voyageur en 1760. Tel est encore de nos jours ce pays. Vivant au milieu d'âpres montagnes, dans une contrée pauvre et aride, exposés aux atteintes d'un climat rigoureux, les cultivateurs de la Lozère, dit M. Dubois, ont nécessairement des mœurs agrestes, des habitudes rudes et grossières. Néanmoins, leur caractère est bon et

simple. Ils sont naturellement doux et même affables envers les étrangers, paisiblement soumis aux autorités qu'ils respectent, remplis de vénération et de dévouement pour leurs parents qu'ils aiment.

Leur vie est laborieuse et pénible. La plupart ont à lutter contre la stérilité naturelle du pays qui les environne. Leur nourriture est simple et frugale : elle se compose de laitage, de beurre, de fromage, de lard, de vache salée, de légumes secs, de pain de seigle. Ils y joignent des pommes de terre ou des châtaignes. Leur boisson habituelle est l'eau de source; mais on les accuse d'aimer le vin et de se laisser aller à l'ivrognerie quand les foires ou d'autres occasions les conduisent dans les villages où se trouvent des cabarets. Leurs habitations, généralement basses et humides, sont incommodes et malsaines. Les trous à fumier qui les avoisinent répandent à l'entour des miasmes putrides.

Les cultivateurs sont fort attachés à leur religion et aiment les cérémonies religieuses : tous, catholiques et protestants, ont un égal respect pour les ministres de leur culte. Ils conservent aussi avec ténacité leurs vieilles habitudes, tiennent à leurs préjugés, à leur routine agricole, au costume grossier qu'ils portent depuis leur enfance. Ils sont peu empressés de changer, même quand leur intérêt doit profiter du changement. Leur lenteur, leur apathie et leur indifférence suffisent pour faire avorter tous les projets d'améliorations.

Les jeunes gens ont un grand attachement pour leur village : ils se soumettent avec répugnance à la loi qui les astreint au service militaire, et le département est un de ceux où l'on compte le plus de retardataires; néanmoins, lorsqu'ils ont rejoint leur bataillon, ils se montrent soldats intrépides et disciplinés. Ils sont d'abord très propres aux fatigues de la guerre, étant d'une constitution forte et d'un robuste tempérament.

Les habitants des villes ont naturellement plus d'aménité dans le caractère que les habitants des campagnes; comme eux, ils sont économes et laborieux et cependant hospitaliers et charitables.

Les habitants de la Lozère ont généralement de l'intelligence, de l'esprit naturel et un jugement sain. S'ils paraissent moins cultiver les lettres et les arts, du moins réussissent-ils mieux dans l'étude des sciences naturelles et mathématiques.

HISTOIRE ET DESCRIPTION DES VILLES BOURGS ET CHATEAUX LES PLUS REMARQUABLES

MENDE (lat. 44° 31′ 4″; long. 1° 9′ 41″ E.). — Mende (*Memmate, Mimatensis Mons, Viculus Mimatensis*) est une ville ancienne, sur la rive gauche du Lot, à 567 kilomètres au sud-est de Paris, chef-lieu du département de la Lozère, d'un arrondissement et d'un canton, avec tribunal de première instance, évêché, séminaire diocésain, collège, chambre consultative des manufactures, société d'agriculture, sciences et arts, etc., peuplée de 7,300 habitants. C'était autrefois le chef-lieu d'un comté, siège d'un évêché et d'un bailliage, dépendant du parlement de Toulouse et de la généralité de Montpellier; elle possédait : collège, séminaire, couvents de cordeliers, carmes, capucins, ursulines, etc.

Au IVe siècle, cette ville n'était qu'un petit bourg (*viculus*), composé d'habitations éparses le long de la rive gauche du Lot, au-dessous du mont Mimat, qui lui a donné son nom, au milieu d'un pays abondant en laitage et en mines d'argent. Après la destruction de *Gabalum* et le siège de Grèzes (*Castrum Gredonense*) par les Vandales (376), saint Privat, apôtre des Gabales, s'était réfugié dans une grotte voisine de ce bourg, sur le mont Mimat. Surpris par les barbares, il refusa de sacrifier à leurs idoles. Alors, dit la légende, ils placèrent le saint dans un tonneau garni de faux tranchantes et le firent rouler jusqu'au pied de la montagne; mais des âmes pieuses recueillirent secrètement le corps du martyr et l'ensevelirent. Après le départ des Vandales, on bâtit une église sur son tombeau. Bientôt célèbre par les miracles que ses reliques y opéraient, ce lieu qui, suivant le chroniqueur Adon, n'était qu'un *mas* (un hameau), se peupla et se couvrit d'habitations, et insensiblement il se forma à l'entour une ville si considérable que celle de *Gabalum* fut tout à fait abandonnée. Mende hérita de la puissance de l'antique cité des Gabales : elle devint la capitale du Gévaudan, et le siège épiscopal, qui était auparavant à Javoux, y fut transféré. Cette translation eut lieu d'une manière solennelle; on plaça dans l'église les reliques de saint Privat. Depuis, le siège épiscopal est toujours resté dans cette ville; il a été suffragant de la métropole de Bourges jusqu'à l'érection de l'archevêché d'Albi. Raymond de Saint-Gilles, comte de Toulouse et du Gévaudan, céda, dit-on, aux évêques de Mende ses droits sur ce pays. Adalbert,

qui occupait ce siège en 1161, fit élever des murailles autour de Mende, qui de bourg devint alors cité. Adalbert ayant fait hommage de ses droits au roi Louis VII, en obtint une *bulle d'or*. Le roi dit dans cette charte : « Qu'on n'avoit vu de mémoire d'homme aucun évêque de Gévaudan venir à la cour des rois de France, ses prédécesseurs, pour leur jurer fidélité, parce que ce pays de difficile accès avoit toujours été au pouvoir des évêques, qui y exerçoient l'autorité temporelle et spirituelle; qu'Adalbert, sachant que la justice royale appartenoit à l'autorité royale, estoit venu reconnoître, en présence des principaux barons du royaume, que son évêché dépendoit de la couronne de France, et que, se soumettant à la personne du roi, il lui avoit prêté serment de fidélité. » Le roi « déclare aussi que cet acte ne préjudicie en rien aux droits dont les évêques gabalitains avaient toujours joui, et il accorde à Adalbert et à ses successeurs l'*évêché des Gabali*, avec les droits régaliens. Il veut enfin que cette église soit libre et exempte de toute exaction. » Telle est l'origine du pouvoir temporel dont les évêques de Mende jouirent jusqu'à la Révolution. Ils étaient seigneurs haut justiciers de la ville et avaient le droit de battre monnaie. Ils prétendaient même à la souveraineté du pays. On rapporte que ces prélats, officiant pontificalement, faisaient mettre devant eux auprès de l'autel un sceptre d'or; l'un d'eux, Guillaume de Peyre, ne se contenta point de faire la guerre au roi d'Aragon, mais à ses propres vassaux (1223); ceux-ci se révoltèrent, chassèrent l'évêque, qui ne tarda pas à rentrer, mais pour recommencer ses menées. Il céda, en 1225, le Gévaudan à Jacques, roi d'Aragon; ses successeurs n'en revendiquèrent pas moins leur droit sur ce pays; mais déjà la royauté avait grandi, et de toutes parts les seigneurs féodaux comptaient avec elle. Se sentant trop faible pour lui résister, l'évêque de Mende consentit, en 1306, à partager avec Philippe le Bel la seigneurie et la justice du Gévaudan. D'après ce traité, l'évêque fut reconnu comte et le roi souverain de ce pays. Avant 1789, on y rendait encore la justice en leur nom. Quand c'était le tour du roi, elle se rendait à Marvejols, et à Mende quand c'était le tour de l'évêque; ce dernier présidait, en outre, les états du Gévaudan. Parmi les sièges épiscopaux de France, celui de Mende n'est pas le moins illustre : il compte soixante-douze évêques, dont cinq au rang des saints; un pape, Urbain V, et six cardinaux.

Dans la guerre de Charles VII et de Louis XI contre les d'Armagnac, les habitants de Mende se déclarèrent pour la royauté. Aussi Louis XI, pour récompenser ses consuls et ses habitants, en 1479, leur permit d'ajouter à leurs armes deux fleurs de lis au chef de l'écu; il fit plus, il nomma, en 1475, Jean Petit, évêque de Mende, son lieutenant général en Languedoc, et leur octroya divers privilèges. L'évêque de Mende, seigneur de la ville, s'opposa à l'exécution des lettres du roi qui passa outre et ajouta aux armes qu'il avait accordées aux consuls et habitants de Mende un L couronné entre les deux fleurs de lis qui étaient au chef de l'écu (1475).

Au XVI^e^ siècle, Mende eut à souffrir des guerres de religion. Assiégée et prise en 1562 par les protestants, qui n'y laissèrent qu'une faible garnison, elle avait été reprise par les catholiques, quand, dans la nuit de Noël 1579, pendant que les habitants étaient dans les églises, le capitaine Merle, à la tête d'une bande de calvinistes, l'escalada et s'empara de la grande place avant que les habitants pussent se rassembler. Le gouverneur voulut la défendre, mais il fut tué, et quelques soldats qui s'étaient réfugiés dans une tour furent obligés de se rendre. Il y eut un grand nombre de catholiques égorgés, et la ville fut brûlée et rasée en grande partie. Alors la noblesse catholique du Gévaudan, du Velay, de l'Auvergne et du Vivarais, s'assemble à Chanac, et sous les ordres de Saint-Vidal et de Christophe d'Apcher entreprend de chasser de Mende les religionnaires. Saint-Vidal et d'Apcher envoient sommer le capitaine Merle de rendre la place. Merle répondit qu'il les attendait, et que, s'ils ne venaient pas à lui, il irait les chercher. Il tint parole. Sorti de Mende à la tête de cent gens d'armes et de deux cents arquebusiers à cheval, il arrive secrètement de nuit à Chanac, en force les portes, et, faisant main basse sur les gardes, entre dans la ville, d'où il ne sort que chargé de butin et emmenant avec lui deux cents chevaux de bataille pris aux catholiques (1580). Châtillon, qui commandait dans le bas Languedoc pour le roi de Navarre, engagea le capitaine Merle à sortir de Mende, sous prétexte qu'il avait besoin de son secours pour le siège d'une place, — en réalité pour l'éloigner d'une ville où il compromettait la cause de la Réforme par ses excès. Merle ayant donné dans le piège,

Châtillon s'empara de Mende et y mit garnison; mais, furieux d'avoir été joué, le capitaine huguenot surprend la ville, la met à contribution et chasse en partie les habitants qui lui étaient suspects. S'il évacua la place dans la suite, ce fut volontairement, en vertu d'un traité dont il dicta les conditions (1581). Alors Mende renfermait plusieurs églises très riches. On rapporte que les calvinistes emportèrent de Mende plus de deux cents quatre-vingts marcs d'argent en vases sacrés et en reliquaires. Ils fondirent la grosse cloche de la cathédrale pour en faire des canons. A la fin du XVI^e^ siècle, en 1595, Mende tomba au pouvoir du duc de Joyeuse. Celui-ci y fit construire une citadelle, qui fut rasée en 1597, Henri IV ayant réduit la ville sous son obéissance.

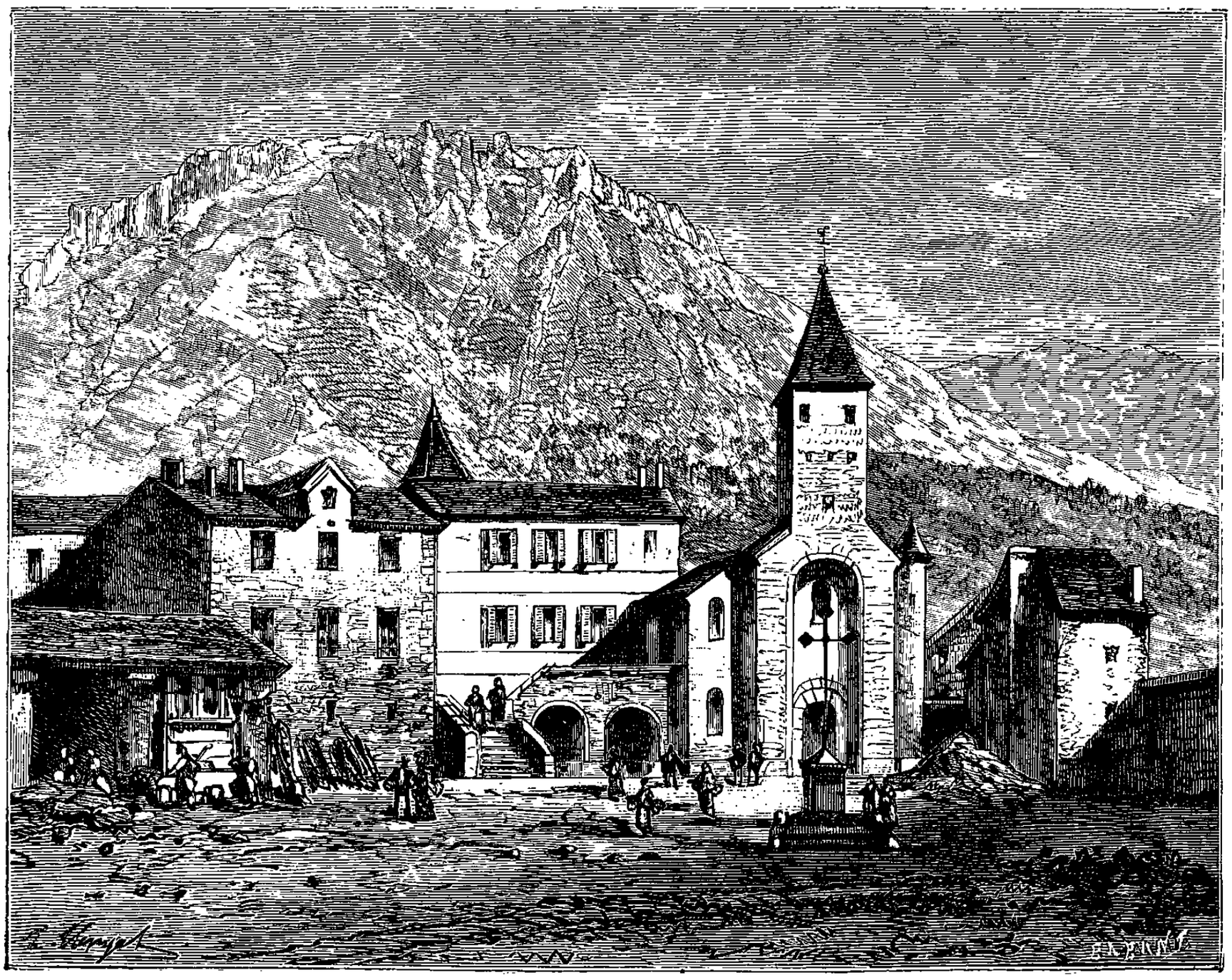
Après son démantèlement, cette ville ne prit aucune part aux guerres civiles ou religieuses, qui éclatèrent dans le pays sous Louis XIII et sous Louis XIV.

Mende s'élève dans un vallon charmant sur le bord du Lot, au pied de montagnes d'où jaillissent un grand nombre de sources qui s'en vont serpentant à travers les jardins et les prairies des bastides éparses autour de la ville. Rien de plus agréable que l'aspect de ces petites maisons blanches au milieu de campagnes fertiles et de riants vergers. Vue de loin avec sa forme triangulaire, ses clochers et ses toitures en ardoises, Mende charme les regards du voyageur; mais l'enchantement cesse quand on pénètre dans ses rues mal percées, étroites et tortueuses. Son église est assez remarquable. Bâtie d'abord dans le quartier dit des *Claustres*, à cause du cloître qui y était adossé, elle fut bientôt trop petite pour un clergé nombreux et la population de la ville, qui allait toujours croissant. Il fallut songer à faire construire un vaisseau plus grand. A cet effet, le roi Charles V ordonna en 1364, à la prière du pape Urbain V qui avait été évêque de Mende, le dénombrement des feux du Gévaudan, taxés chacun à un florin; et, en 1366, les travaux commencèrent. Ce n'est qu'en 1467 que cette reconstruction fut achevée. Au XVI^e^ siècle, cette église était très riche en ornements, vases d'église, châsses, or, vermeil et argent, qu'elle devait à la munificence du pape Urbain V ou de ses évêques; mais les guerres de religion l'en dépouillèrent. Restaurée en 1620, mais assez mal, quoique son clergé comptât plus de cent bénéficiers, c'est encore aujourd'hui un vaste et majestueux édifice. Bâtie dans le style gothique, elle est divisée en trois nefs et surmontée de deux clochers, dont le plus haut passe pour un chef-d'œuvre d'art. Rien de plus élégant et de plus hardi que sa structure, ses ornements dentelés, ses colonnes effilées, ses galeries et l'élévation de sa flèche. Il faut monter deux cent quarante et une marches pour parvenir à la quatrième galerie, où se trouve l'horloge. Sa flèche est octogone, et présente, à l'extrémité, dans l'intérieur, des ouvertures oblongues comme celles des minarets. Avant les guerres du XVI^e^ siècle, il y avait là une grosse cloche dite la *nonpareille*. C'est cette cloche que les calvinistes, en 1579, convertirent en canons. Un dôme ou chapiteau en forme de cône renversé, qui en représente, dit-on, les dimensions, couronne la tour de l'escalier. Après les Cent-Jours, le préfet de la Lozère et le maréchal Soult furent enfermés dans ce clocher; mais là se bornèrent heureusement les excès de la réaction royaliste à Mende.

Il y avait autrefois dans cette ville un couvent de cordeliers, fondé, vers l'an 1220, par saint Antoine de Padoue. Pillé et saccagé par les huguenots, il fut rétabli par la bienfaisance des hauts barons du Gévaudan, dont les armoiries étaient au-dessus du portail de l'église et les tombeaux autour du parvis. Il paraît que ces seigneurs, qui n'habitaient pas Mende et qui avaient des sépultures dans les églises paroissiales de leurs terres, préféraient être enterrés dans cette église. Il y a plusieurs années, en la dépavant, on y trouva des ossements et un anneau sur le chaton duquel on avait gravé des armes dans un écusson. On croit qu'il appartenait à l'un de ces barons, qui, suivant l'usage d'alors, ne sachant ni lire ni écrire, se servait de son anneau pour sceller ses actes, comme d'autres le faisaient avec le pommeau de leur épée.

Depuis quelques années, Mende tend à s'embellir. Son boulevard, ses nouvelles rues sont bordés d'assez beaux édifices. Son palais de justice, sa fontaine des Griffons, sa place d'Urbain V où s'élève la statue de ce pape fondateur de sa cathédrale, son hôtel de ville, son ancien palais épiscopal, aujourd'hui l'hôtel de la préfecture, sa bibliothèque (14,000 volumes), un musée, de vastes casernes, telles sont, avec sa cathédrale, les seuls monuments remarquables que cette ville possède.

Sur la pente rapide et dépouillée du mont Mimat, qui la domine, se trouve l'*ermitage de Saint-Privat*, taillé en partie dans le roc. Cet ermitage est à 200 mètres au-dessus de la ville : on y



Ispagnac.

monte par un sentier où s'élèvent de distance en distance des stations pour les fidèles qui s'y rendent en pèlerinage.

Il se fait à Mende un commerce considérable de draps communs connus sous le nom de *serge de Mende*, et que l'on expédie dans les départements et à l'étranger. Une grande partie du peuple tire sa subsistance du produit de sa fabrique. L'habitant de Mende est doux, affable et prévenant.

Nous faisons des vœux pour que la ligne de chemin de fer qui doit mettre cette intéressante ville en communication, par Sévérac-le-Château (Aveyron) et Marvejols, avec le grand réseau français soit promptement exécutée, car c'est de son exploitation que datera l'ère des améliorations et de la prospérité commerciale non seulement de la ville elle-même, mais encore du département. Cette ville est la patrie du médecin Antoine Blauquet. Il existe aux environs une mine de plomb argentifère.

Les armes de Mende étaient autrefois : *d'azur*, *à la lettre capitale gothique* M *d'argent*, *avec la capitale gothique* L *d'or en tête*, *flanquée de deux fleurs de lis d'or;* elles sont aujourd'hui : *d'azur*, *à la lettre capitale gothique* M *d'argent* (aliàs *d'or*), *et un soleil d'or en chef.* Et pour devise : TENEBRÆ EAM NON COMPREHENDERUNT.

BAGNOLS-LES-BAINS. — Bagnols (*Balneoli*) est un village sur la rive gauche du Lot, à 17 kilomètres à l'est de Mende, et peuplé de 416 habitants. Il dépendait autrefois du parlement de Toulouse, de l'intendance de Montpellier, et possédait justice, couvent de récollets, etc. Bâti en amphithéâtre dans un terrain schisteux et pyriteux, qu'environnent et que surmontent des masses calcaires, il doit son origine à une source d'eaux thermales qui sort d'une grande voûte au bas du village et qui fournit cent soixante-douze mètres cubes d'eau par vingt-quatre heures. Ces eaux, qui conviennent dans les maladies de la peau, les ophtalmies, les

affections de poitrine, intestinales et rhumatismales, sont claires et limpides et répandent à quelque distance une odeur de gaz hydrogène sulfuré : elles sont grasses et onctueuses au toucher, et leur saveur n'a rien de désagréable. On les emploie contre les rhumatismes et les paralysies, et elles se prennent en bains, en douches ou en boissons. Du 1er juillet au 1er septembre, elles attirent chaque année un grand nombre d'étrangers.

C'est la patrie de Rivarol.

Bagnols est situé à 2 kilomètres du mont Lozère, le plus haut sommet du départemnent. Du pic de l'Aigle, on découvre à la fois, quand le temps est clair, les Pyrénées, les Alpes, les monts du Vivarais, du Velay, de l'Auvergne et du Forez, les Cévennes, les plaines du Midi et la Méditerranée.

Aux environs, sur un pont où l'on passe le Lot, s'élève une petite chapelle dédiée à sainte Énimie, fille de roi Clotaire VI.

CHATEAUNEUF-DE-RANDON. — Châteauneuf-de-Randon est une petite ville, chef-lieu de canton, située sur une montagne, à 25 kilomètres au nord-est de Mende, et peuplée de 708 habitants.

Jadis place forte et siège d'une des baronnies du Gévaudan, Châteauneuf était protégé par le château de Randon. C'est à ce château qu'il doit son origine et son nom. On en voit encore les ruines.

Avant le XIIe siècle, Châteauneuf-de-Randon avait pour seigneurs les comtes de Barcelone; l'un d'eux, Raymond Bérenger, le confia en fief aux frères Guarin et Odilon (1126), dont les successeurs fondèrent l'abbaye de Mercoire (1187-1223). Plus tard, un de ses seigneurs eut de violents débats avec Guillaume de Peyre, évêque de Mende, qui lui reprochait d'opprimer les paysans, ses vassaux. Guillaunme envahit ses domaines et l'obligea à demander la paix. Odilon Guarin fit, en 1226, acte de soumission au roi Louis VIII. De 1233 à 1243, les seigneurs de Randon, en guerre ouverte avec les Polignac, devinrent leurs alliés, grâce à la médiation de Bernard de Montaigne, évêque du Puy, et finirent par se fondre entièrement dans cette maison.

Châteauneuf-de-Randon, devenu une des places fortes du Gévaudan, tomba, en 1361, au pouvoir des grandes compagnies, dont l'un des chefs, Séguin de Badifol, chevalier gascon, courait le pays à la tête de 3,000 pillards. Vingt ans plus tard, en 1380, d'autres s'en emparèrent. Ces compagnies, moitié anglaises, moitié gasconnes, à la faveur des guerres entre la France et l'Angleterre, s'étaient cantonnées dans plusieurs places fortes de l'Auvergne et du Languedoc.

Mais le château de Randon est surtout célèbre par le siège qu'y soutinrent, cette même année, les Anglais contre Bertrand Du Guesclin. « Messire Bertrand, dit Froissart, jura que jamais ne partiroit d'illec (de là) qu'il n'eust le chastel à son plaisir; mais une maladie le print, dont il accoucha au lit; pour ce ne se défit mie le siège; mais ses gens en furent plus aigres que devant. » Sentant sa fin prochaine, Du Guesclin embrassa les vieux capitaines qui l'entouraient, et leur recommanda en mourant de ne point oublier *qu'en quelque pays qu'ils fissent la guerre, les gens d'église, les femmes, les enfants et le pauvre peuple n'estoient point leurs ennemis;* il mourut le lendemain. Cependant le gouverneur avait promis de se rendre dans quinze jours s'il n'était pas secouru; le maréchal de Sancerre s'avança sur les bords du fossé de la ville assiégée, et somma le gouverneur de rendre la place : celui-ci répondit qu'il avait donné sa parole à Du Guesclin et qu'il ne se rendrait qu'à lui. Alors Sancerre avoua que le connétable n'était plus. « Eh bien! reprit le gouverneur, je porterai les clefs de la ville sur son tombeau. » Sancerre revint tout préparer pour cette cérémonie extraordinaire. On ôta de la tente du héros tout ce qu'elle renfermait de lugubre : son cercueil fut placé sur une table couverte de fleurs. Bientôt on vit le gouverneur de Châteauneuf-de-Randon sortir de la place à la tête de sa garnison; il traversa l'armée au bruit des trompettes et arriva dans la tente de Du Guesclin; les principaux officiers de l'armée, debout et silencieux, y étaient rassemblés. Le gouverneur se mit à genoux devant le corps du connétable et posa les clefs sur son cercueil.

A ce récit, embelli par les historiens, nous ajouterons deux passages de la *Chronique de Du Guesclin*, publiée par Francisque Michel.

« Longuement ne séjourna messire Bertrand à Paris; mais par l'accord du roi assembla messire Bertrand très grande armée et dedans la duchié de Guienne entra et tant chevaucha en conquérant villes et chataulx que devant Chatelneuf-de-Randon arriva. Là furent Anglois qui le chastel gardèrent, et grandement garnis furent de vivres et d'artillerie. Fort fut le chastel et bien séant. Et assiéger

le fit messire Bertrand et assault y livra par plusieurs foys; mais prou y exploicta. Illec jura messire Bertrand le siège et tant tint Anglois à destroit que de nulle part n'avoient vivres. Pour ce, requirent Anglois un jour de trêves et par devers messire Bertrand envoyèrent leur capitaine qui traicta que à un certain jour rendroient la place, si du roi anglois n'avoient secours, et ce promit et bailla ostages à messire Bertrand : dont trêves leur furent données jusques au jour que le chastel devoient rendre.

» Durant les trêves prinses par les Anglois du Chastel-Neuf-de-Randon rendre, messire Bertand qui siège y tenoit accoucha au lit de la mort. Et quand de la mort se vit si approcher, dévotement receut les sacrements et par devers lui fit venir le maréchal de Sancerre, lequel il tenoit moult bon chevalier, messire Olivier de Mauny et la chevalerie de son siège, ausquelz dit : Seigneurs, de vostre compaignie me faudra briefvement partir pour la mort, qui est à tous commun. Par voz vaillances et non par moy m'a tenu fortune en grand honneur en toute France, en mon vivant, et à vous en eśt deu l'onneur, qui mon ame à vous recommande. Certes, seigneurs, bien avoie intencion de briefvement par vos vaillances achever les guerres de France, et au roi Charles rendre tout son royaulme en obéissance; mais compaignie a vous ne puis plus tenir doresnavant. Et non pourtant je requiers Dieu, mon créateur, que courage vous doint toujours envers le roy; que par vous, sire mareschal, et par voz vaillances et de toute la chevalerie, qui tant loyaulment et vaillamment se sont toujours portez envers luy, ses guerres soient affinées. Monseigneur le maréchal et vous aultres messeigneurs, qui cy estes, d'une chose vous vueil requerre, dont m'ame finira en grand repoz, se faire se povoit. Et diray quelle : vous sçavez, seigneurs, que Anglois ont prins envers moi journée de leur chastel rendre : dont en mon cueur je désire moult que, avant ma mort, Anglois rendissent le chastel. Des parolles de messire Bertrand eurent toute la chevalerie grant pitié que nul se le sauroit dire. L'ung regardoit l'autre en plourant, en faisant le non pareil dueil que l'on veist oncques et disoient : Hélas ! or perdons nous nostre bon père et capitaine, nostre conpasteur qui tant doulcement nous nourrissoit et seurement nous conduisoit, et, se bien et honneur avons, c'est par luy. O honneur et chevalerie, tant perdras quand cestuy deffinera ! Et plusieurs aultres regrets faisoient ceulx de l'ost tellement que ceulx du chastel aucunement l'aperçurent; mais pourquoi c'estoit ne sçavoient riens. Ainsi passa la journée, ne du roy anglois n'eurent aulcun secours ceulx du chastel. Et le lendemain vint le mareschal de Sancerre devant le chastel et le capitaine du chastel manda, lequel tantôt vint à lui ; et moult doulcement luy dit le mareschal de Sancerre : Capitaine et amis, de par monseigneur le connestable, vous viens requerre que le chastel et les clefz rendez et vos hostaiges acquictez, selon vos promesses. Courtoisement respondit le capitaine : Sire, vray est que a messire Bertrand avons convenances, lesquelles nous tiendrons quant nous le verrons, et non à aultre. — Amis, dit le mareschal, se de par luy ne venisse, je ne le vous disse point. — Certes, sire, je vous tiens à bien leur messagier et aux compaignons de la garnison me conscilleray sur vos parolles, puis vous en ferai response, s'il vous plaist après disner. A ce s'accorda le mareschal Loys de Sancerre, qui devers messire Bertrand ala et ce qu'il trouva aux Anglois lui racompta. Adonc approucha messire Bertrand de sa fin et bien le cogneust. Pour ce, manda que l'on luy apportast l'espée royalle, laquelle luy fut apportée. Et en sa main la print et puis dit par devers tous ces parolles : Seigneurs, entre qui j'ay eu honneur des mondaines vaillances, dont prou suis digne, payer me fault le truaige de la mort, que nul ne s'espargne. Premièrement vous prie que envers Dieu vueillez avoir pour recommander mon ame. Et vous, Loys de Sancerre, qui de France estes mareschal, plus grant honneur avez bien desservi, vous recommande mon ame, ma femme et tout mon parenté. Au roy Charles de France, mon souverain seigneur, me recommanderés, et ceste espée, soubz qui est le gouvernement de France, de par moy luy rendrés : car en main de plus loyal ne la puis mectre en garde. Et après celle parole fit le signe de la croix sur luy. Et ainsi trépassa de ce siècle le vaillant messire Bertrand Du Guesclin, qui tant valut en ses jours, dont par le regnon de sa loyaulté est nommé le x° des preux... »

Dans un autre manuscrit, celui de Lancelot, on trouve le récit qui suit, qui présente une version plus vraisemblable de la conduite si vantée du gouverneur de Châteauneuf-de-Randon :

« Au trépassement messire Bertrand fut levé

grand cry en l'ost des François ; dont les Anglois refusèrent le chastel rendre. A doncques fist le mareschal Loys admener les ostiages sur les fossés pour les testes leur faire tranchier ; mais appertement abaissèrent leur pont et au mareschal vint le capitaine les cleifz offrir, lequel les refusa et lui dit : Amis, a messire Bertrand avez vos convenances et lui les rendrez. — Dieux ! sire, dist le capitaine, bien scavez que mors est messire Bertrand, qui tant valloit et comme seroit ce que a lui ce chastel et nous rendissions. — Certes, sire mareschal, bien querez du tout nostre deshonneur qui a un chevallier mort nous voullez faire rendre et nostre chasteau. — De ce ne sceut parler, dit le mareschal Loys ; mais faictes le tantost : car, se plus avant en tenés parolles, allez en vostre chastel faire le service de vos ostaiges : car en brief finira leur vie.

» Bien apparceurent Anglois que autrement ne povoit estre. A doncques yessirent touz du chastel, leur capitaine devant eulx, et au mareschal Loys vindrent, qui en l'ostel où reposoit messire Bertrand les mena et leurs cleifs leur fist rendre et mectre sur le serqueul de messire Bertrand, tout en plourant. Saichent tous que la ne ot chevalier ne escuier françois, ne Anglois qui grant dueil ne demenasse. En ceste manière rendit l'ame messire Bertrand Du Guesclin qui tant valut. Et dedens le Chastel-Neuf de Rendon mist le mareschal Loys garnison de gens d'armes et arbalestriers ; puis s'en parti à grant chevalerie et le corps de messire Bertrand fit embasmer et charger pour porter enterrer en Bretaigne dedans Gisgand... »

Mais, avant d'arriver en Bretagne, le cortège funèbre dut rétrograder, par ordre du roi Charles V, qui fit déposer les restes du connétable dans les tombeaux de Saint-Denis. L'église des Jacobins du Puy avait gardé ses entrailles ; celle des Dominicains eut son cœur.

Châteauneuf-de-Randon appartenait à la famille de Polignac ; il lui fut rendu ; mais, au commencement du xv^e^ siècle (1426), un aventurier du nom d'André Ribes, profitant d'une querelle de succession entre les Polignac, s'empara de vive force du château et en donna la garde à un détachement du corps de brigands dont il s'était fait chef, et à l'aide duquel il pillait les sénéchaussées de Beaucaire et de Toulouse. André Ribes prenait le titre de bâtard d'Armagnac, quoiqu'il n'eût aucun droit, encouragé sans doute par la protection du comte d'Armagnac, qui favorisait ses criminelles entreprises.

Plus tard, Claude-Armand de Polignac, irrité contre son père François-Armand, qui voulait le forcer à embrasser l'état ecclésiastique pour laisser ses domaines au jeune Louis, né d'un autre lit, se joignit pour se venger aux calvinistes, et conduisit leurs troupes sur les domaines de sa famille ; il s'empara de Châteauneuf-de-Randon, et, maître de cette place, il s'en fit une place d'armes, d'où il sortait pour ravager tous les environs.

Aux états particuliers du Gévaudan, tenus à Mende en 1605, le comte de Polignac, comme baron de Randon, disputait la préséance au comte d'Apcher. Ce dernier l'ayant emporté, Villefort, frère du comte de Polignac, homme d'un caractère violent, ne put souffrir cet affront ; aidé de gens dévoués, il assassina d'Apcher en pleine messe, dans l'église de Mende. Il expia ce crime, et eut la tête tranchée à Toulouse.

Le château de Randon fut détruit sous le règne de Louis XIII, après la pacification du pays.

Au pied de la montagne sur laquelle la petite ville est située passe la route de Mende au Puy. C'est sur cette route, au hameau de L'Habitarelle, qu'on a érigé en 1820 un monument à Du Guesclin, sur l'emplacement présumé de la tente dans laquelle il mourut.

Lanuéjols. — Lanuéjols est un village situé à 8 kilomètres à l'est de Mende, et peuplé de 510 habitants. On croit qu'il fut, dans le III^e^ siècle, le siège d'une station militaire, le centre d'une colonie ou d'une bourgade gallo-romaine. C'est du moins ce que semble indiquer un monument romain qui s'élève à l'entrée de ce village, dans un pré, au bord du chemin. C'est le mieux conservé et le plus considérable de tous ceux du Gévaudan. Il était à demi sous terre ; on l'a déblayé. C'est un quadrilatère dont chacun des côtés mesure 6^m^,75 de largeur. Deux angles sont décorés de pilastres d'ordre corinthien ; les deux autres sont d'un autre ordre.

« De ce monument, dit M. Bouret, il ne reste plus aujourd'hui que les quatre murailles, dont les faces extérieures présentent cependant encore les indices de son architecture ; mais les parois intérieures sont totalement dépouillées des marbres, dont, selon toute probabilité, elles étaient revêtues. » C'est un mausolée élevé en l'honneur et à la mémoire de Julius Pomponius Balbus. « Sur sa face, du côté du sud, est situé le tombeau, qui était

adossé au mur et surmonté d'un fronton, dont les traces marquent encore sur son parement extérieur. Les fouilles faites en 1814 firent découvrir des ossements d'hommes et de chevaux entremêlés de charbons; ce qui ferait croire que ce monument a été la proie d'un incendie. »

Bâti dans l'agréable et fertile vallon du Valdonnez, ce village possédait autrefois plusieurs châteaux sur son territoire : entre autres ceux du Boy et de Chapieu, qui appartenaient à l'ancienne famille de Châteauneuf-de-Randon, de laquelle sont sorties celles d'Apcher et de Joyeuse. A part celui de Chapieu, tombé en ruine, la plupart de ces châteaux subsistent encore et attestent que ce vallon fut jadis très florissant.

Langogne. — Langogne, station de la ligne du chemin de fer de Paris à Nîmes par Saint-Germain-des-Fossés (réseau Paris-Lyon-Méditerranée), chef-lieu de canton, est une ville peuplée de 3,611 habitants, située sur le Langouyron, près de son confluent avec l'Allier, à 44 kilomètres au nord-est de Mende. Cette ville dépendait autrefois du diocèse de Mende, du parlement de Toulouse et de l'intendance de Montpellier. Bâtie sur un des plateaux les plus élevés du département, elle doit son origine à un monastère fondé dans le x^e^ siècle par un des vicomtes du Gévaudan. La vieille église de ce monastère subsiste encore; bien que mutilée, elle se fait remarquer par ses belles sculptures à l'intérieur. C'est aujourd'hui l'église paroissiale.

La ville possède une institution secondaire ecclésiastique, dite collège du Sacré-Cœur; elle fabrique des draps, des serges; elle a deux martinets à cuivre, des teintureries, des mégisseries, des tuileries et plusieurs moulins.

Aux environs, sur le plateau de Montmilan et près du Cheylaret, on remarque les vestiges d'un refuge gallo-romain.

Le Bleymard. — Le Bleymard, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Mende, à 24 kilomètres à l'est de cette ville, est situé dans la vallée du Lot et peuplé de 600 habitants. C'est un village qui tire toute son importance de son industrie; on y compte plusieurs fabriques de serges, de cadis, etc. Dans son voisinage, il y a des mines de plomb. L'église de Saint-Jean est romane; ses murs sont crénelés, et, près de là, on voit les vestiges d'un ancien monastère qui était fortifié.

Saint-Julien-du-Tournel. — Saint-Julien-du-Tournel est un petit village du canton du Bleymard, situé sur la rive gauche du Lot, à 19 kilomètres à l'est de Mende, peuplé de 1,198 habitants. Il y avait anciennement dans ce lieu un château, l'une des huit baronnies du Gévaudan, et appartenant à l'une des plus illustres familles de France, dont le chevalier Guérin, évêque de Senlis et chancelier de France, qui, en 1214, commandait à Bouvines l'armée de Philippe-Auguste, était membre. Il ne reste plus de ce château que de belles ruines qui dominent un coude du Lot et des restes de sa jolie chapelle.

Il y a sur le territoire de cette commune, dont l'église est romane, des mines de plomb jadis exploitées; on y voit encore les restes des fonderies qu'y avaient établies les Sarrasins (?).

Grandrieu. — Grandrieu est un chef-lieu de canton de 1,646 habitants, situé à 49 kilomètres au nord-est de Mende, sur le ruisseau du même nom; son église date du xiii^e^ siècle. On y a trouvé les restes de la voie romaine qui conduisait jadis de Lyon en Auvergne. On y remarque encore une tour carrée qui a servi à la triangulation de la France par Cassini. Le canton de Grandrieu est un des plus fertiles de la Lozère, et la belle vallée de l'Allier fournit en abondance des fruits et des céréales.

Villefort. — Villefort, station de la ligne du chemin de fer de Paris à Nîmes par Saint-Germain-des-Fossés (réseau Paris-Lyon-Méditerranée), aujourd'hui chef-lieu de canton, peuplé de 1,535 habitants, et situé au pied du mont Lozère, sur la Devèze, à 60 kilomètres à l'est de Mende, est une petite ville fort ancienne, qui doit son origine à des mines de plomb argentifère et de cuivre, qui y sont exploitées depuis près d'un siècle. Avant 1789, elle faisait partie du diocèse d'Uzès; elle devint ensuite chef-lieu d'un district et siège d'un tribunal pendant la Révolution. Villefort tire son importance de l'exploitation de ses mines, et de son commerce rendu facile par sa position sur les limites du département, et près des confins des départements du Gard et de l'Ardèche. C'est la ville de transit des vins, des soies, des sels, des houilles, des blés, des farines et des châtaignes. On y fabrique de grosses draperies.

Le chemin de fer y traverse l'Allier sur un ma-

gnifique viaduc qui n'a pas moins de 72 mètres de hauteur.

Aux environs, sur la montagne, est le sanctuaire de Saint-Loup, but de pèlerinage dans la contrée.

Planchamp. — Planchamp, dans le canton et à 11 kilomètres de Villefort, arrondissement et à 49 kilomètres à l'est de Mende, est un village de 218 habitants, sur des monts qui dominent le confluent du Chassézac, de l'Altier et de la Borne. On remarque près de là les pittoresques rochers de Sainte-Madeleine.

Florac (lat. 44° 19′ 29″; long. 1° 15′ 21″ E.). — Florac est une ancienne ville, peuplée de 2,172 habitants, située à 40 kilomètres au sud de Mende, au pied du Causse Méjan et de la Ramponenche. Aujourd'hui chef-lieu d'un arrondissement et d'un canton, avec tribunal de première instance, société d'agriculture, etc., Florac était autrefois siège d'une baronnie et d'un gouvernement particulier, et dépendait du diocèse de Mende, du parlement de Toulouse et de l'intendance de Montpellier.

Cette petite ville doit son origine à un ancien château qui avait le titre de baronnie, et son nom à la source du *Pêcher*, qui sort du pied du rocher de Rochefort, traverse la ville dans le sens de la largeur, en passant successivement sous trois ponts de pierre, et va se jeter dans le Tarnon, au-dessous de Florac, après avoir fait tourner plusieurs moulins. C'est surtout lors des grandes pluies ou de la fonte des neiges que la source du Pêcher est curieuse à voir. Ses eaux s'élancent alors en plusieurs jets d'un fort volume, et roulent en mugissant sous les rochers, dans un lit encombré de blocs énormes. Telle est l'abondance et la limpidité de cette source, que les Romains l'appelèrent *Flos aquarum;* d'où le nom actuel de Florac.

Il y avait autrefois, à Florac, un couvent de capucins établi par Louis XIII, sous le nom de *Mission royale des Cévennes*. Après le tragique événement du Pont-de-Montvert, on institua à Florac une chambre ardente pour juger les camisards.

Si Florac n'est pas une ville considérable (elle ne se compose guère que d'une seule rue où passe la route et d'une petite place), elle est agréablement située sur la rive gauche du Tarnon, près de son confluent avec le Tarn et le Mimente, dans un vallon couvert de prairies et parsemé d'arbres fruitiers, au pied de coteaux plantés de vignes, ombragés de chênes et de châtaigniers, et surmontés à l'ouest par une chaîne de rochers élevés. Elle possède une source d'eau minérale acidule.

A part une ancienne maison de templiers, remarquable surtout par sa belle façade, le temple protestant et le vieux château, qui sert aujourd'hui de prison, Florac ne possède pas de monuments dignes d'être cités.

Il se fait dans cette ville un commerce de draps et de toiles. Il y a plusieurs teintureries; mais le pays est surtout agricole; c'est un des plus fertiles du département : on y cultive le mûrier, et l'on y récolte en abondance des oignons estimés, des graines, des châtaignes, des fourrages, etc.

C'est dans les environs, au hameau de Grizac, que naquit Urbain V, élu pape en 1362; non loin de là, on visite la cascade de Brun.

Bedouès. — Bedouès est un village situé à 4 kilomètres au nord de Florac, près de la rive gauche du Tarn, et qui compte 535 habitants. Il doit sa célébrité à la collégiale que le pape Urbain V y avait fondée, et dans laquelle fut enterrée Amphélise de Sabran, sa mère.

Il y a, dans les environs, une source d'eaux minérales; et l'on y exploite une mine de plomb argentifère assez riche en argent.

Ispagnac. — Ispagnac, à 9 kilomètres au nord-ouest de Florac, est un joli bourg peuplé de 1,769 habitants, situé dans un riant vallon, sur la rive droite du Tarn. La route de Mende à Florac passe par Ispagnac. Il y a dans les environs une source d'eau minérale.

A quelque distance est la haute plaine appelée *Causse* du Sauveterre. C'est un plateau calcaire et aride, qui sépare le bassin du Tarn de celui du Lot. Rien de plus triste que l'aspect de cette plaine privée d'arbres et presque de terre végétale, et frappée d'une affreuse stérilité qui n'a permis à aucune habitation de s'y établir. Elle s'étend à près de 12 kilomètres et s'élève à 975 mètres au-dessus de la mer. Pendant l'hiver, le trajet en est quelquefois périlleux à cause du froid, de la neige et des ouragans. On rapporte que des voyageurs y ont péri.

Barre-des-Cévennes. — Barre-des-Cévennes est un petit chef-lieu de canton de 662 habitants, situé à 15 kilomètres au sud-est de Florac, près des

sources du Malzac et de l'une des sources du Gardon de Mialet, affluent du Gardon d'Anduze à l'extrémité septentrionale des Cévennes, au pied d'un coteau, dominé par les restes d'un *castrum* gallo-romain. Il y avait là jadis un château, siège d'une ancienne baronnie, qui fut possédé dans le XI^e^ siècle par la maison d'Anduze. De ce château il ne reste plus que des ruines.

Dans le voisinage, on voit le château de Terre-Rouge qui a appartenu aux templiers.

Les marchés et les foires de Barre sont très fréquentés; c'est l'entrepôt commercial des environs.

SAINTE-ÉNIMIE. — Sainte-Énimie, chef-lieu de canton, est une ville très ancienne, à 27 kilomètres au nord-ouest de Florac, peuplée de 1,230 habitants; elle est bâtie dans un site sauvage sur la rive droite du Tarn, entre les deux Causses Méjan et Sauveterre, escarpés, et elle doit son origine à une abbaye de bénédictines fondée, dit-on, dans le VII^e^ siècle par la princesse Énimie, fille de Clotaire II, fils de Chilpéric. Cette princesse, aussi belle que vertueuse, avait fait vœu de rester vierge. Son père voulant la marier, elle pria Dieu de la rendre si difforme que personne ne voulût l'épouser. Sa prière fut exaucée, et une lèpre affreuse couvrit tout à coup son corps et son visage. D'abord elle ne s'en plaignit pas; mais enfin, voyant qu'il n'était plus question de mariage pour elle, elle pria Dieu de la délivrer de son mal. Il lui fut révélé qu'elle ne serait guérie qu'en se baignant dans les eaux d'une source, la Burle, qui se jette dans le Tarn près de Sainte-Énimie. Après bien des fatigues, la princesse arriva à cette source, s'y baigna et fut guérie; mais quand elle voulut sortir du vallon la lèpre lui revint. Alors, croyant que la volonté de Dieu était qu'elle passât ses jours dans ce désert, elle y fonda une abbaye dont elle devint l'abbesse. On montre encore une grotte où elle se retirait pour prier et sur laquelle on a bâti une chapelle. Pendant longtemps, la religion, l'ordre et la discipline régnèrent dans cette abbaye; mais, trois siècles après la mort d'Énimie, les religieuses n'y suivaient déjà plus la règle et les saints exemples de leur fondatrice; elles tombèrent même dans un si grand relâchement, que l'évêque de Mende se crut obligé de les remplacer par des bénédictins tirés du monastère de Saint-Chaffre, près du Puy. C'est à Rome, devant le tombeau de saint Pierre et en présence du pape Agapet, que fut passé, dans le X^e^ siècle, l'acte de donation de l'abbaye de Sainte-Énimie à celle de Saint-Chaffre.

Sur le Causse du Sauveterre on voit un cromlech et plusieurs dolmens.

SAINT-GERMAIN-DE-CALBERTE. — Saint-Germain-de-Calberte est un chef-lieu de canton de 1,516 habitants, situé sur un petit affluent du Gardon de Mialet, à 35 kilomètres au sud-est de Florac, dans un territoire couvert de plantations de mûriers. On y élève des vers à soie, des abeilles et des mérinos; ses foires son très fréquentées.

Sur la route de Saint-Germain-de-Calberte, on remarque un site charmant, le *pont des Rousses*. Ce pont est jeté sur un torrent qui coule sur un lit de rochers aussi polis et aussi brillants que l'argent. On ne peut fréquenter cette route autrement qu'à cheval; encore le pied des chevaux a-t-il peine à gravir une côte toute formée d'ardoises qui réfléchissent les rayons du soleil.

C'est là que les Cévennes, avec leurs paysages variés et la vie rustique de leurs habitants, charment la vue et le cœur du voyageur. A chaque instant, les yeux sont frappés de quelque spectacle nouveau : ici, apparaissent des maisons suspendues sur des rochers; là, on voit les protestants assemblés célébrant leur culte du dimanche sous l'ombrage des châtaigniers; plus loin, c'est une réunion nombreuse de jeunes filles qui viennent se louer pour la récolte des châtaignes; chacune porte à la main son petit paquet qu'elle remet en gage au cultivateur quand ils sont tombés d'accord.

MOISSAC. — Moissac est un village du canton de Saint-Germain-de-Calberte, situé à 34 kilomètres au sud-est de Florac, sur le Gardon de Mialet, et peuplé de 660 habitants.

Moissac possédait jadis un château dont les ruines se dressent sur le rocher qui domine le village.

A 1 kilomètre au nord, à La Boissonnade, il y avait jadis une chapelle appelée Notre-Dame de Val-Francesque (*vallis Francisca*), qui fut érigée par Pépin, fils de Charles-Martel, en mémoire de sa victoire sur les Goths et les Sarrasins. Cette chapelle, construite en granit noir très dur, est encore fort bien conservée. En vain, un seigneur de Gabriac entreprit-il, au XVII^e^ siècle, de la démolir pour en employer les matériaux aux réparations de son château; en vain les camisards essayèrent-ils à leur tour, au commencement du XVIII^e^ siècle,

de la ruiner comme les églises des environs, l'édifice est encore debout et sert aujourd'hui de temple protestant.

Il existe au même lieu une mine de cuivre.

Meyrueis. — Meyrueis est une petite ville de 1,874 habitants, aujourd'hui chef-lieu d'un canton, située à 35 kilomètres au sud-ouest de Florac, au confluent de la Jonte, du Brèze et du Butézon.

Meyrueis possédait anciennement un château, bâti, dit-on, par Marius. Ce château, dont il reste encore des vestiges sur le rocher qui domine la ville, était au moyen âge la propriété des Armagnacs. Il passa, dans la suite, à Henri d'Albret, roi de Navarre, puis à Jeanne d'Albret, et enfin à la couronne.

Meyrueis est de nos jours une ville industrielle; elle possède une importante usine où l'on traite l'argent, le plomb et le cuivre de Saint-Sauveur-des-Pourcils; on y fabrique des aiguilles à tricoter, du fil à carder, des chapeaux communs, des fromages façon Roquefort, et il y a des scieries mécaniques de planches. Elle fait aussi un commerce considérable de bêtes à laine, mulets, laines, miel, grains, etc.

On doit visiter à peu de distance de cette petite ville le château de Salgas, que fit construire au temps de sa faveur le cardinal de Bernis, et aussi les châteaux d'Ayres et de Roquedols.

Sur la pente d'une colline de calcaire jurassique, entre Hyalzas et Meyrueis, on montre aux géologues quatre grottes qui se présentent à diverses hauteurs et s'enfoncent assez avant dans la montagne. Elles forment par leurs embranchements une espèce de labyrinthe où il est facile de s'égarer. On les distingue par le nom de grotte de *Nabrigas, Baume rousse, Baume obscure* et *Baume claire.* Les deux premières sont les plus vastes : l'une contient une voûte en arceau parfaitement tracée; d'autres sont remplies de stalactites d'une grande blancheur. En quelques endroits, les voûtes s'élèvent en dôme; ailleurs, on voit des colonnes, des bassins, des pyramides. Le sol est couvert de couches très épaisses d'un limon dans lequel des cailloux roulés et des graviers sont mêlés à des ossements d'ours, de rhinocéros, de sangliers, d'antilopes, d'hyènes, de cerfs, d'oiseaux; le tout amalgamé d'ossements humains et d'objets fabriqués.

Les armes de Meyrueis sont : *d'azur, à un* M *gothique d'argent supporté par un lion d'or, lampassé de gueules.*

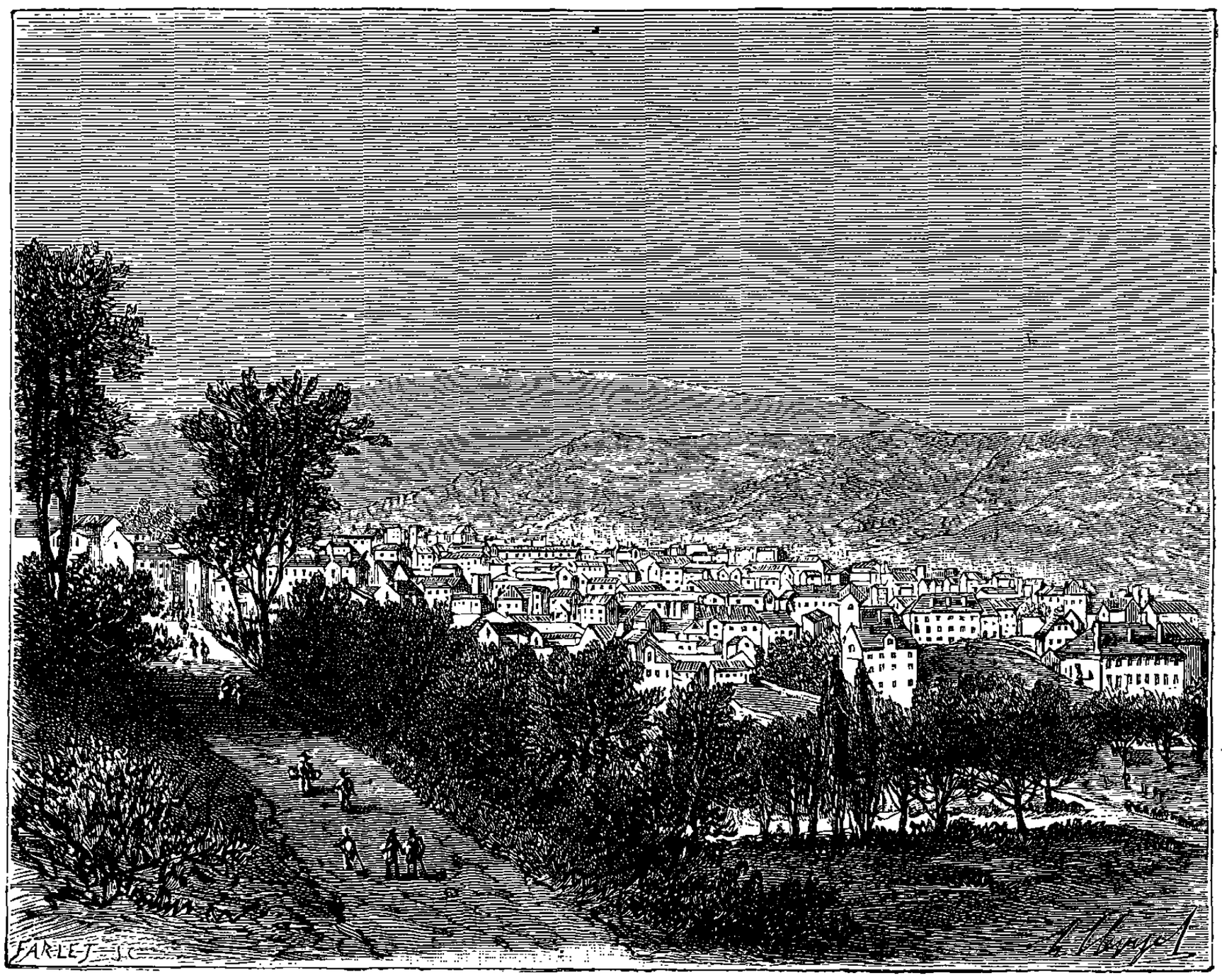
Saint-Préjet-du-Tarn. — Saint-Préjet-du-Tarn est un village du canton de Massegros, situé à 43 kilomètres à l'ouest de Florac et peuplé de 324 habitants.

Les rives du Tarn présentent un grand nombre de sites sauvages et pittoresques : on y remarque surtout le *Pas-du-Souci,* auprès de Saint-Préjet, où deux montagnes rapprochées à leur sommet semblent inviter un habile ingénieur à les réunir par un pont, qui se trouverait placé à 600 mètres d'élévation. Les eaux de la rivière s'engouffrent au-dessous entre deux énormes rochers appelés, l'un *Roc-Sourde,* et l'autre *Roc-Aiguille*, et, contenues par ces digues gigantesques, elles suivent leur cours avec un mugissement que les échos augmentent et font retentir au loin.

Le Pompidou. — Le Pompidou est un joli village de 845 habitants, situé dans le canton de Barre-des-Cévennes, à 23 kilomètres au sud-est de Florac, au pied de la Can de L'Hospitalet. Ce village doit son nom à sa position topographique : *Pompi-Dou*, en patois cévennois ,« rend un son »; et, en effet, le sol y retentit sous les pieds, comme si l'on marchait sur des voûtes souterraines, provenant vraisemblablement de mines de plomb argentifères abandonnées. Le Pompidou est assez bien bâti; il possède une église, fondée par Urbain V, et un temple protestant. C'est un pays agricole. De la montagne de la Can jaillissent de nombreux ruisseaux qui le fertilisent. On y récolte du seigle, des châtaignes, des fourrages, etc., et l'on y exploite une mine de jayet.

Sur la Can se dresse *le Castellat*, vieux château ruiné, célèbre par le siège qu'en firent les camisards.

Le Pont-de-Montvert. — Le Pont-de-Montvert, chef-lieu de canton peuplé de 1,558 habitants, est situé à 16 kilomètres à l'est de Florac, sur la rive droite du Tarn, qui prend sa source à 12 kilomètres de la montagne de la Lozère. Il possédait autrefois un château seigneurial appartenant à l'abbé du Chayla, qui, après la révocation de l'édit de Nantes, avait été nommé inspecteur des missions dans les Cévennes. Nous avons raconté, dans l'histoire du département, ses missions ou plutôt ses campagnes contre les protestants, et sa fin tragique, qui fut le signal de la guerre des camisards ou des paysans des Cévennes. Le Pont-de-Montvert leur servit plusieurs fois de rendez-vous.



Marvejols.

Au sud du Pont-de-Montvert s'élève la montagne du Bougès, l'une des plus hautes de la Lozère, et d'où partirent les camisards pour commencer, en 1702, leur guerre de partisans.

Marvejols (lat. 44° 33′ 17″; long. 0° 57′ 5″ E.). — Marvejols (*Marilogium*) est une jolie petite ville située à 35 kilomètres à l'ouest de Mende, et peuplée de 4,884 habitants. C'est le chef-lieu d'un arrondissement et d'un canton, avec tribunal de première instance, justice de paix, collège communal, école secondaire ecclésiastique, chambre consultative des manufactures, société d'agriculture, prison départementale, etc.

Marvejols dépendait autrefois du diocèse de Mende, du parlement de Toulouse et de l'intendance de Montpellier et possédait : justice royale, collégiale, couvents de cordeliers, de dominicains, d'augustins, de capucins et de bénédictins. C'est une ville très ancienne; au moyen âge, elle s'appelait *Marojol*. Vers le XIe siècle, cédée en partie par Hugues à l'abbaye de Saint-Benoît de la Canourgue, elle devint dans la suite la seconde ville du Gévaudan. Ses habitants prirent une part active et glorieuse à la guerre contre les Anglais. Charles V reconnaissant leur octroya une justice royale et trois consuls, dont le premier avait entrée aux états généraux du Languedoc pour le diocèse de Mende. Alors les armes de Marvejols étaient : *de sable, à un château d'argent ;* le roi Charles VII y ajouta, *au-dessus de la maîtresse tour, une main armée tenant une fleur de lis d'or*, et cela à cause des services que les habitants avaient rendus à l'État *guerris durantibus*, selon l'expression de la charte. Après les guerres étrangères vinrent les guerres civiles et religieuses, et Marvejols eut de mauvais jours à traverser. Assiégée et prise en 1586 par le duc de Joyeuse, commandant l'armée de Henri III, qui la livra au pillage, y mit le feu et en fit raser les murailles, elle ne se releva de ses

ruines que sous le règne de Henri IV. Ce prince permit aux habitants de rebâtir leur cité et y aida même par ses bienfaits. Déjà Marvejols, grâce à une longue paix et à l'activité industrieuse de ses habitants, avait réparé tous ses désastres, quand la peste vint en 1701 la ravager et la dépeupler. Il y eut jusqu'à dix-huit cents victimes du fléau. Le couvent des cordeliers fut converti en hospice. Avant 1789, on voyait encore sur les murs de leur église plusieurs scènes peintes à la fresque par un moine du couvent, et représentant divers épisodes de la contagion. Aujourd'hui, cette église sert de remise à une auberge.

Située sur la rive droite de la Colagne, dans un charmant vallon qu'elle fertilise, cette ville est en général assez bien bâtie et bien pavée. Ses rues sont propres et régulières, ses boulevards agréables. Il y a une belle place, plusieurs fontaines et un canal de dérivation qui conduit les eaux de la Colagne dans le faubourg du Barri, où elles servent à plusieurs ateliers de teinturerie et font tourner divers moulins.

Marvejols a conservé trois de ses portes, rappelant chacune par une inscription la ruine et la reconstruction de la ville.

C'est à Marvejols qu'avant la Révolution se tenaient, tous les deux ans, les états particuliers du pays.

Marvejols est la seconde ville du département, et la population y jouit d'une certaine aisance. Nulle part on ne comprend mieux la vie et les devoirs de famille. C'est une ville industrieuse et commerçante. Il y a plusieurs mécaniques pour carder, filer et tisser la laine; des fabriques de cadis et de serges, des fabriques de chandelles, de carrosserie, de sucre de betterave, des teintureries, des tanneries, des chapelleries, des briqueteries, etc.

Dans les environs, au Grenier, il y a une mine d'antimoine qui n'est pas exploitée.

Les armes de Marvejols sont : *d'azur, au château d'argent sommé de trois tours crénelées de même; de celle du milieu sort une main d'argent tenant une fleur de lis d'or.* On les trouve encore : *d'azur, au château d'argent, à trois tours, celle du milieu plus haute, ce château ouvert, accompagné en chef d'une main dextre, vêtue d'un gantelet du 2e émail tenant une fleur de lis d'or.*

Grèzes. — Grèzes (*Castellum Gredonense*) est un village du canton de Marvejols, situé à 7 kilomètres au sud-est de cette ville, et peuplé de 445 habitants.

C'était, au commencement du ve siècle, une petite forteresse inaccessible, élevée sur un roc escarpé. A cette même époque, saint Privat, évêque de *Gabalum,* y soutint un siège contre les Vandales. Ce château, dont il est fait mention dans Grégoire de Tours, devint par la suite le chef-lieu de la vicomté du Gévaudan, qui appartint successivement aux comtes de Toulouse et aux rois d'Aragon. Assiégé et pris par les protestants, en 1617, il fut repris en 1632 par Louis XIII, qui le fit raser.

Il y a dans les environs une grotte qui renferme de belles stalactites.

Chirac. — Chirac est un bourg situé sur la rive droite de la Colagne, à son confluent avec le Rioulong, dans le canton de Saint-Germain-du-Teil, à 5 kilomètres au sud de Marvejols et peuplé de 1,383 habitants. Au xive siècle, les Anglais, qui ravageaient le pays, éprouvèrent auprès de Chirac une défaite complète; le lieu où ils furent battus porte encore aujourd'hui le nom de *Cimetière des Anglais*. Ce bourg possède un petit séminaire et il s'y fabrique des instruments d'agriculture.

Aux environs, on voit plusieurs monuments druidiques.

Le Monastier. — Le Monastier (*Monasterium*) est un village de 430 habitants, situé sur la Colagne, dans le canton de Saint-Germain-du-Teil, à 6 kilomètres au sud de Marvejols.

Le Monastier doit son origine et son nom à un ancien couvent de bénédictins qui dépendait de l'abbaye de Saint-Victor de Marseille. C'est dans ce monastère que le pape Urbain V avait fait son noviciat. Il en reste une partie de l'église, qui sert de paroisse. C'est un vaisseau gothique; les chapiteaux des colonnes et des pilastres qui supportent la voûte sont ornés de sculptures offrant des figures grotesques et des animaux fantastiques. A la porte du chœur, on remarque les armes d'Urbain V.

On fabrique au Monastier de la laine filée et l'on tisse de l'escot et des toiles d'anascotes.

Chanac. — Chanac est une petite ville, chef-lieu de canton, située à 14 kilomètres au sud-est de Marvejols, près de la rive gauche du Lot, que l'on y traverse sur deux beaux ponts en pierre. On y

compte 1,661 habitants. Il y a dans les environs plusieurs pierres druidiques, et sur un coteau qui domine la ville les ruines d'un ancien château, ayant appartenu aux évêques de Mende. Ce château fut incendié, en 1793, à la suite d'un combat qui eut lieu entre les rebelles commandés par Charrier et les troupes républicaines.

Chanac fabrique des cadis et des serges; sur son territoire, il y a des sources minérales froides.

La Canourgue. — La Canourgue est un chef-lieu de canton peuplé de 1,839 habitants; elle est située sur l'Urugne, à peu de distance de la rive droite du Lot et à 22 kilomètres au sud-sud-ouest de Marvejols, dans une contrée montagneuse, au fond d'un vallon agréable et fertile.

Cette petite ville passe pour être fort ancienne; elle possédait au XI^e^ siècle une abbaye. Dotée et protégée par les seigneurs de Gévaudan, cette abbaye prospéra. Au nombre des dons qu'ils lui firent, les anciennes chartes comptent deux ânes extrêmement bons (*valde optimos*), deux bœufs, un mulet et la redevance annuelle de deux muids de vin sans eau (*duos modios de vino sine aquâ*). Hugues, dit Bonafos, qui possédait des propriétés dans la viguerie de Banassac, lui donna une partie de Marojol (Marvejols). Plus tard, le relâchement et l'indiscipline s'étant introduits parmi les moines, l'abbaye fut réunie aux biens des bénédictins de Saint-Victor de Marseille (1060).

On voit à La Canourgue les vestiges d'une fontaine que l'on croit de construction gauloise et les ruines d'un ancien fort de Saint-Amans. Des fouilles, faites en 1829 dans les environs, y ont fait découvrir des vases et un grand nombre de débris de poterie romaine, une meule en pierre et de l'argile figuline, ce qui a fait supposer qu'il y existait du temps des Romains une fabrique de poterie.

Cette ville a été pendant longtemps le centre d'une fabrication de serges et d'étoffes de laine, connues sous le nom de *cadis de La Canourgue,* fabrication qui donnait lieu à un commerce très étendu. Les cadis de La Canourgue étaient, avant 1789, les seules doublures que l'on employât pour l'habillement des troupes. Il s'y faisait aussi un grand commerce de grains et de bestiaux. Aujourd'hui, quoique moins prospère et moins commerçante, elle a conservé quelques restes de son ancienne industrie, et l'on fabrique encore à La Canourgue des serges, des cadis et des toiles de coton très estimées; elle possède aussi des ganteries, des mégisseries, des tanneries et des scieries de bois de placage. Ses sept foires sont très suivies.

Dans les environs, l'antique chapelle de Saint-Frézal est le but d'un pèlerinage encore très fréquenté.

Les armes de La Canourgue sont : *mi-parti, le 1^er^ d'azur, à deux fleurs de lis d'or; le 2^e^ d'argent, à un ours de sable à collier d'or.* On les trouve encore : *parti, au 1^er^ d'azur, à une fleur de lis et une demie d'or; au 2^e^ d'argent, à un lévrier courant en bande de sable, accolé d'or.*

Banassac. — Banassac est un village du canton de La Canourgue, situé au confluent du Lot et de l'Urugne, à 21 kilomètres au sud-ouest de Marvejols et peuplé de 1,256 habitants. Son église est fort ancienne. C'est dans les environs de cette commune que s'élèvent les anciens châteaux de Satelles et de Montferrand. Ce dernier a été longtemps occupé par les Anglais, qui vinrent s'y réfugier, en 1380, après avoir rendu Châteauneuf-de-Randon à Du Guesclin.

Banassac possède des fabriques de petites étoffes et des moulins à blé. Sur son territoire, il y a une source d'eau minérale et deux dolmens : ceux de Malavillette et de la Galline.

Aumont. — Aumont est un chef-lieu de canton, de 1,055 habitants, à 24 kilomètres de Marvejols, situé sur un plateau au pied duquel coule la Truyère. C'était jadis un bourg fortifié qui fut, au XIV^e^ siècle, assiégé et pris par les Anglais.

C'est aujourd'hui un centre de commerce agricole important; ses neuf foires y attirent annuellement beaucoup de monde.

Javols. — Javols est une commune du canton d'Aumont, située sur le Tréboulin, à 24 kilomètres au nord de Marvejols, et peuplée de 1,025 habitants.

C'est l'antique *Gabalum,* cité des Gabales, premiers habitants du Gévaudan. Après la conquête romaine, elle devint la résidence d'un préteur. Elle possédait un temple, un cirque, des thermes et une voie romaine qui se reliait à la grande route militaire ouverte par Agrippa et conduisant de Lyon à Toulouse. Vers l'an 250, cette ville était le siège d'un évêché relevant de la métropole de Bourges. Prise et saccagée par les Vandales au V^e^ et au VI^e^ siècle, elle tomba au pouvoir des Wisigoths, qui en furent

chassés par les Francs. Au commencement du VIIIe siècle, les Sarrasins s'en emparèrent. Après tant de vicissitudes, elle fut entièrement détruite : selon les uns par Pépin, dans sa guerre contre Waïfre, duc d'Aquitaine ; selon d'autres, par les Hongrois, en 924. Quoi qu'il en soit, ses habitants avaient déjà émigré à Mende, où le siège épiscopal avait été transféré. Aujourd'hui, la cité gallo-romaine n'est plus qu'un simple village, et la charrue passe où s'élevaient le temple, le palais et le cirque dont les Romains l'avaient ornée. Il y a plusieurs années, en extrayant des pierres dans un champ vis-à-vis du pont qui va à l'église paroissiale, sur la rive droite du Tréboulin, on mit à découvert une enceinte circulaire de murailles assez vaste, au milieu de laquelle était une colonne en pierre calcaire, dédiée, ainsi que le portait une inscription latine, par la cité des Gabales à l'empereur Posthume, qui avait été préfet des Gaules. On crut y voir l'emplacement d'un cirque ou d'un forum, et l'on fit d'autres fouilles sur la rive gauche, qui mirent à découvert les vestiges d'édifices romains, des statuettes, des dieux lares, des couteaux, des stylets, des clefs, des ustensiles en bronze, des fragments de marbre précieux, de pavés en mosaïque et de poterie rouge et grise, avec des dessins en relief, représentant des feuilles, des fleurs, des sujets de chasse, etc. ; et des médailles avec l'effigie des enfants d'Agrippa, d'Auguste, de Tibère, de Claude, de Domitien, de Trajan, d'Adrien, d'Antonin, de Marc-Aurèle et de Claude le Gothique. Aujourd'hui, Javols fabrique des cadis, des toiles légères ; elle possède des eaux thermales.

Saint-Chély-d'Apcher. — Saint-Chély-d'Apcher ou Saint-Chély-Ville est un chef-lieu de canton, situé à 34 kilomètres au nord de Marvejols, sur une montagne dominant le bassin de la Truyère et près de la petite rivière du Chapouillet ; on y compte 2,054 habitants.

Cette petite ville fut pendant la Révolution le chef-lieu d'un district et le siège d'un tribunal ; c'est aujourd'hui le centre du commerce des laines du pays : elle fabrique des cadis, des serges, des toiles, et possède des filatures de laine et de coton, des parchemineries, des tanneries et des teintureries.

« A une lieue au nord, sur la partie du plateau qui paraît en être le point culminant, on remarque d'énormes blocs de granit empilés les uns sur les autres et plus ou moins arrondis ; quelques-uns ressemblent à des meules de moulin ; plusieurs de ces blocs ne touchent que par un point à ceux qui leur servent de base. Il en est qui sont placés en équilibre et qu'une pression légère suffit pour remuer, bien qu'il soit impossible de les déplacer.

» Au sortir de Saint-Chély, à gauche, sur la route de Paris, on voit une ancienne croix de pierre dite *des Anglais*, parce qu'ils ne purent pénétrer que jusque-là en venant assiéger cette ville, en 1362. A cette époque, les habitants firent une sortie et placèrent des pièces de bois en avant pour leur fermer le passage, ce qu'ils exécutèrent avec un zèle infatigable, tandis que ceux des leurs qui observaient du haut des remparts l'approche de l'ennemi les encourageaient aux cris de *barre abon*, c'est-à-dire, en langage du pays, *barre en avant ;* et cette opération, qui fut couronnée d'un plein succès, leur valut le surnom de *Barralat,* surnom honorable, puisqu'il rappelle un acte de dévouement patriotique. » (Dubois, *Nouvelle topographie de la Lozère.*)

Sur le territoire de la commune, il y a des sources minérales froides et acidules.

Le Malzieu. — Le Malzieu ou Malzieu-Ville (*Malzemium*), au confluent de la Truyère avec le Galastre, est une petite ville située à 44 kilomètres au nord de Marvejols, et peuplée de 966 habitants.

Jadis place forte, Le Malzieu dépendait du duché de Mercœur, qui était formé de plusieurs communes de l'Auvergne et du Gévaudan, et dont le duc, l'un des huit barons du Gévaudan, avait entrée aux états du pays et aux états généraux du Languedoc. Au XVIe siècle, elle fut assiégée et prise deux fois par les protestants.

Plus tard, en 1586, le duc de Joyeuse s'en empara et fit pendre un grand nombre d'habitants. Siège d'une justice particulière qui ressortissait au parlement de Paris, Le Malzieu est aujourd'hui un chef-lieu de canton agricole et industriel ; il récolte des grains, des fruits, des fourrages, etc., et fabrique des serges et des cadis. Il y a des parchemineries, des tanneries et une manufacture de couvertures de laine, à laquelle cette petite ville doit en grande partie sa prospérité.

STATISTIQUE DU DÉPARTEMENT DE LA LOZÈRE

RANG DU DÉPARTEMENT

Superficie : 73ème. — Population : 84ème. — Densité de la population : 85ème.

I. STATISTIQUE GÉNÉRALE

SUPERFICIE.	POPULATION.	ARRONDISSEMENTS	CANTONS.	COMMUNES.	REVENU TERRITORIAL.	CONTRIBUTIONS et REVENUS PUBLICS
5.170 kil. carrés, ou 516.973 hect.	Hommes, 69.507 Femmes, 68.812 Total. . 138.319 26 hab. 55 par kil. carré.	3	24	196	Propriétés bâties... 1.000.000 fr. — non bâties 6.500.000 » Revenu agricole.... 37.000.000 »	4.500.000 fr.

II. STATISTIQUE COMMUNALE

ARRONDISSEMENT DE MENDE

Superficie, 1.777 kil. carrés ou 177.703 hect. — Population, 49.756 hab. — Cantons, 7. — Communes, 65.

CANTON, sa population.	NOM de LA COMMUNE.	POPULATION.	Distance au chef-lieu d'arr.
Mende, 10 comm., 12.501 habit.	Mende	7.300	»
	Badaroux	657	6
	Balsièges	611	7
	Born (Le)	412	9
	Brenoux	309	6
	Chastel-Nouvel (Le)	609	6
	Lanuéjols	510	8
	Rouvière (La)	420	11
	Saint-Bauzile	509	6
	Saint-Etienne-du-Valdonnez	1.164	10
Le Bleymard, 11 communes, 5.848 habit.	Bleymard (Le)	600	24
	Allenc	780	16
	Bagnols	416	17
	Belvezet	243	25
	Chadenet	216	14
	Chasseradès	687	33
	Cubières	1.096	29
	Cubiérettes	150	31
	Saint-Frézal-d'Albuges	301	28
	Sainte-Hélène	161	11
	Saint-Julien-du-Tournel	1.098	19
Châteauneuf-de-Randon, 8 comm., 4.071 habit.	Châteauneuf-de-Randon	708	25
	Arzenc-de-Randon	821	25
	Chaudeyrac	1.246	34
	Laubert	272	23
	Montbel	500	24
	Pierrefiche	483	32
	Saint-Jean-la-Fouillouse	616	30
	Saint-Sauveur-de-Ginestoux	324	27
Grandrieu, 8 comm., 6.068 hab.	Grandrieu	1.646	49
	Chambon (Le)	687	59
	Laval-Alger	455	42
	Panouse (La)	581	45
	Saint-Bonnet-de-Montauroux	570	59
	Sainte-Colombe-de-Montauroux	236	54
	Saint-Paul-le-Froid	814	54
	Saint-Symphorien	1.079	58
Langogne, 8 c., 8.286 h.	Langogne	3.611	44
	Auroux	1.316	38
	Chastanier	257	37
	Fontanes	333	43
Suite de Langogne,	Luc	1.308	41
	Naussac	483	42
	Rocles	592	37
	Saint-Flour-de-Mercoire	386	40
Saint-Amans, 10 comm., 6.367 hab.	Saint-Amans	365	22
	Champ (La)	647	19
	Estables	582	21
	Laubies (Les)	770	25
	Ribennes	626	20
	Rieutort	1.508	17
	Saint-Denis	837	31
	Saint-Gal	209	23
	Servières	550	12
	Villedieu (La)	273	28
Villefort, 10 comm., 5.715 hab.	Villefort	1.535	60
	Altier	1.239	37
	Balmelles (Les)	280	49
	Combret	120	41
	Planchamp	218	49
	Pourcharesses	409	49
	Prevenchères	933	42
	Puylaurent	291	39
	Saint-André-Capcèze	402	48
	Saint-Jean-Chazorne	288	49

ARRONDISSEMENT DE FLORAC

Superficie, 1.688 kil. carrés ou 168.836 hect. — Population, 36.331 hab. — Cantons, 7. — Communes, 52.

CANTON, sa population.	NOM de LA COMMUNE.	POPULATION.	Distance au chef-lieu d'arr.
Florac, 9 c., 7.839 habit.	Florac	2.172	»
	Bedouès	535	4
	Bondons (Les)	876	10
	Cocurès	351	5
	Ispagnac	1.769	9
	Rousses	342	19
	St-Laurent-de-Trèves	375	8
	Salle-Prunet (La)	428	3
	Vebron	991	13
Barre, 8 c., 4.562 habit.	Barre-des-Céventel	662	15
	Bassurels	387	23
	Cassagnas	645	19
	Gabriac	307	28
	Molezon	405	23
	Pompidou (Le)	845	23
	Sainte-Croix	752	28
	Saint-Julien-d'Arpaon	559	8
Le Massegros. 5 c., 1.898 habit.	Massegros (Le)	353	53
	Recoux (Le)	326	50
	Saint-Georges-de-Lévejac	728	41
	Saint-Préjet-du-Tarn	324	43
	Saint-Rome-de-Dolan	167	43

SUITE DE L'ARRONDISSEMENT DE FLORAC

CANTON, sa population.	NOM de LA COMMUNE.	POPULATION.	Distance au chef-lieu d'arr.
Le Pont-de-Montvert, 6 c., 5.636 habit. — Meyrueis, 7c., 3.888 hab.	Meyrueis	1.874	35
	Fraissinet-de-Fourques	479	18
	Gatuzières	259	28
	Hures	335	22
	Parade (La)	420	30
	Rozier (Le)	165	49
	St-Pierre-des-Tripiers	356	34
	Pont-de-Montvert (Le)	1.558	26
	Fraissinet-de-Lozère	704	20
	Saint-Andéol-de-Clerguemort	325	32
	St-Frézal-de-Ventalon	523	27
	Saint-Maurice-de-Ventalon	374	24
	Vialas	2.152	31
Sainte-Énimie, 6 c., 3,763 hab.	Sainte-Énimie	1.063	27
	Malène (La)	602	31
	Montbrun	434	17
	Prades	501	22
	Quézac	628	11
	Saint-Chély-du-Tarn	535	22
Saint-Germain-de-Calberte, 11 c., 8.745 hab.	Saint-Germain-de-Calberte	1.516	35
	Collet-de-Dèze (Le)	1.256	39
	Moissac	660	34
	Saint-André-de-Lancize	584	27
Suite de St-Germain-de-Calberte.	Saint-Étienne-Vallée-Française	1.559	46
	Saint-Hilaire-de-Lavit	367	32
	Saint-Julien-des-Points	175	42
	Saint-Martin-des-Boubaux	751	44
	Saint-Martin-de-Lansuscle	548	24
	Saint-Michel-de-Dèze	509	36
	Saint-Privat-de-Vallongue	820	29

ARRONDISSEMENT DE MARVEJOLS

Superficie, 1.704 kil. carrés ou 170.434 hect. — Population, 52.232 hab. — Cantons, 10. — Communes, 79.

CANTON, sa population.	NOM de LA COMMUNE.	POPULATION.	Distance au chef-lieu d'arr.
Marvejols, 9.390 habit. — 11 communes.	Marvejols	4.884	»
	Antrenas	342	5
	Buisson (Le)	602	11
	Gabrias	400	9
	Grèzes	445	7
	Montrodat	595	4
	Palhers	216	5
	Recoules-de-Fumas	364	8
	Saint-Bonnet-de-Chirac	182	6
	Saint-Laurent-de-Muret	671	10
	Saint-Léger-de-Peyre	689	6
Aumont, 6 c., 4.403 habit.	Aumont	1.055	24
	Chaze (La)	487	21
	Fau-de-Peyre (Le)	611	28
	Javols	1.025	24
	Sainte-Colombe-de-Peyre	585	20
	Saint-Sauveur-de-Peyre	640	16
La Canourgue, 9 comm., 5.824 hab.	Canourgue (La)	1.839	22
	Auxillac	630	14
	Banassac	1.256	21
	Canilhac	273	24
	Capelle (La)	365	25
	Laval-du-Tarn	550	30
	Montjézieu	520	13
	Saint-Saturnin	231	22
	Tieule (La)	160	31
Chanac, 6 c., 3.842 h.	Chanac	1.661	16
	Barjac	761	14
	Cultures	203	14
	Esclanèdes	486	13
	Salelles (Les)	487	11
	Villard (Le)	244	10
Fournels, 11 comm., 4.433 habitants.	Fournels	490	41
	Albaret-le-Comtal	661	49
	Arzenc-d'Apcher	192	47
	Brion	360	36
	Chauchailles	377	40
	Fage-Montivernoux (La)	826	33
	Grandvals	276	37
	Noalhac	358	41
	Saint-Juéry	158	44
	Saint-Laurent-de-Veyrès	187	35
	Termes	548	40
Le Malzieu, 9 c., 4.843 hab.	Malzieu (Le)	966	44
	Chaulhac	296	53
	Julianges	257	54
	Malzieu-Forain (Le)	952	43
	Paulhac	325	57
	Prunières	415	39
	St-Léger-du-Malzieu	624	48
	Saint-Pierre-le-Vieux	511	44
	Saint-Privat-du-Fau	497	»
Nasbinals, 5c., 2.975 h.	Nasbinals	1.214	28
	Malbouzon	263	25
	Marchastel	287	22
	Prinsuéjols	685	20
	Recoules-d'Aubrac	526	31
St-Chély-d'Apcher, 9 comm., 5.612 h.	Saint-Chély-d'Apcher	2.054	34
	Albaret-Sainte-Marie	490	46
	Arcomie	227	45
	Bacon (Le)	205	45
	Berc	217	43
	Bessons (Les)	548	32
	Blavignac	505	47
	Fage-Saint-Julien (La)	404	37
	Rimeize	962	31
St-Germain-du-Teil, 8 c., 5.976 hab.	Saint-Germain-du-Teil	1.384	16
	Chirac	1.383	5
	Hermaux (Les)	623	18
	Monastier (Le)	430	6
	Pin-Moriès	556	10
	Saint-Pierre-de-Nogaret	696	19
	Salses (Les)	533	14
	Trélans	371	20
Serverette, 5c., 4.934 h.	Serverette	909	25
	Fontans	870	29
	Lajo	456	44
	Saint-Alban	2.476	36
	Sainte-Eulalie	223	38

III. STATISTIQUE MORALE (1)

Par M. Eug. BOUTMY, ancien Professeur.

Les chiffres en caractères gras inscrits dans chacune des trois petites colonnes de ce tableau indiquent le rang du département relativement à la mention devant laquelle ils sont placés.

Religion (2).

	Catholiques	114.553
	Protestants	20.633
	Israélites	»
	Clergé catholique	392
	Pasteurs	28
	Rabbins	»

Mouvement de la population

	Naissances	4.342
	Mariages	1.085
	Décès	3.223
30e	Durée moyenne de la vie	38 a. 6 m.

Instruction (3).

56e	Nombre des jeunes gens sachant lire, écrire et compter sur 100 jeunes gens maintenus sur les listes de tirage	74.4
	Nombre des établissements d'enseignement secondaire de l'État	1
	Nombre des écoles primaires (publiques ou libres)	748

Crimes contre les personnes (4).

COURS D'ASSISES.

2e	Rapport du nombre des accusés à la population	1 sur 9.879 hab.
	Nombre total des accusés	14

Infanticides.

33e	Rapport du nombre des infanticides à celui des enfants naturels	1 sur 158
	Nombre total	1

Suicides.

83e	Rapport des suicides au chiffre de la population	1 sur 27.664 hab.
	Nombre total	5

Crimes contre les propriétés.

76e	Rapport du nombre des accusés à la population	1 sur 34.579 hab.
	Nombre total	4

Tribunaux correctionnels.

82e	Nombre des affaires	669
	Nombre des prévenus	825
	Nombre des condamnés	771

Procès.

	Affaires civiles (5)	516
	Affaires commerciales (6)	125
85e	Faillites (7)	1

Paupérisme.

48e	Rapport des indigents au chiffre de la population	1 sur 59 hab.
	Nombre total	2 320
	Bureaux de bienfaisance	186
	Hôpitaux et hospices	7
	Aliénés à la charge du département	133
	Sociétés de secours mutuels	4

Contributions directes (8).

82e	Foncière	600.026
	Personnelle et mobilière	92.003
	Portes et fenêtres	67.638

(1) Les chiffres contenus dans ce tableau sont empruntés, pour la plupart, à l'*Annuaire statistique de la France* (1878), publié par le ministère de l'agriculture et du commerce, ou calculés d'après des données puisées dans cet ouvrage.

(2) Ces chiffres sont antérieurs au recensement de 1876, qui a négligé ce point de vue.

Culte catholique. — Évêché à Mende, suffragant de la métropole d'Albi. Le diocèse de Mende, qui comprend le département tout entier, compte 26 cures, 191 succursales et 144 vicariats rétribués par l'État. Les congrégations et communautés religieuses établies dans le département étaient, avant 1880, au nombre de 28 : 6 pour les hommes et 22 pour les femmes.

Culte réformé. — Le département possède cinq Églises consistoriales : à Meyrueis, desservie par 4 pasteurs, divisée en deux sections; à Florac, desservie par 6 pasteurs, et divisée en trois sections; à Barre, desservie par 5 pasteurs et divisée en trois sections; à Vialas, desservie par 4 pasteurs et divisée en deux sections, et à Saint-Germain-de-Calberte, desservie par 6 pasteurs.

(3) Le département relève de l'académie de Montpellier. Collèges communaux à Marvejols et à Mende; 1 établissement libre pour l'enseignement secondaire. École normale d'instituteurs primaires à Mende, une autre d'institutrices dans la même ville. Au point de vue du nombre d'élèves inscrits dans les écoles primaires de 6 à 13 ans, sur 100 enfants recensés, la Lozère occupe le 48e rang. Le même département occupe le 6e rang d'après le nombre d'enfants présents à l'école par 10,000 habitants.

Caractère, mœurs, langage. — Vivant au milieu d'âpres montagnes, dans une contrée pauvre et aride, exposés aux atteintes d'un climat rigoureux, les habitants de la Lozère, et en particulier ceux des campagnes, ont des mœurs agrestes, des habitudes rudes et grossières. Néanmoins, leur caractère est bon et simple; ils sont naturellement doux et même affables envers les étrangers. Leur vie est laborieuse et pénible, obligés qu'ils sont, pour la plupart, de lutter contre la stérilité naturelle du pays; leur frugale nourriture se compose de laitage, de beurre, de fromage, de lard, de vache salée, de légumes secs, de pain de seigle, de pommes de terre ou de châtaignes. Les habitations, généralement basses et humides, sont incommodes et malsaines. Les cultivateurs sont fort attachés à leur religion et grands amateurs de cérémonies; tous, catholiques et protestants, ont un grand respect pour les ministres de leur culte. Ils conservent avec ténacité leurs vieilles habitudes, tiennent à leurs préjugés, à leur routine agricole, au costume grossier qu'ils portent depuis leur enfance. Les habitants des villes ont naturellement plus d'aménité que ceux des campagnes; ils sont aussi plus accessibles au progrès; comme eux, ils sont économes et laborieux, hospitaliers et charitables. Le *patois* de la Lozère participe du patois auvergnat et du languedocien. On y trouve un grand nombre de termes espagnols; il a de la grâce, de la vivacité et se prête aux façons de parler énergiques.

(4) Au point de vue judiciaire, le département de la Lozère ressortit à la cour d'appel de Nîmes. Mende est le siège de la cour d'assises. Chaque chef-lieu d'arrondissement possède un tribunal de première instance; celui de Mende est divisé en deux chambres.

(5) Ce chiffre indique le nombre des affaires civiles terminées pendant l'année.

(6) Ce chiffre comprend les affaires contentieuses à juger pendant l'année.

(7) Terminées pendant l'année.

(8) Trésorier-payeur général à Mende; receveur particulier dans chacun des deux autres chefs-lieux d'arrondissement; 28 percepteurs.

BIBLIOGRAPHIE

1580. Discours sur la prise de Mende par les hérétiques en 1563, par *Jean-Bapt. Bourlé*. In-8°.

1651. L'hydrothermopathie des nymphes de Bagnols en Gévaudan, par *Michel Baldit*. In-8°.

1692. Histoire du fanatisme de notre temps, par *Bruyes*. 3 vol. in-12; réimprimé en 1713 et en 1737.

1701. Le fanatisme renouvelé, ou l'histoire des sacrilèges, des incendies, des meurtres et des attentats que les calvinistes ont commis dans les Cévennes, par *J.-B. Louvreleul*. 4 vol. in-12.

1707. Le théâtre sacré des Cévennes. In-8°, imprimé à Londres.

1711. Lettres choisies sur divers sujets, par *Fléchier*, 1711-7715 (on y trouve une relation des troubles des Cévennes).

1718. Bains et étuves de Bagnols, par *Samuel Blanquet*. In-8°.

1718. Examen de la nature et des vertus des eaux minérales qui se trouvent dans le Gévaudan, par *Samuel Blanquet*.

1726. Mémoire sur la guerre des Cévennes (en anglais), par *Cavalier*. In-8°.

1726. Mémoire historique sur le pays de Gévaudan et sur la ville de Mende, qui en est la capitale, par *J.-B. Louvreleul*. 2 part. in-12.

1768. Histoire des troubles des Cévennes, ou de la guerre des camisards sous le règne de Louis XIV, par *Court de Gebelin*. 3 vol. in-12; réimprimé en 1819.

1774. Dissertation sur la nature, l'usage et l'abus des eaux thermales de Bagnols en Gévaudan, par *Bonnel de La Brageresse*. In-8°.

1780. Le vieux Cévénol, par *Rabaut Saint-Etienne*. In-8°, 2e édition en 1821.

1791. Description du Gévaudan, de Mende, etc, au tome XXXII du Voyageur français, par l'abbé *Delaporte*. In-12.

1802. Statistique du département de la Lozère, par *Jerphanion*. Grand in-8°.

1819. Mémoire sur l'arrosement dans les Cévennes, par le baron *d'Hombres-Firmas*. In-8°.

Histoire des camisards. 2 vol. in-12.

1828. Mémoire et analyse des travaux de la Société d'agriculture, des lettres, etc., de Mende. In-8°.

1832. Nivellement barométrique des Cévennes, par le baron *d'Hombres-Firmas*. Broch. in-8°.

1835. Le département de la Lozère au tome II de la France pittoresque d'*Abel Hugo*. Grand in-8°, carte et gravures.

1838. Quelques recherches sur l'église cathédrale de Mende, par *J.-J.-M. Ignon*. In-8°.

1838. Le département de la Lozère au tome IV du Guide pittoresque du Voyageur en France, publié par *Firmin Didot*. In-12, cartes et gravures.

1839. Mémoire sur les eaux thermales de Bagnols (Lozère), par *Jacobs*. In-8°.

1840. Nouvelle topographie descriptive du département de la Lozère, par *Dubois*. In-12.

Recherches et observations sur les eaux thermales de Bagnols-les-Bains, près de Mende, par *L.-M. Chevalier*. In-8°.

1845. Articles Lozère, Mende, Florac, Marvejols, etc., au Dictionnaire des communes de *Girault de Saint-Fargeau*.

1845. *Gabalum christianum*, par l'abbé *Pascal*. 1 vol. in-8°.

1845. Annales pour servir à l'histoire du Gévaudan et des provinces circonvoisines, par l'abbé *Prouzec*. In-8°.

1848. Mende, Marvejols, Florac, Châteauneuf-de-Randon, au tome II de l'Histoire des villes de France d'*Aristide Guilbert*. Grand in-8°, blas. et grav.

1852. Dictionnaire géographique de la Lozère, par *J. Bouret*. In-12.

1853. Relation de la mort de l'abbé Langlade du Chayla, et de plusieurs autres personnes qui ont été massacrées par les fanatiques des Cévennes du diocèse de Mende, par M. *Rescossier*, doyen du chapitre de Marvejols. Broch. in-8° de 78 pages.

1866. Nouveau guide des malades et des touristes aux bains de Bagnols, près de Mende (Lozère), par *M. Borelli de Serres*. 1 broch. in-8°.

1870. Note sur les principales voies de transport de la Lozère, par *E. Vallée*. In-8°.

1874. Les gorges du Tarn, du Rosier à la Malène. Fragment d'un voyage dans la Lozère, par *A. Lagrèze-Fossat*. Broch. in-8°. Extrait du Bulletin de la Société des lettres et arts de Tarn-et-Garonne.

1874. Petite géographie du département de la Lozère, par *Dunan* (Collection E. Levasseur). In-12.

1875. Itinéraire général de la France, par *Ad. Joanne*. — Loire et Centre. — 1 fort vol. in-18.

1878. Notice topographique et archéologique sur le canton de Marvejols, par *L. Denisy*. 2 vol. in-8°.

..... Histoire de la Révolte des *Phanatiques* ou *Camisards*, en 1702, 1703, 1704, 1705. *Manuscrit*, à la Bibliothèque nationale. — Supplément français, n° 1335.

1880. Auvergne, Morvan, Velay, Cévennes (Itinéraire général de la France), par *Ad. Joanne*. 1 vol. in-18.

Annuaires du département de la Lozère.

Voir les Annales des mines; — Mémoires de la Société d'agriculture, sciences et arts de la Lozère; — les Mémoires de la Société des antiquaires de France; — le Journal des mines, etc.

Voir les feuilles 185, 196, 197, 208, 209 de la grande *Carte* de France dite *de l'État-Major*, publiée par le Dépôt de la guerre.

Cartes du diocèse de Mende. — Cartes cadastrales du département de la Lozère. — Cartes du département de la Lozère, par *Charle*, *Dufour*, *Fremin*, *Duvotenay*, *Hérisson*, *Logerot*, *Ad. Joanne*.

Carte routière du département de la Lozère à l'échelle de 1/100000e, extraite de la carte routière hydrographique de la France, dressée par ordre du ministère de l'intérieur (1879).

Paris. — Imprimerie Ve P. Larousse et Cie, rue Montparnasse, 19.

PL. 48

ENVIRONS DE MENDE

DÉPARTEMENT DE LA LOZÈRE PAR V.A. MALTE BRUN

Explication des Signes

- CHEF-LIEU DE DÉP.T
- CHEF-LIEU D'ARROND.T
- Chef-lieu de Canton
- Commune
- Evêché
- Route Nationale
- Route Départementale
- Chemin Vicinal
- Canal et Rivière
- Chemin de Fer et Station
- Limite de Département
- Limite d'Arrondissement
- Limite de Canton
- Les chiffres indiquent les hauteurs au dessus du niveau de la mer

Echelle au 1 385 000ème

0 250 500 1000 1500 Kilom.

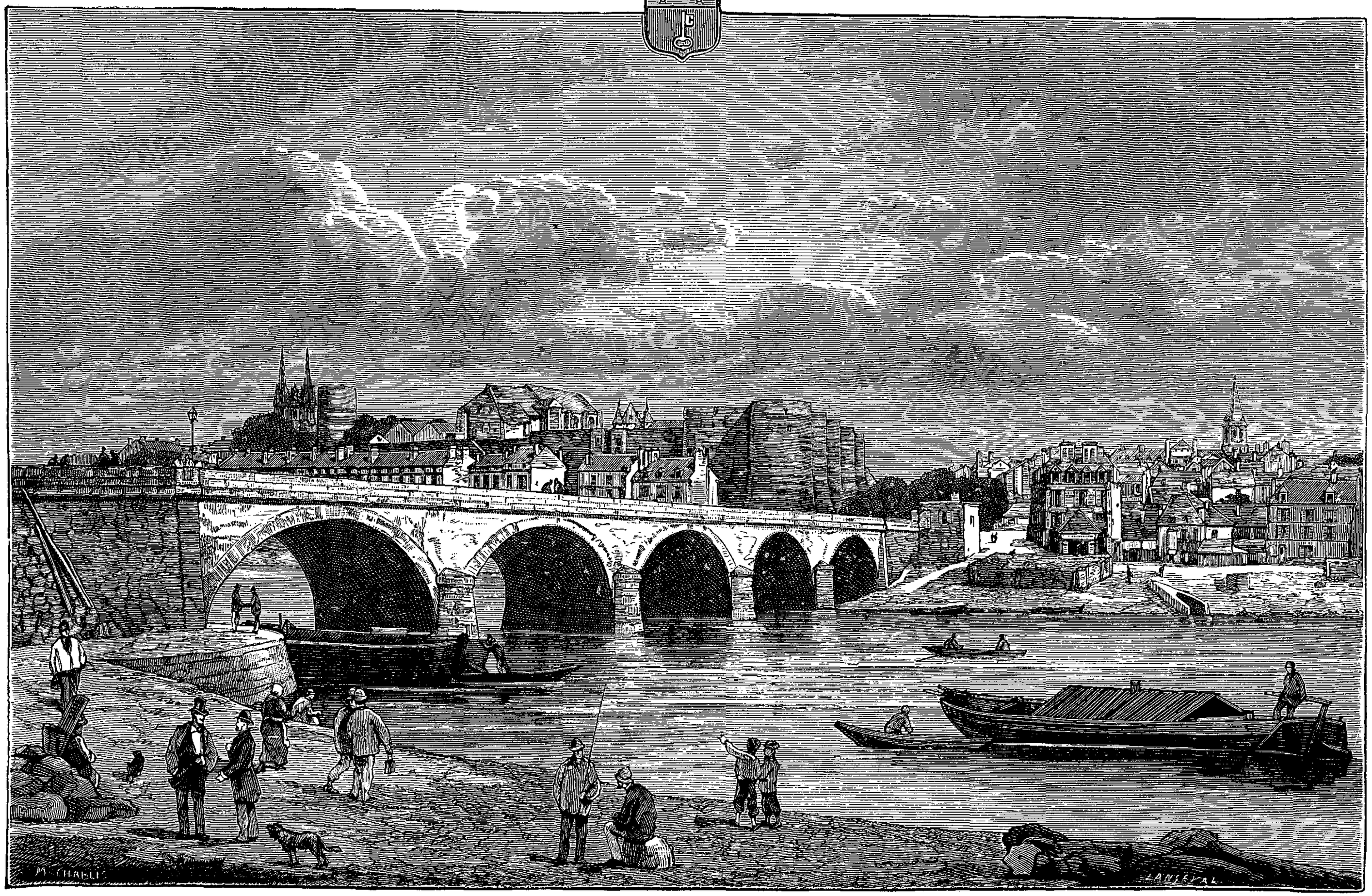
Nouvelle Édition

Atlas de la France Illustrée

Imprimerie Erhard, Paris.

J. Rouff, Éditeur, 14 Cloître St. Honoré

Gravé par Erhard, 8 rue Nicole



ANGERS

15. — **Mainè-et-Loire.**

MAINE-ET-LOIRE

Chef-lieu : ANGERS

Superficie : 7,121 kil. carrés. — Population : 517,258 habitants.

5 Arrondissements — 34 Cantons. — 381 Communes.

DESCRIPTION PHYSIQUE ET GÉOGRAPHIQUE

Situation, limites. — Le département de Maine-et-Loire doit son nom aux deux principaux cours d'eau qui l'arrosent; il appartient à la région nord-ouest de la France et dépend entièrement du bassin de la Loire. Il a été formé de la presque totalité de l'ancienne province d'Anjou.

Ses limites sont : au nord, les départements de la Sarthe et de la Mayenne; à l'ouest, celui de la Loire-Inférieure; au sud-ouest, celui de la Vendée; au sud, celui des Deux-Sèvres, et, à l'est, ceux de la Vienne et d'Indre-et-Loire.

Nature du sol. — Le département de Maine-et-Loire est un pays de plaines peu élevées et sillonné de vallées peu profondes; il a sa pente générale vers l'ouest dans le sens du cours de la Loire, et il ne faut pas y chercher de montagnes. Les points culminants du département sont au sud de de la Loire : le coteau du château des Gardes, au sud de Chemillé, qui s'élève à 210 mètres au-dessus du niveau de la mer; celui de la Salle-de-Vihiers, à l'ouest de Vihiers, est à 206 mètres; près de Saint-Paul-du-Bois, une colline mesure 208 mètres. Les plateaux ont une élévation moyenne de 80 à 100 mètres au-dessus du niveau de la mer, soit 60 à 80 mètres au-dessus du cours de la Loire. Au nord du fleuve, le pays est généralement moins élevé; les collines ne dépassent guère 125 mètres, et les hautes plaines 60 à 80 mètres. La plupart des collines sont plantées de vignes ou couvertes de bois; dans les plaines, la terre de bruyère domine; c'est ce qui explique leur grande fertilité. L'aspect du département est agréable et varié; il est entrecoupé de plaines et de vallons, que des haies vives et bien entretenues, du milieu desquelles s'échappent des bouquets d'arbres, partagent en nombreuses propriétés rurales. Au milieu de ces clos s'élèvent les habitations blanches, propres et commodes, qui sont d'un effet très pittoresque et qui égayent la riche nature de ce pays.

On peut le considérer comme partagé en trois régions distinctes : la *Vallée*, sur les deux rives de la Loire; le *Bocage*, partie la plus boisée du département, dans les arrondissements de Baugé, de Segré, de Cholet et d'Angers, et la *Plaine*, formée presque entièrement par l'arrondissement de Saumur.

Le département de Maine-et-Loire se divise, d'après sa nature, en : pays de bruyères ou de landes, 32,721 hectares; sol de riche terreau, 28,215; sol de craie ou calcaire, 37,590; sol de gravier, 6,031; sol pierreux, 7,032; sol sablonneux, 31,019, et sol argileux, 270,184 hectares.

Hydrographie. — Le département de Maine-et-Loire appartient entièrement au bassin de la Loire; il a sa pente générale vers l'ouest dans le sens du cours de ce fleuve, qui le partage en deux parties à peu près égales. Les rivières qui l'arrosent sont toutes tributaires de la Loire; au nord de ce fleuve, les affluents de la rive droite sont : la Maine, formée par la réunion, au-dessus d'Angers, du Loir, de la Sarthe et de la Mayenne grossie de l'Oudon; l'Authion et l'Erdre; cette dernière a sa source seulement dans le département. Les affluents de la rive gauche sont, au sud : le Thouet et son affluent la Dive, le Layon, l'Èvre, la Sèvre-Nantaise et son affluent le Moine. La Sèvre limite pendant 12 kilomètres le département et le sépare de celui de la Vendée.

La Loire entre dans le département sur le territoire de la petite commune de Montsoreau, à 693 kilomètres de sa source, après avoir baigné successivement les départements de l'Ardèche, où elle prend sa source, de la Haute-Loire, de la Loire, de Saône-et-Loire et de l'Allier, de la Nièvre et du Cher, du Loiret, de Loir-et-Cher et d'Indre-et-Loire (voyez l'hydrographie de ces différents départe-

ments). Son cours dans le département est de 87 kilomètres ; elle le quitte près d'Ingrandes, sur sa rive droite, et à La Varenne, à 40 kilomètres plus loin, sur sa rive gauche; elle passe successivement à Montsoreau, Saumur, Gennes, les Rosiers, Saint-Mathurin, Les Ponts-de-Cé, Chalonnes, Ingrandes, Saint-Florent-le-Vieil, Champtoceaux et La Varenne. La largeur moyenne du fleuve est ici de 583 à 778 mètres, et ses eaux capricieuses sont retenues dans leur lit par une levée qui, sur la rive droite, protège les vergers, les jardins, les bourgs et les villages de leurs trop fréquentes et redoutables inondations. Les îles de la Loire situées dans le département passent pour les plus belles qu'embrasse le cours de ce fleuve.

La Mayenne prend sa source au village de Maine, dans le département de l'Orne; elle entre dans celui de Maine-et-Loire sur le territoire de la commune de La Jaille-Yvon, passe aux Rues, Chenillé-Changé, Montreuil ; près de La Giraudière, elle reçoit l'Oudon, qui vient du département de la Mayenne, et arrose Segré et Le Lion-d'Angers; la Mayenne passe ensuite à Grez-Neuvillé, à Pruillé, à Juigné; près de Cantenay, elle reçoit la Sarthe et prend alors le nom de la Maine; son cours total est d'environ 204 kilomètres, en y comprenant la Maine; 32 appartiennent au département.

La Sarthe (voyez l'hydrographie du département de la Sarthe) entre dans le département de Maine-et-Loire sur les territoires des communes de Morannes et de Chemiré, à 170 kilomètres de sa source, au village de Somme-Sarthe, dans le département de l'Orne; elle passe successivement à Morannes, à Brissarthe, à Châteauneuf, à Juvardeil, à Cheffes, à Briollay. A un kilomètre au-dessous de cette dernière commune, la Sarthe reçoit le Loir, qui entre sur le territoire du département près de Durtal, et passe à Lezigné, à Montreuil et à Seiches. Après avoir reçu le Loir, la Sarthe va se jeter dans la Mayenne, après un cours de 286 kilomètres.

La Maine, ainsi formée par la réunion de la Sarthe et de la Mayenne, passe à Angers, et, après un cours de 12 kilomètres, elle vient affluer dans la Loire, près de la petite commune de Champtourteau, à environ 6 kilomètres à l'ouest des Ponts-de-Cé.

L'Authion prend sa souce dans les étangs d'Hommes et de Rillé (Indre-et-Loire) et porte jusqu'à Bourgueil le nom de Doit. A peu de distance de ce bourg, elle entre dans le département de Maine-et-Loire en suivant l'ancien lit de la Loire, coule à travers une plaine marécageuse jusqu'à Beaufort, où elle est flottable, grâce à quelques travaux de canalisation, et vient se jeter dans la Loire au-dessus des Ponts-de-Cé, après un cours d'environ 100 kilomètres. Elle a pour affluents de droite le Lathan et le Couasnon.

Les cours d'eau de la rive gauche de la Loire sont beaucoup moins remarquables; le Thouet, qui passe à Montreuil-Bellay et se jette dans la Loire au-dessous de Saumur, a 100 kilomètres de cours; il reçoit sur sa rive droite la Dive, qui est en partie canalisée. Le Layon, dont le cours, de 72 kilomètres, est en entier dans le département, passe à Passavant, Neuil, Aubigné-Briand, Touarcé, Rablay, Saint-Aubin et Chalonne, où il se jette dans la Loire. L'Èvre, qui a 40 kilomètres de cours, prend sa source au-dessus du May, dans l'arrondissement de Beaupréau; elle passe au May, à Beaupréau, à Montrevault et se jette dans la Loire au-dessous de Saint-Florent.

On compte dans le département un assez grand nombre d'étangs, mais la plupart sans importance ; les principaux se trouvent dans l'arrondissement d'Angers, aux environs de Saint-Georges.

Voies de communication. — Le département de Maine-et-Loire est un des mieux partagés sous le rapport des voies de communication. Il est traversé par 9 routes nationales, d'un parcours de 398 kilomètres; par 17 routes stratégiques, d'une longueur de 284 kilomètres; par 24 routes départementales, ayant un développement de 712 kilomètres ; par 48 chemins vicinaux de grande communication, 994 kilomètres; par 125 chemins vicinaux d'intérêt commun, 1,434 kilomètres; enfin, par plus de 1,000 chemins vicinaux ordinaires, ayant un développement de 3,870 kilomètres.

Angers est le centre principal des chemins de fer aujourd'hui en exploitation, et Segré celui des chemins de fer en construction ou projetés.

La principale ligne de chemin de fer du département est celle de Tours à Nantes et Saint-Nazaire, qui dépend du grand réseau d'Orléans. Cette ligne, qui suit la rive droite de la Loire, pénètre dans le département un peu avant la station de Varennes, dessert les stations de Varennes et Saumur (295 kilomètres de Paris, 61 kilomètres de Tours), Saint-

Martin-sur-Loire, Saint-Clément-des-Levées, Les Rosiers, La Ménitré, Saint-Mathurin, La Bohalle, Trélazé, Angers (339 kilomètres de Paris, 105 kilomètres de Tours), La Pointe, Les Forges, La Possonnière, Saint-Georges, Champtocé, Ingrandes, station après laquelle elle quitte le département, après un parcours de 95 kilomètres, pour entrer dans celui de la Loire-Inférieure. A Saumur, un premier embranchement se dirige sur Poitiers, où il rejoint la grande ligne de Bordeaux, en desservant dans le département les stations de Varrains-Chacé, de Saint-Cyr-en-Bourg et de Montreuil-Bellay. A Angers, un autre embranchement, appartenant à l'État, se dirige sur Poitiers et vient rejoindre celui-ci à Montreuil-Bellay, en desservant les stations de La Pyramide, Les Ponts-de-Cé, Juigné-sur-Loire, Quincé-Brissac, Thouarcé, Jouannet, Martigné-Briand, Saint-Georges-Châtelaison, Doué-la-Fontaine, Baugé-les-Verchers et Le Vaudelenay. Cet embranchement, particulier au département, a 66 kilomètres. D'Angers, une autre ligne de 97 kilomètres va se souder, au Mans, au réseau de l'Ouest, en desservant dans le département les stations de La Maître-École, Écouflant, Saint-Sylvain, Briollay, Tiercé, Étriché-Châteauneuf et Morannes, soit 170 kilomètres dans le département. Un embranchement de 183 kilomètres met Angers en communication avec Niort, par Cholet et Bressuire, en desservant dans le département les stations de La Pointe, Les Forges, La Possonnière, Chalonnes, La Jumellière, Chemillé, Trémentines, Cholet et Maulévrier.

La ligne de Sablé à Châteaubriant (97 kilom.), appartenant au réseau de l'Ouest, traverse l'angle nord-ouest du département et dessert les stations de La Ferrière, Segré, Noyant, Combrée, Vergonnes, Soudan et Pouancé. Un embranchement de 38 kilomètres met Angers en communication avec Segré, par Le Lion-d'Angers.

De Segré, d'autres lignes en construction ou projetées doivent se diriger sur Nantes par Candé, sur Nantes par Le Louroux et Beaupréau.

De Saumur, un embranchement doit gagner La Flèche et les lignes de l'Ouest par Baugé.

On peut évaluer à 312 kilomètres les chemins en exploitation, en 1877, et à 178 ceux en construction ou à construire, à cette époque.

Climat. — Le département de Maine-et-Loire appartient à deux régions climatériques distinctes. La partie située au nord de la Loire dépend du climat séquanien, et la partie au sud de ce fleuve appartient au climat girondin; il participe, par conséquent, aux grands caractères physiques de chacune de ces deux divisions. Le climat est généralement sain, plutôt humide que sec; les hivers sont souvent pluvieux; et les vents d'ouest sont les plus fréquents. On se souviendra cependant de l'hiver de 1879-1880 et de l'embâcle de la Loire entre Villebernier et Saumur.

A Angers, la température moyenne annuelle a été en vingt années de 12°,31 du thermomètre centigrade; dans la même période, la température moyenne de l'hiver a été de 5°,98; celle du printemps, de 11°,57; celle de l'été, de 18°,12; celle de l'automne, de 13°,13. La quantité moyenne annuelle de pluie a été, en trois ans, de 520 millimètres, et les vents dominants sont ceux du sud-ouest, de l'ouest et du nord.

Productions naturelles. — Le département de Maine-et-Loire a sa partie orientale située dans la région géologique dite de Neustrie, et sa partie occidentale dans la région dite de Bretagne; dans la première, on trouve de la pierre à chaux ordinaire et à chaux hydraulique et de l'argile; dans la seconde, des granits et des marbres. La pierre dure et à grains fins propre à la statuaire s'y rencontre aussi. Mais les principaux produits de l'exploitation minérale sont les ardoises, la craie, la houille et le fer. Les ardoisières d'Angers jouissent d'une grande réputation. Elles sont exploitées à ciel ouvert et forment de vastes et effrayantes excavations, dont quelques-unes atteignent 120 mètres; les principales sont dans les communes de Trélazé et de Saint-Barthélemy.

Parmi quelques sources minérales, les seules qui aient quelque réputation sont celles de Joanette, commune de Martigné-Briand, et celle de l'Épervier, commune de Saint-Sylvain, près d'Angers. Elles se prennent en douches et en bains.

Les productions en céréales et en légumes dépassent de beaucoup les besoins de la consommation, car le sol est très fertile. Les vergers, qui sont nombreux, sont plantés d'arbres à fruits, tels que noyers, pruniers, pommiers, poiriers, etc., etc. Rabelais nous a appris à estimer les vins de la côte de Saumur et de celle d'Angers. On évalue la production annuelle des vignes à environ 600,000 hec-

tolitres, dont moitié est livrée au commerce ou convertie en eau-de-vie et vinaigre estimé sous le nom de vinaigre de Saumur, et l'autre moitié est consommée dans le département. Les vins blancs qui ont le plus de réputation sont ceux des coteaux de Saumur (Rotissant), la Perrière, le Grand et le Petit-Morin, les Poilleux, Parnay, Dampierre, Souzé, Thouarcé, Rablay, Savenières; les mêmes crus donnent de bons vins mousseux. Ces vins sont classés parmi les meilleurs vins de première classe ou les meilleurs vins d'ordinaire de la France. Parmi les vins rouges, on cite ceux de Champigny, de Neuillé et de Champigné-le-Sec, de Dampierre, de Varraines, de Saint-Cyr, de Brézé, de Saumur, etc.

En 1871, la production des vins du département était évaluée à 680,150 hectolitres, valant 23,805,250 francs; en 1874, elle était de 463,950 hectolitres, valant 12,990,600 francs; enfin, en 1876, elle n'était pas moindre de 909,339 hectolitres, valant environ 32,000,000 de francs.

Le lin et le chanvre sont fort estimés et arrivent à une croissance remarquable; ils servent à faire la toile fine de Cholet et sont surtout cultivés dans l'arrondissement de Cholet. Il ne faut pas omettre, parmi les productions de Maine-et-Loire, les melons précoces d'Angers et les cantaloups de l'Anjou. On cultive aussi la réglisse, la coriandre, les graines potagères et fourragères; les bords des rivières offrent de belles prairies et d'excellents pâturages. Les essences dominantes des forêts sont celles du chêne et du hêtre. On y trouve aussi des cormiers, des alisiers, des poiriers sauvages; le genévrier, le houx, le genêt d'Espagne, l'ajonc y sont communs.

Les principales forêts sont celles de Brissac, de Bécon, de Beaulieu, de Chambier, de Monnoie, de Baugé, de Vézins, de Maulévrier, de Beaupréau, de Fontevrault, de Milly, de Brigon, de Longuenée, d'Ombrée, de Juigné, de Chandelais et de Bressay.

Les animaux domestiques sont généralement de belle race. L'élève des chevaux, estimés pour la cavalerie légère, celle des mulets et surtout celle des bœufs et des porcs, engraissés pour l'approvisionnement de la capitale, sont une grande source de richesse pour les cultivateurs. Les forêts recèlent des sangliers et des cerfs, des loups et des blaireaux, des renards, des fouines, des belettes et des chats sauvages. On rencontre quelquefois dans le Bocage, sur la rive gauche de la Loire, des martres et des genettes dont la peau est estimée des fourreurs. Les plantations qui bordent les champs nourrissent des oiseaux des espèces les plus variées. L'élève des abeilles fait dans quelques cantons d'heureux et rapides progrès. Les rivières sont très poissonneuses, et on y trouve des loutres. Parmi les reptiles, on remarque la vipère, l'aspic, la couleuvre et la salamandre terrestre.

Industrie agricole, manufacturière et commerciale. — Le département de Maine-et-Loire est un pays agricole, manufacturier et d'exploitation; l'agriculture y est en progrès, mais elle est encore peu avancée, et l'on y laisse encore dans quelques parties les terres trop longtemps en jachère. La superficie du département se partage en superficie bâtie, 69,758 hectares, et en territoire agricole, 642,335 hectares. Ce dernier se subdivise lui-même en : céréales, 249,021 hectares; farineux, 29,104; cultures potagères et maraîchères, 7,541; cultures industrielles, 15,655; prairies artificielles, 49,143; fourrages annuels, 19,328; cultures diverses, jachères, bruyères, 86,300; vignes, 30,930; bois et forêts, 54,407; prairies naturelles et vergers, 80,403; pâturages et pacages, 5,103. Les terres incultes occupent 15,400 hectares.

L'industrie manufacturière la plus considérable est celle de la fabrication des toiles, cotons et cotonnades, flanelles et autres lainages, et surtout celle du linge de table et des mouchoirs renommés dits de Cholet. L'arrondissement de Cholet est le siège de cette industrie, qui s'étend aux départements voisins, et Cholet en est le centre (près de 50,000 ouvriers). Parmi les autres industries, nous citerons · le filage de la laine et du coton, la fabrication des toiles à voiles et des bougies à Angers, des chapelets de Saumur, des cuirs, des papiers, de la saboterie, des tuiles et briques et de la poterie, de la verrerie (à La Primaudière), le travail du fer, la distillation des eaux-de-vie et liqueurs, la préparation du vinaigre et l'exploitation des ardoisières, des houillères et des carrières de craie et de marbre, ainsi que des mines de fer, récemment découvertes dans les cantons de Châteauneuf, Segré, Pouancé et Candé.

Les principaux articles exportés sont, avec les produits de la fabrication de Cholet, les vins et vinaigres, les grains et farines, le bois, le trèfle, le chanvre, le lin et les bestiaux gras. Le nombre des foires du département est de 338; elles se tiennent dans

90 communes et durent 376 journées. Les deux principales sont celles d'Angers, dites de la Fête-Dieu et de la Saint-Martin ; elles durent chacune huit jours. Les principaux objets de commerce consistent en bestiaux gras et maigres, bœufs de labour, chevaux, mules et mulets. On vend principalement du lin, du chanvre, du fil, des graines de lin et de chanvre aux foires des arrondissements d'Angers, de Saumur et de Cholet, des vins dans celui de Saumur, des pruneaux aux foires de Montsoreau et de Trèves, des futailles à Saint-Hilaire-le-Doyen, des rubans de fil à Couture, des dentelles à Passavant, de la chapellerie à Saumur, des anneaux de nerfs de bœuf, servant à attacher les fléaux à battre le grain, à Chamellier. Enfin, les foires du Louroux-Béconnais sont renommées pour la vente du bétail en gros.

Division politique et administrative. — Le département de Maine-et-Loire a pour chef-lieu de préfecture Angers; il est divisé en 5 arrondissements, 34 cantons, 381 communes; nous en donnons plus loin le tableau. Il appartient à la région agricole de l'ouest de la France. Il forme le diocèse d'un évêché, dont le siège est à Angers et qui est suffragant de l'archevêché de Tours. Angers possède un grand et un petit séminaire.

Le département compte 6 cures de première classe, 31 de seconde, 379 succursales et 211 vicariats.

Angers est le siège d'une cour d'appel, dont le ressort est formé des départements de Maine-et-Loire, de la Sarthe et de la Mayenne. Il y a dans le département cinq tribunaux de première instance, siégeant dans les cinq chefs-lieux d'arrondissement, et trois tribunaux de commerce : à Angers, à Cholet, à Saumur.

Au point de vue universitaire, le Maine-et-Loire dépend de l'académie de Rennes. Il y a à Angers un lycée, une école préparatoire de médecine et de pharmacie, des écoles primaires supérieures pour les instituteurs, des collèges communaux à Cholet et à Saumur; 10 institutions secondaires libres, une école normale d'instituteurs à Angers et près de 854 écoles primaires. Il y a aussi dans le département plusieurs sociétés savantes. Angers possède une des trois écoles nationales des arts et métiers (les deux autres sont à Châlons et à Aix).

Le département forme une des subdivisions du 9e corps d'armée et de la 9e région de l'armée territoriale, dont l'état-major est à Tours; Angers est le chef-lieu de cette subdivision. La compagnie de gendarmerie départementale dépend de la 9e légion, dont l'état-major est à Tours.

Le département est compris dans l'arrondissement minéralogique de Nantes, qui appartient à la région du nord-ouest; dans la 13e inspection des ponts et chaussées et dans la 23e inspection forestière (Rennes).

On compte dans Maine-et-Loire 73 perceptions des finances ; les contributions et revenus publics atteignent 29 millions de francs.

HISTOIRE DU DÉPARTEMENT

Les *Andes* ou *Andegaves* occupaient, à l'époque de la conquête romaine, cette partie de la Gaule qui a formé depuis la province d'Anjou et forme aujourd'hui le département de Maine-et-Loire. Les Andes, avec leurs voisins les Aulerces Cénomans, avaient pris part à une des émigrations les plus importantes des Gaulois et envoyé, dans la partie de l'Italie qui plus tard reçut le nom de Gaule Cisalpine, l'excédent de leur population. Aussi quelques Angevins, trop zélés pour la gloire de leur pays, n'ont-ils pas manqué de considérer sans autre preuve les Andes comme fondateurs du village d'*Andes*, voisin de Mantoue et patrie de Virgile. Sans doute il serait bien agréable pour le patriotisme local de compter parmi les Angevins célèbres l'auteur de l'*Énéide ;* mais c'est là une assertion qui trouvera toujours beaucoup d'incrédules, surtout hors du département de Maine-et-Loire. Une gloire mieux constatée, c'est celle d'avoir, sous la conduite du vaillant Dumnacus, résisté bravement aux lieutenants de César. Vaincus néanmoins par Fabius, ils restèrent pendant cinq siècles soumis aux Romains. Mais lorsqu'au ve siècle l'empire romain, miné depuis si longtemps à l'intérieur par la corruption césarienne, se vit de tous côtés envahi par les barbares, les Andes, comme leurs voisins, se hâtèrent de ressaisir leur indépendance; ils s'unirent aux Bretons et firent partie de la confédération armoricaine. Leur principale ville, *Juliomagus*, rejeta le nom qui indiquait son origine impériale pour prendre celui d'*Andegavia*, depuis Angers. Mais les Angevins n'échappaient à la domination romaine que pour retomber bientôt sous la domination plus dure des barbares. Les Saxons et les Francs furent successivement les dévastateurs

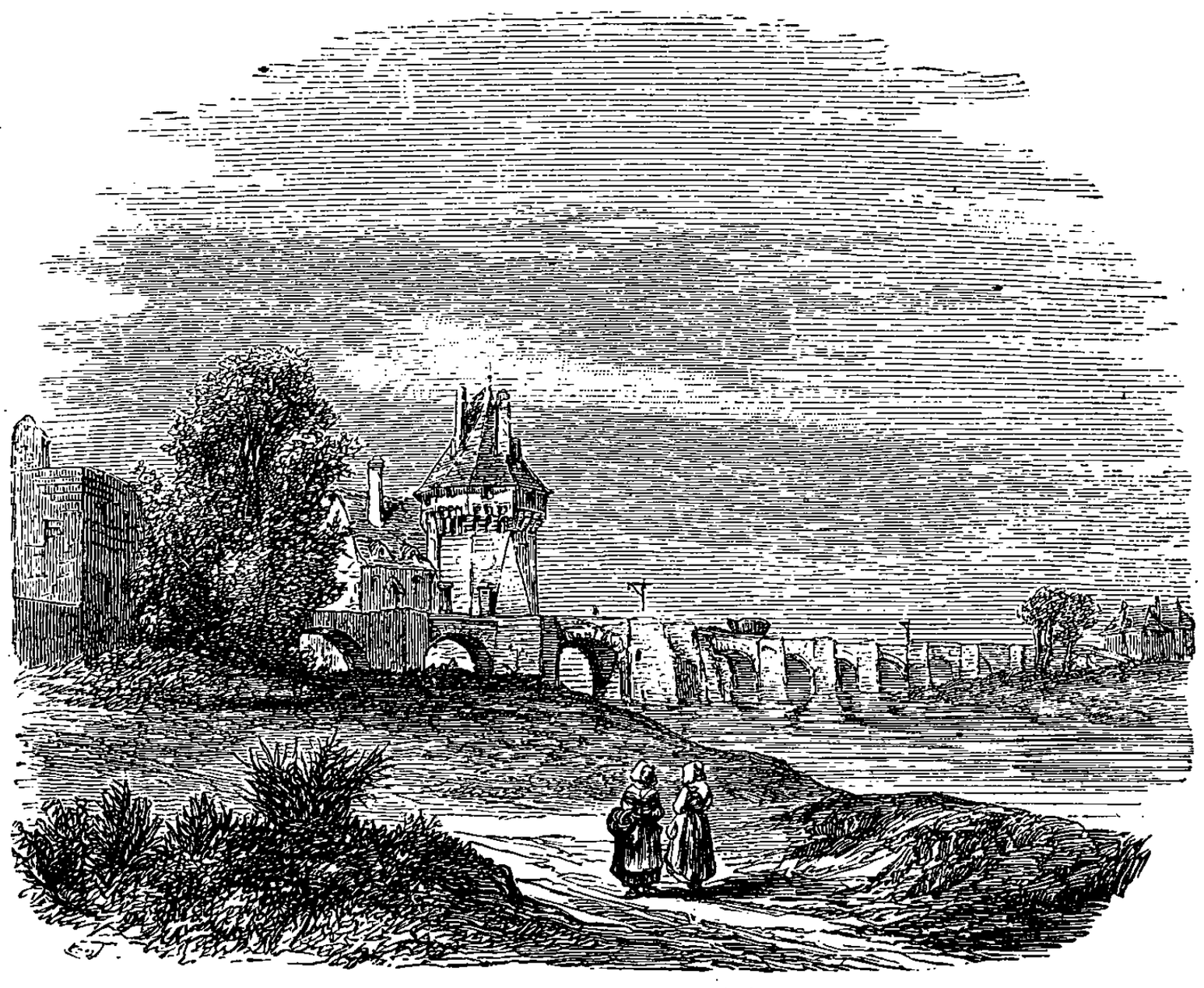
et les maîtres du pays; ce fut sous Childéric Ier que l'Anjou devint la proie des Francs. Cependant les Angevins s'étaient convertis au christianisme; opiniâtrément attachés à leurs croyances primitives, ils avaient gardé dans les campagnes le culte des druides et repoussé le polythéisme romain. Mais l'unité de Dieu, qui faisait le fond de leur religion nationale, devait les rendre moins hostiles au christianisme, qui d'ailleurs se montra ici fort accommodant et sut ménager des coutumes si profondément enracinées dans les mœurs du pays, que quelques-unes se sont conservées jusqu'à nos jours, telles que les processions à certains chênes, les cérémonies du *gui l'an neuf*, etc. « Ce qui est digne de remarque, dit M. Bodin dans ses *Recherches sur l'Anjou*, c'est que nos premiers évêques, qui détruisirent avec tant de zèle tous les temples des Romains, respectèrent toujours ceux des druides. » Le premier de ces évêques fut Defensor, qui vivait dans la seconde moitié du IVe siècle. Parmi ses successeurs, saint Maurille et saint Lezin se signalèrent par leurs vertus. Ce dernier, avant d'entrer dans les ordres, avait été comte d'Angers sous le nom de Sicinius. Rainfroy, au VIIIe siècle, reçut de Charles-Martel, comme bénéfice militaire, le titre et la puissance de comte d'Angers. Sur les ruines du Capitole il éleva un palais, qui devint plus tard celui de l'évêque. On croit que parmi ses successeurs il faut placer Roland, fils de Milon et neveu de Charlemagne, le fier paladin tué à Roncevaux; mais toute cette période est obscure. On trouve un peu plus tard l'Anjou divisé en deux comtés, *comté d'outre-Maine et comté deçà Maine*, qui ont chacun pour comtes Robert l'Angevin et Érispoé. Robert l'Angevin ou le Fort, placé là par Charles le Chauve pour protéger la France contre les envahissements des Bretons et des Normands, justifia par sa fidélité et sa valeur la confiance de son suzerain; mais il fut tué dans un combat contre Hastings, le fameux chef danois. Robert le Fort est le bisaïeul de Hugues Capet, le plus ancien des ancêtres connus de la maison qui régna si longtemps sur notre pays et règne encore en Espagne.

Hastings vainqueur s'empara d'Angers, que la terreur avait rendue déserte, et où s'installèrent ses sauvages compagnons avec leurs femmes et leurs enfants. Il en fut chassé bientôt par Charles le Chauve, aidé de Salomon, roi de Bretagne. Selon une tradition douteuse, celui-ci aurait, par une tranchée, détourné la rivière, dont le lit se trouva un moment à sec; et alors Hastings, voyant qu'il ne pouvait plus tenir, aurait offert à Charles le Chauve une somme énorme et la promesse de quitter à tout jamais la France; Charles aurait eu la lâcheté et l'ineptie d'accepter ces conditions de la part d'un ennemi sans foi qu'il pouvait écraser; et Hastings, aussitôt libre, aurait continué sur les bords de la Loire ses brigandages et ses dévastations; l'exactitude de ce récit est, nous devons le dire, révoquée en doute par M. Bodin. Quoi qu'il en soit, Angers délivrée devint le centre d'un comté héréditaire, dont Ingelger fut le premier possesseur; c'est l'origine de la première maison d'Anjou.

Ingelger, dès l'âge de seize ans, s'était signalé par une action chevaleresque, qui lui avait attiré l'admiration de tous et la bienveillance de Charles le Chauve. Sa marraine, la comtesse de Gâtinais, jeune et belle, avait trouvé un matin auprès d'elle son mari mort subitement. Un seigneur, nommé Gontran, parent du comte, accuse la veuve d'adultère et d'assassinat. La cause est portée devant Charles le Chauve. Gontran soutient son accusation; les seules preuves qu'il allègue sont le mépris et l'aversion témoignés par la comtesse pour son vieux mari; il réclame du souverain l'héritage du comte, son parent, dont la veuve va être investie si elle est déclarée innocente; en terminant, il en appelle au jugement de Dieu et jette son gage de combat. Nul n'osera sans doute relever le défi d'un homme connu par son adresse et son audace; la comtesse s'évanouit. Mais déjà Ingelger avait relevé le gant et, se présentant devant Charles, l'avait supplié de lui permettre le combat. Après avoir longtemps résisté, Charles cède; le combat a lieu le lendemain. Dès la première passe, la lance de Gontran perce le bouclier du page et y reste fixée, tandis qu'Ingelger lui passe la sienne au travers du corps, le renverse de cheval et, mettant lui-même pied à terre, l'achève avec le poignard de miséricorde.

La comtesse, qui lui devait l'honneur, lui légua tous ses biens. Plus tard le roi lui donna le comté d'Anjou, et, par un mariage avec la nièce des riches et puissants évêques d'Orléans et de Tours, Ingelger devint un des plus importants des grands vassaux.

Ce fut pourtant à cette époque, marquée par ces brillants exploits, que les Angevins perdirent leur liberté, qu'avaient respectée les Romains. Réduits au servage, ils ne furent plus que les hommes



Les anciens ponts de Cé.

des seigneurs francs ou normands établis dans le pays.

Foulques le Roux, fils d'Ingelger, hérita de son comté d'Anjou de *deçà Maine*, et lorsque Eudes, comte d'Anjou d'*outre-Maine*, eut contraint le roi Charles le Simple à lui céder plus de la moitié de son royaume, il donna son comté à ce même Foulques, et les deux comtés d'Anjou n'en formèrent plus qu'un seul.

Nous ne raconterons pas ici la monotone histoire des comtes d'Anjou, successeurs de Foulques Ier, et qui tous s'appellent Foulques ou Geoffroy; des envahissements, des violences, des générosités envers le clergé, voilà leur histoire; c'est celle de presque toutes les grandes maisons de cette époque. Mais le règne du dernier comte, Geoffroy V Plantagenet, marquant une époque de nos annales, mérite qu'on s'y arrête un instant.

Geoffroy Plantagenet, ainsi surnommé parce qu'il portait sur son casque une branche de genêt, avait épousé Mathilde, fille et unique héritière de Henri Ier, roi d'Angleterre. A la mort de ce dernier, il eut, pour faire valoir ses droits, à soutenir une sanglante guerre contre Étienne, neveu de Henri; il lui enleva la Normandie, et son fils Henri devint roi d'Angleterre sous le nom de Henri II; outre l'Anjou, le Maine, la Normandie et ses possessions d'outre-mer, il y adjoignit bientôt la Bretagne et la Guyenne par son mariage avec Éléonore de Guyenne. C'est là l'origine de la longue guerre entre la France et l'Angleterre, dans laquelle l'Anjou joua, pour son malheur, un rôle important.

Après la mort de Richard Cœur de Lion, son neveu, Arthur, était devenu l'héritier du trône; Jean sans Terre, son oncle, le dépouille de ses biens, l'enferme dans une prison et bientôt le fait périr. Philippe-Auguste confisque alors les possessions de Jean sans Terre; l'Anjou est réuni à la couronne. Saint Louis, en 1246, donna ce comté à Charles, son frère, qui fut la tige de la maison d'Anjou, appelée bientôt à régner sur le royaume de Naples. On sait comment, invité à exercer contre le légitime possesseur de ce royaume les vengeances du pape Urbain IV, il déshonora sa conquête par ses atro-

cités, et comment son usurpation fut châtiée en un jour par le massacre connu sous le nom de *Vêpres Siciliennes*, où périrent égorgés les plus brillants chevaliers de la Provence, du Maine et de l'Anjou.

Charles II, de race impitoyable, chassa les juifs de l'Anjou, et son zèle religieux le porta à les dépouiller de leurs biens, comme celui de son père l'avait déterminé à usurper le royaume de Naples, puisque usurper est le mot décent dont on se sert pour désigner les vols commis par les souverains. Ce prince maria sa fille Marguerite à Charles de Valois, fils de Philippe le Hardi, roi de France. Ce fut ainsi que l'Anjou entra dans la maison de Valois. Philippe le Bel érigea ce comté en duché-pairie en faveur de son frère, Charles III. Ce duché devint bientôt l'apanage du prince Jean, qui, sous le nom de Jean II, fut roi de France, vaincu et pris à la bataille de Poitiers. Il avait déjà cédé l'Anjou à son second fils, Louis, qui fut fait prisonnier avec son père. Celui-ci devenu libre, son frère, Charles V, érigea en sa faveur en duché héréditaire l'Anjou, que Louis n'avait possédé jusqu'alors qu'à titre d'apanage. Ravagé par les Anglais et par des bandes de soldats licenciés, le pays était alors en proie à une misère effroyable, qu'augmentaient encore l'avidité du nouveau duc et ses guerres lointaines en Italie, où il chercha vainement à s'emparer du royaume de Naples. Pendant cette expédition malheureuse, le trésor de l'armée étant épuisé, Pierre de Craon, chambellan du duc, est envoyé en Anjou pour se procurer des fonds. Il fait un appel à la fidélité des Angevins, réunit cent mille ducats d'or, retourne en Italie et, arrivé à Venise, y dissipe cet argent avec des joueurs et des courtisanes. Louis mourut sans avoir été secouru. Pierre de Craon, ce digne chambellan, est encore connu dans notre histoire par l'assassinat d'Olivier de Clisson, qu'il fit attaquer la nuit, à Paris, au sortir de l'hôtel Saint-Pol, par plusieurs hommes armés. Olivier de Clisson, laissé pour mort, guérit de ses blessures.

Ce fut en se dirigeant vers l'Anjou pour tirer vengeance de ce crime que le roi Charles VI fut atteint de cette démence fatale qui livra la France aux fureurs rivales de ses parents et aux dévastations des étrangers.

Condamné par le parlement, enfermé dans la tour du Louvre, Pierre de Craon, dont les biens devaient être confisqués, obtint du roi des lettres d'abolition pour son double crime. Le parlement, indigné, refusa l'entérinement des lettres de grâce et confirma son premier arrêt par un autre plus sévère, mais qui ne fut pas plus exécuté que le premier.

Deux ans auparavant, Pierre de Craon avait, après avoir fait un pèlerinage, cru expier complètement son crime en léguant aux cordeliers de Paris une somme d'argent pour assister les condamnés avant leur exécution. Jusque-là on refusait aux criminels des confesseurs; Pierre de Craon avait obtenu qu'on leur en accorderait à l'avenir. Tout en louant cette bonne intention, il est difficile de ne pas songer que Pierre de Craon, en s'intéressant si fort aux assassins et aux voleurs, agissait un peu par esprit de corps. Mais d'ailleurs l'action était bonne, et, comme le remarque M. Bodin, c'est la seule de ce genre qu'on trouve dans toute la vie du puissant baron d'Anjou.

La province fut affreusement ravagée au XV^e^ siècle par les Anglais, et, en 1444, le duc de Sommerset l'envahit avec six mille Anglais. Il s'installa aux portes d'Angers avec ses capitaines dans l'abbaye de Saint-Nicolas, et, le soir de son arrivée, il soupait aux lumières dans une des salles du château, lorsqu'un coup de fauconneau, habilement pointé par les habitants d'Angers, tua à côté du comte le sire de Froyford. Cet accident inattendu frappa tellement le chef anglais, qu'il se retira aussitôt.

Le dernier prince de la quatrième maison d'Anjou fut René, le bon roi René, roi de Naples *in partibus*, et qui, après de vaines tentatives pour reprendre son royaume, se résigna à vivre tranquillement comme un bon seigneur, ami des arts et des lettres, dans ses riches possessions de Provence. Malheureusement il légua à la maison de France tous ses droits à la possession du royaume de Naples; de là les interminables guerres d'Italie du XVI^e^ siècle et ces luttes insensées, si funestes à Charles VIII, à Louis XII, à François I^er^. Il est digne de remarque que deux fois les princes qui ont gouverné l'Anjou se soient trouvés devenir la cause d'une guerre sanglante pour la France; aux Plantagenets commence l'effroyable guerre qui, pendant un siècle, livre la France aux armes anglaises, et le bon roi René, léguant à Louis XI ses droits sur les Deux-Siciles, devient l'innocente cause de cette lutte contre l'Espagne et l'empire, si longtemps poursuivie encore après Maximilien et Charles-Quint.

Depuis la mort de René, l'Anjou, réuni à la cou-

ronne, n'est plus qu'un apanage, donné successivement à plusieurs princes de la maison de France, dont les plus connus sont Henri de Valois (depuis Henri III) et Philippe, fils de Louis XIV, qui devint roi d'Espagne en 1700. Ainsi l'histoire du duché d'Anjou cesse réellement dès le XVI^e^ siècle ; mais malheureusement pour le pays, la guerre civile a trop souvent depuis fourni aux annales de cette province de tragiques épisodes, que nous allons rapidement rappeler.

Voisin du Poitou, où les calvinistes comptaient de nombreux partisans, l'Anjou sentit le contre-coup de ces agitations religieuses, auxquelles la partie du pays située au sud de la Loire prit une part active, tandis que le nord restait fidèle au catholicisme et s'attachait à la sainte Ligue. D'Andelot, l'un des principaux chefs calvinistes, traversa le pays en se rendant en Poitou et eut à livrer plusieurs combats sanglants. Saumur s'était surtout prononcé pour la religion réformée, et la Saint-Barthélemy y fut exécutée par le comte de Montsoreau avec une impitoyable férocité. Angers n'échappa point à ces horreurs et eut bientôt après, ainsi que le pays tout entier, à subir l'atroce tyrannie de Bussy d'Amboise, nommé par Charles IX gouverneur d'Anjou. « Je sais, disait-il à celui qui osait lui faire quelques remontrances, je sais comme le vilain doit être traité ; » et ses soldats pillaient et massacraient le vilain, et traitaient l'Anjou en pays conquis. Un crime débarrassa le pays de ce misérable. Bussy d'Amboise était un des débauchés les plus effrénés de cette époque ; il était aimé de la femme d'un des autres chefs catholiques du pays, la dame de Montsoreau, et se vanta au duc d'Anjou de sa bonne fortune. Ni celui-ci, ni le roi, son frère, ne furent discrets, et Montsoreau apprit bientôt la faute de sa femme ; il lui fait écrire à Bussy une lettre par laquelle elle lui donne un rendez-vous, au château de La Coutancière, près de Saumur, et se trouve au lieu désigné avec dix ou douze des siens ; Bussy vient accompagné de son ami Colasseau, lieutenant criminel de la sénéchaussée de Saumur. Brusquement attaqué par le comte et ses domestiques, il se défend avec fureur, couche sur le carreau quatre de ses adversaires ; son épée se rompt, il se défend avec les meubles qu'il trouve sous sa main ; mais un coup de dague, porté par derrière, l'étend mort aux pieds du comte de Montsoreau. Quant à Colasseau, on l'étouffa en lui enfonçant violemment la langue dans le gosier. Les deux cadavres furent jetés dans le fossé. C'est ainsi que périt, sous les coups d'un de ses complices, le bourreau de l'Anjou.

En 1586, la guerre recommença et désola encore les environs de Saumur. Cette ville était une position importante, recherchée par les deux partis. Elle s'était montrée favorable au calvinisme, et c'était là que le roi de Navarre avait abjuré le catholicisme qu'on lui avait imposé, le poignard sur la gorge, le lendemain de la Saint-Barthélemy.

Plus tard, lorsque Henri III, pour résister à la Ligue, fut obligé de se rapprocher du roi de Navarre, celui-ci voulut qu'on lui garantît un passage sur la Loire ; on lui donna Saumur, dont il fit gouverneur le fidèle Duplessis-Mornay. Mornay en fit augmenter les fortifications et ne le quitta que pour aller à Ivry prendre part à la défaite du duc de Mayenne ; il arriva la veille de la bataille, *ce dont j'ai à louer Dieu*, dit-il dans ses Mémoires ; il amenait avec lui une troupe d'Angevins, qui se signala par sa valeur et sa ferme contenance devant l'ennemi : « Et la cornette et celui qui la portait furent remarqués d'avoir toujours poussé en avant, quelque ébranlement qui fût en quelques autres ; » et le pieux calviniste ajoute toujours : « Ce dont j'ai beaucoup à louer Dieu. » Plus tard, en 1697, il fut outragé et faillit être assassiné par un gentilhomme, nommé Saint-Phal de Beaupréau, et par ses gens dans les rues d'Angers ; quelques habitants de la ville, qui se trouvaient là, sauvèrent Duplessis des mains des assassins. Ce fut à cette occasion que Henri IV écrivit à son fidèle compagnon la lettre célèbre : « Monsieur Duplessis, j'ai un extrême déplaisir de l'outrage que vous avez reçu, auquel je participe et comme roi et comme votre ami. Comme le premier, je vous en ferai justice et me la ferai aussi. Si je ne portois que le second titre, vous n'en avez nul de qui l'épée fust plus prête à dégaîner que la mienne, ni qui vous portât sa vie plus gaiement que moi. » Henri contraignit Saint-Phal à demander publiquement pardon à Duplessis-Mornay.

Ce fut à Angers que le duc de Mercœur, le dernier représentant armé de la sainte Ligue, vint faire sa soumission entre les mains de Henri IV en 1598 ; l'une des conditions de sa soumission fut la promesse d'unir sa fille et son unique héritière avec César de Vendôme, fils naturel du roi et de

Gabrielle d'Estrées. Ce mariage fut célébré onze ans après à Paris.

Pendant les troubles que l'ambition de Marie de Médicis excita en 1620, Les Ponts-de-Cé furent témoins d'un combat livré aux troupes qui soutenaient le parti de la reine mère par les troupes royales; le roi Louis XIII y assista; la défaite des troupes rebelles contraignit la reine mère à se soumettre immédiatement, et ce fut près d'Angers qu'eut lieu l'entrevue de la mère et du fils; scène de réconciliation et de tendres affections à laquelle l'avenir devait bientôt donner un éclatant démenti. Peu de temps après, Louis XIII ôta à Duplessis-Mornay le gouvernement de Saumur, qu'il avait gardé avec honneur pendant trente-deux ans; l'inflexible huguenot était devenu suspect au roi, ou plutôt au cardinal de Richelieu.

Pendant le XVII^e^ et le XVIII^e^ siècle, l'Anjou, enfin pacifié, jouit d'un repos que troubla seule la révocation de l'édit de Nantes. Mais la malheureuse contrée devait être, pendant la Révolution, le théâtre presque continuel de la guerre civile.

Avant cette époque néfaste, le département de Maine-et-Loire avait envoyé à la frontière menacée son contingent de volontaires; à leur tête était un héros. « Beaurepaire, ancien officier de carabiniers, avait formé, commandé depuis 1789, l'intrépide bataillon des volontaires de Maine-et-Loire. Au moment de l'invasion, ces braves eurent peur de n'arriver pas assez vite. Ils ne s'amusèrent pas à parler en route, traversèrent toute la France au pas de charge et se jetèrent dans Verdun. Ils avaient un pressentiment qu'au milieu des trahisons dont ils étaient environnés, ils devaient périr. Ils chargèrent un député patriote de faire leurs adieux à leurs familles, de les consoler et de dire qu'*ils étaient morts*. — Beaurepaire venait de se marier; il quittait sa jeune femme, et il n'en fut pas moins ferme. Le commandant de Verdun ayant assemblé un conseil de guerre pour être autorisé à rendre la place, Beaurepaire résista à tous les arguments de la lâcheté. Voyant enfin qu'il ne gagnait rien sur ces officiers nobles, dont le cœur tout royaliste était déjà dans l'autre camp : « Messieurs, » dit-il, j'ai juré de ne me rendre que mort; sur- » vivez à votre honte; je suis fidèle à mon serment; » voici mon dernier mot, je meurs. » Il se fit sauter la cervelle. — La France se reconnut et frémit d'admiration. » (Michelet.)

Néanmoins, ce fut dans le département de Maine-et-Loire, à Saint-Florent, que s'alluma, en 1793, l'incendie qui devait dévorer tout le pays voisin. Excités depuis longtemps par les prêtres, les paysans éprouvaient d'ailleurs une aversion profonde pour la République, qui prétendait les contraindre à défendre la France contre l'invasion étrangère. Le 10 mars 1793, le tirage devait avoir lieu à Saint-Florent; les jeunes gens s'y refusent. La garde nationale veut les y obliger; ils se jettent sur elle, la désarment, prennent pour chefs un voiturier, Cathelineau, et le garde-chasse du château de Maulévrier, Stofflet. Ils s'emparent de Chemillé et de Cholet et donnent la main aux insurgés de la Vendée, qui se soulevaient en même temps. Tel fut le signal de cette affreuse guerre, si héroïque et si sanglante.

Ils organisent leur insurrection avec Stofflet et Cathelineau; plusieurs nobles, Bonchamp, d'Elbée, Lescure, Charette et La Rochejaquelein se mettent à leur tête; ils s'emparent de Saumur; tout leur réussit d'abord. Ils ont affaire à des chefs inexpérimentés et à des gardes nationales réunies à la hâte, manquant de tout, tandis que les Vendéens trouvent partout des vivres, des munitions, une complicité toujours assurée. L'incendie se propage et embrase les départements de l'ouest. Châtillon, Vihiers, Chantonnay, Les Ponts-de-Cé tombent au pouvoir des Vendéens; mais bientôt l'armée de Mayence, transportée du Rhin sur les bords de la Loire, vient changer la face des événements. Aubert-Dubayet, Kléber et Marceau conduisent à la victoire les troupes qu'avait tant compromises l'impéritie de Ronsin et de Rossignol. C'est dans le département de Maine-et-Loire que l'insurrection avait commencé; c'est là qu'elle devait essuyer son premier échec important.

Battus à Saint-Symphorien le 6 octobre 1793, le 9 à Châtillon, puis à Mortagne, où Lescure fut tué, les Vendéens, au nombre de quarante mille, s'avancent, le 15 octobre, sur Cholet, défendu par vingt-deux mille républicains. Ceux-ci ne s'attendaient pas à être attaqués, et le désordre se met d'abord dans leurs rangs. Mais Kléber, Marceau, Beaupuy accourent et rétablissent le combat; l'artillerie foudroie à bout portant les insurgés; le représentant du peuple Merlin pointe lui-même les pièces et, par son exemple, raffermit le courage des soldats. Bientôt les Vendéens écrasés fuient de toutes parts; d'Elbée, Bonchamp sont blessés à mort. Beaupuy et Westermann poursuivent les

fuyards avec la cavalerie et, par un coup d'audace, pénètrent dans Beaupréau, où la masse de l'armée vendéenne s'est refugiée; tout se disperse devant eux.

Le lendemain, ils voient arriver vers eux une troupe désarmée de quatre mille hommes environ poussant les cris singulièrement unis de *Vive Bonchamp! vive la République!* C'étaient quatre mille républicains faits prisonniers antérieurement par les Vendéens, et que ceux-ci avaient enfermés dans Saint-Florent. Bonchamp, près d'expirer dans ce bourg où on l'avait transporté, avait demandé leur grâce au moment où ils allaient être égorgés. Les prisonniers, délivrés sur la demande du mourant, rejoignaient l'armée républicaine.

Depuis ce moment, l'insurrection, frappée à mort, prolonge vainement son agonie désespérée. Battus près de Granville, rejetés sur la Loire, ils sont définitivement écrasés, le 25 décembre, à Savenay par Kléber et Marceau. La grande guerre de a Vendée était terminée.

Stofflet cependant continue dans l'Anjou une guerre d'escarmouches, derniers et impuissants efforts d'une cause perdue. Il résista même après la soumission de Charette; déclarant celui-ci traître à la royauté, il fit prononcer contre lui une sentence de mort. Mais bientôt, se voyant abandonné, il est contraint de se soumettre, et le dernier des chefs vendéens signe la paix à Saint-Florent, où avait commencé l'insurrection.

Cependant, en 1796, l'insurrection se rallume; Stofflet tente de la propager dans l'Anjou; mais, trahi, livré par les siens, il est conduit à Angers et fusillé le 26 février. La révolte avait été promptement étouffée par l'habileté et l'énergie du général Hoche.

En 1815, pendant les Cent-Jours, M. d'Autichamp chercha à soulever l'Anjou et à l'associer aux mouvements royalistes organisés dans l'Ouest. Mais le général Lamarque anéantit en un combat cette révolte impuissante.

Cette triste et inutile échauffourée se termina le 21 juin; trois jours auparavant, la défaite de Waterloo avait livré de nouveau la France à l'étranger.

Si, en 1815, le département de Maine-et-Loire eut à souffrir de l'invasion, les luttes de la Vendée l'avaient assez éprouvé pour que la fortune lui épargnât cette calamité pendant la guerre franco-allemande de 1870-1871.

HISTOIRE ET DESCRIPTION DES VILLES BOURGS ET CHATEAUX LES PLUS REMARQUABLES

Angers (lat. 47° 28′ 17″; long. 2° 53′ 34″ O.). — Angers (*Andegavum, Juliomagus Andium*), station importante de la ligne de Paris à Nantes, grande et ancienne ville, chef-lieu du département, d'un arrondissement et de trois cantons, avec cour d'appel, tribunaux de première instance et de commerce, chambre de commerce et d'agriculture, lycée, école des arts et métiers, évêché, séminaire et de nombreux établissements scientifiques, littéraires ou de bienfaisance, autrefois capitale du duché d'Anjou, dépendait du parlement de Paris, de l'intendance de Tours et avait élection, présidial, sénéchaussée, bailliage, prévôté royale, maîtrise des eaux et forêts, grenier à sel, etc., etc. Située à 302 kilomètres au sud-ouest de Paris, elle est bâtie en amphithéâtre, au-dessous du confluent de la Sarthe avec la Mayenne. Population : 56,846 habitants.

L'histoire de cette ville se confond avec celle de la province dont elle était la capitale. Nous nous bornerons à mentionner ici ce qui, dans l'histoire générale du pays, se rapporte plus spécialement à la cité angevine. *Juliomagus Andecavorum*, ville puissante au temps des Romains, mais dont l'origine est incertaine, jouissait sous le régime des Césars des droits de bourgeoisie romaine; elle eut son Capitole, dont quelques fragments subsistent encore, engagés dans des constructions plus modernes; des thermes, un aqueduc, un amphithéâtre, appelé *growan* (arène), d'un nom celtique, et dont les derniers vestiges, connus dans le pays sous le nom de *Grohan*, ont été détruits, en 1802, sous le Consulat. Des fouilles ont mis à découvert un grand nombre d'antiquités, de tombeaux, de médailles, qui suffiraient pour constater l'antique importance de la cité.

Andegavia (ce fut le nom qui succéda, vers le v^e^ siècle, à celui de Juliomagus) vit encore s'accroître sa puissance dans les premiers siècles de la monarchie franque. Des édifices religieux, dus au zèle de ses évêques et à la piété des fidèles, s'élevèrent de tous côtés. Le clergé y posséda bientôt d'immenses richesses; presque toute l'ancienne partie de la ville appartenait au chapitre de la cathédrale, qui était, en outre, possesseur de plusieurs seigneuries importantes dans les environs. Les revenus de l'évêque étaient encore plus con-

sidérables que ceux de son chapitre. Il faut dire à l'honneur de ces riches prélats qu'ils protégèrent constamment les lettres et les sciences. Sous leur protection, l'université d'Angers jeta un grand éclat; on ne connaît pas la date de cette institution, mais nous la voyons au XIIIe siècle fameuse par le mérite de ses professeurs et déjà riche en privilèges de toute espèce. Ce fut plus tard cependant, et surtout sous le règne tout artistique et littéraire du roi René, que les sciences et les arts fleurirent à Angers. Sous ce prince, des représentations théâtrales, des fêtes, des tournois donnèrent à la ville une existence brillante. Mais Angers dut à Louis XI des bienfaits plus positifs. Le fin roi, aussitôt après en avoir pris possession, se hâta d'augmenter le pouvoir de la bourgeoisie et de diminuer celui des nobles. Chose notable, Angers n'avait pas pris part à la révolution communale qui avait déjà remué tant de villes de France. Ce fut Louis XI qui lui donna une municipalité, accordant la noblesse aux bourgeois élevés à ces fonctions, ainsi qu'à leurs enfants nés ou à naître, sans parler d'autres privilèges étendus à toute la cité. Le roi s'était réservé la nomination des premiers officiers municipaux; mais leurs successeurs furent électifs, et ces élections avaient lieu tous les trois ans.

Lors de la visite de Louis XI, on conservait à Angers quatre morceaux de la vraie croix, qui, réunis, formaient ce qu'on appelait la croix de Saint-Laud, du nom de l'église où on la conservait. Un serment prêté sur cette relique était sacré, et celui qui y manquait mourait inévitablement dans l'année. En prince bien avisé, Louis XI se gardait bien de jurer sur la précieuse relique; mais il imposait volontiers cette épreuve terrible à ceux qu'il redoutait. Ce fut ainsi qu'il obligea son frère, le duc de Guyenne, à prêter serment sur cette croix, et le duc étant mort dans l'année, Louis XI affirma que sa mort n'avait pas eu d'autre cause que son parjure, quoique l'histoire le soupçonne d'avoir un peu aidé, en cette occasion, au miracle de la croix de Saint-Laud.

Angers reçut la visite des deux successeurs de ce prince, Charles VIII et Louis XII. Celui-ci vint accompagné d'un sinistre personnage, le fils du pape Alexandre Borgia, César, duc de Valentinois, qui étonna, par l'insolence de son faste, les bons habitants d'Angers. La visite de Charles VIII avait été préjudiciable aux intérêts de la municipalité d'Angers; ce prince, prêtant l'oreille aux criailleries jalouses des nobles, avait réduit le nombre des officiers municipaux; il confirma, du reste, ainsi que Louis XII, les privilèges que leur disputaient la noblesse et le clergé.

L'Anjou fut, au XVIe siècle, une des premières provinces agitées par les calvinistes, et surtout par l'impitoyable répression qui prétendait étouffer les nouvelles doctrines. Un grand nombre de calvinistes furent exécutés à Angers, les uns par le bûcher, les autres dans des chaudières bouillantes. Mais à l'ouverture des états provinciaux, en 1552, un gentilhomme, Charles du Lys, protesta énergiquement contre la persécution; il s'ensuivit un affreux tumulte et un combat qui fut appelé la journée des *mouchoirs*, parce que les réformés, pour se reconnaître, avaient attaché leurs mouchoirs à leurs chapeaux. Cette mêlée fut châtiée avec une grande sévérité, qui tomba uniquement sur les calvinistes; un gentilhomme fut décapité et plusieurs bourgeois pendus. Mais le calvinisme acquérait chaque jour de nouvelles forces, et, en 1561, les huguenots dévastèrent les églises malgré les efforts du prédicateur protestant Théodore de Bèze, qui réussit du moins à arrêter ces profanations. Ils occupèrent Angers pendant un an; mais le capitaine catholique Puygaillard, s'étant introduit secrètement dans la ville avec quelques soldats, débloqua la garnison catholique réfugiée dans le château et chassa les calvinistes. Le duc de Montpensier arrive et fait pendre les réformés échappés à cette déroute, et un édit royal enjoint aux catholiques de courir sus aux fugitifs et de les mettre à mort; c'était l'avant-scène de la Saint-Barthélemy.

Le clergé semblait, malheureusement, à cette époque, justifier la Réforme par ses mœurs scandaleuses, et, en 1564, eut lieu un procès qui laissa un long souvenir dans le pays. Un chanoine, Pierre Fréteau, de mœurs fort dissolues, avait pour maîtresse une bourgeoise que l'on appelait la belle Agnès. Celle-ci, jalouse de son amant, qui se piquait peu de fidélité, le mutila cruellement pendant son sommeil. Elle fut brûlée vive, et à la place où avait eu lieu l'exécution s'éleva une colonne de vingt pieds de haut, qui rappelait le crime et l'expiation. Charles IX vint visiter plusieurs fois Angers, et l'on a soupçonné que ce fut pendant un de ces voyages, en 1571, que fut arrêté le plan de la Saint-Barthélemy.

L'assassinat du confident du roi, Villequier, accusé, dit-on, d'avoir trahi un secret d'État et tué en plein jour à Bourgueil, semble confirmer ces soupçons. Quoi qu'il en soit, le gouverneur d'Angers, Thomasseau de Cursay, refusa d'exécuter les ordres de la cour, quand vint l'heure de l'effroyable massacre. Mais Montsoreau, après avoir inondé de sang Saumur, vint à Angers; il y tua plusieurs calvinistes. Cependant, l'opposition des magistrats l'empêcha de poursuivre l'exécution de son crime. Cette modération eut des imitateurs, et quand, aux états de Blois, un citoyen d'Angers, le publiciste Bodin, eut été nommé président du tiers état, ce fut lui qui fit arrêter par les états que le roi serait supplié de ramener ses sujets à l'unité catholique, *mais sans employer la force ni les armes*. Ajoutons que, peu de temps après la Saint-Barthélemy, ce fut vainement que le duc d'Anjou avait sollicité de François Bauduin, un des professeurs les plus illustres de l'Université d'Anjou, une apologie du massacre; Bauduin refusa. Au XVII^e^ siècle, Gabriel Naudé, dans sa *Théorie des coups d'État,* et l'abbé Caveyrac, au XVIII^e^ siècle, devaient entreprendre cette scandaleuse justification de la trahison et de l'assassinat.

A cette époque, une misère effroyable pesait sur le pays; nous voyons, sous le gouvernement de Bussy d'Amboise, les marchands d'Angers s'aviser d'un expédient digne d'être mentionné. La tyrannie de Bussy avait fait fuir à Nantes les plus riches citoyens; l'argent manquait. « Pour y suppléer, les marchands, les cabaretiers, les artisans les plus connus firent une monnaie de parchemin, sur laquelle ils frappèrent le poinçon qui leur servait à marquer leur vaisselle d'étain. Ces pièces avaient cours entre eux, les unes pour un sou, les autres pour six liards. » (Bodin, *Essais sur l'Anjou.*) On le voit, au XVI^e^ siècle, Angers avait déjà essayé des assignats.

Angers, pendant les guerres de la Ligue, tint pour la sainte Union. Prise, reprise plusieurs fois par les divers partis, elle ouvrit enfin ses portes à Henri IV, et ce fut dans cette ville qu'en 1598 Henri reçut en grâce le duc de Mercœur, le dernier champion de la Ligue dans l'Ouest.

Depuis cette époque jusqu'à la Révolution, Angers n'offre point, heureusement pour sa prospérité, des événements aussi intéressants pour l'historien que ceux qui avaient agité son existence pendant les siècles précédents. La rébellion de Marie de Médicis contre l'autorité royale, aisément comprimée; les troubles de la Fronde, qui causèrent quelques désordres à Angers; enfin, la détention au château du surintendant Fouquet, qui y fut conduit après son arrestation par le lieutenant de mousquetaires d'Artagnan, voilà les seuls faits un peu marquants que l'histoire de la ville présente au XVII^e^ siècle.

Mais, pendant la Révolution, tous les malheurs des guerres civiles pesèrent sur cette ville infortunée. Les Vendéens y entrèrent en 1793, et les républicains reprirent la ville sans combat. Attaquée une seconde fois par les Vendéens, Angers les repoussa avec courage Les conventionnels Talien, Bourbotte et Choudieu y avaient organisé la Terreur; elle y fut impitoyable. Le voisinage des champs de bataille y exaspérait les révolutionnaires, et les insurgés prisonniers y furent exécutés en grand nombre. Un moment menacée, en 1796, par la nouvelle insurrection conduite par Stofflet, elle vit la rébellion étouffée en peu de temps par l'énergie et l'habileté du général Hoche; ce fut dans le champ de Mars d'Angers que fut fusillé Stofflet.

En 1808, Napoléon visita la ville. On lui avait préparé une fête magnifique, à laquelle il n'assista pas. On sut plus tard quelles tristes pensées agitaient alors l'empereur; il venait d'apprendre à Nantes la capitulation de Baylen, le premier échec infligé à ses armes toujours victorieuses, premier avertissement de la fortune qu'il ne devait point écouter.

Après la défaite de Waterloo, les Prussiens, au nombre de 5,000, occupèrent Angers sous la conduite du général Thielmann, qui imposa à la ville de fortes contributions.

Située sur la Maine, Angers se divise en deux parties : la ville neuve, propre, bien bâtie, et la vieille ville, dans la partie haute, et dont les rues sombres et étroites peuvent offrir un aspect curieux aux voyageurs amis des vieilles constructions; les façades de quelques maisons, en bois ou en pierre, sombres et noires, plaquées d'ardoises, leur donnent cette apparence singulière que l'on remarque dans la fameuse rue des Juifs, à Francfort. Angers a conservé du moyen âge un admirable monument, sa cathédrale. Cette église, sous le vocable de Saint-Maurice, n'a qu'une seule nef; mais cette nef est une des plus grandes qu'il y ait en France. La beauté de ses voûtes soutenues par des faisceaux de colonnes élancées, l'élégance de ses roses composées de vitraux éclatants, enfin l'absence de ces

arcs-boutants qui, presque toujours, enlaidissent l'extérieur de nos anciennes églises, tout contribue à faire de ce monument historique un des plus beaux édifices du XIIIe siècle. L'église de Saint-Serge et celle de la Trinité, commencées au XIe siècle, et à la construction desquelles les siècles suivants ont contribué, se font remarquer également, l'une par sa belle nef du XVe siècle, et l'autre par sa construction originale. Angers possède encore un grand nombre d'églises anciennes ou modernes plus ou moins curieuses. Telles sont, entre autres, celles de Saint-Laud, de Saint-Jacques, de Saint-Joseph, des Ursulines, des Carmélites, des Jésuites, du grand séminaire, de la Madeleine, de Saint-Martin, etc.

Le lycée d'Angers est établi dans de beaux bâtiments, construits en 1780 par les frères des Écoles chrétiennes, qui en avaient fait une maison de répression pour les jeunes garçons réputés incorrigibles. Cette maison était connue sous le nom de la *Rossignolerie* et redoutée au loin sous celui du *Sabot d'Angers*. On désignait sous le nom de *frères fessisseurs* ceux des frères chargés de l'exécution de ce que l'on appelait les *basses œuvres*. C'étaient, dit M. de La Liborlière (1) auquel nous empruntons ces détails, des hommes dont la taille et la vigueur athlétiques ne permettaient pas la moindre idée de résistance. La harangue introductive qu'ils adressaient au patient, avec leur accent angevin si prononcé, était, disait-on, celle-ci : « Bonjou, mon bon môn sieu, le cher frère supérieur vous fait ben ses compliments ; et puis il a dit comme ça qu'il fallait *pas moins* que je vous *fessissions*, et qu'en cas que vous vous *fâchissiez*, je *recommencissions* » Ajoutons que ces exécutions, qui ne s'adressaient guère qu'aux enfants au-dessous de treize ans, avaient lieu dans l'endroit le plus obscur de la classe, ce qui, à l'occasion, permettait à la commisération de l'exécuteur de faire tomber le plus gros de l'orage sur le banc voisin.

Le château d'Angers, commencé sous Philippe-Auguste et terminé sous saint Louis, s'élève sur un rocher escarpé, à plus de 30 mètres, au-dessus de la Mayenne ; il est entouré de dix-huit grosses tours en pierre d'ardoise sombres et formidables. Il sert aujourd'hui de poudrière et de dépôt d'armes. On y voit une jolie chapelle qui date du XVe siècle.

(1) *Vieux souvenirs de Poitiers avant* 1789, par M. B. de La Liborlière, ancien recteur de l'Université, p. 180. Poitiers, 1846.

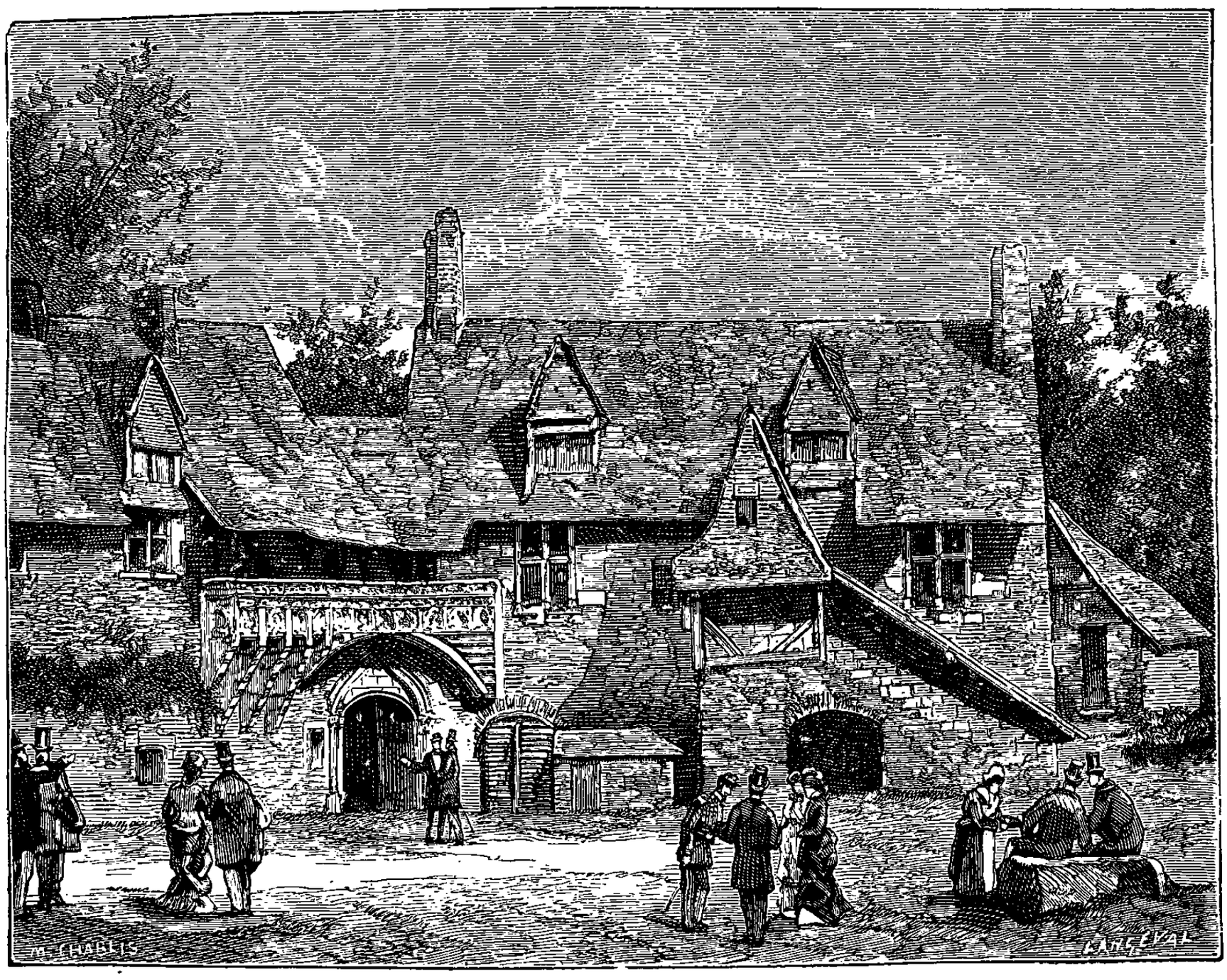
Au pied du château s'élève la statue en bronze du roi René, par David d'Angers.

Citons encore, parmi les monuments remarquables d'Angers, le vieux palais épiscopal, le palais épiscopal d'été, un beau temple protestant, l'hôtel de la préfecture, dans l'ancienne abbaye de Saint-Aubin ; l'hôtel de ville, le palais de justice, les halles, le théâtre, l'hospice Sainte-Marie ; la chapelle de l'École des arts et métiers ; le musée lapidaire, dans l'ancienne église de Toussaint ; le musée archéologique, dans l'ancien Hôtel-Dieu ; le musée d'histoire naturelle, le jardin botanique, et, parmi les vieilles maisons, l'hôtel gothique d'Anjou et le logis Barrault, vaste édifice de la Renaissance, occupé aujourd'hui par la bibliothèque et le musée municipal. Le musée contient une collection précieuse : c'est la copie en plâtre de presque tous les chefs-d'œuvre dont un enfant d'Angers, l'illustre sculpteur David, a peuplé les deux mondes, et dont il a fait hommage à sa ville natale. Angers reconnaissante a donné à l'une des salles de son musée le nom du grand artiste.

Parmi les hommes célèbres qu'Angers a vus naître aux derniers siècles, nous citerons : Jean Bodin, le fameux publiciste du XVIe siècle, l'auteur du livre *De la république ;* le voyageur Bernier, père du joyeux Chapelle ; Ménage, ce pédant si spirituel et si érudit ; le directeur Larévellière-Lépeaux, une des renommées les plus pures de la Révolution, et, enfin, le sculpteur David.

Les armes d'Angers sont : *de gueules, à une clef d'argent péris en pal, au chef d'azur, chargé de deux fleurs de lis d'or.*

TRÉLAZÉ. — Trélazé, gros bourg de 5,264 habitants, situé à 9 kilomètres au sud-est d'Angers, entre le chemin de fer et l'Authion, station du chemin de fer, n'avait pas 500 habitants en 1800 ; il doit son importance toute moderne à ses ardoisières. « Elles sont ouvertes sur un banc de schiste tégulaire qui se manifeste vers la butte d'Érigné, passe sous la Loire, traverse l'arrondissement de Segré et forme une zone qui se prolonge dans la Bretagne, jusqu'au département du Finistère. Toutefois, la fissilité du schiste n'est pas la même partout. C'est dans les communes d'Angers, de Trélazé et de Saint-Barthélemy qu'elle offre les meilleures conditions d'exploitation ; encore ces conditions varient-elles sans cesse. L'exploitation de ces ardoisières, inconnues des Romains, n'a commencé



Vue de Plessis-Macé.

qu'au moyen âge. Elle a fourni d'abord ces pierres noires dont les anciennes maisons étaient construites; elle fournit aujourd'hui, et depuis longtemps, les feuilles légères d'ardoise dont on couvre les toits des maisons. Elle occupe environ 4,000 ouvriers qui gagnent en moyenne, les ouvriers 3 fr. 50 à 5 francs par jour, les journaliers 2 francs à 2 fr. 25. Les ouvriers se divisent en deux catégories, les *ouvriers d'à bas*, c'est-à-dire les mineurs ou extracteurs, et les *ouvriers d'à haut*, c'est-à-dire les fendeurs et les tailleurs. » (Ad. Joanne.)

La production des ardoisières en pierres, schiste, ardoises, est évaluée à environ 4 à 5 millions de francs par an. En 1856, à la suite de la grande crue de la Loire, les ardoisières avaient été inondées, aujourd'hui, elle sont à l'abri de ce fleuve, protégées qu'elles sont par une levée d'une longueur d'environ 4 kilomètres, qui s'étend entre le remblai du chemin de fer et la route d'Angers à Tours.

Chalonnes. — Chalonnes-sur-Loire est un chef-lieu de canton peuplé de 5,530 habitants et situé à 25 kilom. au sud-ouest d'Angers, au pied d'un coteau, au confluent du Layon et d'un bras de la Loire, au confluent du Layon avec le Louet. Chalonnes est une ville ancienne dont l'origine paraît remonter à la domination romaine; on y a en effet trouvé de nombreux vestiges gallo-romains, entre autres les restes d'un camp, et dans les murailles de l'église Saint-Maurille les débris d'un temple antique; en restaurant l'église Notre-Dame, on découvrit même la sépulture d'un guerrier franc, inhumé avec son cheval et ses armes. La ville était protégée par un château fort, dont il reste encore une grosse tour; il était assis sur un rocher élevé, baigné au nord par la Loire et défendu sur les autres points par un large fossé. Ce château existait encore au temps de la Ligue; il fut pris par le duc de Mercœur, repris par le baron de La Rochepot et détruit sous Louis XIII. Chalonnes doit sa prospérité actuelle à son industrie; elle possède des fabriques de toiles, de mouchoirs, de serges, de siamoises; des tissages de lin et de chanvre, des corderies, des teintureries, des distilleries et des fours à chaux. A La Prée, dans

son voisinage, on exploite la houille; Chalonnes est en effet le centre du bassin houiller de la basse Loire, qui s'étend sur les départements de Maine-et-Loire et de la Loire-Inférieure; ce bassin produit en moyenne annuellement de 1,000,000 à 1,200,000 quintaux métriques de houille.

Le vin de ses environs jouit d'une certaine réputation. A Saint-Maurille il y a une source minérale froide.

Les Ponts-de-Cé. — Les Ponts-de-Cé (*Pontes Cæsaris*, *Pontes Sayi*), petite ville de 3,444 habitants, à 5 kilomètres au sud d'Angers. Elle est d'un aspect fort original et consiste en une suite de ponts et de chaussées, traversant sur une longueur de 3 kilomètres les bras et les îles de la Loire. Ces ponts, reconstruits de 1846 à 1866, sont au nombre de quatre. C'était autrefois un point militaire important, que se disputèrent les protestants et les catholiques. En 1570, l'armée catholique revenant du Midi traversait Les Ponts-de-Cé, lorsqu'un de ses chefs, Strozzi, s'avisa de se débarrasser d'un grand nombre de filles de mauvaise vie que l'armée traînait avec elle, en les faisant jeter dans la Loire : « Ces 800 pauvres créatures, dit Brantôme, piteusement criant à l'aide, furent toutes noyées par trop grande cruauté, laquelle ne fut jamais trouvée belle des nobles cœurs, et même des dames de la cour, qui l'en abhorrèrent étrangement et l'avisèrent longtemps de travers. » *Et même* est singulièrement épigrammatique dans sa naïveté.

Au XVIIe siècle, les partisans de Marie de Médicis y furent défaits par les troupes de son fils Louis XIII.

En 1793, les Vendéens s'emparèrent de cette position et pour s'y maintenir rompirent une arche d'un des ponts. Néanmoins, ils en furent chassés deux jours après par les républicains.

Près de là, au confluent de la Maine et de la Loire, se trouve le fameux camp de César, vaste triangle de 13,000 mètres de tour. On y a trouvé une quantité de médailles, dont un grand nombre, appartenant au temps de Constantin, prouvent que ce camp était encore occupé au IVe siècle par les légions romaines.

Le Plessis-Macé. — Le Plessis-Macé, bourg de 433 habitants, situé à 13 kilomètres au nord-ouest d'Angers, possède les restes d'un château qui sont aujourd'hui une des plus belles ruines qui existent en Anjou. Ce château, fondé vers le XIe siècle par Matthieu Macé, seigneur du Plessis, fut reconstruit au XVe siècle. Il affecte la forme d'un trapèze; à trois de ses angles sont des tours rondes; au quatrième est le donjon, de forme carrée, avec des tourelles à ses angles; c'est la partie la mieux conservée. On y voit aussi les restes d'une jolie chapelle moins ancienne que le donjon, et qui jouit du privilège d'exercer souvent le crayon des artistes. Les fossés qui environnent le château sont remplis de grands arbres qui contribuent à en embellir le site.

Brissac. — Brissac (*Brissacum*), à 17 kilomètres au sud d'Angers, station du chemin de fer d'Angers à Poitiers, est une petite ville de 1,069 habitants, importante pour son commerce de grains. Deux événements historiques l'ont rendue célèbre : la défaite de Geoffroy le Barbu, comte d'Anjou, en 1067, et la réconciliation, en 1620, de Louis XIII avec Marie de Médicis, sa mère, par l'intermédiaire de Richelieu, alors évêque de Luçon. On y remarque un des plus beaux châteaux du département; il est situé entre deux collines, sur l'une desquelles est la ville, et sur l'autre, qui est beaucoup plus élevée, un monument sépulcral d'ordre dorique, appelé le *Mausolée*. Le château de Brissac appartient par son architecture à différentes époques; mais, malgré ses irrégularités et son défaut d'ensemble, il présente néanmoins une masse imposante et digne de la puissance des seigneurs qui l'ont fait élever. Sa façade principale, qui est au levant, se trouve resserrée entre deux tours de l'ancien château de Brochessac, dont la construction était antérieure à celle de celui de Brissac. Il a eu beaucoup à souffrir des désastres révolutionnaires.

Savennières. — Savennières (*Saponaria*), canton de Saint-Georges-sur-Loire, à 16 kilomètres au sud-ouest d'Angers et sur la rive droite de la Loire, vis-à-vis de l'île Béhuard, compte 1,323 habitants; elle communique par la station des Forges avec la ligne de Tours à Nantes. L'église de Savennières est la plus ancienne de l'Anjou et peut-être même de toute la France, car on y reconnaît des parties construites en petit appareil, ce qui la reporterait au IVe ou au Ve siècle de notre ère. « Le pignon offre, à partir du sommet, deux rangs de briques obliquement posées, en arête de poisson, deux cordons de briques horizontales, trois rangées de pierres en silex noir, au milieu desquelles est un triangle

formé de trois briques, symbole de la sainte Trinité; les briques et la pierre alternent jusqu'à la base; le chœur et la porte de l'est sont du XIe siècle; le reste de l'édifice appartient aux XIe, XIIe et XIIIe siècles. » (Ad. Joanne.)

Près du hameau des Forges, dépendant de la commune, un château moderne a remplacé l'ancienne forteresse de La Roche-aux-Moines, appelée au XIVe siècle La Roche-au-Duc et plus tard La Roche-Serrant. Ce château fut vainement assiégé en 1214 par Jean sans Terre, que Louis, fils de Philippe-Auguste, força à en lever honteusement le siège. Non loin de là est le magnifique château de Serrant. C'est un vaste édifice, composé de plusieurs corps de bâtiments élevés dans les trois derniers siècles; ce mélange de différents genres d'architecture, loin d'offrir à la vue des disparates désagréables, sert au contraire à donner à l'ensemble un caractère imposant et pittoresque. La façade qui donne sur la Loire est flanquée à ses deux extrémités de deux belles tours rondes, couronnées d'un entablement qui règne tout autour du château. La façade principale est du côté de la route d'Angers à Nantes; elle se trouve entre deux grandes ailes en retour qui forment la cour d'honneur. Dans la chapelle, on remarque un superbe tombeau, de Coysevox, élevé à la mémoire du marquis de Vaubrun, tué à Altenheim, en 1675. Louis XIV et Napoléon ont reçu l'hospitalité au château de Serrant.

Dans l'île Béhuard, on visite une chapelle curieuse, composée de deux salles bâties l'une au-dessus de l'autre, sur une pointe de schiste. Cette chapelle, honorée d'une dévotion particulière par Louis XI, renferme de nombreux *ex-voto*, parmi lesquels figurent des chaînes de prisonniers.

Le vin blanc dit de la coulée de Serrant est le meilleur du bas Anjou.

Les armes de Savennières sont : *de gueules, à la croix pattée d'or.*

Champtocé. — Champtocé est un gros bourg de 2,030 habitants, station de la ligne de Nantes, à 24 kilomètres à l'ouest d'Angers, canton de Saint-Georges-sur-Loire. Près de ce joli bourg s'élèvent les ruines d'un vieux château de sinistre apparence, et qui paraît plus sinistre encore à qui se rappelle les crimes de son ancien possesseur, Gilles de Laval, maréchal de Raiz ou de Retz, au XVe siècle, qui, après avoir vaillamment combattu auprès de Jeanne Darc, avait eu l'honneur, au sacre de Charles VII, de tenir à Reims l'étendard royal. Ce haut et puissant seigneur, ruiné par de folles dépenses, s'avisa de s'adonner à la magie sur la foi d'un Florentin, qui lui promit la faveur du diable; celui-ci devait lui rendre son opulence perdue. On hésiterait à croire aux extravagantes atrocités commises par le maréchal de Retz pour se procurer les bonnes grâces du démon, si elles n'avaient été avouées par lui et constatées par son procès ; il lui sacrifiait des victimes humaines. « Trop élevé au-dessus du vulgaire pour se croire obligé d'ensevelir ses extravagances et ses crimes dans l'ombre du mystère, il les laissa en peu de temps parvenir à la connaissance de tout le monde. Depuis longtemps, la clameur publique accusait le maréchal de Retz de faire enlever et renfermer dans les châteaux de Machecoul et de Champtocé les plus jolis jeunes garçons pour les faire mourir dans d'horribles tourments et faire servir leur sang à ses opérations alchimiques et magiques. C'était en vain que ses vassaux, sur lesquels il prélevait cet affreux tribut, versaient des larmes sur le sort des victimes. Le nom, le rang du coupable, son immense fortune imposaient à la justice et l'avaient jusqu'alors rendue sourde et aveugle. Mais, enfin, la vie de ce monstre devint si révoltante, si exécrable, la voix publique s'éleva si haut contre lui, que l'évêque de Nantes et le sénéchal de Rennes, juge général du pays, furent obligés de l'entendre, et, craignant peut-être que les Bretons et les Angevins, exaspérés par une si cruelle tyrannie, ne se fissent eux-mêmes justice, ils le condamnèrent à être brûlé vif. » (Bodin, *Recherches sur l'Anjou.*) On voit dans les pièces de son procès que le maréchal, se croyant sans doute sûr de l'impunité, traita ses juges avec un dédain superbe et osa leur répondre avec le plus grand sang-froid qu'il avait commis plus de crimes qu'il n'en fallait pour faire condamner à mort dix mille hommes. « On trouva dans la tour de Champtocé une pleine tonne d'ossements calcinés; des os d'enfants en tel nombre, qu'on présuma qu'il pouvait y en avoir une quarantaine. On en trouva également dans les latrines du château de La Suze, dans d'autres lieux, partout où il avait passé. Partout il fallait qu'il tuât. On porte à cent quarante le nombre d'enfants qu'avait égorgés la bête d'extermination. Comment égorgés, et pourquoi? C'est ce qui était plus horrible que la mort même. C'étaient des offrandes au diable... Retz offrait parfois à son magicien le sang d'un enfant,

sa main, ses yeux et son cœur... Ce qui est triste à dire, c'est qu'ayant perdu toute notion du bien, du mal, du jugement, il eut toujours jusqu'au bout bonne opinion de son salut. Le misérable croyait avoir attrapé à la fois le diable et Dieu. Il ne niait pas Dieu; il le ménageait, croyant corrompre son juge avec des messes et des processions. Le diable, il ne s'y fiait qu'à bon escient, faisant toujours ses réserves, lui offrant tout, hors sa vie et son âme. Cela le rassurait. Quand on le sépara de son magicien, il lui dit en sanglotant ces étranges paroles : « Adieu, François, mon ami, je prie Dieu qu'il vous » donne patience et connoissance, et soyez certain » que, pourvu que vous ayez bonne patience et » espérance en Dieu, nous nous entreverrons en la » grant joie du paradis. » Il fut condamné au feu et mis sur le bûcher, mais non brûlé; par ménagement pour sa puissante famille et pour la noblesse en général, on l'étrangla avant que la flamme l'eût touché. Le corps ne fut pas mis en cendres. Des *damoiselles de grand estat* vinrent le chercher à la prairie de Nantes, où était le bûcher, levèrent le corps de leurs nobles mains et, avec l'aide de quelques religieuses, l'enterrèrent dans l'église des Carmes fort honorablement. » (Michelet.)

Baugé (lat. 47° 32′ 32″; long. 2° 26′ 34″ O.).—Baugé, est une petite ville de 3,448 habitants, chef-lieu du 2e arrondissement et d'un canton, avec tribunal de première instance et un collège libre, située à 38 kilomètres au nord-est d'Angers, dans une belle vallée et près du Couasnon.

Cette petite ville, fondée par Foulques Nerra, eut au moyen âge une certaine importance comme place de guerre. Sous ses murs, en 1421, le duc de Clarence et les Anglais y furent battus dans une rencontre importante par le maréchal de La Fayette; Clarence y fut tué avec un grand nombre de seigneurs. Cette victoire chassa les Anglais de l'Anjou.

Au XVIIe siècle, Anne de Melun, fille du prince d'Épinay, renonçant au monde, fonda à Baugé un hôpital où elle vécut trente ans, se consacrant au soulagement des pauvres malades.

Baugé possède un château du XVe siècle.

On fabrique à Baugé des toiles communes, des étoffes de laine et des ouvrages en corne; elle possède aussi des épurations d'huile et fait un commerce assez important de bois, de toiles et de bestiaux.

Beaufort. — Beaufort-en-Vallée, chef-lieu de canton, à 16 kilomètres au sud de Baugé, est agréablement situé dans une riche vallée qu'arrosent la Loire, l'Authion et le Couasnon; c'était autrefois une des principales places fortes de l'Anjou. Aujourd'hui, c'est une ville industrieuse, succursale de Cholet pour ses manufactures de toiles blanches, de fil et de coton; elle possède aussi une importante manufacture de toiles à voiles. Ses marchés et ses foires sont très fréquentés. Elle possède un beau collège libre, une école secondaire d'enseignement spécial et une école préparatoire à l'Ecole des arts et métiers. De l'esplanade de son ancien château, on jouit d'une belle vue sur les environs. Sa population est de 4,960 habitants

Les armes de Beaufort sont : *d'azur, à un château d'argent, flanqué de deux tours crénelées et couvertes, et d'une tour au milieu crénelée et accompagnée de trois fleurs de lis d'or, deux en chef et une en pointe.*

Seiches. — Seiches, chef-lieu de canton, sur la rive gauche du Loir et à moitié chemin d'Angers à Baugé, à 20 kilomètres à l'ouest de cette dernière ville, compte 1,444 habitants. C'est une commune agricole dont les marchés sont fréquentés, elle possède des tanneries, des épurations d'huile et une papeterie.

C'est sur son territoire, à 3 kilomètres au nord et sur la rive gauche du Loir, que se trouve le beau château du Verger, qui appartint à la famille de Du Guesclin et aux Rohan. C'est dans le parc du Verger que le duc de Mercœur vint se jeter aux pieds de Henri IV, et que ce prince se réconcilia avec lui, réconciliation qui contribua tant à la pacification du royaume. Le parc du Verger, entièrement entouré de murs, est encore un des plus beaux de France; à l'une de ses extrémités on visite les ruines du prieuré de Sainte-Croix, et plus loin les bâtiments de l'ancienne commanderie de Marolles.

Vernantes. — Vernantes, canton de Longué, à 24 kilomètres au sud-est de Baugé, bourg peuplé de 1,965 habitants, possède sur son territoire les belles ruines de la grande abbaye cistercienne du Loroux, fondée en 1121 par Eremburge, comtesse d'Anjou et du Maine. Ce monastère avait été fortifié au XIVe siècle. Au centre de l'église s'élevait une tour ou donjon remarquable par sa construction et sa grande élévation; elle avait cinq étages, dans l'un desquels

était la salle des gardes, où logeait une garnison de 200 hommes, qui servaient à garder l'abbaye en temps de guerre. Sa masse était si imposante, qu'en 1815 les Prussiens la prirent pour un fort et n'osèrent en approcher; mais un jour elle s'écroula, et sa chute entraîna celle de l'église. Aujourd'hui, il ne reste de cette ancienne abbaye qu'une porte fortifiée flanquée de tourelles, quelques arcades et des faisceaux de colonnes, indiquant la place des piliers de l'église.

Cholet (lat. 47° 5′ 14″; long. 3° O.). — Cholet, station de la ligne de Paris à Niort, par Angers, est une ville manufacturière, sur la Moine, chef-lieu d'arrondissement et de canton, peuplée de 14,288 habitants, avec tribunaux de première instance et de commerce, chambre consultative des manufactures, conseil des prud'hommes, collège communal, etc., etc.

Cholet n'était qu'une baronnie insignifiante au moyen âge; elle doit son importance moderne à Colbert, qui y appela des tisserands et en fit un centre d'industrie. La ville prospéra jusqu'à la Révolution; mais l'insurrection vendéenne lui porta un coup terrible. Dès les premiers jours de l'insurrection, Cholet fut pris par Cathelineau et devint le centre des opérations de l'armée royaliste. Quelques mois plus tard, il fut pendant deux jours le théâtre d'un combat acharné, où les républicains furent victorieux; ce n'était plus qu'une ruine, et bien du temps se passa avant que la ville industrielle pût réparer tant de désastres. Aujourd'hui Cholet a repris son ancienne importance; on y fabrique de la batiste, de la siamoise, de la flanelle et surtout des mouchoirs; son rayon industriel s'étend sur plus de 120 communes environnantes et occupe près de 50,000 ouvriers. Cholet possède une belle église du XIIIe siècle, mais malheureusement inachevée, et un vieux pont sur la Moine. Ses fabriques de tissus produisent chaque année pour 20 millions de francs environ. La ville fait aussi un commerce considérable de bestiaux.

Les armes de Cholet sont : *d'azur, à la croix d'argent frettée de gueules.*

Beaupréau. — Beaupréau, chef-lieu de canton de 3,909 habitants, est situé à 20 kilomètres au nord-ouest de Cholet et à 60 kilomètres à l'ouest d'Angers, dans la partie de l'Anjou qu'on appelle les *Mauges*. Il en est fait mention au XIe siècle; ce fut pendant longtemps une baronnie, érigée en marquisat au XVe siècle, en faveur du prince de La Roche-sur-Yon, qui y reçut Charles IX et Catherine de Médicis, lors de leur voyage en Anjou, en 1565. Ce marquisat appartint depuis aux Gondi et aux Brissac, et ce fut là que l'abbé Paul de Gondi, depuis cardinal de Retz, y entama une de ses premières intrigues d'amour avec sa cousine, Catherine de Gondi, « laquelle avoit, nous dit-il dans ses *Mémoires*, les plus beaux yeux du monde, qui n'étoient jamais si beaux que quand ils mouroient. » En 1793, les Vendéens livrèrent, sous Beaupréau, un combat furieux à l'armée républicaine; ils furent vainqueurs.

Depuis qu'il n'est plus chef-lieu d'arrondissement, Beaupréau a perdu de son importance. Il possède un joli château moderne, un petit séminaire et deux anciennes églises, dont l'une, celle de Notre-Dame, a été reconstruite de nos jours.

Saint-Florent. — Saint-Florent-le-Vieil (*Fanum sancti Florentii Indiciatus, mons Planus Arvernorum*) est un chef-lieu de canton de 2,209 habitants, situé à 38 kilomètres au nord de Cholet

Cette ville, bâtie sur une colline escarpée voisine de la rive gauche de la Loire, que l'on traverse sur un pont suspendu, fait remonter son origine au IVe siècle et prétend être la première cité du pays qui ait adopté le christianisme. Un soldat chrétien, qui servait dans les légions romaines, vint, vers l'an 300, s'établir dans ces parages; il fuyait les persécutions de Dioclétien. Un ange, raconte la légende, l'avait conduit jusqu'au bord de la Loire; il lui ordonna de s'y arrêter. Florent (c'était le nom du fugitif) ne trouva d'asile que dans une grotte infestée de serpents, qui le respectèrent. Ses autres miracles, ses ferventes prédications gagnèrent à sa religion les cœurs de tous ceux qui l'approchèrent. Il mourut âgé de cent vingt-trois ans, entouré de quelques-uns de ceux qu'il avait convertis et qui s'étaient bâti des cabanes dans les environs de son ermitage. Telle fut l'origine de la ville de Saint-Florent. Charlemagne y fit élever un monastère et une église et favorisa les moines, dont l'apostolat avait encore fort à faire dans ce pays sauvage et très attaché aux vieilles superstitions. Mais les Bretons, les Normands pillèrent l'abbaye de Saint-Florent; les reliques du saint furent, comme nous l'avons dit, portées en Bourgogne, puis rapportées à Saumur, où elles restèrent, malgré

les réclamations des anciens possesseurs. Foulques Nerra fit élever à Saint-Florent un château. Depuis cette époque, rien de notable ne se passe dans cette ville jusqu'à la Révolution. On a vu comment l'insurrection vendéenne commença à Saint-Florent : ce pays, jadis si rebelle aux prédications chrétiennes, était devenu avec le temps un vrai centre religieux, où rien n'avait pénétré des idées nouvelles, mises en circulation par la Réforme et la philosophie. Ce fut là que Bonchamp blessé vint mourir après la défaite des Vendéens. Nous avons dit comment il honora ses derniers moments, en faisant mettre en liberté 4,000 prisonniers républicains que les Vendéens allaient égorger. Un monument, élevé dans l'église de Saint-Florent, rappelle le souvenir de cette belle action ; c'est une des premières œuvres de David d'Angers. Au-dessous de la statue de Bonchamp, qui se relève mourant sur son brancard pour demander la grâce des républicains, on lit ces mots historiques : *Grâce aux prisonniers! Bonchamp l'ordonne.* L'ensemble du monument présente un caractère saisissant d'antique simplicité.

Montjean. — Montjean (*Mons Johannis*), canton de Saint-Florent, à 40 kilomètres au nord-ouest de Cholet, compte 3,316 habitants.

Cette petite ville est située au sommet d'un coteau escarpé, sur la rive gauche de la Loire, qu'un pont suspendu relie à la rive droite; elle possède des houillères considérables qui communiquent, dit-on, sous le lit de la Loire, avec celles de Montrelais (Loire-Inférieure). Dans le voisinage, on peut visiter les belles ruines de l'ancien prieuré de Châteaupanne, dont la chapelle conserve quelques traces de peintures murales.

Champtoceaux. — Champtoceaux (*Castrum celsum*), chef-lieu de canton de 1,562 habitants, à 47 kilomètres au nord-ouest de Cholet, est situé dans une charmante position, sur la rive gauche de la Loire. Près de ce bourg se trouvent les vastes ruines d'un château fort, qui fut plusieurs fois pris dans les guerres féodales, par les Anglais, par saint Louis, par les Bretons. Les imposants débris de cette forteresse offrent un aspect vraiment pittoresque.

Chemillé. — Chemillé (*Camilliacum*) est une petite ville fort ancienne, située sur l'Hyronne, à 23 kilomètres au nord de Cholet. Station du chemin de fer d'Angers à Poitiers, et chef-lieu de canton, elle ne compte pas moins de 4,291 habitants ; elle possède une papeterie, des fabriques de toiles de toute espèce, des filatures de coton, des blanchisseries, des teintureries ; on y prépare tous les articles de l'industrie de Cholet; son église Notre-Dame est surmontée d'un beau clocher roman. Dans ses environs, on exploite des carrières de pierre, et, à La Verdonnière, il y a une source d'eau ferrugineuse.

C'est à peu de distance de cette ville, au château de Souchereau, que fut pris le général vendéen Stofflet, ainsi que ses deux aides de camp. Ils furent conduits à Angers et fusillés.

Saumur (lat. 47° 15′ 34″; long. 2° 24′ 40″ O.). — Saumur (*Salmurium*), station de la ligne de Tours à Nantes, chef-lieu d'un arrondissement, de trois cantons, avec tribunaux de première instance et de commere, collège communal et école nationale d'équitation, peuplée de 13,822 habitants, et à 45 kilomètres à l'est d'Angers, sur la rive gauche de la Loire.

Selon la tradition, deux villes gauloises auraient existé dans les environs de Saumur ; mais l'existence de Saumur même ne paraît dater que du IVe siècle. A cette époque, quelques paysans se creusèrent des habitations dans le plateau à pic qui s'étend à l'est de la ville actuelle; c'est là l'origine de cette cité. Mais ce ne fut qu'au VIIIe siècle qu'une église y ayant été bâtie par Pépin, qui passa par là à cette époque, des maisons s'élevèrent à l'entour, et la ville prit le nom de *Saumur* (*sous le mur*), sous l'escarpement où les premiers habitants avaient pratiqué des grottes ; telle est du moins l'étymologie, plus ou moins certaine, du nom de la ville actuelle.

Ravagée par les Normands, la ville se rétablit promptement. Au Xe siècle, elle appartenait aux comtes de Blois; elle fut prise au XIe par Foulques Nerra, comte d'Anjou. La ville surprise ne se défendit pas; mais les habitants s'étaient réfugiés dans le château. Ils avaient envie de s'y défendre, quand les moines, qui se trouvaient avec eux, proposèrent de confier la garde du château aux reliques de saint Doucelin, fort en vogue alors dans le pays. L'avis est adopté; la châsse entourée de cierges est placée derrière la porte, et tout le monde attend ce qui va advenir. Foulques, après avoir fait enfoncer la porte, fut un peu surpris sans doute de

cette singulière exhibition; mais il passa outre et s'empara du château. Saint Doucelin y perdit beaucoup de son crédit.

Depuis ce moment, Saumur dépendit de l'Anjou et suivit les destinées de la province. Sa bourgeoisie, enrichie par le commerce et l'industrie, acquit bientôt une certaine puissance, qui la mit souvent aux prises avec un pouvoir rival, celui du clergé. Ainsi, sous Henri II Plantagenet, nous voyons les bourgeois en querelle avec les moines de Saint-Florent; ceux-ci avaient droit de péage sur la rivière; ils soutenaient qu'à eux seuls appartenait le droit de passer les voyageurs d'une rive à l'autre sur un bac qu'ils entretenaient à cet effet. Les bourgeois avaient construit un pont en bois sur la Loire pour les nécessités de leur commerce; les moines y voyaient un attentat à leurs privilèges. L'affaire portée devant le roi d'Angleterre, celui-ci décida que les moines deviendraient propriétaires du pont, à la charge de payer aux bourgeois les frais de construction, de l'entretenir et, chaque année, de substituer une arche en pierre à une arche en bois, jusqu'à ce que le pont fût entièrement en pierre d'une rive à l'autre. En outre, les bourgeois de Saumur furent affranchis de tout droit de passage. On pense bien que les moines furent peu satisfaits de cette décision; mais le commerce de la ville y gagna, et Saumur était une cité considérable au XIII^e^ siècle, quand saint Louis y vint et y donna une fête, qui fut, selon Joinville, une *nompareille* chose. D'autres rois la visitèrent; le passage du dévot Louis XI y fut marqué par un singulier procès et une plus singulière décision. Saumur prétendait posséder les vraies reliques de saint Florent; mais Roye, en Picardie, se disait également dépositaire de ces mêmes reliques. Louis XI se préoccupa de ce conflit. Roye produisit des documents prouvant l'authenticité des reliques, lesquelles, enlevées de Saumur au XI^e^ siècle, auraient été à cette époque portées en Picardie. Louis XI parut convaincu; mais fallait-il restituer les restes du saint à ses anciens possesseurs? Il s'avisa d'une idée étrange, ce fut de s'en rapporter au saint lui-même, et voici comment. Il fit mettre le feu aux quatre coins de la ville de Roye, en priant le saint de sauver la ville s'il lui était agréable d'y rester. Tout brûla; en conséquence, les reliques furent transportées à Saumur, et comme la population de cette ville persistait à croire à l'authenticité des restes qu'elle possédait déjà, on imagina de mêler les ossements nouveaux avec les anciens. Mais, après la mort de Louis XI, Roye, sortie de ses cendres et privée de son saint, réclama; le parlement de Paris rendit en sa faveur plusieurs arrêts, qui vinrent se briser contre l'obstination des moines de Saumur. Enfin, de guerre lasse, on proposa un accommodement: ce fut de partager par moitié le mélange de reliques qu'on possédait à Saumur; la querelle se termina enfin par cette équitable répartition.

Quand vint le temps de la Réforme, la bourgeoisie de Saumur se trouvait toute préparée aux idées nouvelles par son esprit d'indépendance, et surtout par ses longs démêlés avec les deux abbayes de Saint-Florent et de Fontevrault. Aussi le protestantisme y fit-il de nombreux prosélytes; les églises furent dévastées, les images brisées; ce fut surtout l'abbaye de Saint-Florent qui eut à souffrir des colères religieuses, exaspérées par la longue lutte soutenue par les moines contre les bourgeois. Occupée par le prince de Condé pour les protestants, la ville fut reprise par le duc de Montpensier, et M. de Montsoreau en était gouverneur quand il reçut du capitaine Puy-Gaillard une lettre conservée dans les registres de l'hôtel de ville d'Angers, où le capitaine, lui apprenant la *bien grande exécution* que, le 24 août 1572, le roi avait faite à Paris *à l'encontre des huguenots*, ajoutait: « La volonté de Sa Majesté est que l'on en fasse de même partout où l'on en trouvera, et pour ce, si vous désirez jamais faire service qui soit agréable à Sa Majesté et à Monsieur (duc d'Anjou), il faut que vous en alliez à Saumur avec le plus de vos amis, et tout ce que vous y trouverez desdits huguenots, des principaux, les faire mourir... Je suis bien marri que je ne puis pas être par delà pour vous aider à exécuter cela. » L'ordre fut impitoyablement exécuté. Montsoreau poignarda de sa main le lieutenant général; ce fut le signal du massacre qui inonda de sang les rues de Saumur. Ces égorgements n'étouffèrent pas plus le protestantisme à Saumur qu'ailleurs; ce fut là qu'après s'être enfui de Paris, Henri de Navarre se réfugia et abjura la religion qu'on lui avait imposée le poignard sur la gorge. Plus tard, Saumur lui fut cédée comme place de sûreté par Henri III; il en fit gouverneur Duplessis-Mornay, le redoutable capitaine, le savant théologien, que les catholiques appelaient le *pape des huguenots*. Saumur lui dut une académie protestante, longtemps célèbre, et où pro-

fessa le savant Tanneguy-Lefèvre, le père de Mme Dacier, qui naquit au XVIIe siècle. Pendant longtemps, Catherine de Navarre, sœur de Henri IV, séjourna dans cette métropole du protestantisme. Un synode national s'y réunit en 1596; puis une assemblée générale en 1611, après la mort de Henri IV. Ce furent comme les états généraux du protestantisme français; toutes les provinces y envoyèrent des députés, parmi lesquels figuraient les ducs de Sully, de Rohan, de Bouillon; Duplessis en fut le président. Mais l'assemblée se sépara sans avoir pris aucune importante détermination.

Nous avons dit, dans l'histoire du département, comment Duplessis-Mornay fut dépossédé, sous Louis XIII, de son gouvernement.

Au temps de la Fronde, Saumur resta fidèle au roi; quarante ans plus tard, la révocation de l'édit de Nantes la frappait cruellement. Sa population, qui, sous le gouvernement de Duplessis-Mornay, s'était élevée à vingt-cinq mille âmes, tomba à six mille. Tous les protestants avaient émigré.

Ce fut en 1763 que s'établit à Saumur l'école de cavalerie, qui rendit et a conservé à la ville le mouvement et la vie, vie d'ailleurs toute bruyante et peu sévère; ce n'était pas là la physionomie que lui avaient donnée jadis les passions austères des huguenots; mais Saint-Cyr, l'institution de jeunes filles fondée par la prude Mme de Maintenon, est bien devenue de son côté une école militaire. N'importe, ces transformations, si fréquentes qu'elles soient, n'en ont pas moins leur étrangeté. En 1793, Saumur fut prise après un combat acharné par les Vendéens, qui ne la gardèrent que huit jours.

Nous avons dit ailleurs qu'après s'être rendu maître de Thouars, le 23 février 1822, le général Berton, avec sa petite troupe, s'était porté sur Saumur. « A la première nouvelle de l'insurrection, le maire avait essayé de rassembler les habitants afin de la repousser; mais quarante hommes seulement avaient répondu à ce cri : *Aux armes!* Quand le général Berton approcha, le maire, à la tête de vingt-quatre élèves de l'école, occupait le pont Fouchard; tout à coup, le jeune Delon, qui était au nombre des insurgés, s'avance vers ses anciens camarades; il les conjure de se joindre au général; ils vont peut-être céder à ses pressantes sollicitations lorsque le maire, dans la crainte d'une défection, leur ordonne de rentrer dans la ville.

» Au lieu de se porter en avant par une course rapide, Berton se contente de passer le pont Fouchard; bientôt il voit arriver de son côté un nombre plus considérable d'élèves de l'école; le maire est encore à leur tête. A leur attitude, le général devine qu'il ne doit point compter sur leur appui.

» Après avoir parlementé avec le maire, il consent à repasser le pont Fouchard; il s'établit aux portes de la ville, attendant le jour pour commencer l'attaque. Mais déjà ses compagnons désespèrent de l'entreprise. A la faveur de l'obscurité, ils abandonnent le général. Quinze des plus intrépides et le jeune Delon, voilà tout ce qui reste de cette troupe. Un coup de main est devenu impossible, et il n'y a plus d'autre parti à prendre que celui de se retirer. Chacun se disperse de son côté; Berton trouve dans les campagnes un asile où la trahison la plus infâme viendra le surprendre; Delon, plus heureux, gagne les côtes et met à la voile pour l'Espagne (1). »

Tombés, en effet, dans un guet-apens, Berton et cinq de ses compagnons furent traduits devant la cour d'assises de Poitiers et condamnés à mort. La fin de Berton fut héroïque.

Située sur la rive gauche de la Loire, que l'on traverse sur deux jolis ponts de construction récente, Saumur possède plusieurs monuments anciens et modernes, entre autres deux églises : l'une, celle de Nantilly, dont la nef date des premiers siècles de notre histoire; l'autre, celle de Saint-Pierre, élégant édifice qu'on fait remonter au XIIe siècle, mais déshonoré par un portail moderne, construit au XVIIe siècle. L'École de cavalerie est un édifice plus vaste qu'intéressant. L'ancien château, dont il reste deux tours entières, paraît avoir été terminé vers le XIIIe siècle. L'hôtel de ville date du moyen âge. Citons encore l'hospice de la Providence, le temple protestant, le théâtre et le jardin public.

Le commerce de Saumur consiste en vins et eaux-de-vie, chanvre et lin, etc.

Le capitaine du Petit-Thouars est né dans une commune voisine de la ville. On sait que c'est lui qui, en 1798, commandant le vaisseau le *Tonnant* à la bataille d'Aboukir, une cuisse emportée par un boulet, reste à son poste, et, sentant la mort venir, se relève pour crier à ses marins : « Équipage du *Tonnant*, n'amène jamais ton pavillon! » M. Bodin, auteur des *Recherches curieuses sur*

(1) Ferrand et Lamarque. *Histoire de la Révolution française.*



Vue de Saumur.

l'Anjou, son fils, Félix Bodin, tous deux successivement députés sous la Restauration et connus par leurs publications libérales, étaient de Saumur.

Les armes de Saumur sont : *de gueules, à la lettre capitale* S *d'or, surmontée de trois traits d'une muraille crénelée d'argent tenant à un chef, qui est d'azur chargé de trois fleurs de lis d'or.* On les trouve encore : *d'azur, à une muraille naissante crénelée de deux créneaux d'argent, soutenue d'une champeigne de gueules, chargée d'une* S *d'argent et surmontée de trois fleurs de lis de même.*

Les seigneurs de PACÉ, terre voisine de Saumur, jouissaient, même au XVIII^e^ siècle, de droits assez singuliers, que nous expose ainsi l'abbé de Laporte dans son *Voyageur français :* « Tous les chaudronniers qui passent devant le château sont obligés d'entrer pour offrir de raccommoder la batterie de cuisine et reçoivent en payement une miche de pain et une demi-bouteille de vin du cru. La marchandise des chaudronniers peut être confisquée s'ils ne s'acquittent pas de ce devoir. Les marchands de verre sont également tenus, et sous la même peine, de laisser au seigneur le plus beau de leurs verres ; en revanche, celui-ci leur fait donner, dans un autre verre, un coup de vin à boire. Mais le droit le plus singulier dont jouit ce seigneur est celui-ci : le jour de la Trinité, les *femmes jolies* de Saumur sont obligées de venir danser à Pacé et de donner quatre deniers et un chapeau de roses aux officiers du seigneur qui les conduisent à la danse. Celles qui ne sont pas jolies ou qui ne veulent pas danser payent cinq sols d'amende, ou reçoivent un traitement assez désagréable pour donner lieu de croire que l'on entendait autrefois à Saumur par femmes *jolies* les femmes honnêtes et sages, fussent-elles laides, et que les autres ne pouvaient pas se qualifier de jolies femmes, quelque agréable que fût leur figure. »

FONTEVRAULT. — Fontevrault (*Fons Ebraldi*), petite ville de 3,368 habitants, à 16 kilomètres au sud-est de Saumur, doit son origine à une abbaye célèbre au moyen âge et unique dans son genre ;

car elle comprenait des religieux de l'un et de l'autre sexe, et les hommes comme les femmes obéissaient à une femme. Le fondateur de cette communauté fut un prêtre breton, Robert d'Arbrissel, âme enthousiaste et mystique et d'une singulière éloquence. Ses prédications avaient converti un grand nombre de pécheurs; elles s'adressaient surtout aux femmes, et, parmi elles, c'étaient les filles de mauvaise vie que Robert d'Arbrissel réussissait le mieux à convertir. Un jour il entra à Rouen dans un lieu de débauche, et toutes les malheureuses créatures qu'il y trouva le suivirent, converties et résolues à passer le reste de leur vie dans la pénitence et les mortifications; c'était aux pécheresses les plus endurcies que s'adressait son inépuisable charité. Dans la fondation de Fontevrault, il leur réserva un monastère à part, celui de la Magdeleine. Ce fut au commencement du XII^e^ siècle qu'on jeta les fondements de la grande église et des principaux bâtiments. Richement doté par les comtes d'Anjou, le monastère prospéra; l'ordre fut souvent gouverné par des femmes d'un haut rang, et, parmi ses supérieures, on ne compte pas moins de quatorze princesses. Les filles de Louis XV, Mesdames de France, y furent élevées. A cette époque, nous dit un contemporain, l'abbaye valait cent mille livres de rente. Cette fondation étrange, où l'homme était soumis à la femme, où celle-ci gouvernait souverainement, se maintint jusqu'à la Révolution. C'est aujourd'hui une maison de détention. Des cinq églises que renfermait l'abbaye, il ne reste plus que la basilique, beau monument du XII^e^ siècle, dont l'extérieur a été respecté, mais dont l'intérieur, comme le reste de l'abbaye, a été approprié à sa nouvelle destination. On y voit encore les statues tombales de Henri II, roi d'Angleterre, d'Éléonore de Guyenne, de Richard Cœur de Lion et d'Isabeau d'Angoulême. Dans la seconde cour se trouve un monument intéressant, la tour d'Évrault, s'élevant sur trois plans, le premier octogonal, le second carré, le troisième octogonal et dont les angles correspondent au milieu des faces du premier. Il y a de plus à Fontevrault une colonie agricole pour les jeunes détenus.

Doué. — Doué (*Theoduatum Palatium, Doadum*), chef-lieu de canton, à 17 kilomètres au sud-ouest de Saumur, peuplé de 3,245 habitants, est une ville très ancienne, qui existait, dit-on, avant la conquête romaine. Jusqu'au X^e^ siècle, ce fut la ville importante du pays. Elle servit souvent de résidence aux rois wisigoths et ensuite aux rois francs, dont l'un, Dagobert, a laissé son nom à l'emplacement où se trouvait cette résidence, *Dagoberderie* ou *Goberderie*. Le même roi y fonda l'église de Saint-Denis. Les Carlovingiens y séjournèrent également. Mais, à partir du X^e^ siècle, Doué perd son importance, dont hérite Saumur. Ce fut plus tard une des possessions des La Trémouille, et enfin, sous Louis XVI, la seigneurie de Doué appartenait à Foulon, une des premières victimes de la Révolution. Doué possède une fontaine très ancienne et un amphithéâtre très curieux, longtemps attribué aux Romains, mais qui paraît n'avoir été construit qu'au temps des Wisigoths. « Cet amphithéâtre, dit M. Bodin, est creusé dans le roc tendre formé par un grand banc de pierres coquillières, sur lequel la ville de Doué est placée. L'arène a dans ses plus grandes dimensions environ trente-cinq mètres de longueur, vingt-huit de largeur et sept à huit de profondeur. Le plan est un polygone irrégulier. Du côté de l'orient, il y a treize gradins, et dix-huit du côté du nord... » Dans les environs de Doué on exploite la houille. Cette petite ville fait un commerce assez important de grains, de toiles, de fers et de bestiaux.

Aubigné. — Aubigné-Briand est une commune du canton de Vihiers, peuplée de 451 habitants, à 40 kilomètres au sud-ouest de Saumur.

C'était une seigneurie qui donna son nom à une famille singulièrement et diversement caractérisée; parmi ceux dont l'histoire a gardé le souvenir, c'est d'abord un rude compagnon, Agrippa d'Aubigné, huguenot fervent, intrépide capitaine, théologien et orateur renommé dans son parti, et par-dessus le marché prophète; du moins le croyait-il sincèrement pour avoir adressé à Henri IV une prédiction que Ravaillac se chargea de réaliser. Lorsque Jean Châtel eut d'un coup de couteau frappé Henri IV à la lèvre : « Sire, lui dit d'Aubigné, vous n'avez encore renoncé Dieu que des lèvres, et il a frappé vos lèvres; quand vous l'aurez renoncé du cœur, c'est le cœur qu'il frappera. » — Sa petite-fille, Françoise d'Aubigné, pauvre orpheline, épousée par charité par le poète cul-de-jatte Scarron, devenue veuve, finit par épouser le plus orgueilleux des hommes, le roi Louis XIV. M^me^ de Maintenon avait un frère, lequel n'avait rien ni de son ambition ni de sa pruderie, et qui la désespérait

par ses incartades; autre physionomie bien marquée. Quand Mme de Maintenon, après une scène de reproches à ce frère incorrigible, s'écriait un jour : « Ah ! je voudrais être morte. — Ma sœur, reprenait le frère, qui connaissait à fond cette âme ambitieuse, vous avez donc promesse d'épouser Dieu le père ? » Il finit, d'ailleurs, par se régler et mourut dans de grands sentiments de pénitence.

Aubigné possède une ancienne église et les ruines d'un vieux château.

Segré (lat. 47° 41′ 14″; long. 3° 12′ 35″ O.). — Segré, importante station des lignes de Bretagne, est une petite ville de 2,894 habitants, chef-lieu d'un arrondissement et d'un canton, avec tribunal de 1re instance et de commerce, située sur l'Oudon, à 36 kilomètres au nord-ouest d'Angers. Segré, dont l'origine est obscure, faisait partie du douaire de Bérengère, femme de Richard Cœur de Lion; elle fit depuis partie de la seigneurie de Craon, située à quelque distance, dans le département de la Mayenne. Elle joua un certain rôle dans la guerre de Cent ans et pendant les guerres de religion. A cette dernière époque, les ligueurs s'en emparèrent et restaurèrent son château, que Henri IV fit démolir, et dont il ne reste plus que des ruines.

Segré fait un commerce de grains, vins et chanvre récoltés sur son territoire.

Le Lion-d'Angers. — Le Lion-d'Angers, station de la ligne d'Angers à Segré, à 22 kilomètres de la première et à 14 de la seconde, est une petite ville de 2,672 habitants, qui doit une certaine importance commerciale à sa situation sur l'Oudon, un peu au-dessus de son confluent avec la Mayenne. Son église, de style roman, a été rangée parmi les monuments historiques ; on y a retrouvé quelques peintures. C'était autrefois le siège d'une baronnie qui a été possédée par les maisons de Thouars, de Châteaubriant, de Dinan, de Laval, de Montmorency et de Bourbon-Condé.

Les principaux articles de son commerce sont les bestiaux, le vin, le cidre, la mercerie; elle possède des tanneries, des teintureries, des fours à chaux.

Dans son voisinage, l'ancien manoir de l'Isle-Briand a été converti en ferme-école. Sur son territoire sont les ruines du château du Mas.

Candé. — Candé (*Condate Turonum*), comme l'indique son nom, est situé au *confluent* de deux cours d'eau, la Mandée ou Mandy et l'Erdre, et à 19 kilomètres au sud-ouest de Segré. Sa position sur les confins de l'Anjou et de la Bretagne, au point de jonction de neuf routes, en fait un marché important pour les environs. Elle fabrique des toiles, des serges, des flanelles; elle possède des tanneries, des teintureries, et dans ses environs on exploite des ardoisières.

C'est un chef-lieu de canton ; sa population est de 2,021 habitants. On y montre une maison, dite de Rabelais, qui a été rangée parmi les monuments historiques.

Brissarthe. — Brissarthe (*Brieserta*), bourg de 920 habitants, est situé dans le canton de Châteauneuf, à 38 kilomètres à l'est de Segré.

Ce fut près de la porte de l'église de ce bourg qu'en 866 Robert le Fort fut tué par les Normands, commandés par le fameux Hastings. Celui-ci avait été obligé de se renfermer dans cette église, et les Angevins, se contentant de l'y tenir bloqué, remirent l'attaque au lendemain. Mais une sortie impétueuse des Normands jette le trouble au milieu des assiégeants, qui ne songeaient plus qu'à se reposer de leurs fatigues; Robert est tué un des premiers, ses troupes se dispersent. Depuis cette époque, l'église a été rebâtie en partie, mais la nef est bien celle où s'enfermèrent les Normands. Elle paraît dater du viiie siècle.

Pouancé. — Pouancé, station de la ligne de Segré à Châteaubriant, est une petite ville de 3,390 habitants et un chef-lieu de canton, à 23 kilomètres au nord-ouest de Segré.

Située sur la frontière de l'Anjou, Pouancé fut souvent, au moyen âge, exposée aux attaques des Bretons, qui s'en emparèrent deux fois. Elle résista avec succès, en 1443, aux Anglais, commandés par le duc de Somerset. Depuis le milieu du xvie siècle, Pouancé appartint aux Cossé-Brissac. L'un d'eux, en 1652, y fit élever un haut fourneau, chose nouvelle pour la contrée. Aujourd'hui, Pouancé en possède plusieurs. L'industrie du fer occupe la plupart de ses habitants.

STATISTIQUE DU DÉPARTEMENT DE MAINE-ET-LOIRE

RANG DU DÉPARTEMENT

Superficie : 16ème. — Population : 20ème. — Densité de la population : 22ème

NOTA. — Le département de Maine-et-Loire a été agrandi, depuis 1801, par la réunion des deux îles de la Loire (1 kil. c. 7) enlevées au département de la Loire-Inférieure.

I. STATISTIQUE GÉNÉRALE

SUPERFICIE.	POPULATION.	ARRONDISSEMENTS.	CANTONS.	COMMUNES.	REVENU TERRITORIAL.	CONTRIBUTIONS et REVENUS PUBLICS
7.121 kil. carrés ou 712.093 hect.	Hommes, 254.936 Femmes, 262.322 Total.. 517.258 72 hab. 64 par kil. carré	5	34	381	Propriétés bâties ... 8.000.000 f. — non bâties. 30.000.000 » Revenu agricole.... 210.000.000 »	29.000.000 fr.

II. STATISTIQUE COMMUNALE

ARRONDISSEMENT D'ANGERS

Superficie, 1.546 kil. carrés ou 154.585 hect. — Population, 161.266 hab. — Cantons, 9. — Communes, 89.

CANTON, sa population.	NOM de LA COMMUNE.	POPULATION.	Distance au chef-lieu d'arr.
ANGERS, 3 cantons, 23 communes, 78.639 habitants.	ANGERS (Nord-Est)..	25.666	»
	Ecouffant	1.025	8
	Pellouailles'.....	431	11
	Plessis - Grammoire (Le).....	916	11
	Saint-Barthélemy	1.202	5
	Saint-Sylvain	1.563	12
	Sarrigné.....	292	15
	Villévêque	1.526	16
	ANGERS (Nord-Ouest)	14.702	»
	Avrille.....	964	5
	Beaucouzé	737	6
	Bouchemaine	1.225	8
	Cantenay-Epinard ...	792	7
	Juigné-Béné.....	534	9
	Meignanne (La).....	1.012	12
	Membrolle (La).....	593	13
	Montreuil-Belfroy....	280	8
	Plessis-Macé (Le) ...	433	13
	Saint-Lambert-la-Potherie.....	495	9
	ANGERS (Sud-Est)...	16.478	»
	Andard	1.049	16
	Brain-sur-l'Authion..	1.460	13
	Trélazé	5.264	9
Chalonnes-sur-Lre, 5 c., 11.546 hab.	Chalonnes-sur-Loire..	5.530	25
	Chaudefonds	1.274	27
	Denée	1.265	15
	Rochefort-sur-Loire..	2.145	20
	Saint-Aubin-de-Luigné.....	1.332	24
LOUROUX-BÉCONNAIS, 7 c., 10.566 hab.	Louroux-Béconnais ..	2.944	27
	Bécon	2.155	20
	Cornuaille (La).....	1.692	35
	St-Augustin-des-Bois.	961	18
	Saint-Clément-de-la-Place.....	1.322	16
	Saint-Sigismond.....	562	33
	Villemoisan	930	30
LES PONTS-DE-CÉ, 18 communes, 21.300 habitants.	Ponts-de-Cé (Les)....	3.444	5
	Blaison	976	20
	Bohalle (La).....	1.003	15
	Daguenière (La).....	1.040	13
	Gohier	260	21
	Juigné-sur-Loire.....	964	11
	Ménitré (La).....	2.115	26
	Mozé..:	1.383	14
	Mûrs.....	1.365	11
	Saint-Gemmes-sur-Loire.....	1.814	6
	St-Jean-de-la-Croix..	311	13
	St-Jean-des-Mauvrets.	1.057	13
	Saint-Mathurin.....	2.509	21
	Saint-Melaine.....	462	12
	St-Remy-la-Varenne.	915	24
	Saint-Saturnin	831	14
	Saint-Sulpice.....	246	16
	Soulaines	605	15
ST-GEORGES-sur-LOIRE, 10 c., 12.267 hab.	Saint-Georges-sur-Loire.....	2.509	17
	Béhuard	226	15
	Champtocé.....	2.030	24
	Ingrandes.....	1.394	32
	Possonnière (La)....	1.406	17
	Saint-Germain-des-Prés.....	1.502	25
Suite de ST-GEORGES	Saint-Jean-de-Linières	369	9
	Saint-Léger-des-Bois.	727	12
	Saint-Martin-du-Fouilloux	781	12
	Savennières.....	1.323	16
THOUARCÉ, 20 communes, 18.231 habitants.	Thouarcé	1.700	30
	Alleuds (Les).....	578	22
	Beaulieu.....	1.200	22
	Brissac	1.069	17
	Champ (Le).....	916	25
	Chanzeaux	1.482	28
	Charcé.....	525	18
	Chavagnes	1.012	25
	Faveraye.....	886	30
	Faye.....	1.288	34
	Gonnord.....	1.701	35
	Joué-Etiau.....	1.038	35
	Luigné	282	25
	Notre-Dame-d'Alençon.....	448	23
	Quincé	695	18
	Rablay.....	522	23
	Saint-Ellier.....	235	20
	Saint-Lambert-du-Lattay.....	1.308	23
	Saulgé-l'Hôpital.....	467	25
	Vauchrétien.....	879	20
TIERCÉ, 8 c., 8.717 hab.	Tiercé.....	2.201	20
	Briollay.....	923	12
	Cheffes	1.360	25
	Ecuillé.....	596	18
	Feneu	1.314	14
	Montreuil-sur-Loir ..	364	23
	Soucelles.....	849	18
	Soulaire-et-Bourg ...	1.110	15

ARRONDISSEMENT DE BAUGÉ

Superficie, 1.406 kil. carrés ou 140.629 hect. — Population, 74.238 hab. — Cantons, 6. — Communes, 67.

CANTON, sa population.	NOM de LA COMMUNE.	POPULATION.	Distance au chef-lieu d'arr.
Baugé, 15 communes, 14.565 habitants.	Baugé	3.448	»
	Bocé	790	5
	Chartrené	168	6
	Cheviré-le-Rouge	1.589	8
	Clefs	1.210	10
	Cuon	767	7
	Echemiré	768	5
	Fougeré	1.378	12
	Guedéniau (Le)	742	8
	Montpollin	209	5
	Pontigné	599	5
	Saint-Martin-d'Arcé	333	3
	Saint-Quentin-lès-Beaurepaire	356	12
	Vieil-Baugé (Le)	1.503	2
	Volandry	705	10
Beaufort, 7 c., 13.763 hab.	Beaufort	4.960	16
	Brion	1.533	14
	Corné	1.991	20
	Fontaine-Guérin	1.089	9
	Gée	366	14
	Mazé	3.293	20
	Saint-Georges-du-Bois	531	10
Durtal, 8 c., 11.267 hab.	Durtal	3.170	18
	Baracé	722	28
	Daumeray	1.585	28
	Etriché	1.191	35
	Huillé	631	24
	Montigné	533	12
	Morannes	2.355	26
	Rairies (Les)	1.080	19
Longué, 9 c., 13.967 habit.	Longué	4.301	18
	Blou	1.065	26
	Courléon	421	27
	Jumelles	1.503	12
	Lande-Chasles (La)	261	10
	Mouliherne	1.800	14
	St-Philibert-du-Peuple	873	20
	Vernantes	1.965	24
	Vernoil	1.778	26
Noyant, 15 c., 10.536 h.	Noyant-sous-le-Lude	1.512	17
	Auverse	950	12
	Breil	653	20
	Broc	714	26
	Chalonnes-sous-le-Lude	329	26
Suite de Noyant.	Chavaignes	277	14
	Chigné	685	16
	Denezé-sous-le-Lude	539	22
	Genneteil	861	15
	Lasse	737	9
	Linières-Bouton	234	16
	Meigné	786	22
	Méon	505	19
	Parçay	1.527	25
	Pellerine (La)	227	19
Seiches, 13 comm., 10.140 habitants.	Seiches	1.444	20
	Bauné	983	21
	Beauvau	350	23
	Chapelle-Saint-Laud (La)	600	18
	Chaumont	371	14
	Cornillé	536	20
	Corzé	1.436	24
	Fontaine-Milon	505	11
	Jarzé	1.659	12
	Lézigné	572	19
	Lué	402	13
	Marcé	879	17
	Sermaise	403	10

ARRONDISSEMENT DE CHOLET

Superficie, 1.618 kil. carrés ou 161.786 hect. — Population, 126.028 hab. — Cantons, 7. — Communes, 80.

Nota. — Le chef-lieu d'arrondissement, avant 1860, était Beaupréau.

CANTON, sa population.	NOM de LA COMMUNE.	POPULATION.	Distance au chef-lieu d'arr.
Cholet, 13 communes, 29.370 habitants.	Cholet	14.288	»
	Cerqueux-de-Maulévrier (Les)	662	24
	Chanteloup	1.018	18
	Maulévrier	1.918	12
	Mazières	483	7
	Nuaillé	503	8
	Saint-Christophe-du-Bois	938	6
	Séguinière (La)	1.595	4
	Tessoualle (La)	1.529	7
	Tout-le-Monde	614	10
	Trémentines	2.247	11
	Vezins	1.798	14
	Yzernay	1.777	17
Beaupréau, 13 communes, 21.045 habitants.	Beaupréau	3.926	20
	Andrezé	1.358	15
	Bégrolles	1.168	12
	Chapelle-du-Genêt (La)	1.041	20
	Gesté	2.812	25
	Jallais	3.113	17
	Jubaudière (La)	731	14
	May (Le)	2.139	10
	Pin-en-Mauges (Le)	898	26
	Poitevinière (La)	1.478	23
	Saint-Léger-du-May	688	5
	Saint-Philibert-en-Mauges	383	18
	Villedieu	1.310	24
Champtoceaux, 9 comm., 12.406 habit.	Champtoceaux	1.562	47
	Bouzillé	1.596	42
	Drain	1.448	45
	Landemont	1.269	45
	Liré	2.261	41
	Saint-Christophe-la-Couperie	590	40
	St-Laurent-des-Autels	1.530	45
	Saint-Sauveur-de-Landemont	938	45
	Varenne (La)	1.212	55
Chemillé, 11 comm., 14.644 habit.	Chemillé	4.291	23
	Chapelle-Rousselin (La)	792	28
	Cossé	463	22
	Gardes (Les)	874	18
	Jumellière (La)	1.484	29
	Melay	1.291	22
	Neuvy	1.085	29
	Sainte-Christine	872	32
	St-Georges-du-Puy-de-la-Garde	930	15
	Saint-Lezin	918	25
	Tour-Landry (La)	1.644	18
Montfaucon, 12 c., 16.725 hab.	Montfaucon	667	20
	Longeron (Le)	1.679	16
	Montigné	1.127	26
	Renaudière (La)	860	24
	Romagne (La)	1.279	12
	Roussay	1.099	20
	St-André-de-la-Marche	1.067	18
	Saint-Crespin	1.244	28
Suite de Montfaucon.	Saint-Germain	1.563	27
	Saint-Macaire	2.191	12
	Tilliers	1.732	28
	Torfou	2.217	20
Montrevault, 11 comm., 14.990 habitants.	Montrevault	844	27
	Boissière-Saint-Florent (La)	581	35
	Chaudron	1.681	32
	Chaussaire (La)	1.054	35
	Fief-Sauvin (Le)	1.901	25
	Fuilet-Ponceau (Le)	2.017	35
	Puiset-Doré (Le)	1.383	34
	St-Pierre-Montlimart	1.788	30
	Saint-Quentin-en-Mauges	1.286	29
	St-Rémy-en-Mauges	1.460	34
	Salle-et-Chapelle-Aubry (La)	995	28
Saint-Florent-le-Vieil, 11 comm., 16.848 habitants.	Saint-Florent-le-Vieil	2.209	38
	Beausse	558	35
	Botz	993	34
	Bourgneuf	659	36
	Chapelle-Saint-Florent (La)	1.278	40
	Marillais (Le)	778	38
	Mesnil (Le)	1.655	37
	Montjean	3.316	40
	Pommeraye (La)	3.243	36
	Saint-Laurent-de-la-Plaine	1.121	42
	St-Laurent-du-Mottay	1.038	36

ARRONDISSEMENT DE SAUMUR

Superficie, 1.389 kil. carrés ou 138.855 hect. — Population, 92.726 hab. — Cantons, 7. — Communes, 84.

CANTON, sa population.	NOM de LA COMMUNE.	POPULATION.	Distance au chef-lieu d'arr.
Saumur, 3 cantons, 28 communes, 42.053 habitants.	Saumur (Nord-Est)	307	»
	Allonnes	2.325	10
	Brain-sur-Allonnes	1.334	14
	Breille (La)	515	16
	Neuillé	771	10
	Varennes-sous-Montsoreau	1.934	14
	Villebernier	1.071	5
	Vivy	1.326	8
	Saumur (Nord-Ouest)	2.166	»
	Rosiers (Les)	2.430	27
	Saint-Clément-des-Levées	1.210	15
	Saint-Lambert-des-Levées	2.002	3
	Saint-Martin-de-la-Place	1.071	12
	Saumur (Sud)	11.349	»
	Artannes	201	9
	Bagneux	1.136	3
	Chacé	542	7
	Dampierre	509	5
	Distré	765	5
	Fontevrault	3.368	16
	Montsoreau	752	13
	Parnay	448	9
	Rou-Marson	424	5
	Saint-Hilaire-Saint-Florent	1.552	5
	Souzay	620	8
	Turquant	683	11
	Varrains	908	5
	Verrie	334	12
Doué, 14 communes, 13.101 habitants.	Doué	3.245	17
	Brigné	519	28
	Concourson	735	25
	Denezé-sous-Doué	614	22
	Douces	1.120	21
	Forges	184	18
	Louresse-Rochemenier	853	25
	Martigné-Briand	1.948	31
	Meigné	282	15
	Montfort	158	15
	Saint-Georges-Châtelaison	917	27
	Soulanger	740	22
	Verchers (Les)	1.270	25
	Ulmes (Les)	516	10
Gennes, 11 comm., 8.342 habitants.	Gennes	1.705	16
	Ambillou	915	..
	Chemellier	552	10
	Chenehutte-les-Tuffeaux	873	10
	Coutures	552	28
	Grézillé	689	27
	Louerre	625	23
	Noyant	224	30
	Saint-Georges-des-Sept-Voies	842	26
	Thoureil (Le)	563	26
	Trèves-Cunault	802	16
Montreuil-Bellay, 14 c., 11.218 h.	Montreuil-Bellay	1.906	16
	Antoigné	580	25
	Brezé	871	19
	Brossay	233	20
	Cizay-la-Madeleine	547	15
Suite de Montreuil-Bellay.	Coudray-Macouard (Le)	790	10
	Courchamps	398	13
	Epieds	694	15
	Méron	615	17
	Puy-Notre-Dame (Le)	1.535	23
	Saint-Cyr-en-Bourg	843	10
	Saint-Just-sur-Dive	350	12
	Saint-Macaire-du-Bois	588	30
	Vaudelenay-Rillé (Le)	1.263	25
Vihiers, 19 communes, 18.017 habitants.	Vihiers	1.643	40
	Aubigné	451	40
	Cernusson	381	40
	Cerqueux-sous-Passavant (Les)	726	40
	Cléré	615	45
	Coron	1.902	51
	Fosse-de-Tigné (La)	318	40
	Montilliers	975	45
	Nueil	1.899	45
	Passavant	303	45
	Plaine (La)	1.131	51
	Saint-Hilaire-du-Bois	1.352	45
	Saint-Paul-du-Bois	1.208	45
	Salle-de-Vihiers (La)	1.079	47
	Somloire	1.122	53
	Tancoigné	439	40
	Tigné	1.125	40
	Trémont	558	40
	Voide (Le)	790	41

ARRONDISSEMENT DE SEGRÉ

Superficie, 1.162 kil. carrés ou 116.238 hect. — Population, 63.000 hab. — Cantons, 5. — Communes, 61.

CANTON, sa population.	NOM de LA COMMUNE.	POPULATION.	Distance au chef-lieu d'arr.
Segré, 15 communes, 14.005 habitants.	Segré	2.894	»
	Aviré	666	7
	Bourg-d'Iré (Le)	1.307	8
	Chapelle-sur-Oudon (La)	673	4
	Châtelais	1.070	12
	Ferrière (La)	510	7
	Hôtellerie-de-Flée (L')	636	8
	Louvaines	832	5
	Marans	606	7
	Montguillon	387	13
	Noyant-la-Gravoyère	663	7
	Nyoiseau	772	6
	Sainte-Gemmes-d'Andigné	1.311	2
	Saint-Martin-du-Bois	1.068	10
	St-Sauveur-de-Flée	610	12
Candé, 6 c., 11.274 h.	Candé	2.021	19
	Angrie	1.848	20
	Chazé-sur-Argos	1.605	10
	Freigné	2.119	27
	Loire	1.680	13
	Potherie (La)	2.001	18
Chateauneuf-sur-Sarthe, 15 communes, 12.330 habitants.	Châteauneuf-sur-Sarthe	1.627	33
	Brissarthe	920	38
	Champigné	1.381	25
	Champteussé	520	20
	Chemiré-sur-Sarthe	383	40
	Chenillé-Changé	279	18
	Cherré	723	25
	Contigné	1.064	32
	Juvardeil	1.020	31
	Marigné	1.068	32
	Miré	915	36
	Querré	423	20
	Sceaux	814	24
	Sœurdres	592	25
	Thorigné	601	19
Lion-d'Angers 11 c., 12.302 h.	Lion-d'Angers (Le)	2.672	14
	Andigné	480	7
	Brain-sur-Longuenée	1.027	16
	Chambellay	753	16
	Gené	534	11
Suite du Lion-d'Angers	Grez-Neuville	1.212	17
	Jaille-Yvon (La)	628	16
	Montreuil-sur-Mayenne	857	17
	Pouëze (La)	1.431	16
	Pruillé	608	22
	Vern	2.100	11
Pouancé, 14 communes, 13.089 habitants.	Pouancé	3.390	23
	Armaillé	736	22
	Bouillé-Ménard	896	10
	Bourg-l'Evêque	321	15
	Carbay	306	28
	Chapelle-Hullin (La)	398	20
	Chazé-Henry	1.048	22
	Combrée	1.800	14
	Grugé-l'Hôpital	603	18
	Noëllet	944	18
	Prévière (La)	376	25
	Saint-Michel-et-Chanveaux	863	22
	Tremblay (Le)	965	19
	Vergonnes	443	17

III. STATISTIQUE MORALE (1)

Par M. Eug. BOUTMY, ancien professeur.

Les chiffres en caractères gras inscrits dans chacune des trois petites colonnes de ce tableau indiquent le rang du département relativement à la mention devant laquelle ils sont placés.

Religion (2).

	Catholiques	516.620
	Protestants	535
	Israélites	12
	Clergé catholique	783
	Pasteurs	3
	Rabbins	»

Mouvement de la population.

	Naissances	11.115
	Mariages	4.097
	Décès	11.232
14e	Durée moyenne de la vie	41 a. 4 m.

Instruction (3).

33e	Nombre des jeunes gens sachant lire, écrire et compter sur 100 jeunes gens maintenus sur les listes de tirage	82,5
	Nombre des établissements d'enseignement secondaire de l'État	4
	Nombre des écoles primaires (publiques ou libres)	854

Crimes contre les personnes (4).

COURS D'ASSISES.

38e	Rapport du nombre des accusés à la population	1 sur 19.157 hab.
	Nombre total des accusés	27

Infanticides.

52e	Rapport du nombre des infanticides à celui des enfants naturels	1 sur 287,5
	Nombre total	2

Suicides.

46e	Rapport des suicides au chiffre de la population	1 sur 9.759 hab.
	Nombre total	53

Crimes contre les propriétés.

21e	Rapport du nombre des accusés à la population	1 sur 12.616 hab.
	Nombre total	41

Tribunaux correctionnels.

22e	Nombre des affaires	2.105
	Nombre des prévenus	2.496
	Nombre des condamnés	2.451

Procès.

	Affaires civiles (5)	810
	Affaires commerciales (6)	1.855
23e	Faillites (7)	58

Paupérisme.

38e	Rapport des indigents au chiffre de la population	1 sur 41 hab.
	Nombre total	12.506
	Bureaux de bienfaisance	153
	Hôpitaux et hospices	33
	Aliénés à la charge du département	493
	Sociétés de secours mutuels	92

Contributions directes (8).

17e	Foncière	2.729.876
	Personnelle et mobilière	583.181
	Portes et fenêtres	468.334

(1) Les chiffres contenus dans ce tableau sont empruntés, pour la plupart, à l'*Annuaire statistique de la France* (1878), publié par le ministère de l'agriculture et du commerce, ou calculés d'après des données puisées dans cet ouvrage.

(2) Ces chiffres sont antérieurs au recensement de 1876, qui a négligé ce point de vue.

Culte catholique. — Evêché à Angers, suffragant de la métropole de Tours. Le diocèse d'Angers, qui comprend le département tout entier, compte 37 cures, 379 succursales et 211 vicariats rétribués par l'Etat. Les congrégations et communautés religieuses établies dans le département étaient, avant 1880, au nombre de 49 : 12 pour les hommes et 37 pour les femmes.

Culte réformé. — Le département possède deux temples protestants à Angers et un à Saumur, desservis chacun par un pasteur.

(3) Le département relève de l'académie de Rennes. Ecole préparatoire de médecine et de pharmacie à Angers ; école préparatoire des sciences et des lettres dans la même ville ; école des arts et métiers à Angers ; école de cavalerie à Saumur. Lycée à Angers ; collèges communaux à Saumur et à Cholet ; plusieurs établissements libres pour l'enseignement secondaire. Ecole normale d'instituteurs primaires et institution de sourds-muets à Angers. Au point de vue du nombre d'élèves inscrits dans les écoles primaires, de 6 à 13 ans, sur 100 enfants recensés, le Maine-et-Loire occupe le 46e rang. Il occupe le 63e rang d'après le nombre d'enfants présents à l'école par 10,000 habitants.

(4) Au point de vue judiciaire, le département de Maine-et-Loire ressortit à la cour d'appel d'Angers, qui est aussi le siège de la cour d'assises. Chaque chef-lieu d'arrondissement possède un tribunal de première instance ; des tribunaux de commerce sont établis à Angers, à Saumur et à Cholet. Cette dernière ville possède un conseil de prud'hommes.

(5) Ce chiffre indique le nombre des affaires civiles terminées pendant l'année.

(6) Ce chiffre comprend les affaires contentieuses à juger pendant l'année.

(7) Terminées pendant l'année.

(8) Trésorier-payeur général à Angers ; receveur particulier dans chaque chef-lieu d'arrondissement ; 73 percepteurs.

BIBLIOGRAPHIE

1529. Histoire des annales et chroniques d'Anjou, par *J. de Bourdigné*. In-folio.

1609. Les Antiquités d'Anjou, par *J. Hiretius*. In-12. Réimprimé en 1618.

1620. La Prise du Pont-de-Cé et de son château par l'armée du roy. In-8o.

1622. Récit véritable de la trahison et rendition de Saumur. In-8o.

1631. Histoire du prieuré de Notre-Dame de Bellefontaine, par *Phil. Chifflet*. In-4o.

1681. Les Histoires des anciens comtes d'Anjou, par *de Marolles* In-4o.

Antiquités du monastère de Fontevrault. In-4o.

1748. Recueil des privilèges de la ville et mairie d'Angers, par *Robert*. In-4o.

1774. Le Mont Glonne, recherches historiques sur les Angevins, etc., par l'abbé *Claude Robin*. 2 vol. in-12.

1776. Recueil de dissertations historiques et critiques sur le solitaire du mont Glonne et d'autres localités d'Anjou, par *Lasauvagère*. In-8o.

1776. Recherches historiques sur la ville d'Angers, par *M.-A. Moithey*. In-4o et planches.

1778. Description de la ville d'Angers. In-3o.

1792. L'Anjou, au tome XXXV du Voyageur français, de l'abbé *de La Porte*. In-12.

1807. Essai sur la flore de Maine-et-Loire, par *T. Bastard*, avec supplément en 1812. In-12.

1812. Recherches historiques sur la ville de Saumur et le haut Anjou, par *J.-F. Bodin*. 2 vol. in-8°, fig.

1822. Essai sur le château de Serrant, par *Blordier-Langlois*. In-8°.

1822. Recherches historiques sur Angers et le bas Anjou, par *J.-F. Bodin*. 2 vol. in-8°.

1824. Souvenirs pittoresques du Poitou et de l'Anjou, par *Noël*. In-4°.

1827. Flore de l'Anjou, par *A.-N. Desvaux*. In-8°.

1829. Faune de Maine-et-Loire, par *P.-A. Millet*. 2 vol. in-8°, figures.

1832. Histoire de la conspiration de Saumur; mort du général Berton, par *Gauchais*. In-8°.

1835. Le Département de Maine-et-Loire, au tome II de la France pittoresque d'*Abel Hugo*. Grand in-8°, fig.

1835. Statistique de Maine-et-Loire, par *Desvaux*. 3 vol. in-8° et atlas in-4°.

1835. Le Département de Maine-et-Loire, au tome Ier du Guide du voyageur en France, publié par *Didot*. In-8°, fig.

1838. Flore de Maine-et-Loire, par *J.-P. Guépin*. In-12.

1838. Angers et le département de Maine-et-Loire de 1787 à 1830, par *Blordier-Langlois*. 2 vol. in-8°.

1840. Essai de statistique du département de Maine-et-Loire, par *de Beauregard*. In-8°.

1841. L'Anjou et ses monuments, par *Godard-Faultrier*. 2 vol. petit in-8° et 100 grav.

1842. Notice sur Beaufort, en Anjou, par l'abbé *Pau*. Brochure in-8°.

1842. Traités d'agriculture pratique pour le département de Maine-et-Loire, par *Ch. Giraud*. In-12.

1842. Histoire des annales et chroniques d'Anjou, de *Bourdigné*, avec avant-propos et notes par MM. *de Quatrebarbes* et *Godard-Faultrier*. 2 vol. grand in-8°.

1843. Archives d'Anjou ; recueil de documents, par *P. Marchegay*. 2 vol. grand in-8°.

1843. Statistique horticole de Maine-et-Loire. In-8°.

1843. Le Siège d'Angers, avec d'autres pièces, par *F.-G. Malvoisin*. In-8°.

1843. Tapisserie de Saint-Florent, par *Godard-Faultrier*. In-4° et figures.

1843. Souvenirs anecdotiques sur Saumur de 1478 à 1640, par *Gaulay*. In-8°.

1844. Epoques saumuroises, par *J.-B. Coulomb*. In-12.

1844. Notice sur Notre-Dame des Ardilliers de Saumur. In-18.

1845. Angers et l'Anjou sous le régime municipal, depuis leur réunion à la cour jusqu'à la Révolution, par *Blordier-Langlois*. In-8°.

1845. L'Anjou et ses villes, au tome III de l'Histoire des villes de France, par *A. Guilbert*. Grand in-8°, fig.

1845. Angers, Saumur, etc., etc., et Maine-et-Loire, dans le Dictionnaire des communes de *Girault de Saint-Fargeau*. 3 vol. in-4°.

1850. Statistique du département de Maine-et-Loire, par M. *de Beauregard*. In-8°.

1850. Recherches sur le haut et le bas Anjou, par *F. Bodin*. Nouvelle édition en 4 vol. in-8°.

1853. Angers ancien et moderne, Guide de l'étranger. 1 vol. in-18, fig.

1856. Histoire de l'Eglise et du diocèse d'Angers, par l'abbé *Tresvaux*, chanoine. In-8°.

1856. De Paris à Nantes, par *Ad. Joanne*. (Collection des Itinéraires illustrés.)

1862. Angers ancien et moderne, par *E. L.* In-12.

1862. Répertoire archéologique de l'Anjou, publié par la Commission archéologique de Maine-et-Loire. In-4°.

1864. Indicateur de Maine-et-Loire ou Indicateur par communes de ce que chacune d'elles renferme, sous les rapports de la géographie, des productions naturelles, des monuments historiques, par *Millet de La Turtaudière*. 2 vol. in-8°.

1866. Itinéraire général de la France. La Bretagne, par *Ad. Joanne*. 1 fort vol in-18, avec cartes.

1866. Géographie du département de Maine-et-Loire, par *L.-F. La Bessière*. (3e édition.) In-18.

1869. Chronique des églises d'Anjou, publiée par *P. Marchegay* et *E. Mabille*. 1 vol. in-8°.

1871. Le Département de Maine-et-Loire, par *L.-F. L.*, officier d'académie. In-18.

1871. Chronique des comtes d'Anjou, publiée par *P. Marchegay* et *Salmon*. 1 vol. in-8°.

1872. Géographie du département de Maine-et-Loire, par *Ad. Joanne*. In-12.

1873. Dictionnaire historique, géographique et biographique de Maine-et-Loire, par *C. Port*. 3 vol. in-8°. (1870-1876.)

1873. Essai sur le canton de Longué et sur le bassin du Lathan, par *E. Cornilleau*. In-8°.

1875. Notices archéologiques sur les villes du département de Maine-et-Loire, par *G. d'Espinay*. In-8°.

1875. Recherches historiques et statistiques sur la commune de Broc, par *Jos. Marchal*. In-12.

Annuaires statistiques de Maine-et-Loire. In-12.

Revue de l'Anjou ancien et moderne. 1 vol. par an.

Mémoires et Bulletin de la Société d'agriculture, des sciences et des arts d'Angers. In-8°.

Mémoires de la Société académique de Maine-et-Loire. In-8°.

Cartes d'Anjou, publiées en 1583 et 1637.

Carte d'Anjou, par *Mercator*, *Tassin*, *Sanson*.

Carte d'Anjou, par gouvernement militaire et direction 1789.

Carte d'Anjou, par *Guy Arthaud*. En 2 feuilles in-folio, 1652.

Cartes d'Anjou, extraites des cartes de *Cassini* et de *Capitaine*.

Feuilles 91, 92, 105, 106, 118, 119 de la grande Carte de France dite de l'*État-Major*, publiée par le Dépôt de la guerre.

Carte du département de Maine-et-Loire, extraite de la grande Carte du Dépôt de la guerre.

Cartes du département de Maine-et-Loire, par *Charle*, *Frémin*, *Dufour*, *Duvotenay*, *Logerot*, *Ad. Joanne*, etc.

Atlas cantonal du département de Maine-et-Loire, dressé au 40/000e par le service vicinal et gravé par *Erhard*.

Paris. — Imprimerie Vve P. Larousse et Cie, rue Montparnasse, 19.

DÉPARTEMENT DE MAINE-ET-LOIRE

PAR

V. A. MALTE-BRUN.

PLAN D'ANGERS

Légende.

Échelle 1:10000

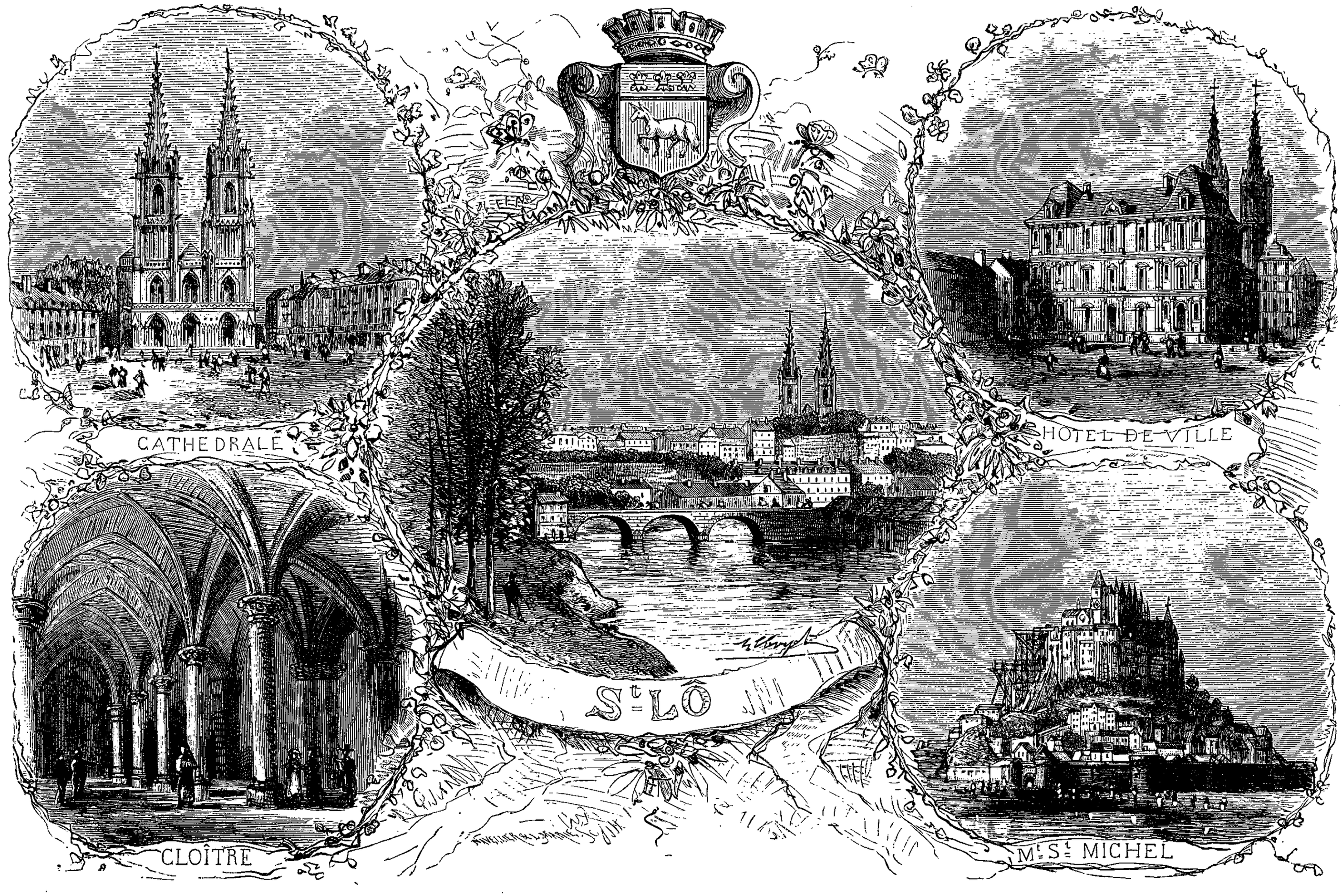
Explication des Signes

CHEF-LIEU DE DÉPARTt
CHEF-LIEU D'ARRONDt
Chef-lieu de Canton
Commune
Évêché
Route Nationale
Route Départementale
Chemin Vicinal
Canal et Rivière
Chemin de Fer et Station
Limite de Département
Limite d'Arrondissement
Limite de Canton
Les chiffres indiquent les hauteurs au dessus du niveau de la mer.

Échelle 1: 400000

0 5 10 20 Kil

Gravé par Erhard, 12, rue Dugay Trouin. J. Rouff Éditeur, 14, Cloître St Honoré. Imprimerie Erhard, Paris.


CATHEDRALE
HOTEL DE VILLE
St-LÔ
CLOÎTRE
Mt S.t MICHEL

MANCHE

Chef-lieu : SAINT-LÔ

Superficie : 5,928 kil. carrés. — Population : 539,910 habitants.
6 Arrondissements. — 48 Cantons. — 640 Communes.

DESCRIPTION PHYSIQUE ET GÉOGRAPHIQUE

Situation, limites. — Le département de la Manche doit son nom à sa position avancée sur le bras de mer qui sépare la France de l'Angleterre, formé de l'extrémité occidentale de l'ancienne province de Normandie, c'est-à-dire de l'Avranchin au sud et de la presqu'île du Cotentin au nord-ouest. C'est un de nos départements maritimes de la région nord-ouest de la France.

Il a pour limites : au nord et à l'ouest, la Manche ; à l'est, la Manche et les départements du Calvados et de l'Orne ; au sud, ceux de la Mayenne et d'Ille-et-Vilaine.

Nature du sol, côtes et îles. — Le sol de ce département est peu élevé; il est divisé en deux versants, l'un oriental et l'autre occidental, par une ligne de faîte qui vient se terminer au cap de la Hague et qui, au sud, va se rattacher aux collines de Normandie et de Bretagne. A l'origine, au sud, cette ligne de faîte atteint 300 et 360 mètres ; plus au nord, vers l'extrémité de la presqu'île, elle ne dépasse pas 180 mètres. Le point culminant du département est dans l'arrondissement de Mortain, près de Saint-Martin-de-Chaulieu, à l'est de Sourdeval; c'est un plateau de 368 mètres d'altitude.

Les inégalités de surface du département de la Manche le rendent très pittoresque par la succession toujours variée des prairies, des plaines et des vallons qui présentent au voyageur un paysage toujours nouveau et des sites enchanteurs.

La partie qui appartient au versant occidental offre d'excellents pâturages ; et si elle produit à peine assez de céréales pour la consommation de ses habitants, elle abonde du moins en légumes de toute sorte, et ressemble à un vaste potager. Le versant oriental produit des céréales en abondance, et ses prairies donnent d'excellents foins.

Le sol offre, en outre, des landes, des bruyères et des marais. Les marais les plus remarquables sont ceux de Gorges, de Carentan, de Cangé.

Les côtes du département, dont le développement n'est pas moindre de 330 kilomètres, sont généralement composées, ici de falaises très élevées, là de vastes grèves que la mer couvre et découvre à toutes les marées ; elles bornent le département à l'est, au nord et à l'ouest; elles offrent plusieurs rades sûres et les ports de Cherbourg, Barfleur, Saint-Vaast, La Hougue, Portbail, Carteret, Régneville, etc. De ce littoral étendu dépendent plusieurs îles : les principales sont le Mont-Saint-Michel, dont nous aurons à parler plus longuement, Tombelaine, fortifié en 1220, tombé au pouvoir des Anglais en 1372, et vendu pendant la Révolution comme propriété nationale ; l'archipel des îles Chausey, au nombre de plus de cinquante, groupées sur une étendue de plus de 12 kilomètres et qui ont reçu d'importantes fortifications ; elles étaient autrefois le rendez-vous ordinaire des fraudeurs de Jersey ; on y ramasse une grande quantité de varech, dont on fabrique la soude, et on y exploite de belles carrières de granit ; l'île Pelée, au nord-est de Cherbourg, à 3 kilomètres de la côte : à droite de cette roche nue est bâti le fort National ; l'île Tatihou, à l'est de Saint-Vaast : cet îlot où l'on voit de grands parcs à huîtres est fortifié, et il possède un lazaret; les deux îles Saint-Marcouf, à l'est de la commune de ce nom : c'est un point intermédiaire entre Le Havre et Cherbourg, qui offre une protection sûre aux vaisseaux de l'État qui communiquent d'un point à l'autre. Ces îles sont fortifiées et ont constamment une garnison. Avant qu'elles fussent un poste militaire, il existait un ermitage dans l'île d'Amont ou du Large. La tradition dit qu'elles touchaient jadis au continent. Les envahissements de la mer sur ces côtes donnent quelque vraisemblance à cette tradition. Il a été plus d'une fois question de rendre à l'agriculture

toute la vaste étendue des grèves du Mont-Saint-Michel à l'aide d'un système de canalisation et de digues bien entendu.

Le sol du département, qui est généralement fertile, peut se diviser d'après sa nature en : pays de bruyères ou de landes, 47,061 hectares; sol de riche terreau, 57,206; sol de craie ou calcaire, 3,356; sol de gravier, 22,203; sol pierreux, 159,769; sol sablonneux, 27,438 hectares.

Hydrographie. — Ce département est entièrement situé dans le bassin de la Manche, et arrosé par un grand nombre de petits fleuves qui, pour la plupart, prennent leur source dans le département même, et dont les principaux sont : le Couesnon, la Sélune, la Sée, la Sienne, la Madelaine, qui ont leur embouchure sur la côte occidentale; la Douve et ses affluents ou sous-affluents, le Merderet, la Sève, la Taute, la Terette et la Vire, qui ont leurs embouchures sur la côte orientale. Le Couesnon prend sa source près du village de Fleurigné (Ille-et-Vilaine), passe dans le département à Pontorson, et se jette dans la baie du Mont-Saint-Michel après un cours de 60 kilomètres.

La Sélune ou Célune prend sa source près de Barenton-du-Harcouët (arrondissement de Mortain), passe à Ducey, où elle commence à être navigable, et se jette aussi dans la baie du Mont-Saint-Michel après un cours de 60 kilomètres; elle sépare, dans la partie inférieure de son cours, le département de la Manche de celui d'Ille-et-Villaine.

La Sée prend sa source à quelque distance de Sourdeval (arrondissement de Mortain), passe à Cuves, à Vernix, à Tirepied, et vient se jeter dans la Manche près d'Avranches, après un cours d'environ 60 kilomètres.

La Sienne prend sa source près de Saint-Sever, dans le département du Calvados, entre dans celui de la Manche près de Belon, passe à Villedieu, Sourdeval-les-Bois, Gavray, Quettreville, Hengueville, et se jette dans la mer à Régneville, au sud-ouest de Coutances, après un cours sinueux de 75 kilomètres. Elle reçoit l'Airou, la Vanne et la Soulle.

La Douve, ou plutôt l'Ouve, prend sa source à Fontaine-Douve, commune de Tollevast (arrondissement de Cherbourg), passe à Saint-Sauveur, Pont-l'Abbé et se jette dans la Taute, au four de Taute, au-dessous de Carentan, après un cours de 69 kilomètres ; elle est navigable depuis Saint-Sauveur, l'espace de 40 kilomètres, et elle reçoit : la Gloire, la Seye, la Saudre, le Merderet et la Sève.

La Vire prend sa source à l'étang des moulins de Bieux, sur les confins du département et de celui du Calvados; elle passe à Vire, Pont-Farcy, Tessy, Saint-Lô, Pont-Hébert, La Meauffe, et se jette dans la Manche au pont du Petit-Vey, un peu au-dessous d'Isigny, dans le département du Calvados, après un cours de 132 kilomètres, dont les 45 derniers sont seuls navigables. Elle reçoit dans le département : la Jacre, la Joigne et l'Elle.

Un canal unit la Vire à la Taute, en passant par Carentan.

Voies de communication. — Le département de la Manche est traversé par 9 routes nationales, d'un parcours de 375 kilomètres; par 24 routes départementales, 645; par 62 chemins vicinaux de grande communication, 1,160; par 60 chemins vicinaux d'intérêt commun, 694; et par près de 2,600 chemins vicinaux ordinaires d'un parcours total de plus de 5,000 kilomètres; les chemins de fer qui le traversent appartiennent au réseau de l'Ouest. La principale ligne est celle de Paris à Cherbourg par Caen; elle pénètre dans le département après avoir franchi la Vire, qui la sépare du Calvados, et dessert les stations de : Carentan, Chef-du-Pont, Port-Brehey, Montebourg, Valognes (343 kilom. de Paris, 104 kilom. de Caen), Sottevast, Couville, Martinvast et Cherbourg (371 kilom. de Paris, 132 kilom. de Caen). A la station de Lison (Calvados), près de la frontière du département, se détache un embranchement de 207 kilomètres qui, par Saint-Lô, Coutances et Avranches, va rejoindre à Lamballe les lignes de Bretagne en desservant dans le département les stations de : Airel, La Meauffe, Pont-Hébert, Saint-Lô, Canisy, Carantilly-Marigny, Cametours, Belval, Coutances, Orval-Hyenville, Quettreville, Cérences, Hudimesnil, Folligny, où elle coupe la ligne de Granville, La Haye-Pesnel, Montoiron-Sartilly, Avranches, Pontaubault, Servon-Tanis, Pontorson, d'où elle gagne Dinan et Lamballe. Un autre embranchement, parti de Saint-Nicolas, près de Coutances, ira au nord rejoindre Cherbourg par Périers, La Haye-du-Puits, Saint-Sauveur et Briquebec.

La partie méridionale du département est traversée par la dernière section du chemin de fer de Paris à Granville, desservant, de l'est à l'ouest, les stations de Villedieu, Folligny, La Haye-Pesnel, Saint-Planchers et Granville (328 kilom. de Paris).

D'autres lignes sont projetées ou à l'étude ; telle est celle de Saint-Lô à Vire.

Climat. — Le département de la Manche appartient à la région climatérique du nord-ouest, ou climat séquanien, qui ressemble beaucoup à celui de l'Angleterre et de la Hollande. Le climat est doux et tempéré, quoique variable et généralement humide.

A Cherbourg, la température moyenne annuelle est de + 11°,1. La température moyenne de l'hiver est de + 5°,7, et celle de l'été de + 16°,5. Dans l'intérieur du département, ces moyennes sont un peu plus élevées. Les vents dominants sont ceux du sud, du nord et du sud-ouest.

Productions naturelles. — Le département de la Manche appartient à la région géologique dite de Bretagne ; il est en grande partie formé par des terrains primitifs et de transition. On y rencontre le granit, les gneiss, les micaschistes et les talschistes, qui contiennent fréquemment des cristaux disséminés de tourmaline, de grenat, de disthène, de spinelle, d'émeraude, etc. D'autres fois, les granits sont associés à des pegmatites et des syénites.

Parmi les minéraux exploités, nous citerons le fer, le plomb argentifère, le mercure, la houille, le granit (celui de Cherbourg et des îles Chausey jouit par sa beauté d'une réputation méritée), des marbres, de l'ardoise, des grès à paver, de la pierre de taille, de l'argile à potier, du kaolin, de la pierre à chaux. Sur quelques points de la côte il existe des marais salants, notamment à Vains, aux Quatre-Salines, au Val-Saint-Pair, à Portbail, etc.

Il existe plusieurs sources minérales dans le département. Celle de Biville, dont la fontaine est toujours bouillonnante, est gazeuse. Celles de Dragey, de Saint-Lô, de Saint-Hilaire-du-Harcouët et de la Taille, cette dernière dans la commune de La Haye-d'Ectot, jouit de quelque réputation. A Brix, il existe une source ferrugineuse. Enfin on a établi des bains de mer à Cherbourg et à Granville.

Le département produit des céréales en quantité plus que suffisante pour les besoins de ses habitants. Ainsi que nous l'avons fait observer, la ligne de faîte qui le traverse du sud au nord le partage en deux versants d'un inégal rapport ; le versant oriental en produit beaucoup plus que l'autre, mais celui-ci abonde en légumes de toute espèce et de bonne qualité. Le sarrasin est aussi principalement cultivé, et, dans les campagnes, il est, avec la pomme de terre qui vient en abondance, la base principale de la nourriture des habitants. Les prairies du Cotentin offrent d'excellents et renommés pâturages qui nourrissent ces beaux bestiaux qui font l'admiration des connaisseurs aux marchés d'approvisionnement de Paris. Point de vignes, mais des pommiers et des arbres à cidre en grand nombre qui, tous les deux ans, donnent une énorme quantité de fruits. Le cidre est donc la boisson la plus ordinaire des habitants des campagnes et des petites villes, et l'on peut évaluer à près d'un million d'hectolitres sa production annuelle. Les cidres de Lolif, d'Hébécrévon, de Villiers et de Couvain sont principalement estimés. L'arrondissement d'Avranches est réputé pour la culture de ses arbres fruitiers. Le chanvre et le lin sont cultivés dans tout le département, mais principalement dans le versant oriental de la presqu'île. Les forêts y sont peu étendues ; les essences principales sont le chêne, le hêtre et le bouleau. La flore marine est très riche, et les rivages présentent une grande quantité de varechs, de fucus et d'autres plantes dont les riverains savent trouver un emploi utile ; c'est ainsi que l'on dessèche la zostère que l'on emploie comme crin.

Les animaux domestiques sont généralement de belle espèce, la race des chevaux purs normands y est belle, les bêtes à cornes sont grandes et fortes. Le beurre si connu sous le nom de beurre d'Isigny provient en grande partie des arrondissements de Valognes et de Saint-Lô. Les moutons de Mielle, qui prennent leurs noms des pâturages qui s'étendent entre la mer et les terres cultivées de Granville à Régneville, ont une chair délicate et estimée. Les bêtes fauves et le gibier deviennent rares ; mais les loups et les renards sont encore trop communs, ainsi que les fouines. Les haies, plantées d'arbres qui entourent les cultures dans l'arrondissement d'Avranches, renferment un grand nombre d'écureuils et des oiseaux de toute espèce. Les oiseaux aquatiques et le gibier ailé sont très multipliés. Les rochers des côtes abondent en coquillages et en mollusques. L'orvet et la couleuvre ne sont pas rares, on rencontre aussi quelques vipères. Les rivières renferment des loutres. On pêche quelquefois à l'embouchure de celles qui se jettent à la mer le phoque ou veau marin. Les froids rigoureux amènent dans le département les cygnes, les cormo-

rans, les spatules et les cigognes. On remarque parmi les oiseaux de proie le milan, le petit aigle, et l'orfraie ou grand aigle de mer.

Industrie agricole, manufacturière et commerciale. — Le département de la Manche est tout à la fois un pays agricole, d'exploitation et de commerce. L'agriculture y est très avancée, et les nouvelles méthodes y sont appliquées avec intelligence. Les céréales, les bestiaux engraissés, le beurre, les fourrages, le lin, la cire, le miel, forment les richesses agricoles du pays.

La superficie du département se partage en superficie bâtie et voies de communication, 77,894 hectares, et en territoire agricole, 514,944 hectares. Ce dernier se subdivise lui-même en: céréales, 250,836 hectares; farineux, 8,863; cultures potagères et maraîchères, 6,490; cultures industrielles, 6,177; prairies artificielles, 54,122; fourrages annuels, 9,214; autres cultures et jachères, 22,319; bois et forêts, 19,273; prairies naturelles et vergers, 80,118; pâturages et pacages, 24,482; terres incultes, 33,050 hectares.

L'industrie manufacturière est très active et variée; elle s'exerce sur la fonte de fer, l'exploitation des marbres, le travail du zinc et du cuivre, la coutellerie, la verrerie, la papeterie, la draperie, le tissage du crin, du lin, du coton, la fabrication des étoffes de fil et de coton, celle des blondes et des dentelles, etc., etc. Il y a de nombreuses raffineries de soude dans l'arrondissement de Cherbourg; on construit aussi des navires, et l'on y fabrique tout ce qui peut servir à leur armement; enfin, dans quelques communes, on fabrique des objets en osier; tels que : hottes, vans et paniers, qui s'exportent pour la Normandie et la Bretagne.

Le commerce a pour aliments principaux les produits du sol, les bestiaux gras, les mulets, les chevaux, le beurre, le poisson, les grains, le cidre, le miel, la cire, la volaille, les œufs et la chaudronnerie; quelques marchands ambulants y vont encore tenter la coquetterie des jeunes filles, et, en échange de quelques rubans, d'une bague, de boucles d'oreilles, etc., etc., leur enlèvent leur belle chevelure pour la vendre à Paris aux coiffeurs confectionneurs. Le commerce est alimenté par l'activité qui se déploie pour la pêche et le cabotage dans 10 ports de mer, savoir: Carentan, Saint-Vaast, Barfleur, Cherbourg, Omonville, Diélette, Carteret, Portbail, Régneville, Granville. Leur tonnage est, en moyenne, de 900 bâtiments, jaugeant 32,000 tonneaux, et leur mouvement annuel moyen de 2,100 bâtiments de 130,000 tonneaux. Un seul port, celui de Granville, envoie ses navires à la grande pêche; leur nombre est d'environ une trentaine.

A l'intérieur, le commerce est alimenté par 385 foires, qui se tiennent dans 94 communes et durent 417 journées. Les articles de commerce sont les chevaux, les bestiaux, les porcs, la volaille et les grains, le beurre, la cire et les salaisons, le lin, le chanvre, le fil et les toiles, les laines, l'édredon et les plumes. Il existe à Tocqueville, Querqueville, Saint-Lô et Saint-Clair des foires pour la location des domestiques.

Le département de la Manche est un de ceux dont les habitants émigrent temporairement pour exercer dans les départements voisins les états de colporteurs, chaudronniers et étameurs; cette émigration se fait surtout remarquer dans les deux arrondissements de Coutances et de Mortain.

Division politique et administrative. — Le département de la Manche a pour chef-lieu Saint-Lô; il compte 6 arrondissements, 48 cantons, 640 communes; le tableau que nous donnons plus loin les fera connaître.

Ce département forme la circonscription d'un évêché dont le siège est à Coutances, et qui est suffragant de l'archevêché de Rouen. L'évêché de Coutances compte six cures de première classe, 55 de seconde, 613 succursales et 383 vicariats. Le grand séminaire est à Coutances; Saint-Lô et Mortain ont des petits séminaires. Les protestants ont des églises consistoriales à Chefresne et à Cherbourg.

Les six tribunaux de première instance des 6 arrondissements et les 4 tribunaux de commerce de Saint-Lô, Granville, Cherbourg et Coutances sont du ressort de la cour d'appel de Caen. Il y a à Valognes une prison départementale.

Au point de vue universitaire, le département dépend de l'académie de Caen. Il y a un lycée à Coutances et des collèges communaux à Cherbourg, Avranches, Mortain et Saint-Hilaire-du-Harcouët, Saint-Lô a une école normale d'instituteurs, Avranches et Coutances des cours normaux d'institutrices; le département compte plusieurs pensions ou écoles secondaires, et plus de 1,220 écoles primaires.

Le département appartient à la 10e circonscription de l'armée territoriale et au 10e corps d'armée, dont le quartier général est à Rennes; Saint-Lô et Granville sont des chefs-lieux de subdivision régionale. Il y a dans le département huit places fortes : Granville, Carentan, Cherbourg, fort d'Artois, fort National, fort de Querqueville, île Saint-Marcouf. La Hague et Tatihou, redoute du Roule ; la compagnie de gendarmerie dépend de la 10e légion dont l'état-major est à Rennes. Cherbourg a une direction d'artillerie et une direction du génie.

Cherbourg est le chef-lieu du 1er arrondissement maritime, qui comprend les sous-arrondissements de Dunkerque, du Havre et de Cherbourg. Le sous-arrondissement de Cherbourg se subdivise en trois quartiers maritimes : Cherbourg, La Hougue et Caen. Il y a à Cherbourg un préfet et un tribunal maritimes, une direction d'artillerie de la marine, une direction des constructions navales, une direction des ports, un hôpital de la marine, un commissaire principal et un trésorier de la marine. Granville a une école d'hydrographie.

Le département dépend de l'arrondissement minéralogique de Rouen, appartenant à la région du nord-ouest ; de la 13e inspection divisionnaire des ponts et chaussées, et du 15e arrondissement forestier (Alençon). Il y a trois bureaux principaux de douanes à Cherbourg, Granville et Avranches.

Le nombre des perceptions des finances est de 101 ; les contributions et revenus publics atteignent 32 millions de francs.

HISTOIRE DU DÉPARTEMENT

Le territoire de ce département faisait partie de l'Armorique : les *Unelli* habitaient la presqu'île ; au sud se trouvaient les *Abrincatui*. Cette sorte de division se maintint jusqu'à la Révolution et forma les deux pays distincts du *Cotentin* et de l'*Avranchin*. Le pays était déjà très peuplé au temps de César, et fournit des troupes nombreuses à Viridorix lors de la révolte de cette partie de la Gaule contre les Romains. C'est à un kilomètre de Gavray que se trouvait le Camp de Sabinus, chez les Unelles, découvert en 1874 par le professeur C. Clouet. Exposé, comme tous les pays voisins de la mer, aux incursions des pirates du Nord, ce pays reçut la visite de Charlemagne, qui, en y bâtissant des forteresses, essayait ainsi de le préserver des désastres qu'il entrevoyait dans l'avenir. Cette contrée n'échappa point cependant à l'invasion normande, et fut soumise par Rollon ; mais, placée à l'extrémité du nouveau duché, elle participa toujours à l'esprit d'indépendance et de rébellion qui animait ses voisins de Bayeux, et se révolta plusieurs fois. Ce fut du Cotentin que sortirent ces chevaliers qui conquirent la Sicile : le village d'Hauteville, à 12 kilomètres de Coutances, est le berceau de ces vaillants enfants de Tancrède, Guillaume Bras de Fer, Drogon, Humfroy, Robert Guiscard, dont les exploits étonnèrent le midi de l'Europe. Au commencement du XIIIe siècle, le pays passa, avec le reste de la Normandie, sous l'autorité de Philippe-Auguste. Le roi Jean eut l'imprudence de le céder à Charles le Mauvais, roi de Navarre, qui se hâta d'y appeler les Anglais. On trouvera à l'histoire des villes l'indication des sièges et combats dont la contrée fut le théâtre pendant la guerre de Cent ans, et qui y causèrent de grands désastres, renouvelés au XVIe siècle par les guerres religieuses. La lutte s'y prolongea, ardente et cruelle, entre les chefs protestant et catholique, Montgomery et Matignon. On doit remarquer cependant que le marchal de Matignon sut, par sa fermeté et son humanité, soustraire le pays aux sanguinaires exécutions de la Saint-Barthélemy. Dans la première partie du XVIIe siècle, le pays fut bouleversé par une de ces jacqueries, si fréquentes dans l'ancien régime, dont l'histoire nous parle à peine, et qui témoignent assez haut pourtant que ce régime, si regretté par ceux qui l'ignorent, ne possédait ni la prospérité ni la sécurité qu'on se plaît à lui attribuer. Le Cotentin fut le foyer où éclata l'insurrection des *Nu-Pieds*, de ces paysans armés qui épouvantèrent la Normandie par leur désespoir et par leurs excès. En 1639, les impôts excessifs qui pesaient sur le peuple avaient produit déjà un sourd mécontentement, qui éclata bientôt en menaces furieuses quand le bruit courut que des commissaires arrivaient pour établir la gabelle dans toute sa rigueur, *le sel baillé par impôts*, dans le Cotentin et dans quelques autres cantons de la Normandie, qui en avaient été jusqu'alors exempts. « Un honnête gentilhomme du pays, dit M. Henri Martin, courut trouver le roi et peignit si vivement le désespoir populaire que la commission fut révoquée. Il était trop tard ; la rébellion avait éclaté. Des agents de troubles, soldés par l'Angleterre et par l'Espagne, firent passer pour le chef des *mono-*

poleurs et des *maltôtiers* l'homme qui venait de préserver la contrée de la gabelle, et poussèrent le peuple aux derniers excès, afin de le compromettre irrévocablement. Le mouvement, commencé à Avranches, se propagea dans toute la basse Normandie. Partout une multitude furieuse courait sus aux officiers de finance, aux *partisans* et à leurs commis, saccageait leurs bureaux, démolissait ou brûlait leurs maisons. Il suffisait de crier au *monopoleur* sur le premier passant pour qu'il fût massacré à l'instant. Des bandes armées s'organisèrent dans les campagnes et répandirent partout des proclamations menaçantes au nom d'un chef mystérieux, qui s'intitulait le *général Jean Nu-Pieds*. Des aventuriers, des hobereaux ruinés, un prêtre, se donnaient comme les lieutenants de ce général imaginaire. La perception des impôts fut presque généralement interrompue. » La répression fut impitoyable. Le colonel Gassion, après avoir soumis Rouen et Caen, jusqu'où la révolte s'était propagée, marcha avec quatre mille hommes sur Avranches. La *fleur de la noblesse* du pays le suivait, dit Tallemant des Réaux. Les Nu-Pieds s'y étaient retranchés derrière des barricades; mais le château était au pouvoir de leurs adversaires et ne cessait de tirer sur eux. Leur défense fut désespérée. « Pendant quatre heures et demie, dit Tallemant, quelques rebelles arrêtèrent Gassion à l'entrée d'un faubourg, où ils n'avaient pour toute défense qu'une méchante barricade. Il y courut grand danger; car un des rebelles, vaillant autant qu'on peut l'être, et tellement dispos qu'il sautait partout où il pouvait mettre la main, tua le marquis de Courtaumer, croyant que c'était le colonel Gassion. Ce galant homme sauta quatre fois la barricade, et après se sauva. Gassion fit tout ce qu'il put pour le trouver, lui faire donner grâce et le mettre dans ses troupes; mais cet homme n'osa s'y fier. » Tout fut tué et égorgé: ceux qu'on atteignit dans leur fuite furent livrés au chancelier Séguier, et l'homme de justice se montra plus impitoyable que l'homme de guerre, car il finit par atteindre ce nu-pieds dont Tallemant racontait les prouesses, et le fit rouer vif à Caen. Il fit également périr ou envoya aux galères tous les autres prisonniers.

A la fin du siècle, la révocation de l'édit de Nantes porta un coup terrible à la prospérité du pays. Beaucoup de protestants émigrèrent. « A Saint-Lô, sur environ 800 protestants, 400 sortirent du royaume. La population protestante de Coutances émigra tout entière, et les belles manufactures de toiles qu'elle possédait furent transférées soit dans la ville voisine de Cérizy, soit dans les îles de Jersey, de Guernesey, et de là en Angleterre. Dans l'élection de Mortain, sur environ 300 réformés, plus de la moitié s'établirent en Angleterre et en Hollande. L'émigration des maîtres, que leurs plus habiles ouvriers s'empressaient de suivre, ruina pour plusieurs années diverses branches de commerce et d'industrie. » (Weiss, *Histoire des réfugiés protestants.*)

Un moment, pendant la Révolution, la guerre civile désola le sud du département. Les Vendéens s'approchèrent d'Avranches et de Granville; mais ils furent bientôt repoussés.

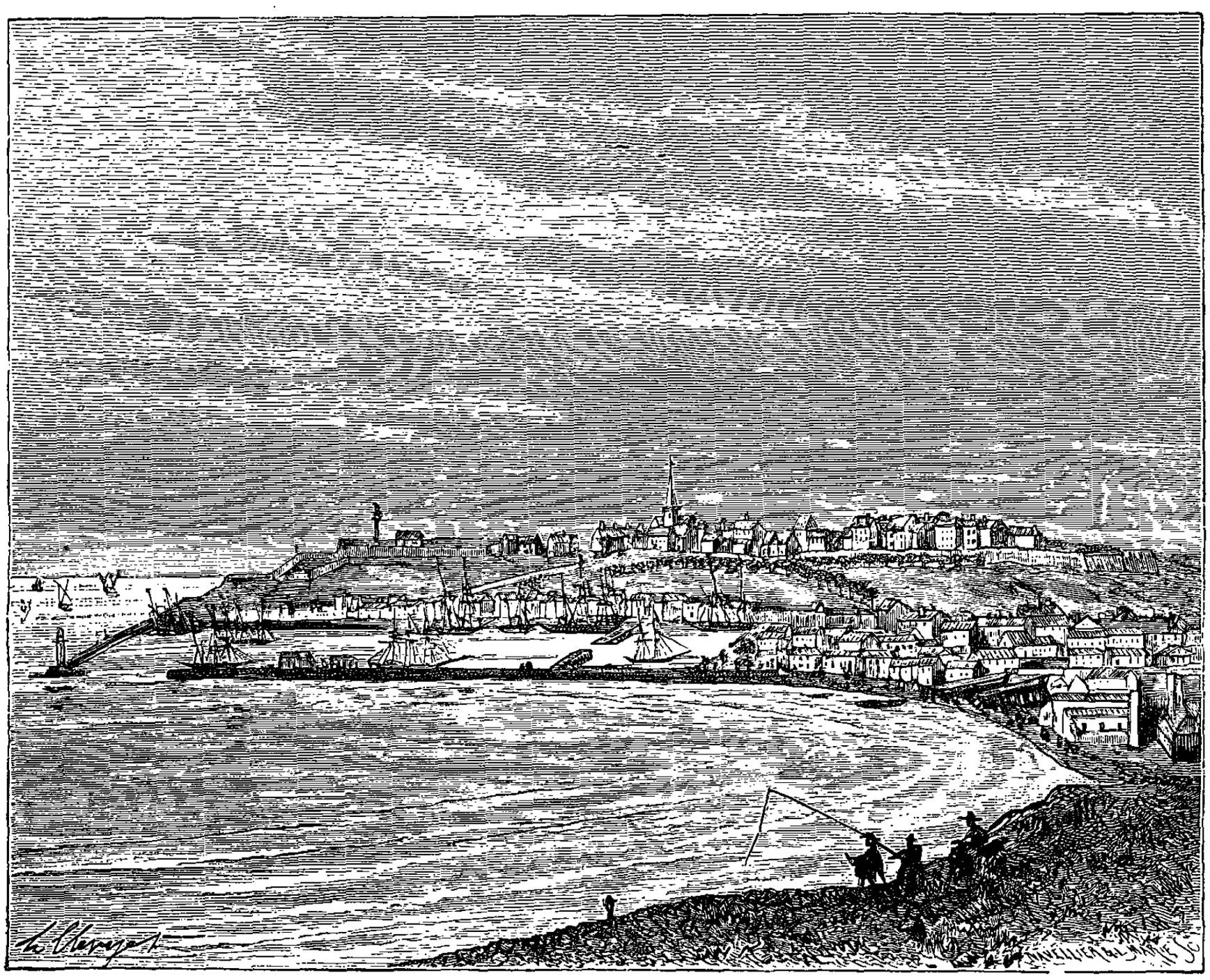
En 1830, le roi Charles X traversa le département pour aller s'embarquer à Cherbourg, avec sa famille, sur le *Great-Britain* et le *Charles-Caroll*, deux vaisseaux américains qui appartenaient à un membre de la famille Bonaparte.

Depuis cette époque, aucun événement, pas même la triste guerre de 1870-1871, dont il n'eut heureusement pas à souffrir, n'est venu distraire le département de la Manche de ses constants et laborieux travaux agricoles ou industriels; aussi a-t-il la réputation d'être un des plus riches de la France.

HISTOIRE ET DESCRIPTION DES VILLES BOURGS ET CHATEAUX LES PLUS REMARQUABLES

Saint-Lô (lat. 49° 6′ 59″; long. 3° 25′ 55″ O.) — Saint-Lô (*Briovera*, *Sanctus Laudus*), station de l'embranchement de Lison à Lamballe (réseau de l'Ouest), est une ville ancienne, chef-lieu du département de la Manche, à 314 kilomètres à l'ouest de Paris, sur une colline rocheuse qui domine la rive droite de la Vire. Chef-lieu de préfecture, d'arrondissement et de canton, peuplé de 9,706 habitants, Saint-Lô possède un petit séminaire, des tribunaux de première instance et de commerce, une école normale d'instituteurs, des sociétés d'agriculture et d'archéologie, un dépôt d'étalons.

Sur le territoire où est actuellement Saint-Lô existait un château, celui de Briovire ou Briovère, qui devait son nom à sa situation sur une pointe de terre dominant un cours d'eau. Auprès de ce château se groupèrent quelques habitations qui, après l'établissement du christianisme, prirent le nom de Saint-Étienne, puis celui de Sainte-Croix. Saint Laud (*sanctus Laudus*, par contraction



Granville.

saint Lô), cinquième évêque de Coutances, affectionnait ce séjour et lui donna son nom. Charlemagne fit réparer le château et entoura la ville de murailles pour la mettre à l'abri des incursions des pirates du Nord. Les Normands, en effet, assiégèrent cette ville; repoussés une première fois, ils revinrent en 890. Leur chef Rollon, désespérant d'emporter la ville de vive force, fit couper un aqueduc qui fournissait de l'eau à la place : les habitants, pressés par la soif, furent obligés de capituler ; on leur promit la vie et on les massacra au moment où ils sortaient des murs : l'évêque fut au nombre des victimes, et les Normands rasèrent les fortifications. Saint-Lô, sans jouer un rôle bien important dans l'histoire des guerres féodales, prospéra, grâce à son industrie et à son commerce, et sa population, enrichie par la fabrication du drap, se montait à 9,000 âmes quand Édouard III, roi d'Angleterre, s'en empara en 1346. Quoique la ville démantelée ne lui eût opposé aucune résistance, il la pilla, la ruina en un instant, en emportant un riche butin consistant surtout en une quantité considérable de draps. Sous Charles V, ce fut à Saint-Lô que se réunirent les troupes rassemblées par le roi de France pour châtier Charles le Mauvais, roi de Navarre, et réduire les châteaux que celui-ci possédait en Normandie. En 1417, la ville se rendit au duc de Glocester. Les Anglais la possédèrent jusqu'en 1449 ; elle leur fut reprise cette année par le connétable de Richemond.

A l'époque de la Réforme, Saint-Lô, qui avait prospéré depuis l'expulsion des Anglais et acquis une certaine importance, fut livrée de nouveau à tous les malheurs de la guerre. La ville se prononça en partie pour les idées nouvelles; et, en 1562, les calvinistes y saccagèrent les églises, dévastèrent les maisons de leurs adversaires, et relevèrent les fortifications de la ville pour en faire, dans le Cotentin, leur principale place de guerre. A la fin de la même année, les Bretons, sous la

conduite du comte d'Étampes, les en chassèrent et exercèrent de cruelles vengeances contre les habitants. Le comte de Montgomery reprit Saint-Lô l'année suivante : ce fut pour la malheureuse cité le commencement de nombreuses et sanglantes représailles. Rendue au roi par un édit de pacification, Saint-Lô échappa aux horreurs de la Saint-Barthélemy, dont le gouverneur de la basse Normandie, Matignon, sut préserver les villes de la contrée. La ville fut reprise par Montgomery, qui, craignant d'y être enfermé, s'en échappa de nuit, laissant le soin de la défense à son lieutenant Bricqueville-Colombières. Le siège dura six semaines : Montgomery, après avoir vainement essayé de tenir la campagne, avait été obligé de capituler. Amené par Matignon sous les murs de Saint-Lô, le prisonnier essaya vainement de déterminer Colombières à se rendre. Celui-ci, lui reprochant cette faiblesse, répondit qu'il mourrait à son poste. Il repoussa neuf assauts des troupes royales, réparant la nuit les brèches que l'artillerie des assiégeants y avait pratiquées pendant le jour, entraînant par son exemple les habitants et jusqu'aux femmes à la défense de la place. Tout se disposait cependant dans l'armée royale pour un dernier assaut ; Colombières se prépara à y mourir, et amena près de lui sur la brèche ses deux jeunes enfants armés tous deux d'un javelot : « J'aime mieux, dit-il, qu'ils meurent impollus et pleins d'honneur que de les abandonner aux mains des infidèles et des apostats. » Malgré l'héroïque résistance des protestants, la brèche fut emportée, Colombières tué d'un coup d'arquebuse ; ses deux enfants furent épargnés et protégés par Matignon, mais la ville fut livrée à toutes les horreurs de la guerre, et d'une guerre de religion. Épuisée par ce massacre, elle s'effaça pendant quelque temps ; mais, au XVII^e^ siècle, l'esprit indépendant de ses habitants se manifesta de nouveau par des soulèvements causés par l'excès des impôts. Lors de la révocation de l'édit de Nantes, les calvinistes de Saint-Lô furent cruellement persécutés : une grande partie s'échappèrent et réussirent à quitter la France. On cite le jugement curieux qui condamne deux sœurs protestantes, Louise et Madeleine Pezé, qui, arrêtées au moment où elles fuyaient la persécution, furent condamnées « à faire amende honorable en chemise, à genoux, la torche au poing, conduites par le bourreau ; à demander pardon à Dieu, au roi, à la justice, disant que, par opiniâtreté, elles avaient voulu professer une prétendue religion défendue par les déclarations de Sa Majesté. » Elles furent ensuite séparées et enfermées pour toujours. Au XVIII^e^ siècle, sauf quelques persécutions religieuses que le fanatisme n'excusait plus, Saint-Lô jouit d'une grande tranquillité. A la fin de la Révolution, le chef-lieu du département, qui avait d'abord été à Coutances, fut transféré à Saint-Lô.

Cette ville est la patrie du cardinal Du Perron, qui joua un rôle important sous Henri IV. Élevé dans le calvinisme, il l'abjura et dut sa haute fortune à cette conversion autant qu'à ses talents comme diplomate et à ses connaissances littéraires. Quoiqu'il ait publié un assez grand nombre d'ouvrages de controverse, il est difficile de croire au sérieux des convictions d'un homme qui faisait sa lecture habituelle de Montaigne et de Rabelais. On peut penser du reste que les calvinistes, qui l'ont traité d'intrigant sans foi et sans mœurs, avaient contre lui de trop naturelles préventions pour être toujours justes à son égard. Dans le piquant pamphlet de d'Aubigné, la *Confession de Sancy,* Du Perron est fort maltraité.

Saint-Lô est aussi la patrie du grand astronome Le Verrier ; elle lui a élevé une statue sur une de ses places.

Pendant la Révolution, cette ville porta le nom de *Rocher de la Liberté.*

Saint-Lô s'élève sur une colline rocheuse d'environ 33 mètres d'altitude, qui domine à l'ouest la rive droite de la Vire ; sur l'esplanade qui termine la colline sont la préfecture, la cathédrale, le nouvel hôtel de ville, le musée, la bibliothèque et les plus belles habitations. La rue principale est celle du Neufbourg ; d'autres rues tortueuses gravissent les pentes de la colline. Cette ville possède deux églises : l'ancienne cathédrale Notre-Dame, qui date du XV^e^ siècle, où l'on remarque une statue de la Vierge dite *du Pilier*, objet d'une grande vénération dans le pays, et à droite de l'abside une chaire extérieure en pierre très délicatement sculptée, qui semble dater du XV^e^ siècle ; elle servait à annoncer au peuple, réuni dans le cimetière, tous les actes de la juridiction épiscopale. Cette église, qui s'annonce au loin par ses deux belles flèches, est rangée au nombre de nos monuments historiques. L'autre église, celle de Sainte-Croix, de style roman, est toute moderne ; elle a été bâtie en 1860 : elle a remplacé une antique abbatiale

fondée, dit-on, au temps de Charlemagne, et dont les bâtiments monastiques, agrandis et réparés, sont occupés par le dépôt d'étalons. Saint-Lô n'est pas précisément une belle ville; mais elle s'embellit tous les jours et possède de très agréables promenades.

Cette ville possède des fabriques de bonneterie, de dentelles, de draps, de coutils, de serges, de basins, de rubans et de quincaillerie. On y voit encore des filatures de laine et de coton, des blanchisseries de cire, des tanneries, des mégisseries, des brasseries. Elle fait un commerce de céréales, de beurre salé, de volailles, de bestiaux, de chevaux, de cidre, de miel. Il y a entre elle et celle de Carentan un service régulier de navigation sur la Vire et le canal de Vire-et-Taute.

Les armes de Saint-Lô étaient : *de gueules, à une licorne passante d'argent, au chef d'azur chargé de trois fleurs de lis d'or*. On les trouve encore : *de gueules, à une licorne passante d'argent, à l'écusson cantonné d'azur, chargé d'un* N *majuscule d'or surmonté d'une étoile d'or*.

Carentan. — Carentan (*Carentonum Unelloorum*), station de la ligne du chemin de fer de Paris à Cherbourg (réseau de l'Ouest), est une petite ville de 3,130 habitants, située à 27 kilomètres de Saint-Lô, près de la mer, sur la rive gauche de la Taute, dans un pays gras et fertile, mais marécageux et malsain. Elle possédait un château très ancien et une ceinture de murailles que Blanche de Castille avait fait construire pendant la minorité de saint Louis. Édouard III s'en empara et la livra aux flammes en 1346. Charles le Mauvais fit rebâtir ses fortifications, et depuis cette époque Carentan joua un rôle assez important dans la lutte de la France et de l'Angleterre. Pendant les guerres de religion, en 1572, Montgomery s'y établit et s'y fortifia de nouveau. Les marais et les ruisseaux qui l'environnent en rendaient l'approche difficile et en facilitaient la défense. Le château est aujourd'hui détruit en partie; mais il en reste des portions curieuses à étudier au point de vue de l'archéologie militaire du moyen âge. L'église de Carentan, aujourd'hui rangée au nombre de nos monuments historiques, est un édifice remarquable, appartenant au style du XV^e^ siècle. Son clocher, terminé par une flèche pyramidale, est fort élégant.

Située sur la Douve et à l'embouchure du canal de Vire-et-Taute, elle fait un commerce considérable de beurre, d'œufs, de gibier avec l'Angleterre, et aussi de bestiaux gras avec le voisinage; son petit port reçoit annuellement près de 300 navires; il peut abriter des navires de 300 tonneaux. Carentan a des foires importantes pour les bestiaux. A 2 kilomètres au nord-est s'élève, au milieu des marais, le fort de Ponts-d'Ouve, qui défend tout le Cotentin oriental.

Les armes de Carentan sont : *d'azur, à un sautoir d'argent*.

Saint-Pierre-de-Sémilly, village de 336 habitants, à 7 kilomètres à l'est de Saint-Lô, dans le canton de Saint-Clair, possède les ruines considérables d'un château qui a été une place importante au moyen âge. Il appartint aux rois d'Angleterre, et plusieurs des chartes octroyées par Richard Cœur de Lion sont datées de ce château. On distingue encore aujourd'hui les vestiges de deux enceintes qui attestent l'ancienne importance de cette localité; du donjon, placé à l'extrémité de la seconde enceinte, il ne reste plus que d'énormes pans de murs. On y voit une galerie voûtée à plein cintre : les murs avaient 3 mètres d'épaisseur; ces ruines ont été rangées au nombre de nos monuments historiques. L'église de Sémilly, dont la construction remonte à la période romane, offre des parties curieuses, notamment un beau portail. On a trouvé près de Sémilly des médailles des Césars et les restes d'une voie romaine. Ces vestiges, d'accord avec la tradition, semblent attester qu'il existait jadis dans cet emplacement une habitation considérable. Le château actuel date du XVI^e^ siècle.

Torigny-sur-Vire. — Torigny-sur-Vire (*Torigneium*), petite ville de 2,021 habitants, chef-lieu de canton, à 14 kilomètres au sud-est de Saint-Lô, sur la route de Vire, passe pour très ancienne. Un archidiacre d'Avranches y avait fondé, en 1307, une abbaye dont il ne reste nulle trace. C'était une baronnie très importante au moyen âge. Hamon le Hardi, un de ses barons, figure à la bataille d'Hastings. Un de ses seigneurs fut le maréchal de Matignon, en faveur duquel Torigny fut érigé en comté. Ce fut lui qui bâtit en grande partie le château qui est en pierres et briques. Il y réunit de grandes richesses en peinture et en sculpture et l'entoura de jardins et de magnifiques promenades. A la fin du XVII^e^ siècle, un membre de la famille de

Matignon épousa la fille unique d'un prince de Monaco; il prit le nom, les armes et les titres de son beau-père. A partir de cette époque, les Matignon ont pris le nom de princes de Monaco. Depuis 1789, leur domaine a été vendu en petites parties, et en 1793 leur château a été converti en maison d'arrêt. Aujourd'hui, il n'en reste qu'une aile, achetée par la ville, et qui sert aux séances du conseil municipal. On y voit de belles tapisseries des Gobelins et encore quelques bons tableaux. De ses deux églises : Saint-Laurent et Notre-Dame, la première est la plus curieuse.

Cette ville était jadis assez importante pour la fabrication des draps; elle ne possède plus que quelques filatures de laine, des mégisseries, des tanneries. Elle fait un commerce assez considérable en grains, volailles, bestiaux. On y voit une agréable promenade, composée de belles et anciennes avenues longeant un vaste étang auprès du château.

Brébeuf, traducteur de la *Pharsale* de Lucain, paraît être né dans le canton de Torigny.

AVRANCHES (lat. 48° 41′ 6″; long. 3° 42′ 1″. O.). — Avranches (*Ingena Abrincatuorum, Abrincatæ, Abrincæ*), station de la ligne de Lison à Lamballe par Saint-Lô et Coutances, à 475 kilomètres de Paris par Rennes, 44 de Vire et 44 de Dol, est une très ancienne ville, située sur un coteau, à peu de distance de la mer, près de l'embouchure de la Sée, dans une position salubre et agréable, à 55 kilomètres au sud-ouest de Saint-Lô. Elle avait autrefois évêché, vicomté, bailliage et élection; elle dépendait du parlement de Rouen et de l'intendance de Caen. C'est aujourd'hui un chef-lieu d'arrondissement qui compte 8,157 habitants, avec tribunal de première instance et collège communal, cours normal d'institutrices, belle bibliothèque, musée, jardin des plantes, sociétés savantes.

La situation d'Avranches la prédestinait au rôle important que cette ville a joué dans l'histoire du pays. Placée à l'entrée de la presqu'île du Cotentin, près de la mer, sur une hauteur dont la rivière de Sée baigne le pied vers le nord, tandis que de l'autre côté de la montagne elle est protégée par de profondes vallées, elle était appelée à servir de place de guerre. Avranches existait déjà au temps des Romains. Elle s'appelait *Abrincatæ;* c'était la capitale des *Abrincatui*. Cette peuplade prit part à l'insurrection du pays contre César et attira sur elle le courroux du vainqueur. Sous l'empire, elle tenait un rang distingué parmi les cités de la seconde Lyonnaise : le préfet d'une légion dalmate y résidait. Vers le commencement du VI^e^ siècle, Avranches fut érigée en ville épiscopale; saint Léonicien en est regardé comme le premier évêque. On voit plus tard un évêque de cette ville, saint Népos, assister à un concile, et plus tard encore saint Sever, qui donna son nom à un faubourg de Rouen. Il était mort, en 578, dans un monastère dont il avait été abbé. Ses reliques furent conservées jusqu'à l'époque de l'invasion normande; elles furent alors transportées dans une église située alors hors de Rouen, à laquelle le nom du saint resta attaché jusqu'à nos jours. Au commencement du VIII^e^ siècle, un autre évêque d'Avranches, saint Aubert, ayant obtenu du roi Childebert une somme destinée à une fondation pieuse, fit élever l'abbaye du Mont-Saint-Michel. Ce fut dans les dernières années de ce siècle que Charlemagne fit fortifier Avranches : le prévoyant empereur jugeait que cette cité allait être exposée aux entreprises des pirates du Nord, dont les dévastations l'alarmaient déjà au milieu de sa puissance. Néanmoins, malgré ces précautions, les pirates s'emparèrent d'Avranches en 865. Chassés par le roi de Bretagne Salomon III, ils y reviennent vingt années plus tard, et s'emparent de la ville qu'ils livrent au pillage. Avranches fut soumise, en 933, par Guillaume Longue-Épée, duc de Normandie, et érigée bientôt en comté. Nous voyons un comte d'Avranches, Hugues le Loup, suivre Guillaume le Bâtard à la conquête de l'Angleterre et ajouter à ses possessions du continent le comté de Chester, que le conquérant lui donna en récompense de ses services. Sous ce comte, qui avait réuni autour de lui une sorte de cour, Avranches devint un centre littéraire et scientifique. Lanfranc, qui y avait séjourné, y fonda une école importante, et plusieurs de ses évêques sont signalés comme des hommes savants et aimant les études libérales. Nous ne parlerons point de plusieurs comtes d'Avranches dont on ne sait guère que les noms et quelques actions insignifiantes; mais nous ne pouvons passer sous silence une scène singulière dont la cathédrale d'Avranches fut le théâtre en 1172 : ce fut le dénouement du drame émouvant qu'a si bien raconté Augustin Thierry, le meurtre de l'archevêque de Cantorbéry, Thomas Becket; il avait été assassiné dans son palais archiépiscopal, sinon par l'ordre, au moins avec l'approbation du roi d'An-

gleterre, Henri II. Après de longues négociations avec la cour de Rome, qui réclamait une éclatante expiation du meurtre, le roi se soumit. « En vertu d'un arrangement préalable avec les légats du pape, le roi se rendit en cérémonie dans la grande église d'Avranches, et, posant la main sur l'Évangile, jura, devant tout le peuple, qu'il n'avait ni ordonné ni voulu la mort de l'archevêque de Cantorbéry, et que, l'ayant apprise, il en avait ressenti plus de chagrin que de joie. On lui récita les articles de la paix et les promesses qu'il avait faites, et il fit serment de les exécuter toutes de bonne foi et sans *mal engin*. Henri, son fils aîné et son collègue dans la royauté, le jura en même temps que lui ; et, pour garantie de cette double promesse, on en dressa une charte au bas de laquelle fut apposé le sceau royal. Ce roi, qu'on avait vu naguère si plein de fierté devant la puissance pontificale, engageait les cardinaux à ne l'épargner en rien. « Seigneurs légats, leur disait-il, voici mon corps ; » il est en vos mains, et sachez pour sûr que, quoi » que vous ordonniez, je suis prêt à vous obéir. » Les légats se contentèrent de le faire agenouiller devant eux pour lui donner l'absolution de sa complicité indirecte, l'exemptant de l'obligation de recevoir sur son dos nu les coups de verge qu'on administrait aux pénitents... Un décret pontifical, qui déclarait l'archevêque Thomas saint et martyr et dont les légats s'étaient munis comme d'une pièce diplomatique nécessaire à leur mission, fut aussi envoyé en Angleterre avec ordre de le promulguer dans les églises et sur les places publiques, dans tous les lieux où jusqu'à ce moment avaient été fouettés et piloriés ceux qui osaient appeler crime l'assassinat de l'*ennemi du roi.* » (Aug. Thierry.) De la cathédrale où se passa cette scène il ne reste plus qu'une pierre : c'est la pierre sur laquelle s'agenouilla et humilia devant l'autorité du saint-siège la majesté royale. Une inscription commémorative en rappelle le souvenir.

Sous Jean sans Terre, les Bretons, comme alliés du roi de France, envahirent ce pays, prirent et pillèrent Avranches, et en détruisirent les murailles. Après la réunion de la Normandie à la couronne, Philippe-Auguste donna à la ville d'Avranches une charte de commune, et saint Louis en fit relever les murailles. Plus tard, la ville fut réunie au comté de Mortain et appartint à ce titre à la maison de Navarre. Cette ville résista, en 1354, au roi Jean, qui voulait s'en emparer comme de tous les domaines du roi de Navarre, Charles le Mauvais. Le fils de ce dernier céda, en 1404, à Charles VI Avranches et ses autres domaines en Normandie, en échange du duché de Nemours.

Prise et reprise plusieurs fois par les Anglais et les Français pendant la guerre de Cent ans, la ville finit cependant par rester au pouvoir des étrangers jusqu'à la bataille de Formigny, qui mit fin à leur domination en Normandie. Avranches résista cependant, après cette bataille, au duc de Bretagne, qui l'attaquait au nom du roi de France ; défendue par une forte garnison anglaise, elle fut, après un siège de trois semaines, obligée de capituler. Les Anglais obtinrent pour toute condition de sortir de la place un bâton blanc à la main. Prise deux fois sous Louis XI par le duc de Bretagne, révolté contre le roi de France, elle fit retour à la couronne par le traité d'Ancenis, en 1468. Louis XI et Charles VIII traversèrent Avranches en se rendant en pèlerinage au Mont-Saint-Michel.

A l'époque des guerres de religion, Avranches se prononça avec ardeur contre la Réforme. La ville fut prise par le protestant Montgomery, qui dévasta les églises ; chassé par Matignon, il y rentra l'année suivante. Les excès commis par les calvinistes ne contribuèrent pas peu à affermir la ville dans son aversion pour la Réforme ; aussi prit-elle une part active aux guerres de la Ligue. L'assassinat du duc de Guise aux états de Blois fut le signal de l'insurrection du pays contre l'autorité royale. L'évêque de la ville, Péricard, dévoué aux Guises, excita l'ardeur des habitants, qui ne se soumirent à Henri IV qu'en 1591, après un siège de deux mois soutenu avec une rare intrépidité. Péricard, qui avait eu un de ses frères tué pendant le siège, forcé de se soumettre avec la ville, resta fidèle à sa cause et continua à déployer en faveur de la Ligue une grande activité. Il fut député de la province aux états généraux de la Ligue, convoqués par Mayenne pour élire un roi qui fut le cardinal de Bourbon, sous le nom de Charles X. Plus tard, il se soumit à Henri IV ; et Richelieu, qui appréciait son activité et ses talents, le nomma, en 1625, ambassadeur à Madrid.

Nous avons raconté la révolte des *Nu-Pieds,* dont l'Avranchin fut le foyer principal ; les excès commis par les insurgés, excès bien dépassés par l'aveugle et sanguinaire répression qu'y exercèrent les troupes royales. Depuis cette époque, l'existence historique d'Avranches semble à peu

près nulle jusqu'à la Révolution. Cette ville fut, en 1793, prise par les Vendéens. Ceux-ci, ayant laissé leurs bagages, se portèrent de là sur Granville. Repoussés en désordre, ils traversèrent de nouveau Avranches, sans s'y arrêter. Un mois plus tard, ils allaient être écrasés par Kléber et par Marceau.

Nous avons parlé des premiers évêques d'Avranches : on cite dans des temps plus rapprochés de nous Jean Bochard, confesseur de Louis XI, savant docteur en théologie, qui fut chargé de réformer l'Université de Paris et y assura le triomphe des philosophes réalistes sur les nominaux. Un nom plus célèbre est celui de Huet, si connu au XVIIe siècle par son érudition piquante, qui mourut à Paris en 1721. Il s'était démis de son évêché en 1699, afin de se livrer tout entier à son goût pour l'étude.

La ville est située sur un coteau d'où l'on découvre une vue magnifique. Le jardin des plantes est une promenade charmante d'où la vue s'étend sur la baie du Mont-Saint-Michel. On a élevé en 1832, dans le jardin de l'évêché, transformé en promenade publique, la statue du général Valhubert, un enfant de la ville, tué à la bataille d'Austerlitz.

Il y a peu d'industrie. La ville possède cependant des fabriques de dentelles, de bougies, de clous, de ferronnerie, de parchemins, quelques filatures, des brasseries, des tanneries. Le commerce consiste en cidre, sel, beurre et poisson de mer estimé, grains et bestiaux. Elle est assez mal bâtie, et ne compte pas de monuments bien remarquables, si l'on en excepte les églises Saint-Saturnin, qui date du XIIIe siècle ; Saint-Gervais et Notre-Dame-des-Champs, celles-ci modernes ; le collège, qui date de 1780, et l'ancien évêché, occupé par le tribunal et le musée. Elle possède une bibliothèque publique qui contient environ 15,000 volumes, dont plusieurs sont très précieux. C'est là qu'on a découvert une copie du *Sic et non* d'Abeilard ; cet ouvrage a été publié en 1836, par les soins de Cousin, dans la collection des documents inédits relatifs à l'histoire de France. Ce manuscrit provient, ainsi qu'un assez grand nombre d'autres, de la bibliothèque du Mont-Saint-Michel ; ils y ont été transportés depuis la Révolution.

Les armes d'Avranches sont : *d'azur, au portail de ville d'argent, accosté de deux fleurs de lis d'or, et sommé d'un dauphin d'or surmonté d'une fleur de lis de même.* — On les trouve aussi : *d'azur, à trois sautoirs alaisés d'argent posés en bande.*

GRANVILLE. — Granville (*Grannonum*, *Grandis Villa*), station terminale de la ligne du chemin de fer de Paris à Granville par Argentan et Vire, à 327 kilomètres de Paris, à 56 de Vire, à 130 d'Argentan, est un port de mer de 12,527 habitants, à 26 kilomètres au nord-ouest d'Avranches, principalement habité par des pêcheurs, des caboteurs et des armateurs qui font le commerce avec les îles voisines de Jersey et de Guernesey. C'est une place de guerre de 2e classe, défendue par un fort et des batteries. Elle est située à l'embouchure d'une petite rivière, la Boscq. La vieille ville est placée sur un rocher de 40 mètres d'élévation et entourée de murailles.

Le rocher de Granville, fortifié par la nature, devait naturellement fixer l'attention des seigneurs normands lors de leur établissement en Neustrie. L'un d'eux, Grannon, y bâtit un château et une petite chapelle au pied desquels vinrent s'établir quelques familles de pêcheurs ; telle fut l'humble origine de Granville. On trouve, en 1252, un chevalier, Thomas de Granville, qui possédait alors cette seigneurie. En 1436, elle fut vendue à lord Scales, sénéchal de Normandie pour le roi d'Angleterre. Le château était, à cette date, tombé en ruine. Le prix dont on paya cet aride rocher à Jean d'Argouges, son possesseur, fut une redevance annuelle d'*un chapel de roses vermeilles*, le jour de la Saint-Jean-Baptiste. Un groupe assez considérable d'habitations existait déjà à cette époque au bas du rocher : lord Scales, voulant fonder sur ce rocher une forte ville, força les habitants du bourg de détruire leurs habitations et de transporter leurs matériaux sur la hauteur, pour y bâtir de nouvelles maisons sur l'emplacement qu'il leur désigna. Il appela en même temps un grand nombre de paysans du voisinage, les installa dans la nouvelle ville. Il pressa activement les travaux, fit entourer la ville de bonnes murailles, et y construisit une forteresse. Mais tout cela n'était pas encore achevé que les Français s'étaient déjà rendus maîtres de Granville : c'était pour eux que les Anglais se trouvaient avoir bâti. Ce fut en 1440 que cet événement arriva : d'Estouteville, avec la garnison du Mont-Saint-Michel, surprit Granville ; et les Anglais, pendant les dix années suivantes qu'ils restèrent maîtres de la Normandie, ne purent les en

déloger. Le roi Charles VII, après l'expulsion des étrangers, fit achever et augmenter les fortifications, et promit de grands avantages aux étrangers qui viendraient s'y établir. Son successeur, Louis XI, donna cette ville à l'abbaye du Mont-Saint-Michel. Les habitants de Granville restèrent au XVI^e^ siècle fidèles à la cause catholique, repoussèrent les attaques des réformés, et ne se soumirent à Henri IV qu'en 1599. Louis XIV ne comprit point le parti qu'il pouvait tirer de cette place maritime, dont le port est sûr et bien défendu. En 1689, il en fit détruire les fortifications. Quatre ans après, les Anglais, profitant de cette imprudente mesure, envoyèrent devant Granville une nombreuse flotte : l'attitude déterminée des habitants les empêcha de débarquer ; mais ils bombardèrent la ville et y causèrent les plus grands désastres. Sous Louis XV, on releva les fortifications de Granville et on en fit une place de guerre de 2^e^ classe. Granville jouissait alors d'une grande prospérité : elle expédiait de nombreux navires à Terre-Neuve pour la pêche de la morue. En 1786, plus de 6,000 matelots étaient classés à Granville. On y comptait 110 navires, dont 5 seulement n'étaient point destinés à la pêche de la morue; plus, 32 bâtiments de cabotage et un grand nombre de bateaux pêcheurs.

Granville fut, pendant la Révolution, le théâtre d'un des plus importants épisodes de la guerre de l'Ouest. Les Vendéens, chassés de leur pays par les troupes républicaines, s'approchèrent de cette ville; il leur fallait un port de mer pour recevoir les secours que leur promettait l'Angleterre. Après avoir laissé à Dol, à Pontorson et à Avranches leurs blessés, les femmes et les enfants qu'ils traînaient avec eux, ils s'avancèrent jusqu'à Granville sous la conduite de La Rochejaquelein; ils étaient au nombre de 30,000. Le conventionnel Lecarpentier, le même qui fut, sous la Restauration, enfermé près de là, au Mont-Saint-Michel, et qui y mourut, commandait alors la place de Granville. Le 14 novembre 1793, les Vendéens furent en vue des murs. Alors Lecarpentier fait entrer dans la place tous les habitants des faubourgs, fait prêter à la garnison et aux gardes nationaux le serment de *vivre libres ou mourir*. Il sort à la tête de 4,000 hommes, et, dans la plaine de Saint-Pair, engage intrépidement le combat contre les 30,000 Vendéens. Mais la lutte en rase campagne était impossible : il fallut se replier dans la ville, dont on ferma les portes. Le faubourg fut occupé par les Vendéens. « Ils s'avancèrent de là jusqu'à des palissades que l'on venait de construire et, sans chercher à les enlever, ils se bornèrent à tirailler contre les remparts, tandis qu'on leur répondait avec de la mitraille et des boulets. En même temps, ils placèrent quelques pièces sur les hauteurs environnantes; ils tirèrent inutilement sur la crête des murs et sur les maisons de la ville. A la nuit, ils s'éparpillèrent et abandonnèrent le faubourg, où le feu de la place ne leur laissait aucun repos. Ils allèrent chercher, hors de la portée du canon, des logements, des vivres et surtout du feu, car il commençait à faire un froid très vif. Les chefs purent à peine retenir quelques centaines d'hommes dans le faubourg, pour y continuer un feu de tirailleurs. Le lendemain, leur impuissance à prendre une place fermée leur fut encore mieux démontrée; ils essayèrent encore de leurs batteries, mais sans aucun succès. Ils tiraillèrent de nouveau le long des palissades, et furent bientôt entièrement découragés. Tout à coup l'un deux imagina de profiter de la marée basse pour traverser une plage et prendre la ville du côté du port. Ils se disposaient à cette nouvelle tentative, lorsque le feu fut mis au faubourg par les représentants enfermés dans Granville. Les Vendéens furent alors obligés de l'évacuer, et songèrent à la retraite. La tentative du côté du port fut entièrement abandonnée, et le lendemain ils revinrent tous à Avranches rejoindre le reste de leur monde et les bagages. Dès ce moment, le découragement fut porté au comble. » (Thiers, *Histoire de la Révolution.*) Un mois plus tard, l'armée vendéenne, traquée et repoussée de toutes parts, succombait enfin sous le coup décisif que lui portaient Kléber et Marceau. On voit quelle influence l'énergique résistance de Granville eut sur le résultat définitif de cette guerre.

Granville, comme tous nos ports de mer, eut beaucoup à souffrir, sous l'Empire, de l'interruption du commerce maritime. Il subit même un nouveau bombardement qui dura deux jours; mais l'escadre anglaise, assez maltraitée par le canon des forts, fut obligée de se retirer avant d'avoir achevé son œuvre de destruction.

Granville se divise en Ville haute et Ville basse. Cette dernière, qui comprend le port, est la ville du commerce et des affaires. La Ville haute, fermée de murailles, est habitée par la bourgeoisie. Les principaux monuments sont, avec l'hôtel de ville et

le tribunal de commerce, l'église Notre-Dame qui appartient au style ogival de la transition. A l'intérieur, la ville a un aspect singulier : rues étroites et tortueuses pavées de cailloux, maisons vieilles et sombres. Tout cela ne forme pas une jolie ville pour ceux qui recherchent avant tout la propreté et la symétrie ; mais c'est une ville chère aux amateurs du pittoresque, une de ces villes où l'on trouve de la couleur et du *style*. C'est un mérite qui commence à disparaître dans notre patrie, et assez rare aujourd'hui pour qu'on le signale là où il s'est encore maintenu. La vue dont on jouit du haut du fort qui la domine, et aussi de la promenade de Vaufleury, est magnifique.

Le port de Granville, qui est le 7e de France, possède un nouveau môle et deux beaux bassins à flot, deux jetées neuves; il reçoit annuellement 300 à 350 navires et exporte des bœufs, des moutons pour Jersey et Guernesey, des grains, des farines, du sel, des pierres, du granit provenant des îles Chausey, des bois communs, du cidre, du poisson et des huîtres; il reçoit en échange des bois du nord, des vins, des eaux-de-vie, du seigle, de l'orge, du maïs, des fers, des aciers, de la poterie, de la verrerie, des résidus et des engrais.

Granville est un des ports qui arment pour la grande pêche; chaque année, il en envoie une trentaine. L'industrie locale est toute maritime et comprend principalement la construction des navires, les salaisons et conserves alimentaires, et la fabrication de l'huile de foie de morue, corderies, tanneries.

Granville possède un établissement de bains de mer et un casino; mais l'un et l'autre ne répondent pas à l'importance du lieu.

Granville est la patrie du conventionnel Letourneur, l'un des cinq premiers membres du Directoire.

Les armes de Granville sont : *de gueules, à un bras tendu d'argent partant d'une nue d'azur, tenant une épée d'argent à la garde d'or posée en pal.*

A 11 kilomètres environ à l'ouest de Granville, les *Iles Chausey*, dont les trois principales sont : la Grande-Ile, l'Ile-Longue et les trois Huguenants, sont un but d'excursion très fréquenté; on y vient en partie de plaisir chasser le lapin, et on y exploite de belles carrières de granit.

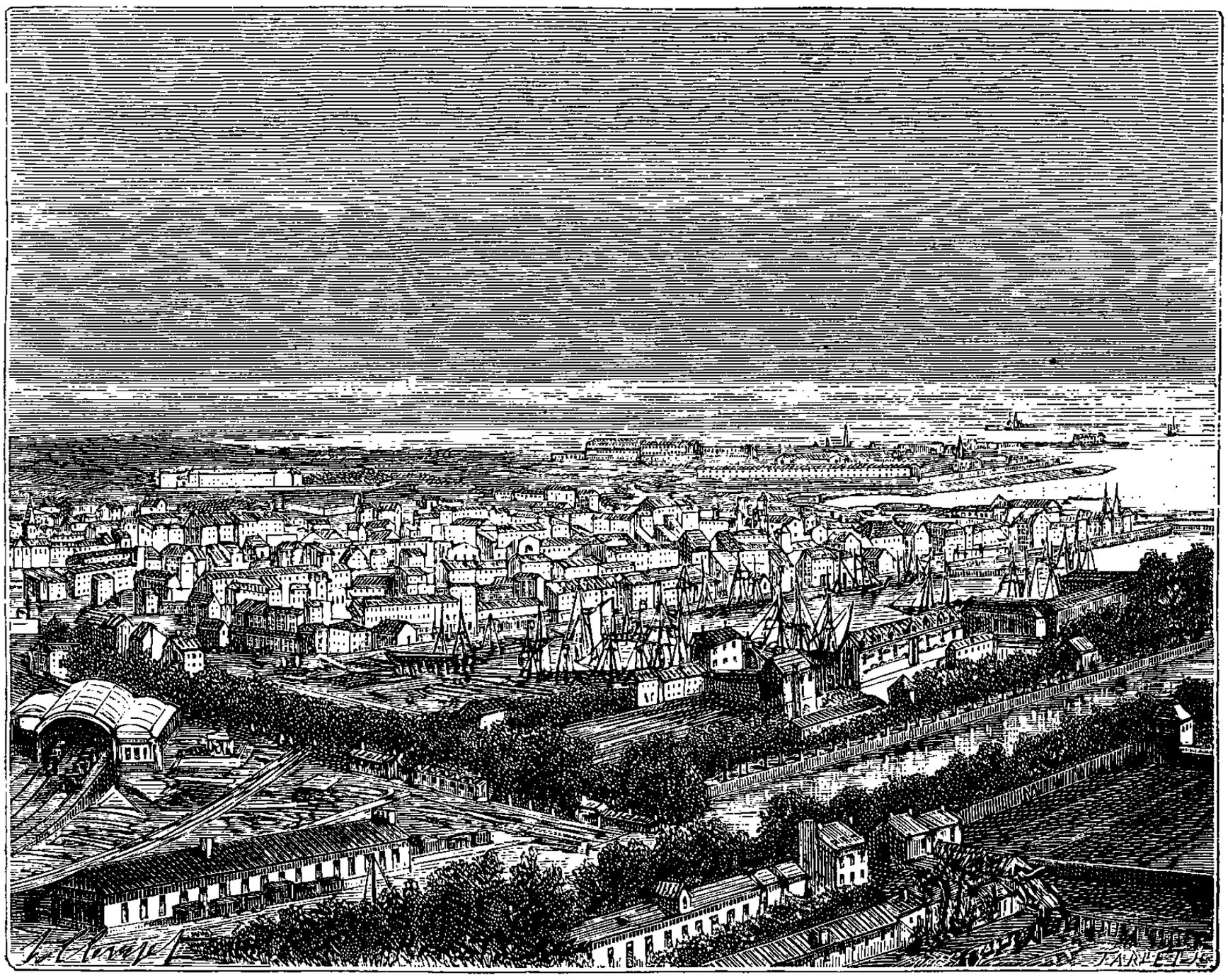
Saint-Planchers. — Saint-Planchers est une commune du canton de Granville, située à 7 kilomètres à l'est de cette ville et à 24 kilomètres au nord-ouest d'Avranches. C'est la dernière station de la ligne du chemin de fer de Paris à Granville; sa population est de 1,008 habitants.

Il faut certains efforts d'imagination pour arriver à identifier Saint-Planchers avec Saint-Pancrace, qui est l'ancien nom de cette commune : *Pancratius, Pancertius, Planchertius* sont les trois modifications par lesquelles les anciens titres nous font passer. Saint-Planchers était une terre de l'abbaye du Mont-Saint-Michel; sa redevance, au XIIe siècle, était de : deux charges de lin et de chanvre avec 28 livres tournois. En 1648, cette paroisse rendait 600 livres, et la cure valait environ 1,000 livres. L'église, dont le patron est toujours saint Pancrace, remonte à l'époque romane, mais elle a été remaniée à plusieurs époques, notamment au XIVe, au XVe, au XVIe et au XVIIIe siècle; le clocher est orné de statues de pierre.

Cette commune est la patrie de Robert de Saint-Planchers, d'abord moine au Mont-Saint-Michel, auquel le roi d'Angleterre Henri II donna l'abbaye de Cerne. C'est au prieuré de L'Oisellerie, situé sur son territoire, que mourut, en 1587, Arthur de Cossé, qui prenait le double titre d'abbé du Mont-Saint-Michel et d'évêque de Coutances. Il vivait en mauvaise intelligence avec ses moines. Une fois, entre autres, il voulut vendre malgré eux quelques-unes des riches pièces d'orfèvrerie du trésor. « Il amena donc un orfeuvre et fist marché avec luy pour la belle croix à dix mille escus, d'un grand calice d'or de l'abbé Jolivet, etc., etc. Le prieur claustral s'opposa aux intentions de ce loup ravissant sous le nom de pasteur, et, s'estant joint avec quelques-uns des moynes, se prit de parolles audit Cossé proche la thrésorerie et dans la chaleur luy donna un si grand soufflet au vénérable abbé que le pavé lui en donna un autre, adjoustant que le diable emporteroit plutôt l'abbé que l'abbé la crosse, tellement que tous les moynes se rallièrent avec le prieur, et le pauvre Arthur, tout espouvanté, prit la fuite avec son orfeuvre. »

Arthur de Cossé, pour se débarrasser de l'irascible prieur, qui s'appelait Jean de Grimouville, le fit, à quelque temps de là, mommer abbé de La Luzerne, à 16 kilomètres au nord d'Avranches.

Le Mont-Saint-Michel. — Le Mont-Saint-Michel, *(Fanum sancti Michaelis, mons Tumba)*, à 16 kilo-



Cherbourg.

mètres au sud-ouest d'Avranches, est isolé, à 5 kilomètres de la côte et au milieu de la baie de Cancale, par une grève de sable deux fois couverte par la mer en vingt-quatre heures. Il faut choisir l'intervalle des marées pour y arriver. Ce lieu célèbre se compose d'un rocher, qui a 900 mètres de tour sur 45 mètres d'élévation, au bas duquel se trouve une bourgade entourée d'une ceinture de fortifications dont l'Océan vient battre le pied à la marée haute. Au-dessus du bourg, sur le sommet du rocher, se dresse l'antique monastère que domine sa merveilleuse église.

Les Romains avaient bâti un temple à Jupiter sur ce rocher, qu'on appela d'abord *mons Jovis;* par corruption, *mont Jou*. Toute la baie de Cancale formait alors une immense forêt que dominait ce rocher et le temple qui le couronnait. Au v^e^ siècle, des chrétiens s'y installèrent pour y vivre de la vie d'ermite, et s'y bâtirent des cellules. Ils formèrent une sorte de monastère qu'approvisionnait le curé de Beauvoir, hameau de la côte. Un âne leur portait habituellement leurs provisions. Cet âne un jour fit rencontre d'un loup, qui le dévora; mais la Providence, dit la légende, força le loup à remplir l'office de l'âne. Cette légende, comme beaucoup d'autres, se raconte ailleurs; et l'on montre près de Jumièges (Seine-Inférieure) un chêne, nommé le *chêne à l'âne*, où la même aventure se passa. En 709, saint Aubert, évêque d'Avranches, fonda un couvent régulier au Mont-Saint-Michel, et y fit bâtir une église. A cette construction se rattache une autre légende dont nous emprunterons le récit à l'ouvrage de M. Maximilien Raoul sur le Mont-Saint-Michel : « L'évêque Aubert fut averti par saint Michel, dans plusieurs visions, de dédier ce mont à cet archange, et d'élever en son honneur une église sur la partie la plus élevée du rocher; mais la hauteur de ce rocher et son escarpement effrayèrent ce saint évêque, et il attendit un autre avertissement d'en haut. Saint Michel lui apparut

de nouveau, et ne fit que l'ébranler plus fortement. Mais à la troisième apparition il lui posa la main sur la tempe gauche avec tant de force, que ce doigt fit une ouverture dans le crâne, puis il lui dit : « Revêts-toi de tes ornements pontificaux, » monte au sommet du rocher, suivi de tes frères » et du plus jeune enfant du nommé Bain, habi- » tant de la rive voisine; prends dans tes bras cet » enfant, fais-lui poser le pied sur la cime du » rocher, et elle s'écroulera aussitôt, laissant à » découvert la place où tu bâtiras l'église dont je » veux être le patron auprès de Dieu. » Le pieux évêque ne balança plus; il fit voir aux religieux l'ouverture faite sur sa tempe par le doigt de l'archange; l'ordre d'en haut fut exécuté, la prédiction accomplie, et c'est sur le rocher précipité à la base du mont que fut construite l'église ou chapelle primitive. Quant à la petite chapelle consacrée à saint Aubert, elle ne fut bâtie que plusieurs siècles après sa mort. » On montre encore, à l'extrémité du rocher qui lui sert de base, l'empreinte du pied de l'enfant.

Les invasions des pirates du Nord éloignèrent pendant quelque temps les moines de leur couvent; mais Rollon leur rendit leurs biens. Ils abusèrent des richessses que leur apportaient la piété des fidèles et la générosité des ducs de Normandie. Leurs débauches devinrent un scandale public et, sous Richard Ier, on leur substitua une colonie de bénédictins, tirés des abbayes de Jumièges et de Saint-Wandrille. Il fallut employer la force pour chasser les anciens religieux de l'asile profané par leurs désordres. En 1023, Richard II fit commencer sur le plateau une basilique dont les parties souterraines et la nef subsistent encore. Guillaume le Bâtard vint visiter le Mont-Saint-Michel avec Harold d'Angleterre, le même qui devait devenir bientôt son ennemi mortel et perdre, à la bataille d'Hastings, la couronne et la vie. L'abbaye du Mont-Saint-Michel *en péril de mer* (*Abbas* et *conventus Sancti Michaelis in periculo maris,* comme portent les anciens titres) aida Guillaume à la conquête de l'Angleterre en lui fournissant six vaisseaux équipés. Elle en fut largement récompensée lors du partage des dépouilles, comblée de biens par le conquérant et par ses fils. Au XIIe siècle, Robert de Thorigny, devenu abbé de Saint-Michel, fit réparer l'abbaye dévastée par un incendie, la compléta par des constructions nouvelles, porta de trente à soixante le nombre des religieux, et fonda une bibliothèque très importante pour l'époque, et qui fit donner au monastère le nom de *Cité des livres*. C'est le temps de la plus grande splendeur du Mont-Saint-Michel. Les religieux s'adonnaient aux sciences libérales, les pèlerins y affluaient, et la renommée de la puissante et studieuse abbaye s'étendait au loin. Parmi les pieux visiteurs de cette époque, il faut compter Henri II, roi d'Angleterre, et Louis VII, roi de France, qui firent à l'abbaye de riches présents.

Quelques années après, les Bretons brûlèrent le bourg, massacrèrent les vassaux de l'abbaye; le feu gagna les bâtiments où ils n'avaient pu pénétrer, et il n'en resta que les murs. Philippe-Auguste, devenu maître de la Normandie, répara ces désastres, et fit bâtir sur un rocher voisin un château pour protéger l'abbaye : ce rocher, moins élevé que celui de Saint-Michel, porte le nom de *Tombelaine*. Saint Louis, qui visita l'abbaye, et Philippe le Bel augmentèrent encore les richesses et les privilèges du couvent. Mais la guerre contre les Anglais allait commencer; cependant l'abbaye ne fut pas d'abord menacée; grâce à sa position singulière, elle échappa aux affreux désastres qui désolèrent tout le pays. En 1423, les Anglais tentèrent vainement de prendre la place, défendue par le capitaine d'Estouteville et par cent vingt gentilshommes. Ils essayèrent d'escalader le rocher; mais, écrasés sous des blocs de pierre que roulaient sur eux les assiégés, repoussés par des sorties souvent renouvelées au moment où la marée montante allait les séparer de la terre, ils perdirent beaucoup de monde, et furent enfin obligés de se retirer en abandonnant leur artillerie, qui consistait en huit pièces de canon. On montre encore deux de ces pièces, dont l'une contient encore son boulet de pierre de quinze pouces de diamètre.

Le rocher et le château de Tombelaine avaient été pris par les Anglais; ils les gardèrent jusqu'en 1449.

Charles VII envoya Dunois féliciter les défenseurs du Mont-Saint-Michel, et conçut le projet d'un ordre militaire sous l'invocation de ce saint; projet réalisé par son fils Louis XI : celui-ci, en 1469, se rendit à l'abbaye, y institua l'ordre de Saint-Michel, composé d'abord de quinze chevaliers, auxquels le roi remit lui-même le collier d'or semé de coquilles, auquel était suspendue l'image de l'archange. Telle fut l'origine de cet ordre, fort recherché et fort honoré d'abord, puis prostitué par la

facilité avec laquelle on l'accorda plus tard à la faveur ou à de tristes services.

Pendant les guerres de religion, le Mont-Saint-Michel fut plusieurs fois attaqué par les huguenots. En 1577, un gentilhomme protestant, du Touchet, fit entrer dans la place vingt-sept soldats déguisés en pèlerins; mais ils furent surpris par l'arrivée de Louis de La Moricière, seigneur de Vicques, enseigne de Matignon, qui les bloqua dans le château, et, les ayant ainsi séparés de ceux de leurs compagnons auxquels ils devaient ouvrir les portes du château, les força bientôt à se rendre.

Plus tard, pendant que Henri IV bataillait pour conquérir son royaume, trois gentilshommes de ses partisans surprirent le château; mais le même de Vicques, y étant rentré par une voie inconnue aux huguenots, les en débusqua. Le château ne se rendit à Henri IV qu'après sa conversion.

Au XVII^e^ siècle, les désordres des moines éveillèrent l'attention du cardinal de Bérulle, qui les remplaça par des religieux de la congrégation de Saint-Maur.

Au même siècle, le surintendant Fouquet avait fait faire sur le rocher de Tombelaine des constructions assez importantes et y avait établi une garnison; mais, après sa condamnation, Tombelaine fut abandonné, et le château rasé en 1669.

Sous Louis XIV, le Mont-Saint-Michel devint une prison d'État. On y enferma Dubourg, gazetier de Francfort, surpris et enlevé par les émissaires du roi pour avoir écrit contre lui. Il fut amené au Mont-Saint-Michel et enfermé dans une cage de bois placée dans un endroit humide; bientôt paralysé de tous ses membres, il y mourut lentement d'une mort affreuse : les rats venaient ronger ses pieds sans qu'il pût les éloigner. Pendant les premières années de sa captivité, il s'était amusé à sculpter avec un clou les barreaux de la cage. Cette cage fut détruite sous Louis XVI, peu de temps avant la Révolution, pendant une visite qu'y fit le duc de Chartres : celui-ci avait voulu la voir; on la trouva dans une cave où l'on ne parvenait qu'en descendant une suite d'escaliers. Le duc de Chartres (plus tard Louis-Philippe) la fit détruire, et voulut y porter le premier coup de hache.

En 1811, Napoléon y établit une maison de réclusion, et le Mont-Saint-Michel conserva cette triste destination jusqu'aux dernières années du second Empire. Sous le règne de Louis-Philippe, Martin Bernard, Blanqui, Barbès y furent enfermés. Ce dernier essaya même de s'évader au milieu de la nuit par la plate-forme du portail sud de l'église, à l'aide d'une corde faite de draps de lit que tenaient ses camarades; mais elle était trop courte de moitié : le malheureux prisonnier fut précipité sur les rochers où les gardiens le trouvèrent à demi mort. Cette triste demeure a contenu depuis un grand nombre de prisonniers politiques.

En 1834, un incendie, qui y éclata, fut étouffé par le courage des détenus, qui ne songèrent qu'à préserver les bâtiments, sans faire aucune tentative pour se sauver.

Aujourd'hui, l'abbaye du Mont-Saint-Michel, restaurée par les soins de l'évêque de Coutances, est occupée par la communauté des Pères du Mont-Saint-Michel, et par un orphelinat dit : *Orphelinat des Enfants de la Guerre;* c'est le pèlerinage obligé de tous ceux qui visitent la basse Normandie. On y admire la magnifique salle des chevaliers, le réfectoire, les dortoirs, les trois zones de constructions superposées appelées la *Merveille,* et qui, vues de dehors, offrent une vaste muraille de 75 mètres de longueur sur 33 de hauteur flanquée d'immenses contreforts; l'élégant cloître aérien situé à 100 mètres au-dessus du niveau de la mer, et la lanterne terminale à laquelle on accède par un escalier qui n'a pas moins de 525 marches.

Les habitants du bourg, au nombre d'environ 1,840, sont adonnés à la pêche du turbot et du saumon.

On se rend au Mont-Saint-Michel par trois routes dont deux partent d'Avranches : l'une de 17 kilomètres par le Gué-de-l'Épine, praticable seulement à certaines heures; l'autre, qui a 24 kilomètres, peut être suivie en voiture et passe par le petit village de Courtils; mais la plus fréquentée est celle de Pontorson, qui n'a que 10 kilomètres. Elle est praticable pour les voitures à marée basse, mais quelquefois dangereuse pour les piétons. Il est prudent de prendre un guide, surtout en temps de brouillard; rien n'est plus perfide que la *tangue,* c'est-à-dire que les sables mouvants qui forment le fond de la baie. Cette tangue est, d'ailleurs, exploitée comme un excellent engrais.

Depuis quelques années, on a entrepris de rendre à l'agriculture les grèves du Mont-Saint-Michel et, pour cela, on a construit des digues; on a aussi canalisé l'embouchure du Couesnon, dont les eaux vagabondes ajoutaient aux périls de la traversée de la grève.

A 3 kilomètres au nord du Mont-Saint-Michel se dresse l'îlot granitique et inhabité de Tombelaine, dont nous avons déjà parlé. Nous laisserons aux archéologues le soin de décider laquelle des trois étymologies est la meilleure de : *Tumbellana,* la petite Tombe; *Tumba Beleni,* tombe de Bélénus, ou *Tumba Helenes,* tombe d'Hélène.

Les armes du Mont-Saint-Michel sont : *de sable, à six coquilles d'argent, au chef d'azur chargé de trois fleurs de lis d'or.*

Pontorson. — Pontorson (*Fines Abrincatum, Pons Ursonis*), station de la ligne de Lison à Lamballe (réseau de l'Ouest), à 21 kilomètres au sud-ouest d'Avranches, chef-lieu d'un canton, est une petite ville peuplée de 2,383 habitants, située à l'embouchure du Couesnon, dans une anse de la baie du Mont-Saint-Michel. Le duc Robert de Normandie, père de Guillaume le Conquérant, y fonda un château qui était le poste avancé de la Normandie vers la Bretagne. Henri Ier le fit rebâtir en 1135 et, en 1171, Henri II le faisait réparer à la suite d'un violent incendie qui l'avait dévasté. La ville avait été également fortifiée, ce qui causa ses malheurs, car elle fut plusieurs fois assiégée, notamment par les Anglais en 1232, 1364 et 1417. C'est sur le pont de Pontorson que Du Guesclin et Olivier de Clisson se jurèrent confraternité d'armes. En récompense de ses services, Du Guesclin avait été nommé capitaine du château par le roi de France. Pendant une expédition que le brave Breton avait entreprise contre les Anglais, ceux-ci tentèrent de profiter de son absence pour pénétrer dans le château. Ils séduisirent des chambrières de la dame Du Guesclin, et avec leur aide tentèrent une escalade; mais la sœur de Du Guesclin, Julienne, qui était en religion, renversa les échelles appliquées aux murs, et sauva le château. Les chambrières furent cousues dans des sacs et noyées dans le Couesnon. Pendant les guerres de religion, Pontorson joua un rôle important; elle fut le boulevard du calvinisme dans la basse Normandie en face de la catholique Bretagne, et eut pour gouverneurs les Montgomery, et, après la paix, ce fut une des places de sûreté laissées aux protestants. En 1627, après la paix de La Rochelle, Louis XIII en fit démolir les fortifications. En 1636, Pontorson fut le théâtre des excès des *Nu-Pieds*, qui y renversèrent la maison de Saint-Genys. Si nous ajoutons qu'en 1736 elle fut aux trois quarts détruite par un grand incendie, et qu'en 1793 elle vit passer et repasser l'émigration vendéenne à son retour du siège infructueux de Granville, nous aurons signalé tous les grands traits de son histoire.

L'église de Pontorson est la plus intéressante église romane de l'Avranchin; elle renferme d'intéressantes sculptures. Il y avait aussi dans cette ville un prieuré, une maladrerie et un hospice.

Aux portes de la ville est la terre du Glaquin dont le nom, défiguré, a été illustré par l'illustre connétable Bertrand Du Guesclin.

Les armes de Pontorson sont : *de gueules, à un pont d'argent de trois arches, à la rivière de sable, sommé d'un écusson de même semé de neuf fleurs de lis d'or et accosté de deux cygnes.*

Villedieu. — Villedieu-les-Poêles (*Villa Dei*), chef-lieu de canton, station de la ligne de Paris à Granville, situé sur la Sienne, à 22 kilomètres au nord-est d'Avranches, doit son prénom des *poêles* à sa principale industrie, qui est la chaudronnerie. Une commanderie de Saint-Jean, qui attira sous ses murs des ouvriers adroits qui enrichissaient les églises de meubles en cuivre d'une grande perfection, telle est l'origine de Villedieu au moyen âge. Cette petite ville se divise en trois parties : le quartier du Pont-de-Pierre, celui du Pont-Chignon et celui du Bourg-d'Envie, ainsi nommé, dit-on, à cause de son agréable position. Autrefois, elle était murée; on y entrait par trois portes, portant chacune le nom d'un de ses trois quartiers. Quant à son château, qui portait le singulier nom de château du Boucan, il a depuis longtemps disparu, et sur son emplacement on a construit l'église actuelle, qui date du XVe siècle et offre de curieuses sculptures.

Villedieu fabrique des dentelles, des blondes; mais elle a surtout conservé son antique industrie : la quincaillerie, le laminage du cuivre et la fonderie des cloches. Aux environs, il y a une ancienne chapelle des templiers, et sur les bords de la Sienne les ruines du château de La Roche-Tesson.

Cherbourg (lat. 49° 39′ 7″; long. 3° 58′ 21″ O.). — Cherbourg (*Cæsaris Burgus, Cereris Burgus, Coriallum, Carusburgus, Cherbugium*), station terminale de la grande ligne de Paris à Cherbourg, à 371 kilomètres de Paris, 132 de Caen, est une ville maritime importante de 37,186 habitants, place de guerre de 1re classe, chef-lieu de sous-préfecture

départementale et d'un canton, chef-lieu de préfecture et de sous-préfecture maritimes, tribunal de 1re instance, de commerce et maritime, direction des douanes, collège, société académique, etc., située à l'extrémité de la presqu'île du Cotentin, à l'embouchure de la Divette, au fond de la baie comprise entre le cap Lévi à l'est et le cap la Hague à l'ouest, à 76 kilomètres de Saint-Lô. Le nom que Cherbourg porte dans les chartes du moyen âge indique une origine romaine, *Cæsaris Burgus*. On y a trouvé, en effet, des médailles romaines à l'effigie de Jules César; on l'a aussi identifiée avec le *Coriallum* de l'Itinéraire d'Antonin; mais on ne sait rien de l'histoire de cette ville jusqu'au IXe siècle. Un acte du XIe siècle constate l'existence de son château, sous le nom de *Car-Bur;* Guillaume le Conquérant y fit bâtir une église et un hôpital, et un comte de Cherbourg figure à la bataille d'Hastings. En 1145, Mathilde, fille de Guillaume, revenant d'Angleterre, fut assaillie par une tempête; elle fit vœu de fonder une église à l'endroit où elle réussirait à débarquer et de chanter un cantique à la sainte Vierge aussitôt qu'elle apercevrait le rivage, promettant une bonne récompense à celui qui le premier lui annoncerait la terre. « Chante, reine, » lui dit tout à coup un pilote qui venait d'apercevoir la côte. L'anse où elle aborda, et qui fait partie du port de Cherbourg, a conservé depuis ce temps le nom de *Chantereyne*. Le roi Henri II séjourna souvent à Cherbourg avec la reine Éléonore. Philippe-Auguste accorda à ce port le droit de faire le commerce avec l'Irlande. Brûlée deux fois par les Anglais, la ville les repoussa en 1346. Elle passa, avec tout le Cotentin, au pouvoir de Charles le Mauvais, et, sous le gouvernement de ce prince, commença à devenir le point de débarquement le plus ordinaire des flottes anglaises. Rendue à la France par Richard II après avoir résisté à Du Guesclin, la ville fut livrée par son commandant à Henri V d'Angleterre après la funeste bataille d'Azincourt. Elle ne fut reprise qu'en 1450, sous Charles VII, après un long siège. Cherbourg eut le bien rare avantage d'échapper aux dissensions religieuses qui agitèrent le XVIe siècle. En 1686, Vauban vint à Cherbourg; il traça le plan d'un port considérable et des fortifications qui devaient le protéger. Il fit raser les vieilles murailles et commencer les travaux. Mais, en 1689, on abandonna, on rasa même ce qui avait été fait : faute singulière qui livrait Cherbourg au premier coup de main hardi que les Anglais tenteraient contre ce port. En effet, en 1758, sous les ordres du général Bligh, 7 à 8,000 Anglais débarquèrent près de Cherbourg, s'en emparèrent sans trouver de résistance, quoique la ville eût une forte garnison, et en restèrent maîtres pendant sept jours. Ils mirent bien à profit ce court espace de temps, détruisirent le port et les jetées, brûlèrent trente-deux navires marchands, prirent et emportèrent les canons, et partirent après avoir levé sur les habitants une contribution de 44,000 livres. Louis XVI, sous qui notre marine sembla se relever de son trop long abaissement, comprit quelle importance aurait Cherbourg, comme port militaire, en cas de guerre contre l'Angleterre. « C'est une position audacieuse, » avait dit Vauban; et, en effet, Cherbourg, placé au sommet de cette pointe qui s'avance vers l'Angleterre, semble une perpétuelle menace pour le pays voisin. Dumouriez, alors inconnu, s'occupa des moyens de réaliser ces projets; mais celui qui semble avoir eu la plus décisive influence sur la direction de l'entreprise fut le capitaine de vaisseau La Bretonnière, qui, après avoir étudié la côte, fit valoir auprès du gouvernement l'immense avantage d'un port creusé à Cherbourg, et non à La Hougue, où l'on proposait de l'établir. On entreprit une digue, placée à travers la baie, pour fermer la rade et la protéger contre les tempêtes et contre l'ennemi. L'ingénieur de Cessart inventa, pour arriver à ce résultat gigantesque, un procédé singulier, dont on n'aperçut pas d'abord les inconvénients. Il fit construire d'immenses cages, ou plutôt des cônes tronqués, ayant 45 mètres de diamètre à leur base et 19 mètres à leur sommet; leur hauteur était de 19 mètres. Chaque caisse était construite sur le rivage, dans un endroit que recouvrent les hautes marées : quand elle était prête, à l'époque convenable, on l'entourait d'une double ceinture de tonnes vides, qui la soulevaient et la faisaient flotter lorsque la mer montait; puis, avec des barques, on dirigeait la caisse à l'endroit où on voulait la couler; on coupait les cordes qui attachaient les tonnes vides à la caisse, et on coulait celle-ci; ensuite on remplissait de pierres ces caisses. Il ne fallait pas moins de 10,000 mètres cubes de pierre pour charger chacun de ces cônes et le fixer solidement. Ce travail audacieux excita d'abord un enthousiasme général. Louis XVI vint à Cherbourg et assista à l'immersion du huitième cône. Mais on s'aperçut bientôt

que les montants de bois, travaillés sourdement par les vers de mer et battus violemment par les tempêtes, finissaient par céder : on se contenta alors de couler des pierres à l'endroit où l'on voulait mener la digue. Ce procédé, plus simple, réussit mieux. Nous ne ferons pas l'historique de ces travaux gigantesques, qui ont coûté jusqu'à nos jours plus de 200 millions; qu'il nous suffise de dire qu'aujourd'hui la digue, qui a 3,780 mètres de longueur, peut être considérée comme ouvrage supérieur à tout ce que l'on connaît en ce genre, dans l'antiquité et dans les temps modernes. Elle fait de la rade de Cherbourg un abri également sûr contre l'ennemi et contre l'Océan. Pendant sa construction, en 1808, il arriva un affreux désastre, qui, dans ce temps de silence universel, n'eut pas tout le retentissement qu'il eût causé à une autre époque. Napoléon avait ordonné d'établir au centre de la digue une batterie, et pour cela l'avait fait élargir sur une étendue de 100 toises, portée depuis à 205. Il avait ordonné que ce travail fût terminé en deux ans. Cette espèce d'île fut terminée dans le temps voulu et la batterie placée; mais, dans la nuit du 12 février 1808, une affreuse tempête arracha les blocs de pierre qui formaient les remparts, envahit la batterie, où on avait laissé 300 hommes, ouvriers et soldats; tous périrent, à l'exception de quelques hommes mis au cachot dans une sorte de cave placée au-dessous du sol de la batterie, et qui, n'ayant pas été entraînés comme les autres, furent retirés vivants quand la tempête se fut calmée.

La digue de Cherbourg ferme la rade, qui a une superficie de 1,000 hectares, dont 200 offrent en tout temps un mouillage sûr aux plus grands navires.

A droite de la rade est le port militaire, composé de trois bassins : un avant-port, un bassin à flot et un arrière-bassin; il est défendu par les deux forts du Homet et du Galet. Au fond du port militaire sont : le nouvel arsenal, le nouvel hôpital et des casernes.

Le port de commerce, situé à l'est du port militaire, et qui peut recevoir des navires d'un tirant d'eau de $5^{m},70$, se compose d'un avant-port dans lequel on parvient en franchissant un chenal, protégé par deux jetées, d'un bassin du commerce et d'un canal de retenue. Il est question de construire, au nord du port militaire, une jetée en eau profonde et, dans le port de commerce, d'achever la forme de radoub et creuser le bassin à flot et le chenal qui y conduit.

Cherbourg fabrique des blouses, des bas, des produits chimiques; mais sa principale industrie consiste dans la préparation des articles de la marine, viandes et beurres salés, conserves alimentaires, cordages, toiles à voile, produits chimiques, etc. Le commerce d'exportation, comme celui de tous les ports du département, consiste principalement en produits agricoles, qui sont transportés à Londres et en Angleterre : ce sont principalement les bestiaux, les volailles, le beurre, les œufs, les pommes de terre, les légumes verts. Les articles importés sont : les houilles anglaises, les bois de construction, le ciment, le sel, etc., etc. Les steamers qui desservent Cherbourg sont d'origine anglaise. La rade de Cherbourg reçoit de plus des navires transatlantiques, français, anglais, allemands, venant des Antilles, du golfe du Mexique ou des États-Unis; ils débarquent à Cherbourg une partie de leurs passagers et de leurs marchandises. Le port et la rade sont éclairés par six phares, et défendus par neuf forts.

Cherbourg est une ville moderne ; il ne faudrait pas y chercher de souvenirs du passé, à l'exception de l'église de la Sainte-Trinité qui date du XV^e^ siècle, et qui a été souvent réparée; elle n'a pas de vieux monuments. L'hôtel de ville renferme la bibliothèque, riche de 15,000 volumes, le musée et la collection d'histoire naturelle. Citons encore l'hôpital Napoléon ou hospice civil, le palais de justice, le collège, le théâtre, les halles et un bel établissement de bains de mer. Sur la place de l'Hôtel-de-Ville s'élève la statue équestre de Napoléon I^er^ regardant la mer et semblant donner des ordres pour l'achèvement de la digue.

Le port se compose d'un avant-port et de deux bassins creusés dans le roc vif. Comme port de mer marchand, Cherbourg est assez peu de chose; mais son importance comme port de mer militaire est immense : tout y est sacrifié à cet objet, au point que l'on compte près d'un tiers de ses habitants employés par la marine militaire.

Cherbourg n'a guère produit, en fait d'hommes connus, que l'abbé Beauvais, prédicateur du temps de Louis XV, et qui, dans l'oraison funèbre de ce prince, prononça ces paroles, répétées depuis par Mirabeau à la tribune de l'Assemblée nationale : « Le silence du peuple est la leçon des rois. »

Les armes de Cherbourg sont : *d'azur, à la fasce*

d'argent accompagnée de trois besants d'argent, deux en chef et un en pointe.

COUTANCES (lat. 49° 2′ 54″; long. 3° 46′ 55″ O.). — Coutances (*Constancia, Constantia Castra, Civitas Constantia*), station de la ligne de Lison à Lamballe par Saint-Lô, à 10 kilomètres de la mer et à 28 kilomètres à l'ouest de Saint-Lô, sur une colline, près de la Soulle qui est canalisée, chef-lieu d'arrondissement et de canton, est une ville fort ancienne peuplée par 8,008 habitants; elle possède un évêché, un grand séminaire, un tribunal de 1re instance et de commerce, lycée, maison d'arrêt et de correction, etc. On croit qu'elle existait avant l'occupation romaine sous le nom de *Cosadia,* comme l'une des principales villes des *Unelli.* Plus tard, elle aurait pris le nom de l'empereur Constance Chlore, qui l'aurait agrandie et fortifiée; elle faisait partie de la IIe Lyonnaise. Elle est mentionnée au temps d'Honorius sous le nom de *Civitas Constantia,* et le territoire dont elle est entourée porte la dénomination de *pagus Constantinus :* de là le nom de la province au moyen âge, le Cotentin. Elle eut un évêque vers le milieu du ve siècle. Deux fois ruinée par les Normands, elle vit transporter à Saint-Lô le siège épiscopal, rétabli un peu plus tard à Coutances. Son histoire est assez insignifiante jusqu'à la guerre contre les Anglais. Cédée à Charles le Mauvais avec tout le Cotentin, la ville, pendant la captivité du roi Jean et sous le règne de son fils Charles V, vit toutes les horreurs de la guerre telle qu'on la faisait alors. Sous Charles VI, Talbot y commit de si grands excès que nobles et manants se réunirent contre lui, et lui firent essuyer une défaite complète. Prise par le duc de Glocester en 1418, Coutances fut reprise, en 1449, par le connétable de Richemond. Sous Louis XI, à l'époque de la guerre dite du *Bien public,* elle se prononça contre le roi. Celui-ci lui retira ses privilèges, détruisit son commerce, et en fit raser les fortifications. En 1562, Colombières, à la tête d'un parti protestant, s'en empara deux fois, et chaque fois ils y commirent d'autant plus d'excès que les habitants de Coutances leur étaient peu favorables. La ville se prononça plus tard pour la Ligue, et ne se soumit à Henri IV qu'après son abjuration. Coutances eut à souffrir au XVIIe siècle de la révolte des Nu-Pieds, et plus encore de la répression impitoyable qui suivit cette insurrection. L'histoire de Coutances ne présente plus rien de bien remaquable depuis cette époque. Les manufactures de draps furent, comme toutes celles de Normandie, frappées par la révocation de l'édit de Nantes.

Lors de la division de la France en départements, Coutances fut érigée par l'Assemblée constituante en chef-lieu du département de la Manche. Ce fut le premier consul qui transféra le chef-lieu à Saint-Lô; on laissa à Coutances le siège de la cour d'assises.

La cathédrale de Coutances, aujourd'hui comptée au nombre de nos monuments historiques, est un précieux spécimen de l'art gothique uni à l'art roman. Rien de plus gracieux, de plus léger, de plus aérien. La tour et les clochers qui la surmontent peuvent être vus de très loin, en mer, et servent de point de reconnaissance aux pêcheurs. L'antique aqueduc de cette ville, œuvre de l'époque romaine, reconstruit en partie au XIIe siècle, est aujourd'hui en ruine. Cinq arcades cependant sur seize sont restées entières.

Parmi les autres monuments de la ville, nous devons mentionner : l'église Saint-Nicolas qui date du XIVe siècle, mais qui a été souvent remaniée; l'église Saint-Pierre, monument historique, de l'époque de la Renaissance; le palais épiscopal, le grand séminaire, le palais de justice, le lycée et l'Hôtel-Dieu; sur la place de la sous-préfecture s'élève la statue en bronze de Le Brun, duc de Plaisance; entre le palais de justice et l'ancien hospice de Hugues de Marville s'étend une belle promenade.

Coutances fait un certain commerce de graines oléagineuses, de fourrages, de chevaux, de bestiaux, de beurre, de volailles, d'œufs, de cire, de quincaillerie, de parchemin; elle a des fabriques de coutils, de siamoises, de lacets, des filatures et des carderies de laine, des brasseries, des tanneries, etc.

Coutances est la patrie de Le Brun, troisième consul, architrésorier de l'Empire et duc de Plaisance, auteur d'une traduction du Tasse.

Les armes de Coutances étaient : *d'azur, à trois piliers ou colonnes d'argent, 2 et 1, au chef cousu de gueules chargé d'un léopard passant d'or.*

HAMBYE.—Hambye (*Hambeia, Hamus-Bye*), dans le canton de Gavray, à 19 kilomètres au sud-est de Coutances et dans une vallée arrosée par un petit affluent de droite de la Sienne, est une commune

de 2,610 habitants, qui possède des filatures de laine et du coton, une fonderie de cloches, et fait un certain commerce de fil et de chanvre.

Ancienne capitale des *Ambibari* de César, elle devint plus tard une des plus importantes baronnies du Cotentin et le château, dont les ruines dominent le bourg, était remarquable par son donjon carré; il avait plus de 33 mètres de hauteur et était accompagné de guérites angulaires.

Près des bords de la Sienne, Guillaume Pesnel avait fondé, en 1143, une abbaye de bénédictins dont il reste deux corps de logis et une partie du cloître, dont les arcades sont à plein cintre; l'église, qui est en partie ruinée, date de l'époque ogivale; on y trouve des détails du XII^e^, du XIII^e^ et du XIV^e^ siècle. On y voit le tombeau de Louis d'Estouteville, le capitaine de ces 120 chevaliers qui, en 1423, défendirent le Mont-Saint-Michel contre les Anglais.

Dans les environs sont les ruines du château de Saint-Denis-le-Gast, où naquit Saint-Évremont, et dans lequel séjourna le célèbre voyageur Le Vaillant.

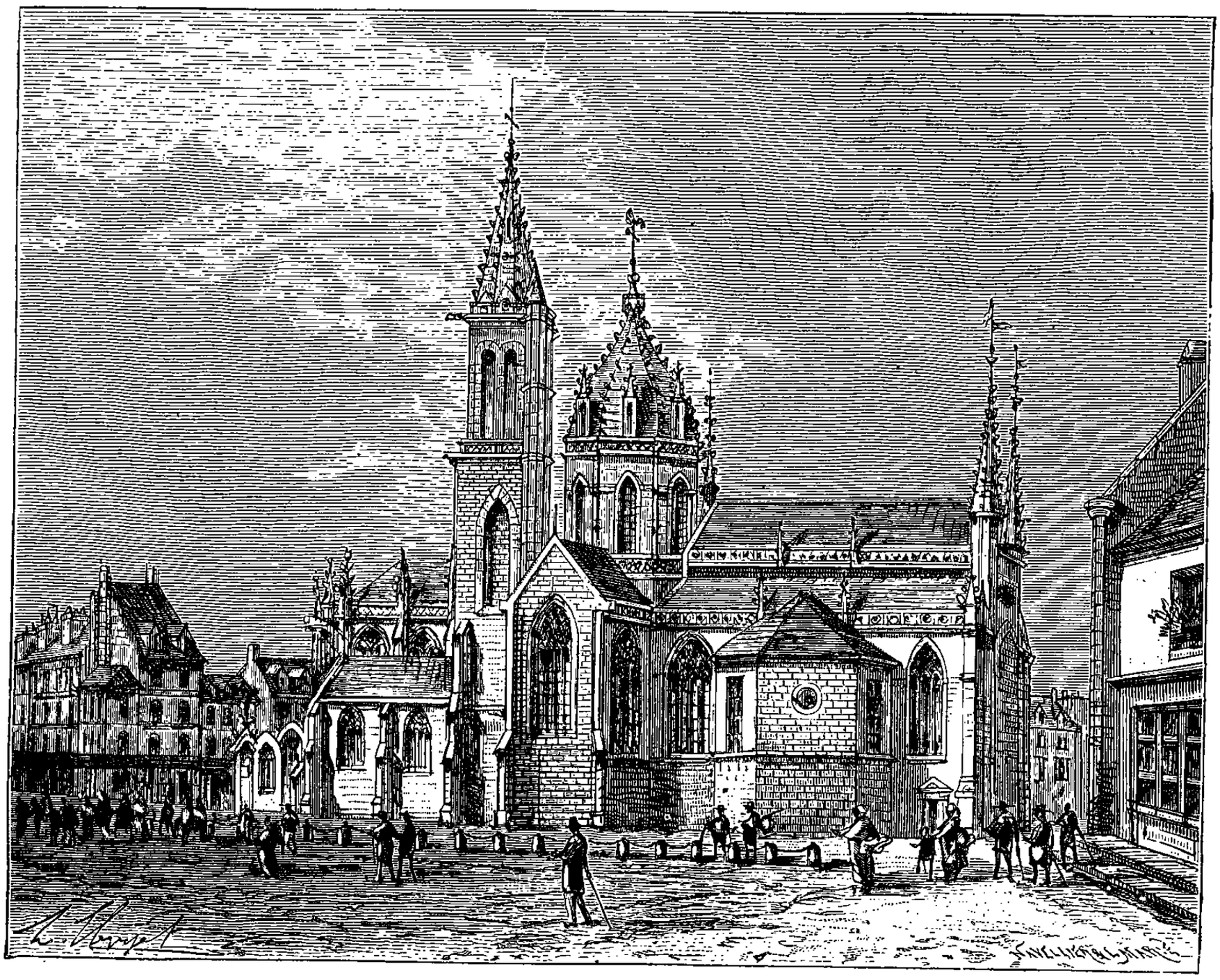
MORTAIN (lat. 48° 38′ 50″; long. 3° 16′ 35″ O.). — Mortain (*Moritolium, Moretonium*), est une petite ville de 2,337 habitants, chef-lieu d'arrondissement et d'un canton, avec petit séminaire, tribunal de 1^re^ instance, collège communal, prison départementale, hospice, etc., à 56 kilomètres au sud de Saint-Lô.

Le comté de Mortain était un fief important au XI^e^ siècle. Guillaume le Conquérant le donna à Robert Courte-Heuse, un de ses frères : Mortain n'était probablement qu'un château environné de quelques chaumières; on y bâtit alors une église. Mais Robert, comte de Mortain et duc de Normandie, étant revenu de la croisade, voulut reprendre à son frère Henri I^er^, roi d'Angleterre, son fief de Normandie, dont celui-ci s'était emparé : vaincu à la bataille de Tinchebray, en 1106, il fut pris, enfermé dans le château de Cardiff au pays de Galles; le vainqueur lui fit crever les yeux, et détruisit en partie son château. Depuis cette époque, la plupart des comtes de Mortain n'y résidèrent point : le comté passa en différentes mains; ce ne fut plus guère qu'un titre qu'on joignait à d'autres titres plus importants. C'est ainsi que, parmi ses comtes, on distingue le cruel Jean sans Terre, fils de Henri II, qui dans la suite devint roi d'Angleterre. Plus tard, ce comté passa dans la famille de Montpensier, et il y resta jusqu'au XVI^e^ siècle, pour passer au XVII^e^ dans la maison d'Orléans; celle-ci le possédait encore au moment de la Révolution. La ville est située dans un pays très pittoresque et, comme le sont souvent les pays pittoresques, stérile et pauvre. Des rochers escarpés, une petite cascade, l'ont fait parfois comparer à certaines vallées de la Suisse, dont elle ne peut être que la représentation en miniature. Les ruines de son château, que domine un roc élevé, son église, construction curieuse du XI^e^ siècle, où se marque la transition du style roman au style gothique, méritent l'attention des archéologues et des touristes. Le commerce de cette ville est à peu près nul; sa situation, qui faisait sa force et son importance au moyen âge, fait aujourd'hui son infériorité vis-à-vis de beaucoup de villes moins curieuses et moins célèbres, mais plus commerçantes et plus actives. Cependant elle possède quelques filatures de laine et de coton, et fabrique des toiles, des poteries et du papier, et fait quelque commerce de chevaux, de bestiaux et de grains.

Les armes de Mortain sont : *d'azur, à une ville d'argent, surmontée de trois fleurs de lis d'or, rangées en chef.*

VALOGNES (lat. 49° 30′ 32″; long. 3° 48′ 24″ O.). — Valognes (*Valoniæ, Valloniæ*), station de la ligne du chemin de fer de Paris à Cherbourg, à 343 kilomètres de Paris, 104 de Caen, 58 au nord-ouest de Saint-Lô, et 132 de Cherbourg, est une petite ville de 5,831 habitants, chef-lieu d'arrondissement et d'un canton, avec petit séminaire, tribunal de première instance, prison départementale, hospice et belle bibliothèque de 16,000 volumes. Elle est agréablement bâtie sur les rives du Merderet.

Cette jolie ville, située presque au centre du Cotentin serait d'origine très ancienne, si, comme on l'affirme, elle n'est autre que l'ancienne *Crociatonum* que Ptolomée signale comme la capitale des *Unelli*. Quoi qu'il en soit, les Romains avaient dans ses environs un établissement important. On y a trouvé les ruines d'un temple, d'un amphithéâtre, et de nombreuses médailles qui attestent l'existence d'une ville romaine. Guillaume le Conquérant y résida; ce fut là qu'il fut, au milieu de la nuit, averti par son fou d'un complot des seigneurs du pays pour l'assassiner, qu'il monta aussitôt à cheval, et s'enfuit jusqu'à Falaise. En 1340, Édouard III pilla et brûla



Valognes.

la ville. Plusieurs fois prise et reprise pendant la guerre de Cent ans, puis pendant les guerres de religion, son histoire est celle de presque toutes les cités de la Normandie, et ne présente de détails dignes d'intérêt que le siège que son château soutint contre Du Guesclin. Celui-ci assiégeait inutilement depuis quelque temps cette forteresse; les pierriers avec lesquels il s'efforçait de pratiquer une brèche ne produisaient aucun effet. A chaque décharge, les assiégés sonnaient une cloche pour se railler des Français, et un soldat, s'avançant en dehors, essuyait la partie de la muraille qui avait été atteinte en reprochant ironiquement aux Français de salir ainsi inutilement de belles pierres. Du Guesclin, furieux, finit cependant par pratiquer une brèche, et menaça la garnison de la passer au fil de l'épée si elle ne se rendait pas. Elle capitula; mais, pendant qu'elle défilait devant Du Guesclin en sortant du château, huit gentilshommes anglais entendirent quelques railleries dans les rangs des Français : ils retournent aussitôt sur leurs pas, se renferment dans le château, et déclarent qu'ils périront avant d'abandonner la place. Il fallut recommencer le siège. Après un assaut meurtrier pour les Français, les Anglais, voyant leurs ennemis atteindre le sommet des remparts, se précipitèrent aussitôt dans les fossés.

Cette forteresse fut démolie sous Louis XIV. Au XVII^e^ et au XVIII^e^ siècle, Valognes jouit d'une grande prospérité : sa population atteignit 12,000 âmes. Cette ville était habitée par la petite noblesse normande qui y possédait de beaux hôtels, ce qui faisait dire aux Normands que Valognes était un *petit Paris,* trait qui nous a été conservé par Le Sage dans sa comédie de *Turcaret*.

Aujourd'hui Valognes est une jolie petite ville paisible qui a conservé quelques-unes de ses anciennes demeures seigneuriales; l'église date du XV^e^ siècle, l'hôtel de ville et le palais de justice sont modernes. Le faubourg d'Alleaume rappelle le

nom de l'ancienne *Allonia*, dont il occupe l'emplacement; on y a trouvé des restes de constructions romaines.

Cette ville fabrique des dentelles, des blondes et de l'horlogerie; elle fait un commerce de beurre, de volailles, de plumes d'oie, de miel, de cire, de grains, de lin, de fil et de toiles; elle expédie des volailles et du gibier à Paris et exporte pour l'Angleterre du beurre, des œufs et des légumes.

Vicq-d'Azyr, membre de l'Académie des sciences et de l'Académie française, où il succéda à Buffon, est né à Valognes.

Les armes de Valognes sont : *d'azur, au léopard d'or.*

Barfleur. — Barfleur (*Bareſluctum, Barbaflot*), bourg maritime de 1,070 habitants, dans le canton de Quettehou, à 25 kilomètres au nord-est de Valognes, était pendant le moyen âge un des ports les plus fréquentés de la Normandie. Ce fut près des rochers qui bordent le port et en rendent l'accès dangereux qu'eut lieu une catastrophe célèbre dans l'histoire de la Normandie. Henri Ier s'en retournait en Angleterre après avoir vaincu tous ses ennemis en Normandie : un seul vaisseau, *la Blanche-Nef,* restait en arrière; il portait les nièces, les filles du roi, et un grand nombre de femmes et de chevaliers de distinction. En sortant du port, il se brisa sur un rocher; tout périt, à l'exception d'un boucher de Rouen. Les fortifications de Barfleur, très déchu alors de son ancienne importance, ont été détruites sous Henri IV.

Le port, qui a été amélioré par quelques travaux dans ces derniers temps, peut encore recevoir des navires de 300 à 400 tonneaux; le mouvement de la navigation y est de 40 à 50 navires. Cette petite ville fait un commerce considérable de poissons et d'huîtres; elle exporte du lin, du chanvre, du beurre, des fruits, du bois, du cidre, des œufs, des volailles, des légumes et des pommes de terre, dont une partie va en Angleterre.

Barfleur est une des stations balnéaires de la Manche.

A la pointe de Barfleur ou Raz de Gatteville, on a élevé un beau phare de 80 mètres de hauteur dont la lumière atteint à 22 milles en mer, soit 40 kilomètres.

Les armes de Barfleur sont : *de gueules, à un bar contourné d'argent, la tête surmontée d'une fleur de lis d'or.*

Saint-Vaast-de-la-Hougue. — Saint-Vaast-de-la-Hougue est une ville de 3,283 habitants, située sur la Manche, dans le canton de Quettehou, à 19 kilomètres au nord-est de Valognes et à 13 au sud de Barfleur. Elle a un bon port protégé par les forts de l'île Tatihou, de l'île Saint-Marcouf et de l'île de la Hougue; sa rade, qui est sûre et commode, peut recevoir les plus gros navires. Ce port reçoit annuellement 120 à 130 navires; il fait un grand commerce de cabotage et exporte du poisson, des huîtres, des huiles, des bois ouvrés; il reçoit des bois du nord, de la houille, des fruits secs. Aux environs, il y a de grands parcs à huîtres. Au point de vue historique, La Hougue n'est aujourd'hui connu que pour avoir donné son nom à la fatale bataille qui, le 29 mai 1692, porta à la marine française un coup si terrible. Louis XIV avait ordonné à Tourville de combattre les Anglais, quelle que fût leur supériorité : Jacques II, roi dépossédé d'Angleterre, lui avait persuadé que pendant le combat un grand nombre de capitaines anglais se rangeraient du côté de la flotte française, qui combattait pour sa cause. Tourville rencontre l'ennemi; il n'a que 44 vaisseaux à opposer à un nombre double de vaisseaux ennemis; n'importe, les ordres sont formels, il faut combattre. Pour mettre à couvert sa responsabilité, Tourville réunit ses officiers, leur montre l'ordre écrit de la main du roi, et engage le combat. Son énergique bravoure sut faire payer cher aux ennemis une victoire qui ne pouvait guère être douteuse. La bataille livrée et perdue, un contre-ordre de la cour arriva; Louis XIV, mieux instruit des dispositions de la flotte anglaise, retirait l'ordre du combat. Il était trop tard, et la marine française venait de recevoir, dans cette bataille si glorieuse et si funeste, une atteinte irréparable.

Saint-Sauveur-le-Vicomte. — Saint-Sauveur-le-Vicomte, que l'on appelle aussi Saint-Sauveur-sur-Douve, est une commune de 2,659 habitants, située à 15 kilomètres au sud de Valognes et aujourd'hui chef-lieu d'un canton. C'est une petite ville assez bien bâtie, dans une agréable position, sur une hauteur qui domine la rive gauche de la Douve. On y remarque les ruines d'une abbaye et d'un château fort.

STATISTIQUE DU DÉPARTEMENT DE LA MANCHE

RANG DU DÉPARTEMENT

Superficie : 48ème. — Population : 19ème. — Densité de la population : 11ème.

I. STATISTIQUE GÉNÉRALE

SUPERFICIE.	POPULATION.	ARRONDISSEMENTS.	CANTONS.	COMMUNES	REVENU TERRITORIAL.	CONTRIBUTIONS et REVENUS PUBLICS
5.928 kil. carrés, ou 592.838 hect.	Hommes, 261.951 Femmes, 277.959 Total. . 539.910 91 hab. 08 par kil. carré.	6	48	640	Propriétés bâties... 8.000.000 fr. — non bâties 42.000.000 » Revenu agricole.... 144.000.000 »	32.000.000 fr.

II. STATISTIQUE COMMUNALE

ARRONDISSEMENT DE SAINT-LO

Superficie, 1.126 kil. carrés ou 112,596 hect. — Population, 89.118 hab. — Cantons, 9. — Communes, 117.

CANTON, sa population.	NOM de LA COMMUNE.	POPULATION.	Distance au chef-lieu d'arr.
Saint-Lô, 13.960 habitants. 11 communes.	Saint-Lô	9.706	»
	Agneaux	820	2
	Barre-de-Semilly (La	507	5
	Baudre	291	4
	Luzerne (La)	71	5
	Mesnil-Rouxelin (Le)	292	4
	Rampan	237	4
	Sainte-Croix-de-Saint-Lô	731	2
	Saint-Georges-Montcocq	613	2
	Sainte-Suzanne-sur-Vire	382	7
	Saint-Thomas-de-St-Lô	310	2
Canisy, 7.883 hab. 11 communes.	Canisy	764	8
	Dangy	894	14
	Gourfaleur	509	4
	Mancellière (La)	412	6
	Mesnil-Herman Le).	158	11
	Quibou	1.303	10
	Saint-Ébremond-de-Bonfossé	745	7
	Saint-Martin-de-Bonfossé	793	11
	Saint-Romphaire	805	10
	Saint-Samson-de-Bonfossé	628	9
	Soulles	872	15
Carentan, 11.722 habitants. 14 communes.	Carentan	3.139	27
	Auvers	1.133	33
	Auxais	349	28
	Brévands	476	28
	Catz	170	25
	Meautis	868	32
	Raids	503	23
	Saint-André-de-Bohon	614	30
	Saint-Côme-du-Mont.	743	31
	Saint-Georges-de-Bohon	648	30
	Saint-Hilaire-Petitville	418	25
	Saint-Pellerin	398	23
	Sainteny	1.641	30
	Veys (Les)	622	25
Marigny, 7.758 hab. 11 comm.	Marigny	1.354	12
	Carantilly	1.006	13
	Chapelle-en-Juger (La)	905	11
	Hébécrevon	828	6
	Lozon	670	14
	Mesnil-Amey (Le)	215	9
	Mesnil-Eury (Le)	272	13
	Mesnil-Vigot (Le)	488	16
	Montreuil	532	12
	Remilly	885	16
	Saint-Gilles	603	7
Percy, 9.459 hab. 12 comm.	Percy	2.850	24
	Beslon	1.024	33
	Chefresne (Le)	833	27
	Colombe (La)	944	31
	Guislain (Le)	370	20
	Haye-Bellefond (La)	219	18
	Margueray	319	27
	Maupertuis	345	22
	Montabot	658	23
	Montbray	1.103	28
	Morigny	256	33
	Villebaudon	538	20
Saint-Clair, 9.153 habitants. 14 communes.	Saint-Clair	625	11
	Airel	704	13
	Bérigny	635	13
	Cerisy-la-Forêt	1.822	18
	Couvains	718	9
	Meauffe (La)	729	8
	Moon-sur-Elle	775	12
	Notre-Dame-d'Elle	200	11
	Saint-André-de-l'Épine	361	7
	Saint-Georges-d'Elle.	666	11
	Saint-Germain-d'Elle.	510	15
	Saint-Jean-de-Savigny	510	13
	Saint-Pierre-de-Semilly	336	7
	Villiers-Fossard	562	6
St-Jean-de-Daye, 8.500 h. 13 c.	Saint-Jean-de-Daye	276	15
	Amigny	202	8
	Cavigny	570	11
	Champs-de-Losque (Les)	450	14
Suite de Saint-Jean-de-Daye.	Désert (Le)	763	12
	Graignes	1.172	20
	Hommet-d'Arthenay (Le)	549	13
	Mesnil-Angot (Le)	138	16
	Mesnil-Véneron (Le)	187	16
	Montmartin-en-Graignes	1.373	20
	Pont-Hébert	944	17
	Saint-Fromond	933	13
	Tribehou	1.033	17
Tessy-sur-Vire, 8,769 habitants. 14 communes.	Tessy-sur-Vire	1.478	18
	Beaucoudray	304	20
	Beuvrigny	349	20
	Chevry	229	19
	Domjean	1.183	18
	Fervaches	505	15
	Fourneaux	161	19
	Gouvets	705	23
	Mesnil-Opac (Le)	341	13
	Mesnil-Raoult (Le)	420	11
	Moyon	1.287	15
	Saint-Louet-sur-Vire.	342	18
	Saint-Vigor-des-Monts	905	25
	Troisgots	560	13
Torigny-sur-Vire, 11.824 habitants. 17 communes.	Torigny-sur-Vire	2.021	14
	Biéville	383	18
	Brectouville	155	4
	Chapelle-du-Fest (La)	180	11
	Condé-sur-Vire	1.740	11
	Giéville	649	16
	Guilberville	1.572	20
	Lamberville	397	16
	Montrabot	215	18
	Perron (Le)	362	18
	Placy-Montaigu	498	19
	Précorbin	518	11
	Rouxeville	402	12
	Saint-Amand	1.243	14
	Saint-Jean-des-Baisants	1.006	10
	Saint-Symphorien	206	18
	Vidouville	277	16

ARRONDISSEMENT D'AVRANCHES

Superficie, 973 kil. carrés ou 97.327 hect. — Population, 103.013 hab. — Cantons, 9. — Communes, 124

CANTON, sa population.	NOM de LA COMMUNE.	POPULATION.	Distance au chef-lieu d'arr.
Avranches, 16 communes, 16.272 habitants.	Avranches	8.157	»
	Chavoy	186	7
	Godefroy (La)	263	7
	Gohannière (La)	184	9
	Marcey	802	5
	Plomb	586	7
	Pontaubault	372	7
	Ponts	504	2
	Saint-Brice	161	5
	Saint-Jean-de-la-Haize	633	4
	Saint-Loup	492	6
	Saint-Martin-des-Champs	564	3
	Saint-Osvin	551	7
	Saint-Senier-sous-Avranches	805	1
	Vains	854	5
	Val-Saint-Pair (Le)	1.158	4
Brécey, 16 communes, 10.149 habitants.	Brécey	2.341	16
	Braffais	401	12
	Chaise-Beaudoin (La)	867	14
	Chapelle-Urée (La)	381	16
	Cresnays (Les)	720	21
	Cuves	738	21
	Grand-Celland (Le)	1.001	13
	Loges-sur-Brécey (Les)	426	18
	Notre-Dame-de-Livoye	262	15
	Petit-Celland (Le)	452	13
	Sainte-Eugienne	126	9
	St-Georges-de-Livoye	436	14
	Saint-Jean-du-Corail	177	18
	Saint-Nicolas-des-Bois	272	17
	Tirepied	1.187	9
	Vernix	362	11
Ducey, 12 comm., 8,718 hab.	Ducey	1.818	9
	Boulouze (La)	154	16
	Céaux	603	10
	Chéris (Les)	464	12
	Courtils	507	12
	Crollon	393	13
	Juilley	788	11
	Marcilly	818	10
	Mesnil-Ozenne (Le)	316	13
	Poilley	945	10
	Précey	591	11
	Saint-Quentin	1.321	6
Granville, 8 comm., 18.095 h.	Granville	12.527	26
	Bouillon	478	20
	Donville	806	29
	St-Aubin-des-Préaux	515	20
	Saint-Nicolas-près-Granville	1.091	23
	Saint-Pair	1.313	23
	Saint-Planchers	1.008	24
	Yquelon	357	28
La Haye-Pesnel, 19 communes, 8.918 habitants.	Haye-Pesnel (La)	945	15
	Beauchamps	592	20
	Beslière (La)	269	21
	Chambres (Les)	225	11
	Champcervon	359	13
	Folligny	422	19
	Hocquigny	269	18
	Lucerne-d'Outremer (La)	787	16
	Luot (Le)	442	10
	Mesnil-Drey (Le)	371	19
	Mouche (La)	303	14
	Noirpalu	173	14
	Rochelle (La)	566	12
	Saint-Jean-des-Champs	920	22
	Saint-Leger	174	17
	Sainte-Pience	674	12
	Saint-Ursin	324	18
	Subligny	553	8
	Tanu (Le)	550	17
Pontorson, 16 communes, 9,880 habitants.	Pontorson	2.383	21
	Ardevon	370	15
	Aucey	766	25
	Beauvoir	469	16
	Boucey	639	23
	Cormeray	139	21
	Curey	330	19
	Huisnes	337	13
	Macey	292	20
	Moidrey	318	20
	Mont-St-Michel (Le)	184	16
	Pas (Les)	326	16
	Sacey	1.227	21
	Servon	616	16
	Tanis	513	18
	Vessey	971	19
Saint-James, 12 communes, 12.425 hab.	Saint-James	3.088	18
	Argouges	1.272	22
	Carnet	908	21
	Croix-Avranchin (La)	845	16
	Hamelin	239	21
	Montanel	1.003	22
	Montjoie	610	20
	Saint-Aubin-de-Terregatte	1.578	16
	Saint-Laurent-de-Terregatte	1.164	15
	Saint-Senier-de-Beuvron	704	15
	Vergoncey	554	15
	Villiers	460	18
Sartilly, 14 communes, 8.374 habitants.	Sartilly	1.233	11
	Angey	220	14
	Bacilly	1.155	9
	Carolles	397	19
	Champcey	275	10
	Champeaux	502	17
	Dragey	667	13
	Genest	749	10
	Lolif	872	7
	Montviron	372	8
	Ronthon	363	13
	Saint-Jean-le-Thomas	240	16
	Saint-Michel-des-Loups	554	17
	Saint-Pierre-Langers	775	16
Villedieu, 11 comm., 10.182 hab.	Villedieu	3.434	22
	Bloutière (La)	582	28
	Bourguenolles	424	18
	Champrepus	702	21
	Chérencey-le-Héron	783	19
	Fleury	891	27
	Lande-d'Airou (La)	983	20
	Rouffigny	421	20
	Sainte-Cécile	656	25
	Saultchevreuil-du-Tronchet	620	21
	Trinité (La)	686	17

ARRONDISSEMENT DE CHERBOURG

Superficie, 599 kil. carrés ou 59.940 hect. — Population, 89.395 hab. — Cantons, 5. — Communes, 73.

CANTON, sa population.	NOM de LA COMMUNE.	POPULATION.	Distance au chef-lieu d'arr.
Cherbourg, 1 c., 37.186 h.	Cherbourg	37.186	»
Beaumont, 20 c., 8.477 hab.	Beaumont	665	17
	Acqueville	377	10
	Auderville	475	25
	Biville	383	17
	Branville	112	14
	Digulleville	515	19
	Éculleville	102	17
	Flottemanville-Hague	460	8
Suite de Beaumont.	Gréville	521	14
	Herqueville	208	21
	Jobourg	565	23
	Nacqueville	506	9
	Omonville-la-Petite	364	20
	Omonville-la-Rogue	519	19
	Sainte-Croix-Hague	480	13
	Saint-Germain-des-Vaux	667	26
	Tonneville	183	20
	Urville-Hague	334	10
	Vasteville	629	13
	Vauville	412	18
Octeville, 17 comm., 20.525 habitants.	Octeville	2.350	2
	Bretteville	522	8
	Couville	530	12
	Digosville	620	8
	Équeurdreville	4.358	3
	Hardinvast	487	8
	Henneville	1.020	5
	Martinvast	732	6
	Mesnil-Auval (Le)	405	8
	Nouainville	207	5
	Querqueville	870	6
	Saint-Martin-le-Gréard	218	11

SUITE DE L'ARRONDISSEMENT DE CHERBOURG

CANTON, sa population.	NOM de LA COMMUNE.	POPULATION.	Distance au chef-lieu d'arr.
Suite d'Octeville.	Sideville	340	6
	Theurtéville-Hague	880	10
	Tollevast	608	8
	Tourlaville	5.757	4
	Virandeville	621	11
Les Pieux, 15 c., 10.183 hab.	Pieux (Les)	1.441	20
	Benoîtville	507	17
	Bricqueboscq	503	15
	Flamanville	1.330	23
	Grosville	794	19
	Héauville	513	15
	Helleville	328	15
	Pierreville	644	25
Suite des Pieux.	Rozel (Le)	348	24
	St-Christophe-du-Foc.	229	13
	St-Germain-le-Gaillard	787	22
	Siouville	609	20
	Sotteville	331	15
	Surtainville	942	27
	Tréauville	877	20
St-Pierre-Église, 20 c., 13.024 h.	Saint-Pierre-Église	2.064	17
	Angoville	65	20
	Brillevast	547	15
	Canteloup	335	22
	Carneville	434	13
	Clitourps	330	19
Suite de Saint-Pierre-Église.	Cosqueville	833	18
	Fermanville	1.722	15
	Gatteville	935	26
	Gonneville	978	11
	Gouberville	315	23
	Maupertus	282	11
	Neville	310	22
	Rétoville	238	21
	Theil (Le)	854	11
	Théville	437	15
	Tocqueville	476	22
	Varouville	376	19
	Vast (Le)	1.361	20
	Vrasville	132	20

ARRONDISSEMENT DE COUTANCES

Superficie, 1.319 kil. carrés ou 131.922 hect. — Population, 112.496 hab. — Cantons, 10. — Communes, 138.

CANTON, sa population.	NOM de LA COMMUNE.	POPULATION.	Distance au chef-lieu d'arr.
Coutances, 8 comm., 12.650 hab.	Coutances	8.008	»
	Bricqueville-la-Blouette	540	4
	Cambernon	1.121	6
	Courcy	878	4
	Nicorps	353	3
	Saint-Nicolas-de-Coutances	837	2
	Saint-Pierre-de-Coutances	224	2
	Saussey	689	5
Bréhal, 16 communes, 11.389 habitants.	Bréhal	1.517	19
	Anctoville	199	20
	Bourey	183	19
	Bréville	411	24
	Bricqueville-sur-Mer	1.467	18
	Cérences	1.991	16
	Chanteloup	361	19
	Coudeville	826	23
	Équilly	390	26
	Hudimesnil	1.205	25
	Longueville	502	26
	Loreur (Le)	315	22
	Mandraquière (La)	454	24
	Mesnil-Aubert (Le)	479	13
	Muneville-sur-Mer	650	15
	Saint-Sauveur-la-Pommeraye	439	26
Cerisy-la-Salle, 11 comm., 10,890 habitants.	Cerisy-la-Salle	1.767	13
	Belval	450	6
	Cametours	893	13
	Guéhébert	378	11
	Montpinchon	1.336	11
	Notre-Dame-de-Cenilly	1.721	17
	Ouville	775	7
	Roncey	1.049	11
	Saint-Denis-le-Vêtu	1.282	8
	Saint-Martin-de-Cenilly	523	7
	Savigny	716	9
Gavray, 15 comm., 10.003 hab.	Gavray	1.685	19
	Baleine (La)	278	18
	Grimesnil	202	14
	Hambye	2.610	19
	Lengronne	905	15
	Mesnil-Amand (Le)	458	22
	Mesnil-Bonant (Le)	274	22
	Mesnil-Garnier (Le)	633	25
	Mesnil-Hue (Le)	259	23
	Mesnil-Rogues (Le)	470	24
Suite de Gavray.	Mesnil-Villeman (Le)	830	25
	Montaigu-les-Bois	613	24
	Saint-Denis-le-Gast	1.372	16
	Sourdeval-les-Bois	500	22
	Ver	914	19
La Haye-du-Puits, 24 communes, 12.638 habitants.	Haye-du-Puits (La)	1.422	31
	Appeville	577	36
	Baudreville	307	35
	Bolleville	458	33
	Canville	365	39
	Coigny	352	35
	Cretteville	604	37
	Donneville	541	37
	Doville	517	33
	Derville	186	26
	Glatigny	370	33
	Houtteville	231	37
	Lithaire	853	29
	Mobecq	432	29
	Montgardon	736	31
	Neufmesnil	257	33
	Prétot	630	34
	Saint-Nicolas-de-Pierrepont	634	36
	Saint-Remy-des-Landes	500	34
	Saint-Sauveur-de-Pierrepont	426	37
	Saint-Symphorien	331	32
	Surville	365	33
	Varenguebec	869	36
	Vindefontaine	675	36
Lessay, 13 comm., 11.794 habitants.	Lessay	1.533	23
	Angoville-sur-Ay	600	27
	Anneville	320	31
	Bretteville-sur-Ay	536	31
	Créances	2.021	22
	Feuillie (La)	582	16
	Geffosses	1.016	14
	Laulne	516	25
	Millières	1.061	17
	Pirou	1.436	20
	Saint-Germain-sur-Ay	654	27
	St-Patrice-de-Claids	404	23
	Vesly	1.115	26
Montmartin-s.-Mer 12 c. 11.470 h.	Montmartin-sur-Mer	1.024	10
	Annoville	935	13
	Contrières	645	8
	Hautteville-sur-Mer	630	12
	Hérenguerville	282	10
	Hyenville	336	7
Suite de Montmartin-s.-Mer.	Lingreville	1.464	14
	Montchaton	628	7
	Orval	1.047	5
	Quettreville	1.543	10
	Régnéville	1.888	10
	Trelly	1.048	11
Périers, 14 communes, 10.229 habitants.	Périers	2.615	17
	Baupte	295	33
	Feugères	760	16
	Gonfreville	432	53
	Gorges	1.178	25
	Lastelle	212	28
	Marchésieux	1.327	21
	Nay	200	23
	Plessis (Le)	633	27
	Saint-Germain-sur-Sèves	465	22
	Saint-Jores	761	42
	Saint-Martin-d'Aubigny	785	16
	Saint-Sébastien-de-Raids	402	19
	Sainte-Suzanne	164	32
Saint-Malo-de-la-Lande, 13 comm., 10.108 hab.	Saint-Malo-de-la-Lande	407	9
	Agon	1.570	11
	Aucteville	472	8
	Blainville	1.711	9
	Boisroger	514	10
	Brainville	277	7
	Gouville	1.762	13
	Gratot	754	4
	Heugueville	685	7
	Montsurvent	485	10
	Servigny	331	7
	Tourville	747	4
	Vendelée (La)	393	9
Suveur-Lendelin, 12 comm., 9.325 hab.	St-Sauveur-Lendelin	1.723	10
	Camprond	558	9
	Hautteville-la-Guichard	1.050	15
	Lorey (Le)	1.036	12
	Mesnil-Bus (Le)	857	14
	Montcuit	455	12
	Monthuchon	543	5
	Muneville-le-Bingard	1.204	10
	Ronde-Haye (La)	517	10
	St-Aubin-du-Perron	507	13
	Saint-Michel-de-la-Pierre	354	12
	Vaudrimesnil	521	14

ARRONDISSEMENT DE MORTAIN

Superficie, 874 kil. carrés ou 87.408 hect. — Population, 66.976 hab. — Cantons, 8. — Communes, 74.

CANTON, sa population.	NOM de LA COMMUNE.	POPULATION.	Distance au chef-lieu d'arr.
Mortain, 11 comm., 10.094 hab.	Mortain	2.337	»
	Bion	687	4
	Fontenay	425	8
	Neufbourg (Le)	634	1
	Notre-Dame-du-Touchet	1.350	10
	Rancoudray	423	8
	Romagny	1.455	3
	Saint-Barthélemy	512	4
	Saint-Clément	1.080	6
	Saint-Jean-du-Corail	617	6
	Villechien	574	9
Barenton, 4 c., 7.804 h.	Barenton	2.445	12
	Ger	2.331	15
	Saint-Cyr-du-Bailleul	1.579	17
	Saint-Georges-de-Rouelley	1.449	17
Isigny, 11 comm., 5.547 hab.	Isigny	311	20
	Biards (Les)	880	22
	Buat (Le)	404	22
	Chalandrey	566	24
	Mancellière (La)	530	22
	Mesnil-Bœufs (Le)	400	18
	Mesnil-Thébaut (Le)	501	21
	Montgothier	566	23
	Montigny	538	16
	Naftel	260	17
	Vezins	591	25
Juvigny, 9 comm., 5.894 hab.	Juvigny	795	10
	Bazoche (La)	357	8
	Bellefontaine	391	6
	Chasseguey	217	12
	Chérencé-le-Roussel	910	11
	Mesnil-Adelée (Le)	366	16
	Mesnil-Rainfray (Le)	686	14
	Mesnil-Tôve (Le)	784	10
	Reffuveille	1.385	19
Saint-Hilaire-du-Harcouet, 12 comm., 14.206 hab.	Saint-Hilaire-du-Harcouët	3.805	16
	Chevreville	287	9
	Lapenty	953	12
	Loges-Marchis (Les)	1.490	21
	Martigny	731	14
	Mesnillard (Le)	684	11
	Milly	682	10
	Moulines	460	18
	Parigny	1.088	13
	St-Brice-de-Landelle	1.082	24
	Saint-Martin-de-Landelle	1.680	24
	Virey	1.264	18
St-Pois, 10 c., 6.877 h.	Saint-Pois	797	18
	Boisyvon	254	28
	Chapelle-Cécelin (La)	422	29
	Coulouvray-Boisbenâtre	1.390	24
Suite de Sourdeval, 9 comm., 9.333 hab.	Lingeard	251	15
	Mesnil-Gilbert (Le)	474	15
	Montjoie	962	18
	Saint-Laurent-de-Cuves	1.175	22
	Saint-Martin-le-Bouillant	817	30
	Saint-Maur-des-Bois	335	31
	Sourdeval	3.914	10
	Beauficel	533	12
	Brouains	583	9
	Fresne-Poret (Le)	803	12
	Gathemo	672	16
	Perriers-en-Beauficel	780	13
	Saint-Martin-de-Chaulieu	494	13
	Saint-Sauveur-de-Chaulieu	177	15
	Vengeons	1.379	13
Le Teilleul, 8 comm., 7.222 h.	Teilleul (Le)	2.295	10
	Buais	1.332	20
	Ferrières	171	15
	Heussé	733	20
	Husson	753	11
	Sainte-Marie-du-Bois	250	12
	Saint-Symphorien	470	15
	Savigny-le-Vieux	1.218	20

ARRONDISSEMENT DE VALOGNES

Superficie, 1.037 kil. carrés ou 103.645 hect. — Population, 78.912 hab. — Cantons, 7. — Communes, 117.

CANTON, sa population.	NOM de LA COMMUNE.	POPULATION.	Distance au chef-lieu d'arr.
Valognes, 8 c., 12,890 hab.	Valognes	5.831	»
	Brix	2.181	13
	Huberville	277	5
	Lieusaint	265	6
	Montaigu	859	10
	Saussemesnil	1.159	9
	Tamerville	992	6
	Yvetot	1.026	6
Barneville, 16 communes, 8.597 habitants.	Barneville	906	30
	Beaubigny	254	29
	Carteret	494	32
	Fierville	582	25
	Haye-d'Ectot (La)	409	29
	Mesnil (Le)	291	27
	Moitiers-d'Allonne (Les)	881	33
	Ourville	676	32
	Portbail	1.786	32
	Saint-Georges-de-la Rivière	341	30
	Saint-Jean-de-la-Rivière	223	30
	Saint-Maurice	461	28
	St-Pierre-d'Arthéglise	247	25
	Senoville	332	30
	Sortosville-en-Beaumont	464	28
	Valdécie (Le)	250	20
Bricquebec, 11 c., 9.975 h.	Bricquebec	3.667	15
	Breuville	445	26
	Magneville	590	20
	Morville	383	8
	Nègreville	1.055	7
	Perques (Les)	307	20
Suite de Bricquebec.	Quettetot	715	20
	Rauville-la-Bigot	844	23
	Saint-Martin-le-Hébert	203	13
	Sottevast	896	13
	Vrétot (Le)	870	23
Montebourg, 22 communes, 9.613 habitants.	Montebourg	2 234	7
	Azeville	190	15
	Écausseville	177	13
	Émondeville	439	14
	Éroudeville	217	10
	Flottemanville	297	6
	Fontenay	503	14
	Fresville	716	15
	Ham (Le)	257	10
	Hémevez	268	7
	Joganville	146	11
	Lestre	557	15
	Ozeville	242	12
	Quinéville	331	15
	Saint-Cyr	241	5
	Saint-Floxel	528	10
	Saint-Germain-de-Tournebut	661	6
	Saint-Marcouf	678	18
	Saint-Martin-d'Audouville	248	10
	Sortosville	184	6
	Urville	326	7
	Vaudreville	173	7
Quettehou, 16 c., 18,341 h.	Quettehou	1.380	16
	Anneville-en-Saire	603	21
	Aumeville-Lestre	195	15
	Barfleur	1.070	27
	Crasville	422	15
Suite de Quettehou.	Montfarville	1.216	27
	Morsalines	391	18
	Octeville-la-Venelle	540	14
	Pernelle (La)	392	21
	Réville	1.693	23
	Sainte-Geneviève	545	25
	Saint-Vaast	3.283	19
	Teurthéville-Bocage	1.265	14
	Valcanville	850	24
	Vicel (Le)	351	23
	Videcosville	145	14
Sainte-Mère-Église, 26 communes, 12.411 habitants.	Sainte-Mère-Église	1.507	18
	Amfreville	786	19
	Angoville-au-Plain	95	27
	Audouville-la-Hubert	214	24
	Beuzeville-au-Plain	84	19
	Beuzeville-la-Bastille	334	25
	Blosville	427	25
	Boutteville	157	26
	Brucheville	309	30
	Carquebut	511	25
	Chef-du-Pont	350	22
	Écoquencauville	161	20
	Foucarville	279	20
	Gourbesville	396	15
	Hiesville	137	24
	Houesville	357	26
	Liesville	331	28
	Neuville-au-Plain	227	15
	Picauville	2.661	18
	Ravenoville	600	18
	Saint-Germain-de-Varreville	269	23

SUITE DE L'ARRONDISSEMENT DE VALOGNES

CANTON, sa population.	NOM de LA COMMUNE.	POPULATION.	Distance au chef-lieu d'arr.
Suite de Ste-Mère-Église.	Saint-Martin-de-Varreville	379	24
	Sainte-Marie-du-Mont	1.352	27
	Sebeville	91	21
	Turqueville	299	23
	Vierville	98	28
St-Sauveur-le-Vicomte, 18 c., 11.085 hab.	Saint-Sauveur-le-Vicomte	2.659	15
	Besneville	1.142	25
	Biniville	164	12
	Bonneville (La)	348	15
	Catteville	203	23
	Colomby	693	7
	Crosville	194	18
	Étienville	664	17
	Golleville	380	11
Suite de St-Sauveur-le-Vicomte.	Hautteville	215	13
	Moitiers-en-Bauptois (Les)	488	20
	Néhou	1.901	15
	Neuville-en-Beaumont	141	24
	Orglandes	600	12
	Rauville-la-Place	811	17
	Reigneville	65	14
	Sainte-Colombe	308	15
	Taillepied	109	24

III. STATISTIQUE MORALE (1)

Par M. Eug. BOUTMY, ancien professeur.

Les chiffres en caractères gras inscrits dans chacune des trois petites colonnes de ce tableau indiquent le rang du département relativement à la mention devant laquelle ils sont placés.

Religion (2).

	Catholiques	543.199
	Protestants	1.240
	Israélites	41
	Clergé catholique	795
	Pasteurs	2
	Rabbins	»

Mouvement de la population.

	Naissances	12.022
	Mariages	4.357
	Décès	12.309
5e	Durée moyenne de la vie	44 ans.

Instruction (3).

26e	Nombre des jeunes gens sachant lire, écrire et compter sur 100 jeunes gens maintenus sur les listes de tirage	86,1
	Nombre des établissements d'enseignement secondaire de l'État	5
	Nombre des écoles primaires (publiques ou libres)	1.205

Crimes contre les personnes (4).

COURS D'ASSISES.

48e	Rapport du nombre des accusés à la population	1 sur 20.765 hab.
	Nombre total des accusés	26

Infanticides.

20e	Rapport du nombre des infanticides à celui des enfants naturels	1 sur 108,28
	Nombre total	7

Suicides.

52e	Rapport des suicides au chiffre de la population	1 sur 10.186 hab.
	Nombre total	53

Crimes contre les propriétés.

22e	Rapport du nombre des accusés à la population	1 sur 12.855 hab.
	Nombre total	42

Tribunaux correctionnels.

50e	Nombre des affaires	1.327
	Nombre des prévenus	1.557
	Nombre des condamnés	1.450

Procès.

	Affaires civiles (5)	1.916
	Affaires commerciales (6)	714
56e	Faillites (7)	27

Paupérisme.

13e	Rapport des indigents au chiffre de la population	1 sur 22 hab.
	Nombre total	24 409
	Bureaux de bienfaisance	299
	Hôpitaux et hospices	20
	Aliénés à la charge du département	433
	Sociétés de secours mutuels	15

Contributions directes (8).

7e	Foncière	3.464.866
	Personnelle et mobilière	638.882
	Portes et fenêtres	442.888

(1) Les chiffres contenus dans ce tableau sont empruntés, pour la plupart, à l'*Annuaire statistique de la France* (1878), publié par le ministère de l'agriculture et du commerce, ou calculés d'après des données puisées dans cet ouvrage.

(2) Ces chiffres sont antérieurs au recensement de 1876, qui a négligé ce point de vue.

Culte catholique. — Évêché à Coutances, suffragant de la métropole de Rouen. Le diocèse de Coutances, qui comprend le département tout entier, compte 61 cures, 813 succursales et 383 vicariats rétribués par l'État. Les congrégations et communautés religieuses établies dans le département étaient, avant 1880, au nombre de 28 : 5 pour les hommes et 23 pour les femmes.

Culte réformé. — Le département possède à Cherbourg et à Chefresne deux Églises consistoriales desservies chacune par un pasteur.

(3) Le département relève de l'académie de Caen. Lycée à Coutances ; collèges communaux à Avranches, à Cherbourg, à Mortain et à Saint-Hilaire-du-Harcouët ; 5 établissements libres pour l'enseignement secondaire. École normale d'instituteurs primaires à Saint-Lô ; cours normal d'institutrices à Avranches et à Coutances. Au point de vue du nombre d'élèves inscrits dans les écoles primaires de 6 à 13 ans, sur 100 enfants recensés, la Manche occupe le 39e rang. Ce département occupe le 42e rang d'après le nombre d'enfants présents à l'école par 10,000 habitants.

(4) Au point de vue judiciaire, le département de la Manche ressortit à la cour d'appel de Caen. Coutances est le siège de la cour d'assises. Chaque chef-lieu d'arrondissement possède un tribunal de première instance ; celui de Coutances est divisé en deux chambres. Des tribunaux de commerce sont établis à Cherbourg, à Coutances, à Granville et à Saint-Lô.

(5) Ce chiffre indique le nombre des affaires civiles terminées pendant l'année.

(6) Ce chiffre comprend les affaires contentieuses à juger pendant l'année.

(7) Terminées pendant l'année.

(8) Trésorier-payeur général à Saint-Lô ; receveur particulier dans chaque chef-lieu d'arrondissement ; 101 percepteurs.

BIBLIOGRAPHIE

1574. La Prinze de la ville de Saint-Lô, par M. de Matignon. In-8°.
1588. La Prinze du Mont-Saint-Michel, poème par *Jean de Vitel*. In-8°.
1604. La Fondation de l'église et abbaye du Mont-Saint-Michel, par *F. Ardant*. In-12, réimprimé plusieurs fois.
1668. Histoire du Mont-Saint-Michel en Normandie. In-12.
1758. Description des salines de l'Avranchin en basse Normandie, avec 2 pl., par *J.-E. Guettard*.
1760. Histoire de la ville de Cherbourg et de ses antiquités, par *Mme Retau du Frêne*. In-12.
1770. Almanach historique, ecclésiastique et politique du diocèce de Coutances, par l'abbé *Bisson*. Vol. in-16 de 1770 à 1781.
1792. Dissertation sur la ville d'Avranches, par *J. Le Brigant*. In-8°.
1801. Topographie rurale de la partie méridionale du département de la Manche dite le Bocage, par *Roussel*. In-8°.
1805. Notice sur la rade de Cherbourg, etc., par un officier français (*Savary*). In-8°.
1813. Description de l'ouverture de l'avant-port de Cherbourg, par *P.-A. Lair*. In-8°.
..... Notice historique du Mont-Saint-Michel et de Tombelaine, par *Blondel*. In-12.
1823. Notice historique du Mont-Saint-Michel, de Tombelaine et d'Avranches, par *Blondel*. In-12.
1825. Notice sur l'histoire du département de la Manche, par *C.-J. Houël*. In-8°, fig.
..... Essai sur la topographie du département de la Manche, par *De Caumont*. In-8° et atlas.
1826. Détails historiques sur l'ancien port de Cherbourg, en réponse à un mémoire de M. de Gerville, par *Aug. Asselin*. In-8°.
1829. Notice sur les inspirés, fanatiques, etc., du département de la Manche, par *F. Pluquet*. In-8°.
1831. Relation du voyage de Cherbourg, par un garde du corps (*Des Naylies*). Broch. in-8°.
1832. Histoire du Cotentin, par *Toustain de Billy*. 3 vol. in-8°.
1833. Guide du voyageur à Cherbourg, par *A. de Berruyer*. In-12.
..... Étrennes coutanciennes de 1833 à 1836, par l'abbé *Pilhon-Desprès*. In-12.
1833. Histoire pittoresque du Mont-Saint-Michel, par *Maximilien Raoul*. In-8°, fig.
1835. Cherbourg et la mer, par *Egron*. In-8°.
..... Du Mont-Saint-Michel dans son état actuel physique et social, par *V. de Maud'huy*. In-8°.
1838. Promenade maritime du Havre à Cherbourg, par *Morlent*. In-18.
1839. Histoire de la ville de Cherbourg, de Voisin La Hougue, continuée, depuis 1728 jusqu'à 1835, par *Verusmor*. In-8°.
1840. Histoire du Mont-Saint-Michel et de l'ancien diocèse d'Avranches, par l'abbé *Desroches*. 2 vol. in-8°.
1841. Relation de ce qui s'est passé à Cherbourg à l'occasion du transbordement des restes mortels de l'empereur Napoléon. In-4°.
1842. Avranches, ses vues et ses environs, par *Al. Motet*. In-8°.
..... Revue archéologique du département de la Manche, par l'abbé *L'Almand*. In-4°.
1843. Catalogue des oiseaux du département de la Manche, par *E. Canivet*. In-8°.
Notice historique sur le Mont-Saint-Michel et le Mont-Tombelaine, par *Boudent-Godelinière*. In-8°.
Histoire géologique, archéologique et pittoresque du Mont-Saint-Michel, par *Fulgence Girard*. In-8°.
1844. Essai historique et statistique sur l'Avranchin, par *Boudent-Godelinière*. 2 vol. in-8°.
1845. Avranchin monumental et historique, par *E. Le Héricher*. 2 vol. in-8°.
1848. Histoire et description du Mont-Saint-Michel, par *MM. Le Héricher* et *Bouet*. 1 vol. gr. *in-folio*, planches.
..... Notice historique sur la ville de Thorigny-sur-Vire et sur ses barons féodaux, par *F. Deschamps*. 1 vol. in-8°
1850. Chronique de Mortain, par *H. Sauvage*. In-12.
1851. Recherches historiques sur l'arrondissement de Mortain, par *H. Sauvage*. In-12.
1853. Mortainais historique et monumental, par *H. Sauvage*. In-8°.
1862. Recherches archéologiques, historiques et statistiques sur la ville de Coutances, par *L. Quenault*. 2e édit., in-12.
1864. Le Mont-Saint-Michel pittoresque, par *M. Pigeon*. In-8°.
1867. La Normandie. Itinéraire général de la France (Collection *Joanne*). 1 vol. in-18.
1867. Histoire du château et des sires de Saint-Sauveur-le-Vicomte, par *Léopold Delisle*, de l'Institut. 1 vol. in-8°.
1867. Documents pour servir à l'histoire des ville et château de Cherbourg, recueillis et annotés par *M. de Pontaumont*. 1 vol. in-8°.
1868. La Normandie. Itinéraire général de la France, par *Ad. Joanne*. In-18.
1869. Pouillés des doyennés de La Hague et de Carentan, au diocèse de Coutances, publiés par *M. de Pontaumont*. 1 vol. in-8°.
1871. Gavray, Ver et Les Mesnils, par *C. Clouet*. 1 vol. in-8°.
1872. De Villedieu à Hambye et Saint-Denis, par *C. Clouet*. 1 vol. in-8°.
1872. Petite géographie du département de la Manche, par *Delaplanche* (Collection de M. Levasseur). In-12.
1873. Bibliographie du département de la Manche, par *Adr. Pluquet*. 1 vol. in-18.
1774. De Villedieu à Gavray et au Camp de Sabinus, par *C. Clouet*. In-8°.
1874. Itinéraire descriptif et historique du voyageur au Mont-Saint-Michel, par *E. Le Héricher*. 1 vol. in-12, 2e édit.
1875. Une visite au Mont-Saint-Michel, notice historique et archéologique sur Avranches, Pontorson et l'abbaye du Mont-Saint-Michel, par *Aug. Lebreton*. In-8°.
1875. Histoire du Cotentin et de ses îles, par *G. Dupont*. 2 vol. in-8°.
1875. La Mare du Désert, par *V. Brunet*. In-8°.
1876. Petite géographie du département de la Manche, par *L. Aubril*. In-18.
1877. Description de l'abbaye du Mont-Saint-Michel et de ses abords, par *Ed. Corroyer*, architecte du département. 1 vol. in-8°.
1877. Histoire du diocèse de Coutances, par l'abbé *Lecanu*. 2 vol. in-4°.
1878. Les curieuses recherches du Mont-Saint-Michel, par *Dom.-Thomas Le Roy*, publiées pour la première fois, avec une introduction et des notes, par *E. Robillard de Beaurepaire*. 2 vol. in-8°.
1878. Histoire du diocèse de Coutances et Avranches, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours; suivi d'un tableau historique des paroisses, par *Lecanu*. 2 vol. in-8°.
1880. Saint Michel et le Mont-Saint-Michel, par *Mgr Germain*, l'abbé *Blin* et *Édouard Corroyer*. 1 vol. gr. in-8°.
1880. Chronique du Mont-Saint-Michel, 1343-1464, publiée par *Luce*. 2 vol. in-8°.
1880. Les Grands bailliages du Cotentin, par l'abbé *Pigeon*. In-8°.
Annuaires du département de la Manche. In-8° avec notices historiques.
Annuaires des cinq départements de la Normandie. In-8°.
Mémoires de la Société d'archéologie, de littérature, sciences et arts d'Avranches. In-8°.
Notices, mémoires et documents publiés par la Société d'agriculture, d'archéologie et d'histoire naturelle du département de la Manche.
Mercure de 1726 à 1742. — Mémoires de la Société des antiquaires de France. — Mémoire de la Société des antiquaires de Normandie. — Bulletin monumental de M. de Caumont.
Feuilles 16, 17, 27, 28, 44, 61 de la grande *Carte* de France, dite de l'*État-Major*, publiée par le Dépôt de la guerre.
Cartes de Normandie extraites des cartes de France de *Cassini* et de *Capitaine*.
Cartes du département de la Manche, extraites de la Carte du Dépôt de la guerre.
Cartes du département de la Manche de *Frémin*, *Charlet*, *Donnet*, *Logerot*, *Ad. Joanne*.

Paris. — Imprimerie Vve P. Larousse et Cie, rue Montparnasse, 19.

Paris chez Richard, 21 Rue Bonaparte

J. Rouff Editeur 13 Cloître St Honoré

Nouvelle Édition

Imp Richard, Paris

Pl. 30

DÉPARTEMENT DE LA MANCHE

PAR V.A. MALTE-BRUN.

PLAN DE SAINT-LÔ

Légende.
1. Préfecture
2. Hotel de Ville
3. Eglise N.e Dame
4. —— Ste Croix
5. Collège
6. Hopital

Les Paliers
Champ de Mars
Vire R.
Echelle au 1:10000e

Explication des Signes.

- CHEF-LIEU DE DÉPART.
- CHEF-LIEU D'ARRONDT.
- Chef lieu de Canton
- Commune
- Evêché
- Route Nationale
- Route Départementale
- Chemin Vicinal
- Rivière
- Canal
- Chemin de fer et St.on
- Limite de Département
- Limite d'Arrondissement
- —— de Canton

Echelle au 1:500000e
0 5 10 15 20 Kilom.

C. de la Hague
Raz-Blanchart
Beaumont Hague
Octeville
Cherbourg
Querqueville
Digue
Tourlaville
Equeurdreville
Hainneville
Les Pieux
Flamanville
Bricquebec
Montebourg
Valognes
Ste Mère Eglise
St Pierre Eglise
St Sauveur Le Vicomte
Barneville sur Mer
Carentan
Lessay
Periers
St Sauveur Landelin
St Malo de la Lande
Coutances
Cerisy la Salle
Montmartin sur Mer
Iles Chaussey
Granville
Brehal
Gavray
Perey
Villedieu les Poêles
Sartilly
Avranches
Rade de Cancale
Cancale
St Malo
St Servan
Toubalay
Pleurtuit
Dol
Pontorson
Pleine Fougeres
St James
Antrain
Louvigné du Désert
Ducey
Juvigny
Isigny
Balleroy
St Clair
Caumont
Torigny sur Vire
Tessy sur Vire
le Beny Bocage
Sourdeval la Barre
Tinchebrai
Mortain
Barenton
St Hilaire du Harcouet
le Teilleul
Passais
Landivy
Sevet
Lamballe
Montmartin en Graignes
Ile Jersey
St Helier
Gde Ile
I. Longue
Baie du Mont St Michel
Manche
Mayenne
Orne
Calvados
Vire
Sée
Sélune
Loire
Couesnon R.
Commont R.
Vivenne R.
Dompront
Caen
Paris



CHALONS-SUR-MARNE

MARNE

Chef-lieu : CHALONS-SUR-MARNE

Superficie : 8,180 kil. carrés. — Population : 407,780 habitants.

5 Arrondissements. — 32 Cantons. — 635 Communes.

DESCRIPTION PHYSIQUE ET GÉOGRAPHIQUE

Situation, limites. — Le département de la Marne doit son nom à la principale rivière qui le traverse en le partageant du sud-est au nord-ouest en deux parties à peu près égales en étendue. Il appartient à la région du nord-est de la France et au bassin de la Seine. Il a été formé, en 1790, du Rémois, du Perthois et de la basse Brie, qui dépendaient de l'ancienne province de Champagne.

Il a pour limites : au nord, le département des Ardennes; à l'est, le département de la Meuse; au sud-est, celui de la Haute-Marne; au sud, celui de l'Aube; à l'ouest, ceux de Seine-et-Marne et de l'Aisne.

Nature du sol. — Ce département, dont la forme présente l'aspect d'un carré irrégulier, est un pays de plaines et de plateaux peu élevés; sa surface est peu accidentée; son inclinaison générale est du sud-est à l'ouest, et il forme trois vallées principales : celle de l'Aisne, au nord; celle de la Marne, au centre, et celle de la Seine, au sud; la seconde est de beaucoup la plus étendue.

Entre Reims, Isle-sur-Suippe, Sommepuis, Sainte-Menehould, Vitry, Fère-Champenoise, Sézanne, Vertus, Épernay et Aï, s'étend une vaste plaine crayeuse, où les villages sont rares, où le sol est aride et ingrat, où l'on rencontre à peine quelques rares et chétifs buissons; elle est connue sous le nom caractéristique de *Champagne pouilleuse*. Cette plaine infertile, située au nord-est de la Marne, est entourée de contrées plus favorisées de la nature, dont les produits agricoles compensent largement l'insuffisance des récoltes de celle-ci.

Il n'y a pas de montagnes dans ce département; c'est tout au plus si les abords de quelques rivières présentent des coteaux et des revers escarpés, dont on peut évaluer la pente à 150, à 200 mètres de hauteur. La partie occidentale, qui s'étend entre Sézanne et Reims, présente seule une contrée couverte de collines très boisées, surtout vers les bords de la Marne. A l'est du département, sur les confins de celui de la Meuse, on rencontre la même disposition.

Les points culminants du département sont : au nord-ouest, entre la Marne et la Vesle, dans la forêt de la montagne de Reims, près de Verzy, 280 mètres; à Ludes, 274 mètres; entre la Marne et l'Aube, près de Vertus, le mont Aimé, 240; le mont Joli, 274; le coteau de Béru, à 9 kilomètres à l'est de Reims, 267; les collines de Moronvilliers, 257; et le plateau de Sompuis, 232 mètres.

Le sol du département est très fertile dans la partie méridionale, crayeux et aride en général dans la partie septentrionale, dont les célèbres vignobles forment presque la seule richesse. Sa superficie est évaluée à 818,044 hectares, qui se divisent, d'après la nature du sol, en pays de montagnes, 250,000 hectares; pays de bruyères ou de landes, 30,000; sol de riche terreau, 347,000; sol de craie ou calcaire, 430,000; sol de gravier, 20,000, et sol pierreux, 20,000 hectares.

Hydrographie. — Le département de la Marne est compris dans le bassin de la Seine. La Seine, la Marne et l'Aisne sont ses principales rivières. La Seine lui sert de limite au sud-ouest, et traverse son extrême frontière l'espace de 25 kilomètres. Ce fleuve y reçoit par sa rive droite l'Aube, qui n'appartient également au département que pour une très faible partie de son cours, 15 kilomètres environ; l'Aube reçoit à son tour la Superbe ou rivière des Auges.

La Marne, le plus grand affluent de la Seine, prend sa source à une altitude de plus de 380 mètres, et sort de la fontaine de la Marnotte à 16 kilomètres au sud de Langres, dans le département de la Haute-Marne, qu'elle traverse du sud au nord, en

s'inclinant un peu vers l'ouest; elle entre à Ambrières dans celui de la Marne, passe à Vitry-le-François, Châlons, Épernay, Dormans; près de cette dernière ville, elle quitte le département pour traverser ceux de l'Aisne, de Seine-et-Marne, de Seine-et-Oise et de la Seine, et vient à Charenton se jeter dans la Seine, après un cours d'environ 494 kilomètres, dont 165 appartiennent au département même.

Les affluents de la Marne, dans le département, sont : sur la rive gauche : la Blaise, en partie, qui y a son embouchure; la Coole et la Somme-Soude, formée de la réunion de la Somme et de la Soude, qui y ont tout leur cours; le Surmelin, le Petit-Morin (58 kilom.) et le Grand-Morin (118 kilom.), qui y ont leur source. Les affluents de la rive droite sont : la Saulx, grossie de la Bruxenelle, de la Chée et de la Vière, qui viennent du département de la Meuse, le Flon et la Moivre, qui y ont tout leur cours.

L'Aisne, affluent de l'Oise (voyez l'hydrographie des départements de l'Aisne et de l'Oise), prend sa source à Somme-Aisne, près du village de Soulières, dans le département de la Meuse; entre après quelques kilomètres de cours dans celui de la Marne, et en traverse la partie orientale du sud au nord, en passant par Charmontois, Sainte-Menehould, Chaudefontaine, La Neuville-au-Pont, Vienne-la-Ville et Ivoy-le-Petit; près de cette dernière commune, elle entre dans le département des Ardennes, qu'elle traverse en décrivant une courbe, dont l'autre extrémité, pénétrant dans celui de l'Aisne, vient encore près de Sapigneules toucher le département. L'Aisne a dans le département plusieurs affluents qui appartiennent tous à sa rive gauche; nous citerons l'Yèvre, la Bionne, la Tourbe, le Dormois, la Suippe et la Vesle; ces deux derniers sont les plus importants.

La Suippe coule du sud-est au nord-ouest; elle prend sa source à Somme-Suippe, au-dessus de la petite ville de Suippes, qu'elle traverse; passe ensuite à Jonchéry, Saint-Hilaire-le-Grand, Auberive, Vaudésincourt, Bétheniville, Pont-Faverger, Selles, Saint-Masmes, Warmériville, Boult et Auménancourt-le-Grand, et se jette dans l'Aisne au-dessus de Berry-au-Bac, après un cours d'environ 78 kilomètres.

La Vesle prend aussi sa source dans le département même, à Somme-Vesle, près de Tilloy, et coule du sud-est au nord-ouest, en passant par Courtisols, Dampierre-au-Temple, Sept-Saulx, Courmelois, Beaumont, Sillery, Reims, Muison, Jonchery et Fismes; près de cette dernière ville, elle pénètre dans le département de l'Aisne et vient au-dessous de Vailly affluer dans la rivière d'Aisne, après un cours total d'environ 125 kilomètres. Elle reçoit les eaux de la Noblette et de l'Ardre.

Il existe entre Vitry et Sainte-Menehould, et entre Montmirail et Épernay, un nombre assez considérable d'étangs très poissonneux; on trouve aussi, dans les parties de l'est et de l'ouest du département, plusieurs marais; ceux de Saint-Gond et de la Vesle sont les plus étendus.

Le département de la Marne est traversé par trois canaux principaux : le canal latéral de la Marne, le canal de la Marne au Rhin, qui se soude au précédent, et le canal de jonction de la Marne à l'Aisne. Le canal de la Marne au Rhin commence à Épernay; il est latéral à la rive droite de la Marne jusqu'à Vitry-le-François, et remonte alors l'Ornain pour pénétrer dans le département de la Meuse; son parcours dans le département est d'environ 95 kilomètres.

Le canal de jonction de l'Aisne à la Marne commence à Condé, entre Châlons et Épernay, va près de Sept-Saulx gagner la vallée de la Vesle, qu'il suit jusqu'à Reims, et de là va à Béry-au-Bac se joindre au canal latéral de l'Aisne; son parcours dans le département est de 60 kilomètres.

Voies de communication. — Le département de la Marne est un des plus favorisés sous le rapport des voies de communication. Il est traversé par 8 routes nationales, d'une longueur totale de 590 kilomètres; par 17 routes départementales, 545 kilomètres; par 31 chemins vicinaux de grande communication, 690 kilomètres; par 46 chemins vicinaux de moyenne communication ou d'intérêt commun, 786 kilomètres; et par 3,370 chemins vicinaux ordinaires, ayant un développement total de 5,430 kilomètres.

Les chemins de fer qui le sillonnent appartiennent au grand réseau de l'Est; la principale ligne est celle de Paris à Nancy. Elle entre dans le département à 5 kilomètres en avant de Dormans, et dessert les stations de : Dormans, Port-à-Binson, Damery-Boursault, Épernay (142 kilom. de Paris), Oiry-Mareuil, Jalons-les-Vignes, Châlons-sur-Marne (178 kilom. de Paris), Coolus, Vitry-la-Ville, Loisy, Vitry-le-François, Blesmes, Pargny et Sermaize.

A Épernay, un premier embranchement se dirige sur Reims, en desservant Ay, Avenay,Germaine, Rilly-la-Montagne, Reims (172 kilom. de Paris, 30 kilom. d'Épernay). A Reims, il se bifurque, d'une part, vers Laon en desservant, dans le département, la station de Loivre; d'autre part, vers Mézières et Charleville, en desservant dans la Marne : Witry-les-Reims et Bazancourt. A Bazancourt, un petit embranchement se dirige sur Bétheniville, par Isle-sur-Suippe, Warmériville, Heutrégiville, Saint-Masmes et Pont-Faverger.

A Oiry, un autre embranchement de 84 kilomètres part de la ligne principale de Paris à Nancy, en desservant les stations : d'Avize, Mesnil-sur-Oger, Vertus, Colligny, Morains-Aulnay, Fère-Champenoise, Connantre, Linthes-Pleurs, Sézanne (60 kilom. d'Épernay), Barbonne, Saint-Quentin, Anglure, Saint-Just et Romilly (Aube), où il rejoint la ligne de Paris à Troyes.

A Blesmes, un embranchement de 90 kilomètres se dirige sur Chaumont, mettant en communication Châlons-sur-Marne et Chaumont, en desservant, dans le département, la station de Saint-Eulien.

Châlons est également en communication avec Troyes (92 kilom.) et Orléans (298 kilom.), par une ligne qui appartient à l'État, et dessert dans le département les stations de Coolus, Écury, Nuisement, Bussy-Lettrée et Sommesous.

La ligne de Paris à Metz par Soissons et Reims traverse le nord du département, et dessert les stations de Fismes, Jonchery-sur-Vesle, Muizon, Reims (160 kilom. de Paris), Sillery, Thuisy, Sept-Saulx, Mourmelon-le-Petit, Saint-Hilaire-au-Temple, Cuperly, Suippes, Somme-Tourbe, Somme-Bionne, Valmy, Sainte-Menehould. Cette ligne se soude à la ligne principale de Paris à Nancy à l'aide de l'embranchement de Saint-Hilaire à Châlons par La Veuve.

D'autres lignes sont à l'étude ou en construction; citons celle de Coulommiers (Seine-et-Marne) à Vitry-le-François, par Esternay, Sézanne, Fère-Champenoise et Sommesous.

En 1877, on évaluait la longueur des lignes exploitées à 463 kilomètres, et celle des lignes en construction ou à construire à 144 kilomètres.

Climat. — Le département de la Marne appartient à la région climatérique du nord-ouest ou climat séquanien; mais il se trouve sur la limite de ce climat et de la région climatérique du nord-est; il participe donc de chacun d'eux, et c'est ce qui explique son inconstance. Il est, en général, assez tempéré; l'air y est pur, excepté dans la partie orientale, où se trouvent les étangs et les marais. Il est vif et sec dans la grande plaine de la Champagne pouilleuse, là où rien ne vient arrêter l'humidité. La température est sujette à de brusques variations, et, à certaines époques de l'année, les lieux élevés sont enveloppés de brouillards qui descendent dans la plaine en automne et au printemps.

A Châlons-sur-Marne, le maximum de la température est de 32°,5 à 35°,5 centigrades, et le minimum varie de — 5° à — 17° centigrades. Le nombre annuel des jours de pluie est de 135 environ.

Le pays étant principalement formé d'un plateau découvert, les vents y soufflent alternativement de toutes les directions; néanmoins, ceux du nord et du sud y sont plus fréquents.

Productions naturelles. — Le département de la Marne appartient à la région géologique dite de Champagne, qui est intermédiaire entre celle de la Neustrie ou du bassin de Paris, et celle de la Lorraine. Il est surtout formé par une vaste plaine de craie sèche et onduleuse, atteignant 200 mètres d'altitude à l'est, et seulement 100 à l'ouest, par suite d'un léger abaissement. Les terrains appartiennent généralement aux deux grandes formations secondaires et tertiaires, et presque partout ils sont recouverts par le terrain d'alluvion ou de transport. Il n'y a d'autre exploitation minérale qu'une minière de fer, dans l'arrondissement de Vitry-le-François. On trouve quelques indices de houille. C'est un des départements qui renferment le plus de tourbières : 415 dont 146 exploitées en 1864. On exploite du marbre lumachelle champenois, des pierres meulières, les meilleures de France, des grès, de la craie, des cendres sulfureuses, de l'argile à potier et d'autres; il y a peu de carrières de pierre de taille dans le département, et surtout vers l'est; les côtes fournissent des cailloux dits blocaille. Bien que le département ne possède qu'un établissement thermal, celui de Sermaize, on connaît plusieurs sources minérales, la plupart ferrugineuses; citons celles de Vitry-le-François, Baye, Boursault, Chenay, Ambonnay, Hermonville, Fléchambault, Rosnay, Rilly, etc.

La flore du département est riche et variée; il

produit des céréales en quantité plus que suffisante pour les besoins de la consommation locale; on cultive principalement le froment, le méteil, le seigle, l'orge, l'avoine, le chanvre, le lin et la gaude. Les environs de Sainte-Menehould sont plantés d'arbres fruitiers à pépins et à noyaux. Parmi les cultures particulières au pays, on remarque les choux, le fourrage, les oignons cultivés en grand, les topinambours et les melons de Châlons, qui jouissent d'une réputation méritée. Dans les forêts, dont les principales sont celles de Trois-Fontaines, dans l'arrondissement de Vitry-le-François; de l'Argonne, dans l'arrondissement de Sainte-Menehould; de la Traconne, dans l'arrondissement d'Épernay, et de la montagne de Reims, dans l'arrondissement de Reims, les essences dominantes sont le bouleau, le charme, le chêne. Elles contiennent des plantes précieuses. Les prairies de la Marne donnent des fourrages d'excellente qualité, ainsi que celles des rivières d'Aisne et d'Aube. Depuis quelques années on a tenté, et avec succès, d'améliorer les plaines crayeuses stériles au moyen de plantations d'arbres verts et autres.

La principale production végétale du département est celle de la vigne, qui est cultivée dans les cinq arrondissements; mais ce n'est que dans ceux de Reims et d'Épernay que l'on trouve ces coteaux célèbres dont les produits sont estimés et recherchés du monde entier. Les vins de Champagne disputent à ceux de Bordeaux et à ceux de Bourgogne le premier rang parmi les vins de France; mais les vins de Champagne mousseux sont sans rivaux dans leur espèce. Parmi les vins rouges, moins abondants que les vins blancs, les meilleurs sont ceux récoltés sur le revers septentrional de la chaîne de coteaux qui s'étend de Châlons à Reims, et dits « montagne de Reims ou coteaux de la Marne; » ceux de Verzy, Verzenay, Mailly, Saint-Basle, Bouzy et Saint-Thierry, Ville-Dommange. Les mêmes coteaux, dans les communes de Ludes, Mailly, Verzenay et Verzy donnent les fameux *vins de Sillery*, les plus célèbres des vins blancs de Champagne, les vins blancs d'Ay et de Mareuil-sur-Ay, dits « de la rivière de Marne, » sont les plus estimés après ceux de Sillery. On a classé ainsi les vins blancs : Sillery, Ay, Mareuil, Haut-Villiers, Pierry, Épernay, Dizy, Bouzy, Avize, Cramant, Oger, Grauves et Cuis, pour la première qualité. Ce qui contribue beaucoup à la bonification de ces vins, produits du sol crayeux de la Champagne, ce sont ces belles caves que l'on creuse à Reims, à Épernay, à Avize, sous le sol même qui les produit, et dans une roche de craie ou crayon tendre; elles sont immenses et aussi solides que si elles étaient soutenues par des voûtes en pierre. Citons, par exemple, à Épernay les caves de Moët, qui n'ont pas moins de 14 kilomètres de parcours et peuvent emmagasiner huit millions de bouteilles; celles de M. E. Mercier, dont le développement total est de 15 kilomètres, qui s'étendent sous une surface de plus de 20 hectares et qui, munies de voies ferrées, peuvent, par une ingénieuse disposition, recevoir les wagons de la Compagnie des chemins de l'Est qui y viennent charger les millions de bouteilles de vin de crus choisis et de différentes années qui y sont disposées dans un ordre admirable!

En 1871, la production des vignes, dans le département, était de 372,902 hectolitres de vin, valant 18,645,100 francs; en 1874, elle était de 391,808 hectolitres, valant 15,672,320 francs; en 1877, la production a été de 473,077 hectolitres et, en 1880, elle descendait à 110,148 hectolitres seulement, à cause des gelées et de la maladie de la vigne.

Sauf la race ovine, les animaux domestiques sont généralement médiocres et chétifs; les animaux sauvages les plus communs sont les loups et les renards. On élève les chevaux avec assez de succès dans l'arrondissement de Vitry; des courses existent à Reims. Le gibier à poil et à plumes est assez abondant, et quelquefois on rencontre, dans les bois de l'arrondissement de Sainte-Menehould, des cerfs, des chevreuils et des sangliers dans ceux de la montagne de Reims. Les corbeaux, les corneilles et les pies sont nombreux. On rencontre le héron, le courlis, le vanneau, le pluvier, l'ortolan, la caille, et l'on y acclimate le cygne. L'hiver amène l'outarde et la gelinotte. On élève la volaille et les abeilles en grande quantité. Les rivières sont très poissonneuses.

Industrie agricole, manufacturière et commerciale. — Le département de la Marne est un pays agricole et manufacturier; l'agriculture y est avancée; il possède plusieurs fermes-écoles, notamment autour du camp de Châlons, où l'on en compte huit. La viticulture y est poussée avec beaucoup d'intelligence à un haut point de perfection; les récoltes de vin et de grains sont abondantes. Le sol crayeux et aride de la Cham-

pagne pouilleuse commence à se couvrir de plantations forestières. Les cultivateurs élèvent un grand nombre d'abeilles et engraissent beaucoup de volaille.

La superficie du département se partage en superficie bâtie et voies de communication, 50,460 hectares, et en territoire agricole, 767,584 hectares. Ce dernier se subdivise lui-même en : céréales, 330,101 hectares ; farineux, 12,018; cultures potagères et maraîchères, 3,272 ; cultures industrielles, 7,474 ; prairies artificielles, 64,991 ; fourrages annuels, 5,087; vignes, 14,151; bois et forêts, 114,803 ; prairies naturelles et vergers, 33,832; pâturages et pacages, 1,723 ; terres incultes, 17,431 hectares.

La filature en grand de la laine et du coton, la fabrication des lainages et tissus de toute espèce, figurent au premier rang dans l'industrie départementale. Reims est le centre de cette grande fabrication, dont la production annuelle est évaluée à 75 millions de francs, dont un tiers est exporté à l'étranger. Parmi les autres produits fabriqués, nous citerons : les eaux-de-vie, la bière, les verres, les tuiles, la poterie et la faïence, la porcelaine à Esternay, à Sézanne, à Retourneloup, le blanc d'Espagne à Chépy ; les papiers, les tuiles à Ludes et à Villers-Allerand; les cuirs, la fonte de fer, les pains d'épice, les biscuits et les bougies de Reims, de l'acide acétique obtenu par la distillation du bois, les chapeaux de tresse, les chapeaux de soie, les instruments d'optique, à Sézanne; le carton, à Melette, etc. Le département ne renferme que quatre ou cinq hauts fourneaux. Les tonnelleries, les boisselleries et les corderies sont nombreuses.

Le commerce prend dans ce département de grandes proportions ; il est, d'ailleurs, singulièrement facilité par les routes, la navigation en rivière, les canaux et les chemins de fer. Les principaux articles exportés sont : les vins (en moyenne 6 millions de bouteilles de champagne par an, dont le prix varie de 6 fr. 50 à 3 fr. 50), et les eaux-de-vie, les vins, les bois et les articles dits « de Reims. » Le nombre des foires est de 670 ; elles se tiennent dans plus de 120 communes, et durent 1,250 journées. Les plus importantes sont celles de Pâques, à Reims ; du 12 avril et de la Pentecôte, à Châlons ; et du 4 novembre, à Sézanne ; ces quatre foires durent chacune 8 jours. Reims a, en outre, trois foires de 3 jours, et cinq foires de 2 jours chacune. Châlons a aussi, le 1er août, une foire de 3 jours. Les foires d'Épernay, de Sainte-Menehould, de Courtisols et de Vertus sont aussi très importantes. Les principaux objets de commerce consistent en bestiaux, instruments aratoires, chanvre, toile, volaille, etc. Le commerce des vins de Champagne se fait surtout à Reims, à Avise et à Épernay.

Division politique et administrative. — Le département de la Marne a pour chef-lieu Châlons-sur-Marne ; il se divise en 5 arrondissements, 32 cantons, 665 communes ; le tableau que nous donnons plus loin les fera connaître. Il appartient à la région agricole du nord de la France.

Reims est le siège d'un de nos plus anciens archevêchés, qui comprend dans son ressort les évêchés de Châlons, de Soissons, de Beauvais et d'Amiens. L'arrondissement de Reims et le département des Ardennes forment la circonscription du diocèse particulier de l'archevêché de Reims, qui possède un grand et un petit séminaire, 12 cures et 121 succursales ou vicariats. L'évêché de Châlons comprend les arrondissements de Châlons, d'Épernay, de Sainte-Menehould et de Vitry-le-François ; il y a un grand séminaire à Châlons et un petit séminaire à Saint-Memmie, près de Châlons ; le diocèse compte 4 cures de première classe, 20 de seconde, 313 succursales et 18 vicariats.

Les protestants ont un temple à Reims, et les israélites ont des synagogues à Reims et à Châlons.

Les cinq tribunaux de première instance des cinq arrondissements, et les trois tribunaux de commerce de Châlons, d'Épernay et de Reims, sont du ressort de la cour d'appel de Paris.

Au point de vue universitaire, le département relève de l'académie de Paris. Il y a un lycée à Reims, des collèges communaux à Châlons, Sainte-Menehould, Épernay, Vitry-le-François et Sézanne ; plusieurs institutions secondaires libres et près de 1,000 écoles primaires. Châlons possède une école normale d'instituteurs et une école nationale des arts et métiers, une société des sciences et arts. Reims possède une école normale d'institutrices, une école préparatoire de médecine et de pharmacie, une école professionnelle, des cours de chimie, de droit industriel, une Académie des sciences et belles-lettres, un comité d'archéologie et des sociétés des beaux-arts et et musique.

Châlons est le quartier général du 6e corps d'armée et de la 6e région de l'armée territoriale, qui comprend les départements de la Marne, des Ardennes, de l'Aube, de Meurthe-et-Moselle, de la Meuse et des Vosges; Reims est le chef-lieu d'une division. Au nord de Châlons, entre Mourmelon-le-Grand et Mourmelon-le-Petit, se trouve un vaste camp avec champ de manœuvres. Reims est actuellement une place de guerre entourée par la ligne des forts de Berru-Nogent, Brimont, Witry, Gueux et Marlbré; d'autres sont à l'étude. Châlons est le chef-lieu de la 6e légion de gendarmerie, dont les compagnies occupent les départements de la Marne, des Ardennes et de l'Aube. Le département de la Marne dépend de l'arrondissement minéralogique de Troyes (région du nord-est) et de la 3e inspection divisionnaire des ponts et chaussées. Châlons est le chef-lieu du 10e arrondissement forestier (Marne et Ardennes).

Le département compte 82 perceptions des finances; les contributions et revenus publics atteignent 32 millions de francs.

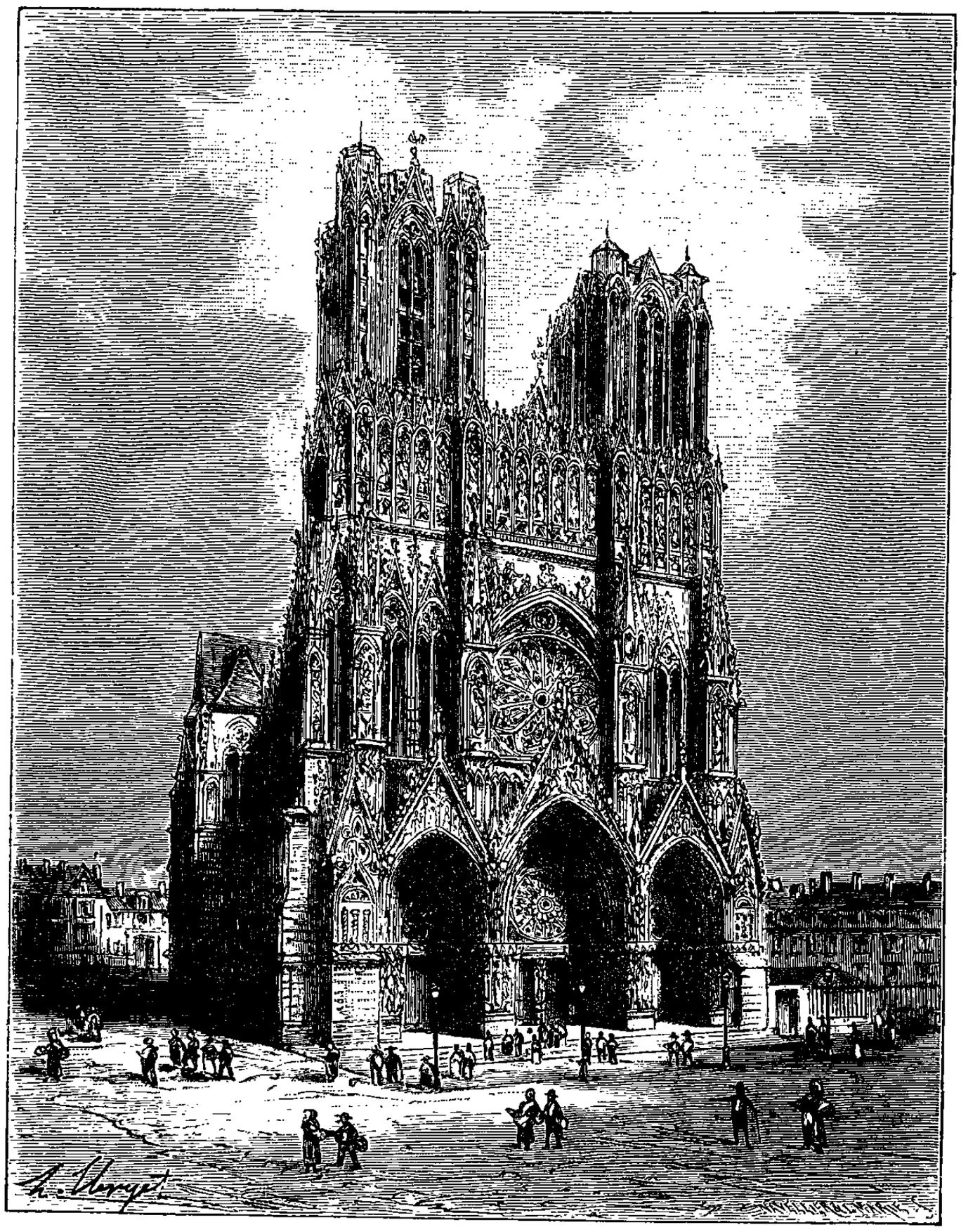
HISTOIRE DU DÉPARTEMENT

Lorsque les Romains pénétrèrent dans les Gaules, ils trouvèrent la partie sud-est du territoire, qu'ils désignèrent après leur conquête sous le nom de *Belgica secunda,* occupée par deux peuplades, les *Remi* et les *Catalauni*, dont tous leurs auteurs s'accordent à vanter le courage et la puissance. Ces contrées qui devinrent, sous la monarchie franque, les domaines indépendants des évêques de Reims et de Châlons, quoique enclavées dans la Champagne et rattachées par certains liens de vassalité aux comtes de cette province, ont formé presque en entier le département actuel de la Marne.

Tout ce qui précède la période romaine est resté dans l'obscurité la plus profonde; mais il est permis de supposer, pour ces populations, de glorieux antécédents, sur la foi de César lui-même, leur ennemi et leur vainqueur, écrivant dans ses immortels *Commentaires : Gallorum omnium fortissimi Belgii;* ce à quoi Strabon ajoute : *Inter istas gentes Remi sunt nobilissimi* (De tous les Gaulois, les Belges sont les plus braves, et parmi eux les Rémois sont les premiers à citer). De pareils titres de noblesse peuvent consoler de quelques lacunes dans l'histoire; il est à regretter cependant qu'aucun document, qu'aucun débris de monuments religieux ou civils ne vienne jeter la moindre clarté sur un passé qui avait valu à nos ancêtres une si glorieuse renommée et une position si importante. César et ses successeurs, qui se connaissaient en valeur et savaient l'honorer, firent tous leurs efforts pour s'attacher les *Remi* et les *Catalauni;* ils y parvinrent et s'en firent des alliés aussi fidèles que les Éduens l'étaient dans la partie celtique de leur nouvelle conquête; aussi n'avons-nous à citer aucune révolte contre la domination des vainqueurs. Depuis quelques années, de nombreuses fouilles archéologiques ont été pratiquées dans le département et ont amené d'importantes découvertes en objets gallo-romains, notamment dans la contrée sise entre Reims et Sainte-Menehould, et aux environs de Sézanne. MM. de Baye à Baye, Counhage à Suippes, de Barthélemy à Courmelois, Werlé à Reims, ont de précieuses collections. On a découvert à Coizard, arrondissement d'Épernay, une station extrêmement importante de l'âge de la pierre polie, connue de tout le monde savant.

Ce qui, partout ailleurs, est une occasion de déchirements et de persécutions s'accomplit dans cette contrée sans que l'harmonie en paraisse troublée; les temples s'y élèvent en l'honneur de Jupiter, de Mars et d'Apollon, sans protestation des cultes abolis; le christianisme y apparaît à son tour dès le IIIe siècle, sans que des mesures bien rigoureuses signalent les vengeances du paganisme menacé; enfin les barbares eux-mêmes semblent respecter ce territoire comme un terrain neutre et consacré à la paix, et lorsque Attila en menace la capitale, on voit combattre, pour sa défense, sous le même drapeau, les Francs de Mérovée, les Wisigoths de Théodoric et les légions d'Aétius. La substitution de la monarchie de Clovis à la domination romaine s'y opéra aussi sans secousses; sous les premiers successeurs de ce prince, le pays fit partie du royaume d'Austrasie, dont Reims fut même quelque temps la capitale.

Des lieutenants royaux, avec le titre de comtes, administraient la province. Elle suivit le sort de l'État auquel elle était incorporée pendant les règnes si agités des rois de la première race, sans qu'aucun épisode notable signale son histoire particulière. Sous Charlemagne, l'extension des limites de l'empire la fit passer dans la Neustrie; mais, au milieu de tous ces bouleversements, deux pouvoirs



Cathédrale de Reims.

s'étaient maintenus et avaient grandi : c'étaient ceux des évêques de Reims et de Châlons. Dès le temps de Clovis, ils étaient en possession de privilèges considérables que chaque siècle avait vus augmenter; depuis longtemps, l'autorité royale sur les villes épiscopales n'était plus que nominale. Les prélats, à leur dignité religieuse, avaient ajouté le titre et les pouvoirs de comtes : l'évêque de Châlons battait monnaie; tous les deux étaient pairs de France et pouvaient réunir une armée de soixante mille vassaux dans la querelle des investitures, quand Louis le Gros se fit le défenseur des prétentions de la papauté. Il ne faut donc pas s'étonner de voir, à l'époque du morcellement de la France féodale, l'influence des sièges épiscopaux de Châlons et de Reims prévaloir contre le menaçant voisinage des comtes de Vermandois et de Champagne.

Pendant la crise qu'amena l'affaissement du pouvoir central sous les derniers carlovingiens, il y eut des luttes, des alternatives de succès et de revers; les prélats, aussi guerriers que pasteurs, subirent les chances des batailles auxquelles les entraînaient les nécessités de leur puissance territoriale; mais, encouragés par les sympathies et l'influence des rois de France, qui redoutaient moins leur pouvoir que l'agrandissement des vassaux laïques de la couronne, ils maintinrent leur autorité sur leurs

deux capitales et sur un rayon qui répond à peu près exactement à la circonscription actuelle du département; tout ce que put obtenir contre elle la dynastie héréditaire des comtes de Champagne, fondée par le fameux Thibaut, fut la reconnaissance d'un fait pour ainsi dire géographique, l'incorporation des deux évêchés dans le territoire de la Champagne, l'hommage, à ce titre seulement, aux comtes de la province; mais sans aucune atteinte aux privilèges séculaires, sans aucun empiètement sur les droits et sur l'indépendance des prélats.

Grâce à cet état de choses, il y eut, au milieu de la Champagne proprement dite, une Champagne rémoise et une Champagne châlonnaise, qui, le plus souvent, restèrent en dehors des discordes et des guerres dont fut agitée la France, et purent même garder la neutralité dans les nombreuses et sanglantes querelles que vidaient sur leurs frontières nos rois et les comtes de Champagne. Quoique ce fussent surtout les villes qui profitassent des bienfaits de la paix, et quoique la prospérité s'y révélât à des signes plus apparents, les campagnes avaient trouvé aussi, sous ce régime, leur part de sécurité et de bien-être, lorsque l'invasion anglaise, au XIII^e^ siècle, vint réclamer de leur patriotisme sa part de dévouement et de sacrifices.

Les commencements de cette longue et terrible guerre coïncident avec la réunion de la Champagne à la couronne de France, Jeanne, unique héritière de Henri III, quatorzième comte de Champagne, ayant épousé Philippe le Bel en 1284. Cette cession, qui ne fut solennellement enregistrée qu'en 1361, sous le roi Jean, souleva des difficultés dont le détail appartient à l'histoire du comté de Champagne; nous avons à constater seulement qu'à dater de cette époque furent rompus les derniers liens de vassalité qui rattachaient les domaines des évêques à la maison de Champagne.

La première attaque sérieuse fut dirigée par Robert Knolles et Eustache d'Auberticourt, que repoussa Henri de Poitiers, évêque de Troyes. A ces assaillants succéda bientôt Édouard d'Angleterre, qui, profitant de la captivité du roi Jean, fondit sur la Champagne, où il rencontra toutefois une vigoureuse résistance. Le traité de Brétigny exposa le pays à de nouvelles calamités; il fallut que Du Guesclin vînt le délivrer des bandes indisciplinées de *malandrins* et de *tard venus,* qui pillaient les villes et ravageaient les campagnes. De 1368 à 1380, eurent lieu de nouvelles expéditions des Anglais, sous les ordres des ducs de Lancastre et de Buckingham, et, cinquante ans plus tard, la victoire de Cravant, remportée par Salisbury, qui put croire un instant avoir arraché la province entière à la France. Qu'on se représente, en effet, ce malheureux pays isolé au milieu de territoires hostiles : Bourgogne, Flandre, Alsace et Lorraine.

Le découragement et le désespoir se seraient emparés de caractères moins solidement trempés que celui des Champenois. Une désolation si profonde, un danger si immense ne fit que réveiller leur courage en leur inspirant pour la mère patrie une pitié héroïque et sublime. Notre grand historien Michelet, en parlant de Jeanne Darc, a magnifiquement décrit ce qui dut se passer dans ces cœurs champenois, que César avait si bien devinés. Il ne nous appartient pas de toucher à cette grande épopée nationale dont l'expulsion de l'Anglais fut le dénouement; constatons seulement que, dans cette crise suprême, le tribut de sang payé par la brave contrée qui nous occupe fut tel, qu'on dut recourir à des mesures extraordinaires pour repeupler les campagnes et les villes. Une paix sérieuse et durable eût été le meilleur moyen d'arriver à ce but; mais cette heure réparatrice n'était point encore venue. La lutte de Louis XI et de Charles le Téméraire, les guerres de François I^er^ et de Charles-Quint, la peste, qui ajouta ses ravages à tant d'autres fléaux, mirent obstacle pendant longtemps à la cicatrisation des plaies anciennes. Quoique l'influence des évêques de Reims et de Châlons et le royalisme de la population eussent atténué les effets de la Réforme et de la Ligue, la solidarité entre les diverses provinces de la monarchie était dès lors assez étroite pour qu'on ne pût espérer la prospérité des unes au milieu de la désolation des autres; le mal n'était donc pas réparé lorsque, pendant la minorité de Louis XIV, le pays eut à subir, en 1650, une invasion des Espagnols.

Ce dernier assaut précéda une paix de plus d'un siècle, le théâtre de la guerre ayant été éloigné sous les règnes qui suivirent; mais les conditions de cette paix intérieure ne permettaient pas encore d'en espérer de bien heureux résultats : aggravation des impôts, exigences du recrutement, suppression des vieilles franchises, grâce à la centralisation administrative et au despotisme, aux exactions des agents royaux, tel est le prix auquel les malheureuses provinces payaient les somptueuses prodigalités de Versailles. Aussi se ferait-on diffi-

cilement une idée des espérances enthousiastes qui saluèrent les premières promesses de la Révolution de 1789. Lorsque la France fut envahie et que les Prussiens eurent pénétré en Lorraine, on peut dire que la Champagne se leva comme un seul homme. Dumouriez, pour ses opérations de l'Argonne, trouva un précieux concours dans cette héroïque population. La journée de Valmy inaugura toute une série de victoires auxquelles prirent une large part les volontaires champenois, et, dans cette grande lutte de la France contre l'étranger, le département de la Marne est du nombre de ceux qui ne désespérèrent point de la sainte cause qu'ils avaient embrassée et qui restèrent fidèles jusqu'au dernier moment au gouvernement que la France s'était alors donné.

Les vastes plaines qui se déploient au nord et à l'est de Châlons ont toujours fait de ce territoire une route ouverte aux invasions. Après nos revers de 1813, lorsque les puissances coalisées reprirent l'offensive, la Champagne était désignée d'avance comme le point le plus exposé à leurs attaques; c'est aussi ce point que choisit Napoléon pour y concentrer les efforts de la résistance. On a trop souvent célébré les merveilles de cette campagne de 1814 pour que nous essayions d'en dire autre chose que ce qui se rattache spécialement aux différentes localités dans les noms se présenteront dans cette notice; nous n'avons à constater ici que l'attitude générale du département dans ces graves circonstances. La population fut digne d'elle-même et de tout son passé; Napoléon n'avait pas trop présumé du dévouement des braves Champenois.

Si le département a vu dans ces dernières cinquante années améliorer sa culture, accroître ses richesses et augmenter le bien-être de ses habitants, il n'avait rien à ajouter à la gloire de ses antécédents patriotiques : en 1870, après la dispersion de nos armées, ses plaines ouvertes ne pouvaient offrir aucun point de sérieuse résistance aux masses envahissantes de l'ennemi; l'occupation allemande y fut longue et coûteuse : les réquisitions, les emprunts forcés, les dévastations et les charges de toute nature s'y traduisirent par une dépense de 26,237,675 francs; mais, si l'avenir nous réservait d'autres épreuves, la délimitation de nos frontières actuelles pourrait offrir aux braves Champenois l'occasion de nouveaux héroïsmes et de nouveaux dévouements.

HISTOIRE ET DESCRIPTION DES VILLES BOURGS ET CHATEAUX LES PLUS REMARQUABLES

Chalons-sur-Marne (lat. 48° 57′ 21″; long. 2° 1′ 18″ E.). — Châlons-sur-Marne (*Catalaunum, Durocatalaunum*), importante station de la ligne du chemin de fer de Paris à Nancy (réseau de l'Est) et point de départ de la ligne de Châlons à Orléans, avec embranchements sur Reims, sur Troyes et sur Verdun, à 173 kilomètres de Paris, chef-lieu du département de la Marne, d'un arrondissement, d'un canton, quartier général du 6e corps d'armée, est une ville peuplée de 20,236 habitants. Elle est le siège d'un tribunal de première instance et de commerce, d'une chambre consultative des manufactures, d'un conseil de prud'hommes, d'une société d'agriculture, sciences et arts, d'un collège communal, d'une école normale d'instituteurs, d'une école centrale des arts et métiers (300 élèves), d'un évêché avec grand et petit séminaire. C'était autrefois chef-lieu de généralité et d'élection, avec bailliage, présidial, justice consulaire, bureau de finances et grenier à sel; son évêché était un des plus riches et des plus importants de France; ses divers tribunaux ne relevaient que du parlement de Paris.

On manque de documents authentiques pour préciser d'une manière exacte la date de la fondation de Châlons. Châlons s'éleva au milieu du territoire des *Catalauni*, peuplade belliqueuse dont il est plusieurs fois question dans les *Commentaires* du grand capitaine; et comme jamais la capitale des *Catalauni* n'est citée par lui, on a été amené à conclure que, du temps de César, Châlons n'existait pas encore (1). Cependant, dès le milieu du IIIe siècle, les événements les plus graves se passent à Châlons ou sous ses murs : la ville est désignée comme une des plus importantes cités de la seconde Belgique; les preuves abondent, les témoignages concordent, aucune confusion n'est possible, aucun doute n'est permis; les probabilités ne peuvent donc varier que du Ier au IIe siècle de l'ère chrétienne sur la date de l'origine de la ville. On a cherché aussi dans l'étymologie de son nom la solution du problème; quelques auteurs ont cru la trouver dans

(1) Nous croyons que le retranchement improprement dénommé *Camp d'Attila* a dû être l'ancien centre des *Catalauni :* des titres du XIVe siècle lui donnent encore pour désignation : *Vetus Cathalaunum*. On sait aujourd'hui d'une façon certaine que la bataille d'Attila n'eut pas lieu dans ces plaines.

l'émigration sur les bords de la Marne des Cattes ou *Cattuari,* peuplade germaine qui y aurait construit le *Catalaunum* des anciens : c'est simplement à titre de renseignement et sous toute réserve que nous enregistrons cette opinion. Quoi qu'il en soit, Châlons existait avant l'an 250 ; saint Memmie y apporta certainement avant cette date la parole évangélique, y convertit une grande partie de la population, dépouilla les païens de leur plus beau temple dédié à Apollon, consacra l'édifice à saint Pierre, et éleva en l'honneur de saint Jean-Baptiste une chapelle destinée au baptême des néophytes. En 273, une sanglante bataille est livrée sous les murs de Châlons ; Aurélien y défait les légions révoltées à la tête desquelles s'était mis Tetricus. Les récits des historiens s'accordent pour nous représenter Châlons comme une ville florissante ; quelques-uns la placent au-dessus de Reims, l'antique métropole de la province. Trois voies romaines y aboutissaient, conduisant à Troyes, à Langres et à Reims. Sous le règne de Constantin, la Champagne châlonnaise (*Ager catalaunensis, Campia catalaunica*) était gouvernée par un officier particulier que l'empereur revêtit du titre de comte vers l'an 324 ; ce titre devint héréditaire, et le gouverneur du pays établit sa résidence à Châlons. Lampade possédait cette dignité au temps de saint Memmie. La ville était alors divisée en cinq bans ou quartiers, dont chacun avait sa porte : à l'orient s'élevait la porte des Monts, conduisant à l'église Saint-Pierre (*porta Montium vel Lavinia*) ; à l'occident, la porte des Vallées ou de Jupiter, ainsi nommée parce qu'elle menait à une colline, aujourd'hui le mont Saint-Michel, sur laquelle était un temple consacré au père des dieux ; au nord, la porte de Cérès, dont elle avoisinait le temple, et dont l'entablement supportait une statue de la déesse ; au midi, la porte de Mars, décorée aussi de la statue du dieu dont elle portait le nom. Les noms de ces portes furent changés postérieurement : elles s'appelèrent porte Murée, porte de Marne, porte Saint-Jacques, porte Sainte-Croix. Chacune d'elles était défendue par une tour ; en deçà de la porte de Jupiter, dans l'espèce d'île formée par deux ruisseaux, le Maud et le Naud, s'étendait un faubourg possédant un marché et un port, et protégé par trois tours : une sur le bord de chaque cours d'eau et la troisième à la pointe de l'île. Les faits qui se rattachent à cette période sont : un édit de l'empereur Probus, à la date de 284, enjoignant de replanter les vignes dans la campagne de Reims et de Châlons ; puis, en 394, la victoire remportée non loin de la ville, sur un corps d'Allamans, par Jovin, général champenois au service de Valentinien.

L'avènement de la monarchie franque accrut considérablement l'influence politique des évêques ; saint Élaphe, dix-septième pasteur de la ville, était un des principaux conseillers de Sigebert Ier, roi d'Austrasie ; il mourut vers 580, en Espagne, où la reine Brunehaut l'avait envoyé comme ambassadeur. Dès Clovis, les prélats avaient sur la ville une autorité à peu près souveraine : le titre de comte leur fut accordé ; ils eurent le droit de battre monnaie, et, quand la pairie fut instituée, ils figurèrent parmi les premiers dignitaires de ce corps illustre. Sous leur administration, qui fut généralement équitable et paternelle, la ville s'embellit et s'accrut rapidement. Malgré les nombreux désastres qui signalèrent le VIIe siècle : deux disettes, une peste, une inondation, la prise et l'incendie de la ville par Herbert, comte de Vermandois, en 643, nous voyons toutes les plaies cicatrisées, toutes les ruines relevées pendant la durée de l'épiscopat de Félix Ier, qui trouva encore assez de ressources pour achever la cathédrale commencée par ses prédécesseurs et dédiée par lui à saint Étienne. Félix ne mourut qu'après avoir mené à fin sa tâche réparatrice ; son corps fut enseveli dans une crypte qu'il avait fait creuser sous sa cathédrale. La liste des prélats de cette époque est riche en illustrations de toute sorte : Bladalde, au milieu du VIIIe siècle, étonne ses contemporains par les miracles de sa charité ; après lui, Loup II et Erchenraus vivent dans l'intimité de Louis le Débonnaire et de Charles le Chauve. Willebert, après avoir été trésorier de ce dernier prince, occupe le siège épiscopal de 868 à 877, et conserve dans sa nouvelle dignité l'amitié du roi, qu'il accompagne en Italie, où il meurt, en 887, du chagrin, dit-on, qu'il ressentit en voyant périr son maître, empoisonné par le juif Sédécias.

Ces liens traditionnels, qui rattachaient si étroitement le siège de Châlons à la cour de France, eurent l'inconvénient d'exposer parfois le pays au contre-coup des querelles dynastiques. C'est ainsi que, après la déposition de Charles le Gros, Bovon II s'unit à Hervé, son collègue de Reims, pour soutenir les droits de Charles le Simple encore enfant ; ils arrachent le jeune prince au concile séditieux

de Soissons, l'emmènent à Reims, et pendant sept mois, de 920 à 921, leur constante amitié déjoue toutes les entreprises des rebelles. Quelques années après, ce même Bovon prend parti pour Héribert, comte de Vermandois, contre l'usurpateur Raoul ; les troupes de ce dernier, commandées par son allié Boson, roi d'Arles, viennent assiéger Châlons, prennent la place, la livrent aux flammes, et chassent le belliqueux évêque, qui n'en reprit possession deux ans plus tard, en 933, que pour avoir à se défendre contre les Hongrois, qui ravageaient alors la Champagne.

Son successeur, Guibuin, exposa Châlons à de nouveaux désastres, en soutenant une cause tout aussi juste et qui le touchait de plus près. Robert de Vermandois avait obtenu l'investiture de l'archevêché de Reims pour son fils Hugues, âgé de cinq ans à peine. Guibuin, en protestant contre un pareil scandale, encourut la vengeance de son puissant voisin. Force resta à la bonne cause ; mais Châlons n'en fut pas moins saccagée une fois de plus, en 947. Nous retrouvons, dans les siècles suivants, la participation des prélats de Châlons à tous les événements qui agitent la France. En 1304, Roger intervient en faveur de Henri Ier contre la ligue de Robert et de Constance ; un document qui se rattache à cet épisode peut donner une idée de la puissance des évêques : Eudes, comte de Champagne, s'engage par une charte authentique « à ne bâtir en aucun temps, lui ou ses successeurs, aucun château fort ou simple château à une distance moindre de Châlons que huit lieues en circuit. »

Roger II fut chargé d'aller demander au grand-duc de Russie, Jaroslaw, la main de sa fille, que Henri Ier épousa en 1044. Roger III fut grand aumônier de France et chancelier du roi Philippe Ier. Guillaume de Champeaux était un des hommes les plus remarquables de son époque : maître d'Abélard, ami de saint Bernard, il fut un des plus intimes conseillers de la couronne, et prit une part active à la querelle des investitures. C'est dans cette lutte entre l'empereur Henri V et Louis le Gros que les deux prélats de Reims et de Châlons levèrent dans leurs diocèses, selon Anquetil, une armée de 60,000 hommes, qu'ils envoyèrent au secours du roi de France. Une pareille puissance ne pouvait s'exercer sans que la direction des affaires spirituelles en souffrît ; aussi les empiétements successifs du chapitre de Saint-Étienne amenèrent-ils de fréquents déchirements et des querelles intestines, dont nous regrettons d'être obligé de supprimer la curieuse et intéressante histoire. Aussi voyons-nous l'évêque Philippe, en 1097, s'adresser à l'évêque d'Arras, et le prier de venir conférer les ordres dans sa ville épiscopale, se plaignant que les affaires dont il était accablé ne lui permissent pas de s'acquitter de ce devoir. Pour en finir avec la période pour ainsi dire héroïque de l'évêché de Châlons, mentionnons une visite du pape Pascal II, en 1107 ; les exploits de Barthélemy de Senlis, cinquante-troisième évêque, compagnon de Louis le Jeune dans sa croisade, et mort en Palestine en 1147 ; le belliqueux épiscopat de Gui de Joinville, faisant, en compagnie de l'évêque de Verdun, qui y fut tué, le siège de Sainte-Menehould, où s'était retranché le bâtard Albert Pichot après avoir pillé et ravagé les deux diocèses, puis prenant la croix en 1188, et allant mourir peu après au camp des croisés sous les murs de Jérusalem ; enfin la réunion dans Châlons, en 1147, du pape Eugène III, de Louis VII et d'une foule innombrable de croisés rassemblés dans le Jard autour d'une chaire en pierre de taille, du haut de laquelle saint Bernard promettait à son auditoire, de la part du ciel, la réussite d'une entreprise qui devait être si malheureuse. Une série de prélats, théologiens pacifiques, administrateurs assidus, succède alors à cette longue liste d'évêques guerriers, ministres ou diplomates. Il faut reconnaître toutefois que, sous leur règne, la ville de Châlons atteignit un degré de prospérité qu'elle n'a pas connue depuis. Sa population dépassait 60,000 âmes ; son commerce était florissant, sa puissance était redoutable. L'histoire de cette ville ne cesse pas pour cela d'être glorieuse, mais sa gloire a moins d'initiative ; c'est un reflet qu'elle tire des événements auxquels elle se trouve mêlée. L'état politique de la France se modifie ; toutes les excroissances féodales s'abaissent sous le niveau monarchique : justice, finances, administration, tout se concentre, tout se régularise sous la pression d'un danger commun et devant la nécessité d'une force une et directrice ; la nationalité française s'est constituée, et c'est de l'indépendance nationale qu'il va s'agir. Le grand mérite des Châlonnais est d'avoir compris cette loi des temps modernes et d'y avoir scrupuleusement conformé leur conduite. Ils combattent au premier rang à Bouvines, en 1214, et, sous la conduite de Pierre de Reims, ils soutiennent le principal choc de la journée avec les communes champenoises et

la cavalerie soissonnaise. A La Croisette, en 1331, ils battent un corps anglais de 8,000 hommes qui se dirigeait sur Châlons, croyant surprendre la place. Deux années auparavant, Charles VII, accompagné de Jeanne Darc, avait reçu dans ses murs les députés de Reims, qui lui apportaient les clefs de leur ville. L'évêque et tout le peuple étaient allés à la rencontre du roi et de la Pucelle : « Jeanne, dit M. Henri Martin, retrouva à Châlons quelques-uns de ses compatriotes, accourus de leur village pour la voir passer dans sa gloire. » Les Anglais tentèrent sans succès de s'emparer de la ville en 1430 et en 1434. Le dévouement et la fidélité des habitants ne se démentirent pas davantage au milieu des discordes civiles ; Châlons resta, sous la Ligue, également dévouée à Henri III et à Henri IV. En 1589, ses habitants enlevèrent le fort de Pringy au commandant de Vitry-le-François, qui était ligueur. Henri IV transféra à Châlons le parlement de Paris : la magistrature ne pouvait trouver dans la bourgeoisie châlonnaise que des exemples de dévouement et de loyauté.

En 1591, le 15 juin, le parlement provincial avait eu le courage de faire brûler publiquement, par la main du bourreau, la bulle de Grégoire XIV qui excommuniait Henri IV, et, en 1592, la bulle de Clément VIII qui convoquait les états généraux du royaume pour élire un autre roi. C'est ici que s'arrête l'histoire politique de Châlons sous l'ancien régime ; nous ne mentionnerons que pour mémoire le passage et le séjour de Louis XIV, qui, le 8 mars 1680, assista, dans la cathédrale de Saint-Étienne, aux cérémonies du mariage de son fils unique, le grand Dauphin, avec la princesse Marie-Anne-Victoire de Bavière. Le mariage de Philippe d'Orléans, second fils de Louis XIII, avec Charlotte-Élisabeth de Bavière avait également été célébré dans cette ville, dans la chapelle inférieure de Saint-Nicolas, en 1671. Nous avons parlé ailleurs de l'attitude de la population pendant la Révolution ; en 1792, c'est à Châlons que Kellermann avait réuni l'armée qui battit les Prussiens à Valmy. Attaquée plusieurs mois avant par le duc de Brunswick, la ville avait dû son salut au secours des habitants d'Épernay.

En 1814, Châlons fut pendant quelque temps le lieu de réunion des troupes françaises et le pivot central des opérations de Napoléon Ier ; la ville eut beaucoup à souffrir de l'occupation étrangère.

Cette ville est située entre deux belles prairies, entourée de fossés et traversée par deux bras de la Marne, le Maud et le Naud, qui la baignent à l'ouest, et que l'on franchit sur un beau pont de pierre formé de trois arches très hardies de 26 mètres d'ouverture. Les anciens remparts, aujourd'hui presque entièrement détruits, sont remplacés par des murs peu élevés percés de six portes auxquelles aboutissent six grandes routes ; la porte de Sainte-Croix, sur la route de Vitry, a la forme d'un arc de triomphe. Malgré des exceptions qui deviennent moins rares de jour en jour, la ville est généralement mal bâtie, sans que pour cela son aspect soit désagréable.

Les édifices les plus remarquables sont : la cathédrale, dédiée à saint Étienne, réparée en dernier lieu en 1672, après trois incendies qui l'avaient gravement endommagée en 1138, 1238 et 1668; l'église Notre-Dame, commencée en 1157, achevée en 1322, restaurée de 1850 à 1870, grâce à l'intelligente initiative du curé, M. Champenois, d'une belle architecture gothique et classée parmi les monuments historiques ; les trois anciennes chapelles de Saint-Alpin, Saint-Jean et Saint-Loup, remarquables par de riches vitraux, des boiseries curieusement sculptées, et surtout par les pieux souvenirs qui s'y rattachent ; l'hôtel de ville, situé sur la place d'Armes, au centre de la cité, monument qui date de 1772 et qui a peu de caractère ; l'hôtel de la préfecture, ancien hôtel de l'intendance, construction bien appropriée à son ancienne destination et d'une magnifique exécution ; la caserne Saint-Pierre, ancienne abbaye de bénédictins, où l'on admire deux escaliers en pierre de taille garnis de rampes en fer d'un beau travail ; le manège, les bâtiments des approvisionnements militaires, la salle de spectacle, l'école des arts et métiers avec son élégante chapelle dans le style corinthien, le collège et le dôme de son église datant du XVIIIe siècle ; la bibliothèque, riche de 20,000 volumes ; le cabinet d'histoire naturelle, l'Hôtel-Dieu, le dépôt de mendicité, et enfin la magnifique promenade du Jard, qui, avant 1870, était plantée de 1,788 ormes de la plus belle venue, sillonnée par 36 allées, occupant un espace de près de 8 hectares. Malheureusement coupée en 1870, elle a été replantée depuis sur un plan nouveau.

Le commerce de Châlons, bien déchu de ce qu'il fut jadis, consiste principalement en céréales et vins mousseux ; on y trouve quelques filatures de coton, tanneries, chamoiseries, fabriques de bon-

neterie en coton, espagnolettes, sangles, surfaix, cardes et blanc d'Espagne. Mais l'industrie y est surtout représentée par l'importante école où 300 élèves, entretenus aux frais du gouvernement, apprennent sérieusement l'art de diriger nos ateliers, nos usines et nos manufactures, et soutiennent dignement le drapeau de la France dans les luttes pacifiques de l'industrialisme moderne.

Châlons a donné le jour au célèbre médecin Martin Akakia, mort en 1588; au chimiste Pierre Bayon, mort en 1797; à David Blondel, ministre protestant, mort en 1655; au savant antiquaire Cl. du Molinet; au littérateur Perrot d'Ablancourt; aux généraux de Sainte-Suzanne et Herbillon, au graveur Varin.

Les armes de la ville sont : *d'azur, à une croix d'or cantonnée de quatre fleurs de lis de même;* — aliàs : *d'azur, à la croix de gueules, cantonnée de quatre fleurs de lis d'or.*

L'Épine. — L'Épine ou Notre-Dame-de-l'Épine, à 8 kilomètres au nord-nord-est de Châlons, dans le canton de Marson, est un village peuplé de 425 habitants, qui doit son origine et sa célébrité à une magnifique église qui y fut construite en 1459.

Il est pittoresquement situé sur un plateau au bas duquel coule, à l'est, la rivière de Vesle.

La découverte accidentelle d'une statue de la Vierge dans un buisson ardent détermina la construction d'une église sur l'emplacement même où la sainte image avait été trouvée. Le genre architectural de cette époque prodigua pour cette œuvre toutes ses richesses et son goût exquis. La grâce et la délicatesse des détails répond à la majestueuse harmonie de l'ensemble; l'éclatant coloris des vieux vitraux rivalise avec les dentelures de la pierre; les arcades, les colonnes, les voûtes des nefs sont d'une hardiesse, d'une légèreté et d'une élégance admirables. Il n'est pas jusqu'aux gouttières extérieures qui ne soient des merveilles de verve et de fantaisie. La décoration intérieure est digne du reste : le sanctuaire est pavé en marbre; le maître-autel est surmonté d'une assomption de la Vierge sculptée en bois et couronnée d'un élégant baldaquin; un jubé sépare la nef du chœur, qu'entourent sept chapelles formées chacune de cinq pans de murailles et éclairées par trois verrières. L'église a la forme d'une croix; on y pénètre par un triple vestibule. Les galeries du portail sont surmontées de deux tours d'inégale hauteur : celle du midi supporte une pyramide à jour, qui se termine par une flèche dont le principal ornement est une couronne royale, marque de la protection toute spéciale de Charles VII pour ce monument qu'il fit achever. On venait de tous côtés voir la nouvelle église. Châlons et Verdun lui donnèrent des reliques, et le duc de Lorraine des cloches. Louis XI, qui, pendant sa captivité à Péronne avait fait un vœu, l'accomplit en 1472. Il alla à pied de Châlons à L'Épine, et donna à la cure 1,200 écus d'or. Un nommé Guichard acheva, en 1529, ce remarquable morceau d'architecture. Menacée pendant les guerres de religion par les seigneurs de Châtillon, l'église de Notre-Dame-de-l'Épine fut défendue par les habitants de Courtisols. Il y avait dans cette église un puits dont l'eau passait pour miraculeuse. En 1624, les minimes avaient fondé à L'Épine un couvent enrichi des libéralités de Louis XIII; il y existe aujourd'hui un important orphelinat agricole.

Courtisols. — Courtisols, arrondissement et à 10 kilomètres à l'est de Châlons, canton de Marson, est un village peuplé de 1,730 habitants, formé de deux longues rues qui s'étendent parallèlement à la route nationale de Paris à Metz, sur une longueur de près de 4 kilomètres, et que traverse la rivière de la Vesle à très peu de distance de sa source. On a répandu beaucoup de fables sur son origine, en en faisant une colonie suisse ou germaine. Sa population a conservé des mœurs à part et un idiome particulier.

Courtisols possède trois églises, dont l'une, Saint-Martin, en partie du XIIIe siècle, a été restaurée par Guichard, l'architecte de L'Épine, dont le nom se lit sur un pilier.

Cette commune est essentiellement agricole, et le commerce y consiste uniquement dans la vente des produits du sol; mais, grâce à l'industrie des habitants, il n'est pas sans importance. L'élève du bétail et de la volaille y est dirigée avec autant d'intelligence que la culture des terres arables. Bœufs, vaches, veaux, porcs sont engraissés, et vont alimenter les marchés de Châlons et de Paris; c'est par 50,000 kilogrammes que le beurre et surtout le fromage s'y expédient annuellement, et chaque semaine, paniers d'œufs et sacs de grains s'y transforment en espèces sonnantes. Courtisols possède aussi d'importantes distilleries d'huile.

Suippes. — Suippes, station de la ligne du chemin de fer de Paris à Metz par Soissons et Reims (réseau de l'Est), arrondissement et à 23 kilomètres au nord-est de Châlons, chef-lieu de canton, est une ville peuplée de 2,286 habitants, traversée par la rivière du même nom, qui alimente deux étangs et quelques usines. Cette petite ville fut jadis une seigneurie, appartenant à la dame abbesse d'Avenay, dont les biens étaient sous la protection du pape et de saint Pierre, ainsi qu'en témoigne une bulle du pontife Honoré III, datée de 1216.

Suippes, avec ses fossés et ses remparts délabrés, avec ses rues étroites et tortueuses, a gardé longtemps un aspect déplaisant, qui se modifie de jour en jour par le pavage et l'alignement de voies où surgissent des constructions nouvelles. Son église elle-même, qui date de l'époque de transition, a été entièrement réparée il y a quelques années.

Malgré sa situation excentrique et la qualité inférieure de son terroir, Suippes a su mener de front l'amélioration du sol et les développements d'une industrie spéciale, la filature des laines communes, qu'on renonce à utiliser ailleurs. De ce point de départ modeste, on est arrivé à travailler de plus fines matières, et à obtenir des tissus qui ont leur place à côté de ceux de Reims. Autour de cette industrie mère, des industries accessoires sont venues se grouper, telles que fouleries, teintureries, tonte et apprêt des étoffes, qui répandent autour d'elles le mouvement commercial d'une localité industrielle.

Vertus. — Vertus (*Virtudum, Vertusium, Virtutes*), station de la ligne de Paris à Romilly, par Épernay, chef-lieu de canton, arrondissement et à 29 kilomètres au sud-ouest de Châlons, est une petite ville fort ancienne, peuplée de 2,529 habitants, située à la source de la Berle, petit affluent de la Somme-Soude. Elle a été mêlée à la plupart des événements qui ont agité ou illustré la Champagne. Ce domaine faisait primitivement partie des vastes possessions de l'église de Reims ; il lui fut enlevé, vers 966, par Héribert II, comte de Troyes, qui le transmit aux comtes de Champagne, ses successeurs. Il fut, avec le reste de la province, réuni à la couronne par le mariage de Philippe le Bel.

Une ordonnance de Philippe de Valois, portée en décembre 1348, est datée de Vertus. Dix ans après, le dauphin Charles, régent du royaume, y tint les états de la province de Champagne. A son retour de captivité, en 1361, le roi Jean érigea Vertus en comté-pairie et donna à la ville des armes qui consacraient la part qu'elle avait prise à sa libération et portaient en exergue : *Etiam post funera virtus*. Après être sortie du domaine royal, Vertus passa successivement aux mains d'Isabelle de France, comme dot, puis de Valentine de Milan. De la maison d'Orléans, ce fief arriva à celle de Bretagne, dont héritèrent les Rohan-Soubise et après ceux-ci les Bourbon-Condé.

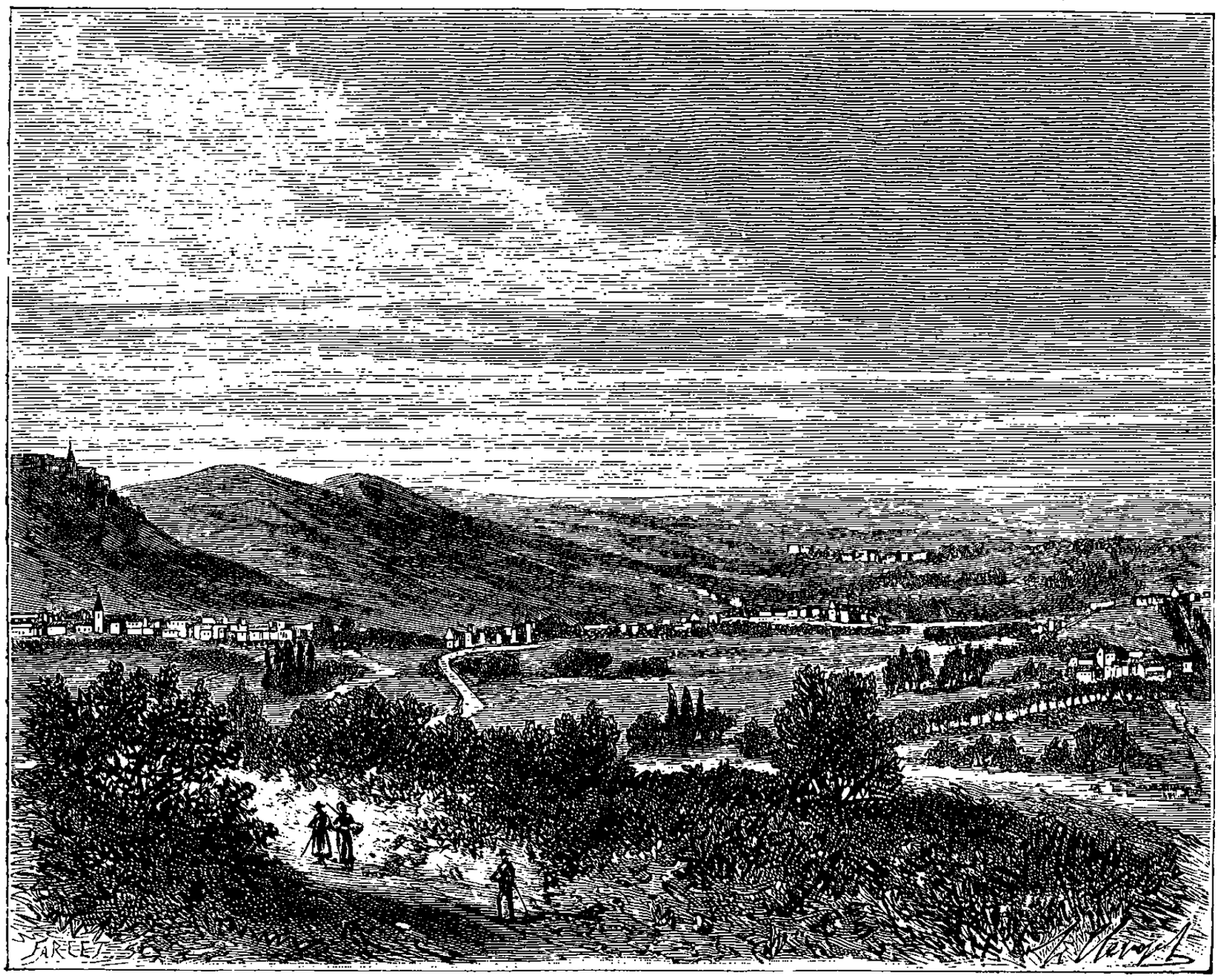
En 1420, Salisbury, gouverneur de la province pour Henri V, roi d'Angleterre, prit d'assaut Vertus et la punit par d'affreux ravages de la fidélité qu'elle avait gardée au dauphin de France. Son église, qui date du XIe siècle, est classée parmi les monuments historiques.

Vertus fait un certain commerce des vins rouges de son territoire qui sont estimés.

Les armes de Vertus sont : *d'azur, à un cœur de gueules, transpercé d'une flèche d'or et surmonté d'un cœur de même.*

Épernay (lat. 49° 2′ 52″; long. 1° 36′ 47″ E.). — Épernay (*Sparniacum, Aspreniacum*), importante station de la ligne du chemin de fer de Paris à Nancy (réseau de l'Est), avec embranchements sur Reims et sur Troyes, à 33 kilomètres à l'ouest de Châlons et à 142 kilomètres de Paris, sur la rive gauche de la Marne, qui y reçoit le Cubry comme affluent, chef-lieu d'arrondissement, est une ville dont l'origine est fort ancienne, peuplée de 15,506 habitants, siège d'un tribunal de première instance et de commerce, d'une société d'émulation des sciences et des arts, avec collège communal. On sait qu'elle existait du temps de Clovis, et que c'était déjà un bourg d'une certaine importance ; il appartenait alors à un riche Gaulois nommé Euloge, qui en fit cession à saint Remi, à la protection duquel il devait la vie, ayant encouru la colère du monarque franc. Le prélat ne voulut pas accepter gratuitement un semblable présent, et donna en échange 5,000 livres pesant d'argent.

Clovis ratifia le marché, et les archevêques élevèrent une forteresse dans leur nouveau domaine. La ville avait déjà pris quelque accroissement, lorsque Childebert s'en empara en 533, et en fit massacrer les habitants. Frédégonde la prit et la pilla vers 593. Elle échappa aux ravages des Nor-



Ay et la montagne de Reims.

mands; Hincmar s'y réfugia au IXe siècle avec les trésors de l'archevêché et les reliques de saint Remi. L'influence d'un puissant chapitre de chanoines réguliers assura à Épernay plusieurs siècles de tranquillité; c'est vers le milieu du XVe que ses épreuves recommencèrent; François Ier y fit mettre le feu, en 1545, pour empêcher Charles-Quint de s'emparer des approvisionnements qui y étaient rassemblés. Pendant les guerres religieuses, la ville tomba tour à tour au pouvoir des deux partis. Prise par les calvinistes, en 1586, après une vigoureuse défense, reprise peu de temps après par le duc de Guise, délivrée de la garnison qu'il y avait laissée par une révolte des habitants, elle avait fini, en 1592, par céder aux efforts de Rosy, général de la Ligue. Lorsque, la même année, Henri IV vint l'assiéger en personne, la résistance fut acharnée; le maréchal de Biron y fut tué; Rosy capitula enfin, le 9 août. Mêmes vicissitudes pendant les troubles de la Fronde. Le prince de Condé s'empara d'Épernay le 1or octobre 1615, et son parti conserva cette place jusqu'en 1619. Plus tard, le comte de Soissons y pénétra en 1634, et Louis XIII ne la reprit que l'année suivante. Enfin, en 1642, Épernay et Château-Thierry formèrent un duché qui fut donné au duc de Bouillon en échange de sa principauté de Sedan. Vers la fin du règne de Louis XIV, Épernay fut plusieurs fois menacée par les troupes de la coalition et ne recouvra sa sécurité qu'après la signature du traité d'Utrecht. Pendant les invasions de 1814, de 1815 et de 1870, la ville et l'arrondissement eurent beaucoup à souffrir. Épernay occupe une position agréable et avantageuse, près de la Marne, sur laquelle elle a un port commode et une navigation active, au débouché d'une riante vallée, dans la contrée la plus fertile du département. Ses promenades sont arrosées par le ruisseau de Cubry et par de nombreux cours d'eau, qui se joignent à lui et entretiennent une agréable fraîcheur dans les jardins environnants.

Quoique irrégulière dans ses constructions et mal percée, elle est propre et bien bâtie ; le faubourg de la Folie ou du Commerce, habité par les riches négociants, est formé de maisons somptueuses et élégantes. Les anciennes fortifications disparaissent de jour en jour pour faire place à des agrandissements et à des embellissements qui témoignent de la prospérité actuelle d'Épernay.

Les monuments les plus dignes d'être cités sont : le pont de Dizy, composé de sept arches surbaissées, d'une exécution belle et hardie, une bibliothèque publique contenant 10,000 volumes, une petite salle de spectacle, et deux places, sur l'une desquelles a été construite, de 1828 à 1832, l'église paroissiale, édifice de style italien, dans la construction duquel on a fait entrer avec assez de goût de beaux vitraux du XVIe siècle provenant de l'abbaye de Saint-Martin.

Le vin et les industries accessoires qui s'y rattachent constituent la principale richesse d'Épernay ; il faut y joindre encore une importante exportation des bois et charbons provenant des forêts environnantes, des fabriques de bonneterie, des raffineries de sucre, teintureries, tanneries, corroiries, mégisseries, filature hydraulique de laine cardée, et la production d'une poterie de terre très renommée pour sa résistance au feu.

Les coteaux qui avoisinent Épernay sont percés de magnifiques caves dans lesquelles les grands propriétaires de vins de Champagne emmagasinent des millions de bouteilles.

Près de la ville, on visite le château de Montmort, remarquable construction du XVIe siècle ; ceux de Brugny, de Pékin, de Mareuil-en-Brie avec un parc magnifique ; de Boursault, belle construction moderne du style Renaissance, appartenant à la duchesse d'Uzès ; de Saint-Martin-d'Ablois avec les sources de Sourdon, site de toute beauté.

Épernay a vu naître le chroniqueur Flodoard et le jésuite Loriquet.

Les armes de la ville sont : *d'azur, à trois roses doubles d'argent.*

Dormans. — Dormans (*Dornamentum, Dormanum*), station de la ligne du chemin de fer de Paris à Nancy (réseau de l'Est), arrondissement et à 24 kilomètres au nord-ouest d'Épernay, chef-lieu de canton, sur une gracieuse colline qui domine la rive gauche de la Marne, est une ville peuplée de 2,146 habitants ; elle est traversée par la route nationale de Paris à Strasbourg. Son commerce, qui consiste surtout en grains, est de peu d'importance. Elle possède une source d'eaux minérales, des fabriques de ciment hydraulique, une filature, des tuileries, des fabriques de chandelles et aussi de sabots. Le pont suspendu qui relie les deux rives de la Marne a 65 mètres de portée.

L'histoire de Dormans est assez insignifiante jusqu'au XVIe siècle : c'était alors une ville entourée de remparts avec cinq grosses tours et un château très fortement défendu. Les habitants embrassèrent le protestantisme, ce qui fit de leur pays un des théâtres des guerres civiles. Dormans a laissé son nom à une sanglante bataille, qui eut lieu le 20 juillet 1575, entre les troupes de Henri III et celles de la Ligue : c'est là que le duc de Guise reçut au visage la blessure qui lui valut le surnom de Balafré.

Une illustration pour cette petite ville est celle du cardinal de Dormans, évêque de Beauvais, fondateur, à Paris, du collège de Dormans-Beauvais, où jusqu'en 1764 les jeunes concitoyens du prélat, qui montraient du goût pour les études classiques, pouvaient venir s'instruire gratuitement. La vente des bâtiments du collège réuni à celui de Louis-le-Grand, l'extinction de diverses rentes viagères permirent de constituer, en 1778, dix-huit nouvelles bourses au profit des Dormanistes. La preuve qu'ils en surent profiter est le nombre de personnages remarquables dont Dormans fut le berceau. Il faut citer d'abord l'illustre famille de ce nom dont le chef Jean, procureur général au parlement de Paris, eut pour fils trois chanceliers de France : Jean, Guillaume et Miles. Un autre élève du collège fut Jean Vittement, qui, après avoir été précepteur du duc d'Anjou, et avoir suivi son élève en Espagne, se déroba à toutes les faveurs royales, pour venir mourir modestement dans sa ville natale, où l'on montre encore avec respect sa demeure. Sont nés encore à Dormans le maréchal de Broglie, le prince et la princesse de Ligne, le député aux états généraux ; l'architecte Ledoux, sur les dessins duquel furent construits les pavillons des anciennes barrières de Paris, et le général Vallin.

Anglure. — Anglure (*Angularia*), station de la ligne du chemin de fer d'Oiry à Romilly, qui se détache à Oiry de la grande ligne de Paris à Nancy (réseau de l'Est), arrondissement et à 60 kilomètres au sud d'Épernay, chef-lieu de canton, sur

l'Aube et à la naissance d'un canal qui va rejoindre celui de la haute Seine, est un bourg composé de deux grandes rues et peuplé de 805 habitants.

Son origine est fort ancienne; ce fut jadis une baronnie des plus considérables de la Champagne. Les seigneurs, qui avaient porté aussi le titre de comtes de Bourlemont et de Saint-Chéron, étaient désignés sous le nom de *barons de la crosse*, à cause du privilège ou de l'obligation de porter, avec les seigneurs de Saint-Just, de Pouan et de Méry, en procession, l'évêque de Troyes à son avènement, depuis l'abbaye de Notre-Dame jusqu'à la cathédrale.

Le premier baron d'Anglure, Oger, avait accompagné saint Louis à la croisade et avait été fait prisonnier. Saladin lui accorda sur parole la liberté d'aller chercher le prix de sa rançon; Oger n'ayant pas réussi vint reprendre ses fers. Le sultan, admirant cette loyauté, laissa le baron libre de retourner en France à la condition qu'il joindrait à son nom celui de Saladin, et ferait construire sur ses terres un temple en l'honneur de Mahomet. La mosquée fut bâtie, et l'on prétend en voir encore les traces dans la partie haute du bourg de Busancy.

Sous Charles VII, Anglure fut délivré par Barbazan de la domination anglaisc.

Dans une île de l'Aube, on voyait, il y a quelques années, les ruines de l'ancien château d'Anglure qui avait été très important.

On remarque à Anglure l'église, qui date du XIV^e^ siècle, l'hôtel de ville et quelques maisons particulières. Dans le voisinage, on cite le château de Belle-Assise, de construction moderne.

MONTMIRAIL. — Montmirail (*Mons mirabilis*), à 39 kilomètres au sud-ouest d'Épernay, chef-lieu de canton peuplé de 2,361 habitants, est situé sur une petite colline, au pied de laquelle passe la rivière du Petit-Morin. Il est traversé de l'est à l'ouest par la route de la Ferté-sous-Jouarre, et est entouré de bois percés de belles allées aboutissant au château, centre de la ville.

L'antiquité de la ville est constatée par son nom même *Mons mirabilis*, mont admirable. On y retrouve encore les ruines d'un vieux château et de plusieurs établissements religieux. Son église, qui date du XIII^e^ siècle, est assez remarquable. Ses édifices actuels n'ont rien qui mérite d'être signalé. Montmirail fut le théâtre d'une des dernières victoires de Napoléon. Le 10 février 1814, le gros de son armée s'y rencontra avec les corps anglo-russes d'York et de Sacken. Le lendemain, l'affaire s'engagea en arrière du hameau de Marchais, près de la ferme de l'Épine-au-Bois. Après une canonnade qui dura toute la journée sans amener de résultat décisif, vers le soir une charge de cavalerie commandée par le général de Nansouty, combinée avec une attaque à la baïonnette des bataillons de la vieille garde sous les ordres du général Friant, détermina une retraite de l'ennemi, qui se changea bientôt en une déroute complète. Une nombreuse artillerie prise, 5 ou 6,000 Russes tués, blessés et prisonniers, tels furent les trophées de cette glorieuse journée.

Napoléon coucha sur le champ de bataille dans cette même ferme de la Haute-Épine, où le combat avait été si opiniâtre. Une colonne surmontée d'une aigle aux ailes éployées consacre le souvenir de cette victoire.

Montmirail est situé, comme nous venons de le dire, sur une éminence, près de la rive droite du Petit-Morin. On y voit un beau château, qui de la famille Le Tellier a passé à celle des La Rochefoucauld, ducs de Doudeauville. C'est un centre important d'exploitation de meules à moulins en pierre franche, vive, poreuse. Son commerce en rouennerie et draperie ne manque pas d'importance. Paris tire de ses nombreuses foires une partie de ses approvisionnements en grains et volailles. On y fabrique certains articles de bonneterie et de coutellerie.

Montmirail a vu naître Jean de Dampierre, qui se distingua dans la quatrième croisade, et qui, ne pouvant prendre part à la cinquième, fonda à la Basse-Chaussée un hôpital transféré en 1623 à Montmirail et administré par des lazaristes.

C'est aussi la patrie de Paul de Gondy, cardinal de Retz, né dans cette ville le 20 septembre 1613. Il y eut pour précepteur le vénérable saint Vincent de Paul appelé par M^me^ de Gondy.

REIMS (lat. 49° 15′ 15″; long. 1° 41′ 49″ E.). — Reims (*Durocortorum*, *Durocortum Remorum*), importante station de la ligne du chemin de fer d'Épernay à Reims, qui se détache à Épernay de la grande ligne de Paris à Nancy (réseau de l'Est), station de la ligne de Paris à Metz par Soissons et Reims, tête de ligne des embranchements de Reims à Laon et de Reims à Thionville (même réseau), à 42 kilomètres nord-ouest de Châlons, chef-lieu d'un arrondissement et de trois cantons, est une très an-

cienne ville peuplée de 61,552 habitants; c'est le siège d'un archevêché avec grand et petit séminaires, d'un tribunal de première instance et de commerce, d'une chambre de commerce et d'un conseil de prud'hommes, d'une académie avec lycée, école de commerce, école secondaire de médecine et de pharmacie, d'une société savante (l'Académie de Reims a un salon de lecture et de conversation). Reims était autrefois archevêché, duché-pairie, chef-lieu d'élection, université, gouvernement militaire, avec bailliage, présidial, justice consulaire, chambre syndicale, maîtrise particulière, lieutenance de maréchaussée et hôtel des monnaies, et dépendait de l'intendance de Châlons.

Reims est une des plus anciennes villes de France; quand les Romains envahirent la Gaule, c'était déjà l'importante capitale d'un peuple vaillant et redouté, les *Remi*, dont César rechercha l'alliance. L'étymologie de son nom a longtemps exercé la sagacité et la patience des antiquaires; au milieu d'une foule de suppositions qui pèchent toutes par quelque point, aucune explication n'a paru assez satisfaisante pour prévaloir; nous nous contenterons de citer celle qui fait dériver Reims de Remus, son prétendu fondateur, non pas comme la plus probable, mais comme prouvant à quel point la haute antiquité de la ville fut un fait accepté de tout temps. Le gouvernement de Reims, pendant la période gauloise, était aristocratique et républicain; les Romains changèrent les noms, mais laissèrent à peu près subsister les choses; leur domination fut douce pour les Rémois, qu'ils traitèrent toujours plus en alliés qu'en vaincus; ceux-ci, de leur côté, gardèrent aux Romains une foi inviolable, et usèrent plusieurs fois de leur influence pour intervenir entre les vainqueurs et les nations voisines moins disposées à la soumission. Reims devint métropole de la seconde Belgique et, sans rien perdre de son importance passée, grandit de tout le prestige de la puissance romaine, adoucit sa barbarie au contact des mœurs nouvelles, et s'enrichit, s'embellit du tribut que les arts italiens vinrent lui payer. C'est vers l'an 360, que saint Sixte et saint Sinice y vinrent prêcher l'Évangile; la conversion de Jovinus, consul rémois, qui reçut le baptême en 366, entraîna la population presque entière. Saint Nicaise était évêque de Reims, et venait d'élever un temple au vrai Dieu, lorsque, en 406, il fut massacré par les Vandales, maîtres de la ville, sur le seuil même de l'église qu'il avait fondée. Cette église était destinée à devenir, moins d'un siècle plus tard, le théâtre du plus grand événement de notre histoire. Maître de la Gaule Belgique par la mort de Syagrius, Clovis avait des relations de politique et de bonne amitié avec l'évêque de Reims, saint Remi, qui joignait aux vertus d'un grand saint l'habileté d'un homme d'État. Le chef barbare, tout païen qu'il était encore, ménageait les évêques, parce qu'il reconnaissait leur ascendant moral, et Remi s'était fait le courtisan de Clovis pour l'attirer à sa foi. La politique du prélat fut heureusement secondée par Clotilde; quand le chef franc se rendit à Reims, après la victoire de Tolbiac, cette princesse vint au-devant de lui pour le presser d'accomplir le vœu qu'il avait fait pendant la bataille. Saint Remi joignit ses prières à celles de Clotilde; et Clovis consentit à recevoir le baptême avec les principaux chefs des Francs.

L'importance nouvelle que saint Remi donna à sa ville épiscopale l'exposa à de nombreuses catastrophes, au milieu des agitations et des luttes qui remplissent les premiers siècles de notre histoire. Vers 577, Chilpéric, attaqué par les Rémois, qui se sont armés pour venger la mort de leur roi Sigebert, les repousse et s'empare de leur ville, qu'il dévaste; elle est de nouveau saccagée, en 719, par Charles Martel, qui la prend d'assaut; Charles de Lorraine, rival de Hugues Cápet, lui fait subir le même sort en 990; elle avait eu à soutenir, dans le x^{e} siècle, quatre sièges en cinquante-neuf ans.

Aux guerres étrangères succédèrent les luttes intérieures; nous avons dit que, même sous les Romains, une large part avait été faite à la liberté dans l'organisation du gouvernement rémois; ces traditions d'indépendance communales ne s'étaient point perdues, et les envahissements de l'autorité épiscopale en ravivaient chaque jour le souvenir. Sous Clovis, quelques modifications avaient déjà été apportées à la forme administrative, le pouvoir exécutif avait été confié à un comte nommé par le roi; les sénateurs avaient été remplacés par des échevins. Peu à peu ces derniers avaient vu diminuer leur influence, surtout depuis que Louis d'Outre-mer, en donnant à l'archevêque Artaud le comté de Reims, avait réuni dans les mêmes mains le pouvoir spirituel et temporel. Longtemps les Rémois avaient été obligés de céder à la puissance de leurs seigneurs; dans le XII^{e} siècle, ils relevèrent enfin la tête et engagèrent pour la restitution de leurs privilèges une lutte qu'ils soutinrent avec

une courageuse persévérance. En 1139, ils obtinrent de Louis le Jeune des lettres de commune; l'archevêque, Henri de France, refusait de ratifier cette concession; les Rémois, en 1161, abandonnèrent deux fois leur ville plutôt que de céder à ses exigences; le prélat fut obligé de rabattre beaucoup de ses prétentions; son successeur, Guillaume de Joinville, fit mieux encore, il reconnut le droit de commune par une charte authentique datée de 1182. Enfin, sous le règne de Charle VII, la municipalité rémoise fut définitivement constituée : elle était composée : d'un président, d'un vicaire général, député de l'archevêque, de deux sénéchaux du chapitre, des trois abbés ou des trois députés des abbayes de Saint-Remi, Saint-Nicaise et Saint-Denis, des deux échevins nommés par l'échevinage, et de seize conseillers élus par le peuple. L'échevinage fut réuni au conseil de ville en 1636. Cet épisode de querelles intestines semble comme enclavé entre deux périodes de grandes guerres. En 1359, le roi d'Angleterre, Édouard, après avoir envahi la France à la tête d'une armée de 100,000 hommes, se dirige sur Reims, dont il tente le siège; les habitants, après avoir repoussé ses attaques, prennent l'offensive, le forcent à la retraite et battent son arrière-garde. Moins fidèle à la cause nationale en 1421, la ville traite avec les Anglais, et se trouve livrée à la fois aux horreurs du pillage, de la famine et de la peste. Enfin, Charles VII y est conduit vainqueur par Jeanne Darc et sacré par l'archevêque Renauld de Chartres. Depuis Philippe-Auguste, tous les rois de France, Henri IV excepté, avaient adopté l'usage de se faire sacrer à Reims, dont l'église, depuis 774, était devenue archiépiscopale.

Sous Louis XI, en 1429, l'impôt sur le sel occasionne une révolte à laquelle on donna le nom de *mique-maque;* la sédition apaisée, Louis XI fait punir 200 coupables : 6 ont la tête tranchée, 3 sont pendus, plusieurs ont les oreilles coupées; le reste est banni ou emprisonné. En 1585, la population de Reims, à l'instigation de son archevêque, Louis de Guise, embrasse le parti de la Ligue et ouvre ses portes au duc de Mayenne; elle se soumet à Henri IV après la bataille d'Ivry.

La milice rémoise, commandée par le comte de Grandpré, remporte, en 1657, près de Sillery, une victoire sur Montal, qui commandait à Rocroi pour les Espagnols. Pendant la campagne de 1814, occupée tantôt par les armées étrangères, tantôt par les troupes françaises, soutenant des sièges sans être fortifiée, prise et reprise plusieurs fois, pillée et rançonnée, la ville de Reims eut à subir en deux mois toutes les alternatives et tous les désastres de la guerre, désastres qui se reproduisirent en 1870-1871.

Tel est le résumé des annales militaires de cette antique et glorieuse cité; son histoire civile est tout entière dans celle des quatre-vingt-dix-neuf archevêques qui l'ont gouvernée à peu près souverainement; nous allons retrouver les principaux souvenirs de leur épiscopat dans les monuments de la ville dont il nous reste à parler.

La ville de Reims est située près du canal de jonction de la Marne à l'Aisne, au pied de montagnes calcaires, sur la rive droite de la Vesle, dans un vaste bassin entouré de collines plantées de vignes qui produisent d'excellents vins (voir la notice sur les vins de champagne). Elle est généralement bien bâtie, formée de rues larges et assez bien percées. Les places publiques sont pour la plupart vastes et régulières. Les remparts ont été démolis presque entièrement, on n'en trouve plus debout que dans la partie méridionale; celle désignée sous le nom de Cours est magnifique. Privé par la nature d'eau potable, Reims doit au génie et à la libéralité de Godinot les eaux salubres de la Vesle, que ce respectable philanthrope fit amener de très loin à ses propres frais. Un château d'eau, élevé hors de la ville, renferme une machine hydraulique au moyen de laquelle les eaux de la Vesle sont conduites dans dix-sept fontaines réparties dans les différents quartiers. On trouve dans un des faubourgs de la ville, à Fléchambault, une source d'eau minérale froide, qui jouissait de quelque célébrité vers la fin du XVIII^e^ siècle.

Les monuments de l'époque romaine sont moins nombreux qu'il ne serait permis de le supposer; le plus important est la porte de Mars, arc de triomphe élevé par les Rémois en l'honneur de César et d'Auguste, lorsque le gouverneur des Gaules, Agrippa, fit exécuter les grands chemins qui traversaient leur ville. Cet édifice, composé de trois arcades et décoré de belles sculptures, est enclavé dans le mur d'enceinte, et n'a qu'une de ses grandes façades de dégagée. Le tombeau de Jovinus, placé au côté droit de la nef dans la cathédrale, est un des plus beaux sépulcres antiques que possède la France; il est dans un bon état de conservation. Le mont des Arènes, où l'on retrouve

les traces d'un ancien cirque; près de là le dessin encore apparent d'un stade, quelques médailles découvertes dans des fouilles, une petite statue de Mars en bronze, haute de 0m,24, sont toutes les richesses archéologiques que Reims ait conservées de sa splendeur d'alors.

Les souvenirs du moyen âge y ont une bien plus grande importance. En première ligne, il faut placer la cathédrale. Un volume servirait à peine au dénombrement des merveilles qui la décorent au dehors comme à l'intérieur; c'est par centaines que se comptent les statues sculptées dans ses portiques, ses galeries et ses murs; la réputation de ses vitraux nous dispense d'en faire l'éloge; citons seulement la magnificence des deux autels principaux, le baldaquin, qui surmonte l'un d'eux, tiré de l'ancienne église Saint-Nicaise, l'orgue qui date de 1481, l'autel des fonts baptismaux, dont la cuve servit, dit-on, au baptême de Clovis, les douze belles tapisseries qui décorent les nefs latérales, et trois tableaux de grands maîtres : le *Lavement des pieds*, par Mucian ; la *Nativité*, par le Tintoret; l'*Apparition de Notre-Seigneur à la Madeleine*, par Titien.

Près de la cathédrale se trouve l'hôtel de la *Maison-Rouge*, sur la porte duquel on lit cette inscription : « L'an 1429, au sacre de Charles VII, dans cette hôtellerie, alors nommée l'*Ane-Rayé*, le père et la mère de Jeanne Darc ont été logés et défrayés par le conseil de la ville. » La dépense s'éleva à 24 livres parisis.

Après la cathédrale, on peut encore citer Saint-Remi, la plus ancienne église de la ville; elle fut commencée en 1041 par Thierry, et terminée par un autre abbé de Saint-Remi, nommé Hérimar; Léon IX en fit la dédicace en 1049, le jour de la Saint-Michel. Le monument a beaucoup souffert des tempêtes révolutionnaires; quelques groupes de marbre, le tombeau de saint Remi, de belles tapisseries, un tableau de Lesueur, la *Flagellation*, qui sert de devant d'autel, sont les seules richesses qui aient été épargnées. Contentons-nous d'indiquer ensuite les églises Saint-Maurice, Saint-Jacques, Saint-Thomas et Saint-André, ces deux dernières modernes; le palais archiépiscopal, l'Hôtel-Dieu, l'Hôpital général, la maison de refuge de Bethléem pour les jeunes enfants abandonnés ou détenus; le musée, qui renferme des tableaux estimés; la bibliothèque riche de 75,000 volumes, l'hôtel de ville, la statue de Louis XV et la place Royale qu'elle décore, la salle de spectacle, la porte de Vesle, l'hôtel des comtes de Champagne et une maison particulière, dite *Maison des Musiciens*, rue Cérès; la maison portant l'enseigne du *Long-Vêtu*, où est né Colbert, d'une architecture gothique très remarquable, rue du Tambour; l'hôtel de Joyeuse, place de l'Hôtel-de-Ville; l'hôtel de Chevreuse, rue des Gueux; la porte de Mars ou l'Arc de triomphe, la place Drouet-d'Erlon, ornée de la statue de ce maréchal. Parmi les promenades, citons le Cours, orné de la statue en bronze de Colbert.

L'industrie de Reims a pris dans ces derniers temps un immense essor; la fabrication des tissus de laine y a reçu d'énormes développements et acquis une rare perfection; près des trois quarts de sa population sont occupés dans ses fabriques. Le bon goût de ses étoffes façonnées, la régularité et la solidité de ses unis placent aujourd'hui cette ville au premier rang de nos cités industrielles. Le commerce des vins, venant se joindre à cette industrie mère et à toutes celles qui s'y rattachent, explique la prospérité et l'importance à laquelle la ville moderne est arrivée dans ces dernières années. Le chiffre des opérations de la succursale de la Banque de France a dépassé 70 millions, et celui du Comptoir d'escompte 200 millions. Le seul commerce des laines est d'une importance annuelle de 75 millions.

C'est la patrie de Jovin, consul sous les Romains, du grand Colbert, de l'historien Vely, de l'abbé académicien Lebatteux, de l'archéologue Levesque de Burigny, de l'abbé A. Pluche, du jurisconsulte Deperthes, des littérateurs Hédouin de Ponsludon et d'Archiac, du philanthrope Godinot; de Géruzez, Jacob, Povillon-Piérard et P. Varin, historiens de la ville de Reims; du teinturier Gobelin, qui fonda à Paris un établissement dont Colbert fit une des manufactures les plus célèbres de France; des médecins Husson et Goulin; de l'avocat Tronçon du Coudray, l'un des défenseurs de Marie-Antoinette; du publiciste Linguet, du conventionnel Armonville, de l'ingénieur Polonceau, du maréchal Drouet, comte d'Erlon, et du lieutenant général Boulard, du chanoine chansonnier Latteignant, du graveur R. Nanteuil et du bénédictin Ruinart.

Les armes de Reims sont : *coupé, le chef d'azur semé de fleurs de lis d'or, la pointe d'argent à deux branches d'olivier courbées et passées en*

sautoir de sinople, et pour devise : DIEU EN SOIT GARDE.

AY, AÏ ou AY-CHAMPAGNE. — Ay, Aï ou Ay-Champagne (*Aggeium*), station de la ligne du chemin de fer d'Épernay à Reims (réseau de l'Est), à 3 kilomètres au nord-est de la première de ces deux villes, et à 26 kilomètres au sud de la seconde, chef-lieu de canton peuplé de 5,063 habitants, est une petite ville fort ancienne, située au pied d'un riche coteau planté de vignes, au bord d'une vaste prairie qui s'étend sur la rive droite de la Marne. Les plus anciens documents qui soient parvenus jusqu'à nous attribuent la possession d'Ay aux dames du monastère d'Avenay dès 1264. Une lettre d'Edmond, fils de Henri, roi d'Angleterre, comte palatin de Champagne et de Brie, leur accorda, sous diverses réserves, certains droits sur le territoire d'Ay. Une charte latine de Louis X, datée de 1312, concède aux habitants le droit de justice pour un certain nombre de délits; des lettres patentes de Henri III confirment la permission accordée en 1514 aux habitants d'Ay de clore la ville par des fossés et des murs. A différentes autres époques, les rois de France lui concédèrent d'importants privilèges; Henri IV et Sully y possédaient, dit-on, une maison; d'anciennes sculptures, les décorations de l'église qui date du XIII^e^ siècle, et qui a été complètement restaurée, témoignent de l'intérêt que les comtes de Champagne portèrent aussi à cette petite cité.

VERZY. — Verzy (*Verzianum*), arrondissement et à 17 kilomètres de Reims, chef-lieu de canton, à mi-côte de la montagne de Reims, est un bourg de 1,205 habitants; il a pris naissance autour de l'abbaye des bénédictins de Saint-Basle, aujourd'hui entièrement détruite, fondée par Basle au V^e^ siècle. C'est un des centres principaux du commerce des vins de Champagne. Dans la forêt se trouvent des hêtres, dit Faux de Saint-Basle, qui affectent des formes contournées extraordinaires et sont justement célèbres, ne croissant absolument qu'en un endroit. Ils constituent, au point de vue de la sylviculture, une curiosité de premier ordre. On en a transporté un petit au bois de Boulogne.

Tout à côté, on voit le bourg de VERZENAY, peuplée de 1,700 habitants, qui possède le cru le plus célèbre des vignobles de la Champagne, celui de Sillery; le château de Romont, dont le parc a été dessiné par Isabey; celui de Ludes, nouvelle et riche construction; celui de Courmelois, sur la Vesle, avec un parc remarquable.

FISMES. — Fismes (*Fines Remorum*), station de la ligne du chemin de fer de Paris à Metz par Soissons et Reims (réseau de l'Est), arrondissement et à 27 kilomètres ouest-nord-ouest de Reims, chef-lieu de canton, est une ville peuplée de 3,218 habitants, située sur la limite du département de la Marne, confinant à celui de l'Aisne, entre la vallée de la Vesle et celle de l'Ardre. La ville a pour faubourgs les hameaux de Firmette, de Villette, de Cour, de Moncetz et de Chazelles; la plus importante de ces dépendances est le bourg de Vesle. Elle a débordé des remparts qui l'enserraient et transformé ses fossés en promenades. Les maisons sont construites en pierre dure et couvertes en tuiles plates. Le sol est bien cultivé; ses productions sont variées : elles consistent en blé, fruits, légumes, vignes, chanvre, bois; le principal commerce est celui de la farine; la filature occupe un certain nombre de bras, ainsi que quelques tanneries, fabriques de sucre et de faïences. Les origines de Fismes sont fort incertaines. Faut-il admettre qu'elle a tiré son nom de sa situation, qui déterminait les limites *fines* de l'ancien royaume d'Austrasie? Il est moins douteux que sainte Macre y subit le martyre en 287; la ville fut ravagée par les Vandales au V^e^ siècle, par Childebert en 534 et par Chilpéric en 557. Des comtes de Champagne, elle passa dans le domaine royal et eut pour gouverneur Nicolas Colbert, qui y fonda l'Hôtel-Dieu.

Le 13 février 1814, l'ennemi incendia Fismes pour se venger des défaites qu'il avait essuyées à Montmirail et à Château-Thierry.

Fismes est la patrie du peintre Gérard.

Les armes de Fismes sont : *d'azur, à trois comtes de Champagne d'argent, sur une terrasse de sinople.*

SAINTE-MENEHOULD (lat. 49° 5 27″; long. 2° 33 34″ E.). — Sainte-Menehould (*Auxenna, Sanctæ Manechildis Fanum*), station de la ligne du chemin de fer de Paris à Metz par Soissons et Reims (réseau de l'Est), à 42 kilomètres est-nord-est de Châlons, sur l'Aisne, près de son confluent avec l'Auve, chef-lieu d'arrondissement, est une ville peuplée de 4,286 habitants, siège d'un tribunal de première instance et d'un collège communal; c'était

autrefois la capitale de l'Argonne. Sur l'emplacement d'un ancien temple d'Isis, qui couronnait un rocher isolé, un château fort fut construit, des habitations se groupèrent sous la protection de ses remparts; telle fut l'origine de la ville.

Sainte-Menehould fut primitivement appelé *Auxenna*, nom tiré du confluent des rivières d'Auve et d'Aisne; puis cette dénomination se transforma en celle d'*Astenay,* que la ville conserva longtemps; son nom actuel se rattache à une gracieuse légende. Au VIe siècle, un seigneur du Perthuis, nommé Sigmar, père de sept filles, vint plusieurs fois à Astenay, accompagné de la plus jeune, nommée Manechildis, Manehould. Celle-ci, élevée dans la religion chrétienne, se dévoua au soin des malades; quelques guérisons qu'elle obtint passèrent pour miraculeuses; à sa mort, la jeune fille fut mise au rang des saintes, et la ville, en souvenir de ses vertus, prit insensiblement le nom de Sainte-Menehould.

Depuis les attaques des premiers ducs de Lorraine jusqu'aux envahissements des Espagnols dans la guerre de succession, Sainte-Menehould eut de bien nombreux assauts à soutenir. Il en est un, entre autres, qui mérite d'être relaté : en 1652, le prince de Condé s'était rendu maître de la ville que vint assiéger l'année suivante le maréchal du Plessis-Praslin; Louis XIV s'était rendu au camp; la brèche étant ouverte, il monta au château appuyé sur un échalas, le 27 novembre 1653. Ce siège est le premier auquel ce souverain ait assisté. Ses habitants, par l'énergie de leur résistance, avaient une fois de plus justifié leur devise : *Qui s'y frotte s'y pique.* Elle a eu sa part de dangers ou de désastres dans presque toutes les guerres étrangères ou civiles qui ont affligé nos provinces du nord et de l'est.

La ville fut entièrement brûlée en 1721 et rebâtie sur un plan uniforme. L'hôtel de ville, deux belles places, deux ponts sur l'Aisne et un hospice pour les vieillards sont les seuls monuments à citer, avec l'église, intéressant monument du XIIIe siècle; elle est située sur une colline, au milieu de la ville, où l'on remarque encore quelques vestiges des remparts du château. Constatons la réputation méritée des asperges, des melons et de la charcuterie de Sainte-Menehould.

Ses armes sont : *d'azur, à trois croissants d'argent entrelacés.*

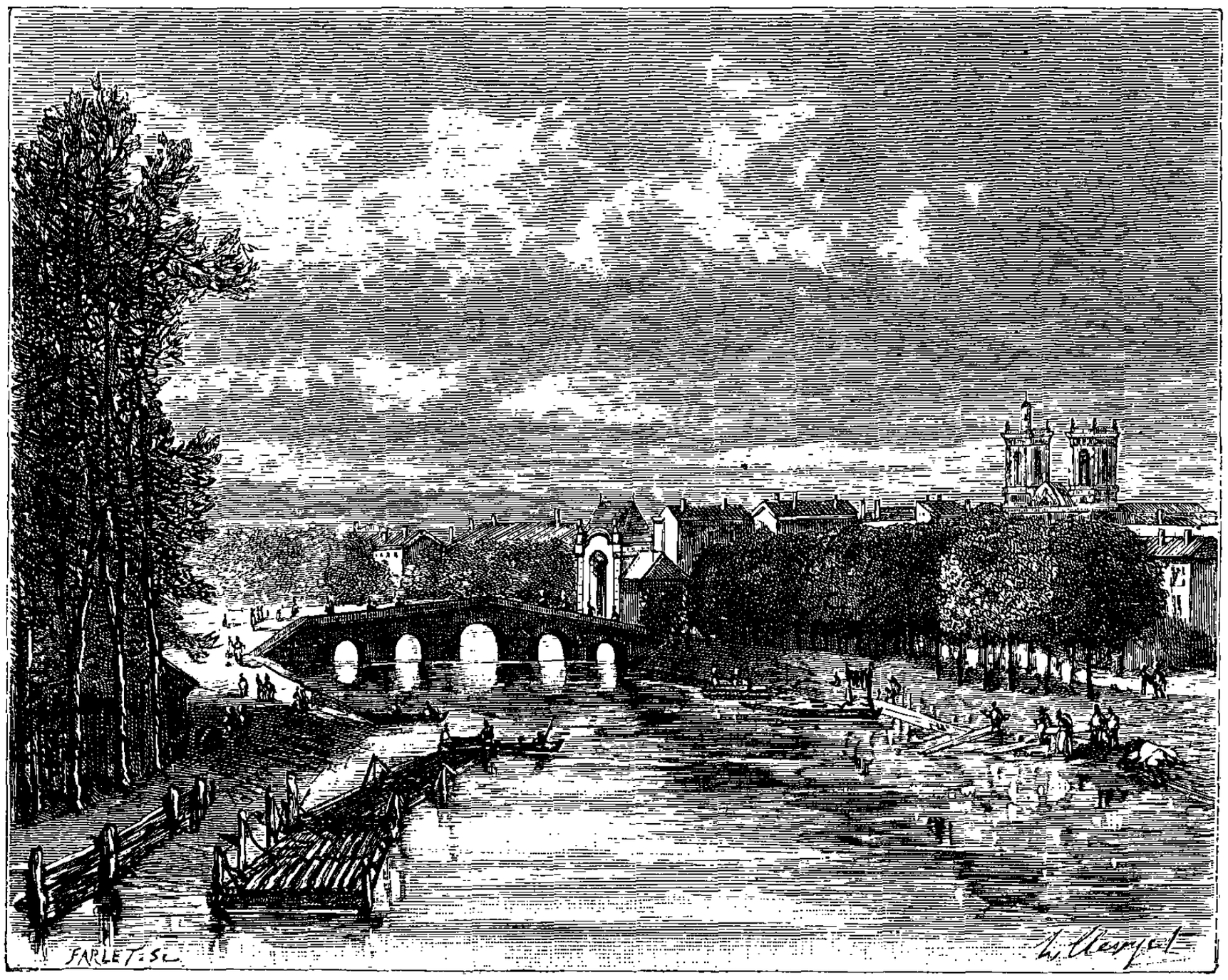
VITRY-LE-FRANÇOIS (lat. 48° 43′ 34″; long. 2° 15′ 0″ E.). — Vitry-le-François (*Victoriacum Francicum*), station de la ligne du chemin de fer de Paris à Nancy (réseau de l'Est), à 32 kilomètres au sud-est de Châlons, chef-lieu d'arrondissement, peuplé de 7,616 habitants, sur la Marne, au-dessus du confluent de la Saulx, à 3 kilomètres de l'origine du canal latéral, siège d'un tribunal de 1re instance et d'un collège communal, est une ville moderne que François Ier fit construire en 1545, à 4 kilomètres au sud de Vitry-en-Perthois (Vitry-le-Brûlé) que Charles-Quint venait de faire incendier. On y transporta les archives et la juridiction de la cité détruite; on la fortifia pour la préserver de malheurs pareils à ceux qu'on s'efforçait de réparer. Ces précautions n'eurent pas les résultats qu'on en avait espérés; pendant les guerres civiles et religieuses, les partis se disputèrent la possession de la nouvelle ville; aussi les habitants demandèrent-ils et obtinrent comme une faveur la destruction d'une citadelle qui trop souvent avait servi de refuge aux factieux. Elle disparut en janvier 1698.

Le village de *Maucourt,* sur l'emplacement duquel Vitry-le-François a été construit, renfermait une riche et importante commanderie de l'ordre des hospitaliers. Vitry a la régularité monotone des constructions spontanées; les monuments y sont rares; on alla d'abord au plus pressé, on s'occupa de l'utile; l'art devait avoir son tour, mais l'heure n'en est pas encore venue.

La cathédrale, encore inachevée, du style corinthien et composite, est à peu près le seul édifice qu'on puisse citer, avec une statue en bronze symbolisant la Marne, et décorant une fontaine sur la place d'Armes; de plus, une œuvre moderne de Marochetti, la statue également en bronze de Royer-Collard.

Des fabriques de bonneterie, des filatures de coton et de nombreuses huileries constituent l'industrie principale des habitants, qui y joignent un commerce assez important de céréales, laines, bois et charbons.

C'est la patrie du général d'artillerie Aubry, et d'un savant mathématicien, Abraham Moivre, mort en 1754; du grammairien Pierre Richelet, et du philosophe Royer-Collard. Les habitants conservent aussi le souvenir d'un avocat au parlement, Jean Domyné de Verzet, qui, en 1787, légua 400,000 livres à sa ville natale pour la propagation de l'instruction.



Vitry-le-François.

Vitry-le-François a pris la devise de son fondateur; ses armes sont : *d'azur, à deux* FF *couronnées d'or, mises en chef, et une salamandre d'or sur un brasier, la tête tournée derrière, couronnée et flamboyante de gueules;* et pour devise : NUTRISCO ET EXTINGUO.

SERMAIZE. — Sermaize, station de la ligne du chemin de fer de Paris à Nancy (réseau de l'Est), arrondissement et à 26 kilomètres à l'est-nord-est de Vitry-le-François, canton de Thiéblemont, sur la Saulx, est une ancienne ville du Perthois, peuplée de 2,537 habitants. Siège, au moyen âge, d'un important prieuré; elle fut entourée de fortifications au XVI^e^ siècle. Cette ville eut beaucoup à souffrir des guerres de religion, ainsi que de l'invasion de 1814; elle est percée de six rues, aboutissant toutes à une place, que décore un jet d'eau et où s'élève l'hôtel de ville; non loin est une vaste halle où se tiennent les trois grandes foires de l'année. Son église, qui est construite sur pilotis, date du XII^e^ siècle.

A 2 kilomètres au sud se trouve une source d'eau minérale, dite *Source des Sarrasins*, ayant les qualités diurétiques purgatives des eaux de Contrexéville, et employée dans le traitement des mêmes maladies.

LES GRANDS VINS DE CHAMPAGNE

Sous l'aspect d'un sol crayeux, pierreux, presque dépourvu d'humus végétal, si la nature a déposé les germes d'une riche et florissante culture; si quelques-uns de ces terrains, d'une apparente stérilité, ont acquis une valeur de 25 et 30,000 francs l'hectare, il faut reconnaître que cette transformation est en grande partie la récompense du travail et de l'industrie humaine. Les progrès de la viticulture dans le département de la Marne ont suivi, dans une certaine mesure,

ceux de la civilisation. Avant le VI^e^ siècle, il n'existe guère de témoignages authentiques de la notoriété des vignes de Champagne. Les plus anciens documents remontent à saint Remi qui, par testament, fait don de plusieurs pièces de vignes à divers légataires, notamment aux diacres et aux prêtres de l'église de Reims. Ce sont les ducs de Bourgogne, appréciateurs compétents, qui contribuèrent les premiers à la réputation des vins qui devaient rivaliser avec les produits de leurs domaines. A dater du XIV^e^ siècle, ils figurent sur les tables de la cour, au sacre des rois; Henri IV avoua pour eux sa prédilection; aussi le prix s'en éleva-t-il rapidement, en moins d'un siècle, de 175 à 1,000 livres la *queue* de deux pièces. On ignore si, à cette époque, le vin de Champagne avait ses qualités mousseuses, tant prisées depuis; c'est sous la Régence que l'histoire nous le représente faisant sauter les bouchons aux fins soupers du Palais-Royal et du Luxembourg. Il a conquis depuis une bien plus vaste clientèle; il n'est pas de frontières qui aient arrêté la marche de ce conquérant; il compte aujourd'hui, parmi ses principaux tributaires, la Russie, l'Angleterre, l'Allemagne et même l'Amérique.

La statistique générale du département de la Marne porte à 14,151 hectares l'étendue des terrains plantés en vigne, et de 20 à 25 hectolitres la moyenne des produits de chaque hectare. Ils sont généralement achetés et, quelques-uns avant la vendange, par les négociants de Reims et d'Épernay, organisés pour leur donner les nombreuses manutentions qui en augmentent considérablement le prix. Sans qu'on puisse affirmer si les plants ont été importés de Bourgogne en Champagne, entre ceux des deux contrées les rapports sont nombreux : c'est le *noirien* qui donne les qualités supérieures; et, comme en Bourgogne, c'est le *gamai*, plus productif, qui tend à s'y substituer. Nulle part, au reste, la culture ne se fait avec plus d'intelligence et de soin.

Deux grandes artères topographiques partagent la contrée viticole; la *rivière de Marne* et la *montagne de Reims*. Les principaux crus de vin blanc se trouvent sur les collines entre lesquelles coule la Marne; les plus renommés sur la rive droite sont ceux de Mareuil, Ay, Dizy, Hautvillers et Cumières; sur la rive gauche et, à la distance d'un myriamètre environ, ceux d'Avize, du Mesnil, de Cramant et d'Épernay. On distingue plusieurs sortes de vins blancs : le *grand mousseux*, le *mousseux ordinaire*, le *demi-mousseux* dit *cremant*, le *non mousseux* et le vin blanc connu sous le nom de *tisane de Champagne*.

Les vins rouges les plus estimés sont ceux d'Ambonnay, de Bouzy, de Villers-Marmerie, de Verzy, de Verzenay, de Mailly, de Rilly, de Montbré, de Taissy et de Sillery.

Quoique la Champagne doive à ces vins l'origine de sa réputation viticole, elle en abandonne peu à peu la culture pour se conformer au goût moderne; en tant que vins rouges, ils n'existent plus pour ainsi dire qu'à l'état de souvenirs. Les cépages dont ils provenaient ont, il est vrai, été conservés, mais leurs raisins noirs sont presque tous convertis en vins blancs.

La seconde division générale des grands crus de la Marne embrasse tous les vignobles du pays rémois. Une chaîne de collines, la montagne de Reims, les sépare des contrées arrosées par la *rivière;* elle se partage à son tour en haute et basse montagne; la première zone, en allant de l'est à l'ouest, renferme Verzy, Verzenay, Sillery, Mailly, Ludes, Chigny et Rilly; à la seconde zone appartiennent Saint-Thierry, Ville-Dommange, Hermonville, etc.; enfin une petite région intermédiaire à la plaine et à la montagne fournit le dernier contingent aux meilleurs produits de la Champagne; c'est là que se rencontre le coteau de Bouzy, dont celui d'Ambonnay est la continuation. Ce qui caractérise les vins de la *montagne de Reims*, c'est principalement leur corps, leur solidité, leur vinosité et leur qualité exceptionnelle comme mousseux.

Indépendamment des vins blancs mousseux ou non mousseux, on *fabrique* encore en Champagne des vins gris ou rosés.

Le mot *fabrique* serait bien facilement justifié si l'espace nous permettait d'énumérer, même sommairement, toutes les opérations que subit une bouteille de vin de Champagne avant d'être livrée au commerce; aussi peut-on classer parmi les grands industriels les Moët, les Cliquot, les Ruinart, les E. Mercier, les Louis Rœderer, dont les noms se rattachent à l'exploitation féconde d'une des plus précieuses richesses de la France.

STATISTIQUE DU DÉPARTEMENT DE LA MARNE

RANG DU DÉPARTEMENT

Superficie : 9ème. — Population : 32ème. — Densité de la population : 64ème.

I. STATISTIQUE GÉNÉRALE

SUPERFICIE.	POPULATION.	ARRONDISSEMENTS.	CANTONS.	COMMUNES.	REVENU TERRITORIAL.	CONTRIBUTIONS et REVENUS PUBLICS
8.180 kil. carrés. ou 818.014 hect.	Hommes, 204.008 Femmes, 203.772 Total.. 407.780 49 hab. 89 par kil. carré.	5	32	665	Propriétés bâties ... 11.500.000 fr. — non bâties. 26.000.000 » Revenu agricole.... 180.000.000 »	32.000.000 fr.

II. STATISTIQUE COMMUNALE

ARRONDISSEMENT DE CHALONS-SUR-MARNE

Superficie, 1.653 kil. carrés ou 165.343 hect. — Population, 57.408 hab. — Cantons, 5. — Communes, 104.

CANTON, sa population.	NOM de LA COMMUNE.	POPULATION.	Distance au chef-lieu d'arr.
Chalons-sur-Marne, 16 communes, 25.678 habitants.	Chalons-sur-Marne.	20.236	»
	Aigny	238	15
	Compertrix	147	3
	Condé-sur-Marne	563	17
	Coolus	165	5
	Fagnières	1.047	4
	Grandes-Loges (Les)	167	14
	Isse	129	17
	Juvigny	515	11
	Recy	368	5
	Saint-Etienne-au-Temple	269	9
	Saint-Gibrien	105	6
	Saint-Martin-sur-le-Pré	151	3
	Saint-Memmie	838	1
	Veuve (La)	343	9
	Vraux	397	13
Écury-sur-Coole, 28 communes, 6,617 habitants.	Écury-sur-Coole	357	9
	Athis	634	20
	Aulnay-sur-Marne	296	14
	Breuvery	143	13
	Bussy-Lettrée	312	19
	Cernon	167	16
	Champigneul-Champagne	391	16
	Cheniers	112	12
	Cheppes	367	19
	Chèrville	79	18
	Coupetz	124	19
	Fontaine-sur-Coole	129	22
	Jâlons	517	16
	Mairy-sur-Marne	367	11
	Montougues	362	11
	Nuisement-sur-Coole	180	12
	Saint-Martin-aux-Champs	199	20
	Saint-Pierre-aux-Oies	153	10
Suite d'Écury-sur-Coole,	Saint-Quentin-sur-Coole	92	14
	Sogny-aux-Moulins	97	9
	Soudron	318	20
	Thibie	265	13
	Togny-aux-Bœufs	331	16
	Vatry	126	18
	Vésigneul-sur-Coole	90	21
	Villers-aux-Corneilles	143	8
	Vitry-la-Ville	216	18
	Vouciennes	49	17
Marson, 18 communes, 6.571 habitants.	Marson	316	14
	Chepy	301	9
	Coupéville	273	22
	Courtisols	1.553	10
	Dampierre-sur-Moivre	168	7
	Francheville	182	16
	Fresne (Le)	144	23
	L'Épine (Notre-Dame de)	425	8
	Moivre	166	25
	Moncets	275	7
	Omey	111	16
	Pogny	661	15
	Poix	216	21
	Saint-Germain-la-Ville	462	11
	Saint-Jean-sur-Moivre	191	19
	Sarry	569	6
	Somme-Vesle	351	18
	Vésigneul-sur-Marne	207	13
Suippes, 16 c., 10.662 h.	Suippes	2.286	23
	Billy-le-Grand	60	22
	Bouy	350	17
	Bussy-le-Château	333	19
	Cheppe (La)	333	16
	Cuperly	275	14
Suite de Suippes.	Dampierre-au-Temple	87	12
	Jonchery-sur-Suippes	364	28
	Livry	241	20
	Louvercy	200	19
	Mourmelon-le-Grand	3.730	22
	Mourmelon-le-Petit	1.173	21
	Saint-Hilaire-au-Temple	180	13
	Saint-Hilaire-le-Grand	594	28
	Vadenay	276	14
	Vaudemanges	180	20
Vertus, 26 communes, 7.880 habitants.	Vertus	2.529	29
	Aulnay-aux-Planches	138	27
	Aulnizeux	103	26
	Bergères-lès-Vertus	582	20
	Chaintrix-Bierges	271	21
	Clamanges	290	28
	Coligny	239	24
	Ecury-le-Repos	164	29
	Etréchy	160	19
	Germinon	234	25
	Givry-lès-Loisy	150	18
	Loisy-en-Brie	387	20
	Morains	124	27
	Pierre-Morains	170	25
	Pocancy	283	21
	Rouffy	87	17
	Saint-Mard-lès-Rouffy	155	18
	Soulières	196	17
	Toulon	76	23
	Trécon	108	23
	Velye	164	23
	Vert-la-Gravelle	449	24
	Villeneuve-Renneville-Chevigny	277	18
	Villeseneux	224	28
	Voipreux	104	18
	Vouzy	216	19

ARRONDISSEMENT D'ÉPERNAY

Superficie, 2.151 kil. carrés ou 215.094 hect. — Population, 97.136 hab. — Cantons, 9. — Communes, 176.

CANTON, sa population.	NOM de LA COMMUNE.	POPULATION.	Distance au chef-lieu d'arr.
Épernay, 11 comm., 24.736 hab.	Épernay	15.506	»
	Ablois	1.447	8
	Chouilly	978	5
	Damery	1.785	7
	Fleury-la-Rivière	827	8
	Mardeuil	700	2
	Moussy	757	4
	Pierry	1.045	3
	Vauciennes	271	5
	Venteuil	934	10
	Vinay	386	6
Anglure, 19 communes, 7.958 habitants.	Anglure	805	60
	Allemanche-Launay-et-Soyer	227	55
	Bagneux	606	60
	Baudement	154	38
	Celle-sous-Chantemerle (La)	431	54
	Chapelle-Lasson (La)	186	53
	Clesles	773	63
	Conflans	742	62
	Esclavolles	161	63
	Granges-sur-Aube	341	58
	Lurey	213	62
	Marcilly-sur-Seine	565	60
	Marsangis	88	55
	Saint-Just	1.364	61
	Saint-Quentin-le-Verger	347	53
	Saint-Saturnin	193	55
	Saron-sur-Aube	453	59
	Villiers-aux-Corneilles	153	59
	Vouarces	156	58
Avize, 18 communes, 9.405 habitants.	Avize	2.155	10
	Brugny-Vaudancourt	519	7
	Chavot	366	5
	Cramant	673	7
	Cuis	463	6
	Flavigny	155	12
	Gionges	150	14
	Grauves	522	58
	Istres-et-Bury (Les)	120	13
	Mancy	148	8
	Mesnil-sur-Oger (Le)	1.367	13
	Monthelon	450	6
	Morangis	144	9
	Moslins	402	9
	Oger	672	11
	Oiry	378	8
	Plivot	469	9
	Villers-aux-Bois	252	14
Dormans, 16 comm., 10.849 hab.	Dormans	2.146	24
	Boursault	706	8
	Breuil (Le)	560	27
	Champvoisy	447	27
	Comblizy	105	19
	Courthiézy	369	28
	Festigny	617	16
	Igny-le-Jard	546	20
	Leuvrigny	447	15
	Mareuil-le-Port	1.180	16
Suite de Dormans. Esternay, 23 communes, 8.029 habitants.	Nesle-le-Repons	274	19
	OEuilly	450	12
	Soilly	280	26
	Troissy	1.088	19
	Verneuil	1.107	22
	Vincelles	527	24
	Esternay	1.529	49
	Bethon	628	57
	Bouchy-le-Repos	300	58
	Bricot-la-Ville	50	49
	Champguyon	401	45
	Chantemerle	144	55
	Châtillon-sur-Morin	317	45
	Courgivaux	448	54
	Escardes	136	54
	Essarts-lès-Sézanne (Les)	411	42
	Essarts-le-Vicomte (Les)	237	55
	Forestière (La)	434	51
	Joiselle	190	47
	Meix-St-Epoing (Le)	263	47
	Mongenost	291	61
	Nesle-la-Reposte	309	57
	Neuvy	379	49
	Noue (La)	412	44
	Potangis	203	59
	Réveillon	198	52
	Saint-Bon	226	57
	Saint-Genest	92	60
	Villeneuve-la-Lionne	431	51
Fère-Champenoise, 19 communes, 7.101 habitants.	Fère-Champenoise	1.940	37
	Anguzelles-et-Courcelles	324	46
	Bannes	423	31
	Broussy-le-Grand	535	33
	Connantray-Vaurefroy	317	35
	Connantre	650	39
	Corroy	276	41
	Courcemain	265	51
	Faux-Fresnay	670	47
	Gourgançon	316	43
	Haussimont	170	38
	Lenharrée	182	34
	Marigny	136	46
	Montépreux	79	41
	Normée	171	32
	OEuvy	186	39
	Ognes	148	41
	Thaas	157	47
	Vassimont-et-Chapelaine	156	36
Montmirail, 23 comm., 8.780 habit.	Montmirail	2.351	39
	Bergères-sous-Montmirail	351	38
	Boissy-le-Repos	302	34
	Charleville	444	35
	Corfélix	190	32
	Corrobert	239	31
	Courbetaux	229	39
	Echelle (L')	246	35
	Fromentières	523	27
	Gault (Le)	665	39
Suite de Montmirail. Montmort, 23 communes, 7.653 habitants.	Janvilliers	170	30
	Maclaunay	98	40
	Mécringes	225	41
	Morsains	281	47
	Rieux	284	37
	Soigny	79	36
	Soizy-aux-Bois	220	32
	Thoult-Trosnay (Le)	291	31
	Tréfols	291	47
	Vauchamps	338	33
	Verdon	423	29
	Vézier (Le)	297	48
	Villeneuve-lès-Charleville (La)	243	38
	Montmort	680	18
	Baizil (Le)	462	15
	Bannay	72	27
	Baye	683	27
	Beaunay	215	20
	Caure (La)	190	20
	Chaltrait	168	15
	Champaubert	224	24
	Chapelle-sous-Orbais (La)	107	23
	Coizard-Joches	291	27
	Congy	597	24
	Corribert	150	19
	Courjeonnet	132	27
	Etoges	551	21
	Fèrebrianges	331	22
	Lucy	133	17
	Mareuil-en-Brie	405	19
	Margny	250	30
	Orbais	1.014	22
	Saint-Prix	238	30
	Suizy-le-Franc	231	20
	Ville-sous-Orbais (La)	127	23
	Villevenard	402	28
Sézanne, 24 communes, 12.725 habitants.	Sézanne	4.782	43
	Allemant	453	36
	Barbonne-Fayel	1.263	50
	Broussy-le-Petit	225	34
	Broyes	726	37
	Chichey	134	46
	Fontaine-Denis-Nuisy	803	54
	Gaye	631	45
	Lachy	403	37
	Linthelles	166	42
	Linthes	158	40
	Mœurs	197	42
	Mondement-Montgivroux	81	33
	Oyes	191	30
	Péas	150	38
	Pleurs	652	47
	Queudes	113	49
	Reuves	200	32
	Saint-Loup	130	39
	Saint-Remy	88	43
	Saudoy	573	47
	Verdey	131	40
	Villeneuve-Saint-Vistre-Villevotte	230	53
	Vindey	245	45

ARRONDISSEMENT DE REIMS

Superficie, 1.704 kil. carrés ou 170.417 hect. — Population, 173.891 hab. — Cantons, 10. — Communes, 182.

CANTON, sa population.	NOM de LA COMMUNE.	POPULATION.	Distance au chef-lieu d'arr.
Reims, 3 cantons, 13 comm., 86.249 habitants.	Reims (1er canton)	22.767	»
	Bezannes	319	5
	Ormes	244	6
	Thillois	198	6
	Tinqueux	452	3
	Reims (2e canton)	38.785	»
	Béthény	680	4
	Champigny	162	5
	Neuvillette (La)	564	»
	Saint-Brice-et-Courcelles	941	3
	Reims (3e canton)	19.776	»
	Cormontreuil	607	4
	Saint-Léonard	63	6
	Taissy	505	7
	Trois-Puits	186	6
Ay, 19 communes, 16.288 habitants.	Ay	5.063	26
	Ambonnay	700	23
	Avenay	1.036	22
	Bisseuil	506	25
	Bouzy	639	20
	Champillon	347	20
	Cermoyeux-et-Romery	437	20
	Cumières	1.246	23
	Dizy	1.639	22
	Fontaine	182	21
	Germaine	430	17
	Hautvillers	977	21
	Louvois	434	19
	Mareuil-sur-Ay	1.121	25
	Mutigny	95	22
	Mutry	35	21
	Sainte-Imoge	285	18
	Tauxières	241	20
	Tours-sur-Marne	875	25
Beine, 19 communes, 12.446 habitants.	Beine	1.052	14
	Aubérive	517	30
	Berru	872	9
	Béthenivile	1.710	26
	Cernay-lès-Reims	757	6
	Doutrien	416	28
	Epoye	467	16
	Moronvilliers	107	22
	Nauroy	179	18
	Nogent-l'Abbesse	762	10
	Pont-Faverger	2.220	22
	Prosnes	466	21
	Prunay	470	13
	Saint-Hilaire-le-Petit	667	27
	Saint-Martin-l'Heureux	137	28
	Saint-Masmes	589	19
	Saint-Souplet	479	33
	Selles	344	20
	Vaudesincourt	235	29
Bourgogne, 2 c., 18.103 h.	Bourgogne	948	12
	Aumenancourt-le Grand	622	16
	Aumenancourt-le-Petit	230	15
	Bazancourt	1.171	17
Suite de Bourgogne.	Bermericourt	85	12
	Boult-sur-Suippes	1.433	16
	Brimont	816	10
	Caurel	514	11
	Cauroy-lès-Hermonville	387	14
	Cormicy	1.284	18
	Courcy	890	8
	Fresnes	390	11
	Heutregiville	775	19
	Isle-sur-Suippe	790	17
	Lavannes	709	13
	Loivre	1.576	11
	Merfy	372	8
	Pomacle	340	13
	Pouillon	329	9
	Saint-Etienne-sur-Suippe	275	16
	Saint-Thierry	332	8
	Thil	245	9
	Villers-Franqueux	385	11
	Warmeriville	1.946	18
	Witry-lès-Reims	1.259	8
Châtillon-sur-Marne, 19 communes, 6.309 habitants.	Châtillon-sur-Marne	879	28
	Anthenay	135	26
	Baslieux-sous-Châtillon	200	24
	Belval	283	21
	Binson-et-Orquigny	491	28
	Champlat-et-Boujacourt	226	20
	Courtagnon	52	15
	Cuchery	440	22
	Cuisles	226	25
	Jonquery	131	23
	Nanteuil-la-Fosse	325	17
	Neuville-aux-Larris (La)	223	20
	Olizy	216	25
	Passy-Grigny	640	31
	Pourcy	240	15
	Reuil	376	27
	Sainte-Gemme	318	31
	Vandières	584	29
	Villers-sous-Châtillon	324	26
Fismes, 24 communes, 12.553 habitants.	Fismes	3.218	27
	Arcis-le-Ponsart	480	26
	Baslieux-lès-Fismes	303	26
	Bouvancourt	244	18
	Breuil	162	21
	Châlons-sur-Vesle	98	10
	Chenay	340	10
	Courlandon	147	23
	Courville	422	26
	Crugny	814	23
	Hermonville	1.255	14
	Hourges	131	21
	Jonchery-sur-Vesle	573	18
	Magneux	290	25
	Montigny-sur-Vesle	548	19
	Mont-sur-Courville	150	27
	Pévy	353	16
	Prouilly	620	15
	Romain	458	23
	Saint-Gilles	346	27
Suite de Fismes, Verzy, 24 communes, 12.588 habitants.	Trigny	759	12
	Unchair	209	22
	Vandeuil	201	19
	Vantelay	432	21
	Verzy	1.201	16
	Baconnes	244	26
	Beaumont-sur-Vesle	395	15
	Chamery	473	11
	Champfleury	228	7
	Chigny	570	11
	Courmelois	140	18
	Ludes	906	12
	Mailly	675	13
	Montbré	183	7
	Petites-Loges (Les)	210	20
	Puisieulx	214	10
	Rilly	1.202	10
	Sept-Saulx	315	21
	Sermiers	656	12
	Sillery	462	10
	Thuisy	255	17
	Trépail	619	20
	Verzenay	1.643	14
	Ville-en-Selve	242	16
	Villers-Allerand	696	10
	Villers-aux-Nœuds	155	7
	Villers-Marmery	722	19
	Wez	182	16
Ville-en-Tardenois, 39 communes, 9.355 habitants.	Ville-en-Tardenois	511	20
	Aougny	162	25
	Aubilly	68	14
	Bligny	101	15
	Bouilly	139	13
	Bouleuse	125	16
	Branscourt	220	17
	Brouillet	118	23
	Chambrecy	134	18
	Chaumuzy	660	16
	Coulommes	205	10
	Courcelles-lès-Rosnay	116	14
	Courmas	180	12
	Ecueil	286	10
	Faverolles-et-Coëmy	372	18
	Germigny	155	13
	Gueux	627	9
	Janvry	174	12
	Jouy	125	9
	Lagery	337	23
	Lhéry	114	22
	Marfaux	178	15
	Méry-Premecy	99	13
	Mesneux (Les)	199	7
	Muizon	254	12
	Parguy	210	9
	Poilly	170	17
	Romigny	284	22
	Rosnay	333	13
	Sacy	374	9
	Sainte-Euphraise-et-Clairizet	198	12
	Sapicourt	89	15
	Sarcy	305	16
	Savigny-sur-Ardres	363	20
	Serzy-et-Prin	392	21
	Tramery	183	18
	Treslon	175	16
	Ville-Dommange	418	10
	Vrigny	202	10

ARRONDISSEMENT DE SAINTE-MENEHOULD

Superficie, 1.134 kil. carrés ou 113.357 hect. — Population, 31.193 hab. — Cantons, 3. — Communes, 80.

CANTON, sa population.	NOM de LA COMMUNE.	POPULATION.	Distance au chef-lieu d'arr.
Sainte-Menehould, 30 communes, 13.888 habitants.	Sainte-Menehould..	4.286	»
	Argers	180	5
	Braux-Sainte-Cohière	167	6
	Braux-Saint-Remy...	154	9
	Chapelle-Felcourt (La)	110	14
	Chatrices	132	8
	Chaudefontaine	418	3
	Courtémont	298	10
	Croix-en-Champagne (La)	129	2
	Dampierre-sur-Auve.	57	7
	Daucourt	131	6
	Dommartin-la-Planchette	129	6
	Dommartin-sous-Hans	112	10
	Elise	136	6
	Florent	786	8
	Gizaucourt	285	11
	Hans	383	13
	Laval	148	20
	Maffrécourt	130	8
	Moiremont	467	6
	Neuville-au-Pont (La)	1 134	4
	Passavant	893	15
	Saint-Jean-sur-Tourbe	272	20
	Somme-Bionne	143	16
	Somme-Suippe	723	26
Suite de Sainte-Menehould.	Somme-Tourbe	229	20
	Valmy	414	12
	Verrières	770	4
	Villers-en-Argonne..	503	10
	Voilemont	149	11
Dommartin-sur-Yèvre, 26 communes, 7.384 habitants.	Dommartin-sur-Yèvre	202	18
	Ante	180	13
	Auve	408	17
	Belval	248	22
	Charmontois-l'Abbé..	240	19
	Charmontois-le-Roi..	253	18
	Châtelier (Le)	282	19
	Chemin (Le)	225	15
	Contaut	176	25
	Dampierre-le-Château	267	14
	Eclaires	329	16
	Epense	321	17
	Givry-en-Argonne	598	17
	Herpont	367	19
	Neuville-aux-Bois (La)	433	15
	Noirlieu	199	21
	Rapsécourt	131	13
	Remicourt	193	18
	Saint-Mard-sur-Auve.	152	16
	Saint-Mard-sur-le-Mont	520	23
	Saint-Remy-sur-Bussy	432	28
Ville-sur-Tourbe, 24 communes, 9.941 habitants.	Sivry-sur-Ante	333	12
	Somme-Yèvre	322	22
	Tilloy-et-Bellay	228	23
	Varimont	106	20
	Vieil-Dampierre (Le).	239	13
	Ville-sur-Tourbe	560	16
	Berzieux	287	13
	Binarville	725	20
	Cernay-en-Dormois..	816	21
	Fontaine-en-Dormois.	147	25
	Gratreuil	121	27
	Hurlus	141	23
	Malmy	99	15
	Massiges	177	18
	Mesnil-lès-Hurlus(Le)	88	22
	Minaucourt	245	18
	Perthes-lès-Hurlus...	208	25
	Ripont	144	25
	Rouvroy	139	23
	Sainte-Marie-à-Py...	565	39
	Saint-Thomas	184	13
	Servon-Melzicourt...	695	17
	Sommepy	926	35
	Souain	723	34
	Tahure	218	26
	Vienne-la-Ville	470	11
	Vienne-le-Château...	1.816	10
	Virginy	368	15
	Wargemoulin	79	19

ARRONDISSEMENT DE VITRY-LE-FRANÇOIS

Superficie, 1.538 kil. carrés ou 153.833 hect. — Population, 48.152 hab. — Cantons, 5. — Communes, 123.

CANTON, sa population.	NOM de LA COMMUNE.	POPULATION.	Distance au chef-lieu d'arr.
Vitry-le-François, 25 communes, 16.194 habitants.	Vitry-le-François ..	7.616	»
	Ablancourt	226	13
	Aulnay-l'Aître	160	12
	Bignicourt-sur-Marne	95	6
	Blacy		
	Chaussée (La)	581	3
	Courdemange	682	15
	Couvrot	277	7
	Drouilly	314	6
	Flignicourt	143	7
	Glannes	431	3
	Huirou	253	6
	Lisse	274	7
	Loisy-sur-Marne	219	12
	Luxémont-Villotte...	710	6
	Maisons-en-Champagne	201	6
	Marolles	334	7
	Merlaut	147	3
	Pringy	322	8
	Saint-Amand	346	8
	Saint-Lumier-en-Champagne	1.028	10
	Saint-Quentin-les-Marais	371	9
	Songy	155	8
	Soulanges	360	11
	Vitry-en-Perthois ...	227	10
		722	4
Heiltz-le-Maurupt, 23 communes, 8.270 habitants.	Heiltz-le-Maurupt....	775	21
	Alliancelles	403	28
	Bassu	274	15
	Bassuet	517	12
	Bettancourt-la-Longue	278	29
	Bussy-le-Repos	324	24
	Changy	223	9
	Charmont	952	30
	Doucey	205	15
	Heiltz-l'Evêque	334	16
	Jussécourt-Minecourt	363	18
	Outrepont	180	10
	Possesse	523	27
	Rosay	180	18
	Saint-Jean-devant-Possesse	100	26
	Sogny-en-l'Anglé	188	23
	Vanault-le-Châtel....	521	22
	Vanault-les-Dames	518	22
	Vavray-le-Grand.....	311	13
	Vavray-le-Petit.....	135	14
	Vernancourt	222	27
	Villers-le-Sec	319	25
	Vroil	425	31
Saint-Remy-en-Bouzemont, 27 communes, 7.589 habitants.	Saint-Remy-en-Bouzemont	792	17
	Ambrières	337	22
	Arrigny	146	16
	Arzillières	340	13
	Blaise-sous-Arzillières	209	11
	Blaise-sous-Hauteville	168	21
	Brandonvillers	257	21
	Bussy-aux-Bois	109	17
	Champaubert-aux-Bois	374	26
	Chantecocq	123	22
	Châte-Raould-Saint-Louvent	261	8
	Châtillon-sur-Broué..	160	29
	Drosnay	516	19
	Ecollement	100	18
	Giffaumont	558	26
	Gigny-aux-Bois	299	17
	Grandes-Côtes (Les)..	331	21
	Hauteville	390	21
	Landricourt	221	24
	Lignon	185	21
	Margerie-Hancourt..	441	24
	Neuville-sous-Arzillières	78	13

SUITE DE L'ARRONDISSEMENT DE VITRY-LE-FRANÇOIS

CANTON, sa population.	NOM de LA COMMUNE.	POPULATION.	Distance au chef-lieu d'arr.
Suite de Sompuis. 15 communes, 3.891 habitants.	Nuisement-aux-Bois	102	21
	Outines	479	23
	Rivières-Henruel (Les)	155	11
	Saint-Chéron	154	14
	Sainte-Livière	304	24
	Sompuis	458	18
	Brébant	167	24
	Chapelaine	135	21
	Coole	270	14
	Corbeil	180	23
	Dommartin-Lettrée	258	24
	Faux-sur-Coole	75	15
	Humbauville	155	17
	Meix-Tiercelin (Le)	227	18
	Saint-Ouën-et-Dom-prot	505	22
	Saint-Utin	144	26
	Sommesous	482	28
	Somsois	458	19
Suite de Sompuis. Thiéblemont, 33 communes, 12.208 habitants.	Soudé-Notre-Dame-ou-le-Petit	74	21
	Soudé-Sainte-Croix-ou-le-Grand	303	20
	Thiéblemont	367	12
	Bignicourt-sur-Saulx	346	16
	Blesmes	401	15
	Brusson	172	10
	Buisson (Le)	245	14
	Cheminon	1.280	27
	Cloyes-sur-Marne	176	9
	Dompremy	131	14
	Ecriennes	218	9
	Etrepy	301	18
	Favresse	234	12
	Haussignémont	178	13
	Heiltz-le-Hutier	264	15
	Isle-sur-Marne	181	13
	Larzicourt	990	15
Suite de Thiéblemont.	Matignicourt-et-Goncourt	170	10
	Maurupt-et-le-Monthois	690	23
	Moncetz-l'Abbaye	161	10
	Norrois	155	7
	Orconte	388	14
	Pargny-sur-Saulx	539	20
	Plichancourt	176	8
	Ponthion	261	11
	Reims-la-Brûlée	164	7
	Saint-Eulien	133	24
	Saint-Lumier-la-Populeuse	80	17
	Saint-Vrain	283	17
	Sapignicourt	203	19
	Scrupt	253	15
	Sermaize	2.537	26
	Trois-Fontaines	191	31
	Vaucler c	147	6
	Vouillers	193	20

III. STATISTIQUE MORALE (1)

Par M. Eug. BOUTMY, ancien Professeur.

Les chiffres en caractères gras inscrits dans chacune des trois petites colonnes de ce tableau indiquent le rang du département relativement à la mention devant laquelle ils sont placés.

Religion (2).

	Catholiques	384.019
	Protestants	1.579
	Israélites	427
	Clergé catholique	612
	Pasteurs protestants	2
	Rabbins	2

Mouvement de la population.

	Naissances	10.002
	Mariages	3.199
	Décès	10.275
59e	Durée moyenne de la vie	35 a. 11 m.

Instruction (3).

12e	Nombre des jeunes gens sachant lire, écrire et compter sur 100 jeunes gens maintenus sur les listes de tirage	91.47
	Nombre des établissements d'enseignement secondaire de l'État	6
	Nombre des écoles primaires (publiques ou libres)	1.014

Crimes contre les personnes (4).

COURS D'ASSISES.

52e	Rapport du nombre des accusés à la population	1 sur 21.462 hab.
	Nombre total des accusés	19

Infanticides.

57e	Rapport du nombre des infanticides à celui des enfants naturels	1 sur 344.33
	Nombre total	3

Suicides.

6e	Rapport des suicides au chiffre de la population	1 sur 3.236 hab.
	Nombre total	126

Crimes contre les propriétés.

27e	Rapport du nombre des accusés à la population	1 sur 13.592 hab.
	Nombre total	30

Tribunaux correctionnels.

21e	Nombre des affaires	2.121
	Nombre des prévenus	2.559
	Nombre des condamnés	2.288

Procès.

	Affaires civiles (5)	1.703
	Affaires commerciales (6)	3.805
12e	Faillites (7)	76

Paupérisme.

27e	Rapport des indigents au chiffre de la population	1 sur 35 hab.
	Nombre total	11.429
	Bureaux de bienfaisance	169
	Hôpitaux et hospices	13
	Aliénés à la charge du département	293
	Sociétés de secours mutuels	47

Contributions directes (8).

30e	Foncière	2.021.856
	Personnelle et mobilière	618.580
	Portes et fenêtres	539.295

(1) Les chiffres contenus dans ce tableau sont empruntés, pour la plupart, à l'*Annuaire statistique de la France* (1878), publié par le ministère de l'agriculture et du commerce, ou calculés d'après des données puisées dans cet ouvrage.

(2) Ces chiffres sont antérieurs au recensement de 1876, qui a négligé ce point de vue.

Culte catholique. — Châlons est le siège d'un évêché dont le diocèse comprend les quatre arrondissements de Châlons, d'Épernay, de Vitry-le-François et de Sainte-Menehould. L'évêché de Châlons est, avec ceux de Soissons et de Laon, de Beauvais-Noyon et Senlis, d'Amiens, suffragant de l'archevêché de Reims, dont le diocèse comprend l'arrondissement de Reims et le département des Ardennes. Le diocèse de Châlons compte 24 cures, 313 succursales et 18 vicariats rétribués par l'État. Avant 1880, le nombre des congrégations et communautés religieuses établies dans le département était de 25 : 1 pour les hommes et 24 pour les femmes.

(3) Le département relève de l'académie de Paris. École préparatoire de médecine et de pharmacie à Reims. Lycée à Reims; collèges communaux à Châlons, à Épernay, à Sainte-Menehould, à Sézanne et à Vitry-le-François; 2 établissements libres pour l'enseignement secondaire. École normale d'instituteurs primaires à Châlons et cours normal d'institutrices à Reims. Au point de vue du nombre d'élèves inscrits dans les écoles primaires de 6 à 13 ans, sur 100 enfants recensés, le département de la Marne occupe le 27e rang. Le même département occupe le 37e rang d'après le nombre d'enfants présents à l'école par 10,000 habitants.

(4) Au point de vue judiciaire, le département de la Marne ressortit à la cour d'appel de Paris. Reims est le siège de la cour d'assises. Chaque chef-lieu d'arrondissement possède un tribunal de première instance; celui de Reims a deux chambres. Des tribunaux de commerce sont établis à Reims, à Châlons et à Épernay. Reims et Châlons possèdent un conseil de prud'hommes.

(5) Ce chiffre indique le nombre des affaires civiles terminées pendant l'année.

(6) Ce chiffre comprend les affaires contentieuses à juger pendant l'année.

(7) Terminées pendant l'année.

(8) Trésorier-payeur général à Châlons; receveur particulier dans chaque chef-lieu d'arrondissement; 82 percepteurs.

BIBLIOGRAPHIE

1581. Histoire de l'Église de Reims, par *Flodoard*, traduite par *Chesneau*. In-4°.

1635. Le dessin de l'hist. et antiq. de Reims, par *N Bergier*. In-4°.

1636. Annales ecclésiastiques de Châlons en Champagne, par *Ch. Rapiné*. In-8°.

1648. Pouillé général des bénéfices de l'archevêché de Reims. In-4°, 1648

1650. Table chronologique de l'histoire de Reims, par *P. Coquault*. In-4°.

1666. Metropolensis Remensis historia, auctore *D. Marlot*. 2 vol. in-f°.

1721. Mémoire historique de la province de Champagne, par *Baugier*. 2 vol. in 8°.

1752. Almanachs de Reims de 1752 à 1790, in-24, avec remarques historiques.

1756. Histoire civile et politique de la ville de Reims, par *Anquetil*. 3 vol. in-12.

1788. Annales historiques de la ville et comté-pairie de Châlons-sur-Marne, par *Buirette de Verrières*. 2 vol. grav. In 8°.

1800. Histoire de la ville d'Épernay, par *H.-M. G.* 2 vol. in-12.

1803. Description topographique du département de la Marne, par *Bourgeois-Jessaint*. In-12.

1806. L'Observatoire rural de la Marne, ou tableau historique et topographique des vignobles, par *Meunesson*. In-12.

1810. Statistique de la Marne, par *Peuchet* et *Chanlaire*. In-4°.

1817. Description historique et statistique de la ville de Reims par *Gérurez*. 2 part. in-8°.

1820. Essai sur la statistique et la topographie médicale de Châlons, par *P. Jolly*. In-8°.

1823. Essai historique sur la ville de Reims, par *Camus d'Arras*. In-8°.

1824. Description historique de l'église de Notre-Dame de Reims par *P.-Piérard*. In-8°.

1824. Description historique de la ville de Reims, par le chevalier *Jacob*. In-8°, fig.

1825. Voyage à Reims à l'occasion du sacre de Charles X, précédé d'une petite histoire sur la ville de Reims, par *Bouvet de Cressé*. In-18.

1825. Description de Notre-Dame de l'Épine près Châlons, par *Piérard*. In 8°.

1826. Notice chronologique et historique sur Ponthyon-en-Perthois. In-8°.

1836. Description de la ville de Sézanne. In-8°.

1838. Tapisseries de Reims, histoire de saint Remi, 1 feuille, avec une histoire de saint Remi, par *A. Prior*. In-8°.

1838. Notice historique et statistique des rues et places d'Épernay, par *Portelet*. In-8°.

1839. Archives administratives de la ville de Reims, par *P. Varin*. 8 vol. in-4°.

1840. Notre-Dame de l'Épine, par le F. *Guérin*. In-18.

1840. Géographie historique et statistique du département de la Marne, par *Lesage*. 2 vol. in-12.

1842. Notice historique et descriptive sur la cathédrale de Châlons-sur-Marne, par *Estrayez-Cabassole*. In-8°.

1843. Essai historique sur l'église de Saint-Remi, par *Lacalle-Joltrois*. In-12.

1844. Précis de la statistique générale du département de la Marne, par *J. Chalette*. 3 vol. in-8°.

1844. Histoire de la ville, cité et université de Reims, par *D. Marlot*, publiée par l'Académie de Reims. 4 vol. in 4°.

1844. Trésors des églises de Reims, par *P. Tarbé*. In-4°.

1844. Reims, ses rues et ses monuments, par *P. Tarbé*. In-8°, fig.

1846. Origine et développement du commerce du vin de Champagne, par *Maizière*. In-8°.

1850. Histoire métallurgique de la ville de Reims sous la république de 1848 à 1850.

1850. Statistique monumentale de l'arrondissement de Sainte-Menehould, par *Ed. de Barthélemy*. In-8°.

1854. Histoire de la ville de Châlons et de son institution, par *Ed. de Barthélemy*. In-8°.

1860. Statistique de la Marne, par *Guérard*. 1 vol. in-8°.

1861. Histoire et monuments de l'ancien diocèse de Châlons-sur-Marne, suivis de cartulaires inédits. 2 vol. grand in-8°.

1861. Histoire de la ville de Reims, depuis sa fondation jusqu'à nos jours, par *Brissart-Binet*. 1 vol. grand in-12.

1864. Variétés historiques et archéologiques sur Châlons-sur-Marne et son diocèse ancien, par *Ed. de Barthélemy*. 8 vol. In-8°.

1865. Notice historique et archéologique sur les communes du canton de Ville-sur-Tourbe, par *Ed. de Barthélemy*. In-8°.

1868. Notice historique et archéologique sur les communes du canton de Verzy, par *Ed. de Barthélemy*. In-8°.

1868. Notre-Dame de Reims, par l'abbé *Cerf*. 2 vol. in-8°.

1869. Géographie du département de la Marne, par *Poinsignon*. In-12.

1870. Histoire de Vitry-lès-Reims et des villages situés autrefois sur son territoire, ou relevant de son église et actuellement détruits, par l'abbé *Dessailly*. 1 vol. in-8°.

1873. Notre-Dame de l'Épine en Champagne, par *Ed. de Barthélemy*. In-8°.

1873. La Biographie châlonnaise, par *Lhote*. 1 vol. in-8°.

1874. Étude historique sur le Rethélois et l'archidiocèse de Reims, par l'abbé *Th. Portagnier*. In-8°.

1874. Sur la langue et l'origine des habitants du village de Courtisols, par *P. Bataillard*. In-8°. Au 4e fascicule 1874 du Bulletin de la Société d'anthropologie.

1875. Recherches historiques sur la petite ville de Suippes, notes et documents inédits, par *Aug. Denis*. 1 vol. in-8°.

1875. Histoire d'Épernay, par *V. Fiévée*. 3 vol. in-8°.

1876. Histoire des arquebusiers de Reims, par *Ed. de Barthélemy*. 1 vol. in-18.

1878. La Champagne souterraine. Matériaux et documents. Ou résultat de vingt années de fouilles archéologiques dans la Marne, par *Morel*. 1 vol. in-8° et atlas in-f°.

1878. Le Sourdon et sa vallée (Ablois, Vinay, Moussy, Pierry), par *Armand Bourgeois*, 1 vol. in-8°.

1879. Journal de Coquault (la Fronde à Reims et aux environs), publié par *M. Loriquet* 2 vol. in-8°.

1879. L'élection de Vitry, par *de Vavray*. 1 vol. in-8°.

1880. Étude historique sur l'Abbaye d'Argensolles près de Moslins (Mém. de la Soc. d'agriculture, etc.), par *Armand Bourgeois*.

..... Histoire du château de Brugny (Mém. de la Soc. d'agriculture, etc.), par *Armand Bourgeois*. In-8°.

1881. Histoire de l'abbaye d'Avenay, par *M. Louis Paris*. 2 vol. in-8°.

1881. Histoire de l'abbaye d'Hautvilliers, par l'abbé *Maréchal*. 2 vol. in-8°.

1881. La cathédrale de Reims, par l'abbé *Tourneur*. 1 vol. in-8°.

1881. Histoire de la ville de Châtillon. 1 vol. in-8°.

Annuaires du département de la Marne. In-12 et in-18. Depuis 1806.

Mémoires de la Société d'agriculture, sciences et arts du département de la Marne. In-8°.

Publications la Société des Bibliophiles de Reims.

Carte de la République rémoise. In-4° — Carte de l'arrondissement de Reims. — Carte routière de la Marne. — Cartes de la Champagne par *Cassini* et *Capitaine*. — Cartes du département de la Marne, par *Dufour*, *Frémin*, *Charle*, *Logerot*, *Ad. Joanne*.

Atlas cantonal de la Marne au 1/50000e sous la direction de M. de la Barre du Parc — 35 cartes (1877-1878).

Atlas du département de la Marne, dressé par les instituteurs du département, sous la direction de M. le recteur *Poinsignon*.

Voir les feuilles 34, 35, 49, 50, 51, 66, 67, 68 de la grande *Carte* de France dite de l'*État-Major*, publiée par le Dépôt de la guerre.

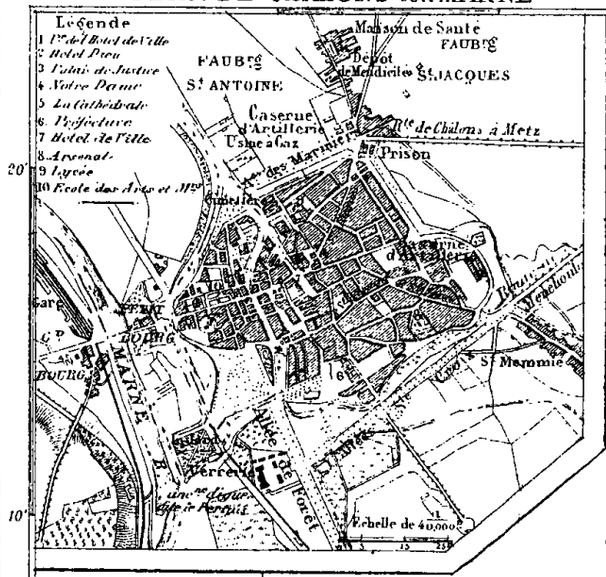
Carte générale du département de la Marne au 1/200000e. Cartes cantonales au 1/50000e, dessinée par divers agents voyers et particulièrement par M. *Bert*, conducteur des ponts et chaussées. 30 cartes gravées sur pierre par *Erhard* et chromolithographiées en 5 couleurs. Publication du ministère de l'Intérieur.

Travaux de la Société historique de Vitry-le-François. In-8°.

La Semaine religieuse de Reims. In-8°.

Paris. — Imprimerie Vve P. Larousse et Cie, rue Montparnasse, 19.

PLAN DE CHALONS-SUR-MARNE



DÉPARTEMENT DE LA
MARNE
PAR
V. A. MALTE-BRUN

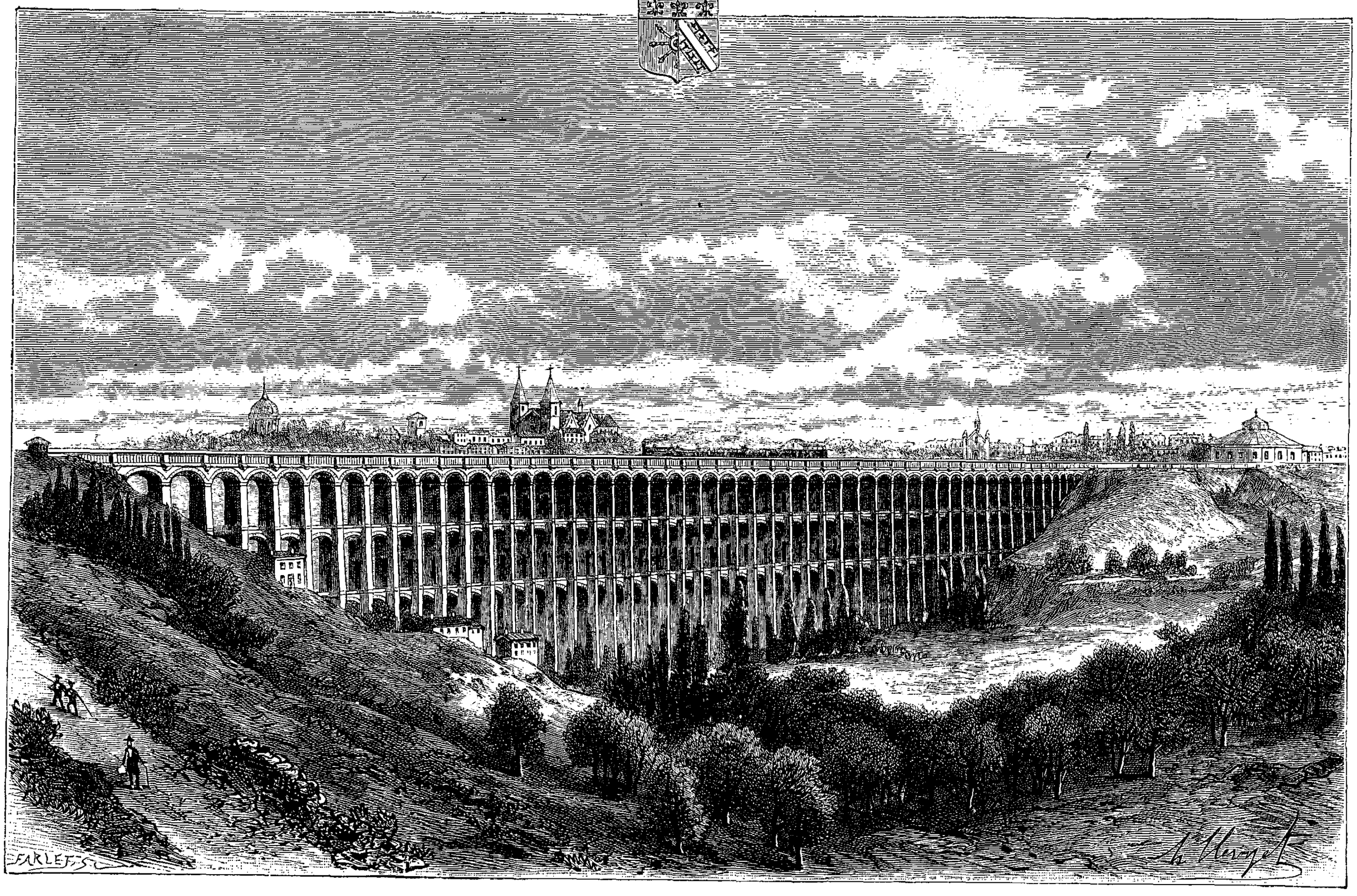
Explication des Signes

- CHEF-LIEU DE DÉPART
- CHEF-LIEU D'ARRONDT
- Chef-lieu de Canton
- Commune
- Ecluse
- Route Nationale
- Route Départementale
- Chemin Vicinal
- Canal
- Chemin de fer et Station
- Limite de Département
- Limite d'Arrondissement
- Limite de Canton

Échelle au 480.000 me
0 1 2 3 4 5 10 15 20 25 Kil.

Les Chiffres indiquent les hauteurs au-dessus du niveau de la mer.

Gravé par Erhard, 8, rue Nicole.
J. Rouff Éditeur, 14 Cloitre St. Honoré.
Imprimerie Erhard, Paris.



CHAUMONT

75. — **Haute-Marne.**

HAUTE-MARNE

Chef-lieu · CHAUMONT

Superficie : 6,220 kil. carrés. — Population : 252,448 habitants.

3 Arrondissements. — 28 Cantons. — 550 Communes.

DESCRIPTION PHYSIQUE ET GÉOGRAPHIQUE.

Situation, limites. — Le département de la Haute-Marne doit son nom à sa situation sur le cours supérieur de la Marne, qui arrose la plus grande partie de son territoire. Il appartient à la région nord-est de la France, et dépend des bassins de la Seine, de la Meuse et du Rhône. Il a été formé de la partie sud-est de l'ancienne province de Champagne et d'une petite partie de la Lorraine, à l'est, de la Franche-Comté, au sud-est, et de la Bourgogne, au sud.

Il a pour limites : au nord, le département de la Marne; à l'est, ceux de la Meuse et des Vosges; au sud-est, celui de la Haute-Saône; au sud et au sud-ouest, celui de la Côte-d'Or ; et à l'ouest, celui de l'Aube.

Nature du sol, montagnes. — Le département de la Haute-Marne est traversé, du sud-ouest à l'est, par la grande ligne de faîte qui, par le plateau de Langres et les monts Faucilles, relie les monts de la Côte-d'Or à la chaîne des Vosges; il en résulte la séparation du département en deux versants très inégaux, dont l'un a sa pente au sud et verse ses eaux dans la Méditerranée, tandis que l'autre au nord, le plus étendu, les verse à la Manche et à la mer du Nord. A peu de distance de Langres, vers Neuilly-l'Évêque, se trouve le point de jonction des monts Faucilles et du plateau de Langres ; de là se détache la chaîne de l'Argonne occidentale qui sépare le bassin de la Marne de celui de la Meuse; à l'est de ce dernier fleuve court la chaîne de l'Argonne orientale.

Le point culminant du territoire, le Haut-du-Sec, situé près de Pierrefontaine et appartenant au plateau de Langres, ne dépasse pas l'altitude de 516 mètres ; le mont du Saule vient ensuite avec 512 mètres ; les autres sommets du plateau varient de 350 à 500 mètres. L'Argonne occidentale, plus élevée que la chaîne orientale, a des sommités qui atteignent 350 à 450 mètres; la montagne de La Mothe, près de Nijon, s'élève même à 506 mètres. Les contreforts qui séparent l'Aube de la Marne varient en altitude de 350 à 400 mètres.

Somme toute, bien que le département soit traversé par la grande ligne de partage des eaux et que les montagnes occupent près du tiers de la superficie totale (18,000 kilom. carrés), la Haute-Marne n'est pas, à proprement parler, un pays montagneux ; c'est plutôt une contrée un peu ondulée, constituée par une succession de plans inclinés séparés par des gradins dont la pente générale est au nord-est, et l'escarpement au sud-ouest. Ces gradins déterminent la limite de trois régions bien distinctes du département : le Bassigny (sud-est), le Haut-Pays (centre) dont la partie sud-ouest porte le nom caractéristique de la Montagne, le Bas-Pays (nord-ouest).

Mieux encore que le relief du sol, la constitution géologique différencie les trois régions de la Haute-Marne. Le Bassigny qui, à Bussières-les-Belmont, présente un îlot granitique surgissant au milieu d'un affleurement peu étendu du muschelkalk, est constitué principalement par les marnes irisées et les différents étages du lias. Le Haut-Pays est formé par les assises successives du jurassique supérieur. Le Bas-Pays appartient au terrain crétacé, et ses terres arables reposent sur le néocomien et le gault. Cette variété de terrains frappe le regard au premier coup d'œil : argileux et profond sur des surfaces étendues où il n'offre pas même la pierre nécessaire aux constructions ou à l'entretien des routes, le sol sur d'autres points n'a que quelques centimètres d'épaisseur et repose sur de puissantes assises calcaires.

Hydrographie. — Le département de la Haute-Marne est situé dans les trois bassins de la

Marne (Seine), de la Meuse et du Rhône, mais en très grande partie dans le premier. Il est arrosé par la Marne et par l'Aube, affluents de la Seine, qui y ont leur source; par la Blaise et l'Ornain avec la Saulx, affluents de la Marne; par la Voire et l'Aujon, affluents de l'Aube. La partie méridionale est parcourue par l'Amance, le Saulon et la Vingeanne, affluents de la Saône; enfin la partie orientale par la Meuse, qui y prend sa source.

La Marne, la plus grande rivière du département et le plus grand affluent de la Seine, prend sa source à 4 kilomètres au sud-est de Langres, à la fontaine de la Marnotte, située près de Balesmes, à 380 mètres au-dessus du niveau de la mer; son cours y est d'environ 100 kilomètres; elle le traverse dans toute sa longueur du sud au nord, en passant un peu à l'est de Langres, à Rolampont, à Vesaignes, Foulain, Chamarandes, Chaumont-en-Bassigny, où elle est flottable, Donjeux, Joinville, La Neuville, et Saint-Dizier, où elle devient navigable. A quelque distance de cette dernière ville, elle se dirige vers l'ouest et pénètre dans le département de la Marne (voir l'hydrographie du département de la Marne), qu'elle traverse, ainsi que ceux de Seine-et-Marne, de Seine-et-Oise et de la Seine, pour aller se jeter dans la Seine à Charenton, après un cours total de 494 kilomètres. Le Rognon, le premier des affluents de droite de la Marne de quelque importance, à environ 50 kilomètres de cours, prend naissance au sud d'Is, et passe à Lanques, Bourdons, Andelot, Doulaincourt, et se jette dans la Marne un peu au-dessous de Donjeux. La Traire passe à Nogent-lé-Roi. La Saulx, autre affluent de droite, prend sa source près de Bressoncourt, et passe à Pancey, à Effincourt et à Paroy, où elle entre dans le département de la Meuse, après 95 kilomètres de cours. L'Ornain, affluent de droite de la Saulx, prend sa source au-dessus d'Épizon, et n'appartient que pendant 7 à 8 kilomètres au département, sur les 120 kilomètres dont se compose son cours total. La Suize, affluent de gauche de la Marne, passe à Ormancey et à Crenay. La Blaise, autre affluent de gauche de la Marne, prend sa source au-dessus de Juzennecourt, passe à Blaise-le-Châtel, à Doulevant, Wassy et Éclaron, au-dessous duquel elle quitte le département pour entrer dans celui de la Marne; elle a un cours d'environ 60 kilomètres, dont 55 appartiennent au département; elle reçoit à gauche le Blaiseron, qui passe à Leschères et à Charmes-la-Grande.

L'Aube, affluent de droite de la Seine, longe la lisière occidentale du département; elle prend sa source à l'extrémité du bois d'Auberive, au mont du Saule et près de Praslay; elle passe à Praslay, Auberive, Arbot, Aubepierre, Doncevoir; elle quitte alors le département pour y rentrer bientôt, après avoir traversé à Montigny la lisière de celui de la Côte-d'Or; passe à Dinteville, à Silvarouvre, et, au-dessous de La Ferté-sur-Aube, quitte le département de la Haute-Marne pour entrer dans celui de l'Aube (voyez l'hydrographie du département de l'Aube), après un cours d'environ 60 kilomètres dans le département sur les 226 dont se compose son cours total.

L'Aujon, affluent de droite de l'Aube, prend sa source à la fontaine d'Aujon, non loin du village de Crilley; elle passe à Girey, Arc-en-Barrois, Châteauvillain, Pont-la-Ville, où elle devient flottable, et, au-dessous de Maranville, elle entre dans le département de l'Aube et va se jeter dans la rivière de ce nom, un peu au-dessous de Clairvaux, après un parcours de 56 kilomètres; elle reçoit à droite l'Orge et la Renne venant d'Autreville.

La Meuse (voir l'hydrographie du département de la Meuse) arrose dans toute sa longueur la partie orientale du département; elle prend sa source au-dessus du village de Meuse, à 27 kilomètres au nord-est de Langres et sort d'une fontaine à laquelle elle emprunte son nom de Meuse. Cette fontaine est à 409 mètres au-dessus du niveau de la mer. Elle passe à Provenchères, à Meuvy, Levécourt, Hâcourt, Bourmont, Gonaincourt, Goncourt, et, près de Harréville, elle entre dans le département des Vosges, après un cours de 38 kilomètres dans le département.

La Vingeanne, le Saulon, l'Amance et l'Apance, affluents de la Saône, prennent leur source au revers méridional du plateau de Langres et des monts Faucilles, et n'appartiennent au département que par la partie supérieure de leur cours seulement; la Vingeanne est la plus importante de ces petites rivières; elle traverse une admirable vallée et passe à Baissey, à Villegusien, à Dardenay et à Cusey.

Le département est traversé dans toute sa longueur par le canal de la Marne à la Saône dont la construction est activement poussée depuis deux années. Il est déjà livré à la navigation jusqu'à Donjeux.

Les fontaines sont nombreuses dans ce départe-

ment, où les eaux, jaillissant de toutes parts avec rapidité sur des graviers calcaires, sont aussi saines que limpides. Les étangs les plus considérables sont dans l'arrondissement de Wassy, où l'on remarque ceux de la Hore, sur la limite du département et de celui de l'Aube; d'Harméville et de la forêt du Val.

Voies de communication. — Le département de la Haute-Marne compte 6 routes nationales, d'un parcours de 408 kilomètres; 12 routes départementales, 301 kilomètres; 27 chemins vicinaux de grande communication, 728 kilomètres; 60 chemins vicinaux de moyenne communication ou d'intérêt commun, 1,190 kilomètres et 1,670 chemins vicinaux ordinaires, d'un parcours total de 2,935 kilomètres.

Les chemins de fer du département appartiennent au grand réseau de l'Est; ils sont actuellement au nombre de neuf et présentent un développement d'environ 370 kilomètres ainsi répartis : 1° ligne de Paris à Belfort, 92 kilomètres, desservant : Maranville, Bricon, Villiers-le-Sec, Chaumont (262 kilom. de Paris), Foulain, Versaignes, Rolampont, Langres (297 kilom. de Paris); 2° ligne de Blesmes à Chaumont, 74 kilomètres, desservant : Saint-Dizier, Ancerville-le-Gué, Eurville, Chevillon, Eurel, Joinville, Donjeux, Froncles, Vignory, Bologne, Jonchéry, Chaumont; 3° ligne de Chaumont à Châtillon-sur-Seine, 19 kilomètres, desservant : Villiers-le-Sec, Bricon, Châteauvillain, Latrecey; 4° ligne de Chaumont à Neufchâteau, 37 kilomètres, desservant : Jonchéry, Bologne, Chantraines, Andelot, Rimaucourt, Manois, Bourmont-Saint-Blin, Prez-sous-Lafauche; 5° ligne de Saint-Dizier à Doulevant-le-Château, 40 kilomètres, desservant : Humbécourt, Éclaron, Louvemont, Pont-Varin, Wassy, Brousseval, Vaux-Montreuil, Dommartin-le-Franc, Courcelles-sur-Blaise, Dommartin-le-Saint-Père, Doulevant-le-Château; 6° ligne de Chalindrey à Dijon, 32 kilomètres, desservant : Heuilley-Coton, Villegusien, Prauthoy, Vaux-sous-Aubigny, Occey; 7° ligne de Chalindrey à Gray, 17 kilomètres, desservant : Violot, Maatz; 8° ligne de Chalindrey à Mirecourt, 44 kilomètres, desservant : Chaudenay, Celsoy, Andilly, Avrecourt, Meuse-Montigny-le-Roi, Merrey; 9° ligne de Vitrey à Bourbonne, 15 kilomètres, desservant : Voisey et Bourbonne-les-Bains.

Plusieurs lignes secondaires sont en ce moment à l'étude, entre autres celle de la vallée de Rognon, celle de Foulain à Nogent, etc.

Climat. — Les contrastes frappants que l'on remarque dans le climat de la Haute-Marne proviennent principalement du relief du sol : les limites des différents climats sont, en effet, les lignes de faîtes qui séparent les trois bassins de la Saône, de la Meuse et de la Marne. Entre ces bassins s'élève le plateau de Langres, qui est la partie la plus froide du département; c'est à Langres que, dans le grand hiver 1879-80, a été observée la température la plus basse de France : — 33° dans la nuit du 9 décembre. Le versant qui appartient au bassin de la Saône étant exposé au sud jouit d'un climat relativement doux; aussi n'est-il pas rare de trouver là des représentants de la faune et de la flore du Midi. Le climat du bassin de la Meuse est celui de la partie la plus tempérée de la zone climatoriale vosgienne; les hivers sont moins rigoureux que dans les Vosges et, à latitude égale, les étés sont plus chauds. Au bassin de la Marne appartiennent le Haut-Pays et le Bas-Pays. Le Haut-Pays, en raison de son voisinage du plateau de Langres, a une température assez froide, l'air y est vif; les variations de temps sont brusques; à Chaumont, qui se trouve à peu près au centre de cette région et où le minimum observé dans ce siècle a été de — 27° (nuit du 9 décembre 1879), la moyenne annuelle est de 9°,5 à 10°. Le Bas-Pays appartient à la zone climatoriale de Paris ou séquanienne; la température est plus douce, moins variable et constamment de 3° à 4° plus élevée que dans le Haut-Pays; aussi la végétation y est-elle plus de quinze jours en avance sur celle de la partie centrale du département.

Productions naturelles. — Le sol de la Haute-Marne donne lieu à de nombreuses exploitations : dans les vallées de l'Apance, de l'Amance et du Saulon, on extrait le gypse ou pierre à plâtre; à Provenchères, Celles, Marcilly, Chalindrey, sont ouvertes des carrières de grès; les calcaires jurassiques fournissent d'excellentes pierres de taille à Chevillon, Sommeville, Chaumont, Bugnières, Prauthoy, etc.; de tous côtés les argiles et les marnes servent à la fabrication des tuiles et des briques; de Saint-Dizier à Wassy, on exploite les nodules de phosphate de chaux, tandis que dans le Bassigny on recueille dans le même but les gryphées

arquées, etc. Mais la plus importante des richesses minérales du département est le fer ; le minerai de fer en grains et en roche y abonde. Les principales couches gisent dans les communes de Marault, Laharmand, Jonchery, Villiers-le-Sec, Blessonville, Châteauvillain, Créancey et Latrecey, arrondissement de Chaumont ; et dans celles de Nomécourt, Morancourt, Guindrecourt-aux-Ormes, Brousseval, Chatonrupt, Breuil et Bettancourt, qui alimentent tous les fourneaux de l'arrondissement de Wassy, ainsi que celles de Mont-Gérard et de Taille-sur-Eurville, situées sur les communes de Troisfontaines-la-Ville, de Prez-sur-Marne et de Narcy. Outre ces riches couches de minerai, des minières de fer en roche, les plus estimées du département, sont aussi exploitées dans les communes de Sailly, Noncourt, Saint-Urbain, Poissons, Thonnance-lès-Joinville et Montreuil-sur-Thonnance. Enfin quelques autres couches de ce puissant métal sont encore exploitées dans les communes de Farincourt, Saulles, Grenant, Dommarien, Montsaugeon, Isômes, Champigneulles, Nijon et Huilliécourt ; les produits de ces trois dernières sont exportés dans les Vosges.

Les eaux minérales sont assez communes; les seules qui soient fréquentées aujourd'hui sont les eaux thermales de Bourbonne-les-Bains.

La flore n'est pas sans intérêt; le climat si divers, les sites si différents, la composition si variée du sol et son altitude ont une influence directe sur la végétation spontanée, et si l'on ne rencontre qu'à l'état de rareté des plantes spéciales au Midi, on récolte assez fréquemment des espèces subalpines des genres gentianes, véroniques, renoncules, etc. Nous renvoyons pour les détails à une flore qui paraîtra prochainement; mais nous dirons que la truffe est commune dans les forêts du centre et qu'elle est très estimée. On cultive dans le département des céréales, des plantes industrielles et fourragères, des légumes de toute sorte. Les arbres fruitiers, et surtout les cerisiers et les noyers, abondent. Les vignes, qui sont assez nombreuses, donnent annuellement près de 400,000 hectolitres de vin dont les deux tiers sont consommés sur les lieux, et l'autre exporté dans les départements voisins et en Suisse. Ces vins ne sont que des vins communs ; cependant ceux d'Aubigny et de Montsaugeon étaient autrefois classés parmi les meilleurs de Bourgogne. Les vins de seconde classe sont ceux de : Vaux, Rivière-les-Fosses, Prauthoy, Joinville, Châteauvillain, Créancey, Essey-les-Ponts et la côte Saint-Urbain. Le département est un des plus boisés de France; les forêts renferment des arbres de toute espèce, parmi lesquels dominent le chêne, le hêtre, le frêne, le tremble, le bouleau et le charme ; elles fournissent une quantité considérable de bois, qui est principalement consommé dans les usines.

Les races d'animaux domestiques sont d'espèce médiocre; les vaches laitières sont bonnes; les bêtes à laine, qui sont petites, fournissent de la laine d'assez bonne qualité, et leur chair est recherchée pour sa délicatesse. Il y a beaucoup de chèvres ; dans quelques cantons, on élève spécialement les dindons. Les ruches et les abeilles sont très multipliées. Le grand et le menu gibier à poil ou à plume est assez abondant; mais le pays, étant couvert d'une grande étendue de bois, nourrit un trop grand nombre d'animaux nuisibles, comme sangliers, loups, renards, blaireaux, etc., etc. La fouine, le putois et la belette y sont communs ; la loutre y est aussi très multipliée ; les vipères pullulent. Les rivières ne sont pas très poissonneuses, mais les étangs fournissent abondamment à la consommation du pays. On pêche dans les ruisseaux d'excellentes écrevisses ; les grenouilles sont nombreuses, et forment dans le pays la base d'un mets délicat.

Industrie agricole, manufacturière et commerciale. — Le département de la Haute-Marne est tout à la fois un pays agricole, d'exploitation et manufacturier. Les nouvelles méthodes agricoles y sont généralement répandues, et sous ce rapport le département est en progrès. La superficie du département se partage en : superficie bâtie, et voies de communication, 13,574 hectares, et en territoire agricole, 608,394 hectares. Ce dernier se subdivise lui-même en : céréales, 237,318 hectares; farineux, 11, 936; cultures potagères et maraîchères, 1,956; cultures industrielles, 4,420 ; prairies artificielles, 26,839 ; fourrages annuels, 2,088 ; autres cultures et jachères, 75,305 ; vignes, 16,859 ; bois et forêts, 179,261 ; prairies naturelles et vergers, 39,087; pâturages et pacages ; 489 ; terres incultes, 8,434 hectares.

L'exploitation des mines de fer et la fabrication de ce métal occupent le premier rang dans l'industrie départementale (Wassy, Saint-Dizier). En

1878, la production totale, évaluée en tonnes, a été : fonte, 77,914; fer, 68,193; tôle, 5,512. On compte : 65 hauts fourneaux, dont 23 chauffés au bois seul et 5 au coke seul ; 70 fours à puddler, 24 à réchauffer; 12 tréfileries, etc. Ces établissements et leurs annexes occupent environ 3,000 ouvriers. Parmi les usines et les fonderies les plus importantes, nous citerons celles du Val-d'Osne, de Saint-Dizier et d'Eurville. On fabrique à Nogent et dans sa banlieue cette belle coutellerie si renommée sous le nom de *coutellerie de Langres ;* nous en parlerons plus amplement à l'article que nous consacrons ci-dessous à la ville de Nogent. On affine le fer, la fonte, l'acier. On fabrique des tôles et fers noirs, des limes, des râpes, des pointes de Paris, des poêles à frire, des ustensiles et des outils de toute espèce. Chaumont renferme des fabriques de gants estimées. Parmi les autres industries de quelque importance, on remarque des brasseries, des papeteries, des minoteries, des scieries, des huileries, des distilleries, des tanneries, des briqueteries, des papeteries, des filatures de laine, des faïenceries, des fonderies de cloches, etc. La construction des bateaux à Saint-Dizier forme aussi une industrie importante que nous ne devons pas omettre.

Le commerce y est, en général, assez actif; les bois de chauffage, de construction et de marine, avec les fers, sont les grands articles de l'exportation ; après eux viennent les vins et eaux-de-vie, les grains et les produits manufacturés.

Le nombre des foires du département est de 357, leur durée n'est généralement que d'un jour, à l'exception de celles de Langres, du 15 février et du 18 août, qui durent chacune 8 jours. On vend principalement sur toutes ces foires des grains, des légumes secs, des chevaux, des bestiaux, des ustensiles de ménage, des instruments aratoires, de la vannerie, etc., etc., etc.

Division politique et administrative. — Le département de la Haute-Marne a pour chef-lieu Chaumont; il comprend 3 arrondissements, 28 cantons, 550 communes; le tableau statistique que nous donnons plus loin les fera connaître. Il appartient à la région agricole du nord-est de la France.

Il forme un diocèse dont l'évêque réside à Langres ; il est suffragant de l'archevêché de Lyon et la série de ses évêques remonte à l'an 190 ou 200. Langres possède un grand et un petit séminaire, et il y a dans le département 3 cures de première classe, 25 de deuxième classe, 416 succursales et 44 vicariats.

Les tribunaux de première instance de Chaumont, de Langres et de Wassy, et les tribunaux de commerce de Chaumont, de Langres et de Saint-Dizier ressortissent à la cour d'appel de Dijon.

Au point de vue universitaire le département dépend de l'académie de Dijon ; il y a un lycée à Chaumont, des collèges communaux à Langres, à Wassy, et, dans le département, 2 institutions secondaires libres. Une école normale d'instituteurs à Chaumont, et 841 écoles primaires.

Le département de la Haute-Marne appartient à la circonscription du 7e corps d'armée, et à la 7e région de l'armée territoriale dont l'état-major est à Besançon. Langres et Chaumont sont des chefs-lieux de subdivisions et la première de ces villes, place forte extrêmement importante, est le siège de la 13e division d'infanterie. La gendarmerie départementale dépend de la 7e légion dont l'état-major est à Besançon.

Le département fait partie : de l'arrondissement minéralogique de Chaumont (région du nord-est), comprenant : la Haute-Marne, la Marne, l'Aube, l'Yonne, la Haute-Saône et le territoire de Belfort; de la 3e inspection divisionnaire des ponts et chaussées; et il forme à lui seul le 31e arrondissement forestier, car c'est un de nos départements les plus boisés ; il occupe le septième rang ; le conservateur réside à Chaumont.

Il y a dans la Haute-Marne 62 perceptions des finances ; les contributions et revenus publics atteignent 13 millions de francs.

HISTOIRE DU DÉPARTEMENT

Antérieurement à la conquête romaine, le territoire qui forme aujourd'hui le département de la Haute-Marne était occupé par les *Lingones*, l'un des peuples les plus anciens et les plus puissants des Gaules. Cantonnés sur la limite de la Belgique et de la Celtique, ils confinaient, au nord, avec les *Remi* et les *Leuci ;* au sud, avec les *Ædui ;* à l'ouest, avec les *Senones* et les *Tricasses ;* à l'est, la Saône les séparait des *Sequani*. Ils avaient pour capitale Langres, qui a pris le nom du peuple, mais qui s'appelait auparavant *Andomadunum*. Ainsi que les autres peuplades gauloises, les Lingons reconnaissaient, sous le nom de *Diex*, et non *Dis*, comme

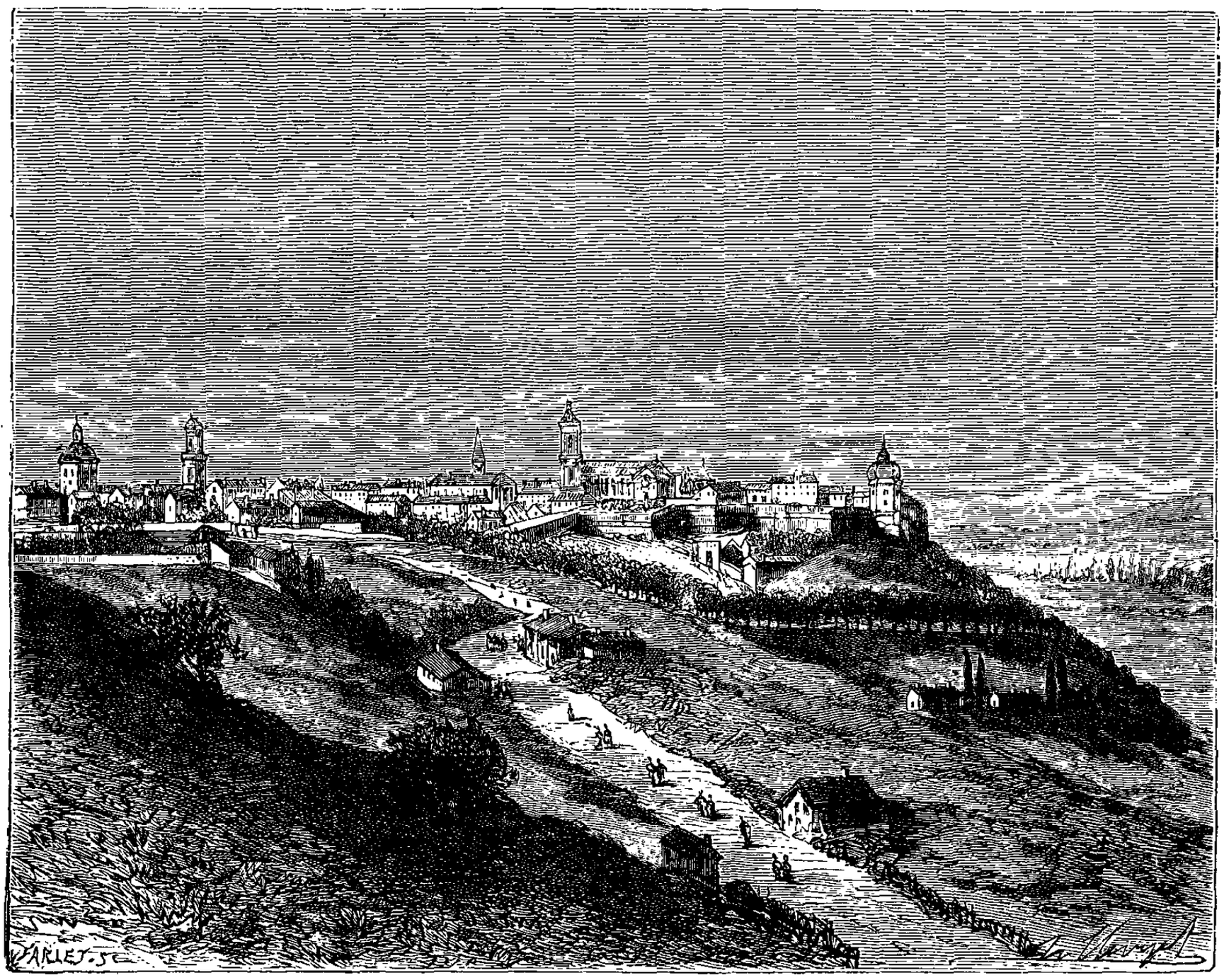
plusieurs auteurs l'ont écrit, un esprit souverain et créateur de l'univers, un Dieu qui punit le vice et récompense la vertu. Ils croyaient aussi à l'immortalité de l'âme. C'était en plein air, au sein des forêts, que s'accomplissaient leurs mystères sacrés. On retrouve encore, en plusieurs endroits de la Haute-Marne, de ces grandes pierres druidiques sur lesquelles ils sacrifiaient à leur divinité. D'après l'inventaire des monuments mégalithiques de la Champagne, publié récemment par M. A. Daguin, on compte dans la Haute-Marne : 5 dolmens, 6 menhirs, 1 cromlech (les Fourches, près de Langres), 1 pierre branlante, 12 pierres diverses.

Six cents ans avant l'ère chrétienne, les Lingons, unis aux Boïens, passèrent les Alpes Pennines. Ayant traversé le fleuve sans fond (c'est ainsi que les Celtes désignaient le Pô), ils chassèrent les Étrusques de la rive droite, et s'y établirent. Braves, impétueux, on les voyait fondre sur l'ennemi avec tant de rapidité, que quelques auteurs font dériver leur nom du mot grec *liggein*, qui signifie fondre. Cependant, trop faibles pour lutter contre de puissants voisins, ils furent à leur tour conquis, et chassés par les Romains du territoire qu'ils occupaient au delà des Alpes.

César les trouva établis sur l'une et l'autre rive de la Marne, formant une cité (*civitas*) populeuse et puissante. Compris dans cette partie de la Gaule vierge encore des armes romaines, et connue sous le nom de *Gallia comata*, *Gaule chevelue*, ils y dominaient, suivant Tacite, sur d'autres peuples. Il paraît qu'ils pratiquaient l'agriculture. Claudien vante leurs champs fertiles et leurs riches moissons, qui, de son temps, servaient à l'approvisionnement de Rome.

César, loin de les combattre, rechercha leur alliance. Il mande au sénat, comme une nouvelle très favorable, qu'il a gagné l'amitié des Lingons. Ceux-ci lui fournirent des vivres et des contingents dans sa guerre contre les Helvètes. C'est sur le territoire lingon, près de la source de l'Aube, que six mille Helvètes, vaincus par les Romains, furent vendus comme esclaves ou massacrés. A quelque distance d'Auberive, on montre la vallée où cette action sanglante se passa; elle porte, encore aujourd'hui le nom de Vaux-Sang (*vallis Sanguinis*).

Alliés du peuple romain, *fœderati*, suivant l'expression de Pline, les Lingons lui restèrent fidèles. Vainement l'héroïque Vercingétorix essaya-t-il de les rallier à la cause de l'indépendance nationale. Dans cette lutte suprême du courage gaulois contre l'étranger, ils restèrent indifférents, comme si, dans leurs courses aventureuses, ils avaient perdu le souvenir et le sentiment de la patrie. Plus tard même, quand Julius Vindex voulut renverser Néron, ils se déclarèrent contre lui, et soutinrent avec les Trévires, dit Tacite, les intérêts de Néron; ce dont Galba les punit en privant leurs villes de leurs murailles et d'une partie de leur territoire. C'était trop de honte; ils se réveillèrent enfin. Vitellius et Vespasien se disputaient l'empire; les légions étaient divisées; le sang de Vercingétorix avait engendré des vengeurs dans les Gaules. Ce n'était plus seulement l'indépendance qu'elles réclamaient, c'était l'empire; les druides, sortant de leurs retraites, prêchaient la guerre sacrée; sur les bords du Rhin, Velléda, la prophétesse, avait parlé; ses oracles promettaient la victoire aux fils des vieux Celtes. De toutes parts on courait aux armes. Conduits par Julius Sabinus, leur chef, les Lingons se rallièrent à l'*empire gaulois*, et jurèrent de le défendre. Julius Sabinus était d'une naissance illustre; il remontait à Jules César. Puissant et renommé parmi les Lingons, son courage, quoi qu'en dise Tacite, qui représente ce chef gaulois comme un fou ambitieux, n'était pas au-dessous de sa fortune. Proclamé césar, il marcha contre les *Sequani*, restés fidèles aux Romains. Après plusieurs combats, il fut vaincu. Réduit à la dernière extrémité, « il hésita sur ce qu'il deviendrait. La fuite en Germanie lui était facile; mais, uni depuis peu par amour à une jeune Gauloise nommée Éponine, il préféra braver tous les périls plutôt que de se séparer de celle qu'il ne pouvait ni abandonner ni emmener avec lui. Dans une de ses maisons de campagne existaient de vastes souterrains, construits jadis pour les usages de la guerre, et propres à recevoir des vivres, des meubles, tout ce qui était nécessaire à la vie de plusieurs hommes. L'entrée en était secrète et connue seulement de deux affranchis dévoués à Sabinus. Ce fut dans cette maison que se rendit le noble Gaulois, annonçant qu'il allait terminer sa vie par le poison, et il congédia ses serviteurs et tous ses esclaves. Les deux affranchis mirent alors le feu au bâtiment; et le bruit se répandit en tout lieu que Sabinus s'était empoisonné, et que son cadavre avait été la proie des flammes. A cette nouvelle, trop bien confirmée par le témoignage de



Langres.

Martial, l'un des affranchis fidèles, une douleur inexprimable s'empara d'Éponine ; elle se jeta la face contre terre, pleurant et sanglotant, et resta trois jours et trois nuits dans son désespoir, refusant toute nourriture. Sabinus, attendri et effrayé, lui envoya de nouveau Martial pour lui révéler qu'il n'était point mort, qu'il vivait dans une retraite inconnue, mais qu'il la priait de persévérer aux yeux du monde dans son affliction, afin d'entretenir une erreur à laquelle il devrait son salut. Qu'on se représente, s'il se peut, l'état d'Éponine à cette nouvelle ; l'allégresse dans l'âme, elle prit tous les signes du deuil, et joua si bien, selon l'expression d'un ancien, la *tragédie de son malheur*, que personne n'en conçut le moindre doute. Bientôt, brûlant de voir son époux, elle se fit conduire pendant la nuit au lieu de sa retraite, et revint avant le jour ; elle y retourna, s'enhardit peu à peu à y rester ; puis elle n'en voulut plus sortir..... Là elle devint deux fois mère : « Seule comme la lionne au » fond de sa tanière, dit un écrivain grec qui con » nut l'un de ses fils, elle supporta les douleurs de » l'enfantement, et nourrit de son sein ses deux » lionceaux. » Par intervalles, elle allait en Italie observer et consulter leurs amis communs. Mais les deux époux furent enfin découverts et conduits prisonniers à Rome. Amenée devant l'empereur, Éponine se prosterna à ses pieds, et lui montrant ses enfants : « César, dit-elle, je les ai conçus et » allaités dans les tombeaux afin que plus de sup- » pliants vinssent embrasser tes genoux. » Ses paroles, sa douceur, son héroïsme, arrachèrent des larmes à tous les assistants ; mais Vespasien, inflexible, ordonna de traîner sur-le-champ Sabinus au supplice. Éponine alors se releva, et d'une voix forte et pleine de dignité, elle réclama que des destinées si longtemps communes ne fussent point désunies à ce dernier moment. « Fais-moi cette » grâce, Vespasien, s'écria-t-elle, car ton aspect et » tes lois me pèsent mille fois plus que la vie dans

» les ténèbres et sous la terre! » Depuis longtemps les Gaules étaient pacifiées. Le sang de l'héroïque Éponine et du malheureux Sabinus fut le dernier versé pour la cause de la vieille indépendance gauloise. La Gaule se résigna à devenir romaine. » (Amédée Thierry, *Histoire des Gaulois.*) — Cependant, les Lingons résistèrent encore et ne firent la paix avec Rome que sous Domitien. Toujours libres et indépendants, Valentinien voulut les rendre tributaires. « Que l'empereur sache, lui répondirent-ils, que les Lingons aiment avant tout la liberté. S'il veut les forcer à faire quelque chose qui y soit contraire, il verra combien ils sont prompts à prendre les armes! » Cette réponse fière et courageuse arrêta les volontés de l'empereur, et les Lingons continuèrent d'envoyer, selon leur coutume, une main droite d'argent aux légions romaines en signe d'alliance. Mais s'ils restèrent libres en face des dominateurs du monde, ils n'échappèrent pas à la servitude commune quand les barbares se ruèrent sur l'empire. A la fin du IIIe siècle, les Vandales ravagèrent leur territoire, et le couvrirent de sang et de ruines. « Plus tard, dit M. Arthur Daguin, le pays de Langres fut conquis par les Francs ; mais, depuis trois siècles déjà, le christianisme y avait pénétré par le zèle de saint Bénigne, l'apôtre de la Bourgogne, envoyé par saint Irénée vers l'an 160; et plusieurs auteurs très autorisés placent vers l'an 200 l'épiscopat de saint Sénateur, premier évêque de Langres.

« Dans les siècles suivants, le territoire des Lingons se présente comme divisé en comtés. Les chroniques nous ont transmis les noms de ceux d'Attouar, de Bar-sur-Aube, de Bar-sur-Seine, du Bassigny, de Bologne et d'Andelot, de Nijon, de Duesmois, de Langres, de Lassois, de Mémont, du Moge, d'Ousche et de Tonnerre.

» Tous ces comtés paraissent avoir relevé de celui de Langres dont les évêques devinrent titulaires en 967. Après l'avoir aliéné vers l'an 1000, les évêques de Langres le rachetèrent en 1178 ou 1179, et en offrirent la suzeraineté au roi de France, à condition que ce comté ne serait jamais séparé de la couronne. C'est, croit-on, en retour de ce don que les évêques reçurent les titres de duc de Langres et de pair de France. »

Au moyen âge, le Langrois et le Bassigny comptaient un grand nombre d'abbayes : Auberive, Beaulieu, Belmont, Benoîtevaux, Lacrêtre, Longuay, Morimond, Poulangy, Septfontaines, Val-des-Éconliers, Vaux-la-Douce, dont la plupart suivaient la règle de saint Bernard. Pendant que ces laborieux solitaires s'efforçaient de rendre la vie à ce pays si bouleversé par les barbares, les seigneurs langrois ne cessaient de l'agiter par leurs querelles particulières. Plus tard, Philippe le Bel leur fit défense de guerroyer entre eux. C'était, disaient-ils, leur enlever leur plus beau privilège : ils s'en plaignirent à Louis le Hutin, qui rapporta la défense. Dès lors plus de repos pour ce malheureux pays. Partout et toujours l'anarchie et la guerre! Champs ravagés, paysans rançonnés, pillés, vexés, bourgs et villages réduits en cendres, tels furent les résultats des longues luttes féodales des sires de Vergy, d'Aigremont et de Châteauvillain, etc. Puis vinrent les Anglais et leurs partisans qui, de 1350 environ jusqu'en 1435, guerroyèrent dans le pays et le désolèrent. « Pour retourner au service du roi au milieu des garnisons ennemies, disent les Langrois dans une supplique, il a fallu faire le sacrifice de tous nos biens; car ces garnisons, logées tout à l'entour de la ville, ont pillé et incendié de toutes parts, tué les gens, bouté le feu, extirpé et copé nos vignes et nos blés, dégasté nos biens, maisons et héritages. Pour ce faict, ajoutent-ils, la chose nous est venue de si grand'charges et sommes tombés en si grande pauvreté que nous n'avons de quoi vivre; contraints, ne pouvant l'acheter à argent, de bailler ès marchands, pour avoir du blé, plusieurs de nos biens meubles, c'est à sçavoir : pos, poelles, chaudrons, lis, linges et autres meubles. » Telle était la misère des Langrois ; mais hélas! leurs maux n'étaient pas finis. A peine délivrés de l'étranger, ils virent s'abattre sur leur territoire une foule d'aventuriers, connus sous le nom d'*écorcheurs* et de *retondeurs*. Le bâtard de Bourbon occupait le pays de Langres à la tête de ces bandits. Il s'était emparé de La Mothe, d'où il mettait tout le pays à contribution. Chargé de butin, il se disposait à se ruer sur la Bourgogne, quand Jean de Vergy surprit sa bande et la dispersa. Pour lui, arrêté à Bar-sur-Aube, jugé et condamné, il fut jeté à la rivière dans un sac. Après la guerre vint la famine, en 1437. « On voyait dans les villes les pauvres se rassembler sur les fumiers et y périr de faim. Cette famine fut suivie de la peste; les loups, accoutumés à se nourrir de cadavres humains, se jetaient sur les vivants jusque dans les villes. » (Migneret, *Histoire de Langres.*)

Au XVIe siècle, ce pays souffrit peu des guerres

religieuses ; le parti des *politiques* y dominait, et, malgré le vosinage des Guises, malgré la sanglante provocation de Wassy, fidèle au roi, il sut rester sage et tranquille. Mais, dans les querelles de la maison d'Autriche et de la France, il fut en proie à toutes les calamités de la guerre. On sait que, après le siège de Dôle par le prince de Condé, les armées réunies de la Lorraine, du comté de Bourgogne et de l'empire envahirent le territoire. Cette guerre, qui dura de 1636 à 1642, « a laissé, ajoute M. Migneret, des souvenirs ineffaçables dans l'esprit de la population. Chaque village brûlé ou détruit a transmis l'histoire de son malheur aux générations actuelles; quelques contrées portent encore le nom redouté de *Galas* (général des impériaux), et des personnes dignes de foi nous ont assuré avoir entendu, dans leur jeunesse, ajouter aux litanies des saints cette expression naïve de la terreur que les généraux inspiraient : *A Forkats, Galas et Piccolomini, libera nos, Domine!* »

Jusqu'en 1814, ce pays vécut tranquille; mais, dans cette année désastreuse, il fut occupé par les alliés. Napoléon chassa l'ennemi de Saint-Dizier. Voulant occuper Troyes avant lui, et empêcher la jonction des deux armées, autrichienne et prussienne, il traversa la forêt du Der, atteignit le 28 janvier Montierender et arriva le 29 à Brienne, d'où il chassa Blücher. Après les combats des 20 et 21 février sur l'Aube, il s'était porté par Saint-Dizier et Joinville sur Doulevant. Ce mouvement hardi jeta la terreur parmi les coalisés; se voyant menacés sur leurs derrières, les Autrichiens évacuèrent Chaumont et se retirèrent sur Langres. Plus encore que les villes, les campagnes eurent à souffrir de l'invasion. Aussi les paysans étaient-ils exaspérés. Réfugiés dans les bois, ils ne craignaient pas d'attaquer les corps isolés et les convois. Ceux de Perrancey, Vieux-Moulins et Noidant, entre autres, armés de vieux fusils et de fourches, se jetèrent sur les Cosaques et en tuèrent un grand nombre. Un escadron autrichien se porta sur Vieux-Moulins, avec l'ordre d'amener prisonnier tout ce qu'il trouverait. Il n'y avait plus que quelques vieillards.

Durant la guerre franco-allemande de 1870-1871, le département de la Haute-Marne eut à subir l'invasion des armées ennemies et à payer d'énormes réquisitions. La première armée (Ier, VIIe et VIIIe corps), sous les ordres du général de Manteuffel, occupa Joinville, Bologne, Chaumont, Nogent et Châteauvillain; la deuxième armée, commandée par le prince Frédéric-Charles, occupa Saint-Dizier, Montierender, Joinville, Châteauvillain et Montigny; enfin, la troisième armée, commandée par le prince royal Frédéric-Guillaume de Prusse, passa à Saint-Dizier et Blesmes. Les pertes subies par le département de la Haute-Marne, durant cette guerre funeste, ont été évaluées officiellement à 7,401,293 fr. 40.

« Les habitants indigènes de la Haute-Marne sont de stature moyenne. Les tempéraments sanguins et lymphatiques dominent; mais les hommes de la montagne sont plus svelles que ceux de la plaine et ont plus d'agilité. Calmes par tempérament, froids même en apparence, les Haute-Marnais n'en ont pas moins donné mille preuves de courage et de patriotisme. Ils sont modestes sans servilité; le fond de leur caractère est la douceur, la bonté, la générosité. Ils sont laborieux, et des célébrités de tous les genres témoignent de leur intelligence et de leur aptitude. Leur costume n'offre rien de particulier; leur ancien langage, le patois, n'est plus guère parlé; les anciens usages sont de même oubliés, et l'instruction a généralement fait justice des vieilles croyances superstitieuses. » (Jolibois, *la Haute-Marne.*)

HISTOIRE ET DESCRIPTION DES VILLES BOURGS ET CHATEAUX LES PLUS REMARQUABLES.

CHAUMONT (lat. 48° 6′ 47″; long. 2° 48′ 19″ E.). — Chaumont-en-Bassigny (*Calvus mons in Bassiniaco*), sur une colline de 312 mètres d'altitude, entre la Marne et la Suize, et qui s'étend jusqu'au confluent de ces deux rivières, à 218 kilomètres à l'est de Paris, est une ancienne ville peuplée de 9,226 habitants. C'est une importante station des chemins de fer du réseau de l'Est, ligne de Paris-Belfort-Mulhouse, d'où se détachent des embranchements vers Blesmes, Neufchâteau et Châtillon-sur-Seine.

Avant 1789, Chaumont, qui dépendait du diocèse de Langres, du parlement de Paris et de l'intendance de Châlons, avait un bailliage et siège présidial, dit Bassigny, auquel ressortissaient le bailliage de Bar-sur-Aube-et d'autres juridictions subalternes. Il y avait aussi élection, grenier à sel avec des officiers royaux pour la gabelle, des lieutenants particuliers aux sièges des eaux et forêts, des consuls pour les marchands, justice royale, gouvernement particu-

lier, collégiale, collège, etc. Aujourd'hui chef-lieu du département, du deuxième arrondissement et d'un canton, cette ville possède un tribunal de commerce, un lycée national, etc. Généralement bien bâtie, elle est enceinte par une belle promenade plantée d'arbres magnifiques, et qui se termine par une terrasse d'où l'on jouit d'une vue très étendue.

A quelle époque Chaumont fut-elle fondée? Doit-elle son nom à sa situation sur une montagne chauve et stérile, ou, comme plusieurs l'ont écrit, à l'un de ses anciens seigneurs? C'est ce qu'on ignore. Quoi qu'il en soit, cette ville était connue sous le nom de Chaumont au xᵉ siècle. Suivant les cartulaires de l'abbaye de Molesme, elle avait, en 960, Geoffroy pour seigneur. Plus tard, le dernier sire de Chaumont ayant été tué à la croisade, sa châtellenie passa aux comtes de Champagne. L'un d'eux, Henri, en 1190, octroya aux habitants une charte d'affranchissement qui fut confirmée en 1228 par le comte Thibaut, puis par Philippe le Bel en 1292, et par Philippe de Valois en 1338. Alors Chaumont n'était qu'un bourg fortifié; son château, palais de plaisance des comtes de Champagne, servait à la fois à la défense de la ville et à leurs parties de chasse. Ils en faisaient foi et hommage à l'évêque de Langres. Au commencement du XIIIᵉ siècle, Chaumont devint le siège d'un bailliage, ce qui lui donna quelque importance. C'était l'une des clefs du royaume. Louis XII, François Ier et Henri II la firent fortifier : elle était entourée de murailles; dix bastions de pierre taillée à pointes de diamant, avec une courtine et un fossé assez large, la défendaient. Aujourd'hui, bastions et remparts ont disparu; de l'ancien château des comtes de Champagne il n'existe plus qu'une tour carrée, la vieille tour de Hautefeuille qui paraît dater du xᵉ siècle. Ce château était fortement assis : entre les fossés qui le défendaient de toutes parts s'élevaient un donjon et une tour si haute, celle dont nous parlions tout à l'heure, qu'elle le mettait à couvert de toute surprise. Au-dessus était une plate-forme entourée d'une balustrade. Douze cents fiefs relevaient de ce château. Il y avait un beau jardin et, près du donjon, une chapelle où l'on voyait une image de la Vierge, réputée pour miraculeuse, qu'on portait processionnellement dans les jours de calamités.

En 1474, la paroisse de Chaumont fut érigée en collégiale par le pape, qui, à la sollicitation de Jean de Montmirel, son légat et son ami, natif de Chaumont, accorda à cette collégiale des indulgences plénières et un pardon général. Ce pardon devait être solennisé toutes les fois que la fête de saint Jean-Baptiste tomberait un jour de dimanche, ce qui arrivait de cinq en six ans et de six en onze ans. Ce jour-là, le clergé et le peuple sortaient processionnellement de l'église. Dans les différents lieux où la procession devait passer s'élevaient des théâtres où l'on représentait les diverses actions de la vie et la mort de saint Jean-Baptiste. On coupait une tête postiche à celui qui jouait le personnage du saint, et la fête se terminait par la chute, dans la chaudière des diables, de l'âme d'Hérode, figurée par une poupée suspendue au clocher de l'horloge. Au commencement ou au milieu du mystère, on faisait un sermon. Après quoi la procession retournait à l'église, où il y avait indulgence plénière. Cette fête, qui durait neuf jours, était célèbre dans toute la Champagne. On s'y rendait de 30 et 40 lieues à la ronde. Les voyageurs étaient contraints d'entrer dans la ville pour prendre part à la fête. On voyait dans l'église, et même dans les rues, des prêtres qui écoutaient les pèlerins en confession. A l'occasion de cette fête, des hommes et des femmes, désignés pour la fête, s'habillaient en diables et en diablesses; ils pouvaient, à partir du jour des Rameaux, revêtir leur costume et parcourir la ville et les campagnes environnantes. Pendant la procession, c'étaient eux qui chantaient: *Qui est iste rex gloriæ?* Quand les portes de l'église étaient ouvertes, ils se répandaient dans la ville et ils avaient le droit de faire contribuer les étrangers qui venaient en foule à cette fête. C'était un petit revenu pour ceux qu'on avait choisis. Aussi une bonne femme du pays disait-elle dans son patois: *Note homme, si piait ai Dieu ai lai Saint-Jean, serai diabe, et j' paîrons teutes nos dettes.*

Telle était la *Diablerie* de Chaumont. En 1674, on supprima les diables et les mystères; quant à la fête religieuse, elle se célèbre encore de nos jours sous le nom de Grand-Pardon.

C'est à Chaumont que les souverains alliés signèrent, en 1814, ce traité par lequel ils s'engageaient à poursuivre *pendant vingt ans* la guerre avec vigueur et dans un *parfait concert*. Chaque puissance continentale devait tenir en campagne active 150,000 hommes, et l'Angleterre fournir un subside annuel de 4,800,000 livres sterling, à ré-

partir entre ses trois alliés. Aucune négociation séparée ne pouvait avoir lieu avec l'ennemi commun.

Durant la guerre franco-allemande de 1870-1871, cette ville a été occupée par les troupes ennemies, appartenant à la Ire armée, sous les ordres du général Manteuffel, et à la IIe armée, commandée par le prince Frédéric-Charles.

Les rues de Chaumont sont larges et propres; mais quelques-unes sont escarpées et d'un accès difficile.

Parmi les édifices publics de Chaumont, on remarque la préfecture, l'hôtel de ville, l'hôpital, et surtout l'église de Saint-Jean-Baptiste, qui est bien bâtie, et dont le chœur et les croisées sont d'un très beau gothique. Elle a été classée parmi les monuments historiques. Au bas de l'église est un sépulcre renfermant dix personnages groupés près du tombeau où gît le Christ, tous de grandeur naturelle et très remarquables. Il y avait autrefois à Chaumont un couvent de capucins, un couvent de carmélites, un collège de jésuites, dont la belle église est aujourd'hui celle du lycée. Le musée n'est pas sans intérêt; la bibliothèque de la ville possède 40,000 volumes; enfin, à la préfecture, la bibliothèque Barotte est exclusivement consacrée à l'histoire du département.

« La curiosité architecturale de Chaumont, dit M. H. Fisquet, c'est le magifique viaduc du chemin de fer, élevé à la porte de la ville, dans la vallée de la Suize, et qui aboutit à la gare. Ce viaduc, long de 600 mètres et haut de 50 mètres, se compose de trois rangées d'arcades superposées. On compte 24 arches au rez-de-chaussée, dans le fond de la vallée où coule la Suize, 46 au premier étage et 50 au deuxième. Ce sont celles qui supportent sur leurs voûtes la double voie ferrée, troisième et dernier étage, terrasse à ciel ouvert où circulent jour et nuit les locomotives. Pour se faire une idée de ce prodigieux édifice, qui a coûté 6 millions et absorbé 60,000 mètres cubes de maçonnerie, il faut descendre dans la vallée de la Suize et sur la route de Châtillon. »

On fait à Chaumont un commerce de grains, de bois, de peaux, de cuirs et de toiles; l'industrie y est représentée par des fabriques de gants de peau, coutellerie, blanchisserie de cire et tanneries; on tire de son territoire de la pierre de taille.

Chaumont a vu naître le ligueur Guillaume Rose, évêque de Senlis; les littérateurs Lemoyne, Pinthereau; le ciseleur Légaré; le peintre Lallier; les statuaires Jean-Baptiste, Edme et Philippe Bouchardon et Guyard; les généraux Girardon et Damrémont; l'amiral Decrès, etc.

Les armes de Chaumont sont : *parti : au 1er de gueules, à une demi-escarboucle pommetée et fleurdelisée d'or, mouvante du flanc sénestre; au 2e d'azur, à la bande d'argent accompagnée de deux cotices potencées et contre-potencées d'or; et un chef d'azur chargé de trois fleurs de lis d'or, brochant sur le tout.*

Verbiesles. — Verbiesles est un village de 197 habitants, canton, arrondissement et à 7 kilomètres au sud de Chaumont. C'est sur son territoire, et à l'entrée d'une charmante vallée qu'arrose un ruisseau qui vient s'y jeter dans la Marne, que s'élevait l'abbaye du *Val-des-Écoliers*, fondée en 1211 par quatre docteurs de l'Université de Paris · Guillaume, Richard, Évrard et Manassès. « Ces hommes, dit la chronique, assis séparément un jour non loin de l'autre, livrés à l'étude, et comme plongés dans une douce extase, virent se dresser devant eux un arbre très élevé qui illustrait le monde par l'étendue de ses rameaux et la beauté de son feuillage. C'était l'heure à laquelle il leur était permis de se communiquer leurs travaux et d'en conférer ensemble. » Ayant parlé de leur vision : « Ceci, dit Guillaume, est le signe par lequel » Dieu nous fait connaître qu'il a jeté les yeux sur » nous; écoutons sa voix et retirons-nous dans la » solitude. » — N'ayant ainsi l'esprit occupé que de choses saintes, ils partent, précédés de l'ange du salut. Étant enfin parvenus aux confins de la Champagne, vers Langres, et n'apercevant de tous côtés que des monts escarpés, de profondes vallées, ils s'écartèrent pour chercher du repos, car ils étaient épuisés de fatigue, dans une vallée éloignée de toute habitation, dominée de tous côtés par d'effroyables rochers et plutôt propre à servir de repaire à des bêtes fauves qu'à être fréquentée par des hommes. Mais incontinent, du flanc d'un rocher aride, jaillit une eau limpide dont la source avait été jusque-là inconnue. Ce que voyant, et pensant bien que ce lieu d'horreur et de solitude leur avait été ainsi préparé par la main de Dieu, les quatre docteurs vont trouver l'évêque de Langres et le prient humblement de leur céder en aumône cette partie de la vallée où ils s'étaient reposés pour y construire un cloître. Ce terrain lui

appartenait par droit de patrimoine ecclésiastique et par autorité épiscopale. » L'évêque leur en fit don, et l'abbaye du *Val-des-Écoliers* s'éleva. Cette abbaye resta chef d'ordre jusqu'en 1637, qu'elle fut réunie à la congrégation de Sainte-Geneviève de Paris : elle a eu vingt-cinq prieurs. Remarquable par les richesses scientifiques et les objets d'art qu'elle renfermait et par l'étendue et la beauté de ses bâtiments, elle a été en partie détruite, et sur ses ruines s'élève une exploitation agricole.

Andelot. — Andelot (*Andeloy, Andelou*), sur la rivière du Rognon, station de la ligne du chemin de fer de Chaumont à Neufchâteau, chef-lieu de canton, arrondissement et à 21 kilomètres au nord-nord-est de Chaumont, est une petite ville peuplée par 1,014 habitants; c'était autrefois le siège d'une prévôté royale. Les débris d'antiquités qu'on a découverts sur son territoire permettent d'attribuer à cette ville une origine très ancienne. C'est là que fut signé, en 587, un traité entre Childebert, Brunehaut et Gontran, traité qui déterminait les possessions de l'Austrasie et de la Bourgogne dans l'Aquitaine et qui garantissait à chacun des leudes la propriété des domaines qui leur avaient été acquis après la conquête. Voici les principales clauses de ce traité traduites de Grégoire de Tours : « Les très excellents seigneurs et rois Gontran et Childebert, et la très glorieuse dame Brunehaut se promettent une foi et un attachement purs et sincères. Ils conviennent que Gontran aura le tiers de Paris, Châteaudun, Vendôme, le pays d'Étampes, de Chartres ; que Childebert aura Meaux, les trois quarts de Senlis, les cités de Tours, de Poitiers, Avranches, Aire, Couserans, Bayonne et Albi, avec leurs territoires. Si l'un des deux rois meurt sans postérité, le survivant héritera du défunt. Il est spécialement convenu que tout ce que Gontran a donné ou donnera à sa fille Clotide en biens quelconques, ou en hommes, villes, champs ou rentes, demeurera en la puissance et propriété de celle-ci... » Andelot fut, en 1297, pris d'assaut par Henri III, comte de Bar. Les Allemands, sous les ordres du comte de Furstenberg, la dévastèrent en 1523 ; les calvinistes la prirent en 1570, et, en 1536, elle tomba au pouvoir des Suédois, qui achevèrent de la détruire.

Il existe dans cette ville une tannerie et une coutellerie; on y voit des débris romains et une tombe datant de 1277. Au nord s'élève la colline de Montéclair sur laquelle se dressait jadis une forteresse du même nom, mentionnée pour la première fois en 1220 et détruite en 1636.

Les armes d'Andelot sont : *de gueules, à cinq fleurs de lis d'or.*

Arc. — Arc ou Arc-en-Barrois (*Arcus Ambarrensis, Arcus Barrensis*), chef-lieu de canton, arrondissement et à 26 kilomètres au sud-sud-ouest de Chaumont, est une petite ville de 1,282 habitants, agréablement située sur la rive droite de l'Aujon et qui communique avec les lignes du réseau de l'Est par la station de Châteauvillain, dont elle est distante de 14 kilomètres. C'était autrefois un duché-pairie, avec bailliage ducal, mairie, grenier à sel, couvent de récollets et d'ursulines. C'est un lieu fort ancien qui n'a obtenu le titre de ville qu'en 1726 ; des statues et des médailles romaines, découvertes au sommet de la montagne qui la domine, ont fait supposer qu'il existait là un camp ou une station romaine; son nom (*Arx*, forteresse) paraît confirmer cette hypothèse. Elle avait, au moyen âge, les mêmes seigneurs que Châteauvillain, et l'un d'eux affranchit ses habitants en 1326. Cette seigneurie fut érigée en marquisat en 1650, en faveur de François-Marie de L'Hôpital, marquis de Vitry; elle passa ensuite par achat entre les mains du comte de Toulouse, qui en obtint l'érection en duché-prairie, en 1703. Le château, reconstruit en 1845 par Mme Adélaïde d'Orléans, est aujourd'hui la propriété du prince de Joinville. La ville est ceinte de murailles flanquées de tours, entourées de fossés où coulent des eaux vives. L'industrie y est représentée par une scierie, des tanneries et des hauts fourneaux. On exploite sur son territoire des carrières de pierre de taille et du sable; on en tire du bois et du charbon de bois.

Les armes de la ville sont : *d'azur, à une couronne royale d'or, soutenue d'une épée d'argent en pal, la pointe en haut, croisetée et pommetée d'or, et côtoyée de deux fleurs de lis du même.*

Sexfontaines. — Sexfontaines est une petite commune de 394 habitants, située à 16 kilomètres au nord-ouest de Chaumont, dans le canton de Juzennecourt, près de la forêt de l'Étoile et sur le plateau qui sépare la Blaise de la Marne.

Il y avait autrefois un château, où naquit, dit-on, Louis de Clermont de Bussy d'Amboise, plus connu sous le nom de Bussy le Brave ; il fut célèbre par ses duels, par ses aventures amoureuses, et il fut

assasiné le 15 août 1579, par le comte de Montsoreau, dont il avait séduit la femme.

CHATEAUVILLAIN. — Châteauvillain (*Castrum Villanum*) est une petite ville sur la rive gauche de l'Aujon, dans une plaine assez étendue, à 21 kilomètres au sud-ouest de Chaumont, dépendant jadis de la Champagne, du bailliage de Chaumont et de l'évêque de Langres, était châtellenie et duché-pairie, chef-lieu d'un comté et métropole doyenné. Aujourd'hui chef-lieu de canton, station de la ligne du chemin de fer de Chaumont à Châtillon-sur-Seine, Châteauvillain compte 1,521 habitants.

Son origine est inconnue. Nommée dans les chartres du XII^e^ siècle, Châteauvillain avait alors une certaine importance. C'était une ville fortifiée, entourée de fortes murailles flanquées de tours et ceinte de fossés remplis d'eau vive. Cette première enceinte avait trois portes; la seconde renfermait la ville proprement dite. Sur la hauteur s'élevait le château: il était très vaste et avait aussi ses fortifications. On voit encore des vestiges de ses anciennes murailles.

Châteauvillain eut ses seigneurs particuliers. Ils portaient le titre de comtes. Vers la fin du XIII^e^ siècle, Jean, premier du nom, lui octroya une charte d'affranchissement. On dit qu'il fut l'un des quinze chevaliers auxquels les infidèles crevèrent les yeux lors du premier voyage du roi Louis en terre sainte. De 1582 à 1623, le comté fut possédé par les Adjacette, et passa de cette famille à Nicolas de L'Hôpital, maréchal de France, qui en avait fait l'acquisition. A sa mort, Châteauvillain devint successivement la propriété du comte de Morstein, grand trésorier du roi de Pologne, et du comte de Toulouse, en faveur duquel le roi l'érigea en duché-pairie en 1703. A la Révolution, ce comté appartenait encore à cette maison.

Les armes de cette ville sont : *d'azur, à un château d'or flanqué de trois tours d'or du même, couvertes en pointe, celle du milieu plus haute que les autres.*

NOGENT. — Nogent (*Notgenniacum, Noiantum, Nogentum*), sur la Traire, chef-lieu de canton, arrondissement et à 23 kilomètres au sud-est de Chaumont, est une petite ville fort ancienne, peuplée par 3,655 habitants, formée de deux parts : Nogent-le-Haut et Nogent-le-Bas, et mise en communication avec le réseau des chemins de fer de l'Est par la station de Foulain (Paris-Belfort). Une station romaine a dû s'élever sur l'emplacement de Nogent-le-Haut, si l'on en juge par les substructions découvertes sur le plateau. Nogent eut des seigneurs particuliers jusqu'en 1234, époque à laquelle le château féodal fut assiégé et pris par le comte de Champagne, qui réunit la châtellenie à son domaine. Depuis lors jusqu'à la Révolution, Nogent fut le siège d'une prévôté et d'une gruerie ; un gouverneur particulier résidait dans le château. En 1417, cette ville avait été prise par les Bourguignons; les Anglais, qui l'occupèrent ensuite, en furent chassés en 1435, par Jean de Vergy. On voit encore aujourd'hui les ruines de l'ancien château; elles consistent en deux tours: l'une ronde et l'autre carrée, réunies par d'épaisses murailles. C'est la patrie de Pierre Mance, docteur et professeur de l'Université de Paris en 1620, et recteur du collège de Cambrai à Paris.

En 1870, « année si bien nommée l'*année terrible,* Nogent, dit M. Arthur Daguin (les *Prussiens à Nogent en 1870*), s'est illustré par sa défense héroïque contre les Allemands, qui y parurent le 6 décembre, vers midi, en petit nombre, il est vrai, pour y faire des réquisitions. Le 7, l'ennemi fut repoussé avec pertes par une cinquantaine de mobiles ; mais, le 12, les Allemands revinrent en forces, et les quelques défenseurs de la ville ne purent la préserver de la fureur de l'ennemi. Après un bombardement violent, Nogent fut livré au pillage et incendié; 85 maisons brûlées, 500 à 600 personnes sans asile, sans ressources, au cœur de l'hiver, tels furent les tristes résultats de cette journée. Le 15 juillet 1875, on a inauguré un monument en l'honneur des combattants, militaires ou civils, tués dans ces affaires. »

Nogent est le centre de la fabrication et du commerce de la coutellerie dans le département de la Haute-Marne, si renommée autrefois sous le nom de *coutellerie de Langres* et connue aujourd'hui sous son vrai nom de *coutellerie de Nogent*. « Nogent fabrique, écrit M. Arthur Daguin (*Nogent et la coutellerie dans la Haute-Marne*, 1878), la coutellerie commune, la coutellerie ordinaire, la coutellerie fine et les articles de luxe. Sa fabrication se distingue par l'élégance, l'extrême variété, la qualité de ses produits; elle jouit de la réputation méritée de fournir la plus belle coutellerie du monde entier.

» Avec ses 20 usines mues par l'eau ou par la

vapeur, ses 10,000 ouvriers habitant la ville ou les environs, ses 40 maisons de commerce en gros, Nogent alimente les marchands couteliers de toute la France et fait des exportations importantes en Italie, en Espagne, en Suisse, en Belgique, en Angleterre, en Allemagne, aux États-Unis d'Amérique, à Buenos-Ayres, à Montevideo, etc. »

Les armes de cette ville sont celles de ses anciens seigneurs : *d'azur, à un lion d'argent.*

POULANGY. — Poulangy (*Polongeium, Pelongé*), petit village du canton de Nogent, au sud et à 14 kilomètres de Chaumont, posséda jusqu'en 1792 une *abbaye royale* qui avait été fondée, croit-on, vers 637, par sainte Salaberge. Les postulantes devaient faire preuve de dix degrés de noblesse du côté paternel et de quatre du côté maternel. Les chanoinesses avaient le titre de comtesse.

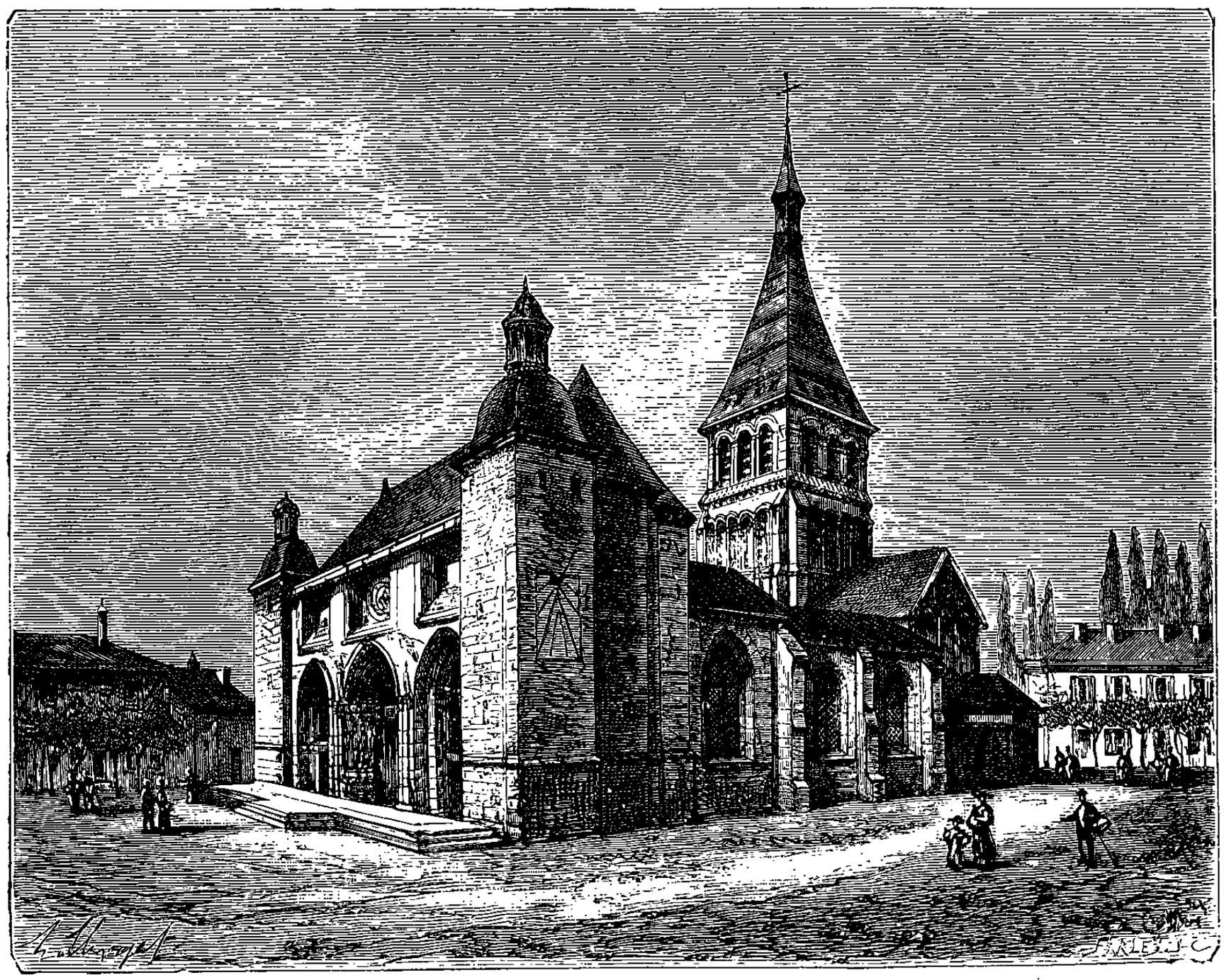
Les armes de l'abbaye étaient : *d'azur, à une crosse d'abbesse, adextrée d'une clef et senestrée d'une fleur de lis, le tout d'or.*

LANGRES (lat. 47° 51″ 53″ ; long. 2° 59′ 55″ E.). — Langres (*Andomadunum, Lingones, civitas Lingonum, Leingres, Lengres*), entre la Marne et la Bonnelle, à 31 kilomètres sud-sud-est de Chaumont, station de la ligne du chemin de fer de Paris-Belfort-Mulhouse (réseau de l'Est), place forte de première classe, chef-lieu d'un arrondissement et d'un canton, est une ville bien bâtie et peuplée par 10,376 habitants. Elle dépendait jadis du parlement de Paris et de l'intendance de Châlons; était duché-pairie et évêché, chef-lieu d'élection, bailliage, présidial, et possédait gouvernement particulier, juridiction consulaire, collège, séminaire, couvents, etc. Aujourd'hui, elle possède un tribunal de première instance et de commerce, évêché, grand et petit séminaire, collège communal, etc.

Langres est une des plus anciennes villes de France; aucune n'entre plus dans l'histoire générale. Célèbre pendant la période celtique, elle ne finit avec Rome que pour recommencer avec les Francs; avec le druidisme et le paganisme, que pour grossir, par le nombre de ses martyrs et l'illustration de ses évêques, les annales de l'Église. On la retrouve encore dans l'histoire des conciles, des croisades et des papes, mais surtout dans nos guerres nationales.

Comme celle de toutes les grandes villes, l'origine de Langres a ses fables et ses légendes : les unes la font remonter au déluge; d'autres à Longo, roi des Celtes et descendant, au sixième degré, de Japhet, fils de Noé. Cette conjecture est basée sur une inscription d'une ancienne pierre trouvée dans les ruines des murailles : *Longonis porta*, d'où le nom de *Longe-Porte* resté à l'une des portes de Langres, à l'entrée de laquelle et sur le frontispice du pont-levis on voyait anciennement l'effigie du roi Longo avec des trophées. Quoi qu'il en soit, l'antiquité de la ville de Langres n'est pas douteuse, si l'on en juge par les statues, vases, urnes, tombeaux qu'on y a découverts et qui paraissent remonter à une époque fort reculée. Cité des Lingons, Langres s'appelait alors *Andomadunum*, et non pas, comme le prétend un antiquaire, *Andromadunum*, en langue celtique, *ville forte et élevée, ville des braves et des vaillants*. Comprise dans la Celtique, elle était puissante et renommée. Bellovèse emmena une partie de la jeunesse lingonne dans son expédition au delà des Alpes. César ne conquit point la ville des Lingons; il fit alliance avec elle, alliance renouvelée plus tard à Bibracte, et qu'elle garda fidèlement. Aussi refusa-t-elle d'envoyer des députés à l'assemblée générale convoquée par Vercingétorix. Sous Auguste, elle fit partie de la Belgique; de la première Lyonnaise, sous Dioclétien. Après la conquête, des familles romaines, riches et puissantes, s'y étant établies, la cité lingonne n'avait fait que gagner en importance : elle avait un Capitole, des temples, un collège d'augures, un cirque et des arcs de triomphe. Des voies romaines y aboutissaient et y favorisaient le mouvement commercial. « Aussi, dit un historien de cette ville, après quinze siècles de révolutions et de bouleversements, le souvenir des Romains est-il vivant dans l'esprit de la population; à chaque pas, à chaque fouille, le sol y révèle des débris et des vestiges de monuments de ce peuple, qui bâtissait pour l'éternité. Les murs des remparts offrent encore aux regards des monuments funèbres, des inscriptions et des bas-reliefs provenant d'édifices que tout annonce avoir été considérables. »

Quand le christianisme s'y établit, cette ville était plus romaine que gauloise. D'après Jean le Jars, docte célestin, ce serait saint Irénée, transformé en saint Hyro par un copiste maladroit, qui aurait envoyé saint Bénigne, vers le milieu du second siècle, pour annoncer l'Évangile à ceux de Langres. Après y avoir jeté les premiers fondements de



Notre-Dame de Wassy.

la foi, saint Bénigne s'en alla à Dijon, où il fut martyrisé. Après lui, saint Sénateur gouverna l'Église de Langres, qui devint dans la suite si florissante; mais jusqu'à saint Didier ou *Dizier*, comme on l'appelait plus communément en Champagne, son histoire n'offre rien de remarquable. Alors le siège épiscopal de Langres était vacant : « Les légendes, dit le P. Vignier, portent que le peuple estant assemblé pour l'élection d'un prélat dans le petit oratoire de Saint-Jean, qui servoit alors d'église cathédrale, on entendit une voix du ciel qui disoit : *Desiderius erit pastor*, *erit episcopus vester*, — Didier doit estre vostre pasteur et vostre évesque. Et comme on ne pouvoit juger qui estoit ce prédestiné à la chaire épiscopale, et que l'on ne connaissoit mesme personne dans tout le pays qui portast ce nom, par délibération prise, on envoya consulter là-dessus, premièrement l'archevesque métropolitain, à Lyon; puis le saint-père séant dans le siège de saint Pierre, à Rome.» — « Sa Sainteté, ajoute Tabourot, receut les députez avec ioie et estonnement, et n'eurent autres réponces de luy, sinon qu'ils s'en retournassent comme ils estoient venus, avec confiance en Dieu; ce qui leur réussit : car, passant auprès d'un champ non loing de Gesnes, ils apperceurent un laboureur qui chassoit ses bœufs, lesquels demeuroient arrestez sans vouloir aucunement advancer, et lesquels il pressoit en vain jusques à ce que, comme en colère, il répéta : Par la teste de Didier, vous marcherez! Les députez prestèrent leurs oreilles à ces parolles, s'approchèrent de luy, le saluèrent avec humilité et respect, et le supplièrent de quitter sa charrue pour estre leur évesque; mais il leur résista et n'y voulut acquiescer. Néantmoins, comme il fut précé de plus en plus, il prit sa verge et leur dit : Quand cette verge produira feuilles, fleurs et fruits, je serai pour lors vostre évesque; ce qui arriva aussitost. Ce prodige le fit soumettre aux volontés de Dieu. » On dit que le

simple paysan génois devint, dans la suite, un savant docteur. Sous son épiscopat, une armée formidable de Vandales, conduite par Crocus, passa le Rhin, et, après avoir ravagé plusieurs villes, vint mettre le siège devant Langres. Que pouvait le courage des habitants contre le nombre des barbares? Saint Didier parut sur les remparts, suivi de son clergé et de quelques citoyens. Se tournant vers les assaillants : « Nous sommes, leur cria-t-il, les serviteurs du Christ. Ne commettez donc point contre nous des cruautés et des crimes qui tourneraient contre vous la puissance de Dieu en colère. » Pour toute réponse, les barbares redoublent leurs attaques, s'emparent de la ville et la livrent au pillage. Pendant ce grand désastre, saint Didier priait dans l'église, au pied de l'autel, pour son troupeau. Des soldats ivres et furieux se saisissent du saint évêque et le conduisent à leur chef. Didier le supplie d'épargner le peuple et d'arrêter l'effusion du sang; mais le barbare le fait mettre à mort, et les Langrois, du haut de leurs murs, virent périr leur digne pasteur. Suivant la tradition populaire, saint Didier, après avoir été décapité, remonta sur son cheval, et, portant sa tête entre ses mains, s'avança vers la ville. Comme la porte en était fermée, le rocher qui est au pied des remparts, à l'ouest de Langres, et non loin de la tour dite de *Navarre,* se fendit pour lui donner passage. Depuis, l'ouverture ne s'est pas refermée, et les quatre entailles, en forme de niches, faites dans l'une des parois du rocher, ne sont, dit-on, que les traces des fers du cheval que montait saint Didier lorsqu'il entra dans la ville, qu'il traversa jusqu'à l'église de la Madeleine. Ce que voyant, ajoute la légende, le bourreau fut saisi de rage et poursuivit le saint martyr; mais il vint se casser la tête contre l'une des portes de la ville, dite *de fer* ou *d'Enfer.*

Oncques puis ny ot point d'entrée;
Oncques puis homme ny passa,

dit un vieux poète; « les pierres d'un costé et d'autre, ajoute un chroniqueur, s'estant jointes et rassemblées en une. » Ceci se passait l'an 264, selon l'opinion la plus probable, et non pas en 407 ou 411, ainsi que l'ont écrit divers chroniqueurs.

A peine délivrée des Vandales, cette ville tomba au pouvoir des Bourguignons; mais, protégée par ses évêques, elle eut moins à souffrir sous ce nouveau joug. C'était la politique du clergé de se ranger du côté de la fortune et de favoriser les conquérants derniers venus. C'est pourquoi, quand il vit pâlir l'astre des Bourguignons, il salua les Francs, dont l'étoile commençait à briller du côté de Paris. On lit, en effet, dans Grégoire de Tours, qu'au moment où Clovis menaçait le royaume de Bourgogne, Apruncule, alors évêque de Langres, était fortement soupçonné par eux de prêter la main aux Francs. Saisi, jugé et condamné à mort, il parvint à se sauver. Cependant les Francs se rendirent maîtres de la ville, mais ils ne purent la préserver du *fléau de Dieu*. Ravagée par Attila, puis par les Sarrasins, elle se releva de ses ruines. Sous Pépin, outre ses évêques, elle eut ses comtes particuliers.

Jusqu'à la fin du VII^e^ siècle, l'église de Langres était restée sous le patronage de saint Jean-Baptiste. Plus tard, elle adopta saint Mammès. Suivant une tradition rapportée par l'abbé Mangin dans son *Histoire ecclésiastique du diocèse de Langres*, un gentilhomme langrois, ayant passé de Jérusalem à Contantinople, y séjourna quelque temps. Dans ce moment, il n'était bruit, en Orient, que des miracles de saint Mammès, martyrisé en Cappadoce. Notre gentilhomme voulut avoir de ses reliques pour en faire présent à sa ville natale. A force de prières, il obtint une partie de l'os de la nuque du col. Chargé du précieux trésor, il partit pour sa patrie. De là, dit Tillemont, une suite de circonstances peu croyables et peu édifiantes. Après avoir passé les Alpes, le gentilhomme gagna le pays de Langres. On dit « qu'arrivé près de la ville, au lieu dit *le Long-Pré, Magnum Pratum*, il eut quelque besoin de la nature, et que, s'étant un peu écarté de ceux qui l'accompagnaient, il ôta, par respect, de son col, cette relique du saint, qu'il y portait, et la suspendit à une branche d'arbre; mais que, voulant la reprendre, jamais il ne put en venir à bout. Il appela en gémissant ses compagnons, qui, ayant fait tous leurs efforts pour rompre ou pour couper le cordon qui tenait cette relique attachée à l'arbre, ne purent y parvenir. Dans une si grande surprise, ils furent trouver l'évêque pour l'informer d'un événement si singulier. Le prélat, ayant assemblé son clergé et les principaux de la ville, leur fit part de cette nouvelle, et, après un jeûne qu'il ordonna, se rendit processionnellement à l'endroit indiqué. Sitôt qu'il aperçut ces reliques, il fit mettre tout le monde à genoux. Voulant ensuite les emporter, ni

lui ni tous ceux de sa suite ne purent jamais les détacher de l'arbre. Ils recoururent à la prière et promirent au saint que ses reliques seraient magnifiquement décorées; que tous les ans ils célébreraient sa fête avec pompe; ce qui fut encore sans succès. On ne cessa d'implorer avec larmes et gémissements la miséricorde de Dieu pendant tout le jour sans qu'on pût rien obtenir. La nuit commençait à venir, et les assistants, persuadés que leurs péchés étaient la cause de ce refus de la part du saint, se disposaient à s'en retourner, lorsque le Seigneur voulut bien se laisser fléchir. Il inspira un certain vieillard respectable, qui s'approcha de l'évêque et lui dit: « Notre père, il est » visible que ce saint est d'un crédit immense » auprès de Dieu; il ne nous reste qu'une chose à » lui vouer, si nous voulons obtenir l'effet de notre » demande: c'est de lui promettre que l'église de » Langres l'honorera comme son patron, et saint » Jean ne désapprouvera pas qu'on rende cet hon- » neur à un de ses enfants, qu'il a engendré par » les travaux de sa prédication. » A cette parole, chacun se prosterna contre terre en redoublant ses prières, et l'évêque fit au saint le vœu solennel de la délicace de son église. Sa prière était à peine finie, qu'il vit la relique se détacher d'elle-même, et voler pour ainsi dire entre ses mains. On ne peut exprimer la joie de tous les assistants: ils chantèrent à leur retour les louanges du Seigneur, de ce qu'il avait daigné faire en leur faveur des choses si admirables. » Et voilà comment saint Jean se trouva dépossédé de son église par saint Mammès, du moins selon la légende.

Cependant, grâce aux efforts de ses évêques, l'Église et la ville de Langres prospéraient. Jouissant d'un grand crédit auprès des rois et des empereurs dont il gouvernait les consciences, le clergé en obtint de grands privilèges. Au milieu des révolutions qui agitaient les royaumes, il recevait toujours et ne perdait jamais. Sa puissance survivait aux autres. Riche entre tous, l'évêque de Langres avait le droit de battre monnaie: ce qui explique l'origine des pièces appelées *longoines* ou *langones*.

Hugues III, duc de Bourgogne, ayant acquis, en 1179, le comté de Langres de Henri, duc de Bar, le vendit à Gauthier, son oncle, évêque de Langres, qui aussitôt en fit hommage au roi de France, à la condition expresse que ce comté ne serait jamais aliéné. Louis VII accepta l'hommage et c'est probablement à cette occasion que l'évêché de Langres fut érigé en duché-pairie. Par suite de sa qualité de duc et pair, l'évêque marchait l'égal des hauts barons du royaume; au sacre des rois, il était chargé de porter le sceptre, et précédait son métropolitain, l'archevêque de Lyon. L'évêque, en outre, possédait treize seigneuries principales, titrées marquisats, comtés ou baronnies, dont relevaient plus de cent fiefs; au XIII^e^ siècle, les comtes de Champagne lui rendaient hommage, le duc de Bourgogne se reconnaissait son homme lige et il comptait parmi ses vassaux les comtes de Tonnerre.

Quand Louis le Jeune, contre l'avis de Suger, entreprit la seconde croisade, il avait pour compagnon et conseiller Godefroy, évêque de Langres. On dit qu'en partant ce prélat, pour subvenir aux frais de son voyage, prit les vases d'or et d'argent de l'église, et jusqu'aux pierres précieuses de la relique de saint Mammès, que Rainard avait rapportée de Constantinople. On ajoute que, en les ôtant, l'orfèvre, ayant poussé son burin jusqu'à l'os, il en jaillit du sang. Quoi qu'il en soit, si l'on prétendait plaire au ciel par cette croisade, les impôts extraordinaires qu'on leva sur le peuple attirèrent bien des malédictions. A l'exemple de la reine Éléonore, un grand nombre de dames se croisèrent. Il y en eut même qui suivirent leurs amants. On mena jusqu'à des beaux esprits pour délasser les grands seigneurs des fatigues du voyage; on croyait marcher à une victoire certaine: on sait ce qui arriva. A son retour, le roi, plus préoccupé de son infortune que de celle de son armée, se plaignit des infidélités de la reine. De son côté, la reine disait qu'elle avait cru épouser *un roi et non pas un moine*. Il y eut, à ce sujet, une assemblée à Beaugency, où se trouva l'évêque de Langres. Boucher prétend même qu'il fut chargé d'y porter la parole au nom du roi, dont il avait la confiance: l'ayant suivi dans son expédition, « il avait, dit l'abbé Mangin, vu de ses yeux et entendu de ses oreilles bien des choses relatives à cette affaire. » Le mariage fut déclaré nul, et l'évêque de Langres eut mission d'en informer la reine. » A cette nouvelle, elle se répandit en plaintes et en reproches. Cependant, lorsque l'évêque lui apprit que tout ce que le roi avait fait n'était que pour assurer le repos de sa conscience, elle se remit. »

Ce même Godefroy ne se montra pas seulement

jaloux de l'honneur de son suzerain, mais du bonheur de ses vassaux. Il affranchit de la taille les bourgeois de Langres. Ce n'était pourtant pas toute la commune qui jouissait de ce privilège; car, si l'évêque avait ses sujets, le chapitre avait les siens, et ceux-ci restèrent taillables de haut et de bas, *de alto et basso*, et exposés aux contributions arbitraires jusqu'en 1266, qu'ils obtinrent leur liberté. Dès lors la cité lingonne, rendue à elle-même, redevint, comme dans les anciens temps, la ville des vaillants et des forts, et se prépara à prendre noblememt sa part des luttes nationales. Déjà l'Anglais menaçait la France: la ville de Langres se mit en état de les repousser. D'après un règlement de police, les bourgeois furent tenus de s'assembler deux fois par semaine pour s'occuper des *besoignes* de la ville. On commit à la garde des portes des notables qui devaient y rester, de quelque état qu'ils fussent, sans en départir ni se faire remplacer, sous quelque prétexte que ce fût; cinq autres bourgeois furent chargés de garder les clefs des cinq portes que l'on devait laisser ouvertes, les autres devant être fermées par mesure de sûreté; le guet de nuit devait commencer quand sonnait la cloche du couvre-feu; — des ponts-levis furent ajoutés aux portes; « puis furent faites de bonnes frondes pour ruyder pierres, et chascun, grand et petit, en fut armé. Il fut pourvu en plusieurs places où il y avoit chaudières à chauffer eau, graffes, cendres, chaux, pots de terre et autres choses à jeter contre l'ennemy quand mestier est. » Chaque maison dut avoir toute la nuit « feu de lanterne qui donne clarté dans la rue; les *estraingiers* furent écartés des remparts, sous peine d'une forte amende; et nul d'entre eux ne put demeurer dans la ville sans avoir du blé pour lui et sa *maignée* (famille); deux messagers furent envoyés sur les chemins pour surveiller l'ennemi, et six compagnons chargés de veiller, chaque nuit, avec chacun un chien, aux environs de la ville; enfin les curés furent prévenus qu'ils eussent à admonester plus que oncmais leurs paroissiens d'eux et leurs consciences... Quant à ceux des bourgeois qui s'excuseraient « de veiller ou de garder portes, » disant qu'ils étaient *seignés*, le règlement portait que nul ne se fît « seigner le jour de sa garde ou gayt. »

Bien que leur évêque suivît le parti de l'étranger, les habitants restèrent fidèles au roi, et soutinrent courageusement les assauts réitérés des Anglais, qui les cernaient de toutes parts. Ils firent même une sortie qui coûta cher à l'ennemi. De nouvelles franchises que le roi leur octroya récompensèrent leur courage et leur fidélité. Comme Paris et les autres bonnes villes, la commune eut le droit de s'imposer elle-même, d'élire des magistrats, et de commercer même avec l'étranger.

Dans cette ville épiscopale, la révolution religieuse avait trouvé peu d'adeptes. Quelques-uns essayèrent d'y prêcher la foi nouvelle, mais ils furent brûlés vifs ou pendus. Cependant les bourgeois langrois, tout en restant fidèles à leur religion, tenaient pour le roi, non pour la Ligue. Se plaçant entre les deux partis, ils surent se préserver à la fois de leurs amis et de leurs ennemis. Aux portes de la ville veillaient des gens sûrs, qui étaient chargés d'empêcher d'entrer ceux de Chaumont, ardents ligueurs, ou de s'opposer aux huguenots, non moins entreprenants. L'un d'eux, nommé La Bretonnière, ayant voulu livrer la ville à ses partisans, fut saisi, condamné et roué vif. Mais si Langres resta indifférente au mouvement religieux du XVI^e^ siècle, au XVIII^e^ elle aida puissamment à la révolution philsophique, en donnant le jour à Diderot, le créateur de l'*Encyclopédie*. On montre encore à Langres la maison où il est né; elle porte le n° 636. Il n'y a pas même une inscription pour rappeler ce fait. Agitée par les idées nouvelles, Langres salua la Révolution de 1789 comme un souvenir de son antique liberté.

Depuis la guerre des Anglais, cette ville n'avait pas revu l'ennemi; mais en 1814 les alliés parurent sous ses murs. Alors quatre-vingts dragons de la garde impériale sortirent de la ville, et attaquèrent à Percey-le-Pautel l'avant-garde de l'armée ennemie, forte de plus de deux mille hommes; ils la mirent en déroute. Ce souvenir patriotique a été consacré par une colonne en pierre, érigée en 1845 sur le pont de Percey-le-Pautel.

Toutefois, ce beau fait d'armes ne fit que retarder de trois jours la chute de cette ville. A l'approche des alliés, le maréchal Mortier, qui l'occupait avec dix mille hommes, se retira sur Bar-sur-Aube, abandonnant la défense de Langres à cinquante soldats de la garde impériale et au courage des habitants; mais que pouvaient-ils, sans armes et sans munitions, derrière des remparts en ruine et que le bruit du canon eût suffi pour faire écrouler? D'ailleurs la trahison concevait déjà des

espérances que nos malheurs vinrent bientôt réaliser. — « Des signaux, dit M. de Montrol, furent faits du haut des murs. Les Autrichiens, prévenus que le maréchal Mortier s'était retiré, ne laissant de garnison que pour la garde d'une porte, se présentèrent au nombre de trente mille. Il fallut capituler; les cinquante soldats, qui n'étaient pas prévenus de la capitulation, n'eurent que le temps de jeter leurs armes et de se cacher dans les maisons, d'où on les fit plus tard échapper; un d'eux, ne pouvant se résoudre à fuir devant ces Autrichiens qu'il avait peut-être poursuivis de bataille en bataille depuis Marengo jusqu'aux champs de Lutzen, aima mieux mourir que de reculer; immobile sous cette porte, dont on venait de livrer les clefs, il attendit, la baïonnette croisée, les premiers escadrons qui accouraient. Ils ne purent entrer dans la ville qu'en passant sur son cadavre. » Cependant la campagne, aux environs de Langres, était pillée par les Cosaques. « A voir ces barbares armés d'arcs et de flèches, montés sur des dromadaires, on aurait cru que le temps avait rétrogradé, et qu'on était revenu à l'époque où Attila commandait, dans le même endroit, la destruction de la cité des Lingons. » (Migneret, *Histoire de la ville de Langres.*)

Située sur une montagne assez escarpée dominant la plaine, Langres se trouve être une des villes de France les plus élevées au-dessus du niveau de la mer (473 mèt.). Sa position stratégique en fait une place importante de la seconde ligne de nos défenses vers la frontière de l'est. La ligne de ceinture des forts de cette place s'étend sur un front de plus de 50 kilomètres de développement. Le camp retranché est situé sur la rive droite de la Meuse. On a construit les forts de : Saint-Menge (au sud-ouest de Langres), Dampierre, Plinoy, Coguelot, Montlandon; sur la rive gauche, les fortifications ne dépassent pas la ligne de Bonnelle-Buzon. Langres est assez bien bâtie, de forme presque ovale; ses rues, larges, propres et bien percées, sont peu animées. On jouit du haut des remparts d'une vue remarquable, et, du sommet des tours de la cathédrale, le regard embrasse un immense panorama. Son église, dédiée à saint Mammès, est classée parmi les monuments historiques, et des plus anciennes dans quelques parties; elle a été édifiée, croit-on, vers l'an 380.

De l'ancienne ville gallo-romaine, un seul monument est resté debout; c'est un arc de triomphe, élevé, suivant les uns, par Constance Chlore; selon d'autres, par Probus, et aujourd'hui enclavé dans les murailles de la ville; il se compose de deux arcades décorées de pilastres et de sculptures. Rien n'y accuse le mauvais goût du Bas-Empire. « Aussi, dit M. Caylus, est-on porté à croire que ce beau reste de la magnificence romaine, traité correctement dans l'ordre corinthien, appartient à un très bon temps de l'empire romain; mais on voit avec étonnement qu'il est orné par de simples pilastres, tandis que les anciens préféraient avec raison la décoration des colonnes. La frise de l'arc est chargée de groupes, de trophées d'armes, dont l'effet et la disposition sont fort agréables. » Une autre porte de la ville, celle de *Longe-Porte* est encore aujourd'hui en partie composée des débris d'un arc de triomphe. Il ne reste plus rien des anciennes fortifications de Langres; mais les travaux exécutés pour en établir de nouvelles ont mis à jour quantité d'objets dignes d'intérêt, appartenant à l'époque gallo-romaine.

Parmi les édifices modernes, on remarque à Langres : l'hôtel de ville, dont la bibliothèque renferme 10,000 volumes; le musée, établi dans l'ancienne église Saint-Didier, et surtout les casernes qui figurent parmi les plus belles de la province. Mais ce que le voyageur et le touriste ne manquent pas de visiter, c'est la promenade de *Blanche-Fontaine*, formée par une avenue d'arbres centenaires, et conduisant par une pente douce à une belle fontaine.

Active et industrieuse, Langres fait un commerce de grains, farines, vins, lins, chanvres, meules à émoudre, pelleteries et draps. Le commerce de la coutellerie y est relativement peu important, eu égard au chiffre d'affaires qui se traitent à Nogent.

Les armes de Langres sont : *d'azur, semé de fleurs de lis d'or, et un sautoir de gueules brochant.*

Bourbonne-les-Bains. — Bourbonne-les-Bains (*Vervona, Aquæ Borvonis*) est une petite ville située au confluent de la Borne et de l'Apance, arrondissement et à 39 kilomètres à l'est-nord-est de Langres, peuplée par 4,039 habitants, et mise en communication avec les lignes de chemin de fer du réseau de l'Est par la station de La Ferté-Bourbonne, dont elle est distante de 16 kilomètres.

C'est l'ancienne *Borvona*, célèbre par ses eaux thermales dès le temps de la conquête romaine. Il paraît, d'après ses vieux fondements, dont il reste

encore des vestiges, que l'établissement était assez considérable. Vers 610 ou 612, Thierry, roi de Bourgogne, y vint prendre le commandement de son armée pour aller combattre son frère Théodebert, roi d'Austrasie. Il fit construire à Bourbonne un château ou forteresse sur les ruines d'un temple dédié à la déesse des bains. Réduite en cendres par un incendie en 1717, puis rebâtie, Bourbonne, grâce à ses eaux thermales, n'a pas cessé de prospérer. Située dans une position charmante, sur le plateau et sur le penchant d'une colline, elle possède d'agréables promenades et de belles fontaines. Son hôpital militaire est un grand et magnifique édifice ; il a été fondé en 1732, sous le règne de Louis XV, sur l'emplacement du bain *Patrice*, ainsi nommé parce qu'un patricien romain l'avait, dit-on, fait construire.

Connues des Romains sous le nom d'*Aquæ Borvonis*, les eaux de Bourbonne jaillissent, dans la ville même, de plusieurs sources, distantes les unes des autres. C'est l'un des plus anciens et des plus beaux établissements thermaux de France. On y voit encore les vestiges d'une voie qui y conduisait du temps des Romains. Chaque jour, en creusant le sol, on y découvre des restes de leurs anciennes constructions. On y a trouvé des aqueducs et les ruines de salles spacieuses, dont le pavé, construit en grosse mosaïque, composée de marbres de diverses couleurs, assise sur une couche épaisse de ciment, atteste que là existaient de beaux et grands édifices, bâtis avec le bon goût et la magnificence qui présidaient à tous les ouvrages destinés à l'agrément et à l'utilité de ces maîtres du monde. Ruiné pendant les invasions, puis reconstruit par les anciens seigneurs de Bourbonne, cet établissement ne consistait, avant le XVIII^e^ siècle, qu'en plusieurs bassins abrités par une grande halle, où, selon le rapport de Jean Le Bon, en 1590, « tous les gens, riches et pauvres, vexés de toutes sortes de maladies, venoient se baigner tout nus, sans distinction d'âge ni de sexe. » Cette grande liberté attirait « force filles de joie et bonnes compagnes, qui arrivoient de Bourgogne, Suisse, Allemagne, Lorraine et autres lieux circonvoisins ; » mais les dames de cette ville, qui voyaient journellement leurs maris détournés de leurs devoirs matrimoniaux par ces femmes galantes, s'adressèrent au roi Henri IV, qui, par un édit publié en 1603, institua les intendants et surintendants des établissements thermaux.

Achetés par l'Etat en 1812, les bains de Bourbonne sont fréquentés chaque année par un grand nombre de malades. Les sources sont au nombre de trois : le *Puisard* (57°, 41 centigrades), la *Fontaine-Chaude* ou *Matrelle* (58°,75) et le *Bain Patrice* (50°) ; elles débitent en moyenne 1,200 hectolitres en 24 heures. L'édifice thermal, construit entièrement en pierre de taille, offre un carré long avec un beau péristyle d'ordre ionique. La façade latérale, du côté de l'entrée, présente un autre péristyle et un balcon donnant sur une promenade plantée de tilleuls. A peu de distance de l'établissement civil est l'hôpital militaire où se trouve le réservoir d'eau thermale qu'on appelait autrefois le bain Patrice. Les eaux thermales de Bourbonne conviennent essentiellement dans le traitement de la plupart des maladies chroniques et produisent des cures merveilleuses. L'expérience journalière constate leur efficacité dans les paralysies générales et partielles, dans les maladies du système lymphatique (scrofules), engorgements de la même nature et tumeurs indolentes des articulations, dans les engorgements de la rate, du foie, dans toutes les affections rhumatismales anciennes, etc. ; mais leur emploi est nuisible, même dangereux, pour les constitutions pléthoriques et dans toutes les maladies aiguës.

AIGREMONT. — Aigremont-le-Duc, sur une montagne, à 41 kilomètres au nord-est de Langres, canton de Bourbonne-les-Bains, est un village peuplé par 180 habitants, jadis siège d'une baronnie. Au moyen âge, cette baronnie comprenait, outre le bourg d'Aigremont, fermé de murs et protégé par un château sur la hauteur, le village de La Rivière, situé au bas de la montagne.

Aigremont eut d'abord des seigneurs particuliers, parmi lesquels la légende classe les célèbres Beuves et Maugis d'Aigremont. Cette famille s'éteignit en 1246 ; celle de Choiseul, son héritière, posséda Aigremont jusqu'en 1607 ; après elle vinrent les Luxembourg, puis les Montmorency, etc. En 1354, Guillaume de Choiseul-Aigremont délivre aux habitants une charte d'affranchissement qui, en 1454, fut rééditée par Pierre de Choiseul d'Aigremont, leur seigneur, se réservant, entre autres droits, « que, s'il lui plaisoit, à ses hoirs ou à ses successeurs, à faire voyage en terre sainte d'outre-mer, marier un ou plusieurs de ses enfants, ou si, par adventure, il estoit pris, que Dieu ne veuille, lesdits habitants

seront tenus de lui faire aide selon la coutume. » A peine repeuplé par les libéralités de son seigneur, Aigremont devint la proie de la famine et de la peste ; puis, au XVe siècle, à l'occasion de la guerre des *Barrois*, le château et le bourg « furent ars, abattus et détruits. » Relevé de ses ruines, Aigremont était au XVIe siècle l'une des fortes places de la contrée ; mais, assiégé et pris par les Langrois, il vit de nouveau son château rasé et ses habitants dispersés. Il a cependant survécu à ses désastres. Avant la Révolution, il appartenait aux Montmorency.

Il ne reste plus rien du vieux manoir et des anciennes fortifications d'Aigremont.

FAYS-BILLOT. — Fays-Billot, d'après l'orthographe du *Bulletin des Lois* et du ministère de l'intérieur, ou Le Fayl-Billot d'après les anciens titres, en partie sur un plateau qui domine un affluent du Salon, chef-lieu de canton, arrondissement et à 25 kilomètres au sud-est de Langres, est une petite ville peuplée par 2,299 habitants. Elle communique avec les lignes du chemin de fer de l'Est par la station de Charmoy, dont la sépare une distance de 6 kilomètres, et s'étend en forme de fer à cheval dans une plaine, pour couvrir ensuite les bords d'un ravin étroit et profond. C'était autrefois le chef-lieu d'une baronnie, qui appartint d'abord à la maison de Châtillon de Dombes et passa par mariage à la maison de La Baume-Montrevel, dans laquelle elle resta jusqu'au siècle dernier. Pillée et brûlée à différentes époques, cette ville fut presque détruite par les impériaux en 1636. L'incendie la ravagea en 1668 et en 1685. C'est le lieu de naissance de l'infortuné Georges Darboy, évêque de Nancy, puis archevêque de Paris, fusillé par ordre de la Commune le 24 mai 1871.

L'industrie est représentée au Fays-Billot par des fabriques de vannerie, de chaises, de faux, de coutellerie et de confiserie.

MONTIGNY-LE-ROI. — Montigny-le-Roi, sur une haute montagne, entre la Traire et la Meuse, chef-lieu de canton, arrondissement et à 23 kilomètres au nord-est de Langres, est un gros bourg peuplé par 1,155 habitants. Ce lieu est très ancien ; sa situation près de la frontière et sa position sur une hauteur y avaient fait élever, dès les premiers siècles de la monarchie, un château fort qui, pris, incendié et rebâti plusieurs fois, fut définitivement démantelé en 1636 et dont il existe encore quelques vestiges. On l'appella *Montigny-Source-Meuse* à l'époque de la Révolution. Durant la guerre de 1870-1871, Montigny fut occupé par les troupes de la IIe armée allemande, commandée par le prince Frédéric-Charles.

Ce bourg possède des fabriques de coutellerie, de quincaillerie et de pompes et une filature de laines. La Meuse prend sa source à 5 ou 6 kilomètres à l'est de cette localité.

FRESNOY-MORIMONT. — Sur le territoire de la petite commune de Fresnoy, dans le canton de Montigny et à 37 kilomètres au nord-est de Langres, se trouvait la célèbre abbaye de Morimont, l'une des plus importantes de France, la quatrième fille de Cîteaux, fondée vers 1100 sur les terres et avec le consentement d'Adalric d'Aigremont. Elle comptait dans sa filiation environ 700 monastères des deux sexes et les deux ordres militaires d'Alcantara et de Calatrava. Elle fut supprimée à la Révolution. Les bâtiments de l'abbaye ont été remplacés par des exploitations industrielles.

WASSY (lat. 48° 30′ 2″ ; long, 2° 36′ 48″ E.). — Wassy-sur-Blaise (*Vuasiacus, Wasseyum*), que l'on écrit à tort Vassy, chef-lieu d'un arrondissement et d'un canton, à 60 kilomètres au nord-nord-ouest de Chaumont, station de la ligne du chemin de fer de Saint-Dizier à Wassy, est une ancienne ville peuplée par 3,284 habitants. Elle dépendait jadis du parlement de Paris, du diocèse et de l'intendance de Châlons et de l'élection de Chaumont ; était prévôté, châtellenie royale. Wassy possède un tribunal civil, recette particulière, inspection des forêts et collège communal, etc.

Cette ville, dont l'origine remonte à une haute antiquité, était, suivant quelques auteurs, une des cités des *Vadicasses*. Brûlée en 211 par l'empereur Caracalla, puis rebâtie, elle était, au VIIe siècle, un domaine royal. Brûlée une seconde fois, en 1544, par les soldats de Charles-Quint, elle sortait de ses ruines lorsque, en 1562, elle devint le théâtre d'un événement célèbre, premier signal des guerres qui ensanglantèrent le XVIe et le XVIIe siècle.

Après le colloque de Poissy, le calvinisme avait fait des progrès dans cette ville, malgré la présence des seigneurs de Guise dans le voisinage. C'est dans la maison d'un marchand drapier qu'avait eu lieu

le premier prêche : un grand nombre de personnes y assistèrent. Apprenant ce qui se passait à Wassy, le duc de Guise s'y rendit, accompagné du cardinal, son frère, et de sa suite, qui se composait d'environ 200 personnes.

C'était le dernier jour de février 1562. « Il y avait aux environs de Wassy un certain nombre d'hommes d'armes et d'archers de la compagnie du duc de Guise, qui, peu de temps auparavant, avait fait montre d'aller en Montierender. Au lieu de retourner chez eux comme ils avaient coutume de faire après les montres, ils se retirèrent à Wassy et logèrent la plupart chez les catholiques. Le samedi, veille du massacre, on les vit préparer leurs armes; cependant, les religionnaires ne se doutèrent point de la conjuration, dans l'opinion où ils étaient qu'étant sujets du roi, le duc ne leur ferait aucune violence; mais, arrivé à Wassy, il ordonna à ses gens de marcher droit où le prêche se faisait; c'était dans une grange éloignée de l'église d'environ cent pas... Aussitôt ceux de la compagnie qui étaient à pied s'avancèrent vers la grange. » Il y avait là environ 1,200 personnes, tant hommes que femmes et enfants. Déjà le pasteur avait fait les premières prières, quand les cavaliers s'approchant tirèrent deux coups de fusil sur ceux qui étaient près des fenêtres. Quelques assistants voulurent fermer la porte, « mais ils en furent empêchés par les gens du duc de Guise, qui sur-le-champ tirèrent leurs épées, criant : *Tue*, *tue*, *mort Dieu*, *tue ces huguenots!* — Alors le duc et ses gens entrèrent en foule dans cette grange, frappant à coups d'épée sur tous ceux qu'ils rencontraient, sans égard pour leur sexe ni pour leur âge; la fureur des meurtriers était si grande, que ceux qui étaient dans la grange furent contraints de rompre et de percer les toits pour se sauver; et craignant de retomber entre les mains de leurs ennemis, ils sautaient par-dessus les murailles de la ville, qui étaient assez hautes, et s'enfuyaient aux bois et aux vignes, les uns blessés aux bras, les autres à la tête et aux autres parties du corps; » mais les tueurs les y poursuivaient, et, tirant sur eux avec de grandes arquebuses, les faisaient tomber comme des pigeons. Il y eut plus de 300 personnes tuées ou blessées. Après cette expédition, le duc monta tranquillement à cheval et partit de Wassy avec sa suite. Tel est, d'après un manuscrit tiré du couvent de Wassy, le récit de cette journée fatale, qui devait donner le signal des guerres de religion. Prise et saccagée par les ligueurs en 1591, puis dépeuplée par la révocation de l'édit de Nantes, en 1685, il fallut à Wassy plus d'un siècle pour se relever de tous ses désastres.

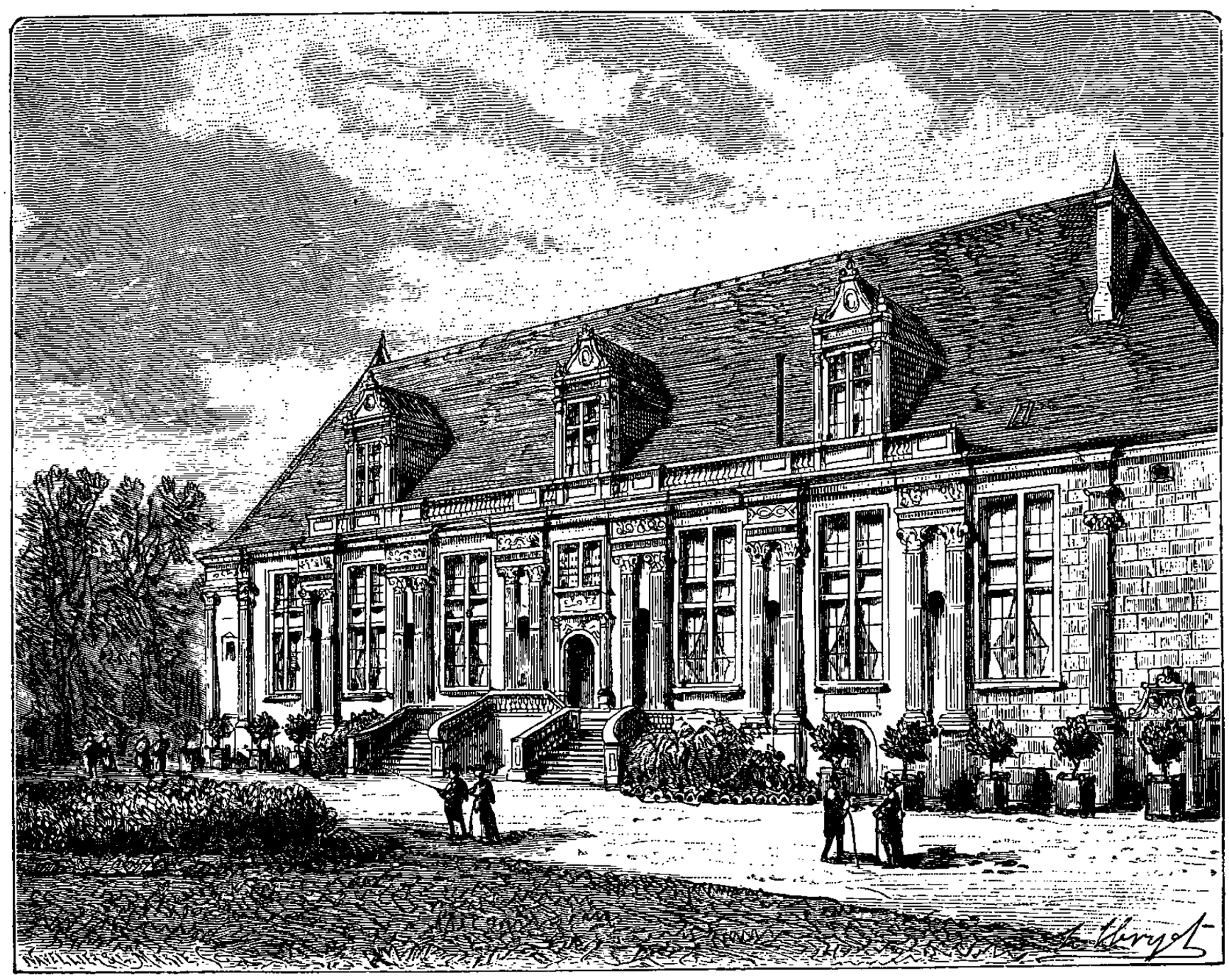
Située sur la rive droite de la Blaise, environnée de forêts considérables, cette ville, dont les rues sont étroites et où l'on voit un grand nombre d'anciennes maisons, possède une église assez remarquable, de belles fontaines, et fait un commerce étendu de fer, de fonte et de bois.

C'est la patrie du savant théologien protestant Jacquelot et du géographe statisticien Chanlaire.

Les armes de Wassy sont : *d'argent, à deux drapeaux en sautoir, l'un aux armes de France, l'autre aux armes de Lorraine; et un chef d'azur, à trois fleurs de lis d'or.*

JOINVILLE. — Joinville (*Jonvilla, Jonisvilla, Junonis villa*), station de la ligne du chemin de fer de Chaumont à Blesmes, est une petite ville peuplée par 3,904 habitants, chef-lieu de canton, arrondissement et à 17 kilomètres au sud-est de Wassy, bâtie sur la rive gauche de la Marne, dans un bassin agréable, au pied d'une haute montagne, d'un accès difficile, sur l'angle de laquelle était autrefois un grand et magnifique château flanqué de deux tours et bâti dans le XI^e^ siècle; autrefois principauté, chef-lieu d'élection et bailliage de l'intendance de Châlons et du parlement de Paris.

Suivant les uns, cette ville serait aussi ancienne que le dieu Janus, à qui elle devrait son nom : *Jani villa*. D'autres veulent qu'elle ait été fondée par Junon, et l'appellent *Junonis villa* ou *Junopolis*. D'après le cardinal de Lorraine, Joinville devrait, comme la plupart des bourgs au moyen âge, son origine à l'avantage de sa situation. Attirés au pied de la montagne, les habitants y auraient formé peu à peu un bourg qui, fermé de murailles par les ordres du roi Louis le Gros, devint considérable dans la suite. Tel est le sentiment du cardinal de Lorraine; mais l'opinion la plus commune est celle qui fait de Jovinus, lieutenant de Valentinien, empereur d'Occident, le seul et véritable fondateur de Joinville. Vers l'an 369, en effet, Jovinus y fit bâtir une tour ou forteresse, dont on voyait encore les ruines dans le dernier siècle. Jovinus lui laissa son nom; de là celui de *Jovini villa*, donné à la ville. Il paraît que ce fut un saint personnage; du moins, c'est ainsi que saint Remi, archevêque de Reims, le qualifie dans son testament. Il y avait



Petit château de Joinville.

anciennement à Joinville une église consacrée en son honneur; on voyait sa statue et celle de sa femme au grand portail de l'église.

Avant d'être aux Guises, cette ville eut ses seigneurs particuliers du nom de Joinville, et dont le plus illustre fut ce Jean, sire de Joinville, sénéchal de Champagne, qui a écrit la vie de saint Louis. Ami de ce prince, il le suivit dans sa première croisade, en 1250. Saint Louis se servait du sire de Joinville pour rendre la justice. « A sa porte, dit le célèbre chroniqueur, il nous envoyoit, les sieurs de Nesles, de Soissons et moi, ouïr les plaids, et puis il nous envoyoit quérir et demander comme tout se portoit, et s'il y avoit aucune affaire qu'on pust despêcher sans lui. Et plusieurs fois, selon notre rapport, il envoyoit quérir les plaidoyants et les contenoit, les mettant en raison et droiture. »

Charles-Quint assiégea Joinville en 1544, la prit et la livra aux flammes. Rebâtie en 1552 par les soins de Claude de Lorraine, alors baron de Joinville, et d'après les ordres de François Ier, elle fut érigée en principauté par Henri II en faveur des ducs de Guise. C'est là qu'ils venaient passer la belle saison, et où naquit, le 17 février 1529, le fameux cardinal de Lorraine. Si l'on en croit Belleforêt et Duchesne, la Ligue y aurait été proposée et conclue le 31 décembre 1584. Il y a cinquante ans, on montrait encore dans le château un cabinet pratiqué dans l'épaisseur des murs, et qui se nommait le *Cabinet de la Ligue*.

De la maison de Lorraine, la principauté de Joinville passa à la famille d'Orléans. On sait qu'un membre de cette famille porte le titre de prince de Joinville. Si le compagnon de saint Louis a glorifié ce titre par sa sagesse, le fils du roi Louis-Philippe a su le faire revivre par sa valeur et par son noble caractère.

Avant 1793, on voyait dans l'église du château les magnifiques tombeaux et les armes du sire de

Joinville, de Claude de Lorraine et d'autres princes de cette maison; mais le marteau révolutionnaire, en démolissant le château, n'épargna point ces trophées d'un temps dont il ne pouvait comprendre ni le bien ni le mal.

Cette ville, comme la plupart des localités du département de la Haute-Marne, tomba au pouvoir des armées allemandes durant la guerre de 1870-1871. Elle fut occupée par les troupes du général Manteuffel (Ire armée) et par celles du prince Frédéric-Charles (IIe armée).

Joinville a vu naître le célèbre historien de saint Louis, la plupart des ducs de Guise, le compositeur Devienne, auteur de l'opéra des *Visitandines*, et le poète Guyot des Herbiers.

Les armes de Joinville sont : *d'azur, à trois broyes d'or bouclées d'argent posées en fasce, et un chef d'argent, chargé d'un lion naissant de gueules.*

Montierender. — Montierender, que l'on écrivait autrefois en trois mots Montier-en-Der (*Monasterium in Dervo*), petite ville de 1,443 habitants, sur la Voire, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Wassy et à 14 kilomètres à l'ouest de cette ville, doit son origine à une abbaye de de bénédictins, qui y fut fondée vers 672 par saint Berchaire sur un domaine royal du nom de Puitziol (aujourd'hui faubourg de Puisy), situé au milieu de la forêt du Der. Où il n'existait ni commerce ni communications, le labeur des moines créa un centre d'industrie, puis un village, enfin une ville. L'abbaye de Montierender, enrichie par l'agriculture et par de nombreuses donations faites par les seigneurs des environs, notamment par les comtes de Brienne, qui y avaient leur sépulture, devint une des plus riches de son ordre. Elle possédait au moyen âge 62 prieurés, 6 chapelles fondées, 9 églises paroissiales, entre autres celles de Wassy, Brienne, Montierender. Ses possessions s'étendaient sur plus de 90 villages, et elle avait droit de seigneurie sur 22 de ces villages.

La bibliothèque du monastère, composée en grande partie de manuscrits historiques et littéraires, comptait plus de 10,000 volumes à l'époque de la Révolution. La plupart de ces ouvrages furent pillés, volés ou dispersés: les archives de la préfecture de Chaumont ont cependant recueilli une partie des manuscrits ou des cartulaires qui en proviennent; quelques-uns de ces manuscrits remontent au règne de Childéric II.

« L'histoire de la ville de Montierender se relie intimement à celle de son monastère; c'est ainsi que la ville eut beaucoup à souffrir, vers le milieu du XIVe siècle, des guerres que les Anglais alliés aux Bourguignons firent à la maison royale de France. Vers 1360 un gentilhomme lorrain du nom de Brocard de Fénestranges, qui avait combattu pour le roi Jean II, et qui n'en avait pas été récompensé comme il le prétendait, s'empara de Wassy et désola les pays environnants. Les habitants de Montierender et de Ceffonds trouvèrent à l'abbaye des provisions de grains qui les mirent à même de se relever promptement des ravages exercés par ces bandits. Les guerres de religion du XVIe siècle n'eurent qu'un simple contre-coup à Montierender, au passage des reîtres allemands Ils stationnèrent quelque temps dans le pays, et y commirent d'assez grands désordres. » (L'abbé Bouillevaux.)

De 1630 à la Révolution, Montierender eut des garnisons de cavalerie. En 1692, la communauté fut érigée en municipalité urbaine, et le premier maire perpétuel fut M. Jean de La Marche, avocat au parlement.

En 1814, le 28 janvier, veille de la bataille de Brienne, l'empereur Napoléon Ier, arrivant de Saint-Dizier, séjourna vingt-quatre heures à Montierender et les habitants, encouragés par sa présence, firent de leur mieux pour retarder la marche de l'ennemi. En 1870-1871 les troupes de la seconde armée allemande, commandée par le prince Frédéric-Charles, occupèrent la ville.

L'église paroissiale, monument historique, date du XIe et du XIIe siècle. Montierender possède des fabriques de bougies et de chandelles, de papiers peints, filatures de laines, haras, etc. Elle est la patrie : du général de divison Vincent-Remy, qui, au siège de Mayence, revêtit l'uniforme de simple soldat allemand, s'approcha des défenses de la ville et les reconnut de manière à décider le plan d'attaque qui fut couronné de succès.

Les armes de la ville sont celles de son ancienne abbaye : *d'azur, à trois faucilles d'argent emmanchées d'or, deux en chef affrontées et une en pointe, celle-ci surmontée d'une fleur de lis aussi d'or.*

Ceffonds. — Près de Montierender se trouve

Ceffonds, petite commune de 770 habitants, qui lui sert de faubourg du côté de Brienne. On y voit une église de style roman (monument historique), ornée de vitraux remarquables. Ce village est la patrie de Jacques Darc, père de la célèbre Jehanne la Pucelle. En 1864, les habitants ont élevé par souscription une statue à l'héroïne, qui sans le déplacement de son père aurait dû y naître. Un descendant de la famille anoblie de Jacques Darc, Charles du Lys, revint au pays; il fut gruyer des terres et bois de l'abbaye de Montierender; en 1709, il était écuyer et seigneur de Malroy.

Saint-Dizier. — Saint-Dizier (*Desiderii Fanum*, *Desiderii oppidum*), sur la rive droite de la Marne, au confluent de cette rivière et de l'Ornel, station de la ligne du chemin de fer de Chaumont et de Saint-Dizier-Wassy, chef-lieu de canton, à 20 kilomètres au nord de Wassy, est peuplée de 12,754 habitants. Jadis place très importante, Saint-Dizier dépendait du diocèse et de l'intendance de Châlons, du parlement de Paris et de l'élection de Vitry, avait un bailliage royal et formait un gouvernement particulier.

Saint-Dizier doit son nom à saint Didier, évêque de Langres; mais on ignore quelle circonstance a donné lieu à cette ville de prendre le nom du saint martyr. La tradition n'a rien de certain à cet égard.

Cette ville soutint, en 1544, un siège contre Charles-Quint, qui l'attaqua avec une armée de 100,000 hommes; vaillamment défendue par le comte de Sancerre, elle ne fut prise que par la ruse. A ce siège périt René de Nassau, prince d'Orange. Rendue à la France à la paix de Crespy, en 1544, réparée par François Ier, qui en releva les fortifications, Saint-Dizier fut occupée par les alliés en 1814; mais Napoléon les en chassa le 23 mars.

Les troupes allemandes s'emparèrent de Saint-Dizier durant la guerre néfaste de 1870-1871. Ces troupes appartenaient à la IIe armée commandée par le prince Frédéric-Charles, et à la IIIe armée sous les ordres du prince royal Frédéric-Guillaume de Prusse.

C'est une assez jolie ville, bâtie dans une position agréable, au milieu de prairies environnées de bois. La plupart de ses maisons sont en pierre depuis que, en 1775, un violent incendie détruisit en quelques heures le palais, l'église paroissiale, la halle et plus de quatre-vingts maisons. Saint-Dizier est environnée, au nord et au sud, de forêts d'où se tire une partie des bois propres à la construction des bateaux de la Marne, qui commence à y être navigable. Ville très vivante et très commerçante, elle possède des forges et des hauts fourneaux; c'est surtout à ses belles forêts qu'elle doit sa prospérité et son agrandissement.

Les armes de Saint-Dizier sont : *d'azur, à un château crénelé d'argent, donjonné de trois pièces de même, posé dans un bateau aussi d'argent.*

Chevillon. — Chevillon, chef-lieu de canton de 1,230 habitants, situé à 15 kilomètres à l'est de Wassy, dans une jolie vallée, et à 3 kilomètres de la rive droite de la Marne. Chevillon était autrefois une des seigneuries qui appartenaient aux sires de Joinville; on y montre encore une maison que l'on dit avoir été habitée par le célèbre historien de saint Louis. Sur une hauteur qui domine le bourg, on voit les restes d'un ancien château qui témoignent de l'ancienneté du lieu.

Aujourd'hui, Chevillon tire toute son importance industrielle de ses belles carrières de pierre aussi bien que de ses établissements métallurgiques.

On a découvert sur le territoire de cette commune plusieurs tombeaux en pierre de l'époque gallo-romaine.

Eurville. — Eurville, station de la ligne du chemin de fer de Blesmes à Chaumont, dans le canton de Chevillon et à 12 kilomètres au nord-est de Wassy, est une commune de 1,511 habitants, qui possède des hauts fourneaux, des forges importantes avec affinerie, tréfilerie, etc. Située sur la rive gauche de la Marne, que l'on y passe sur un beau pont en pierre de trois arches, on y remarque une jolie église construite, en 1855, dans le style du XIIIe siècle, et un beau château moderne.

STATISTIQUE DU DÉPARTEMENT DE LA HAUTE-MARNE

RANG DU DÉPARTEMENT

Superficie : 36ème. — Population : 77ème. — Densité de la population : 81ème.

I. STATISTIQUE GÉNÉRALE

SUPERFICIE.	POPULATION.	ARRONDISSEMENTS.	CANTONS.	COMMUNES.	REVENU TERRITORIAL.	CONTRIBUTIONS ET REVENUS PUBLICS
6.220 kil. carrés, ou 622.000 hect.	Hommes. 125.810 Femmes. 126.638 Total.. 252.448 40 hab. 58 par kil. carr.	3	28	550	Propriétés bâties... 5.000.000 fr. — non bâties 18.000.000 » Revenu agricole... 85.000.000 »	13.000.000 fr.

II. STATISTIQUE COMMUNALE

ARRONDISSEMENT DE CHAUMONT

Superficie, 2.449 kil. carrés ou 244.857 hect. — Population, 79.838 hab. — Cantons, 10. — Communes, 195.

CANTON, sa population.	NOM de LA COMMUNE.	POPULATION.	Distance au chef-lieu d'arr.
CHAUMONT, 22 communes, 14.263 habitants.	CHAUMONT	9.226	»
	Brethenay	183	6
	Brottes	307	4
	Buxières-lès-Villiers	124	8
	Chamarandes	168	3
	Choignes	209	3
	Condes	143	4
	Crenay	309	12
	Euffigneix	211	8
	Jonchery	308	6
	Laharmand	147	7
	Laville-au-Bois	260	6
	Puits-des-Mèzes (Le)	255	12
	Luzy	287	8
	Montsaon	167	8
	Neuilly-sur-Suize	204	8
	Riaucourt	391	8
	Sarcicourt	301	8
	Semoutiers	218	8
	Treix	163	6
	Verbiesles	197	7
	Villiers-le-Sec	485	6
ANDELOT, 19 communes, 6.420 habitants.	Andelot	1.014	20
	Blancheville	170	16
	Bourdons	805	20
	Briaucourt	214	12
	Chantraines	312	15
	Cirey-lès-Mareilles	231	15
	Consigny	299	24
	Darmannes	292	10
	Ecot	196	25
	Forcey	247	20
	Lacrète	29	20
	Mareilles	308	13
	Montot	212	25
	Morteau	15	20
	Reynel	517	28
	Rimaucourt	1.046	23
	Rochefort	208	14
	Signeville	188	23
	Vignes	117	26
ARC-EN-BARROIS, 9 comm., 5.083 h.	Arc-en-Barrois	1.282	23
	Aubepierre	641	30
	Bugnières	326	23
	Coupray	338	20
	Cour-l'Evêque	270	20
	Dancevoir	646	30
	Leffonds	638	20
	Richebourg	514	13
	Villiers-sur-Suize	428	18
BOURMONT, 26 communes, 8.724 habitants.	Bourmont	820	40
	Bourg-Sainte-Marie	295	38
	Brainville	273	40
	Champigneulles	188	44
	Chaumont-la-Ville	409	44
	Clinchamp	491	30
	Doncourt	183	40
	Germainvilliers	283	44
	Gonaincourt	130	42
	Goncourt	557	45
	Graffigny-Chemin	704	45
	Hâcourt	109	40
	Harréville	516	50
	Huilliécourt	413	35
	Illoud	327	40
	Levécourt	342	39
	Malaincourt	186	40
	Nijon	338	45
	Outremécourt	293	48
	Ozières	158	30
	Romain-sur-Meuse	540	35
	Saint-Thiébault	279	40
	Sommerécourt	229	48
	Soulaucourt	414	48
	Vaudrecourt	105	45
	Vroncourt	139	32
CHATEAUVILLAIN, 19 communes, 8.875 habitants.	Châteauvillain	1.521	20
	Aizanville	123	20
	Blessonville	314	13
	Braux	381	15
	Bricon	479	13
	Cirfontaines-en-Azois	536	22
	Créancey	464	24
	Dintevillè	290	30
	Essey-les-Ponts	199	22
	Laferté-sur-Aube	1.059	32
	Lanty	394	33
	Latrecey	703	30
	Marmesse	133	20
	Montribourg	147	24
	Orges	847	16
	Ormoy-sur-Aube	276	31
	Pont-la-Ville	377	20
	Silvarouvres	271	29
	Villars-en-Azois	361	34
CLEFMONT, 20 c., 6.265 h.	Clefmont	454	32
	Audeloncourt	444	33
	Bassoncourt	268	36
	Breuvannes	1.026	40
	Buxières-lès-Clefmont	191	26
Suite de CLEFMONT.	Choiseul	252	37
	Colombey	491	44
	Cuves	150	24
	Daillecourt	250	30
	Lénizeul	221	36
	Longchamp	181	26
	Maisoncelles	157	34
	Mennouveaux	189	24
	Merrey	220	38
	Meuvy	356	35
	Millières	435	24
	Noyers	301	30
	Perrusse	247	28
	Rangecourt	255	30
	Thol-lès-Millières	177	28
JUZENNECOURT, 24 communes, 6.083 habitants.	Juzennecourt	306	16
	Argentolles	101	28
	Autreville	464	13
	Biernes	92	33
	Blaisy	102	14
	Buchey	110	30
	Colombey-les-Deux-Eglises	698	25
	Curmont	54	28
	Gillancourt	271	15
	Harricourt	154	33
	Lachapelle	348	20
	Lamothe	298	25
	Lavilleneuve-au-Roi	274	18
	Lavilleneuve-aux-Fresnes	74	»
	Maranville	460	25
	Meures	278	13
	Montheries	248	20
	Pratz	78	28
	Rennepont	285	25
	Rizaucourt	300	33
	Saint-Martin	285	16
	Sexfontaines	394	16
	Valdelancourt	129	12
	Vaudrémont	280	21
NOGENT-LE-ROI, 20 c., 12.274 hab.	Nogent	3.655	20
	Ageville	461	18
	Biesles	1.353	12
	Donnemarie	284	23
	Esnouveaux	557	20
	Essey-les-Eaux	205	25
	Foulain	290	13
	Is-en-Bassigny	854	28
	Lanques	476	20

SUITE DE L'ARRONDISSEMENT DE CHAUMONT

CANTON, sa population.	NOM de LA COMMUNE.	POPULATION.	Distance au chef-lieu d'arr.
Suite de Nogent-le-Roi.	Louvières	256	18
	Mandres	611	16
	Marnay	409	15
	Ninville	277	25
	Odival	328	22
	Poinson-lès-Nogent	314	25
	Poulangy	739	15
	Sarcey	163	16
	Thivet	383	20
	Vesaignes-sur-Marne	253	17
	Vitry-lès-Nogent	406	25
Saint-Blin, 15 c., 5.682 h.	Saint-Blin	596	32
	Aillianville	491	40
	Busson	195	33
	Chalvraines	721	40
	Chambroncourt	170	40
	Humberville	219	29
Suite de Saint-Blin.	Lafauche	177	42
	Liffol-le-Petit	428	44
	Leurville	273	35
	Manois	859	27
	Morionvilliers	109	41
	Orquevaux	240	33
	Prez-sous-Lafauche	568	40
	Semilly	278	35
	Vesaignes-sous-Lafauche	358	33
Vignory, 21 c., 6.172 h.	Vignory	591	20
	Annéville	127	12
	Blaise	290	32
	Bologne	611	12
	Buxières-lès-Froncles	313	25
Suite de Vignory.	Champcourt	175	34
	Daillancourt	295	36
	Froncles	644	25
	Genevroye (La)	24	25
	Guindrecourt-sur-Blaise	189	35
	Lamancine	128	14
	Marault	472	10
	Marbéville	242	29
	Mirbel	110	25
	Ormoy-lès-Sexfontaines	147	16
	Oudincourt	340	14
	Roôcourt-la-Côte	278	13
	Soncourt	405	16
	Viéville	327	16
	Vouécourt	331	18
	Vraincourt	133	15

ARRONDISSEMENT DE LANGRES

Superficie, 2.203 kil. carrés ou 220.287 hect. — Population, 95.126 hab. — Cantons, 10. — Communes, 210.

Langres, 27 communes, 17.260 habitants.	Langres	10.376	»
	Balesmes	388	5
	Beauchemin	228	11
	Champigny	257	5
	Chanoy	90	10
	Chatenay-Mâcheron	206	5
	Chatenay-Vaudin	164	10
	Corlée	225	4
	Courcelles-en-Montagne	305	10
	Culmont	401	10
	Faverolles	356	16
	Humes	514	5
	Jorquenay	194	5
	Marac	400	13
	Mardor	128	10
	Noidant-le-Rocheux	437	7
	Ormancey	234	13
	Peigney	217	4
	Perrancey	299	5
	Saint-Ciergues	329	7
	Saint-Geosmes	452	4
	Saint-Martin	149	6
	Saint-Maurice	97	6
	Saint-Vallier	180	5
	Vauxbons	163	15
	Vieux-Moulins	202	6
	Voisines	269	12
Auberive, 29 communes, 5.896 habitants.	Auberive	1.048	30
	Arbot	281	25
	Aulnoy	121	25
	Bay	164	25
	Chalmessin	106	35
	Chameroy	292	17
	Colmier-le-Bas	97	35
	Colmier-le-Haut	209	30
	Courcelles-sur-Aujon	218	20
	Eriseul	83	22
	Germaines	123	28
	Giey-sur-Aujon	374	25
	Lamargelle	74	31
	Mouilleron	62	25
	Musseau	141	24
	Poinsenot	133	32
	Poinson-lès-Grancey	142	33
Suite d'Auberive.	Praslay	275	23
	Rochetaillée	279	18
	Rouelles	125	20
	Rouvres-sur-Aube	386	28
	Saint-Loup	286	19
	Santenoge	152	32
	Ternat	146	17
	Villars-Montroyer	106	32
	Villemervry	86	30
	Villemoron	122	30
	Vitry-en-Montagne	128	22
	Vivey	137	27
Bourbonne-les-Bains, 16 communes, 13.917 habitants.	Bourbonne-les-Bains	4.039	45
	Aigremont	180	36
	Arnoncourt	239	35
	Beaucharmoy	243	28
	Coiffy-le-Haut	960	30
	Damrémont	803	30
	Enfonvelle	501	55
	Fresnes-sur-Apance	1.055	45
	Genrupt	176	38
	Larivière	784	42
	Melay	1.374	55
	Montcharvot	218	33
	Parnot	775	27
	Pouilly	559	28
	Serqueux	1.401	50
	Villars-St-Marcellin	590	50
Fays-Billot, 24 communes, 11.544 habitants.	Fays-Billot	2.299	24
	Belmont	270	26
	Broncourt	184	30
	Buxières	1.462	25
	Charmoy	378	20
	Chaudenay	280	15
	Corgirnon	526	15
	Farincourt	278	35
	Frettes	472	30
	Genevrières	512	28
	Gilley	312	35
	Grenant	517	25
	Loges (Les)	344	16
	Poinson-lès-Fays	458	28
	Pressigny	766	30
	Rosoy	551	16
Suite de Fays-Billot.	Rougeux	405	20
	Saules	410	24
	Savigny	235	27
	Seuchey	43	26
	Torcenay	399	12
	Tornay	184	28
	Valleroy	130	32
	Voncourt	129	34
Laferté-sur-Amance, 13 communes, 5.948 habit.	Laferté-sur-Amance	635	33
	Anrosey	508	26
	Bize	212	25
	Guyonvelle	318	13
	Maizières	478	21
	Montesson	181	32
	Neuvelle-lès-Voisey	413	37
	Pierrefaites	552	31
	Pisseloup	230	37
	Soyers	427	29
	Vaux-la-Douce	170	32
	Velles	288	25
	Voisey	1.536	41
Longeau, 9.142 habitants.	Longeau	417	14
	Aprey	463	15
	Aujeures	264	17
	Baissey	526	14
	Bourg	230	8
	Brennes	317	10
	Chalindrey	1.146	10
	Cohons	519	8
	Flagey	199	12
	Granchamp	227	20
	Heuilley-Cotton	495	11
	Heuilley-le-Grand	451	15
	Pailly (Le)	366	10
	Noidant-Châtenoy	239	8
	Orcevaux	148	13
	Palaiseul	126	11
29 communes,	Percey-le-Pautel	160	16
	Perrogney	264	14
	Piépape	240	20
	Pierrefontaines	62	14
	Prangey	416	19
	Rivières-le-Bois	274	18
	Saint-Broingt-le-Bois	229	17

SUITE DE L'ARRONDISSEMENT DE LANGRES

CANTON, sa population.	NOM de LA COMMUNE.	POPULATION.	Distance au chef-lieu d'arr.
Suite de Longeau.	Saint-Michel	260	20
	Verseilles-le-Bas	113	14
	Verseilles-le-Haut	78	15
	Villegusien	479	28
	Villiers-lès-Aprey	136	16
	Violot	298	15
Montigny-le-Roi, 15 communes 6.289 habitants.	Montigny-le-Roi	1.155	23
	Avrecourt	257	20
	Chauffourt	512	20
	Dammartin	648	25
	Epinant	230	20
	Fresnoy	515	38
	Lavilleneuve	211	33
	Lécourt	185	30
	Maulain	286	38
	Meuse	215	26
	Provenchères	621	35
	Ravennefontaines	224	33
	Récourt	275	20
	Sarrey	595	27
	Saulxures	360	25
Neuilly-l'Evêque. 18 c., 8.726 hab.	Neuilly-l'Evêque	1.153	12
	Bannes	397	18
	Bonnecourt	451	15
	Celsoy	300	12
	Changey	241	10
	Charmes	206	10
Suite de Neuilly-l'Évêque.	Charmoilles	362	11
	Dampierre	1 125	15
	Frécourt	304	17
	Lannes	778	10
	Lecey	325	9
	Montlandon	405	11
	Orbigny-au-Mont	333	10
	Orbigny-au-Val	219	9
	Plesnoy	370	13
	Poiseul	201	15
	Rolampont	1.389	11
	Tronchoy	167	12
Prauthoy, 25 communes, 8.214 habitants.	Prauthoy	890	24
	Aubigny	196	25
	Chalancey	337	25
	Chassigny	597	20
	Chatoillenot	301	22
	Choilley	204	25
	Coublanc	420	25
	Courcelles-Val-d'Esnoms	378	20
	Couzon	95	29
	Cusey	386	31
	Dardenay	112	26
	Dommarien	373	27
	Esnoms	440	26
	Isômes	249	29
	Leuchey	212	22
Suite de Prauthoy.	Maâtz	272	24
	Montormentier	65	34
	Montsaugeon	234	26
	Occey	348	32
	Percey-le-Petil	169	32
	Rivières-les-Fosses	646	29
	Saint-Broingt-les-Fosses	415	19
	Vaillant	190	24
	Vaux-sous-Aubigny	534	27
	Vesvres-sous-Chalancey	151	25
Varennes-sur-Amance, 14 communes, 8.190 habitants.	Varennes-sur-Amance	1.252	24
	Andilly	328	17
	Arbigny-sous-Varennes	570	22
	Celles	357	15
	Champigny-sous-Varennes	337	25
	Chézeaux	501	20
	Coiffy-le-Bas	692	30
	Hortes	1.280	19
	Laneuvelle	505	32
	Lavernoy	237	20
	Marcilly	635	15
	Rançonnières	316	20
	Troischamps	222	13
	Vicq	958	24

ARRONDISSEMENT DE WASSY

Superficie, 1.568 kil. carrés ou 156.824 hect. — Population, 77.484 hab. — Cantons, 8. — Communes, 145.

CANTON, sa population.	NOM de LA COMMUNE.	POPULATION.	Distance au chef-lieu d'arr.
Wassy, 24 communes, 10.957 habitants.	Wassy	3.284	»
	Allichamps	446	12
	Attancourt	324	5
	Bailly-aux-Forges	305	7
	Brousseval	684	3
	Domblain	191	7
	Dommartin-le-Franc	574	13
	Doulevant-le-Petit	67	10
	Fays	156	10
	Flornoy	158	7
	Laneuville-à-Remy	205	7
	Louvemont	978	8
	Magneux	239	7
	Montreuil-sur-Blaise	173	4
	Morancourt	359	18
	Rachecourt-sur-Blaise	152	8
	Sommancourt	158	10
	Suzémont	32	9
	Troisfontaines	200	10
	Valleret	133	7
	Vaux-sur-Blaise	576	7
	Ville-en-Blaisois	388	12
	Villiers-aux-Bois	341	7
	Voillecomte	834	8
Chevillon, 15 comm., 9.001 hab.	Chevillon	1.230	15
	Avrainville	185	12
	Bienville	866	18
	Breuil-sur-Marne	184	14
	Curel	571	20
	Eurville	1.511	12
	Fontaines	362	18
	Gourzon	403	18
	Laneuville-à-Bayard	238	18
	Maizières	313	13
Suite de Chevillon.	Narcy	419	23
	Osne-le-Val	1.503	30
	Prez-sur-Marne	230	17
	Rachecourt-s.-Marne	679	18
	Sommeville	307	18
Doulaincourt, 19 communes, 7,271 habitants.	Doulaincourt	983	43
	Augeville	31	43
	Bettaincourt	649	47
	Cerizières	272	38
	Domremy	278	40
	Donjeux	638	35
	Gudmont	324	38
	Landeville	57	43
	Maconcourt	132	38
	Mussey	542	33
	Pautaines	173	47
	Provenchères	142	44
	Roches-sur-Rognon	685	50
	Rouécourt	222	33
	Rouvroy	342	37
	Saint-Urbain	1.048	32
	Saucourt	249	40
	Vaux-sur-St-Urbain	254	47
	Villiers-sur-Marne	250	40
Doulevant, 19 comm., 7.326 hab.	Doulevant	685	23
	Ambonville	391	34
	Arnancourt	415	25
	Baudrecourt	323	18
	Beurville	438	33
	Blumeray	297	23
	Bouzancourt	371	33
	Brachay	316	22
	Charmes-en-l'Angle	124	20
	Charmes-la-Grande	432	18
Suite de Doulevant.	Cirey-sur-Blaise	534	20
	Courcelles-sur-Blaise	253	15
	Dommartin-le-St-Père	648	20
	Flammerécourt	226	23
	Leschères	385	27
	Mertrud	615	15
	Nully	523	25
	Trémilly	192	25
	Villiers-aux-Chênes	158	25
Joinville, 9.405 habitants. 15 communes,	Joinville	3.904	23
	Autigny-le-Grand	242	23
	Autigny-le-Petit	147	22
	Blécourt	207	5
	Chatonrupt	484	17
	Ferrière-et-Lafolie	235	25
	Fronville	474	28
	Guindrecourt-aux-Ormes	297	12
	Mathons	263	18
	Nomécourt	311	17
	Rupt	345	23
	Sommermont	192	20
	Suzannecourt	374	23
	Thonnance-lès-Joinville	1.288	25
	Vecqueville	642	25
Montierender, 15 c., 8.444 h.	Montierender	1.443	18
	Anglus	184	30
	Braucourt	190	20
	Ceffonds	770	20
	Droyes	900	28
	Frampas	230	13
	Longeville	840	27
	Louze	726	27

SUITE DE L'ARRONDISSEMENT DE WASSY

CANTON, sa population.	NOM de LA COMMUNE.	POPULATION.	Distance au chef-lieu d'arr.
Suite de Montierender.	Planrupt	397	18
	Puellemontier	482	27
	Robert-Magny	428	13
	Rozières	313	20
	Sauvage-Magny	133	27
	Sommevoire	1.256	18
	Thilleux	152	20
Poissons, 24 c., 5.783 hab.	Poissons	1.279	30
	Aingoulaincourt	57	38
	Annonville	119	40
	Bettoncourt	124	43
	Bressoncourt	27	43
	Brouthières	78	44
	Cirfontaines-en-Ornois	312	47
	Echenay	204	28
	Ellincourt	244	42
Suite de Poissons.	Epizon	356	47
	Germay	207	46
	Germisay	144	47
	Gillaumé	72	45
	Harméville	134	45
	Laneuville-au-Bois	184	39
	Lezéville	203	50
	Montreuil-sur-Thonnance	354	43
	Noncourt	454	32
	Pancey	258	40
	Paroy	178	43
	Sailly	253	37
	Saudron	175	45
	Soulaincourt	83	42
	Thonnance-les-Moulins	284	39
Saint-Dizier, 14 communes, 19 297 habitants.	Saint-Dizier	12.754	25
	Bettaincourt	427	28
	Chamouilley	1.024	23
	Chancenay	462	33
	Eclaron	968	16
	Hallignicourt	316	27
	Hoëricourt	355	20
	Humbécourt	502	18
	Laneuville-au-Pont	111	23
	Moëslains	182	20
	Perthes	703	33
	Roches-sur-Marne	507	22
	Valcourt	258	18
	Villiers-en-Lieu	728	32

III. STATISTIQUE MORALE (1)

par M. Eug. Boutmy, ancien Professeur.

Les chiffres en caractères gras inscrits dans chacune des trois petites colonnes de ce tableau indiquent le rang du département relativement à la mention devant laquelle ils sont placés.

Religion (2).

	Catholiques	250.101
	Protestants	675
	Israélites	404
	Clergé catholique	589
	Pasteurs	3
	Rabbins	3

Mouvement de la population.

	Naissances	5.181
	Mariages	1.562
	Décès	5.460
8e	Durée moyenne de la vie.	42 a. 10 m.

Instruction (3).

1er	Nombre des jeunes gens sachant lire, écrire et compter sur 100 jeunes gens maintenus sur les listes de tirage	96,77
	Nombre des établissements d'enseignement secondaire de l'État	3
	Nombre des écoles primaires (publiques ou libres)	841

Crimes contre les personnes (4).

COURS D'ASSISES.

27e	Rapport du nombre des accusés à la population	1 sur 16.829 hab.
	Nombre total des accusés	15

Infanticides.

10e	Rapport du nombre des infanticides à celui des enfants naturels	1 sur 89.66
	Nombre total	3

Suicides.

36e	Rapport des suicides au chiffre de la population	1 sur 7.649 hab.
	Nombre total	33

Crimes contre les propriétés.

9e	Rapport du nombre des accusés à la population	1 sur 8.414 hab.
	Nombre total	30

Tribunaux correctionnels.

65e	Nombre des affaires	1.015
	Nombre des prévenus	1.248
	Nombre des condamnés	1.155

Procès.

	Affaires civiles (5)	1.155
	Affaires commerciales (6)	1.077
63e	Faillites (7)	21

Paupérisme.

69e	Rapport des indigents au chiffre de la population	1 sur 84 hab.
	Nombre total	3.002
	Bureaux de bienfaisance	88
	Hôpitaux et hospices	8
	Aliénés à la charge du département	191
	Sociétés de secours mutuels	8

Contributions directes (8).

53e	Foncière	1.450.948
	Personnelle et mobilière	314.554
	Portes et fenêtres	184.702

(1) Les chiffres contenus dans ce tableau sont empruntés, pour la plupart, à l'*Annuaire statistique de la France* (1878), publié par le ministère de l'agriculture et du commerce, ou calculés d'après des données puisées dans cet ouvrage.

(2) Ces chiffres sont antérieurs au recensement de 1876, qui a négligé ce point de vue.

Culte catholique. — Évêché à Langres, suffragant de la métropole de Lyon. Le diocèse de Langres, qui comprend le département tout entier, compte 28 cures, 416 succursales et 44 vicariats rétribués par l'État. Les congrégations et communautés religieuses étaient, avant 1880, au nombre de 23 : 4 pour les hommes et 19 pour les femmes.

(3) Le département relève de l'académie de Dijon. Lycée à Chaumont; collèges communaux à Langres et à Wassy; 2 établissements libres pour l'enseignement secondaire. École normale d'instituteurs primaires à Chaumont. Au point de vue du nombre d'élèves inscrits dans les écoles primaires de 6 à 13 ans, sur 100 enfants recensés, le département de la Haute-Marne occupe le 25e rang. Le même département occupe le 16e rang d'après le nombre d'enfants présents à l'école par 10,000 habitants.

(4) Au point de vue judiciaire, le département de la Haute-Marne ressortit à la cour d'appel de Dijon. Chaumont est le siège de la cour d'assises. Chaque chef-lieu d'arrondissement possède un tribunal de première instance; des tribunaux de commerce sont établis à Langres et à Saint-Dizier.

(5) Ce chiffre indique le nombre des affaires civiles terminées pendant l'année.

(6) Ce chiffre comprend les affaires contentieuses à juger pendant l'année.

(7) Terminées pendant l'année.

(8) Trésorier-payeur général à Chaumont; receveur particulier dans chaque chef-lieu d'arrondissement; 62 percepteurs.

BIBLIOGRAPHIE

1562. Discours au vrai et en abrégé de ce qui est dernièrement arrivé à Wassy, y passant M. le duc de Guise. In-8°.

1570. Traité des admirables vertus des eaux de Bourbonne-les-Bains, par *Jacob Hubert*. In-8°.

1641. L'Anastase de Lengre, tiré du tombeau de son antiquité, ou Lengre païenne et chrétienne, par *Denis Gaulterot*. In-4°.

1723. Liste alphabétique des villes, bourgs et villages, régis par la coutume de Chaumont, par *Juste Delaistre*. In-4°.

1736. Traité des eaux minérales de Bourbonne-les-Bains, par *Baudry*. In-8°.

1765. Histoire ecclésiastique, civile, politique et topographique du diocèse de Langres, par l'abbé *Mangin*. 3 vol. in-12.

1810. Statistique de la Haute-Marne, par *Peuchet* et *Chanlaire*. In-4°.

1811. Biographie du département de la Haute-Marne, par *Mathieu Rieusset*. In-8° (dans un Annuaire).

1826. Bourbonne et ses eaux thermales, par *Renard-Athanase*. In-8°, avec supplément en 1828.

1830. Notice sur Bourbonne et ses eaux thermales, par *F. Lemolt*. In-8°.

1833. Lettres à M. Hase sur une inscription latine de Bourbonne-les-Bains et sur l'histoire de cette ville, par *J. Berger de Xivrey*. In-8°.

1835. Notice historique sur la ville et les seigneurs de Joinville, par *J. Fériel*. In-8°.

1835. Le département de la Haute-Marne au tome II de la France pittoresque de *A. Hugo*. Gr. in-8°.

1835. Précis de l'histoire de Langres, par *S. Migneret*. In-8°.

1836. Recherches historiques et statistiques sur les principales communes de l'arrondissement de Langres, 1836.

1836. Le département de la Haute-Marne au tome III du Guide pittoresque du voyageur en France de *Firmin-Didot*. In-8°.

1840. Notes archéologiques sur les découvertes faites sur la montagne du Châtelet près Fontaine, par *Phulpin*. In-8°.

1841. Histoire de la ville et des deux sièges de La Mothe, par *Nic. Du Boys de Riocourt* In-8°.

1843. Les chroniques de l'évêché de Langres, traduites du latin du *P. J. Vignier*, continuées jusqu'en 1792, et annotées par *Émile Jolibois*. In-8°.

1844. Le massacre de Wassy d'après un manuscrit, par *Horace Gourzon*. In-8° de feuilles 1/2.

1845. Langres, Wassy, Chaumont et département de la Haute-Marne dans le Dictionnaire des communes de France, par *Girault de Saint-Fargeau*. 3 vol. in-4°.

1845. Les moines du Der avec notices sur le bourg et canton de Montierender et la ville de Wassy, par *Bouillevaux*. In-8°.

1846. Notice historique sur la ville de Bourmont, par *Groslin*. In-8°.

1846. Langres, Wassy, etc., au tome IV de l'histoire des villes de France d'*A. Guilbert*. Gr. in-8°.

1849. Précis sur l'histoire de la ville de Wassy et de son arrondissement, par *Pinard*. In-8°.

1851. Histoire de l'abbaye de Morimond, 4e fille de Cîteaux, par l'abbé *Dubois*. In-8°.

1855. Monographie de l'église abbatiale de Montierender, par l'abbé *Bouillevaux*. Broch. in-8°.

1855. Vie des Saints de la Haute-Marne, par *Godard*. In-12.

1856. Histoire de la ville de Chaumont, par *Émile Jolibois* (Annuaire).

1857. Notice historique sur le château de Joinville, par M. *Pernot*. 1 vol. in-8°.

1858. Géographie historique, industrielle et statistique de la Haute-Marne, par *J. Carnaudet*. 1 vol. in-18.

1858. La Haute-Marne ancienne et moderne, dictionnaire géographique, statistique, historique et biographique de ce département, par *Émile Jolibois*. 1 vol. in-8°.

1858. Tablettes historiques de Joinville, par *Collin*. In-8°.

1858. Notice historique sur la paroisse de Blécourt, par *Crépin*. In-8°.

1862. Études statigraphiques sur le département de la Haute-Marne par MM. *Élie de Beaumont* et de *Chancourtois*. In-4°.

1665. Chronicon lingonense ex probationibus decadis historiæ contextum, utriusque auctore *P. J. Vignerio*. In-12.

1867. Petite géographie de la Haute-Marne, par *Arcelin*. In-8°.

1868. Chronique de l'abbaye de Longuay, par *Collot*. In-12.

1868. Itinéraire général de la France — Vosges et Ardennes — par *Ad. Joanne*. 1 fort vol. in-18.

1874. Notice historique sur Doulevant-le-Château, par *C.-E. Pissot*. Broch. in-8°.

1876. Essai sur l'histoire et la généalogie des sires de Joinville, par *Simonnet*. In-8°.

1877. Les Prussiens à Nogent en 1870, par *A. Daguin*. Brochure grand in-8°.

1878. Nogent et la coutellerie de la Haute-Marne, par *A. Daguin*. 1 vol. grand in-8°.

1879. Le diocèse de Langres, histoire et statistique, par *Roussel*. 4 vol. gr. in-8°.

1881. Géographie de la Haute-Marne, par *Joanne*. In-8°.

1882. Les évêques de Langres; étude épigraphique, sigillographique et héraldique, par *Daguin*. In-4°.

Une bibliothèque, à la préfecture de la Haute-Marne, est exclusivement consacrée à l'histoire du département. Elle a été fondée par François-Jules Barotte de Brachay, décédé en 1878, qui a légué au département 2,000 volumes ou brochures environ.

Annuaires statistiques, administratifs : par *Mathieu et Rieusset*, 5 vol. (1804-6-8-9-11); par *Vallet*, 9 vol. (1836 à 1839, 1841-42, 1844, 1846, 1852); par *Carnaudet*, 12 vol. (1857 à 1868); par *Haâs*, 3 vol. (1853, 1854, 1870). — Annuaires : par *Boitletot* (1787); par *Péchinet* et *Mongin*, (1838-1839).

Mémoires de la Société archéologique de Langres, 3 vol. in-4°; de la Société des sciences de Saint-Dizier. 1 vol. in-8°, etc.

Cartes de la Champagne, extraites de *Cassini* et de *Capitaine*. — Cartes du diocèse de Langres. — Voir les feuilles 68, 69, 83, 84, 98, 99 de la grande *Carte* de France, dite de l'*État-Major*, publiée par le Dépôt de la guerre. — Cartes du département de la Haute-Marne, par *Charle*, *Dufour*, *Fremin*, *Duvotenay*, *Logerot*, *Ad. Joanne*, etc.

Paris. — Imprimerie Vve P. Larousse et Cie, rue Montparnasse, 19.

Atlas de la France Illustrée.
Nouvelle Édition
J. Rouff, Éditeur, 14, Croix St Honoré.
Imp. Richard, Paris
Gravé par Richard, 8 rue Nicole.

PLAN DE CHAUMONT

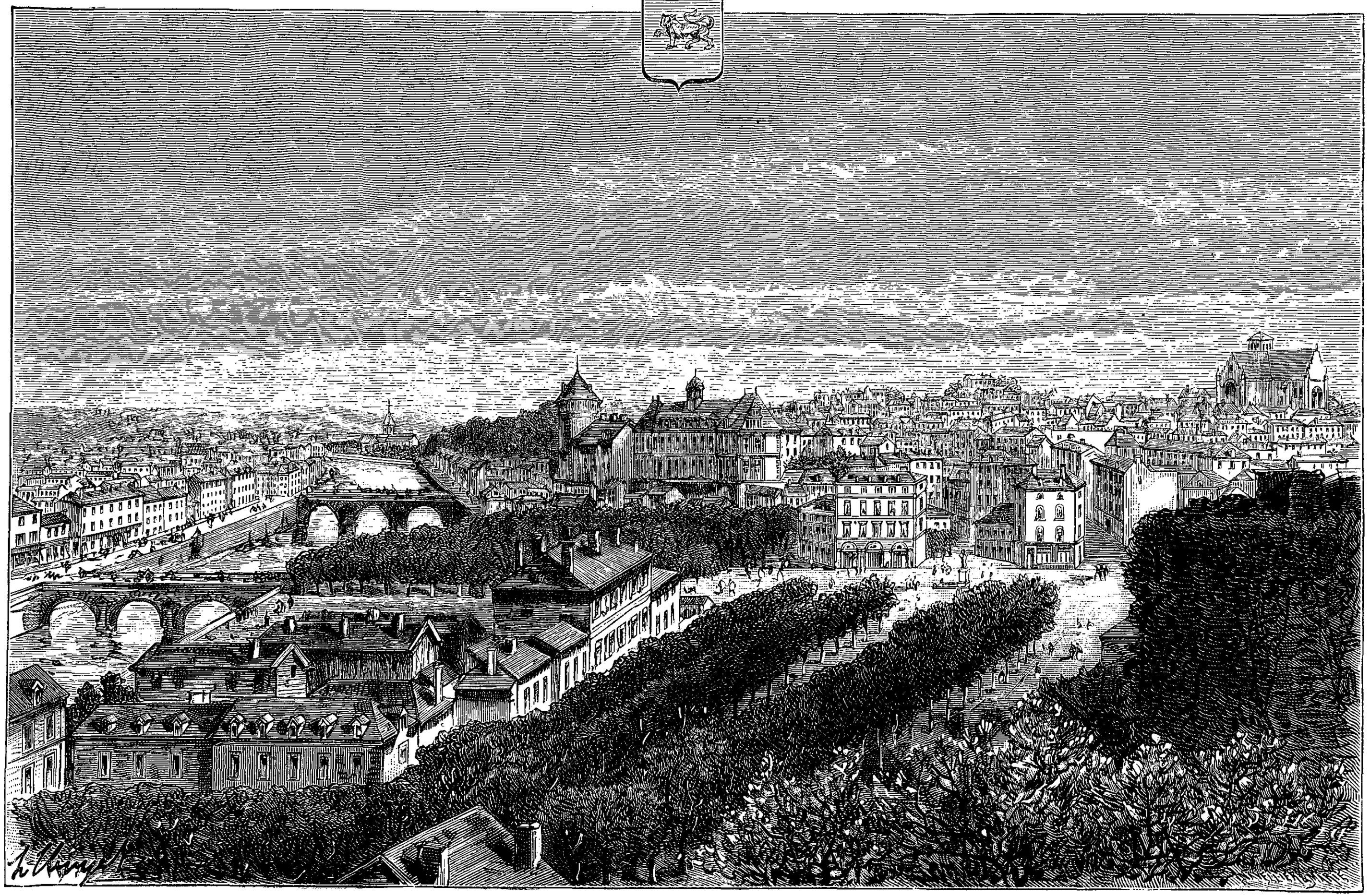
Légende
1. Préfecture
2. Hôtel de Ville
3. Eglise St Jean
4. Palais de Justice
5. Lycée
6. Bibliothèque et Musée
7. Haller
8. Théâtre
9. Viaduc

Échelle au 20,000ème
0 100 200 300 400

Explication des Signes
CHEF-LIEU DE DÉPART.
CHEF-LIEU D'ARROND.T
Chef-lieu de Canton
Commune
Evêché
Route Nationale
Route Départementale
Chemin Vicinal
Canaux
Rivières
Limite de Département
Limite d'Arrondissement
Limite de Canton
Les chiffres indiquent les hauteurs au-dessus du niveau de la mer.

Échelle de 1:460.000ème
0 5 10 15 20 Kil.

DÉPARTEMENT DE LA
Hte MARNE
PAR
V. A. MALTE-BRUN



LAVAL

MAYENNE

Chef-lieu : LAVAL

Superficie : 5,171 kil. carrés. — Population : 351,933 habitants.

3 Arrondissements. — 27 Cantons. — 276 Communes.

DESCRIPTION PHYSIQUE ET GÉOGRAPHIQUE

Situation, limites. — Le département de la Mayenne doit son nom à la principale rivière qui le traverse dans sa longueur du nord au sud, après avoir côtoyé une partie de sa lisière septentrionale. C'est un des départements de la région nord-ouest de la France. Il appartient en presque totalité au bassin de la Loire ; son angle nord-ouest seulement appartient aux bassins de la Vilaine et de la Sélune ou Célune. Il a été formé, en 1790, du bas Maine et d'une petite partie de l'Anjou.

Ses limites sont : au nord, les départements de la Manche et de l'Orne ; à l'est, celui de la Sarthe ; au sud, celui de Maine-et-Loire, et à l'ouest, celui d'Ille-et-Vilaine.

Superficie, nature du sol, montagnes. — Ce département offre un pays de plaines peu élevées, sillonnées de vallées peu profondes et par de nombreux ravins. On n'y voit point de montagnes proprement dites ; mais il s'y trouve, vers l'ouest, une chaîne de collines assez élevées, qui, sous le nom de « collines du Maine, » séparent à l'ouest et au nord-ouest le bassin de la Loire de ceux de la Vilaine (versant de l'Océan) et de la Sélune (versant de la Manche). Ces collines, vers le sud, forment des plateaux dont l'altitude approche de 100 mètres et qui sont coupés de vallées quelquefois étroites et profondes. En remontant vers le nord, ces collines deviennent plus élevées ; elles atteignent jusqu'à 288 mètres, vers les sources du Couesnon et de la Mayenne. Entre la Sarthe et la Mayenne, le pays est tellement accidenté qu'on lui a donné le nom d'Alpes Mancelles ; c'est là que se voit la petite chaîne des Coëvrons ; c'est là que se trouvent les points culminants du département : 288 mètres au sud-est de Sainte-Suzanne, dans la forêt de la Chaume ; 330 mètres à l'est d'Évron, près de la forêt de Sillé ; 352 mètres au nord de Saint-Gemmes-le-Robert ; 332 mètres au nord d'Izé et à l'est de Bais ; 356 mètres au sud-est de Villepail, dans la forêt de Pail ; et 327 mètres au nord de Hardanges, canton de Le Horps.

Le sol du département n'y est pas partout également fertile, et la partie septentrionale, à partir de quelques lieues au-dessus de Laval, est bien moins favorisée sous ce rapport que la partie méridionale ; cependant les habitants savent approprier avec une louable habileté chaque nature de terrain avec la culture qui lui convient.

Un grand nombre de petites rivières et de ruisseaux sillonnent le département dans tous les sens, détrempent les terres et le rendent, dans certaines parties, très difficile à parcourir. La plupart des chemins de traverse, étroits et ravinés, sont bordés de haies du milieu desquelles s'élancent des arbres fruitiers, des peupliers, etc., etc., ce qui, de loin, donne à la campagne une apparence boisée ; au milieu des clos entourés par ces haies s'élèvent des fermes ou métairies dont quelques-unes seulement sont considérables, car elles sont généralement de peu d'étendue et, sous ce rapport, ne peuvent souffrir la comparaison avec celles de la Normandie, de la Brie et de la Bourgogne. Les plus petites de ces fermes portent le nom pittoresque de *closeries*. Elles sont souvent isolées et le cultivateur, père de famille, y vit loin de tous rapports étrangers, entouré de sa femme, de ses enfants, de ses domestiques.

La superficie de la Mayenne est évaluée à 517,063 hectares ; le sol se divise, d'après sa nature, en pays de montagnes, 16,600 hectares ; pays de bruyères ou de landes, 24,429 ; sol de riche terreau, 65,000 ; sol de gravier, 31,000 ; sol pierreux, 39,000 ; sol sablonneux, 32,000 ; sol argileux, 45,000 hectares.

Hydrographie. — L'inclinaison générale du

département est du nord au sud ; il est situé en presque totalité dans le bassin de la Loire ; arrosé par la Mayenne et ses principaux affluents : la Varenne, la Colmont, l'Aron, l'Ernée, la Jouanne, le Vicoin, l'Ouette et l'Oudon, et par la Sarthe et ses affluents, l'Erve, la Vaige, etc., etc. ; à l'ouest, une petite partie du territoire appartient au bassin de la Vilaine et renferme les sources de ce fleuve ; une plus petite partie au nord-ouest appartient par quelques affluents, tels que la Futaye et le Devon, au bassin de la Sélune, petit fleuve côtier qui va se jeter dans la Manche au fond de la baie de Cancale et à travers les grèves du Mont-Saint-Michel.

La Mayenne prend sa source à la fontaine du Maine, au village de La Celle, dans le département de l'Orne, au pied d'une chaîne de hautes collines, qui sont couronnées par les forêts d'Andayne et de Monnaye. Elle coule, d'abord, de l'est à l'ouest, tourne brusquement au sud pour entrer dans le département qu'elle traverse dans une direction générale, du nord au sud, en passant près d'Ambrières, à Saint-Fraimbault-de-Prières, Mayenne, Sainte-Baudelle, Moulay, Contest, Saint-Jean-sur-Mayenne, Change, Laval, Avenières, Saint-Pierre-la-Poterie, Pont-Ringeard, Saint-Germain-de-l'Homet, Château-Gontier, Ménil, Daon, à quelque distance duquel elle quitte le département pour entrer dans celui de Maine-et-Loire, où, après avoir reçu la Sarthe grossie du Loir, elle va se jeter dans la Loire au-dessous d'Angers sous le nom de la Maine, après un cours total de 204 kilomètres, dont 114 dans le département auquel elle donne son nom. Le lit de la Mayenne, comme celui des autres rivières du département, est le plus souvent pierreux ; sa profondeur ordinaire est de 1 à 2 mètres ; lors des pluies abondantes, elle déborde et fertilise les prairies adjacentes. La Mayenne a été rendue navigable depuis Laval jusqu'à la Loire et a été canalisée de Laval à Mayenne.

Les affluents de droite de la Mayenne sont : la Varenne, qui passe à Ambrières ; le Colmont, qui passe à Gorron et à Oisseau ; l'Ernée, qui passe à Ernée, à Chailland, à Andouillé et se jette dans la Mayenne à Saint-Jean, à 7 kilomètres au-dessus de la ville de Laval, après un cours d'environ 50 kilomètres ; le Vicoin passe à Saint-Pierre-la-Cour, près du Genest et de Nuillé-sur-Vicoin, et l'Oudon, grossi de la Mée, de l'Uzure, de la Roë et de l'Hière. Cette dernière rivière prend sa source à La Gravelle, sur les confins du département et de celui d'Ille-et-Vilaine et passe à Montjean, près de Cossé-le-Vivien, à Athée, à Craon, et sort du département, près de Chérancé, pour entrer dans celui de Maine-et-Loire, où elle va se jeter au-dessous du Lion-d'Angers, dans la Mayenne, après un cours d'environ 60 kilomètres.

Les affluents de gauche de la Mayenne sont : l'Aisne, qui passe à Javron et aux Chapelles ; l'Aron, qui passe près de Grazay, près de Marcillé, à Aron, et se jette dans la Mayenne à Moulay ; la Jouanne, qui reçoit la Dinard et l'Évaille et passe à Néau, à Montsurs, à Saint-Céneré, à Argentré, à Forcé et se jette dans la Mayenne près d'Entrammes, et l'Ouette, qui passe à Nuillé et à Parné.

La Sarthe borde un instant le département au nord-est et reparaît au sud-est sur une longueur de 600 mètres seulement. Quelques-uns de ses affluents de droite en arrosent la région orientale ; ce sont : le Sarthon, qui sert de limite au nord-est ; le Merdereau ; la Vandelle ; l'Orthe ; l'Erve, qui passe à Saint-Georges, à Sainte-Suzanne, à Chammes, à Saint-Jean, à Saint-Pierre et à Ballée. L'Erve reçoit la Vaige, qui passe à Vaiges, à La Bazouge-de-Chéméré, à La Cropte, à Préaux et à Bouessay.

La Vilaine prend sa source dans le département près de Juvigné et le quitte presque aussitôt près de Bourgon, après lui avoir servi de limite occidentale l'espace de 200 mètres.

Le département ne possède aucun canal de navigation ; mais il serait possible d'établir un canal de jonction entre la Mayenne et l'Orne par Mayenne, Ambrières, Domfront, Flers, Condé et Le Pont-d'Ouilly (Calvados). On réunirait ainsi l'Océan à la Manche par Nantes, Angers, Laval et Caen.

Le département renferme un assez grand nombre d'étangs ; on évalue leur superficie à 1,881 hectares ; citons ceux de Beaucoudray, de Montjean, de la Rincerie, de Bazouge-de-Chéméré, de Juvigné ; ces derniers, qui devaient servir de point de partage des eaux pour la jonction un instant projetée de la Mayenne à la Vilaine, sont les plus importants.

Voies de communication. — Le département de la Mayenne est traversé par : 5 routes nationales, d'une longueur de 485 kilomètres ; par 18 routes stratégiques, d'un parcours de 366 kilomètres ; 15 routes départementales, 398 ; 56 chemins vicinaux de grande communication, 534 ; 19

chemins vicinaux de moyenne communication ou d'intérêt commun, 246 ; et par environ 1,000 chemins vicinaux ordinaires, dont le parcours n'est pas moindre de 2,200 kilomètres.

Les chemins de fer de ce département appartiennent au grand réseau de l'Ouest ; la principale ligne qui le traverse est celle de Paris à Brest ; elle pénètre dans le département à 8 kilomètres en amont de Voutré, dessert cette station et celles de : Évron, Neau, Montsurs, La Chapelle-Anthenaise, Louverné, Laval (301 kilom. de Paris, 309 de Brest), Le Genest, Port-Brillet et Saint-Pierre-la-Cour, à quelque distance de laquelle elle pénètre dans le département d'Ille-et-Vilaine. A Laval, une ligne secondaire de 157 kilomètres se dirige sur Caen, en desservant, à partir de Laval, dans le département, les stations de : Louverné, La Chapelle-Anthenaise, Martigné, Commer, Mayenne (31 kilom. de Laval), Saint-Fraimbault-de-Prières, Saint-Loup-du-Gast et Ambrières. De Laval, un autre embranchement se dirige sur Château-Gontier et Angers, en desservant dans le département les stations de : Parné, Arquenay-Bazouges, Meslay, Gennes-Longuefuye et Château-Gontier (40 kilom. de Laval).

A Mayenne, un embranchement se dirige sur Fougères en desservant : Saint-Georges-Buttavent, Châtillon-sur-Colmont, Saint-Denis-de-Gastines, Ernée et Saint-Pierre-des-Landes ; tandis qu'un autre embranchement court sur Alençon en desservant : Marcillé, La Chapelle-au-Riboul, Hardanges, Loupfougères, Villaines-la-Juhel, Javron et Pré-en-Pail. Le chemin de fer d'Alençon à Domfront passe au nord du département à Pré-en-Pail et à Couprain.

La ligne de Sablé à Châteaubriant, section de celle du Mans à Nantes, traverse un instant la partie méridionale du département, en desservant les stations de : Les Agets-Saint-Brice, Bouère, Grez-en-Bouère, Gennes-Longuefuye, Château-Gontier (290 kilom. de Paris, 79 du Mans) et Chemazé.

A Chemazé, un tronçon de 15 kilomètres va rejoindre Craon en desservant Ampoigne et Pommerieux.

D'autres lignes sont à l'étude ou en construction ; telle est celle de Châteaubriant à Laval, par Craon (?), etc.

En 1877, la longueur des lignes livrées à l'exploitation était de 175 kilomètres, et celle des lignes en construction ou à construire de 114 kilomètres.

Climat. — Le département de la Mayenne appartient à la région climatérique du nord-ouest, dite climat séquanien. Le climat est sain ; mais la température est généralement froide et humide. Elle est plus âpre dans le nord du département, qui est la partie la plus élevée.

La moyenne de la température des étés y est de 17°,6 ; des hivers, de 3°,95. La moyenne générale est de 10°,9.

Le nombre des jours de pluie est de 140. La quantité de pluie qui tombe annuellement est mesurée par une hauteur qui atteint au moins 600 millimètres.

Les vents dominants sont ceux du sud, du sud-ouest, du nord et du nord-ouest.

Productions naturelles. — Le département de la Mayenne appartient à la région naturelle dite « de Bretagne ; » mais il se trouve sur la limite des terrains neustriens ou du bassin de Paris. Au granit que l'on rencontre dans la partie occidentale, il joint donc les terrains calcaires qui dominent dans sa partie orientale.

On exploite des mines de fer à Chailland, au Port-Brillet, Aron, Orthes, Moncor ; mais il paraît que le minerai ne fournit que des fers de médiocre qualité.

Il y a des sources minérales ferrugineuses à Château-Gontier, Bourgneuf-la-Forêt, Niort, Chantrigné et Grazay. Celle de Château-Gontier est seule utilisée, et depuis 1848 un établissement thermal y a été créé par M. le docteur Bayard. Les eaux minérales de Château-Gontier offrent beaucoup d'analogie dans leur composition avec les eaux minérales de Spa et, comme celles-ci, elles stimulent l'action de l'estomac et des organes digestifs et conviennent dans un grand nombre de maladies.

Au nombre des richesses minérales du département, nous citerons encore les mines de houille de Saint-Pierre-la-Cour, de La Braconnière, du Genest, de L'Huisserie, de Bazouges, de La Bazouge-du-Chéméré, de La Ballée, d'Épineux-le-Séguin, de Varennes et de Gomer.

Le schiste ardoisier est exploité à Renazé, à Saint-Germain-de-Coulamer et à Javron. On trouve, dans les communes de Saint-Berthevin, de Bonchamp, de Bouère et de Grez des marbres de très bonne qualité ; le granit se rencontre dans les collines du Maine ; la pierre de taille, la pierre à chaux, le grès et le sable blanc, pour verrerie, se montrent

en abondance sur plusieurs points du département.

Le département fournit une récolte surabondante de céréales. On y récolte peu de froment, mais de très beau seigle, de l'orge, de l'avoine et du sarrasin; les prairies donnent en abondance du fourrage de bonne qualité; la récolte des fruits à noyau est importante, ainsi que celle du chanvre et du lin qui sont cultivés en grand. Quelques vignes, dans l'arrondissement de Château-Gontier seulement, donnent des vins communs, et dont les plus estimés sont ceux de Saint-Denis-d'Anjou. Cette production ne dépasse pas en moyenne 1,200 hectolitres (en 1875, elle n'était que de 853 hectolitres; en 1877 de 560, en 1880, de 1,666 hectolitres), mais on y supplée à l'aide de 312,000 hectolitres de cidre, que produisent les pommiers et les poiriers. Le département possède plusieurs forêts; les principales sont : dans l'arrondissement de Mayenne, celles de Mayenne, de Multonne et de Pail; dans l'arrondissement de Laval, celles de la Charnie, de Concise et de Bourgon; dans l'arrondissement de Château-Gontier, celle de Craon et de Louvrais. Les essences principales de ces forêts sont le hêtre, le chêne, le châtaignier et le bouleau; on y trouve aussi beaucoup d'arbres verts : les espèces sont généralement belles et propres à la marine.

Le département ne possède point d'espèce d'animaux qui lui soit particulière; on y élève beaucoup de bestiaux, de vaches qui donnent de très bon beurre, et de nombreux troupeaux de moutons dont la toison est estimée. Le département fournit des chevaux de petite espèce, mais forts et vigoureux; il a le deuxième rang pour la production chevaline. Le cochon et la chèvre, ainsi que la volaille de basse-cour, abondent. Les cultivateurs se livrent avec succès à l'éducation des abeilles, qui fournissent un miel excellent, doré et parfumé.

Le gibier est abondant et excellent dans tout le pays; les perdrix grises et rouges, les cailles communes, les alouettes des champs, les râles de genêt du bas Maine, les lièvres et les lapins de Guy-l'Aintin sont recherchés; le chevreuil et le sanglier habitent les forêts. Le lièvre, le lapin, la bécasse, la bécassine et les passereaux abondent dans tous les champs et les bois. Parmi les animaux nuisibles, nous citerons les loups, les renards, les chats sauvages, les putois, les fouines et les blaireaux. On rencontre quelques martres. Il y a des chouettes, des chats-huants et des hiboux, des lézards, des couleuvres et des salamandres. Les poissons les plus communs sont : le brochet, la carpe, la truite, le barbeau; enfin les écrevisses sont nombreuses dans les petits cours d'eau.

Industrie agricole, manufacturière et commerciale. — Le département de la Mayenne est un pays agricole et manufacturier; l'agriculture, tout en laissant encore beaucoup à désirer, y a fait de notables progrès depuis une trentaine d'années. La chaux employée comme amendement a beaucoup contribué à augmenter les produits du sol. La récolte est plus que suffisante en céréales; le cidre et le poiré suppléent au vin. Les races de bestiaux s'améliorent de jour en jour; on engraisse d'excellentes volailles, et l'éducation des abeilles est très répandue. Les métairies sont bien entretenues, parce que, n'étant pas d'une étendue considérable, le métayer peut surveiller activement chaque pièce de terre et lui donner tous les soins que nécessite la culture qu'il veut en obtenir et ceux que comporte la nature du sol.

Le métayer qui élève des bœufs et des chevaux fait non seulement les labours de sa métairie, mais presque toujours ceux d'une closerie voisine, qui, à cause de son peu d'étendue, ne peut nourrir que quelques vaches; le closier acquitte par des journées de son travail le payement du labourage de ses champs; il devient ainsi un auxiliaire pour le métayer avec lequel il est lié par cette réciprocité de services.

La superficie du département se partage en : superficie bâtie et voies de transport, 62,400 hectares, et en territoire agricole, 454,633 hectares. Ce dernier se subdivive lui-même en : céréales, 212,469 hectares; farineux, 6,207; cultures potagères et maraîchères, 3,311; cultures industrielles, 5,859; prairies artificielles, 43,200; fourrages annuels, 4,130; autres cultures et jachères, 70,222; vignes, 400; bois et forêts, 18,504; prairies naturelles et vergers, 70,380; pâturages et pacages, 850; terres incultes, 19,131 hectares.

L'industrie la plus répandue et la plus renommée du département est le tissage des toiles, linge de table, fils et chaînes de lin, et autres tissus de fil, autrefois très considérable, et aujourd'hui en partie remplacée par la fabrication des cotons et des cotonnades. L'industrie principale de la ville de Laval est la fabrication des coutils de toutes sortes ou *coutils nouveautés*. Évron et Montsurs

produisent des toiles 2/3 et 3/4 d'un fil jaune, qui, par leur excellente qualité, égalent les articles d'Alençon et de Fresnay. Il existe des filatures importantes à Avesnières et à Bootz. Mayenne a vu successivement s'éteindre ses fabriques de mouchoirs bleus et de mouchoirs blancs. On y fait à présent beaucoup de toiles fil et coton destinées à la doublure, quelques coutils gris et des articles coton bleu dits *lacets*, bien supérieurs à ceux de Flers et de Condé. Cette ville fait aussi un commerce important de calicots; il y a de grandes fabriques de cotonnades à Fontaine-Daniel, à La Lande et à Brives. Château-Gontier a beaucoup perdu; les toiles que l'on fabrique dans son arrondissement viennent se vendre au marché de Laval.

Après les fabriques de tissus, les usines à fer, que nous avons nommées à l'article *Productions,* de nombreux fours à chaux pour les besoins de l'agriculture, des ardoisières, des marbreries, des papeteries à Sainte-Suzanne et à Entrammes, quelques distilleries, des fabriques de tuiles, briques, faïence, poterie, etc., etc., des moulins à blé, à huile et à tan (le nombre en est de 665), des tanneries sont les établissements industriels les plus importants.

Les principaux articles sont : les grains, les bestiaux, les bois, les toiles et autres produits manufacturés. Le nombre des foires est de 215; elles se tiennent dans 47 communes et durent 216 journées; celles de Laval, d'Ambrières, de Mayenne, d'Évron, de Montsurs, de Bais, d'Ernée, de Lassay, de Craon, de Ménil et de Méral sont les plus fréquentées. Les articles principaux qui s'y échangent sont les chevaux, le gros et le menu bétail, la laine, le lin, le chanvre, la graine de lin, les toiles, etc.

Division politique et administrative. — Le département de la Mayenne a pour chef-lieu Laval; il compte 3 arrondissements communaux, 27 cantons, 276 communes; le tableau statistique que nous donnons plus loin les fera connaître. Il appartient à la région agricole du nord-ouest de la France. Le département forme le diocèse d'un évêché suffragant de l'archevêché de Tours et dont le siège est à Laval; il y a un grand séminaire à Laval, un petit séminaire à Mayenne et, dans le département : 7 cures de première classe, 24 de seconde classe, 208 succursales et 174 vicariats. Il y avait avant 1880 au Port-du-Salut, paroisse d'Entrammes, près de Laval, une importante communauté de trappistes. Le département est compris dans le ressort de la cour d'appel d'Angers; il compte 3 tribunaux de première instance à Laval, à Mayenne, à Château-Gontier, et 2 tribunaux de commerce à Laval et à Mayenne.

Au point de vue universitaire, il se rattache à l'académie de Rennes, et compte 1 lycée à Laval, 2 collèges communaux à Ernée et à Évron, 2 institutions secondaires libres, 1 école normale d'instituteurs, 1 cours normal d'institutrices à Laval et 571 écoles primaires.

Le département de la Mayenne se rattache au 4e corps d'armée et à la 4e région de l'armée territoriale dont l'état-major est au Mans. Laval et Mayenne sont deux chefs-lieux de subdivision, la compagnie de gendarmerie nationale dépend de la 4e légion dont l'état-major est au Mans.

Le département fait partie : de l'arrondissement minéralogique de Rennes se rattachant à la région du nord-ouest; de la 13e inspection des ponts et chaussées, et du 15e arrondissement forestier dont le conservateur réside à Alençon.

Le nombre de perceptions des finances est de 54; les contributions et revenus publics atteignent 20 millions de francs.

HISTOIRE DU DÉPARTEMENT

Les diverses populations qui occupaient le territoire dont est formé le département de la Mayenne étaient : les *Andes*, qui habitaient la partie méridionale du pays, l'arrondissement actuel de Château-Gontier; les *Aulerces Arviens* (arrondissement de Laval); leur cité était *Vagoritum*, ville détruite, dont l'emplacement s'appelle encore la *Cité*, dans la commune de Saint-Pierre-d'Herve; les *Aulerces Diablintes* (arrondissement de Mayenne); *Noiodunum* (Jublains) était leur capitale. Le pays, sous la domination des Romains, fit partie de la troisième Lyonnaise. Plus tard, la partie méridionale du département se trouva comprise dans l'Anjou; et le pays habité par les *Arviens* et les *Diablintes* fit partie du Maine. Ces diverses contrées suivirent la destinée des grandes provinces auxquelles elles appartenaient; nous ne pouvons que renvoyer le lecteur à l'histoire des départements de Maine-et-Loire et de la Sarthe, où

il trouvera également celle de l'Anjou et du Maine.

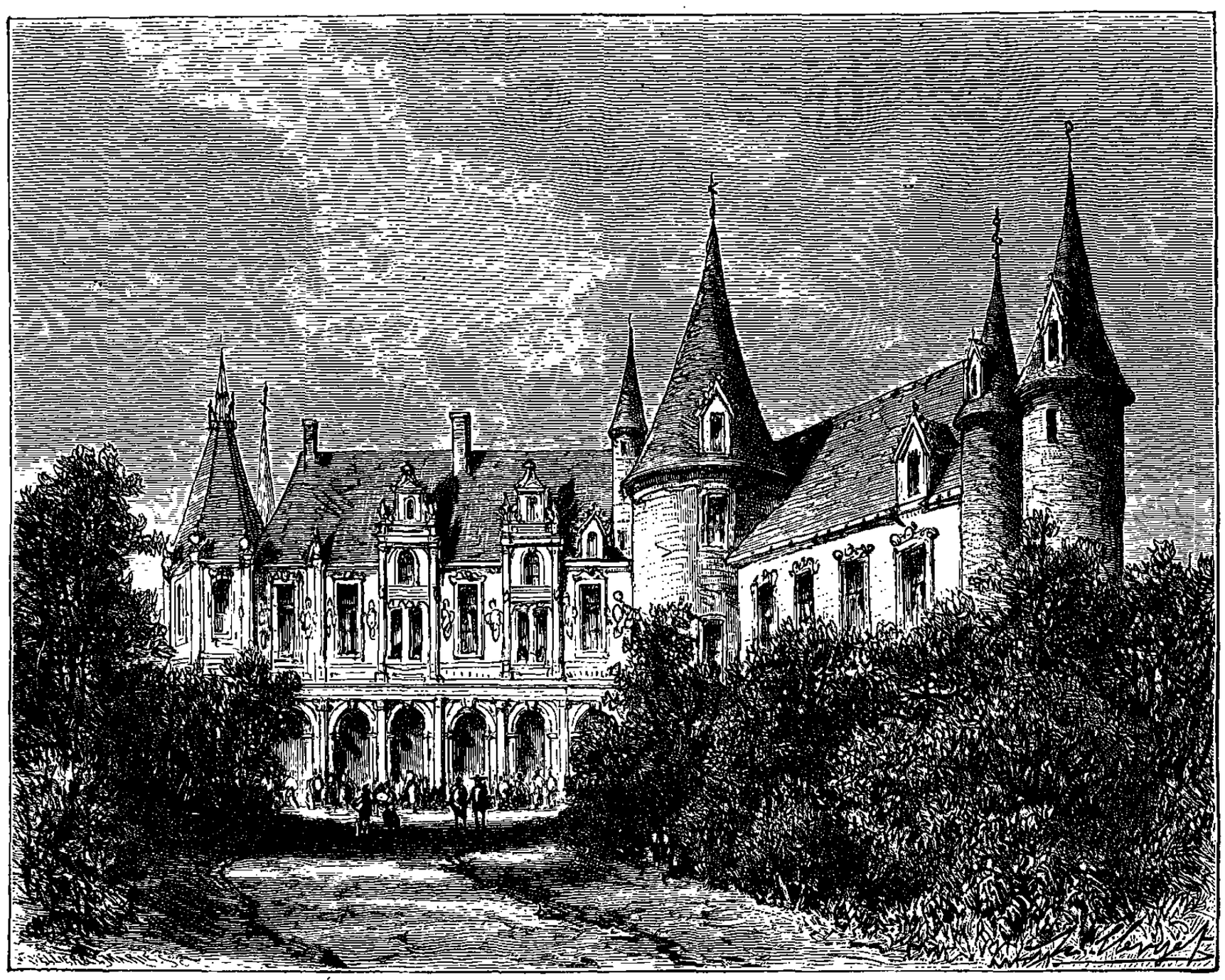
Les deux principales subdivisions du pays, au moyen âge, furent les comtés de Mayenne et de Laval; on en trouvera plus loin l'histoire dans les notices consacrées à ces deux villes.

Pendant la Révolution française, ce pays fut un des plus éprouvés par la guerre civile. L'insurrection, née dans le département de Maine-et-Loire, s'y étendit promptement. Au lieu de disperser l'histoire de la guerre civile dans ce département, en rattachant le récit de chacun des faits à la notice des localités diverses qui en furent le théâtre, nous croyons que, réunis ici, on en saisira mieux la suite, et qu'ils offriront plus d'intérêt.

Après sa défaite à Cholet (17 octobre 1793), l'armée vendéenne passa la Loire, se jeta sur la rive droite, et, sans éprouver de résistance, traversa Château-Gontier et Laval. L'armée républicaine ignorait la direction que les Vendéens avaient pu suivre. Après quelques hésitations entretenues par de faux rapports qui les représentaient comme totalement anéantis, on apprit que la colonne fugitive présentait encore un effectif de trente ou quarante mille hommes en état de tenir tête aux républicains. On se décida alors à s'avancer par Château-Gontier. Westermann et Beaupuy commandaient l'avant-garde, Kléber suivait avec le corps d'armée. Le chef nominal, que son incapacité, sentie par tous et même par lui, tenait en réalité en dehors du commandement, était Séchelles; il laissait Kléber diriger tous les mouvements.

« Le 25 octobre au soir, l'avant-garde républicaine arriva à Château-Gontier ; le gros des forces était à une journée en arrière. Westermann, quoique ses troupes fussent très fatiguées, quoiqu'il fît presque nuit et qu'il restât encore six lieues de chemin à faire pour arriver à Laval, voulut y marcher sur-le-champ. Beaupuy, tout aussi brave, mais plus prudent que Westermann, s'efforça en vain de lui faire sentir le danger d'attaquer la masse vendéenne au milieu de la nuit, fort en avant du corps d'armée et avec des troupes harassées de fatigue. Beaupuy fut obligé de céder au plus ancien en commandement. On se mit aussitôt en marche. Arrivé à Laval au milieu de la nuit, Westermann envoya un officier reconnaître l'ennemi; celui-ci, emporté par son ardeur, fit une charge au lieu d'une reconnaissance, et replia rapidement les premiers postes. L'alarme se répandit dans Laval, le toscin sonna, toute la masse ennemie fut bientôt debout et vint faire tête aux républicains. Beaupuy, se comportant avec sa fermeté ordinaire, soutint courageusement l'effort des Vendéens. Westermann déploya toute sa bravoure, le combat fut des plus opiniâtres, et l'obscurité de la nuit le rendit encore plus sanglant. L'avant-garde républicaine, quoique très inférieure en nombre, serait néanmoins parvenue à se soutenir jusqu'à la fin; mais la cavalerie de Westermann, qui n'était pas toujours aussi brave que son chef, se débanda tout à coup, et l'obligea à la retraite. Grâce à Beaupuy, elle se fit sur Château-Gontier avec assez d'ordre. Le corps de bataille y arriva le jour suivant. Toute l'armée s'y trouva donc réunie le 26, l'avant-garde épuisée d'un combat inutile et sanglant, le corps de bataille fatigué d'une route longue, faite sans vivres, sans souliers et à travers les boues de l'automne. Westermann et les représentants voulaient de nouveau se porter en avant. Kléber s'y opposa avec force et fit décider qu'on ne s'avancerait pas au delà de Villiers, moitié chemin de Château-Gontier à Laval.

» Il s'agissait de former un plan pour l'attaque de Laval. Cette ville est située sur la Mayenne. Marcher directement sur la rive gauche que l'on occupait était imprudent, comme le fit observer judicieusement un officier très distingué, Savary, qui connaissait parfaitement les lieux. Il était facile aux Vendéens d'occuper le pont de Laval et de s'y maintenir contre toutes les attaques; ils pouvaient ensuite, tandis que l'armée républicaine était inutilement massée sur la rive gauche, marcher le long de la rive droite, passer la Mayenne sur les derrières et l'accabler à l'improviste. Il proposa donc de diviser l'attaque et de porter une partie de l'armée sur la rive droite. De ce côté, il n'y avait pas de pont à franchir, et l'occupation de Laval ne présentait point d'obstacle. Ce plan, approuvé par les généraux, fut adopté par Séchelles. Le lendemain, cependant, Séchelles, qui sortait quelquefois de sa nullité pour commettre des fautes, envoie l'ordre le plus sot et le plus contradictoire à ce qui avait été convenu la veille. Il prescrit, selon ses expressions accoutumées, de marcher *majestueusement et en masse* sur Laval, en longeant par la rive gauche. Kléber et tous les généraux sont indignés; cependant il faut obéir. Beaupuy s'avance le premier, Kléber le suit immédiatement. Toute l'armée vendéenne était déployée sur les hauteurs



Château du Rocher, à Mézangers.

d'Entrammes. Beaupuy engage le combat, Kléber se déploie à droite et à gauche de la route, de manière à s'étendre le plus possible. Sentant néanmoins le désavantage de cette position, il fait dire à Séchelles de porter la division Chablos sur le flanc de l'ennemi, mouvement qui devait l'ébranler. Mais cette colonne, composée de ces bataillons formés à Orléans et à Niort, qui avaient fui si souvent, se débande avant de s'être mise en marche. Séchelles s'échappe le premier à toute bride, une grande moitié de l'armée qui ne se battait pas fuit en toute hâte, ayant Séchelles en tête, et court jusqu'à Château-Gontier, et de Château-Gontier jusqu'à Angers. Les braves Mayençais, qui n'avaient jamais lâché pied, se débandent pour la première fois. La déroute devient alors générale; Beaupuy, Kléber, Marceau, les représentants Merlin et Turreau, font des efforts incroyables, mais inutiles, pour arrêter les fuyards. Beaupuy reçoit une balle au milieu de la poitrine. Porté dans une cabane, il s'écrie : « Qu'on me laisse ici, et qu'on montre ma chemise sanglante à mes soldats. » Le brave Bloff, qui commandait les grenadiers, et qui était connu par sa bravoure extraordinaire se fait tuer à leur tête. Enfin une partie de l'armée s'arrête au Lion-d'Angers, l'autre fuit jusqu'à Angers même. L'indignation était générale contre le lâche exemple qu'avait donné Séchelles en fuyant le premier. Les soldats murmuraient hautement. » (Thiers, *Histoire de la Révolution française.*)

Les représentants du peuple suspendirent Séchelles et proposèrent le commandement à Kléber, qui le refusa, puis à Chablos, le plus vieux général de l'armée, qui l'accepta. Pendant ce temps, les Vendéens arrêtés à Laval, quoique débarrassés de leurs adversaires, ne savaient quel parti prendre. Entre tous ceux qui se présentaient, ils choisirent le plan qui, en les rapprochant de la côte, leur permettait de recevoir des secours des Anglais. Ils se dirigèrent vers le département de la Manche.

Leur armée s'était recrutée d'un grand nombre de combattants à Laval et à Mayenne. « L'esprit public, dit le général Turreau dans ses *Mémoires*, y était perdu, et, d'ailleurs, le prince de Talmont y avait la plus grande influence. Je me suis assuré sur les lieux qu'a parcourus cette armée des causes de son accroissement progressif : je les ai trouvées dans le recrutement volontaire et forcé qu'elle a fait depuis Varades, Ancenis, Oudon, et autres points sur le rivage de la Loire, jusqu'à son arrivée à Laval, où le recrutement fut généralement spontané. »

Cependant, quelques jours plus tard, vaincus dans le nord par Kléber, Marceau et Westermann, les Vendéens, diminués des deux tiers, se rabattirent sur le département de la Mayenne, traversèrent de nouveau Laval sans s'y arrêter; ils devaient être écrasés au Mans le 23 décembre suivant. Ils s'y étaient abondamment pourvus de tout ce qui leur était nécessaire par un moyen emprunté à la Révolution elle-même, en créant pour *neuf cent mille livres tournois de bons hypothéqués sur le trésor royal et remboursables à la paix;* ordre fut intimé aux Lavalois d'accepter ce papier en échange de leurs marchandises. L'armée vendéenne, bien approvisionnée, se mit en marche vers le département de la Manche.

Après ce désastre, le prince de Talmont, irrité de l'ingratitude des siens qui lui refusent le commandement des derniers débris de l'armée, les quitte, et, déguisé en meunier, errant de village en village, il se dirigeait vers Laval, lorsqu'il fut arrêté à Bazouges par une patrouille de la garde nationale. Il mourut sur l'échafaud, à Laval, le 28 janvier 1794.

Cependant la guerre civile se ranima bientôt sous une autre forme. Les quatre frères Cottereau, dits Chouan, du département de la Mayenne, donnèrent leur nom à la chouannerie. « Les chouans, dit M. Thiers, ne formaient pas; comme les Vendéens, des rassemblements nombreux, capables de tenir la campagne; ils marchaient en troupes de trente ou quarante, arrêtaient les courriers, les voitures publiques, assassinaient les juges de paix, les maires, les fonctionnaires républicains, et surtout les acquéreurs des biens nationaux. Quant à ceux qui étaient non pas acquéreurs, mais fermiers de ces biens, ils se rendaient chez eux, et se faisaient payer le prix du fermage. Ils avaient ordinairement le soin de détruire les ponts, de briser les routes, de couper l'essieu des charrettes, pour empêcher le transport des subsistances dans les villes. Ils faisaient des menaces terribles à ceux qui apportaient leurs denrées dans les marchés, et ils exécutaient ces menaces en pillant et incendiant leurs propriétés. Ne pouvant pas occuper militairement le pays, leur but évident était de le bouleverser, en empêchant les citoyens d'accepter aucune fonction de la République, en punissant l'acquisition des biens nationaux et en affamant les villes. Moins réunis, moins forts que les Vendéens, ils étaient cependant plus redoutables, et méritaient véritablement le nom de brigands. »

Le département de la Mayenne était très bien disposé pour cette guerre de partisans : ce terrain inégal, coupé d'un grand nombre de ruisseaux, de ravins, de haies bordant les chemins, formés d'un talus couvert de buissons et protégé par un fossé, offre un grand nombre d'arbres, chênes, hêtres, châtaigniers, dont on a coupé la tige à une certaine hauteur, et dont le tronc fort gros se creuse par en haut. On les nomme *émousse*. Les chouans y cachaient leurs armes et leurs provisions, et s'y cachaient souvent eux-mêmes. Dans un des cantons du département, bien des années après la guerre, on découvrit dans un de ces arbres que l'on abattait le squelette d'un chouan qui était venu y mourir. Son fusil était placé à côté de lui, et entre les doigts du squelette se trouvait encore un chapelet.

Aubert-Dubayet, après s'être entendu à Laval avec le général Hoche, se mit à la tête d'une colonne mobile, et par son activité, ses courses incessantes, lassa bientôt les chouans. Le vicomte de Cepeaux, qui commandait une des troupes les plus nombreuses, fut contraint de déposer les armes; deux mille fusils furent remis et apportés à Laval. Plus tard la chouannerie recommença, et le comte de Beaumont, un des chefs des chouans, battit près de Laval un détachement de troupes de ligne et de garde nationale. Mais, défait par le général Chabot, il fit sa soumission au gouvernement consulaire.

Ce département fut encore agité en 1832, lors de la descente de la duchesse de Berry dans la Vendée. Des rencontres eurent lieu entre les chouans et les soldats sur quelques points du département, entre autres à La Gravelle, près de Laval. Le département fut mis en état de siège, et la tranquillité ne tarda pas à s'y rétablir.

Depuis ces événements le département de la Mayenne avait joui d'une paix profonde quand la guerre de 1870-1871 vint la troubler. L'ennemi n'occupa que momentanément quelques points de son territoire ; il s'arrêta en réalité sur les confins, à Sillé-le-Guillaume, à Saint-Denis-d'Orgues et à Sablé-sur-Sarthe, dans le département de la Sarthe ; mais notre deuxième armée de la Loire, sous les ordres du général Chanzy, s'y rallia, après la bataille du Mans. Nous avons raconté ailleurs (V. les départements du Loiret, de Loir-et-Cher et de la Sarthe), les péripéties de cette lutte émouvante et de cette héroïque retraite de nos jeunes soldats, à peine armés, mal chaussés, mal vêtus, accablés de fatigues. Après la perte de la bataille du Mans (11 janvier), il fallut se résigner à la retraite, qui fut favorisée par le brouillard. L'armée française s'était dérobée sans déroute ; mais elle laissait aux mains de l'ennemi 18,000 prisonniers et 20 canons ; La poursuite continua jusqu'à Laval. Le 17 janvier, après avoir livré, le 14, des combats offensifs heureux aux troupes allemandes, à Saint-Jean-sur-Erve et à Sillé-le-Guillaume, l'armée du général Chanzy continua son mouvement et occupa des positions autour de Laval. Le 16e corps passe la Mayenne sur les ponts de la ville, se reliant avec la droite du 17e corps et protégeant les convois qui filent par la grande route du Mans, se plaçant à cheval sur la route et sur le chemin de fer de Laval à Vitré ; le 17e corps, derrière la rivière, dont il observe le cours jusqu'au pont de Montgiroux ; le 21e, sa gauche à la ville de Mayenne, sa droite à Contest, relié avec le 17e corps par sa cavalerie, le quartier général à Laval, la division de cavalerie du 17e corps en arrière des lignes. Une fois encore, grâce à l'habile retraite de son chef, l'armée de la Loire était conservée à la France. Les Allemands rétrogradèrent. Toutefois, il fallait au général Chanzy quelques semaines pour se refaire. L'armistice, conclu le 28 janvier, vint le surprendre et l'arrêter au milieu de sa réorganisation.

Les pertes éprouvées par le département de la Mayenne durant cette désastreuse période se sont élevées au chiffre de 645,317 fr. 92.

HISTOIRE ET DESCRIPTION DES VILLES BOURGS ET CHATEAUX LES PLUS REMARQUABLES

Laval (lat. 48° 4′ 7″ ; long. 3″, 6′ 39″, O.). — Laval (*Lavallum*, *Vallum Guidonis*), station de la grande ligne du chemin de fer de Paris à Rennes et à Brest (réseau de l'Ouest), de Laval à Caen et de Laval à Château-Gontier (même réseau), chef-lieu du département, d'un arrondissement communal et de deux cantons, à 283 kilomètres de Paris, en partie sur un double coteau au pied duquel coule la Mayenne, en partie dans la plaine qui forme la rive gauche de cette rivière, siège d'un tribunal de première instance, d'un tribunal et d'une chambre de commerce, d'une société d'agriculture et d'un lycée, peuplée par 27,107 habitants, est, avec ses voies nouvelles, son château, ses quais, ses ponts, ses promenades, et malgré ses anciens quartiers assez mal bâtis, une des plus jolies villes de France.

Il est difficile de préciser l'époque de la fondation de cette ville, et l'on a discuté sur ses premiers seigneurs, sur le temps où ils ont vécu. Selon les uns, une forteresse y aurait été bâtie au temps de Charlemagne, pour protéger le pays contre les invasions des Bretons, et, renversée par les Normands, aurait été relevée vers la fin du IXe siècle.

Selon d'autres, l'origine de Laval serait postérieure à cette dernière époque. On trouve, au temps d'Hugues Capet, un seigneur de Laval, nommé Yves : son fils prit le nom de Gui, qui devint celui de tous ses successeurs. L'un d'eux suit Guillaume le Conquérant à la conquête de l'Angleterre. Guillaume maria le fils de ce seigneur à sa nièce Denyse, fille du comte de Mortain. La maison de Laval s'accrut rapidement ; ces seigneurs fondèrent et dotèrent des abbayes, enrichirent en général le clergé et augmentèrent la puissance de leur famille par des alliances. En 1170, Gui V, de Laval, épouse Emme, fille de Geoffroy d'Anjou et de Mathilde d'Angleterre ; leur petite-fille Emme épouse en premières noces Robert, comte d'Alençon, et, après la mort de son premier mari, dont elle eut un fils qui mourut jeune, se remarie, en 1218, à Matthieu de Montmorency, connétable de Montmorency, tige des Montmorency-Laval. Le connétable avait d'un premier lit un autre fils, Bouchard de Montmorency, qui épousa Isabeau de Laval, sœur de la seconde femme de son père. C'est de ce Bouchard que descendit la maison des Montmorency qui joua un rôle si important dans notre histoire. Tous ces seigneurs prennent part aux guerres féodales, aux croisades ; mais leur histoire n'est guère qu'une généalogie sans intérêt et il est difficile, pendant plusieurs siècles, de trouver un fait qui se rapporte

à la localité dont ils étaient les possesseurs. En 1290, Gui IX épouse Béatrix de Gavres, comtesse de Falkenberg. Cette femme, élevée en Flandre, amena avec elle, à Laval, quelques tisserands de Bruges, qui importèrent dans le bas Maine l'industrie de leur pays et apprirent aux habitants à tisser et à blanchir le chanvre. C'est là l'origine de la manufacture de toiles de Laval, qui s'éleva promptement à un si haut degré de prospérité. Gui X prit part aux guerres de Philippe de Valois contre les Flamands. Revenu dans ses domaines, il soutint contre Jean de Montfort, son beau-frère, la cause de Charles de Blois, allié de Philippe de Valois. Montfort s'appuyait sur les Anglais. Après avoir remporté plusieurs avantages, Gui X fut vaincu et tué à la bataille de La Roche-Derrien, en 1347. Gui XII marqua sa place parmi les vaillants capitaines de son temps; il eut pour beau-frère Olivier de Clisson. Il joua un rôle considérable dans un événement important du XIVe siècle. Le duc Jean de Montfort avait invité le connétable de Clisson, les sires de Laval, de Beaumanoir et quelques autres à venir visiter son beau château de l'Hermine, à Vannes. « Le connétable et les barons, ne voulant pas témoigner une défiance insultante à leur suzerain, se rendirent avec lui à l'Hermine : le duc attira messire Olivier dans la *maîtresse tour*, sous prétexte de lui demander son avis sur cette *maçonnerie ;* mais, à peine le connétable y fut-il entré, que des soldats apostés se jetèrent sur lui : il fut pris *et enferré de trois paires de fers*. Le sire de Beaumanoir fut traité de la même façon. « Mes» sire Olivier, dit Froissart, se voyant ainsi attrapé, » n'estoit du tout à son aise, et à bonne cause ; car, » par trois fois, il fut déferré et mis sur les carreaux : » une fois vouloit le duc qu'on lui tranchât la tête, et » l'autre fois vouloit qu'on le noyât et, de l'une de » ces morts brièvement il fust fini, si n'eust été le sire » de Laval... » Ce seigneur, contre qui le duc n'avait point de *mal talent*, et qu'il avait voulu renvoyer libre du château, ne quitta pas Jean de Monfort un seul instant de toute la nuit, et ne cessa de lui représenter l'infamie dont il se couvrirait, les périls dans lesquels il se précipiterait, s'il assassinait le connétable de France et le plus illustre des barons de Bretagne. Le duc, ébranlé par l'éloquence que Laval déployait en faveur de son beau-frère Clisson, renonça enfin à *occire* le connétable. » (Henri Martin, *Histoire de France.*) Jean de Montfort le laissa partir en exigeant de lui une énorme rançon, que le roi de France le força plus tard à restituer. Gui XII laissa une fille mariée à Jean de Monfort, seigneur de Kergorlay, qui lui succéda sous le nom de Gui XIII. Son fils, Gui XIV, rendit à la France de grands services dans la guerre contre les Anglais, dont le Maine était alors le théâtre : Charles VII s'en souvint, et le jour même de son sacre, en 1429, il érigea la seigneurie de Laval en comté. L'armée précédente, Laval avait été pris par Talbot, puis repris le 25 septembre; cette journée fut depuis consacrée chaque année par une procession solennelle. Cette époque est celle de la grande puissance de la maison de Laval : elle possédait, outre ses domaines héréditaires, des terres importantes en Bretagne, en Anjou, en Normandie, en Picardie, en Flandre, dans le Hainaut et dans l'Artois. Gui XIV obtint du roi de France l'établissement d'une chambre des comptes de Laval, précieuse prérogative qui n'était accordée qu'à cinq ou six des premières maisons de France : un juge ordinaire, quatre auditeurs et un greffier composaient cette cour. Louis XI augmenta encore la puissance de cette maison en détachant le comté de Laval du Maine pour le faire dépendre directement de la couronne. Les comtes de Laval se distinguèrent dans les guerres d'Italie. La femme de Gui XVIII, nommée Guyenne, se sépara de son mari, se convertit au protestantisme et montra une énergie extraordinaire pour sa défense et celle de son propre parti. Elle fut condamnée à mort par le parlement de Paris ; mais elle se mit en sûreté, et mourut tranquillement à Laval, laissant ses domaines à son neveu Paul de Coligny, fils du fameux d'Andelot, qui se distingua dans les guerres de religion sous le prince de Condé. D'Aubigné, dans son *Histoire universelle*, nous raconte un de ses exploits. Pendant la guerre de 1586, en Saintonge, « le comte de Laval, arrivé avec trente salades (cavaliers coiffés d'une salade, espèce de casque), le reste n'ayant pu suivre, fut commandé par le prince de Condé, sans loisir de prendre haleine, de charger le gros des piques où estoit l'enseigne de Tiercelin, comme colonnelle des régiments seule arborée. Le comte enfonça avec une telle résolution qu'il rompit tout. La troupe du prince se partagea en deux, l'une partie donne dans le débris qu'avoit fait le comte, l'autre cogna ceux de Saintes, sortis au secours à pied et à cheval jusque dans le faubourg de la Bretonnière. Laval s'attaqua particulièrement au drapeau colonel, lequel, quoique bien défendu, il

emporta à coups d'épée ; mais la joie de ce petit heur fut bien éteinte quand il trouva ses deux frères, Rieux et Suilly, blessés à mort, l'un d'une mousquetade dans la tête, l'autre d'un coup de pique dans le petit ventre... Ceux des catholiques, qui mesuroient les choses plus à l'utile qu'à l'honnêteté, estimèrent à grand heur le dommage que les réformés reçurent en vainquant, surtout de ce que le comte de Laval, ayant quelques jours auparavant perdu son frère Tanlai, vit encore finir les deux autres entre ses bras, et en mourut de déplaisir. Ces quatre frères étaient vrais enfants d'Andelot, semblables de visage, mais plus encore en probité, prudence et valeur. »

Le comte de Laval laissait un fils, Gui XX. Laval avait dans ses murs un assez grand nombre de protestants ; en 1589, Henri IV y séjourna après la prise du Mans. Trois ans plus tard, la ville tomba au pouvoir de Bois-Dauphin, capitaine ligueur. Le pays était ravagé par les Anglais, alliés de Henri IV : une partie des habitants de Laval sortirent pour les combattre, et furent vaincus. En 1594, la ville se soumit au maréchal d'Aumont, qui en prit possession au nom de Henri IV.

Gui XX ne se montra guère fidèle aux exemples de dévouement à la cause protestante que lui avait légués sa famille ; il se hâta de se convertir. Il fut tué en Hongrie en combattant contre les Turcs. Il avait vingt ans. Sa succession passa à Henri de La Trémouille, prince de Talmont. Ce fut un des descendants de ce dernier qui, dans les guerres de la Vendée, montra une si brillante valeur et périt sur l'échafaud, à Laval, en 1794, à l'âge de vingt-huit ans.

Pendant les deux derniers siècles, le négoce des Lavalois prit un accroissement considérable. Leur commerce de toiles s'étendait en Espagne et jusque dans l'Amérique méridionale ; et l'on attribue à cette circonstance l'esprit d'opposition que les habitants de Laval, ville très religieuse d'ailleurs, manifestèrent contre les jésuites, qui jamais ne purent réussir à y fonder un établissement. Les Lavalois, dit-on, craignaient que les jésuites ne leur fissent concurrence dans leur commerce avec les pays étrangers, où ils dominaient.

Nous avons raconté dans l'histoire du département les terribles épreuves que Laval dut subir pendant les guerres de la Révolution. C'est aujourd'hui une ville industrielle, dont la principale fabrication est celle des toiles dites *de Laval*. Nous emprunterons à l'*Annuaire de la Mayenne* de 1851 les détails qui suivent sur cette industrie. Ils sont d'ailleurs extraits d'un remarquable mémoire publié en 1849 par M. J.-D. des Cepeaux :

« La fabrication des tissus de Laval a toujours tenu une place importante dans le commerce de France ; son origine est fort ancienne. On voit dans nos chroniques que, dès le XIII^e^ siècle, « il se fabri-» quoit au pays de Laval des tissus de laine, ser-» ges, camelots et draperies, mais le profit en estoit » de petit advantage. Ce que voyant Béatrix, com-» tesse de Gavres, qui avoit épousé Gui IX, seigneur » de Laval, en l'année 1290, elle fit venir de son » pays de Flandres des maîtres tisserands qui ap-» prirent aux Lavalois l'art de fabriquer des toiles, » et la manufacture et le commerce en furent esta-» blis à Laval en l'année 1298. » Bourjolly nous » apprend encore qu'en 1484, « Gui, quinzième du » nom, estant seigneur Laval, sous le règne de » Louis XI, des marchands lavalois, qui s'en es-» toient allés en la ville de Nantes pour leur négoce, » y apprirent la manière de blanchir les toiles et, » pour ce, firent construire deux lavanderies auprès » de Bootz, sur la rivière de la Mayenne, et la plus » considérable estoit à La Maillanderie. Alors les » marchands espagnols, qui venoient à Nantes pour » la vente des marchandises de leur pays, descen-» dirent jusques en la ville de Laval et y achetèrent » quantité de toiles. Voyant cela, nos marchands » lavalois firent acquisition de jardins, terres et » prés sur les bords de la rivière et y établirent des » lavanderies. » Ce fait se trouve relaté aussi dans la chronique en vers de Guillaume Le Doyen :

Trois lavandiers il y avoit
Qui leur toile y blanchissoit
Sur la rivière devers Bootz
Où de toiles avoient beaux lotz.
Les Espagnols y descendoyent
Et leurs toiles cy achetoyent,
Dont il demeuroit grand argent
Qui soutenoit beaucoup de gent.

» Le commerce de Laval le plus riche, disent encore nos chroniques, est celui des toiles blanches, jaunes et écrues, qui se vendent dedans et dehors le royaume, dans celui d'Espagne principalement, et qui sont même portées avec succès par navires jusques aux places qui bordent la mer du Sud et aux Indes occidentales, d'où il revient fort souvent quantité de piastres et autre argent au grand profit des marchands, qui y ont aussi hasardé leur vie et leurs biens à l'aventure de cet élément.

» Jusqu'à l'époque de la Révolution de 1789, la fabrication, le blanchiment et le commerce des toiles furent en voie de prospérité dans notre pays.

» La population entière prenait part à cette industrie, qui fournissait un emploi avantageux aux capitaux des riches et un travail lucratif à la classe ouvrière. De là l'accroissement successif de la ville qui, dans l'origine, n'était qu'une bourgade bâtie sous la protection des remparts du château des seigneurs de Laval. Il y avait, en 1789, seize blanchisseries autour de la ville et, de plus, celle de *La Mazure,* à deux lieues plus loin, qui équivalait à dix autres. Elles pouvaient fournir au commerce de quinze à seize mille pièces de toile blanche par année. Château-Gontier, produisant des lins excellents, ne faisait que des toiles fines ; Mayenne fournissait des toiles de doublures et aussi des mouchoirs de couleur. Laval, suivant le besoin, fabriquait des qualités diverses et fournissait en écru les blanchisseries de Beauvais, de Senlis et de Troyes. Lyon, Villefranche, Bordeaux y faisaient des commandes habituelles. Les toiles blanches étaient expédiées en immense quantité en Espagne et dans les colonies. Leur apprêt était, suivant l'occurrence, celui de Flandres, de Rouen, de Pontivy, de Quintin ; l'apprêt dit *de Laval* était appliqué aux qualités inférieures. Cela finit par devenir une cause de défaveur pour le commerce de cette ville. Les toiles de première qualité se vendant comme étant de Flandres, de Quintin, etc., on se persuada que Laval ne fournissait que des produits médiocres et les commandes se ralentirent successivement. Les secousses politiques aggravèrent le mal, et bientôt cette industrie fut entièrement ruinée, à ce point qu'à la halle de Laval on ne présentait au marché que sept mille pièces de toiles au lieu de quinze, vingt et vingt-cinq mille qui s'y étaient jadis vendues.

» Mais, tandis que la fabrique de Laval éprouvait cette défaveur, l'activité industrielle des Lavalois redoublait de zèle et tentait des voies nouvelles. Ce fut alors que s'établirent successivement les tissages de siamoises, de mouchoirs, de calicots, de coutils et d'autres tissus habilement variés d'après les exigences de la mode, et c'est ainsi que, malgré les crises politiques et financières qui sont venues trop souvent entraver l'industrie lavaloise, elle a toujours su combattre et surmonter les obstacles. ».

Divisée en deux parties par la Mayenne, qu'on y passe sur deux ponts, Laval présente aujourd'hui, grâce à ses voies nouvelles, bordées de belles constructions, un aspect agréable : la partie vieille de la ville a conservé son caractère, ses rues tortueuses, étroites, ses maisons surplombées.

Les édifices les plus remarquables sont : l'église de la Trinité, construite, dit-on, sur l'emplacement d'un ancien temple de Jupiter, érigée en cathédrale en 1855 ; l'église des Cordeliers, qui a une voûte en bois et entièrement peinte, trente-six colonnes, moitié en marbre rouge, moitié en marbre noir, dont douze, plus grandes que les autres, décorent le maître-autel ; l'église Saint-Vénérand, sur la rive gauche ; la préfecture, qui occupe un ancien couvent de dominicains ; le muséum et la bibliothèque (16,000 volumes), dans un bâtiment construit sur l'emplacement de l'église du chapitre de Saint-Tugal ; le lycée, dans le couvent des ursulines ; l'hôtel de ville, qui date de 1826 ; l'évêché, de 1854 ; les hospices Saint-Julien et Saint-Louis, réunis en 1872 dans de vastes bâtiments. Terminons cette nomenclature en citant encore les jardins de Bel-Air et ceux de Sainte-Périne ; la halle aux toiles, immense construction élevée sous les ducs de La Trémouille ; la place du Champ de foire, qui est auprès et dont on a fait une agréable promenade ; celle de Hardi, qui se présente au sortir de la porte Beucheresse. Le quartier environnant est le plus beau et en même temps le mieux habité de la ville. C'est là que réside la haute bourgeoisie, presque toute la noblesse de Laval.

L'ancien château, occupé successivement par les ducs de Laval et les sires de La Trémouille, s'élève sur les bords de la Mayenne, au milieu d'un triste amas de constructions ; il sert aujourd'hui de prison. Il se compose d'une grande cour servant de préau, de vastes pièces converties en cachots, d'une chapelle souterraine, d'une tour remarquable par sa magnifique charpente et d'une immense salle, jadis consacrée aux délibérations des vassaux quand il plaisait au seigneur suzerain de les convoquer. Une autre partie du château, aujourd'hui restaurée, a été convertie en palais de justice.

La ville est ceinte d'un cordon de murailles fortifiées dont quelques parties sont encore assez bien conservées. Elle possède de belles et agréables promenades ; de la place de la Mairie, située au centre de la ville, on suit les bords de la Mayenne jusqu'à

Changé, bourg important de 1,824 habitants. Les bords de la rivière offrent les sites les plus pittoresques ; d'un côté sont des rochers et des coteaux en partie couverts de bois ; de l'autre, à la suite du quai, le chemin de halage traverse de magnifiques prairies toujours verdoyantes et que recouvrent parfois, comme d'un tapis de neige, les toiles et les cotonnades des fabriques voisines.

Sur l'une des places de la ville, à l'entrée de la promenade de Changé, on a élevé, en 1840, une statue en bronze à Ambroise Paré, le créateur de la chirurgie, due à l'habile ciseau de David d'Angers.

Indépendamment de ses fabriques de toiles, Laval possède des filatures de coton, des fabriques de calicot, de flanelles, de chemises et de mouchoirs en fil et en coton. Elle fait, en outre, le commerce des poteries, de la cire, du papier et du fer qui se fabriquent dans les environs, ainsi que de la graine de trèfle, de la chaux et du marbre que produit son territoire. Il y a, pour le débit des blocs de marbre, deux scieries remarquables par la simplicité de leur mécanisme.

Les armes de Laval sont : *de gueules, au léopard lionné d'or;* — aliàs : *d'azur, à trois battoirs de lavandière d'or, posés 2 et 1.*

A 2 kilomètres au nord de Laval et sur la route de Changé, la petite église de *Price* mérite l'attention des archéologues ; c'est un édifice très curieux que l'on regarde comme ayant été la première église de Laval et qui paraît dater du XII^e^ siècle, ainsi que semblent le prouver les chaînes de briques que l'on remarque dans le gros œuvre. Cette curieuse église renferme un zodiaque peint sur l'arc de la voûte.

AVESNIÈRES. — Avesnières, à 1 kilomètre au sud de Laval, est un bourg que l'on peut à juste titre considérer comme un faubourg de cette ville, puisqu'il forme une dépendance de sa commune et que la population qu'il renferme, de 3,500 habitants environ, y est comprise. Ce bourg possède plusieurs manufactures de coutils et de toiles de coton, une blanchisserie et une tannerie.

Son église, placée sous l'invocation de Notre-Dame, est un des monuments les plus remarquables du département de la Mayenne. C'est un sanctuaire très vénéré et le but de nombreux pèlerinages. On prétend qu'elle a été fondée en 1040, par Gui V, seigneur de Laval. Comme il chevauchait sur le pont de Mayenne, un faux pas de son cheval les précipita ensemble dans la rivière. Le baron, emporté par le courant et voyant qu'il allait périr, se recommanda à Marie. Il lui promit de consacrer une chapelle à Dieu, en son honneur, au lieu même où elle le ferait aborder sain et sauf. Sa prière fut exaucée. Il put trouver terre environ à mille pas de l'endroit où il avait commencé cette navigation périlleuse, dans un champ d'avoine, où une statue de la Vierge, placée dans le creux d'un chêne par la piété des habitants, frappa d'abord ses regards. Fidèle à son vœu, il fit construire sur cette rive une chapelle où fut transportée la statue, et l'on croit que cette église et cette statue sont celles qui existent encore aujourd'hui.

L'église de Notre-Dame d'Avesnières partagea la mauvaise fortune du pays aux jours funestes de l'invasion des Anglais. Dans une de leurs incursions, au XIII^e^ siècle, ils y mirent le feu, et brûlèrent toute la partie antérieure de la nef, qui, selon un intéressant rapport de M. E.-A. Segretain, aurait alors été diminuée lors de sa reconstruction au siècle suivant, et n'aurait pas été réédifiée sur le même plan. L'église d'Avesnières avait été érigée en prieuré, et les bénédictines du Ronceray d'Angers y furent établies ; elles firent réparer et agrandir l'église à l'aide du produit des indulgences plénières que le pape Innocent III avait, en 1207, attachées à ceux qui venaient prier dans l'église le vendredi.

Abandonnée pendant la Révolution, cette église fut la première des environs de Laval rendue au culte en 1800, et l'on y déposa les restes de quatorze prêtres que la Révolution avait livrés au bourreau sur la place publique de Laval. Depuis 1841, elle compte au nombre des monuments historiques; le chœur de l'édifice est de l'époque de la transition du roman au gothique, la partie antérieure est une œuvre du XV^e^ siècle, enfin la tour et la flèche ont été élevées en 1534.

ENTRAMMES. — Entrammes ou Entrasmes, bourg de 1,353 habitants, agréablement situé sur la rive gauche de la Jouanne, à 1 kilomètre et demi de la rive gauche de la Mayenne, canton est et à 10 kilomètres au sud de Laval, avait autrefois titre de seigneurie et possédait un ancien château dans lequel Salomon, duc de Bretagne, rendit, en 861, hommage à Charles le Chauve et se reconnut son vassal. Aujourd'hui, cette commune possède une

belle papeterie mécanique, située dans l'île de Sainte-Apollonie, formée par la Mayenne; près de cette dernière, à 1 kilomètre à l'ouest du bourg, sur les bords de la Mayenne, les trappistes avaient fondé, en 1817, sous le nom de *Port-du-Salut*, une abbaye dans les dépendances d'un ancien prieuré de moines augustins; ils en ont été expulsés en 1880.

Saint-Berthevin. — Saint-Berthevin, canton ouest et à 4 kilomètres à l'ouest de Laval, est un bourg peuplé de 1,905 habitants. Il est bâti sur la rive gauche du Vicoin, dans un vallon que forment des collines pittoresques, semées de rochers au milieu desquels s'élèvent de vigoureux châtaigniers. On a taillé dans une de ces roches une espèce de niche, objet d'une grande vénération dans le pays; c'est là que, selon la tradition, saint Berthevin prêcha la religion chrétienne aux habitants encore sauvages de ce pays. L'endroit ne semble point pourtant des mieux choisis pour un orateur : car, au-dessous de cette prétendue chaire, le terrain descend tout à coup par un escarpement de 100 mètres jusqu'à la rivière, et l'on ne voit pas trop où pouvait se tenir l'auditoire du saint.

Il y a près de là des carrières de marbre, des fours à chaux et la fontaine minérale de La Giraumery. On y fabrique des tuyaux de drainage.

Argentré. — Argentré, chef-lieu de canton, à 11 kilomètres à l'est de Laval, peuplé par 1,576 habitants, sur la rive droite de Jouanne, est un bourg situé au milieu d'un paysage agréable et dont le clocher à flèche aiguë attire de loin les regards.

Près de là, sur le territoire de la commune de Bonchamp, se trouvent d'importantes carrières, qui fournissent des marbres de diverses couleurs, et surtout des marbres noirs jaspés de blanc, de bleu et de blanc, etc. Ces marbres sont transportés à Laval, où ils sont travaillés par d'habiles ouvriers. On y voit de nombreux fours à chaux et quatorze moulins.

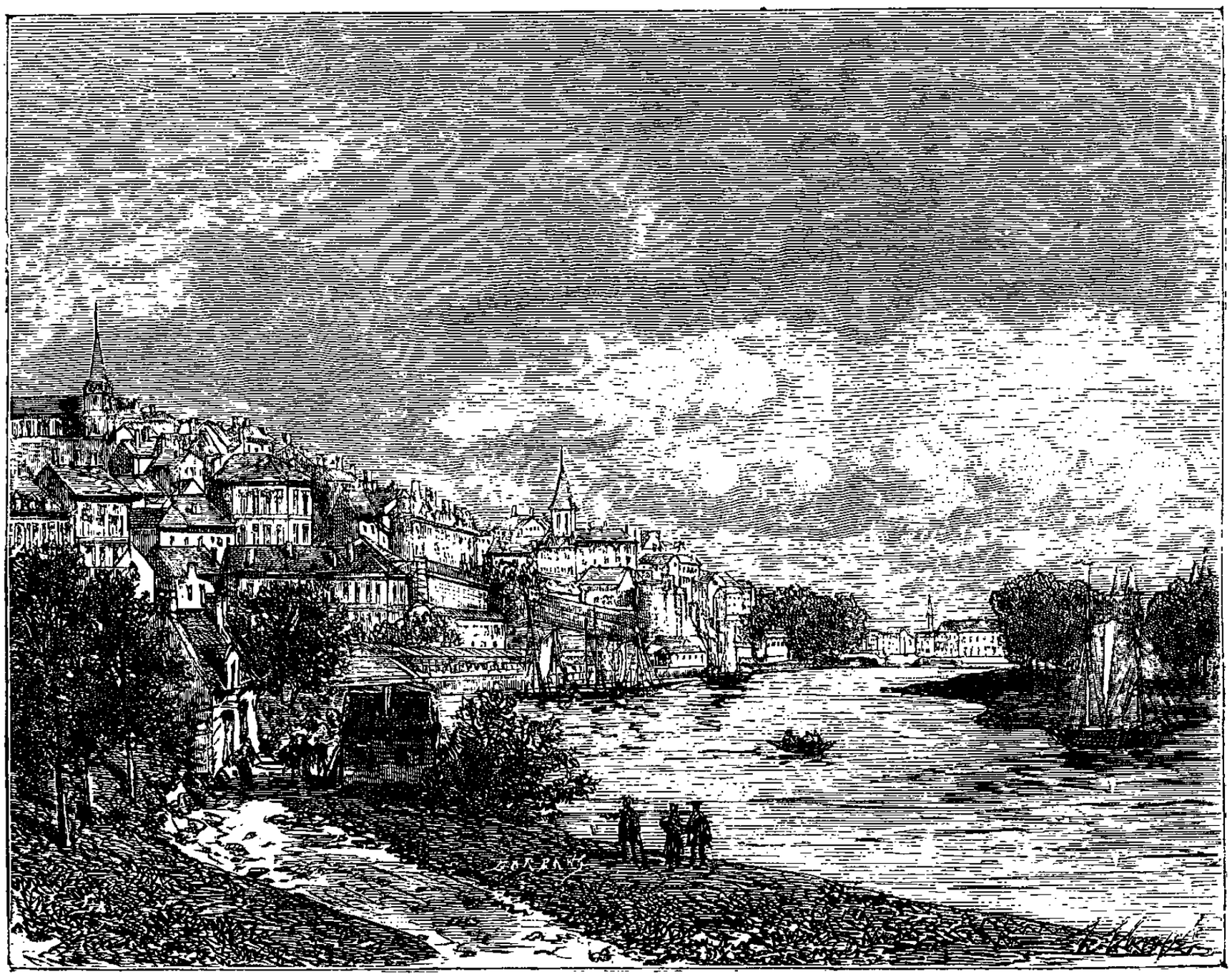
Port-Brillet. — Port-Brillet, station de la ligne du chemin de fer de Paris à Rennes et à Brest (réseau de l'Ouest), est une commune de 778 habitants, située sur un vaste étang que traverse le Vicoin et qui est franchi par le chemin de fer de Paris à Rennes à l'aide d'un remblai. Cette commune, qui dépend du canton de Loiron, est à 16 kilomètres à l'ouest de Laval; elle doit son importance toute récente à ses belles forges, qui fabriquent annuellement plus de 500,000 kilogrammes de fer et de fonte.

Sur son territoire, on voit les restes de l'ancienne abbaye de Clermont, et dans son église plusieurs tombeaux des anciens seigneurs de Laval.

Chailland. — Chailland, chef-lieu de canton, arrondissement et à 23 kilomètres au nord de Laval, sur la rive gauche de l'Ernée, est un bourg peuplé par 2,228 habitants. On rencontre sur le territoire de cette commune plus de 40 moulins à blé, à tan et à huile, des fours à chaux et d'importantes forges qui produisaient 400,000 kilogrammes de fer par an, et qui, malheureusement, sont abandonnées depuis quelques années. Une foire s'y tient tous les ans, le 22 avril.

Évron. — Évron (*Ebronium*), station de la grande ligne du chemin de fer de Paris à Rennes et à Brest (section du Mans à Laval, réseau de l'Ouest), chef-lieu de canton, arrondissement et à 34 kilom. à l'est de Laval, située près d'un affluent de la Jouanne, au milieu d'un bassin de calcaires et de schistes, est une ville fort ancienne, peuplée de 4,724 habitants, et qui doit son origine à une riche abbaye de bénédictins fondée au VII^e^ siècle par Hadouin, évêque du Mans. Elle est très commerçante et possède une halle où se tient chaque semaine un marché considérable en volailles, gibier, grains, légumes; plusieurs foires favorisent d'ailleurs son commerce. L'industrie y est représentée par des fabriques de toiles et de linge de table, des fours à chaux, de nombreux moulins à blé, à huile ou à tan. On voit encore à Évron de vastes bâtiments qui dépendaient de l'abbaye; ils sont occupés maintenant par l'institution des sœurs de La Chapelle-au-Ribout, institution de bienfaisance et d'instruction populaire. L'ancienne église abbatiale, devenue église paroissiale, est le monument religieux le plus remarquable du département de la Mayenne et l'un des plus importants du diocèse de Laval. Nous allons en faire l'histoire, résumée d'après les savantes recherches de M. l'abbé Gérault, curé de Saint-Vénérand de Laval :

« Le lieu où a été bâtie la ville d'Évron était situé au milieu d'une forêt connue sous le nom d'*Aurion*. Dans le testament de saint Hadouin, qui fonda l'abbaye en 648, Évron est appelé *Auriono*



Château-Gontier.

vicum, et dans d'autres titres anciens *Aurionum* et *Aurio*. Un village de la campagne d'Évron conserve la dénomination d'*Aurion*.

» Saint Thuribe trouva dans cette localité, à la fin du IIIe siècle, un petit nombre de chrétiens, en faisant ses excursions apostoliques. Le pieux prélat leur fit construire une chapelle pour la célébration des divins mystères, et il la dédia à la sainte Vierge.

» L'histoire garde le silence sur Évron jusqu'à l'année 648, époque du passage d'un pèlerin qui revenait de la terre sainte avec une relique renfermée « dans une petite fiole ou tuyau de verre rem-» ply du laict de la saincte Vierge, qu'il avoit en-» levé d'un temple, ou, selon quelques-uns, de la » maison d'un payen où il estoit soigneusement » gardé. » Comme le voyageur était lassé du chemin, il s'arrêta sur le bord d'une fontaine, à côté de la chapelle bâtie par saint Thuribe, et il suspendit son reliquaire aux branches d'une aubépine; puis il s'endormit. Quand, à son réveil, il voulut le reprendre, l'arbre avait tellement grandi qu'il ne put l'atteindre. Il essaya de couper le tronc avec une hache, mais « il fut surpris d'un grand eston-» nement lorsqu'il vid que le fer ne rebouchoit pas » contre l'espine. » Hadouin, évêque du Mans, qui se trouvait dans le voisinage, fut averti du prodige : il vint en toute hâte, et, après une fervente prière, il détacha le reliquaire sans difficulté. Le pèlerin, frappé de ce miracle, comprit que Dieu voulait que la relique fût honorée dans ce lieu ; c'est pourquoi il la remit au pontife, qui fit élever, en l'honneur de la sainte Vierge, une église dans laquelle il déposa ce précieux trésor. Le maître-autel fut construit sur la place qu'occupait l'aubépine, et le tronc fut enfermé dans l'intérieur. La fontaine a été bouchée en 1779, et cachée sous les stalles du chœur, parce qu'elle donnait occasion à des pratiques superstitieuses.

» Saint Iladouin bâtit en même temps un mo-

nastère; il le dota magnifiquement en lui donnant un grand nombre de domaines, entre autres la seigneurie d'Évron avec les terres d'alentour. Dès lors Évron devint célèbre par le concours de fidèles qui venaient y faire leur dévotion à la mère de Dieu, et par les guérisons miraculeuses qu'ils obtenaient. Les femmes privées de lait voyaient surtout leurs vœux exaucés. Mais la piété des fidèles ne se manifestait pas seulement dans les besoins particuliers : on portait la relique en procession dans les calamités publiques, et l'affluence du peuple était immense. Le clergé de Laval vint processionnellement la visiter en 1584 et 1628, à l'occasion d'une maladie contagieuse qui faisait dans cette ville des ravages effrayants.

» L'antique dévotion s'est perpétuée jusqu'à nos jours ; on se presse avec respect autour de la relique de la sainte Vierge, conservée dans l'église paroissiale. Le reliquaire en argent doré a été donné par François de Chateaubriand, abbé d'Évron de 1485 à 1519; il le fit faire sur le modèle de l'ancien. Sa forme est celle d'un petit temple carré, couvert d'un dôme et surmonté d'une croix. A l'intérieur est un tube d'étain destiné à contenir le lait miraculeux.

» Mais, comme cette relique n'a point d'autre authenticité que la tradition et la confiance persévérante des peuples, ce reliquaire a été enrichi depuis quelques années d'une petite portion du voile de la sainte Vierge d'une authenticité certaine; précaution indispensable pour rassurer les consciences et désarmer la critique.

» L'histoire du pèlerin se trouve retracée en peinture sur les vitraux du chœur, en sculpture sur les murs de l'église actuelle et même sur quelques boiseries. Jadis se trouvait également derrière le grand autel un tronc d'arbre artistement travaillé en pyramide et entortillé de branches d'épine qui semblaient en sortir. Au bas était une niche dans laquelle on avait placé une image d'argent de la sainte Vierge, et ceux qui visitaient l'église lui faisaient toucher leurs chapelets. Aussi on nomma longtemps l'église d'Évron *Notre-Dame de l'Épine sainte.* Ce tronc fut enlevé à tort au commencement du XVI^e^ siècle, quand François de Chateaubriand fit refaire le maître-autel.

» Les religieux établis par saint Hadouin vécurent en paix dans les exercices de la dévotion auprès de la sainte Vierge jusqu'en 853, année où les Normands pillèrent et détruisirent l'église et le monastère. Ce lieu si florissant n'offrit plus aux regards attristés que l'image hideuse de la solitude et de la dévastation. Mais, en 981, Robert, vicomte de Blois, qui venait d'hériter de la seigneurie d'Évron et de ses dépendances, s'empressa de relever ce monastère et d'y placer des religieux pour veiller comme auparavant auprès de la relique.

» Le temps a respecté le nef et un bas côté de l'église que ce seigneur fit bâtir. Il est facile d'y reconnaître le caractère distinctif des monuments religieux à la fin du X^e^ siècle et au commencement du XI^e^ siècle; l'architecture est lourde et les murs sont en pierres de petit appareil. Les arcades cintrées sont formées de claveaux symétriques, qui portent sur des piliers carrés sans bases et sans ornements. De pareilles masses existent dans les murs du bas côté pour supporter les arcs doubleaux ou voûtes en moellons. Le corps principal de la nef n'a jamais été voûté, parce que les architectes de cette époque construisaient difficilement des voûtes d'une grande portée. Le lambris actuel a été établi en 1666, et les fenêtres situées sous le grand comble du côté du midi furent ouvertes dans le même temps pour éclairer l'église. Les premières fenêtres étaient romanes et fort simples ; elles sont restées intactes, mais aveugles du côté du nord.

» La nef de ce vieil édifice est terminée par une tour en maçonnerie. Cette tour est carrée ; ses mâchicoulis et autres particularités font présumer qu'elle avait été spécialement destinée à fortifier l'église et l'abbaye dans les temps d'invasion et de guerres civiles.

» Cependant les religieux, qui avaient reçu successivement des dons magnifiques de la pieuse libéralité des Gui de Laval, des Juhel de Mayenne et de tous les seigneurs du voisinage, résolurent, au commencement du XIII^e^ siècle, de construire en l'honneur de la sainte Vierge une basilique plus somptueuse et plus digne de leur sainte patronne. Ils la placèrent à l'extrémité orientale de la vieille église, qui est moins exhaussée et qui forme un contraste fâcheux de laideur et d'irrégularité. Les deux édifices sont réunis et ne forment maintenant qu'un seul et même temple.

» Cette église abbatiale, devenue paroissiale depuis 1800, est sans contredit le monument le plus remarquable du département de la Mayenne, et l'un des plus importants du diocèse du Mans.

» La porte principale de l'église, située au midi,

est trop simple pour l'édifice. Le linteau supporte deux écussons : l'un renferme les armes de François de Chateaubriand, *de gueules, chargé de fleurs de lis d'or sans nombre;* et l'autre, celles de la baronnie d'Évron, *de gueules, à trois pals de vair.* Des deux côtés de la porte on aperçoit les traces d'un pont-levis, car les religieux avaient fait creuser de profonds fossés autour de l'église et du monastère, en 1577, afin d'être en état de résister aux hérétiques, dont la présence les inquiétait souvent. Ces fossés furent comblés de 1616 à 1635.

» Sur le milieu du transept s'élève, à la hauteur de 200 pieds, une flèche de bois en forme d'aiguille.

» Du côté du nord, on remarque la chapelle de Saint-Crespin, adossée contre le mur de l'église. Elle a la forme d'un carré long terminé à l'orient par une abside.

» L'église abbatiale et la chapelle de Saint-Crespin communiquent entre elles par deux magnifiques ouvertures ogivales, séparées par un pilastre sur lequel repose une pyramide élégante. Leurs frontons triangulaires portent sur les côtés des crosses végétales, régulièrement espacées et terminées par une touffe de feuilles épanouies. Dans l'un des tympans de ce portail gracieux, un bas-relief représente Robert, vicomte de Blois, et restaurateur de l'abbaye. Ce seigneur, revêtu d'une cotte de mailles, monte un cheval monstrueux couvert d'une housse traînante. Dans l'autre, on voit le pèlerin historique, qui fait d'inutiles efforts pour détacher sa relique; saint Hadouin, en prières au pied de l'aubépine, la crosse en main, la mitre sur la tête, et des religieux bénédictins à genoux derrière lui. La sainte Vierge, portant l'enfant Jésus sur le bras, apparaît debout au milieu de ce groupe pieusement prosterné, en attendant avec anxiété l'effet miraculeux des prières du saint prélat. Cet édifice, nouvellement restauré et réuni à l'église d'Évron, est l'heureux complément du plus beau chef-d'œuvre du moyen âge dans le département de la Mayenne. »

Mézangers. — Mézangers, près de la Jouanne, canton et à 8 kilomètres d'Évron, arrondissement et à 30 kilomètres de Laval, est un village peuplé de 917 habitants. Il est dominé par le *Château du Rocher,* construit au commencement du XVI^e^ siècle; cet édifice présente deux principaux corps de bâtiments disposés à angle droit. Celui du fond offre une belle galerie de la Renaissance. Il fut habité, jusqu'au XVII^e^ siècle, par les membres de la famille de Bouillé.

Vimarcé. — Vimarcé, bourg de 979 habitants, canton et à 17 kilomètres d'Évron, arrondissement et à 46 kilomètres au nord-est de Laval, au pied des collines de la forêt de Sillé, non loin des sources de l'Erve, sur les confins du département et de celui de la Sarthe, possède sur son territoire les ruines encore imposantes du vieux manoir de Courtallierru (*Court-hall-yerru*), et vulgairement Courtierru. Ce château fut pris et incendié en 1444 par les Français, qui, sous le commandement d'Ambroise de Loré, l'enlevèrent aux Anglais. On voit encore dans les fossés et sur les pierres calcinées les traces de cet incendie. Quoique détruite, cette place conserva néanmoins le titre de châtellenie, et appartint successivement à plusieurs familles importantes du Maine ou de l'Anjou.

Sainte-Suzanne. — Sainte-Suzanne, chef-lieu de canton, arrondissement et à 37 kilomètres à l'est de Laval, est une petite ville de 1,631 habitants, bâtie sur un monticule que l'on aperçoit à une assez grande distance, au pied duquel coule l'Erve. Elle doit son origine à une forteresse qui a joué un rôle sérieux dans les guerres du moyen âge. Herbert, comte de Beaumont, la défendit vaillamment, en 1075, contre Guillaume le Bâtard, duc de Normandie; elle ne fut prise qu'après un long siège. Les Anglais, commandés par le comte de Salisbury, s'en emparèrent encore en 1424, malgré le courage d'Ambroise de Loré, qui s'était jeté dans la place pour la défendre. Quinze ans plus tard, les Français reprenaient Sainte-Suzanne par escalade, sous la conduite de Jean de Bueil, à qui le roi Charles VII en donnait le gouvernement. Au XII^e^ siècle, Lucie de Sainte-Suzanne, la dernière héritière des premiers seigneurs de Sainte-Suzanne, porta cette terre à Raoul de Beaumont, fils aîné d'Herbert II, d'où elle passa successivement aux maisons de Brienne, de Chamaillart, d'Alençon et de Bourbon, jusqu'à sa réunion à la couronne sous Henri IV. Cette petite ville conserve encore quelques restes de son vieux château et de ses remparts à demi écroulés. Une partie de ces remparts présente un phénomène qu'on retrouve en Écosse; ils sont vitrifiés; c'est près de la poterne que l'on remarque cette bizarre construction. La masse de la muraille consiste

en une agglomération de pierres irrégulières et inégales, liées par une pâte vitreuse, noire, tantôt pure, tantôt remplie de grains de sable. La cassure de ce ciment est brillante, anguleuse, lisse; en un mot, semblable à un verre rempli de bulles. Le grès domine parmi les pierres qui sont ainsi empâtées, et, comme il a résisté à la fusion, il est ordinairement facile de le détacher par petits fragments plus ou moins sableux. Les morceaux qui sont restés depuis longtemps exposés à l'action de l'air, s'étant ternis, sont devenus tout à fait semblables à certains échantillons de roches volcaniques. Il suffit, du reste, de jeter les yeux sur la structure de ces masses pour ne conserver aucun doute sur la manière dont elles ont été formées. Il est évident qu'après avoir produit un bain de scories en fusion, on y jetait pêle-mêle toutes sortes de pierres qui s'y enchâssaient et s'y vitrifiaient quelquefois elles-mêmes en partie. On observe même que, quelquefois, le ciment vitreux, trop refroidi, ne s'est introduit dans les intervalles qu'avec peine et y a laissé des vides dans lesquels il pend sous forme de petites stalactites. Les murailles de ce château paraissent avoir été renversées de dedans en dehors.

La chaîne de collines de laquelle dépend le monticule de Sainte-Suzanne, aujourd'hui nues et pelées, porte le nom de *Coëtvron* (*coët*, bois; *vron*, mamelles). Elle était, ainsi que l'indiquent les racines celtiques de son nom, autrefois couverte de bois qui, sans doute, auront fourni les énormes quantités de combustible nécessaire à la préparation de cette étrange construction. Sainte-Suzanne est une petite ville agréable qui possède plusieurs papeteries, dont les machines sont mises en mouvement par l'Erve; des fours à chaux, une tuilerie; une blanchisserie; des moulins à blé, à foulon et à tan; sur son territoire s'ouvrent des carrières de grès à paver et de calcaire aussi dur que le marbre. Son commerce est favorisé par plusieurs foires. On rencontre dans les environs, au village des Erves, des menhirs classés parmi les monuments historiques et rangés en ligne circulaire avec une espèce de symétrie, et deux enceintes connues sous le nom de Camp des Anglais.

Saint-Jean-sur-Erve. — Saint-Jean-sur-Erve est un village du canton de Sainte-Suzanne, situé à 30 kilomètres à l'est de Laval, et dont la population est de 1,100 habitants.

Près de ce village, sur la rivière d'Erve, se trouve un emplacement nommé la *Cité;* le terrain est coupé par des ruines nombreuses, et le sol est reste inculte. C'est là l'emplacement de l'ancienne ville des *Erviens* (*Arvii*). On y a trouvé de nombreuses antiquités. C'est au savant géographe d'Anville que l'on doit la découverte de cette cité gauloise inconnue avant lui.

Près de là se trouvent également d'autres curiosités, qui intéressent la science à un titre différent : ce sont les belles *Grottes de Sauges*, creusées dans de vastes rochers, entre lesquelles passe la rivière d'Erve. On les connaît dans le pays sous le nom de *Caves à Margot*. Ces grottes sont partagées en diverses salles, dont les plus grandes sont larges de 20 mètres; la voûte est formée de rochers qui pendent sur la tête du visiteur et semblent prêts à tomber. Dans quelques endroits, on trouve des lézardes dans le sol, dont une sonde de 33 mètres n'a point atteint le fond. Ces grottes sont ornées de stalactites, de concrétions de forme bizarre; de place en place, on trouve des mares peu profondes, dont l'eau est très limpide. La Margot qui a donné son nom aux grottes de Sauges n'est point une fermière ou une servante; c'est une fée, qui réside dans ces grottes pour veiller sur un trésor. Aussi est-elle encore courtisée, dit-on, par des gens crédules qui voudraient avoir part de ses richesses : munis d'une poule noire, ils se glissent furtivement au fond de la grotte, espérant que Margot leur fera connaître l'endroit où gît le trésor; mais on n'a pas ouï dire, jusqu'à présent, que quelqu'un ait été favorisé par l'invisible maîtresse du lieu. On n'a pas trouvé d'ossements fossiles dans ces grottes; mais il y en a dans d'autres cavernes du pays, dans celles de l'Erve, par exemple, qui s'enfoncent dans des roches de marbre.

Chateau-Gontier (lat. 49° 49′ 50″; long. 3° 2′ 34″ O.). — Château-Gontier (*Castrum Gontherii*), station de la ligne du chemin de fer de Sablé à Châteaubriant, et de celle de Laval à Château-Gontier (réseau de l'Ouest), est une petite ville de 7,218 habitants, située en grande partie sur la rive gauche de la Mayenne, à 30 kilomètres au sud de Laval, chef-lieu d'un arrondissement communal et d'un canton, avec tribunal de 1re instance, société d'agriculture, institution secondaire, etc., etc. Elle avait autrefois le titre de marquisat et dépendait du diocèse d'Angers, du parlement de Paris et de l'intendance de Tours; était chef-lieu d'élec-

tion, et possédait présidial, sénéchaussée, collégiale, prieuré, couvents, etc., etc.

C'est à Foulques Nerra, comte d'Anjou, que Château-Gontier doit son origine : il en jeta les fondements en 1037. Ce lieu s'appelait autrefois *Basilica*, Bazouges ou Bazoche; c'était une métairie appartenant aux moines de Saint-Aubin, d'Angers. Foulques en obtint la cession des moines, auxquels il donna en échange d'autres domaines; il concéda le château qu'il venait de bâtir à un de ses chevaliers, Renault de Gontier, qui donna son nom à la ville. Ce Renault fut plus tard tué dans une émeute à Angers, où il soutenait le parti de Foulques le Réchin contre Geoffroy le Barbu. Son fils, Renault II, prit part à la première croisade. Quelques années plus tard, au XIIIe siècle, la seigneurie de Château-Gontier était devenue assez importante; nous voyons Alard de Château-Gontier, un des chevaliers bannerets de l'Anjou, s'engager comme caution à payer cent marcs d'argent au roi de France Philippe-Auguste, dans le cas où Hervé de Beaumanoir viendrait à manquer à ses engagements envers ce prince. Les seigneurs de Château-Gontier, si l'on en croit un historien, étaient connétables héréditaires d'Anjou. Cette famille ne s'éteignit qu'au XIVe siècle. Leur seigneurie passa à divers possesseurs, dont le plus célèbre est Philippe de Comines. Louis XI, par lettres patentes datées d'Amboise, en 1472, lui donna cette terre, ainsi que celles de Talmont et de Berric, qu'il avait enlevées au vicomte de Thouars. En 1066, Château-Gontier fut assiégé et pris par Conay, comte de Bretagne. Celui-ci venait de déclarer la guerre à Guillaume le Bâtard, au moment où celui-ci allait s'embarquer pour porter la guerre en Angleterre. « Les historiens normands, dit M. A. Thierry, avouent que Guillaume fut quelque peu effrayé de cette nouvelle, car la plus faible diversion pouvait déjouer ses projets de conquête; mais il trouva moyen de se délivrer sans beaucoup de peine de l'ennemi qui se déclarait avec tant de hardiesse et d'imprudence. Le chamberlain du comte de Bretagne, gagné sans doute à prix d'argent, frotta de poison l'intérieur du cor dont son maître se servait à la chasse, et, pour surcroît de précaution, il empoisonna de même ses gants et les rênes de son cheval. » Le poison dont on avait frotté les rênes du comte de Bretagne eut son effet; Conay, ayant mis entre ses dents la bride de son cheval pour débarrasser ses mains, expira immédiatement au moment même où il venait d'entrer dans Château-Gontier.

L'importance de Château-Gontier au moyen âge fut surtout cléricale; la ville possédait plusieurs paroisses, quatre communautés religieuses, et fut le siège de plusieurs conciles. Dans celui qui y fut tenu en 1268, il fut interdit aux baillis et juges séculiers d'occuper les biens de l'Église et d'y envoyer des *mangeurs*. « Ces mangeurs, dit Bodin, étaient des sergents ou garnisaires qu'on envoyait dans les maisons, où ils vivaient à discrétion aux dépens des débiteurs jusqu'à ce que ceux-ci eussent payé. » Un des canons d'un autre concile, tenu à Château-Gontier en 1336, défend d'exiger aucun droit sur les objets que les ecclésiastiques faisaient transporter par terre ou par eau. On doit penser qu'une ville si religieuse dut, au XVIe siècle, prendre parti pour la Ligue. Elle eut fort à souffrir du zèle de ses défenseurs; car, en 1593, le capitaine ligueur Bois-Dauphin fit raser les faubourgs, l'église et le couvent des Cordeliers, la chapelle et l'hospice des Trois-Maries, afin que les soldats de Henri IV ne pussent s'y établir pour l'assiéger. Louis XIII créa dans cette ville un présidial, et Louis XIV, en 1692, donna au corps municipal une nouvelle organisation. Château-Gontier tomba, en 1793, au pouvoir des Vendéens, qui y fusillèrent un certain nombre d'habitants connus par leurs opinions révolutionnaires. L'un des chefs de la Vendée, le fameux abbé Bernier, avait fait ses études au collège de Château-Gontier. Il ne reste qu'un pan de mur de la forteresse bâtie par Foulques Nerra. Le site que ce château occupait est devenu une place. La principale église, l'église Saint-Jean (monument historique), qui date du XIe siècle, est un monument très curieux à étudier, et où l'on peut reconnaître les caractères différents de plusieurs siècles. Citons encore l'église Saint-Remi, reconstruite il y a une trentaine d'années, et l'église de la Trinité, restaurée en 1859.

La ville, vue du dehors, présente un aspect très pittoresque. Elle fabrique des toiles, des serges, des étamines, possède des tanneries et des blanchisseries assez importantes, des filatures de laine, des moulins à blé et à tan; son commerce est favorisé par plusieurs foires.

De la promenade de la ville, dite du Bout-du-Monde, on jouit d'une vue délicieuse sur le bassin de la Mayenne, dont les rives sont bordées de noyers, de vergers, de prairies, et dominées par

des escarpements ombragés qui produisent un effet très agréable.

On trouve dans les environs, sur la rive droite de la Mayenne, des sources minérales ferrugineuses, dites de Pougues-Rouillées. Elles sont au nombre de deux : celle de Saint-Julien et celle de la Voûte-Neuve ; leur température est d'environ 7° centigrades ; elles s'emploient en boisson, en bains, en douches et injections ; elles sont toniques, stimulantes, apéritives, diurétiques, et sont très riches en principes ferrugineux.

C'est à Daon, dans le canton de Bierné, arrondissement de Château-Gontier, qu'est né le fameux abbé Bernier, en 1764. Il était curé d'Angers quand éclata la Révolution ; il prit une part active à l'insurrection de la Vendée, devint membre du conseil supérieur chargé de diriger le soulèvement. Plus tard, il négocia avec Hoche, et contribua à la pacification du pays. Il seconda également, sous le Consulat, les efforts du gouvernement pour rétablir le calme dans les départements de l'Ouest. Employé plus tard avec succès dans les négociations avec le saint-siège au sujet du concordat, il en fut récompensé par sa promotion à l'évêché d'Orléans. Il mourut en 1806.

Les armes de Château-Gontier sont : *de sinople, à un château flanqué de deux tours crénelées, couvertes en clocher, pommetées et girouettées d'or, ouvertes du champ, ajourées et maçonnées de sable, au chef cousu de gueules, chargé de deux clefs d'or.*

Cossé-le-Vivien. — Cossé-le-Vivien, chef-lieu de canton, arrondissement et à 22 kilomètres au nord-ouest de Château-Gontier, sur un affluent de l'Oudon, est une ville peuplée par 3,070 habitants. Cette localité tire son nom de Vivien, frère de Guyon, seigneur de Laval au XI^e^ siècle. Cossé et les communes voisines furent le théâtre, pendant la Révolution, de nombreux combats entre les troupes républicaines et les chouans. La mort de Jean Tréton, dit *Jambe d'Argent*, fameux chef de ces derniers, mit seule fin à la lutte, en 1795. Il se fait à Cossé-le-Vivien un très important commerce de bœufs, favorisé par plusieurs foires. On trouve sur son territoire 28 moulins à blé, à tan et à huile.

Craon. — Craon (*Cronium, Credonum, Credoricum*), station terminale du petit embranchement qui se détache à Chemazé de la ligne du chemin de fer de Sablé à Châteaubriant, chef-lieu de canton, arrondissement et à 20 kilomètres à l'ouest de Château-Gontier, est une petite ville peuplée par 4,675 habitants, située sur la rive gauche de l'Oudon.

L'origine de cette ville est fort ancienne. Ménage pense que c'est le *Cronium* ou le *Cronio* dont il est parlé dans Grégoire de Tours ; ce qui ferait remonter l'origine de cette ville au delà du IV^e^ siècle. Cette petite ville joue un rôle important dans l'histoire de l'Anjou. « Elle était autrefois, dit Bodin, décorée du titre de baronnie ; son seigneur se disait premier baron d'Anjou, et en cette qualité il avait l'honneur d'être un des quatre barons qui devaient porter l'évêque d'Angers le jour de son installation. Plusieurs châtellenies relevaient de cette baronnie, dont la juridiction en première instance s'étendait sur près de quarante paroisses ; elle avait donné son nom à presque tout le pays qui l'environne à plusieurs lieues à la ronde, et qu'on nomme encore le Craonnais. » Au IX^e^ siècle, Craon appartenait à une abbaye de Nantes. Foulques Nerra en fit une baronnie importante, qu'il donna à son parent Lisois. Le petit-fils de Lisois, Guérin, se révolta contre Geoffroy Martel. Excité par le duc de Bretagne, il refusa l'hommage à son suzerain. « L'injure que le baron de Craon venait de faire à Geoffroy Martel obligea celui-ci d'assembler ses barons pour lui faire son procès. Les barons d'Anjou convoqués par le comte et formés en jury dans le château d'Angers, plusieurs d'entre eux prétendirent d'abord que Guérin, quoique cité, ne comparaissant pas pour se défendre, on ne pouvait passer outre, puisque ce n'était pas l'usage en France de condamner les accusés absents. Mais un des pairs, Robert, surnommé le Bourguignon, plus hardi ou plutôt moins attaché aux anciens usages que les autres, s'éleva avec force contre la coutume suivie jusqu'alors, et fit, par ses raisons et son éloquence, partager son sentiment à la majorité de l'assemblée, qui, après en avoir délibéré, déclara Guérin coupable de félonie, et sa baronnie confisquée et réunie au comté d'Anjou. Ce jugement solennel, rendu vers le milieu du XI^e^ siècle, est considéré par les jurisconsultes comme l'origine de l'usage qui s'introduisit depuis en France de condamner les accusés absents, lorsqu'ils avaient été légalement appelés. » (Bodin.)

Restait à faire exécuter la sentence, et Guérin,

appuyé de Conan, duc de Bretagne, et de Robert de Vitré, son propre gendre, défiait la colère de Geoffroy Martel. Mais le duc de Bretagne, en arrivant à Craon pour soutenir Guérin, mourut presque subitement. Guérin se retira alors chez son gendre Robert, à Vitré, y réunit quelques troupes, rentra en Anjou, et, après avoir repris Craon, s'avança jusqu'à Angers. Geoffroy Martel marche contre lui, l'attaque avec vigueur. Guérin est tué dans le combat par Robert le Bourguignon, celui-là même qui l'avait fait condamner, et Geoffroy Martel donne au vainqueur de Guérin la baronnie de Craon. Ce fut là l'origine de la seconde maison de Craon. Cette maison a produit divers personnages assez célèbres. Le plus connu est ce Pierre de Craon, seigneur de La Ferté-Bernard et de Sablé, qui suivit Louis d'Anjou dans son expédition de Naples, en 1384, et qui, chargé par le duc de venir chercher dans son duché l'argent nécessaire à la solde de ses troupes, au lieu de porter la somme reçue, la dépensa à Venise dans la débauche; qui plus tard tendit un infâme guet-apens à son ennemi le connétable Olivier de Clisson, et tenta de l'assassiner la nuit, à Paris, rue Barbette. Nous avons raconté ailleurs (département de Maine-et-Loire) comment, recueilli après son crime par le duc de Bretagne, il attira sur le duc la colère de Charles VI, qui, en venant châtier le meurtrier et celui qui l'avait recueilli, fut atteint de démence dans la forêt du Mans. Nous avons raconté également les crimes monstrueux d'un autre membre de cette famille, Gilles de Laval, maréchal de Retz, petit-fils de Jean de Craon, étranglé et brûlé en 1440 dans la prairie de Nantes. Quelques autres membres de cette famille ont un rôle plus honorable; il faut citer entre autres Antoine de Craon, qui servit la cause de Louis XI et de la France contre Charles le Téméraire; cependant Louis XI, irrité des revers que Craon avait essuyés, les attribuant à son avarice, lui ôta son commandement et le confina dans ses terres. Cette famille étant éteinte, la baronnie de Craon passa successivement aux Sully, aux La Trémouille, puis, en 1586, à Henri de Bourbon, prince de Condé. Au temps de la Ligue, Craon prit parti pour la Ligue. Depuis trois ans Henri IV était roi, et cette ville ne s'était pas encore soumise. Elle n'avait pour défenseurs que quatre cents soldats auxquels s'étaient joints les habitants. En 1595, le prince de Conti et le duc de Montpensier vinrent l'assiéger avec sept mille hommes. La ville tenait bravement, quand elle fut secourue par le duc de Mercœur. Un combat acharné se livra aux portes de la ville; par l'imprévoyance des chefs royalistes, les munitions et surtout les balles vinrent à manquer aux arquebusiers royalistes; les ligueurs s'en aperçurent et les pressèrent plus vivement. Les royalistes, remplaçant par des boutons les balles qui leur faisaient faute, luttèrent avec courage, mais il fallut faire retraite. Le duc de Montpensier se chargea de diriger ce mouvement, et le dirigea si mal que ce fut bientôt une déroute. Dans cette rencontre, il se trouvait des deux côtés un grand nombre d'étrangers, des Espagnols du côté des ligueurs, des Anglais et des lansquenets allemands du côté des royalistes. Les cadavres mal enterrés causèrent bientôt une épidémie qui désola le pays; la famine se joignit aux maux de la guerre, et le pauvre peuple du pays fut obligé de se nourrir de racines de fougère, que l'on faisait sécher au four et qu'on réduisait ensuite en farine pour en faire une espèce de pain. Enfin Craon se soumit au roi. Henri IV fit raser les fortifications et le château en 1604. Un autre château y fut construit au XVIII^e^ siècle sur l'emplacement de l'ancienne forteresse. C'est un assez bel édifice; il domine la route de Craon à Laval.

Craon est la patrie de Volney, qui y naquit en 1757. Son nom de famille était Chassebœuf; il le changea contre celui de Volney, qui en est la traduction arabe. Tout le monde connaît les travaux érudits et brillants de l'auteur des *Ruines* et du *Voyage en Syrie*. Il prit parti pour la Révolution. Quand la Convention créa l'École normale, elle y nomma Volney professeur d'histoire, et le comprit dans la première liste des membres de l'Institut. Il fut membre du Sénat sous Napoléon et y fut du très petit nombre de membres de cette assemblée qui montrèrent quelque indépendance et furent désignés sous le nom d'*idéologues*. Il mourut en 1820.

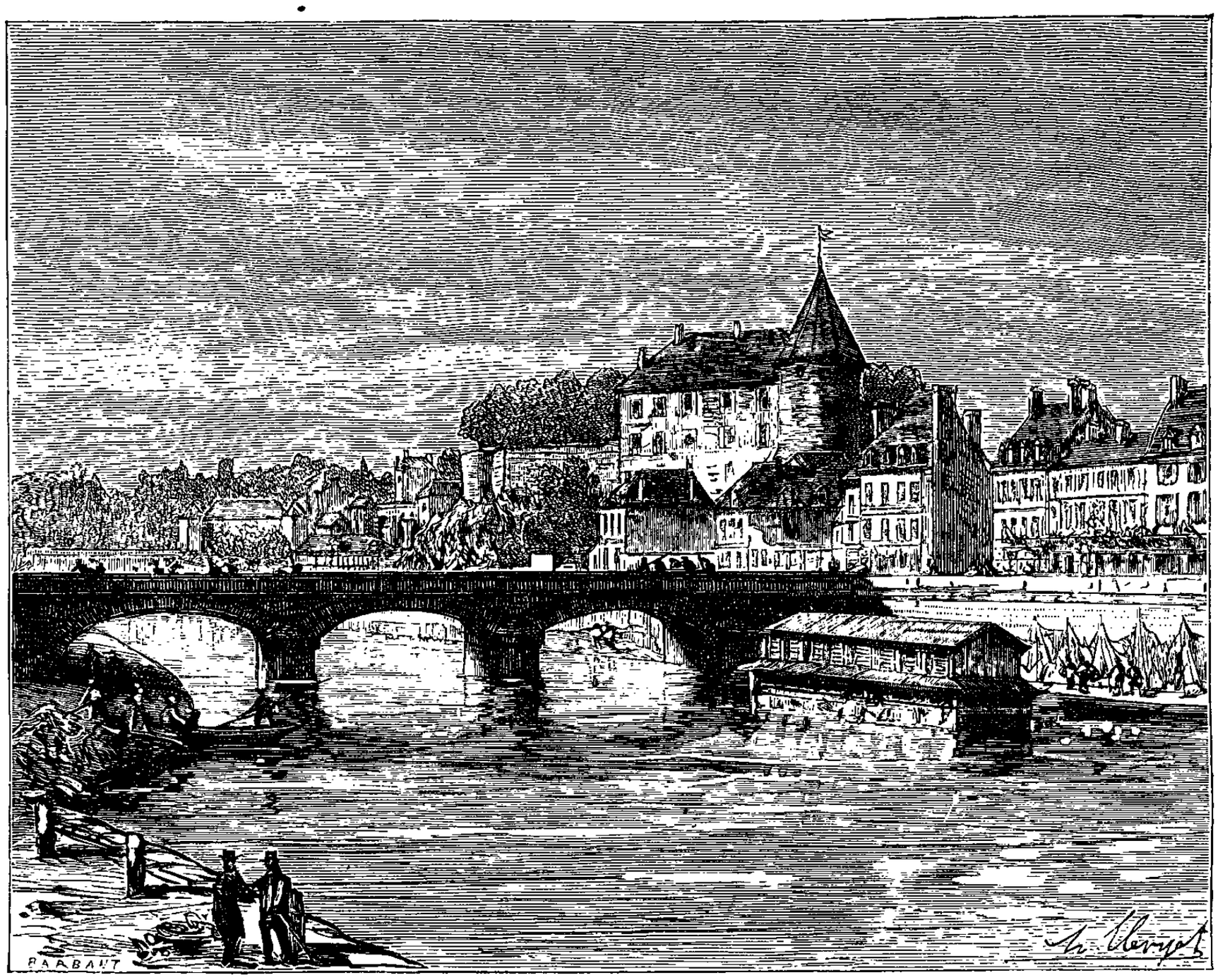
Les armes de Craon sont : *de gueules, au sautoir d'argent;* — aliàs : *losangé d'azur et de gueules*.

MAYENNE (lat. 48° 18′ 17″; long. 2° 57′ 18″ O.). — Mayenne (*Meduana Juhelli*), importante station de la ligne du chemin de fer de Laval à Caen (réseau de l'Ouest), est une ancienne et jolie ville peuplée de 10,098 habitants, située sur le versant

de deux coteaux qui dominent la Mayenne, à 30 kilomètres au nord-nord-est de Laval, chef-lieu d'un arrondissement communal et de deux cantons, avec tribunal de première instance et de commerce, chambre consultative des manufactures, conseil des prud'hommes, petit séminaire. Elle dépendait autrefois du parlement de Paris et de l'intendance de Tours, formait un gouvernement particulier, était chef-lieu d'élection et possédait justice royale, maîtrise particulière, couvents, etc., etc.

Cette ville est désignée, dans les vieux titres, sous le nom de Mayenne-la-Juhelle, du nom de son premier seigneur, Juhel ou Judicaël, de la famille de Foulques Nerra. Il fit élever un château dont les restes subsistaient encore au XVI^e^ siècle, et qui, bâti sur un rocher, passait pour imprenable. Il fut pris deux fois cependant; la première fois par Guillaume le Conquérant. Geoffroy, seigneur de Mayenne, qui avait épousé la fille de Hugues II, comte du Maine, avait lutté avec courage contre Guillaume, et quand celui-ci se fut emparé du Mans, Geoffroy résistait encore dans son château. Guillaume vint l'y assiéger. Le siège se prolongeait et décourageait les assiégeants; le duc s'avisa alors d'un stratagème. Deux enfants, qu'il avait instruits de ce qu'ils devaient faire, parvinrent à pénétrer dans le château en se mêlant avec d'autres enfants, qui jouaient aux portes de la forteresse dans un moment où les Normands avaient laissé quelque répit aux assiégés. La nuit arrivée, les deux petits Normands mettent le feu aux magasins; grand tumulte dans la forteresse. Guillaume encourage ses soldats, les pousse à l'assaut; les remparts sont mal défendus; les gens du château se sont presque tous éloignés pour éteindre l'incendie. Geoffroy, qui s'était retiré dans une partie de la forteresse qu'on nommait le petit château, voyant le reste des fortifications pris par les Normands, se rendit le lendemain. Il demeura pourtant ou redevint maître du château; car on le voit, pendant le reste de sa vie, combattre sans relâche la domination de l'étranger. Sous Juhel II, cent huit chevaliers, réunis dans l'église de Notre-Dame de Mayenne, s'engagèrent à partir pour la conquête des lieux saints et prirent la croix des mains de l'évêque du Mans. Ce fut le fils de Juhel qui fut choisi pour chef de l'expédition. Sous le règne de Charles VI, la ville fut prise par les Anglais en 1424, après un siège de trois mois et quatre assauts inutiles. La même année, après la bataille de Verneuil, l'ancien gouverneur de Mayenne, celui qui venait de la défendre si bien contre les Anglais, le capitaine Leporc, se place en embuscade avec deux cents compagnons déterminés sur la route du Mans, et y attend un détachement de l'armée anglaise, qu'il taille en pièces. En 1448, Mayenne fut rendue à Charles VII en même temps que les autres places du Maine occupées par les Anglais. Lorsque Louis XI s'empara de la succession du roi René d'Anjou, la terre de Mayenne, sur laquelle le duc de Lorraine avait des prétentions, fut adjugée au duc par le parlement de Paris. Elle resta dans la maison de Guise; François I^er^ l'érigea en marquisat en 1544. Mayenne fut plus tard érigée en duché-pairie en faveur du frère cadet du duc de Guise, assassiné à Blois; c'est ce duc de Mayenne qui, pendant les guerres de la Ligue, fut nommé lieutenant général pour la Sainte-Union. Il affectait de se faire nommer duc du Maine, comptant assurer ainsi ses prétentions sur toute la province. On sait le rôle qu'il voulut jouer à cette époque et qui se trouva trop fort pour lui. Vaincu par Henri IV, il eut à essuyer toutes les railleries des politiques; la *Satire Ménippée* ne tarit pas en plaisanteries sur le soin que *M. le lieutenant a de sa conservation,* sur son horreur pour les hérétiques qu'il n'a jamais *voulu regarder en face*, et sur sa fuite au combat d'Arques : « Là étoit dépeinct le miracle d'Arques, où cinq ou six cents déconfortés, près de passer la mer à la nage, faisoient la nique, et mettoient en route, par les charmes du Béarnais, douze ou quinze mille rodomonts, fendeurs de nazeaux et mangeurs de charrettes ferrées; et ce qui étoit plus beau, étoient les dames de Paris aux fenêtres, et autres qui avoient retenu place, dix jours devant, sur les boutiques et ouvroirs de la rue Saint-Antoine, pour voir amener le Béarnais prisonnier en triomphe, lié et bagué; et comment il la leur bailla belle, parce qu'il vint (en un autre habit) par les faubourgs Saint-Jacques et Saint-Germain. » Mayenne mourut oublié en 1611, quinze ans après avoir fait la paix avec Henri IV. Son fils Henri, duc de Mayenne, périt, en 1621, au siège de Montauban, sans laisser de postérité. Son duché passa à son gendre, le duc de Nevers, Gonzague, auquel le cardinal de Mazarin l'acheta en 1654.

La ville de Mayenne, pendant cette période, avait eu cruellement à souffrir des guerres civiles. Les calvinistes y avaient été égorgés après la prise



Mayenne.

du Mans, en 1572. La ville fit sa soumission à Henri IV dès 1589. Elle fut reprise par les ligueurs, commandés par Bois-Dauphin, puis reprise dans la même année (1592) par le maréchal d'Aumont. Rien d'important ne se passa dans cette ville jusqu'à la Révolution. En 1793, les Vendéens s'en emparèrent : ce fut là qu'ils délibérèrent sur la route qu'ils devaient suivre, et qu'ils se déterminèrent à se diriger vers la Normandie. Plus tard, quand la grande guerre de la Vendée eut été terminée, la chouannerie désola longtemps les environs de cette ville.

Parmi les personnages célèbres nés à Mayenne ou dans les environs, nous nous contenterons de citer : Ambroise de Loré, le champion populaire de l'indépendance nationale contre l'invasion anglaise, le chevalier dont le nom revient si souvent dans le récit des faits d'armes du XV^e^ siècle, né au château de Loré (à 6 kilomètres de Mayenne) en 1396, et qui mourut en 1446 à Paris, dont le roi Charles VII l'avait nommé grand prévôt; M. de Chévérus, le pieux archevêque de Bordeaux, né à Mayenne en 1768, mort en 1836. Ses missions aux États-Unis, son ardente charité, son dévouement le firent aimer et respecter des populations au milieu desquelles il vécut longtemps, et le protestant unitaire Channing a rendu un solennel hommage aux vertus du prêtre catholique. Évêque de Boston en 1810, il fut plus tard (en 1823) nommé évêque de Montauban, et en 1826 archevêque de Bordeaux. Peu de temps avant sa mort, il avait reçu le chapeau de cardinal. En 1844, on a érigé à ce digne prélat, sur la place qui porte son nom, une statue en bronze avec bas-reliefs, de David d'Angers.

Mayenne, vieille ville, assez irrégulièrement bâtie dans la partie haute, est divisée en deux quartiers : le quartier de la rive droite forme la ville proprement dite; le quartier de la rive gauche n'est qu'un faubourg dont le voisinage de la gare du chemin de fer amène le rapide développement.

Parmi les monuments que possède Mayenne, nous citerons : le vieux château de ses seigneurs, sur la rive droite de la rivière, converti en prison, et qui conserve encore cinq tours du côté de la Mayenne, et trois autres du côté du nord ; l'église Notre-Dame, fondée en 1110 ; l'église Saint-Martin, édifice roman, ancien prieuré de l'abbaye de Marmoutiers ; le couvent des capucins, occupé par les religieuses de la Visitation ; le couvent des bénédictines, datant de 1654, qui est devenu l'Hôtel-Dieu ; le petit séminaire ; le vaste asile départemental d'aliénés ; l'hôtel de ville, qui renferme un petit musée. Un pont neuf a été construit en amont du Vieux-Pont ; ils sont reliés par de larges quais ; de grandes rues et de beaux boulevards sillonnent et entourent aujourd'hui la ville.

Mayenne possède des fabriques de calicots, de toiles et de mouchoirs qui occupent dans la ville ou dans sa banlieue 8,000 ouvriers environ ; des moulins et des fours à chaux. Son commerce est favorisé par plusieurs foires.

Les armes de la ville sont : *de gueules, à six écussons d'or, 3, 2 et 1.*

« A 1,200 ou 1,500 mètres environ au nord de Mayenne, dit Ad. Joanne, au lieu dit le *Gué de Saint-Léonard*, à côté de la minoterie de Brives, et presqu'en face du hameau des *Châtelliers*, les travaux de canalisation de la Mayenne ont fait découvrir, en 1864, les débris d'un gué établi par les Romains. Les restes d'une charpente en bois ont été reconnus à un mètre environ au-dessous du niveau moyen de la rivière. MM. de Sarcus et Chédeau ont recueilli en cet endroit près de 3,000 médailles impériales, la plupart en bronze, quelques fragments de statuettes et d'autres menus objets. Enfin une colonne milliaire, dont la partie supérieure a été brisée et dont la partie inférieure porte la trace d'une tentative faite pour la scier, a été aussi retirée de l'eau et déposée à l'hôtel de ville de Mayenne. »

A 5 kilomètres à l'ouest de Mayenne, on voit les ruines de l'abbaye de *Fontaine-Daniel*, fondée au commencement du XIII^e^ siècle par Juhel III. Elles consistent en : une salle capitulaire, les cuisines, et une salle dé la Cacaudière ; d'autres bâtiments sont beaucoup plus récents et ne datent que du XVII^e^ et du XVIII^e^ siècle. Une manufacture de coton y est établie.

AMBRIÈRES. — Ambrières (*Ambo Rivos*), station de la ligne du chemin de fer de Laval à Caen (réseau de l'Ouest, section de Mayenne à Flers), chef-lieu de canton, situé près du confluent de la Varenne avec la Mayenne, à 12 kilomètres au nord de Mayenne, est une jolie petite ville de 2,665 habitants.

Son origine est ancienne : c'était autrefois une baronnie qui dépendait des seigneurs de Mayenne ; elle était entourée de murs et défendue par un château, dont les ruines existent encore et qui avait été construit par Guillaume le Conquérant. Voici ce que dit un des historiens de Guillaume : « Vers l'année 1049, Guillaume se rendit à Ambrières, où il entreprit d'élever un château pour arrêter les courses de Geoffroy Martel en Normandie. Le comte d'Anjou essaya de s'opposer à l'exécution de ce projet et de surprendre son adversaire dans une embuscade. Découvert et obligé d'en venir aux mains, il fut vaincu après une sanglante mêlée. A la suite de ce combat, le duc Guillaume construisit le fort d'Ambrières, qu'il pourvut d'une bonne garnison, et retourna à Rouen. Six années après, en 1055, Geoffroy vint sans succès assiéger la place, malgré le concours que lui prêtèrent Eudes, comte de Nantes, et le duc d'Aquitaine : Ambrières resta le boulevard de la Normandie sur la frontière du Maine. » En 1450, un détachement d'Anglais fut défait sous les murs de la place. Elle fut une des premières à reconnaître Charles VII, après la bataille de Formigny.

Cette petite ville est bien bâtie, propre, fort agréable ; elle possède un hospice élevé en partie sur l'emplacement de l'ancien château. Les ruines de celui-ci ont été rangées au nombre de nos monuments historiques ; elles consistent principalement en une moitié verticale de son donjon qui domine la Varenne ; il était carré et flanqué de contreforts. L'église paroissiale mérite l'attention des visiteurs ; elle date du commencement du XII^e^ siècle et possède une abside terminale ; ses transepts sont également terminés par une absidiole.

Ambrières fabrique des calicots ; elle doit une certaine importance à son heureuse situation près du confluent de deux rivières, de la Mayenne et de la Varenne, *ambo rivos,* ce qui lui a valu son nom, et sur le chemin de fer de Laval à Caen, qui la met facilement en communication avec Mayenne et Domfront, les deux villes les plus voisines ; de plus, elle est au croisement de deux

routes, l'une départementale et l'autre nationale. Ses marchés sont très fréquentés.

Au sud-ouest d'Ambrières, sur la petite rivière du Colmont, affluent de la Mayenne, on voit le donjon de *Châteauneuf;* il est également carré, comme la plupart de ceux qui furent construits au xi^e^ siècle, et flanqué de contreforts plats.

Bais. — Bais (*Bacivum*, *Bacium*), chef-lieu de canton, arrondissement et à 21 kilomètres à l'est-sud de Mayenne, est un bourg peuplé de 2,042 habitants. Il fut complètement brûlé par les Vendéens en 1799. On trouve sur son territoire des fours à chaux et un grand nombre de moulins à blé, à tan et à l'huile; son commerce est favorisé par plusieurs foires. Bais est relié à Évron par une belle route de 12 kilomètres, et à Villaines-la-Juhel une autre route de 26 kilomètres.

Jublains. — Jublains est un bourg du canton de Bais, peuplé de 1,712 habitants, situé près de la forêt de Bourgon et à 11 kilomètres au sud-est de Mayenne.

C'est l'ancienne capitale des *Aulerces Diablintes*, *Noiodunum* ou *Nœodunum*. Cette ville est mentionnée au v^e^ siècle comme l'une des trois cités de la province; *Vagoritum* et *Suindinum* étaient les deux autres. Elle était administrée par un comte et fut convertie au christianisme par saint Thurbe, évêque du Mans. Elle posséda bientôt une abbaye, qui existait dès le vii^e^ siècle. La ville fut, deux siècles plus tard, ravagée par les Normands. Elle ne se releva pas de ce désastre; ses habitants se réfugièrent à Laval, à Mayenne et au Mans. On y a découvert beaucoup d'antiquités, des médailles, des vases, des débris de statues, des mosaïques. On y a retrouvé les vestiges d'un temple à la Fortune et d'un théâtre. Une vieille fontaine, située dans le voisinage, désignée sous le nom de *Fontaine des Caves,* et quelques restes de voûtes de construction très ancienne ont fait supposer que la ville possédait des bains publics. Les antiquaires ont retrouvé le tracé de l'enceinte de Jublains: c'était une enceinte rectangulaire de 117^m^,50 sur 104^m^,25; les murailles étaient hautes de 4 mètres et larges de 3 mètres. Ces murailles présentent, de mètre en mètre, des cordons formés de deux rangs de briques superposées. Des tours sont placées aux quatre angles du carré, et d'autres sont placées dans les intervalles; une seule de ces tours est carrée. Cette première enceinte en enveloppait une seconde, au centre de laquelle était une sorte de donjon, assez semblable à ceux que l'on construisait en Normandie à l'époque romane. On a trouvé dans les environs et l'on trouve encore de nombreuses antiquités romaines. Les ruines occupent une superficie de 50 hectares, sous le bourg actuel et ses alentours; elles forment sur le sol un dépôt de débris de 2 mètres d'épaisseur. Une voie romaine conduisait de Jublains à un camp, dont les vestiges se distinguent encore au confluent de la rivière d'Aron et de la Mayenne, et au centre duquel se trouve le bourg de Moulay.

A quelque distance de Jublains, sur la route d'Aron, on remarque un piédestal de granit haut de 3 mètres sur 2 de largeur; on l'appelle la *Chaire du diable.*

Ernée. — Ernée, chef-lieu de canton, arrondissement et à 24 kilomètres à l'ouest de Mayenne, agréablement située sur la rivière qui lui donne son nom, est une ville peuplée par 5,336 habitants, mise en communication avec le réseau de l'Ouest par la station de Mayenne.

Ernée paraît devoir son origine à une chapelle bâtie dans ce lieu au vii^e^ siècle sur le tombeau d'un saint qui était venu prêcher le christianisme dans le pays; ce fut là l'origine de la ville. Elle était anciennement protégée par une forteresse, démolie depuis longtemps, et dont les matériaux ont été employés à la construction de l'église paroissiale. Henri de Lorraine y mourut en 1654; elle fut prise par les Vendéens en 1793. Ernée est une jolie ville; ses rues sont larges, et ses maisons propres et bien bâties. Elle possède une trentaine de moulins à farine, à huile et à tan; son industrie consiste en forges et en fabriques de toiles. Elle fait, en outre, le commerce de lin, des vins et des eaux-de-vie.

Sur le coteau qui domine la rivière s'élève le beau château de Panard, qui date du xvi^e^ siècle.

Gorron. — Gorron, mis en communication avec le réseau de l'Ouest par la station d'Ambrières, chef-lieu de canton, peuplé de 2,787 habitants, arrondissement et à 22 kilomètres au nord-ouest de Mayenne, doit son origine à un château fort que les seigneurs de Mayenne avaient élevé sur la rive gauche du Colmont pour protéger leur pays contre les invasions des Normands. Guillaume le

Conquérant s'en empara en 1069. Geoffroy le Bel, comte de Touraine, d'Anjou et du Maine, le rendit en 1137 à Juhel de Mayenne, à la condition que celui-ci l'aiderait à faire valoir ses droits sur l'Angleterre et la Normandie. Il fut plusieurs fois pris et repris et enfin détruit pendant les troubles de la Ligue. Son emplacement est occupé par une halle, monument beaucoup plus utile pour ses industrieux habitants, qui commercent en grains, bestiaux et toiles. L'industrie y est représentée par plus de 32 moulins, des tanneries, des fabriques de tissus de coton et de sabots.

Lassay. — Lassay, mis en communication avec le réseau de l'Ouest par la station d'Ambrières, sur un affluent de la Mayenne, chef-lieu de canton, peuplé de 2,467 habitants, arrondissement et à 20 kilomètres au nord-est de Mayenne, est remarquable par son vieux château, le mieux conservé de tous ceux que possède le département. Il fut pris en 1054 par Guillaume le Conquérant. Pendant les guerres qui désolèrent la France au temps de Charles VI, les Anglais, maîtres du château de Lassay, en sortaient de temps en temps pour faire des courses dans le voisinage. Ambroise de Loré les y poursuivit et les força à capituler. Les tours et les murs du château sont peu élevés ; on y entre par un pont-levis protégé par deux fortes tours. L'industrie de cette ville est représentée par des moulins à huile, à blé et à tan, et par des corroiries.

Les armes de Lassay sont : *d'argent, à un caducée d'azur.*

Au nord de Lassay s'élèvent les belles ruines du château de Bois-Thibault, qui date du xv^e^ siècle ; et, à 1 kilomètre au sud-ouest de ce dernier, celles du château de Bois-Frou, qui est de l'époque de la Renaissance.

Pré-en-Pail. — Pré-en-Pail, chef-lieu de canton, arrondissement et à 37 kilomètres au nord-est de Mayenne, près des sources de la Mayenne, au pied de la montagne des Avaloirs, à peu de distance de la forêt de Multonne, est une petite ville commerçante, peuplée par 3,262 habitants. Cette localité faisait autrefois partie d'un *pagus* appelé Pail, et dont le nom se retrouve encore dans celui de quelques communes du voisinage, telles que Saint-Cyr-en-Pail et Villepail, dans le canton de Villaines-la-Juhel. On remarque dans cette ville une église du xi^e^ siècle, restaurée il y a quelques années ; un château qui a été réparé vers la fin du règne de Louis XV. A 3 kilomètres se trouve la vieille montagne de Saint-Julien. L'industrie de Pré-en-Pail est représentée par une tannerie et par 24 moulins disséminés sur son territoire. Son commerce est favorisé par des marchés aux bestiaux très fréquentés.

La forêt de Multonne recouvre la croupe d'une haute colline appelée le *Mont-Souprat* ou *Montagne Sainte-Anne*, parce que son sommet, dont on évalue l'altitude à près de 385 mètres, est couronné par une chapelle dédiée à sainte Anne. Elle est le but d'un pèlerinage qui a lieu à la fin de juillet et qui est encore très fréquenté.

La Poôté. — Le Poôté, à quelques kilomètres des limites des départements de la Sarthe et de l'Orne avec la Mayenne, canton et à 12 kilomètres au sud de Pré-en-Pail, à 45 kilomètres au nord-est de Mayenne, sur un affluent de la Sarthe, est une commune peuplée de 3,100 habitants. L'industrie y est représentée par une blanchisserie de cire.

Villaines-la-Juhel. — Villaines-la-Juhel, chef-lieu de canton, arrondissement et à 28 kilomètres à l'est de Mayenne, sur un affluent du Merdereau, à 3 kilomètres de la forêt de Pail, est une ancienne ville peuplée de 2,913 habitants. Cette jolie petite ville doit son origine à un château fort, dont il ne reste plus aucun vestige, construit au xi^e^ siècle par Juhel de Mayenne. L'industrie, assez active, y est représentée par une tuilerie, une briqueterie, fabrication de tuyaux de drainage, poterie, tannerie, nombreux moulins, fabriques de machines agricoles ; son commerce est favorisé par une dizaine de foires.

STATISTIQUE DU DÉPARTEMENT DE LA MAYENNE

RANG DU DÉPARTEMENT

Superficie : 72ème. — Population : 46ème. — Densité de la population : 34ème.

I. STATISTIQUE GÉNÉRALE

SUPERFICIE.	POPULATION.	ARRONDISSEMENTS.	CANTONS.	COMMUNES.	REVENU TERRITORIAL.	CONTRIBUTIONS et REVENUS PUBLICS
5.171 kil. carrés, ou 517.063 hect.	Hommes, 173.904 Femmes, 178.029 Total. . 351.933 68 hab. 06 par kil. carr.	3	27	276	Propriétés bâties... 5.000.000 fr. — non bâties 20.000.000 » Revenu agricole.... 94.000.000 »	20.000.000 fr.

II. STATISTIQUE COMMUNALE

ARRONDISSEMENT DE LAVAL

Superficie, 1.811 kil. carrés ou 181.063 hect. — Population, 123.897 hab. — Cantons, 9. — Communes, 91.

CANTON, sa population.	NOM de LA COMMUNE.	POPULATION.	Distance au chef-lieu d'arr.
Laval, 2 cant., 13 comm., 40.867 hab.	Laval (Est)	10.730	»
	Astillé	812	15
	Courbeville	761	15
	Entrammes	1.353	8
	Huisserie (L')	1.183	6
	Montigné	956	9
	Nuillé-sur-Vicoin	1.419	11
	Laval (Ouest)	16.377	»
	Ahuillé	1.382	10
	Changé	1.824	4
	Saint-Berthevin	1.905	4
	Saint-Germain-le-Fouilloux	1.054	10
	St-Jean-sur-Mayenne	1.111	10
Argentré, 9 comm., 8.465 hab.	Argentré	1.576	10
	Bonchamp	1.182	5
	Châlons	701	18
	Chapelle-Anthenaise (La)	719	13
	Forcé	315	6
	Louverné	1.970	8
	Louvigné	470	10
	Montflours	502	15
	Parné	1.030	10
Challand, 9 comm., 16.831 habit.	Challand	2.228	20
	Andouillé	2.872	15
	Baconnière (La)	2.093	17
	Bigottière (La)	927	22
	Croixille (La)	1.295	30
	Juvigné	2.914	30
	Saint-Germain-le-Guillaume	1.014	20
	Saint-Hilaire-des-Landes	1.549	25
	Saint-Pierre-des-Landes	1.939	35
Évron, 11 communes, 14.932 habit.	Évron	4.724	33
	Assé-le-Bérenger	703	40
	Châtres	745	30
	Livet	390	26
	Mézangers	917	34
	Neau	735	28
	Saint-Christophe-du-Luat	1.112	28
	Sainte-Gemmes-le-Robert	2.035	37
	Saint-Georges-sur-Erve	1.260	37
	Vimarcé	979	46
	Voutré	1.352	43
Loiron, 16 communes, 14.849 habitants.	Loiron	1.142	15
	Beaulieu	741	18
	Bourgneuf (Le)	2.203	20
	Bourgon	1.401	28
	Brulatte (La)	504	13
	Genest (Le)	955	9
	Gravelle (La)	534	20
	Launay-Villiers	540	23
	Montjean	955	15
	Olivet	487	14
	Port-Brillet	778	16
	Ruillé-le-Gravelais	712	17
	Saint-Cyr-le-Gravelais	686	32
	Saint-Isle	143	15
	Saint-Ouen-des-Toits	1.624	14
	Saint-Pierre-la-Cour	1.444	35
Meslay, 14 c., 11.371 h.	Meslay	1.883	20
	Arquenay	799	17
	Baunes	292	38
	Bazouge-de-Chéméré (La)	1.233	28
Suite de Meslay.	Bazougers	1.348	18
	Bignon (Le)	525	17
	Chéméré-le-Roi	1.033	30
	Cossé-en-Champagne	781	40
	Cropte (La)	656	24
	Épineux-le-Séguin	551	36
	Maisoncelles	525	14
	Saint-Denis-du-Maine	501	21
	Saint-Georges-le-Fléchard	504	19
	Saulges	740	34
Montsurs, 10 comm., 7.244 hab.	Montsurs	1.791	20
	Brie	727	24
	Chapelle-Rainsouin (La)	527	19
	Deux-Evailles	482	27
	Gesnes	384	7
	Montourtier	974	27
	Nuillé-sur-Ouette	412	20
	Saint-Céneré	800	16
	Saint-Ouen-des-Vallons	371	25
	Soulgé-le-Bruant	776	17
Sainte-Suzanne. 10 comm., 9.318 hab.	Sainte-Suzanne	1.631	37
	Blandouet	459	37
	Chammes	845	31
	Saint-Jean-sur-Erve	1.100	31
	Saint-Léger	556	23
	Saint-Pierre-sur-Erve	414	34
	Thorigné	597	36
	Torcé	1.175	43
	Vaiges	1.565	24
	Viviers	976	43

ARRONDISSEMENT DE CHATEAU-GONTIER

Superficie, 1.268 kil. carrés ou 126.795 hect. — Population, 74.533 hab. — Cantons, 6. — Communes, 73.

CANTON, sa population.	NOM de LA COMMUNE.	POPULATION.	Distance au chef-lieu d'arr.
Chateau-Gontier, 15 communes, 20.064 habitants.	Chateau-Gontier	7.218	»
	Ampoigné	791	10
	Azé	1.215	20
	Bazouges	1.679	2
	Chemazé	1.713	8
	Fromentières	1.114	5
	Houssay	691	12
	Laigné	1.112	10
	Loigné	919	7
	Marigné-Peuton	730	10
	Ménil	1.226	7
	Origné	435	»
	Saint-Fort	499	4
	Saint-Gault	304	11
	Saint-Sulpice	418	9
Bierné, 10 comm., 8.387 hab.	Bierné	978	14
	Argentan	360	20
	Châtelain	537	22
	Coudray	542	7
	Daon	1.000	10
	Gennes	1.137	7
	Longuefuye	431	9
	Saint-Denis-d'Anjou	2.435	23
	Saint-Laurent-des-Mortiers	533	25
	Saint-Michel-de-Feins	434	12
Cossé-le-Vivien, 11 comm., 10.989 habit.	Cossé-de-Vivien	3.070	22
	Chapelle-Craonnaise (La)	502	20
	Cosmes	539	19
	Cuillé	1.590	40
	Gastines	411	39
	Laubrières	512	34
	Méral	1.300	27
	Peuton	409	12
	Quelaines	1.666	15
	Saint-Poix	571	31
	Simplé	419	14
Craon, 13 comm., 13.329 habit.	Craon	4.675	20
	Athée	926	21
	Boissière (La)	270	23
	Bouchamps	664	23
	Chérancé	381	19
	Denazé	384	16
	Livré	1.301	24
	Mée	445	16
	Niafles	429	24
	Pommerieux	960	15
	Saint-Martin-du-Limet	562	25
	Saint-Quentin	916	16
	Selle-Craonnaise (La)	1.416	27
Grez-en-Bouère, 12 comm., 10.400 habit.	Grez-en-Bouère	1.703	15
	Ballée	903	26
	Beaumont-Pied-de-Bœuf	408	24
	Bouère	2.052	18
	Bouessay	578	26
	Buret (Le)	520	20
	Préaux	339	23
	Ruillé-Froid-Fonds	876	10
	Saint-Brice	815	25
	Saint-Charles	429	16
	Saint-Loup-du-Dorat	432	25
	Villiers-Charlemagne	1.345	12
Saint-Aignan-sur-Roé, 12 comm., 11.364 habitants.	Saint-Aignan-sur-Roé	1.008	35
	Ballots	1.944	28
	Brains-sur-les-Marches	603	40
	Congrier	1.158	32
	Fontaine-Couverte	883	36
	Renazé	2.253	30
	Roé (La)	650	35
	Rouaudière (La)	706	39
	Saint-Erblon	250	40
	Saint-Michel-la-Roé	698	36
	Saint-Saturnin	588	33
	Senonnes	623	30

ARRONDISSEMENT DE MAYENNE

Superficie, 2.092 kil. carrés ou 209.205 hect. — Population, 153.503 hab. — Cantons, 12. — Communes, 112.

CANTON, sa population.	NOM de LA COMMUNE.	POPULATION.	Distance au chef-lieu d'arr.
Mayenne, 2 cantons, 22 communes, 32.447 habitants.	Mayenne (Est)	4.549	»
	Aron	1.725	5
	Bazoche-Montpinçon (La)	298	5
	Bazouge-des-Alleux	669	15
	Belgeard	621	6
	Commer	1.453	7
	Grazay	1.180	10
	Marcillé-la-Ville	1.386	10
	Martgné	1.840	13
	Moulay	494	4
	Sacé	687	15
	Saint-Fraimbault-de-Prières	1.137	6
	Mayenne (Ouest)	5.549	»
	Alexain	937	14
	Contest	1.093	6
	Haie-Traversaine (L')	815	8
	Oisseau	2.906	7
	Parigné	497	3
	Placé	1.084	15
	Saint-Baudelle	807	4
	Saint-Georges-Buttavent	2.159	6
	St-Germain-d'Anxure	561	14
Ambrières, 8 c., 10.575 hab.	Ambrières	2.665	10
	Chantrigné	1.884	13
	Cigné	1.444	14
	Couesmes	1.307	18
	Pas (Le)	1.616	15
	Saint-Loup-du-Gast	853	9
	Soucé	515	18
	Vaucé	291	20
Bais, 9 comm., 14.921 hab.	Bais	2.042	21
	Champgeneteux	1.770	20
	Hambers	1.673	17
	Izé	1.767	26
	Jublains	1.712	10
	Saint-Martin-de-Connée	1.970	34
	St-Pierre-sur-Orthe	2.122	35
	St-Thomas-de-Courceriers	936	30
	Trans	929	25
Couptrain, 11 comm., 12.128 habitants.	Couptrain	378	32
	Chapelles (Les)	738	28
	Chevaigné	945	22
	Javron	2.420	25
	Lignières-la-Doucelle	2.093	42
	Madré	1.306	30
	Neuilly-le-Vendin	1.098	33
	Orgères	404	40
	Pallu (La)	564	35
	Saint-Aignan	1.001	28
	Saint-Calais-du-Désert	1.181	36
Ernée, 6 c., 14.605 h.	Ernée	5.336	23
	Larchamp	2.132	30
	Montenay	2.003	21
	Pellerine (La)	390	31
	Saint-Denis-de-Gastines	3.257	18
	Vautorte	1.487	15
Gorron, 11 comm., 14.112 habit.	Gorron	2.787	20
	Brecé	2.010	18
	Carelles	900	25
	Châtillon-sur-Colmont	2.546	10
	Colombiers	1.126	20
	Hercé	672	23
	Lesbois	668	23
	Levaré	737	27
	Saint-Aubin-Fosse-Louvain	904	26
	St-Mars-sur-Colmont	1.357	11
	Vieuvy	405	27
Le Horps, 10 comm., 9.847 habit.	Horps (Le)	1.584	16
	Champéon	1.506	10
	Chapelle-au-Riboul (La)	1.174	15
	Charchigné	912	20
	Courberie	301	18
	Ham (Le)	1.117	20
	Hardanges	855	20
	Montreuil	715	12
	Poulay	666	12
	Ribay (Le)	1.017	18
Landivy, 9 comm., 12.507 hab.	Landivy	2.005	40
	Désertines	1.419	28
	Dorée (La)	934	33
	Fougerolles	2.559	35
	Montaudin	1.566	28
	Pontmain	559	33
	Saint-Berthevin-la-Tannière	1.007	28
	Saint-Ellier	1.030	35
	St-Mars-sur-la-Futaie	1.428	35

SUITE DE L'ARRONDISSEMENT DE MAYENNE

CANTON, sa population.	NOM de LA COMMUNE.	POPULATION.	Distance au chef-lieu d'arr.
LASSAY, 10 comm., 8.513 habit.	Lassay	2.467	20
	Baroche - Gondouin (La)	645	22
	Brétignolles	310	10
	Housseau (Le)	429	24
	Melleray	471	20
	Niort	1.329	20
	Rennes-en-Grenouilles	434	26
	St-Julien-du-Terroux	691	28
	Sainte-Marie-du-Bois	879	23
	Thubœuf	858	28
PRÉ-EN-PAIL, 7 comm. 10.318 hab.	Pré-en-Pail	3.262	36
	Boulay	428	40
	Champfremont	762	45
	Poôté (La)	3.100	45
	Ravigny	470	48
	Saint-Cyr-en-Pail	1.129	32
	Saint-Samson	1.067	40
VILLAINES-LA-JUHEL, 10 comm., 13.530 hab.	Villaines-la-Juhel	2.913	30
	Averton	1.378	32
	Courcité	2.020	30
	Crennes	517	30
	Gesvres	1.525	37
	Loupfougères	1.089	21
	St-Aubin-du-Désert	989	30
	Saint-Germain-de-Coulamer	1.394	35
	Saint-Mars-du-Désert	799	35
	Villepail	916	30

III. STATISTIQUE MORALE (1)

Par M. EUG. BOUTMY, ancien Professeur.

Les chiffres en caractères gras inscrits dans chacune des trois petites colonnes de ce tableau indiquent le rang du département relativement à la mention devant laquelle ils sont placés.

Religion (2).

	Catholiques	350.499
	Protestants	119
	Israélites	7
	Clergé catholique	634
	Pasteurs	»
	Rabbins	»

Mouvement de la population.

	Naissances	8.666
	Mariages	2.815
	Décès	8.382
36e	Durée moyenne de la vie	38 ans.

Instruction (3).

69e	Nombre des jeunes gens sachant lire, écrire et compter sur 100 jeunes gens maintenus sur les listes de tirage	69.87
	Nombre des établissements d'enseignement secondaire de l'État	4
	Nombre des écoles primaires (publiques ou libres)	571

Crimes contre les personnes (4).

COURS D'ASSISES.

10e	Rapport du nombre des accusés à la population	1 sur 12.135 hab.
	Nombre total des accusés	29

Infanticides.

6e	Rapport du nombre des infanticides à celui des enfants naturels	1 sur 81.6
	Nombre total	5

Suicides.

27e	Rapport des suicides au chiffre de la population	1 sur 6.640 hab.
	Nombre total	33

Crimes contre les propriétés.

72e	Rapport du nombre des accusés à la population	1 sur 31.993 hab.
	Nombre total	11

Tribunaux correctionnels.

45e	Nombre des affaires	1.383
	Nombre des prévenus	1.575
	Nombre des condamnés	1.507

Procès.

	Affaires civiles (5)	630
	Affaires commerciales (6)	454
72e	Faillites (7)	15

Paupérisme.

5e	Rapport des indigents au chiffre de la population	1 sur 16 hab.
	Nombre total	21.635
	Bureaux de bienfaisance	98
	Hôpitaux et hospices	19
	Aliénés à la charge du département	357
	Sociétés de secours mutuels	22

Contributions directes (8).

41e	Foncière	1.683.959
	Personnelle et mobilière	358.211
	Portes et fenêtres	204.657

(1) Les chiffres contenus dans ce tableau sont empruntés, pour la plupart, à l'*Annuaire statistique de la France* (1878), publié par le ministère de l'agriculture et du commerce, ou calculés d'après des données puisées dans cet ouvrage.

(2) Ces chiffres sont antérieurs au recensement de 1876, qui a négligé ce point de vue.

Culte catholique. — Évêché à Laval, suffragant de la métropole de Tours. Le diocèse de Laval, qui comprend le département tout entier, compte 31 cures, 208 succursales et 174 vicariats rétribués par l'État. Les congrégations et communautés religieuses établies dans le département étaient, avant 1880, au nombre de 31 : 7 pour les hommes et 24 pour les femmes.

(3) Le département relève de l'académie de Rennes. Lycée à Laval; collèges communaux à Ernée et à Evron; 2 établissements libres pour l'enseignement secondaire. Ecole normale d'instituteurs primaires et cours normal d'institutrices à Laval. Au point de vue du nombre d'élèves inscrits dans les écoles primaires de 6 à 13 ans, sur 100 enfants recensés, la Mayenne occupe le 78e rang. Le même département occupe le 59e rang d'après le nombre d'enfants présents à l'école par 10,000 habitants.

(4) Au point de vue judiciaire, le département de la Mayenne ressortit à la cour d'appel d'Angers. Laval est le siège de la cour d'assises. Chaque chef-lieu d'arrondissement possède un tribunal de première instance; celui de Laval est divisé en deux chambres. Des tribunaux de commerce sont établis à Laval et à Mayenne.

(5) Ce chiffre indique le nombre des affaires civiles terminées pendant l'année.

(6) Ce chiffre comprend les affaires contentieuses à juger pendant l'année.

(7) Terminées pendant l'année.

(8) Trésorier-payeur général à Laval; receveur particulier dans chaque chef-lieu d'arrondissement; 54 percepteurs.

BIBLIOGRAPHIE

1529. Histoire aggrégative des annales et chroniques d'Anjou et du Maine, par *Jean de Bourdigné*, in-folio ; nouvelle édition publiée en 1842, en 2 volumes grand in-8°, par M. *de Quatrebarbes.*

1615. Les antiquités du pays du Maine, par *Julien Bordereau* (imprimées avec le commentaire de la coutume du Mans). In-folio.

1795. Description du Maine au tome XXXVI du Voyageur français, par l'abbé *Delaporte.* In-12.

1803. Annuaire du département de la Mayenne pour l'an XII. In-12.

1811. Essais historiques et littéraires sur la ci-devant province du Maine, par *P. Renouard.* 2 vol. in-12.

1821. Annuaire de la Mayenne pour 1821. In-18. — (Voir la collection.)

1835. Description du département de la Mayenue au tome II de la France pittoresque d'*Abel Hugo.* Grand in-8°, cart. et fig.

1835. Notice sur la Chaire au diable, près de Jublains (Mayenne), par *F.-J.-Verger.* In-8°.

1836. Notice sur Jublains, suivie de diverses excursions dans plusieurs communes du département de la Mayenne, par *F.-J. Verger.* 2e édit. in-8°.

1836. Craon et ses barons ; lettres à un ami. In-8°.

1838. Description du département de la Mayenne au tome V du Guide du voyageur en France de *Didot.* In-8°, fig.

1838. Voyage historique et descriptif sur les confins du département de la Manche, d'Ille-et-Vilaine et de la Mayenne, par *J. Lhermelin.* In-18.

1838. Catalogue des plantes qui croissent dans le département de la Mayenne. In-18.

1840. Notice sur Sainte-Suzanne et son château, par l'abbé *Gérault.* In-8°.

1840. Notice historique sur Évron, son abbaye et ses monuments, par l'abbé *Gérault.* In-8°.

1840. Notice sur le monument élevé à la mémoire d'Ambroise Paré en la ville de Laval. In-8°.

1841. Notice statistique et historique du département de la Mayenne, par *Aug. de Serrière.* In-4°.

1842. Aperçu sur la statistique et la topographie médicale du département de la Mayenne, par *Lemercier.* In-18.

1842. Mémoires ecclésiastiques concernant la ville de Laval. In-8°.

1842. Saulges et ses environs (Mayenne). In-8°.

1843. Notice sur le château de Courtallierru, par *F. Piel.* In-8° d'une 1/2 feuille.

1844. Essais historiques sur la ville et le pays de Laval, par *Duchemin-Devilliers.* In-8°.

1845. Description de Mayenne, de Laval, de Jublains, au tome III de l'histoire des villes de France d'*Aristide Guilbert.* Grand in-8°, blasons.

1845. Articles Département de la Mayenne : Laval, Mayenne, Château-Gontier, etc., dans le Dictionnaire des Communes de France, par *Girault de Saint-Fargeau.* 3 vol. in-4°, blasons et gravures.

1853. Les corporations d'arts et métiers du comté-pairie de Laval, avant 1789, par *La Beaulnère.* Broch. in-8°.

1855. Notice historique sur la Mayenne, par *La Beaulnère.* Broch. in-8°.

1555. Études archéologiques sur la cathédrale de Laval, par *L.-J. Hamard.* 1 vol. in-8°.

1856. Histoire de Laval, par M. *Couanier de Launay.* In-8°.

1864. Pèlerinage de Notre-Dame-d'Avesnières, par dom *Paul Piolin*, bénédictin. In-32.

1865. Petite géographie statistique et historique du département de la Mayenne. 1 vol. in-32, par l'auteur de l'histoire de Laval. Nouvelle édition en 1866.

1865. Jublains. Notes sur ses antiquités, époque gallo-romaine, pour servir à l'histoire et à la géographie de la ville et de la cité des Aulerces Diablintes, accompagné d'un atlas de plans et de dessins, par *H. Barbe.* 1 vol. in-8°, avec atlas.

1875. Petite géographie du département de la Mayenne, par *L. G.* (Collection E. Levasseur.) 1 vol. in-12.

1878. Dictionnaire topographique du département de la Mayenne, par *Léon Maître.* 1 vol. in-4°.

Voir le Bulletin monumental de M. *de Caumont,* les Mémoires de la Société des Antiquaires de France, — les Annales de statistique, — etc.

Carte du Maine, par *Guyet.* In-f°, 1575.

Carte du Maine et du Perche, par *E. de Lisle.* In-f°, 1719.

Cartes de *Cassini* et de *Capitaine.*

Voir les feuilles : 61, 62, 76, 77, 91 et 92 de la grande *Carte* de France publiée par l'*État-Major*, au Dépôt de la guerre.

Cartes du département de la Mayenne, au 1/200000e par *Marchal*, ingénieur des ponts et chaussées, gravée par Erhard.

Cartes du département de la Mayenne, par *Charle*, *Dufour*, *Fremin*, *Duvotenay*, etc.

Paris. — Imp. Vve P. Larousse et Cie, rue Montparnasse, 19.

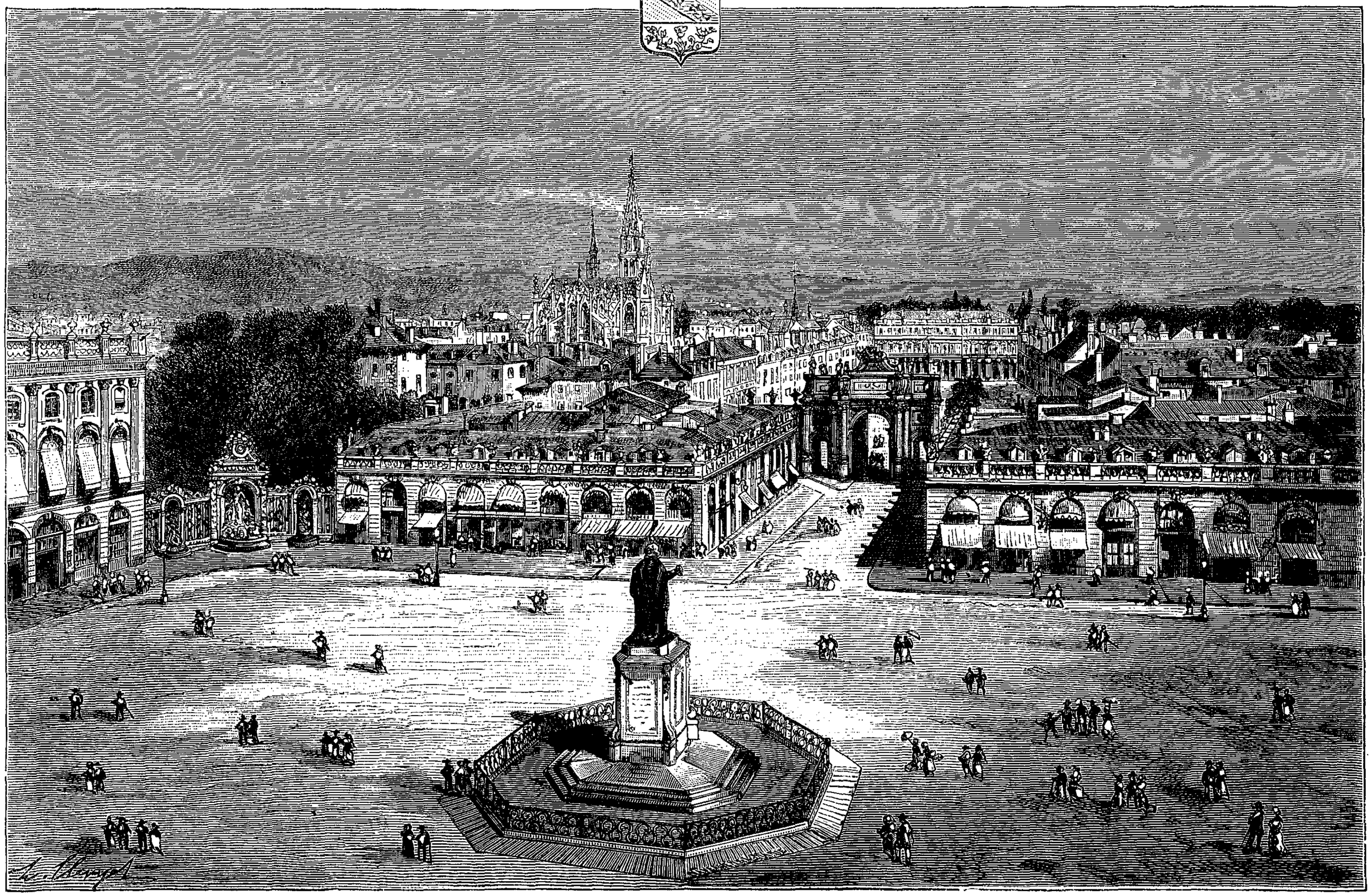
Pl. 53.



J. Rouff Éditeur, 14 Cloître St Honoré

Imprimerie Erhard Paris

Gravé chez Erhard, 8, rue Nicole.



NANCY

77. — **Meurthe-et-Moselle.**

MEURTHE-ET-MOSELLE

Chef-lieu : NANCY

Superficie : 5,233 kil. carrés. — Population : 404,609 habitants.

4 Arrondissements. — 27 Cantons. — 597 Communes.

DESCRIPTION PHYSIQUE ET GÉOGRAPHIQUE

Situation, limites. — Le département de Meurthe-et-Moselle doit son nom aux deux principales rivières qui viennent s'y réunir après l'avoir traversé du sud au nord. C'est un département frontière de la région du nord-est de la France, et il appartient à la région centrale-occidentale du vaste bassin du Rhin. Il a été formé des arrondissements de Lunéville, de Nancy et de Toul qui, avant 1871, faisaient partie du département de la Meurthe, et de l'arrondissement de Briey, qui appartenait au département de la Moselle. (Voir l'histoire du département.)

Les anciens départements de la Meurthe et de la Moselle dataient de 1790; ils avaient été composés des anciens duchés de Lorraine et de Bar, et d'une portion des Trois-Évèchés.

Les limites du nouveau département sont : au nord, la Belgique et le grand-duché de Luxembourg; à l'est, la Lorraine allemande (arrondissements de Thionville et de Metz, dépendant de l'ancien département de la Moselle; arrondissements de Château-Salins et de Sarrebourg, dépendant de l'ancien département de la Meurthe); au sud, le département des Vosges; enfin, à l'ouest, le département de la Meuse.

Superficie, nature du sol, montagnes, plateaux, vallées. — Le département de Meurthe-et-Moselle a une superficie de 523,234 hectares; c'est un pays montagneux, quoique peu élevé; il est en partie occupé par des chaînes de basses montagnes, ou plutôt de collines, qui ne dépassent pas 400 à 500 mètres, et par des plateaux dépendant de la chaîne des Vosges et du massif des Ardennes; à l'ouest courent, entre la Meuse et la Moselle, les hauteurs de l'Argonne orientale. Ces collines et ces plateaux sont couverts de forêts qui descendent jusque dans les plaines; ces dernières sont très fertiles. Les principales sont : la plaine de la Moselle; celle de la Meurthe, que les inondations de la rivière fécondent; et celle de la Seille, la plus fertile de toutes. Elles sont coupées d'un grand nombre de petits vallons presque tous arrosés par des eaux vives. Les points les plus élevés du département sont au sud-est et se rattachent aux Vosges; nous citerons, entre la Meurthe et son affluent la Vezouse, un point, au nord de Bionville, qui atteint 609 mètres, et près de Saint-Sauveur un autre, qui atteint 460 mètres. Dans le canton de Vézelise, entre la Moselle et la Meuse, la côte de Vaudémont mesure de 490 à 545 mètres. Sur la rive droite de la Meurthe, le Grand-Mont, près d'Amance, a 410 mètres d'altitude; entre la Meuse et la Moselle, la côte de Pulney atteint de 490 à 524 mètres. Le mont Curel, 453 mètres; le mont Saint-Jean, 407; la montagne de Sainte-Geneviève, 390, sont les points culminants sur la rive droite de la Moselle à partir de son confluent avec la Meurthe.

Au sud de Toul, près de Beuvezin, tout à fait au sud du département, les collines atteignent de 470 à 491 mètres, tandis que dans les forêts voisines de Saint-Amond et de Au-dessus-de-Meine, d'autres comptent de 430 à 460 mètres. Entre Briey et Longwy s'étend un plateau de 400 à 431 mètres d'altitude qui va se rattacher aux Ardennes luxembourgeoises; il est désigné sous le nom de *Pays-Haut,* tandis qu'une partie du canton de Blamont doit à sa position au revers occidental des Vosges le nom de *La Plaine.*

Le sol du département s'y divise d'après sa nature en : pays de montagnes, 13,280 hectares; pays de bruyères ou de landes, 6,390; sol de riche terreau, 350; sol de craie ou calcaire, 292,100; sol de gravier, 7,240; sol pierreux, 15,820; et sol sablonneux, 101,700 hectares.

Hydrographie. — Le département de Meurthe-et-Moselle est situé dans le bassin du

Rhin. Il est arrosé par la Moselle et ses affluents, le Madon, la Meurthe avec la Vezouse, la Seille ; à l'ouest, par deux petits affluents de la Meuse, la Chiers et le Colmoy.

La Moselle a sa source à 725 mètres d'altitude, près de la côte de Taié, non loin des ruines du château de Moselle, dans la commune de Bussang, département des Vosges ; elle entre près de Gripport dans celui de Meurthe-et-Moselle, passe à Bainville-aux-Miroirs, Bayon, Velle-sur-Moselle, La Basse, Flavigny, Méréville, Pont-Saint-Vincent, Maron, Toul, Gondreville, Villey-Saint-Étienne, Liverdun, Frouard, Marbache, Dieulouard, Blénod, Pont-à-Mousson, Champey, Pagny-sur-Moselle, et sort du département près d'Arnaville pour entrer dans la Lorraine allemande. Son parcours dans le département est d'environ 120 kilomètres ; elle est canalisée depuis Frouard jusqu'à Arnaville, pendant 34 kilomètres. Après avoir traversé la Lorraine allemande et servi de limite entre le Luxembourg et la Prusse rhénane, elle va se jeter à Coblentz dans le Rhin, après un cours total de près de 600 kilomètres.

Le Madon, affluent de gauche de la Moselle, prend sa source près de Viomémil, dans le département des Vosges ; il passe à Jevoncourt, Xirocourt, Haroué, Ceintrey, Pierreville, et se jette près de Pont-Saint-Vincent dans la Moselle après un cours d'environ 100 kilomètres ; il reçoit à gauche le Brenon, qui passe à Vézelise.

La Seille, que l'on nomme aussi la Grande-Seille pour la distinguer de la Petite-Seille, son affluent, prend sa source dans l'étang de Lindre, près de Dieuze (Lorraine) ; elle passe à Marsal, à Moyenvic, à Vic, près de Moncel, et sert alors de limite entre le département et la Lorraine allemande, en passant en France près de Brin-Haute, Bey, Lanfroicourt, Arraye-et-Han, Chenicourt, à peu de distance de laquelle elle entre un instant dans le département pour arroser les territoires des communes de Thézey-Saint-Martin, d'Abaucourt, de Noméný, de Clémery, de Port-sur-Seille, d'Éply, de Morville-sur-Seille, d'où elle se dirige sur Metz, pour s'y jeter dans la Moselle, après un cours très sinueux d'environ 105 kilomètres.

L'Orne, affluent de gauche de la Moselle, traverse de l'ouest à l'est le département dans sa partie septentrionale ; cette petite rivière, née à Ornes (Meuse), passe à Jeandelize, Boncourt, Conflans, où elle reçoit l'Iron (grossi lui-même par le Longeau) ; elle passe ensuite à Labry, Hatrise, Moineville et Auboué, où elle reçoit le Voigot ou Rupt-de-Mance, qui vient de Briey.

La Meurthe, affluent de droite de la Moselle, prend sa source dans le département des Vosges, au revers de la montagne du Bonhomme ; elle traverse d'abord ce département, entre dans celui-ci à Thiaville, et passe à Bertrichamps, Baccarat, Flin, Lunéville, Chenevières, Saint-Clément, Saint-Nicolas, Jarville, Tomblaine, Nancy, et se jette dans la Moselle, au-dessous de Frouard, après un cours de 160 kilomètres, dont 95 environ appartiennent au département ; elle reçoit à gauche la Mortagne, qui passe à Gerbéviller ; à droite la Vezouse, qui passe à Blamont, et le Sanon, qui passe à Maixe et à Einville.

La Chiers prend sa source dans le grand-duché de Luxembourg, à 7 kilomètres environ de la frontière, entre dans le département de Meurthe-et-Moselle près du village de Long-la-Ville, passe à Longwy, à Longuyon, entre dans le département de la Meuse après Vézin, et va dans celui des Ardennes se jeter dans la Meuse vis-à-vis du village de Remilly, après un cours d'environ 112 kilomètres. Elle reçoit à Longuyon la Crune ou la Crusne, qui passe à Pierrepont. Un autre affluent de la Chiers, l'Othain, délimite pendant plusieurs kilomètres les départements de la Meuse et de Meurthe-et-Moselle.

Le département renferme plusieurs étangs très poissonneux, dont les principaux sont dans l'arrondissement de Toul : l'étang de Rome, l'étang neuf de Mandres, l'étang Verry et l'étang d'Hamonville.

Le département est traversé par le canal de la Marne au Rhin, sur une longueur de 207 kilomètres ; il passe à Lay, où est le bief de partage entre les vallées de la Meuse et de la Moselle, à Toul, au Frouard où il remonte la vallée de la Meurthe, à Nancy, à Saint-Nicolas où il remonte la vallée du Sanon, passe à Maixe, à Bauzemont, entre alors en Lorraine, passe à Lagarde, Rechicourt-le-Château, Lorquin et se dirige sur Saverne (Alsace). Il y a dans le département 177 écluses ; sa pente est de 18 mètres, sa longueur totale est de 311 kilomètres. Le canal de l'Est, construit dans ces dernières années, se confond avec le précédent depuis Pagny-sur-Meuse (Meuse) jusqu'à Toul ; il remonte la Moselle pour gagner Épinal et le vallée de la Saône.

Voies de communication. — Le département de Meurthe-et-Moselle compte 10 routes nationales d'un parcours de 361 kilomètres, 19 routes départementales, 430 kilomètres ; 36 chemins vicinaux de grande communication, 649 kilomètres ; 66 de moyenne communication ou d'intérêt commun, 794 kilomètres ; 2,323 chemins vicinaux ordinaires d'un développement général de 3,088 kilomètres.

Les chemins de fer de ce département appartiennent au grand réseau de l'Est. La principale ligne est celle de Paris-Nancy-Strasbourg. Elle pénètre dans le département à 3 kilomètres en amont de Foug, et dessert les stations de : Foug, Toul (320 kilomètres de Paris), Fontenoy-sur-Moselle, Liverdun, Frouard (345 kilomètres de Paris), Champigneulles, Nancy (353 kilomètres de Paris), Jarville, Varangeville, Rosières-aux-Salines, Blainville-la-Grande, Lunéville (386 kilomètres de Paris), Marainvillers, Emberménil, Igney-Avricourt, d'où il passe à Deutsch-Avricourt, dans la Lorraine allemande.

Plusieurs embranchements se détachent de cette ligne principale : 1° de Nancy à Metz; à Frouard, un embranchement se dirige par la vallée de la Moselle sur Metz et de là sur Luxembourg, en desservant dans le département : Pompey, Marbache, Dieulouard, Pont-à-Mousson (29 kilomètres de Nancy), Vandières, Pagny-sur-Moselle et Arnaville; 2° à Nancy, un autre embranchement de 35 kilomètres se dirige sur Mirecourt par Vézelise, en desservant : Jarville, Houdemont, Ludres, Messein, Neuves-Maisons, Pont-Saint-Vincent, Blainville-sur-Madon, Xeuilley, Pierville, Pulligny-Autrey, Ceintrey, Clerey-Omelmont, Tantonville, Vézelise ; 3° le chemin de fer de Nancy à Épinal se détache à Blainville-la-Grande, et dessert Einvaux et Bayon, se dirigeant sur Épinal par Charmes, et Rambervillers; 4° le chemin de fer de Nancy à Château-Salins se détache à Champigneulles de la grande ligne de Paris à Nancy et dessert les stations de : Lay-Saint-Christophe, Eulmont, Laitre-sous-Amance, La Bouzulé, Brin, Montcel, Chambray, Burthecourt, Salonnes et Château-Salins (39 kilomètres de Nancy) ; 5° à Lunéville, un embranchement se dirige sur Saint-Dié par : Saint-Clément, Ménil-Flin, Azerailles, Baccarat, Bertrichamps, Thiaville et Raon-l'Étape (Vosges); 6° le chemin de fer de Mézières à Thionville entre dans le département à 3 kilomètres de la station de Vézin et dessert celles de Longuyon, Pierrepont, Mainbottel, Joppécourt et Audun-le-Roman, au delà de cette dernière, il passe dans la Lorraine allemande; 7° le chemin de fer de Paris à Metz traverse le département dans sa partie la plus étroite (21 kilomètres), en desservant les trois stations de Jeandelize, de Conflans-Jarny et de Batilly.

Les autres petites lignes ou tronçons secondaires sont : le chemin de fer de Longuyon à Arlon, qui a 20 kilomètres et dessert dans le département : Cons-la-Grand-Ville, Rehon, Longwy et Mont-Saint-Martin; le chemin de fer de Longwy à Villerupt, qui a 18 kilomètres et dessert Saulnes et Hussigny-Godbrange; le chemin de fer de Pagny à Longuyon, qui a 51 kilomètres et dessert les stations de : Arnaville, Onville, Chambley, Mars-la-Tour, Conflans-Jarny, Fiquelmont et Gondrecourt; le chemin de fer d'Onville à Thiaucourt, qui n'a que 11 kilomètres de parcours et dessert la station de Rambercourt; le chemin de fer d'Avricourt à Cirey, qui a 18 kilomètres et dessert Foulcrey, Sogney, Blamont, Frémonville et Cirey; le chemin de fer de Conflans à Briey, qui dessert la station de Valleroy-Moineville et est continué sur Jœuf, etc., etc.

En 1877, on évaluait la longueur des lignes exploitées à 392 kilomètres, et celle des lignes en construction ou à construire à 118 kilomètres.

Climat. — Le département de Meurthe-et-Moselle appartient à la région climatoriale dite du nord-est ou climat vosgien; la température y est très variable, et plus froide que ne semblerait l'indiquer la latitude ; il existe une grande inégalité entre les saisons, et même, pendant l'été, les matinées et les soirées sont très fraîches. Le maximum de froid est de — 17 degrés centigrades, tandis que le maximum de chaleur est de + 35°. La température moyenne annuelle est de 11° centigrades. Les vents les plus fréquents sont ceux : de l'ouest et du sud-ouest, qui amènent la pluie ; du nord-ouest, qui amène la neige et le froid ; du nord-est, qui, en été, amène la sécheresse, et en hiver, le froid sec; du sud, qui amène les chaleurs; et de l'ouest, tantôt humide et tantôt froid. A Nancy, pour une période de 38 années, la température moyenne a été de + 9°,5, le maximum de + 37°,6 et le minimum de — 26°,3 ; le nombre annuel moyen des jours de gelée a été de 68 ; la quantité annuelle moyenne de pluie recueillie de 568^{mm} ; enfin le nombre annuel moyen des jours de pluie et de neige de 114.

Productions naturelles. — Le département de Meurthe-et-Moselle appartient à la région naturelle dite de Lorraine; la partie orientale est un pays onduleux, argilo-sablonneux, humide; formé par le trias, il est sillonné par de grandes et épaisses bandes de calcaire oolithique. Les terrains appartiennent à la formation secondaire et à la formation jurassique. Les mines de fer sont nombreuses dans le département; elles forment deux groupes distincts : celui de Nancy, qui comprend les mines de Chavigny, Marbache, Bouxières-les-Dames, Frouard, Boudonville, etc., etc., et celui de Longwy, qui comprend les mines de Longwy, Mont-Saint-Martin, Herserange, Lexy, Longlaville, Mexy, etc., etc. On trouve de belles carrières de marbre et d'albâtre, de vastes dépôts de tourbe et une grande abondance de carbone calcaire. Un grand nombre de carrières de pierre de taille y sont exploitées.

Il y a des sources d'eaux salines sur divers points de l'arrondissement de Nancy et des sources d'eaux minérales à Burlioncourt, Écrouves, Eulemont, Pont-à-Mousson, Domèvre, etc., etc.

Le département de Meurthe-et-Moselle, dont le sol est très fertile dans la plaine, fournit des récoltes surabondantes en grains et en vins; des récoltes considérables de pommes de terre, légumes secs, colza, betteraves, houblon, chanvre, fruits et surtout prunes. Les céréales forment la principale culture du département. Les vins, dont la plus grande partie est recueillie dans les arrondissements de Toul et de Nancy, ne sont en général que des vins communs; et les meilleurs, les rouges de Thiaucourt, de Pagny-sur-Moselle, d'Arnaville, de Bouillonville, d'Essey-la-Côte, de Bruley, de Toul, de Pompey, de Boudonville et de Vic ne sont classés que parmi les bons vins d'ordinaire; les meilleurs vins blancs sont ceux de Bruley et de Salival. En 1877, la production a été de 1,483,878 hectolitres; en 1879, elle descendait à 792,236 hectolitres, et en 1880 à 128,999 hectolitres seulement, à cause des gelées.

Les prairies, surtout celles qui sont situées sur les nombreux cours d'eau qui arrosent le département, produisent abondamment du foin de bonne qualité. Le chêne, le charme, le hêtre et le bouleau sont les essences principales des forêts, qui sont très nombreuses, et dont les plus importantes sont celles : de Paroy, de Moyeuvre, des Élieux, de Reclos, de Saint-Amond, de la Forêt-l'Évêque, de la Haye-de-Mondon, de Charmes, de Fresnes, de Pont-à-Mousson, de Au-dessus-de-Meine, de la Reine, etc., et ces nombreux bois, dits *bois communaux*, qui couvrent la partie orientale et centrale du département. La flore est riche et variée; elle comprend, entre autres, un grand nombre de plantes médicinales.

Les races d'animaux domestiques n'offrent rien de bien particulier, si l'on en excepte les porcs, qui sont d'une belle race et servent à faire des salaisons que l'on exporte au loin. Les chevaux sont très nerveux, mais d'une petite taille et d'une forme peu agréable; leur tête est très grosse et leurs jambes sont trop minces. La meilleure espèce vient des races turques que les derniers ducs de Lorraine avaient introduites dans le pays; mais ces races sont dégénérées. Le haras de Rosières-aux-Salines est d'ailleurs destiné à rétablir l'espèce, qui n'est propre qu'à la cavalerie légère. Les animaux sauvages et le fort gibier sont très rares dans le département; les lièvres y sont assez nombreux. Les espèces les plus communes du gibier ailé sont : la perdrix grise, la caille, l'alouette, la bécasse, le rouge-gorge. Les loups, les sangliers et les renards se sont multipliés malgré la chasse persévérante qu'on leur fait, et les premiers font quelquefois de grands ravages à la suite des hivers rigoureux. Les rivières sont peu poissonneuses, mais les étangs le sont beaucoup et abondent, notamment, en carpes, truites, brochets, perches, etc., etc. On pêche le saumon dans la Moselle.

Industrie agricole, manufacturière et commerciale. — Le département de Meurthe-et-Moselle est à la fois un pays agricole, d'exploitation et manufacturier. Les nouvelles méthodes agricoles y sont depuis longtemps en pratique; la ferme modèle établie à Roville en 1822 par Matthieu de Dombasle, et le zèle de la société centrale d'agriculture de Nancy y ont répandu le progrès. La superficie du département se partage en : superficie bâtie et voies de transport, 91,229 hectares, et territoire agricole, 432,005 hectares. Ce dernier est lui-même subdivisé selon la nature en : céréales, 168,423 hectares; farineux, 29,133; cultures potagères et maraîchères, 2,476; cultures industrielles, 5,729; prairies artificielles, 21,123; fourrages annuels, 1,875; autres cultures, bruyères, jachères, 36,168; vignes, 17,568; bois et forêts, 97,263; prairies naturelles et vergers, 44,951; pâ-

turages et pacages, 2,128; terres incultes, 5,168 hectares.

L'industrie de fabrication est très active dans le département et donne plusieurs produits considérables et renommés. C'est le premier département pour la production de la fonte; il y a des hauts fourneaux à : Pont-à-Mousson, Champigneulles, Liverdun, Villerupt (Micheville), Longwy, Rehon, Port-Sec, Gorcy, etc., etc.; des forges à Longwy, Pont-à-Mousson, Gorcy, Pompey, etc. On fabrique dans le département des instruments aratoires, des outils, des limes, des meubles en fer, des instruments de pesage, etc., etc. On exploite le sel gemme dans douze mines, et, sous le rapport de la production, ce département est encore le premier; les principales mines sont celles de Rosières-Varangéville, Saint-Nicolas-Varangéville, Saint-Laurent, Dombasle, Portieux et la Sablonnière. Parmi les grands établissements industriels, la célèbre cristallerie et verrerie de Baccarat, la manufacture de glaces de Cirey, six verreries ou faïenceries, les établissements renommés de batiste et de tulle dont Nancy est le siège principal et le centre, tiennent le premier rang. Viennent ensuite et en grand nombre les manufactures de porcelaine et de faïence ou de poterie, les filatures de coton, les fabriques de draps de coton (30 filatures de coton ou de laine), de draps de laine de Pierrepont et de sucre de betteraves, les papeteries, les tanneries, les brûleries d'eau-de-vie, de vins, de marcs, les brasseries (produisant en moyenne 80,000 hectolitres de bière par an), les distilleries de liqueurs, dites *liqueurs de Lorraine*. Parmi d'autres branches d'industrie, citons encore l'imprimerie à Nancy, la fabrication des toiles de chanvre (27 manufactures ou tissages), celle des instruments de musique, celle des pipes de Pont-à-Mousson, celles des confitures et conserves de fruits et de boules d'acier, dites *boules de Nancy*.

Les principaux articles de l'exportation sont : le bois, le sel, les grains, les vins et eaux-de-vie, les salaisons de porc et les grands produits de l'industrie manufacturière.

Le nombre des foires du département est de 95; elles se tiennent dans 25 communes et durent 160 journées. On y vend des bestiaux, des étoffes, des instruments aratoires, des ustensiles de cuisine en fonte, des souliers, des chapeaux, de la mercerie, etc., etc.

Division politique et administrative. — Le département de Meurthe-et-Moselle, noble débris de deux de nos plus beaux départements (1870-1871!), a pour chef-lieu Nancy; il compte 4 arrondissements, 27 cantons, 597 communes; le tableau statistique que nous donnons plus loin les fera connaître. Il appartient à la région agricole du nord-est de la France.

Le département forme le diocèse d'un évêché dont le siège est à Nancy, et qui est suffragant de l'archevêché de Besançon. Le département renferme 8 cures de première classe, 25 de deuxième, 463 succursales et 34 vicariats. Le grand séminaire est à Nancy, et le petit à Pont-à-Mousson. Il y a pour le culte évangélique une Église consistoriale à Nancy avec plusieurs temples dans d'autres communes. Les protestants de la confession d'Augsbourg ont également plusieurs temples. Pour le culte israélite, il y a un consistoire à Nancy.

Nancy est le siège d'une cour d'appel dont le ressort s'étend sur le département de Meurthe-et-Moselle, de la Meuse, des Vosges et des Ardennes. Il y a dans le département un tribunal de première instance dans chacun des chefs-lieux d'arrondissement et un tribunal de commerce à Nancy.

Nancy est le siège d'une académie universitaire importante, qui compte dans son ressort les départements de Meurthe-et-Moselle, de la Meuse et des Vosges. Nancy possède une Faculté des lettres, une Faculté des sciences, une Faculté de droit, une Faculté de médecine et une école de pharmacie; elle a un lycée, plusieurs établissements d'instruction secondaire et pensions. Il y a des collèges communaux à Toul, à Pont-à-Mousson, à Lunéville. Nancy possède une école normale d'instituteurs, et il y a dans le département 1,230 écoles primaires. Nancy a une école forestière, un institut des sourds et muets, une institution pour les jeunes aveugles et plusieurs sociétés savantes, dont la plus importante est l'Académie Stanislas, et une société de géographie, dite de l'Est, de récente création (1878).

Le département de Meurthe-et-Moselle appartient au 6e corps d'armée et à la 6e région de l'armée territoriale, dont l'état-major est à Châlons-sur-Marne. Nancy et Toul sont des chefs-lieux de subdivision. Toul et Longwy sont des places fortes. Nancy est le siège de l'état-major de la 6e légion *bis* de gendarmerie dont les compagnies occupent les départements de Meurthe-et-Moselle, de la Meuse et des Vosges.

Le département dépend de l'arrondissement minéralogique de Troyes (région du nord-est); de la 3e inspection divisionnaire des ponts et chaussées; et il forme le 4e arrondissement forestier dont le conservateur réside à Nancy.

Il y a une direction des douanes à Nancy et des bureaux à Longwy, Blamont, Lunéville, Nomény, etc.

Le nombre des perceptions des finances du département est de 65; les contributions et revenus publics atteignent 36 millions de francs.

HISTOIRE DU DÉPARTEMENT

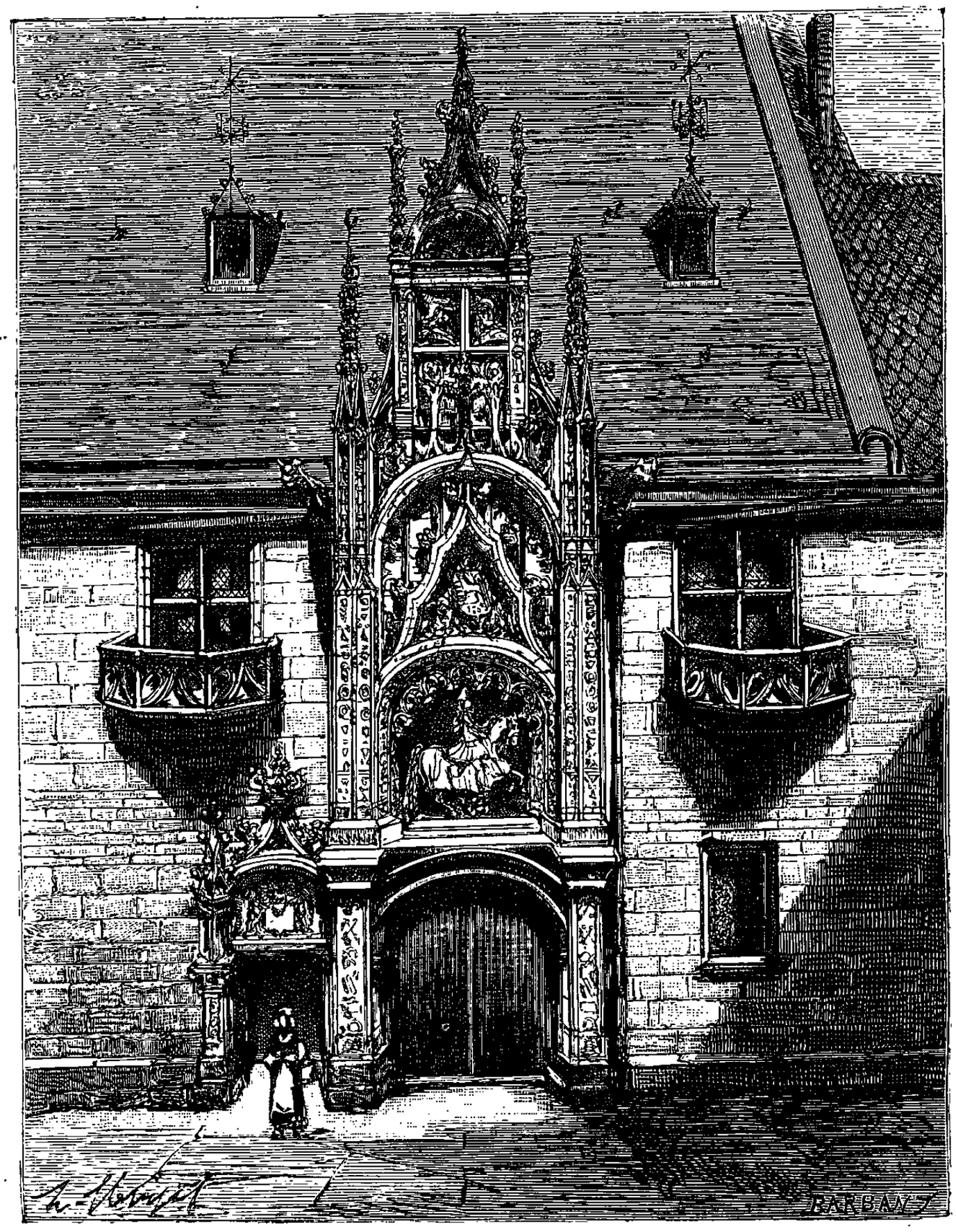
Le pays qui formait jadis le duché de Lorraine était habité, à l'époque de la conquête romaine, par deux peuples principaux : les *Mediomatrici*, dont la capitale était Metz, appelé alors *Divodorum*, et les *Leuci*, qui avaient pour capitale Toul (*Tullum*). Ces deux peuples étaient considérés comme faisant partie de la grande nation des Belges, que César appelle les plus braves des Gaulois (*Gallorum omnium fortissimi*).

Quand la Gaule fut divisée en dix-sept provinces, le pays des Médiomatrices et des Leuces ou Leuques fut compris dans la Belgique première, avec Trèves pour métropole, et pour cités Metz, Toul et Verdun.

Dès le IIIe siècle de l'ère chrétienne, ce pays eut a souffrir des invasions allemandes; plus tard, il fut dévasté par les Vandales et les Suèves. Soumis enfin par les Francs, il fut, sous les successeurs de Clovis, la principale province du royaume d'Austrasie ou France orientale. Il eut encore plus d'importance sous les princes carlovingiens. Les bords de la Moselle et les forêts des Vosges avaient pour eux un grand attrait, et ils y possédaient une grande quantité de domaines, tels que Marsal, Moyenvic, Vic, Scarpone, Gondreville, Flavigny, Champs, etc. Plus d'une fois Charlemagne célébra à Thionville les deux grandes solennités de Noël et de Pâques, et y tint l'assemblée générale des Francs. Le traité de Verdun (843) sépara de la France proprement dite les contrées de la Meuse et de la Moselle; elles furent laissées à l'empereur Lothaire, qui les transmit à son fils Lothaire II. C'est alors qu'elles prirent le nom de *Lotharingia*, d'où nous avons fait Lorraine. Mais ce nom s'étendait à une étendue de pays plus vaste que la Lorraine actuelle; il embrassait tout le pays compris entre le Rhin, la Meuse et l'Escaut. Il y eut encore entre les héritiers de Charlemagne bien des luttes avant que la Lotharingie fût définitivement séparée de la France. D'abord à la mort de Lothaire II, dont les dernières années avaient été pleines de troubles et de scandales, grâce à sa passion pour la belle Waldrade, Charles le Chauve et Louis le Germanique se partagèrent ses États. En 880, toute la Lotharingie fut de nouveau réunie à l'Allemagne. Vainement un fils naturel de Lothaire II réclama; l'empereur Charles le Gros le fit saisir au château de Gondreville, lui fit crever les yeux et le renferma au monastère de Saint-Gall. Quelques années plus tard, le successeur de Charles le Gros fit de la Lotharingie un royaume pour son fils naturel Zwentibold. Les Lorrains se lassèrent bientôt de la tyrannie cruelle et fantasque de ce personnage, et appelèrent à leur secours le roi de Germanie, frère de Zwentibold; celui-ci fut vaincu et tué aux bords de la Meuse, et son royaume retourna encore une fois sous l'autorité germanique. Les derniers Carlovingiens de France firent encore quelques efforts pour reconquérir ce pays. Mais ces agressions furent sans succès, et Lothaire, l'avant-dernier roi de la dynastie de Charlemagne, fut réduit, en 980, à renoncer à toute prétention sur la Lotharingie; ce qui contrista grandement, dit un auteur contemporain, le cœur des seigneurs de France.

Quelques années avant la conclusion du traité de 980, l'empereur Othon Ier avait donné la Lorraine à son frère Brunon, archevêque de Cologne. Ce prélat, comprenant la difficulté de régir par lui-même un pays aussi étendu, le divisa en deux parties, dont l'une fut appelée basse Lorraine et l'autre haute Lorraine ou Mosellane; c'est cette dernière qui a conservé le nom de Lorraine.

Les trois premiers ducs de la Lorraine mosellane appartiennent à la maison de Bar. Ensuite les ducs de basse Lorraine, Gothelon et Godefroy le Barbu, prétendirent à ce duché; mais il importait aux empereurs d'Allemagne que la Lorraine restât partagée pour n'être pas redoutable à leur autorité, et l'empereur Henri III donna la Lorraine mosellane à Albert, comte d'Alsace, et, après la mort de ce prince, à Gérard, son neveu (1048). Des deux fils aînés de Gérard, l'un, Thierry, fut le second duc de Lorraine; l'autre, Gérard, eut pour apanage le comté de Vaudémont; sa postérité devait le conserver jusqu'au milieu du XIVe siècle que Henri de Vaudémont fut tué à la bataille de Crécy, ne laissant qu'une fille. Cette héritière du comté de Vaudémont épousa un sire de Joinville; mais, à la troisième



Porte du Palais ducal, à Nancy.

génération, il ne restait également de cette maison qu'une fille, qui épousa un frère du duc Charles le Hardi, lequel commença la seconde maison de Vaudémont.

Ne pouvant suivre en détail l'histoire des ducs de Lorraine, nous nous arrêterons seulement sur quelques époques marquées par d'importants événements. Le XIII^e^ siècle est une de ces époques; c'est l'ère de la fondation des libertés bourgeoises et municipales en Lorraine. Nancy, Lunéville, Saint-Nicolas, Frouard, Gerbéviller, etc., reçurent alors la *loi de Beaumont*, ainsi appelée de la petite ville de Beaumont-en-Argonne, à laquelle un archevêque de Reims avait accordé de grandes franchises pour y attirer des habitants. Le développement de la liberté fut favorable au développement du commerce; l'industrie sortit du fond des cloîtres et passa aux mains d'une bourgeoisie laborieuse. « Le numéraire, dit M. Bégin dans son *Histoire de Lorraine,* plus commun malgré les croisades qui en enlevèrent une quantité considérable, rendit les affaires commerciales plus faciles. Plusieurs riches minerais, tels que celui de Hayange, étaient connus et exploités... Vers le milieu du XIII^e^ siècle, Henri, comte de Salm, exploita pour la première fois les mines de Framont (*Ferratus mons*). Les marchands de Lorraine faisaient des échanges avec les provinces rhénanes, la Franche-Comté, la Champagne. »

Ce fut au xv[e] siècle qu'eut lieu la réunion des maisons de Bar et de Lorraine, et ce fut à cette époque aussi que la Lorraine fut mêlée d'une manière plus active aux grands événements dont la France était alors le théâtre. C'était le temps de la lutte des Armagnacs et des Bourguignons et de la lutte nationale de la France et de l'Angleterre. La maison de Lorraine était représentée par deux vieillards : le duc de Bar, vieux cardinal, et le duc de Lorraine, Charles le Hardi, qui n'avait qu'une fille. Charles le Hardi avait été longtemps un violent ennemi de la maison de France. En 1412, irrité d'un arrêt que le Parlement de Paris avait prononcé contre lui, il avait traîné les panonceaux du roi à la queue de son cheval. Mais le parti anglais et bourguignon ne sut pas ménager un allié si important, et Charles finit par donner sa fille en mariage à un prince français, René d'Anjou, à qui le duc de Bar, son oncle, avait déjà assuré son duché. Cependant le parti bourguignon et anglais conservait en Lorraine un allié, le comte de Vaudémont, fils d'un frère de Charles le Hardi.

Vaudémont prétendit que le duché de Lorraine ne pouvait *tomber en quenouille* et qu'à lui seul appartenait l'héritage en vertu de la loi salique. Vaincu à Bulgnéville (1434) par Vaudémont et les Bourguignons, René d'Anjou fut emmené captif à Dijon. Il consacra les loisirs de sa captivité à la peinture. Le duc de Bourgogne lui rendit la liberté sous caution.

En 1441, la guerre entre les deux prétendants au duché de Lorraine fut terminée par la médiation du roi, qui engagea René à donner sa fille à Ferry de Vaudémont, fils de son rival, en confondant les droits des deux maisons. Quelques années plus tard, René céda le gouvernement de la Lorraine à son fils aîné, Jean, duc de Calabre. Ce prince belliqueux, dont la vie se passa sur les champs de bataille, entra dans la ligue du *Bien public*, contre Louis XI et eut sa part des libéralités du roi au traité de Saint-Maur, *où le bien public*, suivant la piquante expression de Comines, *fut converty en bien particulier*.

En secondant l'ambition du grand adversaire de Louis XI, Charles le Téméraire, duc de Bourgogne, Jean de Calabre ne se doutait pas qu'il préparait à la Lorraine de redoutables périls. Charles le Téméraire avait conçu de vastes projets ; il voulait reconstituer l'ancien royaume de Bourgogne, en reliant les États des Pays-Bas à la Bourgogne et à la Franche-Comté ; mais, pour cela, il fallait posséder la Lorraine. Jean de Calabre était mort en 1470 ; son fils Nicolas ne lui avait survécu que trois ans. L'héritier du duché était alors René II, fils du vainqueur de Bulgnéville et de la fille du roi René. Charles le Téméraire se saisit du jeune duc, et l'obligea d'abord de lui céder quelques places fortes et le libre passage à travers son duché ; mais peu après, pendant que Charles le Téméraire s'obstinait follement au siège de Neuss, près du Rhin, René, excité et encouragé par Louis XI, lui envoya son défi et commença les hostilités. Charles furieux envahit la Lorraine, et Nancy capitula après une résistance longue et obstinée. Heureusement pour René, le Bourguignon fut défait par les Suisses à Granson et à Morat. Le duc de Lorraine, rentré en possession de son héritage, eut à le défendre contre une dernière attaque ; la bataille de Nancy (1477) *fit cheoir*, dit Comines, *le si grand et somptueux édifice* de la puissance bourguignonne, et débarrassa le duc René de son terrible rival. Louis XI, qui s'était entendu avec le duc de Lorraine tant qu'il avait en face de lui Charles le Téméraire, le traita avec moins de ménagement après la ruine de la maison de Bourgogne, et, en 1440, à la mort du vieux roi René, il se saisit du Barrois, qui ne fut restitué à René II qu'au commencement du règne de Charles VIII.

C'est de René II que descend cette famille des Guises à laquelle se rattachent des souvenirs à la fois glorieux et sinistres.

On sait quelles graves conséquences eut pour l'État et pour les derniers Valois l'établissement d'une branche de la maison de Lorraine en France. René II, qui possédait en Champagne, en Picardie, en Flandre et en Normandie des biens allodiaux, les légua au second de ses fils, Claude, duc de Guise, qui se fixa à la cour de France ; il faisait ainsi de la branche cadette de sa maison une famille toute française, entièrement distincte de la branche aînée destinée à gouverner la Lorraine.

Mais l'ambition des Guises fut fatale, non seulement à eux-mêmes, mais à la famille ducale de Lorraine, qu'ils entraînèrent dans leurs projets. Le duc Charles III fut un des soutiens de la Ligue ; il conspira avec Philippe II et avec le pape contre l'indépendance de la France ; il fut l'un des signataires de cet insolent traité de Joinville, par lequel les princes étrangers réglaient le sort de la France. Dès lors commença entre la maison de France et

la maison de Lorraine cette antipathie dont les effets devaient éclater sous le règne de Charles IV.

Il y a peu d'exemples d'une existence aussi agitée que celle de ce prince. Dès le début de son règne il se laissa entraîner, par la belle duchesse de Chevreuse, dans les intrigues et les complots dirigés contre l'administration vigoureuse de Richelieu. Quand le duc d'Orléans, qui prêtait aux factieux l'appui de son nom, s'enfuit de France, le duc Charles lui donne asile à deux reprises et lui fait épouser, secrètement, sa sœur Marguerite. Le Parlement de Paris procède contre lui *à raison du rapt commis en la personne du duc d'Orléans,* et la Lorraine est deux fois envahie par les armées françaises. Le duc Charles, réfugié à Mirecourt, abdique en faveur de son frère, le cardinal François. Mais c'était une question de savoir si le duché devait passer aux héritiers mâles par exclusion des femmes. Charles IV n'était pas le fils, mais le gendre du duc précédent, Henri. Si la duchesse Nicole abdiquait, comme son mari, la princesse Claude, sœur de Nicole, pouvait reproduire, en sa personne, la prétention des femmes. Aussi le nouveau duc jugea-t-il prudent d'épouser sans retard sa cousine, Claude, que Louis XIII pouvait faire enlever d'un moment à l'autre. Il renvoya au pape son chapeau de cardinal ; et comme les liens de parenté exigeaient des dispenses, il reprit un instant, pour se les accorder, son caractère de prélat ; puis il reçut d'un prêtre la bénédiction nuptiale et consomma son mariage. Cinq jours après, les nouveaux époux sont arrêtés dans leur logis, au nom du roi de France, qui ne veut reconnaître ni le nouveau duc ni son mariage. Ils parviennent à s'échapper, pendant que l'armée française, devançant l'arrêt du Parlement, « qui prioit humblement le roi de se satisfaire sur les biens de son vassal non situés en France, » achève la soumission de la Lorraine. Cependant le duc Charles, revenant sur son abdication, essaye vainement de rentrer par force dans ses États et finit par demander grâce au roi, qui lui restitua les duchés de Lorraine et de Bar ; mais plusieurs places demeuraient à la France et Nancy restait occupé provisoirement par une garnison française. Le duc promettait de rester attaché aux intérêts de la France et se soumettait à perdre irrévocablement ses États en cas de contravention. Quelques mois après, il se joignait avec son armée aux Espagnols, ennemis de la France, et la Lorraine était reconquise par l'armée royale. Enfin, après de nouvelles aventures, suspect au roi d'Espagne, qui le tint même quelque temps en prison, abandonné de son armée vagabonde, excommunié par le pape, pour avoir épousé une maîtresse du vivant de sa femme, le duc Charles obtint de nouveau de Louis XIV et de Mazarin la restitution de ses États (1661). C'était le cinquième traité qu'il contractait avec la France, et on le connaissait assez pour être sûr que ce ne serait pas le dernier.

Il est vrai que Louis XIV, héritier des projets de Richelieu et de Mazarin sur la Lorraine, n'attendait qu'une occasion pour réunir définitivement ce beau pays à la couronne. En 1662, il obtint, moyennant des promesses d'argent, du duc Charles, qui n'avait pas d'enfants légitimes, que ses États seraient après sa mort réunis à la France. Mais le prince Charles, fils de l'ex-cardinal François, protesta contre cet arrangement, et le duc lui-même revint à de meilleurs sentiments pour son neveu. Il crut trouver un appui contre l'ambition de la France dans les puissances européennes qu'avaient alarmées les succès de Louis XIV dans la guerre d'Espagne, et il intrigua pour être reçu dans la triple alliance. Aussitôt Louis XIV, se saisit de son duché, et le vieux duc s'enfuit à Cologne. Il combattit encore contre la France dans la guerre de la Hollande et termina en 1675, à Birkenfeld, son aventureuse existence. Il laissait ses droits à son neveu, Charles V, prince doué de talents supérieurs et qui s'illustra à la tête des armées impériales. Mais il tenta vainement de s'emparer de la Lorraine ; Louis XIV avait fait dévaster systématiquement la partie orientale du duché et démanteler toutes les places secondaires. Il était impossible de s'aventurer avec une armée dans un pays si complètement ruiné. Le duc avait écrit sur ses étendards : *Aut nunc aut nunquam* (ou maintenant ou jamais). L'alternative ne lui fut pas favorable ; il ne rentra jamais dans ses États. Il est vrai que la paix de Nimègue (1679) les lui restituait, mais en laissant à la France des places de sûreté et entre autres Nancy, sa capitale. Charles refusa de se soumettre à cette humiliation. Il resta à la cour de Vienne, où il épousa une sœur de l'empereur.

A sa mort, Léopold, son fils, prit le titre de duc de Lorraine, et la paix de Ryswick (1697) lui restitua son duché ; Louis XIV ne gardait que Marsal, Sarrelouis et Longwy, avec le droit de passage pour les troupes

françaises à travers la Lorraine. Pendant un règne paisible de trente-deux ans, Léopold s'appliqua à faire oublier à ses sujets les longues souffrances qu'avaient attirées sur eux les fautes de son aïeul.

François IV, qui succéda à son père en 1729, ne devait pas jouir longtemps de l'antique patrimoine de sa famille. Le traité de Vienne, qui, en 1735, mit fin à la guerre de la succession de Pologne, stipula que le roi Stanislas, renonçant au trône de Pologne, deviendrait duc de Lorraine et de Bar, et qu'à sa mort, ces deux duchés seraient réunis à la France. François IV était dédommagé par le grand-duché de Toscane et par la main de Marie-Thérèse, fille de l'empereur ; ce mariage lui valut, plus tard, la couronne impériale.

En 1737, Stanislas prit possession de la Lorraine. Des souvenirs honorables et affectueux se rattachent au nom de ce monarque; mais, malgré les sympathies que méritait la personne de Stanislas, une partie de la population ne vit qu'à regret son établissement sur le trône de Lorraine. Ce règne ne pouvait être et ne fut, en effet, qu'une transition pour préparer l'incorporation définitive de la Lorraine à la France. C'est ainsi que Stanislas consentit à l'incorporation des troupes lorraines dans l'armée française et que le pays fut placé sous le régime financier de la France. Ce furent ces mesures et d'autres du même genre qui soulevèrent la susceptibilité des Lorrains; et Stanislas eut à soutenir contre la cour souveraine du duché des luttes analogues à celles que, dans le même temps, le gouvernement en France soutenait contre les parlements.

A la mort de Stanislas, en 1766, la Lorraine fut définitivement réunie à la France. On conçoit les regrets des Lorrains en passant de l'autorité d'un prince bienfaisant et, malgré ses fautes, ami du bien public, sous le sceptre de l'égoïste Louis XV. Mais ces regrets durent s'adoucir quand éclata la Révolution de 1789. La Lorraine comprit alors que mieux vaut s'associer aux destinées d'une grande nation que de végéter dans la solitude et dans l'humilité d'un petit État.

Le décret de 1790 divisa la Lorraine et le Barrois en quatre départements : la Meurthe, les Vosges, la Moselle et la Meuse. Nous aurons l'occasion de rappeler, dans l'histoire particulière des villes, quelques événements dont la Meurthe et la Moselle furent le théâtre à cette grande et terrible époque. En 1814, ces départements furent envahis par les alliés. Pendant la campagne de France, les paysans lorrains firent une rude guerre de détail aux envahisseurs.

D'autres faits contemporains, plus terribles encore, appellent notre attention. Avant de commencer à les exposer, nous devons dire que la notice historique qui précède se rapporte plus particulièrement à notre ancien département de la Meurthe; un seul arrondissement du département de la Moselle, celui de Briey, a été conservé à la France : il n'est donc plus utile de faire ici l'histoire du pays Messin, que tant de liens pourtant rattachent à la commune patrie.

La tâche douloureuse qui nous reste à remplir est le rapide récit des événements qui nous ont arraché ces territoires et qui, des membres sanglants de la Meurthe et de la Moselle, ne nous ont laissé que le département actuel de Meurthe-et-Moselle, qui en est formé.

Les départements de la Meurthe et de la Moselle ont été, en effet, pendant la guerre franco-allemande de 1870-1871, le théâtre d'événements militaires décisifs. Le 19 juillet 1870, notre chargé d'affaires à Berlin remettait, comme on le sait, la déclaration de guerre de la France au gouvernement prussien ; le 20 juillet, chacun de nos corps d'armée se trouvait au poste qui lui avait été assigné, mais quelle énorme disproportion dans le nombre des combattants! Tandis que l'armée française ne comptait pas plus de 230,000 hommes, l'armée allemande mettait en ligne 450,000 combattants, nombre qui devait s'élever progressivement au chiffre énorme de 1,350,000 hommes. Le 23 juillet, l'empereur partait de Saint-Cloud pour Metz ; le 30, le général Frossard recevait l'ordre de franchir la Sarre et s'emparait de Sarrebrück le 2 août. On sait quelle fut cette ridicule affaire. Le 3 août, le général Abel Douay était surpris et battu à Wissembourg ; ce combat livrait à l'ennemi l'entrée de l'Alsace et les routes de Strasbourg et de Metz. Le 6 août, malgré des prodiges de valeur, Mac-Mahon était vaincu à Reischshoffen et Frossard à Forbach, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Sarreguemines. Après la défaite de Mac-Mahon et de Frossard, l'empereur ordonna la retraite sous les murs de Metz, où toutes nos troupes se trouvèrent concentrées le 11 août, moins les corps de Mac-Mahon et du général de Failly, qui s'étaient rabattus sur Châlons. Le 10 août, deux divisions

détachées de l'armée du prince Frédéric-Charles arrivaient devant Strasbourg et commençaient le siège; bientôt les troupes allemandes eurent occupé, d'un autre côté, le pays situé au nord-est, à l'est et au sud de Metz, afin de couper la retraite à l'armée française et de bloquer Metz. La retraite commençait, en effet, le général Steinmetz accourut pour la contrarier et livrait la bataille de Borny. Les Allemands la perdent, mais réussissent à retarder le mouvement de retraite sur Verdun, ce qui permit à l'armée du prince Charles (IIe armée) d'effectuer son mouvement tournant. Le 16 août eut lieu la bataille de Gravelotte ou de Mars-la-Tour, qui fut encore une victoire pour nos soldats (1). Un effort de plus, et on passait sur Verdun; c'était le salut de l'armée et le salut de la France. La totalité de l'armée française fut alors partagée en deux armées : celle dite du Rhin, sous les ordres du maréchal Bazaine (l'empereur avait regagné Châlons dès le 19 août); celle dite de Châlons, sous les ordres de Mac-Mahon. Au lieu de marcher sur Verdun, l'armée du Rhin bivouaque sur le champ de bataille de Gravelotte, et, le 18 août, elle se replie sur Metz, après la sanglante bataille de Saint-Privat. Bazaine s'était abstenu de paraître sur le champ de bataille, et « pour la troisième fois, l'armée du Rhin, grâce à son chef, écrit le baron A. Du Casse (*la Guerre au jour le jour, 1870-1871*), ne se rend pas libre pour rallier l'armée de Châlons. » Le 19 août, l'armée fut rangée autour de Metz. Le 26, au soir, Bazaine tenta ou feignit d'essayer de rejoindre l'armée de Châlons. La tentative échoua, et l'on rentra à Metz; le 30, le maréchal Bazaine se décida à recommencer l'opération du 26, mais sans plus de succès. Le 1er septembre, l'armée attristée revenait prendre ses positions autour de la place. Une phase nouvelle commençait pour l'armée du Rhin. Renonçant à jouer un rôle actif dans la partie suprême engagée en France, son chef attendait des événements politiques ou militaires qui pourraient le ramener sur la scène. Il se laissait engager dans un ordre d'idées où devaient périr son honneur et la force que la patrie avait mise entre ses mains. Nous n'entreprendrons pas de raconter ici les péripéties du blocus de Metz, ni les honteuses démarches qui furent faites pour amener la reddition de la place. Qu'il nous suffise de dire que, le 27 septembre, Bazaine en arrivait à une reddition pure et simple. Il quitta la place, poursuivi par la malédiction des soldats et de la population et fut, avec toute l'armée, interné en Allemagne.

(1) On a érigé à Mars-la-Tour un monument aux dix mille Français tombés pour la patrie aux combats de Mars-la-Tour, Rézonville, Vionville, Gravelotte et Saint-Privat.

Nous n'avons pas besoin de dire, après ce qui précède, que les principales localités des départements de la Moselle et de la Meurthe tombèrent aux mains des Allemands, dont la Ire, la IIe et la IIIe armées, respectivement sous les ordres des généraux Steinmetz, prince Frédéric-Charles et prince Frédéric-Guillaume de Prusse, envahirent le territoire. Citons notamment : Lunéville, occupé dès le 12 août par la IIIe armée allemande; Nancy et Vézelise, le 13 août, par des troupes appartenant à la même armée; Toul, investi le 14 août; Briey, occupés le 15 août par deux divisions de cavalerie allemande; Pont-à-Mousson, qui le même jour tombe au pouvoir du prince Charles-Frédéric, etc. Longwy se rendit le 15 janvier 1871 après deux jours de bombardemeut.

Le 26 février 1871, les préliminaires de la paix étaient signés à Versailles. La France perdait, outre ses deux plus fortes places de l'est, plus de 1,600,000 habitants, répartis dans les départements du Haut et du Bas-Rhin, des Vosges, de la Meurthe et de la Moselle. Le 7 septembre 1871, une loi régularisa la situation du nouveau département formé de ce qui nous restait de la Meurthe et de la Moselle.

Dans les pertes occasionnées par la guerre de 1870-1871, le départ. de Meurthe-et-Moselle figure pour la somme considérable de 28,611,180 fr. 98.

HISTOIRE ET DESCRIPTION DES VILLES BOURGS ET CHATEAUX LES PLUS REMARQUABLES

Nancy (lat. 48° 41′ 31″; long. 3° 51′ 0″ E.). — Nancy (*Nanceium*, *Nancium*), importante station de la ligne du chemin de fer de Paris à Nancy, de Nancy à Mirecourt et Chalindrey et les chemins de fer allemands (réseau de l'Est), est une grande, riche et des plus belles villes de France, peuplée de 66,303 habitants, et située à 316 kilomètres à l'est de Paris, sur la rive gauche de la Meurthe, à l'extrémité d'un bassin fermé à l'ouest, au nord et au sud par des coteaux très élevés, et totalement découvert du côté du levant. Autrefois, capitale de la Lorraine, cour souveraine, chambre des comptes, cour et hôtel des monnaies, inten-

dance, gouvernement particulier, bailliage, juridiction consulaire, bureaux de recettes des fermes et domaines, maîtrise particulière, recette des finances, prévôté générale de maréchaussée, société royale des sciences et des lettres, collège royal de médecine, nombreux couvents, etc., etc., etc.; aujourd'hui, chef-lieu du département, d'un arrondissement communal et de trois cantons, avec cour d'appel, tribunaux de 1re instance et de commerce, Académie scientifique et littéraire, société d'agriculture, école forestière, académie universitaire, Facultés, lycée, école de médecine, cours publics, évêché, séminaire, etc.

Dans ces dernières années, Nancy a tenu à garder son renom d'être une des plus belles villes de France; les améliorations physiques ont été nombreuses. Nous nous contenterons de signaler les principales, par ordre de date, en prenant pour guide l'*Annuaire de Meurthe-et-Moselle*, publié par M. H. Lepage : en 1861, restauration et agrandissement de l'hôtel de ville; 1862, construction du nouveau musée; 1867, square de la place La Fayette; 1870, promenade des Bastions; 1875, boulevard Lobau; 1876, nouveaux bâtiments pour la Faculté de médecine; 1877-1878, nouveaux bâtiments pour le lycée; en outre, de nombreuses écoles communales ont été édifiées. En dehors du fort de Frouard et ceux dits du Pont-Saint-Vincent, où existe un vaste camp retranché relié au système de fortifications de Toul, les projets de protéger Nancy par des fortifications ont été provisoirement abandonnés.

Toutes les étymologies qu'on a données du nom de Nancy paraissent plus ou moins douteuses; mais puisque la sagacité des antiquaires s'est exercée sur ce sujet, nous devons citer au moins une des opinions qui se sont produites, sans prétendre d'ailleurs trancher une question sur laquelle des érudits distingués restent encore divisés. « Il y a assez d'apparence, dit dom Calmet, que le nom de *Nancy*, *Nanceïum*, *Nancey*, vient du celtique *nant*, qui signifie un amas d'eau, une mare, un marais... Nous disons encore dans ce pays-ci une *noue*, une *naûe*, une mare; on sait qu'à Nancy il y avait autrefois une grande mare au lieu qu'occupe aujourd'hui la carrière de la vieille ville. » Telle est l'opinion du savant bénédictin, que l'on nous permettra de consigner ici sans discussion.

C'est au XIe siècle que le nom de Nancy ou Nancey commence à figurer dans les documents relatifs à l'histoire de Lorraine. Le prince Oldéric, frère de Gérard d'Alsace, duc de Lorraine, est appelé Oldéric de Nancy dans une charte de l'an 1069. Thierry, fils de Gérard, fonda vers 1080 le prieuré de Notre-Dame, près de Nancy. Enfin un acte du duc Simon, fils de Thierry, est daté du voisinage de Nancy, *datum in castro meo juxta Nanceïum*. Quelques années plus tard, le duc Matthieu Ier, troisième successeur de Gérard d'Alsace, acquit de Drogon, petit-fils d'Oldéric, Nancy en échange des seigneuries de Lenoncourt et de Rosières-aux-Salines; c'est ainsi que l'illustre maison issue du frère de Gérard d'Alsace prit le titre de Lenoncourt. Depuis cet échange, qui eut lieu vers 1153, Nancy paraît avoir été la résidence habituelle des ducs de Lorraine. Le duc Ferry II y mourut en 1213. Sous le règne de Thiébaut Ier, son fils et son successeur, Nancy fut incendiée par le comte de Bar, qui faisait la guerre au duc de Lorraine de concert avec l'empereur Frédéric II.

Au XIIIe siècle, Nancy obtint du duc Ferry III, en même temps que beaucoup d'autres villes de la Lorraine, la *loi de Beaumont*. Le même prince se construisit un palais au milieu de la ville. Au siècle suivant, vers 1329, le duc Raoul fonda l'église collégiale de Saint-Georges, qui était riche en reliques précieuses. Raoul déclare dans l'acte de fondation que toutes les fois qu'un duc de Lorraine fera sa première entrée à Nancy, il fera serment, dans l'église Saint-Georges, de conserver les droits et privilèges des chanoines, et y laissera son cheval pour le chapitre.

En 1350, pendant la minorité de Jean Ier et dans la guerre qui éclata entre la régente de Lorraine et Adhémar, évêque de Metz, le belliqueux prélat arriva devant Nancy avec une armée pour en faire le siège. Au bout de quelques jours, il renonça à son projet, brûla les faubourgs de la ville et leva son camp. C'est aussi sous le règne de Jean Ier que l'enceinte de Nancy fut agrandie; la population devenait plus nombreuse depuis que des franchises avaient été accordées à la ville; il y avait déjà à cette époque les *Lombards marchands et prétants* et une confrérie de marchands dont les statuts furent approuvés par Jean Ier. Les travaux d'agrandissement commencés par ce prince furent continués par son successeur Charles III, qui fit aussi dessécher les marais voisins qui rendaient le séjour de la ville insalubre. La part que prit le duc Charles à la rivalité de Wenceslas et de

Robert, qui se disputaient la couronne impériale, attira un ennemi redoutable sous les murs de Nancy; c'était Louis d'Orléans, frère du roi de France, qui s'était déclaré pour Wenceslas, tandis que Charles III soutenait les prétentions de Robert. Louis d'Orléans ayant fait une ligue puissante avec le duc de Bar, l'évêque de Verdun et d'autres seigneurs, chargea son grand maréchal, le seigneur de Luxembourg, d'attaquer la Lorraine; mais l'expédition échoua complètement.

A la mort de Charles III (1431), son gendre René d'Angers, chef de la dynastie angevine en Lorraine, fit une entrée triomphale à Nancy, alla à l'église Saint-Georges, aux acclamations d'une foule immense, et laissa son cheval aux chanoines suivant l'usage.

En 1444, Charles VII, qui méditait la conquête des Trois-Évêchés, accomplie un siècle plus tard, vint en Lorraine et séjourna à Nancy auprès de son beau-frère René. Ce fut dans cette ville que le roi de France reçut une première fois les députés de Metz, qui essayèrent de lui démontrer que Metz était complètement indépendante du royaume de France, et auxquels il fit une réponse si hautaine. L'année suivante, pendant que Charles III était encore à Nancy, on y vit arriver le duc de Suffolk, chargé par le roi d'Angleterre, Henri VI, de demander en mariage Marguerite, fille de René. Cette union, qui devait être si fatale à la belle Marguerite, fut célébrée par de grandes fêtes avant le départ de la jeune princesse pour l'Angleterre.

Nancy éprouva de cruelles vicissitudes sous le règne de René II. Charles le Téméraire, *la terreur de son temps*, *le lion rugissant parmi la forêt de l'Europe*, convoitait la Lorraine. La première année de son règne, René II l'avait reçu magnifiquement à Nancy lorsqu'il transportait de Flandre en Bourgogne le corps de son père, Philippe le Bon; mais peu de temps après Charles le Téméraire lui imposait un traité qui ouvrait à ses troupes plusieurs places du duché. René ne pouvait se méprendre sur les intentions du duc de Bourgogne, et, comptant d'ailleurs sur l'appui de Louis XI, il lui déclara la guerre. Au mois d'octobre 1475, Charles le Téméraire parut devant Nancy. Ce n'était encore à cette époque qu'une ville de peu d'étendue, puisque Pierre de Blaru, l'auteur de la *Nancéiade*, l'appelle *parva* et lui refuse presque le nom de ville. Cependant elle était environnée de faubourgs, et ce fut dans un de ces faubourgs que s'établirent le duc de Bourgogne et ses généraux. Mais la garnison résista vigoureusement; l'Italien Campo-Basso, qui dirigeait le siège, était peut-être déjà secrètement d'accord avec les ennemis de son maître. La ville ne se rendit que sur l'ordre même de René, qui se voyait alors abandonné par Louis XI; encore Charles le Téméraire accorda-t-il une capitulation favorable. Il y fit son entrée le 30 novembre 1475. « Il se soumit, dit M. Michelet, à faire le serment que faisaient les ducs de Lorraine, et il reçut celui des Lorrains; il rendit la justice en personne comme faisaient les ducs, écoutant tout le monde infatigablement, tenant les portes de son hôtel ouvertes jour et nuit, accessible à toute heure. »

Pourquoi le duc de Bourgogne montrait-il dans cette circonstance une douceur et des ménagements si rares chez lui? C'est que dans ses plans d'ambition la Lorraine devait être le centre de son nouvel empire, et Nancy sa capitale. Sa situation géographique semblait destiner cette ville à ce rôle important, et puis Charles était fatigué de l'indocilité des Flamands. Il déclara ses intentions aux états assemblés dans Nancy au mois de décembre.

Mais, pendant que le Téméraire se faisait battre à Granson et à Morat, René II reprenait les places de la Lorraine et assiégeait Nancy, dont le gouverneur, le seigneur de Bièvre, était obligé de capituler après vingt jours de tranchée (octobre 1476). Quand les articles de la capitulation eurent été réglés, Bièvre envoya au duc de Lorraine un pâté de chair de cheval, en lui faisant dire que depuis plusieurs jours il en était réduit à cette nourriture. René lui fit passer d'abondantes provisions. Trois jours après il apprit que Charles le Téméraire venait de reparaître en Lorraine; le 25 octobre, les Bourguignons étaient devant Nancy. René venait d'en sortir en promettant aux habitants que s'ils tenaient pendant deux mois, il arriverait à leur secours. Il alla chercher des troupes en Suisse.

Cependant le siège continuait; la situation de Nancy était critique; les murs étaient ruinés par l'artillerie ennemie, et une cruelle disette régnait dans la ville; il est vrai que l'armée assiégeante ne souffrait pas moins : l'hiver, cette année-là, fut terrible. Quatre cents hommes gelèrent dans la seule nuit de Noël. Les chevaux crevaient; le peu qui restait était malade et languissant. Mais Charles le Téméraire tenait bon; on venait de lui annoncer que dans la ville on avait mangé tous les chevaux et qu'on en était aux chiens et aux chats.

Cependant René s'avançait vers Saint-Nicolas avec environ vingt mille hommes, et il savait par Campo-Basso que le duc en avait à peine quatre mille en état de combattre.

« Le samedi soir 4 janvier, le Téméraire tenta un dernier assaut que les affamés de Nancy repoussèrent, forts qu'ils étaient d'espoir et de voir déjà sur les tours de Saint-Nicolas les joyeux signaux de la délivrance. Le lendemain, par une grosse neige, le duc quitta son camp en silence et s'en alla au-devant, comptant fermer la route avec son artillerie. Il n'avait pas lui-même beaucoup d'espérance; comme il mettait son casque, le cimier tomba de lui-même : *Hoc est signum Dei*, dit-il, et il monta sur son grand cheval noir. Les Bourguignons trouvèrent d'abord un ruisseau gonflé par les neiges fondantes; il fallut y entrer, puis tout gelés se mettre en ligne à attendre les Suisses. Ceux-ci, gais et garnis de chaude soupe, largement arrosés de vins, arrivaient de Saint-Nicolas. Ces masses étaient tellement nombreuses, épaisses, que tout en faisant front aux Bourguignons et les occupant tout entiers, il fut aisé de détacher derrière un corps pour tourner leur flanc comme à Morat, et pour s'emparer des hauteurs qui les dominaient. Se voyant pris en flanc, les piétons lâchèrent pied. Il n'y avait pas à songer à les retenir. Ils entendaient là-haut le cor mugissant d'Unterwald, l'aigre cornet d'Uri; leur cœur en fut glacé, *car à Morat l'avaient entendu*..... Ceux de Nancy qui voyaient tout du haut des murs furent si éperdus de joie qu'ils sortirent sans précaution; il y en eut de tués par leurs amis les Suisses, qui frappaient sans entendre. Une grande partie de la déroute fut entraînée, par la pente du terrain, au confluent des deux ruisseaux, près d'un étang glacé. La glace moins épaisse sur ces eaux courantes ne portait pas les cavaliers. Là vint s'achever la triste fortune de la maison de Bourgogne. » (Michelet.)

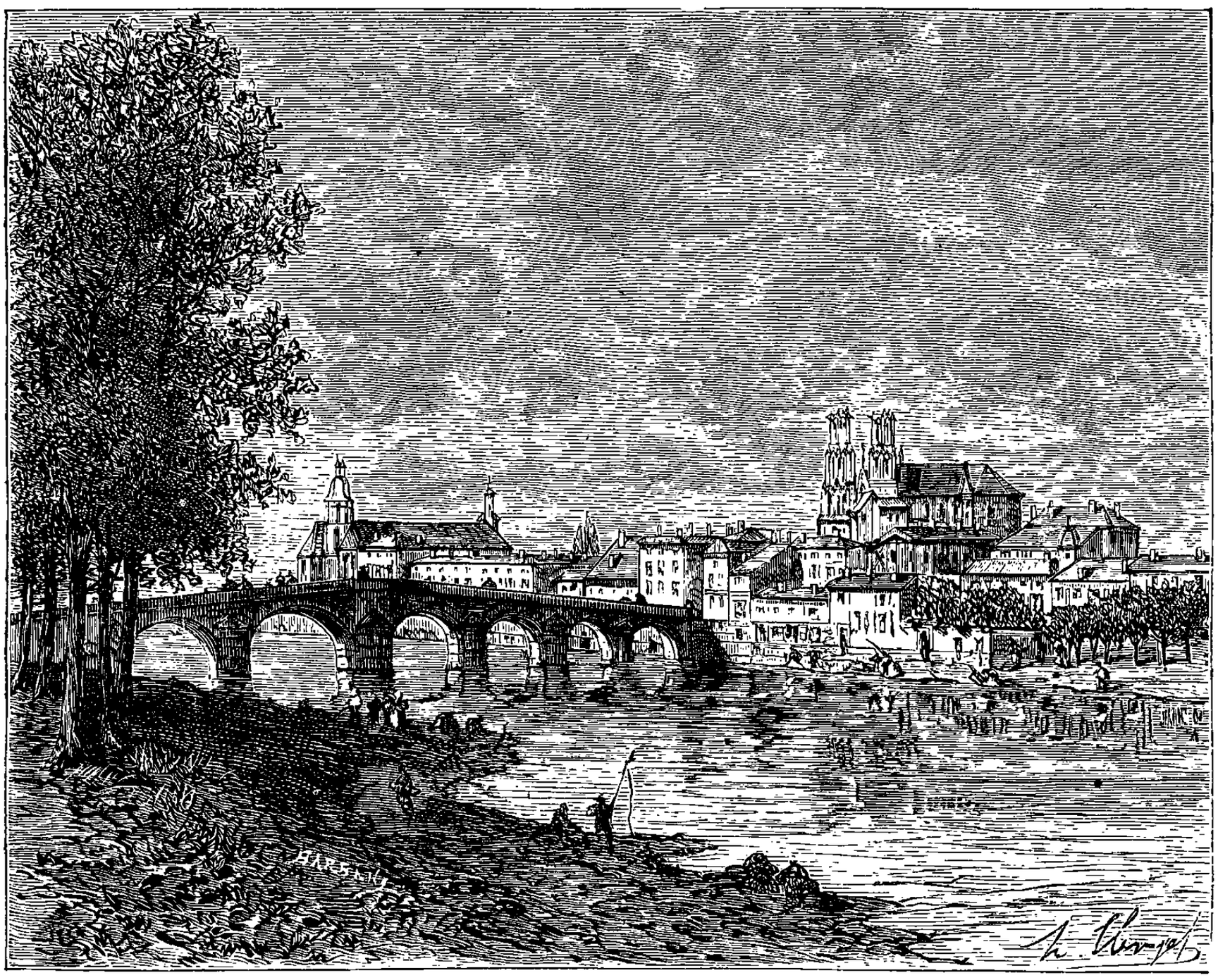
S'il faut en croire la tradition, ce fut le châtelain de Saint-Dié qui porta le coup mortel à Charles le Téméraire (5 janvier 1477). Le soir même, René entra dans Nancy aux flambeaux. Les bourgeois avaient dressé dans la cour de son palais un amas de têtes de chevaux, d'ânes, de chiens, de chats, de rats, dont ils s'étaient nourris pendant le siège. Plusieurs milliers de Bourguignons étaient restés sur le champ de bataille; ils furent enterrés dans l'emplacement actuel de l'église de Bon-Secours où fut élevée la chapelle des Bourguignons. La place où tomba Charles le Téméraire est encore aujourd'hui marquée par une croix.

René, pour reconnaître le zèle et la fidélité que lui avaient témoignés les bourgeois de Nancy, leur accorda divers privilèges; il les exempta à perpétuité de la taille ordinaire et de tous les autres droits, aides, charges, impôts ordinaires et extraordinaires. Cette immunité était personnelle et le bourgeois de Nancy en jouissait dans toute l'étendue du duché. Par un acte de 1497, René reconnaît encore que les bourgeois de Nancy ont racheté de son consentement les tailles ordinaires qu'ils payaient aux églises Saint-Georges et Saint-Nicolas. Ces privilèges et d'autres encore furent confirmés à plusieurs reprises par ses successeurs.

Dans les dernières années de son règne, René II fit reconstruire le palais ducal élevé jadis par Raoul; il fit élever aussi l'église Saint-Nicolas et l'église des Cordeliers; enfin il fit paver entièrement les rues de sa capitale.

Le long règne du duc Charles III (1545-1608) est une époque importante dans l'histoire de Nancy. En 1552, le roi de France Henri II arrivait en Lorraine suivant la convention qu'il avait faite avec les princes luthériens d'Allemagne ligués contre Charles-Quint. Se méfiant de la duchesse douairière Christine de Danemark, Henri II fit occuper Nancy par le maréchal de Saint-André; il y vint lui-même et fut accueilli *à grand honneur* par le jeune duc Charles et les seigneurs lorrains. L'administration de la Lorraine fut enlevée à la mère du duc et donnée à son oncle, le prince de Vaudémont; le jeune Charles fut conduit à la cour de France pour être élevé entre les enfants du roi qui lui destinait une de ses filles : Claude de France. Ce mariage fut célébré en 1559, et cette année Charles III quitta Paris et revint à Nancy. Un des soins principaux de l'administration de Charles III fut d'agrandir et d'embellir Nancy. Il fit faire de nouvelles murailles à la ville ancienne et il fonda la ville neuve. Il facilita par de sages mesures la construction des maisons, et en moins de huit ans un grand nombre avaient été construites.

Son successeur Henri multiplia prodigieusement à Nancy les établissements pieux. Le prince dévot songeait à se retirer dans un monastère quand la mort le surprit. En 1625, les états de Lorraine furent réunis à Nancy pour entendre l'abdication de François de Vaudémont, son frère, en faveur de son



Pont-à-Mousson.

fils Charles, qui avait épousé Nicole, fille de Henri. Les intrigues de Charles IV donnèrent au gouvernement français, alors dirigé par Richelieu, de trop justes motifs de ressentiment. L'armée française investit Nancy une première fois en 1632; le duc, disent les mémoires de Richelieu, avait promis partout de faire merveilles, s'il était attaqué, et l'avait écrit particulièrement aux dames auxquelles on ne peut dire beaucoup pour faire peu sans confusion et sans honte... Malgré ces fanfaronnades, Charles IV s'humilia et implora la paix, qui lui fut accordée ; mais, dès l'année suivante, ce prince incorrigible fournissait à Richelieu de nouveaux prétextes pour l'attaquer, et Louis XIII parut devant Nancy avec son terrible ministre. Les préparatifs du siège furent poussés avec vigueur, lorsque le cardinal François de Lorraine, frère du duc, vint signer de sa part la promesse de remettre Nancy au roi sous trois jours; mais, en même temps, Charles mandait secrètement au gouverneur de ne pas ouvrir les portes sans un nouvel ordre signé de sa main. D'ailleurs une de ses sœurs, la belle et intrigante princesse de Phalsbourg, était dans la ville et animait le peuple à la résistance. Richelieu, impatienté des délais et des subterfuges du duc, envoya un corps d'armée le poursuivre vers les Vosges. Charles IV parut enfin céder; il eut une entrevue avec Richelieu, se soumit aux conditions qui lui furent dictées, et se laissa conduire par l'escorte du cardinal au quartier du roi devant Nancy. Là il essaya encore de gagner du temps en disputant sur l'interprétation des articles, peut-être même pensait-il trouver moyen de se jeter du camp royal dans la ville et de s'y défendre; mais Richelieu le faisait surveiller, et il fallut enfin qu'il expédiât au gouverneur un ordre en bonne forme de livrer la ville. Le 24 septembre, la garnison lorraine en sortit, et Louis XIII y fit son entrée le lendemain; il y fut rejoint par la reine Anne d'Autriche Les habitants furent désarmés. Louis XIII, avant de

retourner à Paris, fit commencer sous ses yeux de nouvelles fortifications, et établit pour gouverneur de la ville le comte de Frassac avec une garnison de six mille hommes et cinq cents chevaux.

Nous avons raconté plus haut l'abdication de Charles IV, le mariage précipité du cardinal François avec la princesse Claude, l'enlèvement des nouveaux époux par le maréchal de La Force et leur translation à Nancy. Ils parvinrent à s'échapper de cette ville habillés en paysans et portant chacun sur son dos une hotte de fumier.

C'est du mariage de François et de Claude de Lorraine qu'est sortie la dynastie qui occupe aujourd'hui le trône impérial d'Autriche.

Cependant Nancy devait rester bien des années au pouvoir de la France. Ce fut pendant cette occupation que la ville fut encore une fois ravagée par la peste.

Le traité de Vincennes (1661) rendit Nancy à Charles IV, mais sous la réserve que les fortifications seraient démolies. Ce ne fut qu'en 1663 que le duc rentra dans sa capitale ; mais les misères de la guerre se faisaient cruellement sentir à Nancy et dans les environs : les terres n'étaient plus cultivées, et les bêtes féroces s'étaient multipliées au point que dans un seul hiver trois cent quinze loups furent tués autour de Nancy. La Lorraine n'était pas au bout de ses souffrances. Dès 1670, Louis XIV, averti que Charles IV traitait avec les ennemis de la France, fit occuper Nancy par le maréchal de Créqui. La cour souveraine de Lorraine fut supprimée et remplacée par un bailliage royal siégeant à Nancy et relevant du parlement de Metz.

Charles IV ne devait plus revoir sa capitale : il mourut en 1675. L'occupation française continua jusqu'au traité de Ryswick (1697), qui rendit la Lorraine au duc Léopold. Cependant Léopold eut le chagrin de voir encore une fois une garnison française à Nancy pendant la guerre de la succession d'Espagne. Le duc se retira à Lunéville, qui dès lors partagea l'importance de Nancy comme résidence du souverain. C'est à Léopold que Nancy dut la fondation d'un théâtre et un grand nombre de constructions nouvelles. C'est alors que furent élevés beaucoup de ces hôtels qui donnent encore aujourd'hui à certaines rues de Nancy un cachet de rare distinction. En 1717 furent jetés les fondements d'un nouveau palais dont la face principale donnait sur la carrière.

Après le règne très court de François IV, Stanislas devint duc de Lorraine et fit son entrée solennelle à Nancy le 9 août 1737. Quelles qu'aient été les qualités de Stanislas, on ne peut se défendre d'un profond regret en songeant que plusieurs des plus vénérables monuments de Nancy furent détruits par ses ordres. Mais, tout en regrettant que Nancy ait été dépouillé d'une partie de ses antiques monuments, on doit louer le bon goût des constructions nouvelles ordonnées par Stanislas.

En 1766, Nancy fut réuni à la France. Au commencement de la Révolution, cette ville fut le théâtre de tristes événements. A la suite du soulèvement du régiment suisse de Châteauvieux, le marquis de Bouillé, connu par son dévouement à la cause royaliste, qui commandait alors dans l'est, accourut à la tête de ses troupes et occupa militairement la ville. La répression fut cruelle : vingt-deux soldats suisses furent pendus, un fut roué vif ; beaucoup d'autres furent condamnés aux galères.

Le décret du 17 janvier 1790 avait fait de Nancy le chef-lieu du département de la Meurthe.

En 1814, la ville fut occupée par les Russes.

Au début de la guerre franco-allemande, dès le 13 août 1870, elle tomba au pouvoir des troupes ennemies.

Par suite de l'annexion de Strasbourg à l'Allemagne, Nancy a hérité de plusieurs établissements importants dans l'ordre universitaire. Cette ville possède aujourd'hui, pour l'instruction supérieure : une académie universitaire, une Faculté de droit, une Faculté des sciences, une Faculté des lettres, une école de médecine et de pharmacie ; pour l'instruction secondaire : un lycée ; pour l'instruction primaire : une école normale primaire, une école supérieure, des écoles d'adultes, de dessin, de peinture et de sculpture ; à l'hôtel de ville, des écoles élémentaires de garçons et de jeunes filles, des salles d'asile communales ou libres, une institution privée et une école professionnelle.

Nancy possède en outre : l'Académie Stanislas, la Société d'archéologie lorraine, une société de médecine, une société de géographie dite *de l'Est*, la Société des Amis des arts, des sociétés chorales et philharmoniques ; un musée d'histoire naturelle, un musée de peinture et de sculpture, un jardin botanique, etc. On y remarque les casernes Saint-Jean, Sainte-Catherine et la citadelle. Nancy est riche en établissements de bienfaisance ; nous

nous contenterons de citer : l'asile public d'aliénés de Maréville, la maison de santé de la Haute-Malgrange ; les hospices Saint-Charles, Saint-Julien et des Orphelins ; les maisons de charité de Saint-Epvre, de Saint-Fiacre et de Saint-Matthieu ; la colonie agricole et pénitentiaire à Gentilly.

Nancy est la patrie de Jacques Callot ; du jésuite Maimbourg, écrivain emphatique, mais honnête homme, qui fut chassé de la compagnie ; de Mme de Graffigny ; de Palissot ; de Hoffmann, le critique ; du brave général Drouot, de deux peintres distingués : Isabey et Bellangé ; du dessinateur Grandville, de Matthieu de Dombasle ; du médecin de la marine Crevaux, massacré en 1882, au cours d'une expédition scientifique, par les Indiens Tobas de l'Amérique du Sud, etc.

Les armes de Nancy sont : *coupé · le chef aux pleines armes de Lorraine, la pointe d'argent, à un chardon de sinople.*

Pont-a-Mousson. — Pont-à-Mousson (*Montioni Pons*, *Mussipontum*, *Pons Moncionis*), station de la ligne du chemin de fer de Nancy à Metz (réseau de l'Est), chef-lieu de canton, arrondissement et à 30 kilomètres au nord-nord-ouest de Nancy, est située sur la Moselle qui la divise en deux parties, au pied de la colline de Mousson ; elle est peuplée par 10,970 habitants. Autrefois du diocèse de Toul et de Metz, elle avait cour souveraine et intendance de Lorraine, bailliage royal, université, gouvernement particulier, maîtrise particulière, recette des finances. Elle possédait une collégiale, un collège, une école militaire, une abbaye de chanoines réguliers et six couvents.

L'origine de Pont-à-Mousson remonte à une époque assez reculée ; il en est déjà fait mention dans un titre du IXe siècle sous le nom de *Villa pontus sub castro Montionis* (ville du pont sous le château de Mousson). Elle tire son nom du pont jeté sur la Moselle et de l'ancienne forteresse de Mousson, construite à l'est de la ville sur la colline du même nom ; la *Vieille-Ville* ou *Ville-Haute* est sur la rive droite du fleuve ; la *Ville-Neuve* ou *Ville-Basse*, qui s'étend sur la rive gauche, a été construite, en 1230, par Thiébaut II, comte de Bar ; en 1354, elle fut érigée en marquisat et en ville libre impériale par Charles V. Quand le Barrois fut réuni au duché de Lorraine, Pont-à-Mousson passa sous la nouvelle domination. Charles le Téméraire s'en empara en 1476, au bout de huit jours de siège ; après la défaite et la mort de ce prince sous les murs de Nancy, elle rentra sous l'autorité des ducs de Lorraine ; en 1572, elle devint le siège d'une université qu'elle conserva pendant deux siècles ; en 1763, cette université, qui avait brillé d'un vif éclat et éveillé les susceptibilités de l'Université de Paris, fut transférée à Nancy. En 1632, Louis XIII prit cette ville d'assaut. Durant la guerre franco-allemande de 1870-1871, Pont-à-Mousson tomba, comme à peu près toutes les localités du pays, aux mains de l'ennemi ; c'est le 15 août, la veille et le matin de la bataille de Gravelotte, que les troupes du prince Frédéric-Charles s'en emparèrent, en, même temps qu'elles occupaient Gorze et Mars-la-Tour. Le 21 août, après la bataille de Saint-Privat, le quartier royal prussien fut établi à Pont-à-Mousson, qui ne fut délivrée que longtemps après de la présence des Allemands.

Parmi les monuments que possède cette ville nous citerons : l'église Saint-Martin, située dans la Ville-Haute, datant du XIIIe siècle, et classée au nombre des monuments historiques ; l'église Saint-Laurent, dans la Ville-Basse ; l'ancienne abbaye de Sainte-Marie, magnifique édifice occupé par le petit séminaire ; le pont de sept arches, qui relie les deux parties de la ville, construction de la fin du XVIe siècle ; l'hôtel de ville, sur une place entourée d'arcades ; le collège, dans l'ancien couvent des jésuites ; de belles casernes de cavalerie ; l'hospice civil et une jolie fontaine.

L'industrie de cette ville est représentée par des fabriques de poterie, des tanneries, des hauts fourneaux, une fabrique d'aiguilles, des huileries et une raffinerie de sucre ; son commerce, qui est très actif et est favorisé par deux foires, a pour objet la houille, le bois, les planches de sapin et les céréales.

Les armes de Pont-à-Mousson sont : *d'or, à la barre de gueules, coupé de sinople ;* — aliàs : *de gueules, à un pont de quatre arches d'argent sommé de deux tours de même, et un écusson de Bar en chef.*

Saint-Nicolas-du-Port. — Saint-Nicolas-du-Port, qui communique avec le réseau de l'Est par la station de Varangéville-Saint-Nicolas, située sur la rive droite de la Meurthe, chef-lieu de canton, arrondissement et à 13 kilomètres au sud-sud-est de Nancy, sur la rive gauche de la Meurthe et sur le canal de la Marne au Rhin, est une ancienne ville,

aujourd'hui peuplée de 4,119 habitants, dont le nom primitif était *Port*. Vers 1087, elle devint le chef-lieu d'un archidiaconé du diocèse de Toul. Les reliques de saint Nicolas, évêque de Myrrhe, y attirèrent une affluence considérable de pèlerins; elle ne tarda pas à devenir très commerçante, et, sous le duc Charles III de Lorraine, qui y avait établi une justice consulaire et des foires franches, elle était un des centres du commerce de l'Europe. Alexandre, fils du duc de Bourbon Jean Ier, la pilla en 1439; les Suédois l'incendièrent en 1633. On remarque dans cette ville l'église paroissiale Saint-Nicolas, commencée en 1494 et terminée en 1544. L'industrie est représentée par des filatures de laine et de coton, tissages, ouate, bonneterie, forges, fonderie de métaux, brosseries, etc.; le commerce y est favorisé par plusieurs foires.

Un fort de barrage y défend le passage de la Meurthe.

Les armes de Saint-Nicolas sont ; *d'argent, à une fasce d'azur, chargée d'un navire d'or.*

Briey (lat. 49° 14′ 59″; long. 3° 36′ 8″ E.). — Briey, station de la ligne du chemin de fer de Paris à Metz (réseau de l'Est, section de Conflans à Briey), est une petite ville, chef-lieu d'arrondissement et de canton, avec tribunal de première instance, société d'agriculture, et une population de 2,139 habitants.

Selon toute apparence, l'emplacement sur lequel s'élève Briey, au bord de la petite rivière de Voigne ou Voigot, était occupé jadis par un camp romain auquel aboutissaient trois voies militaires. Après la chute de l'empire carlovingien, Briey fit partie du duché de Lorraine mosellane ; puis elle appartint aux comtes de Metz, fut cédée par eux aux évêques de cette ville et enfin engagée par ceux-ci aux comtes de Bar, lesquels se rendirent indépendants des évêques de Metz pour Briey. Au xve siècle, le cardinal de Bar céda ses États à René Ier d'Anjou, son neveu, qui devint ainsi seigneur de Briey. Bien avant cette époque, Briey avait eu à souffrir des guerres des comtes de Bar contre la puissante république de Metz ou les seigneurs voisins. Sous René II, devenu duc de Lorraine en 1473, Charles le Téméraire prétendit que Briey et plusieurs autres forteresses étaient de son fief, et René II s'obligea par serment de lui en faire hommage un mois après que Charles aurait justifié de ses droits par titres suffisants. Mais bientôt René, encouragé par Louis XI, déclara la guerre au Téméraire, qui envahit les États du jeune duc. Il tomba d'abord sur Briey, qui se trouva la première sur sa route en venant de Luxembourg. L'écuyer Gérard d'Aviller, qui défendait la ville, ayant eu le bras emporté d'un coup de serpentine, les bourgeois se rendirent, et Charles, en considération du vieux René Ier, qui vivait encore, fit grâce aux chevaliers qui avaient secondé Gérard; mais il fit pendre sans pitié quatre-vingts soldats allemands qui se trouvèrent dans la place. A la chute de Charles le Téméraire, Briey fut occupée de nouveau par les Lorrains.

Cette petite ville, dit M. Bégin, bâtie en amphithéâtre au pied et sur le revers d'une montagne, se divise en ville haute et basse. Les jardins s'élèvent par terrasses. Le Rupt-de-Mance (Voigot), petite rivière dont la pente est à peine sensible, traverse la ville basse de Briey et arrose une vallée fort agréable, ombragée par des forêts magnifiques. On trouve à Briey des restes assez nombreux de style ogival ; l'église paroissiale, restaurée depuis quelques années, est digne d'attention.

C'est la patrie du constituant Adrien Duquesnoy.

Il y a à Briey des fabriques de grosses draperies, des filatures de coton, des brasseries, des teintureries, des tanneries, etc.

Longuyon. — Longuyon, station des lignes de chemin de fer de Paris à Mézières et Thionville et de Longwy à Nancy (réseau de l'Est), chef-lieu de canton, arrondissement et à 40 kilomètres au nord-ouest de Briey, au confluent de la Crusne et de la Chiers, au fond d'un vallon boisé, est une petite ville peuplée de 2,524 habitants. Dès le ixe siècle, il existait dans ce lieu une collégiale qui subsista jusqu'en 1790, et dont l'église, monument intéressant, sert aujourd'hui de paroisse. Son industrie consiste en fabriques de coutellerie, forge et haut fourneau. Le pont, construit au confluent des deux rivières, date de 1862. A peu de distance de Longuyon, au hameau de Noers, on remarque les ruines du château fort de Mussy, « l'un des boulevards de la Lorraine, lors de la lutte contre la France au xviie siècle, dit un écrivain contemporain. Selon une tradition, le château de Mussy, livré par trahison aux Français qui l'assiégeaient, aurait été détruit par la propre fille du gouverneur de la forteresse, Jeanne de Remencourt. Voyant les ennemis maîtres du château, elle l'au-

rait fait sauter en mettant le feu au magasin à poudre. »

LONGWY. — Longwy (*Longus Vicus*), station de la ligne du chemin de fer de Mézières à Thionville (réseau de l'Est), est une petite ville forte, située sur la Chiers, à 40 kilomètres au nord de Briey et peuplée de 4,225 habitants. Jadis prévôté, cette ville dépendait du diocèse de Trèves, du parlement et de l'intendance de Metz, était le siège d'un bailliage, d'une subdélégation et d'un gouvernement particulier, et possédait plusieurs couvents. C'est aujourd'hui un chef-lieu de canton et une place de guerre de 1re classe.

Au temps des Romains, il y avait sur une hauteur voisine de Longwy un camp retranché, *castrum*, qu'ils y avaient établi et dont on voit encore les vestiges. C'est à ce *castrum* que Longwy doit son origine.

Au moyen âge, la ville et le comté de Longwy furent possédés par des comtes particuliers indépendants. Des mariages firent passer successivement cette seigneurie dans la maison de Luxembourg et dans celles de Bar et de Lorraine. Néanmoins, à plusieurs reprises les deux maisons s'en disputèrent la possession. Au XIVe siècle, elle était aux mains des comtes de Bar ; mais le duc de Lorraine Jean Ier, qui régna de 1346 à 1390, ayant prêté une grande somme d'argent à Robert de Bar, ce prince lui engagea Longwy. Quand il fut question du payement de la dette, le duc ne parut pas disposé à recevoir l'argent, et il fallut que le cardinal de Bar, qui avait succédé à son père, usât de stratagème pour payer son créancier : il lui envoya plusieurs tonneaux d'excellent vin, dont un contenait la somme en question ; Longwy fut alors rendu au cardinal.

Réunie à la Lorraine par le mariage de René d'Anjou, héritier du cardinal, avec Isabelle de Lorraine ; assiégée et prise par le maréchal de La Ferté, sous Charles IV, par le marquis de Genlis, sous Louis XIV, cette place fut rasée, puis rebâtie et fortifiée par Vauban. Plus tard, en 1697, le traité de Ryswick rendit la Lorraine à Léopold ; mais Longwy et plusieurs villages voisins demeurèrent à la France.

Après quelques jours de bombardement, cette ville, en 1792, tomba au pouvoir des Prussiens ; mais la victoire de Valmy l'en délivra. Ils reparurent devant ses murs, en 1815, au nombre de quinze mille. Le général Hugo, gouverneur de Thionville, vint au secours de la place. Il les fit attaquer, au milieu d'une nuit sombre, les battit, s'empara de leur matériel de campagne, détruisit leurs ouvrages et revint à Thionville Quelques jours après, les Prussiens reprirent leur position ; le bombardement recommença. La garnison, composée de gardes nationales mobiles, fit des prodiges de valeur, et, quand la place fut forcée de se rendre, l'armée ennemie ne vit pas sans une surprise extrême qu'une troupe d'environ deux cents hommes l'avait tenue en échec depuis six semaines.

En janvier 1871, cette ville, dont la petite garnison avait fait d'heureuses sorties, fut encore bombardée par les Prussiens.

La principale industrie de Longwy, qui se divise en ville haute et en ville basse, consiste dans l'exploitation du minerai de fer qui y est traité sur place dans de nombreux hauts fourneaux ; elle possède des aciéries, des manufactures de faïence et de terre de pipe, tanneries, brasseries, etc.

Les armes de Longwy sont : *d'azur, à la bande d'argent.*

LUNÉVILLE (lat. 48° 35′ 35″ ; long. 4° 9′ 22″ E.). — Lunéville, station de la ligne du chemin de fer de Paris à Nancy et Avricourt (réseau de l'Est), est une ancienne et jolie ville de 16,041 habitants, située à 39 kilomètres au sud-est de Nancy ; autrefois duché dépendant du diocèse de Toul, de la cour souveraine et intendance de Lorraine, avait bailliage, abbaye de chanoines réguliers, école militaire, couvents, etc. ; aujourd'hui, chef-lieu d'un arrondissement et de deux cantons, avec tribunal de 1re instance, société d'agriculture, collège communal, etc.

Si les étymologies les plus simples sont les plus vraisemblables, nous devons admettre sans difficulté que Lunéville tire son nom d'un temple de Diane, ou de la lune, qui s'élevait jadis sur la colline de Léomont, voisine de la ville. Il est vrai qu'il ne reste aucune trace de cet édifice ; mais, à différentes époques, on a trouvé sur cet emplacement des médailles et d'autres objets qui viennent à l'appui de cette étymologie. N'oublions pas d'ailleurs que, dans les armoiries de Lunéville, figuraient trois croissants d'argent ; cela prouve au moins que la tradition relative au nom de Lunéville date de loin.

Au Xe siècle, Lunéville était un château appar-

tenant à un comte de Metz nommé Folmar. Ce ne fut qu'au XIIIe siècle que les ducs de Lorraine réunirent à leur domaine le château et la ville qui s'était formée auprès; Ferry III lui octroya la coutume de Beaumont. Les ducs de Lorraine firent faire de grands travaux de fortification à Lunéville, qui devint ainsi une des places les plus importantes du duché. En 1475, elle fut occupée par les Bourguignons de Charles le Téméraire; mais les officiers de René II la reprirent l'année suivante.

En 1587, les princes protestants d'Allemagne, qui venaient au secours de Henri de Navarre pressé par les ligueurs, arrivèrent en Lorraine. Déjà ils avaient brûlé les faubourgs de Blâmont et s'avançaient sur Lunéville; mais d'Haussonville, qui commandait l'infanterie du duc Charles III, se jeta dans la ville et fit si bonne contenance que les Allemands n'osèrent l'attaquer.

En 1634, le cardinal François, frère du duc Charles IV qui venait d'abdiquer en sa faveur, épousa à Lunéville la princesse Claude, sa cousine, qui avait des droits sur le duché de Lorraine. La cour de France fut très irritée de ce mariage; le maréchal de La Force fit entrer ses troupes dans Lunéville et se saisit des nouveaux époux, qui furent dirigés sur Nancy.

Dans le cours du règne orageux de Charles IV, Lunéville fut plusieurs fois encore prise et reprise par les Français et les Lorrains. En 1638, une garnison lorraine, commandée par le marquis de Ville, y fut assiégée par le duc de Longueville, et la place ne succomba qu'après quinze jours de siège; c'est peu après que Louis XIII fit démolir les fortifications et le château. A la *petite paix* de 1641, Lunéville fut restituée à Charles IV; mais, dès l'année suivante, les fautes du duc attiraient de nouveau l'invasion française sur la Lorraine, et Lunéville eut à subir de nouveau les maux irréparables de l'occupation étrangère. Cette ville, encore une fois rendue à Charles IV par le traité de 1661, reprise par les Français lorsque ce prince incorrigible eut recommencé ses intrigues avec les ennemis de la France, ne retourna sous l'autorité de la maison de Lorraine qu'après le traité de Ryswick. Au mois de mai 1698, le duc Léopold entra à Lunéville et prit possession de cette ville démantelée, où il resta jusqu'à ce que Nancy fut évacuée par les troupes françaises. Au moment où éclata la guerre de la succession d'Espagne, Louis XIV, craignant que les impériaux ne pénétrassent en France par la Lorraine, fit de nouveau occuper Nancy, quoique Léopold se fût déclaré neutre. Le duc se retira à Lunéville, qui devint dès lors la résidence habituelle du souverain. Alors commence pour Lunéville une ère de prospérité et de splendeur. Léopold y fit construire, par un artiste de mérite, l'architecte Boffrand, un somptueux château, qui devint sa résidence. Il eut une cour brillante et polie. « On ne croyait presque pas, dit Voltaire, avoir changé de lieu, quand on passait de Versailles à Lunéville. » Bientôt il y fonda une université dont la réputation grandit rapidement, et où la jeune noblesse d'Allemagne vint se former. Un ami de Lulli, Desmarets, qui a laissé des productions estimées, dirigeait la musique de la cour. La charité avait sa belle part dans les créations de Léopold; l'ancien hôpital se trouvant ruiné, il en fit faire un nouveau, hors de la ville, au moyen d'une loterie tirée en 1709. Deux fois par an, on recevait à Lunéville tous les malades de quelque pays qu'ils fussent, qui désiraient se faire guérir de la pierre.

En 1719, un incendie détruisit en partie le château de Lunéville; les dommages furent évalués à cinq millions. Léopold n'avait pas encore entièrement réparé ce désastre quand il mourut dans sa ville de prédilection, en 1729.

A la fin de la même année, le nouveau duc François IV arriva à Lunéville. Cette ville continua de prospérer pendant le règne, d'ailleurs si court, de ce prince. Lorsque le traité de Vienne enleva à la Lorraine sa vieille dynastie, la veuve de Léopold, Charlotte d'Orléans, quitta Lunéville au milieu des témoignages de sympathie et de douleur de toute la population. Au mois d'avril 1737, le nouveau souverain de la Lorraine, Stanislas, arriva à Lunéville, où il fut rejoint quelques jours après par la reine, sa femme. Comme on travaillait encore aux réparations du château, ils occupèrent d'abord l'hôtel de Craon, où ils reçurent les premiers hommages de leurs nouveaux sujets. Lunéville ne déchut pas sous le règne de Stanislas. Cependant quelques incidents malheureux en signalèrent les premières années. En 1741, la cherté des grains y excita une émeute; en 1743 et 1744, pendant la guerre de la succession d'Autriche, les troupes impériales pénétrèrent jusque en Lorraine, et deux fois Stanislas dut quitter Lunéville, qui n'offrait pas un asile assez sûr. Après la retraite des impériaux, Stanislas reçut à Lunéville son gendre

Louis XV, et pendant plus d'un mois les fêtes et les plaisirs se succédèrent dans cette résidence.

Stanislas agrandit et embellit le palais de Léopold; il acheva l'église Saint-Remi, commencée sous le règne de François; il fit construire l'hôpital de la Charité; il établit une académie de quarante-huit cadets gentilshommes et des écoles pour l'instruction des pauvres enfants; enfin, il encouragea la manufacture de faïence établie depuis 1731 au faubourg de Viller. On sait quelle brillante société il sut attirer à Lunéville; Montesquieu, Voltaire, Helvétius, Saint-Lambert et beaucoup d'autres furent les hôtes de Stanislas. Ce fut à Lunéville qu'une mort imprévue emporta l'amie de Voltaire, la marquise du Châtelet, dont le tombeau se voit encore dans l'église paroissiale. Stanislas lui-même y mourut en 1766, des suites d'un malheureux accident. La ville fut réunie à la France, et alors recommença pour elle l'existence modeste au-dessus de laquelle des circonstances passagères l'avaient élevée quelque temps. Le château, qui est encore aujourd'hui comme un témoin muet de l'ancienne splendeur de Lunéville, fut converti en caserne et reçut des troupes royales. En 1790, la garnison de Lunéville ressentit le contre-coup de la révolte militaire qui éclata à Nancy. On sait que cette triste affaire avait commencé par les réclamations des régiments de Nancy contre leurs officiers qu'ils accusaient de malversation. Un officier général, M. de Malseigne, avait été envoyé à Nancy pour faire la vérification des comptes. Ne se trouvant pas en sûreté au milieu des révoltés, M. de Malseigne s'échappa et vint à Lunéville, où se trouvait une brigade de carabiniers dont il avait été major général. Environ quarante cavaliers se mirent à sa poursuite; mais, arrivés à Lunéville, ils furent vigoureusement repoussés par les carabiniers; les uns furent tués, les autres faits prisonniers. A cette nouvelle, l'armée de Nancy furieuse marcha sur Lunéville. A un quart de lieue de la ville, elle rencontra la municipalité qui venait proposer des moyens de pacification. Ses efforts furent vains; l'armée entra dans Lunéville, et une lutte sanglante allait s'engager dans la ville même, lorsqu'un arrangement, accepté des deux partis, sembla rétablir le calme. Il fut convenu que M. de Malseigne se rendrait à Nancy sous la condition qu'il partirait trois heures avant l'armée, escorté convenablement, et d'après la promesse formelle qui lui était faite qu'il ne serait point attenté à sa vie et qu'il serait conduit à Nancy avec les honneurs dus à son rang; mais, sur ces entrefaites, le bruit se répandit que M. de Malseigne n'avait signé la convention que pour gagner du temps, et qu'il attendait des renforts que devait lui envoyer M. de Bouillé. L'exaspération fut à son comble; un engagement meurtrier eut lieu entre les carabiniers et les soldats de Nancy. Mais à la fin les bruits défavorables qui couraient sur le général gagnèrent les carabiniers eux-mêmes; ils le livrèrent à la municipalité de Lunéville, qui le fit conduire à Nancy, où l'insurrection devait avoir bientôt un lugubre dénouement.

C'est à Lunéville que fut réglée, au commencement de ce siècle, une des conventions diplomatiques les plus glorieuses pour le nom français. Ce fut en 1800 que se réunit le congrès de Lunéville, où l'on signa le traité qui terminait la guerre de la deuxième coalition, et pour la seconde fois concédait la rive gauche du Rhin à la France avec une situation dominante en Italie.

Outre le palais dont nous avons parlé et qui était environné de bosquets convertis aujourd'hui en promenade publique, Lunéville possède un manège couvert, qui est un des plus beaux de la France; le toit est soutenu par une charpente en bois de châtaignier d'une rare hardiesse : deux cents cavaliers peuvent y manœuvrer. Le Champ de Mars a 200 hectares de superficie. Il serait difficile de trouver en France une garnison de cavalerie mieux appropriée à sa destination. L'église paroissiale est un monument moderne qui ne manque pas d'élégance.

Lunéville est la patrie du chevalier de Boufflers, de l'acteur Monvel, de plusieurs artistes de talent : Chéron le graveur, Girardet le peintre, l'architecte Jadot et le sculpteur Guibal. Deux noms contemporains dont s'honore Lunéville sont ceux de Stanislas Girardin et du général Haxo, mort il y a quelques années.

Les armes de Lunéville sont : *d'or, à la bande d'azur* (aliàs *de gueules*), *chargée de trois croissants montants d'argent.*

Baccarat. — Baccarat (*Burgaracum*), station de la ligne du chemin de fer de Paris-Nancy-Blainville et Lunéville à Saint-Dié (section de Lunéville à Saint-Dié, réseau de l'Est), chef-lieu de canton, arrondissement et à 25 kilomètres au sud-est de Lunéville, sur la Meurthe, qu'on y traverse sur un pont de neuf arches, et près de la forêt du Clas, est

une ville peuplée par 5,764 habitants. C'était autrefois le chef-lieu d'une châtellenie, détachée en 1292 de l'ancienne ville de Deneuvre dont elle formait un des faubourgs ; en 1552, elle passa sous le protectorat de la France ; elle avait été assiégée en 1340 par le duc Raoul de Lorraine, et en 1478 par le duc René II. François de Coligny, frère de l'amiral, s'en empara en 1558. En 1636, elle tomba aux mains du duc Charles IV de Lorraine, et, en 1638, dans celles de Turenne ; enfin les Hessois l'occupèrent en 1651. Il est remarquable que cette ville ait pu survivre à tant de désastres : c'est à sa cristallerie, fondée vers 1766, par M. de Montmorency-Laval, sous le nom de Verrerie de Sainte-Anne, qu'elle le doit. Ce remarquable établissement fabrique tous les genres de cristaux et exerce toutes les industries qui ont pour objet l'ornementation du cristal. A l'exposition universelle de 1878, au Champ-de-Mars, ses produits ont été justement admirés.

Toul (lat. 48° 40′ 32″ ; long. 3° 33′ 14″ E.). — Toul (*Tullo*, *Tullum*, *Tulli Leucorum*), station de la ligne du chemin de fer de Paris à Nancy (réseau de l'Est), est une ancienne et forte ville peuplée de 10,085 habitants, et située à 22 kilomètres à l'ouest de Nancy, sur la Moselle ; autrefois évêché, elle dépendait de l'intendance et du parlement de Metz, formait un gouvernement particulier, avait bailliage, présidial, justice consulaire, chapitre, etc., etc. Aujourd'hui, c'est le chef-lieu d'un arrondissement communal et de deux cantons, avec tribunal de première instance, société d'agriculture, collège communal, etc., etc.

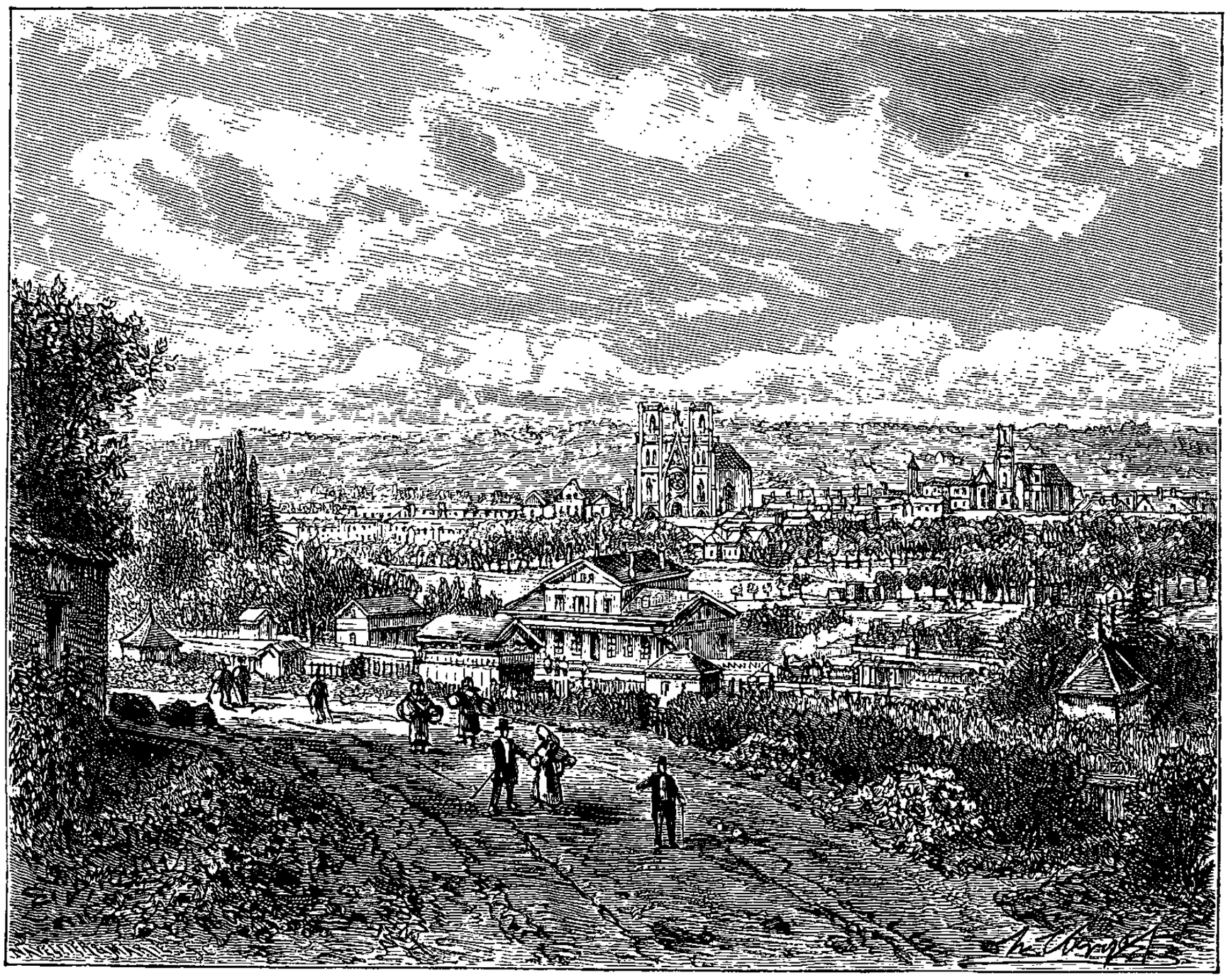
Avant la conquête romaine, Toul était la capitale des Leuces, peuple guerrier dont les Romains appréciaient la valeur. Dans la division de la Gaule en provinces, le pays de Toul fut compris dans la Belgique première. Sous les successeurs de Clovis, Toul fit partie du royaume d'Austrasie. Ce fut aux environs de cette ville que les deux fils de Childebert II, Théodebert et Thierry, se livrèrent, en 611, une sanglante bataille, dans laquelle Théodebert fut vaincu. Il paraît que les rois de la première race faisaient frapper à Toul des monnaies sur lesquelles se voyaient, avec l'effigie du prince, les mots : *Tullo civitas*.

On a retrouvé aussi des monnaies carlovingiennes avec le nom de Toul. Sous les successeurs de Charlemagne, le pays de Toul fut compris dans la Lotharingie, et, à l'époque où cet État fut disputé entre la France et l'empire germanique, l'empereur Henri l'Oiseleur accorda à l'évêque, pour le détacher du parti de Charles le Simple, le titre et l'autorité de comte de Toul. Plus tard, Frédéric Barberousse accorda aux évêques le droit de frapper monnaie à leur effigie, non-seulement à Toul, mais encore au château de Liverdun, qui leur appartenait.

Mais les évêques de Toul choisirent, pour exercer en leur nom cette autorité souveraine, des seigneurs laïques, qui devinrent bientôt leurs adversaires ; l'histoire de Toul est pleine des incidents de cette lutte des évêques et des comtes, qui parvinrent à rendre héréditaire une charge personnelle et révocable dans l'origine. Un intérêt plus sérieux s'attache aux efforts que firent à plusieurs reprises les bourgeois de Toul pour mettre un terme à la tyrannie féodale et obtenir des garanties de liberté.

Dès le x^e^ siècle, sous l'évêque Gérard, qui avait succédé à Gauselin, des discordes éclatèrent entre l'évêque et la population de Toul. A cette époque, les évêques redoutaient également la turbulence des bourgeois et l'ambition des comtes, qui souvent faisaient cause commune avec les bourgeois. Nous passons sur l'histoire de plusieurs évêques en mentionnant seulement Menon, qui gouverna le diocèse de 1027 à 1049 et qui devint ensuite souverain pontife, sous le nom de Léon IX, pour arriver à l'épiscopat de Gilles de Sorcy, qui pourra donner une idée de l'état de Toul au XIII^e^ siècle.

Dès le commencement de son épiscopat, il eut à lutter contre la bourgeoisie. « Il établit, dit M. Bégin, un maître échevin et dix justiciers chargés de rendre la justice en son nom ; mais bientôt ce nouveau tribun populaire, alarmé des mesures coercitives du prélat, surtout depuis l'érection d'une citadelle destinée à dominer la ville, souleva la bourgeoisie, rasa la forteresse et pilla l'évêché. Gilles de Sorcy s'enfuit à Nancy et revint, accompagné de Ferry III et du comte de Bar, ressaisir, les armes à la main, l'autorité qu'il avait perdue. D'autres contestations s'élevèrent bientôt ; une servitude étrange en fut la source : les Toulois étaient obligés de défrayer chaque année la maison de leur évêque pendant le mois des *versaines* (avril) ; Gilles de Sorcy voulut relever cet usage tombé en désuétude et réclama les arrérages. Le peuple se révolta ; il prétendit à son tour que l'évêque payerait son droit de joyeux avènement. Trois arbitres



Toul.

furent nommés et l'on convint que les bourgeois donneraient chaque année à l'évêque 16 livres, monnaie de Toul, et que l'évêque, de son côté, livrerait pour la milice et les pauvres, le jour de son ordination ou de son entrée solennelle, « quatre mesures de vin, huit cents livres de pain et un bœuf entier bouilli avec des panais. »

Ce fut Gilles de Sorcy qui racheta au duc Ferry III le comté de Toul, c'est-à-dire l'exercice de la puissance temporelle, qui était déléguée à des seigneurs laïques depuis l'évêque Gauselin.

A la mort de Gilles de Sorcy, des troubles violents éclatèrent à l'occasion de la nomination de son successeur ; les princes voisins intervinrent, et le pape se décida à nommer lui-même un évêque, le franciscain Conrad Probut. La bourgeoisie, qui pendant la vacance du siège épiscopal s'était attribué de larges libertés, se révolta bientôt contre les exigences du nouveau prélat. Nous serions entraîné trop loin si nous voulions entrer dans le détail de tous ces événements. Rappelons seulement que ces luttes interminables inspirèrent aux bourgeois l'idée de se donner un protecteur plus désintéressé, au moins en apparence, que les princes de Lorraine, et, en 1300, ils conclurent un traité avec le roi de France, Philippe le Bel. Le roi les prenait sous sa protection, à condition qu'ils payeraient une redevance annuelle et feraient le service militaire deux jours l'an sur les frontières de Champagne. Les empereurs d'Allemagne ne pouvaient voir qu'à regret le protectorat du roi de France s'étendre sur une ville considérée comme relevant de l'empire ; et c'est sans doute pour s'y rattacher plus étroitement que l'empereur Charles IV accorda aux bourgeois, en 1367, une bulle fameuse par laquelle il confirmait tous leurs privilèges, déclarant que ladite ville et ses habitants fidèles lui avaient toujours été affectionnés et obéissants, de même qu'à l'empire romain. Mais les rois de France convoitaient cette importante possession ; c'était

un débat bien vieux que celui des limites de la France et de l'empire, et le temps approchait où la question ferait un pas au profit de la France. En 1445, Charles VII, étant en Lorraine, réclama des bourgeois une rente annuelle de 2,000 livres et un fort arriéré ; le protecteur commençait à prendre un ton de maître. Sur le refus des bourgeois, les troupes royales arrivent devant Toul et brûlent les faubourgs. Les bourgeois se soumettent, puis refusent de s'exécuter ; les hostilités allaient recommencer, quand un accord fut conclu ; le roi avait consenti à rabattre quelque chose de ses prétentions. Un siècle plus tard, Toul passait sous l'autorité du roi de France. Le traité conclu par Henri II avec la ligue protestante d'Allemagne portait que le roi s'emparerait de quatre villes impériales *qui ne sont pas de la langue germanique :* Cambrai, Metz, Toul et Verdun.

En 1552, l'armée française, commandée par Montmorency, se présenta devant Toul, dont les habitants remirent leurs clefs au connétable, sans résistance. Peu après, Henri II fit à Toul une entrée solennelle, accompagné du duc de Guise et de sa maison militaire ; il jura de garder les privilèges de la ville et fit prêter serment de fidélité aux habitants.

Pendant les troubles de la Ligue, les ligueurs occupèrent Toul, qui ne reconnut Henri IV qu'après son abjuration. Une ordonnance de Louis XIII, en date du mois d'août 1634, créa le bailliage de Toul. Même sous Louis XIV, la ville conserva une partie de ses antiques franchises. On peut remarquer aussi qu'au XVIII^e^ siècle encore les évêques de Toul prenaient le titre de princes du saint-empire et accolaient dans leurs armes l'épée avec la crosse, quoiqu'ils eussent perdu leur puissance temporelle.

En 1700, Lous XIV fit renverser les anciens murs et les vieilles forteresses de Toul et y forma une nouvelle enceinte plus étendue. En démolissant les anciens murs de la ville, on trouva une grande quantité de médailles et de monnaies romaines. Dom Calmet assure qu'à cette époque les antiquités et les médailles étaient si communes à Toul que les plus curieuses et les plus rares ne se vendaient qu'au poids et que les enfants s'en servaient dans leurs jeux comme de pièces de menue monnaie.

En 1790, Toul fut compris dans le département de la Meurthe. Depuis 1870, et à cause de son plus grand voisinage de la frontière allemande, Toul est devenue une place de guerre importante ; ses fortifications ont une circonférence de 35 kilomètres, douze ouvrages nouveaux couvrent les hauteurs de Saint-Michel, de Bruley, de Lucey (Bois-Quart en réserve), de Domgermain, de Tillet et de Villey-le-Sec. Pour empêcher l'accès de Toul du côté de l'ouest et en même temps pour barrer les voies ferrées dans cette direction, il y a des fortifications à Frouard.

Toul renferme de beaux édifices, tels que l'hôtel de ville, le quartier de cavalerie et surtout une magnifique cathédrale, commencée par saint Gérard, en 965, et achevée en 1496 par l'architecte Jacquemin de Commercy. Elle est surtout estimée par sa légèreté.

Toul est la patrie du maréchal Gouvion Saint-Cyr, de l'amiral de Rigny et du baron Louis, ancien ministre des finances, mort en 1837.

Les armes de Toul sont : *de gueules, à la lettre capitale* T *d'argent* (aliàs d'or), *le bas terminé en fleuron.*

Liverdun. — Liverdun, station du chemin de fer de Paris à Nancy, est située dans une position très pittoresque, sur une colline très escarpée qui domine la rive gauche de la Moselle et près du canal de la Marne au Rhin ; elle est à 20 kilomètres au nord-est de Toul, et sa population compte 1,920 habitants. C'est une ancienne ville forte qui conserve quelques restes de ses fortifications ; son église date du XIII^e^ siècle. Aujourd'hui, cette ville possède des forges considérables.

De sa promenade, on jouit d'une vue très étendue. Le canal de la Marne au Rhin traverse la colline de Liverdun sous un tunnel de 500 mètres de longueur.

Thiaucourt. — Thiaucourt, station de la ligne du chemin de fer de Paris à Longuyon, chef-lieu de canton, arrondissement et à 37 kilomètres au nord de Toul, sur le Mad, est une ancienne ville peuplée de 1,385 habitants. Brûlée par les Messins en 1258, et saccagée par Charles le Téméraire en 1471, elle fut fortifiée par Antoine, duc de Lorraine, en 1576. On y remarque un pont de sept arches, une église moderne et les restes de ses anciennes fortifications. Les vins de Thiaucourt sont très renommés et comptent parmi les meilleurs du pays ; il y existe des tanneries et son commerce est favorisé par plusieurs foires.

STATISTIQUE DU DÉPARTEMENT DE MEURTHE-ET-MOSELLE

RANG DU DÉPARTEMENT

Superficie : 69ème. — Population : 35ème. — Densité de la population : 17ème.

I. STATISTIQUE GÉNÉRALE

SUPERFICIE.	POPULATION.	ARRONDISSEMENTS.	CANTONS.	COMMUNES.	REVENU TERRITORIAL.	CONTRIBUTIONS et REVENUS PUBLICS
5.233 kil. carrés ou 523.234 hect.	Hommes, 204.247 Femmes, 200.362 Total.. 404.609 77 hab.29 par kil. carré.	4	27	597	Propriétés bâties.. 8.000.000 fr. — non bâties. 22.000.000 » Revenu agricole... 122.000.000 »	36.000.000 fr.

II. STATISTIQUE COMMUNALE

ARRONDISSEMENT DE NANCY

Superficie, 1.481 kil. carrés ou 148.102 hect. — Population, 182.300 hab. — Cantons, 8. — Communes, 190

CANTON, sa population.	NOM de LA COMMUNE.	POPULATION.	Distance au chef-lieu d'arr.
Nancy (Est), 25 communes, 44.177 habitants.	Nancy (Est)	28.236	»
	Agincourt	247	7
	Amance	480	13
	Bouxières-aux-Chênes	964	13
	Bouxières-aux-Dames	918	8
	Champenoux	637	15
	Champigneulles	2.041	5
	Custines	724	11
	Dommartemont	209	4
	Dommartin-sous-Amance	156	9
	Essey-lès-Nancy	900	4
	Eulmont	576	9
	Laître-sous-Amance	338	12
	Laneuvelotte	254	11
	Lay-Saint-Christophe	1.175	8
	Malzéville	2.472	2
	Mazerulles	344	17
	Moncel-sur-Seille	739	20
	Pixerécourt	96	6
	Pulnoy	115	7
	Saint-Max	908	3
	Saulxures-lès-Nancy	428	6
	Seichamps	363	7
	Sornéville	524	20
	Velaine-sous-Amance	333	13
Nancy (Nord), 10 c., 28.073 habit.	Nancy (Nord)	14.938	»
	Chaligny	827	13
	Frouard	2.771	10
	Laxou	3.038	4
	Marbache	1.172	15
	Maron	656	15
	Maxéville	1.600	2
	Pompey	1.852	11
	Velaine-en-Haye	434	13
	Villers-lès-Nancy	765	5
Nancy (Ouest), 12 comm., 30.878 habit.	Nancy (Ouest)	23.109	»
	Chavigny	549	10
	Heillecourt	316	5
	Houdemont	342	6
	Jarville	1.426	3
	Ludres	635	9
	Méréville	274	14
	Messein	270	12
	Neuves-Maisons	885	12
	Pont-Saint-Vincent	995	14
	Tomblaine	830	3
	Vandœuvre	1.247	6
Haroué, 30 communes, 11.511 habitants.	Haroué	582	30
	Affracourt	297	31
	Bainville-aux-Miroirs	430	37
	Benney	649	25
	Bouzanville	195	43
	Bralleville	269	39
	Ceintrey	708	22
	Crantenoy	185	31
	Crévéchamps	294	26
	Diarville	622	39
	Gerbécourt-et-Haplemont	252	26
	Germonville	216	39
	Gripport	430	40
	Housséville	322	38
	Jevoncourt	131	37
	Laneuveville-devant-Bayon	346	32
	Lebeuville	284	38
	Lemainville	394	24
	Leménil-Mitry	52	36
	Mangonville	250	35
	Neuviller-sur-Moselle	508	29
Suite d'Haroué.	Ormes-et-Ville	406	25
	Roville	261	32
	Saint-Firmin	502	36
	Saint-Remimont	414	27
	Tantonville	960	28
	Vaudeville	435	32
	Vaudigny	156	34
	Voinémont	257	23
	Xirocourt	704	35
Nomeny, 30 communes, 11.854 habitants.	Nomeny	1.151	28
	Abaucourt	616	28
	Armaucourt	430	20
	Arraye-et-Han	511	20
	Belleau	305	19
	Bey	264	21
	Bratte	141	18
	Brin	497	20
	Chenicourt	239	21
	Clémery	495	29
	Eply	671	32
	Faulx	741	14
	Jeandelaincourt	390	22
	Lanfroicourt	295	21
	Létricourt	442	23
	Leyre	713	14
	Lixières	283	22
	Mailly	509	32
	Malleloy	340	14
	Manoncourt-sur-Seille	274	25
	Moivron	457	20
	Montenoy	204	15
	Morey	202	19
	Phlin	170	33
	Raucourt	402	33
	Rouve	200	30

SUITE DE L'ARRONDISSEMENT DE NANCY

CANTON, sa population.	NOM de LA COMMUNE.	POPULATION.	Distance au chef-lieu d'arr.
Suite de Nomeny.	Serrière	154	21
	Sivry	276	20
	Thézey-Saint-Martin	362	32
	Villers-lès-Moivrons	120	19
Pont-à-Mousson, 27 communes, 25.026 habitants.	Pont-à-Mousson	10.970	30
	Atton	512	28
	Autreville	321	19
	Belleville	484	17
	Bezaumont	227	23
	Blénod	790	27
	Bouxières-sous-Froidmont	593	37
	Champey	259	36
	Dieulouard	1.650	21
	Jezainville	688	25
	Landremont	273	22
	Lesménil	535	35
	Loisy	322	25
	Maidières	553	32
	Millery	525	18
	Montauville	716	34
	Morville-sur-Seille	352	32
	Mousson	167	32
	Norroy	699	35
	Pagny-sur-Moselle	1.540	41
	Port-sur-Seille	418	31
	Prény	385	41
	Sainte-Geneviève	473	25
	Vandières	756	37
	Ville-au-Val	309	22
	Villers-sous-Prény	360	37
	Vittonville	149	37
Saint-Nicolas, 25 communes, 18.909 habitants.	Saint-Nicolas	4.119	13
	Art-sur-Meurthe	643	8
	Azelot	176	17
	Buissoncourt	340	15
	Burthecourt-aux-Chênes	223	16
	Cercueil	296	15
	Coiviller	189	17
	Dombasle	1.905	18
	Erbéviller	101	18
	Ferrières	210	21
	Flavigny	1.389	16
	Fléville	305	9
	Gellenoncourt	85	18
	Haraucourt	875	18
	Laneuveville-devant Nancy	1.310	7
	Lenoncourt	511	11
	Lupcourt	232	12
	Manoncourt-en-Vermois	235	15
	Réméréville	539	19
	Richardménil	361	13
	Rosières-aux-Salines	2.221	18
	Saffais	127	22
	Tonnoy	771	21
	Varangéville	1.441	15
	Ville-en-Vermois	305	13
Vézelise, 33 c., 11.072 h.	Vézelise	1.459	28
	Autrey	195	23
	Chaouilley	240	34
	Clérey	147	23
	Dommarie-Eulmont	220	37
Suite de Vézelise.	Étreval	196	33
	Forcelles-Saint-Gorgon	224	32
	Forcelles-sous-Gugney	280	40
	Fraisnes-en-Saintois	292	42
	Frolois	701	20
	Goviller	646	30
	Gugney	187	40
	Hammeville	203	31
	Houdelmont	217	23
	Houdreville	667	25
	Lalœuf	475	35
	Marthemont	71	22
	Ognéville	227	30
	Omelmont	207	26
	Parey-Saint-César	360	24
	Pierreville	146	22
	Praye	473	34
	Pulligny	682	22
	Quévilloncourt	89	30
	Saxon-Sion	313	34
	Thelod	409	24
	They	61	39
	Thorey	309	35
	Vaudémont	277	36
	Viterne	1.003	20
	Vitrey	378	32
	Vroncourt	185	30
	Xeuilley	333	19

ARRONDISSEMENT DE BRIEY

Superficie, 1.135 kil. carrés ou 113.513 hect. — Population, 63.391 hab. — Cantons, 6. — Communes, 125.

CANTON, sa population.	NOM de LA COMMUNE.	POPULATION.	Distance au chef-lieu d'arr.
Briey, 17 comm., 8.449 habitants.	Briey	2.139	»
	Anoux	545	7
	Auboué	428	5
	Avril	682	5
	Batilly	370	9
	Génaville	379	4
	Hatrize	367	7
	Homécourt	319	5
	Jœuf	573	5
	Jouaville	412	10
	Lantéfontaine	276	6
	Luhey	188	7
	Mance	321	4
	Moineville	395	5
	Moutiers	403	3
	Saint-Ail	157	8
	Valleroy	495	4
Audun-le-Roman, 24 communes, 9.072 habitants.	Audun-le-Roman	651	15
	Anderny	380	12
	Avillers	177	18
	Bettainvillers	251	6
	Beuvillers	266	17
	Bonvillers	244	11
	Crusnes	350	22
	Domprix	187	17
	Errouville	309	20
	Joppécourt	303	20
	Joudreville	226	12
	Landres	460	14
	Mairy	430	11
	Malavillers	196	14
	Mercy-le-Bas	709	20
	Mercy-le-Haut	525	20
	Murville	225	13
Suite d'Audun-le-Roman.	Preutin	203	15
	Saint-Supplet	378	21
	Sancy	702	12
	Serrouville	712	18
	Trieux	436	9
	Tucquegnieux	290	6
	Xivry-Circourt	462	19
Chambley, 12 comm., 5.142 hab.	Chambley	685	30
	Dampvitoux	309	38
	Hagéville	325	32
	Mars-la-Tour	758	24
	Onville	490	37
	Puxieux	259	27
	Saint-Julien-lès-Gorze	584	36
	Sponville	325	29
	Tronville	270	28
	Vilcey-sur-Mad	360	38
	Waville	514	37
	Xonville	263	28
Conflans, 25 communes, 9.139 habitants.	Conflans	645	12
	Abbéville	433	9
	Affléville	330	13
	Allamont	252	20
	Béchamps	241	16
	Boncourt	225	12
	Brainville	367	17
	Bruville	303	14
	Doncourt	440	15
	Fléville	500	10
	Friauville	321	14
	Giraumont	114	10
	Gondrecourt	475	12
	Hannonville	402	19
Suite de Conflans.	Jarny	927	15
	Jeandelize	376	15
	Labry	435	10
	Mouaville	240	15
	Norroy-le-Sec	579	10
	Olley	359	16
	Ozerailles	305	7
	Puxe	131	15
	Saint-Marcel	189	14
	Tumeréville	212	12
	Ville-sur-Yron	338	15
Longuyon, 21 communes, 12.662 habitants.	Longuyon	2.524	38
	Allondrelle	885	46
	Beuveille-et-Doncourt	835	31
	Charency-Vezin	872	46
	Colmey	530	41
	Cons-la-Granville	457	40
	Epiez	295	40
	Fresnois-la-Montagne	566	43
	Grand-Failly	739	42
	Montigny-sur-Chiers	523	38
	Othe	100	51
	Petit-Failly	302	47
	Pierrepont	1.312	28
	Saint-Jean	203	»
	Saint-Pancré	491	40
	Tellancourt	409	46
	Ugny	378	36
	Villers-la-Chèvre	229	46
	Villers-le-Rond	113	48
	Villette	272	46
	Viviers	627	36

SUITE DE L'ARRONDISSEMENT DE BRIEY

CANTON, sa population.	NOM de LA COMMUNE.	POPULATION.	Distance au chef-lieu d'arr.
Longwy, 26 c., 18,927 hab.	Longwy	4.225	40
	Basliceux	643	30
	Bazailles	306	25
	Boismont	432	26
	Bréhain-la-Ville	253	29
	Chenières	333	40
	Cosnes-et-Romain	1.050	44
	Cutry	321	39
	Fillières	683	25
Suite de Longwy.	Gorcy	799	46
	Haucourt	315	39
	Herserange	870	37
	Hussigny	934	36
	Laix	289	30
	Lexy	403	42
	Mexy	310	35
	Mont-Saint-Martin	1.337	42
	Morfontaine	472	28
Suite de Longwy.	Réhon	535	37
	Saulnes	742	40
	Thil	337	32
	Tiercelet	320	29
	Ville-au-Montois	636	26
	Ville-Houdlémont	507	51
	Villers-la-Montagne	1.147	32
	Villerupt	726	28

ARRONDISSEMENT DE LUNÉVILLE

Superficie, 1.448 kil. carrés ou 144.807 hect. — Population, 95.941 hab. — Cantons, 8. — Communes, 163.

Lunéville (Nord), 19 communes, 15.372 habitants.	Lunéville (Nord)	7.575	»
	Anthelupt	424	6
	Beauzemont	350	12
	Bienville-la-Petite	69	6
	Bonviller	300	5
	Courbesseaux	255	15
	Crévic	834	10
	Deuxville	485	4
	Drouville	470	14
	Einville	1.464	7
	Flainval	168	9
	Hoéville	375	15
	Hudiviller	276	8
	Maixe	455	7
	Raville	157	7
	Serres	530	12
	Sommerviller	740	12
	Valhey	285	11
	Vitrimont	340	4
Lunéville (Sud), 18 communes, 16.978 habitants.	Lunéville (Sud)	8.466	»
	Bénaménil	671	15
	Chanteheux	352	3
	Chenevières	402	15
	Crion	240	8
	Croismare	1.101	7
	Hénaménil	531	12
	Jolivet	445	2
	Laronxe	533	11
	Laneuveville-aux-Bois	491	15
	Manonviller	336	13
	Marainviller	688	9
	Moncel	346	4
	Mouacourt	245	18
	Parroy	664	18
	Saint-Clément	932	12
	Sionviller	93	7
	Thiébauménil	442	11
Arracourt, 9 comm., 3.318 hab.	Arracourt	856	22
	Athienville	357	18
	Bathelémont-lès-Bauzemont	206	16
	Bezange-la-Grande	510	28
	Bures	186	18
	Coincourt	446	22
	Juvrecourt	227	28
	Réchicourt-la-Petite	181	23
	Xures	349	28
Baccarat, 30 c., 20.743 h.	Baccarat	5.764	28
	Angomont	338	40
	Azerailles	725	22
	Badonviller	1.953	36
	Bertrichamps	1.065	33
	Bionville	595	42
	Bréménil	546	37
Baccarat	Brouville	253	24
	Deneuvre	1.021	28
	Fenneviller	225	36
	Fontenoy-la-Joûte	673	25
	Gélacourt	188	23
	Glonville	671	22
	Hablainville	434	24
	Lachapelle	247	35
	Merviller	711	29
	Mignéville	347	25
	Montigny	305	27
	Neufmaisons	752	32
	Neuviller	266	31
	Pettonville	169	25
	Pexonne	691	41
	Pierre-Percée	401	39
	Reherrey	291	25
	Saint-Maurice	205	29
	Sainte-Pôle	415	28
	Thiaville	530	35
	Vacqueville	627	29
	Vaxainville	165	24
	Veney	170	28
Bayon, 27 communes, 9.751 habitants.	Bayon	1.004	22
	Barbonville	404	15
	Blainville	1.037	9
	Borville	280	23
	Brémoncourt	254	18
	Charmois	118	12
	Clayeures	387	17
	Damelevières	535	11
	Domptail	97	18
	Finvaux	375	15
	Froville	203	22
	Haigneville	109	19
	Haussonville	463	18
	Landécourt	185	13
	Lorey	241	22
	Loromontzey	293	26
	Méhoncourt	324	16
	Romain	64	16
	Rozelieures	553	21
	Saint-Boingt	273	25
	Saint-Germain	340	28
	Saint-Mard	116	20
	Saint-Remy	408	27
	Velle	238	20
	Vigneulles	272	16
	Villacourt	851	24
	Virecourt	327	24
Blâmont, 32 c., 13.171 h.	Blâmont	2.337	30
	Amenoncourt	285	28
	Ancerviller	660	30
	Autrepierre	248	30
	Barbas	382	30
	Blémerey	196	22
Blâmont	Buriville	148	19
	Chazelles	118	26
	Domèvre	825	25
	Domjevin	511	19
	Emberménil	580	19
	Fréménil	281	18
	Frémonville	720	34
	Gogney	248	34
	Goudrexon	108	26
	Halloville	163	29
	Harboucy	453	35
	Herbéviller	462	21
	Igney	547	»
	Leintrey	600	25
	Montreux	171	31
	Nonhigny	240	30
	Ogéviller	597	19
	Réclonville	202	20
	Reillon	126	23
	Remoncourt	181	25
	Repaix	232	33
	Saint-Martin	246	22
	Vaucourt	324	22
	Vého	311	21
	Verdenal	341	28
	Xousse	328	22
Cirey, 8 comm., 6.994 hab.	Cirey	2.435	40
	Bertambois	1.113	46
	Parux	313	38
	Petitmont	920	40
	Raon-les-Leau	295	55
	Saint-Sauveur	200	45
	Tanconville	297	38
	Val-et-Châtillon	1.421	42
Gerbéviller, 21 communes, 9.414 habitants.	Gerbéviller	1.954	13
	Essay-la-Côte	247	23
	Flin	665	19
	Fraimbois	475	10
	Franconville	109	13
	Giriviller	256	20
	Haudonville	122	13
	Hériménil	450	4
	Lamath	201	7
	Magnières	663	23
	Maltexey	175	20
	Mont	361	7
	Moriviller	288	16
	Moyen	1.117	19
	Réhainviller	560	3
	Remenoville	329	18
	Seranville	213	19
	Vallois	370	19
	Vathiménil	399	15
	Vennezey	89	21
	Xermaménil	371	7

ARRONDISSEMENT DE TOUL

Superficie, 1.168 kil. carrés ou 116.812 hect. — Population, 62.977 hab. — Cantons, 5. — Communes, 119.

CANTON, sa population.	NOM de LA COMMUNE.	POPULATION.	Distance au chef-lieu d'arr.
Toul (Nord), 19 communes, 15.294 habitants.	Toul (Nord)	4.154	»
	Aingeray	484	12
	Boucq	834	14
	Bouvron	341	7
	Bruley	531	5
	Dommartin-lès-Toul	621	2
	Écrouves	707	5
	Fontenoy	250	10
	Foug	1.268	8
	Gondreville	1.472	5
	Lagney	785	17
	Laneuveville-derrière-Foug	309	10
	Lay-Saint-Remy	336	10
	Lucey	987	7
	Ménil-la-Tour	309	12
	Pagney-derrière-Barine	493	4
	Sanzey	258	12
	Sexey-les-Bois	478	14
	Trondes	677	12
Toul (Sud), 19 communes, 15.736 habitants.	Toul (Sud)	5.931	»
	Bainville-sur-Madon	367	21
	Bicqueley	621	7
	Blénod-lès-Toul	1.262	12
	Bulligny	725	15
	Charmes-la-Côte	474	7
	Chaudeney	461	4
	Choloy	515	5
	Crézilles	314	12
	Domgermain	1.306	6
	Gye	225	7
	Maizières	507	18
	Ménillot	291	6
	Mont-le-Vignoble	381	10
	Moutrot	187	9
	Ochey	401	14
	Pierre	545	6
	Sexey-aux-Forges	482	17
	Villey-le-Sec	741	7
Colombey, 32 communes, 13.008 habitants.	Colombey-les-Belles	918	20
	Aboncourt	296	43
	Allain-aux-Bœufs	511	17
	Allamps	622	18
	Bagneux	288	15
	Barisey-au-Plain	416	20
	Barisey-la-Côte	233	17
	Battigny	338	23
	Beuvezin	325	40
	Courcelles	305	44
	Crépey	817	20
	Dolcourt	187	25
	Favières	1.023	28
	Fécocourt	451	38
	Gélaucourt	95	30
	Gémonville	396	35
	Germiny	500	19
	Gibeaumeix	315	17
	Grimonviller	244	42
	Housselmont	40	19
	Mont-l'Étroit	194	25
	Pulney	219	39
	Saulxerotte	163	28
	Saulxures-les-Vannes	777	21
	Selaincourt	467	27
	Thuilley-aux-Groseilles	286	15
	Tramont-Emy	112	34
	Tramont-Lassus	205	35
	Tramont-Saint-André	291	35
	Uruffe	809	18
	Vandeléville	519	34
	Vannes	646	20
Domèvre-en-Haye. 27 comm., 10.262 hab.	Domèvre-en-Haye	408	18
	Andilly	338	12
	Ansauville	272	17
	Avrainville	394	12
	Beaumont	151	25
	Bernécourt	315	20
	Francheville	364	8
	Gézoncourt	191	22
	Griscourt	161	23
	Grosrouvres	151	18
Suite de Domèvre-en-Haye.	Hamonville	133	19
	Jaillon	254	12
	Liverdun	1.920	20
	Mamey	306	20
	Mandres-aux-Quatre-Tours	407	24
	Manoncourt	247	14
	Manonville	302	20
	Martincourt	239	24
	Minorville	362	18
	Noviant-aux-Prés	383	22
	Rogéville	206	20
	Rozières-en-Haye	274	17
	Royaumeix	390	12
	Saizerais	757	21
	Tremblecourt	283	47
	Villers-en-Haye	290	23
	Villey-Saint-Étienne	721	9
Thiaucourt, 23 communes, 8.717 habitants.	Thiaucourt	1.385	38
	Arnaville	914	45
	Bayonville	408	45
	Bouillonville	202	35
	Charrey	330	41
	Dommartin-la-Chapelle	81	42
	Essey-et-Maizerais	747	31
	Euvezin	355	31
	Fey-en-Haye	180	35
	Flirey	414	25
	Jaulny	475	38
	Limey	282	28
	Lironville	253	25
	Pannes	357	31
	Regniéville	282	33
	Rembercourt	346	41
	Remenauville	200	32
	Saint-Baussant	223	27
	Seicheprey	252	26
	Vandelainville	194	45
	Viéville-en-Haye	256	38
	Vilcey-sur-Trey	283	35
	Xammes	298	38

III. STATISTIQUE MORALE (1)

Par M. Eug. BOUTMY, ancien Professeur.

Les chiffres en caractères gras inscrits dans chacune des trois petites colonnes de ce tableau indiquent le rang du département relativement à la mention devant laquelle ils sont placés.

Religion (2).

	Catholiques	359.517
	Protestants	2.445
	Israélites	2.902
	Clergé catholique	689
	Pasteurs	6
	Rabbins	5

Mouvement de la population

	Naissances	9.065
	Mariages	3.647
	Décès	7.031
33e	Durée moyenne de la vie	38 a. 4 m.

Instruction (3).

7e	Nombre des jeunes gens sachant lire, écrire et compter sur 100 jeunes gens maintenus sur les listes de tirage	92.9
	Nombre des établissements d'enseignement secondaire de l'État	5
	Nombre des écoles primaires (publiques ou libres)	1.045

Crimes contre les personnes (4).

COURS D'ASSISES.

51e	Rapport du nombre des accusés à la population	1 sur 21.295 hab.
	Nombre total des accusés	19

Infanticides.

69e	Rapport du nombre des infanticides à celui des enfants naturels	15 sur 683
	Nombre total	1

Suicides.

31e	Rapport des suicides au chiffre de la population	1 sur 6.976 hab.
	Nombre total	58

Crimes contre les propriétés.

64e	Rapport du nombre des accusés à la population	1 sur 25.288 hab.
	Nombre total	16

Tribunaux correctionnels.

11e	Nombre des affaires	2.662
	Nombre des prévenus	3.128
	Nombre des condamnés	2,937

Procès.

	Affaires civiles (5)	1.367
	Affaires commerciales (6)	1.573
29e	Faillites (7)	46

Paupérisme.

23e	Rapport des indigents au chiffre de la population	1 sur 32 hab.
	Nombre total	12.552
	Bureaux de bienfaisance	154
	Hôpitaux et hospices	22
	Aliénés à la charge du département	362
	Sociétés de secours mutuels	16

Contributions directes (8).

44e	Foncière	1.670.354
	Personnelle et mobilière	473.990
	Portes et fenêtres	329.453

(1) Les chiffres contenus dans ce tableau sont empruntés, pour la plupart, à l'*Annuaire statistique de la France* (1878), publié par le ministère de l'agriculture et du commerce, ou calculés d'après des données puisées dans cet ouvrage.

(2) Ces chiffres sont antérieurs au recensement de 1876, qui a négligé ce point de vue.

Culte catholique. — Évêché à Nancy, suffragant de la métropole de Besançon. Le diocèse de Nancy, qui comprend le département tout entier, compte 33 cures, 463 succursales et 34 vicariats rétribués par l'État. Les congrégations et communautés religieuses établies dans le département étaient, avant 1880, au nombre de 37 : 8 pour les hommes et 29 pour les femmes.

Culte réformé. — Le département possède à Nancy une Église consistoriale qui comprend dans son ressort les départements de Meurthe-et-Moselle, de la Meuse et des Vosges. Trois pasteurs résident à Nancy, deux pour la ville et un pour les arrondissements de Nancy et de Toul. Un pasteur réside aussi à Lunéville.

Culte israélite. — Nancy est le siège d'une synagogue consistoriale, comprenant dans sa circonscription les départements de Meurthe-et-Moselle, de l'Yonne, de la Meuse, de l'Aube et de la Côte-d'Or. Un grand rabbin réside à Nancy; des rabbins résident à Lunéville, à Toul, à Verdun et à Dijon.

(3) Le département relève de l'académie de Nancy. Faculté de médecine, transférée de Strasbourg; Faculté de droit, Faculté des sciences, Faculté des lettres, École supérieure de pharmacie, pour l'enseignement supérieur. Pour l'enseignement secondaire, lycée à Nancy, auquel est annexée une école préparatoire aux écoles spéciales; collèges communaux à Lunéville, à Pont-à-Mousson et à Toul; 4 établissements libres pour l'enseignement secondaire. École normale d'instituteurs primaires et cours normal d'institutrices à Nancy. Au point de vue du nombre d'élèves inscrits dans les écoles primaires de 6 à 13 ans, sur 100 enfants recensés, le département de Meurthe-et-Moselle occupe le 3e rang. Le même département occupe le 24e rang d'après le nombre d'enfants présents à l'école par 10,000 habitants.

(4) Au point de vue judiciaire, le département de Meurthe-et-Moselle ressortit à la cour d'appel de Nancy, qui est le siège de la cour d'assises. Chaque chef-lieu d'arrondissement possède un tribunal de première instance; celui de Nancy est divisé en deux chambres. Un tribunal de commerce est établi à Nancy.

(5) Ce chiffre indique le nombre des affaires civiles terminées pendant l'année.

(6) Ce chiffre comprend les affaires contentieuses à juger pendant l'année.

(7) Terminées pendant l'année.

(8) Trésorier-payeur général à Nancy; receveur particulier dans chaque chef-lieu d'arrondissement; 65 percepteurs.

BIBLIOGRAPHIE

1540. Pont-à-Mousson décrit en vers, par *Vaubreuil*. In-8°.

1552. Discours des histoires de Lorraine et de Flandre, par *Charles Estienne*. In-4° et in-8°.

1702. Défense de l'antiquité de la ville et du siège épiscopal de Toul, par *Nic. Clément*. In-8°.

1711. Pouillé ecclésiastique et civil du diocèse de Toul, par *Picart, P. Benoît*. 2 vol. in-8°. La 1re édition est de 1707. In-4°.

1712. La Lorraine ancienne et moderne, par *Jean Mussey*. In-8°.

1728. Histoire ecclésiastique et civile de Lorraine, par *Dom Aug. Calmet*. 3 vol. in-f°. Nouvelle édition, augmentée en 7 vol. in-f°, 1745-1757.

1762. Essai sur la ville de Nancy, par *Andreu de Bilistein*. In-12.

1779. Essais sur la ville de Nancy, avec les plans de l'ancienne et nouvelle ville, par l'abbé *J.-B. Bouvier-Lyonnois*. 2 vol. In-8°.

1787. Histoire de Toul, par le *P. Benoît*. In-4°.

1802. Précis statistique du département de la Meurthe, par *R. de Gironcourt*. In-8°.

1805. Mémoire statistique sur la Meurthe, par *Marquis*. In-f°.

1806. Statistique de la Meurthe, par *Peuchet* et *Chanlaire*. In-4°.

1806. Tableau moral du département de la Meurthe, par *Thibault*. In-8°.

1811. Histoire des villes vieille et neuve de Nancy depuis leur fondation, par l'abbé *J.-J. Bouvier-Lyonnois*. 3 vol. in-8° (Réimpression).

1818. Annales de Lunéville depuis sa fondation, par *Guerrier*. In-8°.

1818. Le Guide du voyageur à Nancy, par *Alex. de Haldat*. In-8°.

1827. Chapelle ducale de Nancy, ou notice historique sur les ducs de Lorraine, leurs tombeaux, etc., par le marquis *de Villeneuve-Trans*. In-8°.

1829. Hist. de Lunéville, par *C.-L.-J.-B. Marchal*, avec lithographie. In-12.

1829. Ruines de l'ancien château de Ludres, etc., par *C.-L. Mathieu*. In-8°.

1829. Biographie historique et généalogique des hommes marquants de la Lorraine et du département de la Meurthe, par *Ant. Michel*. In-12.

1829. Mémoire sur les antiquités de Marsal et de Moyenvic, par *Dupré*. In-8°.

1834. Topographie médicale de Lunéville et de son arrondissement, par *Saucerotte*. In-8°.

1834. Ruines de Scarpone, etc., par *Ch.-L. Mathieu*. In-8°, planch.

1835. Le Département de la Meurthe, au tome II de la France pittoresque d'*Abel Hugo*. Grand in-8°, grav. et cart.

1836. Guide de l'étranger à Nancy, par *E.-A. Bégin*. In-12.

1836. Dictionnaire statistique du département de la Meurthe, par *E. Gironcourt*. In-8°.

1838. Promenades et excursions dans les communes de six cantons de l'arrondissement de Lunéville, par *Guerrier*. In-8°.

1838. Histoire de Nancy, ville vieille et ville neuve, par *H. Lepage*. In-8°.

1838. Notice sur la tapisserie de Charles le Téméraire conservée à Nancy, par le marquis *de Villeneuve-Trans*. In-8°.

1839. Histoire de Pont-à Mousson et des environs, suivie d'une biographie, par *Napoléon Henry*. In-8°.

1841. Notice historique sur la ville de Toul et ses antiquités, par *Bataille*. In-8° et pl.

1841. Histoire de la ville de Toul et de ses évêques, suivie d'une notice sur la cathédrale, par *Ad. Thierry*. 2 vol. in-8°.

1842. Église des Cordeliers, à la Chapelle-Rondé, sépulture de la maison de Lorraine, par *Jean Cayon*. Plans et grav.

1843. Le Département de la Meurthe statistique et historique, etc., par *H. Lepage*. In-8°.

1843. Essai de statistique agricole du département de la Meurthe, par *M. Monnier*. In-8°.

1843. Notice sur le bourg de Blénod-lès-Toul, par l'abbé *Guillaume*. In-12.

1843. Précis historique et descriptif sur l'église des Cordeliers, à la Chapelle-Ronde, etc. In-18.

1844. La ville de Nancy et ses environs, guide du voyageur, par *H. Lepage*. In-18.

1844. Notes pour servir à l'établissement de Roville. In-8°.

1844. Recherches sur les monnaies des évêques de Toul, par *Robert*. In-4°.

1844. Histoire des Trois-Évêchés, Metz, Toul et Verdun, par l'abbé *Clouet*. 2 vol. in 8°.

1845. Histoire de Nancy, Toul, Briey, etc., au tome V de l'histoire des villes de France, par *Aristide Guilbert*. Grand in-8°.

1846. Notice sur l'église de Saint-Nicolas-du-Port. 1 broch. in-18.

1852. Jeanne d'Arc est-elle Lorraine ? par *H. Lepage*. In-8°, avec un plan de Domrémy.

1852. Le palais ducal de Nancy, par *H. Lepage*. 1 vol. gr. in-8°.

1853. Les communes de la Meurthe, par *H. Lepage*. In-8°.

1859. Les maisons historiques de Nancy, par *L. Lallemand*. In-8°.

1862. Dombasle, son château, son prieuré, son église, par *Henri Lepage*. 1 vol. in-12.

1862. Dictionnaire topographique du département de la Meurthe, rédigé sous les auspices de la Société archéologique de Lorraine, par *H. Lepage*. 2 vol. in-8°. — 2e édit. 1 vol. in-4°, 1875.

1866. Histoire du diocèse de Toul et de celui de Nancy, depuis l'établissement du christianisme jusqu'à nos jours, par l'abbé *Guillaume*. 2 vol. in-8°.

1868. Itinéraire général de la France, les Vosges et les Ardennes, par *Ad. Joanne*. 1 fort vol. in-18.

1870. Géographie du département de la Meurthe, par *Ad. Joanne*. 1 vol. in-12.

1872. Richesses minérales du département de Meurthe-et-Moselle par *A. Braconnier*. 1 vol. in-8°.

1875. Dictionnaire topographique de l'ancien département de la Moselle, par *De Boutillier*. In-4°.

1875. Petite géographie du département de Meurthe-et-Moselle, par *Zeller* (Collection E. Levasseur). In-12.

1881. Géographie de Meurthe-et-Moselle, par *Ad. Joanne*. In-12.

Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Mémoires de la Société des antiquités de France. — Bulletin de la Société des sciences, lettres et arts de Nancy (Académie Stanislas). — Mémoires de la Société d'archéologie et d'histoire de la Moselle. In-8°. — Mémoires de l'Académie de Metz. 50 vol. in-8°. — Mémoires de la Société d'archéologie lorraine, publiés à Nancy. In-8°. — Cartes générales de Lorraine. — Cartes du diocèse de Toul. — Cartes cadastrales des départements de la Meurthe et de la Moselle. — Voir les feuilles 36, 52, 53, 68, 69, 70 de la *Carte* de France, dite de *l'État-Major*, publiées par le Dépôt de la guerre. — Cartes de la Meurthe, par *Charle*, *Dufour*, *Duvotenay*, etc.

Cartes de la Meurthe et de la Moselle, de Meurthe-et-Moselle, par *Ad. Joanne*.

Carte du département de Meurthe-et-Moselle, par *Logerot*.

Paris. — Imprimerie Vve P. Larousse et Cie, rue Montparnasse, 19.

DÉPARTEMENT DE MEURTHE et MOSELLE

PAR V.A. MALTE-BRUN

NANCY ET SES ENVIRONS

Explication des Signes

CHEF-LIEU DE DEPART.T

CHEF-LIEU D'ARROND.T

Chef-lieu de Canton

Commune

Hachte

Route Nationale

Route Départementale

Chemin Vicinal

Canal et Rivière

Chemin de fer et Station

Limite de Département

Limite d'Arrondissement

Limite de Canton

Note. Les chiffres indiquent les hauteurs au dessus du niveau de la mer.

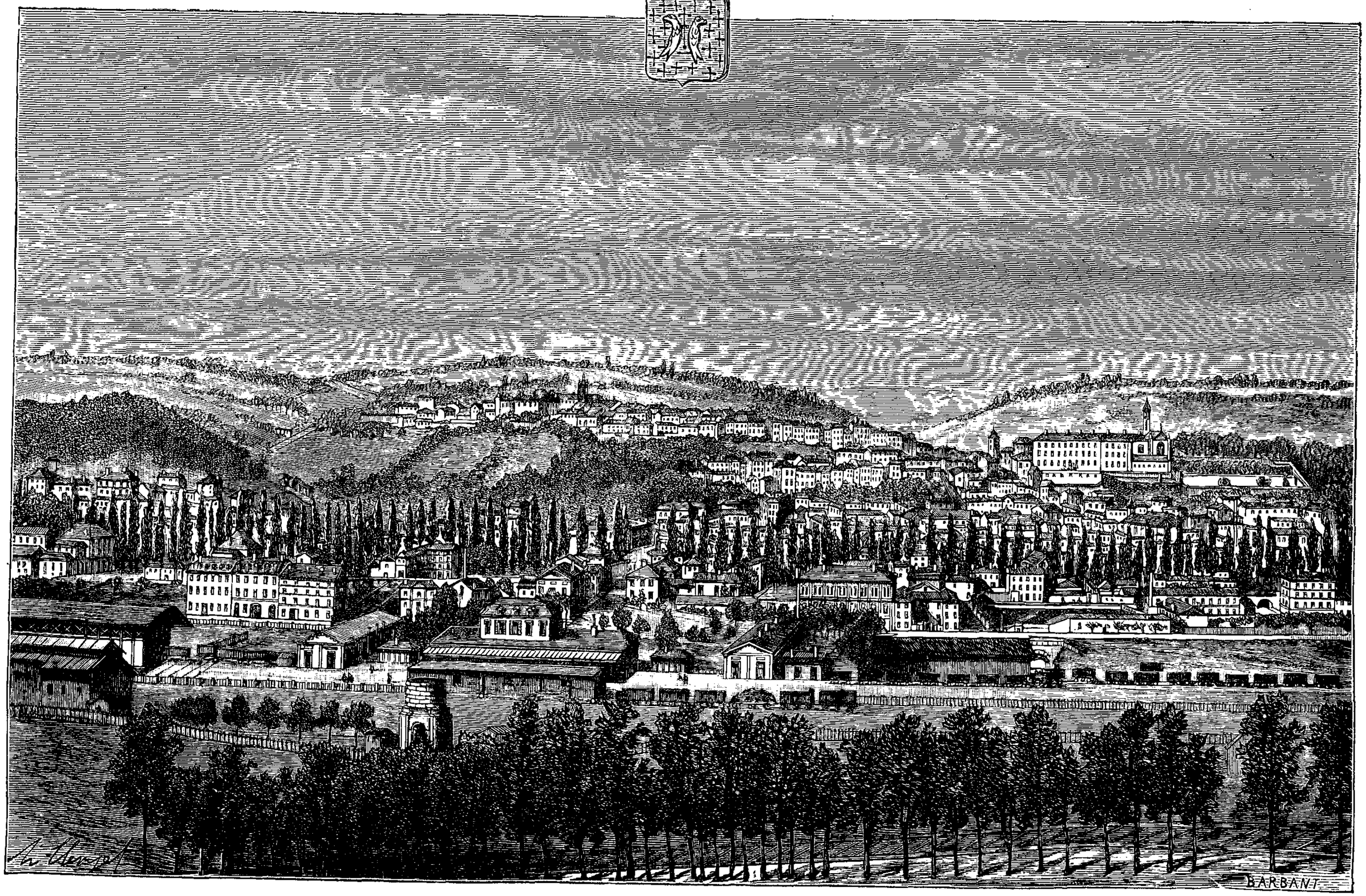
Échelle au 1:575.000ème

0 5 10 15 20 25 Kilom.

Légende

1 Porte Stanislas
2 Hôtel de Ville et Pl.e Stanislas
3 Grande rue
4 Eglise St Epvre
5 Eglise St Nicolas
6 Primatiale St Epvre et St Gengoult
7 Hospice St Julien
8 Eglise St Sébastien
9 Hospice St Epvre
10 Hospital militaire
11 Grand Séminaire
12 Station du Chemin de fer
13 Usine des Forges
14 Eglise des Cordeliers

Gravé par Erhard, 8, rue Nicole. — J. Rouff, Éditeur, 14, Cloitre St Honoré — Imp. Erhard. Paris.



BAR-LE-DUC

78. — **Meuse.**

MEUSE

Chef-lieu : BAR-LE-DUC

Superficie : 6,228 kil. carrés — Population : 294,054 habitants.

4 Arrondissements. — 28 Cantons. — 586 Communes.

DESCRIPTION PHYSIQUE ET GÉOGRAPHIQUE

Situation, limites. — Le département de la Meuse a pris le nom de la principale de ses rivières qui le traverse du sud au nord; c'est pour une très petite partie de sa lisière septentrionale (12 kilomètres), un des départements frontières de la région nord-est de la France. Sa partie orientale et la plus considérable appartient, par la Meuse, au bassin du Rhin : sa partie occidentale appartient, par la Marne et l'Aisne, au bassin de la Seine. Il a été formé en 1790 d'une partie des Trois-Évêchés, de la Lorraine, du Clermontois et du Barrois.

Ses limites sont : à l'est, le département de Meurthe-et-Moselle; au sud, ceux des Vosges et de la Haute-Marne, à l'ouest, ceux de la Marne et des Ardennes, au nord, seulement sur 12 kilomètres environ d'étendue, le Luxembourg belge.

Nature du sol, montagnes, vallées, plaine. — Le département de la Meuse est un pays montagneux, mais peu élevé, parcouru du sud au nord par les deux chaînes de plateaux qui, sous les noms d'Argonne et d'Ardenne orientale, d'Argonne et d'Ardenne occidentale, se détachent du plateau de Langres, encaissant la vallée de la Meuse. Ces plateaux se continuent avec ceux des Ardennes et du Luxembourg; leur hauteur moyenne ne dépasse pas 3 à 400 mètres, et leurs points culminants n'atteignent pas 500 mètres. Le vaste plateau fertile qui s'étend à l'est du département, entre la Meuse et la Moselle, se nomme la Woëvre. Les montagnes ou plutôt les collines, qui appartiennent aux terrains jurassiques de divers étages, sont couronnées par de belles et grandes forêts qui alternent avec de bons pâturages; leurs pentes et les coteaux sont couverts de vignes; le sol des plaines, dépendant de la formation crétacée, est, en général, maigre et assez peu productif; mais des vallées et des prairies de la plus grande fertilité s'étendent sur le bord des rivières.

Le point culminant du département, le Buisson-d'Amanty, à l'est de Gondrecourt, a 423 mètres, la forêt de Vaux, près de Vaudeville, au sud du département, possède un signal de 416 mètres; le mont Ménil-la-Horgne compte 414 mètres; celui de Méligny-le-Grand, 411; la colline de Reffroy, au sud de la forêt de Commercy, n'a plus que 400 mètres; Montfaucon-en-Argonne est à 342 mètres au-dessus du niveau de la mer. Plus au nord, entre Haraumont et Bréhéville, s'étend un plateau boisé dont un point atteint 390 mètres.

Généralement, les collines de l'Argonne et de l'Ardenne orientales sont plus élevées que celles de l'Argonne et de l'Ardenne occidentales.

Les principales vallées sont celles de la Meuse, remarquable par la beauté de ses sites; de l'Aire, de l'Ornain, de la Saulx et de la Chiers; entre l'Argonne et l'Ardenne orientales et le cours de la Moselle, s'étend la riche et vaste plaine de la Woëvre ou Voivre.

On évalue la superficie du département à 622,787 hectares, et le sol s'y divise d'après sa nature, en : sol de riche terreau, 224,900 hectares; sol calcaire, 233,000; sol pierreux, 77,180; sol sablonneux, 31,000; sol argileux, 40,000 hectares.

Hydrographie. — Le département de la Meuse a sa pente générale du sud-sud-est au nord-nord-ouest; il appartient au bassin du Rhin par la Meuse et son affluent principal, la Chiers, qui reçoit l'Othain et la Loison; et au bassin de la Seine par l'Aisne, la Biesme, l'Aire, la Marne et l'Ornain. Quelques cantons de la partie orientale sont arrosés par des affluents de gauche de la Moselle, qui ont leur source dans le département, tels sont l'Orne et son affluent l'Yron et le Rupt-de-Mad.

La Meuse prend sa source, à une altitude de 409 mètres, à la fontaine de Meuse, au-dessus

du village de Meuse, dans le département de la Haute-Marne; traverse ce département, la partie nord-ouest de celui des Vosges et, au-dessous de Domremy, entre dans le département auquel elle donne son nom. Elle passe alors à Sauvigny, Vaucouleurs, Void, Sorcy, Commercy, Sampigny, Saint-Mihiel, Verdun, Charny, Dun, Stenay, sort du département à Pouilly, traverse ensuite les Ardennes et entre en Belgique, en aval de Givet, pour passer à Dinant, Namur, Liège, Maëstricht, Ruremonde, Vanloo, Ravenstein; à 24 kilomètres de cette ville, le fleuve s'unit à deux reprises avec le bras du Rhin que l'on nomme le Wahal, et, prenant le nom de Merwe, passe à Rotterdam. Ces deux bras se rejoignent à une assez grande distance, vis-à-vis de Wardingen, et s'embouchent dans la mer du Nord, entre La Brille et Gravesand. Le cours de la Meuse est d'environ 804 kilomètres, dont 600 sur le territoire français et 162 dans le département même; elle est navigable, depuis Verdun, l'espace de 89 kilomètres dans le département.

La Chiers (voyez l'hydrographie du département de Meurthe-et-Moselle) ne traverse que l'angle nord-est du département et baigne Montmédy; ses affluents de gauche, l'Othain et la Loison, y ont presque tout leur cours.

L'Aisne prend sa source dans le département, à Somme-Aisne, près de Vaubecourt; elle passe à Vaubecourt et entre, à quelque distance de ce chef-lieu de canton, dans le département de la Marne, en suivant de près la lisière occidentale du département.

L'Aire, affluent de l'Aisne, prend sa source près de Saint-Aubin, canton de Commercy, passe à Domremy-aux-Bois, Dagonville, Baudrémont, Pierrefitte, Courcelles, Autrécourt, Aubréville, Varennes, et se jette dans l'Aisne, au-dessous de Grand-Pré (Ardennes), après un cours de 80 kilomètres. Cette rivière reçoit la Cousance qui a sa source à Souilly.

La Marne ne fait que toucher la limite sud-ouest du département, près d'Ancerville.

La Saulx, qui prend sa source dans la Haute-Marne, à Germay, canton de Poissons, traverse l'espace de 50 à 60 kilomètres l'angle sud-ouest du département et passe à Montiers-sur-Saulx, Morley, Dammarie, Stainville, Saudrupt, Ville-sur-Saulx, Robert-Espagne, Andernay, à peu de distance de laquelle elle entre dans le département de la Marne; elle reçoit l'Ornain et la Chée qui arrosent le département.

L'Ornain se forme en avant de Gondrecourt par la réunion des ruisseaux de l'Oignon et de la Maldite, dont les sources sont dans le département des Vosges; coule d'abord au nord, entre dans le département, arrose, en le traversant au sud-ouest, Bertheléville, Gondrecourt, Demange-aux-Eaux, où il rencontre le canal de la Marne au Rhin, qu'il suit pendant tout son cours, passe à Tréveray, Naix, Menaucourt, Ligny, Longeville, Savonnières, Bar-le-Duc, Neuville, Revigny, Rancourt; passe, à l'ouest, dans le département de la Marne et se jette dans la Saulx, à quelques kilomètres de Vitry-le-François, après un cours d'environ 120 kilomètres. Il est flottable en trains depuis Bar-le-Duc jusqu'à son embouchure.

Le département est traversé, dans sa partie méridionale et sur une longueur de 93 kilomètres, par le canal de la Marne au Rhin; il suit, comme nous venons de le dire, le cours de la petite rivière de l'Ornain, qu'il coupe plusieurs fois. Près de Demange-aux-Eaux, il quitte la vallée de l'Ornain pour aller, par le souterrain de Mauvages, long de près de 5 kilomètres, gagner la vallée de la Meholle, petit affluent de la Meuse; là est le bief de partage. La pente, dans le département, est de 184 mètres; elle est rachetée par 70 écluses. Ce canal passe à Revigny, Bar, Ligny, Naix et Void.

Le canal de l'Est traverse le département du nord au sud, en longeant la Meuse, dont il emprunte souvent le cours au-dessous de Verdun. Un autre canal, celui de la Chiers, de Longwy à Sedan, est en construction; il traverse le nord du département et passe à Montmédy.

Le département renferme plusieurs étangs, mais ils sont généralement peu considérables; nous citerons ceux de l'Argonne, de la Chaussée, de Senon et du Haut-Fourneau.

Voies de communication. — Le département de la Meuse est traversé par 9 routes nationales d'un parcours de 507 kilomètres; par 15 routes départementales, 428 kilomètres; par 40 chemins vicinaux de grande communication, 876 kilomètres; par 67 chemins de moyenne communication ou d'intérêt commun, 1,055 kilomètres; et par 1,365 chemins vicinaux ordinaires d'un parcours total de plus de 2,070 kilomètres.

Les chemins de fer qui traversent le département appartiennent au réseau de l'Est. La principale ligne est celle de Paris à Nancy; elle y

pénètre à quelques kilomètres en aval de la station de Revigny, et dessert successivement celles de : Mussey, Bar-le-Duc (254 kilom. de Paris), Longeville, Nançois-le-Petit, Ernecourt-Loxéville, Lérouville, Commercy (295 kilom. de Paris), Sorcy et Pagny-sur-Meuse. De cette dernière station part un embranchement qui, en remontant la vallée de la Meuse, se dirige sur Neufchâteau et Chaumont, en desservant dans le département : Saint-Germain, Vaucouleurs, Maxey-sur-Vaise et Sauvigny-sur-Meuse. A Nançois-le-Petit, un autre tronçon de 35 kilomètres va également rejoindre Neufchâteau par Gondrecourt, en remontant la vallée de l'Ornain et en passant aux stations de : Ligny, Menaucourt, Tréveray, La Neuville-Saint-Joire, Demange-aux-Eaux et Houdelaincourt.

Au centre du département, une autre ligne importante traverse également le département de l'ouest à l'est ; c'est celle de Paris à Metz, par Reims et Verdun. Elle y pénètre un peu en amont de la station des Islettes, et dessert successivement celles de : Clermont-en-Argonne, Aubréville, Dombasle-en-Argonne, Baleycourt, Verdun (107 kilom. de Reims, 164 kil. de Paris), Eix-Abaucourt, Étain et Buzy.

Ces deux lignes sont unies entre elles et traversées par la ligne de Lérouville à Sedan-Mézières, qui suit du sud au nord la vallée de la Meuse; elle dessert, dans le département, les stations de : Lérouville, Sampigny, Les Kœur, Saint-Mihiel (52 kilom. de Bar-le-Duc), Bannoncourt, Villers-Benoîte-Vaux, Ancemont, Dugny, Verdun (344 kilom. de Paris, 90 kilom. de Bar-le-Duc), Charny, Cumières, Regnéville, Consenvoye, Vilosnes-Sivry-sur-Meuse, Brieulles, Dun-Doulcon, Saulmory-Montigny, Stenay et Pouilly.

La ligne de Blesme (Marne)-Saint-Dizier (Haute-Marne)-Chaumont dessert dans le sud du département la station de Guë-Ancerville et va rejoindre par un tronçon de quelques kilomètres, à Nançois-le-Petit, la grande ligne de Paris à Nancy. La ligne de Longuyon à Pagny-sur-Moselle traverse le nord-est du département et y dessert les stations d'Arrancy, Spincourt et Baroncourt.

Enfin, le nord du département est un instant traversé par la ligne de Mézières-Sedan-Thionville, qui y dessert les stations de Lamouilly, Chauvency, Montmédy et Velosnes, avec embranchement sur la Belgique et station à Écouviez.

D'autres lignes sont à l'étude ou en construction; citons les tronçons : de Revigny à Sainte-Menehould, de Revigny à Hairouville, de Saint-Dizier à Ligny, de Bar-sur-Aube à Commercy, de Montmédy à Dun ou Stenay.

En 1877, on évaluait la longueur des lignes livrées à la circulation à 385 kilomètres, et celle des lignes en construction ou à construire à 156 kilomètres.

Climat. — Le département de la Meuse appartient à la région climatoriale du nord-est, ou du climat vosgien. La température y est assez variée; elle est douce et supportable dans les vallées, rude et froide sur les plateaux qui les séparent, et où l'on compte à peine six mois de beau temps. Le climat est partout plutôt froid que chaud. L'air est lourd et épais, mais non malsain. Les vallées sont souvent exposées à des brouillards tenaces. Les vents dominants sont, dans les vallées, ceux du nord et du sud. Il règne assez fréquemment sur les plateaux des courants d'air, vifs pendant l'été, glacés pendant l'hiver, qui soufflent de l'est et du nord.

A Verdun, au centre du département, la température moyenne annuelle est de 9°,7 du thermomètre centigrade; le nombre annuel moyen des jours de pluie est de 149, le maximum de 207 jours, le minimum de 100.

Productions naturelles. — Le département de la Meuse appartient à la région naturelle dite de la Lorraine; l'argile, le calcaire y dominent. On trouve du minerai de fer en abondance; les carrières de pierre sont très nombreuses et forment la partie la plus intéressante de l'exploitation minérale. Dans presque toutes les parties du département, on trouve des pierres propres à faire de la chaux. On rencontre des fossiles curieux et de grandes dimensions, et principalement des coquillages et des madrépores pétrifiés dans les pierres calcaires.

Le département produit des céréales en quantité surabondante pour les besoins de ses habitants. On cultive dans le pays : la betterave, le chanvre, le lin et les plantes oléagineuses; les fruits sont abondants dans les cantons les mieux exposés, et le groseillier, dans les environs de Bar et de Ligny, est cultivé en grand. Les vignes donnent une récolte surabondante; elles produisent annuellement et en moyenne de 300,000 à 400,000 hectolitres de vin de qualité généralement estimée, surtout dans la vallée de l'Or-

nain; les meilleurs sont les vins rouges de Bar, de Bussy-la-Côte, de Longeville, de Savonnières, de Ligny, de Naives, de Chardogne, et de plusieurs autres crus des environs de Bar, et ceux de Creüe, dans la vallée de la Meuse, sont d'excellents vins d'ordinaire; les meilleurs vins blancs sont ceux de Creüe, bons vins d'ordinaire. En 1874, la production était de 447,540 hectolitres; on l'estimait à 8,055,720 fr.; en 1875, elle était de 805,720 hectolitres; en 1877, elle tombait à 359,311 hectolitres, à cause des gelées; enfin, en 1880, elle n'était plus que de 103,436 hectolitres.

Il existe le long de la Meuse de superbes prairies qui fournissent d'excellents fourrages. Les plateaux offrent des plantes médicinales et aromatiques. Le chêne est l'essence dominante dans les forêts, Le charme, le hêtre, le frêne, le sorbier viennent ensuite; l'alisier et le merisier sont plus rares. le bouleau commence à s'y multiplier. Le tremble et l'orme occupent les parties basses et humides. Les principales de ces forêts sont celles de : Vaux, Vaucouleurs, Beaulieu, Ligny, Souilly, la Croisière-Désirée-l'Isle, Woëvre, Commercy, Sommedieue, Lachalade, Grémilly, Beauchamp, Apremont, Maugiennes, Montiers, et de l'Argonne, celle-ci en partie défrichée aujourd'hui, et qui cachait d'importants défilés aux Islettes et à Lachalade.

Les races d'animaux domestiques sont encore généralement médiocres; cependant on élève des porcs, des chèvres et beaucoup de bétail dont l'espèce tend à s'améliorer depuis quelques années par l'effet des primes décernées annuellement. Les chevaux y sont généralement petits, mais vigoureux; on en élève beaucoup et on en fait un commerce suivi. Parmi les animaux nuisibles, on cite le loup, le blaireau, le renard, la belette, le putois, la taupe, etc. Le sanglier et le chevreuil sont devenus moins rares qu'autrefois et on compte dans le pays beaucoup de lièvres. Le gibier ailé abonde. Il y a peu de reptiles; les vipères sont assez communes dans l'arrondissement de Commercy. Les rivières sont très poissonneuses; le brochet, le barbeau, l'anguille, la tanche, la carpe, la brème s'y trouvent. On estime les truites de l'Ornain. Les étangs et les mares fournissent des sangsues.

Industrie agricole, manufacturière et commerciale. — Le département de la Meuse est un pays agricole, d'exploitation et manufacturier. L'agriculture y est avancée et l'on y suit généralement les méthodes perfectionnées. La superficie du département se partage en : superficie bâtie et voies de communication, 25,049 hectares; et en territoire agricole, 597,738 hectares. Ce dernier se subdivise lui-même en : céréales, 224,469 hectares; farineux, 27,717; cultures potagères et maraîchères, 8,671; cultures industrielles, 5,778; prairies artificielles, 30,989; fourrages annuels, 4,040; autres cultures et jachères, 60,881; vignes, 13,455; bois et forêts, 158,771; prairies naturelles et vergers, 52,683; pâturages et pacages, 1,630; terres incultes, 8,654 hectares.

Le travail du fer est la branche principale de l'industrie du département; le nombre des usines à fer est d'environ 25, comprenant 15 hauts fourneaux et une centaine de forges ou foyers d'affinerie occupant 1,200 ouvriers; les principales sont à Bar-le-Duc, à Vaucouleurs, à Abainville, à Cousances-aux-Forges, à Dammarie, à Stenay. Quelques manufactures considérables d'articles de taillanderie et de ferronnerie (Stenay) consomment une partie des fers élaborés dans les usines. Les autres établissements industriels qu'on y trouve sont : les papeteries, les verreries de Fains et de l'Argonne, fondées par les gentihommes verriers, poteries et tuileries; les filatures de coton et les fabriques de cotonnades et de lainages (Bar-le-Duc), les tanneries et les mégisseries. L'exploitation des forêts et le travail du bois pour vannerie, boissellerie et articles divers, livrent à l'exportation des produits considérables. Les autres industries sont : la fabrication de bas de fil tricotés, de dentelles, de confitures de groseilles et de framboises de Bar et de Ligny, des dragées et des liqueurs de Verdun, des fromages, dont les plus renommés sont ceux de Void, et préparation des salaisons de porc. Les pierres de taille, surtout celles d'Euville, de Lérouville, de Savonnières-en-Perthois, qui s'exportent dans toute la France et à l'étranger; les bois, les fers, les tissus de coton, les confitures, les liqueurs, les dragées, les papiers et les salaisons de porc sont les grands articles de l'exportation.

Le nombre des foires du département est de 105, dans 43 communes; elles durent 117 journées; les articles principaux de commerce sont : les chevaux et les bestiaux, la boissellerie, la vannerie, la poterie, la friperie, la draperie, la mercerie, la quincaillerie, etc., etc.

Le département de la Meuse est un de ceux dont un certain nombre d'habitants émigrent temporairement ; il en sort des marchands de paniers, des rémouleurs, des étameurs, des savetiers, des maçons, des merciers ambulants, etc.

Division politique et administrative. — Le département de la Meuse a pour chef-lieu Bar-le-Duc ; il comprend 4 arrondissements, 28 cantons et 586 communes; le tableau statistique que nous donnons plus loin les fera connaître. Il appartient à la région agricole du nord-est de la France.

Il forme le diocèse d'un évêché dont le siège est à Verdun, et qui est suffragant de l'archevêché de Besançon. Il y a à Verdun un grand et un petit séminaire. Le diocèse compte 3 cures de première classe, 25 de seconde, 394 succursales et 59 vicariats. Verdun a un temple protestant et une synagogue. Bar possède un temple protestant.

Les quatre tribunaux de première instance du département (le tribunal de l'arrondissement de Commercy est à Saint-Mihiel, où se tient la cour d'assises) et les deux tribunaux de commerce de Bar-le-Duc et de Verdun sont du ressort de la cour d'appel de Nancy.

Le département ressort, au point de vue universitaire, de l'académie de Nancy. Il y a un lycée à Bar-le-Duc et des collèges communaux à Commercy, Saint-Mihiel, Verdun et Étain. Il y a à Bar-le-Duc une grande institution dite de Rollin, une autre dite de Saint-Augustin ; Verdun possède une école secondaire ecclésiastique, et il y a des établissements libres d'instruction publique à Clermont-en-Argonne, à Commercy, à Vaucouleurs, à Juvigny-sur-Loison; Bar-le-Duc a une école normale d'instituteurs, et le département compte 966 écoles primaires.

Le département appartient à la circonscription du 6e corps d'armée et à la 6e légion de l'armée territoriale, dont l'état-major est à Châlons-sur-Marne. Verdun est le chef-lieu d'une des subdivisions. Bar-le-Duc, Commercy, Montmédy et Verdun sont des places de guerre. La compagnie de gendarmerie départementale appartient à la 6e légion *bis*, dont l'état-major est à Nancy.

Des forts ont été établis autour de Verdun et dans les environs de Commercy, de Saint-Mihiel et de Vaucouleurs.

Le département de la Meuse fait partie : de l'arrondissement minéralogique de Troyes (région du nord-est) ; de la 3e inspection divisionnaire des ponts et chaussées ; et il forme à lui seul le 16e arrondissement forestier dont le conservateur réside à Bar-le-Duc.

Le nombre des perceptions des finances est de 75; les contributions et revenus publics atteignent 17 millions de francs.

HISTOIRE DU DÉPARTEMENT

Au temps de César, deux populations gauloises occupaient le territoire qui forme aujourd'hui le département de la Meuse, les *Leuci* au sud, et les *Verodunenses* au nord. Après la conquête romaine, cette contrée fut comprise dans la Belgique première et eut pour villes principales Verdun (*Civitas Verodunensium*) et Naix dans la vallée de l'Ornain (*Nasium*). A la domination des Romains succéda celle des Francs, et, après la mort de Clovis, les pays baignés par la Meuse firent partie du royaume d'Austrasie. Dans l'organisation de l'empire carlovingien, cette contrée fut partagée en plusieurs comtés ainsi désignés : *comitatus Clesensis* (cantons de Void et de Gondrecourt); *comitatus Wavriensis* (la Woivre, aujourd'hui la partie nord-est du département); *comitatus Barrensis* (le centre du Barrois); et plus au sud *comitatus Odornensis* (l'Ornois en Barrois). Le traité de Verdun (843) détacha ce pays du royaume de France et l'adjugea à l'empereur Lothaire Ier; et, lorsque celui-ci alla ensevelir au fond d'un cloître une ambition si fatale à son père et à lui-même, le second de ses fils, Lothaire II, eut le nord de ses États. Le pays qui forme le département de la Meuse fit partie de ce nouveau royaume, qui reçut le nom de *Lotharingie* ou *Lorraine*. Les efforts des rois de France pour reconquérir de ce côté ce que le traité de Verdun avait enlevé à Charles le Chauve n'eurent aucun succès durable; à partir du xe siècle, la vallée de la Meuse fit définitivement partie de la Lorraine mosellane. Il faudra que la dynastie nouvelle qui succédait alors à la race dégénérée de Charlemagne se soit consolidée en France par une existence de plusieurs siècles pour pouvoir tenter de reculer la frontière française au delà de la ligne de démarcation tracée par le traité de Verdun.

Cependant ces pays, qui avaient été et qui devaient être encore un objet de litige entre la France et l'empire, étaient livrés à toute l'anarchie féodale.

Il leur manquait une royauté, c'est-à-dire ce qui fut pour les peuples du moyen âge un signe d'indépendance et de nationalité. Ne pas appartenir à la France et ne reconnaître la suzeraineté de l'empire qu'à la condition qu'elle ne fût qu'un vain nom, c'était une situation favorable seulement aux petites puissances féodales. Ainsi s'établirent dans ces contrées la puissance des évêques de Verdun et celle des comtes de Bar.

Ces principautés ne pouvaient conserver leur indépendance qu'à l'une ou l'autre de ces conditions : ou que la France et l'empire restassent faibles et incapables de les conquérir; ou que leur rivalité même pour la possession de ces contrées les protégeât, et c'est ce qui arriva. Les empereurs accordèrent aux évêques de Verdun des privilèges qui consacraient leur indépendance, afin de les encourager à mieux résister à l'ambition des rois de France. Ils sacrifièrent les droits de l'empire, et, à ce prix, ils obtinrent, pendant plusieurs siècles, que Verdun ne fût pas annexé à la France.

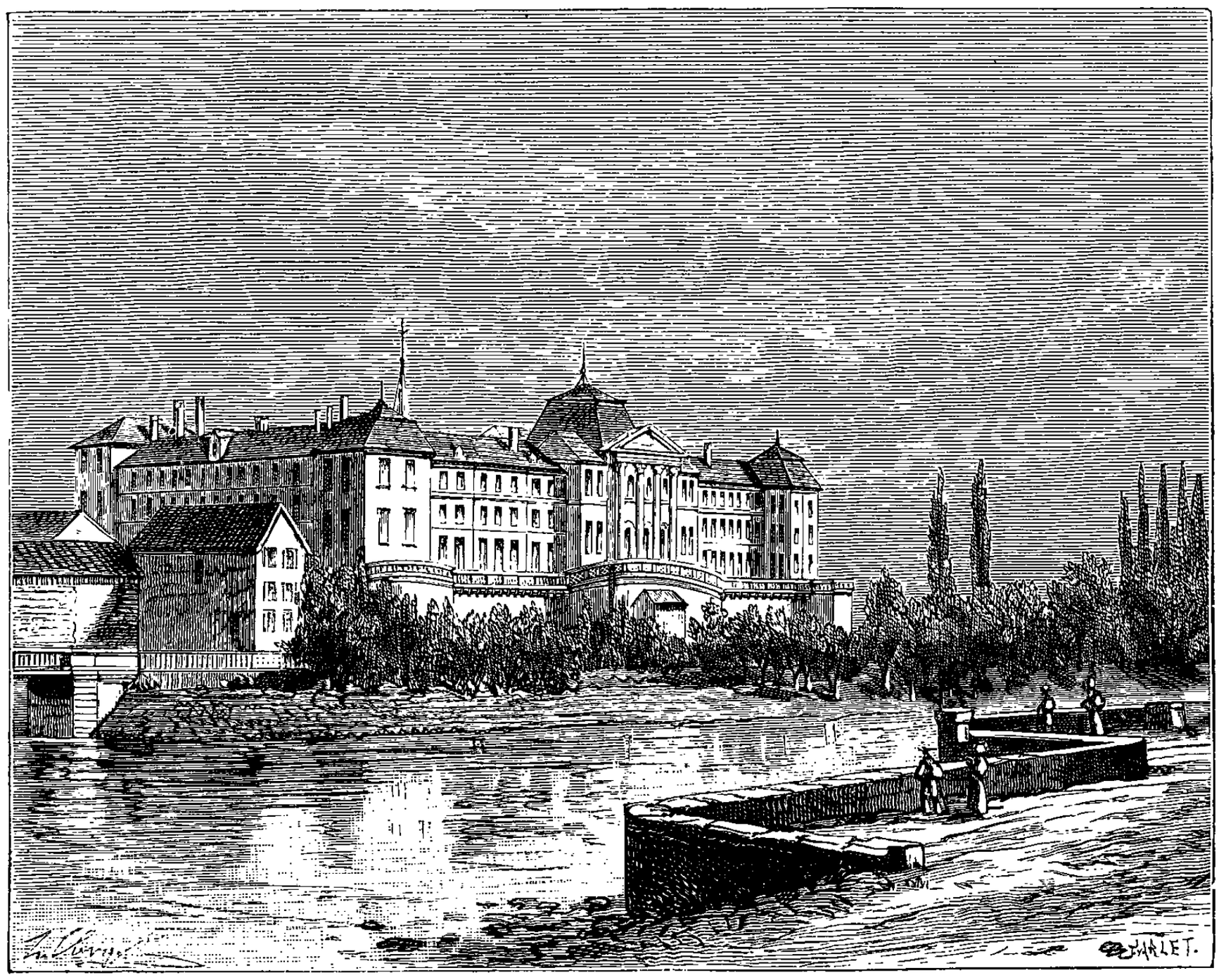
Il n'en fut pas tout à fait de même de la plus considérable de ces principautés temporelles, le comté de Bar. Un comte de Bar, Henri III, gendre du roi d'Angleterre Édouard Ier, prit parti contre Philippe le Bel dans une de ces guerres qui furent comme le prélude de la terrible lutte qui devait armer pendant plus d'un siècle l'une contre l'autre la France et l'Angleterre. Philippe le Bel lui fit expier chèrement son alliance avec l'Anglais. Fait prisonnier à Bruges, Henri III fut obligé de signer, en 1301, le fameux traité par lequel il se reconnaissait homme lige du roi de France pour la partie de ses États de Barrois située au couchant de la Meuse, *vers le royaume de France;* telle est l'origine du *Barrois mouvant* et du *Barrois non mouvant*. Depuis cette époque, tout ce que les comtes et ducs de Bar ont possédé sur la rive gauche de la Meuse a été regardé comme relevant de la couronne de France.

A différentes époques, les rois de France essayèrent de convertir en souveraineté réelle la suzeraineté reconnue par le traité de 1301. Les légistes de la couronne déployaient une rare habileté dans les entreprises de ce genre. Mais, lorsque le duché de Bar eut passé à la maison de Lorraine et que, au XVIe siècle, des relations d'amitié s'établirent pour quelque temps entre cette maison et les rois de France, ceux-ci crurent devoir ménager des princes qu'ils considéraient comme d'utiles alliés. « En 1552, dit dom Calmet, le bailli de Sens ayant imposé les habitants de Bar-le-Duc, de Gondrecourt, de Châtillon, de La Marche et de Conflans, pour contribuer au payement d'une somme de 19,200 livres, et le prince Nicolas de Lorraine, comte de Vaudémont, régent de Lorraine sous la minorité de Charles III, ayant fait sur cela ses remontrances que la ville de Bar et les lieux ci-devant nommés étaient fiefs libres de la couronne de France et n'avaient jamais été soumis à de pareilles impositions, le roi Henri II déclara n'avoir jamais entendu que les sujets du duc de Lorraine fussent cotés et sujets à de pareilles impositions. Et, en 1553, il les déclara aussi exempts des ban et arrière-ban, et autres impositions faites en France. Enfin, en 1573, le roi Charles IX, en confirmant le traité fait entre lui et le duc de Lorraine, donna sa déclaration par laquelle il termina toutes les difficultés formées au sujet de la mouvance et de la souveraineté du Barrois, et ordonna que le duc Charles III, son beau-frère, jouirait de tous les droits régaliens et de souveraineté « sans rien excepter, hors la foi et hommage lige. »

Mais, à la même époque, la France faisait un grand pas vers la conquête de ces contrées par l'occupation de Verdun, faite par Henri II de concert avec le cardinal de Lorraine. Toutefois, le roi de France ne prenait encore à l'égard de Verdun que le titre modeste de protecteur et de vicaire de l'empire.

Le traité de Cateau-Cambrésis, en 1559, laissa à la France l'évêché de Verdun; on trouvera dans la notice consacrée à cette ville les mesures prises successivement par les rois de France pour annuler, au profit de la couronne, l'autorité temporelle des évêques de Verdun. Le traité de Westphalie (1648) confirma la souveraineté de la France sur cet évêché.

Le duché de Bar fut, comme la Lorraine, envahi par les troupes françaises en 1632, et il suivit toutes les vicissitudes par lesquelles passa la Lorraine pendant le règne orageux de Charles IV. On trouvera, dans la notice consacrée au département de Meurthe-et-Moselle, le récit des guerres de ce prince avec Richelieu et Louis XIV. A sa mort, la Lorraine et le Barrois étaient au pouvoir de la France. Ces deux principautés furent restituées par la paix de Ryswick (1697) au duc Léopold. Enfin le traité de Vienne en 1738, qui donnait la Lorraine et le Barrois à Stanislas Leczinski, en assurait la réversion à la France à la mort de ce prince. C'est ainsi qu'en 1766 le Barrois devint définivement province française.



Commercy.

Quant à Montmédy, capitale du comté de Chiny, après avoir passé aux ducs de Luxembourg et avoir été ainsi incorporée un instant à la monarchie espagnole, elle fut réunie à la France par le traité des Pyrénées.

Le décret de 1790 créa le département de la Meuse, qui fut composé de l'ancien duché de Bar, d'une partie de la Lorraine, d'une portion des Trois-Évêchés et d'une faible partie de la Champagne. Les habitants de la Meuse ont prouvé, dans les grandes luttes soutenues par la France depuis 1790, qu'ils étaient dignement placés aux frontières de la patrie. En 1814, les habitants de plusieurs villages voisins de Bar-le-Duc dispersèrent tout un régiment russe et tuèrent le général auquel il servait d'escorte. Le département de la Meuse est un de ceux qui donnent à la France ses meilleurs soldats; il a produit un grand nombre d'officiers distingués par leur bravoure et leurs talents militaires.

En 1870, presque au début de la guerre franco-allemande, qui fut si désastreuse pour la France, le département de la Meuse fut envahi et comme piétiné par le flot toujours croissant des troupes ennemies. Il suffit, pour s'en rendre compte, de consulter la carte de l'invasion que M. Charles de Mazade a jointe à son ouvrage intitulé *la Guerre de France* (1870-1871). On y suit d'un œil douloureux les progrès et la marche des armées allemandes. La Ire armée, composée des Ier, VIIe, VIIIe corps, placée d'abord sous les ordres du général Steinmetz, et plus tard sous ceux du général Manteuffel, occupa successivement : Étain, Clermont-en-Argonne, Vaucouleurs et Gondrecourt. La IIe armée, composée des IIe, IIIe, IVe, IXe, Xe et XIIe corps, sous le commandement du prince Frédéric-Charles, passa à son tour à Bar-le-Duc, Saint-Mihiel et Commercy. La IIIe armée (Ve, VIe, XIe corps prussiens, Ier et IIe corps bavarois), sous les ordres du prince royal Frédéric-Guillaume, séjourna à Vaucouleurs, Ligny, Bar-le-Duc, Nettancourt et Varennes-en-Argonne.

Enfin, la IVe armée, dite armée de la Meuse, placée sous les ordres du prince royal de Saxe, occupa Étain, Stenay, Varennes-en-Argonne et Nettancourt. Verdun ne fut occupé qu'en novembre et Montmédy qu'en décembre 1870.

Les places ou les villes que nous venons d'énumérer ne succombèrent pas toutes sans résistance. Citons, en première ligne, Verdun, qui, attaquée une première fois, le 24 août, ne capitula qu'après la reddition de Metz, c'est-à-dire à la fin d'octobre. Montmédy succomba le 14 décembre. A la notice que nous consacrons à Verdun, l'on trouvera de plus amples détails, dont la place n'est pas ici.

Les pertes supportées alors par le département de la Meuse se sont élevées à la somme énorme de 26,242,760 fr. 57.

HISTOIRE ET DESCRIPTION DES VILLES, BOURGS ET CHATEAUX LES PLUS REMARQUABLES.

Bar-le-Duc (lat. 48° 46′ 8″; long. 2° 49′ 24″ E.). — Bar-le-Duc ou Bar-sur-Ornain (*Caturiges*, *Barum Leucorum*, *Barum Ducis*), station de la ligne du chemin de fer de Paris à Nancy (réseau de l'Est), est une ancienne et jolie ville, agréablement située à 238 kilomètres à l'est de Paris, sur le penchant d'un coteau et dans un beau vallon arrosé par l'Ornain; elle compte 16,728 habitants. Autrefois capitale du duché de Bar, diocèse de Toul, bailliage, prévôté, gouvernement particulier. Aujourd'hui chef-lieu du département, d'un arrondissement et d'un canton, avec tribunaux de première instance et de commerce, chambre consultative des manufactures, conseil des prud'hommes, société d'agriculture et des arts, lycée, etc., etc.

Bar-le-Duc ou Bar-sur-Ornain est une ville très ancienne et dont il est question dès l'époque mérovingienne. Frédégaire, abréviateur et continuateur de Grégoire de Tours, raconte que Childéric, fils de Mérovée, ayant été obligé, par la révolte des Francs, de se retirer en Thuringe, chargea son confident Véomade de le prévenir quand il verrait les Francs mieux disposés à son égard. Lorsque au bout de quelque temps il reçut de Véomade un message favorable et rentra en Gaule, Véomade vint le recevoir à Bar. Un écrivain du xe siècle, Aimoin, dit que les habitants de Bar accueillirent si bien Childéric, que pour leur en témoigner sa reconnaissance il les exempta de l'impôt. — On a dit aussi, mais sans preuve certaine, que Clovis, vainqueur des Allemands à Tolbiac et se rendant à Reims, passa par Bar-le-Duc. Il est fait mention de cette ville dans plusieurs documents du viie, du viiie et du ixe siècle. Néanmoins l'histoire de Bar ne commence d'une manière suivie qu'à partir de l'époque où Frédéric Ier, duc de la Lorraine mosellane, fit bâtir la forteresse dont on voit encore les débris. Ce fut en 964 qu'il en commença la construction pour protéger la contrée. Autour de ce château se forma ce qu'on appelle aujourd'hui la ville haute, qui est comme on le voit moins ancienne que la ville basse. A la fin du xie siècle, un mariage fit passer la souveraineté de Bar dans la maison de Montbéliard. En 1419, le cardinal de Bar adopta pour son héritier René d'Anjou, qui devait plus tard épouser l'héritière de la Lorraine. C'est ainsi que Bar eut pour souverains les princes de la maison de Lorraine jusqu'au moment où la Lorraine et le Barrois furent réunis à la France. En 1474, le roi Louis XI, craignant que Charles le Téméraire ne fît passer son armée par le Barrois, pour pénétrer en Champagne, se rendit maître de Bar, en fit réparer les murs et en fortifia les portes, sur lesquelles furent mises les armes de France; mais quelque temps après il restitua la ville à René II. Pendant les guerres de religion, Bar fut occupé par les réformés, en 1589. Lorsque les intrigues du duc Charles IV fournirent à Richelieu un prétexte pour envahir ses États, Bar fut une des premières villes que les Français occupèrent. Louis XIII en personne arriva devant la place et la fit sommer de se rendre. Elle reçut garnison française. En 1650, le comte de Ligniville, commandant des troupes du duc Charles IV, la reprit, et quand, deux ans après, le maréchal de La Ferté fut chargé de s'en emparer de nouveau, la garnison lorraine se défendit bravement, et ne se rendit qu'après seize jours de tranchée ouverte. Charles IV parvint encore une fois à la reprendre avec l'aide des princes révoltés contre Anne d'Autriche et Mazarin; mais il ne la garda que quelques jours. Louis XIV la lui restitua en 1661, s'en empara de nouveau en 1670 et fit détruire les fortifications du château, dont l'intérieur avait déjà bien souffert d'un incendie arrivé en 1649. Le roi fit démolir en même temps les tours, au nombre de dix-sept, qui tenaient au mur de la ville. Le traité de Ryswick restitua Bar au duc Léopold de Lorraine; enfin, en vertu du traité de Vienne (1738), cette ville devait, à la mort de Stanislas Leczinski, appartenir à la France ainsi que tout le Barrois.

Comme capitale du Barrois, Bar-le-Duc était

en possession de divers corps administratifs et judiciaires. Parmi ces institutions on distingue la chambre des comptes, la prévôté, le bailliage. Celui-ci était le plus étendu de la Lorraine ; il comprenait cent soixante-trois communes et ressortissait au parlement de Paris. Les anciennes coutumes de Bar, rédigées dès l'an 1506, revues et réformées en 1579 dans une assemblée des états par l'ordre du duc Charles III, furent reçues en 1587 au parlement de Paris, ainsi que les coutumes qui sont arrêtées par ordonnance et sous l'autorité du roi.

Durant la guerre franco-allemande (1870-1871), Bar-le-Duc fut occupé par les troupes ennemies, appartenant à la IIe et à la IIIe armée prussienne. Le roi et le prince de Prusse y entrèrent dès le 25 août.

La ville de Bar est dans une situation très agréable, sur le penchant d'un coteau et dans un beau vallon arrosé par l'Ornain. Elle se divise en haute et basse ville. La première s'élève en amphithéâtre et occupe le sommet de la colline. Les rues qui y conduisent sont, pour la plupart, étroites et escarpées. Il y règne une solitude, un silence qui font contraste avec l'animation et le mouvement de la ville basse.

« Des clochers, dit un écrivain de la localité, une vieille tour de défense, qui fait lire au loin son cadran d'horloge, un grand couvent flanqué d'une jolie chapelle, des bosquets et de la vigne. Au pied de l'amphithéâtre et s'étendant vers l'ouest, des rues longues et larges, une rivière bordée de peupliers et rarement impétueuse, des ponts, l'énorme tour de Notre-Dame, et, par-dessus le centre de la cité, de grands tuyaux de briques qui fournissent l'agrément de leur épaisse fumée, tel est, de la gare, l'aspect de cette petite ville. »

On remarque dans la ville haute l'église Saint-Pierre où se trouve le fameux *squelette*. Il fait partie du mausolée de René de Châlons, prince d'Orange, tué en 1544 au siège de Saint-Dizier. Ce monument se compose d'un autel en marbre noir, sur lequel est debout un squelette en marbre blanc, tenant un sablier dans la main gauche : des muscles desséchés, des chairs tombant en lambeaux, tout un cadavre en dissolution, forment cette sculpture si digne d'être vantée et d'une vérité si effrayante. Elle est due au ciseau du célèbre Ligier-Richier, auteur du sépulcre de Saint-Mihiel.

La ville possède des fabriques considérables de cotonnades dites de Bar, de toiles et de bonneterie de coton, d'indiennes et de mouchoirs de couleur. Ses confitures blanches et rouges de groseilles épépinées, de framboises entières, d'épine-vinette, de mirabelle, jouissent d'une réputation méritée Elle a des filatures de coton, des teintureries en rouge d'Andrinople, des tanneries, des brasseries, etc., etc. Son territoire produit des vins rouges estimés et des vins blancs mousseux. Dans ses environs, on exploite des carrières de pierre, et il y a des forges importantes. Elle possède un petit port qui sert au flottage des planches, au chargement des fers et au transport des vins.

Bar a vu naître François de Guise, fils aîné de Claude de Lorraine ; l'ingénieur Érard, qui écrivit, sous le règne de Henri IV, un traité sur les fortifications ; les maréchaux Oudinot et Exelmans.

Les armes de Bar-le-Duc sont : *d'azur, semé de croix* (alias *recroisettées*), *au pied fiché d'or, à deux bars* ou *barbeaux adossés du même, brochant sur le tout.*

Dès le XIIIe siècle, les comtes de Bar-le-Duc portaient : *semé de croisettes, au pied fiché et à deux bars adossés* (alias *dentés et allumés*).

D'Hozier a blasonné les armes de Bar-le-Duc : *coupé au 1er de sable, coupé d'or ; au 2e, d'argent*

Ancerville. — Ancerville, station de la ligne du chemin de fer de Paris-Blesme à Saint-Dizier et Chaumont, chef-lieu de canton, arrondissement et à 20 kilomètres au sud-ouest de Bar-le-Duc, est un bourg peuplé par 2,168 habitants et situé entre la Marne et la Saulx, à quelques kilomètres des limites du département de la Haute-Marne. Son territoire est couvert de vignes et d'arbres fruitiers ; les cerises d'Ancerville sont très estimées.

Aux environs, à moins de 2 kilomètres de la ville, se trouve une grotte naturelle, nommée la *Grotte des Sarrasins*, dont la voûte est parsemée de stalactites ; elle mesure 200 mètres de longueur et la hauteur est de 26 mètres.

On fabrique à Ancerville du kirschwasser, qui est l'objet d'un certain commerce.

Ligny. — Ligny-en-Barrois (*Lineium*), station de la petite ligne du chemin de fer de Nançois-le-Petit à Neufchâteau par Gondrecourt (35 kilomètres), est une jolie petite ville, chef-lieu d'un canton, agréa-

blement située dans une belle plaine, sur la rive gauche de l'Ornain, entre cette rivière et le canal de la Marne au Rhin, près d'une forêt de 1,727 hectares, à 16 kilomètres au sud-est de Bar-le-Duc et peuplée de 4,211 habitants. C'était autrefois le chef-lieu d'un comté dépendant du diocèse de Toul, du parlement de Paris et de l'intendance de Lorraine, avec bailliage, prévôté, collégiale, etc., etc.

La seigneurie de Ligny appartenait, au XII^e^ siècle, aux comtes de Champagne ; elle passa à Renaud II, comte de Bar, par son mariage avec Agnès de Champagne. Henri II, petit-fils de Renaud et d'Agnès, en fit la dot de sa fille Marguerite en la mariant au comte de Luxembourg. En 1262, Henri de Luxembourg et Marguerite de Bar donnèrent en héritage Ligny et sa châtellenie au second de leurs fils, Valeran. C'est de Valeran que sont descendues toutes les branches de la maison de Luxembourg, qui ont subsisté en France jusqu'au siècle dernier.

Les comtes de Bar, en cédant à ceux de Luxembourg la seigneurie utile de Ligny, s'en étaient réservé la seigneurie directe ; et les comtes de Champagne prétendaient aussi qu'ils se l'étaient réservée en cédant Ligny aux comtes de Bar. Ces prétentions opposées occasionnèrent des guerres qui ne furent terminées que par l'autorité des rois de France, lorsque la Champagne fut réunie à la couronne et que les comtes de Bar reconnurent la suzeraineté royale.

En 1367, le roi de France, Charles V, érigea la ville et châtellenie de Ligny en comté en faveur de Gui de Luxembourg, comte de Saint-Pol.

En 1544, Charles-Quint, alors en guerre contre François I^er^, envoya Ferdinand de Gonzague assiéger Ligny, où le comte de Brionne s'était renfermé avec une garnison de 2,000 hommes. La ville était peu fortifiée, mais on comptait que le château tiendrait quelque temps. L'artillerie le battit fortement et y fit une brèche considérable. Le comte de Brionne, craignant d'être forcé, prit le parti de capituler ; mais, pendant qu'on parlementait, les impériaux entrèrent dans le château par derrière et la garnison mit bas les armes. On lui accorda la vie, mais la ville fut pillée et saccagée.

En 1650, le duc Charles IV, uni alors aux frondeurs, s'empara de Ligny, qui fut repris par le maréchal de La Ferté.

Le comté de Ligny fut vendu au duc de Lorraine Léopold, par le fils aîné du maréchal de Luxembourg, en 1719. Le château fut démoli par ordre du roi Stanislas, devenu duc de Lorraine, pour faciliter l'abord de la ville.

Le nom de Ligny rappelle un des plus glorieux souvenirs de notre histoire militaire. Lors de l'invasion étrangère, en 1814, de jeunes conscrits rassemblés à Ligny se défendirent héroïquement contre toute une division de l'armée russe, et tuèrent à l'ennemi près de douze cents hommes. Les alliés se vengèrent en bombardant la ville.

Durant la guerre franco-allemande (1870-1871), Ligny fut occupé par les troupes appartenant à la III^e^ armée, sous les ordres du prince royal Frédéric-Guillaume.

Le bienheureux Pierre de Luxembourg, cardinal et évêque de Metz, naquit à Ligny, en 1639.

L'église paroissiale de cette ville possède une image de la Vierge peinte sur soie, et dont l'auteur serait, suivant la tradition populaire, l'apôtre saint Luc, et selon une tradition plus vraisemblable, un artiste du XII^e^ siècle, nommé Lucca.

On voit encore à Ligny de nombreux vestiges de son enceinte fortifiée, par exemple la tour de Luxembourg, classée parmi les monuments historiques. C'est une tour ronde à deux étages et terminée par une corniche que surmontait, il y a moins de trente ans, une couronne de créneaux. On y remarque aussi de belles promenades.

Ligny fabrique des enclumés renommées en fer corroyé, des compas, des verres de lunettes, etc. Elle possède des filatures de coton, bonneterie, chaussons et des tanneries. On voit dans ses environs de nombreuses forges et hauts fourneaux ; elle commerce en vins, bois et laines.

C'est la patrie du général comte Marbois.

Les armes de Ligny sont : *d'azur, à un chardon montant feuillé de sinople, fleuri d'or, surmonté en chef de trois croissants d'argent entrelacés, et pour devise :* EN MES PEINES JE VAIS CROISSANT.

NAIX. — Naix ou Naix-aux-Forges (*Nasium*), village du canton de Ligny, situé sur l'Ornain, à 23 kilomètres au sud-est de Bar-le-Duc, et peuplé de 308 habitants, était jadis une ville très considérable, connue sous le nom de *Nasium*. Ptolémée cite *Tullum* et *Nasium* comme les deux villes les plus considérables du pays des Leuces. Au reste, les objets précieux découverts sous ses ruines à différentes époques suffiraient à témoigner de son ancienne splendeur. On croit généralement que *Nasium* fut détruit par les barbares qui envahirent

l'empire romain, et rebâti par les Francs ; du moins, le continuateur de Grégoire de Tours, Frédégaire, raconte qu'en 611 Thierry, roi de Burgundie, marchant vers Toul contre son frère Théodebert, s'empara de la forteresse de Naix, *Nasi castro capto*.

La voie romaine qui reliait entre elles les cités de Langres et de Reims passait à Naix. D'après les débris retrouvés sur l'emplacement de Naix, on a constaté que cette ville renfermait un temple de Jupiter, des thermes, un aqueduc, un cirque, et qu'elle était défendue du côté de l'est par un camp retranché, assez vaste pour contenir deux légions.

Commercy (lat. 48° 45′ 54″; long. 3° 15′ 18″ E.). — Commercy (*Commerciacum*, *Commarchia*), station de la ligne du chemin de fer de Paris à Nancy (réseau de l'Est), est une jolie petite ville située à 38 kilomètres à l'est de Bar-le-Duc, sur un bras de la Meuse et près de la forêt du même nom, et peuplée de 5,151 habitants. C'était autrefois le chef-lieu d'un duché, du diocèse de Toul, conseil souverain et intendance de Lorraine, bailliage et gouvernement particulier ; c'est aujourd'hui le chef-lieu d'un arrondissement communal et d'un canton, avec collège communal, etc.

Cette ville, située sur la Meuse, aux confins de la France et de la Lorraine, tire son nom du mot *marcha*, qui signifie limites; d'anciens documents nomment cette ville Commercy. Il en est question dans les chroniques dès le IXe siècle. Les seigneurs ou *damoiseaux* de Commercy relevaient des évêques de Metz. Au XIIIe siècle, cette seigneurie entra, par mariage, dans la maison de Sarrebrück. En 1324, Simon de Sarrebrück affranchit ses sujets de la terre de Commercy, moyennant certaines redevances annuelles. « Jusqu'au XVIIIe siècle, dit M. Henriquet dans sa *Géographie du département de la Meuse,* la principauté de Commercy n'avait jamais passé sous une domination étrangère, en ce sens qu'elle aurait été réunie à d'autres États... Dans l'acte de cession de la Lorraine du 15 février 1737, l'usufruit de la seigneurie de Commercy fut réservé en faveur d'Élisabeth-Charlotte d'Orléans, duchesse douairière de Lorraine et de Bar. La duchesse étant morte en 1744, Stanislas, roi de Pologne et duc de Lorraine, en devint le seigneur usufruitier. A la mort de Stanislas, en 1766, Commercy fut réunie à la France avec toute la Lorraine, par suite du même traité de cession de 1737. Le roi de Pologne et ses deux prédécesseurs, le prince de Vaudémont et la duchesse douairière, s'étaient plu à embellir Commercy. Ils avaient fait reconstruire et doter l'hôpital. D'autres établissements pour le secours de l'indigence et l'instruction de la jeunesse avaient été fondés par eux. Mais la plupart de ces monuments de leur bienfaisance ont disparu vers la fin du dernier siècle.

Commercy était autrefois environnée d'une épaisse muraille flanquée de tours, dont la plus forte, nommée la *Tour Noire*, se trouvait au nord de la ville. Il y avait plusieurs châteaux ou forts ; on voit encore les débris de l'un d'eux, dit *le Château bas*, construit, ainsi que la *Tour Noire*, en 1344.

Commercy a soutenu plusieurs sièges. L'un des derniers et le plus mémorable est celui que fit Charles-Quint, en 1544. La résistance des assiégés fut telle, que l'empereur, pour prendre la place, se vit obligé de couper la rivière, d'organiser une attaque en règle et de faire brèche avec le canon. On voit encore à l'est de la ville, dans une prairie où l'armée de Charles-Quint a campé, les vestiges d'un retranchement qu'elle y a creusé et qui porte aujourd'hui encore le nom de *fossé des Allemands*. Durant la guerre franco-allemande (1870-1871), les troupes de la IIe armée, commandée par le prince Frédéric-Charles, occupèrent cette ville.

On remarque à Commercy le château de ses anciens souverains, construit en 1708, par le prince de Vaudémont, sur l'emplacement d'un ancien fort détruit par le cardinal de Retz. Ce superbe édifice, embelli encore par le roi Stanislas, qui en avait fait une maison vraiment royale, est aujourd'hui transformé en un quartier de cavalerie, qui passe pour l'un des plus beaux de France.

On remarque encore l'hôtel de ville, situé en face d'une belle place; l'hôpital, placé à l'entrée d'une avenue magnifique aboutissant à une tranchée qui s'élève en amphithéâtre dans la forêt; l'hôtel de la sous-préfecture, situé au Breuil, dans un ancien couvent de bénédictins. Les forêts qui entourent cette ville présentent d'agréables promenades.

On fabrique à Commercy des toiles de coton et des couverts en fer battu ; il y a une scierie mécanique, des forges, tréfilerie, bimbeloterie, quincaillerie, fabrique de chaussons, pâtisseries (madeleines renommées), des brasseries, des tanneries et des filatures; dans les environs se trouvent des forges et des hauts fourneaux. On y fait un grand

commerce de grains, de vins, de chanvre, d'huile, de cuirs, de bois, de vannerie et de bestiaux.

Commercy est la patrie du chimiste Braconnot; de Durival, auteur d'une *Histoire de Lorraine et du Barrois*, et de l'architecte Rogier Jacquemin, qui construisit, au XVe siècle, le portail et les tours de la cathédrale de Toul.

Les armes de Commercy sont : *d'azur, semé de croix pommetées* (aliàs *recroisettées*), *au pied fiché d'argent* (aliàs *d'or*).

Le petit bourg de VIGNOT, voisin de Commercy, a donné naissance à Thiriot, qui construisit pour Richelieu, d'après les conseils de l'ingénieur Métezeau, la fameuse digue du siège de La Rochelle, et le village de MÉNIL-LA-HORGNE à dom Calmet, le savant bénédictin, auquel il a été érigé une statue à Commercy et un buste à Ménil-la-Horgne.

SAINT-MIHIEL. — Saint-Mihiel (*Marsoupe*), station de la petite ligne de chemin de fer de Lérouville à Sedan, qui la met en communication avec le réseau de l'Est, est une ancienne ville située sur les bords de la Meuse, dans un vallon que dominent de hautes collines, à 18 kilomètres au nord de Commercy. Elle dépendait autrefois du diocèse de Metz, de la cour souveraine et intendance de Lorraine, avait bailliage royal, gouvernement particulier, maîtrise particulière, recette des finances, collégiale, etc. Aujourd'hui, c'est le chef-lieu judiciaire de l'arrondissement de Commercy, avec tribunal de première instance, cour d'assises, chef-lieu d'un canton, collège communal et 5,178 habitants.

Cette petite ville se nommait originairement *Marsoupe*, du nom du petit affluent de la Meuse qui la traverse. En 759, Vulfoald, maire du palais d'Austrasie, fit bâtir sur une montagne voisine un monastère sous l'invocation de saint Michel. Ce monastère fut, en 812, transporté plus bas, sur le bord de la Meuse, près d'un petit hameau qui devint la nouvelle ville de Saint-Michel, laquelle, par altération, fut appelée Saint-Mihiel.

Sous Charlemagne, Saint-Mihiel avait pour abbé un homme distingué, Smaragde, qui fut employé par ce prince dans plusieurs négociations importantes, et qui se signala par son goût pour les lettres et les sciences.

En 1036, l'empereur Conrad, marchant contre Eudes, comte de Champagne, passa par les terres de l'abbaye de Saint-Mihiel, et ses troupes firent de grands dommages dans les campagnes où les moissons n'étaient pas encore entièrement achevées.

Au XIe siècle, les abbés de Saint-Mihiel eurent de grandes querelles avec les évêques de Verdun, dont ils prétendaient être indépendants; la querelle devint si vive, qu'en 1086 l'évêque Thierry brûla l'abbaye et le bourg.

Ce fut surtout à partir du XVIe siècle que la ville de Saint-Mihiel prit une grande importance. En 1571, le duc Charles III y établit les Grands Jours, c'est-à-dire une cour souveraine pour cette partie du Barrois, qui ne relevait pas du parlement de Paris. Ce tribunal suprême, composé de la noblesse du pays, se réunissait quatre fois par an pour juger les appellations du bailliage, dont le siège était aussi à Saint-Mihiel. « Les juges et conseillers de ces Grands Jours, dit dom Calmet, s'y distinguèrent par leur érudition et leur probité. On connaît encore quelques anciennes familles de robe descendues de ces premiers conseillers; plusieurs y bâtirent des maisons très propres, et le concours des étrangers qui y venaient en grand nombre pour consulter et pour recevoir la justice fit que la ville s'augmenta et s'embellit très considérablement. » Les Grands Jours de Saint-Mihiel furent supprimés par Louis XIII, en 1635. Le roi en personne avait assisté cette année au siège de la ville par l'armée française : on dit même qu'un coup de feu, parti des remparts, atteignit le carrosse royal. La ville se rendit par capitulation et ne se racheta du pillage que par une rançon de cinquante mille écus d'or. Ses fortifications furent alors complètement rasées.

Saint-Mihiel renfermait à cette époque un grand nombre de maisons religieuses. Il y avait les capucins, les minimes, les religieuses de la congrégation, les annonciades, les carmélites; en 1640, on y établit encore les chanoines réguliers, et, en 1645, les carmes déchaussés. De tous ces établissements il ne reste que les vastes bâtiments de l'abbaye, qui décorent aujourd'hui la place Neuve et qui suffisent à plusieurs services publics. L'ancienne église abbatiale, reconstruite au siècle dernier, mérite d'être visitée. Mais ce qui est surtout digne d'admiration, c'est le *Sépulcre* de l'église Saint-Étienne. « Longtemps avant la translation de l'abbaye du lieu où elle avait été originairement fondée dans celui où elle exista depuis, Marsoupe avait son église. Cette église existe encore, mais elle a été restaurée à diverses époques; la partie

supérieure date de 1530. Ce qui reste de l'église primitive est certainement de la plus haute antiquité ; on pourrait même croire qu'une partie appartient à des temps antérieurs au christianisme. C'est dans cette église, autrefois seule paroissiale et aujourd'hui succursale sous l'invocation de Saint-Étienne, que se trouve le sépulcre, ouvrage admiré de tous les connaisseurs, et où chacun se plaît à reconnaître la vérité de cette inscription :

Sanctius, at nullum pulchrius orbis habet.
(Il en est un plus saint, mais non pas un plus beau.)

» Ce sépulcre se compose de treize figures de près de six pieds de proportion. Elles sont d'une pierre blanche d'un grain très fin, et de la carrière de Lavaux, aujourd'hui comblée. Les treize figures sont divisées en deux plans principaux. Sur le premier, le Christ vient d'être descendu de la croix, la mort est tout entière dans son corps. Les deux disciples qui le portent se sont arrêtés, fatigués du poids, attendant qu'une des saintes femmes, qui s'empresse, ait étendu le suaire dans le tombeau. Aux pieds du Christ est la Madeleine, à genoux, dans le désordre d'une toilette riche et somptueuse ; des larmes sont dans ses beaux yeux. Si le regard s'arrête quelque temps sur cette figure, on arrive à ce point d'illusion qu'on croit voir la poitrine se gonfler et entendre un sanglot. A gauche de ce groupe est sainte Monique contemplant douloureusement la couronne d'épines qu'elle porte. Le second plan représente la Vierge : son corps semble s'affaisser dans les bras du disciple bien-aimé et d'une autre femme qui la soutiennent. C'est bien la Vierge des douleurs. Un peu en arrière est un ange portant la croix. Sa figure toute céleste exprime cependant la souffrance.

» Derrière ces deux groupes principaux se laissent apercevoir les figures cupides de deux soldats jouant aux dés les dépouilles du Christ... Un autre soldat, qui paraît avoir le commandement, est assis sur une pierre et semble absorbé dans ses réflexions. Toutes les figures qui composent cet admirable chef-d'œuvre se font remarquer par l'expression des traits, la noblesse et la convenance des poses, la perfection de l'exécution et le fini des détails. Une chose surtout qui frappe singulièrement les connaisseurs, c'est la perfection anatomique, d'autant plus surprenante qu'au XVI^e^ siècle encore la dissection du corps humain passait pour un crime... » (Henriquet et Renaudin, *Géographie de la Meuse.*) L'auteur de ce bel ouvrage est Ligier-Richier, sculpteur du XVI^e^ siècle, qui vécut, dit-on, plusieurs années à Rome, où l'on croit qu'il reçut des leçons de Michel-Ange.

Un beau pont sur la Meuse fait communiquer Saint-Mihiel avec le faubourg de Bar et avec la promenade de Procheville. Une autre promenade, dite des Capucins et plantée de tilleuls, domine le Bourg.

Saint-Mihiel est la patrie de Richard de Wassebourg, historien du XVI^e^ siècle, et cette ville dispute au petit village de Dagonville l'honneur d'avoir donné le jour au sculpteur Ligier-Richier.

On fabrique à Saint-Mihiel des toiles de coton et de la taillanderie ; il y a des tanneries, des ateliers de fabrication de dentelle ; elle possède des forges, une fonderie de cuivre et une fabrique de compas. Elle fait un commerce actif de grains, de bois, de vins et des excellentes truites que l'on pêche dans la Meuse.

Les armes de Saint-Mihiel sont : *de gueules, à l'archange saint Michel, armé d'une lance, le tout d'argent, terrassant un dragon de sinople*

Au nord de la ville et à la sortie de la porte de Verdun, le voyageur s'arrête devant les falaises de Saint-Mihiel. Ce sont six rochers calcaires de plus de 20 mètres de hauteur, séparés les uns des autres par des bancs d'argile formant des sillons régulièrement creusés du côté de la Meuse.

GONDRECOURT. — Gondrecourt (*Gondoini curtis*), que l'on appelle aussi *Gondrecourt-le-Château*, pour le distinguer des forges de Gondrecourt et de Gondrecourt-en-Voivre (Meurthe-et-Moselle), station de la ligne du chemin de fer de Nançois-le-Petit à Gondrecourt (réseau de l'Est), est un chef-lieu de canton situé sur l'Ornain, à 30 kilomètres au sud de Commercy et à 48 kilomètres au sud-ouest de Saint-Mihiel. Sa population est de 1,822 habitants.

S'il faut en croire la tradition, cette ville serait fort ancienne et aurait été bâtie au VII^e^ siècle par un seigneur nommé Gondouin, père de Leudin, évêque de Toul. Gondrecourt eut originairement des seigneurs particuliers et fut ensuite réuni à la Champagne. On sait que le comté de Champagne appartint à la couronne de France dès le règne de Philippe le Bel. En 1307, ce prince céda Gondrecourt à Édouard, comte de Bar, à la prière du roi d'Angleterre, dont ce comte était le neveu, et à la condition de l'hommage lige au roi de France

En 1368, Gondrecourt fut pris par les Messins ; Colart des Armoises, qui y commandait, eut la tête tranchée à Metz, et treize gentilshommes de sa suite furent pendus.

Avec René Ier d'Anjou, le duché de Bar fut réuni à la Lorraine ; mais les rois de France réclamèrent à plusieurs reprises leurs droits sur Gondrecourt. Ce fut dans cette ville que fut signé, en 1441, le traité de paix qui mit fin aux dissensions de la maison d'Anjou-Lorraine et de la maison de Vaudémont.

En 1467, les Messins s'emparèrent encore une fois de Gondrecourt et le brûlèrent.

Gondrecourt fut occupé par les Français sous Louis XIII ; dès 1633, Richelieu, qui faisait une guerre impitoyable aux forteresses féodales, fit ruiner le château ; les fortifications furent démantelées sous Louis XIV ; on en voit encore un débris, la *Porte aux champs*, une des six tours qui flanquaient le mur d'enceinte. Durant la guerre franco-allemande de 1870-1871, les troupes de la Ire armée prussienne ont occupé cette petite ville. Elle possède un haut fourneau, des fabriques de billards et d'ébénisterie, une scierie hydraulique, tanneries, carrosserie et des brasseries ; le commerce y est favorisé par plusieurs foires.

A quelque distance de Gondrecourt s'élevait autrefois le prieuré de Sainte-Salaberge, dépendant du monastère de Saint-Jean de Laon, et dont la fondation était attribuée à sainte Salaberge, fille de Gondouin.

VAUCOULEURS. — Vaucouleurs (*Vallis coloris*), station de la ligne du chemin de fer de Chaumont à Neufchâteau, est une jolie petite ville, chef-lieu de canton, située en amphithéâtre sur un coteau qui domine la rive gauche de la Meuse, dont elle n'est éloignée que de 1 kilomètre, à 37 kilomètres au sud de Commercy, et peuplée de 2,695 habitants.

On a donné au nom de cette jolie petite ville une étymologie gracieuse; elle est entourée de prairies émaillées qui l'ont fait appeler, dit-on, *vallis coloris*. Quoi qu'il en soit, Vaucouleurs est une ville ancienne, et comme elle était limitrophe entre le royaume de France, la Lorraine et les terres d'empire, les empereurs et les rois France s'y sont quelquefois assemblés pour terminer leurs différends et convenir des limites de leurs États. Une conférence de ce genre eut lieu entre le bon roi Robert et l'empereur Henri II; on prétend que les grandes bornes qui se voient encore hors de la ville furent plantées à cette occasion.

Il y eut encore à Vaucouleurs des entrevues royales entre Louis VIII et Frédéric II, entre ce même empereur et saint Louis, entre l'empereur Albert et Philippe le Bel. En 1337, Jean de Joinville, seigneur de Vaucouleurs, céda le château et la terre de Vaucouleurs au roi de France, Philippe de Valois, en échange d'autres terres.

Robert de Baudricourt, bailli de Chaumont, était gouverneur de Vaucouleurs lorsque Jeanne Darc se présenta à lui pour lui faire part de ses projets patriotiques. On sait comment Baudricourt se moqua d'abord de la jeune héroïne; mais ses instances le décidèrent enfin à lui faciliter les moyens d'aller trouver Charles VII à Chinon. On montre encore à Vaucouleurs l'ancien hôtel où cette héroïque jeune fille avait été servante. Le 21 août 1870, presque au début de la guerre franco-allemande, Vaucouleurs tombait au pouvoir des troupes allemandes.

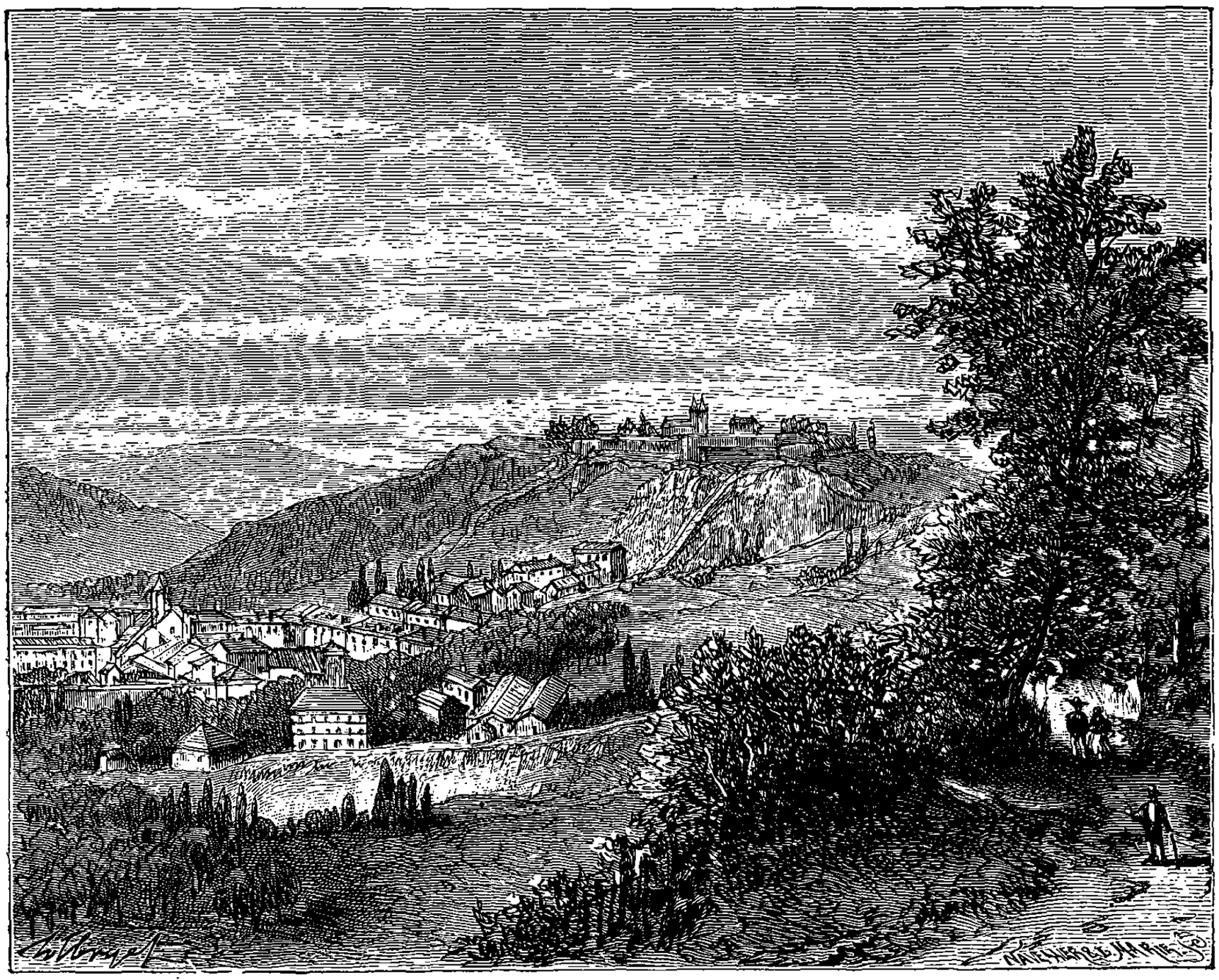
Vaucouleurs rappelle une renommée bien différente de celle de l'admirable jeune fille qui sauva la France; Mme Du Barry naquit dans cette ville. Elle est aussi la patrie de l'abbé Ladvocat, auquel on doit le dictionnaire géographique publié sous le pseudonyme de *Vosgien*.

Vaucouleurs est bâti à l'embranchement de deux routes nationales, dont le voisinage du chemin de fer a diminué la circulation; un canal alimenté par un bras de la Meuse et par la fontaine de Vaise arrose l'intérieur de la ville. Elle possède un haut fourneau et une fonderie importante ; on y fabrique des cotonnades, des siamoises, des toiles à carreaux et de la bonneterie de coton. Elle a des tanneries, et l'on y fait commerce de bestiaux. Il ne reste aucune trace de son ancien château et de ses fortifications.

A 2 kilomètres et demi de Vaucouleurs s'élevait autrefois le château des Quatre fils Aymon.

Les armes de Vaucouleurs sont : *d'azur, à trois fleurs de lis d'or, parti d'azur, à une épée d'argent posée en pal, la pointe en haut, la garde et la poignée d'or, accostée de deux fleurs de lis de même et surmontée d'une couronne fermée de France, aussi d'or.* (Le parti forme les armes de la famille de Jeanne Darc.) — Aliàs : *de gueules, à la tour crénelée d'argent, au chef de France.*

Dans les environs se trouve l'importante fonderie



Montmédy.

de Tusey, où ont été coulées les colonnes rostrales de la place de la Concorde, à Paris. A Bernique-ville, on voit un château et une antique chapelle.

Montmédy (lat. 49° 31′ 6″; long. 3° 1′ 32″ E.). — Montmédy (*Mons Medius*), station de la ligne du chemin de fer de Reims à Thionville et de Montmédy à la frontière belge, est une petite ville forte, place de guerre de 2e classe, assise dans une situation très pittoresque sur le penchant et au pied d'une colline dont la base est arrosée par la Chiers, à 110 kilomètres au nord de Bar-le-Duc ; sa population est de 2,648 habitants. Autrefois prévôté du diocèse de Trèves, du parlement et de l'intendance de Metz, recette de Sedan, gouvernement particulier, elle est aujourd'hui chef-lieu d'un arrondissement communal et d'un canton, avec tribunal de première instance, société d'agriculture, hôpital militaire, prison départementale, etc., etc.

Elle est divisée en ville haute et ville basse : trois portes donnaient accès dans la ville basse, qui était entourée d'un mur d'enceinte défendu par des bastions; elle vient d'être démantelée. La ville haute est resserrée par les belles fortifications de la citadelle et se compose d'une grande place, sur laquelle se trouve l'église moderne, de quelques rues étroites, de magasins et de casernes à l'usage de l'administration militaire. Le tunnel du chemin de fer est digne d'attention, ainsi que le viaduc qui lui fait suite.

On dit que ce fut Arnoul, comte de Chiny, qui fonda, au XIIIe siècle, la ville et la forteresse de Montmédy. Les privilèges qu'il accorda à la nouvelle ville y attirèrent bientôt une assez nombreuse population. Regardée comme le chef-lieu du comté de Chiny, elle passa plus tard à la maison de Luxembourg et enfin sous la domination de l'Espagne. En 1657, Louis XIV en personne fit, avec le maréchal de La Ferté, le siège de la place. Elle avait pour gouverneur Jean d'Allamont, seigneur

de Malandry, qui se signala par sa vigoureuse défense; il n'avait pas huit cents hommes de garnison, et il résista pendant deux mois entiers. Il fallut qu'il fût blessé mortellement pour que la place se rendît. Louis XIV ne voulut pas y entrer, disant que celui qu'il désirait voir n'y était plus et qu'il voudrait racheter sa vie par la mort de deux mille de ses soldats. La place fut cédée à la France par le traité des Pyrénées.

« En 1815, après la bataille de Waterloo, les environs de Montmédy ne tardèrent pas à être occupés par les alliés, et la place eut à craindre un siège prochain. Les forces consistaient en 145 douaniers, 196 gardes nationaux, 67 soldats du 56e régiment, 39 canonniers, quelques militaires retraités et près de 200 habitants; environ 600 hommes en tout. Le 15 septembre, vers deux heures du matin, la ville basse fut surprise par une troupe d'environ 1,500 hommes. La garde de cette partie de la place était composée de 63 douaniers, commandés par leur capitaine, et des habitants qui se réunirent à eux. Ils tuèrent beaucoup de monde à l'ennemi, et quoiqu'ils ne pussent l'empêcher de pénétrer dans la ville basse, leur résistance courageuse assura le salut d'un grand nombre de femmes et d'enfants, à qui elle donna le temps de se retirer à la ville haute.

» Alors le canon de la place et un feu bien nourri firent perdre environ 500 hommes aux assiégeants. Le feu prit en divers quartiers de la ville basse et réduisit en cendres un assez grand nombre de maisons. Cet incendie et le feu soutenu de la place ne laissaient plus de moyen de salut à l'ennemi, lorsque le gouverneur admit comme parlementaire un officier prussien. Il obtint que sa troupe se retirât avec armes et bagages.

» Le 22 octobre suivant, le gouverneur crut pouvoir consentir à la remise de la place d'après les conventions qui existaient entre le gouvernement français et les puissances alliées. »

Les fortifications de Montmédy, établies par Vauban, réparées et étendues depuis cette époque, n'ont pu empêcher cette place de tomber au pouvoir de l'armée allemande, durant la funeste guerre de 1870-1871.

Le 5 septembre, après la désastreuse bataille de Sedan, les Allemands bombardèrent Montmédy qui n'avait pour défense qu'environ 2,800 hommes, dont 160 soldats de troupe de ligne seulement, le reste : mobiles, gendarmes, douaniers, infirmiers, avaient été réunis et armés à la hâte; la place n'était défendue que par 65 pièces de canon, dont huit seulement étaient rayées. A la suite d'un énergique bombardement, pendant lequel l'ennemi ne tira pas moins de 4,000 coups de canon, la sous-préfecture, l'hôtel de ville et un grand nombre de maisons furent incendiées; mais les fortifications étaient intactes. La petite garnison de Montmédy, renforcée de quelques évadés de Sedan, parvint, le 11 octobre 1870, à l'aide d'un heureux coup de main, à enlever la garnison prussienne de Stenay, forte de 200 hommes. Mais, après la capitulation de Metz, les 12, 13 et 14 décembre, l'ennemi fit le siège en règle de la malheureuse petite ville qui, après un terrible bombardement, fut obligée de se rendre et fut immédiatement occupée par les troupes de la Ire armée allemande, commandée par le général de Manteuffel. Cette occupation devait péniblement peser sur les braves Lorrains de Montmédy, jusqu'aux 22 et 25 juillet 1873.

Thonne-la-Long, près de Montmédy, est la patrie du célèbre horloger Lepaute, mort en 1789.

La sous-préfecture, reconstruite depuis quelques années, est d'un aspect monumental. On fabriqne dans cette ville de la chaussure.

Les armes de Montmédy sont : *d'azur, à une forteresse d'or posée sur une montagne de sinople, chargée en pointe d'un écusson d'or, couronné du même et surchargé d'un lion de sable;* — aliàs : *d'azur, semé de croisettes d'or, aux deux truites en pal adossées d'argent*, qui étaient les armes du comté de Chiny, dont cette ville était la capitale.

A 5 kilomètres à l'ouest de Montmédy, à Chauvercy-le-Chateau, petite commune de 616 habitants, on passe la Chiers sur un pont qui était défendu au moyen âge par un château fort, sous les murs duquel, si nous en croyons une vieille chronique en vers, aujourd'hui introuvable, auraient eu lieu les premiers tournois.

Jametz. — Jametz, à 12 kilomètres au sud et dans le canton de Montmédy, est une commune de 736 habitants. C'était autrefois une place forte qui soutint un siège mémorable au temps des guerres de religion; on voit encore les restes de sa citadelle. On y fabrique beaucoup de chaussures et des bas de fil de lin.

Juvigny-sur-Loison. — A Juvigny-sur-Loison, commune de 831 habitants, située à 7 kilomètres

au sud et dans le canton de Montmédy, on voit les ruines d'une abbaye fondée, en 814, par l'impératrice Richilde, femme de Charles le Chauve, et dans laquelle on ne recevait que des filles nobles; elle fut supprimée à la Révolution.

Les reliques de sainte Scolastique y attiraient et attirent encore aujourd'hui dans l'église paroissiale de nombreux pèlerins.

Avioth. — Avioth, village de 287 habitants, situé à 7 kilomètres au nord-est et dans le canton de Montmédy, près des sources de la Thonne, paraît avoir été occupé jadis par un établissement romain. Voici comment s'exprime l'auteur d'un savant ouvrage sur les *Frontières de la France*, M. Audenelle : « En 1823, les ouvriers qui travaillaient à la réparation d'un chemin vicinal découvrirent les traces de plusieurs édifices, des tronçons de colonnes, des chapiteaux, une multitude de pierres énormes diversement taillées, des débris de tuiles plates et à rebords, des carrelages longs de trois à quatre pieds, qui indiquaient assez un ouvrage romain. Tous ces objets existaient debout, dans l'attitude d'une ville enfouie, comme Herculanum, par l'effet de quelque grande catastrophe. »

« On voit à Avioth, dit encore M. Audenelle, une église gothique dont la masse et l'architecture commandent l'admiration. Les flèches élancées dominent les cabanes qui l'environnent. L'édifice, richement sculpté et orné de dentelures variées, étonne par sa splendeur, peu en rapport avec le site où il se trouve placé. Près de l'entrée, et entièrement séparée de l'église, est une chapelle d'architecture gothique, remarquable par son élégance, par la perfection des sculptures qui la décorent, et dont le portique est surmonté d'un clocher en miniature de quatre pieds de hauteur seulement, mais admirablement sculpté. »

Ce remarquable édifice, le plus beau du département, a été classé au nombre des monuments historiques, ce qui en assure la conservation. Il est difficile de savoir au juste à quelle époque cette église a été construite. On suppose que les deux grandes statues qui se remarquent au sommet du portail représentent le premier comte de Chiny et sa femme, fondateurs de l'édifice. On voit dans la nef une tombe portant les dates de 1000 et de 1001. Dans le cimetière, on remarque une chapelle hexagonale du XV^e^ siècle.

Romagne-sous-Montfaucon. — Romagne-sous-Montfaucon est une commune de 613 habitants, située sur l'Andon, dans le canton de Montfaucon-en-Argonne et à 32 kilomètres au nord-ouest de Montmédy. Au lieu dit *Le Cercueil* existait autrefois une commanderie de templiers que Philippe le Bel avait fait brûler avec ses habitants; il en reste quelques ruines. On montre dans l'église un tableau représentant saint Michel domptant le diable, et, à ce sujet, on raconte que le peintre chargé de faire ce tableau, ayant eu à se plaindre du forgeron de l'endroit, ne trouva pas de meilleur moyen de se venger de lui qu'en prêtant ses traits à l'Esprit des ténèbres; ce qui fut fait à la plus grande joie des habitants du lieu. Mais le forgeron eut une nombreuse lignée, et aujourd'hui encore il est donné à quelques habitants du village de reconnaître un portrait de famille dans la tête du réprouvé.

Marville. — Marville (*Martis villa*), située dans une charmante position, à 15 kilomètres au sud-est et dans le canton de Montmédy, sur l'Othain, est une petite ville peuplée par 1,092 habilants. Sur la côte Saint-Hilaire, où l'on a retrouvé de précieux débris d'antiquités romaines, existait jadis un temple de Mars qui a donné son nom à Marville (*Martis villa*). On y voit un cimetière très curieux à visiter. Au IX^e^ siècle, l'archevêque de Trèves, Bertulphe, acquit Marville du roi Lothaire II, fils de l'empereur Lothaire I^er^.

Au XI^e^ siècle, Marville était possédé par un comte de Montjoie. Ce seigneur, ayant suivi Godefroy de Bouillon en Palestine, fut tué dans une bataille livrée aux infidèles devant Nicée. La comtesse de Montjoie avait envoyé ses deux fils à Paris pour y étudier sous des maîtres célèbres, et c'est là qu'ils reçurent la nouvelle de la mort de leur père. L'aîné, nommé Jean, en conçut tant de douleur qu'il tomba gravement malade. Les médecins lui ayant conseillé de retourner en son pays pour y respirer l'air natal, il se mit en route. A quelques lieues de Paris se trouvait l'abbaye de Rebais, où il demanda l'hospitalité. L'abbé Rainald l'accueillit avec de grands égards et le retint jusqu'à ce que sa santé fût bien rétablie. Ce séjour dans un monastère inspira au jeune homme le goût de la vie monastique, et il demanda à l'abbé de le garder à Rebais.

L'abbé en écrivit à sa mère, la comtesse Isabelle, qui n'eut pas de peine à consentir au pieux dessein

de son fils, et le jeune postulant fut admis parmi les religieux. La comtesse fit bâtir à Marville une chapelle sous l'invocation de saint Pierre, patron du monatère de Rebais; elle la fonda libéralement et en fit don au monastère; cette chapelle devint dans la suite la principale église de Marville.

Plus tard, le comté de Marville appartint par moitié à la maison de Luxembourg et aux comtes de Bar. En 1659, le traité des Pyrénées le céda à la France.

Au XIIIe siècle, Marville avait obtenu des franchises désignées sous le nom de *Loi de Beaumont*, et, au siècle suivant, Jean de Luxembourg et Henri, comte de Bar, y avaient établi une compagnie de vingt-cinq arbalétriers qui étaient exempts de tout impôt, à condition qu'ils se rendraient, sur l'ordre des mayeurs et des échevins, partout où il leur serait commandé, avec leurs montures, et qu'ils sortiraient toujours les premiers de la ville et y rentreraient les derniers. Ils étaient tenus aussi de suivre à la guerre les deux princes souverains du comté, et d'assister en armes à leur mariage et à leur mort sous peine d'une amende de douze sous parisis.

Il ne reste plus que quelques débris des anciennes fortifications de cette ville; quant au château, il fut démoli par les Français après le traité des Pyrénées.

Marville abonde en maisons anciennes fort intéressantes pour l'antiquaire; elle possède des chamoiseries, des fabriques de gants, des brasseries; il y a, en outre, une fabrique de pointes à La Pile.

Les armes de Marville sont: *d'argent, à trois fasces de gueules et un lion de sinople, couronné de même brochant sur le tout; parti d'azur, à deux bars adossés, accompagnés de quatre croix recroisettées, au pied fiché d'argent, posées une en chef, deux en flanc et une en pointe.*

STENAY.—Stenay (*Astenidum*, *Satanacum*, *Stanacum*), station de la ligne du chemin de fer de Lérouville à Sedan, qui la fait communiquer avec le réseau de l'Est, est une ville ancienne située à 16 kilomètres à l'est de Montmédy, sur les bords de la Meuse, qui y forme plusieurs îles. Elle dépendait jadis du diocèse de Trèves et du parlement de Paris; c'est aujourd'hui un chef-lieu de canton, peuplé de 2,819 habitants.

Il est question de Stenay dans les chroniques de l'époque mérovingienne, qui mentionnent le prieuré de Saint-Dagobert de Stenay. Le roi Dagobert II fut assassiné dans la forêt voisine et inhumé à Stenay, qui était une des résidences des rois d'Austrasie. Le roi Théodebert y avait été enterré. Au XIe siècle, cette ville appartenait aux ducs de Bouillon. Elle tomba ensuite au pouvoir des évêques de Verdun et de la maison du Luxembourg.

Stenay passa sous l'autorité des ducs de Lorraine lors de la réunion du Barrois à la Lorraine. En 1541, François Ier obligea le duc Antoine de lui abandonner Stenay moyennant un équivalent; mais l'empereur Charles-Quint s'opposa à cet échange, prétendant que le duc n'avait pu, sans son consentement, céder un fief qui relevait de son duché de Luxembourg; et il fut arrêté par le traité de Crespy, conclu entre l'empereur et le roi de France en 1544, que Stenay serait rendu au duc de Lorraine pour être tenu de l'empereur comme duc de Luxembourg. Quelques années plus tard, Stenay fut conquis par les Français, et restitué au duc Charles III par le traité de Cateau-Cambrésis.

En 1592, Henri IV avait fait épouser au vicomte de Turenne la duchesse de Bouillon pour le récompenser de sa fidélité, et en même temps pour donner au duc de Lorraine un voisin capable de lui tenir tête. Le roi ne se trompa point dans ses vues; car, le jour même de ses noces, Turenne prit d'assaut la ville et le château de Stenay; mais le duc Charles III les lui reprit peu après.

Lorsque Louis XIII envahit la Lorraine sous Charles III, Stenay fut occupé par les Français; le traité de 1641 céda cette ville à la France. C'était alors une place de grande importance, avec une citadelle bien fortifiée. Louis XIV la céda au prince de Condé, en se réservant l'hommage et le ressort de la justice. Mais Condé s'étant jeté dans la Fronde et ayant fait alliance avec l'Espagne, ennemie de la France, Stenay fut assiégé et pris par l'armée du roi, qui fit raser ses fortifications. En 1792, après la prise de Longwy, l'armée autrichienne se présenta devant Stenay, alors sans défense. Les bourgeois de la ville allèrent bravement attaquer les avant-postes de l'ennemi, et le tinrent pendant plusieurs heures en échec. Les troupes qui devaient les soutenir s'étant repliées, il fallut céder à la force. Le général Clairfayt, irrité de la résistance de cette brave population, exigeait qu'on lui livrât douze bourgeois. Le maire Collin s'offrit pour victime, et cet acte de dévouement apaisa Clairfayt; mais il fit fusiller aux portes de la ville un bourgeois nommé Vadebois, qui avait été fait prisonnier

après avoir effleuré d'un coup de feu le prince de Ligne, un des généraux ennemis.

Presque au début de la guerre franco-allemande (1870-1871), le 27 août 1870, le XI^e^ corps de la IV^e^ armée ennemie, dite armée de la Meuse, s'emparait de Stenay et l'occupait.

Cette ville renferme de belles casernes, et son territoire, sur lequel on a découvert des antiquités, contient des mines de fer; elle possède une forge, l'une des plus importantes du département, une scierie hydraulique, des brasseries; on y produit de la colle forte, des biscuits et des macarons. Le commerce y est favorisé par plusieurs foires.

DAMVILLERS. — Damvillers, situé sur la Tinte, à 25 kilomètres au sud de Montmédy, est un chef-lieu de canton dont la population est de 840 habitants. On y voit les restes de fortifications que Charles-Quint avait fait réparer. C'est la patrie du maréchal Gérard, auquel elle a élevé une statue; du général Loison et de plusieurs officiers distingués, et aussi du peintre Jules Bastien-Lepage.

Les armes de Damvillers sont : *de sinople, à une fasce d'or, chargée d'un trèfle du premier émail.*

DUN. — Dun, dans une position très pittoresque, sur la rive droite de la Meuse et à 26 kilomètres au sud-ouest de Montmédy, est un chef-lieu de canton de 959 habitants. C'est une ancienne place forte; son église est remarquable; elle est commerçante et possède de grandes scieries hydrauliques. On y remarque les ruines d'un château et un souterrain bien conservé qui, partant de la ville haute, aboutit à une montagne voisine.

Dun est la patrie du pape Étienne X.

A MONT-DEVANT-SASSEY, à 6 kilomètres au nord-ouest de Dun, il y a une belle église gothique avec crypte très curieuse, classée comme monument historique, et une fonderie de cloches.

VERDUN (lat. 49° 9′ 20″; long. 2° 59′ 29″ E.). — Verdun ou Verdun-sur-Meuse (*Verodunum, Verunum, Verunorum*), station des lignes de chemin de fer de Paris à Metz par Reims et Verdun et de Lérouville à Sedan (réseau de l'Est), est une ancienne et forte ville, agréablement située, à 48 kilomètres au nord de Bar-le-Duc, dans une vallée évasée, sur la Meuse, qui s'y divise en plusieurs bras et qui commence à être navigable en cet endroit; elle est peuplée par 15,781 habitants. Autrefois évêché, elle dépendait du parlement et de l'intendance de Metz, avec présidial, bailliage et recette; aujourd'hui chef-lieu d'un arrondissement communal et d'un canton, avec évêché, grand et petit séminaires, collège communal, tribunaux de première instance et de commerce, inspection des forêts, société d'agriculture, etc.

On fait dériver le nom de Verdun (*Verodunum*) de deux mots celtiques : *ver*, qui veut dire gué, et *dun*, qui signifie hauteur. La ville est, en effet, située sur une hauteur qui domine un gué sur la Meuse. A l'époque de la conquête romaine, Verdun était la ville principale des *Verodunenses;* dans la division de la Gaule en dix-sept provinces, elle fut comprise dans la Belgique première, dont Trèves était la métropole.

Verdun eut beaucoup à souffrir lors des invasions des barbares dans la Gaule; on croit même que ce fut une des villes détruites par Attila et ses bandes féroces, dont l'apparition, au V^e^ siècle, jeta dans l'épouvante les populations de la Gaule.

Verdun passa ensuite sous la domination des Francs; Clovis l'assiégea et la prit en 502. Elle fit partie du royaume d'Austrasie jusqu'à la dissolution de l'empire carlovingien. C'est à Verdun que fut conclu, en 843, ce fameux traité qui partageait entre les fils de Louis le Débonnaire le vaste empire de Charlemagne. Au X^e^ siècle, les rois de France et les empereurs d'Allemagne se disputèrent Verdun, qui fut définitivement rattaché à l'empire.

Trois points principaux nous arrêteront dans l'histoire de Verdun : les luttes des évêques et des comtes de la ville pour l'exercice de l'autorité temporelle; les efforts de la bourgeoisie pour établir et maintenir ses privilèges contre les évêques, enfin les mesures successives par lesquelles les rois de France, après la conquête de Henri II, établirent leur autorité dans cette vieille ville impériale.

Sous les rois de la première et de la seconde race, Verdun avait des comtes qui administraient au nom du roi et dont l'autorité devint héréditaire lors du déclin de la royauté, sous les successeurs de Charlemagne. La mésintelligence éclata souvent entre ces comtes et ces évêques. Au X^e^ siècle, l'évêque Heimon fut assez habile pour obtenir du comte Frédéric qu'il cédât et transportât tous ses droits à l'évêque et à ses successeurs. L'empereur Othon III confirma cet arrangement. En même

temps, il conféra aux évêques le droit de frapper monnaie, d'imposer des tailles sur les habitants de la ville et du comté, et de créer un vicomte qui veillerait à la défense de la ville, ferait monter la garde aux bourgeois et les mènerait à la guerre pour le service de l'évêque.

Mais, dès l'année 1047, sous l'épiscopat de Thierry, Godefroy, duc de la basse Lorraine, de la même maison que ce comte Frédéric qui s'était démis si libéralement de son autorité, forma le projet de reprendre le comté de Verdun. Il se rendit maître de la ville, et ses soldats ayant mis le feu au palais épiscopal, l'incendie se communiqua à la cathédrale, qui fut consumée. Le comte Godefroy en témoigna une vive douleur et s'assujettit aux pénitences les plus humiliantes ; mais il garda néanmoins le comté de Verdun, et l'évêque lui-même finit par y consentir, à condition que Godefroy contribuerait largement à la reconstruction de l'église et qu'il lui ferait des libéralités considérables en terres. L'évêque Richer, successeur de Thierry, parvint à racheter la seigneurie de Verdun et confia à Thierry, comte de Bar, l'administration du comté sous l'autorité de l'évêque. Le successeur de Richer, Richard de Grandpré, ayant à se plaindre de Renaud de Bar, devenu vicomte de Verdun, lui ôta l'administration du comté pour la donner à Guillaume de Luxembourg. Il s'ensuivit une guerre sanglante dans laquelle l'empereur Henri V intervint en faveur de l'évêque ; et lorsque enfin l'empereur eut consenti à reconnaître Renaud comme vicomte de Verdun, les bourgeois de la ville refusèrent de se soumettre à son autorité. Renaud trouva bientôt l'occasion de se venger.

En 1116, l'empereur nomma à l'évêché de Verdun un archidiacre de Winchester, en Angleterre, nommé Henri ; mais, quand le nouvel évêque se présenta pour prendre possession de son église, le clergé et le plus grand nombre des bourgeois refusèrent de le reconnaître et lui fermèrent les portes de la ville. Henri eut recours à Renaud de Bar, qui joignit ses troupes à celles de l'évêque et vint assiéger Verdun en 1120. Les bourgeois firent une vigoureuse résistance, mais ils furent enfin forcés dans un assaut donné à la ville basse ; les troupes de Henri et de Renaud y mirent le feu, qui consuma une partie des maisons et trois églises. Le lendemain, la ville haute se rendit à la discrétion de Renaud. Il commit toutes sortes de violences contre les principaux du clergé et des bourgeois, qui s'étaient réfugiés dans la cathédrale ; il les dépouilla de tous leurs biens. L'évêque se fit en même temps installer dans le siège épiscopal et célébra, le même jour, une messe solennelle, les mains encore fumantes du sang de ses ouailles. Mais l'horreur qu'inspiraient ce cruel prélat et le comte Renaud excita de nouvelles révoltes ; à la fin, Henri fut obligé de se démettre de l'évêché.

Hugues, fils de Renaud de Bar, fut le dernier vicomte de Verdun. A sa mort, l'évêque Albéron supprima cette dignité. Il nomma quatre bourgeois notables de la ville pour exercer, sous son autorité, la juridiction temporelle et veiller à la police de la ville. Tous les ans, les bourgeois devaient choisir ces quatre notables, qui prêteraient serment de fidélité à l'évêque et lui rendraient compte des revenus de la ville et du comté. C'est sur ce règlement que plus tard les bourgeois fondèrent leurs prétentions à la liberté, prétentions qu'ils firent triompher malgré l'opposition des évêques.

Le successeur d'Albéron, Albert de Merci, se fit accorder par Frédéric Barberousse la confirmation authentique des privilèges que l'évêque Heimon avait autrefois obtenus d'Othon III et dont l'original était perdu. Le nouveau diplôme contenait dans le plus grand détail l'étendue des droits régaliens dont les évêques de Verdun devaient jouir et qui égalaient ceux des plus grands princes. Désormais, les évêques de Verdun semblaient délivrés des inquiétudes que leur avait inspirées l'ambition des seigneurs, qui prétendaient leur ravir leur autorité temporelle ; mais le moment approchait où il faudrait compter avec les bourgeois, qui allaient, à plus juste titre, réclamer leur part d'autorité dans l'administration de la cité.

Les querelles de l'empire et de la papauté eurent leur contre-coup dans l'Église de Verdun et y produisirent un schisme. Les partisans du pape élurent Robert de Grandpré, et ceux de l'empereur Albert de Hirgis. Pendant que les deux prétendants se disputaient le siège épiscopal, les bourgeois s'insurgèrent contre l'autorité ecclésiastique et maltraitèrent les chanoines, dont la conduite, d'ailleurs, n'était rien moins qu'édifiante. Les bourgeois avaient à leur tête les trois plus puissantes familles de Verdun : celles de La Porte, d'Azenne et d'Estouf. Après une lutte acharnée, à laquelle prit part Robert de Grandpré, qui se déclarait pour les bourgeois dans l'intérêt de son ambition, Albert, attiré dans un guet-apens, fut lâchement assassiné. Il fallut encore

bien du temps et des efforts aux bourgeois de Verdun pour établir solidement l'autorité communale ; à plusieurs reprises, la ville fut ensanglantée par de nouvelles luttes, notamment en 1246, sous l'épiscopat de Gui de Mello, et au siècle suivant sous celui de Henri d'Apremont.

Les évêques se résignèrent enfin à accepter un état de choses qu'ils n'étaient jamais parvenus à supprimer que momentanément et au prix de cruelles violences. « Fatigués de lutter contre une puissance basée sur la volonté de tout ce qui n'appartient pas à l'Église, ils ne cherchèrent plus, dit M. de Saulcy, qu'à jouir en paix de leur autorité spirituelle et de l'ombre d'autorité temporelle qu'ils possédaient encore et que le peuple était d'autant moins disposé à leur disputer qu'il la trouvait plus légère. Les dissensions intestines s'éteignirent donc graduellement, et Verdun jouit de la paix jusqu'au moment où Charles-Quint, voulant pénétrer en France (1544), mit dans cette ville une forte garnison allemande qui n'en sortit qu'en 1551. Les soldats de l'empereur ne devaient plus y rentrer. Le roi de France Henri II s'empara de Verdun le 13 juin 1552 ; il supprima aussitôt le sénat, rétablit l'évêque dans toutes les anciennes prérogatives du comté, l'investit du droit d'instituer le maire de la ville tous les trois ans et d'autoriser l'exercice des hautes fonctions judiciaires de quatre échevins choisis annuellement par les notables ; quinze conseillers, également élus chaque année par les notables, demeurèrent chargés de l'administration de la justice ordinaire ; on pouvait appeler en dernier ressort à la cour de l'évêque des jugements de ces deux cours. Cette révolution, qui dépouillait les trois lignées aristocratiques de la bourgeoisie des droits qu'elles s'étaient arrogés depuis des siècles, fut bien accueillie par le peuple, qui passa avec joie sous la domination française. Aussi, pendant que Charles-Quint était arrêté devant les remparts de Metz, la garnison et la population de Verdun travaillèrent-elles à l'envi pour mettre les fortifications dans un état respectable. »

François II, fils et successeur de Henri II, confirma les privilèges de la ville de Verdun par lettres patentes données à Bar-le-Duc en 1559, retenant seulement la juridiction sur ses troupes et, en cas de sédition, sur les bourgeois.

Durant les troubles de la Ligue, la population de Verdun se déclara pour les ligueurs et fit serment de ne recevoir ni gouverneur ni garnison que de la part du duc de Lorraine, Charles III. Mais, après la paix conclue entre Henri IV et Charles III, Verdun rentra sous l'obéissance du roi de France. Dès 1601, Henri IV obligea les bourgeois à lui prêter serment de fidélité ; enfin, dans les dernières années de son règne, il s'occupa de rompre tout à fait les liens qui rattachaient Verdun à l'empereur et à l'empire et à y établir complètement l'autorité royale. Il y créa une chambre royale pour recevoir les appels des magistrats et empêcher les habitants d'avoir recours à la chambre impériale de Spire. L'évêque Éric de Lorraine essaya vainement de s'opposer aux desseins de la France, et il finit même par se démettre de l'évêché. Son neveu et son successeur, Charles de Lorraine, n'occupa que fort peu de temps le siège épiscopal et fut remplacé par son frère cadet, le prince François. Celui-ci se montra, comme son oncle, hostile à la France.

Cependant le gouverneur et les commissaires du roi Louis XIII s'y rendaient tout à fait maîtres de l'élection des magistrats ; toute la juridiction passait au bailliage royal de Verdun et en appel au parlement de Metz, récemment institué. L'évêque eut recours à l'empereur et à l'empire, passa lui-même en Allemagne et sollicita vivement, mais inutilement, le rétablissement du pouvoir épiscopal. L'empereur lui donna des investitures et des diplômes tant qu'il voulut ; mais l'évêque ne pouvait les mettre à profit, et pendant ce temps le gouvernement français saisit tout son temporel. Enfin la paix de Westphalie assura définitivement à la France la souveraineté de l'évêché de Verdun. L'évêque ne devait plus à l'avenir prendre l'investiture de l'empereur ; il n'avait plus ni voix ni séance à la diète de l'empire ; il conservait seulement le vain titre de prince. Verdun était rayé de la liste des villes libres et impériales. Le prince-évêque fut trop heureux de retourner dans son évêché et de recouvrer son temporel, après avoir prêté serment de fidélité au roi, comme tous les évêques de France.

Louis XIV fit ajouter par Vauban de nouvelles fortifications à celles qui avaient été construites précédemment par le chevalier de Pagan, sous les ordres du maréchal de Marillac. Le gouvernement militaire de Verdun fut réuni à celui de Metz ; néanmoins, la ville et la citadelle eurent un gouverneur particulier, et ce poste fut toujours donné à des personnes de confiance et d'un mérite distingué.

En 1792, les Prussiens arrivèrent devant Verdun.

Longwy venait de capituler quelques jours auparavant. Les fortifications de Verdun étaient en assez mauvais état et sa population découragée. Le commandant de la place, Beaurepaire, essaya vainement de ranimer les courages. A cette époque, c'était un conseil civil et militaire qui décidait du sort de la place; le 5 septembre, il décida que la place serait rendue. Beaurepaire, dans un discours éloquent, démontra la nécessité d'une défense, et jura qu'elle aurait du succès; ce fut en vain. La frayeur des habitants fut plus forte que toutes les considérations. Beaurepaire, pour ne pas souscrire à son déshonneur, s'écria : « Messieurs, j'ai juré » de ne me rendre que mort..... Survivez à votre » honte..... Je suis fidèle à mon serment; voici » mon dernier mot, je meurs..... » Il se fit sauter la cervelle.

Il est triste d'ajouter que, lors de la reddition de la place, il se trouva des habitants de Verdun pour aller en habits de fête offrir leurs félicitations aux chefs de l'armée ennemie, et que douze de ces infortunés périrent sur l'échafaud par sentence du tribunal révolutionnaire.

Dans une occurrence aussi douloureuse, Verdun se montra à la hauteur des circonstances. Au moment de l'invasion allemande, en 1870, la place était commandée par un officier général, Guérin de Waldersbach, et possédait une garnison assez nombreuse. Le 24 août, le prince Georges de Saxe vint l'attaquer; mais elle repoussa l'ennemi en lui faisant éprouver des pertes sensibles. Après le désastre de Sedan et la malheureuse reddition de l'armée, elle reçut dans ses murs 2,000 réfugiés qui étaient parvenus à échapper à l'ennemi et travailla vigoureusement aux défenses de ses remparts. Dans les premiers jours d'octobre, le blocus se resserra; les batteries allemandes ouvrirent, comme à Toul et à Strasbourg, un feu destructeur sur la malheureuse ville, qui reçut, dans l'espace de 56 heures, environ 22,000 obus. Malgré cet odieux procédé d'intimidation, la place, sommée de se rendre, refusa, et, le 17 et le 27 octobre, deux sorties heureuses portèrent le désordre et la terreur dans les lignes ennemies. Mais, après la reddition de Metz, que Bazaine avait consentie et préparée dans les conditions que l'on connaît et que le conseil de guerre de Trianon a mises en lumière, une plus longue résistance devenait impossible : il était certain que les Allemands allaient accumuler contre Verdun d'irrésistibles moyens de destruction. C'est dans ces pénibles conjonctures que le général Guérin crut devoir traiter de la reddition de la place, en stipulant que le matériel qu'elle renfermait serait, à la paix, rendu à la France.

Les fortifications de Verdun consistent en une citadelle isolée de la ville par une esplanade et bâtie sur l'emplacement de l'abbaye de Saint-Vannes, et en une enceinte de dix fronts bastionnés. Depuis 1870, ces fortifications ont été considérablement augmentées; elles ont 38 kilomètres de circonférence et sont plus étendues que celles de Metz. On remarque dans cette ville le palais épiscopal et un beau quartier de cavalerie. La cathédrale, située dans la ville haute et classée parmi les monuments historiques, appartient à plusieurs époques; elle a été restaurée par M. Bœswildwald. Mentionnons, en outre, la sous-préfecture, l'hôtel de ville, le collège, la promenade de la Roche et la promenade de la Digue.

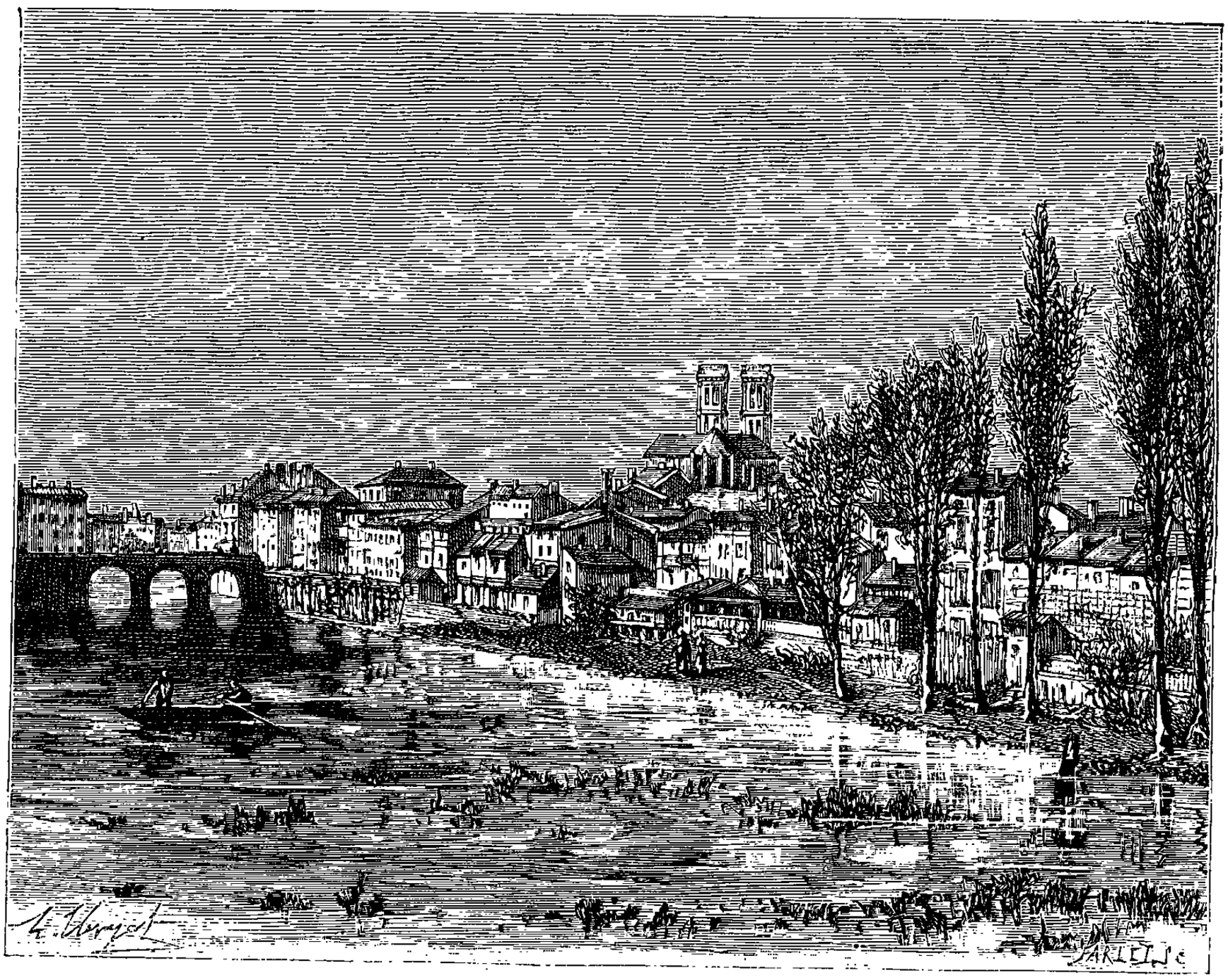
Verdun est la patrie du brave Chevert, auquel elle a élevé une statue en bronze sur la place Sainte-Croix, et du grammairien Beauzée.

La ville fabrique des liqueurs et des dragées renommées; elle possède des fabriques de chaussures et de coton, des brasseries, des blanchisseries de cire, des teintureries, des tanneries, des mégisseries. Elle fait commerce de dragées, liqueurs, vermicelle, vins, fruits, huile, clous, etc. Les quantités de dragées qu'elle exporte annuellement sont évaluées à plus de 70,000 kilogrammes et les liqueurs à 15,000 hectolitres. Les poissons qu'on pêche dans ses environs sont renommés.

Les armes de Verdun sont : *d'azur, à une fleur de lis d'or, couronnée de même.* On les trouve encore : *d'azur, à une tour crénelée d'argent.*

ÉTAIN. — Étain (*Fines Verodunorum*), station de la ligne du chemin de fer de Paris à Metz par Reims et Verdun, est une jolie petite ville, percée de rues larges pour la plupart, chef-lieu d'un canton, située à 20 kilomètres à l'est de Verdun, sur la rive gauche de l'Orne, dans une plaine fertile, à l'intersection de quatre grandes routes, et peuplée de 2,868 habitants.

Le nom d'Étain ou Estain vient du mot latin *stagnum*, à cause de la situation de cette ville près de deux étangs. Au VIII^e^ siècle, cette ville et son territoire appartenaient à Ludvin, archevêque de Trèves, qui en avait hérité de son père et qui en fit don à l'abbaye de Saint-Euchaire de Trèves. Dès



Verdun.

le x^e^ siècle, Étain était environné de murailles épaisses flanquées de plusieurs grosses tours. La protection qu'on trouvait dans son enceinte à cette époque d'anarchie et de violence augmenta sa population; l'église était elle-même une espèce de citadelle solidement bâtie et entourée de murs, où une partie de la population trouvait un refuge dans les cas d'attaque imprévue.

En 1221, l'abbaye de Saint-Euchaire céda Étain à l'église de la Madeleine de Verdun en échange de la ville de Macheren, et, en 1224, les chanoines de la Madeleine le vendirent au comte de Bar. Depuis cette époque, Étain fit partie du Barrois, et fut réuni à la Lorraine avec les autres villes de ce duché.

Étain eut à souffrir dans plusieurs circonstances les maux de la guerre. En 1551, lors de l'expédition de Henri II dans les Trois-Évêchés, les Français s'en emparèrent. En 1622, les environs de la ville furent ravagés par les Suédois. Mais ce fut surtout l'occupation de la Lorraine par les Français, sous le règne du duc Charles IV, qui eut pour Étain de tristes résultats. Le gouverneur français de Verdun, se méfiant des habitants d'Étain, fit démolir les tours de la ville. Elle fut ensuite à plusieurs reprises occupée par les Français, les Allemands, les Espagnols et les Lorrains. En 1653, une troupe de Lorrains y séjourna quelque temps, « pillant, brisant, démolissant. En sorte qu'à leur partement il n'y avoit pas une maison entière; commettant toutes insolences qui pouvoient s'imaginer, tellement que si Dieu n'eût gardé l'église et le cimetière, où toutes les personnes, corps et biens, étoient réfugiées, il falloit attendre ruine entière. »

Lors de l'invasion du 1792, Étain fut occupé par les ennemis. Durant la guerre franco-allemande de 1870-1871, cette ville dut subir de nouveau les horreurs de l'invasion. Les troupes ennemies l'occupèrent presque au début de cette funeste lutte.

L'hôtel de ville, et surtout le chœur de la cathédrale, construit au XVe siècle, méritent d'être remarqués. Cette ville possède des huileries, des fabriques de poteries, des filatures de coton et des tanneries, et il s'y fait un commerce considérable de grains ; on trouve sur son territoire des carrières et des fours à chaux.

Les armes d'Étain sont : *de sable, à une bande d'argent, chargée d'une billette de sable.*

CLERMONT-EN-ARGONNE. — Clermont-en-Argonne, station de la ligne du chemin de fer de Paris-Verdun-Metz, est une petite ville de 1,303 habitants, chef-lieu de canton et située dans une position très pittoresque, sur une colline dominant l'Aire, à 25 kilomètres à l'ouest de Verdun. C'était autrefois une ville forte, défendue par une enceinte et un château qui furent détruits en 1654. Elle fut cédée à la France par Charles IV, duc de Lorraine, en 1632, au traité de Liverdun. Louis XIV avait donné cette seigneurie à la maison de Condé, qui la posséda jusqu'en 1789.

Clermont fabrique de la cire, des biscuits; ses foires et ses marchés sont très fréquentés.

VARENNES-EN-ARGONNE. — Varennes-en-Argonne, chef-lieu d'un canton, arrondissement et à 29 kilomètres à l'ouest de Verdun, sur la rive gauche de l'Aire, dans une contrée fertile et près de la forêt d'Argonne, est une petite ville peuplée par 1,439 habitants.

Suivant une tradition acceptée par quelques antiquaires, Varennes aurait été une ville importante du temps de Charlemagne ; on dit même que cet empereur y avait fait construire un palais. Dom Calmet ne fait pas mention de cette tradition. Il raconte que, vers le IXe siècle, les fidèles ayant fait bâtir à Varennes une église en l'honneur de saint Gengoul, les miracles qui s'opérèrent au tombeau du saint martyr excitèrent le zèle des chrétiens à enrichir cette église de si grands revenus, qu'elle devint une abbaye célèbre qui fut donnée à l'église de Toul. Varennes passa ensuite sous la domination des évêques de Verdun, qui le donnèrent en fief aux comtes de Bar. C'est à Varennes que mourut, en 1430, le cardinal de Bar, qui, en adoptant René Ier d'Anjou pour son héritier, prépara la réunion de la Lorraine et du Barrois.

En 1564, Charles III, duc de Lorraine, traita avec Nicolas Pseaume, évêque de Verdun, qui, moyennant une indemnité, renonça à tout droit de suzeraineté sur Varennes et quelques autres domaines. Le duc Charles IV fut obligé de céder Varennes à Louis XIII, et cette cession, renouvelée à plusieurs reprises, devint définitive par le traité de Vincennes, conclu en 1661. Varennes était compris dans le comté de Clermont, que Louis XIV avait abandonné au prince de Condé dès 1648, sauf les droits régaliens ; cette principauté demeura ainsi entièrement en dehors de l'administration du royaume jusqu'à la Révolution française.

A cette époque, Varennes fut le théâtre d'un événement important. Louis XVI, sorti furtivement de Paris dans la nuit du 17 juin 1791, pour gagner Montmédy, où l'attendait le général de Bouillé, était arrivé heureusement jusqu'à Sainte-Menehould, à sept heures et demie du soir. Comme il faisait encore grand jour, le roi fut reconnu par le fils du maître de poste Drouet; celui-ci partit à toute bride pour devancer à Varennes l'arrivée de Louis XVI et y provoqua l'arrestation de l'infortuné monarque. Louis XVI essaya inutilement de fléchir ceux qui l'entouraient. Il les pria de le laisser continuer sa route ; quoique attendris par le spectacle d'un roi suppliant, qui pressait leurs mains dans les siennes, ils n'osèrent prendre sur eux de consentir à son départ, et toute la famille royale resta à Varennes jusqu'à ce que l'ordre fût arrivé de Paris de faire rentrer les fugitifs dans cette capitale.

Depuis cette époque, Varennes avait joui d'une paix profonde ; elle en fut tirée par la guerre franco-allemande (1870-1871). Les troupes de la IIIe armée prussienne et bavaroise, placée sous les ordres de prince royal Frédéric-Guillaume, l'occupèrent vers le 25 août.

On fabrique dans cette ville des biscuits et des macarons renommés.

STATISTIQUE DU DÉPARTEMENT DE LA MEUSE

RANG DU DÉPARTEMENT

Superficie : 35ème. — Population : 64ème. — Densité de la population : 74ème.

I. STATISTIQUE GÉNÉRALE

SUPERFICIE.	POPULATION.	ARRONDISSEMENTS.	CANTONS.	COMMUNES.	REVENU TERRITORIAL.	CONTRIBUTIONS et REVENUS PUBLICS
6.228 kil. carrés ou 622.787 hect.	Hommes, 147.346 Femmes, 146.708 Total.. 294.054 47 hab. 22 par kil. carré	4	28	586	Propriétés bâties... 3.575.000 fr. — non bâties 19.000.000 » Revenu agricole... 98.000.000 »	17.000.000 fr.

II. STATISTIQUE COMMUNALE

ARRONDISSEMENT DE BAR-LE-DUC

Superficie, 1.419 kil. carrés ou 141.912 hect. — Population, 79.765 hab. — Cantons, 8. — Communes, 130.

CANTON, sa population.	NOM de LA COMMUNE.	POPULATION.	Distance au chef-lieu d'arr.
Bar-le-Duc, 8 comm., 22.565 h.	Bar-le-Duc	16.728	»
	Combles	469	4
	Fains	1.989	3
	Longeville	1.087	5
	Robert-Espagne	1.137	11
	Savonnières-devant-Bar	323	2
	Trémont	623	9
	Véel	209	4
Ancerville, 18 communes, 14.510 habitants.	Ancerville	2.168	20
	Aulnois-en-Perthois	642	16
	Baudonvilliers	207	15
	Bazincourt	291	12
	Brillon	830	9
	Cousancelles	419	19
	Cousances-aux-Forges	1.461	21
	Haironville	578	12
	Juvigny-en-Perthois	306	21
	Lavincourt	193	13
	Lisle-en-Rigault	680	11
	Montplonne	286	10
	Rupt-aux-Nonnains	633	12
	Saudrupt	363	12
	Savonnières-en-Perthois	603	20
	Sommelonne	470	16
	Stainville	998	14
	Ville-sur-Saulx	382	11
Ligny-en-Barrois, 21 communes, 11.338 habitants.	Ligny-en-Barrois	4.211	6
	Culey	310	9
	Givrauval	368	19
	Guerpont	352	9
	Loisey	513	10
	Longeaux	280	21
	Maulan	160	14
	Menaucourt	490	21
	Morlaincourt	302	21
	Naix-aux-Forges	308	23
	Nançois-le-Petit	473	14
	Nant-le-Grand	321	14
	Nant-le-Petit	239	15
	Nantois	167	23
	Oëy	252	»
	Saint-Amand	213	25
Suite de Ligny-en-Barrois, 17 communes, 8.700 habit.	Salmagne	556	13
	Silmont	120	8
	Tannois	567	8
	Tronville	472	11
	Velaines	664	14
Montiers-sur-Saulx, 14 communes, 6.342 habitants.	Montiers-sur-Saulx	1.342	31
	Biencourt	475	30
	Bouchon (Le)	362	19
	Brauvilliers	400	24
	Bure	290	37
	Couvertpuis	261	27
	Dammarie	696	22
	Fouchères	296	19
	Hévilliers	308	25
	Mandres	394	39
	Ménil-sur-Saulx	443	18
	Morley	618	25
	Ribeaucourt	365	32
	Villers-le-Sec	450	23
Revigny, 17 communes, 8.314 habitants.	Revigny	1.580	17
	Andernay	344	17
	Beurey	487	11
	Brabant-le-Roi	318	17
	Bussy-la-Côte	207	8
	Contrisson	680	17
	Couvonges	300	11
	Laimont	656	12
	Mognéville	653	13
	Mussey	332	9
	Nettancourt	526	22
	Neuville-sur-Orne	720	11
	Rancourt	438	22
	Remennecourt	98	20
	Varney	157	6
	Vassincourt	483	12
	Villers-aux-Vents	335	16
Triaucourt, 20 comm., 6.495 h.	Triaucourt	1.031	26
	Amblaincourt	93	24
	Autrécourt	420	33
	Beaulieu	289	33
	Beauzée	651	25
	Brizeaux	390	30
	Bulainville	252	26
	Deuxnouds-devant-Beauzée	203	26
Suite de Triaucourt.	Evres	326	26
	Fleury-sur-Aire	315	30
	Foucaucourt	240	28
	Ippécourt	341	33
	Issoncourt	161	26
	Lavoye	346	34
	Mondrecourt	84	28
	Nubécourt	329	28
	Pretz	274	23
	Senard	263	28
	Seraucourt	115	24
	Waly	372	31
Vaubecourt, 17 communes, 7.800 habitants.	Vaubecourt	1.020	20
	Auzécourt	195	20
	Chaumont-sur-Aire	408	20
	Courcelles-sur-Aire	214	22
	Érize-la-Grande	253	17
	Érize-la-Petite	139	19
	Laheycourt	1.012	19
	Lisle-en-Barrois	365	16
	Louppy-le-Château	455	13
	Louppy-le-Petit	415	12
	Marais (Les)	400	14
	Noyers	329	20
	Rambercourt-aux-Pots	645	17
	Rignaucourt	83	26
	Sommaisne	68	21
	Sommeilles	483	23
	Villotte-devant-Louppy	524	16
Vavincourt, 15 communes, 5.835 habitants.	Vavincourt	596	7
	Behonne	442	30
	Chardogne	488	7
	Condé-en-Barrois	846	12
	Érize-la-Brûlée	217	14
	Érize-Saint-Dizier	274	11
	Génicourt-sous-Condé	100	11
	Géry	278	11
	Hargeville	236	9
	Naives-devant-Bar	577	5
	Resson	554	6
	Rosières-devant-Bar	301	6
	Rosnes	258	14
	Rumont	143	12
	Seigneulles	425	12

ARRONDISSEMENT DE COMMERCY (1)

Superficie, 1.968 kil. carrés ou 196.799 hect. — Population, 76.253 hab. — Cantons, 7. — Communes, 176.

CANTON, sa population.	NOM de LA COMMUNE.	POPULATION.	Distance au chef-lieu d'arr.
COMMERCY, 29 communes, 15.825 habitants.	COMMERCY	5.151	16
	Aulnois-sous-Vertuzey	337	21
	Boncourt	375	12
	Chonville	456	19
	Corniéville	432	21
	Cousances-aux-Bois	183	18
	Dagonville	264	20
	Domremy-aux-Bois	173	24
	Ernecourt	183	3
	Euville	555	19
	Frémeréville	295	16
	Girauvoisin	195	14
	Gironville	519	17
	Grimaucourt-près-Sampigny	301	15
	Jouy-sous-les-Côtes	720	20
	Lérouville	982	13
	Loxéville	195	24
	Malaumont	116	16
	Mecrin	476	8
	Nançois-le-Grand	246	28
	Pont-sur-Meuse	273	11
	Saint-Aubin	425	26
	Saint-Julien	312	11
	Triconville	258	23
	Vadonville	362	13
	Vertuzey	273	22
	Vignot	969	15
	Ville-Issey	401	22
	Willerencourt	398	29
GONDRECOURT, 23 communes, 10.017 habitants.	Gondrecourt	1.822	48
	Abainville	735	46
	Amanty	317	48
	Badonvilliers	279	42
	Baudignécourt	165	42
	Bonnet	472	46
	Chassey	259	57
	Dainville-Bertheléville	647	58
	Delouze	198	43
	Demange-aux-Eaux	809	40
	Gérauvilliers	186	44
	Horville	161	53
	Houdelaincourt	621	45
	Luméville	216	56
	Mauvages	588	38
	Roises (Les)	112	55
	Rosières-en-Blois	115	42
	Saint-Joire	615	40
	Tourailles	88	53
	Tréveray	852	38
	Vaudeville	236	56
	Vouthon-Bas	239	52
	Vouthon-Haut	285	53
PIERREFITTE, 26 comm., 8.076 h.	Pierrefitte	564	18
	Bannoncourt	355	10
	Baudrémont	187	15
	Belrain	169	20
	Bouquemont	310	15
	Courcelles-aux-Bois	137	10
	Courouvre	194	16
	Dompcevrin	369	6
	Fresnes-au-Mont	267	8
Suite de PIERREFITTE. SAINT-MIHIEL, 28 communes, 14.176 habitants.	Gimécourt	145	17
	Kœur-la-Grande	319	6
	Kœur-la-Petite	454	6
	Lahaymeix	335	12
	Lavallée	298	21
	Levoncourt	203	9
	Lignières	227	19
	Longchamps	428	19
	Ménil-aux-Bois	174	14
	Neuville-en-Verdunois	320	21
	Nicey	287	18
	Rupt-devant-Saint-Mihiel	249	11
	Sampigny	1.028	10
	Thillombois	180	14
	Ville-devant-Belrain	110	17
	Villotte-devant-Saint-Mihiel	381	17
	Woimbey	386	13
	Saint-Mihiel	5.178	»
	Ailly	182	3
	Apremont	649	9
	Bislée	137	4
	Bouconville	281	16
	Brasseitte	162	6
	Broussey-en-Woëvre	328	16
	Chauvoncourt	218	1
	Han-sur-Meuse	188	5
	Lacroix-sur-Meuse	918	11
	Lahayville	58	20
	Liouville	285	10
	Loupmont	479	11
	Maizey	389	5
	Marbotte	139	8
	Montsec	299	15
	Paroches (Les)	405	4
	Rambucourt	433	19
	Ranzières	343	17
	Raulecourt	300	18
	Richecourt	139	18
	Rouvrois-sur-Meuse	541	7
	Saint-Agnant	269	8
	Spada	250	7
	Troyon	542	16
	Varnéville	348	10
	Woinville	301	10
	Xivray-et-Marvoisin	395	17
VAUCOULEURS, 9.514 habitants.	Vaucouleurs	2.695	19
	Brixey-aux-Chanoines	327	55
	Burey-en-Vaux	370	41
	Burey-la-Côte	245	50
	Chalaines	483	38
	Champougny	213	44
	Épiez	190	45
	Goussaincourt	321	51
	Maxey-sur-Vaise	552	45
	Montbras	64	47
20 communes,	Montigny-lès-Vaucouleurs	313	40
	Neuville-lès-Vaucouleurs	377	40
	Pagny-la-Blanche-Côte	560	45
Suite de VAUCOULEURS. VIGNEULLES-LÈS-HATTONCHATEL, 28 comm., 10.268 habitants.	Rigny-la-Salle	640	37
	Rigny-Saint-Martin	143	38
	Saint-Germain	408	35
	Sauvigny	655	52
	Sepvigny	266	43
	Taillancourt	352	46
	Ugny	340	35
	Vigneulles-lès-Hattonchâtel	954	17
	Beney	289	25
	Billy-sous-les-Côtes	304	19
	Buxerulles	217	10
	Buxières	492	11
	Chaillon	452	10
	Creüe	610	14
	Deuxnouds-aux-Bois	242	13
	Dompierre-aux-Bois	304	14
	Hadonville-lès-Lachaussée	73	30
	Hattonchâtel	409	18
	Hattonville	404	19
	Haumont-lès-Lachaussée	194	29
	Heudicourt	608	14
	Jonville	456	29
	La Chaussée	523	29
	Lamarche-en-Woëvre	54	20
	Lamorville	310	9
	Lavignéville	216	9
	Nonsard	393	19
	Saint-Benoit	150	23
	St-Maurice-sous-les-Côtes	758	21
	Savonnières-en-Woëvre	120	9
	Senonville	174	8
	Seuzey	412	12
	Varvinay	231	8
	Vaux-lès-Palameix	364	17
	Viéville-sous-les-Côtes	555	19
VOID, 22 communes, 8.377 habitants.	Void	1.231	26
	Bovée	339	33
	Boviolles	259	33
	Broussey-en-Blois	272	33
	Chennevières	111	33
	La Neuville-au-Rupt	396	32
	Marson	161	32
	Méligny-le-Grand	267	24
	Méligny-le-Petit	154	29
	Ménil-la-Horgne	333	31
	Naives-en-Blois	312	30
	Ourches	441	33
	Pagny-sur-Meuse	778	33
	Reffroy	407	35
	Saulx-en-Barrois	171	25
	Sauvoy	207	32
	Sorcy-Saint-Martin	1.254	32
	Troussey	588	28
	Vacon	219	30
	Vaux-la-Grande	148	29
	Vaux-la-Petite	139	31
	Villeroy	190	35

(1) Les chiffres kilométriques représentent la distance du lieu à Saint-Mihiel, qui est le chef-lieu judiciaire.

ARRONDISSEMENT DE MONTMÉDY

Superficie, 1.351 kil. carrés ou 135.078 hect. — Population, 58.880 hab. — Cantons, 6. — Communes, 131.

CANTON, sa population.	NOM de LA COMMUNE.	POPULATION.	Distance au chef-lieu d'arr.
Montmédy, 27 communes, 14.339 habitants.	Montmédy	2.648	»
	Avioth	287	7
	Bazeilles	207	6
	Breux	785	9
	Brouennes	479	8
	Chauvency-le-Château	616	5
	Chauvency-Saint-Hubert	585	6
	Écouviez	181	7
	Flassigny	194	10
	Han-lès-Juvigny	260	6
	Iré-le-Sec	517	6
	Jametz	736	12
	Juvigny-sur-Loison	831	7
	Landzécourt	114	5
	Louppy-sur-Loison	439	9
	Marville	1.092	12
	Quincy	331	6
	Remoiville	474	9
	Thonne-la-Long	457	7
	Thonne-les-Prés	388	2
	Thonne-le-Thil	787	6
	Thonnelle	322	4
	Velosnes	267	7
	Verneuil-Grand	372	5
	Verneuil-Petit	208	5
	Vigneul-sous-Montmédy	308	3
	Villécloye	459	3
Damvillers, 23 communes, 8.248 habitants.	Damvillers	840	25
	Azannes-et-Soumazannes	537	29
	Brandeville	795	15
	Bréhéville	674	17
	Chaumont-devant-Damvillers	177	27
	Crépion	131	26
	Delut	350	15
	Dombras	447	17
	Ecurey	510	19
	Etraye	155	23
	Flabas	183	28
	Gibercy	75	25
	Gremilly	411	30
	Lissey	429	19
	Merles	484	19
	Moirey	130	26
	Peuvillers	217	19
	Réville	421	22
Dun-sur-Meuse, 18 communes, 7.411 habitants.	Romagne-sous-les-Côtes	582	25
Suite de Damvillers.	Rupt-sur-Othain	137	15
	Ville-devant-Chaumont	167	28
	Vittarville	225	16
	Wavrille	171	24
	Dun-sur-Meuse	959	26
	Aincreville	196	27
	Brieulles-sur-Meuse	800	27
	Cléry-Grand	186	25
	Cléry-Petit	163	24
	Doulcon	206	24
	Fontaines	290	21
	Haraumont	131	23
	Liny-devant-Dun	525	24
	Lion-devant-Dun	565	17
	Milly	460	19
	Mont-devant-Sassey	486	20
	Montigny-devant-Sassey	504	20
	Murvaux	639	19
	Sassey	337	19
	Saulmory-et-Villefranche	279	18
	Villers-devant-Dun	197	25
	Vilosnes	488	25
Montfaucon, 18 communes, 7.615 habitants.	Montfaucon	956	35
	Bantheville	429	30
	Brabant-sur-Meuse	245	30
	Cierges	201	35
	Consenvoye	666	29
	Cuisy	213	34
	Cunel	178	30
	Dannevoux	615	28
	Épinonville	402	37
	Forges	633	33
	Gercourt-et-Drillancourt	402	31
	Gesnes	243	35
	Haumont-près-Samogneux	215	30
	Nantillois	300	33
	Regnéville	91	33
	Romagne-sous-Montfaucon	613	32
	Septsarges	295	35
	Sivry-sur-Meuse	918	25
Spincourt, 27 communes, 10.582 habitants.	Spincourt	519	33
	Amel	488	38
	Arrancy	900	27
	Billy-sous-Mangiennes	1.046	28
	Bouligny	374	41
	Bouvigny	145	39
	Domremy-la-Canne	57	38
	Duzey	83	28
	Eton	346	39
	Gouraincourt	192	36
	Han-devant-Pierrepont	240	37
	Haucourt	91	38
	Houdelaucourt	170	35
	Loison	375	32
	Mangiennes	850	24
	Muzeray	288	30
	Nouillonpont	369	29
	Ollières	63	35
	Pillon	550	24
	Réchicourt	210	35
	Rouvrois-sur-Othain	383	27
	Saint-Laurent	752	20
	Saint-Pierre-Villers	369	31
	Senon	859	37
	Sorbey	439	23
	Vaudoncourt	166	34
	Villers-lès-Mangiennes	258	21
Stenay, 18 communes, 10.685 habitants.	Stenay	2.819	16
	Autréville	158	20
	Baâlon	645	10
	Beauclair	224	21
	Beaufort	406	22
	Cesse	338	16
	Halles	494	21
	Inor	586	16
	Lamouilly	288	11
	Laneuville-sur-Meuse	552	16
	Luzy	317	16
	Martincourt	199	15
	Moulins	426	21
	Mouzay	1.628	13
	Nepvant	221	12
	Olizy	592	13
	Pouilly	509	21
	Wiseppe	283	17

ARRONDISSEMENT DE VERDUN

Superficie, 1.490 kil. carrés ou 148.998 hect. — Population, 79.156 hab. — Cantons, 7. — Communes, 149.

CANTON, sa population.	NOM de LA COMMUNE.	POPULATION.	Distance au chef-lieu d'arr.
Verdun-sur-Meuse, 11 comm., 21.811 hab.	Verdun-sur-Meuse	15.781	»
	Ambly	372	17
	Belleray	223	4
	Belrupt	403	4
	Dieue	847	10
	Dugny	790	6
	Génicourt-sur-Meuse	337	15
	Haudainville	799	4
	Rupt-en-Woëvre	662	15
	Sivry-la-Perche	400	10
	Sommedieue	1.197	11
Charny, 21 comm., 9.308 habit.	Charny-sur-Meuse	414	7
	Beaumont	274	13
	Belleville	775	3
	Béthelainville	498	12
	Béthincourt	540	17
	Bezonvaux	235	12
	Bras	514	7
	Champneuville	384	11
	Chattancourt	397	12
	Cumières	246	12
	Douaumont	189	9
Suite de Charny.	Fleury-devant-Douaumont	378	6
	Fromeréville	563	7
	Louvemont	253	10
	Marre	393	9
	Montzéville	577	14
	Ornes	1.100	13
	Samogneux	275	13
	Thierville	630	3
	Vacherauville	353	8
	Vaux-devant-Damloup	320	9

SUITE DE L'ARRONDISSEMENT DE VERDUN

CANTON, sa population.	NOM de LA COMMUNE.	POPULATION.	Distance au chef-lieu d'arr.
CLERMONT-EN-ARGONNE, 17 communes, 9.589 habitants.	Clermont-en-Argonne.	1.303	25
	Aubréville	879	23
	Auzéville	462	24
	Brabant-en-Argonne	290	20
	Brocourt	178	18
	Claon (Le)	182	33
	Dombasle	494	15
	Froidos	416	24
	Futeau	1.001	32
	Islettes (Les)	1.465	31
	Jouy-devant-Dombasle	196	13
	Jubécourt	224	19
	Neufour (Le)	283	32
	Neuvilly	681	25
	Parois	338	21
	Rarecourt	761	22
	Recicourt	436	18
ÉTAIN, 29 communes, 11.190 habitants.	Étain	2.868	21
	Abaucourt	140	13
	Blanzée	59	12
	Boinville	206	23
	Braquis	250	19
	Buzy	687	26
	Châtillon-sous-les-Côtes	501	11
	Damloup	280	10
	Darmont	36	25
	Dieppe	493	13
	Eix	533	9
	Foameix	179	20
	Fromezey	190	17
	Gincrey	216	19
	Grimaucourt-en-Woëvre	320	14
	Gussainville	71	23
	Hautecourt	136	14
	Herméville	728	16
	Lanhères	194	26
	Maucourt	249	16
	Mogeville	348	16
	Moranville	190	13
	Morgemoulins	277	18
Suite d'ÉTAIN.	Moulainville	466	8
	Ornel	51	22
	Parfondrupt	217	27
	Rouvres	648	24
	Saint-Jean-lès-Buzy	401	27
	Warcq	256	22
FRESNES-EN-WOËVRE, 38 communes, 12 990 habitants.	Fresnes-en-Woëvre	893	21
	Avillers	226	29
	Bonzée	334	18
	Butgnéville	145	28
	Champlon	118	24
	Combres	463	23
	Dommartin-la-Montagne	197	24
	Doncourt-aux-Templiers	282	29
	Éparges (Les)	287	21
	Hannonville-sous-les-Côtes	1.032	28
	Harville	217	28
	Haudiomont	613	15
	Hennemont	418	23
	Herbeuville	613	24
	Labeuville	309	35
	La Tour-en-Woëvre	215	37
	Maizeray	108	26
	Manheulles	486	18
	Marchéville	224	25
	Mesnil-sous-les-Côtes	317	18
	Mont-sous-les-Côtes	242	17
	Mouilly	734	17
	Moulotte	196	29
	Pareid	285	27
	Pintheville	208	23
	Riaville	158	23
	Ronvaux	260	13
	Saint-Hilaire	212	27
	Saint-Remy	315	30
	Saulx-en-Woëvre	309	25
	Thillot	498	28
	Trésauvaux	249	21
	Ville-en-Woëvre	488	98
Suite de FRESNES-EN-WOËVRE.	Villers-sous-Bonchamp	82	17
	Villers-sous-Pareid	173	28
	Wadonville-en-Woëvre	100	27
	Watronville	354	12
	Woël	630	31
SOUILLY, 21 communes, 7.181 habitants.	Souilly	824	17
	Ancemont	531	11
	Blercourt	251	13
	Heippes	272	21
	Julvécourt	261	19
	Landrecourt	191	7
	Lemmes	292	13
	Lempire	100	9
	Monthairons (Les)	650	13
	Nixéville	371	10
	Osches	244	17
	Rambluzin-et-Benoitevaux	430	20
	Rampont	252	15
	Recourt	324	20
	Saint-André	230	21
	Senoncourt	367	12
	Souhesmes (Les)	362	14
	Tilly	510	19
	Vadelaincourt	155	14
	Ville-sur-Cousances	280	19
	Villers-sur-Meuse	284	17
VARENNES-EN-ARGONNE, 12 communes, 7.087 hab.	Varennes-en-Argonne	1.439	29
	Avocourt	808	20
	Baulny	134	33
	Boureuilles	635	28
	Charpentry	136	31
	Cheppy	506	28
	Esnes	577	16
	Lachalade	546	34
	Malancourt	1.067	19
	Montblainville	457	32
	Vauquois	239	26
	Verry	543	28

III. STATISTIQUE MORALE (1)

Par M. Eug. BOUTMY, ancien Professeur.

Les chiffres en caractères gras inscrits dans chacune des trois petites colonnes de ce tableau indiquent le rang du département relativement à la mention devant laquelle ils sont placés.

Religion (2).

	Catholiques	283.030
	Protestants	862
	Israélites	780
	Clergé catholique	591
	Pasteurs	2
	Rabbins	3

Mouvement de la population.

	Naissances	6.613
	Mariages	2.282
	Décès	5.838
21e	Durée moyenne de la vie	39 a. 7 m.

Instruction (3).

4e	Nombre des jeunes gens sachant lire, écrire et compter sur 100 jeunes gens maintenus sur les listes de tirage	95.3
	Nombre des établissements d'enseignement secondaire de l'État	4
	Nombre des écoles primaires (publiques ou libres)	966

Crimes contre les personnes (4).

COURS D'ASSISES.

25e	Rapport du nombre des accusés à la population	1 sur 16.336 hab.
	Nombre total des accusés	18

Infanticides.

54e	Rapport du nombre des infanticides à celui des enfants naturels	1 sur 312
	Nombre total	1

Suicides.

11e	Rapport des suicides au chiffre de la population	1 sur 4.455 h.
	Nombre total	66

Crimes contre les propriétés.

37e	Rapport du nombre des accusés à la population	1 sur 16.336 h.
	Nombre total	18

Tribunaux correctionnels.

51e	Nombre des affaires	1.301
	Nombre des prévenus	1,510
	Nombre des condamnés	1.423

Procès.

	Affaires civiles (5)	985
	Affaires commerciales (6)	791
71e	Faillites (7)	15

Paupérisme.

46e	Rapport des indigents au chiffre de la population	1 sur 58 h.
	Nombre total	4 992
	Bureaux de bienfaisance	105
	Hôpitaux et hospices	15
	Aliénés à la charge du département	259
	Sociétés de secours mutuels	23

Contributions directes (8).

47e	Foncière	1.567.091
	Personnelle et mobilière	344.456
	Portes et fenêtres	202.672

(1) Les chiffres contenus dans ce tableau sont empruntés, pour la plupart, à l'*Annuaire statistique de la France* (1878), publié par le ministère de l'agriculture et du commerce, ou calculés d'après des données puisées dans cet ouvrage.

(2) Ces chiffres sont antérieurs au recensement de 1876, qui a négligé ce point de vue.

Culte catholique. — Évêché à Verdun, suffragant de la métropole de Besançon. Le diocèse de Verdun, qui comprend le département tout entier, compte 3 cures, 444 succursales et 59 vicariats rétribués par l'État. Les congrégations et communautés religieuses établies dans le département étaient, avant 1880, de 19 : 5 pour les hommes et 14 pour les femmes.

Culte réformé. — Le département possède à Bar-le-Duc une église consistoriale, qui a pour annexe un oratoire évangélique à Verdun, desservis chacun par un pasteur, relevant du consistoire de Nancy.

Culte israélite. Le département de la Meuse dépend du consistoire de Nancy. Un rabbin réside à Verdun; les communautés faisant partie du rabbinat de la Meuse sont : Bar-le-Duc, Saint-Mihiel, Étain, Vaucouleurs, Damvillers, Commercy, Cousances-aux-Forges, Montmédy, Gondrecourt et Mouzay, qui a pour annexes Dun et Stenay. Les ministres officiants sont au nombre de huit.

(3) Le département relève de l'académie de Nancy. Lycée à Bar-le-Duc; collèges communaux à Commercy, à Étain, à Saint-Mihiel et à Verdun; 1 établissement libre pour l'enseignement secondaire. École normale d'instituteurs primaires à Commercy. Au point de vue du nombre d'élèves inscrits dans les écoles primaires de 6 à 13 ans, sur 100 enfants recensés, la Meuse occupe le 5e rang. Le même département occupe le 18e rang d'après le nombre d'enfants présents à l'école par 10,000 habitants.

(4) Au point de vue judiciaire, le département de la Meuse ressortit à la cour d'appel de Nancy. Saint-Mihiel est le siège de la cour d'assises. Chaque chef-lieu d'arrondissement possède un tribunal de première instance; celui de Saint-Mihiel (pour l'arrondissement de Commercy) est divisé en deux chambres. Des tribunaux de commerce sont établis à Bar-le-Duc et à Verdun. Bar-le-Duc possède un conseil de prud'hommes.

(5) Ce chiffre indique le nombre des affaires civiles terminées pendant l'année.

(6) Ce chiffre comprend les affaires contentieuses à juger pendant l'année.

(7) Terminées pendant l'année.

(8) Trésorier-payeur général à Bar-le-Duc; receveur particulier dans chaque chef-lieu d'arrondissement; 75 percepteurs.

BIBLIOGRAPHIE

1509. Recueil ou Chronique des histoires du royaume d'Austrasie ou France orientale, dite à présent Lorraine, par *Symphorien Champier*. In-4°.

1549. Antiquités du royaume d'Austrasie et de Lorraine, par *Richard de Wassebourg*. 2 vol. in-f°.

1642. Mémoire sur l'origine des maisons et duchés de Lorraine, par *Lefebvre*. In-f°.

1674. Simple crayon de la noblesse des duchés de Lorraine et de Bar, par *Matthieu Husson*. In-f°.

1727. Dissertation sur les grands chemins de la Lorraine, par *Dom Aug. Calmet*. In-4°.

1734. Abrégé de l'histoire de la Lorraine, par *Dom A. Calmet*. In-8°.

1745. Histoire ecclésiastique et civile de Verdun, par l'abbé *Rousset* et l'abbé *Lebeuf*. In-4°.

1753. Mémoire sur la Lorraine et le Barrois, avec table alphabétique et topographique, par *Dérival*. In-4°.

1757. Essai chronologique sur l'histoire du Barrois, par *Demaillet*. In-12.

1758. Histoire de l'ancienne abbaye de Saint-Mihiel et de la ville de ce nom, par *Dom Jos. de Lisle*. In-4°.

1758. Histoire civile, militaire, ecclésiastique, politique et littéraire de Lorraine et de Bar, par *Fr -Ant. Chevrier*. 7 vol. in-12.

1775. Almanach du diocèse de Verdun In-12.

1775. Introduction à l'histoire de la Lorraine et du Barrois, par *N.-L. Derival*. In-4°.

1775. Abrégé chronologique de l'histoire de Lorraine, par *Henriquez*. 2 vol. in-12.

1803. Annuaire statistique du département de la Meuse, an XIII. In-12.

1825. Voyage statistique et pittoresque sur les ruines de *Nasium*, à Bar-le-Duc et dans les environs de la vallée de l'Ornain, par *R*. In-8°.

1834. Description du sépulcre de Saint-Mihiel et notice sur Ligier-Richier, son auteur. Petit in-4°.

1835. Voir le département de la Meuse au tome II de la France pittoresque, par *Abel Hugo*. Grand in-8°, carte et grav.

1835. Histoire de la ville d'Étain jusqu'à nos jours, par *Petit-Baroncourt*. In-8°.

1836. Mémoire pour servir à une description du département de la Meuse, par *Gaulard*. In-8°.

1838. Voir le département de la Meuse au tome III du Guide pittoresque du voyageur en France de *Firmin-Didot*. In-8°, cart. et grav.

1839. Géographie historique, statistique et administrative du département de la Meuse, par *Henriquet* et *Renaudin*. In-12.

1840. Histoire de Verdun depuis l'origine jusqu'à 1830, par *Clouet*. In-8°.

1841. Description de la ville de Ligny, de l'église de Notre-Dame et de la chapelle de Saint-Pierre-de-Luxembourg. In-4°.

1841. Histoire de Verdun, par *Ch. De Jussy*. 1 vol. in-8°.

1841. Statistique agricole, industrielle de la commune de Louppy-le-Petit, par *Cauvier*. In-8°.

1842. Mémoire historique et militaire sur la ville de Verdun, par *A. Dufour*. In-8°.

1842. Statistique du département de la Meuse, par *L. Dubois*. In-8°.

1843. Histoire politique et religieuse de Verdun, par *Ch. De Jussy*. 2 vol. in-8°.

1843. Géographie de la Meuse, par *Henriquet* et *Renaudin*. 1 vol. in-12 (rééditée par Pierson et Loiseau en 1863).

1843. Histoire de la ville et des seigneurs de Commercy, par *C.-E. Dumont*. 3 vol. gr. in-8°.

1843. Histoire de l'événement de Varennes au 21 juin 1791, par le comte *De Sèze*. In-8°.

1844. L'illustration restituée à la montagne de Montsec, canton de Saint-Mihiel, par *Cl.-Fr. Denis*. In-8°.

1845. Recherches historiques et bibliographiques sur les commencements de l'imprimerie en Lorraine et ses progrès, par *Beaupré*. In-8°.

1845. Voir les articles Bar-le-Duc, Commercy, Verdun, etc., au tome IV de l'histoire des villes de France, par *Aristide Guilbert*. Grand in-8°.

1852. Géologie de la Meuse, par *A. Buvignier*. 1 vol. in-8°.

1852. Recherches sur quelques artistes lorrains, par *M.-E. Méaume* In-8°.

1858. Manuel de la Meuse, par *Jeantin*. 3 vol. in-8°.

1863. Historique de la ville de Bar-le-Duc, par *Bellot-Herment*. 1 vol. in-18.

1868. Itinéraire général de la France, Vosges et Ardennes, par *Ad. Joanne*. 1 vol. in-18.

1869. Note sur les plantes vénéneuses de l'arrondissement de Montmédy, par *Ph. Pierrot*. 1 vol. in-12.

1870. Petite géographie du département de la Meuse, par *Périgot*. (Collection Levasseur, in-12.)

1870. Histoire de Verdun, par l'abbé *Clouet*. 3 vol. in-8°. Ouvrage malheureusement inachevé.

1872. Notice sur Montmédy, avec plans et gravures, par *Ragot*. In-8°.

1873. Montmédy en 1870-1871; siège, bombardement, occupation, par *Ph. Pierrot* et *N. Simon*. 1 vol. in-8° et cartes.

1881. Géographie du département de la Meuse, par *Ad. Joanne*. In-12.

1881. Archéologie de la Meuse, par *Liénard*. In-4°.

Annuaires de la Meuse.

Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — Mémoires de l'Académie celtique. — Cartes de la Lorraine. — Cartes du Barrois. — Voir les feuilles : 34, 35, 51, 52, 68, 69 de la grande *Carte* de France, dite *de l'État-Major*, publiée par le Dépôt de la guerre. — Carte géologique du département de la Meuse. — Cartes cadastrales du département. — Cartes du département de la Meuse, par *Charle*, *Dufour*, *Fremin*, *Duvotenay*, *Logerot*, *Ad. Joanne*, etc.

Paris. — Imprimerie Vve P. Larousse et Cie, rue Montparnasse, 19.

Pl. 55.

DÉPARTEMENT DE LA MEUSE PAR V.A. MALTE-BRUN

Nouvelle Édition

Échelle au 1:450.000e

0 5 10 15 20 kilom.

Explication des Signes

- CHEF-LIEU DE DEPt
- CHEF-LIEU D'ARRONDt
- Chef-lieu de Canton
- Commune
- Evêché
- Route Nationale
- Route Départementale
- Chemin Vicinal
- Chemin de fer et Stion
- Canal et Rivière
- Limite de Département
- Limite d'Arrondissement
- Limite de Canton

Les chiffres indiquent les hauteurs au dessus du niveau de la mer.

PLAN DE BAR-LE-DUC

Légende
1 Préfecture
2 Hotel de Ville
3 Palais de Justice
4 Egl. Notre Dame
5 Lycée
6 Théatre
7 Caserne
8 Hospice
9 Eglise St. Jean
10 Egl. St. Pierre
11 Egl. St. Antoine

Échelle de 500 M.

0 100 200 300 400 500 Met.

Atlas de la France Illustrée

Imp. Erhard, Paris.

J. Rouff, Éditeur, 14, Cloitre St. Honoré

Gravé chez Erhard, 8 Rue Nicolet



VANNES

79. — Morbihan.

MORBIHAN

Chef-lieu : VANNES

Superficie : 6,798 kil. carrés. — Population : 506,573 habitants.

4 Arrondissements. — 37 Cantons. — 249 Communes.

DESCRIPTION PHYSIQUE ET GÉOGRAPHIQUE.

Situation, limites. — Le département du Morbihan tire son nom d'un golfe assez vaste que forment au sud de la presqu'île de Bretagne les eaux de l'Océan. Ce golfe, situé un peu au nord-ouest de l'embouchure de la Loire, avait lui-même été nommé *Morbihan* de deux mots celtiques qui signifient *petite mer*. C'est un de nos départements maritimes de la région du nord-ouest de la France : il a été formé, en 1790, d'une partie de la basse Bretagne.

Ses limites sont : au nord, le département des Côtes-du-Nord; à l'est, celui d'Ille-et-Vilaine; au sud, celui de la Loire-Inférieure et l'Océan; et, à l'ouest, celui du Finistère.

Nature du sol, montagnes, landes, côtes et îles. — Le territoire du département du Morbihan appartient aux formations granitiques et schisteuses; il est fortement accidenté : il offre, dans sa partie septentrionale (arrondissements de Ploërmel et de Pontivy), des collines couvertes de landes et de bruyères; leur élévation ne dépasse guère en moyenne de 100 à 150 mètres au-dessus du niveau de la mer; ce sont les contreforts de la chaîne des montagnes Noires. Elles vont en s'abaissant sensiblement vers le sud, et, dans le voisinage de la mer, elles viennent se confondre avec des plaines basses et fertiles. La plus remarquable de ces landes est la lande de Lanvaux, située entre les vallées du Pont-du-Loc, de l'Arz et de la Claie; elle a de 2 à 5 kilomètres de large du sud au nord, sur une longueur de 50 kilomètres de l'ouest à l'est. Son extrémité orientale porte le nom de landes du Haut-Brambien (commune de Pluherlin); elle renferme plus de deux mille menhirs, presque tous renversés aujourd'hui, mais qui, debout et dans leur alignement primitif, seraient plus hauts et plus beaux que ceux de Carnac.

Les points culminants du département sont : la colline située à 3 kilomètres au nord-ouest de Plouray, sur les confins du département du Finistère, 297 mètres; deux landes au-dessus de cette même commune, 294 et 290 mètres; le roc de La Madeleine, sur les confins du département et de celui des Côtes-du-Nord, dans la forêt de Conveau, 266 mètres.

Les côtes, exposées à l'action incessante d'une mer souvent furieuse, sont déchirées par un grand nombre de baies, de rades et de ports. Le golfe ou la lagune du Morbihan ou de la *Petite-Mer*, le *Mare conclusum* de César, peu profond, mais le plus étendu de la côte, qui a donné son nom au département, est compris entre les presqu'îles de Rhuys et de Crach ou de Locmariaquer. La presqu'île de Quiberon, abritant une vaste baie qui reçoit le Crach, à l'ouest du Morbihan et réunie au continent par un isthme très étroit, est la saillie la plus remarquable du littoral : elle s'avance de 12 kilomètres dans l'Océan. Les ports sont au nombre de 26.

Des îles nombreuses avoisinent la terre, dont elles ont sans doute fait partie autrefois. Les principales sont : Belle-Ile, Groix, Houat et Hœdic, dans l'Océan; l'île aux Moines, l'île d'Arz et Gavr'inis dans le Morbihan.

Belle-Ile, à laquelle on conserve encore quelquefois l'ancienne orthographe *Belle-Isle*, était connue des géographes de l'antiquité sous le nom de *Calonesus* : elle est à 12 kilomètres au sud-ouest de la presqu'île de Quiberon; sa plus grande longueur est de 14 kilomètres; sa plus grande largeur de 8, et sa superficie d'environ 7,000 hectares. Presque partout entourée de rochers escarpés, elle offre un bon mouillage et plusieurs petits ports, dont le meilleur est celui du Palais. Elle a de beaux pâturages qui nourrissent d'excellents chevaux de trait; on y récolte du froment; ses salines sont importantes. Peuplée de 10,142 habitants, elle

forme un canton composé de 4 communes, qui dépend de l'arrondissement de Lorient.

L'île de Groix, que l'on écrit aussi *Groaix*, *Grouais*, est à 9 kilomètres au sud-ouest de Port-Louis, dans l'océan Atlantique, en face de l'embouchure du Blavet : elle a, de l'est à l'ouest, 7 kilomètres de longueur sur 3 de largeur. On y cultive des lentilles et de beau froment, dit froment d'Espagne. Sa population est de 4,462 habitants. Elle forme une commune dont le hameau de Saint-Thudy est la localité principale. Cette commune dépend du canton et de l'arrondissement de Port-Louis.

L'île de Houat, la *Siata* des anciens, est à 2 kilomètres de Belle-Ile-en-Mer : longue de 4 kilomètres, elle doit, dit-on, son nom aux bandes de canards sauvages qui viennent s'abattre sur ses rochers : elle renferme près de 300 habitants, tous pêcheurs, qui habitent dans deux petits villages; elle dépend du canton de Belle-Ile.

Un canal de 6 kilomètres, appelé le passage des Sœurs, sépare l'île de Houat de celle d'Hœdic; cette dernière n'a que 2 kilomètres de longueur, sur 1 kilomètre de largeur. Elle n'est guère fréquentée que par quelques pêcheurs; on y voit des monuments mégalithiques. L'île d'Arz et l'île aux Moines, et celle de Gavr'inis, dans le golfe du Morbihan, renferment également des monuments mégalithiques.

Dans la majeure partie du département, la couche de terre végétale qui couvre le sol a peu de profondeur et est, selon les cantons, ou schisteuse ou siliceuse; sur les côtes, elle est argileuse, et conséquemment plus fertile. En moyenne, le sol du département est peu fertile. Sa superficie se divise, d'après sa nature : en pays de bruyères ou de landes, 271,191 hectares; sol de gravier et pierreux, 318,028; sol sablonneux, 1,541; sol argileux, 60,373 hectares.

Hydrographie. — Le département du Morbihan est situé en entier dans le bassin de l'océan Atlantique : il appartient, à l'est, au bassin de la Vilaine, et à l'ouest, à celui de plusieurs petits fleuves côtiers dont le Blavet et l'Auray sont les principaux. Il est arrosé par ces trois fleuves : par l'Oust et l'Aff, affluents de la Vilaine; le Scorff, affluent du Blavet, et par un grand nombre d'autres petits fleuves et rivières.

Le Blavet prend sa source dans l'étang de Blavet, près de Bothoa, dans le département des Côtes-du-Nord : il arrose Goarec, Pontivy, Hennebont, forme la rade de Lorient et se jette dans l'Océan au Port-Louis, après un cours d'environ 150 kilomètres. Cette rivière est navigable naturellement, au moyen de la marée, depuis Hennebont, sur 14 kilomètres. De Hennebont à Pontivy, elle est canalisée sur une étendue de 60 kilomètres, et forme un embranchement du canal de Nantes à Brest. Le Blavet a pour affluents de droite le Sar et le Scorff, qui a son embouchure à Lorient, et pour affluent de gauche l'Ével.

L'Auray prend sa source près du village de Plaudren, au pied de la lande de Lanvaux, à 12 kilomètres au nord de Vannes et porte d'abord le nom de Rivière-du-Pont-du-Loc : il passe à Auray qui lui donne son nom et à partir de laquelle il forme un vaste estuaire, et se jette dans le golfe du Morbihan après un cours d'environ 50 kilomètres, dont 14 sont navigables au moyen des marées.

La Vilaine (voyez l'hydrographie du département d'Ille-et-Vilaine) n'appartient au département que par la partie inférieure de son cours et pour 42 kilomètres seulement, pendant lesquels elle est navigable. Elle a pour principal affluent dans le département l'Oust ou Aoust, rivière qui prend sa source au pied des collines de Saint-Bihy (Côtes-du-Nord), passe dans le département à Rohan, Josselin, Malestroit, où elle devient navigable, et Glénac; elle se jette dans la Vilaine à 3 kilomètres au-dessous de Redon. Son cours est d'environ 150 kilomètres; elle reçoit sur sa rive droite la Claye et sur sa rive gauche le Duc et l'Aff. Cette dernière, qui a un cours de 50 kilomètres, prend sa source dans la forêt de Paimpont, forme sur tout son cours la limite entre le département et celui d'Ille-et-Vilaine; elle est navigable pendant 6 kilomètres, et se jette, près de Glénac, dans l'Oust après un cours de 55 kilomètres.

Le département est traversé, sur une longueur de 370 kilomètres du sud-est au nord-ouest, par le canal de Nantes à Brest, qui est formé en partie par l'Oust canalisé. Ce canal a pour embranchement, à Pontivy, le canal du Blavet dont nous avons déjà parlé.

Parmi les étangs du département, nous citerons l'étang au Duc, à Ploërmel, et l'étang de Priziac. Les marais sont assez nombreux le long des côtes; ils sont formés par des lais de la mer; la plupart sont convertis en salines.

Voies de communication. — Le département du Morbihan, outre les 270 kilomètres de voies navigables qu'offrent ses rivières et ses canaux, est sillonné par : 7 routes nationales d'un développement de 600 kilomètres; 14 routes départementales, 300 kilomètres; 25 chemins vicinaux de grande communication, 1,115; 43 chemins vicinaux d'intérêt commun, 850; et près de 800 chemins vicinaux ordinaires, dont la longueur totale est d'environ 3,400 kilomètres.

Ce département est traversé dans sa longueur, de l'est à l'ouest, par la ligne de Paris à Brest, par Nantes et Landerneau, qui appartient au grand réseau d'Orléans. Cette ligne pénètre dans le département après avoir traversé l'Oust près de Redon, et dessert les stations de : Saint-Jacut, Saint-Malansac, Questembert, Elven, Vannes (562 kilom. de Paris), Sainte-Anne, Auray, Landevant, Hennebont, Lorient (616 kilom. de Paris) et Gestel; à quelque distance de cette dernière, la ligne entre dans le département du Finistère et se dirige sur Quimper.

Un embranchement transversal unit Auray à Saint-Brieuc par Pontivy, en desservant dans le département : Pluvignier, Baud, Saint-Nicolas, Pontivy (636 kilom. de Paris), et Saint-Géran. De Pontivy à Saint-Brieuc, cet embranchement appartient au réseau de l'Ouest.

A Questembert, un tronçon de 33 kilomètres va rejoindre Ploërmel en desservant : Pleucadeuc, Malestroit et Roc-Saint-André-la-Chapelle. A Auray, un autre tronçon de 28 kilomètres va rejoindre Quiberon en desservant les stations de : Plœmel, Plouharnel-Carnac, Saint-Pierre-Quiberon et Quiberon.

D'autres lignes sont en construction ou en projet; citons : celle de Vannes à Saint-Malo, par Ploërmel et Dinan.

On évaluait, en 1877, la longueur des lignes en exploitation à 185 kilomètres et celle en construction ou à construire à 35 kilomètres.

Climat. — Le département du Morbihan appartient au climat séquanien ou du nord-ouest : la température y est douce, humide et variable; elle a quelque analogie avec celle de l'Angleterre et de l'Irlande. L'atmosphère y est très souvent brumeuse, et au printemps ainsi qu'en automne la température varie jusqu'à trois fois par jour sur le littoral, ce qui la rend peu saine. Les orages sont communs pendant l'hiver, et toujours très violents; le vent du sud-ouest est le plus fréquent. Les fièvres intermittentes sont presque endémiques dans le département; elles sont dues aux miasmes délétères produits par l'évaporation des étangs et des marais.

Productions naturelles. — Le département du Morbihan appartient à la région géologique dite de la Bretagne : il est formé par des terrains primitifs et de transition. Le granit et le schiste dominent; on rencontre encore des grès quartzeux et du mica, et, ainsi que nous l'avons dit, la couche de terre végétale, même dans les vallées, est très peu profonde. Il existe plusieurs mines de fer oxydé terreux exploitées à ciel ouvert ou en petites galeries, qui suffisent pour alimenter 6 hauts fourneaux et 8 forges ou foyers d'affinerie. Il y a aussi des traces de mine de plomb à Saint-Mandé, près de Baud, et près du Roc-Saint-André, à Villeder, une mine d'étain. Les carrières de pierre de taille, de granit, de quartz et d'ardoises sont plus nombreuses; la terre à poterie, le sable se rencontrent assez fréquemment; enfin on exploite aussi le cristal de roche et le mica. Il n'existe dans le département aucun établissement d'eaux thermales. Les sources d'eaux minérales ferrugineuses de Pontivy et d'Hennebont sont visitées par quelques malades. Il existe aussi des sources de même nature à Loyal, près de Ploërmel, et à Pargo, près de Vannes.

Le Morbihan produit des céréales de toute espèce en quantité plus que suffisante pour les besoins de sa population. Le sarrasin ou blé noir y est surtout cultivé, parce qu'il convient davantage à la nature du sol. Le lin, le chanvre sont aussi au nombre des principales productions végétales. Les vignes, qui sont peu nombreuses, donnent un vin peu abondant (15,000 à 20,000 hectolitres) et très commun; mais, en revanche, les fruits à cidre abondent et garnissent les vergers : ils produisent, année moyenne, 360,000 hectolitres de cette boisson. Le département est très boisé et les haies sont garnies d'arbres. Les essences dominantes dans les forêts sont : le chêne, le hêtre et le pin. Les landes offrent une riche variété de genêts, de bruyères et d'ajoncs, et le littoral offre de nombreuses espèces de plantes marines, d'algues et de goémons.

Les races d'animaux domestiques sont d'espèce commune; elles tendent cependant à s'améliorer. Les moutons de Guer fournissent une laine esti-

mée; on fait cas des veaux de Baden, des chevaux élevés sur les rives du Crach et de ceux de Belle-Ile-en-Mer. Les forêts renferment un grand nombre de loups et de renards; les bêtes fauves et le menu gibier y sont très multipliés : on y trouve quelques sangliers, des cerfs, des chevreuils, des lièvres, des lapins. Les oiseaux de mer et les oiseaux aquatiques sont très nombreux sur le littoral. Le gibier ailé de toute espèce abonde. Les abeilles sont nombreuses, on les élève avec soin, et elles produisent un miel parfumé très estimé. Les côtes sont renommées par l'abondance et la délicatesse des poissons et des crustacés qu'elles produisent : harengs, sardines, aloses, brochets, soles, raies, congres. A la marée basse, entre Locmariaquer et l'embouchure de la rivière de Crach, on trouve en abondance l'huître de la grande espèce dite pied de cheval, qui est très recherchée dans le pays.

Industrie agricole, manufacturière et commerciale. — Le département du Morbihan est un pays agricole et d'exportation : l'agriculture y est encore peu avancée; mais elle tend à faire chaque jour de nouveaux progrès, grâce à l'impulsion des sociétés agricoles et des comices cantonaux. La production en céréales dépasse de beaucoup la consommation : le seigle et le sarrasin tiennent le premier rang. Le pays a une fabrication en grand de pain de seigle pour l'exportation. La culture des plantes textiles est très répandue dans l'arrondissement de Pontivy. La récolte des pommes de terre est devenue très importante. Dans les îles et dans les communes du littoral, on emploie comme engrais les algues marines et le goémon recueillis sur le rivage. Le beurre frais et salé, objet d'un grand commerce, est très estimé. Les chevaux du Morbihan, quoique petits, sont très vigoureux. L'éducation des abeilles donne des produits importants : le miel et la cire sont d'excellente qualité. La superficie du département se partage en superficie bâtie et voies de communication, 30,229 hectares; et territoire agricole, 649,552 hectares. Ce dernier se subdivise lui-même en : céréales, 2,229 hectares; farineux, 14,368; cultures potagères et maraîchères, 9,852; cultures industrielles, 4,470; prairies artificielles, 7,528; fourrages annuels, 2,460; autres cultures et jachères, 21,636; vignes, 400; bois et forêts, 37,490; prairies naturelles et vergers, 71,336; pâturages et pacages, 116,812 hectares; les terres incultes sont encore aujourd'hui très étendues : on en compte 140,235 hectares.

L'industrie est peu développée; l'habitant est plutôt agriculteur et marin que manufacturier. Lorient, quoique possédant un entrepôt réel et fictif, est plutôt un port militaire qu'un port de commerce; on n'y compte qu'un petit nombre d'armateurs. Le commerce maritime de Nantes absorbe en quelque sorte celui de tous les ports voisins, qui sont réduits au cabotage et au commerce local.

Parmi les établissements industriels, les établissements métallurgiques occupent le premier rang. Le département renferme encore quelques manufactures de draps et d'étoffes de laine communes, des tanneries, des papeteries, des verreries, des chapelleries, quelques filatures de coton, des fabriques de dentelles, de toiles et de produits chimiques. La construction des navires et la fabrication des mille objets nécessaires à leur armement occupe à Lorient et dans les principaux ports un grand nombre d'ouvriers. La pêche, et principalement celle de la sardine, est une des principales branches de l'industrie et du commerce du département du Morbihan, qui possède vingt-six ports : Kernevel, Lorient, Hennebont, Port-Louis, Étel, Groix, Port-Halinguen, La Trinité, Port-Philippe, Le Palais, Auray, Lamorbaden, Vannes, île d'Arz, les Quatre-Vents, Saint-Armel, Noyalo, Port-Navalo, Carnac, Locmariaquer, Ambon, Sarzeau, Pénerf, Billiers, La Roche-Bernard et Tréhiguier. Le tonnage de tous ces ports est d'environ 1,300 bâtiments, jaugeant 40,840 tonneaux, et leur mouvement de 4,000 bâtiments de 100,000 tonneaux.

Les chevaux, les bestiaux, surtout les bœufs et les porcs, les sardines, le beurre, les salaisons, les conserves et autres provisions, le poisson, les grains, la cire et le miel sont les principaux articles de l'exportation; puis viennent les draps, les peaux, la papeterie, la mercerie, le lin, la quincaillerie, etc. Il y a 610 foires, qui se tiennent dans 120 communes et durent pendant 634 journées.

Division politique et administrative. — Le département du Morbihan a pour chef-lieu Vannes; il comprend 4 arrondissements, 37 cantons, 249 communes; le tableau que nous donnons plus loin les fera connaître. Il appartient à la région agricole du nord-ouest de la France. Il forme le diocèse d'un évêché suffragant de l'archevêché de Rennes et dont le siège est à Vannes; le

grand séminaire est à Vannes, et le petit à Sainte-Anne-d'Auray. On compte dans le département : 8 cures de première classe, 30 de seconde ; le nombre des desservants est de 239 et celui des vicariats de 340. Il y a à Lorient une chapelle protestante. Les tribunaux de première instance des quatre chefs-lieux d'arrondissement, et les deux tribunaux de commerce de Vannes et de Lorient ressortissent à la cour d'appel de Rennes.

Le département est dans la circonscription de l'académie universitaire de Rennes ; il y a des lycées à Lorient et à Pontivy ; une école pratique d'agriculture, des collèges communaux à Vannes, à Auray, à Josselin ; 9 institutions secondaires libres dans d'autres communes du département, 3 écoles normales primaires et 556 écoles primaires.

Le département du Morbihan dépend du 11e corps d'armée, de la 11e région de l'armée territoriale dont l'état-major est à Nantes ; Vannes et Lorient sont des chefs-lieux de subdivision. Le département renferme quatre places de guerre : Belle-Ile et citadelle, le Fort-Penthièvre et Quiberon, Lorient et Port-Louis. La compagnie de gendarmerie nationale se rattache à la 11e légion dont l'état-major est à Nantes. Lorient est le chef-lieu du 3e arrondissement maritime ; il y a donc dans cette ville un préfet et un tribunal maritimes, une direction d'artillerie de marine, une direction des constructions navales, une direction des ports, un hôpital de la marine et une école d'hydrographie. L'arrondissement maritime de Lorient se subdivise en deux sous-arrondissements : celui de Lorient et celui de Nantes. Le sous-arrondissement de Lorient comprend les quartiers maritimes de Lorient, de Vannes et d'Auray.

Le département du Morbihan dépend de l'arrondissement minéralogique de Rennes, compris dans la région du nord-ouest ; de la 12e inspection des ponts et chaussées ; et du 23e arrondissement forestier dont le conservateur réside à Rennes.

Il y a à Lorient une direction des douanes, qui comprend les deux bureaux de Vannes et de Lorient.

Le département comprend 50 perceptions des finances ; les contributions et revenus publics atteignent 20 millions de francs.

HISTOIRE DU DÉPARTEMENT

Des cinq départements de la Bretagne, le Morbihan est celui qui offre le plus de souvenirs de l'époque celtique. Son nom d'abord, qui est demeuré celtique (*mor bihan*, la *petite mer*) alors que tous les autres départements prenaient des noms nouveaux en laissant disparaître les anciens ; ensuite les nombreux monuments druidiques, ou plutôt mégalithiques, dont il est parsemé, et qui semblent attester, selon les historiens et les archéologues, qu'il fut le siège principal du culte des druides (1). Nous parlerons de ces monuments aux noms si fameux de Locmariaquer et surtout de Carnac ; Carnac, qui a longtemps joui seul d'une réputation colossale, à cause du nombre et de la dimension de ses menhirs. Aujourd'hui que l'on connaît mieux le pays, on sait que plusieurs autres localités peuvent lui disputer cette renommée, et que dans la lande du Haut-Brambien (lande de Lanvaux), par exemple (commune de Pluherlin), on compte plus de deux mille menhirs qui dépassent en grosseur ceux de Carnac. *Menhirs*, *peulvan*, pierres droites, *dolmens*, tables de pierres, *cromlechs*, cercles de pierres, *témènes*, enceintes consacrées, *tumulus*, monuments de terre faits de main d'hommes, *galgals*, monticules formés uniquement de pierres de la grosseur d'un pavé, sans terre ni ciment, et sous lesquels on a souvent trouvé des grottes pleines de squelettes symétriquement disposés, d'armes, de vases de terre, *routers*, pierres branlantes, *pierres percées* où les paysans bretons superstitieux vont passer leur tête pour se débarrasser de la migraine, *haches de pierre*, qu'ils utilisent en les emmanchant dans une branche fendue qui, continuant de pousser et de grossir, se noue autour de la pierre tranchante d'une manière indissoluble ; tels sont les restes celtiques qu'on trouve dans le Morbihan. Nous allions oublier la langue, qui n'est pas le moins curieux de ces restes antiques, et que les paysans du pays parlent à peu près comme leurs ancêtres il y a deux mille ans.

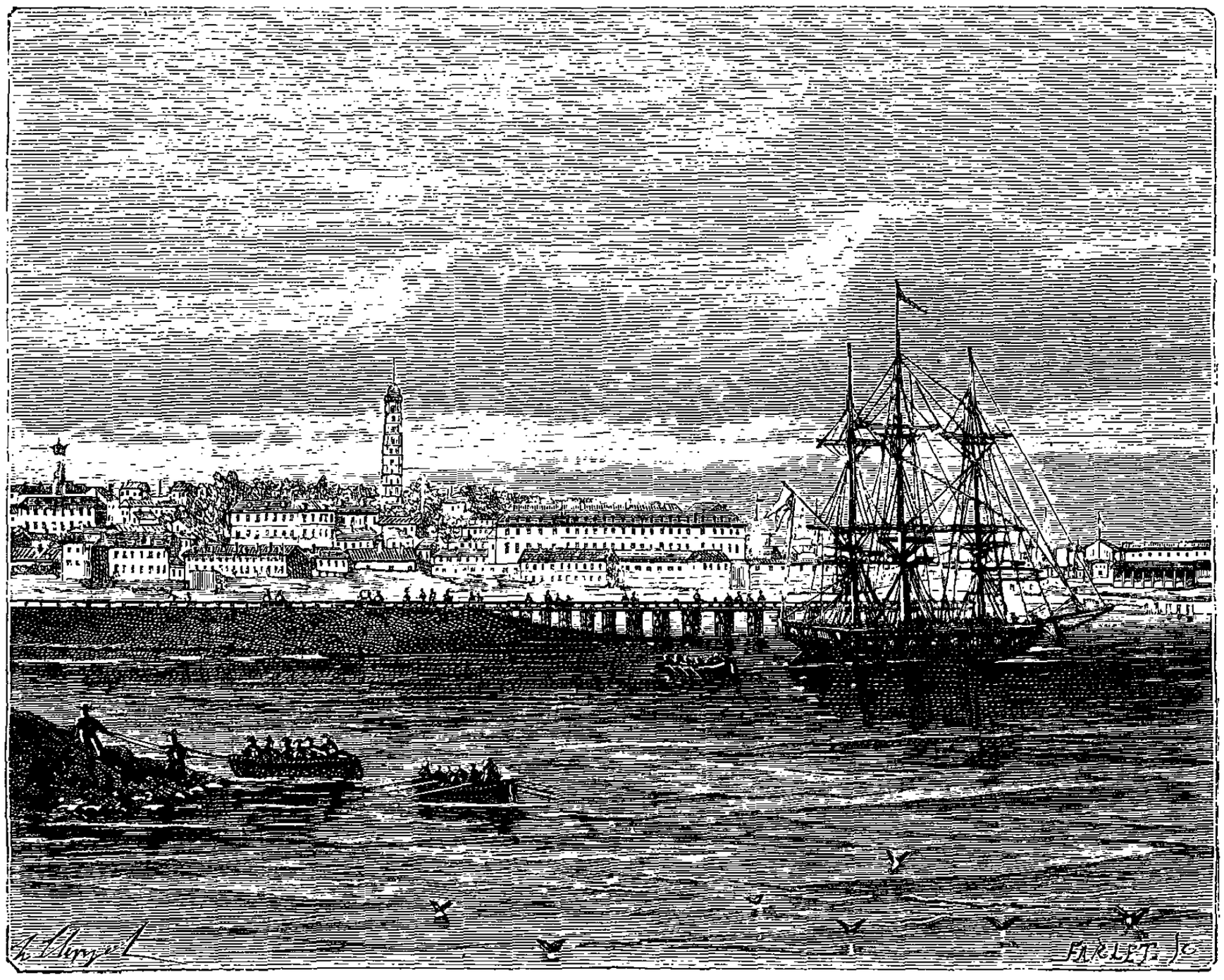
(1) Nous ne sommes pourtant pas de cet avis ; nous pensons que ces monuments de l'âge de pierre, qu'à défaut de données plus précises on appelle aujourd'hui monuments *mégalithiques*, furent dans l'origine répandus avec la même densité sur tout le sol de la France du nord ; mais qu'à la suite des invasions, se dirigeant toutes de l'Orient à l'Occident, ils auront disparu avec les premières civilisations, et que leurs débris auront servi à la construction des habitations, des tombeaux mêmes des nouveaux venus : Francs, Suèves, Alains, Bourguignons, Vandales, Goths, Romains, etc., etc. La Bretagne, qui par sa position à l'extrême occident de la France échappa à la plupart de ces envahisseurs, aurait naturellement conservé plus facilement ses monuments de l'âge primitif de l'homme.

Les Vénètes occupaient le Morbihan à l'époque de l'arrivée des Romains. Ce peuple, après s'être soumis à la première attaque, se repentit ensuite, prit les armes et opposa aux conquérants une des résistances les plus énergiques qu'ils aient rencontrées en Gaule. Il profita fort habilement de la disposition du sol, de cette disposition à laquelle le pays même devait son nom, c'est-à-dire des golfes nombreux par lesquels la mer a déchiré la côte, et qui forment une multitude de presqu'îles. Les cités des Vénètes s'élevaient à la pointe de toutes ces péninsules dont la marée haute faisait autant d'îles inabordables aux troupes de terre. Lorsque les Romains avaient réussi, après de grandes peines, à s'emparer de quelqu'une de ces villes, ils ne tenaient pas pour cela les habitants, qui s'enfuyaient sur leurs vaisseaux avec tout ce qu'ils possédaient de plus précieux. Les Vénètes avaient, en effet, une marine nombreuse, au moyen de laquelle ils entretenaient des relations fréquentes avec la Grande-Bretagne. Ils s'étaient rendus maîtres de la plupart des ports de cette côte et avaient imposé un tribut à tous ceux qui naviguaient dans leurs parages. Leurs vaisseaux de chêne, masses énormes, aux flancs épais, à la carène aplatie, à la proue haute comme une forteresse, aux voiles de peau, aux ancres pesantes, bravèrent d'abord les attaques des galères romaines comme elles bravaient le choc des flots dans les tempêtes. Il fallut à César une tactique toute nouvelle. Il arma ses soldats de faux tranchantes placées au bout de longues perches avec lesquelles ils coupèrent les câbles des vaisseaux vénètes. Ceux-ci, privés de l'usage de leurs voiles, masses inertes et immobiles, présentèrent un abordage facile et devinrent un champ de bataille où l'on combattit corps à corps. César avait rendu le combat naval semblable au combat de terre, et assuré la victoire aux Romains. Ainsi se passa la dernière bataille livrée par les Vénètes, et pour laquelle ils avaient réuni dans le port de Dariorig (*Dariorigum*, que l'on croit être Auray) 220 navires. Les légions romaines sur les hauteurs, et le peuple de la ville sur les murailles, en contemplaient le spectacle. La plupart des Vénètes périrent dans les flots, les anciens de la cité dans les supplices ; le reste fut vendu à l'encan.

Le peuple du Morbihan a cessé depuis lors de former un corps de nation. Soumis aux Romains, il reçut en compensation de la servitude quelques avantages de la civilisation ; il vit son territoire sillonné par ces voies innombrables qui sont un des plus beaux titres de gloire des Romains. Des recherches consciencieuses ont remis en lumière la plupart des voies romaines du Morbihan. On en trouve de toute grandeur, depuis 15 jusqu'à 70 pieds de large. Les landes, les lieux incultes et les forêts permettent de reconnaître fréquemment des tronçons de ces voies qui, au contraire, dans les lieux cultivés, ont la plupart du temps disparu sous les envahissements des propriétaires. Ces voies retrouvées suivent en général une direction rectiligne, ce qui était au reste un caractère ordinaire des voies romaines, comme l'ont remarqué la plupart des savants qui se sont livrés à cette étude, comme l'observait déjà, chose curieuse, Beaumanoir dans ses *Coutumes de Beauvaisis,* au XIII^e^ siècle. Rencontrait-on une rivière, plutôt que de faire un détour, on construisait un gué artificiel. Ces routes s'offrent pavées de blocs de pierre bordés par d'autres blocs formant accotoirs. Sur les bords, à des distances de neuf ou dix lieues, on rencontre souvent des traces de stations ou *mansions*, qui marquaient les étapes des soldats romains et où ils trouvaient un abri et des magasins. C'est ainsi qu'en 1835, un laboureur du village de Lescorno, près du bourg de Surzur, a découvert sur le bord de la voie romaine une pierre monumentale portant cette dédicace : *Imperatori Cæsari Piavonio Victorino Pio felici Augusto*, et tout à l'entour des cendres entassées, des briques brisées, des vases en terre cuite, traces évidentes d'une station romaine. Quant à l'inscription, elle est très curieuse, puisqu'elle atteste la souveraineté d'un des successeurs de Posthumus dans les Gaules. Bien des noms de lieux rappellent la présence des Romains dans le pays : *Voie* (Via), *Estrée*, *Estrelle*, *Estrac* (Stratum), *Les Millières* (Milliarium), etc.

Ainsi l'occupation romaine fut aussi forte dans le Morbihan que dans le reste de la Gaule. Le commercey eut aussi quelque prospérité. La *petite mer* fut de nouveau visitée par les vaisseaux marchands sous son nouvau nom latin de *Mare conclusum* que lui donne César. On hésite toutefois à prononcer si César a désigné par là simplement le golfe du Morbihan, en avant de Vannes, ou l'espèce de bassin maritime formé par la presqu'île de Quiberon, les îles d'Houat et d'Hœdic, et qui reçoit la Vilaine.

Certains auteurs considèrent comme une colonie



Lorient.

des Vénètes du Morbihan les Vénètes plus tard fondateurs de Venise, qui occupèrent le fond de la mer Adriatique.

Après l'empire romain, l'histoire du pays qui nous occupe se confond avec celle des comtes de Vannes. Nous renvoyons à cette ville et à celles qui la suivent pour l'histoire ultérieure du département, qui, désormais, n'offre plus guère d'ensemble.

HISTOIRE ET DESCRIPTION DES VILLES BOURGS ET CHATEAUX LES PLUS REMARQUABLES

Vannes (lat. 47° 39′ 30″; long. 5° 5′ 42″O.). — Vannes (*Gwenet*, *Wennet*, la Blanche, la Belle, comme l'appelèrent les Celtes), aujourd'hui chef-lieu du département, de deux cantons, et station importante de la grande ligne de Paris-Nantes-Vannes-Quimper et Landerneau (réseau d'Orléans), est située à 562 kilomètres de Paris, au fond du golfe du Morbihan, à 46 kilomètres de son embouchure. Elle est disposée en amphithéâtre sur une colline au pied de laquelle coule la petite rivière du Lizier. Pour savoir si elle jouissait d'une grande importance avant la conquête romaine, il faudrait avoir décidé si Dariorig, la capitale des Vénètes, était situé à Vannes ou à Locmariaquer, qui se disputent cet honneur sans qu'on ait pu jusqu'ici trancher cette difficulté.

Soumise aux Romains avec toutes les cités des Vénètes, Vannes fut entourée de fortifications et mise en communication par quatre grandes routes avec Locmariaquer, Corseult, Redon, Rieux, Nantes, Port-Navalo.

Deodatus y prêcha le christianisme au IVe siècle. Conan Mériadec passe pour y avoir établi le premier évêque, Judicaël. Selon d'autres, ce n'est qu'au siècle suivant que l'église épiscopale de Vannes prit naissance par l'installation de Paterne, à l'occasion de laquelle Perpetuus, évêque de

Tours, convoqua à Vannes un concile en 465 (398). Elle resta ainsi soumise aux souverains de la Bretagne jusqu'au milieu du VI^e^ siècle, à la mort d'Hoël I^er^. Depuis ce moment, elle eut des comtes particuliers, qui, tantôt indépendants et tantôt obligés de reconnaître les rois francs, souvent en lutte avec leurs voisins, se signalèrent en général par un caractère de barbarie mêlée de violence et de perfidie. Warroch, l'un d'eux, après avoir refusé le tribut à Chilpéric, l'époux de Frédégonde, battit ses troupes, consentit victorieux à payer mille sols et un tribut annuel, rompit le traité, attaqua de nouveau les Francs, ravagea le comté de Rennes, et, voyant son propre comté ravagé à son tour par le comte de Rennes, se jeta sur celui de Nantes, dont ses soldats coupèrent et emportèrent chez eux toutes les vendanges (579).

Vannes reconnut l'autorité des Carlovingiens jusqu'à Charles le Chauve, qui, le dernier, y battit monnaie. Noménoë, à cette époque, enveloppa cette ville dans ses grands desseins d'indépendance bretonne, et substitua à l'évêque Susannus un évêque de son choix. Celui-ci, en 874, seconda le comte Pasquiten dans le complot qui amena l'assassinat du roi Salomon au pied des autels.

Nous ne reviendrons pas sur les luttes des comtes de Vannes et de Rennes (*voyez* Rennes au département d'Ille-et-Vilaine). Au milieu du XII^e^ siècle, Vannes fut conquise par Henri II, roi d'Angleterre. Dans la querelle de Charles de Blois et de Montfort, les bourgeois de cette cité ne se prononcèrent franchement pour l'un ni pour l'autre. Charles de Blois s'en empara en 1342, et aussitôt Jeanne de Monfort accourut pour l'en chasser. Un premier assaut échoua; mais Robert d'Artois, qui était parmi les asiégeants, divisa l'armée en trois corps, en fit marcher deux à l'attaque pendant la nuit à la lueur de grands feux allumés, tandis que le troisième filait d'un autre côté silencieusement et dans les ténèbres. Tous les défenseurs de la ville s'étant portés à la rencontre des deux premiers corps, elle fut surprise par le troisième et tomba au pouvoir des Anglais. Mais, peu de temps après, Clisson, Hervé de Léon et Beaumanoir la reprirent de vive force par un beau fait d'armes. Robert d'Artois, grièvement blessé dans la retraite, alla mourir en Angleterre. Les seigneurs du parti français gardèrent Vannes avec le même courage qui leur avait servi à la reprendre. Ils repoussèrent Édouard III lui-même, malgré l'importance que ce prince attachait à la conquête de cette place, lorsqu'il écrivait au prince de Galles, son fils, que *la cité de Vanes est la meilelur ville de Bretaigne après la ville de Nauntes* et que *saunz estre seur de ladite ville*, on ne pouvait l'être du pays.

Un peu plus tard (1380), elle fut pourtant occupée par les Anglais sous le commandement du duc de Buckingham, mais du plein gré des habitants, qui, voyant Montfort triompher, ouvrirent leurs portes au capitaine anglais en lui faisant jurer qu'il sortirait de la ville quinze jours après qu'il en serait requis par eux. Pendant son séjour, Vannes fut témoin d'un de ces combats chevaleresques dont la guerre de Cent ans offre tant d'exemples. Cinq chevaliers français, à la suite d'un défi jeté sous les murs de Nantes, combattirent contre cinq chevaliers à cinq coups de lance, cinq coups d'épée, cinq coups de hache et cinq coups de dague. Les champions anglais furent tous vaincus. Un de leurs compatriotes, Farrington, ne put supporter cette humiliation nationale et crut l'effacer en recourant à une perfidie qui ne fit qu'ajouter une flétrissure honteuse à une défaite honorable. Il feignit un mal au genou et descendit dans la lice sans cuissards, priant son adversaire de se dégarnir de même pour égaliser la lutte. Celui-ci (c'était le seigneur de Chastel-Morant, un des vainqueurs de la veille) y consentit par courtoisie, et l'Anglais, traîtreusement, dès le troisième coup de lance, lui perça la cuisse. L'indignation des deux armées fut égale. Buckingham fit arrêrer le chevalier déloyal et offrit à Chastel-Morant de le lui livrer en lui envoyant 50 nobles dans un gobelet d'argent. Aussi généreux que son adversaire l'avait été peu, Chastel-Morant demanda qu'il fût mis en liberté, renvoya l'argent et ne garda que le gobelet.

L'importance de Vannes dans ces guerres attire sur elle l'attention des ducs de Bretagne. Souvent déjà ils y avaient résidé : ils occupaient alors le château de la Motte, dont la première fondation remontait au comte Warroch, mais qui avait été reconstruit au XIII^e^ siècle. Jean VI voulut posséder dans cette ville une résidence plus magnifique et donner en même temps à la place une défense nouvelle. Dans ce but, il fit construire le château de l'Hermine, dont les murs se rattachaient à ceux de Vannes. Ce château était en construction, lorsque Jean IV, jaloux de la puissance d'Oli-

vier de Clisson, qui venait d'ajouter à sa grande fortune le titre de connétable de France et qui méditait une alliance avec la famille de Charles de Blois, résolut de s'en débarrasser par la perfidie.Il convoqua des états à Vannes (1387). Clisson y vint avec le sire de Laval, son beau-frère ; le vicomte de Rohan, son gendre, et le sire de Beaumanoir. Jean leur fit un accueil plein de grâce, les traita magnifiquement au château de la Motte, et, avant de les laisser se retirer, leur proposa de visiter l'Hermine. On s'y rendit, on but avant d'entrer. On visita la bâtisse. A portée de la tour principale : « Sire Olivier, dit le duc, il n'y a homme deçà la mer qui se connoisse mieux en ouvrage de maçonnerie que vous faites. Si vous prie, beau sire, que vous montiez là sus, si me saurez a dire comment le lieu est édifié. Si il est bien, il demeurera ainsi ; si il est mal, je l'amenderai ou ferai amender. » Olivier voulait qu'il passât le premier par honneur : « Montez toujours, répondit Jean ; j'ai deux mots à dire au sire de Laval. » A peine entré, le connétable fut saisi par des hommes armés et chargé de fers. Le duc, dans la fièvre de cette mauvaise action, *plus vert qu'une feuille*, après de longues hésitations et malgré les prières des seigneurs de Laval et de Rohan, donna l'ordre de jeter Clisson à la rivière. Sa nuit fut pleine de trouble, sans sommeil. Le lendemain seulement, la lumière du jour sembla éclairer tout à coup pour lui les conséquences de son crime. Il vit se dresser devant ses regards la vengeance des Clisson, la vengeance des seigneurs bretons, la vengeance du roi de France. Il appela le capitaine du château, lui découvrit ses remords. Celui-ci les avait prévus et n'avait point exécuté ses ordres. Jean IV fut plein de joie ; mais ses remords n'allaient pas jusqu'à la réparation complète de son crime, et il rendit la liberté au connétable en exigeant qu'il livrât ses villes et châteaux avec une rançon dc cent mille écus d'or. Clisson promit, sachant bien que l'honneur ne l'obligeait pas à tenir une promesse arrachée par de tels moyens, et bientôt il commença contre son suzerain une guerre à outrance.

Au xv^e^ siècle, Vannes, comme la plupart des villes de Bretagne, fut l'objet de la sollicitude administrative des ducs. Pendant les états de Vannes (1451-1452), Pierre II, profitant des circonstances politiques pour augmenter l'industrie de ses États, y appela, en leur accordant plusieurs franchises, des ouvriers de divers états. Les intentions du duc demeurèrent malheureusement sans résultats ou à peu près. Comme à Rennes, une seule industrie, celle des draps, prit à Vannes quelque consistance.

Par un contraste assez singulier, c'est au moment même où Vannes acquérait ces nouveaux éléments d'industrie qu'elle acquit aussi un saint patron. Au reste, ce xv^e^ siècle fut fertile en personnages d'une grande sainteté et d'une puissante influence morale sur la foule. Qu'il suffise de rappeler Jeanne Darc, précédée déjà de deux ou trois enthousiastes du même genre, et plus tard saint François de Paule. Le saint qui devint le patron de Vannes est le fameux Vincent Ferrier. Il s'y rendit en 1417, après avoir déjà remué les peuples par sa parole. Le duc, la duchesse et leur cour, le clergé, la bourgeoisie et le peuple, vinrent à la rencontre du saint homme, monté sur son âne, qui refusa de loger au château de la Motte et préféra une simple maison particulière. Il fit encore quelques courses dans les pays voisins ; mais, quand il revint, son âne ne voulut plus repartir : il demeura et mourut à Vannes. L'eau qui servit à laver son corps fut soigneusement recueillie et gardée par la duchesse Jeanne. Un légat du pape vint trente-six ans après (1455) célébrer à Vannes la fête de sa canonisation accordée par le pape. Depuis ce temps, son image figure sur une des portes de la ville, qui continue d'invoquer sa protection spéciale et qui révère son tombeau dans la cathédrale.

C'est encore dans le cours du xv^e^ siècle que la cathédrale de Vannes, dédiée à saint Pierre, fut mise, par les soins de l'évêque Validaire, à peu près dans l'état où on la voit aujourd'hui. Elle avait commencé à être rebâtie après l'invasion des Normands, qui avaient détruit le bâtiment primitif. Une aiguille hardie la surmontait ; détruite par la foudre, en 1824, elle a été remplacée par une flèche assez lourde. La voûte intérieure a beaucoup de majesté et repose sur des murs latéraux au lieu de pilastres.

Le dernier des ducs de Bretagne, François II, fit à Vannes l'honneur d'y rétablir la résidence du parlement créé par lui sous le nom de *Grands Jours* pour la province, en 1485, et qui devait s'y assembler régulièrement du 15 juillet au 15 septembre.

Ainsi le xv^e^ siècle fut pour cette ville un siècle de prospérité, d'accroissement. Mais la fin de ce même siècle amena la fin de l'indépendance bretonne. François II avait pris la précaution de faire déclarer

dans les états tenus à Vannes, en 1485, ses deux filles, Anne et Isabelle, aptes à lui succéder. Mais cette mesure ne suffisait pas pour mettre la Bretagne à l'abri de la convoitise des rois de France. Charles VIII fit entrer dans ce pays ses troupes. Vannes tomba enfin avec toute la Bretagne au pouvoir de la couronne de France, qui la traita avec égard. Elle fut confirmée par Louis XII et François Ier dans la possession de son parlement, que Henri II ne lui enleva (1554) qu'après l'avoir dotée d'un présidial. C'est à Vannes que se tinrent, en 1532, les états provinciaux dans lesquels fut déclarée définitive la réunion de la Bretagne à la France.

Les états de Bretagne se réunirent encore six fois au XVIe siècle, dix fois au XVIIe, une fois au XVIIIe. Ceux de 1567 réclamèrent énergiquement le maintien des libertés garanties par le contrat de la *feue reine Anne*. Vers ce temps, en effet, les efforts redoublaient pour rattacher la province au grand pays dont elle était devenue une partie intégrante. Sous l'évêque Louis de La Haye, en 1577, René, seigneur d'Aradon, fonda à Vannes un collège où les Bas-Bretons venaient apprendre la langue des *Gallos*, d'où le proverbe : *Bon Breton de Léon, bon Français de Vannes*. Vannes devint donc comme le chef-lieu de la langue française en Bretagne. Son collège acquit, sous la direction des jésuites, une prospérité toujours croissante, jusqu'à compter 1,500 élèves au XVIIIe siècle. Supprimé en 1791, il fut rétabli en 1804 et a compté encore, sous l'Empire, 600 élèves. C'est aujourd'hui un de nos bons lycées.

Sous la Révolution, Vannes vit se dessiner dans ses murs et autour de ses murs les différents partis qui divisèrent alors la France. Tandis que l'évêque Amelot, refusant de prêter le serment et de quitter son palais épiscopal conformément au décret, appelait à lui les paysans en armes, la garde nationale de Vannes, docile aux ordres des administrateurs du département, repoussait des murs les agresseurs et leur tuait vingt-six hommes (13 février 1791). M. Amelot fut envoyé à la barre de l'Assemblée nationale et remplacé par M. Lemasle, curé de Pontivy. Deux autres fois encore Vannes eut à lutter contre les campagnes, et le fit victorieusement, grâce à l'énergie de ses magistrats. Puis elle vit passer Hoche, se rendant à Quiberon, et le vit revenir vainqueur des Anglais et des émigrés. Il y trouva les représentants de l'Assemblée en mission dans le pays et leur rendit compte de l'expédition. Plus de 500 prisonniers de Quiberon furent fusillés à La Garenne, à L'Ermitage et sur la rive droite de la baie de l'Armor, au lieu dit encore aujourd'hui : *la Pointe des émigrés*. Parmi ceux qui tombèrent à La Garenne, nous citerons : MM. de Sombreuil, de Broglie, de La Landelle, de Hercé, évêque de Dol. En l'an VIII, Vannes fut surprise par Cadoudal et *son armée divisionnaire de Vannes*. Les républicains prirent la ville. En 1815, il y eut encore un mouvement, celui de la *petite chouannerie*, auquel prirent part les élèves du collège. Le duc d'Angoulême vint ensuite dans cette cité, et l'on y célébra un service funèbre pour les victimes exhumées de Quiberon.

Les siècles n'ont pas beaucoup changé l'aspect de Vannes. Étages qui surplombent, pignons en zigzag donnent à ses rues une physionomie moyen âge. Ses édifices publics même sont pour la plupart d'antique origine. La cathédrale Saint-Pierre, dont quelques parties datent du XIIIe et du XVe siècle, était accompagnée d'une tour terminée par une belle flèche pyramidale qui a été détruite par la foudre en 1824; son portail septentrional en est la partie la plus remarquable; l'évêché occupe l'ancien couvent des Carmes déchaussés : la préfecture, construction nouvelle, sans intérêt, occupe en dehors de la ville l'emplacement de l'ancien couvent des Jacobins. L'hôtel de ville, qui date de 1680, était autrefois surmonté d'un beffroi, qui a été abattu il y a une vingtaine d'années. Parmi les monuments publics, citons encore l'hôtel-Dieu, l'hôpital général et l'hospice Saint-Yon, qui reçoit les incurables.

L'ancien couvent des Carmélites est occupé par une maison centrale de détention pour les femmes; celui des Visitandines est converti en caserne; la halle aux grains est une élégante construction moderne. La salle de spectacle n'est autre que cette célèbre salle haute de la Halle où se sont réunis les états de 1532. Nous ajouterons que la chapelle du collège est un édifice d'un style remarquable, et nous mentionnerons la *Tour du Connétable*, dernier débris du fameux château de l'Hermine, démoli par l'ordre de Louis XIII. Ses salles sont occupées par le Musée archéologique, un des plus riches de France en antiquités préhistoriques et celtiques.

Vannes possède encore quelques restes de ses anciennes murailles; nous citerons la tour Juliette, poudrière; la porte Saint-Paterne et la porte

Neuve, qui était à l'angle de l'ancien château de la Motte; enfin plusieurs maisons en bois ou en pierre du xv^e^ et du xvi^e^ siècle, entre autres celle de saint Vincent Ferrier et le château Guillard, méritent l'attention par leur décoration extérieure. Les deux principales promenades de la ville sont celles de la Garenne et de la Rabine qui longe le port.

L'agriculture est en voie de prospérité et de progrès autour de Vannes. Son industrie n'est pas très riche et ne fournit qu'aux besoins des campagnes voisines. Elle consiste surtout dans la fabrication du *drap de Vannes* et des toiles. Son commerce maritime a quelque activité et se fait par des bâtiments de 60 à 80 tonneaux. Des caboteurs de 100 à 150 tonneaux y apportent, en outre, des vins, des eaux-de-vie, des matières résineuses, qu'ils échangent contre des fers, du chanvre, du sel, des grains, du miel, du beurre. La population de cette ville est de 17,946 habitants. Aujourd'hui chef-lieu du département, d'un arrondissement, évêché; possédant un tribunal de première instance, un tribunal de commerce, un lycée et une école d'hydrographie, trois sociétés savantes, dont l'une, la Société archéologique du Morbihan, a publié d'excellents travaux, c'était autrefois le chef-lieu d'un présidial et d'une amirauté. Elle dépendait du parlement de Rennes et de l'intendance de Nantes.

Vannes est la patrie du général baron Favre et de l'avocat Billault, ministre du second Empire.

Les armes de Vannes sont : *de gueules, à une hermine au naturel passante, accolée d'un manteau d'hermine doublé de toile d'or, voletant et ayant sur la tête une couronne ducale d'or, avec cette devise :* MELIUS MORI QUAM FOEDARI.

SARZEAU. — Sarzeau, chef-lieu de canton, situé à 22 kilomètres au sud de Vannes, dans la presqu'île de Rhuys, qui ferme au sud le golfe du Morbihan, compte une population de 5,718 habitants.

Cette petite ville est dans une charmante situation, entourée de bois et de vallons. Elle possède un petit port, qui reçoit annuellement une centaine de caboteurs; elle fait un commerce de sel, produit de ses salines, de bois, de fers, de vins, de draps, grains et bestiaux. On y construit des bateaux de pêche, et elle possède une minoterie. La presqu'île de Rhuys, dont elle est pour ainsi dire la métropole, est renommée par la bonté exceptionnelle de son climat; il n'y gèle jamais. Le figuier et la vigne y réussissent.

Sarzeau est la patrie du littérateur Le Sage; on y montre encore la maison de Daniel de Franche-ville, évêque de Périgueux, qui mourut de la peste en soignant ses administrés et du conventionnel Lequinio. La presqu'île de Rhuys renferme de nombreux monuments mégalithiques, et près du village de Tumiac on voit le plus grand tumulus qui existe en France. Il a 33 mètres de circonférence à la base : on l'appelle le Grand-Mont.

SAINT-GILDAS-DE-RHUYS. — Saint-Gildas-de-Rhuys, commune de 1,182 habitants, située dans le canton de Sarzeau, à 28 kilomètres au sud de Vannes, sur la côte méridionale de la presqu'île, doit son origine à un monastère qu'a illustré le séjour d'Abélard. En face, dans la mer, à égale distance de la presqu'île et de Belle-Ile, est située l'île d'Houat. Un saint homme, Gildas, s'était établi sur ce rocher aride, au vi^e^ siècle de l'ère chrétienne. Il y menait une vie dure et ascétique, couchant sur la terre, ne mangeant que trois fois par semaine. La renommée de Gildas devint si grande que son île devint bientôt incapable de contenir les nombreux disciples qui venaient vivre sous ses lois. Le comte de Vannes, Guérech ou Warroch, lui fit don d'un château qu'il possédait sur la presqu'île de Rhuys, et le saint homme y fonda un monastère qui reçut son nom. Un jour, ce vénérable anachorète vit venir à lui un seigneur du Morbihan, nommé Comorre, type de Barbe-Bleue, qui tuait toutes ses femmes dès qu'elles étaient enceintes. Sur ces côtes de Bretagne les hommes, autrefois, n'étaient point doux pour les femmes; le pays de Gilles de Retz n'est pas bien loin de là. Donc, ce Comorre s'était épris de la belle Triphine, la fille bien-aimée du comte Guérech, qui refusait de livrer son trésor aux mains de ce monstre, tout en redoutant son audace et son crédit auprès du roi des Francs. Comorre s'y prit plus habilement. Il alla prier Gildas d'intercéder pour lui : le saint le repoussa d'abord; puis, touché de ses larmes, de ses apparences de repentir et de ses promesses de conversion, se chargea d'obtenir Triphine. Comorre traita avec une douceur admirable sa nouvelle épouse pendant six mois; mais quand sa grossesse parut, il éclata en menaces, en mauvais traitements; elle s'enfuit, il courut après elle et lui trancha la tête. Désespéré de cette nouvelle, Guérech alla trouver Gildas et lui dit avec reproche : « C'est toi qui m'as persuadé de livrer ma fille, c'est à toi de me la rendre. »

Le saint se rendit auprès de la morte et la ressuscita. Bientôt elle accoucha d'un fils, puis s'en alla cacher sa douleur dans un monastère des Côtes-du-Nord, où un village porte encore le nom de Sainte-Triphine. Le fils fut baptisé Trémeur et élevé dans l'abbaye de Saint-Gildas. Mais son père barbare, ayant connu sa naissance et sa retraite, vint le tuer à son tour. On le révère sous le nom de saint Trémeur.

Telle est la tragique légende associée à l'origine de ce monastère qui, plus tard, abrita quelque temps l'existence si tourmentée d'Abélard. Les Normands avaient dévasté le monastère. Des forêts avaient envahi ces lieux; les bêtes sauvages en étaient les seuls habitants. Geoffroy Ier releva le monastère (1108). Mais les moines qui s'y réunirent prirent en quelque sorte le caractère sauvage des lieux. Lorsque Abélard s'y rendit comme abbé, il n'y trouva que des hommes livrés à tous les désordres et à toutes les violences. « Je tombai, dit-il lui-même, entre les mains meurtrières de chrétiens et de moines mille fois pires et plus féroces que les païens... C'était un pays barbare, dont la langue m'était inconnue et, en horreur, je n'avais de commerce qu'avec des peuples féroces; mes promenades étaient les bords inaccessibles d'une mer agitée, ou les sombres profondeurs des forêts. Mes moines n'avaient d'autre règle que de n'en point avoir. Je voudrais que vous vissiez ma maison, vous ne l'auriez jamais prise pour un monastère; les portes en sont ornées de pieds de biches, de loups, d'ours, de sangliers, des dépouilles hideuses des hiboux. J'éprouve chaque jour de nouveaux périls; je crois à tout moment voir sur ma tête un glaive suspendu. » Sa vie même, quand il tenta de rétablir la discipline, fut en danger; effectivement ses religieux employèrent, pour se débarrasser de lui, le fer et le poison; il dut, pour échapper aux dangers qui le menaçaient, s'enfuir du monastère. C'est le souvenir d'Abélard qui attire encore aujourd'hui à Saint-Gildas de nombreux voyageurs. Ils y admirent l'ancienne église du monastère, aujourd'hui l'église paroissiale, dont la nef est moderne, mais dont le chœur et le transept nord sont du XIe siècle. Ils y remarquent l'appareil en feuilles de fougère (*opus spicatum*), tellement rare en Bretagne qu'on ne le trouve qu'à Saint-Gildas, appareil fort employé au XIe et au XIIe siècle, et qui disparut au XIIIe. Les corbeaux à figures grimaçantes appartiennent aussi au style de cette époque. L'ouragan du 28 mars 1836 a malheureusement fait de grands dégâts. Quant aux forêts où Abélard s'enfonçait pour pleurer ses malheurs, on n'en voit plus que les restes à la marée basse; preuve que la mer a fait des progrès sur cette côte.

Sucinio. — Près de Saint-Gildas, à 3 kilomètres au sud-est de Sarzeau et au bord de la mer, s'éleva, au XIIIe siècle, le château de Sucinio. *Soucy-n'y-ot*, dit l'étymologie menteuse, comme si le souci n'était pas de tout temps et de tout lieu. Est-ce à cause de ses murs épais, de ses tours, dont quelques-unes comblent aujourd'hui les douves de leurs ruines, que les seigneurs de ce château lui donnèrent un titre si présomptueux? N'eurent-ils point quelque souci des dangers du dehors, lorsque au XVe et au XVIe siècle ils firent construire ces parapets à mâchicoulis en ogive, dont le style même est une date? Fondé par Jean le Roux, en 1250, qui en partit, avec son fils, pour la seconde croisade de saint Louis (1270), Sucinio fut souvent la résidence des ducs bretons. Pris par Charles de Blois, lors de la guerre de la succession de Bretagne, il fut repris par le comte de Montfort quelque temps après. Du Guesclin s'en empara en 1373 sur les Anglais. En 1498, Anne de Bretagne le céda à perpétuité au duc de Châlons, prince d'Orange; mais, en 1520, François Ier le confisqua, et, un peu plus tard, il en donna l'usufruit à la comtesse de Chateaubriand. Catherine de Médicis en eut à son tour la jouissance. Sous la Ligue, Mercœur s'en empara, puis le rendit à Henri IV. Ce monarque lui ayant offert un jour de goûter son meilleur vin, Mercœur n'accepta qu'à condition que lui-même viendrait boire de *son bon vin de Sucinio*. Il y avait donc là un excellent cru. Aujourd'hui il est détestable. La même décadence s'est produite en d'autres points du département. Henri IV avait donné ce château à Gaspard de Schomberg; après lui, il appartint à la princesse de Conti et au duc de La Vallière; enfin, en 1795, ce château fut pris par une division de l'armée royaliste, commandée par le marquis de Tentiniac. Le château de Sucinio, dont les restes sont conservés avec soin par le propriétaire, a la forme d'un pantagone irrégulier; des huit tours qui flanquaient ses courtines à mâchicoulis, il en reste encore cinq. La chapelle était dans la tour qui est au centre de la courtine qui regarde l'orient : le donjon était au nord-ouest, on l'appelle encore dans le pays la Tour-Neuve,

parce que sa construction était postérieure à celle des autres.

Ile de Gavr'inis. — L'île de Gavr'inis ou île de la Chèvre est au sud de l'île aux Moines, et elle en est séparée par un canal qui est quelquefois difficile à cause des courants; elle possède le monument mégalithique le plus curieux du département: c'est un tumulus dans l'intérieur duquel se trouve une grotte formée par une succession de dolmens formant une allée couverte, longue de 13 mètres et se terminant par une chambre de 2 mètres 50 centimètres de côté, dont les parois verticales sont couvertes de sculptures formant des lignes bizarres, droites, courbées, en zigzag, singulièrement entrecroisées.

Elven. — Elven, station de la ligne de Nantes-Savenay-Landerneau-Ploërmel et Pontivy, chef-lieu de canton de 3,397 habitants, située à 20 kilomètres au nord-est de Vannes, près de la rive droite de l'Arz, possède sur son territoire plusieurs dolmens et menhirs. Mais ce qui mérite particulièrement l'attention, c'est le château de Largouët, situé à 2 kilomètres au sud-est de la ville, et connu aujourd'hui sous le nom de *Tour d'Elven*. Ce château paraît avoir été construit au XII^e^ ou au XIII^e^ siècle par un seigneur de Malestroit, sur le plan et le modèle d'un château fort qu'il avait pris d'assaut en Palestine; il appartint plus tard à la maison de Rieux, et, en 1490, Anne de Bretagne le fit ruiner à l'exception du donjon, pour punir le maréchal de Rieux de sa révolte. Ce château, qui s'élève au milieu d'une lande et dont le pied est baigné au nord par un marécage, était de forme elliptique; les murs des courtines étaient très épais et formés de pièces de grand et de petit appareil. Le portail, suivant l'usage, était flanqué de deux tours avec herse et pont-levis. La grande tour du donjon, qui, seule est bien conservée et paraît d'une époque postérieure, est d'un aspect imposant; sa forme est octogonale. Cette tour est partagée en cinq étages.

Au-dessus de la plate-forme, couronnée de mâchicoulis, s'élève un petit châtelet auquel on parvient par un escalier intérieur, et du haut duquel on découvre une très grande étendue de pays. Des barbacanes, des meurtrières, des fenêtres à meneaux de pierre indiquent au dehors les différents étages du donjon d'Elven; une très grande fenêtre en ogive est celle de la chapelle ménagée dans l'épaisseur de la muraille.

Cette tour, qui émerge d'un paysage sauvage, et dont le lierre et les ronces défendent les abords, était bien capable de fixer l'attention des romanciers; aussi M. de Kératry, dans le *Dernier des Beaumanoir*, M. Octave Feuillet, dans son *Roman d'un jeune homme pauvre*, y ont-ils placé les scènes les plus palpitantes d'intérêt de leur fiction.

La Roche-Bernabd. — Sur la rive gauche de la Vilaine, à 10 kilomètres de son embouchure, s'élève la petite ville de La Roche-Bernard (*Rupes Bernardi*), chef-lieu de canton de 1,231 habitants, à 41 kilomètres au sud-est de Vannes et sur la limite du département et de celui de la Loire-Inférieure. La première partie de son nom vient d'un gros rocher dont le pied baigne dans la rivière, et la seconde du plus ancien seigneur du lieu que l'on connaisse. Il s'appelait Bernard et vivait au XI^e^ siècle.

La Roche-Bernard est célèbre pour avoir été, de toutes les villes bretonnes, la première qui reçut la Réforme protestante. Elle y fut apportée et propagée par d'Andelot, frère de l'amiral Coligny. Un temple protestant s'éleva à La Roche-Bernard, où se tint un synode en 1563. Cent ans après, un grand nombre d'habitants étaient encore calvinistes et occupaient tout un quartier dont les maisons communiquaient entre elles. Les habitants de La Roche-Bernard, jusqu'en 1839, n'ont eu qu'un bac pour passer la Vilaine. Ils en sont bien dédommagés aujourd'hui, depuis que l'ingénieur en chef Leblanc y a construit un admirable pont d'une seule travée de 197 mètres de longueur. Le tablier, élevé de 33 mètres au-dessus des plus hautes marées d'équinoxe, permet aux navires même de 500 tonneaux de passer dessous à pleines voiles en abaissant seulement leurs mâts de perroquet.

La Roche-Bernard fait un certain commerce de grains; son port, dont le tonnage est d'une cinquantaine de navires caboteurs, y importe des vins, des légumes, des bestiaux et exporte des ardoises, des grains et des peaux tannées.

Les armes de La Roche-Bernard sont: *d'or, à une aigle à deux têtes de sable; membrée, becquée et armée de gueules.*

Lorient (lat. 47° 44′ 45″; long. 5° 41′ 30″ O.). — Lorient, importante station de la ligne de Nantes à Brest par Landerneau, à 616 kilomètres de Paris,

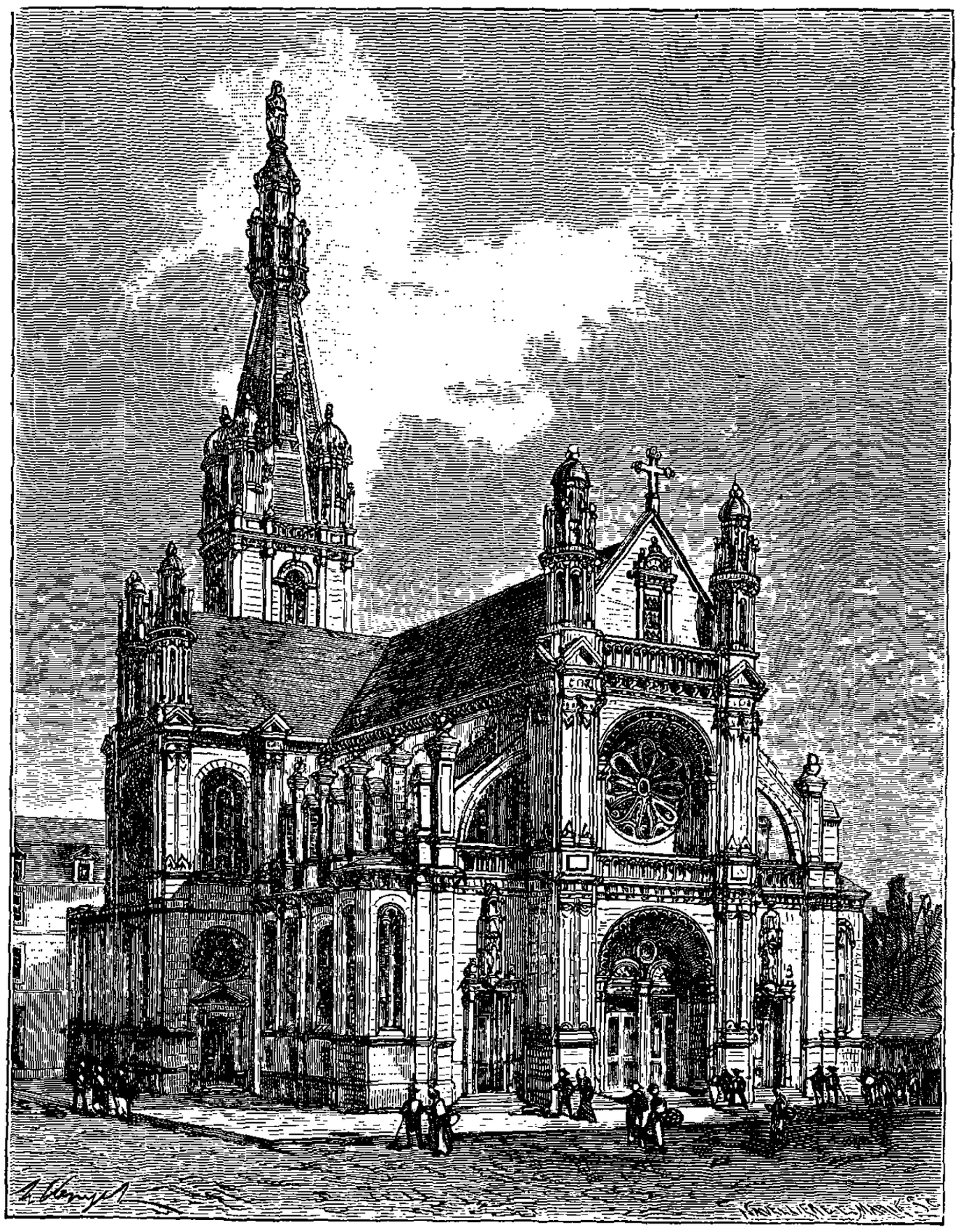
est une grande et belle ville maritime, port militaire, à l'embouchure du Scorff et du Blavet, chef-lieu d'un arrondissement maritime et chef-lieu d'arrondissement et de deux cantons, avec tribunal maritime, tribunal de première instance, tribunal de commerce, lycée avec cours préparatoires à l'école de marine, école d'hydrographie, etc., et une population de 35,165 habitants, à 56 kilomètres à l'ouest-nord-ouest de Vannes.

Lorient n'existe comme ville que depuis un siècle et demi. En 1689, Mme de Sévigné, parcourant cette partie de la Bretagne, écrivait à sa fille : « Nous avons fait depuis trois jours le plus joli voyage du monde au Port-Louis, qui est une très belle place, située comme vous savez : toujours cette belle pleine mer devant les yeux... Le lendemain, nous allâmes en un lieu qu'on appelle Lorient, à une lieue dans la mer; c'est là qu'on reçoit les marchands et les marchandises qui viennent d'Orient. » Mme de Sévigné marque ici à la fois l'état où, de son temps, se trouvait Lorient et l'origine naturelle de son nom, qu'il n'est point nécessaire de dériver de *Loc-Roch-Yan* (lieu de La Roche-Jean), qui est celui d'un ancien château bâti au confluent du Blavet et du Scorff. La Compagnie des Indes orientales, constituée par Louis XIV en 1664, avait fixé à Lorient sa résidence. Elle y avait trouvé des hangars déjà construits, depuis 1604, par quelques marchands qui avaient pour habitude de relâcher dans cette baie et d'y déposer leurs cargaisons. La Compagnie en construisit de nouveaux et de plus vastes avec des maisons pour les employés, et l'État établit au même lieu un chantier de constructions navales.

Lorient avait déjà une grande importance lorsque la Compagnie des Indes orientales, fondue avec celle d'Occident, obtint des privilèges considérables, le monopole du tabac, l'exploitation des loteries, etc. Ces ressources nouvelles décidèrent la Compagnie à de grands travaux pour l'achèvement de la ville et du port de Lorient, dont elle voulait faire sa place d'armes et son magasin général (1728). Des ingénieurs, des officiers de marine, des pilotes furent appelés à grand prix. Les rivages du Scorff et du Blavet fournirent un granit bleu, précieux pour la construction. La ville s'éleva sur un plan régulier, avec des rues croisées à angle droit, des quais magnifiques, des ateliers, des magasins, des casernes, un moulin à poudre, des aqueducs. Le port fut creusé, la rade et les passes furent balisées; des remparts protégèrent la place. Sur un monticule, au sud du port, s'éleva la *Tour de la Découverte*, haute de 37 mètres et demi, et d'où l'œil peut surveiller la mer dans un rayon de 50 kilomètres. Un édit de 1738 érigea Lorient, qui comptait déjà 14,000 habitants, en municipalité, avec des octrois et le droit d'envoyer un député aux états de la province. La municipalité nouvelle s'empressa de demander à Pierre d'Hozier, juge général des armes de France, des armoiries pour la cité de Lorient; elles furent réglées ainsi : *un écu de gueules, à un vaisseau d'argent, voguant sur une mer de sinople, et un soleil d'or se levant derrière des montagnes d'argent, posées au flanc droit de l'écu.*

Ces emblèmes promettaient bien des richesses aux vaisseaux partis de Lorient. La Compagnie ne portait pas moins haut son ambition dans sa devise orgueilleuse : *Florebo quocumque ferar*. Comme elle voulait tout centraliser à Lorient, elle obtint, en 1735, d'y établir la vente générale des marchandises de l'Inde, dont Le Havre et Nantes étaient depuis longtemps en possession. Ce nouvel avantage accordé à Lorient fut une des causes les plus actives du rapide accroissement de sa population. Non seulement la Compagnie y établit son directeur, sa cour des comptes, ses agents, mais les officiers du roi, les employés, les fermiers généraux s'y fixèrent. Les actionnaires s'y transportèrent tous les ans à l'époque où arrivaient les vaisseaux chargés de richesses; ils y venaient avec leurs familles, unissant le voyage d'agrément au voyage d'intérêt, et s'installant dans les beaux hôtels ou les agréables maisons de campagne qui avoisinaient la cité.

C'est de Lorient que l'illustre et malheureux La Bourdonnais appareilla, en 1740, avec cinq vaisseaux. Des troupes d'aventuriers accouraient de tous côtés pour aller prendre part aux richesses de l'Inde. Dans l'une de ces troupes, amas des gens du dernier étage, arriva à Lorient, en 1754, avec un paquet de quelques hardes et de quelques livres choisis, un jeune homme de vingt et un ans que l'amour de la science, et non de l'or, entraînait vers les mêmes régions. Avide de voir l'Inde, d'en étudier de près les mœurs et les religions, mais trop pauvre pour entreprendre le voyage à ses frais, il s'était engagé. Déjà connu de plusieurs savants illustres à cause de ses connaissances précoces, il fut accueilli avec mille égards par le di-



Église Sainte-Anne d'Auray.

recteur de la Compagnie, qui obtint pour lui du roi une pension de cinq cents livres, et lui fit donner par la Compagnie une chambre sur un de ses vaisseaux avec la table du capitaine. Ainsi se rendit aux Indes Anquetil-Duperron, qui en rapporta, après y être demeuré huit ans, le livre de Zoroastre, jusque-là inconnu de l'Europe.

La guerre contre l'Angleterre fournit de bonne heure à Lorient l'occasion d'opposer aux attaques des ennemis toutes les ressources de sa défense. En 1746, une flotte anglaise débarqua dans la baie du Pouldu le général Synclair à la tête de 7,000 hommes. Ce général adressa au gouverneur une sommation d'envoyer les clefs de la ville, *sans quoi il la brûlerait et ferait passer les habitants au fil de l'épée.* Lorient comptait 15,000 hommes de garnison ; elle avait sur ses remparts 80 canons et 3 mortiers ; la réponse fut ce qu'elle devait être : en trois jours, les Anglais perdirent 900 hommes, et Synclair se mit en retraite. Mais, par une pusillanimité incroyable, tandis que les Anglais s'éloignaient, la municipalité, qui l'ignorait et qui s'effrayait bien à tort sur les suites de ce siège, envoyait à leur camp des députés chargés d'une capitulation. Les députés cherchèrent l'ennemi et ne le trouvèrent pas. La ville apprit à leur retour qu'elle avait battu les Anglais.

Le traité de Paris (1763) ruina le commerce

français sur la côte de Coromandel. La Compagnie se soutint encore quelque temps, grâce à des subventions du gouvernement, mais pour disparaître enfin, en 1769, par un arrêt du conseil, et laisser à tous les Français la liberté de faire le commerce au delà du cap de Bonne-Espérance. Dans un écrit publié à cette époque, l'abbé Morellet avança qu'elle avait reçu de l'État, de 1725 à 1769, 376 millions. Si ce chiffre est exact, il faut convenir que cette Compagnie était devenue pour la nation une lourde charge. On tenta pourtant encore deux fois, et sans succès, de la rétablir, jusque sous la Convention. Le matériel et les édifices publics du port de Lorient, évalués à 12,755,117 livres, furent cédés à l'État, ainsi que les ports, magasins, esclaves de la Compagnie, sur la côte de Bretagne ou sur celles de l'Inde et du golfe Persique. L'État s'engagea à payer aux actionnaires 1,200,000 livres de rentes perpétuelles, au capital de 30 millions.

Lorient cessait d'être le centre unique du commerce oriental. En vain on la dédommagea, en 1784, en la désignant comme un des deux ports francs (Bayonne était l'autre) promis aux États-Unis en 1778. Sa prospérité déclina. Toute l'activité de son port se borna aux expéditions de quelques armateurs qui envoyaient des bâtiments faire sur la côte d'Afrique le trafic des esclaves, aboli en 1792.

Érigée par la Révolution en chef-lieu d'arrondissement maritime, Lorient, comme toutes les autres villes d'ailleurs d'origine moderne, se déclara ouvertement pour le gouvernement révolutionnaire. Sa garde nationale marcha, en 1790 et 1792, contre les insurrections de la campagne. En 1794, elle prit également une part glorieuse à la lutte contre les Anglais, qui venaient de battre l'amiral Villaret de Joyeuse près de l'île de Groix, et qui amenaient les émigrés. Quatre représentants du peuple vinrent y tenir un conseil extraordinaire de guerre. Puis arriva Hoche lui-même, qui, de Lorient, sans avoir de carte exacte et d'après de simples indications vagues, traça le plan d'opérations dont la base était à Lorient même, et qui aboutit à la victoire de Quiberon. Sous le premier Empire et pendant les Cent-Jours, toutes les fois que les chouans tentèrent de remuer, les Lorientais furent sur pied.

Depuis le premier Empire, tous les préfets maritimes de l'arrondissement se sont appliqués à relever Lorient. La cale couverte, le bassin de carénage, la fosse aux mâts, les deux magasins de l'atelier de mâture, le chantier de Caudan agrandi jusqu'à comprendre une superficie de 150,000 mètres carrés, le vaste lazaret de l'île Saint-Michel, tout cela s'est fait depuis 1820 jusqu'à nos jours. L'entrée de la rade est défendue par la citadelle du Port-Louis et le fort de Loqueltas, par la batterie de Kernevel et le fort de l'île Saint-Michel. On a de plus nettoyé le port, et, en rendant plus fort le courant du jusant par le moyen d'une chaussée, on a fait en sorte qu'il se nettoyât lui-même et se creusât sans cesse davantage. Il y a constamment en construction dans le port de Lorient plusieurs bâtiments de tout rang.

La ville elle-même a reçu de nombreux embellissements et tout un quartier nouveau est projeté de l'autre côté du port du commerce, près de Karnel et de Kerfontaniou.

La pêche de la sardine constitue la plus active des industries de Lorient, et donne des produits fort estimés. Les grains, le bétail, le beurre, la cire, le miel, sont les autres objets d'exportation.

Le nom de Bisson, donné à la place du marché, rappelle cet héroïque lieutenant de marine qui, en 1827, périt avec son brick plutôt que de l'abandonner à des corsaires. Bisson était né à Guéméné; mais son père était établi depuis longtemps à Lorient, et lui-même était attaché comme officier à ce port.

Dans le cimetière, on remarque la tombe du poète Brizeux, qui chanta la Bretagne et les Bretons.

Les armes de Lorient, nous l'avons dit plus haut, sont : *de gueules, au vaisseau d'argent voguant sur une mer de sinople, à un soleil d'or levant derrière des montagnes d'argent.* On y ajouta plus tard : *un franc quartier d'hermine; au chef d'azur, chargé de six besants d'or.*

Port-Louis. — Port-Louis, sur l'Océan, à l'entrée de la rade de Lorient et à 8 kilomètres au sud de cette ville, est un chef-lieu de canton de 3,262 habitants. C'est le centre d'une industrie active, celle de la préparation des sardines. Port-Louis existait comme ville un siècle avant Lorient, et elle avait été élevée sur l'emplacement du village de Blavet, dont le nom breton était *Loc-pezran.*

C'était, dans l'origine, un simple hameau dont la chapelle, qui existe encore et qui porte la date de 1553, est aujourd'hui le plus ancien monument de

Port-Louis. Port-Louis, qui doit son nom à une flatterie de Richelieu envers Louis XIII, devint, grâce à la protection du cardinal, une ville, et bientôt même une ville importante. Mais, lorsque Lorient fut devenu l'objet des faveurs royales, elle déclina et fut bientôt abandonnée en faveur de sa rivale.

Sa citadelle, qui défend à l'est l'entrée de la rade de Lorient, a reçu, pendant quelques jours le prince Louis Napoléon, en 1836, à la suite de l'échauffourée de Strasbourg.

Au sud de Port-Louis, on a établi sur la presqu'île de Gavre un parc d'artillerie, des magasins et un champ de tir pour l'artillerie à longue portée.

Auray. — Auray (*Auraicum*, *Alréas, Alré*), station de la ligne de Nantes à Brest par Landerneau et tête de ligne du tronçon du chemin de fer d'Auray à Quiberon et de l'embranchement d'Auray à Pontivy, chef-lieu de canton, à 40 kilomètres au sud-est de Lorient, est une ville maritime de 4,633 habitants.

Quoique cette jolie petite ville prétende se donner pour fondateur le roi Artus lui-même, on ne connaît rien dans l'histoire qui paraisse justifier une si grande ambition nobiliaire. Dans un diplôme daté de 1069, on en trouve la première mention sous le nom de *château d'Alréas* ou *d'Alré*. Autour de ce château s'élevaient des cabanes de pêcheurs. La situation convenait, en effet, à une telle population : Auray est situé au fond du golfe que forme l'embouchure de la rivière du même nom; elle possède même aujourd'hui un excellent port où pénètrent des vaisseaux de fort tonnage, et qui est profondément encaissé dans la colline sur laquelle la ville s'élève.

Auray s'accrut peu à peu par le commerce sous les dominations successives des comtes de Guingamp et des ducs de Bretagne. Les fortifications dont le duc Arthur Ier entoura le château, en 1201, en firent un point fort important pour la guerre. Dans les discordes dont la Bretagne fut si longtemps déchirée au XIVe siècle, il attira les regards des deux compétiteurs, Charles de Blois et Jean de Montfort, et fut témoin de la bataille qui décida en faveur de ce dernier. Ce fut une lutte solennelle, parce qu'elle se faisait de part et d'autre avec la résolution d'en finir. « Allez, avait dit Jeanne de Penthièvre à Charles son époux, allez défendre mon héritage et le vôtre; ce soit Dieu et aussi les barons de Bretagne qui ci sont, comment j'en suis droite héritière : si vous prie chèrement que nulle ordonnance, ni composition de traité, ni d'accord, ne veuilliez faire ni descendre que le corps de la duché de Bretagne ne nous demeure. » Le saint homme partit, docile, malgré lui, aux ordres de sa femme. Il lui en coûtait de verser tant de sang, et il eût voulu vider la querelle par un combat singulier entre lui et Montfort. Il relevait de maladie et manquait de confiance. Un rêve le troublait : « Il avait cru voir un faucon pèlerin qui venait d'au delà de la mer, accompagné de plusieurs éperviers, lequel, volant en l'air, fondait sur un aigle, suivi de même d'un grand nombre d'autres oiseaux de proie, le faisait tomber à terre et lui tirait la cervelle de la tête. Il raconta ce songe à ses barons. L'un d'eux lui dit, pour le rassurer, qu'il était le faucon lui-même et qu'il viendrait au-dessus de ses besoignes; mais cette explication favorable ne le rassurait pas entièrement. » Charles avait amené avec lui « les plus belles gens d'armes et les mieux ordonnées que on eût oncques vues essir de France. » Il comptait près de 4,000 hommes d'armes, et Du Guesclin était du nombre. Il se proposait de faire lever le siège que Jean de Montfort avait mis devant Auray. Celui-ci n'avait que 2,000 hommes d'armes et 1,000 archers; à Du Guesclin il opposait Chandos. Les deux armées, divisées en trois batailles, s'étendaient depuis la ville d'Auray jusqu'au bourg de Sainte-Anne et au delà « par de grandes bruyères. » Les Franco-Bretons occupaient la plaine, et les Anglo-Bretons, qui gagnèrent par une disposition semblable toutes les batailles de ce siècle, occupaient les hauteurs avec leurs archers. Avant d'engager le combat, Montfort répéta la belle et fière devise de sa famille : *Malo mori quam fœdari*, et son armée s'ébranla en prenant pour cri de guerre *Malo*. Ce fut une chose merveilleuse de voir ces deux masses d'hommes d'armes marcher à la rencontre l'une de l'autre. De part et d'autre, les cavaliers avaient mis pied à terre, comme cela se faisait fréquemment alors. Les Français s'avancèrent tellement serrés, qu'au dire de Froissart, on n'eût pu jeter une pomme qui ne fût tombée sur un bassinet ou sur une lance. Le premier choc eut lieu entre les Bretons de Du Guesclin et les compagnies de Robert Knolles. Puis les seigneurs des deux partis s'abordèrent portant les bannières ducales. La bataille fut violente et terrible. Charles de Blois crut un instant avoir tué

son adversaire. Celui-ci, pour éprouver une certaine prédiction qui annonçait la mort à celui qui porterait les hermines, en avait fait revêtir un de ses hommes d'armes, qui allait criant : « Bretagne! Où es-tu Charles de Blois? Viens ça! je te la chalinge! » Charles l'abattit d'un coup de hache, et criait de son côté : « Bretagne! Or est mort icelui de Montfort par qui j'ai été ainsi grevé. » Mais Montfort survint l'épée à la main. On se porta des coups affreux. Les seigneurs des deux partis, qui se reconnaissaient à leurs armoiries, s'interpellaient en combattant comme des héros d'Homère. Une faute de Charles de Blois lui enleva la victoire que la supériorité du nombre semblait lui promettre. Il fit donner trop tôt son arrière-garde et la fatigua mal à propos. Survint la réserve anglaise toute fraîche, qui mit en fuite l'armée franco-bretonne. On avait juré de part et d'autre de ne prendre à rançon ni Charles de Blois ni Jean de Montfort, « car en ce jour ils voulaient avoir fin de bataille et de guerre. » Charles, voyant sa bannière prise, pensa se rendre à merci. Mais un soldat anglais le frappa de sa dague à la gorge avec une telle violence, « que le fer sortit d'un demi-pied au delà du cou. » Il leva les yeux au ciel et s'écria : *Haa! Domine Deus!* Puis il expira. Les Anglais dépouillèrent son corps, et le trouvèrent enveloppé du cilice et des cordes entrelacées et armées d'épingles que ce malheureux s'était imposé l'obligation de porter toujours. Du Guesclin se rendit à Chandos après des efforts inouïs, n'ayant plus ni lance, ni hache, ni marteau, ni épée. Les vaincus furent poursuivis jusqu'au delà de Vannes. « Là fut toute la fleur de chevalerie de Bretagne, pour le temps et pour la journée, morts ou pris; car moult petit de gens d'honneur échappèrent à la mort, qui ne fussent pris, et par espécial les bannerets de Bretagne. » Cette bataille, qui mit fin à une guerre de vingt-quatre ans et décida du sort de la Bretagne, fut livrée le 29 septembre 1364, jour de la Saint-Michel. En mémoire de quoi Jean de Montfort fit élever sur le lieu même de la bataille une chapelle dédiée à saint Michel.

Tel est le principal événement qui a fait la célébrité d'Auray. Cette ville fut encore prise par Clisson pour Charles V en 1377; par Jean IV en 1380; par les troupes de Charles VIII en 1487. Cependant son château tombait tellement en ruine, au XVI^e^ siècle, que Henri II en fit achever la démolition et transporter les pierres à Belle-Ile, où l'on construisait un fort. Il ne reste plus aujourd'hui de ce château si redoutable au moyen âge que quelques arcades et quelques voûtes qu'on aperçoit de loin sur les hauteurs qui dominent le port.

Pendant la Ligue, Auray fut prise et reprise sans pouvoir se défendre. Sous l'autorité de Mercœur, elle lia des relations de commerce avec l'Espagne. La fondation de Lorient ruina enfin toute sa prospérité. Elle devint, suivant l'expression du savant et consciencieux Ogée, « un séjour de misère et de tristesse. » Elle s'est relevée de nos jours. Son port, dont le mouvement annuel est de 500 caboteurs, soit à l'entrée, soit à la sortie, est formé par la petite rivière du Loch, qui divise la ville en deux paroisses, celle de Saint-Gildas et celle de Saint-Goustan. Ses chantiers, où l'on construit beaucoup de chasse-marées, y attirent assez de mouvement. Elle fait la pêche de la sardine, le grand et le petit cabotage, le commerce des grains, des fruits, du beurre, du miel, des cuirs, des chevaux et des bestiaux. Elle possède, en outre, une tannerie, une scierie à vapeur, des fabriques de dentelles et des tuileries. Sa situation pittoresque au milieu d'un bel horizon, son église gothique du Saint-Esprit, malheureusement convertie en caserne, sa promenade du Loch, de laquelle on découvre un vaste horizon, méritent l'attention du voyageur. L'hôtel de ville, qui est surmonté d'un beffroi, date du XVII^e^ siècle, et on voit encore dans la ville quelques vieilles et curieuses maisons.

Les armes d'Auray sont : *de gueules, à une hermine au naturel passante d'argent, ayant autour du corps une bande où est écrit : A MA VIE, et en chef un tourteau d'azur chargé de trois fleurs de lis d'or, 2 et 1.*

PLUNERET-SAINTE-ANNE. — Sainte-Anne, station de la ligne de Nantes à Brest par Landerneau, est une dépendance de la commune de PLUNERET, qui compte 3,516 habitants. Elle est à 578 kilomètres de Paris, 53 de Lorient et 3 d'Auray. C'est un des lieux de pèlerinages les plus célèbres et les plus suivis de toute la France. Le pardon ou pèlerinage de Sainte-Anne-d'Auray a lieu chaque année le 7 mars, et y attire un grand nombre de fidèles. L'église, vaste et bel édifice de la Renaissance, à trois nefs que domine une haute tour avec flèche qui surmonte le chœur, date de quelques années; elle a remplacé un autre édifice devenu insuffisant qui datait du commencement du XVII^e^ siècle.

Il y a à Sainte-Anne un petit séminaire. L'église Saint-Pierre de Pluneret est en partie romane. On voit sur le territoire de cette commune des pierres mégalithiqúes, des ruines romaines et des croix de pierre curieusement sculptées.

Brech. — Brech, commune de 2,224 habitants, située dans le canton de Pluvigner, à 45 kilomètres à l'est de Lorient, possède sur son territoire et près de la station d'Auray trois monuments qui méritent l'attention du visiteur.

C'est d'abord l'ancienne *Chartreuse*, aujourd'hui convertie en maison hospitalière pour les sourdes et muettes. Elle s'éleva sur l'emplacement de l'ancienne collégiale de Saint-Michel-du-Champ, construite par ordre de Jean IV de Bretagne, à l'endroit même où, en 1364, il avait battu Charles de Blois.

C'est ensuite la *Chapelle sépulcrale*, où sont conservés les restes des victimes de Quiberon. Elle est accolée au nord de l'église de la Chartreuse.

Enfin c'est le *Champ des Martyrs*, c'est-à-dire le lieu même où. du 1^er^ août au 25 du même mois de l'année 1795, furent successivement conduits et fusillés les prisonniers royalistes faits à la suite de la désastreuse journée de Quiberon. Le Champ des Martyrs se signale par une avenue de sapins, à l'extrémité de laquelle s'élève une *Chapelle expiatoire*, qui, ainsi que la *Chapelle sépulcrale*, a été élevée en 1829, par les soins de la duchesse d'Angoulême. Au-dessus du portail de cette chapelle de style grec, on lit ces simples mots :

HIC CECIDERUNT.

Locmariaquer. — Locmariaquer ou Locmariaker, petite ville maritime de 2,049 habitants, à 65 kilomètres au sud-est de Lorient, et à 15 kilomètres au sud d'Auray, petit port de refuge sur la baie de Quiberon, a été à plusieurs reprises l'objet de longues et savantes discussions. D'abord, pour son nom, qui paraît devoir définitivement se décomposer et se traduire ainsi : *Loc-Maria-Kaër*, lieu de sainte Marie de Kaër. La termison *quer* n'est que le nom altéré d'une baronnie de Kaër, qui existait en ce lieu, comme l'attestent plusieurs documents, et on l'ajouta pour distinguer cet endroit de tant d'autres qui portent en Bretagne le nom de Locmaria. Un autre point fort controversé est celui de l'identité de Locmariaquer et de *Dariorigum*. Est-ce Vannes? est-ce Locmariaquer qui portait le nom de *Dariorigum* et le titre de capitale des Vénètes? Nul ne le sait jusqu'ici. D'Anville a mis *Dariorigum* à l'emplacement actuel de Vannes; mais, comme on l'a remarqué, sa carte générale n'est pas d'une autorité absolue pour un tel point de détail.

Les monuments de Locmariaquer sont considérables et appartiennent à deux époques : les uns sont celtiques, les autres romains.

Autour de Locmariaquer, on remarque trois tumulus, dont deux de 20 à 23 mètres de long. L'un de ces tumulus s'appelle *Mané-er-H'rouich* (Montagne de la Fée). C'est un galgal que les habitants détruisent peu à peu pour en emporter les pierres. Un autre n'est qu'un monceau de cendres, de charbons, d'ossements calcinés. Là sans doute le feu dévora ces milliers de victimes humaines que réclamait la religion des druides. Ces cendres, les hommes d'aujourd'hui viennent avec indifférence les chercher dans leurs tombereaux pour en engraisser leurs terres, détruisant sans horreur ni respect ce terrible monument de la superstition humaine. Près du hameau de Nélut, on voit, gisant sur la terre, renversé, on ne sait par quelle force, et brisé en trois morceaux, le roi des monuments druidiques, un peulvan de 21 mètres de hauteur sur 1^m^,30 de large et dont on évalue le poids à plus de 250,000 kilogrammes. Près de là est le dolmen appelé *Table de César* ou *Table des Marchands*. Plusieurs des pierres qui le composent portent des dessins curieux où l'on a vu toutes sortes de choses et rien de précis. On voit également des dessins de ce genre dans le monument appelé les *Men platt* (Pierres plates), longue galerie couverte, de 21 mètres de longueur sur 1^m^,75 de hauteur.

Les monuments romains prouvent que Locmariaquer a été un point fortement occupé par les maîtres du monde. Les traces d'un cirque, le grand nombre de briques et de poteries romaines éparses aux environs, la direction d'une voie romaine aboutissant à la ville, des médailles à l'effigie de Jules César, trouvées en 1749, trois statuettes en or représentant Harpocrate, Cupidon, Panthée, des substructions considérables attestent l'importance de l'établissement. Les briques y étaient jadis en telle quantité qu'en 1822 le gouvernement en fit charger plusieurs bâtiments pour le port de Lorient.

Aujourd'hui, Locmariaquer fait un grand com-

merce de sardines que l'on pêche sur les côtes, et d'huîtres de Carnac, appelées aussi huîtres de pieds; le mouvement de son port est en moyenne de 40 navires caboteurs, soit à l'entrée, soit à la sortie. En face de ce bourg s'étend une baie à la fois large et profonde, abritée par un archipel de petites îles, qui, au besoin, peut dans les gros temps offrir aux navires une relâche sûre.

Quiberon. — Ce n'est pas sans un serrement de cœur qu'on pénètre dans cette presqu'île de Quiberon après avoir traversé une plaine de sable mouvant semée d'une herbe courte et rare, de touffes d'œillets sauvages, et dont l'aspect inspire une indéfinissable tristesse. Vous entrez dans cette presqu'île, longue de 10 kilomètres, et tout son passé vous intéresse peu. Qu'elle ait été à l'origine le domaine particulier des ducs de Bretagne, puis cédée aux templiers dans le XII^e^ siècle, et plus tard donnée par Philippe le Bel aux chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem, on s'intéresse peu de tout cela, lorsqu'on a devant soi un rivage arrosé de sang français. En 1795, les émigrés voulurent rentrer en France sous la bannière anglaise, hélas! pour détruire la république. Hoche en fit une justice sévère. Laissons de côté ce douloureux souvenir, que la Restauration semble avoir voulu perpétuer en faisant ériger la chapelle expiatoire qui se voit à Brech.

Le bourg de Quiberon, aujourd'hui station terminale du tronçon de chemin de fer qui l'unit à Auray, est situé à l'extrémité de la presqu'île, à 400 mètres de l'anse connue sous le nom de *Port-Marie*, et à 43 kilomètres de Lorient; il compte 2,379 habitants; c'est un chef-lieu de canton dont les habitants sont adonnés à la pêche et au cabotage.

C'est de *Port-Halingen*, sur la côte orientale de la presqu'île, que partent journellement les dépêches pour Le Palais et Belle-Ile. A la partie la plus étroite de la presqu'île (60 mètres), s'élève le fort Penthièvre qui en défend le passage.

Carnac. — Carnac, station du tronçon de chemin de fer d'Auray à Quiberon, bourg de 2,807 habitants, presque tous pêcheurs, à 44 kilomètres au sud-est de Lorient et dans le canton de Quiberon, est à jamais célèbre grâce à ses pierres druidiques, ou plutôt monuments mégalithiques, objet d'étonnement et de rêverie pour la postérité. Quoique les habitants soient dans l'usage de briser les menhirs pour former avec les débris ces talus de pierres dont ils entourent leurs champs, et qu'ils aient détruit plus de deux mille pierres druidiques depuis soixante ans, seulement dans l'espace qui sépare Sainte-Barbe de Carnac, le *monument de Carnac* est encore prodigieux. A partir de la métairie du Ménec commencent dix avenues formées par onze alignements de menhirs qui se prolongent pendant 1,500 mètres. Elles partent d'une enceinte de pierres semblables, ayant à peu près la forme d'un arc de cercle avec sa corde, et sont perpendiculaires à cette corde. Elles rencontrent, après quelques interruptions, un tumulus de 100 mètres de longueur, en face duquel est un cromlech ou sanctuaire carré, arrondi aux angles, et dont chaque côté a 80 mètres de développement. Les menhirs deviennent plus rares à mesure qu'on approche du village de La Trinité, sur la rivière de Crach. Les lignes traversaient sans doute ce bras de mer pour aller rejoindre Locmariaquer. Au sud des alignements du Ménec, on voit un galgal allongé haut de 20 mètres, long de 80, et à peu près parallèle aux avenues. Il porte le nom de mont de Saint-Michel et est surmonté d'une chapelle dédiée à cet archange (1). Le docteur Deane tire du grand nombre des chapelles élevées à Saint-Michel une induction ingénieuse. Il remarque que la plupart des légendes des saints qui ont prêché l'Évangile en Bretagne les représentent comme ayant détruit ou un grand serpent ou une colonie de serpents qui avaient infesté ces pays avant leur arrivée. Ainsi saint Paul, saint Maudet, et, à Carnac même, saint Cado. Saint Michel, destructeur divin du serpent spirituel, résume en lui-même, en quelque sorte, tous les destructeurs de serpents. Or, ces monuments élevés, selon le même auteur, étaient consacrés au culte ophique et solaire du dieu serpent et du soleil; et les habitants, à l'époque du triomphe du christianisme, auront élevé les chapelles à saint Michel, vainqueur de l'ancien culte, sur les lieux mêmes où il s'était célébré.

Autrefois, on avait imaginé que les pierres de Carnac avaient été dressées par les Romains pour y appuyer leurs tentes, et les protéger contre les

(1) En 1862, on y a pratiqué des fouilles qui ont abouti à la découverte d'une crypte sépulcrale, dans laquelle on a trouvé des ossements humains et des haches en silex et en jade avec des débris de colliers dont les grains étaient en turquoise et en ivoire.

tempêtes fréquentes en ce pays. Cette explication primitive paraît aujourd'hui tellement étrange qu'elle fait rire, et l'on ne doute plus que ces vastes monuments n'aient eu pour objet les cérémonies religieuses et peut-être en même temps les assemblées politiques des peuples celtes.

Dans le pays, on appelle souvent les menhirs de Carnac *soudardet sant Cornely*, soldats de saint Corneille. C'est une tradition que saint Corneille, poursuivi par une armée de païens, et arrêté dans sa fuite par la mer, se retourna et les changea tous en pierres.

Belle-Isle-en-Mer. — A 16 kilomètres de Quiberon, à 40 de Lorient et à 50 de l'embouchure de la Loire, s'élève Belle-Isle ou Belle-Ile (*Guerveur*, en breton), la plus importante des îles situées sur la côte méridionale de la Bretagne. Elle mesure 16 kilomètres de longueur sur 5 de largeur moyenne. Elle compte 10,142 habitants, et forme un canton composé de quatre communes : Le Palais, 4,885 hab.; Bangor, 1,807; Locmaria, 1,866 et Port-Philippe ou Sauzon, 1,584. Son sol onduleux porte encore quelques traces de l'époque mégalithique. Ce sont des menhirs en granit, d'autant plus remarquables que, le terrain de l'île étant schisteux, il est évident qu'ils ont été apportés du dehors. On y trouve aussi cinq tumulus dans les communes de Locmaria, de Bangor et de Port-Philippe. Des médailles, des fragments d'armes, un vase, trouvés dans le sol, attestent aussi que les Romains y ont paru.

Néanmoins, on ne rencontre point de mention précise de cette île avant le commencement du xi[e] siècle. A cette époque, le duc de Bretagne, Geoffroy I[er], en fit don aux moines de Saint-Sauveur de Redon, dont son propre frère, Catuallon, était abbé. Belle-Isle était alors désignée sous le nom de *Guédel*. Un peu plus tard (1029), elle fut renduc au comte de Cornouailles, qui en fit don à l'abbaye de Sainte-Croix de Quimperlé. Il fallait donc déposséder les moines de Redon. Ce n'était pas chose facile, et, à cette occasion, s'engagea un procès qui dura 143 ans.

Les moines de Quimperlé cultivèrent Belle-Isle et y attirèrent des habitants, quoique le pays eût souvent à souffrir des pirates. Ce n'est qu'en 1558 que l'île fut défendue par un fort que Henri II fit construire avec les débris du château d'Auray. En 1572, le maréchal de Retz acheta Belle-Isle aux moines qui l'occupaient; Charles IX approuva le marché, en se réservant toutefois, et à ses successeurs, le droit de prononcer la réunion au domaine de la couronne dès qu'il y aurait utilité. Il accorda de grands privilèges au maréchal et l'exemption de tout impôt à ceux qui viendraient habiter l'île. Bon nombre de colons s'y rendirent. L'année suivante, Charles IX érigea Belle-Isle en marquisat. Cette même année fut signalée par le débarquement du comte de Montgomery, envoyé par Élisabeth à la tête d'une flotte anglaise secourir les protestants de La Rochelle. Ayant échoué quant à l'objet principal de son expédition, Montgomery se jeta sur Belle-Isle, et ne l'évacua qu'au bout de trois semaines, à l'approche d'une flotte française.

Les troubles de la Fronde envoyèrent à Belle-Isle un fugitif célèbre. Paul de Gondi, cardinal de Retz, s'évada du château de Nantes où il avait été enfermé, échappa en traversant la Loire aux poursuites du maréchal de La Meilleraye, et, s'embarquant, passa dans l'île de Ré, et de là à Belle-Isle, dont il était seigneur. Il y demeura quarante-deux jours, au bout desquels un maître de barque du bourg du Palais le transporta à Saint-Sébastien, dans le Guipuzcoa. Plus tard, le cardinal de Retz, réconcilié avec le gouvernement de Louis XIV, et jugeant sans doute qu'il n'aurait pas à demander une seconde fois à Belle-Isle le service qu'il en avait reçu, la vendit au surintendant des finances, Fouquet, moyennant 1,369,936 livres.

Fouquet donna quelque soin aux fortifications de Belle-Isle. Commencées par le cardinal, elles n'étaient point encore suffisantes pour empêcher un débarquement, lorsque l'amiral hollandais Tromp, en 1673, y jeta 5,000 hommes. Heureusement le duc de Chaulnes, gouverneur de la Bretagne, avait mis promptement en état de défense le château, dont le canon bien dirigé obligea les assiégeants de se rembarquer. Averti cependant par cette attaque, Louis XIV, qui voulait entourer la France d'une ceinture inexpugnable, fit achever les travaux de défense par Vauban (1687-1692).

Belle-Isle resta à la postérité de Fouquet malgré sa disgrâce. Son petit-fils, le maréchal de Belle-Isle, la possédait en 1719, lorsque Louis XV la fit réunir au domaine, en dédommageant le maréchal par la cession du comté de Gisors, des landes de Carcassonne, de Lyon, de Savigny, des terres de Longueil, Montoir, Anvillar, etc. Cédée, en 1720, à la Compagnie des Indes, moyennant une redevance annuelle de 50,000 livres; réunie de nou-

veau à la couronne en 1722, Belle-Isle fut enfin cédée à la province de Bretagne, en 1759, comme domaine engagé.

Belle-Isle avait jusque-là repoussé victorieusement les attaques dirigées contre elle. Il n'en fut pas de même en 1761. Une flotte anglaise débarqua 21,000 hommes sous le général Hugdeson, qui assiégea la place pendant 38 jours. Le chevalier de Sainte-Croix la défendait. On déploya de part et d'autre une grande opiniâtreté, accompagnée de cette courtoisie extrême qui était à la mode au XVIIIe siècle entre les officiers des armées ennemies. Sainte-Croix apprit que beaucoup de dames anglaises étaient sur la flotte par la curiosité de voir un siège; il fit dire à l'amiral Keppel « que si les charmantes ladies qui étaient sur son bord et qui lorgnaient la place avaient envie de la voir de plus près, elles pouvaient, sans risque aucun, se faire conduire à terre; qu'il ferait de son mieux pour les amuser, et qu'il leur donnerait même le bal. » La place, rudement battue en brèche, n'en fut pas moins obligée de se rendre aux Anglais, qui la gardèrent jusqu'à la paix de 1763.

Une autre défense encore plus héroïque, et dont le succès fut plus heureux, eut lieu à Belle-Isle en 1795. La flotte anglaise qui portait l'expédition de Quiberon venait de battre la flotte française. Le commodore Elisson essaya en vain de s'en emparer par intimidation; le général Boucret, qui y commandait avec 10,000 hommes, fit bonne contenance et l'ennemi se retira.

Sous l'Empire, Napoléon Ier résolut de faire fortifier la ville du Palais, capitale de l'île, d'après les plans tracés par Vauban.

Les armes de Belle-Isle sont : *parti, le 1er d'azur à trois fleurs de lis d'or, 2 et 1; le 2e de gueules, à une orle de chaîne d'or passée en croix et en sautoir.*

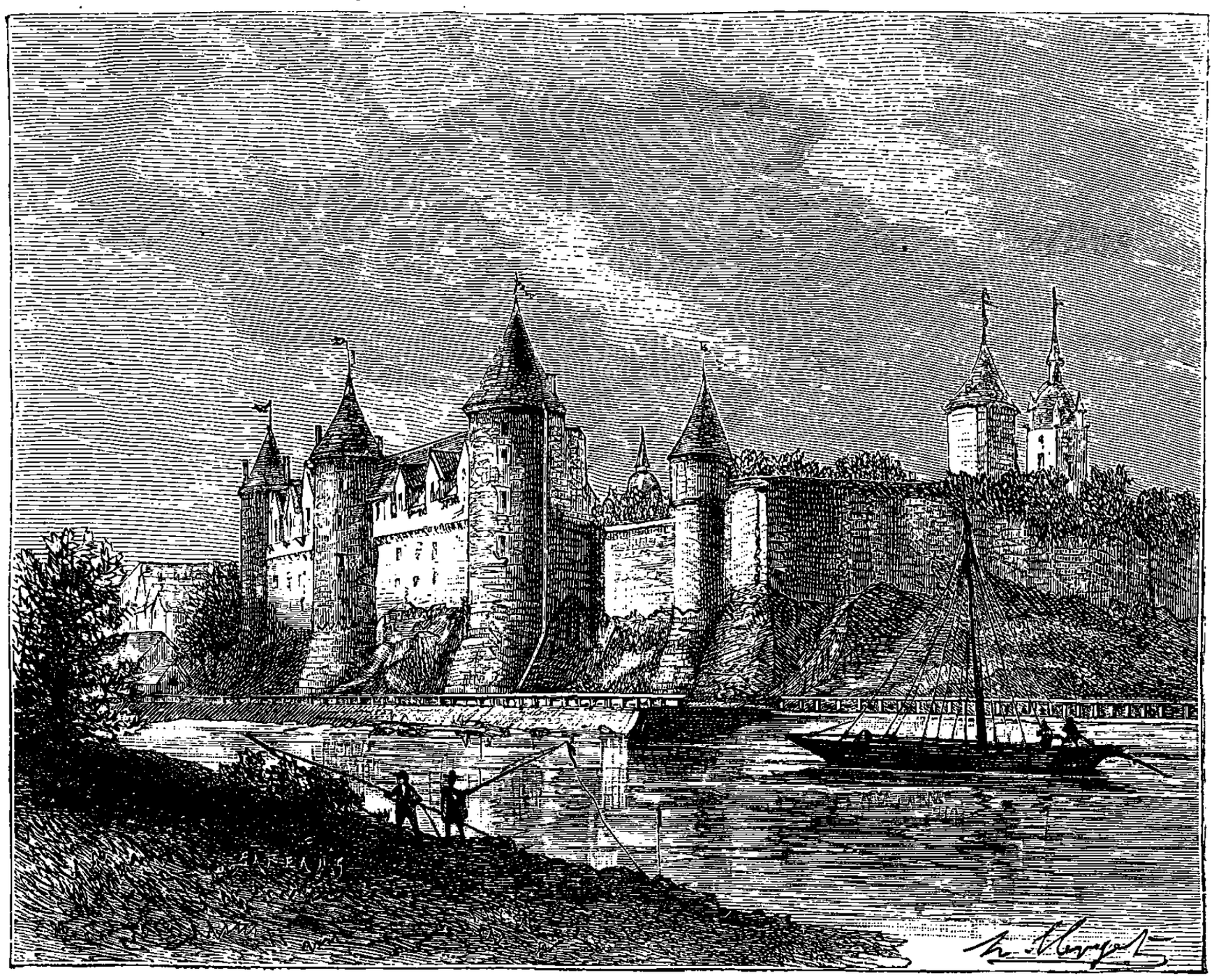
Le Palais. — Le Palais, sur la côte orientale de Belle-Isle, peut être regardé comme sa capitale; c'est du moins un chef-lieu de canton situé à 46 kilomètres au sud-ouest de Vannes, et à 48 kilomètres au sud de Lorient; sa population est de 4,885 habitants.

La ville, qui se compose d'une principale rue plantée d'arbres, à laquelle viennent aboutir d'autres plus petites, est bâtie en amphithéâtre sur le versant méridional et au débouché d'un vallon qui vient aboutir à la mer. Au-dessus et au nord se dresse la citadelle, place de guerre de première classe et dans la dépendance de laquelle se trouve un établissement pénitentiaire qui, sous Louis-Philippe, et en 1851, reçut les prisonniers politiques, et est aujourd'hui occupé par les prisonniers sexagénaires. Le Palais possède une école d'hydrographie et un hôpital militaire. La principale industrie de ses habitants est la fabrication de conserves de poissons et surtout de sardines. La rade est sûre, le port possède un bassin à flot et il est bordé de quais en pierre de taille; son mouvement annuel est d'environ 1,000 à 1,200 navires, soit à l'entrée, soit à la sortie, d'un tonnage total de 70,000 à 80,000 tonneaux. Un service régulier met Le Palais en communication avec Auray; dans la belle saison, un autre service part du Croisic. En face du Palais et à 12 kilomètres sont les îlots de Hœdic (le Caneton) et d'Houat (le Canard), habités par quelques centaines de pêcheurs.

Bangor. — Bangor, à 5 kilomètres au sud-ouest du Palais et à 68 kilomètres de Lorient, compte 1,807 habitants. C'est sur cette commune, et regardant ce que l'on appelle dans le pays la *mer sauvage*, c'est-à-dire la pleine mer dont les vagues furieuses affouillent les roches schisteuses de la côte occidentale de l'île, que s'élève le phare de Belle-Isle dont la hauteur est à 135 mètres au-dessus du niveau de la mer. De ce point, on découvre un immense panorama. Sur le territoire de Bangor, on voit trois tumulus et deux menhirs; l'un de ces derniers présente cette particularité qu'il est en granit, et, comme il n'y a pas de granit dans l'île, on conjecture qu'il a dû y être apporté du continent.

Hennebont. — Hennebont, station de la ligne de Paris à Brest par Nantes et Châteaulin, jolie ville maritime, à 12 kilomètres au nord-est de Lorient, chef-lieu de canton de 6,050 habitants, formait autrefois un gouvernement particulier.

Quand ni Port-Louis ni Lorient n'existaient encore, Hennebont était maîtresse de l'embouchure du Blavet; ce qui lui donnait une grande importance. Un château y fut construit de bonne heure. Les ducs de Bretagne possédaient au XIIIe siècle la moitié de la seigneurie d'Hennebont et prélevaient la moitié du produit des péages qui s'y percevaient. La ville, qui s'était élevée autour du château, fut entourée de fortifications. Elle joua un



Château de Josselin.

rôle important dans la guerre de Bretagne. Jeanne de Montfort y soutint un siège héroïque contre Charles de Blois. La flotte anglaise qui devait la secourir se fit longtemps attendre, et, après des prodiges d'audace, elle allait enfin livrer la place, lorsqu'elle aperçut les voiles anglaises. Charles de Blois se retira.

Plus tard, Jean IV y ayant appelé une garnison anglaise, Du Guesclin assiégea la ville pour Charles V, la prit après l'avoir accablée de projectiles, et passa au fil de l'épée la garnison étrangère.

Au temps de la Ligue, le prince de Dombes l'assiégea de nouveau et l'enleva au duc de Mercœur, qui, avec l'appui des Espagnols, s'était rendu presque indépendant en Bretagne et refusait de reconnaître Henri IV (1590); mais Mercœur la reprit la même année.

Aujourd'hui, il reste à peine des vestiges des anciennes fortifications. Le monument le plus remarquable est l'église, du commencement du XVI^e^ siècle ; c'est l'un des plus gracieux échantillons qui existent de l'architecture ogivale de la dernière époque.

Cette ville se divise en trois parties : la ville close, la vieille ville et la ville neuve ; elle possède un dépôt d'étalons, une scierie, des tanneries ; elle construit quelques navires d'un tonnage secondaire. Son petit port peut recevoir des bâtiments de 200 à 300 tonneaux. Son mouvement annuel est, en moyenne, d'une centaine de navires caboteurs tant à l'entrée qu'à la sortie. Elle possède un petit établissement de bains de mer.

Les armes de Hennebont sont : *d'azur, à un navire d'or à voiles d'argent semées d'hermines de sable, avec un guidon de gueules et flottant sur une onde d'argent.*

PLOËRMEL (lat. 47° 55′ 57″ ; long. 4° 44′ 9″ O.). — Ploërmel (*Plermela*), station terminale de la petite ligne de Questembert à Ploërmel, chef-lieu d'ar-

rondissement, à 44 kilomètres au nord-est de Vannes, tribunal de première instance, maison mère des frères de Lamennais, dits Frères de Ploërmel, qui sont chargés de l'éducation des jeunes enfants dans nos colonies, institution dirigée par les frères, hospice, prison cellulaire, etc., est une jolie ville de 5,505 habitants, qui doit son origine à un ermitage de saint Armel, autour duquel se groupèrent quelques fidèles (*Plou Armel,* le peuple d'Armel). Par sa position entre Rennes et Vannes, Ploërmel a eu de l'importance au moyen âge. Elle passe pour une des plus anciennes villes du duché de Bretagne. On dit que, du VI^e^ au X^e^ siècle, elle posséda une population de 13,000 âmes. Au XI^e^ siècle, le vicomte de Porhoët, Eudes I^er^, la fit ceindre de murailles. Plus tard, elle passa aux ducs de Bretagne, qui y séjournèrent quelquefois et y convoquèrent à plusieurs reprises les états de la province. En 1487, les troupes de Charles VIII s'emparèrent de Ploërmel. Le duc François II la reprit l'année suivante, et, reconnaissant l'impossibilité de la défendre, en fit démolir les fortifications. Au temps de la Ligue, les calvinistes devinrent nombreux à Ploërmel. Mercœur la leur enleva, puis les troupes royales la prirent à leur tour. Il y a à Ploërmel une église remarquable du XVI^e^ siècle, réparée au XVII^e^. On y voit de magnifiques vitraux, dont quelques-uns représentent la légende de saint Armel, un monument élevé en 1821 aux ducs Jean II et Jean III, dont les tombeaux avaient été deux fois détruits, dans les guerres de religion et à la Révolution française. Cette petite ville, qui a conservé des restes de ses anciennes fortifications, et quelques vieilles maisons du XVI^e^ siècle, possède des minoteries, des papeteries et des tanneries, et dans les environs de laquelle sont de belles ardoisières, fait un certain commerce de bestiaux, de beurre, de grains, de fils, de toiles, de papiers, de cuirs, de laine, de chanvre et de miel.

Les armes de Ploërmel sont : *d'hermine, à un lion passant de gueules, montrant le derrière de la tête, couronné d'or et tenant un étendard aussi d'hermine frangé d'or;*—aliàs : *d'hermine, au léopard lionné de sable et couronné d'argent, tenant de la patte dextre un drapeau de même, chargé de cinq mouchetures de contre-hermine d'argent.*

Aux environs, l'étang au Duc, qui a 10 kilomètres environ de tour, nourrit d'excellentes truites ; il est formé par la retenue de la petite rivière au Duc qui s'en échappe par une cascade de 7 mètres de hauteur et va se jeter dans l'Oust canalisé (canal de Nantes à Brest).

Josselin. — A 15 kilomètres à l'ouest de Ploërmel s'élèvent la ville et le château célèbre de Josselin. L'an 1008, le vicomte de Porhoët, Quéthenoc, demanda aux religieux de Saint-Sauveur de Redon leur consentement pour faire construire ce château, « parce qu'il n'y a que les plantations faites par Dieu qui soient d'une attache solide au sol. » Ainsi s'exprime le cartulaire. Il joignait à cette demande le présent d'un « plat d'argent agréablement doré. » Le fils de ce seigneur s'appelait Josselin, et donna son nom au château, qui devint au moyen âge une forteresse des plus imposantes, appartenant aux Clisson, puis aux Rohan. Henri IV, sur la demande des états de Bretagne, en ordonna la démolition (1599). Cet ordre ne fut exécuté que trente ans plus tard, comme le dit un manuscrit de l'époque : « la grosse tour de Josselin fut, par le commandement du roi, commencée à abattre au mois de mai 1629; elle tenoit 280 pieds de murailles en rond et autant en hauteur. » Ce qui reste du château de Josselin, aujourd'hui propriété des Rohan-Chabot, est encore imposant : ce sont, du côté de l'ouest, trois fortes tours rondes bâties sur un roc fort élevé, et réunies par des courtines à mâchicoulis ; elles présentent l'architecture militaire du moyen âge dans ce qu'elle a de plus imposant. La façade opposée, celle de l'intérieur, est au contraire très élégante, très ornée, dans le style civil ogival de la dernière époque.

Le bourg de Josselin est un chef-lieu de canton de 2,712 habitants. Il possède un collège communal, des moulins à tan, des tanneries, et fabrique des gros draps. On voit dans l'église Notre-Dame trois chapelles curieuses : la chapelle Sainte-Catherine, où se trouve le caveau des anciens seigneurs de Porhoët, et une chaire en pierre dans l'épaisseur du mur; l'ancien oratoire d'Olivier de Clisson, ou chapelle Sainte-Marguerite, ornée de peintures murales, et la chapelle de la Danse macabre, dans laquelle on a transporté le tombeau d'Olivier de Clisson et de sa femme Marguerite de Rohan. Citons encore une chaire d'un travail remarquable.

A mi-chemin, entre Josselin et Ploërmel, à droite de la route, au lieu dit le *Chêne de la Mi-Voie,* eut lieu, en 1351, le fameux combat des Trente. Trente Bretons y vainquirent trente An-

glais à la suite d'un défi adressé par Beaumanoir à Bembro (Bemborough), chef de l'armée anglaise. Au milieu de la mêlée, Beaumanoir, dévoré de soif, demanda à boire : « Bois ton sang, Beaumanoir, lui cria Geoffroy-Dubois, et la soif te passera. » Une croix de pierre et une inscription simple et naturelle rappelèrent jusqu'à la Révolution ce beau fait d'armes. Détruite pendant la Révolution, la croix fut remplacée en 1819 par un obélisque de granit portant cette inscription :

A LA MÉMOIRE PERPÉTVELLE
DE LA BATAILLE DES TRANTE
QVE Mgr LE MARESCHAL DE BEAVMANOIR
A GAIGNÉE EN CE LIEV L'AN 1351.

Les armes de Josselin furent d'abord simplement : *de gueules, au lion d'argent;* plus tard, on les trouve : *écartelées au 1or et au 4e de gueules, à neuf macles d'or 3, 3 et 3; au 2e et au 3e d'or, à trois chabots de gueules, mis en pal, 2 en chef, 1 en pointe; sur le tout de gueules, à un lion d'argent, couronné, lampassé, et armé d'or, parti cousu de gueules, à un château d'or et un franc-quartier d'hermine.*

Rohan. — Rohan, chef-lieu de canton, peuplé de 555 habitants, à 33 kilomètres au nord-ouest de Ploërmel, sur les bords de l'Oust, qui y est canalisée pour former le canal de Nantes à Brest, était jadis une ville très forte, que les Anglo-Bretons et les Franco-Bretons se disputèrent plusieurs fois au temps de la guerre de succession de Bretagne. Les Anglais la prirent et l'incendièrent, après l'avoir livrée au pillage, en 1345.

Cette ville a donné son nom à l'illustre famille des vicomtes de Rohan, qui descendait des anciens ducs de Bretagne et fut longtemps en possession du comté de Porhoët, du duché de Rohan et de la principauté de Guéméné. Grégoire de Tours nous apprend que, dans les premiers siècles du moyen âge, les terres des Rohan portaient le nom de *royaume*. Peut-être y a-t-il là de quoi justifier la fierté de leur fameuse devise : *Roi ne suis, prince ne daigne, Rohan suis !* Quéthenoc, vicomte de Porhoët, est le premier seigneur de cette maison dont l'histoire fasse mention : c'est à lui que l'on doit le château de Clisson. La vicomté de Rohan fut érigée en duché-pairie, en 1603, en faveur de Henri de Rohan, vingtième vicomte de ce nom, qui avait épousé Marie de Béthune, fille de Sully. Par ses alliances et par ses substitutions, la maison de Rohan est divisée aujourd'hui en plusieurs branches : celles des Rohan-Rohan, des Rohan-Chabot, des Rohan-Soubise, des Rohan-Guéméné et des Rohan-Montbazon.

Quelques pierres, à peine, indiquent l'emplacement de l'ancien château, premier berceau de cette illustre famille dont le nom se rencontre à chaque page de notre histoire nationale.

Les armes de Rohan sont : *de gueules, à neuf macles d'or, accolées et aboutées trois à trois, en trois fasces.*

Pontivy (lat. 48° 4′ 5″; long. 5° 18′ 15″ O.). — Pontivy ou Napoléonville, station de la ligne du chemin de fer de Vannes-Auray-Saint-Brieuc, chef-lieu d'arrondissement, à 54 kilomètres au nord-nord-ouest de Vannes, avec tribunal de première instance, lycée, école théorique et pratique d'agriculture, prison départementale, prison militaire, hospice, ferme-école, et 8,250 habitants, est située sur la rive gauche du Blavet, en une partie du cours de cette rivière qu'on peut regarder comme le point culminant de la Bretagne. Elle doit son nom à un monastère fondé par saint Ivy, au viie siècle; elle n'eut toutefois que peu d'importance au moyen âge, sous les vicomtes de Rohan, et elle n'en acquit qu'à l'époque de la Révolution française. Soit hasard, soit à dessein, elle fut choisie, en 1790, comme lieu de rendez-vous, par la fédération bretonne, la première des fédérations provinciales. Les délégués de la Bretagne et de l'Anjou s'y réunirent au nombre de près de deux cents, dressèrent le pacte fédératif, élurent pour président Victor Moreau, capitaine des artilleurs volontaires de Rennes, et prêtèrent le serment fédératif dans l'église paroissiale, l'épée nue sur l'autel, voulant, disaient-ils, « unir l'amour de la patrie à celui de la religion. » L'Assemblée nationale décréta qu'on enverrait à toutes les communes de France le pacte fédératif de Pontivy, qui eut le plus grand retentissement. Mais la garde nationale de la ville eut à soutenir des luttes acharnées contre les habitants des campagnes voisines.

Napoléon Ier fut frappé de la position de Pontivy, et voulut en faire le centre militaire de la Bretagne. Il y envoya l'inspecteur général des ponts et chaussées, et fit entreprendre des travaux considérables pour renouveler la ville, qui prit alors le nom de *Na-*

poléonville, qu'elle a repris et perdu de nouveau dans ces derniers temps. Pour la mettre en communication avec la mer, il envoya, en 1810, mille ouvriers travailler à la canalisation du Blavet. Quoique ces projets n'aient pas été réalisés entièrement, la ville ainsi renouvelée est remarquable par ses rues bien alignées, ses bâtiments d'administration, ses belles casernes; c'est le Versailles de la Bretagne pour la tristesse de ses rues. L'ancien Pontivy se distingue de la ville nouvelle par ses rues étroites, ses maisons anciennes et l'activité commerciale qui y règne. L'ancien château de Rohan, dont il reste les fossés et trois tours, est converti en communauté religieuse. Les canaux de Nantes et du Blavet favorisent son commerce, et ses foires sont très fréquentées. Elle fait des expéditions considérables de grains, toiles, fil, cuirs, beurre, chevaux, bestiaux.

Cette ville est la patrie du général de Laennel, auquel on a élevé une statue sur la principale place.

Les armes de Pontivy sont : *de gueules, à neuf macles d'or, 3, 3 et 3.*

Baud. — Baud, station de l'embranchement qui se détache à Auray de la ligne de Nantes à Brest par Landerneau, chef-lieu de canton, sur l'Evel, à 23 kilomètres au sud de Pontivy, peuplé de 4,111 habitants, est une petite ville située dans un vallon, à l'intersection de trois grandes routes, et faisant un commerce assez important de farine, de beurre et de miel. Ce qu'on trouve de plus remarquable dans ce canton, c'est, dans la cour de l'ancien château de Quinipily, la *Vénus de Quinipily*, selon l'expression des savants; la *Groa-Hoart* ou *Vieille-Couarde*, selon l'expression des paysans du pays. C'est une antique et grossière statue de femme de $2^{m},20$ de hauteur, qui porte tous les caractères des divinités païennes de l'Orient. On l'a attribuée successivement aux Égyptiens, aux Arabes, aux Vénètes, aux Romains.

Sur le territoire de cette commune, on a reconnu la présence d'un gisement de plomb argentifère. On y voit aussi une ancienne commanderie de templiers convertie en ferme.

Les armes de Baud sont : *d'azur, à dix billettes d'or, 4, 3, 2 et 1.*

Guéméné. — Guéméné, sur le Scorff, chef-lieu de canton de 1,571 habitants, situé dans un vallon, à l'intersection de trois routes et à 21 kilomètres à l'ouest de Pontivy, doit son origine à un château qu'un seigneur nommé Guégant y fit construire au commencement du XI^e^ siècle; aussi cette ville fut-elle longtemps nommée Guéméné-Guégant, pour la distinguer de Guéméné-Penfao (Loire-Inférieure). Ce château fut construit vers la fin du XV^e^ siècle par Louis de Rohan, dans la maison duquel il est resté jusqu'à la Révolution. Après avoir été démantelé sous Louis XIII, il avait été réparé au XVIII^e^ siècle; il est aujourd'hui ruiné; on y reconnaît les restes de neuf tours dont trois étaient carrées. Les murs avaient de 2 à 4 mètres d'épaisseur, et contenaient des escaliers, des couloirs, des réduits secrets; un souterrain aboutissait, dit-on, à l'église Notre-Dame de la Fosse, aujourd'hui l'église paroissiale.

Guéméné possède des tanneries importantes, fabrique des chapeaux communs, fait un certain commerce de grains et de bestiaux. C'est la patrie de l'enseigne de vaisseau Bisson, qui, en 1827, préféra se faire sauter avec son navire plutôt que de se rendre à des pirates grecs. Une colonne élevée sur une des places de la ville rappelle son dévouement.

Le Faouët. — Le Faouët, chef-lieu de canton de 2,922 habitants, situé sur l'Ellé, à 50 kilomètres à l'ouest de Pontivy, est bâti sur une hauteur, à l'intersection de quatre grandes routes qui aboutissent aux quatre angles d'une place sur laquelle est une jolie halle et une petite promenade. Cette ville fabrique du papier, du bleu de Prusse, et fait un commerce de beurre, de suif, de miel, de cire, de fécule, de chanvre, de bestiaux et de sabots.

A 1 kilomètre et demi de la ville, la chapelle Sainte-Barbe est renommée par son pèlerinage; elle date du XV^e^ siècle et elle est située sur une colline qui domine l'Ellé; elle possède de beaux vitraux. Sa construction est originale; non seulement elle n'est pas orientée, mais encore l'autel est adossé au nord-ouest, sur un des côtés. Cette disposition a été commandée par l'étroit espace du rocher sur lequel elle s'élève.

STATISTIQUE DU DÉPARTEMENT DU MORBIHAN

RANG DU DÉPARTEMENT

Superficie : 23ème. — Population : 21ème. — Densité de la population : 21ème.

I. STATISTIQUE GÉNÉRALE

SUPERFICIE.	POPULATION.	ARRONDISSEMENTS.	CANTONS.	COMMUNES.	REVENU TERRITORIAL.	CONTRIBUTIONS et REVENUS PUBLICS
6.798 kil. carrés, ou 679.781 hect.	Hommes, 246.619 Femmes, 259.954 Total. . 506.573 74 hab. 52 par kil. carré.	4	37	249	Propriétés bâties... 4.000.000 fr. — non bâties 15.000.000 » Revenu agricole.... 82.000.000 »	20.000.000 fr.

II. STATISTIQUE COMMUNALE

ARRONDISSEMENT DE VANNES

Superficie, 1.984 kil. carrés ou 198.431 hect. — Population, 138.563 hab. — Cantons, 11. — Communes, 81.

CANTON, sa population.	NOM de LA COMMUNE.	POPULATION.	Distance au chef-lieu d'arr.
Vannes, 2 cant., 14 comm., 36.440 hab.	Vannes (Est)	10.006	»
	Hézo (Le)	373	13
	Noyalo	425	11
	Saint-Avé	1.589	4
	Séné	2.849	5
	Surzur	2.147	16
	Theix	2.551	9
	Trinité-Surzur (La)	286	14
	Vannes (Ouest)	7.940	»
	Arradon	1.598	7
	Baden	2.676	14
	Isle-aux-Moines (L')	1.629	11
	Isle-d'Arz (L')	1.229	10
	Plœren	1.112	9
Allaire, 9 c., 12.805 hab.	Allaire	2.283	49
	Béganne	1.827	48
	Peillac	1.965	44
	Rieux	1.843	56
	Saint-Gorgon	371	43
	Saint-Jacut	1.501	44
	Saint-Jean-la-Poterie	1.415	»
	Saint-Perreux	601	57
	Saint-Vincent	999	50
Elven, 7 c., 9.862 hab.	Elven	3.397	20
	Monterblanc	961	12
	Saint-Nolff	1.310	10
	Sulniac	1.367	16
	Trédion	1.191	24
	Treffléan	784	12
	Vraie-Croix	852	»
La Gacilly, 9 c., 11.945 hab.	Gacilly (La)	1.565	60
	Carentoir	3.872	60
	Chapelle-Gaceline (La)	723	58
	Cournon	562	60
	Fougerêts (Les)	1.005	53
	Glénac	854	55
	Quelneuc	815	65
	Saint-Martin	1.503	50
	Tréal	1.016	54
Grand-Champ, 7 c., 9.779 habit.	Grand-Champ	3.627	15
	Brandivy	1.072	22
	Colpo	1.286	22
	Locqueltas	686	13
	Meucon	270	7
	Plaudren	1.665	16
	Plescop	1.173	7
Muzillac, 7 c., 10.724 h.	Muzillac	2.426	25
	Ambon	1.667	22
	Arzal	1.303	35
	Billiers	856	28
	Damgan	1.481	26
	Le Guerno	576	32
	Noyal-Muzillac	2.415	30
Questembert, 8 c., 12.387 h.	Questembert	4.113	26
	Berric	1.156	20
	Bohal	350	30
	Larré	748	21
Suite de Questembert.	Lauzach	448	18
	Molac	1.609	28
	Péaule	2.485	36
	Pleucadeuc	1.478	34
La Roche-Bernard, 8 c., 12.387 h.	Roche-Bernard (La)	1.234	41
	Camoël	699	37
	Férel	1.846	46
	Marzan	1.934	38
	Nivillac	3.290	44
	Pénestin	1.493	35
	Saint-Dolay	2.657	53
	Théhillac	532	58
Rochefort, 8 c., 10.508 h.	Rochefort	706	34
	Caden	2.348	40
	Limerzel	1.550	34
	Malansac	2.399	38
	Pluherlin	1.569	32
	Saint-Congard	801	42
	Saint-Gravé	899	40
	Saint-Laurent	236	42
Sarzeau, 5 c., 10.488 h.	Sarzeau	5.718	22
	Arzon	2.270	32
	Saint-Armel	566	15
	Saint-Gildas	1.182	28
	Tour-du-Parc (Le)	752	25

ARRONDISSEMENT DE LORIENT

Superficie, 1.474 kil. carrés ou 147.372 hect. — Population, 172.375 hab. — Cantons, 11. — Communes, 52.

CANTON, sa population.	NOM de LA COMMUNE.	POPULATION.	Distance au chef-lieu d'arr.
Lorient, 2 c., 3 c., 45.765 h.	Lorient (intrà muros)	23.889	»
	Lorient (extrà muros)	11.276	»
	Plœmeur	10.600	8
Auray, 6 c., 16.005 hab.	Auray	4.633	40
	Crach	1.955	57
	Locmariaquer	2.049	65
	Plougoumelen	1.648	57
	Plumergat	2.204	53
	Pluneret	3.516	53
Belle-Isle, 4 c., 10.142 hab.	Palais (Le)	4.885	68
	Bangor	1.807	70
	Locmaria	1.866	48
	Port-Philippe ou Sauzon	1.584	40

SUITE DE L'ARRONDISSEMENT DE LORIENT

CANTON, sa population.	NOM de LA COMMUNE.	POPULATION.	Distance au chef-lieu d'arr.
Belz, 5 c., 10.048 h.	Belz	2.435	25
	Erdeven	2.262	30
	Étel	1.995	24
	Locoal-Mendon	2.081	25
	Plœmel	1.275	35
Hennebont, 4 c., 15.749 h.	Hennebont	6.050	12
	Branderion	500	20
	Inzinzac	2.766	18
	Languidic	6.433	23
Plouay, 6 c., 14.554 h.	Plouay	4.261	25
	Bubry	3.680	48
	Calan	626	15
	Inguiniel	2.550	40
	Lanvaudan	1.034	30
	Quistinic	2.403	35
Pluvigner, 5 c., 11.870 h.	Pluvigner	4.848	40
	Brech	2.224	45
	Camors	2.210	40
	Landaul	938	35
	Landévant	1.650	30
Pont-Scorff, 6 c., 16.275 habit.	Pont-Scorff	1.723	16
	Caudan	5.707	10
	Cléguer	2.177	19
	Gestel	451	10
	Guidel	4.094	16
	Quéven	1.123	8
Port-Louis, 9 comm., 22.584 h.	Port-Louis	3.262	8
	Gâvres	1.229	7
	Groix	4.462	30
	Kervignac	2.579	21
	Merlevenez	1.253	19
	Nostang	1.142	24
	Plouhinec	3.369	16
	Riantec	4.627	10
	Sainte-Hélène	661	21
Quiberon. 5 c., 9.383 h.	Quiberon	2.379	55
	Carnac	2.807	44
	Plouharnel	1.466	40
	Saint-Pierre	1.665	36
	Trinité-sur-Mer (La)	1.066	30

ARRONDISSEMENT DE PLOËRMEL

Superficie, 1.600 kil. carrés ou 159.948 hect. — Population, 91.502 hab. — Cantons, 8. — Communes, 65.

CANTON, sa population.	NOM de LA COMMUNE.	POPULATION.	Distance au chef-lieu d'arr.
Ploërmel, 6 c., 12.189 h.	Ploërmel	5.505	»
	Campénéac	2.070	9
	Gourhel	218	3
	Loyat	1.985	8
	Montertelot	237	7
	Taupont	2.174	2
Guer. 6 c., 8.941 h.	Guer	3.371	23
	Augan	1.846	10
	Beignon	1.385	18
	Monteneuf	1.276	18
	Porcaro	898	15
	Saint-Mâlo-de-Beignon	165	21
Josselin, 10 comm., 15.123 h.	Josselin	2.712	15
	Croix-Helléan (La)	850	10
	Cruguel	975	18
	Grée-St-Laurent (La)	370	12
	Guégon	2.972	15
	Guillac	1.528	6
	Helléan	595	9
	Lanouée	3.218	19
	Quily	473	8
	Saint-Servant	1.430	10
Malestroit, 14 communes, 14.582 habit.	Malestroit	1.627	18
	Caro	1.606	11
	Chapelle (La)	844	8
	Lizio	1.151	17
	Missiriac	667	12
	Monterrein	336	7
	Réminiac	663	16
	Roc-Saint-André	747	11
	Ruffiac	1.783	16
	Saint-Abraham	384	10
	Saint-Guyomard	770	23
	Saint-Marcel	492	21
	Saint-Nicolas-du-Tertre	599	21
	Sérent	2.913	19
Mauron, 7 c., 8.884 hab.	Mauron	4.208	21
	Brignac	666	26
	Concoret	1.118	24
	Néant	1.614	12
	Saint-Brieuc-de-Mauron	821	22
	Saint-Léry	246	24
	Tréhorenteuc	211	10
Rohan. 9 comm., 10.166 h.	Rohan	555	33
	Bréhan-Loudéac	2.497	28
	Crédin	1.684	33
	Lantillac	383	19
	Pleugriffet	1.638	24
	Radenac	989	26
	Réguiny	1.223	28
	Saint-Gouvry	191	35
	Saint-Samson	1.006	35
St-Jean-Brévelay, 7 c., 11.034 h.	Saint-Jean-Brévelay	2.052	32
	Bignan	2.561	32
	Billio	540	24
	Buléon	564	22
	Guéhenno	1.278	22
	Plumelec	3.101	25
	Saint-Allouestre	938	27
La Trinité-Porhoët, 6 comm., 10.583 h.	Trinité-Porhoët (La)	1.156	23
	Évriguet	360	19
	Guilliers	2.314	15
	Ménéac	3.750	27
	Mohon	2.252	17
	Saint-Mâlo-des-Trois-Fontaines	751	12

ARRONDISSEMENT DE PONTIVY

Superficie, 1.740 kil. carrés ou 174.030 hect. — Population, 104.133 hab. — Cantons, 7. — Communes, 51.

CANTON, sa population.	NOM de LA COMMUNE.	POPULATION.	Distance au chef-lieu d'arr.
Pontivy, 10 comm., 20.259 h.	Pontivy	8.252	»
	Croixanvec	291	17
	Guellas	1.070	13
	Guern	2.709	17
	Kerfourn	910	12
	Noyal-Pontivy	3.315	8
	Saint-Gérand	1.007	8
	Saint-Gonnery	560	17
	Saint-Thuriau	1.215	8
	Sourn (Le)	930	3
Baud, 6 comm., 16.272 hab.	Baud	4.111	23
	Bieuzy	1.290	17
	Guénin	1.718	32
	Melrand	3.181	23
	Pluméliau	4.361	17
	Saint-Barthélemy	1.611	20
Cléguérec, 8 comm., 12.975 hab.	Cléguérec	3.465	9
	Kgrist	1.155	12
	Malguénac	1.674	7
	Neulliac	1.854	8
	Saint-Aignan	1.224	17
	Sainte-Brigitte	684	23
	Séglien	1.973	17
	Silfiac	946	22

SUITE DE L'ARRONDISSEMENT DE PONTIVY

CANTON, sa population.	NOM de LA COMMUNE.	POPULATION.	Distance au chef-lieu d'arr.
LE FAOUËT, 6 c., 15.049 h.	Faouët (Le)	2.922	50
	Berné	1.912	47
	Guiscriff	3.724	57
	Lanvénégen	1.979	45
	Meslan	1.876	48
	Priziac	2.636	47
GOURIN, 6 c., 12.634 h.	Gourin	4.419	63
	Langonnet	3.929	45
	Plouray	1.547	47
	Roudouallec	1.100	80
	Saint (Le)	1.639	57
GUÉMÉNÉ, 8 communes, 13.582 hab.	Guéméné	1.571	21
	Langoëlan	1.242	23
	Lignol	1.778	23
	Locmalo	1.272	19
	Persquen	966	23
	Ploërdut	3.615	32
	Saint-Caradec-Trégomel	1.383	30
	Saint-Tugdual	1.755	30
LOCMINÉ, 8 communes, 13.362 hab.	Locminé	1.811	24
	Chapelle-Neuve (La)	1.073	32
	Moréac	2.852	23
	Moustoir-ac	1.633	35
	Moustoir-Remungol	894	15
	Naizin	2.045	17
	Plumelin	1.766	30
	Remungol	1.288	18

III. STATISTIQUE MORALE (1)

Par M. EUG. BOUTMY, ancien Professeur.

Les chiffres en caractères gras inscrits dans chacune des trois petites colonnes de ce tableau indiquent le rang du département relativement à la mention devant laquelle ils sont placés.

Religion (2).

Catholiques	490.127
Protestants	145
Israélites	23
Clergé catholique	687
Pasteurs	1
Rabbins	»

Mouvement de la population.

	Naissances	15.920
	Mariages	4.439
	Décès	12.430
73e	Durée moyenne de la vie	32 a. 2 m.

Instruction (3).

87e.	Nombre des jeunes gens sachant lire, écrire et compter sur 100 jeunes gens maintenus sur les listes de tirage	52
	Nombre des établissements d'enseignement secondaire de l'État	5
	Nombre des écoles primaires (publiques ou libres)	556

Crimes contre les personnes (4).

COURS D'ASSISES.

23e	Rapport du nombre des accusés à la population	1 sur 15.350 hab.
	Nombre total des accusés	33

Infanticides.

15e	Rapport du nombre des infanticides à celui des enfants naturels	1 sur 100.8
	Nombre total	5

Suicides.

77e	Rapport des suicides au chiffre de la population	1 sur 18.761 hab.
	Nombre total	27

Crimes contre les propriétés.

45e	Rapport du nombre des accusés à la population	1 sur 18.091 hab.
	Nombre total	28

Tribunaux correctionnels.

53e	Nombre des affaires	1.290
	Nombre des prévenus	1.602
	Nombre des condamnés	1.509

Procès.

	Affaires civiles (5)	654
	Affaires commerciales (6)	418
73e	Faillites (7)	14

Paupérisme.

68e	Rapport des indigents au chiffre de la population	1 sur 82 hab.
	Nombre total	6.196
	Bureaux de bienfaisance	24
	Hôpitaux et hospices	15
	Aliénés à la charge du département	341
	Sociétés de secours mutuels	8

Contributions directes (8).

48e	Foncière	1.548.748
	Personnelle et mobilière	359.253
	Portes et fenêtres	193.553

(1) Les chiffres contenus dans ce tableau sont empruntés, pour la plupart, à l'*Annuaire statistique de la France* (1878), publié par le ministère de l'agriculture et du commerce, ou calculés d'après des données puisées dans cet ouvrage.

(2) Ces chiffres sont antérieurs au recensement de 1876, qui a négligé ce point de vue.

Culte catholique. — Évêché à Vannes, suffragant de la métropole de Rennes. Le diocèse de Vannes, qui comprend le département tout entier, compte 38 cures, 239 succursales et 340 vicariats, rétribués par l'État. Les congrégations et communautés religieuses établies dans le département étaient, avant 1880, au nombre de 30 : 10 pour les hommes et 20 pour les femmes.

(3) Le département relève de l'académie de Rennes. Lycées à Pontivy et à Lorient; à ce dernier sont annexés des cours préparatoires à l'École navale; collèges communaux à Auray, à Josselin et à Vannes; 9 établissements libres pour l'enseignement secondaire. Au point de vue du nombre d'élèves inscrits dans les écoles primaires de 6 à 13 ans, sur 100 enfants recensés, le Morbihan occupe le 85e rang. Il occupe le 87e rang d'après le nombre d'enfants présents à l'école par 10,000 habitants.

(4) Au point de vue judiciaire, le département du Morbihan ressortit à la cour d'appel de Rennes. Vannes est le siège de la cour d'assises. Chaque chef-lieu d'arrondissement possède un tribunal de première instance; celui de Vannes est divisé en deux chambres. Des tribunaux de commerce sont établis à Lorient et à Vannes.

(5) Ce chiffre indique le nombre des affaires civiles terminées pendant l'année.

(6) Ce chiffre comprend les affaires contentieuses à juger pendant l'année.

(7) Terminées pendant l'année.

(8) Trésorier-payeur général à Vannes; receveur particulier dans chacun des autres chefs-lieux d'arrondissement; 50 percepteurs.

BIBLIOGRAPHIE

1577. Discours de la surprise de la ville et forteresse de Concq, près Vannes, par *J. de La Vigne*. In-8°.

1593. Délivrance de la Bretagne, par *A. Arnaud*. In 8°.

1691. Mémoire sur l'état du clergé et de la noblesse de Bretagne, par *Toussaint de Saint-Luc*. 3 vol. pet. in-8°.

1742. Mémoires pour servir de preuves à l'histoire ecclésiastique et civile de Bretagne, par *D. Morice*, 3 vol. in-f°.

1761. Journal du siège de Belle-Isle. In-12.

1769. Atlas itinéraire de Bretagne, par *Jean Ogée*. In-4°.

1795. L'Armorique littéraire, par *A. Mareschal*. In-12.

1805. Essai sur des monuments armoricains proche Quiberon, par *Maudet de Penhouët*. In-4°.

1812. Antiquités égyptiennes dans le département du Morbihan, par *Maudet de Penhouët*. In-f° et planch.

1814. Tableau des victimes de Quiberon, ou liste des émigrés de la Bretagne. In-4°.

1819. Recherches sur la Bretagne, par *J.-B. de Laporte*. 2 vol. in-8°.

1826. Expédition de Quiberon, par *Le Charron*. In-18 cart. et planch.

1830. Notice sur le monument de Quiberon, par *Pihan de Laforest*. In-8°.

1835. Le Morbihan, au tome II de la France pittoresque d'*Abel Hugo*. In-4°, fig.

1835. Le combat de trente Bretons, etc., publié d'après le manuscrit de la Bibliothèque nationale, par *Crapelet*, 2e édit. in-8°.

1835. Antiquités de la Bretagne, monuments du Morbihan, par *de Fréminville*, 2e édit. In-8°.

1836. Note sur le monument de l'île de Gavr'inis, par *P. Mérimée*. In-4°.

1838. Le Morbihan, au tome V du Guide pittoresque du Voyageur en France, de *Didot*. In-8°.

1841. Description du pont suspendu de La Roche-Bernard, par *P. Leblanc*. In-4°.

1843. La Bretagne, par *Pitre-Chevalier*. Gr. in-8°, fig.

1845. Bretagne et Vendée, par *Pitre-Chevalier*. Gr. in-8°, fig.

1845. Articles Morbihan, Vannes, Lorient, Pontivy, etc., dans le Dictionnaire des Communes de *Girault de Saint-Fargeau*. 3 vol. in-4°, fig. et blas.

1846. Annuaires statistiques, historiques et administratifs du Morbihan, de 1833 à 1846, par *Cayot-Délandre*. In-18.

1847. Le Morbihan, son histoire et ses monuments, par *Cayot-Délandre*. 1 vol. in 8° et Atlas in-4°.

1852. Histoire de Belle-Isle-en-Mer, par *Chasle de La Touche*. 1 vol. in-8°.

1853. Annuaire statistique, historique et administratif du Morbihan, par *Lallemand*. 1 vol. in-18.

1853. Dictionnaire historique et géographique de Bretagne, par *Ogée*, continué jusqu'à nos jours. Édit. Marteville et Varin. 2 vol. gr. in-8°.

1858. Les origines historiques de la ville de Vannes, de ses monuments, communautés religieuses, etc., par *Alfred Lallemand*. 1 vol. in-18.

1858. Légendes, contes et chansons populaires du Morbihan, par *A. Fouquet*. In-12.

1860. Le pèlerinage de Sainte-Anne-d'Auray, suivi d'une notice historique sur les environs, par le *P. Arthur Martin*, de la compagnie de Jésus. 1 vol. in-12.

1863. Statistique archéologique de l'arrondissement de Ploërmel, par *Rozenweig*, archiviste. In-8°.

1863. La Chartreuse d'Auray et le monument de Quiberon, par par *Rozenweig*. In-8°.

1863. Annuaire statistique, historique et administratif du Morbihan, par *A. Lallemand*. 1 vol. in-18 (voir la série 1867).

1864. Répertoire archéologique du département du Morbihan, par *Rozenweig*. 1 vol. in-4°.

1864. Notice sur la ville de Ploërmel, par *M.-P. Roparlz*. 1 vol. in-18.

1864. Guide des touristes et des archéologues dans le Morbihan, par le docteur *Alfred Fouquet*. In-12.

1865. Itinéraire pittoresque de Vannes à Quiberon, suivi d'un voyage dans les montagnes d'Arhez et de Penmarch, à la pointe du Raz, par *Du Laurens de La Barre*. In-8°.

1865. L'île de Gavr'inis et son monument, par *G. de Closmadeuc*. In-8°.

1865. Notice sur Pontivy, aujourd'hui Napoléonville, suivie de renseignements géologiques sur l'arrondissement.

1865. La presqu'île de Rhuis en Bretagne, ou le canton de Sarzeau, près Vannes (Morbihan), ses antiquités et ses monuments, guide de l'étranger, par *J.-M. Ledivellec*. In-18.

1865. De Vannes à Quiberon, par *E. Du Laurens de La Barre*. 1 vol. in-12.

1867. Histoire naturelle du Morbihan, botanique, par *Arrondeau*. In-8°.

1867. Itinéraire général de la France, la Bretagne, par *Ad. Joanne*. 1 fort vol. in-18.

1868. Petite géographie du département du Morbihan (collection Levasseur), contenant la description des monuments celtiques, par *Guyot-Jomard*. In-8°. Nouv. édit., in-12.

1870. Dictionnaire topographique du département du Morbihan, comprenant les noms des lieux anciens et modernes, par *Rozenweig*. 1 vol. in-4°.

1870. Histoire de la fondation de Lorient; étude archéologique. par *M.-F. Jégou*. 1 vol. in-8°.

1871. Géographie du département du Morbihan, par *Ad. Joanne*. 1 vol. in-12.

1874. Guide des touristes et des archéologues dans le Morbihan, par *Foucquet*. In-18. (Nouvelle édition.)

Bulletin de la Société archéologique du Morbihan. In-8°.

Bulletin de la Société polymathique du Morbihan. In-8°.

Carte de la Bretagne, par *Cassini* et *Capitaine*.

Voir les feuilles : 73, 74, 75, 88, 89, 90, 102, 103, 104 de la grande *Carte* de France dite *de l'État-Major*, publiée par le Dépôt de la guerre.

Carte du département du Morbihan, extraite de la grande carte du Dépôt de la guerre.

Carte du département du Morbihan, par un ingénieur du cadastre.

Cartes du Morbihan, par *Dufour*, *Charle*, *Duvotenay*.

Plan de Vannes, construit au 5,000e, par *N. Bassac*, édité par *Cauderan*.

Paris. — Imp. Vve P. Larousse et Cie, rue Montparnasse, 19.

DÉPARTEMENT DU MORBIHAN

PAR V.A. MALTE-BRUN

PLAN DE VANNES

Echelle 20.000

Légende
1 Préfecture
2 Égl. St Pierre
3 Hôtel de Ville
4 Prison
5 Lycée
6 Évêché
7 Tribunaux
8 Caserne
9 Séminaire

Explication des Signes

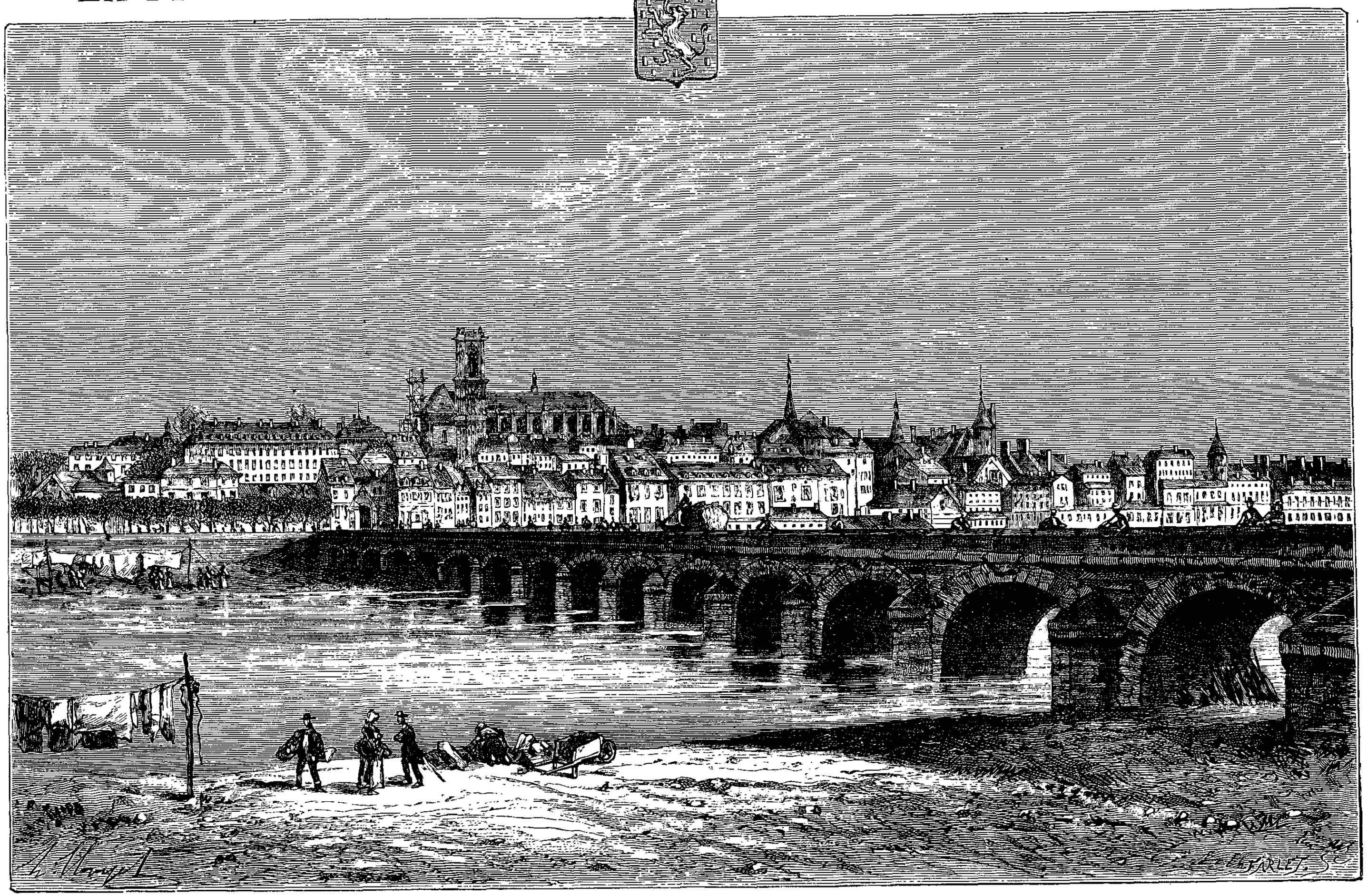
CHEF-LIEU DE DÉP.T
CHEF-LIEU D'ARRONDT.
Chef-lieu de Canton
Commune
Evêché
Route Nationale
Route Départementale
Chemin Vicinal
Canaux et Rivières
Chemin de fer et Station
Limite de Département
id d'Arrondissement
id de Canton
Les Chiffres indiquent les hauteurs au dessus du niveau de la mer

Echelle au 1:450 000e
0 5 10 15 20 kilomètres

Graué par Erhard, 8 rue Nicole.

J. Rouff Éditeur, 14 Cloître St. Honoré

Paris, Imp. Erhard



NEVERS

80. — **Nièvre.**

NIÈVRE

Chef-lieu : NEVERS

Superficie : 6,816 kil. carrés. — Population : 346,822 habitants.

4 Arrondissements. — 25 Cantons. — 313 Communes.

DESCRIPTION PHYSIQUE ET GÉOGRAPHIQUE

Situation, limites. — Le département de la Nièvre doit son nom à la Nièvre, petite rivière qui y prend sa source, le traverse du nord au sud-ouest, et vient affluer sur la rive droite de la Loire, à Nevers, après un cours d'environ 53 kilomètres. Il est situé dans la région centrale de la France, et il est compris dans les deux bassins de la Seine et de la Loire, mais en plus grande partie dans ce dernier. Il a été formé, en 1790, de l'ancienne province de Nivernais et de quelques parties de l'Orléanais, du Berry et du Bourbonnais.

Ses limites sont : au nord, le département de l'Yonne ; à l'est, ceux de la Côte-d'Or et de Saône-et-Loire ; au sud-est, celui de Saône-et-Loire ; au sud, le département de l'Allier ; à l'ouest, celui du Cher, dont la Loire le sépare, enfin au nord-est, celui du Loiret.

Nature du sol, montagnes. — Le sol du département de la Nièvre, généralement rocheux et sablonneux, est d'une qualité inférieure. La chaîne des monts du Morvan, qui sert un instant de frontière au département à l'est, le coupe ensuite du sud-est au nord-ouest, et le partage en deux versants ; toutes les eaux du versant nord-est vont se réunir à l'Yonne, affluent de la Seine, toutes celles du versant sud-ouest viennent affluer vers la Loire. Ces montagnes et leurs contreforts sont abrupts et boisés, et divisent le sol en un grand nombre de vallées étroites et profondes. On rencontre bien quelques plateaux sablonneux assez fertiles, des coteaux plantés de vignes qui fournissent un vin de bonne qualité, des petits vallons fertiles en gras pâturages, où l'on élève de nombreux bestiaux ; mais la principale richesse du département consiste dans les forêts qui couvrent ses hauteurs et dans les productions minérales qui gisent dans les flancs de ses montagnes.

Les monts du Morvan sont une ramification occidentale des montagnes de la Côte-d'Or ; ils se relient, par le plateau d'Orléans, aux collines de la Normandie et de la Bretagne pour former la ligne de partage des eaux entre les deux bassins de la Seine et de la Loire. Les points culminants du département sont : dans l'arrondissement de Château-Chinon, le mont de Preneley, à la source de l'Yonne, qui s'élève à 860 mètres ; la montagne près de Glux, 820 mètres ; la montagne du Grand-Montarnu, 847, et le mont Brenet, 804 ; le mont Genièvre, près de Saint-Honoré-les-Bains, 638 ; la Vieille-Montagne, au sud de la même commune, 491 ; au nord de Montsauche, 657 ; la montagne au nord de Saint-Brisson, 682 ; le mont Toureau, au nord-est de Château-Chinon, 804 ; le mont Beuvray, 810 ; la Roche de Suce, 815 mètres.

Les collines calcaires qui couvrent l'arrondissement de Clamecy et l'ouest du département ne dépassent pas 400 mètres ; citons le mont Saban et le mont Bué, entre la Cure et l'Yonne, qui tous deux ont 380 mètres ; ce dernier, ainsi que plusieurs collines isolées de cet arrondissement, se distingue par sa forme conique.

La superficie du département est de 681,656 hectares ; le sol, qui est très pauvre, excepté dans les plaines, se divise, d'après sa nature, en pays de montagnes, 150,000 hectares ; pays de bruyères ou de landes, 6,000 ; sol de riche terreau, 20,000 ; sol de craie ou calcaire, 10,000 ; sol de gravier, 10,000 ; sol sablonneux, 30,000 hectares.

Hydrographie. — Le département de la Nièvre est parcouru par un grand nombre de cours d'eau. Outre la Loire et l'Allier, qui lui servent de limite à l'ouest et sont navigables dans toute l'étendue de leur parcours, nous citerons, dans le bassin de la Loire : la Vrille, le Nohain, le Mazou, la Nièvre, la Lizeure et l'Aron, affluents de la rive droite de ce fleuve ; dans le bassin de la Seine : l'Yonne

et ses affluents, l'Auxois, l'Armance, la Cure grossie de la Chalaux et le Beuvron.

La Loire (voir l'hydrographie de la Haute-Loire, de la Loire, du Loiret et de la Loire-Inférieure) pénètre dans le département de la Nièvre après avoir servi de limite commune aux départements de Saône-et-Loire et de l'Allier, sur le territoire de la commune de Saint-Hilaire-Fontaine, au sud-est de Decize, où débouche sur la rive droite le canal de Nivernais; et elle en sort au-dessous de Neuvy-sur-Loire, après avoir, dans son parcours de 136 kilomètres, passé à Decize, Imphy, Nevers, Fourchambault, La Charité, Pouilly-sur-Loire et Cosne. De Saint-Hilaire-Fontaine à Marzy, au-dessous de Nevers, la Loire traverse le sud-est du département; de Marzy à Neuvy, elle le sépare de celui du Cher.

L'Allier, affluent de la rive gauche de la Loire, limite au sud-est le département sur une longueur de 75 kilomètres, depuis Tresnay jusqu'à son embouchure dans la Loire, au bec d'Allier. Cette rivière, dont on évalue le cours à environ 350 kilomètres, est un des principaux affluents de la Loire; elle prend sa source dans les montagnes du Vivarais, au pied du mont Lozère, et parcourt, avant d'arriver dans le département de la Nièvre, ceux du Puy-de-Dôme et de l'Allier.

La Nièvre, qui donne son nom au département, est formée par deux ruisseaux : la Nièvre de Saint-Benin-des-Bois ou de Prémery et la Nièvre de Champlemy, qui se réunissent au-dessous de Guérigny; elle coule du nord au sud en inclinant un peu vers l'ouest, et, après un parcours d'environ 53 kilomètres, elle vient tomber dans la Loire, à Nevers. Elle passe à Guérigny, Urzy et Coulanges; elle a pour affluents plusieurs petits ruisseaux qui mettent, ainsi qu'elle-même, un grand nombre d'usines en mouvement.

La Mesves ou Mazou, grossie des eaux du Raveau, du Murlin et du Garchy, est un autre affluent de la rive droite de la Loire dont les eaux sont utilisées par l'industrie. Le Nohain ou Nonain prend sa source dans les étangs qui baignent le territoire d'Entrains, alimente un grand nombre d'usines, et, après un cours de 40 kilomètres, vient se jeter dans la Loire à Cosne.

L'Aron est la plus considérable des petites rivières qui appartiennent entièrement au département de la Nièvre; elle a 70 kilomètres de cours. Elle prend naissance au nord de Crux-la-Ville, dans l'étang d'Aron, d'où sort aussi le Beuvron, qui coule en sens opposé dans le bassin de l'Yonne. Elle est suivie par le canal du Nivernais, qui tantôt se confond avec elle, et tantôt la traverse. L'Aron est flottable pendant 25 kilomètres et s'embouche dans la Loire, un peu au-dessous de Decize.

L'Yonne prend sa source au pied du mont Preneley, et, dans son cours de 100 kilomètres sur le territoire du département, passe près de Château-Chinon, arrose Cérancy, Chaumard, Mouron, Sardy-les-Épiry, où elle rencontre le canal du Nivernais, Chitry-les-Mines, Monceaux-le-Comte, Asnois et Clamecy, où elle devient flottable en trains. Le canal du Nivernais côtoie l'Yonne sur la rive droite à Basseville. Le Beuvron, affluent de la rive gauche de l'Yonne, a près de 50 kilomètres de cours; il est flottable à bûches perdues et vient tomber dans l'Yonne à Clamecy, où il reçoit le Sauzay après avoir arrosé Neuilly, Brinon et Beuvron. La Cure, autre affluent de l'Yonne, n'a dans le département que 30 kilomètres de parcours, dont 22 flottables sur les 86 qui forment sa longueur totale; elle passe à Montsauche, et elle a pour affluent la Chalaux.

Les étangs du département de la Nièvre sont plus nombreux dans le bassin de la Loire que dans celui de l'Yonne. Parmi les premiers, nous citerons ceux des environs de Crux-la-Ville, d'Entrains, de Saint-Amand, de Ligny, de Vaux, des Usages et de Décuré; parmi les seconds, ceux qui sont aux sources de la Cure (réservoir des Settons) et ceux des environs de Varzy.

Le département est traversé par deux canaux : le canal du Nivernais et le canal latéral à la Loire.

Le canal du Nivernais commence à Auxerre sur l'Yonne, entre dans le département en suivant cette rivière, passe à Clamecy, à La Chaise, où il quitte la vallée de l'Yonne pour traverser un des rameaux les plus bas de la chaîne du Morvan; descend dans le bassin de la Loire par le vallon de Bayes et la vallée de l'Aron jusqu'à Decize, où il a son embouchure sur la rive droite de la Loire. Il est alimenté par les étangs de Vaux, de Baye, de l'Étang-Neuf et de Gouffier. Sa longueur est de 175 kilomètres, dont 122 appartiennent au département de la Nièvre; il a généralement 15 mètres de largeur sur $1^{m},50$ de profondeur. Sa pente, sur le versant de la Loire, est de 74 mètres, rachetée par 35 écluses. Commencé en 1784, il n'a été achevé qu'en 1842.

Le canal latéral à la Loire est destiné à remplacer, de Digoin (Saône-et-Loire) à Briare (Loiret), le lit encombré et difficile de la Loire, et à assurer par là la communication de la Saône et du Rhône avec la Loire et la Seine par le canal du Centre (voy. le département du Cher), dont il devient un utile prolongement. Il suit la rive gauche de la Loire, parcourt dans le département 58 kilomètres, et en sort au confluent de la Loire et de l'Allier, qu'il traverse sur le beau pont-aqueduc du Guétin.

Voies de communication. — Le département de la Nièvre est traversé par 10 routes nationales, ayant un développement de 470 kilomètres; par 12 routes départementales, 638; par 26 chemins vicinaux de grande communication, 804; par 74 chemins vicinaux d'intérêt commun, 1,150; et par plus de 1,960 chemins vicinaux ordinaires, dont on peut évaluer la longueur totale à 4,200 kilomètres.

Les chemins de fer qui le traversent appartiennent aux grands réseaux de Paris-Lyon-Méditerranée et d'Orléans. La principale ligne, celle de Paris à Lyon par le Bourbonnais, y pénètre, en suivant la rive gauche de la Loire, à peu de distance de Neuvy, et dessert successivement les stations de Neuvy, Myennes, Cosne, Sancerre, Pouilly, Mesves, La Charité, Pougues-les-Eaux, Fourchambault, Nevers (254 kilomètres de Paris), Grimouille, Saincaize-Meauce (564 kilomètres de Paris), Mars, Saint-Pierre-le-Moutier, Saint-Imbert, d'où elle passe dans le département de l'Allier et se drige sur Moulins. De Grimouille, un embranchement de 49 kilomètres se dirige sur Bourges, tandis que deux autres, partis de Nevers, vont rejoindre la grande ligne de Paris à Lyon, la première à Laroche (Yonne) par Clamecy, en remontant la vallée de la Nièvre et en desservant dans le département les stations de: Urzy, Guérigny, Poiseux, Prémery, Arzembouy, Corvol-d'Embernard, Varzy, Corvol-l'Orgueilleux, Clamecy (65 kilomètres de Nevers); l'autre à Chagny (Saône-et-Loire), en desservant dans le département : Imphy, Beard, Decize (avec tronçon sur La Machine), Verneuil, Crécy-la-Tour, Fours, Remilly et Luzy. Un embranchement de 85 kilomètres unit, dans le département, par les vallées de l'Yonne et de l'Aron, ces deux lignes en desservant à partir de Clamecy : Asnois, Flez-Cusy-Tannay, Dirol, Corbigny, Épiry, Aunay, Tamnay-Châtillon, Moulins-Engilbert, Vandenesse-Saint-Hilaire et Crécy-la-Tour.

D'autres lignes sont projetées ou en construction, citons celle de Nevers à Château-Chinon, de Cosne à Clamecy, etc., etc., etc.

En 1877, on évaluait la longueur des lignes exploitées à 295 kilomètres, et celle des lignes à construire à 92 kilomètres.

Climat. — Le département de la Nièvre est situé sur la limite des régions climatériques dites climat séquanien, ou de nord-ouest, et climat girondin, ou du sud-ouest; le climat y est généralement tempéré, mais plus froid que chaud; l'air y est vif et pur; mais, dans les vallons, il règne une humidité presque continuelle, qui est due à l'évaporation des eaux des étangs et des nombreuses petites rivières qui sillonnent le sol. Cette humidité, qui est entretenue par le grand nombre de forêts du département, occasionne des fièvres persistantes dans quelques localités situées sur les pentes occidentales et septentrionales des monts du Morvan, parce que ces montagnes les privent des vents chauds et secs du sud et de l'est. Les vallées de la Loire et de l'Allier, qui sont ouvertes, sont les plus saines du département. Les vents dominants sont ceux du nord-ouest, du sud-est et du sud-ouest; ce dernier, auquel on donne le nom de galerne, amène et accompagne la pluie.

Productions naturelles. — Le département de la Nièvre est formé par des terrains de différentes époques. On rencontre dans les montagnes des roches ignées ou terrains primitifs; des grès, du calcaire en abondance et du gypse, qui accusent des terrains secondaires et des meulières, et d'autres roches qui appartiennent aux terrains tertiaires; enfin, dans les vallées, on trouve des terrains d'alluvion ou de transport; ces terrains fournissent des argiles, des minerais et des cailloux.

Il est fort riche en métaux; les plus importants sont : du fer dans plusieurs localités; il est d'excellente qualité et alimente un grand nombre de hauts fourneaux et de forges (Imphy, Guérigny, Fourchambault, Cosne, Nevers, Parenche, Vandenesse, Raveau); du plomb sulfuré; des mines de cuivre à Imphy; quelques indices d'argent. Il possède des mines de houille que l'on exploite; les plus importantes sont celles de Decize, de La Ma-

chine et d'Imphy; des carrières de grès, de pierres meulières, de pierre calcaire, de pierre à chaux, des marbres de différentes couleurs, du granit, du silex, des argiles, de la marne et de l'ocre jaune.

Le département possède quelques sources d'eaux minérales. Celles de Pougues et de Parise-le-Châtel sont toniques et froides; celles de Saint-Honoré sont thermales et sulfureuses. Les eaux de Pougues et de Saint-Honoré sont seules fréquentées.

Le sol du département est entièrement compris dans la zone où croissent tout à la fois le maïs et la vigne, et quoique la partie livrée à l'agriculture ne soit pas proportionnellement très étendue, il produit des céréales de toutes sortes au delà des besoins de la consommation de ses habitants. Les vignes, qui sont nombreuses, fournissent tout à la fois à la consommation et à l'exportation; le vin qui fait le plus d'honneur au département est le vin de Pouilly blanc; il s'exporte au loin. Après lui vient le vin blanc de Tannay. En 1874, la production de la vigne était de 78,049 hectolitres, valant 2,809,764 francs; en 1877, elle était de 249,244 hectolitres, valant environ 12 millions de francs; et, en 1880, elle descendait à 87,610 hectolitres, à cause des gelées et de la maladie de la vigne. Les arbres fruitiers, les merisiers et les cerisiers y viennent bien. On trouve à Billy des truffes estimées, et l'on cultive dans toute l'étendue du département le chanvre. Le sol forestier de la Nièvre est considérable; on l'évalue à 214,066 hectares, fournissant les trois cinquièmes de l'approvisionnement en bois de la capitale. Les principales forêts sont celles du Ferray, de Chabet, de Vincence, de Charnouveau, de Poisseaux, de Breuil, de Montreuillon, de Donzy, de la Gravelle, du Chêmi et les bois du Roy, de Fours, de Frétaux, de Champeaux, de Saint-Agnan, de Tannay, de Sauvigny, de la Verrerie, etc. Leurs essences principales sont : le chêne, l'orme, le charme, le hêtre, le tremble, etc.

On trouve dans la Nièvre des bestiaux estimés, surtout ceux du Morvan; des chevaux très vigoureux quoique d'une petite taille; des moutons, inférieurs à ceux du Cher, à la vérité, mais qui cependant ne laissent pas que d'être estimés. Le gibier est abondant, et le loup et le renard peuplent les forêts du Morvan. On rencontre peu d'abeilles. Les rivières et les étangs renferment de nombreux poissons; et les truites, ainsi que les écrevisses, jouissent auprès des gourmets d'une réputation méritée.

Industrie agricole, manufacturière et commerciale. — L'industrie agricole du département de la Nièvre a fait de grands progrès dans ces dernières années, et elle est aussi perfectionnée que le permet la nature un peu ingrate du sol. On doit cet état prospère à la division des grandes propriétés, au séjour des propriétaires riches qui ont mis en faveur les meilleurs procédés; aux comices agricoles et à la ferme-modèle de Poussery (commune de Montaron). Nous avons énuméré les différentes productions du département; nous ajouterons que l'habitant des campagnes est presque toujours, et tout à la fois, agriculteur, bûcheron et manufacturier. La principale richesse territoriale du département consiste en bois; ils arrivent à Paris par l'Yonne et la Seine; puis viennent les céréales, les vins, les fourrages et le chanvre.

La superficie du département se partage en superficie bâtie et voies de communication, 18,080 hectares, et en territoire agricole, 663,576 hectares. Ce dernier se subdivise lui-même en : céréales, 183,214 hectares; farineux, 18,116; culture potagère, et maraîchère, 3,272; cultures industrielles, 3,867; prairies artificielles, 44,190; fourrages annuels, 5,429; autres cultures et jachères, 90,000; vignes, 10,915; bois et forêts, 214,066; prairies naturelles et vergers, 74,753; pâturages et pacages, 11,407; terres incultes, 4,407 hectares.

L'industrie métallurgique est très importante dans le département, et elle lui assigne le treizième rang; on y compte 28 à 30 hauts fourneaux, dont les principaux sont ceux d'Imphy, d'Uzy-le-Vif, de Lecomte, de Vandenesse, de Prémery, de Champlemy, de Donzy, de Sainte-Colombe, de Chantemerle, d'Arcy, etc.; on compte plus de cent forges, dont les plus importantes sont : celles de : La Chaussade, Beaumont, Cessy, la Casbois, Champlemy, Decize, Fourchambault, Imphy, Saint-Benin, Prémay, Vandenesse, Coulanges-lez-Nevers, etc. A Cosne, à Lormes, à Varzy, à Donzy, à Moulins-Engilbert, à Guérigny et à Imphy se trouvent des usines qui appartiennent à l'État ou à de puissantes compagnies, et où l'on fabrique des ancres, des machines, des fourneaux, des hélices et des câbles pour la marine. A Imphy, on confectionne des clous en cuivre, des caisses à eau de tôle et de cuivre pour la marine, et des feuilles de cuivre et de fer-blanc. A Fourchambault, on obtient des fers laminés, des rails, des essieux, des roues de wa-

gons, etc. A Nevers, l'ancienne fabrique d'armes va être convertie en école de chaudronnerie; à Garchisy, il y a une grande fonderie de pièces mécaniques. Les aciéries, les laminoirs, et, en général, tout ce qui se rapporte à l'industrie du fer, se rencontrent dans le département de la Nièvre à côté des forges et des hauts fourneaux, et, pour énumérer chacun des centres d'usines, il nous faudrait citer presque toutes les communes du département. Parmi les autres produits fabriqués les plus importants, nous citerons: les toiles, la poterie de grès, qui est très estimée; la faïence artistique, la porcelaine, les émaux, les cordes à boyaux de Nevers; les verres, les tuiles, les bois et les charbons. Le commerce d'importation de la Nièvre consiste en céréales, eaux-de-vie, bons vins, épiceries, librairie, modes, articles de luxe. Le commerce d'exportation consiste en fourrages, bestiaux, bois, charbon; produits de fer, de fonte, de cuivre; en verre, porcelaines et émaux, etc. Les transactions commerciales à l'intérieur sont facilitées par 380 foires, qui se tiennent dans environ 90 communes du département. On y vend principalement des bœufs gras pour l'approvisionnement de Paris, des moutons, des porcs, des chevaux. On vend du chanvre aux foires de Cosne et de Blismes; des bois et du plâtre à Decize et à Château-Chinon; des faucilles et des chaudrons à Nevers; des chaudières à Donzy; des châtaignes à Cosne, à Brèves. Enfin, il y a des assemblées pour la location des domestiques à La Marche et à Mèves.

Division politique et administrative. — Le département de la Nièvre a pour chef-lieu Nevers; il se divise en 4 arrondissements, 25 cantons, 313 communes; le tableau que nous donnons plus loin les fera connaître. Il appartient à la région agricole du centre de la France.

Ce département compose le ressort d'un évêché dont le siège est à Nevers, et qui est suffragant de l'archevêché de Paris. Il y a un grand séminaire à Nevers, et un petit séminaire à Corbigny. Le diocèse compte 5 cures de première classe, 30 de deuxième, 273 succursales et 37 vicariats.

Les tribunaux de première instance des chefs-lieux d'arrondissement et les tribunaux de commerce de Nevers et de Clamecy ressortissent à la cour d'appel de Bourges.

Le département est compris dans le ressort de l'académie de Dijon; il y a à Nevers un lycée, des collèges communaux à Cosne et à Clamecy, 4 établissements libres pour l'instruction secondaire, une école normale d'instituteurs, à Varzy, et un cours normal d'institutrices à Nevers, et 560 écoles primaires.

Le département de la Nièvre est compris dans la circonscription du 8e corps d'armée et de la 8e région de l'armée territoriale, dont l'état-major est à Bourges. Cosne et Nevers sont des chefs-lieux de subdivision. La compagnie de gendarmerie départementale dépend de la 8e légion, dont l'état-major est à Bourges.

Le département est compris : dans l'arrondissement minéralogique de Clermont-Ferrand, appartenant à la région du centre; dans la quatrième inspection des ponts et chaussées et dans le 20e arrondissement forestier, dont le conservateur réside à Bourges.

Il y a dans le département 46 perceptions de finances. Les contributions et revenus publics atteignent 16 millions de francs.

HISTOIRE DU DÉPARTEMENT

L'histoire de ce département n'égale pas en intérêt celle de quelques autres, que leur situation, leur richesse ont mêlés davantage aux grands événements. Ce pays de montagnes, caché au centre de la France, a eu une existence plus modeste et plus obscure. A cheval sur la chaîne des monts du Morvan (*Mor*, noir; *vand*, montagne), qui se détache des montagnes de la Côte-d'Or, possédant à la fois les sources de l'Yonne et une partie de la rive droite de la Loire, son histoire et ses intérêts se trouvent engagés également dans les deux bassins de la Manche et de l'océan Atlantique. Mais son influence ne rayonna bien loin ni d'un côté ni de l'autre.

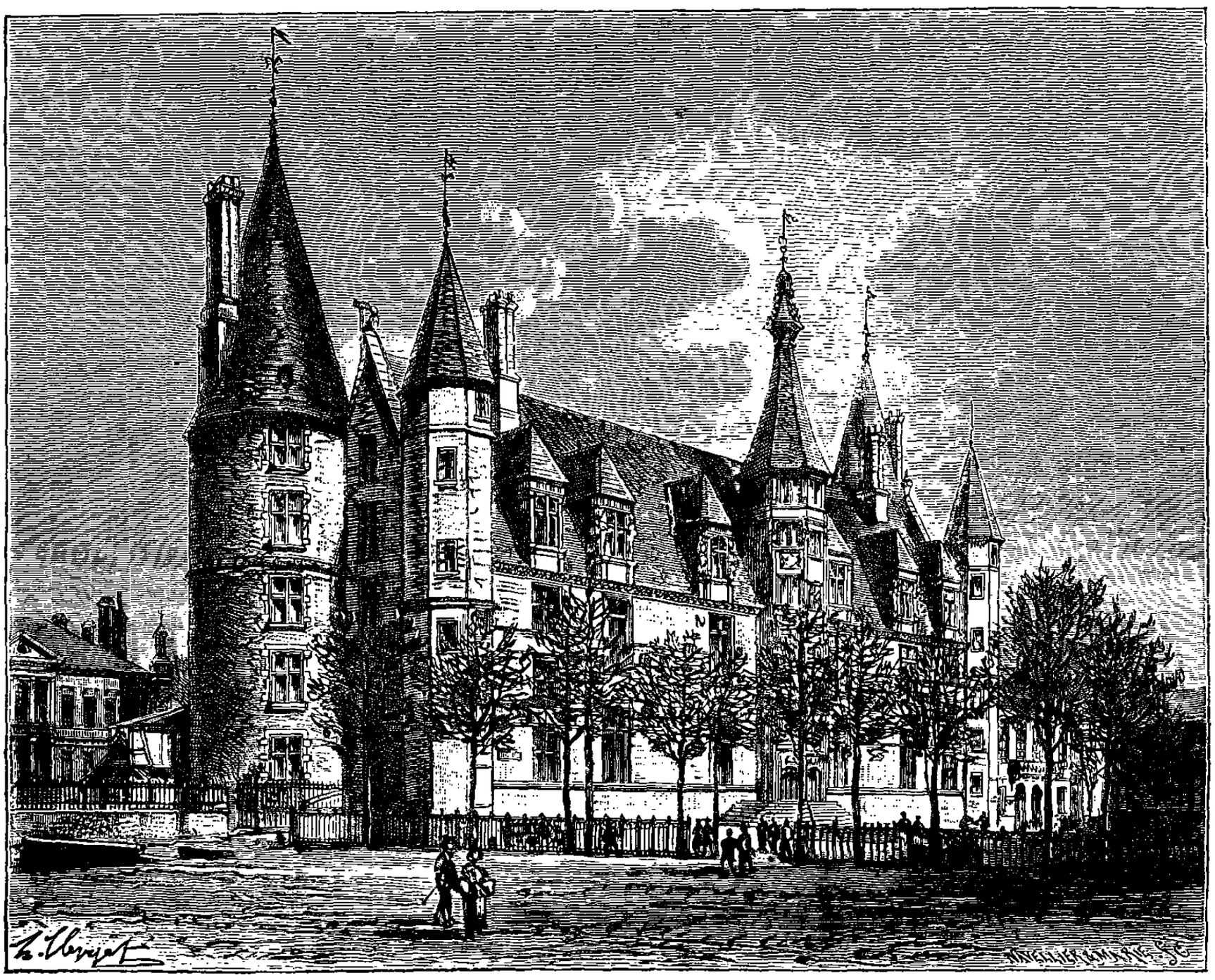
Au temps des Gaulois, son territoire était occupé, pour la plus grande partie, par les Éduens (*Ædui*), et, pour la partie nord-ouest, entre Clamecy, Cosne et La Charité, par les Sénonais (*Senones*). Quelques *dolmens* ou *menhirs* encore debout, quelques haches en pierre trouvées dans le sol, voilà tout ce qu'a laissé dans le pays l'époque druidique. César vint, et deux fois s'en rendit maître. L'administration romaine eut grand souci d'un pays si voisin du centre de partage des eaux de la France, si propre à établir des postes militaires inexpugnables, et enfin situé sur la route d'Autun à Bourges, deux

des plus grandes villes de cette époque. Aussi trouve-t-on de nombreux vestiges de voies, de camps romains. Le sommet du mont Beuvray, particulièrement, était un centre où aboutissaient plusieurs routes. Des savants ont prétendu que l'ancienne Bibracte était située sur un plateau élevé de 680 mètres au-dessus de la mer. Une levée de terre circulaire semble indiquer, en effet, ou une ancienne ville gauloise, ou un camp romain. Le camp est plus probable. Il y en avait un autre à Saint-Sauges, dont les traces sont encore visibles, et Château-Chinon possède les ruines d'un fort bâti par les Romains. Mais les plus curieux débris de ces temps sont les ruines d'une ancienne ville trouvée à Saint-Révérien; l'amphithéâtre de Bouhy, des fragments de statues, de cippes trouvés à Entrains, et surtout les thermes de Saint-Honoré. Les eaux thermales et minérales que toute cette région doit à sa nature volcanique, étaient sans doute une des causes les plus actives qui attiraient les Romains. Les thermes de Saint-Honoré, dont la découverte s'est complétée en 1821 par des fouilles faites au pied même des montagnes du Morvan, sont remarquables par une salle de bains toute revêtue de marbre, au milieu de laquelle trois réservoirs donnent une eau abondante, et par les nombreuses et brillantes habitations dont les Romains avaient orné cette petite ville. Ils y fondèrent même un hospice militaire où les bains se prenaient dans dix-neuf bassins aujourd'hui rendus à la lumière. Si l'on en croit Gui Coquille, savant magistrat du pays même, la plupart des noms en *y* de la province seraient dérivés de noms latins par la transformation suivante : *villa Cecilii*, Cézilly; *Germanici*, Germancy; *Cervini*, Corbigny; *Cassii*, Chassy; *Sabinii*, Savigny; *Ebusii*, Bussy, etc. La terminaison fréquente *nay* viendrait de la terminaison non moins fréquente chez les latins *anum : Lucianum*, Lucenay; *Casianum*, Chassenay; *Appianum*, Apponay; etc.

C'est sous la domination romaine que cette province, comme presque toutes celles de la Gaule, reçut le christianisme prêché par saint Révérien et le prêtre saint Paul, qui furent martyrisés à Nevers en 274. Saint Pèlerin, apôtre de l'Auxerrois, vint presque aussitôt après enseigner l'Évangile aux habitants du district d'Entrains, où il eut à lutter contre les prêtres d'un temple de Jupiter élevé dans ce pays. Pèlerin finit aussi par le martyre; car, Dioclétien étant devenu empereur, il fut persécuté comme tous les chrétiens, enfermé dans un souterrain et enfin massacré.

La domination des Burgondes, établie sous Honorius dans le sud-est de la Gaule, comprit le Nivernais. Les Francs survinrent, et Clovis, à l'occasion de son mariage avec Clotilde, s'en empara. A sa mort (511), ce fut le roi d'Orléans qui eut le Nivernais. Sous les derniers Mérovingiens, sous les premiers Carlovingiens, la province suit le sort du reste de la Gaule. Louis le Débonnaire la donne ensuite à Pépin, roi d'Aquitaine, dans le partage qu'il fait de ses États en 817, et elle est de nouveau entraînée dans les vicissitudes des grands événements de l'époque; elle souffre de tous ses maux. Rien ne donne une plus terrible idée des ravages des Normands, que de voir ces pirates barbares porter la désolation jusque dans le Nivernais, au cœur même de la France. Nevers eut cependant pour comte le fameux Gérard de Roussillon, héros de tant de romans de chevalerie. Mais Gérard se brouilla, en 865, avec Charles le Chauve, qui transféra son comté, avec l'Auxerrois, à Robert le Fort. Puis, les liens de l'obéissance à l'autorité royale se relâchant de plus en plus, à la fin du même siècle, le Nivernais fit partie des domaines du duc de Bourgogne, qui le donnait à gouverner à des comtes de son choix. L'un de ces comtes, Rathier, suivant une tradition, fut accusé par un certain Alicher d'avoir violé la femme du duc, son suzerain; le procès se plaida par le combat judiciaire, et déjà Rathier avait enfoncé son épée dans la mâchoire inférieure de son adversaire, quand celui-ci le frappa d'un coup mortel. Le suzerain offensé et vengé était alors Richard le Justicier. Il donna le fief à un certain Séguin. Henri le Grand en investit ensuite Otto-Guillaume, fils d'Adalbert, roi d'Italie, qui, en 992, le donna en dot à sa fille Mathilde, en la mariant avec Landry, sire de Metz-le-Comte et de Monceaux. C'est de ce moment que date l'existence séparée du Nivernais. Il eut ses comtes distincts, en même temps comtes d'Auxerre. Les autres petits seigneurs du pays, vassaux du comte, se fortifiaient à la même époque dans leurs châteaux et se rendaient presque indépendants, faisant à l'égard des grands vassaux ce que les grands vassaux faisaient à l'égard du roi.

Maintenant nous sommes en pleine vie féodale. Guerres continuelles, de voisinage, à droite, à gauche, principalement avec les ducs de Bour-



Château de Nevers

gogne à propos du comté d'Auxerre. Le plus remarquable des comtes de Nevers dans cette période est Guillaume Ier (1040). Le chroniqueur assure qu'on ne trouverait pas, dans toute sa vie, une seule année de paix. Autour de lui, il entretenait sans cesse cinquante chevaliers, et cela ne l'empêchait pas d'avoir toujours 50,000 sous d'argent dans ses coffres, ce qui est assez remarquable pour l'époque. Il battit le fils du duc de Bourgogne. Moins heureux lorsqu'il porta secours au roi de France contre le seigneur du Puiset, il fut fait prisonnier au siège de ce château qui tint en échec la faible royauté de ce temps.

Vers la fin de ce siècle, le Tonnerrois fut réuni par héritage au Nivernais et à l'Auxerrois, et Guillaume II porta le titre de comte d'Auxerre, de Nevers et de Tonnerre. Ce Guillaume partit, en 1101, avec 15,000 hommes pour la Palestine, passa par Constantinople, perdit à peu près tout son monde en Asie Mineure, et arriva presque nu à Antioche, d'où il revint en Europe. Il fut un des fidèles alliés de Louis le Gros. Comme il revenait de combattre le fameux Thomas de Marle, sire de Coucy, il fut fait prisonnier dans une rencontre avec Hugues le Manceau qui le livra au comte de Blois. Celui-ci le tint quatre ans enfermé dans son château avec une opiniâtreté qui résista longtemps aux sollicitations de la plupart des puissances de l'époque. On s'est demandé la cause d'un tel acharnement, et peut-être la trouverait-on dans le mécontentement que devait exciter chez certains seigneurs la persistance des comtes de Nevers à aider les progrès de la royauté.

L'existence des comtes de Nevers fut assez agitée à cette époque. C'est Guillaume III qui accompagne Louis VII en terre sainte et qui va ensuite en pèlerinage en Espagne. C'est Guillaume IV qui voit son comté dévasté par les comtes de Sancerre et de Joigny et qui réussit à les battre à La Marche, entre Nevers et La Charité (1163). Cette guerre lui avait

coûté fort cher; il avait fait des dettes; comment les payer? Or, écoutez comment s'y prenait un débiteur féodal pour rétablir ses finances. La ville de Montferrand passait pour très riche et renfermait, disait-on, un magnifique trésor. Guillaume prend la route de Montferrand, se jette sur la ville, la pille et emmène le seigneur du lieu en disant aux habitants qu'il le leur rendra quand ils auront payé une certaine somme. Un peu plus tard, on le voit marcher sous la bannière du roi Louis le Jeune contre le comte de Châlons. Puis, pour expier tous ses péchés, il va en terre sainte et meurt à Saint-Jean-d'Acre. Le clergé ne lui sut aucun gré de cette dévotion tardive, et Jean de Salisbury, écrivant à l'évêque de Poitiers, lui fait cette triste oraison funèbre qui pourrait aussi bien s'appliquer à la plupart des seigneurs féodaux de ce temps: « Ce n'est ni par les traits des Parthes ni par l'épée des Syriens qu'il a péri; une si glorieuse fin consolerait ceux qui le regrettent; mais ce sont les larmes des veuves qu'il a opprimées, les gémissements des pauvres qu'il a tourmentés, les plaintes des églises qu'il a dépouillées, qui sont cause qu'il a échoué dans son entreprise et qu'il est mort sans bonheur au champ de la gloire. »

De tous ces comtes aventureux, le plus célèbre et le plus malheureux fut Pierre de Courtenay. Il n'était comte de Nevers que par sa femme. En effet, avec Guillaume V s'était éteinte la descendance mâle, et le fief avait fait retour à la couronne. Philippe-Auguste eut la générosité de le rendre à Agnès, sœur de Guillaume V, à laquelle il fit épouser Pierre de Courtenay, petit-fils de Louis le Gros, et, par conséquent, de sang royal. A la mort d'Agnès, Pierre continua de gouverner le Nivernais, comme chargé de la garde-noble de ce fief pour sa fille Mahaut, que le roi de France maria plus tard avec Hervé, sire de Gien. A ce moment, Pierre de Courtenay se retira dans ses autres domaines. Quelque temps après, appelé au trône de l'empire latin de Constantinople, il partit pour en prendre possession; mais un Comnène qui régnait en Épire l'arrêta par trahison, et le tint si bien prisonnier qu'on n'eut plus jamais de nouvelles de son sort.

Les comtes de Nevers et Pierre de Courtenay, le premier de tous, se montrèrent libéraux dans la question communale. Nevers, Clamecy (voyez ces villes) obtinrent des franchises. Des règlements furent publiés, d'accord avec les principaux barons du pays, pour protéger les agriculteurs dans leurs travaux, pour faciliter les mariages des femmes serves avec les hommes des autres seigneurs, sauf toutefois l'autorisation de leur propre seigneur, enfin pour maintenir la paix publique, et le bannissement fut prononcé contre quiconque, ayant détruit ou incendié une maison, refuserait la réparation exigée.

L'intervention de la royauté n'était donc pas fort impérieusement réclamée par l'intérêt des peuples dans ce pays. Mais la royauté, encore plus guidée par l'ambition d'un pouvoir qui sent croître ses forces que par ce beau motif du bonheur des peuples, intervenait partout. En 1280, un arrêt du parlement interdit aux comtes de Nevers de créer des nobles. C'était le temps de l'impitoyable Philippe le Bel. Par un nouvel arrêt du parlement, le comte de Nevers se voit confisquer ses comtés de Nevers et de Rethel pour avoir refusé de venir se justifier, en cour des pairs, de quelques violences contre le clergé et la noblesse de son fief. Il est vrai que, sous Louis le Hutin, la féodalité regagne du terrain, et ce roi promet, en 1316, par lettres patentes, de ne plus permettre les empiétements de ses officiers sur la juridiction des comtes de Nevers.

Une nouvelle famille de comtes était encore une fois venue s'asseoir sur le siège comtal de Nevers. Yolande, seule héritière (1272), avait épousé Robert de Dampierre, qui fut quelque temps comte de Nevers par sa femme, et, après la naissance de leur fils, Louis Ier continua de gouverner le fief. Lui-même devint comte de Flandre. Philippe le Bel accusa Louis de Nevers d'avoir soulevé les Flamands, et le fit emprisonner. Rendu à la liberté, il en usa pour contester à Philippe le Long son droit de succession au trône, de concert avec le duc de Bourgogne, le comte de Joigny, etc. Un arrêt du parlement confisqua toutes ses seigneuries, qui lui furent peu après rendues. Louis II épousa la fille de Philippe le Long, et devint, du chef de son grand-père et de son père, comte de Flandre et de Nivernais (1322). On l'appelle souvent Louis de Crécy, parce qu'il mourut à la bataille de Crécy, en 1346. Le Nivernais souffrit alors de l'invasion des Anglais. Ils le ravagèrent après la bataille même de Crécy, et, dix ans après, à l'époque du désastre de Poitiers, ils s'emparèrent de La Charité, d'où leurs partis désolèrent la province. En 1359, elle fut obligée de se racheter d'un nouveau pil-

lage, lors du passage de l'armée conduite par Édouard III. Louis III de Male avait obtenu de Philippe de Valois des lettres patentes qui érigeaient en pairie viagère les comtés de Nevers et de Rethel. Il ne laissa qu'une fille, Marguerite, qui épousa Philippe le Hardi, duc de Bourgogne, et lui porta à la fois la Flandre et le Nivernais. Les deux époux détachèrent le comté de Nevers et le donnèrent à l'aîné de leur fils, Jean (sans Peur); et celui-ci le céda à son frère Philippe, qui se fit tuer à Azincourt. Les fils de ce Philippe moururent aussi, ne laissant qu'une fille, Élisabeth, et les Nivernais virent encore arriver un seigneur étranger; c'était le duc de Clèves. Son petit-fils, François Ier, se distingua par ses talents militaires et obtint l'érection définitive du Nivernais en duché-pairie (1538).

Les seigneurs de Nevers firent alors exécuter un travail qui était bien dans l'esprit de cette époque de fusion, de centralisation, d'étude, c'est-à-dire la rédaction des coutumes de la province (1534), dont les états provinciaux (1490) avaient jeté les bases. Dans les guerres de religion, les Nivernais se montrèrent d'abord en majorité très catholiques et assez intolérants; mais à la fin ils changèrent et se rallièrent à Henri IV. Leur pays fut, après Henri IV, le centre de cette nouvelle guerre folle que les seigneurs formèrent contre Marie de Médicis. La mort du maréchal d'Ancre apaisa tout.

La maison de Gonzague possédait alors le Nivernais depuis le mariage de Louis de Gonzague avec Henriette de Clèves, seule héritière (1565). Le cardinal Mazarin acheta le duché (1659), qui, à sa mort, passa à son neveu Philippe-Julien Mazarin, et sa maison l'a possédé jusqu'en 1789. Quelques-uns des derniers ducs de Nivernais se sont distingués au XVIIe et au XVIIIe siècle par leur esprit, leur goût pour la littérature. Le dernier de tous, à la fois auteur de gracieuses poésies légères et ambassadeur à Rome, à Berlin et à Londres, perdit ses biens à la Révolution, et sut vivre en sage, modestement, jusqu'en 1798.

Quant à la province, elle forma à peu près le département de la Nièvre. Auparavant, elle était un des trente-deux gouvernements militaires, et se divisait, pour l'administration financière, en quatre élections, dont deux (Nevers et Château-Chinon), faisaient partie de la généralité de Moulins; la troisième (Clamecy), de la généralité d'Orléans; la quatrième (La Charité), de la généralité de Bourges. Pour la justice, elle était comprise dans le ressort du parlement de Paris; mais elle avait sa coutume écrite, dont on a parlé plus haut, sa chambre des comptes établie au nom du duc de Nivernais; son hôtel des monnaies, qu'on faisait remonter à Charles le Chauve; enfin ses *Grands-Jours*, institués en 1329 par Louis II, tribunal d'appel composé de « trois prud'hommes, un chevalier et deux gradués, pour juger les appeaux de Nivernais, tant des prévosts que des baillis, » avec pouvoir de juger, retenir ou renvoyer. Il y avait trois assises des Grands-Jours avant 1563; elles furent alors réduites à deux par un édit royal. Le Nivernais comptait 273,890 habitants.

On ne peut omettre, dans l'histoire du département de la Nièvre, celle du commerce tout spécial qui le fait vivre et l'enrichit, d'autant plus qu'elle présente des incidents assez curieux. Il s'agit du commerce des bois. Les hautes montagnes du Morvan attestent que les volcans ont remué ce sol; et, en effet, si l'on perce la couche de sable qui le recouvre, on trouve un fond de basalte et de granit. Cette chaude nature du sol a produit de tout temps une riche végétation de forêts. Si, aujourd'hui qu'on a tant exploité les bois, le département de la Nièvre en possède encore 204,000 hectares sur 6 millions qui existent en France, combien en devait-il être couvert lorsque la France entière, au XVIe siècle, en possédait 30 millions d'hectares! C'est à cette époque, en effet, que le commerce se développant, les communications s'ouvrant de toutes parts, et Paris, de plus en plus peuplé, manquant de bois, les Nivernais imaginèrent d'expédier le leur à la capitale. Une compagnie de marchands se forma sous la raison René Arnoult et compagnie, et des lettres patentes lui furent accordées, qui portaient « autorisation de flotter sur les rivières de Cure et d'Yonne, sans qu'il fût donné empêchement par les tenanciers et propriétaires ou autres possesseurs d'aucuns moulins, écluses, ou ayant droit de seigneurie, pêcheries ou autres, et défense au parlement de Dijon de s'immiscer dans les contestations sur le flottage des bois, attribuées spécialement aux prévôts et échevins de la bonne ville de Paris en première instance, et, par appel, au parlement de Paris. » Le flottage dont il est ici question avait été, dit-on, déjà employé en 1490 sur la rivière d'Andelle; mais c'est véritablement à Jean Rouvet que l'on attribue (1549) l'invention de ce moyen de transport au profit de la compagnie susdite. Son système consistait à retenir par

écluses les eaux au-dessus de Cravant, puis à les lâcher en y jetant les bûches à bois perdu, pour les recueillir ensuite au port de Cravant, et les expédier de là, par trains, sur l'Yonne et la Seine jusqu'à Paris. Le même procédé est en usage aujourd'hui. Des étangs creusés à la tête de chacun des ruisseaux qui vont former ou grossir l'Yonne amassent l'eau; dès qu'on lève les pelles, elle s'écoule avec impétuosité, et le torrent emporte les bûches; les premières, la cataracte franchie, sont jetées à droite et à gauche du ruisseau inférieur et s'y arrêtent : c'est ce qu'on appelle *border la rivière;* il ne reste plus alors qu'un goulet étroit, au milieu du cours d'eau, par où les autres sont emportées rapidement. On passe ensuite à l'opération qui s'appelle *toucher queue*, c'est-à-dire qu'on déborde le ruisseau et qu'on ramène dans le milieu les bûches égarées sur les rives, pour les envoyer rejoindre celles qui ont marché plus vite. Arrivées au port, elles sont toutes arrêtées, tirées de l'eau, triées selon les marques des divers marchands, et empilées jusqu'à la saison d'automne, qui permet d'en former des trains sur la rivière et de les envoyer ainsi à Paris.

Mais les marchands nivernais ne jouirent pas sans conteste des avantages qui leur avaient été accordés. Les propriétaires riverains se plaignaient de la servitude qui leur était imposée, du chômage que souffraient leurs moulins. D'un autre côté, les marchands de Paris, favorisés par la juridiction parisienne à laquelle avaient été attribuées toutes les contestations en cette matière, se rendirent maîtres des prix; et, en 1704, ils gagnaient 30 livres sur la corde de 36 livres 10 sols, tandis que, les frais déduits, il ne revenait aux propriétaires que 5 sols par corde. Les propriétaires, les marchands forains se liguèrent contre cette tyrannie et s'entendirent pour flotter à leur gré, quelques-uns même pour conduire des trains jusqu'à Paris. L'autorité intervint. Le subdélégué de l'hôtel de ville de Paris résidant à Auxerre se rendit sur le port de Clamecy avec une brigade à cheval et se vit entouré d'une foule menaçante de 5 ou 600 personnes, qui s'armèrent de bâtons et de bûches prises dans les piles, qu'ils aiguisaient par le bout. « Allons, s'écriaient-ils, marchons, allons à la guerre; mourir aujourd'hui ou mourir demain, cela est égal; voilà de beaux hommes bien habillés; il faut les f..... à la rivière. » Le subdélégué leur défendit de toucher aux piles. « Eh! monsieur, lui dit l'un d'eux, je n'aurais qu'à rencontrer un chien enragé. » L'exaspération allait croissant, les bâtons étaient levés; ne se sentant pas en force pour lutter, l'officier public se retira et dressa le procès-verbal où ces détails sont écrits. Depuis ce temps, le flottage est libre; et pourtant il existe encore une rivalité entre les marchands nivernais et ceux de Paris, puisque le ministre de l'intérieur a dû intervenir en 1850 pour régler le partage des flots de l'Yonne.

Durant la guerre franco-allemande de 1870-1871, l'invasion s'arrêta aux limites mêmes de ce département, et, dans le tableau général des pertes éprouvées par les départements envahis, la Nièvre n'a été comptée que pour la somme insignifiante de 5,618 francs.

HISTOIRE ET DESCRIPTION DES VILLES, BOURGS ET CHATEAUX LES PLUS REMARQUABLES

Nevers (lat. 46° 59′ 15″; long. 0° 49′ 14″ E.). — Nevers (*Noviodunum, Augustonemetum, Nivernum*), à 236 kilomètres de Paris, près du confluent de la Nièvre et de la Loire, bâtie sur le flanc d'une colline, importante station des lignes de chemin de fer de Paris à Lyon par le Bourbonnais (section de Nevers à Saincaize; de Laroche à Nevers et de Nevers à Chagny (réseau de Paris-Lyon-Méditerranée), est une vieille ville, peuplée par 22,704 habitants, chef-lieu du département de la Nièvre, siège d'un évêché, d'un tribunal de première instance, d'un tribunal de commerce, d'une chambre consultative des arts et manufactures, etc., que le grand nombre de ses églises avait fait nommer la *ville aux clochers*.

Nevers, dont on ne sait rien avant l'arrivée de César, est désignée par le conquérant sous le nom de *Noviodunum Æduorum;* ce nom de *Noviodunum* paraît être d'origine celtique : *nov,* rivière; *dun*, montagne. Elle emprunta ensuite à la rivière *Niveris,* la Nièvre, qui se jette tout auprès dans la Loire, celui de *Nevirnum, Nivernum, Nevedunum*. Celui de *Noviodunum* reparut plus tard, à l'expiration de la domination romaine. Quand César domptait la Gaule, il fit de Nevers un de ses dépôts de vivres, d'armes et de munitions; mais, en son absence, deux Éduens, Viridumar et Éporédorix, s'introduisirent dans la place et en massacrèrent la garnison romaine. César vint lui-même y relever ses aigles.

Nevers, à la chute de l'empire romain, eut sa part des calamités communes : le roi des Huns y passa, la flamme à la main. D'autres conquérants barbares la dédommagèrent. Certes, Nevers était chrétienne avant l'arrivée des Francs, quoiqu'on ne puisse admettre qu'elle eût reçu le christianisme de trois disciples de saint Pierre, saint Savinien, saint Pollentien et saint Altin, prétention que Jacques Taveau a essayé de soutenir, et que Fleury a renversée. Mais Nevers n'avait point encore l'honneur d'être un chef-lieu de diocèse; or, vers l'an 500, apparut pour la première fois à Nevers un évêque, saint Eulode, qui était sourd et muet; Dieu ne pouvait permettre que le pasteur chargé de prêcher ses ouailles et de recueillir leurs gémissements demeurât dans des conditions si peu favorables à l'exercice de ses fonctions; aussi saint Séverin, appelé à Paris à cette époque (505) pour guérir le roi franc de la fièvre quarte, passa à Nevers, et guérit aussi, chemin faisant, le pauvre évêque. Dix ans après, Clovis érigea Nevers en évêché.

Pendant longtemps, Nevers n'apparaît dans l'histoire qu'à de rares intervalles. Elle vit s'assembler, en 765, le Champ de mai convoqué par Pépin, lorsqu'il se disposa à entrer en Aquitaine pour aller châtier Waïfre. Charles le Chauve y établit un hôtel des monnaies. De l'époque de Richard le Justicier date le premier château de Nevers, dont il reste encore quelques débris de murs épais et massifs, de style saxon, avec fenêtres à plein cintre. On les peut voir dans les murailles qui soutiennent la terrasse de l'ancien couvent des oratoriens et dans quelques jardins particuliers. La plupart des édifices de cette époque en France ont disparu, ou ne sont arrivés jusqu'à nous qu'en ruine, ce qui tient, soit à leur mauvaise construction, soit aux dévastations continuelles qui remplissent l'histoire de ces siècles barbares. En 910, c'est la cathédrale qui s'écroule; en 953, c'est le comte de Paris, Hugues le Grand, qui prend, pille et brûle la ville. Phénomène curieux : la ville de Nevers s'amoindrit, disparaît, s'anéantit presque; son ancienne importance n'est plus que dans les souvenirs : *Noviodunum antiquissimum castrum quidem, sed instar viculi exiguum;* et, à sa place, ce sont ses faubourgs qui attirent la population, s'élargissent, s'enflent autour des riches monastères de Saint-Genès, de Saint-Victor, de Saint-Étienne, de Saint-Martin; ce sont les paroisses de Saint-Arigle, de Saint-Troès, de Saint-Pierre, de Saint-Laurent, qui vivent et prospèrent aux dépens du centre. On doit ajouter, au reste, que des fléaux naturels avaient contribué à cette décadence. Nulle part les incendies, les pestes ne furent plus répétés. La peste de 1094, entre autres, fit de tels ravages que les habitants épouvantés croyaient à la fin du monde.

Il fallait refaire cette ville, ou du moins réunir, resserrer, renfermer dans une muraille ses membres épars. A la fin du XII^e^ siècle, Pierre de Courtenay fit élever à ses frais la nouvelle et dernière enceinte qui enveloppa les faubourgs, depuis l'embouchure du petit ruisseau de Crou dans la Loire, jusqu'à la Nièvre (1194).

Cette reconstitution de Nevers porta presque aussitôt ses fruits. Voici cette ville qui prospère. La libéralité de Pierre de Courtenay remet aux religieux de Saint-Étienne le droit de gîte, et accorde à la ville une charte d'affranchissement, confirmée définitivement plus tard (1231) par Gui de Forez et Mahaut I^re^, sanctionnée par lettres patentes de saint Louis. Par cette charte, le comte renonçait à tous les droits exercés dans la ville et les faubourgs, particulièrement *à l'host et à la chevauchée;* un crédit de quarante jours pour l'approvisionnement de sa table, sa justice et ses forfaitures, était tout ce qu'il se réservait. Les habitants étaient autorisés à nommer quatre jurés pour administrer les affaires principales, convoquer les habitants en cas de besoin, proclamer le ban de vendange, etc. Les bourgeois ne relèvent que de leur propre juridiction et ne peuvent être emprisonnés que pour vol, rapt ou homicide, à moins de surprise en flagrant délit. Le bailli rend la sentence, assisté de quatre bourgeois désignés par les jurés; point d'appel pour le citadin, mais l'étranger peut en appeler, et, en ce cas, le comte ou son bailli adjoint aux premiers assesseurs deux de ses chevaliers. Le comte ne doit jamais recevoir plus de 3 sous pour les frais du procès et plus de 30 pour l'amende. Enfin la commune reçoit la faculté d'acquérir des membres nouveaux par la concession du droit de bourgeoisie à tout étranger qui y sera domicilié depuis un an et un jour, exception faite des sergents et des serfs du seigneur. Assurément la postérité doit honorer la mémoire de Pierre de Courtenay et de ses successeurs, qui se signalèrent par un si généreux abandon de leurs prérogatives et prévinrent, de six siècles à l'avance et dans les ténèbres du moyen âge, la grande

émancipation de 1789, d'autant plus que ces concessions paraissent avoir été volontaires de leur part, et que l'on ne voit pas que les habitants aient été obligés de les arracher de vive force. Ils ne se réservaient, en effet, qu'une cense personnelle, payable à la Saint-Martin d'hiver, variant de 40 sols à 12 deniers, selon la fortune de chaque famille, et dont la répartition était laissée aux bourgeois eux-mêmes. Deux autres droits seigneuriaux, mais peu vexatoires, subsistèrent aussi ; l'un jusqu'en 1587, l'autre jusqu'en 1789. Par le premier, tout habitant de Nevers, à moins qu'il ne logeât dans le quartier privilégié de Saint-Étienne, devait se présenter, le jour de son mariage, devant le comte, précédé des violons, et lui donner « pour le festin de nopces, 4 deniers, un pain, deux plats de chair et une quarte de vin. » L'autre était le droit de *trumeau* ou *sabot :* le comte et l'évêque prenaient, l'un le trumeau de devant, l'autre le trumeau de derrière « des chascunes bestes au maille, bœuf ou vasse, vieille ou jeune, » tuées en la grande boucherie.

Nevers devait aimer ses comtes. Et elle les aimait, si l'on en juge par les réceptions brillantes qu'elle leur faisait. Ainsi, lorsque le comte Jean, fils du duc de Bourgogne Philippe le Hardi, fit sa première entrée, la ville lui offrit deux tonneaux de vin, plusieurs lamproies, des torches. L'année suivante, nouvelle entrée, deux autres tonneaux de vin. Après sa captivité chez les Turcs, il vient (1400), on le comble : coupe d'argent doré à couvercle en or, douze tasses d'argent, une boîte d'épices, trois tonneaux de vin, vingt-quatre lamproies, et nombre d'autres poissons, sans parler du vin pour les officiers. Et dans le même temps, occupés de le faire sortir de captivité, les bourgeois de Nevers contribuaient pour 1,000 livres d'or à sa rançon, alors qu'une peste terrible les décimait au point que le receveur sollicita un dégrèvement de contribution. Ils savaient, dans l'occasion, mettre dans leurs hommages une certaine galanterie : lorsque Bonne d'Artois, seconde femme de Philippe de Bourgogne, entra à Nevers (1414), un ange habillé de plumes de paon (lequel courait sur une corde de 80 toises) lui mit sur la tête, à elle et à son fils Charles, un chapeau de fleurs artistement travaillé. Ils ne reçurent pas moins bien Charles VI, qui vint deux fois dans leurs murs, et qui leur remit 200 livres de tailles arriérées, pour être employées à la construction d'un pont sur la Nièvre.

C'était le temps, à Nevers comme ailleurs, des grandes constructions d'églises et de forteresses. Du XIVe siècle, en effet, date la cathédrale dont la reconstruction fut commencée par l'évêque Guillaume Ier, de Saint-Lazare. C'était la quatrième fois que l'on bâtissait l'église de Nevers. Un premier édifice avait été élevé au VIe siècle ; un second au VIIe, sous l'invocation de la Vierge, de saint Gervais et de saint Protais ; un troisième enfin par l'évêque Jérôme, sous Charlemagne, et cette fois dédié à saint Cyr et à sainte Juliette. En 1210, un violent incendie dévora cette église, et ce ne fut pas grand dommage, car elle était encore couverte en chaume. Guillaume fit les choses plus grandement. La nef de l'église, dont on peut admirer la pureté comme exemple de gothique sévère et de la grande époque, lui appartient. Les sculptures y sont d'une grande élégance ; les chapiteaux y représentent les feuillages indigènes, fraisier, chardon, chêne et peuplier. On y remarque surtout un chapiteau où est sculptée la légende de saint Cyr et de Charlemagne ; l'empereur, menacé par un sanglier furieux, s'est jeté à genoux pour invoquer le saint, qui apparaît dans le moment même sur le dos du monstre et le tient immobile sous lui. Le chœur et le sanctuaire sont d'une date différente (XIVe et XVe siècles), et portent, en conséquence, un autre caractère. La tour qui domine extérieurement l'édifice et qui fait un gracieux effet, quoique peu en harmonie avec le reste, ne fut commencée qu'en 1509 par l'évêque Bahier, et achevée en 1528. On était en pleine Renaissance et cela ne laisse pas d'être curieux de voir la Renaissance s'essayer une fois par hasard dans le gothique, accoler son génie à celui du moyen âge, et répandre à profusion sur une haute tour d'église, au flanc de l'austère ogival primitif, son luxe plus gracieux qu'imposant de balustrades à jour, de statues en pleine saillie, de dais richement brodés dans la pierre, et de tourelles angulaires.

Pour entreprendre de si grandes choses, il fallait que l'évêque de Nevers fût un puissant personnage au XIIIe siècle. Il est à remarquer que c'est lui qui, en 1028, avait pris le premier le titre d'*évêque par la grâce de Dieu*. Il avait des serfs nombreux. Lorsqu'il faisait sa première entrée dans la ville, les quatre barons de Cours-les-Barres, de Givry, de Druy, de Poiseux, le portaient sur leurs épaules depuis l'abbaye de Saint-Martin jusqu'à la cathédrale. Comme vassal du roi de France, il lui devait

le service militaire; en 1224, Raynald conduisit à Tours son contingent; en 1244, saint Louis fit citer à Chinon Robert Cornu, qui s'était affranchi de cette obligation,

Il faut reconnaître, d'autre part, qu'il avait à compter avec ses diocésains et qu'il n'entrait pas dans la ville sans conditions. Les prieurs des couvents de Saint-Étienne et de Saint-Martin l'attendaient sous le porche et ne le recevaient qu'après lui avoir fait jurer de maintenir leurs privilèges et ceux des bourgs. Les chanoines aussi étaient des hommes puissants. Depuis 1201, ils nommaient seuls l'évêque, tandis qu'auparavant le peuple participait à l'élection. Ils étaient soixante, vivant en commun, ayant la haute justice, des vassaux qui prêtaient foi et hommage, des serfs *taillables et explectables à volonté*. Leur trésorier entrait au chœur en habit de guerre, et y siégeait l'épée au côté, l'oiseau sur le poing, en bottes et en éperons.

Vis-à-vis des bourgeois, l'évêque prenait encore des engagements, et la scène symbolique qui se passait mérite d'être rapportée. Le nouvel évêque, se rendant en pompe à la cathédrale, rencontrait dans la rue de la Parcheminerie les échevins et devant eux une chaîne tendue; la chaîne s'abaissait pour laisser passer le cortège et se tendait de nouveau devant l'évêque, pour lui montrer que ceux-là étaient de la ville, mais que lui n'en était pas encore tant qu'il n'avait pas prêté le serment d'en respecter les franchises.

Il y a dans cette cérémonie je ne sais quelle fierté aragonaise qui donne bonne idée des bourgeois nivernais. On en trouverait peu, en effet, qui aient été plus jaloux de leurs privilèges. Eux-mêmes nommaient leurs jurats, appelés échevins depuis 1288, et, chose curieuse, ils admettaient les nobles, non les prêtres, à l'échevinage. L'élection se faisait le second dimanche du carême; les jours précédents, le *préconiseur* parcourait la ville et criait à tous les habitants qu'ils eussent à y prendre part *sous peine d'un écu d'amende*. La salle du chapitre de l'abbaye de Saint-Martin était, avant la construction de l'hôtel de ville, en 1436, le lieu où se réunissait l'assemblée. Dans cette même abbaye se trouvait la voix de la cité, la cloche, le *gros saint de la communauté*, comme on l'appelait. Elle avertissait les bourgeois lorsque le guetteur toujours présent, qui logeait dans le clocher de Saint-Martin avec sa famille, avait aperçu au loin dans la campagne quelque objet menaçant pour la ville. Deux fois par jour, elle annonçait de sa grande voix l'ouverture et la fermeture des portes, et les cloches plus petites, placées aux portes mêmes, répétaient l'avertissement d'un ton plus argentin. Les bourgeois de Nevers ne s'en remettaient qu'à eux-mêmes pour leur propre défense; chaque quartier avait ses soldats (quartiniers), qui formèrent plus tard les *compagnies bourgeoises*, et ce privilège leur fut confirmé formellement par Charles VI, en 1421. Ces soldats étaient choisis parmi les habitants qui élisaient les officiers. Ils excellaient au tir de l'arbalète, dont une école fut établie, en 1409, aux Chaumes de la Loire; aussi Charles VII les incorpora parmi ses francs-archers, et Charles VIII les emmena en Italie. En 1524, le tir à l'arquebuse fut substitué au tir à l'arbalète, et les arquebusiers furent organisés, en 1621, par Charles de Gonzague, en une confrérie célèbre sous le nom de *compagnie de Saint-Charles*.

C'est à l'industrie, au commerce, que les habitants de Nevers devaient cette indépendance. Les vins de la province se buvaient, au moyen âge, jusque sur la table du roi. Des fabriques d'émaux, des verreries fameuses, qui donnèrent à la cathédrale les beaux vitraux qu'on y admire, popularisaient par leurs élégants produits le nom de Nevers. Les manufactures de faïence, les plus anciennes du royaume, établies par les ducs de Nevers à l'imitation de celles d'Italie, jouissaient d'une réputation qui dura jusqu'au siècle dernier. Les artisans formaient des corporations : celle des pêcheurs existait depuis longtemps déjà en 1250; celle des boulangers prit naissance après que Louis Ier (1303) eut autorisé l'un d'eux à bâtir un four dans sa maison, rue de la Tartre, et à y cuire pour le public. Une industrie qui prit, deux siècles plus tard, un grand développement à Nevers et aux alentours, ce fut celle des forges; à tel point que les habitants se plaignirent au roi de la cherté du bois, et lui demandèrent la suppression et démolition des forges, qui leur fut accordée (1560).

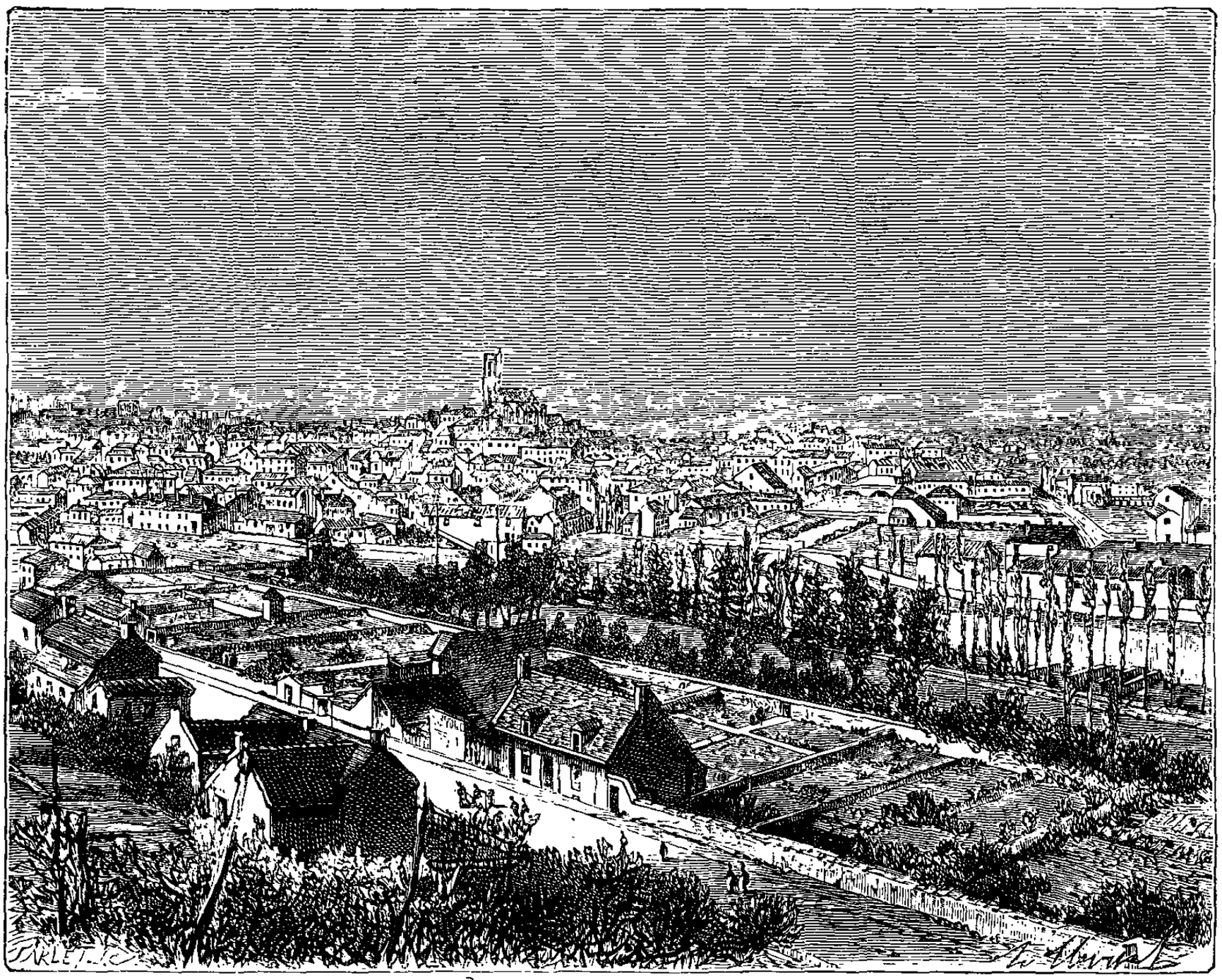
Nevers ne resta pas en arrière pour l'instruction. Dès 1009, nous voyons le chapitre de Saint-Cyr nommer un certain Gaudon *grammairien des petites écoles pour les enfants laïques*. C'est à Nevers que fut transportée, on 1316, l'université d'Orléans, interdite par le pape Jean XXII. Elle y

eut, au reste, peu de succès, comme nous l'apprend Gui Coquille. Les écoliers firent tapage, « et à certain jour plusieurs particuliers citoyens de Nevers prindrent la chaize du docteur, en cholère la portèrent sur le pont et la jettèrent en Loire, disant ces mots : *que de par le diable, elle retournast à Orléans dont elle estoit venue.* » C'est en 1535 que fut établie à Nevers la première imprimerie.

Nevers, au xv^e^ siècle, suivit, avec le duc de Bourgogne, le parti anglais et reconnut Henri VI. Quand Charles VII l'eut emporté, elle fut un moment l'un des foyers de la jacquerie. Il vint dans ses murs. Louis XII, François I^er^ y parurent également. La Réforme s'y manifesta d'une façon singulière. Jacques Spifame, évêque de la ville, homme fort distingué, qui avait été maître des requêtes au parlement, conseiller d'État et chancelier de l'Université de Paris, un jour de Pâques, se mit à administrer la communion aux fidèles dans l'église de Saint-Cyr, en disant : « Reçois la figure du corps de Jésus-Christ. » Ces paroles hérétiques, en pleine solennité pascale, firent bondir le doyen du chapitre. « Tu mens effrontément, *mentiris impudentissime !* » s'écria-t-il ; et il corrobora son apostrophe d'un violent coup de poing appliqué sur la bouche coupable. Un grand tumulte s'ensuivit, et bientôt le prélat se rendit à Genève après avoir résigné son évêché (1559). Une passion l'avait conduit, dit-on, à se faire protestant. Il vivait depuis longtemps dans une grande intimité avec Catherine de Gaspence, femme d'un procureur au Châtelet. Tous deux s'épousèrent à Genève. Mais déjà ils avaient des enfants, un de ses neveux ayant contesté leur légitimité, pour la pouver Spifame fabriqua un faux acte de mariage antidaté; traduit devant le conseil de Genève, il y fut condamné à mort comme adultère, en 1566. Gilles Spifame, son neveu et son successeur à l'évêché de Nevers, travailla avec ardeur à détruire le protestantisme qui se répandait de plus en plus dans son diocèse. En 1561, les calvinistes formèrent une première réunion; il y opposa une procession à la tête de laquelle il parut en habits pontificaux et les échevins en robe rouge. Malgré la protection que les réformés trouvaient dans le comte de Nevers, François de Clèves, ils furent l'objet de persécutions qui coûtèrent la vie à plusieurs d'entre eux, et qui ne cessèrent qu'après l'avènement de Louis de Gonzague et la nomination de Gui Coquille aux fonctions de premier échevin de la cité (1568). La Saint-Barthélemy ne fit point de victimes à Nevers, et cette ville parut tiède à la Ligue, dont le conseil général, siégeant à Paris, adressa aux habitants une lettre pour exciter leur zèle.

Nevers reçut successivement, au xvii^e^ siècle, Louis XIII et Louis XIV. Elle subissait alors, comme toutes les parties de la France, les effets de la révolution qui s'opérait dans le royaume. Le progrès irrésistible de l'unité monarchique emportait partout les institutions libres que l'esprit d'indépendance locale avait arrachées au moyen âge. Dès 1566, l'ordonnance de Moulins avait enlevé aux échevins de Nevers la connaissance des affaires civiles ; en 1692, leur autorité fut encore diminuée par l'institution d'un maire. La connaissance des causes criminelles, et même des délits de police leur fut enfin retirée, et ils ne gardèrent en définitive, pauvre débris de leur ancienne autorité, que la proclamation du ban des vendanges. Leur charge devint même un fardeau insupportable, par une ressemblance fort curieuse avec celle des curiales dans l'empire romain ; en effet, les échevins, en matière d'impôt, répondaient pour leurs administrés de leur fortune et de leur corps, et Nevers, au xvii^e^ siècle, n'ayant pu acquitter des impôts devenus très lourds, on vit les habitants fuir l'échevinage comme un fléau, et l'intendant de la généralité en fut réduit à désigner pour ce supplice municipal quatre des plus notables citoyens, qui acceptèrent par force. Ceci se passait un peu avant la Fronde, pendant laquelle Nevers fut sévèrement contenue.

L'activité industrielle de Nevers ne paraît pas cependant avoir alors beaucoup diminué, puisqu'en 1710 on y créa un tribunal de commerce. Le xviii^e^ siècle, au reste, si remarquable dans presque toutes les provinces de France par les constructions d'utilité publique et les établissements de bienfaisance, rendit à Nevers un grand service en la débarrassant pour jamais de ce fléau de la peste qui semblait l'avoir prise en affection, et venait encore de la dévaster deux fois au siècle précédent. Un conseil de santé, établi en 1721, prit des mesures assez habiles pour le chasser sans retour. C'est encore au xviii^e^ siècle que Nevers doit sa belle promenade. Le vieux château, commencé vers 1475 par Jean de Clamecy, comte de Nevers, orné et terminé par les ducs de Nevers des maisons de



Clamecy.

Clèves et de Gonzague; la place Ducale, qui le précède, et qui fut bâtie en 1608 par Charles II de Gonzague, sur le modèle de la place Royale de Paris, existaient déjà. Mais le parc ne formait qu'un grand carré long, le reste planté en vignes. En 1767, une des plus jolies femmes du pays, Mme de Prunevaux, fort aimée du duc de Nevers, s'y promenait avec lui. Elle lui fit observer que la vigne ajoutée au parc en rendrait la promenade bien plus agréable, et le duc, par galanterie, s'empressa de faire transformer cette partie en jardin anglais. Le parc est devenu public, et c'est à la charmante dame de Prunevaux que Nevers doit un de ses plus beaux ornements.

A l'époque de la Révolution, Nevers entra dans le mouvement de 89 et fit rédiger des cahiers tout à fait dans le sens du tiers état. La Terreur y envoya Fouché de Nantes, suivi de Collot d'Herbois et de La Planche, qui firent brûler toutes les archives.

Nevers serait une jolie ville par sa situation en amphithéâtre sur la rive droite de la Loire, si l'affreux percement de ses rues ne rebutait pas le voyageur. Il y pourra remarquer cependant, sans parler du nouveau du parc et de la cathédrale, la porte du Crou, qui donne une idée imposante des constructions féodales (on y a établi un musée lapidaire); le pont de dix-sept arches, mais trop massif, construit sur la Loire; l'arc de triomphe élevé en mémoire de la victoire de Fontenoy, où il lira quatre mauvais vers de Voltaire qui furent payés par un présent de cent louis; la préfecture, à l'entrée de la ville; l'hôtel de ville, qui renferme une bibliothèque de 20,000 volumes; le théâtre, le palais de justice, qui occupe le premier étage du Palais ducal et dont le second étage a reçu le *Musée Nivernais*, remarquable par sa belle collection de faïences artistiques. Il ne passera pas dans la rue de la Parcheminerie sans saluer la maison du menuisier poète, modeste maisonnette où grimpe un

cep de vigne, pour attester qu'on y a chanté Bacchus. Ce poète, c'est Adam Billaut, ou *Maître Adam*, le *Virgile au rabot*, que sa verve naturelle porta à faire des vers tout en continuant de gagner sa vie le rabot à la main. C'est l'auteur de la fameuse chanson :

Aussitôt que la lumière
Vient redorer nos coteaux.

Le cardinal de Richelieu voulut le voir, et lui donna *un vestement neuf*, une pension de cent écus et de quoi s'acheter une maison. Il a laissé trois recueils : *les Chevilles*, *le Vilebrequin* et *le Rabot;* ce dernier n'est pas imprimé. Le collége, aujourd'hui le lycée, tenu alors à Nevers avec grand succès par les jésuites, y faisait prospérer les études et comptait parmi ses professeurs le célèbre père Bougeant. Gresset y fut régent de rhétorique et y composa *Vert-Vert*, dont il allait égayer la supérieure même des Visitandines de la ville. Ce sont là, avec le fameux révolutionnaire Chaumette, procureur de la Commune de Paris pendant la première Révolution, les principaux noms célèbres que Nevers peut citer.

On trouve sur son territoire de la chaux hydraulique, de la terre à faïence et du kaolin. Son industrie est représentée par des fabriques de limes, outillage pour forges, d'émail, des porcelaineries, des faïenceries artistiques, des tanneries, des fabriques de produits chimiques et des confiseries estimées. Nevers possédait une fonderie de canons qui occupait le premier rang après celle de Ruelle, pour les travaux de l'artillerie navale ; elle en a été dépossédée, et il est question de remplacer cet établissement par une haute école professionnelle de grande chaudronnerie applicable à la construction des chaudières à vapeur, etc. Le commerce, favorisé par un assez grand nombre de foires, consiste en grains, vins, bestiaux, produits manufacturés, fers, aciers, quincaillerie, etc.

Les armes de Nevers sont : *d'azur*, *semé de billettes d'or*, *au lion d'or brochant sur le tout;* — aliàs : *de gueules, à trois châteaux d'or*, *flanqués chacun de deux tours donjonnées en clocher*, *girouettées ou même ouvertes et maçonnées de sable*. Nous devons dire que ces dernières armes sont considérées par différents auteurs comme appartenant à l'évêché plutôt qu'à la ville.

Imphy. — Imphy, station de la ligne du chemin de fer de Nevers à Chagny (réseau de Paris-Lyon-Méditerranée), canton, arrondissement et à 15 kilomètres au sud-est de Nevers, sur la rive droite de la Loire, que l'on y passe en bac, est une petite ville industrielle peuplée par 2,372 habitants. Elle possède une usine importante pour la fabrication du fer-blanc, des cuivres et des tôles laminés de toute espèce; fondée en 1816, cette usine employa uniquement l'eau du fleuve comme moteur jusqu'en 1824, que les propriétaires créèrent un second établissement pourvu de machines à vapeur. Aujourd'hui, elle fabrique de l'acier et des rails en grande quantité.

En face d'Imphy, sur la rive gauche de la Loire, le château de Chevenon attire l'attention des touristes et des archéologues par son importance.

Decize. — Decize (*Degena, Decetia, Dicesia*), station de la ligne du chemin de fer de Nevers à Chagny (réseau de Paris-Lyon-Méditerranée, chef-lieu de canton, à 42 kilomètres au sud-est de Nevers, dans une île de la Loire, ou plutôt située sur un rocher à pic dont le sommet porte un vieux château construit par les ducs de Nevers, est une ville peuplée par 4,511 habitants. Cette situation pittoresque et isolée ne l'empêche pas d'être placée fort avantageusement pour le commerce, au confluent de l'Avon et de la Loire et à la jonction de la Loire et du canal du Nivernais, qui fait communiquer ce fleuve avec l'Yonne. Un pont de pierre et un pont de fil de fer joignent l'île au rivage. Un vieux proverbe disait : *Decize, ville bien assise, à sept lieues de sept villes*. Decize prétend à une haute antiquité ; c'était une ville importante des Éduens, l'Itinéraire d'Antonin l'appelle *Decidas,* la Table de Peutinger, *Degena,* et les *Commentaires* de César *Decetia.* Sa forte position dans une île escarpée la mit, pendant les guerres du moyen âge, à l'abri des invasions des partis guerroyants. Lors des guerres des Anglais, elle servit de refuge aux habitants d'alentour. Elle fut plus malheureuse au XVI^e^ siècle : pillée en 1525 par un corps de troupes italiennes aux ordres de Bellejoyeuse, brûlée en 1529, incendiée en 1554. Elle n'en était pas moins assez riche, au XVIII^e^ siècle, pour prêter 84,000 fr. à Nevers, qui, dit-on, ne les a point encore rendus. Longtemps Decize disputa à Clamecy la première place dans les assemblées du pays. En 1790, elle fut érigée en chef-lieu de district, mais l'Empire la fit retomber au rang de chef-lieu de canton de

l'arrondissement de Nevers. Decize et ses environs sont remarquables par les forges et hauts fourneaux alimentés principalement par la mine de houille de *La Machine*, située à 8 kilomètres de là, et qui expédie sur Paris et Orléans une grande quantité de charbon, à l'aide d'un tronçon de chemin de fer qui l'unit à la grande ligne de Nevers à Chagny; elle possède, en outre, des verreries, féculerie, amidonnerie, corderie, fabriques de chandelles, de tuyaux de drainage, des tanneries et une usine à gaz. Son commerce, qui consiste principalement en bois à brûler, charbon, pierres meulières, etc., est favorisé par plusieurs foires.

Cette ville est la patrie de Gui Coquille, jurisconsulte célèbre et historien du Nivernais; elle a vu naître aussi le conventionnel Saint-Just, auquel elle a élevé une statue.

Les armes de Decize sont : *d'or, au lion de sable armé et lampassé de gueules, à la bordure componée d'argent et de gueules.*

Pougues. — Pougues ou Pougues-les-Eaux, station de la ligne du chemin de fer de Paris à Lyon par le Bourbonnais (section de La Charité à Nevers, réseau de Paris-Lyon-Méditerranée), chef-lieu de canton, arrondissement et à 12 kilomètres au nord-ouest de Nevers, dans une vallée charmante couverte de prairies, au pied du mont Givre, est une petite ville peuplée par 1,319 habitants. On a découvert dans ses environs de nombreuses antiquités romaines et son territoire produit des céréales et des vins estimés. Mais ce qui fait la réputation et la fortune de Pougues, ce sont ses eaux minérales, auxquelles elle doit aussi son surnom. Ces eaux, dont la température est de 12 degrés centigrades, sont distribuées par trois sources : la source Saint-Léger, réservée à la boisson et dont l'eau est froide, bicarbonatée, calcaire, ferrugineuse et gazeuse; la source Saint-Marcel ou du Couchant, analogue à la précédente; mais dont l'eau n'est pas gazeuse et qui est utilisée pour les bains; enfin la source Bert, située près de la station, employée comme eau de table. Les eaux de Pougues sont excitantes, toniques et reconstituantes; elles conviennent spécialement aux gastralgies et aux catarrhes des voies urinaires. On a institué dans l'établissement thermal, ancien hôtel du prince de Conti, qui est convenablement installé, un traitement complet pour l'hydrothérapie. Ces eaux ont été mises en faveur, au XVI^e^ siècle, par Henri III et Catherine de Médicis; Henri IV, Louis XIII, Louis XIV et le prince de Conti en firent usage et, au siècle dernier, Jean-Jacques Rousseau les fréquenta quelque temps.

Fourchambault. — Fourchambault, station de la ligne du chemin de fer de Paris à Lyon par le Bourbonnais (section de La Charité à Nevers, réseau de Paris-Lyon-Méditerranée), canton de Pougues-les-Eaux, arrondissement et à 15 kilomètres au nord-ouest de Nevers, est une ville peuplée par 5,884 habitants. Elle est remarquable par ses forges et ses fonderies dont l'établissement remonte à 1821. MM. de Boignes et Dufaut y firent les premiers l'application en grand des procédés anglais, en employant la vapeur. Cette usine, qui est aujourd'hui un des premiers établissements métallurgiques de France, occupe plus de 2,000 ouvriers; elle met en valeur, par elle-même ou par ses annexes, plus de 40 millions de kilogrammes de minerai. Elle se compose de 2 machines à vapeur de la force de 70 chevaux chacune, 12 hauts fourneaux, 3 trains de laminoirs et 16 fours à réverbère. C'est de cette usine et de celle d'Imphy que sont sortis les tambours de bronze de la colonne de Juillet à Paris, les serres du Jardin des plantes, les arcs en fonte du pont du Carrousel, la charpente de la cathédrale de Chartres, les piliers en fonte du pont de Saint-André-de-Cubzac, sur la Dordogne, les viaducs en fonte sur la Seine, la Marne, le Rhône, etc. On y forge des rails, des roues de locomotive et de wagons, des fils pour le télégraphe électrique. Un canal fait communiquer Fourchambault avec la Loire et le canal Latéral. Gérées par un directeur, les forges de Fourchambault sont la propriété d'une grande compagnie, qui a organisé des sociétés de secours mutuels pour les ouvriers, des salles d'asile, des écoles et un service médical gratuit. Un pont en fer relie cette localité à la rive gauche de la Loire.

De la promenade qui entoure l'église, on jouit d'une belle vue sur les environs.

Guérigny. — Guérigny, station de la ligne du chemin de fer de Laroche à Nevers (réseau de Paris-Lyon-Méditerranée), canton de Pougues-les-Eaux, arrondissement et à 15 kilomètres au nord de Nevers, sur la rive gauche de la Nièvre, est une ville peuplée par 3,046 habitants. Elle doit son importance à son industrie métallurgique. Des forges de la Chaussade, appartenant à l'État, sortent les principaux

ouvrages en fer mis en œuvre dans la construction de nos vaisseaux, en particulier les câbles en fer qu'emploient aujourd'hui toutes les marines militaires. On y remarque une presse hydraulique pour l'épreuve des câbles, de la force environ de 300,000 kilogr. Cette usine, qui expédie dans nos ports militaires 5 à 6 millions de kilogrammes d'objets fabriqués, et qui emploie 3 millions de kilogrammes de fer par an, occupe plus de 1,500 ouvriers.

Saint-Benin-d'Azy. — Saint-Benin-d'Azy est un chef-lieu de canton, situé à 29 kilomètres à l'est de Nevers, près de la petite rivière de la Lizeure; sa population est de 1,937 habitants. Il possède de belles forges. On y a découvert, il y a quelques années, un camp retranché, et, près de ce dernier, un cimetière souterrain offrant cette particularité qu'il se compose de deux couches de tombes superposées l'une sur l'autre.

Sur une hauteur voisine et près de grands bois s'élève un château moderne de style Louis XIII, appartenant à la famille Benoît d'Azy.

Saint-Saulge. — Saint-Saulge, chef-lieu de canton, arrondissement et à 41 kilomètres au nord-est de Nevers, petite ville de 532 habitants, est située dans un vallon, entre deux montagnes couvertes de bois; elle communique avec la ligne du chemin de fer de Laroche à Nevers par la station de Prémery (réseau de Paris-Lyon-Méditerranée). Son origine semble assez obscure, et l'on ignore son premier nom; elle reçut celui qu'elle porte aujourd'hui après que les reliques de saint Salvius ou saint Saulge, évêque d'Albi en 575, y eurent été transférées au temps de Charlemagne. Rodolphe, comte de la Bourgogne transjurane, y fonda au x^e^ siècle un prieuré de bénédictins, et, en 924, il fit don à l'abbaye de Saint-Martin d'Autun de l'église paroissiale. La terre et le château de Saint-Saulge, une des trente-deux baronnies du Nivernais, devinrent, depuis le xii^e^ siècle jusqu'en 1789, l'apanage des comtes, puis des ducs de Nevers. Cela n'empêcha pourtant pas la rivalité des bourgeois de ces deux villes de se produire; car on raconte, sans pouvoir préciser l'époque, que les bourgeois de Nevers étant sortis de leur ville pendant la nuit pour surprendre Saint-Saulge, rencontrèrent, à 8 kilomètres de Nevers, les bourgeois de Saint-Saulge qui, de leur côté, accouraient, enchantés de leur ruse de guerre, pour surprendre ceux de Nevers. Grand fut l'étonnement de chacun des deux partis; un digne prêtre en profita pour leur faire remarquer que le jour paraissait et qu'avec lui venait l'heure de la première messe : un autel rustique fut improvisé au pied d'un vieux chêne; la messe célébrée, on se réconcilia, et depuis il ne fut plus question d'aucune altercation entre les bourgeois de Saint-Saulge et ceux de Nevers. L'arbre témoin de ce fait porte encore aujourd'hui le nom de *Chêne de la messe*. C'est Jean Delavenne, simple sacristain du prieuré de Saint-Saulge, qui a fondé en 1685 la charitable institution des sœurs de la Congrégation chrétienne, destinée au soulagement des malades dans les hôpitaux. La maison principale était et est encore à Nevers. On remarque dans l'église, qui paraît être de la fin du xvi^e^ siècle, des vitraux magnifiques, représentant la vie du Christ et celle de la sainte Vierge; c'est presque la seule église du département qui possède encore d'aussi belles verrières.

Saint-Saulge est la patrie de l'avocat général de Marchangy, qui, sous la Restauration, acquit une fâcheuse célébrité par ses réquisitoires trop passionnés et que Béranger chansonna; c'était un homme de lettres d'un certain mérite auquel ses ouvrages, intitulés : la *Gaule poétique* et *Tristan le Voyageur*, ou la *France au* xiv^e^ *siècle*, valurent, dans son temps, une grande réputation. Sur un plateau qui domine au nord cette petite ville, on voit les vestiges d'un camp romain; on y a trouvé des médailles et des antiquités.

Saint-Benin-des-Bois. — Saint-Benin-des-Bois, canton de Saint-Saulge, arrondissement et à 30 kilomètres au nord-est de Nevers, village de 938 habitants, a vu naître, vers la fin du xvi^e^ siècle, Adam Billaut, le *menuisier de Nevers*.

Il existait, de temps immémorial, avant 1848, dans cette commune, une association d'individus connue sous le nom de communauté *des Jault*, du nom du chef et des membres qui s'appelaient tous *Le Jault*. Ils ne se mêlaient jamais aux affaires des autres habitants. Ils formaient une seule famille, gouvernée patriarcalement et d'une manière absolue par un chef nommé par les membres. Ce chef traitait pour tout, au nom de la société; ordonnait et dirigeait les travaux et était toujours écouté, parce qu'il était la loi vivante. Cependant chaque ménage, vivant et travaillant en commun,

conservait ses intérêts particuliers. Si quelqu'un voulait se retirer de l'association, il lui était alloué une dot qui s'élevait jusqu'à 1,200 ou 1,300 francs. Les bâtiments d'habitation des Jault étaient également disposés en commun, tout en conservant pour chaque membre ou chaque couple une chambre particulière. Les repas se faisaient en commun, dans la grande salle, pourvue de deux vastes cheminées. Le chef seul était servi à part. Enfin cette communauté offrait l'image d'un petit phalanstère dans lequel tous les besoins étaient satisfaits et où chacun contribuait au bonheur de tous.

Chateau-Chinon (lat. 47° 3′ 57″; long. 1° 35′ 51″ E.). — Château-Chinon (*Castrum Caninum, Castrum Caïnonense*), à 70 kilomètres à l'est de Nevers, chef-lieu d'arrondissement, est une ville peuplée par 2,668 habitants. Elle est située en plein Morvan, dont elle était la capitale, sur une montagne de plus de 600 mètres de hauteur, au pied de laquelle coule l'Yonne, et d'où le regard plonge dans une magnifique vallée toute tapissée de verts pâturages, ou s'égare à l'horizon sur les montagnes bleuâtres du Forez et du Bourbonnais. On fait remonter l'origine de Château-Chinon jusqu'aux Romains; en effet, trois voies romaines en partaient et se dirigeaient sur Autun, Nevers et Sens; les ruines qu'on voit sur le sommet sont, dit-on, celles d'un *castrum* bâti par Jules César et où le conquérant aurait établi un chenil pour ses meutes (*caninum*). Cette étymologie, médiocrement flatteuse pour la ville, a été repoussée par un savant, qui tire le nom de Château-Chinon du celtique : *can,* blanche, *nein*, cime, parce que la neige couvre la cime de la montagne une partie de l'année. D'autres pensent que ce surnom de *Caninum* vient d'un édifice dont les ornements principaux étaient des têtes de chien, et qui, peut-être, aurait été consacré à Diane. On sait peu de chose sur l'histoire primitive de cette petite ville.

Château-Chinon eut, pour seigneur direct Philippe-Auguste, qui le céda au comte de Nevers. Il appartint ensuite à la maison de Mello, après quoi plusieurs branches de la famille royale le possédèrent successivement. Charles le Téméraire et Maximilien d'Autriche en furent seigneurs. Louis XIII l'acheta de Henri de Bourbon, prince de Condé, pour le revendre à M. de Mascrani, dont la famille le conserva jusqu'en 1789. Château-Chinon était un comté et cinq bailliages en relevaient. En 1412, les Armagnacs s'en emparèrent, et la duchesse de Bourgogne n'en rentra en possession que moyennant 500 livres payées au commandant et la promesse de démolir les fortifications. Charles VII l'occupa. Charles le Téméraire la prit et la pilla. Pour se mettre désormais à l'abri de pareil malheur, les habitants sollicitèrent de François Ier la permission de prélever certains droits sur les ventes et achats de bestiaux, afin de pouvoir relever leurs murs, et ils se servirent pour cet ouvrage des ruines du château du prince de Condé. Cette précaution ne les empêcha pas, lorsqu'ils se furent déclarés ouvertement pour la Ligue contre Henri IV, de voir leur ville prise de vive force par le maréchal d'Aumont et horriblement saccagée (1591). En 1601, une peste terrible les décima, et on appelle encore aujourd'hui *Fontaine des pestiférés* une fontaine où l'on venait déposer les morts.

Ce n'est que sous l'Empire que Château-Chinon fut érigée en sous-préfecture. Son commerce consiste aujourd'hui principalement en bois et en bestiaux; son industrie en manufactures de toiles réputées pour leur blancheur, qu'elles doivent aux sources d'eaux vives du voisinage.

On l'appelle *Château-Chinon-Ville*, pour la distinguer de *Château-Chinon-Campagne*, commune de 1,444 habitants, située à 5 kilomètres à l'est, formée principalement de hameaux et d'écarts, et dans les environs de laquelle on trouve des ruines anciennes et des traces de voies romaines.

Château-Chinon est la patrie de Jean Sallonnyer, l'un des inventeurs du flottage des bois sur l'Yonne.

Arleuf. — Arleuf (*Aridus locus*), chef-lieu de canton, arrondissement et à 9 kilomètres au sud-est de Château-Chinon, sur un affluent de l'Yonne, est une petite ville peuplée de 2,575 habitants. Le groupe d'habitations qui constitue cette localité est peu considérable; mais la commune comprend plusieurs hameaux disséminés dans les montagnes : *Beauregard*, entre autres, où l'on a trouvé les débris d'une villa romaine; *Les Carnés,* qui possède des blanchisseries; *Les Pasquelins*, où l'on a découvert les vestiges d'une voie romaine et un grand nombre de médailles.

Arleuf doit son nom à l'aridité de son territoire, sur lequel se trouve, près d'une vaste forêt, le château de la Tournelle, reconstruit au siècle dernier et dont les seigneurs furent une des plus puissantes

familles du Nivernais. Le mont Brenet, situé dans cette commune, a plus de 800 mètres d'altitude.

Moulins-Engilbert. — Moulins-Engilbert ou Angilbert (*Molini-Angilberti*), station de la ligne du chemin de fer de Cercy-la-Tour à Clamecy (réseau de Paris-Lyon-Méditerranée), chef-lieu de canton, arrondissement et à 15 kilomètres au sud-ouest de Château-Chinon, bâtie sur l'emplacement d'une villa romaine, au pied des hautes montagnes du Morvan, au confluent des ruisseaux des Garats et du Guignon, est une ville peuplée de 3,108 habitants. Elle doit son nom et son origine aux moulins de son voisinage et fut autrefois une châtellenie des comtes de Nevers. En 1336, les habitants, ayant obtenu permission de la comtesse de Nevers, fortifièrent leur ville, au midi et au couchant, d'une manière redoutable. Mais ces fortifications n'arrêtèrent pas Charles le Téméraire, duc de Bourgogne, qui s'en empara en 1475. C'est dans Moulins-Engilbert que fut transféré, en 1591, le bailliage d'Autun, lorsque cette dernière ville eut refusé de reconnaître Henri IV ; il y resta jusqu'en 1595. Le château, considérable au moyen âge, n'offre plus que quelques ruines ; il communiquait à l'église Saint-Jean, ancienne collégiale de chanoines, par des souterrains dont quelques parties sont encore conservées.

La ville, qui est dominée par les ruines pittoresques de son ancien château fort, fabrique de grosses draperies et des toiles, fait un commerce de grains et de bestiaux. On remarque aux environs, sur le sommet d'une colline qui domine la ville et ses faubourgs, le lac de Lieutmer, qui paraît occuper le cratère d'un ancien volcan.

Les armes de Moulins-Engilbert sont : *de gueules, à une croix ancrée d'or.*

Saint-Honoré-les-Bains. — Saint-Honoré-les-Bains, au pied des montagnes du Morvan, entre deux collines boisées, dans le canton de Moulins-Engilbert et à 26 kilomètres au sud de Château-Chinon, est une commune de 1,506 habitants, qui a pris une certaine importance dans ces dernières années, à cause de ses eaux sulfurées et alcalines. Voici ce que nous lisons dans une lettre, à propos de cette station balnéaire : « Saint-Honoré-les-Bains n'est pas du tout une petite ville, mais bien une agglomération de très beaux hôtels et de quelques villas. Ce sont des terres splendides, qui appartiennent au marquis d'Espeuilles et qui touchent à celles de Vandenesse, au prince de Talleyrand-Périgord. Tous ces bois solitaires et rêveurs, ces étangs endormis, ces immenses prairies et ces ruisseaux cristallins, qui côtoient des ruisseaux fleuris de menthe sauvage, de véronique et de myosotis, renfermèrent, avant le temps des Romains, une très grande ville qui s'appelait *Arbandata*. Dans le cataclysme politique, *Arbandata* disparut comme tant d'autres, et serait peut-être ignorée aujourd'hui, si le marquis Théodore d'Espeuilles, député, n'avait fait pratiquer des fouilles importantes. Ces fouilles ont mis à découvert les cinq puits miraculeux, et le comte a doté ainsi le centre de la France d'une station thermale destinée à rivaliser avec Vichy et Aix-les-Bains. »

Il paraît certain que, avant la conquête romaine, il existait en ce lieu une cité gauloise du nom d'*Arbandata*. César y aurait établi des thermes magnifiques en reconnaissance de la guérison de plusieurs de ses soldats attaqués de la lèpre. Ces thermes auraient pris le nom d'*Aquæ Nisinei* ou *Alisencii*, et ce sont leurs restes qui auraient, de nos jours, été retrouvés dans des fouilles ordonnées par le marquis d'Espeuilles.

Le village, dont l'église date du XVII^e^ siècle, est dominé au sud par une colline que l'on appelle la Vieille-Montagne et qui est couronnée par un château construit au XVIII^e^ siècle sur l'emplacement d'une maison forte du moyen âge.

Les bains sont à près d'un kilomètre à l'ouest du village ; l'établissement est au milieu d'un beau parc. Les cinq sources, dont la température varie entre 26 et 31 degrés centigrades, sont sulfurées, alcalines, et ont quelque rapport avec celles des Eaux-Bonnes, aux Pyrénées. Leurs eaux, que l'on emploie en bains, en douches, en inhalations, conviennent dans les affections rhumatismales et pulmonaires, et aussi pour les catarrhes, les scrofules et certaines maladies de la peau.

Les environs offrent d'agréables buts de promenade : à la belle futaie du Défend ; à la fabrique de poterie artistique située près du château de la Montagne ; à la villa gallo-romaine de Marry, près de Préporché ; au Bouquet de la Vieille-Montagne ; à l'Étang du Seu, au mont Genièvre ; enfin à la ferme-école de Saint-Michel.

On se rend aux bains de Saint-Honoré par la station de Vandenesse-Saint-Honoré, appartenant à la petite ligne de Clamecy à Cercy-la-Tour.

La Roche-Millay. — La Roche-Millay est une commune de 1,502 habitants, située dans le canton de Luzy, à 25 kilomètres de Château-Chinon, sur un roc inaccessible, dominant de 150 mètres le cours du ruisseau de la Roche ou Séglise et au pied du mont Beuvray. On exploite sur son territoire des carrières de marbre, du minerai de fer, et on y fait un grand commerce de porcs gras. Sur le roc qui domine le bourg s'élève un château qui a remplacé, au XVIII^e^ siècle, une forteresse féodale. Il a été construit par le maréchal de Villars, qui acheta cette seigneurie au fils du connétable de Montmorency.

A l'ouest de La Roche-Millay se dresse, au milieu de roches et de bois, le pic de Thouleur, couronné par les restes d'un *castrum* romain et du haut duquel, par un temps clair, on peut apercevoir le mont Blanc. C'est à 8 kilomètres au nord-est de La Roche-Millay que s'élève, sur un plateau, le mont Beuvray, qui domine la plaine environnante de plus de 400 mètres, et dont l'altitude au-dessus du niveau de la mer est de 810 mètres.

C'est sur le plateau du mont Beuvray qu'il faut placer l'antique *Bibracte* des *Commentaires* de César; des fouilles, pratiquées par M. Bulliot, ne laissent aucune incertitude à cet égard.

Clamecy (lat. 47° 27′ 37″; long. 1° 10′ 58″ E.). — Clamecy (*Clissiciacum*, *Clamenciacum*, *Clementiniacus pagus*), station des lignes de chemin de fer de Laroche à Nevers et de Cercy-la-Tour à Clamecy (réseau de Paris-Lyon-Méditerranée), chef-lieu d'arrondissement, à 73 kilomètres au nord-est de Nevers, est une petite ville agréablement assise au pied et sur le penchant d'une colline, au confluent du Beuvron et de l'Yonne, peuplée par 5,432 habitants; elle possède des tribunaux de première instance, de commerce, un collège communal.

Ce n'est qu'en 635, qu'il est fait mention pour la première fois de Clamecy. Elle eut, dans la première partie du moyen âge, des seigneurs particuliers, et passa ensuite dans la maison des comtes de Nevers. Le comte Guillaume IV laissa à Clamecy des traces de sa piété. Vers 1147, il institua, dans le faubourg de Panthénor, un hospice avec une chapelle dédiée à la sainte Vierge et un chapitre de huit chanoines réguliers de l'ordre de Saint-Augustin, dans le but de recueillir les pèlerins malades revenant de la terre sainte. Lui-même partit avec Louis VII, et succomba de la peste à Ptolémaïs. Avant de mourir, il avait écrit dans son testament que si l'évêque de Bethléem, où il avait voulu être enterré, était, par la suite, chassé de son diocèse par les infidèles, il trouverait non seulement un asile, mais un bénéfice, dans l'hospice de Panthénor, et y jouirait des droits et revenus affectés à l'entretien de cet établissement. Les évêques d'Auxerre et d'Autun prétendirent tous deux au droit de juridiction sur l'hospice de Panthénor. En 1211, le pape ratifia le testament de Guillaume IV, et, en établissant la juridiction spirituelle de l'évêque d'Auxerre sur Clamecy, en excepta Panthénor. Une ordonnance de Charles VI (1412) attribua à l'évêque titulaire de Bethléem, quand il serait Français d'origine, les mêmes prérogatives qu'aux autres évêques du royaume. On voit encore la chapelle de l'hospice, et le faubourg où elle se trouve porte le nom de Bethléem, qui s'est subsitué à celui de Panthénor.

Le mouvement communal produisit ses effets à Clamecy en 1213. Le comte Hervé affranchit les habitants du servage et leur céda des droits d'usage dans la forêt de Mont-le-Duc. Ils se fortifièrent peu de temps après et jetèrent sur l'Yonne et le Beuvron deux ponts-levis qu'ils relevaient tous les soirs. Clamecy eut à souffrir des guerres du XV^e^ siècle entre Charles VII et les Bourguignons. Elle fut prise et pillée, en 1443, par le bailli de Melun, surnommé *Forte-Épée*, qui tenait pour le roi. Elle ne souffrit pas beaucoup des guerres de religion, parce que, tout en demeurant catholique, elle fut assez favorable aux protestants et reconnut promptement Henri IV; aussi les ligueurs firent contre elle deux tentatives. Les agitations de la régence de Marie de Médicis, dont on a déjà remarqué que le Nivernais fut quelque temps le centre, atteignirent assez rudement Clamecy, qui fut, en 1617, la proie des soldats, et fut obligée de payer 24,000 livres. Beaucoup d'habitants quittèrent la ville, déjà dévastée par la peste en 1582, au point que l'herbe y poussait dans les rues.

Elle se releva à la fin du XVII^e^ siècle; et, au XVIII^e^, la municipalité possédait assez de ressources pour fonder un collège dont elle confia la direction à des régents laïques de préférence aux jésuites. Ce collège prospéra, et l'Université de Paris, en 1757, le prit sous sa protection. Un instant, il fut transformé en une école royale d'artillerie et du génie qui a fourni quelques officiers distingués; mais il redevint collège en 1776.

La principale richesse de Clamecy tient au commerce des bois, dont elle est comme le centre. Un peu au-dessous de la ville, le Beuvron se jette dans l'Yonne : c'est en ce point que l'on arrête et que l'on tire de l'eau les bûches que le flot de ces rivières, messager officieux, apporte de presque toutes les parties du département. C'est de là qu'on les fait partir ensuite pour Paris sur ces radeaux en osier entrelacé qu'on appelle des trains. Les bateaux ne remontent guère aujourd'hui jusqu'à Clamecy ; mais ils y venaient autrefois, avant que le système des trains eût été inventé par ce Jean Rouvet dont nous avons parlé plus haut, et qui est un enfant de Clamecy. Son buste se voit aujourd'hui sur le pont de cette ville. C'est aussi la patrie d'une famille nombreuse et distinguée, celle des Dupin : André Dupin, médecin habile, maire électif de Clamecy en 1769 ; Charles-André Dupin, son fils, membre de l'Assemblée législative en 1791, du Conseil des Anciens et du Corps législatif jusqu'en 1804 ; il fut, en outre, avocat général à la cour de cassation, et enfin sous-préfet de Clamecy de 1815 à 1830. Ses trois fils, nés à Varzy, près de Clamecy, sont les plus célèbres ; ce sont André-Marie-Jean-Jacques Dupin, né en 1783, et qui présida si longtemps l'Assemblée législative sous la monarchie de Juillet ; le savant Charles Dupin, membre de l'Institut ; enfin Philippe Dupin, avocat distingué. On dit que leur mère ne voulut pas d'autre épitaphe sur sa tombe que ces simples mots : Cy gît la mère des trois Dupin.

Les armes de Clamecy sont : *d'azur, semé de billettes d'or, au lion du même, brochant sur les billettes.*

Lormes. — Lormes, chef-lieu de canton, arrondissement et à 35 kilomètres au sud-est de Clamecy, située dans un riant bassin, sur un plateau élevé au pied duquel coulent les ruisseaux du Goulot et du Cornillat, sortis des étangs voisins et dont la réunion forme la rivière d'Auxois, est une ville très ancienne, autrefois fortifiée, peuplée de 3,126 habitants. Elle communique avec le grand réseau de Paris-Lyon-Méditerranée par la station de Corbigny (ligne de Clamecy à Cercy-la-Tour).

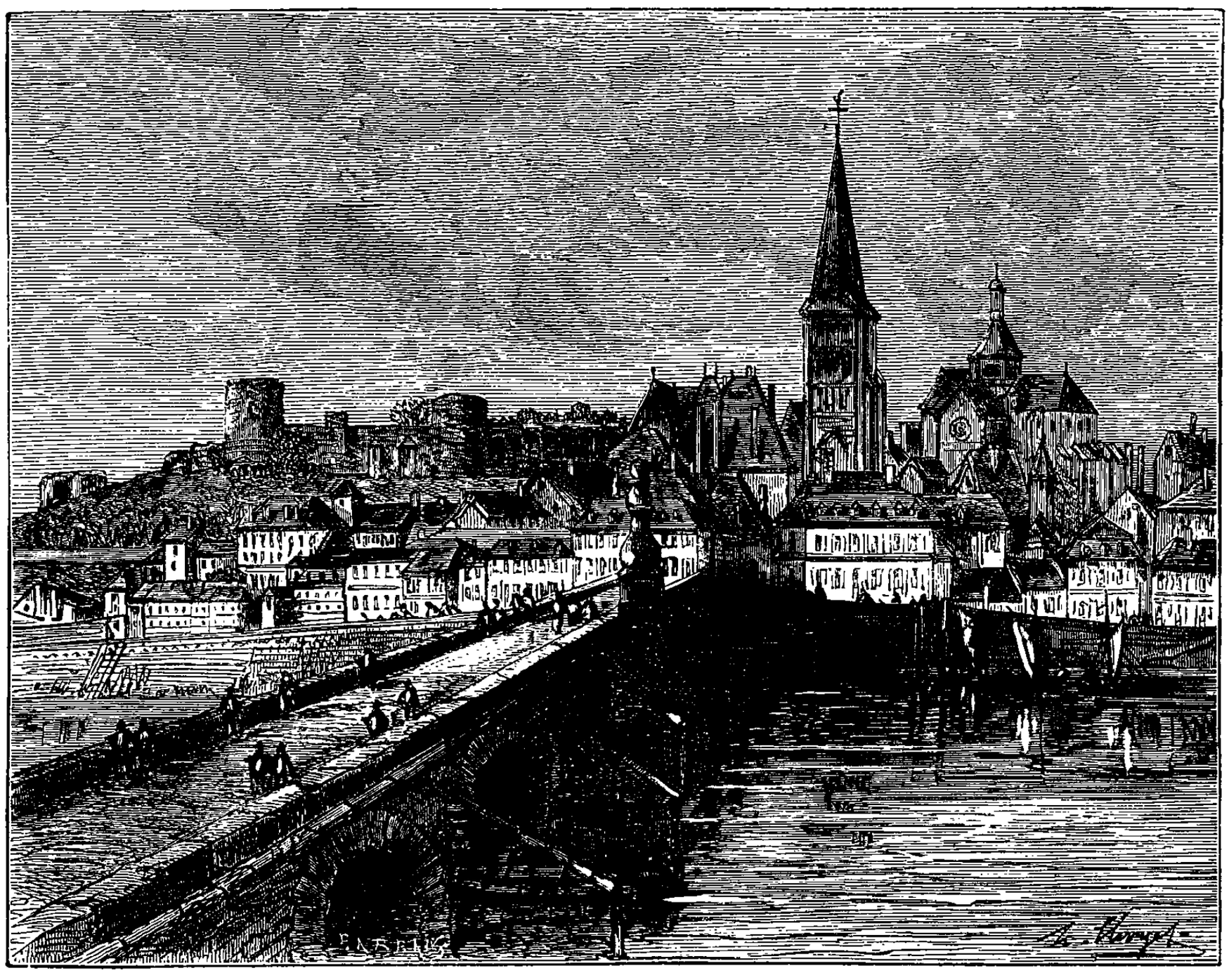
L'église de Lormes, de construction moderne et dans le style roman, est pittoresquement bâtie sur la montagne de Saint-Alban, butte isolée de 470 mètres d'altitude, d'où l'on jouit d'un des plus beaux points de vue de la contrée et que couronnent les ruines d'un ancien château fort, dont subsistent des pans de mur et une tour nommée : la Tour-au-Loup.

L'industrie y est représentée par des clouteries, des tanneries, des mégisseries et des fours à chaux ; des carrières de granit et de pierre de taille sont exploitées sur son territoire. On a découvert dans les environs de nombreuses antiquités romaines, telles que : débris de colonnes, vases antiques, tuiles à rebord, mosaïques, statuettes, etc.

Les armes de cette ville sont : *d'or, à l'arbre arraché de sinople.*

Varzy. — Varzy, station de la ligne du chemin de fer de Laroche à Nevers (réseau de Paris-Lyon-Méditerranée), chef-lieu de canton, arrondissement et à 16 kilomètres au sud-ouest de Clamecy, est une petite ville de 2,928 habitants, située dans une vallée agréable, arrosée par un ruisseau, au pied d'une haute montagne couverte de vignes.

C'est une ville fort ancienne, et elle existait déjà au v^e^ siècle, époque à laquelle saint Germain d'Auxerre en faisait don à son église. Elle dut être de bonne heure protégée par un château fort ; elle était située sur la limite des terres de l'évêché d'Auxerre et de celles des seigneurs de Donzy et de Nevers ; aussi fut-elle souvent ravagée par ces derniers au xi^e^ et au xii^e^ siècle ; c'est ainsi qu'en 1157 Guillaume III, comte de Nevers, la détruisit en partie. Les fortifications étaient ruinées ; aussi l'évêque d'Auxerre, Hugues Desnoyers, qui aimait le séjour de cette ville, en releva-t-il les murs, qu'il fit flanquer de hautes tours et environner de fossés, où il amena les eaux d'une source qui jaillissait sous l'église Sainte-Eugénie. Le château reçut aussi de notables améliorations ; on y voyait une tour portant le nom de *Tour d'Isoard*, de laquelle relevaient un grand nombre de seigneuries et, entre autres, celles de Donzy, Saint-Vérain, Couloutre et la Ravidre. Ce même prélat, Hugues Desnoyers, affranchit, en 1202, par une charte spéciale, les habitants de Varzy du servage. Les évêques d'Auxerre se plaisaient dans leur terre de Varzy, et leur séjour y fit créer plusieurs établissements religieux. On citait l'église Sainte-Eugénie ; fondée dès le temps de saint Germain, embellie par l'évêque Gaudrix, au x^e^ siècle, et par plusieurs de ses successeurs, elle est aujourd'hui détruite. L'église paroissiale de Saint-Pierre, qui date du xiv^e^ siècle, a trois nefs avec



La Charité-sur-Loire.

deux tours à clochers, élevés à la même époque sur le transept ; elle a été restaurée et est en parfait état. Le collège, l'hospice et l'hôtel de ville attirent l'attention par leur air de propreté. Les revenus de la ville sont dus en partie à la munificence de saint Germain d'Auxerre, qui la dota de 1,500 arpents d'excellents bois qu'elle possède encore.

On trouve à Varzy une manufacture de faïence, des fabriques de cuirs et de toiles ; dans les environs, il y a des forges et des hauts fourneaux.

C'est la patrie des trois Dupin, à l'aîné desquels on a élevé une statue sur la place qui est au chevet de l'église, et aussi la patrie de l'avocat Delangle, qui fut ministre du second Empire.

Les armes de Varzy sont : *d'or, à cinq fasces de gueules*.

Cosne (lat. 47° 24° 40″ ; long. 0° 35′ 19″ E.). — Cosne (*Condate, Cordita, Cona, Conada*), station de la ligne du chemin de fer de Paris à Lyon par le Bourbonnais (section de Cosne à La Charité, réseau de Paris-Lyon-Méditerranée), chef-lieu d'arrondissement, siège d'un tribunal de première instance, à 65 kilomètres au nord-ouest de Nevers, située sur la rive droite de la Loire, au confluent du Nohain, est une ville qui compte 6,851 habitants. Elle est, dit-on, fort ancienne et antérieure à Jules César ; elle est, en effet, mentionnée dans l'Itinéraire d'Antonin sous le nom de *Condate*, qui, en celtique, veut dire *angle*, et qui sans doute fut donné à la ville à cause de sa position sur l'angle de terre formé par la réunion de la Loire et du Nohain.

Dès le temps de la propagation du christianisme dans ces contrées, Cosne appartint au diocèse d'Auxerre, et l'évêque Héribald, au VIII^e^ siècle, fit don aux chanoines auxerrois des quarante maisons qui composaient alors cette ville naissante. Mais l'évêque conserva ses droits seigneuriaux, et nous le voyons, au XI^e^ siècle, recevoir l'hommage du baron

de Donzy, comme tenant de lui la ville de Cosne, où le comte de Nevers exerce certains droits. Au siècle suivant, l'évêque transféra ce fief successivement au comte d'Auxerre, puis à Robert de Flandre. Au XIVe, les barons de Donzy, les comtes de Nevers et d'Auxerre en sont tour à tour investis par héritage ou alliance, et, à chaque nouvel hommage, l'évêque vient coucher dans la ville et en reçoit les clefs. Les droits de ce suzerain ecclésiastique sont curieux à signaler à cause de leur étendue. Un traité conclu entre Guillaume III, comte d'Auxerre, et l'évêque Alain IV nous apprend que l'évêque seul avait juridiction, et jusque dans la maison du comte; que les amendes lui appartenaient; enfin que, si un homme du comte allait s'établir sur les terres de l'évêque, il appartenait à ce dernier, tandis que les hommes de l'évêque qui séjournaient dans le château du comte ne devaient à celui-ci aucun droit de coutume ou de justice.

Au temps de Louis le Gros, Cosne fut le théâtre d'une guerre assez vive. Un aventurier, Hugues le Manceau, s'en était emparé. Le comte de Nevers, Guillaume II, assisté du roi de France et de l'évêque d'Autun, prit les armes pour rendre la ville à l'évêque d'Auxerre. On pourrait voir dans cette guerre un épisode de cette lutte de la France de l'est et de la France de l'ouest qui, au Xe et au XIe siècle, mit souvent aux prises la Champagne et la Bourgogne avec les pays d'Angers, de Tours, etc., et les seigneurs de la basse Loire. En effet, Thibaut, duc de Chartres et comte de Blois, accourut au secours du Manceau et fit prisonnier le comte de Nevers.

Dans la dernière partie de la guerre de Cent ans, les Anglais étant maîtres de Paris et alliés de la Bourgogne, la guerre se fit principalement sur les bords de la Loire, derrière laquelle s'était réfugié le dauphin. En 1420, une garnison anglaise occupa Cosne au nom du duc de Bourgogne; elle rançonnait et ravageait le pays; ces soldats féroces, ayant pillé l'abbaye de Saint-Satur, emmenèrent prisonniers cinquante-deux religieux et les mirent sur la Loire dans des barques qu'ils coulèrent à fond. L'année suivante, le dauphin Charles assiégea Cosne et ne put la prendre.

C'est dans cette ville que fut arrêté, sous Louis XI et par ordre de Charles de Berry, son frère, le sire de Crussol, écuyer du roi; cette arrestation fut le signal de la *guerre du Bien public*.

La Réforme de Calvin s'insinua à Cosne d'assez bonne heure (1543); mais l'évêque d'Auxerre l'étouffa dès l'origine avec une grande rigueur : un prêtre, qui s'était marié, fut étranglé par la main du bourreau et brûlé ensuite. Cosne, retenue ainsi dans le catholicisme, ferma ses portes aux huguenots qui tentèrent plusieurs fois de la prendre, et firent une expédition contre les Sancerrois, dont la ville, située sur une hauteur, s'aperçoit du quai même de Cosne; mais ils furent battus.

En 1616, Cosne, entraînée dans la révolte des seigneurs, fut prise par le maréchal de Montigny, après un siège de huit jours.

Sous la minorité de Louis XIV, les habitants s'étant déclarés pour la Fronde, le comte de Bussy-Rabutin les fit rentrer dans le devoir.

Cosne possède un collège communal, une bibliothèque, une chambre et une société d'agriculture. Des ponts suspendus la relient à la rive gauche de la Loire. L'assiette de cette ville est plate; aussi son aspect n'est-il pas très pittoresque; mais les bords de la Loire y sont charmants. Son industrie est active et elle possède une belle manufacture de limes, des ateliers de quincaillerie; sa coutellerie est renommée. C'est le Nohain qui met en mouvement ses diverses usines.

Les armes de Cosne sont : *d'azur, à trois canards d'argent, becqués et membrés d'or*.

La Charité-sur-Loire. — La Charité (*Caritas, Caritæum*) ou La Charité-sur-Loire, pour la distinguer d'autres villes du même nom, station de la ligne du chemin de fer de Paris à Lyon par le Bourbonnais (section de Cosne à Nevers, réseau de Paris-Lyon-Méditerranée), chef-lieu de canton, arrondissement et à 35 kilomètres au sud de Cosne, est une jolie petite ville située près de la Loire, et peuplée par 5,086 habitants.

L'origine de La Charité est fort obscure. Il y eut d'abord, au lieu qu'elle occupe, un bourg de Saint-Cyr, puis un monastère occupé par les religieux de Saint-Basile et détruit, au VIIIe siècle, par les Sarrasins. En 1502, à une époque qui couvrit la France de monastères, saint Hugues, abbé de Cluny, envoya en ce lieu des moines pour y fonder un monastère, et à leur tête Gérard, qui en fut le premier prieur. Le nouveau monastère, qui comptait deux cents moines, devint métropole à son tour, et fonda de tous côtés, jusqu'en Angleterre, en Portugal et en Orient, des établissements religieux; le moment vint où quatre cents communautés religieuses relevaient de son autorité, et son prieur

nommait à toutes les dignités de ces établissements. Tous les pouvoirs laïques ou ecclésiastiques le protégèrent à l'envie. Le comte de Nevers accorda au prieur les droits seigneuriaux et la haute justice. Le pape Pascal II affranchit les terres qui environnaient le couvent, ce qui attira un grand nombre de marchands et de pauvres. Ces derniers accouraient pour recevoir les larges aumônes des religieux, d'où l'on prétend que la ville reçut son nom de *Charité*, et aussi à cette époque reculée, pour armoiries : *trois bourses d'or, liées et ampredonnées de même, sur un champ d'azur.*

Les marchands qui affluaient ainsi à La Charité arrivaient pour la plupart du Midi; ils en rapportèrent l'hérésie albigeoise, que l'évêque d'Auxerre, de concert avec l'archevêque de Sens et les évêques de Nevers et de Meaux, s'empressa d'étouffer.

Riches et puissants, les moines de La Charité, devinrent moins dociles. Ils déposèrent un prieur qui leur avait ordonné de payer les dettes qu'ils avaient contractées envers les templiers, et nommèrent à sa place Geoffroy, fils du comte de Nevers, Hervé, et baron de Donzy. Aussitôt, l'abbé de Cluny qui voit l'autorité légitime renversée, accourt; mais les religieux, en pleine rébellion, lui ferment leurs portes, le renversent de son cheval et le forcent de se réfugier chez un bourgeois. Geoffroy le fit tenir prisonnier dans la ville, qui était fortifiée depuis 1164, et, bravant également l'interdit lancé par le captif et les menaces du pape Innocent III, demeura quelque temps le maître. Le comte de Nevers était favorable aux religieux de La Charité, soit parce qu'ils donnaient plus d'importance à son fief, soit parce que son fils était à leur tête. Deux fois, il fit la sourde oreille aux ordres de Philippe-Auguste, et ce n'est qu'à la troisième qu'il obéit. Il marcha alors avec des troupes sur La Charité, déposa Geoffroy et rétablit l'ancien prieur. Les moines gagnèrent pourtant quelque chose à cette révolte : jusque-là, l'abbé de Cluny nommait le prieur; il se contenta depuis lors de désigner quatre candidats (1207).

En 1270, autre rébellion; c'était, cette fois, contre l'autorité épiscopale : le prieur refusa de livrer à l'évêque Érard de Lésinnes une femme suspecte d'hérésie qu'il voulait examiner. Aussitôt l'interdit de l'évêque tomba sur le couvent. Nos intrépides religieux n'eussent point cédé sans l'intervention énergique de l'archevêque de Sens et de l'abbé de Cluny : un d'eux fut obligé de demander pardon, à genoux, au prélat dont ils avaient méconnu l'autorité, et de le supplier de lever l'interdit; vingt personnes mortes pendant la durée de l'interdit furent déterrées et leurs cercueils furent exposés dans l'église pendant la messe des morts, et remis dans la fosse après avoir reçu l'absolution épiscopale.

Vinrent ensuite des démêlés avec les bourgeois et avec le comte. Les marchands, les mendiants, groupés autour du monastère, avaient fini par former une ville, une population riche et industrieuse. Leurs descendants voulurent se mettre au niveau du mouvement de l'époque; ils eurent, quoiqu'on n'en connaisse ni la date ni les termes, une charte de commune; car on les voit, en 1213, en possession du droit de nommer leurs échevins et de garder eux-mêmes leur ville où ni le comte ni le prieur ne purent faire entrer d'hommes d'armes. Ils n'étaient pourtant pas entièrement libres, puisque le comte, en 1259, leur promit de les affranchir complètement s'ils voulaient l'aider à ressaisir la juridiction que le prieur possédait. Entre le prieur et le comte s'éleva donc un conflit, qui se termina comme la fable de l'*Huître et les Plaideurs*. Le roi de France prit pour lui la juridiction disputée.

A l'époque des guerres des Anglais, on augmenta les fortifications de La Charité; ce qui n'empêcha pas Robert Knolles de s'en emparer en 1356, de rançonner la ville et d'y établir une garnison anglaise, qui y demeura jusqu'en 1365. Alors le duc de Bourgogne, Philippe le Hardi, par l'ordre de son frère Charles V, vint reprendre la ville, en 1412, avec 25,000 hommes. Elle fut entourée d'une nouvelle enceinte qui enveloppa le prieuré. La Charité fut encore fort disputée au commencement du XV^e^ siècle. Le capitaine Perrinet Grasset réussit enfin à s'y établir et à s'y maintenir jusqu'en 1440; Charles VII ne put l'en chasser qu'en lui payant 2,600 écus.

L'époque des guerres de religion est celle où La Charité a eu à la fois le plus d'importance et le plus de maux à souffrir. Disputée avec un grand acharnement entre les protestants et les catholiques, elle fut prise en 1568 par 20,000 huguenots sous les ordres du prince Wolfrang de Bavière. Les catholiques y furent traités avec la dernière cruauté; on les attachait par douzaines à des perches et on les jetait dans la Loire; d'autres étaient écorchés, enterrés vifs; tous les moines périrent par le fer ou la faim. La place demeura longtemps aux cal-

vinistes, en dépit des tentatives de leurs ennemis : le traité de Saint-Germain (1570) la leur donna comme place de sûreté. C'était pour eux un point de ralliement, la clef de la Loire et une de leurs meilleures positions après La Rochelle. Reprise après la Saint-Barthélemy, elle fut de nouveau perdue et ne rentra définitivement au pouvoir du roi qu'en 1577.

Comme pour réagir contre la Réforme, La Charité, au XVII^e^ siècle, vit se fonder dans ses murs un établissement de religieuses bénédictines et un autre de sœurs hospitalières (1626-1639). Les noms les plus illustres figurèrent sur la liste de ses prieurs : un Richelieu, deux Colbert, un La Tour d'Auvergne, un La Rochefoucauld, et enfin l'abbé, depuis cardinal de Bernis.

Désolée, non seulement par la guerre, mais encore par plusieurs grands incendies, La Charité n'offre plus à l'œil que les ruines de ses grands édifices religieux. L'église Sainte-Croix, consacrée en 1107 par le pape Pascal II, était magnifique. Elle offrait un mélange de roman et d'ogival, cachet de l'époque. Deux grosses tours carrées s'élevaient au portail occidental; elles étaient ornées de sculptures d'un dessin plein d'originalité, de statues et groupes. On entrait par cinq portes dans cinq nefs parallèles, celle du milieu haute, étroite et éclairée par en haut; celles des bas côtés, beaucoup plus basses et à peine éclairées, sans chapelles. Au-dessus du transept, à l'intersection de la nef et du chœur, s'élève encore aujourd'hui une voûte en coupole supportant un clocher octogone; mais la chapelle de la Vierge, derrière le sanctuaire, est du XV^e^ siècle.

La Charité, nous l'avons dit, est une jolie ville, agréablement située, au pied d'une colline plantée de vignes, sur la rive droite de la Loire; elle possède une promenade charmante dans une presqu'île du fleuve. Un pont de pierre la joint à l'île située en face, et un pont de fil de fer, continuant le premier, fait communiquer l'île avec la rive gauche.

Elle possède des hauts fourneaux et des fabriques de limes; il s'y fait un commerce important de bois, de grains et de fer.

Les armes de cette ville sont : *d'azur, à trois tours d'argent, ajourées et maçonnées de sable, rangées en fasce sur une champagne échiquetée d'argent et de gueules de trois traits, chaque tour surmontée et sommée d'une fleur de lis d'or;* — aliàs : *coupé, le chef d'azur, à trois tours crénelées d'argent, posées en fasce et surmontées de trois fleurs de lis d'or, également en fasce, la pointe échiquetée d'or et de gueules*, avec cette devise : IN VARIETATE SECURITAS SUB LILIO.

DONZY. — Donzy (*Donziacum*), chef-lieu de canton, arrondissement et à 20 kilomètres au sud-est de Cosne, est une petite ville de 3,395 habitants, située sur le Nohain, à son confluent avec le ruisseau de la Talvanne.

Donzy était déjà, au VI^e^ siècle, entourée de murs et protégé par un château. Louis VII s'en empara en 1170, et fit raser le château. Pendant la guerre de Cent ans, elle fut entièrement ruinée. Abandonnée par ses habitants, ceux-ci la reconstruisirent de l'autre côté du Nohain, autour de l'église Saint-Caradeuc et au pied d'un rocher sur lequel s'élevait un nouveau château baronnial. Elle fut alors entourée de remparts qui ne la préservèrent pas des ravages des ligueurs et des frondeurs. Elle paraît avoir joui depuis le XII^e^ siècle de quelques franchises communales; l'église paroissiale est assez curieuse à visiter. Elle conserve quelques ruines de son ancien château, qui couronnait un rocher escarpé.

Près de cette ville, on voit les restes de l'ancien prieuré de Notre-Dame-du-Pré.

Les armes de Donzy sont : *d'azur, à onze billettes d'or, 3, 3, 3 et 2;* — aliàs : *d'azur, à trois pommes de pin d'or, 2 et 1.*

POUILLY-SUR-LOIRE. — Pouilly-sur-Loire, station du chemin de fer de Paris à Lyon par le Bourbonnais (section de Cosne à La Charité, réseau de Paris-Lyon-Méditerranée), chef-lieu de canton, arrondissement et à 19 kilomètres au sud de Cosne, est une jolie petite ville de 3,139 habitants, agréablement assise au pied d'un coteau couvert de vignobles, plus célèbre sur les cartes de nos restaurateurs que dans les annales, et plus chère aux gourmets qu'aux bénédictins.

C'était, au VII^e^ siècle, une terre appartenant à l'évêque d'Auxerre, qui la donna à l'abbaye Notre-Dame-d'Auxerre. Elle passa ensuite au prieuré de La Charité. Ainsi, malgré ses changements, elle demeura terre de moines; de là, sans doute, l'excellence de son cru.

STATISTIQUE DU DÉPARTEMENT DE LA NIÈVRE

RANG DU DÉPARTEMENT

Superficie : 22ème. — Population : 48ème. — Densité de la population : 61ème.

I. STATISTIQUE GÉNÉRALE

SUPERFICIE.	POPULATION.	ARRONDISSEMENTS.	CANTONS.	COMMUNES.	REVENU TERRITORIAL.	CONTRIBUTIONS et REVENUS PUBLICS
6.817 kil. carrés. ou 681.756 hect.	Hommes, 176.297 Femmes, 170.525 Total.. 346.822 50 hab. 87 par kil. carré.	4	25	313	Propriétés bâties ... 6.000.000 fr. — non bâties. 21.000.000 » Revenu agricole.... 87.000.000 »	16.000.000 fr.

II. STATISTIQUE COMMUNALE

ARRONDISSEMENT DE NEVERS

Superficie, 2.270 kil. carrés ou 227.044 hect. — Population, 126.035 hab. — Cantons, 8. — Communes, 93.

CANTON, sa population.	NOM de LA COMMUNE.	POPULATION.	Distance au chef-lieu d'arr.
Nevers, 12 comm., 34.090 hab.	Nevers	22.704	»
	Challuy	984	5
	Chevenon-Jaugenay	674	15
	Coulanges-lès-Nevers	1.089	4
	Gimouille	360	10
	Imphy	2.372	15
	Magny-Cours	1.674	15
	Marzy	1.309	8
	Saincaize-Meauce	551	15
	Saint-Éloi	801	8
	Sauvigny-les-Bois	727	10
	Sermoise	845	7
Decize, 14 communes, 17.621 habitants.	Decize	4.511	42
	Avril-sur-Loire	343	30
	Béard	252	24
	Champvert	1.186	45
	Devay	543	30
	Druy-Parigny	681	32
	Fleury-sur-Loire	495	25
	Machine (La)	4.572	40
	Saint-Germain-Chassenay	677	35
	Saint-Léger-des-Vignes	1.796	40
	Saint-Ouën	605	20
	Sougy	738	34
	Thianges	431	40
	Verneuil	791	50
Dornes, 9 c., 9.303 h.	Dornes	1.885	50
	Cossaye	1.673	45
	Lamenay	253	50
	Lucenay-lès-Aix	2.543	60
	Neuville-lès-Decize	516	40
Suite de Dornes.	Saint-Parize-en-Viry	385	45
	Toury-Lurcy	954	50
	Toury-sur-Jour	499	45
	Tresnay	595	50
Fours, 10 comm., 9.256 hab.	Fours	1.573	60
	Cercy-la-Tour	2.373	55
	Charrin	1.003	50
	Montambert-Tannay	554	55
	Nocle-Maulaix (La)	1.052	70
	St-Gratien-Savigny	303	60
	St-Hilaire-Fontaine	485	55
	Saint-Seine	716	75
	Ternaut	945	75
	Thaix	252	65
Pougues-les-Eaux, 13 comm., 21.300 hab.	Pougues-les-Eaux	1.319	15
	Balleray	372	20
	Fourchambault	5.884	8
	Garchizy	1.823	15
	Germigny	932	20
	Guérigny	3.046	13
	Nolay	1.469	25
	Ourouër	668	20
	Parigny-les-Vaux	1.091	20
	Poiseux	792	20
	St-Martin-d'Heuille	529	14
	Urzy	1.421	10
	Varennes-lès-Nevers	1.954	10
St-Benin-d'Azy, 16 c., 10.743 h.	Saint-Benin-d'Azy	1.937	25
	Anlezy	824	35
	Beaumont-Sardolles	528	30
	Billy-Chevannes	1.046	30
	Cizely	202	30
	Diennes-Aubigny	471	40
St-Pierre-le-Moûtier, 8 comm., 12.102 hab.	Suite de Saint-Benin-d'Azy.		
	Fermeté (La)	798	20
	Fertrève	499	39
	Frasnay-Reugny	295	35
	Limon	333	25
	Montigny-aux-Amognes	636	15
	Saint-Firmin	283	20
	Saint-Jean-aux-Amognes	548	18
	Saint-Sulpice	1.086	20
	Trois-Vèvres	544	30
	Ville-les-Anlezy	713	30
	Saint-Pierre-le-Moûtier	3.173	23
	Azy-le-Vif	908	30
	Chantenay	2.054	45
	Langeron	804	30
	Livry	1.622	35
	Luthenay-Uxeloup	1.203	25
	Mars-sur-Allier	526	20
	Saint-Parize-le-Châtel	1.812	20
Saint-Saulge, 11 comm., 11.620 hab.	Saint-Saulge	2.532	41
	Bona	1.060	28
	Crux-la-Ville	1.723	45
	Jailly	320	35
	Montapas	951	46
	Rouy	1.676	35
	Saint-Benin-des-Bois	938	30
	Saint-Franchy	534	40
	Sainte-Marie	551	35
	Saint-Maurice	257	47
	Saxi-Bourdon	1.078	35

ARRONDISSEMENT DE CHATEAU-CHINON

Superficie, 1.676 kil. carrés ou 167.571 hect. — Population, 70.928 hab. — Cantons, 5. — Communes, 62.

CANTON, sa population.	NOM de LA COMMUNE.	POPULATION.	Distance au chef-lieu d'arr.
Chateau-Chinon, 15 communes, 17.739 habitants.	Chateau-Chinon (campagne)	1.444	5
	Chateau-Chinon (ville)	2.668	»
	Arleuf	2.575	10
	Châtin	419	5
	Corancy	1.403	5
	Dommartin	603	10
	Fâchin	1.032	6
	Frétoy	566	15
	Glux	825	15
	Montigny-en-Morvand	1.165	15
	Montreuillon	1.270	20
	Poussignol-Blismes	773	15
	St-Hilaire-en-Morvand	608	5
	St-Léger-de-Fougère	1.433	10
	Sainte-Péreuse	955	15
Châtillon-en-Bazois, 15 c., 12.921 h.	Châtillon-en-Bazois	2.061	25
	Achun	602	25
	Alluy	1.341	32
	Aunay	1.260	20
	Bazolles	955	30
Suite de Châtillon-en-Bazois. Luzy, 12 comm., 12.159 habit.	Biches	1.009	30
	Brinay	538	25
	Chougny	421	17
	Dun-sur-Grandry	727	13
	Limanton	1.160	25
	Mont-et-Marré	499	30
	Montigny-sur-Canne	689	32
	Ougny	217	25
	Tamnay	664	20
	Tintury	778	35
	Luzy	2.668	35
	Avrée	285	35
	Chiddes	1.252	30
	Fléty	441	44
	Lanty	566	37
	Laroche-Millay	1.502	25
	Millay	1.391	30
	Poil	863	33
	Rémilly	756	35
	Savigny-Poil-Fol	409	40
	Semelay	1.278	30
	Tazilly	748	40
Montsauche, 10 comm., 14.257 hab.	Montsauche	1.614	25
	Alligny-en-Morvand	2.491	30
	Chaumard	1.216	10
	Gien-sur-Cure	366	20
	Gouloux	602	30
	Moux	1.752	25
	Ouroux	2.784	20
	Planchez	1.705	15
	Saint-Agnan	686	35
	Saint-Brisson	1.041	30
Moulins-Engilbert, 10 comm., 13.852 h.	Moulins-Engilbert	3.108	15
	Isenay	501	25
	Maux	762	20
	Montaron	789	25
	Onlay	874	15
	Préporché	1.358	20
	Saint-Honoré	1.506	25
	Sermages	857	»
	Vandenesse	1.367	26
	Villapourçon	2.730	15

ARRONDISSEMENT DE CLAMECY

Superficie, 1.469 kil. carrés ou 146.865 hect. — Population, 72.256 hab. — Cantons, 6. — Communes, 93.

CANTON, sa population.	NOM de LA COMMUNE.	POPULATION.	Distance au chef-lieu d'arr.
Clamecy, 14 communes, 13.463 habitants.	Clamecy	5.432	»
	Armes	498	2
	Billy-sur-Oisy	1.192	11
	Breugnon	419	7
	Brèves	674	10
	Chevroches	243	4
	Dornecy	1.123	8
	Oizy	807	7
	Ouagne	405	8
	Pousseaux	412	7
	Rix	221	4
	Surgy	895	7
	Trucy-l'Orgueilleux	575	10
	Villiers-sur-Yonne	572	10
Brinon, 22 communes, 10.304 habitants.	Brinon	571	26
	Asnam	591	20
	Authiou	248	24
	Beaulieu	197	27
	Beuvron	327	15
	Bussy-la-Pesle	269	26
	Challement	419	19
	Champallement	287	30
	Chazeuil	294	25
	Chevannes-Changy	696	25
	Corvol-d'Embernard	452	25
	Dompierre-sur-Herry	319	25
	Germenay	589	28
	Grenois	700	20
	Guipy	755	30
	Héry	293	30
	Laché-Assarts	542	35
	Michaugues	305	27
Suite de Brinon. Corbigny, 15 communes, 12.881 habitants.	Moraches	607	25
	Neuilly	635	30
	Neuville-sous-Brinon	346	25
	Saint-Révérien	865	35
	Corbigny	2.121	27
	Anthien	834	27
	Cervon	2.088	35
	Chaumot	230	30
	Chitry-les-Mines	628	27
	Collancelle (La)	663	35
	Épiry	657	38
	Gâcogne	1.377	40
	Magny-Lormes	301	27
	Marigny-sur-Yonne	551	23
	Mhère	1.368	42
	Mouron	318	36
	Pazy	799	29
	Sardy-lès-Épiry	439	35
	Vauclaix	507	36
Lormes, 10 comm., 13.349 habit.	Lormes	3.126	35
	Bazoches	771	28
	Brassy	2.167	45
	Chalaux	385	40
	Dhun-les-Places	1.742	47
	Empury	361	27
	Marigny-l'Église	1.576	40
	Pouques	699	28
	Saint-André-en-Morvand	1.245	35
	Saint-Martin-du-Puits	1.277	32
Tannay, 20 communes, 9.272 habitants.	Tannay	1.373	15
	Amazy	680	13
	Asnois	496	11
	Dirol	250	25
	Flez-Cuzy	333	18
	Lys	557	18
	Maison-Dieu (La)	363	13
	Metz-le-Comte	610	14
	Monceaux-le-Comte	379	23
	Moissy-Moulinot	155	23
	Neuffontaines	721	25
	Nuars	563	18
	Ruages	362	25
	Saint-Aubin-des-Chaumes	444	23
	Saint-Didier	101	17
	St-Germain-des-Bois	483	12
	Saizy	581	23
	Talon	168	17
	Teigny	291	16
	Vignol	362	17
Varzy, 12 comm., 12.982 habit.	Varzy	2.928	16
	Chapelle-Saint-André (La)	1.535	16
	Corvol-l'Orgueilleux	1.581	11
	Courcelles	784	13
	Cuncy-lès-Varzy	594	12
	Entrains	2.381	23
	Marcy	588	20
	Menou	1.120	25
	Oudan	637	20
	Parigny-la-Rose	149	20
	Saint-Pierre-du-Mont	517	12
	Villiers-le-Sec	148	13

ARRONDISSEMENT DE COSNE

Superficie, 1.402 kil. carrés ou 140.176 hect. — Population, 77.603 hab. — Cantons, 6. — Communes, 65.

CANTON, sa population.	NOM de LA COMMUNE.	POPULATION.	Distance au chef-lieu d'arr.
Cosne, 10 comm., 16.986 h.	Cosne	6.851	»
	Alligny-Cosne	2.014	15
	Annay	850	18
	Celle-sur-Loire	945	9
	Cours	890	5
	Myennes	745	5
	Neuvy-sur-Loire	1.766	19
	Pougny	1.089	8
	Saint-Loup	896	9
	Saint-Père	940	3
La Charité, 14 comm., 15.492 habitants.	Charité (La)	5.086	35
	Beaumont-la-Ferrière	496	43
	Celle-sur-Nièvre (La)	758	41
	Champvoux	435	42
	Chasnay	515	35
	Chaulgnes	1.416	44
	Marche (La)	628	41
	Murlin	346	39
	Nannay	435	34
	Narcy	1.251	30
	Raveau	1.113	28
	St-Aubin-les-Forges	1.104	48
	Tronsanges	397	44
	Varennes-lès-Narcy	1.212	30
Donzy, 10 comm., 13.177 h.	Donzy	3.935	20
	Cessy-les-Bois	783	28
	Châteauneuf	2.134	35
	Ciez	1.299	24
	Colméry	1.552	35
	Couloutre	856	31
	Menestreau	647	35
	Perroy	690	27
	Sainte-Colombe	608	24
	Saint-Malo	673	35
Pouilly, 11 comm., 12.241 hab.	Pouilly	3.139	19
	Bulcy	467	27
	Garchy	1.302	25
	Mèves	965	26
	Saint-Andelain	1.022	16
	Saint-Laurent	479	12
	Saint-Martin-du-Tronsec	769	11
	Saint-Quentin	405	13
	Suilly-la-Tour	1.840	18
	Tracy-sur-Loire	1.237	13
	Vielmanay	616	28
Prémery, 11 comm., 12.241 habitants.	Prémery	2.401	52
	Arbourse	523	38
	Arthel	400	53
	Arzembouy	408	49
	Champlemy	1.353	44
	Champlin	266	56
	Dompierre-sur-Nièvre	791	40
	Giry	909	50
	Lurcy-le-Bourg	1.083	58
	Montenoison	692	56
	Moussy	601	60
	Oulon	370	55
	Saint-Bonnot	364	44
	Sichamps	254	50
Saint-Amand, 6 c., 9.592 h.	Saint-Amand	2.428	23
	Arquian	1.830	20
	Bitry	870	19
	Bouhy	1.882	26
	Dampierre-sur-Bouhy	1.532	23
	Saint-Verain	1.050	17

III. STATISTIQUE MORALE (1)

Par M. Eug. BOUTMY, ancien Professeur.

Les chiffres en caractères gras inscrits dans chacune des trois petites colonnes de ce tableau indiquent le rang du département relativement à la mention devant laquelle ils sont placés.

Religion (2).

	Catholiques	339.415
	Protestants	308
	Israélites	14
	Clergé catholique	672
	Pasteurs protestants	»
	Rabbins	»

Mouvement de la population.

	Naissances	8.721
	Mariages	2.940
	Décès	6.401
54e	Durée moyenne de la vie	36 a. 7 m.

Instruction (3).

73e	Nombre des jeunes gens sachant lire, écrire et compter sur 100 jeunes gens maintenus sur les listes de tirage	68
	Nombre des établissements d'enseignement secondaire de l'État	3
	Nombre des écoles primaires (publiques ou libres)	560

Crimes contre les personnes (4).

COURS D'ASSISES.

71e	Rapport du nombre des accusés à la population	1 sur 34.682 hab.
	Nombre total des accusés	10

Infanticides.

38e	Rapport du nombre des infanticides à celui des enfants naturels	1 sur 181
	Nombre total	2

Suicides.

53e	Rapport des suicides au chiffre de la population	1 sur 10.200 hab.
	Nombre total	34

Crimes contre les propriétés.

52e	Rapport du nombre des accusés à la population	1 sur 20.401 hab.
	Nombre total	17

Tribunaux correctionnels.

72e	Nombre des affaires	917
	Nombre des prévenus	1.106
	Nombre des condamnés	984

Procès.

	Affaires civiles (5)	942
	Affaires commerciales (6)	1.094
33e	Faillites (7)	39

Paupérisme.

82e	Rapport des indigents au chiffre de la population	1 sur 139 hab.
	Nombre total	2.495
	Bureaux de bienfaisance	54
	Hôpitaux et hospices	15
	Aliénés à la charge du département	277
	Sociétés de secours mutuels	19

Contributions directes (8)

58e	Foncière	1.368.218
	Personnelle et mobilière	354.264
	Portes et fenêtres	195.262

(1) Les chiffres contenus dans ce tableau sont empruntés, pour la plupart, à l'*Annuaire statistique de la France* (1878), publié par le ministère de l'agriculture et du commerce, ou calculés d'après des données puisées dans cet ouvrage.

(2) Ces chiffres sont antérieurs au recensement de 1876, qui a négligé ce point de vue.

Culte catholique. — Évêché à Nevers, suffragant de la métropole de Sens. Le diocèse de Nevers, qui comprend le département tout entier, compte 35 cures, 273 succursales et 37 vicariats rétribués par l'État. Avant 1880, le nombre des congrégations et communautés religieuses établies dans le département était de 27 : 6 pour les hommes et 21 pour les femmes.

(3) Le département relève de l'académie de Dijon. Lycée à Nevers; collèges communaux à Clamecy et à Cosne; 4 établissements libres pour l'enseignement secondaire. École normale d'instituteurs primaires à Varzy et cours normal d'institutrices à Nevers. Au point de vue du nombre d'élèves inscrits dans les écoles primaires de 6 à 13 ans, sur 100 enfants recensés, la Nièvre occupe le 67e rang. Le même département occupe le 15e rang d'après le nombre d'enfants présents à l'école par 10,000 habitants.

(4) Au point de vue judiciaire, le département de la Nièvre ressortit à la cour d'appel de Bourges. Nevers est le siège de la cour d'assises. Chaque chef-lieu d'arrondissement possède un tribunal de première instance; celui de Nevers est divisé en deux chambres. Des tribunaux de commerce sont établis à Nevers et à Clamecy.

(5) Ce chiffre indique le nombre des affaires civiles terminées pendant l'année.

(6) Ce chiffre comprend les affaires contentieuses à juger pendant l'année.

(7) Terminées pendant l'année.

(8) Trésorier-payeur général à Nevers; receveur particulier dans chaque chef-lieu d'arrondissement; 46 percepteurs.

BIBLIOGRAPHIE

1579. Discours du siège tenu devant La Charité, l'an 1577, par *Jean de Léry*. In-4°.

1612. Histoire du pays et duché de Nivernois, par *Guy Coquille*. In-4°.

1617. La prise et réduction de la ville et place de Clamecy, avec celles d'Antrain et de Donzy.

1618. Les admirables vertus des eaux minérales de Pouges, Bourbon, et autres renommées, par *J. Bane*. In-8°; la 1re édition est de 1603.

1628. Discours sur l'origine des fontaines de Pougues, par *J. Pidoux*. In-8°; la 1re édition est de 1592, réimprimée plusieurs fois.

1634. L'hydre féminine combattue par la nymphe Pougeoise, ou Traité des maladies de femmes guerries par les eaux de Pouges, par *Aug. Courade*. In-8°.

1709. Abrégé chronologique du prieuré et de la ville de La Charité-sur-Loire, par *Bernard de Charan*. In-8°.

1718. Mémoire sur la ville de Saint-Saulge, par *Jérôme de Paris*.

1746. Les eaux minérales de Pougues. Extrait des auteurs qui ont traité de ces eaux, par *de La Rue*. In-12.

1747. Mémoire pour servir à l'histoire du Nivernois et du Donzois, par *J. Née de La Rochelle*. In-12.

1764. Histoire abrégée de la province de Nivernois, par *A.-C. Parmentier*. Tome Ier et unique, in-4°.

1795. Description du Nivernois dans le tome XXXVI du Voyageur françois, de l'abbé *Delaporte*. In-12.

1801. Statistique de la Nièvre, par *Gillet*, an VIII. In-8°.

1805. Annuaire statistique du département de la Nièvre, par *Gillet*, de l'an VIII à 1805.

1811. Recherches historiques sur Nevers, par *Louis de Sainte-Marie*. In-8°.

1816. Essai topographique, historique et médical sur les eaux thermales de Saint-Honoré, par *G.-F. Pillien*. In-8°.

1827. Mémoire pour servir à l'histoire, à la géographie, à la statistique du département de la Nièvre, par *J. Née de La Rochelle*. 3 vol. in-8°.

1834. De l'agriculture et de l'industrie dans la province de Nivernois, par *de Chambray*. In-f°.

1835. Notice sur l'origine des bas-reliefs placés en 1835 dans l'église de La Charité, par *Aug. Grasset*. In-18.

1835. Description du département de la Nièvre dans le Guide pittoresque du Voyageur en France de *Didot;* tome II. In-8°, grav.

1838. Annuaire du département de la Nièvre, par *N. Duclos*. 1838 et années suivantes.

1838. Le Nivernois, album historique et pittoresque, par *Barat* et *Morellet*. In-4°.

1840. Essai sur les eaux de Pougues, près de Nevers, par le docteur *H. Martin*. In-8°.

1841. Excursion dans la Nièvre; visite à la communauté des Jault, par *Dupin*. In-8°.

1842. Mémoire sur les ruines d'une ville gallo-romaine existant dans les forêts de Compierre et Saint-Révérien, par *Boniard*. In-8°.

1842. Archives de Nevers, par *Parmentier* et *Duvivier*. 2 vol. in-8°.

1843. Notice historique sur Decize, par *F. Girard*. In-8° et planch.

1843. Mémoire sur les fouilles de Saint-Révérien, par *G. Charleuf*. In-8° de 2 feuilles un quart.

1844. Articles Nièvre, Nevers et autres, dans le Dictionnaire des communes de *Girault de Saint-Fargeau*. 3 vol. in-4° (1844 à 1846.

1844. Esquisse archéologique des principales églises du diocèse de Nevers, par l'abbé *Bourassé*. In-8°.

1845. Description du Nivernais et de ses villes, dans le tome IV de l'Histoire des villes de France, par *Aristide Guilbert*. Grand in-8°.

1847. Géographie départementale de la Nièvre, par *Badin* et *Quantin*. In-12, avec carte.

1847. Armorial de l'ancien duché de Nivernais, par *G. de Soultrait*. 1 vol. grand in-8° et planches.

1864. *Aquæ Nisinei*. Étude archéologique sur les sources thermales de Saint-Honoré, par *G. Charleuf*. Brochure in-8°.

1865. Dictionnaire topographique du département de la Nièvre, par *G. de Soultrait*. 1 vol. in-4°.

1867. Le Morvan, ou essai géographique, topographique et historique sur cette contrée, par *J.-F. Baudiau*. 3 vol. in-8°, 2e édit.

1873. A travers le Morvan : mœurs, types, scènes et paysages, par *E. Bogros*. 1 vol. in-8°.

1874. Itinéraire général de la France, Guide de Paris à Lyon et à la Méditerranée, par *Ad. Joanne*. In-18.

1875. Répertoire archéologique du département de la Nièvre, par *G. Soultrait*. In-4°.

Almanach général de la Nièvre et archives départementales, 9e année, *Bégat*. In-12.

Cartes cantonales du département de la Nièvre à l'échelle du 1/40,000e, dressées par les agents voyers du département, gravées sur pierre par *Erhard*. Publication du Ministère de l'intérieur.

Voir les feuilles 110, 111, 123, 124, 135, 136 de la grande *Carte* de France dite *de l'État-Major*, publiée par le Dépôt de la guerre.

Cartes de *Cassini* et de *Capitaine*, province du Nivernais.

Carte du département de la Nièvre, extraite de la grande carte du Dépôt de la guerre.

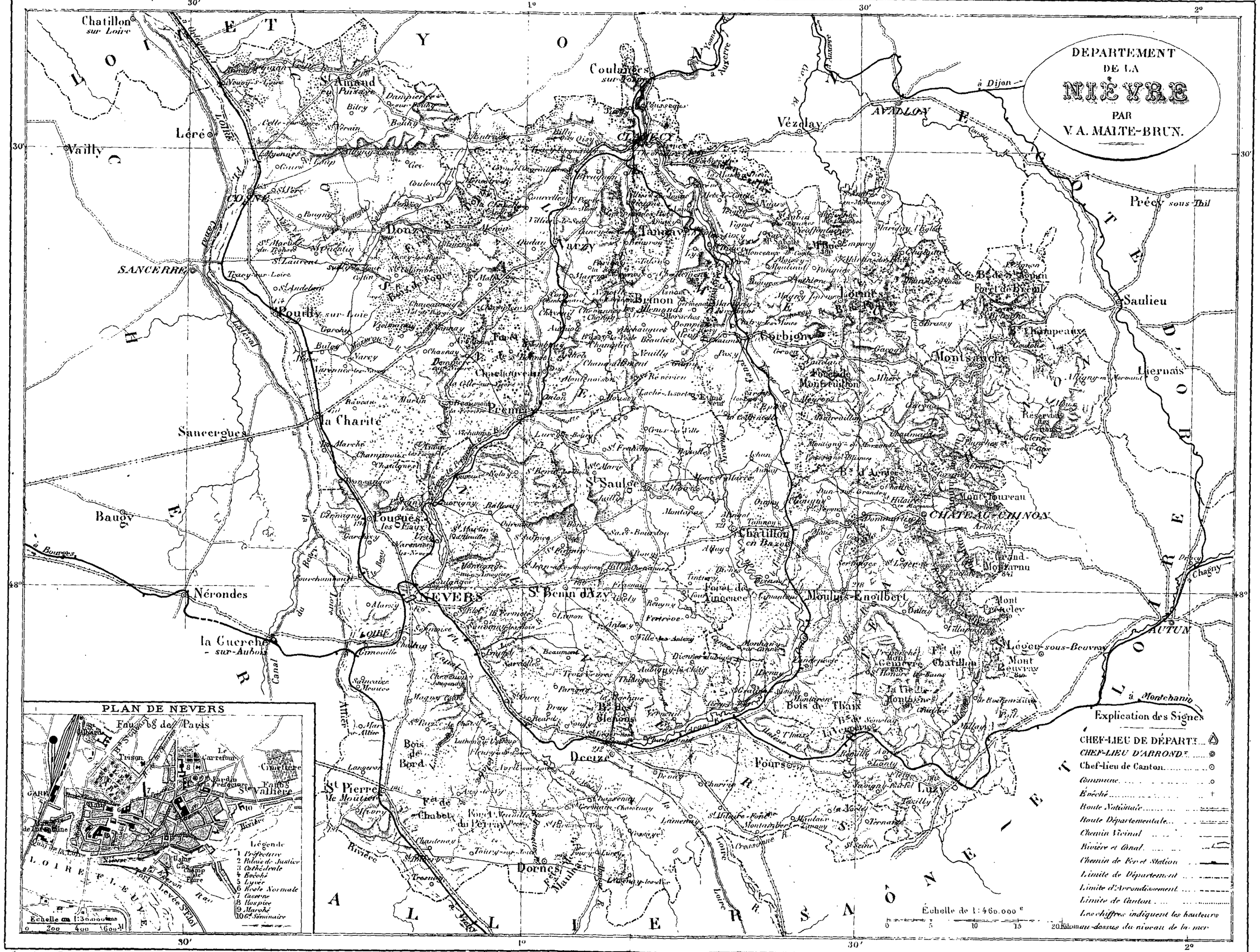
Carte routière du département de la Nièvre, par *Calabre* jeune, d'après la précédente.

Carte du département de la Nièvre, par *Dufour*, *Charle*, *A. Donnet*, *Ad. Joanne*, etc.

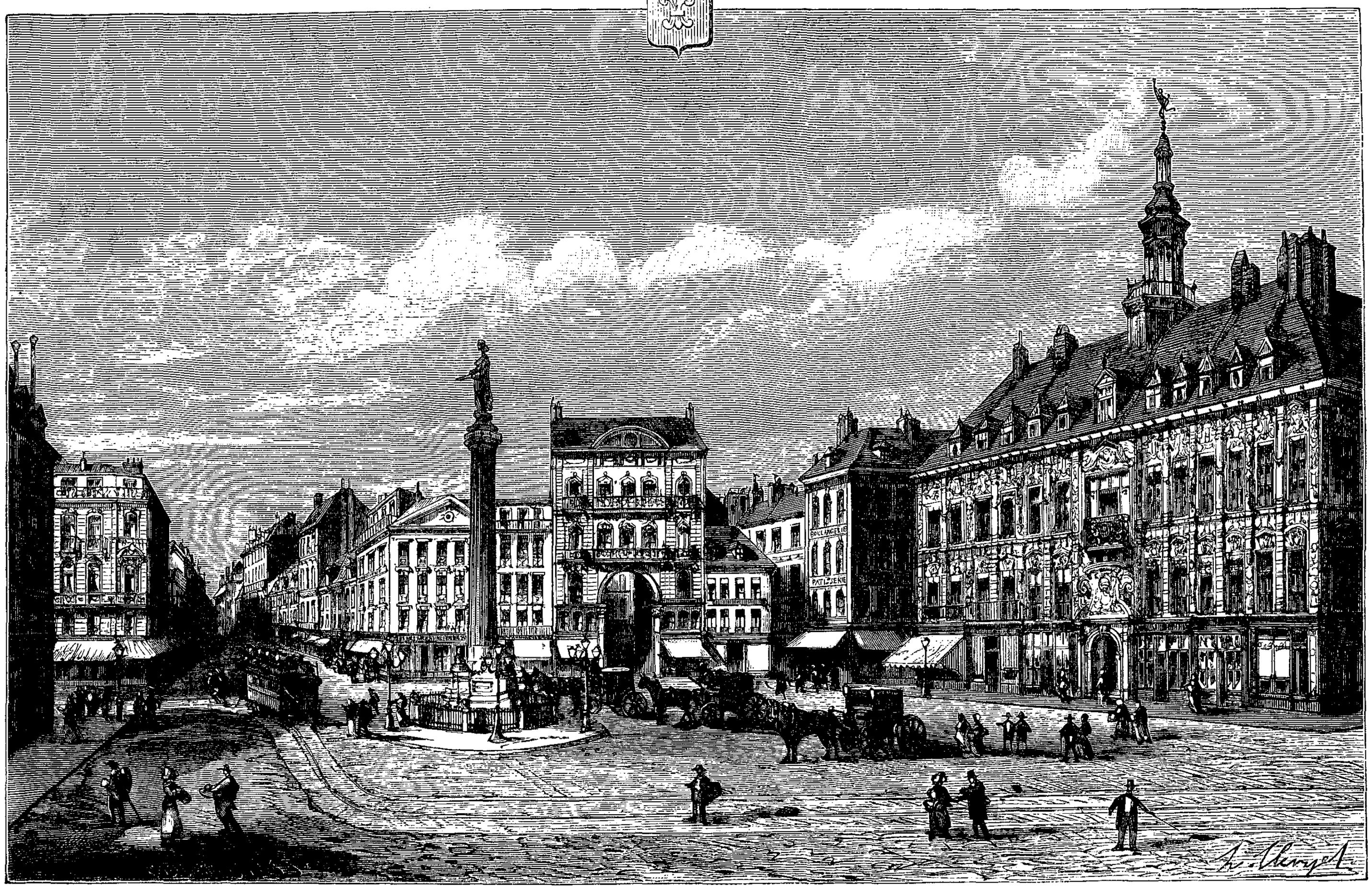
Paris. — Imprimerie Vve P. Larousse et Cie, rue Montparnasse, 19.

DEPARTEMENT DE LA NIÈVRE

PAR V. A. MALTE-BRUN.



Gravé par Erhard, 8 Rue Nicole — J. Rouff Éditeur, 14 Cloitre St Honoré — Imprimerie Erhard Paris.



LILLE

UN VILLAGE FAVORABLE A LA LONGEVITE

La commune d'Ennevelin, près de Lille, qui compte 1.136 habitants, detient-elle le record de la longévité avec ses 95 vieillards âgés de plus de 70 ans ?

Une famille de quatre personnes totalise à elle seule trois siècles d'existence. C'est celle de M. Louis Warnnehain, doyen d'âge, âgé de 91 ans, qui habite chez son beau-fils M. Clotaire Roger, âgé de 74 ans, avec Mme Roger, âgée de 91 ans et la fille de celle-ci, âgée de 71 ans.

NORD

Chef-lieu : LILLE

Superficie : 5,681 kil. carrés. — Population : 1,519,585 habitants.

7 Arrondissements. — 61 Cantons. — 662 Communes.

DESCRIPTION PHYSIQUE ET GÉOGRAPHIQUE

Situation, limites. — Ce département, ainsi que l'indique son nom, est le plus septentrional de la France ; il a été formé, en 1790, par la réunion de la Flandre française, du Cambrésis, sauf quatre communes, et de la presque totalité du Hainaut français ; il comprend, en outre, quelques communes de l'Artois et cinq communes du Vermandois.

Ses bornes sont : au nord, la mer du Nord ; au nord-est et à l'est, les provinces belges de la Flandre occidentale et du Hainaut ; au sud, le département de l'Aisne ; au sud-ouest, et pour 8 kilomètres seulement, le département de la Somme ; enfin à l'ouest, le département du Pas-de-Calais.

Aspect général, nature du sol. — Le département du Nord a une forme allongée du sud-est au nord-ouest ; il s'étend le long de la frontière de Belgique l'espace de 200 kilomètres ; sa largeur est très variable ; vers Armentières, il présente un étranglement tel, qu'elle n'est que de 6 kilomètres seulement. Dans son ensemble général, c'est un pays de plaines, reposant généralement sur un fond calcaire ; il y existe cependant quelques éminences, dont les plus remarquables sont : dans l'arrondissement de Dunkerque, celle de Watten, coteau peu élevé et dont le noyau est composé de sable et de gravier mêlés de terre glaiseuse ; dans l'arrondissement d'Hazebrouck, les monts : Cassel (175 mètres d'altitude), des Récollets, des Cats (138 mètres), de Bœschêpe, le mont Noir (131 mètres), le mont de Lille, qui tous ont un noyau de sable jaune tirant sur le rouge, mêlé d'une faible partie de grès fort tendre ; dans l'arrondissement de Lille, le Mont en Pévèle (100 mètres), qui a pour noyau un sable mêlé de pierres meulières ; le mont Écouvé et le mont de Verwick ; dans l'arrondissement de Cambrai, les coteaux de la Terrière, de Marcoing, du Bois-de-Bourlon, du Camp de César et quelques autres créés par les rivières dont le cours a formé la vallée de la hauteur de Bonavis, toutes éminences dont la pente est peu sensible et qui sont cependant, après la colline de Saint-Hubert (arrondissement d'Avesnes, 266 mètres), les points les plus élevés du département ; dans ce même arrondissement d'Avesnes, les coteaux de la Sambre et des deux Helpes ; enfin, dans les arrondissements de Douai et de Valenciennes, quelques coteaux peu élevés qui courent entre ces deux villes, et qui pour la plupart renferment des carrières de grès. Le sol est naturellement riche et fertile ; il est divisé d'après sa nature en pays de montagnes, 25,000 hectares ; pays de bruyères ou de landes 10,000 ; sol de riche terreau, 250,000 ; sol calcaire, 150,000, sol pierreux, 5,000 ; sol sablonneux, 15,000 ; et sol marécageux, 15,000.

C'est dans l'arrondissement de Dunkerque que se trouvent les marais ; le sol y est très bas et quelquefois même au-dessous du niveau de la mer, dont les flots sont alors contenus par des *dunes*, éminences de sable d'un aspect triste et monotone, où l'on découvre à peine quelques plantations éparses ; les deux plus importants de ces marais portent le nom de *Moëres*, mais chaque année l'agriculture fait, à l'aide d'un système de desséchement habilement conduit, de nouvelles conquêtes sur leur étendue.

Hydrographie. — Le département du Nord est un des mieux arrosés de la France.

Les canaux et rivières qui coulent sur son territoire sont au nombre de 28 et ont, ensemble, un développement de 525 kilomètres ; leur pente générale est vers le nord-est ; les principales sont : la Sambre et les deux Helpes, qui appartiennent au bassin de la Meuse ; la Scarpe et la Lys, qui appartiennent au bassin de l'Escaut, lequel, dans la partie supérieure de son cours, traverse aussi ce département ; l'Yser, l'Aa et la Deûle. Les premières de ces rivières sont navigables.

La Sambre, qui prend sa source dans le département de l'Aisne, près du Nouvion, est la seule voie navigable dans l'arrondissement d'Avesnes; elle passe à Landrecies, Maubeuge, Marchiennes, Charleroi, reçoit les deux Helpes et se jette dans la Meuse, à Namur, après un cours de 200 kilomètres, dont 50 dans le département du Nord. Un canal unit cette rivière à celui de Saint-Quentin.

L'Helpe majeure, longue de 45 kilomètres environ sur une largeur de 400 à 2,000 mètres, avec une pente de 50 mètres, prend sa source en Belgique, passe à Avesnes et se jette dans la Sambre.

L'Helpe mineure, longue de 40 kilomètres sur 500 à 1,200 mètres de largeur, avec une pente de 70 mètres, sort des bois d'Anor et vient se jeter dans la Sambre, au-dessous de Landrecies.

La Scarpe a sa source dans le département du Pas-de-Calais, entre dans le département du Nord à peu de distance de Douai, traverse cette ville et celles de Marchiennes et de Saint-Amand, dont elle côtoie la vaste forêt, et se jette dans l'Escaut, à Mortagne, après un cours de 112 kilomètres, dont 34 dans le département; comme la Sambre, elle est navigable.

La Lys, dont la source est à Louisbourg, dans le Pas-de-Calais, sépare d'abord les deux départements depuis Thiennes jusqu'à Erquinghem; alors elle traverse le département du Nord dans sa partie la plus étroite, l'espace de 7 à 8 kilomètres; puis, pendant 45 autres kilomètres, elle sert, dans le département, de limite entre la France et la Belgique, jusqu'à Verwick, près de Menin.

L'Escaut, le principal cours d'eau de cette partie septentrionale de la France, et qui donne son nom à un bassin important, prend sa source dans le département de l'Aisne, au revers des sources de la Somme, traverse Cambrai, Bouchain, Denain, Valenciennes, Condé, sort du département à Mortagne, parcourt plusieurs provinces belges, passe à Anvers et se jette dans la mer du Nord, à Flessingue, après un cours total d'environ 400 kilomètres, dont 120 en France.

La rivière de l'Aa vient de Saint-Omer et débouche dans le golfe de Gravelines, en formant la limite des départements du Nord et du Pas-de-Calais, depuis Saint-Momelin jusqu'à la mer; sa longueur dans le département est de 25 kilomètres.

La Deûle, qui prend sa source dans le Pas-de-Calais, n'était autrefois qu'un ruisseau dont on a fait une rivière considérable en la canalisant; elle parcourt 49 kilomètres dans le département; elle passe à Haubourdin, Loos, Lille, Quesnoy-sur-Deûle et vient tomber dans la Lys, à Deulémont; elle a pour affluent la petite rivière de la Marcq, qui arrose le champ de bataille de Bouvines.

Mais ce qui vient surtout en aide au commerce et à l'industrie du département du Nord, c'est le grand nombre de canaux qui s'y entre-croisent; nous allons indiquer les principaux.

Le canal de Saint-Quentin est un des plus utiles, car il fait communiquer la mer du Nord, l'Océan et la Méditerranée, en unissant des cours d'eau qui appartiennent aux bassins de l'Escaut, de la Seine, de la Loire et du Rhône. Ce canal met en communication directe la Somme et l'Escaut; il commence à Saint-Quentin pour finir à Cambrai; sa longueur totale est de 51 kilomètres, dont 21 appartiennent au département du Nord.

Le canal de la Sensée prend son nom de la petite rivière qui l'alimente; il fait communiquer la Scarpe et l'Escaut et fait suite au canal de Saint-Quentin, dont il est le complément nécessaire; ce canal a un parcours de 24 kilomètres; il est très fréquenté, et la navigation y est fort active.

Le canal de la Colme prend son nom d'une branche de la rivière d'Aa; il verse ses eaux dans le canal de Bergues, à Dunkerque, après un cours de 25 kilomètres. Ce dernier canal reçoit à Bergues les eaux de ce canton, pour les conduire dans le port de Dunkerque; sa longueur est de 9 kilomètres; le canal de Bergues à Furnes, long de 14 kilomètres, est un de ses tributaires.

La rivière d'Aa donne naissance à une autre dérivation, qui a été canalisée sons le nom de canal de Bourbourg; il commence au village de Saint-Nicolas, passe à Bourbourg et vient tomber, après un parcours de 21 kilomètres, au sas octogone de Dunkerque, point de jonction de la plupart de ces canaux.

Citons encore le canal des Moëres, qui communique avec le canal de Bergues; celui de la Cunette, qui reçoit le canal des Moëres; le canal de Saint-Omer et de Neuffossés; celui de la Nieppe; ceux de la Haute et la Basse-Deûle, de la Bourre, de la Bassée, de Roubaix, etc.

Enfin, rappelons que l'on vient de mettre à l'étude (1879) un nouveau et important canal destiné à relier toutes les houillères du département du Nord avec Paris.

Le canal de Dunkerque à Furnes est creusé pa-

rallèlement à la côte; sa longueur, depuis le village belge de Houtem jusqu'à Dunkerque, est de 13 kilomètres.

L'ensemble de toutes ces rivières et canaux assure au commerce, dans le département, un développement de 477,049 mètres de voies navigables, c'est-à-dire d'environ 120 lieues.

Ces voies navigables se répartissent ainsi :

Lignes de l'intérieur.	315,230 mètres
Lignes de la Belgique sur Paris. .	161,819 —

Leur état est généralement satisfaisant; elles sont entretenues avec soin par les ingénieurs, qui y exécutent en même temps les réparations nécessaires, dans la mesure des fonds qui sont à mis leur disposition.

En 1877, le mouvement commercial sur ces voies présente de notables différences avec celui de 1876. Il a sensiblement augmenté, surtout sur les lignes de l'intérieur, qui présentent un excédent de transports de 613,727 tonnes, c'est-à-dire d'environ 16 pour 100.

En résumé, le mouvement des transports par eau a été, en 1877, d'après l'*Annuaire statistique* de MM. Devaux et Lecocq, de 9,566,370 tonnes, qui se répartissent ainsi :

	Tonnes.
Canal de Mons.	836,379
Escaut.	1,413,900
Canal de Saint-Quentin.	1,871,203
Sambre.	495,039
Canal de jonction de la Sambre à l'Oise.	492,713
Canal de la Sensée.	929,321
Scarpe moyenne.	963,854
Scarpe inférieure.	253,882
Haute Deûle.	1,014,431
Basse Deûle.	248,270
Canal de Roubaix.	84,308
Lys.	146,795
Canaux d'Hazebrouck.	17,378
Canal de la Haute-Colme.	113,318
Canal de Bourbourg.	512,068
Canal de Bergues à Dunkerque.	84,155
Canal de Bergues à Furnes.	62,664
Canal de la Basse-Colme.	26,692

La loi du 14 juillet 1875, qui ordonne l'amélioration des canaux, est en cours d'exécution; les travaux se poursuivent avec activité, grâce au concours que prêtent à l'État le département et les houillères du Nord et du Pas-de-Calais. Il en est de même pour les travaux d'approfondissement du canal de Dunkerque à Furnes sur la partie française de ce canal. Il est à regretter que, pour la portion située sur le territoire belge, ces travaux ne soient encore qu'à l'état de projets.

Ajoutons que, pour l'achèvement du réseau des voies navigables de France, l'ouverture d'un canal de grande section du Nord sur Paris est à l'étude.

Le territoire du département du Nord est, ainsi que nous l'avons dit, plat et peu élevé au-dessus du niveau de la mer, ce qui fait que les eaux tendent à rester stationnaires; aussi y trouve-t-on, et surtout dans l'arrondissement de Dunkerque, un grand nombre de marais, derniers restes des grands amas d'eau qui se partageaient autrefois avec d'immenses forêts le sol de la Flandre. Les principaux marais existant encore dans le département sont : les Moëres, ceux de Watten, le Clair-Marais, et ceux qui accompagnent les canaux de la Deûle, de la Marcq, de la Lys, de la Nieppe, de la Scarpe et le canal de Dunkerque à Furnes. On a dû songer de bonne heure à combattre cette trop grande abondance des eaux dans le département; aussi est-il celui où les desséchements ont été appliqués avec le plus de succès; les systèmes que l'on emploie aujourd'hui sont au nombre de dix, savoir : celui des Moëres et celui des Watteringues, dans l'arrondissement de Dunkerque (ils sont les plus importants); celui des Prés-Duhem, dans l'arrondissement de Lille; celui de la vallée de la Scarpe, dans les arrondissements de Douai et de Valenciennes; ceux des vallées de la haute et de la basse Sambre, dans l'arrondissement d'Avesnes; ceux de la vallée de la Hayne et de l'Escaut, des marais de l'Épaix et de Bruai, des prairies de Mortagne et de Château-l'Abbaye, et des prairies de Flines-lez-Mortagne, dans l'arrondissement de Valenciennes. Ces divers systèmes de desséchement, appliqués à une superficie de plus de 40,000 hectares de marais, sont régis par des syndicats spéciaux, formés sous l'autorité du préfet, entre les propriétaires riverains et intéressés.

Les deux lacs connus sous le nom de Grande et Petite Moëre sont la partie la plus basse d'un vaste bassin, situé près de la mer, dans l'arrondissement de Dunkerque, et le district de Furnes, dans la province belge de la Flandre orientale. Ce bassin, borné au nord par le canal de Bergues à Furnes, contient environ 11,000 hectares, dont les Moëres renferment, savoir : les Moëres belges, 1,192 hectares ;

les Moëres françaises, 1,954 hectares, et la petite Moëre française, 176 hectares; ensemble, 3,322 hectares. Les belles prairies et les plaines couvertes de riches moissons qui forment aujourd'hui les Moëres étaient encore, au commencement du XVIIe siècle, englouties sous les eaux stagnantes et insalubres qui venaient s'y réunir de toutes les terres environnantes. Aujourd'hui, grâce à de grands travaux de desséchement, ces lieux qui, peuplés de reptiles et d'animaux aquatiques, étaient pour l'homme un séjour de mort et de désolation se couvrent de riches moissons et offrent à leurs industrieux colons une habitation saine et agréable.

Watteringues. C'est le nom qu'on donne, dans le département, aux terres dont le desséchement est opéré et entretenu par les nombreux canaux qui les traversent en tous sens, et qui sont appelés *watergands;* ces mêmes canaux servent aussi pendant l'été à irriguer au moyen des eaux fournies par la rivière d'Aa.

L'entretien de ces canaux, digues, écluses, barrages, ponts, aqueducs, passerelles, et généralement tous les faucardements et les curements, sont confiés à une administration locale dite des Watteringues. Cette administration, très ancienne, après avoir subi de nombreuses modifications, a été définitivement réorganisée par la loi du 12 juillet 1806. On trouvera de plus amples détails sur ce sujet à l'article que nous consacrons plus loin à la ville de Dunkerque.

Les Moëres françaises ne font pas partie de l'administration des Watteringues; elles sont soumises à une administration particulière.

Voies de communication. — Le département du Nord compte : 15 routes nationales, d'un développement de 592 kilomètres ; 26 routes départementales, 513 kilomètres ; 76 chemins vicinaux de grande communication, 907 kilomètres ; 129 chemins vicinaux d'intérêt commun, 785 kilomètres, et plus de 4,200 chemins vicinaux ordinaires dont la longueur totale dépasse 4,036 kilomètres.

Peu de départements sont aussi richement dotés sous le rapport des chemins de fer ; on en compte près de 50, soit en exploitation, soit en construction ou projetés, et leur longueur totale atteint près de 1,500 kilomètres. Ils appartiennent au grand réseau du Nord (450 kilom.), à celui du Nord-Est (93 kilom.), à la Compagnie Picardie-et-Flandres (64 kilom.), à la Compagnie d'Anzin (36 kilom.), à des Compagnies spéciales (64 kilom.), à la Compagnie de Lille à Valenciennes (88 kilom.) ; plus 753 kilomètres de lignes d'intérêt local.

La principale artère de ces chemins est la ligne de Paris à la frontière de Belgique et au littoral ; c'est le *chemin de fer du Nord*. Cette ligne, qui de Paris se dirige d'abord sur Amiens et Arras, pénètre dans le département un peu après la station de Vitry (Pas-de-Calais) et arrive à Douai (218 kilomètres de Paris). A Douai, elle se bifurque : un premier embranchement gagne Lille (250 kilomètres de Paris), par Le Forest, Carvin et Seclin, et de là Calais (297 kilomètres de Paris) et Dunkerque (305 kilomètres de Paris), par Hazebrouck (263 kilomètres de Paris) ; un second embranchement conduit de Douai à la frontière belge, ou à Bruxelles (344 kilomètres de Paris), par Quiévrain, en passant par Valenciennes (250 kilomètres de Paris) ; un troisième mène de Lille à Gand, en passant par Roubaix, Tourcoing, Mouscron et Courtrai.

Voici d'ailleurs la nomenclature des principaux chemins de fer appartenant au département, avec leur longueur :

	kilom.
De Paris à la frontière, par Lille et raccordement	47
De Douai à la frontière, par Valenciennes et raccordement	48
D'Arras à Hazebrouck et raccordement	11
De Lens à Le Forest et raccordement	2
De Lille à Calais	58
D'Hazebrouck à Dunkerque	40
De Lille vers Tournai	13
De Valenciennes à Aulnoye	35
De Creil (Oise) à Erquelines	61
De Busigny à Somain	49
De Hautmont à la frontière	11
D'Hirson (Aisne) à Anor	14
D'Anor à la frontière	6
D'Aulnoye à Anor	32
De Somain à Orchies	14
De Berguette à Armentières	16
De Valenciennes à Maubeuge	36
De Gravelines à Watten	19
De Lille à Béthune et à Bully-Grenay	25
De Lille à Valenciennes	43
Raccordement de Bruay	1
De Saint-Amand à Blanc-Misseron	19
De Douai à Orchies	28
De Cambrai vers Dour	50

	kilom.
De Lille à Comines	15
De Tourcoing à Menin	11
D'Orchies à Tourcoing	28
De Dunkerque à Calais	21
D'Erquelines à Fourmies ou à Anor	41
De Saint-Amand à Tournai	9
D'Haubourdin à Lille	7
De Cambrai à Douai	26
D'Aubigny à Somain	13
Embranchement sur Abscon	4

A ces lignes il faut ajouter les suivantes, récemment (janvier 1880) décrétées d'utilité publique :

De Lens à Armentières, par Don.
D'Armentières à Tourcoing
D'Hazebrouck à Merville.
De La Gorgue à Estaires.
De Don à Templeuve.
De Valenciennes à Denain et à Lourches.
De Denain à Saint-Amand.
De Valenciennes à Laon.

D'autres tronçons ou lignes de raccordement sont encore à l'étude ou projetés.

Climat. — Une des conséquences les plus immédiates de la grande quantité des eaux accumulées dans le département, c'est que le climat y est généralement froid et humide; les hivers y durent ordinairement six mois, la neige y est peu abondante, et il est bien rare qu'elle stationne quelque temps. Le climat est généralement plus sain et moins froid dans les arrondissements de Valenciennes, de Cambrai et d'Avesnes, que dans les arrondissements voisins de la mer, qui sont immédiatement exposés au vent du nord. Ce vent y règne une grande partie de l'année.

Productions naturelles. — Au point de vue minéral, le département du Nord renferme des carrières de marbre, de pierre de taille, de grès à paver, de la marne, de l'argile à potier, des tourbières, des mines de fer; mais sa principale richesse consiste dans l'exploitation des mines de houille, qui donnent les produits les plus abondants et les meilleurs de toute la France.

Les concessions de houille sont au nombre de 21, comprenant une étendue de 61,518 hectares; les plus importantes sont les mines d'Anzin, près de Valenciennes, qui s'étendent sur 118 kilomètres carrés et comprennent les territoires de 17 communes; elles occupent en moyenne 2,000 ouvriers; on a commencé l'extraction en 1734. Les mines d'Aniche, à 13 kilomètres de Douai, s'étendent sous le territoire de 19 communes, sur une surface de 118 kilomètres carrés; elles occupent 5 à 600 ouvriers répartis dans cinq puits d'extraction. Les mines de Saint-Saulve, à 2 kilomètres de Valenciennes, s'étendent sous le territoire de 12 communes, sur une superficie de 70 kilomètres carrés.

Les autres concessions sont celles de Raismes et de Valenciennes, de l'Escarpelle, de Denain, de Douchy, de Marly, de Crespin, de Lourches, etc.

Voici quelle a été, pendant l'année 1877, la production, en quintaux métriques, des différentes mines de houille du département du Nord : Anzin, 12,166,333 quintaux; Denain, 891,163; Raismes, 2,308,265; Saint-Saulve, 1,993,897; Fresnes, 504,847; Vieux-Condé, 3,224,922; Odomez, 97,379; Aniche, 5,175,192; Douchy, 1,662,253; L'Escarpelle, 2,624, 443; Vicoigne, 1,212,160; Escaupont, 556,003; Azincourt, 449,725; Annœullin, 22,533. Ce qui donne un produit total de 365,889,115 quintaux métriques, dans lequel ne sont pas comprises les mines de Thivencelles, de Bruille, de Château-l'Abbé, de Crespin, d'Hasnon, de Marly et de Saint-Aybert, sur le rendement desquelles les renseignements nous manquent.

Les mines de fer concédées dans le département sont au nombre de six; une seulement, celle de Glageon, a été exploitée en 1877; elle a produit 139,575 quintaux de minerai. Dans la même année, malgré un notable abaissement des prix, la production a été assez considérable. Elle se résume dans les chiffres suivants :

Fontes d'affinage, 174,478 tonnes; fers marchands, 134,582; rails, 10,976; fers spéciaux, 60,082; tôles, 24,674; acier Bessemer, 29,284. L'usine à zinc d'Auby a produit, en outre, 80,831 quintaux de zinc laminé.

Les eaux minérales de Saint-Amand, dans l'arrondissement de Valenciennes, sont fort estimées; elles ont 25 degrés centigrades, sont assez claires, très potables et ternissent les métaux, ainsi que le font toutes les eaux sulfureuses; on les emploie pour le traitement des engorgements du foie et les affections catarrhales. Nous y reviendrons d'ailleurs à l'article que nous consacrons plus loin à cette localité.

Les richesses agricoles du département du Nord sont des plus variées : plantes économiques, telles que tabac, betteraves, chicorée et les produits industriels qui en dérivent; graines oléagineuses, avec les huiles et tourteaux qu'on peut en extraire; plantes textiles, chanvres bruts et en filasse, lins bruts, rouis, teillés, blanchis, de diverses provenances et qualités; plantes féculentes, telles que pommes de terre, fèves, haricots; plantes fourragères, produits des prairies naturelles ou artificielles; céréales, froment, avoine, orge, seigle et les produits que l'industrie en tire, tels que farines, gruau, amidon, gluten, bière, vinaigre, alcool en flegmes ou rectifié. Mais ce sont encore ses céréales qui témoignent de la manière la plus incontestable du degré de supériorité auquel est arrivée la culture.

La flore du département est une des plus riches de toute la France. Les légumes sont excellents et très gros. On vante les asperges de Marchiennes, les choux-fleurs de Rosenthal, les navets de Saint-Amand. Les arbres fruitiers cultivés de préférence sont les pommiers, les poiriers, les cerisiers, les abricotiers, les pruniers; les noyers sont rares. Les chênes, les ormes et les arbres à bois blanc forment les essences principales dans les forêts. On cultive en grand la chicorée, pour les fabriques de café-chicorée; les graines oléagineuses, qui sont l'objet d'une culture entendue, sont toutes converties en huile dans le département, où elles alimentent un grand commerce; la betterave forme aussi l'objet d'une branche de culture bien suivie; elle est convertie en sucre dans les nombreuses usines qui, depuis quelques années, se sont établies dans les divers arrondissements. Il n'y a pas de vignes, mais on supplée au vin par la bière et par l'eau-de-vie de grain.

Les races d'animaux domestiques du département sont belles et bien entretenues; on nourrit et on élève des bêtes à cornes d'une espèce flamande fort estimée. Les arrondissements de Dunkerque et d'Hazebrouck fournissent à l'agriculture de forts chevaux et des ânes, plus fréquemment employés pour porter aux grandes villes les denrées alimentaires. La race des brebis flamandes s'améliore en se croisant avec les béliers anglais et mérinos; elles donnent une laine longue et fine fort recherchée. Les rivières et les canaux approvisionnent les marchés de poisson d'eau douce; les truites saumonées de l'Escaut sont en réputation. La pêche maritime, et surtout la pêche de la morue, emploie à Dunkerque un grand nombre de marins et offre des ressources importantes. Le grand gibier est rare dans le département, le menu gibier l'est moins; les oiseaux aquatiques abondent. Parmi les animaux nuisibles, on cite le renard, la fouine, le putois, le blaireau et le loup qui, le plus redoutable, est aussi le plus rare. Les fourrés de l'arrondissement d'Avesnes cachent encore quelques sangliers; enfin le gentil et léger écureuil égaye la solitude des bois par sa turbulente vivacité.

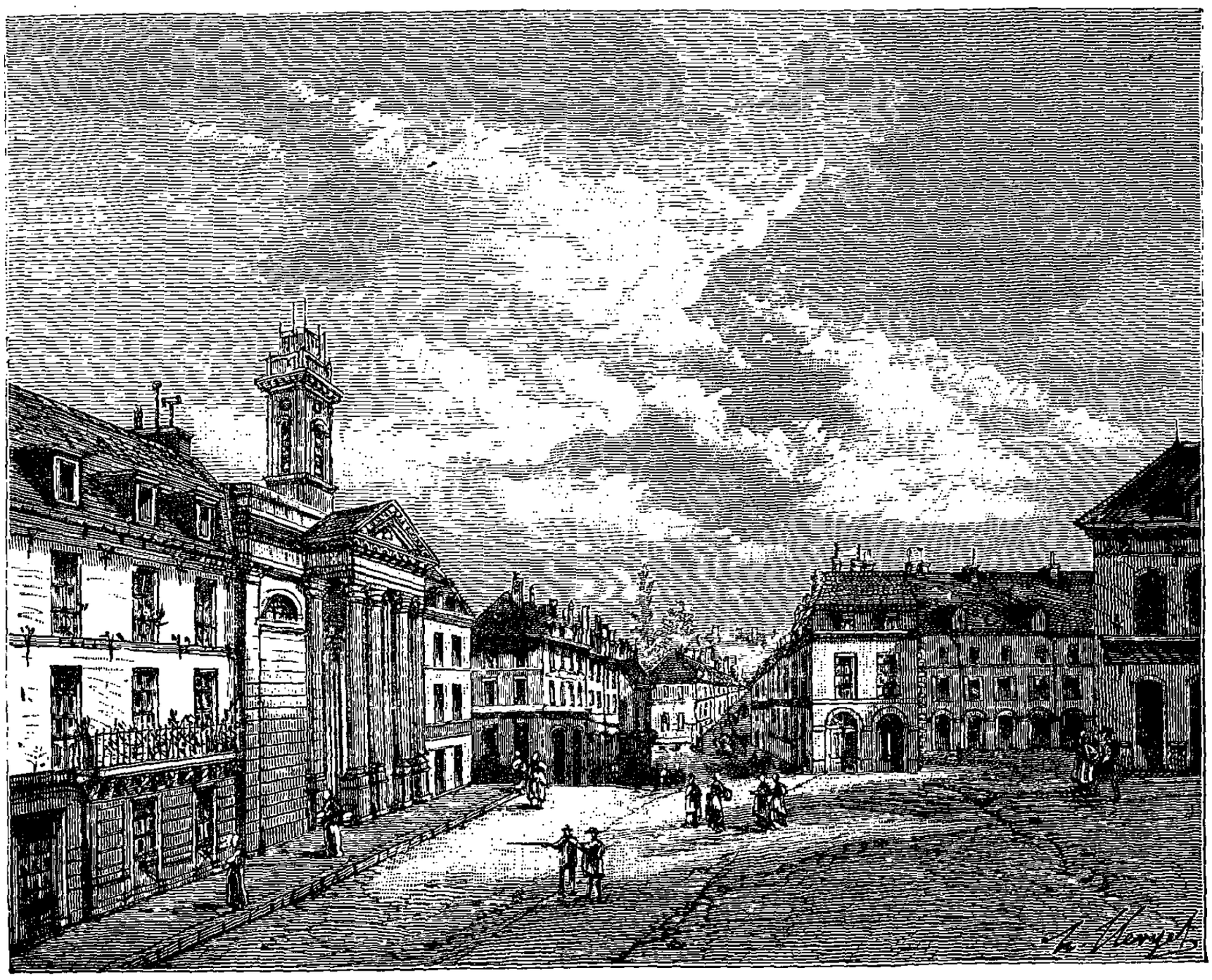
Industrie agricole, manufacturière et commerciale. — La superficie du département du Nord, qui est de 568,087 hectares, se partage en superficie bâtie et voies de communication, 86,799 hectares, et territoire agricole, 481,288 hectares. Ce dernier est lui-même subdivisé en : céréales, 212,936 hectares; farineux, 34,775; cultures potagères et maraîchères, 16,434; cultures industrielles, 69,091; prairies artificielles, 30,847; fourrages annuels, 5,719; autres cultures et jachères, 8,764; bois et forêts, 41,189; prairies naturelles et vergers, 55,312; pâturages et pacages, 4,454; terres incultes, 1,767 hectares.

Ainsi qu'on peut le voir par l'exposé qui précède, le département du Nord est un des mieux cultivés de la France; c'est, après ceux de l'Aisne et de l'Eure, celui qui a le moins de terrain improductif.

L'agriculture y supplée aux produits de la vigne par la bière, que fournissent l'orge (10,665 hectares) et le houblon (1,003 hectares); elle remplace aussi la culture de l'olivier par celle du colza (4,893 hectares), et celle de la canne à sucre des pays intertropicaux par celle de la betterave (près de 50,000 hectares). C'est aussi un des départements où l'on cultive le plus le tabac; 628 hectares y sont consacrés. La culture du lin est une des branches importantes de l'industrie agricole; elle s'élève annuellement à près de 4 millions de kilogrammes, et, quelque considérable que soit cette production, elle ne suffit pas encore à alimenter les fabriques de toiles du département.

Aucun département, toutes proportions gardées, ne possède autant de grandes routes, de voies navigables que celui du Nord; il en résulte que son industrie manufacturière et commerciale est fort prospère et le place au premier rang de nos départements industriels.

L'arrondissement d'Avesnes possède des fila-



Maubeuge.

tures de laine, des ateliers de peignage, des manufactures de tissus, des raffineries de sel, des raffineries de sucre, des savonneries, des tanneries et un grand nombre de forges, de verreries et de faïenceries.

Celui de Cambrai s'est acquis une réputation bien méritée par ses batistes.

L'arrondissement d'Hazebrouck est le plus manufacturier : il renferme des raffineries et des fabriques de sucre de betterave, des brasseries, des tanneries, des moulins à huile, des papeteries, des chapelleries, des métiers à dentelle, etc.

Le raffinage du sucre, les brasseries, le tissage et le tricot tiennent le premier rang dans l'arrondissement de Lille; les fabriques de cotonnades de Roubaix, de Tourcoing sont connues de toute l'Europe.

Dunkerque et son arrondissement se livrent au commerce maritime, et cette ville expédie chaque année des navires pour la pêche de la morue; elle possède, en outre, de nombreuses fabriques.

En un mot, pour énumérer convenablement toutes les richesses et les ressources manufacturières et commerciales de cet important département, il faudrait passer en revue toutes les branches de travaux auxquels s'est appliqué l'esprit humain pour soumettre la nature à ses lois.

D'après un ouvrage publié à Lille en 1878 sous ce titre : *Lille; un coup d'œil sur son agrandissement, ses industries, etc.*, couronné par la Société industrielle, le département du Nord possède :

6,090 manufactures ou usines en activité, représentant un capital de 500 millions de francs environ.

Parmi ces établissements figurent :

32 fabriques de lin ou de chanvre, par procédés mécaniques ou chimiques, occupant 375 ouvriers;
6 batteurs de laines (22 ouvriers);
292 filatures de laine, de chanvre ou de lin, (1,714,542 broches);
63 filatures de coton (1,307,347 broches);

126 retorderies de fils de coton, chanvre ou lin (297,604 broches);
840 tissages (68,428 métiers mécaniques ou à la main, disséminés);
77 blanchisseries, occupant 1,809 ouvriers;
113 teintureries, occupant 4,104 ouvriers;
18 apprêts d'étoffes (1,206 ouvriers);
5 imprimeries d'étoffes;
8 forges, 18 hauts fourneaux (115 feux),
63 fonderies de fer de deuxième fusion;
2 fonderies de cuivre;
2 fonderies de plomb ou de zinc (40 fours);
4 fabriques d'acier fondu ou de cémentation;
15 laminoirs (185 paires de cylindres);
75 fabriques de machines à vapeur, métiers, etc., occupant 4,237 ouvriers;
18 fabriques de grosse chaudronnerie;
51 fabriques de ferronneries, serrureries, etc., occupant 1,405 ouvriers;
4 établissements pour la galvanisation du fer (4 fours);
7 fabriques d'enclumes, essieux, etc. (97 feux);
42 verreries et cristalleries.
844 brasseries, dont la capacité totale des chaudières est de 92,700 hectolitres.

C'est à Roubaix et à Tourcoing que s'est concentrée l'industrie de la laine; c'est dans cette agglomération que se produisent ces variétés infinies d'articles pour robes, vêtements, tapis, ameublement, etc., par lesquels notre pays donne le ton de la mode au monde entier. Pour donner une idée de l'importance de cette industrie, il suffira de dire qu'une seule fabrique, celle de M. Holden, lave, peigne et livre chaque jour 25,000 toisons. Tourcoing fait tourner le quart des 1,825,000 broches qui concourent à la fabrication française.

Une autre industrie du département du Nord, dont nous n'avons pas encore parlé, est celle des fabricants et raffineurs de sucre; elle compte 169 représentants.

Le Nord est un département frontière; les douanes y forment les deux divisions de Dunkerque et de Valenciennes. La première comprend 18 capitaineries, et la seconde 15; elles rendent annuellement 15 à 16 millions de francs. Il y a dans le département plus de 500 foires ou francs-marchés; qui se tiennent dans 50 à 60 communes, quelques-uns durent deux et trois jours; les principaux articles de commerce sont les draps, les étoffes, les toiles, la bonneterie, la bijouterie, l'horlogerie, le sucre, la bière, les grains, les bestiaux, etc.

Le département du Nord est le plus riche et le plus peuplé de nos départements, en exceptant celui qui comprend la capitale; si la population était répartie dans toute la France comme elle l'est dans ce département, on compterait sur le territoire français 85 millions d'habitants, et si chacun des 86 départements avait une production agricole égale à la sienne, la production brute de nos campagnes dépasserait 17 milliards; la France peut donc, avec raison, être fière d'un tel département.

Division politique et administrative. — Le département du Nord a pour chef-lieu Lille; il se divise en 7 arrondissements communaux, 61 cantons, 662 communes; le tableau que nous donnons plus loin les fera connaître. Il appartient à la région agricole du nord de la France.

Au point de vue religieux, le département dépend de l'archevêché de Cambrai, dont il forme le diocèse; il est partagé en quatre archidiaconés : de Cambrai, de Lille, de Dunkerque et de Valenciennes. L'archevêché de Cambrai a pour suffragant l'évêché d'Arras. Cambrai possède un grand et un petit séminaire, et il y a dans le diocèse 67 cures de première classe, 601 succursales, dont 5 en Belgique, et 227 vicariats. Le culte protestant possède à Lille une église consistoriale desservie par 8 pasteurs et divisée en trois sections : Lille, Quiévry et Walincourt. Il y a à Lille un Institut catholique qui comptait, en 1879, 634 élèves. Lille possède une synagogue israélite.

Les tribunaux de première instance des chefs-lieux d'arrondissement et les tribunaux de commerce ressortissent à la cour d'appel de Douai.

Le département, qui est un des plus avancés sous le rapport de l'instruction, dépend de l'académie universitaire de Douai, qui comprend en outre dans son ressort les départements de l'Aisne, des Ardennes, du Pas-de-Calais et de la Somme. Il y a à Douai une Faculté des lettres et une Faculté de droit; à Lille, une Faculté des sciences et une école préparatoire de pharmacie. Lille, Douai, Valenciennes possèdent des écoles professionnelles départementales, des écoles normales primaires, etc. Il y a dans le département 3 lycées : à Lille, à Douai et à Valenciennes; 14 collèges communaux, 22 institutions secondaires libres et plus de 1,600 écoles primaires. Lille, Douai et Valenciennes possèdent des

sociétés savantes et des sociétés d'agriculture; Lille et Valenciennes, des Académies de peinture, de sculpture et d'architecture, et Lille une Académie de musique.

Lille est le siège des états-majors du 1er corps d'armée et de la première région de l'armée territoriale, comprenant les départements du Nord et du Pas-de-Calais. Lille, Valenciennes, Cambrai, Avesnes sont des chefs-lieux de subdivision; ces villes possèdent tous les établissements militaires que comportent leur importance et leur situation. Comme département frontière, le département du Nord renferme un nombre considérable de places fortes; citons parmi les places de guerre de première classe : Lille, Dunkerque, Douai, Fort-de-Scarpe, Valenciennes et citadelle; parmi celles de seconde classe : la citadelle de Lille, Gravelines, Bergues, Condé, Bouchain, Maubeuge, Le Quesnoy, Cambrai ville et citadelle, et Landrecies.

Dunkerque est le siège du sous-arrondissement maritime le plus septentrional de la France; il relève de la préfecture maritime de Cherbourg et possède une école d'hydrographie. Lille est le siège de la 1re légion de gendarmerie, dont les compagnies sont attribuées aux deux départements du Nord et du Pas-de-Calais.

Le département du Nord forme, avec celui du Pas-de-Calais, l'arrondissement minéralogique de Lille, appartenant à la région du nord; il appartient à la seconde inspection divisionnaire des ponts et chaussées et au 7e arrondissement forestier (Douai).

Lille est le siège d'une inspection des douanes, et il y a des bureaux et des postes dans toutes les communes importantes de la frontière.

On compte dans le département 127 perceptions des finances; les contributions et les revenus publics atteignent 140 millions de francs. C'est, après le département de la Seine (640 millions), celui qui rapporte le plus.

HISTOIRE DU DÉPARTEMENT

Le département du Nord, formé, en 1790, de la Flandre française, du Cambrésis et de la partie occidentale du Hainaut français, fut peuplé, à une époque dont la date est incertaine, par les Celtes, habitants primitifs du sol gaulois. Deux siècles environ avant notre ère, quatre grandes tribus d'origine germanique envahirent ce territoire, refoulèrent les anciens habitants et s'établirent : les *Ménapiens* au nord-est, les *Morins* au nord-ouest, les *Atrébates* au sud-ouest (il sera particulièrement question de ceux-ci au département du Pas-de-Calais) et les *Nerviens* au sud-est. Aucun des principaux établissements fondés par ces peuples n'appartient au département du Nord, et la contrée continua à rester couverte de vastes forêts, de marécages, à présenter un aspect de désolation sous un ciel brumeux, attristé par les plaintes continuelles d'un vent glacé, et au milieu des empiétements et des inondations des eaux de la mer.

Les peuplades conquérantes conservèrent sous cet âpre climat, et par le contact avec les autres Germains, le caractère guerrier de leurs ancêtres; aussi, lorsque César envahit les Gaules, n'éprouva-t-il nulle part plus de résistance que chez les Belges indomptables, à la taille gigantesque, à l'œil bleu et farouche, à la chevelure blonde, dont il a vanté le courage dans ses *Commentaires*. Par ses ordres, de grands abatis furent pratiqués dans les forêts et quelques villes, entre lesquelles on distingue Cambrai (*Cameracum*), commencèrent à s'élever; mais, rebelles à toute tentative civilisatrice, les Morins et les Nerviens conservèrent leurs mœurs sauvages et indépendantes, pendant les cinq siècles de la domination romaine, et ne cédèrent qu'à d'autres barbares, Germains comme eux, les Francs, qui, dans la grande dissolution de l'empire, quittèrent les rives occidentales du Rhin pour s'avancer vers l'Escaut et envahir la Gaule.

Il n'est rien resté dans le pays de la période celtique; mais les légions romaines ont laissé quelques traces de leur passage : ce sont des routes stratégiques, improprement appelées de nos jours *chaussées de Brunehaut*, et dont il ne subsiste que des tronçons à peine reconnaissables. Lorsque, en 445, le chef franc Clodion passa le Rhin et la Meuse et pénétra chez les populations belges, le christianisme, apporté pour la première fois dans ces pays sauvages par trois martyrs, Piat, Chrysole et Eucher, commençait à s'y établir et à se régulariser. Le chef franc s'empara de Cambrai et de Tournai, et fit massacrer tous ceux qui pratiquaient la religion nouvelle, Gallo-Romains pour la plupart. Après Clodion, Mérovée, l'allié d'Aétius contre les Huns, Childéric, puis son fils Clovis dominèrent sur une partie du territoire, conjointement avec d'autres chefs de tribu, leurs parents, Cararic et Ragnacaire, roi de Cambrai, que Clovis mit à mort pour s'em-

parer de leurs États, dans les dernières années de son règne (507-511). Ces nouvelles acquisitions du royaume franc firent naturellement partie de l'Austrasie et entrèrent dans le partage de Théodoric à la mort de Clovis, puis dans celui de Sigebert, après Clotaire Ier, en 561.

Dans les premières années du VIIe siècle, sous Clotaire II, vivait au fort de Buc, situé sur l'emplacement qu'occupe aujourd'hui la ville de Lille, un homme riche et considéré dans tout le pays ; on le nommait Lyderic ; il sut gagner la confiance du roi franc, devenu tout-puissant par la mort de Brunehaut, et obtint le titre de comte forestier. Cette dignité, qui indique que le pays était encore à cette époque couvert de bois, fut, dans l'origine, simplement bénéficiaire, c'est-à-dire à vie. Après ce premier gouverneur, l'histoire en mentionne encore deux autres, Lyderic II d'Harlebeke, sous Pépin, et Ingelram sous Charles le Chauve ; mais il faut aller jusqu'à la seconde partie du règne de ce prince, à l'année 863, pour trouver une suite de comtes certains et héréditaires, dans cette partie de la Flandre.

Balduin ou Baudouin, nom qui en langue teutonique signifie *audacieux*, succéda à Ingelram, son père, qui d'abord simple *missus dominicus* dans le pays, c'est-à-dire envoyé par le roi pour surveiller l'administration et la justice, avait fini par s'y établir ; mais son pouvoir était précaire et subordonné au caprice du roi Charles ; le Flamand, dans un séjour à la cour de son maître, séduisit sa fille Judith, l'enleva et obtint avec sa main le titre de marquis, qu'il légua, vers l'an 879, à son fils Baudouin II le Chauve.

Le premier Baudouin, fondateur de la dynastie des comtes flamands, avait été un guerrier et un chrétien irréprochable ; on l'avait surnommé Bras de fer, et une légende populaire, consacrée par le récit de la chronique, racontait qu'il avait dû ce surnom à une lutte et à une victoire sur le diable. Un jour, assailli par l'esprit malin, qui avait voulu le précipiter dans l'Escaut, il l'avait repoussé par la seule force de son bras.

Les Normands commencèrent, sous Baudouin II, à envahir toute la Gaule, et ses États ne furent pas épargnés ; les incursions de ces pirates redoublèrent sous son successeur ; ils remontaient l'Escaut et ses affluents à une telle hauteur, que les villes les plus éloignées de l'embouchure du fleuve n'étaient pas toujours à l'abri de leurs ravages. Baudouin défendit énergiquement la Flandre ; la partie de ce pays qui nous occupe eut peu à souffrir des pirates. Parmi les autres faits de la vie de Baudouin, on signale sa lutte avec Héribert de Vermandois et l'archevêque de Reims, qu'il fit assassiner tous deux. Comme lui, son fils Arnoul le Vieux (919) fut cruel et se débarrassa de ses ennemis par le meurtre ; sous son gouvernement, en 953, une grande invasion hongroise traversa le Hainaut et la ville de Cambrai ; les barbares s'emparèrent de l'église de Saint-Géri, située hors de la ville et défendue par un grand nombre d'habitants, qui furent tous massacrés. Arnoul, pour expier les fautes de sa vie, consacra ses dernières années au Seigneur et entra dans un monastère, laissant le comté de Flandre à son fils Baudouin III.

Quand, peu de temps après cet acte de pénitence, il mourut (964), il y avait un siècle que la dynastie flamande régnait sur le pays. Baudouin III était mort avant son père ; il avait eu pour successeur son fils nommé Arnoul, comme son aïeul, et que, pour distinguer de lui, on a surnommé le Jeune. Ce comte se trouva mêlé aux derniers événements de la dynastie carlovingienne. Lothaire, fils et successeur de Louis d'Outre-mer, pour le punir de ce qu'il lui refusait hommage, envahit ses États, s'empara de Douai et ne se retira qu'avec un butin considérable. Plus tard, Hugues Capet, après avoir pris le titre de roi des Francs, voulut faire acte de suzeraineté sur la Flandre ; le refus d'Arnoul entraîna une nouvelle guerre, le comté fut envahi et ravagé, et Hugues ne se retira qu'après que le Flamand se fût reconnu son vassal. Arnoul le Jeune, dont le gouvernement n'avait cessé d'être malheureux, laissa à un fils en bas âge, Baudouin Belle-Barbe, des États dépeuplés et appauvris par les invasions successives des Normands, des Madgyars, de Lothaire et de Hugues.

Le règne de ce Baudouin ne fut pas plus heureux que celui de son père ; des troubles agitèrent sa minorité, puis une guerre avec Godefroi, duc de Lorraine, entraîna des hostilités avec l'empire ; enfin la peste, les inondations, la terreur qu'inspira l'apparition d'une comète, la rébellion de son fils Baudouin le Jeune vinrent l'attrister.

La dynastie flamande, malheureuse sous ses deux derniers chefs, se releva avec Baudoin V de Lille, fils et successeur de Baudouin Belle-Barbe (1036). Fils rebelle et turbulent dans sa jeunesse, il devint un prince sage et résolu ; sa fille Mathilde épousa

Guillaume le Bâtard, bientôt le Conquérant, duc de Normandie, et son fils consolida sa domination dans le pays par un mariage avec Richilde, comtesse de Hainaut. Ce fut à sa sagesse et à son habilité reconnues que Baudouin dut d'être nommé par Henri Ier, à sa mort, tuteur du jeune roi de France, Philippe (1060). Il profita de l'influence que lui donnait ce choix pour favoriser l'expédition de son gendre en Angleterre, par des secours d'hommes et d'argent. Il mourut quatre ans après, en 1070 ; ses dernières années furent employées en œuvres pieuses ; il institua dans le bourg de Lille, alors de fondation récente, et encore peu considérable, mais dont il avait fait son séjour de prédilection, un chapitre de chanoines, devenu célèbre sous le nom de chapitre de Saint-Pierre. Il fut enterré à Lille, dans l'église qu'il avait fondée.

Baudouin VI, fils et successeur de Baudouin V, fut surnommé Baudouin de Mons, parce qu'il habitait cette ville de préférence, comme son père avait reçu le nom de Baudouin de Lille pour s'être fixé dans cette ville naissante. Son règne fut de courte durée ; mais les trois années qu'il porta la couronne comtale furent pour la Flandre, si nous en croyons un chroniqueur contemporain, une époque de complète prospérité. La paix, la concorde, la sécurité étaient universelles ; il n'y avait plus ni voleurs ni assassins, les portes des villes et même des maisons particulières restaient ouvertes, et partout, disent les historiens du temps, se vérifiait cette prophétie : « Ils transformeront leurs épées en socs de charrue et leurs lances en faux. »

Mais les dissensions et la guerre intestine commencèrent aussitôt après sa mort ; il avait partagé la Flandre entre ses deux fils en bas âge, Arnoul et Baudouin, sous la tutelle de son frère, Robert le Frison ; leur mère, Richilde, s'empara de l'autorité au nom de son fils Arnoul et se rendit odieuse aux Flamands par ses exactions et ses violences ; une partie de la Flandre se déclara pour Robert ; une bataille eut lieu à Cassel. Philippe, roi de France, avait conduit une armée au secours de Richilde et d'Arnoul ; les Flamands insurgés considéraient Robert le Frison comme leur chef national ; les hommes du roi de France et les partisans de la comtesse furent entièrement défaits ; le jeune Arnoul fut assassiné sur le champ de bataille par un traître de son camp. Richilde, sans se décourager de ce revers, donna son second fils Baudouin pour successeur à son fils aîné, et, bien qu'abandonnée de son allié Philippe, bien que faiblement secourue par Théoduin, évêque de Liège, dont elle avait consenti à se reconnaître vassale, en échange d'un secours d'argent et de soldats, elle reprit les armes ; une seconde bataille eut lieu à Broqueroie ; le combat fut acharné, et le souvenir s'en est perpétué jusqu'à nous par les noms que porte encore le lieu où il fut livré ; on l'appelle les Haies de la Mort ou les Bouniers sanglants. Robert ravagea tout le pays entre Bouchain et Valenciennes, mit garnison dans le fort de Wavrechin, qui commandait les frontières du Hainaut, et rentra en Flandre où il fut universellement reconnu comte. Pour faire oublier son usurpation, il chercha à s'attacher le clergé et dota de grands biens la plupart des églises flamandes, fonda un monastère à Watten, bâtit une église collégiale à Cassel ; néanmoins, l'évêque de Cambrai, Liébert, se prononça contre lui et le traita ouvertement de rebelle et d'usurpateur. Robert, pour le punir, vint exercer des ravages dans le Cambrésis et mettre le siège devant la ville ; mais il en fut chassé par l'autorité et les anathèmes du saint prélat. Le pouvoir de Robert, bien qu'appuyé sur deux victoires et sur l'affection des barons flamands, sembla longtemps illégitime aux populations, et on se redisait par toute la Flandre des récits merveilleux, qui promettaient malheur à la postérité du comte. Il avait envoyé une ambassade à l'empereur pour se le rendre favorable ; ses messagers approchaient de la ville de Cologne, quand une femme, d'apparence surhumaine, s'approcha d'eux et leur demanda qui ils étaient ; ils gardèrent le silence à cette question ; mais, les regardant fixement : « Je sais bien, dit-elle, que vous êtes les envoyés du duc des Flamands, et que vous vous en allez prier l'empereur de garder votre comte en paix ; le but de votre voyage sera rempli, l'empereur lui accordera son pardon, mais l'usurpateur sera châtié dans sa race pour avoir violé le serment qu'il avait prêté à son frère Baudouin, et pris le comté de son neveu Arnoul qui a été assassiné ; son petit-fils mourra sans enfant mâle ; alors deux compétiteurs se disputeront le comté, et il y aura meurtre et sang et carnage de génération en génération jusqu'à l'Antéchrist. » Puis, l'apparition s'évanouit et jamais depuis on n'entendit plus parler de cette femme qu'on voyait pour la première fois dans le pays. Robert, inquiet de l'avenir, fit la paix avec son neveu pour fléchir le courroux du ciel, et lui abandonna en toute propriété le Hainaut.

Mais ce prince perdit encore Douai ; il s'était engagé à épouser une fille de Robert, élevée en Hollande, et avait donné cette ville, l'une des plus considérables du comté qui lui restât, en garantie de sa parole ; quand il vit sa cousine, il la trouva tellement difforme que, plutôt que de l'épouser, il préféra abandonner sa ville.

Sur la fin de ses jours, Robert le Frison s'associa son fils, nommé comme lui Robert, et fit un pèlerinage en Palestine pour expier ses fautes ; là encore, selon le récit des chroniqueurs, la colère céleste se manifesta contre lui : en vain voulut-il pénétrer dans la sainte cité de Jérusalem, les portes se fermèrent d'elles-mêmes à son approche, et il ne put s'agenouiller au tombeau du Sauveur, qu'après avoir confessé ses fautes et promis de rendre la Flandre à son légitime héritier.

A son retour du saint tombeau, Robert le Frison, accueilli par l'empereur de Constantinople, lui promit des secours, et il n'est pas sans intérêt, pour l'histoire flamande, de voir, dix années avant le grand mouvement qui a entraîné en Asie les populations de l'Europe, 500 cavaliers envoyés par Robert à la défense de Nicomédie contre les entreprises du sultan de Nicée. Le comte, de retour dans ses États, mourut en 1098, à l'âge de quatre-vingts ans, et fut inhumé dans l'église de Cassel, qu'il avait jadis fondée, après sa première victoire.

Son fils Robert II lui succéda ; compagnon de Godefroy de Bouillon, il prit une part active à la première croisade et fut le dernier des souverains de Flandre qui se qualifia de marquis ; ses successeurs ne prirent plus que le titre de comte. Baudouin, fils de Robert II et son successeur, dut à sa justice sévère le surnom de : *à la Hache*.

Baudouin à la Hache offrit un asile à Guillaume Cliton, fils de Robert le Hiérosolymitain, que son frère Henri Ier d'Angleterre avait dépouillé de son duché de Normandie ; ayant déclaré la guerre au prince anglais, il fut blessé à la tête au siège de la ville d'Eu et mourut en 1119, tant des suites de sa blessure que de celles de son incontinence. Ainsi que l'avait prédit la femme mystérieuse qui avait jadis apparu aux messagers de son aïeul, la ligne masculine des comtes de Flandre s'interrompit avec lui. Il avait fait reconnaître comme son successeur au comté Charles de Danemark, fils d'une sœur de Robert le Frison. Celui-ci éprouva au début de son règne une grande opposition ; mais il sut par ses qualités, qui lui valurent le nom de Charles le Bon, pacifier la Flandre et rétablir l'ordre. Sa modestie lui fit refuser la couronne impériale d'Occident et celle de Jérusalem ; mais une conspiration, à la tête de laquelle était le prévôt Bertulphe, s'organisa contre lui et, en 1127, il fut assassiné dans l'église Saint-Donat de Bruges. Le roi de France, Louis VI le Gros, intervint alors dans les affaires du comté et imposa aux Flamands Guillaume Cliton, fils de Robert de Normandie ; mais ce malheureux prince ne put se maintenir en Flandre au delà d'une année. A sa mort, en 1128, il fut remplacé par Thierry d'Alsace, qui conserva le comté jusqu'en 1168 et, après lui, le laissa à Philippe d'Alsace, qui régna sur les Flamands jusqu'en 1191, époque à laquelle il mourut au siège de Saint-Jean-d'Acre. Ce prince ne laissait pas d'héritier. Le comté de Flandre fut alors dévolu à Baudouin de Hainaut, surnommé le Courageux, descendant direct de Baudouin, comte de Flandre. Ce dernier étant mort en 1195, il laissa la couronne comtale à son fils, Baudouin IX. Ce fut lui qui fut élevé au trône de Constantinople en 1204, à la suite de la quatrième croisade, et qui périt, en 1205, dans une bataille sanglante contre les Bulgares. Sa fille Jeanne avait épousé Ferrand, fils du roi de Portugal qui, pris à la bataille de Bouvines (1214), fut enfermé par Philippe-Auguste dans la tour du Louvre. Impérieuse et absolue, Jeanne gouverna le comté après avoir vainement essayé de racheter son mari. Jeanne passait dans le pays pour une mauvaise fille, et beaucoup la disaient parricide ; un vieillard aveugle s'était présenté en Flandre prétendant être le comte Baudouin, échappé aux Bulgares ; elle le fit mettre en croix, et la rumeur populaire disait que c'était son père lui-même que Jeanne avait fait périr de ce supplice infâme.

A la mort de la comtesse qui ne laissait d'enfants ni de Ferrand, ni d'un second mari, Thomas de Savoie, son héritage passa à sa sœur Marguerite, puis au fils de celle-ci, Gui de Dampierre (1280). La guerre, commencée par Jeanne et Ferrand contre la France, s'était continuée sous leurs descendants avec les successeurs de Philippe-Auguste ; les soulèvements intérieurs compliquèrent les difficultés de ce règne ; une partie de la Flandre, Gand, Bruges, Ypres, plus industrieuses que Lille, plus heureuses que Cambrai qui s'était soulevée, mais en vain, pour obtenir les franchises communales, se révoltent. Philippe le Bel envahit le comté avec une armée puissante et s'empare de tous les

domaines de Gui qu'il retient lui-même prisonnier. Le tisserand Keninck et le boucher Breydel soulèvent les Flamands, si jaloux de leur indépendance. Ceux-ci anéantissent à Courtrai une armée française, commandée par Robert d'Artois, cousin du roi de France (1302). Mais ils furent battus deux ans plus tard à Mons-en-Puelle (Mons-en-Pévèle) et laissèrent cette fois 14,000 des leurs sur le champ de bataille. Gui de Dampierre mourut au château de Compiègne. Pour obtenir la liberté, son fils Robert de Béthune s'engagea, par le traité de Paris (1320), à abandonner à la France Lille, Douai et Orchies. Les communes industrieuses et amies de la liberté se soulevèrent contre le petit-fils de ce comte, Louis de Nevers ou de Crécy, qui appela à son secours Philippe de Valois Philippe fut vainqueur à Cassel, mais cette victoire lui coûta cher. De ce moment commença la haine irréconciliable de la Flandre contre la France, les insurrections sans fin contre les seigneurs que cette dernière prétendait maintenir et l'alliance avec l'Angleterre qui fut d'un si grand poids dans la première moitié de la guerre de Cent ans. Mais nous n'avons pas à nous arrêter sur cette histoire, qui concerne non la Flandre française et notre département du Nord, mais les Flandres de Belgique, si fières de leurs libertés et de leurs privilèges, et les deux Artevelde et Pierre du Bois et tant d'autres, dont les noms, illustrés par le courage et la persévérance, se perdent dans le grand nombre de noms glorieux des valeureux enfants des Flandres. La partie de son comté que retint Louis de Crécy fut transmise par lui à son fils, Louis de Male, qui donna sa fille en mariage à Philippe le Hardi, dernier fils de Jean le Bon, et le comté de Flandre passa de la sorte dans la maison de Bourgogne, en 1383. Ainsi, en donnant, si malheureusement, le beau duché de Bourgogne à l'un de ses fils, Jean, roi de France, nuisait deux fois à la couronne : il aliénait l'un des plus riches duchés et empêchait la réunion de la Flandre. Louis XI, bien qu'habile politique, perdit aussi l'occasion de réunir la Flandre, en faisant épouser la princesse Marie, fille de Charles le Téméraire, au dauphin Charles VIII.

La fille du duc de Bourgogne épousa Maximilien, archiduc d'Autriche. Leur fils, Philippe le Beau, marié à Jeanne, infante d'Espagne et héritière de Ferdinand le Catholique et de la reine Isabelle, laissa la Flandre et les Pays-Bas à son fils Charles-Quint, qui porta longtemps le nom de Charles de Luxembourg. La monarchie espagnole, unie à la maison d'Autriche et longtemps ennemie irréconciliable de la France, entourait ainsi sa rivale au nord comme au midi, et la province de Flandre facilitait une invasion sur le territoire français. François Ier, battu à Pavie, fut contraint par le traité de Madrid (1525) de renoncer à la souveraineté du comté de Flandre. Les Espagnols conservèrent cette province pendant plus d'un siècle, et c'est durant cette longue domination que s'y forma ce mélange singulier, dont on retrouve encore des traces aujourd'hui, des usages espagnols, du caractère et de la physionomie de cette contrée, avec les mœurs des Flamands, et par suite duquel il arrive souvent que, parmi ces blonds enfants du Nord, on rencontre des visages dont le type et la couleur accusent une origine méridionale.

Richelieu comprit l'importance de la possession de la Flandre pour les frontières françaises lorsqu'en 1629 une invasion des Espagnols menaça Paris et fit lever l'armée dite des Portes cochères, six ans après, il conclut avec les Hollandais un traité de partage des Pays-Bas et envoya au secours des protestants une armée de 15 à 20,000 hommes. Cette armée n'eut aucun succès . mal conduite, elle échoua devant Louvain et périt en partie, dans ses quartiers, de maladie et de misère Plus heureux, Mazarin s'empara d'une partie du Hainaut. Cette province, le Limbourg et le Brahant donnèrent naissance à la guerre dite de Dévolution, par laquelle Louis XIV réclamait, à la mort de Philippe IV, roi d'Espagne, ces contrées du chef de sa femme Marie-Thérèse. Le traité d'Aix-la-Chapelle (1668) lui en assura une partie. Dans la guerre qui suivit, et que termina le traité de Nimègue, le roi conquit une partie des Pays-Bas et établit un conseil souverain à Tournai. Désirant s'attacher les populations par des privilèges, il érigea ce conseil souverain en parlement, par édit du mois de février 1686 ; mais Tournai ayant été prise par les puissances coalisées contre la France, dans la guerre de la succession d'Espagne, le parlement fut transféré à Cambrai. Au traité d'Utrecht (1713), le siège de ce parlement fut transporté à Douai, et il y resta jusqu'à la Révolution.

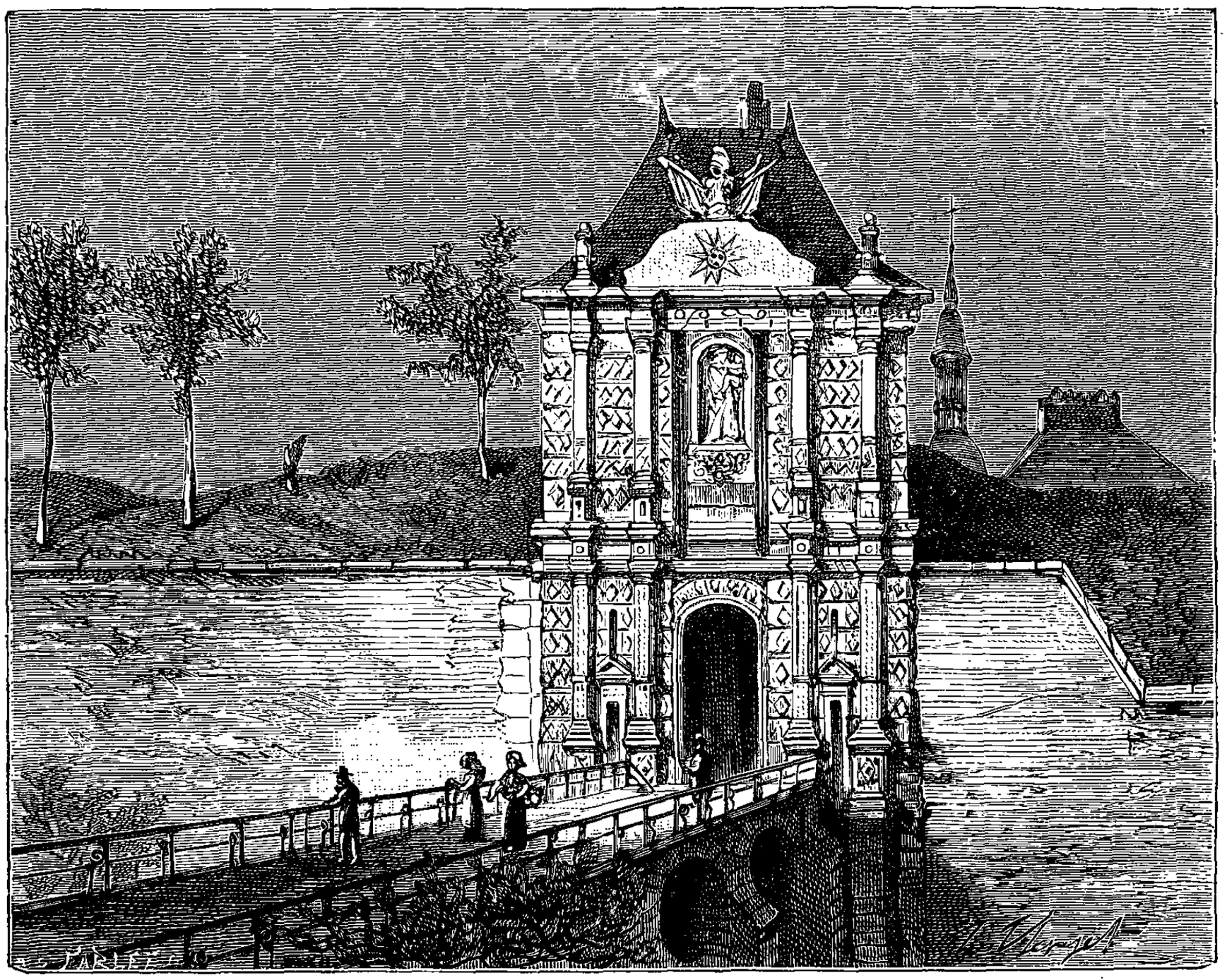
Vers la fin de la guerre de la succession d'Espagne, la Flandre était redevenue le théâtre de la guerre.

Le 11 juillet 1708, l'armée française avait été mise en déroute à Oudenarde, au passage de l'Escaut. Ce fut, à vrai dire, plutôt une affaire d'avant-

garde qu'une bataille ; elle nous avait coûté à peine 1,500 hommes. Toutefois, malgré l'avis de Vendôme, le duc de Bourgogne, que Louis XIV avait mis à la tête des troupes, ordonna la retraite ; celle-ci commença et fut désastreuse. « Les régiments allaient à l'aventure, dit M. Victor Duruy, sans ordre, sans chefs ; l'ennemi survint, qui tua ou prit plus de 10,000 hommes. Gand, Bruges se rendirent. Lille même capitula, malgré l'héroïque défense de Boufflers, » qui tint 72 jours dans la ville et qui se défendit encore 47 jours dans la citadelle. Aussi, le prince Eugène, plein d'admiration, lui laissa-t-il rédiger les articles de la capitulation tels qu'il les voulut.

La France était ouverte aux alliés ; un parti de Hollandais osa même s'aventurer jusqu'à Versailles et enleva sur le pont de Sèvres le premier écuyer du roi, qu'on prit pour le dauphin. Le terrible hiver de 1709 accrut nos malheurs. Louis XIV demanda la paix et ne put l'obtenir, il fit alors un touchant appel au patriotisme de la nation. Cet appel fut entendu, et, à la bataille de Malplaquet, Villars put opposer aux ennemis, qui comptaient 120,000 hommes, 90,000 combattants et 80 pièces d'artillerie. Toutefois, notre armée dut reculer entre Le Quesnoy et Valenciennes, et on compta pour une victoire l'honneur de n'avoir perdu que le champ de bataille (1709). La victoire de Villaviciosa, remportée par Vendôme en Espagne, amena le congrès d'Utrecht, auquel l'empereur d'Allemagne refusa de prendre part, ainsi que les délégués de l'Empire. La guerre continua donc de ce côté ; mais la coalition était désagrégée. Le prince Eugène, à la tête de 100,000 hommes, s'était emparé du Quesnoy ; il occupait Bouchain et assiégeait Landrecies. « Il appelait très justement ses lignes, dit un historien, *le chemin de Paris ;* car, Landrecies tombé, il ne voyait plus de place forte entre Paris et son armée. » L'alarme se répandit dans le pays. En ce péril extrême, le roi dit à Villars : « La confiance que j'ai en vous est bien marquée, puisque je vous remets les forces et le salut de l'État. Je connais votre zèle et la force de mes troupes ; mais enfin la fortune peut leur être contraire. Si ce malheur arrivait, je compte aller à Péronne et à Saint-Quentin y ramasser tout ce que j'aurai de troupes, faire un dernier effort avec vous et périr ensemble ou sauver l'État. » Une imprudence du prince Eugène et l'heureuse audace de Villars sauvent la France : les Impériaux sont battus à Denain ; Landrecies est délivré ; Douai Marchiennes, Bouchain, Le Quesnoy sont repris ; nos frontières sont dégagées. Cette mémorable victoire de Denain amena la conclusion du traité d'Utrecht (1713) entre la France, l'Espagne, l'Angleterre, la Hollande, la Savoie et le Portugal ; celui de Rastadt (1714), entre la France et l'empereur ; celui de Bade (1714), entre la France et l'Empire. Le traité de Rastadt, en restituant les Pays-Bas à la Hollande, laissa à la France d'une manière définitive l'Artois, la Flandre wallonne et le Hainaut.

Au mois d'avril 1792, lorsque Louis XVI, ou plutôt l'Assemblée législative, eut déclaré la guerre à l'Autriche, les armées françaises se réunirent en Flandre, afin d'exécuter le plan de Dumouriez et de La Fayette, qui consistait, en se portant sur Namur et la Meuse jusqu'à Liège, à se rendre maîtres des Pays-Bas, à révolutionner la Belgique, envoyant ainsi aux souverains la liberté puisqu'ils avaient envoyé la guerre. Mais les premières opérations, qui eurent en partie pour théâtre la Flandre française, ne furent pas heureuses : le lieutenant général Biron était parti de Valenciennes pour Mons à la tête de 10,000 hommes ; ses troupes, saisies à Quiévrain d'une terreur panique, s'enfuirent et laissèrent prendre par les ennemis le camp et les effets militaires. En même temps, le général Dillon était massacré à Lille avec quelques-uns de ses officiers par les habitants, qui les accusaient de trahison. Après les événements politiques du 10 août et le départ de La Fayette, les trois corps d'armée formant 30,000 hommes, qui se trouvaient réunis à Maulde, Maubeuge et Lille, eussent été insuffisants pour défendre la frontière septentrionale, si Dumouriez n'eût pris lui-même le commandement de l'armée, abandonné par la La Fayette, et n'eût, par la victoire de Valmy, sauvé la France d'une première invasion. Bientôt, le duc de Saxe-Teschen vint mettre le siège devant la ville de Lille (octobre 1792) ; mais il fut obligé de se retirer honteusement, après les cruautés d'un bombardement inutile. L'héroïsme que les Lillois avaient déployé en cette occasion fut publié par toute la France, et redoubla l'enthousiasme qu'inspiraient alors les luttes gigantesques d'une seule nation contre toutes pour sa liberté. Les opérations qui précédèrent la bataille de Jemmapes (6 novembre 1792) se passèrent en Flandre, et cette province ne fut pas en danger d'être envahie, tant que Dumouriez conduisit la guerre. Mais, après la défection de ce général, les Français perdirent Landrecies, Le Quesnoy, Condé et Valenciennes, qui furent



Porte Notre-Dame, à Cambrai.

incorporés à la Belgique. Cependant, les Anglais et les Hollandais investirent Dunkerque ; les victoires d'Ypres et d'Hondschoote sauvèrent cette place et rendirent à la France celles qu'elle avait perdues. Pichegru occupa les Flandres et le Brabant, et termina cette glorieuse campagne par l'occupation complète des provinces bataves.

Sous le premier Empire, la Flandre cessa d'être le théâtre de la guerre. Elle avait accueilli avec peu d'empressement les idées révolutionnaires, sans toutefois y opposer une résistance ouverte comme Lyon ou la Vendée ; mais elle avait fourni d'excellents soldats et continua à apporter aux armées de Napoléon un de ses meilleurs contingents en hommes et en officiers. En 1814, ses places ouvertes furent occupées sans coup férir, et les villes fortes furent assiégées. Aux Cent-Jours, la Flandre vit une partie des préparatifs de la courte guerre dont Waterloo fut le triste dénouement ; pendant que Napoléon Ier concentrait ses troupes dans la Flandre, les Prussiens et les Anglais formaient des camps dans le Brabant et le Hainaut. La France perdit, au second traité de Paris, quelques districts et forteresses, qui furent réunis au nouveau royaume des Pays-Bas.

De 1815 à 1818, le département du Nord subit l'occupation des armées étrangères. Après une ère de prospérité due à l'active industrie de ses habitants et à ses inépuisables richesses, ses campagnes retentirent de nouveau, en 1870, du clairon des armées allemandes ; le général Bourbaki et après lui le général Faidherbe furent chargés d'organiser la défense dans le Nord. Le général Faidherbe, enfant du département (il est né à Lille), eut bientôt levé, armé, exercé une armée de 20,000 hommes qui, appuyée sur les places fortes de Lille, de Douai, de Valenciennes, etc., put enfin prendre l'offensive. A la bataille de Pont-Noyelles, cette jeune armée garda victorieusement toutes ses positions ; à la bataille de Bapaume (2 janvier 1871),

elle enleva les positions de l'ennemi; mais, affaiblie par ses succès eux-mêmes, elle dut pour se refaire aller chercher ses cantonnements à 6 kilomètres en arrière. Pendant ce temps l'ennemi recevait de nombreux renforts; quoique privé de cavalerie, le général Faidherbe voulut reprendre l'offensive; cette fois, la fortune des armes trahit sous les murs de Saint-Quentin le courage et le patriotisme de l'armée du Nord et de son général (19 janvier 1871); l'armée du général Faidherbe s'était mise en retraite vers Cambrai, Valenciennes, Douai, Arras et Lille; elle chantait encore dans ses étapes forcées *Mourir pour la Patrie!* tandis que d'autres soldats, montrant leurs rangs clairsemés, disaient avec un juste orgueil: *Voilà ce qui reste des chasseurs à pied!* Quelques jours après, le département du Nord était envahi, occupé, réquisitionné par les armées allemandes, et cette occupation se soldait pour lui par 1,918,885 fr. 18 c. de pertes. L'armée du Nord et le général Faidherbe avaient bien mérité de la patrie; leurs efforts avaient réussi à retarder l'occupation du département du Nord et aussi à empêcher l'ennemi de se rendre maître du Havre et d'une partie de la haute Normandie.

Aujourd'hui, cette province si belliqueuse dès la domination reculée des Romains, et que le hasard de sa situation géographique a souvent exposée aux calamités de la guerre, doit à l'esprit laborieux de ses habitants une grande prospérité, et le département du Nord est, ainsi qu'on l'a pu voir dans notre description géographique, le plus peuplé après celui de la Seine, et l'un des plus riches en même temps que l'un des plus industrieux.

HISTOIRE ET DESCRIPTION DES VILLES BOURGS ET CHATEAUX LES PLUS REMARQUABLES.

Lille (lat. 50° 38′ 44″; long. 0° 43′ 37″ E.). — Lille, autrefois capitale de la Flandre française, est située dans une plaine, sur la Deûle, qui s'y divise en un grand nombre de bras, dans la partie septentrionale du département du Nord, dont elle est aujourd'hui le chef-lieu, à 250 kilomètres de Paris, par la ligne du Nord.

C'est une des plus importantes stations du grand réseau des chemins de fer du Nord; elle sert de station ou de point de raccordement aux lignes suivantes : Paris-Douai-Lille-Gand, Lille-Armentières-Berguette et Saint-Omer; Béthune à Lille, Béthune à Lens par Lille et Cambrai, Lille à Valenciennes, Lille à Comines.

Cette ville est très ancienne ; elle offre la particularité d'être l'une des capitales des provinces françaises, qui ne tire son origine ni d'une cité romaine de la Gaule, ni d'un établissement de barbares qui envahirent cette contrée. La Deûle, petite rivière qui l'arrose, coule dans un sol marécageux sur lequel Jules César, dans son expédition chez les Nerviens et les Morins, jeta les fondements d'un château pour contenir ces populations guerrières, cinquante ans environ avant Jésus-Christ. Ce fut le château du Buc, dont les seigneurs obtinrent dans le pays, dès le règne de Clotaire II, une importance politique en se faisant nommer comtes forestiers. Le château s'agrandit alors, et les habitants parvinrent, par leur travail, à s'élever au-dessus du marais, souvent inondé par la crue des eaux, et firent ainsi de leur ville naissante une espèce d'île; c'est là l'origine probable du mot *isla*, synonyme du mot *insula* dans la basse latinité. Peu à peu, le nombre croissant des habitants en fit étendre l'enceinte, et des canaux l'assainirent en facilitant l'écoulement des eaux; mais ce fut seulement en 1030 que la place fut entourée de murailles avec quatre portes, du Château, des rues de Weppes et d'une quatrième dont on ignore le nom; elle fut entourée de fossés larges et profonds, et elle devint une véritable ville. Dès ce moment, elle acquit une importance due au séjour de ce Baudouin, cinquième du nom, qui fut tuteur du roi Philippe Ier, et que son affection pour cette résidence fit surnommer Baudouin de Lille. La ville eut à cette époque même une monnaie particulière, qui porte son nom dans un acte du temps. Baudouin, quelques années avant sa mort, éleva, dans son séjour de prédilection, une basilique à saint Pierre et y institua un collège de chanoines en 1066. Cet acte consacra en quelque sorte la fondation du comte; les habitations s'accumulèrent autour du lieu saint, et Lille prit, à sa naissance même, un rang important parmi les premières cités.

Cependant, la ville demeura assujettie au régime féodal, à une époque où quelques cités de la Flandre et la plupart de celles de Picardie obtenaient de leurs seigneurs des chartes de commune et des privilèges municipaux. Ce fut Baudouin IX qui, avant de partir pour cette quatrième croisade où il trouva un empire, puis la mort, octroya à Lille ses premières franchises et régularisa sa juridic-

tion. Ces privilèges, confirmés en 1235 par Jeanne, fille de Baudouin IX, furent toujours respectés, et Lille n'eut jamais à recourir à la conjuration armée, par laquelle tant d'autres communes, Cambrai, Laon, Saint-Quentin, Soissons, essayèrent de protéger les leurs.

La paix domestique dont jouit la cité flamande n'empêcha ni les vicissitudes politiques, ni les agressions du dehors : dès 1070, la comtesse Richilde y fut assiégée et en fut chassée avec ses deux fils par l'usurpateur Robert le Frison, et, soixante ans plus tard, en 1127, Guillaume Cliton, fils du duc de Normandie, élu duc de Flandre, persécuta les bourgeois de Lille, qui s'étaient opposés à un acte d'iniquité, et les contraignit à composer, moyennant une somme de 1,400 marcs d'argent, pour échapper aux rigueurs d'un siège. Au commencement du XIII^e^ siècle, une catastrophe complète frappa la cité flamande : nous avons vu que le comte Ferrand, époux de Jeanne, fille de Baudouin, avait pris parti pour l'empereur Othon et le roi d'Angleterre, Jean sans Terre, dans la coalition de ces princes contre Philippe-Auguste. En 1212, le roi s'avança au cœur des États du comte et prit sa capitale; Ferrand la reprit l'année suivante, mais il était malade dans la ville et peu en état de la défendre; Philippe profita de cette circonstance pour l'assiéger de nouveau; il s'en empara, et, cette fois, il détruisit Lille de fond en comble : les soldats la pillèrent, puis l'incendièrent, et les fortes murailles, les églises, les maisons s'écroulèrent dans les flammes; la plupart des habitants périrent par le feu ou furent massacrés par ceux des ennemis qui entouraient la place, bien peu s'échappèrent dans les marais ; ceux qui avaient survécu à cette œuvre de carnage furent vendus comme esclaves. Ferrand s'échappa, porté dans une litière, grâce au dévouement de ses gens, mais ce ne fut que pour tomber l'année suivante, à Bouvines, dans les mains de son royal ennemi. Malgré ce désastre, une autre ville, aussi florissante que la première, ne tarda pas à s'élever du milieu des ruines de Lille ; ces Flamands avaient, comme aujourd'hui, l'amour du sol natal, et les fils de ceux qui avaient péri vinrent chercher dans les décombres la trace du foyer domestique. Les habitants de Lille avaient, dès l'année qui suivit leur ruine, tenté, mais en vain, de prendre à Bouvines (1214) leur revanche sur Philippe-Auguste; communaux et vilains furent écrasés par la chevalerie française, tandis qu'en d'autres points de la bataille les milices communales de Vermandois et de Picardie perçaient de flèches et de leurs épieux chevaux et chevaliers flamands. Un sire de la châtellenie de Lille, Eustache de Marquilliers, d'une stature gigantesque et d'une force extraordinaire, se faisait remarquer par sa furie ; seul dans les rangs ennemis, il frappait autour de lui de sa redoutable épée et s'excitait au carnage en criant : « Tue, tuc ! » et la terre se joncha de cadavres jusqu'au moment où il périt sous le nombre.

En 1235, vingt ans après son désastre, Lille, relevée et agrandie, comptait quatre paroisses. Les privilèges accordés par Baudouin et confirmés par sa fille furent encore étendus par la sœur de celle-ci, Marguerite de Constantinople ; mais son fils et successeur, Gui de Dampierre, s'aliéna les bourgeois, dont il avait pris ombrage et facilita ainsi, sans s'en douter, les intrigues et la domination de Philippe le Bel. Ce prince, hostile à Gui, vint assiéger la ville avec une armée considérable, y fit lancer par des machines puissantes des quartiers de roche, et força Robert de Béthune, qui la défendait, à capituler ; mais les habitants, qui avaient opposé une résistance héroïque, n'ouvrirent leurs portes qu'après que Philippe eut juré de sauvegarder leurs privilèges municipaux. Le roi ne tint pas son serment; la Flandre se souleva et Lille secoua le joug odieux qui pesait sur elle, mais après la victoire que les Flamands remportèrent à Courtrai (1302). La liberté que Lille avait conquise dura peu; deux ans après, elle fut de nouveau assiégée et prise, et un traité conclu à Achies, en 1312, confirma à la France la possession de cette ville, de Douai et d'Orchies.

De cette époque date l'importance commerciale de la Flandre ; Lille, l'une des premières, prit part à la confédération qui unit les villes flamandes à l'exemple des villes maritimes d'Allemagne et qu'on appela hanse de Londres; les nombreux marchés de la province et des contrées environnantes favorisaient l'écoulement de ses produits industriels qu'elle échangeait contre les marchandises du Levant, dont Venise avait le monopole ; Lille, comme Bruges, Gand et d'autres villes flamandes, servait souvent d'intermédiaire entre la riche cité italienne et Brême, Lubeck, Hambourg, et sa prospérité s'accrut de la protection que lui accorda le roi Jean le Bon, en échange d'un don volontaire offert pour sa rançon par les Lillois, après la bataille de Poitiers.

Nous avons dit plus haut combien la cession de

la Bourgogne, que Jean le Bon fit au jeune Philippe le Hardi, fut désastreuse pour la France ; en effet, outre cette province, le roi céda à son fils les villes de Lille, Orchies et Douai, lorsqu'il épousa la fille du comte Louis de Male, héritière des Flandres. Remarquons ici que sous ce comte, tandis que la Flandre tudesque se soulevait avec Van Artevelde, Lille, capitale de la Flandre wallonne et séparée des villes de l'est par une antipathie de race, non seulement était restée attachée à son souverain, mais, menacée par les villes insurgées, avait fait en sa faveur une manifestation armée.

Le séjour de Lille plut particulièrement au duc de Bourgogne, Philippe le Bon, qui contribua beaucoup au développement de sa splendeur. Il tint, dans la basilique de Saint-Pierre, le premier chapitre de l'ordre de la Toison d'or, dont il était le fondateur, institua des jeux et des fêtes et encouragea celles qu'il trouva établies et que maintenait la tradition. De ce nombre est la royauté de l'Épinette, dignité annuelle qui donnait à un Lillois la charge de veiller, pendant l'année, aux plaisirs de ses concitoyens, et qu'il déposait le mercredi des Cendres dans un festin et au milieu de cérémonies consacrées, prolongées jusqu'au mardi suivant, jour auquel il remettait son sceptre à son successeur.

Les Lillois témoignèrent plusieurs fois leur reconnaissance aux ducs de Bourgogne leurs protecteurs ; à deux reprises, en 1465, ils donnèrent des secours volontaires à Charles le Téméraire, puis ils s'attachèrent à sa fille Marie et se prêtèrent de bonne grâce à une ordonnance de son époux, Maximilien d'Autriche, qui mandait les habitants de Lille sous les drapeaux, pour soutenir ses droits contre le roi de France Louis XI ; ils vinrent avec le *paletoct* blanc et sanguin orné de la croix de Saint-André, tous *paletocquets* armés de lances et de douze flèches. Charles-Quint n'eut qu'à se louer des Lillois dans ses guerres contre la France, et ils restèrent attachés à son fils Philippe II et au parti catholique, bien qu'ayant adhéré un instant au célèbre traité d'union qui confédéra les Pays-Bas contre l'Espagne. En 1580, ils battirent et firent prisonnier le fameux capitaine huguenot Jean Lanoue, qui avait ravagé la contrée et menacé leur ville, à la tête de forces considérables. Néanmoins, Lille n'échappa pas aux calamités qui furent générales dans cette période malheureuse pour toute la France ; elle avait été frappée d'une grande famine en 1521, et la peste décima par trois fois ses habitants : en 1576, 1597 et 1604 ; la guerre se joignit à ces deux fléaux ; il s'était formé dans les Pays-Bas, entre autres factions dirigées contre l'Espagne, un association qu'on appelait les Hurlus ; mais, sous le spécieux prétexte de défendre la liberté, ces Hurlus exerçaient souvent le vol et le pillage : les richesses de Lille les tentèrent ; prétendant que cette ville était attachée à l'Espagne, ils voulurent s'en emparer ; les femmes du faubourg qu'ils attaquèrent, ayant à leur tête une cabaretière, Jeanne Maillotte, les chassèrent ; le nom et l'action de cette femme sont demeurés populaires dans la ville.

Lille resta donc en la possession des Espagnols jusqu'au règne de Louis XIV. Le roi de France prétendit, à la mort de Philippe IV, son beau-père, que les Pays-Bas espagnols devaient revenir à sa femme Marie-Thérèse, et il commença la guerre de Dévolution par une invasion en Flandre (mai 1667). Après s'être emparé de Tournai et de Douai, le roi assiégea Lille, qui fut courageusement défendue par son gouverneur espagnol, le comte de Bruay. Pour exciter les habitants à la défense de leur ville, celui-ci renouvela le défi porté jadis au roi Philippe de Valois par les habitants de Cassel : ils avaient peint un coq avec cette inscription :

Quand ce coq ici chantera,
Le roi trouvé (1) ci entrera.

De Bruay fit dresser un cheval de bois sur la grande place, devant lequel on plaça une botte de foin, et auprès on lisait :

C'est bien en vain, Français, que vous pensez nous prendre.
Encor que tous secours nous manquent au besoin ;
Vous perdez votre temps ; plutôt qu'on nous voye rendre,
Ce cheval mangera cette botte de foin.

Mais la garnison n'était que de deux mille quatre cents hommes et fut forcée de capituler après dix jours de tranchée ouverte. Louis XIV adhéra aux principales propositions des habitants et traita bien le gouverneur espagnol. Après le traité d'Aix-la-Chapelle (1668), qui confirma cette conquête, Louis XIV confia au génie de Vauban le soin de fortifier la ville ; le maréchal agrandit la place du faubourg de Saint-Pierre et du quartier Saint-André, qu'il enferma dans la nouvelle enceinte qu'il traça lui-même, et construisit une citadelle qui est son chef-d'œuvre et fait de cette place l'une des

(1) Les Flamands, par dérision, appelaient Philippe *le roi trouvé*.

plus fortes de l'Europe. Ce fut grâce aux ouvrages de Vauban que Boufflers put opposer au prince Eugène, en 1708, cette belle défense qui l'a immortalisé. Abandonné de l'armée française et de l'électeur de Bavière, le maréchal tint quatre mois dans la ville, puis dans la citadelle, contre des forces considérables et força l'admiration de son ennemi au point que, lorsque le général français, réduit à la dernière extrémité, dut se rendre, Eugène signa généreusement les conditions que Boufflers fit lui-même.

A la paix d'Utrecht (1713), Lille fut rendue à la France; devenue française depuis la conquête de Louis XIV et surtout par la gloire dont la défense de Boufflers l'avait couverte, elle accueillit cet événement avec joie et jusqu'à la Révolution ne fut plus troublée par la guerre dans le développement de sa prospérité commerciale.

A la fin du XVIII^e^ siècle, Lille s'illustra encore par une défense héroïque. En septembre 1792, le duc de Saxe-Teschen, Albert, général de l'armée autrichienne, l'assiégea avec 32,000 hommes et une artillerie considérable; la ville, réduite à une faible garnison, préféra être bombardée plutôt que de capituler; le général Ruault commandant la place, la garnison et la municipalité furent unanimes dans la résolution de se défendre jusqu'à la mort. Pendant neuf jours, une pluie de bombes et de boulets rouges mit en cendres une partie de la ville; mais le courage des habitants ne faiblit pas; leur opiniâtreté lassa l'ennemi, qui battit honteusement en retraite.

Pendant la durée de ce siège mémorable, l'esprit français, qui ne perd jamais ses droits, même dans les plus grands dangers, se produisit par un acte qui mérite d'être rapporté. Un barbier rasait dans son échoppe; un boulet rouge y met le feu; il l'abandonne, puis, ramassant un éclat de bombe, il s'en fait un bassin, s'installe au milieu de la place publique et continue gravement à raser ses pratiques.

Le dévouement de Lille retardait l'invasion, enthousiasmait la France; la Convention nationale déclara que, « par sa belle défense, elle avait bien mérité de la patrie » et voulut que, pour l'honorer, la municipalité de Paris donnât son nom à une des grandes rues de la capitale.

Une colonne commémorative du siège de Lille en 1792 a été érigée dans cette ville.

Cependant Lille, qui savait si bien repousser l'ennemi, n'accueillit pas les exagérations révolutionnaires; quand Joseph Lebon menaça les Lillois de sa visite, ils répondirent par la menace de leurs canons.

Le premier consul comprit l'importance de Lille comme grand centre manufacturier autant que comme place de guerre, et il en fit le chef-lieu du département du Nord en remplacement de Douai, qui avait d'abord été désigné *pour cet honneur*. Ici s'arrête l'histoire de cette cité; nous n'y ajouterions rien, en énumérant les visites royales qui lui furent faites sous la Restauration, et en disant que Louis XVIII crut honorer ce qu'il appelait la « fidélité des habitants » en faisant porter dans leur église de Saint-Maurice les entrailles du duc de Berry.

Positifs de caractère, peu enthousiastes, les Lillois se sont toujours montrés attachés par-dessus tout à leurs privilèges et bien disposés pour leurs maîtres successifs, quand ils trouvaient en eux appui et protection. Baudouin et ses filles Jeanne et Marguerite, les ducs de Bourgogne, l'Espagne et Louis XIV ont éprouvé tour à tour leur dévouement, parce qu'ils l'avaient mérité par des bienfaits. Amis de la paix par nécessité, ils ont montré qu'ils ne craignaient pas la guerre pour repousser l'injure, et il est peu de villes qui aient eu occasion de déployer tant de fois un héroïsme calme et réfléchi. Chez eux, les traits distinctifs du caractère flamand sont fortement empreints : la probité et le travail unis à la prudence. Cette honnêteté flamande, née sur le sol, semble réglementée, au moyen âge, par l'une des dispositions de cette *hanse* que nous avons mentionnée : si un marchand refusait, comme débiteur, de payer un membre de la hanse, s'il lui vendait de mauvaises marchandises ou lui faisait un tort quelconque, tous les *frères de la hanse* s'engageaient par serment à cesser toutes relations avec lui; il était en quelque sorte mis au ban du négoce. Par cette solidarité, les membres de l'association s'assuraient entre eux d'une justice certaine et prompte. On retrouvait, d'ailleurs, d'autres exemples d'un châtiment expéditif chez les bourgeois de Lille, dans le privilège un peu barbare des Arsins, qu'avait confirmé le roi Jean le Bon : l'offensé portait plainte aux échevins; le prévôt faisait une enquête; si le plaignant avait été agresseur ou s'il avait dénaturé les faits, il était puni et payait les frais; mais s'il avait dit la vérité, le prévôt conviait en son nom les

bourgeois à la vengeance; si l'accusé, mandé et sommé par deux fois de donner satisfaction, s'y était refusé, sa maison était brûlée, ses arbres frappés de la hache, tout ce qui lui avait appartenu était détruit, et la sentence s'accomplissait dans l'appareil de la justice, sous la protection du peuple et des magistrats.

La richesse industrielle de Lille, que nous avons vue suivre un progrès ascensionnel, était fort développée au temps de Louis XIV, comme le montre un document officiel, *État de la France dressé par ordre du roi,* qui se trouve cité dans le grand ouvrage des *Villes de France*. En 1698, la ville comptait plus de 4,000 marchands ou maîtres de toute sorte de métiers, et il y en avait plusieurs occupant jusqu'à 1,200 ouvriers; on y fabriquait tous les genres d'étoffes, ratines, serges, damas, velours, camelots, coutils, dentelles, tapisseries; mais les principales industries étaient celles des sergeteurs et bourgeteurs, travaillant toutes deux aux serges. .Cent ans plus tard, les industries étaient les mêmes, et leurs progrès, comprimés par la malheureuse guerre de la succession d'Espagne, avaient repris leur essor, grâce à la paix.

L'industrie du lin est une des plus anciennes industries lilloises; le centre de la filature française est à Lille, où l'on compte actuellement 60 ateliers et 254,000 broches.

La filature de cette ville emploie aussi le chanvre et le jute. La fabrication de cette dernière matière, qui trouve son principal usage dans les tapis communs et dans les tissus destinés à l'emballage et à l'ensachage des marchandises, lutte contre le travail de l'Inde.

La filature du coton compte dans le chef-lieu du département 24 usines, 520,000 broches à filer et 200,000 broches à retordre. Ses filés, provenant de cotons de toute origine, trouvent leur écoulement à Lille même, à Roubaix, Calais, Paris, Saint-Quentin, Tarare, Saint-Étienne, etc.

Le retordage entretient un petit nombre de façonniers qui font mouvoir des métiers mécaniques ou qui centralisent l'ouvrage d'ouvriers à domicile; il possède environ 50,000 broches.

La fabrication des tulles qui, en 1858, avait 242 métiers, n'en possède plus aujourd'hui que 50 à peine, produisant les rideaux de guipure, les dentelles et principalement les tulles unis. Calais a hérité de cette industrie d'origine lilloise.

La filterie y occupe une place importante. Les fils tordus par les filtiers à 2, à 3 et à 4 bouts, subissent diverses préparations suivant leur destination.

La fabrique et le commerce des toiles ont pris un grand essor et ont donné naissance à diverses industries complémentaires: la blanchisserie; la teinturerie en bleu, qui emploie 1,800 cuves et consomme pour 2 millions de francs d'indigo par an; la broderie et la confection des blouses, etc.

L'industrie de la laine ne compte que deux filatures à Lille; mais les matières textiles, au nombre desquelles il faut citer la soie, alimentent une foule d'établissements.

L'utilisation des peaux d'animaux pour la corroirie, la mégisserie et la chaussure est en progrès; la consommation locale absorbe 12,000 dépouilles d'animaux; le chiffre d'affaires de la corroirie est de 1,500,000 francs et celui de la confection des chaussures de 2 millions.

La fabrication des cardes a été introduite, il y a cinquante ans, par M. Scrive. Ses héritiers ont encore perfectionné les ingénieuses machines, qui reçoivent la lanière brute et la renvoient hérissée d'aiguilles avec une précision parfaite.

Mentionons encore la savonnerie, qui atteint 25,000 francs par semaine; la raffinerie du sel, qui produit annuellement 1 million de kilogrammes; les produits chimiques; les fabriques de céruse, qui donnent environ 11 millions de kilogrammes, contre 3 millions fournis par les autres départements français; deux manufactures de l'État pour la raffinerie du salpêtre; la manufacture des tabacs, qui occupe le premier rang parmi les 19 manufactures de France, et où sont employés 175 hommes et 1,125 femmes.

Citons pour mémoire la papeterie de Marcq, dirigée par MM. Scrive, et qui peut produire en 24 heures 3,000 kilogrammes de papier blanc en tous genres; l'imprimerie Danel, qui fournit à sa clientèle 2 millions d'étiquettes par jour.

Nous avons laissé volontairement de côté, pour un instant, la fabrication des machines et des mécaniques. Dans l'enceinte fortifiée et aux alentours se sont groupés des ateliers de construction de tous genres : grosse et petite chaudronnerie, forges, fonderies, etc. «L'ajustage et le montage des pièces, dit l'auteur de l'ouvrage qui nous sert de guide pour cette intéressante nomenclature (1), l'emploi

(1) *Lille; un Coup d'œil sur son agrandissement, ses institutions, ses industries*, ouvrage couronné par la Société industrielle (Lille, L. Danel, 1878).

indéfini des matières, réclament à la fois les calculs du théoricien, l'habileté de l'ouvrier et les indications de la pratique la plus consommée. »

La construction des machines à vapeur est représentée par les établissements de M. E. Boyer; Le Gavrian, vulgarisateur du système Corliss; Boire et Baudet, qui s'adonnent spécialement aux procédés perfectionnés de la fabrique du sucre. D'autres construisent des locomobiles et des machines agricoles; la fonderie de cuivre de Wargny coule les grosses pièces, que lui demande la marine, et lui fournit ses appareils de chauffage. Les fontes d'ornement de M. Baudon sont justement appréciées.

La compagnie de Fives-Lille, dont les chaudronneries, les ateliers d'outillage et les fonderies, auxquels sont annexées des maisons d'agents, d'ouvriers, des écoles et une église, emploie 3,000 ouvriers environ et dispose d'une force motrice de 700 chevaux, de 500 machines-outils, 12 fours, 95 feux de forge, 12 marteaux-pilons. « Parmi les ouvrages sortis de ses chantiers, mentionnons les ponts de la place de l'Europe, à Paris, et ceux du Danube, près de Vienne; les sucreries de Java et d'Égypte; la construction du palais de l'Exposition universelle de 1878, au Champ-de-Mars, à Paris; l'achèvement de 150 pièces de canon de 19 et de 24 centimètres (les machines d'alésage et de rayage de ces colosses ont la précision de pièces d'horlogerie). »

La brasserie est en progrès; s'il faut en croire la statistique locale, la consommation annuelle de la bière serait, par individu : de 3 hectolitres à Douai, de 4 hectolitres à Cambrai et de moins de 2 hectolitres à Lille. On compte à Lille 26 brasseurs.

Depuis vingt ans, la fabrication du sucre a diminué dans l'arrondissement.

On ne compte à Lille que 2 distilleries de genièvre; mais les vastes usines de Sainte-Hélène, de Marcq-en-Barœul et de Marquette livrent des quantités considérables d'alcool et de genièvre, de sucres et de mélasses, de levures et de pulpes, pour répondre aux demandes incessantes de l'industrie, du commerce et de l'agriculture. « Grâce à la rectification perfectionnée qui enlève tout mauvais goût, plus d'une pipe d'alcool du Nord prend la route des Charentes pour revenir avec l'étiquette de fine champagne. »

Les fabriques de chicorée sont représentées par un chiffre d'affaires de 2 millions de francs environ.

Le développement de l'industrie des huiles et tourteaux suit, dans l'arrondissement de Lille, une marche ascendante. Au lieu de 250, la plaine ne compte plus qu'une soixantaine de moulins à vent; mais les procédés plus parfaits d'épuration maintiennent l'ancienne renommée des huiles lilloises. Sur les bords de l'Océan, comme sur les rives du Rhône, les lampistes des grandes compagnies de chemin de fer emploient de préférence les huiles qui portent la marque de la maison Auguste Crépy.

Les graines de colza, de pavot, de lin, d'œillette et d'arachides fournissent une huile qui trouve son emploi dans l'éclairage et le graissage, la peinture, les savons et la cuisine. En 1876, 10,206,244 kilogrammes de ces graines ont été introduits dans Lille; 7,421,634 kilogrammes ont été présentés à la sortie, 400,354 ont acquitté le droit d'octroi et 2,190,206 ont été employés en franchise par les industriels.

A côté des huiles se placent les tourteaux de lin, dont on peut dire qu'ils sont « le pain de l'animal. » C'est grâce aux tourteaux que l'on peut faire, dans le département du Nord, pays à cultures intensives, de la viande en abondance.

Lille est, pour la meunerie, le centre du commerce de la région. Dans cette ville et dans ses environs se sont élevées de vastes minoteries. Les moulins séculaires de la rue Saint-Pierre ont transformé leur matériel suranné. Les moulins de Don, de Brebières et de Prouvy, avec leurs 116 paires de meules, peuvent réduire chaque jour en farine 3,000 à 3,500 hectolitres de blé.

Par les grands établissements de banque que possède le chef-lieu du département du Nord, par la position que ses industriels et ses commerçants ont prise dans les affaires, cette ville est devenue en quelque sorte le grand réservoir où viennent s'alimenter ou se déverser toutes les branches d'industrie de l'arrondissement; mais, comme le démontre la longue nomenclature qui précède, ce qui la distingue surtout, c'est l'immensité et le perfectionnement de sa production en filés de coton et de lin, de sa fabrication de fils retors; c'est la variété, la multiplicité et aussi la perfection du travail de ses établissements mécaniques, de l'importance desquels nous nous sommes efforcé de donner tout à l'heure une idée assurément incomplète et qui vont s'agrandissant chaque année.

Ce que nous avons dit à propos de l'industrie dont la ville de Lille est le centre peut donner une

idée de l'importance de son commerce. Toutefois, pour compléter cet aperçu, on nous permettra de citer quelques lignes d'un auteur autorisé, puisqu'il a écrit sur les lieux mêmes : « Chaque jour, dit-il, amène un progrès; les capitaux sont plus abondants, les relations plus rapides; les marchandises débarquées à Dunkerque vont, sans rompre charge, se transporter sur les quais de la Joliette, à Marseille. Le commerçant a changé ses allures. Ambitieux et inventif, il met à profit ces merveilleuses découvertes modernes : le chemin de fer, la navigation à vapeur, la télégraphie électrique, bientôt le téléphone, et ne cesse d'élargir la carrière ouverte devant le travail et devant le capital. »

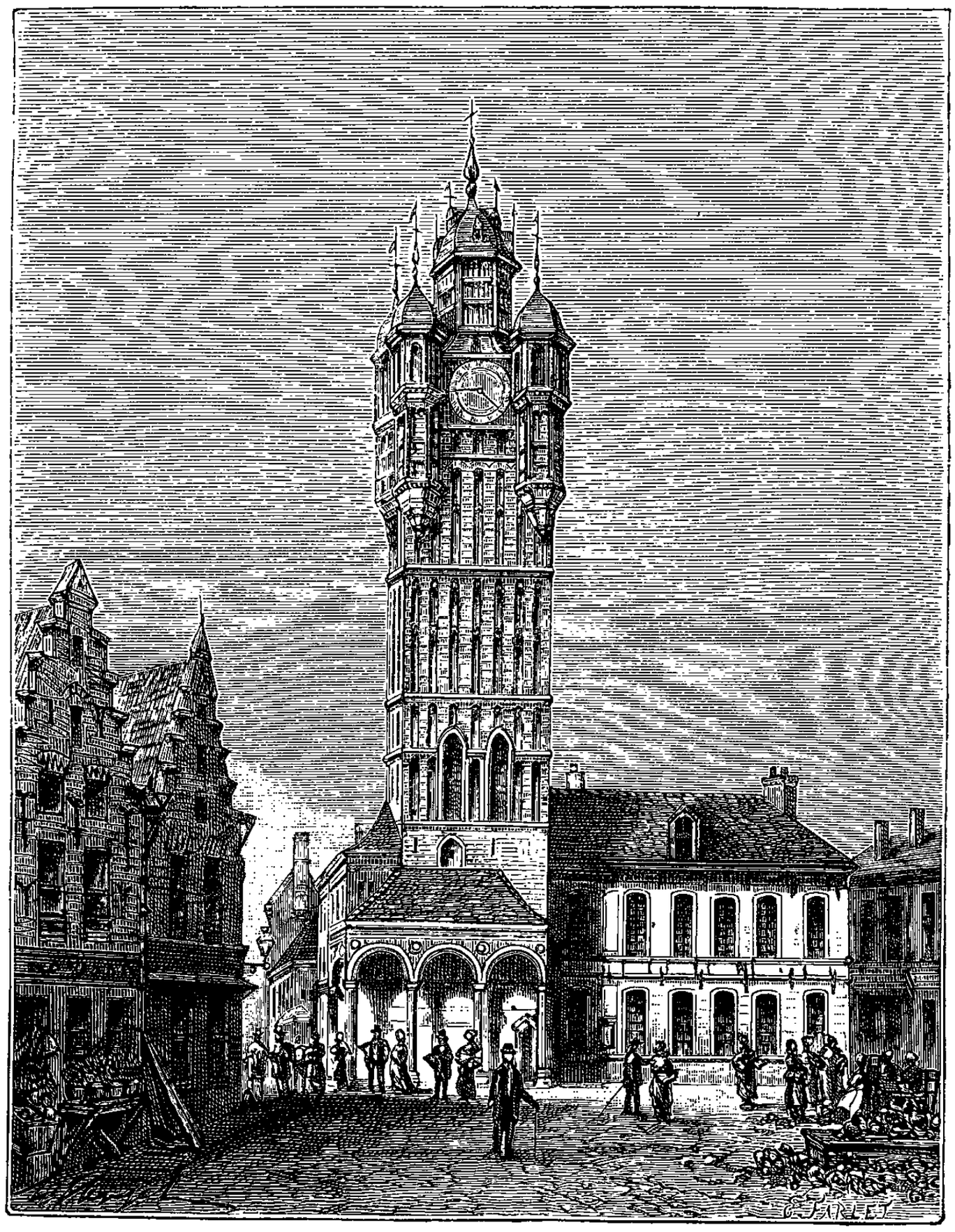
Presque tous les pays ont à Lille leurs représentants commerciaux : l'Amérique du Nord pour ses cotons; l'Amérique du Sud pour ses nitrates, la Russie pour ses lins; l'Angleterre, la Belgique et l'Allemagne pour les produits de leur industrie.

Le bureau des douanes de Lille a enregistré, pour l'année 1876, les chiffres suivants : à l'importation, commerce général, 340,930 quintaux métriques, d'une valeur de 44,637,755 francs; commerce spécial, 380,136 quintaux métriques, d'une valeur de 50,759,104 francs. A l'exportation, commerce général, 241,003 quintaux métriques, d'une valeur de 26,293,242 francs; commerce spécial, 225,236 quintaux, d'une valeur de 24,500,436 fr.

Celui qui n'aurait pas vu Lille depuis vingt-cinq ans la trouverait complètement transformée. En 1855, c'était une ville de 90,000 âmes, mal à l'aise dans d'étroites et infranchissables murailles d'enceinte. L'intérêt de la prépondérance de Lille, au double point de vue militaire et manufacturier, commandait d'élargir la ceinture de pierre ou plutôt de brique qui l'étreignait. Quatre projets se trouvaient en présence; on adopta celui qui englobait les communes de Moulins-Lille, de Wazemmes et d'Esquermes dans son périmètre et celle de Fives dans sa banlieue. Ce projet comprenait en même temps l'exécution immédiate d'une vaste enceinte aujourd'hui terminée et qu'on complète par des forts extérieurs.

Dans l'organisation de la cité future, dit l'auteur anonyme de la brochure que nous avons déjà citée et qui a pour titre : *Lille; un Coup d'œil sur son agrandissement, etc.*, pour concilier les intérêts particuliers avec l'intérêt général, bien des problèmes étaient en présence. Les nécessités de la défense en temps de siège exigeaient, avec la création de casernes et d'arsenaux, de larges voies stratégiques, qui permissent aux troupes de se porter rapidement de la place d'Armes à l'une des douze portes de l'enceinte ou aux différents établissements militaires. Les intérêts industriels et commerciaux demandaient des îlots de terrain où pourraient s'installer de grandes usines, des quais largement développés sur les voies navigables. La voirie, complètement réorganisée, avait à satisfaire aux besoins de toutes les classes de la population. Il fallait agrandir l'unique promenade de l'ancien Lille, créer des jardins, orner de plantations plusieurs voies importantes, donner un square à chaque quartier, construire des écoles, des marchés, des églises. Ce vaste programme a été exécuté. Aujourd'hui, on est en présence d'une ville qui compte 162,775 habitants et à laquelle le déplacement des fortifications a ouvert de grands espaces. La superficie de Lille est doublée; de nouveaux quartiers ont été créés sur l'emplacement des fortifications détruites, et, sur les terrains vagues qui séparaient de l'enceinte les communes annexées, de longs boulevards, de larges rues, de vastes places, de jolis squares bordés d'élégantes constructions ont totalement changé la physionomie de l'ancienne capitale de la Flandre française.

Mais ce n'est point tant au point de vue de l'embellissement de la ville que de son assainissement que l'on est frappé des immenses résultats obtenus en vingt-cinq ans. Un nombre considérable de rues ont été élargies, de grandes voies ont été ouvertes, faisant pénétrer partout l'air et la lumière dans cette agglomération d'habitations et d'usines de toute sorte, qui constitue la majeure partie de l'ancienne ville. Le quartier Saint-Sauveur, qui n'était qu'un amas de ruelles étroites et sombres, est complètement méconnaissable : on y voit et on y respire. Rien que dans ces sept dernières années (1872–1879), la ville de Lille a dépensé près de 800,000 francs pour l'ouverture de nouvelles artères, l'amélioration du pavage des anciennes rues, cours et courettes et la distribution d'eau; en même temps, elle affectait 100,000 francs à l'achèvement de ses chemins vicinaux, 450,000 francs à la restauration de l'église Saint-Maurice, 500,000 francs à la construction d'une nouvelle église, l'église Saint-Michel, ce qui ne l'empêchait pas de consacrer 300,000 francs à la construction de nouvelles maisons d'école et de doter amplement les divers services de l'instruction publique, la dota-



Beffroi de Bergues.

tion annuelle de ce service n'est pas moindre de 600,000 francs, dont 515,000 pour l'enseignement primaire. Enfin la ville a dépensé 500,000 francs en expropriations pour l'élargissement de la rue des Manneliers, qui est la grande voie de communication entre la gare, le centre de la ville et les principaux quartiers de la ville nouvelle. Cette rue longe la Bourse, commencée en 1652, qui est, avec l'hôtel de ville, le seul édifice réellement curieux que possède Lille. Son enceinte extérieure est formée de maisons particulières, décorées avec plus de faste que de goût, mais d'un aspect original; un gracieux campanile surmonte la façade principale. Il existe encore, sur la place du Théâtre et dans la rue des Manneliers, un certain nombre de maisons qui datent de la même époque et qui sont construites dans le style espagnol.

La population de Lille est, nous l'avons dit plus haut, de 162,775 habitants. Cette opulente cité n'est pas seulement, sous le rapport du commerce et de l'industrie, l'entrepôt du nord de la France et des départements de l'Est et du Midi, elle possède un grand nombre d'édifices importants, de grands établissements de banque, des hôpitaux, des églises.

L'église Saint-Maurice remonte au XIIe siècle; la hardiesse de sa construction gothique l'a fait clas-

ser parmi les monuments historiques. Saint-Sauveur, également du style ogival, avait une belle flèche que les boulets autrichiens détruisirent en 1792. Le portail de Saint-Étienne est riche et vaste; l'intérieur du monument est orné de fresques. Dans l'église Sainte-Catherine, on remarque un tableau de Rubens représentant le martyre de la sainte, et qui a, heureusement et par hasard, échappé aux ravages et aux destructions de 1793. Saint-André, ancienne église des Carmes déchaussés, a été dévastée à la Révolution et restaurée depuis. Notre-Dame-de-la-Treille est un édifice moderne, construit dans le style ogival.

L'hôtel de ville est un ensemble peu symétrique de vieilles constructions, dont une partie dépendait de l'ancien *Hôtel du Rihour*, qui remonte au XIIIe siècle. Il comprend dans ses dépendances la maison d'arrêt ou *petit hôtel*, le tribunal de commerce et l'ancienne salle, dite *du festin*, où le duc Philippe le Bon donna, en 1431, un festin dans lequel on servit aux convives un bœuf entier rôti.

L'hôtel de la préfecture ne date que de 1866; la Bourse possède une belle statue de Napoléon Ier.

Le théâtre, construit en 1785, appartient au style de la Renaissance; son péristyle est supporté par six colonnes doriques, mais l'apparence en est lourde et massive. On blâme généralement la distribution générale de l'édifice et l'exiguïté de la scène.

Le musée des tableaux est, avec la bibliothèque, placé dans les salles de l'hôtel de ville. Ce musée est un des plus riches de nos villes de province. On y admire quelques beaux tableaux originaux des grands maîtres de toutes les écoles, plusieurs bonnes copies, et une collection de dessins précieux de maîtres italiens, léguée par la générosité du chevalier Wicar, artiste distingué, mort à Rome.

La richesse de la bibliothèque et du dépôt des archives départementales fait de Lille l'un des lieux scientifiques les plus estimés et les plus recherchés des érudits. La bibliothèque contient 50,000 volumes, un grand nombre de manuscrits et des éditions du XVe siècle, le tout catalogué et divisé en cinq classes, subdivisées elles-mêmes en autant de parties que le genre d'ouvrages l'exige. Le dépôt des archives départementales, peut-être le plus important de France après Paris, réunit les archives des comtes de Flandre et celles de la maison de Bourgogne-Autriche. Cent mille chartes originales, depuis les premiers temps de la monarchie jusqu'à la conquête de la Flandre par Louis XIV; vingt mille lettres authentiques des rois de France, d'Angleterre, des empereurs d'Allemagne, des papes, des personnages les plus illustres, des documents de toute sorte, telles sont les richesses accumulées dans ce précieux dépôt.

Citons encore parmi les établissements de Lille, la Faculté des sciences, la Faculté de médecine et de pharmacie, le lycée, l'Académie de dessin et d'architecture; le Conservatoire de musique, succursale de celui de Paris; l'Institut catholique, l'Institut industriel, agronomique et commercial, les Halles aux sucres et aux grains, etc.

Place de guerre de première classe, Lille est défendue par une enceinte fortifiée, qui a reçu de nombreuses améliorations, et par une citadelle, chef-d'œuvre de Vauban, et regardée, avec raison, comme la plus belle qu'il y ait en Europe; elle est au sud-ouest de la ville, dont elle est séparée par une large et belle esplanade; sa forme est celle d'un pentagone régulier, défendu et couvert à l'extérieur par tout ce que l'art et le génie ont pu inventer. La ville a la forme elliptique; son grand axe, qui prend la direction du nord-ouest au sud-est, a 2,400 mètres; son petit axe en a 1,200. Elle est entourée d'ouvrages qui en rendent les approches difficiles, et il faudrait une armée considérable pour l'assiéger dans les règles.

Les Lillois ont toujours montré une aptitude plus prononcée pour le commerce, l'industrie et la musique, que pour les lettres et les sciences. Cependant Voltaire fit jouer avec prédilection chez eux quelques-unes de ses tragédies. C'est un honneur pour Lille de se souvenir qu'on y applaudit *Mahomet*, à un moment où Paris jugeait cette pièce trop hardie et hésitait à la jouer.

Lille a produit des hommes remarquables. Nous citerons Gauthier de Châtillon, célèbre trouvère, qui a chanté les gestes d'Alexandre, et Guillaume Haneton, savant jurisconsulte; l'historien Oudegherst, auteur des chroniques et annales de Flandre; le géographe Gosselin et le littérateur Panckoucke.

Les armes de Lille sont : *de gueules à une fleur de lis d'argent.*

ARMENTIÈRES. — Armentières, près de la frontière belge, sur la rive droite de la Lys, qui y forme un petit port intérieur, chef-lieu de canton, à 16 kilomètres ouest-nord-ouest de Lille, station des

lignes de chemin de fer de Lille-Hazebrouck-Calais, et Lille-Armentières-Berguette et Saint-Omer (réseau du Nord), est une ville peuplée par 21,746 habitants. Elle est entourée de fertiles prairies qui justifient l'origine de son nom, qu'on prétend venir de *armenta* (troupeaux). Elle est propre, jolie, percée de rues bien alignées; on y remarque deux belles églises modernes, dont l'une est du style ogival. Elle possède, en outre, un collège communal, un asile départemental d'aliénés, un hospice et un conseil de prud'hommes.

La fondation d'Armentières, suivant Girault de Saint-Fargeau, remonte au commencement du IXe siècle; un diplôme de Charles le Chauve, daté de l'année 867, en fait mention. En 1339, après une vigoureuse résistance, elle fut prise et incendiée par les Flamands réunis aux Anglais; en 1420, 1467, 1518 et 1589, elle fut la proie de terribles incendies. La malheureuse cité n'en avait pas fini avec les désastres : en 1566, les calvinistes s'en emparèrent et la détruisirent; elle fut prise en 1645 par les maréchaux de Gassion et de Rantzau; deux ans après, l'archiduc Léopold la reprit. En 1667, les Français s'en rendirent de nouveau maîtres, et elle resta définitivement au pouvoir de la France après le traité d'Aix-la-Chapelle, conclu le 2 mai 1668. Charles-Quint l'avait agrandie et y avait fait construire une citadelle. Elle avait eu jadis des châtelains auxquels succédèrent les comtes d'Egmont. Autrefois fortifiée, elle est actuellement démantelée.

A la fin du XVIIIe siècle, Armentières était connue par une manufacture de draps, de bons fromages, et ses fabriques de briques. Il s'y tient un marché aux grains, renommé pour les blés de semence. On y voit de nombreuses filatures, des fabriques d'huiles, des blanchisseries, des teintureries, des scieries mécaniques, et surtout des fabriques de toiles à la mécanique et à la main, qui passent pour les plus importantes d'Europe. Elle fait 150 millions d'affaires par an.

Les armes d'Armentières sont : *d'azur, à une fleur de lis d'or, avec un soleil et une lune de même en chef;* — aliàs : *d'argent à une grande fleur de lis de gueules, accompagnée en chef d'un soleil d'or à dextre et d'une lune en décours du même à senestre.*

La Bassée. — La Bassée, station de la ligne du chemin de fer de Béthune à Lille, Bully-Grenay à Violaines (réseau du Nord), chef-lieu de canton, arrondissement et à 23 kilomètres au sud-sud-ouest de Lille, est une petite ville sur le canal du même nom, peuplée par 3,415 habitants. Elle appartenait autrefois au diocèse d'Arras et ressortissait au parlement de Douai. Les châtelains de Lille, qui la possédaient, l'ont fortifiée et embellie, notamment Baudouin de Lille qui, en 1054, fit faire un vaste retranchement depuis la mer jusqu'à l'Escaut. En 1241, Jean, châtelain de Lille, fit exécuter le canal de La Bassée à la Deûle. En 1303 et en 1304, les Flamands s'en emparèrent; après diverses tentatives, elle tomba au pouvoir de Maximilien, roi des Romains, qui fit détruire les fortifications, lesquelles furent relevées en 1594. Elle fut prise par les Français en 1641 et reprise par les Espagnols l'année suivante. Le traité d'Aix-la-Chapelle (1668) l'acquit définitivement à la France. L'église, incendiée en 1856, a été reconstruite récemment dans le style ogival.

Cette ville possède un hospice, un bureau de bienfaisance et une société de secours mutuels. L'industrie y est représentée par des ateliers de tissage mécanique de toiles, une fabrique de sucre, une savonnerie, des corroiries, des tanneries, des moulins, des fours à chaux, une teinturerie, une distillerie, des distilleries de sel, des fabriques de chicorée et de papiers de couleur. Il s'y fait un grand commerce de toiles.

Les armes de La Bassée sont : *de gueules, à une demi-fleur de lis d'argent, défaillante à dextre.*

Bouvines. — Le village à jamais célèbre de Bouvines appartient au canton de Cysoing et à l'arrondissement de Lille, et se trouve à 13 kilomètres de cette ville, sur la Marcq, et à 6 kilomètres au sud de la station d'Ascq (ligne de Lille à Bruxelles, par Tournai et Ath); il compte 601 habitants.

Nous avons déjà, à propos de l'histoire générale et de Lille, dit un mot de la bataille qui a illustré ce lieu; nous donnerons ici de plus amples détails. Le roi d'Angleterre Jean sans Terre, l'empereur Othon, les ducs de Brabant et de Limbourg, les comtes de Flandre et de Boulogne étaient coalisés contre Philippe-Auguste et menaçaient d'une invasion la France royale, qui se leva pour la repousser. Le fils du roi Louis alla tenir tête au roi d'Angleterre dans le Poitou. Philippe, avec le restant de la cavalerie et les milices du Nord, prit hardiment l'offensive, marcha au-devant de l'ennemi, qu'il

rencontra près du pont de Bouvines, sur la Marcq, entre Lille et Tournai, le 27 juillet 1214. Les chefs ennemis, entourés de forces qu'on porte à 100,000 hommes, étaient si assurés de vaincre qu'ils se partageaient d'avance le pays.

On a rapporté qu'en ce péril le roi, prenant sa couronne, la plaça sur l'autel et dit : « Elle est au plus digne. » Le fait ainsi raconté est dénaturé. Voici ce qu'écrit un ancien chroniqueur : « Le roi demanda une messe; quand elle fut dite, il fit apporter pain et vin et fit tailler des soupes et en mangea une, et puis il dit à tous ceux qui estoient autour de lui : « Je prie à tous mes bons amis qu'ils » mangent avec moi en souvenance des douze » apôtres qui, avec Notre-Seigneur, burent et man- » gèrent; et, s'il y en a aucun qui pense mauvai- » seté ou tricherie, qu'il ne s'approche pas. » Alors s'avança messire Enguerrand de Coucy, et prit la première soupe, et le comte Gauthier de Saint-Pol la seconde, et dit au roi : « Sire, on verra » bien de ce jour si je suis un traître. » Il disoit ces paroles parce qu'il savoit que le roi l'avoit en soupçon à cause de certains mauvais propos. Le comte de Sancerre prit la troisième soupe, et les autres barons après, et il y eut une si grande presse qu'ils ne purent tous arriver au buffet qui contenoit les soupes. Quand le roi le vit, il en fut grandement joyeux, et il dit aux barons : « Seigneurs, vous êtes » tous mes hommes et je suis votre roi, quoique je » soie, et je vous ai beaucoup aimés... Pour ce, je » vous prie, gardez en ce jour mon honneur et le » vôtre. Et si vous voyez que la couronne soit mieux » employée en l'un de vous que en moi, je m'y » osterai volontiers et le veuille de bon cœur. » Lorsque les barons l'ouïrent ainsi parler, ils commencèrent à pleurer, disant : « Sire, pour Dieu, » merci ! Nous ne voulons roi, sinon vous. Or, che- « vauchez hardiment contre vos ennemis, et nous » sommes appareillés de mourir avec vous. » (*Chronique de Reims.*)

Les deux armées restèrent quelque temps à peu de distance l'une de l'autre sans oser commencer le combat. Les Français se retiraient par le pont de Bouvines pour marcher sur le Hainaut, quand l'ennemi, attaquant l'arrière-garde, les obligea de faire volte-face. Voici en quels termes Guillaume le Breton, chapelain de Philippe-Auguste, qui pendant l'action resta derrière le roi à chanter des psaumes, raconte cet émouvant épisode : « Déjà estoit outre ce pont la plus grande partie de l'ost; le roi n'avoit point encore passé, mais il estoit désarmé et se reposoit un peu sous l'ombrage d'un frêne, proche une petite chapelle, dédiée à monseigneur saint Pierre, lorsque arrivèrent des messagers de la *dernière bataille* (l'arrière-garde) criant à merveilleux cris que l'ennemi venoit, que le comte de Melun estoit en grand péril avec ses arbalétriers et cavaliers, et ne pouvoit longtemps soutenir la hardiesse et forceneries des hommes d'Othon. »

Mais les *batailles* françaises se remirent vite de ce choc imprévu, et il y eut grande mêlée et chevauchée au bruit des *trompes* et *buccines*. Le combat fut long et plein de vicissitudes : Philippe-Auguste tomba de cheval et fut en grand danger. Mais enfin la victoire resta aux armes françaises, et la prédiction qu'un *sage* avait faite, dit-on, à la comtesse Mahaut, belle-mère de Ferrand, se justifia pour le malheur du comte de Flandre : « On combattra, le roi sera renversé en la bataille et foulé aux pieds des chevaux, et pourtant n'aura pas sépulture, et Ferrand sera reçu à Paris en grande procession après la bataille. »

Parmi ceux qui se distinguèrent dans cette mémorable journée, il convient de citer Guillaume des Barres, le plus brave et le plus fort chevalier de toute l'armée, l'heureux adversaire de Richard Cœur de Lion qu'il avait deux fois terrassé, et qui faillit s'emparer de l'empereur Othon, qu'il tenait déjà par son heaume et qu'un flot d'ennemis eut peine à dégager ; Guérin, évêque de Senlis, qui assommait avec une énorme masse d'armes tous les ennemis qui se trouvaient à sa portée, brisant leurs membres, mais *ne versant pas le sang*, afin de ne point violer les canons de l'Église.

« Le retour du roi à Paris, dit Victor Duruy, fut une marche triomphale; partout sur son passage les églises retentissaient d'actions de grâces, et l'on entendait les doux chants des clercs mêlés au bruit des cloches et aux sons harmonieux des instruments de guerre. Les maisons étaient tendues de courtines et de tapisseries, les chemins jonchés de rameaux verts et de fleurs nouvelles. Tout le peuple, hommes et femmes, enfants et vieillards, accourait aux carrefours des chemins; tous voulaient voir le comte de Flandre qui, blessé et enchaîné, était couché dans une litière, et ils lui disaient : « Ferrand, te voilà ferré maintenant et lié; tu ne » regimberas plus pour ruer et lever le bâton contre » ton maître. » A Paris, les bourgeois et la multitude des clercs, des écoliers et du peuple, allèrent

à la rencontre du roi... Ils firent une fête sans égale, que les écoliers firent durer la semaine entière. Pendant ces réjouissances, les milices communales, qui s'étaient si bien comportées dans la bataille, vinrent en pompe livrer leurs prisonniers au prévôt de Paris. Cent dix chevaliers étaient tombés entre leurs mains, sans les petites gens. Le roi leur en donna une partie pour les mettre à rançon... Ferrand fut détenu dans la nouvelle tour du Louvre; il y resta treize ans. »

Il ne semble pas que Philippe ait retiré de ce grand succès tous les avantages qu'il en pouvait obtenir; il n'acquit aucune terre nouvelle. Mais il avait repoussé une invasion formidable et sauvé l'unité française. Pour la première fois dans l'histoire de notre pays se manifesta l'esprit national, le patriotisme, dans le sens moderne de ce mot.

Sur la place du village s'élève un obélisque, en mémoire de cette journée mémorable.

Haubourdin. — Haubourdin, situé sur la haute Deûle, chef-lieu de canton, arrondissement et à 7 kilomètres à l'est-sud-est de Lille, station de la ligne du chemin de fer de Béthune à Lille (réseau du Nord), est une ville peuplée par 5,379 habitants.

Située au milieu de marais, propre et généralement bien bâtie, cette ville a dû ses principaux accroissements aux avantages qui lui furent concédés par Jean, châtelain de Lille. On y remarque une église du xv^e^ siècle, qui a été en partie reconstruite en 1804 et dont le clocher porte la date de 1513; un château du xvi^e^ siècle, de construction espagnole; un hospice, fondé en 1466 par Jean de Luxembourg et qui est devenu un asile de vieillards.

Haubourdin possède des fabriques de sucre, des distilleries, des filatures de lin et de coton, des tanneries, des blanchisseries, des fabriques de produits chimiques, des teintureries, des moulins et des salines.

Les armes d'Haubourdin sont : *de gueules, à un lion d'or, couronné, lampassé et armé d'azur.*

Loos. — Loos, station de la ligne du chemin de fer de Béthune à Lille, Bully-Grenay à Violaines (réseau du Nord), dans le canton d'Haubourdin, arrondissement et à 5 kilomètres sud-est de Lille, à peu de distance du canal de la Haute-Deûle, est une ville peuplée par 6,706 habitants. Avant la Révolution, Loos possédait une riche abbaye, fondée vers 1147 par Thierry d'Alsace, comte de Flandre, et qui a été en partie réédifiée en 1732. Les vastes bâtiments de cette abbaye sont aujourd'hui occupés par une maison centrale de détention qui contient, en moyenne, 1,650 à 1,660 prisonniers, et par une colonie pénitentiaire de jeunes garçons dont le nombre est d'environ 400. On remarque dans cette ville l'église paroissiale et la statue de Notre-Dame-de-Grâce, but d'un pèlerinage fréquenté. L'industrie y est représentée par des fabriques de produits chimiques, des filatures de lin et de coton, des fabriques de bleu d'outremer et une distillerie.

Les armes de Loos sont : *d'or, à une aigle à deux têtes de sable, adextrée en pointe d'une clef de même, l'anneau en haut, et surmontée en chef d'un lion aussi de sable, enfermé dans un orle du même.*

Mons-en-Pévèle. — Mons-en-Pévèle (*Mons in Pobula*), sur une hauteur au pied de laquelle la Marcq prend sa source, dans le canton de Pont-à-Marcq, arrondissement et à 20 kilomètres au sud de Lille et à 7 kilomètres au nord-est de la station de Le Forest, qui la fait communiquer avec la grande ligne du chemin de fer de Paris à Lille (réseau du Nord), est une ville peuplée par 2,078 habitants, rendue célèbre par la victoire que Philippe le Bel y remporta sur les Flamands, le 18 août 1304.

Mécontents de leur comte, les Flamands s'étaient placés sous la protection du roi de France, Philippe le Bel; celui-ci leur donna pour gouverneur Jacques de Châtillon, qui les traita comme des vaincus. Ils se révoltèrent; dans Bruges seule, 3,000 Français furent égorgés. Philippe envoya une nombreuse armée pour les réduire; elle fut battue : 200 seigneurs et 6,000 hommes d'armes périrent. C'était à Courtrai. Philippe prit d'énergiques mesures pour réparer ce désastre : il leva de l'argent, mit sa cavalerie, ainsi que son infanterie, sur un pied plus formidable que jamais. Il marcha alors contre la Flandre, força le passage de la Lys et se trouva en présence de l'armée flamande, rangée en bataille près de Mons-en-Pévèle. « Les Flamands, dit Girault de Saint-Fargeau, pour briser l'impétuosité de la cavalerie française, avaient formé avec leurs chariots une double enceinte qui leur servait de retranchement; mais, instruits cette fois par l'expérience, les Français n'allèrent pas se heurter témérairement contre cet obstacle; ce furent eux,

au contraire, qui lassèrent la patience de l'ennemi et l'attirèrent dans la plaine. Le premier choc des Flamands fut terrible ; ils pénétrèrent jusqu'à la tente royale, qu'ils pillèrent, et peu s'en fallut que le roi lui-même, surpris et désarmé, ne tombât entre leurs mains ; mais le sang-froid de Philippe le Bel ne l'abandonna pas au milieu de cette alarme. Dès qu'il eut trouvé un cheval et une arme, ce fut lui qui, au fort même de la mêlée, rallia les siens par sa voix et son exemple, et les ramena à la charge contre l'ennemi. La résistance des Flamands fut aussi opiniâtre que leur attaque avait été impétueuse. La nuit étant venue, ils continuèrent à se battre à la lueur des flambeaux. Mais enfin ils furent rompus et renversés par la cavalerie, et laissèrent le champ de bataille couvert de tous leurs bagages et de 14,000 cadavres. »

L'industrie de cette ville est représentée par des fabriques de sucre, des moulins à farine et à huile, des ateliers de broderie et de confection de sarraux.

Comines. — Comines (*Comminium ;* en flamand, *Comen*), sur la Lys, qui la sépare de la Belgique (rive droite), station de la ligne du chemin de fer de Lille à Comines et à Ypres (Belgique), canton et à 6 kilomètres du Quesnoy-sur-Deûle, arrondissement et à 17 kilomètres au nord de Lille, est une ville peuplée par 6,409 habitants.

Comines existait déjà en 303. Les Normands la saccagèrent vers 880 ; en 1197, les Français s'en emparèrent. La Noue, dit Bras de fer, la fortifia ; son château tomba au pouvoir des Français en 1645, mais ils furent forcés de le rendre aux Impériaux en 1647. Turenne le reprit en 1658 ; le maréchal d'Humières fit sauter le château en 1674. Ce ne fut qu'en 1713 que le traité d'Utrecht la donna définitivement à la France. Cette ville est la patrie de Philippe de La Clyte, sire de Comines, né en 1445, homme politique sagace et historien véridique, qui s'attacha d'abord au duc de Bourgogne, Philippe le Bon, puis à son fils Charles le Téméraire, et passa ensuite au service du roi de France Louis XI, par lequel il fut créé chambellan, juste récompense de ses éminents services.

On remarque à Comines une église, dont le portail et le clocher sont seuls dignes d'intérêt ; le beffroi, bâti au XIVe siècle, réparé en 1621 et en 1824, est classé parmi nos monuments historiques. Il reste de l'ancien château d'assez belles ruines, connues sous le nom de La Brèche. Elle possède un hospice, un bureau de bienfaisance et une société de secours mutuels. L'industrie y est représentée par des fabriques de cordons en fil de lin et d'étoupe, en coton et laine, fil retors, une distillerie, des tanneries et des moulins.

Les armes de Comines sont : *d'or, à une clef de sable posée en pal, accompagnée de cinq roses de gueules, deux de chaque côté et une en pointe.*

Roubaix. — Roubaix, dont le nom vient peut-être de *rubetum* (lieu planté de ronces), est un chef-lieu de canton, à 12 kilomètres au nord-est de Lille ; sa population est de 83,661 âmes ; station de la ligne du chemin de fer Paris-Douai-Lille-Gand (réseau du Nord).

Il y a trace d'un bourg du nom de *Rubetum* au commencement du VIe siècle, où saint Christophe prêcha l'Évangile. Vers le temps des croisades, c'était le domaine d'un chevalier Alard de Roubaix, et elle échappa au mouvement communal. Son importance date du XVe siècle. Pierre de Roubaix y éleva un château où il se fixa, bâtit les chapelles de Saint-Georges et du Saint-Sépulcre. Au commencement du XVIe siècle, l'enceinte dont Pierre de Roubaix avait entouré la ville fut agrandie. L'extension s'accrut dans le cours du siècle suivant, et ne s'arrêta plus, malgré un violent incendie qui détruisit une partie de la ville, en 1684.

L'industrie des *bourgeteurs* et *saïesteurs*, auxquels Charles le Téméraire accorda, en 1469, le privilège de draper et faire draps de toutes laines, est la source de la richesse de cette ville qui, aujourd'hui, centre manufacturier considérable, rivalise avec Sedan, Louviers, Elbeuf, Laval et toute la Flandre, pour ses tissus de drap, ses tapis, ses toiles et ses lainages.

Pour donner une idée de l'importance de l'industrie des draps dans cette ville, il suffit de dire que le chiffre d'affaires de cette industrie seule n'est pas inférieur à 30 millions par an.

Il existe à Roubaix environ 300 fabriques de tissus ; plus des trois quarts de celles-ci tissent exclusivement des étoffes de laine pure et de laine et de coton. La valeur annuelle de cette production s'élève à près de 150 millions. Énumérons seulement : les façonnés pour pantalons, paletots et mantelets ; les articles en poil de chèvre et les velours ; les nouveautés pour robes ; l'orléans, le barège, etc. Dans les chiffres précédents, nous n'avons pas compris les ateliers de peignage de

laine, les filatures de laine, de coton et de soie; les teintureries, d'importantes maisons pour la construction des machines, qui contribuent à accroître dans une forte proportion l'importance des affaires qui se font dans cette ville.

On feuilleterait vainement l'histoire de toutes les villes de France pour trouver un exemple d'un développement aussi rapide que celui de Roubaix. En soixante-quinze ans, sa population a presque décuplé : elle était de 8,700 âmes en 1804 ; elle est aujourd'hui de 85,000 habitants. Dans ce chiffre, la population ouvrière compte au moins pour 45,000 âmes, et il faut ajouter, pour avoir le total du personnel de l'industrie roubaisienne, 80,000 ouvriers environ disséminés dans les localités voisines et jusqu'aux confins du département du Nord. Presque tous les édifices publics sont de date récente. Des trois églises, la plus ancienne est de 1847; l'hôtel de ville a été construit en 1840 ; elle possède aussi une belle salle de théâtre et un vaste hospice ; mais un des établissements les plus curieux de Roubaix est son Musée industriel, où l'on conserve des échantillons des tissus de la fabrique de Roubaix, de tout âge et de toute provenance, et une collection d'échantillons de tissus étrangers : anglais, belges, allemands, chinois, japonais, etc.

Cette ville a longtemps souffert d'une disette d'eau; mais, aujourd'hui, elle est amplement approvisionnée, ainsi que Tourcoing, sa voisine, qui n'en est qu'à 3 kilomètres, par l'eau de la Lys amenée de la petite commune de Bousbèque, distante de 8 kilomètres, par deux machines à vapeur de la force de 60 chevaux.

Les armes de Roubaix sont : *d'azur, à un rot de sable encadré d'or, surmonté d'une étoile d'or entre deux bobines d'argent, et accompagné en pointe d'une bobine d'or, à la bordure dentelée du même.*

Wattrelos. — Wattrelos, canton et à 3 kilomètres de Roubaix, qui la fait communiquer avec les lignes du grand réseau du Nord, arrondissement et à 14 kilomètres au nord-nord-est de Lille, sur l'Espierre, est une ville qui a, depuis quelques années, pris un accroissement très considérable; elle compte aujourd'hui sur son territoire une population totale de 15,325 habitants. C'est à ce titre seul que nous la mentionnons, car elle n'offre rien de remarquable. Elle possède un hospice fondé par M. Duchâtel ; son industrie consiste en fabriques d'étoffes, teinturerie et moulins.

Seclin. — Seclin (*Seclinium, Sacilinium*), chef-lieu de canton, station de la grande ligne du chemin de fer de Paris-Douai-Lille et Gand, et de Béthune-Lens-Lille et Douai (réseau du Nord), arrondissement et à 11 kilomètres au sud-sud-ouest de Lille, est une ville peuplée par 5,022 habitants.

Quelques écrivains font remonter la fondation de Seclin aux premiers siècles de l'ère chrétienne et prétendent que saint Piat, son patron, y fut enterré en 299. Émule et presque contemporain de saint Denis, Piat aurait été décapité à Tournai, aurait replacé sa tête sur ses épaules et serait venu à Seclin, où sa tête serait tombée. Quoi qu'il en soit, Dagobert fonda dans cette localité un chapitre de chanoines ; Marguerite de Dampierre, comtesse de Flandre, y établit un hôpital qui subsiste encore. En 1214, lors de la bataille de Bouvines, Seclin fut brûlé par les troupes de Philippe-Auguste ; en 1297, il fut pillé par celles de Philippe le Bel. Charles V y rassembla son armée en 1342, et les gueux s'y firent battre en 1566. Cette ville se défendit avec un courage héroïque, heureusement couronné de succès, contre les Autrichiens, en 1794.

On remarque à Seclin une église qui date du XII^e^ ou du XIII^e^ siècle et sous laquelle jaillit la fontaine de Saint-Piat, dont les eaux, dit-on, possèdent la vertu de guérir la fièvre; l'hôpital fondé par Marguerite, dont nous avons parlé, et qui remonte au XIII^e^ siècle. L'industrie y est représentee par des filatures d'étoupe et de lin, des teintureries, des moulins à huile et à farine, des fabriques et une raffinerie de sucre, des fabriques de toiles et des brasseries.

Les armes de Seclin sont : *de gueules, à la lettre* S *d'or, couronnée du même.*

Tourcoing. — Tourcoing ou Turcoing, station de la ligne de Paris-Douai-Lille et Gand, de la ligne d'Orchies à Tourcoing et de celle de Tourcoing à Menin (réseau du Nord), chef-lieu de canton, à 12 kilomètres de Lille, sur l'extrême frontière, a une population de 48,634 habitants. Sa position sur une colline lui a fait, selon quelques savants, donner le nom qu'elle porte : *Tom-Ken* signifie, disent-ils, « fort sur une hauteur. » Il est permis de ne pas s'arrêter à une pareille étymologie, relativement à une ville dont l'origine date seulement du XII^e^ siècle. Il en est, en effet, question pour la première fois, dans les vieux monuments, en 1148.

En 1477, Tourcoing fut prise par les Français et entièrement détruite dans la guerre que Louis XI fit à Marie, fille de Charles le Téméraire ; en 1556, les calvinistes la livrèrent aux flammes, et elle fut incendiée deux fois, en 1607 et 1711. Sa prospérité, due tout entière à l'industrie de ses habitants, est donc entièrement moderne; elle est le siège principal de la peignerie et de la filature en laine blanche, et, parmi ses produits, on distingue les draps. tapis, moquettes veloutées, camelots, molletons, et elle a des raffineries de sucre, des distilleries d'eau-de-vie de grains, des savonneries et des teintureries.

Tourcoing possède une église qui date du XII^e^ siècle, un hôtel de ville moderne et un hôpital.

Les armes de Tourcoing sont: *d'argent, à une croix de sable, chargée de cinq besants d'or.*

HALLUIN. — Halluin, à 18 kilomètres au nord de Lille et à 8 kilomètres de Tourcoing, station de la ligne de Tourcoing à Menin, est une ville de 14,000 habitants, située sur la rive droite d'un petit affluent de la Lys, à 2 kilomètres de la frontière belge. C'est un centre important pour la fabrication des toiles, qui communique par Tourcoing avec le grand réseau des chemins de fer du Nord. Il y a dans cette seule localité 3,164 métiers pour toiles, et on en compte environ 500 à Roncq, à 3 kilomètres d'Halluin. Pour Tourcoing, Halluin et Roncq, la population ouvrière des deux sexes forme les deux tiers de la population totale, sans compter les ouvriers belges, qui viennent travailler le jour et retournent le soir dans leur pays. La filature de lin, et particulièrement la fabrication de la toile et des coutils damassés, occupent dans la circonscription de Tourcoing plus de 15,000 ouvriers.

MARCQ-EN-BAROEUL. — Marcq-en-Barœul, sur la Marcq, canton sud et à 10 kilomètres de Tourcoing, arrondissement et à 4 kilomètres de Lille, est une ville peuplée par 8,411 habitants. On y remarque une église, en partie rebâtie au XVI^e^ siècle; le Château-Rouge, flanqué de tourelles et entouré de fossés ; les châteaux de La Tour et du Lazaro; une importante institution de jeunes gens, possédant un beau parc et une chapelle moderne du style ogival.

L'industrie de Marcq-en-Barœul est représentée par des fabriques de chicorée et d'amidon, des filatures de lin et de coton, une tannerie, une teinturerie, une fabrique de pipes, des moulins, des ateliers de tissage mécanique, une importante papeterie appartenant à MM. Scrive et une fabrique de poteries.

Aux environs, on trouve de nombreuses cultures maraîchères.

AVESNES (lat. 50° 7′ 22″; long., 1° 35′ 47″ E.). — Avesnes, importante station de la ligne du chemin de fer de Paris-Aulnoye et Hirson et d'Anor à Aulnoye, chef-lieu de sous-préfecture, sur l'Helpe-Majeure, à 102 kilomètres au sud-sud-est de Lille, est une ville peuplée par 4,636 habitants.

Son origine remonte au XI^e^ siècle. Wiedrik le Fort, seigneur de Leux, obtint du comte de Hainaut la possession d'une terre, sur laquelle un de ses descendants érigea une tour; au pied de cette tour s'élevèrent un grand nombre d'habitations de serfs qui donnèrent naissance à Avesnes. Les soies d'Avesnes sont illustres dans le moyen âge. Jacques d'Avesnes prit part à la troisième croisade, conduite par Philippe-Auguste et Richard Cœur de Lion. Son fils puîné, Bouchard, fut célèbre par ses aventures. Destiné d'abord à l'Église, il obtint le sous-diaconat; puis, rejeté par ses goûts dans le monde, il inspira la plus vive passion à Marguerite, fille de Baudouin IX, comte de Flandre; il l'épousa, et leur union durait depuis quelques années, lorsqu'on apprit la profession qu'il avait embrassée d'abord. L'Église lança ses foudres contre les époux sacrilèges. Innocent III fut inflexible, et Bouchard, séparé de sa femme, alla finir ses jours dans la retraite. Cette Marguerite, qui, après sa sœur Jeanne, fut comtesse de Flandre, se remaria à Guillaume de Dampierre, et, après elle, le Hainaut et la Flandre furent ensanglantés par la querelle des fils de ses deux maris. Les enfants de Bouchard obtinrent le Hainaut, et l'un de ses petits-fils, voulant que la réparation faite à son aïeul fût complète, alla le chercher dans son tombeau de Leuche, pour qu'on rendît à son cadavre les honneurs qu'on lui avait refusés de son vivant. La ville d'Avesnes suivit le sort de la Flandre et du Hainaut et entra, par la donation de Jean le Bon, dans le domaine des ducs de Bourgogne. Après la mort de Charles le Téméraire, demeurée fidèle à sa fille Marie, elle fut assiégée par les Français, détruite de fond en comble, et dix-sept seulement de ses plus riches habitants survécurent au massacre général. Cinq ans l'emplacement resta désert, puis

DÉPARTEMENT DU NORD

PAR V.A. MALTE-BRUN

ENVIRONS DE LILLE

Explication des Signes

- CHEF LIEU DE DEPART.
- CHEF LIEU D'ARROND.
- Chef-lieu de Canton.
- Commune.
- Archevêché.
- Route Nationale.
- Route Départementale.
- Chemin Vicinal.
- Rivière.
- Canal.
- Chemin de Fer et Station.
- Limite de Département.
- Limite d'Arrondissement.
- Limite de Canton.

Les chiffres indiquent les hauteurs au dessus du niveau de la mer.

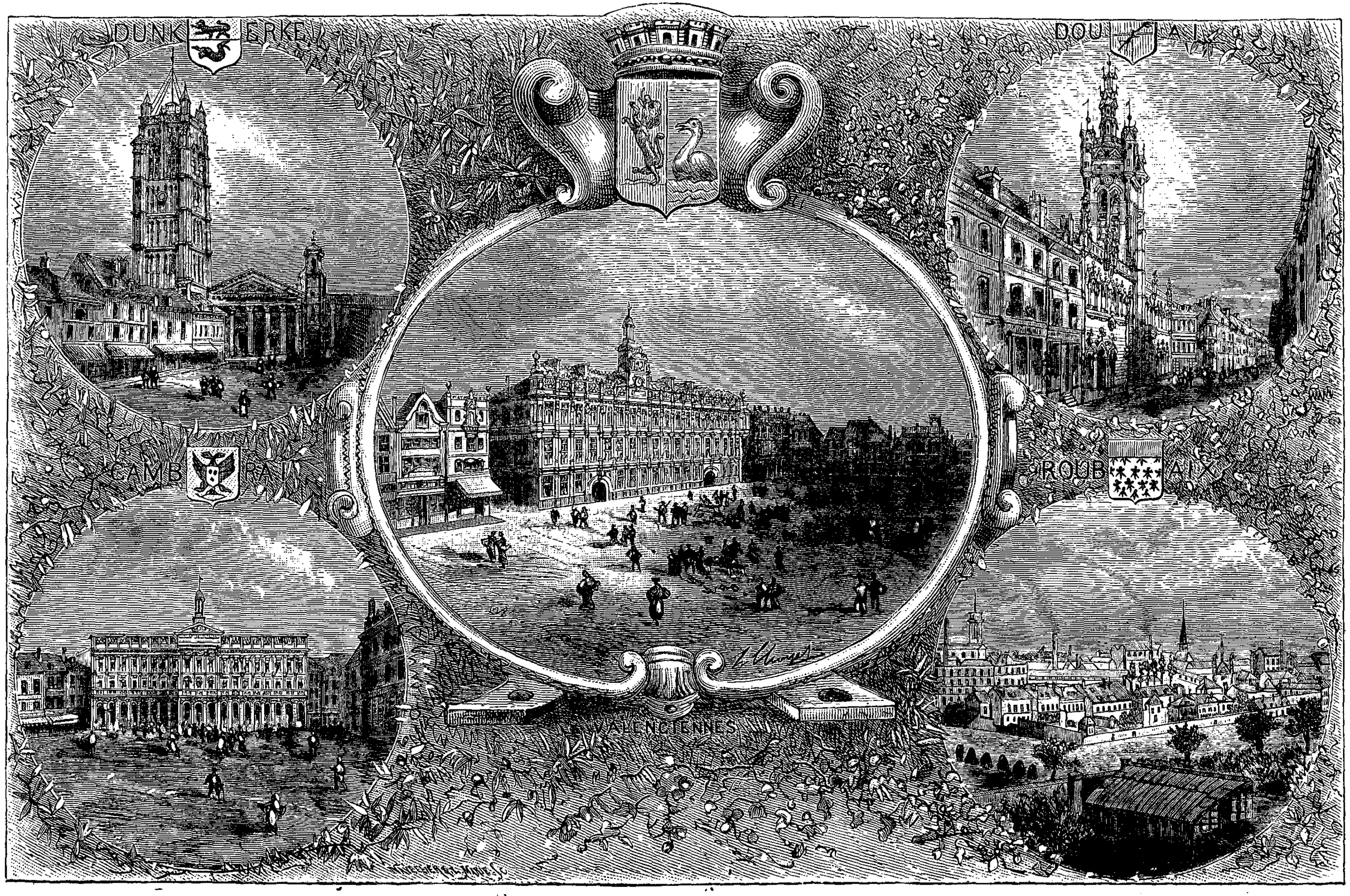
Échelle au 1/580.000

Kil. 5 4 3 2 1 0 5 10 15 Kil.

Gravé par Erhard, 11, rue Dupuy-Trouin.

J. Rouff, Editeur, 14 Cloître St. Honoré

Imprimerie Erhard frères



VUES DES PRINCIPALES VILLES DU DÉPARTEMENT DU NORD

il se repeupla peu à peu ; les armées françaises y entrèrent de nouveau en 1637, et le traité des Pyrénées la céda à la France (1659). Le 21 juin 1815, assiégée par l'armée prussienne, Avesnes résista héroïquement ; mais l'explosion de son magasin à poudre et la destruction de ses murs la forcèrent à capituler. A part son église, qui date de la Renaissance et dont la tour carrée possède un beau carillon, la ville n'offre rien de remarquable ; elle est triste et peu régulièrement bâtie.

Ses armes sont : *Bandé d'or et de gueules de six pièces, avec une ruche environnée d'abeilles au-dessus de l'écu.*

Bavay. — Bavay (*Bavacum*) est un chef-lieu de canton, situé sur une hauteur au nord de l'Hogneau, arrondissement et à 25 kilomètres au nord-nord-ouest d'Avesnes, peuplé par 1,851 habitants ; station de la ligne de Valenciennes à Maubeuge.

Son origine remonte à Jules César. C'était un assemblage de cabanes entourées de fossés. Auguste en fit le chef-lieu des Nerviens ; elle fut complètement détruite par les Huns en 385. Les voies militaires dues aux légions de César, et connues dans le pays sous le nom de « chaussées de Brunehaut, » partaient de cette ville, au nombre de huit, conduisant à Trèves, Cologne, Reims, Soissons, Amiens, Tournai, Utrecht et Gand. Après avoir joué, sous la domination romaine, un rôle de quelque importance et avoir été, sous le nom de *Bavacum*, un des premiers cantonnements des Francs, la cité des Nerviens ne fut plus, dans les siècles suivants, qu'un bourg incapable par lui-même de se défendre. Louis XI le saccagea ; Henri II, roi de France, l'incendia en 1572 ; Turenne le démantela en 1654. Le traité de Nimègue l'a définitivement attaché à la France. Des inscriptions, les restes de temples, d'aqueducs, de thermes attirent les visiteurs étrangers à ce bourg, qui n'a plus d'importance.

Les armes de Bavay sont : *d'or, à un lion d'argent ;* — aliàs : *d'argent, à un lion de gueules, chargé d'un écusson d'or, surchargé d'un lion de sable.*

Landrecies. — Landrecies, chef-lieu de canton, est une ville forte, sur la Sambre, à 16 kilomètres d'Avesnes, et qui compte 4,183 habitants ; station de la ligne du chemin de fer de Paris à Aulnoye, par Busigny (réseau du Nord). Un sire d'Avesnes construisit, en 1140, un château sur l'emplacement que la ville occupe et accorda à ceux qui vinrent s'établir autour des privilèges confirmés par ses successeurs. Vers la fin du règne de François Ier, la place, qui depuis quelques années appartenait aux Français, fut assiégée par Charles-Quint, et sa résistance fut fameuse ; l'empereur, après six mois d'inutiles efforts, fut obligé de se retirer. En 1712, la victoire du maréchal Villars à Denain sauva Landrecies, assiégée par le prince Eugène. Pendant les guerres de la Révolution, les Autrichiens s'emparèrent de cette ville, malgré une héroïque défense de ses habitants, et la détruisirent de fond en comble. Landrecies est une place de guerre de 4e classe ; elle a une église, qui renferme le tombeau de Clarke, duc de Feltre ; un hôpital militaire, des tanneries et une fabrique de genièvre ; il s'y fait un commerce assez actif de bestiaux, fromages, beurre, houblon, lin et bois. Près de cette ville est l'ancienne abbaye de Maroilles, aujourd'hui commune célèbre par ses fromages.

Les armes de Landrecies sont : *de gueules, à trois amandes d'or ;* — aliàs : *d'azur, à un château ouvert, donjonné de trois tours d'or, ajouré et maçonné de sable, posé sur une terrasse de sinople.*

Maubeuge. — Maubeuge (*Malbodium*), à 26 kilomètres d'Avesnes, sur la Sambre, station de la ligne du chemin de fer de Paris à Bruxelles, est chef-lieu de canton et place de guerre de 3e classe ; sa population est de 14,398 habitants. L'origine de Maubeuge date de la fondation d'un chapitre de chanoinesses, faite en 618 par sainte Aldegonde, fille de Valbert, comte de Hainaut. Cette ville, jadis capitale du Hainaut, eut particulièrement à souffrir de la guerre des Français et des Espagnols. Elle fut prise par Louis XIV en 1655, et le traité de Nimègue (1673) en assura la possession à la France. Ses remparts furent détruits en 1680, et elle fut de nouveau fortifiée par Vauban. Le prince de Cobourg, qui l'attaqua avec 65,000 hommes, fut forcé d'en lever le siège, par suite de la victoire remportée à Wattignies sur les Autrichiens, le 18 octobre 1793, par le général Jourdan. En juin 1815, après Waterloo, elle se rendit aux Prussiens.

Maubeuge, la ville la plus importante de l'arrondissement d'Avesnes, est bien bâtie et bien percée ; elle renferme deux églises, un couvent de femmes, un collège communal, deux hôpitaux militaires, une manufacture nationale d'armes, des forges, des fabriques de clous, des tanneries, etc.

Les armes de Maubeuge sont : *d'or, à quatre lions cantonnés, le premier et le quatrième de sable, lampassés et armés de gueules ; le deuxième et le troisième de gueules, lampassés et armés d'azur, surmontés d'une aigle de sable, becquée, languée et onglée de gueules, posée au milieu du chef, avec une crosse d'or posée en bande et brochant sur les deux lions de sable.*

Haumont. — Haumont, station de la ligne du chemin de fer de Paris à Bruxelles par Maubeuge (réseau du Nord), sur la Sambre, canton et à 4 kilomètres de Maubeuge, arrondissement et à 16 kilomètres au nord d'Avesnes, est une ville peuplée par 6,973 habitants. Son église, qui renferme des fonts baptismaux romans, date de 1500. Haumont possédait autrefois une abbaye, fondée par Dagobert, où les reliques de saint Marcel attirèrent au moyen âge une grande affluence de pèlerins. Son industrie consiste en un haut fourneau, un laminoir, une fabrique de bouteilles, une scierie de marbre, des clouteries, une brasserie, des moulins à farine et à huile.

Le Quesnoy. — Le nom de Quesnoy (*Quercetum*) s'applique à trois localités en France qu'il ne faut pas confondre : Le Quesnoy-sur-Deûle, dans l'arrondissement de Lille (Nord); Le Quesnoy-sous-Airaines, dans l'arrondissement de Montdidier (Somme), et enfin Le Quesnoy, ville fortifiée, située sur une hauteur, entre la Rhonelle et une petite rivière qui sort de la forêt de Mormal, arrondissement et à 27 kilomètres au nord-ouest d'Avesnes, station de la ligne d'Aulnoye à Valenciennes et de celle de Cambrai au Quesnoy (réseau du Nord), peuplée par 3,692 habitants. C'est cette dernière qui nous occupe.

L'époque de sa fondation est fort ancienne et remonte, s'il faut en croire quelques savants, à Aymon, père des quatre fameux contemporains de Charlemagne. Baudouin V, comte de Hainaut, l'entoura de murs et y bâtit un château vers 1350. En 1477, Louis XI l'enleva à Marie, fille de Charles le Téméraire; Maximilien, fils de l'empereur Frédéric III et prédécesseur de Charles-Quint, la reprit sur les Français. Elle avait été de nouveau fortifiée lorsque Turenne s'en rendit maître en 1654. Les Français restaurèrent et augmentèrent les fortifications ; néanmoins, le prince Eugène s'en empara le 4 juillet 1712. Villars la reprit la même année. En 1792, les Autrichiens s'en rendirent maîtres. après douze jours de tranchée ouverte ; elle rentra au pouvoir des Français deux ans plus tard. La garnison se rendit, en 1815, aux Hollandais, qui la conservèrent jusqu'au départ des alliés.

Cette ville, située en partie sur une hauteur et en partie dans la plaine qui s'étend jusqu'à la forêt de Mormal, est d'un aspect agréable ; on y remarque l'hôtel de ville, bel édifice construit en 1700; les casernes peuvent contenir 5,000 hommes; l'hôpital militaire, fondé par Louis XIV, est très vaste. Il y a aussi un hôpital civil, une filature de coton, une platinerie, deux tanneries. Le commerce consiste en chevaux, bois, fer, lin et chanvre.

Talma est né au village de Poix, à 8 kilomètres du Quesnoy.

Ses armes sont : *d'argent, à trois chênes de sinople posés de rang sur une terrasse de même, celui du milieu plus haut que les deux autres.*

Solre-le-Chateau. — Solre-le-Château, chef-lieu de canton, sur la Solre, arrondissement et à 13 kilomètres au nord-est d'Avesnes, par laquelle elle comunique avec les lignes du grand réseau du Nord, est une petite ville peuplée par 2,750 habitants.

Cette ville était autrefois défendue par un château fort flanqué de quatre tours et entouré de fossés remplis d'eau courante. En 1473, le connétable de Saint-Pol prit et brûla cette forteresse, regardée pourtant comme une des meilleures du pays. Turenne s'en empara en 1637, puis en 1656. En 1793, ce château, auquel la ville doit une partie de son nom, fut vendu et démoli. A cette époque, cette localité échangea le nom de Solre-le-Château contre celui de *Solre-Libre;* depuis, elle a repris le premier. Les troupes autrichiennes occupèrent Solre en 1793 et en 1794; les Russes en 1814; Napoléon Ier y passa, se rendant en Belgique pour inaugurer cette campagne qui se termina si lugubrement à Waterloo. On y remarque une église du xve siècle, édifice classé parmi les monuments historiques, avec une abside plus ancienne et de beaux vitraux de 1532, une petite cloche de 1280 et une plus grosse de 1612; l'hospice et la chapelle Saint-Roch, restes des vieux bâtiments de la Maison-Dieu; un hôtel de ville du xvie siècle, deux curieuses maisons en brique de la même époque. Solre possède, en outre, deux menhirs appelés *Pierres de Saint-Martin.* L'industrie y

est représentée par des clouteries, des filatures de laine, des ateliers de tissage d'étoffes, des fabriques de couvertures de laine, etc.

Cambrai (lat. 50° 10′ 39″; long. 0° 53′ 40″ E.). — Cambrai (*Cameracum*), chef-lieu de sous-préfecture, en partie sur la rive droite de l'Escaut, qui s'y divise en trois bras et réunit ses eaux pour en sortir, situé à 20 kilomètres au sud-sud-est de Douai et à 48 kilomètres au sud de Lille ; station importante des deux lignes du Nord et Flandres-Picardie ; de Béthune à Lens, Douai, Lille et Cambrai ; de Cambrai au Quesnoy ; de Paris à Cambrai, par Amiens et Chaulnes (réseau du Nord), est une ville peuplée par 22,079 habitants. Elle communique avec Saint-Quentin par le canal qui porte le nom de cette dernière ville, et est le siège d'un archevêché. C'est une place de guerre de 2e classe. Elle était autrefois archevêché, comté et duché, principauté de l'empire et souveraineté, capitale du Cambrésis ; elle ressortissait au parlement de Douai, était chef-lieu de subdélégation et de recette, gouvernement particulier, possédait une brigade de maréchaussée et comprenait plusieurs bailliages.

Cameracum, ville des Nerviens, célèbre au temps des Romains, eut, au commencement de l'invasion franque, des rois particuliers, renversés par Clovis. Elle passa dans le domaine des descendants de ce prince. Le roi Chilpéric s'y retira, en 584, avec ses trésors. Lors du partage du royaume de Lothaire, elle échut à Charles le Chauve. Les Normands remontant l'Escaut et les Hongrois envahissant la Flandre saccagèrent Cambrai à trois reprises. Cette ville eut, au xie siècle, l'honneur de donner la première impulsion au mouvement communal.

« La commune de Cambrai, dit Girault de Saint-Fargeau, s'établit par insurrection en l'année 1076. Les évêques de cette ville avaient acquis une si grande considération que, dès le ixe siècle, les empereurs d'Allemagne leur avaient concédé les droits de souveraineté sur Cambrai ; mais les bourgeois ne supportaient qu'impatiemment leur domination et étaient depuis plus de cent ans en guerre ouverte avec l'autorité épiscopale. En l'année 957, ils profitèrent de l'absence de leur évêque, qui s'était rendu à la cour de l'empereur, pour former une ligue contre lui et se jurer les uns aux autres de ne pas le laisser entrer dans la ville. L'évêque, s'étant mis en route vers Cambrai, ne tarda pas à apprendre, par le bruit public, que l'entrée de la ville lui était défendue, qu'il en trouverait les portes closes et les murailles bien gardées. Il rebroussa chemin et alla demander du secours à l'empereur contre les Cambraisiens. On lui donna une armée d'Allemands et de Flamands assez forte pour réduire la ville. A l'approche des troupes, les habitants eurent peur et, ajournant leur projet de liberté, reçurent l'évêque sans opposition. » Celui-ci attendit pour se venger que l'association des bourgeois fût dissoute, et il les punit par des cruautés inouïes, qui laissèrent de profonds ressentiments dans le cœur des bourgeois de Cambrai ; aussi, en 1024, les chanoines et tous les clercs de l'Église furent-ils expulsés et leurs maisons démolies. Après des luttes sanglantes, les bourgeois finirent par l'emporter.

La commune, reconstituée en 1095, fut encore dissoute par l'empereur Henri V et ne fut rétablie qu'un siècle plus tard, au milieu des plus grandes vicissitudes. En 1227, l'évêque Godefroy octroya une charte communale, qui fut confirmée en 1258 par Richard, roi des Romains. Dans les premières années du xve siècle, l'art de tisser la batiste y fut introduit et devint pour le Cambrésis une source de prospérité. Dans le même siècle, la possession de Cambrai fut disputée par la France au duc de Bourgogne, qui en était seigneur suzerain. Jean de Bourgogne, fils naturel de Jean sans Peur, y fut établi en qualité d'évêque en 1439 ; sa conduite donna lieu aux plus grands scandales. On rapporte qu'il osa un jour officier pontificalement avec ses trente-six fils ou petits-fils bâtards, qui le servaient à l'autel.

Louis XI s'empara de Cambrai en 1477 et la rendit à l'empereur trois ans après. En 1508, l'empereur Maximilien, le pape Jules II et le roi Louis XII y conclurent la ligue dite de *Cambrai* contre la république de Venise. Le 5 août 1529, fut signée en cette ville la paix dite *de Cambrai*, par Louise de Savoie, mère de François Ier, et par Marguerite d'Autriche, gouvernante des Pays-Bas, tante de Charles-Quint, circonstance qui la fit appeler aussi *la Paix des dames*. Ce traité eut pour base celui qui avait été signé à Madrid par le roi de France prisonnier, mais avec des modifications importantes. En 1553, Henri II, roi de France, assiégea inutilement cette ville ; elle ne fut conquise qu'en 1677 par Louis XIV et définitivement annexée à la France par le traité de Nimègue.

Cambrai eut, quelques années plus tard, l'insigne honneur de voir son siège archiépiscopal occupé par Fénelon, qui y mourut en 1715; mais aussi, par un rapprochement bizarre, le cardinal Dubois, ministre du régent Philippe d'Orléans, fut un de ses archevêques dans le XVIII^e^ siècle. Cambrai a été assiégée inutilement par les Autrichiens en 1793. A cette époque, elle a eu à souffrir la sanglante tyrannie du proconsul Joseph Lebon. C'est par Cambrai que Louis XVIII fit sa seconde entrée en France, le 26 juin 1815. En 1871, les Prussiens essayèrent de s'en emparer, mais sans succès.

Parmi les personnages remarquables nés à Cambrai, nous citerons, par ordre alphabétique : Aubry, député du Nord à la Constituante; Auger, l'un des sculpteurs qui décorèrent la porte Saint-Denis; Auvray, peintre d'histoire; Beaumarchais, littérateur; Pierre de Francheville, sculpteur, peintre et mathématicien; le médecin Engelbert Amelin; les sculpteurs Gaspard et Balthasar Marsy, Saint-Aubert, élève de Watteau.

Cambrai est une ville fortifiée, généralement bien bâtie, aux rues larges et aérées; elle occupe le versant d'une colline sur le sommet de laquelle s'élève la citadelle; ses murailles, flanquées de tours, sont percées de cinq portes, qui sont : les portes de Saint-Jean ou de Selles, au nord; de Valenciennes ou de Notre-Dame, au nord-est; de Paris ou du Saint-Sépulcre, au sud; d'Arras ou de Cantimpré, à l'ouest, et du Chemin de fer, à l'est. Cette dernière a été ouverte en 1860. La citadelle, qui date du XVI^e^ siècle, est construite à l'est de la ville, sur le Mont-des-Bœufs; elle est remarquable par ses vastes dimensions. L'esplanade, qui s'étend entre la citadelle et la ville, a été transformée en un vaste square. On y a élevé la statue de Baptiste, inventeur des tissus du même nom ou batistes.

L'église métropolitaine, commencée dans le XII^e^ siècle, bâtie en grande partie au XIII^e^ sur de vastes plans dus à Villard de Honnecourt, et achevée au XV^e^, était l'un des chefs-d'œuvre de l'architecture gothique; on admirait son magnifique vaisseau, entouré de somptueuses chapelles, sa longue flèche en pierre, percée à jour. Elle a été détruite durant la Révolution, ainsi que d'autres monuments de la piété du moyen âge; cependant la cathédrale a été reconstruite, et l'hôtel de ville, qui date du XVII^e^ siècle, a été restauré. Cet hôtel de ville, qui s'élève à l'extrémité de l'immense place d'Armes et qui portait au XI^e^ siècle le nom de Chambre de paix, a été l'objet, à diverses époques, d'additions et modifications nombreuses, en 1510, en 1544, en 1558, en 1786 et enfin en 1861. Sur le fronton existe un campanile au devant duquel sont deux statues : Martin et Martine, de la famille des Gayants, si célèbre dans les villes du nord de la France.

Cambrai possède, en outre, un musée de tableaux et une bibliothèque qui renferme plus de 40,000 volumes et un grand nombre de manuscrits. Un monument a été érigé à Fénelon dans la cathédrale.

Peu livrée à l'industrie dans les siècles passés, Cambrai fait tous les jours des progrès dans cette voie. Ses fabriques de batiste sont renommées, et les huiles, le savon, le sel, les charbons de terre sont l'objet d'un grand trafic.

C'est à *Saint-Aubert*, village voisin de Cambrai, que naquit Frédégonde dans le VI^e^ siècle.

Les armes de Cambrai sont : *d'or, à une aigle à deux têtes de sable, becquée et membrée de gueules, chargée sur l'estomac d'un écusson d'or à trois lions d'azur, 2 et 1.*

CATEAU-CAMBRÉSIS. — Cateau-Cambrésis ou Le Cateau, station de la ligne du chemin de fer de Paris à Cologne par Busigny (réseau du Nord), chef-lieu de canton, à 21 kilomètres est-sud-est de Cambrai, sur la rive droite de la Selle, a une population de 9,597 habitants. Elle avait un château, aujourd'hui presque entièrement détruit, qui servait de résidence aux archevêques de Cambrai et était autrefois fortifié.

Cette ville tire son nom du *château* qui y fut élevé, vers l'an 1000, par Herluin, évêque de Cambrai; en 1021, l'abbaye de Saint-André y fut fondée par un autre évêque; elle fut incendiée en 1113 et plusieurs fois ravagée, pillée et brûlée pendant le XIV^e^, le XV^e^ et le XVI^e^ siècle. Ruinée par une armée française, elle resta inhabitée de 1637 à 1644. Le traité de Nimègue (1678) l'acquit définitivement à la France. Les Autrichiens l'attaquèrent en 1793.

Cateau-Cambrésis est célèbre par le traité de paix qui y fut conclu, en 1559, entre la France et l'Espagne. Philippe II, dit un historien moderne que nous résumons, génie sombre et fanatique, voulait arriver à dominer l'Europe par une autre voie que son père. Son dessein était d'écraser le protestantisme, et il voulut se faire le chef armé du catholicisme, le bras séculier du saint-siège,

l'exécuteur des sentences de l'Église. Il comptait, en outre, que l'unité de religion amènerait l'unité d'empire à son profit : sa foi et son ambition étaient d'accord. Dans cette pensée, une guerre avec la France, pour quelques places sur les frontières, après la reprise de Calais par le duc de Guise (1558), lui semblait en ce moment impolitique, et il désira traiter avec Henri II, afin de l'attacher à ses projets.

Par le traité qui fut conclu, la France gardait les Trois-Évêchés (Metz, Toul et Verdun), avec leur territoire. Elle était déjà rentrée en possession de Boulogne; elle retint encore Calais, s'engageant à payer une somme de 500,000 couronnes aux Anglais, si elle n'avait pas restitué cette ville au bout de huit ans, ce qu'elle se garda bien de faire. Les rois de France et d'Espagne se rendaient mutuellement leurs conquêtes sur la frontière des Pays-Bas et en Italie, à l'exception du Piémont où Henri conserva plusieurs villes. La France cédait Thionville, Marienbourg, Montmédy, Damvilliers, le comté de Charolais et un certain nombre de places dans les Pays-Bas et en Italie, contre Saint-Quentin, Ham et Le Catelet.

Cateau-Cambrésis possède un hôtel de ville de la Renaissance; son église date du XVIII^e^ siècle. Il y a dans cette ville des fabriques de savon, d'amidon et de tabac, des raffineries de sel, des corroiries, des mégisseries et des tanneries. Elle fait commerce de batistes, linons et cuirs; enfin on y confectionne des mérinos, alépines, mousselines et tibets.

Elle a vu naître le maréchal Mortier, duc de Trévise, à qui elle a élevé une statue en bronze en 1858.

Les armes du Cateau sont : *de gueules, à un château d'argent, accompagné de deux tours, et surmontées chacune d'un donjon couvert en pointe girouette;* — aliàs : *d'azur, à un château de trois tours, ajouré et maçonné de sable.*

CAUDRY. — Caudry (*Caldriacum*), sur le petit ruisseau de la Maladrerie, station de la ligne du chemin de fer de Busigny à Cambrai (réseau du Nord), canton et à 7 kilomètres de Clary, arrondissement et à 14 kilomètres au sud-sud-est de Cambrai, est une ville peuplée par 4,752 habitants. Elle possède une église moderne dont le clocher date du XV^e^ siècle et qui renferme des reliques de sainte Maxellende, née à Bertry. La chapelle de Sainte-Maxellende est le but d'un pèlerinage fréquenté par des malades qui en attendent la guérison d'affections de la peau et d'ophtalmies. L'entrée de vastes souterrains, creusés dans la pierre calcaire, se trouve dans le cimetière.

L'industrie de Caudry consiste en une distillerie, une exploitation de sablonnières, des fabriques de tissus de coton, de lainages, de toiles de lin, de tulle, de métiers à tulle et de brasseries.

A *La Ramette*, auprès de Caudry, le 7 mai 1794, les troupes de la Républiques eurent un engagement contre celles du prince de Saxe-Cobourg.

CRÈVECŒUR. — Crèvecœur (*Crapicordium*), sur la rive droite de l'Escaut, est une petite ville du canton de Marcoing, arrondissement et à 7 kilomètres au sud de Cambrai, peuplée par 2,393 habitants.

En 717, Charles-Martel y défit les troupes de Chilpéric II. Il y existait autrefois un château fort qui, si l'on en juge par ses ruines, dut être une des plus importantes forteresses de l'époque. En 1253, le comte d'Anjou, frère de Louis IX, s'en rendit maître; plus tard, il tomba au pouvoir de Lous XI, qui le céda au comte de Charolais en 1465. Le traité de Cateau-Cambrésis l'annexa à la France en 1559. En 1793, le général Delmas s'en empara après un combat glorieux.

On remarque à Crèvecœur des débris de constructions romaines et du pont Julius, des vestiges d'une ancienne villa fortifiée, une église en partie du XVI^e^ siècle; une remarquable église moderne, pastiche réussi du style du XII^e^ siècle. L'industrie y est représentée par une tannerie et des moulins; on exploite sur son territoire des carrières et des tourbières.

SOLESMES. — Solesmes, sur la Selle, chef-lieu de canton, station du chemin de fer de Cambrai au Quesnoy (réseau du Nord), arrondissement et à 21 kilomètres à l'est de Cambrai, est une ville peuplée par 6,443 habitants. Il existait autrefois sur le territoire de cette localité une célèbre abbaye d'hommes, fondée en 705; il subsiste les restes d'un beau cloître ogival et quelques autres vestiges. Cette abbaye, qui joua un rôle assez considérable dans l'histoire du Cambrésis, dépendait de celle de Saint-Denis, près de Paris. On voit, en outre, à Solesmes, une église qui date de 1780, remarquable par ses vastes dimensions et dont la

flèche a 65 mètres de hauteur; une belle fontaine, qui a été restaurée depuis quelques années. On y a découvert en 1829 les restes d'une tour en pierre, percée de meurtrières. Cette tour appartenait jadis à une forteresse qui existait avant Pépin d'Héristal, puisque ce maire du palais la fit réparer.

Les principaux établissements industriels de Solesmes sont une fabrique de sucre, une distillerie, des ateliers de tissage à la mécanique et des moulins. Il s'y tient un franc marché le premier mercredi de chaque mois.

Douai (lat. 50° 22′ 15″; long. 0° 44′ 41″ E.). — Douai (*Duagium*, *Duacum*), chef-lieu de sous-préfecture, importante station de la ligne des chemins de fer de Paris à Douai, Valenciennes et Bruxelles, de Paris-Lille et Gand, de la ligne de Béthune et Lens par Carvin, Douai, Somain et Cambrai (réseau du Nord), place forte de premier ordre, sur le canal de la Scarpe, qui la divise en deux parties presque égales, à 21 kilomètres au nord de Cambrai et à 33 kilomètres au sud-sud-est de Lille, est une ville peuplée par 26,999 habitants.

Autrefois siège d'un parlement, d'un gouvernement particulier et d'un bailliage, brigade de maréchaussée, université, etc., elle est actuellement le siège d'une cour d'appel et d'un tribunal de première instance, de l'académie universitaire qui comprend les départements du Nord, des Ardennes, de l'Aisne, du Pas-de-Calais et de la Somme. Elle possède des Facultés des lettres et de droit, un lycée, une école normale d'instituteurs, une école primaire supérieure et professionnelle, un jardin botanique et des pépinières; il y existe, en outre, des sociétés d'agriculture, sciences et arts, etc., une chambre consultative des arts et manufactures, une bourse de commerce, une maison de justice et de correction; des hôpitaux, civil et militaire; un hospice, un orphelinat, une fonderie de canons établie en 1669 et un arsenal créé la même année.

L'origine de cette ville remonte, selon les uns, au temps de Jules César, et ne date, selon d'autres, que du VII^e^ siècle. Quoi qu'il en soit, elle était déjà fort importante sous les premiers comtes de Flandre. Vers la fin du XII^e^ siècle, durant la guerre entre la France et l'Angleterre, Douai fut prise par Baudouin, comte de Flandre, allié des Anglais. En 1200, la paix de Péronne la rendit à Philippe-Auguste. Philippe le Bel s'en empara de nouveau en 1297, et la France la conserva jusqu'en 1369, époque à laquelle elle fut rendue à Louis de Male, comte de Flandre. Philippe II, roi d'Espagne, y fonda, en 1552, une université qui a été célèbre. Louis XIV la prit en 1667; les alliés la lui enlevèrent en 1710, et Villars la reprit en 1712; le traité d'Utrecht a confirmé sa possession à la France.

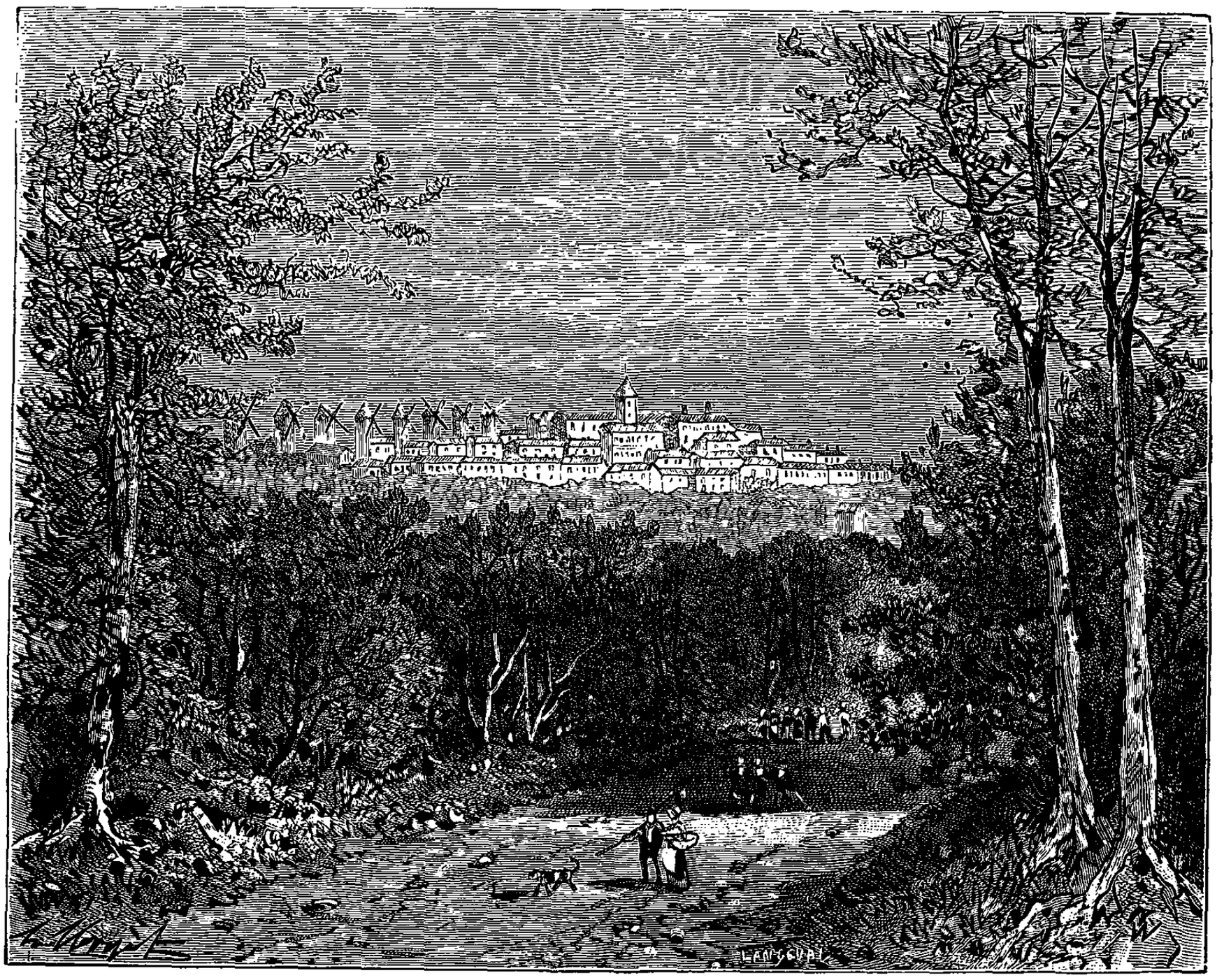
Ses redoutables fortifications sont l'œuvre de Vauban; elles ont été en partie reconstruites de nos jours. Six portes s'ouvrent dans leur enceinte : deux portes d'eau, pour l'entrée et la sortie du canal, et deux brèches pour le passage du chemin de fer. La porte de Valenciennes, située au sud, mérite seule d'être mentionnée. Un fort détaché commande le confluent de la Deûle et de la Scarpe.

Désignée, en 1790, pour être le chef-lieu du département du Nord, Douai a cédé cet honneur à Lille en 1802.

Riche autrefois en établissements religieux et en églises, Douai ne possède plus de ses monuments anciens que ses églises Notre-Dame, Saint-Pierre et Saint-Jacques, qui datent, la première du XII^e^ siècle, la seconde du XVII^e^ et la troisième de 1706. Son hôtel de ville, surmonté d'un beffroi qui appartient au style ogival de la fin du XV^e^ siècle, a été classé parmi les monuments historiques. Grande, régulière et bien bâtie, trop grande même pour le nombre de ses habitants, Douai manque d'animation. Outre les monuments ou les établissements que nous avons cités, elle possède un remarquable palais de justice, une école d'artillerie, de dessin et de musique, une bibliothèque de 50,000 volumes, un cabinet d'histoire naturelle, le plus riche du département, une salle de spectacle.

L'industrie de Douai est représentée par des ateliers de construction de machines, une fonderie, des fabriques de sucre, de tulle et de limes, d'instruments aratoires, de produits chimiques et de noir animal, une raffinerie-distillerie, des moulins, des filatures de coton et de lin, des tanneries, savonneries, brasseries, salines, une verrerie, des blanchisseries, des fours à chaux, des fabriques d'huile, de bougies et de chandelles. Son commerce consiste, outre les objets particuliers de son industrie, en grains, graines oléagineuses, farines, fontes de fer, glaces d'Aniche, bière et pains d'épices. Deux fosses pour l'extraction de la houille sont ouvertes sur son territoire.

Douai a vu naître un grand nombre d'hommes remarquables; nous allons citer, par ordre alphabétique, ceux qui sont le plus connus : Eustache



Vue de Cassel.

d'Aoust, général de division ; le peintre Jean Bellegambe, qui reçut le surnom de *Maître des couleurs ;* Jean de Bologne, célèbre sculpteur et architecte, dont la statue a été érigée à Douai sur la place Saint-Jacques ; Alexandre de Calonne, homme d'État sous Louis XVI ; l'imprimeur Jérôme Commelin, l'émule des Aldes et des Estiennes ; le vicomte Delcambre, baron de Champvert, général de brigade, et le compositeur de musique du même nom ; Mme Desbordes-Valmore, auteur et poète ; le médecin Jean Dubois ; le romancier licencieux Joseph Dulaurens ; le voyageur Jacques Le Saige ; les poètes Jean et Jacques Loys (XVIe siècle) ; le comte Merlin, lieutenant général et député, etc.

Jadis la *fête des ânes*, sorte de mascarade bizarre, était l'un des amusements du peuple douaisien, dont la fête, fixée chaque année au 7 juillet, est l'une des plus complètes et des plus joyeuses.

Les armes de Douai sont : *de gueules, au cœur saignant d'or ; percé d'une flèche posée en bande, mouvant de dextre, surmontée d'un* D *gothique d'or.*

Arleux. — Arleux, bourg de l'arrondissement de Douai, à 9 kilomètres de cette ville, compte une population de 1,688 âmes. Ce lieu n'est digne d'être mentionné qu'à cause d'un château sur le Sanset, où Jean le Bon fit enfermer, en 1356, Charles le Mauvais, roi de Navarre, après l'avoir fait arrêter à Rouen. Ce prince avait d'abord été détenu au Château-Gaillard d'Andelys. Ce fut de cette prison d'Arleux que Charles le Mauvais partit, en 1357, pour se montrer aux Parisiens, à l'instigation du prévôt des marchands, Étienne Marcel, qui voulait l'opposer au dauphin Charles (Charles V), lieutenant général du royaume, pendant la captivité de son père.

Marchiennes. — Marchiennes, sur la Scarpe et sur le canal de Décours, à 18 kilomètres à l'est-nord-est de Douai, station de la ligne du chemin

de fer de Lille à Somain, en communication avec Valenciennes par Orchies, est une petite ville de 3,432 habitants, située dans une contrée marécageuse.

Elle doit son origine à une abbaye célèbre que fonda saint Amand au VII^e^ siècle, sur les marches ou frontières de la Flandre et du Hainaut. Cette position géographique lui valut le triste privilège d'être souvent exposée aux horreurs de la guerre. Saccagée par les Normands en 851 et 879, elle fut brûlée par les Anglais en 1340; les Français la reprirent en 1477, mais ce ne fut qu'en l'incendiant de nouveau. Lors des guerres de religion, en 1566, les protestants ruinèrent l'abbaye. Enfin, en 1645, 1712 et 1793, elle tomba successivement au pouvoir des Espagnols, des Autrichiens et des Français qui la reprirent. On ne doit donc guère espérer, après des désastres si multipliés, trouver dans Marchiennes des monuments des siècles passés; en effet, les derniers restes de l'abbaye ont disparu en 1817, et le seul monument qui fixe aujourd'hui l'attention est une église moderne; citons encore la mairie, installée dans l'ancienne abbaye, dont il reste une porte et un balcon du XV^e^ siècle.

L'industrie de cette ville est représentée par des fabriques de sucre, peignage de laine, bonneterie, fabriques de tissus, chandelles, clouterie, fabriques de chapeaux, de pannes et de colle forte et raffinerie de sel; des fabriques de tulle et des filatures de lin. Ses asperges et ses arbres fruitiers sont renommés.

Les armes de Marchiennes sont : *d'or, à une escarboucle pommetée et fleurdelisée, à huit rais de sable, chargée en cœur d'un tourteau de gueules.*

SOMAIN. — Somain, canton et à 7 kilomètres de Marchiennes, arrondissement et à 17 kilomètres à l'est-est-nord de Douai, station de la ligne du chemin de fer de Paris-Douai-Valenciennes et Mons, de Somain à Orchies, est une ville peuplée par 5,110 habitants. Sa situation au point où se raccordent plusieurs lignes du réseau du Nord, celles de Douai à Valenciennes et Douai à Cambrai, son voisinage des mines d'Anzin en font une des plus importantes stations de ce réseau; au point de vue des recettes, elle occupe le huitième rang. Un embranchement, celui de Somain à Péruwelz, dessert les mines d'Anzin. Ces diverses circonstances ont fait de Somain l'entrepôt des houilles extraites dans le bassin français qui s'étend de Douai à la frontière belge; aussi a-t-il été nécessaire d'y construire une gare très vaste, avec de grands magasins et des remises pour abriter les wagons, et de la sillonner d'un grand nombre de voies pour faciliter le service.

Cette ville, comme la plupart des localités purement industrielles, n'offre aucun édifice digne de remarque; son église, qui date du XVIII^e^ siècle, a été en partie reconstruite en 1867. L'industrie y est représentée par des fabriques de sucre, de lin fin pour batistes, de briquettes, d'huile de schiste et de benzine, des distilleries, une distillerie de goudron, des fours à coke, des moulins, des brasseries et une verrerie.

Aux environs, à 2 kilomètres au nord, se trouve l'ancien prieuré de *Beaurepaire*, joli édifice du XVIII^e^ siècle, entouré de larges fossés pleins d'eau; c'est aujourd'hui une habitation particulière.

ORCHIES. — Orchies (*Origiacum, Orchesium, Orchaya*) appartenait autrefois au diocèse de Tournai, ressortissait au parlement de Douai, à l'intendance de Lille, était le siège d'une châtellenie et d'un bailliage. C'est aujourd'hui une ville peuplée par 3,575 habitants, chef-lieu de canton, arrondissement et à 18 kilomètres au nord-est de Douai, station des lignes de chemin de fer de Lille à Valenciennes, Orchies et Somain et d'Orchies à Tourcoing (réseau du Nord).

Bien qu'on ne trouve dans cette ville aucune antiquité, son origine paraît remonter à une époque très ancienne et on affirme qu'elle avait jadis une étendue beaucoup plus considérable. En 1794, elle fut prise par les Autrichiens qui la fortifièrent, mais qui ne tardèrent pas à l'abandonner à la suite de la reddition de Valenciennes. Elle est bien percée et en général bien bâtie.

Son industrie consiste en fabriques de sucre, distilleries de genièvre, brasseries, amidonneries, fabrique de savon, raffinerie de sel, teintureries, filatures de lin, importante fabrication de tuiles et de poterie de terre, tanneries, taillanderies, etc. Il s'y fait un commerce considérable de céréales, de lin et de graines oléagineuses et potagères.

Les armes d'Orchies sont : *d'argent, à un lion de sable, lampassé et armé de gueules, regardant une croisette de même, le tout enfermé dans une chaîne aussi de gueules, posée en orle.*

DUNKERQUE (lat. 51° 2″ 11″; long. 0° 2″ 23″ E.). —

Dunkerque (*Duyn Kerche*, *Dunquerca*), station terminale de la ligne du chemin de fer de Paris-Amiens-Arras-Béthune-Hazebrouck et Dunkerque (réseau du Nord), de Calais à Dunkerque par Gravelines et de Dunkerque à Furnes et Ostende, à la jonction des canaux de Furnes, de Bergues, de Bourbourg et des Moëres, port sur la mer du Nord, avec sémaphore, chef-lieu d'arrondissement, à 78 kilomètres au nord-ouest de Lille, place forte du premier ordre, moins pour l'importance de ses fortifications que pour la facilité avec laquelle ses abords peuvent être inondés, est une ville d'un aspect agréable, percée de rues propres et bien pavées, peuplée par 35,071 habitants et à laquelle l'activité du commerce donne une certaine animation. C'est surtout un port de commerce; mais la marine de l'État y possède de vastes établissements. Elle appartenait autrefois au diocèse d'Ypres, ressortissait au parlement de Paris, intendance de Lille, gouvernement particulier et siège d'amirauté.

L'origine du nom de Dunkerque est, dit-on, dans une chapelle construite par saint Éloi, *Duyn-Kerche*, en flamand *église des dunes*. La ville fut fondée en 960, par le comte Baudouin et subit de grandes vicissitudes. Philippe le Bel s'en empara dans sa guerre de Flandre, en 1299, et la conserva jusqu'en 1305. Les Anglais la brûlèrent en 1388. Tombée au pouvoir des Français en 1558, elle fut restituée aux Espagnols en 1583, puis reprise par le prince de Condé en 1646; elle fut occupée, après un siège de dix-huit jours, par l'archiduc Léopold. En 1658, Turenne la reprit, de concert avec les Anglais et malheureusement pour ces derniers. Louis XIV, comprenant l'importance de ce port, la racheta 5,000,000 livres et en fit une des places les plus fortes du royaume. Jusqu'alors Dunkerque avait été plutôt une ville flamande que française. « Son heureuse situation géographique, dit M. Aristide Guilbert dans sa remarquable *Histoire des villes de France*, en a toujours fait ambitionner la possession par les principales puissances de l'Europe; jusqu'au XVII^e^ siècle, la France, la Hollande, l'Espagne, l'Angleterre se sont disputé cette ville; tour à tour, ils l'ont assiégée, conquise et fortifiée, avec l'intention ou l'espoir d'y former un établissement durable; les États étrangers, jaloux d'occuper une si belle position, mais désireux surtout de nous en exclure; le gouvernement français, sentant combien il importait à sa grandeur politique et au développement de sa marine militaire de posséder ce port et de le tourner comme un instrument d'agression contre ses ennemis. Au milieu des luttes et des combats dont il est l'objet ou le prix, Dunkerque, ne s'appartenant jamais à lui-même et changeant jusqu'à trois fois de maître dans une seule journée, ne peut avoir un sentiment national bien arrêté; il a des répulsions et non des sympathies; il est flamand par le caractère plutôt que par le cœur, et presque toujours il obéit à ses souverains sans les aimer. Mais sa réunion à la France lui révèle ses véritables destinées, ses tendances naturelles, sa mission guerrière et patriotique. Dunkerque devient tout à coup l'un des plus héroïques soutiens de la gloire, des sentiments et des intérêts de la nationalité française. » Le célèbre Jean Bart illustra sa patrie par ses succès maritimes et son audace dans les longues guerres du grand roi jusqu'en 1702. Au traité d'Utrecht, les Anglais et les Hollandais, qui se souvenaient du mal que leur avaient fait les corsaires de Dunkerque, stipulèrent la destruction de ses remparts et le comblement de son port. Mais cette brave cité sortit de ses ruines, le port fut dégagé, et, dans les guerres de Louis XV et de Louis XVI, ses hardis navigateurs se firent de nouveau redouter; en 1756, ils prirent six cent vingt et un bâtiments anglais, et, dans les guerres de la Révolution, époque à laquelle le nom de cette ville fut changé en celui de *Dun-Libre*, les ennemis de la France apprirent de nouveau à les craindre. Assiégés en 1793 par le duc d'York, les habitants de Dunkerque opposèrent la plus courageuse résistance et furent délivrés par la victoire de Hondschoote.

La configuration de l'arrondissement de Dunkerque et sa situation maritime ont exigé d'immenses travaux de desséchement. C'est ce qu'on nomme les Watteringues.

Les Waeteringues ou Watteringues, disent à ce sujet MM. Devaux et H. Lecocq dans l'*Annuaire statistique du département du Nord (1879)*, doivent être considérées à deux points de vue, car elles comportent deux opérations inverses et d'une égale importance : le desséchement par l'évacuation des eaux surabondantes à la mer et l'alimentation du pays waeteringué, où l'eau douce fait complètement défaut au moment des sécheresses.

Les Waeteringues, qui comprennent quatre sections : celles des vallées de la Scarpe, de la Hayne et de l'Escaut, de la haute Sambre et de la haute

Deûle, sont actuellement dans une situation généralement bonne; toutefois, la première et la quatrième section laissent à désirer sous le rapport de l'écoulement des eaux. Pour la première, on espère que l'amélioration générale du bassin de l'Aa fournira prochainement à l'association les moyens de réaliser la création de débouchés directs à la mer dans le chenal de Gravelines. La quatrième est celle qui laisse le plus à désirer sous le rapport du desséchement. Le grand bassin situé au nord de la basse Colme se dessèche uniquement par le canal des Moëres, qui aboutit à Dunkerque au canal de la Cunette, lequel verse ses eaux à la mer; mais le service du port entrave fréquemment cet écoulement. L'exécution des travaux qui se font dans le port de Dunkerque remédiera prochainement à cette situation. L'association des vallées de la Hayne et de l'Escaut fonctionne dans les meilleures conditions. Dans la vallée de la Scarpe, des travaux d'amélioration sont nécessaires. Les curages des cours d'eau se font toujours avec soin; ceux qui ont été effectués en 1877 ont embrassé une étendue de 673,480 mètres.

La ville de Dunkerque est agréable; les rues sont larges, avec des trottoirs dallés; les écluses de chasse, les jetées, la tour, le port marchand, la nouvelle digue, les fortifications, l'église Saint-Éloi, l'église Saint-Martin, la chapelle de Notre-Dame, les dunes, la bourse, le musée, la salle de spectacle, le Casino, la bibliothèque, riche de 20,000 volumes, la tour des Pilotes sont les monuments les plus remarquables. La tour du Phare, qui avait été rasée en 1713, a été reconstruite; elle a 270 marches, et de sa plate-forme on voit à dix lieues à la ronde. Le carillon de Dunkerque est célèbre.

Le transit des céréales est un élément très important du commerce de Dunkerque, qui comprend, en outre, l'exportation des fruits, des légumes et du beurre pour l'Angleterre, des bois de construction, des lins teillés du pays et de la Belgique, des huiles et graines de colza, des tourteaux. Parmi les principaux articles d'importation, citons le sel, le vin, des plombs de l'Espagne et du Portugal, des soufres de la Sicile, des bois de mâture et de construction de la Suède et de la Norvège, du lin, de la potasse et du suif de la Russie.

Le nombre des navires entrés et sortis de Dunkerque, en 1877, a été de 5,979, jaugeant ensemble 1,425,370 tonneaux et portant 1,255,370 tonnes de marchandises; le tonnage moyen a été de 239. Le nombre des navires entrés et sortis s'est divisé de la manière suivante : français, 2,478; étrangers, 3,201.

Le nombre des navires affectés à la pêche de la morue d'Islande a été à Dunkerque de 128, jaugeant 12,295 tonneaux, montés par 1,850 marins; les produits ont été de 53,950 quintaux, d'une valeur de 3,700,000 francs.

La pêche côtière occupait 60 bâtiments portant 263 hommes d'équipage. Le produit a été de 8,240 quintaux métriques, d'une valeur de 824,000 francs.

Le nombre des navires construits ou réparés et lancés en 1877 a été, à Dunkerque, de 11, jaugeant ensemble 1,643 tonneaux.

Les navires naufragés ou échoués ont été au nombre de 18 dans les parages de Dunkerque.

Les bateaux à vapeur français naviguant sur mer, qui ont leur station à Dunkerque, sont au nombre de 24. Des bateaux à vapeur étrangers ont aussi leur station dans le même port : de Dunkerque à Londres par la Tamise; de Dunkerque à Hull; de Dunkerque à Leith-Édimbourg; de Dunkerque à Goole; de Dunkerque à Grangemouth; de Dunkerque à Rotterdam.

Une condition avantageuse importante que présente le port de Dunkerque consiste dans la communication facile et continue avec les voies navigables de l'intérieur de la France et de la Belgique.

L'industrie est représentée, à Dunkerque, par divers établissements considérables; outre les filatures de lin, de chanvre, de jute et de coton, une usine pour la dessiccation des légumes, des fabriques d'huile de foie de morue et de filets de pêche, des forges et fonderies, des chantiers de construction, des corderies, des amidonneries, des savonneries, des corroiries, des brasseries et des distilleries.

La ville de Dunkerque a été complètement transformée depuis trente ans; on ne peut se faire une idée exacte de cette transformation qu'en se reportant à l'époque où deux mille caves en saillie sur la voie publique empêchaient la circulation. On a construit une nouvelle église, un temple protestant et un hôpital; on a assaini un quartier dont l'insalubrité était proverbiale; on a restauré le collège et on a achevé une salle de spectacle qui est la plus belle du département. Le déplacement des fortifications, avec agrandissement de l'enceinte fortifiée vers la mer, a donné à la ville une extension de superficie considérable, qu'on peut évaluer à vingt-cinq hec-

tares. Une voie de circulation générale a été créée au travers de l'ancien parc de la Marine, entre le quai des Hollandais et l'écluse de Bergues; le quai ouest du bassin de la Marine a été élargi par la démolition de l'ancienne Corderie. Les constructions se multiplient et nombre d'habitations ont été exhaussées. L'aspect général de la cité dunkerquoise est enfin en rapport avec le développement de son port.

Actuellement, le port de Dunkerque comprend, outre son chenal, son avant-port et son port d'échouage, trois bassins à flot, quatre canaux et un bassin de chasse. Mais, pour le mettre à la hauteur des besoins de la navigation et du commerce, il faudrait encore dépenser 60 millions, améliorer et approfondir l'entrée du port, étendre le bassin à l'ouest, de manière à mettre à la disposition du commerce 7 à 8,000 mètres de quais à flot; achever le bassin du commerce et l'arrière-port; enfin élargir l'avant-port et le bassin d'échouage. Lorsque ce projet sera exécuté (10 millions ont été dépensés en 1879-1880 pour la construction de bassins, de digues, etc.), le port de Dunkerque pourra, grâce à ses dimensions, lutter avec celui d'Anvers et reconquérir son ancienne splendeur.

Outre Jean Bart, à qui Dunkerque a érigé une statue en bronze, par David d'Angers, cette ville a vu naître l'historien Faulconnier, le compositeur Voëts et l'amiral Roussin.

Les armes de Dunkerque sont : *coupé; le chef d'or, au lion passant de sable; la pointe d'argent, à un poisson ou dauphin couché d'azur, posé en fasce, crêté et oreillé de gueules.*

Le *canal de Dunkerque à Furnes* est creusé en partie dans le département du Nord, en partie en Belgique. De Dunkerque à Furnes, il a 14,085 mètres pour la partie française, et 10,580 mètres de Furnes à Nieuport. Il se prolonge de Nieuport à Ostende sur un parcours de 27,305 mètres.

Mardyck. — Mardyck, aujourd'hui village sans importance peuplé par 449 habitants, près de la mer, au milieu de vastes dunes, dans le canton ouest et à 10 kilomètres à l'ouest de Dunkerque, était autrefois une ville célèbre. A l'époque de la conquête romaine, c'était le plus profond et le plus large des ports de cette côte. Elle est désignée, dans la *Notice de l'empire*, sous le nom de *Marcis in littore Saxonico;* une voie militaire y conduisait. « En 943, écrit M. Augustin Chevalier dans l'*Histoire des villes de France*, elle fut prise, pillée et brûlée par les Normands. L'évêque Spenser la saccagea en 1382, ainsi que Dunkerque et Gravelines. Les habitants avaient trempé cependant dans la rébellion de presque toutes les cités environnantes contre leur souverain, Louis de Male; aussi, en 1384, firent-ils leur soumission à Philippe le Hardi, duc de Bourgogne, devenu comte de Flandre. Quelques jours avant la bataille de Gravelines, un détachement de cavalerie française poussa jusqu'à Mardyck et la dévasta (1558). » La place étant tombée au pouvoir des Espagnols, les Français l'assiégèrent et s'en rendirent maîtres. Un an plus tard, un traître la livrait de nouveau aux Espagnols, et ce ne fut qu'après un siège long et meurtrier que le duc d'Orléans finit par la reprendre. En 1652, les troubles de la Fronde permirent à l'ennemi de la ressaisir. Turenne la reprit en 1657. Le traité des Pyrénées (1659) en assura la possession définitive à la France. Forcé, en 1713, de combler le port de Dunkerque, Louis XIV essaya de contre-balancer cette perte en créant à Mardyck un port rival. Un canal intérieur fut construit en même temps pour le relier à Dunkerque; mais l'Angleterre et la Hollande réclamèrent avec tant de vivacité que le port de Mardyck fut comblé comme l'avait été celui de Dunkerque. Depuis cette époque, cette ville n'a fait que décroître, et, en 1766, sa population était réduite à 120 habitants. Le canal creusé par Louis XIV, long de 3,500 mètres, est devenu impraticable, excepté dans Dunkerque; il ne sert plus qu'à retenir les eaux de chasse.

Mardyck possède une église ogivale très ancienne, avec une tour carrée surmontée d'une flèche; cet édifice a été reconstruit en partie en 1579.

Rosendaël. — Rosendaël, canton est, arrondissement et à 3 kilomètres à l'est de Dunkerque, à 2 kilomètres de la ligne du chemin de fer de Dunkerque à Furnes, est un gros bourg peuplé par 4,391 habitants. Il doit son nom aux maisons de campagne et aux jardins qui parsèment son territoire. Dépendant autrefois de la commune de Coudekerque-Branche, il ne possédait, il y a trente ans, qu'une vingtaine d'habitants et a été érigé en commune distincte en 1860.

Bergues. — Bergues-Saint-Winoc, au point de jonction du canal de la Colme avec deux autres

canaux se dirigeant vers Dunkerque et vers Furnes, station de la ligne du chemin de fer d'Hazebrouck à Dunkerque (réseau du Nord), chef-lieu de canton, arrondissement et à 8 kilomètres au sud-sud-est de Dunkerque, est une place de guerre de deuxième classe, peuplée par 5,368 habitants.

Bergues faisait autrefois partie du diocèse d'Ypres, ressortissait au parlement de Douai, intendance de Lille, gouvernement particulier, bailliage, vicomté et châtellenie. Elle doit son origine au château de Berg, où saint Winoc se retira en 902; elle porta d'abord le nom de *Groen-Berg* (montagne verte), et fut entourée de fortifications par le comte de Flandre Baudouin le Chauve. Un magnifique monastère y fut construit par Baudouin IV, sous le patronage de saint Winoc. En 1083, un terrible incendie la consuma ainsi que l'abbaye; le même fléau la dévora en 1123 et en 1215. Les Français la prirent en 1302 et la gardèrent jusqu'en 1328; saccagée par les Anglais en 1383, elle tomba en 1385 aux mains du duc de Bourgogne, Philippe le Hardi, qui la releva de ses ruines et l'entoura de nouveaux ouvrages de défense. Elle fut encore réduite en cendres par un incendie en 1494; en 1558, le maréchal de Thermes l'assiégea et la prit, massacra la population, brûla la cité et l'abbaye de Saint-Winoc. Le roi d'Espagne Philippe II releva ses fortifications, et, grâce à l'énergie de ses habitants, elle redevint une des plus belles villes des Flandres. Turenne s'en empara en 1658; mais le traité des Pyrénées la rendit à l'Espagne en 1660. Louis XIV la prit par capitulation en 1667, et la paix d'Aix-la-Chapelle la concéda définitivement à la France.

Solidement fortifiée par Vauban, elle a pu résister avec succès aux Anglais, qui l'assiégèrent en 1791. Les travaux de Vauban ont été complétés, au sud, par le fort Suisse; au nord, par le fort Lapin. Le fort Saint-François, à 3 kilomètres de la place, commande la route et le canal de Dunkerque.

Il y a peu d'années encore, Bergues et les environs étaient décimés par les fièvres paludéennes, qu'occasionnait l'humidité de la contrée marécageuse au milieu de laquelle elle est située. De récents travaux de desséchement ont fait disparaître, avec cette cause d'insalubrité, les maladies endémiques qui en étaient le funeste résultat.

Bergues possède une belle église dédiée à saint Martin, reconstruite en briques au XVII^e^ siècle, dans le style ogival. Le beffroi, classé parmi les monuments historiques, est un des plus beaux du département du Nord. L'ancienne abbaye bénédictine de Saint-Winoc, fondée au XI^e^ siècle, sécularisée en 1792, a été complètement démolie, à l'exception de deux tours; son emplacement est aujourd'hui occupé par la promenade Saint-Pierre et le champ de Mars. Citons encore l'hôtel de ville, reconstruit en 1867, et qui renferme un petit musée de tableaux et une bibliothèque communale de 6,000 volumes.

Bergues est unie à Dunkerque par un canal de 8,356 mètres; elle a un petit port. Son industrie est représentée par des tanneries, des corroiries, des fabriques d'huiles et de chapeaux, des fabriques de savon, de tabac et de poterie, des raffineries de sel et de sucre. Elle est l'entrepôt des dentelles qui se fabriquent aux environs et fait en grains, lin, bestiaux, fromages et beurres un commerce considérable; son marché aux grains, quoique inférieur à celui d'Arras, est un des plus importants de la région septentrionale de la France

Les armes de Bergues sont: *parti, le premier d'argent, au lion de sable; le deuxième d'argent, à la fasce de sable, et un clou de même en pointe, au franc-quartier d'or, au lion de sable, à la bordure de gueules.*

Bourbourg. — Bourbourg ou Bourbourg-Ville, chef-lieu de canton, sur le canal de son nom qui fait communiquer l'Aa avec le port de Dunkerque, station des lignes de Calais à Dunkerque par Gravelines et de Paris à Saint-Omer et Gravelines, arrondissement et à 20 kilomètres au sud-sud-ouest de Dunkerque, est une petite ville peuplée par 2,477 habitants.

Son origine remonte à une époque reculée. Au commencement du X^e^ siècle, elle fut entourée de murs et de fossés par Baudouin le Chauve. Vers 1100, un couvent de bénédictines y fut fondé par Clémence de Bourgogne, femme de Robert de Jérusalem, comte de Flandre. Les Anglais s'en rendirent maîtres, pour peu de temps, il est vrai, en 1383. Prise par Desquerdes en 1487, elle tomba aux mains des Français en 1647. Ceux-ci ne tardèrent pas à l'abandonner; mais Turenne la reprit en 1657. Le traité des Pyrénées (1659) l'acquit définitivement à la France.

Il ne reste rien à Bourbourg de son ancien château fort, démoli en 1528. Sur l'emplacement du monastère fondé par Clémence de Bourgogne, on a découvert, en 1841, des fragments de sculptures, des pierres tombales et des carreaux émaillés qui

datent du XIIIe siècle. Son église remonte au XVIe et au XVIIe siècle; l'hôtel de ville, de construction moderne, renferme une bibliothèque de 5,000 volumes. Cette ville possède, en outre, un hospice et une station d'étalons. Son industrie est représentée par une minoterie à vapeur, un atelier de construction de machines agricoles, des brasseries, une malterie, corroirie, tannerie, fabrique d'huile. Ses marchés aux bestiaux sont très fréquentés.

Cette ville est la patrie de l'abbé Brasseur de Bourbourg, ancien missionnaire, américaniste distingué, auquel on doit plusieurs ouvrages sur l'Amérique antécolombienne.

A 1 kilomètre au sud de Bourbourg-Ville se trouve BOURBOURG-CAMPAGNE, localité peuplée par 2,495 habitants, sur le canal de Bourbourg, et qui possède des blanchisseries, des distilleries, des moulins et des fours à chaux.

Le *canal de Bourbourg*, qui a son point de départ dans l'Aa et qui se termine à Dunkerque, sur le canal de Mardyck, a été creusé en 1760. Sa longueur est de 21 kilomètres. La concurrence du chemin de fer du Nord a fait baisser dans des proportions considérables le mouvement commercia qui s'y opérait autrefois.

Les armes de Bourbourg sont : *d'azur, à trois tierces d'or, et un chef de même, chargé d'un lion de sable.* L'ancienne châtellenie de Bourbourg portait : *tiercé en fasce, au 1er d'or, à une croix ancrée de gueules, cantonnée, au premier canton, d'un lion de sable; au 2e d'or, à un oiseau de sable, et au 3e d'argent, à une croix de gueules.*

GRAVELINES. — Gravelines (*Gravencngæ, Gravelina*), à 2 kilomètres de l'embouchure de l'Aa dans la mer du Nord, chef-lieu de canton, arrondissement et à 20 kilomètres à l'ouest de Dunkerque, port avec sémaphore et feu fixe, station de la ligne du chemin de fer de Calais à Dunkerque par Gravelines, et de Paris-Hazebrouck et Saint-Omer se prolongeant sur Boulogne ou Calais (réseau du Nord), place de guerre de deuxième classe, est une ville peuplée par 7,833 habitants.

En 1877, le nombre des navires entrés et sortis a été de 691, jaugeant ensemble 68,617 tonneaux et portant 44,500 tonnes de marchandises. Le nombre des navires entrés et sortis s'est divisé comme suit : français, 557; étrangers, 134. Le nombre des navires affectés à la pêche à la morue d'Islande a été de 8, avec 148 hommes d'équipage. La pêche côtière occupait à Gravelines 89 navires, montés par 623 marins; le produit a été de 25,132 quintaux, estimés 1,035,300 francs. En 1877, il a été construit ou réparé dans ce port 9 navires, d'une capacité totale de 429 tonneaux, et 4 navires se sont perdus dans sa circonscription.

Elle appartenait autrefois au diocèse de Saint-Omer, ressortissait au parlement de Paris, à l'intendance de Lille, était chef-lieu d'une subdélégation et gouvernement particulier.

L'origine de Gravelines date du XIIe siècle; Thierry, seizième comte de Flandre, la fonda, y établit un havre et y conduisit les eaux de l'Aa. Les Anglais la ruinèrent en 1383; elle se rétablit, et, en 1405, elle entra dans les possessions du duc de Bourgogne. Charles-Quint y fit construire, en 1526, un château fort qui fut détruit dans les guerres suivantes. « Ce fut près de Gravelines, disent les auteurs de la *Statistique archéologique du département du Nord*, qu'eut lieu, en 1558, la bataille de ce nom, où le comte d'Egmont se vengea contre l'armée française du pillage et des excès commis peu auparavant par le maréchal de Thermes à Dunkerque, à Bergues et dans tout le pays. » Cette ville fut prise par Gaston d'Orléans en 1644 et reprise par l'archiduc Léopold en 1652. Les Français s'en rendirent maîtres en 1658; depuis cette époque elle leur est restée en vertu du traité des Pyrénées (1659).

La ville, petite, mais régulière, renferme une église, où l'on remarque un tombeau sculpté par Girardon; un couvent de femmes, un hôpital militaire, des poudrières à l'abri de la bombe, une bourse de commerce, une raffinerie de sel et un chantier de construction pour les petits bâtiments de commerce. Bien que le port soit petit et peu profond, il s'y fait un commerce actif en bois du Nord et en liquides. Gravelines possède des chantiers de construction de navires et des magasins de salaison. Elle fait avec l'Angleterre un important commerce d'œufs et de pommes.

Les armes de Gravelines sont : *d'or, à un lion de sable, lampassé de gueules, à la bordure endentée, aussi de gueules, et entourée d'une chaîne d'or chargée de quatre serrures ou cadenas plats, en forme d'écussons d'argent, percés de sable et posés à chacun des quatre coins.*

Hondschoote. — Hondschoote, chef-lieu de canton, arrondissement et à 23 kilomètres au sud-est de Dunkerque, est une ville peuplée par 3,586 habitants, sur un embranchement du canal de Bergues à Furnes. Son origine paraît remonter au xe siècle. Elle fut incendiée en 1383, lors de l'expulsion des Anglais des Flandres. Elle se releva de ce désastre; mais, en 1558, une colonne française la dévasta. Deux nouveaux incendies la détruisirent presque entièrement en 1576 et en 1582; la peste la dépeupla, et, en 1708, les Hollandais la brûlèrent et y commirent des cruautés inouïes. Elle ne se releva plus de ces derniers coups : sa population, qui s'élevait au xvie siècle à 22,000 habitants, est descendue au chiffre que nous avons donné ci-dessus.

Toutefois, le nom de Hondschoote passera à la postérité; en effet, c'est sous les murs de cette ville que le général républicain Houchard défit complètement l'armée anglaise, le 8 septembre 1793. Dans les premiers jours du mois de septembre de cette année, le prince de Saxe-Cobourg occupait, sur notre frontière du nord, les places de Condé, de Valenciennes et du Cateau, et il avait déjà sommé Cambrai d'ouvrir ses portes; Dumouriez était passé à l'ennemi. Les Anglais, qui convoitaient Dunkerque, en exigèrent le siège; le duc d'York s'établit devant cette ville, tandis que le prince de Saxe-Cobourg bloquait Le Quesnoy. Le général Houchard réunit alors, au camp de Gavrelle, toutes les forces disponibles, en attendant le renfort que lui envoyait Carnot; malgré tout, il n'avait guère que 60,000 hommes à opposer à une masse de plus de 160,000 combattants de l'armée coalisée, dispersés, il est vrai, du Quesnoy à la Moselle. Dunkerque se défendait vaillamment, et les travaux des assiégés étaient lents et pénibles. Après une démonstration sur Menin, Houchard se décida à marcher de front sur le corps anglais commandé par le maréchal Freytag, qui se replia derrière l'Yser, et, à la suite de divers engagements, l'ennemi se dirigea sur Hondschoote. On se battait depuis deux jours; le général français laissa ses troupes se reposer le 7 septembre et résolut de tenter une attaque décisive le jour suivant. Dès le matin du 8, l'action s'engagea par un feu d'artillerie et de mousqueterie, opiniâtrément soutenu de part et d'autre. La valeur seule devait décider de la victoire, dans ce pays coupé de haies et de canaux. Toutefois, ce ne fut qu'après plusieurs attaques successives que les Français réussirent à se rendre maîtres des positions de l'ennemi, qui se retira précipitamment sur Furnes. Le duc d'York, forcé de lever le siège de Dunkerque, s'y rencontra avec le maréchal Freytag, après avoir abandonné son artillerie, ses bagages et ses munitions.

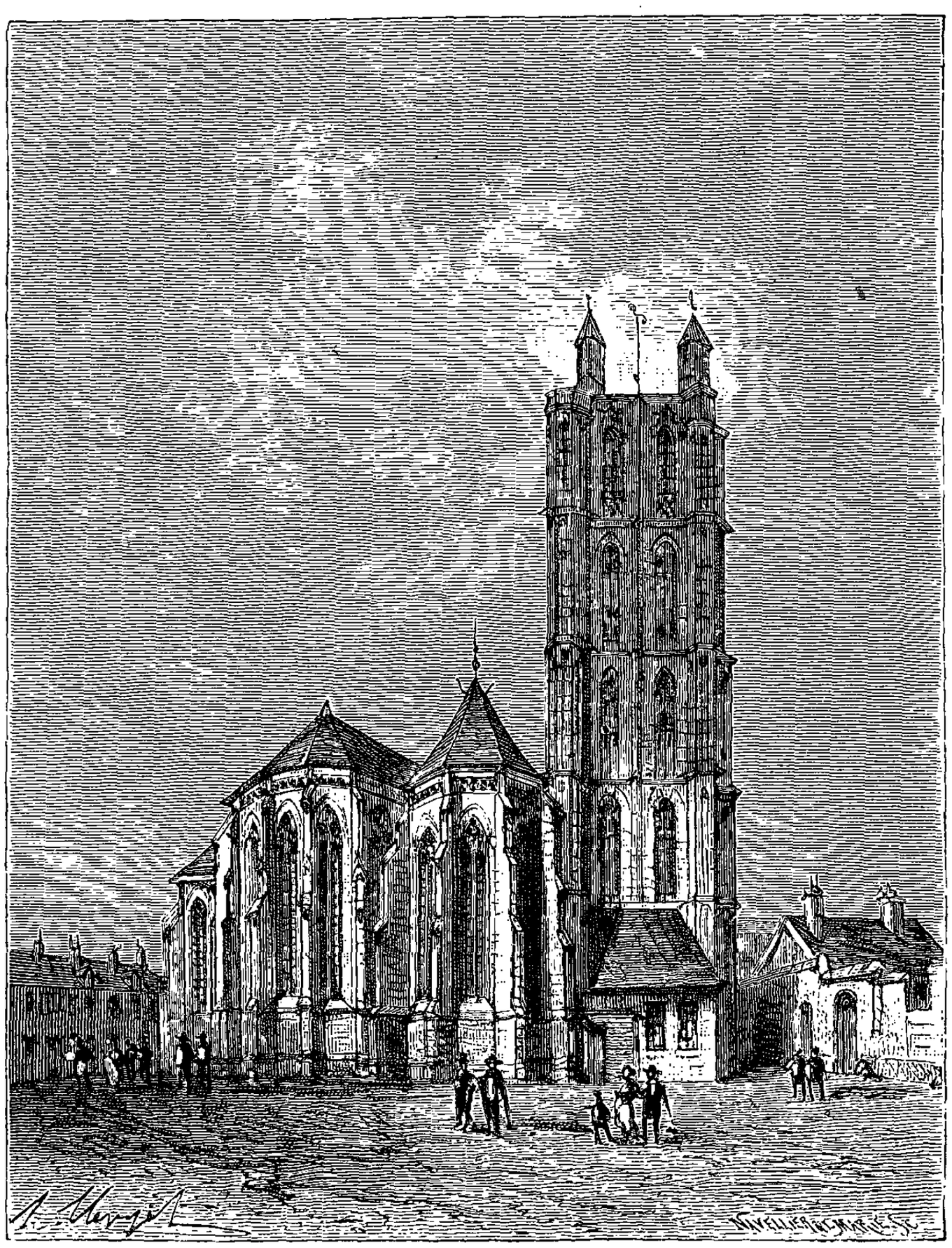
La journée de Hondschoote, dans laquelle les Anglais perdirent plus de 6,000 hommes, changeait la face des affaires, décidait du sort de la campagne et inaugurait les succès qui signalèrent pour nos armes l'année suivante.

Le seul monument remarquable que possède cette ville est son église, du xive siècle, avec une tour surmontée d'une belle flèche. Son industrie consiste en filatures de lin, moulins à farine et à huile, tanneries et blanchisseries.

Les armes de Hondschoote sont : *d'hermine, à une bande d'argent, chargée de trois coquilles de sable.*

Wormhoudt. — Wormhoudt, chef-lieu de canton, arrondissement et à 20 kilomètres au sud-sud-est de Dunkerque, à 4 kilomètres au sud-est de la station d'Esquelbecq, qui la fait communiquer avec la ligne du chemin de fer d'Hazebrouck à Dunkerque, est une ville peuplée par 3,759 habitants, située sur la Peene et l'Yser, lequel la traverse, et dont les bords offrent des sites véritablement enchanteurs. Comme un grand nombre d'autres, cette ville doit son origine à un monastère qui y fut fondé vers la fin du viie siècle. Le seul édifice remarquable qu'elle possède est l'église Saint-Martin, en grande partie du xvie siècle et où l'on voit quelques tableaux assez intéressants. L'industrie de Wormhoudt est représentée par des ateliers de filage et de tissage de lin, des blanchisseries de toiles, des tanneries, des brasseries, des fabriques d'huile et de poterie, une raffinerie de sel et des moulins à farine; il s'y fait un commerce de blé, d'avoine, de fèves et de lin.

Hazebrouck (lat. 50° 43′ 12″; long. 0° 11″ 55″ E.) — Hazebrouck, chef-lieu de sous-préfecture, à 26 kilomètres au nord-ouest de Lille, sur la petite rivière de Bourre qui communique avec la Lys, siège d'un tribunal de première instance, est une ville assez bien bâtie, située dans un territoire fertile et peuplée par 9,857 habitants; station de la ligne du chemin de fer de Paris-Amiens-Arras-Béthune-Hazebrouck-Dunkerque et Calais, et de Paris-Haze-



Église de Bergues.

brouck-Saint-Omer et Gravelines (reseau du Nord). C'est là que se rencontrent les trains venant de Paris, de Lille, de Dunkerque, de Calais et de Poperinghe (Belgique), ou qui se dirigent vers ces villes.

Hazebrouck tire son nom de deux mots celtiques : *haze,* lièvre et *broek,* marais, parce qu'elle était située dans un pays giboyeux et entourée de marais qui ont été desséchés. Elle appartenait autrefois au diocèse de Saint-Omer, ressortissait au parlement de Douai et avait le titre de subdélégation en Flandre. Elle eut des comtes particuliers.

La ville, petite, est d'un aspect agréable ; un canal, une route nationale et une route départementale en font le centre et le marché des places environnantes. On y remarque l'église Saint-Nicolas, dont la flèche, construite de 1490 à 1520, a 80 mètres.

On trouve, en outre, à Hazebrouck : l'hôtel de ville, bâti de 1807 à 1820; un collège, une halle, un magasin aux tabacs; l'hospice, un couvent de capucins fondé en 1854 et occupé par une institution d'enseignement. Cette ville possède une chambre consultative d'agriculture et un conseil de prud'hommes. Son industrie consiste en une filature de lin, des teintureries, des savonneries, des moulins à blé et à huile et des tanneries. On cultive sur son territoire le tabac, le lin et le houblon, et elle fait un commerce de fils, toiles, cuirs tannés, savons, tabacs et beurres.

On donne le nom de *canaux d'Hazebrouck* à quatre canaux d'un développement de 24,301 mètres, qui font communiquer cette ville avec la Lys, laquelle est une rivière navigable; ce sont : le canal d'Hazebrouck, qui a 5,845 mètres et rejoint les canaux de la Nieppe et de Préavin à La Motte-aux-Bois; le canal de la Nieppe, qui mesure 9,129 mètres et va de La Motte-aux-Bois à Thiennes-sur-la-Lys; le canal de Préavin, d'une longueur de 2,181 mètres et qui rejoint le canal de la Bourre; celui-ci n'est autre chose que la Bourre canalisée: il se jette dans la Lys à Merville.

Les armes d'Hazebrouck sont : *d'argent, à un lion de sable, lampassé de gueules, tenant de ses deux pattes de devant un écusson d'or, chargé d'un lièvre courant en bande au naturel.*

Bailleul. — Bailleul (*Balliolum;* en flamand *Baillœil*, Belle), chef-lieu de deux cantons, sur une hauteur près de la rive gauche de la Meterbecque, arrondissement et à 12 kilomètres à l'est d'Hazebrouck; station de la ligne du chemin de fer de Lille à Calais par Armentières et Hazebrouck (réseau du Nord), est une jolie ville, aux rues bien percées, bordées de maisons construites avec goût, et peuplée par 12,968 habitants.

Elle dépendait autrefois du diocèse d'Ypres, ressortissait au parlement de Douai, était le siège d'une intendance et d'un présidial.

Elle fut fondée, dit-on, par une émigration considérable des Nerviens de Bavay, qui abandonnèrent leur ville lors du siège qu'en fit Jules César. Les Normands démolirent son château en 882. Fortifiée de nouveau, elle fut saccagée six fois du XIII^e^ au XIV^e^ siècle et entièrement brûlée en 1585, puis incendiée par les Français en 1653. En février 1814, Bailleul a vu passer un corps de Cosaques se dirigeant vers Paris.

Cette ville possède deux églises, dont l'une, celle de Saint-Wast, date du XII^e^ siècle, et l'église Saint-Amand, qui date de 1650; un hôtel de ville avec beffroi et un musée; un hôpital et un hospice de vieillards.

Son industrie consiste en dentelles, fils, cordons, savons noirs, tabacs, faïences, poteries, tuiles. Elle a des tanneries et des distilleries d'eau-de-vie de grain. Les fromages et les beurres de Bailleul sont réputés pour leur excellente qualité. Le houblon est cultivé avec succès sur son territoire.

Les armes de Bailleul sont : *de gueules, à la croix de vair contre-vairée, au premier canton d'or, au lion de sable.*

Cassel. — Cassel (*Castellum Morinorum, Castellum Menapiorum*), chef-lieu de canton, arrondissement et à 9 kilomètres au nord d'Hazebrouck, station de la ligne du chemin de fer de Paris-Amiens-Arras-Béthune-Hazebrouck-Dunkerque et Calais, est une ville peuplée par 4,291 habitants. Elle est située sur une montagne conique isolée au milieu d'une vaste et riche plaine et offre un des plus vastes panoramas du monde; car, par un temps calme et sercin, on aperçoit, sans le secours d'aucune lunette, trente-deux villes fortes et près de cent bourgs, dont les tours et les clochers s'élèvent au-dessus des bouquets d'arbres qui les entourent et couvrent au loin la plaine.

Elle appartenait jadis au diocèse d'Ypres, ressortissait au parlement de Douai et à l'intendance de Lille, était siège d'une châtellenie et d'une subdélégation. Le nom latin de cette ville indique son ancienneté, et des monnaies trouvées dans ce lieu attestent le séjour qu'y firent les Romains. Elle était autrefois fortifiée; mais elle fut tant de fois prise, perdue, reprise et pillée qu'il ne lui resta aucune défense. Les trois batailles qui y furent livrées, et dont un monument consacre le souvenir, ont, sous trois Philippe de France, rendu son nom célèbre. Dans la première (1070), Philippe I^er^ et la comtesse Richilde furent défaits par l'usurpateur Robert le Frison. Philippe de Valois remporta à la deuxième (1328) une victoire complète. La victoire de Cassel, dit un historien, donna à la nouvelle maison royale la sanction de la gloire. Les Flamands avaient mis sur leurs drapeaux un coq, avec cette fière devise :

Quand ce coq icy chantera,
Le roi trouvé cy entrera.

Ils avaient pris position sur une colline des environs de Cassel. On eut la prudence de ne pas les attaquer. Ils perdirent patience en voyant leur pays livré aux flammes et descendirent en plaine, où la chevalerie en tua 13,000. La troisième bataille de Cassel eut lieu le 13 avril 1677; le duc Philippe d'Orléans y défit une armée de 30,000 Espagnols et Hollandais, commandés par le prince d'Orange. Le traité de Nimègue (1678) a réuni cette ville à la France.

Cassel a deux sources abondantes qui suffisent

à ses besoins. On y fait un grand commerce de bestiaux, et elle a des fabriques de dentelles, de bas, de chapeaux, d'huile, de poterie de terre et une raffinerie de sel. Parmi ses édifices publics, on remarque l'église paroissiale, dont on fait remonter la construction à l'an 1290; l'ancien hôtel de ville, l'hôtel de la noble cour de Cassel, aujourd'hui la mairie. Outre quelques restes de fortifications romaines, Cassel a conservé trois de ses anciennes portes : celles d'Ypres, d'Aire et de Bergues.

Les armes de Cassel sont : *d'or, à une épée de sable posée en pal, côtoyée de deux clefs adossées de même.*

Merville. — Merville (*Menariacum, Maurontivilla*), sur la Lys, la Clarence et la Bourre, station de la ligne du chemin de fer de Lille-Armentières-Berguette et Saint-Omer (réseau du Nord), chef-lieu de canton, arrondissement et à 14 kilomètres au sud-sud-est d'Hazebrouck, est une ville peuplée par 6,912 habitants. Elle appartenait autrefois au diocèse d'Ypres, au parlement de Douai et à l'intendance de Lille; elle doit son origine à un monastère de bénédictins, fondé, en 674, par Maurand, chancelier de Thierry III. Au IXe siècle, elle fut détruite par les Normands, ainsi que l'abbaye; les Français la brûlèrent en 1347; en 1581, elle fut saccagée par les calvinistes. On remarque à Merville une église du XVe siècle, un magasin de tabacs et un hôtel de ville construit au XVIIIe siècle.

L'industrie y est représentée par des fabriques de toiles et de linge de table, des ateliers de broderie, des blanchisseries de fil, des fabriques de bascules et de bois de brosses, des raffineries de sel et des ateliers de construction de bateaux. Il existe un pont-levis sur la Lys et des ponts tournants sur la Bourre.

Les armes de Merville sont : *coupé d'or et d'azur, à trois fleurs de lis, 2 et 1, de l'un en l'autre.*

Valenciennes (lat. 50° 21′ 29″; long. 1′ 11″ 12″ E.). — Valenciennes, chef-lieu d'arrondissement et place forte de première classe, au confluent de l'Escaut et de la Rouelle ou Rhonelle, à 51 kilomètres au sud-est de Lille, très importante station ou point de départ des lignes de chemin de fer suivantes, appartenant au grand réseau du Nord : Paris-Douai-Valenciennes-Bruxelles; Lille à Valenciennes; Valenciennes-Aulnoye à Hirson; Valenciennes à Maubeuge: Valenciennes-Cambrai, est une ville peuplée par 26,083 habitants.

Une ancienne tradition que l'on doit regarder comme fabuleuse fait remonter l'origine de cette ville à 399 ans avant notre ère, et l'attribue à ce Brennus qui prit Rome; mais une opinion plus raisonnable en attribuerait la fondation ou plutôt la restauration à l'empereur Valentinien Ier, dont elle aurait par reconnaissance pris le nom. Après avoir subi la domination romaine, elle fut paisiblement possédée par les rois de France des deux premières races; Charlemagne y tint même, en 771, la première assemblée des états de son empire; sous Charles le Chauve, elle avait déjà une certaine importance : c'était le siège d'un comté, elle était entourée de fortes murailles qui lui permirent de résister vaillamment aux Normands. Plus tard, elle passa aux comtes de Hainaut, qui la choisirent pour résidence. Vers l'année 1008, Valenciennes fut décimée par une peste terrible; elle en fut délivrée, dit la tradition, par l'intercession de la sainte Vierge, et le souvenir de cette délivrance miraculeuse fut longtemps consacré par une procession dite *de Notre-Dame du Saint-Cordon.*

Les Espagnols assiégèrent cette ville vers la fin de l'année 1566; les habitants se défendirent avec courage pendant plus de quatre mois, mais il leur fallut pourtant se rendre sans condition, le 23 mars 1567, et la ville fut alors dévastée par les vainqueurs qui lui reprochaient d'être le rempart de la Réforme dans le Hainaut.

Turenne et le maréchal de La Ferté essayèrent en 1656 de la reprendre, mais ils furent contraints de lever le siège qu'ils avaient mis devant cette place par les Espagnols à la tête desquels était alors le prince de Condé. Louis XIV la prit en 1677, et le maréchal de Vauban la fortifia. Au printemps de 1793, les armées autrichiennes et anglaises investirent Valenciennes; après quarante-quatre jours de siège et un bombardement, la ville fut obligée de se rendre; mais elle était à moitié détruite. Les Autrichiens la perdirent l'année suivante.

Siège de tribunaux de première instance et de commerce, direction et sous-direction d'artillerie, direction des douanes, Valenciennes est une ville bien bâtie, quoique irrégulière. Le collège communal qu'elle possédait a été érigé en lycée en 1880.

Outre sa citadelle construite par Vauban, elle a deux églises : Saint-Géry et Notre-Dame-du-Saint-Cordon. Saint-Géry est l'un des plus anciens édifices

religieux de la France ; construite en 1225, par ordre de Jeanne de Flandre, cette église n'a conservé de cette époque que les douze piliers de la nef et deux à l'entrée du chœur ; la tour et le portail sont entièrement modernes. Notre-Dame-du-Saint-Cordon, consacrée en 1864, est un édifice récemment construit ; c'est un pastiche du style ogival du XIIIe siècle. Citons encore l'Hôpital général ; un riche musée, annexé à la bibliothèque, légué à la ville par M. Bénezech de Saint-Honoré ; une bibliothèque d'environ 20,000 volumes, ouverte tous les jours au public, excepté le dimanche et les jours de fête. Mais l'édifice le plus remarquable de Valenciennes, c'est l'hôtel de ville, reconstruit en 1612 et renfermant un beau triptyque de Rubens ; la tour du beffroi, qui datait du XIIIe siècle, s'est écroulée en 1843. L'enceinte est percée de six portes, parmi lesquelles celles de Mons, de Famars et de Lille méritent d'être mentionnées ; la porte de Lille, assez bien conservée, est un curieux débris de la fortification du moyen âge ; elle est protégée par deux tours rondes garnies de créneaux et de mâchicoulis ; de longues meurtrières ou *arbalestrières* en défendent l'accès.

Parmi les promenades publiques, il convient de nommer le Jardin Froissart, dans lequel a été érigée, en 1856, une statue assise de Jean Froissart, chroniqueur et poète, l'un des plus illustres enfants de Valenciennes, où il naquit en 1333.

La principale industrie de Valenciennes consiste en dentelles, toiles fines, linons, gazes, foulards. Le commerce des vins, huiles, bois de chauffage, savons est assez actif. De plus, elle a des tanneries, des raffineries de sucre et de sel, des teintureries, etc. Valenciennes est la patrie du célèbre sculpteur Carpeaux.

Les armes de Valenciennes sont : *de gueules, au lion d'or ;* — aliàs : *parti, le 1er de gueules, au lion d'or ; le 2e d'azur, au cygne d'argent, nageant sur une onde de sinople.*

ANZIN. — Anzin, siège de la Société des mines du même nom, station de la ligne du chemin de fer de Somain à Anzin et à Péruwelz (Belgique), à 2 kilomètres au nord-ouest de Valenciennes, par laquelle elle est mise aussi en communication avec le grand réseau du Nord, est un gros bourg peuplé de 9,009 habitants, sur la rive gauche de l'Escaut.

En 1793, les Français et les Autrichiens se livrèrent plusieurs combats sur le territoire de cette commune, et, en 1815, les Belges et les Hollandais essayèrent d'y établir plusieurs batteries qui furent détruites par l'artillerie de Valenciennes. Mais ce qui fait la fortune et le renom d'Anzin, ce sont les riches mines de charbon de terre exploitées dans cette commune et dans les localités voisines : Escaupont, Fresnes, Vieux-Condé, Saint-Saulve, etc., qui n'ont pas moins de 120 kilomètres carrés et qui occupent en moyenne 10,000 ouvriers et produisent annuellement 10,500,000 hectolitres de houille. La Compagnie d'Anzin a été fondée en 1717 ; elle possède actuellement sept concessions contiguës, sur lesquelles s'ouvrent 40 fosses ou puits ; elle a fait établir, en 1835, un chemin de fer de 18 kilomètres qui relie Anzin à Somain, et plus récemment une galerie souterraine de près de 4 kilomètres pour mettre les chantiers, les ateliers et les fosses en communication avec l'Escaut. Au moment de sa mort, M. Thiers était l'un des personnages les plus influents de cette puissante Compagnie.

A l'époque de la cession du Hainaut français à la France, en 1678, il n'existait à Anzin aucune exploitation de houille. Si l'on en croit une tradition, la découverte de cette richesse serait due au hasard et remonterait au XIe siècle : un maréchal ferrant du pays de Liège, creusant un puits, rencontra une veine de charbon et l'exploita ; il s'appelait *Houilleux*, et son nom aurait été donné à la substance qu'il avait découverte et que l'on nomme *houille*. Quoi qu'il en soit, Girault de Saint-Fargeau dit que le vicomte Desandrouin, qui faisait exploiter des mines dans les environs de Charleroi, vint faire des recherches dans le Hainaut français. Ce ne fut, toutefois, qu'au bout de dix-sept années, et après avoir en vain creusé quatorze puits sur les territoires de Fresnes, Aubry, Etrœux, Quarouble, Bruoy, Crespin et Valenciennes, qu'on découvrit enfin sur le territoire d'Anzin une très belle couche de la meilleure qualité.

Anzin possède une église, édifiée au XVIIIe siècle, sans valeur architecturale. Il y existe des forges, des laminoirs, des hauts fourneaux, des ateliers de construction, des fonderies, des verreries, une clouterie, une fabrique de sucre, des distilleries, des brasseries, des moulins à farine et à huile, des savonneries et des corderies.

FAMARS. — Famars (*Fanum Martis*), entre l'Escaut et la Rhonelle, à 5 kilomètres au sud de Valenciennes, village du canton sud de Valenciennes,

peuplé par 741 habitants, est célèbre par les découvertes archéologiques qui y ont été faites en 1823, 1824 et 1825.

Ce lieu très ancien était, dans l'origine, une forteresse où les Romains entretenaient garnison. Clodion les chassa en 445. Les Français brûlèrent ce village en 1340.

Les ruines de Famars avaient été souvent indiquées, mais toujours négligées, lorsque, en 1823, une souscription ouverte à l'effet de les fouiller produisit une somme suffisante. Aussitôt on se mit à l'œuvre, et les constructions enfermées dans l'ancienne forteresse romaine ne tardèrent pas à reparaître; des fragments considérables d'architecture et de sculpture, des bas-reliefs et des figures en pierre, des instruments en bronze, des amphores bien conservées, des meubles, des balances, des poids, puis une statuette de Ganymède et un buste de Bacchus en bronze furent mis au jour. Ces objets ont pour la plupart été transportés au musée de Valenciennes. Viollet-le-Duc regarde cette localité comme une station militaire dont l'établissement remonterait au IIIe siècle.

En outre, on voit à Famars une église restaurée en 1656, qui renferme la tombe du graveur Lebardy, et un château moderne.

L'industrie y est représentée par une distillerie et une fabrique de sucre; on y fait un commerce de blé, seigle, betteraves, graines oléagineuses.

Bouchain. — Bouchain (*Buchanium*), chef-lieu de canton, arrondissement et à 18 kilomètres au sud-est de Valenciennes, station de la ligne du chemin de fer de Cambrai à Somain (réseau du Nord), est une petite ville peuplée par 1,685 habitants, sur l'Escaut et au confluent de la Sensée. C'est une place de guerre de deuxième classe, entourée de fortifications importantes; des écluses permettent d'inonder ses abords à une grande distance.

L'origine de Bouchain remonte au IXe siècle; le plus ancien titre qui en fasse mention est un diplôme de Charles le Simple, de l'année 899. Elle fut prise et brûlée par l'empereur Henri IV, en 1102. Baudouin IV et son fils Baudouin V, comtes de Hainaut, la fortifièrent; elle fut dès lors mise au nombre des villes et devint la capitale de la petite province qu'on appelait le comté d'Ostrevent. Louis XI l'assiégea et la prit en 1477, après avoir failli y être tué; il la restitua l'année suivante. Les Français s'en rendirent de nouveau maîtres en 1521; elle tomba entre les mains du comte de Mansfeld en 1580; des incendies la dévastèrent quelques jours plus tard, puis en 1642 et en 1655. Le 16 mai 1676, le duc d'Orléans la prit, après cinq jours de tranchée ouverte et presque sous les yeux de 40,000 hommes commandés par le prince d'Orange. En 1711, elle fut occupée par les alliés, mais elle ne tarda pas à être reprise par le maréchal de Villars.

Elle appartenait autrefois au diocèse d'Arras et ressortissait au parlement de Douai et à l'intendance de Lille. On y remarque une église, en grande partie du style ogival et qui porte les dates de 1166, 1170, 1442, 1666, 1689 et 1699; les restes du château d'Ostrevent, qui sont occupés par l'artillerie et le génie.

Bouchain possède des fabriques de sucre, des tanneries, des moulins importants; il s'y tient un franc marché le premier vendredi de chaque mois.

Les armes de cette ville sont : *d'azur, à une tour d'argent, ouverte, ajourée et maçonnée de sable;* — aliàs : *d'argent, à la tour crénelée de gueules.*

Denain. — Denain, station de la ligne du chemin de fer de Somain à Péruwelz (Belgique), est une petite ville industrieuse du canton de Bouchain, située près de la rive gauche du canal de l'Escaut et de la Selle, arrondissement et à 9 kilomètres à l'ouest de Valenciennes, peuplée par 14,419 habitants. Elle porte un de ces noms glorieux si chers à notre pays; en effet, c'est dans ses vastes et plantureuses plaines, consacrées aujourd'hui à l'agriculture et à l'industrie, que fut livrée, le 23 juillet 1712, la fameuse bataille dans laquelle Villars sauva la France. Un obélisque, composé d'une seule pierre de 12 mètres de hauteur, placé à l'angle formé par la grande route et le chemin qui conduit à Denain, rappelle au voyageur le souvenir de cette victoire. On lit sur la frise du piédestal:

DENAIN 1712

et au-dessus ces deux vers de Voltaire:

Regardez dans Denain l'audacieux Villars
Disputant le tonnerre à l'aigle des Césars.

La bataille de Denain est l'une des plus glorieuses qu'ait livrées la France, et elle fut peut-être la

plus féconde en résultats. A la suite de revers non interrompus, le pays était épuisé; jamais, si ce n'est durant la guerre de Cent ans, la patrie n'était descendue à un tel état de détresse. Après les funestes journées de Hochstædt, de Bleinheim, de Ramillies, d'Oudenarde, de Turin et de Malplaquet, Louis XIV avait sollicité la paix sans pouvoir l'obtenir, malgré les conférences ouvertes à Utrecht, qui désagrégeaient la coalition. Le prince Eugène voulait, par une victoire décisive, s'ouvrir le *chemin de Paris*. C'est dans ces circonstances presque désespérées que Louis XIV confia à Villars le commandement de l'armée de Flandre. Dans les derniers jours de mai 1712, les deux armées commencèrent leurs mouvements. Le 8 juin, le prince Eugène investit Le Quesnoy, que Villars ne put secourir et qui se rendit le 4 juillet. Son plan était de laisser en arrière Valenciennes, Condé, Maubeuge, Charleroi et Namur, de tenir le haut Escaut et la Sambre et l'intervalle entre les deux rivières; mais il avait affaire à un adversaire digne de lui. La base d'opérations de l'ennemi était témérairement étendue : les Impériaux n'occupaient pas moins de douze à quinze lieues de pays, et Albemarle, un des chefs des trois corps de leur armée, se trouvait isolé à Denain et trop éloigné pour être promptement secouru. Le maréchal de Villars saisit l'occasion; il trompa le prince Eugène par des manœuvres assez accusées pour être prises au sérieux; il trompa ses généraux eux-mêmes et ses propres soldats en les dirigeant sur Landrecies. Eugène accourut alors et s'éloigna encore de Denain, le véritable objectif de Villars. Celui-ci, feignant d'attaquer les lignes inexpugnables de l'ennemi, dirige tout à coup le gros de son armée sur Denain; ses troupes hésitent au premier moment, mais ne tardent pas à comprendre et suivent avec entrain et bonne humeur les ordres donnés. « M. de Villars était perdu, dit le maréchal de Saxe dans ses *Rêveries*, si le prince Eugène eût marché à lui lorsqu'il passait la rivière en sa présence, en lui prêtant le flanc; le prince ne put jamais se figurer que le maréchal fît cette manœuvre à sa barbe, et c'est ce qui le trompa. Le maréchal de Villars avait très adroitement masqué sa marche; le prince Eugène le regarda, l'examina jusqu'à onze heures sans y rien comprendre et laissa ses soldats l'arme au pied. S'il avait fait un mouvement en avant, toute l'armée française était perdue, parce qu'elle prêtait le flanc et qu'une grande partie avait déjà passé l'Escaut. Le prince Eugène dit à onze heures : « Je crois qu'il vaut mieux aller dîner, » et il fit retirer ses troupes.

» A peine fut-il à table que milord d'Albemarle lui fit dire que la tête de l'armée française paraissait de l'autre côté de l'Escaut et faisait mine de vouloir l'attaquer. Il était encore temps de marcher, et, si on l'eût fait, un grand tiers de l'armée française était perdu. Le prince Eugène donna seulement ordre à quelques brigades de sa droite de se rendre aux retranchements de Denain, à quatre lieues de là. Pour lui, il s'y transporta à toutes jambes, ne pouvant encore se persuader que ce fût la tête de l'armée française. Enfin, il l'aperçoit et lui voit faire sa disposition pour attaquer; dans le moment, il jugea le retranchement perdu et forcé. Il examina l'ennemi, pendant quelques instants, en mordant de dépit son gant, et il n'eut rien de plus pressé que de donner l'ordre qu'on retirât la cavalerie de ce poste. »

L'Escaut franchi, les Français abordèrent ces fameuses lignes qui formaient *le chemin de Paris*. Elles furent conquises à la baïonnette, et l'infanterie se rangea en bataille pour attaquer le camp retranché de Denain. Le prince Eugène, comprenant enfin le danger, se hâtait de diriger ses forces vers le point attaqué; mais Villars, sentant qu'il fallait enlever la victoire au pas de course, ne l'attendit pas. A un de ses généraux qui lui conseillait de combler les retranchements du camp de Denain avec des fascines, il répondit : « Croyez-vous que ces messieurs (on apercevait déjà sur les plateaux les têtes de colonnes du prince Eugène) nous en laisseront le temps? Les corps de nos gens nous serviront de fascines. Marchons! » Malgré un feu effroyable d'artillerie et de mousqueterie, nos soldats gravirent le retranchement; la cavalerie même y pénétra. Alors, le désastre de l'ennemi fut irrémédiable, malgré les efforts désespérés du prince Eugène, qui essaya de rentrer dans Denain par le pont de Prouvy.

Les résultats militaires de la victoire de Denain furent immenses. Les Impériaux se trouvèrent dans l'impossibilité de tenir la campagne devant Villars, qui assaillit et prit tour à tour tous les postes occupés par l'ennemi, notamment Marchiennes, où il fit près de 20,000 prisonniers et s'empara de 100 canons. Le siège de Landrecies fut levé, Douai ouvrit ses portes après un assaut formidable; Le Quesnoy capitula et mit en nos mains

tout le matériel de siège du prince Eugène. « Ce fut, dit M. Henri Martin, le couronnement de cette fameuse campagne de 1712 qui avait, tout à coup et sans transition, reporté la France du fond de l'abîme jusque sur les hauteurs glorieuses d'où elle était depuis longtemps descendue. »

Le résultat politique de la victoire de Denain, qui est le plus beau titre de la gloire militaire de Villars, fut le traité d'Utrecht.

Denain est une ville fort ancienne; elle doit son origine à une abbaye de femmes fondée en 764 par Adalbert, comte d'Ostrevent, nom que portait alors ce canton du Hainaut. C'est encore à Denain que Robert le Frison fut battu, en 1079, par Baudouin VI, comte de Hainaut. Aujourd'hui, l'industrie houillère occupe la plupart de ses habitants; on y trouve plusieurs puits en exploitation et un chemin de fer, qui unit la ville à Anzin, à Somain, ainsi qu'à Valenciennes, et qui sert à écouler les riches produits de ses mines.

Condé. — Condé-sur-l'Escaut, ville forte et chef-lieu de canton, au confluent de la Hayne et de l'Escaut, arrondissement et à 10 kilomètres au nord-est de Valenciennes, à 6 kilomètres de la frontière de Belgique, station de la ligne du chemin de fer de Somain à Péruwelz, est une place de guerre de première classe et la résidence d'un officier supérieur d'artillerie. Elle est entourée de fortifications remarquables, et ses abords peuvent être facilement inondés. Sa population est de 4,346 habitants.

L'origine de Condé remonte, d'après un historien du pays, à la conquête de la Belgique par Jules César. Vers 633, saint Wasnon y fonda un oratoire, et Gérard de Roussillon y construisit l'église Notre-Dame. Les Normands s'en emparèrent en 822 et la munirent de remparts; le comte de Mons parvint à les chasser. En 1174, le château fut rasé et la ville brûlée par Baudouin, comte de Hainaut; elle fut rebâtie, ainsi que le château, et il s'y tint, en 1326, un tournoi célèbre. Les Flamands, révoltés contre le comte de Nevers, s'y enfermèrent en 1339. En 1477, Louis XI l'assiégea inutilement; mais, l'année suivante, il la prit et la brûla. Maximilien la reprit, et les Français ne s'en emparèrent plus qu'en 1649 et 1655. Turenne avait fait cette conquête; Condé, alors au service de l'Espagne, la lui enleva. Louis XIV entra en personne dans la place le 16 avril 1676, et le traité de Nimègue (1678) l'acquit à la France.

Pendant la Révolution, elle porta le nom de *Nord-Libre*. « Cette place fut bloquée par les Autrichiens le 9 avril 1793, dit Girault de Saint-Fargeau, après la défection de Dumouriez. Le général Chancel, avec 4,000 hommes qu'il commandait, y défendit courageusement les avant-postes; mais, malgré ses efforts, il fut forcé de se replier dans toutes les sorties vigoureuses qu'il tenta. Le général Dampierre, cherchant à secourir Condé, livra des combats sans nombre aux environs et dans les bois de Raismes; mais il ne fut pas plus heureux et succomba. La garnison de la place donna des preuves d'un dévouement qui n'a guère d'exemple, en supportant, pendant près de trois mois, les plus dures privations. Enfin, le 12 juillet 1794, cédant à la nécessité (il restait à peine pour deux jours de vivres), la garnison rendit la place... Après les victoires d'Hondschoote, le général autrichien qui commandait Condé, ayant perdu tout espoir d'être secouru, se rendit à discrétion. » Les Français y trouvèrent un matériel de guerre considérable. Après la retraite de Russie (1812), Daumesnil défendit vaillamment Condé. En 1815, cette place fut de nouveau assiégée, et le colonel Gourgon, s'étant présenté pour demander sa reddition, fut arrêté et fusillé dans les retranchements, par ordre de l'aide de camp du général Bonnaire, alors commandant de la ville. Cet aide de camp, conduit à Paris après la reddition de Condé, fut condamné à mort et exécuté, tandis que le général subissait la dégradation et la déportation.

Parmi les édifices de Condé, nous citerons : l'église, construite de 1749 à 1755, et dont le clocher, qui porte la date de 1608, est couronné par une flèche renflée vers le haut et accompagnée de quatre clochetons; l'ancien château des ducs de Condé, qui a conservé en partie sa physionomie du moyen âge et dans lequel est né, en 1718, le maréchal duc de Croy; l'arsenal, où l'on remarque une énorme tour isolée et deux autres grosses tours; enfin l'hôtel de ville, du XVIII^e^ siècle.

Condé possède sur l'Escaut un port très animé, où il se fait, surtout pour le transport des charbons, un mouvement considérable de batellerie. L'industrie de cette ville consiste en constructions de bateaux, clouteries, brasseries, corroiries, fabriques de café-chicorée, tanneries, corderies, moulins et salines. Le premier dimanche d'octobre, il s'y tient une foire de neuf jours.

M^lle^ Clairon, célèbre actrice du Théâtre-Français,

est née à Condé. Nommons encore, parmi ses enfants, Josquin Desprez, l'un des plus grands musiciens de son époque (1450-1531).

Un canal, de 25 kilomètres de longueur en ligne droite, relie Condé à Mons; il entre dans cette ville par une porte spéciale avant de se raccorder au canal de l'Escaut.

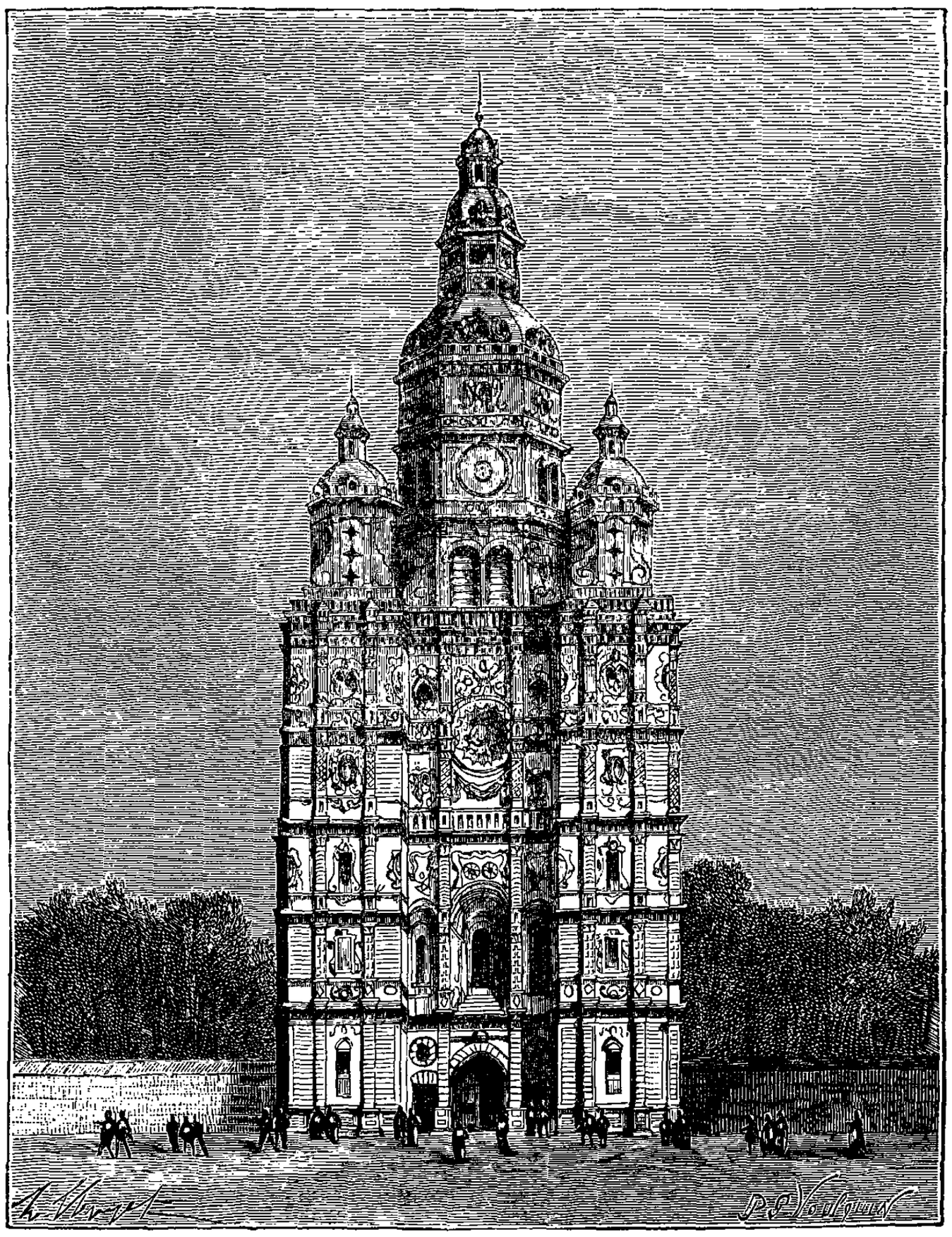
Les armes de Condé sont : *de sinople, à la fasce d'argent;* on les trouve quelquefois encore: *d'argent, à la fasce de gueules.*

Fresnes. — Fresnes, sur l'Escaut, canton et à 2 kilomètres de Condé, à 10 kilomètres au nord-nord-est de Valenciennes, station de la ligne du chemin de fer de Lille à Blanc-Misseron et de celle de Somain à Péruwelz, est une ville qui compte 6,045 habitants. S'il faut en croire Girault de Saint-Fargeau, c'est à Fresnes qu'a été découvert, il y a près d'un siècle et demi, le charbon qui s'extrait des mines du bassin houiller du Nord, et c'est aussi à Fresnes qu'aurait été établie la première machine à vapeur construite en France. Le produit annuel de cette concession, qui comprend les territoires de Fresnes, Odomez et Escaupont et une étendue superficielle de 20 kilomètres 147 mètres carrés, est de 400,000 hectolitres, dont l'extraction est faite par quatre puits et a nécessité, en outre, deux puits d'aérage.

L'église de Fresnes, reconstruite il y a une quinzaine d'années, est surmontée d'une flèche très élevée; on voit encore dans cette localité un calvaire gothique moderne. Cette ville possède des brasseries, des clouteries, des verreries, une blanchisserie, une sucrerie et des distilleries.

Saint-Amand. — Saint-Amand ou Saint-Amand-les-Eaux (*Amandopolis*), à l'entrée d'une plaine marécageuse, au confluent de la Scarpe et de l'Elnon, station de la ligne du chemin de fer de Lille à Valenciennes, et de Saint-Amand à Blanc-Misseron, chef-lieu de deux cantons, arrondissement et à 12 kilomètres au nord-nord-ouest de Valenciennes, est une ville peuplée par 10,716 habitants. Elle appartenait autrefois au diocèse de Tournai, ressortissait au parlement de Douai, à l'intendance de Lille et formait un gouvernement particulier

Au VII^e^ siècle de notre ère, ce n'était qu'un village connu sous le nom d'*Elnon*. Dagobert, ce roi mérovingien grand ami du clergé, en fit don à saint Amand. Celui-ci, pour conquérir à la foi chrétienne les peuplades à demi sauvages encore éparses dans les vastes forêts de la Flandre, y fonda un monastère; il en fut le premier abbé et lui donna son nom. Ainsi fut formée, du village et du monastère, la petite ville de Saint-Amand. L'abbaye ne tarda pas à devenir importante, et, sous la race carlovingienne, son école monastique jouissait d'une grande réputation et était fréquentée par un grand nombre de jeunes gens qui venaient de bien loin y apprendre la lecture, la grammaire et l'écriture; sa célébrité lui avait valu de grandes richesses; mais, en 880, les Normands envahisseurs, sous la conduite de leur roi Bigier et d'un autre chef fameux nommé Hasting, se répandirent le long des rives de la Scarpe et de l'Escaut. A leur approche, on transporta dans l'église de Sainte-Marie de Douai, pour le soustraire à la profanation, le corps de saint Amand. Ce corps de l'un des premiers et des plus célèbres apôtres de la Belgique était l'objet d'une profonde vénération; les peuples attachaient un grand prix à le conserver, surtout depuis que l'abbé Lanthaire en avait fait la levée en l'année 840, c'est-à-dire cent cinquante ans après l'inhumation du saint, et qu'on l'avait trouvé entièrement conservé, ce que la piété des fidèles attribuait à un miracle. Les Normands pillèrent et incendièrent l'abbaye; le roi Louis III accourut, mais trop tard, à la défense du pays, poursuivit les pillards, les atteignit près de Saucourt-en-Vimeu et les battit. Le monastère de Saint-Amand sortit bientôt de ses ruines; la munificence des rois et des barons, le défrichement qu'opérèrent les religieux et les serfs lui rendirent bientôt les richesses qu'il avait perdues, et sa prospérité était devenue si grande, que les abbés reconnaissants furent des premiers à accorder aux habitants du bourg de Saint-Amand des lois et des franchises communales. En 1340, au commencement de la guerre de Cent ans, le comte Jean de Hainaut, allié des Anglais, mit le feu à l'abbaye et à la ville, après en avoir massacré tous les habitants alliés du roi de France, pour se venger des bourgeois et de la garnison qui avaient dévasté sa bonne ville d'Hasnon. En 1477, la ville s'étant déclarée prématurément, à la mort de Charles le Téméraire, pour Louis XI, la duchesse Marie de Bourgogne la fit investir et saccager. Devenue française, le prince de Ligne s'en empara, en 1521, au nom de l'heureux rival de François I^er^, l'empereur Charles-Quint; les Français s'en rendirent maîtres de nou-



Église de Saint-Amand.

veau sous Louis XIII; enfin, en 1667, elle fut définitivement cédée à la France par le traité d'Utrecht.

En 1793, Dumouriez, après avoir évacué le territoire belge, établit son quartier général à Saint-Amand; il y fit arrêter les commissaires que la Convention lui avait envoyés. C'est de là aussi qu'il partit pour passer à l'ennemi et ternir par cette inconcevable trahison les glorieux lauriers de Valmy.

Son abbaye, reconstruite au milieu du XVII^e^ siècle, subsista jusqu'à la Révolution; l'église avait été en partie rebâtie en 1634; le voyageur en admire encore aujourd'hui la tour élancée, qui sert d'horloge publique et de beffroi. Elle est construite en grès et en pierre blanche, sculptée de la base au faîte; sa hauteur est d'environ 100 mètres, et l'on arrive à son sommet par un étroit escalier de 450 marches.

Saint-Amand possède, à 3 kilomètres au sud-est de la ville, près du hameau de La Croisette, un établissement thermo-minéral auquel elle doit son surnom. Les eaux, sulfatées, calcaires et sulfureuses, sont distribuées par quatre sources : la Fontaine-Bouillon, le Pavillon-Ruiné, la Petite-Fontaine et la Fontaine de l'Évêque-d'Arras. Celles des fontaines du Pavillon-Ruiné et de l'Évêque-

d'Arras marquent 24 degrés centigrades. Limpides, incolores, d'une odeur hépatique prononcée, elles déposent des conferves sous la forme de filaments blancs et gélatineux.

Outre les sources thermales, les malades trouvent à Saint-Amand des bains de boues, sans cesse détrempées par une infinité de petites sources. Ces boues, dont la température est de 25 degrés centigrades, répandent une forte odeur sulfureuse et laissent constamment échapper des bulles de gaz hydro-sulfurique.

On fait usage des eaux et des boues de Saint-Amand dans le rhumatisme musculaire et articulaire, dans la goutte et les lésions des articulations, les engorgements du foie, les maladies de la peau, etc. Les Romains les connaissaient et y avaient bâti des thermes. Négligées durant tout le moyen âge, elles furent remises en honneur, en 1648, par le maréchal de Boufflers, qui y fit exécuter d'importants travaux de captage.

Les thermes de Saint-Amand ont reçu récemment de notables améliorations. Un médecin inspecteur, qui réside à Valenciennes, a la surveillance de l'établissement auquel est attaché un médecin spécial.

Parmi les monuments qui ornent la ville de Saint-Amand, nous citerons : l'église paroissiale, dédiée à saint Martin, reconstruite en 1785; la façade et une tour de l'ancienne église abbatiale, dont nous avons déjà parlé et qui sont classées parmi les monuments historiques. L'emplacement de l'abbaye est occupé par de vastes jardins. Il y a dans cette ville un hospice et une bibliothèque.

L'industrie y est représentée par une aciérie, des sucreries, des fabriques de clous et surtout de bonneterie de laine et de coton, de chaînes-câbles, une manufacture de porcelaine, des tanneries, des distilleries, moulins, savonneries et fabriques d'huile. Il s'y fait un commerce de chanvre, de bois de construction et de charbon. Sur son territoire existe une forêt domaniale de 3,400 hectares.

Les armes de Saint-Amand sont : *de sinople, à une épée en pal d'argent, la garde et la poignée d'or, accostée en fasce de deux fleurs de lis, aussi d'or.*

Mortagne. — Mortagne (*Moritania*) est une petite ville située sur la rive droite de l'Escaut et un peu au-dessus de son confluent avec la Scarpe, dans le canton de Saint-Amand, à 19 kilomètres de Valenciennes, peuplée par 1,181 habitants.

Herbert, comte de Vermandois, prit et détruisit son château vers 928; mais il se releva. En 1338, les Anglais surprirent Mortagne et le brûlèrent en partie. Dans la guerre de la succession d'Espagne, la place fut prise et reprise trois fois par les Français dans la même semaine. Pendant les guerres de la Révolution, elle leur fut de nouveau disputée avec acharnement par les Autrichiens.

Mortagne est la patrie du général baron Fernig, dont les deux filles suivirent leur père sur les champs de bataille de l'Europe, combattirent à ses côtés et montrèrent ce que peuvent donner de courage l'amour de la patrie et l'amour filial, ces deux bases de toute société.

Le bourg est régulier et joli ; mais ses deux édifices, l'hôtel de ville et l'église, sont modernes; ils datent l'un de 1760, l'autre de 1824. On fabrique à Mortagne de la bonneterie, et il se trouve sur son territoire des mines de houille non exploitées. Le mouvement de la navigation y est très actif.

Raismes. — Raismes, canton et à 7 kilomètres de Saint-Amand (rive droite), arrondissement et à 5 kilomètres au nord-nord-ouest de Valenciennes, station de la ligne du chemin de fer de Douai à Mons et Bruxelles, par Somain et Valenciennes, et de la ligne de Lille à Valenciennes par Orchies, Somain et Saint-Amand, est une petite ville peuplée par 4,702 habitants, qui se développe en deux longues rues. Sous les rois mérovingiens, Raismes était un rendez-vous de chasse; plus tard, ce fut le siège d'une seigneurie qui appartint successivement aux comtes de Hainaut, à Henri VII, empereur d'Allemagne, au roi d'Anjou René, au chancelier Rollin et à la famille de Cernay.

Le 8 mai 1793, le général Dampierre fut blessé mortellement, dans un combat livré contre les Autrichiens, dans le bois de Vicoigne, à 1 kilomètre au nord de Raismes. A Vicoigne, on exploite des mines de houille qu'un embranchement spécial relie à Valenciennes. La concession dont cette localité est le centre s'étend sur plusieurs communes voisines.

Raismes possède un établissement métallurgique important où l'on voit des forges, des laminoirs et une clouterie, des fabriques de chaînes. On trouve, en outre, dans cette petite ville plusieurs brasseries et une fabrique de sucre. Les restes du château sont seuls dignes d'intérêt.

STATISTIQUE DU DÉPARTEMENT DU NORD

RANG DU DÉPARTEMENT

Superficie : 59ème. — Population : 2ème. — Densité de la population : 2ème.

I. STATISTIQUE GÉNÉRALE

SUPERFICIE.	POPULATION.	ARRONDISSEMENTS.	CANTONS.	COMMUNES.	REVENU TERRITORIAL.	CONTRIBUTIONS et REVENUS PUBLICS
5.681 kil. carrés ou 568.087 hect.	Hommes, 767.244 Femmes, 752.341 Total. 1.519.585 267 hab. 48 par kil. carré	7	61	662	Propriétés bâties ... 28.000.000 f. — non bâties. 58.000.000 » Revenu agricole.... 262.000.000 »	140.000.000 fr.

II. STATISTIQUE COMMUNALE

ARRONDISSEMENT DE LILLE

Superficie, 874 kil. carrés ou 87.439 hect. — Population, 591.134 hab. — Cantons, 17. — Communes, 129.

CANTON, sa population.	NOM de LA COMMUNE.	POPULATION.	Distance au chef-lieu d'arr.
Lille, 5 cantons, 11 communes, 193.620 habitants.	Lille (centre)	16.900	»
	Madeleine (La)	7.461	2
	Lille (nord-est)	36.086	»
	Hellemmes-Lille	2.812	4
	Mons-en-Barœul	2.383	3
	Lille (ouest)	13.135	»
	Lambersart	2.425	3
	Marquette	3.250	5
	Saint-André	1.816	3
	Wambrechies	3.833	7
	Lille (sud-est)	15.942	»
	Faches	2.928	6
	Lezennes	1.522	6
	Ronchin	2.415	5
	Lille (sud-ouest)	80.712	»
Armentières, 8 com., 37.047 hab.	Armentières	21.746	16
	Bois-Grenier	1.291	16
	Capinghem	298	8
	Chapelle-d'Armentières	3.463	13
	Erquinghem-Lys	2.058	19
	Frelinghien	2.236	13
	Houplines	4.806	16
	Prémesques	1.149	9
La Bassée, 11 c., 16.408 h.	Bassée (La)	3.415	24
	Aubers	1.945	23
	Fournes	1.674	16
	Fromelles	1.287	23
	Hantay	557	24
	Herlies	944	20
Haubourdin, 16 communes, 29.922 habitants.	Illies	1.450	24
	Marquillies	1.193	21
	Sainghin-en-Weppes	2.461	20
	Salomé	1.215	24
	Wicres	267	19
	Cysoing	3.030	14
	Bachy	1.012	18
	Bourghelles	1.295	16
	Bouvines	601	13
	Camphin-en-Pévèle	1.381	16
	Cappelle	1.308	18
	Cobrieux	434	17
	Genech	1.133	16
	Louvil	729	14
	Mouchin	1.475	23
	Péronne	673	12
	Sainghin-en-Mélantois	1.844	10
	Templeuve	2.949	18
	Wannehain	596	18
	Haubourdin	5.379	7
	Beaucamps	1.121	13
	Emmerin	1.561	10
	Englos	446	10
	Ennetières-en-Weppes	1.678	10
	Erquinghem-le-Sec	221	12
	Escobecques	258	12
	Hallennes-lès-Haubourdin	880	9
	Ligny	111	13
	Lomme	4.099	6
	Loos	6.706	5
	Maisnil (Le)	472	17
	Radinghem	1.124	15
	Santes	1.852	10
	Sequedin	681	10
	Wavrin	3.333	14
Lannoy, 16 communes, 29.508 habitants.	Lannoy	1.900	13
	Annappes	2.357	6
	Anstaing	627	10
	Ascq	2.336	8
	Baisieux	2.009	15
	Chéreng	1.461	12
	Flers	3.180	6
	Forest	800	12
	Gruson	396	12
	Hem	3.061	11
	Leers	3.409	16
	Lys-lès-Lannoy	3.027	14
	Sailly-lès-Lannoy	895	14
	Toufflers	1.420	14
	Tressin	508	10
	Willems	2.116	15
Pont-à-Marcq, 15 communes, 17.999 habitants.	Pont-à-Marcq	745	14
	Attiches	867	14
	Avelin	1.613	12
	Bersée	1.834	19
	Ennevelin	1.626	17
	Fretin	2.109	11
	Mérignies	919	16
	Moncheaux	1.025	23
	Mons-en-Pévèle	2.078	19
	Neuville (La)	381	17
	Ostricourt	842	23
	Phalempin	1.482	15
	Thumeries	1.015	19
	Tourmignies	554	16
	Wahagnies	909	19
Quesnoy-sur-Deûle, 9 com., 21.003 hab.	Quesnoy-sur-Deûle	5.014	11
	Comines	6.409	18
	Deulémont	1.890	16
	Lompret	632	8
	Pérenchies	2.098	8
	Verlinghem	1.579	7
	Warnêton (Bas-)	261	16
	Warnêton (sud)	137	15
	Wervicq (sud)	2.985	18

SUITE DE L'ARRONDISSEMENT DE LILLE

CANTON, sa population.	NOM de LA COMMUNE.	POPULATION.	Distance au chef-lieu d'arr.
Roubaix, 4 c., 107.788 h.	Roubaix (est)	49.672	11
	Wattrelos	15.325	15
	Roubaix (ouest)	33.989	11
	Croix	5.741	8
	Wasquehal	3.061	7
Seclin, 16 c., 25.180 h.	Seclin	5.022	17
	Allennes-lez-Marais	1.017	17
	Annœullin	4.148	19
	Bauvin	1.907	24
Seclin, suite de 16 c., 25.180 h.	Camphin-en-Carembault	928	17
	Carnin	444	17
	Chemy	375	15
	Gondecourt	2.157	15
	Herrin	452	16
	Houplin	1.612	14
	Lesquin	1.361	7
	Noyelles-lès-Seclin	306	9
	Provin	1.576	20
	Templemars	972	8
	Vendeville	490	8
	Wattignies	2.413	7
Tourcoing, 2 cant., 94.197 habitants.	Tourcoing (nord)	19.131	14
	Bousbecque	2.147	16
	Halluin	13.771	17
	Linselles	4.427	13
	Neuville-en-Ferrain	4.324	17
	Roncq	5.825	14
	Tourcoing (sud)	29.503	14
	Bondues	3.289	8
	Marcq-en-Barœul	8.411	5
	Mouveaux	3.369	10

ARRONDISSEMENT D'AVESNES

Superficie, 1.397 kil. carrés ou 139.723 hect. — Population, 182.577 hab. — Cantons, 10. — Communes, 153.

CANTON, sa population.	NOM de LA COMMUNE.	POPULATION.	Distance au chef-lieu d'arr.
Avesnes, 2 cantons, 26 communes, 27.480 habitants.	Avesnes (nord)	3.150	»
	Bas-Lieu	436	3
	Beugnies	629	8
	Dompierre	868	8
	Dourlers	729	7
	Felleries	1.846	8
	Flaumont et Wandrechies	367	4
	Floursies	200	8
	Ramousies	565	9
	Saint-Aubin	478	6
	Saint-Hilaire	910	2
	Semeries	875	6
	Semousies	250	6
	Taisnières-en-Thiérache	756	10
	Avesnes (sud)	1.486	»
	Avesnelles	1.894	2
	Beaurepaire	456	14
	Boulogne	455	7
	Cartignies	1.655	8
	Etrœungt	2.634	7
	Floyon	1.110	11
	Grand-Fayt	569	11
	Haut-Lieu	460	4
	La Roullies	472	9
	Marbaix	731	7
	Petit-Fayt	351	10
	Sains	3.148	8
Bavai, 18 communes, 16.444 habitants.	Bavai	1.851	24
	Amfroipret	274	29
	Audignies	194	23
	Bellignies	890	28
	Bermeries	391	26
	Bettrechies	340	29
	Feignies	2.654	21
	Flamengrie (La)	293	30
	Gussignies	491	29
	Hon-Hergies	1.082	28
	Houdain	980	26
	Longueville (La)	1.182	21
	Louvignies-Bavai	896	23
	Mecquignies	875	22
	Neuf-Mesnil	953	18
	Obies	1.024	22
	Saint-Waast	707	27
	Taisnières-sur-Hon	1.367	26
Berlaimont, 14 c., 10.358 h.	Berlaimont	2.681	14
	Aulnoye	818	14
	Aymeries	245	14
	Bachant	935	14
	Boussières	333	16
	Ecuelin	160	9
Berlaimont, suite de 14 c., 10.358 h.	Hargnies	544	18
	Leval	816	11
	Montceau-Saint-Waast	551	9
	Noyelles	432	13
	Pont-sur-Sambre	1.503	15
	Saint-Remy-Chaussée	520	8
	Sassegnies	393	17
	Vieux-Mesnil	427	18
Landrecies, 10 com., 15.982 hab.	Landrecies	4.183	19
	Bousies	2.660	25
	Croix	568	28
	Favril	598	19
	Fontaine-au-Bois	1.044	23
	Forest	1.631	28
	Maroilles	1.957	13
	Preux-au-Bois	1.732	24
	Prisches	1.359	13
	Robersart	250	24
Maubeuge, 28 communes, 42.462 habitants.	Maubeuge	14.398	19
	Assevent	168	21
	Beaufort	1.172	11
	Bersillies	185	24
	Bettignies	198	25
	Boussois	537	23
	Cerfontaine	434	19
	Colleret	1.106	21
	Damousies	262	14
	Eclaibes	317	10
	Elesmes	504	23
	Ferrière-la-Grande	2.668	18
	Ferrière-la-Petite	799	17
	Gognies-Chaussée	795	27
	Hautmont	6.973	15
	Jeumont	2.244	29
	Limont-Fontaine	560	10
	Louvroil	2.621	17
	Mairieux	483	23
	Marpent	876	25
	Obrechies	263	14
	Quiévelon	212	23
	Recquignies	740	23
	Rousies	817	20
	Saint-Remi-Mal-Bâti	715	14
	Vieux-Reng	876	27
	Villers-Sire-Nicole	1.321	27
	Wattignies	218	12
Le Quesnoy, 28 c., 27.835 h.	Quesnoy (est) (Le)	1.825	27
	Beaudignies	1.172	31
	Engle-Fontaine	1.902	26
	Ghissignies	516	29
	Hecq	556	25
	Jolimetz	932	26
Le Quesnoy, suite du 28 c., 27.835 h.	Locquignol	634	22
	Louvignies-Quesnoy	1.193	27
	Neuville	562	31
	Poix	1.668	28
	Potelle	222	27
	Raucourt	267	24
	Ruesnes	498	33
	Salesches	566	30
	Vendegies-au-Bois	943	29
	Quesnoy (ouest) (Le)	1.867	30
	Bry	358	31
	Eth	329	32
	Frasnoy	536	28
	Gommegnies	3.487	25
	Jenlain	898	35
	Maresches	955	35
	Orsinval	515	31
	Preux-au-Sart	416	27
	Sepmeries	872	35
	Villereau	1.019	27
	Villers-Pol	1.400	32
	Wargnies-le-Grand	937	31
	Wargnies-le-Petit	790	29
Solre-le-Château, 16 communes, 12.847 habitants.	Solre-le-Château	2.750	13
	Aibes	333	19
	Beaurieux	256	17
	Berelles	184	19
	Bousignies	800	29
	Choisies	88	15
	Clairfayt	342	16
	Cousolre	2.852	26
	Dimechaux	255	13
	Dimont	443	11
	Eccles	148	18
	Hestrud	490	20
	Lès-Fontaines	296	13
	Liessies	935	13
	Sars-Poteries	2.515	10
	Solrinnes	160	16
Trélon, 13 comm., 29.169 habitants.	Trélon	3.200	16
	Anor	4.500	22
	Baives	233	23
	Eppe-Sauvage	633	25
	Féron	586	12
	Fourmies	11.888	17
	Glageon	1.802	14
	Moustier	186	20
	Ohain	1.200	18
	Rainsars	262	8
	Wallers	419	21
	Wignehies	3.963	15
	Willies	297	10

ARRONDISSEMENT DE CAMBRAI

Superficie, 892 kil. carrés ou 89.260 hect. — Population, 196.118 hab. — Cantons, 7. — Communes, 118.

CANTON, sa population.	NOM de LA COMMUNE.	POPULATION.	Distance au chef-lieu d'arr.
Cambrai, 2 cantons, 31 communes, 46.976 habitants.	Cambrai (est)	8.931	»
	Awoingt	516	6
	Cagnoncles	862	7
	Cauroir	712	6
	Escaudœuvres	2.198	3
	Eswars	479	7
	Estrun	642	11
	Forenville	101	7
	Iwuy	3.890	9
	Naves	901	7
	Niergnies	573	5
	Ramillies	518	5
	Thun-l'Evêque	832	8
	Thun-Saint-Martin	850	8
	Cambrai (ouest)	13.148	»
	Abancourt	610	7
	Aubencheul-au-Bac	476	11
	Bantigny	512	7
	Blécourt	407	6
	Cuvillers	370	6
	Fontaine-Notre-Dame	1.967	6
	Fressies	687	10
	Haynecourt	376	7
	Hem-Lenglet	751	10
	Morenchies	109	3
	Neuville-Saint-Remy	1.125	2
	Paillencourt	1.227	10
	Proville	737	3
	Raillencourt	1.067	5
	Sailly	592	5
	Sancourt	445	6
	Tilloy	365	3
Carnières, 16 c., 29.263 hab.	Carnières	1.980	11
	Avesnes-lez-Aubert	3.972	12
	Beauvois	2.309	12
	Béthencourt	1 545	16
	Bévillers	1.163	14
	Boussières	1.078	12
	Cattenières	1.319	10
	Estourmel	771	8
	Fontaine-au-Pire	1.646	13
Suite de Carnières.	Quiévy	3.517	18
	Rieux	2.219	11
	Saint-Auber	2.505	15
	Saint-Hilaire	2.386	14
	Séranvillers	527	9
	Villers-en-Cauchies	1.578	14
	Wambaix	748	9
Le Cateau, 17 communes, 32.219 habitants.	Cateau (Le)	9.597	25
	Basuel	1.153	28
	Beaumont	908	17
	Câtillon	2.604	31
	Groise (La)	1.014	35
	Honnechy	1.531	26
	Inchy	1.627	18
	Maurois	866	35
	Mazinghien	1.172	33
	Montay	529	26
	Neuvilly	2.576	25
	Ors	939	31
	Pommereuil	1.507	28
	Reumont	947	25
	Saint-Benin	740	28
	Saint-Souplet	2.556	30
	Trois-Villes	1.953	22
Clary, 17 communes, 33.741 habitants.	Clary	2.723	20
	Audencourt	312	17
	Bertry	3.182	23
	Busigny	3.221	28
	Caudry	4.752	15
	Caullery	930	17
	Dehéries	99	17
	Elincourt,	1.827	20
	Esnes	1.760	11
	Haucourt	700	13
	Ligny	2.230	16
	Malincourt	1.082	18
	Maretz	3.123	24
	Montigny	1.223	20
	Selvigny	896	17
	Villers-Outréau	3.051	21
	Walincourt	2.630	15
Marcoing, 20 communes, 25.924 habitants.	Marcoing	1.948	8
	Anneux	533	9
	Banteux	1.047	14
	Bantouzelle	1.051	14
	Boursies	808	15
	Cantaing	672	8
	Crèvecœur	2.393	10
	Doignies	798	17
	Flesquières	725	13
	Gonnelieu	986	16
	Gouzeaucourt	2.439	18
	Honnecourt	2.056	17
	Lesdain	1.181	12
	Masnières	1.876	7
	Mœuvres	858	14
	Noyelles	710	6
	Ribécourt	682	12
	Rumilly	2.077	6
	Villers-Ghislain	2.080	18
	Villers-Plouich	1.004	16
Solesmes, 27.905 habitants.	Solesmes	6.443	20
	Beaurain	382	25
	Bermerain	1.206	24
	Briastre	980	21
	Cappelle	368	28
	Escarmain	985	27
	Haussy	3.361	19
	Montrécourt	295	19
	Romeries	886	23
	Saint-Martin	701	29
	Saint-Python	1.941	18
	Saint-Vaast	1.983	15
	Saulzoir	2.326	20
	Sommaing	530	30
	Vendegies-sur-Ecaillon	1.235	29
	Vertain	1.268	24
	Viesly	3.105	19

ARRONDISSEMENT DE DOUAI

Superficie, 472 kil. carrés ou 47.206 hect. — Population, 123.619 hab. — Cantons, 6. — Communes, 66.

CANTON, sa population.	NOM de LA COMMUNE.	POPULATION.	Distance au chef-lieu d'arr.
Douai, 27 communes, 69.549 habitants.	Douai (nord)	10.073	»
	Anhiers	451	8
	Flines-lès-Raches	4.187	12
	Lallaing	2.072	8
	Sin	5.195	3
	Waziers	1.963	3
	Douai (ouest)	11.260	»
	Auby	2.049	7
	Courchelettes	267	4
	Cuincy	1.135	4
	Esquerchin	683	6
	Flers	1.255	5
	Lambres	1.082	3
	Lauwin-Planque	711	4
	Raches	1.526	7
	Raimbeaucourt	2.363	9
	Roost-Warendin	1.978	7
3 cantons, 27	Douai (sud)	5.666	»
	Aniche	5.484	14
	Auberchicourt	2.255	13
	Dechy	1.925	4
Suite de Douai.	Ecaillon	649	12
	Férin	800	6
	Guesnain	810	6
	Lewarde	1.222	7
	Loffre	188	7
	Masny	1.089	10
	Montigny	901	10
	Roucourt	310	7
Arleux, 15 communes, 13.861 habitants.	Arleux	1.688	11
	Aubigny-au-Bac	977	14
	Brunémont	477	13
	Bugnicourt	785	11
	Cantin	1.016	8
	Erchin	507	10
	Estrées	1.024	9
	Féchain	1.380	17
	Fressain	878	13
	Gœulzin	901	6
	Hamel	422	13
	Lécluse	1.790	13
	Marcq	532	22
	Monchecourt	1.107	15
	Villers-au-Tertre	377	13
Marchiennes, 15 communes, 22.747 habitants.	Marchiennes (ville)	3.432	19
	Alnes	659	23
	Bouvignies	1.651	15
	Bruille-lès-Marchiennes	1.058	14
	Erre	1.428	18
	Fenain	2.498	17
	Hornaing	1.202	20
	Marchiennes (campagne)	483	16
	Pecquencourt	1.405	12
	Rieulay	503	16
	Somain	5.110	15
	Tilloy	466	24
	Villers-Campeau	213	16
	Vred	1.684	15
	Wandignies-Hamage	955	24
Orchies, 9 com., 17.462 hab.	Orchies	3.575	17
	Aix	955	23
	Auchy	1.364	19
	Beuvry	1.879	21
	Coutiches	2.005	13
	Faumont	1.636	12
	Landas	2.160	22
	Nomain	2.377	21
	Saméon	1.511	26

ARRONDISSEMENT DE DUNKERQUE

Superficie, 722 kil. carrés ou 72.160 hect. — Population, 121.844 hab. — Cantons, 7. — Communes, 61.

CANTON, sa population.	NOM de LA COMMUNE.	POPULATION.	Distance au chef-lieu d'arr.
Dunkerque, 2 cant., 13 comm., 52.334 habitants.	Dunkerque (est)	15.736	»
	Coudekerque	687	6
	Coudekerque - Branche	1.947	2
	Leffrinckoucke	296	7
	Rosendaël (Le)	4.391	3
	Téteghem	1.455	7
	Uxem	460	10
	Zuytcoote	346	10
	Dunkerque (ouest)	19.335	»
	Cappel	537	6
	Fort-Mardyck	1.225	6
	Grande-Synthe	753	7
	Mardyck	449	11
	Petite-Synthe et St-Pol	4.717	4
Bergues, 13 c., 15344 h.	Bergues	5.368	9
	Armbouts-Cappel	1.100	8
	Bierne	489	10
	Bissezeele	369	16
	Crochte	653	15
Suite de Bergues.	Eringhem	666	19
	Hoymille	489	11
	Pitgam	1.575	16
	Quaëdypre	1.616	14
	Socx	740	13
	Steene	1.070	13
	West-Cappel	882	16
	Wylder	327	19
Bourbourg, 13 comm., 14.413 habitants.	Bourbourg-Ville	2.477	19
	Bourbourg - Campagne	2.495	19
	Brouckerque	984	13
	Cappelle-Broucke	1.226	23
	Dringham	248	19
	Holque	524	28
	Looberghe	1.566	18
	Millam	966	26
	Saint-Momelin	444	33
	Saint-Pierre-Brouck	645	25
	Spycker	676	10
	Watten	1.537	29
	Wulverdinghe	327	29
Hondschoote, Gravelines, 8 c., 13.694 h. 4c., 10.961 h.	Gravelines	7.833	20
	Craywick	456	13
	Loon	2.316	12
	Saint-Georges	356	18
	Hondschoote	3.586	20
	Bambecque	985	21
	Ghyvelde	2.366	12
	Killem	1.157	20
	Moëres (Les)	862	17
	Oost-Cappel	422	23
	Rexpoëde	1.887	19
	Warhem	2.429	14
Wormhoudt, 10 com., 15.396 hab.	Wormhoudt	3.759	20
	Bollezeele	1.815	25
	Broxeele	373	27
	Esquelbecq	1.913	20
	Herzeele	1.679	24
	Lederzeele	1.664	29
	Ledringhem	649	24
	Merckeghem	867	27
	Volkerinckhove	906	27
	Zeggers-Cappel	1.771	19

ARRONDISSEMENT D'HAZEBROUCK

Superficie, 693 kil. carrés ou 69.321 hect. — Population, 111.775 hab. — Cantons, 7. — Communes, 53.

CANTON, sa population.	NOM de LA COMMUNE.	POPULATION.	Distance au chef-lieu d'arr.
Hazebrouck, 2 cantons, 17 communes, 30.026 habitants.	Hazebrouck (nord)	5.230	»
	Blaringhem	1.939	12
	Caëstre	1.572	7
	Ebblinghem	693	9
	Hondeghem	1.388	4
	Lynde	788	9
	Renescure	2.011	12
	Sercus	515	7
	Staple	975	8
	Wallon-Cappel	746	5
	Hazebrouck (sud)	4.627	»
	Boëseghem	1.039	11
	Borre	757	4
	Morbecque	3.768	4
	Pradelles	335	5
	Steenbecque	1.967	7
	Strazeele	615	8
	Thiennes	1.061	10
Bailleul, 2 cant., 9 com., 32169 h.	Bailleul (nord-est)	7.442	17
	Nieppe	4.871	26
	Saint-Jans-Cappel	1.128	17
	Steenwerck	4.309	19
	Bailleul (sud-ouest)	5.526	17
	Berthen	607	16
	Flètre	1.101	10
	Merris	1.219	10
	Méteren	2.702	14
	Vieux-Berquin	3.264	12
Cassel, 13 c., 14.219 hab.	Cassel	4.291	13
	Arnêke	1.494	20
	Bavinckhove	864	10
	Buysscheure	794	19
	Hardifort	564	13
	Noordpeene	1.484	26
	Ochtezeele	488	20
	Oxelaëre	537	10
Suite de Cassel.	Rubrouck	1.377	21
	Sainte-Marie-Cappel	673	7
	Wemaers-Cappel	472	13
	Zermezeele	372	14
	Zuydtpeene	809	13
Merville, 5 c., 20.574 h.	Merville	6.912	12
	Estaires	6.949	20
	Gorgue (La)	3.704	17
	Haverskerque	1.613	10
	Neuf-Berquin	1.396	15
Steenvoorde, 9 c., 14.787 hab.	Steenvoorde	4.018	11
	Boeschêpe	2.241	16
	Eecke	1.222	10
	Godewaersvelde	1.760	15
	Houtkerque	1.323	20
	Oudezeele	991	16
	St-Sylvestre-Cappel	1.100	7
	Terdeghem	652	10
	Winnezeele	1.480	15

ARRONDISSEMENT DE VALENCIENNES

Superficie, 630 kil. carrés ou 62.978 hect. — Population, 192.518 hab. — Cantons, 7. — Communes, 82.

CANTON, sa population.	NOM de LA COMMUNE.	POPULATION.	Distance au chef-lieu d'arr.
Valenciennes, 3 cantons, 34 communes, 85.701 habitants.	Valenciennes (est)	8.119	»
	Curgies	1.181	6
	Estreux	639	7
	Marly	1.652	2
	Onnaing	3.997	6
	Préseau	2.050	7
	Quaroube	2.636	8
	Quiévrechain	1.214	12
	Rombies-et-Marchipont	572	12
	Saultain	1.008	4
	Sebourg	1.768	10
	Valenciennes (nord)	9.205	»
	Anzin	9.009	2
	Aubry	1.110	5
	Bellaing	362	9
	Beuvrages	1.448	4
	Bruai	4.392	5
	Petite-Forêt-de-Raisnes	1.125	4
Suite de Valenciennes.	Saint-Saulve	2.460	2
	Wallers	3.693	12
	Valenciennes (sud)	8.759	»
	Artres	1.019	9
	Aulnoy	1.994	3
	Famars	742	5
	Haulchin	1.010	9
	Hérin	2.179	7
	Maing	2.136	8
	Monchaux	560	14
	Oisy	263	8
	Prouvy	771	8
	Querenaing	503	8
	Rouvignies	285	8
	Sentinelle (La)	2.658	7
	Thiant	1.433	12
	Trith-Saint-Léger	2.312	7
	Verchain-Maugré	1.435	18
Bouchain, 21 communes, 47.521 habitants.	Bouchain	1.685	19
	Abscon	2.745	19
	Avesnes-le-Sec	1.734	20
	Denain	14.419	11
	Douchy	2.249	12
	Emerchicourt	322	26
	Escaudain	3.385	15
	Haspres	2.836	17
	Haveluy	1.881	14
	Hélesmes	1.306	15
	Hordain	1.444	20
	Lieu-Saint-Amand	913	18
	Lourches	3.965	15
	Marquette	2.425	22
	Mastaing	835	19
	Neuville-sur-l'Escaut	1.271	15
	Noyelle-sur-Selle	715	13
	Rœulx	1.545	16
	Wasnes-au-Bac	807	25
	Wavrechain-sous-Denain	436	12
	Wavrechain-sous-Faulx	603	22

SUITE DE L'ARRONDISSEMENT DE VALENCIENNES

CANTON, sa population.	NOM de LA COMMUNE.	POPULATION.	Distance au chef-lieu d'arr.
CONDÉ, 10 c., 24.773 hab.	Condé	4.346	14
	Crespin	1.900	14
	Escaupont	1.320	10
	Fresnes	6.045	10
	Hergnies	3.210	18
	Odomez	448	15
	Saint-Aybert	347	18
	Thivencelles	561	16
	Vicq	915	10
	Vieux-Condé	5.681	16
SAINT-AMAND (r. d.), 7 comm., 19.829 hab.	Saint-Amand (rive droite)	5.745	13
	Bruille-Saint-Amand	1.806	17
	Château-l'Abbaye	802	23
	Flines-lès-Mortagne	1.880	23
	Hasnon	3.713	18
	Mortagne	1.181	21
	Raismes	4.702	5
SAINT-AMAND (r. g.), 11 comm., 14.694 hab.	St-Amand (rive gauche)	4.971	13
	Bousignies	308	20
	Brillon	685	20
	Lecelles	2.188	16
	Maulde	872	20
	Millonfosse	531	16
	Nivelle	1.090	16
	Rosult	1.323	19
	Rumegies	1.616	20
	Sars-et-Rosières	546	20
	Thun	564	17

III. STATISTIQUE MORALE (1)

Par M. EUG. BOUTMY, ancien professeur.

Les chiffres en caractères gras inscrits dans chacune des trois petites colonnes de ce tableau indiquent le rang du département relativement à la mention devant laquelle ils sont placés.

Religion (2).

	Catholiques	1.438.590
	Protestants	7.962
	Israélites	875
	Clergé catholique	388
	Pasteurs	16
	Rabbins	3

Mouvement de la population.

	Naissances	50.368
	Mariages	12.064
	Décès	35.787
52e	Durée moyenne de la vie	36 a. 7 m.

Instruction (3).

60e	Nombre des jeunes gens sachant lire, écrire et compter sur 100 jeunes gens maintenus sur les listes de tirage	73,7
	Nombre des établissements d'enseignement secondaire de l'État	19
	Nombre des écoles primaires (publiques ou libres)	1.611

Crimes contre les personnes (4).

COURS D'ASSISES.

68e	Rapport du nombre des accusés à la population	1 sur 28.671 hab.
	Nombre total des accusés	53

Infanticides.

73e	Rapport du nombre des infanticides à celui des enfants naturels	1 sur 1.634
	Nombre total	3

Suicides.

42e	Rapport des suicides au chiffre de la population	1 sur 9.099 hab.
	Nombre total	166

Crimes contre les propriétés.

61e	Rapport du nombre des accusés à la population	1 sur 23.378 hab.
	Nombre total	65

Tribunaux correctionnels.

2e	Nombre des affaires	6.943
	Nombre des prévenus	8.070
	Nombre des condamnés	7.424

Procès.

	Affaires civiles (5)	2,792
	Affaires commerciales (6)	8.004
4e	Faillites (7)	221

Paupérisme.

1er	Rapport des indigents au chiffre de la population	1 sur 6 hab.
	Nombre total	217.891
	Bureaux de bienfaisance	637
	Hôpitaux et hospices	70
	Aliénés à la charge du département	1.429
	Sociétés de secours mutuels	202

Contributions directes (8).

3e	Foncière	5.043.726
	Personnelle et mobilière	1.693.667
	Portes et fenêtres	1.854.435

(1) Les chiffres contenus dans ce tableau sont empruntés, pour la plupart, à l'*Annuaire statistique de la France* (1878), publié par le ministère de l'agriculture et du commerce, ou calculés d'après des données puisées dans cet ouvrage.

(2) Ces chiffres sont antérieurs au recensement de 1876, qui a négligé ce point de vue.

Culte catholique. — Archevêché à Cambrai, qui a pour suffragant l'évêché d'Arras. Le diocèse de Cambrai comprend le département du Nord tout entier, plus cinq paroisses situées en Belgique. Il compte 67 cures, 601 succursales, dont 5 en Belgique, et 227 vicariats rétribués par l'Etat. Les congrégations et communautés religieuses étaient, avant 1880, au nombre de 48 : 13 pour les hommes et 35 pour les femmes

Culte réformé. — Le département possède à Lille une Eglise consistoriale desservie par 8 pasteurs et divisée en trois sections : Lille, Quiévry et Valincourt.

(3) Le département relève de l'académie de Douai. Faculté de droit, Faculté des lettres, Faculté des sciences, Ecole préparatoire de médecine et de pharmacie à Lille, pour l'enseignement supérieur. Pour l'enseignement secondaire, lycées à Lille, à Valenciennes et à Douai ; collèges communaux à Armentières, à Avesnes, à Bailleul, à Cambrai, à Cassel, à Condé, à Dunkerque, à Estaires, à Hazebrouck, au Cateau, au Quesnoy, à Maubeuge, à Saint-Amand et à Tourcoing ; 22 établissements libres pour l'enseignement secondaire. Ecole normale d'instituteurs primaires à Lille, et cours normal d'institutrices à Douai. Ecole professionnelle à Lille. Au point de vue du nombre d'élèves inscrits dans les écoles primaires, de 6 à 13 ans, sur 100 enfants recensés, le Nord occupe le 51e rang. Il occupe le 19e rang d'après le nombre d'enfants présents à l'école par 10,000 habitants.

(4) Au point de vue judiciaire, le département du Nord ressortit à la cour d'appel de Douai, qui est le siège de la cour d'assises. Chaque chef-lieu d'arrondissement possède un tribunal de première instance ; celui de Lille a deux chambres. Des tribunaux de commerce sont établis à Cambrai, à Dunkerque, à Lille, à Roubaix et à Valenciennes.

(5) Ce chiffre indique le nombre des affaires civiles terminées pendant l'année.

(6) Ce chiffre comprend les affaires contentieuses à juger pendant l'année.

(7) Terminées pendant l'année.

(8) Trésorier-payeur général à Lille ; receveur particulier dans chaque chef-lieu d'arrondissement ; 127 percepteurs.

BIBLIOGRAPHIE

1571. Chronique et Annales de Flandre, de 620 à 1476, par *Pierre d'Ouldegherst*. In-4°.

1597. Antiquités, fondation.... de la châtellenie de Lille. In-12.

1611. Les Chastelains de Lille, leur ancien estat, office et famille, par *Van der Haer*. In-4°.

1615. *Balderici* Chronicon Cameracense et Attrebatense), traduit en 1830 par *Faverot* et *Petit*. In-8°.

1624 et 1625. Gallo-Flandria sacra et profana; Annales Gallo-Flandriæ, par *Buzelin*. 2 vol. in-fol.

1640. Histoire de la ville de Valenciennes, d'*Outreman*. In-fol.

1664. Histoire de Cambray, par *Le Carpentier*. 2 vol. in-4°.

1730. Histoire de Lille et de sa châtellenie, par *Tiroux*. In-12.

1730. Description historique de Dunkerque, par *Faulconnier*. Bruges.

1733. Dictionnaire historique et géographique de la châtellenie de Lille, par *Panckoucke*.

1754. Histoire de la ville de Lille, par l'abbé *Montlinot*. In-12.

1803. Lille ancienne et moderne, par *Regnault-Warin*. In-12.

1804. Statistique du département du Nord, par *Dieudoné*. 3 vol. In-8°.

1817. Programme de recherches à faire sur l'histoire et les antiquités du nord de la France, par *A. Leglay*.

1844. Histoire ecclésiastique et civile de Valenciennes, par *Le Boucq*. In-4°.

1825. Recherches sur l'église métropolitaine de Cambrai, *A. Leglay*.

1825. Description historique de Dunkerque, par *Bois-Mesle*.

1829 à 1860. Archives historiques et littéraires du nord de la France et du midi de la Belgique, par *Leroy*, *Le Glay* et *Dinaux*. 18 vol. in-8°.

1830. Description du département du Nord, histoire, agriculture, mœurs. In-8°.

1830. Atlas topographique et historique de Lille, par *Brun-Lavaine*.

1833. Journal-précis du siège de Lille en 1792. In-8°.

1834. Histoire des fêtes civiles et religieuses, et des usages anciens du département du Nord, par Mme *Cl. Hémery*. 2 vol. in-8°.

1838. Histoire de la ville de Lille, capitale de la Flandre, jusqu'en 1830, par *L. de Rosny*. In-8°.

1838. Les Sept sièges de Lille, par *Brun-Lavaine*. In-8°.

1841. Iconographie lilloise, par *A. Dinaux*.

1843. Le Siège de Lille en 1792, par *Victor Derode*. In-8°.

1843. Histoire des comtes de Flandre, par *Ed. Leglay*. 2 vol. in-8°.

1843. Le Département du Nord pendant la Révolution française. In-8°.

1843. Histoire de Cambrai et du Cambrésis, *E. Bouly*. 2 vol. in-8°.

1844. Histoire de Bavai, par *Le Beau*.

1844. Recherches pour servir à l'histoire de Roubaix, *Marissal*.

1846. Topographie historique de Valenciennes, par *A. Stievenart*. In-8°.

1848. Histoire de Lille et de la Flandre wallonne, par *Victor Derode*. 3 vol. grand in-8°.

1852. L'abbaye d'Auchin, par *Escallier*. 1 vol. gr. In-8°.

1853 à 1874. Annales du Comité flamand de France. 12 vol. in-8°.

1854. Dictionnaire historique de la ville de Cambrai, des abbayes, des châteaux forts et des antiquités du Cambrésis, par *Eug. Bouly*. 1 vol. grand in-8°.

1855. Histoire de Tourcoing, par *Ch. Roussel-Defontaine*. 1 vol. in-8°.

1857 à 1875. Bulletin du Comité flamand de France. 6 vol. in-8°.

1861. Études étymologiques, historiques et comparatives sur les noms des villes, bourgs, villages du département du Nord, par *E. Mannier*. 1 vol. in-8°.

1861 à 1879. Souvenirs de la Flandre wallonne. 19 vol. in-8°.

1866. Les Ancêtres des Flamands de France, par *V. Derode*. In-8°.

1866. Études sur la signification des noms topographiques de l'arrondissement de Cambrai, par l'abbé *E. Boniface*. In-8°.

1867. Statistique archéologique du département du Nord, publiée par la Commission historique de ce département. 2 vol. in-8°, 1867.

1873. Géographie du département du Nord, par *Ad. Joanne*. In-12.

1873-1874. Histoire et Cartulaire de l'abbaye de Flines, par l'abbé *Hautecœur*. 3 vol. gr. in-8°.

1873. Histoire du château et de la châtellenie de Douai, par *Brassart*. 3 vol. gr. in-8°.

1874. Histoire générale de la France du Nord; Flandre, Artois, Picardie, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, par *P. Decroos*. 1 vol. in-8°.

1875. Petite géographie du département du Nord, par *Périgot* (Collection *Em. Levasseur*). In-12.

1875. Histoire de Lille, par *Van Hende*. 1 vol. in-12.

1878. Lille; un coup d'œil sur son agrandissement, ses institutions, ses industries. 1 vol. in-8°.

1879. Annuaire statistique du département du Nord, rédigé par MM. *Devaux* et *H. Lecocq*. 51e année. In-8°.

1880. Douai pendant la Révolution. 1 vol. gr. in-8°.

Bulletin de la Commission historique du département du Nord (périodique). Plusieurs vol. in-8°.

Voir les feuilles 2, 4, 5, 8, 9, 13 et 14 de la grande *Carte de France*, dite de l'*État-major*, publiée par le Dépôt de la guerre.

Cartes des Ponts et Chaussées, du Dépôt des Fortifications.

Cartes du département du Nord, par *Joanne*, *Charle*, *Dufour*.

Paris. — Imprimerie Vve P. LAROUSSE et Cie, rue Montparnasse, 19.

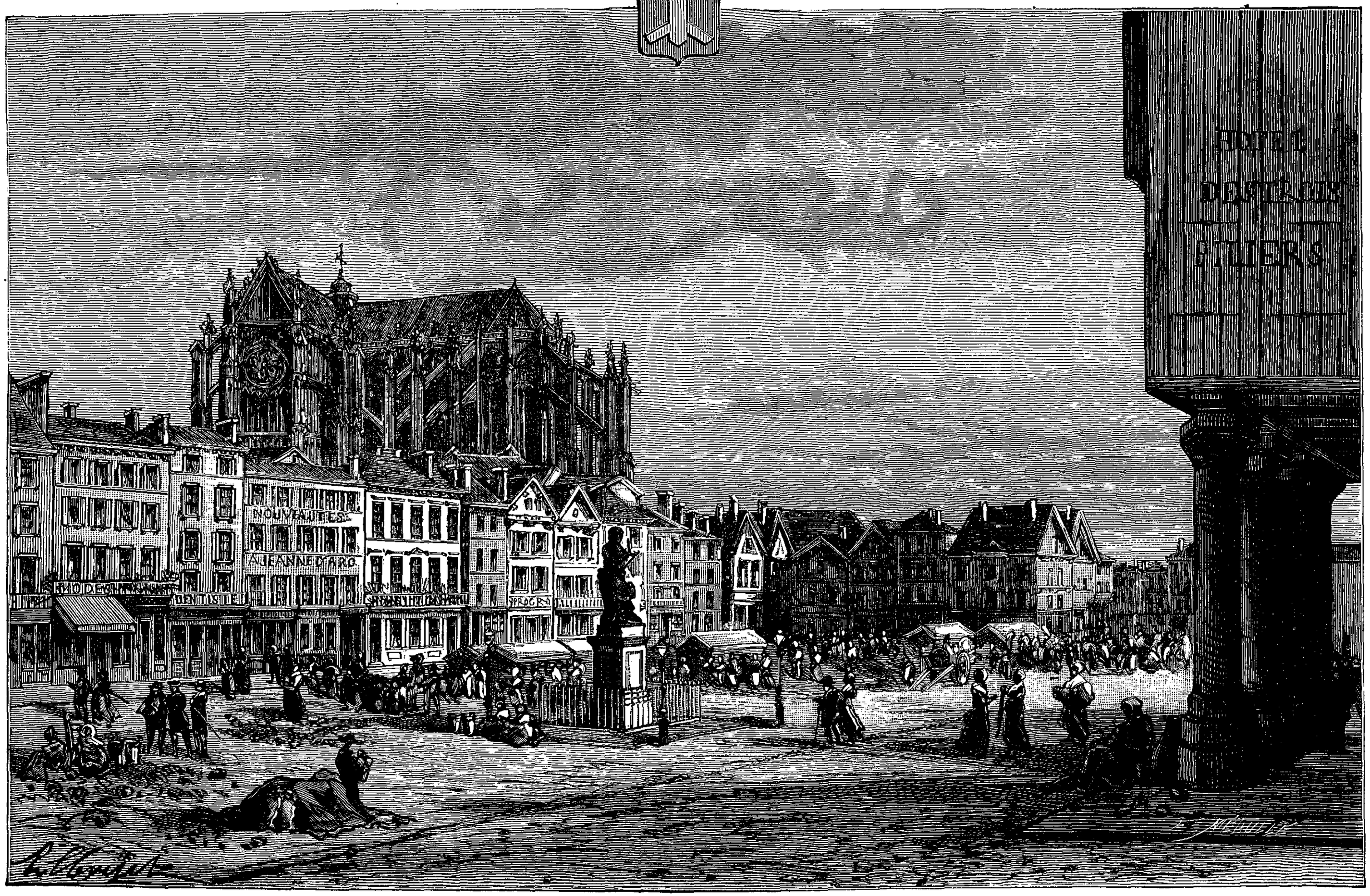
PLAN DE LILLE PAR V.A. MALTE-BRUN.

LÉGENDE.

1 Hôtel de Ville
2 Bourse
3 Nouvelle Préfecture
4 Institut Catholique
5 Banque de France
6 Palais de Justice
7 Grand Théâtre
8 Manège
9 Man.re des Tabacs
10 Halle aux Sucres
11 Caisse d'Epargne
12 Mont-de-Piété
13 Lycée, Faculté, Musée
14 Adm.on des Hospices
15 Parc Vauban
16 Halles Centrales
17 Poste aux Lettres
18 Réf.re des Salpetriers
19 M.che Gentil Muiron
20 M.che Nou.x Arceture
21 Egl. des Flamands
22 Gare des Voyageurs
23 Gare aux Mar.ses
24 Gare des Fives
25 Usine des Fives
26 Usine à Gaz
27 Usine à Gaz
28 Hospice Général
29 Hospice Comtesse
30 Hopital Militaire
31 H.on de Stappaert
32 H.on des P.res Sauveurs
33 Hopital St. Roch
34 H.al St. Sauveur
35 Hopital St. Eugenie
36 Lits Mil.res Trésoriers
37 Intendance
38 Caserne St. André
39 C.ne de l'Esplanade
40 C.ne de la Madeleine
41 C.ne de la Citadelle
42 Caserne St. Maurice
43 Caserne de Paris
44 Eglise St. André
45 Egl. de la Madeleine
46 Eglise des Jesuites
47 Egl. N.Dde la Treille
48 Egl. Ste Catherine
49 Egl. N.D de la Con.on
50 Eglise St. Etienne
51 Eglise St. Maurice
52 Eglise St. Sauveur
53 Eglise St. Michel
54 Egl. St. Pierre St. Paul
55 Eglise St. Martin
56 Egl. St. Vincent de Paul
57 Eglise Ste. Maurice
58 Eglise St. Edes Fives
59 Ch.te des Unionnistes
60 Eglise Anglicane
61 Temple protestant
62 Collège St. Joseph
63 Egl. du Sacré cœur
64 Caserne de Cendarmerie
65 Hotel de Sapeurs Pomp.rs
66 Hospice Gauthiens
67 Marché aux Chevaux
68 Jardin Zoologique
69 Cercle du Nord
Tramways

LA MADELEINE
LOMME
LOOS
FIVES
Faubourg St. Maurice
Champ de Manœuvres
GARE DE LA PTE DES POSTES
GARE DE LA PORTE D'ARRAS
GARE AUX MARCHANDISES
Échelle 100 50 0 100 200 300 400 500 mètres

Gravé par Erhard 12, rue Duguay-Trouin. J. Rouff Editeur, 14, Cloitre St. Honoré Imprimerie Erhard. Paris.



BEAUVAIS

3. — Oise.

OISE

Chef-lieu : BEAUVAIS

Superficie : 5,855 kil. carrés. — Population : 401,618 habitants.
4 Arrondissements. — 35 Cantons. — 701 Communes.

DESCRIPTION PHYSIQUE ET GÉOGRAPHIQUE

Situation, limites. — Le département de l'Oise est compris dans la région nord-ouest de la France; il appartient au bassin de la Seine et tire son nom de la rivière d'Oise qui le traverse dans la direction du nord-est au sud-ouest. Il a été formé, en 1790, d'une partie de l'Ile-de-France (Valois, Noyonnais, Soissonnais) et de la Picardie (Santerre, Amiénois). Il est traversé par le méridien de Paris et a pour limites : au nord, le département de la Somme; à l'est, celui de l'Aisne; au sud, les départements de Seine-et-Marne et de Seine-et-Oise, et à l'ouest, ceux de l'Eure et de la Seine-Inférieure.

Nature du sol, montagnes. — La surface de ce département est généralement plane, à l'exception de la partie nord-est qui est ondulée, et il est partagé en trois plateaux principaux : l'un, incliné vers l'est et le sud-est, conduit ses eaux vers l'Oise; le second, incliné vers le sud-ouest, les dirige vers la petite rivière d'Epte, qui lui sert un instant de limite à l'ouest; le troisième est compris entre la rive gauche de l'Oise et la rive droite de l'Aisne. Le département ne renferme aucune hauteur assez considérable pour être qualifiée du nom de montagne, quoique les cours d'eau y aient pratiqué des vallées dont la profondeur varie entre 60 et 90 mètres. Les collines les plus élevées sont celles qui séparent le bassin de l'Oise de celui de l'Epte : elles atteignent de 200 à 232 mètres; elles courent du sud-est au nord-ouest, de Neuilly-en-Thelle à Cuigy, près du Coudray-Saint-Germer; sur la route de Rouen à Beauvais, elles forment, près de La Houssoye, la côte du Point-du-Jour, qui atteint 198 mètres; au nord du Vauroux, on compte 235 mètres. Parmi les autres collines, le mont Javoult atteint 205 mètres; une des plus hautes du département est celle que l'on appelle la Molière de Sérans : son élévation est de 211 mètres; au sud de Pont-Sainte-Maxence, le mont Pagnotte atteint 220 mètres; enfin, il faut encore citer le mont Gannelon, 152 mètres, en face du confluent de l'Oise et de l'Aisne. La plus importante de toutes ces collines, pour les savants, est celle de Neuvillebosc, moins élevée que les précédentes; ce n'est guère qu'un coteau formé par un amas de coquillages; il présente du côté du sud de nombreux angles saillants et rentrants, comme ceux qu'offrent les rivages de la mer; sa longueur est d'une lieue un quart. Est-il vrai que cette colline, si curieuse au point de vue de l'histoire naturelle et de la géologie, sépare les ouragans qui l'attaquent au sud-ouest et pousse une partie des nuages sur la rivière d'Oise et l'autre sur la ville de Beauvais? Citons enfin le gisement coquillier de Guise-Lamotte (canton d'Attichy), but d'exploration pour les naturalistes parisiens.

Le sol du département de l'Oise est très fertile; il se divise, d'après sa nature, en pays de bruyères et de landes, 3,000 hectares; sol sablonneux, 10,000 hectares; sol de craie ou calcaire, 564,319 hectares.

Hydrographie. — Le département de l'Oise est arrosé par un grand nombre de cours d'eau ou de ruisseaux, dont quelques-uns, tels que l'Arve, l'Ingon et la Bresle, appartiennent au bassin de la Somme, tandis que le plus grand nombre appartient au bassin de la Seine; les plus importants sont l'Oise, l'Aisne, le Thérain, l'Epte et l'Ourcq.

L'Oise naît près de Seloignes, en Belgique, à peu de distance de la frontière de France, qu'elle traverse pour entrer dans le département de l'Aisne, pénètre dans le département auquel elle donne son nom entre Apilly et Brétigny, passe près de Noyon, à Compiègne, Pont-Sainte-Maxence, Creil, Saint-Leu, et en sort près de Boran pour entrer dans celui de Seine-et-Oise, où elle vient se jeter dans

la Seine, après un parcours total de 220 kilomètres, dont 90 appartiennent au département de l'Oise; elle y est entièrement navigable et y reçoit, sur sa rive droite, l'Aronde, le Thérain et la Bresche, grossie de l'Arre, et, sur sa rive gauche, l'Aisne et la Nonette.

Le Thérain prend sa source au village de Gruménil, dans le département de la Seine-Inférieure, entre dans celui de l'Oise près de Cussant, passe à Songeons, au-dessus duquel il reçoit le Petit-Thérain, arrose Beauvais, où il reçoit l'Avelon, et se jette dans l'Oise, au-dessous de Creil et près de Montataire, après avoir fait mouvoir plusieurs usines sur son parcours, qui est d'environ 80 kilomètres.

L'Aisne, qui prend sa source dans le département de la Meuse, n'appartient à celui de l'Oise que par la partie inférieure de son cours; elle entre dans le département près de Bitry et se jette dans l'Oise, en amont de Compiègne, après un parcours total de 234 kilomètres, dont 24 appartiennent au département; elle y est entièrement navigable et d'une grande utilité pour le commerce, à cause de sa jonction avec le canal des Ardennes.

L'Epte, qui servait autrefois de frontière entre la Normandie et l'Ile-de-France, limite aujourd'hui, à l'ouest, le département de l'Oise, qu'il sépare de celui de la Seine-Inférieure; c'est une petite rivière d'environ 80 kilomètres de cours, qui prend sa source près de Forges-les-Eaux, dans la Seine-Inférieure, et se jette dans la Seine, au-dessus de Vernon (Eure); elle reçoit, dans le département de l'Oise, la Troesne, grossie de l'Aunette, et le Réveillon.

La rivière d'Ourcq, qui est canalisée, ne traverse le département de l'Oise que dans son angle sud-est, et sur une longueur de 10 kilomètres seulement; elle passe à Mareuil et près de Neufchelle et de Varinfroy.

Le département ne possède d'autre canal de navigation que le canal latéral de l'Oise, qui commence dans le département de l'Aisne et vient aboutir à Janville, en amont de Compiègne.

On trouve dans l'Oise quelques étangs, mais la plupart sont des créations de l'industrie humaine. On rencontre aussi des marais le long des rivières, surtout le long de la Bresche et sur la rive gauche de l'Epte; ils renferment des tourbières dont le produit est de quelque importance. Du reste, le sol est peu sujet, dans la plupart des localités, à la stagnation des eaux, à cause de la nature sablonneuse et perméable des vallées.

Voies de communication. — Le département de l'Oise est un des plus favorisés sous le rapport des voies de communication. Il est traversé par 14 routes nationales d'un parcours de 601 kilomètres; par 30 routes départementales, 843 kilomètres; par 120 chemins vicinaux de grande communication, 1,646 kilomètres; par 7 chemins vicinaux d'intérêt commun, 16 kilomètres, et par près de 5,000 chemins vicinaux ordinaires, ayant un développement de plus de 6,000 kilomètres.

Les chemins de fer de l'Oise appartiennent au grand réseau du Nord. La principale ligne est celle de Paris à la frontière belge, par Pontoise et Creil, qui traverse le département du sud-ouest au nord-est; elle y pénètre un peu avant la station de Boran, à 50 kilomètres de Paris, et dessert les stations de Boran, Précy, Saint-Leu-d'Esserent, Creil (68 kilomètres de Paris), Rieux, Pont-Sainte-Maxence, Verberie, Compiègne (84 kilomètres de Paris), Thourotte, Ribecourt, Ourscamp, Noyon et Apilly, à peu de distance de laquelle la ligne quitte le département pour entrer dans celui de l'Aisne et se diriger sur Saint-Quentin. De Paris, on peut aussi gagner Creil par la ligne de Chantilly; elle est plus courte que la précédente. Par Pontoise, Creil est à 68 kilomètres de Paris, et par Chantilly seulement à 51 kilomètres.

A Chantilly (41 kilomètres de Paris), un embranchement se dirige sur Senlis (54 kilomètres de Paris) et Crépy-en-Valois (77 kilomètres de Paris par Chantilly), où il rejoint la ligne de Paris-Soissons-Valenciennes, qui dessert dans le département les stations de Plessis-Belleville, Nanteuil, Osmoy, Crépy-en-Valois (61 kilomètres de Paris) et Vaumoise.

A Clermont, un embranchement de 24 kilomètres rejoint Beauvais, par Ronquerolles, Étouy, La Rue-Saint-Pierre, Bresles, Rochy-Condé. De La Rue-Saint-Pierre, un tronçon rejoint à Saint-Just la grande ligne de Paris à Amiens par Creil, en desservant les deux stations de Fournival et de Bulles.

Cette dernière ligne de Paris à Amiens par Creil se détache à Creil de la grande ligne principale de Paris à la frontière belge et dessert les stations de Liancourt, Clermont (66 kilomètres de Paris), Saint-Just, Gannes et Breteuil. A Saint-Just se soude la ligne de Picardie-Flandre, qui se dirige sur Cambrai par Chaulnes et Péronne, en desservant, dans le département, Maignelay, Dompierre et Ferrières.

Une autre grande ligne se dirige encore sur

Amiens, par Beaumont et Beauvais; elle se détache à Persan-Beaumont de la grande ligne principale de Paris en Belgique, par Creil, et traverse la partie occidentale du département, en desservant les stations de Esches, Méru (53 kilomètres de Paris), La Boissière, Saint-Sulpice, Varluis, Villiers-sur-Thérain, Beauvais (79 kilomètres de Paris), Fouquenies, Herchies, Milly, Saint-Omer-en-Chaussée, Oudeuil, Crèvecœur, Fontaine-Bonneleau et Croissy. A Saint-Omer-en-Chaussée, un embranchement va, par Abancourt (Somme), rejoindre Eu et Le Tréport, en desservant Marseille, Grez, Grandvilliers, Feuquières, Molliens et Abancourt.

Le réseau du Nord se soude à celui de l'Ouest par l'embranchement de Beauvais à Gournay (30 kilomètres), par Saint-Paul, La Chapelle-aux-Pots, Saint-Germer, et par celui de Beauvais à Gisors (35 kilomètres), par Rainvilliers, Saint-Léger, Auneuil, La Bosse, Le Vaumain, Boutencourt et Trie-Château.

A ces principales lignes il faut ajouter celles : de Beaumont à Beauvais, par Neuilly-en-Thelle et Noailles; de Clermont à Compiègne, par Estrées-Saint-Denis; de Compiègne à Roye, etc.

On peut évaluer à 512 kilomètres (1877) le nombre de kilomètres de chemins de fer exploités dans ce département, et à 165 celui des lignes en construction ou projetées.

Climat. — Le département de l'Oise ne renfermant pas de hautes montagnes, son climat est généralement sain, tempéré et présente une température uniforme dans ses différentes régions. Dans les parties qui avoisinent les marais et les forêts, l'air est fréquemment chargé d'humidité. L'hiver est ordinairement fort long; mais il n'est pas trop rigoureux, car rarement le thermomètre centigrade descend à — 10 degrés; les grands froids ne durent pas au delà de quinze jours; le reste de la mauvaise saison se compose de pluies alternant avec des froids modérés; les plus grandes chaleurs de l'été ne dépassent pas + 25 degrés; elles ont lieu du 15 juillet au 25 août.

Les vents les plus habituels sont ceux du sud et du sud-ouest, qui amènent la pluie, et celui du nord, qui amène la sécheresse. Comme dans le climat séquanien, ce sont les vents du nord-est qui amènent les froids les plus vifs. La neige persiste peu, et les grêles dévastatrices sont assez rares.

Productions naturelles. — Le sol du département de l'Oise repose sur des terrains tertiaires qui offrent des formations calcaires et gypseuses. On n'y rencontre aucun métal, car nous ne devons pas tenir compte de quelques gisements de fer que l'on trouve dans quelques sablonnières et dans certains grès. La principale richesse minérale du département consiste dans ses belles et nombreuses carrières de pierre de taille; celles de Creil et de Saint-Leu jouissent d'une réputation méritée. On y trouve aussi des carrières de moellon, de grès à paver, de pierre meulière, de craie, de marne, d'argile pour les fabriques de faïence, de porcelaine, de poterie. Les tourbières y sont nombreuses et donnent lieu à une exploitation importante; on en compte près de 200. On extrait du sulfate de fer et de l'alun des terres sulfureuses que l'on rencontre en couches épaisses dans certains cantons. On y remarque des sources d'eaux ferrugineuses et sulfureuses froides; les seules qui soient fréquentées sont celles de Pierrefonds, qui conviennent aux affections rhumatismales. On a reconnu des sources minérales à Trie-Château, Verberie, Attichy, Sérans et Chantilly. Dans un territoire aussi fertile, le règne végétal est représenté par toutes les espèces qui conviennent à sa latitude et à son peu d'élévation. Les forêts couvrent un peu plus de la sixième partie du département; cette contenance est répartie fort inégalement entre les cantons; les forêts considérables qui garnissent ce pays étaient autrefois réunies entre elles et formaient une seule et immense forêt. La plus considérable aujourd'hui est celle de Compiègne, qui couvre une superficie d'environ 14,000 hectares; puis viennent celles d'Ermenonville, 5,152 hectares; de Chantilly, 2,449 hectares, et de Hallate, 4,260 hectares; les espèces dominantes sont le charme, le chêne, le bouleau et le hêtre. Le pays produit toutes sortes de céréales, de légumes et de plantes. On y cultive en grand le chardon, dit chardon des bonnetiers; les fruits y sont excellents; les pommiers fournissent abondamment le cidre, qui est la principale boisson des gens des campagnes. On recherche les cerises de Liancourt et de Clermont, les artichauts de Senlis; les produits de la vigne, qui tapisse le penchant oriental de quelques coteaux des environs de Clermont, du territoire de Beauvais, de Senlis, de Compiègne, sont généralement assez médiocres. Villiers-Saint-Sépulcre et Mouchy-Saint-Éloi pro-

duisent seuls un petit vin blanc assez estimé. La production moyenne est annuellement de 6,000 à 8,000 hectolitres; en 1877, elle a été de 9,611 hectolitres, valant environ 400,000 francs.

Un pays aussi boisé que l'est le département de l'Oise est favorable à la propagation des bêtes fauves et du gibier de grande et petite espèce. Aussi les animaux appartenant à ces diverses catégories : le sanglier, le cerf, le daim, le chevreuil, le renard et le blaireau, y sont-ils multipliés; le loup y est plus rare et de passage seulement. On rencontre quelquefois dans la forêt de Compiègne la martre et l'hermine, des oiseaux assez rares, tels que la huppe, le pluvier, le butor, le grèbe; le chevalier aux pieds rouges se rencontre en compagnie d'oiseaux plus communs, tels que le canard-morillon, le courlis, le vanneau; la perdrix et la bécasse abondent. Les rivières, très poissonneuses, fournissent des truites et des aloses et d'excellentes écrevisses. Les races d'animaux domestiques sont très perfectionnées; les bêtes à cornes et les bêtes à laine ont surtout été l'objet de soins multipliés.

On élève beaucoup d'abeilles, surtout dans le canton de Songeons, et leur miel, expédié en Flandre, y sert à fabriquer l'hydromel.

Industrie agricole, manufacturière et commerciale. — Le département de l'Oise est fort riche; c'est un pays à la fois agricole et manufacturier. L'agriculture y est fort avancée, et les cultivateurs y adoptent volontiers les instruments nouveaux et du meilleur usage. La récolte des céréales y est très productive et dépasse les besoins de la consommation; la culture des légumes et des fruits y a fait aussi de grands progrès et trouve un débouché certain dans les marchés de Paris; les meilleurs viennent des cantons de Senlis, de Liancourt et de Clermont. Le chanvre et le lin, la navette et les plantes oléagineuses sont, avec la betterave, l'objet d'une culture entendue. Ce département est situé sur la limite de culture de la vigne; aussi ne donne-t-elle que des produits très médiocres et le raisin arrive-t-il rarement à maturité.

L'usage des prairies artificielles est maintenant très répandu, et son introduction a donné le signal d'une grande amélioration de l'agriculture. Des terres considérées comme stériles ont été rendues à la culture, et l'adoption des meilleurs systèmes d'assolement a procuré une augmentation considérable dans le nombre des bestiaux; la race ovine s'est particulièrement améliorée.

La superficie du département se partage en : superficie bâtie et voies de transport, 29,764 hectares; et territoire agricole, 555,742 hectares. — Ce dernier est lui-même subdivisé en : céréales, 246,260 hectares; farineux, 15,606; cultures potagères et maraîchères, 6,568; cultures industrielles, 30,405; prairies artificielles, 63,613; fourrages annuels, 11,035; jachères et autres cultures, 47,365; vignes, 402; bois et forêts, 95,124; prairies naturelles et vergers, 28,795; pâturages et pacages, 4,314; terres incultes, 6,255 hectares.

L'industrie de fabrication est très importante et très variée dans le département de l'Oise. Parmi ses produits les plus considérables et les plus renommés, nous devons citer en première ligne les tapisseries façon des Gobelins et les tapis de haute lice de la manufacture nationale de Beauvais, les draps, les couvertures, les lainages divers, la tabletterie et les poteries fines de grès ou de faïence; puis viennent les étoffes, la passementerie et la bonneterie; les toiles estimées dites *demi-Hollande* (5 filatures et tissages), les blondes, les dentelles la verrerie d'optique et la cordonnerie. C'est enfin un des départements où la fabrication du sucre indigène est la plus considérable et la mieux entendue; on y compte 40 fabriques de sucre de betterave.

Le commerce du département est très considérable; il embrasse naturellement les nombreux produits agricoles ou industriels dont nous venons de parler. Les grains, les bois et les produits manufacturés sont les principaux objets de l'exportation. Ce commerce est d'ailleurs facilité par plus de 200 foires, qui se tiennent dans environ 57 communes du département et durent 232 journées. Outre les grains, les chevaux, les ânes et le bétail qui s'y vendent, on trouve plus particulièrement des lainages aux foires de Cuts, du chanvre à celles de Mouchy-le-Châtel et de Noailles, et des toiles à celles de la plupart des communes de l'arrondissement de Senlis.

Division politique et administrative. — Le département de l'Oise a pour chef-lieu Beauvais; il se divise en 4 arrondissements, 35 cantons, 701 communes; le tableau statistique que

nous donnons plus loin les fera connaître. Il appartient à la région agricole du nord de la France.

Le département forme le diocèse d'un évêché dont le titulaire, suffragant de l'archevêché de Reims, prend la qualification d'*Évêque de Beauvais, Noyon et Senlis;* il y a un grand séminaire à Beauvais et des petits séminaires à Saint-Lucien et à Noyon. On compte 6 cures de première classe, 33 de seconde, 501 succursales et 40 vicariats. Les protestants possèdent un oratoire aux Ajeux.

Les quatre tribunaux de première instance de Beauvais, Compiègne, Senlis, Noyon et les deux tribunaux de commerce de Beauvais et de Compiègne ressortissent à la cour d'appel d'Amiens. Clermont possède une maison centrale de détention pour les femmes.

Le département dépend de l'académie de Paris; il y a des collèges communaux à Beauvais, à Compiègne, à Clermont; une école secondaire ecclésiastique à Senlis, une école normale agricole à Beauvais, 5 institutions secondaires libres et plus de 1,000 écoles primaires communales.

Le département de l'Oise dépend du 2e corps d'armée et de la 2e région de l'armée territoriale, dont le quartier général est à Amiens; Beauvais et Compiègne sont des chefs-lieux de subdivision. La compagnie de gendarmerie départementale appartient à la 2e légion, dont le quartier général est à Amiens.

Le département de l'Oise appartient à l'arrondissement minéralogique de Paris, qui fait partie de la région du Nord et du Nord-Est; à la deuxième inspection des ponts et chaussées, dont le siège est à Rouen, et au premier arrondissement forestier, dont le conservateur réside à Paris.

On compte dans le département 98 perceptions des finances. Les contributions et revenus publics atteignent 34,000,000 de francs.

HISTOIRE DU DÉPARTEMENT

Le territoire du département de l'Oise fut primitivement habité par les *Bellovakes*, les *Silvanectes* et les *Veromandues*. Ces peuples prirent deux fois part au soulèvement de la Gaule contre César, qui, dans ses *Commentaires*, vante leur courage et leur habileté. Vaincus sur le territoire des Rèmes, en 57, ils perdirent leur capitale, *Bratuspantium* (Beauvais ou Breteuil). Cinq ans plus tard, ils se donnèrent pour chef le Bellovake Corrée, dont la mort héroïque rendit les Romains maîtres du pays, qui, subjugué, mais non soumis, pendant longtemps encore résista à leur domination, en l'an 29, avec les Trévires, et plus tard avec les Belges.

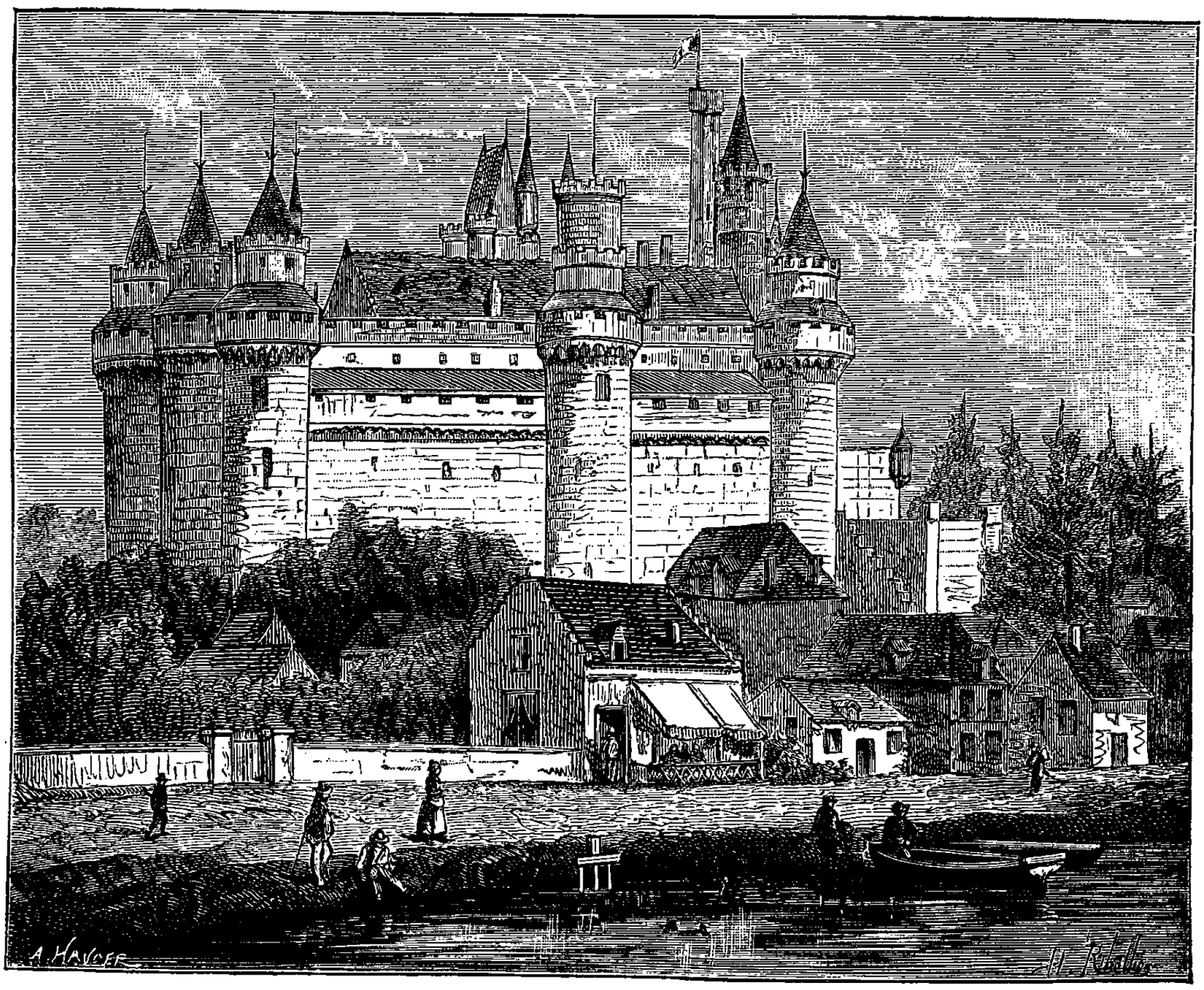
Après ces vaines tentatives, Rome introduisit dans le pays définitivement conquis son administration, et, si les sauvages habitants de cette partie de la Gaule-Belgique perdirent quelque chose du courage farouche de leurs ancêtres, ils reçurent en échange les bienfaits de la civilisation. De vastes terrains furent défrichés, les forêts s'éclaircirent, les villes s'élevèrent. Il reste aujourd'hui des traces des immenses travaux entrepris par les Romains dans cette contrée : c'est une voie qui traverse le département et qui porte le nom de chaussée Brunehaut, parce que, dans la suite, elle fut réparée par cette reine d'Austrasie.

Dioclétien comprit le territoire des Bellovakes dans la IIe Belgique. Leur principale ville, qui longtemps avait porté le nom de *Cæsaromagus* et qui était une des plus importantes stations de la voie romaine qui unissait *Rothomagus* (Rouen), *Ambiani* (Amiens) et *Parisii* (Paris), eut le nom de *Civitas Bellovacorum*, avec le droit de cité. Dans la suite, on la désigna sous le nom de *Bellovacum*, Beauvais. Le christianisme y fut porté dans le Ier siècle de l'ère chrétienne par saint Lucien, fils, disait-on, d'un sénateur romain du nom de Lucius, que saint Pierre avait converti. Ce premier apôtre du Beauvaisis avait deux compagnons, saint Maxien et saint Julien, qui souffrirent avec lui le martyre. Il paraît que la foi chrétienne s'établit difficilement dans cette contrée; car, pendant les trois premiers siècles, un grand nombre de ceux qui s'étaient convertis y subirent de fréquentes persécutions. A cette même époque, le pays des Bellovakes eut beaucoup à souffrir des premières invasions des barbares en Gaule; Dioclétien avait donné à cette partie de l'empire, pour la gouverner, Constance-Chlore, avec le titre de César. Les Francs et les Alamans firent des invasions si fréquentes que toute l'ancienne Belgique fut en grande partie dépeuplée (292-305); il fallut que ce César, pour repeupler la contrée, autorisât, à l'exemple de l'empereur Probus, des colons germains à s'y établir. Lorsque survinrent en Gaule les grandes invasions des Francs, cette partie septentrionale fut la première conquise; elle vit, vers 430, le chef de la tribu Salienne, Clodion le Chevelu, franchir la Somme et promener ses bandes

dévastatrices au midi de cette rivière; mais Clodion fut chassé par le patrice Aétius, et c'était à Clovis qu'il était réservé de s'établir définitivement entre le Rhin et la Seine. Le patrice Syagrius, faible représentant des empereurs en Gaule, fut vaincu à Soissons en 486. Sa défaite entraîna la soumission du pays d'entre Rhin et Seine, et par conséquent de la contrée du Beauvaisis. Cette partie des États de Clovis passa en héritage à son fils Clotaire, qui fut roi de Soissons en 511; celui-ci la laissa à Chilpéric Ier, époux de Frédégonde (561 à 584). Au temps de Clotaire II, la fille de l'un des principaux seigneurs du royaume fonda aux environs de Beauvais, à Oroër (*Oratorium*), une abbaye qui est devenue célèbre; Angadresme, fille de Robert, chancelier du roi, était recherchée en mariage par un seigneur du Vexin, Ansbert; mais elle préféra, à une position brillante, la retraite obscure et pieuse d'Oroër. Ansbert, de son côté, touché de la grâce divine, se consacra au service du Seigneur et devint par la suite archevêque de Rouen. Angadresme, mise au nombre des saintes, pour sa vie pieuse, est devenue la patronne de Beauvais. Le Beauvaisis se trouvait sur les frontières de la Neustrie et de l'Austrasie; il fut donc souvent le théâtre de la lutte des Austrasiens et des Neustriens, sous les maires Ebroïn et Pépin d'Héristal. Sous les règnes de Pépin le Bref et de Charlemagne, plusieurs années de paix et de prospérité vinrent réparer les maux occasionnés par les guerres désastreuses qui avaient, sans interruption, désolé le pays pendant le cours de la première race; des gouverneurs, placés sous la surveillance des *legati* et des *missi dominici*, furent donnés aux diverses parties de l'empire, et le territoire du département de l'Oise fut partagé en différents *pagi*, qui portèrent les noms de leurs principales villes, et qui étaient administrés par des comtes et des barons. Ils n'étaient d'abord que simples gouverneurs et représentants de l'autorité impériale; mais ils se rendirent indépendants sous les faibles successeurs de Charlemagne et reçurent de l'un d'entre eux, Charles le Chauve, en 877, la confirmation de leur usurpation et possédèrent alors ces fiefs à titre héréditaire. En même temps que la féodalité commencent les ravages exercés par les pirates normands dans toute la Gaule et en particulier dans le pays des anciens Bellovakes; au milieu du IXe siècle, Hastings, qui, bien que né en Gaule, s'était joint aux Northmans et était devenu un de leurs chefs les plus célèbres, pénétra dans le Beauvaisis après avoir brûlé, près de Paris, l'abbaye de Saint-Denis, et détruisit les monastères de Saint-Oroër et de Saint-Germer. A cette période du moyen âge, l'histoire du département se divise forcément en trois parties; la première, qui concerne le Beauvaisis, sera suffisamment traitée à l'article consacré spécialement à la ville évêché-comté de Beauvais; des deux autres, l'une comprend le Valois, dont les villes principales étaient Senlis et Crépy, et l'autre la ville de Clermont, qui eut des comtes particuliers.

Le Valois, *pagus Vadensis*, s'étendit, sous les deux premières races, aux territoires de Senlis, Soissons, Crépy, Meaux et Reims; sa capitale était Crépy, et il en prit souvent le nom de *Comitatus Crispeius*, *Crispeiensis*, *Crispeicus;* une partie de ce pays appartient aux départements qui avoisinent l'Oise. Cependant nous donnerons ici le nom de ses principaux comtes, dans l'impossibilité où nous sommes de scinder son histoire et en considération de Crépy, sa capitale. Un comte du nom de Pépin, frère du puissant comte de Vermandois, Herbert, en reçut l'investiture sous le règne du roi Eudes, successeur du faible Charles le Gros, qui avait été déposé en 887, à la diète de Tribur. Après lui, le Valois passa à une famille étrangère. Le comte Raoul II partagea, vers 1040, ses États entre ses deux fils, Raoul III le Grand et Thibaut III, qui fut comte de Blois. Le vaste château de Crépy fut séparé en deux parties; Raoul reçut l'habitation avec ses dépendances, et Thibaut le donjon.

Après la mort du roi Henri Ier, Anne de Russie, veuve de ce prince, se retira dans le monastère de Senlis; Raoul l'y vit et résolut de l'épouser; Anne y consentit. Raoul était marié; il fit accuser d'infidélité sa femme Éléonore, divorça et célébra publiquement son nouveau mariage en 1052. Mais l'épouse répudiée recourut au pape, qui fit faire, par les archevêques de Reims et de Rouen, une enquête dont le résultat fut favorable à Éléonore. Sommé de répudier Anne, le comte Raoul s'y refusa; il fut excommunié et n'en persista pas moins dans sa faute. Une version généralement accréditée fait retourner Anne de Russie auprès de son père, après la mort du roi, son mari. Celle que nous reproduisons a été adoptée par les savants bénédictins de Saint-Maur et le P. Ménétrier. Le fils de Raoul, Simon (1074), fut assez puissant pour combattre le roi de France et lui reprendre quelques places que celui-ci lui avait enlevées. Deux années après avoir



Château de Pierrefonds.

succédé a son père, le comte Simon fit transporter la dépouille du grand Raoul de la ville de Montdidier au monastère de Saint-Arnould de Crépy. Présent à l'exhumation du cadavre, il fut si vivement frappé de ce spectacle, qu'il résolut de quitter toutes les pompes de la vie et de se consacrer à Dieu. Vainement ses amis, pour lui faire oublier cette résolution et resserrer les liens qui l'attachaient au monde, lui firent prendre une femme; il consentit à épouser Judith, fille d'un comte d'Auvergne. Mais la nuit même de leurs noces les deux époux convinrent de se séparer et d'aller vivre tous deux dans la retraite. Simon partit avec trois compagnons, les plus vaillants chevaliers de sa cour, qu'il avait convertis, et se rendit au monastère de Sainte-Claude (voy. l'histoire du département du Doubs), puis dans les gorges du Jura, défrichant et fertilisant des terres jusque-là incultes. Simon fit passer le Valois dans la maison de Vermandois; ce comté y demeura jusqu'à l'époque de sa réunion à la couronne, par Philippe-Auguste, en 1214.

Le roi saint Louis accorda, en 1224, le Valois à la reine Blanche, sa mère. Cette grande princesse étant morte en 1252, à l'abbaye de Maubuisson, près de Pontoise, le Valois fut réuni de nouveau à la couronne. Mais, deux ans avant sa mort, saint Louis l'aliéna encore en faveur de son quatrième fils, Jean Tristan, comte de Nevers, qui, né à Damiette pendant la première croisade du saint roi son père, mourut, ainsi que celui-ci, en 1270, pendant la seconde. Le Valois rentra donc de nouveau dans le domaine royal à l'avènement de Philippe le Hardi. Celui-ci le donna en 1285 à Charles, son deuxième fils, qui fut la tige des rois de France de la branche des Valois. Cependant le Valois ne fut pas réuni à la couronne en 1328, à l'avènement de Philippe VI. Ce prince le donna en apanage à son cinquième fils Philippe, qui s'était distingué à la bataille de Poitiers, et qui fut l'un des otages envoyés en Angleterre pour la délivrance du roi Jean. A sa mort, en 1375, le Valois rentra au domaine royal; mais le roi Charles VI l'en détacha pour le donner, en 1392,

à son jeune frère Louis d'Orléans, en faveur duquel il l'érigea, en 1406, en duché-pairie. Les contrées qui composent le département de l'Oise eurent grandement à souffrir des désordres du malheureux règne de Charles VI. Déjà, sous les rois Philippe VI et Jean le Bon, elles avaient été ravagées par les bandes de paysans soulevés qui prenaient le nom de *Jacques*. La jacquerie était sortie, selon une tradition locale, du village de Frocourt-en-Beauvaisis. Les Jacques avaient pillé un grand nombre de villages et la ville de Senlis, lorsqu'ils furent atteints et défaits par le dauphin Charles, depuis Charles V, alors régent pour son père, prisonnier en Angleterre. Le soulèvement se porta plus loin vers le Midi ; mais les misères de toute sorte et les dévastations de la guerre étrangère jointes à la guerre civile dépeuplèrent ce malheureux pays, comme au temps des premières invasions des barbares. Le duc de Bourgogne entra dans les campagnes de l'Oise et les dévasta, pendant la sanglante rivalité des Armagnacs et des Bourguignons; puis, après la victoire d'Azincourt (1415), les Anglais s'emparèrent du Beauvaisis et du Valois. Cette partie de la France fut reconquise par Charles VII vers 1430. Jeanne Darc, après avoir fait le siège d'Orléans et remporté la victoire de Patay, poursuivit les Anglais jusqu'au delà de l'Oise, les atteignit à Gerberoy et les battit de nouveau en 1430. Les Anglais ne renoncèrent cependant pas à leurs tentatives sur le Beauvaisis. Vers 1436, ils se saisirent, dans Beauvais même, par un coup de main habile, du fameux capitaine La Hire, pendant que celui-ci jouait à la paume, et Charles VII fut obligé de leur donner Clermont pour la rançon de son général. Nous retrouverons leurs diverses entreprises à l'histoire particulière des villes. Il est bon, avant de passer à l'histoire des temps modernes, de dire quelques mots des comtes de Clermont. Le premier qui soit connu portait le nom de Renaud; il fut un des chefs de l'armée conduite en 1054 par Eudes, frère du roi Henri Ier, contre Guillaume le Bâtard, duc de Normandie. Les Français furent battus, et le comte Renaud ne trouva son salut, dit Orderic Vital, que dans la vitesse de ses pieds. Hugues Ier et Renaud II lui succédèrent. Le fils de ce dernier, Raoul Ier, reçut du roi Louis VII la dignité de connétable de France. Il eut plusieurs démêlés avec le chapitre de Beauvais et fut excommunié deux fois; mais il racheta ses fautes en accompagnant en Terre sainte, à la troisième croisade, en 1189, les rois Philippe-Auguste et Richard Cœur de Lion. Son petit-fils Thibaut le Jeune mourut sans enfants, et Philippe-Auguste, toujours prêt à mettre à profit les occasions d'agrandissement, réunit le comté de Clermont à la couronne. Le roi de France disposa de cette acquisition, vers 1218, en faveur d'un fils, Philippe Hurepel, qu'il avait eu d'Agnès de Méranie. Ce dernier, qui fut aussi comte de Boulogne, le laissa à une fille, à la mort de laquelle saint Louis réunit de nouveau Clermont au domaine royal (1258). Mais, en 1269, il s'en défit en faveur de son sixième fils Robert, après lequel le comté de Clermont passa à la maison de Bourbon (1318). Robert de France eut pour bailli dans son comté le célèbre Beaumanoir, qui, en 1283, recueillit et rédigea les *Coutumes de Beauvaisis*, « le premier, dit Loysel, le plus grand et plus hardy œuvre qui ait été composé sur les coutumes de France. »

Pendant les guerres de Louis XI avec les derniers grands vassaux, le Valois et le Beauvaisis furent envahis par le duc de Bourgogne, Charles le Téméraire. Il sera question plus loin de l'héroïsme des femmes de Beauvais (1472). Les rois Louis XI et Charles VIII témoignèrent leur reconnaissance aux fidèles sujets du Beauvaisis en leur accordant, à plusieurs reprises, d'importants privilèges. En 1474, Louis XI donna à Beauvais une somme de 972 livres pour faire construire une chapelle à Notre-Dame. L'année suivante, le chapitre de cette ville reçut 3,000 livres pour acheter le seigneurie de Rotangis; puis, en 1477, en récompense d'un prêt de 600 écus d'or, les habitants furent investis du droit, qui leur avait été enlevé depuis peu, de nommer leur maire. La peste sévit dans la contrée qui nous occupe vers cette époque; mais les ravages qu'elle causa furent peu de chose, en comparaison des misères que les querelles de religion entraînèrent dans le siècle suivant. En 1586, l'état des campagnes était des plus misérables; une disette cruelle s'était jointe aux oppressions du pouvoir et aux brigandages des gens de guerre; la population, sans ressources et affamée, se formait par bandes, qui s'en allaient la nuit dans les villages et s'emparaient du peu de blé que possédaient les malheureux paysans. Après les guerres de religion vinrent celles de la Ligue, à laquelle prirent part les villes, puis vinrent les troubles de la minorité de Louis XIII; la peste exerça de cruels ravages, en 1629 et 1635, dans toute la contrée qui s'étend d'Amiens à Beauvais. La Fronde causa de nouvelles

agitations. Le XVIII^e^ siècle ne fut pas exempt de misères : épidémies, disettes, troubles intérieurs. La Révolution survint, et ses premières réformes furent accueillies sans scènes de violence. La classe bourgeoise se montra dévouée à la Constituante, et ce parti modéré exerça dans les villes une grande influence. La condamnation de Louis XVI jeta la consternation dans Beauvais; deux commissaires de la Convention, Mauduit et Isoré, furent envoyés dans cette ville et, au moment de l'insurrection de la Vendée, levèrent, dans l'Oise, un bataillon de 800 hommes, qu'ils firent marcher contre le département royaliste. Collot d'Herbois vint à son tour à Beauvais; de cette ville il se rendit à Senlis, où il promulga un arrêté contre les parents de nobles et d'émigrés. Cependant la Terreur révolutionnaire ne fit pas, dans le département, beaucoup de victimes. Pendant l'invasion de 1814, les habitants, animés d'un noble sentiment de patriotisme, prirent les armes et se portèrent à la rencontre de l'ennemi. L'époque impériale, la Restauration et les dix-huit années du gouvernement du roi Louis-Philippe rendirent à l'Oise le calme et la prospérité qui semblaient avoir fui ses laborieux habitants. Mais, pendant la guerre de 1870-1871, le département fut un des premiers envahis; il eut beaucoup à souffrir de la présence d'un ennemi implacable; et lorsque enfin le territoire fut évacué, l'invasion allemande se traduisit pour lui par une perte de 11,567,175 francs 62 centimes.

HISTOIRE ET DESCRIPTION DES VILLES, BOURGS ET CHATEAUX LES PLUS REMARQUABLES.

Beauvais (lat. 49° 26′, long. 0° 15′ 19″ O.) (*Cæsaromagus*, *Bellovaci*, *Bellovacum*). — Beauvais, chef-lieu du département de l'Oise, est située à 72 kilomètres de Paris, au confluent de deux petites rivières, l'Avelon et le Thérain, qui se jettent dans l'Oise. Sa population est de 16,600 habitants.

César nous apprend que la ville principale des Bellovakes était *Bratuspantium*. Des savants illustres, Scaliger, Hadrien de Valois, l'historien Loysel, ont voulu que cette ville gauloise ait existé sur l'emplacement occupé aujourd'hui par Beauvais. Cette opinion est aujourd'hui à peu près complètement abandonnée, et des découvertes archéologiques nombreuses donnent à penser que l'*oppidum* gaulois mentionné par César n'est autre que la petite ville de Breteuil, située à 24 kilomètres N.-E. de Beauvais; c'est l'avis de Mabillon, et l'illustre d'Anville s'y est à peu près rangé. Ptolémée appelle du nom de *Cæsaromagus* la cité des Bellovakes; la Table de Peutinger mentionne cette ville, et elle est désignée dans l'Itinéraire d'Antonin comme point de départ d'un chemin allant à *Lutetia* par *Petromantalum* et *Briva Isara*. La Notice des Gaules, rédigée sous Honorius, dit *civitas Bellovacorum*, d'où est venu, après de nombreuses variantes, *Bellovacum*, qu'on a traduit par *Beauvais*. Nous sommes obligé de passer rapidement sur les fables qui se rattachent à la fondation de cette ville. On peut supposer que César et Auguste ne permirent pas aux compagnons du Bellovake Corrée de demeurer dans la ville qu'avait illustrée leur valeur et qui rappelait les souvenirs de la nationalité et de l'indépendance; *Bratuspantium* dut être forcément abandonnée, et ses habitants se fixèrent dans le lieu qui, du conquérant, prit le nom de *Cæsaromagus*. Le premier fait constant qui se rattache à l'histoire de cette cité remonte au règne de Néron. Les actes de saint Lucien nous apprennent que, sous cet empereur, la ville reçut des fortifications. Les Bellovakes s'étaient pliés à la domination romaine après la conquête de César et avaient formé, au service de ce nouveau maître, une légion dite de l'*Alouette* (*alauda*), à cause de l'oiseau, symbole de vigilance, qu'ils portaient sur leur casque gaulois. Ils restèrent fidèles à Rome aussi longtemps que l'empire résista aux attaques réitérées des barbares. La misère produite par les incursions et les ravages des Francs et des Allemands fut telle, sous Constantin, qu'elle paraît avoir exigé la présence de cet empereur à Beauvais. Un auteur contemporain dit qu'il rendit dans cette ville, en 320, une loi relative aux immunités des vétérans. Au V^e^ siècle, la cité des Bellovakes fut une des quarante-neuf qui participèrent en Gaule au grand soulèvement des Bagaudes. Peu après, le chef des Francs, Clodion, s'avança jusqu'à Beauvais et s'empara de cette ville (434); Attila survint ensuite et la brûla en 450. Les Francs restèrent maîtres de Beauvais après la victoire de Clovis sur Syagrius, fils d'Ægidius, dernier patrice romain de la Gaule. Dans les derniers temps de la domination romaine, les évêques avaient remplacé les officiers impériaux dans l'administration des affaires temporelles; ils avaient acquis le titre de *defensores civitatis;* leur autorité ne fit que s'étendre sous les Francs, qui s'appuyaient sur le clergé catholique.

Mais toute cette époque est très obscure et il faut aller jusqu'à la seconde race pour trouver des faits particuliers concernant l'histoire de Beauvais. Hildemances, moine de Corbie, devint évêque de Beauvais en 821. Ce prélat prit parti pour les fils de Louis le Débonnaire dans leur rébellion contre leur père. L'année même de la mort de cet empereur (840), Beauvais vit pour la première fois les Northmans, qui la brûlèrent. En 845, Charles le Chauve y réunit un concile de tous les évêques du royaume, et le sage Hincmar fut élu archevêque de Reims. Une bande de pirates northmans parut de nouveau dans le Beauvaisis en 860; Beauvais fut pillée et saccagée; mais, attaquée pour la troisième fois par ces mêmes Northmans en 877, elle se défendit et les repoussa. Cependant, en 883, elle tomba en leur pouvoir. A cette époque, Beauvais commença à former un comté appartenant à la riche maison de Vermandois. Eudes II transmit en 1013 le titre de comte à son frère Roger, évêque de Beauvais. Cette dignité fut dès lors conservée aux prélats de cette ville et mit le comble à leur puissance temporelle. Bientôt ils y ajoutèrent les titres de pairs de France et de vidame de Gerberoy et furent comptés parmi les premiers dignitaires du royaume. Mais un élément nouveau, appuyé sur les rois de France et profondément hostile à la féodalité, ne tarda pas à intervenir et à entrer en guerre avec ces puissants seigneurs. Les bourgeois se formèrent en conjuration communale. Il est probable qu'à Beauvais, comme dans un grand nombre de villes gauloises qui avaient longtemps vécu sous l'administration romaine, la tradition des libertés municipales n'avait jamais été complètement interrompue. Les désordres éclatèrent de 1099 à 1101, dans les dernières années de l'épiscopat d'Ansel. L'association des bourgeois fut dirigée primitivement contre le châtelain ou capitaine de la cité, qui occupait une des principales portes de la ville. Après la mort de l'évêque Ansel, le chapitre prit part à la querelle; les bourgeois en appelèrent au roi Louis le Gros, qui intervint en 1115. Deux seigneurs puissants, Lancelin, comte de Dammartin, et Thomas de Marle, de la puissante maison de Coucy, mirent à profit les discordes qui agitaient Beauvais pour s'emparer momentanément de cette ville et ravager son territoire. En 1144, Louis le Jeune confirma la charte communale de Beauvais. Les habitants acquirent le droit de se prêter un secours mutuel et d'élire treize pairs, entre lesquels un ou deux devaient être nommés majeurs. Ces officiers municipaux étaient chargés d'administrer la justice. Le maire ou majeur et les douze pairs étaient nommés annuellement. Cette concession ne mit pas fin aux troubles qui agitaient Beauvais. D'autres malheurs fondirent en même temps sur cette ville infortunée; un terrible incendie la consuma presque entièrement en l'année 1180. Les conflits de juridiction entre les bourgeois et l'évêque se renouvelèrent sous le règne de Philippe le Bel. Depuis Philippe-Auguste, les évêques se montraient fort attachés à la royauté et s'étaient acquis de la sorte sa protection. A la bataille de Bouvines (1214), Philippe de Dreux, évêque de Bauvais, *plus attaché au service de Mars qu'à celui de Jésus-Christ*, s'était distingué entre tous les hommes d'armes. Armé d'une massue pour ne pas verser le sang, selon les prescriptions de l'Église, il avait porté le désordre et la mort dans les rangs de l'armée ennemie. Un de ses successeurs, le fameux évêque Simon, servit Philippe le Bel avec zèle pendant sa guerre contre les Flamands. De retour dans son évêché, il prétendit ravir aux bourgeois les privilèges qui leur avaient été accordés par les chartes antérieures; une contestation s'éleva, à la suite de laquelle l'évêque fit enlever, par son bailli, le maire et deux pairs et les fit jeter en prison. Cette première fois, le différend fut porté devant le parlement, qui donna gain de cause à la commune. En 1305, de nouveaux désordres plus graves s'élevèrent; la tyrannie de l'évêque Simon fut si insupportable au peuple qu'il y eut un soulèvement universel dans la ville : l'évêché fut pris et dévasté, et Simon, chassé de son siège, reçut en dérision le nom de *Simon le Dévétu*. Il se retira au village de Saint-Just, près de Clermont, et excommunia les habitants. Ceux-ci se seraient peu souciés de ce châtiment spirituel, qui leur venait d'un homme si peu recommandable par ses qualités morales, mais le roi de France intervint. Philippe le Bel fit en même temps arrêter le maire et saisir le temporel de l'évêque; il examina le différend et donna gain de cause à Simon, qui appartenait à l'importante maison des comtes de Clermont et de Nesle, et dont les deux frères étaient l'un connétable et l'autre maréchal de France. Les magistrats municipaux furent condamnés à lui demander pardon à genoux et à réparer les dévastations commises. C'est alors que furent construites les tours de l'ancien évêché, aujourd'hui le palais de justice. Simon mourut en 1312; ses successeurs

se montrèrent moins hostiles que lui à l'existence de la commune ; d'ailleurs les événements de l'invasion anglaise mirent forcément fin aux discordes civiles. En 1346, Beauvais se défendit avec courage contre l'armée du roi Édouard III, quelques jours avant la funeste bataille de Crécy. Nous avons vu dans l'histoire du département que Beauvais avait eu à souffrir des désordres causés par l'insurrection des Jacques. Pendant la lutte des Armagnacs contre les Bourguignons, le trop fameux Pierre Cauchon, partisan de ces derniers, fut nommé, en 1420, évêque de Beauvais et fit reconnaître dans cette ville l'autorité de Henri V, après la conclusion du traité de Troyes, en 1420. Jeanne Darc reprit Beauvais, après sa victoire de Gerberoy. Trois ans plus tard, les Anglais faillirent de nouveau s'emparer de cette place, qui ne fut sauvée que par le dévouement de plusieurs de ses habitants. Lorsque la guerre cessa, la misère était à son comble dans cette malheureuse cité. L'illustre Juvénal des Ursins, qui en occupait alors le siège épiscopal, s'efforça de réparer les désastres causés par un siècle de ravages, et, vers la fin du règne de Charles VII, Beauvais commençait à voir renaître sa prospérité, quand la guerre que fit Louis XI, son successeur, aux derniers grands vassaux de France ramena l'ennemi sous ses murs. Le fait le plus célèbre de l'histoire de cette ville se rattache à cette époque. En 1472, le duc de Bourgogne, Charles le Téméraire, reprit les armes contre Louis XI, qu'il accusait d'avoir fait périr par le poison son frère Charles de Guyenne, et s'avança avec 80,000 hommes sous les murs de Beauvais. La place n'avait qu'une très faible garnison, mais les habitants résolurent tous, d'un commun accord, de se défendre. Le duc de Bourgogne fit donner deux assauts dans la première journée. Déjà la porte de Bresle et le faubourg de Saint-Quentin sont en feu, les remparts battus en brèche ; les hommes n'étant pas assez nombreux, dans la ville assiégée, pour les défendre, les femmes se portent à leur secours, versant sur les ennemis de l'huile bouillante, faisant écrouler sur eux des monceaux de pierres, combattant même les armes à la main. Une d'entre elles, Jeanne Laisné, se distingua plus que toutes les autres. Un soldat bourguignon, parvenu à l'extrémité d'une échelle, plantait son étendard sur la muraille Jeanne l'abat d'un coup de hache : et se saisit de l'étendard, glorieux trophée que Beauvais conserve encore aujourd'hui dans son Hôtel de ville. Les Bourguignons cédèrent devant tant de courage. La procession de Sainte-Angadresme fut instituée en souvenir de ce glorieux fait d'armes ; cette procession a lieu encore chaque année ; les femmes y ont le pas sur les hommes et marchent immédiatement après le clergé ; les jeunes filles tirent le canon. L'héroïne du siège retint le nom de Jeanne Hachette. Louis XI la maria et, en récompense de sa valeur, l'exempta à jamais, elle, son mari et ses enfants, de toute taille et de toute charge publique.

L'histoire de Beauvais cesse, à ce moment, d'offrir aucun intérêt jusqu'à l'époque de la Réforme. En 1560, l'évêque Odet de Châtillon abjura le catholicisme ; des désordres éclatèrent dans la ville, et Odet fut forcé de se sauver en Angleterre. Beauvais eut le bonheur d'être une des villes où la Saint-Barthélemy ne fit pas de victimes. Cependant les désordres continuèrent ; les pauvres se soulevèrent en 1577 contre les riches bourgeois. Trois ans plus tard, la peste exerça dans la ville ses terribles ravages. En 1589, les habitants de Beauvais adhérèrent à la Ligue, la guerre civile recommença et quelques massacres eurent lieu ; mais, après l'abjuration de Henri IV, cette ville se soumit à lui en même temps que Paris (1594), et le calme put renaître.

Beauvais se rattache à l'histoire du XVII^e^ siècle par plus d'un souvenir : Racine y fit ses études, et Colbert y fonda, en 1664, une succursale de la manufacture des Gobelins, à Paris. — Il y avait, près de Beauvais, une abbaye très ancienne et très importante, celle de Saint-Lucien, dont Bossuet fut abbé.

Nous avons dit plus haut la part que prit cette ville à la Révolution. En 1814, elle subit l'occupation étrangère ; en 1870, un corps de 2,000 Saxons en prit possession.

Située au confluent de l'Avelon et du Thérain, Beauvais n'est pas, en général, bien bâtie, et son aspect est peu agréable. L'archéologie y a fait des découvertes intéressantes. Il existait sur le mont Capron, à l'est de la ville, un temple, et on a trouvé à plusieurs reprises des débris de statues, des fragments de colonnes et des pierres chargées d'inscriptions romaines qui avaient servi aux fondations de la ville. Au XVII^e^ siècle, en creusant le sol pour construire l'hôtel de la châtellenie, on trouva une pierre sur laquelle était inscrit le nom de *Quintus Cicéron*, l'un des lieutenants de César ; en 1752,

on découvrit plusieurs médailles en bronze; l'une d'elles portait les noms de Trajan et d'Adrien.

Le moyen âge a légué à Beauvais un de ses plus somptueux édifices, la cathédrale dédiée à Saint-Pierre et malheureusement inachevée. Cet édifice occupe une partie de l'emplacement d'un temple païen, connu aujourd'hui sous le nom de la *Basse-Œuvre*, élevé vers le IIIe siècle et converti ensuite en église chrétienne. Il servit d'abord de cathédrale jusqu'au Xe siècle, époque à laquelle Hervée, quatrième évêque de Beauvais, l'abandonna et fit élever une nouvelle cathédrale sur une partie de son emplacement; mais celle-ci fut deux fois incendiée, en 1180 et 1225. Alors l'évêque Miles de Nanteuil entreprit de la faire reconstruire sur un plan beaucoup plus vaste. La voûte, à peine élevée, s'écroula à deux reprises, en 1225 et 1284. Cinquante ans plus tard, un des plus habiles architectes du XIVe siècle, Enguerrand Le Riche, reçut la mission d'achever le chœur. Ses travaux furent interrompus par les invasions anglaises, et on ne les reprit qu'en 1500. Jean Wast, de Beauvais, et Martin Cambiche, de Paris, furent chargés de leur direction. Ils travaillèrent avec ardeur, mais ils ne purent terminer que les transepts et le premier pilier de la grande nef. Leur œuvre eût été complétée si les sommes destinées à cette immense construction n'eussent été insuffisantes. Telle qu'elle se trouve, avec son beau chœur et ses deux transepts latéraux, la cathédrale de Beauvais est un des plus beaux monuments gothiques du XIVe et du XVe siècle. Le portail du transept méridional, qui s'ouvre sur la rue Saint-Pierre, est immense et offre tous les détails gracieux et riches de l'architecture du XIVe et du XVe siècle. Des frises élégantes, des rosaces, des colonnes déliées ornent les deux piliers angulaires qui s'élèvent de chaque côté de ce portail. On monte au perron par un escalier de onze marches; les deux vantaux de la porte sont ornés de sculptures délicates, qui appartiennent au style de la Renaissance, au règne de François Ier; plusieurs des figures ont été attribuées au Primatice et à Jean Goujon. Le portail septentrional est beaucoup moins orné. A l'intérieur, on est frappé surtout de la grandeur majestueuse des proportions. Pour désigner une église parfaite, on disait au XVIIe et au XVIIIe siècle : *Chœur de Beauvais et nef d'Amiens*. Les arcades du chœur sont fermées par des grilles en fer. Les vitraux des rosaces ont été peints, dit-on, par Jean et Nicolas Lepot; dans la rose du sud se trouve, au milieu des saints et des prophètes, le portrait du médecin de Henri II, François Fernel. Dans l'un des bas côtés de gauche, on voit le tombeau de l'évêque de Beauvais, Forbin Janson, dû au ciseau de Nicolas Coustou. Citons encore, parmi les objets curieux que possède la cathédrale de Beauvais, une horloge à carillon (XVe siècle); une horloge astronomique, un chef-d'œuvre de mécanisme, récemment construit, et d'anciennes tapisseries représentant des sujets religieux ou historiques.

Après la cathédrale, on doit visiter l'église Saint-Étienne, la plus ancienne de la ville; elle est en tout point digne de l'attention et de l'étude de l'archéologue par les curieuses inscriptions de ses pierres tombales et par les mille détails de son architecture, en partie romane et en partie ogivale. Commencée à la fin du Xe siècle, cette église a été reconstruite en partie au XIIIe. Le chœur et le clocher sont de beaucoup postérieurs. On y célébrait autrefois *la fête de l'Ane*, le 14 janvier. Non loin de la cathédrale s'élève le Palais de justice (ancien palais épiscopal). C'est un vieil édifice, dont l'entrée est flanquée de deux grosses tours. Il a été rebâti au XVe siècle, sous l'épiscopat de Louis de Villers, et restauré depuis peu. Le seul édifice moderne qui soit remarquable est l'Hôtel de ville, qui renferme l'étendard pris sur les Bourguignons par Jeanne Hachette. Au milieu de la grande place s'élève la statue en bronze de cette héroïne, par Dubray. Citons encore le Musée, la Bibliothèque, qui contient près de 17,000 volumes, et plusieurs maisons qui datent du moyen âge et de la Renaissance. Beauvais a une manufacture de tapisserie célèbre. Elle fut établie en 1664, dans les premières années de l'administration de Colbert, par Louis Hinard. Depuis 1792, le gouvernement la fait gérer pour son propre compte, et ses produits égalent presque ceux des Gobelins; elle excelle surtout dans la fabrication des meubles et des tapis.

Le commerce de Beauvais consiste en céréales. Il se fait dans cette ville beaucoup de teinture en gros, qui s'expédie au dehors. Le molleton, des draps pour l'armée, des toiles peintes et la tabletterie complètent son industrie et son commerce.

Beauvais a vu naître Jeanne Laisné, dite Jeanne Hachette; Jean et Philippe de Villiers de l'Isle-Adam, Claude de La Sangle, Alphonse et Adrien, grands maîtres de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem; le jurisconsulte Antoine Loysel, le savant Du-

bos et Lenglet-Dufresnoy, qui fut plusieurs fois emprisonné à la Bastille pour la liberté de ses opinions.

Cette ville porte : *d'azur, à un pal au pied fiché d'or*, quelquefois *d'argent ;* avec la devise : PALUS UT HIC FIXUS CONSTANS ET FIRMA MANEBO.

MARISSEL. — Marissel est une commune de 1,097 habitants, située presqu'aux portes de Beauvais (2 kilomètres), qui possède une des plus belles églises rurales du département. Son portail, qui est délicatement orné, et la nef sont de l'époque de la Renaissance ; le chœur est ogival et date du XIII^e^ siècle, et la tour du clocher est romane. A l'intérieur, on remarque un magnifique retable ogival et une belle verrière du XVI^e^ siècle.

On a découvert trois chaussées romaines et des antiquités de la même époque à Marissel.

SAINT-GERMER. — Saint-Germer-de-Fly (*Flaviacum*) est un bourg de 1,005 habitants, à 28 kilomètres à l'ouest de Beauvais. Il doit son importance à une célèbre abbaye de bénédictins, fondée en 650 par saint Germer, un des illustres patrons du Beauvaisis. Brûlée en 851 par les Normands, rebâtie en 1331 par Donon, évêque de Beauvais, cette abbaye devint bientôt une des plus importantes de la Picardie. Elle fut complètement dévastée au temps des guerres de religion et abandonnée à la Révolution. Son *église*, qui sert aujourd'hui de paroisse au bourg, présente un superbe vaisseau de l'architecture du XI^e^ siècle. Le portail et le clocher ont été détruits. A l'intérieur, elle offre plusieurs pierres tumulaires dignes d'intérêt. Derrière le chœur s'élève une belle chapelle gothique, bâtie en 1260, et qui a beaucoup de rapport avec la Sainte-Chapelle de Paris. On la considère comme un des chefs-d'œuvre de l'époque. Elle a été très habilement restaurée et rangée au nombre des monuments historiques. L'abbaye était jadis protégée par un château fort qui appartenait aux moines, et qui était situé au *Coudray-Saint-Germer*. Il fut brûlé et dévasté, en 1414, par les Bourguignons, et il n'en reste aucune trace.

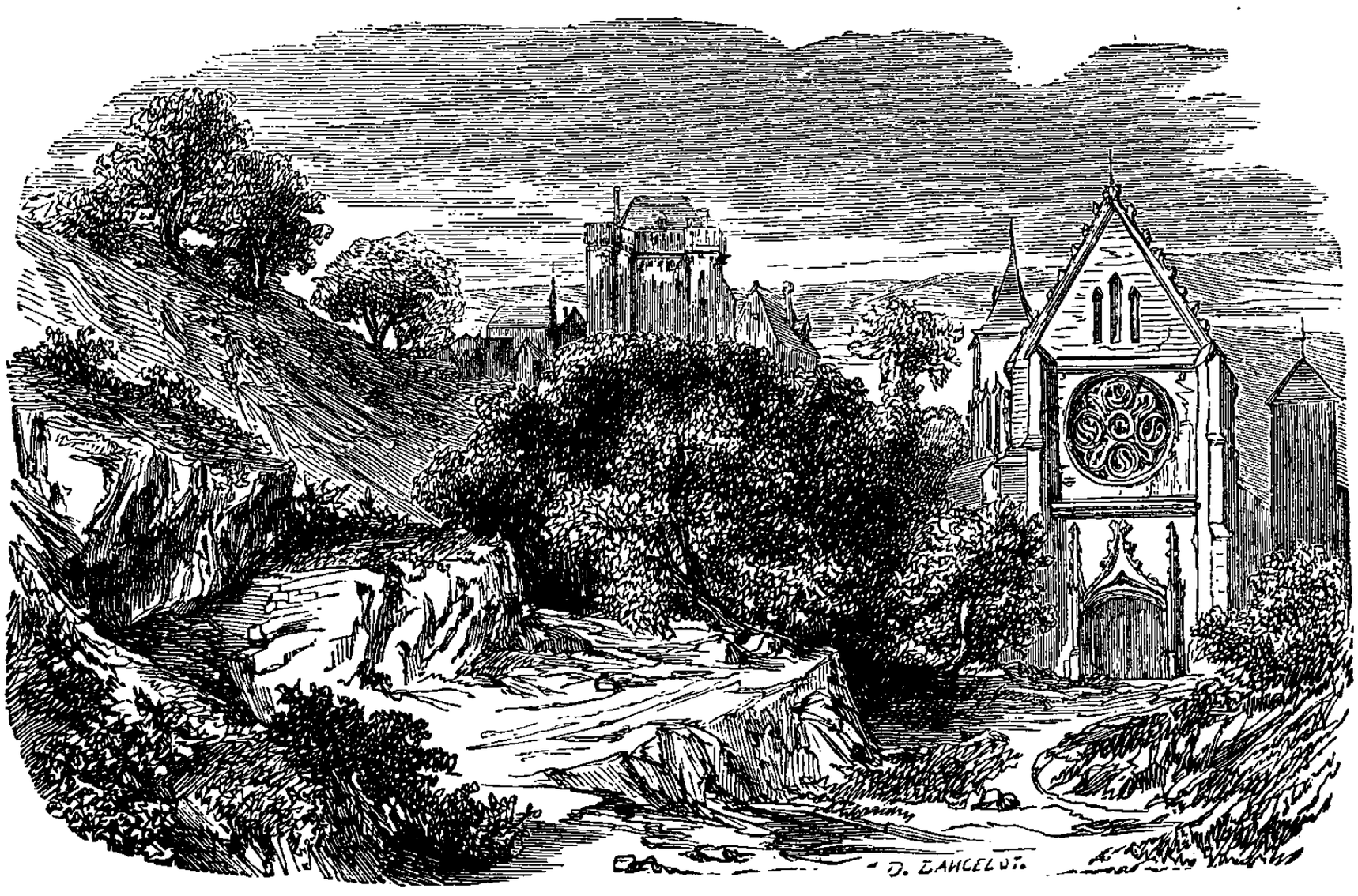
CHAUMONT. — Chaumont-en-Vexin (*Calvus mons*), chef-lieu de canton, à 27 kilomètres de Beauvais, est une ville agréablement située sur la rive gauche de la Troesne et sur le penchant d'une colline élevée, qui forme un promontoire du grand plateau qui sépare la vallée de l'Oise de celle de l'Epte. Cette petite ville, qui compte aujourd'hui 1,325 habitants, a joué un rôle important dans les guerres que soutinrent les rois de France contre les ducs de Normandie et les rois d'Angleterre. Elle doit son origine, selon les uns, à un château que Robert le Chauve, fils d'Amaury de Pontoise, y aurait élevé ; de là *mons Calvi*. Selon d'autres, et plus vraisemblablement, *Calvus mons* désignerait la montagne où on l'éleva, alors dépourvue de bois et entièrement nue. Ce que nous pouvons affirmer, c'est qu'elle existait au temps de Philippe I^er^, vers 1060, et que, dans un acte de cette époque, le lieu qu'elle occupe est désigné sous le nom de *Calidus mons*. Elle était défendue par un château d'une grande importance, qui dominait tout le pays, et duquel on pouvait surveiller Gisors et la frontière normande. Ce château était bâti sur un plan elliptique et composé de dix tours séparées par des intervalles égaux ; il renfermait, dans son enceinte, le prieuré de Saint-Pierre et le donjon nommé *la Tour-au-Bègue*, qui occupait l'emplacement de la petite chapelle sépulcrale qui domine aujourd'hui Chaumont. Chaumont eut d'abord le titre de vicomté et de comté ; elle paraît avoir eu, jusqu'au XIII^e^ siècle, des seigneurs particuliers, qui descendaient d'une branche cadette de la maison de Vermandois et des comtes du Vexin. Le duché de Normandie ayant été définitivement réuni à la France en 1200, sous le règne de saint Louis, le château de Chaumont devint inutile, ainsi que ceux qui défendaient cette frontière. Dégradé par le temps, il tomba bientôt en ruine, et à la révolution de 1789 à peine en restait-il quelques traces reconnaissables. Quant à la ville, après l'incendie de 1167, elle fut rebâtie au pied du coteau, et elle s'étendit plus favorablement sur les bords de la Troesne ; on y pénétrait par trois portes. Plus d'une fois dévastée par les Anglais pendant la guerre de Cent ans, elle reçut en 1543, sous le règne de François I^er^, un bailliage royal qui s'étendait jusqu'à Magny. En 1574, Henri III donna le comté de Chaumont en apanage au duc d'Anjou, son frère ; celui-ci le vendit à la maison de Longueville, d'où il passa, en 1747, à celle de Conti, qui le conserva jusqu'en 1789. L'église paroissiale de Saint-Jean-Baptiste est digne d'intéresser le voyageur ; elle est placée à mi-côte, dans une position des plus pittoresques. Bâtie en 1417, pour remplacer les églises Saint-Pierre et

Notre-Dame, qui, sur la montagne, étaient trop éloignées de la nouvelle ville, elle est d'une architecture gothique très légère et a été réparée au temps de Henri II, ainsi que quelques-unes de ses parties, qui sont de la Renaissance, l'attestent. Sa tour est encore plus moderne; les débris de ses vitraux font regretter que le temps et les fureurs révolutionnaires ne nous les aient point conservés. Au faubourg de l'Aillerie, on remarque une petite chapelle du XVe siècle, dans laquelle se trouve la sépulture de Guillaume de Chaumont, mort en 1543; il est représenté à genoux et les mains jointes. La principale industrie de Chaumont est aujourd'hui celle de la dentelle, pour les femmes; les hommes se livrent à l'agriculture.

Les armes de la ville sont : *de gueules, au bras armé d'or, tenant une bannière de France à bâton d'argent.*

TRYE-CHATEAU. — Trye-Château et mieux Trie-Château (*Castrum de Tria*) est un joli village de 777 habitants, situé à 28 kilomètres de Beauvais, au confluent de la Troësne et de l'Aunette, et sur la route de Rouen à Beauvais, qui fut longtemps une place importante; c'était le poste avancé de la France vers la frontière normande. Le château qui lui donna naissance fut fondé, au temps du roi Philippe Ier, par Dreux de Chaumont, frère de Hugues *Pille-Avoine* et d'Enguerrand, comte de Chaumont, qui, vers la fin de sa vie, se fit moine à Saint-Germer. Les seigneurs de Trie tiennent un rang distingué dans l'histoire de France. Jean II, de Trie, combattait, à la bataille de Bouvines, près de Philippe-Auguste. Jean III, de Trie-Dammartin, fut en guerre avec Simon de Nesle, *le Dévêtu,* évêque de Beauvais, et mourut en 1304, à la bataille de Mons-en-Puelle. Parmi les autres sires de Trie, on compte un archevêque de Reims, un amiral, un grand maître des arbalétriers, plusieurs chambellans et maréchaux de France. La châtellenie de Trie comprenait sous sa mouvance les seigneuries de Sérifontaine, du Vaumain, de Flavacourt, de Chambors, etc., etc. Elle passa successivement dans les maisons de Dammartin, de Chabannes, de Montmorency, de Bourbon-Estouteville, de Bourbon-Longueville et de Bourbon-Conti. Le château se composait primitivement d'une double enceinte.

La première, qui comprenait le bourg, et que traversait le grand chemin de France en Normandie, avait la forme d'un arc de cercle dont la rivière de la Troësne formait la corde; elle était défendue par un gros mur qui s'appuyait, aux deux extrémités, sur cette rivière et était percé de deux portes, la porte de Gisors et la porte de Chaumont; la première de ces portes existe encore et présente une ouverture ogivale dans un massif de maçonnerie carré, avec chambre au-dessus, rainure pour la herse et pour les bras du pont-levis. La seconde enceinte formait le château proprement dit; il s'appuyait à la première et en son milieu. Sa forme était pentagonale, et trois tours, reliées entre elles par des courtines à mâchicoulis, en formaient la principale défense; au milieu, et sur une motte ou hauteur faite de terres rapportées, s'élevait le donjon. Lorsque la Normandie fut devenue française, ce château subit de nombreuses modifications. Adrienne d'Estouteville, femme de François de Bourbon, comte de Saint-Pol, qui y séjournait, en fit, selon l'usage d'alors, une résidence de plaisance, et fit abattre la plupart des ouvrages de défense; elle y mourut en 1560 et fut inhumée dans l'église paroissiale de Sainte-Madeleine. C'est à cette princesse que l'on doit les trois tours et les deux bâtiments qui les réunissaient, appelés le *Château-Vieux* du temps des princes de Conti. Ceux-ci avaient fait élever en retour d'équerre un *château neuf* dont on vantait au loin la magnificence. Trie était un de leurs séjours de prédilection à cause des avantages que ce domaine offrait au temps de la chasse. Louis II, de Bourbon-Conti, offrit, en juin 1769, un asile à Jean-Jacques Rousseau au château de Trie; il y résida une année, dans une chambre située au second étage de la tour, qui seule subsiste encore de l'ancien château, et c'est là qu'il termina, dit-on, ou revit son *Émile*, vivant dans la solitude et la retraite, et ne visitant seulement qu'à de rares intervalles l'abbesse de Gomerfontaine, Mme de Nadaillac. Le château de Trie avait été cédé, par la maison de Conti, à Monsieur, frère de Louis XVI; il fut vendu et détruit à la Révolution, à l'exception de la tour du milieu et de quelques chambres qui, heureusement réparées et embellies dans ces derniers temps, forment aujourd'hui une habitation particulière très agréable. L'église de Trie a été reconstruite plusieurs fois; mais son portail, qui paraît dater du VIIIe ou du IXe siècle, est extrêmement curieux; c'est un des monuments religieux les plus anciens de tout le département de l'Oise; elle a été rangée parmi les monuments historiques, ainsi que l'an-



Église et château de Vez.

cien auditoire du bailliage, qui date de la même époque, et dont on a fait la mairie. Trie-Château est ainsi désigné pour le distinguer de Trie-la-Ville, petite commune de 298 habitants située à 1 kilomètre plus au nord, sur les bords de l'Aunette.

Il y avait, avant la Révolution, à Gomerfontaine, entre Trie et Chaumont, une abbaye de religieuses de l'ordre de Cîteaux, elle a été convertie en ferme. Dans les bois voisins, les antiquaires admirent un dolmen bien conservé, appelé dans le pays les Trois-Pierres. La ferme de la Fortelle était jadis, ainsi que l'indique son nom, une maison forte, fief relevant de la châtellenie de Trie, qui elle-même dépendait du bailliage de Senlis.

Trie-Château est la patrie du conventionnel Dupuis, auteur de l'*Origine de tous les cultes*. On y fabrique des dentelles, et la plupart des habitants, que les soins de l'agriculture ne réclament point, trouvent une lucrative occupation dans une belle filature de laine, qui occupe l'emplacement de l'ancien moulin banal.

Mouchy-le-Chatel. — Mouchy-le-Châtel est une petite commune de 148 habitants, située dans le canton de Noailles, à 20 kilomètres au sud-est de Beauvais et à 1 kilomètre de Heilles, station du chemin de fer de Creil à Beauvais.

Le château de Mouchy a été longtemps le siège de la plus ancienne baronnie du Beauvaisis; il soutint plusieurs sièges, et il n'en reste plus qu'une grosse tour. Le château moderne ne date que du temps de François Ier; il s'élève sur une colline escarpée du côté de l'est, qui domine le cours du Thérain et dont la vue s'étend au loin. Il a été restauré avec magnificence par M. le duc de Mouchy qui y a réuni une riche bibliothèque et de belles collections. Il se compose d'un corps de logis principal, accompagné de deux pavillons et flanqué de tourelles. Le parc, qui a 35 hectares, possède deux belles pièces d'eau, alimentées par plusieurs sources d'eaux vives.

L'église de Mouchy, rangée parmi les monuments historiques, a été récemment restaurée; elle date de plusieurs époques et possède dans une de ses chapelles un caveau destiné à la sépulture de la famille de Noailles.

Les armes de la famille de Mouchy sont : *de gueules, à trois maillets d'or.*

CLERMONT (lat. 49° 22′ 49″, long. 0° 4′ 52″ E.). — Clermont (*Claromontium*), chef-lieu d'arrondissement, à 27 kilomètres de Beauvais, s'élève sur un coteau qui domine la petite rivière de Bresche. Sa population est de 6,101 habitants. Nous avons retracé, à l'histoire générale du département, les faits qui concernent le comté de Clermont, jusqu'à sa réunion au duché de Bourbon. Les comtes de Clermont, descendants de Robert de France, firent alliance avec la famille de Nesle, en Picardie, et furent la tige d'une maison dite de Nesle, qui s'éteignit en 1524. A la défection du fameux connétable, le comté de Clermont fut réuni par François Ier à la couronne. Sous Louis XIII, il rentra dans la maison de Bourbon-Soissons et fut possédé par la maison de Condé jusqu'à la Révolution. La ville de Clermont était jadis fortifiée et possédait un château remarquable, bâti sous le règne de Charles le Chauve, pour arrêter les incursions des Northmans. En 1356, les Anglais, commandés par le captal de Buch, s'en emparèrent et levèrent dans la ville d'énormes contributions. En 1415, l'année de la bataille d'Azincourt, ils furent moins heureux, car ils durent se retirer après s'être contentés d'incendier le faubourg Saint-André. En 1430, le maréchal de Boussac, qui venait de délivrer Compiègne, s'en empara ; mais les Anglais la surprirent de nouveau, et il fallut que La Hire vînt la leur reprendre ; mais ayant été enlevé par ceux-ci à Beauvais tandis qu'il jouait à la paume, il dut la leur rendre pour sa rançon. Ce n'est qu'en 1451 qu'elle redevint française.

Clermont, après avoir pris parti pour la Ligue, ouvrit ses portes à Henri IV, en 1595 ; cette même année, une épidémie cruelle fit périr dans cette ville un grand nombre d'habitants. La seigneurie de Clermont passa dans la suite dans la maison de Condé.

Après la Révolution, le château fut vendu à l'État en 1808 ; il sert aujourd'hui de maison centrale de détention pour les femmes condamnées dans les départements de l'Oise, de la Seine, de Seine-et-Marne, de Seine-et-Oise et de l'Aisne.

L'église paroissiale de Clermont date du XIIIe siècle. Il ne reste de l'ancien château, où naquit, dit-on, Charles le Bel, qu'un donjon et une porte fortifiée. C'est à Charles le Bel que serait due en partie la construction de l'Hôtel de ville.

Clermont fait un commerce très actif en grains, fruits, chevaux, bestiaux. Dans les environs, on fabrique des toiles dites *demi-Hollande*, et il y a aussi des filatures de coton.

Cette ville est la patrie du roi Charles le Bel, du médecin de Henri II et de Jean-François Fernel.

Ses armes sont : *de gueules au château d'or hersé, couvert en croupe et accompagné de deux tours, couvertes en pointes et girouettées de même, au chef d'azur, semé de fleurs de lis d'or*. Quelquefois elles sont représentées : *de gueules à une montagne d'argent, accompagnée en chef d'un soleil d'or*.

LIANCOURT. — Liancourt-sous-Clermont est une petite ville de 4,053 habitants, située à 7 kilomètres au sud-est de Clermont, sur la pente d'une colline qui domine une vallée délicieuse, appelée, dans le pays, la *Vallée dorée*, à cause de la richesse de sa végétation et de la fécondité de son sol. C'est un chef-lieu de canton qui doit sa prospérité actuelle à ses nombreux établissements industriels dont les plus importants sont des fabriques de chaussures, de sabots, de papiers peints, de limes et des filatures de coton. Le château appartient depuis 1611 à l'illustre famille de La Rochefoucauld ; il n'en reste qu'un corps de bâtiment à l'entrée de la ville ; il avait été reconstruit sur l'emplacement d'un autre plus ancien par Jeanne de Schomberg, en 1640. Le duc de La Rochefoucauld-Liancourt y avait établi, au XVIIIe siècle, une ferme modèle ; il y propagea et naturalisa, en France, la culture des prairies artificielles et fonda aussi trois manufactures importantes, de laine, de coton et de faïence ; enfin cet homme de bien, proscrit et exilé pendant la Révolution, s'en vengea à sa manière, en rapportant de son exil la vaccine qu'il propagea en France, et en sauvant ainsi d'une mort précoce des milliers de ses concitoyens ; c'est encore à lui qu'est due la morale institution des caisses d'épargne. Il mourut en 1827 ; l'on montre encore, au milieu du parc, le lieu où il repose et qu'il avait désigné lui-même pour recevoir ses restes. Sa statue, œuvre du sculpteur Maindron, s'élève sur la place de la petite ville. On voit aussi dans l'église paroissiale plusieurs tombeaux de la famille de Liancourt.

Liancourt est une des stations de la ligne de Creil à Amiens ; elle fait un commerce important de fruits à noyau et de légumes, surtout de haricots, que l'on cultive sur son territoire.

COMPIÈGNE (lat. 45° 25′ 3″, long. 0° 29′ 27″ E.). — Compiègne *(Compendium)*, chef-lieu d'arrondisse-

ment, à 58 kilomètres à l'est de Beauvais, est à 1 kilomètre de distance du confluent de l'Aisne et de l'Oise et sur la rive gauche de cette dernière rivière. Sa population est de 13,398 habitants.

On n'a que des données incertaines sur la fondation de cette ville ; cependant il paraît hors de doute qu'elle est de fondation romaine. Son nom, *Compendium*, n'indique-t-il pas d'ailleurs un de ces lieux où les légions romaines déposaient une partie de leur matériel ou de leurs approvisionnements ? Quoi qu'il en soit, le nom de Compiègne apparaît pour la première fois dans l'histoire au temps de Clovis ; Grégoire de Tours dit qu'à cette époque elle était déjà considérée comme l'une des résidences royales. Depuis ce temps, les rois des deux premières races, attirés par la proximité de sa vaste forêt, firent de Compiègne leur séjour de prédilection ; nous avons un grand nombre de diplômes datés de ce lieu. Clotaire Ier chassait dans la forêt de Compiègne, lorsqu'il fut pris de la fièvre dont il mourut, en 561. A l'année 611, Clotaire II conclut à Compiègne un traité avec Théodebert, roi d'Austrasie. Le fameux saint Éloi, conseiller et ministre du roi Dagobert, était orfèvre dans cette ville et y reçut de son maître la direction d'un hôtel des monnaies. En 756, Pépin habitait Compiègne lorsqu'il reçut de l'empereur Constantin Copronyme le premier jeu d'orgues qui ait été vu en France. Sous Louis le Débonnaire, plusieurs conciles furent tenus à Compiègne, entre autres celui de 833, où Lothaire, son fils, le força à abdiquer et le fit enfermer à Saint-Médard de Soissons. Charles le Chauve fit rebâtir, en 876, le château de Compiègne et fonda dans cette ville l'abbaye et l'église de Saint-Corneille, dont le pape Jean VIII vint faire la dédicace l'année suivante. En l'année 900, Compiègne vit une bande de pirates northmans ravager ses murs et, après le traité de Saint-Clair-sur-Epte (912), ces mêmes Northmans vinrent avec leur chef, Rollon, à cette résidence royale, faire hommage de la province de Neustrie au roi Charles le Simple. Ce fut à Compiègne que s'éteignit la dynastie du grand Charlemagne; Louis V le Fainéant mourut dans cette ville en 987. Dans le cours de la troisième race, Compiègne partagea, avec Melun et Fontainebleau, l'affection de nos rois. Entraînée avec la plupart des villes de la Picardie dans le mouvement communal, cette cité obtint du roi Louis le Gros, en 1116, une charte de commune, qui depuis fut confirmée par les rois Louis le Jeune et Philippe-Auguste. La juridiction municipale fut substituée, sous ce dernier roi, pour tous les cas, à la juridiction royale. En reconnaissance de cette faveur insigne, les bourgeois de Compiègne fournirent à Philippe-Auguste des milices qui se distinguèrent entre toutes à la bataille de Bouvines, en 1214. Saint Louis jeta à Compiègne les fondements d'un château qui, depuis, a été remplacé par celui que nous voyons aujourd'hui.

Attaqué par les Jacques en 1388, Compiègne parvint à les repousser. Pendant la sanglante rivalité des Armagnacs et des Bourguignons, en 1413, ces derniers s'en emparèrent momentanément sous Charles VII. Le duc de Bedford, régent de France au nom du roi d'Angleterre Henri VI, la reprit en 1423 ; mais les habitants expulsèrent la garnison anglaise et rentrèrent sous l'obéissance de leur roi légitime en 1429, l'année même où Jeanne Darc délivrait Orléans. L'année suivante, les Anglais et les Bourguignons, leurs alliés, assiégèrent de nouveau cette ville. L'héroïque jeune fille qui venait de sauver la France, croyant que sa mission était accomplie, voulait regagner son village et vivre dans la retraite ; ses compagnons d'armes lui firent de si vives instances, qu'elle consentit encore à défendre Compiègne. Les ennemis avaient assis leur camp devant la place et la bloquaient de toutes parts ; ce blocus durait depuis un mois et les vivres commençaient à manquer ; Jeanne, qui était parvenue à se jeter dans la place avec quelques troupes, résolut de tenter une sortie. Le 24 mai 1430, accompagnée de La Hire et de cinq cents soldats, elle tombe à l'improviste sur les Bourguignons, qui fuient épouvantés; mais les Anglais accourent et les troupes françaises sont forcées de regagner leurs murailles. C'est alors que, soit crainte, soit plutôt trahison, le gouverneur de la ville, Guillaume de Flavy, fait baisser précipitamment la herse, et Jeanne, qui était restée la dernière pour protéger la retraite des siens, fut assaillie par tous les ennemis à la fois ; elle parvint cependant, par des prodiges de courage, à se dégager et à se sauver du côté de la campagne; mais vers le soir, accablée de lassitude et de faim, sans force pour se défendre, elle fut prise par Lyonnel, bâtard de Wandonne, qui la livra à Jean de Luxembourg, son seigneur suzerain, et celui-ci aux Anglais pour dix mille livres (61,125 fr. de notre monnaie). Ce fut à la *porte du Pont* que le combat eut lieu; cette porte, qui occupait une partie de l'abattoir actuel, a été détruite en 1811.

On y lisait, sur une plaque de marbre, l'inscription suivante, destinée à en perpétuer le souvenir:

Cy fut Jehanne d'Arc près de cestuy passage,
Par le nombre accablée et vendue à l'Anglais,
Qui brûla, le félon, elle tant douce et sage.
Tous ceux-là d'Albion n'ont fait le bien jamais!

Compiègne demeura fidèle au roi Henri IV. En 1589, son gouverneur, le comte d'Humières, délivra Senlis, assiégée par les ligueurs. Henri IV affectionna cette ville et y fit de fréquents voyages; le traité de Vervins, conclu en 1598 avec l'Espagne, y fut ratifié l'année suivante. En 1770, le dauphin Louis, qui fut, quatre ans plus tard, Louis XVI, célébra au château de Compiègne la venue de la reine Marie-Antoinette, son épouse. A son tour, Napoléon y reçut, en 1810, l'archiduchesse Marie-Louise. Quatre ans plus tard, les armées coalisées, maîtresses de Soissons et de Noyon, envoyèrent un détachement pour prendre Compiègne; le brave major Othenin, qui commandait dans la place, repoussa le corps prussien, fort de dix-huit mille hommes. Les camps militaires, que Compiègne a si fréquemment vus pendant le règne de Louis-Philippe, ont leur origine dans une réunion de ce genre faite en 1698 sous Louis XIV et renouvelée à plusieurs reprises par Louis XV.

Compiègne n'est pas en général une ville bien bâtie, mais elle a de beaux monuments et attire les visiteurs, surtout par la beauté de sa forêt.

L'église Saint-Antoine est un monument du XII^e^ siècle; le chœur, dont on admire la hardiesse et le chevet couronné d'arceaux élégants, ont été reconstruits deux cents ans plus tard par le fameux docteur Pierre d'Ailly. Les vitraux avaient été peints en 1540, mais ils ont été brisés en 1793. L'église Saint-Jacques présente les caractères du gothique primitif. Le chœur, les transepts, les piliers qui supportent la nef et les bas côtés appartiennent au commencement du XIII^e^ siècle. Le chevet n'a dû être élevé qu'au XV^e^ siècle; plusieurs pilastres portent même les traces de la Renaissance. Cette église renferme de beaux vitraux modernes et des tableaux de Philippe de Champaigne. — L'Hôtel de ville remonte à Louis XII. La façade de cet édifice supporte une terrasse entourée d'une balustrade de pierre, ayant aux angles deux tourelles hexagones terminées en flèche. Du milieu du comble s'élève une belle tour octogone, flanquée de quatre tourelles rondes et terminée par une flèche très élevée. Au-dessus du portail se dresse la statue équestre en bronze de Louis XII. A la façade se lit la devise accordée à Compiègne par Philippe-Auguste après la victoire de Bouvines : *Regno et Regi fidelissima*. Compiègne possède, en outre, un Musée, une Bibliothèque de 7,000 volumes, une Société historique, un Hôtel-Dieu avec une salle gothique, une belle porte, dite porte Chapelle, œuvre du XVI^e^ siècle; une tour ruinée, dite la tour de la Pucelle, où fut, dit-on, enfermée Jeanne Darc. Mais le monument le plus célèbre de Compiègne est le Château, construit par Louis XV sur l'emplacement d'un palais élevé par saint Louis. Ce château, réparé en grande partie par Napoléon I^er^, qui en fit décorer l'intérieur de sculptures, de fleurs et de peintures par Beauvalet, Redouté et Girodet, renferme au rez-de-chaussée une curieuse collection artistique, rapportée du Cambodge; et dans les salles du premier étage, conservées telles qu'elles étaient sous Napoléon III, tous les objets d'art, tapisseries des Gobelins, tableaux de grands maîtres, présents de Napoléon I^er^. Dans le parc sont des statues de Jouffroy et de Debay.

La forêt de Compiègne, célèbre dans les querelles de l'Austrasie et de la Neustrie, sous la première race, porta longtemps le nom de *Cuise*, qui est encore aujourd'hui celui d'un village voisin de la route de Compiègne à Soissons, et n'a pris la dénomination actuelle que sous Louis XIV. Elle a environ 15,000 hectares et est traversée, dans sa partie orientale, par l'antique voie romaine qui porte le nom de chaussée de Brunehaut. François I^er^, Louis XIV, Louis XV, Louis XVI, Napoléon I^er^ y ont fait percer des routes nombreuses; elle est arrosée par un grand nombre de petits cours d'eau. Au milieu de la forêt s'élève le vieux prieuré de Saint-Corneille. La chapelle de Saint-Pierre; Saint-Jean-aux-Bois, petite église construite par Philippe I^er^ en 1060; la faisanderie, La Brevière-Sainte-Périne, hameau pittoresque, et les carrefours du Puits-du-Roi et de la Michelette sont particulièrement dignes de fixer l'attention des visiteurs. Compiègne possède un beau Musée indo-chinois, une Bibliothèque publique, une Société historique et archéologique et un beau Collège communal. Elle est la patrie du docteur Pierre d'Ailly, du bénédictin Pierre Coutant, du savant Hersant et de François Mercier, auteur de quelques romans. Elle vient d'élever une statue à Jeanne Darc.

Les armes de Compiègne sont : *d'argent, au lion*

d'azur, semées de fleurs de lis d'or et couronnées de même, avec la devise *Regno et Regi fidelissima.*

PIERREFONDS. — Pierrefonds (*Petrafons*), bourg de 1,665 habitants, situé à 16 kilomètres au sud-est de Compiègne, sur la lisière orientale de la forêt. Ce bourg, qui n'était qu'un pauvre village il y a trente ans, et qui depuis a acquis une certaine importance, doit sa célébrité à ses deux châteaux, séjour de seigneurs puissants au moyen âge. Le second de ces deux monuments féodaux subsiste encore et est l'un des plus complets qu'on puisse voir en France. Le premier château de Pierrefonds fut construit sur l'emplacement actuel de la ferme dite du Rocher. Il paraît avoir existé dès le commencement du XI^e^ siècle, avant la naissance de Nivelon I^er^, qui fut le premier seigneur de Pierrefonds. Le petit-fils de ce Nivelon agrandit son château et étendit au loin son autorité sur tout le pays environnant. Cette première maison s'éteignit en 1185, et Philippe-Auguste acheta la châtellenie, dont les seigneurs portaient à cette époque depuis fort longtemps le titre de pairs du royaume. Pierrefonds fut, avec le Valois, compris dans la cession faite à Louis d'Orléans, frère de Charles VI, et ce fut ce prince qui jeta les fondements du château actuel. C'était, au dire de Monstrelet, « un château moult bel, puissamment édifié et fort défensable. » Il avait quatre faces irrégulières et sept tours élevées de 35 mètres. Le roc servait en partie de base à cette forteresse ; partout où le terrain l'avait permis, on avait fait creuser de vastes caves et des cachots. Un fidèle serviteur des Armagnacs, Nicolas Bosquieux, fut investi par Louis d'Orléans du commandement de ce château ; forcé, en 1408, après l'assassinat de son maître, d'abandonner Pierrefonds, Bosquieux y rentra dix ans après ; mais déjà les ravages de la guerre y avaient laissé des traces : le comte de Saint-Pol, partisan des Bourguignons, avait détruit par le feu plusieurs tours et la charpente des combles ; la solidité de l'édifice avait seule préservé le reste de l'incendie. L'année de la mort du roi Henri III, 1589, Pierrefonds acquiert une nouvelle célébrité. Un partisan, le célèbre Rieux, réunit une troupe de pillards et de brigands, s'enferme dans le château et de là ravage tout le pays voisin. En 1591, Henri IV envoie contre Rieux une petite armée sous les ordres du duc d'Epernon ; mais celui-ci assiège inutilement la forteresse, il est blessé et se retire. A la fin de la même année, le maréchal de Biron fait sur Pierrefonds une autre tentative également infructueuse. Alors l'insolence de Rieux ne connaît plus de bornes ; il médite, en 1593, d'enlever Henri IV, qui devait traverser la forêt de Compiègne, et il eût réussi sans un paysan qui eut, par hasard, connaissance de ce projet et en avertit le roi. Cette même année, l'imprudence de ce chef de brigands, heureux jusqu'alors, causa sa perte ; il fut surpris dans une de ses excursions presque seul par le gouverneur de Compiègne, pris et pendu dans cette ville. Son lieutenant, le sieur Chamant, livra, l'année suivante, Pierrefonds à Henri IV. Sous le règne de Louis XIII, Villeneuve, lieutenant du marquis de Cœuvres, vicomte titulaire de Pierrefonds, prétendit marcher sur les traces de Rieux ; Charles de Valois, comte d'Auvergne, attaqua Pierrefonds avec quinze mille hommes et s'empara du château après un siège de quelques jours. Le cardinal Richelieu, pour prévenir le retour d'un fait semblable, fit démolir les ouvrages avancés du château, enlever les toitures et pratiquer des entailles dans les murs. La solidité des murailles de cette construction a préservé les débris curieux que nous voyons aujourd'hui du marteau de la bande noire pendant la Révolution. Racheté, en 1813, par l'empereur Napoléon, le château de Pierrefonds a été, sous Napoléon III, complètement restauré et rétabli tel qu'il devait être au temps de sa splendeur, par les soins de M. Viollet-le-Duc.

Pittoresquement situé au pied de la colline qui porte son château, Pierrefonds possède une *église* dont la crypte date du XI^e^ siècle, les restes d'un ancien prieuré et un bel établissement de bains d'eaux minérales hydrosulfatées.

NOYON. — Noyon (*Noviodunum*, *Noviomagus*), chef-lieu de canton, à 30 kilomètres de Compiègne. Sa population est de 6,439 habitants. Cette ville est fort ancienne ; elle était l'une des principales cités des *Veromandui ;* César s'en empara. Elle est mentionnée dans l'Itinéraire d'Antonin, mais n'est pas marquée sur la carte de Peutinger. *Noviomagus* acquit à cette époque assez d'importance pour devenir la résidence de l'un des préfets de la Gaule. Dans le premier siècle de la domination des Francs, vers 530, saint Médard, évêque de Vermand, chassé de cette ville, que les barbares avaient incendiée, vint s'établir à Noyon. Le pieux évêque était né près de Noyon, au village de Salency, qu'il rendit

fameux par une fête annuelle, l'institution de la rosière, célébrée encore aujourd'hui. Au temps de Dagobert, l'illustre orfèvre saint Éloi fut à son tour évêque de Noyon, et c'est à la même époque que sainte Godeberte prit le voile religieux dans cette ville, dont elle est devenue patronne. Sous le règne de Louis le Débonnaire, deux conciles se sont réunis à Noyon aux années 814 et 831. La riche cathédrale de Noyon, agrandie par Charlemagne et enrichie par la piété de cet empereur et de son successeur, ne put échapper aux incursions des Normands; Noyon fut entièrement saccagée en 860. Dans le siècle suivant, les pirates reparurent. A la faveur du désordre que cette nouvelle apparition produisit, un seigneur du nom d'Adelin s'empara par surprise du château Corbault et s'efforça de renverser à son profit l'autorité de l'évêque. A ce moment commença entre le pouvoir féodal et les évêques une lutte qui se termina à l'avantage de ces derniers. Hugues Capet se fit proclamer roi à Noyon en 987, et, en récompense de l'assistance que l'évêque de cette ville lui avait prêtée, il lui donna le titre de pair ecclésiastique. A l'époque du mouvement communal, Noyon avait pour évêque Baudri de Sarchainville; ce prélat trouva, au moment de son élection, les bourgeois en lutte ouverte avec le clergé métropolitain; il prit la généreuse initiative d'établir une commune à Noyon. Les habitants de la ville furent convoqués en assemblée et reçurent la proposition de se constituer en association perpétuelle; d'élire, comme à Cambrai, des magistrats avec le titre de jurés, et, au cas où la commune serait violée, d'armer tous les citoyens pour tirer vengeance de l'injure faite à la *corporation*. De plus, la justice municipale devait prévaloir sur toute autre. Baudri jura le premier d'observer cette charte, et les habitants de tout état prêtèrent avec lui ce serment. Enfin, à sa requête, Louis le Gros donna son approbation à cet acte et y apposa son sceau royal. Le noble désintéressement de Baudri fut profitable à lui-même et à ses successeurs, autant qu'à la ville de Noyon. Tandis que partout ailleurs des luttes violentes ensanglantaient les cités de la Flandre et de la Picardie, où l'insurrection communale avait éclaté, le peuple et les évêques de Noyon vécurent en bonne intelligence, et on eut le spectacle rare d'une corporation de bourgeois vivant et se développant à côté et sous la protection du pouvoir épiscopal. Par malheur, quelques autres calamités, fréquentes au moyen âge, désolèrent la ville de Noyon. Un incendie terrible la consuma presque entièrement dans le cours du XIIe siècle. Ses maisons et ses édifices s'étaient relevés, lorsqu'en 1298 le même fléau consuma encore plusieurs quartiers, deux églises et la maison des templiers. Les milices communales de Noyon furent au nombre de celles qui se levèrent à la voix de Philippe-Auguste contre les étrangers et se distinguèrent, en 1214, à la bataille de Bouvines. Pendant les guerres anglaises, Noyon fut au pouvoir des Bourguignons, et cette cité vit Jeanne Darc, non plus victorieuse et entourée de ses compagnons d'armes, mais captive et près d'être livrée à de lâches ennemis, la jeune fille pour laquelle allait commencer le dernier épisode de sa mission sublime. La Ligue fut maîtresse de Noyon jusqu'en 1595; à cette date, elle ouvrit ses portes à Henri IV. Pendant le ministère de Richelieu, une armée espagnole s'avança jusque sous les murs de Noyon et saccagea ses faubourgs, 1636.

Noyon est une station du chemin de fer de Paris à Cologne. C'est une ville assez bien bâtie et assez bien percée; une petite rivère, la Verse, la traverse et se jette dans l'Oise, qui n'est éloignée que de la distance de 1 kilomètre. L'église cathédrale, primitivement élevée par Pépin le Bref et par Charlemagne, a été reconstruite en 1180. C'est un vaste vaisseau de plus de 100 mètres de longueur, orné de deux tours qui ont 65 mètres d'élévation. La nef est imposante et spacieuse; les deux transepts sont circulaires à leur extrémité, et le chœur est remarquable par la beauté de sa voûte, de ses galeries et la hardiesse des colonnes qui le soutiennent. Le Palais épiscopal, aujourd'hui presque entièrement détruit, et l'Hôtel de ville sont des monuments de la Renaissance.

Le commerce de Noyon est moins considérable qu'autrefois; mais il est encore assez actif en grains, fruits, haricots, etc. Cette ville a plusieurs fabriques de cuirs, de produits chimiques et de sucre indigène. Jean Calvin naquit à Noyon en 1509. L'illustre sculpteur du XVIe siècle, Sarrasin, est aussi un des enfants de cette cité; on lui a élevé une statue sur le Cours. Les armes de Noyon sont : *d'argent, à la fasce de gueules.*

Beaulieu. — Beaulieu-les-Fontaines, petite commune de 675 habitants, située dans le canton de Lassigny, à 38 kilomètres au nord de Compiègne, et près de la forêt de Bouvresse, n'offre plus que les

ruines du château où fut enfermée Jeanne Darc.

Après avoir été faite prisonnière par le bâtard de Wandonne, elle fut d'abord conduite au camp anglais, à Margny, puis enfermée au château de Beaulieu, où elle resta environ trois mois, de mai à août 1430. Elle faillit même s'échapper, et déjà elle était sortie de la tour où on la détenait, lorsqu'elle fut aperçue du portier qui la réintégra dans sa prison. De là elle fut conduite au château de Beaurevoir, entre Saint-Quentin et Cambrai, à Arras, puis au Crotoy, d'où elle partit pour Rouen.

Senlis (lat. 49° 12′ 27″, long. 6° 14′ 57″ E.). — Senlis (*Augustomagus*, *Sylvanectum*), chef-lieu d'arrondissement, sur un coteau, à 52 kilomètres au sud-est de Beauvais, a une population de 6,545 habitants. L'origine de cette ville est ancienne. Les restes de la cité gallo-romaine des *Sylvanectes* sont encore reconnaissables; ils se composent de seize tours et de courtines qui occupent le quartier le plus élevé de la ville actuelle, sur la droite de la Nonette, petite rivière qui passe à Senlis. Le mur d'enceinte consistait en une ligne brisée, dont les angles étaient couverts de vingt-huit tours espacées de 25 mètres. Seize tours subsistent encore; elles sont saillantes en demi-cercle au dehors du mur et avancent carrément au dedans de l'enceinte. Les baies des fenêtres s'ouvrent en plein cintre, et les claveaux sont séparés par des tuiles interposées. Les tours les mieux conservées ont, dans le massif de leur maçonnerie, jusqu'à neuf lits successifs de tuiles, distants entre eux de quatre à cinq pieds.

Saint Rieul prêcha l'Évangile aux habitants de Senlis dans le IIIe siècle de notre ère. Les rois francs élevèrent dans cette ville un palais, dont il reste des ruines. Pépin II d'Aquitaine, petit-fils de Louis le Débonnaire et allié de Lothaire, à la bataille de Fontenay, fut enfermé à Senlis par Charles le Chauve en 865. Cinq années plus tard, ce même roi y fit emprisonner son fils Carloman, coupable de rébellion. A la même époque, un seigneur, du nom de Bernard, fut la tige des comtes de Senlis, qui se montrèrent souvent hostiles aux rois de la seconde race. Vers 1077, le comté de Senlis passa dans la maison de Vermandois. En 1204, l'évêque de Senlis, Guérin, conduisit lui-même les milices communales à la bataille de Bouvines. La charte d'affranchissement était à cette époque récente; elle date de l'année 1173, et Philippe-Auguste l'avait confirmée en 1201. Un bailliage royal remplaça, en 1319, la juridiction municipale. Les bourgeois de Senlis chassèrent, en 1358, les Jacques qui ravageaient le territoire de leur ville; ils eurent cependant, la même année, à repousser une attaque des seigneurs, qui venaient de triompher à Meaux de cette même insurrection des gens de la campagne. Sous le règne désastreux de Charles VI, Senlis tomba, en 1408, au pouvoir du duc de Bourgogne; le duc Charles d'Orléans la reprit en 1412, puis Jean de Luxembourg, capitaine de Jean sans Peur, s'en empara de nouveau. Le roi Charles VII n'y rentra qu'en 1429. A l'époque des guerres de religion, Senlis sut, par une exception qui honore son gouverneur et ses habitants catholiques, s'abstenir des excès qui ensanglantèrent tant d'autres villes; la Saint-Barthélemy n'y vit pas de massacres. Plus tard, cette ville refusa de s'associer à la Ligue; Mayenne s'en empara de force, mais elle s'empressa d'accueillir, peu après, le roi Henri IV.

Cette ville, en général bien bâtie, est peu riche en monuments publics; cependant, sa cathédrale est remarquable; elle appartient au style gothique. Citons encore les deux églises de Saint-Pierre et de Saint-Friambourg, monuments historiques; l'Hôtel de ville, le collège ecclésiastique de Saint-Vincent et plusieurs maisons anciennes. Un embranchement de la ligne du Nord relie Senlis à Paris.

L'industrie manufacturière est très développée à Senlis; il s'y trouve des filatures de coton, des tanneries, des mégisseries, des imprimeries, une féculerie, etc. Les environs fournissent une quantité de grains très abondants; il existe, non loin de la ville, une carrière de pierres très estimées. Baumé, célèbre chimiste, est né à Senlis. Les armes de cette ville sont : *de gueules, au pal d'argent*.

Mont-l'Évêque. — Abbaye de la Victoire. — C'est sur le territoire de la petite commune de Mont-l'Évêque (480 habitants), sur les bords de la Nonette et à 2 kilomètres au sud-est de Senlis que sont situées les ruines de l'*Abbaye de la Victoire*, fondée en 1222 par Philippe-Auguste, à l'endroit où le courrier de ce prince, annonçant à son fils Louis de France le gain de la bataille de Bouvines (1214), fut rencontré par le courrier de ce fils, parti pour lui faire connaître la victoire que, de son côté, il venait de remporter sur le roi Jean sans Terre en Poitou. C'était une abbaye d'augustins; l'architecte fut un religieux nommé Menard; rebâtie au XIVe siècle, elle subsista jusqu'en 1783.

Louis XI y résida plusieurs fois ; il y signa, en 1475, un traité de paix avec François II, duc de Bretagne.

Les ruines de cette abbaye offrent un aspect imposant et s'aperçoivent de plusieurs points de l'horizon, et du sommet de la tourelle d'un des bras du transept, restée debout, on jouit d'une belle vue sur les environs. Au nord, c'est le mont Saint-Christophe et le prieuré que possédait près de Senlis le brillant abbé de Bernis; au nord-est, Montepilloy et sa tour; puis à l'est, au sud, à l'ouest, des prairies, des collines boisées, la forêt d'Ermenonville et des villages entourés de belles cultures. Ces ruines dépendent aujourd'hui d'une agréable habitation particulière. Le château de Mont-l'Évêque a servi de maison de campagne aux évêques de Senlis; il est entouré d'un beau parc.

Fontaine-les-Corps-Nuds. — Abbaye de Chaalis. — Fontaine-les-Corps-Nuds, qui sans doute (?) doit son nom à quelque sinistre événement aujourd'hui oublié, est une petite commune de 326 habitants, située sur les bords de la Nonette, à 9 kilomètres au sud-est de Senlis. On y visite les belles ruines de l'antique abbaye de Chaalis, fondée sur l'emplacement d'un ancien prieuré par Louis le Gros, en 1136, en souvenir de son cousin, Charles le Bon, comte de Flandre, tombé sous le poignard des assassins. Ce monastère, qui appartenait à l'ordre de Cîteaux, avait reçu des chartes de protection des rois Louis VII et Philippe de Valois, en 1138 et en 1348; c'était l'un des plus considérables de France. L'église datait de 1202; elle fut détruite à la Révolution. Il n'en reste plus que le transept septentrional, terminé par une abside pentagonale, disposition rare dans les églises gothiques. L'élégance et le luxe des bâtiments qui faisaient partie du cloître les ont fait conserver. Si l'on en croit la tradition, le Tasse aurait composé une partie de son poème de la *Jérusalem délivrée* pendant un séjour qu'il fit à Chaalis.

Creil. — Creil, chef-lieu de canton, à 11 kilomètres au nord-ouest de Senlis et à 51 kilomètres de Paris, sur la rive gauche de l'Oise, n'était, il y a cinquante ans, qu'une pauvre petite commune dont la seule industrie était l'extraction et le transport des pierres que l'on trouve dans les environs; c'est aujourd'hui une petite ville florissante de 5,737 habitants, qui doit son importance à une belle manufacture de faïence, à ses usines, à ses ateliers de grosse chaudronnerie et à l'exploitation de ses belles carrières.

C'est aussi un nœud important de lignes de chemins de fer, et deux lignes venant de Paris s'y bifurquent, celle de Beauvais-Amiens et celle de Saint-Quentin. La navigation de l'Oise contribue encore à sa prospérité. Charles VI résida souvent pendant sa triste maladie au château situé dans l'île sur laquelle s'appuie le pont; il en reste quelques débris, à côté de l'église de Saint-Évremont, aujourd'hui rangée parmi les monuments historiques. Creil avait autrefois une ceinture de murailles, et elle était, en outre, défendue par un château dont il ne reste que peu de chose.

Montataire. — Montataire est à 4 kilomètres à l'ouest de Creil et à 14 kilomètres de Senlis, sur la petite rivière du Thérain, non loin de son confluent avec l'Oise. C'est une petite ville de 5,000 habitants, qui, comme la précédente, doit sa prospérité, toute moderne, à son activité et à son industrie. Elle possède des papeteries, des fabriques de boutons, et surtout des mines, forges, fonderies, lamineries très importantes et des scieries mécaniques qui débitent les bois des îles pour le placage. Son église, du XII^e^ et du XIII^e^ siècle, a été rangée parmi les monuments historiques. C'est une croyance dans le pays que Pierre l'Ermite y aurait commencé la prédication de la première croisade.

Chantilly. — Chantilly, ville de 3,497 habitants, est située sur la lisière d'une forêt, dans le canton de Creil, à 8 kilomètres à l'ouest de Senlis. C'est une station du chemin de fer de Paris à Boulogne. Comme Pierrefonds, elle doit son origine et son importance à un château qui, reconstruit au XIV^e^ siècle, passait encore deux siècles après, suivant l'expression de Du Cerceau, « pour l'un des plus excellents bâtiments de France. » Après avoir appartenu aux comtes de Senlis, la terre de Chantilly passa aux Montmorency; l'un d'eux, Anne, le connétable, la fit ériger en châtellenie en 1522. C'est à lui qu'on doit la construction des châteaux que visitèrent successivement l'empereur Charles-Quint, Charles IX, Henri IV, et plus tard Louis XIV, Louis XV, l'empereur Joseph II, le roi de Danemark et le roi de Suède.

Au XVII^e^ siècle, par suite du mariage de Charlotte, sœur du dernier maréchal de Montmorency, avec Henri II, prince de Condé, Chantilly échut en partage aux Condé qui en firent leur séjour de pré-



Église de Marissel.

dilection. Après la Fronde, le grand Condé s'y retira et l'embellit de jardins dessinés par Le Nôtre. Il y reçut, en 1671, la visite de Louis XIV. Il faut lire dans Mme de Sévigné le récit des fêtes, qui coûtèrent la vie au célèbre Vatel.

« Le roi arriva jeudi au soir; la promenade, la collation dans un lieu tapissé de jonquilles, tout cela fut à souhait. On soupa; il y eut quelques tables où le rôti manqua... Cela saisit Vatel; il dit plusieurs fois : « Je suis perdu d'hon- » neur. » Il dit à Gourville : « La tête me tourne; » il y a douze nuits que je n'ai dormi; aidez-moi à donner des ordres... » Minuit vint; le feu d'artifice ne réussit pas, il fut couvert d'un nuage... A quatre heures du matin, Vatel s'en va partout; il trouve tout endormi; il rencontre un petit pourvoyeur qui lui apportait seulement deux charges de marée; il attend quelque temps; sa tête s'échauffait; il crut qu'il n'aurait point d'autre marée; il trouva Gourville, il lui dit : « Monsieur, je ne survivrai point à » cet affront-ci. » Gourville se moqua de lui. Vatel monta à sa chambre, mit son épée contre la porte et se la passa au travers du cœur... »

Chantilly, sous le grand Condé, n'eut pas seulement pour hôte le grand roi, mais tous les beaux esprits du temps, les Boileau, les Racine, les Bossuet, etc. Comme Versailles, cependant, il eut ses jours de scandale sous la Régence et sous le règne de Louis XV. Compris dans les biens nationaux qui furent vendus par la Révolution, il fit retour au domaine sous l'Empire, les acheteurs n'ayant pas rempli à temps les clauses de la vente. Possédé par la reine Hortense, rendu au prince de Condé sous la Restauration, après la fin tragique

de ce prince, il passa par testament au duc d'Aumale, qui en fut dépossédé en 1852, par décret du 22 janvier. Vingt ans après, en 1872, un décret de l'Assemblée nationale le restituait au duc d'Aumale, qui l'a fait reconstruire sur les anciennes fondations, d'après le plan du vieux manoir féodal, dessiné par Du Cerceau, et lui a rendu son antique splendeur.

La forêt de Chantilly, qui mesure 2,449 hectares, est une des plus belles du département; du rond-point de la Table-Ronde, douze routes la traversent dans toutes les directions de l'horizon; on cite aussi la belle route dite du Connétable, percée par Anne de Montmorency, et qui traverse la forêt en ligne droite, dans la direction de Coye. Dans le voisinage sont les étangs de Commelle, et sur les bords de l'un d'eux le château de la Reine-Blanche, ou les Loges, joli rendez-vous de chasse. Chaque année, au printemps et à l'automne, il y a à Chantilly des réunions de courses qui y attirent un grand nombre de curieux; c'est à celle du mois de mai que s'y dispute le grand prix du Jockey-Club.

Mortefontaine. — Mortefontaine, village de 402 habitants, à 10 kilomètres au sud de Senlis, est célèbre par son château, dont le parc, les eaux et les points de vue composent l'un des plus beaux sites des environs de Paris. Possédé successivement, en 1770 par Le Pelletier, président au parlement de Paris, en 1790 par un banquier de la cour de France, plus tard par Joseph Bonaparte qui l'embellit et y reçut, en 1800, les envoyés des États-Unis, il devint, en 1827, la propriété du dernier prince de Condé, puis de la baronne de Feuchères, qui l'a laissé en mourant à l'une de ses nièces, Mme Corbin.

Le parc est divisé en deux parties : le petit parc, où se trouve le château et qui est réservé par le propriétaire, et le grand parc, séparé du premier par la route, qui est seul accessible aux visiteurs. Quelques-uns des sites rappellent par leur sauvage beauté les plus renommés de la forêt de Fontainebleau. On visite successivement : les pièces d'eau, le pavillon de Vallière, le lac de l'Épine, au milieu duquel est l'île Molton; la butte des Gendarmes, etc.

Le parc de Mortefontaine est surtout renommé pour ses beaux ombrages et le développement qu'y ont pris les arbres exotiques que l'on y a plantés.

Ermenonville—Ermenonville, village de 498 habitants, sur la Launette, à 12 kilomètres au sud-est de Senlis et dans le canton de Nanteuil-le-Haudouin, dépendait de la seigneurie de Chantilly à la fin du xe siècle. Il appartint plus tard aux Montmorency. Henri IV l'érigea en baronnie en faveur du capitaine Vic, qui avait défendu Saint-Denis contre les ligueurs. En 1763, la terre d'Ermenonville devint la propriété du marquis de Girardin, qui en transforma le sol ingrat, le désert de sable et les marais en un parc délicieux. Délaissant le style symétrique et solennel introduit par Le Nôtre, il voulut créer un jardin-paysage à la manière anglaise.

Ce qui a contribué surtout à la célébrité d'Ermenonville, c'est le séjour qu'y fit, en 1778, Jean-Jacques Rousseau. Il y fut enterré après sa mort, dans l'*île des Peupliers*. C'est là, dans un tombeau de style antique, que l'auteur de la *Nouvelle Héloïse* reposa jusqu'au jour où ses restes furent transportés au Panthéon, en 1791.

Depuis ce temps, Ermenonville n'a pas cessé d'être le but de nombreux pèlerinages. Sur une pierre, près de l'île des Peupliers, on lit ces vers :

De la mère à l'enfant
Il rendit la tendresse,
De l'enfant à la mère
Il rendit les caresses
De l'homme à sa naissance
Il fut le bienfaiteur,
Et le rendit plus libre
Afin qu'il fût meilleur!

Dans la partie du parc dite le Désert, on voit encore, sur un monticule, la chaumière en ruine où le grand philosophe aimait à venir se reposer, après avoir herborisé.

Vez. — Vez, l'antique *Vadum*, autrefois capitale du Valois, située à la limite orientale du département, à 32 kilomètres à l'est de Senlis, est une petite commune de 331 habitants qui possède une belle église et surtout, dans un grand parc, les ruines d'un important château fort construit au ixe siècle et agrandi au xiiie. On remarque son donjon pentagonal qui a 24 mètres de hauteur et d'où l'on jouit d'une vue admirable sur le pays.

STATISTIQUE DU DÉPARTEMENT DE L'OISE

RANG DU DÉPARTEMENT :

Superficie : 51ème. — Population : 36ème. — Densité de la population : 32ème.

I. STATISTIQUE GÉNÉRALE

SUPERFICIE.	POPULATION.	ARRONDISSEMENTS.	CANTONS.	COMMUNES.	REVENU TERRITORIAL.	CONTRIBUTIONS et REVENUS PUBLICS
5.855 kil. carrés, ou 585.506 hect.	Hommes, 200.441 Femmes, 201.177 Total. . 401.618 68 hab. 59 par kil. carré	4	35	701	Propriétés bâties... 10.000.000 fr. — non bâties 38.000.000 » Revenu agricole.... 172.000.000 »	34.000.000 fr.

II. STATISTIQUE COMMUNALE

ARRONDISSEMENT DE BEAUVAIS

Superficie, 1.939 kil. carrés ou 193.898 hect. — Population, 124.486 hab. — Cantons, 12. — Communes, 242.

CANTON, sa population.	NOM de LA COMMUNE.	POPULATION.	Distance au chef-lieu d'arr.
Beauvais (Nord-Est), 4 c., 14.108 hab.	Beauvais (nord-est)..	9.067	»
	Fouquenies..... ...	162	6
	Herchies...	241	12
	Marissel	1.097	2
	Notre-Dame-du-Thil.	1.618	2
	Pierrefitte.....	301	11
	Saint-Just-des-Marais	1.014	2
	Savignies.....	608	12
Beauvais (Sud-O.), 4 c., 10.554 h.	Beauvais (sud-ouest).	7.533	»
	Allonne.....	1.692	4
	Goincourt.....	618	4
	Saint - Martin - le - Nœud.....	711	4
Auneuil, 20 communes, 9.187 habitants.	Auneuil.....	1.155	12
	Auteuil.....	390	13
	Beaumont-les-Nonains	420	16
	Berneuil.....	588	12
	Frocourt.....	260	6
	Houssoye (La).....	332	15
	Jouy-sous-Thelle.....	720	20
	Mesnil-Théribus (Le).	393	20
	Mont-St-Adrien (Le).	228	7
	Neuville-Garnier (La).	281	15
	Onsembray.....	985	15
	Porcheux.....	162	19
	Rainvillers.....	414	8
	St-Germain-la-Poterie	326	8
	St-Léger-en-Bray....	249	8
	Saint-Paul.....	645	6
	Troussures.....	160	13
	Valdampierre.....	809	18
	Villers-Saint-Barthélemy.....	456	13
	Villotran.....	214	13
Chaumont, 37 communes, 12.145 habitants.	Chaumont.....	1.325	27
	Bachivillers	241	22
	Boissy-le-Bois.....	197	25
	Boubiers.....	317	37
	Bouconvillers.....	193	35
	Boury	457	39
	Boutencourt.....	269	25
	Chambors.....	313	32
	Courcelles-lès-Gisors.	557	37
	Delincourt.....	462	35
	Énencourt-Léage	150	22
	Énencourt-le-Sec.....	131	22
	Éragny	480	31
	Fay.....	259	30
	Fleury.....	277	26
	Fresne-Léguillon.....	452	35
	Hadancourt-le-Haut-Clocher ..	305	40
	Hardivillers	140	22
	Jaméricourt.....	104	24
	Lattainville	98	35
	Lavilletertre.....	326	35
	Liancourt-St-Pierre..	559	30
	Lierville	183	35
	Loconville.....	153	26
	Monneville.....	457	35
	Montagny.....	203	40
	Montjavoult.....	543	38
	Parnes.....	365	45
	Reilly.....	132	33
	Senots.....	207	24
	Serans.....	316	30
	Thibivillers.....	262	28
	Tourly.....	148	20
	Trie-Château.....	777	28
	Trie-la-Ville.....	298	28
	Vaudancourt	232	38
	Villers-sur-Trie	256	27
Le Coudray-Saint-Germer 18 comm., 9.586 hab.	Le Coudray-St-Germer	405	23
	Blacourt	435	20
	Cuigy-en-Bray.....	525	23
	Espaubourg	257	20
	Flavacourt	720	26
	Hodenc-en-Bray	454	17
	Labosse.....	615	19
	Lachapelle-aux-Pots..	853	16
	Lalande-en-Son	191	28
	Lalandelle.....	423	20
	Puiseux-en-Bray.....	400	28
	Saint-Aubin-en-Bray.	492	18
	Saint-Germer.....	1.005	28
	St-Pierre-ès-Champs.	469	33
	Sérifontaine	1.154	30
	Talmontiers	453	31
	Vaumain (Le).....	407	22
	Vauroux (Le).....	328	16
Formerie, 23 comm., 8.754 hab.	Formerie.....	1.245	42
	Abancourt	569	43
	Blargies.....	510	42
	Boutavent.....	102	40
	Bouvresse.....	146	41
	Broquiers	196	36
	Campeaux.....	654	37
	Canny-sur-Thérain ..	270	38
	Escles	225	48
	Fouilloy.....	253	47
	Gourchelles	208	48
	Héricourt-St-Samson.	188	35
	Lannoy-Cuillère	408	47
	Moliens.....	928	40
	Monceaux-l'Abbaye ..	219	38
	Mureaumont	276	37
	Omécourt	209	30
	Quincampoix.....	254	50

SUITE DE L'ARRONDISSEMENT DE BEAUVAIS

CANTON, sa population.	NOM de LA COMMUNE.	POPULATION.	Distance au chef-lieu d'arr.
Suite de Formerie.	Romescamps	648	45
	Saint-Arnoult	450	35
	Saint-Samson	395	37
	Saint-Valery	132	50
	Villers-Vermont	259	36
Grandvilliers, 23 communes, 9.838 habitants.	Grandvilliers	1.715	30
	Beaudéduit	414	28
	Briot	346	28
	Brombos	234	28
	Cempuis	471	28
	Damératicourt	323	34
	Dargies	480	35
	Elencourt	118	34
	Feuquières	1.170	30
	Grez	360	26
	Halloy	490	28
	Hamel (Le)	257	28
	Hautbos	167	28
	Lavacquerie	394	28
	Laverrière	55	32
	Mesnil-Conteville (Le	205	27
	Offoy	162	31
	Saint-Maur	421	24
	Saint-Thibault	504	35
	Sarcus	535	33
	Sarnois	334	31
	Sommereux	490	30
	Thieuloy-St-Antoine	193	25
Marseille, 19 communes, 7.441 habitants.	Marseille	790	21
	Achy	437	19
	Blicourt	334	16
	Bonnières	220	14
	Fontaine-Lavaganne	425	25
	Gaudechart	433	26
	Haute-Épine	405	21
	Hétomesnil	423	26
	Lihus	701	23
	Milly	779	12
	Neuville-sur-Oudeuil (La)	385	19
	Neuville-Vault (La)	108	18
	Oudeuil	220	16
	Pisseleu	249	15
	Prévillers	264	25
	Rothois	259	24
	Roy-Boissy	322	25
	St-Omer-en-Chaussée	508	15
	Villers-sur-Bonnières	179	17
Méru, 20 communes, 12.320 habitants.	Méru	3.685	23
	Amblainville	854	30
	Andeville	1.274	25
	Anserville	309	30
	Bornel	944	32
	Chavençon	140	32
	Corbeil-Cerf	310	20
	Esches	305	30
	Fosseuse	193	31
	Fresneaux-Montchevreuil	767	22
	Hénonville	465	30
	Ivry-le-Temple	541	27
	Lardières	312	21
	Lavilleneuve-le-Roy	470	28
	Lormaison	304	22
	Montherlant	162	22
	Monts	192	29
	Neuville-Bosc	269	32
	Pouilly	160	21
	St-Crépin-Ibouvillers	664	22
Nivillers, 21 communes, 9.159 habitants.	Nivillers	191	8
	Bailleul-sur-Thérain	713	14
	Bonlier	168	8
	Bresles	2.021	15
	Fay-St-Quentin (Le)	502	15
	Fontaine-St-Lucien	178	11
	Fouquerolles	214	12
	Guignecourt	197	8
	Haudivillers	520	15
	Juvignies	276	12
	Lafraye	195	13
	Laversines	631	10
	Maisoncelle-St-Pierre	218	10
	Oroër	321	10
	Rochy-Condé	477	9
	Sauqueuse-St-Lucien	124	11
	Therdonne	572	6
	Tillé	578	5
	Troissereux	612	7
	Velennes	188	9
	Verderel	263	9
Noailles, 22 c., 12.280 h.	Noailles	1.410	16
	Abbecourt	462	13
	Berthecourt	562	16
	Cauvigny	1.026	22
	Coudray-Belle-Gueule (Le)	176	16
Suite de Noailles.	Déluge (Le)	394	17
	Hermes	1.202	17
	Hodenc-l'Evêque	157	13
	Laboissière	912	20
	Lachapelle-St-Pierre	354	25
	Montreuil-sur-Thérain	112	12
	Mortefontaine	317	24
	Mouchy-le-Châtel	148	20
	Neuville-d'Aumont (La)	174	15
	Novillers	179	23
	Ponchon	749	15
	Ressons	116	18
	Sainte-Geneviève	1.657	22
	Saint-Sulpice	541	10
	Silly	530	15
	Villers-St-Sépulcre	432	14
	Warluis	670	7
Songeons, 28 communes, 9.124 habitants.	Songeons	1.163	25
	Bazancourt	193	35
	Buicourt	169	26
	Crillon	408	18
	Ernemont-Boutavent	372	31
	Escames	382	30
	Fontenay-Torcy	261	33
	Gerberoy	275	25
	Glatigny	265	18
	Grémévillers	506	25
	Hannaches	253	25
	Hanvoile	667	20
	Haucourt	93	17
	Hécourt	232	31
	Lachapelle-sous-Gerberoy	207	24
	Lhéraule	194	15
	Loueuse	279	32
	Martincourt	139	20
	Morvillers	504	27
	Saint-Deniscourt	137	30
	Saint-Quentin-des-Prés	323	31
	Senantes	722	25
	Sully	258	30
	Thérines	248	30
	Villembray	207	20
	Villers-sur-Auchy	365	28
	Vrocourt	117	22
	Wambez	185	25

ARRONDISSEMENT DE CLERMONT

Superficie, 1.299 kil. carrés ou 129.991 hect. — Population, 88.795 hab. — Cantons, 8. — Communes, 169.

CANTON, sa population.	NOM de LA COMMUNE.	POPULATION.	Distance au chef-lieu d'arr.
Clermont, 24 communes, 16.571 habitants.	Clermont	6.101	»
	Agnetz	1.320	3
	Airion	219	5
	Avrechy	435	9
	Avrigny	253	12
	Bailleul-le-Soc	688	14
	Blincourt	109	16
	Breuil-le-Sec	471	3
	Breuil-le-Vert	840	3
	Bulles	922	13
	Choisy-la-Victoire	263	13
	Epineuse	249	11
	Erquery	323	5
	Étouy	791	6
	Fitz-James	981	1
	Fouilleuse	92	12
	Lamécourt	190	7
Suite de Clermont.	Litz	280	8
	Maimbeville	279	9
	Neuville-en-Hez (La)	650	7
	Rémécourt	73	8
	Rémérangles	267	13
	Rue-St-Pierre (La)	555	9
	Saint-Aubin-sous-Erquery	220	6
Breteuil, 22 c., 12.148 h.	Breteuil	3.074	40
	Ansauvillers	1.014	27
	Bacouel	444	00
	Beauvoir	303	37
	Bonneuil	952	47
	Bonvillers	300	32
	Broyes	260	35
	Chepoix	448	30
Suite de Breteuil.	Esquennoy	1.017	40
	Fléchy	235	45
	Gouy-les-Groseillers	70	50
	Hérelle (La)	328	29
	Mesnil-Saint-Firmin (Le)	366	34
	Mory-Monterux	141	29
	Paillart	662	44
	Plainville	215	34
	Roquencourt	391	42
	Rouvroy-les-Merles	161	41
	Sérévillers	175	36
	Tartigny	241	40
	Troussencourt	526	38
	Vendeuil-Caply	510	38
	Villers-Vicomte	315	40

SUITE DE L'ARRONDISSEMENT DE CLERMONT

CANTON, sa population	NOM de LA COMMUNE.	POPULATION.	Distance au chef-lieu d'arr.	CANTON, sa population.	NOM de LA COMMUNE.	POPULATION.	Distance au chef-lieu d'arr.	CANTON, sa population.	NOM de LA COMMUNE.	POPULATION.	Distance au chef-lieu d'arr.
Crèvecœur, 20 communes, 9.392 habitants.	Crèvecœur	2.359	45	Liancourt, 23 communes, 13.363 habitants.	Liancourt	4.503	7	Mouy, 11 comm., 8.801 habitants.	Mouy	3.252	10
	Auchy-la-Montagne	453	39		Ageux (Les)	261	18		Angy	784	9
	Blancfossé	429	45		Angicourt	239	11		Ansacq	257	5
	Catheux	267	47		Bailleval	633	5		Bury	2.169	10
	Choqueuse-les-Bénards	221	49		Bazicourt	167	17		Cambronne-lès-Clermont	554	6
	Conteville	220	50		Brenouille	188	13		Heilles	413	12
	Cormeilles	706	43		Catenoy	524	7		Hondainville	309	11
	Croissy	436	52		Cauffry	428	7		Neuilly-sous-Clermont	366	4
	Crocq (Le)	277	42		Cinqueux	617	12		Rousseloy	142	10
	Domeliers	632	43		Labruyère	265	8		Saint-Félix	258	12
	Fontaine-Bonneleau	480	47		Laigneville	945	11		Thury-sous-Clermont	297	8
	Francastel	537	38		Mogneville	352	9				
	Gallet (Le)	235	45		Monceaux	280	14		St-Just-en-Chaussée	2.473	17
	Lachaussée-du-Bois-d'Ecu	268	35		Monchy-Saint-Eloy	435	11		Angivillers	252	15
	Luchy	401	36		Nointel	513	5		Brunvillers-la-Motte	350	22
	Maulers	307	32		Rantigny	966	6		Catillon	494	21
	Muidorge	175	32		Rieux	196	12		Cernoy	192	12
	Rotangy	334	40		Rosoy	197	8		Cressonsacq	357	14
	Saulchoy (Le)	270	43		Sacy-le-Grand	819	11		Cuignières	188	10
	Viefvillers	385	41		Sacy-le-Petit	299	18		Erquinvillers	109	10
					Saint-Martin-Longueau	397	15		Essuiles	437	17
Froissy, 17 communes, 6.861 habitants.	Froissy	631	33		Sarron	362	20		Fournival	412	11
	Abbeville-Saint-Lucien	280	29		Verderonne	227	9		Fumechon	141	22
	Bucamps	343	22						Gannes	434	26
	Campremy	326	30	Maignelay, 21 communes, 8.203 habitants.	Maignelay	764	25		Crandvillers-aux-Bois	279	19
	Hardivillers	951	40		Coivre	348	27		Laneuvilleroy	808	18
	Maisoncelle-Tuilerie	524	36		Courcelles-Epayelles	226	32		Lieuvillers	462	12
	Montreuil-sur-Brèche	621	23		Crèvecœur-le-Petit	127	28		Mesnil-sur-Bulles (Le)	271	13
	Neuville-Saint-Pierre (La)	145	27		Domfront	270	32		Montiers	429	25
	Noirémont	195	31		Dompierre	339	30		Moyenneville	366	21
	Noyers-Saint-Martin	635	28		Ferrières	405	29		Noroy	199	15
	Ourcel-Maison	274	38		Frétoy (Le)	313	33		Nourard-le-Franc	437	7
	Puits-la-Vallée	219	36		Godenvillers	187	30		Plainval	342	2
	Quesnel-Aubry (Le)	214	20		Léglantiers	448	18		Plessier-sur-Bulles (Le)	234	18
	Reuil-sur-Brèche	318	26		Ménévillers	157	23		Plessier-sur-St-Just (Le)	479	18
	Saint-André-Farivillers	532	33		Méry	570	26		Pronleroy	373	16
	Sainte-Eusoye	279	33		Montgérain	237	23		Quinquempoix	283	24
	Thieux	374	25		Montigny	917	24		Ravenel	1.100	21
					Ployron (Le)	140	32		Rouvillers	288	17
					Royaucourt	320	32		Saint-Remy-en-l'Eau	323	14
					Sains-Morainvillers	402	25		Valescourt	215	15
					Saint-Martin-aux-Bois	388	22		Wavignies	729	25
					Tricot	930	28				
					Wacquemoulin	319	22				
					Welles-Pérennes	396	33				

ARRONDISSEMENT DE COMPIÈGNE

Superficie, 1.288 kil. carrés ou 128.884 hect. — Population, 94.616 hab. — Cantons, 8. — Communes, 157

Compiègne, 12 comm., 21.242 habitants.	Compiègne	13.393	»	Suite d'Attichy,	Croutoy	198	18	Suite d'Estrées-Saint-Denis	Grandfresnoy	1.070	16
	Bienville	211	4		Cuise-la-Motte	887	16		Hémévillers	457	15
	Choisy-au-Bac	830	6		Hautefontaine	314	24		Houdancourt	280	18
	Clairoix	628	5		Jaulzy	324	23		Jonquières	493	10
	Janville	235	6		Moulin-sous-Touvent	345	24		Lachelle	289	9
	Jaux	842	6		Nampcel	612	26		Longueil-Sainte-Marie	954	13
	Lacroix-Saint-Ouen	1.416	10		Pierrefonds	1.665	16		Meux (Le)	739	10
	Margny-lès-Compiègne	1.778	2		Rethondes	395	11		Montmartin	153	14
	Saint-Jean-aux-Bois	400	12		Saint-Crépin-aux-Bois	352	17		Moyvillers	453	16
	Saint-Sauveur	842	14		Saint-Étienne	326	20		Remy	978	11
	Venette	938	2		Saint-Pierre-lès-Bitry	190	23		Rivecourt	269	14
	Vieux-Moulin	329	10		Tracy-le-Mont	1.372	20				
					Trosly-Breuil	721	12	Guiscard, 20 com., 7.350 hab.	Guiscard	1.564	40
Attichy, 20 c., 14.112 h.	Attichy	873	20	Estrées-Saint-Denis 18 c., 10.439 h.	Estrées-Saint-Denis	1.382	16		Beaugies	161	40
	Autrèches	812	30		Armancourt	176	7		Berlancourt	303	43
	Berneuil-sur-Aisne	607	17		Arsy	662	13		Bussy	223	35
	Bitry	423	23		Canly	504	12		Campagne	146	38
	Chelles	413	20		Chevrières	895	14		Catigny	280	35
	Couloisy	146	20		Fayel (Le)	146	14		Crisolles	574	35
	Courtieux	137	32		Francières	539	15		Flavy-le-Meldeux	310	44
									Freniches	406	42

SUITE DE L'ARRONDISSEMENT DE COMPIÈGNE

CANTON, sa population.	NOM de LA COMMUNE.	POPULATION.	Distance au chef-lieu d'arr.
Suite de Guiscard. — Lassigny, 22 communes, 9.465 habitants.	Frétoy-le-Château	315	40
	Golancourt	415	46
	Libermont	405	45
	Maucourt	123	38
	Muirancourt	481	38
	Ognolles	371	45
	Plessis-Patte-d'Oie (le)	151	43
	Quesmy	176	39
	Sermaize	186	33
	Solente	258	45
	Villeselve	502	46
	Lassigny	907	27
	Amy	495	35
	Avricourt	295	35
	Beaulieu-les-Fontaines	675	38
	Candor	493	33
	Cannectancourt	368	24
	Canny-sur-Matz	367	26
	Crapeaumesnil	167	32
	Cuy	245	25
	Dives	341	25
	Écuvilly	321	37
	Élincourt-Sainte-Marguerite	675	15
	Évricourt	166	25
	Fresnières	249	33
	Gury	202	23
	Laberlière	197	25
	Lagny	658	33
	Mareuil-la-Motte	613	20
	Margny-aux-Cerises	291	40
	Plessis-de-Roye	326	26
	Roye-sur-Matz	490	27
	Thiescourt	924	24
Noyon, 23 communes, 15.219 habitants.	Noyon	6.439	30
	Appilly	294	40
	Babœuf	512	35
	Beaurains	205	35
	Béhéricourt	319	35
	Brétigny	318	40
	Caisnes	534	30
	Cuts	998	32
	Genvry	190	33
	Grandru	401	37
	Larbroye	207	25
	Mondescourt	301	35
	Morlincourt	239	32
	Passel	184	24
	Pont-l'Evêque	471	30
	Pontoise	390	25
	Porquéricourt	259	30
	Salency	808	35
	Sempigny	570	25
	Suzoy	362	25
	Varesnes	400	30
	Vauchelles	201	28
	Ville	617	25
Ressons-sur-Matz, 24 comm., 9.134 hab.	Ressons-sur-Matz	932	20
	Antheuil	287	0
	Baugy	283	1
	Belloy	95	22
	Biermont	191	26
	Boulogne-la-Grasse	515	31
	Braisnes	103	9
	Conchy-les-Pots	741	28
	Coudun	675	8
	Cuvilly	592	24
Suite de Ressons-sur-Matz. — Ribécourt, 18 communes, 10.655 habitants.	Giraumont	318	10
	Gournay-sur-Aronde	848	16
	Hainvilliers	90	30
	Lataule	186	20
	Margny-sur-Matz	288	18
	Marquéglise	287	15
	Mouchy-Humières	713	11
	Mortemer	298	25
	Neufvy-sur-Aronde	181	16
	Neuville-sur-Ressons (La)	157	20
	Orvillers-Sorel	539	25
	Ricquebourg	243	22
	Vignemont	260	13
	Villers-sur-Coudun	312	12
	Ribécourt	696	17
	Bailly	334	20
	Cambronne	587	15
	Carlepont	1.350	25
	Chevincourt	672	15
	Chiry-Ourscamps	1.904	26
	Dreslincourt	464	20
	Longueil-sous-Thourotte	514	9
	Machemont	548	13
	Marest	458	14
	Mélicocq	272	12
	Montmacq	286	13
	Plessis-Brion (Le)	418	10
	Pimprez	361	18
	St-Léger-aux-Bois	631	16
	Thourotte	573	11
	Tracy-le-Val	414	22
	Vandélicourt	173	12

ARRONDISSEMENT DE SENLIS

Superficie, 1.328 kil. carrés ou 132.773 hect. — Population, 93.721 hab. — Cantons, 7. — Communes, 133.

CANTON, sa population.	NOM de LA COMMUNE.	POPULATION.	Distance au chef-lieu d'arr.
Senlis, 17 communes, 14.256 habitants.	Senlis	6.545	»
	Aumont	214	5
	Barberie	500	6
	Chamant	567	4
	Courteuil	272	4
	Lachapelle-en-Serval	448	8
	Montépilloy	188	9
	Mont-l'Evêque	480	4
	Mortefontaine	402	10
	Ognon	111	6
	Orry-la-Ville	830	8
	Plailly	891	11
	Pontarmé	449	5
	Saint-Firmin	1.081	7
	Saint-Léonard	535	6
	Thiers	272	6
	Villers-St-Frambourg	471	7
Betz, 25 communes, 8.514 habit.	Betz	570	28
	Acy-en-Multien	752	28
	Antilly	258	3
	Autheuil-en-Valois	420	34
	Bargny	228	28
	Bouillancy	367	26
	Boullarre	234	32
	Boursonne	313	32
	Brégy	573	26
	Cuvergnon	278	30
	Étavigny	186	28
	Gondreville	154	26
	Ivors	409	30
	Lévignen	340	26
Suite de Betz. — Creil, 19 communes, 27.462 habitants.	Mareuil-sur-Ourcq	792	38
	Marolles	666	42
	Neufchelles	220	38
	Ormoy-le-Davien	163	28
	Réez-Fosse-Martin	107	26
	Rosoy-en-Multien	268	30
	Rouvres	258	34
	Thury-en-Valois	511	22
	Varinfroy	153	38
	Villers-Saint-Genest	191	24
	Villeneuve-sous-Thury (La)	103	36
	Creil	5.737	11
	Apremont	656	5
	Blaincourt	381	18
	Chantilly	3.497	8
	Coye	1.183	12
	Cramoisy	516	16
	Gouvieux	1.867	12
	Lamorlaye	584	13
	Maysel	150	17
	Mello	540	18
	Montataire	5.105	14
	Nogent-les-Vierges	1.571	12
	Précy-sur-Oise	911	16
	St-Leu-d'Esserent	1.462	13
	Saint-Maximin	1.293	8
	St-Vaast-lès-Mello	891	16
	Thiverny	275	16
	Villers-Saint-Paul	580	16
	Villers-sous-St-Leu	263	14
Crépy-en-Valois, 25 communes, 14.451 habitants.	Crépy-en-Valois	3.082	23
	Auger-Saint-Vincent	401	21
	Béthancourt	256	15
	Béthisy-Saint-Martin	821	24
	Béthisy-Saint-Pierre	1.629	28
	Bonneuil-en-Valois	814	32
	Duvy	290	20
	Eméville	162	32
	Feigneux	330	28
	Fresnoy-la-Rivière	521	29
	Gilocourt	518	28
	Glaignes	298	26
	Morienval	975	30
	Néry	614	16
	Ormoy-Villers	295	20
	Orrouy	541	22
	Rocquomont	138	16
	Rouville	159	21
	Russy-Bémont	290	30
	Saintines	608	20
	Séry-Magneval	168	20
	Trumilly	306	15
	Vauciennes	649	32
	Vaumoise	255	29
	Vez	331	32
Nanteuil-le-Haudouin 19 c., 8.846 h.	Nanteuil-le-Haudouin	1.558	18
	Baron	879	11
	Boissy-Fresnoy	515	23
	Borest	312	7
	Chevreville	343	22
	Ermenonville	498	12

SUITE DE L'ARRONDISSEMENT DE SENLIS

CANTON, sa population	NOM de LA COMMUNE.	POPULATION.	Distance au chef-lieu d'arr.
Suite de Nanteuil-le-Haudouin.	Ève	315	14
	Fontaine-les-Corps-Nuds	326	9
	Fresnoy-le-Luat	383	13
	Lagny-le-Sec	342	17
	Montagny-Sainte-Félicité	473	15
	Montlognon	222	10
	Ognes	193	21
	Péroy-les-Gombries	390	22
	Plessis-Belleville (Le)	312	17
	Rozières	152	14
	Silly-le-Long	640	20
	Ver	575	14
	Versigny	418	14
Neuilly-en-Thelle, 11.488 habitants. 15 communes.	Neuilly-en-Thelle	1.869	24
	Balagny-sur-Thérain	1.031	22
	Belle-Église	392	28
	Boran	725	17
	Chambly	1.513	25
	Cire-lès-Mello	1.577	20
	Crouy-en-Thelle	418	20
	Dieudonné	375	32
	Ercuis	1.015	22
	Foulangues	137	23
	Fresnoy-en-Thelle	301	21
	Mesnil-St-Denis (Le)	436	22
	Morangles	260	21
	Puiseux-le-Hauberger	461	28
	Ully-Saint-Georges	977	26
Pont-Sainte-Maxence, 8.704 habitants. 13 communes.	Pont-Sainte-Maxence	2.407	12
	Beaurepaire	80	12
	Brasseuse	145	10
	Fleurines	702	6
	Pontpoint	874	12
	Raray	199	12
	Rhuis	126	16
	Roberval	271	14
	Rully	682	11
	Saint-Vaast-de-Longmont	199	16
	Verberie	1.493	16
	Verneuil	1.035	10
	Villeneuve-sur-Verberie	491	11

III. STATISTIQUE MORALE (1)

Les chiffres en caractères gras inscrits dans chacune des trois petites colonnes de ce tableau indiquent le rang du département relativement à la mention devant laquelle ils sont placés.

Religion (2).

Catholiques	394.944
Protestants	1.493
Israélites	50
Clergé catholique	580
Pasteurs	4
Rabbins	»

Mouvement de la population.

	Naissances	8.948
	Mariages	2.966
	Décès	9.680
18e	Durée moyenne de la vie.	40 a. 3 m.

Instruction (3).

27e	Nombre des jeunes gens sachant lire, écrire et compter sur 100 jeunes gens maintenus sur les listes de tirage	85.74
	Nombre des établissements d'enseignement secondaire	5
	Nombre des écoles primaires (publiques ou libres)	1.072

Crimes contre les personnes (4).

COURS D'ASSISES.

26e	Rapport du nombre des accusés à la population.	1 sur 16.734 hab.
	Nombre total des accusés	24

Infanticides.

66e	Rapport du nombre des infanticides à celui des enfants naturels	1 sur 634
	Nombre total	1

Suicides.

3e	Rapport des suicides au chiffre de la population.	1 sur 2.659 hab.
	Nombre total	151

Crimes contre les propriétés.

30e	Rapport du nombre des accusés à la population.	1 sur 14.343 hab.
	Nombre total	28

Tribunaux correctionnels.

19e	Nombre des affaires	2.193
	Nombre des prévenus	2.632
	Nombre des condamnés	2.440

Procès.

	Affaires civiles (5)	1.593
	Affaires commerciales (6)	2.006
22e	Faillites (7)	58

Paupérisme.

36e	Rapport des indigents au chiffre de la population	1 sur 40 hab.
	Nombre total	9.791
	Bureaux de bienfaisance	341
	Hôpitaux et hospices	13
	Aliénés à la charge du département	288
	Sociétés de secours mutuels	51

Contributions directes (8).

14e	Foncière	2.853.292
	Personnelle et mobilière	600.485
	Portes et fenêtres	555.593

(1) Les chiffres contenus dans ce tableau sont empruntés, pour la plupart, à l'*Annuaire statistique de la France* (1878), publié par le ministère de l'agriculture et du commerce, ou calculés d'après des données puisées dans cet ouvrage. — La présente statistique a été dressée par M. Eug. Boutmy, ancien professeur.

(2) Ces chiffres sont antérieurs au recensement de 1876, qui a négligé ce point de vue.

Culte catholique. — Évêché à Beauvais, suffragant de la métropole de Reims. Le diocèse de Beauvais, qui comprend le département tout entier, compte 39 cures, 501 succursales et 40 vicariats rétribués par l'État.

Culte réformé. — Le département possède aux Ajeux une église réformée desservie par un pasteur.

(3) Le département relève de l'académie de Paris. Collèges communaux à Beauvais, à Clermont et à Compiègne; 5 établissements libres pour l'enseignement secondaire. Cours normal d'instituteurs primaires et un autre d'institutrices, à Beauvais. Au point de vue du nombre d'élèves inscrits dans les écoles primaires de 6 à 13 ans, sur 100 enfants recensés, l'Oise occupe le 13e rang. Il occupe le 22e rang d'après le nombre d'enfants présents à l'école par 10,000 habitants.

(4) Au point de vue judiciaire, le département de l'Oise ressortit à la cour d'appel d'Amiens. Beauvais est le siège de la cour d'assises. Chaque chef-lieu d'arrondissement possède un tribunal de première instance; des tribunaux de commerce sont établis à Beauvais et à Compiègne.

(5) Ce chiffre indique le nombre des affaires civiles terminées pendant l'année.

(6) Ce chiffre comprend les affaires contentieuses à juger pendant l'année.

(7) Terminées pendant l'année.

(8) Trésorier-payeur général à Beauvais; receveur particulier dans chaque chef-lieu d'arrondissement; 98 percepteurs.

BIBLIOGRAPHIE

1583. Le Valois royal, extrait des Mémoires de *Nicolas Bergeron*, par *C. Beys*. In-8°.

1588. Dictionnaire du Beauvoisis, par *I. Grévin*. In-8°.

1617. Mémoire des pays, ville, comté, etc., etc., de Beauvais et du Beauvoisis, par *A. Loysel*. In-4°.

1631. Histoire de la ville et cité de Beauvais, par *P. Louvet*. In-8°, 2 parties, 1631, 1635.

1633. Annales de l'église cathédrale de Noyon, par *J. Levasseur*, In-4°.

1635. Histoire des antiquités du diocèse de Beauvais, par *P. Louvet*. 2 vol. in-12.

1648. Histoire ou Annales de l'Eglise de Senlis, par *Jaulnay*. In-8°.

1662. Le Valois royal (amplifié), par *A. Molarac*. In-4°.

674. Le Jour royal de Compiègne, par *A. Charpantier*. In-4°.

1679. Histoire du château et de la ville de Gerberoy, par *J. Pillet*. In-4°.

1686. Les Huit barons de l'abbaye de Saint-Corneille de Compiègne, par *Gaya*. In-12.

1698. L'illustre Compiègne, par *Fleuri de Frémicourt*. In-12.

1703. Duchés, comtés, châtellenies du bailliage de Senlis, par *Ricart*. In-4°.

1704. Supplément à l'histoire du Beauvoisis et Nobiliaire, par *D. Simon*. In-12.

1764. Histoire du duché de Valois, avec cartes et gravures, par *Carlier*. 3 vol. in-4°.

1791. Promenade ou Itinéraire des jardins de Chantilly, par *Périgot*. In-4°.

1792. Tablettes historiques et géographiques du département de l'Oise pour 1792, par *Sanson*. In-12.

1792. Histoire du siège de Beauvais en 1472, par *Grévin*. In-8°.

1803. Description du département de l'Oise, par *J. Cambry*. 2 vol. in-8° et atlas.

1808. Description d'Ermenonville dans les *Jardins de la France*, de M. *Alexandre Delaborde*. In-folio.

1811. Statistique du département de l'Oise, par *Peuchet* et *Chanlaire*. In-4°.

1815. Notice sur la ville et les cantons de Beauvais, par *Tremblay*. In-8°.

1826. Description des cantons du département de l'Oise, dans les annuaires *Dujardin*, de 1826 à 1850, par *Graves*. In-8°, avec cartes.

1829. Notice historique de la cathédrale de Beauvais, par *Gilbert*. In-8°.

1835. Notice historique sur la manufacture de tapis de Beauvais, par *Dubos*. In-8°.

1834. Recherches historiques sur la ville de Senlis, par *J.-F. Broisse*. In-8°.

1836. Compiègne et ses environs, par *L. Ewig*. In-8°.

1839. Notice archéologique sur le département de l'Oise, par *Graves*. In-8°.

1839. Description de la cathédrale de Beauvais, par *Emm. Woillez*. In-4°.

1839. Recherches historiques sur Noyon et le Noyonnais, par *de Lafons*. In-8°.

1840. Histoire de Chantilly, depuis le xe siècle jusqu'à nos jours, par *Fauquemprez*. In-8°.

1840. Histoire politique et religieuse de Beauvais, par *Lafontaine*. 2 vol. in-8°.

1841. Compiègne historique et monumental, par *Lambert Ballythier*. In-8°.

1842. Notice sur le château de Pierrefonds. In-8°.

1842. Description de l'église et de la chapelle de Saint-Germer-de-Fly, par *Corblet*. In-8°.

1842. Histoire de Beauvais, depuis le XIVe siècle (suite de Lafontaine), par *L. Doyen*. 2 vol. in-8°.

1843. Le duché de Valois, pendant les XVe et XVIe siècles, par *Poilleux*. In-8°.

1843. Archéologie des monuments religieux de l'ancien Beauvoisis, du Ve au XIIe siècle, par *Emm. Woillez*. In-folio.

1843. Notice historique sur l'église Saint-Etienne de Beauvais, par *Stanislas de Saint-Germain*. In-8°.

1844. Le siège de Beauvais par le duc de Bourgogne en 1472, par *Danjou*. In-8°.

1845. L'Eglise Notre-Dame de Noyon, par *L. Vitet*. In-4°.

1845. Antiquités de Noyon, par *Moët de La Forte-Maison*. In-8°.

1845. Description de la Picardie, dans le tome II de l'*Histoire des villes de France*. Grand in-8°.

1846. Dictionnaire des communes du département de l'Oise, par *V. Tremblay*.

1847. Senlis et Chantilly anciens et modernes, par *Vatin*. 1 vol. in-8°.

1859. Notice sur le château de Sarcus, par *A.-G. Houbigant*. In-8°.

1861. Beauvais et ses monuments pendant l'ère gallo-romaine et sous la domination franque, par l'abbé *Barraud*. In-8°.

1862. Histoire du palais de Compiègne, par *Pelassy de l'Ousle*. 1 vol. in-4°.

1862. Répertoire archéologique du département de l'Oise, rédigé sous les auspices de la Société académique d'archéologie, sciences et arts du département, par *Emm. Woillez*. Paris, Imprimerie impériale, in-4°.

1863. Description du château de Pierrefonds, par *M. E. Viollet-le-Duc*. 3e édition, in-8°.

1865. Géographie historique, commerciale, etc., etc., de toutes les villes, communes, hameaux du département de l'Oise, par *E. Gavrel*. Beauvais, in-18.

1865. Histoire de la cathédrale de Beauvais, par *Gust. Desjardins*. 1 vol. in-4°.

1866. Géographie physique, historique, administrative, agricole et industrielle du département de l'Oise, par *V. Lhuillier*. Beauvais, in-16.

1868. Compiègne, sa forêt, ses alentours; études et souvenirs historiques et archéologiques, par *E. Caillette de l'Herviliers*. Amiens. In-8°.

1873. Mouy et ses environs, Angy, Bury, Ansacq, Cambronne, Reilles, Houdainville, Neuilly, Mello, Mouchy-le-Châtel, Saint-Félix, Thury-sous-Clermont, Ully-Saint-Georges, par *A. J. Warmé*. Beauvais, in-12.

1874. Bibliographie compiégnoise, par le comte *A. de Marsy*. Compiègne. In-8°.

1874. Histoire de l'abbaye royale de Saint-Lucien, par MM. *Delandrea* et *Mathon*. In-8°.

1875. Topographie archéologique du canton de Ribécourt, par *Peigné-Delacour*. Noyon. In-8°.

1875. Recherches historiques sur les origines de Compiègne, par le baron de *Bicquilley*. Compiègne. In-8°.

1876. Petite géographie pour le département de l'Oise, par *Boucher* et *Périgot* (collection E. Levasseur). In-12.

1877. Annuaire statistique et administratif du département de l'Oise et de l'arrondissement de Beauvais. Beauvais. In-8°.

1878. Géographie du département de l'Oise, par *Ad. Joanne*. Paris, Hachette.

1878 Le Comté de Clermont-en-Beauvoisis, par le comte *de Luçay*. 1 vol. In-8°.

Collection des Mémoires de la Société des antiquaires de Picardie.

Mémoires de la Société académique d'archéologie, sciences et arts du département de l'Oise. Beauvais. In-8°.

Bulletin de la Société archéologique de Compiègne, publié par *A. de Marsy*. In-8°.

Carte du département de l'Oise, extraite de la grande Carte du Dépôt de la guerre.

Carte du département de l'Oise, par *Dufour*, *Fremin*, *Duvotenay*, *Logerot*, *Ad. Joanne*.

Voir les feuilles 20, 21, 22, 31, 32, 33, 48, 49 de la grande Carte de France dite de l'*Etat-major*, publiée par le Dépôt de la guerre.

Carte scolaire du département de l'Oise, à l'échelle du 80,000e, exécutée par *Erhard*, sous la direction du colonel *Saget* et la proposition du préfet *Chopin*.

Paris. — Imp. Vve P. Larousse et Cie, rue Montparnasse, 19.

DÉPARTEMENT DE L'OISE PAR V.A. MALTE-BRUN

PLAN DE BEAUVAIS

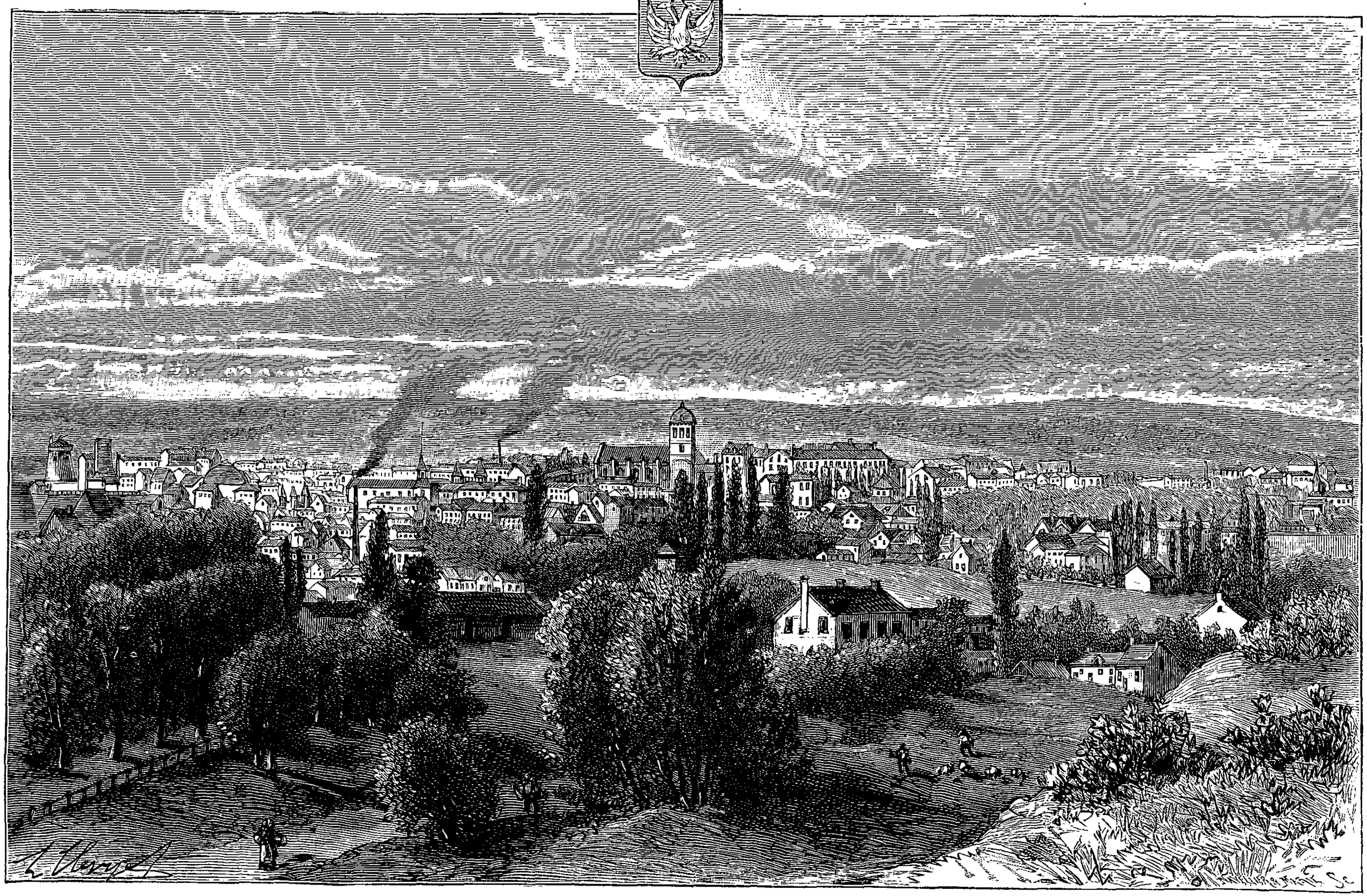
Légende
1 Hotel de Ville
2 Cathédrale
3 Palais épiscopal
4 Musée
5 Eglise St Etienne
6 Hospice des Aveugles
7 Hospice des Malades
8 Collège et Bibliothèque
9 Caserne
10 Place de l'Hotel de Ville et Statue Jeanne Hachette
11 Manufacture Nle de Tapis

Échelle en Kilomètres

Explication des Signes

CHEF-LIEU DE DÉPART.	Evêché
CHEF-LIEU D'ARROND.t	Route Nationale
Chef-lieu de Canton	Route Départementale
Commune	Chemin Vicinal
Canal	
Chemin de Fer et Station	
Limite de Département	
Limite d'Arrondissement	
Limite de Canton	

Gravé par Erhard, 12, rue Dugueay Trouin. — J. Rouff Editeur, 14, Cloître St Honoré. — Imprimerie Erhard, Paris.



ALENÇON

81. — **Orne.**

ORNE

Chef-lieu : ALENÇON

Superficie : 6,097 kil. carrés. — Population : 392,526 habitants.

4 Arrondissements. — 36 Cantons. — 511 Communes.

DESCRIPTION PHYSIQUE ET GÉOGRAPHIQUE

Situation, limites. — Le département de l'Orne est situé dans la partie occidentale de la France; il appartient au bassin de la Manche par l'Orne, la Dives et la Touques, et au bassin de la Loire, dans sa partie méridionale, par la Sarthe et la Mayenne. Il a pris son nom de la rivière de l'Orne, qui y prend sa source presque au centre; il a été formé, en 1790, de la partie méridionale de la Normandie, du Perche septentrional et du duché d'Alençon.

Ses limites sont : au nord, les départements du Calvados et de l'Eure; à l'est, ceux de l'Eure et de l'Eure-et-Loir; au sud, ceux de la Sarthe et de la Mayenne; à l'ouest, celui de la Manche.

Nature du sol, montagnes, vallées. — Le sol du département de l'Orne, composé de terres de natures très diverses, présente l'aspect le plus varié : c'est le plus accidenté de toute la Normandie : vastes plaines, gras pâturages, riches et fertiles vallées, coteaux boisés, forêts, sites agrestes même, rien n'y manque. Il est traversé de l'est à l'ouest par les collines du Perche et par les collines de Normandie qui dépendent de la ligne de faite entre les deux versants de la Manche et de l'Océan et séparent le bassin de l'Orne de celui de la Sarthe. De ces collines, dont l'élévation varie de 200 à 300 mètres au-dessus du niveau de la mer, se détachent des contreforts qui se terminent par des coteaux peu élevés, lesquels déterminent des vallées couvertes d'une verdure presque perpétuelle. Nous ne qualifierons pas de montagnes la butte de Chaumont, près d'Alençon, qui à 170 mètres, et le mont Margantan, près de Domfront, qui atteint 200 mètres. Le point culminant du département se trouve dans la forêt d'Écouves; il forme un massif qui atteint 413 mètres; tandis qu'à l'ouest d'Alençon, dans la forêt de Multonne, le signal des Avaloirs atteint 417 mètres; à la Coulonche, la butte de Charlemagne n'a que 346 mètres, et les monts d'Amain, qui dominent les sources de la Rille, non loin de Saint-Vandrille-des-Bois, n'en ont guère plus de 308.

Si le département de l'Orne n'a pas à proprement parler de montagnes, il n'en est pas de même des vallées; car ce pays, coupé par des chaînes de petits coteaux, présente le long du cours de toutes ses rivières et de leurs affluents des vallées brillant d'une verdure pour ainsi dire perpétuelle. Les principales de ces vallées sont celles d'Orville, de Laigle, du Merlerault, de Nonant, du Pin, de Godisson, de Médavy, de Tanville. L'Orne présente les vallées de Sées, d'Argentan, de Ménil-Glaise; la Sarthe, la vallée du Mêle-sur-Sarthe. Les vallées du Merlerault, de Nonant, de la Sarthe nourrissent les bestiaux et les chevaux, connus comme provenant de la *Plaine d'Alençon*.

La superficie du département est de 609,729 hectares, qui, d'après la nature du sol, présentent : 25,000 hectares de pays de montagnes, 13,504 de pays de bruyères ou de landes, 114,560 de sol de riche terreau, 76,520 de sol de craie ou calcaire, 47,580 de sol de gravier, 105,030 de sol pierreux, 40,540 de sol sablonneux, enfin 98,548 de sol argileux.

Hydrographie. — Le département de l'Orne, que traversent à l'est et à l'ouest les collines du Perche et de la Normandie, affecte deux pentes différentes : l'une, vers le nord, verse les eaux de l'Orne, de la Dives, de la Touques directement dans la Manche, et celles de l'Eure et de la Rille dans la Seine; l'autre, vers le sud, est la moins considérable, elle dirige les eaux de la Sarthe et de la Mayenne vers la Loire. Outre ces sept cours d'eau principaux, dont aucun cependant n'est navigable, le département possède encore vingt rivières secondaires et huit cent trente-quatre ruisseaux.

L'Orne prend sa source à 200 mètres d'altitude, presque au centre du département, dans la commune d'Aunou, à 3 kilomètres de Sées ; elle passe à Sées, à Argentan, à Écouché, à Putanges, à Saint-Aubert, près du Mesnil-Hubert et entre dans le département du Calvados à quelque distance de cette dernière commune, pour aller se jeter dans la Manche après un parcours total de 170 kilomètres dont 79 appartiennent au département; elle reçoit plusieurs petites rivières, la Thouane, la Baise, l'Ure, la Cance, l'Udon, la Maire, la Rouvre, la Vère; mais la plus importante est le Noireau, affluent de sa rive gauche, qui sert un instant de limite au département et à celui du Calvados.

La Dives, qui traverse les plantureux herbages de la vallée d'Auge, célèbre par son cidre, prend sa source à Malnoyer, près d'Exmes, passe à Chambois, à Saint-Lambert, à Trun, entre près d'Ommoy dans le département du Calvados, et se jette dans la Manche après un cours d'environ 100 kilomètres dont 30 appartiennent au département. Cette jolie rivière reçoit la Vie, qui passe à Vimoutiers.

La Touques prend sa source à Champ-Haut, canton du Merlerault, passe à Gacé, à Neuville, à Orville, à Canapville et quitte le département près du Bourg pour entrer dans celui du Calvados, qu'elle traverse avant de se jeter dans la Manche; son cours total est d'environ 120 kilomètres dont 35 appartiennent au département.

Le Rille et l'Iton, qui prennent aussi leur source dans le département de l'Orne, la première à Saint-Vandrille-des-Bois, la seconde près de la Trappe, offrent ce phénomène particulier qu'elles se perdent toutes deux à peu de distance de leur source, la Rille après environ 6 kilomètres, et l'Iton après 16.

L'Eure prend sa source dans les étangs situés entre Neuilly et Lalande et passe dans le département d'Eure-et-Loir, après 10 kilomètres de parcours seulement dans celui de l'Orne.

La Sarthe prend sa source dans le département, et sort d'une fontaine près de l'ancienne abbaye de la Trappe, au village de Somme-Sarthe; elle passe au Mêle, à Alençon, et, près de Saint-Céneri-le-Géré, elle pénètre dans le département auquel elle donne son nom (voyez l'Hydrographie du département de la Sarthe), puis dans celui de Maine-et-Loire, où elle vient se jeter dans la Loire près d'Angers, après un parcours total de 286 kilomètres dont 60 environ appartiennent au département de l'Orne. L'Huisne, un de ses affluents, prend sa source aux étangs de Saint-Hilaire, près de Bellême, et arrose la partie sud-est du département de l'Orne sur une longueur de 60 kilomètres, en passant à Rémalard, Dorceau, Condé-sur-Huisne et Le Theil.

La Mayenne prend sa source à quelque distance de Carrouges et sert, en coulant de l'est à l'ouest, un instant de limite aux départements de l'Orne et de la Mayenne.

L'étendue du terrain parcouru sur le département de l'Orne par ces diverses rivières et leurs affluents présente un total de 2,600 kilomètres.

Le département ne possède point de canal de navigation; cependant il a été question de réunir l'Orne à la Mayenne aux environs de Domfront, et la Sarthe à l'Eure au moyen de l'Iton; mais la crainte des énormes dépenses que nécessiteraient ces canaux en a fait jusqu'à présent différer l'exécution. On compte un grand nombre de petits étangs (185) dans le département, qui, généralement, portent le nom des communes sur lesquelles ils sont situés. Il existe environ 500 hectares de marais, dont les principaux sont ceux de Briouze, de Bellou-en-Houlme, de Domfront, de Saint-Gilles et de Rouellé, dans l'arrondissement de Domfront. La plupart de ces marais contiennent des tourbières.

Voies de communication. — Le département de l'Orne compte 9 routes nationales d'un parcours de 460 kilomètres, 15 routes départementales, 475 kilomètres; 42 chemins vicinaux de grande communication, 1,200 kilomètres; 60 chemins vicinaux d'intérêt commun ou de moyenne communication, 950 kilomètres; et 1,460 chemins vicinaux ordinaires d'un développement total de 2,890 kilomètres.

Les chemins de fer de ce département appartiennent au grand réseau de l'Ouest. La ligne principale est celle de Paris à Granville, qui le traverse dans toute sa largeur de l'est à l'ouest. Elle y pénètre à 10 kilomètres en avant de Laigle et dessert successivement les stations de Laigle (141 kilomètres de Paris), Rai-Aube, Saint-Hilaire-Beaufai, Sainte-Gauburge, Le Merlerault, Nonant-le-Pin, Surdon, Almenèches, Argentan (197 kilomètres de Paris), Écouché, Les Yveteaux-Fromentel, Briouze, Messei, Flers (243 kilomètres de Paris), Caligny et

Monsecret-Tinchebrai, après laquelle il entre dans le département de la Manche.

De cette ligne principale partent plusieurs ramifications : 1° d'Argentan au Mans; les stations dans le département sont : Almenêches, Surdon, Sées (190 kilomètres de Paris), Vingt-Hanaps et Alençon (210 kilomètres de Paris); 2° d'Argentan à Alençon, à Mézidon, à Caen, par Montabart; 3° de Briouze à La Ferté-Macé (14 kilomètres), par Lonlay; 4° de Caen à Laval par Flers, les stations dans le département sont : Caligny, Flers (65 kilom. de Caen), Messei, Le Châtellier, Saint-Bomer-Champsec, Domfront, Torchamp et Céaucé. De Domfront un embranchement gagne Alençon (69 kilom.) en desservant les stations de Saint-Front, La Baroche, Juvigny-sous-Andaine, La Chapelle-Mèche, Couterne (d'où un tronçon de 16 kilom. va se souder à La Ferté-Macé par Bagnoles); la ligne passe alors dans le département de la Mayenne pour y desservir les stations de : Neuilly-Saint-Ouen, Saint-Aignan-Couptrain, Pré-en-Pail (avec embranchement sur Mayenne), rentre dans l'Orne et dessert : La Lacelle, Saint-Denis-sur-Sarthon, Lonray, Damigny et Alençon. A Mortagne, un tronçon se dirige sur Sainte-Gauburge et Mézidon, tandis qu'un autre va sur Laigle et Conches. De Sainte-Gauburge, une ligne de 63 kilomètres va joindre par Vimoutiers Le Mesnil-Mauger (station de la ligne de Paris à Caen). Au sud du département passe la ligne de Paris au Mans par Chartres et Nogent-le-Rotrou; les stations dans l'Orne sont : Bretoncelles, Condé-sur-Huisne et Le Theil. A Condé-sur-Huisne, un embranchement de 67 kilomètres court sur Alençon, en desservant : Rémalard, Boissy-Maugis, Mauves-Corbon, Mortagne (29 kilom. d'Alençon), Les Carreaux, La Mesnière, Le Mêle-sur-Sarthe, Neuilly-le-Bisson, Hauterive et Semallé.

En 1877, on évaluait la longueur des lignes livrées à la circulation à 340 kilomètres, et celle des lignes en construction ou à construire à 286 kilomètres.

Climat. — Le département de l'Orne est compris dans la région climatérique dite du nord-ouest ou climat séquanien. Le climat est généralement tempéré; cependant il est extrêmement vif et sec dans les environs de Mortagne, d'Argentan et de Domfront. On a vu, dans les hivers rigoureux, le thermomètre descendre à — 16° centigrades; mais la température moyenne de l'hiver est seulement de — 6°. La température moyenne de l'été est de + 23°; le thermomètre monte quelquefois, mais exceptionnellement, jusqu'à + 32°. Le nombre des jours pluvieux est assez considérable; il est d'environ 90 à 100 jours : cela tient au voisinage de la mer dont le département n'est séparé que par les vastes plaines du Calvados; il tombe annuellement 620 millimètres d'eau. Les vents dominants sont ceux du nord-ouest et de l'ouest, qui soufflent d'octobre en janvier, et les vents du nord et du nord-est, qui soufflent pendant les autres mois de l'année. Au mois de mai, les vents alisés de l'est se font quelquefois sentir; alors ils sont dangereux pour la floraison des arbres fruitiers

Productions naturelles. — Le département de l'Orne appartient à la région géologique neustrienne ou du bassin de Paris; sa constitution géologique et minéralogique est très variée. Les montagnes ou plutôt les collines y sont peu élevées, ainsi que nous l'avons fait remarquer, et cependant elles offrent un abrégé complet des Alpes et des Pyrénées, de telle sorte qu'en quelques heures de marche il est possible d'y observer tous les systèmes divers de stratification, depuis le granit, le porphyre, le calcaire primitif, jusqu'au trapp, à l'amphibole, jusqu'aux couches de schiste, d'argile, de calcaire secondaire, coquillier et enfin jusqu'aux grès modernes et aux derniers terrains de transport. Selon que le terrain s'élève ou s'abaisse, on trouve, dans le terrain primitif, les métaux, le béryl, le quartz enfumé (émeraudes de Limoges et diamants d'Alençon); dans les terrains de formation postérieure, les marbres, les pétrifications, les impressions de végétaux et d'animaux sur argile, le calcaire, la magnésie ou la silice. Le fer se montre partout dans ce département, et sous des formes très variées. On l'y exploite ainsi que la magnésie, le kaolin, la terre à crayon noir, les pyrites sulfureuses, le granit; les pierres calcaires et les marnes y sont très communes et servent aux amendements.

Outre les eaux thermales de Bagnoles, qui sont fréquentées, le département possède plusieurs sources d'eaux minérales, presque toutes ferrugineuses : à Saint-Barthélemy, près d'Alençon; à La Herse, dans la forêt de Bellême, source autrefois en grande réputation; à L'Épine, près de Mortagne, etc. Les eaux de Saint-Marc, de Coulonges,

d'Écublay et d'Irai, aux environs de Laigle, sont sulfureuses, mais peu actives.

Le chêne, le bouleau, le hêtre, le sapin, le frêne et l'orme prospèrent dans les forêts, dont les principales sont : celles de Laigle, de Bellême, de Sées, de Domfront, de Gouffern, près d'Argentan, d'Écouves, au nord d'Alençon, et de Saint-Évroult. Le châtaignier, le noyer, le pommier, le poirier, tous les arbres fruitiers prospèrent dans le pays; ces derniers bordent les champs, les routes, ou sont disposés en quinconces dans des enclos; ils produisent le cidre, qui forme, comme dans toute la Normandie, la principale boisson des habitants : les cidres les plus estimés sont ceux d'Argentan et d'Écouché; on en évalue la récolte à près de 3 millions d'hectolitres. Le fond des bassins des vallées et le long de la plupart des rivières du département offrent de riches pâturages, où l'on élève un grand nombre de bestiaux fort estimés pour la consommation de Paris et de Rouen. Nous ferons remarquer que les meilleurs de ces pâturages sont ceux de Nonant, du Mêle-sur-Sarthe et du Merlerault. Le beurre du département jouit d'une grande réputation; on connaît sur nos tables les fromages de Camembert et d'Argentan.

La culture maraîchère et le jardinage potager y sont plus avancés que la grande culture, et le département ne produit guère, année commune, que les deux tiers des céréales nécessaires à la consommation de ses habitants. Outre le chanvre et le lin, on cultive le sarrasin, le colza, la navette et la betterave.

Le département de l'Orne est très riche en diverses espèces d'animaux. On distingue surtout ses magnifiques chevaux, qui appartiennent à la plus belle race normande, laquelle comprend deux variétés : l'une, connue sous le nom de chevaux carrossiers, est composée de tous ceux qui sont élevés dans les herbages du Merlerault et de Nonant; l'autre est désignée sous le nom de chevaux de selle de la plaine d'Alençon; ils s'élèvent dans les environs de cette ville; ce sont les plus beaux de la race normande, les plus vigoureux et les plus recherchés. Ces chevaux se vendent en grande quantité aux foires du pays. Au haras du Pin, à l'ouest d'Argentan, on élève des chevaux très estimés des connaisseurs. On engraisse aussi d'immenses troupeaux de bœufs et de vaches, qui, achetés maigres dans la Mayenne et la Vendée, sont vendus engraissés aux marchés qui approvisionnent Paris. La volaille grasse et surtout les oies d'Alençon et les poulardes d'Argentan sont particulièrement recherchées sur le marché de Paris, et la plume d'oie forme un objet assez considérable de commerce pour le département.

Le loup et le renard sont très multipliés dans certains cantons; le sanglier, le cerf et le chevreuil y sont généralement assez rares; les lièvres et les lapins sont très communs. Le gibier ailé y est très abondant, et l'on estime surtout les perdrix rouges et grises de l'arrondissement de Domfront. Le pays nourrit un grand nombre d'oiseaux, qui offrent les espèces connues dans le nord de la France. Les rivières y sont très poissonneuses : on y pêche des brochets, des carpes, des perches, des truites, des ablettes, et quelquefois même des truites saumonées dans l'Orne, et, dans les ruisseaux, on trouve de belles écrevisses.

Industrie agricole, manufacturière et commerciale. — Le département de l'Orne est un pays agricole et manufacturier; mais l'agriculture n'y a pas encore atteint son entier perfectionnement. Le sol, d'ailleurs très fertile, du pays n'y produit pas à beaucoup près ce qu'il devrait rapporter : cela provient de ce que les herbages y sont nombreux, et que les herbagers sont plus commerçants qu'agronomes. Le cidre, le poiré et les eaux-de-vie se fabriquent en grande quantité dans le département. Le lin et le chanvre, cultivés en grand, sont une branche considérable de la production rurale du pays. L'élève des chevaux, des bestiaux et de la volaille tient aussi un rang important dans l'industrie agricole de l'Orne, ainsi que le bois et le charbon. La superficie du département se partage en : superficie bâtie et voies de communication, 73,426 hectares, et en territoire agricole, 536,303 hectares. Ce dernier se subdivise lui-même en : céréales, 20,386 hectares; farineux, 4,250; cultures potagères et maraîchères, 4,028; cultures industrielles, 2,348; prairies artificielles, 56,290; fourrages annuels, 4,985; autres cultures et jachères, 75,339; bois et forêts, 77,776; prairies naturelles et vergers, 77,361; pâturages et pacages 5,770; terres incultes, 24,295 hectares.

Les mines de fer sont les seules qui soient exploitées; elles occupent un grand nombre d'ouvriers; mais le nombre de hauts fourneaux, qui était de 16 en 1789, n'est plus aujourd'hui que de 10; ils produisent pour près de 1 million de fer et

de fonte. Les autres établissements métallurgiques importants sont les fonderies, les tréfileries de cuivre et de laiton, les fabriques d'épingles et d'aiguilles, dont celles de Laigle sont les plus renommées, et les fabriques de quincaillerie et de clouterie de Glos et de Tinchebrai. On exploite encore du marbre, du granit, de la pierre de taille, le kaolin, etc., etc. Le département compte quelques verreries, une vingtaine de papeteries, des fabriques de poteries fines et une de faïence, plusieurs briqueteries; mais la cherté du combustible leur nuit.

La fabrication des toiles est une des branches importantes de l'industrie manufacturière. Parmi les filatures de coton, on remarque celles de Flers, d'Alençon, de Vimoutiers, de La Ferté-Macé, de Mortagne. Les toiles dites d'Alençon, les cretonnes de Vimoutiers, les toiles de Mortagne, les coutils dont Flers et les environs sont le point central de fabrication; la passementerie, et surtout les lacets qui se fabriquent dans le canton de La Ferté-Macé, sont justement réputés. La fabrique de dentelles dites *point d'Alençon* était célèbre autrefois; aujourd'hui, cette industrie n'occupe que peu d'ouvrières; mais beaucoup se sont adonnées à la broderie, et surtout à la couture des gants. Enfin, on trouve encore dans l'Orne des blanchisseries, des brasseries, des fabriques de sucre de betterave, des tanneries et des corroiries.

Le commerce, qui embrasse tous les produits agricoles et manufacturés, est entretenu par un grand nombre de marchés importants et par 208 foires qui se tiennent dans 46 communes et durent 361 journées. Celle de la Chandeleur, à Alençon, est très importante; il s'y fait un grand commerce de bestiaux; puis viennent celles de Briouze, de Laigle, de Domfront et de Bellême. Le département est un de ceux dont un grand nombre d'habitants (8,000 environ) émigrent pendant une partie de l'année pour parcourir les départements voisins comme colporteurs, tailleurs de pierre, rémouleurs; l'arrondissement de Mortagne fournit à la capitale un grand nombre de nourrices.

Division politique et administrative. — Le département de l'Orne a pour chef-lieu Alençon; il compte 4 arrondissements, 36 cantons, 511 communes. Le tableau statistique que nous donnons plus loin les fera connaître. Il appartient à la région agricole du nord-ouest de la France.

Le département forme le diocèse d'un évêché dont le siège est à Sées, et qui est suffragant de l'archevêché de Rouen. Il y a un grand séminaire à Sées et des petits seminaires à Sées et à La Ferté-Macé, et dans le département 8 cures de première classe, 37 de seconde, 468 succursales et 168 vicariats. Les protestants ont dans l'Orne quatre oratoires destinés à leur culte.

Les quatre tribunaux de première instance des chefs-lieux d'arrondissement sont du ressort de la cour d'appel de Caen; il y a des tribunaux de commerce établis à Alençon, à Argentan, à Laigle, à Tinchebrai et à Vimoutiers.

Au point de vue universitaire, le département relève de l'académie de Caen; il y a un lycée à Alençon et des collèges communaux à Argentan, Domfront et Sées; 2 pensionnats libres, une école secondaire ecclésiastique, une école normale d'instituteurs à Alençon, une école normale d'institutrices à Argentan et 805 écoles primaires.

Le département appartient à la circonscription du 4e corps d'armée et à la 4e région de l'armée territoriale dont l'état-major est au Mans; Alençon et Argentan sont des chefs-lieux de subdivision. Il y a à Alençon un dépôt de remonte relevant de la circonscription de Caen, et au Pin, près d'Alençon, un haras fort important. La compagnie de gendarmerie nationale appartient à la 4e légion dont l'état-major est au Mans.

Le département de l'Orne fait partie de l'arrondissement minéralogique de Rouen (région du nord-ouest); de la 13e inspection divisionnaire des ponts et chaussées, et du 15e arrondissement forestier dont Alençon est le chef-lieu et qui comprend les départements de l'Orne, du Calvados, d'Eure-et-Loir, de la Manche, de la Mayenne et de la Sarthe.

Il y a dans l'Orne 78 perceptions des finances; les contributions et revenus publics atteignent 23 millions de francs.

HISTOIRE DU DÉPARTEMENT

Le territoire du département de l'Orne faisait partie de la Gaule celtique : les peuples qui l'habitaient portaient le nom générique d'*Aulerci*. C'était, à ce qu'il semble, à Alençon que se réunissaient les députés des trois tribus dont se composaient leur fédération, et qui étaient les Aulerces

Éburons (capitale, *Ebroïcum*, Évreux), les Aulerces Cénomans (capitale, *Subdinum*, Le Mans), et enfin les Aulerces Diablintes; ceux-ci occupaient la plus grande partie du territoire qui a formé le département de l'Orne. A l'époque où César vint asservir les Gaules, Crassus, son lieutenant, pénétra dans le pays avec la 7e légion, et le soumit facilement; mais, plus tard, sous la conduite de Viridovix, ces peuples et leurs voisins se soulevèrent et mirent en péril le lieutenant de César, Titurius Sabinus, qui était entré dans leur pays à la première nouvelle de l'insurrection. César raconte, dans ses *Commentaires,* que l'armée de Viridovix s'était grossie d'une foule de *brigands et d'hommes perdus*, venus de tous les points de la Gaule : insulte ordinaire des oppresseurs, qui ne se contentent pas d'écraser ceux qui leur résistent, mais veulent encore les déshonorer. Quoi qu'il en soit, Sabinus, se trouvant dans une position critique, fut obligé de se retrancher dans un lieu fortifié. Entouré par l'armée de Viridovix, qui lui offrit vainement la bataille, il encouragea à dessein l'audace des assaillants, leur envoya même un des Gaulois qui servaient dans ses troupes pour leur faire un tableau meurtrier du découragement des Romains, et les engager à en profiter. Les confédérés se décident à attaquer Sabinus dans ses retranchements. « Les Romains, dit César, étaient campés sur une hauteur, d'une pente douce et aisée, d'environ mille pas. Ces barbares la montent en courant de toutes leurs forces, pour ne point leur laisser le temps de se réunir et de s'armer, et arrivent hors d'haleine au pied des retranchements. Sabinus, après avoir par ses discours excité l'ardeur de ses soldats, donne le signal. Pendant que les ennemis étaient embarrassés des fascines qu'ils portaient pour combler les fossés, il ordonne une double sortie par deux portes du camp. L'avantage de la position, l'inexpérience et l'épuisement des barbares, la bravoure de nos soldats et leur habitude de la guerre, furent cause que l'ennemi ne soutint pas même le premier choc, et prit aussitôt la fuite. » Le carnage fut effroyable.

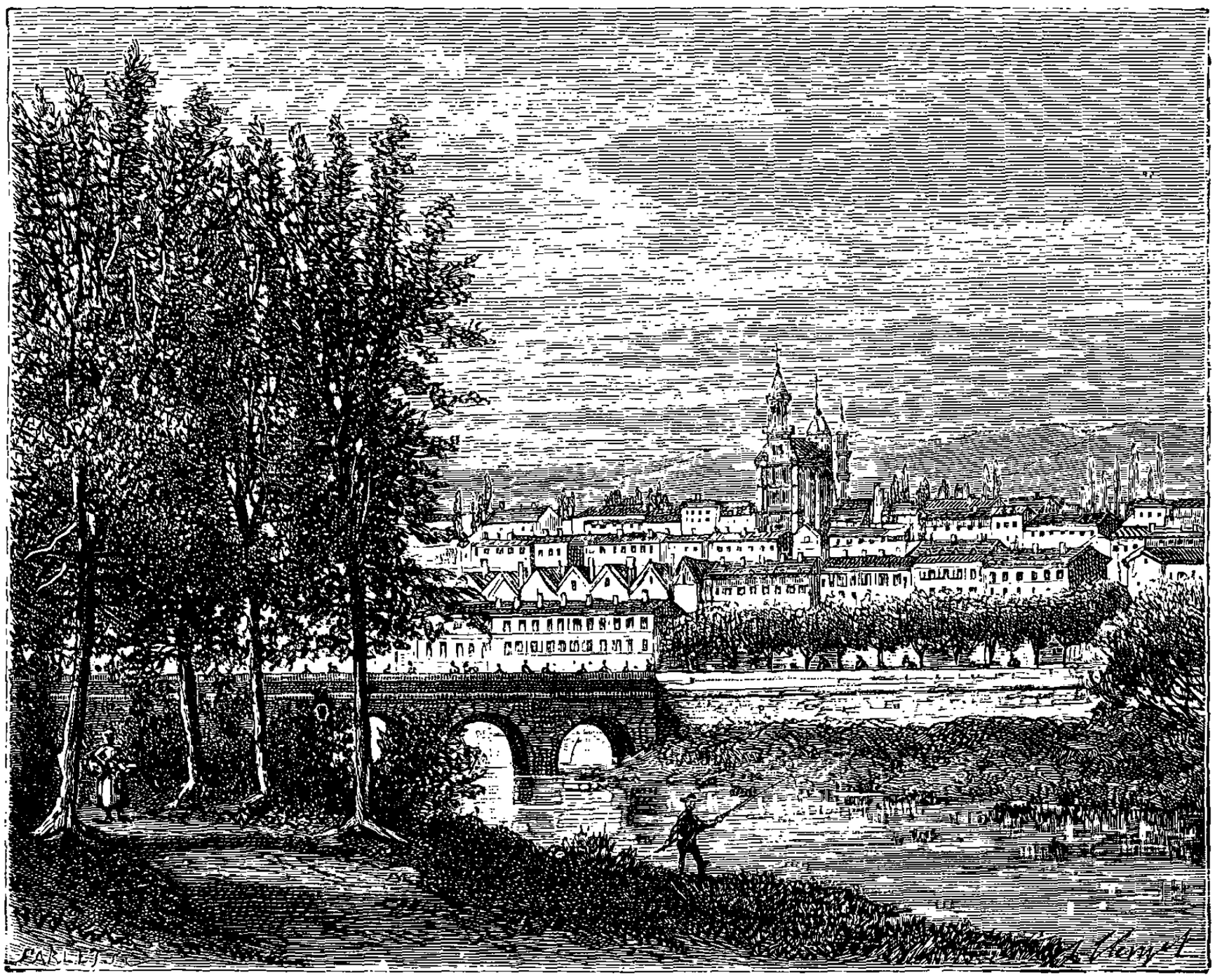
A l'époque de l'insurrection générale des Gaulois excitée par Vercingétorix, nous retrouvons encore dans les *Commentaires* de César les Aulerces payant bravement leur dette à la patrie commune. Sous la conduite de Camulogène, réunis aux *Parisii*, ils viennent offrir la bataille à Sabinus, près de Lutèce. L'aile gauche des Gaulois plia; mais la droite, où se trouvait Camulogène, résista intrépidement : ils se firent tuer jusqu'au dernier.

Les habitants d'Essai étaient seuls restés tranquilles pendant ces insurrections. César les favorisa aux dépens des populations moins patientes et plus patriotiques des environs. Leur puissance grandit rapidement sous la domination romaine; mais, pendant le IVe siècle de l'ère chrétienne, les pirates saxons, après avoir formé divers établissements sur la côte, remontent l'Orne, ravagent et détruisent tout sur le territoire des Essuins, et bâtissent, à deux lieues d'Essai, une nouvelle ville, *Saxia* ou Sées, qui acquit bientôt une grande importance. Les Saxons ne tardèrent pas à se convertir au christianisme, et, parmi les évêques de Sées, on trouve les noms de Sigisbold, de Sanobod, qui révèlent une origine saxonne.

Pendant l'effroyable désordre auquel les invasions des barbares livrèrent la Gaule, l'Armorique (Bretagne) et les populations dont nous nous occupons formèrent une vaste confédération qui maintint quelque temps son indépendance. Ravagé par les Alains et par une nouvelle invasion des Saxons, le pays se soumit à Clovis.

Pendant la période suivante, l'histoire de cette contrée reste fort obscure : nous trouvons que la plus grande partie de cette région dépend d'un archidiaconat nommé *Hiesmois* ou *Oximisum*, dont le chef-lieu était *Caximum* ou *Hiesme*, maintenant *Exmes*, bourg voisin d'Argentan. Pendant cette période, nous voyons grandir la puissance de Sées, à laquelle succédera, vers le Xe siècle, celle d'Alençon.

Mais les Normands ont envahi le pays, et le faible Charles le Simple a été obligé de le céder à Rollon, leur duc. Richard Ier, duc de Normandie, donne, en 943, à Yves de Creil ou de Bellême, dont il veut récompenser les services, l'Alençonnais et une assez grande étendue de territoire. Le nouveau possesseur réunit à ces domaines le Perche (Mortagne, Verneuil et Laigle), et la puissance de sa famille se fonde définitivement sous son fils Guillaume Ier de Bellême, qui, le premier, prit le nom de *Talvas*. Ce fut lui qui éleva les châteaux de Sées, d'Alençon, de Domfront. Mais Robert Ier, duc de Normandie, voulant le punir de s'être déclaré contre lui dans la guerre qu'il avait entreprise contre son frère et son prédécesseur Richard III, vint l'assiéger dans Alençon. Le vieux Talvas fut obligé de capituler et de venir pieds nus, en che-



Argentan.

mise et une selle sur le dos, demander grâce au duc irrité :

> Son dos offrit à chevaucher,
> Ne se peut plus humilier.

dit le *Roman de Rou*. Au prix de cette humiliation, le vieillard garda ses possessions ; ses quatre fils jurèrent de le venger. Ils s'armèrent, mais ils furent défaits dans la forêt de Blavon. Guillaume eut deux de ses fils tués dans cette guerre ; en recevant la nouvelle de leur mort, déjà malade, il mourut sur-le-champ. L'aîné des deux fils de Guillaume Ier, Robert, lui succéda ; mais, fait prisonnier par le comte du Maine, il fut tué à coups de hache dans sa prison.

Son frère, Guillaume II Talvas, lui succéda. Il reçut le surnom de Talvas *le Cruel,* et le justifia. Il fait étrangler sa femme Hildeburge. Il se remarie et invite à son banquet de noces Guillaume Giroie, chevalier loyal, qui avait eu jadis des différends avec la famille de Talvas. Malgré les représentations de son frère Raoul, Giroie se confie à Talvas le Cruel et se rend à ses noces. Au milieu du festin, Talvas le fait saisir et part pour la chasse. Pendant qu'il se livre au plaisir de la chasse, ses bourreaux ont, par son ordre, crevé les yeux, coupé le nez et les oreilles du malheureux Giroie, qui est jeté en prison. La tour où il fut renfermé, et qui se voyait encore un peu avant la Révolution à l'entrée du château d'Alençon, avait gardé le nom de *Tour de Giroie;* mais la vengeance s'appesantit bientôt sur cette horrible famille des Talvas. Le fils de Talvas II, Arnould, chasse son père de ses domaines et est lui-même étranglé dans son lit. Talvas le Cruel mourut à Domfront, en 1052.

Quatre années auparavant, profitant de l'horreur qu'inspirait Talvas, le comte d'Anjou s'était emparé d'Alençon. Guillaume le Conquérant, duc de Normandie, vint lui-même pour reprendre la ville. Quand il s'approcha des murs, les Angevins, qui

les défendaient, se mirent à railler le jeune duc, criant à la manière des pelletiers : « *A la pel! à la pel!* » allusion au métier que faisait le grand-père de Guillaume, un pelletier de Falaise dont Robert de Normandie avait séduit la fille. Guillaume le Bâtard jura *par la resplendeur de Dieu* qu'il se vengerait. Il tint parole. Il fit couper les pieds et les mains aux trente premiers Angevins qu'il put saisir : la ville, effrayée, se rendit.

Mabille de Bellême, fille de Talvas le Cruel et héritière de son duché, avait épousé Robert de Montgomery; la famille de Montgomery devait donner cinq seigneurs à Alençon. Robert étant parti pour l'Angleterre, sa femme, atroce comme toute sa famille, régna par le fer et le poison. Elle tenta d'empoisonner Ernauld, le chef de la maison rivale de Giroie. Celui-ci refusa le verre de vin qu'on lui présentait. Un de ses compagnons le prit sans défiance . c'était le frère de Montgomery, Gilbert; il mourut, trois jours après, du poison qui ne lui était pas destiné. Une autre fois, Mabille fut plus heureuse et réussit à faire empoisonner Ernauld par son chambellan. Mais un jour Mabille avait été visiter le château de Barre-sur-Dives, appartenant à un de ses fils. Elle s'était endormie après avoir pris un bain. On la trouva la tête coupée. L'émotion fut universelle : on soumit un gentilhomme que l'on soupçonnait, Pantol, à l'épreuve du feu: il la subit victorieusement. On sut depuis que l'auteur du meurtre était Hugues de Sangey, auquel Mabille avait pris un château, et qui, s'étant introduit furtivement dans le château de Barre pendant son sommeil, s'était vengé et était parti aussitôt pour l'Italie, refuge ordinaire, à cette époque, de tous les aventuriers normands et de tous ceux qu'un meurtre éloignait de leur pays.

Les Montgomery, en héritant de la seigneurie des Talvas, semblaient avoir hérité de leur cruauté. Nous ne traînerons pas la pensée du lecteur sur cette monotone et sanglante histoire; ce que nous en avons dit plus haut suffit pour donner une idée des misères et des crimes de cette époque. Quelques-uns des Montgomery prirent part aux croisades; leur absence laissa un peu de répit aux malheureux habitants de leur contrée.

Le dernier des comtes d'Alençon de la maison de Montgomery, Robert III, accompagna Philippe-Auguste en Palestine. Il mourut sans enfants ; Philippe-Auguste, qui s'était emparé à cette époque de la Normandie, acheta le comté d'Alençon des héritiers de Robert. Le comté fit alors partie du domaine de la couronne. Saint Louis le donna en apanage à son fils Pierre et l'agrandit de quelques villes et territoires voisins. Après la mort de Pierre, le comté revint au roi de France, Phillippe le Hardi, qui en disposa en faveur de Charles, son troisième fils. Le fils et le successeur de ce dernier fut ce duc d'Alençon qui, en compromettant l'avant-garde française qu'il commandait à la bataille de Crécy, fut la principale cause de cette défaite et s'y fit tuer.

Parmi les successeurs de ce prince, on remarque son fils Charles III, qui, dégoûté du monde, entra dans l'ordre des dominicains; Jean Ier, sous lequel le comté d'Alençon fut érigé en duché-pairie et qui périt à la bataille d'Azincourt, expiation bien due par lui à la France dont il avait fomenté les troubles et envenimé les blessures; son fils, Jean II, pris au combat de Verneuil par les Anglais, qui s'étaient emparé de son duché (Bedford avait pris le titre de duc d'Alençon); le duc légitime honora sa captivité par sa constance, par son refus de se soumettre aux conquérants de sa patrie: il ne fut rendu à la liberté qu'après avoir payé une rançon considérable, 300,000 écus d'or (1429). Il combattit vaillamment pour la délivrance du pays et commanda l'armée française à la bataille de Patay. Ce ne fut qu'en 1449, qu'il rentra en possession de son duché. Ce prince brillant et chevaleresque, ami du faste, de la musique et de la chasse, fut accusé plus tard, par Charles VII, de connivence avec les Anglais. Condamné à mort en 1458 par la cour des pairs pour crime de haute trahison, il vit sa peine commuée. Délivré par le dauphin, devenu roi sous le nom de Louis XI, et dont l'amitié avait contribué à éveiller envers le duc les défiances de Charles VII, il se jeta néanmoins dans la ligue du Bien public, se lia avec les ennemis du royaume : condamné à mort une seconde fois, sa peine fut encore commuée : il mourut en prison, en 1476. Son fils René ne reçut du roi, indisposé contre sa race, qu'une partie des domaines de son père; il fut bientôt, à tort ou à raison, soupçonné d'intrigues contre Louis XI, condamné à une prison perpétuelle et enfermé dans une cage de fer; il n'en sortit qu'à l'avènement de Charles VIII, qui lui rendit les biens de son père. Son fils Charles devint l'époux de Marguerite de Valois, sœur du roi François Ier, *la Marguerite des Marguerites,* comme l'appelait son frère. Il fut une des causes de la défection du connétable de Bourbon, aux dépens duquel François Ier

avait fait un passe-droit, en le nommant au commandement de l'avant-garde française, et plus tard sa lâche conduite à la bataille de Pavie le couvrit de honte; il vint mourir à Lyon en 1524. Sa veuve, Marguerite, séjourna souvent dans ses domaines et épousa en secondes noces Henri II, roi de Navarre, et c'est sous le nom de *la reine de Navarre* qu'elle est demeurée célèbre dans l'histoire de notre littérature. Elle protégea les poètes, les savants et les protestants. « Ce fut, dit Brantôme, une princesse de très grand esprit et fort habile, tant de son naturel que de son acquisitif : car elle s'adonna fort aux lettres en son jeune âge, et les continua, tant qu'elle véquit, aimant et conversant, du temps de sa grandeur, ordinairement à la cour avec des gens les plus savants du royaume de son frère : aussi tous l'honoroient tellement qu'ils l'appeloient leur Mécénas, et la plupart de leurs livres qui se composoient alors s'adressoient au roi son frère, qui estoit bien savant, ou à elle.... On la soupçonnoit de la religion de Luther; mais, pour le respect et l'amour qu'elle portoit au roi son frère, qui l'aimoit uniquement et l'appeloit toujours sa mignonne, elle n'en fit jamais aucune profession ni semblant, et, si elle la croyoit, elle la tenoit toujours dans son âme fort secrète, d'autant que le roi la haïssoit fort, disant qu'elle et toute autre nouvelle secte tendoient plus à la destruction des royaumes, des monarchies et dominations qu'à l'édification des âmes. » Marguerite mourut au château d'Odos, en Bigorre, en 1549. Elle fut la mère de Jeanne d'Albret. Après sa mort, le duché d'Alençon, dont elle n'avait été que l'usufruitière, retourna à la couronne. Charles IX le donna à son frère François, alors âgé de douze ans. Un des seigneurs du pays, Montgomery, qui avait eu le malheur de tuer dans un tournoi le père de Charles IX, Henri II, fut poursuivi avec une haine aveugle par la veuve du roi, Catherine de Médicis. Protestant et soldat intrépide, il propagea avec ardeur la religion nouvelle dans le pays et devint la terreur des catholiques. Il s'empara d'Alençon, qu'il fut plus tard obligé d'abandonner pour aller rejoindre à La Rochelle le prince de Condé. A l'époque de la Saint-Barthélemy, les catholiques voulurent prendre leur revanche: mais Matignon, lieutenant du roi en basse Normandie, interdit ces représailles et maintint l'ordre dans son gouvernement. Le duc d'Alençon s'étant échappé de la cour, où il était mal vu à cause de sa modération et de son goût pour les opinions nouvelles, se réfugia à Alençon, et le roi de Navarre, depuis Henri IV, vint l'y trouver. Plus tard, pendant les guerres de la Ligue, le duché devint le théâtre de la guerre. A la mort de Henri III, Henri IV s'empara d'Alençon; mais, pour acquitter les dettes qu'il avait contractées, il vendit le duché au duc de Wurtemberg, en 1605. Marie de Médicis, devenue régente, le racheta en 1613. Ce fut là qu'elle se réfugia après s'être brouillée avec son fils Louis XIII, en 1620; elle chercha à y rallier ses partisans. Mais le duc de Créqui, à la tête de dix compagnies des gardes, occupa la ville pour le roi. Louis XIII établit une généralité ou intendance à Alençon. En 1646, Gaston, duc d'Orléans, obtint le duché d'Alençon, qui passa après lui successivement entre les mains de sa femme et de sa fille, *Madame de Guise*. Celle-ci en fit le centre d'une petite cour, assez brillante, qui contribua à la prospérité de la ville. Après sa mort, le duché retourna au domaine de la couronne, et quand il en fut distrait plus tard pour entrer dans l'apanage d'un des petits-fils de Louis XIV, le duc de Berry, et enfin dans celui du comte de Provence, depuis Louis XVIII, ces princes n'en tirèrent qu'un simple revenu et un titre honorifique : le duché continua à être administré par les gens du roi.

Pendant la Révolution, le pays, après avoir incliné vers les idées nouvelles et s'être attaché un moment au parti girondin, auquel il avait donné un de ses plus énergiques représentants, Valazé, fut dévasté à plusieurs reprises par la chouannerie. Le chef des chouans, M. de Frotté, eut une destinée malheureuse. Après avoir énergiquement soutenu, avec Georges Cadoudal, une cause désespérée, il fut, en janvier 1800, battu par le général Gardanne, près de La Motte-Fouquet. « Enfin le général Chambarlhac enveloppa dans les environs de Saint-Christophe, non loin d'Alençon, quelques compagnies de chouans, et les fit passer par les armes. Cependant voyant, comme les autres, mais malheureusement trop tard, que toute résistance était impossible devant ces nombreuses colonnes qui avaient assailli le pays, M. de Frotté pensa qu'il était temps de se rendre. Il écrivit, pour demander la paix, au général Hédouville, qui, dans le moment, était à Angers, et, en attendant la réponse, il proposa une suspension d'armes au général Chambarlhac. Celui-ci répondit que, n'ayant pas de pouvoirs pour traiter, il allait s'adresser au gouvernement pour en obtenir, mais

que, dans l'intervalle, il ne pouvait prendre sur lui de suspendre les hostilités, à moins que M. de Frotté ne consentît à livrer immédiatement les armes de ses soldats. C'était justement ce que M. de Frotté redoutait le plus. Il consentait bien à se soumettre et à signer une pacification momentanée, mais à condition de rester armé, afin de saisir plus tard la première occasion favorable de recommencer la guerre. Il écrivit même à ses lieutenants des lettres dans lesquelles, en leur prescrivant de se rendre, il leur recommandait de garder leurs fusils. Pendant ce temps, le premier consul, irrité contre l'obstination de M. de Frotté, avait ordonné de ne lui point accorder de quartier, et de faire sur sa personne un exemple. M. de Frotté, inquiet de ne pas recevoir de réponse à ses propositions, voulut se mettre en communication avec le général Guidal, commandant le département de l'Orne, et fut arrêté avec six des siens, tandis qu'il cherchait à le voir. Les lettres qu'on trouva sur lui, lesquelles contenaient l'ordre à ses gens de se rendre, mais en gardant leurs armes, passèrent pour une trahison. Il fut conduit à Verneuil et livré à une commission militaire. La nouvelle de son arrestation étant venue à Paris, une foule de solliciteurs entourèrent le premier consul et obtinrent une suspension de procédure, qui équivalait à une grâce. Mais le courrier qui apportait l'ordre du gouvernement arriva trop tard. La constitution étant suspendue dans les départements insurgés, M. de Frotté avait été jugé sommairement, et, quand le sursis arriva, ce jeune et vaillant chef avait déjà subi la peine de son obstination. La duplicité de sa conduite, bien que démontrée, n'était cependant point assez condamnable pour qu'on ne dût pas regretter beaucoup une telle exécution, la seule, au reste, qui ensanglanta cette heureuse fin de la guerre civile. Dès ce jour, les départements de l'Ouest furent entièrement pacifiés. » (Thiers, *Histoire du Consulat.*)

Pendant la période qui s'écoula de 1815 à 1870, le département de l'Orne puisa dans la sage tranquillité de la paix les précieux aliments d'une prospérité qui fut consacrée aux progrès de son agriculture, de son industrie et de son commerce.

La désastreuse guerre de 1870-1871 vint l'arrêter dans son essor. S'il n'en supporta pas le poids sanglant, il dut du moins satisfaire à de nombreuses réquisitions qui se chiffrèrent par une dépense de 3,446,234 fr. 45

HISTOIRE ET DESCRIPTION DES VILLES BOURGS ET CHATEAUX LES PLUS REMARQUABLES

Alençon (lat., 48° 25′ 49″ N.; long., 2° 14′ 52″ O.). — Alençon (*Alercium*, *Alenconium*), importante station de la ligne du chemin de fer du Mans à Caen, est une jolie ville généralement bien bâtie, située dans une grande et fertile plaine entourée de forêts, au confluent de la Sarthe et de la Briante, qui l'enlacent de leurs méandres, à 267 kilomètres à l'ouest de Paris. Autrefois château et duché-pairie en Normandie, siège d'intendance, gouvernement général, bailliage, prévôté et généralité; aujourd'hui, chef-lieu du département de l'Orne et de deux cantons, avec tribunal de première instance, tribunal et chambre de commerce, elle est peuplée de 16,615 habitants.

L'histoire de cette ville n'est guère que celle du comté d'Alençon, que nous venons d'esquisser. Elle se trouvait située entre deux voies romaines, dont aucune n'y aboutissait; cela suffirait pour prouver qu'à l'époque impériale la ville ne possédait pas une grande importance. En effet, ce n'était encore, au milieu du VIIIe siècle, qu'une centenie ou chef-lieu de cent paroisses. Néanmoins, quelques antiquités gauloises et romaines, trouvées près de là, prouvent que les Gaulois et les conquérants ont occupé l'emplacement sur lequel elle est bâtie. L'évêque du Mans, saint Liboire, y édifia une église au IVe siècle, et la centenie d'Alençon fut comprise par Charlemagne parmi les possessions de l'évêché du Mans.

La puissance d'Alençon s'accrut rapidement pendant la période normande. Ce fut à cette époque que s'éleva le château. Après la réunion de la province à la couronne, Alençon vit souvent ses faubourgs ravagés par l'invasion étrangère. La paix lui rendit et augmenta sa prospérité. Ce fut vers la fin du XVe siècle que s'élevèrent la plupart de ses édifices religieux. Pendant les guerres de religion, elle joua un rôle important. Préparée à accueillir favorablement la Réforme par le séjour qu'y fit la belle duchesse d'Alençon, Marguerite, sœur de François Ier, la ville compta bientôt parmi ses habitants un assez grand nombre de partisans des idées nouvelles. Une partie du clergé et des magistrats étaient protestants. Les excès auxquels ils se livrèrent, au commencement du règne de Charles IX, le pillage de l'église Notre-Dame, de Saint-Blaise et du couvent de l'*Ave-Maria*, ame-

nèrent une véritable anarchie. Les catholiques s'armèrent pour se protéger. On voit l'un d'eux, patron du corps des bouchers, les réunir, en leur donnant l'ordre de s'armer de leurs assommoirs et de leurs coutelas, et, suivis de leurs chiens, d'escorter ainsi la procession de la Fête-Dieu. En commémoration de cet événement, une procession annuelle des bouchers ainsi armés et escortés se fit à Alençon jusqu'en 1789.

Les protestants du Mans, conduits par Georges d'Argenton et par Thibergeau, vinrent appuyer leurs coreligionnaires; ils s'emparèrent de la ville, pillèrent de nouveau les églises. Thibergeau se fit, dit-on, une bandoulière avec des oreilles de prêtres; mais il est bon de ne pas croire trop facilement à ces horreurs, qu'en tout temps l'histoire écrite par les vainqueurs prête trop généreusement aux vaincus. L'ordre fut rétabli bientôt dans la ville. « Il paraît même, disent MM. de La Sicotière et Poulet-Malassis dans leur ouvrage, que les protestants et les catholiques arrivèrent à se partager presque également les fonctions municipales. Sur les douze habitants choisis chaque année pour administrer les revenus de la ville et de l'hôpital, six devaient être de la religion réformée, ainsi que deux des quatre échevins et l'un des présidents laïques de l'hôpital. Enfin le procureur-syndic devait être alternativement un catholique et un protestant. »

Montgomery, chef des protestants, s'empara d'Alençon; mais la ville fut bientôt reprise. Le gouverneur Matignon y sauva les protestants à l'époque de la Saint-Barthélemy. Cette conduite était aussi prudente que généreuse; car ils étaient très nombreux dans le pays, et nous les voyons, deux ans après, s'emparer encore une fois d'Alençon. En 1579, ce fut là que se réfugia le roi de Navarre (Henri IV), lorsqu'il eut réussi à s'échapper de la cour, ainsi que le duc d'Alençon, un des chefs des mécontents. Ce fut à Alençon que Henri rentra publiquement dans le sein de l'Église protestante et renia le catholicisme qu'on lui avait fait embrasser, le poignard sur la gorge, à l'époque de la Saint-Barthélemy. On raconte qu'au moment où il entra au prêche, le cantique marqué par ce jour et que chantaient les fidèles se trouvait être, par hasard, le psaume XXI; il commençait ainsi :

Seigneur, le roi séjouira
D'avoir eu délivrance.

Henri en fut frappé et se rappela avec émotion que, pendant qu'il fuyait la cour quelque temps auparavant et qu'il passait la Seine à Poissy, un de ceux qui l'accompagnaient lui avait fait chanter le même psaume.

Au temps de la Ligue, Alençon resta fidèle à Henri III; mais il fut pris et rançonné par le duc de Mayenne. Assiégé de nouveau par le maréchal de Biron, un des généraux de Henri IV devenu roi, l'artillerie royale fit beaucoup de mal à la ville, et la garnison des ligueurs fut obligée de capituler. Henri IV avait besoin d'argent; il se fit payer par la ville 17,000 écus qu'elle devait encore au duc de Mayenne sur le prix de sa capitulation. Ainsi, protestants et catholiques s'unissaient pour épuiser la pauvre cité, et plus tard nous voyons Henri IV la vendre, ainsi que le duché, au duc de Wurtemberg. Ils ne furent rachetés que sous la régence de sa veuve, Marie de Médicis.

Au XVII^e^ siècle, l'existence d'Alençon fut assez calme. Elle ne fut troublée qu'à l'époque de la révocation de l'édit de Nantes. M^me^ de Guise, alors duchesse d'Alençon, encouragea les persécutions contre les protestants; elle alla jusqu'à faire exhumer et jeter à la voirie les restes des protestants et réunit leur cimetière à ses jardins. On voit que, dans cette basse profanation, son intérêt trouvait aussi bien son compte que son zèle pour la pureté de la foi.

Au commencement du XVIII^e^ siècle, Alençon eut à souffrir de la disette et des épidémies. En 1726, le blé se trouva aussi cher que pendant l'affreuse année de 1709. La disette, cette fois, tenait moins aux rigueurs des saisons qu'à l'avidité barbare des accapareurs.

« Des perquisitions sont ordonnées dans les maisons, disent les auteurs de l'ouvrage déjà cité; les possesseurs de grains sont forcés de les vendre à un prix déterminé : c'est le *maximum* de 1793! Les moines de Perseigne résistent à l'enlèvement de mille boisseaux cachés dans le clocher et sur la voûte de leur église, et une lutte violente s'engage entre eux et les archers. »

D'autres famines vinrent les années suivantes désoler Alençon; mais le commerce des toiles et du point, qui avait eu beaucoup à souffrir de l'expulsion des protestants, se raffermit : la ville reprit sa prospérité; un nouveau quartier s'éleva; le donjon et les fortifications furent abattus.

La ville fut, comme toute la France, agitée par l'explosion de 1789. Quelques désordres y furent

provoqués par M. de Caraman, qui, au mois d'octobre, après le fameux banquet des gardes du corps, à Versailles, avait fait retirer aux soldats qu'il commandait la cocarde nationale, et rétabli la cocarde blanche. L'évêque refuse, en 1791, le serment constitutionnel; il est remplacé à l'élection.

Après le 31 mai, Alençon sembla d'abord se prononcer pour la Gironde; mais il se soumit bientôt à l'autorité de la Convention. La même année, l'armée vendéenne ayant été battue et mise en déroute au Mans, un grand nombre de Vendéens furent pris et conduits à Alençon, où ils furent fusillés. Plus tard, les environs de la ville furent désolés et ensanglantés par les chouans. Mais, après la mort de leur chef, M. de Frotté, le calme se rétablit; il n'a plus cessé jusqu'à nos jours.

Il ne reste plus, de l'ancien château d'Alençon, qu'une tour et un pavillon; le reste a été démoli en 1783 pour construire l'hôtel de ville, vaste édifice dont la façade est semi-circulaire; il contient le musée qui est assez riche. La bibliothèque, riche d'environ 15,000 volumes, est établie dans l'ancienne église des Jésuites. La tour de l'ancien château, qui sert aujourd'hui de prison, se compose de deux tours juxtaposées, d'une forme élégante et pittoresque. Elle servit longtemps d'habitation aux gouverneurs du château. Une légende locale affirme qu'une dame blanche y revient la nuit c'est le spectre de Marie Anton, femme d'un des plus anciens châtelains. Son mari s'étant longtemps absenté, la pauvre femme fut faussement accusée auprès de lui par un chevalier qui prétendit avoir été son amant. Le châtelain furieux saisit l'enfant qu'elle avait mis au monde pendant son absence, lui brise la tête contre la muraille et fait attacher sa femme à la queue d'un cheval. Quand celui-ci s'arrêta épuisé, la malheureuse respirait encore. Le châtelain, déguisé en prêtre, s'approcha de la mourante et reçut sa confession, espérant y trouver l'aveu d'une infidélité et pour sa conscience quelque justification. Marie Anton fut reconnue innocente. Elle mourut sous les yeux de son mari, lui accordant le pardon de sa mort, mais sans vouloir lui pardonner celle de son enfant.

La cathédrale Notre-Dame est, après celle de Sées, le monument le plus remarquable du département. Elle date du XV^e^ siècle : le chœur et le clocher seuls sont modernes; cette partie avait été détruite par un incendie au XVIII^e^ siècle, et a été rebâtie dans un style lourd, sans élégance; cette portion de l'édifice présente un triste contraste avec les autres parties. On remarque les sculptures du portail, achevé seulement en 1617; la chaire, qui date du XVI^e^ siècle, et qui, si l'on en croit la tradition, fut construite par un condamné à mort, auquel ce travail valut sa grâce; enfin les vitraux d'une remarquable richesse. L'église Saint-Léonard, qui date de la fin du XV^e^ siècle, a été commencée par René, duc d'Alençon, et terminée par Marguerite, sa veuve.

La préfecture est l'ancien château de M^me^ de Guise, bâti dans la première moitié du XVII^e^ siècle et qui fut plus tard occupé par l'intendance; les autres monuments sont : le palais de justice, l'hospice des aliénés, la halle aux grains, la halle aux toiles, le tribunal de commerce, l'École normale et le théâtre.

On cite, parmi les personnages diversement fameux qui sont nés à Alençon : le médecin Desgenettes, le naturaliste Labillardière, le girondin Valazé, le pamphlétaire Hébert, l'auteur du *Père Duchesne* (on montre encore dans la grande rue, n° 114, la maison où naquit ce journaliste de sinistre mémoire), et l'historien du pays d'Alençon, Odolant-Desnos.

Alençon fait un assez grand commerce en toiles, chevaux, bestiaux, etc. Ses foires et marchés sont très suivis; elle possède un dépôt de remonte et la foire aux chevaux qui s'y tient à l'époque de la Chandeleur est très importante; elle dure huit jours. Cette ville était jadis célèbre par ses dentelles, appelées *points d'Alençon ou de France.* « Primitivement cette dentelle, dit M. Odolant-Desnos, se fabriquait à Venise; mais Colbert, voulant enlever cette industrie à l'étranger, dont le luxe français se trouvait tributaire pour cet objet, fit venir de cette ville une dame Gilbert, native d'Alençon et habile à fabriquer cette dentelle; il lui fit une avance de 150,000 francs. Dès lors, cette dame forma des ouvrières, monta la manufacture de points de France à Alençon, la fit constituer par lettres patentes du 5 août 1676, et obtint un privilège exclusif jusqu'en 1685. Malgré ces mesures, Louis XIV, pour assurer une garantie de durée et de prospérité à cette fabrique, prohiba en outre l'entrée des dentelles de Venise, de Gênes, de Flandre et d'Angleterre, par une ordonnance de 1684. Depuis cette époque jusqu'en 1812, la fabrication du point d'Alençon ne fit que prospérer, et la plupart des fa-

milles riches de cette ville doivent leur fortune à cette industrie. La fabrication du point d'Alençon est fort longue; elle employait environ 2,000 ouvrières, qui gagnaient jusqu'à deux francs par jour. Ces ouvrières se servaient de fil du prix de 100 à 1,800 francs la livre, qu'on tirait de Flandre, et leurs produits étaient dirigés sur Paris ou exportés dans toute l'Allemagne. Maintenant cette industrie, qui s'étendait jusqu'aux environs d'Argentan, est totalement tombée. »

Les armes d'Alençon sont : *d'azur, avec une aigle éployée d'or*. On y joignait jadis l'écusson royal de France.

Carrouges. — Carrouges (*Cadrugiæ, Caruccæ*), est une petite ville de 958 habitants, chef-lieu de canton, à 30 kilomètres au nord-ouest d'Alençon. Les seigneurs de Carrouges jouèrent un rôle important au moyen âge. A la fin du XIVe siècle, l'un d'eux, forcé de s'absenter, laisse sa femme seule dans son château ; elle est, pendant la nuit, surprise par un homme, qu'elle croit reconnaître. Au retour de son mari, elle lui raconte l'attentat dont elle a été la victime, et lui désigne, comme le coupable, un écuyer nommé Le Gris, renommé par sa bravoure et sa loyauté. Carrouges porte plainte devant le conseil du duc d'Alençon ; Le Gris est acquitté tout d'une voix. Il fut prouvé que le jour de l'attentat il soupait à Argentan avec le comte d'Alençon. Carrouges se pourvoit devant le parlement de Paris : celui-ci autorise le duel judiciaire, qui n'était permis qu'en cas de graves présomptions; or, la seule présomption de culpabilité contre Le Gris était qu'il s'était confessé peu après le crime, et que, cette précaution prise, il s'était cru en droit de nier un crime dont la confession l'avait absous. Le combat eut lieu. Le Gris fit un faux pas et tomba : Carrouges se précipite sur lui, et le somme de dire la vérité : « Par Dieu, et la damnation de mon âme, reprend celui-ci, je n'ai oncques commis le cas dont on me charge. » Carrouges lui enfonce son poignard dans le corps. Le roi, qui assistait au combat, lui donne mille francs en or et le fait son chambellan. Le corps de Le Gris fut pendu à Montfaucon.

Carrouges partit ensuite pour la terre sainte : peu après son départ, un écuyer avoua, à l'article de la mort, qu'il était l'auteur du crime. Carrouges mourut en Palestine, et sa femme se fit recluse.

Le château de Carrouges, dont une partie paraît dater de la fin du XVe siècle, a été très augmenté plus tard par la famille Leveneur dont une des galeries conserve les portraits; c'est une masse énorme de bâtiments disposés en carrés, percés d'ouvertures de toutes les formes et de toutes les grandeurs, coiffés de toits pointus, qui se découpent les uns sur les autres en triangles bizarres. Ni élégance ni régularité; peu de détails d'architecture, mais une diversité curieuse et originale, un ensemble imposant et sévère.

Des forges et des hauts fourneaux entourent aujourd'hui des travaux de l'industrie moderne ce monument témoin de tant de siècles divers, de destinées si différentes.

Sur le territoire de la commune, une jolie chapelle ogivale conserve des fragments de fresques représentant des sujets empruntés à l'Ancien et au Nouveau Testament.

Les armes de Carrouges sont : *de gueules, semé de fleurs de lis d'argent*.

Sées. — Sées, qu'on écrit aussi Séez, et même Seès (*Bulletin des lois*) [*Agontum, Suessarum, Sazorum, Sagium*], station de la ligne du chemin de fer du Mans à Caen, est une ancienne ville, avec siège épiscopal, à 25 kilom. au nord-est d'Alençon, sur l'Orne, à 6 kilom. de sa source et sur la route d'Alençon à Caen, peuplée de 4,985 habitants.

Sées existait déjà à l'époque de la conquête romaine : César fait l'éloge de cette contrée, habitée par les Essuins, comme étant restée *plus calme* et *plus pacifique* que toutes les autres ; triste éloge dans la bouche d'un conquérant, quand il s'applique aux peuples vaincus. Mais l'importance de ce lieu ne date que des incursions des Saxons : de cette bourgade, ils firent une ville importante, bientôt conquise au christianisme. Saint Latrin, au IVe siècle, fut, à ce qu'on croit, le premier évêque de Sées. Elle fut prise et brûlée par les Normands au commencement du VIIIe siècle, et ce fut avec les débris de ses remparts que l'on construisit la cathédrale, deux fois détruite dans le siècle suivant. Pendant le moyen âge, la ville fut plusieurs fois prise et saccagée, et notamment par Henri, roi d'Angleterre, par Louis le Jeune, roi de France. A la fin de la guerre de Cent ans, elle fut reprise sur les Anglais par Dunois. Pendant les guerres de la Réforme, Coligny s'en empara et pilla la cathédrale. Cinq ans plus tard, Montgomery, autre chef protestant, lui fit subir un sort plus funeste encore ·

la ville fut mise à feu et à sang, et ces fureurs ne contribuèrent pas peu sans doute à déterminer plus tard les habitants à prendre parti pour la Ligue : ils se soumirent néanmoins sans combat à l'autorité de Henri IV. Depuis, son existence historique n'a plus rien de remarquable. Sées n'a guère conservé de ses monuments antiques que sa cathédrale, une des plus précieuses constructions du moyen âge. Il ne paraît pas que sa construction ait été achevée avant le XIIIe siècle. C'est un édifice élégant, qui marque une période intéressante dans l'histoire de l'art, le passage de l'ogive de son premier à son second âge. Le fronton présente deux rangs d'arcades : circonstance très rare dans les monuments du temps, et qui a excité la curiosité savante des archéologues. Deux flèches à jour s'élèvent de chaque côté à la hauteur de 70 mètres. Le dessus du portail n'offre plus que les traces des sculptures et des riches ornementations que les ravages du temps et des hommes ont fait disparaître. L'intérieur de l'église, orné de riches vitraux, produit un admirable effet.

Conté, l'un des savants les plus distingués de l'Institut d'Égypte, qui rendit, pendant l'expédition, des services si essentiels, et qui pourtant est plus connu par les crayons qui portent son nom, est né au village de Saint-Cénéry-le-Géré. On lui a élevé une statue sur la place de la cathédrale, en face du bel hôtel de ville construit il y a quelques années. Parmi les évêques de Sées, on cite Bertaud, poète célèbre de la fin du XVIe siècle, qui contribua à la conversion de Henri IV, et en reçut cet évêché. Ses vers galants furent fort à la mode de son temps; sa prose est singulière. On a conservé l'oraison funèbre de Henri IV qu'il prononça à Saint-Denis. Voici le début : « Donc la misérable pointe d'un vil et méchant couteau remué par la main d'une charogne enragée, etc. » Ses vers valent mieux que sa prose, et le couplet suivant, souvent cité depuis par des gens qui en ignorent l'auteur, est de Bertaud :

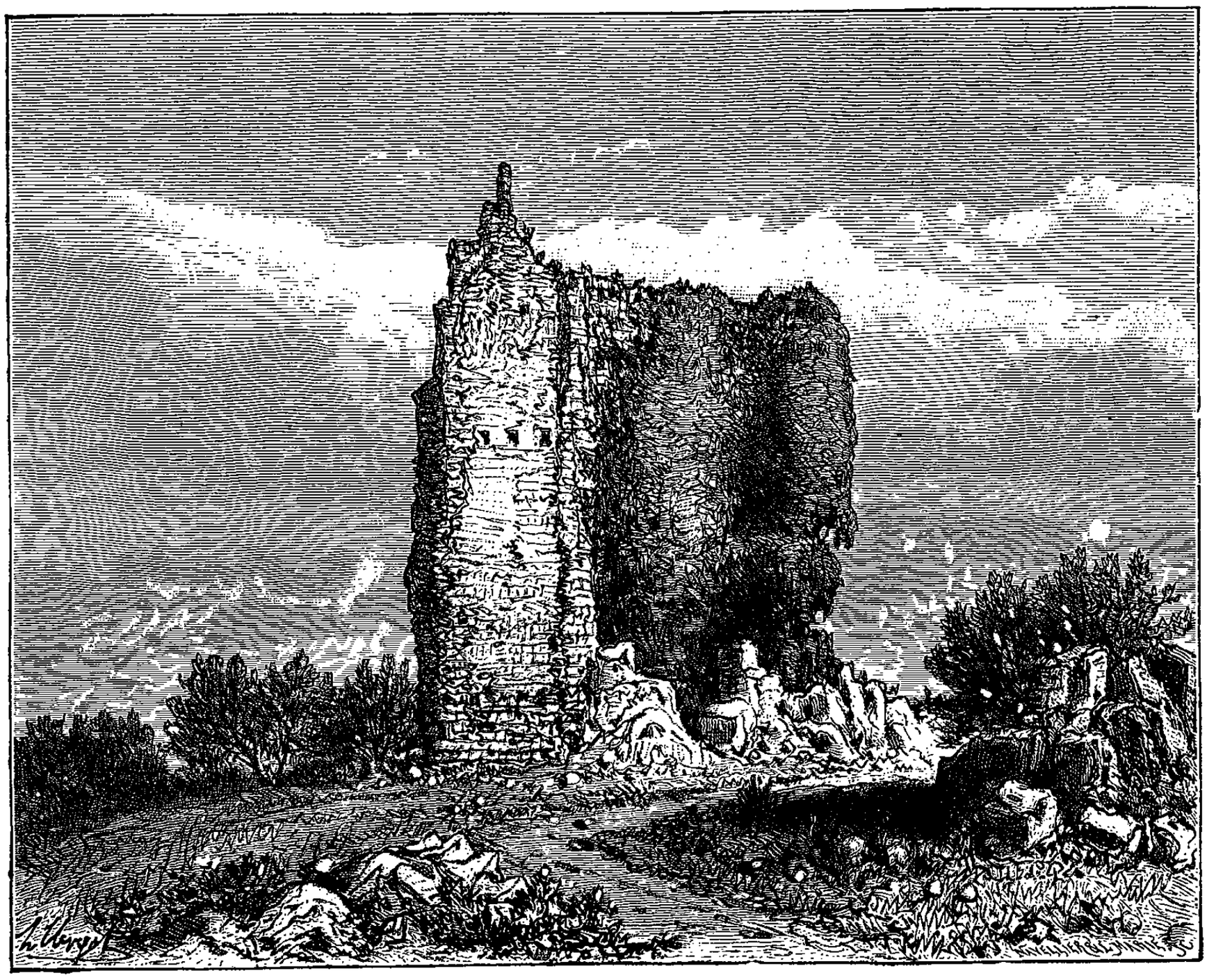
Félicité passée,
Qui ne peux revenir,
Tourment de ma pensée,
Que n'ai-je en te perdant perdu le souvenir!

Les armes de Sées sont : *d'azur, à trois lis d'argent, tigés et feuillés d'or;* ou bien encore : *d'azur, à une bonne foi en fasce sur laquelle repose un cœur en flammes, le tout surmonté d'une fleur de lis d'or en chef;*—aliàs : *de gueules, aux figures de saint Gervais et de saint Protais d'or, vêtus de tuniques, tenant chacun une palme d'or, au chef d'azur chargé de trois fleurs de lis d'or.*

COURTOMER. — Courtomer, chef-lieu de canton, situé sur un affluent de la Sarthe, au pied des monts d'Amain, à 32 kilomètres à l'ouest d'Alençon, est un bourg de 1,140 habitants qui possède un dépôt d'étalons, et dont les prairies nourrissent ces chevaux percherons si renommés pour leur bonté et leur force. Il y a sur son territoire des eaux ferrugineuses froides. On y voit un beau château moderne, construit avant la Révolution, sur le plan de l'hôtel des Monnaies de Bruxelles, et dans le parc l'emplacement d'un ancien château, fondé par les seigneurs de Bellême, vers 1135; il est connu dans le pays sous le nom de *Manoir de La Motte*. Dans le voisinage et au milieu du bois d'Ecuenne, la fontaine Saint-Jacques mérite l'attention des curieux par ses propriétés sédatives.

ARGENTAN (lat., 48° 44′ 43″ N.; long., 2° 21′ 24″ O.). — Argentan (*Aregenuæ, Argentonium castrum*), station de la ligne du chemin de fer de Paris à Granville, à 197 kilomètres de Paris, anciennement marquisat et vicomté, gouvernement particulier, aujourd'hui chef-lieu de sous-préfecture et de canton, avec tribunaux de première instance et de commerce, collège communal, etc., est situé sur l'Orne, près de son confluent avec l'Ure, à 50 kilomètres au nord d'Alençon, sur une hauteur qui domine une vaste et fertile plaine et qu'avoisine la forêt de Gouffern; il est peuplé de 5,788 habitants.

Argentan était une bourgade faisant partie du territoire des Essuins. Le premier évêque de Sées, saint Latrin, vint y prêcher l'Évangile. Au XIe siècle, nous trouvons Argentan érigé en vicomté. L'histoire de cette ville au moyen âge ressemble à toutes les autres; elle fut plusieurs fois prise et détruite, et cette inévitable et monotone répétition, qui se retrouve si souvent sous notre plume, atteste du moins l'état douloureux du pays pendant cette sanglante anarchie. Comme Sées, Argentan resta fidèle au catholicisme à l'époque des guerres de religion; et comme Sées, il fut successivement pris et ravagé par Coligny et Montgomery. L'industrie d'Argentan consiste surtout en cuirs, broderie et ganterie. La dentelle, qui y était autrefois portée à une certaine perfection, n'y est plus guère fabriquée. Placé au milieu d'une plaine fertile,



Donjon de Domfront.

Argentan mérite encore l'éloge qu'en faisait, il y a trois siècles, le poète Des Miroirs, l'un de ses enfants :

Vous qui voulez d'Argentan faire conte,
A sa grandeur arrêter ne vous faut :
Petite elle est, mais en beauté surmonte
Mainte cité, — car rien ne lui deffaut;
Elle est assise en lieu plaisant et haut.
De tous côtés la prairie, la campaigne,
Le fleuve aussi où le poisson se baigne,
Ces bois épais, suffisants pour nourrir
Biches et cerfs qui sont prompts à courir;
Puis y trouvez, tant elle est bien garnie,
Pour au besoin nature secourir,
Bon air, bon vin, et bonne compaignie.

Cette ville possède d'importantes tanneries, des fabriques de toiles, de broderies, de gants, et fait un commerce considérable en fromages, en volailles et en bestiaux. On a conservé une portion de l'ancien château, qui est devenu le tribunal de première instance et la prison. L'église Saint-Germain, monument de la Renaissance, présente d'assez curieux détails. On remarque les vitraux de l'église Saint-Martin. L'hôtel de ville est une construction moderne sans caractère ; le collège occupe l'ancien couvent des Capucins.

Dans la liste des hommes célèbres dont Argentan s'honore, on remarque le poète tragique Chrétien Des Croix, qui vivait vers 1608, et dont nous ne citerons qu'un vers qu'il adressait au Soleil :

Souverain roi des célestes chandelles !

le poète des Yveteaux, précepteur de Louis XIII, qui se singularisa par les extravagances de sa vieillesse; Eudes Mézeray, né à Ry, près d'Argentan. C'est le premier de nos historiens qui ait essayé de donner à notre histoire quelque sincérité : Louis XIV l'en punit par la suppression de la pension que lui avait donnée Mazarin. Quand il mourut, on trouva dans une de ses armoires un sac

d'écus avec cette étiquette. « Ceci est le dernier argent que j'ai reçu du Roy pour en dire du bien. » Le style de Mézeray, d'une franchise et d'une familiarité viriles, fait encore lire son histoire.

Les armes d'Argentan sont : *d'argent, à l'aigle au vol abaissé de sable.*

Exmes. — Exmes (*Oximium, Ossimum*), chef-lieu de canton, à 18 kilomètres à l'est d'Argentan, situé sur la rive droite et à quelque distance des sources de la Dives, est peuplé de 539 habitants. Les Romains ont eu un établissement assez important auprès de ce village. On y a découvert d'anciens vestiges d'habitations, des médailles romaines, des armes, des fragments de vases. Toutes ces découvertes ont exercé la sagacité des antiquaires : mais leurs conjectures n'ont abouti à aucune conclusion véritablement certaine. Exmes avait autrefois rang de ville : c'était le chef-lieu de l'Hyémois ou Hiesmois, dont le territoire, assez étendu, fut érigé en comté. Elle soutint plusieurs sièges : en 1060, elle résista heureusement au roi de France, fut prise quatre siècles plus tard par les Anglais, et reconquise par Dunois après quatorze jours de siège. Ses fortifications furent détruites par ordre de Henri IV, en 1591. En 1762, Exmes n'était plus qu'une châtellenie qui fut donnée au comte d'Eu, fils du duc du Maine, en échange de la principauté de Dombes. Cette ville, déchue de son ancienne importance, n'est plus qu'un pauvre village qui, sauf les ruines de son ancien château, n'a même conservé aucun monument du passé. L'église est composée de parties très différentes et construites à diverses époques. On élève sur le territoire de cette commune d'excellents chevaux

Le Pin-au-Haras. — Louis XIV fonda, en 1714, dans ce village situé dans le canton d'Exmes, à 11 kilomètres à l'est d'Argentan, un vaste haras terminé sous le règne suivant et qui fut d'abord connu sous le nom de Haras d'Exmes. Il se compose d'un château, résidence des directeurs, sur les deux côtés duquel s'alignent de belles écuries. Le domaine contient 1,130 hectares, dont plus de moitié en prés, herbages et pâtures. C'est là que s'élèvent les plus beaux chevaux de la race percheronne : des courses, qui attirent beaucoup de monde, ont lieu chaque année dans un hippodrome qui dépend du haras.

Mortrée. — Mortrée, chef-lieu de canton, situé à 15 kilomètres au sud-est d'Argentan, près de la rive droite de la Thouane, petit affluent de l'Orne; compte une population de 1,293 habitants. On y fabrique des toiles, et il s'y fait le jeudi dans son marché un commerce de grains qui n'est pas sans importance.

C'est sur le territoire de cette commune qu'est situé le *château d'O,* l'un des plus remarquables du département et dont on attribue la construction à Isabeau de Bavière, qui, après l'expulsion des Anglais, y aurait, dit-on, été retenue prisonnière. Il fut au moyen âge la résidence d'une illustre famille normande, les d'O, qui lui donnèrent leur nom, dont l'existence nominale remonte à la première croisade et qui s'éteignirent en 1594, en la personne de Jean d'O, surintendant des finances. Ce château a appartenu à divers maîtres, et en dernier lieu à un homme de goût qui l'a heureusement fait réparer et embellir.

Almenêches. — Almenêches (*Almanescæ*), station du chemin de fer de Paris à Granville, située dans le canton de Mortrée, à 12 kilomètres au sud-est d'Argentan, est une commune de 787 habitants, qui élève et fait un commerce assez important de ses chevaux renommés et dans laquelle il se fabrique des gants. Almenêches possédait autrefois un couvent de bénédictines qui avait été fondé par saint Évroult; il avait dans ses dépendances un pré que l'on nommait et l'on nomme encore le *Pré Sala;* et voici ce que raconte la légende à ce sujet : un des serviteurs du monastère s'était emparé de l'âne conventuel. Sainte Opportune, qui alors était l'abbesse, le réclama. Le voleur, non seulement ne consentit pas à le rendre, mais il s'emporta encore en injures violentes contre sainte Opportune, et, dans son injuste colère, il s'écria que le pré où l'âne, l'abbesse, et lui se trouvaient serait couvert de sel avant qu'il consentît à le rendre. Quel fut son étonnement, le lendemain matin, de voir son imprécation réalisée. Honteux et confus, il alla trouver l'abbesse, confessa son larcin et, pour obtenir son pardon, abandonna au monastère le pré témoin de ce prodige. Il paraîtrait que les bénédictines d'Almenêches ne suivaient pas la règle avec toute l'ardeur et le zèle désirable; elles furent longtemps renommées par la liberté de leur conduite. En vain Robert de Cornegrue, évêque Sées, voulut-il, en 1455, par

de nouveaux statuts, les tenir enfermées dans leur communauté; en vain Jacques de Silly, autre évêque de Sées, chercha-t-il à réformer leur conduite toujours relâchée; il fallut déposer l'abbesse et y établir la règle sévère de Fontevrault. Cette abbaye exista jusqu'en 1736. L'église abbatiale sert aujourd'hui de paroisse à la commune; elle date de plusieurs époques et principalement de la Renaissance; elle offre une ornementation assez remarquable.

Dans les environs d'Almenêches, il y a un beau tumulus, les ruines du château des Pautouillères, et les manoirs du Plessis et de La Motte.

Chambois. — Chambois, autrefois Chamboy (*Cambaium*), canton de Trun, à 12 kilomètres au nord-est d'Argentan, est situé sur la Dives, compte 531 habitants et possède des forges et des fabriques d'étoffes de laine; son église, de style roman, est rangée au nombre des monuments historiques.

Mais ce qui mérite surtout l'attention des archéologues, c'est son beau donjon, l'un des mieux conservés de tout le département. C'est un vaste carré long, de plus de 33 mètres de hauteur; il est garni aux quatre angles de quatre tourelles carrées engagées, formant contrefort et qui devaient se terminer, au-dessus des créneaux et des mâchicoulis du donjon, par quatre guérites ou échauguettes. Au milieu du grand côté qui regarde le sud est appliquée une cinquième petite tour carrée à laquelle on accédait à l'aide d'une échelle de fer par une porte située à 6 mètres du sol. Cette tour contenait l'escalier qui desservait les différents étages du donjon, et se terminait par un petit logement avec cheminée. Le rez-de-chaussée du donjon servait de magasin; au premier étage était la grande salle de réception, ornée d'une vaste cheminée et dont le plafond, formé par des enrayures de charpentes, reposait sur des modillons représentant des têtes grotesques. Au-dessus, il y avait deux autres étages; mais ils n'offraient pas dans leur décoration le même soin que la grande salle du premier étage. L'intérieur des tourelles carrées placées aux angles avait été utilisé de différentes manières : un oratoire se trouvait dans celle du sud-ouest; une autre, celle du sud-est, renfermait à sa base un cachot dans lequel on descendait par une trappe, et sa partie supérieure formait un pigeonnier. Celles du nord-ouest et du nord-est renfermaient des chambres d'habitation; l'une de ces quatre tourelles devait contenir un escalier desservant tous les autres étages de la plate-forme. Il ne reste rien des anciennes constructions qui devaient accompagner ce donjon; on parle seulement, comme dans bien d'autres châteaux, de vastes souterrains s'étendant au loin.

La date de la construction de ce beau spécimen d'architecture militaire n'est pas connue; on a dit qu'il avait été construit sous Philippe le Bel, au commencement du XIV^e^ siècle; mais il paraît plus ancien de deux siècles. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il y avait déjà à Chambois, dès l'année 1024, un château que Richard II de Normandie donna au comte du Vexin.

Le donjon de Chambois est rangé au nombre de nos monuments historiques. Son propriétaire apporte un soin éclairé à sa conservation; mais il serait à désirer qu'il fût secondé par la commission des monuments historiques.

Vimoutiers. — Vimoutiers (*Album Monasterium, Vimonasterium*), station de la ligne du chemin de fer de Sainte-Gauburge à Mesnil-Mauger, chef-lieu de canton, doit, comme l'indique son nom, son origine à un monastère situé sur la Vie, affluent de la Dives. Cette petite ville, qui compte 3,820 habitants, est à 30 kilomètres au nord-est d'Argentan; elle est l'entrepôt et le centre du commerce des toiles de cretonne que l'on fabrique dans ses environs. Elle possède un tribunal de commerce et une chambre consultative des arts et manufactures; elle a des blanchisseries de toiles, des tanneries et des corroiries. On y remarque une belle halle aux grains et aux toiles et quelques maisons en bois décorées de sculptures.

Camembert. — Camembert, canton de Vimoutiers, sur un petit affluent de la Vie, à 28 kilomètres au nord-est d'Argentan, est une petite commune de 399 habitants, qui tire un grand revenu de la fabrication des fromages qui portent son nom et dont le principal marché est à Vimoutiers. Camembert est au milieu de vallons accidentés et de riches pâturages couvrant le penchant des collines qui offrent l'aspect d'une Suisse en miniature. Il n'y a pas jusqu'au village lui-même, composé de l'église et de quelques rares maisons qui l'entourent, mais avec de nombreux écarts formés par les fermes qui couvrent les collines, qui

ne rappelle les plus belles communes des cantons de Vaud ou de Lausanne.

Domfront (lat., 48° 35′ 39″ N.; long., 2° 59′ 7″ O.). — Domfront (*Domefrontium*, *Dominumfrontis*), station de la ligne de Laval à Caen, à 62 kilomètres à l'ouest d'Alençon, dans une situation pittoresque sur un rocher au bas duquel coule la petite rivière de la Varenne, autrefois élection, bailliage et vicomté, aujourd'hui chef-lieu d'arrondissement avec tribunal de première instance, collège communal, etc., est une ville peuplée de 4,603 habitants. La tradition rapporte que, vers 540, un solitaire nommé Front vint se fixer à l'endroit où est aujourd'hui Domfront. C'était un rocher sauvage, escarpé, au milieu de la forêt du Passais : la petite rivière de la Varenne coulait à plus de 70 mètres au-dessous; le lieu semblait excellent pour s'isoler du monde : l'ermite s'y installa. En 1011, Guillaume Talvas de Bellême trouva aussi la situation à son gré, mais à un point de vue tout différent. Il fit bâtir sur le sommet un château carré, flanqué de quatre grosses tours; il ajouta aux fortifications naturelles des fossés creusés dans le roc vif, des souterrains qui conduisaient à une certaine distance : deux portes en fer et une herse fermaient l'entrée de la forteresse. Il promit d'importants privilèges aux gens qui voudraient s'établir près de là, leur distribua des terres, à condition de garder le château en temps de guerre. Il entoura, en outre, le rocher et les habitations de murs énormes flanqués de tours : les vestiges qui restent de ces constructions peuvent en donner encore une haute idée. Un procès-verbal dressé au XVI^e^ siècle porte que cette ville était entourée d'une enceinte munie de vingt-quatre tours; on y pénétrait par quatre entrées. Chacun des seigneurs des environs devait plusieurs jours de garde. Tout, comme on le voit, se réunissait pour faire de Domfront une forte place militaire. Guillaume de Bellême y fit en outre bâtir des églises, et fonda à une lieue et demie l'abbaye de Lonlay, dont les moines furent assurés des privilèges les plus étendus. Le fondateur de Domfront y fit ordinairement sa résidence : il y mourut en 1031, laissant le château de Domfront à son fils Geoffroy, comte de Mortagne. Mais l'un des oncles du jeune comte, le fameux Guillaume le Cruel, seigneur d'Alençon, lui enleva son héritage : de là une longue rivalité entre les seigneurs de Mortagne et d'Alençon. Les cruautés de Guillaume d'Alençon provoquèrent, comme nous l'avons vu, un soulèvement parmi ses sujets, qui livrèrent à Geoffroy Martel, comte d'Anjou, Alençon et Domfront. Guillaume le Bâtard, duc de Normandie, soumit Domfront comme il venait de soumettre Alençon, et replaça le pays sous l'atroce domination de Talvas. Celui-ci maria sa fille Mabille à Montgomery, et leur laissa ses domaines. Las du joug cruel de leurs nouveaux maîtres, les habitants de Domfront se soulevèrent encore et se donnèrent à Henri, l'un des fils de Guillaume le Bâtard, frère du duc de Normandie. Celui-ci voulut, comme son père, réduire encore la ville à subir une domination détestée; mais il fut moins heureux. Henri se défendit vigoureusement dans les murs de la ville qui l'avait appelé; l'armée ducale fut obligée de lever le siège, et, pendant sa retraite, mise en déroute. Devenu roi d'Angleterre, Henri se montra toujours plein de bienveillance pour Domfront, qui lui resta toujours fort attachée. Mais, après sa mort, le capitaine qui commandait à Domfront livra la place à Étienne, comte de Mortain. Mathilde, fille et héritière du roi d'Angleterre, et son mari Geoffroy Plantagenet, comte d'Anjou, vinrent assiéger Domfront, qu'ils prirent après plusieurs assauts. Une famine, résultat trop naturel de la guerre qui avait ravagé les campagnes, désola pendant deux ans cette partie de la Normandie : l'évêque du Mans fit vendre les richesses des églises pour soulager les pauvres; un grand nombre de laboureurs périrent de faim.

Mathilde et après elle Henri II, roi d'Angleterre, résidèrent souvent à Domfront. Ce fut là que ce dernier reçut les deux légats du pape chargés de le réconcilier avec Thomas Becket, archevêque de Cantorbéry. On sait si cette réconciliation fut sincère de la part de Henri II; il fit assassiner Thomas Becket (1170).

Domfront, comme un grand nombre de villes de Normandie, fut érigée en commune par Jean sans Terre, en 1200. Plus tard, lors de la réunion de la Normandie à la France, Philippe-Auguste confirma les privilèges de Domfront : il la donna avec ses dépendances à Renaud, comte de Boulogne; puis, s'étant plus tard brouillé avec Renaud, il lui retira la ville et ses dépendances et la donna en apanage à Philippe, ce fils qu'il avait eu de l'infortunée Agnès de Méranie, et dont une sentence du pape, en cassant le mariage, avait fait un bâtard.

Ce Philippe, que la dureté de sa barbe avait fait surnommer *Hurepel*, se montra dans la suite peu reconnaissant envers la race royale dont il était issu; on sait, en effet, que Philippe Hurepel, comte de Boulogne et de Domfront, fut un des plus acharnés à fomenter les troubles qui agitèrent la minorité de saint Louis, son neveu.

Livrée plus tard aux Anglais par Charles le Mauvais, roi de Navarre, restituée à la France par le traité de Brétigny, reprise par le duc de Bourgogne, rendue au duc d'Alençon, enfin prise par les Anglais après une vigoureuse résistance en 1418, Domfront fut, comme on le voit, exposée à des désastres perpétuels pendant la guerre de Cent ans. Depuis l'expulsion des Anglais en 1450, cette ville suivit les destinées du duché d'Alençon, dont elle dépendait.

Sous le règne de Charles IX, Domfront fut exposée à de nouvelles calamités. Il y avait de ce côté un grand nombre de protestants : ils prirent la ville, en 1562, brûlèrent l'église Notre-Dame et se retirèrent. Montgomery y fut très bien accueilli; mais la ville rentra au pouvoir des catholiques. En 1568, elle fut de nouveau surprise par les huguenots; en 1574, même sort lui arriva. Montgomery vint se jeter dans la place avec un petit nombre de compagnons : elle fut investie aussitôt par Matignon, qui y amena des troupes nombreuses. L'artillerie des assiégeants ruina la ville : l'intrépide Montgomery se retira dans le château. Matignon tourna alors ses batteries contre cette forteresse, et y fit une brèche de quarante-cinq pieds : deux fois les assiégeants montèrent à l'assaut, deux fois ils furent repoussés. Mais Montgomery avait reçu deux blessures; ses compagnons étaient réduits au nombre de quinze ou seize; les autres étaient blessés. La poudre, le pain, l'eau leur manquaient. Cependant ils ne parlaient pas de se rendre. Mais les deux premiers assauts avaient coûté aux assiégeants un grand nombre de morts. Matignon, pour éviter un nouvel assaut, envoya proposer à Montgomery de capituler, lui promettant la vie sauve à lui et à ses gens. L'intrépide huguenot se fia à la parole de son ennemi, qui le fit immédiatement conduire à Paris, où il eut la tête tranchée un mois après par ordre de Catherine de Médicis qui, prise d'un accès d'amour conjugal posthume, ne pouvait, depuis la mort malheureuse du roi Henri II, pardonner à Montgomery le coup de lance du tournoi de la Bastille. On accusa le comte d'avoir fait arborer le pavillon anglais sur les navires accourus au secours de La Rochelle, que les protestants défendaient alors contre les catholiques; plus tard, sa mémoire fut réhabilitée.

Ce dernier désastre avait ruiné le château et les fortifications de Domfront. La ville y perdit cette importance militaire qui lui avait été si fatale. Elle fut encore agitée, comme toute la province, à l'époque des guerres de la Ligue. Depuis, Domfront jouit du calme; elle passa au XVII^e^ siècle dans l'apanage de la maison d'Orléans jusqu'en 1774; elle fut alors donnée à Monsieur, comte de Provence, depuis Louis XVIII.

Domfront fut agitée par les troubles qui désolèrent cette partie de la France, à l'époque de la guerre des chouans.

Les ruines de l'ancien donjon du château et les restes de ses formidables fortifications donnent encore à cette ville un aspect pittoresque. De la tour de Godras, la mieux conservée des quatorze qui restent de son ancienne enceinte et dont on a rétabli le couronnement, on jouit d'une vue étendue sur tous les environs. L'hôtel de ville, qui date de 1852, la prison départementale, la vieille geôle, qui date de l'occupation anglaise, quelques anciennes maisons du moyen âge, sont les seuls édifices que l'on peut recommander. Les rues de la ville sont étroites, escarpées. Toutes ces circonstances lui ont conservé une physionomie intéressante pour le touriste. Au bas du rocher se trouve la vieille église de Notre-Dame-sur-l'Eau, remarquable monument d'architecture romane, construit sur le bord de la Varenne par le fondateur du château, Guillaume de Bellême, dont on y montre encore le tombeau; elle a été malheureusement mutilée pour le redressement de la route, et il n'en reste plus que le chœur et les transepts.

Les fabriques de toile et de coutils constituent l'industrie principale de Domfront; elle fait un certain commerce de chevaux, fers, grains et bestiaux et possède une ferme-école. Les environs de Domfront, très accidentés, sont en général peu productifs.

Les armes de Domfront sont : *de gueules, à trois tours jointes ensemble, avec la porte ouverte d'or, maçonnées de sable sur une terrasse de sinople.* Elles étaient représentées, en 1382, sur les vitraux de la chapelle du château : *de gueules, à une tour d'argent chargée d'un écu d'azur au chef d'ar-*

gent orné de trois étoiles d'or et chargé en pointe d'un cœur d'or.

TINCHEBRAI. — Tinchebrai, station de la ligne du chemin de fer de Paris à Granville (à Monsecret-Tinchebrai), sur l'une des sources du Noireau, à 22 kilomètres au nord-ouest de Domfront, chef-lieu d'un canton, est une petite ville peuplée de 4,565 habitants; elle a donné son nom à une bataille fameuse dans les annales de la Normandie. C'est au pied de son château, bâti, dans la première moitié du XI^e^ siècle, par Guillaume, comte de Mortain, et dont il ne reste que quelques tronçons de souterrains, que Henri, roi d'Angleterre, défit, en 1106, son frère Robert, duc de Normandie. Celui-ci fut pris, après avoir fait des prodiges de valeur. Son frère le renferma dans un château du pays de Galles, après lui avoir fait, dit-on, brûler les yeux. Robert y vécut pendant vingt-cinq ans, consolant sa douleur par des poésies dont quelques-unes sont venues jusqu'à nous. Tinchebrai, depuis cette époque, a joué un rôle peu important dans l'histoire. Au temps de la guerre des chouans, la ville, qui contenait un assez bon nombre de républicains, résista avec courage aux attaques de Frotté, qui lui livra vainement quatre assauts furieux. Blessé dans le combat, il se retira après avoir perdu plusieurs de ses meilleurs soldats. Quatre-vingts maisons furent brûlées dans ce combat. La clouterie était jadis la principale industrie de ce canton; aujourd'hui, c'est la serrurerie qui y occupe un grand nombre d'ouvriers. Les fers sont fournis par les forges des environs.

BAGNOLES-LES-EAUX. — Bagnoles-les-Eaux, station de la ligne du chemin de fer de Domfront à Alençon, petit hameau à 25 kilomètres au sud-est de Domfront et à 44 d'Alençon, dépend de la commune de TESSÉ-LA MADELEINE, située dans le canton de Juvigny-sous-Andaine, et peuplée de 469 habitants. Il est bâti dans une situation charmante, au fond d'un vallon où la Vée forme un vaste étang, et doit son importance à ses sources d'eau thermale. Selon la tradition, la découverte des propriétés médicinales de ces eaux serait due à une circonstance singulière. Un cheval poussif et galeux fut abandonné par son maître dans ces parages. Deux mois après, celui-ci, passant par là, retrouve son cheval; mais il a peine à le reconnaître, tant son allure est décidée, sa robe nette, ses flancs arrondis. Il le suit et le voit se rouler dans les boues d'un marais voisin. En y plongeant la main, il en trouva la température assez élevée, et il soupçonna alors qu'elles pouvaient être la cause de la guérison de son cheval. On nettoya le marais, on découvrit des sources d'eau limpide, dont on reconnut bientôt la bienfaisante influence, beaucoup mieux constatée, en effet, que l'anecdote que nous venons de raconter, et dont nous laissons à la légende la responsabilité tout entière.

L'établissement de bains a été très amélioré dans ces dernières années. Les eaux se prennent en bains et en douches; on en boit; on fait des cataplasmes avec les boues. Elles sont recommandées pour les maladies cutanées, les rhumatismes, la goutte, les plaies d'armes à feu. Elles donnent de la douceur et de la fraîcheur à la peau : « Toute femme de cinquante ans, s'il en existe, doit faire un voyage à Bagnoles, » dit le docteur Bourdon; et comme, malgré le bienveillant scepticisme du docteur, on peut croire qu'il en existe bien quelques-unes, Bagnoles reçoit chaque année un assez grand nombre de visiteuses. Comme nous ne voulons pas nuire à la réputation de Bagnoles auprès des dames et leur faire croire qu'une visite à Bagnoles équivaut à la production d'un acte de naissance, chose souvent désagréable, nous devons ajouter que toutes les visiteuses de Bagnoles ne rentrent pas dans la catégorie signalée par le docteur Bourdon. Ainsi que dans tous les bains possibles, le plaisir ou le désœuvrement y attire des gens bien portants : la beauté des sites suffirait pour justifier la présence de ceux qui y séjournent. Au reste, la renommée de ces eaux est déjà ancienne, et les auteurs de l'*Orne archéologique* citent cette remarquable phrase extraite d'une brochure publiée dans le siècle dernier par M. Hélie de Cerny, lieutenant général du roi au bailliage de Falaise et commissaire ordonnateur des bains de Bagnoles : « L'on trouve aujourd'hui à Bagnoles tout ce que l'on peut rencontrer dans les plus fameuses auberges et les villes les mieux policées, jusqu'à la messe. » On voit que l'art d'intéresser le sentiment religieux jusque dans une réclame industrielle n'est point particulier à notre temps. Il y a à Bagnoles deux sources : l'une, sulfureuse, accusant 27°,5 centigrades et s'administrant en bains et en boisson; elle agit sur le système nerveux; l'autre, ferrugineuse, dont la température ne dépasse pas 12 degrés; elle est tonique et reconstituante. Il y avait autrefois à Bagnoles-les-Bains un hôpital militaire de 53 lits.

Les environs offrent de charmantes promenades.

La Ferté-Macé. — La Ferté-Macé (*Firmitas Maccé*), station de la ligne du chemin de fer de Domfront à Alençon, doit son nom à un château fort (*firmitas*), construit au pied de hautes collines et près de la petite rivière de Mora, affluent de la Gourbe, par un de ses seigneurs du nom de Macé. C'est un chef-lieu de canton de 9,769 habitants, situé à 22 kilomètres à l'est de Domfront. Elle possède un petit séminaire et une chambre consultative des manufactures; c'est surtout une petite ville industrielle où l'on trouve, à défaut de souvenirs historiques : des blanchisseries de fils et de toiles, des apprêts d'étoffes, des manufactures de mèches à quinquets, des tissages mécaniques, des passementeries, des teintureries, des fabriques de toiles de fil et de coton, des fabriques de tabatières en buis, et des scieries mécaniques. Ses foires et ses marchés sont très fréquentés.

Flers. — Flers, station de la ligne du chemin de fer de Paris à Granville, avec bifurcation sur Caen et Laval, chef-lieu de canton de 11,155 habitants, situé sur la Vère, affluent du Noireau, à 21 kilomètres au nord de Domfront, est une ville toute moderne, qui doit son importance à son active industrie. C'est le centre de la fabrication des coutils de tous les environs; elle possède un conseil de prud'hommes et une chambre consultative des arts et manufactures. Flers fabrique pour sa part pour 30 à 40 millions de tissus par an; ce sont principalement des coutils, des reps, des basins, du linge de table damassé, des satins pour ameublements, des toiles de fil et de coton. Dans ses environs, il y a de nombreuses fabriques.

La ville se ressent de cette prospérité commerciale; ses rues sont larges, bien percées et bordées de belles maisons; mais, si l'on en excepte le collège, le cercle, le théâtre et l'église Saint-Jean-Baptiste, construite en 1864, elle manque de monuments publics qui répondent à son importance commerciale et manufacturière; la principale église paroissiale et l'hôtel de ville auraient surtout besoin d'une complète réédification. A l'entrée de la ville, du côté de Briouze, s'étend un joli parc planté d'arbres exotiques et orné de pelouses sur lesquelles s'élève la façade monumentale du Cercle. En dehors de la ville et sur les bords d'une petite rivière qui alimente ses fossés se dressent les tours de son ancien château, qui date du XV^e^ siècle et qui a été restauré au XIX^e^. C'était autrefois le siège d'une baronnie qui fut érigée en comté en 1598, et en marquisat en 1696. Il fut longtemps habité par les comtes de Pellevé, et devint, pendant les guerres de Vendée, un des quartiers généraux des royalistes qui s'y défendirent en 1800 contre les troupes du général Gardanne. Ce château est accompagné d'un fort beau parc qui malheureusement a été coupé par le chemin de fer.

Mortagne (lat., 48° 31′ 20″ N.; long., 1° 47′ 27″ O.) —Mortagne (*Moritolium*, *Moritonia*), station de la petite ligne du chemin de fer d'Alençon à Condé-sur-Huisne, est une jolie ville située sur le sommet et le penchant d'une colline, à 41 kilomètres d'Alençon. Autrefois chef-lieu d'élection, bailliage, vicomté et gouvernement particulier; aujourd'hui chef-lieu de sous-préfecture et de canton, avec un tribunal de première instance, comice agricole, société hippique, établissement hydrothérapique, prison départementale, etc., elle est peuplée de 4,682 habitants. On montrait encore, au XVII^e^ siècle, une croix élevée, disait-on, en 654 par saint Éloi qui, passant par Mortagne, y avait opéré plusieurs miracles, entre autres la guérison d'un possédé : c'était à la place même où cet événement avait eu lieu que le saint avait planté cette croix. Un siècle plus tard, un ermitage et une chapelle furent bâtis au même lieu et devinrent le monastère de Saint-Éloi, le plus ancien couvent de Mortagne. La tradition religieuse précède ici, comme dans beaucoup d'autres lieux, les souvenirs des événements politiques. Ce n'est que beaucoup plus tard que nous voyons Mortagne figurer dans l'histoire. Quoi qu'il en soit, les comtes de Mortagne se signalent à l'époque normande par des violences et des déprédations. L'un d'eux est pour ses crimes emporté par le diable, ou plutôt étranglé la nuit par l'ami d'un de ses chevaliers auquel il avait fait couper la tête. Un autre, Rotrou II, va à la croisade et s'y distingue par ses exploits. De retour dans ses domaines, il fait la guerre à Robert de Bellême, le bat, mais il est lui-même pris par Foulques, comte d'Anjou, qui le vend à son ennemi. Celui-ci fit subir à Rotrou une dure captivité dans la tour du Mans. On ne sait à quelle occasion il fut rendu à la liberté. Henri I^er^, roi d'Angleterre, lui fit don de Bellême, qu'il avait enlevé à l'ennemi de Rotrou. Celui-ci prit, à partir de cette époque, le titre de comte du

Perche. Emporté par son humeur aventureuse, il va en Espagne batailler contre les Maures ; puis, de retour en France, il prend parti pour Étienne contre Geoffroy Plantagenet, le quitte pour servir la cause de son rival et périt au siège de Rouen, en 1144.

En 1226, le dernier comte du Perche mourut sans laisser d'enfants mâles. Blanche, comtesse de Champagne, et Jacques de Château-Gontier se disputaient la succession : le roi de France, Louis VIII, *mit les plaideurs d'accord,* en confisquant le comté du Perche au profit de la couronne.

Dès lors Mortagne suit les destinées du comté d'Alençon. La guerre de Cent ans livra plusieurs fois la ville au pillage des différents partis qui se disputèrent la contrée. Son histoire s'efface un peu jusqu'au XVI^e^ siècle. En 1562, Mortagne est pris par les huguenots. L'année suivante, nouvelle attaque dirigée par Coligny : la ville est emportée d'assaut et les vainqueurs se livrèrent à tous les excès. Coligny eut même la barbarie de faire pendre Chanoin, le capitaine de la ville qui l'avait vaillamment défendue contre les protestants ; mais, touché des supplications d'un de ses amis, il fit couper la corde à temps : le pendu survécut trente ans à sa pendaison. Nous ne raconterons pas la triste et monotone histoire des désastres de Mortagne à cette époque ; qu'il nous suffise de dire qu'elle fut prise et reprise par les deux partis jusqu'à vingt-deux fois. L'histoire de Mortagne n'offre aucune particularité remarquable jusqu'en 1789. Cette année, après la prise de la Bastille, une émeute y eut lieu : on pilla l'hôtel des *Aides,* on força les échevins à fixer le prix du sel à six sous et celui du tabac à quarante sous la livre ; mais, peu de temps après, celui qui paraissait avoir dirigé l'émeute, Lamberdière, fut arrêté et pendu. Pendant la Terreur, le parti dominant emprisonna ses adversaires, mais il borna là ses vengeances. Il y eut plus tard, en 1797, deux personnes tuées dans une émeute ; elles appartenaient toutes deux au parti révolutionnaire. En 1799, les environs de Mortagne furent agités par les incursions des chouans ; la ville jouit depuis d'une complète sécurité.

L'église paroissiale de Mortagne, qui date de la fin du XV^e^ siècle, et dont le portail latéral nord est orné de belles sculptures, possède quelques restes de ses anciens vitraux, qui étaient remarquables. De la chapelle Saint-Michel, on jouit d'une belle vue. Cette ville possède un hippodrome sur lequel il y a chaque année des courses de chevaux.

Mortagne est la patrie de Puisaye, qui a laissé de si importants *Mémoires* sur cette guerre des chouans, dont il fut l'un des principaux organisateurs.

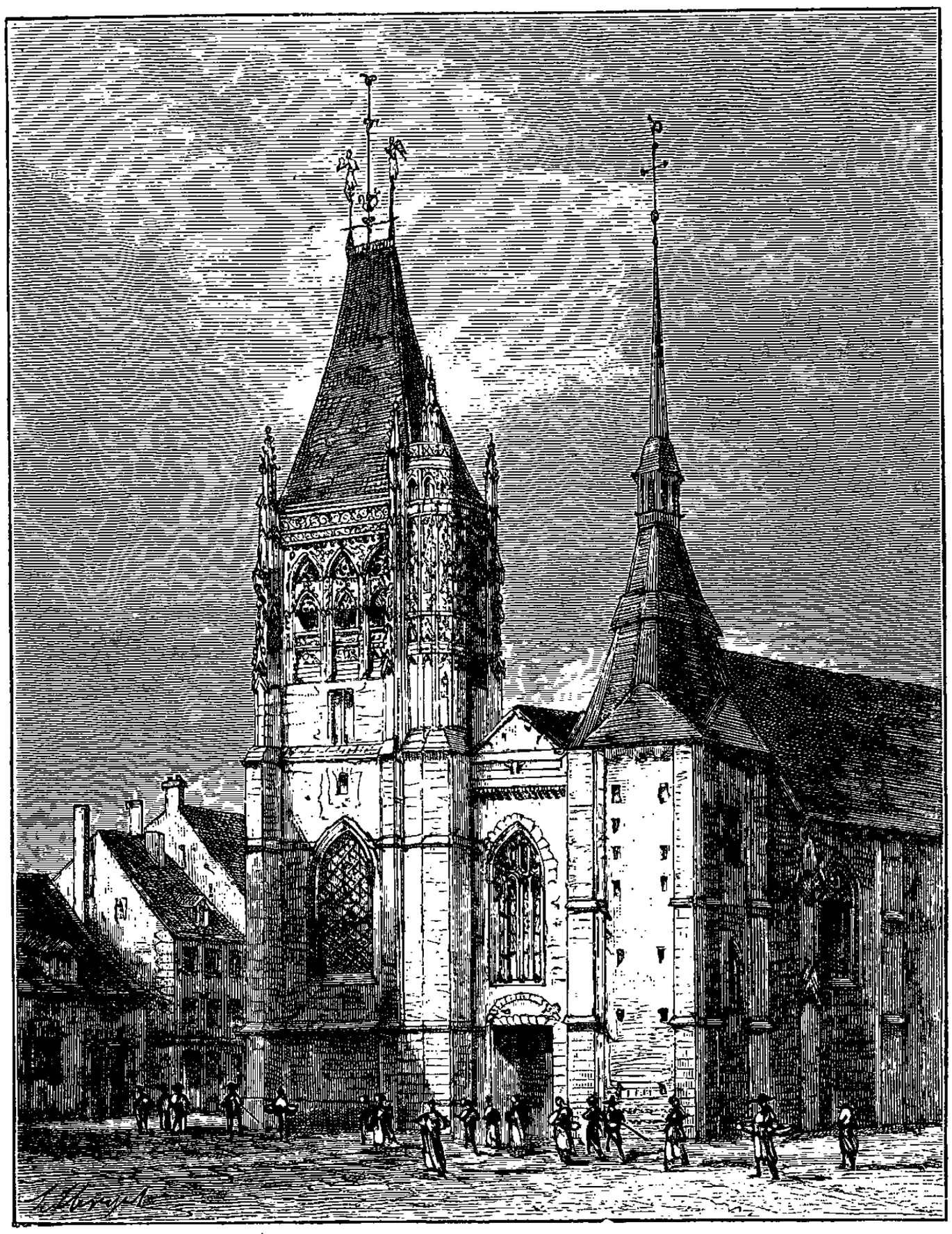
Les armes de la ville étaient : *d'or, à trois branches de fougère de sinople.*

BELLÊME. — Bellême, que l'on écrivait autrefois *Bellesme*, station de la petite ligne de Mamers à Mortagne, est un petite ville sur une hauteur, à 17 kilomètres de Mortagne, autrefois bailliage, vicomté, justice royale et châtellenie, aujourd'hui chef-lieu de canton de l'arrondissement de Mortagne, et peuplée de 3,112 habitants.

L'histoire des seigneurs de Bellême a été déjà racontée plus haut : elle se confond avec celle du comté d'Alençon et du comté de Mortagne. Il suffit de rappeler ici qu'après s'être signalés, pendant plusieurs générations, par leur intrépidité, leur humeur remuante et leur férocité, ils furent dépouillés par Henri I^er^, roi d'Angleterre, au profit de la maison rivale des comtes de Mortagne, qui prirent alors le titre de comtes du Perche ; et que jamais, depuis, malgré ses efforts, la famille de Bellême ne réussit à rentrer dans ses anciennes possessions. Dès lors l'histoire de la ville de Bellême se confond avec celle de Mortagne. Agitée pendant la Révolution par les passions politiques, elle fut témoin de l'assassinat d'un prêtre insermenté : ce fut, du reste, le seul meurtre qui ensanglanta ses murs à cette époque. Plus tard, elle fut, comme nous l'avons dit, prise par les chouans.

Les armes de Bellême sont : *de sable, au château couvert d'or, donjonné de trois tours crénelées de même, dont deux aux côtés et une au milieu plus haute que les deux autres.*

A une demi-lieue de la ville, dans la forêt de Bellême, se trouve une source d'eau minérale, connue sous le nom de *Fontaine de la Herse.* Cette fontaine est une des antiquités les plus curieuses du département : « Dédaignée longtemps, dit M. Odolant-Desnos, elle fut remise en vogue au commencement du XVII^e^ siècle et fut réparée et décorée vers 1770 par les soins de M. Geoffroy, grand maître des eaux et forêts d'Alençon ; elle est surtout intéressante par deux inscriptions romaines, dont l'une porte ce seul mot : APHRODISIUM ; l'autre contient ceux-ci : DIS INFERIS, VENERI, MARTI ET MERCURIO SACRUM. La première de ces inscriptions fait présumer que cette partie de la forêt de



Église Saint-Martin, à Laigle.

Bellême fut consacrée à Vénus, nommée *Aphrodite* par les Grecs. La seconde fait présumer également un local consacré aux dieux inférieurs, *Dis inferis*, à Vénus, à Mars et à Mercure, qui étaient devenus les divinités supérieures des Gaulois. Nous ajouterons, avec M. Peuchet, que le nom de *Erse* ou *Herse*, conservé par cette fontaine, exprimait l'*Amour* en langue gallique. »

Laigle. — Laigle, que l'on a écrit aussi autrefois L'Aigle (*Aquila*, *Lesga*), station de la ligne du chemin de fer de Paris à Granville, est une petite ville de 5,195 habitants, chef-lieu de canton, à 35 kilomètres au nord de Mortagne, dans une situation agréable sur les bords de la Rille et le penchant de deux coteaux, dans le voisinage d'une belle forêt. Orderic Vital raconte que Fulbert de Beina, en bâtissant le château de Laigle, y trouva un nid d'aiglon, ce qui le détermina à donner à la ville celui de *l'Aigle*. Ce fut bientôt une baronnie importante : l'un des seigneurs de Laigle suivit Guillaume le Bâtard à la conquête de l'Angleterre.

Le maréchal de Matignon sauva les protestants de la ville, comme il avait sauvé ceux d'Alençon, lors de la Saint-Barthélemy. Et pourtant, quelques années auparavant, Laigle avait été saccagée par les huguenots.

Plus tard, sous Henri IV, l'édit de Nantes, qui

assurait aux réformés le libre exercice de leur religion, trouva de l'opposition chez les catholiques de Laigle : ils protestèrent devant la justice ; mais deux arrêts du conseil d'État et du parlement assurèrent l'exécution de l'édit.

Laigle fut, à l'époque de la Révolution, le théâtre de quelques exécutions.

Cette ville, tout industrielle, fabrique des épingles, des aiguilles, des agrafes, pointes dites de Paris, fils de fer et de laiton, etc., etc., et fait aujourd'hui un commerce considérable en quincaillerie et en clouterie. Elle est traversée par la Rille sur laquelle on a élevé plusieurs usines importantes. Elle est, en général, bien bâtie, et contient quelques édifices remarquables. L'église de Saint-Martin, dont la nef est du XIIIe siècle, fut considérablement agrandie au XVe et au XVIe siècle. La cloche principale, nommée *Pourçainte*, du nom de saint Porcien, pèse quatre mille et date de 1498. Les vitraux et les sculptures offrent des détails curieux. L'église de Saint-Jean appartient à plusieurs époques. Celle de Saint-Barthélemy est une construction romane du XIIe siècle avec un portail d'une autre époque. Le château, belle construction en briques avec triple terrasse, l'hôtel de ville, l'hospice et quelques maisons anciennes, méritent l'attention des curieux.

Les armes de Laigle sont : *d'or, à une aigle éployée de sable, au chef d'azur, à trois fleurs de lis d'or.*

Soligny-la-Trappe. — C'est dans la commune de Soligny, peuplée de 1,247 habitants, et située à 12 kilomètres au nord de Mortagne, que se trouve la célèbre abbaye de la Trappe, fermée en 1880.

Cette abbaye fut fondée en 1140, par Rotrou II, comte du Perche, sous le titre de *Maison-Dieu-Notre-Dame-de-la-Trappe*, dans une vallée déserte, pauvre, mauvaise pour le voyageur, surtout dans la saison pluvieuse. *La Trappe* était comme un nom de malédiction pour exprimer l'inhospitalité du sol, et, au XVIe siècle, le monastère lui-même était devenu un objet de terreur dans les rares villages de la vallée. Les moines avaient oublié le but de leur institution, et sans doute avaient-ils trouvé un moyen expéditif pour stimuler la charité de ceux auxquels ils s'adressaient, car on ne les désignait que sous le nom des *Bandits de la Trappe*. Les choses allèrent de la sorte jusqu'au milieu du XVIIe siècle. L'abbaye avait alors pour abbé commendataire Armand-Jean Le Bouthillier de Rancé. C'était un de ces hommes à la mode, de ces abbés de cour, qui, loin du cloître, menaient joyeuse vie avec les revenus de leur abbaye. Maître d'une grande fortune, possédant toutes les qualités qui font briller dans le monde, l'abbé de Rancé se livrait donc sans réserve à toutes les séductions du plaisir. Mais la mort de la duchesse de Montbazon, sa maîtresse, le fit rentrer en lui-même, et, après quelques semaines de réflexions, il congédia ses domestiques, vendit sa vaisselle et ses meubles, dont il distribua le prix aux pauvres, se démit de tous ses bénéfices, à l'exception du moins important, l'abbaye de la Trappe, et s'y retira en 1662. Il rétablit alors dans le monastère la règle de Cîteaux, et sa réforme fut complète, radicale et d'une austérité presque incroyable ; lui-même paya d'exemple, et, après une reclusion de trente-trois années, il mourut en 1700, à soixante et quatorze ans, sur un lit de paille et de cendres. Cette vie fut admirée, gagna des prosélytes, et l'ordre fut constitué. Le travail et la prière se partagèrent la vie des religieux ; le silence le plus sévère et le jeûne souvent répété furent prescrits.

A la Révolution de 1789, les trappistes furent supprimés en France comme les autres ordres religieux ; mais ils ne rentrèrent pas dans le monde, et errèrent toujours ensemble en Europe. Lorsque les temps leur devinrent plus favorables, ils rentrèrent en France, en 1814, et rachetèrent leur abbaye. Mais des discussions s'étant élevées entre l'abbé, M. de Lestange, et l'évêque diocésain, l'abbé alla, en 1817, chercher ailleurs un asile, et les trappistes s'établirent alors à La Milleraye, dans le département de la Loire-Inférieure. Depuis, la Trappe de Mortagne a été rétablie, et ses religieux s'y livraient exclusivement à la prière et aux travaux agricoles, lorsque les décrets de 1880 vinrent les disperser de nouveau ; ils avaient converti leur monastère, dont les bâtiments vastes et bien appropriés n'offrent d'ailleurs aucun intérêt architectural, en une véritable ferme-modèle, à laquelle était adjointe une colonie pénitentiaire pour les jeunes détenus.

STATISTIQUE DU DÉPARTEMENT DE L'ORNE

RANG DU DÉPARTEMENT

Superficie : 41ème. — Population : 37ème. — Densité de la population : 35ème.

I. STATISTIQUE GÉNÉRALE

SUPERFICIE.	POPULATION.	ARRONDISSEMENTS.	CANTONS.	COMMUNES.	REVENU TERRITORIAL.	CONTRIBUTIONS ET REVENUS PUBLICS
6.097 kil. carrés, ou 609.729 hect.	Hommes. 189.764 Femmes. 202.762 Total.. 392.526 64 hab. 38 par kil. carr.	4	36	511	Propriétés bâties... 7.000.000 fr. — non bâties 28.000.000 » Revenu agricole... 102.000.000 »	23.000.000 fr.

II. STATISTIQUE COMMUNALE

ARRONDISSEMENT D'ALENÇON

Superficie, 1.033 kil. carrés ou 103.325 hect. — Population, 66.715 hab. — Cantons, 6. — Communes, 92.

CANTON, sa population.	NOM de LA COMMUNE.	POPULATION.	Distance au chef-lieu d'arr.
Alençon, 25 communes, 29.839 habitants.	Alençon (Est)	13.122	»
	Cerisé	157	4
	Forges	302	10
	Larré	277	10
	Radon	677	10
	Semallé	468	8
	Valframbert	542	6
	Vingt-Hanaps	477	13
	Alençon (Ouest)	3.493	»
	Colombiers	406	6
	Condé-sur-Sarthe	926	5
	Cuissai	398	8
	Damigni	1.134	3
	Ferrière-Bochard (La)	677	13
	Gandelain	985	20
	Hesloup	651	8
	Lalacelle	594	24
	Lonrai	546	5
	Mieuxcé	630	10
	Pacé	394	8
	Roche-Mabile (La)	454	16
	Saint-Céneri-le-Gérei	321	16
	Saint-Denis-sur-Sarthon	1.080	15
	Saint-Germain-du-Corbéis	648	3
	St-Nicolas-des-Bois	480	12
Carrouges, 24 c., 12.850 habit.	Carrouges	958	30
	Beauvain	586	43
	Cercueil (Le)	332	25
	Chahains	222	27
	Champ-de-la-Pierre (Le)	155	35
	Chaux (La)	182	24
	Ciral	1.066	23
	Fontenai-les-Louvets	730	16
Suite de Carrouges.	Joué-du-Bois	1.138	40
	Lande-de-Goult (La)	503	25
	Livaie	432	15
	Longuenoë	232	20
	Ménil-Scelleur (Le)	281	33
	Motte-Fouquet (La)	449	40
	Rouperroux	403	25
	Saint-Didier-sous-Écouves	515	23
	Saint-Ellier-les-Bois	713	22
	Sainte-Marguerite-de-Carrouges	677	29
	Sainte-Marie-la-Robert	274	40
	Saint-Martin-des-Landes	342	27
	Saint-Martin-l'Aiguillon	617	35
	Saint-Ouën-le-Brisoult	525	43
	Saint-Patrice-du-Désert	660	40
	Saint-Sauveur de Carrouges	858	33
Courtomer, 16 comm., 6.322 habitants.	Courtomer	1.140	35
	Brullemail	318	40
	Bures	419	38
	Chalange (Le)	206	38
	Ferrières-la-Verrerie	609	42
	Gâprée	271	35
	Godisson	252	38
	Ménil-Guyon (Le)	304	35
	Montchevrel	516	38
	Plantis (Le)	426	43
	Saint-Agnan-sur-Sarthe	310	46
	St-Germain-le-Vieux	168	35
Suite de Courtomer.	Saint-Léonard-des-Parcs	174	36
	Sainte-Scolasse-sur-Sarthe	807	40
	Tellières-le-Plessis	188	42
	Trémont	214	33
Le Mêle-sur-Sarthe, 15 communes, 7.779 habitants.	Le Mêle-sur-Sarthe	786	24
	Aunai-les-Bois	397	24
	Boitron	529	25
	Bursard	413	20
	Coulonges-sur-Sarthe	456	30
	Essai	875	22
	Hauterive	613	13
	Laleu	858	30
	Marchemaisons	361	25
	Ménil-Broût (Le)	331	15
	Ménil-Erreux	419	13
	Neuilly-le-Bisson	336	17
	St-Aubin-d'Appenai	517	30
	St-Léger-sur-Sarthe	514	25
	Ventes-de-Bourse (Les)	374	19
Sées, 13 communes, 9.925 habitants.	Sées	4.985	25
	Aunou-sur Orne	441	29
	Belfonds	430	30
	Bouillon (Le)	277	18
	Chailloué	634	31
	Chapelle-près-Seès (La)	233	21
	Ferrière-Béchet (La)	373	20
	Macé	543	32
	Neauphe-sous-Essai	325	23
	Neuville-près-Seès	303	32
	Saint-Gervais-du-Perron	429	15
	St-Hilaire-la-Gérard	247	23
	Tanville	705	20

ARRONDISSEMENT D'ARGENTAN

Superficie, 1.870 kil. carrés ou 186.984 hect. — Population, 89.158 hab. — Cantons, 11. — Communes, 174.

CANTON, sa population	NOM de LA COMMUNE.	POPULATION.	Distance au chef-lieu d'arr.
ARGENTAN, 11 comm., 8.794 habit.	ARGENTAN	5.788	»
	Aunou-le-Faucon	258	6
	Commeaux	263	10
	Fontenai-sur-Orne	305	13
	Juvigni-sur-Orne	105	5
	Moulins-sur-Orne	336	5
	Occagnes	610	7
	Sai	295	4
	Sarceaux	280	4
	Sévigny	219	5
	Urou-et-Crennes	335	4
BRIOUZE, 14 communes, 8.763 habit.	Briouze	1.691	29
	Crâménil	424	30
	Faverolles	630	30
	Grais (Le)	824	35
	Lande-de-Lougé (La)	202	23
	Lignou	412	28
	Lougé-sur-Maire	710	23
	Ménil-de-Briouze (Le)	1.012	35
	Montreuil-au-Houlme	372	25
	Pointel	417	30
	St-André-de-Briouze	558	33
	Saint-Georges-d'Annebecq	515	25
	St-Hilaire-de-Briouze	729	25
	Yveteaux (Les)	267	25
ÉCOUCHÉ, 19 communes, 10.157 habitants.	Écouché	1.505	10
	Avoisnes	366	10
	Batilly	365	10
	Boucé	1.102	15
	Courbe (La)	174	20
	Fleuré	317	7
	Goulet	434	5
	Joué-du-Plain	572	5
	Loucé	226	8
	Ménil-Jean	299	23
	Montgaroult	474	10
	Rasnes	1.917	23
	Saint-Brice-sous-Rasnes	415	18
	Saint-Ouën-sur-Maire	187	15
	Sentilli	306	10
	Serans	282	10
	Sevrai	416	10
	Tanques	282	8
	Vieux-Pont	518	18
EXMES, 13 comm., 5.013 habitants.	Exmes	539	18
	Avernes-sous-Exmes	192	23
	Bourg-Saint-Léonard (Le)	550	10
	Cochère (La)	299	15
	Courménil	330	22
	Fel	309	13
	Ginai	216	20
	Omméel	258	18
	Pin-aux-Haras (Le)	449	15
	St-Pierre-la-Rivière	419	20
	Silli-en-Gouffern	687	8
	Survie	538	23
	Villebadin	227	15
LA FERTÉ-FRÊNEL, 15 c., 6.714 hab.	Ferté-Frênel (La)	506	45
	Anceins	413	50
	Bocquencé	301	40
	Couvains	318	60
	Gauville	535	50
	Glos-la-Ferrière	856	55
Suite de LA FERTÉ-FRÊNEL.	Gonfrière (La)	392	43
	Heugon	558	40
	Marnefer	131	53
	Monnai	511	40
	Saint-Évroult-Notre-Dame-du-Bois	743	40
	Saint-Nicolas-des-Laitiers	216	38
	Saint-Nicolas-de-Sommaire	447	55
	Touquettes	229	37
	Villers-en-Ouche	558	40
GACÉ, 14 communes, 6.530 habitants.	Gacé	1.654	25
	Chaumont	457	33
	Cisai-Saint-Aubin	421	25
	Coulmer	156	23
	Croisilles	341	22
	Fresnaie-Fayel (La)	194	30
	Mardilly	335	30
	Ménil-Hubert-en-Exmes	383	30
	Neuville-sur-Touques	688	35
	Orgères	386	30
	Résenlieu	292	25
	St-Évroult-de-Montfort	666	25
	Sap-André (Le)	287	33
	Trinité-des-Laitiers (La)	270	33
LE MERLERAULT, 12 communes, 6.556 habitants.	Merlerault (Le)	1.327	28
	Authieux-du-Puits (Les)	159	33
	Champ-Haut	185	33
	Échauffour	1.363	40
	Genevraie (La)	312	33
	Lignères	77	25
	Ménil-Froger	150	25
	Ménil-Vicomte	136	25
	Nonant	755	23
	Planches	560	34
	Ste-Gauburge-Ste-Colombe	1.203	40
	St-Germain-de-Clairefeuille	329	23
MORTRÉE, 13 communes, 5.966 habitants.	Mortrée	1.293	15
	Almenêches	787	12
	Bellière (La)	404	13
	Boissei-la-Lande	269	10
	Château-d'Almenêches (Le)	270	12
	Francheville	340	13
	Marcei	340	13
	Marmouillé	326	23
	Médavy	236	10
	Montmerrei	600	13
	Saint-Christophe-le-Jajolet	352	8
	Saint-Loyer-des-Champs	272	8
	Vrigny	477	10
PUTANGES. 22 c. 10.438 h.	Putanges	611	20
	Bazoches-au-Houlme	817	25
	Chamcerie	372	20
	Chênedouit	643	25
	Courteilles	312	17
	Forêt-Auvray (La)	636	30
Suite de PUTANGES.	Fresnaye-au-Sauvage (La)	536	25
	Giel	297	15
	Habloville	616	15
	Ménil-Gondouin	503	25
	Ménil-Hermey	518	30
	Ménil-Vin	179	33
	Neuvy-au-Houlme	565	20
	Pont-Écrepin	533	20
	Rabodanges	410	25
	Ri	322	13
	Rônai	370	15
	Rotours (Les)	199	23
	Saint-Aubert-sur-Orne	430	25
	Sainte-Croix-sur-Orne	268	25
	Sainte-Honorine-la-Guillaume	991	35
	St-Philbert-sur-Orne	310	35
TRUN, 22 communes, 8.720 habitants.	Trun	1.632	13
	Aubry-en-Exmes	308	13
	Bailleul	751	10
	Brieux	228	12
	Chambois	531	12
	Coudehard	204	20
	Coulonces	238	»
	Écorches	324	18
	Fontaine-les-Bassets	283	13
	Guèprey	248	15
	Louvières	143	18
	Merri	364	18
	Montabard	469	10
	Mont-Ormel	130	20
	Montreuil-la-Cambe	267	18
	Neauphe-sur-Dives	280	15
	Nécy	755	17
	Ommoy	239	17
	Saint-Gervais-des-Sablons	331	20
	Saint-Lambert-sur-Dives	251	13
	Tournai-sur-Dives	504	10
	Villedieu-lès-Bailleul	240	10
VIMOUTIERS, 19 communes, 11.507 habitants.	Vimoutiers	3.820	30
	Aubry-le-Panthou	240	25
	Avernes-Saint-Gourgon	181	40
	Bosc-Renoult (Le)	489	40
	Camembert	399	28
	Canapville	453	35
	Champeaux (Les)	364	25
	Champosoult	350	25
	Croutles	567	25
	Fresnay-le-Samson	248	25
	Guerquesalles	282	30
	Orville	253	30
	Renouard (Le)	598	25
	Roiville	362	30
	Saint-Aubin-de-Bonneval	432	40
	Saint-Germain-d'Aulnay	281	40
	Saint-Martin-de-Pontchardon	397	35
	Sap (Le)	1.391	35
	Ticheville	400	35

ARRONDISSEMENT DE DOMFRONT

Superficie, 1.234 kil. carrés ou 123.363 hect. — Population, 130.670 hab. — Cantons, 8. — Communes, 95.

CANTON, sa population.	NOM de LA COMMUNE.	POPULATION.	Distance au chef-lieu d'arr.
Domfront, 11 comm., 19.420 habit.	Domfront	4.603	»
	Avrilly	437	6
	Céaucé	3.262	13
	Champsecret	3.173	7
	Haute-Chapelle (La)	1.104	2
	Lonlay-l'Abbaye	2.957	7
	Rouellé	525	6
	Saint-Bômer-les-Forges	1.726	6
	Saint-Brice	313	3
	St-Clair-de-Halouze	1.003	9
	St-Gilles-des-Marais	317	3
Athis, 16 communes, 16.262 habitants.	Athis	3.980	30
	Berjou	1 001	32
	Bréel	504	31
	Cahan	530	36
	Carneille (La)	1.426	26
	Durcet	588	23
	Lande-St-Siméon (La)	504	31
	Ménil-Hubert-sur-Orne	1.058	36
	Mille-Savattes	302	30
	Ronfeugerai	679	26
	Sainte-Honorine-la-Chardonne	1.512	30
	Sainte-Opportune	681	24
	St-Pierre-du-Regard	2.019	31
	Ségrie-Fontaine	708	33
	Taillebois	407	30
	Tourailles (Les)	303	26
La Ferté-Macé, 9 c., 18.002 hab.	Ferté-Macé (La)	9.769	25
	Antoigny	450	24
	Couterne	1.344	20
	Lonlay-le-Tesson	640	24
	Magny-le-Désert	2.550	25
	Méhoudin	264	22
Suite de La Ferté-Macé.	Saint-Maurice-du-Désert	827	21
	Saint-Michel-des-Andaines	627	20
	Sauvagère (La)	1.531	20
Flers, 14 communes, 25.554 habitants.	Flers	11.155	20
	Aubusson	511	24
	Bazoque (La)	294	24
	Caligny	1.557	25
	Cerisi-Belle-Étoile	1.516	24
	Chapelle-au-Moine (La)	523	15
	Chapelle-Biche (La)	946	15
	Lande-Patry (La)	1.524	22
	Landigou	679	22
	Landisacq	1.174	20
	Montilli	1.271	29
	Saint-Georges-des-Groseilliers	2.063	23
	Saint-Paul	1.186	27
	Selle-la-Forge (La)	1.155	18
Juvigny-sous-Andaine, 10 communes, 10.044 habitants.	Juvigny-sous-Andaine	1.507	15
	Baroche-sous-Lucé (La)	1.326	9
	Beaulandais	590	12
	Chapelle-Moche (La)	2.069	17
	Geneslay	583	20
	Haleine	455	20
	Loré	480	15
	Lucé	949	8
	Saint-Denis-de-Villenette	415	15
	Sept-Forges	784	17
	Tessé-Froulay	417	20
	Tessé-la-Madeleine	469	22
Messei, 10 comm., 11.100 hab.	Messei	1.631	17
	Banvou	1.066	11
	Bellou-en-Houlme	2.603	23
	Châtellier (Le)	419	14
	Coulonche (La)	1.346	17
	Dompierre	730	10
	Échalou	637	22
	Ferrière-aux-Étangs (La)	1.397	14
	St-André-de-Messei	585	16
	Saires-la-Verrerie	686	17
Passais, 8 comm., 11.066 h.	Passais	1.736	13
	Épinay-le-Comte (L')	756	18
	Mantilly	2.083	15
	Saint-Fraimbault-sur-Pisse	2.368	14
	Saint-Mars-d'Égrenne	1.787	8
	St-Roch-sur-Égrenne	682	9
	Saint-Siméon	1.249	18
	Torchamp	1.005	8
Tinchebrai, 15 communes, 18.622 habitants.	Tinchebrai	4.565	22
	Beauchêne	1.186	13
	Chanu	2.466	17
	Clairefougère	305	26
	Frênes	1.932	23
	Larchamp	567	13
	Ménil-Ciboult (Le)	306	22
	Moncy	540	27
	Montsecret	1.096	24
	Saint-Christophe-de-Chaulieu	307	22
	St-Cornier-des-Landes	1.904	17
	Saint-Jean-des-Bois	704	19
	Saint-Pierre-d'Entremont	1.291	24
	St-Quentin-les-Chardonnets	781	25
	Yvrandes	672	18

ARRONDISSEMENT DE MORTAGNE

Superficie, 1.960 kil. carrés ou 196.056 hect. — Population, 105.983 hab. — Cantons, 11. — Communes, 150.

CANTON, sa population.	NOM de LA COMMUNE.	POPULATION.	Distance au chef-lieu d'arr.
Mortagne, 14 communes, 12.533 habitants.	Mortagne	4.682	»
	Chapelle-Montligeon (La)	731	10
	Comblot	176	7
	Corbon	257	10
	Courgeon	475	7
	Feings	602	10
	Loisail	355	5
	Mauves	1.198	10
	Réveillon	767	6
	Saint-Denis-sur-Huîne	169	6
	Saint-Hilaire-lès-Mortagne	891	5
	Saint-Langis-lès-Mortagne	560	1
	Saint-Mard-de-Réno	1.165	6
	Villiers-sous-Mortagne	505	5
Bazoches-sur-Hoëne, 12 communes, 6.574 habitants.	Bazoches-sur-Hoëne	1.164	8
	Boëcé	162	8
	Buré	210	13
	Champeaux-sur-Sarthe	503	13
	Courgeoût	810	6
	Courtoulin	140	6
	Mènière (La)	638	10
	Saint-Aubin-de-Courteraie	395	4
	Sainte-Céronne-lès-Mortagne	580	6
	St-Germain-de-Martigny	212	11
	Saint-Ouën-de-Sèche-rouvre	483	11
	Soligny-la-Trappe	1.247	12
Bellême, 15 communes, 12.657 habitants.	Bellême	2.935	17
	Appenai-sous-Bellême	589	21
	Chapelle-Souëf (La)	754	25
	Chemilli	643	20
	Dame-Marie	643	23
	Gué-de-la-Chaîne (Le)	1.310	9
	Igé	1.581	25
	Origny-le-Butin	331	18
	Origny-le-Roux	603	22
	Pouvrai	336	30
	Saint-Fulgent-des-Ormes	564	26
	St-Martin-du-Vieux-Bellême	1.117	16
	Saint-Ouën-de-la-Cour	274	15
	Sérigny	600	18
	Vaunoise	377	20

SUITE DE L'ARRONDISSEMENT DE MORTAGNE

CANTON, sa population.	NOM de LA COMMUNE.	POPULATION.	Distance au chef-lieu d'arr.
Laigle, 15 communes, 12.657 habitants.	Laigle	5.196	35
	Aube	442	30
	Beaufay	479	32
	Chandai	635	37
	Crûlay	854	28
	Écorcei	323	25
	Irai	619	25
	Rai	624	33
	St-Martin-d'Écublei	357	38
	Saint-Michel-la-Forêt	264	35
	Saint-Ouen-sur-Iton	362	30
	Saint-Sulpice-sur-Rîle	1.090	38
	Saint-Symphorien-des-Bruyères	540	40
	Tubœuf	140	35
	Vitrai-sous-Laigle	272	30
Longny, 13 comm., 8.380 habitants.	Longny	2.304	20
	Bizou	250	24
	Hôme-Chamondot (L')	653	15
	Lande-sur-Eure (La)	489	30
	Mage (Le)	662	25
	Malétable	233	15
	Marchainville	600	25
	Menus (Les)	354	37
	Monceaux	250	17
	Moulicent	603	20
	Neuilly-sur-Eure	1.014	32
	Pas-St-l'Homer (Le)	251	37
	St-Victor-de-Réno	717	14
Moulins-la-Marche, 17 c., 6.572 hab.	Moulins-la-Marche	1.123	20
	Auguaise	266	26
	Bonsmoulins	369	20
	Bonnefoi	293	20
	Bréthel	152	30
	Chapelle-Viel (La)	280	30
	Fay	276	25
	Ferrière-au-Doyen (La)	506	22
	Genettes (Les)	306	20
Suite de Moulins-la-Marche.	Mahéru	614	20
	Ménil-Bérard (Le)	165	30
	Notre-Dame-d'Aspres	419	23
	Saint-Aquilin-de-Corbion	277	16
	Saint-Hilaire-sur-Rîle	353	30
	Saint-Martin-d'Aspres	477	23
	Saint-Martin-des-Pézerits	276	17
	St-Pierre-des-Loges	420	35
Nocé, 13 communes, 9.189 habitants.	Nocé	1.561	20
	Berd'huis	830	27
	Colonard	611	15
	Corubert	214	17
	Courcerault	614	13
	Dancé	634	26
	Préaux	1.332	27
	St-Aubin-des-Grois	191	23
	Saint-Cyr-la-Rozière	1.024	27
	Saint-Jean-de-la-Forêt	474	18
	St-Maurice-sur-Huîne	326	17
	St-Pierre-la-Bruyère	372	27
	Verrières	1.006	25
Pervenchères, 14 communes, 9.127 habitants.	Pervenchères	863	15
	Barville	547	18
	Bellavilliers	654	13
	Coulimer	878	8
	Eperrais	459	12
	Montgaudry	358	20
	Parfondeval	236	6
	Perrière (La)	933	18
	Pin-la-Garenne (La)	1.064	9
	St-Jouin-de-Blavou	845	10
	Saint-Julien-sur-Sarthe	1.140	15
	Saint-Quentin-de-Blavou	232	12
	Suré	719	23
	Vidai	199	16
Rémalard, 12 comm., 12.011 habitants.	Rémalard	1.798	21
	Bellou-sur-Huîne	781	25
	Boissy-Maugis	962	20
	Bretoncelles	1.879	35
	Condeau	761	35
	Condé-sur-Huîne	1.293	35
	Coulonges-les-Sablons	879	40
	Dorceau	803	27
	Madeleine-Bouvet (La)	668	35
	Maison-Maugis	240	17
	Montiers-au-Perche	1.386	30
	Saint-Germain-des-Grois	561	32
Le Theil, 10 comm., 10.618 hab.	Theil (Le)	1.051	35
	Bellou-le-Trichard	688	30
	Ceton	3.298	42
	Gémages	421	30
	Hermitière (L')	457	30
	Mâle	1.107	35
	Rouge (La)	653	32
	Saint-Agnan-sur-Erre	471	30
	Saint-Germain-de-la-Coudre	1.721	30
	St-Hilaire-sur-Erre	751	30
Tourouvre, 15 communes, 6.125 habitants.	Tourouvre	1.805	13
	Autheuil	291	12
	Beaulieu	298	28
	Bivilliers	139	8
	Bresolettes	132	15
	Bubertré	367	10
	Champs	254	8
	Lignerolles	324	7
	Moussonvilliers	479	24
	Normandel	222	23
	Poterie-au-Perche (La)	213	18
	Prépotin	228	12
	Randonnai	550	22
	Saint-Maurice-les-Chérencei	620	22
	Ventrouze (La)	203	16

III. STATISTIQUE MORALE (1)

par M. Eug. Boutmy, ancien Professeur.

Les chiffres en caractères gras inscrits dans chacune des trois petites colonnes de ce tableau indiquent le rang du département relativement à la mention devant laquelle ils sont placés.

Religion (2).

	Catholiques	397.298
	Protestants	846
	Israélites	29
	Clergé catholique	564
	Pasteurs	3
	Rabbins	»

Mouvement de la population.

	Naissances	7.242
	Mariages	2.805
	Décès	9.052
9e	Durée moyenne de la vie.	42 a. 7 m.

Instruction (3).

22e	Nombre des jeunes gens sachant lire, écrire et compter sur 100 jeunes gens maintenus sur les listes de tirage	87.1
	Nombre des établissements d'enseignement secondaire de l'État	3
	Nombre des écoles primaires (publiques ou libres)	805

Crimes contre les personnes (4).

COURS D'ASSISES.

43e	Rapport du nombre des accusés à la population.	1 sur 19.626 hab.
	Nombre total des accusés	20

Infanticides.

7e	Rapport du nombre des infanticides à celui des enfants naturels	1 sur 82,25
	Nombre total	4

Suicides.

29e	Rapport des suicides au chiffre de la population	1 sur 6.886 hab.
	Nombre total	57

Crimes contre les propriétés.

39e	Rapport du nombre des accusés à la population	1 sur 16.355 hab.
	Nombre total	24

Tribunaux correctionnels.

56e	Nombre des affaires	1.205
	Nombre des prévenus	1.383
	Nombre des condamnés	1.292

Procès.

	Affaires civiles (5)	1.399
	Affaires commerciales (6)	1.215
39e	Faillites (7)	36

Paupérisme.

30e	Rapport des indigents au chiffre de la population	1 sur 36 hab.
	Nombre total	10.800
	Bureaux de bienfaisance	124
	Hôpitaux et hospices	11
	Aliénés à la charge du département	376
	Sociétés de secours mutuels	16

Contributions directes (8).

22e	Foncière	2.431.512
	Personnelle et mobilière	474.056
	Portes et fenêtres	344.776

(1) Les chiffres contenus dans ce tableau sont empruntés, pour la plupart, à l'*Annuaire statistique de la France* (1878), publié par le ministère de l'agriculture et du commerce, ou calculés d'après des données puisées dans cet ouvrage.

(2) Ces chiffres sont antérieurs au recensement de 1876, qui a négligé ce point de vue.

Culte catholique. — Évêché à Sées, suffragant de la métropole de Rouen. Le diocèse de Sées, qui comprend le département tout entier, compte 45 cures, 468 succursales et 168 vicariats rétribués par l'État. Les congrégations et communautés religieuses établies dans ce département étaient, avant 1880, au nombre de 27 : 4 pour les hommes et 23 pour les femmes.

(3) Le département relève de l'académie de Caen. Lycée à Alençon; collèges communaux à Argentan, à Domfront et à Sées; 2 établissements libres pour l'enseignement secondaire. École normale d'instituteurs primaires à Alençon et une autre d'institutrices à Argentan. Au point de vue du nombre d'élèves inscrits dans les écoles primaires de 6 à 13 ans, sur 100 enfants recensés, le département de l'Orne occupe le 4.e rang. Le même département occupe le 70e rang d'après le nombre d'enfants présents à l'école par 10,000 habitants.

Caractère, mœurs, langage. — On reprochait jadis aux habitants de ce département, surtout à ceux des campagnes, d'être crédules, superstitieux, chicaneurs, dépourvus de bonne foi, plus soumis aux pratiques du culte qu'aux préceptes moraux, opiniâtres, entêtés, aveuglés par une routine paresseuse. Aujourd'hui, la plupart de ces défauts ont disparu, et l'on reconnaît à cette population de réelles vertus : beaucoup de patience, de résignation et de sobriété, un amour vrai et profond du sol natal. Elle commence à perdre ses habitudes routinières, bien que les paysans de l'Ouest se fassent encore remarquer par un ton brusque et dur et une défiance qui leur fait repousser le commerce des étrangers. Les cantons de l'est et du sud présentent des mœurs et des habitudes beaucoup plus hospitalières; le peuple y est actif, industrieux et brave, ami de la propreté et des plaisirs honnêtes, plus dévot que pieux, soumis aux lois et fidèle à sa parole, mais, lui aussi, trop prévenu contre les innovations. Dans ces cantons, l'instruction est plus répandue et l'aisance est plus générale. Dans les villes, les mœurs sont plus douces; les populations y sont actives, laborieuses et relativement éclairées. Le langage est le français que l'on y parle avec un accent lent et cadencé, particulier aux habitants de notre ancienne province de Normandie.

(4) Au point de vue judiciaire, le départemnt de l'Orne ressortit à la cour d'appel de Caen. Alençon est le siège de la cour d'assises. Chaque chef-lieu d'arrondissement possède un tribunal de première instance; celui d'Alençon est divisé en deux chambres. Des tribunaux de commerce sont établis à Alençon, à Flers, à Argentan, à Vimoutiers et à Laigle. Alençon, Vimoutiers, Flers, Tinchebrai et La Ferté-Macé possèdent des conseils de prud'hommes.

(5) Ce chiffre indique le nombre des affaires civiles terminées pendant l'année.

(6) Ce chiffre comprend les affaires contentieuses à juger pendant l'année.

(7) Terminées pendant l année.

(8) Trésorier-payeur général à Alençon ; receveur particulier dans chaque chef-lieu d'arrondissement; 78 percepteurs.

BIBLIOGRAPHIE

1589. Reddition et prise de la ville et château d'Alençon, par Mgr le duc de Mayenne. In-12.

1594. La réduction de Carentan. In-8°.

1620. Histoire des pays et comtés de Perche et duché d'Alençon, par *Gilles Bry*. In-4° (nouv. éd. avec add. en 1621).

1671. Description de l'abbaye de La Trappe, par *F. des Avaux*. In-12.

1683. Description de l'abbaye de La Trappe, par *T. Desmarres*. In-12.

1700. Carte très particulière et exacte de l'abbaye de La Trappe, par *de La Salle*. Demi-feuille.

1708. Description des plan et relief de l'abbaye de La Trappe, par *F. Pacôme*. In-4°.

1746. Dissertation sur l'histoire du diocèse de Sais (Sées), par l'abbé *Esnault*. In-12.

1787. Mémoire historique sur la ville d'Alençon, par *P.-J. Odolant-Desnos*. 2 vol. in 8°.

..... Mémoire historique de la ville et domaine de Domfront, par *Thébaut de Champussais*.

1801. Description abrégée du département de l'Orne, par la Société littéraire d'Alençon. In-8°.

1802. Statistique du département de l'Orne, par *La Magdeleine*. In-8°.

1803. La chorographie du 4e arrondissement de l'Orne ou de la sous-préfecture de Mortagne, par *Delestang*. In-8°.

1805. Histoire d'Alençon, par *Dubois*. In-8°.

1805. Histoire d'Alençon an XIV (1805), par *Gautier*. In-8°. — Supplément in-8° en 1821.

1806. Histoire de Domfront, par *Levayer de La Tournerie*. In-12.

1808. Annuaire historique, statistique et administratif du département de l'Orne, par *L.-Fr. Dubois*. 5 vol. in-12, de 1808 à 1812.

1810. Statistique de la ville et arrondissement de Mortagne, par *Delestang*. In-8°.

1812. Statistique de l'Orne, par *Peuchet* et *Chanlaire*. In-4°.

1813. Dissertation sur le camp de Châtellier, près Sées, par *L. Dubois*. In-8°.

1823. Recherches historiques sur la ville, les évêques et le diocèse de Sées, par *Demaurey d'Orville*. In-8°.

1823. Description du bocage percheron, par *Durcau de La Malle*. In-8°.

1825. Vues pittoresques du Perche et du comté d'Alençon, avec texte historique, par *Patu de Saint-Vincent*. In 4°.

1827. Essai sur l'histoire et les antiquités de la ville et arrondissement de Domfront, par *Caillebotte*. In-18, 3e éd. (la 1re est de 1807).

1832. Recherches historiques sur les châteaux de Villebon, de Mortagne, etc., par *J.-L.-F. Thomassu*. In-8°.

1834. La Trappe mieux connue, etc. In-8°, avec portrait et fac-similés.

1834. Description géographique du département de l'Orne, par *Jos. Odolant-Desnos*. 1 vol. in-8° (France, par *Loriol*).

1836. Essai sur l'histoire et les antiquités d'Argentan, par *L.-J. Chrétien*. In-8°, fig.

1838. Antiquités et chroniques percheronnes, par *L.-J. Fret*, 3 vol. in-8°.

1841. Histoire de la ville de Laigle, par *Gabriel Vaugeois*. In-8°, fig.

..... Antiquaire de la ville d'Alençon, par *Chanfailly*. Brochure in-12.

1842. Histoire du collège d'Alençon, par *Léon de La Sicotière*. In-8°.

1843. Notice topographique et médicale sur les eaux minérales de Bagnoles, par *L. D.* In-8°.

1843. Mémoire pour servir à l'histoire de l'église de Sées. In-4°.

1845. Le département de l'Orne, archéologique et pittoresque, par MM. *Léon de La Sicotière* et *A. Poulet-Malassis*. 1 vol in-f°, avec planches.

1846. Histoire d'Argentan et de ses environs, par *J.-A. Germain*. 1 vol. in-8°.

1847. Excursions à Saint-Léonard-des-Bois et Saint-Céneri-le-Gérei, par *Paul Delamalle*. In-12.

1851. Précis historique de plusieurs localités du département de l'Orne, par *Edmond de Manne*. 1 vol. in-8°.

1854. Guide du voyageur à Alençon. In-12.

1855. Histoire de Flers, ses seigneurs, son industrie, par le comte *H. de La Ferrière-Percy*. In-8°.

1858. Histoire du canton d'Athis et de ses communes, par le comte *H. de La Ferrière-Percy*. In-8°.

1858. Guide du voyageur à Bagnoles-les-Eaux, par *A.-R. de Liesville*. In-12.

1860. Bagnoles-les-Bains et ses environs, vues dessinées d'après nature et lithographiées, par *J. Tirpenne*. 1 vol. in-f°.

1860. Histoire de la commune du Sap, descriptions topographiques, statistiques, chronologiques, etc. In-12.

1861. Mémoires historiques sur la ville d'Alençon et sur ses seigneurs, par MM. *Léon de La Sicotière* et *Odolant-Desnos*. Nouvelle édition. In-8°.

1861. Notes statistiques sur le département de l'Orne, par M. *Léon de La Sicotière*. In-8°.

1862. Histoire du bourg d'Écouché, par *Alf. De Caix*. 1 vol. in-8°.

1865. Le château des Yveteaux, ses jardins, ses seigneurs, par *V. Choisy*. Brochure in-8°.

1865. De la valeur thérapeutique des eaux de Bagnoles, précédé d'un examen de leurs propriétés physiques et chimiques, par le docteur *L. Bignon*. In-12.

1865. Saint-Céneri-le-Gérei, ses souvenirs, ses monuments, par l'abbé *P...* 1 vol. in-12.

1866. Itinéraire général de la France, par *Ad. Joanne* : la Normandie. 1 fort vol. in-18.

1867. Fragments historiques sur le Perche (Orne). Statistique par communes et par ordre alphabétique, par *J.-F. Pitard*. 1 vol. grand in-8°.

1867. Archéologie percheronne. Découverte d'une villa romaine à Saint-Ouen-de-la-Cour, près Bellême, par le docteur *Josset*. Brochure in-16.

1868. Histoire de la ville de Domfront, par *F. Liard*. In 8°.

1869. Esquisses historiques sur quelques localités de la Normandie : Orne, Calvados, Manche, par *E.-D. de Manne*. In-8°.

1872. Vie des saints du diocèse de Sées, par l'abbé *Blin*. 2 vol. in-8°.

1875. Petite géographie du département de l'Orne, par *Gauthier*. (Collection Levasseur). In-12.

1878. Les pierres tombales de Notre-Dame-sur-l'Eau, par *L. Blanchetière*. In-18.

1879. Domfront, son siège, sa capitulation, par *H. Sauvage*.

1879. Du culte de saint Ortaire, dans le diocèse de Sées, par *V. Brunel*. In-8°.

1882. Petite géographie du département de l'Orne, par *J.-L.-C. Renaudin*. In-8°.

Annuaires du département de l'Orne.

Mémoires de la Société des antiquaires de Normandie. — Bulletin monumental de M. *de Caumont*.

Cartes de Normandie de *Cassini* et de *Capitaine*.

Voir les feuilles 44, 45, 46, 61, 62, 63, 78, de la grande *Carte* de France dite de l'*État-Major*, publiée par le Dépôt de la Guerre.

Cartes du département de l'Orne, par *Dufour*, *Frémin Charle*, *Donnet* et *Ad. Jaanne*.

Paris. — Imp. Ve P. LAROUSSE et Cie, 19, rue Montparnasse. — JULES ROUFF, ÉDITEUR.

DÉPARTEMENT DE L'ORNE PAR V.A. MALTE-BRUN

Explication des Signes

- CHEF-LIEU DE DÉPART.
- CHEF-LIEU D'ARROND.
- Chef-lieu de Canton
- Commune
- Evêché
- Route Nationale
- Route Départementale
- Chemin Vicinal
- Canaux et Rivières
- Limite de Département
- Limite d'Arrondissement
- Limite de Canton
- Les chiffres indiquent les hauteurs au-dessus du niveau de la mer.

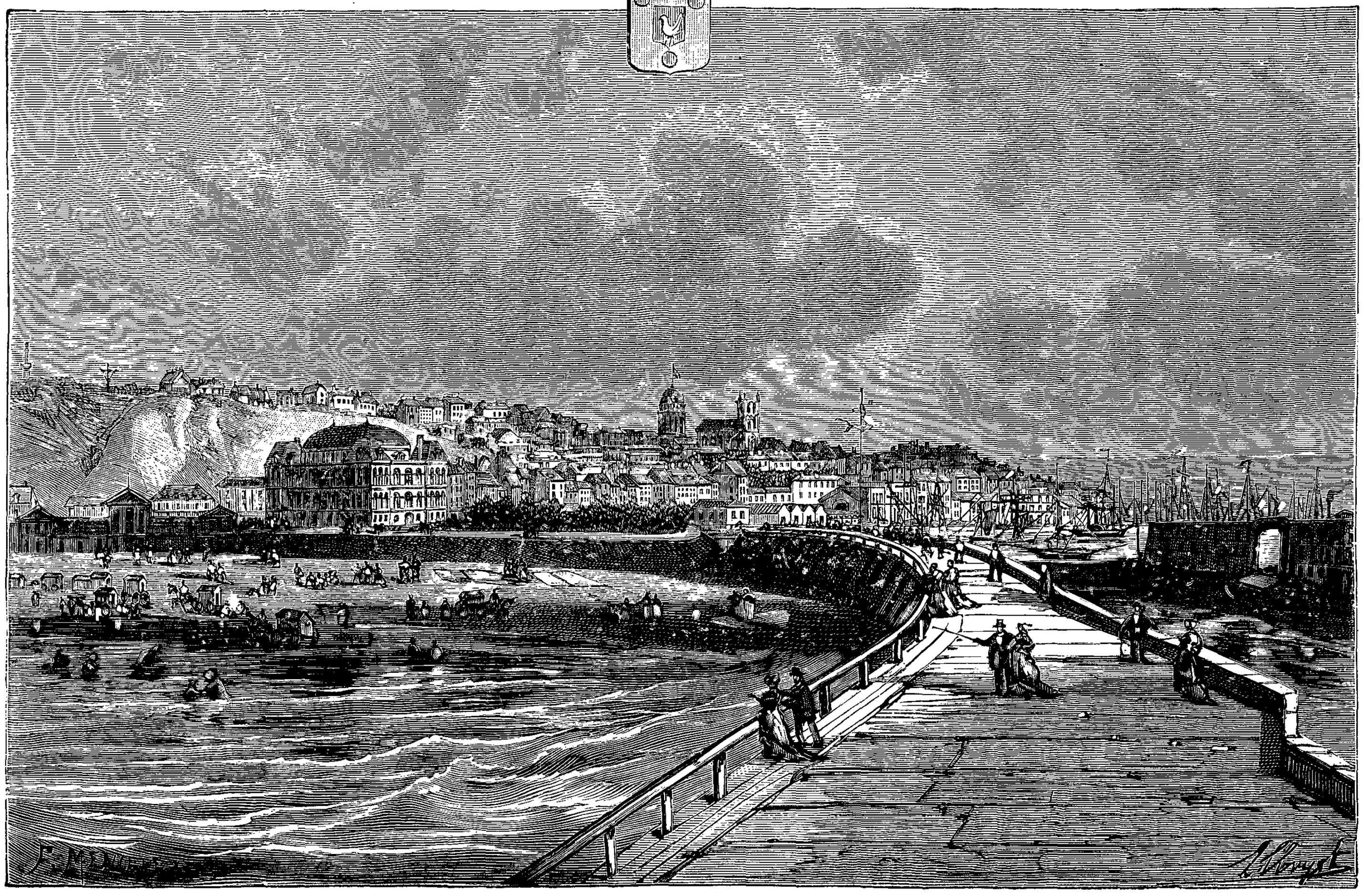
Échelle au 425.000me
0 5 10 20 Kil.

PLAN D'ALENÇON

Légende
Préfecture
Hôtel de Ville
Notre-Dame
Tribunaux
Hôpital Général
Halle aux grains
Lycée

Échelle au 20.000me
0 300 200 400M

Gravé par Erhard, 8 rue Nicole, Paris
J. Rouff, Éditeur, 14, Cloitre St Honoré.
Imp. Erhard.



BOULOGNE

1. — Pas-de-Calais.

PAS-DE-CALAIS

Chef-lieu : ARRAS

Superficie : 6,605 kil. carrés. — Population : 793,140 habitants.
6 Arrondissements. — 44 Cantons. — 904 Communes.

DESCRIPTION PHYSIQUE ET GÉOGRAPHIQUE

Situation, limites. — Le département du Pas-de-Calais est un des départements maritimes de la région septentrionale de la France; il a été formé en 1790 de la plus grande partie de la province d'Artois et des petits pays du Calaisis, du Boulonais et de l'Ardrésis qui dépendaient de la basse Picardie. Ses limites sont : au nord, le détroit du pas de Calais, auquel il doit son nom; à l'ouest, la Manche, qui baigne le pied des hautes falaises de ses côtes; au sud, le département de la Somme; à l'est, celui du Nord, qui le sépare de la Belgique.

Nature du sol, montagnes, côtes. — Le sol de ce département est généralement très plat, si l'on en excepte toutefois une petite chaîne de collines qui remonte d'Abbeville au delà de Boulogne et vient se terminer au cap Gris-Nez; cette chaîne de collines, qui prend le nom de collines de l'Artois et dont l'élévation ne dépasse pas 212 mètres, détermine la ligne de faîte ou de partage des bassins de la Manche et de la mer du Nord. Elle coupe le département en deux parties à peu près égales et le partage ainsi entre deux pentes générales : l'une à l'est et au nord-est, dirigeant ses eaux vers la mer du Nord; l'autre au nord-ouest et à l'ouest, dirigeant ses eaux vers la Manche. C'est dans l'arrondissement de Boulogne que l'on rencontre les points les plus élevés du département; la colline qui domine, au sud, la commune de Long-Fossé a 212 mètres d'altitude; à l'ouest de Desvres, une autre compte 207 mètres et, près de Colomby, 203 mètres.

Le pays situé à l'est de Calais et d'Ardres est très marécageux; mais il est drainé par des canaux appelés *watergands*.

Le sol du département est généralement fertile; on le divise, d'après sa nature, en : pays de bruyères ou de landes, 18,000 hectares; sol de riche terreau, 150,000 hectares; sol calcaire, 170,000 hectares; sol de gravier, 60,000 hectares; sol pierreux, 175,000 hectares; sol sablonneux, 80,000 hectares. Sur certaines parties de la côte, dont l'étendue approximative est de 65 kilomètres sur la Manche et de 45 kilomètres sur la mer du Nord, on rencontre des dunes ou buttes de sables mobiles, qui, dans les premiers temps, avaient englouti plusieurs hameaux et comblé ou envahi quelques ports, ceux d'Ambleteuse et de Wissant, par exemple; mais on a essayé de contenir ces masses menaçantes par des travaux d'art, des plantations d'arbres verts et des semis d'oyats. Le cap Gris-Nez et le cap Blanc-Nez, derniers contreforts des collines de l'Artois, marquent les deux points saillants de cette côte. Le cap Gris-Nez (*Craigh-Ness* ou *cap des Rochers*) est le point de la France le plus rapproché de l'Angleterre; il marque la séparation de la Manche et de la mer du Nord, et son altitude est de 50 mètres. Le cap Blanc-Nez (*Black-Ness* ou *cap Noir*) est à 10 kilomètres au nord-ouest du précédent, sur la mer du Nord; il forme un groupe de belles falaises d'une altitude de 134 mètres, s'élevant à pic sur une plage nue et sablonneuse. Tous deux sont surmontés par des phares.

Hydrographie. — Nous avons dit que la ligne de faîte des bassins de la Manche et de la mer du Nord traverse le département et le partage en deux grands bassins hydrographiques; au premier appartiennent la Liane, la Canche, l'Authie (celle-ci formant en grande partie la limite du département et de celui de la Somme); au second, la Scarpe, la Lys et l'Aa. Tous ces principaux cours d'eau, excepté la Liane, sont navigables en partie.

La Liane prend sa source à Lottinghem et à Quesques (canton de Desvres), passe à Boulogne, dont elle forme le port, avant de se jeter dans la Manche, après un cours d'environ 48 kilomètres.

La Canche prend sa source à Gouy-en-Ternois (canton d'Aubigny); elle passe à Hesdin, à Montreuil, à Étaples et se jette dans la Manche par un vaste estuaire, après avoir reçu la Ternoise, la Planquette et l'Huitrépin. On évalue son cours à 95 kilomètres, dont 16 sont navigables.

L'Authie naît près du village du même nom, dans le département de la Somme, entre dans celui du Pas-de-Calais, à Wavans, leur sert de limite pendant environ 44 kilomètres, en arrosant Auxy-le-Château, Dampierre, Nampont, et, après un cours d'environ 105 kilomètres, se jette dans la Manche, près de Groffliers. Il est question d'établir à son embouchure un port de refuge.

La Scarpe n'appartient au département que pour la partie supérieure de son cours ; elle a l'une de ses sources à Montenescourt, dans l'arrondissement d'Arras, passe à Aubigny, Arras, Vitry et entre dans le département du Nord, à quelque distance de Corbehem, pour aller se jeter dans l'Escaut, à Mortagne, après un cours de 110 kilomètres.

La Lys prend sa source dans le département, au village de Lysbourg, et passe à Verchin, à Thérouanne, à Aire, à Saint-Venant; alors elle traverse le département du Nord, les provinces belges de Flandre orientale et occidentale, pour se joindre à l'Escaut, à Gand, après un cours de 205 kilomètres; elle reçoit dans le département du Pas-de-Calais la Clarence et la Lawe, petite rivière de 45 kilomètres de cours, qui passe à Béthune.

L'Aa naît au-dessous du village de Bourthes et traverse, dans le département, Fauquembergues, Lumbres, Hallines, Wizernes et Saint-Omer, où il devient navigable, avant d'entrer dans le département du Nord. Il reçoit la Hem.

La Deule et la Sensée arrosent aussi le département du Pas-de-Calais; toutes deux sont canalisées dans la dernière partie de leur cours. Mais ce qui contribue encore à faire de ce département un des mieux partagés de la France sous le rapport hydrographique, ce sont les nombreux canaux qui le sillonnent; les principaux sont : ceux de Saint-Omer à Calais (30 kilomètres), de Neuf-Fossé ou d'Aire à Saint-Omer, d'Ardres, de Marck et de La Bassée qui communiquent avec les canaux du département du Nord (voyez ce département). Le canal de Neuf-Fossé, qui va de Saint-Omer à Aire et a été exécuté sur les plans de Vauban, joint la Lys à l'Aa ; la longueur de ce canal est de 17 kilomètres. Il établit une communication directe entre les villes maritimes de Calais, Gravelines et Dunkerque et sert de ligne de défense entre Saint-Omer et Aire. Tous ces canaux offrent à la navigation intérieure un développement d'environ 175 kilomètres. Plusieurs autres sont en construction.

Ces canaux ont une extrême importance commerciale, qui s'accroîtra encore quand on aura appliqué partout le halage à vapeur.

Le mouvement de la navigation sur les canaux de Neuf-Fossé et d'Aire à La Bassée est estimé annuellement à 14,000 bateaux, transportant 2,100,000 tonnes de marchandises.

C'est dans l'ancienne province d'Artois, dont est formé le Pas-de-Calais, que furent, pour la première fois en France, pratiquées ces *fontaines jaillissantes* ou *puits forés* qui reçurent le nom de *puits artésiens*. Le plus ancien dont la date soit certaine a été construit en 1126 à Lillers, en Artois, dans l'ancien couvent des Chartreux. Le plus profond est situé entre Béthune et Aire ; ses eaux jaillissent à 2 mètres 6 centimètres de haut, après avoir parcouru un trou de sonde de 150 mètres de profondeur.

Les étangs et les marais ont été en grande partie desséchés, ou bien leurs eaux sont habilement conduites dans les canaux voisins.

Voies de communication.—Les moyens de communication intérieure sont nombreux dans ce département ; il compte 12 routes nationales, offrant un développement de 684 kilomètres ; les routes départementales et les chemins vicinaux d'intérêt commun, réunis aux chemins vicinaux de grande communication, ont une longueur de 4,972 kilomètres, et les chemins vicinaux ordinaires ont 7,011 kilomètres. Plusieurs autres chemins vicinaux sont projetés ou en construction.

Le département est traversé par un grand nombre de chemins de fer qui appartiennent ou sont exploités par la Compagnie du Nord, les principaux sont :

1° La ligne de Paris à Boulogne et Calais, par Amiens; elle pénètre dans le département entre Rue et Verton, passe aux stations de Verton (216 kilomètres de Paris), Saint-Josse, Étaples, Neufchâtel, Hesdigneul, Pont-de-Briques, Boulogne (254 kilomètres), Wimille, Marquise-Rinxent, Caffiers, Frethum, Saint-Pierre-lès-Calais, Calais (297 kilomètres).

2° La ligne de Paris à Arras, Calais et Dunkerque,

par Hazebrouck ; elle entre dans le département près d'Achiet, passe aux stations de : Achiet (174 kilomètres de Paris), Boileux, Arras (192 kilomètres), Farbus-Vimy, Lens, Bully-Grenay, Nœux, Béthune (230 kilomètres), Fouquereuil, Chocques, Lillers, Aire (249 kilomètres), Saint-Omer (285 kilomètres), Watten-Éperlecques, Audruick, Ardres, Saint-Pierre-lès-Calais, Calais (297 kilomètres).

3° La ligne d'Étaples à Arras, par Montreuil (238 kilomètres de Paris) et Saint-Pol (230 kilomètres).

4° La ligne d'Abbeville à Béthune, par Auxy-le-Château et Saint-Pol.

5° La ligne d'Arras à Doullens et de Frévent à Bouquemaison (Somme), par Beaumetz-les-Loges.

6° La ligne de Boulogne à Saint-Omer, par Samer et Lumbres.

7° La ligne de Watten à Gravelines, qui n'a dans le département que la station de Saint-Omer.

8° La ligne de Calais à Dunkerque, par Saint-Pierre, Marck, Pont-d'Oye et Gravelines.

9° La ligne de Béthune à Lille et de Bully-Grenay à Violaines, par Beuvry et Cuinchy.

10° La ligne d'Arques à Armentières, par Aire et Saint-Venant.

11° La ligne de Béthune à Lens, Douai, Lille et Cambrai, par Billy-Montigny, Hénin, Liétard et Carvin.

12° La ligne de Lens à Saint-Pol ; stations : Bully-Grenay, Sains-Bouvigny, Hersin-Coupigny, Barlin, Ruit-Haillicourt, Bruay, Houdain, La Comté-Ourton, Diéval, Brias.

13° La ligne d'Achiet à Bapaume et à Marcoing, par Bihucourt, Bapaume, Frémicourt, Havrincourt, etc.

14° La ligne de Boisleux à Marquion, par Boyelles, Saint-Léger, Croizilles, Écoust-Saint-Mein, Quéant et Inchy.

15° La ligne de Hénin-Liétard à Don-Sainchin, par Harnes, Courrières et Carvin.

Plusieurs lignes sont (1879) en construction ; citons celles : de Lens à Armentières, d'Anvin vers Calais, de Velu-Bertincourt à Saint-Quentin.

Les lignes concédées ou à construire sont les suivantes : d'Hazebrouck à Templeuve, d'Avesnes-le-Comte à Savy-Berlette, de Fléchinelle à Anvin.

En 1877, la longueur des chemins de fer d'intérêt général exploités était de 522 kilomètres, et celle des lignes en construction ou à construire était de 301 kilomètres.

Les deux principales voies de communication extérieure sont celles de Boulogne à Folkestone et de Calais à Douvres, reliant la France à l'Angleterre.

Climat. — Le département du Pas-de-Calais appartient à la région du climat séquanien ; il doit à sa position maritime, sur un détroit ouvert aux vents d'ouest, une température extrêmement variable. Durant toutes les saisons de l'année, le froid et le chaud s'y succèdent d'un moment à l'autre, et les variations barométriques y sont fréquentes dans la même journée. Les côtes sont humides ; dans les plaines et dans les vallées, la température est généralement plus chaude de 2 ou 3 degrés que dans les endroits plus élevés. A Arras, la température moyenne de l'année est de 2 degrés plus basse qu'à Paris. Les vents dominants sont au printemps ceux de nord-est et d'est, et en automne ceux d'ouest et de sud-ouest. Ces derniers amènent des ouragans ; ils commencent avec le flux et finissent avec le reflux ; ils causent chaque année sur les côtes de grands sinistres.

Productions naturelles. — Le sol du département repose sur des terrains calcaires, siliceux et des marnes gypsifères ; la craie se rencontre dans les vallées et le long des cours d'eau. Les richesses minérales consistent principalement en importants gisements de houille se rattachant aux grands bassins de Mons, de Valenciennes et d'Hardinghem, en pierres calcaires, marbres, grès, pierres à fusil, marne et argile à poterie. On rencontre aussi des géodes qui renferment des améthystes et du cristal de roche. Les tourbières, dont le nombre dépasse 60 et qu'on rencontre principalement dans les vallées de la Scarpe et de l'Aa, sont exploitées en grand et forment un des principaux revenus de l'exploitation minérale du département ; la tourbe s'extrait à la drague et se façonne au moule.

On trouve des sources minérales à Saint-Pol, à Boulogne, à Saint-Georges, à Fruges, à Collines et à Recques.

Le règne végétal n'offre rien de bien remarquable ; les végétaux sont à peu près les mêmes que ceux que l'on rencontre dans les autres départements du Nord. Ainsi les céréales de toute nature y sont très abondantes, et leur production dépasse les besoins de la population. On cultive des légumes estimés dans l'arrondissement de Saint-Omer ; le

scourgeon (espèce d'orge propre à la fabrication de la bière) des environs d'Arras est fort recherché. La betterave (15,000 hectares) et les plantes oléagineuses sont cultivées en grand. Le tabac est cultivé dans les arrondissements de Montreuil, de Saint-Pol et de Saint-Omer. Le chêne, le charme et le bouleau sont les essences dominantes des forêts des arrondissements de Montreuil et de Saint-Omer, tandis que le long des côtes les semis d'oyats et les plantations de pins maritimes arrêtent les sables des dunes. Les arbres fruitiers, mais surtout les arbres à cidre, ornent les vergers ; le chanvre, le lin, le colza et l'œillette se disputent les environs des centres de population. Le règne animal est ici représenté par les espèces communes à la France. La race des bêtes à cornes y est médiocre ; cependant on fait cas des veaux, qui sont recherchés pour la boucherie ; les ânes sont d'une belle espèce ; les chevaux du Boulonais sont estimés pour le trait ; les brebis et les béliers à longue laine ont été introduits dans le département du Pas-de-Calais depuis l'année 1778 ; aussi la race ovine y est-elle très perfectionnée. Les forêts contiennent quelques sangliers ; les lièvres et les lapins y sont communs. On y rencontre quelques animaux carnassiers ou nuisibles ; tels sont : le loup, qui est rare ; le blaireau, le renard, la belette, la fouine, le putois, l'écureuil ; enfin la loutre se montre sur le bord des cours d'eau. Les rivières sont poissonneuses ; on estime les truites de la Canche ; sur les côtes on pêche le cabillaud, le merlan, le hareng et le maquereau. Tous les poissons plats, raies, soles, turbots, abondent. Le homard et la langouste se pèchent sur les côtes de Boulogne et de Calais. L'exploitation des huîtrières a fait de notables progrès dans ce département; mais ces huîtres sont moins recherchées des amateurs que celles que l'on pêche sur les côtes normandes.

Industrie agricole, manufacturière et commerciale. — La superficie du département, qui est de 660,563 hectares, se partage en superficie bâtie et voies de communication, 85,341 hectares, et en territoire agricole, 575,222 hectares. Ce dernier est lui-même subdivisé en : céréales, 278,388 hectares ; farineux, 27,646 hectares ; cultures potagères et maraîchères, 10,666 hectares ; cultures industrielles, 68,457 hectares ; prairies artificielles, 45,150 hectares ; fourrages annuels, 16,517 hectares ; autres cultures, 45,024 hectares ; bois et forêts, 34,835 hectares ; prairies naturelles et vergers, 24,846 hectares ; pâturages et pacages, 11,363 hectares ; terres incultes, 12,330 hectares.

La fabrication du sucre de betterave doit être citée au premier rang de l'industrie du pays ; elle occupe près de cent fabriques (98) ; viennent ensuite : celle de la bière, plus de 500 brasseries ; celle du papier et du carton, 16 établissements, et les fabriques de produits chimiques, 24 établissements. Des mines de Lens, de Bully-Grenay, de Nœux, de Bruay et de Marles, les plus importantes du département, on extrait de la houille en grande quantité ; il existe plusieurs hauts fourneaux et fonderies et divers ateliers de construction pour les machines à vapeur ou les instruments aratoires. Ceux de Marquise tiennent un des premiers rangs dans la France du Nord. La fabrication de la dentelle est généralement répandue à Arras ; celle des tulles occupe une grande partie de la population de Boulogne, de Saint-Pierre et de Calais, et dans l'arrondissement de Béthune on s'occupe de la fabrication des toiles ainsi que de la filature du lin (16 établissements) ; le pain d'épice d'Arras est renommé. L'industrie et le commerce du département s'exercent encore sur tout ce qui intéresse l'armement maritime et sur un grand nombre d'articles variés, et, outre les établissements dont nous avons déjà parlé, on y trouve encore des tuileries, des amidonneries, des moulins à poudre, à huile, à scier le marbre, des manufactures de pipes de terre fort estimées, des savonneries, des genièvreries, des tanneries et des verreries.

Le département a trois ports de mer : Boulogne, Calais, Étaples ; d'autres, autrefois florissants : Wissant, Wimereux, Ambleteuse, sont aujourd'hui abandonnés ou ensablés. Le mouvement annuel des trois premiers, entrée et sortie, est en moyenne d'environ 5,800 navires, jaugeant 1,100,000 tonneaux. Sur ce nombre on peut compter environ 800 navires français.

Boulogne et Calais sont représentés dans ces nombres pour les 17/20^{mes}. Calais reçoit annuellement 360 navires à vapeur français et 1,500 étrangers. Boulogne et Calais, qui servent de trait d'union entre la France et l'Angleterre, font un grand commerce de cabotage et de transit avec l'Angleterre, la Hollande, la Suède et la Norvège ; ils arment pour la pêche de la morue d'Islande et de Terre-Neuve, ainsi que pour celle du hareng et du maquereau. Chaque année, de grands travaux se font

dans ces ports et dans les canaux qui les relient avec le réseau navigable de France, et bientôt, peut-être, l'on verra s'opérer la jonction des rails anglais et français par l'exécution du tunnel sous-marin à travers le seuil du pas de Calais, à une profondeur de 137 mètres au-dessous du niveau de la mer.

Le nombre des foires du département est de 171; elles se tiennent dans 52 communes, dont 28 chefs-lieux de canton ou d'arrondissement.

Division politique et administrative. — Le département du Pas-de-Calais a une superficie de 6,605 kilomètres carrés et une population de 793,140 habitants; elle n'était que de 505,615 en 1801. Le chef-lieu de préfecture est à Arras; il est divisé en 6 arrondissements, 44 cantons, 904 communes. Le tableau statistique que nous donnons plus loin les fera connaître.

Il fait partie de la région agricole du nord de la France.

Il forme le diocèse d'un évêché, suffragant de l'archevêché de Cambrai, dont le siège est à Arras.

Arras possède un grand et un petit séminaire, et il y a dans le département 8 cures de première classe, 40 de seconde, 598 succursales et 55 vicariats.

Les protestants ont à Arras une église, et dans le département trois temples qui dépendent du consistoire de Lille.

Le Pas-de-Calais appartient au 1er corps d'armée, dont le quartier général est à Lille; il en forme les 5e, 6e et 7e divisions; il comprend les 5e, 6e, 7e régiments de l'armée territoriale (Arras, Béthune, Saint-Omer). Arras possède une école et une direction du génie; il y a une poudrerie nationale à Esquerdes, et l'on compte dans le département neuf places fortes, dont les principales sont: Saint-Omer, Calais, Béthune et Aire.

La compagnie de gendarmerie nationale appartient à la 1re légion (Lille).

Au point de vue de la circonscription maritime, Calais et Boulogne sont des quartiers maritimes du sous-arrondissement de Dunkerque, qui dépend lui-même de l'arrondissement maritime de Cherbourg. Chacune de ces villes a un commissaire de la marine, un trésorier de la marine et une école d'hydrographie.

Le Pas-de-Calais dépend de l'arrondissement minéralogique de Lille, région du Nord-Ouest; de la 2e inspection des ponts et chaussées (Lille), et il se rattache à la 7e conservation forestière.

Les six tribunaux de première instance des six chefs-lieux d'arrondissement, ainsi que les tribunaux de commerce de Saint-Omer, de Boulogne, de Calais et d'Arras, sont du ressort de la cour d'appel de Douai.

Le Pas-de-Calais dépend de l'académie universitaire de Douai; on y compte un lycée, à Saint-Omer; 4 collèges communaux, 20 institutions secondaires libres et plus de 1,500 écoles primaires.

Il y a un inspecteur de la culture des tabacs à Arras, et à Boulogne une inspection des douanes.

Le nombre des perceptions de finance est de 112.

Les contributions et le revenu public atteignent 58,000,000 de francs.

HISTOIRE DU DÉPARTEMENT

L'histoire de ce département est toute dans son nom : Pas-de-Calais, passage de Calais; c'est de là qu'on *passe* le plus aisément du continent dans cette grande île voisine qui s'allonge, jalouse et fière, en face de nos côtes. Pas de Calais, c'est le nom de ce canal étroit au delà duquel on aperçoit, de notre territoire, le rivage de l'Angleterre. Partout ailleurs, nos côtes se retirent devant elle, excepté pourtant la presqu'île du Cotentin (département de la Manche), qui la menace de Cherbourg. Mais Cherbourg est moins hardie; elle s'arrête à 25 lieues; Calais se pose audacieusement jusqu'à 8 lieues de la grande puissance rivale, audace tantôt glorieuse pour notre pays et tantôt fatale. Ce rivage a porté au-devant de la Grande-Bretagne tous ceux qui ont voulu l'aller chercher chez elle, depuis le conquérant des Gaules, qui, deux fois, descendit chez les Bretons d'autrefois, jusqu'à cet autre conquérant qui avait juré la ruine d'Albion, et qui, moins heureux que César, ne put donner à ses soldats la conquête qu'il leur avait montrée du doigt. Ce même rivage, en des jours de plus triste mémoire, a servi de premier marchepied à ces mêmes ennemis que jamais nous n'avons pu troubler dans le repos de leurs foyers. Trop rapproché d'eux alors, il leur offrait une prise facile, et, pour peu qu'ils étendissent le bras, ils saisissaient Calais, Boulogne et se trouvaient maîtres des poternes de la France.

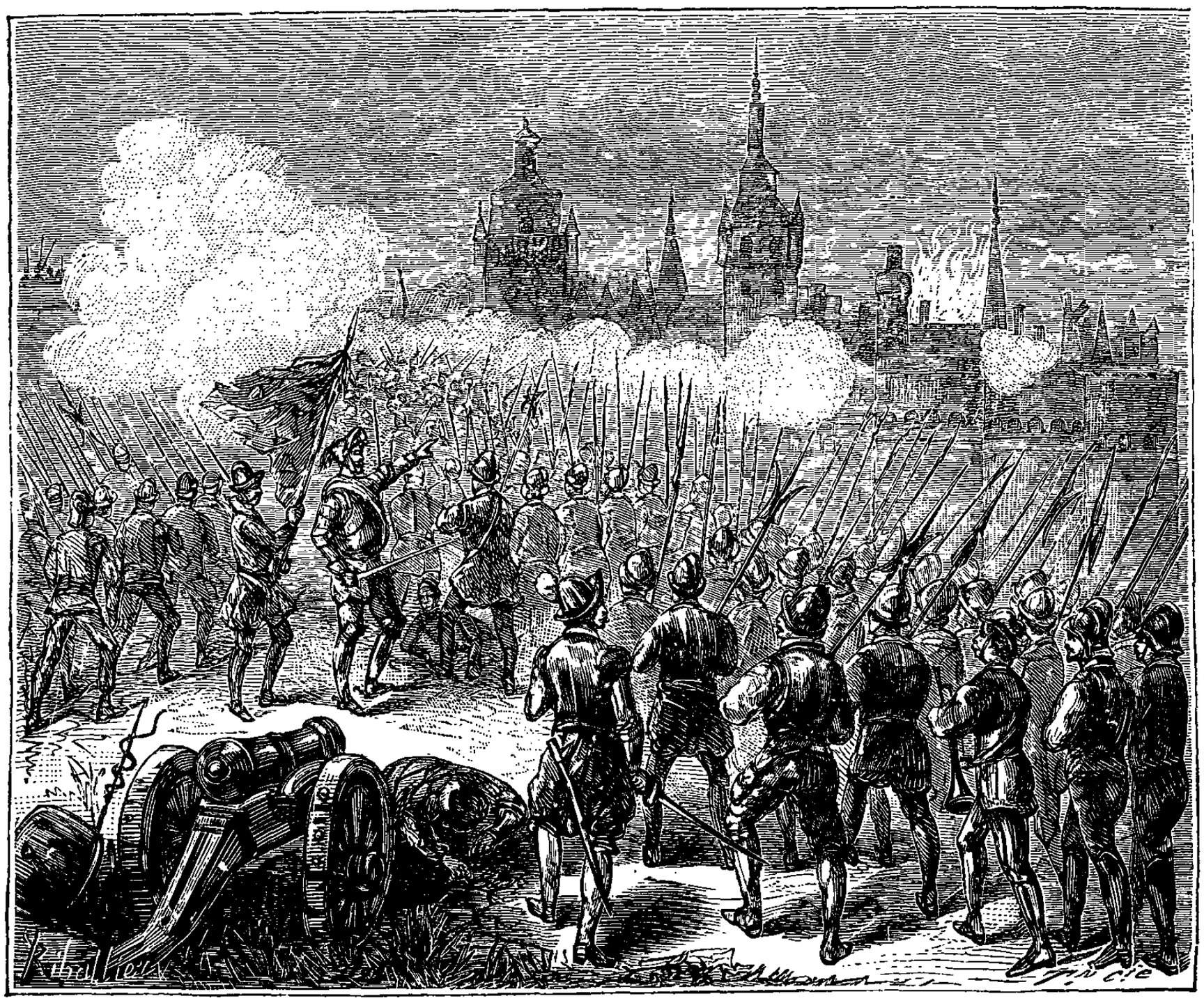
Aujourd'hui, si la paix peut enfin se maintenir dans le monde et les vieilles haines nationales s'effacer devant d'autres sentiments, nous nous féliciterons d'être aussi rapprochés d'un grand pays libre et industrieux, et d'avoir à traverser, pour débarquer à Douvres, non pas cet *Océan dissociable* dont parle Horace, mais un simple détroit dont nos paquebots rapides peuvent aisément, dans un seul jour, toucher plusieurs fois les deux bords.

La première fois qu'une armée franchit le détroit, ce fut sous Jules César. Il venait de rejeter au delà du Rhin les Germains qui menaçaient de lui disputer la Gaule; il voulut de même refouler dans la Bretagne les secours et les inspirations que les peuples gaulois recevaient de ce foyer de la religion druidique. Il s'embarqua dans le pays des Morins. Les Morins, les *Atrebates* (d'où Arras), tels étaient les peuples qui occupaient notre département et qui venaient de reconnaître, non sans une glorieuse résistance, l'empire des aigles romaines. Parti de chez eux, César reparut bientôt, vainqueur des Bretons et pourtant forcé de revenir sur ses pas; mais déjà, par les soins de Labiénus, une flotte mieux équipée se préparait à *Itius portus*, qu'on croit être aujourd'hui Wissant, et César, avec ces ressources nouvelles, fut cette fois plus heureux. A *Itius portus* fut établie une des grandes stations navales de l'empire romain.

Mais les siècles s'écoulent; Alains, Suèves, Vandales, Burgondes, franchissant le Rhin inférieur, inondent, ravagent les Belgiques et ce pays même des Morins, attribué par Honorius à la Belgique IIe. Ce torrent passe et va, bruyant et dévastateur, se perdre au loin dans les sables de l'Afrique; cependant notre province respire à peine, que déjà les Francs y pénètrent et en font une de leurs premières conquêtes. Les Mérovingiens y règnent pendant tout le cours de leur existence; comprise dans toutes les vicissitudes des partages, elle appartient au royaume de Soissons, quand les fils de Clovis, en 511, font quatre morceaux de la Gaule; plus tard, quand la division, moins arbitraire et plus réelle, en Neustrie et en Austrasie prévaut dans l'empire des Francs, elle se trouve rattachée à la Neustrie, c'est-à-dire au pays qui deviendra français, et que le cours de l'Escaut sépare de l'Austrasie, destinée à être longtemps germanique.

Alors que la dynastie carlovingienne en décadence voyait les bénéficiers retenir insolemment et transmettre à leurs héritiers des terres que les rois et les empereurs ne leur avaient point données à ces conditions, le pays des Atrebates fut un des derniers à partager le sort des autres parties de la Gaule et à sortir des mains du souverain pour passer dans celles d'un bénéficier; ce n'est qu'en 863 que Charles le Chauve l'aliéna en autorisant sa fille Judith à le porter en dot au comte de Flandre, qui en fut souverain pendant plusieurs siècles. Un mariage l'avait donc détaché de la couronne; un mariage l'y ramena. Les mariages jouaient un grand rôle dans le monde féodal. Ils rassemblaient tour à tour et séparaient les provinces, les fiefs. C'étaient bien plutôt les terres qui s'épousaient que les seigneurs et les nobles dames. Philippe-Auguste épousa (1180) la nièce du comte de Flandre, Isabelle, qui avait en dot le pays d'Artois (*Atrebatensis terra*). Ce pays n'était pas encore un comté. Il ne reçut ce titre qu'en 1238, et déjà il était séparé de nouveau de la couronne; il est vrai que c'était à d'autres conditions qu'auparavant : saint Louis venait de le donner en apanage à son frère cadet, Robert, de sorte que l'Artois fut une des premières provinces qui servirent à former cette chose toute nouvelle et pleine de si graves conséquences, les apanages, par lesquels la maison royale trouvait moyen d'établir partout ses propres membres et de former une féodalité nouvelle toute dévouée.

Grâce à son titre de frère de saint Louis, le premier comte d'Artois faillit devenir empereur d'Allemagne. Le pape lui offrait cette couronne, qu'il voulait arracher à Frédéric II. Mais les états du royaume de France répondirent « qu'il suffisoit a M. le comte Robert d'être frère du roi de France, qui étoit le plus grand prince de la terre, » et refusèrent cette offre. Ce n'est pas sur le trône impérial, mais bien tristement, loin de sa patrie, que devait mourir le malheureux Robert. Il accompagna saint Louis dans la septième croisade. Il était un des plus vaillants et des plus téméraires parmi toute cette chevalerie brillante qui fit connaître sa bravoure aux musulmans des bords du Nil. Depuis un mois, l'armée chrétienne se consumait en vains efforts pour franchir le canal d'Aschmoun, au delà duquel se riaient d'eux les musulmans, lorsqu'on trouva un gué. Robert d'Artois le passa le premier avec trois cents chevaliers seulement, malgré la défense du roi son frère. « Je vous jure sur les saints Évangiles, avait répondu le jeune imprudent, de ne rien entreprendre qu'après votre passage. » Promesse vite oubliée! A peine vit-il les Sarrasins



Prise de Calais par le duc de Guise (1558).

fuir devant lui que, transporté d'ardeur, il s'attacha à leurs pas et les poursuivit jusque dans Mansourah. Mais une fois dans cette ville, il fut cerné, écrasé sous les poutres et les pierres et succomba (1250).

Aussi brillant, aussi téméraire, aussi malheureux fut Robert II d'Artois. Armé chevalier par saint Louis, il accompagna le pieux roi, son oncle, dans cette funeste croisade de Tunis, où il recueillit son dernier soupir. On le vit ensuite, sous Philippe III et Philippe IV, aller soutenir vaillamment en Navarre, dans les Deux-Siciles, en Flandre, l'influence française, alors portée partout par des princes de la famille royale. Quand Boniface VIII excommunia Philippe le Bel, il osa, lui, déchirer la bulle pontificale, si menaçante pour l'indépendance de la France. C'est lui encore qui commandait l'armée française dans cette funeste bataille de Courtray, si fatale à la noblesse de notre pays, et qui fut cause de ce grand désastre. Ce fut une seconde édition de la Mansourah. Le sage connétable de Nesle, qui voulait le retenir, se vit accuser de trahison : « Je ne suis pas un traître, répondit froidement le prudent capitaine ; suivez-moi seulement ; je vous mènerai si avant que nous n'en reviendrons ni l'un ni l'autre. » Cette triste prédiction s'accomplit : Robert succomba, percé de trente coups de pique (1302).

Avant cette catastrophe, en récompense des services de Robert, Philippe le Bel, par *lettres royaux* du mois de septembre 1297, avrit érigé en pairie le comté d'Artois. Ce titre de pairie semblait assurer mieux que jamais la succession masculine dans ce comté, quand même il n'eût pas été généralement admis dans le droit féodal de l'époque que les femmes ne succédaient pas. Pourtant cette grave question fut résolue alors différemment. Robert II avait laissé une fille, Mahaut, et un neveu Robert. Mahaut succéda ; Robert réclama. Il fut débouté de sa demande, en 1309, par un jugement des pairs, et Mahaut non seulement demeura comtesse, mais même siégea dès lors, et plusieurs fois, dans le parlement, comme pairesse (chose toute nouvelle).

Robert ne put se résigner. Il renouvela ses protestations sous les fils de Philippe le Bel, et plus vivement encore sous Philippe de Valois. Il avait eu le tort de fabriquer de fausses lettres par lesquelles Robert II aurait fait cession de son comté à son père Philippe. Le parlement découvrit la fraude, et, à la suite d'un procès scandaleux, une certaine Jeanne Divion, complice du coupable, fut brûlée en 1331. Pour lui, il refusa de comparaître. Déjà faussaire, il se fit encore sorcier et *envoûta* le roi, c'est-à-dire qu'il fabriqua une petite image de cire représentant le roi et la perça au cœur avec une aiguille ; un homme envoûté, selon les superstitions du moyen âge, était un homme perdu. Pourtant Philppe de Valois continua de se porter fort bien, et Robert, craignant les longs bras du parlement, jugea prudent de s'en aller ailleurs. Il passa donc d'abord en Flandre, puis en Angleterre et mit le comble à ses crimes en appelant dans son pays le roi d'Angleterre, Édouard III. Ainsi cette famille d'Artois mérite le reproche d'avoir contribué à allumer ce triste incendie de la guerre de Cent ans qui devait dévorer la France.

En 1382, le comté d'Artois fut réuni à celui de Flandre, sous le fameux Louis de Male, et deux ans après, en mourant, il le laissa à Marguerite, sa fille, qui avait épousé le duc de Bourgogne, Philippe le Hardi. Quand elle mourut à son tour (1405), elle le transmit à Jean, son fils, qui avait hérité de Philippe le duché de Bourgogne, et depuis lors le comté et le duché demeurèrent réunis jusqu'à la mort de Charles le Téméraire.

A ce moment (1477), où la grande puissance des ducs de Bourgogne se trouva démembrée, l'Artois fut porté, avec la Flandre et la Franche-Comté, dans la maison d'Autriche, par le mariage de Marie de Bourgogne avec l'archiduc Maximilien, mais à la charge de l'hommage envers la France. Bien plus, par le désastreux traité de Cambrai (1529), résultat de la bataille de Pavie, François Ier fut obligé de renoncer à toute suzeraineté sur l'Artois, comme sur la Flandre, et ce ne fut que cent vingt ans après que les victoires du grand Condé le rendirent à la France. C'est ce que consacra le traité des Pyrénées (1659), confirmé par celui de Nimègue (1678). Depuis lors, ce comté ne fut plus jamais détaché de la monarchie française, et même, depuis 1757, il fut désigné pour servir d'apanage au second frère du roi ; c'est à ce titre que le possédait le roi Charles X avant de monter sur le trône.

Pendant les cent cinquante ans environ qu'il fut soumis à la domination espagnole, l'Artois s'était fait maintenir ou accorder par ses souverains étrangers, fort intéressés à user de ménagement envers un pays aussi important par sa richesse et sa position, des privilèges qu'il conserva après son retour à la couronne de France. Aussi demeura-t-il pays d'états, ne connaissant ni douanes, ni aides, ni gabelles, et même ayant le droit d'exercer un contrôle nominal sur la levée des deniers royaux. Relativement à ses divisions ecclésiastiques et administratives, il comptait deux évêchés, Arras et Saint-Omer, et se divisait en huit bailliages et une gouvernance, celle d'Arras ; il faisait partie du gouvernement militaire de Picardie et relevait de l'intendance de Flandre pour les finances. Sa population était évaluée à 319,200 habitants. Quant à la langue, l'Artois est remarquable pour avoir été et être encore le théâtre de la lutte du picard et du flamand, en d'autres termes du français et de l'allemand. Le picard a l'avantage à présent et fait des progrès qui refoulent peu à peu son rival.

La *province* d'Artois a formé, pour la plus grande partie, le *département* du Pas-de-Calais ; pourtant leurs limites sont loin de coïncider, et ce serait une grave omission dans l'histoire du département que celle des pays, du reste bien moins importants, du Boulonais, du Calaisis, de l'Ardrésis, qui dépendaient anciennement de la basse Picardie. Mais ces petits pays trouveront leur histoire, chacun à l'article de la ville qui lui servait de capitale (Boulogne, Calais, etc., etc.).

Disons, toutefois, que, comme le Loiret, le Pas-de-Calais, pendant la guerre de 1870-1871, a été témoin d'une victoire remportée par l'armée française sur les Prussiens. C'était le 2 janvier 1871 Commandée par le général Faidherbe, l'armée du Nord, qui déjà, le 23 décembre 1870, avait brillamment soutenu l'effort de l'ennemi à Pont-Noyelles, se trouvait alors divisée en deux corps, le 22e , sous les ordres du général Paulze d'Ivoy, et le 23e, sous les ordres du général Lecointe. « Une division du 2e corps dirigea une attaque vigoureuse sur le village de Béhagnies, qu'elle ne réussit point à enlever ; mais la 1re division du 2e corps (colonel du Bessol) chassa des villages d'Achiet-le-Grand et de Bihucourt les troupes prussiennes commandées par le général de Gœben. Le 3 janvier, toutes les positions ennemies, à Favreuil, Supinies, Avesnes-lès-Bapaume, Ligny, Tilloy, Grévillers, furent en-

levées. « A six heures du soir, porte la relation » officielle, nous avons chassé les Prussiens de » tout le champ de bataille, couvert de leurs » morts. »

Les pertes éprouvées par le département du Pas-de-Calais pendant la guerre de 1870-1871 ont été évaluées à 2,014,893 francs.

HISTOIRE ET DESCRIPTION DES VILLES BOURGS ET CHATEAUX LES PLUS REMARQUABLES

Arras (lat., 50° 17′ 31″; long., 0° 26′ 26″ E.). — Arras (*Atrebas*), sur la Scarpe, à 175 kilomètres de Paris, station du chemin de fer de Paris à Calais, n'existait pas du temps des Romains. Le *Nemetacum*, où César prit ses quartiers d'hiver, n'était pas Arras, mais un lieu voisin. C'est saint Jérôme qui en fait mention pour la première fois au IVe siècle, lorsqu'il la désigne comme une des premières victimes des barbares.

Tel avait été le progrès rapide de cette ville fondée sous la domination romaine, que les étoffes qu'on y fabriquait jouissaient déjà d'une grande réputation. Gallien, la perdant par suite d'une insurrection, n'en parut pas plus affligé que s'il eût perdu une fabrique de tapis : « Eh ! la république ne peut-elle se passer des laines des Atrebates ? » Ce n'était pas des laines des Atrebates qu'il s'agissait : il s'agissait du salut de l'empire, ébranlé au dedans, assailli au dehors ; il s'agissait d'une grande cité, l'un des boulevards de cet empire ; il s'agissait des barbares et d'Attila, qui, en 451, à son retour des Champs catalauniques, vint venger sur la malheureuse Arras sa défaite irréparable.

Sous la domination des Francs, Arras sortit de ses ruines. Elle dut cette renaissance au patronage d'un saint homme, d'un pieux évêque, compagnon de saint Remi, et qui a bien mérité par là les honneurs que cette cité lui a toujours rendus depuis. Saint Waast eut le don des miracles ; une fois, entre autres, il fit fuir, dit-on, par sa seule présence un ours qui rendait la ville inabordable.

Assurément, c'est chose vulgaire au moyen âge que les légendes, et il est peu de villes qui n'aient la leur ou les leurs: Pourtant Arras fut une des plus riches en ce genre et des plus attachées à ses miraculeuses traditions. Sa légende de la fameuse *manne d'Arras* n'est-elle pas un emblème de cette industrie de la laine qui lui avait donné sous l'empire romain une si brillante prospérité, et qui, au moyen âge, devint l'apanage de la Flandre ? C'est seulement, du reste, au XIIIe siècle que s'établit le culte de la sainte manne. On racontait qu'en 370 saint Diogène, premier apôtre du pays, avait rempli un boisseau d'une laine tombée du ciel, et quoique l'incendie eût souvent dévoré l'église où ce vénérable objet avait été déposé, jamais les flammes n'avaient osé l'atteindre. Aussi merveilleuse est l'histoire du saint cierge que la Vierge apporta aux habitants lorsqu'elle fit cesser le *mal des ardents* qui les dévorait ; cela se passait en 1105, et quoique, depuis ce temps, on l'eût allumé chaque année pendant plus de deux heures, le cierge miraculeux n'avait pas diminué d'un pouce en 1785, selon le chanoine Humbert.

Heureux pays que celui de la légende, où l'esprit est bercé sur l'aile de la fantaisie ! Plus rude est la réalité. Entre 880 et 890, nos Atrebates furent chassés de leurs foyers par les Northmans, ou Normands, dévastateurs ; pour la seconde fois leur ville fut détruite. Mais comme Énée fugitif emportait ses dieux, ils emportèrent pieusement à Beauvais les reliques de leurs saints. Cette piété fut récompensée. Ils rapportèrent bientôt en triomphe les os de saint Waast, rebâtirent leurs maisons, ranimèrent leur industrie, relevèrent leur prospérité antique.

Depuis le VIIe siècle, Arras n'était plus un évêché ; ce titre avait été transporté à Cambrai. Sur la demande pressante des habitants, Urbain II le lui rendit en 1093. De l'évêque et du roi de France conjointement relevait la *cité ;* la *ville*, au contraire, appartenait à l'abbé de Saint-Waast et au comte de Flandre. Souvent plusieurs maîtres valent mieux qu'un seul. Tandis qu'ils se querellent entre eux, les sujets respirent. C'est ce qui arriva. Les quatre seigneurs d'Arras s'entendaient rarement. Il y eut surtout vers le milieu du XIIe siècle, entre le comte Philippe d'Alsace et l'abbé de Saint-Waast, une querelle fort grave relativement à la tête de saint Jacques, que Childebert Ier, revenant d'Espagne, avait, disait-on, rapportée, et que l'abbé disputait au comte. Déposée primitivement dans l'abbaye de Saint-Waast, elle avait été transportée à l'abbaye de Berclau. L'abbé de Saint-Waast l'y alla chercher et, non sans quelques violences, la rappportait processionnellement au milieu de tout son clergé, lorsque le comte de Flandre interrompit le cortège par une irruption de ses hommes d'armes qui reprirent la sainte tête. En fin de compte, pour terminer le débat, on scia en deux sur le maître-autel de la

cathédrale le crâne de saint Jacques, et chacun des compétiteurs en eut sa part.

Des rivalités de ce genre, ou bien relatives aux impôts ou encore à la juridiction, étaient tout au profit de la commune. Aussi la voyons-nous, dès la fin du XII^e^ siècle, en possession d'institutions qui lui garantissaient véritablement une grande liberté : 24 prud'hommmes élus par tous les citoyens et chargés de représenter le corps municipal ; parmi les prud'hommes, 12 échevins ayant voix délibérative dans le conseil d'administration et chargés de la justice criminelle. Le roi avait bien là son prévôt ; mais encore les bourgeois avaient-ils réussi à l'envoyer résider à Beauquesne, et il ne pouvait arrêter aucun citoyen d'Arras sans être accompagné d'un échevin. Quant aux redevances, elles se bornaient principalement au *tonlieu*, levé sur le commerce des étrangers dans la ville. Philippe-Auguste, lorsqu'il épousa la fille du comte de Flandre et devint maître de l'Artois, jura de respecter ces privilèges et même les accrut encore, par exemple par l'exemption pour l'église d'Arras de fournir son contingent quand le roi rassemblerait une armée ; il ne conserva que le droit de *giste*, qui obligeait l'évêque à lui faire accueil et à l'héberger convenablement avec sa suite, mais seulement une fois l'an.

Cet esprit de liberté qui anime Arras, comme toutes les villes du Nord, comme la Flandre, se retrouve à chaque instant. Tantôt nos Arrageois sont en guerre avec les gentilshommes du pays qui, donnant le service militaire, veulent être exempts de tout impôt. Tantôt, dans les états de la province en 1356, après la bataille de Poitiers, ils réclament que les trois ordres votent ensemble et concourent tous également à payer l'impôt que le dauphin leur demande pour la délivrance du roi. Ils promettent 14,000 livres, mais à titre de *composition* et de rachat des droits que le roi percevait sur le vin et sur quelques autres denrées. Oh ! qu'ils entendent bien leurs intérêts, nos gens du Nord ! Et qu'ils sont hardis et peu gênés pour les faire valoir ! Hardis devant le souverain, hardis dans leurs mœurs, cyniques même ; et comment parler d'eux sans songer à la kermesse de Rubens ? En 1015, la comtesse de Flandre, Ogine de Luxembourg, femme de Baudoin IV, devient enceinte à cinquante ans pour la première fois ; il y a dans cette fécondité tardive je ne sais quoi d'irrégulier qui semble réclamer un certain mystère et le demi-jour de la pudeur. Mais le duc Baudoin IV, tout fier pour sa femme et peut-être aussi pour lui-même, veut que le fait soit bien constaté. Quelques témoins suffiraient. Mais lui veut que toute la Flandre soit témoin. Accourez toutes, dames de Flandre ; venez voir le premier enfantement de cette jeune mère de cinquante ans ; il y a place : la tente a 100 pieds carrés, au beau milieu du marché d'Arras. Quand le spectacle fut fini, une pyramide de 45 pieds en perpétua le souvenir et attesta, jusqu'en 1701, que la comtesse Ogine était devenue mère quand les autres femmes cessent de l'être.

Nous parlions de kermesses ; mais les voici venir en personne avec la domination bourguignonne. Quand Jean sans Peur entra dans Arras et renouvela aux habitants le serment de respecter leurs privilèges, prêté déjà en 1385 par son père Philippe le Bon, que lui offrirent pendant le repas le mayeur (maire) et les échevins ? Deux pots, deux bassins, une coupe et une aiguière, le tout en vermeil ; au chancelier de Bourgogne, quatre gobelets en vermeil. Le gobelet, la marmite, voilà des objets que l'on devrait voir dans les armes de la cité d'Arras. On y voit trois rats ; pourquoi ? Est-ce en qualité de rongeurs ?

Elle réussit très bien, la maison de Bourgogne, chez nos hommes du Nord. Elle sut les prendre par le bon côté. Philippe le Hardi favorisa vivement l'industrie des tapisseries d'Arras, qui devaient à la garance, fort cultivée dans les environs, et aux eaux du Crinchon, qui passe dans la ville, un grand éclat de couleurs. Jean de Nevers, fait prisonnier à Nicopolis et mis en liberté par le sultan, lui envoya une belle tapisserie d'Arras qui représentait une bataille d'Alexandre. Si ce Jean de Nevers, devenu Jean sans Peur et duc de Bourgogne, fut un sombre personnage, quel bon vivant fut son successeur, ce Philippe le Bon, ce fondateur de l'ordre de la Toison d'or ! Aussi, quand il vint, en 1421, prêter le serment dans Arras, les fêtes, banquets, bals, tournois se succédèrent pendant longtemps. Les documents qui nous ont transmis tout cela nous montrent qu'une population bien plus nombreuse que celle d'aujourd'hui se pressait dans Arras, et que les prostituées y avaient leurs quartiers. Non, n'allez pas chercher la pudeur au moyen âge dans ces grosses villes du Nord.

De bons vivants devraient toujours être bons ; mais il y en a plusieurs espèces : ceux-là sont doux,

tolérants, qui usent avec une certaine modération des plaisirs de la vie ; mais ceux qui les épuisent avec frénésie sont extrêmes en général dans toutes leurs autres passions, comme dans celle-là. Emportés, impérieux, nos communiers du Nord n'entendaient pas plus tolérer l'indépendance que supporter l'oppression. En 1420, l'évêque d'Arras, Martin Porée, qui avait fait l'apologie du meurtre du duc d'Orléans, fit brûler sept malheureux qui sentaient l'hérésie. En 1450, cet excellent Philippe le Bon, grand ami des inquisiteurs dominicains, établit à Arras une chambre ardente pour rechercher les Vaudois. Savez-vous bien ce que faisaient ces Vaudois ? Dans les bois de Moflaine, autour des Hautes-Fontaines, lieux hantés de tout temps par les mauvais esprits, ils se réunissaient dans le mystère de la nuit ; là, ils comparaissaient devant le diable sous forme de bouc à queue de singe, crachaient sur la croix et cohabitaient charnellement ensemble dans un infernal sabbat. D'une hostie consacrée et pilée avec des crapauds, du sang d'enfants et des os de pendus, ils formaient un onguent sacrilège, en enduisaient un bâton et, montant à cheval sur ce diabolique instrument, se trouvaient transportés par les airs au delà des bois, des villes, des campagnes. Plusieurs de ces Vaudois furent brûlés. Mais on les dédommagea bien en 1491, car le parlement de Paris les déclara alors innocents et défendit à l'évêque d'Arras et aux inquisiteurs de la foi « de user, d'ores en avant, de gènes, questions, tortures inhumaines et cruelles, comme du chapelet, mettre le feu aux plantes des pieds, faire avaler huile et vinaigre, battre le ventre, etc. »

Fidèle à la maison de Bourgogne, durant la guerre de Cent ans, Arras soutint, en 1414, un siège contre Charles VI avec une courageuse opiniâtreté. Mais, par suite du traité qui fut alors conclu, les clefs en furent rendues au roi. En 1435, elle eut l'honneur de voir se réunir dans ses murs une des plus grandes assemblées européennes qui eussent encore eu lieu. Pour rétablir la paix entre la France et l'Angleterre, tous les souverains de l'Europe, ou peu s'en faut, envoyèrent des ambassadeurs : le pape, le concile de Bâle, les rois d'Angleterre, de Hongrie, de Bohême ; l'empereur, le roi et les grands vassaux de France, les villes de Flandre, du Brabant, de Hollande ; deux cardinaux présidaient. Les échevins firent préparer 10,000 logements ; c'était merveille de voir la décoration de l'hôtel du Grand-Léopard, et les belles processions, et l'appareil de fête déployé dans toutes les rues. Tout le monde sait à quoi aboutirent les conférences : à rien. Les Anglais ne voulaient pas démordre de leurs prétentions à la couronne de France ; Charles VII, avec la meilleure volonté, ne pouvait en passer par là. Le congrès eut cependant, par ricochet, un heureux résultat. Le duc Philippe trouva enfin que les Anglais n'étaient pas raisonnables, et c'est encore dans Arras que fut conclue, le 21 septembre 1435, la paix fameuse qui le fit rentrer dans le parti français. Arras fut dans la joie, et des fontaines versèrent le vin dans ses carrefours un mercredi des Quatre-Temps.

Hélas ! ce XV^e^ siècle, qui vit, dans sa première moitié, Arras si brillante et si joyeuse, la vit à la fin bien triste et bien déchue. L'arbre qui l'abritait a été tranché par la hache. La maison de Bourgogne est brisée sous la froide main de fer de Louis XI. Oh ! n'espérez point de pardon de cet impitoyable politique. En vain, la ville lui ouvre ses portes : il n'oublie pas le passé, il voit, il sent qu'elle lui est hostile, il apprend qu'elle correspond encore avec la jeune duchesse Marie. Les ambassadeurs sont invités à un banquet : au milieu du repas, les portes s'ouvrent, c'est Olivier le Daim ; quatorze convives passent de la table à l'échafaud. Aussitôt Arras s'émeut, la *bancloque* est mise en mouvement ; on crie : « Vive Bourgogne ! » On s'arme, on écrit sur les murs :

> Quand les souris prendront les chats,
> Le roi sera seigneur d'Arras.

Mais un canon terrible de l'artillerie royale, le *Chien d'Orleans*, mordait à belles dents dans la muraille qui fut bientôt renversée. Arras fut prise, ses habitants chassés et dispersés dans Paris, Tours et Rouen, à leur place, on en appela de nouveaux de divers pays, et le nom de la ville fut changé en celui de *Franchise ;* mais ni ce nom ni cette population factice ne durèrent au delà de Louis XI.

Arras passa, en 1492, sous la domination de Maximilien, héritier de Marie, qui, confirmé dans cette possession par le traité de Senlis (1493), y prêta le serment d'hommage au chancelier du roi de France. Plus tard, Charles-Quint y vint et lui fut très favorable. A la fin de ce siècle, elle fut assez troublée par le retentissement des guerres civiles des Pays-Bas, et le parti anti-espagnol y prit de

l'importance. Pourtant la ville demeura sous la même domination, même au temps de Henri IV, qui fit une tentative vaine pour la reprendre, et ne rentra sous les lois de la France qu'en 1640, après le siège mémorable qu'elle soutint contre le maréchal de La Meilleraye. En 1654, Turenne et Condé se rencontrèrent sous ses murs. En 1667, Louis XIV y vint en personne et se montra fort dévot à la sainte manne et au saint cierge. Derrière lui suivait Vauban qui, pour son coup d'essai, fit d'Arras une des fortes places de cette ceinture redoutable dont s'entoura alors la France.

Englobée dans la grande monarchie française, Arras sommeilla ; sa population, dit-on, diminua considérablement. Plus tard, à l'époque la plus agitée de notre histoire, l'ardente commune du moyen âge se réveilla ; rendue à ses instincts révolutionnaires, elle envoya à la Convention les deux Robespierre et Joseph Lebon, le sanglant proconsul qui fit monter tant de victimes sur l'échafaud.

Aujourd'hui, Arras, dont la population est de 26,764 habitants, semble répudier complètement sa surabondante énergie d'autrefois; ceux qui ont voulu, dans ces derniers temps, lui parler de Robespierre et de Lebon ont été mal accueillis; au lieu des tournois qui duraient huit jours, de simples joutes de coqs, des concours d'horticulture, d'inoffensives rivalités à propos d'œillets, tels sont les goûts pacifiques d'Arras, qui ne conserve plus guère son originalité du passé que dans son bel Hôtel de ville, bâti en 1510, achevé de nos jours; les restes de son ancienne abbaye de Saint-Wast; sa belle Cathédrale du XVIII^e^ siècle, sa Citadelle bâtie par Vauban, et son patois. Arras possède, en outre, une Bibliothèque, un Musée, une belle promenade, dite des Allées, etc.

Les armes de la ville d'Arras sont : *de gueules, au lion d'or, lampassé et armé d'azur, chargé en cœur d'un écusson d'azur semé de fleurs de lis d'or, au lambel de gueules de quatre pendants, chargés chacun de trois petits châteaux d'or posés en pal, l'un sur l'autre;* — aliàs : *d'azur, à la fasce d'argent, chargée de trois rats de sable...*

Boulogne (lat., 50° 43′ 33″; long. 0° 43′ 25″ O.). — Illustre est l'origine de Boulogne. C'est Jules César lui-même qui en a choisi l'emplacement. Par son ordre, Q. Pedius, son parent, la construisit, dit-on, à l'embouchure de la Liane, sur le modèle de la ville italienne de *Bononia* (Bologne), dont il était natif, et lui donna le même nom, qui est devenu Boulogne. La ville nouvelle se joignit, par un pont, avec l'ancienne petite ville de *Gesso-riacum*, située dans une île toute proche et qui fut bientôt absorbée. Boulogne, suivant sa destination, fut le principal lieu de passage pour aller de Gaule en Bretagne. Bientôt elle devint le port le plus important de l'empire romain sur les côtes de l'Océan. Caligula y fit construire un phare (*Turris Ardens*, la *Tour d'Orde*) que, plus tard, Charlemagne fit restaurer et éclaira de sa propre main en 811, et sur les débris duquel s'éleva, en 1803, la tente de Napoléon I^er^. Claude, Adrien, qui l'embellit beaucoup, et, à deux reprises, Constantin s'y arrêtèrent. Elle forma avec son territoire un diocèse de la seconde Belgique (*civitas Bononensis*). Elle fit son apprentissage de résistance glorieuse aux invasions en 449; on ignore généralement qu'Attila échoua devant Boulogne, lui qui venait de semer les ruines par toute la Belgique. Mais Clovis la prit, et elle fit partie dès lors de la monarchie franque.

Le Boulonais et le Ponthieu, alors réunis, formaient la *France maritime,* province bien exposée aux Northmans; aussi Charlemagne la fortifia avec soin. Mais, après lui, les pirates du Nord triomphèrent; en 882, Boulogne fut prise et horriblement saccagée.

A Boulogne, comme à Arras, nous trouvons une légende de la Vierge. Mais ici, c'est la Vierge protectrice des marins, qu'on retrouve tout le long de nos côtes, à Honfleur, à Rouen, à Auray et à Marseille. Il n'existait sur la côte qu'un pauvre petit oratoire couvert de genêts et de joncs marins, lorsqu'un jour que les fidèles y priaient dévotement, la Vierge leur apparut et les avertit qu'un vaisseau, contenant son image, entrait dans la rade; ils regardèrent : au milieu de la mer toute calme, un vaisseau, environné de lumières, avançait lentement vers le rivage sans aucun secours humain. On y court, on y trouve une adorable statue de la Vierge, en bois, de 3 pieds et demi de haut, avec l'Enfant Jésus dans ses bras. Pieusement déposée dans une belle chapelle dont on trouva tous les matériaux en creusant le sol à la place de l'ancienne, la statue de Notre-Dame de Boulogne devint l'objet de fréquents pèlerinages qui enrichissaient la ville. On y venait même des extrémités de l'Orient, si bien qu'on fut obligé de construire des hôpitaux pour recevoir les étrangers que la maladie ou la pauvreté retenaient au terme de leur lointain

voyage. Il y eut une confrérie de Notre-Dame de Boulogne qui se propagea, et dont une succursale vint se fixer auprès de Paris, d'où vient le nom du village et du bois de Boulogne.

Boulogne eut donc, sous les auspices de sa Notre-Dame, une grande prospérité. Sa situation maritime était admirable pour le commerce et lui fournissait par là les moyens de réparer promptement les désastres auxquels l'exposa, plus d'une fois, cette situation même, source de dangers, d'héroïsme et de fortune. Ses comtes ne cessèrent pas, pendant longtemps, de jouer un rôle important dans les affaires de l'Europe. Eustache II aux *grenons*, c'est-à-dire aux grandes moustaches, accompagna Guillaume le Conquérant en Angleterre et se signala à la bataille d'Hastings (1066), où il reçut même un grand coup de hache entre les deux épaules ; le conquérant le récompensa en le comblant de richesses et de domaines situés dans son nouveau royaume. Eustache III partit à la première croisade, dirigée par son frère Godefroi de Bouillon, qui lui-même avait reçu le jour à Boulogne. Étienne de Blois, qui lui succéda par alliance, monta sur le trône d'Angleterre, ce qui éleva le comté de Boulogne pour quelque temps au rang de possession directe du roi d'Angleterre. Mathieu d'Alsace, qui fut comte de Boulogne en 1160, trouva ce comté assez puissant pour pouvoir attaquer l'Angleterre même, à la suite d'une brouille, avec 600 voiles.

C'étaient donc de puissants seigneurs que les comtes de Boulogne ; c'étaient aussi de dangereux vassaux. Quand ils virent la royauté française grandir au delà des désirs de la féodalité, ils prirent à la résistance systématique une part fort active. Renaud de Dammartin, comte de Boulogne, au temps de Philippe-Auguste, tint tête à ce puissant monarque et le combattit à Bouvines ; on l'y vit, géant, agiter au milieu de la mêlée son casque surmonté de deux cornes faites de côtes de baleine, à la façon des anciens barbares de Germanie. De sa main il renversa le roi ; cependant, la bataille ayant été perdue par les alliés, il fut fait prisonnier.

Philippe Hurepel (rude peau), non moins redoutable à saint Louis, dans sa minorité, que Renaud ne l'avait été à Philippe-Auguste, fut un des chefs de la coalition féodale qui combattit Blanche de Castille et ne céda qu'après une guerre assez vive, en 1230. Il fit construire autour de Boulogne des fortifications nouvelles, où on lisait encore au dernier siècle : « Philippe, fieux (fils) le roi Philippe cuens (comte) de Boulogne, fit faire ce castel comme est, l'an de l'Incarnation 1231.... » Après lui, le comté de Boulogne appartint quelque temps, par alliance, au roi de Portugal, Alphonse ; après quoi, il passa à la maison d'Auvergne.

Alors cessa l'existence indépendante du comté de Boulogne, qui passa, en 1430, à la maison de Bourgogne et tomba, en 1477, aux mains de Louis XI. L'astucieux monarque, devenu comte de Boulogne, pour se soustraire à l'hommage que ce titre l'obligeait de rendre aux ducs de Bourgogne, fit don de ce fief à la Vierge, dont il se reconnut le vassal, par le relief d'un cœur d'or du poids de 13 marcs : c'était là le cœur de ce roi. Aucun de ses successeurs, jusqu'à Louis XV inclusivement, ne manqua à cette obligation ; ils se bornèrent à transformer le cœur en belle monnaie, qui était véritablement plus utile qu'un cœur.

On a vu le grand rôle des comtes de Boulogne ; mais celui du peuple boulonais fut plus beau encore, surtout aux temps modernes, et ce peuple s'est véritablement montré toujours animé d'un courage patriotique et national. Il avait préludé à ces actes d'héroïsme en se donnant, dès le moyen âge, les institutions libérales qui les engendrent. Boulogne avait son mayeur, ses douze échevins, ses vingt et un élus, nommés dans les assemblées primaires de la bourgeoisie. Les attaques que les Anglais dirigèrent sur elle pendant la guerre de Cent ans contribuèrent aussi à développer ces beaux sentiments. Aussi, lorsque les Anglais, sous Henri VIII, non contents d'avoir Calais depuis deux siècles, vinrent assiéger Boulogne à son tour (1544), la milice urbaine, conduite par son admirable mayeur Eurvin, opposa une résistance indomptable, et la ville ne se rendit que lorsque, de l'avis même de Montluc, « elle fut ouverte comme un village, » tant le canon anglais avait fait ravage ! Henri VIII mit à la place des anciens habitants une colonie anglaise ; mais le climat, bon Français, la dévora, et, en 1550, Boulogne fut rendue à la France, moyennant 400,000 écus.

Les Boulonais furent encore admirables dans les guerres contre la maison d'Autriche, sous Richelieu et Mazarin ; on les vit se signaler dans toutes ces belles campagnes qui, en somme, les touchaient de très près, puisqu'elles aboutirent à la conquête de l'Artois, consacrée par le traité des Pyrénées. Mais ils méritent surtout des éloges sur mer. Ces excellents marins de nos côtes septentrionales de

Boulogne, de Dieppe, de Cherbourg eurent, de tout temps, une audace heureuse dans la guerre des corsaires. Au temps de la première croisade, un pêcheur boulonais équipa une flotte et s'en alla croiser en face de l'Égypte, où il fit un mal terrible aux Sarrasins. En 1778, ces mêmes marins arrêtent l'amiral Byng dans ses entreprises, et, pendant la Révotion française, de l'an IV à l'an IX, intrépides à courir le vaisseau marchand et à l'arracher du sein même des escadres anglaises, ils font 2,000 prisonniers et pour 13,000,000 de prises.

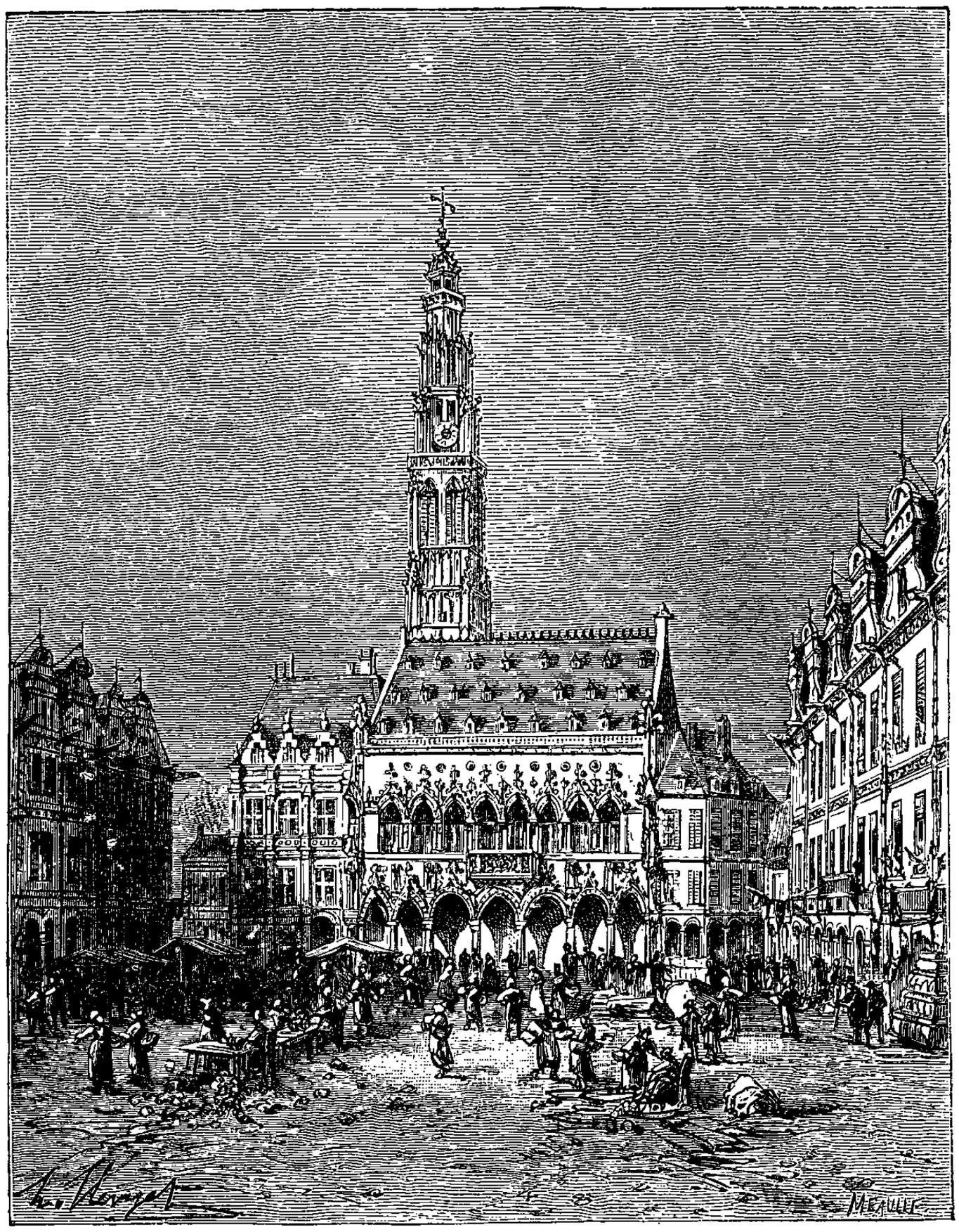
Mais voici que les yeux de toute l'Europe se tournent vers Boulogne. Dans la nouvelle lutte mortelle engagée entre la France et l'Angleterre après la Révolution, lutte où la France n'est plus assaillie comme au XIVe siècle, mais assaillante, c'est à Boulogne que s'amassent les poudres qui feront sauter l'Angleterre. La guerre des corsaires n'est plus rien en présence de l'armement gigantesque qui se prépare; dès après le traité de Campo-Formio, le Directoire conçoit l'idée d'une descente en Angleterre et en charge Bonaparte. Après le traité de Lunéville, le premier consul (1801) reprend ce dessein, et 1,000 chaloupes canonnières s'assemblent à Boulogne. Mais ce n'est qu'en 1804, après le traité d'Amiens, que cet orage, si long à s'amasser, semble près d'éclater. C'est le *Camp de Boulogne;* c'est la convocation de toutes les forces militaires de la France, sous le nom de grande armée; c'est un des plans militaires les plus fortement conçus que l'on ait jamais vus, et qui embrasse à la fois la terre et les mers. Le port de Boulogne s'agrandit jusqu'à pouvoir contenir 2,000 vaisseaux et s'accroît d'un bassin qui en reçoit 900 sous les ordres de l'amiral Bruix. Derrière la flotte, l'armée de terre, commandée par Soult, campe sur le rivage, au penchant de ces collines qui descendent jusqu'aux falaises et regardent l'Angleterre. Là s'installe cette armée, comme si elle n'en voulait plus partir, et, par les mains de nos industrieux soldats, comme pour narguer l'Angleterre, les environs de Boulogne se transforment, avec une rapidité magique, en lieux de plaisance couverts de jardins, de baraques élégantes, d'obélisques, de pyramides. Puis, le 15 août 1804, Napoléon lui-même y vient distribuer les décorations de la Légion d'honneur. Toute l'armée est rangée en amphithéâtre dans une vallée, dont le trône impérial occupe le fond, ombragé par les drapeaux conquis en Italie ou les guidons pourprés, arrachés à l'Égypte. Une colonne s'élève aujourd'hui à cette place pour perpétuer ce grand souvenir, et si jamais, dans des siècles éloignés, le temps ou les hommes la détruisent, le passant trouvera une pierre portant écrits ces mots : *Première pierre du monument décerné, par l'armée expéditionnaire de Boulogne et la flottille, à l'empereur Napoléon, posée par le maréchal Soult, commandant en chef, 18 brumaire an XIII* (9 novembre 1804). Tout le monde sait comment l'amiral Villeneuve fit échouer l'entreprise, et comment le camp de Boulogne est demeuré une des plus grandes déceptions que la France ait éprouvées.

Trente-six ans plus tard, Boulogne vit échouer une autre entreprise moins gigantesque. Le 6 août 1840, Louis-Napoléon débarquait à Boulogne, entre quatre et cinq heures du matin, accompagné de quelques personnes dévouées à sa fortune, et tentait de soulever un bataillon du 42e. Ayant échoué, il se rembarquait, lorsqu'une balle, en faisant tomber un de ses compagnons, fit chavirer la chaloupe qui le portait. Fait prisonnier et traduit en cour des pairs, il fut condamné à la prison perpétuelle et enfermé à Ham, d'où il s'échappa, en 1846, à la faveur d'un déguisement.

Depuis, rien de merveilleux à Boulogne, si toutefois le plus merveilleux n'est pas ce nombre toujours croissant de voyageurs qui, chaque année, entrent dans son port ou en sortent. En 1876, il y en a eu 126,255, et combien ce chiffre ne s'est-il pas accru depuis par les trains de plaisir, les expositions industrielles, l'agitation politique !

Le port de Boulogne est formé par l'estuaire d'une petite rivière, la Liane, située au nord de la Canche. Son accès était jadis entretenu par le mouvement alternatif des marées dans cette embouchure. Mais, vers la fin du siècle dernier, le port fut encombré par les sables, et une cinquantaine de petits navires de 100 à 150 tonnes pouvaient à peine y trouver place; l'entrée était devenue difficile, dangereuse même; on établit une retenue des eaux de la rivière, permettant de ne les lâcher qu'à mer basse. Ce bassin de retenue mesure actuellement 60 hectares et ne peut être rempli en une seule marée. Les chasses se font par un pertuis de 6 mètres de large, avec 4 mètres de hauteur au-dessus du radier de l'écluse et 8 mètres 17 au-dessus de la mer basse en vive eau. Cette opération offre un spectacle grandiose.

On établit à la même époque une jetée en fascinage En 1825, pour améliorer le port, on prolongea



Hôtel de ville et Beffroi d'Arras.

les jetées de 300 mètres et on construisit une écluse de chasse plus puissante que les précédentes. L'effet n'en fut favorable que pendant quelques années. Enfin, en 1835, on exécuta les jetées actuelles. On a commencé les travaux d'un nouveau port en *eau profonde*, qui sera établi à l'ouest de la ville, en avant du faubourg de Capécure, sur l'emplacement de la dune de Châtillon. Un groupe de quatre phares s'élèvera à chacune de ses extrémités; ils seront à feu tournant, et ces feux se croiseront avec ceux de la côte anglaise.

Parmi les ports de la rive française du pas de Calais, si Dunkerque reçoit plus de tonnes en poids, Calais plus de voyageurs, c'est à Boulogne que les produits échangés ont la plus grande valeur (600 millions); c'est également ce port qui reçoit les marchandises les plus riches (l'or des banques, les titres mobiliers de la fortune publique, etc.) et qui rapporte le plus au fisc en droits de douane; comme Calais, il est au nombre des neuf principaux ports français d'expédition. Il est le premier pour la pêche, et il emploie, pour la pêche côtière, celle de la morue et du hareng, 300 navires, dont le produit représente 18 à 20 millions. Le mouvement des navires en une année atteint 700,000 tonneaux.

Boulogne est, comme Douvres, sur le bord de la partie la plus rétrécie du pas de Calais, dont le chenal se dessine par des profondeurs de vingt

brasses, dont le delta et la barre sont nettement accusés, et où le courant change de direction trois fois par jour, en raison du mouvement alternatif des marées.

Boulogne est tout à fait en voie de prospérité : en 1789, elle comptait 8,414 habitants; en 1846, 29,741; en 1876, 40,075. Bien bâtie, bien alignée, couverte par son beau chenal et son large quai et défendue en même temps par 15 redoutes formidables autour du port, elle « annonce dignement, comme on l'a dit, la France à l'étranger, soit qu'il vienne en ami, soit qu'il se présente en ennemi. » Le chemin de fer la met aux portes de Paris, les paquebots aux portes de Londres, et ses vaisseaux sont partout, pêchant la morue en Islande et à Terre-Neuve et faisant le commerce de vins, genièvre, eaux-de-vie, thés, dentelles, toiles fines, bois et chanvres du Nord. Sa plage, aujourd'hui ornée d'un bel établissement thermal, est justement appréciée par les amateurs de bains de mer. Boulogne n'est pas riche en monuments remarquables; son Château et son Beffroi datent du moyen âge. Son église de Notre-Dame (XII^e siècle) a été reconstruite en 1866; elle est surtout célèbre par son ancienne Statue de la Vierge, que visitent, chaque année, de nombreux pèlerins; citons encore son Hôtel de ville, son Musée, son Théâtre et sa Bibliothèque, qui renferme de beaux manuscrits. Cette ville, importante tête de ligne du chemin de fer du Nord, est à 254 kilomètres de Paris et à 110 kilomètres d'Arras. Le savant Daunou et le littérateur Saint-Beuve sont nés à Boulogne.

Les armes de la ville sont : *d'or, à trois tourteaux de gueules, à l'écusson de gueules en cœur, au cygne d'argent, tourné à dextre.*

MARQUISE. — Marquise, sur la rive droite de la Slack, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Boulogne, dont elle est distante de 13 kilomètres, est aujourd'hui une ville de 4,359 habitants, qui doit toute son importance aux usines métallurgiques fondées, en 1837, par les frères Pinart, et à celles acquises par eux à une compagnie anglaise en 1850. Elles comprennent cinq hauts fourneaux, de nombreux cubilots pour seconde fusion, de vastes ateliers de moulage, des fabrications spéciales et mécaniques pour tuyaux, coussinets, obus, etc., etc., des forges, des ateliers d'ajustage, de montage et de construction. Les usines sont reliées au chemin de fer du Nord par des voies ferrées qui sont leur propriété; la production moyenne annuelle a été, dans ces dernières années, de 39 millions de kilogrammes de fonte et de 159,237,000 kilogrammes de tuyaux. C'est de l'établissement de Marquise que sont sorties en grande partie les fermes et les fontes de l'Exposition universelle de Paris de 1878.

AMBLETEUSE. — Ancienne ville maritime de 663 habitants, à 14 kilomètres au nord de Boulogne et à l'embouchure de la Slack, commerçante dès le VI^e siècle, ravagée par les Northmans, relevée par Renaud de Boulogne, prise en 1544 par Henri VIII et recouvrée en 1549 par Henri II. Elle avait alors un très beau port, que les sables poussés par les vents d'ouest ont comblé depuis. Jacques II, chassé d'Angleterre, y débarqua en 1688. Louis XIV chargea Vauban de refaire le port, et Napoléon I^er lui rendit un instant son ancienne splendeur en y plaçant une des ailes de sa grande flottille. D'Ambleteuse, il aimait à contempler ses vaisseaux rangés en ligne. Aujourd'hui, ce port si bien situé a perdu une seconde fois son importance; il est de nouveau envahi par les sables et présente le triste aspect de la solitude et de la désolation. Ses quelques navires se livrent à la pêche et au cabotage. A l'entrée s'élève encore le fortin de défense construit par Vauban.

CALAIS. — Calais est à 297 kilomètres de Paris, à 31 kilomètres de Boulogne et à 111 kilomètres d'Arras; sa population est de 12,573 habitants. Calais!!! A ce nom de Calais apparaissent tous les souvenirs de la longue lutte de l'Angleterre contre la France au moyen âge. En effet, Calais était alors comme une *marche* entre les deux pays; aux mains des Anglais ou des Français, elle ouvrait ou fermait la France. Avant ce temps, elle n'était point célèbre. Son origine ne se rattache pas comme celle de Boulogne à la conquête romaine, et c'est à tort qu'on a voulu y voir *Itius portus* ou *Gessoriacum*. Ce n'est qu'au IX^e siècle, dans un registre des biens de l'abbaye de Saint-Bertin, qu'on la voit mentionnée pour la première fois, sous le nom de *Scala*, puis de nouveau, au X^e siècle, dans une donation faite par Lothaire à la même abbaye. Ce n'était vraisemblablement qu'une bicoque de pêcheurs. Pourtant, dès 1128, à l'époque du mouvement communal, on voit Louis VI autoriser les *confédérations* des habitants de Calais. Peut-être s'agissait-

il de certaines corporations, ou bien de ligues pour résister à l'oppression des abbés de Saint-Bertin qui se montraient rigoureux dans le prélèvement de la dîme sur le hareng. En 1163, deux religieux de cette abbaye furent poursuivis par les habitants jusqu'au pied dé l'autel. Le comte de Flandre, de qui paraît avoir relevé alors Calais, intervint et punit les rebelles. Mais, avant la fin du siècle, les Calaisiens étaient déjà assez forts pour exiger du comte de Boulogne, devenu leur suzerain, une charte de commune, qui leur accorda des échevins, un marché, l'exemption de certains droits féodaux, et bientôt après (1196) ils formèrent une ghilde ou association commerciale, dans laquelle ne dédaigna pas d'entrer ce fameux Renaud, comte de Boulogne, qui guerroya si rudement contre Philippe-Auguste.

C'est alors que Calais prend de l'importance. Son port vit partir Louis, fils de Philippe-Auguste, appelé en Angleterre par les barons; dans ses murs, elle reçoit le pape Innocent III qui s'oppose à cette entreprise. Puis, durant la minorité de Louis IX, Calais, jusque-là très mal défendue, si ce n'est par la mer, la rivière de Guines et des marais profonds, est entourée de fortifications par Philippe Hurepel, cet autre comte de Boulogne si redoutable à la royauté. Mais c'est l'Angleterre qui va faire toute l'importance de Calais, l'Angleterre qui se souvient que Louis VIII en est parti et qui, depuis lors, la couve des yeux. Saint Louis s'en aperçoit; toute l'importance de cette position se révèle à lui, et il exige de la comtesse Mahaut (1233) que Calais s'ouvre aux troupes françaises toutes les fois qu'il y aura danger de guerre avec l'Angleterre. Voilà comment, peu à peu, Calais devint en quelque sorte le point de mire des deux pays rivaux.

A deux reprises, Philippe le Bel arma dans son port contre la Flandre et l'Angleterre. Puis les corsaires calaisiens se mirent à enlever les bâtiments en charge pour la Grande-Bretagne, et celle-ci songea sérieusement à prendre une place si nuisible à son commerce naissant. Charles le Bel jugea nécessaire d'y placer une forte garnison qui la préserva. Mais voici Édouard III, voici la bataille de Crécy (26 août 1346). Quatre jours après, le vainqueur, qui a enlevé Wissant, assiège Calais (30 août). Ce siège fameux est dans toutes les mémoires. Édouard établit sous les murs de Calais moins un camp qu'une ville nouvelle, où les Anglais étaient logés dans des maisons de bois très commodes et parfaitement approvisionnées. Lui-même alla chercher en Angleterre 700 vaisseaux et 15,000 matelots, afin de resserrer la ville par terre et par mer, bien résolu à hiverner là et à n'en point partir avant d'avoir enlevé la place. Comme elle était forte, il comptait principalement sur la famine. Du dehors, il avait peu de chose à redouter. Philippe de Valois rassemblait à Amiens une de ces armées féodales si lentes à se réunir, si difficiles à bien mener, de sorte que Calais ne vit venir aucun secours avant le mois de juillet 1347. Elle *vit*, et ce fut tout. Philippe, après s'être montré, trouva l'ennemi si fort qu'il se retira sans rien faire, et voilà à quoi aboutit un an de préparatifs. Une flotte envoyée par lui se conduisit de même. Pendant ce temps, la malheureuse ville mourait de faim; déjà elle avait été obligée de mettre dehors 1,700 bouches inutiles, et les infortunés, si l'on en croit quelques historiens, furent contraints par Édouard de périr de faim et de froid au pied des murs. Enfin, il fallut capituler, et le gouverneur, Jean de Vienne, s'aboucha avec les envoyés du roi d'Angleterre, Gautier de Mauny et le sire de Basset; il demandait pour les habitants qu'on les « laissât aller, tout ainsi qu'ils étoient. » Édouard rejeta avec colère cette demande et exigea que six des plus notables bourgeois vinssent, pieds nus, la hart au col, se mettre à sa merci. A cette nouvelle, toute la population fut consternée. Qui se dévouerait? Quelles seraient les victimes? Six nobles cœurs s'offrirent. D'abord se leva Eustache de Saint-Pierre, puis Jean d'Aire, puis Jacques de Wissant, Pierre de Wissant, son frère, et un cinquième et un sixième. Aire, Wissant, Saint-Pierre, autant de villes ou villages du Pas-de-Calais, comme si tout le pays avait voulu fournir son contingent dans cette héroïque troupe de dévoués. Les chevaliers anglais eux-mêmes pleurèrent d'émotion à l'aspect de tant de vertu; Édouard seul était insensible, il *grinçoit des dents* et demandait le *coupe-teste*. Il ne céda qu'aux prières de son épouse, *la noble reine d'Angleterre, qui estoit durement enceinte*. Il les laissa donc enfin partir sains et saufs, non sans retenir prisonniers Jean de Vienne et tous les chevaliers qui avaient pris part à la résistance. La ville elle-même fut dépeuplée de ses habitants et repeuplée par une colonie anglaise; Édouard s'appliqua, au reste, à la combler de privilèges, afin d'y retenir les nouveaux occupants ou d'en attirer d'autres; il la dota d'un hôtel des monnaies, l'érigea en entrepôt des laines an-

glaises, ordonna à tout navire naviguant dans le détroit d'y aborder de préférence, ajouta aux franchises accordées par les rois de France celles que les rois d'Angleterre avaient données à Douvres; enfin, il fut convenu que, tous les ans, quatre bourgeois de Calais iraient trouver le roi d'Angleterre pour lui rendre compte de l'état du commerce de leur cité. Plus tard, Richard II, travaillant encore à favoriser Calais, y fit bâtir un superbe hôtel pour servir d'entrepôt aux laines, confirma les privilèges des marchands et autorisa les bourgeois à élire un alderman qui serait précédé d'un sergent portant l'épée nue avec la pointe tournée vers le ciel. Ce même Richard affranchit la ville de la juridiction de l'archevêque de Cantorbéry.

Calais demeura deux siècles au pouvoir des Anglais. Non que la France se résignât absolument à cette perte si grave; mais les tentatives faites pour la reprendre échouèrent. En 1348, le chevalier de Charny, gouverneur de Saint-Omer, offrit 20,000 écus au commandant du château de Calais. L'Anglais accepta, puis se repentit, et, comme il avait été sur le point de trahir le roi d'Angleterre, il racheta sa trahison par une autre : lorsque Charny se présenta aux portes pour compter l'argent et entrer dans le fort, il les vit tout à coup s'ouvrir et livrer passage au roi d'Angleterre en personne, accompagné du prince de Galles. Un certain chevalier picard, Richard de Ribeaumont, faillit prendre le roi anglais qui tomba deux fois sur ses genoux; mais c'est lui qui, au contraire, fut fait prisonnier, et Calais resta aux Anglais. Charles V offrit, dit-on, 1,400 villes ou forteresses conquises dans la Guyenne en échange de Calais, ce qui lui fut refusé. Plus tard, Jean sans Peur fit abattre 30,000 pieds d'arbres autour de Saint-Omer pour construire une bastille sous les murs de Calais. Un incendie et la mauvaise volonté du duc d'Orléans firent échouer l'entreprise. Philippe le Bon fit une tentative semblable qui échoua également.

Pendant la guerre des Deux-Roses, Calais eut pour gouverneur le fameux Warwick, le *faiseur de rois*. A cette époque, Louis XI songeait à se la faire livrer par Marguerite d'Anjou, moyennant 200,000 écus.

Mais ce n'est qu'au XVI^e^ siècle, quand on eut vu successivement Henri VII, Henri VIII entrer en France toujours par cette même porte, qu'on s'occupa sérieusement de la fermer aux Anglais. François I^er^, qui négocia quelque temps dans ce but avec le roi d'Espagne, n'y réussit pas, et cette gloire était réservée au règne de Henri II. Le 1^er^ janvier 1558, le duc de Guise parut tout à coup sous les murs de Calais qui n'était pas en état de défense. Les forts de Nieulai et du Risban, successivement évacués, livrèrent les approches, et, dès le 4, l'artillerie française ouvrit son feu contre les murs mêmes de la ville avec un fracas qui s'entendit jusque sur les rives de l'Escaut. Sénarpont, habile ingénieur picard, ayant abattu tous les ouvrages des assiégés, le 6, jour des Rois, le duc de Guise, à la tête de la noblesse française et de l'élite de ses troupes, traversa le port à la marée basse et donna un assaut qui lui livra le château. Réduit à capituler, le gouverneur anglais, Wentworth, obtint que la garnison se retirerait en Angleterre, moins lui-même et cinquante de ses principaux officiers, qui durent se livrer prisonniers. Drapeaux, artillerie, armes, vivres, tout le matériel restait entre les mains des Français. Ainsi, un siège de sept jours avait rendu à la France une ville qu'elle ne possédait plus depuis deux cent dix ans et qui avait coûté un an d'efforts à Édouard III; aussi, les écrivains français du temps célébrèrent ce fait d'armes avec un légitime orgueil; Turnèbe, Dorat, L'Hôpital, Joachim du Bellay écrivirent des poèmes sur ce sujet, tandis que Marie d'Angleterre mourante déclarait que, « si on ouvrait son cœur, on y trouverait gravé le nom de *Calais*. » En effet, c'était le coup le plus sensible que l'Angleterre pût recevoir dans ses prétentions à régner sur la France. Elle ne put s'y accoutumer sur-le-champ et chercha à se faire illusion par une clause insérée au traité de Cateau-Cambrésis (1559) : il y était dit que Calais lui serait rendue si, au bout de huit ans, une somme de 500,000 couronnes n'avait pas été payée par le roi de France; pourtant, si elle violait la paix, il devait être délié de cet engagement. En 1567, la somme n'était pas payée; Charles IX alléguait la violation de la paix, les Anglais voulaient qu'on leur rendît la place; mais ils eurent beau faire : Calais était à jamais redevenue française.

Qui devait, autrefois, haïr l'Angleterre, si ce n'est Calais? Fidèle à cette haine, elle ne cessa d'attaquer l'ennemie, et sous Louis XIV, et après lui, alors même que la France était en paix avec elle. Dans la guerre de l'indépendance américaine, dans les guerres de la Révolution et de l'Empire, ses corsaires se signalèrent de nouveau et elle mérita l'honneur d'un bombardement qui, du reste,

fut inoffensif (1804). Dix ans après, Louis XVIII y débarquait ramené par les Anglais, et une colonne s'élevait pour conserver à la postérité ce souvenir! Cette colonne, en marbre blanc, se voit encore près de la grande jetée. Chose bizarre! les Anglais rentraient en ennemis dans Calais, et ils y établirent alors des fabriques de tulle qui forment aujourd'hui encore la principale branche de son industrie. Avec cela, le cabotage, le commerce de commission, la pêche, voilà où s'exerce l'activité des habitants que compte aujourd'hui cette ville. Du reste, elle est déchue de son ancienne prospérité. Sa proximité de l'Angleterre (à 28 kilomètres et six quarts d'heure de Douvres) a fait établir plusieurs services de paquebots. Le nombre de voyageurs qui y sont entrés ou qui en sont sortis en 1876 s'est élevé jusqu'à 198,033. Son port, ouvert aux sables des marées, est l'objet d'importants travaux ; l'étendue de son bassin à flot vient d'être doublée (1880); il est signalé au loin par trois phares. Il reçoit annuellement ou il sort environ 1,500 navires, jaugeant près de 300,000 tonneaux, et son cabotage emploie 45 navires.

Bien que peu étendue, Calais n'en est pas moins une jolie ville, bien percée, bien pavée, en communication avec Paris par le chemin de fer du Nord (297 kilom.), avec Gravelines, Arras, Dunkerque, Saint-Omer et Lille par des canaux. De très loin, en mer, on aperçoit, comme un phare, l'élégant et très haut clocher de son église gothique de Notre-Dame-de-Bon-Secours, construite par les Anglais, où se voient des marbres précieux et un tableau de l'Assomption par Van Dyck. Rien n'est plus élégant aussi que la flèche à jour qui surmonte son hôtel de ville et qui sert de tour du beffroi. Calais montre aussi avec orgueil la maison d'Eustache de Saint-Pierre et le beau bâtiment de Richard II, que Henri II donna au duc de Guise en récompense de sa victoire, et que le Balafré vendit à la ville. Elle a produit des hommes distingués, entre autres Georges Maréchal, premier chirurgien de Louis XIV, et le voyageur Mollien.

Les armes de Calais sont : *de gueules, à deux croix de Lorraine d'argent à dextre et à sénestre, accompagnées en pointe d'un besant d'argent, chargé d'une croisette d'or, entourée de quatre petites croisettes de même, à l'écusson d'azur en cœur.*

Saint-Pierre-lès-Calais. — Saint-Pierre-lès-Calais n'était, au commencement du siècle, qu'un pauvre faubourg de Calais. L'industrie, trop à l'étroit dans les murs de cette ville, en prit possession, et, de 2,000 habitants qu'elle pouvait compter alors, en 1835 elle en comptait 6,802; en 1852, 11,524; en 1866, 17,294, et aujourd'hui, 25,583, c'est-à-dire le double qu'à Calais. Saint-Pierre est donc une ville toute moderne, avec un bel hôtel de ville, deux églises et des écoles; elle possède des fonderies de fer et de cuivre, des ateliers de fabriques de machines, des filatures de lin et une très importante fabrique de tulles de soie et de coton, qui occupe plus de 5,000 ouvriers et produit pour 25 à 30 millions par an.

Béthune (lat., 50° 31′ 58″; long., 0° 18′ 6″ E.). — Béthune, chef-lieu d'arrondissement et de canton, située à la jonction des canaux de la Lawe et de La Bassée, station importante du chemin de fer de Paris à Calais, à 29 kilomètres au nord d'Arras, est une ville de 9,315 habitants, qui avait autrefois ses seigneurs particuliers, qu'elle conserva jusqu'en 1248, et qui s'intitulaient : *Avoués de Saint-Waast d'Arras*. Citons parmi eux Robert Ier, dit Faisseux, tige de la célèbre maison de Béthune, d'où sortit Sully; Guillaume II, le Roux, qui accorda à la ville, en 1210, une charte communale. Béthune passa ensuite sous la domination des maisons de Bourgogne et d'Autriche. Sous les premiers Valois, elle fut un instant réunie à la France, et le maréchal d'Esquerdes défit sous ses murs, en 1487, l'armée de Philippe de Clèves, qui voulait s'en emparer. Cette victoire reçut le nom de *Journée des Fromages*, par allusion à l'un des principaux produits de l'industrie locale. Béthune fut rendue à la maison d'Autriche, au traité d'Arras, en 1435, et ce ne fut qu'en 1713, à la paix d'Utrecht, qu'elle redevint définitivement française. Cette ville a été dévastée deux fois par des incendies (1447 et 1547); c'est sans doute à cette cause qu'il faut attribuer le caractère bizarre et les contrastes architectoniques que présente la tour de son beau beffroi, tour carrée, flanquée de tourelles, qui s'élève toute nue du milieu de toits irréguliers et qui porte sur sa plate-forme, comme un hors-d'œuvre tout à fait inattendu, un clocheton fort travaillé qui ne manque pas d'élégance en lui-même, mais qu'un esprit malin semble avoir arraché à on ne sait quelle église du style gothique flamboyant et transporté, par plaisanterie, en ce lieu qui ne lui convient guère. Béthune était autrefois au nombre des places

fortes de la région du nord de la France; aujourd'hui, elle est déclassée et ses fortifications sont détruites. Béthune a gagné à délaisser le bruyant appareil de Mars pour de plus paisibles occupations; c'est aujourd'hui une ville industrieuse et commerçante, qui possède des fabriques de sucre, des raffineries de sel, des fabriques de pipes et des ateliers de confection pour les vêtements militaires; il s'y fait un important commerce de grains, de graines oléagineuses et de toiles. Dans ses environs, à Annezin et à Vendin, on exploite des mines de houille.

Les armes de cette ville sont : *d'argent, à la fasce de gueules.*

Lens.—Lens, sur la Souchez, affluent de la Deule, chef-lieu de canton, à 19 kilomètres au sud-est de Béthune, est une de nos anciennes places fortes qui fut souvent prise et reprise pendant les guerres de Flandre. C'est sous ses murs que tombait, en 1647, le maréchal de Gassion; mais elle tire sa plus grande illustration de la victoire que le grand Condé remporta, en 1648, dans la plaine qui s'étend entre cette ville et le village de Grenay. Aujourd'hui, Lens, station du chemin de fer de Calais, est une ville industrieuse de 9,383 habitants, qui possède des mines de houille, des fabriques de sucre, des corderies et des tanneries.

Lillers. — Lillers, sur la Nave, à 13 kilomètres au nord-ouest de Béthune, station de la ligne de Béthune à Saint-Omer, avec embranchements houillers vers Ferfay et Auchy-au-Bois, est un chef-lieu de canton de 7,003 habitants.

Cette ville n'est connue par aucun monument antérieur à la fin du VII^e^ siècle; ce n'était alors qu'un hameau appelé *Busnette*, nom qu'il devait à une forêt voisine, le *Saltus Bulneti*. Un évêque de Thérouanne le mit, vers 696, sous la protection de deux saints personnages irlandais, Lugle et Luglien, qui avaient été mis à mort dans les environs par un seigneur nommé Bavon, comme ils se rendaient en pèlerinage à Rome.

Le hameau acquit bientôt une grande importance, et autour de l'église qui renfermait le tombeau des martyrs se formèrent des groupes de maisons, que la crainte des Northmans fit enfermer dans une enceinte fortifiée.

Lillers suivit les vicissitudes du comté de Flandre; elle fut plusieurs fois prise et reprise par les Français et les Flamands, notamment en 1303, en 1479 et en 1537. Lillers commençait à sortir de ses ruines, lorsque le duc de Vendôme la brûla de nouveau en 1543. Les maréchaux de Chaulnes et de Châtillon reçurent, en 1630, l'ordre de s'en emparer; mais comme les Espagnols y avaient jeté 600 hommes de troupes italiennes et wallonnes, ils n'osèrent tenter l'entreprise. Le duc de Guise s'en rendit maître en 1645, et la paix des Pyrénées, en 1659, la fit définitivement passer sous le sceptre de la France.

Aujourd'hui, Lillers est une ville industrieuse qui fabrique des chaussures pour l'exportation; elle exploite des mines de houille et de sel, possède de nombreux moulins, des tanneries, des fabriques de poteries et de sucre.

C'est à Lillers que fut, dit-on, foré le premier puits artésien, en 1210 ou en 1226. — Station du chemin de fer de Paris à Calais.

Les armes de la ville sont : *de gueules, à trois chevrons d'or.*

Saint-Venant. — Saint-Venant, sur la Lys et son canal, dépend du canton de Lillers et se trouve à 13 kilomètres au nord-ouest de Béthune; sa population est de 2,659 habitants. Elle portait autrefois le nom de *Papinghem,* ou *habitation des fils de Pépin;* le lieu où elle devait s'élever était encore désert au VIII^e^ siècle, lorsqu'un seigneur appartenant à une puissante famille du Hainaut, nommé Venant, s'y construisit un ermitage; mais, s'étant attiré l'inimitié d'un prince anglo-saxon, il fut tué par celui-ci. Des pêcheurs, ayant retrouvé son corps, l'inhumèrent à l'endroit où plus tard fut la place publique, et, comme en maint autre lieu, un village se forma autour de sa sépulture vénérée et prit son nom.

Cette ville avait autrefois le titre de comté et de bailliage; aujourd'hui, elle fait un certain commerce; elle possède un asile départemental d'aliénés.

Saint-Omer (lat., 50° 44 53″; long., 0° 5′ 3″). — Au commencement du VII^e^ siècle, sur les bords de l'Aa, au sommet d'une montagne appelée le mont Sithiu, vivait dans son château, à côté d'un temple de Minerve, un seigneur barbare et païen. Omer, évêque de Thérouanne, vint le convertir et, renversant les autels de la déesse, éleva à la place une église. L'abbaye de Luxeuil, alors très célèbre, lui envoya, pour l'aider dans son apostolat, trois moines dont l'un, Bertin, fonda un

monastère dans l'île de Sithiu. La ville et le monastère furent d'abord appelés Saint-Pierre; plus tard, la ville prit le nom de *Saint-Omer*, et le monastère celui de *Saint-Bertin*. C'est à un abbé de Saint-Bertin que la ville dut ses fortifications, destinées à la protéger contre les attaques redoublées des Northmans, et, au commencement du XII^e^ siècle, elle dut à Baudouin VII, comte de Flandre, à qui elle appartenait, de devenir presque un port; en effet, l'Aa, canalisée, livra passage au flux et au reflux qui apporta des vaisseaux jusque dans ses murs.

Disputée entre la France et la Flandre, souvent en révolte contre l'abbé de Saint-Bertin, trop avide de taxes, Saint-Omer eut, au moyen âge, une existence agitée. Du reste, elle fut toujours l'asile des opprimés, de Thomas Becket, des Calaisiens chassés de leurs foyers.

Sous la Révolution, les Audomarois, sans se montrer des plus empressés, s'associèrent pourtant au mouvement général et même répudièrent le nom de leur ville pour prendre celui de *Morin-la-Montagne*, et l'on eut lieu d'admirer la glorieuse part que prirent les volontaires de Morin-la-Montagne à la défense de Lille. Un fait très singulier, qui s'était passé à Saint-Omer en 1782, semblait marquer chez le peuple de cette cité un esprit peu envieux de nouveautés. C'était le moment où la belle découverte de Franklin étonnait le monde. Un Audomarois, ami de la science, se prit d'enthousiasme pour cette invention et plaça un paratonnerre sur sa maison, pour expérimenter lui-même. Rumeur générale : on l'accuse de comploter l'incendie de la ville; le magistrat l'oblige à supprimer l'instrument dangereux. M. de Vissery en appelle et prend pour avocat Maximilien Robespierre qui lui fait gagner sa cause : le paratonnerre se relève. Mais cette fois explosion populaire, émeute, coalition, siège en règle; on tire à balle sur l'invention de Franklin, et M. de Vissery se voit réduit, par prudence, à céder devant l'ignorante obstination de ses compatriotes.

En trop de lieux, la Révolution française a marqué par des ruines les traces de son passage. L'abbaye de Saint-Bertin a été une de ses victimes. Ce magnifique édifice, entamé, en 1792, par le marteau destructeur, était une des plus belles constructions gothiques du Pas-de-Calais. Il avait été commencé en 1330 et fini en 1520, période où l'architecture gothique produisit encore de beaux monuments dans le genre flamboyant. Sa longueur était de 116 mètres dans œuvre; elle formait une croix latine; le vaisseau était superbe à l'extérieur avec ses rangs d'ogives superposés. La Révolution n'avait pas tout détruit, mais *l'utilité publique* a achevé depuis 1830, et l'on ne peut plus admirer maintenant que la grande et belle tour qui reste. En ce lieu finit obscurément l'existence du dernier des Mérovingiens, Childéric III. Outre ce monument historique, Saint-Omer en possède un autre non moins remarquable : son église de Notre-Dame, ancienne collégiale, célèbre par les vieux tombeaux qu'elle renferme, entre autres celui de saint Omer, et par sa chapelle de Notre-Dame-des-Miracles où l'on vient en pèlerinage. Saint-Omer a eu aussi un collège de jésuites, où le célèbre O'Connell a reçu sa première éducation. Agréable, ornée de belles promenades, elle est surtout remarquable par son irrigation qui favorise beaucoup la culture des plantes potagères; ses faubourgs du Hautpont et de Lysel sont sillonnés par 300 canaux portant tous des noms différents et qu'alimentent les marais voisins. Autrefois, on voyait sur ces marais un phénomène très curieux : c'étaient douze îles flottantes; Louis XIV monta sur l'une d'elles. Souvent on y mettait des troupeaux que le vent poussait avec l'île à la surface des eaux.

Chef-lieu d'arrondissement et de canton, à 71 kilomètres au nord-est d'Arras, siège de la cour d'assises du Pas-de-Calais, possédant un beau lycée (ancien collège des jésuites), place forte de 2^e^ classe et de 1^re^ ligne, chef-lieu d'une subdivision de région qui comprend les arrondissements de Saint-Omer, de Boulogne et de Montreuil et d'une direction d'artillerie, Saint-Omer, station principale de la ligne de chemin de fer de Paris à Calais (285 kilomètres de Paris), est aujourd'hui une des villes les plus importantes du nord de la France; sa population est de 21,855 habitants.

Les armes de la ville sont : *de gueules, à une double croix de Lorraine d'argent.*

THÉROUANNE. — Thérouanne (*Taruenna Morinorum*, *Terwaen*), très ancienne ville, située dans le canton d'Aire, à 16 kilomètres au sud de Saint-Omer et sur la rive gauche de la Lys. C'était autrefois la capitale de la Morinie, et l'on croit qu'elle fut fondée par le préteur Licinius Tarvannus; elle était devenue très florissante sous l'administration

romaine, et six grandes voies y aboutissaient. Les premiers apôtres de Thérouanne furent deux nobles romains, Fuscien et Victoric; mais son premier évêque connu fut saint Antimon, qui vivait en 510 et éleva la cathédrale de Saint-Martin sur les ruines d'un temple du dieu Mars. Le roi Childéric séjourna souvent dans cette ville ; Cararic y régnait lorsque Clovis vint l'y assiéger, l'y prit avec son fils Sigebert, leur fit d'abord raser les cheveux, pour les dégrader, et ensuite leur fit trancher la tête.

Thérouanne, qui avait eu à souffrir, en 451, de l'invasion d'Attila et des Huns, fut, à plusieurs reprises différentes, ravagée par les Northmans, notamment en 884, au moment où les habitants, repeuplant leur cité déserte, y élevaient quelques fortifications, et en 909, avec tant de fureur, que l'évêque Étienne ne put même y trouver un asile. Arnould le Grand rétablit son enceinte vers 936 ; mais elle ne dut son entière restauration qu'au roi de France Robert Ier, qui y établit son autorité en 998. La ville reçut alors un notable accroissement, sa cathédrale fut réparée et embellie. A la suite de la bataille de Courtray, les Flamands s'emparèrent de Thérouanne en 1303 et y mirent tout à feu et à sang. L'histoire de Thérouanne pendant les guerres de la rivalité de la France et de l'Angleterre, et, plus tard, pendant la lutte de François Ier et de Charles-Quint, se résume par celle de ses malheurs ; elle fut successivement prise et reprise par chacune des parties belligérantes, et nous arrivons ainsi jusqu'à l'époque de la catastrophe qui devait la ruiner pour toujours.

François Ier venait de relever ses murailles, et il avait fait de cette ville la principale de ses forteresses opposées aux Pays-Bas; il appelait avec complaisance Acqs, en Provence, et Thérouanne « les deux oreillers sur lesquels le roi de France pouvait dormir en paix. » Cependant les impériaux et les Flamands vinrent, en 1553, investir la place ; la résistance des assiégés fut longue et énergique ; François de Montmorency qui les commandait fut enfin réduit à capituler ; mais, tandis qu'on discutait les termes de l'arrangement, les ennemis se répandirent dans la ville et y commirent d'épouvantables désordres. Charles-Quint fit raser Thérouanne jusqu'à ses fondements ; une tradition rapporte même qu'on y sema du sel. Le territoire qu'elle occupait fut rendu à la France par le traité de Cateau-Cambrésis ; mais le roi prit l'engagement de n'y construire aucune cité ni aucun fort. Les villes voisines se partagèrent ses dépouilles, et l'on forma de son évêché ceux de Boulogne, d'Ypres, de Saint-Omer. Malgré le traité de Cateau-Cambrésis, Thérouanne fut pourtant rebâtie ; mais elle n'avait pas encore épuisé toutes ses infortunes. Les Français la ravagèrent en 1628 et massacrèrent une partie de ses habitants. Un siècle plus tard environ, le 28 avril 1718, la plupart de ses maisons furent renversées par une tempête, et un incendie la détruisit complètement le 14 avril 1799. Relevée encore une fois, Thérouanne était, en 1801, l'un des chefs-lieux de canton de l'arrondissement de Saint-Omer, lorsque ce canton fut incorporé à ceux d'Aire et de Lumbres. Ce n'est plus aujourd'hui qu'une pauvre commune peuplée de 956 habitants ; des cultures recouvrent, en partie, ce qui fut l'ancienne cité. Elle conserve des vestiges de ses anciens fossés et son ancienne porte de Saint-Omer.

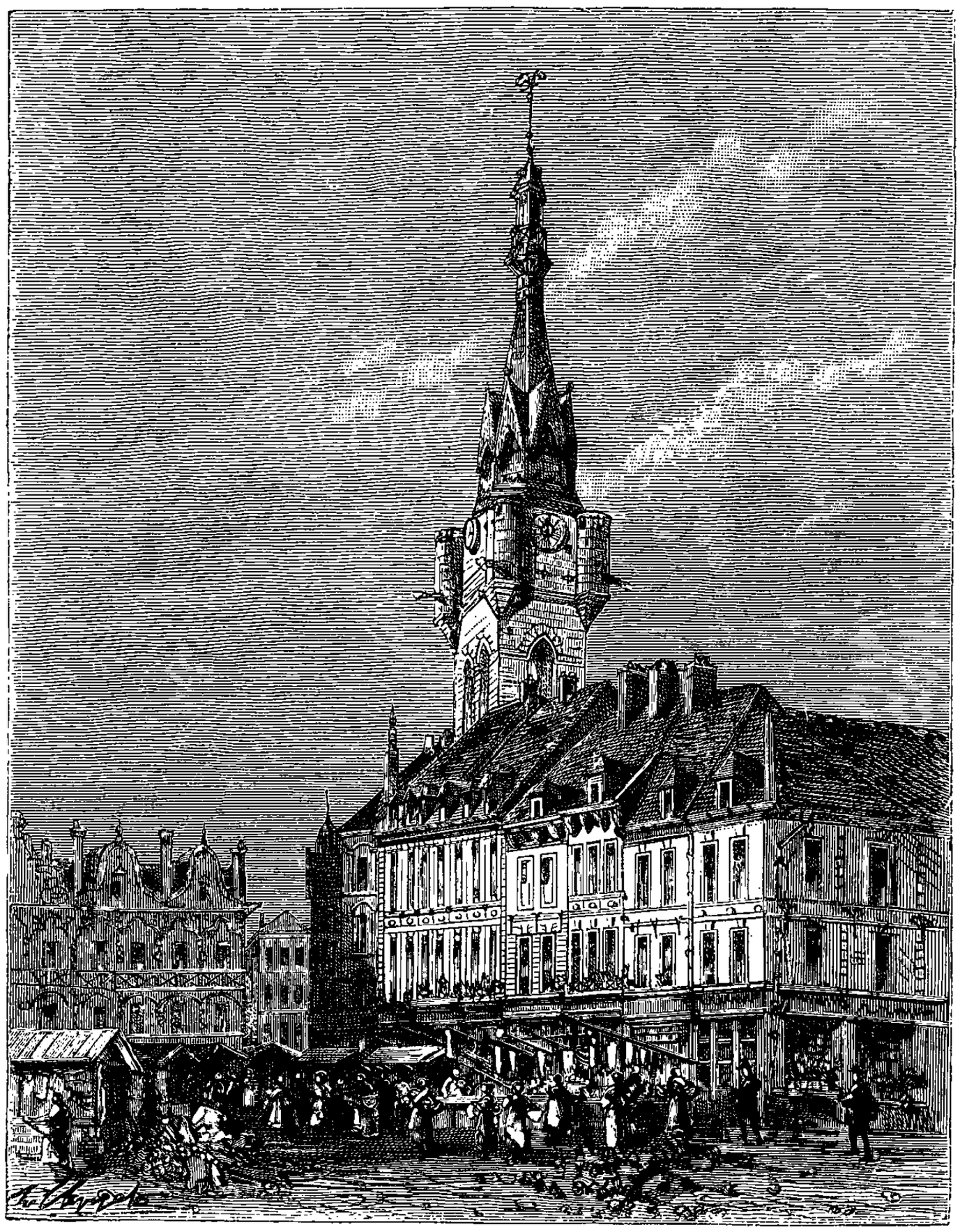
Les armes de Thérouanne étaient : *de pourpre, à la bordure de vair, à l'écusson d'or sur le tout.*

Aire. — Aire-sur-la-Lys (*Æria, Aria Atrebatum*), station de la ligne de Saint-Omer à Lille, chef-lieu de canton, situé à 18 kilomètres au sud-est de Saint-Omer, au confluent de la Lys avec trois petites rivières et au point de jonction des canaux d'Aire à La Bassée, de Neuf-Fossé et de la Lys.

Aire est une ville de 8,357 habitants, agréablement située au milieu d'une campagne riche et fertile. C'est à la fois une place forte de 2e classe et une ville commerçante ; ses marchés sont importants.

Les armes de cette ville sont : *de gueules, à l'aigle d'argent, au vol étendu.*

Ardres. — Ardres, chef-lieu de canton, à 24 kilomètres au nord-ouest de Saint-Omer, à la tête du canal, sans écluses, qui porte son nom et qui va joindre celui de Saint-Omer à Calais, est une ancienne place forte, dont l'histoire ressemble beaucoup à celle de la précédente ; mais ce qui la signale davantage dans l'histoire, c'est que c'est dans la plaine qui s'étend entre cette ville et Guines qu'eut lieu, en 1520, entre François Ier et Charles-Quint, la fameuse entrevue dite du *Camp du drap d'or.* La population de cette petite ville est de 2,223 habitants ; on y fabrique du tulle et elle possède des raffineries de sel. Dans les environs sont de vastes marais où l'on exploite la tourbe. La station du



Beffroi de Béthune.

chemin de fer de Paris à Calais est à 5 kilomètres au nord d'Ardres.

Les armes d'Ardres sont : *d'argent, à l'aigle éployée de sable.*

Montreuil (lat., 50° 27′ 54″ ; long., 0° 34′ 24″ O.). — Montreuil-sur-Mer (*Monasteriolum*) occupe une colline qui domine la rive gauche de la Canche, à 16 kilomètres de son embouchure.

La colline sur laquelle s'élève Montreuil paraît avoir été autrefois un promontoire dont la mer venait battre le pied, et les Phéniciens y avaient établi un phare. La baie d'Étaples, le *Sinus Quentavicensis* des Romains, se prolongeait alors jusqu'à l'emplacement actuel de Montreuil. La mer délaissa cette plage, où elle formait jadis un port aussi étendu que la vallée de la Canche, c'est-à-dire de 600 mètres de longueur environ. Au milieu des marécages qu'elle avait formés en se retirant s'était élevée une bourgade gauloise, qui prit le nom de *Bragum* ou de *Braium*, dérivé du mot celtique *brai* (marais) ; une petite forteresse située sur la hauteur la plus voisine et nommée *Wimaw* ou *Wimax*, à cause des oseraies qui l'entouraient, la défendait. César s'empara de la bourgade et de la forteresse, y établit une station romaine, que deux voies mirent en communication avec le pays des Morins et la Belgique.

La station romaine devint une petite ville; mais, en 541, les Huns d'Attila en dispersèrent les habitants, et le pays y était redevenu inculte et désert, lorsque saint Saulve, évêque d'Amiens, s'y retira et y fonda un monastère en 680.

De nouveaux habitants vinrent bientôt s'établir à l'ombre du petit monastère (*monasteriolum*), et la ville naissante en prit le nom de Montreuil.

Les capitaines ou gouverneurs du château prirent, au IXe siècle, le titre de comtes de Montreuil. Le véritable fondateur de la ville fut le comte Helgaut, qui fit défricher les bois qui entouraient la montagne, édifia autour du château des habitations, les entoura de murailles, et Montreuil devint ainsi une place forte du premier ordre. Un nouveau monastère s'était élevé près de la grotte dont saint Saulve avait sa fait sa résidence. Un couvent de filles de l'ordre de Saint-Benoît fut aussi fondé à Montreuil, et sainte Austreberthe, abbesse de Marconne, y fut accueillie avec ses religieuses.

Hugues, fils aîné de Guillaume Ier, comte de Montreuil et de Ponthieu, ayant épousé Giselle, fille de Hugues Capet, celui-ci, en lui donnant Abbeville pour dot, reprit Montreuil à son gendre; c'est ainsi que cette ville rentra dans le domaine royal. Les successeurs de Hugues Capet y firent construire un palais et y établirent un atelier monétaire.

L'histoire de Montreuil est celle de la plupart des villes de la France du Nord; elle fut plusieurs fois assiégée et prise par les Anglais et les Français; le dernier siège qu'elle soutint fut celui de 1554, contre les Anglais et les impériaux. En 1665, elle fut réunie à la France avec le comté de Ponthieu.

Montreuil est à 79 kilomètres à l'ouest d'Arras et à 216 kilomètres de Paris. C'est un chef-lieu d'arrondissement qui compte 3,473 habitants. Ses remparts, construits par Vauban, sont aujourd'hui déclassés. Dans l'ancien château, dont une partie date du moyen âge, on montre une tour où fut, dit-on, enfermée la reine Berthe, femme de Philippe Ier. Son église abbatiale de Saint-Saulve, malgré des restaurations peu heureuses, conserve encore quelques motifs intéressants pour l'archéologue; l'hôtel de ville, édifice moderne, occupe une partie de l'emplacement de l'ancienne abbaye; le palais de justice, celui d'un ancien couvent de carmes; le collège, l'ancienne abbaye de Sainte-Austreberthe. Montreuil possède une Société d'agriculture, une Société des naufrages. Les gourmets apprécient ses pâtés de bécasses et les truites que l'on pêche aux environs, dans la Canche.

Les armes de Montreuil sont : *d'azur, à deux fasces d'or, au chef chargé de trois fleurs de lis d'argent.*

Berck-sur-Mer. — Berck est situé dans le voisinage des dunes, à 2 kilomètres de la mer et à 14 au sud-ouest de Montreuil. Ce n'était, il y a quelques années, qu'une pauvre commune d'environ 2,000 âmes, située sur une plage sablonneuse aussi triste qu'aride, dont les habitants n'avaient d'autre industrie que la pêche du hareng et l'exploitation de quelques salines. La beauté de sa plage y a d'abord attiré des baigneurs; à la station balnéaire est venu s'ajouter un hospice, et, à la recommandation des médecins, la ville de Paris y a établi un vaste hôpital pouvant recevoir 500 enfants malades appartenant à l'Assistance publique. Aujourd'hui, pendant la belle saison, Berck présente une certaine animation. Sa population est de 4,373 habitants. On s'y rend par le chemin de fer du Nord, ligne de Calais, station de Verton, à 216 kilomètres de Paris.

Saint-Pol (lat., 50° 22′ 55″; long., 0° 0′ 0″. F.). — Saint-Pol est un chef-lieu d'arrondissement et de canton de 3,949 habitants, situé sur la Ternoise, affluent de la Canche, à 33 kilomètres au nord-ouest d'Arras. Elle est célèbre dans l'histoire pour avoir été le chef-lieu d'un comté qui appartint à plusieurs familles illustres. L'un de ses comtes est ce fameux connétable de Saint-Pol, Louis de Luxembourg, auquel le roi Louis XI écrivait avec instance : « Venez! venez! nous avons besoin d'une bonne tête comme la vôtre!... » Il vint, en effet..., et Louis XI le fit décapiter en 1475 pour crime de haute trahison. La ville était fortifiée; elle subit plusieurs sièges, dont le plus désastreux fut celui de 1537; les troupes de Charles-Quint la prirent d'assaut et la saccagèrent. C'est aujourd'hui une petite ville paisible, gare de croisement des chemins de fer d'Arras à Étaples et de Béthune à Abbeville, possédant un collège communal, une Société d'agriculture, une bibliothèque et une prison départementale.

Les armes de Saint-Pol sont : *de gueules, à trois pals de vair, au chef d'or chargé d'un lambel de trois pendants d'azur.*

STATISTIQUE DU DÉPARTEMENT DU PAS-DE-CALAIS

RANG DU DÉPARTEMENT

Superficie : 30ème. — Population : 4ème. — Densité de la population : 6ème.

I. STATISTIQUE GÉNÉRALE

SUPERFICIE.	POPULATION.	ARRONDISSEMENTS.	CANTONS.	COMMUNES.	REVENU TERRITORIAL.	CONTRIBUTIONS et REVENUS PUBLICS
6.605 kil. carrés. ou 660.563 hect.	Hommes, 398.005 Femmes, 395.135 793.140 121 hab. 06 par kil. carré.	6	44	904	Propriétés bâties ... 14.000.000 f. — non bâties. 52.000.000 » Revenu agricole.... 232.000.000 »	58.000.000 fr.

II. STATISTIQUE COMMUNALE

ARRONDISSEMENT D'ARRAS

Superficie, 1.367 kil. carrés. — Population, 173.840 hab. — Cantons, 10. — Communes, 211.

CANTON, sa population.	NOM de LA COMMUNE.	POPULATION.	Distance au chef-lieu d'arr.
ARRAS (Nord), 12 communes, 20.592 hab.	ARRAS (Nord)	11.282	»
	Anzin-Saint-Aubin	620	3
	Athies	460	5
	Dainville	1.052	3
	Duisans	726	6
	Écurie	321	4
	Étrun	296	6
	Marœil	1.717	7
	Roclincourt	607	4
	Sainte-Catherine	803	2
	Saint-Laurent-Blangy	1.674	3
	Saint-Nicolas	1.034	1
ARRAS (Sud), 9 com., 22.450 hab.	ARRAS (Sud)	15.482	»
	Achicourt	1.406	2
	Agny	1.066	3
	Beaurains	1.001	3
	Fampoux	974	8
	Feuchy	534	6
	Neuville-Vitasse	666	6
	Tilloy-les-Mofflaines	502	4
	Wailly	819	6
BAPAUME, 22 comm., 13.480 habitants.	Bapaume	3.274	22
	Avesnes-lès-Bapaume	142	22
	Achiet-le-Grand	526	18
	Achiet-le-Petit	692	18
	Bancourt	315	23
	Beaulencourt	476	24
	Béhagnies	219	18
	Beugnâtre	237	20
	Biefvillers-lès-Bapaume	241	22
	Bihucourt	351	20
	Favreuil	354	20
	Frémicourt	472	25
	Grévillers	736	22
	Ligny-Thilloy	884	25
	Martinpuich	715	27
	Morval	309	31
	Riencourt-lès-Bapaume	142	25
	Sapignies	319	18
	Sars (Le)	359	27
	Transloy (Le)	1.702	28
	Villers-au-Flos	793	26
	Warlencourt-Eaucourt	222	23
BEAUMETZ-LES-LOGES 29 c., 13.683 h.	Beaumetz-les-Loges	553	9
	Adinfer	326	12
	Agnez-lès-Duisans	520	8
	Bailleulmont	369	13
	Bailleulval	348	12
	Basseux	178	11
	Berles-au-Bois	803	15
Suite de BEAUMETZ-LES-LOGES. 17 communes, 15.627 habitants.	Berneville	510	8
	Blairville	622	9
	Boiry-Ste-Rictrude	367	10
	Boiry-Saint-Martin	442	10
	Cauchie (La)	278	18
	Ficheux	549	9
	Fosseux	319	15
	Gouves	147	9
	Gouy-en-Artois	561	13
	Habarcq	404	11
	Haute-Avesnes	259	9
	Hendecourt-lès-Ransart	292	10
	Herlière (La)	200	18
	Mercatel	680	7
	Monchiet	150	13
	Monchy-au-Bois	1.013	15
	Montenescourt	221	10
	Ransart	462	9
	Rivière	1.498	9
	Simencourt	480	9
	Wanquetin	766	11
	Warlus	366	8
BERTINCOURT, 17 communes, 15.627 habitants.	Bertincourt	1.566	28
	Barastre	739	27
	Beaumetz-lès-Cambrai	1.372	25
	Beugny	782	22
	Bus	351	31
	Haplincourt	572	26
	Havrincourt	1.172	31
	Hermies	2.540	28
	Lebucquière	657	25
	Lechelle	181	25
	Metz-en-Couture	1.729	31
	Morchies	508	23
	Neuville-Bourjonval	577	31
	Rocquigny	1.016	30
	Ruyaulcourt	927	29
	Trescault	581	32
	Vélu	357	26
CROISILLES, 27 communes, 17.103 habitants.	Croisilles	1.537	13
	Ablainzevelle	317	18
	Ayette	466	13
	Boiry-Becquerelle	328	10
	Boisleux-au-Mont	477	9
	Boisleux-Saint-Marc	227	9
	Boyelles	430	10
	Bucquoy	2 090	18
	Bullecourt	559	16
	Chérisy	571	12
	Courcelles-le-Comte	772	14
	Douchy-lès-Ayette	660	13
	Écoust-Saint-Mein	812	16
	Ervillers	810	14
Suite de CROISILLES.	Fontaine-lès-Croisilles	492	13
	Gomiecourt	214	16
	Guémappe	440	9
	Hamelincourt	507	13
	Héninel	247	9
	Hénin-sur-Cojeul	625	9
	Mory	569	16
	Moyenneville	396	11
	Noreuil	395	19
	Saint-Léger	755	13
	St-Martin-sur-Cojeul	176	9
	Vaulx-Vraucourt	1.605	19
	Wancourt	626	9
MARQUION, 17 communes, 17,664 habitants.	Marquion	861	27
	Baralle	824	22
	Bourlon	1.775	28
	Buissy	423	23
	Écourt-Saint-Quentin	2.027	22
	Épinoy	801	31
	Graincourt-lès-Havrincourt	1.500	31
	Inchy	1.045	25
	Lagnicourt	795	22
	Oisy-le-Verger	2.277	27
	Palluel	629	27
	Pronville	698	22
	Quéant	1.035	22
	Rumaucourt	1.022	22
	Sains-lès-Marquion	509	27
	Sauchy-Cauchy	660	25
	Sauchy-Lestrée	783	27
PAS, 23 communes, 12.314 habitants.	Pas	818	27
	Amplier	429	31
	Bienvillers-au-Bois	1.015	18
	Couin	533	24
	Famechon	343	28
	Foncquevillers	795	22
	Gaudiempré	393	22
	Gommecourt	289	20
	Grincourt-lès-Pas	130	24
	Halloy	507	30
	Hannescamps	216	18
	Hébuterne	1.065	22
	Hénu	332	23
	Humbercamps	395	18
	Orville	547	31
	Pommier	433	18
	Puisieux	1.395	22
	Sailly-au-Bois	843	27
	Saint-Amand	353	21
	Sarton	498	31
	Souastre	658	22
	Thièvres	254	31
	Warlincourt-lès-Pas	273	23

SUITE DE L'ARRONDISSEMENT D'ARRAS

CANTON, sa population.	NOM de LA COMMUNE.	POPULATION.	Distance au chef-lieu d'arr.
Vimy. 28 communes, 20.834 habitants.	Vimy	1.525	10
	Ablain-Saint-Nazaire	847	13
	Acheville	300	13
	Acq	450	10
	Arleux-en-Gohelle	638	11
	Avion	1.955	14
	Bailleul-sir-Berthoult	808	9
	Beaumont	655	18
	Bois-Bernard	208	15.
	Carency	503	13
	Drocourt	177	16
	Éleu *dit* Leauwette	111	15
	Farbus	358	9
	Fresnoy	192	13
	Gavrelle	520	10
	Givenchy-en-Gohelle	1.411	15
	Izel-lès-Équerchin	781	16
	Méricourt	2.190	15
	Mont-Saint-Éloi	1.206	9
Vimy. Suite de Vimy. 28 com., 20.096 hab.	Neuville-Saint-Vaast	1.379	6
	Neuvireuil	521	13
	Oppy	417	11
	Quiéry-la-Motte	499	18
	Rouvroy	608	15
	Souchez	958	13
	Thélus	819	9
	Villers-au-Bois	389	11
	Willerval	376	9
	Vitry	2.650	18
	Bellonne	196	20
	Biaché-Saint-Vaast	1.550	13
	Boiry-Notre-Dame	622	13
	Brebières	1.799	19
	Cagnicourt	942	20
	Corbehem	767	22
	Dury	570	18
	Étaing	756	18
	Éterpigny	303	18
	Fresnes-l.-Montauban	398	13
	Gouy-sous-Bellonne	754	22
	Hamblain-les-Prés	490	13
	Haucourt	375	13
	Hendecourt-l.-Cagnicourt	602	18
	Monchy-le-Preux	696	9
	Noyelle-sous-Bellonne	590	19
	Pelves	691	11
	Plouvain	440	11
	Récourt	453	20
	Remy	335	13
	Riencourt-lès-Cagnicourt	577	18
	Rœux	690	9
	Sailly-en-Ostrevent	750	16
	Saudemont	621	22
	Tortequesne	674	18
	Villers-lès-Cagnicourt	371	20
	Vis-en-Artois	734	13

ARRONDISSEMENT DE BÉTHUNE

Superficie, 939 kil. carrés. — Population, 191.718 hab. — Cantons, 8. — Communes, 142.

CANTON, sa population.	NOM de LA COMMUNE.	POPULATION.	Distance au chef-lieu d'arr.
Béthune. 17 communes, 25.259 habitants.	Béthune	9.315	»
	Allouagne	1.583	10
	Annezin	1.360	2
	Chocques	1.745	6
	Couture (La)	2.062	7
	Essars	652	3
	Fouquereuil	488	3
	Fouquières-lès-Béthune	467	2
	Hinges	1.080	5
	Labeuvrière	991	6
	Lapugnoy	1.139	10
	Locon	1.402	6
	Oblinghem	205	5
	Vendin-lès-Béthune	664	2
	Verquigneul	659	5
	Verquin	847	3
	Vieille-Chapelle	690	10
Cambrin. 17 communes, 20.966 habitants.	Cambrin	418	10
	Annequin	600	10
	Auchy-lès-Labassée	1.397	12
	Beuvry	3.328	4
	Billy-Berclau	1.756	20
	Cuinchy	760	10
	Douvrin	1.661	17
	Festubert	1.450	10
	Givenchy-lès-Labassée	444	12
	Haisnes	799	15
	Labourse	536	6
	Noyelles-lès-Vermelles	265	7
	Richebourg-l'Avoué	2.114	13
	Richebourg-Saint-Vaast	1.107	12
	Sailly-Labourse	800	7
	Vermelles	2.306	10
	Violaines	1.225	12
Carvin. 10 comm., 24.437 hab.	Carvin	7.471	30
	Courcelles-lès-Lens	981	35
	Courrières	3.279	30
	Dourges	1.145	35
	Évin-Malmaison	968	40
	Hénin-Liétard	5.491	30
	Leforest	1.370	40
	Montigny-en-Gohelle	835	32
	Noyelle-Godault	936	35
	Oignies	1.911	30
Houdain. 31 communes, 26.805 habitants.	Houdain	1.240	15
	Barlin	631	10
	Beugin	208	15
	Bouvigny-Boyeffles	724	12
	Bruay	4.037	10
	Calonne-Ricouart	457	20
	Camblain-Châtelain	832	22
	Caucourt	416	20
	Divion	753	15
	Drouvin	256	5
	Estrée-Cauchy	401	15
	Fresnicourt	543	12
	Gauchin-Légal	328	17
	Gosnay	273	7
	Gouy-Servins	364	15
	Haillicourt	454	10
	Hermin	280	20
	Hersin-Coupigny	3.519	10
	Hesdigneul	417	9
	Houchain	436	7
	Labuisière	920	10
	Mainil-lès-Ruitz	321	12
	Marles	1.677	15
	Nœux	4.219	6
	Ourton	428	17
	Ranchicourt	139	15
	Rebreuve	508	15
	Ruitz	455	10
	Sains-en-Gohelle	673	10
	Servins	485	15
	Vaudricourt	411	3
Laventie. 6 c., 14.798 h.	Laventie	4.065	20
	Fleurbaix	2.779	25
	Lestrem	3.295	15
	Lorgies	1.377	15
	Neuve-Chapelle	697	20
	Sailly-sur-la-Lys	2.585	20
Lens. 22 comm., 38.386 hab.	Lens	9.383	19
	Aix-Noulette	1.086	15
	Angres	638	20
	Annay	1.718	20
	Bénifontaine	203	20
	Billy-Montigny	1.404	25
	Bully	2.529	15
	Estevelles	181	25
	Fouquières-lès-Lens	1.062	25
	Grenay	304	15
	Harnes	2.978	22
	Hulluch	562	15
Lillers. 9 comm., 18.911 h.	Liévin	5.463	20
	Loison	540	20
	Loos	2.405	15
	Mazingarbe	2.419	10
	Meurchin	1.108	25
	Noyelles-sous-Lens	832	22
	Pont-à-Vendin	990	20
	Sallau	765	22
	Vendin-le-Vieil	1.021	27
	Wingles	795	10
	Lillers	7.003	15
	Busnes	1.576	20
	Calonne-sur-la-Lys	1.662	12
	Gonnehem	1.906	7
	Guarbecque	790	2
	Mont-Bernenchon	1.271	10
	Robecq	1.486	10
	Saint-Floris	558	15
	Saint-Venant	2.650	15
Norrent-Fontes. 30 communes, 22.156 habitants.	Norrent-Fontes	1.359	25
	Ames	627	20
	Amettes	568	25
	Auchel	4.230	17
	Auchy-au-Bois	619	25
	Berguette	452	20
	Blessy	666	30
	Bourecq	591	20
	Burbure	1.328	15
	Cauchy-à-la-Tour	792	17
	Ecquedecques	448	20
	Estrée-Blanche	544	30
	Ferfay	946	20
	Ham	666	20
	Isbergues	1.030	30
	Lambres	662	25
	Lespesses	316	20
	Lières	801	20
	Liettres	540	25
	Ligny-lès-Aire	709	30
	Linghem	230	25
	Lozinghen	420	12
	Mazinghem	298	25
	Molinghem	695	25
	Quernes	353	30
	Rely	327	30
	Rombly	74	30
	Saint-Hilaire-Cottes	809	22
	Westrehem	323	30
	Witternesse	733	30

ARRONDISSEMENT DE BOULOGNE

Superficie, 942 kil. carrés. — Population, 153.862 habitants. — Cantons, 7. — Communes, 101.

CANTON, sa population.	NOM de LA COMMUNE.	POPULATION.	Distance au chef-lieu d'arr.
BOULOGNE (Nd), 5 c., 25.163 h.	Boulogne (Nord)	22.223	»
	Conteville	244	8
	Pernes	333	5
	Pittefaux	126	6
	Wimille	2.237	4
BOULOGNE (Sd), 4 c., 23.475 h.	Boulogne (Sud)	17.852	»
	Baincthun	1.978	4
	Echinghen	159	4
	Saint-Martin-Boulogne	3.486	1
CALAIS, 13 communes, 46,790 habitants.	Calais	12.573	31
	Attaques (Les)	1.505	39
	Bonningues-lès-Calais	292	21
	Coquelles	455	25
	Coulogne	883	35
	Escalles	260	23
	Fréthun	528	25
	Marck	2.356	39
	Nielles-lès-Calais	135	25
	Peuplingues	387	28
	Saint-Pierre-lès-Calais	25.583	31
	Saint-Tricat	342	25
	Sangatte	1.491	27
DESVRES, 23 com., 10.882 hab.	Desvres	3.356	18
	Alincthun	385	14
	Bainghen	200	24
	Bellebrune	166	12
	Belle-et-Houllefort	363	12
	Bournonville	228	21
	Brunembert	380	23
	Colembert	502	17
	Courset	403	20
Suite de DESVRES.	Crémarest	616	12
	Henneveux	266	18
	Longfossé	351	19
	Longueville	166	17
	Lottinghen	453	24
	Menneville	371	22
	Nabringhen	198	18
	Quesques	650	27
	Saint-Martin-Choquel	259	18
	Selles	272	18
	Senlecques	190	27
	Vieil-Moutier	301	24
	Waast (Le)	229	13
	Wirwignes	577	12
GUÎNES, 16 communes, 13.291 habitants.	Guînes	4.364	30
	Alembon	566	24
	Andres	803	35
	Bouquehault	641	30
	Boursin	248	24
	Caffiers	449	24
	Campagne	388	32
	Fiennes	1.036	26
	Hames-Boucres	737	31
	Hardinghen	1.250	21
	Herbinghen	308	26
	Hermelinghen	230	25
	Hocquinghen	94	34
	Licques	1.470	32
	Pihen	420	30
	Sanghen	287	30
MARQUISE, 21 c., 16.867 h.	Marquise	4.359	13
	Ambleteuse	663	18
	Audembert	304	18
	Audinghen	665	18
	Audresselles	513	13
Suite de MARQUISE.	Bazinghen	322	14
	Beuvrequen	309	13
	Ferques	1.165	19
	Hervelinghen	187	22
	Landrethun-le-Nord	566	22
	Leubringhen	227	19
	Leulinghen	307	18
	Maninghem-Wimille	136	8
	Offrethun	145	13
	Rety	2.537	19
	Rinxent	1.872	18
	Saint-Inglevert	518	22
	Tardinghen	219	18
	Wacquinghen	138	8
	Wierre-Effroy	702	12
	Wissant	1.013	22
SAMER, 20 communes, 17.394 habitants.	Samer	2.056	4
	Carly	310	12
	Condette	1.069	8
	Dannes	312	16
	Doudeauville	626	22
	Halinghen	420	16
	Hesdigneul	245	9
	Hesdin-l'Abbé	554	8
	Isques	251	6
	Lacres	346	20
	Nesles	376	12
	Neufchâtel	821	12
	Outreau	2.912	3
	Portel (Le)	4.266	
	Questrecques	262	16
	Saint-Étienne	1.333	4
	Saint-Léonard	292	16
	Tingry	358	20
	Verlincthun	382	16
	Wierre-au-Bois	203	18

ARRONDISSEMENT DE MONTREUIL

Superficie, 1.124 kil. carrés. — Population, 78.023 habitants. — Cantons, 6. — Communes, 141.

MONTREUIL, 26 communes, 19.692 habitants.	Montreuil	3.473	»
	Airon-Notre-Dame	252	10
	Airon-Saint-Vaast	239	10
	Beaumerie-Saint-Martin	378	5
	Berck	4.373	14
	Calotterie (La)	456	5
	Campigneulles-les-Grandes	254	10
	Campigneulles-les-Petites	208	5
	Colline-Beaumont	187	20
	Conchil-le-Temple	740	15
	Cucq	721	15
	Écuires	654	5
	Groffliers	477	20
	Lépine	547	10
	Madelaine (La)	162	5
	Merlimont	728	20
	Nempont-Saint-Firmin	398	15
	Neuville	924	5
	Rang-du-Fliers	822	••
	Saint-Aubin	174	10
	Saint-Josse	781	10
	Sorrus	452	5
	Tigny-Noyelle	341	15
	Verton	1.017	15
	Waben	377	15
	Wailly	557	10
CAMPAGNE, 24 communes, 12.413 habitants.	Campagne-lès-Hesdin	1.166	15
	Aix-en-Issart	468	10
	Beaurainville	1.368	15
	Bois-Jean	620	8
	Boubers-lès-Hesmond	87	15
	Brimeux	848	8
	Buire-le-Sec	1.019	••
	Douriez	500	18
	Ecquemicourt	172	16
	Gouy-Saint-André	907	14
	Hesmond	342	14
	Lespinoy	257	9
	Loison	364	14
	Maintenay	757	11
	Marant	128	11
	Marenla	446	13
	Maresquel	575	14
	Marles	397	6
	Offin	320	14
	Roussent	301	9
	Saint-Denœux	353	15
	Saint-Remy-au-Bois	244	14
	Soulchoy	410	14
	Sempy	364	10
ÉTAPLES, 19 c., 9.607 h.	Étaples	3.062	15
	Attin	358	5
	Bernieulles	294	15
	Beutin	163	8
	Brexent-Énocq	369	1
Suite d'ÉTAPLES.	Camiers	665	23
	Cormont	410	15
	Estrée	214	3
	Estréelles	218	3
	Frencq	870	15
	Hubersent	424	18
	Inxent	274	10
	Lefaux	278	15
	Longvillers	416	10
	Maresville	105	10
	Montcavrel	542	10
	Recques	228	8
	Tubersent	388	10
	Widehem	329	20
FRUGES, 25 communes, 12.269 habitants.	Fruges	2.992	35
	Ambricourt	224	40
	Avondance	101	23
	Caulers	282	35
	Coupelle-Neuve	250	35
	Coupelle-Vieille	837	35
	Crépy	380	45
	Créquy	1.242	28
	Embry	659	20
	Fressin	955	25
	Hézecques	261	40
	Lebiez	543	20
	Lugy	234	40
	Matringhen	323	40
	Mencas	129	45

SUITE DE L'ARRONDISSEMENT DE MONTREUIL

CANTON, sa population.	NOM de LA COMMUNE.	POPULATION.	Distance au chef-lieu d'arr.
Hesdin, 23 comm. 13.089 h. — Suite de Fruges.	Planques	229	30
	Radinghem	273	40
	Rimboval	430	21
	Royon	220	22
	Ruisseauville	237	35
	Sains-lès-Fressin	225	25
	Senlis	196	40
	Torcy	291	25
	Verchin	496	40
	Vincly	260	45
	Hesdin	3.083	26
	Aubin-Saint-Vaast	720	20
	Bouin	374	21
	Brévillers	135	26
	Capelle	341	25
	Caumont	530	34
	Cavron-Saint-Martin	884	22
	Chériennes	354	33
	Contes	780	20
Hucqueliers 24 c., 10.953 h. — Suite d'Hesdin.	Guigny	193	26
	Guisy	198	22
	Huby-Saint-Leu	610	27
	Labroye	308	33
	Loge (La)	260	26
	Marconne	790	26
	Marconnelle	856	25
	Mouriez	609	25
	Plumoison	198	22
	Raye	548	30
	Regnauville	285	32
	Sainte-Austreberthe	314	26
	Tortefontaine	408	25
	Wambercourt	311	26
	Hucqueliers	694	20
	Aix-en-Ergny	257	20
	Alette	426	10
	Avesnes	108	20
	Bécourt	274	25
	Beussent	667	15
	Bezinghem	345	20
	Bimont	153	15
	Bourthes	1.046	20
	Campagne-lès-Boulonnais	792	25
	Clenleu	293	10
	Enquin	201	15
	Ergny	286	20
	Herly	800	20
	Humbert	425	10
	Maninghem	189	15
	Parenty	667	15
	Preures	786	15
	Quilen	128	15
	Rumilly	434	25
	Saint-Michel	219	15
	Verchocq	934	25
	Wicquinghem	379	20
	Zoteux	450	20

ARRONDISSEMENT DE SAINT-OMER

Superficie, 1.122 kil. carrés. — Population, 115.334 hab. — Cantons, 7. — Communes, 118.

CANTON, sa population.	NOM de LA COMMUNE.	POPULATION.	Distance au chef-lieu d'arr.
St-Omer (Nord), 9 comm., 17.128 hab.	Saint-Omer (Nord)	10.376	»
	Clairmarais	476	6
	Houlle	573	8
	Moringhem	497	8
	Moulle	1.350	7
	Saint-Martin-au-Laërt	1.189	2
	Salperwick	454	3
	Serques	1.055	7
	Tilques	1.158	6
St-Omer (Sud), 8 comm., 22.457 h.	Saint-Omer (Sud)	11.479	»
	Arques	4.145	2
	Blendecques	2.112	3
	Campagne-lès-Wardrecques	472	5
	Helfaut	812	6
	Longuenesse	978	2
	Tatinghem	759	3
	Wizernes	1.700	5
Aire, 14 communes, 17.122 habit.	Aire	8.357	18
	Clarques	347	12
	Ecques	1.327	8
	Herbelles	345	12
	Heuringhem	488	6
	Inghem	346	8
	Mametz	1.299	16
	Quiestède	379	15
	Racquinghem	655	10
	Rebec	340	14
	Roquetoire	1.305	12
	Thérouanne	956	16
	Wardrecques	417	8
	Wittes	561	12
Ardres, 23 com., 14.087 hab.	Ardres	2.223	24
	Audrehem	458	16
	Autingues	219	23
	Balinghem	594	26
	Bayenghem-lès-Éperlecques	456	12
	Bonningues-lès-Ardres	537	16
	Brêmes	872	25
	Clerques	281	16
	Éperlecques	2.133	8
	Guémy	67	16
	Journy	256	16
	Landrethun-lès-Ardres	518	20
	Louches	833	20
	Mentque-Nortbécourt	720	12
	Muncq-Nieurlet	523	12
	Nielles-lès-Ardres	354	20
	Nordausques	550	16
	Nort-Leulinghem	224	14
	Rebergues	196	16
	Recques	342	16
	Rodelinghem	231	28
	Tournehem	1.031	16
	Zouafques	469	16
Audruick, 13 communes, 15.410 hab.	Audruick	2.428	27
	Guemps	950	32
	Nortkerque	1.148	22
	Nouvelle-Église	392	35
	Offekerque	634	35
	Oye	1.898	42
	Polincove	568	25
	Ruminghem	1.126	15
	Sainte-Marie-Kerque	1.432	20
	Saint-Folquin	1.424	25
	Saint-Omer-Capelle	726	25
	Vieille-Église	1.075	35
	Zutkerque	1.609	25
Fauquembergues 18 comm., 11.784 hab.	Fauquembergues	1.071	22
	Audincthun	793	22
	Avroult	340	16
	Beaumetz-lès-Aire	366	30
	Bomy	845	25
	Coyecques	618	20
	Dennebrœucq	416	22
	Enguinegatte	482	20
	Enquin	1.013	20
	Erny-Saint-Julien	464	20
	Febvin-Palfart	823	30
Lumbres, 34 communes, 17.346 habitants. — Suite de Fauquembergues	Fléchin	698	30
	Laires	523	25
	Merck-Saint-Liévin	698	20
	Reclinghem	342	23
	Renty	770	25
	Saint-Martin-d'Hardinghem	468	21
	Thiembronne	1.054	22
	Lumbres	1.036	14
	Acquin	752	17
	Affringues	135	16
	Alquines	814	14
	Bayenghem-lès-Seninghem	236	18
	Bléquin	535	25
	Boisdinghem	229	8
	Bouvelinghem	306	14
	Cléty	445	9
	Coulomby	563	20
	Delettes	1.034	16
	Dohem	1.138	14
	Elnes	411	12
	Escœuilles	352	30
	Esquerdes	840	8
	Hallines	779	6
	Haut-Loquin	282	28
	Ledinghem	376	25
	Leulinghem	308	5
	Nielles-lès-Bléquin	808	25
	Ouve-Wirquin	338	13
	Pihem	658	8
	Quelmes	331	8
	Quercamps	324	12
	Remilly-Wirquin	275	12
	Seninghem	650	20
	Setques	313	8
	Surques	430	30
	Vaudringhem	432	23
	Wavrans	955	13
	Westbécourt	131	13
	Wismes	517	18
	Wisques	132	6
	Zudausques	481	8

ARRONDISSEMENT DE SAINT-POL

Superficie, 1.138 kil. carrés. — Population, 80.363 hab. — Cantons, 6. — Communes, 191.

CANTON, sa population.	NOM de LA COMMUNE.	POPULATION.	Distance au chef-lieu d'arr.
SAINT-POL, 43 communes, 15.753 habitants.	SAINT-POL	3.949	»
	Beauvois	239	7
	Bermicourt	258	10
	Blangermont	98	11
	Blangerval	154	11
	Bryas	407	5
	Buneville	240	7
	Croisette	519	7
	Croix	277	5
	Écoivres	154	7
	Flers	428	10
	Foufflin-Ricametz	181	7
	Framecourt	143	11
	Gauchin-Verloingt	360	2
	Guinecourt	72	10
	Haute cloque	364	5
	Hautecôte	138	10
	Héricourt	221	7
	Herlincourt	194	5
	Herlin-le-Sec	247	5
	Hernicourt	604	5
	Humerœuille	269	10
	Humières	450	10
	Ligny-Saint-Flochel	324	7
	Linzeux	377	11
	Maisnil	294	7
	Marquay	189	7
	Moncheaux	233	10
	Monts-en-Ternois	139	7
	Neuville-au-Cornet	114	7
	Nuncq	385	11
	OEuf-en-Ternois	468	10
	Ostreville	360	5
	Pierremont	470	7
	Ramecourt	298	2
	Roëllecourt	434	5
	Saint-Michel	362	2
	Sériconrt	63	12
	Sibiville	328	12
	Siracourt	208	6
	Ternas	219	7
	Troisvaux	267	5
	Wavrans	255	5
AUBIGNY, 30 communes, 11.712 habitants.	Aubigny	651	25
	Aguières	148	25
	Ambrines	315	13
	Averdoingt	378	10
	Bailleul-aux-Cornailles	503	10
	Bajus	115	11
	Berles	498	17
	Béthonsart	267	20
	Camblain-l'Abbé	537	25
	Cambligneul	335	25
	Capelle-Fermont	106	25
	Chelers	429	15
	Comté (La)	381	15
	Frévillers	345	15
	Frévin-Capelle	269	25
	Gouy-en-Ternois	343	10
	Hermaville	476	20
	Izel-les-Hameaux	702	20
	Magnicourt-en-Comté	575	15
	Maizières	409	12
	Mingoval	299	20
	Monchy-Breton	424	10
Suite d'AUBIGNY.	Penin	545	15
	Savy-Berlette	713	20
	Thieuloye (La)	338	10
	Tilloy-lès-Hermaville	222	20
	Tincques	763	15
	Villers-Brûlin	351	17
	Villers-Châtel	114	20
	Villers-sir-Simon	161	17
AUXI-LE-CHATEAU, 28 communes, 15.851 habitants.	Auxi-le-Château	3.171	30
	Aubrometz	209	15
	Boffles	115	20
	Bonnières	1.033	20
	Boubers-sur-Canche	860	15
	Bouret-sur-Canche	280	17
	Buire-au-Bois	612	20
	Canteleux	63	20
	Conchy-sur-Canche	396	15
	Erquières	166	20
	Fontaine-l'Étalon	233	25
	Fortel	307	20
	Frévent	4.137	15
	Gennes-Ivergny	327	25
	Haravesnes	141	20
	Haut-Maînil	176	20
	Ligny-sur-Canche	401	15
	Monchel	145	15
	Nœux	381	22
	Ponchel (Le)	396	25
	Quœux	346	20
	Rougefay	235	20
	Tollent	204	30
	Vacquerie-le-Boucq	206	20
	Vaulx	347	20
	Villers-l'Hôpital	530	22
	Wavans	290	25
	Willencourt	144	30
AVESNES-LE-COMTE, 33 communes, 13.599 habitants.	Avesnes-le-Comte	1.551	22
	Barly	453	25
	Bavincourt	541	30
	Beaudricourt	216	20
	Beaufort-Blavincourt	553	20
	Berlencourt	573	15
	Canettemont	109	15
	Coullemont	217	25
	Couturelle	189	25
	Denier	157	15
	Estrée-Wamin	416	15
	Givenchy-le-Noble	197	15
	Grand-Rullecourt	582	20
	Hauteville	430	25
	Houvin-Houvigneul	546	12
	Ivergny	422	20
	Lattre-Saint-Quentin	289	20
	Liencourt	252	20
	Lignereuil	199	17
	Magnicourt-sur-Canche	246	12
	Manin	380	20
	Mondicourt	542	30
	Noyellette	154	25
	Noyelle-Vion	375	20
	Pommera	458	30
	Rebreuve-sur-Canche	346	15
Suite d'AVESNES-LE-COMTE.	Rebreuviette	525	15
	Sars-le-Bois	135	15
	Saulty	750	25
	Sombrin	380	25
	Souich (Le)	465	20
	Sus-Saint-Léger	634	20
	Warluzel	317	25
HEUCHIN, 33 communes, 13.412 habitants.	Heuchin	691	15
	Anvin	485	15
	Aumerval	255	20
	Bailleul-lès-Pernes	307	20
	Bergueneuse	184	15
	Bours	663	11
	Boyaval	248	15
	Conteville	160	6
	Diéval	771	12
	Eps	434	10
	Équirre	189	15
	Érin	395	15
	Fiefs	758	17
	Fleury	210	10
	Floringhem	540	17
	Fontaine-lès-Boulans	214	15
	Fontaine-lès-Hermans	110	20
	Hestrus	499	10
	Huclier	144	7
	Lisbourg	1.000	20
	Marest	232	12
	Monchy-Cayeux	401	7
	Nédon	283	20
	Nédonchel	336	20
	Pernes	1.063	15
	Prédefin	398	20
	Pressy	282	15
	Sachin	186	15
	Sains-lès-Pernes	387	12
	Tangry	351	12
	Teneur	356	15
	Tilly-Capelle	310	15
	Valhuon	570	7
LE PARCQ, 24 communes, 10,036 habitants.	Parcq (Le)	688	20
	Auchy-lès-Hesdin	1.318	22
	Azincourt	423	20
	Béalencourt	375	20
	Blangy-sur-Ternoise	922	15
	Blingel	206	17
	Éclimeux	307	15
	Fillièvres	848	17
	Fresnoy	114	20
	Galametz	226	15
	Grigny	400	22
	Incourt	173	15
	Maisoncelle	262	20
	Neulette	80	15
	Noyelles-lès-Humières	97	15
	Quesnoy (Le)	409	25
	Rollancourt	388	17
	Saint-Georges	349	20
	Tramecourt	183	20
	Vacqueriette	293	20
	Vieil-Hesdin	521	22
	Wail	457	17
	Wamin	467	25
	Willeman	530	15

III. STATISTIQUE MORALE (1)

Les chiffres en caractères gras inscrits dans chacune des trois petites colonnes de ce tableau indiquent le rang du département relativement à la mention devant laquelle ils sont placés.

Religion (2).

	Catholiques	743.620
	Protestants	6.032
	Israélites	125
	Clergé catholique	1.095
	Pasteurs	2
	Rabbins	1

Mouvement de la population.

	Naissances	24.589
	Mariages	5.907
	Décès	18.585
48e	Durée moyenne de la vie	37 a. 4 m.

Instruction (3).

51e	Nombre des jeunes gens sachant lire, écrire et compter sur 100 jeunes gens maintenus sur les listes de tirage	76,3
	Nombre des établissements d'enseignement secondaire	5
	Nombre des écoles primaires (publiques ou libres)	1.579

Crimes contre les personnes (4).

COURS D'ASSISES.

62e	Rapport du nombre des accusés à la population	1 sur 24.095 hab.
	Nombre total des accusés	33

Infanticides.

68e	Rapport du nombre des infanticides à celui des enfants naturels	1 sur 681,66
	Nombre total	3

Suicides.

37e	Rapport des suicides au chiffre de la population	1 sur 8.077 hab.
	Nombre total	97

Crimes contre les propriétés.

75e	Rapport du nombre des accusés à la population	1 sur 33.130 hab.
	Nombre total	24

Tribunaux correctionnels.

9e	Nombre des affaires	3.389
	Nombre des prévenus	4.190
	Nombre des condamnés	3.870

Procès.

	Affaires civiles (5)	2.071
	Affaires commerciales (6)	2.433
35e	Faillites (7)	39

Paupérisme.

3e	Rapport des indigents au chiffre de la population	1 sur 13 hab.
	Nombre total	57.288
	Bureaux de bienfaisance	592
	Hôpitaux et hospices	21
	Aliénés à la charge du département	508
	Sociétés de secours mutuels	23

Contributions directes (8).

10e	Foncière	3.203.897
	Personnelle et mobilière	779.429
	Portes et fenêtres	824.620

(1) Les chiffres contenus dans ce tableau sont empruntés, pour la plupart, à l'*Annuaire statistique de la France* (1878), publié par le ministère de l'agriculture et du commerce, ou calculés d'après des données puisées dans cet ouvrage.

(2) Ces chiffres sont antérieurs au recensement de 1876, qui a négligé ce point de vue.

Culte catholique. — Évêché à Arras, suffragant de la métropole de Cambrai. Le diocèse d'Arras, qui comprend le département tout entier, compte 52 cures, 685 succursales et 87 vicariats rétribués par l'Etat. Avant 1880, il existait un grand nombre de congrégations religieuses.

Culte réformé. — Le département possède deux églises consistoriales, à Arras et à Wanquetin, desservies chacune par un pasteur.

(3) Le département relève de l'académie de Douai. École préparatoire de médecine et de pharmacie à Arras. Lycée à Saint-Omer; collèges communaux à Arras, Béthune et Boulogne; 22 établissements libres pour l'enseignement secondaire. Cours normal d'instituteurs primaires et un autre pour les institutrices à Dohem. Au point de vue du nombre d'élèves inscrits dans les écoles primaires, de 6 à 13 ans, sur 100 enfants recensés, le Pas-de-Calais occupe le 28e rang. Il occupe le 11e rang d'après le nombre d'enfants présents à l'école par 10,000 habitants.

(4) Au point de vue judiciaire, le département du Pas-de-Calais ressortit à la cour d'appel de Douai. Saint-Omer est le siège de la cour d'assises. Chaque chef-lieu d'arrondissement possède un tribunal de première instance; des tribunaux de commerce sont établis à Arras, Boulogne, Calais et Saint-Omer.

(5) Ce chiffre indique le nombre des affaires civiles terminées pendant l'année.

(6) Ce chiffre comprend les affaires contentieuses à juger pendant l'année.

(7) Terminées pendant l'année.

(8) Trésorier-payeur général à Arras; receveur particulier dans chaque chef-lieu d'arrondissement; 112 percepteurs.

BIBLIOGRAPHIE

1579. Recueil des lettres, actes et pièces du progrès fait en la ville d'Arras. In-8°.
1625. Histoire de la Sainte-Chandelle d'Arras. In-12.
1640. Discours abrégé de l'Artois, par *Auteuil-Combault*. In-4°.
1642. Remarques journalières des deux sièges de la ville d'Aire. In-4°.
1676. La Prise de la ville d'Aire par le maréchal d'Humières. In-4°.
1715. Les Annales de Calais et du pays reconquis, par *Bernard*. In-4°.
1748. Notice sur l'état ancien et mod. de l'Artois, par *Baltel*. In-12.
1763. Mémoires pour servir à l'hist. de l'Artois, par *Harduin*. In-8°.
1765. Chroniques de la ville d'Arras depuis Jules César. In-4°.
1766. Histoire de Calais et du Calaisis, par *Lefèvre*. 2 vol. in-4°.
1782. Notice historique sur la ville de Calais, par *Lallemant*.
1784. Histoire de l'Artois en 5 parties, par *Dom Devienne*. In-8°.
1786. Hist. génér. de la province d'Artois, par *Hennebert*. 3 vol. in-8°.
1798. Descr. du district de Boulogne-s.-M., p. *Delporte* et *Henry*. In-8°.
1810. Essai hist., topog. sur l'arr. de Boulogne-s.-M., p. *Henry*. In-4°.
1810. Statistique du Pas-de-Calais, par *Peuchet* et *Chanlaire*. In-4°.
1822. Recherches historiques sur la ville de Boulogne et l'ancien comté de ce nom, par *Abot de Bazinghem*. In-8°.
1823. Le Vieil et le Nouvel-Hesdin, par *Mondelot*. In-8°.
1827. Souvenirs hist. et pittor. du dép. du Pas-de-Calais. Petit in-f°.
1828. Précis de l'histoire de Boulogne, par *Bertrand*. 2 vol. in-8°.
... Recherch. hist. sur Boulogne et le Boulonais, par *Vatier*. In-8°.
1830. Notice hist. sur Saint-Omer et Thérouanne, par *Collet*. In-8°.
1832. Variétés hist. sur la ville de Saint-Omer, par *H. Piers*. In-8°.
1833. Histoire de la ville de Thérouanne, etc., par *H. Piers*. In-8°.
1834. Histoire de Saint-Pol, par *G. Sauvage*. In-8°.
1834. Chron. d'Arras et de Cambrai, de *Balderic*, tr. Dr *Le Glay*. In-8°.
1835. La France pitt., par *A. Hugo*. Art. Pas-de Calais, t II. Gr. in-8°.
1836. Nouveau Guide dans Boulogne et ses env., par *J. Brunet*. In-8°.
1838. Notice sur la ville de Béthune, par *F. Lequien*.
1840. Histoire de l'abbaye d'Étrun, par *Achmet d'Héricourt*. In-8°.
1840. Description de l'anc. abbaye de St-Bertin, par *E. Wallet*. In-4°.
1840. Notice sur la cathédrale d'Arras et sur l'église St-Nicolas. In-8°.
1840. Hist. de Notre-Dame de Boulogne-s.-Mer, par *A. Leroy*. In-8°.
1841. Petites Hist. des comm. de l'arr. de Saint-Omer, *H. Piers*. In-8°.
1842. Archives de la Picardie et de l'Artois, par *Roger*. Gr. in-8°.
1842. Mémorial du dép. du Pas-de-Calais, par *Harbaville*. 2 v. in-8°.
1844. Histoire civile, etc., de Saint-Omer, par *Derheims*. In-8°.
1845. Histoire de l'Artois, par *A. Guilbert*. Gr. in-8°.
1846. Les Sièges d'Arras, par *Achmet d'Héricourt*. Gr. in 8°.
1847. Recherches hist. sur Hénin-Liétard, par *L. Dancoisne*. In-8°.
1849. Carency et ses seigneurs, par *Achmet d'Héricourt*. In-8°.
1855. Chronique de Guines et d'Ardres, par *Lambert*, curé d'Ardres; publié par le marquis *A. de Ménilglaise*. In-8°.
1866. Géographie du dép. du Pas-de-Calais, par *Ad. Joanne* In-12.
1871. Les Annales de St-Bertin et de St-Waast, par *Dehaisne*. In-8°.
1872. Armorial des villes, abbayes, apparten. aux provinces qui ont formé le Pas-de-Calais, par *Le Sergent de Monnecove*. In-8°.
1873. Notice historique, etc., sur Arras, par *E. Le Cesne*. In-8°.
1373. Boulogne-sur-Mer, Berck, Calais, etc., par *L. Michelant*. In-18.
1873. Géographie du dép. du Pas-de-Calais, par *Ad. Joanne*. In-12.
1873-81. Dictionnaire historique et archéologique du Pas-de-Calais, publié par la Commission des monuments hist. In-8°.
1873. Histoire de la ville de Béthune, par *E. Beghin*. In-8°.
1874. Petite géographie du Pas-de-Calais, par *Métivier*. In-12.
1874. Histoire générale de la France du Nord : Flandre, Artois, Picardie, jusqu'en 1872, par *P. Decrois*. 1 vol. in-8°.
1875. De Boulogne à Saint-Omer, par la vallée de la Liane et de l'Aa, guide de la ligne du Nord-Est, par *L. Chauveau*. In-32.
1876. Histoire du Boulonais, par *J.-Hector de Rosny*. 4 vol. in-8°.
1877. Histoire de la ville de Saint-Omer et de ses institutions jusqu'au XIVe siècle, par *Giry*. 1 vol. in-8°.
1878. Souvenirs et légendes de Montreuil, par *A. de Calonne*. In-8°.
1878. Nécrologe de l'abbaye de Saint-Waast d'Arras, publié au nom de l'Académie d'Arras, par le chanoine *Van Drival*. In-8°.
1879. Dict. biogr. du dép. du P.-de-Calais, p. *A. de Cardevacque*. In-4°.
1879. Saint-Omer et ses env., par *F. Le S. de Monnecove*. 3e éd. In-12.
Collect. des Mémoires de la Soc. des Antiq. de la Morinie. In-8°.
Voir les feuilles : 1, 2, 3, 4, 6, 7, 8, 12, 13 de la Carte de France dite de l'*État-Major*, publiée par le Dépôt de la Guerre.
Carte du Pas-de-Calais, par *M. Cavrois*. Plus. édit. Cartes du Pas-de-Calais de *Duvotenay*, *Dufour*, *Charles*, *Logerot*, *Joanne*, etc.

Paris. — Imprimerie Vve P. Larousse et Cie, rue Montparnasse, 19.

DÉPARTEMENT DU PAS-DE-CALAIS

PAR

V. A. MALTE-BRUN.

PLAN D'ARRAS

Légende

1 Prefecture
2 Hôtel de Ville
3 Arsenal
4 École de Médecine
5 Evêché
6 Eglise St Vaast
7 — St Nicolas
8 Eglise St Jean Baptiste
9 — St Charles
10 Temple protestant
11 Hôpital
12 Théâtre
13 Palais Départemte
14 Halle.
15 Collège

Échelle de 1:20000

Explication des Signes

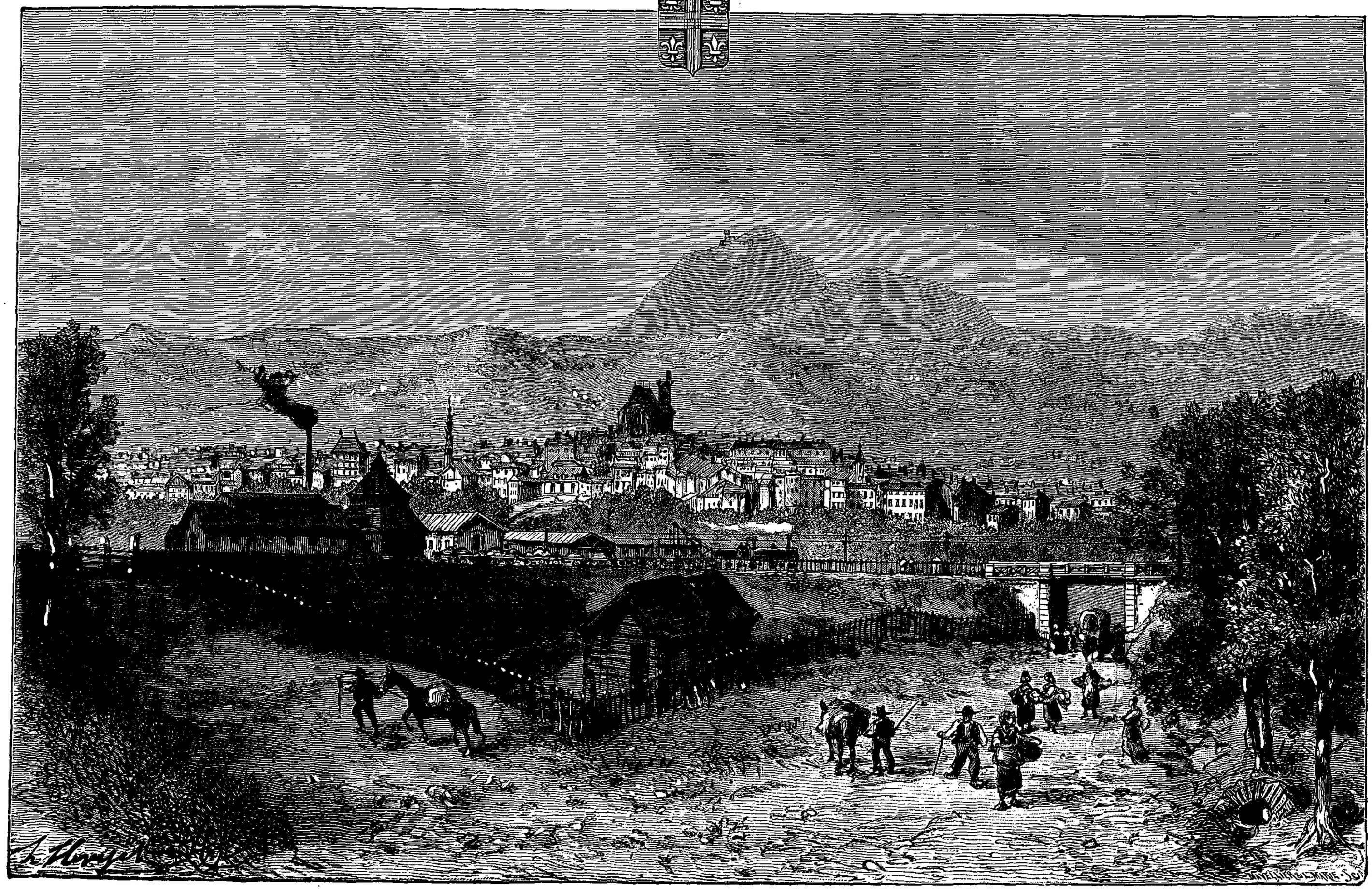
CHEF-LIEU DE DÉPt
CHEF-LIEU D'ARRONDt
Chef lieu de Canton
Villes Fortifiées
Commune
Evêché
Cour d'Appel
Route Nationale
Chemin de Grde Com.
Chemin Vicinal
Rivière
Canaux de navon et de dessch
Chemin de fer et Station
Limite de Département
Limite d'Arrondissement
Limite de Canton
Les chiffres indiquent les hauteurs au dessus du niveau de la mer

Échelle de 1: 600000

Gravé par Erhard, 12, rue Dupuy-Tivain

J. Rouff Éditeur, 14, Cloître St Honoré

Imprimerie Erhard Paris.



CLERMONT-FERRAND

24. — Puy-de-Dôme.

PUY-DE-DOME

Chef-lieu : CLERMONT-FERRAND

Superficie : 7,950 kil. carrés. — Population · 570,207 habitants.

5 Arrondissements. — 50 Cantons. — 465 Communes.

DESCRIPTION PHYSIQUE ET GÉOGRAPHIQUE

Situation, limites. — Le département du Puy-de-Dôme a reçu le nom de la principale de ses montagnes qui en occupe à peu près le centre ; c'est un des départements de la région centrale de la France. Il est situé en très grande partie dans le bassin de la Loire ; une partie au sud-ouest appartient à celui de la Garonne. Il a été formé en 1790 de toute la partie septentrionale de l'ancienne Auvergne composée du comté et du dauphiné d'Auvergne, d'une partie du Bourbonnais et d'une petite partie du Forez.

Ses limites sont : au nord, le département de l'Allier ; à l'est, celui de la Loire ; au sud, ceux de la Haute-Loire et du Cantal ; à l'ouest, ceux de la Creuse et de la Corrèze.

Nature du sol, montagnes. — Le département du Puy-de-Dôme est un pays élevé et montagneux, traversé du sud au nord : à l'ouest, par la chaîne des monts Dores ; à l'est, par la chaîne des montagnes du Forez ; entre ces deux chaînes principales s'étend une vaste plaine d'environ 24 myriamètres carrés qu'on appelle la *Limagne*. Cet immense bassin offre le spectacle de moissons dorées, de riants coteaux revêtus de vignes, de riches vergers chargés de fruits vermeils, de routes bordées de haies vives et de noyers majestueux, de maisons de campagne qu'on voit de tous côtés blanchir sur le penchant des collines. Le sol de cette vallée est une terre végétale grasse, riche, mêlée de fragments de calcaire marneux et de terrain volcanique.

Les montagnes du Forez, qui couvrent environ 320 kilomètres carrés, sont surmontées de sombres sapins ; on y voit quelques terres dont le seigle clairsemé cache à peine le granit infertile et quelques pacages. Les points les plus élevés de cette partie sont : Pierre-sur-Haute, 1,640 mètres ; le puy de Montoncelle, 1,292 ; la Croix-Touttée, point culminant de la route d'Ambert à Clermont, 1,013 ; le puy de Mur ou Dallet, 603 ; le château de Mauzun, 654 ; ville d'Ambert, 540 ; ville de Thiers, 396 mètres. A l'ouest, les montagnes dont la base commune est d'environ 600 mètres au-dessus du niveau moyen de la vallée, se partageant en deux groupes principaux : au nord, le puy de Dôme, dont la cime conique s'élève entre plus de 60 puys, qui forment la chaîne dite des monts Dômes, dont la surface offre une étendue de plus de 80 kilomètres carrés ; au sud, un nombre aussi considérable de pics dominent de profondes vallées et sont eux-mêmes dominés par le pic ou puy de Sancy, principal sommet des monts Dores et la plus haute montagne de l'intérieur de la France. Les points culminants dans les monts Dômes sont les suivants : le puy de Dôme, 1,465 mètres (1) ; le puy de Baladou, 1,464 mètres ; les puys de la Rodde, 1,146 mètres ; de Mercœur, 1,202 mètres ; de Lamoréno, 1,179 mètres ; le puy de Pariou, 1,223 mètres ; le village de La Baraque, sur la route de Bordeaux, 785 mètres, et le village de Villars, 705 mètres. Les points culminants, dans les monts Dores, sont : le puy de Sancy, 1,886 mètres ; les Bains-du-Mont-Dore,

(1) On sait que les Romains avaient pour habitude de bâtir leurs temples sur des hauteurs ; on supposait donc que le sommet du puy de Dôme n'avait pas dû échapper à cette destination religieuse ; cette supposition s'est trouvée confirmée lorsqu'en 1874 on a creusé les fondations de l'observatoire météorologique qui le couronne aujourd'hui. On a, en effet, trouvé des ruines et des débris de constructions antiques.

Ces ruines proviennent d'un temple païen dont la construction semble remonter au premier siècle qui suivit la conquête romaine. On y a trouvé des échantillons de marbre de toute nature et des fragments de statues et d'objets d'art. Sur un cartouche en bronze ou a pu lire l'inscription suivante : *Numini Augusti et Deo Mercuri Dumicati Matutinus Victorinus* D. D. (Matutinus Victorinus a élevé ce monument au dieu tutélaire d'Auguste et à Mercure du Puy). Au moyen âge, on éleva sur le sommet de la montagne une chapelle à saint Barnabé ; plus tard, il s'y faisait un pèlerinage, et une vieille tradition rapporte même qu'à certaines époques les sorcières y faisaient leur sabbat pendant la nuit.

1,046 mètres; le château de Murat-le-Quaire, 1,016 mètres; le lac du Chambon, 875 mètres, et les bains de La Bourboule, 846 mètres. La hauteur moyenne de la plaine de la Limagne est de 330 mètres au-dessus du niveau de la mer; le point culminant de la ville de Clermont est de 416 mètres.

Les monts Dores et les monts Dômes offrent des scènes infiniment variées; on y reconnaît les traces de nombreux volcans éteints depuis longtemps. Ils abondent en beautés pittoresques et en curiosités naturelles. A côté de ces vieilles laves hérissées et blanchies par les lichens, le vert gazon est presque en tout temps émaillé de fleurs simples, mais vives et parfumées. De vastes prairies inclinées et couvertes de troupeaux; des vallées profondes où croissent le seigle et l'avoine; des chemins inégaux, sinueux, étroits, souvent suspendus sur des abîmes ou encaissés entre des rochers, bordés d'églantiers ou d'aubépine; des torrents, des cascades, des déchirements, qui mettent à nu le sol primitif; les trois fertiles vallées de la Limagne, de Ville-Morge et du Livradois, qui formaient jadis des lacs immenses, au dire des géologues : voilà quel est l'aspect du département.

Le sol du département du Puy-de-Dôme se partage, d'après sa nature, en : pays de montagnes, 599,000 hectares; sol de riche terreau, 15,280 hectares; sol de craie ou calcaire, 54,679 hectares; sol de gravier, 35,045 hectares; sol pierreux, 94,110 hectares; sol sablonneux, 482,570 hectares; sol argileux, 93,000 hectares.

Hydrographie. — Le département du Puy-de-Dôme appartient aux deux bassins hydrographiques de la Loire et de la Garonne. Dans le premier, la seule rivière importante qui l'arrose est l'Allier, qui le traverse du sud au nord et qui reçoit : à droite, la Dore et l'Allioux ou Ailoux; à gauche, les trois Couzes, de Saint-Germain, d'Issoire et de Chambon; la Veyre, l'Artière, la Morges, qui reçoit le Bédat, grossi de la Tiretaine; la Sioule et un grand nombre d'autres petites rivières torrentueuses auxquelles on donne dans le pays le nom générique de *couzes*. Dans le versant du sud-ouest appartenant au bassin de la Garonne, la Dordogne prend sa source et elle se grossit aussi de plusieurs cours d'eau torrentueux, tels que la Mourtagne, la Rue et le Chavanon, qui sert en partie de limite, vers le sud-ouest, au département. Enfin une très petite partie du département, à l'angle nord-ouest, appartient par le Cher au bassin de la Loire; le Cher coupe lui-même, l'espace de quelques kilomètres, la limite du département et reçoit la Mousson, le Boron et le Bouron.

L'Allier prend sa source dans les montagnes de la Lozère (voir l'Hydrographie du département de l'Allier) et entre dans le département sur le territoire de la commune de Brassac, après avoir traversé ceux de la Lozère et de la Haute-Loire; il passe à Brassac, Jumeaux, Auzat, Le Breuil, Nonette, Parentignat, Orbeil, Parent, entre Mirefleurs et Martres-de-Veyre, à Pérignat, Dallet, Pont-du-Château, Crevant, près de Maringues, Vinzelles, Limons, et, à quelque distance de la commune de Saint-Priest-de-Bramefand, cette rivière entre dans le département auquel elle donne son nom; elle est navigable dans tout son parcours dans le Puy-de-Dôme sur une longueur de 94 kilomètres, grâce aux travaux que Colbert y fit exécuter en 1669.

La Dore prend sa source près du village de Doranges, au sud-ouest des montagnes orientales du département. Elle reçoit un grand nombre de torrents dont les plus importants sont la Dolore et la Durolle, qui arrose Thiers; elle passe à Ambert, Olliergues, Courpières, où elle devient flottable; enfin elle est navigable à Puy-Guillaume, à 5 kilomètres au-dessus de son embouchure dans l'Allier, près de Limons. La longueur totale de son cours est de 70 kilomètres, sa largeur moyenne est de 20 mètres et sa profondeur de 9 mètres; ses débordements font beaucoup de ravages.

La Sioule sort du lac de Servières, entre les puys de Servières et de Comperet, passe à Vernines, Saint-Bonnet, Pont-des-Eaux, au-dessous d'Olby, à Pontgibaud; elle reçoit la Miouze, le Sioulet et plusieurs ruisseaux du même nom de Sioule; elle sort du département près de Saint-Quintin, avec un volume d'eau supérieur à celui de la Dore, et va se jeter dans l'Allier au-dessus de Saint-Pourçain, après un cours d'environ 100 kilomètres.

Des flancs du pic de Sancy, dans les monts Dores et à une élévation d'environ 1,700 mètres au-dessus du niveau de la mer, sortent deux ruisseaux, la Dore et la Dogne. Au milieu du vallon qui s'étend du mont jusqu'au village des Bains-du-Mont-Dore, ces ruisseaux réunissent leurs eaux et leurs noms, et forment la Dordogne. Elle coule d'abord pendant 7 kilomètres et demi vers le nord, puis 22 directement à l'ouest, où elle reçoit le Chavanon, puis descend l'espace de 9 kilomètres vers le sud, durant

lesquels elle sert de limite entre le département du Puy-de-Dôme et celui de la Corrèze; après ce cours d'environ 40 kilomètres dans le département du Puy-de-Dôme, elle entre dans celui de la Corrèze, puis dans ceux du Lot, de la Dordogne, et va se jeter dans la Garonne au-dessous de Bordeaux.

On a calculé que les chaînes des monts Dômes et des monts Dores donnent environ sept fois plus d'eau que la chaîne orientale ou du Forez.

Il y a dans les montagnes de l'ouest plusieurs lacs; les plus élevés sont à une hauteur absolue d'environ 1,200 mètres. Les principaux sont : les lacs de la Godivelle, Pavin, Chauvet, de Servières, le gour de Tazana, qui paraissent avoir été formés par d'anciens cratères; le lac de Guéry, qui passe pour le plus élevé des monts Dores; le lac du Chambon formé par l'interruption momentanée du cours d'un ruisseau qui descend des montagnes du mont Dore et qui va, sous le nom de Couze de Champeix, se jeter dans l'Allier; enfin le lac d'Aydat, formé, comme le précédent, par un ruisseau dont le cours a été interrompu par un courant de laves venues des puys de la Vache et de Lassolas. On croit que c'est sur les bords de ce lac qu'était la campagne de l'empereur Avitus, que posséda et qu'a décrite, sous le nom d'Avicatus, Sidoine Apollinaire, gendre de ce prince et évêque de Clermont.

On voit dans le département plusieurs belles cascades formées par les eaux qui tombent du haut des rochers basaltiques; les plus remarquables sont celles de Saillans et des Granges, près de Saint-Nectaire; celles de Queureilh, de la Vernière, et la grande cascade, près des Bains-du-Mont-Dore; celles de Tradore, près de Laqueuille, et de Sailhens, près de Nébouzat; et enfin le gour de Saillant, non loin de Saint-Priest-des-Champs.

Il n'y a pas de canaux dans le département; rappelons cependant pour mémoire, qu'en 1834, il avait été question d'un canal de Moulins à Clermont par Gannat, Aigueperse et Riom; quelques études en avaient même été faites.

Voies de communication. — Le département du Puy-de-Dôme est traversé par : 7 routes nationales, d'un parcours de 462 kilomètres; par 9 routes départementales, ayant 153 kilomètres; par 12 routes départementales, ayant 502 kilomètres. Il compte : 15 chemins vicinaux de grande communication, ayant 537 kilomètres; 70 chemins vicinaux d'intérêt commun, ayant 1,281 kilomètres. et 7,540 chemins vicinaux ordinaires dont la longueur totale dépasse 12,000 kilomètres.

Les chemins de fer qui sillonnent le département appartiennent au grand réseau de Paris-Lyon-Méditerranée. La ligne principale est celle de Paris-Saint-Germain-des-Fossés et Nîmes, qui traverse le département du nord au sud. Elle y pénètre à 385 kilomètres de Paris et dessert successivement les stations de : Aigueperse, Pontmort, Riom (407 kilomètres de Paris, 94 kilomètres de Moulins), Gerzat, Clermont-Ferrand (420 kilomètres de Paris, 107 kilomètres de Moulins), Sarlève-Cournon, Le Cendre, Les Martres-de-Veyre, Vic-le-Comte, Coudes, Issoire (455 kilomètres de Paris, 142 kilomètres de Moulins), Le Breuil, Le Saut-du-Loup, Brassac.

La ligne transversale de Bordeaux à Lyon traverse le département de l'ouest à l'est sur une longueur de 122 kilomètres, en desservant successivement les stations de Bourg-Lastic, La Queuille, Bourgheade-Herment, La Miouze-Rochefort, Les Roziers, Pontgibaud, Saint-Ours-les-Roches, Vauriat, Volvic, Durtol, Royat, Clermont-Ferrand (de Clermont-Ferrand à Bordeaux, 398 kilom.; de Clermont-Ferrand à Lyon, 195 kilom.), Aulnat, Pont-du-Château, Vertaizon, Lezoux, Pont-de-Dore, Thiers (39 kilom. de Clermont), Saint-Remy-sur-Durolle et Chabreloche. Thiers est relié à Vichy par un embranchement de 38 kilomètres qui dessert Châteldon, Puy-Guillaume, Noalhat et Courty.

Un tronçon de 9 kilomètres soude au nord du département Saint-Éloi avec La Peyrouse, station de la ligne de Lyon à Vierzon, par Gannat et Montluçon. Ce tronçon appartient au réseau d'Orléans.

En 1877, on évaluait la longueur des lignes en exploitation à 181 kilomètres, et celle des lignes projetées ou en construction à 150 kilomètres.

Climat. — Le département du Puy-de-Dôme appartient à la région climatérique du sud-ouest, ou du climat girondin. Le climat est très variable; les changements de température y sont très brusques, les nuits et les matinées sont presque toujours très fraîches. En hiver, le froid est vif; l'époque de sa plus grande intensité est depuis la fin de décembre à la fin de février; dans la Limagne, il ne dure guère que 12 à 15 jours, et il est rare que le thermomètre descende au-dessous de 10 à 12 degrés centigrades. La neige n'est ni abondante, ni de longue durée dans la plaine; il en tombe

beaucoup dans les montagnes, qui en sont couvertes à de grandes hauteurs, pendant six à sept mois consécutifs, d'octobre en avril. En été, la chaleur est très grande dans les vallées; à l'air libre et à l'ombre, le thermomètre centigrade accuse souvent 30 degrés. L'époque ordinaire de la plus grande chaleur est la fin de juillet et le commencement d'août.

Le nombre des jours de pluie est de 90 à 100 à Clermont, qui est voisin du puy de Dôme; il est un peu moindre dans le reste de la Limagne; il est plus faible encore dans les montagnes, mais les rosées y sont habituelles et fortes. Les orages d'été et la grêle font beaucoup de mal dans la Limagne; le tonnerre, répété par les échos des montagnes, s'y fait entendre avec un bruit effroyable.

Le vent du sud-ouest est le vent dominant; il souffle avec une grande violence pendant sept à huit jours, trois ou quatre fois l'année; il est humide et amène les pluies. Le vent du nord-est est froid; il cause les désastreuses gelées du printemps. C'est le vent du sud-sud-ouest qui apporte les orages de juillet. Les montagnes, surtout celles de l'ouest, sont exposées à des ouragans terribles; ceux d'été peuvent être comparés aux tempêtes de certaines côtes d'Afrique, tandis que ceux d'hiver, que l'on nomme *tourmentes* ou *écirs*, ressemblent à ceux des montagnes de la Norvège.

La hauteur moyenne du baromètre, à Clermont, est d'environ 728 millimètres, à la température moyenne de 13°,54.

On a, depuis quelques années, établi sur le sommet du puy de Dôme un observatoire météorologique, qui communique avec Clermont et avec les grandes stations météorologiques de France. Il est destiné à rendre de grands services à la science, et c'est justice de citer ici le nom de M. le professeur Alluard, auquel on en doit la première organisation.

C'est en creusant les fondations de cet observatoire et de ses dépendances que l'on a découvert les restes de l'ancien temple dont nous avons parlé à propos du puy de Dôme.

Productions naturelles. — La partie centrale du département du Puy-de-Dôme appartient à la région naturelle dite de la Limagne, tandis que les parties orientales et occidentales, c'est-à-dire la montagne, appartiennent au plateau central. La première de ces régions est formée par plusieurs plaines élevées; le sol, qui appartient aux terrains de formation tertiaire, est argilo-sablonneux et humide. La seconde région est formée par des terrains primitifs et de transition; à sa surface se trouvent deux sortes de montagnes : à l'ouest du département, dans les montagnes du Forez, des chaînes assez élevées, allongées, de même nature que le plateau sur lequel elle s'appuient; à l'ouest, dans les monts Dores et monts Dômes, des massifs élevés et des buttes coniques, arrondis, d'origine volcanique, sillonnés de vallées qui vont en divergeant à partir du centre. Le département est très riche en substances minérales : parmi les métaux, on exploite du fer, du plomb argentifère, de l'antimoine, de l'arsenic; les autres produits qui tiennent un rang important sont ceux que l'on emploie dans les arts, tels que : les laves de Volvic et de Pariou, les beaux trachytes du mont Dore, les calcaires du Chaptuzat et de Chauriat, les granits de Saint-Yvoine, le protogène des Chapelles, près d'Issoire; le gneiss de Menat, les arkoses de Conces et de Mont-Peyroux, les pouzzolanes de Durchol et de Gravenoire, la houille de Brassac, de Saint-Éloy et de Saint-Gervais, le tripoli rouge de Menat, l'alun, la tourbe; l'améthyste ou quartz violet se trouve au Vernet principalement; les argiles sont communes et variées.

Les sources minérales sont très nombreuses; les principales, parmi les plus fréquentées, sont celles du mont Dore; d'autres sont à Châteauneuf, Châtelguyon, Saint-Nectaire, La Bourboule, Montcornador; celles de Royat, aux portes de Clermont, jouissent aujourd'hui d'une réputation méritée.

Le département compte trois zones de productions végétales qui s'accordent avec les différences de climats : la première, formée par le bassin de la Limagne et les vallées basses, admet toutes les cultures, les fruits et la vigne; la seconde, formée par les montagnes basses et la plaine élevée dite *la Planèze*, produit des grains sans la vigne et peu de fruits, sauf des noix et des châtaignes; la troisième zone est la région des hautes montagnes, destinée uniquement à l'herbage et au bétail.

Le département produit des céréales de toute espèce, en quantité plus que suffisante pour la consommation de ses habitants, des châtaignes, de très bon chanvre, d'excellents fruits, notamment des poires et des pommes qui s'expédient pour Paris, et des abricots dont on fait des conserves et des confitures qui donnent lieu à un grand commerce. Les vignes sont cultivées avec soin et pro-

duisent annuellement 500,000 hectolitres de vins, dont une moitié environ est consommée dans le département et l'autre livrée à l'exportation. Les meilleurs de ces vins, les rouges de Chanturgues, près de Clermont, sont classés parmi les vins rouges de première classe; les vins blancs les plus estimés, ceux du Corent, ne sont que d'excellents vins d'ordinaire; citons encore les vins de Ris, Châteldon, Chauriat, Mariol et La Chaux, qui jouissent d'une certaine réputation dans le pays. En 1874, la production des vignes a été, dans le département, de 593,824 hectolitres, estimés à 21,190,016 francs; en 1875, la production a été de 1,300,997 hectolitres, et en 1877, de 982,376 hectolitres. Les prairies donnent un fourrage abondant et d'excellente qualité. Les forêts les plus considérables sont celles des arrondissements de Thiers et d'Ambert; les essences dominantes sont le sapin, le chêne et le hêtre. Les montagnes sont couvertes de riches pâturages; on y recueille une foule de plantes aromatiques qui servent à préparer les vulnéraires.

Les races d'animaux domestiques n'offrent rien de bien particulier; la race des chevaux, quoique petite, est assez estimée et produit de bons chevaux de selle. L'espèce bovine est plus belle et donne de grands produits en lait, en fromage et en bestiaux engraissés. Malgré l'introduction des mérinos, la race ovine y est encore généralement médiocre. On élève beaucoup de vers à soie et des abeilles en très grande quantité. Le gibier est assez abondant; on trouve des sangliers, des chevreuils, des lièvres, des lapins et toute sorte de gibier à plume. Le loup, le renard, le hérisson, la belette, la taupe, le mulot, la fouine, le loir, le lérot, le rat, sont communs; on trouve dans les montagnes des aigles, des vautours, des milans et plusieurs grandes espèces d'oiseaux de proie. Les rivières et les lacs sont fort poissonneux; on y pêche des truites superbes.

Industrie agricole, manufacturière et commerciale. — Le département du Puy-de-Dôme est un pays agricole et d'exploitation, et, sur quelques points, manufacturier. L'agriculture y est encore arriérée; mais, cependant, les nouvelles méthodes commencent à s'y faire jour. Les chevaux sont peu employés à la culture; une grande partie du travail se fait avec des vaches; le défoncement du sol à la bêche, qui se renouvelle assez souvent, facilite les labours.

La superficie du département se partage en : superficie bâtie et voies de transport, 40,805 hectares, et en territoire agricole, 754,246 hectares. Ce dernier se subdivise, lui-même, en : céréales, 207,704 hectares; farineux, 36,800 hectares; cultures potagères et maraîchères, 7,400 hectares; cultures industrielles, 4,946 hectares; prairies artificielles, 23,500 hectares; fourrages annuels, 5,200 hectares; autres cultures et jachères, 129,440 hectares; vignes, 27,293 hectares; bois, 90,663 hectares; prairies naturelles et vergers, 83,730 hectares; pâturages et pacages, 99,735 hectares; terres incultes, 37,835 hectares.

L'élève du gros bétail est une industrie importante dans ce département, ainsi qu'une race de chevaux petits, mais estimés pour la selle; la principale richesse agricole consiste dans les herbages. Quelques montagnes, connues sous le nom de *montagnes de graisse*, sont spécialement destinées à élever et à engraisser les bestiaux; sur les montagnes dites *de lait*, on conduit aussi des génisses, des vaches et leurs veaux. C'est dans ces dernières que se fabriquent le beurre et surtout les fromages les plus estimés de l'Auvergne. On compte dans les monts Dores et les monts Dômes environ quatre cents montagnes destinées à l'un et à l'autre de ces usages.

Le département du Puy-de-Dôme a plusieurs exploitations de houille; la principale est celle de Brassac, située au confluent de l'Allier et de l'Alagnon. On extrait de l'antimoine sulfuré, du plomb, de l'argent, du bitume, de la lave à Volvic, du marbre, du gypse, de la chaux à bâtir, des pierres meulières, etc. Il y a de nombreux ateliers de coutellerie et de quincaillerie à Thiers et dans les environs. Deux fabriques de clous d'épingle à la mécanique ont été établies, l'une à Clermont, l'autre à Vic-le-Comte. La mercerie, en y comprenant les étamines, et notamment celles pour pavillons de vaisseaux, les camelots, etc., etc., forme une industrie très prospère, qui vivifie plusieurs bourgs considérables, notamment Arland, Marsac, Cunlhat, Olliergues, Viverols et plusieurs communes de l'arrondissement de Thiers. Pour tous ces objets, il n'y a pas de manufactures proprement dites; chacun travaille chez soi, dès que les travaux agricoles en laissent le loisir. Dans presque tout le département, principalement au nord et à l'est du Puy-de-Dôme, les habitants des montagnes s'occupent de l'emploi du chanvre pendant

tout le temps que leur laissent les travaux des champs. Ils produisent ainsi tous les ans environ 67,000 pièces de toile de 50 à 60 mètres de longueur, dont 65,000 en chanvre seul, et 1,700 en fil et laine; le reste en lin, en fil ou en coton. Il y a plusieurs blanchisseries de toiles dans le canton de Manzat.

La fabrication du papier est une ancienne et importante industrie de l'Auvergne; il s'en trouve des fabriques considérables à Thiers et aux environs d'Ambert. On compte, en outre, dans le département une centaine de tanneries. Il existe trois fabriques de verrerie et cristaux, cinq raffineries de sucre de betterave, etc., etc. Les fruits confits et les pâtes d'abricots de Clermont jouissent d'une grande réputation.

L'émigration est une des ressources et des industries des contrées stériles du département; elle n'est connue que dans 14 cantons, qui envoient dans le reste de la France environ 1,600 hommes et enfants pour y exercer les métiers de scieurs de long, de terrassiers, de charrons, de peigneurs de chanvre, de maçons, de gagne-petit, de ramoneurs, de marchands de peaux de lièvres et de lapins, etc., etc. On calcule qu'ils rapportent chacun à leur retour une somme de 100 francs, ce qui amène dans le département une somme annuelle de 160,000 francs. Le département se trouvant sur les grandes lignes de communication du Nord avec le Midi, de Bordeaux avec Lyon, est, parmi les départements méditerranéens, un des plus avantageusement situés pour le commerce. Il exporte son antimoine, ses litharges et ses plombs, ses houilles, ses bêtes à cornes, ses laines, dont se sert la manufacture d'Aubusson, ses blés et farines, ses fruits verts ou confits et ses pâtes de fruits, ses fromages, ses pâtes façon d'Italie, son bois de noyer, ses planches de sapin, ses vins, qui font entrer dans le département près de deux millions, sa coutellerie, son ébénisterie, sa mercerie, sa rubanerie de fil, ses toiles, sa basane, ses peaux en poil, ses papiers d'impression, etc., etc. Le département importe des fers, de l'acier, du cuivre, des huiles, des poissons salés, du sel, des sucres, de la droguerie, des chevaux fins, des faux, de la grosse quincaillerie, des cuirs, des chiffons, des draps, de la rouennerie, des soieries, modes et nouveautés, etc., etc.

Le nombre des foires du département est de 500; elles se tiennent dans 93 communes et durent 532 journées; Clermont en a six. On y vend surtout des toiles de chanvre, des cuirs, des chevaux, des bestiaux, des grains, des bois de construction.

Division politique et administrative. — Le département du Puy-de-Dôme a pour chef-lieu Clermont-Ferrand; il se divise en 5 arrondissements, 50 cantons, 465 communes; le tableau que nous donnons plus loin les fera connaître. Il appartient à la région agricole du centre de la France.

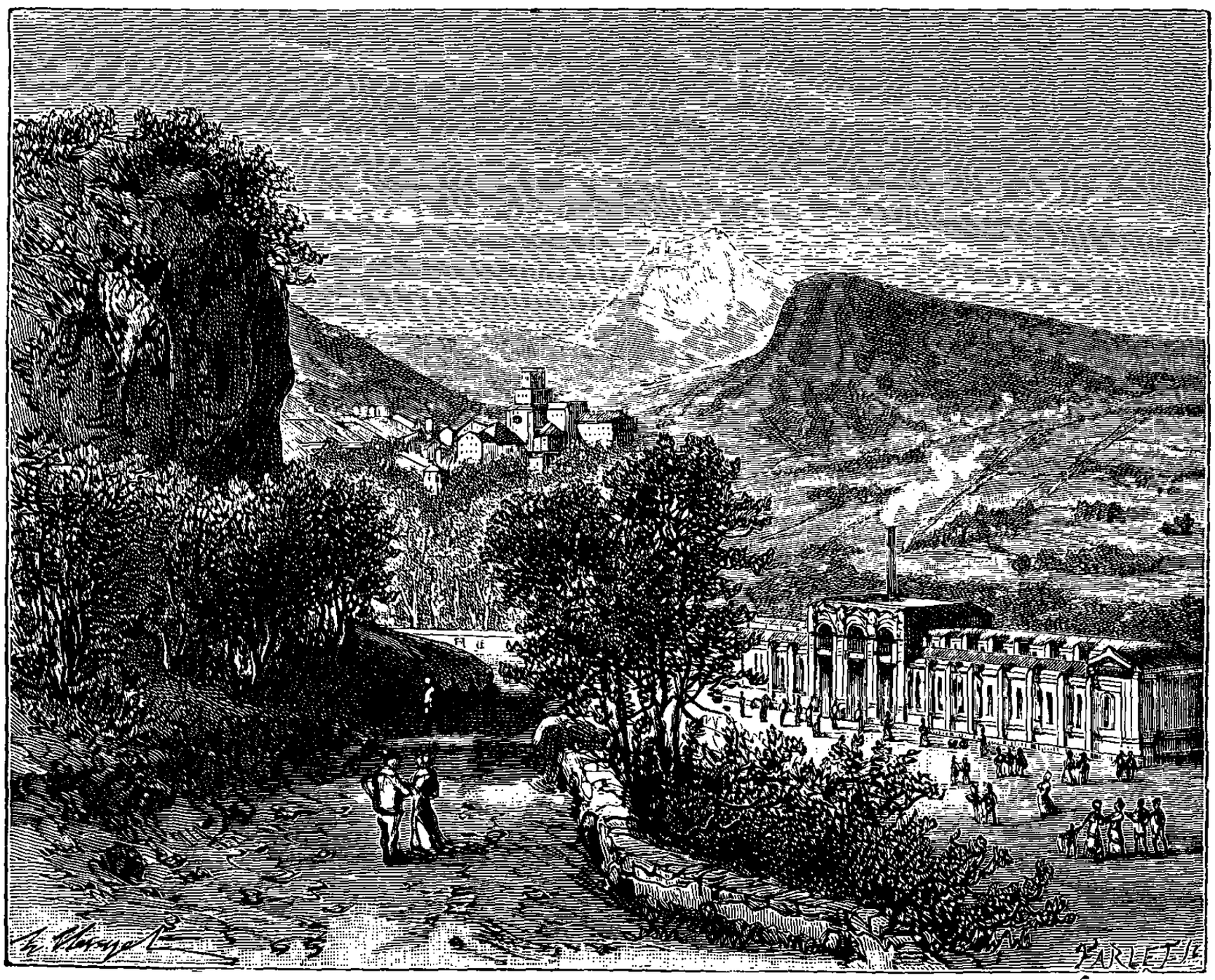
Le département forme le diocèse d'un évêché dont le siège est à Clermont-Ferrand, et qui est suffragant de l'archevêché de Bourges; le séminaire diocésain est à Montferrand et le petit séminaire à Clermont. Il y a dans le département 11 cures de première classe, 43 de seconde classe, 444 succursales et 192 vicariats. Les protestants ont à Clermont une église consistoriale, et le département compte plusieurs maisons de prière.

Riom est le siège d'une cour d'appel dont le ressort s'étend sur les départements de l'Allier, du Cantal, de la Haute-Loire et du Puy-de-Dôme. Le département possède des tribunaux de première instance à Clermont, Ambert, Issoire, Riom et Thiers; des tribunaux de commerce à Clermont, Ambert, Billom, Issoire, Riom et Thiers.

Clermont-Ferrand est le siège d'une académie universitaire, qui comprend sous sa direction les départements : du Puy-de-Dôme, de l'Allier, du Cantal, de la Corrèze, de la Creuse et de la Haute-Loire. Il y a à Clermont une Faculté des lettres et une Faculté des sciences, un observatoire météorologique, une école préparatoire de pharmacie, un lycée, une école normale d'instituteurs, un cours normal d'institutrices, des écoles professionnelles d'architecture, de dessin, de sculpture, de musique et d'horticulture, plusieurs institutions ou pensions. Il y a des collèges communaux à Riom, Ambert, Issoire, Billom et Thiers; et dans tout le département 960 écoles primaires. Clermont possède une Académie des sciences, arts et belles-lettres, et une Société centrale d'agriculture.

Clermont-Ferrand est le quartier général du 13e corps d'armée et de la 13e région de l'armée territoriale, qui comprennent les départements de l'Allier, de la Loire, du Puy-de-Dôme, de la Haute-Loire, du Cantal et partie méridionale du département du Rhône.

Clermont et Riom sont des chefs-lieux de subdi-



Vallée de Royat.

vision. Clermont est le siège de la 13e légion de gendarmerie, qui occupe les trois départements du Puy-de-Dôme, de l'Allier et du Cantal.

Le département dépend de l'arrondissement minéralogique de Clermont, appartenant à la région du Centre, et qui comprend en outre les départements : du Cantal, de la Haute-Loire, de l'Allier, du Cher et de la Nièvre. Le département appartient à la 15e inspection divisionnaire des ponts et chaussées et au 21e arrondissement forestier, dont le conservateur réside à Moulins.

On compte dans le département 83 perceptions des finances; les contributions et revenus publics atteignent 23 millions de francs.

HISTOIRE DU DÉPARTEMENT

Le département du Puy-de-Dôme occupe environ les trois cinquièmes de l'ancienne province d'Auvergne, dont le Cantal, une partie de la Haute-Loire, de la Creuse et de la Corrèze complètent la circonscription.

Ce pays était occupé, lors de l'invasion romaine, par une des plus puissantes tribus de l'ancienne Gaule, les *Arvernes* (*ar*, haut; *verann*, habitation), dont la domination ou l'influence s'étendait depuis le Tarn et les Cévennes jusqu'au cours supérieur de l'Allier, du Cher et de la Creuse, et depuis la Vezère et la Corrèze jusqu'à la haute Loire. Ils avaient pour clients les *Vellavi* (Velay), les *Gabali* (Gévaudan), les *Rutheni* (Rouergue), et pour alliés les *Cadurci* (Quercy), le dernier peuple de la Gaule qui subit la domination romaine. Le roi des Arvernes pouvait lever deux cent mille combattants et tenir en échec les puissantes tribus des Éduens, des Séquanes et des Bituriges.

La capitale de l'Arvernie était *Gergovia* (près de Romagnat, à 6 kilomètres au sud de Clermont), dont le nom disparaît de l'histoire après l'héroïque défense de Vercingétorix. Après sa destruction, il

n'est plus question que de *Nemetum* ou *Nemossus* (aujourd'hui Clermont), qui s'élevait dans le voisinage de Gergovie.

Nous ne savons rien des événements dont ce pays a été le théâtre pendant la domination gauloise. Des guerres de peuplade à peuplade, des incursions sur des territoires peu ou point limités, des alliances conclues ou rompues, le tout sans résultats politiques importants, sans noms historiques, sans chronologie ; voilà ce que nous connaissons des Arvernes, comme de leurs voisins, avant l'arrivée des légions romaines. Leur nom figure parmi ceux des tribus gauloises qui, dès l'an 150 de Rome, vinrent, sous la conduite de Bellovèse et de Sigovèse, s'établir dans le nord de l'Italie, appelé, de cette invasion, Gaule cisalpine. Luer, Luern ou Luérius est le premier roi dont il est fait mention ; il régnait vers l'an 130 avant notre ère ; il s'est rendu célèbre par sa magnificence et ses libéralités.

Son fils Bituit s'est fait un nom illustre parmi les chefs de la Gaule ; avec lui commence l'histoire de l'Arvernie, c'est-à-dire l'histoire de la décadence et de l'asservissement de sa nation.

Les Romains avaient pénétré jusque chez les Allobroges (Savoie et Dauphiné) ; la conquête de ce territoire devenait pour les Arvernes une menace imminente d'invasion. Bituit offrit sa médiation ; il envoya au consul Domitius Ahenobarbus une ambassade qui lui permit d'étaler aux yeux des austères conquérants toute la pompe d'un roi barbare, mais qui n'eut aucun résultat. Il se hâta d'appeler aux armes sa nation et ses clients, et leva une armée qu'on n'évaluait pas à moins de deux cent mille hommes. Mais il n'arriva que pour assister à la défaite de ses alliés ; tout ce qu'il put faire, ce fut d'empêcher les vainqueurs de poursuivre momentanément leurs succès.

Il ne les arrêta pas longtemps. Le consul Fabius Maximus vint amener à son collègue un renfort de vingt mille hommes. Bituit se porta au-devant de l'ennemi, franchit le Rhône et offrit la bataille (121 avant J.-C.). Plein de confiance dans le nombre de ses soldats, il regardait avec mépris cette poignée d'envahisseurs qui se proposait de dicter des lois à une grande nation. « Il n'y a pas là de quoi nourrir mes chiens, » disait-il dans son orgueilleux dédain. Cependant la tactique parut un instant céder au nombre. Fabius fit alors charger les éléphants. C'était la première fois que les Arvernes se trouvaient en présence de pareils ennemis. La panique se mit dans les rangs ; ce fut un sauve-qui-peut général ; on compte qu'il périt, tant sous le fer de l'ennemi que dans les eaux du Rhône, plus de cent vingt mille hommes. Ce chiffre, quelque énorme qu'il soit, ne paraîtra pas exagéré, du moins quant à la proportion des morts sur le nombre des combattants, si l'on songe qu'à cette époque les batailles se terminaient presque par l'extermination de l'armée vaincue, témoin la défaite des Cimbres et des Teutons par Marius.

Bituit, assez heureux pour échapper au massacre, s'enfuit dans les montagnes, laissant au vainqueur son char et ses trésors. A quelque temps de là, Domitius l'attira dans une entrevue, sous prétexte de propositions de paix, et le fit traîtreusement prisonnier. L'infortuné Bituit fut envoyé à Rome pour figurer dans la solennité des honneurs du triomphe décernés à ses vainqueurs. Il mourut à Albe. Son fils Congentiat, amené également à Rome, où le sénat avait promis de le faire instruire, disparut, sans que l'on sût jamais ce qu'il était devenu. Malgré la grandeur d'un tel échec, les Arvernes ne furent point traités en peuple conquis. Les Romains n'étaient pas encore en mesure de se maintenir dans le pays.

Bituit n'eut point de successeur. La nation resta constituée en une sorte de république, sans chef prépondérant, et Celtill, pour avoir aspiré à la royauté, fut mis à mort par ses concitoyens.

Ce fut vers l'an 58 avant J.-C. que César pénétra dans les Gaules. Il venait au secours des Éduens, menacés de dépossession par les Helvètes et les Germains d'Arioviste. En quelques mois, le général romain refoula les envahisseurs dans leurs montagnes et au delà du Rhin, avec des pertes considérables. Mais, au lieu d'un allié, les Éduens avaient amené un maître.

La prodigieuse activité par laquelle César soumit, en quelques années, toute la Gaule et la Grande-Bretagne fera l'éternel étonnement de l'histoire. Cependant, si l'on considère que, dans leurs guerres de tribus à tribus et de nation à nation, il s'agissait, entre barbares, non d'une question de prédominance, mais de la possession même du sol, on sera moins surpris de la facilité avec laquelle les Gaulois subirent la domination romaine, qui leur laissait leurs champs, leurs villes, une partie de leurs institutions, et ne leur imposait qu'un tribut et une garnison. C'était la civilisation

instruisant la barbarie. Aussi, le héros romain est-il populaire chez ceux mêmes qu'il vient de soumettre. Toutefois, ce travail d'éducation est avant tout l'œuvre du temps, et avant qu'il ait porté ses fruits, les puissances déchues n'ont pas renoncé à ressaisir leur influence. Si la masse, qui n'a fait que changer de maîtres, accepte une autorité qui s'annonce d'abord par des bienfaits, les chefs, les bardes, les prêtres, les grands feront appel à tous les sentiments de religion, de patrie, d'indépendance, afin d'entraîner les peuples à la révolte et de ressaisir leur suprématie.

Le retour de César en Italie et son séjour prolongé à Rome parurent aux Gaulois une occasion favorable de prendre l'offensive. Les Arvernes, qui avaient subi sans trop de résistance la conquête, se trouvent cette fois les meneurs de l'insurrection nationale. Vercingétorix, qu'ils viennent de placer à leur tête, devient le chef de tous les confédérés. Ce n'était plus une révolte que les Romains avaient à combattre, mais le soulèvement général d'un peuple, jusque-là divisé, mais uni cette fois contre l'ennemi commun, et résolu, pour l'affamer, à ne laisser derrière lui que la ruine et la mort.

A la nouvelle des événements, César quitte brusquement l'Italie, franchit les Alpes Maritimes et paraît tout à coup sur le territoire des Arvernes, brûlant et saccageant tout, afin de faire un exemple et de contenir les populations par la terreur des représailles. Vercingétorix était alors chez les Bituriges avec son armée. Il revient à la hâte défendre son pays. Déjà le général romain, laissant un détachement sous les ordres de son lieutenant Brutus, est allé rejoindre ses légions cantonnées au pays des Lingons. Il reparaît à la tête de nouvelles forces en Arvernie et vient mettre le siège devant Gergovia. Mais la résistance des assiégés et le soulèvement des Éduens l'obligent à la retraite.

Encouragé par le succès, Vercingétorix poursuit l'armée romaine jusque hors de son territoire, sur les bords de la Saône; malheureusement, il a l'imprudence d'offrir la bataille. Ce n'était pas la bravoure qui manquait aux Gaulois. Aussi la mêlée fut-elle des plus sanglantes. Cependant le nombre dut céder encore à la tactique, et le chef arverne fut trop heureux d'échapper au massacre avec quelques débris de son armée.

La défaite n'abattit pas ses espérances; il réussit à rallier quatre-vingt mille hommes et s'enferma dans *Alesia* (Alise), une des forteresses les plus redoutables de la Gaule. La résistance ne fut pas moins opiniâtre qu'à Gergovie; mais Alésia fut forcée de se rendre, et Vercingétorix, fait prisonnier, fut envoyé à Rome et lâchement assassiné dans sa prison six ans plus tard.

Ce fut le dernier effort de l'indépendance. A dater de ce moment (l'an 705 de Rome), et jusqu'à l'invasion des barbares, la Gaule n'est plus qu'une province de l'empire.

Les Romains, cruels jusqu'à la lâcheté envers leurs ennemis, comme on l'a vu par l'exemple de Bituit et de Vercingétorix, ne s'occupaient plus, après la victoire, que des moyens de s'attacher les vaincus. Comprise dans la *Gallia comata* (Gaule chevelue), *Nemetum*, la nouvelle capitale de l'Arvernie, eut son capitole, son sénat, ses monuments, ses écoles. En reconnaissance des bienfaits d'Auguste, elle voulut s'appeler *Augusto-Nemetum*. Elle eut bientôt des savants, des artistes, des orateurs dont la réputation ne le céda en rien à ceux de la métropole : Marcus Cornélius Fronton, professeur d'éloquence, atteignit une telle célébrité qu'il fut mandé à Rome, où il devint l'instituteur et l'ami de Marc-Aurèle; plus tard, nous trouvons les Avitus, Sidoine Apollinaire, etc.

Le christianisme ne commença d'être prêché aux Arvernes que vers l'an 250. L'Église a consacré le souvenir des premiers apôtres de ce pays : saint Austremoine, saint Alyre, saint Népotien, saint Rustique, saint Éparque. Elle tient également en vénération la mémoire du sénateur Injuriosus, qui vécut avec sa femme dans une perpétuelle continence et dont l'histoire se trouve rapportée au long dans Grégoire de Tours.

Malgré ses montagnes et les fortifications naturelles dont elle se trouve protégée, l'Arvernie ne fut point à l'abri des incursions des barbares. Elle fut ravagée tour à tour par les Vandales, les Alains, les Suèves; Crocus, chef d'une de ces bandes, pénétra jusqu'à *Nemetum* et détruisit le fameux temple de Wasso, l'une des merveilles de l'antiquité. Les Huns y passèrent à leur tour (439). Trop faibles pour résister à l'invasion, les empereurs romains avaient cru prudent de lui faire sa part. Dès 419, Honorius avait cédé l'Aquitaine aux Wisigoths. En 475, Népos dut acheter quelques moments de trève en leur cédant encore l'Auvergne, où ils avaient déjà fait une incursion l'année précédente. Ils la gardèrent trente-deux ans; et, après

la bataille de Vouillé, qui leur fit perdre toutes leurs possessions des Gaules, l'Auvergne passa sous la domination des rois francs, comme partie du royaume d'Austrasie (507). Thierry, fils de Clovis (511-534) fut obligé de reconquérir cette partie de ses États sur Childebert, roi de Paris, qui, pendant que son frère était occupé au delà du Rhin, s'était emparé de Clermont. Le règne de Théodebert (534-547) et celui de Théodebald (547-553) permirent aux Auvergnats de réparer les désastres des invasions précédentes. Clotaire Ier, roi de Soissons et bientôt après de toute la monarchie franque, confia le gouvernement de l'Auvergne à son fils Chramne, dont la révolte ramena encore une fois les fléaux de la guerre sur cette province. Vaincu par ses frères Caribert et Gontran, le nouvel Absalon périt au milieu des flammes (560).

L'Auvergne, ravagée encore une fois en 573 par les Saxons, fut comprise dans le royaume d'Aquitaine, fondé en 630 par Dagobert en faveur de son frère Caribert. Pendant un siècle et demi, les annales se taisent sur les événements politiques de cette contrée. A défaut de chefs de hordes, promenant après eux le pillage et l'incendie, elles conservent les noms de quelques bienfaiteurs de la civilisation : saint Gal; saint Avit, qui fit construire, en 580, l'église du Port; saint Genès, d'une famille sénatoriale, qui fonda deux monastères et un hospice; saint Bonnet, grammairien et jurisconsulte; saint Avit II.

De 730 à 732, invasion des Sarrasins; de 750 à 768, guerre entre Waïfre, duc d'Aquitaine, et Pépin, chef de la seconde dynastie franque. Nouveaux désastres pour le pays. Clermont est livré aux flammes (761). Au IXe et au Xe siècle, incursions des Normands.

C'est de la domination des rois d'Aquitaine que date la création du comté d'Auvergne, dont les titulaires, d'abord simples gouverneurs amovibles, finirent par se rendre héréditaires. Guillaume le Pieux, le premier comte par droit de succession, succéda à son père Bernard en 886. En 893, Eudes le nomma roi d'Aquitaine. Cependant la suzeraineté du comte de Poitiers fut presque constamment reconnue.

Les Auvergnats, qui avaient subi plutôt qu'accepté l'autorité des Carlovingiens, ne se montrèrent pas moins hostiles aux fondateurs de la troisième race. La déposition de Charles le Simple ne les empêcha point de dater leurs actes par les années de son règne; et, après sa mort, ils adoptèrent la formule : « *Christo regnante, Rege deficiente;* Christ régnant, le roi manquant. »

Au XIe siècle s'arrêtent les incursions des barbares. Indigènes et conquérants ont fini par trouver place sur le sol. La nouvelle société est en travail d'organisation. Ce sont les beaux jours de la féodalité. En attendant que la puissance royale, confisquant à son profit toutes les suzerainetés secondaires, ne reconnaisse plus dans les provinces que des gouverneurs amovibles, chaque pays, chaque canton va avoir son seigneur. A côté des comtes d'Auvergne surgissent ceux de Murat, de Carlat, de Thiers, de Mercœur, de Brioude, etc. Aux seigneuries laïques viennent s'ajouter les fiefs ecclésiastiques : le chapitre de Clermont, l'abbaye de Saint-Austremoine, celles de Mauzac, de Mauriac, d'Aurillac, de La Chaise-Dieu. C'est la guerre civile en germe; elle ne tardera pas à faire oublier les maux de l'invasion. Toutefois la première croisade, résolue au concile même de Clermont (1095), en réunissant toutes les activités vers un but commun, arrête un instant l'explosion des querelles intestines. Mais, dès 1121, Guillaume VI entre en campagne contre l'évêque, qui appelle à son secours le roi Louis le Gros. Le comte est forcé de céder. Son fils Robert III va à son tour chercher querelle aux chanoines de Brioude.

A sa mort, son fils Guillaume VII le Jeune était en Terre sainte; son frère puîné, Guillaume VIII le Vieux, s'empara du comté. Les deux compétiteurs en appelèrent à leurs suzerains; l'oncle s'adressa au roi de France, le neveu au duc d'Aquitaine, qui était alors Henri II, roi d'Angleterre. La querelle des vassaux venait de soulever une question de compétence, il en sortit la guerre entre les suzerains. Les deux Guillaume s'arrangèrent par un partage, et Guillaume le Jeune devint la souche des comtes de Dauphiné. La guerre n'en continua pas moins entre les rois de France et les rois d'Angleterre. Les comtes se déclarèrent contre le premier, et Philippe-Auguste fut obligé de reconquérir une à une toutes les places de l'Auvergne (1213). Saint Louis en rendit une partie à Guillaume X (1230).

Le XIIIe et le XIVe siècle nous montrent la bourgeoisie aux prises avec les seigneurs. C'est la lutte des communes pour leur affranchissement, lutte autrement féconde que les querelles des hobereaux et des abbés. Les cités d'Auvergne obtinrent sans trop de résistance leurs franchises, et dès le com-

mencement du XIVe siècle, treize villes avaient leurs représentants aux états provinciaux.

A cette époque, les comtes d'Auvergne semblèrent accepter complètement la suzeraineté royale et ne se signalèrent plus que par leur zèle à servir la couronne. Nous les trouvons avec leurs vassaux et toute la noblesse aux guerres de Flandre et aux combats d'Azincourt, de Crécy, de Poitiers.

Citons, en passant, la mort tragique d'un comte de la branche aînée, le templier Gui, brûlé avec Jacques Molay, en 1313.

Le traité de Brétigny vint distraire l'Auvergne de l'administration royale en la constituant en duché-pairie au bénéfice de Jean, troisième fils du roi, à qui ce même traité enlevait le comté de Poitou, cédé aux Anglais. La fin du XIVe siècle fut signalée par les ravages des Anglais, des grandes compagnies et par la révolte des paysans contre leurs seigneurs. Béraud II, dauphin, et Louis II, duc de Bourbon, firent de vains efforts pour arrêter les désordres.

Le XVe siècle vit éclore sous les auspices des ducs de Bourbon, comtes d'Auvergne, deux révoltes contre le pouvoir royal : la première, la Praguerie, comptait parmi ses chefs le dauphin, depuis Louis XI; la seconde, la ligue du Bien public, était dirigée contre ce même prince devenu roi. Ces deux insurrections trouvèrent peu de partisans chez les Auvergnats; aussi la couronne en eut-elle bon marché.

1510, réunion des trois états de la province, afin de mettre en harmonie les coutumes et le droit écrit et d'arriver à une sorte d'unité de législation. 1533, voyage de François Ier allant au-devant de Catherine de Médicis, fiancée à son second fils Henri; il passe par l'Auvergne, où on lui offre des fêtes splendides.

Nous arrivons aux guerres de religion. Les doctrines de la Réforme avaient pénétré en Auvergne et y avaient trouvé de zélés partisans. Les supplices et les exécutions ne pouvaient manquer de suivre. En 1548, Jean Brugière, du village de Piernoël, avait été brûlé vif à Issoire; en 1553, Antoine Magne, d'Aurillac, avait été supplicié à Paris. En 1561, massacre de tous les protestants d'Aurillac. C'était assez de violences pour légitimer la révolte. Les protestants levèrent une armée et battirent les catholiques en 1568. Les succès de chacun des deux partis furent signalés par des atrocités et des supplices. La ville d'Issoire dut à sa qualité de place forte d'être assiégée, pillée et saccagée par les huguenots et par les catholiques.

L'Auvergne ne sortit des troubles religieux que pour tomber dans ceux de la Ligue. Les rebelles avaient à leur tête, dans cette province, Louis de La Rochefoucauld, comte de Randon, gouverneur du pays, et son frère François, évêque de Clermont. La population résista tant qu'elle put à l'entraînement des partis. Mais la guerre n'en dévasta pas moins la contrée, et ce fut encore la malheureuse ville d'Issoire qui en paya les frais. Les royalistes s'en emparèrent en 1590, le jour même où Henri IV gagnait la bataille d'Ivry. Ce fut la ruine de la Ligue.

En 1606, l'Auvergne se trouve définitivement réunie à la couronne; nous résumons ici les mutations qu'elle a subies jusqu'à cette époque. Nous avons parlé du partage qui eut lieu vers 1155 entre Guillaume VII et Guillaume VIII. Le Dauphiné d'Auvergne resta dans la famille de Guillaume VII jusqu'en 1436; à cette époque, il passa dans la maison de Bourbon-Montpensier, par la mort de Jeanne, femme de Louis de Bourbon, décédé sans postérité. Le comté d'Auvergne proprement dit subit encore un démembrement. Gui II, troisième successeur de Guillaume VIII, était en guerre avec son frère, l'évêque de Clermont. Ce dernier appela à son secours le roi de France Philippe-Auguste. Le comte, vaincu, fut dépouillé de son titre, dont fut investi Gui de Dampierre. La famille du nouveau seigneur s'éteignit en la personne de son fils. Le comté, réuni à la couronne, fut de nouveau constitué en apanage, en 1225, par Louis VIII, et divisé en deux parts : la plus considérable, érigée en duché, fut donnée à Alphonse, comte de Poitou, second fils du roi; l'autre fut rendue par saint Louis à Guillaume X, fils de Gui II, dépossédé par Philippe-Auguste. Le duché, réuni à la couronne à la mort d'Alphonse, reconstitué au bénéfice de Jean de France, duc de Berry, fut cédé, en 1416, à la maison de Bourbon, déjà maîtresse du Dauphiné. La confiscation des biens du connétable (26 juillet 1527) fit rentrer à la couronne ees deux fiefs importants. Quant au comté rendu à Guillaume X, il resta dans la même famille jusqu'en 1505. A cette époque, Jeanne, héritière de Jean III, se voyant sans postérité, légua ses biens à Catherine de Médicis, sa nièce par son mariage avec Henri II. Le comté échut par héritage à Marguerite de Valois, sœur de Henri III et première femme de Henri IV. Elle en fit don au dau-

phin, depuis Louis XIII (1606), et l'annexion de toute la province à la couronne se trouva complète.

L'histoire de l'Auvergne se confond, à dater de ce moment, dans l'histoire générale. Nous devons mentionner la tenue des Grands-Jours à Clermont, en 1665. Les guerres de religion et les troubles de la Fronde causèrent de grands désordres en Auvergne et dans le centre de la France; l'autorité royale y était méconnue, et la plupart des nobles et des seigneurs y avaient ramené les tyrannies et les exactions de la féodalité. Le roi et le parlement s'émurent des plaintes qui leur parvenaient, et, le 31 août 1665, une déclaration royale ordonna la tenue d'une juridiction ou cour, vulgairement appelée les Grands-Jours, dans la ville de Clermont, pour l'Auvergne, le Bourbonnais, le Nivernais, le Forez, le Beaujolais, le Lyonnais, la Combrailles, la Marche et le Berry (1). Un président au parlement, Potier de Novion, un maître des requêtes, Caumartin, seize conseillers, un avocat général, Denys Talon, et un substitut du procureur général furent désignés pour tenir ces assises extraordinaires. Leurs pouvoirs étaient à peu près absolus. L'arrivée des commissaires royaux, de Messieurs des Grands-Jours, comme on les appelait, produisit dans toute l'Auvergne une émotion extraordinaire. Le peuple accueillit les magistrats parisiens comme des libérateurs, et l'on a conservé un remarquable monument de sa joie, c'est le Noël des Grands-Jours. La terreur, au contraire, planait sur les châteaux; une foule de gentilshommes quittaient la province ou se cachaient dans les montagnes; d'autres s'efforçaient d'amadouer les paysans, et ceux qui avaient été les tyrans des pauvres devenaient leurs suppliants. Fléchier, alors simple abbé, âgé de trente-trois ans, qui accompagnait M. de Caumartin en qualité de précepteur de son fils, a laissé une curieuse relation de son voyage en Auvergne et de ces assises judiciaires.

Le vicomte de La Mothe-Canillac fut condamné à mort et exécuté, ainsi que le sieur de Veyrac; le marquis Jacques-Timoléon de Montboissier-Canillac, l'*Homme aux douze Apôtres* (voir l'article de *Pont-du-Château*); Gaspard, marquis d'Espinchal; le comte d'Apchier; les comtes du Palais, alliés à la maison de Turenne; le baron de Sénégas, et bien d'autres, furent condamnés par contumace, leurs châteaux furent démolis et leurs biens confisqués. Il y eut 273 contumaces condamnés au gibet, 96 au bannissement, 44 à la décapitation, 32 à la roue et 28 aux galères. De sages règlements furent édictés pour prévenir le retour des abus de la noblesse. Les Grands-Jours furent levés après trois mois d'assises, d'octobre 1665 à janvier 1666, et une médaille, frappée à cette occasion, en consacra la mémoire. L'effet moral qu'ils avaient produit fut très considérable.

La dernière secousse violente imprimée au pays fut la révocation de l'édit de Nantes (1685). Des villes entières furent ruinées par cet acte impolitique que l'histoire a reproché au grand roi.

La Révolution fut acceptée par la population de l'Auvergne comme une délivrance, et, depuis, rien n'est venu distraire les patients et laborieux descendants des Arvernes des travaux de l'agriculture et de l'industrie.

(1) Ce n'était d'ailleurs pas la première fois que l'autorité royale avait dû recourir à cette juridiction exceptionnelle; les Grands-Jours avaient été tenus en Auvergne en 1454, 1481 et 1520 à Montferrand; en 1542 et 1546, à Riom.

HISTOIRE ET DESCRIPTION DES VILLES, BOURGS ET CHATEAUX LES PLUS REMARQUABLES

CLERMONT-FERRAND (lat. 45° 46′ 46″; long. 0° 44′ 57″ E.). — Clermont-Ferrand (*Nemetum*, *Nemossus*, *Augusto-Nemetum*, *Clarus mons*), importante station de la ligne du chemin de fer de Paris-Saint-Germain-des-Fossés-Nîmes et de celle de Clermont à Saint-Étienne par Thiers, Boën et Montbrison (réseau Paris-Lyon-Méditerranée), grande et très ancienne ville, dépendant autrefois du parlement de Paris et de l'intendance de Riom, était chef-lieu d'élection, avait sénéchaussée, présidial, cour des aides, juridictions, évêché, séminaire, couvents, etc.; aujourd'hui chef-lieu du département, d'un arrondissement et de 4 cantons, avec tribunaux de première instance et de commerce, Académie des sciences, arts et belles-lettres, école secondaire de médecine, lycée, etc. Elle est située à l'entrée de la riche plaine de la Limagne et au pied du puy de Dôme, à 420 kilomètres au sud de Paris, et peuplée de 41,772 habitants.

Clermont est citée par Strabon vingt ans environ avant l'ère chrétienne sous le nom de *Nemossus*. Néanmoins, elle n'a d'importance qu'à dater de la domination romaine; elle s'appelle alors *Nemetum*, puis, par reconnaissance pour l'empereur, elle prend le nom d'*Augusto-Nemetum*. Les Romains

en firent la capitale de l'Arvernie et y établirent un sénat, des écoles, des monuments. Le temple de Wasso-Galate, détruit lors de l'invasion de Crocus, passait pour une des merveilles du monde. Les murs, de trente pieds d'épaisseur, étaient ornés de sculptures et de revêtements de marbre. Le pavé était entièrement en marbre. Grégoire de Tours, qui n'en a vu que les ruines, en parle comme d'un édifice des plus remarquables. Pline cite encore comme un chef-d'œuvre la *Statue des Arvernes*. Elle représentait Mercure et n'avait pas moins de quatre cents pieds romains de hauteur; elle était en bronze et avait été élevée par Zénodore, célèbre sculpteur grec.

Après l'invasion, *Nemetum* changea son nom pour celui d'*Urbs Arverna*, *Arvernum*. *Clairmont* (*Clarus mons*), qui n'était d'abord que la citadelle, finit au IXe siècle par donner son nom à la ville.

Nous avons cité saint Austremoine comme le premier apôtre chrétien de l'Auvergne. La religion nouvelle n'y eut point de martyrs à son début. Elle fut, au contraire, favorablement accueillie par les familles sénatoriales et les classes lettrées. Aussi la capitale se couvrit-elle rapidement d'églises, de couvents et de chapelles. Parmi les prélats de cette époque qui illustrèrent le siège d'*Arvernum* et l'épiscopat gaulois, nous devons citer Sidoine Apollinaire, poète et historien (472). Il avait été préfet de Rome, comte et patrice, et avait épousé Papianilla, fille de l'empereur Avitus. La chronique rapporte un trait touchant et des plus honorables de ces deux époux : Sidoine avait fait vendre sa vaisselle d'argent, afin de venir au secours de ses compatriotes assiégés par les Wisigoths. Sa femme la fit racheter en cachette des deniers de sa dot et la rapporta à la maison de son mari. Sidoine peut être considéré comme l'un des derniers représentants de cette civilisation romaine, polie, affable, causeuse et tant soit peu sensuelle, dont Horace nous a laissé l'agréable peinture. Après lui, c'est la barbarie, la féodalité; l'Église, comme les séculiers, endosse le casque et l'armure, lève des hommes d'armes, construit des donjons et entreprend des conquêtes.

Dès 475, une première attaque des Wisigoths était venue échouer sous les murs d'*Arvernum*, défendue alors par Ecdicius, frère de Sidoine. Bientôt après, l'abandon par les Romains de provinces qu'ils ne pouvaient plus défendre livra l'Auvergne et son chef-lieu aux envahisseurs. Aux Wisigoths succédèrent les Francs; c'étaient les barbares après les barbares. Clermont eut plus à souffrir des nouveaux conquérants que des anciens : les guerres des fils de Clovis, de Pépin et de Waïfre, duc d'Aquitaine, attirèrent plus d'une fois dans ses murs le pillage, les massacres. Pendant cinq siècles, dévastée tour à tour par les Mérovingiens, les Carlovingiens, les Sarrasins, les Normands, la malheureuse cité ne reparaît dans l'histoire qu'avec la mention d'un désastre.

A la fin du XIe siècle, Clermont devient le centre du plus grand mouvement, de la plus grande entreprise du moyen âge : c'est dans ses murs que se réunit le concile qui décrète la croisade; c'est sur ses places que le pape Urbain II vient en personne prêcher la guerre sainte. Puis, pendant un siècle et demi, ses annales n'enregistrent aucun fait digne de remarque, heureux symptôme de paix et de prospérité pour les habitants. Remise des secousses de la guerre et devenue opulente, la bourgeoisie vient réclamer sa part d'influence et sa participation aux affaires. En 1220, les artisans et marchands obtiennent de leur évêque une charte et des privilèges. En 1262, le prélat, jaloux de ses prérogatives, prétend reprendre aux citadins leurs franchises. Aussitôt les bourgeois de courir aux armes, de sonner le tocsin et d'assaillir l'évêché. C'était une grave affaire : le suzerain des Clermontais était seigneur et homme d'Église; lui résister, c'était plus que de la révolte, c'était du sacrilège. Les faits de cette insurrection furent déférés au roi et motivèrent une enquête qui dura plusieurs années. Enfin, en 1284, Philippe II ne trouva rien de mieux à faire que de battre monnaie sur la turbulence des marchands. Il leur vendit, au prix de trois mille écus, les franchises, objet du litige. Des lettres patentes de Charles V, de Charles VI, de Louis XI vinrent confirmer et augmenter leurs privilèges. Aussi, dans les troubles civils, la cité d'Auvergne se signala-t-elle par sa fidélité à la cause royale. Durant la guerre avec l'Angleterre, les états provinciaux se réunirent plusieurs fois afin de voter des subsides et des armements contre l'étranger (1359, 1374, 1380).

Ce fut une grande joie parmi les Clermontais lorsque Catherine de Médicis gagna contre leur évêque le procès qui lui adjugeait le comté de Clermont. La ville se trouva réunie au domaine de la couronne; ce fut l'occasion de nouvelles conces-

sions aux franchises communales. Au surplus, c'était un immense avantage pour les provinces éloignées de passer sous la domination du roi ; c'était échapper au despotisme d'un seigneur résidant, tracassier et jaloux de ses prérogatives.

La prédominance en Auvergne fut vivement contestée à Clermont par la ville de Riom. Cette rivalité amena, lors de la convocation des états de Blois, un curieux conflit. L'édit royal avait indiqué Riom pour la réunion des assemblées chargées d'élire les représentants. Clermont, l'antique capitale, la cité favorite des rois de France, dédaigna de se rendre à l'appel et fit de son côté ses élections. Deux députations pour un même pays arrivèrent à Blois en même temps. Une ordonnance royale déclara qu'elles seraient pour cette fois admises l'une et l'autre.

Un des plus illustres orateurs des états généraux de 1614 fut le Clermontais Jean Savaron ; il était président du siège présidial de Clermont et lieutenant général de la sénéchaussée d'Auvergne ; il a laissé sur les origines de Clermont un livre remarquable. Nous avons parlé dans l'histoire du département des Grands-Jours d'Auvergne. C'est dans la capitale que se réunirent les commissaires. Clermont s'agrandit, en 1751, de la petite ville de *Montferrand*, dont elle est distante de 2,600 mètres et avec laquelle elle communique aujourd'hui par une belle allée d'arbres ; c'est alors qu'elle prit le nom de Clermont-Ferrand.

A part un mur gallo-romain et les restes d'un aqueduc romain, construit pour amener à la ville les eaux de Royat, qui l'arrosent encore aujourd'hui, Clermont, tant de fois détruit, n'a rien conservé de l'antique *Nemetum ;* mais il possède une belle cathédrale gothique, quoique inachevée, et plusieurs autres églises remarquables, parmi lesquelles l'église romane de Notre-Dame-du-Port, monument historique ; Sainte-Marie, ancienne église des dominicains (XIII^e^ siècle), etc. Parmi les monuments modernes, nous citerons l'hôtel de la préfecture ; la belle fontaine de Jacques d'Amboise, sur le cours Sablon ; celle de Saint-Alyre, aux eaux pétrifiantes ; place de Jaude, l'obélisque élevé à la mémoire de Desaix ; la bibliothèque, riche de 50,000 volumes ; le musée ; le jardin des plantes, etc. Clermont a toute la physionomie d'une ville du moyen âge, c'est-à-dire des rues mal percées, des maisons mal construites. Cependant, il est entré, depuis quelques années, dans le mouvement général qui porte les villes de France à s'améliorer, et le temps n'est pas éloigné où Clermont sera une ville toute moderne.

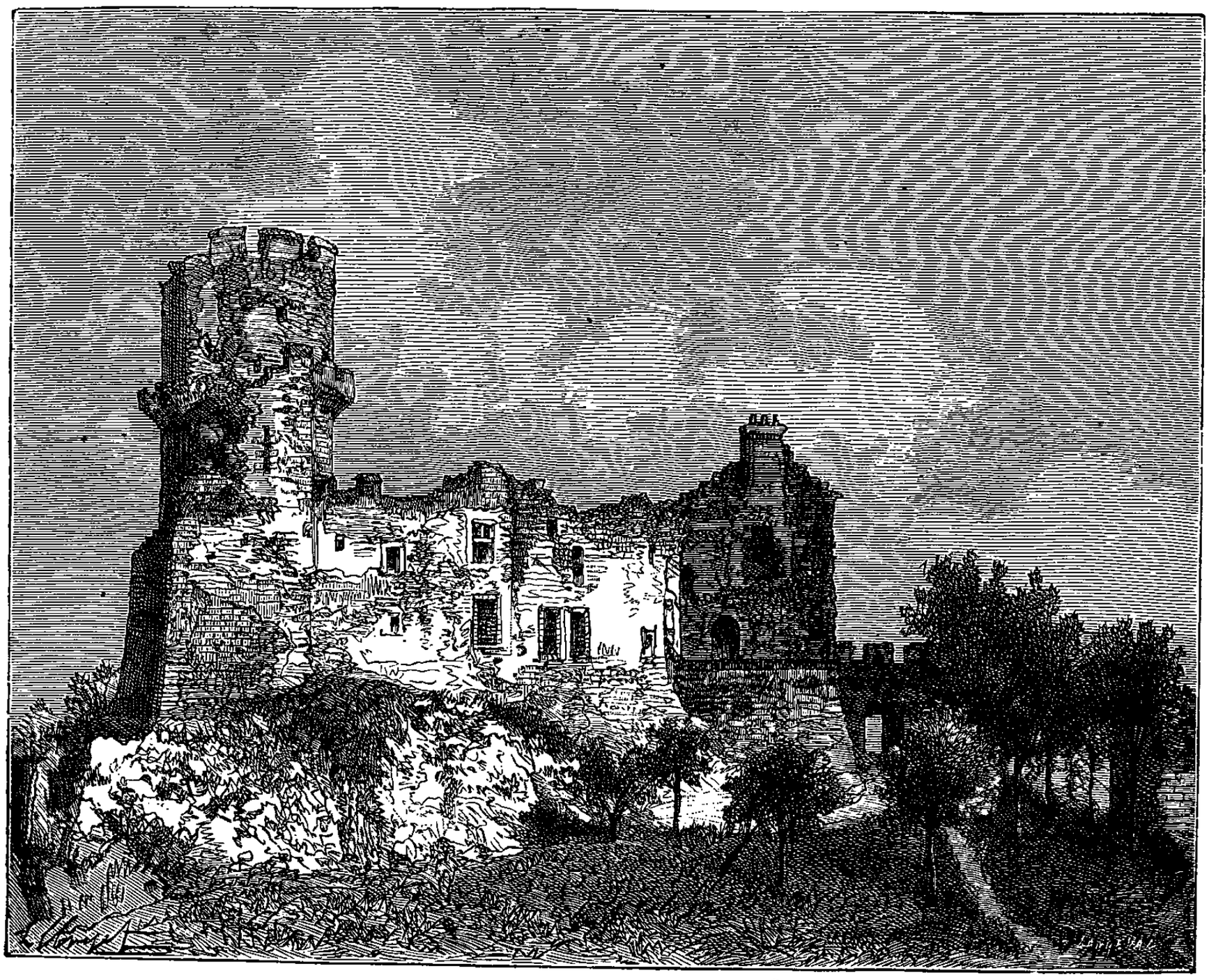
Clermont est l'entrepôt commercial, le grand magasin d'approvisionnement du Puy-de-Dôme, du Cantal, de la Lozère et de la Haute-Loire ; c'est le grand marché des céréales, des vins, des chanvres, des fruits, des bestiaux, du beurre et des fromages, des cuirs et des bois de l'Auvergne. C'est encore l'entrepôt de la quincaillerie d'Issoire, de la coutellerie de Thiers, de la papeterie d'Ambert. Elle fabrique du vermicelle, de la semoule, du macaroni, des pâtes d'abricots renommées, des fruits confits ; elle possède une importante manufacture de vitraux peints, de dentelles, de café de glands doux et de châtaignes. Clermont possède des eaux minérales : celles de la fontaine de Jaude sont ferrugineuses et sont employées en boissons contre les maux d'estomac et les affections cutanées ; celles de Saint-Alyre et de Sainte-Claire sont carbonatées, calcaires et ferrugineuses ; on les emploie en boissons et en bains contre les rhumatismes nerveux musculaires ou articulaires, la leucorrhée, les scrofules, la gastro-entérite, etc.

Clermont a vu naître l'historien Grégoire de Tours, Jean Savaron, Domat, Blaise Pascal, les littérateurs Thomas et Chamfort, Dulaure, le comte de Montlosier. Le siège de l'évêché fut illustré sous Louis XV par Massillon, mort en 1742 au château de Beauregard.

Les armes de Clermont sont : *d'azur, à la croix pleine de gueules orlée d'or, cantonnée de quatre fleurs de lis d'or.*

MONTFERRAND. — Montferrand (*Monsferratus, Monsferox*), petite ville aujourd'hui annexée à Clermont et située à 2,600 mètres au nord-est de celle-ci, doit son origine à un château construit, par un baron auvergnat du nom de Ferrand, sur une éminence au centre d'une campagne fertile. C'était autrefois une forteresse très bien défendue.

En 1131, Louis le Gros, protecteur de l'évêque de Clermont contre le comte d'Auvergne, vint établir son camp auprès de Montferrand. Les habitants, effrayés de la présence des hommes d'armes, se retirèrent dans la forteresse avec tout ce qu'ils purent emporter et mirent le feu à la ville. Amaury de Montfort, capitaine de l'armée royale, irrité de cet acte de méfiance et de l'hostilité de la garnison,



Château de Tournoël.

tendit un piège aux défenseurs de la citadelle et les attira par des paroles de paix au milieu de son camp. Presque tous furent faits prisonniers. Le roi donna l'ordre barbare de leur couper à tous une main et de les renvoyer ainsi dans la place.

Montferrand, lors du partage du comté, échut aux dauphins et passa, en 1224, dans la maison de Beaujeu, par le mariage de Guichard avec la dauphine Catherine. Louis de Beaujeu, en 1292, vendit cette portion de sa seigneurie à Philippe le Bel pour le prix de six cents livres de rente, et elle fit dès lors partie du domaine de la couronne.

En 1730, une ordonnance décida la réunion de Montferrand à Clermont. Mais cette réunion ne fut opérée qu'en 1751 ; c'est alors que les deux villes ensemble prirent le nom de Clermont-Ferrand.

Une église du XIVe siècle et quelques maisons romanes ou gothiques, c'est tout ce que Montferrand offre de curieux aux visiteurs.

A 1 kilomètre de Montferrand se trouve un monticule appelé le *Puy-de-la-Poix*, d'où découle de la poix minérale. Ce phénomène a beaucoup préoccupé les naturalistes, qui n'en ont trouvé jusqu'ici aucune explication satisfaisante.

CHAMALIÈRES. — Chamalières (*Camelaria*), bourg très important, peuplé de 1,470 habitants et situé à 2 kilomètres à l'ouest de Clermont, au pied de la chaîne de montagnes que couronne le puy de Dôme. Il doit son origine à deux monastères fondés par saint Genest; l'église de l'un d'entre eux, dédiée à saint Ramez, existe encore; sa construction rappelle l'architecture du VIIe et du VIIIe siècle.

Chamalières fut longtemps occupé par les Arabes venus d'Espagne : peut-être y établirent-ils le dépôt des chameaux qui les avaient amenés, et le bourg aurait alors reçu le nom de ces animaux, comme nous avons vu plusieurs localités de notre France prendre, dans de pareilles circonstances, le

nom d'Asnières; quoi qu'il en soit, les Arabes y possédèrent un château dont il ne reste plus qu'une tour carrée, dite *tour des Sarrasins*.

Au-dessus du village, dans le beau parc de Montjoly, se trouvent des caves qui possèdent une propriété singulière : quand le temps est nébuleux, l'atmosphère y devient méphitique, les lumières s'éteignent, les fleurs se fanent, et il est très dangereux d'y pénétrer à cause du gaz acide carbonique qui se dégage.

Royat — Royat (*Rubiacus*), à 5 kilomètres à l'ouest de Clermont, a longtemps été une dépendance de la commune de Chamalières. Cette commune tire son nom des rochers rougeâtres qui lui servent de base. Le village, qui est bâti dans une gorge, entre deux montagnes de basalte, n'offre de curieux, en fait d'antiquités, qu'une vieille église et les ruines d'un couvent de filles, fondé au VII^e^ siècle par saint Projet, évêque de Clermont. Mais il doit une grande célébrité à sa grotte et à sa vallée, que les poètes ont comparées au Tivoli d'Horace ou à la demeure de Calypso. La grotte de Royat, large de 11 mètres environ sur 8 de profondeur et haute de 3 mètres 50 centimètres, est toute tapissée de mousses et de lichens, s'entremêlant à des scories volcaniques cristallisées, de toutes nuances et de toutes formes. Au fond jaillissent cinq jets d'eau s'élançant les uns perpendiculairement, les autres en courbes variées, et se réunissant dans un bassin commun, d'où elles gagnent la Tiretaine, petite rivière dont les eaux alimentent Clermont. Aujourd'hui, la grotte est malheureusement transformée en lavoir. Mais ce qui attirera toujours les visiteurs à Royat, ce sont ses eaux minérales si abondantes ; elles sont chlorurées sodiques, bicarbonatées sodiques et calcaires, ferrugineuses, gazeuses. Excitantes, toniques et diurétiques, elles s'emploient en boissons, bains et douches. On a construit à Royat, en 1853, un bel établissement de bains, et l'on y trouve de beaux hôtels confortablement organisés, avec d'admirables promenades et points de vue. Les sources de Royat alimentaient la ville de Clermont dès la domination romaine : les débris de l'aqueduc se voient encore dans les environs.

Pont-du-Chateau ou Pont-sur-Allier. — Pont-du-Château ou Pont-sur-Allier, station de la ligne de Clermont à Saint-Étienne par Thiers, chef-lieu de canton, à 15 kilomètres à l'est de Clermont, dans une situation pittoresque sur la rive gauche de l'Allier, était au XII^e^ siècle une des plus fortes places de la Limagne. Elle fut assiégée et emportée d'assaut, en 1126, par Louis le Gros, venu au secours de l'évêque de Clermont afin de le protéger contre le despotisme des comtes d'Auvergne. Les Anglais s'en emparèrent en 1363 et ne l'abandonnèrent qu'après la mort de Du Guesclin. Plus tard, en 1665, ce château appartint à Jacques-Timoléon de Beaufort, marquis de Canillac. Il entretenait dans son château douze brigands aux noms effroyables, qu'il appelait ses *douze apôtres*, et qui, missionnaires de mort, partaient au moindre signe du seigneur pour frapper le vassal désigné ou brûler l'habitation de celui qui n'avait pas obéi à sa loi. En sus des impôts royaux, il levait des tailles particulières pour lui-même, pour sa femme, pour sa fille, pour son fils. Le malheureux paysan payait un impôt pour manger de la viande, et il en payait encore un s'il n'en mangeait pas. Très sévère justicier, il faisait emprisonner tous les coupables..., oui, mais pour leur vendre à beaux deniers comptants la liberté, ou pour les forcer à accomplir de nouveaux méfaits qui lui étaient profitables. Il fut condamné à mort le 25 janvier 1666, mais il eut l'adresse de se soustraire au supplice; il ne fut exécuté qu'en effigie, « au grand contentement de tout le monde, ajoute Fléchier : il l'avoit été (exécuté en effigie) autrefois par arrêt du parlement de Toulouse; il avoit vu lui-même d'une fenêtre voisine son exécution, et il avoit trouvé fort plaisant d'être fort en repos dans une maison pendant qu'on le décapitoit sur la place voisine, et de se voir mourir dans la rue pendant qu'il se portoit bien chez soi. Il n'eut pas le moindre mal de tête de ce coup, et je crois qu'il fut bien fâché de n'avoir pas eu encore une fois ce divertissement. Il fut condamné à une grosse amende et à la confiscation de ses biens, et l'on fit raser deux ou trois tours qui avoient été longtemps la retraite de ses apôtres. » (Fléchier, *Mémoires sur les Grands-Jours*.)

Le château du marquis de Canillac existe encore ; mais les fossés et les approches ont été comblés et convertis en une grande place plantée d'arbres, d'où l'on jouit d'une vue magnifique sur les belles plaines et les riches vallées de la Limagne.

Pont-du-Château, dont la population est de

3,484 habitants, fait un commerce important de vins, chanvres, pierres de Volvic, houille, pommes, bois, granit, fourrages, meules de moulin. Son port sur l'Allier n'est pas sans importance; il en sort annuellement trois cents bateaux qui vont descendre la Loire. Le pont, construit en basalte, de 1765 à 1773, est cité pour son élégance et sa solidité; il a 220 mètres de longueur.

MARTRES-D'ARTIÈRES. — Martres-d'Artières, commune de 966 habitants, située à 20 kilomètres au nord-est de Clermont, est devenue célèbre par la découverte qui y fut faite, en 1756, d'une momie parfaitement conservée. Le *Mercure de France* du mois d'avril de la même année en donne le procès-verbal. Le cercueil était de pierre et la bière de plomb; le cadavre, embaumé à la façon des Égyptiens, était celui d'un enfant de dix à douze ans. Les membres avaient conservé toute leur élasticité; les dents, les oreilles, les lèvres, toutes les parties du visage n'avaient subi aucune altération; la carnation avait encore cette fraîcheur que laisse le sommeil et qu'enlève toujours la mort. « Les paysans ne doutèrent pas qu'un corps conservé aussi miraculeusement ne fût celui d'un saint. Ils le transportèrent dans leur église, sonnèrent les cloches et se livrèrent aux transports les plus immodérés. Dans leur folle superstition, ils enlevèrent, comme reliques, l'aromate de la momie, déchirèrent ses bandelettes, lui coupèrent la peau du front, lui arrachèrent les dents antérieures, et, enfin, la défigurèrent presque autant que s'ils eussent voulu la détruire. L'évêque de Clermont crut devoir arrêter ces extravagances et ordonna que le prétendu saint fût inhumé de nouveau. Un ordre de Versailles le fit exhumer et amener au Muséum de Paris; mais déjà toutes ces vicissitudes en avaient fait presque un squelette. » (Legrand d'Aussy.) La plupart des savants pensent, d'après plusieurs indices trouvés dans le cercueil, que cet enfant était Arabe. Si leurs conjectures sont vraies, l'inhumation remonte au x^e^ siècle, lors des incursions des Sarrasins, et le corps serait resté en terre environ huit cents ans sans éprouver la moindre altération.

AYDAT. — Aydat, village du canton de Saint-Amant-Tallende, situé sur la Veyre, au bord du joli lac de ce nom, à 25 kilomètres au nord-ouest de Clermont, et peuplé par 1,545 habitants. On a cru reconnaître dans ce lieu l'ancien *Avitacum* dont Sidoine Apollinaire faisait ses délices; ce serait alors la patrie des Avitus. Dans l'église, qui date du XII^e^ siècle, se trouve, près de l'autel, un petit tombeau de Sidoine Apollinaire, avec cette inscription : *Hic sunt duo innocentes et sanctus Sidonius*. Aydat possède aussi les ruines d'une commanderie du Temple.

BEAUREGARD-L'ÉVÊQUE. — Beauregard-l'Évêque, à 21 kilomètres à l'est de Clermont, est un joli bourg de 1,414 habitants, situé dans le canton de Vertaizon. Il est régulièrement bâti au sommet d'un plateau uni qui domine au loin la vaste plaine de la Limagne, et formé par de belles rues qui se coupent à angle droit. Il y avait autrefois un couvent de minimes, fondé en 1560; les boiseries de l'église paroissiale sont remarquables. Beauregard doit son nom et son origine à un beau château souvent habité par les évêques de Clermont, de la terrasse duquel on voit 11 villes et 98 bourgs et villages. Ce château avait été bâti en 1489 par Charles de Bourbon à la place d'un autre château fort. Il était devenu la résidence d'été des évêques de Clermont. C'est là que le vénérable et pieux Massillon a passé la fin de sa vie, et les souvenirs de ses bienfaits sont encore aussi vivants au bourg de Beauregard que l'est ailleurs le souvenir de son talent; Marmontel dit dans ses mémoires qu'il eut le bonheur de l'y voir; Massillon était alors fort âgé. Jamais non plus le village de Beauregard n'oubliera la lettre que ce prélat écrivit, en 1740, au cardinal de Fleury, sur la misère qui accablait l'Auvergne. Massillon mourut à Beauregard le 28 septembre 1742, et les habitants du village suivirent la voiture funèbre jusqu'à Clermont, où devaient avoir lieu ses obsèques. Pendant sa vie, quand il paraissait dans les rues de Clermont, le peuple, au témoignage de d'Alembert, se prosternait en criant : *Vive notre père!*

BILLOM. — Billom (*Billomagus*), ancienne ville et chef-lieu de canton, peuplée de 4,211 habitants, et située à 25 kilomètres à l'est-sud-est de Clermont, avec tribunal de commerce, collège communal, petit séminaire, etc.; tête de la petite ligne de Billom à Vertaizon, par laquelle elle est mise en communication avec la ligne de Clermont à Saint-Étienne.

Elle passe pour une des plus antiques cités de l'Auvergne. Son église, dédiée à saint Cerneuf, et classée parmi les monuments historiques, est fort ancienne; la tradition en fait remonter la construc-

tion au temps de Charlemagne. Un des premiers collèges de jésuites fondés en France est celui de Billom. Il fut établi, en 1556, par Guillaume du Prat, évêque de Clermont, en remplacement d'une université florissante qui datait de 1455. Cette maison devint, en 1589, le rendez-vous des ligueurs de la province, qui y tinrent, sous la présidence du comte de La Rochefoucauld-Randan, des espèces d'états généraux où se rendirent des députés de toutes les villes du parti de la Ligue. Billom était jadis entourée de murs, construits aux dépens des différents corps de métiers, et s'intitulait la capitale de la Limagne. Elle possédait un grand nombre de tanneries, pour l'alimentation desquelles les habitants avaient creusé deux vastes étangs au-dessus de la ville. Les murailles se sont écroulées, les étangs se sont comblés, l'industrie est en partie déchue, et Billom n'a plus aucun droit au titre ambitieux de capitale de l'Auvergne. Sa position dans un fond, son atmosphère pluvieuse, les fréquents orages qui y éclatent lui ont valu de la part de ses concitoyens une dénomination peu flatteuse, que le bon goût nous défend de signaler ici.

Billom fabrique du fil, des toiles, des serges, de la faïence, des briques et des tuiles. C'est un des principaux marchés de l'Auvergne; il s'y fait un commerce très étendu de chanvre, laines, toiles, grains, bestiaux, bois et mégisseries. On s'y livre à l'éducation en grand des abeilles.

Les armes de Billom sont : *d'azur, à un portail de ville d'argent placé entre deux tours crénelées de même, celle du flanc dextre plus grande que l'autre, et trois fleurs de lis d'or en chef.*

Deux châteaux, assez célèbres autrefois, s'élevaient aux environs de Billom : l'un était le château de Montaigut-Listenois, possédé par la noble famille des Aycelin de Montaigut, qui se distingua dans la robe et dans l'Église, et qui fonda le collège de Montaigut à Paris, aujourd'hui remplacé par la bibliothèque Sainte-Geneviève; l'autre, le château de Ravel, où naquit en 1719 l'amiral d'Estaing, descendant de Tristan, baron d'Estaing, auquel Philippe-Auguste, après la bataille de Bouvines, accorda le droit de porter sur son écu les armes de France. Dans le jardin de ce dernier château était une statue colossale de femme en marbre, à demi nue, devant laquelle les paysans venaient faire leur prière, la prenant pour quelque sainte; on l'enleva pour la soustraire à de telles adorations.

Bains-du-Mont-Dore ou Mont-Dore-les-Bains. — Mont-Dore-les-Bains (*Mons Durianus, Aquæ Durianæ*) est un village du canton de Rochefort, situé à 49 kilomètres au sud-ouest de Clermont et peuplé de 1,308 habitants. Ce village doit son renom à ses eaux minérales, déjà célèbres du temps des Romains. Des fouilles faites à plusieurs époques ont mis à découvert des fragments d'architecture, des monnaies, des ustensiles, des bustes, des médailles; la petite rotonde qui couvre les bains de César paraît être de construction romaine. Malgré ces témoignages de l'antique réputation des eaux du Mont-Dore, les thermes furent longtemps abandonnés; ce n'est qu'au commencement du XVIIIe siècle qu'ils furent de nouveau fréquentés, et en 1817 seulement qu'on y a élevé un établissement balnéaire. Les constructions sont toutes modernes et de fort bon goût. Les sources sont au nombre de sept; elles sont disposées sur une même ligne et très rapprochées les unes des autres. Deux sont froides et cinq sont chaudes à 45 degrés environ. Ces eaux sont bicarbonatées-sodiques, ferrugineuses, arsenicales; leur température varie de 15 à 45 degrés; elles sont propres au traitement de différentes maladies organiques, et elles sont surtout excitantes, toniques, reconstituantes; elles agissent principalement sur la peau et sur la muqueuse des voies respiratoires. Le village est situé à 1,046 mètres au-dessus du niveau de la mer, et dominé par le mont Dore, la plus haute montagne de toute la chaîne. Il faut visiter aux environs le lac de Guéry et les promenades de la Roche-Tuilière, celles de la Roche-Sanadoire et de la Roche-Vendeix; le puy ou pic de Sancy, élevé de 1,887 mètres, la cascade de Queureilh, la cascade de la Vernière, celle du Plat-à-Barbe; la Grande cascade, la cascade du Serpent, le pic du Capucin, le lac Pavin, le salon de l'Arbre-Rond, les gorges d'Enfer, la vallée de la Tour, et mille autres sites remarquables.

La Bourboule. — La Bourboule, petite commune de 840 habitants, située sur la Dordogne, au pied d'un rocher granitique, dans le canton de Rochefort, à 7 kilomètres et demi à l'ouest des Bains-du-Mont-Dore et à 50 kilomètres au sud-ouest de Clermont-Ferrand, possède aussi des eaux thermales sulfurées sodiques, chlorurées sodiques arsenicales, iodo-bromurées gazeuses. Les sources sont au nombre de dix; leur température varie de 30 à 40 degrés. Ces eaux, qui sont très excitantes,

agissent sur la peau et le système lymphatique; elles sont difficiles à digérer et conviennent aux paralysies, aux affections rhumatismales, aux tumeurs blanches, aux affections scrofuleuses, etc. Elles sont moins fréquentées que celles du Mont-Dore.

Ambert (lat. 45° 33′ 4″; long. 1° 24′ 12″ E.). — Ambert, petite ville de 7,789 habitants, dépendait avant 1789 du diocèse de Saint-Flour, du parlement de Paris, de l'intendance de Riom et de l'élection d'Issoire. C'était autrefois la capitale d'un petit pays appelé le Livradois. Aujourd'hui, c'est un chef-lieu d'arrondissement et d'un canton, avec tribunaux de 1re instance et de commerce, collège communal, société d'agriculture. Elle est agréablement située au pied des montagnes, près de la rive droite de la Dore, à 73 kilomètres au sud-est de Clermont. Cette ville, qui sera bientôt tête de la ligne d'Ambert à Thiers sur Vichy, est mise en communication avec la ligne de Clermont à Saint-Étienne par la station de Pont-de-Dore.

En 1574, à la suite des massacres de la Saint-Barthélemy, Ambert tomba au pouvoir d'une bande de huguenots commandée par le capitaine Merle, qui la livra au pillage et en décima les habitants. Elle fut ensuite investie par les catholiques, mais ils ne purent s'en rendre maîtres. Ambert fut plus de deux siècles à se relever de ses désastres.

Ambert est généralement bien bâtie; mais, à part son église Saint-Jean, monument historique du XVIe siècle, elle n'offre aucun édifice remarquable.

C'est la patrie du géomètre M. Rolle. On y fabrique des couvertures de laine, étamines pour pavillons de la marine, lacets, rouleaux, jarretières, serges, épingles, tabatières en corne, etc. Ses manufactures de papiers fins sont estimées, et ses fromages sont réputés les meilleurs de l'Auvergne.

Saint-Alyre. — Saint-Alyre, bourg du canton d'Arlanc, situé à 28 kilomètres au sud-ouest d'Ambert et peuplé par de 1,414 habitants, possédait une ancienne abbaye dont parle souvent Grégoire de Tours. Ce chroniqueur rapporte qu'un prêtre fut enfermé, par ordre de l'évêque de Clermont, dans un caveau de l'église et dans un tombeau où était un cadavre à demi pourri; il eut le bonheur d'en sortir. Le motif de cette atrocité, c'était le refus fait par ce prêtre de livrer au prélat des terres qu'il tenait de la reine Clotilde.

Issoire (lat. 45° 32′ 37″; long. 0° 54′ 50″ E.). — Issoire (*Iciodurum Arvernorum*, *Issiodurum*), station de la ligne de Paris-Saint-Germain-des-Fossés-Clermont à Nîmes, ville ancienne qui, autrefois, dépendait du diocèse de Clermont, du parlement de Paris, de l'intendance de Riom, était chef-lieu d'une élection et possédait une prévôté Aujourd'hui, chef-lieu d'un arrondissement et d'un canton, avec tribunaux de première instance et de commerce, collège communal, etc., peuplée par 6,250 habitants, cette ville est agréablement située, à 48 kilomètres au sud-sud-est de Clermont, au milieu du beau bassin de la Limagne, près du confluent de la Couze et de l'Allier.

Issoire existait dès l'invasion romaine et s'appelait alors *Issiodurum* Saint Austremoine, le premier apôtre de l'Auvergne, y mourut vers la fin du IVe siècle. L'histoire de cette ville n'est qu'une longue suite de calamités. Au Ve siècle, elle fut pillée par les Vandales et par les Wisigoths. Pendant les guerres de religion, catholiques et protestants la saccagèrent alternativement. En 1574, elle tomba, ainsi qu'Ambert, aux mains du capitaine Merle. Elle fut cédée deux ans après aux huguenots comme ville de sûreté. Bientôt, la guerre s'étant rallumée, Merle revint se fortifier dans Issoire, où les troupes catholiques, sous la conduite de Monsieur, frère du roi, depuis Henri III, vinrent l'assiéger. L'attaque et la défense furent opiniâtres: aussi, quand les troupes royales pénétrèrent dans la place (1577), elles se livrèrent aux plus abominables excès. L'incendie et la destruction de la cité purent seuls mettre un terme aux scènes de carnage et aux violences des vainqueurs. L'historien de Thou a consacré quelques pages à cette lugubre exécution. A peine relevée de ses ruines, Issoire se vit de nouveau la proie des factions. C'étaient cette fois les ligueurs et les royalistes. Les premiers la prirent d'assaut au mois de mai 1589; l'année suivante, elle fut reprise par les royalistes et assiégée de nouveau par la Ligue. Enfin, la défaite des ligueurs (14 mars 1590) vint arracher la ville aux horreurs de la guerre.

Issoire est située dans la partie la plus fertile de la Limagne; elle est, en général, bien bâtie et bien percée. Au centre est une vaste place où se tiennent des marchés fréquentés; son église paroissiale, dédiée à saint Austremoine, et qui est celle d'un ancien monastère de bénédictins, est digne de l'attention des archéologues; aussi a-t-elle été ran-

gée au nombre de nos monuments historiques. Issoire fabrique des chapeaux de paille, des étoffes de laine, des chaudrons et des ouvrages en cuivre, possède de nombreuses huileries et fait un commerce considérable de bestiaux et d'huile de noix. Issoire est le berceau de la famille des Duprat, dont un des membres, le cardinal chancelier, a laissé un triste souvenir dans les annales de la patrie.

Les armes de cette ville sont : *d'azur, à la lettre capitale* Y *d'or, couronnée de même, la queue étroite et recourbée en rond par le bas.*

Usson. — Usson, canton de Sauxillanges, à 10 kilomètres à l'est d'Issoire, est un bourg de 547 habitants, bâti sur une colline basaltique, au milieu d'une riante et fertile contrée; il avait autrefois rang de ville et fut le siège d'une viguerie, puis d'une prévôté, qui plus tard fut réunie à celle de Nonette et forma un bailliage annexé à celui de Montferrand.

Usson tire toute son importance du château fort qui couronnait le sommet de la colline sur laquelle ce bourg est bâti. Cette colline, au dire de Scaliger, « était un roc, autour duquel sont trois villes l'une sur l'autre, en forme de bonnet du pape,... et au haut, il y a le château avec une petite villette à l'entour. » Ce château, qui était protégé par une triple enceinte, avait la réputation d'être une des plus fortes places de l'Auvergne. Il fut plusieurs fois assiégé, notamment par les Anglais, et, en 1371, par Du Guesclin, qui le leur reprit. Louis XI le fit réparer et en fit une prison d'État; il y fit enfermer un de ses courtisans, Antoine de Châteauneuf, seigneur du Lau, sénéchal de Guyenne et grand chambellan. Il avait ordonné à Charles de Melun, capitaine d'Usson, de renfermer le seigneur du Lau dans une de ces cages de fer dont il semble avoir eu la spécialité; celui-ci, par complaisance pour le détenu ou bien par négligence, n'ayant pas obéi à cet ordre, et le prisonnier s'étant évadé, Louis XI accusa Charles de Melun d'avoir favorisé cette évasion et le fit décapiter, ainsi que Remonet, procureur du roi d'Usson.

Charles IX donna, en 1572, le château d'Usson à sa sœur Marguerite de Valois, à l'occasion de son mariage avec le roi de Navarre, et cette donation fut confirmée par Henri III, en 1582. C'est dans ce château, « ressentant plus sa tanière de larrons, ainsi qu'elle le dit elle-même, que la demeure d'une princesse, fille, sœur et femme de roi, » qu'elle vint se réfugier en 1585, au sortir de celui du Carlat, où elle ne se croyait pas assez en sûreté. Le marquis de Montboissier-Canillac avait été chargé par le roi de France de la surveiller; elle sut si bien séduire son gardien par d'apparentes libéralités, telles que son hôtel à Paris, plusieurs terres en Champagne, qu'il partit pour en aller prendre possession. Elle profita de son éloignement pour faire entrer dans la place des troupes à sa solde et en devenir maîtresse au lieu de prisonnière. Marguerite resta vingt ans à Usson, de 1585 à 1605, époque à laquelle Henri IV lui permit de rentrer à Paris, où elle habita alors l'hôtel de Sens. On ne sait presque rien du séjour de cette reine à Usson; les galanteries, la culture des lettres, les pratiques religieuses paraissent en avoir été le plus clair emploi. On dit pourtant que cette femme supérieure, mais dont l'esprit et l'imagination avaient corrompu les sentiments, descendit jusqu'à être un moment la maîtresse du fils d'un chaudronnier, enfant de chœur de sa chapelle d'Usson. Dans ces salles du vieux château, où son mari la retenait captive, sous ces voûtes mélancoliques, à ces fenêtres d'où le regard plongeait au loin, elle composait sur ses amants des vers qu'elle faisait chanter par de jeunes enfants dont l'âge, la voix fraîche et la parure relevaient les grâces d'un parfum de volupté innocente; elle-même les accompagnait de son luth. Le cardinal de Richelieu fit démolir ce château en 1634; il était beaucoup plus considérable que son emplacement ne semble l'annoncer aujourd'hui.

Nonette. — Nonette, canton de Saint-Germain-de-Lambron, à 10 kilomètres au sud d'Issoire, et près de la station du Breuil (ligne de Paris à Nîmes), est un gros bourg peuplé par 632 habitants et qui avait autrefois rang de ville. Nonette est bâtie sur une montagne conique dont le pied est baigné par l'Allier, qui l'entoure en partie, et en forme une espèce de presqu'île. Elle fut d'abord, au temps de la domination des Wisigoths le siège d'une viguerie, puis le siège d'une prévôté; il s'y tenait des assises présidées par le bailli d'Aurillac.

Nonette eut longtemps ses seigneurs particuliers; plus tard, cette terre appartint au maréchal d'Allègre, puis au marquis de Maillebois, enfin à la famille Pons de La Grange. Son château, dont les ruines dominent le village, passait pour une des plus fortes places de l'Auvergne. Il fut assiégé, vers l'an 1171, par Armand, vicomte de Polignac, qui

exerça longtemps toutes sortes de brigandages en Auvergne. Il fut encore assiégé et pris, en 1213, sur le comte Gui II, par l'armée que Philippe-Auguste y avait envoyée sous la conduite de Gui de Dampierre. Jean, duc de Berry et d'Auvergne, le fit reconstruire vers 1365, et il fut démoli en 1658 par ordre de Mazarin.

Cette localité possède des eaux minérales qui ont déposé de grandes masses de travertin, que l'on exploite dans le pays sous le nom de marbre de Nonette.

Besse. — Besse-en-Chandesse, chef-lieu de canton de l'arrondissement d'Issoire, est une petite ville de 1,945 habitants, située sur la Couze, à 36 kilomètres à l'ouest d'Issoire; elle se recommande aux touristes et aux archéologues par son aspect qui reporte le visiteur au moyen âge. Rues, maisons, portes garnies de consoles, pour supporter des hourds, ou bien d'archères et de moucharabys ou échauguettes, y rappellent les fortifications du XI^e^ au XVI^e^ siècle.

L'église est de construction romane; dans son voisinage se trouve un ancien baptistère, petite construction circulaire longtemps prise, à tort, pour un temple du Soleil. Une des portes de la ville, celle du sud, conserve encore son avancée et sa poterne; l'aspect des maisons, toutes construites en basalte bien appareillé, est un peu triste. Besse fait un certain commerce de bestiaux et de fromages.

Dans les environs, et près de la Couze, jaillit d'un rocher une source minérale froide, appelée la Villetour; ses eaux contiennent beaucoup d'acide carbonique, du sulfate de chaux et une petite quantité de fer. Un peu plus loin, à 4 kilomètres au sud-ouest, est le lac Pavin ou Paven, qui remplit le cratère d'un ancien volcan; il est de forme circulaire; son diamètre est de 1,400 mètres, et le niveau de ses eaux est à 40 mètres au-dessous de ses bords, qui forment une coupe de verdure; sa profondeur est de 95 mètres; ses eaux s'échappent par une échancrure et vont alimenter la Couze. Plus loin encore, et sur les pentes du mont Dore, est la petite chapelle de Notre-Dame-de-Vassivière, qui est de la part des communes voisines l'objet d'un pèlerinage très fréquenté pendant la belle saison.

Murols. — Murols (*Meroliacum*), bourg peuplé par 628 habitants, dans le canton de Besse, est situé à 9 kilomètres au nord de cette dernière ville, sur la Couze de Chambon et au pied du Tartaret, volcan éteint qui a couvert tous ses environs de basaltes, de laves, de pouzzolanes, de débris de toute sorte, ce qui donne au pays un aspect assez triste.

Murols doit toute son importance aux ruines imposantes de son ancien château, l'un des plus beaux débris de l'époque féodale.

Ce château, dont l'origine est inconnue, mais qui paraît être le *Meroliacense castrum* dont parle Grégoire de Tours comme ayant été assiégé en 532 par Thierry, s'élève sur une terrasse rectangulaire soutenue par de fortes murailles flanquées de tours; on parvient à cette terrasse par une rampe habilement ménagée et dont les approches étaient fortifiées. Le château qui la couronne a la forme d'un octogone, à chacun des angles duquel s'élève une échauguette ou guérite. Le donjon, qui dominait tout l'édifice, se trouvait à l'angle sud-est; à l'angle voisin, une tour contenait la chapelle. On n'arrivait à la cour intérieure, qui donnait accès aux bâtiments d'habitation qu'en suivant un chemin couvert en forme de colimaçon, dont la défense était très facile.

Le château de Murols a d'abord appartenu à une famille du même nom jusqu'en 1504, où il passa dans celle d'Estaing. Le cardinal d'Estaing, l'un de ses possesseurs, avait fait bâtir sur la terrasse même, et à l'est du vieux château, une nouvelle habitation mieux appropriée aux besoins de son époque; elle existe encore. En 1770, Murols fut vendu à M. de La Gantaye, évêque de Clermont; il avait été respecté par Richelieu, ce grand démolisseur de manoirs féodaux. Aujourd'hui, il appartient à la famille de Chabrol-Volvic. Du haut du donjon, on jouit d'une vue admirable sur les environs.

Saint-Nectaire. — Saint-Nectaire, que l'on appelait autrefois *Senneterre* ou *Sénectaire*, village de 1,302 habitants, situé dans le canton de Champeix, à 27 kilomètres au nord-ouest d'Issoire, se divise en deux parties : Saint-Nectaire-le-Bas et Saint-Nectaire-le-Haut ou Mont-Cornador. Il possède des eaux minérales thermales fréquentées; mais elles n'ont pas autant de réputation que celles de Mont-Dore. Les sources sont au nombre de huit; la température de leurs eaux varie de 22 à 44 degrés. Ces dernières sont bicarbonatées et chlorurées sodiques, ferrugineuses, gazeuses et alcalines; on s'en sert avec succès contre les atonies, les scrofules, les maladies de l'utérus, du foie et de la

rate; on les emploie en boissons, en douches, en bains, en inhalations. La température de la principale source est d'environ 35 degrés. Le village est entouré de larges et profonds cratères. Il est situé, sans contredit, dans le pays le plus curieux et le plus pittoresque de toute l'Auvergne; il est creusé dans tous les sens par des ravins profonds et par de jolies vallées, comparables à celles de la Suisse. Son église romane, qui s'élève sur un rocher escarpé, est fort remarquable. On doit visiter aux environs les dolmens de Saint-Nectaire-le-Bas, de Pernay, du puy de Châteauneuf et les grottes de Jaunas, village qui, au dire des habitants du pays, a été creusé dans le tuf volcanique.

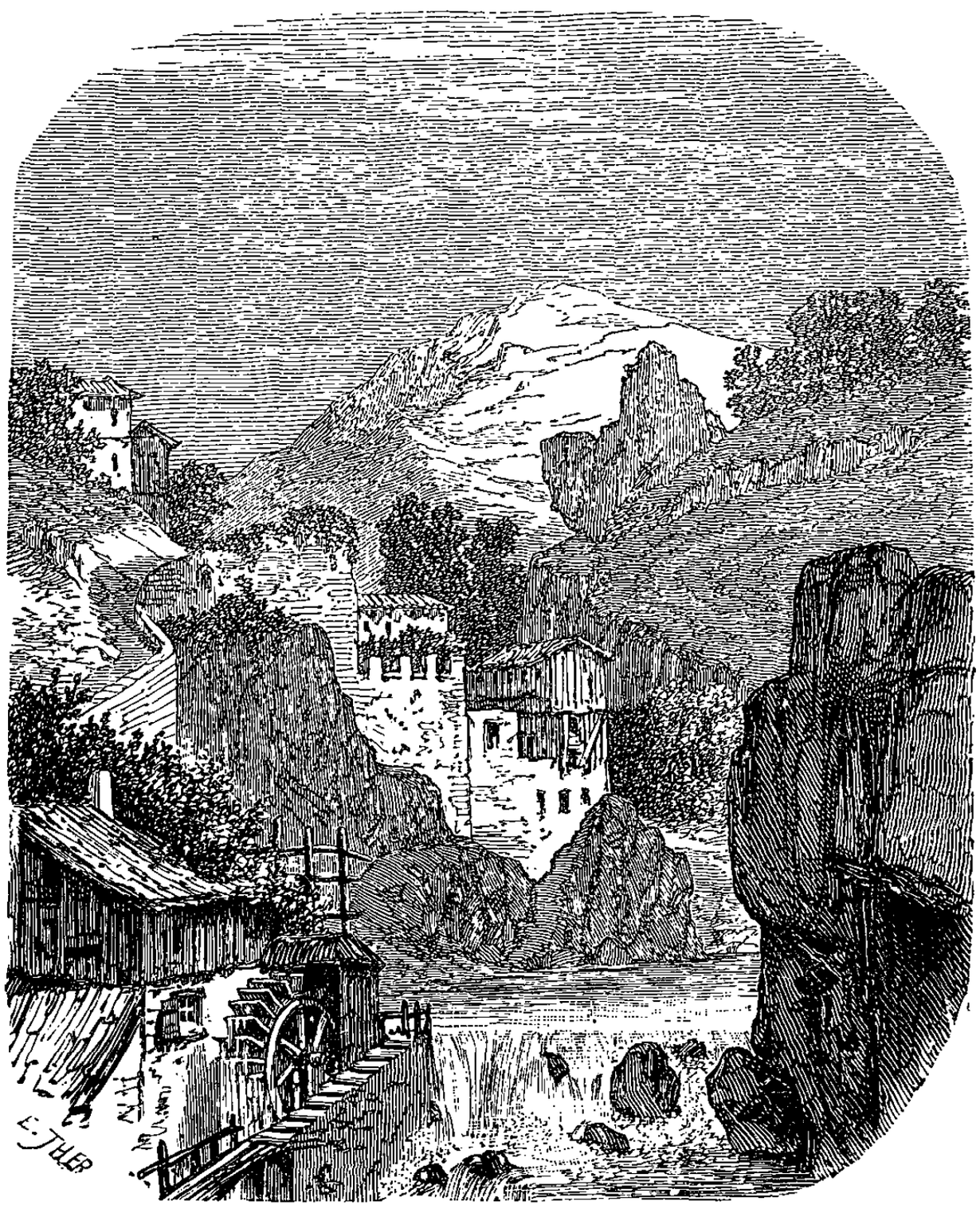
Riom (lat. 45° 53′ 39″; long. 0° 46′ 31″ E.). — Riom (*Ricomagum*, *Riomum*), station de la grande ligne de Paris-Saint-Germain-des-Fossés-Clermont à Nîmes, ville de 10,801 habitants, dépendait autrefois du diocèse de Clermont, du parlement de Paris, était chef-lieu de généralité, d'élection, avait présidial, hôtel et juridiction des monnaies, justice consulaire, etc., etc. C'est aujourd'hui le chef-lieu du premier arrondissement communal et de deux cantons, le siège d'une cour d'appel à laquelle ressortissent les départements de l'Allier, du Cantal, de la Haute-Loire et du Puy-de-Dôme, avec tribunal de première instance et de commerce, collège communal, etc., etc. Elle est située à 15 kilomètres au nord de Clermont, sur un monticule au pied duquel coule la petite rivière d'Ambone.

Riom, au temps de Grégoire de Tours, n'était qu'un village sans importance. Le roi Jean en fit le chef-lieu du duché d'Auvergne, constitué par lui au profit de son fils, duc de Berry, vers 1360. Ce fut depuis cette époque une ville de première importance. Le château, qui sert aujourd'hui de palais de justice, est du XIVe siècle. On y a ajouté plusieurs bâtiments modernes. « Riom ne fait point de commerce, dit un ancien historien; il n'est vivifié que par les procès. En conséquence, cette ville est presque entièrement peuplée de conseillers, d'avocats, de procureurs et d'huissiers. Il faut y joindre des légions de plaideurs et d'avocats, qui y affluent de toutes parts. Les événements dont elle a été le théâtre sont peu considérables; seulement, par une fatalité assez singulière, les habitants, dans toutes les guerres civiles qui ont troublé le royaume, ont toujours embrassé le parti de la révolte. L'esprit de chicane qui y domine est peut-être la cause de cette conduite inquiète et séditieuse. Des personnes pensent que les habitants de Riom ne se sont ainsi conduits que pour contrarier les habitants de Clermont, leurs voisins, qui sont constamment restés fidèles au roi. » Tel était avant 1789, au rapport d'un voyageur, la ville de Riom. La chicane n'a pas déserté son antre, et Riom est encore aujourd'hui le siège de la cour d'appel. Il y a de plus une prison centrale. La ville est bien bâtie; une promenade bien plantée en fait le tour; les rues sont larges et généralement régulières, mais tristes et à demi désertes, rappelant celles de Versailles; les constructions en lave de Volvic lui donnent un aspect sombre et bizarre. Il reste encore à Riom quelques parties du château ducal, monument assez curieux du moyen âge; la partie la mieux conservée est la Sainte-Chapelle, bâtie en 1382 par Jean de Berry, premier duc d'Auvergne. Elle fut presque détruite à l'époque de la guerre des Anglais, et réparée vers la fin du XVe siècle. Riom possède, en outre, deux autres monuments historiques : l'église romane de Saint-Amable et celle de Notre-Dame-du-Marthuret; les autres édifices dignes d'être mentionnés sont la maison centrale de détention, le palais de justice, la Tour de l'Horloge, le Musée et plusieurs fontaines remarquables. Une des promenades est décorée d'une colonne élevée à Desaix.

Riom fabrique quelques toiles et possède des distilleries d'eau-de-vie et des tanneries; elle commerce en blé, vins, chanvre, fruits, huile de noix et pâtes d'abricot; elle possède une manufacture de tabacs, des fabriques de cartes à jouer, de cuirs pour chapellerie, de pâtes alimentaires et de soieries. C'est la patrie de MM. de Chabrol, de Crouzol et de Chabrol-Volvic, de Malouet, ancien ministre de la marine, et de l'académicien de Barante, historien des *Ducs de Bourgogne*.

Les armes de la ville sont : *d'azur, à deux fleurs de lis d'or mises en chef, et un* R *de même en pointe.*

Volvic. — Volvic (*Volovicum* ou *Vulvicum*), bourg de 3,611 habitants, situé à 8 kilomètres au sud-ouest de Riom, à la base d'un cône volcanique appelé Puy de la Bannière, s'élève au bord d'une mer de lave, qui, vomie par le puy de la Nugère, l'un des plus puissants volcans de l'Auvergne, s'est étendue jusqu'à 4 kilomètres au delà du cratère. La pente peu rapide et la vallée encaissée de tous côtés par des rochers de granit ont forcé le torrent de



Vue à Thiers.

grossir et de s'élever en épaisseur. Au milieu se dresse, comme un îlot, un roc que la lave a été forcée de contourner. Les carrières ouvertes, depuis plus de mille ans, dans cet océan minéral, ont fourni les matériaux de presque toutes les villes de l'Auvergne, sans qu'on ait pu jamais s'inquiéter de les voir épuiser. La pierre est une espèce de basalte gris d'ardoise, sur laquelle ni l'air, ni l'eau, ni le temps n'ont d'action. Dans les constructions comme sur le sol, elle conserve sa même teinte, son même grain. Cette pierre est employée par la municipalité parisienne, qui en confectionne les trottoirs des rues et des quais. A peine, çà et là, quelques lichens viennent-ils nuancer de taches blanchâtres la surface de ce fleuve de granit. — Le travail des carrières forme la principale industrie du pays.

L'église de Volvic est très ancienne. Sur les hauteurs s'élève une statue colossale de la Vierge.

Le Chateau de Tournoel, que l'on écrit aussi Tornoël ou Tournoile (*Turnella*, *Tornoilla*), une des plus belles ruines féodales du Puy-de-Dôme, est une dépendance de la commune de Volvic. Il est bâti sur un monticule élevé de 603 mètres au-dessus du niveau de la mer, de nature feldspathique, et qui fait suite à la montagne volcanique de la Bannière. Sa forme est irrégulière; on croit y reconnaître des constructions de trois époques différentes; la plus ancienne serait du VIII^e^ ou du IX^e^ siècle. On y distingue facilement trois enceintes; sept ou huit chétives habitations ont été formées sur l'emplacement et avec les débris de la troisième. Construit par les comtes d'Auvergne, il appartint successivement aux familles d'Albon, d'Apchon de Mont-Vollat et de Chabrol. Il est connu dans l'histoire par trois sièges : le premier, soutenu vers 1213 par Galeran de Corbelles, qui y commandait pour le comte d'Auvergne Gui II; il dut rendre la place à Gui de Dampierre, seigneur de Bourbon, général de Philippe-Auguste; le se-

cond siège y fut mis par les ligueurs en 1590; Charles d'Apchon défendit la place et périt dans une sortie, mais les ligueurs ne purent s'en rendre maîtres; enfin, au mois de mars 1594, le duc de Nemours y envoya des troupes qui, après s'en être emparées, le pillèrent et le livrèrent aux flammes.

On voit encore des traces de cette dernière catastrophe. Après diverses vicissitudes, il fut démantelé par Richelieu. Propriété de la famille de Chabrol-Volvic, on peut le visiter, et il mérite à tous égards l'attention des voyageurs; on y voit, dans l'oratoire et dans plusieurs salles, des restes de peintures à fresque; au premier étage de la grosse tour ou donjon, une prison avec quelques inscriptions, et au-dessous une ouverture carrée de 75 centimètres de côté, seule entrée d'une ancienne oubliette profonde de 8 mètres. Polygonale à la base, cette tour, à la hauteur des courtines, devient cylindrique et porte deux couronnements munis de créneaux et de mâchecoulis. Une galerie circulaire, prise dans l'épaisseur des murs en fait le tour à sa base et pouvait contribuer à sa défense. De la plate-forme du donjon, on jouit d'une superbe vue, qui s'étend sur la Limagne. Dans les environs, au nord-ouest, se trouvent les cascades et le ravin d'Enval ou du *Bout-du-Monde*.

RANDAN-JUSSAT. — Randan-Jussat (*Vicus Randanensis*), petite ville de 1,792 habitants, et chef-lieu de canton, située à 25 kilomètres au nord-est de Riom, est mise en communication par la station d'Aigueperse avec la grande ligne de Paris à Nîmes. On y remarque un ancien château qui a longtemps appartenu à la famille de Polignac, et, qui, acquis par Mme Adélaïde, sœur du roi Louis-Philippe, fut complètement restauré et embelli. Il appartient aujourd'hui à M. le duc de Montpensier. Du haut des balcons du château on aperçoit une vaste plaine bornée au levant par les montagnes du Forez, tandis qu'au couchant les tours rougeâtres du château se détachent sur les montagnes du puy de Dôme et du mont Dore.

Randan possède quelques manufactures, une belle école et des établissements de charité qu'elle doit à la princesse Adélaïde.

AIGUEPERSE. — Aigueperse (*Aquæ calidæ Arvernorum*, *Aquæ Ceruleæ*, *Aqua sparsa*), station de la ligne de Paris-Saint-Germain-des-Fossés-Clermont à Nîmes, chef-lieu de canton, est une petite ville peuplée par 2,485 habitants, et située à 17 kilomètres au nord-nord-est de Riom.

Cette ville, qui autrefois avait titre de duché et dépendait du diocèse de Clermont, du parlement de Paris, de l'intendance de Moulins et de l'élection de Gannat, n'a pour ainsi dire qu'une rue : la grande route de Paris à Clermont. Elle était la capitale du duché de Montpensier, qui appartint longtemps à la maison d'Auvergne, et passa successivement par alliances, achat ou donation, dans les familles de Beaujeu, de Dreux, de Thouars, de Ventadour, de Berry et de Bourbon. La confiscation des biens du connétable Charles de Bourbon, mort au siège de Rome en portant les armes contre la France, réunit cette seigneurie à la couronne de France. Les voyageurs peuvent admirer à Aigueperse son ancienne église Notre-Dame, monument historique du XIIIe siècle, en partie restaurée en 1870, et sa Sainte-Chapelle, fondée en 1475 par Louis de Bourbon, dauphin d'Auvergne.

A peu de distance d'Aigueperse se trouve le château de La Roche, où naquit l'illustre chancelier de L'Hospital. Regardé comme suspect par les catholiques à cause de sa tolérance, l'éminent magistrat se trouva compris dans les proscriptions de la Saint-Barthélemy. Il était alors dans sa terre, et dut à cette circonstance, plutôt qu'à la révocation de l'ordre donné contre lui, d'échapper au massacre. « J'ignorois, dit-il, en apprenant cette nouvelle, que j'eusse jamais mérité la mort ni le pardon. » Il mourut dans sa retraite, en 1573. Aigueperse lui a élevé une statue. Cette ville est aussi la patrie du poète Jacques Delille.

On fabrique à Aigueperse des toiles, des chapeaux de feutre, des chandelles. Il s'y fait un commerce actif de grains et de bestiaux.

Les armes de la ville sont : *gironné d'argent et de gueules, de six pièces, à un écusson d'azur, à une fleur de lis d'or sur le tout; au chef d'azur chargé de trois fleurs de lis d'or.*

MONTPENSIER. — Montpensier (*Mons Panserius* ou *Pancherius*), bourg peuplé par 464 habitants, situé à 2 kilomètres au nord-est d'Aigueperse et à 17 de Riom, possédait un château qui donna son nom à un duché, et qui est connu dans l'histoire par la mort du roi Louis VIII.

Ce prince, à son retour de la guerre contre les Albigeois, passa en Auvergne, et fut reçu au château de Montpensier, situé à 1 kilomètre d'Ai-

gueperse,par Guichard de Beaujeu. Il y tomba malade des fatigues de l'expédition. Le roi, sentant sa fin prochaine, réunit auprès de son lit les principaux seigneurs et leur fit jurer de reconnaître Blanche de Castille pour régente et de faire sacrer au plus tôt son fils Louis IX. Il mourut le 28 novembre 1226. Ses entrailles furent transportées à Clermont et déposées dans le tombeau des dauphins d'Auvergne. — Il ne reste plus rien du château de Montpensier, qui fut démoli en 1637 par l'ordre du cardinal de Richelieu.

Pontgibaud. — Pontgibaud (*Pons Gibaldus*), petite ville, chef-lieu d'un canton, bâtie en amphithéâtre sur une coulée de lave au bord de la Sioule, à 25 kilomètres à l'ouest de Riom, et peuplée de 1,261 habitants, possède encore son vieux château. C'était, au XIII^e^ siècle, une baronnie dépendant des dauphins d'Auvergne. Lorsque Archambaud de Bourbon fut envoyé par Philippe-Auguste contre Gui II, comte d'Auvergne, il s'empara de Pontgibaud, bien qu'il dépendît du Dauphiné. Le dauphin se plaignit de cette félonie, et saint Louis lui fit rendre son château. Ce château, qui domine la ville, s'élève sur un plan quadrangulaire; au centre est une cour, à l'un des angles de laquelle est une grosse tour ronde en pierres de taille et dont les murs ont 4^m^,33 d'épaisseur; elle est élevée de trois étages, dont chacun est couvert par une voûte en forme de calotte sphérique un peu allongée. Il existe encore deux autres tours, mais plus petites que celle-ci, qui sans doute servait de donjon. — On exploite, près de Pontgibaud, à La Brousse, à Pranal, à La Goutelle, une mine de plomb argentifère, qui est la plus productive de France; elle donne annuellement 18,000 kilogrammes de plomb et 1,000 à 1,200 kilogrammes d'argent. Il existe à 1 kilomètre de Pontgibaud des eaux minérales froides.

Thiers (lat. 45° 51′ 15″; long. 1° 12′ 42″ E.) — Thiers (*Castrum Thigernum*, *Thiernum*), station de la ligne de Clermont à Saint-Étienne, ancienne vicomté du diocèse de Clermont, du parlement de Paris, de l'intendance de Riom; aujourd'hui chef-lieu d'un arrondissement communal et d'un canton, avec tribunaux de 1^re^ instance et de commerce, chambre consultative des manufactures, collège communal, etc., etc.; à 58 kilomètres à l'ouest-nord-ouest de Clermont, sur la croupe et le penchant d'une montagne qui domine au loin toute la contrée, et au pied de laquelle coule la Durolle, est une ville peuplée par 16,343 habitants.

Cette ville était du temps des Mérovingiens une place forte importante; Thierry, roi d'Austrasie, dans son expédition d'Auvergne, en incendia le château. La tradition catholique rapporte que les reliques de saint Symphorien échappèrent miraculeusement aux flammes. La ville, reconstruite, devint, au x^e^ siècle, le chef-lieu de la vicomté de Thiers, dont le premier titulaire fut Matfroy, fils d'Astorg, vicomte d'Auvergne. Guillaume II réunit par son mariage le comté de Châlon au fief de Thiers. Cette seigneurie passa, en 1301, par donation, dans la maison de Forez, puis dans l'apanage des dauphins, et ensuite dans la maison de Bourbon. Le cardinal Duprat, l'un des juges de Charles de Bourbon, réclama pour prix de son zèle cette part de la confiscation prononcée aux dépens du félon connétable; mais le duc de Montpensier se fit réintégrer en 1569 dans la principauté de Thiers, qui prit le titre de baronnie. Mademoiselle de Montpensier en fit don au duc de Lauzun. — Le château de Thiers n'existe plus; mais Thiers est justement fière de ses deux monuments historiques : l'église Saint-Genès, du XII^e^ siècle, et l'église du Moutiers dont une partie remonte au VIII^e^ siècle. Thiers possède, en outre, plusieurs maisons en bois, en briques et en pisé, curieuses par leur ancienneté.

Thiers est bâtie en amphithéâtre; son aspect est riant et gracieux, mais ses rues sont étroites, tortueuses et escarpées; elle rachète cet inconvénient par l'admirable panorama dont on jouit des fenêtres de la plupart de ses maisons. La population est plus industrielle qu'agricole. Les principaux produits sont la quincaillerie, la coutellerie et la papeterie. On essaya, au siècle dernier, d'établir des rizières dans les prairies que baigne la Dore. La tentative n'eut aucun succès et, de plus, les miasmes exhalés par les eaux, devenues stagnantes, provoquèrent une épidémie qui emporta plus de la moitié des habitants.

Thiers est la patrie du théologien Bruyère et du peintre Marilhat.

Les armes de la ville sont : *de gueules, au navire d'argent aux voiles déployées, voguant sur des ondes d'azur ombrées d'argent.*

STATISTIQUE DU DÉPARTEMENT DU PUY-DE-DOME

RANG DU DÉPARTEMENT

Superficie : 10ème. — Population : 14ème. — Densité de la population : 28ème.

I. STATISTIQUE GÉNÉRALE

SUPERFICIE.	POPULATION.	ARRONDISSEMENTS.	CANTONS.	COMMUNES.	REVENU TERRITORIAL.	CONTRIBUTIONS et REVENUS PUBLICS
7.950 kil. carrés. ou 795.051 hect.	Hommes, 281.582 Femmes, 288.625 Total.. 570.207 71 hab. 71 par kil. carré.	5	50	465	Propriétés bâties ... 6.000.000 fr. — non bâties. 31.000.000 » Revenu agricole.... 122.000.000 »	22.000.000 fr.

II. STATISTIQUE COMMUNALE

ARRONDISSEMENT DE CLERMONT

Superficie, 1.776 kil. carrés ou 177.631 hect. — Population, 172.905 hab. — Cantons, 14. — Communes, 119.

CANTON, sa population.	NOM de LA COMMUNE.	POPULATION.	Distance au chef-lieu d'arr.
CLERMONT, 4 cantons, 18 communes, 66.735 habitants.	CLERMONT (est)	4.076	»
	Aulnat	1.209	7
	Blanzat	1.168	5
	Cébazat	1.830	6
	Gerzat	2.444	8
	Malintrat	708	10
	Sayat	1.148	8
	CLERMONT (nord)	9.806	»
	Chamalières	1.470	1
	Durtol	532	5
	Nohanent	1.474	5
	Orcines	1.700	7
	Royat	1.220	4
	CLERMONT (sud)	14.380	»
	Aubière	3.260	4
	Pérignat-les-Sarlièves.	436	3
	Romagnat	1.715	5
	CLERMONT (sud-ouest).	13.510	»
	Beaumont	1.439	2
	Ceyrat	1.322	7
	Saint-Genès-Champanelle	1.888	11
BILLOM, 10 com., 12.665 habitants.	Billom	4.211	26
	Bongheat	744	32
	Bort	1.018	35
	Égliseneuve-près-Billom	1.518	30
	Glaine-Montaigut	859	30
	Mauzun	249	35
	Montmorin	1.008	..
	Neuville	669	35
	Pérignat-sur-Allier	565	15
	Saint-Julien-de-Coppel	1.824	30
BOURG-LASTIC, 7 c., 6.889 hab.	Bourg-Lastic	1.743	54
	Briffons	843	38
	Lastic	510	..
	Messeix	2.008	60
	Saint-Julien-Puy-Lavèze	713	43
	Saint-Sulpice	452	52
	Savennes	620	55
HERMENT, 6 c., 3.504 h.	Herment	510	50
	Prondines	749	40
	Saint-Germain	321	45
	Sauvagnat	693	48
	Tortebesse	264	45
	Verneugheol	967	50
PONT-DU-CHATEAU, 6 c., 10.490 h.	Pont-du-Château	3.484	14
	Cournon	2.348	12
	Dallet	1.125	20
	Lempdes	1.655	10
	Lussat	912	15
	Martres-d'Artières	966	20
ROCHEFORT, 17 communes, 15.493 habitants.	Rochefort	1.430	29
	Allagnat	806	20
	Aurières	514	25
	Bourboule (La)	840	50
	Gelles	1.901	35
	Heume-l'Église	390	42
	Laqueuille	1.067	39
	Mazaye	848	25
	Mont-Dore	1.308	49
	Murat-le-Quaire	440	50
	Nebouzat	795	23
	Olby	902	25
	Orcival	642	33
	Perpezat	1.118	37
	Saint-Bonnet-près-Orcival	892	25
	Saint-Pierre-Roche	905	30
	Vernines	695	25
ST-AMANT-TALLENDE, 9 com., 9.021 hab.	Saint-Amant-Tallende	1.500	19
	Aydat	1.545	24
	Chanonat	1.092	11
	Cournols	406	..
	Olloix	517	28
	Saint-Sandoux	1.012	25
	Saint-Saturnin	1.303	20
	Saulzet-le-Froid	712	30
	Vernet (Le)	934	35
ST-DIER, 10 c., 13206 h.	Saint-Dier	1.566	40
	Ceilloux	794	40
	Domaize	1.248	45
	Estandeuil	794	38
Suite de ST-DIER.	Fayet	866	30
	Saint-Flour	876	35
	Saint-Jean-des-Ollières	1.924	40
	Sugères	1.534	45
	Tours	2.132	50
	Trézioux	1.472	35
VERTAIZON, 12 comm., 10.617 habitants.	Vertaizon	2.011	20
	Beauregard-l'Évêque	1.414	21
	Bouzel	593	25
	Chas	472	25
	Chauriat	1.322	23
	Espirat	463	28
	Mezel	.061	20
	Moissat	1.405	25
	Ravel	830	30
	Reignat	474	28
	Saint-Bonnet-près-Chauriat	176	25
	Vassel	296	25
VEYRE-MONTON, 11 comm., 11.482 habit.	Veyre-Monton	1.911	15
	Anthezat	571	20
	Cendre (Le)	620	15
	Corent	665	16
	Crest (Le)	819	15
	Martres-de-Veyre	1.794	17
	Orcet	936	12
	Plauzat	1.232	25
	Roche-Blanche (La)	1.418	15
	Sanvelat (La)	838	20
	Tallende	678	17
VIC-LE-COMTE, 13 comm., 12.803 habitants.	Vic-le-Comte	2.771	24
	Busséol	281	18
	Isserteaux	1.254	30
	Laps	596	25
	Manglieu	1.313	30
	Mirefleurs	1.166	15
	Parent	533	23
	Pignols	439	25
	Roche-Noire (La)	285	15
	Saint-Georges-sur-Allier	833	15
	Saint-Maurice	984	18
	Sallèdes	1.282	28
	Yronde-et-Buron	1.066	25

ARRONDISSEMENT D'AMBERT

Superficie, 1.185 kil. carrés ou 118.510 hect. — Population, 80.349 hab. — Cantons, 8. — Communes, 55.

CANTON, sa population.	NOM de LA COMMUNE.	POPULATION.	Distance au chef-lieu d'arr.
AMBERT, 9 comm., 19.379 habit.	AMBERT	7.789	»
	Champétières	1.221	8
	Forie (La)	499	»
	Job	2.578	10
	Marsac	2.902	9
	Saint-Ferréol-des-Côtes	1.067	5
	Saint-Martin-des-Olmes	1.280	5
	Thiolières	380	8
	Valcivières	1 663	8
ARLANC, 9 com., 12.200 hab.	Arlanc	3.698	16
	Beurières	1.360	20
	Chaumont	661	20
	Doranges	1.199	25
	Dore-l'Église	2.080	20
	Mayres	818	20
	Novacelles	882	25
	Saint-Alyre	1.030	28
	Saint-Sauveur	472	20
CUNLHAT, 4 c., 9.121 h.	Cunlhat	2.999	28
	Auzelles	1.923	21
	Brousse	1.688	25
	Chapelle-Agnon (La)	2.514	16
OLLIERGUES, 6 com., 7.985 hab.	Olliergues	1.948	23
	Brugeron (Le)	1.149	20
	Marat	2.454	15
	Saint-Gervais-sous-Meymont	1.062	23
	Saint-Pierre-la-Bourlhonne	636	..
	Vertolaye	736	10
ST-AMANT-ROCHE-SAVINE 5 com., 5.754 hab.	Saint-Amant-Roche-Savine	1.726	13
	Bertignat	1.963	13
	Grandval	682	13
	Monestier (Le)	926	10
	Saint-Éloy	457	18
ST-ANTHÈME 5 c., 6.982 h.	Saint-Anthême	3.118	24
	Chaulme (La)	735	35
	Grandrif	1.350	10
	Saint-Clément	702	30
	Saint-Romain	1.077	30
ST-GERMAIN-L'HERM, 10 comm., 11 835 hab.	Saint-Germain-l'Herm	1.962	36
	Aix-la-Fayette	673	20
	Chambon	1.008	15
	Condat	1.053	25
	Échandelys	1.142	23
	Fayet-Ronaye	1.074	25
	Fournols	1.586	18
	Saint-Bonnet-le-Bourg	910	20
	St-Bonnet-le-Chastel	1.546	18
	Sainte-Catherine	379	25
VIVEROLS, 7 c., 7.503 hab.	Viverols	1.066	24
	Baffie	732	18
	Églisolles	1.124	20
	Medeyrolles	519	18
	Saillant	1.084	23
	Saint-Just	1.200	18
	Sauvessanges	1.868	25

ARRONDISSEMENT D'ISSOIRE

Superficie, 1.829 kil. carrés ou 182.864 hect. — Population, 93.176 hab. — Cantons, 9. — Communes, 116.

CANTON, sa population.	NOM de LA COMMUNE.	POPULATION.	Distance au chef-lieu d'arr.
ISSOIRE, 15 communes, 14.997 habitants.	Issoire	6.250	»
	Aulhat	383	8
	Bergonne	287	6
	Broc (Le)	923	6
	Coudes	1.285	11
	Flat	484	10
	Meilhaud	392	8
	Orbeil	585	4
	Pardines	295	7
	Perrier	570	5
	Saint-Babel	1.387	10
	Saint-Yvoine	504	6
	Sauvagnat	615	8
	Solignat	577	8
	Vodable	460	11
ARDES, 16 communes, 8.245 habitants.	Ardes	1.394	22
	Anzat-le-Luguet	1.444	35
	Apchat	670	20
	Augnat	356	15
	Chapelle-Marcousse (La)	502	15
	Chassagne	416	15
	Dauzat-sur-Vodable	380	15
	Godivelle (La)	219	33
	Madriat	201	15
	Mayrand (La)	162	25
	Mazoires	662	30
	Rentières	405	25
	Roche-Charles	191	25
	Saint-Alyre-ès-Montagne	750	30
	Saint-Hérent	354	13
	Ternant	139	13
BESSE, 11 comm., 10.201 hab.	Besse-en-Chandesse	1.945	36
	Chambon	994	30
	Compains	962	30
	Égliseneuve-d'Entraigues	2.222	55
	Espinchal	447	38
	Murols	682	28
	Saint-Anastaise	347	28
	Saint-Diéry	764	20
	Saint-Pierre-Colamine	542	25
	Saint-Victor	619	28
	Valbeleix	677	25
CHAMPEIX, 17 communes, 9.726 habitants.	Champeix	1.701	13
	Chadeleuf	418	10
	Chidrac	362	8
	Clémensat	146	13
	Courgoul	264	23
	Creste	124	20
	Grandeyrolles	141	23
	Ludesse	649	18
	Montaigut-le-Blanc	1.231	18
	Neschers	964	10
	Ronzières	488	10
	Saint-Cirgues	270	10
	Saint-Floret	606	13
	Saint-Nectaire	1.302	27
	Saint-Vincent	394	10
	Saurier	518	20
	Verrières	148	23
JUMEAUX, 11 communes, 9.388 habitants.	Jumeaux	1.303	16
	Auzat-sur-Allier	1.598	13
	Brassac	2.127	17
	Champagnat-le-Jeune	663	20
	Chapelle-sur-Usson (La)	307	17
	Esteil	290	..
	Lamontgie	1.143	11
	Peslières	305	27
	Saint-Jean-Saint-Gervais	561	17
	Saint-Martin-d'Olliéres	775	27
	Valz-sous-Château-neuf	316	20
LATOUR, 8 comm., 10.190 hab.	La Tour-d'Auvergne	2.235	65
	Bagnols	2.044	68
	Chastreix	1.102	50
	Cros	955	60
	Picherande	1.174	52
	Saint-Donat	1.312	50
	Saint-Genès-Champespe	776	50
	Trémouille-Saint-Loup	592	60
SAINT-GERMAIN-LEMBRON, 16 communes, 9.537 habitants.	Saint-Germain-Lembron	2.098	15
	Antoingt	637	10
	Beaulieu	722	15
	Boudes	586	16
	Breuil (Le)	601	10
	Chalus	371	13
	Charbonnier	370	18
	Collanges	304	14
	Gignat	429	10
	Mareugheol	501	13
	Mauriat	628	18
	Nonette	632	10
	Orsonnette	283	12
	Saint-Gervazy	635	17
	Vichel	394	16
	Villeneuve	337	12
SAUXILLANGES, 16 communes, 12.561 habitants.	Sauxillanges	2.001	12
	Bansat	482	12
	Brenat	681	6
	Chaméane	505	19
	Égliseneuve-des-Liards	464	17
	Parentignat	455	4
	Pradeaux (Les)	616	6
	St-Étienne-sur-Usson	1.033	16
	Saint-Genès-la-Tourette	1.191	24
	Saint-Jean-en-Val	635	11
	Saint-Martin-des-Plains	275	9
	Saint-Quentin	502	14
	Saint-Remy-de-Chargnat	710	8
	Usson	547	10
	Varennes	229	6
	Vernet-la-Varenne	2.235	20
TAUVES, 6 c., 8.331 h.	Tauves	2.560	74
	Avèze	816	65
	Labessette	457	8
	Larodde	1 202	75
	Saint-Sauves	2.243	58
	Singles	1.051	74

ARRONDISSEMENT DE RIOM

Superficie, 2.298 kil. carrés ou 229.848 hect. — Population, 145.805 hab. — Cantons, 13. — Communes, 134.

CANTON, sa population.	NOM de LA COMMUNE.	POPULATION.	Distance au chef-lieu d'arr.
Riom, 2 cant., 15 comm., 25.207 habitants.	Riom (Est)	5.970	»
	Cellule	977	9
	Châtelguyon	1.584	7
	Cheix (Le)	512	»
	Ménétrol	571	3
	Moutade (La)	706	»
	Pessat-Villeneuve	256	7
	Saint-Bonnet	1.480	4
	Saint-Hippolyte	524	8
	Riom (ouest)	4.831	»
	Châteaugay	1.180	7
	Enval	760	»
	Marsat	711	4
	Mozac	1.171	2
	Saint-Genès-l'Enfant	363	6
	Volvic	3.611	6
Aigueperse, 12 comm., 13.194 habitants.	Aigueperse	2.485	17
	Artonne	1.741	13
	Aubiat	1.259	10
	Bussières-et-Pruns	787	15
	Chaptuzat	742	15
	Effiat	1.448	18
	Montpensier	464	17
	Saint-Agoulin	612	15
	Saint-Genès-du-Retz	725	19
	Sardon	628	..
	Thuret	1.343	13
	Vensat	960	19
Combronde, 12 comm., 9.435 habitants.	Combronde	2.080	10
	Beauregard-Vendon	766	7
	Champs	743	20
	Davayat	530	5
	Gimeaux	551	6
	Joserand	706	15
	Montcel	703	15
	Prompsat	568	7
	Saint-Hilaire-la-Croix	879	20
	Saint-Myon	735	12
	Teilhède	648	8
	Yssac-la-Tourette	526	6
Ennezat, 10 c., 8.968 h.	Ennezat	1.302	10
	Chappes	829	10
	Chavaroux	302	15
	Clerlande	538	..
	Entraigues	960	13
	Martres-sur-Morge	807	12
Suite d'Ennezat.	Saint-Beauzire	1.393	8
	Saint-Ignat	1.774	15
	Saint-Laure	572	15
	Varennes-sur-Morge	491	9
Manzat, 10 comm., 12.346 hab.	Manzat	2.060	21
	Charbonnières-lès-Varennes	1.570	8
	Charbonnières-les-Vieilles	2.262	19
	Châteauneuf	882	28
	Comps	849	30
	Loubeyrat	1.208	14
	Queuille	491	25
	Saint-Angel	953	25
	St-Georges-de-Mons	1.536	25
	Vitrac	535	27
Menat, 11 comm., 11.004 hab.	Menat	1.956	37
	Blot-l'Église	1.252	30
	Lisseuil	297	28
	Marcillat	760	25
	Pouzol	701	30
	Saint-Gal	665	30
	Saint-Pardoux	959	25
	Saint-Quintin	1.014	28
	Saint-Remy-de-Blot	871	28
	Servant	1.749	41
	Teïlhet	780	38
Montaigut, 10 comm., 11.249 hab.	Montaigut	1.793	49
	Ars	658	55
	Buxières-sous-Montaigut	429	53
	Crouzille (La)	909	55
	Durmignat	558	53
	La Peyrouse	1.589	59
	Moureuille	647	50
	Saint-Éloy	2.879	45
	Virlet	1.061	58
	Youx	726	50
Pionsat, 10 comm., 9.312 hab.	Pionsat	2.215	54
	Bussières	574	50
	Château-sur-Cher	685	60
	Cellette (La)	503	50
	Quartier (Le)	871	43
	Saint-Hilaire	975	55
	Saint-Maigner	847	50
	St-Maurice-près-Pionsat	1.804	50
	Roche-d'Agoux	427	50
	Vergheas	411	50
Pontaumur, 15 communes, 13.109 habitants.	Pontaumur	1.720	47
	Celle (La)	477	63
	Combrailles	650	50
	Condat	1.291	55
	Fernoël	479	70
	Giat	1.898	65
	Miremont	1.240	41
	Montel-de-Gelat	1.507	55
	Puy-Saint-Gulmier	641	56
	Saint-Avit	801	60
	Saint-Étienne-des-Champs	511	55
	St-Hilaire-les-Monges	349	50
	Tralaigues	217	55
	Villosanges	1.059	49
	Voingt	269	58
Pontgibaud, 9 com., 11.875 hab.	Pontgibaud	1.261	24
	Bromont-Lamothe	1.883	29
	Chapdes-Beaufort	2.410	26
	Cisternes-la-Forêt	1.142	40
	Goutelle (La)	1.012	26
	Montfermy	465	25
	St-Jacques-d'Amburg	652	30
	Saint-Ours	1.990	19
	St-Pierre-le-Chastel	1.060	30
Randan, 10 comm., 8.811 habit.	Randan	1.792	25
	Bas-et-Lezat	530	15
	Beaumont	580	25
	Mons	895	30
	Saint-André-le-Coq	974	20
	St-Clément-de-Régnat	898	23
	Saint-Denis-Combarnazat	540	23
	St-Priest-Bramefant	889	33
	Saint-Sylvestre	1.060	30
	Villeneuve-les-Cerfs	653	24
Saint-Gervais, 10 comm., 11.295 hab.	Saint-Gervais	2.508	35
	Ayat	567	33
	Biollet	1.104	40
	Charensat	1.884	61
	Espinasse	1.117	45
	Gouttières	882	40
	Sainte-Christine	475	35
	St-Julien-la-Geneste	397	43
	Saint-Priest-des-Champs	1.960	48
	Sauret-Besserve	401	30

ARRONDISSEMENT DE THIERS

Superficie, 862 kil. carrés ou 86.198 hect. — Population, 77.972 hab. — Cantons, 6. — Communes, 41.

CANTON, sa population.	NOM de LA COMMUNE.	POPULATION.	Distance au chef-lieu d'arr.
Thiers, 3 c., 19.064 h.	Thiers	16.343	»
	Dorat	739	8
	Escoutoux	1.982	6
Châteldon, 6 c., 8.567 h.	Châteldon	1.946	20
	Lachaux	1.150	20
	Noalhat	285	10
	Paslières	1.957	10
	Puy-Guillaume	1.840	16
	Ris	1.389	20
Courpière, 10 c., 15945 h.	Courpière	3.570	16
	Aubusson	708	15
	Augerolles	2.706	23
	Olmet	1.143	25
Suite de Courpière.	Renaudie (La)	902	..
	Sainte-Agathe	912	..
	Sauviat	996	23
	Sermentizon	1.582	15
	Vollore-Montagne	939	27
	Vollore-Ville	2.487	15
Lezoux, 12 c., 12.632 hab.	Lezoux	3 655	16
	Bulhon	546	15
	Charnat	368	15
	Crevant	1.249	15
	Culhat	1.442	15
	Lempty	384	20
	Néronde	524	15
	Orléat	1.332	10
Suite de Lezoux.	Peschadoires	1.132	7
	Saint-Jean-d'Heurs	463	10
	Seychalles	810	20
	Vinzelles	727	15
Maringues, 4 c., 7.764 h.	Maringues	3.894	24
	Joze	1.150	20
	Limons	946	17
	Luzillat	1.774	17
Saint-Remy, 6 c., 14.000 h.	Saint-Remy	5.572	8
	Arconsat	1.237	16
	Celles	3.169	15
	Chabreloche	977	16
	Saint-Victor	1.540	12
	Viscomtat	1.505	20

III. STATISTIQUE MORALE (1)

Par M. Eug. BOUTMY, ancien professeur.

Les chiffres en caractères gras inscrits dans chacune des trois petites colonnes de ce tableau indiquent le rang du département relativement à la mention devant laquelle ils sont placés.

Religion (2).

	Catholiques	565.289
	Protestants	779
	Israélites	109
	Clergé catholique	834
	Pasteurs protestants	3
	Rabbins	1

Mouvement de la population.

	Naissances	13.076
	Mariages	4.762
	Décès	12.758
42e	Durée moyenne de la vie	37 a. 8 m.

Instruction (3).

75e	Nombre des jeunes gens sachant lire, écrire et compter sur 100 jeunes gens maintenus sur les listes de tirage	67,77
	Nombre des établissements d'enseignement secondaire de l'État	4
	Nombre des écoles primaires (publiques ou libres)	996

Crimes contre les personnes (4).

COURS D'ASSISES.

64e	Rapport du nombre des accusés à la population	1 sur 24.791 hab.
	Nombre total des accusés	23

Infanticides.

4e	Rapport du nombre des infanticides à celui des enfants naturels	1 sur 78,5
	Nombre total	5

Suicides.

59e	Rapport des suicides au chiffre de la population	1 sur 10.965 hab.
	Nombre total	52

Crimes contre les propriétés.

29e	Rapport du nombre des accusés à la population	1 sur 14.255 hab.
	Nombre total	40

Tribunaux correctionnels.

40e	Nombre des affaires	1.544
	Nombre des prévenus	1.885
	Nombre des condamnés	1.735

Procès.

	Affaires civiles (5)	2.292
	Affaires commerciales (6)	2.028
45e	Faillites (7)	34

Paupérisme.

52e	Rapport des indigents au chiffre de la population	1 sur 67 hab.
	Nombre total	8.907
	Bureaux de bienfaisance	151
	Hôpitaux et hospices	18
	Aliénés à la charge du département	384
	Sociétés de secours mutuels	16

Contributions directes (8).

24e	Foncière	2.427.581
	Personnelle et mobilière	534.405
	Portes et fenêtres	314.617

(1) Les chiffres contenus dans ce tableau sont empruntés, pour la plupart, à l'*Annuaire statistique de la France* (1878), publié par le ministère de l'agriculture et du commerce, ou calculés d'après des données puisées dans cet ouvrage.

(2) Ces chiffres sont antérieurs au recensement de 1876, qui a négligé ce point de vue.

Culte catholique. — Évêché à Clermont, suffragant de la métropole de Bourges. Le diocèse de Clermont, qui comprend le département tout entier, compte 54 cures, 444 succursales et 192 vicariats rétribués par l'État. Les congrégations et communautés religieuses établies dans le département étaient, avant 1880, au nombre de 27 : 8 pour les hommes et 19 pour les femmes.

Culte réformé. — Le département possède à Clermont une Église consistoriale desservie par un pasteur.

(3) Le département relève de l'académie de Clermont. Faculté des sciences, Faculté des lettres, École préparatoire de médecine et de pharmacie pour l'enseignement supérieur. Pour l'enseignement secondaire, lycée à Clermont; collèges communaux à Ambert, à Issoire et à Thiers; établissements libres pour l'enseignement secondaire à Clermont, à Billom et à Riom. École normale d'instituteurs primaires et cours primaire d'institutrices à Clermont. Au point de vue du nombre d'élèves inscrits dans les écoles primaires de 6 à 13 ans, sur 100 enfants recensés, le Puy-de-Dôme occupe le 75e rang. Il occupe le 60e rang d'après le nombre d'enfants présents à l'école par 10,000 habitants.

Caractère et mœurs. — L'habitant du Puy-de-Dôme, dit M. Gonod, est en général patient, laborieux, constant dans ses affections et ses habitudes, attaché au sol, sobre, économe, intéressé, mais probe. Avec de l'aptitude pour les sciences et les arts, il n'a de goût ni pour les unes ni pour les autres. Le besoin a rendu le montagnard de l'est plus industrieux et plus entreprenant; celui de l'ouest, plus indolent, n'est point stimulé par le désir d'améliorer son sort, dès qu'il a de quoi satisfaire ses premiers besoins. On lui reproche d'être défiant, soupçonneux et processif. Partout les mœurs sont simples. Dans la Limagne, les travaux sont excessifs. A la montagne, passé le temps des semences et des récoltes, les hommes qui ne sont pas livrés à l'industrie sont peu occupés. Le dimanche on se repose. Les fêtes patronales sont très suivies : la danse et le vin sont les principaux plaisirs. Garçons et filles, rangés sur deux rangs, sautent en cadence au son de la musette et de la chèvre, agitant leurs bras, se frappant les mains avec accompagnement de cris de joie. Les idées religieuses ont conservé un grand empire, surtout dans les montagnes occidentales. Une particularité remarquable est le respect général qu'on a pour les bestiaux.

(4) Au point de vue judiciaire, le département du Puy-de-Dôme ressortit à la cour d'appel de Riom, qui est le siège de la cour d'assises. Chaque chef-lieu d'arrondissement possède un tribunal de première instance ; celui de Clermont est divisé en deux chambres. Des tribunaux de commerce sont établis à Clermont, à Ambert, à Billom, à Issoire, à Riom et à Thiers.

(5) Ce chiffre indique le nombre des affaires civiles terminées pendant l'année.

(6) Ce chiffre comprend les affaires contenticuses à juger pendant l'année.

(7) Terminées pendant l'année.

(8) Trésorier-payeur général à Clermont, remplissant les fonctions de receveur particulier; receveur particulier dans chaque chef-lieu d'arrondissement; 83 percepteurs.

BIBLIOGRAPHIE

1559. Histoire de Riom, chef d'Auvergne, traduite du latin en français, par *C.-B. Bernard*. In-16.

1589. Les Antiquités de la ville de Clermont-en-Auvergne, imprimées dans la description du siège de Gergovie fait par César, traduit par *Jean Villevaut*. In-8°.

1589. La Résolution des trois États du bas pays d'Auvergne, avec la prise de la ville d'Issoire, par le comte *de Randon*. In-8°.

1596. Coustume et établissement du château de Clermont. Brochure in-8°.

1607. Les Origines de Clermont, par *Jean Savaron*. In-8°.

1668. Origine de Clermont et de ses évêques, par *J. Dufraisse*. In-8°.

1722. Recueil concernant la juridiction consulaire de Clermont, par *Cortigier*. In-4°.

1733. Description des eaux minérales, bains et douches du Mont-Dore, par *Chomel*. In-12.

1785. Essais topographiques et d'histoire naturelle du Mont-Dore et de ses environs, par *Ant. Delarbre*. In-8°.

1797. Vues générales sur l'histoire des environs de Clermont, par *Mossier*, an IV.

1801. Quelques observations concernant l'agriculture dans les montagnes du département du Puy-de-Dôme, par *Lacoste*. In-8°.

1805. Mon voyage au Mont-Dore, par le comte *de Salaberry*. In-8°.

1805. Notice sur l'ancien royaume des Auvergnats et sur la ville de Clermont, par *A. Delarbre*. In-8°.

1816. Notice sur l'histoire de la ville de Clermont-Ferrand, le siège d'Issoire et la bataille de Cross-Rolland. In-8°.

1817. Dictionnaire topographique des communes du département du Puy-de-Dôme, extrait des Annuaires de 1814 et 1817.

1823. Promenade à Royat, commune de Chamalières, par *Rabany-Beauregard*. In-8°.

1829. Discours sur la topographie médicale du département du Puy-de-Dôme, par *Fleury*. In-4°, réimprimé en 1833.

1829. Topographie minéralogique du département du Puy-de-Dôme, par *J.-B. Bouillet*. In-8° et planches.

1830. Observations sur la source incrustante de Saint-Alyre, dans un des faubourgs de Clermont-Ferrand. Brochure in-8°, réimprimée en 1833.

1830. Recherches sur Randon, ancien duché-pairie, son origine, etc., par le vicomte *de Bastard*. In-8°.

1831. Notice sur le château de Tournoël, par *B. Gonod*. Brochure in-8°.

1833. Le Mont-Dore et ses environs, description pittoresque, par *Lecoq*. In-8°.

1833. Itinéraire minéralogique et historique de Clermont à Aurillac, par Mauriac, Saint-Flour, etc., par *Bouillet*. In-8°.

1833. Chronologie des évêques de Clermont et des principaux monuments de l'histoire ecclésiastique de l'Auvergne, par *B. Gonod*. In-4°.

1834. Statistique du département du Puy-de-Dôme, par *B. Gonod*. In-8°. (Collection Loriol.)

1835. Deux promenades au Mont-Dore pour l'étude des questions de cratères, par *Nérée Boubée*. In-18.

1836. Guide du voyageur à Clermont-Ferrand, dans sa banlieue, etc., par *J.-B. Bouillet*. In-18.

1839. Notice historique sur la cathédrale de Clermont-Ferrand, par *B. Gonod*. In-8°.

1840. Notice historique sur le château de Villeneuve, en Auvergne, par *B. Gonod*. In-8°.

1840. Le Mont-Dore et ses environs, avec planches dessinées d'après nature, par *Louis Batissier*. In-folio.

1841. Essai sur les églises romanes et romano-byzantines du Puy-de-Dôme, par *Mallay*. In-folio.

1842. Notice sur le château de Murols (Clermond-Ferrand). Brochure in-8°.

1842. Histoire des monastères d'Auvergne, par *Dom Branche*. 1 vol. in-8°.

1842. Notice sur Royat et ses environs, par *E. Thibaut*. In-8° et carte.

1847. Tableau historique de l'Auvergne, comprenant les départements du Puy-de-Dôme, du Cantal, de la Haute-Loire et de l'Allier, par *J.-B. Bouillet*. 8 volumes in-8°.

1847. Nobiliaire d'Auvergne, par *J.-B. Bouillet*. 4 volumes grand in-8° blasonnés.

1848. Annales de la ville d'Issoire, manuscrit inédit, publié par *J.-B. Bouillet*. 1 volume grand in-8°.

1848. L'Auvergne. Clermond-Ferrand, Riom, Billom, Thiers. Ambert, au tome VI de l'Histoire des Villes de France, par *Aristide Guilbert*. Grand in-8°.

1853. Le Vrai Guide de Clermont-Ferrand et de ses environs, publié par *Duchier*. 2e édition. In-18.

1857. Souvenirs de voyages ou les Vacances en Auvergne. Itinéraire du Puy-de-Dôme, par l'abbé *F. J. C.* 1 vol. in-12.

1861. Éphémérides du Puy-de-Dôme, ci-devant basse Auvergne, extraites de notes et notices diverses, par *F. Mège*. In-12.

1862. Atlas géologique du département du Puy-de-Dôme, par *Henri Lecoq*, au 40,000me. 24 feuilles.

1863. L'Auvergne depuis l'ère gallique jusqu'au XVIIIe siècle, par *A. Imberdis*. 1 volume in-8°.

1866. Géographie départementale du Puy-de-Dôme, par *H.-A. Tournemire*. 1 volume in-12.

1868. Histoire de la comté d'Auvergne et de sa capitale, Vic-le-Comte, par M. *Bielawski*. 1 volume in-8°.

1872. Histoire de l'abbaye royale de Mozat, ordre de Saint-Benoît, par *Hipp. Gomot*. In-8°.

1872. Géographie du département du Puy-de Dôme, par *Ad. Joanne*. In-12.

1875. Colonges ou Mont-Dore. Étude topographique, étymologique et historique, par *Georges Debombourg*. In-8°.

1875. Petite Géographie du département du Puy-de-Dôme, par M. *Cune* (collection Em. Levasseur). In-12.

1878. Royat-Guide; renseignements, curiosités, excursions dans les montagnes. 1 vol. in-18.

Collection des annuaires départementaux. In-18.

Annales scientifiques et littéraires de l'Auvergne.

Mémoires de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Clermont-Ferrand.

Annales des mines.

Histoire de l'Académie royale des inscriptions et belles-lettres.

Cartes d'Auvergne, par *Dubouchet*, *Frétal*, etc.

Carte de la Limagne d'Auvergne, par *Gab. Siméon*, 1500 1598, 1603.

Carte du département du Puy-de-Dôme, extraite de la carte de *Capitaine* et de la grande carte de France du Dépôt de la guerre.

Voir les feuilles : 156, 157, 158, 165, 166, 167, 174, 175, 176 de la grande *Carte* de France, dite de l'*État-Major*.

Carte du diocèse de Clermont.

Plan de Clermont.

Nouveau plan de Clermont et du chemin de fer.

Cartes du département du Puy-de-Dôme, par *Charle*, *Dufour*, *Duvotenay*, *Logerot*, *Ad. Joanne*.

Paris. — Imprimerie Vve P. Larousse et Cie, rue Montparnasse, 19.

PLAN DE CLERMONT-FERRAND.

Explication des Signes

- CHEF-LIEU DE DÉPART^T
- CHEF-LIEU D'ARROND^T
- Chef-lieu de Canton
- Commune
- Evêché
- Route Nationale
- Route Départementale
- Chemin Vicinal
- Rivière
- Canal
- Chemin de Fer et Station
- Limite de Département
- Limite d'Arrondissement
- Limite de Canton

Les Chiffres indiquent les hauteurs au dessus du niveau de la mer

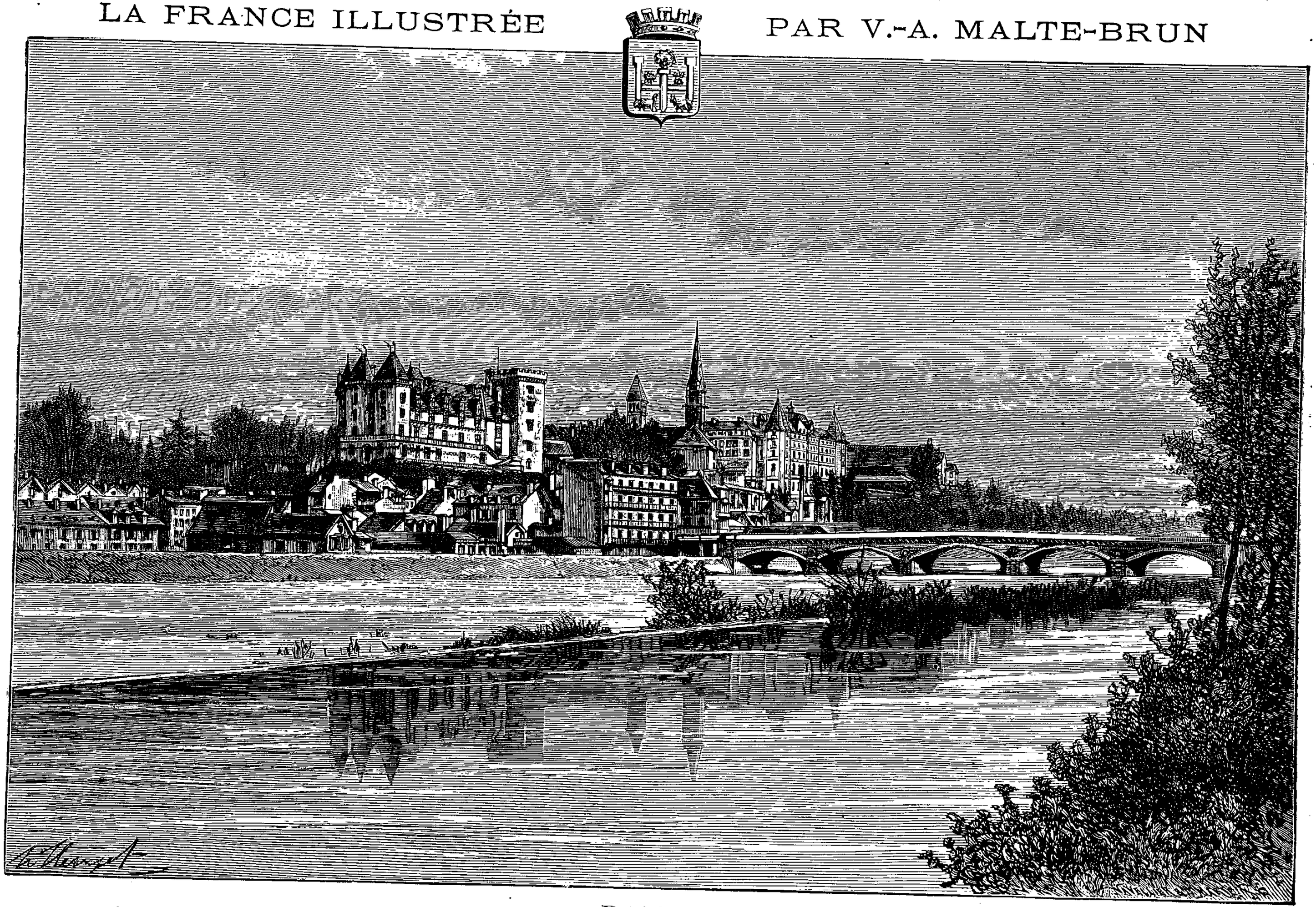
Légende.
1 Eglise des Minimes
2 ——— St Eutrope
3 Hôtel de Ville
4 Cathédrale
5 Théatre
6 Evêché
7 Eglise des Carmes
8 ——— de l'Immaculée Conception
9 ——— N.D du Port
10 Caserne de Gras
11 Hôpital
12 Préfecture

Échelle de 1/5000

DÉPARTEMENT DU
PUY-DE-DÔME
PAR
V. A. MALTE-BRUN.

Échelle de 1/525 000

Gravé par Erhard, 12 rue Duguay Trouin. J. Rouff Éditeur, 14 Cloître St Honoré. Imprimerie Erhard, Paris.



PAU

82. — **Basses-Pyrénées.**

BASSES-PYRÉNÉES

Chef-lieu : PAU

Superficie : 7,623 kil. carrés. — Population : 431,525 habitants.
5 Arrondissements. — 40 Cantons. — 558 Communes.

DESCRIPTION PHYSIQUE ET GÉOGRAPHIQUE

Situation, limites. — Le département des Basses-Pyrénées tire son nom de la chaîne occidentale des monts Pyrénées, qui, vers le sud, le sépare de l'Espagne en s'abaissant vers la mer. C'est un de nos départements frontières maritimes de la région sud-ouest de la France. Il a été formé en 1790 de la réunion des anciennes provinces du Béarn, de la basse Navarre, des Pays basques, d'une partie de la Chalosse et de l'élection des Landes. Cinq communes des Hautes-Pyrénées y sont enclavées.

Il a pour limites : au nord, les départements des Landes et du Gers ; à l'est, celui des Hautes-Pyrénées ; à l'ouest, l'Océan, et, au sud, les provinces espagnoles d'Aragon, de Navarre et de Guipuzcoa.

Nature du sol, montagnes, ports. — Situé en très grande partie dans dans le bassin de l'Adour, à l'ouest dans les bassins de deux petits fleuves côtiers, la Nivelle et la Bidassoa, appuyé au sud au faîte de la chaîne des Pyrénées et couvert de ses contreforts, ce département est entièrement montagneux et presque partout très élevé. La partie des Pyrénées qui appartient au département commence au pic Arriel, 2,823 mètres, et vient près de Fontarabie plonger ses derniers échelons dans les flots : elle présente un développement d'environ 200 kilomètres. En la suivant de l'est à l'ouest, elle offre successivement pour principaux sommets : le pic Soques, qui a 2,713 mètres d'altitude ; le pic d'Estremère, près duquel est le col ou passage d'Anèou qui conduit de la vallée d'Ossau en Espagne ; le pic des Moines, 2,273 ; le pic de Mahoural, 2,140, et le pic d'Arlet, 2,205, entre lesquels se trouve le col de Canfranc et le port d'Urdos, qui mènent de la vallée d'Aspe en Espagne ; le pic de Larraille, 2,504, et le pic d'Ansabère, 2,376, entre lesquels est le port d'Anso, qui conduit de la vallée d'Aspe à la ville espagnole de Castillo-de-Anso ; le pic d'Anie, qui marque la limite du Béarn et du Pays basque, 2,348 ; le pic de la Bimbalette, 1,738, et le mont Gastarria, 1,753, entre lesquels est le col d'Ourdaïte, qui conduit de la vallée du Saison à la ville espagnole de Roncal ; entre le mont Gastarria et le pic d'Orhy, 2,017, est le port de Larrau, qui est peu fréquenté ; viennent ensuite le col d'Orbaïceta et le col de Canfranc : ce dernier conduit par Roncevaux et le Val Carlos de Saint-Jean-Pied-de-Port à Pampelune ; il est très fréquenté. A partir de ce point, la chaîne pyrénéenne s'abaisse : le pic de Lindux, au pied duquel se trouve le petit col des Aldudes, a 1,207 mètres d'altitude ; le pic de Lohiluz, 1,211 ; le pic d'Urisès, 909 ; le pic d'Ainciague, 926 ; le pic de Larratecoheguya, 1,039 ; le pic d'Atchuria, 757, et celui d'Ibantèle, 698 mètres d'altitude.

De cette chaîne principale se détachent un grand nombre de contreforts qui ont souvent l'importance d'une chaîne de montagnes secondaire, et qui cachent dans leurs replis de nombreuses et pittoresques vallées, à travers lesquelles des sources minérales abondantes se font jour. Le plus important de ces contreforts, entre les gaves d'Ossau et d'Aspe, présente, à environ 12 kilomètres de la frontière espagnole, le pic du Midi de Pau ou d'Ossau, dont la cime neigeuse atteint 2,885 mètres. Il ne faut pas le confondre avec le pic du Midi de Bigorre (Hautes-Pyrénées) ; il est d'ailleurs bien reconnaissable à son sommet arrondi en forme de cône et à ses abrupts escarpements. C'est la plus haute montagne du département ; au sud-est de Gabas, le pic Lurien atteint 2,825 mètres ; dans le voisinage, le mont de Ger a 2,612 mètres d'altitude ; le pic d'Ayous, 2,241 ; le pic d'Aule, 2,418 ; le pic de Lasserons, 2,458, et le pic Bergons, 1,225 mètres. Les principales vallées sont les vallées d'Aspe, d'Ossau, de Baigorry, de Bastan et de la Bidassoa.

La partie maritime du département occupe sur

l'Océan le fond du golfe de Gascogne; la côte, qui est tantôt rocheuse, tantôt sablonneuse, et dont la direction générale est du nord-est au sud-ouest, a, de l'embouchure de l'Adour à celle de la Bidassoa, un développement de 35 kilomètres.

En général, le territoire du département des Basses-Pyrénées est disposé en amphithéâtre et présente par sa diversité des points de vue pittoresques très variés. Jouissant du double avantage d'être à la fois maritime et montagneux, il réunit des plages où l'Océan vient se briser avec fureur, des vallons sillonnés de nombreux ruisseaux, de riches et populeuses vallées fécondées par les terres grasses que les eaux entraînent des Pyrénées, des plaines fertiles arrosées par les gaves ou *cours d'eau rapide*, des landes arides et sauvages, des coteaux couverts de vignobles, des montagnes couronnées de forêts, enfin des sommets élevés toujours couverts de neige et des glaciers.

On évalue la superficie du département à 762,266 hectares. Le sol se partage, d'après sa nature, en : pays de montagnes, 400,000 hectares; pays de bruyères ou de landes,. 41,000, et sol sablonneux, 10,000 hectares.

Hydrographie. — Le département des Basses-Pyrénées appartient au versant de l'Océan; il est situé en très grande partie dans le bassin de l'Adour et dans les bassins de deux petits fleuves côtiers, la Nivelle et la Bidassoa. Il est arrosé par l'Adour, qui n'appartient au département que dans les 30 derniers kilomètres de son cours, par sa rive gauche seulement, et par un grand nombre de ses affluents de gauche dont les principaux sont le Gabas, le Leuy de France, le Leuy de Béarn, le gave de Pau, qui reçoit le gave d'Oloron, la Bidouze et la Nive, qui forme, à son confluent avec l'Adour, le port de Bayonne. Le gave d'Oloron est lui-même formé par le gave d'Ossau et le gave d'Aspe.

La Nivelle (45 kilom.) et la Bidassoa (70 kilom.), qui prennent leur source en Espagne, n'appartiennent au département que dans la partie inférieure de leur cours; encore cette dernière, qui la sépare de l'Espagne, ne lui appartient-elle que par sa rive droite; elle forme près d'Irun (Espagne) la petite et célèbre île des Faisans ou de la Conférence, où furent discutées les clauses de la paix des Pyrénées en 1659, et où fut conclu le mariage de Louis XIV avec l'infante d'Espagne, Marie-Thérèse.

Le Gabas prend sa source dans les landes d'Ossun (Hautes-Pyrénées), à peu de distance du département; passe à Espéchède, Sedzère, Escoubès, Sévignacq-Claracq; il entre près de Pouliac dans le département des Landes, passe à Pimbo, près de Saint-Sever, et vient se jeter dans l'Adour, à 4 kilomètres au-dessous de cette dernière ville, après un cours d'environ 70 kilom. dont 48 dans le département.

Le Leuy de France et le Leuy de Béarn prennent leur source dans l'arrondissement de Pau, se réunissent à Gaujacq, dans le département des Landes, et se jettent dans l'Adour à 8 kilomètres au-dessous de Dax, après un cours d'environ 141 kilomètres; le premier passe près de Morlaàs et à Thèze.

Le gave de Pau ou simplement *le Gave*, le plus important des cours d'eau de ce nom, prend sa source à une altitude de 2,330 mètres, à la superbe cascade de Gavarnie, dans les Hautes-Pyrénées; il passe à Luz, Argelès, Lourdes, Nay, Pau, où il est flottable, Lagor, Orthez et Peyrehorade, où il est navigable. Au-dessus de cette dernière ville, il reçoit le gave d'Oloron, et se jette dans l'Adour près d'Hastingues, après un cours d'environ 175 kilomètres. Dans la dernière partie de son cours, il sépare le département des Basses-Pyrénées de celui des Landes. Les principaux affluents du gave de Pau sont, dans le département : le Louzon, le Bées, l'Ousse, le Loust, le Néez, la Bayse et le Laa.

Le gave d'Oloron est formé par la réunion des gaves d'Ossau et d'Aspe. Le gave d'Ossau descend des montagnes qui entourent le pic du Midi ou d'Ossau; il passe : aux Eaux-Chaudes, à Laruns, à Oloron, où il prend le nom de gave d'Oloron, après avoir reçu le gave d'Aspe, à Navarrenx, à Sauveterre, un peu au-dessous duquel il reçoit le Saison, à Oraas, à Saint-Pée, au-dessous duquel il reçoit le Saleys et vient se jeter dans la gave de Pau au-dessous de Sorbes et en face de Peyrehorade, après un cours d'environ 120 kilomètres.

La Bidouze prend sa source à 15 kilomètres au sud-est de Saint-Jean-Pied-de-Port; elle passe à Saint-Just, Ostabat, Saint-Palais, Came, près de Bidache et de Guiche, au-dessous duquel elle se jette dans l'Adour, après un cours d'environ 80 kilomètres. Son principal affluent est la Joyeuse.

La Nive prend sa source à Béhérobie, près de Mauléon; elle passe à Saint-Jean-Pied-de-Port, où elle est flottable, à Cambo, où elle est navigable, à Ustarits, et se jette dans l'Adour au-dessous de Bayonne, après un cours d'environ 75 kilomètres.

Elle reçoit la petite Nive ou Nive d'Arnéguy, la Nive de Laurhibare et la Nive des Aldudes ou de Baigorry.

Voies de communication. — Le département des Basses-Pyrénées est traversé par 6 routes nationales, d'un parcours de 418 kilomètres; par 21 routes départementales, 680 kilomètres; par 37 chemins vicinaux de grande communication, 851 kilomètres; par 90 de moyenne communication ou d'intérêt commun, 1,000 kilomètres; et par 6,900 chemins vicinaux ordinaires d'un parcours total de près de 9,000 kilomètres; mais il est vrai de dire que la plupart de ces derniers ne sont que des sentiers à peine praticables pour les piétons. Trois des routes nationales conduisent en Espagne : la première conduit d'Oloron à Saragosse par le col de Canfranc; la seconde, de Saint-Jean-Pied-de-Port à Pampelune, par les cols de Val Carlos et de Roncevaux; la troisième enfin, la plus fréquentée, conduit de Bayonne à Vittoria par Urrugne et Béhobie : c'est la grande route de Paris à Madrid.

Les chemins de fer de ce département appartiennent au grand réseau du Midi. La principale ligne qui le traverse est celle de Paris à Madrid par Tours, Bordeaux, Bayonne; elle pénètre dans le département près de la station du Boucau et dessert successivement celles de Bayonne (783 kilom. de Paris, 198 de Bordeaux), Biarritz, Bidart-Guéthary, Saint-Jean-de-Luz, Urrugne et Hendaye (233 kilom. de Bordeaux); près de cette station, elle passe la frontière et se dirige sur Irun (Espagne). Une autre ligne importante qui traverse le département dans sa largeur, de l'ouest à l'est, est celle de Toulouse à Bayonne par Pau; elle dessert dans les Basses-Pyrénées les stations de : Montaut-Bétharram, Dufau, Coarraze-Nay, Baudreix, Bezing, Assat, Pau (216 kilom. de Toulouse, 106 kilom. de Bayonne), Lescar, Poey, Denguin, Artix, Lacq, Argagnon, Orthez, Baigts, Puyoo, d'où elle sort un instant du département, pour y rentrer près de Sames, Urt et Bayonne (322 kilom. de Toulouse); au Puyoo, un embranchement va par Dax mettre Pau en communication avec Bordeaux et Tours.

Un tronçon de 8 kilomètres relie Bayonne à Biarritz.

D'autres lignes sont à l'étude ou en construction : celle de Bayonne à Saint-Jean-Pied-de-Port; celle du Puyoo à Mauléon, avec embranchement sur Saint-Palais, celle de Mont-de-Marsan à Lescar; celle de Pau à Laruns et aux Eaux-Bonnes, avec embranchement à Buzy sur Oloron et Bedous. En 1877, on évaluait la longueur des lignes livrées à l'exploitation à 158 kilomètres, et celle des lignes en construction ou à construire à 62 kilomètres.

Climat. — Le département des Basses-Pyrénées appartient à la région climatérique du sud-est, ou climat girondin. Le caractère saillant de ce climat est la placidité de l'atmosphère, et quoiqu'il tombe à Pau une assez grande quantité de pluie, il n'y a pas dans l'atmosphère d'humidité sensible à l'hygromètre, parce que le sol, sablonneux à une très grande profondeur, absorbe rapidement les eaux. Les vents d'ouest et du sud sont les seuls qui s'y fassent sentir, encore ne soufflent-ils que très rarement.

La température est des plus douces en hiver, des plus modérées en été; le thermomètre centigrade ne descend pas en moyenne au-dessous de 5°,54, et ne monte pas au-dessus de 20°,47. La température moyenne de l'année est de 13°,40.

Les variations atmosphériques sont assez fréquentes à Pau; mais l'absence d'agitation dans l'air les rend inoffensives pour les malades. C'est ce qui a fait choisir cette ville pour station d'hiver par les valétudinaires. Les mois de décembre, janvier et février sont ordinairement très beaux; en mars, les pluies commencent et durent jusqu'à la mi-juin; l'été et une grande partie de l'automne offrent une série rarement interrompue de journées magnifiques; aussi la végétation est-elle dans ce pays hâtive et tardive à la fois.

Les orages qui arrivent en juin et en juillet ne sont jamais très forts; malheureusement, ils sont souvent suivis de grêles qui ravagent une partie des récoltes. Exposé à ces sinistres, qui n'attaquent qu'une zone assez restreinte, le département des Basses-Pyrénées est d'ailleurs en partie à l'abri des malheurs causés par les inondations.

Productions naturelles. — Le département des Basses-Pyrénées appartient à la région géologique des Pyrénées. Ces montagnes sont en grande partie formées de schistes de transition, jurassiques et crétacés avec des protubérances primitives; elles contiennent dans leur sein d'immenses richesses minérales. Le département des Basses-Pyrénées renferme des mines de cuivre,

de fer, de soufre, de cobalt; des carrières d'ardoise, de marbre, de granit, et il existe des traces de mines d'argent aux environs de Saint-Jean-Pied-de-Port. On a découvert dans le département une mine d'ophite, pierre dure nuancée de vert clair et de vert foncé, que l'on pourrait avantageusement substituer au porphyre.

Il y a des établissements d'eaux minérales dans le département : à Cambo, à Saint-Christau, commune de Lurbe, aux Eaux-Bonnes et aux Eaux-Chaudes. A Biarritz, il y a un établissement de bains de mer très fréquentés. Enfin on rencontre de nombreuses sources d'eaux minérales dans différentes localités du département; nous citerons celles de Salies, d'Ogeu, d'Escot, de Sarrance, d'Accous, de Bedous, de Gan et de Boru.

Le département produit des céréales de toute espèce, mais en quantité insuffisante pour les besoins de la population. Le maïs, introduit dans le département au XVIII^e^ siècle, a parfaitement réussi; cette espèce de céréale, qui sert presque exclusivement à la nourriture du paysan, est très abondante. On récolte aussi des châtaignes, d'excellents fruits; le chanvre et surtout le lin y donnent de beaux produits dont on fait les toiles estimées dites *toiles de Béarn*.

Les vins, dont la production est surabondante (343,184 hectolitres, en 1874; 159,612 hectolitres, en 1876, et seulement 99,547 hectolitres en 1880, à cause de la maladie de la vigne), sont généralement estimés comme vins d'ordinaire; les meilleurs, les rouges de Jurançon et de Gan, ceux de Monein, Aubertin, Aydie; et les blancs de Jurançon, Gan, Anglet, Cadillon, Conchez, Dinsse, Saint-Faust, Portet, Gélos, Roustignon, Mazères, sont classés parmi les bons vins de France. Les prairies sont très belles et très étendues; les pâturages sont excellents. On trouve dans les Basses-Pyrénées les arbres qui viennent communément en France, surtout le peuplier, le chêne et le châtaignier; les forêts, dont les principales sont celles d'Ossau, d'Iraty, d'Isseaux et d'Holçarté, sont très belles et de grande étendue; il y croît des sapins et des pins d'une hauteur prodigieuse, et qui servent aux constructions maritimes à Bayonne. La flore pyrénéenne est très riche; les flancs des montagnes sont pendant l'été couverts d'une multitude de fleurs et de plantes odoriférantes.

Les animaux domestiques sont généralement de petite taille; les moutons, malgré le voisinage de l'Espagne, sont d'espèce commune; la volaille y est en grande quantité, et surtout les oies. L'élève des mulets, du gros bétail, des moutons et des porcs est très importante. Les chevaux navarrais sont de petite taille, mais très estimés; ils conviennent parfaitement à la cavalerie légère. Les lapins, les lièvres et les chevreuils sont communs dans le département; le sanglier s'y montre dans les grandes forêts, et l'on y rencontre à la suite de l'hiver une espèce de loup de grande taille, hardi et féroce. Les ours et les isards habitent les montagnes couvertes de neige et les sombres forêts de sapins. Parmi le gibier ailé, les grives, les ortolans et les palombes sont recherchés.

Les côtes de Saint-Jean-de-Luz et de Bayonne sont très poissonneuses; on y pêche des thons, des saumons, des lamproies, des sardines; enfin les gaves et les torrents donnent des truites excellentes.

Industrie agricole, manufacturière et commerciale. — Le département des Basses-Pyrénées est un département agricole, pasteur et de commerce; mais l'agriculture n'est pas ce qu'elle devrait être, et l'on y est loin d'avoir su tirer parti de tous les éléments de prospérité qu'y a mis la nature; peut-être devons-nous en attribuer la cause au grand morcellement de la propriété, qui rend les améliorations agricoles plus difficiles. Il en résulte que les terres, quoique fertiles et susceptibles d'un rendement considérable, suffisent à peine à la nourriture de leurs habitants. De plus, une vaste étendue de landes, situées au nord-est, nord et nord-ouest de Pau, demeurent incultes. Depuis quelque temps, on améliore la culture et les races chevalines, ovines et bovines; il y a à Tolou, près de Gan, une ferme-école, qui, avec les comices agricoles, a déjà produit d'heureux résultats pour l'industrie agricole.

La superficie du département se partage en superficie bâtie et voies de transport, 49,156 hectares; et en territoire agricole, 713,110 hectares. Ce dernier est lui-même subdivisé en : céréales, 146,461 hectares; farineux, 20,960; cultures potagères et maraîchères, 2,708; cultures industrielles, 2,472; prairies artificielles, 11,572; fourrages annuels, 6,769; autres cultures et jachères, 4,008; vignes, 21,925; bois et forêts, 156,147; prairies naturelles et vergers, 53,555; pâturages et pacages, 66,212 hectares. Les terres incultes couvrent un

espace considérable que l'on évalue à pas moins de 248,026 hectares.

L'industrie manufacturière et de fabrication est peu importante. On exploite de belles et riches carrières de marbre, une mine d'anthracite à Ibantelly, près de Sare, des mines de cuivre à Aspeich et à Baigorry; des mines de fer à Baburet, à Urrugne, à Ainhoue, à Etchebar, etc., et une abondante mine de sel gemme à Briscous. Parmi les établissements industriels, les plus importants sont les usines à fer et les nombreuses scieries de planches. Les autres produits de la fabrication sont les toiles estimées de Béarn, les lainages, la cadisserie, les capes du Béarn, les chaussures de corde ou espadrilles, la bonneterie façon Tunis, les tapis de pied, les mouchoirs de Pau, les cuirs, les tuiles, la faïence et poterie, les liqueurs et le *chocolat* renommé *de Bayonne*. La construction des navires occupe un grand nombre d'ouvriers dans le port de Bayonne. La préparation des conserves d'oie, des salaisons de porc, et surtout des célèbres *jambons de Bayonne,* est une industrie très importante. Les *eaux-de-vie d'Andaye* (ou mieux *Hendaye*) sont encore comptées au nombre des produits renommés du département; mais on n'en distille guère que 50 à 60 hectolitres par an.

Les mulets, les bestiaux et porcs gras, les vins, les bois de mâture et de construction et les salaisons de porc sont les principaux produits exportés. Le département prend une part considérable au commerce extérieur de la France par le port de Bayonne et par la frontière avec l'Espagne, surtout en contrebande. Outre Bayonne, le département possède encore quelques petits ports, dont le plus important est celui de Saint-Jean-de-Luz. Leur tonnage est de 150 bâtiments, jaugeant 9,000 tonneaux, et le mouvement de 1,350 bâtiments (dont 620 au commerce étranger), de 70,000 tonneaux.

A l'intérieur, le commerce est alimenté par 54 foires dans 32 communes et pendant 66 journées; les principales sont celles de la Saint-Martin et du 20 juin à Pau, qui durent 3 jours; du 23 août à Gan, qui dure 2 jours; d'août et du mardi après le mercredi des Cendres à Nay, qui durent 3 jours; de mai et de septembre à Oloron, qui durent 3 jours; de septembre, à Mauléon, qui dure 2 jours; de mars, à Orthez, qui dure 3 jours, et celles du mardi de Pâques et du mardi de la Pentecôte, à Saint-Jean-Pied-de-Port, qui durent 2 jours. Les habitants des campagnes se rendent aussi en Espagne aux foires de Benavarre, Venasque, Serinena, Graus, Almeduvar, Sos, Lumbier, Teruel, Soria, Jaca, Pampelune, Tarazona, Cantaviejar, Orieula, Albarracin, Plasencia, Saragosse, Biesca et Huesca.

Division politique et administrative. — Le département des Basses-Pyrénées a pour chef-lieu Pau; il comprend 5 arrondissements, 40 cantons, 558 communes; le tableau statistique que nous donnons plus loin les fera connaître. Il appartient à la région agricole du sud-ouest de la France.

Le département forme le diocèse d'un évêché suffragant de l'archevêché d'Auch et dont le siège est à Bayonne; il y a à Pau et à Bétharram des grands séminaires, et un petit séminaire à Larressore. Le département possède 8 cures de première classe, 38 de seconde, 433 succursales et 103 vicariats. Les protestants ont une Église consistoriale à Orthez, divisée en sept sections : 1° Orthez, 2° Pau, Eaux-Bonnes et Eaux-Chaudes, 3° Bayonne et Biarritz, 4° Salies, 5° Bellocq, 6° Sauveterre, 7° Osse. Les israélites ont une synagogue à Bayonne.

Pau est le siège d'une cour d'appel, dont le ressort est formé du département des Basses-Pyrénées, des Hautes-Pyrénées et des Landes. Le département a cinq tribunaux de première instance pour les cinq sous-préfectures et deux tribunaux de commerce, à Bayonne et à Pau.

Au point de vue universitaire, le département relève de l'académie de Bordeaux; il y a un lycée à Pau, l'institution de plein exercice de Sainte-Marie d'Oloron, l'institution de Saint-Palais, l'institution de Saint-Léon à Bayonne, l'institution de Saint-François à Mauléon, le pensionnat Moncade à Orthez, l'institution Henri IV à Pau; 9 pensions, 8 institutions privées, une école normale d'instituteurs à Pau, 6 écoles communales supérieures, et 995 écoles primaires élémentaires.

Le département des Basses-Pyrénées est compris dans la circonscription du 18e corps d'armée et de la 18e région de l'armée territoriale, dont l'état-major est à Bordeaux; Bayonne et Pau sont des chefs-lieux de subdivision. Bayonne possède plusieurs établissements militaires, un bel hôpital. Le département renferme quatre places fortes : la citadelle de Saint-Jean-Pied-de-Port, Navarrenx, Bayonne et la citadelle de Bayonne. La compagnie de gendarmerie fait partie de la légion 18e (*bis*), dont l'état-major est à Bayonne, et qui occupe les

départements des Basses-Pyrénées et des Hautes-Pyrénées.

Bayonne forme un sous-arrondissement de la préfecture maritime de Rochefort; ce sous-arrondissement comprend les quartiers maritimes de Dax, de Bayonne et de Saint-Jean-de-Luz. Il y a à Bayonne un arsenal de construction de la marine, un commissaire et un trésorier de la marine; Bayonne et Saint-Jean-de-Luz ont des écoles d'hydrographie. Le département appartient à l'arrondissement minéralogique de Bordeaux, région du sud-ouest; à la 10e inspection divisionnaire des ponts et chaussées; au 22e arrondissement forestier, dont le conservateur réside à Pau.

Il y a à Bayonne une direction des douanes, qui comprend les principalités ou bureaux : de Bayonne, d'Ainhoa, de Saint-Jean-Pied-de-Port et de Bedous; et les inspections de Bayonne, d'Ustarits, de Saint-Jean-Pied-de-Port et d'Oloron.

Les Basses-Pyrénées comptent 56 perceptions de finances; les contributions et revenus publics atteignent 18 millions de francs.

HISTOIRE DU DÉPARTEMENT

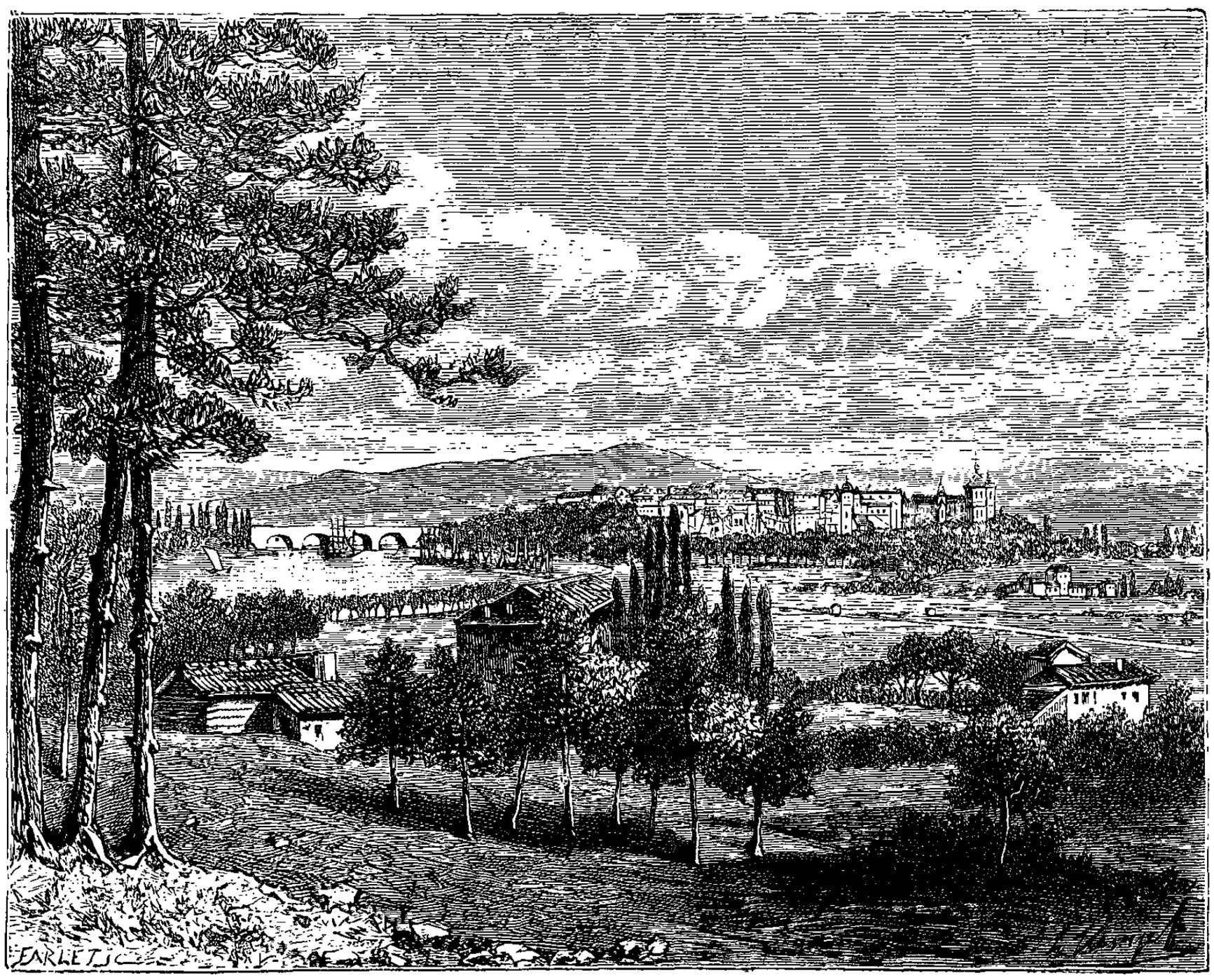
Le territoire du département des Basses-Pyrénées appartenait, au moment de la conquête romaine, aux peuples désignés sous le nom générique d'Aquitains; ils étaient formés du mélange des Ibères, les plus anciens possesseurs du sol et des Celtes qui autrefois les avaient conquis et refoulés dans leurs montagnes. Rome, avant César, avait déjà tenté de les soumettre; deux fois ses armées avaient été repoussées. Le jeune Crassus, lieutenant de César, fut plus heureux. Malgré l'énergique résistance des belliqueux habitants de ces contrées, il réussit à les dompter, et si quelques peuplades durent à leur éloignement ou à leur situation dans les montagnes d'échapper d'abord à la conquête romaine, elles ne tardèrent pas à se soumettre à César lui-même, qui, cinq ans après Crassus, vint en Aquitaine. Le pays se révolta sous Auguste, et fut de nouveau subjugué par le proconsul Messala; ces succès méritèrent au vainqueur l'honneur d'un triomphe rappelé par Tibulle, son ami :

Gentis Aquitanæ celeber Messala triomphis.

Sous Adrien, le pays fit partie de la Novempopulanie. Il est fait mention, sous l'empire, de deux villes importantes, dont l'une, *Iluro*, est devenue Oloron; l'autre, *Beneharnum*, d'où vient le nom de Béarn, a donné lieu à de grandes discussions; on croit que la ville de Lescar est bâtie sur l'emplacement de cette antique cité.

Ravagée par les barbares : Vandales, Alains, Wisigoths, qui prenaient ce chemin pour envahir l'Espagne, la contrée fut, au VIIe siècle, occupée par les Vascons, chassés de Pampelune et de Calahorra par les Wisigoths : ces peuples intrépides luttèrent contre Dagobert et les autres rois francs de la première race, qu'ils inquiétèrent perpétuellement par leur humeur turbulente et guerrière. Plus tard, ce furent les Vascons, qui, à Roncevaux, firent subir à l'arrière-garde de Charlemagne, revenant d'Espagne, la fameuse défaite où périt Roland. Louis le Débonnaire, successeur de Charlemagne, vengea cette défaite au lieu même où son père avait été surpris par les Vascons et où ceux-ci lui avaient à lui-même tendu une nouvelle embuscade. Après de nouvelles guerres contre ces peuplades insoumises, l'empereur franc fait bannir le duc de Vasconie, Loup Centulle, et un peu plus tard donne le pays de Béarn à un frère du dernier duc. Ce n'est pourtant qu'en 905 que nous voyons commencer la maison des vicomtes de Béarn, vassaux du comte de Gascogne; le premier d'entre eux fut Centulle Ier.

L'histoire des premiers vicomtes de Béarn, qui, tous, portent le nom de Centulle, présente peu d'intérêt : leur turbulence guerroyante à l'égard de leurs voisins, leur dévotion et leur libéralité envers les monastères, voilà tout ce qu'on peut signaler dans cette période. L'un d'eux cependant, Centulle III, se montra moins généreux que les autres envers les moines. « Aussi, dit la chronique de Lescar, fut-il blessé et mourut-il de ses blessures, Dieu merci ! » Un cartulaire du temps constate un jugement rendu sous lui, et qui peint l'époque : les moines de Saint-Pée réclament l'héritage de Guillaume Fel, qui, selon eux, leur en avait fait donation. Les enfants de Fel le contestent et redemandent leur patrimoine. Tout se termine par un duel judiciaire; le champion du couvent est vainqueur, et, en conséquence, les enfants de Fel sont dépouillés de l'héritage paternel. Nous voyons encore un fait assez curieux dans le testament de Raymond, second fils de Centulle III : il lègue au même monastère un *paysan*, qui ne devait cesser de leur appartenir que si le vicomte de Béarn jugeait à propos de le racheter; le prix du rachat est déterminé : *trois cents sols*.



Bayonne (vue du Boucau).

Centulle III avait commencé l'émancipation de sa vicomté et agrandi ses domaines. Aussi, après avoir enlevé au vicomte d'Acqs deux hameaux, ce baron gascon se qualifie-t-il pompeusement dans une charte de grand dominateur de la terre, *magnus dominator terræ*. Sous son petit-fils, Centulle IV, le duc d'Aquitaine, pour récompenser quelques services qu'il en avait reçus, fit remise au vicomte de Béarn de tous devoirs de vassalité. Centulle IV bâtit ou embellit quelques villes.

Gaston IV (1088) se signala par son courage chevaleresque à la croisade en Orient et contre les Maures ; mais la postérité lui doit plus de reconnaissance pour le libéralisme qui respire dans ses institutions. Avant Louis le Gros, il donna un exemple d'affranchissement communal : Morlaàs fut par lui déclarée ville libre. Par ses autres institutions, il établit l'ordre dans ses États, et protégea le faible contre le fort. Il fonda des hôpitaux, et s'occupa surtout d'arrêter les progrès de la lèpre, maladie affreuse que les croisés avaient rapportée d'Orient. On sépara les lépreux de la société ; ils eurent en Béarn, dans chaque commune, des maisons isolées ; il leur était défendu d'en sortir, et ils y vivaient seuls. On leur permettait cependant d'assister aux exercices religieux dans les églises ; mais ils y entraient par une porte réservée pour eux seuls ; ils avaient en particulier un bénitier, une place, et jusqu'à un cimetière, afin que, même après leur mort, ils n'eussent rien de commun avec leurs concitoyens. On ne les admettait point dans les armées, et on ne leur permettait point d'exercer aucun autre métier que ceux auxquels on travaille en plein air. La lèpre était regardée comme une punition infligée directement par la main de Dieu ; c'est ce qu'on appelait un mal sacré. Les ecclésiastiques, déjà chargés du soin des pauvres, devinrent aussi les tuteurs des lépreux.

Gaston IV, que son ardeur belliqueuse avait entraîné en Espagne dans une croisade contre les

Maures, y fut tué dans une embuscade. Son corps, porté à Saragosse, y fut inhumé dans l'église de Notre-Dame del Pilar; on y montre encore aujourd'hui son cor et ses éperons, et les historiens espagnols s'accordent à célébrer sa bravoure et les services qu'il a rendus à leur pays. Il avait reçu de ses alliés le titre de vicomte et de pair d'Aragon.

Les successeurs de Gaston IV n'ont point marqué dans l'histoire, et sa famille ne tarda pas à s'éteindre. Marie, seule héritière de cette maison, fait hommage, pour sa principauté, à Alphonse d'Aragon, sous la tutelle duquel elle vivait encore, et se laisse imposer par lui une union avec Guillaume de Moncade, né d'une des premières familles de Catalogne (1170). Le Béarn se trouvait ainsi lié à l'Espagne et détaché de la France; mais l'hommage que le nouveau seigneur fit au roi d'Aragon alarma l'humeur fière et indépendante des Béarnais; ils le déposèrent, et déclarèrent le trône vacant. Ils élurent pour souverain un chevalier du Bigorre; mais celui-ci, n'ayant point respecté leurs privilèges, fut tué par eux au bout d'un an. Même sort était réservé à son successeur, venu d'Auvergne, et qui offensa par son orgueil la fierté des Béarnais. La cour de Béarn le fit tuer d'un coup de pique par un écuyer sur le pont de Saranh. Alors, dit une ancienne pièce dont la copie (du XIV^e^ et du XV^e^ siècle) est conservée aux archives de Pau, alors les Béarnais entendirent parler avec éloge d'un chevalier de Catalogne, lequel avait deux fils jumeaux. Les gens du Béarn tinrent conseil, et envoyèrent deux prud'hommes lui demander pour seigneur un de ces enfants. Arrivés en Catalogne, ils allèrent les voir, et les trouvèrent endormis : l'un tenait les mains ouvertes, l'autre les tenait fermées. Ils choisirent le premier, parce que ses mains ouvertes annonçaient qu'il serait libéral. Ce prince de trois ans, si singulièrement choisi, régna sur eux sous le nom de Gaston VI. Sa famille prit le nom de Moncade. Avec lui commença la seconde dynastie des seigneurs du Béarn.

Malgré sa libéralité envers les églises, Gaston VI fut excommunié comme albigeois. Sa soumission, ses protestations pacifiques ne purent lui faire obtenir grâce de Simon de Montfort, l'ambitieux et terrible capitaine chargé d'exécuter les sentences fulminées par le pape Innocent III. Gaston, obligé de se défendre, réunit ses troupes à celles de ses voisins excommuniés comme lui. Vaincu à Muret par Simon de Montfort, il rentra pourtant dans le sein de l'Église, et fut relevé de son excommunication par l'évêque d'Oloron, qui lui accorda sa grâce en échange des seigneuries de Sainte-Marie et de Catron. A la mort de Gaston, en 1215, les Béarnais lui donnèrent pour successeur son frère, Guillaume-Raymond.

Ce prince, dont la jeunesse avait été violente et orageuse, se montra un habile législateur. Sous lui fut établie une cour de justice composée de douze jurats : cette charge était héréditaire, et devint très importante. A ceux qui la remplissaient fut réservé bientôt le titre de baron à l'exclusion des autres gentilshommes.

Sous ses successeurs, dont l'histoire est insignifiante, le Béarn s'agrandit sans bruit par des héritages et des mariages avec des familles royales. C'était l'époque de la lutte entre l'Angleterre et la France; ils prirent parti contre les Anglais, qui jamais ne franchirent la frontière de leurs États. Le dernier prince de la famille de Moncade, Gaston VII, se voyant mourir sans enfants mâles, choisit pour successeur son gendre, le comte de Foix; mais les Béarnais exigèrent que leur pays restât distinct du comté de Foix, et Roger-Bernard, leur nouveau souverain, vint fixer sa cour à Orthez, la capitale des derniers princes de la maison de Moncade. C'est ici que commence la période la plus éclatante de l'histoire du Béarn.

Le plus illustre de ses princes fut Gaston-Phœbus (1343), renommé en son temps parmi tous les chevaliers de la chrétienté pour sa beauté, sa bravoure et sa courtoisie envers les dames, « grand clerc d'ailleurs en fait de lettres, aimant les dons de ménétriers et s'y connoissant, et faisant lui-même des vers. » A quinze ans, Gaston fit ses premières armes contre les Maures d'Espagne. Il épousa Agnès de Navarre, sœur de Charles le Mauvais; mais, loin de tremper dans les intrigues de son beau-frère, il défendit ses États contre les Anglais, refusant d'ailleurs de rendre hommage au roi de France pour le Béarn, et déclarant qu'il ne devait hommage qu'à Dieu. Il fut le premier des souverains du Béarn à qui les états accordèrent des subsides; ce qui en fit un riche seigneur. Il se lança dans les aventures et parcourut les pays étrangers. Il revenait, dit Froissart, en compagnie du captal de Buch, d'une croisade contre les païens de la Prusse, et était arrivé à Châlons en Champagne, lorsqu'il y apprit la *pestilence* et l'*horribleté qui couroit alors sur les*

gentilshommes. C'était l'insurrection de la Jacquerie; et les paysans, exaspérés par de longs siècles de misères et de cruautés, s'abandonnaient à d'affreuses représailles. Un grand nombre de dames s'étaient réfugiées à Meaux, déjà menacé par les Jacques. Gaston-Phœbus et le captal de Buch y courent; la ville est déjà envahie. Ils pouvaient être *quarante lances et non plus;* ils n'entreprirent pas moins de *déconfire* et de *détruire ces vilains*. Ce qui diminue un peu la valeur de leur resolution, c'est que, comme ajoute Froissart, *les vilains estoient noirs et petits, et très mal armés,* tandis que les chevaliers, couverts de fer, eux et leurs chevaux, des pieds à la tête, étaient à peu près invulnérables. Ils se ruèrent sur les paysans et n'eurent qu'à tuer. « Ils les abattoient à grands monceaux, dit le chroniqueur, et les tuoient ainsi que bestes, et en tuèrent tant qu'ils en estoient tous lassés et tannés, et les faisoient saillir en la rivière de Marne. Finalement ils mirent à fin en ce jour plus de sept mille, et boutèrent le feu en la désordonnée ville de Meaux, et l'ardirent toute, et tous les vilains du bourg qu'ils purent dedans enclore. »

Animés par cette facile boucherie, les chevaliers poursuivirent les vilains, brûlant et égorgeant sans merci, et dévastant le pays mieux que ne l'eussent pu faire les Anglais; ce qui ne leur en attira pas moins beaucoup de gloire et un grand renom par toute la chrétienté.

Gaston, de retour dans ses États, eut à soutenir contre des seigneurs révoltés ou des voisins belliqueux des guerres plus difficiles. Il vainquit et fit prisonniers le sire d'Albret et le comte d'Armagnac; il se réconcilia avec ce dernier, dont la fille fut fiancée au fils de Gaston. Gaston devint bientôt un très redouté seigneur, riche et fastueux, aimant les fêtes et les tournois; la chasse, son plaisir favori, prenait une partie de son temps, et il entretenait une meute qui, dit-on, ne comprenait pas moins de seize cents chiens. Froissart, bien accueilli et choyé à la cour d'Orthez, ne tarit pas d'éloges sur ce prince, qui, en bien comme en mal, doit être cité comme un des types les plus caractérisés des temps féodaux.

Malgré sa *courtoisie*, des crimes, abominables même pour l'époque, souillèrent la mémoire de ce prince : il tua son frère naturel, Pierre Arnaud, attiré dans un guet-apens. Son jeune fils, touché du délaissement où Gaston tenait sa mère, reçut un jour de Charles le Mauvais, son oncle, le conseil de jeter dans les aliments de son père une certaine poudre qu'on lui donna, et qui devait rendre à sa mère tout l'amour de son mari. Le crédule enfant tente l'expérience; la poudre était du poison. Son père demande vengeance aux états, qui essayent vainement de protéger contre le vicomte de Béarn ce fils qu'ils regardent comme innocent. Voici comment Froissart raconte la mort de l'enfant. Après avoir dit que le fils de Gaston, dans sa douleur, refusait de manger, et que les serviteurs du comte vinrent l'en prévenir, le chroniqueur ajoute : « Le comte, sans mot dire, se partit de sa chambre, et s'en vint vers la prison où son fils estoit; et tenoit à la malheure un petit long couteau, dont il appareilloit ses ongles et nettoyoit. Il fit ouvrir l'huis de la prison, et vint à son fils; et tenoit la lame de son couteau par la pointe, et si près de la pointe, qu'il n'y en avoit pas hors de ses doigts la longueur de l'épaisseur d'un gros tournois. Par maltalent, en boutant ce tant de pointe en la gorge de son fils, il l'assena ne sait en quelle veine, et lui dit : « Ha! traitour, pour-» quoi ne manges-tu point? » Et tantôt s'en partit le comte sans plus rien dire ni faire, et rentra en sa chambre. L'enfant fut sang mué et effrayé de la venue de son père, avec cela qu'il estoit foible de jeûner, et qu'il vit ou sentit la pointe du couteau qui le toucha à la gorge comme petit fust, mais ce fust en une veine; il se tourna d'autre part, et là mourut... Son père l'occit voirement, mais le roi de Navarre lui donna le coup de la mort. » Gaston n'avait pas d'autre enfant légitime; il ne lui restait que deux bâtards.

D'ailleurs, il administrait ses États avec vigilance et habileté, et *fut prud'homme en l'art de régner*. Quand Froissart le vit à Orthez, « le comte Gaston de Foix avoit environ cinquante-neuf ans d'âge. Et vous dis que j'ai en mon temps vu moult chevaliers, rois, princes et autres; mais je n'en vis oncques nul qui fut de si beaux membres, de si belles formes, ni de si belle taille, et visage bel, sanguin et riant, les yeux vairs et amoureux, là où il lui plaisoit son regard asseoir. De toutes choses il estoit si très parfait qu'on ne le pourroit trop louer. Il aimoit ce qu'il devoit aimer, et haïssoit ce qu'il devoit haïr. Sage chevalier estoit, et de haute emprise et plein de bon conseil. Il disoit en son retrait planté d'oraisons, tous les jours une nocturne du psaultier, heures de Notre-Dame, du

Saint-Esprit, de la Croix et vigiles des morts, et tous les jours faisoit donner cinq francs en petite monnoie pour l'amour de Dieu, et l'aumône à sa porte à toutes gens. Il fut large et courtois en dons, et trop bien savoit prendre où il appartenoit, et remettre où il afféroit; les chiens sur toutes bêtes il aimoit, et aux champs, été ou hiver, aux chasses volontiers estoit. D'armes et d'amour volontiers se déduisoit..... Briefvement, tout considéré, ajoute Froissart, avant que je vinsse en cette cour, j'avois été en moult cours de rois, de ducs, de princes, de comtes et de hautes dames; mais je ne fus oncques en nulle qui mieux me plut. » Évidemment, l'enthousiasme du bon Froissart se ressentait un peu de la générosité de Gaston-Phœbus envers les *étrangers ménétriers*.

Le comte de Foix mourut subitement d'apoplexie au retour d'une chasse à l'ours (1390). Nous lui devons le livre intitulé : *Phébus, des déduiz de la chasse des bestes sauvaiges et des oiseaux de proye*, au début duquel il prend Dieu, la Vierge Marie et la sainte Trinité à témoin que pendant toute sa vie « il s'est délité par espécial en trois choses, l'une est en armes, l'autre est en amours, et l'autre si est en chasse. » Ce livre est encore de nos jours un des traités les plus complets de vénérie.

Son cousin, Matthieu de Castelbon, lui succéda, et mourut sans enfants; en lui s'éteignit la ligne masculine de la maison de Foix. Sa sœur, Isabelle, qui lui succéda, épousa Archambault de Grailli, captal de Buch, qui prit le nom de Foix. Ses descendants n'ont joué aucun rôle important jusqu'au jeune et vaillant Gaston de Foix, duc de Nemours, le compagnon d'armes de Bayard, qui fut tué à l'âge de vingt-trois ans, en 1512, à la bataille de Ravenne, en poursuivant les ennemis qu'il venait de vaincre.

Le mariage d'un de ces princes avec l'héritière du royaume de Navarre avait augmenté la puissance de cette maison; mais le duc d'Albe, au nom de Ferdinand le Catholique, enleva aux comtes de Béarn la plus grande partie de ce royaume, et les réduisit à la basse Navarre. A la maison de Foix avait succédé celle d'Albret (1500), dont un des membres, Jean II, avait épousé Catherine de Foix. Henri d'Albret, son fils, combattit vaillamment à Pavie aux côtés de François Ier; fait prisonnier avec lui, il reçut après sa délivrance le prix de son dévouement en épousant la sœur du roi, la brillante Marguerite, si connue par l'élégance de son esprit, et qui nous a laissé dans ses *contes* une fidèle peinture des mœurs licencieuses de cette époque.

Jeanne d'Albret (1555), fille de Henri, épousa Antoine de Bourbon. Ce prince, après avoir embrassé le calvinisme, l'abjura; sa femme, au contraire, quitta le catholicisme, et demeura inébranlable dans sa nouvelle religion. Marguerite de Navarre avait déjà favorisé le calvinisme; Jeanne, devenue seule souveraine du pays depuis la mort de son mari tué au siège de Rouen, établit en Béarn l'exercice public du culte réformé. Protestante rigide, elle honore ses convictions par ses vertus, par l'élévation de son esprit et de son cœur; elle le propage avec ardeur au moyen de ministres instruits. Le pape fait afficher un décret du saint office sommant Jeanne de comparaître en personne comme *suspecte d'hérésie*, et prononçant en cas de refus la confiscation de ses domaines; la cour de France obtint du pape qu'il suspendît la publication de ce décret. Mais Jeanne ayant fourni des secours au prince de Condé, chef des protestants, Charles IX fait déclarer Jeanne rebelle et prononcer la confiscation de ses terres par le parlement de Bordeaux. Le féroce Blaise de Montluc est chargé d'exécuter l'arrêt; il marche sur le Bigorre, tandis que son lieutenant Terride répand la terreur dans le Béarn. Le sire de Terride s'empare de Pau, et convoque les états, qui protestent contre l'envahissement du pays.

Mais Jeanne a réuni une armée; le terrible Montgomery en est le chef, il envahit le Béarn, le reconquiert en quinze jours, et exerce d'affreuses représailles. Maître des dix principaux chefs catholiques qui s'étaient enfermés avec Terride dans le fort Moncade, et qu'il amène à capituler en leur promettant la vie sauve, il les fait poignarder au mépris de la foi jurée : Terride seul échappe, on ne sait comment. Jeanne rentre dans ses États et y rétablit la foi protestante.

Elle commit, comme la plupart des chefs de la religion réformée, l'imprudence de se fier aux avances de ses ennemis; elle se laissa entraîner à la cour de Charles IX par Catherine de Médicis, qui lui proposait le mariage de sa fille avec le prince de Béarn (depuis Henri IV). Jeanne se rend à Paris, et meurt peu de temps après, empoisonnée, dit-on. « C'estoit, dit Agrippa d'Aubigné, une femme n'ayant de femme que le sexe, l'âme en-

tière aux choses viriles, l'esprit puissant aux grandes affaires, le cœur invincible aux grandes adversités. » Elle fut la mère de Henri IV.

Nous n'avons pas à raconter la vie de ce prince, dont l'histoire appartient moins au Béarn qu'à la France. Rappelons seulement ce qui se rapporte plus particulièrement à son pays natal.

Henri rétablit en Béarn la religion catholique, dont sa mère avait proscrit l'exercice public après l'invasion de ses États par les troupes du roi Charles IX. Les états rassemblés à Pau protestent contre l'édit du roi, et de nouveaux désordres ensanglantent le pays. Mais bientôt, après le massacre de la Saint-Barthélemy, Henri révoque l'édit, et vient visiter ses États avec sa femme Marguerite de Valois. Il donne aux Béarnais pour régente sa sœur Catherine, qui réussit à s'en faire aimer. Devenu roi de France, Henri s'occupa du Béarn, flatta ses premiers sujets au point de leur dire qu'il avait « donné la France au Béarn, et non le Béarn à la France. » C'est dans ces paroles, comme en beaucoup d'autres, qu'on reconnaît la vérité du jugement de d'Aubigné sur lui : « C'estoit le plus rusé et madré prince qu'il y eut jamais. » Sa mort fut sentie en Béarn plus vivement qu'en aucun lieu de la France.

Louis XIII, malgré la résistance des états, réunit la Navarre et le Béarn à la couronne de France, ce que son père n'avait osé tenter. L'opposition fut si vive, que le roi jugea à propos d'aller lui-même à Pau, détruisit l'ancienne organisation du pays, supprima les conseils souverains de Béarn et de basse Navarre, et établit un parlement unique siégeant à Pau. Il laissa cependant au pays ses états, qui, du reste, ne se réunirent plus que pour voter l'impôt.

Depuis cette époque, le Béarn n'a plus joué un rôle distinct dans notre histoire. Seulement, au commencement de la Révolution, les Béarnais, inspirés par un étrange esprit de patriotisme local, hésitèrent à nommer des députés à l'Assemblée constituante; ils finirent pourtant par s'y décider, mais continuèrent à montrer un esprit hostile à la Révolution. Chose non moins extraordinaire, aucune réaction violente ne vint, de la part des révolutionnaires, châtier un pays si mal disposé, et le Béarn, qui avait paru songer un moment à se reconstituer en un pays indépendant, se laissa tranquillement enclaver dans le département des Basses-Pyrénées.

Aux annales du Béarn succède l'histoire du département dans lequel il a été incorporé, et les événements dont il a été le théâtre participent à la grandeur de la nouvelle patrie. Le mot historique : « Il n'y a plus de Pyrénées, » n'a pas toujours été un oracle de paix depuis l'union des deux branches de la famille de Bourbon. La cour de Madrid manifesta des intentions hostiles contre la Révolution; mais l'établissement d'un camp au pied des Pyrénées, quelques démonstrations vigoureuses, et l'influence des victoires des armées républicaines sur les autres frontières, imposèrent à l'Espagne sa neutralité à défaut de sympathie.

Les Pyrénées furent franchies par les armées de Napoléon Ier qui, pour assurer le succès de son rêve continental, voulait avoir un membre de sa famille sur le trône des héritiers de Philippe V. L'intervention de l'Angleterre venant en aide aux résistances nationales, les Pyrénées virent reculer pour la première fois nos aigles victorieuses. Une sorte de revanche fut prise sous la Restauration, lorsqu'un arrière-neveu de Philippe V, le duc d'Angoulême, alla défendre le trône bourbonien menacé par la junte insurrectionnelle de Cadix, se contentant des stériles exploits du Trocadéro.

Depuis lors, les échos des Pyrénées n'ont été réveillés que par des bruits de guerre civile et des brigandages que les autorités françaises ont eu à surveiller et à réprimer, mais sans aucune participation directe. Le mariage de Napoléon III avec une comtesse espagnole ne fut, pour le département, l'occasion d'aucune faveur spéciale; il y gagna toutefois, au cours du règne, des embellissements et des libéralités pour quelques localités visitées ou affectionnées par l'épouse du souverain.

HISTOIRE ET DESCRIPTION DES VILLES BOURGS ET CHATEAUX LES PLUS REMARQUABLES

Pau (lat., 43° 17′ 44″; long., 2° 42′ 48″ O.). — Pau (*Palum*), importante station de la ligne du chemin de fer de Toulouse à Bayonne (réseau du Midi), ancienne et jolie ville, chef-lieu du département, d'un arrondissement et de deux cantons, est située sur le bord d'un plateau qui domine de 50 mètres la rive droite du gave auquel elle donne son nom. C'est le siège d'une cour d'appel, de tribunaux de première instance et de commerce, d'un lycée national, de sociétés des sciences et d'agriculture, etc.; sa population est de 16,860 habitants.

Elle formait autrefois un gouvernement particulier et avait parlement, sénéchaussée et université.

La ville de Pau doit principalement son origine à un château fort que bâtit un vicomte de Béarn, vers le milieu du xᵉ siècle, pour se défendre contre les incursions des Maures. Quant à son nom, dont l'étymologie est, dit-on, *palum,* pieu, vient-il de ce que sur le terrain on planta trois pieux pour en déterminer les limites, ou de ce qu'un pieu, placé en cet endroit antérieurement à la construction du château, y servait de point de ralliement aux pâtres? C'est là un point qui, de nos jours encore, divise les érudits. Quoi qu'il en soit, dans les armoiries de la ville au xvᵉ siècle, on trouve les : *trois pieux, avec un paon qui fait la roue sur celui du centre.* La ville de Pau, pendant longtemps, marqua peu dans l'histoire du pays. Le château, au pied duquel les maisons s'étaient groupées, appelé *Castel-Menon*, fut remplacé au xivᵉ siècle par celui qu'y bâtit Gaston-Phœbus et qui subsiste encore aujourd'hui ; c'était un *moult bel chastel,* au dire de Froissart, qui le vit édifier. Mais cent ans plus tard, en 1460, Gaston XI y joignit des constructions nouvelles qui en augmentèrent la magnificence, ainsi que des parcs immenses, dont il reste quelques parties. Au même temps, Pau devint la résidence du vicomte de Béarn, le siège d'une sénéchaussée, et Gaston IX y établit des jurats chargés de lever des impôts. Ce ne fut cependant qu'au siècle suivant que Pau acquit toute son importance. Les plus illustres des docteurs protestants y furent reçus et firent de nombreux prosélytes. Marguerite de Navarre fit prêcher devant elle le ministre Roussel, dans les caves du château : sa tolérance à l'égard du protestantisme fit faire dans la ville de rapides progrès aux idées nouvelles, et la protection avouée, ardente de sa fille Jeanne d'Albret, fit de Pau un des centres les plus importants du calvinisme.

Ce fut dans le château de Pau que Jeanne mit au monde l'enfant qui devait être Henri IV. Henri d'Albret avait dit à sa fille, en lui montrant une belle chaîne d'or avec une boîte où son testament se trouvait enfermé : « Je te donnerai le tout, pourvu qu'au moment de tes couches tu me chantes une chanson du pays, afin que tu ne me fasses pas une pleureuse ou un enfant rechigné. »

Averti par l'un de ses valets de chambre des premières douleurs de sa fille, il accourt, et il entend cette princesse qui chantait, non une chanson, mais bien ce cantique béarnais :

Nouste-Dame deü cap deü Poün,
Adyudat-me à d'aquest'hore;
Prégats aü Aiü deü Ceü
Qu'em bouille bié délioura leu;
D'u maynat qu'am hassie lou doun;
Tout d'inqu'aü haüt dous mounts l'implore!
Nouste-Dame deü cap deü Poün,
Adyutat-me à d'aquest'hore (1).

C'est en proférant ces chants pieux, répétés par son père, que Jeanne d'Albret mit au monde un fils, dont Henri s'empara après avoir mis la chaîne d'or au cou de sa fille et son testament dans ses mains, disant : « Voilà qui est à vous, ma fille, mais ceci est à moi! » et il emporta le nouveau-né dans sa chambre. « Le petit prince vint au monde sans crier ni pleurer, dit André Favyn, et la première nourriture qu'il reçut fut de la main de son grand-père; car, ayant pris une gousse d'ail, il lui en frotta ses petites lèvres; puis, dans sa coupe d'or, il lui présenta du vin, à l'odeur duquel l'enfant ayant levé la tête, il lui en mit dans la bouche une goutte qu'il avala très bien. A quoi le bon roi, étant rempli d'allégresse, se mit à dire devant les gentilshommes et dames qui étaient dans sa chambre : « Tu seras un vrai Béarnais! » Et les seigneurs du pays venant saluer ce jeune rejeton de la noble fleur de lis, Henri d'Albret, le leur montrant, leur dit : « Voyez, la brebis a enfanté un lion! » Ceci répondait aux moqueries de ses voisins et de ses ennemis mortels, les Espagnols de Fontarabie, qui, à la nouvelle que sa femme Marguerite était accouchée d'une fille (Jeanne), s'étaient écriés : « Miracle! la » vache a fait une brebis! » d'autant que les armes du Béarn sont des vaches. » L'enfant fut mis en nourrice près de Pau, chez la femme d'un laboureur, dont la maison subsiste encore au village de Bilhère. Chaque jour, on l'apportait à sa mère, qui le berçait dans une coquille de tortue qui lui servait de berceau, et que l'on montre encore. La sévère Jeanne n'épargna rien pour faire de son fils un des austères champions du calvinisme; on sait qu'elle n'y réussit guère, et que l'intrépide Henri ne fut rien moins qu'un puritain. Dès son enfance, il an-

(1) Notre-Dame-du-bout-du-Pont, venez à cette heure à mon aide. Priez le Dieu du ciel qu'il veuille bien me délivrer au plus vite; d'un fils qu'il me fasse don. Tout jusqu'au haut des monts t'implore! Notre-Dame-du-bout-du-Pont, venez à cette heure à mon aide!

nonçait déjà les passions qui ont rempli sa vie, et la tradition locale a conservé le souvenir de ses premières amours. Devenu roi de France, Henri donna à sa patrie des marques de bon souvenir : Pau fut exemptée de tailles en l'an 1601. Mais, comme nous l'avons dit, son fils tint, à l'égard des Béarnais, une conduite tout opposée. Cependant le calme dont Pau jouit depuis Henri, la présence du parlement institué dans cette ville par Louis XIII, augmentèrent rapidement la prospérité de ses habitants. De vastes hôtels, des maisons religieuses appartenant aux capucins, aux cordeliers et aux jésuites, un collège enfin, s'y élevèrent successivement, et ces constructions donnent encore aujourd'hui à la ville un air d'opulence et de gravité. On y remarque les hôtels de Jasset et de Gassion, la place Royale, où s'élève la statue de Henri IV, des promenades, et surtout le château (aujourd'hui restauré), sur un rocher qui domine le gave, et où les Béarnais montrent encore avec orgueil la chambre où Jeanne d'Albret mit au monde le futur roi de France et la carapace de tortue qui lui servit de berceau Mais Pau n'est pas seulement la patrie de Henri IV, elle a aussi donné le jour au colonel Gassion, depuis maréchal de France, et auquel Condé accordait une si belle part dans sa victoire de Rocroy ; et à Jean Bernadotte, roi de Suède.

Dans les premiers temps qui suivirent sa défaite, Abd-el-Kader fut interné à Pau, et d'anciens appartements furent appropriés à sa résidence, pour lui et sa suite; on réserva pour ses femmes une chambre décorée de précieuses tapisseries flamandes du XVI^e^ siècle.

Deux vieilles églises, Saint-Martin et Saint-Jacques, ont été restaurées dans le style du XIII^e^ siècle et ornées de tableaux de nos meilleurs peintres modernes. La ville s'est enrichie de belles constructions modernes : hôtel de préfecture, vaste halle, palais de justice, théâtre en marbre blanc; hôpital, asile d'aliénés; et encore, à l'intention des nombreux étrangers qui viennent chercher la santé sous ce beau climat, une très riche chapelle russe, une chapelle catholique anglaise et une église en fer pour les puséystes.

Les armes de Pau sont : *d'azur, à trois pals fichés et alezés d'argent, réunis par une fasce de même, le pal du milieu surmonté d'un paon faisant la roue en chef, et deux vaches affrontées d'argent en pointe.*

A 5 kilomètres au nord de la ville et au pied de la lande du Pont-Long, un vaste hippodrome attire chaque année aux courses qui s'y donnent une grande affluence de sportsmen et de curieux.

JURANÇON. — Jurançon, canton, arrondissement et à 2 kilomètres au sud-sud-ouest de Pau, sur le gave et le Néez, est un gros bourg de 2,546 habitants, bâti sur un coteau qui fournit les meilleurs vins du département. Ils sont de trois sortes : rouge, paillet et blanc, tous trois estimés; le vin de Jurançon est, de plus, devenu historique depuis que Henri d'Albret en a humecté les lèvres de son petit-fils, notre Henri IV, qui venait de naître. Le meilleur est celui que produit la vigne *de gaye;* elle n'en donne, dit-on, qu'un tonneau par an. Aussi, à l'époque de la maturité, si l'on en croit certaine histoire, on la faisait garder par des sentinelles. Le sol de Jurançon renferme des lignites; on y a découvert une mosaïque romaine et les restes d'un établissement de bains. Le bourg possède une fonderie, des minoteries, des fabriques de bougies et de produits chimiques.

LESCAR. — Lescar (*Beneharnum, Beneharnensium*), sur une colline dominant la plaine du gave et baignée par l'Ousse-des-Bois, chef-lieu de canton, arrondissement et à 8 kilomètres au nord-ouest de Pau, station de la ligne du chemin de fer de Toulouse à Bayonne (réseau du Midi), compte 1,855 habitants.

Suivant divers auteurs, Lescar tirerait son nom de la présence, sur son territoire, de plusieurs ruisseaux qui y serpentent, d'où le mot *lascourre*, en vieux langage, origine du nom actuel. Elle a été, à ce qu'on croit, bâtie au XI^e^ siècle sur les ruines de l'antique *Beneharnum*, la plus considérable ville de la contrée à l'époque romaine, et qui a donné son nom au Béarn : cette antique cité avait été détruite par les Normands en 845, après avoir exercé dans ce pays une influence considérable comme ville épiscopale. Lescar joua un rôle important au XVI^e^ siècle dans les guerres de religion. Son évêque, Louis d'Albret, se rallia à la Réforme, que propageait sa parente, la reine Jeanne d'Albret. Lorsque l'armée catholique de Montluc envahit le pays, le sire de Terride s'empara de Lescar et fit pendre les principaux chefs de la Réforme dans cette ville. Montgomery ne tarda pas à l'expulser à la tête des troupes calvinistes, et imita ses cruautés. Les églises furent ravagées; on détruisit la châsse et les reliques de

saint Galatoire, ainsi que l'église Saint-Julien, le plus antique monument de Lescar. Les caveaux de la cathédrale, où reposaient les restes des princes vicomtes du Béarn et des évêques, furent profanés et les tombeaux détruits. Le siège épiscopal de Lescar resta vacant jusqu'au moment où Henri IV y rétablit un évêque et l'aida à rebâtir ses édifices religieux. A l'époque de la Révolution, l'Assemblée constituante supprima cet évêché. Depuis cette époque, Lescar a perdu son importance; elle contient quelques fabriques de toiles et des filatures de coton. L'église Notre-Dame est un monument d'architecture romane bien conservé, classé parmi les monuments historiques. Sur la façade remaniée extérieurement, une inscription porte : *Phœbus me refecit anno 1655.*

Au milieu des ruines d'anciennes fortifications et d'un vieux château en briques, se dresse encore la tour carrée qui garde le nom de fort de l'Esquirette. Elle semble dater du XII^e^ ou du XIII^e^ siècle. Lescar possède une école normale d'instituteurs et un château moderne.

Les armes de Lescar sont : *de gueules, à une étoile de cinq rais d'or placée au-dessus d'un croissant montant d'argent.*

Morlaas. — Morlaàs (*Morlasium*), près du Leuy de France, est une petite ville de 1,483 habitants, chef-lieu de canton, arrondissement et à 10 kilomètres au nord-est de Pau, qui existait, à ce qu'on croit, du temps des Romains; elle fut longtemps la capitale du Béarn : elle était la résidence des vicomtes, et possédait un important hôtel des monnaie. Centulle IV, au XI^e^ siècle, y fonda l'église Sainte-Foi, édifice roman mêlé de gothique, qui, malgré son délabrement, présente encore aujourd'hui aux antiquaires un curieux sujet d'études. Elle a été classée parmi les monuments historiques. Gaston IV institua à Morlaàs des tournois et des courses de chevaux pour lesquelles il fonda un prix annuel : ce sont les plus anciennes de l'Europe. Le même prince affranchit la ville en 1101; mais, au siècle suivant, Morlaàs perdit de son importance, et cessa d'être la capitale du Béarn, avantage dont la ville d'Orthez avait hérité. Depuis lors, elle n'a fait que languir, et a été plusieurs fois ravagée par des incendies. Celui de 1830 a consumé presque toutes ses maisons, en général couvertes de chaume. A l'exception de son église Sainte-Foi, Morlaàs ne présente plus rien qui puisse exciter l'intérêt du voyageur, si ce n'est quelques restes des anciennes fortifications.

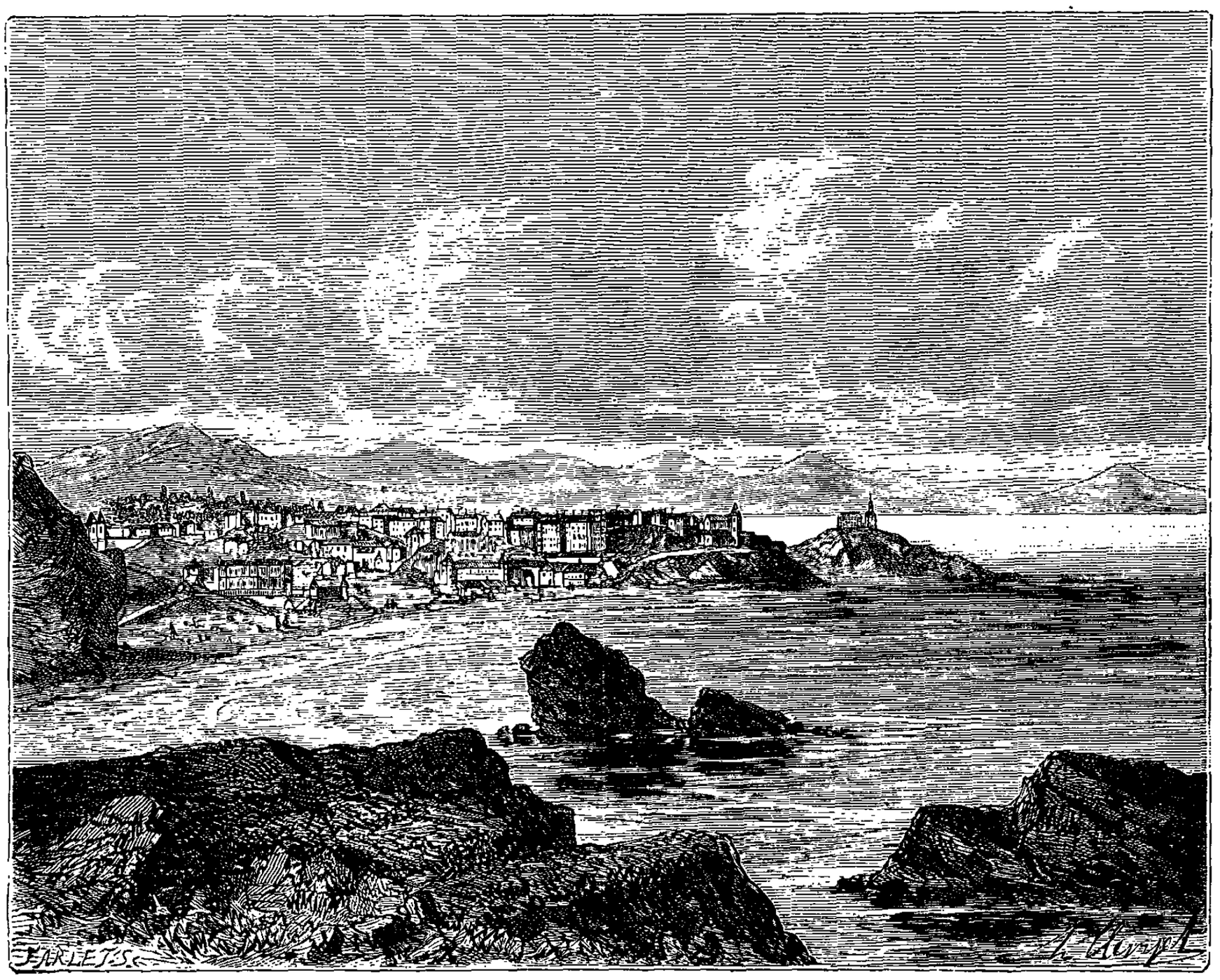
Les armes de Morlaàs sont : *d'azur, à une croix d'or, cantonnée de quatre besants de même, et soutenue d'un autre besant, aussi d'or.*

Coarraze. — Coarraze, station de la ligne du chemin de fer de Toulouse à Bayonne (réseau du Midi), bourg du canton de Nay, peuplé de 1,780 habitants, est situé à 19 kilomètres au sud-est de Pau, sur la rive droite du gave, et à quelques centaines de mètres de la prise d'eau du canal d'irrigation de Lagoin. Il est fameux par le vieux château où se passa la jeunesse de Henri IV. Il n'en reste plus que des ruines classées parmi nos monuments historiques. C'est là que le jeune Henri reçut cette éducation qui lui donna une constitution si vigoureuse et lui permit de supporter plus tard les épreuves si dures de sa vie longtemps aventureuse. Le petit château, bâti auprès d'une vieille tour qui est un débris de l'antique manoir, est moderne, ainsi que ses dépendances.

L'industrie occupe à Coarraze de nombreux ouvriers : il y a des filatures, des fabriques de tissus de laine et de coton, de linge de table, de fils d'archal et une usine pour la refonte des vieux fers.

Les armes de Coarraze sont : *d'or, à deux brebis paissantes de sinople, accolées et clarinées d'argent.*

Gan. — Gan, sur le Néez, canton, arrondissement et à 8 kilomètres sud de Pau, petite ville de 2,759 habitants, était une des treize cités et l'une des trois places fortes de la province du Béarn. A ce titre, elle eut à soutenir plusieurs sièges. Gan possède une source d'eau ferrugineuse qui eut longtemps de la célébrité. S'il n'est pas suffisamment établi que Cujas ait vu le jour à Gan, cette localité peut citer comme un de ses enfants le prélat historien Pierre Marca, président du parlement de Pau en 1621, conseiller d'État en 1639. Devenu, après la mort de sa femme, évêque de Couserans, puis archevêque de Toulouse, il s'était concilié à tel point l'affection des Catalans pendant une mission qu'il remplit auprès d'eux, qu'étant tombé dangereusement malade, il devint l'objet de prières et d'un vœu public. La ville de Barcelone décida d'envoyer à Notre-Dame de Montferrat, pèlerinage d'une journée, douze capucins pieds nus, sans sandales,



Biarritz.

et douze jeunes filles aussi pieds nus, les cheveux épars et vêtues de longues robes blanches. Nommé ministre d'État en 1658, il était promu à l'archevêché de Paris lorsqu'il mourut le jour même où arrivaient de Rome les bulles qui confirmaient sa nomination. Cette coïncidence inspira à un poète du temps, Colletet, une épitaphe moins émue et moins édifiante que les démonstrations sympathiques de Barcelone :

Ci-gît monseigneur de Marca
Que le roi sagement marqua
Pour le prélat de son Église;
Mais la mort qui le remarqua
Et qui se plaît à la surprise
Tout aussitôt le démarqua.

Le principal ouvrage de Pierre Marca est une description savante de la Catalogne, du Roussillon et des frontières.

On retrouve à Gan quelques débris de ses anciens remparts; c'est aujourd'hui une localité industrielle où se fabriquent des articles de lainage et où s'exploitent des carrières de pierre, de marbre et plusieurs scieries.

Sur un coteau qui domine la ville, une ferme-école a été fondée.

Nay. — Nay, station de la ligne du chemin de fer de Bayonne à Toulouse, sur la rive gauche du gave de Pau, qui y reçoit le Bées, est une petite ville de 3,278 habitants, chef-lieu de deux cantons et située à 17 kilomètres au sud-est de Pau. Elle doit son origine à une église qui y fut élevée au XII^e^ siècle par les religieux de l'hôpital de Gabas. Elle fut réduite en cendres au XVI^e^ siècle par un incendie qui n'épargna qu'une seule maison. La ville fut rebâtie promptement par les calvinistes, qui s'y installèrent; mais leur présence appela sur la malheureuse cité de nouveaux désastres. Le sire de Terride s'en fit ouvrir les portes par trahison et y commit d'abominables atrocités. Nay devint une

ville industrieuse; elle possède encore plusieurs manufactures, et on y fabrique surtout ces draps épais dont se font les chapes et les bérets des montagnards des Pyrénées. Nay possède dans un bon état de conservation une église ogivale du XVe et du XVIe siècle; la *maison carrée*, dont la construction est attribuée à Maguerite de Navarre, et qui a été classée parmi les monuments historiques. On y voit aussi les restes d'anciennes fortifications, et, comme édifice moderne, le château de l'Anglodure. C'est la patrie du célèbre théologien protestant Abbadie, connu par ses vertus et par sa science.

Les armes de Nay sont : *d'azur, à deux béliers affrontés d'or, surmontés de trois croissants d'argent, au chef cousu de gueules, chargé de trois étoiles d'or.*

LESTELLE-BÉTHARRAM. — Lestelle, sur le gave de Pau, est une commune du canton de Nay (est), située à 24 kilomètres au sud-est de Pau ; elle compte 1,217 habitants; son industrie consiste en fabriques de toiles et surtout d'objets religieux : crucifix, chapelets, bénitiers, etc. A l'extrémité de ce village se trouvent le fameux calvaire et la chapelle de Bétharram, buts d'un pèlerinage très fréquenté. Voici à quelle légende se rattache son origine. Une jeune fille, entraînée par le torrent qui coule au pied, se serait rattrapée à une branche (*Beth ram*, beau rameau) qui pendait sur les eaux, et cette délivrance parut si miraculeuse, que les gens du pays l'attribuèrent à la sainte Vierge et bâtirent une chapelle en cet endroit. Durant les guerres, la chapelle fut détruite par les calvinistes; mais les miracles s'y multipliant chaque jour, on la reconstruisit au XVIIe siècle, et on y établit les différentes stations d'un calvaire. La chapelle de la Vierge, placée dans l'église, et auprès de laquelle les pèlerins viennent chercher une assistance surnaturelle, est fermée par une balustrade, au travers de laquelle on jette ses offrandes; le produit de ces offrandes est, dit-on, assez considérable. Parmi les *ex-voto* offerts à la madone, on conserve dans le trésor de l'église la robe et le voile de noces de la comtesse de Chambord, envoyés à Bétharram par la pieuse princesse. Au-dessous du calvaire s'élève un séminaire. Bétharram est une station de la ligne de Bayonne à Toulouse.

BAYONNE (lat., 43° 29′ 29″; long., 3° 48′ 57″ O.). — Bayonne (*Lapurdum, Bajona*), point terminal des lignes de Bordeaux et de Toulouse à Bayonne, et tête de ligne de la suture des lignes françaises avec les lignes espagnoles, est une jolie et forte ville maritime, située sur l'Adour et la Nive, et peuplée de 16,066 habitants, chef-lieu d'arrondissement et de deux cantons, tribunal de première instance et de commerce, chambre et bourse de commerce, place forte de première classe, évêché, collège communal et école d'hydrographie. Elle formait autrefois un gouvernement particulier, une amirauté, et dépendait du parlement de Bordeaux et de l'intendance d'Auch. Capitale du pays de Labourd, cette ville ne paraît pas remonter au delà du XIe siècle. Elle eut des vicomtes particuliers jusqu'au commencement du XIIIe siècle, époque où Jean sans Terre, roi d'Angleterre, s'en empara et la réunit à son duché de Guyenne. Mais, sous Charles VII, les habitants prirent les armes, chassèrent les Anglais et obtinrent du roi divers privilèges en récompense de leur belle conduite, entre autres celui de se garder eux-mêmes. En 1565, Catherine de Médicis eut dans cette ville une entrevue avec le duc d'Albe, où fut comploté le massacre des protestants; cette exécution, ajournée pendant plusieurs années, n'eut lieu qu'en 1572. Mais Bayonne, où elle avait été préparée, échappa aux horreurs de la Saint-Barthélemy. On sait la belle réponse que fit à Charles IX le vicomte d'Orthez, qui y commandait; si connue qu'elle soit, nous ne pouvons la passer sous silence : « Sire, j'ai communiqué le commandement de Votre Majesté à ses fidèles habitants et gens de guerre de garnison; je n'ai trouvé que de bons citoyens et fermes soldats, mais pas un bourreau : c'est pourquoi, eux et moi, supplions Votre Majesté de vouloir employer en choses possibles, quelque hasardeuses qu'elles soient, nos bras et nos vies, comme étant, autant qu'ils vivront, sire, vos très humbles, » etc. On a voulu révoquer en doute l'authenticité de cette lettre; un historien a été jusqu'à écrire : « Je le dis ici haut, la pièce citée par Voltaire a été supposée; on aurait pu s'en apercevoir au style de cette pièce assez semblable aux protocoles philosophiques du siècle de Louis XV.» Il n'y a qu'un malheur, c'est que cette pièce, que M. Capefigue déclare *ici haut* avoir été fabriquée du temps de Louis XV, et où, avec la sagacité qui lui est particulière, il reconnaît *le style* du XVIIIe siècle, cette pièce est citée par un contemporain de la Saint-Barthélemy, par d'Aubi-

gné, dans son *Histoire universelle*. Elle fait assez d'honneur et à Bayonne et à la France pour qu'on nous passe ici cette courte rectification. Bayonne, au XVII^e^ siècle, fut fortifiée par Vauban ; dès cette époque, son port, d'où étaient sortis tant de hardis navigateurs, était devenu d'un difficile accès à cause d'un banc formé depuis le XVI^e^ siècle à l'embouchure de l'Adour. Cet obstacle n'avait pas toujours existé, puisque le nom de Bayonne s'est formé de deux mots basques : *baya* et *ona*, bonne baie ou bon port. Il n'avait pas arrêté ses intrépides marins qui, les premiers, s'aventurèrent dans le nord à la recherche des baleines et sur le banc de Terre-Neuve à la pêche de la morue. C'est au cours de ces hardies explorations qu'ils pénétrèrent dans le fleuve Saint-Laurent et découvrirent le Canada. On leur doit la première application du procédé qui consiste à dépecer les baleines sur les lieux mêmes de la pêche, et les préparations adoptées depuis eux pour la salaison de la morue. Ce fut dans cette ville que fut inventée cette arme si terrible dans la main des Français, la *baïonnette*, dont l'usage n'est devenu général dans nos armées que depuis Louis XIV. Bayonne fut, en 1808, témoin de l'entrevue de Napoléon I^er^ avec le vieux roi d'Espagne Charles IV et sa famille ; c'est là que ceux-ci furent contraints de signer leur renonciation au trône d'Espagne, cédé à Napoléon. On sait que ce fut là la première cause de cette désastreuse guerre d'Espagne, si fatale à notre pays. En 1815, les Espagnols franchirent la Bidassoa et menacèrent Bayonne ; la ville ne contenait pas un soldat ; mais gardes nationaux et marins, tous s'armèrent, et, par leur ferme contenance, déterminèrent l'ennemi à renoncer à son projet.

Bayonne est une jolie ville, bien bâtie en général ; l'Adour la sépare de Saint-Esprit, où se trouve la citadelle. Cette ville, réunie, depuis 1857, à Bayonne, dont elle n'était à vrai dire qu'un faubourg, appartenait auparavant au département des Landes. Son principal édifice est un bâtiment sans caractère, destiné à réunir le théâtre, l'hôtel de ville, la direction des douanes et la sous-préfecture. A l'est est un cirque pour les courses de taureaux. Saint-Esprit est la résidence adoptée par les juifs, assez nombreux, qui se réfugièrent en France après leur expulsion d'Espagne et de Portugal ; ils ont détaché à Bordeaux une riche colonie de leurs coreligionnaires.

Bayonne est un entrepôt important des produits des contrées environnantes : laines d'Espagne, vins, eaux-de-vie, résines, bois de construction, chocolat, jambon, etc. Ses chantiers construisent des navires pour Bordeaux et même pour Le Havre. Elle arme pour la pêche de la baleine et de la morue. Sa cathédrale, qui date du XIII^e^ siècle, est un remarquable édifice qui possède de belles verrières. Il faut encore citer après elle l'église de Saint-Esprit, complètement pavée de pierres tombales ; les deux châteaux, l'hôpital militaire et quelques débris de murailles gallo-romaines. Cette ville est la patrie de Duvergier de Hauranne, abbé de Saint-Cyran, l'austère janséniste, qui eut une influence si marquée dans les controverses religieuses du XVII^e^ siècle ; de l'ingénieur Renau d'Éliçagaray ; du comte Garat ; de Lafitte, le banquier populaire, qui contribua si activement à l'élévation de la dynastie d'Orléans en 1830 ; du prédicateur G.-F.-X. de Ravignan et de l'infatigable Ferdinand de Lesseps, auquel on doit le percement de l'Isthme de Suez et qui poursuit à l'isthme de Panama une œuvre plus grandiose et plus utile encore.

Les armes de Bayonne sont : *de sable, au poignard d'argent à la garde d'or, la pointe en bas.* On les trouve antérieurement au XVII^e^ siècle : *de gueules, à une tour crénelée d'or sur une onde d'azur, et soutenue de deux lions d'or, un de chaque côté, adossés contre deux pins de sinople, avec une fleur de lis en chef entre les deux pins.* Sa devise est : NUNQUAM POLLUTA.

BIARRITZ. — Biarritz, chef-lieu de canton, arrondissement et à 8 kilomètres à l'ouest de Bayonne, à 116 kilomètres à l'ouest-nord-ouest de Pau, station terminale du tronçon de chemin de fer de Bayonne à Biarritz, à 208 kilomètres de Bordeaux, est un bourg maritime peuplé de 5,507 habitants ; très fréquenté par les baigneurs pendant les chaleurs de l'été. Il est bâti sur une falaise escarpée dominant une belle plage de 30 à 40 mètres au-dessus du niveau de la mer. Cette côte offre un aspect pittoresque, des déchirures nombreuses, des grottes, parmi lesquelles on remarque la *Chambre d'amour*. La tradition raconte qu'un pâtre et sa maîtresse, qui s'y étaient réfugiés pour échapper au courroux d'un père opposé à leur mariage, y furent surpris par la marée montante et y périrent. Les marins de Biarritz sont renommés par leur hardiesse ; ce sont eux qui, avec ceux de Bayonne et de Saint-Jean-de-Luz, ont les premiers été pêcher la baleine

et la morue sur les côtes du Groenland, de Terre-Neuve et du Canada.

Saint-Jean-de-Luz. — Saint-Jean-de-Luz, à l'embouchure de la Nivelle, chef-lieu de canton, à 21 kilomètres au sud-ouest de Bayonne, à 129 kilomètres ouest-nord-ouest de Pau, station de la ligne de Bordeaux-Irun-Madrid (réseau du Midi), est une petite ville située sur l'Océan et qui compte 4,023 habitants. C'était jadis un port très fréquenté et la seconde ville du pays de Labourd ; mais la violence de la mer, dans ce terrible golfe de Biscaye, lui a souvent été funeste : trois fois, de 1777 à 1822, la digue qui la protège contre la mer fut renversée par des ouragans. Saint-Jean-de-Luz fut témoin, en 1660, du mariage de Louis XIV avec Marie-Thérèse, infante d'Espagne.

Près de cette ville se trouve, à l'entrée des Pyrénées, une position nommée le *Camp de la baïonnette;* ce fut là, dit-on, que fut employée pour la première fois cette arme terrible. Les Basques, dans un combat contre les Espagnols, ayant épuisé leurs cartouches, fixèrent leurs longs couteaux au bout de leurs fusils. Pendant longtemps encore, comme on le sait, la baïonnette n'eut pas la forme que divers perfectionnements lui ont donnée; c'était, au XVIIe siècle, une dague munie d'un manche rond, que l'on glissait dans le canon du fusil après avoir fait feu.

D'importants travaux ont été entrepris dans ces dernières années à Saint-Jean-de-Luz pour parer aux inconvénients et aux progrès d'un envasement que son nom même faisait prévoir (*Lus*, en langue basque, signifiant *bourbe*) ; il s'agit d'un port de refuge et de nouveaux bassins derrière le fort de Socoa.

L'établissement des bains de mer a été notablement agrandi.

Malgré l'ancienne importance de la ville, sauf quelques maisons du XVIe et du XVIIe siècle, il n'y a dans ce qui reste de ses monuments et de ses églises rien qui mérite d'être signalé.

Les armes de Saint-Jean-de-Luz sont : *de gueules, à un navire d'or, soutenu de trois coquilles d'argent, rangées en fasce.*

Urrugne. — Urrugne, station de la ligne du chemin de fer de Bordeaux à Madrid (réseau du Midi), arrondissement et à 26 kilomètres au sud-ouest de Bayonne, est la plus importante commune du canton et à 4 kilomètres au sud de Saint-Jean-de-Luz, à 133 kilomètres ouest de Pau ; elle compte 3,629 habitants; elle est à peu de distance de Béhobie, et fait un grand commerce d'échange avec l'Espagne, près du pont de Béhobie, qui sépare Urrugne de l'Espagne; dans les eaux de la Bidassoa se trouve l'île des Faisans ou de la Conférence, où furent réglées, en 1659, les conditions du traité de la paix des Pyrénées et où s'accomplirent les préliminaires du mariage de Louis XIV avec l'infante d'Espagne. Sur l'horloge de la ville, on lit cette philosophique inscription à propos des heures qu'elle sonne : *Vulnerant omnes, ultima necat.* « Elles blessent toutes, la dernière tue ! »

Les armes d'Urrugne sont : *d'or, à un lion de gueules, tenant de la patte dextre une flèche un peu en barre, la pointe en haut de même, porté d'azur à une fleur de lis d'or.*

Hendaye. — Hendaye, que l'on écrit aussi *Andaye*, arrondissement et à 32 kilomètres au sud-ouest de Bayonne, canton et à 13 kilomètres de Saint-Jean-de-Luz, sur la rive droite de la Bidassoa et près de son embouchure dans l'Océan, station de la ligne du chemin de fer de Bordeaux à Madrid, jouissait autrefois d'une grande importance et avait rang de ville. Elle fut prise et saccagée par les Espagnols en 1793; mais le général Servan les en chassa au mois de juin de la même année. Cette commune, qui compte aujourd'hui 1,453 habitants, s'est promptement relevée des ravages qu'y exercèrent les Espagnols. Il y a pour sa flottille de pêcheurs un syndicat maritime. La plage y est très belle et ses bains sont très fréquentés par les baigneurs français et espagnols. Dans son cimetière sont conservées de nombreuses pierres tombales du XVIIe siècle. Près des pittoresques rochers du cap Saint-Anne s'élève le château d'Arragory, bâti par Viollet-le-Duc, d'où la vue embrasse un magnifique panorama sur le double horizon de France et d'Espagne.

Hendaye était renommé autrefois par ses distilleries, qui donnaient l'*eau-de-vie d'Andaye*. On conserve encore aujourd'hui son nom aux eaux-de-vie des négociants de Bayonne; mais la véritable eau-de-vie d'Andaye est très rare.

Les armes d'Hendaye sont : *d'azur, à un dauphin passant d'argent sur une mer de même avec une couronne royale en chef, côtoyée des lettres capitales* H. E.

Cambo. — Cambo, arrondissement et à 18 kilo-

mètres au sud-est de Bayonne, canton d'Espelette, est un bourg de 1,570 habitants, situé dans une riante position, sur la rive gauche de la Nive; c'est une des stations de la ligne du chemin de fer de Bayonne à Toulouse. Il offre une longue suite de maisons bâties sur la côte d'un versant rapide qui mène à cette rivière, que l'on voit serpenter au loin dans un large et beau bassin.

Dans un petit vallon au sud-est de ce bourg jaillissent deux sources d'eau sulfureuse qui est recueillie dans un réservoir en forme de trapèze; il s'y trouve un bel établissement thermal. Les eaux sulfureuses de Cambo sont apéritives, fortifiantes et légèrement laxatives; elles conviennent dans les fièvres intermittentes, les pâles couleurs, pour la cicatrisation des blessures, etc. Elles se prennent en boisson et en bains; la saison des eaux commence dans les premiers jours de mai et se prolonge jusqu'à la fin de juin; elle se renouvelle ensuite et dure du 1er septembre à la mi-octobre : c'est à cette saison que le concours des étrangers est le plus considérable.

A peu de distance des sources sulfureuses jaillit une source ferrugineuse dont on peut associer l'usage à celui des eaux thermales; on l'emploie avec succès dans les maladies chroniques.

A 1 kilomètre de distance, un pont de bois réunit à Cambo le bas Cambo, faubourg insignifiant. Sur la montagne de Montdarrain, une ancienne forteresse domine Cambo au nord-ouest et au sud-est. La fabrication du chocolat est l'industrie du pays.

Mauléon-Licharre (lat., 43° 13′ 13″; long., 3° 13′ 29″ O.). — Mauléon (*Maleo, Malus Leo*), que l'on désigne sous le nom de Mauléon-Licharre pour la distinguer d'autres communes qui portent ce même nom, est le chef-lieu d'un arrondissement et d'un canton, avec collège communal; le tribunal de première instance siège à Saint-Palais.

Cette petite ville, qui compte 2,108 habitants, est située dans une position agréable, sur le Saison, affluent du gave d'Oloron, à 36 kilomètres à l'ouest de Pau. Elle possède un château placé dans une position inaccessible et dont quelques parties remontent à une date fort ancienne. C'est la patrie de Henri de Sponde, qui, né en 1568 dans la religion calviniste, l'abjura et devint depuis évêque de Pamiers.

Un beau pont ogival réunit les deux parties de la ville. On y voit les ruines d'anciennes murailles et d'une vieille tour. Elle possède une source d'eau minérale et des tanneries; on y fabrique des draps, des couvertures, du chocolat et des espadrilles.

Les armes de Mauléon sont : *de gueules, au lion d'or.*

Saint-Palais. — Saint-Palais, chef-lieu de canton, à 21 kilomètres au nord-ouest de Mauléon, est une petite ville peuplée de 1,882 habitants, bâtie dans une charmante situation, près de la rive gauche de la Bidouze, à son confluent avec la Joyeuse. Elle disputa autrefois le titre de capitale de la Navarre française à Saint-Jean-Pied-de-Port, parce que Henri d'Albret, roi de Navarre, y avait établi sa chancellerie en 1512, après la perte de Pampelune. De nos jours, elle dut céder à Mauléon l'avantage d'être le chef-lieu de l'arrondissement; mais, par compensation, elle est restée le siège du tribunal de première instance, ce qui lui donne quelque importance. Elle fait un assez grand commerce de bestiaux et de grains.

Il y a à Saint-Palais une institution ecclésiastique et une prison départementale.

C'est la patrie du savant médecin Ségalas.

Les armes de Saint-Palais sont : *de gueules, à un double orle de chaîne d'or, passée en croix et en sautoir.*

Saint-Jean-Pied-de-Port. — Saint-Jean-Pied-de-Port, chef-lieu de canton, sur la Nive de Béhérobie, près de son confluent avec les Nives de Lauribar et d'Arnéguy, est une petite ville forte de 4e classe, à 30 kilomètres à l'ouest de Mauléon, peuplée de 1,641 habitants. C'était autrefois la capitale de la basse Navarre. Elle est défendue par une citadelle, agrandie par Vauban, placée sur une hauteur et qui domine les trois gorges par lesquelles on peut arriver d'Espagne en France. Les habitants du pays appelaient *ports* ces passages; de là le nom de la ville. Près de là, au delà de la frontière, se trouve l'abbaye de Roncevaux et la vallée où l'arrière-garde de Charlemagne fut surprise, en 778, et où périt le paladin Roland. Les moines augustins de l'abbaye montrent aux visiteurs des armes du preux chevalier.

Les communications avec l'Espagne ont lieu par le Val Carlos, nom qui semble se rattacher au souvenir de Charlemagne. On attribue la fondation de Saint-Jean-Pied-de-Port à Garcia Ximénès, qui vivait vers 716 et qui l'aurait bâtie sur l'emplace-

ment d'une ville brûlée par les Maures. Il aurait été frappé, comme Vauban le fut neuf siècles plus tard, des avantages statégiques de cette situation, au confluent de trois rivières, dominant trois vallées et commandant trois cols conduisant en Espagne. Avec quelle persistance la France et l'Espagne ne s'en disputèrent-elles pas la possession jusqu'au règne de Louis XIV!

C'est par là que l'armée de Wellington pénétra en France à la fin de 1813.

Les seuls édifices à citer sont une église ogivale construite sous Louis XIV, un hospice civil et une infirmerie militaire.

Les armes de Saint-Jean-Pied-de-Port sont : *d'azur, au château donjonné de trois pièces d'argent, maçonné de sable et ouvert, senestré d'un saint Jean-Baptiste d'argent, tenant sa main dextre appuyée sur l'un des donjons, et de l'autre tenant une longue croix posée en pal de même.*

Oloron-Sainte-Marie (lat., 43° 11 31″; long., 2° 56′ 40″ O.). — Oloron (*Iluro*, *Elorona, Oloronensis civitas*), à 33 kilomètres au sud-ouest de Pau, sur les deux rives du gave d'Ossau et la rive droite du gave d'Aspe, forme avec Sainte-Marie, sur la rive gauche du gave d'Aspe, une seule ville, chef-lieu d'un arrondissement et de deux cantons, station de la ligne du chemin de fer de Bayonne à Toulouse, et dont la population est de 5,295 habitants. Elle avait autrefois un évêché et une sénéchaussée et dépendait du parlement de Pau et de l'intendance d'Auch.

Cette ville existait sous les Romains : c'était *Iluro*, capitale d'une des douze peuplades de la Novempopulanie. Nous voyons, au vi^e^ siècle, ses évêques figurer à plusieurs conciles; mais, au viii^e^ siècle, elle fut détruite par les pirates normands et ne se releva qu'au xi^e^ siècle. Centulle IV, vicomte de Béarn, rebâtit ses murailles, y construisit un pont et l'église Sainte-Croix. Il assura de grands privilèges à ceux qui voudraient habiter la nouvelle ville et leur octroya une charte, importante dans l'histoire des affranchissements communaux.

La ville se repeupla rapidement et redevint un important évêché; pendant plusieurs siècles, elle ne joue aucun rôle; mais, au xvi^e^ siècle, nous la voyons livrée au calvinisme par son évêque, Roussel, ancien religieux dominicain, que Marguerite de Navarre avait placé à Oloron. Charitable, instruit, sévère dans ses mœurs, il tempérait par sa douceur ce que les doctrines de Calvin avaient de trop âpre, et il réussit à faire un grand nombre de prosélytes. Mais, s'étant rendu à Mauléon pour y prêcher contre le culte des saints, il fut renversé avec la chaire où il était monté par la population de cette ville et mourut peu de temps après de ses blessures. Les passions religieuses troublèrent encore pendant tout le xvi^e^ siècle la petite ville d'Oloron; le calviniste Montgomery y signala son passage par des violences. Mais le catholicisme y reprit le dessus à partir du règne de Henri IV. La ville prit un accroissement important pendant le xvii^e^ siècle. Elle faisait avec l'Aragon un commerce considérable. Mais, sous le règne de Louis XIV, les comptoirs qu'elle avait à Saragosse furent pillés par les Espagnols, et ses correspondants contraints de revenir en France. Depuis ce temps, Oloron a beaucoup perdu de son activité commerciale.

Cependant c'est encore, après le chef-lieu, le centre commercial le plus important du département. On y trouve des tréfileries, des filatures et des lavoirs de laine; des fabriques de couvertures, de ceintures et bérets, de chocolat; des tanneries, minoteries, papeteries et coutelleries. Elle entretient avec l'Espagne un transit important par les cols de Somport et d'Ansot; elle sert en même temps, comme Bayonne, d'entrepôt pour les denrées et produits des contrées environnantes : bois de construction, agrès pour la marine, jambons et chocolat. Il se fait dans ses foires et sur ses marchés un commerce considérable de chevaux et de bestiaux; aussi une chambre consultative des manufactures, arts et métiers, y a-t-elle été établie, et l'Espagne y entretient-elle un vice-consulat. Oloron et Sainte-Marie furent longtemps deux communes distinctes. Sainte-Marie était la résidence de l'évêque, qui prit dans plusieurs conciles le titre de premier évêque du Béarn. Sa cathédrale, édifice de style romano-ogival, date du xi^e^ siècle et a été classée parmi les monuments historiques. Il en est de même de l'église paroissiale d'Oloron, Sainte-Croix, qui domine la ville et porte sur un des chapiteaux du transept le nom de ses fondateurs : le vicomte Centulle IV et l'évêque Amatus. Près des belles promenades qui avoisinent Oloron, on rencontre des débris d'anciens remparts.

La situation de cette ville est très pittoresque; elle a surtout une grandeur sauvage, vue du pont sur le gave d'Aspe; pendant que le torrent roule furieux entre les sombres rochers qui l'encaissent, ces

mêmes rochers se parent en haut d'une luxuriante végétation et sont couronnés de jardins et de gracieuses terrasses.

Les armes d'Oloron sont : *losangé d'or et d'azur, au pal de sinople;* — aliàs : *d'azur, à une vache de gueules accornée, accolée et clarinée d'azur, avec une croix bourdonnée de gueules en chef.*

Laruns et Gabas. — Gabas est un hameau situé sur le gave d'Ossau, qui dépend du bourg de Laruns, chef-lieu de canton peuplé de 2,252 habitants et situé à 33 kilomètres au sud-est d'Oloron.

Gabas doit son origine à un hôpital, aujourd'hui converti en auberge, qui y fut fondé par Gaston IV, vicomte de Béarn, au point où les deux vallées des Eaux-Bonnes et des Eaux-Chaudes viennent se réunir. Il est au pied des premiers échelons du pic du Midi de Pau ou d'Ossau; et c'est ordinairement de ce point que partent les voyageurs qui se proposent de faire l'ascension du géant pyrénéen. Il faut de quatre heures et demie à cinq heures pour le gravir, et on peut en descendre en moins d'une heure et demie.

Laruns mérite une mention particulière comme point central de la magnifique vallée d'Ossau et comme localité où s'est conservée avec le plus de relief l'originalité des types, des mœurs et des costumes des régions pyrénéennes. C'est une population de laboureurs et surtout de pasteurs, chez laquelle l'industrie est presque nulle. L'ours qui rôde souvent autour des troupeaux nécessite chez leurs gardiens, assistés de chiens de race, vigilance, force et courage. Les femmes restent donc chargées des plus pénibles travaux; on les voit charrier des pierres, rapporter de la montagne d'énormes fardeaux de bois et de la plaine des monceaux de foin pesant parfois plus de 40 kilogrammes. Leur beauté n'en est pas altérée; leur démarche est aisée, gracieuse, et leur attitude des plus séduisantes, lorsque, les dimanches et jours de fêtes, elles se parent de leurs beaux ajustements, leurs cheveux nattés sur les tempes et tombant derrière en longues tresses, le capulet écarlate bordé d'un ruban de taffetas rose, le mouchoir bigarré, le corset court aux vives couleurs, orné de broderies plus ou moins riches, le jupon aux plis symétriques, le bas blanc bien tiré, le soulier fin et le collier où pend une croix d'or. L'extérieur des hommes, généralement bien proportionnés, n'est pas moins élégant. Leur chevelure brune et bouclée s'échappe du béret et descend sur leur col sans cravate ; une ceinture rouge dessine leur taille et relie le gilet de laine blanche à la culotte brune. Les Ossalais sont sobres, se marient tard et vivent longtemps. Le veuvage impose au survivant l'obligation d'un deuil perpétuel. Ne sont-ce pas là des titres qui, dans le temps où nous vivons, recommandent cette société quelque peu primitive tout au moins à la curiosité du voyageur?

Au sortir de Laruns, à la bifurcation des routes des Eaux-Bonnes et des Eaux-Chaudes, le regard qui vient d'embrasser les gracieux horizons de la vallée d'Ossau se heurte à une haute muraille de rochers où il cherche vainement l'issue par laquelle le gave a pu se frayer un passage. C'est seulement lorsque l'on s'est approché de cet obstacle apparent que l'on aperçoit, sur le flanc de ce rocher perpendiculaire, une route longue de 1,600 mètres et assez large pour que trois voitures y puissent passer de front, et à 60 mètres en bas de soi le torrent qui mugit au fond du précipice, *le Hourat*. Ce magnifique et gigantesque travail est l'œuvre de l'intendant général d'Étigny, auquel le Béarn dut encore d'autres voies de communication. Autrefois, selon d'anciennes chroniques, c'est à dos de femmes et grâce à de fortes et belles Ossalaises que ce passage difficile était franchi.

Eaux-Chaudes. — Les Eaux-Chaudes, station thermale située sur le gave d'Ossun, à 4 kilomètres au sud de Laruns, dont elle dépend administrativement et à 33 kilomètres au sud-est d'Oloron, reçoit chaque année un très grand nombre de visiteurs. Les eaux, qui sont thermales et sulfureuses, s'emploient avec succès dans les paralysies, les rhumatismes et les maladies qui affectent l'appareil digestif. L'aspect sévère du pays, dominé par des rochers de granit et des bois de sapins et de hêtres, suffirait seul pour attirer les voyageurs, qui y affluent depuis juin jusqu'en septembre au nombre de plus de deux mille.

Eaux-Bonnes. — Les Eaux-Bonnes, commune de 753 habitants, située au-dessous du confluent de la Soude et du Valentin, canton et à 6 kilomètres au sud-est de Laruns et à 37 kilomètres d'Oloron, village bâti dans une gorge étroite, est célèbre par ses eaux. Adossé au roc, dans une situation pittoresque, entouré de sites admirables, il est très fréquenté dans la belle saison, qui dure,

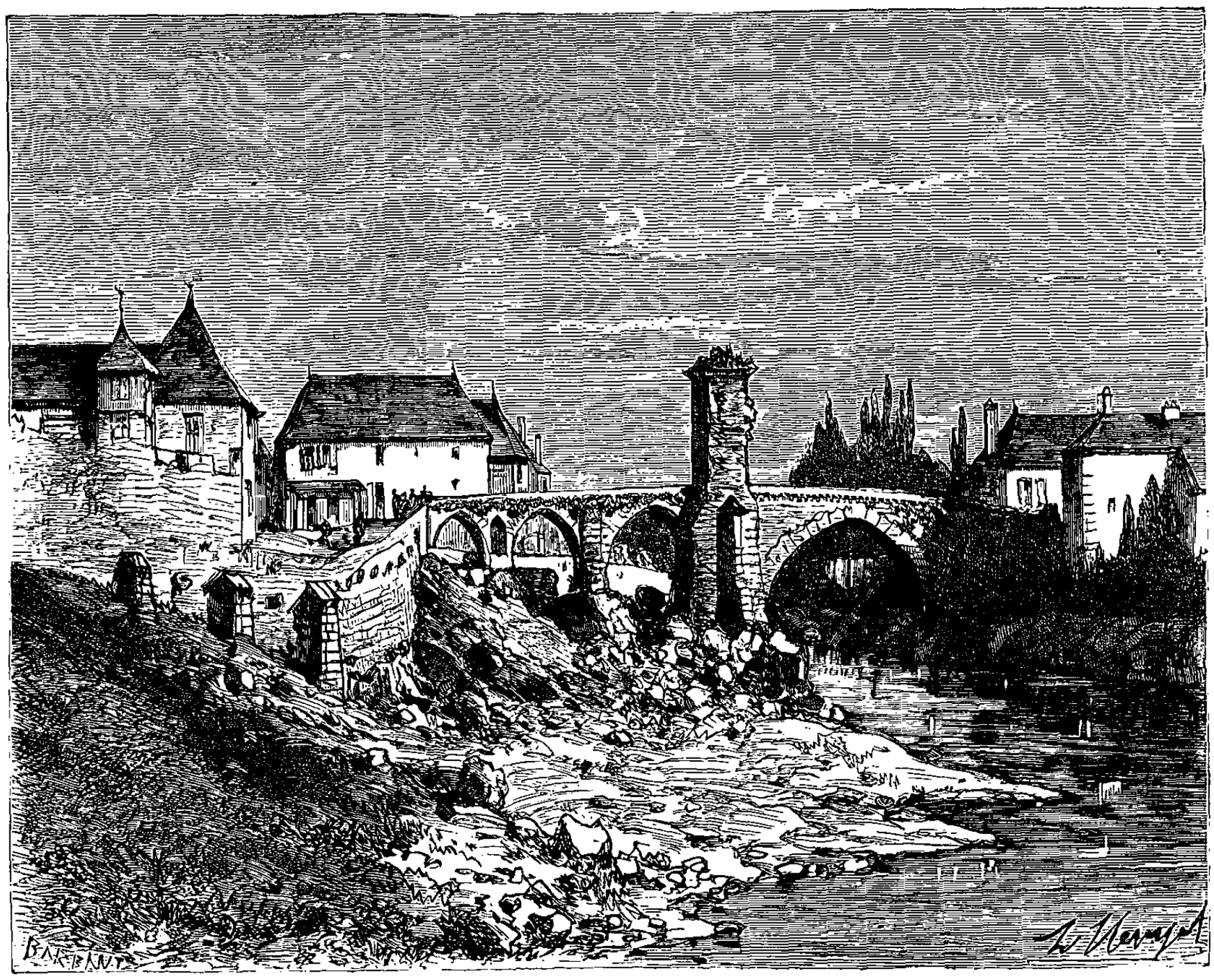
pour son établissement thermal, depuis le mois de mai jusqu'à celui d'octobre. Ses eaux, thermales, sulfureuses, sodiques et calciques, se prennent en bains, en douches, en injections, mais surtout en boisson. Elles sont très bienfaisantes pour les affections de la poitrine et du larynx. Les phtisiques y affluent de toutes parts, et ces eaux salutaires améliorent leur état; mais elles doivent être employées avec prudence.

On peut croire, du reste, que l'air pur de cette vallée et les promenades charmantes qu'on y peut faire contribuent autant peut-être que les eaux elles-mêmes au bien-être que les malades ne tardent pas à y éprouver.

Les Romains eurent-ils connaissance de la vertu des Eaux-Bonnes? Le fait est très douteux. Toujours est-il qu'elles restèrent longtemps inexploitées. C'est en 1356 qu'il en est fait mention pour la première fois dans les chartes du pays. Sous Gaston-Phœbus, la localité n'était qu'un rendez-vous de chasse; la première cure qui attira sur les Eaux-Bonnes l'attention publique est le soulagement ou la guérison qu'en éprouvèrent les blessés de la bataille de Pavie, compagnons de Henri II de Navarre. Elles reçurent à cette occasion le nom d'*eaux d'arquebusades*. Montaigne les appelle eaux *gramontaises*, en reconnaissance de la santé recouvrée grâce à elles par le duc de Gramont. Depuis, la dénomination locale et primitive a prévalu, *Aygos-Bonos*, que l'extension de la langue française a traduite en *Eaux-Bonnes*.

ORTHEZ (lat., 43° 29′ 25″; long., 3° 6′ 48″ O.). — Orthez (*Orthesium*), station de la ligne du chemin de fer de Toulouse à Bayonne (réseau du Midi), est une ancienne et jolie ville sur le gave de Pau, qui la sépare de son faubourg du Départ et y reçoit le torrent du Grec, à 40 kilomètres au nord-ouest de Pau, peuplée de 6,624 habitants, chef-lieu du cinquième arrondissement et d'un canton, avec tribunal de première instance et collège communal. Elle dépendait autrefois du diocèse de Dax, du parlement de Pau et de l'intendance d'Auch, et avait sénéchaussée, recette et plusieurs couvents.

Située sur le penchant d'une colline dont le gave de Pau baigne le pied, cette ville présente un aspect très pittoresque. On ne sait au juste à quelle époque elle prit naissance; on a voulu lui assigner une origine romaine; mais les conjectures des antiquaires n'ont rien pu établir de certain à cet égard. Orthez nous apparaît d'abord dans l'histoire comme faisant partie des domaines des vicomtes d'Acqs, rivaux acharnés des seigneurs de Béarn. Les guerres qu'ils se firent pour se disputer quelques lieues de terrain se prolongèrent pendant le xᵉ et le xiᵉ siècle. Les évêques de Lescar eurent aussi avec les vicomtes d'Acqs de graves démêlés; l'évêque se plaignait que cette famille lui avait enlevé l'église de Muret, et il avait lancé sur elle l'excommunication. Deux vicomtes moururent successivement de la lèpre, et un troisième, reconnaissant dans la mort de ses prédécesseurs la main de Dieu, rendit Muret. Mais, en 1106, Navarrus, vicomte d'Acqs, ayant offensé Gaston de Béarn, celui-ci envahit le pays de son rival et s'empara du territoire d'Orthez, qui prit rang désormais parmi les villes du Béarn. Gaston y fit construire une forteresse à laquelle il donna le nom de Montgiscard. Sous Gaston VII, Orthez commença à devenir la résidence habituelle des seigneurs de Béarn; ce fut à cette époque que s'éleva le château Moncade, appelé par Froissart le *château noble*, et qui fut témoin tour à tour et de fêtes splendides et de scènes sanglantes. Gaston, pour bâtir ce château, avait profité de l'absence d'Édouard III, que cette construction devait inquiéter. Dès que le roi d'Angleterre fut de retour, il y vit une menace; le prince béarnais était son vassal pour quelques domaines qu'il en avait reçus. Gaston, sommé de comparaître devant son suzerain, refusa d'obéir. Le sénéchal de Gascogne ordonna la saisie de ses terres : l'arrêt ne put s'exécuter. Un chevalier, Gérard de Laur, envoyé à Gaston pour lui enjoindre de se soumettre, entre dans Orthez; mais les habitants s'emparent de l'envoyé et le retiennent prisonnier. Édouard, irrité, s'avance lui-même pour châtier le vassal rebelle, qui se décide enfin à la soumission : Gaston va trouver le roi, est fait prisonnier à son tour, et n'obtient sa liberté qu'après avoir juré solennellement d'exécuter l'arrêt prononcé contre lui et de livrer à Édouard les habitants d'Orthez, coupables d'avoir arrêté l'envoyé du roi d'Angleterre. Une fois libre, Gaston oublie ses serments, proteste contre l'arrêt, en appelle au roi de France. L'appel est jugé au Parlement de Paris : Gaston y paraît, s'emporte contre Édouard en paroles violentes, l'appelant *traître, faux et mauvais juge*, et lui jette en terminant son gant. Des seigneurs anglais le ramassent; mais Gaston soutient qu'Édouard doit combattre en personne. L'affaire traîne en longueur;



Orthez.

elle finit par s'arranger, grâce à l'intervention des hommes de loi. Nous quittons le moyen âge, et dans cette affaire la puissance naissante des légistes, qui l'emporte sur les défis chevaleresques, est un signe précurseur de l'esprit des temps modernes.

Orthez était devenue la capitale du Béarn, avantage qu'elle conserva pendant trois siècles. Elle était organisée en commune et avait ses jurats : ceux-ci furent nommés à l'élection jusqu'à Louis XIV, qui les remplaça par un maire choisi par lui. Pendant le règne de la maison de Foix, Orthez retentit souvent du bruit des fêtes; ce fut là que Gaston-Phœbus donna ces joutes et ces brillantes passes d'armes dont Froissart, son hôte, se fit l'historien véridique et circonstancié. Le chroniqueur ne tarit pas quand il se met à raconter toutes ces magnificences; il y a vu, pendant son séjour, trois cents chevaliers, vicomtes et barons, rivaliser de faste. Toutefois, cette cour si délicate n'avait pas tellement amolli les corps qu'il ne s'y trouvât encore des gens dignes par leur force des temps héroïques. Un soir, après dîner, dans une grande salle où l'on monte par un escalier de vingt-quatre marches, Gaston est auprès du foyer avec ses chevaliers; il fait froid, et, le feu languissant, le comte le fait remarquer à ceux qui l'entourent. Enauton d'Espagne avait vu dans la cour des ânes chargés de bois : il y descend, prend sur ses épaules un des ânes, le porte avec sa charge dans la salle et le place dans la cheminée; ce dont le comte eut grande joie et ceux qui étaient là.

Mais depuis cette époque, Orthez perdit bientôt de sa puissance : Pau hérita de tout cet éclat, et devint, en 1460, la résidence des maîtres du pays. Orthez ne fut plus qu'une des cinq sénéchaussées de Béarn, et les querelles de la Réforme y appelèrent bientôt la guerre civile. Sous l'influence de Jeanne d'Albret, Orthez devint promptement un des centres les plus importants du calvinisme : la reine y fonda une université protestante, fit élever

de splendides bâtiments pour les nouvelles écoles, et y appela de tous côtés d'habiles et savants professeurs. On en fit venir de France, d'Angleterre et d'Écosse. Cette université prospérait quand le roi de France envoya le sire de Terride à la tête de l'armée catholique pour réduire à la soumission Jeanne et les protestants du Béarn. La ville d'Orthez fut obligée de lui ouvrir ses portes. La capitulation garantissait la personne et les biens des réformés : la ville n'en fut pas moins soumise à d'énormes contributions. A l'arrivée du chef protestant Montgomery, Terride se renferma dans Orthez. Les troupes catholiques disputèrent vainement aux calvinistes le passage du gave; il fut forcé, et Montgomery donne ordre d'escalader les murs de la ville en plein midi. La place est emportée dans cette attaque furieuse; des massacres, des dévastations signalent comme toujours ce triomphe de la guerre civile, rendue cette fois plus cruelle encore par les haines religieuses. Les couvents sont brûlés, les prêtres jetés dans le gave, et l'on montre encore au milieu du pont la fenêtre d'une tour, appelée la *fenêtre des prêtres;* selon la tradition, un grand nombre de ces malheureux auraient été précipités de là dans le torrent. Terride et les principaux chefs s'étaient réfugiés dans le château; mais, frappés d'épouvante, dénués de vivres, ils renoncent à se défendre et se livrent au vainqueur. Au mépris de la capitulation, Montgomery fait poignarder quelque temps après les dix principaux d'entre ces malheureux. Les monuments publics n'échappèrent pas à la fureur des calvinistes : l'église Saint-Nicolas fut minée, les tombeaux profanés, le squelette de Gaston-Phœbus tiré de son tombeau, et le crâne de cet homme, qui avait jeté tant d'éclat sur la ville d'Orthez, servit, dit-on, de boule aux soldats pour jouer aux quilles.

Sous Henri IV, sous Louis XIII même, Orthez resta le foyer du calvinisme dans le pays. Aussi, quand Louis XIII, fatigué des résistances du Béarn, se rendit à Pau pour assurer l'exécution de ses ordonnances, une des principales mesures qu'il prit fut la suppression de l'université d'Orthez. Depuis ce temps, le calvinisme décrut sensiblement dans cette ville; mais c'est encore aujourd'hui, de toutes les villes du Béarn, celle qui contient le plus de protestants.

Orthez est encore une ville assez importante par son commerce, qui consiste surtout en jambons, cuirs, mégisserie, etc. Le pont sur le gave, où s'élève cette fameuse tour des Prêtres, deux églises très anciennes, Saint-Pierre et la Trinité, enfin une vieille tour carrée, dernier débris du château de Moncade, classée parmi les monuments historiques, voilà les monuments qu'elle présente encore à la curiosité du voyageur.

Les édifices modernes sont un hospice et un orphelinat protestant. Sur la route de Dax, une colonne a été érigée en l'honneur du général Foy et en souvenir du glorieux combat qu'il soutint en 1814 sous les murs d'Orthez contre les troupes de la coalition.

Dans les environs de la ville, à 4 kilomètres, une source de pétrole a été découverte. Ses carrières de pierre et de marbre méritent aussi d'être signalées.

Les armes d'Orthez sont : *de sinople, fretté d'argent, à la fasce de sinople;* — aliàs : *de gueules, à un pont de trois arches d'argent, surmonté d'une tour crénelée et couverte de même, accompagnée de deux ponts-levis.*

NAVARRENX. — Navarrenx, chef-lieu de canton, situé à 20 kilomètres au nord-ouest d'Orthez, peuplé de 1,300 habitants, est une place de guerre de 3e classe, défendue par quatre bastions. Elle joua un rôle assez important dans les guerres du protestantisme et résista à l'armée catholique commandée par le sire de Terride. La défense fut vigoureuse et rebuta les assiégeants, que l'approche de Montgomery détermina à lever le siège. Cette ville, placée dans une situation riante, sur la rive droite du gave d'Oloron, fait un commerce assez important de chevaux estimés pour la cavalerie légère.

Navarrenx ne peut offrir au voyageur d'autres monuments que son vieux pont sur le gave, composé de cinq arches, et au milieu d'un champ la tour Herrère, théâtre de la vaillante résistance que nous venons de rappeler.

STATISTIQUE DU DÉPARTEMENT DES BASSES-PYRÉNÉES

RANG DU DÉPARTEMENT

Superficie : 11ème. — Population : 28ème. — Densité de la population : 51ème.

I. STATISTIQUE GÉNÉRALE

SUPERFICIE.	POPULATION.	ARRONDISSEMENTS.	CANTONS.	COMMUNES.	REVENU TERRITORIAL.	CONTRIBUTIONS et REVENUS PUBLICS
7.623 kil. carrés ou 762.266 hect.	Hommes, 207.667 Femmes, 223.858 Total.. 431.525 56 hab.61 par kil. carré.	5	40	558	Propriétés bâties.. 4.000.000 fr. — non bâties. 15.000.000 » Revenu agricole... 85.000.000 »	18.000.000 fr.

II. STATISTIQUE COMMUNALE

ARRONDISSEMENT DE PAU

Superficie, 1.607 kil. carrés ou 160.705 hect. — Population, 129.717 hab. — Cantons, 11. — Communes, 184.

CANTON, sa population.	NOM de LA COMMUNE.	POPULATION.	Distance au chef-lieu d'arr.
Pau, 2 cantons, 21 communes, 43.996 habitants.	Pau (Est)	16.860	»
	Aressy	355	4
	Artigueloutan	672	10
	Assat	917	8
	Bizanos	1.556	2
	Idron	495	4
	Lée	255	6
	Meillon	671	6
	Nousty	738	15
	Ousse	463	9
	Pau (Ouest)	12.018	»
	Bosdarros	1.699	10
	Gan	2.759	8
	Gelos	1.328	2
	Jurançon	2.546	2
	Laroin	516	6
	Mazères-Lezons	390	4
	Narcastet	272	8
	Rontignon	431	6
	Saint-Faust	740	8
	Uzos	285	5
Garlin, 20 communes, 7.535 habitants.	Garlin	1.313	37
	Aubous	193	47
	Aydie	520	49
	Baliracq - Maumusson	323	35
	Boueilh-Boueilho-Lasque	731	30
	Burosse-Mendousse	282	42
	Castetpugon	362	41
	Conchez	326	45
	Diusse	307	45
	Mascaraasse-Haron	369	42
	Monela	266	42
	Mont	228	47
	Mouhous	153	30
	Portet	511	74
	Pouliacq	95	40
	Ribarrouy	141	35
	Saint-Jean-Poudge	203	42
	Tadousse-Ussau	235	44
	Taron-Sadirac-Viellenave	588	33
	Vialer	389	38
Lembeye, 31 communes, 11.285 habitants.	Lembeye	1.170	30
	Anoye	379	22
	Arricau-Bordes	326	33
	Arroses	486	40
	Aurions-Idernes	306	49
	Bassillon-Vauzé	190	27
	Bétracq	215	40
	Cadillon	259	40
	Castillon	173	30
	Corbère-Abère	251	34
	Cosledaa-Lube-Boast	650	25
	Crouseilles	405	40
	Escurés	226	30
	Gayon	214	30
	Gerderest	264	20
	Lalongue	348	25
	Lannecaube	411	28
	Lasserre	217	38
	Lespielle-Germenaud-Lannegrasse	309	30
	Luc-Armau	271	26
	Lucarré	158	30
	Lussagnet-Lusson	342	25
	Maspie-Lalonquère-Juiliacq	492	25
	Momy	304	25
	Monassut-Audiracq	506	20
	Moncaup	617	36
	Monpezat	193	37
	Peyrelongue-Abos	359	28
	Samsons-Lion	230	30
	Séméacq-Blachon	488	55
	Simacourbe	536	25
Lescar, 15 communes, 8.966 habitants.	Lescar	1.855	7
	Arbus	758	15
	Artiguelouve	600	10
	Aussevielle	134	12
	Beyrie	113	12
	Billère	921	2
	Bougarber	351	15
	Caubios-Loos	303	15
	Denguin	568	15
	Lons	905	5
	Momas	510	20
	Poey	410	11
	Sauvagnon	709	14
	Siros	208	11
	Uzein	621	14
Montaner, 15 communes, 5.064 habitants.	Montaner	788	36
	Aast	199	24
	Baleix	368	23
	Bedeille	305	26
	Bentayou-Sérée	340	30
	Casteide-Doat	245	34
	Castéra-Loubix	162	33
	Labatut	359	34
	Lamayou	433	32
	Maure	203	28
	Monségur	264	36
	Ponson-Debat-Pouts	266	33
	Ponson-Dessus	412	32
	Pontiacq-Viellepinte	309	30
	Sedze-Maubecq	411	24
Morlaas, 29 communes, 11.391 habitants.	Morlaàs	1.483	10
	Abère	247	20
	Andoins	522	13
	Anos	99	17
	Arrien	241	20
	Barinque	504	17
	Bernadets	189	14
	Buros	517	8
	Escoubès	361	19
	Eslourenties-Daban	270	20
	Espechéde	348	16
	Gabaston	622	15
	Higuères-Souye	430	12
	Lespourcy	280	20
	Lombia	309	20
	Maucor	284	10
	Montardon	307	7
	Ouillon	406	13
	Riupeyrous	352	18
	Saint-Armou	583	17
	Saint-Castin	283	12
	Saint-Jammes	200	12
	Saint-Laurent-Bretagne	497	17
	Saubole	115	23
	Sedzère	457	18
	Sendets	550	9
	Serres-Castet	290	12
	Serres-Morlaàs	320	10
	Urost	85	20

SUITE DE L'ARRONDISSEMENT DE PAU

CANTON, sa population.	NOM de LA COMMUNE.	POPULATION.	Distance au chef-lieu d'arr.
Nay, 2 cantons, 25 communes, 24.003 habitants.	Nay (Est)	334	17
	Angais	783	18
	Boudreix	337	14
	Bénéjacq	1.672	18
	Beuste	662	15
	Boiel-Bezing	771	12
	Bordères	432	17
	Bordes	837	10
	Coarraze	1.780	19
	Igon	982	20
	Lagos	441	16
	Lestelle	1.480	24
	Mirepeix	192	16
	Montaut	1.347	25
	Saint-Vincent	697	»
	Nay (Ouest)	2.899	17
	Arros	965	14
	Arthez-d'Asson	1.075	27
	Asson	2.350	22
Suite de Nay, Pontacq, 12 comm., 8.828 habit.	Baliros	329	10
	Bourdettes	240	14
	Bruges	1.613	24
	Capbis	212	27
	Pardies	508	12
	Saint-Abit	265	13
	Pontacq	2.754	28
	Barzun	630	27
	Eslourenties-Darré	322	19
	Espoey	856	20
	Ger	1.620	29
	Gomer	246	18
	Hours	405	20
	Labatmale	330	25
	Limendous	376	16
	Livron	375	22
	Lucgarier	400	19
	Soumoulou	514	15
Thèze, 18 communes, 6.649 habitants.	Thèze	520	22
	Argelos	301	20
	Astis	166	18
	Aubin	270	18
	Auga	259	22
	Auriac	284	21
	Bournos	292	17
	Carrère	331	24
	Claracq	414	27
	Doumy	209	18
	Garlède-Mondebat	330	25
	Lalonquette	313	24
	Lasclaveries	261	20
	Lème	374	25
	Miossens-Lanusse	458	23
	Navailles-Angos	734	15
	Sévignacq	884	23
	Viven	249	20

ARRONDISSEMENT DE BAYONNE

Superficie, 1.035 kil. carrés ou 103.449 hect. — Population, 102.039 hab. — Cantons, 8. — Communes, 53.

CANTON, sa population.	NOM de LA COMMUNE.	POPULATION.	Distance au chef-lieu d'arr.
Bayonne, 2 cant., 11 c., 43.962 hab.	Bayonne (Nord-Est)	16.066	»
	Boucau (le)	1.700	5
	Lahonce	530	8
	Mouguerre	1.329	8
	Saint-Pierre-d'Irube	878	2
	Urcuit	973	10
	Bayonne (Nord-Ouest)	11.350	»
	Anglet	4.116	4
	Arcangues	1.061	7
	Bassussarry	452	5
	Biarritz	5.507	7
Bidache, 8 c., 9.051 hab.	Bidache	2.596	32
	Arancou	306	42
	Bardos	1.912	25
	Bergouey	362	44
	Came	1.485	37
	Guiche	1.363	25
	Sames	877	30
	Viellenave	150	44
Espelette, 7 c., 8.543 hab.	Espelette	1.570	18
	Ainhoue	840	24
	Cambo	1.595	18
	Itsatsou	1.448	22
	Louhossoa	514	28
	Sare	1.976	24
	Souraïde	600	18
Hasparren, 7 c., 9.478 h.	Hasparren	5.506	21
	Bonloc	290	25
	Macaye	718	25
	Meharin	542	36
	Mendionde	1.251	25
	Saint-Esteben	561	31
	Saint-Martin	550	33
Labastide-Clairence, 5 c., 6.743 h.	Labastide-Clairence	1.472	23
	Ayherre	1.490	28
	Briscous	1.602	15
	Isturits	526	30
	Urt	1.653	17
Saint-Jean-de-Luz, 8 c., 15.319 hab.	Saint-Jean-de-Luz	4.083	21
	Ascain	1.173	27
	Bidart	1.593	12
	Biriatou	618	31
	Ciboure	2.194	21
	Guéthary	576	15
	Hendaye	1.453	32
	Urrugne	3.629	26
Ustarits, 8 comm., 8.943 habit.	Ustarits	2.342	13
	Ahetze	553	15
	Arbonne	724	10
	Halsou	275	15
	Jatxou	340	15
	Larressorre	841	15
	Saint-Pée	2.532	20
	Villefranque	1.336	8

ARRONDISSEMENT DE MAULÉON (1)

Superficie, 1.935 kil. carrés ou 193.536 hect. — Population, 62.347 hab. — Cantons, 6. — Communes, 107.

CANTON, sa population.	NOM de LA COMMUNE.	POPULATION.	Distance au chef-lieu d'arr.
Mauléon, 19 communes, 11.889 habitants.	Mauléon-Licharre	2.108	21
	Ainharp	333	14
	Arrast-Larrebieu	265	18
	Aussurucq	640	24
	Barcus	1.740	21
	Berrogain-Laruns	169	25
	Charritte-de-Bas	368	14
	Cheraute	1.166	22
	Espés-Undurein	530	17
	Garindein	345	25
	Gotein-Libarreux	462	25
	Idaux-Mendy	339	26
	Lhôpital-Saint-Blaise	172	27
	Menditte	390	28
Suite de Mauléon, Iholdy, 14 c., 7.699 h.	Moncayolle-Larrory-Mendibieu	655	20
	Musculdy	447	20
	Ordiarp	843	20
	Roquiague	266	30
	Viodos-Abense-de-Bas	651	20
	Iholdy	808	16
	Arhansus	146	12
	Armendarits	715	14
	Bunus	285	17
	Helette	1.023	20
	Hosta	342	22
	Ibarrolle	196	20
Suite d'Iholdy, St-Étienne-de-Baigorry, 10 c., 10.230 h.	Irissarry	1.239	22
	Juxue	353	12
	Lantabat	607	24
	Larceveau-Arros-Cibits	556	14
	Ostabat-Asme	414	13
	Saint-Just-Ibarre	603	19
	Suhescun	362	24
	Saint-Étienne-de-Baigorry	2.451	40
	Aldudes	1.179	57
	Anhaux	570	35
	Ascarat	353	32

(1) Les chiffres kilométriques représentent la distance du lieu à Saint-Palais, qui est le chef-lieu judiciaire.

SUITE DE L'ARRONDISSEMENT DE MAULÉON

CANTON, sa population.	NOM de LA COMMUNE.	POPULATION.	Distance au chef-lieu d'arr.
Suite de St-Étienne-de-Baigorry. — Saint-Jean-Pied-de-Port, 19 communes, 10.211 habitants.	Banca ou la Fonderie	1.027	45
	Bidarray	1.027	45
	Irouléguy	352	35
	Lasse	672	»
	Ossés	1.785	33
	Urepel	815	37
	Saint-Jean-Pied-de-Port	1.641	30
	Ahaxe-Alciette-Bascassan	670	28
	Aincille	307	27
	Ainhice-Mongelos	388	27
	Arnéguy	823	38
	Béhorléguy	186	30
	Bussunarits-Sarrasquette	447	12
	Bustince-Iriberry	231	24
	Caro	214	30
	Esterencuby	716	8
	Gamarthe	250	20
	Ispoure	579	30
	Jaxu	378	22
Suite de St-Jean-Pied-de-Port. — Saint-Palais, 29 communes, 13.568 habitants.	Lacarre	198	20
	Lecumberry	502	28
	Mendive	527	30
	Saint-Jean-le-Vieux	927	23
	Saint-Michel	565	30
	Uhart-Cize	662	30
	Saint-Palais	1.882	»
	Aïcirits	207	2
	Amendeuix-Oncix	353	3
	Amorots-Succos	385	10
	Arberats-Sillègue	251	4
	Arbouet-Sussaute	461	6
	Aroue	402	11
	Arraute-Charritte	713	12
	Beguios	504	6
	Béhasque-Lapiste	329	2
	Beyrie	776	6
	Camou-Mixe-Suhast	301	9
	Domezain-Berraute	847	7
	Etcharry	349	10
	Gabat	317	6
	Garris	343	4
	Gestas	186	15
	Ilharre	345	10
	Ithorots-Olhaïby	224	8
Suite de Saint-Palais. — Tardets, 16 communes, 8.750 habitants.	Labets-Biscay	392	7
	Larribar-Sorhapuru	359	5
	Lohitzun-Oyhercq	428	10
	Luxe-Somberraute	343	5
	Masparraute	507	10
	Orègue	928	14
	Orsanco	189	5
	Osserain-Rivareyte	433	10
	Pagolle	471	15
	Uhart-Mixe	343	6
	Tardets	1.036	34
	Alçay-Alçabéhéty-Sunharette	626	35
	Alos-Sibas-Abense	523	32
	Camou-Cihigue	298	30
	Etchebar	210	35
	Haux	242	38
	Lacarie-Arhan-Charritte-de-Haut	583	35
	Laguinge-Restoue	307	34
	Larrau	948	50
	Lichans-Sunhar	257	34
	Licq-Athérey	701	37
	Montory	1.059	39
	Ossas-Suhare	281	29
	Sainte-Engrace	1.013	51
	Sauguis-St-Étienne	392	30
	Trois-Villes	274	32

ARRONDISSEMENT D'OLORON

Superficie, 1.864 kil. carrés ou 186.391 hect. — Population, 66.222 hab. — Cantons, 8. — Communes, 79.

2 cantons, 29 communes, 21.108 habitants. — Oloron-Sainte-Marie (Est)	5.295	»	
	Bidos	177	2
	Buziet	631	15
	Cardesse	506	9
	Escou	425	7
	Escout	403	6
	Estos	146	2
	Eysus	673	8
	Goés	370	2
	Herrère	376	7
	Ledeuix	601	3
	Lurbe	511	10
	Ogeu	1.362	11
	Poey	279	9
	Précilhon	324	4
	Saucède	353	11
	Verdets	322	8
2 cantons, 29 communes, 21.114 habitants. — Oloron-Sainte-Marie (Ouest)	3.349	»	
	Agnos	372	4
	Aren	283	11
	Arros	205	7
	Asasp	543	9
	Esquiule	1.117	9
	Géronce	715	8
	Géus	261	10
	Gurmençon	324	6
	Moumour	612	6
	Orin	286	7
	Saint-Goin	287	9
Accous, 13 comm., 9.805 habitants. — Accous	1.369	26	
	Aydius	694	27
	Bedous	1.133	23
	Borce	539	35
	Cette-Eygun	383	32
	Escot	590	13
	Etsaut	391	36
	Lées-Athas	676	26
	Lescun	1.415	30
	Lourdios-Ichère	526	21
	Osse	669	23
	Sarrance	910	16
	Urdos	510	40
Aramits, 6 comm., 5.880 hab. — Aramits	1.040	15	
	Ance	347	10
	Arette	1.928	18
	Féas	554	10
	Issor	760	17
	Lanne	1.197	18
Arudy, 11 c., 9.687 h. — Arudy	1.801	18	
	Bescat	460	17
	Buzy	1.301	16
	Castet	395	23
	Izeste	473	20
	Louvie-Juzon	1.699	21
	Lys	1.040	30
Suite d'Arudy, Laruns, 8 c., 5.893 habit. — Mifaget	224	28	
	Rebénacq	945	18
	Sainte-Colome	616	20
	Sévignacq-Meyracq	733	20
	Laruns	2.252	29
	Asté-Béon	475	30
	Béost	371	29
	Bielle	830	24
	Bilhères	410	25
	Eaux-Bonnes	753	37
	Gère-Belesten	442	29
	Louvie-Soubiron	360	29
Lasseube, 5 c., 4.373 h. — Lasseube	2.366	14	
	Aubertin	928	14
	Estialescq	336	6
	Lacommande	305	12
	Lasseubetat	438	14
Monein, 8 c., 9.476 habit. — Monein	4.494	20	
	Abos	468	25
	Cuqueron	261	20
	Lahourcade	338	24
	Lucq	2.302	14
	Parbayse	304	22
	Pardies	748	26
	Tarsacq	261	27

ARRONDISSEMENT D'ORTHEZ

Superficie, 1.182 kil. carrés ou 118.185 hect. — Population, 71.200 hab. — Cantons, 7. — Communes, 135.

CANTON, sa population.	NOM de LA COMMUNE.	POPULATION.	Distance au chef-lieu d'arr.
Orthez, 13 comm., 14.079 habitants.	Orthez	6.624	»
	Baigts	893	7
	Balansun	271	6
	Bonnut	1.086	8
	Castétis	500	5
	Lanneplaa	384	6
	Puyoô	642	13
	Ramous	493	10
	Saint-Boès	451	7
	Saint-Girons	224	10
	Sainte-Suzanne	618	3
	Sallespisse	683	7
	Sault-de-Navailles	1.210	14
Arthez, 21 communes, 8.704 habitants.	Arthez	1.409	14
	Argagnon	464	8
	Arnos	191	20
	Artix	741	20
	Audéjos	236	15
	Boumourt	232	22
	Casteide-Cami	236	24
	Casteide-Candau	344	20
	Castillon	370	18
	Cescau	378	26
	Doazon	302	20
	Hagetaubin	801	14
	Labastide-Cézéracq	517	23
	Labastide-Monrejeau	244	24
	Labeyrie	180	15
	Lacadée	217	12
	Mespléde	508	11
	Saint-Médard	574	18
	Serres-Sainte-Marie	323	20
	Urdès	237	16
	Viellenave	200	21
Arzacq, 23 comm., 9.700 habitants.	Arzacq	1.264	35
	Arget	195	25
	Bouillon	293	24
	Cabidos	312	30
	Coublucq	247	39
	Fichous-Riumayou	311	31
	Garos	551	29
	Geus	176	24
	Larreule	384	27
	Lonçon	249	32
	Louvigny	341	30
	Malaussanne	865	30
	Mazerolles	637	27
Suite d'Arzacq.	Meracq	405	37
	Mialos	322	33
	Montagut	300	26
	Morlanne	855	32
	Piets-Plasence-Moustrou	414	26
	Pomps	322	23
	Poursiugues-Boucoue	364	38
	Séby	285	34
	Uzan	254	27
	Vignes	354	32
Lagor, 21 communes, 8.721 habitants.	Lagor	1.148	17
	Abidos	229	18
	Arance	364	15
	Bésingrand	87	24
	Biron	375	5
	Castetner	208	6
	Gouze	290	10
	Laa-Mondrans	319	3
	Lacq	620	15
	Lendresse	193	14
	Loubieng	761	8
	Maslacq	754	9
	Mont	391	12
	Montestrucq	412	7
	Mourenx	354	19
	Noguères	176	22
	Os-Marsillon	348	19
	Ozenx	318	5
	Sarpourenx	255	6
	Sauvelade	462	15
	Vielleségure	657	21
Navarrenx, 23 communes, 9.848 habitants.	Navarrenx	1.300	20
	Angous	289	26
	Araujuzon	483	16
	Araux	242	17
	Audaux	382	14
	Bastanès	231	18
	Bugnein	539	17
	Castetnau-Camblong	648	20
	Charre	491	27
	Dognen	469	25
	Gurs	633	26
	Jasses	371	22
	Lay-Lamidou	278	26
	Lichos	151	27
	Méritein	361	19
Suite de Navarrenx.	Nabas	281	22
	Ogenne-Camptort	477	25
	Préchacq-Josbaig	459	28
	Préchacq-Navarrenx	390	29
	Rivehaute	410	22
	Sus	466	22
	Susmiou	162	21
	Viellenave	335	17
Salies, 14 communes, 12.300 habitants.	Salies	3.140	15
	Auterrive	289	22
	Bellocq	1.080	14
	Bérenx	711	8
	Carresse	588	22
	Cassaber	334	23
	Castagnède	426	22
	Escos	483	25
	Labastide-Villefranche	727	24
	Lahontan	1.122	18
	Léren	408	25
	Saint-Dos	280	24
	Saint-Pé-de-Léren	409	25
	Salles-Mongiscard	303	9
Sauveterre, 20 communes, 7.848 habitants.	Sauveterre	1.518	21
	Abitain	305	24
	Andrein	275	20
	Athos-Aspis	357	25
	Autevielle-Saint-Martin-Bideren	328	24
	Barraute-Camu	335	20
	Burgaronne	130	18
	Castetbon	512	15
	Espiute	257	23
	Guinarthe-Parenties	254	23
	Laas	541	14
	Lhôpital-d'Orion	422	9
	Montfort	417	19
	Narp	229	16
	Oraàs	520	22
	Orion	354	13
	Orriule	367	13
	Ossenx	177	17
	Sainte-Gladie-Arrive-Munein	396	24
	Tabaille-Usquain	154	23

III. STATISTIQUE MORALE (1)

Par M. Eug. BOUTMY, ancien Professeur.

Les chiffres en caractères gras inscrits dans chacune des trois petites colonnes de ce tableau indiquent le rang du département relativement à la mention devant laquelle ils sont placés.

Religion (2).

	Catholiques	420.192
	Protestants	5.235
	Israélites	1.231
	Clergé catholique	1.772
	Pasteurs	20
	Rabbins	4

Mouvement de la population.

	Naissances	11.824
	Mariages	3.391
	Décès	9.702
6e	Durée moyenne de la vie	43 a. 6 m.

Instruction (3).

65e	Nombre des jeunes gens sachant lire, écrire et compter sur 100 jeunes gens maintenus sur les listes de tirage	71.18
	Nombre des établissements d'enseignement secondaire de l'État	1
	Nombre des écoles primaires (publiques ou libres)	995

Crimes contre les personnes (4).

COURS D'ASSISES.

35e	Rapport du nombre des accusés à la population	1 sur 18.761 hab.
	Nombre total des accusés	23

Infanticides.

48e	Rapport du nombre des infanticides à celui des enfants naturels	1 sur 243.66
	Nombre total	3

Suicides.

62e	Rapport des suicides au chiffre de la population	1 sur 12.329 hab.
	Nombre total	35

Crimes contre les propriétés.

44e	Rapport du nombre des accusés à la population	1 sur 17.980 hab.
	Nombre total	24

Tribunaux correctionnels.

32e	Nombre des affaires	1.710
	Nombre des prévenus	2.213
	Nombre des condamnés	1.966

Procès.

	Affaires civiles (5)	1.124
	Affaires commerciales (6)	865
51e	Faillites (7)	31

Paupérisme.

20e	Rapport des indigents au chiffre de la population	1 sur 29 hab.
	Nombre total	14 483
	Bureaux de bienfaisance	404
	Hôpitaux et hospices	8
	Aliénés à la charge du département	220
	Sociétés de secours mutuels	55

Contributions directes (8).

73e	Foncière	943.396
	Personnelle et mobilière	385.278
	Portes et fenêtres	432.364

(1) Les chiffres contenus dans ce tableau sont empruntés, pour la plupart, à l'*Annuaire statistique de la France* (1878), publié par le ministère de l'agriculture et du commerce, ou calculés d'après des données puisées dans cet ouvrage.

(2) Ces chiffres sont antérieurs au recensement de 1876, qui a négligé ce point de vue.

Culte catholique. — Évêché à Bayonne, suffragant de la métropole d'Auch. Le diocèse de Bayonne, qui comprend le département tout entier, compte 46 cures, 433 succursales et 103 vicariats rétribués par l'Etat. Les congrégations et communautés religieuses établies dans le département étaient, avant 1880, au nombre de 29 : 9 pour les hommes et 20 pour les femmes.

Culte réformé. — Le département possède à Orthez une Église consistoriale divisée en sept sections : 1° Orthez; 2° Pau, Eaux-Bonnes et Eaux-Chaudes; 3° Bayonne et Biarritz; 4° Salies; 5° Bellocq; 6° Sauveterre; 7° Osse. Orthez compte 2 pasteurs, les autres sections sont desservies chacune par 1 pasteur.

(3) Le département relève de l'académie de Bordeaux. Lycée à Pau; 14 établissements libres pour l'enseignement secondaire. École normale d'instituteurs primaires à Lescar, et cours normal d'institutrices à Pau. Au point de vue du nombre d'élèves inscrits dans les écoles primaires de 6 à 13 ans, sur 100 enfants recensés, les Basses-Pyrénées occupent le 66e rang. Le même département occupe le 52e rang d'après le nombre d'enfants présents à l'école par 10,000 habitants.

(4) Au point de vue judiciaire, le département des Basses-Pyrénées ressortit à la cour d'appel de Pau, qui est le siège de la cour d'assises. Chaque chef-lieu d'arrondissement possède un tribunal de première instance; celui de Mauléon est établi à Saint-Palais. Des tribunaux de commerce sont établis à Pau, à Bayonne et à Oloron.

(5) Ce chiffre indique le nombre des affaires civiles terminées pendant l'année.

(6) Ce chiffre comprend les affaires contentieuses à juger pendant l'année.

(7) Terminées pendant l'année.

(8) Trésorier-payeur général à Pau; receveur particulier dans chaque chef-lieu d'arrondissement; 56 percepteurs.

BIBLIOGRAPHIE

1582. Description du château de Pau, par *Aug. Gaillard.* In-8°.

1596. Histoire du royaume de Navarre, par *Gab. Chappuys.* In-8°.

1608. Histoire du royaume de Navarre, par *Mayenne-Turquet.* In-f°, réimpr. en 2 vol. in-f° en 1635.

1608. Description du pays et souveraineté du Béarn, par *P. du Belloy.* In-8°.

1609. Histoire de Foix, Béarn et Navarre, par *P. Olhagaray.* In-4°.

1612. Histoire de Navarre, par *André Favyn.* In-f°.

1640. Histoire de Béarn, par *P. de Marca.* In-f°.

1640. Mémoire pour l'histoire de Navarre, par *Aug. Galland.* In-f°.

1648. Histoire de Notre-Dame de Beth-Aram, dans le Béarn, par *P. de Marca.* In-8°.

1660. La chronique de la ville et diocèse de Bayonne, par *Bertrand de Gompaigne.* In-4°.

1681. Relation des privilèges, droits, etc., de la ville de Bayonne. In-8°.

1750. Dissertation sur les eaux minérales du Béarn, par *A. Bordeu.* In-12.

1766. Essai sur les eaux de Cambo et de Villefranche, par *Laborde.* In-12.

1768. Histoire des troubles de Béarn au XVIIe siècle, par le P. *Isid. Mirasson.* In-12.

1792. Essai historique sur la ville de Bayonne, par *M.-P. Masein.* In-8°.

1802. Statistique du département des Basses-Pyrénées, par *Roergas de Servier.* In-8°.

1803. Flore des Basses-Pyrénées. 2 vol. in-8°.

1813. Analyse et propriétés médicales des eaux des Pyrénées, par *Poumier.* In-8°.

1817. Description géologique, statistique et historique de la Navarre, par *de Rancy.* In-8°.

1818. Essai historique sur le Béarn, par *Faget de Baure*, publié par le comte *Daru.* In-8°.

1822. Notice historique sur la ville et château de Pau, par *Palassou.* In-8°.

1826. Résumé de l'histoire de Béarn et de Gascogne, par *Ader.* In-18.

1828. Observations pour servir à l'histoire de la basse Navarre, par *Palassou.* In-8°.

1829. Nouvelle chronique de la ville de Bayonne, par *un Bayonnais.* In-8°.

1830. Documents sur le département des Basses-Pyrénées, de 1808 à 1830.

1835. Voyage dans le pays des Basques et aux bains de Biarritz, par *P. Delagarde.* In-18.

1836. Histoire du Béarn et du pays basque. In-8°.

1836. Bayonne, vues historiques et descriptives, par *M.-F. Morel.* In-8°.

1836. Notice sur la ville de Pau et la place Grammont, par *F. Barrau.* In-8°.

1838. Guide des voyageurs aux Eaux-Bonnes, par *Ed. Vastel.*

1839. Histoire du Béarn et du pays basque, par *A. Mazure.* In-8°.

1839. Description du château de Pau, par *Sagel.* In-8°.

1839. Panorama historique et descriptif de Pau et de ses environs, par *A. Dugenne.* In-12.

1841. Souvenirs historiques du château de Henri IV et de ses dépendances, par *d'Asfeld.* In-12.

1842. Histoire ou annales du cap Breton et partie de celles de Bayonne. In-8°.

1843. De l'influence curative du climat de Pau, traduit de l'anglais, par *A. Taylor.* In-8°.

Antiquités du Béarn et biographie de Marca, par *Bascle de Lagrèze.*

Chansons et airs populaires du Béarn, recueillis par *Rivarès.* 1 vol. gr. in-8°.

Chronique de Bétharram, par l'abbé *Menjoulet.*

Fors du Béarn, texte béarnais, avec traduction, par MM. *Mazure* et *Haloulet.* 1 vol. in-4°.

1858. Statistique générale du département des Basses-Pyrénées, par *Ch. de Ficamille.* 2 vol. in-8°.

1862. Itinéraire général de la France. Les Pyrénées et le réseau du chemin de fer du Midi et des Pyrénées, par *Ad. Joanne.* 1 vol. grand in-18. Avec une introduction par *Élisée Reclus.*

1862. Etudes historiques sur la ville de Bayonne, par *J. Balasque* et *E. Dulaurens.* 2 vol. in-8°.

1862. Vocabulaire de la langue des Bohémiens habitant les pays basques français, par *A. Baudrimont.* Broch. in-8°.

1863. Dictionnaire topographique du département des Basses-Pyrénés, par *P. Raymond.* 2 vol. in-8°.

1864. Les richesses des Pyrénées françaises et espagnoles, ce qu'elles furent, ce qu'elles sont, ce qu'elles peuvent être. Agriculture, irrigations, routes, mines, ruines, forges, forêts, fabriques, eaux minérales, par *Cénac-Montcault.* In-8°.

1867. Explorations pyrénéennes. Ascension des hautes cimes et des régions de difficile accès. Recherches scientifiques et archéologiques. Bulletin trimestriel de la *Société Ramond.* Années 1867-1868. 2 vol. in-8°.

1868. Etude sur *Beneharnum*, l'ancienne capitale du Béarn, par *J. Lartigau.* In-8°.

1869. A fortnight in the Pyrenees (Luchon to San-Sebastian) by count *H. Russell-Killough.* Broch. in-12.

1869. Excursion dans la vallée d'Ossau, par *A. Bayssellance.* Br. in-12.

1871. Pau and the Pyrenees, par le comte *H. Russel-Killough.* In-12.

1873. Histoire de Béarn et Navarre, par *Nicolas de Bordenave* (1517-1572), historiographe de la maison de Navarre. Publiée pour la première fois, sur le manuscrit original, pour la Société de l'Histoire de France, par *P. Raymond.* In-8°.

1873. Mœurs béarnaises, 1335-1350. Renseignements singuliers extraits des minutes des notaires du département des Basses-Pyrénées, par *P. Raymond.* In-8°.

1875. Petite géographie du département des Basses-Pyrénées, par *M. Soulice* (collection Levasseur). In-12.

1875. Les Pyrénées, paysages et esquisses, par le comte *de Parrochel.* 1 vol. in-12.

1877. Le Béarn, histoire et promenades archéologiques, par *Le Cœur.* 2 vol. in-8°.

1881. Géographie du département des Basses-Pyrénées, par *Ad. Joanne.* 1 vol. in-12 avec carte.

Almanachs du laboureur béarnais et almanachs basques.

Annuaires administratifs, etc., du département des Basses Pyrénées.

Cartes de la Navarre et du pays basque.

Cartes de *Cassini* et de *Capitaine.*

Carte des Basses-Pyrénées, publiée par *Vignancourt.*

Voir les feuilles 226, 227, 228, 238, 239, 240, 250, 251 de la grande *Carte* de France, dite *de l'État-Major*, publiée par le Dépôt de la Guerre.

Cartes du département des Basses-Pyrénées, par *Dufour, Charle, Duvotenay, Fremin, Logerot. Ad. Joanne*, etc.

Paris. — Imprimerie Vve P. LAROUSSE ET Cie, rue Montparnasse, 19. — JULES ROUFF, ÉDITEUR.

DÉPARTEMENT DES Bses PYRÉNÉES

PAR V.A. MALTE-BRUN

PLAN DE PAU

Explication des Signes

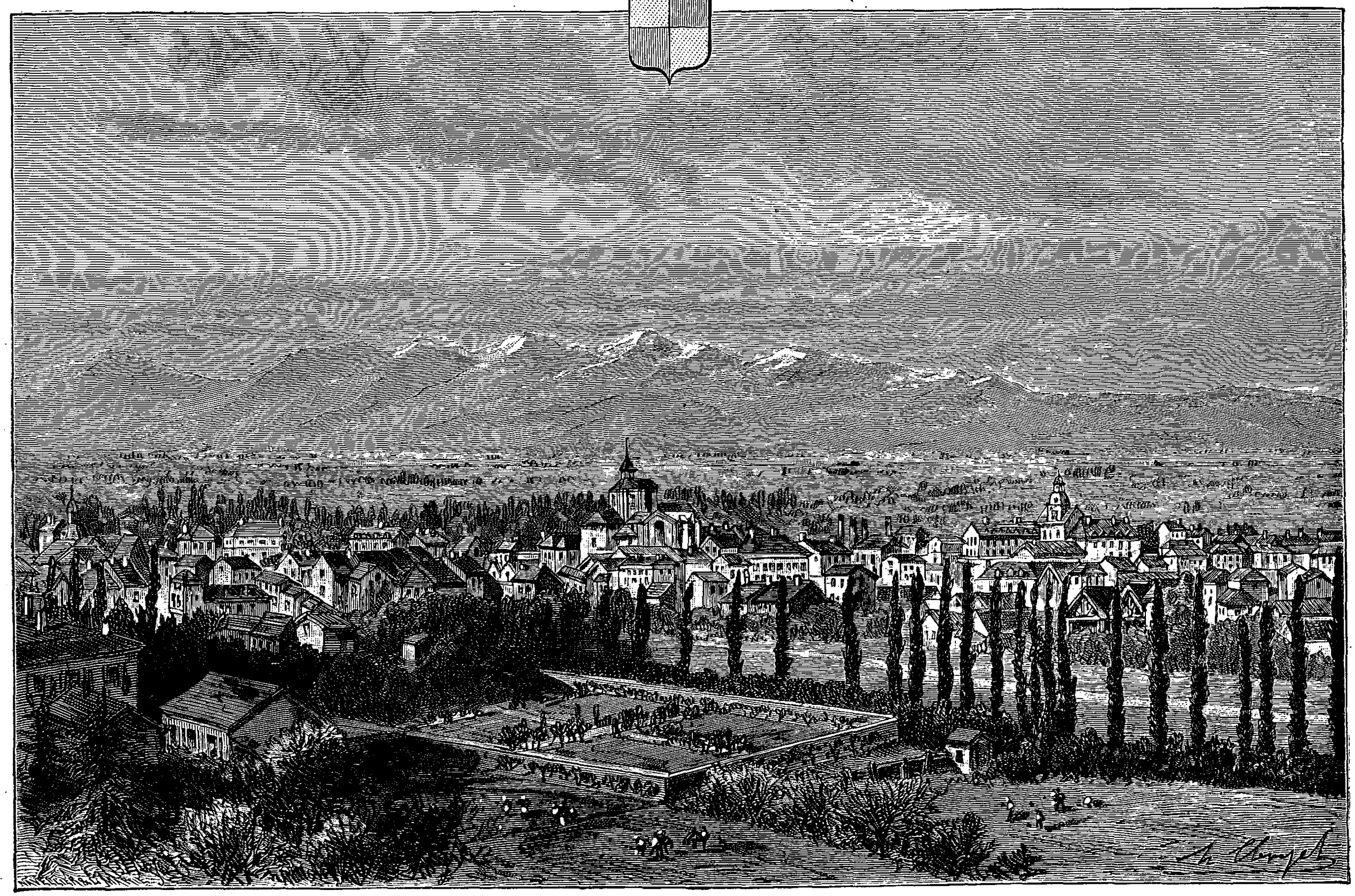
CHEF-LIEU DE DÉPt
CHEF-LIEU D'ARRONDt
Chef-lieu de Canton
Commune
Evêché
Route Nationale
Route Départementale
Chemin Vicinal
Canaux et Rivières
Chemin de fer et Station
Limite de Département
id d'Arrondissement
id de Canton

Les chiffres indiquent les hauteurs au dessus du niveau de la mer

N.B. Les deux enclaves A et B dépendent du Canton d'Ossun département des Hautes Pyrénées

Echelle au 1:520.000

Gravé par Erhard, 8 rue Nicole, Paris
J. Rouff Editeur 14 Cloitre St Honoré
Imp. Erhard Paris.



TARBES

83. — **Hautes-Pyrénées.**

HAUTES-PYRÉNÉES

Chef-lieu : TARBES

Superficie : 4,529 kil. carrés. — Population : 238,037 habitants.

3 Arrondissements. — 26 Cantons. — 480 Communes.

DESCRIPTION PHYSIQUE ET GÉOGRAPHIQUE

Situation, limites. — Le département des Hautes-Pyrénées doit son nom à sa position physique dans la partie la plus élevée des monts Pyrénées. C'est un des départements frontières de la partie sud-ouest de la France ; il est situé dans les bassins de l'Adour et de la Garonne, mais en plus grande partie dans le premier. Il a été formé en 1790 d'une partie du Bigorre, du Nébouzan, des Quatre-Vallées, de l'Astarac et de l'Armagnac, qui appartenaient à l'ancienne province de Gascogne.

Ses limites sont : au nord, le département du Gers; à l'est, celui de la Haute-Garonne; au sud, les Pyrénées, qui le séparent de l'Espagne; à l'ouest, le département des Basses-Pyrénées.

Ce département présente cette particularité que cinq de ses communes celles de : Villenave, Escaunets, Séron, Gardères et Luquet, faisant partie du canton d'Ossun (arrondissement de Tarbes), sont enclavées dans le département des Basses-Pyrénées.

Nature du sol, montagnes, cols, vallées, plateau et lande. — Le département des Hautes-Pyrénées est un pays très montagneux, n'offrant de plaines que dans sa partie septentrionale, et, partout ailleurs, formé de vallées pittoresques séparées les unes des autres par les contreforts des Pyrénées, au faîte desquelles elles s'appuient au sud. La longueur de la crête des montagnes qui bornent le département est de 70 kilomètres; elles couvrent en France, de leur sommet à leur base, un espace de 35 kilomètres. Les Pyrénées s'aperçoivent de fort loin et leur aspect varie beaucoup suivant l'état de l'atmosphère et le plus ou moins de clarté du jour; elles paraissent tantôt s'éloigner et tantôt se rapprocher. Une vapeur légère les enveloppe presque toujours. Le matin, le midi et le soir offrent chacun des nuances qui changent par gradation et se modifient, surtout pendant l'été, à chaque instant. Cette belle ligne toute dentelée de pics, toute ruisselante de torrents, tout éblouissante de neige, offre un de ces imposants spectacles qui ne peuvent lasser ni les yeux ni l'admiration.

En suivant la ligne de faîte pyrénéenne, sur la frontière, en allant de l'est à l'ouest, on rencontre successivement : le pic du Port d'Oo, 3,114 mètres; le Port de Clarabide, 2,877; le pic de Batchimale, 2,980; le pic de Lustou, 3,025; le pic de Bacou, 2,980; le pic de Batoua, 3,035; le pic de l'Espade, 2,809; le pic de Troumouse, 3,086; le mont Cylindre, 3,327 (sur le versant espagnol); le mont Perdu, 3,352 (sur le versant espagnol); la Brèche de Roland, 3,006; le pic de Gabiétou, 3,033; le pic Blanc, 2,232; le pic Bernatoire, 2,515; le pic de Vignemale, la plus haute montagne des Pyrénées françaises, 3,290; le pic de Baccimaille, 2,956; le pic de Balaïtous, 3,176; le glacier de Néouvielle, sur la limite du département et de celui des Basses-Pyrénées, 2,976; enfin, sur la même limite, un peu plus au nord, le pic de Gabizos, 2,684 mètres.

Cette chaîne est traversée par plusieurs cols ou passages appelés *ports*, qui permettent de pénétrer de France en Espagne ; mais ils sont très élevés; leur entrée est souvent obstruée par les neiges, et ils sont parcourus pendant l'hiver par des ouragans qui s'engouffrent et engloutissent dans des tourmentes de neige les voyageurs assez imprudents pour s'y risquer dans cette saison. Les plus fréquentés de ces passages sont : les ports de Clarabide, de Moudang, près des sources de la Neste ; le port de Gavarnie, le plus praticable de tous, qui a 2,280 mètres d'altitude, vers les sources du gave de Pau ; le port de Cardale, près du pic de Lourdes ; le col de La Hourquette, au pied du Vignemale, et le col de Marcadau, au pied du pic du Baccimaille.

De cette chaîne principale se détachent plusieurs

contreforts dont les sommets atteignent à de grandes hauteurs ; entre la Garonne et la Neste, c'est le pic de Hourgade, qui a 2,960 mètres ; le mont Monné, 2,147 mètres ; le pic de Montaspect, 1,849 mètres ; le pic de Picharrot, 1,135 mètres. Entre la Neste et le Gave de Pau : le mont Herran, 2,803 mètres ; le pic de Camplong, 2,460 mètres ; le pic de Campbiei, 2,176 mètres ; le pic Long, 2,194 mètres ; les montagnes de Vielle et de Néouvielle, dont les sommets varient de 2,202 à 3,092 mètres ; le pic de l'Espade, 2,394 mètres ; la montagne de Labas Blancs, 2,630 mètres ; enfin le pic du Midi de Bagnères, sentinelle avancée des montagnes pyrénéennes, dont le sommet atteint 2,878 mètres, et que couronne aujourd'hui l'observatoire de la société Ramond, confié au zèle éclairé du général Nansouty. Enfin, à l'ouest du Gave de Pau, le pic d'Ardiden, 2,935 mètres ; le pic du Midi de Viscos, le pic de Soumaoute et celui de l'Estibaoude.

La plupart de ces montagnes sont couvertes de neiges persistantes dont la fonte partielle alimente les glaciers qui couvrent leurs pentes ; les principaux sont ceux : du Vignemale, de la Brèche de Roland, du Gabiétou, de Clarabide, du cirque de Gavarnie, du pic Long, etc.

La chaîne principale des montagnes et ses contreforts forment des vallées pittoresques dont les principales sont : à l'ouest, les vallées primitives de Lourdes, Argelès, Pierrefite, Luz et Gavarnie ; les vallées secondaires de Bétharram, de Val-Surguère, de Castel-Loubon, d'Azun, de Cauterets, de Barèges, de Héas, la vallée tertiaire d'Estaubé, la vallée secondaire d'Ossone ; au centre, les vallées primitives de Bagnères et de Campan ; au sud-est, les vallées primitives de Labarthe, Sarrancolin, Arreau et Vielle (nommée la vallée d'Aure), la vallée secondaire de Louron ; et à l'est, la vallée de Barousse. Parmi les plaines, nous ne nommerons que celles de l'Adour et du Gave ; la première commence aux portes de Bagnères, la seconde au village de Bétharram (Basses-Pyrénées). L'angle nord-est du département, entre la Neste et les sources de l'Arros, du Gers et de la Save, est occupé par un plateau stérile parsemé de bouquets de bois : c'est la lande de Lannemezan, propre aux exercices et manœuvres de la cavalerie ; elle est traversée par le canal de Sarrancolin et le chemin de Bordeaux à Toulouse ; sa plus grande altitude atteint 660 mètres.

D'après son aspect, on peut diviser le département des Hautes-Pyrénées en trois régions bien distinctes : celle des montagnes, celle des collines et des coteaux, et celle de la plaine. La superficie du département est de 452,945 hectares, et le sol s'y divise d'après sa nature en : pays de montagnes, 10,000 hectares ; pays de bruyères ou de landes, 6,000 ; sol de riche terreau, 100,000 ; sol de craie ou calcaire, 30,000 ; sol de gravier, 40,000 : sol pierreux, 50,000 ; sol sablonneux, 80,000 hectares.

Hydrographie. — Situé dans les bassins de l'Adour et de la Garonne, ce département a sa pente du sud-sud-est vers le nord-nord-ouest ; la Garonne le limite un instant au sud-est. Les montagnes donnent naissance à un très grand nombre de cours d'eau torrentueux qui descendent des gorges étroites et profondes, et qui atteignent rarement la proportion d'une rivière même de médiocre importance ; parmi ceux qui méritent le nom de rivière nous citerons : dans le bassin de la Garonne, les deux Neste d'Aure et de Louron, qui, réunies, forment la seule rivière flottable du département, l'Ourse, la Save et le Gers ; cette dernière rivière n'est encore qu'un simple ruisseau dans le département ; dans le bassin de l'Adour, l'Adour, les deux Baïse, l'Arros, l'Estéous, le Louet, le gave de Pau et ses nombreux affluents ; mais la Neste, l'Adour et le Gave sont les principales rivières.

La Neste recueille toutes les eaux provenant de la vallée de Louron et de celle d'Aure, et, descendant des hauteurs de Clarabide, de Lapez, de Plan et de Bielsa, se dirige d'abord du sud au nord, passe, sous le nom de Neste d'Aure, à Vielle-Aure, Arreau, où elle reçoit la Neste de Louron et devient flottable, Sarrancolin, Labarthe-Mour, d'où elle dirige son cours de l'ouest à l'est, arrrose Arères, Aventignan, Mazères, et se réunit à la Garonne à la limite du département, près de Montréjeau (Haute-Garonne), après un cours d'environ 72 kilomètres. Une partie des eaux de cette abondante rivière sont détournées pour fertiliser la lande de Lannemezan et de Labarthe, et puis déversées dans les vallées inférieures de la Save, de la Baïse-Devant, de la Baïse-d'Arré et du Gers.

L'Adour prend naissance au mont Tourmalet, à une altitude de 1,931 mètres, prend sa direction du sud au nord-ouest, passe à Campan, Bagnères-de-Bigorre, Tarbes, Maubourguet, et à quelque distance de Hères entre dans le département du Gers. Elle a pour tributaires dans le département, à droite

le torrent de Séoube, l'Esteous, l'Arros; et à gauche l'Echez, grossi du Lys, le Louet et le Bergons.

Le gave de Pau, que l'on nomme simplement dans le pays *le Gave*, s'élance en prodigieuses cascades des sommets du Marboré (3,118 mètres) et, après avoir bondi dans la sauvage gorge de Gavarnie, où il forme uns chute de 418 mètres, se dirige du sud au nord-ouest et passe à Gavarnie, Gèdre, Luz, Préchac, près d'Argelès, Lourdes, Saint-Pé, et entre dans le département des Basses-Pyrénées; il reçoit sur sa rive droite les gaves de Héas, de Bagnères, le Bastan, l'Isaby, le Nès, et, sur sa rive gauche, les gaves d'Ossoue, de Cauterets, d'Arrens, et plusieurs autres torrents.

La plupart des torrents qui alimentent ces rivières ont leur source au pied des glaciers ou s'échappent en rapides cataractes des lacs supérieurs, immenses réservoirs suspendus souvent à plus de 2,000 mètres du niveau de la mer. Parmi ces lacs, dont les sites pittoresques attirent chaque année des milliers d'étrangers, on distingue : le lac de Gaube, situé en face du Vignemale; celui d'Illéon, plus connu sous le nom de lac Bleu; celui de Peyralade, encadré dans une admirable décoration de montagnes; celui de Camou, entre la vallée d'Aure et la vallée de Bastan, au fond d'une gorge sauvage et rarement visitée; les lacs d'Arrens, d'Estaing, d'Estom, d'Escoubons, à 12 kilomètres de Barèges, d'Aigueclouse, du Couvet-d'Anchet et de Caillaouas. A ces lacs principaux, il faut ajouter celui de Lourdes, à 4 kilomètres au nord-ouest de la ville.

On a dérivé plusieurs canaux des rivières de l'Adour et de l'Échez; les plus importants sont : le canal d'Alaric, situé sur la rive droite de l'Adour et qui s'étend depuis Pouzac jusqu'au delà de Rabastens, où il se perd dans l'Adour après avoir traversé la rivière de l'Estéous, et un cours de 108 kilomètres; le canal de la Guespe, qui unit l'Adour et la rivière de l'Échez dans une direction oblique; il sert à l'arrosement d'une partie de la plaine de Tarbes; enfin le canal de la Neste, qui conduit les eaux de cette rivière dans la Baïse, la Save et le Gers.

Voies de communication. — Le département des Hautes-Pyrénées est traversé : par 5 routes nationales d'un parcours de 357 kilomètres; par 13 routes départementales, 307 kilomètres; par 27 chemins vicinaux de grande communication, 818 kilomètres; par 63 chemins vicinaux de moyenne communication ou d'intérêt commun, 655 kilomètres; et par 2,333 chemins vicinaux, dont beaucoup ne sont que des sentiers à peine praticables aux piétons, et dont le développement total approche de 2,880 kilomètres. Il n'existe pas de route pour les voitures conduisant des Hautes-Pyrénées en Espagne.

Les chemins de fer de ce département appartiennent au grand réseau du Midi.

La principale ligne qui le traverse est celle de Toulouse à Bayonne; elle y pénètre en sortant de la Haute-Garonne près de la station d'Aventignan, et dessert successivement celles de Saint-Laurent, Saint-Paul, Cantaous, Lannemezan, Capvern, Ozon-Lanespède, Tournay, Bordes-l'Hez, Lespouey-Laslades, Marcadieu, Tarbes (157 kilom. de Toulouse, 165 kilom. de Bayonne), Juillan, Ossun, Ade, Lourdes (177 kilom. de Toulouse, 145 kilom. de Bayonne) et Saint-Pé; à peu de distance de cette dernière station, la ligne passe dans le département des Basses-Pyrénées.

A Lourdes, un embranchement de 21 kilomètres, qui remonte le gave de Pau, met en communication cette ligne avec Lugagnan, Boo-Silhen, Argelès-Vicuzac et Pierrefite-Nestalas. Tarbes et Bagnères-de-Bigorre sont en communication avec Bordeaux et la grande ligne de Bordeaux à Cette par une ligne secondaire qui traverse le département du nord au sud en remontant la vallée de l'Adour et en y desservant les stations de : Castelnau-Rivière-Basse, Caussade, Maubourguet, Nouilhan, Vic-de-Bigorre (229 kilom. de Bordeaux, 117 de Tarbes), Andrest, Tarbes (246 kilom. de Bordeaux), où elle coupe la ligne de Bordeaux à Bayonne, Marcadieu, Salles-Adour, Bernac-Dessus, Vielle-Adour, Montgaillard, Ordizan, Pouzac et Bagnères-de-Bigorre (268 kilom. de Bordeaux, 22 kilom. de Tarbes).

A Vic-de-Bigorre, un embranchement de 135 kilomètres se dirige sur Mirande et Auch, en desservant Rabastens. La ligne de Montréjeau à Bagnères-de-Luchon dessert dans le département les stations de Loures, de Galie et de Saléchan.

D'autres lignes sont à l'étude ou en construction, citons : le tronçon de Pierrefitte à Cauterets, avec embranchement sur Luz et Barèges, et celle d'Auch à Arreau, par Mauléon.

En 1877, on évaluait la longueur des lignes exploitées à 207 kilomètres.

Climat. — Le département des Hautes-Pyrénées appartient au climat girondin ou du sud-ouest; la température est assez douce, mais extrêmement variable, à cause des dispositions du sol. Ainsi il y a une grande différence entre la température des plaines de Tarbes et celle des vallées de Bastan et de Cauterets. Le printemps, dans les Hautes-Pyrénées, est ordinairement doux, mais pluvieux, l'été sec et parfois mêlé d'orages, l'automne agréable et tempéré, l'hiver peu rigoureux et souvent même égayé par de beaux jours. Parmi les vents dominants, celui du sud-ouest est le plus fréquent; c'est lui qui dans toutes les saisons amène les pluies, et dans l'été les orages les plus violents. Ceux du sud, du nord-ouest ou du nord plein lui succèdent; ce dernier ramène et maintient le beau temps. Ceux du nord-est et de l'est sont rares ; mais lorsqu'ils règnent, le ciel est extrêmement pur et serein, l'air vif, d'un froid piquant et très agréable à respirer.

Depuis quelques années, le général de Nansouty a établi, avec le concours de la société Ramond de Bagnères-de-Bigorre, au sommet du Pic du Midi, un observatoire météorologique, en communication avec Bagnères-de-Bigorre par un fil électrique et qui est destiné à rendre d'importants services à la science météorologique.

Productions naturelles. — Le département des Hautes-Pyrénées appartient à la région naturelle dite des Pyrénées; le sol se compose en grande partie de terrains schisteux de transition, de terrains jurassiques et crétacés avec des protubérations primitives. Le fond du sol est argileux; seulement, il y a plus d'argile dans la plaine que dans la montagne, et davantage encore dans les collines. Les richesses minérales sont nombreuses; néanmoins, il y a peu d'exploitation de mines métalliques. Les exploitations les plus importantes sont celles des marbres, parmi lesquels on remarque ceux que l'on exploite aux environs de Lourdes, le marbre blanc statuaire de Sost, les marbres noirs de Scarpe, les bleus de Bazas, les brèches de Bèze, d'Hèches, de Bagnères-de-Bigorre; les beaux marbres veinés et à taches diverses de Campan et de Sarrancolin. Il existe, au reste, dans le département des mines de cuivre, de fer, de zinc, de plomb argentifère et d'antimoine, à Aragnouet, Saint-Pé, Guchen, Salèchan, Adervielle, Héas, Gavarnie, Saint-Savin, Azun, Ancizan, Gazost, Cauterets, Luz, etc. etc. Le manganèse est exploité dans les vallées de Louron et d'Aure, à Loudervielle, Germ et Soulom. Le département possède de nombreuses ardoisières, parmi lesquelles celles de Labassère et de Germ occupent le premier rang. On exploite ces tourbières importantes. On trouve aussi de la pierre de taille, du granit, de l'amiante, du kaolin, des grenats, de la marne, du gypse, de la terre à foulon et à potier. Il n'y a pas de département en France où les sources d'eaux minérales soient aussi nombreuses que dans celui des Hautes-Pyrénées; c'est dans cette région privilégiée que se trouvent Barèges, Bagnères-de-Bigorre, Cauterets et Saint-Sauveur, dont la réputation est européenne; puis, en seconde ligne, Capvern, Labarthe, Cadéac, Siradan, Sainte-Marie et les Chalets-Saint-Nérée.

Le département produit du blé, du seigle, du méteil, de l'orge, etc., etc.; mais la production des céréales est insuffisante pour les besoins de la consommation locale; les légumes et les fruits sont en abondance; le lin et le chanvre sont des cultures importantes; on exploite beaucoup de bois et l'on récolte une grande quantité de châtaignes. La production de la vigne, qui généralement monte après des arbres disposés pour cela, dépasse les besoins de la consommation locale; on l'évalue en moyenne à 240,000 hectolitres par an. En 1874, la vigne a produit 237,291 hectolitres évalués à 5,218,202 fr.; en 1877, 290,424 hectolitres évalués à 7 millions de francs environ; en 1880, 141,237 hectolitres seulement. Les vins sont, en général, des vins communs : les rouges de Madiran et de Castelnau-Rivière-Basse, de Sainte-Laune, de Lascazères, de Soublecause, sont cependant d'excellents vins d'ordinaire; les blancs de Bouilh, Périguère, Péreuilh et Castel-Vieilh, Vic-de-Bigorre, sont aussi de bons vins d'ordinaire. Une partie des vins blancs les plus ordinaires est convertie en eau-de-vie. On sème dans les prairies artificielles le farouch, le trèfle et la luzerne. Les prairies naturelles sont très nombreuses et les montagnes présentent de riches et inépuisables pâturages; mais les éboulis et les ravinages causés par les eaux leur nuisent beaucoup dans certains cantons. La flore du département est très riche : on y trouve, selon les expositions, et les plantes de la Suède et celles de l'Espagne; les essences principales des forêts sont, au premier plan des montagnes et dans les vallées, le châtaignier, le hêtre, le chêne, le bouleau, et, dans les hautes régions, les arbres verts résineux;

depuis quelques années, on a pratiqué avec succès le reboisement.

Parmi les races d'animaux domestiques, les chevaux et la race ovine sont les plus belles du département. On vante les chevaux des éleveurs des communes de l'arrondissement de Tarbes, de Horgues, Laloubère, Hiis, Momères et de Montgaillard dans l'arrondissement de Bagnères-de-Bigorre ; les mulets comptent aussi parmi les bons produits des Hautes-Pyrénées. La race bovine est en progrès par suite de l'introduction de taureaux étrangers. Les bœufs de la plaine de Tarbes sont estimés ; les vaches, et surtout celles des environs de Lourdes, fournissent un lait abondant, dont on fabrique du beurre et des fromages ; le beurre de la vallée de Campan est justement estimé. La volaille et le gibier de toute espèce abondent dans les vallées et dans les plaines. Un grand nombre d'animaux sauvages vivent dans les montagnes ; l'isard ou le chamois des Pyrénées se tient sur les crêtes inaccessibles, l'ours et le loup dans les grandes forêts de sapin et de hêtres. Enfin on trouve dans les Hautes-Pyrénées une foule d'autres animaux, tels que blaireaux, renards, martres, loutres, fouines, chèvres, écureuils, etc. Nous devons une mention toute particulière à une belle, courageuse et intelligente race de chiens de montagnes destinés à la garde des troupeaux. Les rivières et les lacs fournissent du poisson en abondance ; on estime particulièrement les truites, les truites saumonées et les anguilles.

Industrie agricole, manufacturière et commerciale. — Le département des Hautes-Pyrénées est un pays agricole, pasteur et d'exploitation minérale ; la propriété y est extrêmement fractionnée : aussi appartient-il à la petite et à la moyenne culture ; c'est assez dire que les habitudes routinières y dominent encore et font obstacle à l'introduction des méthodes nouvelles. Cependant nous devons constater une tendance à l'amélioration, due aux efforts de l'administration et de quelques riches propriétaires. La superficie du département se partage en : superficie bâtie et voies de communication, 13,590 hectares ; et territoire agricole, 439,355 hectares. Ce dernier se subdivise lui-même en : céréales, 75,508 hectares ; farineux, 15,225 ; cultures potagères et maraîchères, 640 ; cultures industrielles, 1,361 ; prairies artificielles, 2,913 ; jachères et cultures diverses, 9,258 ; vignes, 15,837 ; bois et forêts, 70,014 ; prairies naturelles et vergers, 30,761 ; pâturages et pacages, 65,000 ; terres incultes, 148,838 hectares.

La principale industrie est celle de l'exploitation des carrières de marbre ; viennent ensuite celle de l'élève des bœufs, des beaux chevaux navarrins, propres à la cavalerie légère, et des mulets ; celle des oies et des porcs, dont on fait des salaisons estimées ; celle des abeilles, etc. Parmi les établissements industriels, il faut citer de nombreuses scieries de planches, des scieries de marbre, des forges à fer et des tréfileries de fer, des poteries assez importantes, des tuileries, des papeteries pour papiers communs, des tanneries et des mégisseries, des fabriques de machines aratoires. Une des importantes industries du département est celle des tricots, des crêpes fins et légers, des écharpes dont le centre est à Bagnères. On fabrique encore des draps et des étoffes de laine à Ancizan, des toiles et des mouchoirs de coton, des menus objets, des peignes et des joujoux en buis. Pendant l'hiver, dans la montagne, on fabrique toutes sortes d'objets et d'ustensiles en bois. Les forêts, qui sont nombreuses, fournissent des bois de construction à la marine et du merrain pour la fabrication des futailles. Les bois de marine, de contruction et de merrain, les vins, les mulets, les porcs, les volailles, les salaisons, les marbres et quelques produits manufacturés sont les articles principaux de l'exportation. Le département fait avec l'Espagne un commerce assez actif, surtout en contrebande.

Le nombre des foires est de 80 ; elles se tiennent dans 24 communes et durent 110 journées ; les articles principaux de commerce sont : les chevaux, mules, mulets, porcs et bestiaux, les toiles et étoffes du pays, les brocs, les ustensiles aratoires en bois et en fer, les ustensiles de ménage, etc.

Division politique et administrative. — Le département des Hautes-Pyrénées a pour chef-lieu Tarbes ; il comprend 3 arrondissements, 26 cantons, 480 communes ; le tableau statistique que nous donnons plus loin les fera connaître. Il appartient à la région agricole du sud-ouest de la France.

Le département forme le diocèse d'un évêché dont le siège est à Tarbes et qui est suffragant de l'archevêché d'Auch. Il y a un grand séminaire à Tarbes, un petit à Monléon-Magnoac, et une mai-

son de retraite à Notre-Dame de Garaison. Le département compte 3 cures de première classe, 25 de seconde, 297 succursales et 144 vicariats.

Les trois tribunaux de première instance de Tarbes, de Bagnères-de-Bigorre et de Lourdes (pour l'arrondissement d'Argelès), et les deux tribunaux de commerce de Tarbes et de Bagnères sont du ressort de la cour d'appel d'Auch.

Au point de vue universitaire, le département relève de l'académie de Toulouse. Il y a un lycée à Tarbes, un collège communal à Vic-de-Bigorre; une institution secondaire ecclésiastique dite de Bonnefont, un pensionnat ecclésiastique dit Notre-Dame-de-Garaison, plusieurs institutions secondaires libres, une école normale d'instituteurs à Tarbes, un cours normal d'instutrices à Bagnères-de-Bigorre, 4 écoles primaires supérieures et 827 écoles primaires.

Il y a à Tarbes une société académique des lettres, sciences et arts, et à Bagnères-de-Bigorre une société Ramond, pour l'étude géologique et physique des montagnes pyrénéennes.

Le département des Hautes-Pyrénées est compris dans la circonscription du 18e corps d'armée et dans la 18e région de l'armée territoriale dont l'état-major est à Bordeaux. Tarbes est le chef-lieu d'une des subdivisions. Cette même ville est le chef-lieu de la 3e circonscription de remonte dont les dépôts sont à Tarbes, à Agen, à Mérignac, à Guéret et à Aurillac. Il y a près de Lannemezan, à 36 kilomètres au sud-est de Tarbes un camp et un champ de manœuvres; à Barèges un hôpital militaire, et à Lourdes un fort classé comme place de guerre. La compagnie de gendarmerie départementale appartient à la légion 18e *bis* dont l'état-major est à Bayonne.

Le département appartient à l'arrondissement minéralogique de Toulouse, dépendant de la région du sud-ouest; à la 10e inspection des ponts et chaussées, et au 22e arrondissement forestier, dont le conservateur réside à Pau.

Tarbes est le chef-lieu d'une direction des douanes qui comprend les trois départements frontières de l'Ariège, de la Haute-Garonne et des Hautes-Pyrénées; il y a dans le département des bureaux à Génost, Arreau, Vieille, Aragnouet, Gavarnie, Gèdre, Luz, Cauterets, Argelès et Cerreas.

Le nombre des perceptions des finances est de 43, les contributions et revenus publics atteignent 9 millions de francs.

HISTOIRE DU DÉPARTEMENT

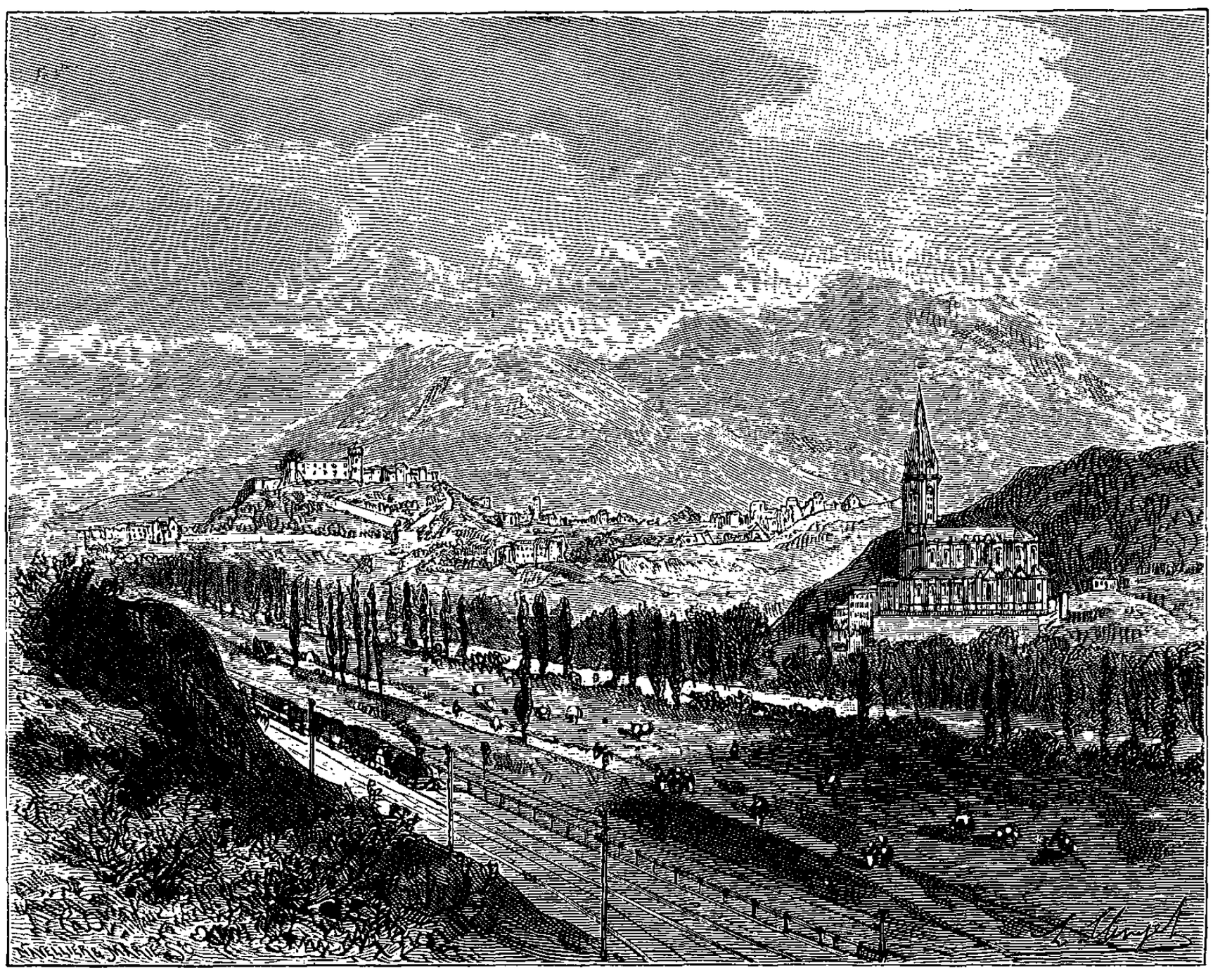
Le département des Hautes-Pyrénées est formé, pour sa plus grande partie, de l'ancien Bigorre. Les Bigorrais (*Bigerri*, *Bigerrones*) étaient un des peuples aquitaniques qui furent soumis par Crassus, lieutenant de César. Leur capitale était *Bigorra*, que les savants croient reconnaître dans le village actuel de Cieutat (*Civitas*, la Cité), à 15 kilomètres de Bagnères-de-Bigorre. Lorsque, à la fin de sa huitième campagne, le conquérant lui-même vint avec deux légions séjourner quelque temps en Aquitaine, peut-être visita-t-il le pays de Bigorre; on retrouve du moins son nom en plusieurs lieux; ainsi le village de Juillan, *vicus Julianus*, près duquel on montre un camp de César. Près de Pouzac, on voit un autre camp de César où l'on a trouvé des ossements et une épée romaine. Au peuple bigorrais appartenaient plusieurs peuplades : les Tornates, les Campons, les Onosubates, les Crébennes. Ces peuples montagnards se couvraient, comme aujourd'hui, de vêtements tissés avec la laine brute de leurs moutons noirs ou bruns; la peinture qu'en faisait Sulpice Sévère serait encore très juste : *Bigerricam vestem brevemque atque hispidam.* Probablement aussi ils portaient des peaux de bête en guise de manteau :

Dignaque pellitis habitas deserta Bigorris,

écrivait saint Paulin à Ausone.

Maîtres de ce pays, les Romains en explorèrent presque toutes les vallées et firent grand usage des eaux minérales qui s'y rencontrent avec abondance. On retrouve encore des traces de voies romaines, et peut-être des tronçons de celle de Toulouse à Dax dans les lieux suivants : près de Tournay, dans la lande de Capvern, où le chemin s'appelle encore *Césarée*, à l'Estelou-de-Vieille; et, enfin, à une lieue au nord de Lourdes, près d'une métairie nommée *Strata* et qu'on prétend occuper la place d'une ville antique.

On indique saint Saturnin, évêque de Toulouse, et son disciple saint Honeste comme les premiers prédicateurs de l'Évangile dansle Bigorre, au IIIe siècle; mais leur prédication eut peu de succès, car ce pays n'eut point encore d'évêque. C'est seulement vers le commencement du VIIe siècle que saint Savin, fils de Hentilius, comte amovible de Poitiers, vint chercher une retraite dans les mon-



Lourdes.

tagnes ; il s'arrêta au couvent de Saint-Lézer, près de Vic-de-Bigorre, et obtint de l'abbé Forminius un diácre nommé Julien, avec lequel il s'achemina vers les hauteurs du Lavedan ; ils y construisirent un petit ermitage au lieu que l'on nommait le palais Émilien. Charlemagne y bâtit plus tard un riche monastère qui occupait toute la place où est actuellement le bourg. Les Normands qui, après sa mort, ravagèrent le pays et pénétrèrent partout, vinrent détruire ce monastère au cœur même de la montagne ; le comte de Bigorre, Raymond Ier, le releva un siècle après. Avant l'invasion des Normands, les Bigorrais, devenus tout à fait chrétiens, avaient eu à subir celle des Sarrasins ; quand ces barbares du Midi, vaincus à Poitiers, s'enfuirent vers les Pyrénées, les Bigorrais se rassemblèrent sous un certain Missolin et anéantirent un corps de troupes maures au lieu qui a conservé depuis le nom de *Lanne Maurine*, près d'Ossun. On y a trouvé des tombeaux et des ossements. Comme tous les Sarrasins ne furent pas exterminés dans ce combat, on prétend que ceux qui survécurent se fixèrent dans les Pyrénées et furent la souche de la population malheureuse et réprouvée des *Cagots*. Certains savants, entre autres Ramond, pensent, peut-être avec plus de raison, que les Cagots sont un reste des Wisigoths ariens. Francisque Michel, dans son travail sur les *races maudites*, préfère y voir des chrétiens d'Espagne qui auraient suivi Charlemagne lorsqu'il revint de son expédition contre les Maures.

Nous n'avons pas besoin de rappeler qu'entre la domination des Romains et celle des Francs s'était placée celle des Wisigoths, refoulés en Espagne par la bataille de Vouillé. Sous Charlemagne, le Bigorre forma un des comtés dont se composait le duché de Gascogne. Louis le Débonnaire le donna comme fief héréditaire à Donat-Loup, descendant de Waïfre. Le second comte de Bigorre fut Inigo, surnommé Arriscat à cause de sa valeur et de son

esprit entreprenant ; les qualités et la réputation de grand guerrier le firent élire pour roi par les Navarrais, occupés alors à s'affranchir du joug des Sarrasins. Inigo accepta et alla fonder au delà des Pyrénées la puissance de cette redoutable maison, qui donna des rois illustres à tous les trônes chrétiens d'Espagne. Mais, en montant sur le trône de Navarre, il abandonna à son frère le comté de Bigorre sous la réserve de l'hommage. Ainsi le Bigorre releva de la Navarre sans cesser pour cela de dépendre de la haute suzeraineté du roi de France.

En 1036, le Bigorre passa à la maison de Carcassonne par suite du mariage de l'héritière Gersende avec Bernard-Roger, vicomte de Carcassonne, comte de Couserans, seigneur de Foix, etc. Un comte de cette maison, Bernard Ier, régularisa le premier, vers 1060, les coutumes du pays de Bigorre. Le droit écrit et les lois romaines avaient disparu dans l'invasion des Normands, il n'en restait que des débris confus mêlés à des usages barbares ; Bernard tenta de coordonner et de fixer ces coutumes, de sorte qu'elles pussent servir de règle constante dans l'administration de la justice.

A la fin du XIe siècle, la maison de Béarn succéda à celle de Carcassonne dans la personne de Bernard II, fils de la comtesse Béatrix et de Centulle de Béarn. Bernard II acheva ce que Bernard Ier avait commencé et fit rédiger par écrit les coutumes de Bigorre, « poussé, dit le texte même, par l'inspiration divine et par les exhortations des grands de sa terre..., et avec le consentement de tout le clergé et de tout le peuple. » La charte commence par régler les devoirs du comte : avant de recevoir le serment de ses vassaux, il doit lui-même leur jurer de ne point enfreindre leurs fors et son serment doit être appuyé de celui de quatre gentilshommes du pays ; il doit, en outre, fournir deux cautions à chacune des vallées de Lavedan et de Barèges, dont les habitants, comme nous aurons occasion de le raconter, montrèrent toujours un grand esprit d'indépendance. Ces devoirs remplis, tous les gentilshommes du pays, et généralement tous les habitants des vallées, doivent prêter au comte le serment de fidélité, et ceux dont il exigerait des cautions doivent en fournir. Le comte avait seul le droit d'ost et de chevauchée à l'exclusion de ses vassaux ; mais il ne pouvait faire marcher les habitants de Lavedan et de Barèges qu'en cas d'invasion étrangère. La charte est soigneuse d'assurer l'autorité du comte sur ses vassaux, non seulement en établissant le droit exclusif dont nous venons de parler, mais surtout en stipulant qu'aucun gentilhomme ne pourra élever un fort, ni même réparer un vieux château sans l'aveu du comte. Le comte n'a droit d'hébergement que dans six gîtes désignés, et les personnes libres lui doivent pour toutes redevances : trois corvées par an, un repas, une poule à Noël, un agneau à Pâques. Le jugement par les épreuves ou par le combat se rencontre dans la charte de Bernard II. Telles sont les dispositions les plus frappantes de ces coutumes, rédigées en 1097, à une époque où aucun État de l'Europe féodale n'avait encore écrit les siennes. Nous ajouterons seulement qu'on y rencontre des traces fort curieuses de la guerre faite alors par le régime féodal naissant à l'ancien régime des alleux et des hommes libres ; ainsi, cette charte défend l'acquisition des alleux dont la franchise est ignorée, et interdit les recherches propres à les faire revivre ; elle oblige de plus toutes les personnes libres à se choisir un seigneur parmi les vassaux du comte ; et, à défaut par elles de se conformer à cette disposition, le comte peut les attribuer à celui de ses chevaliers qu'il voudra.

Les comtes de Bigorre furent en général vaillants et belliqueux. Nous les voyons constamment chercher aventure d'un côté ou de l'autre des Pyrénées ; tantôt se mettant au service des ducs d'Aquitaine contre les comtes de Toulouse, tantôt marchant contre les Maures sous la bannière des rois de Navarre et d'Aragon, qui les en récompensent en leur donnant des dignités et des terres en Espagne. Nous remarquerons en passant que, par suite du testament de Sanche le Grand, la suzeraineté de Bigorre fut transportée de la Navarre à l'Aragon.

A la maison de Béarn succéda, faute d'héritier mâle, la maison de Marsan ; le vicomte Pierre, fondateur de la ville de Mont-de-Marsan, devint comte de Bigorre vers 1127. C'est sous un de ses successeurs, Centulle III, que la révolution communale s'opéra dans le Bigorre, mais sans violence ; le désir de se donner un appui contre les vicomtes ses vassaux décida ce seigneur à donner des chartes à la plupart des villes de ses États. Mais déjà la maison de Marsan avait fait place à celle de Comminges, quand les Albigeois attirèrent sur le Bigorre la croisade catholique de Montfort. Les hérétiques occupèrent les places les plus importantes du pays jusqu'en 1216 ; à cette époque,

un mariage eut lieu entre Pétronille, héritière du comté, et Gui de Montfort, fils de Simon. Ce mariage livra le Bigorre aux croisés. Il y eut, pendant près d'un siècle, des querelles provoquées en partie par l'avidité de cette insatiable maison de Monfort, particulièrement du fameux comte de Leicester. Ce fut Philippe le Bel qui mit fin à ces discordes féodales : ce monarque énergique mit en séquestre le Bigorre, ajourna les prétendants au parlement, ordonna une enquête sur la valeur du comté et l'administra souverainement pendant plusieurs années. Il confirma particulièrement tous les privilèges accordés aux villes par Centulle III. Le parlement laissa traîner longtemps la décision de la rivalité des prétendants, et le Bigorre parut, sous Philippe le Bel et sous ses premiers successeurs, réuni à la couronne de France, qui y entretenait un sénéchal. Si cette réunion n'existait pas en effet, du moins la France exerçait désormais une suzeraineté directe sur le Bigorre ; car l'Aragon avait abandonné la sienne par le traité conclu avec saint Louis en 1258, et l'église du Puy-en-Velay, qui avait aussi un degré de suzeraineté sur le Bigorre en vertu d'un vœu fait autrefois par un chef sarrasin du nom de Mirat, maître du château de Lourdes, fit une renonciation semblable. Ce n'est qu'en 1425, après avoir été cédé aux Anglais par le traité de Brétigny, puis recouvré par la France, que la question de succession fut résolue par un arrêt du parlement de Paris, qui attribua le Bigorre à Jean, comte de Foix. Soixante-dix ans plus tard, l'héritière Catherine porta le Bigorre à la maison d'Albret par son mariage avec Jean d'Albret (1496). Ici, le Bigorre cesse d'avoir une histoire particulière.

Le Bigorre avait, sous l'ancien régime, ses états particuliers. Ils se composaient de trois chambres, qui opinaient séparément ; celle du clergé était composée de l'évêque, des abbés de Saint-Sever-de-Rustan, Saint-Savin, Saint-Pé et Saint-Orens-de-la-Reüle, des prieurs de Saint-Lézer et de Saint-Orens-de-Lavedan, et du commandeur de Bordères (c'était l'ancienne commanderie des templiers). Le corps de la noblesse était la réunion des barons de Bigorre, dont le vicomte de Lavedan était le premier. Parmi les familles qui ont laissé un nom dans nos annales, il faut citer celle des Bourbon-Malauze, issue d'un fils naturel de Jean II, duc de Bourbon, et de Jeanne d'Albret, maison éteinte depuis longtemps ; celle des vicomtes d'Aster et d'Aster-d'Aure, qui se confondit avec les Gramont ; celle des barons de Bessac et de Montaut, unie aux Navailles ; celles des d'Antin, et des Pardaillan, érigées en duchés d'où sortait le marquis de Montespan, dont la femme joua un si grand rôle sous le règne de Louis XIV. A cette liste, il convient d'ajouter les comtes d'Ossun et les seigneurs de Baudau, devenus plus tard comtes de Parabère. Le tiers état se composait des consuls ou officiers municipaux des communes et des députés des vallées : la présidence appartenait d'abord au sénéchal, lieutenant politique du comte et chef de la noblesse du pays ; mais elle fut transférée, en 1611, à l'évêque, à la faveur de la réaction catholique qui s'opérait alors. Quant à l'administration de la justice, le sénéchal l'exerçait au nom du comte ; sa cour se composait d'un juge mage et de plusieurs conseillers : là se jugeaient les appels des tribunaux inférieurs ; ceux-ci étaient formés des jurats élus par les communes et présidés par le viguier ou vicaire du comte.

Le pays était couvert d'*atalayes* ou forts guetteurs, correspondant entre eux par la vue ; ils étaient généralement composés d'un donjon entouré de murailles, du haut duquel, en cas de danger pour la liberté du pays, se transmettaient, à l'aide d'un système de signaux ou de feux allumés, les avis et les convocations.

On trouve dans les chroniques du Bigorre un témoignage affligeant des préjugés superstitieux que l'ignorance entretint si longtemps dans nos provinces ; au milieu des populations, mais repoussée par elles, vivait une caste maudite comme les parias de l'Inde. C'étaient les *cagots*, *capots*, appelés quelquefois aussi *gahets*. On n'a jamais connu bien positivement ni leur origine, ni les motifs de la malédiction dont ils étaient frappés. Quelques anciens auteurs, plus éclairés et plus impartiaux que le vulgaire, les qualifient de *chrétiens gézitains*, affirmant qu'ils sont bons catholiques, honnêtes gens, habiles dans leurs métiers de charpentiers ou de tonneliers, ne parlant aucune autre langue que celle du pays, de belle prestance, d'aspect sain et robuste. Et cependant on n'entretenait avec eux aucune communication. Ils ne pouvaient vivre et se marier qu'entre eux ; une place isolée leur était assignée à l'église ; ils ne pouvaient y faire leurs dévotions qu'à part et à des heures spéciales.

Deux écrivains du XVI^e^ siècle, Thevet et Belleford

expliquent ainsi l'opinion inhumaine qu'ils partageaient : Ces gens, disent-ils, étaient *infects* et *puants;* ils naissaient ladres ou le devenaient aisément, de sorte qu'il est dangereux de les fréquenter. Belleford croit qu'ils tirent leur nom de *gézitains* de *Giézé*, disciple d'Élisée, que ce prophète guérit de la lèpre; celui de *cagots* serait une réminiscence de certains Goths bannis d'Espagne pour y avoir contracté de honteuses et dangereuses maladies. Marca, le prélat historien du Béarn, s'est occupé, lui aussi, de cette secte infortunée, mais pour la réhabiliter et pour la défendre. Il reconnaît qu'autrefois cette population a pu être atteinte des infirmités qu'on lui reproche,. mais qu'elle en est complètement guérie.

Il pense que ce sont des Sarrasins venus de l'Espagne conquise par eux, établis en France, et persistant à y demeurer après la victoire de Charles Martel. Pour y vivre en sécurité, ils se firent baptiser; mais on les soupçonna d'être chrétiens de mauvaise foi, d'être ladres et de ne s'être fait baptiser que parce qu'ils croyaient que cette sainte absolution les guérirait de leur maladie. D'ailleurs, les vieux chrétiens, les sachant circoncis, s'obstinaient à croire qu'ils étaient toujours juifs ou mahométans dans le cœur. C'est pour cela que les peuples du Bigorre demandèrent aux états de les forcer à porter une marque particulière qui permît de les reconnaître et de les éviter. Ajoutons à l'honneur des états de Bigorre que cette demande fut rejetée; ce qui n'éteignit malheureusement pas le mépris et la haine dont les pauvres cagots continuent encore à être les victimes. Reconnaissons aussi que la thèse du savant évêque pour l'explication de cette obscurité historique est non seulement la plus chrétienne, mais encore la plus vraisemblable.

L'Assemblée constituante érigea la province en un département, qui fut appelé d'abord de Bigorre, et peu de temps après des Hautes-Pyrénées. On doit rendre hommage à l'excellent esprit dont sont animées les populations de l'ancien Bigorre. Nul département de la France n'est plus tranquille, plus facilement administré, plus soumis aux lois, plus dévoué au travail. Chacun sent qu'il a quelque chose à perdre comme propriétaire, quelque chose à gagner comme travailleur. On y a compris que l'agriculture, qui est à la fois le premier des arts et la plus productive des industries, est la source du bien-être le plus solide et des plus durables prospérités; aussi, y a-t-on le spectacle si satisfaisant et trop rare de la petite culture dans une contrée fertile dont presque tous les habitants possèdent et cultivent une partie.

Les établissements d'eaux thermales sont pour le pays un surcroît de consommation et de revenu. C'est le tribut payé par l'étranger qui aide à payer l'impôt national.

L'élève du bétail, des chevaux et des mulets, est une des richesses du pays, qui pourrait s'augmenter par l'acclimatation d'espèces négligées. Comme ombres à ce tableau, on reproche aux habitations rurales leur manque de salubrité et de propreté, quoique, depuis quelques années les améliorations soient sensibles.

Les plantations d'arbres, surtout d'arbres fruitiers, sont trop rares et trop peu encouragées ; enfin des hommes compétents trouvent que l'industrie pyrénéenne ne tire pas un parti suffisant des ressources métallurgiques que possèdent ses montagnes.

HISTOIRE ET DESCRIPTION DES VILLES, BOURGS ET CHATEAUX LES PLUS REMARQUABLES.

Tarbes (lat., 43° 13′ 58″; long., 2° 15′ 19″ O.).—Tarbes (*Tarba*, *Castrum Bigorra*), station de la ligne du chemin de fer de Toulouse à Bayonne, avec embranchement de Tarbes à Morcenx et de Tarbes à Bagnères-de-Bigorre (réseau du Midi), chef-lieu du département, d'un arrondissement et de deux cantons, avec tribunaux de première instance et de commerce, lycée, société d'agriculture, évêché, séminaire, société académiqne, école de musique, etc., dépendait autrefois du diocèse d'Acqs, du parlement de Bordeaux, de l'intendance d'Auch et de l'élection des Landes, est située à 829 kilomètres au sud-ouest de Paris, à 157 de Toulouse et à 165 de Bayonne, dans une position charmante, sur la rive gauche de l'Adour, et sa population est de 21,293 habitants.

Tarbes était appelée par les Romains *Tarva*, *Turba* ou *Tarba*. La *Notice de l'empire* la désigne ainsi : *Tarba*, *ubi castrum Bigorra*, à cause d'une petite forteresse qui s'y trouvait et qui devait son nom aux habitants du pays, *Bigerri*, *Bigerrones*. Cette forteresse, qui 'avait servi aux habitants de lieu de refuge pour leurs objets précieux dans la lutte contre Rome, devint ensuite la résidence d'un chef militaire de l'empire. Quelques auteurs citent même le nom d'un Crassus, lieutenant de César,

Le premier évêque de Tarbes est, d'après la *Gallia christiana*, saint Just, qui vivait vers 420.

Dans les siècles qui suivirent la chute de l'empire, le pays et la ville furent successivement ravagés par les invasions successives des Goths, des Vandales, des Alains, des Vascons et des Sarrasins ; mais on ne possède sur cette période aucun document authentique ; l'histoire n'a quelques clartés qu'à dater de la venue des Normands, qui détruisirent la ville de fond en comble : les habitants, dispersés et réduits à la dernière misère, tombèrent dans un état presque sauvage. Ce fut Raymond Ier qui releva la ville et reconstruisit ses murailles au xe siècle. C'est lui aussi qui fonda sur les frontières du Bigorre et du Béarn le monastère de Saint-Pierre ou Saint-Pé. Le comte Centulle en fit don quelque temps après à l'évêque de Tarbes. Un nouveau prélat monta vers cette époque sur ce siège épiscopal, et son caractère violent donna lieu à quelques scènes comme nous en avons vu de semblables à Auch. Un gentilhomme, Guillaume Raymond de Barthrez, mourut à Ludux, aujourd'hui Loubajac, et, en exécution de ses dernières volontés, ses parents prièrent les moines de Saint-Pé de l'enterrer dans leur église. Ceux-ci se rendirent à Ludux avec tout l'appareil funéraire et dirent l'office des morts ; mais, au moment où ils se disposaient à emporter le corps dans leur abbaye, l'archidiacre Bernard d'Azereix fond sur eux avec des gens armés, s'empare du défunt et le porte à Tarbes. La métropole ecclésiastique de Tarbes avait été d'abord Eause ; depuis la destruction de cette ville, c'était Auch. Les moines se plaignirent donc à l'archevêque d'Auch et au comte Centulle. Le comte cita les deux parties à comparaître devant lui en son château de Lourdes, et là, en présence d'une nombreuse assemblée, la preuve testimoniale ayant été admise, l'évêque fut déclaré coupable ; il fut condamné à céder à l'abbaye de Saint-Pé le quart de dîme qu'il percevait à Séméac, moyennant la cession, en dédommagement, que fit l'abbaye, du cazal de Saint-Martial, qu'elle possédait à Tarbes auprès de l'église Sainte-Marie de la Sède.

Nous n'avons point de charte de commune particulière à Tarbes, mais il n'est pas douteux que cette ville n'en ait reçu une de Centulle III ; car nous voyons Esquivat, en 1268, accorder la confirmation de ses *fors* (coutumes et privilèges). La commune élisait six *consuls* ou *jurats* qui formaient un tribunal sous la présidence du viguier du comte, appelé aussi *bayle* ou *bailli*. Par la suite, ils portèrent un costume particulier à leur dignité municipale ; c'était une simarre mi-partie bleu et rouge, sur le dos de laquelle étaient représentées les armes de la ville : *un écu écartelé aux premier et quatrième de gueules, aux deuxième et troisième d'or plein*. Il est probable que la commune embrassait à la fois la ville et le bourg, quoique la ville, entourée de murs et de fossés, appartînt à l'évêque, tandis que le bourg était le domaine du comte.

Le xive siècle fut malheureux pour Tarbes. En 1353, une famine et une peste terribles firent périr plus de la moitié des habitants, parmi lesquels fut l'évêque. Sept ans après, malgré les protestations des Bigorrais, la province était livrée aux Anglais par le traité de Brétigny, et le prince Noir faisait solennellement son entrée à Tarbes en compagnie de Gaston-Phœbus de Foix. Il faut toutefois reconnaître que l'administration anglaise se montra douce aux Tarbais, et le prince Noir lui-même, en 1366, par lettres datées d'Angoulême, confirma « tous leurs privilèges, coutumes et libertés antiques. » Tarbes fut la dernière ville que les Anglais conservèrent dans la province lorsqu'ils en furent chassés.

L'époque la plus funeste pour Tarbes fut celle des guerres de religion. Les calamités dont cette ville avait été accablée au temps des Normands furent renouvelées, comme on va le voir. Le clergé, alors fort ignorant à Tarbes comme ailleurs, n'avait point su lutter d'influence avec les prédicateurs de la religion nouvelle, parmi lesquels se distinguait un certain carme appelé Solon. Le protestantisme fit des progrès assez considérables dans le Bigorre. La majorité resta pourtant catholique à Tarbes ; mais les calvinistes avaient pour eux, à défaut du nombre, la protection de Jeanne d'Albret, reine de Navarre et comtesse de Bigorre. Pour leur complaire, elle interdit aux catholiques de Tarbes les processions publiques, et autorisa l'existence simultanée des deux religions. Les calvinistes abusèrent de cette protection, et bientôt Jeanne elle-même, venue à Tarbes pour présider les états de la province, fut obligée de rendre un édit pour réprimer leurs désordres. Le pays n'avait point encore gravement souffert, lorsque la guerre arriva avec Montluc et Terride, envoyés par Charles IX pour détruire les protestants du Midi. Montgomery,

lieutenant de Jeanne, s'avança pour leur tenir tête. Ce terrible chef calviniste fut le fléau de Tarbes. La ville, n'ayant pas voulu ou pas pu payer à temps une contribution qu'il exigeait, fut envahie et saccagée par lui ; les habitants l'avaient quittée avant son arrivée et s'étaient réfugiés dans les montagnes. Les églises Saint-Jean et Sainte-Marie de la Sède et le couvent des carmes furent détruits de fond en comble.

A peine les Tarbais étaient rentrés dans leur ville, que le vicomte de Montamat, lieutenant de Montgomery, vint en faire le siège (20 janvier 1570). La résistance ne fut pas bien longue, mais fut assez énergique. « Il y avoit dans le bourg Vieux, dit la chronique de Mazières, deux bons arquebusiers, l'un nommé Imbert, facteur de la maison de Prat, et l'autre Guonet, serrurier ; lesquels ne tiroient aucun coup sans porter dommage, et eux deux, à la faveur de la lune qui estoit belle et claire, blessèrent et tuèrent un grand nombre de soldats assiégeants. » Cependant les calvinistes ayant réussi à détourner l'eau des fossés, la place dut se rendre. La plupart des habitants n'avaient pas attendu ce moment pour s'enfuir. Au reste Montamat se montra clément. S'il permit à ses soldats de piller la ville, il renvoya libre et sans rançon le capitaine Forgues, qui avait vaillamment défendu la place, et se contenta de mettre à contribution le juge d'Opeaux et le syndic du pays de Bigorre.

Tarbes subit peu de temps après un second siège plus sérieux. Montamat l'avait laissée déserte et sans garnison. Les Tarbais, honteux de laisser inhabitée la capitale de leur comté et rougissant peut-être enfin de la pusillanimité qui les avait portés deux fois à s'enfuir avant l'arrivée de l'ennemi, se hasardèrent à rentrer; mais ils eurent soin de se faire accompagner par François de Bonasse, qui commandait huit cents hommes de guerre à Lourdes. Ce vaillant capitaine s'enferma avec eux et leur jura de mourir avec tous les siens pour leur défense. A cette nouvelle, Montamat accourt : Bonasse, ne pouvant défendre les faubourgs, les brûle, et retarde ainsi les efforts des assiégeants. Cependant Montamat, ayant fait avancer son artillerie, commença à battre les murs du bourg Vieux ; la brèche fut ouverte le second jour et on monta à l'assaut. Bonasse, animant les siens par son exemple, repousse les assaillants et les culbute dans les fossés. Une seconde attaque ne réussit pas mieux, mais coûta tant de monde aux assiégés, que Bonasse résolut de se retirer pendant la nuit par la porte de Nolibos. Une trahison l'empêcha d'exécuter ce dessein ; un de ses lieutenants, qui correspondait secrètement avec les ennemis, persuada à Bonasse qu'il était de son honneur de rester dans la place, y introduisit par une fenêtre basse plusieurs soldats ennemis, et convint avec Montamat que l'assaut serait renouvelé le lendemain. « Ayant doncques l'aurore guidé sur l'orison le fatal et triste jour qui devoit faire de la ville de Tarbe le cimetière de tant de vaillants soldats et capitaines, grossir et rougir les ruisseaux de sang humain, tapisser les rues de Tarbe d'herbes vertes comme un pred durant la saison printanière, voicy que M. de Montamat se présente à l'assaut, assuré d'estre secouru de ceux qu'il avoit jetés dans la ville. Bonasse, d'autre part, et ses gens se trouvèrent à la bresche bien armés et mieux encouragés pour se bien défendre. Comme ils sont venus aux mains, et que d'une guerrière audace chacun tâche d'abattre ce qu'il a devant, ceux qui estoient entrés par la fenestre sortent à la veue et accourent furieusement envelopper les gens de Bonasse par derrière ; les assiégés, se voyant attaqués de deux endroits et ne sçachant ce que ce pouvoit estre, furent bien estonés et combattirent en confusion et désordre jusqu'à ce qu'estant pressés et oppressés de la multitude, ils n'eurent plus aucun moyen de se défendre, ains furent taillés en pièces ou faits prisonniers de guerre. Bonasse mourut en combattant après avoir veu défaire sa compaignie... » Les prisonniers furent égorgés, beaucoup d'habitants eurent le même sort. On compta deux mille morts, que les paysans des campagnes voisines, après la retraite de Montamat, passèrent huit jours à ensevelir dans les fossés et les puits. « Cecy fust environ la feste de Pasques de la susdite année 1570. Depuisença la ville de Tarbes demeura sans habitants, et l'herbe creut par les rues comme en un pred, qu'estoit chose fort déplorable à voir, et passèrent trois ans entiers durant lesquels n'y eut aucune garnison : aussi n'estoit-elle défensable à cause des ruines que le canon y avoit faites. »

Tarbes fut encore plusieurs fois victime de la guerre. Elle trouva enfin le repos sous la sage administration de Catherine, sœur de Henri de Bourbon (Henri IV), nommée par lui régente du pays de Bigorre. Les partis religieux jouirent sous cette princesse d'une égale tolérance. Cette heu-

reuse paix ne fut troublée que par une entreprise que firent les ligueurs, en 1592, à l'instigation du clergé et des moines de Tarbes. Lâchement abandonnée par ses défenseurs, cette ville fut prise par eux ; mais elle souffrit beaucoup moins que les campagnes, où ces brigands répandirent la désolation. Jamais, depuis le commencement des troubles, on n'avait fait une guerre aussi funeste aux pauvres paysans; « car, dit la chronique, il y avoit un capitaine qui avoit son bagage assorti de cinq cents moutons ; l'autre d'une troupe de juments ; l'autre de vaches ; et généralement capitaines, soldats, valets et volontaires estoient si chargés de meubles que la charge leur en estoit ennuieuse. Aussi, après ce brigandage, les païsans de Bigorre abandonnèrent la culture des terres par manque de bestailh, et la plus grande partie d'iceux print la route d'Espagne. »

En général, la majorité des Tarbais, comme aussi des Bigorrais, demeura, en fait de religion, également éloignée des extrêmes, de la Ligue et du calvinisme. Aussi, point de mouvements religieux sous Louis XIII. Sous Louis XIV, nous ne voyons que la suppression des maires électifs par tout le Bigorre, et leur remplacement par des maires héréditaires : ce qui ne laissa pas d'affliger les habitants attachés à leurs vieux privilèges que Henri IV leur avait confirmés.

Le siècle le plus heureux fut le XVIII^e^. Plus de guerres ni d'atteintes aux libertés. Un vent plus doux soufflait sur la France. Partout l'impulsion donnée par les philosophes poussait l'administration dans la voie des améliorations et des grands travaux d'utilité publique. Tarbes paya son tribut à l'invasion en 1814. Une rencontre eut lieu sur son territoire entre les troupes françaises et un corps anglais venant d'Espagne. La victoire de l'ennemi n'entraîna aucun dommage notable pour la contrée ; c'est sur un autre théâtre que devaient se décider les destinées de la France. Un beau pont de six arches fut bâti à Tarbes (1734-1743) ; un haras royal, qui depuis a pris de magnifiques développements, en raison des avantages que le pays offre pour l'élève des chevaux, y fut établi en 1784.

La Révolution ne fit point déchoir Tarbes, qui devint le chef-lieu du département. Elle envoya à nos grandes assemblées Bertrand Barrère de Vieusac, le célèbre conventionnel ; il était né en 1755, et était fils d'un consul de cette ville. Barrère étudia le droit à Toulouse, son esprit s'ouvrit aux idées libérales, et, dès avant 1789, il avait de lui-même abandonné les revenus du petit fief de Vieusac que sa famille possédait dans la vallée d'Argelès, ce qui lui avait valu des remerciements écrits de la part des habitants. Un procès de famille l'appela à Paris. « Tu vas, lui dit son père, dans un pays qui sera bientôt très dangereux. La corde est trop tendue, il faut qu'elle rompe. » Par son esprit, son talent d'écrivain, la grâce de sa figure, il devint bientôt, comme dit M^me^ de Genlis, l'*homme de toutes les académies, de tous les salons*. Ses compatriotes l'envoyèrent à la Convention ; il en devint président, puis membre du comité de Salut public. En 1815, il fut encore choisi par eux pour représentant ; mais la Restauration l'exila, et il ne revit sa patrie, ses chères Pyrénées, qu'en 1830. Il se laissa nommer, en 1834, membre du conseil municipal de sa ville natale, et en exerça consciencieusement les fonctions jnsqu'à sa mort (1841).

Tarbes est la patrie de Barbazan, le chevalier sans peur, si redouté des Anglais au XV^e^ siècle ; de Michel de Castelnau, qui a laissé de bons mémoires sur le XVI^e^ siècle, et du critique d'art, poète et romancier Théophile Gautier, mort en 1872.

Tarbes n'est pas une ville fort considérable. Elle offre peu de chose aux souvenirs. Elle n'a pour monuments anciens que son château, devenu la prison ; la tour, qui en est le seul reste important, a été classée parmi les monuments historiques ; et la cathédrale Sainte-Marie de la Sède, qui date du XII^e^ et du XIII^e^ siècle, dont le transept est surmonté d'une élégante coupole, et dont l'autel est orné de six belles colonnes en marbre d'Italie. Il convient, toutefois, de citer, ne fût-ce qu'à titre de souvenirs, l'église Saint-Jean, qui date du XIV^e^ siècle ; celle des Carmes ou de Sainte-Thérèse ; l'ancien palais épiscopal, devenu l'hôtel de la préfecture, et comme édifices modernes, le palais de justice, le lycée, l'hospice civil, une vaste et belle caserne de cavalerie et un dépôt d'étalons très bien approprié à sa destination.

Ce que Tarbes peut montrer avec orgueil, c'est la belle plaine qui l'entoure, si fertile, si bien cultivée, si habilement arrosée en tous sens de ruisseaux d'eaux vives, détournées de l'Adour, si gracieusement ornée de ces vergers où la vigne se marie aux arbres et les unit par de verts festons ; si belle, enfin, à contempler du haut des terrasses et des belvédères dont plusieurs maisons de la

ville sont judicieusement pourvues. C'est surtout cette magnifique chaîne des Pyrénées qui forme le fond du tableau, en hiver tout éclatante de blancheur sous la neige où brille le soleil; en été, non moins belle et plus sombre avec ses flancs noirs que couronnent quelques cimes encore neigeuses. Cette situation privilégiée a été très habilement exploitée pour la création de charmantes promenades au nombre desquelles le jardin Massey, près de la gare du chemin de fer, mérite une mention particulière. Il renferme un musée de sculpture et de peinture où se voient des œuvres estimables de l'art ancien et moderne. Il est une chose que regrettent, en arrivant à Tarbes, les artistes qui espèrent y trouver des costumes originaux et de la couleur locale; c'est précisément la disparition progressive de ces costumes. Des descriptions faites il y a vingt ou trente ans représentent en traits brillants l'aspect varié du grand marché de la place Marcadieu. On y voyait les Basques à la blouse blanche et au béret bleu, qui venaient échanger leurs mouchoirs et leurs toiles contre des laines, des fers, des bois, des bestiaux; on y voyait les Espagnols qui avaient passé les Pyrénées pour venir chercher des mulets et du blé. La physionomie de ce marché s'est à peu près effacée, quoiqu'il s'y fasse toujours un grand commerce de bestiaux, surtout de porcs. Néanmoins, le voyageur qui arrive aujourd'hui par le chemin de fer de Bordeaux ne laisse pas d'être agréablement frappé du coup d'œil de la place Maubourguet, avec ses grands et vieux arbres, sous l'ombrage desquels fourmillent les marchandes et les acheteuses couvertes soit de la longue *cape* noire (sorte de manteau), soit surtout du *capulet* rouge, qui, couvrant la tête, descend derrière les épaules jusqu'à la ceinture.

L'industrie à Tarbes est en voie de progrès; on y fabrique le papier des cartes à jouer, la carrosserie, le cuir verni, les feutres et de grosses étoffes de laine; outre des scieries de marbres, la ville possède une fonderie considérable et d'importants ateliers d'engins mécaniques.

Les courses de Tarbes sont des plus renommées du Midi; elles ont lieu à Laloubère, à 3 kilomètres au sud de la ville; ses foires aux chevaux et aux mulets sont très fréquentées.

Les armes de cette ville sont : *dentelé d'or et de gueules.*

Rabastens. — Rabastens, station du chemin de fer d'Agen à Tarbes, ancienne cité du comté de Bigorre, aujourd'hui chef-lieu de canton, située à 19 kilomètres au nord-est de Tarbes, sur l'Estreux, qui s'y réunit au canal d'Alaric, est une petite ville peuplée de 1,282 habitants.

Elle n'offre guère à l'histoire que le souvenir des vengeances du maréchal Blaise de Montluc, en 1570. Horriblement blessé au visage par une arquebusade au moment où il montait à l'assaut de la place à la tête de ses gentilshommes, obligé d'abandonner le combat pour se faire panser par le chirurgien, qui lui arracha les os des deux joues, comme lui-même le raconte, il ne se retira qu'en recommandant à ses soldats de le venger. Ils s'en acquittèrent trop bien, puisque, de son aveu, quatre personnes seulement furent épargnées. Les autres furent jetées du haut des tours dans les fossés. « Il y avoit tel prisonnier qui vouloit donner 4,000 escus, mais jamais homme ne voulut entendre à aucune rançon; et la plupart des femmes furent tuées, lesquelles aussi faisoient de grands maux avec les pierres. »

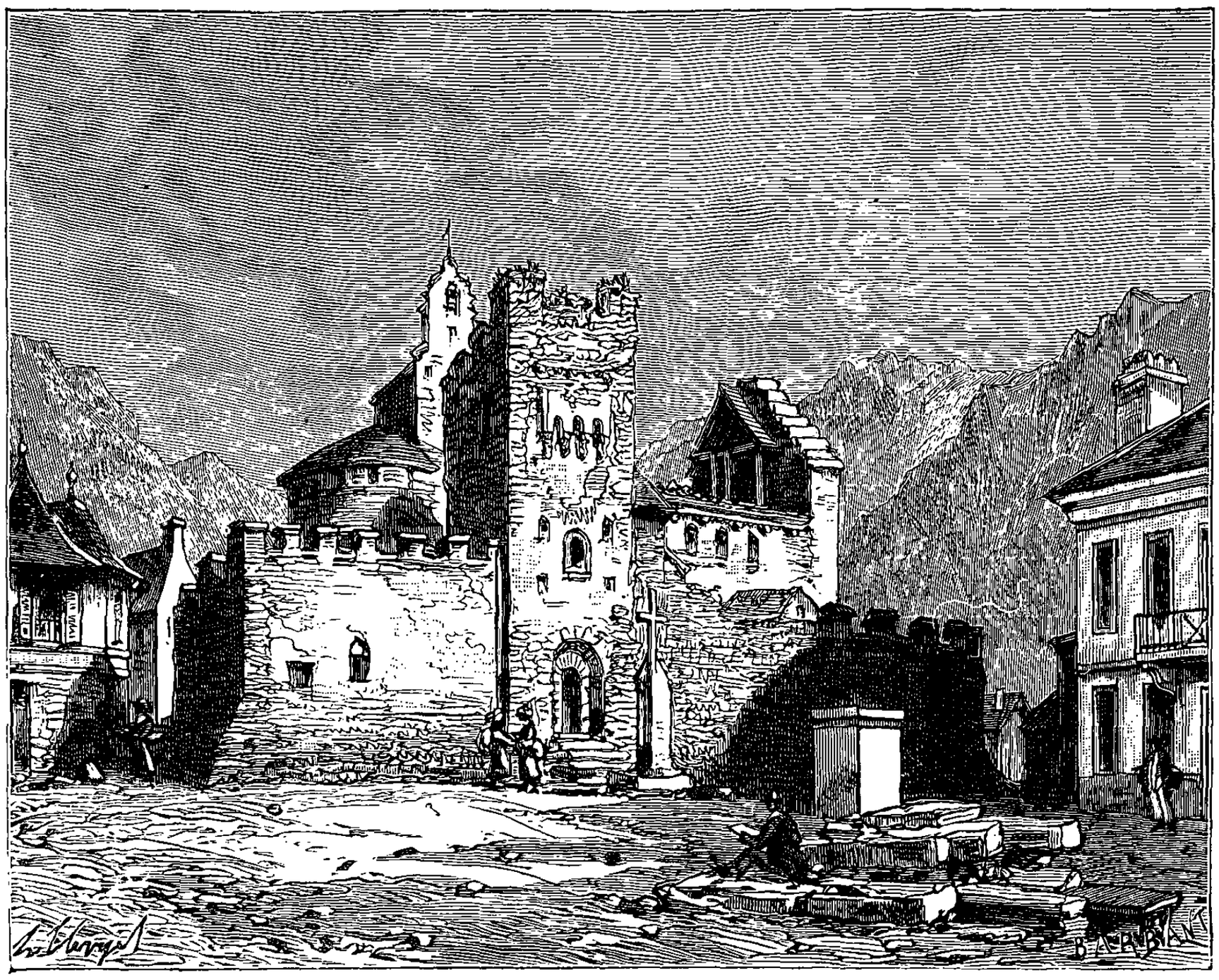
En 1814, Rabastens fut le théâtre d'un combat entre les Français et les Anglais; la victoire fut à nous.

La ville, qui est assez mal bâtie, se compose d'une vaste place, entourée de constructions irrégulières, au milieu de laquelle est l'hôtel de ville et à laquelle aboutissent quelques petites rues. C'est la patrie du médecin Devèze.

Les armes de Rabastens sont : *d'argent, à trois raves de sable 2 et 1.*

Ossun. — Ossun, station de la ligne du chemin de fer de Toulouse à Bayonne, est une petite ville, chef-lieu d'un canton, peuplée de 2,504 habitants; elle est située à 11 kilomètres au sud-ouest de Tarbes, dans une contrée intermédiaire entre la plaine et les montagnes. Elle est assez bien bâtie et ses habitants se sont toujours distingués de leurs voisins par la singularité de leur langage et de leurs mœurs. On y voit un ancien château, près duquel on distingue sur une hauteur les vestiges d'un camp romain, où la tradition rapporte que se fortifia Crassus, lieutenant de César; c'est un carré long, ayant quatre ouvertures ou portes, entouré de fossés d'une largeur et d'une profondeur considérables, et qui pouvait contenir quatre à cinq mille hommes.

On a découvert dans les environs d'antiques sar-



Luz : église des Templiers.

cophages où l'opinion du pays voit des sépultures de templiers dont le souvenir est vivace dans la contrée.

C'est d'Ossun que partaient autrefois les *Beurraires*, dont les pesantes voitures portaient les marchandises de toute espèce dans toutes les parties de la France et même de l'Europe; ils se distinguaient par des mœurs et un costume particuliers. On fait à Ossun un commerce considérable de grains, de bestiaux, de salaisons et de jambons.

Les armes d'Ossun sont : *d'or, à un ours passant de sable.*

Gardères. — Le territoire de cette commune forme avec ceux des communes d'Escaunets, Luquet, Séron et Villenave, dépendantes, comme elle, du canton d'Ossun, deux curieux enclaves de 4,217 hectares dans le département des Basses-Pyrénées; elles dépendaient, en effet, autrefois du Bigorre.

Trie. — Trie est une petite ville chef-lieu d'un canton et située à 31 kilomètres au nord-est de Tarbes, sur la Baïse-d'Arré, que l'on passe sur un pont d'une seule arche et d'une grande élévation ; sa population est de 1,660 habitants. Sa fondation paraît remonter à plus de quinze siècles, car on lit dans la chronique du diocèse d'Auch que sa fête locale fut instituée à Rome en 360.

Un roi de Navarre y avait fondé un monastère de carmes dont les bâtiments furent démolis, en 1571, par les protestants conduits par Montgomery, qui fit pendre le prieur et jeter les autres religieux, au nombre de vingt, dans le puits du cloître.

Les restes de cet édifice sont classés parmi les monuments historiques.

La grande place, qui est de forme carrée, occupe le milieu de la ville, et les maisons qui la forment présentent un couvert formé par des arcades en bois; c'est sur cette place que s'élève l'église pa-

roissiale, décorée d'un beau clocher à flèche très élevé.

Des vestiges d'anciennes murailles témoignent de l'ancienneté et de l'importance passée de la ville, qui fait aujourd'hui un commerce assez considérable de bestiaux et de grains, et possède des distilleries.

ARGELÈS (lat., 43° 0′ 11″; long., 2° 26′ 29″ O.). — Argelès-de-Bigorre, station de l'embranchement du chemin de fer de Lourdes à Pierrefitte, est une jolie petite ville peuplée de 1,743 habitants, chef-lieu d'arrondissement, et d'un canton, avec pension secondaire, située à 33 kilomètres au sud-ouest de Tarbes, dans la magnifique vallée qui porte son nom, sur la rive gauche du gave d'Azun, un peu au-dessus de son confluent avec le gave de Pau. Le tribunal de première instance est à Lourdes.

Argelès n'était, avant la Révolution, qu'un bourg de vingt-trois familles. Sa position aux dernières limites de la plaine et à l'entrée de la partie montagneuse du département la fit choisir par l'Assemblée constituante pour chef-lieu d'arrondissement de préférence à Lourdes, Rabastens, Vic et Saint-Sever, qui ambitionnaient ce rang. Argelès n'est encore qu'une bien petite ville, et sa population ne dépasse guère celle d'un bourg; mais elle a pour elle la beauté de sa vallée et l'agrément de ses maisons bien bâties, auxquelles l'ardoise et le marbre du pays prêtent une certaine coquetterie, et qui s'entremêlent de beaux massifs d'arbres verdoyants. On recommande aux voyageurs l'excursion d'Argelès aux Eaux-Bonnes comme présentant un grand nombre de beaux points de vue. Vieuzac, qui est un faubourg d'Argèles, a vu naître le conventionnel Barrère. Il y existe encore un donjon télégraphique, tour à signaux qui correspondait, par ses feux, avec deux châteaux aujourd'hui en ruine, celui du Prince-Noir et celui qui dépendait de l'abbaye de Saint-Savin. Argelès possède un comice agricole, un dépôt d'étalons et des fabriques d'acier; elle fait un certain commerce de grains et de bestiaux.

SAINT-SAVIN. — Saint-Savin est un petit village de 508 habitants, à 3 kilomètres au sud d'Argelès et à 17 de Lourdes, qui est situé au milieu de pittoresques bocages sur une terrasse qui domine le gave de Pau. Il était jadis connu sous le nom de *Villebencus*. Les Romains y avaient construit le château Émilien (*Palatium Æmilianum*), pour contenir les habitants à demi sauvages de la vallée; le lieu était sans doute considérable, car on trouve encore aujourd'hui sur la place du village des sépultures, des ossements humains en grande quantité.

Après l'invasion de la Gaule par les Francs, le château fut abandonné et servit de retraite à quelques moines jusqu'à l'époque où Charlemagne y fonda un couvent de bénédictins. Les légendes abondent dans l'histoire de Saint-Savin. Il y a celle de Roland, qui, pour payer les moines de la magnifique hospitalité qu'il avait reçue dans leur couvent, pourfendit deux géants impies, Alabartre et Passamont, ce qui, dans les croyances populaires, ajouta à la réputation de sainteté du lieu. Aussi, quand Louis le Débonnaire imposa à tous les établissements religieux des contributions et des levées de soldats, ne se permit-il de réclamer des moines de Saint-Savin que leurs prières. Ce monastère fut détruit par les Normands, et rétabli par Raymond, comte de Bigorre, qui, par une dotation rapportée à l'année 945, leur donne la vallée de Cauterets sous la condition expresse d'y bâtir une église sous le nom de Saint-Martin, et d'entretenir les logements pour les bains, qui étaient déjà en usage à cette époque. Il leur octroie le quartier ou l'épaule des sangliers et des cerfs qui seront pris dans cette vallée et dans toute l'étendue du paschal de Saint-Savin, entre les ponts. Ce paschal comprenait les huit paroisses de Laü, Castet, Balagnas, Arcizas, Adast, Hus, Nestalas et Soulom, dont les habitants étaient obligés d'aller recevoir les sacrements dans l'église de Saint-Savin. Il leur accorde aussi, pour le luminaire de l'église, les rentes de beurre qu'il y levait, et tous les deniers provenant des amendes qui pourraient lui être dues pour ses émoluments et droits de justice.

Lors des processions, rapporte Bascle de Lagrèze, l'abbé payait d'un *baiser de paix* un bouquet que lui offrait la plus jolie fille d'Argelès.

Autre preuve que la galanterie était en honneur dans la célèbre abbaye : ses domaines formaient une sorte de république fédérale sous la présidence de l'abbé. Les femmes y avaient voix délibérative comme les hommes; il arriva même, dit-on, que, dans une circonstance grave, une femme dont l'histoire a conservé le nom, Gualhardine de

Frechon, opposa son véto au vote unanime de l'assemblée délibérante.

Plus tard, le seigneur de Soulom ayant usurpé les droits du monastère, l'abbé Ébrard en demande justice au comte de Bigorre, qui décida que l'affaire serait vidée par un combat au bâton. Les moines qui, sans doute, avaient pris un avocat plus robuste, gagnèrent leur cause. Saint Savin, qui donna son nom au monastère, était originaire de Barcelone et fils de Hentilius, comte de Poitiers; il se retira sur une montagne voisine du monastère, et il finit ses jours dans un ermitage qu'il s'était construit lui-même; après sa mort, son corps fut transféré au village et placé dans l'église au fond du chœur, où l'on peut voir son tombeau. On conserve un peigne et une toque qui lui avaient appartenu; ces deux reliques ont, dit-on, une propriété anticéphalalgique. Le malade n'a qu'à les porter à la tête, et, comme on le pense bien, la migraine cesse!

L'abbaye de Saint-Savin était un grand et bel édifice, et l'église attenante paraissait beaucoup plus ancienne. Elle était très riche, et les personnes qui se rendaient aux eaux y trouvaient, avant la Révolution, une large et généreuse hospitalité. On a fait de louables efforts pour restaurer les lieux que consacrent d'aussi intéressants souvenirs. L'église, de style roman, et renfermant le tombeau du saint, avait été fort compromise par un tremblement de terre en 1853. Elle a été réparée, consolidée et classée parmi les monuments historiques. De l'ancienne salle capitulaire on a fait la sacristie. Les jardins et les dépendances ont été mis à la disposition d'un hôtelier pour qu'il puisse offrir aux visiteurs une hospitalité convenable. Le territoire de Saint-Savin renferme des gisements de cuivre.

Sur une éminence voisine se dresse le château de Beaucens, résidence féodale des comtes de Lavedan, dans lequel M^me^ de Motteville séjourna lorsque la cour de France se rendit à Bayonne pour le mariage de Louis XIV. Elle compare dans ses *Mémoires* ce château au palais de la fée Urgande; elle rapporte que les habitants du Lavedan marchaient toujours armés de pistolets et de poignards.

On voit non loin de là les restes du monastère de Saint-Orens, placés de la manière la plus pittoresque sur les bords d'un affreux ravin. Saint Orens était fils du duc d'Urgel. Renonçant aux grandeurs, il se retira dans la montagne et vécut en anachorète. Le bruit de ses vertus et de sa sainteté se répandit au loin, et bientôt il fut nommé à l'archevêché d'Auch : il hésitait, lorsque, ayant planté son bâton en terre pour demander à Dieu par une prière de l'éclairer, il vit aussitôt ce bâton se couvrir de feuilles et de fleurs; ce prodige témoignait de la volonté divine, et il accepta.

Barèges. — Barèges (*Valletria*) forme avec Betpouey, dont elle est distante de 3 kilomètres, une seule commune de 618 habitants, située dans un lieu agreste, au centre des Pyrénées, à 35 kilomètres au sud-est d'Argelès, à 40 kilomètres de Lourdes et dans le canton de Luz. Le village de Barèges se compose de soixante à quatre-vingts maisons situées dans une gorge de la vallée du même nom sur la rive gauche d'un torrent (le Bastan) qui prend sa source au lac d'Oncet, placé immédiatement au pied du pic du Midi de Bigorre. Son élévation au-dessus du niveau de la mer est de 1,232 mètres, c'est-à-dire inférieure seulement d'environ 800 mètres à la hauteur absolue qui indique dans les Pyrénées la limite de la végétation des arbres.

Ce village ne doit son existence qu'aux eaux minérales si célèbres qui jaillissent de la montagne. Il y a quatre siècles, elles ne formaient, dit-on, qu'un cloaque méphitique dont les exhalaisons attirèrent l'attention des habitants, et bientôt leurs vertus curatives furent connues dans le pays. Leur réputation était encore bien bornée, au reste, lorsqu'elle parvint aux oreilles de Louis XIV, alors occupé de la santé débile du duc du Maine (1677). Le jeune prince fut conduit à Barèges par M^me^ de Maintenon. Il y arriva par une tranchée pratiquée à la montagne du Tourmalet. Il n'y avait alors à Barèges qu'une seule chaumière; c'est là que la veuve de Scarron, comme elle-même nous l'apprend, passait son temps à filer et à méditer. Au siècle suivant, le célèbre Antoine Bordeu, médecin intendant des eaux de Barèges, s'appliqua à en faire connaître les propriétés. Leur usage intéressait trop l'humanité pour que le XVIII^e^ siècle ne s'empressât pas de le rendre plus accessible aux malades. C'est aux intendants de La Bauve et d'Étigny et à l'ingénieur Polard qu'appartient l'honneur d'en avoir frayé le chemin. Dès 1732 fut commencée la route de Tarbes à Barèges. Elle exigea quatorze ans de travaux. La partie la plus remarquble est assurément celle qui fait communiquer Pierrefitte et Luz. Une gorge d'une effrayante profondeur, au fond de laquelle bondit le gave, et

d'où l'on voit à peine le ciel entre deux murailles de rochers schisteux, tel était le lieu où il s'agissait de faire passer une route praticable aux voitures. Polard sut résoudre ce difficile problème. Ici, le rocher fut attaqué et céda la place à la route qu'il surplombe souvent; là, il fallut la suspendre au-dessus du torrent au moyen d'une voûte; souvent il fallut changer de rive, quand l'escarpement du côté que l'on suivait devenait tout à fait impraticable; de là les sept ponts de marbre que l'on traverse. Cette route large et unie étonne, comme un des beaux travaux de l'homme, dans ce pays sauvage, et les Romains n'eussent pas mieux fait. Depuis ce temps, Barèges devint le rendez-vous de nombreux malades.

Plus tard, et surtout pendant les cruelles guerres de l'empire, ce furent principalement les militaires blessés qui y affluèrent.

Un hôpital militaire était une chose nécessaire à Barèges. Aussi en a-t-on construit un qui donne asile à de nombreux militaires de toutes armes.

Polard avait fait construire les trois bains : de l'Entrée, du Fond et de Polard. Ces bains étaient en fort mauvais état au commencement de notre siècle. On a bâti pour recevoir les eaux un édifice qui reste, et pour son apparence et pour la commodité des bains, bien en arrière des autres établissements thermaux, et de Bagnères-de-Luchon, par exemple, récemment dotée d'une si magnifique construction; on a compris la nécessité de mettre à la hauteur des autres établissements thermaux ceux de Barèges, dont l'efficacité est supérieure à beaucoup d'autres. Dans les constructions nouvelles, on a préféré l'utile à l'agréable, comme l'indiquait l'état sérieusement maladif du plus grand nombre des visiteurs de Barèges. Le nouvel hôpital militaire se compose de deux vastes bâtiments qui peuvent recevoir six cents officiers et trois cents soldats. L'hospice civil, sorte de couvent adossé à la montagne d'Ayré, reçoit des pensionnaires. Sans rivaliser de luxe avec ce que l'on trouve dans d'autres stations balnéaires, les habitations de Barèges, notablement améliorées, peuvent offrir aux touristes et aux baigneurs un confortable suffisant. Les eaux de Barèges sont thermales sulfureuses; les sources sont aujourd'hui au nombre de huit et leur température varie de 33° à 45°. On doit faire usage de ces eaux avec grande prudence à cause de leur qualité excitante. La situation de Barèges explique l'intérêt des excursions dont son étroite vallée peut être le point de départ. Outre les promenades faciles à l'Ermitage Saint-Justin, à l'Héritage-à-Colas et la promenade dite Horizontale, dominée par un belle forêt de hêtres, bien percée, au pic d'Ayré (2,418 mètres), il y a pour les marcheurs plus valides des ascensions aux pics environnants et vers les lacs d'Escoubous, Bleu et de la Glaire, d'aspects très pittoresques.

C'est au lieu même qu'occupent les bains que coulait au trefois le Bastan; un éboulement de la montagne qui le domine rejeta le torrent au pied de l'autre montagne, où il coule actuellement. Mais celle-ci, abrupte, déchirée, ravinée par les éboulements, et presque tous les hivers sillonnée par l'avalanche qui s'y est creusé un chemin, semble menacer le torrent d'un déplacement nouveau, qui serait fatal à Barèges. En hiver, il ne reste à Barèges, à demi enseveli sous la neige, que quelques personnes, quelques pâtres que l'on charge de la garde des maisons. En été, la population s'élève à douze cents ou quinze cents personnes.

Cauterets. — Cauterets (*Vallis Caldarens*, *Caldarens*, *Caulderès*), joli bourg de 1,786 habitants, situé dans le canton, sur le gave du même nom, et à 16 kilomètres au sud d'Argelès, n'est pas, comme Barèges, placé dans un site sauvage et abandonné pendant l'hiver. C'est un bourg de 200 maisons environ, élégamment bâties, qui conserve pendant toute l'année sa population indigène, et qui voit arriver chaque année une foule d'étrangers attirés soit par la vertu de ses eaux, soit par le charme délicieux de sa vallée. Cauterets doit son nom à ses eaux thermales connues dès les temps anciens. Une tradition veut que César soit venu se guérir à la source qui porte encore son nom. Ce qui est plus certain, c'est que, lorsque, en 945, Raymond Ier restaura le monastère de Saint-Savin, détruit par les Normands, il comprit la vallée de Cauterets dans la donation de terres qu'il fit aux moines, à la condition d'y bâtir une église et d'y entretenir des bains. Des souvenirs illustres se rattachent aux eaux de Cauterets : le bain du *Roi* rappelle la guérison d'Abarca, roi d'Aragon; celle de *Bruzaud* a porté le nom de *Fontaine d'amour*, que lui avait donné Marguerite, sœur de François Ier et reine de Navarre. Cette spirituelle princesse raconte elle-même dans une lettre le piquant séjour qu'elle fit à Cauterets, et elle y peint trop fidèlement l'état et les dangers de ces lieux pour l'omettre : « Le premier jour de

septembre, que les bains des Pyrénées commencent d'avoir de la vertu (on voit que la saison des eaux était bien plus tardive alors qu'aujourd'hui), plusieurs personnes, tant de France, d'Espagne, que d'ailleurs, se trouvèrent à ceux de Caulderès, les uns pour boire, les autres pour prendre de la boue. Mais, vers le temps du retour, vinrent des pluies si excessives, qu'il fut impossible de demeurer dans les maisons des Caulderès remplies d'eau. Ceux qui estoient venus d'Espagne s'en retournèrent par les montagnes du mieux qu'il leur fut possible ; mais les François, pensant s'en retourner à Tarbes, trouvèrent les petits ruisseaux si enflés, qu'à peine purent-ils les passer au gué. Mais, quand il fallut passer le Gave, qui en allant n'avoit pas deux pieds de profondeur, il se trouva si grand, si impétueux, qu'il fallut se détourner pour aller chercher des ponts ; comme ces ponts n'estoient que de bois, ils furent emportés par la violence des eaux. Quelques-uns se mirent en devoir de rompre la véhémence du cours. Les uns traversèrent les montagnes, et, passant par l'Aragon, vinrent dans le comté de Roussillon et de là à Narbonne ; les autres s'en allèrent droit à Barcelone, et passèrent par mer à Marseille et à Aigues-Mortes. D'autres, pour prendre une route détournée, s'enfoncèrent dans les bois et furent mangés par les ours. Quelques-uns vinrent dans des villages qui n'estoient habités que par des voleurs..... L'abbé de Saint-Savin logea les dames et les demoiselles dans son appartement ; il leur fournit de bons chevaux du Lavedan, de bonnes capes du Béarn, force vivres et escorte pour arriver à Notre-Dame de Sarrance... » Voilà donc ce qu'était, il y a trois siècles, un séjour dans les Pyrénées. Et l'on était fort heureux de trouver sur son chemin, comme le dit si bien le poète Bertin :

> Le *long* dîner, la *courte* messe
> Du bon abbé de Saint-Savin.

L'aspect des lieux a bien changé : les vieilles cabanes des montagnards sont devenus d'élégants et confortables hôtels recevant chaque année jusqu'à 15,000 touristes ou baigneurs. Les routes nouvellement construites en rendent l'accès facile. Les 23 sources que possède Cauterets, ses 9 établissements thermaux permettent d'approprier le traitement au tempérament des malades et au caractère de la maladie. L'air, plus tempéré que celui de Barèges, est plus favorable aux maladies de poitrine et à l'usage des eaux sulfureuses. La plus fréquentée de ces sources est celle de la Raillière, à 2 kilomètres de Cauterets. On y a construit un vaste établissement qui contient cinquante baignoires en marbre et une écurie pour les chevaux du haras de Tarbes qui se trouvent très bien, dit-on, de ces eaux pour boisson. Entre Cauterets et la Raillière, il y a un service d'omnibus. Il faut aussi compter comme éléments de guérison les nombreuses distractions offertes aux visiteurs. Ils trouvent à Cauterets cercles, salles de conversation, bals, concerts, représentations des artistes les plus renommés ; en un mot, tous les plaisirs de la ville et de l'hiver, sous un ciel clément et au milieu des sublimités de la nature la plus grandiose, la plus sauvage et la plus pittoresque.

Les principales promenades des environs sont celles : du Parc, du Mamelon-Vert, du Monné, montagne de 2,724 mètres d'altitude, des bords du gave et du lac de Gaube.

Gavarnie. — Gavarnie est un pauvre village de 301 habitants, situé dans le canton de Luz (18 kilom.), sur le gave du même nom, à 49 kilomètres au sud-sud-ouest d'Argelès, qui a appartenu jadis aux templiers, puis aux chevaliers de Malte. Il donne son nom au cirque, à la cascade et au port ou passage qui, de ce côté, conduit en Espagne. « La grande, la belle chose ! s'écriait milord Bute la première fois qu'il vit le cirque de Gavarnie. Si j'étais encore au fond de l'Inde, et que je soupçonnasse l'existence de ce que je vois en ce moment, je partirais sur-le-champ pour en jouir et l'admirer. » Cet immense amphithéâtre, appelé prosaïquement par les montagnards *Oule*, c'est-à-dire la *marmite*, est enfermé dans d'énormes murailles naturelles formées d'assises de marbre, et que surmontent ces étranges rochers calcaires aux formes arrondies et semblables à des tours, qu'on appelle en effet les *tours de Marboré*. Ce mur, haut de plus de 400 mètres, laisse échapper dans le cirque dix ou douze torrents, dont le plus considérable, regardé comme la source du gave de Pau, forme une chute de 422 mètres, une des plus grandes du monde. Quand l'imagination essaye de peupler cet amphithéâtre auprès duquel ceux des Romains sont des jeux d'enfants, elle ne sait quelle scène y placer qui soit digne de la majesté du lieu. « L'un convoquait un peuple, l'autre une armée ; Charlemagne ou Napoléon ; celui-ci déchaînait dans

l'immense hémicycle la Danse des morts de Holbein; celui-là y plaçait les assises du jugement dernier. » (Cuvillier-Fleury, 1837.)

Le village est à 5 kilomètres du cirque et cependant on croirait le toucher; ce cirque a 3,600 mètres d'une de ses extrémités à l'autre ; il est dominé: à l'est et au sud-est, par les cimes d'Estazou et les pics de Marboré et du Cylindre; au sud, par les tours de Marboré; au fond une fissure de 40 mètres de largeur donne passage à la route (non carrossable) de France en Espagne, c'est la Brèche de Roland.

Dans la chapelle de la Madeleine de l'église de Gavarnie, on montre treize crânes de templiers qui furent massacrés en 1307; ils avaient en ce lieu une commanderie. Une foire annuelle amène le 22 juillet à Gavarnie les habitants français et espagnols des régions voisines.

Lourdes. — Lourdes, station de la ligne de Toulouse à Bayonne, avec embranchement sur Pierrefitte, est une ancienne petite ville de 5,471 habitants, située à 19 kilomètres au sud-ouest de Tarbes, dans l'arrondissement et à 15 kilomètres au nord-nord-est d'Argelès, à la jonction de quatre vallées, sur le gave de Pau, et à l'entrée du Lavedan (*Levitanus pagus*). Lourdes offre aux regards du voyageur son château féodal et sa tour carrée, surmontée de créneaux, qui domine la ville. Il paraît que ce château s'élève sur les ruines d'une forteresse romaine; on l'appelait autrefois *Mirambel*, c'est-à-dire *Belle-Vue*. La tradition rapporte que Charlemagne y assiégea un chef sarrasin du nom de Mirat, lequel refusait absolument de se rendre. « De sorte que le roi, ennuyé de la longueur du siège, estoit sur le point de se retirer. Mais Notre-Dame du Puy commença à faire des merveilles; car un aigle porta un grand poisson en vie en l'endroit le plus haut du château, que l'on nomme encore pierre de l'Aigle. Mirat, prenant ses avantages de cette rencontre, envoie le poisson à Charlemagne et lui fait dire qu'il n'estoit pas si court de vivres; ce qui fâcha extrêmement le roi. Mais l'évêque du Puy, qui avoit connoissance de toute l'affaire, le rassura en lui disant que Notre-Dame commençoit à témoigner ses merveilles, et, sous l'aveu du roi, alla conférer avec Mirat, lui proposant de se rendre à Notre-Dame, puisqu'il refusoit d'être vassal de Charlemagne. A quoi Mirat condescendit à la charge de relever d'elle sa terre, sans perdre sa liberté, ayant baillé seulement à l'évêque une poignée de foin pour tenir lieu de reconnoissance. Charlemagne confirma le traité et, en exécution d'icelui, Mirat alla vers Le Puy portant, et tous ceux de sa suite, au bout de leurs lances, des bottes de foin, dont ils firent litière en l'église de Notre-Dame, où Mirat, ayant reçu le baptême, fut nommé Lorus, et, revenu qu'il fut, changea le nom de son château de Mirambel, et le nomma Lorde. » Tel est le récit de l'évêque de Marca, qui ajoute judicieusement : « Il faudroit avoir bon estomac pour digérer ce discours de foin et toutes ces foiblesses qui ont été forgées pour autoriser la suprématie de l'église du Puy sur le comté de Bigorre. »

Dès 1032, Lourdes avait un marché, ce qui prouve son importance. Comme la ville de Tarbes proprement dite était le domaine de l'évêque, les comtes de Bigorre faisaient de Lourdes en quelque sorte leur chef-lieu féodal. C'est là qu'ils recevaient les hommages et les redevances. Le château était considéré comme très fort; « car, dit Froissart, le châtel sied sur une ronde roche, faicte par telle façon qu'on n'y peut aller ni approcher par échelle, ni autrement, fors que par une entrée. » Aussi fut-il très disputé pendant la guerre de Cent ans. Le traité de Brétigny le donna aux Anglais, qui le gardèrent même après que le reste du Bigorre eut secoué leur joug. Le gouverneur que le prince Noir y avait mis était Pierre Arnaud de Béarn, à la tête de 300 lances. Froissart raconte fort au long les exploits de cette vaillante garnison, qui faisait au dehors de fréquentes excursions, sans rien épargner, même les abbayes. Un des six capitaines de la garnison, appelé Mangeant, brave, actif, part un jour pour Montpellier, accompagné de trois moines et habillé lui-même en moine. Il descend à une auberge de la ville et se dit abbé d'une abbaye de Gascogne, allant à Paris pour ses affaires. Il y trouve un personnage très riche, qui était lui-même sur le point de partir pour Paris. Enchanté de trouver des compagnons de route aussi respectables, celui-ci s'empresse de demander aux quatre moines la permission de faire route avec eux. Ils partent, mais... « ils n'eurent pas eslongné Montpellier trois lieues, quand le Mangeant le prit et l'amena par voies torses et obliques, et chemin perdu, et fit tant qu'il le tint en sa garnison de Lourdes; et puis le rançonna et en eut cinq mille livres. » Deux fois le duc d'Anjou assiégea le château de Lourdes, et deux fois il fut repoussé. Il essaya de la trahison. A son instigation,

Gaston-Phœbus, comte de Foix, frère naturel et seigneur de Pierre de Béarn, attira ce dernier à Orthez, et, pendant le repas, le somma de lui livrer le château de Lourdes. Sur son refus, il se lève et le frappe de cinq coups de dague. Ce meurtre fut inutile, la garnison de Lourdes continua de défendre la place; et le duc d'Anjou, dans sa colère, brûla la ville, dont les anciens titres furent alors consumés par les flammes. Quelque temps après cependant, les Anglais, chassés de toute la France, durent abandonner le château de Lourdes. Ce château joua encore un rôle pendant les guerres de religion : le capitaine Incamps, qui tenait pour Henri IV, le défendit vaillamment et avec succès contre Villars-Brancas.

Lourdes passa, sous Louis XIV, à la maison de Bénac, ainsi que tout le Lavedan. Les coutumes du Lavedan furent rédigées en 1704 ; on y voit qu'il y avait à Lourdes « *une seule rue*, appelée *du Bourg*, où les femelles sont exclues de leur père, mère et aïeuls, par les mâles, à l'aîné desquels telles successions sont toujours conservées. »

Sous Louis XV, le château fut transformé en prison d'État, succursale de la Bastille. Parmi les prisonniers qui y furent détenus en vertu de lettres de cachet signées du comte de Saint-Florentin, on cite le prince de Valentinois, duc de Mazarin.

Sous Louis XVI, le premier ministre, Loménie de Brienne, archevêque de Sens, faute de place à la Bastille, fit enfermer au château de Lourdes, en 1788, plusieurs des membres du Parlement qui s'étaient opposés à l'établissement de cours plénières.

Encouragés par l'aurore de liberté qui se levait, les communes de Bigorre, dans leurs cahiers adressés aux états généraux de 1789, écrivirent l'article suivant : « Il sera demandé aux états généraux que le château de Lourdes, demeure ancienne des comtes de Bigorre, ne soit plus appelé ni regardé *comme Prison d'État;* qu'il ne serve désormais qu'à la protection et défense du pays, et non pas d'effroi à la liberté civile ; et qu'en conséquence les prisonniers qui y sont enfermés dans ce moment seront rendus à leurs familles et à leurs juges naturels. »

Ce fut Barrère qui fit le rapport à l'Assemblée constituante au nom du comité des lettres de cachet. Les prisonniers furent mis en liberté ; mais le comité de la guerre demanda et obtint la conservation du château comme poste militaire et moyen de défense de la France.

Bonaparte, en 1803, le rendit à sa destination de prison d'État et y fit enfermer lord Elgin, diplomate anglais qui était venu faire une cure aux bains de Barèges. Ce qui reste du château a été classé parmi les monuments historiques.

Une célébrité d'un autre genre était réservée à la ville de Lourdes. En 1858, le bruit se répandit d'une apparition miraculeuse de la Vierge à l'entrée de la grotte de Massavielle, proche de la ville, et dépendante d'une propriété des évêques de Tarbes. De nombreux pèlerinages s'organisèrent; les libéralités des croyants affluèrent et permirent de doter la localité d'une magnifique basilique ogivale qui s'élève au-dessus de la grotte miraculeuse et d'une maison de missionnaires pour le service du sanctuaire. La vente des eaux d'une source qui se trouve dans la grotte est devenue l'objet d'un commerce très lucrative.

Aujourd'hui, Lourdes est réputée pour ses marbres, ses ardoises et son chocolat; elle possède une station d'étalons, une école d'agriculture, un dépôt de remonte pour l'État, un hospice et une prison cellulaire. Le château est encore considéré comme place forte de 3e classe. C'est dans cette ville que siège le tribunal de première instance de l'arrondissement d'Argelès. C'est la patrie des généraux Maransin et d'Ambarère.

Les armes de Lourdes sont : *de gueules, à trois tours d'or, maçonnées de sable, posées sur un roc d'argent, celle du milieu plus élevée, surmontée d'une aigle de sable, éployée, membrée d'or, tenant dans son bec une truelle d'argent.* On ajoute quelquefois *en pointe une fleur de lis d'azur.*

On visite à peu de distance, au nord-ouest de la ville, le lac de Lourdes, qui a environ 4 kilomètres de circonférence et qui abonde en anguilles et en brochets monstreux ; il y a aussi aux environs quelques grottes curieuses creusées dans une montagne calcaire, sur la rive gauche du gave.

Luz. — Luz (*Eluso*, *Elusio*), petite ville de l'arrondissement d'Argelès, située à 31 kilomètres au sud de Lourdes et à 25 d'Argelès, est peuplée de 1,484 habitants. C'est le chef-lieu de la vallée de Barèges. Elle s'élève au pied du mont Bergons, qui la domine de près de 1,400 mètres et qui est pourtant d'un accès facile. L'église, qui mérite toute l'attention des archéologues, fut bâtie par les tem-

pliers, au XIIIe siècle; elle a été classée parmi les monuments historiques. C'est une nef romane, couverte d'une voûte en ogive évasée et ornée de corbeaux bizarres, surmontée d'un rang de fenêtres en forme de mitre, éclairant une galerie qui servait à la défense. Elle est entourée d'une chemise de murailles élevées, garnies de meurtrières et de créneaux; l'entrée est gardée par une tour carrée. Le portail du nord a des archivoltes ornées de nombreuses sculptures romanes, de bâtons rompus, palmettes, feuilles grossières, et de quelques compartiments peints à demi effacés, mais où l'on distingue encore des bustes de chevaliers ayant l'épée au poing. Sur le claveau du milieu est une main bénissant avec deux doigts levés, puis le Christ entouré de symboles évangéliques. Autour de ce tympan est tracée une inscription latine mutilée. On remarque encore sur l'un des côtés une petite porte par où entraient les *cagots* ou *goitreux*, qui pendant l'office devaient se tenir près de cette porte autour d'un bénitier qui leur était particulièrement destiné.

Auprès de Luz et au milieu du bassin du gave se dresse une éminence que surmontent les ruines pittoresques du vieux château féodal de Sainte-Marie, construit également par les templiers. Cet ordre a laissé dans le pays de tels souvenirs qu'un village près de Luz, sur la route de Pierrefitte, conserve encore par tradition le nom de village *déous Prousous* (des preux). Ce château fut pris et repris pendant les guerres des Anglais. Luz a pour annexe le petit hameau de Saint-Sauveur.

On a construit à Luz d'élégantes habitations qui reçoivent le trop-plein des établissements thermaux de Barèges et de Saint-Sauveur. On y a élevé une chapelle moderne à l'époque de la dernière guerre d'Italie et qui en a reçu le nom de chapelle de Solferino.

On y fabrique des étoffes dites de *Barèges;* dans les environs, sur la rive gauche du gave, au-dessous de Saint-Sauveur, on voit une fontaine pétrifiante.

SAINT-SAUVEUR. — Saint-Sauveur, sur la route de Luz à Gavarnie, est un charmant hameau annexé aujourd'hui à la commune de Luz; il est situé dans un étroit vallon que resserrent deux montagnes presque verticales, mais toutes tapissées d'arbres et de verdure. La tradition rapporte la découverte de ses eaux minérales à un évêque de Tarbes, exilé à Luz; cet évêque fit construire près de là une chapelle avec cette inscription : *Vos haurietis aquas e fontibus Salvatoris*. Telle serait l'étymologie du nom de Saint-Sauveur. Mais la réputation de ses eaux ne date que du siècle dernier : l'abbé Bezégua, professeur en droit à Pau, s'en étant bien trouvé, en parla et les fit connaître. L'établissement thermal s'élève au milieu de l'unique rue du village et consiste en une galerie très élégante soutenue par des colonnes de marbre et formant les trois côtés d'une cour dont le quatrième côté donne une échappée admirable à la vue sur le gave et la route de Gavarnie.

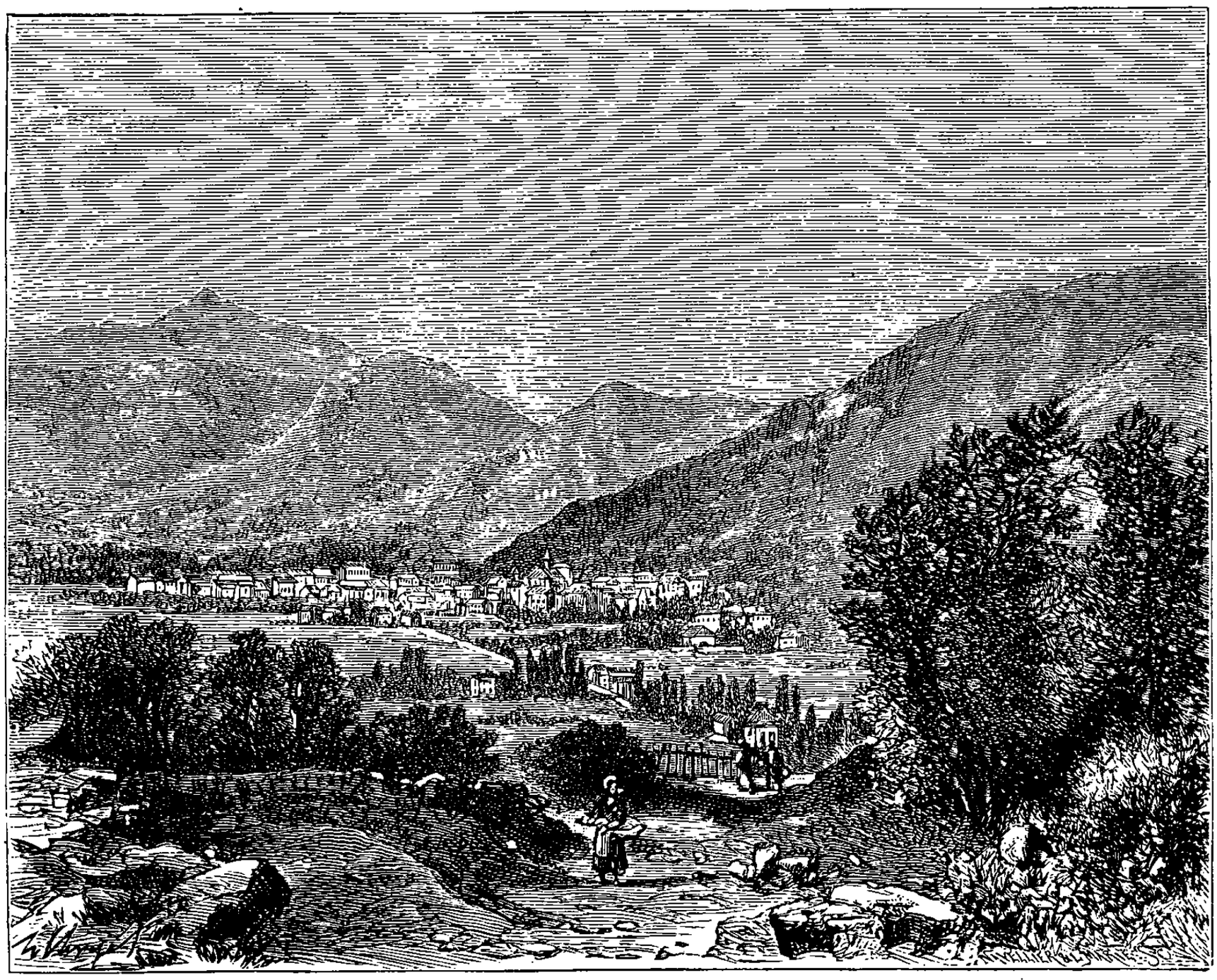
Les vertus curatives des deux sources thermales de Saint-Sauveur sont de plus en plus appréciées; aussi un nouvel établissement élégant et confortable a-t-il été construit en 1858. On y a élevé aussi, sous l'invocation de Saint-Joseph, une église de style ogival; mais la plus importante construction dont ait été dotée la localité est celle d'un pont long de 65 mètres qui met en communication la station thermale avec la route de Gavarnie.

Les carrières et scieries de marbres de Saint-Sauveur méritent une mention spéciale.

L'ascension du pic de Bergons est une des plus intéressantes excursions offertes aux visiteurs de cette région. On est amplement dédommagé de ses fatigues si l'on se résigne à gravir lentement, péniblement, pendant cinq heures, pour atteindre ce sommet stérile.

Le regard embrasse alors dans un splendide panorama les glaciers du mont Perdu et du Vignemale, les rochers du cirque de Gavarnie, la brèche de Roland, les tours du Marboré, la cime orgueilleuse du pic du Midi, dominant la vallée de Campan et la plaine de Tarbes. D'autres vallées se déroulent encore, celles de Heas, de Saint-Sauveur, de Pragnères, de Luz, d'Argelès, avec lesquelles contraste l'aspect lugubre et désolé de la gorge de Barèges. Le pic de Bergons est un des sites qui donne le tableau le plus complet et le plus varié des beautés grandioses et pittoresques de la région pyrénéenne.

BAGNÈRES-DE-BIGORRE (lat., 43°3'54"; long., 2°11'22" O.).—Bagnères-de-Bigorre (*Aquensis Vicus*, *Aquæ Bigerronum*, *Balneriæ*), station de la ligne secondaire se rattachant à la grande voie ferrée de Bordeaux à Toulouse, à l'embouchure de la vallée de Campan, est une jolie ville de 9,503 habitants. Elle



Bagnères-de-Bigorre.

dépendait autrefois du diocèse de Tarbes, du parlement de Toulouse, de l'intendance d'Auch, de la recette de Bigorre, aujourd'hui chef-lieu d'un arrondissement et d'un canton, avec tribunaux de première instance et de commerce, société d'agriculture, collège ecclésiastique, pension secondaire, école normale d'institutrices, société Ramond pour l'exploration scientifique des Pyrénées, etc.; située à 21 kilomètres au sud-est de Tarbes, sur la rive gauche de l'Adour, au bas de la colline anciennement appelée *Monte-Crabarde*, montagne des chèvres.

Bagnères-de-Bigorre a été justement appelée la métropole des eaux thermales de France. Dès le temps de Jules César, ses eaux étaient connues et fréquentées des Romains : le consul Messala, Tibulle, peut-être, y vinrent chercher la santé. Bagnères s'appelait alors *Vicus Aquensis*. On dit aussi qu'Auguste y passa en allant soumettre les Cantabres. Les habitants lui élevèrent un temple, dont on a conservé l'inscription. Ce temple, construit sur la place publique de Saint-Martin, fut plus tard converti en une église sous l'invocation de saint Martin de Tours. L'inscription se voit aujourd'hui au-dessus d'une fontaine publique de la ville. On a retrouvé, en outre, des monuments votifs ornés d'inscriptions et élevés par des particuliers.

Le *Vicus Aquensis* disparaît avec la domination romaine et ne reparaît qu'au XII^e^ siècle, sous le nom nouveau de Bagnères, dont le sens est facile à saisir. C'est par sa charte communale que son existence nous est attestée de nouveau (1171). Le comte de Bigorre, Centulle III, veut mettre ses serfs de Bagnères en état de se défendre eux-mêmes contre les continuelles attaques des petits seigneurs voisins et des bandits aragonais ; en conséquence, il les affranchit. Il leur accorde la possession incommutable de leurs maisons, sous une redevance annuelle payable à Noël, et leur donne

le droit de changer à leur gré de domicile. Il leur permet de choisir parmi eux leurs juges ; ceux-ci, renouvelés chaque année, doivent prêter serment entre les mains du comte avant d'entrer en fonction : ils jugent en matière civile et criminelle, sauf l'appel à la cour comtale à Tarbes. Le comte donne aux Bagnerais un chef militaire et une bannière portant *de gueules, au château ouvert à trois tours d'argent*. Il se réserve le droit d'ost ou de service de guerre trois fois par an. Nous voyons dans cette charte le duel judiciaire encore en usage dans les causes criminelles et la composition par argent pour le meurtre et les blessures. Les mœurs étaient encore pleines de violences au pied des Pyrénées. Un traité conclu peu de temps après entre les habitants de Bagnères et ceux du Lavedan établit tout un tarif détaillé pour meurtre, blessures, enlèvement de bestiaux, etc. Bagnères avait soixante jurats. Quand ils convoquaient les Bagnerais pour une expédition contre les cantons voisins, quiconque refusait de marcher payait dix sols d'amende et subissait un exil de six mois.

Bagnères a eu sa part de fléaux. Surprise, saccagée et incendiée au XIII^e^ siècle par Henri de Transtamare ; prise et reprise plusieurs fois au XVI^e^ pendant les guerres de religion ; désolée ensuite par un hiver excessif, des neiges continues et une peste qui décima la population (1589), elle se ressentit aussi des troubles de la Fronde.

La brillante époque de Bagnères commença lorsque la réputation de ses eaux y attira de nombreux étrangers et d'illustres personnages. Jeanne d'Albret, jusque-là *breheigne*, devint féconde en buvant à la source appelée depuis *source de la Reine*, et voilà à quoi nous devons Henri IV. Vers le même temps Montaigne fréquentait Bagnères. Ce n'est pas qu'il crût à la vertu des eaux, le sceptique : au contraire, il déclare qu'il n'y a « aperçu aucun effet extraordinaire, miraculeux, et, qu'en s'en informant un peu plus curieusement qu'on ne le fait, il a trouvé mal fondés et faux tous les bruits de telles opérations qui se sèment en ces lieux-là. » Mais « se baigner est salubre chez tous les peuples, » et les compagnies qui se trouvent à ces bains, les promenades et exercices à quoi nous convie la beauté des lieux, lui semblent la partie la plus assurée de l'effet des eaux. Le poète Du Bartas visita aussi Bagnères au siècle suivant, et M^me^ de Maintenon y amena le duc du Maine. Au XVII^e^ siècle, ce fut le duc de Chartres qui recouvra la santé au bain du Pré et qui lui consacra dans sa reconnaissance une pièce de vers qui se termine ainsi :

Je veux en te louant dire à tout l'univers
Que ton eau peut guérir de mille maux divers,
Et qu'il est très certain que du Pô jusqu'au Tage
Toute eau, même le vin, te devrait rendre hommage.

Les élysées Cottin et Azaïs rappellent d'autres noms célèbres, sans compter ceux de nos contemporains que la postérité se plaira aussi à compter parmi les visiteurs de Bagnères.

Le grand établissement thermal appelé *thermes de Marie-Thérèse* était, avant la construction de celui de Bagnères-de-Luchon, le plus beau des Pyrénées : une façade de 63 mètres de long en marbre bleu des Pyrénées, deux étages de fenêtres à arceaux cintrés, un vaste espace devant l'édifice, tout cela est digne de la grande affluence des étrangers riches et élégants, de la beauté du site et de la coquetterie des maisons de Bagnères-de-Bigorre.

Le temps n'a fait que développer les germes de prospérité qui datent de si loin ; la civilisation a fait pour la ville romaine ce que les Romains avaient tenté pour leur conquête le *Vicus Aquensis*. Nous empruntons à M. Taine le gracieux tableau qu'il a tracé de cette localité privilégiée bornant d'un côté la riche plaine de Tarbes et donnant accès au Midi à la délicieuse vallée de Campan.

« L'aspect de la ville, dit-il, est charmant. De grandes allées de vieux arbres la traversent en tous sens. Des jardinets fleurissent sur les terrasses. L'Adour roule le long des maisons ; des ruisseaux d'eau limpide accourent de toutes les places et de toutes les rues ; ils se croisent, s'enfoncent sous terre, reparaissent et la ville est remplie de leurs murmures, de leur fraîcheur et de leur gaieté. »

« Je ne sais rien, ajouta M. Cuvillier-Fleury, ni en France ni en Italie qui donne une idée de ce délicieux séjour. C'est la plus charmante vignette que l'on puisse placer au frontispice d'un voyage dans les Pyrénées. Figurez-vous dans ces rues, sur ces places, dans ces promenades, une population pressée, mosaïque mouvante, bigarrure singulière de mœurs, de langage, de costumes, où les modes de Paris luttent quelquefois sans succès

avec la simple et rustique élégance du justaucorps montagnard. »

Le nombre des étrangers baigneurs ou touristes qui augmente d'année en année atteint et dépasse le chiffre de vingt mille.

Les sources sont au nombre de cinquante ; quoique la ville compte quatorze établissements dont le principal, *les Thermes*, est un véritable monument, de nombreux agrandissements et embellissements sont encore en projets.

Outre les antiquités romaines dont nous avons parlé, Bagnères possède les débris intéressants de plusieurs édifices de l'époque intermédiaire; ce sont un ancien chapitre de Saint-Jean, transformé en salle de spectacle ; la vieille église des Carmes, celle de Saint-Vincent et une tour du xv^e^ siècle, restes d'un ancien cloître des jacobins ; ces deux dernières constructions ont été classées parmi les monuments historiques. Comme établissements modernes, nous mentionnerons la prison, un hospice et un hôpital militaire.

On fabrique à Bagnères des cadis, des ras, et autres étoffes de laine, des étamines, des tricots, des crêpes et de gros papiers ; il y a des marbreries dont les produits sont estimés ; celle de M. Géruzet est d'une grande importance. On exploite aussi des tourbières et une ardoisière considérable dans le village de Labassère, éloigné seulement de quelques kilomètres. Bagnères-de-Bigorre est la ville littéraire du département ; elle possède un musée et une bibliothèque qu'elle doit à l'initiative d'un érudit distingué, M. Achille Jubinal, ainsi que plusieurs collections réunies par le savant et patriotique dévouement des habitants et offertes gracieusement par eux à l'étude et à la curiosité des visiteurs.

Bagnères-de-Bigorre est la patrie du médecin Ribes et du géographe-académicien d'Avezac Macaya, historien du Bigorre.

Les armes de Bagnères-de-Bigorre sont : *de gueules, à trois tours d'argent, celle du milieu plus élevée, le tout dans une clausure ou enceinte de murailles, aussi d'argent, maçonnées et ajourées de sable, aussi bien que les tours ;* — aliàs : *de gueules, au château ouvert, à trois tours d'argent.*

A 12 kilomètres au nord-est de Bagnères et dans la commune de Bonnemazon, l'ancienne abbaye de l'Escaldieu (*Scala Dei*) a été convertie en une maison de plaisance. Elle est sur la route qui conduit aux eaux de Capvern et à Toulouse, dans un ravin sauvage dont les religieux de Cîteaux firent, vers le milieu du xiii^e^ siècle, une agréable solitude. Ce monastère mérita, dit-on, d'être appelé l'*École de la vertu*. Il fut l'asile d'un grand nombre de pieux personnages et de Pétronille, comtesse de Bigorre, fameuse par ses cinq maris et par son testament, où elle reconnaît une dette de dix-huit sous pour des souliers envoyés à la reine d'Angleterre.

Plusieurs comtes de Bigorre enrichirent l'abbaye de l'Escaldieu.

Saint Bertrand de Comminges s'y retira, dit-on, et y opéra plusieurs miracles, qui contribuèrent à sa canonisation par le pape Alexandre III. Non loin de là, le château de Mauvezin offre aux regards des voyageurs ses ruines pittoresques ; il fut, ainsi que l'indique son nom, *mauvais voisin*, la terreur de la contrée, tant que les Anglais l'occupèrent. Le duc d'Anjou s'en empara en 1374. Plus tard, au temps des guerres de religion, il servit aussi de place d'armes aux protestants, et fut détruit par ordre de Louis XIII.

C'est dans les environs de Bagnères-de-Bigore, au petit hameau de Baudéan, qu'est né le chirurgien Larrey, que Napoléon qualifiait du plus honnête homme qu'il eût connu.

Campan. — Campan (*Camponi*), joli bourg et chef-lieu de canton, peuplé de 3,275 habitants, situé à 6 kilomètres au sud-est-de-Bagnères-de-Bigorre, dans la belle et fertile vallée à laquelle il donne son nom et qu'arrose l'Adour, est un de ces sites célèbres que tout le monde connaît de réputation et qui ne causent point de déception au visiteur.

L'église de Campan date de 1567 et avoisine les débris d'un ancien cloître. Cette petite ville a aussi ses eaux sulfureuses de Bagnat. Son territoire renferme de belles carrières de marbre et des gisements de cuivre non exploités.

Nous n'entreprendrons pas la description des sites nombreux et plus charmants les uns que les autres qui entourent Campan, nous nous contenterons de citer la délicieuse habitation installée dans l'ancien prieuré de Saint-Paul, entre l'Adour de Campan et l'Adour de Baudeau, le vallon Remoula ou Élysée Fanny, les rochers Pena-Pich, la crête du mont Blanquo et le lac des eaux rouges (*aygos rouyos*), etc., etc.

STATISTIQUE DU DÉPARTEMENT DES HAUTES-PYRÉNÉES

RANG DU DÉPARTEMENT

Superficie : 79ème. — Population : 79ème. — Densité de la population : 59ème.

I. STATISTIQUE GÉNÉRALE

SUPERFICIE.	POPULATION.	ARRONDISSEMENTS.	CANTONS.	COMMUNES.	REVENU TERRITORIAL.	CONTRIBUTIONS et REVENUS PUBLICS
4.529 kil. carrés ou 452.945 hect.	Hommes, 116.865 Femmes, 121.172 Total.. 238 037 52 hab. 56 par kil. carré	3	26	480	Propriétés bâties... 2.500.000 fr. — non bâties 10.000.000 » Revenu agricole... 48.000.000 »	9.000.000 fr.

II. STATISTIQUE COMMUNALE

ARRONDISSEMENT DE TARBES

Superficie, 1.307 kil. carrés ou 130.707 hect. — Population, 110.198 hab. — Cantons, 11. — Communes, 195.

CANTON, sa population.	NOM de LA COMMUNE.	POPULATION.	Distance au chef-lieu d'arr.
Tarbes, 2 cantons, 35 communes, 39.773 habitants.	Tarbes (Nord)	9.053	»
	Aureilhan	1.588	3
	Aurensan	453	10
	Bazet	503	8
	Bordères	1.814	5
	Bours	417	7
	Chis	142	9
	Gayan	247	13
	Ibos	1.722	7
	Lagarde	186	13
	Orleix	577	8
	Oroix	221	21
	Oursbelille	768	8
	Pintac	61	18
	Sarniguet	275	13
	Tarasteix	457	19
	Tarbes (Sud)	12.240	»
	Allier	208	9
	Angos	164	9
	Arcizac-Adour	527	11
	Barbazan-Debat	641	7
	Bernac-Debat	613	9
	Bernac-Dessus	384	10
	Hiis	269	13
	Horgues	469	3
	Laloubère	959	4
	Momères	575	7
	Montignac	123	13
	Odos	794	6
	Saint-Martin	313	9
	Salles-Adour	319	7
	Sarrouilles	481	6
	Séméac	1.205	3
	Soues	461	5
	Vieille-Adour	544	13
Castelnau-Rivière-Basse, 8 c., 4.343 hab.	Castelnau-Rivière-Basse	1.140	42
	Hagedet	79	35
	Hères	300	38
	Lascazères	585	34
	Madiran	1.090	39
	Saint-Lanne	475	46
	Soublecause	507	35
	Villefranque	167	33
Galan, 10 comm., 4.904 hab.	Galan	1.270	34
	Bourrepeaux	526	28
	Castelbajac	461	28
	Galez	353	33
	Houeydets	361	30
	Libaros	400	34
	Montastruc	595	28
	Recurt	435	38
	Sentous	265	30
	Tournous-Devant	318	37
Maubourguet, 11 comm., 8.226 hab.	Maubourguet	2.600	28
	Auriébat	903	33
	Caussade	208	34
	Estirac	184	31
	Labalut	725	36
	Lafitole	767	26
	Lahitte-Toupière	546	32
	Larreule	676	26
	Sauveterre	433	33
	Sombrun	464	29
	Vidouze	720	36
Ossun, 19 c., 11.626 h.	Ossun	2.504	11
	Averan	149	18
	Azereix	901	13
	Barry	123	16
	Bénac	784	15
Suite d'Ossun.	Escaunets	275	28
	Gardères	661	23
	Ribarelte	203	13
	Juillan	1.617	10
	Lamarque-Pontacq	801	24
	Lanne	465	13
	Layrisse	187	16
	Loucrup	351	18
	Louey	539	12
	Luquet	418	24
	Orincles	642	18
	Séron	508	25
	Villenave-près-Béarn	145	28
	Visker	353	16
Pouyastruc, 27 communes, 5.890 habitants.	Pouyastruc	562	10
	Aubarède	483	18
	Bouilh-Péreuilh	280	16
	Boulin	122	6
	Cabanac	383	18
	Castelvieilh	339	14
	Castéra-Lou	224	17
	Chelle-Debat	306	19
	Collongues	216	13
	Coussan	173	15
	Dours	214	13
	Gonez	51	17
	Hourc	158	13
	Jacque	111	18
	Lansac	119	13
	Laslades	350	12
	Lizos	112	7
	Louit	207	14
	Marquerie	154	13
	Marseillan	347	16

SUITE DE L'ARRONDISSEMENT DE TARBES

CANTON, sa population	NOM de LA COMMUNE.	POPULATION.	Distance au chef-lieu d'arr.
Suite de Pouyastruc.	Mun	305	23
	Oléac-Debat	105	10
	Peyriguère	107	23
	Sabalos	111	13
	Soréac	75	16
	Souyeaux	234	12
	Thuy	42	22
Rabastens. 24 communes, 7.378 habitants.	Rabastens	1.282	19
	Ansost	72	26
	Barbachen	126	27
	Bazillac	478	18
	Bouilh-Devant	112	23
	Buzon	277	29
	Escondeaux	188	14
	Gensac	118	23
	Lacassagne	368	18
	Laméac	295	21
	Lescurry	247	18
	Liac	295	23
	Mansan	98	21
	Mingot	75	24
	Monfaucon	616	29
	Moumoulous	136	26
	Peyrun	227	18
	Saint-Sever	516	24
	Sarriac	527	22
	Ségalas	185	24
	Sénac	349	23
	Tostat	511	14
	Trouley-Labarthe	184	22
	Ugnouas	96	16
Tournay, 27 communes, 10.343 habitants.	Tournay	1.297	18
	Barbazan-Dessus	241	13
	Bégole	588	26
	Bernadets-Dessus	379	24
	Bordes	832	15
	Burg	635	24
	Caharet	88	26
	Calavanté	193	13
	Castéra-Lanusse	92	23
	Clarac	524	19
	Fréchou-Fréchet	168	14
	Goudon	446	18
	Hitte	178	19
	Larespède	386	21
	Lespouey	210	13
	Lhez	193	15
	Luc	456	18
	Mascaras	299	13
	Mouledous	459	20
	Oléac-Dessus	302	18
	Orieux	330	26
	Oueilloux	297	16
	Ozon	711	19
	Peyraube	317	17
	Poumarous	406	24
	Ricaud	270	24
	Sinzos	246	16
Trie, 22 c., 9.335 h.	Trie	1.660	31
	Antin	450	27
	Bernadets-Debat	426	33
	Bonnefont	932	31
Vic-en-Bigorre, 13 comm., 8.100 habitants.	Vic-en-Bigorre	3.630	17
	Andrest	723	10
	Artagnan	592	21
	Caixon	578	23
	Camalès	486	16
	Marsac	255	13
	Nouilhan	235	24
	Pujo	593	13
	Saint-Lézer	383	18
	Sanous	116	24
	Siarrouy	365	13
	Talazac	81	13
	Villenave-près-Marsac	63	13
Suite de Trie.	Bugard	250	29
	Estampures	234	32
	Fontrailles	503	34
	Fréchède	200	33
	Lalanne	224	28
	Lamarque-Rustaing	185	26
	Lapeyre	97	29
	Lubret-Saint-Luc	411	25
	Luby-Betmont	502	24
	Lustar	271	31
	Mazerolles	507	30
	Osmets	225	20
	Puydarrieux	718	34
	Sadournin	414	34
	Sère-Rustaing	338	28
	Tournous-Darré	211	29
	Vidou	247	27
	Villembits	330	28

ARRONDISSEMENT D'ARGELÈS

Superficie, 1.312 kil. carrés ou 131.155 hect. — Population, 41.316 hab. — Cantons, 5. — Communes, 91.

Argelès, 23 communes, 10.968 habitants.	Argelès	1.743	»
	Adast	141	6
	Agos-Vidalos	351	5
	Arcizans-Avant	410	4
	Artalens-Souin	300	8
	Ayros-Arbouix	337	5
	Ayzac-Ost	504	23
	Beaucens	445	7
	Bôo-Silhen	284	5
	Cauterets	1.786	16
	Gez	336	2
	Lau-Balagnas	322	4
	Nestalas	605	7
	Ouzous	311	5
	Préchac	239	4
	Saint-Pastous	381	5
	Saint-Savin	508	3
	Salles	542	8
	Sère	168	5
	Soulom	381	3
	Uz	88	8
	Vier-Bordes	190	7
	Villelongue	596	13
Aucun, 11 c., 5.605 h.	Aucun	470	12
	Arbéost	984	25
	Arcizans-Dessus	251	7
	Arras	732	5
	Arrens	794	20
	Bun	288	14
	Estaing	336	20
Suite d'Aucun.	Ferrières	634	27
	Gaillagos	403	10
	Marsous	544	12
	Sireix	169	8
Lourdes, 37 communes, 14.882 habitants.	Lourdes	5.471	15
	Adé	565	22
	Angles (Les)	293	20
	Arcizac-ez-Angles	257	22
	Arrayou	95	24
	Arrodets	227	25
	Artigues	88	23
	Aspin	240	14
	Bartrès	346	20
	Berbérust-Lias	179	13
	Bourréac	112	20
	Cheust	279	22
	Cotdoussan	64	24
	Escoubés-Pouts	270	23
	Gazost	504	24
	Ger	210	7
	Germs	606	27
	Geu	182	7
	Gez-ez-Angles	95	23
	Jarret	241	19
	Julos	315	23
	Juncalas	393	12
	Lahitte	248	7
	Lézignan	404	21
	Lugagnan	150	12
	Omex	416	13
	Ossen	413	15
Suite de Lourdes.	Ossun-ez-Angles	116	27
	Ourdis	59	23
	Ourdon	62	7
	Ousté	173	20
	Paréac	167	23
	Poueyferré	601	20
	Saint-Créac	223	18
	Ségus	394	14
	Sère-Lanso	210	27
	Viger	214	10
Luz, 16 communes, 6.105 habitants.	Luz	1.484	25
	Betpouey	618	35
	Chèze	126	15
	Esquièze-Sère	420	25
	Esterre	230	28
	Gavarnie	301	49
	Gèdre	1.012	39
	Grust	168	22
	Saligos	229	22
	Sassis	92	23
	Sazos	512	23
	Sers	265	24
	Viella	250	27
	Viey	164	27
	Viscos	140	17
	Vizos	94	23
Saint-Pé, 4 c., 3.756 h.	Saint-Pé	2.416	18
	Barlest	372	26
	Loubajac	501	24
	Peyrouse	464	23

ARRONDISSEMENT DE BAGNÈRES-DE-BIGORRE

Superficie, 1.910 kil. carrés ou 191.083 hect. — Population, 86.523 hab. — Cantons, 10. — Communes, 194.

CANTON, sa population.	NOM de LA COMMUNE.	POPULATION.	Distance au chef-lieu d'arr.
Bagnères-de-Bigorre, 18 communes, 18.681 habitants.	Bagnères-de-Bigorre	9.508	»
	Antist	163	7
	Argelès	287	7
	Astugue	587	15
	Banios	324	20
	Cieutat	1.299	15
	Hauban	141	5
	Labassère	772	10
	Lies	300	7
	Marsas	195	20
	Merilheu	442	5
	Montgaillard	1.054	8
	Neuilh	226	20
	Ordizan	459	7
	Orignac	563	15
	Pouzac	1.003	4
	Trébons	1.152	15
	Uzer	206	10
Arreau, 19 communes, 6.388 habitants.	Arreau	1.226	53
	Ancizan	690	55
	Ardengost	167	57
	Aspin	205	54
	Aulon	256	58
	Barrancoueu	109	55
	Bazus-Aure	223	55
	Beyrède-Jumet	431	45
	Cadéac	411	54
	Camous	107	50
	Fréchet-Aure	48	52
	Gouaux	132	56
	Grézian	160	55
	Guchen	463	57
	Ilhet	496	45
	Jézeau	240	53
	Lançon	71	55
	Pailhac	69	54
	Sarrancolin	884	45
Bordères, 18 communes, 3.050 habitants.	Bordères	396	55
	Adervielle	208	62
	Anéran-Camors	71	53
	Armenteule	71	62
	Avajan	150	58
	Bareilles	407	60
	Cazaux-Debat	100	62
	Cazaux-Fréchet	162	55
	Estarvielle	91	60
	Génost	222	63
	Germ	130	67
	Ilhan	83	56
	Loudenvielle	349	65
	Loudervielle	169	68
	Mont	165	63
	Pouchergues	72	60
	Ris	55	56
	Vielle-Louron	149	58
Campan, 4 c., 5.857 h.	Campan	3.275	6
	Asté	892	4
	Baudéan	853	5
	Gerde	837	3
Castelnau-Magnoac, 30 c., 10.668 h.	Castelnau-Magnoac	1.592	65
	Aries-Espénan	228	55
	Arné	499	57
	Barthe	69	33
	Bazordan	558	68
	Betbèze	173	68
Suite de Castelnau-Magnoac.	Betpouy	212	55
	Campuzan	250	50
	Casterets	71	70
	Caubous	151	57
	Cizos	345	55
	Devèze	235	63
	Gaussan	356	52
	Guirerix	394	65
	Hachan	124	57
	Lalanne	249	40
	Laran	166	41
	Larroque	337	70
	Lassales	189	50
	Monléon-Magnoac	1.560	50
	Monlong	354	45
	Organ	124	55
	Peyret-Saint-André	193	54
	Pouy	120	60
	Puntous	680	60
	Sabarros	147	45
	Sariac	504	65
	Thermes	456	73
	Vieuzos	174	52
	Villemur	158	55
Labarthe, 21 communes, 9.661 habitants.	Labarthe	856	58
	Arrodets	203	25
	Asque	636	25
	Avezac-Prat	955	30
	Batsère	167	25
	Bazus-Neste	188	32
	Bulan	504	25
	Escala	289	35
	Esparros	735	25
	Espèche	289	30
	Gazave	281	40
	Hèches	1.349	35
	Izaux	303	33
	Labastide	504	38
	Laborde	530	24
	Lahitte	178	27
	Lomné	242	25
	Lorthet	529	35
	Mazouau	73	37
	Montoussé	550	37
	Saint-Arroman	300	37
Lannemezan, 27 communes, 10.479 habitants.	Lannemezan	1.839	35
	Artiguemy	221	15
	Benqué	162	23
	Bettes	163	15
	Bonnemazon	271	18
	Bourg	652	20
	Campistrous	466	30
	Capvern	1.171	19
	Castillon	253	20
	Chelle-Spou	411	20
	Clarens	450	35
	Esconnets	133	11
	Escots	306	25
	Espicilh	121	20
	Fréchendets	128	20
	Gourgue	179	17
	Lagrange	300	30
	Lutilhous	315	27
	Mauvezin	531	20
	Molère	67	20
	Péré	174	30
Suite de Lannemezan.	Pinas	360	37
	Réjaumont	363	40
	Sarlabous	371	27
	Tajan	282	50
	Tilhouse	440	23
	Uglas	350	38
Mauléon-Barousse, 25 communes, 7.449 habitants.	Mauléon-Barousse	711	50
	Anla	174	70
	Antichan	134	73
	Aveux	133	70
	Bertren	242	70
	Bramevaque	151	73
	Cazarilh	283	77
	Créchets	168	73
	Esbareich	518	78
	Ferrère	437	83
	Gaudent	150	72
	Gembrie	155	70
	Ilheu	150	70
	Izaourt	263	67
	Loures	428	65
	Ourde	230	73
	Sacoué	412	70
	Sainte-Marie	58	75
	Saléchan	645	80
	Samuran	49	70
	Sarp	200	65
	Siradan	388	77
	Sost	556	80
	Thèbe	508	78
	Troubat	306	72
Saint-Laurent, 17 communes, 10.882 habitants.	Saint-Laurent	1.545	45
	Anères	478	43
	Aventignan	570	54
	Bize-Nistos	1.077	38
	Bizous	367	40
	Générest	396	60
	Hautaget	130	43
	Haut-et-Bas-Nistos	1.612	43
	Lombrés	155	55
	Mazères	556	53
	Montégut	326	37
	Montsérié	266	32
	Nestier	513	45
	Saint-Paul	481	47
	Seich	291	55
	Tibiran-Jaunac	457	60
	Tuzaguet	1.662	40
Vielle-Aure, 15 communes, 3.408 habitants.	Vielle-Aure	372	65
	Aragnouet	422	90
	Azet-Trachère	413	70
	Bourisp	260	60
	Cadeilhan-Trachère	146	63
	Camparan	92	58
	Ens	70	70
	Estensan	130	68
	Grailhen	74	68
	Guchan	286	57
	Sailhan	278	10
	Saint-Lary	250	62
	Soulan	167	63
	Tramezaïgues	144	73
	Vignec	301	66

III. STATISTIQUE MORALE (1)

Par M. Eug. BOUTMY, ancien Professeur.

Les chiffres en caractères gras inscrits dans chacune des trois petites colonnes de ce tableau indiquent le rang du département relativement à la mention devant laquelle ils sont placés.

Religion (2).

	Catholiques	234.944
	Protestants	193
	Israélites	15
	Clergé catholique	573
	Pasteurs	»
	Rabbins	»

Mouvement de la population.

	Naissances	5.616
	Mariages	1.662
	Décès	5.159
3e	Durée moyenne de la vie	45 a. 8 m.

Instruction (3).

67e	Nombre des jeunes gens sachant lire, écrire et compter sur 100 jeunes gens maintenus sur les listes de tirage	70.46
	Nombre des établissements d'enseignement secondaire de l'État	2
	Nombre des écoles primaires (publiques ou libres)	827

Crimes contre les personnes (4).

COURS D'ASSISES.

53e	Rapport du nombre des accusés à la population	1 sur 21.639 hab.
	Nombre total des accusés	11

Infanticides (5).

81e	Rapport du nombre des infanticides à celui des enfants naturels	5
	Nombre total	»

Suicides.

85e	Rapport des suicides au chiffre de la population	1 sur 34.005 h.
	Nombre total	7

Crimes contre les propriétés.

85e	Rapport du nombre des accusés à la population	1 sur 79.345 h.
	Nombre total	3

Tribunaux correctionnels.

63e	Nombre des affaires	1.078
	Nombre des prévenus	1.238
	Nombre des condamnés	1.174

Procès.

	Affaires civiles (6)	1.231
	Affaires commerciales (7)	1.148
57e	Faillites (8)	25

Paupérisme.

40e	Rapport des indigents au chiffre de la population	1 sur 51 h.
	Nombre total	4.590
	Bureaux de bienfaisance	93
	Hôpitaux et hospices	4
	Aliénés à la charge du département	87
	Sociétés de secours mutuels	41

Contributions directes (9).

83e	Foncière	592.058
	Personnelle et mobilière	174.685
	Portes et fenêtres	131.323

(1) Les chiffres contenus dans ce tableau sont empruntés, pour la plupart, à l'*Annuaire statistique de la France* (1878), publié par le ministère de l'agriculture et du commerce, ou calculés d'après des données puisées dans cet ouvrage.

(2) Ces chiffres sont antérieurs au recensement de 1876, qui a négligé ce point de vue.

Culte catholique. — Évêché à Tarbes, suffragant de la métropole d'Auch. Le diocèse de Tarbes, qui comprend le département tout entier, compte 28 cures, 297 succursales et 144 vicariats rétribués par l'État. Les congrégations et communautés religieuses établies dans le département étaient, avant 1880, de 20 : 3 pour les hommes et 17 pour les femmes.

(3) Le département relève de l'académie de Toulouse. Lycée à Tarbes; collège communal à Vic-de-Bigorre; 9 établissements libres pour l'enseignement secondaire. École normale d'instituteurs primaires à Tarbes et cours normal d'institutrices à Bagnères-de-Bigorre. Au point de vue du nombre d'élèves inscrits dans les écoles primaires de 6 à 13 ans, sur 100 enfants recensés, les Hautes-Pyrénées occupent le 32e rang. Le même département occupe le 46e rang d'après le nombre d'enfants présents à l'école par 10,000 habitants.

Mœurs, langage des populations pyrénéennes. — « Il est à remarquer, dit M. Élisée Reclus, que l'influence des Espagnols, comme race, se fait beaucoup plus ressentir au nord des Pyrénées, que celle des Français au sud de la même chaîne; en d'autres termes, les mœurs, les habitudes, le langage espagnols, sont plus répandus sur le versant septentrional que les mœurs et le langage français sur le versant méridional; au nord de la chaîne, plusieurs villages offrent l'aspect des bourgades de la Navarre, de la Catalogne ou de l'Aragon, tandis que sur le versant opposé, rien ne rappelle la France, et les villes offrent un contraste absolu avec celles d'outre-frontière... Chaque peuple a son rôle spécial dans le commerce d'échange qui se fait par les nombreux ports de la chaîne. La France expédie surtout des objets manufacturés; les vallées espagnoles envoient des matières premières. »

(4) Au point de vue judiciaire, le département des Hautes-Pyrénées ressortit à la cour d'appel de Pau. Tarbes est le siège de la cour d'assises. Un tribunal de première instance existe à Tarbes, à Bagnères et à Lourdes; celui des deux premières villes est divisé en deux chambres. Des tribunaux de commerce sont établis à Tarbes et à Bagnères-de-Bigorre.

(5) Aucun infanticide n'ayant été relevé dans le département pendant l'année qui a servi de type à notre statistique (*Compte général de la justice criminelle en France pendant l'année 1876*; imp. Nationale, 1878), nous établissons le rang d'après le nombre des enfants naturels, qui est de 329.

(6) Ce chiffre indique le nombre des affaires civiles terminées pendant l'année.

(7) Ce chiffre comprend les affaires contentieuses à juger pendant l'année.

(8) Terminées pendant l'année.

(9) Trésorier-payeur général à Tarbes; receveur particulier dans chacun des deux autres chefs-lieux d'arrondissement; 43 percepteurs.

BIBLIOGRAPHIE

1659. Du bon usage des eaux de Barèges, par *la Guthère*. In-4°.

1685. Les vertus des eaux minérales de Bagnères et de Barèges, par *J. Moulaus*. In-12.

1700. Le lys de Val de Garaison, ou histoire de N.-D. de Garaison, par *Et. Molinier*. In-12.

1714. Recherches des eaux minérales de Cauterets et la manière d'en user, par *J.-F. Bories*. In-8°.

1729. Traité de la propriété et effets des eaux de Bagnères et de Barèges, par *Pierre Descaunets*. In-12, réimpr. en 1745.

1742. Traité des eaux et bains de Barèges, par *Ch. Meignan*. In-8°, en anglais, réimpr. en 1760.

1750. Mémoire sur la nature et les propriétés des eaux minérales de Bagnères, par *Lebaig*. In-8°.

1750. Observations de physique et d'histoire naturelle sur les eaux minérales de Dax, de Bagnères et de Barèges, par *de Secondat*. In-8°.

1752. Eaux minérales de Bagnères, par *X. Salaignac*. In-12.

1762. Traité des eaux minérales de Bagnères, Barèges, etc., etc., par *Castelberg*. In-12.

1796. Voyage à Barèges et dans les Hautes-Pyrénées en 1788, par *J. Dussaulx*. 2 vol. in-8°.

1801. Voyage au mont Perdu et dans la partie adjacente des Hautes-Pyrénées, par *Ramond de Carbonnières*. In-8°.

1807. Annuaire et manuel statistique du département des Hautes-Pyrénées, par *P. Laboulinière*. In-8°, réimpr. en 1813.

1811. Statistique des Hautes-Pyrénées, par *Peuchet* et *Chanlaire*. In-4°.

1813. Analyse et propriétés médicales des eaux minérales des Hautes et Basses-Pyrénées, par *Poumier*. In-8°.

1817. Opuscule sur Cauterets et ses eaux minérales, par *C. Camus*. In-8°.

1818. Observations sur la nature et les effets des eaux minérales de Barèges-Adour, par *J. Sarabeyrouse*. 1 vol. in-8°.

1819. Guide du voyageur aux bains de Bagnères, Barèges, etc., etc., par *J.-B. Jeudou*. In-12.

1824. Itinéraire topographique des Hautes-Pyrénées, principalement des établissements thermaux, par *d'Abbadie*. In-8°, fig. et cart.; réimpr. en 1825.

1824. Nouvelles réflexions sur Cauterets et ses eaux minérales, par *C. Camus*. In-8°.

1825. Itinéraire descriptif et pittoresque des Hautes-Pyrénées françaises, etc., par *P. Laboulinière*. 3 vol. in-8°, cart. et grav.

1827. Souvenir des Pyrénées, par *Samazeuilh*. In-3°.

1827. Recherches sur les propriétés des eaux minérales de Bagnères-de-Bigorre, par *Ch. Genderax*. In-8°.

1828. Statistique générale des départements pyrénéens, par *A. Du Mège*. 2 vol. in-8°.

1834. Essai sur les eaux thermales de Barèges, par *J.-G. Ballard*, In-8°.

1834. Voyage dans les Pyrénées et dans le midi de la France, par *Ad. Thiers*. 1 vol. in-18.

1835. Le Département des Hautes-Pyrénées, au tome III de la France pittoresque d'*Abel Hugo*. Gr. in-8°, cart. et grav.

1836. Histoire de la chapelle de la Garaison, par *Suberville*. In-18.

1837. Lettres médico-topographique sur Cap-Bern et ses eaux minérales, par *J.-P. Taithade*. In-8°.

1838. Bagnères-de-Bigorre et ses environs, par *Pambrun*. In-12.

1838. Traité sur l'eau médicinale et thermale de Cap-Bern, par *A. Latour*. In-8°.

1839. Voyage pittoresque et descriptif dans les Hautes-Pyrénées, par *Hardy*. 1 vol. in-8°.

1839. De Bagnères-de-Bigorre et de ses eaux thermales, par *L. Marchant*. In-8°.

1841. Bagnères-de-Bigorre et les autres principaux établissements thermaux des Pyrénées, par *L.-C. Lemonnier*. In-12.

1843. Guide du touriste et du baigneur aux eaux de Bagnères-de-Bigorre, par *H. L.* In-18.

1843. Les Pyrénées, par le baron *J. Taylor*. 1 vol. in-8°.

1844. Histoire des peuples et des pays pyrénéens, par *Cénac-Moncaut*. 4 vol. in-8°.

1844. Nouvelles réflexions sur les eaux de Cauterets et quelques sources des Pyrénées, par *C. Camus*. 4e édit., in-8°.

1845. Notice sur les eaux minérales de La Cabane, par *A. Gaillard*. In-8°.

1845. Bagnères, Tarbes, Cauterets, Saint-Sauveur, etc., au t. II de l'Histoire des villes de France, par *A. Guilbert*. Gr. in-8°, blas. et grav.

1850. Monographie de Saint-Savin, par *G. Bascle de Lagrèze*. 1 vol. in-8°.

1850. Monographie de l'Escale-Dieu, par *G. Bascle de Lagrèze*. In-18.

1854. Les Pyrénées ou voyages pédestres dans toutes les régions de ces montagnes, par *V. de Chausenque*. 2 vol. in-18.

1856. Voyage archéologique et historique dans l'ancien comté de Bigorre, par *Cénac-Moncaut*. 1 vol. in-8°.

1856. Bagnères-de-Bigorre considérée sous le rapport historique et pittoresque, par *Frédéric Soutras*. 1 vol. in-8°.

1857. Excursion dans les Hautes-Pyrénées, par *B. Batsère*. In-8°.

1858. Guide aux établissements thermaux des Hautes et Basses-Pyrénées et de la Haute-Garonne, par *Frédéric Soutras*. In-12.

1858. Guide du géologue dans les Pyrénées centrales, par *Émilien Frossard*. In-8°.

1858. Les pèlerinages des Pyrénées par *G. Bascle de Lagrèze*. 1 vol. in-18.

1858. Voyage aux eaux des Pyrénées, par *H. Taine*. In-18.

1858. Les Pyrénées illustrées, par *Frédéric Soutras*. 1 album gr. in-4°.

1858. Manuel du baigneur à Bagnères-de-Bigorre, par *Aristide Pambrun*. 1 vol. in-12.

1862. Itinéraire général de la France. — Les Pyrénées et le réseau du chemin de fer du Midi et des Pyrénées, par *Ad. Joanne*. 1 vol. in-18, précédé d'une remarquable introduction sur les Pyrénées, par *Elisée Reclus*.

1864. La Richesse des Pyrénées françaises et espagnoles, ce qu'elles furent, ce qu'elles sont, ce qu'elles peuvent être, par *Cénac-Moncaut*. 1 vol. in-8°.

1874. Petite géographie du département des Hautes-Pyrénées, par *Clarens* (collection Levasseur). 1 vol. in-12.

1880. Géographie des Hautes-Pyrénées, par *Ad. Joanne*. 1 vol. in-12, avec carte.

1881. Les Tumulus des Landes de Bartrès, Ossun et Ger, par le baron *A. de Saint-Saud*. 1 broch. in-8°.

Bulletin de la Société Ramond. In-8°. (Voir la collection.)

Annuaires du département des Hautes-Pyrénées.

Cartes du Béarn et du Languedoc.

Atlas topographique du département des Hautes-Pyrénées, 1853.

Carte de France de *Cassini* et de *Capitaine*.

Voir les feuilles 228, 240, 241, 251, 252 de la *Carte* de France, dite *de l'État-Major*, publiée par le Dépôt de la Guerre.

Cartes du département des Hautes-Pyrénées, par *Charle, Fremin, Dufour, Duvotenay, Ad. Joanne. Logerot*, etc.

Paris. — Imprimerie Vve P. Larousse et Cie, rue Montparnasse, 19. — Jules ROUFF, Éditeur.

Pl. 64

DEPARTEMENT DES H^TES PYRÉNÉES PAR V. A. MALTE BRUN

3o

2°

PLAN DE TARBES

Légende

1 Préfecture
2 Hotel de Ville
3 Palais de Justice
4 Cathédrale
5 Evêché
6 Eglise St Jean
7 Eglise Ste Thérèse
8 Hospice
9 Quartier de Gendarmerie
10 Ecole Normale
11 Place du Foirail
12 Place Marcadieu

Echelle de 500 Mètres
0 100 200 300 400 500

Explication des Signes

- CHEF-LIEU DE DEPART^T
- CHEF-LIEU D'ARROND^T
- Chef-lieu de Canton
- Commune
- Evêché
- Route Nationale
- Route Départementale
- Chemin Vicinal
- Canaux et Rivières
- Chemin de fer et Station
- Limite de Département
- Limite d'Arrondissement
- Limite de Canton

Les chiffres indiquent les hauteurs au dessus du niveau de la mer.

Echelle de 1:345 000^e
0 5 10 Kil

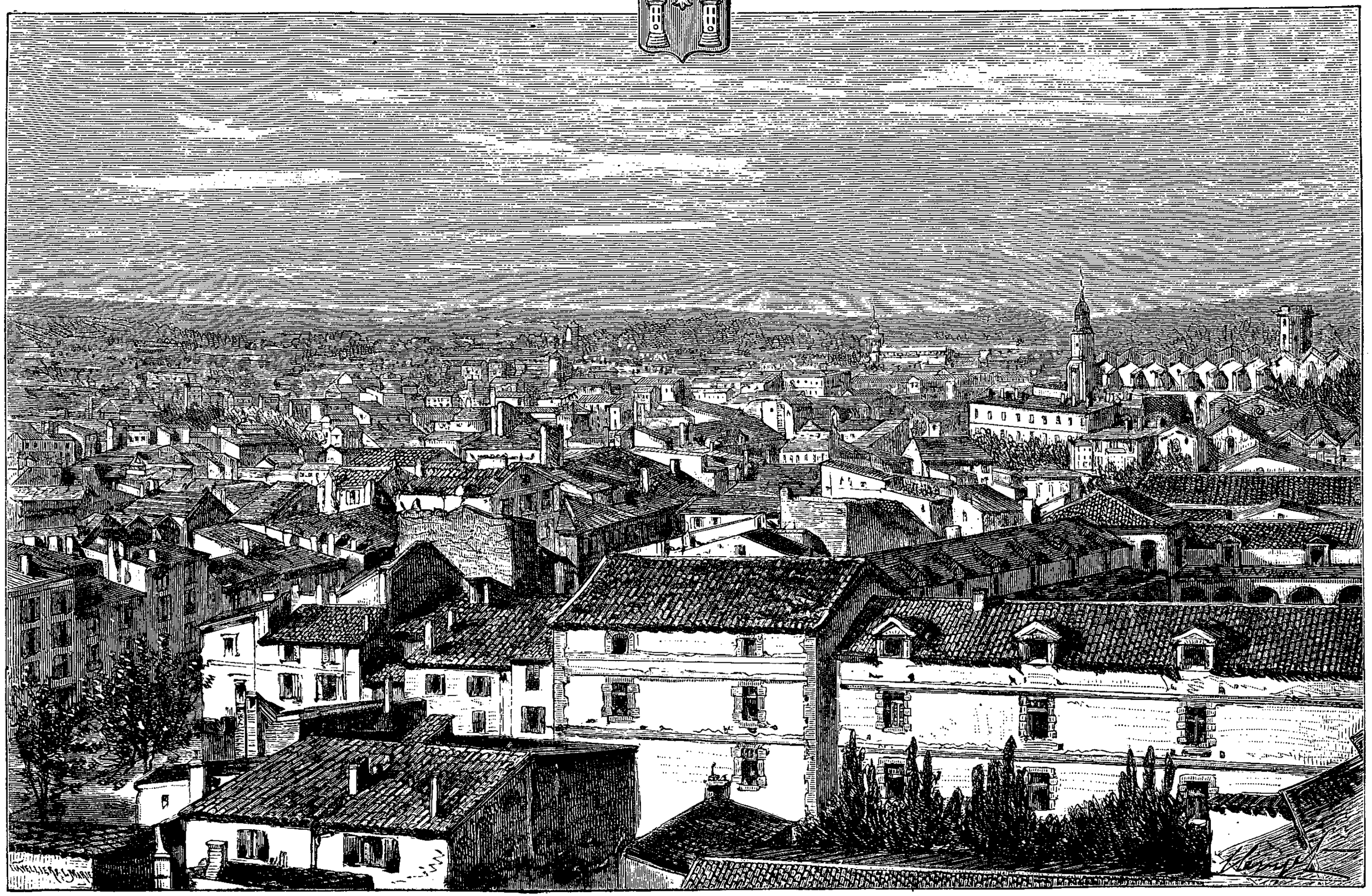
Nouvelle Edition

Atlas de la France Illustrée

J. Rouff, Editeur, 14, Cloître St Honoré

Imp. Erhard, Paris

Gravé par Richard, 8, rue Visconti



PERPIGNAN

PYRÉNÉES-ORIENTALES

Chef-lieu : PERPIGNAN

Superficie : 4,122 kil. carrés. — Population : 197,940 habitants.
3 Arrondissements. — 17 Cantons. — 231 Communes.

DESCRIPTION PHYSIQUE ET GÉOGRAPHIQUE.

Situation, limites. — Le département des Pyrénées-Orientales, le plus méridional des départements français, doit son nom à sa situation par rapport à la grande chaîne des Pyrénées, dont la partie orientale le sépare, au sud, de l'Espagne. C'est un département frontière et maritime de la région du sud de la France; il comprend en grande partie les bassins de trois petits fleuves torrentiels, le Tech, la Tèt et l'Agly, et une petite partie des bassins de l'Ariège, de l'Aude et de la Sègre (Espagne), dont il renferme les sources. Il a été formé en 1790 de l'ancien Roussillon, de la partie de la Cerdagne concédée à la France par le traité des Pyrénées et des pays de Sournia et de Fenouillet, en Languedoc.

Ses limites sont : à l'est, la Méditerranée; au nord, le département de l'Aude; à l'ouest, celui de l'Ariège, et au sud, la province espagnole de Catalogne.

Nature du sol, montagnes, cols, côtes et ports. — Le sol du département est très montueux et partout très élevé, excepté dans la vaste plaine de Perpignan qui forme le littoral; il s'élève en amphithéâtre du rivage jusqu'aux montagnes. Le rameau des Pyrénées désigné sous le nom d'Albères, qui commence au sud de Perpignan, et celui désigné sous le nom de Corbières, au nord-ouest de Salces, sont les deux extrémités de l'arc que forme la plaine du Roussillon. Du milieu de l'arc se détache un contrefort qui partage la plaine en deux bassins, celui du Tech et celui de la Tèt; c'est le massif du Canigou, dont le point culminant a 2,785 mètres d'altitude. La superficie du département est divisée en trois bassins, du Tech, de la Tèt et de l'Aude; ces rivières reçoivent tous les torrents des montagnes et conduisent les eaux dans une plaine trop peu élevée au-dessus de leur lit pour leur offrir des digues naturelles; aussi débordent-elles facilement. Leurs rives, toujours couvertes de verdure, présentent l'aspect le plus varié et le plus riche, qui contraste avec le reste de la plaine, où l'on ne voit au mois de juillet que des terres dévorées par un soleil brûlant.

Le sol est graveleux et pierreux; la couche végétale, formée de débris décomposés des roches entraînées qui descendent des montagnes, est peu profonde : elle suffit cependant à la culture lorsqu'elle doit son origine à des éléments calcaires et argileux; mais quand elle n'est composée, comme cela a lieu généralement, que de matières quartzeuses et micacées, produites par la décomposition des roches granitiques, elles ne présenteraient souvent que des terres arides et infécondes, si un système complet de canaux d'irrigation, parfaitement combiné et formant un vaste réseau sur toute la plaine du Roussillon, n'en assurait la fertilité. Les terres voisines de la mer et qui portent le nom de *Salanques*, exposées aux inondations, s'engraissent du limon que les rivières déposent et sont la partie la plus fertile du département.

Les monts Pyrénées séparent le département, vers le sud, de l'Espagne. Depuis le cap Cerbère jusqu'au fort de Bellegarde, ces montagnes portent le nom de monts Albères, et leur hauteur moyenne est de 600 à 800 mètres; leurs sommets sont arrondis, recouverts de pâturages et de bois. Le passage le plus oriental est le col de Banyuls, qui conduit en Catalogne. Près de Bellegarde est le col de Perthus, qui mène de Perpignan à Figuières, en Espagne; il a 290 mètres d'altitude. A partir du col de Perthus, la chaîne s'élève insensiblement jusqu'au col de la Perche; elle a en moyenne 1,600 mètres d'altitude; le Puygmal en Espagne, qui a 2,920 mètres, est un de ses sommets principaux; dans cette étendue, elle est traversée par plusieurs routes qui, pour la plupart, ne sont que des chemins et des sentiers praticables pendant une partie de l'année seulement; nous citerons parmi ces

derniers ceux de Las-Illes, de Coustouges, de la Manère, de Pratz-de-Mollò et le col de Maulète. Le passage de Pratz-de-Mollò est le plus important; il conduit, par le col d'Arrès, de Céret à Camprodon (Espagne). Le col de la Perche ou de Figuières, près de Mont-Louis, qui a 1,588 mètres d'altitude, conduit de Perpignan à Puycerda; il est très fréquenté. A partir de ce col, le faîte des Pyrénées s'élève davantage, il se hérisse de pics aigus et de rocs escarpés; l'âpreté des lieux augmente; les cols se rétrécissent et deviennent de plus en plus impraticables jusqu'aux monts de Mure et au pic de Carlitte (2,921 mètres, Espagne), sur les confins du département et de celui de l'Ariège, où commencent les Pyrénées centrales.

En suivant cette partie orientale des Pyrénées sur l'extrême frontière, du cap Cerbère au pic ou puig de Carlitte, on rencontre successivement : le col des Balistres, 208 mètres; le col de Banyuls, 716; le pic de Sailfort, 978; le pic des Pradels, 1,180; le pic de Noulos, 1,129; le pic des Termes, 1,357; le pic de Llobrégat, 924; le fort de Bellegarde, 420; le col de Lly, 718; le Raz-Mouchel, 1,320; le puig de Tourn, 1,148; le col del Bouix, 1,242; le col de las Falgueras, 1,401; le col de Malrems, 1,135; le col de Pratz-de-Mollò, 748; le pic de Cosabonne, 2,464; le col de Portaille, 2,491; le pic de la Dona, 2,478; le pic d'Enfer, 2,809; le pic d'Eyne, 2,830; le pic de la Vache, 2,809; le pic de Fénestrelles, 2,786; le pic de la Sègre, 2,795; le Puygmal, 2,909; le col de Puycerda (Bourg-Madame), 1,140; le pic de Campcardos, 2,557; le pic de Porteille, 2,600; le pic Nègre, 2,812, et le puig de Carlitte, 2,921 mètres. On voit que la chaîne, à partir de Méditerranée, s'élève successivement.

A l'ouest de Pratz-de-Mollò, un contrefort se détache de la chaîne principale pour séparer la vallée du Tech de celle de la Têt; de ce contrefort s'élance presque isolé, à une hauteur de 2,785 mètres, le Canigou, qui, longtemps considéré comme la montagne la plus élevée des Pyrénées, se trouve aujourd'hui relégué au douzième ou quinzième rang. Sa cime, que l'on aperçoit facilement de 120 kilomètres, est couverte de neige pendant sept mois de l'année. Ses flancs présentent même, du côté du nord, de vastes fentes où séjournent des neiges perpétuelles. A ce contrefort appartiennent : l'Esquerdes-de-Routja, 2,330 mètres; la cime des Cums, 2,316; le pic de Rougeal, 2,700; la Serre-de-Roque-Nègre, 2,763; la Tour-de-Batère, 1,436 mètres.

Les Corbières, rameau important des Pyrénées, séparent, dans le département, le bassin de l'Aude de ceux de l'Agly et de la Têt, et le département de ceux de l'Ariège et de l'Aude; elles se détachent, au pic de Carlitte, de la chaîne principale. Le mont de Mure et le Puy-de-Prigue (2,810) sont dans le département ses points culminants. Les autres pics principaux sont : le pic de la Noux, 2,661 mètres; le pic de Terrès, 2,549; le pic de Ginevra; le col des Ares, 1,385; le pic Madrès, 2,471; le pic de Bernard Sauvage, 2,427; la Montagne-Rase, 1,845; la Serre-d'Escale et le Serrat-Naou, 1,314; le Roc-Paradet, 900, et le pic de Galamus, 969 mètres.

La côte, depuis la limite du département de l'Aude jusqu'au point où les Pyrénées vont s'abîmer dans la mer, présente un développement d'environ 55 kilomètres; elle est plate et sablonneuse; du côté des Pyrénées, elle offre des roches granitiques. Le département possède quatre ports principaux : Port-Vendres, Collioure, Banyuls-sur-Mer et Barcarès-de-Saint-Laurent; le premier est le meilleur que l'on rencontre sur la côte de la Méditerranée depuis l'Espagne jusqu'à celui de Marseille; aussi a-t-il pris depuis vingt ans un accroissement considérable et sert-il d'entrepôt militaire entre la France et l'Algérie.

On évalue la superficie du département à 412,211 hectares, et le sol se divise, d'après sa nature, en pays de montagne, 131,666 hectares; pays de bruyères ou de landes, 37,614; sol de riche terreau, 67,899; sol de craie ou calcaire, 24,665; sol de gravier, 45,196; sol pierreux, 58,735; sol sablonneux, 16,528 hectares.

Hydrographie. — Le département est, comme nous l'avons dit, en grande partie formé des trois petits bassins côtiers du Tech, de la Têt et de l'Agly.

Le Tech prend sa source au-dessous du village de La Preste, près du pic de Cosabonne, passe à Pratz-de-Mollò, Arles, près d'Amélie-les-Bains, de Céret, Le Boulo, près d'Elne, et se jette dans la Méditerranée entre l'étang de Saint-Nazaire et Collioure, après un cours d'environ 82 kilomètres.

La Têt a un cours de 125 kilomètres; elle prend sa source au pied du Puig-Prigue, passe à Mont-Louis, Oletà ou Olette, Villefranche-de-Conflent, Prades, Vinça, Ille, Millas, Perpignan, et se jette dans la Méditerranée entre Sainte-Marie-de-la-Salanque et Canet.

L'Agly prend sa source au pied du pic de Bugarach, près de la métairie de Pastres (Aude); il passe à Saint-Paul-de-Fenouillet, La Tour-de-France, Estagel, Rivesaltes et se jette dans la Méditerranée sous Saint-Laurent-de-la-Salanque, après un cours d'environ 80 kilomètres.

Ces rivières, que l'on franchit à pied sec dans certains temps, ressemblent à des fleuves impétueux lorsqu'il a plu dans la montagne et lors de la fonte des neiges; leurs inondations causent alors de grands ravages sur le littoral où elles ont leur embouchure dans la mer. Elles sont, à l'époque des fortes crues, flottables à bûches perdues pendant une partie de leur cours, font mouvoir une grande quantité d'usines et alimentent de nombreux canaux d'arrosage.

L'Ariège et l'Aude, qui donnent leur nom à des départements, ont leur source dans les Pyrénées-Orientales; la première, au pied du Puy-Nègre, à 2,812 mètres d'altitude environ; la seconde, au revers oriental du roc d'Aude, sort du lac du même nom, par 2,377 mètres d'altitude; elle passe dans le département à Réal et près de Puyg-Valador. La rivière espagnole de la Sègre prend également sa source dans le département, au revers septentrional du pic de la Sègre et près du col de la Nuria; elle passe à Saillagouse (1,308 mètres), à Caldegos et à Bourg-Madame, où elle entre en Espagne.

Les étangs de montagnes sont les réservoirs naturels des sources et des fontaines. Les principaux sont ceux de Lanoux, de Cadi, des Bouillouses, de Nohèdes, des Abeilles. Les étangs de la plaine, au nombre de deux, sont formés par les eaux de la mer réunies à celles que les inondations laissent sur le littoral. Le plus considérable est celui de Salces, le même que l'on appelle l'étang de Leucate dans le département de l'Aude. Sa superficie, dans le département des Pyrénées-Orientales, est de 4,200 hectares; ses eaux sont salées et un peu amères; il est question de le dessécher en partie. L'autre étang est celui de Saint-Nazaire, d'une superficie de 940 hectares, dont les eaux sont salées. L'ancien étang de Villeneuve-de-la-Raho a été livré à la culture, par suite de travaux exécutés en 1854 et en 1855.

Aucun département n'offre des canaux d'irrigation aussi considérables que celui des Pyrénées-Orientales. Ceux du bassin de la Tèt sont au nombre de 18, ceux du Tech et de l'Agly sont au nombre de 22. Les plus anciens sont ceux de Millas, qui datent de 1163, et celui de Perpignan, le plus considérable de tous, qui date de 1172; il a une longueur de 30 kilomètres sur une largeur moyenne de 3 à 4 mètres. Les autres canaux sont ceux de Vernet et Baho, de Pia-d'Ille, de Vinça, de Thuir, de Corbère, d'Elne, de Pezilla, d'Espira-de-l'Agly, de Latour, d'Estagel, de Caudiès, de Claira, de Palau-del-Vidra, d'Argelès, de Céret, des Albères et de Bohère. Il est seulement à regretter, dit M. P. Deville (*Annuaire des Pyrénées-Orientales*), que la plupart de ces canaux soient privés d'eau justement au moment où cette eau serait le plus nécessaire pour raviver et fortifier les récoltes desséchées par le soleil brûlant des mois de juillet et d'août. Aussi, l'administration départementale s'était-elle proposé d'établir des réservoirs aux étangs des Bouillouses et des Abeilles, afin d'en amener les eaux pendant l'été dans la vallée de la Têt, en conduisant les eaux de Carlitte dans la Cerdagne et en construisant des barrages à Saint-Arnac, dans la vallée de l'Agly. En 1877, l'administration départementale a fait l'acquisition des montagnes de Carlitte, pour recueillir les eaux des étangs qui les couvrent.

Voies de communication. — Le département des Pyrénées-Orientales est traversé par: 7 routes nationales, d'un parcours total de 331 kilomètres; 9 routes départementales, 152 kilomètres; 14 chemins vicinaux de grande communication, 400 kilomètres; 30 chemins vicinaux de moyenne communication ou d'intérêt commun, 576 kilomètres; 870 chemins vicinaux ordinaires, d'un développement total de 2,115 kilomètres.

Trois des routes nationales conduisent de Perpignan en Espagne : par le col du Perthus à Figuières, par le col de Pratz-de-Mollò à Campredon et par le col de Mont-Louis ou de la Perche à Puycerda. Le col de Puymaurin conduit de la vallée de Carol (ou val Carol) à L'Hospitalet, dans le département de l'Ariège; il est très fréquenté.

Les chemins de fer de ce département appartiennent au réseau du Midi. La ligne principale est celle de Narbonne-Perpignan-Barcelone; elle y entre après la station de Fitou (Aude) et dessert successivement celles de : Salces, Rivesaltes, Perpignan (64 kilomètres de Narbonne, 470 kilomètres de Bordeaux), Corneilla, Elne, Palau-del-Vidre, Argelès-sur-Mer, Collioure, Port-Vendres (93 kilomètres de Narbonne), Banyuls-sur-Mer, Cerbère et

Port-Bou, d'où la ligne passe en Espagne et se dirige sur Barcelone.

A Perpignan, un embranchement de 41 kilomètres conduit à Prades, en desservant les stations de : Le Soler, Saint-Feliu-d'Avail, Saint-Feliu-d'Amont, Millas, Ille, Bouleternère, Vinça, Marquixanes, Prades (41 kilomètres de Perpignan, 105 kilomètres de Narbonne).

D'autres lignes sont à l'étude ou en construction ; citons celles : de Quillan (Aude) à Perpignan et la prolongation de la ligne de Prades à Olette et plus tard, si c'est possible, jusqu'à Puycerda.

En 1877, on évaluait la longueur des lignes livrées à la circulation à 100 kilomètres, et celle des lignes en construction ou à construire à 7 kilomètres.

Climat. — Le département des Pyrénées-Orientales est sur la limite des deux divisions naturelles dites du climat méditerranéen et du climat girondin. Son climat est magnifique, et la chaleur y est tempérée dans la plaine par une brise de mer, qui rafraîchit l'air et entretient la force et l'agilité du corps. La moyenne annuelle de la température a été, à Perpignan, pour une période de neuf années, de 15°,21. Les extrêmes de température ont été de 1778 à 1784, minimum en 1782, 6°,3 ; maximum en 1779, 35°. On a vu en 1824 le thermomètre centigrade exposé à l'ombre monter jusqu'à + 38° ; mais généralement, pendant l'été, il est entre + 29° et + 35°. Le thermomètre ne descend en hiver que de — 3° à — 5°, et très souvent cette saison se passe sans que la terre ait été couverte de neige, et il n'en tombe jamais que pendant cinq ou six jours ; ce n'est que vers les montagnes du canton de Mont-Louis ou sur le Canigou qu'il en tombe tout l'hiver. La douceur du climat est telle, dit M. P. Deville (*Annuaire*), qu'on cultive en pleine terre l'oranger, le citronnier et le grenadier. L'aloès, qui dans d'autres département du Midi est soigneusement enfermé dans des serres chaudes, sert, dans le Roussillon, à former des haies le long des propriétés. Le nombre moyen des jours de pluie a été en six ans de 70. Les vents sont très inconstants ; les plus fréquents sont : le sud-sud-est, nommé la *Marinade*, et le nord-nord-ouest, nommé la *Tramontane ;* le premier est très chargé d'humidité, le second est sec et violent. Un autre vent, chaud et pesant, vient d'Espagne ; mais, ainsi que le vent du nord ou *Gargal*, il souffle moins souvent que les deux autres.

Productions naturelles. — Le département des Pyrénées-Orientales appartient naturellement à la région géologique dite des *Pyrénées ;* les montagnes sont en grande partie formées de schistes de transition jurassiques et crétacés, avec des protubérances primitives ; les Corbières appartiennent particulièrement à la formation crétacée. La plaine se compose d'un sol argilo-sableux mêlé aux détritus des roches de la montagne ; le terrain d'alluvion se rencontre dans les vallées les plus encaissées et dans la plaine de Perpignan. Des mines de fer, de cuivre, de plomb argentifère, de bismuth, quelques rares topazes et améthystes, un grand nombre de pétrifications de toutes sortes, du granit, du schiste ardoisier, des marbres primitifs, de la pierre calcaire, constituent les richesses minéralogiques de ce département ; ajoutons-y plus de 40 sources d'eaux minérales et des établissements thermaux à Arles (Amélie-les-Bains), au Vernet, à La Preste, à Vinça, aux Escaldas et à Molitg, où les eaux sont sulfureuses.

La récolte des céréales est souvent insuffisante pour les besoins de la consommation locale, mais elle est surtout abondante en vins ; on évalue, en moyenne, le rapport des vignes à 1 million d'hectolitres, dont un tiers est consommé dans le pays et le reste livré à l'exportation ou converti en eau-de-vie.

Les vins du Roussillon jouissent d'une réputation méritée ; ils se rapprochent par leurs qualités des vins d'Espagne. Les meilleurs, les vins muscats blancs de Rivesaltes (muscat, maccabeo, malvoisie), sont les premiers vins de liqueur de la France et de l'Europe ; les vins dits *grenaches* ou des crus de Banyuls-sur-Mer, de Cosperons, d'Espira, de Corneilla et de Collioure sont aussi d'excellents vins de liqueur. Les vins dits *vins de Rancio* des crus de Banyuls-sur-Mer, de Cosperons, de Port-Vendres et de Collioure sont classés parmi les bons vins rouges de France ; ils sont très chargés en couleur, secs, mais violents, et quelques-uns d'entre eux sont employés, avec les vins de Cahors et d'Auvergne, à colorer ou à donner du corps à d'autres vins. Citons encore le maccabeo et les crus de l'Esparrou, d'Espira-de-l'Agly, d'Estagel, de Pezilla, de Villarno, d'Oms, de Terrats, de Caudiès, de Salces, de Baixas, de Baho, du Vernet et de Torremila, et, dans la vallée du Tech, les vignobles de Sorède, de Saint-André et de Palau.

En 1874, la production des vins a été de 1 mil-

lion 400,000 hectolitres, évalués à 35 millions de francs ; en 1876, elle était de 1 million 403,250 hectolitres et, en 1879, elle a monté à 1,323,426 hectolitres, et en 1880 à 1,732,000 hectolitres.

On cultive dans les Pyrénées-Orientales de très bons légumes et d'excellents fruits, qui sont expédiés comme primeurs à Paris. Dans le canton d'Arles et sur le terroir de Mont-Ferrer, on récolte des truffes, qui rivalisent en qualité avec celles du Périgord. Les prairies naturelles et artificielles sont nombreuses et bien entretenues ; les pâturages sont excellents, surtout dans la montagne. Outre l'olivier cultivé, on trouve l'olivier sauvage dans les bois. On cherche à multiplier le châtaignier, qui réussit bien ; l'oranger croît en espalier dans la plaine, et on cultive en grand le micocoulier, dont le bois dur et compact est en même temps d'une grande flexibilité. Les chênes francs et les chênes-lièges, les hêtres, les pins, les sapins, sont les arbres forestiers du département, mais les forêts n'y sont, à proprement parler, que des bois disséminés et de peu d'étendue. Enfin, les plantes médicinales et aromatiques abondent dans la montagne.

De tous les animaux domestiques, les moutons et les chèvres sont ceux qui prospèrent le plus dans le département ; on rencontre des chèvres du Thibet. Dans quelques cantons, on élève des chevaux et surtout des mulets, dont il se fait un important commerce avec l'Espagne ; la race bovine est peu nombreuse. Dans les basses-cours, on élève beaucoup de volaille et de porcs. L'éducation des vers à soie et des abeilles est l'objet de soins bien entendus. Le gibier, lièvres, lapins, perdrix, cailles, etc., abonde. Dans les montagnes, il y a des chamois ou isards, des ours, des sangliers, des loups, des renards. Des oiseaux de proie, aigles, vautours, faucons, milans, etc., sont très multipliés, ainsi que toutes les espèces de gibier ailé. Le kermès, insecte précieux qui donne une belle couleur de pourpre, est très commun dans les garrigues ou taillis de chênes verts. Les serpents et les vipères sont au nombre des reptiles du pays.

Les rivières sont peu poissonneuses, mais la mer fournit une grande variété de poissons, entre autres l'esturgeon, la lamproie et le muge ou mulet ; enfin, dans les étangs et sur la côte, on rencontre la torpille électrique.

Industrie agricole, manufacturière et commerciale. — Le département des Pyrénées-Orientales est un pays agricole et pasteur ; les terres arables se divisent en deux classes, les terres arrosables (*ragatiou*) et celles qui ne le sont pas (*aspres*). Les premières sont annuellement en culture ou en produit, et sont converties en prairies artificielles tous les douze ans. Les secondes se divisent en plusieurs parties ou soles, et alternent, soit en récoltes de blé et de seigle, soit en jachères. La partie voisine du littoral, appelée *Salanca*, Salanque, a pris son nom de la qualité de ses terres, qui contiennent une saumure contribuant singulièrement à leur fertilité. On dépique le grain en le faisant fouler aux pieds des chevaux.

La culture de la vigne est la principale industrie agricole du pays ; viennent après celles de l'olivier, du châtaignier, du chêne-liège, et l'élève des abeilles et des vers à soie ; le département est placé en première ligne sous le rapport de la production des graines de vers à soie.

La superficie du département se partage en : superficie bâtie et voies de transport, 39,257 hectares, et en territoire agricole, 372,954 hectares. Ce dernier se subdivise lui-même en : céréales, 35,944 hectares ; farineux, 9,450 hectares ; cultures potagères et maraîchères, 2,400 hectares ; cultures industrielles, 280 hectares ; prairies artificielles, 10,000 hectares ; fourrages annuels, 1,700 hectares ; autres cultures et jachères, 26,000 hectares ; vignes, 70,000 hectares ; bois et forêts, 67,880 hectares ; prairies naturelles et vergers, 11,050 hectares ; pâturages et pacages, 78,250 hectares ; terres incultes, 60,000 hectares.

L'industrie manufacturière est peu considérable dans le département. 29 mines de fer, occupant environ 200 ouvriers ; des usines, les principales sont celles de Sahore, Thuès, Velmanya, Nyer, Corsavy, Amélie et Saint-Laurent-de-Cerdans ; il y a des hauts fourneaux à Ria, à Fuilla et à Prades ; des usines à huile ; des fabriques de bonneterie, de laine, de papeterie, de papier à cigarettes, de vannerie ; de nombreuses salines, des magnaneries, des tanneries estimées et des fabriques de manches de fouet en bois de micocoulier, si connus dans le commerce sous le nom de *perpignans ;* ce sont les seuls établissements industriels qui s'y trouvent. Le fer que l'on obtient dans les forges est fort, nerveux, malléable, ne cassant ni à chaud ni à froid. Il y avait naguère à Baixas, à Tautavel et à Estagel des exploitations importantes de marbres statuaires et autres ; mais cette industrie a

été interrompue par le manque de capitaux suffisants; espérons qu'elle renaîtra. Les riches filons de Pi, de Reynès et de La Preste; le granit vert, parfois sanguin, de Notre-Dame-du-Villar et le granit rose de l'Albère peuvent offrir une nouvelle source de richesse à ceux qui les exploiteraient avec intelligence et doteraient le pays d'une industrie qui occuperait utilement bien des bras.

Le commerce est exercé dans toutes ses branches lucratives. Il consiste en exportations de vins, fers, huiles, salaisons, draps communs, merrains et en importations de denrées ou de marchandises nécessaires à la consommation locale. Le mouvement maritime a lieu par Saint-Laurent, par Collioure et par Port-Vendres; ce dernier port a pris depuis quelque temps une grande importance. La pêche et la préparation du thon, de la sardine et des anchois occupent les habitants du littoral. Le voisinage de l'Espagne rend très productive la partie de la commission et de l'assurance; enfin, la petite industrie se développe de jour en jour. Le nombre des foires du département est de 50; elles se tiennent dans 26 communes; plusieurs, celles d'Argelès, Saint-Laurent-de-Cerdans, Pratz-de-Mollò, Boulou, Estagel, Prades, Vinça, durent deux jours; celles de Perpignan, de Saint-Paul, de Caudiès durent deux et trois jours. Les articles que l'on y vend sont les chevaux, mules, mulets, cochons, etc., les laines et les étoffes du pays. La foire d'Arles est la principale, surtout pour le commerce du merrain; viennent ensuite les foires de Perpignan, celle du lundi d'après la Pentecôte à Saint-Paul, qui dure trois jours; celles du carême à Prades et à Saint-Laurent, qui durent deux jours; celle du 20 octobre à Saint-Laurent, qui dure trois jours, et celles de Pratz-de-Mollò et d'Estagel.

Division politique et administrative. — Le département des Pyrénées-Orientales a pour chef-lieu Perpignan; il comprend 3 arrondissements, 17 cantons, 231 communes; le tableau statistique que nous donnons plus loin les fera connaître. Il appartient à la région agricole du sud-ouest de la France.

Le département forme le diocèse d'un évêché, dont le siège est à Perpignan, et qui est suffragant de l'archevêché d'Albi; le grand séminaire est à Perpignan et le petit à Prades; on compte dans ce diocèse 3 cures de première classe, 23 de deuxième, 195 succursales et 77 vicariats.

Les tribunaux de première instance de chacun des chefs-lieux d'arrondissement et le tribunal de commerce de Perpignan ressortissent à la cour d'appel de Montpellier.

Le département relève de l'académie universitaire de Montpellier; il y a à Perpignan un collège communal et une école normale d'instituteurs, 4 institutions secondaires libres et 454 écoles primaires dans le reste du département.

Les Pyrénées-Orientales appartiennent à la circonscription du 16e corps d'armée et à la 16e région de l'armée territoriale dont l'état-major est à Montpellier. Perpignan est un chef-lieu de subdivision. On compte 8 places fortes dans le département : Perpignan et sa citadelle, Fort-les-Bains (près d'Amélie), Collioure et château, Port-Vendres et Fort, Pratz-de-Mollò et Fort-La-Garde, Bellegarde, Mont-Louis et citadelle, Villefranche et château.

Perpignan est une place forte de première classe; elle a une intendance militaire, une direction d'artillerie, une direction du génie et un dépôt de recrutement; il y a des hôpitaux militaires à Perpignan et à Amélie-les-Bains. La compagnie de gendarmerie départementale appartient à la 16e légion, dont l'état-major est à Montpellier.

Port-Vendres est un quartier maritime du sous-arrondissement et de l'arrondissement de Toulon; c'est aujourd'hui un port important pour le commerce avec l'Algérie et l'Espagne. Collioure a acquis une certaine renommée pour ses exportations de vins, de salaisons et la pêche du thon; Banyuls-sur-Mer et Saint-Laurent font un certain commerce de pêche et de cabotage.

Le département appartient : à l'arrondissement minéralogique de Toulouse, région du sud-ouest; à la 9e inspection divisionnaire des ponts et chaussées, et au 25e arrondissement forestier, dont le conservateur réside à Carcassonne.

Il y a à Perpignan une direction des douanes, qui comprend les principalités de Perpignan, de Bourg-Madame et de La Nouvelle; cette dernière est dans le département de l'Aude.

Le département compte 31 perceptions des finances. Les contributions et revenus publics atteignent 10 millions de francs.

HISTOIRE DU DÉPARTEMENT

Le département des Pyrénées-Orientales a été formé du Roussillon et de l'ancienne Cerdagne. Ce



Le Pont de Céret et le Canigou.

qu'on sait de plus positif ou de plus probable sur l'origine des premiers habitants de ces contrées, c'est que les Gaulois, dans leur émigration du nord au sud, y substituèrent leur domination à celle de colons sardes ou tyriens qui y avaient fondé d'importants établissements.

Les vainqueurs empruntèrent des vaincus ou leur imposèrent le nom de *Sardones*, qui devint celui d'une puissante tribu de la confédération des *Consorani* et des *Tectosages*. On sait que ces peuples tentèrent de lointaines expéditions en Orient et jusqu'en Asie. Les Romains, qui avaient appris à les connaître, leur envoyèrent des ambassadeurs pour solliciter leur alliance contre Annibal, qui, d'Espagne, marchait sur l'Italie. Les Sardones refusèrent de prendre aucun engagement, et quand à son tour se présenta le général carthaginois comme hôte, disait-il, et non comme ennemi, le passage dans les campagnes lui fut laissé libre, mais pas un des soldats de son armée ne put pénétrer dans les villes. Tite-Live, qui rapporte cet épisode dans ses annales, rend hommage à la fière indépendance de ces premiers Roussillonnais.

Si le pays n'échappa point alors pour longtemps aux armes romaines, sa défaite a quelque chose d'honorablement exceptionnel par l'éclat des grands noms qui s'y trouvent mêlés. Après Annibal, c'est Marius qui apparaît, venant punir les Cimbres d'une double invasion; c'est ensuite le grand Pompée, dressant sur la cime des Pyrénées la colonne commémorative de sa victoire sur Sertorius. César, enfin, vient après eux, et plus habile dans son orgueil, c'est aux dieux qu'il élève un autel pour marquer son passage.

La conquête du pays des Sardones, compris plus tard dans la Gaule Narbonnaise, remonte à l'an de Rome 633 et est attribuée à Q. Marcius, le fondateur de la colonie de Narbonne. Cette période dura jusqu'à l'année 409 de l'ère chrétienne. La position géographique du Roussillon sur la route d'Es-

pagne, la richesse de ses villes, dont l'une, Elne, comptait dès lors parmi les sept sièges épiscopaux de la Septimanie, le désignaient fatalement comme une proie à l'avidité des Barbares. Vandales, Suèves et Alains s'y étaient installés, quand les Wisigoths les en chassèrent. La domination de ces derniers dura trois siècles environ et laissa une profonde empreinte dans les mœurs et dans la législation du pays. Entre Euric et Roderic, le premier et le dernier roi de la monarchie wisigothe, l'événement qui affecta le plus spécialement la province dont nous nous occupons est la révolte de Paul, un des lieutenants du prince Wamba.

Envoyé par son maître, qui résidait alors à Tolède, en Septimanie, pour y comprimer une sédition populaire, ce général se mit à la tête des rebelles et se fit proclamer roi d'Orient en 673. Wamba fut obligé de venir en personne combattre l'usurpateur; il traversa deux fois le Roussillon; la seconde, après la défaite et la prise de son rival, il s'y arrêta pour réglementer l'administration; il donna des délimitations nouvelles aux diocèses, réforma sur différents points la discipline ecclésiastique, rendit entre autres une ordonnance qui obligeait les prêtres à prendre les armes pour la défense du sol et, après une étude sérieuse des besoins du pays, laissa à ses agents de sages instructions qui ne furent pas sans une heureuse influence sur la province.

Deux siècles après la bataille de Vouglé, le Roussillon était encore au pouvoir des Wisigoths; rien n'indique que cette possession fût même menacée par les princes francs ou les ducs d'Aquitaine, lorsque les Sarrasins, maîtres de l'Espagne, apparurent sur la crête des Pyrénées, invasion méridionale venant se heurter contre les hordes victorieuses du Nord. Le Roussillon fut le premier champ de bataille et la première conquête des Sarrasins. La grande épopée de Charles-Martel, la journée de Poitiers, les exploits décisifs de Pépin n'appartiennent point à cette notice; nous nous bornerons donc aux faits dont notre province fut le théâtre. C'est en 719 que le Roussillon fut envahi par Zama, gouverneur de l'Espagne pour les califes de Damas. Cette province et la ville de Narbonne étaient les points où l'autorité musulmane s'était le plus solidement établie. Un des lieutenants d'Abd-er-Rahman, nommé Manuza, se laissa séduire par les charmes de Lampégie, fille d'Eudes, duc d'Aquitaine, l'épousa, et conclut une trêve de trois ans avec son beau-père. Cette inaction de Manuza au moment d'une lutte suprême souleva la colère d'Abd-er-Rahman; il envoya contre le traître un autre chef nommé Gedhi; c'est dans le Roussillon que les deux généraux se rejoignirent pour combattre : Manuza, vaincu, alla mourir dans les murs de la petite forteresse de Livia, dont on voit encore quelques ruines. Sa femme, captive, fut conduite à Damas, au sérail du calife. A cette époque, en 731, les Maures étaient encore maîtres du Roussillon, et Charles-Martel avait échoué dans ses tentatives sur Narbonne; c'est seulement vingt ans environ après, alors que Pépin prenait enfin la ville vainement assiégée par son père, que les Roussillonnais chassent eux-mèmes les soldats du prophète et se donnent au fondateur de la seconde dynastie franque.

Il fallait que les circonstances fissent de ce rapprochement une nécessité bien impérieuse, car de longs siècles devaient s'écouler avant qu'aucune fusion fût possible entre les conquérants des Gaules et les habitants des Pyrénées. Lorsque Charlemagne traversa le pays en 778, rendant l'offensive aux armes des Francs, il apprécia, dans son génie, le rôle que pouvait jouer, dans son nouvel empire, la race roussillonnaise; conciliant avec l'intérêt de la patrie commune l'indépendance ombrageuse et la belliqueuse fierté de ces populations, il fit de cette province un de ces comtés qui, sous le nom de marches d'Espagne, devaient, comme des sentinelles avancées, veiller sur les frontières naguère menacées. Mais le grand monarque n'avait point prévu le rapide affaissement de son œuvre et les déchirements auxquels la faiblesse de ses successeurs livrerait son immense empire. Les comtes du Roussillon furent des premiers à secouer le joug royal. Les chefs de cette maison féodale étaient les comtes de Barcelone, qui apanagèrent deux branches cadettes de leur famille, l'une de la Cerdagne et l'autre du Roussillon. Cette période est la plus confuse et la plus désastreuse de l'histoire de la province; le nom même des seigneurs possesseurs du pays disparaît dans ce chaos qui dure plus de trois siècles. Gaucelme ou Gaucion échappe à cet oubli des chroniques par la part qu'il prend à la lutte de Pépin d'Aquitaine contre Louis le Débonnaire et par sa mort tragique. Étant tombé aux mains de Lothaire, il eut la tête tranchée, et sa sœur, prisonnière comme lui, fut enfermée dans un tonneau et jetée dans la

Saône. Aux attaques incessantes des Maures, aux courses dévastatrices des Normands, se joignaient les horreurs d'une guerre civile presque permanente, les rivalités locales mettant sans cesse les armes aux mains des petits chefs féodaux. Ces désordres devinrent tels, qu'une intervention des seigneurs tant laïques qu'ecclésiastiques dut s'efforcer d'y apporter remède : des constitutions de paix et trêve, désignées sous le nom de *treuga Dei* (trêve de Dieu), furent décrétées dans deux conciles tenus dans la petite ville de Toulouges, près de Perpignan, en 1041. Les clauses principales de ces traités prouvent à quel degré le mal était arrivé. Il était défendu de se saisir des bestiaux utiles à l'agriculture au-dessous de six mois, tant on redoutait l'anéantissement des espèces. Chacun avait le droit de tuer quiconque était reconnu coupable d'avoir violé la trêve de Dieu; on alla plus loin encore, et, pour stimuler l'ardeur des vengeurs de la justice, on déclara que ceux qui auraient puni un homme condamné pour ce fait recevraient le titre de zélateurs de la cause divine. Quelques fondations pieuses, les exploits d'un Guinard au siège d'Antioche, la lutte impie d'un autre Guinard contre son père Gausfred III et, à la suite de ces déchirements, la désolation de la province réduite à recourir à l'aumône de la Septimanie chrétienne, tels sont les faits principaux dans lesquels se résume l'histoire du Roussillon pendant cette déplorable époque. Enfin ce Guinard, auquel son père avait pardonné et qui avait hérité de ses domaines, ne s'étant pas marié, légua son comté au roi d'Aragon, Alphonse II, en 1172. Il avait été précédé dans cette détermination par Bernard-Guillaume, comte de Cerdagne, dont le testament, en 1117, avait institué, pour hériter de ses petits États, Raymond V, comte de Barcelone, qui devint roi d'Aragon en 1134, par son mariage avec Pétronille, fille de Ramire II. Un dernier lien, malgré ces donations, rattachait le Roussillon à la France : les princes d'Aragon reconnurent pour ces contrées la souveraineté de nos rois jusqu'à la renonciation qu'en fit saint Louis en faveur de Jacques Ier, et en échange des prétentions de ce dernier sur une partie du Languedoc, prétentions qu'il abandonna par le traité de Corbeil, en 1258.

Quoi qu'il en puisse coûter à notre amour-propre national, il faut reconnaître que la domination aragonaise inaugura pour le Roussillon une ère de réparation et de prospérité. Alphonse, vaillant, habile, doué de qualités aussi solides que brillantes, mit tous ses soins à faire accepter par les sympathies et les intérêts des provinces cédées leur incorporation à son royaume d'Aragon. Perpignan devint une de ses résidences de prédilection et l'objet de ses faveurs les plus signalées. Sa cour était le rendez-vous des poètes et des savants de l'époque; aux bruits de guerre avaient succédé les chants d'amour, et les vers des troubadours, les poétiques légendes remplaçaient le sinistre récit des batailles. Guillaume de Cabestaing, le trouvère roussillonnais, était un ami particulier d'Alphonse; sa fin tragique, qui rappelle la sanglante histoire de Gabrielle de Levergies, fut vengée par le roi. Ce nom n'est pas le seul qui ait illustré le règne d'Alphonse; il faut lui joindre ceux de Bérenger de Palazol, de Raymond Bistor, de Pons d'Ortessa et Tormit de Perpignan, gracieux talents de la même époque dont le Roussillon garde encore aujourd'hui le glorieux souvenir. Alphonse avait créé de nouveaux comtes de Roussillon; mais, pour prévenir toute division, tout déchirement, c'est dans sa famille, au profit de son frère don Sanche, qu'il avait constitué cet apanage. Les traditions d'Alphonse furent suivies un siècle environ après sa mort, arrivée le 25 avril 1196. C'est dans cet intervalle que le roi don Jayme Ier, surnommé le Conquérant parce qu'il avait agrandi ses États des îles Baléares et du royaume de Valence, obtint de Louis IX sa renonciation à la souveraineté de la Cerdagne et du Roussillon. Ce prince, regardant comme solidement établie la domination de sa maison sur les diverses parties de son royaume, le partagea à sa mort entre ses deux fils, don Pèdre III et don Jayme. Le premier, qui était l'aîné, eut l'Aragon, Valence et la Catalogne; Majorque et les possessions françaises échurent à l'autre. Ce malheureux partage replongea nos provinces dans toutes les calamités de la guerre. Les prétentions de suzeraineté soulevées par don Pèdre jetèrent son frère dans les bras du roi de France. L'excommunication fulminée par le pape contre le roi d'Aragon fournit un prétexte à Philippe le Hardi, qui vint se faire battre au pied des Pyrénées et mourir à Perpignan le 5 octobre 1285. La couronne de Majorque perdit beaucoup de son prestige à cette défaite, et le Roussillon en particulier, théâtre de la lutte, en éprouva des dommages considérables. Les successeurs immédiats de don Jayme cherchèrent à faire oublier les torts et les revers de leur aïeul par leur

attitude humble et soumise; mais les éléments de rivalité n'en subsistaient pas moins; la lutte recommença entre Pierre IV et Jayme II. Cette fois, elle fut décisive. Malgré l'obstination désespérée de Jayme, toujours vaincu et toujours menaçant, malgré l'infatigable dévouement des Roussillonnais, la dernière heure était venue pour le royaume de Majorque; en 1374, il était définitivement réuni à l'Aragon, et le Roussillon retombait pour trois siècles sous la domination espagnole. Il y eut un retour momentané à la France; mais ce court épisode se rattache au xv[e] siècle et au règne de Louis XI, dont le nom se représente partout où sont tentés les premiers efforts pour constituer l'unité française, et près de deux cents ans nous en séparent encore. Pierre IV était un prince d'une haute capacité; l'énergie qu'avaient déployée les Roussillonnais pour la défense du royaume de Majorque lui inspira plus d'estime pour leur caractère que de rancune pour la résistance qu'ils lui avaient opposée; recommençant la politique d'Alphonse II, c'est par une administration bienveillante qu'il voulut s'attacher ses nouveaux sujets. Il les associa à la législation catalane, les admit aux états généraux ou cortès, encouragea l'industrie et la navigation par des traités avec les nations voisines, protégea l'agriculture et fit replanter d'arbres les contrées ravagées dans les dernières guerres. Jean I[er], fils et successeur de Pèdre IV, ne suivit pas l'exemple de son père; il abandonna le Roussillon à l'administration d'un gouverneur général et d'officiers royaux, plus soucieux de leur enrichissement et de leur élévation que des intérêts du pays; le seul acte qui signale ce règne est une ordonnance à la date du 13 décembre 1388, qui ouvre le Roussillon aux criminels expulsés des autres provinces de l'Aragon.

Martin, qui succéda à Jean I[er], était sympathique aux Roussillonnais, il répara une partie des maux causés par l'incurie de son prédécesseur. Ce prince étant mort sans héritier, les états du royaume décernèrent sa couronne à Ferdinand, infant de Castille, dont le règne fut déchiré par le schisme de Benoît III. Alphonse V, qui lui succéda, passa presque toute sa vie à guerroyer en Italie; le Roussillon n'eut qu'à se louer de la régence de la reine Marie, sa femme, dont l'administration laissa dans le pays des traces de grande sagesse et des souvenirs de bonté.

C'est en 1458 que Jean II monta sur le trône, et c'est presque aussitôt qu'éclatèrent ses démêlés avec le roi de France. La Catalogne s'était soulevée, le Roussillon s'était associé à la révolte; Jean, impuissant à faire rentrer ses sujets dans le devoir, s'adressa à Louis XI et sollicita de lui un secours de sept cents lances. Le rusé monarque y consentit, mais à la condition que les frais de l'expédition, évalués à deux cent mille écus, seraient à la charge du roi d'Aragon, et que, si cette somme n'était pas exactement payée dans un délai donné, le Roussillon et la Cerdagne deviendraient les gages de la créance. Jean ne tarda pas à s'apercevoir du piège caché sous les conditions de son allié; il mit alors toutes ses espérances dans le succès de cette sédition qu'il était naguère si désireux de comprimer. Les soldats français furent reçus et traités en ennemis. Louis XI n'en fut sans doute que médiocrement affecté; il envoya à leur secours une armée de trente mille hommes. La résistance fut encouragée et organisée alors par le roi d'Aragon; c'était la guerre; elle fut vaillamment soutenue de part et d'autre, mais Louis XI n'était pas homme à se dessaisir facilement de ce qu'il avait une fois tenu. Les négociations achevèrent l'œuvre que les armes avaient commencée, et en 1475 le Roussillon et la Cerdagne appartenaient à la France. Mais le génie n'est point héréditaire; Charles VIII n'était capable ni de comprendre ni de poursuivre les grandes traditions politiques de son père; il avait, d'ailleurs, pour antagoniste ce Ferdinand qui, par son mariage avec Isabelle, venait de réunir sous le même sceptre Aragon et Castille, et dont la couronne allait s'enrichir de tous les trésors de l'Amérique. Une intrigue ourdie par deux moines à la solde de l'étranger jeta le trouble dans la conscience du jeune roi, qui, malgré l'avis de son conseil, malgré la résistance des gouverneurs provinciaux, s'obstina à restituer les conquêtes paternelles; Ferdinand et Isabelle firent leur entrée solennelle à Perpignan en septembre 1493. Toutefois, cette faute était si énorme qu'elle excita de fréquents regrets chez Charles VIII et Louis XII, qui tentèrent d'inutiles efforts pour revenir sur cette déplorable cession. L'occasion perdue ne devait pas sitôt renaître; Louis XII, aussi peu heureux à la guerre que dans les négociations, renouvela authentiquement la restitution du Roussillon en échange du royaume de Naples, qu'il ne devait pas mieux conserver; déçu des deux côtés, il recommença la lutte, triste héritage pour son suc-

cesseur François Ier. En Roussillon, comme à Pavic, *tout fut perdu fors l'honneur* sous le règne du chevaleresque monarque, et pendant soixante-dix ans la domination espagnole ne fut plus même contestée.

La seule consolation que nous puissions nous donner est le tableau de l'ignorance et de la misère où le pays resta plongé pendant cette période de la domination étrangère. Pestes, famines, envahissement des esprits par les superstitions les plus absurdes, persécutions des prétendus sorciers, plus absurdes encore, rien ne manque à la honte et au malheur des populations.

Enfin la tâche de Louis XI put être reprise. Richelieu gouvernait la France, lorsque les animosités soulevées par Olivarès, premier ministre de Philippe IV, firent explosion en Catalogne; le Roussillon fit, comme toujours, cause commune avec la province révoltée; Olivarès, en recourant aux moyens de répression pratiqués ailleurs par le duc d'Albe, poussa les esprits au désespoir. Vers le même temps, une attaque des Espagnols sur la ville de Trèves, sans déclaration de guerre préalable, fournissait à Richelieu un prétexte d'intervention. Condé entra dans le Roussillon; les habitants songeaient alors à fonder une république fédérative; on leur fit comprendre qu'on attendait un autre prix du secours qu'on leur apportait. En haine de la domination espagnole, ils se donnèrent à la France.

Louis XIII vint en personne faire le siège des places fortes. En 1642, tout le Roussillon était occupé par l'armée française; en 1659, le traité de la Bidassoa consacrait les droits de la France sur tout le versant septentrional des Pyrénées, et le Roussillon prenait place parmi nos provinces. Une conspiration de quelques nobles, découverte en 1674 par suite d'une indiscrétion amoureuse, fut la seule protestation contre le nouveau régime. La crise de la Révolution, les désastres de l'Empire ont trouvé les populations inébranlablement dévouées à la France.

Aujourd'hui, si quelques usages, quelques détails de costume, quelques traits de la physionomie trahissent encore chez les Roussillonnais leurs longues et intimes relations avec l'Espagne, sous tant d'autres rapports l'assimilation est si complète, qu'il faut relire l'histoire pour ne pas oublier que cette contrée n'est française que depuis un peu plus de deux siècles.

HISTOIRE ET DESCRIPTION DES VILLES BOURGS ET CHATEAUX LES PLUS REMARQUABLES.

Perpignan (lat. 42° 42′ 2″; long. 0° 33′ 33″ E.). — Perpignan (*Villa Perpiniani, Perpinianum, Papirianum*), station de la ligne de Narbonne à la frontière espagnole, à 890 kilomètres au sud-sud-est de Paris, chef-lieu du département des Pyrénées-Orientales, peuplé de 28,353 habitants, chef-lieu d'un arrondissement et de deux cantons, place de guerre de 1re classe, avec direction d'artillerie, du génie et des douanes, siège d'un évêché, avec séminaire diocésain, d'un tribunal de 1re instance et de commerce, d'un collège communal et d'une société d'agriculture, arts et commerce, d'un haras national, était autrefois la capitale de la province de Roussillon, évêché avec chapitre, collège et séminaire, chef-lieu d'intendance et de recette, siège d'un conseil supérieur, d'un gouvernement particulier, d'une juridiction royale et consulaire, d'une prévôté générale de maréchaussée, et possédait université, hôtel des monnaies et grenier à sel.

Perpignan est, sans contredit, d'une bien antique et bien illustre origine, si l'on voit dans cette ville la continuation ou la transformation de l'ancienne cité de *Ruscino*. Son importance et sa prospérité auraient, en effet, devancé de plusieurs siècles l'invasion romaine, puisque c'est là que s'assemblèrent les chefs gaulois pour délibérer sur les propositions d'Annibal demandant le passage pour l'armée qu'il conduisait d'Espagne en Italie. Toutefois, malgré la proximité des lieux et la concordance des temps, qui fait presque coïncider la ruine de l'une de ces villes avec la naissance de l'autre, nous ne croyons pas qu'il soit permis de confondre en une seule leur double histoire.

Le plus ancien document qui constate l'existence de Perpignan comme ville date de 922; il existe une autre charte de 1025 : c'est un acte concernant l'église de Saint-Jean, paroisse de l'unique quartier dont se composait la ville à cette époque. Les habitants de *Ruscino*, obligés d'abandonner leurs foyers ravagés d'abord par les Sarrasins, puis détruits presque entièrement par les Normands en 859, avaient remonté les rives de la rivière de la Tèt et, séduits par la fertilité du sol et l'heureuse disposition des lieux, s'étaient arrêtés près d'un hameau ou d'une ferme nommée *villa Pampiniani*. La sécurité qu'ils y avaient trouvée avait accru leur nombre; les progrès de la colonie fixèrent l'atten-

tion des seigneurs du pays; le comte de Roussillon, Gausfred II, résolut d'y fonder une église, et peu après le bourg était devenu une petite ville. Les successeurs de Gausfred la dotèrent, l'un d'une collégiale, en 1102; l'autre d'un hospice, en 1116; de sorte que, sous le comte Guinard, qui abandonna le Roussillon à la maison d'Aragon, la *villa Perpiniani* était la principale ville du comté.

Elle était bien loin encore de l'importance qu'elle acquit depuis.

Alphonse II, dont nous avons signalé les sympathies pour tout ce qui intéressait le Roussillon, vit dans Perpignan bien plus ce qui restait à faire que ce qui avait été réalisé. Il voulut changer l'emplacement de la ville et la transférer sur une des collines au pied desquelles elle s'étendait, sur le Puig-Saint-Jacques ou montagne des Lépreux. Les intérêts froissés protestèrent; on s'adressa à la pitié d'Alphonse, qui ne sut pas résistor aux larmes et aux supplications des femmes, des enfants, des vieillards. Pour concilier les vœux des habitants avec une mesure indispensable à la défense de la ville, on relia le Puig aux quartiers existants par des constructions nouvelles qu'on assigna comme résidence aux juifs. Ceux-ci y demeurèrent longtemps en paix, protégés surtout par l'intelligente tolérance du roi Martin. Leur séjour ne fut pas sans influence sur les rapides et vastes développements que prirent bientôt à Perpignan le commerce et l'industrie. Mais la cause principale de cette prospérité fut le libéralisme des institutions municipales qui régissaient la ville. Les rois d'Aragon avaient compris la nécessité de s'assurer le dévouement d'une population séparée par tant d'obstacles du reste du royaume et exposée, dans son isolement en deçà des monts, moins peut-être aux attaques violentes qu'à la séduction des intrigues étrangères. C'est donc dans la plus large mesure que privilèges et franchises furent prodigués aux bourgeois de Perpignan. Cinq consuls nommés par le peuple administraient les affaires de la ville; leur pouvoir ne durait qu'une année. La noblesse était exclue de toute magistrature municipale. Le droit de se réunir en armes, sous la conduite d'un des consuls, fut toujours reconnu et souvent pratiqué. La répartition des impôts était aussi dans les attributions des mandataires du peuple. Le clergé lui-même, au XIVe siècle, dans l'époque de sa toute-puissance, dut, après sept ans de résistance, payer sa part d'un impôt contracté par les consuls en 1368 pour éteindre les dettes de la ville. Bien peu de communes en France peuvent offrir l'exemple d'une semblable indépendance. Nous en avons indiqué et les causes et les heureux résultats.

C'est au milieu de ces prospérités qu'un nouveau mais dangereux honneur échut à Perpignan: don Jayme partagea ses États entre ses deux fils, et la capitale du Roussillon devint la capitale du royaume de Majorque. Un château royal fut construit, en 1278, sur la colline qui s'élève à la droite du Puig-Saint-Jacques, et qui domine toute la ville; de nouvelles murailles agrandirent l'enceinte de la cité, divisée dès lors en trois paroisses, Saint-Jean, Saint-Jacques et Saint-Matthieu, et dotée en outre, en 1300, d'un temple à la Vierge, sous l'invocation de Marie-de-la-Réal, parce qu'il était voisin du château royal.

Perpignan échappa aux conséquences des luttes qui inaugurèrent le malencontreux morcellement de la monarchie aragonaise. Le règne de don Sanche, deuxième roi de Majorque, fut pour cette ville pacifique et bienfaisant. Les premiers travaux de la cathédrale et la construction entière du Castillet sont dus à ce prince. C'est aussi cette époque qu'on peut considérer comme marquant l'apogée des prospérités commerciales de Perpignan. La ville comptait alors 5,000 feux; les maîtres drapiers y étaient au nombre de 349, sans comprendre dans ce chiffre les corporations de Pratz-de-Mollò et Céret, véritables succursales de la métropole, et les tissus de leurs fabriques étaient répandus dans l'Aragon, dans le midi de la France et jusque dans le Levant. Perpignan n'eut pas non plus à souffrir de la crise qui réunit aux mains de Pèdre IV Aragon et Majorque. Cette guerre, si promptement terminée, amena dans sés murs Philippe le Hardi, allié malheureux de Jayme II, troisième et dernier roi de Majorque. Le prince français y mourut, comme on sait, le 5 octobre 1285. Les chroniques du temps racontent qu'on fit bouillir sa dépouille mortelle pour en séparer les diverses parties, qui furent partagées entre la métropole de Narbonne, l'église Saint-Jacques des Frères prêcheurs de Paris, l'abbaye de Noé, en Normandie, et les caveaux de Saint-Denis.

Nous arrivons à une nouvelle période de l'histoire de Perpignan. Ce n'est plus la capitale d'un royaume, mais de nombreuses compensations lui sont offertes. Don Pèdre y fonde une université; le château royal est transformé en citadelle formi-

dable; de nouveaux privilèges communaux sont concédés à la fière et ombrageuse bourgeoisie. La ville obtient le droit d'être représentée aux *cortès* et de concourir aux actes constitutifs de la Catalogne; les rois d'Aragon ne peuvent exiger d'être reconnus par les syndics de Perpignan qu'après avoir reçu le serment de toutes les autres villes du royaume.

Le commerce n'est point oublié dans cette répartition des faveurs royales. Un *consulat de mer* est institué pour connaître des transactions commerciales avec l'étranger. Une *loge* ou *bourse* est bâtie par Martin, le protecteur des juifs, et un privilège spécial de Pèdre IV autorise, en cas de disette, les consuls à armer des galères pour arrêter en pleine mer et amener de force dans les ports du Roussillon tous navires chargés de blé qu'ils rencontreraient. C'était donc sous de bien favorables auspices que commençait cette partie de l'histoire de Perpignan, qui devait être pourtant si agitée, si calamiteuse! Le premier nuage qui vient obscurcir l'horizon, c'est l'antipape, Pierre de Luna, Benoît XIII, beau-frère de Martin, vieillard orgueilleux, obstiné, que les prières de l'empereur Sigismond trouvèrent aussi inflexible dans ses prétentions que les foudres du concile de Constance. Il avait accepté Perpignan comme résidence; il y tint un concile, en 1408, dans l'église Sainte-Marie-de-la-Réal, et y reçut, en 1416, la visite de Sigismond.

A la perturbation morale que jeta dans les esprits le spectacle des querelles religieuses succédèrent bientôt les sanglants débuts de la lutte entre la France et l'Espagne, duel à outrance dont Perpignan était à la fois et le théâtre et l'enjeu. Nous avons raconté, dans l'histoire générale du département, les circonstances à la suite desquelles Louis XI pénétra dans le Roussillon. Perpignan soutint alors contre les Français un de ces sièges fameux qui suffisent à immortaliser une ville, et dont les détails rappellent l'héroïsme de Sagonte et de Numance. Les habitants semblent avoir voulu acquitter alors par leur inébranlable fidélité, les sacrifices de toute sorte qu'ils s'imposèrent et l'invincible dévouement dont ils firent preuve, la dette de reconnaissance qu'ils avaient contractée envers les rois d'Aragon. La position était cependant critique. Trente mille hommes cernaient la place, le château était occupé par les soldats de Louis XI. Il y avait peu d'assistance à espérer du dehors. Mais le vieux roi, Jean d'Aragon, avait fait appel au cœur sympathique et résolu des bourgeois de Perpignan; à l'âge de plus de soixante-dix ans, il n'avait pas craint de venir leur confier sa couronne et sa vie en s'enfermant avec eux dans les murs de la place assiégée. La résistance fut si énergique, qu'une trêve dut être acceptée par les assaillants. Mais Louis XI, qui ne voulait pas perdre les fruits de sa campagne, en hâta la rupture, et, profitant du départ de Jean qui avait repassé les Pyrénées, il fit recommencer et pousser les hostilités avec une nouvelle vigueur. La population, réduite à ses seules forces, ne perdit pas courage et, pendant huit mois, épuisa toutes les ressources de la défense la plus opiniâtre. Depuis longtemps on avait épuisé les vivres, on ne se nourrissait plus que d'herbes, de cuirs et de la chair des animaux les plus immondes; une mère, dit-on, avait partagé le corps d'un de ses enfants mort entre ses autres enfants affamés. Aucun secours n'était espéré; il fallait se rendre. Perpignan ne voulut pas le faire avant d'en avoir reçu l'autorisation de son roi; Jean la lui envoya en y joignant pour la ville le titre de *très fidèle;* honneur stérile, mais bien mérité. Il accorda de plus à tous les Perpignanais qui voudraient vivre ou voyageraient dans ses États les droits et privilèges dont jouissaient les Aragonais. La capitulation fut signée le 11 mars 1475; les articles, fièrement rédigés par les consuls, les engagèrent moins qu'ils ne liaient le vainqueur. Louis XI, d'ordinaire si habilement oublieux et clément dans le succès, usa envers Perpignan d'une rigueur rancunière, tant il désespérait, sans doute, d'y changer la disposition des esprits.

L'erreur de Louis XI disparaît devant la faute bien autrement grave de son successeur, Charles VIII, abandonnant sans compensation et sans motif la conquête de son père. Mais le temps approchait où nos rivaux, si habiles jusque-là, se tromperaient à leur tour. En face de populations si fortement trempées, la violence étant une arme inutile, la France avait moins à espérer de ses victoires que des fautes de l'Espagne.

Les premiers symptômes ne tardèrent pas à se manifester. Aux joies enthousiastes qui saluèrent l'entrée solennelle de Ferdinand et d'Isabelle reprenant possession en grande pompe de la province et de sa capitale, succédèrent bientôt les défiances, les inquiétudes. L'inquisition était entrée dans la ville sur les pas du brillant cortège; c'est de là qu'on peut dater la désaffection des cœurs, la dé-

cadence des intérêts. Le grand Charles-Quint lui-même, dans sa lutte avec François Ier, met plus de confiance dans la solidité des remparts que dans le zèle des habitants. Il rebâtit les murailles d'après un meilleur système, trace de nouvelles lignes, élève de nouveaux bastions; il fait entourer d'une seconde enceinte l'ancien château que le vieux roi Jean avait contre lui, lorsque, fort de l'amour de ses sujets, il résistait si vaillamment à Louis XI. Le siège soutenu alors n'offre sous aucun rapport le même intérêt que celui que nous venons de rappeler. Si François Ier fut moins heureux que Louis XI, ce n'est plus au dévouement de la population qu'il faut attribuer le mérite de la résistance. Entre Perpignan et l'Espagne on s'aperçoit que tous les liens d'affection se relâchent; le règne du fanatique Philippe II n'est qu'une série de calamités; l'industrie émigre, le commerce languit, plus de mille maisons abandonnées par leurs propriétaires tombent en ruine, le poids des impôts devient écrasant pour ce qui reste d'une population épuisée par la guerre, décimée par la famine et par la peste.

Nous retrouvons à cette époque la trace des derniers efforts tentés pour arrêter les progrès du mal: c'est pour la cité le renouvellement de son titre de *très fidèle*, le transfèrement du siége épiscopal d'Elne à Perpignan en 1602; pour la bourgeoisie, l'octroi de lettres de noblesse attribuées aux fonctions municipales; pour les pauvres, la création d'avocats gratuits; et comme indice des dangers qui ne cessaient de croître malgré ces impuissants palliatifs, la construction d'une enceinte extérieure pour la citadelle. Chez ces ardentes populations méridionales, l'indifférence est une transition inconnue de l'affection à la haine. Le joug espagnol était donc devenu odieux aux Roussillonnais, et l'hostilité comprimée devait éclater à la première occasion. C'est en 1640 que cela arriva. La Catalogne s'était révoltée, le Roussillon avait fait cause commune avec la province rebelle; les soldats espagnols refluaient de ce côté-ci des Pyrénées, et leurs chefs prétendaient les loger chez les habitants de Perpignan; ceux-ci s'y refusèrent malgré les menaces de la citadelle occupée par les troupes royales; des barricades s'élevèrent, et la lutte était déjà commencée, lorsque l'évêque, revêtu de ses habits pontificaux, l'ostensoir à la main, vint se placer entre les mousquets du peuple et les canons du roi. L'autorité de sa parole, l'héroïsme de son dévouement, firent cesser le feu; mais à peine le peuple avait-il déposé ses armes qu'une attaque déloyale, inattendue, de la garnison, livra la ville à ses indignes agresseurs; pendant trois jours elle fut traîtreusement saccagée. Une pareille conduite brisait tous les liens qui pouvaient attacher encore Perpignan à ses maîtres. Un appel fut fait à la France; les cœurs étaient désormais conquis, il ne restait que l'Espagnol à chasser. Richelieu envoya une armée sous les murs de la ville, et un nouveau siège commença; celui-ci avait cela de nouveau que les libérateurs étaient les assiégeants, et que l'ennemi occupait la place. Il en résulta pour les malheureux habitants une complication de calamités inouïes. La famine fut accompagnée des persécutions les plus atroces. La soldatesque affamée violait impudemment le domicile des citoyens pour y enlever les vivres qu'elle espérait y trouver; les mères étaient obligées de cacher leurs enfants; on parlait d'enlèvements dans les rues et de festins de cannibales. Enfin, lorsque l'inutilité d'une plus longue défense fut bien démontrée, le 9 septembre 1642, la garnison espagnole capitula, et les autorités françaises prirent possession de la ville. L'importance de cette conquête fut comprise par Louis XIII, Perpignan prit place parmi les grandes villes de la monarchie; le roi se détourna de son chemin pour la visiter lorsqu'il se rendit à Saint-Jean-de-Luz pour y épouser l'infante d'Espagne. Enfin, le règne de Louis XIV lui-même lui donna dans le comte de Mailly un administrateur habile, intègre et bienveillant. Perpignan était donc une ville bien française quand éclata la Révolution de 1789. Elle s'associa alors à toutes les grandes émotions qui agitèrent l'âme de la patrie. Lorsque l'Espagne essaya d'unir ses efforts à ceux du reste de l'Europe coalisée contre la république française, une première surprise la rendit maîtresse d'Arles et de Céret; on put croire un instant Perpignan menacé. Le comité de Salut public y envoya sur-le-champ le conventionnel Cassanges. Rallier les volontaires roussillonnais sous les murs de la place, repousser les attaques du général espagnol Ricardos, prendre l'offensive, culbuter l'ennemi à Vernet, surprendre son camp de Peyrestores et le poursuivre jusqu'au delà de la frontière, ce fut pour le représentant du peuple l'affaire de quelques semaines. En septembre 1793, il rentrait dans Perpignan traînant quarante-sept pièces de canon, trophées de cette rapide campagne. Elle avait coûté toutefois à la France deux de ses plus illus-



Port-Vendres.

tres défenseurs : les généraux Dagobert et Dugommier. Davout y avait conquis ses premiers lauriers. Depuis lors, sauf le désastre universel de 1814 et 1815, les murs de Perpignan n'ont plus revu l'étranger.

Perpignan s'étend des pentes adoucies d'une colline peu élevée jusque sur les bords de la Têt et de la Bosse, dans une plaine vaste et fertile ; l'enceinte dans laquelle la ville est enfermée est d'une forme ovale, et occupe un emplacement de 1,200 mètres de longueur sur 600 de largeur. La ville, assez mal bâtie, assez pauvre en monuments, a des abords charmants ; la campagne environnante est couverte de jardins, plantée d'orangers, de grenadiers, de vignes et d'oliviers. Après la citadelle et le Castillet, dont nous avons eu si souvent occasion de parler, il faut citer la cathédrale dédiée à saint Jean et deux autres églises remarquables à divers titres : Saint-Jacques et la Réal, appelée autrefois Sainte-Marie-la-Royale, ancienne église du château, qui date du commencement de XIV^e^ siècle ; la Loge de mer, ancienne construction affectée autrefois aux réunions des négociants et au tribunal de commerce, aujourd'hui une des dépendances de l'hôtel de ville ; trois places, la bibliothèque et le musée, le palais de justice, l'hôtel de la préfecture, les casernes, les hôpitaux et les dépendances de l'ancienne université.

La fabrication des tissus de laine, quoique bien déchue, est encore la principale industrie de Perpignan ; il s'y joint des distilleries, des tanneries, des fonderies de fer et de cuivre, des fabriques de bougies, d'orfèvrerie, de papier à cigarettes, des confiseries et un commerce assez considérable de vins, soies, graines de vers à soie, lièges, chocolat, cartes à jouer, manches de fouet dits *perpignans*, etc.

C'est la patrie de P. Barrère, médecin et naturaliste ; de J. Blanca, premier consul de la ville ; du savant abbé Xaupi, de l'avocat Bosch, du médecin Carrère, du célèbre troubadour Tormit, de Perpi-

gnan, du conventionnel Biroteau, du fameux peintre de portrait Rigaud; du bénédictin dom Brial, membre de l'Institut; du poète J.-H. Valant.

Les armes de Perpignan sont : *de gueules, à 4 pals d'or, au saint Jean de carnation debout sur des ondes au naturel, tenant de sa main dextre une croix d'or, et sur son bras sénestre un agneau d'argent, brochant sur le pal ;*— aliàs : *de gueules, à deux tours crénelées d'argent en pointe, et une fleur de lis d'or en chef.*

Cabestany. — Cabestany (*Caput Stagni*), à 5 kilomètres au sud-est de Perpignan, son chef-lieu de canton, est un village situé près d'un ancien étang, aujourd'hui desséché, et peuplé de 924 habitants, dont le nom se confond dans les souvenirs de l'histoire avec celui du trouvère roussillonnais Guillaume Cabestaing, moins célèbre peut-être par ses vers que par la légende populaire qui a dramatisé ses amours et sa mort. L'identité de cette histoire avec celle du châtelain de Coucy affaiblit beaucoup notre croyance au moins à l'une des deux ; dans l'incertitude, toutefois, nous ferons ici en quelque sorte une seconde édition d'un récit qu'on a pu lire déjà dans notre notice sur le département de l'Aisne.

Guillaume Cabestaing vivait du temps d'Alphonse II, dans la seconde moitié du XII^e^ siècle, à cette époque où la poésie était un titre à la faveur des grands et surtout du roi. Guillaume était de bonne famille, mais peu fortuné sans doute, car il était entré en qualité de page dans la maison du comte Raymond de Castel-Rosello. Les charmes de son esprit, les grâces de sa personne lui acquirent bientôt la faveur de son maître, qui le nomma écuyer de la belle Saurimonde, sa femme. Cette passion qui devait être si fatale aux deux amants naquit-elle du rapprochement où les plaçaient les nouvelles fonctions du page? existait-elle déjà et ne fit-elle que trouver de nouveaux aliments dans une intimité plus facile? Nul ne le sait. Raymond se félicitait de l'éclat que jetait sur son castel la renommée de son écuyer, car les vers de Guillaume se récitaient d'Aragon en Provence; le talent du poète avait grandi avec le bonheur de l'amant. Vanité aveugle des uns, discrétion des autres, gloire, mystère, tout semblait assurer la félicité des coupables, quand la foudre éclata sur leurs têtes. Un jour, Saurimonde était à table avec son époux; celui-ci la pressait de manger d'un plat préparé, disait-il, avec un soin extrême. Saurimonde obéit, insouciante et rêveuse; Raymond se lève alors, l'œil animé d'une joie farouche, et fait rouler sur la table un objet qu'il avait jusque-là tenu caché près de lui. « Voici la tête de Cabestaing, votre amant, s'écria-t-il en rugissant; dites-moi, madame, si son cœur est bon, car c'est lui que vous venez de manger. — Si bon, monseigneur, répondit Saurimonde en se levant, que jamais autre manger ne m'en ôtera le goût. » Raymond, furieux, court à elle l'épée à la main; elle fuit, se précipite d'une des tours et se tue. La légende ajoute qu'Alphonse, pour venger la mort du poète dont il applaudissait les vers, envoya des hommes d'armes qui mirent à mort Raymond, brûlèrent et rasèrent Castel-Rosello; une seule tour reste aujourd'hui debout, gardant dans l'ombre de ses ruines les mystères des amours et de la mort de Cabestaing.

Canet. — Canet est une commune de 754 habitants, située à 10 kilomètres à l'est de Perpignan, sur la rive droite de la Têt et à 2 kilomètres de son embouchure dans la mer. Elle était autrefois plus peuplée et possédait d'importantes salines, qui, d'abord abandonnées, ont été depuis desséchées et livrées à l'agriculture. De son ancien château, il ne reste qu'une tour et quelques pierres de sa chapelle. Canet qui était fortifiée fut plusieurs fois assiégée, notamment en 1473; mais cette fois une femme la défendit vaillamment; c'était celle du gouverneur don Pedro de Rocabert. Aujourd'hui, on vient prendre des bains de mer dans ses environs.

Elne. — Elne (*Illiberis, Helena, Elena, Elna*), station du chemin de fer de Perpignan à Port-Vendres et Barcelone, à 13 kilomètres au sud de Perpignan, bourg peuplé de 2,764 habitants, fut jadis avec *Ruscino*, qui donna son nom à la province, la principale ville de la contrée. Annibal campa sous ses murs. Constantin restaura la cité, déjà vieille, et lui donna le nom de sa mère, Hélène. L'empereur Constant y fut tué par Maxence, et la crédulité contemporaine y vit la réalisation d'une prophétie, qui avait condamné le petit-fils d'Hélène à mourir dans le sein maternel. Elne fut une des capitales de la Septimanie; les Wisigoths y établirent un siège épiscopal dans les premières années du VI^e^ siècle. Les Sarrasins et les Normands, dans leurs invasions, portèrent les premières atteintes à une

prospérité qu'acheva de ruiner la fondation de Perpignan. Ce n'était plus déjà qu'une place de guerre d'une importance secondaire et difficile à défendre quand Philippe le Hardi envahit le Roussillon; ce prince, si malheureux dans ses tentatives, put cependant s'emparer d'Elne, qu'il livra aux flammes. C'est à Elne que s'éteignit la monarchie de Majorque; c'est là que Jayme II vint déposer son sceptre aux pieds de Pèdre, son vainqueur. Il était dans la destinée de cette malheureuse ville de succomber à toutes les attaques; c'est une des premières places dont s'empara Louis XI, quoique la garnison eût démoli la ville basse pour concentrer dans l'autre partie tous les efforts de la défense. En 1641, Henri de Condé y pénétra après dix jours de tranchée ouverte; enfin, en 1793, le duc d'Ossuna l'avait occupée presque sans coup férir avec une division de 5,000 hommes, lorsque Dugommier vint l'en chasser et refoula l'Espagnol hors des frontières.

Malgré les désastres de la guerre, le voisinage de Perpignan, la perte de son évêché, on ne sait comment expliquer une décadence aussi rapide et aussi complète que celle où est tombée la ville d'Elne. L'emplacement sur lequel elle est construite est un des sites les plus favorables et les plus charmants qu'on pût rencontrer. La colline qu'occupait la haute ville est baignée à sa base par le Tech et domine d'un côté la plaine du Roussillon, de l'autre la vallée du Vallespir; l'horizon est borné par les montagnes de l'Albère, sur la cime desquelles se détachent les débris des tours construites autrefois pour arrêter les attaques des Sarrasins.

Le seul monument qui ait résisté aux désastres des guerres et aux outrages du temps, pour témoigner d'une importance perdue et de splendeurs oubliées, est la cathédrale, construite d'abord dans la ville basse et réédifiée dans la ville haute, au commencement du XI[e] siècle, par les soins de l'évêque Bérenger, à son retour de la terre sainte. Elle est à trois nefs; la façade est nue et n'offre de remarquable que la dimension colossale des pierres dont elle est formée. Le cloître attenant à l'église est d'un mérite bien supérieur; il est en marbre blanc, les arceaux et les piliers sont d'une grande élégance, les murs sont couverts d'intéressantes inscriptions; il a été classé parmi les monuments historiques de France. Le tombeau qu'on montre aux voyageurs comme étant celui de l'empereur Constant est d'une authenticité plus que douteuse.

Toute l'industrie de la population consiste dans un commerce fort restreint de bestiaux, d'huile d'olive, de vins, de légumes, de cordages et d'instruments aratoires.

Les armes d'Elne sont : *d'azur, à une croix haussée et alésée d'argent, accostée en pointe de deux fleurs de lis d'or;* — aliàs, *d'azur, à une étoile de douze rayons d'or.*

RIVESALTES. — Rivesaltes, station de la ligne du chemin de fer de Narbonne à la frontière espagnole, chef-lieu de canton, sur la rive droite de l'Agly, arrondissement et à 9 kilomètres au nord de Perpignan, peuplé par 6,329 habitants, est une ville fort ancienne, dont tous les itinéraires romains font mention. Les débris d'épaisses murailles et de tours rondes dont elles étaient flanquées, et qui datent du commencement du XII[e] siècle, attestent l'importance que les rois d'Aragon y attachaient comme place de guerre. Elle joua, en effet, un certain rôle dans les guerres dont le Roussillon fut le théâtre en 1474, 1496, 1503, 1639, 1641 et 1793. Cette dernière année, le 8 septembre, les Espagnols s'en emparèrent; mais elle fut bientôt reprise par les Français. Aujourd'hui, la célébrité et la richesse de Rivesaltes sont tout entières dans les vins muscats (grenache, alicante, malvoisie) que produit son territoire et dont la renommée est européenne. La plaine fertile au milieu de laquelle la ville est bâtie est entourée de gracieux coteaux, que couronnent au loin, à l'ouest, les pittoresques montagnes du Languedoc. A la lucrative exploitation de ses vignobles, Rivesaltes joint un important commerce de laines et de farines et la distillation en grand des eaux-de-vie. C'est la patrie du savant théologien Melchior Galabert.

Dans les environs, au nord-est, on aperçoit encore quelques vestiges de l'ancienne station romaine *Ad Combusta*, située sur la voie romaine qui traversait le Roussillon. Au moyen âge, c'était encore un bourg du nom de *Tova;* mais, à demi détruite par l'armée de Louis XI, elle fut abandonnée moins d'un siècle après. On y a trouvé des antiquités phéniciennes.

ESTAGEL. — Estagel, canton de La Tour-de-France, arrondissement et à 24 kilomètres au nord-ouest de Perpignan, bourg peuplé de 2,697 habitants, est une des plus gracieuses et des plus prospères localités du département. Ses constructions, pro-

pres, respirant l'aisance, s'étendent sur la rive droite de l'Agly; les boutiques y sont d'une coquetterie et d'un luxe qu'envieraient bien des grandes villes; un pont de pierre assure les communications avec le bord opposé de la rivière; les campagnes environnantes, couvertes de vignes et d'oliviers, sont dominées par la chaîne pittoresque des Corbières, qu'accidentent agréablement les deux ermitages de Notre-Dame-des-Peines et de Saint-Vincent.

L'industrie y est variée comme le paysage; c'est à la fois la fabrication de l'huile, l'éducation des abeilles, la distillation des eaux-de-vie et l'exploitation de riches carrières de marbre gris. Le commerce y est actif et opère principalement sur les vins, esprits, eaux-de-vie, laines et bestiaux.

Dieu semble avoir voulu que rien ne manquât à la gloire de ce charmant pays; il y a fait naître, le 26 février 1786, Dominique-François-Jean Arago, illustre astronome, grand citoyen, une des plus remarquables individualités dans lesquelles se soient résumés les mérites de la dernière génération.

Son père était trésorier de la monnaie à Perpignan. Ses débuts dans la vie furent agités, orageux, comme les premières années de ce siècle, où sa place était marquée. Entré à l'École polytechnique, il en sortit officier du génie. Ces premières études décidèrent de sa vocation en révélant son aptitude aux sciences exactes. A dix-huit ans, sur le conseil de Monge, il était attaché à l'observatoire de Paris; en 1806, il partait pour l'Espagne, comme membre de la commission chargée de mesurer la méridienne de Barcelone aux îles Baléares. Cette expédition fut une véritable odyssée; emprisonné comme espion, fugitif, errant sur les côtes africaines de la Méditerranée, échappant à l'esclavage d'Alger pour retomber dans un ponton, délivré par un consul danois, traqué à son retour par les flottes anglaises, il put enfin regagner le sol français; il rapportait, après tant d'aventures, ses instruments et ses papiers, comme un soldat son drapeau après une périlleuse retraite.

Une noble et digne récompense l'attendait au retour; le 17 septembre 1809, il était nommé, à l'âge de vingt-trois ans, en remplacement de Lalande, membre de l'Académie des sciences par 47 suffrages sur 52 votants.

La seule énumération des travaux de cet infatigable savant dépasserait les limites qui nous sont imposées; indiquons seulement les degrés par lesquels il s'éleva à cette haute position que ses ennemis mêmes ne songèrent jamais à lui contester. En 1812, il est chargé d'un cours d'astronomie, qu'il continue sans interruption jusqu'en 1845; en 1822, il est nommé membre du Bureau des longitudes, et, le 7 juin 1830, secrétaire perpétuel de l'Académie par 39 voix sur 44 suffrages énoncés.

Cependant, ni les dignités, ni même sa passion pour la science ne le laissaient étranger aux autres aspirations contemporaines. La révolution de Juillet l'appela à la Chambre des députés, et sa mission, sur ce théâtre des passions politiques, semble avoir été de prouver par quels liens étroits, indissolubles sont unis les développements de la science et les destinées de l'humanité.

Toutes les inventions utiles, tous les mérites méconnus avaient un défenseur zélé, éloquent dans le député des Pyrénées-Orientales. Les nations modernes ne devraient plus se livrer bataille que dans le domaine pacifique des arts et du commerce! Arago devint le plus puissant auxiliaire des forces industrielles de la France.

Cette intelligente appréciation de l'époque contemporaine, dans tous ses instincts, dans tous ses besoins, multipliait, pour la conscience de l'homme devenu puissant, les exigences du devoir. Jamais discours à la Chambre, éloges académiques, rapport au conseil municipal n'empiétèrent sur les heures consacrées aux études du cabinet, à l'enseignement public, aux encouragements que réclamait la jeunesse, aux conseils que venaient demander les travailleurs; sa volonté de fer, son incroyable activité, sa merveilleuse organisation physique et intellectuelle lui permettaient de suffire à toutes ses tâches; partout il était le plus assidu, le plus éclairé, le plus compétent.

C'est à cette existence déjà si pleine et si noblement laborieuse encore que la république de Février vint imposer une plus haute et plus lourde responsabilité. Arago fut tour à tour membre du gouvernement provisoire, ministre de la guerre et de la marine. François Arago fit reconnaître en lui cette austère probité, cette honnêteté d'intention, cet amour du pays, cette fidélité aux principes, vertus grâce auxquelles on peut tomber du pouvoir sans honte et attendre sans crainte le jugement de la postérité.

Sur la place d'Estagel s'élève aujourd'hui la statue du grand citoyen et du savant que l'Europe nous envie. Elle est l'œuvre du sculpteur Oliva, un ar-

tiste roussillonnais. C'est également à Estagel que sont nés : Jean Arago, général de division, mort en Amérique, Joseph Arago, général d'artillerie, mort au Mexique; Jacques et Étienne Arago, littérateurs distingués, et Victor Arago, chef d'escadron d'artillerie en retraite, tous frères de l'illustre astronome.

Le territoire d'Estagel produit d'excellente huile d'olive, de bons vins rouges d'ordinaire et des vins de dessert : le maccabeo et le malvoisie, qui sont renommés. Le commerce a pour objet les vins, l'huile, les graines de vers à soie, les céréales, le marbre ouvré, les cordes, etc.

Castelnou. — Castelnou ou Castellnoù (*Castellum novum*) est une commune du canton de Thuir, située à 19 kilomètres au sud-ouest de Perpignan, sur un roc escarpé et peuplée de 340 habitants. Cette commune, assise au pied et sur les pentes d'un contrefort du Canigou, a conservé ses anciennes fortifications; c'était autrefois le siège d'une vicomté comprenant l'ancienne province du Vallespir. Elle est encore dominée par son ancien château qui a été habilement restauré et auquel on accède aujourd'hui par une bonne route.

Ses armes sont : *Échiqueté d'azur et d'or.*

Céret (lat., 42° 29′ 9″; long., 0° 24′ 38″ E.). — Céret (*Ceretum*), à 36 kilomètres au sud-ouest de Perpignan, chef-lieu d'arrondissement et d'un canton, siège d'un tribunal de 1re instance et d'un collège communal, peuplé de 3,629 habitants, fut fondé en 820 par Wimar, sur un territoire dont Charlemagne lui avait fait la concession, concession qui fut renouvelée, en 833, par Louis le Débonnaire. L'obscurité la plus complète règne sur l'histoire de cette petite ville pendant toute la période du moyen âge. Elle possédait un ancien château, dont on retrouve à peine quelques pans de murs et que l'on appelait le *casteil Perillos*. Le premier événement qui fixe sur elle, d'une manière certaine, l'attention publique est la réunion dans ses murs des commissaires chargés de fixer les limites de la France et de l'Espagne en 1660, conformément à l'article 42 du traité de paix des Pyrénées. Le siècle suivant, le 9 et le 10 prairial de l'an III (20 et 30 avril 1794), les environs de Céret étaient le théâtre d'une glorieuse victoire des armées républicaines. Dugommier, avec 3,000 hommes, enlevait le pont, occupait les gorges voisines et culbutait 10,000 Espagnols.

La ville de Céret est située au pied des Pyrénées, à peu de distance des frontières d'Espagne, près de la rive droite du Tech; elle est entourée de hautes murailles flanquées de tours de distance en distance, et autour desquelles règne une belle promenade plantée d'arbres. Les rues sont étroites et mal percées; l'élégance et le confortable moderne se sont réfugiés dans un faubourg, qui possède une belle place ornée d'une fontaine, répandant par huit côtés, en forme d'arc, une magnifique nappe d'eau dans un vaste bassin. Après ce monument, il ne reste à citer que le pont sur le Tech, jeté à une hauteur prodigieuse entre deux rochers, et surnommé, à cause de sa hardiesse et de son étrange aspect, le pont du Diable. L'ermitage de Saint-Ferréol est le but d'une excursion recommandée à la curiosité des voyageurs.

Céret possède des tanneries, des tissanderies, des fabriques de bouchons de liège et de cuivre battu; son commerce consiste en grains, huile, bois de châtaignier pour la tonnellerie, bois de micocoulier pour manches de fouet, graines de vers à soie, cuirs et liège.

Le Perthus et le fort de Bellegarde. — Le Perthus est une petite commune de 625 habitants, située à 14 kilomètres à l'est de Céret et à 31 de Perpignan, au bas du col de Perthus, passage le plus fréquenté de la partie orientale des Pyrénées. Ce village, composé d'une centaine d'habitations, s'élève sur l'extrême limite de la France et de l'Espagne et fait un certain commerce d'échange des produits de l'un et de l'autre pays; il exporte du liège et du seigle.

Le col du Perthus est défendu par le *fort de Bellegarde*, place forte de deuxième classe. Ce n'était d'abord qu'une tour à laquelle les Espagnols, en 1674, ajoutèrent quelques travaux. Après la paix de Nimègue, Louis XIV fit bâtir en cet endroit une place régulière composée de cinq bastions. Le bastion qui fait face à l'Espagne avait reçu en 1794 les restes de Dugommier, général en chef de l'armée des Pyrénées-Orientales, tué dans la montagne Noire au moment où il se disposait à attaquer l'armée espagnole. Ses restes, ainsi que ceux du général Dagobert, ont été depuis transférés à Perpignan.

L'Écluse. — L'Écluse (*Clausurce*) est une petite commune de 98 habitants, située à 11 kilomètres à

l'est de Céret, et qui a longtemps dépendu de celle du Perthus. Elle est divisée en deux sections : l'Écluse-Basse et l'Écluse-Haute. C'est un village fort ancien que défendaient jadis deux châteaux forts et dont Wamba, chef des Wisigoths, s'empara en 673. Celui de l'Écluse-Basse est désigné dans le pays sous le nom de château des Maures; il consiste en quelques tours reliées entre elles par des pans de mur; celui de l'Écluse-Haute ne montre plus que quelques substructions antiques, dans le village que traverse la route actuelle du Perthus. Au point le plus élevé de cette dernière, on voyait autrefois le trophée de Pompée et l'autel plus modeste élevé par César. C'est ce même endroit qui fut fixé, en 1764, comme limites de la France et de l'Espagne; deux blocs de marbre gris blanc constatent par une inscription le procès-verbal de la délimitation et le nom des deux commissaires, qui étaient MM. de Mailly pour la France et de La Mina pour l'Espagne.

Argelès. — Argelès-sur-Mer, station du chemin de fer de Narbonne à la frontière espagnole, à 26 kilomètres à l'est de Céret, chef-lieu de canton peuplé de 2,833 habitants, sur la rive droite de la Massane, est une petite ville jadis fortifiée et protégée par les deux châteaux d'Amauros et des Pujols; il en est fait mention dans un diplôme accordé en 981 à l'abbaye de Saint-Genis par Lothaire; elle soutint plusieurs sièges : en 1344, contre Pierre, roi d'Aragon; en 1474, contre l'armée de Louis XI; mais celui dont le souvenir est le plus vivant, et qui témoigne des vieilles sympathies de la population d'Argelès pour la France, date de 1642. Les habitants se révoltèrent contre la garnison espagnole qui occupait la ville, la forcèrent de se réfugier dans une église, et l'y tinrent enfermée jusqu'à l'arrivée des Français. La place fut surprise par l'ennemi le 23 mai 1793. On brûla publiquement les décrets de l'Assemblée nationale, on contraignit les habitants de prêter serment au roi d'Espagne. Vaines mesures, parade ridicule; quelques mois après, la Convention avait reconquis la petite ville, plus dévouée, plus française qu'auparavant. Argelès est située dans une plaine fertile, sur la route de Collioure et à 4 kilomètres de la mer. Il s'y fait un commerce assez important de grains, de fourrages, d'huile, de vin, de miel, de bestiaux, de cordages, de manches de fouet de micocoulier et d'outils aratoires.

A 2 kilomètres d'Argelès, sur un plateau élevé, est située la chapelle de Notre-Dame-de-Vie, ancien ermitage qui est encore un lieu de pèlerinage fréquenté dans le pays. Plus loin, dans une gorge à l'est de la tour de la Massane, sont les ruines de l'ancien prieuré de Valbonne, dépendance de l'abbaye de Saint-Genis.

Collioure. — Collioure (*Caucoliberis*, *Eliberis*, *Eliberus*, *Illiberis*), station de la ligne de Narbonne à la frontière espagnole, à 33 kilomètres à l'est de Céret, et à 7 kilomètres à l'est d'Argelès, son chef-lieu de canton, place forte maritime peuplée de 3,585 habitants, siège d'une école d'hydrographie de quatrième classe, est une ville d'origine fort ancienne. C'est là que débarquèrent les envoyés de Rome se rendant à *Ruscino* pour y demander que le passage fût refusé à l'armée d'Annibal; l'absence de guerres maritimes en fait pendant de longs siècles un point oublié dans l'histoire. L'insuffisance de ses fortifications, le peu de sûreté de son port, qui avait été établi par les soins de Jayme Ier, roi d'Aragon, vers la fin du XIIIe siècle, au moyen d'une contribution imposée à la ville, ne lui laissent guère plus d'importance dans les temps modernes; c'est encore un de ces points dont les Espagnols s'emparèrent en 1793 et dont ils furent chassés par le général Dugommier.

La ville est agréablement située sur une colline, dont les pentes descendent jusqu'au rivage de la mer. Sa disposition, ses remparts, la tour de l'ancien phare s'avançant dans la Méditerranée, son littoral bordé de barques, les unes dans l'eau, les autres tirées à terre; les filets des pêcheurs étendus sur le rivage, les groupes réunis de toutes parts sur le rivage, forment un ensemble animé et gracieux, qui rappelle les plus délicieuses toiles de nos peintres de marine. Deux forts placés sur des points culminants, les forts de l'Étoile et du Mirador, dominent et protègent à la fois Collioure. A quelques mètres du rivage s'élève du milieu des flots la petite île de Saint-Vincent, célèbre par la procession annuelle qui s'y dirige en bateau, dans la soirée du 15 août, pour en rapporter en ville les reliques du saint patron. Les environs offrent encore à l'intérêt du voyageur deux buts de charmantes promenades, ce sont l'ermitage de Notre-Dame-de-Consolation, situé à 2 kilomètres sud-ouest de Collioure, dans une jolie petite vallée couverte d'arbres touffus, arrosée par une multitude de fontaines et dominée par les tours de la Massane

et de Madeloc construites par les Romains, puis dans les montagnes de l'Albère les ruines de l'ancienne abbaye de Valbonne, de l'ordre de Cîteaux, fondée en 1164, et lieu de sépulture d'Yolande, femme de Jacques Ier, roi d'Aragon. Ces deux excursions dédommageront l'archéologue du peu d'intérêt qu'offrirait à ses recherches l'intérieur de la ville; une croix sculptée en pierre, œuvre remarquable du moyen âge, placée dans le cimetière, est en effet le seul monument qu'on puisse citer.

Quelques fabriques de bouchons de liège, la pêche du thon et de la sardine, la vente de poisson salé et d'ortolans, l'exportation des vins du pays, qui sont d'une bonne qualité, constituent l'industrie et le commerce de Collioure.

Les armes de la ville sont: *d'azur, semé de fleurs de lis d'or, à un saint de carnation d'argent posé sur une montagne de même mouvante à une terrasse de sinople; vêtu de gueules, tenant de sa main dextre une épée d'argent garnie d'or, la pointe en bas, et de sa main sénestre une palme aussi d'or, la tête entourée d'une gloire.*

Port-Vendres. — Port-Vendres (*Portus Veneris*), importante station de la ligne de Narbonne à Port-Vendres et à la frontière espagnole, à 36 kilomètres à l'est de Céret, canton d'Argelès, est une place de guerre de quatrième classe, peuplée de 2,108 habitants, siège de vice-consulats étrangers.

« Il existe, sur les confins de notre territoire, un port qui pourrait être mis, à peu de frais, en état d'offrir un asile sûr aux vaisseaux de premier rang, et à plus forte raison aux frégates à vapeur de première grandeur; c'est Port-Vendres. Placé dans la situation la plus heureuse, près des frontières d'Espagne, à l'extrémité du golfe de Lion, Port-Vendres offrirait, en cas de guerre maritime, une position militaire du plus haut intérêt, et qui serait particulièrement précieuse pour les navires à vapeur. Garantie par le voisinage des hautes terres contre les effets du vent de nord-ouest, qui tourmente si fréquemment le golfe de Lion, la navigation entre Port-Vendres et l'Algérie est toujours possible et comparativement facile. Elle est, en outre, plus courte de vingt lieues qu'en partant de Toulon; aussi ce port est-il souvent choisi comme point de départ pour les troupes qui sont dirigées de l'ouest et du midi de la France sur l'Algérie et sur Oran. Il y a cent soixante-dix ans, Vauban avait aperçu et faisait ressortir avec une vive énergie les avantages que cette position présentait pour la France, et son importance s'est singulièrement accrue dans ces derniers temps, par suite de la création de la navigation à vapeur. »

C'est ainsi que s'exprimait, à la Chambre des députés, en 1845, le rapporteur d'un projet de loi ayant pour but l'application d'une somme de 2,500,000 francs à des travaux de réparation et d'agrandissement pour Port-Vendres. La vérité de ces observations ne souleva aucune objection, et le crédit voté fut autorisé par une loi du 19 juillet de la même année. Nous ne pouvions présenter sous un jour plus complet l'intérêt qui s'attache à l'avenir de Port-Vendres, depuis que la vapeur et la possession de notre vaste colonie d'Afrique ont si considérablement modifié les destinées maritimes de la France.

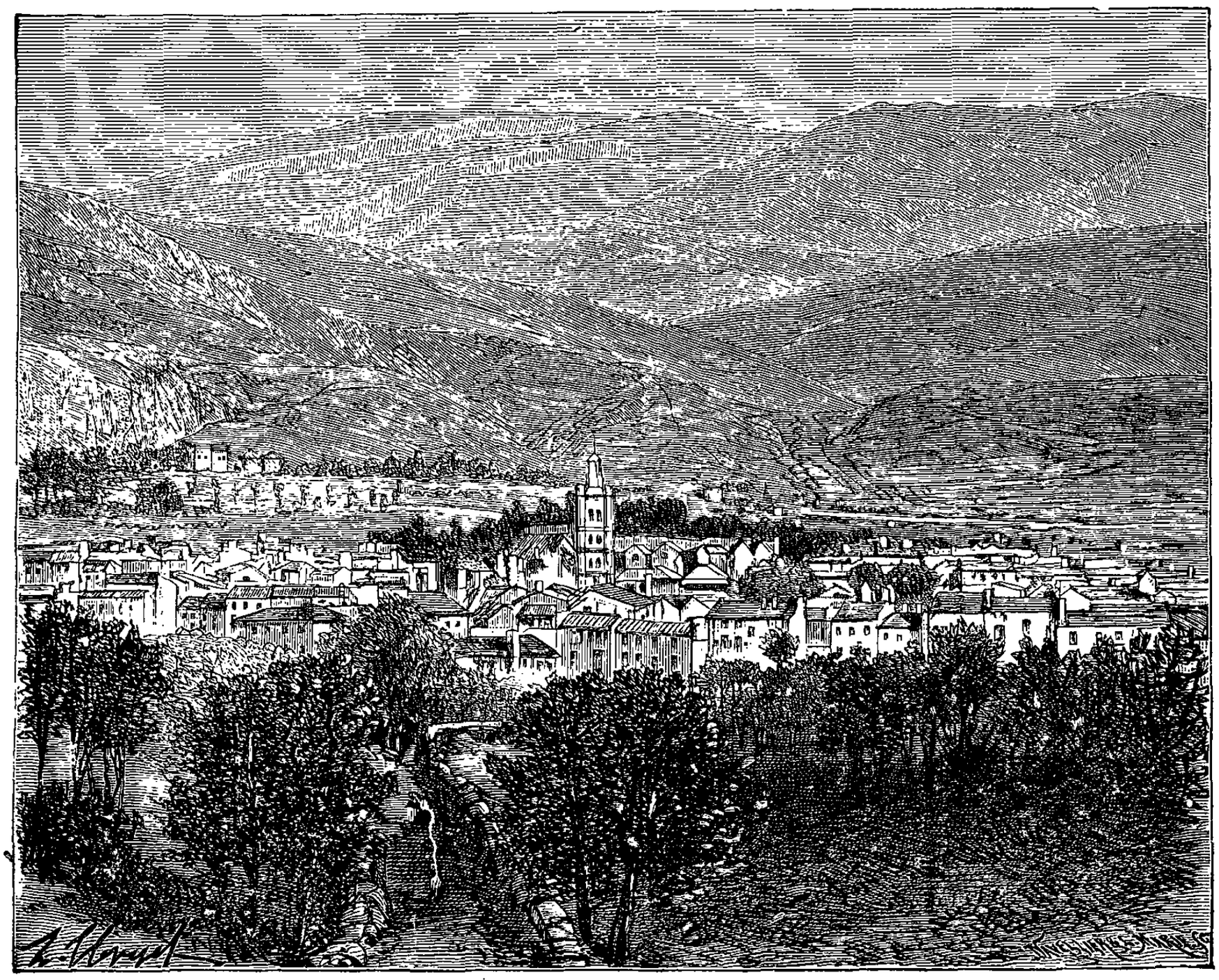
Le passé de Port-Vendres répond peu au rôle que l'avenir semble lui réserver. Les Romains, lorsqu'ils devinrent maîtres du pays des *Sardones*, élevèrent à Vénus Pyrénéenne un temple sur le promontoire *Aphrodision*, le cap Creus. Le port, creusé au pied de la montagne, prit aussi le nom de la déesse, et s'appela Port de Vénus, *Portus Veneris;* on suppose que le fanal, construit depuis, l'a été sur l'emplacement même de l'ancien temple. Aucun souvenir historique n'indique que les Romains aient songé à tirer grand parti de la position de Port-Vendres; la province Narbonnaise venait seulement s'y approvisionner de poisson, d'huîtres et de coquillages. Les Wisigoths et les rois d'Aragon, jusqu'à Jayme Ier, laissèrent Port-Vendres dans le même oubli. Ce prince est le premier qui paraisse prendre quelque souci de cette précieuse possession, et encore semble-t-il qu'il n'ait eu d'autre but que d'arrêter les progrès de l'ensablement, la rente de cinq mille sous melgoriens qu'il affecta à l'entretien de Port-Vendres et de Collioure étant trop modique pour qu'on lui suppose une autre destination. Cet état de choses dura pendant la domination aragonaise. Sous les rois d'Espagne, les travaux d'entretien durent être plus sérieux, quoique l'histoire ne mentionne aucun fait important dont notre port ait été le théâtre; il est constant que les galères royales venaient s'y abriter. Toutefois, c'est au gouvernement français qu'il appartenait d'apprécier tout ce que la position de Port-Vendres offrait de ressources à la navigation périlleuse du golfe de Lion; Vauban est le premier qui envisagea tout ce qu'il y avait à faire; il ne

craignit pas d'avancer que de la possession de ce point par l'Espagne ou par la France dépendait celle du Roussillon : il proposa en conséquence de le fortifier. Mais aucune suite ne fut donnée à ce projet, et, pour donner une idée des tristes résultats qu'avait produits cet abandon, nous citerons les lignes suivantes, écrites en 1778 par Expilly, dans son *Dictionnaire géographique,* à l'article Port-Vendres : « On reconnaît le port à un gros écueil situé sur la gauche en entrant. On voit aussi sur la pointe de droite un fortin au milieu duquel on a élevé un fanal. Le mouillage ordinaire est depuis le fanal jusqu'en dedans des magasins ; partout au fond du port, principalement sur la gauche, l'eau manque. Le plus profond est du côté droit. Communément on y trouve encore depuis deux jusqu'à quatre brasses d'eau. Les vents de nord-est y causent quelquefois une grosse mer; mais ceux du nord-ouest et du sud-ouest y sont très rudes. Il n'y a, d'ailleurs, que cinq ou six maisons le long du bassin, entre une petite chapelle, où autrefois les galères d'Espagne faisaient dire la messe. » Tel était l'état de Port-Vendres lorsque le comte de Mailly reprit l'œuvre de Vauban. Il obtint quinze années d'exemption d'impôts pour ceux qui voudraient bâtir à Port-Vendres; les circonstances n'étaient pas favorables, la misère était grande partout, même en Roussillon ; le maréchal gouverneur eut aussi la faiblesse de plus sacrifier au somptueux qu'à l'utile. Il fit construire de vastes quais, une place monumentale dominant le bassin du port; dans le mur de soutènement, il fit creuser à grands frais une fontaine et élever au centre de la place un obélisque à la gloire du roi son maître avec attributs et inscriptions sculptés et dorés. Ce n'était pas là précisément le plus pressé; aussi ces louables efforts eurent-ils peu d'influence sur les destinées de Port-Vendres.

La Révolution survint ; Port-Vendres fut livré, en 1793, aux Espagnols ; il fallut un siège pour le leur reprendre. Voici comment l'amiral Grivel, témoin oculaire, rend compte de cet exploit de l'armée républicaine : « Le 28 floréal an II (17 mai 1794), la brèche faite au fort Saint-Elme étant très avancée, l'ennemi tenta une sortie sur les onze heures du soir, et fut repoussé avec perte. Dugommier, qui manquait de grosse artillerie, réussit à pratiquer dans la montagne un chemin de deux lieues et demie, le long duquel ses soldats traînèrent à bras des canons de 24 et des mortiers de 12 pouces. Le 4 prairial, les Espagnols demandèrent à capituler; mais on ne s'entendit point sur les conditions, et le 7, ayant évacué le fort Saint-Elme, ainsi que tous les forts de Port-Vendres, ils se retirèrent dans Collioure, où ils furent étroitement bloqués par Dugommier. Le général Navarro n'hésita plus alors à capituler ; la garnison, composée de sept mille hommes, livra aux républicains son artillerie et ses munitions, et s'engagea à ne plus servir contre la France pendant toute la durée de la guerre. » L'Empire eut peu le loisir de s'occuper de nos ports. Pendant les quinze années de la Restauration, on semble s'être préoccupé surtout de la réparation de l'obélisque élevé à la gloire de Louis XIV, et quelque peu dégradé pendant la Révolution ; peut-être était-ce un moyen d'attirer les regards du gouvernement sur d'autres besoins plus urgents. Ce n'est qu'après la conquête d'Alger que l'attention publique se porte sérieusement sur Port-Vendres ; les mémoires, les enquêtes, les expériences faites, les réclamations des hommes les plus compétents aboutissent enfin au résultat que nous avons mentionné au commencement de cette notice, à la loi du 19 juillet 1845. Depuis, bien des faits sont venus justifier ce que nous avons dit de l'importance de ce port dont les chemins de fer peuvent faire un des entrepôts du Midi avec le commerce de la Méditerranée ; aussi y a-t-on établi un service régulier de paquebots des Messageries nationales avec l'Algérie. « Port-Vendres, dit M. P. Deville, est surtout un port de refuge ; à l'extrémité, pour ainsi dire, du golfe du Lion, il offre un abri sûr aux navires surpris au large par les gros temps d'est et de sud-est, qui rendent l'entrée de Cette et d'Agde dangereuse, et le ralliement de Marseille impossible. Il n'est pas moins utile aux navires assaillis par une forte renverse du nord; ces navires seraient obligés de courir vers la Sardaigne ou les îles Baléares, au risque de grandes avaries et de retards inévitables. Fond excellent de vase, tirant d'eau considérable, abri sûr, entrée facile, position stratégique, Port-Vendres réunit ce qui fait les bons ports pour le commerce, les ports précieux pour l'État (1). »

En attendant les destinées plus glorieuses que l'avenir lui réserve sans doute encore, Port-Vendres alimente son commerce et entretient l'activité de ses matelots par une exportation plus considé-

(1) P. Deville. *Annuaire des Pyrénées-Orientales.* 1878.



Prades.

rable de jour en jour de vins, eaux-de-vie et céréales.

Le voyageur ne doit pas quitter la ville sans aller visiter le phare du cap Biar ou Béarn, qui est à feu fixe et s'élève à 200 mètres au-dessus du niveau de la mer et au sud-ouest la tour du Diable, située à 688 mètres au-dessus du niveau de la mer, et dont l'origine paraît remonter à la plus haute antiquité.

Banyuls-sur-Mer. — Banyuls ou Bagnols-sur-Mer, station de la ligne de Narbonne à la frontière d'Espagne, est un gros bourg de 3,609 habitants, situé à 16 kilomètres au sud-est d'Argelès, son chef-lieu de canton, et à 48 kilomètres à l'est de Céret; il doit toute son importance aux excellents vins de grenache que l'on récolte sur son territoire et dont il est l'entrepôt.

Banyuls, dont le nom rappelle ses bains de mer autrefois plus fréquentés, est situé sur le bord d'une petite anse, qui n'est visitée que par quelques caboteurs; « il est divisé en trois sections, dont la principale, celle du bord de la mer, comprenant environ 2,400 ares, est de construction récente; au centre de la plaine se trouve la *Rettorie;* et sur une hauteur à l'extrémité du vallon est le hameau du Puig-del-Mas. »

On voit à Banyuls quatre tours et un vieux château dont la tradition attribue la construction aux Maures.

Les principales productions de son territoire sont, outre les vins : l'huile, le liège, les bois de châtaignier et de micocoulier; il y a des distilleries d'eau-de-vie, des tonnelleries et des fabriques de pipes dites de racine de bruyère.

Arles. — Arles-sur-le-Tech (*Arulæ*), ancienne capitale du Vallespir, assise sur la gauche du Tech, à 13 kilomètres au sud-ouest de Céret, est une commune de 2,462 habitants, chef-lieu de

canton qui doit son origine à une antique abbaye, fondée en 778, autour de laquelle vinrent se grouper des habitations. Cette petite ville est l'entrepôt des grains et des farines pour la haute vallée, qui lui envoie en échange ses fers, ses minerais, ses articles de tonnellerie. Les forges d'Arles sont importantes. L'église, celle de l'ancienne abbaye de bénédictins, est une des plus belles du département; elle est située dans la partie la plus élevée de la ville et on y parvient à l'aide de plusieurs marches; elle remonte au milieu du XII^e^ siècle, et plusieurs de ses parties appartiennent au style romano-byzantin. Le cloître qui l'accompagne appartient à l'époque de la transition du roman au gothique; il offre une suite d'arcades soutenues par de doubles colonnes de marbre sans sculptures, mais élancées et élégantes de formes. Près de l'église est la fontaine miraculeuse de Saint-Abdon et de Saint-Senner, patrons du pays. Pendant la guerre de la succession d'Espagne, en 1707, les Espagnols s'emparèrent d'Arles, mais ils en furent chassés par les habitants; en 1793, ils s'en étaient de nouveau emparés, mais les victoires de Dugommier les forçèrent à abandonner la place.

La population d'Arles est celle de tout le Roussillon qui a le mieux conservé ses antiques coutumes et son amour pour la danse et les plaisirs; on y danse encore le *contrapas* et la *camada ro-dona* dans toute leur perfection.

ARLES-LES-BAINS OU AMÉLIE-LES-BAINS. — Arles-les-Bains, près d'Arles, ou Amélie-les-Bains, est un village de 1,429 habitants, situé à 10 kilomètres au sud-ouest de Céret et à 5 kilomètres à l'est d'Arles, sur la rive gauche du Mondony, célèbre par ses sources minérales et sulfureuses, qui paraissent avoir été connues des Romains. Charlemagne avait fait don du territoire de cette commune, en 788, à l'abbaye d'Arles; plus tard, en 1674, Louis XIV fit construire près du bourg une petite forteresse de forme carrée (Fort-les-Bains) pour contenir les habitants qui murmuraient sur l'impôt de la gabelle. Ce fort fut pris en 1793 par les Espagnols qui brûlèrent le village de Bains.

Les sources minérales de Bains n'étaient dans l'origine qu'au nombre de trois; en 1833, le docteur Anglada en signalait quatorze, et depuis on en a découvert encore plusieurs autres. Ces sources alimentent deux établissements civils, situés sur la rive gauche du Mondony, ainsi qu'un hôpital militaire construit en 1851 sur la rive droite de ce même torrent. Cet hôpital militaire est l'établissement de ce genre le mieux organisé et le plus complet que possède la France; il peut recevoir 150 officiers et 500 malades. La température des eaux varie, suivant la source, entre 42° et 62° centigrades. Les sources principales sont : le Grand-Escaladou (appartenant à l'État), la source des bains Hermabessière, la source Arago, la source Amélie et la source Anglada. Ces eaux thermales conviennent dans les maladies accompagnées de relâchement, d'atonie; dans la sciatique, les rhumatismes, la paralysie, les anciennes plaies d'armes à feu. Les établissements thermaux d'Amélie jouissent d'une réputation méritée, à cause de l'efficacité de leurs eaux; elles attirent pendant l'hiver un grand nombre de baigneurs qui retrouvent, à une altitude de 220 mètres et dans la montagne, la température des stations balnéaires de la Méditerranée.

Arles-les-Bains a pris le nom d'Amélie-les-Bains par ordonnance royale du 7 avril 1840.

PRATZ-DE-MOLLÒ. — Pratz-de-Mollò, ancienne capitale du Vallespir, arrondissement et à 33 kilomètres au sud-ouest de Céret, place de guerre de quatrième classe, chef-lieu de canton, peuplé de 2,658 habitants, est une petite ville située sur la rive gauche du Tech, au milieu d'une contrée sauvage et souvent froide, environnée de montagnes agrestes. Les constructions, qui s'élèvent en amphithéâtre, ont pour couronnement l'église paroissiale, bâtie sur le sommet de la montagne qu'occupe la ville. Un souterrain bien voûté conduit de l'église au fort Lagarde, construit par Vauban sur une hauteur voisine qui dominait Pratz-de-Mollò. L'irrégularité des vieilles murailles, ses tours rondes et gothiques, ses vieux bastions donnent à la ville un aspect très pittoresque. Les Espagnols l'assiégèrent sans succès en 1691. Ils la prirent en 1793, mais pour la rendre quelques mois après à Dugommier.

Les eaux thermales de *La Preste* sont à 8 kilomètres à l'ouest de Pratz; on les dit très efficaces dans les affections calculeuses. Les baigneurs vont visiter dans les environs une grotte décorée de magnifiques stalactites, et à 8 kilomètres au sud, près du col d'Ares, l'ermitage de Notre-Dame-du-Coral, l'un des plus fréquentés du département.

On fabrique dans le pays des draps, des molletons, de la bonneterie en laine, et ces manches de fouet

en bois de micocoulier connus sous le nom de *perpignans*.

Prades (lat. 42° 37′ 7″; long. 0° 5′ 9″ E.). — Prades, à 42 kilomètres au sud-ouest de Perpignan, avec laquelle elle communique par un embranchement spécial de chemin de fer, chef-lieu d'arrondissement et d'un canton, siège d'un tribunal de 1re instance, d'un collège communal et d'une école secondaire ecclésiastique ou petit séminaire, est une petite ville peuplée de 3,877 habitants, située sur la rive droite de la Têt, au milieu de vastes et belles prairies dont elle a tiré son nom. Elle a été fondée en 855, en vertu d'une concession de Charles le Chauve; en 1773, elle fut érigée en chef-lieu de la viguerie du Conflent. Ses destinées, plus pacifiques que celles de la plupart des autres cités du Roussillon, lui ont permis de conserver quelques monuments des époques passées. On y trouve donc une grande et belle église au milieu d'une jolie place circulaire plantée d'arbres; un hospice, les bâtiments du petit séminaire et à peu de distance de la ville les ruines intéressantes de l'abbaye de Saint-Martin-de-Cuxa.

Les campagnes environnantes, aussi fertiles que gracieuses, fournissent au commerce de Prades grains, fruits, fourrages, vins, lin, chanvre, bestiaux, chevaux, mulets, laines fines et cuirs; à ces richesses l'industrie locale a joint un haut fourneau, des fabriques de draps, de bonnets catalans, molletons, papiers gris, poterie peinte et des tanneries.

Castell. — Castell, arrondissement, canton et à 13 kilomètres au sud de Prades, est un village peuplé de 151 habitants, et qui emprunte toute sa célébrité au voisinage des ruines du célèbre monastère de *Saint-Martin-du-Canigou*. Une légende très contestée attribue la fondation de cette abbaye aux remords d'un comte de Cerdagne, nommé Wilfred, qui aurait tué injustement son neveu, coupable à ses yeux d'un acte de désobéissance dans la guerre contre les Maures. Ce qui est plus authentique, c'est la consécration de l'église du monastère en 1009, par Oliba, évêque d'Elne, deux ans après sa fondation. Son premier abbé se nommait Slua, et le comte Wilfred, son fondateur, y prit l'habit religieux en 1035. A la suite de nombreux désastres, le monastère de Saint-Martin-du-Canigou fut sécularisé en 1781.

Pour arriver à l'église de Saint-Martin-du-Canigou, il faut passer sous une voûte pratiquée dans le massif du clocher, parcourir une cour allongée, bornée d'un côté par le mur de l'église, de l'autre par les rochers qu'on a dû escarper. L'église est double; celle à laquelle on arrive de plain-pied est l'église supérieure; l'autre, au-dessous de celle-ci, était creusée dans le roc comme toutes les cryptes des anciennes églises. On ne reconnaît plus rien de cette église souterraine; quant à l'église supérieure, elle était de la construction la plus barbare. Aujourd'hui, les ruines de cette antique abbaye offrent, en été, un refuge accidentel aux troupeaux pendant la tempête, et, en hiver, servent de repaire aux loups que les neiges chassent de la montagne.

Vernet. — Vernet, à 11 kilomètres au sud de Prades, par laquelle elle est mise en communication avec la ligne du chemin de fer de Narbonne à la frontière espagnole, au pied du Canigou, à l'abri des vents froids, est un village de 920 habitants, que la vertu de ses eaux thermales sulfureuses a rendu célèbre. Il y a deux établissements thermaux et cinq sources dont les températures varient de 27 à 53 degrés. L'usage de ces eaux est particulièrement recommandé pour les maladies de poitrine et de la peau et pour les affections rhumatismales; elles sont surtout recherchées par les personnes auxquelles on recommande des inhalations de vapeurs sulfureuses. Parmi les malades qui sont venus y chercher la guérison, on cite le vice-roi d'Égypte Ibrahim-Pacha, qui y séjourna en 1846. Le pays est agréable; les constructions s'étendent sur le penchant d'une montagne, près de la rive droite de la petite rivière de Feuilla, dans un vallon fertile et pittoresque. Les habitants ont pour principale industrie la fabrication de draps communs.

Le territoire renferme des mines de fer et de plomb argentifère.

Mont-Louis. — Mont-Louis, à 35 kilomètres au sud-ouest de Prades, chef-lieu de canton peuplé de 318 habitants, est une ville de guerre fondée en 1681 par Louis XIV et fortifiée sur les dessins de Vauban pour défendre le col de la Perche, situé à l'ouest de la place, et la vallée de la Têt, rivière qui passe sous ses murs.

Huit rues tirées au cordeau composent la ville; les casernes, la citadelle composée de quatre bastions, deux places, et sur l'une d'elles une pyra-

mide élevée à la mémoire du général Dagobert, sont tout ce qu'elle renferme d'intéressant ; mais il n'y a pas de mots qui puissent rendre les émotions d'admiration et de terreur par lesquelles passe le voyageur pour arriver au roc escarpé sur lequel la ville est bâtie, au milieu des lichens d'Islande, que la rigueur de la température y fait croître en abondance.

Pendant la Révolution, Mont-Louis porta le nom de *Mont-Libre*.

Les armes de Mont-Louis sont : *parti, le 1er d'azur à trois fleurs de lis d'or 2 et 1 ; le 2e de gueules à une orle de chaîne d'or posée en croix et en sautoir*.

Planès. — Planès est une petite commune du canton de Mont-Louis, située à 4 kilomètres au sud-est de cette dernière, et à 45 kilomètres de Prades, sur un plateau exposé au nord ; sa population est de 199 habitants.

Son église, aujourd'hui rangée au nombre de nos monuments historiques, est très remarquable à cause de sa construction originale qui l'a longtemps fait regarder comme une mosquée arabe.

Le plan de cette église est un triangle équilatéral dans lequel est inscrit un cercle dont le diamètre est celui de la coupole qui surmonte le monument ; sur chacun des côtés du triangle est inscrit un cercle de même diamètre qui forme sur chacun des côtés trois absides demi-circulaires, chacun des sommets du triangle formant alors une niche angulaire. Au-dessus de la coupole s'élève un campanile de construction moderne. Autrefois, l'entrée de cette singulière église était placée au milieu de l'abside demi-circulaire qui regarde l'occident ; aujourd'hui, elle est dans l'angle qui regarde le midi. Deux des absides sont occupées par des tribunes où se placent les chantres et les hommes ; le bas de l'église est occupé par les femmes et les enfants. Cette église, qui est construite en moellon, paraît remonter au XIIIe siècle et il est probable que son plan singulier est un allusion au dogme de la Trinité.

La cloche qui appelle les fidèles à la prière est fort ancienne, elle est conique et sans ornements ; le préjugé local lui attribue le privilège de faire cesser la stérilité des femmes qui la tintent.

Molitg. — Molitg, à 9 kilomètres au nord-ouest de Prades, dans le vallon de la Castellane et sur un plateau couvert de prairies, doit sa célébrité à un établissement d'eaux thermales sulfureuses, qui ont les mêmes propriétés que celles de Vernet. C'est un village situé dans une région écartée sur les plans inférieurs d'une montagne dont les abords sont peu praticables, mais qui, par son élévation, domine les vallées environnantes. Molitg, toutefois, se recommande, moins encore par le charme de ses promenades que par les énergiques propriétés de ses eaux. On remarque dans les environs les ruines de l'ancien couvent de Notre-Dame-de-Corbiac et du vieux château de Paracolls, manoir des seigneurs de Molitg et berceau du célèbre troubadour Bérenger de Paracolls, qui vivait au XIIe siècle.

Dans l'intérieur du village, qui compte 497 habitants, et sur la montagne, il y a huit monuments mégalithiques, dolmens et menhirs.

Carol, Valcarol, Tour-de-Carol. — La Tour-de-Carol, à 75 kilomètres au sud-ouest de Prades, canton de Saillagouse, est un village peuplé de 631 habitants, situé à l'extrémité de la vallée dont il a pris le nom. Cette vallée, qui confine à la fois à la vallée d'Andorre, à la Cerdagne espagnole et aux limites du département de l'Ariège, est une des principales artères commerciales du pays ; elle est aussi très renommée pour le caractère âpre et sauvage des sites qu'elle présente aux voyageurs. Exposée au midi dans toute sa longueur, qui est de 16 kilomètres, elle offre une image des régions les plus torrides de la terre africaine.

Bourg-Madame. — Bourg-Madame, commune située à 56 kilomètres au sud de Prades, dans le canton de Saillagouse, a reçu ce nom en mémoire de Mme la duchesse d'Angoulême ; elle se compose de deux hameaux : Hix et Les Guingueltes. A Hix se trouve l'une des plus jolies petites églises romanes de ces cantons.

Non loin de là, le torrent de la Raur, affluent de la Sègre, marque la frontière de la France et de l'Espagne, et un simple pont de bois sert aux communications entre les deux pays.

STATISTIQUE DU DÉPARTEMENT DES PYRÉNÉES-ORIENTALES

RANG DU DÉPARTEMENT

Superficie : 81ème. — Population : 83ème. — Densité de la population : 69ème.

I. STATISTIQUE GÉNÉRALE

SUPERFICIE.	POPULATION.	ARRONDISSEMENTS.	CANTONS.	COMMUNES.	REVENU TERRITORIAL.	CONTRIBUTIONS ET REVENUS PUBLICS
4.122 kil. carrés, ou 412.211 hect.	Hommes. 100.183 Femmes. 97.757 Total.. 197.940 48 hab. 02 par kil. carr.	3	17	231	Propriétés bâties... 25.000.000 fr. — non bâties 10.000.000 » Revenu agricole... 45.000.000 »	10.000.000 fr.

II. STATISTIQUE COMMUNALE

ARRONDISSEMENT DE PERPIGNAN

Superficie, 1.371 kil. carrés ou 137.073 hect. — Population, 105.353 hab. — Cantons, 7. — Communes, 86.

CANTON, sa population.	NOM de LA COMMUNE.	POPULATION.	Distance au chef-lieu d'arr.
PERPIGNAN, 2 cantons, 21 communes, 44.646 habitants.	PERPIGNAN (Est).....	15.128	»
	Alénya.....	431	10
	Cabestany.....	924	5
	Canet.....	754	10
	Canohès.....	757	10
	Corneilla-del-Vercol..	293	9
	Elne.....	2.764	13
	La Tour-Bas-Elne ...	329	15
	Montescot.....	202	12
	Saint-Cyprien.....	743	12
	Saint-Nazaire.....	362	10
	Théza.....	287	8
	Toulouges.....	1.257	6
	Villeneuve-de-la-Raho	281	9
	PERPIGNAN (Ouest)...	13.225	»
	Baho.....	808	8
	Bompas.....	1.121	6
	Pia.....	1.777	6
	Saint-Estève	1.216	5
	Sainte-Marie.....	512	12
	Villeneuve-de-la-Rivière.....	470	10
	Villelongue-de-la-Salanque.....	1.005	10
LATOUR-de-FRANCE 11 c., 7.780 h.	Latour-de-France....	1.510	25
	Bélesta.....	436	33
	Caramany.....	523	35
	Cassagnes.....	418	30
	Estagel.....	2.697	24
	Lansac.....	91	35
Suite de LATOUR	Montalba	374	40
	Montner	415	25
	Planèzes..	158	28
	Rasiguères.....	278	29
	Tautavel.....	880	24
MILLAS, 9 comm., 10.820 hab.	Millas	2.260	18
	Corbère.....	841	20
	Corbère-les-Cabanes..	506	19
	Corneilla-de-la-Rivière.....	1.348	17
	Neffiach	1.087	20
	Pézilla-de-la-Rivière .	1.660	14
	Soler (Le).....	1.416	8
	Saint-Féliu-d'Amont.	420	14
	Saint-Féliu-d'Aval...	1.282	13
RIVESALTES, 14 communes, 25.318 habitants.	Rivesaltes	6.329	9
	Baixas.....	2.932	10
	Calce.....	284	20
	Cases-de-Pènes.....	570	15
	Claira.....	1.521	10
	Espira-de-l'Agly.....	1.535	10
	Opoul.....	1.122	20
	Périllos.....	84	25
	Peyrestortes.....	659	8
	Saint-Hippolyte.....	1.066	14
	Saint-Laurent-de-la-Salanque.....	4.609	14
	Salces	2.150	16
	Torreilles	1.504	12
	Vingrau.....	953	24
SAINT-PAUL, 11 comm., 6.560 habitants.	Saint-Paul-de-Fenouillet.....	2.297	40
	Ansignan	273	47
	Caudiès-de-Saint-Paul.....	1.167	54
	Fenouillet	176	56
	Fosse.....	118	50
	Lesquerde.....	182	40
	Maury.....	1.709	32
	Prugnanes.....	180	49
	Saint-Arnac.....	118	41
	Saint-Martin.....	195	45
	Vira...	145	34
THUIR, 10.229 habitants. 20 communes,	Thuir.....	2.524	13
	Bages	1.076	13
	Brouilla.....	266	17
	Caixas.....	347	27
	Camélas.....	517	22
	Castelnou	340	19
	Fourques.....	557	18
	Llauro.....	330	25
	Llupia.....	258	15
	Ortaffa.	409	16
	Passa.....	288	18
	Pollestres	579	9
	Ponteilla.....	587	14
	Sainte-Colombe.....	62	16
	Saint-Jean-Lasseille.	140	15
	Terrats	310	15
	Tordères.....	103	30
	Tresserre.....	347	17
	Trouillas.....	880	15
	Villemolaque.....	309	15

ARRONDISSEMENT DE CÉRET

Superficie, 924 kil. carrés ou 92.400 hect. — Population, 44.098 hab. — Cantons, 4. — Communes, 43.

CANTON, sa population.	NOM de LA COMMUNE.	POPULATION.	Distance au chef-lieu d'arr.
CÉRET, 15 communes, 11.000 habitants.	CÉRET	3.629	»
	Banyuls-dels-Aspres	617	17
	Boulou (Le)	1.478	11
	Calmeilles	285	16
	Écluse (L')	98	11
	Illas (Las)	237	17
	Maureillas	1.487	7
	Montauriol	199	17
	Oms	515	12
	Perthus (Le)	625	14
	Reynès	849	9
	Riunoguès	75	13
	Saint-Jean-Pla-de-Cors	557	6
	Taillet	254	13
	Vivès	95	6
ARGELÈS-SUR-MER, 12 communes, 17.810 habitants.	Argelès-sur-Mer	2.833	36
	Albère (L')	227	22
	Banyuls-sur-Mer	3.609	48
	Collioure	3.585	33
	Laroque	1.168	23
	Montesquiou	368	15
	Palau-del-Vire	915	25
	Port-Vendres	2.108	36
	Saint-André	707	24
	Saint-Genis	419	20
	Sorède	1.391	25
	Villelongue-dels-Monts	470	20
ARLES-SUR-TECH, 10 comm., 7.907 hab.	Arles-sur-Tech	2.462	13
	Amélie-les-Bains	1.429	10
	Bastide (La)	453	35
	Corsavy	787	23
	Montalba	227	19
	Montbolo	267	13
	Montferrer	682	26
	Palalda	908	8
	Saint-Marçal	518	28
	Taulis	174	24
PRATZ-DE-MOLLO, 6 c., 7.384 h.	Pratz-de-Mollò	2.658	33
	Coustouges	565	34
	La Manère	510	40
	St-Laurent-de-Cerdans	2.362	29
	Serralongue	743	31
	Tech (Le)	543	25

ARRONDISSEMENT DE PRADES

Superficie, 1.827 kil. carrés ou 182.738 hect. — Population, 48.489 hab. — Cantons, 6. — Communes, 102.

CANTON, sa population.	NOM de LA COMMUNE.	POPULATION.	Distance au chef-lieu d'arr.
PRADES, 20 communes, 13.362 habitants.	PRADES	3.877	»
	Campôme	261	10
	Castell	151	13
	Catllar	608	4
	Clara	289	7
	Codalet	323	2
	Conat	283	7
	Corneilla	512	7
	Eus	690	5
	Fillols	340	10
	Fuilla	355	13
	Mases (Les)	375	4
	Molitg	497	9
	Mosset	1.063	15
	Nohèdes	295	23
	Ria	1.038	2
	Taurinya	563	6
	Urbanya	338	23
	Vernet	920	11
	Villefranche	584	5
MONT-LOUIS, 15 communes, 6.098 habitants.	Mont-Louis	518	35
	Angles (Les)	574	55
	Bolquère	456	48
	Cabanasse (La)	222	45
	Caudiès	207	47
	Fontpédrouse	705	35
	Fontrabiouse	265	57
	Formiguères	762	55
	Llagonne (La)	455	40
	Matemale	416	55
	Planès	199	45
	Puyvalador	433	58
	Réal	248	55
	Sauto	316	33
	St-Pierre-dels-Forcats	322	45
OLETTE, 16 communes, 5.713 habitants.	Olette	1.053	20
	Ayguatébia	525	40
	Canaveilles	249	26
	Escaro	344	23
	Jujols	152	17
	Montet	144	37
	Nyer	381	25
	Oreilla	199	26
	Py	533	25
	Railleu	221	43
	Sahorre	712	20
	Sansa	204	45
	Serdinya	614	13
	Souanyas	107	20
	Talau	119	32
	Thuès-entre-Valls	156	22
SAILLAGOUSE, 23 communes, 8.386 habitants.	Saillagouse	540	57
	Angoustrine	518	58
	Bourg-Madame	280	56
	Caldégas	170	65
	Dorres	320	68
	Egat	125	57
	Enveitg	392	67
	Err	689	57
	Estavar	335	60
	Eyne	253	55
	Latour-de-Carol	631	75
	Llo	410	50
	Nahuja	171	62
	Odeillo	476	55
	Osséja	1.067	65
	Palau	256	65
	Porta	404	..
	Porté	371	76
	Sainte-Léocadie	102	60
Suite de SAILLAGOUSE.	Targassonne	137	62
	Ur	279	65
	Valcébollère	302	64
	Villeneuve-des-Escaldes	158	67
SOURNIA, 11 comm., 3.365 hab.	Sournia	850	20
	Arboussols	229	15
	Campoussy	226	20
	Felluns	134	30
	Pézilla	215	26
	Prats	283	40
	Rabouillet	511	25
	Tarérach	126	17
	Trévillach	291	23
	Trilla	151	28
	Vivier (Le)	349	28
VINÇA, 17 communes, 11.565 habitants.	Vinça	2.111	10
	Baillestavy	307	25
	Boule-d'Amont	393	35
	Boule-Ternère	868	17
	Casefabre	103	30
	Espira	252	16
	Estoher	531	10
	Finestret	511	16
	Glorianes	195	25
	Ille	3.538	20
	Joch	300	12
	Marquixanes	570	7
	Prunet	254	40
	Rigarda	301	15
	Rodes	588	15
	Saint-Michel-de-Llotes	338	28
	Valmanya	405	32

III. STATISTIQUE MORALE (1)

Par M. Eug. BOUTMY, ancien professeur.

Les chiffres en caractères gras inscrits dans chacune des trois petites colonnes de ce tableau indiquent le rang du département relativement à la mention devant laquelle ils sont placés.

Religion (2).

	Catholiques	185.932
	Protestants	455
	Israélites	73
	Clergé catholique	355
	Pasteurs	1
	Rabbins	«

Mouvement de la population.

	Naissances	6.561
	Mariages	1.865
	Décès	5.494
82e	Durée moyenne de la vie	31 ans.

Instruction (3).

64e	Nombre des jeunes gens sachant lire, écrire et compter sur 100 jeunes gens maintenus sur les listes de tirage	71,54
	Nombre des établissements d'enseignement secondaire de l'État	1
	Nombre des écoles primaires (publiques ou libres)	454

Crimes contre les personnes (4).

COURS D'ASSISES.

7e	Rapport du nombre des accusés à la population	1 sur 11.643 hab.
	Nombre total des accusés	17

Infanticides.

79e	Rapport du nombre des infanticides à celui des enfants naturels	» (5)
	Nombre total	»

Suicides.

69e	Rapport des suicides au chiffre de la population	1 sur 14.138 h.
	Nombre total	14

Crimes contre les propriétés.

17e	Rapport du nombre des accusés à la population	1 sur 11.643 h.
	Nombre total	17

Tribunaux correctionnels.

78e	Nombre des affaires	833
	Nombre des prévenus	1.024
	Nombre des condamnés	927

Procès.

	Affaires civiles (6)	516
	Affaires commerciales (7)	650
75e	Faillites (8)	12

Paupérisme.

14e	Rapport des indigents au chiffre de la population	1 sur 24 h.
	Nombre total	818
	Bureaux de bienfaisance	13
	Hôpitaux et hospices	11
	Aliénés à la charge du département	116
	Sociétés de secours mutuels	38

Contributions directes (9).

76e	Foncière	745.634
	Personnelle et mobilière	167.679
	Portes et fenêtres	103.642

(1) Les chiffres contenus dans ce tableau sont empruntés, pour la plupart, à l'*Annuaire statistique de la France* (1878), publié par le ministère de l'agriculture et du commerce, ou calculés d'après des données puisées dans cet ouvrage.

(2) Ces chiffres sont antérieurs au recensement de 1876, qui a négligé ce point de vue.

Culte réformé. — Évêché à Perpignan, suffragant de la métropole d'Albi. Le diocèse de Perpignan, qui comprend le département tout entier, compte 26 cures, 195 succursales et 77 vicariats rétribués par l'État. Le nombre des congrégations et communautés religieuses établies dans le département était, avant 1880, de 36 : 4 pour les hommes et 12 pour les femmes.

Culte réformé. — Le département possède à Perpignan une Église réformée desservie par un pasteur.

(3) Le département relève de l'académie de Montpellier. Collège communal à Perpignan; 4 établissements libres pour l'enseignement secondaire. École normale d'instituteurs primaires à Perpignan, et cours normal d'institutrices dans la même ville. Au point de vue du nombre d'élèves inscrits dans les écoles primaires de 6 à 13 ans, sur 100 enfants recensés, les Pyrénées-Orientales occupent le 69e rang. Le même département occupe le 36e rang d'après le nombre d'enfants présents à l'école par 10,000 habitants.

Caractère, mœurs et coutumes. — Impétuosité dans le caractère, franchise dans les relations sociales, haute opinion de soi-même, tels sont les traits distinctifs de l'habitant des Pyrénées-Orientales. Le long contact de cette région de la France avec l'Espagne a nécessairement donné aux mœurs une teinte espagnole, qui se manifeste encore de nos jours dans le goût des cérémonies religieuses, dans une certaine indifférence pour les affaires, dans une prédilection marquée pour les amusements en usage de l'autre côté des Pyrénées, notamment les courses de taureaux. Le peuple est à la fois sobre et enclin à une ostentation de prodigalité, vif et irascible; il aime la danse avec passion et s'y livre souvent avec excès. La langue catalane est en grand usage; le français n'est parlé que dans les villes.

(4) Au point de vue judiciaire, le département des Pyrénées-Orientales ressortit à la cour d'appel de Montpellier. Perpignan est le siège de la cour d'assises. Chaque chef-lieu d'arrondissement possède un tribunal de première instance; celui de Perpignan est divisé en deux chambres. Un tribunal de commerce est établi à Perpignan.

(5) Aucun infanticide n'ayant été relevé dans le département pendant l'année qui a servi de type à notre statistique (*Compte général de la justice criminelle en France pendant l'année 1876;* Impr. nationale, 1878), nous établissons le rang d'après le nombre des enfants naturels, qui est de 246.

(6) Ce chiffre indique le nombre des affaires civiles terminées pendant l'année.

(7) Ce chiffre comprend les affaires contentieuses à juger pendant l'année.

(8) Terminées pendant l'année.

(9) Trésorier-payeur général à Perpignan; receveur particulier dans chaque chef-lieu d'arrondissement; 31 percepteurs.

BIBLIOGRAPHIE

1642. Journal de ce qui s'est passé au siège de Perpignan. In-4°. — Continuation de ce siège. In-4°. — Capitulation de cette ville. In-4°.

1642. La Prise et la réduction de la ville de Perpignan. In-4°.

1642. Relation de l'entrée de l'armée du roi dans Perpignan, avec les particularités en la prise de ladite ville, château et citadelle. In-8°.

1644. La Catalogne française, par *Caseneuve*. In-4°.

1653. Relation de ce qui s'est passé de jour en jour pendant le siège de Bellegarde, le 6 juin 1653. In-4°.

1744. Fontaines minérales du Roussillon et observations d'histoire naturelle, par *Le Monnier*. In-4°.

1763. Recherches historiques sur la noblesse des citoyens honorés de Perpignan, par l'abbé *J. Xaupi*. In-12.

1787. Essai historique et militaire sur la province du Roussillon, par le chevalier *de Lagrave*. In-8°.

1790. Le Roussillon, au tome XXXIII du Voyageur français, par l'abbé *Delaporte*. In-12.

1812. Histoire des canaux d'arrosage et des cours d'eau dans le département des Pyrénées-Orientales, par *Jaubert de Passa*. 1 vol. in-8°, réimprimé en 1821.

1819. Géographie du département des Pyrénées-Orientales, par *Jalabert*, avec errata. In-8°. Réponse à l'errata. In-8°.

1824. Voyage pittoresque dans le département des Pyrénées-Orientales, par le chevalier *de Basterot*. 1 vol. in-folio et planches.

1825. Résumé de l'histoire du Roussillon, par *Léonard*. In-18.

1826. Historique succinct de la commune de Pratz-de-Mollo par *Joseph d'Anglade*. In-8°.

1828. Statistique générale des départements pyrénéens, par *A. Du Mège*. 2 vol. in-8°.

1828. Sommaire de la topographie physique et médicale de la citadelle de la ville de Perpignan, par *Chéron*. In-8°.

1829. Voyage aux ermitages des Pyrénées-Orientales, par le chevalier *de Basterot*. 1 vol. in-folio et planches.

1833. Traité des eaux minérales et des établissements thermaux du département des Pyrénées-Orientales, par *Joseph d'Anglade*. 2 vol. in-8° et carte.

1834. Mémoire sur la position géologique des principales mines de fer de la partie orientale des Pyrénées, par *Dufrenoy*. In-8°.

1834. Prospectus-spécimen d'une statistique générale du département des Pyrénées-Orientales, par *Ray. Izern*. In-8°.

1834. Annuaire statistique et historique du département des Pyrénées-Orientales pour 1834. 1 vol. in-12.

1835. Le Département des Pyrénées-Orientales, au tome III de la France pittoresque, par *A. Hugo*. Grand in-8°.

1836. Histoire du Roussillon, comprenant l'histoire du royaume de Majorque, par *D.-M.-J. Henry*. 2 vol. in-8°.

1836. Notices sur la ville d'Elne, par *Puiggazi*. 1 vol. in-8°.

1836. Album historique et pittoresque des Pyrénées, par *A. Fourcade*. In-8°.

1883. Le Département des Pyrénées-Orientales, au tome II du Guide du voyageur en France, publié par *F. Didot*. In-8°.

1841. Plan de l'histoire moderne de la Catalogne, du Roussillon, de la Gaule Narbonnaise et du comté de Foix, par *J. Sans Cadet*. In-8°.

1842. Le Guide du Roussillon ou Itinéraire du voyageur dans le département des Pyrénées-Orientales, par *D.-M.-J. Henry*. 1 vol. in-12.

1843. Notice sur les nouveaux thermes d'Amélie-les-Bains, anciennement bains d'Arles, par *J.-J.-V. Pujade*. 1 vol. in-8°.

1846. Le Roussillon, Perpignan, Port-Vendres, au tome VI de l'Histoire des villes de France, par *A. Guilbert*. Grand in-8°, figures.

1846. Dictionnaire des communes de France, articles Pyrénées-Orientales, Perpignan, Port-Vendres, etc., par *Girault de Saint-Fargeau*. 3 vol. in-4°.

1852. Almanach des Pyrénées-Orientales, publié par Mlle *Ant. Tastu*. In-16.

1853. Notice sur D.-François Arago, par *Barral*. 1 feuille gr. in-8°.

1854. Le Roussillonnais, calendrier avec des notices historiques et statistiques, publié par *J.-B. Alzine*. In-16.

1858. Les Pyrénées illustrées, par *Frédéric Soutras*. Grand in-4°.

1861. Eaux minérales sulfureuses de Molitg. 1 vol. in-12.

1862. Itinéraire général de la France. Les Pyrénées et le réseau du chemin de fer du Midi et des Pyrénées, par *Ad. Joanne*. 1 vol. in-18.

1878. Annuaire statistique, historique, administratif, agricole, commercial et industriel des Pyrénées-Orientales, par *P. Deville*, vérificateur des poids et mesures. 1 vol. in-12 de 400 pages.

1879. Guide en Roussillon, par *Vidal*. In-12.

Bulletin de la Société des sciences, belles-lettres, etc., des Pyrénées-Orientales.

Bulletin de la Société Ramond. In-8°.

Le Roussillon, dans les cartes générales de France de *Cassini* et de *Capitaine*.

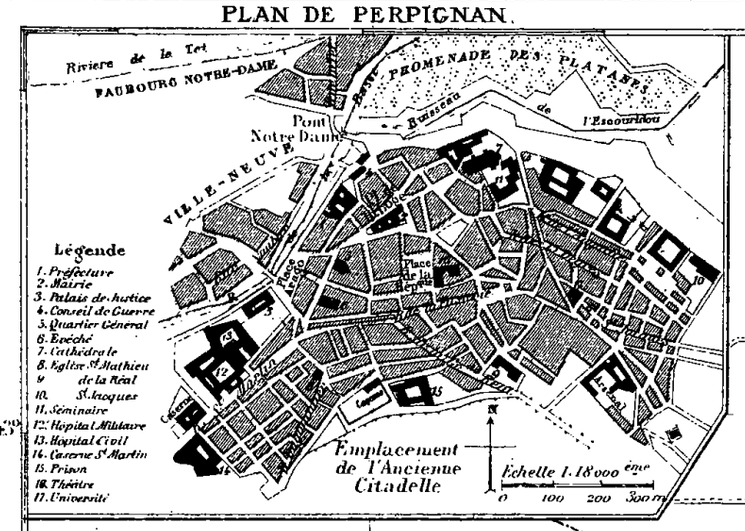
Voir les feuilles 254, 255, 256, 257, 258 de la grande *Carte* de France dite de l'*État-Major*, publiée par le Dépôt de la guerre.

Carte géologique du département des Pyrénées-Orientales.

Cartes du département des Pyrénées-Orientales, par *Fremin*, *Dufour*, *Charles*, *Duvotenay*, *Logerot*, *Ad. Joanne*, etc.

Paris. — Imprimerie Vve P. Larousse et Cie, rue Montparnasse, 19.

PLAN DE PERPIGNAN



DÉPARTEMENT DES PYRÉNÉES ORIENTALES

PAR

V.A. MALTE-BRUN

Gravé chez Erhard, 12, rue Dugay-Trouin, Paris
J. Rouff, Editeur, 14 Cloitre St Honoré
Imprimerie Erhard, Paris

TABLE

DES

DÉPARTEMENTS CONTENUS DANS LE TOME TROISIÈME

LOIRE.

LOIRE (HAUTE-).

LOIRE-INFÉRIEURE.

LOIRET.

LOT.

LOT-ET-GARONNE.

LOZÈRE.

MAINE-ET-LOIRE.

MANCHE.

MARNE.

MARNE (HAUTE-).

MAYENNE.

MEURTHE-ET-MOSELLE.

MEUSE.

MORBIHAN.

NIÈVRE.

NORD.

OISE.

ORNE.

PAS-DE-CALAIS.

PUY-DE-DÔME.

PYRÉNÉES (BASSES-).

PYRÉNÉES (HAUTES-).

PYRENÉES-ORIENTALES.